
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04047 0858



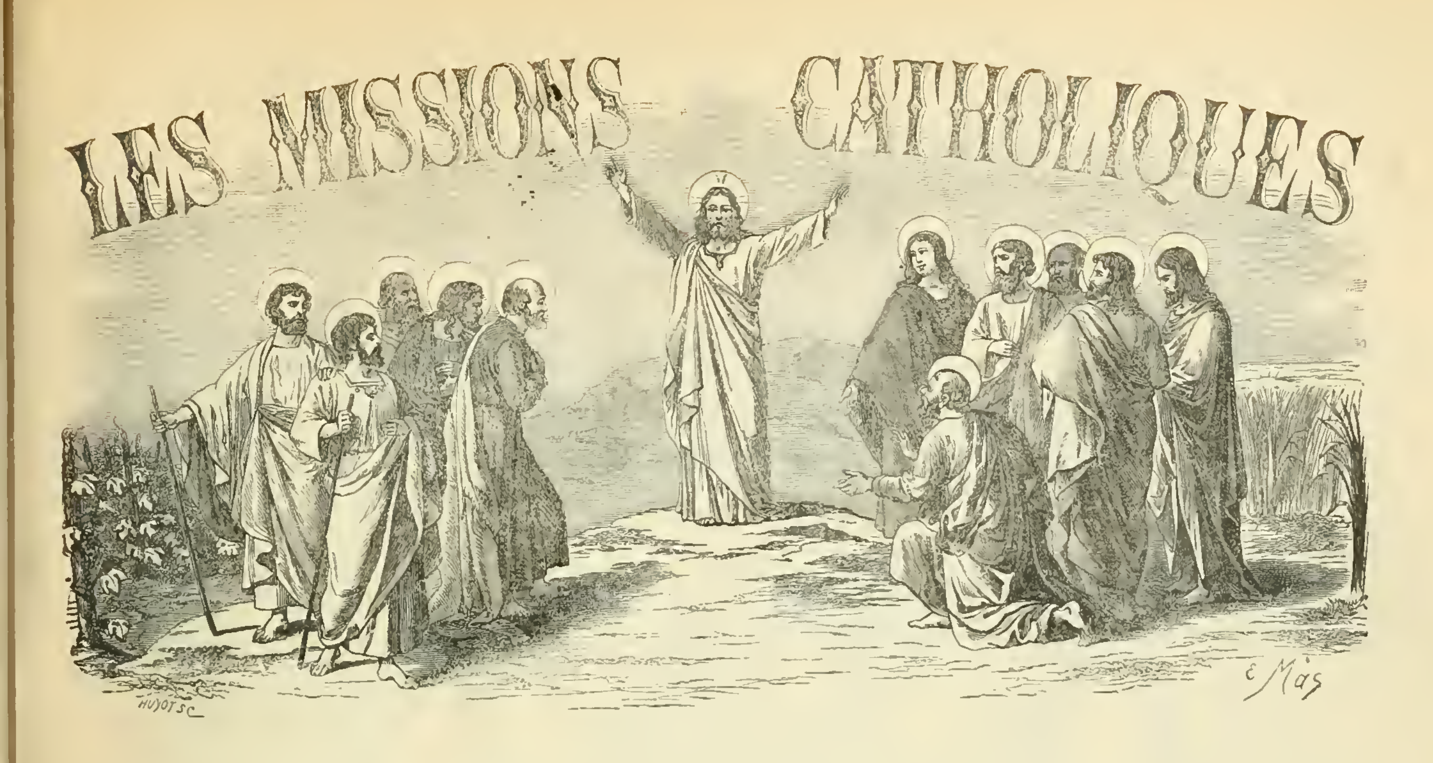


LES

MISSIONS CATHOLIQUES

TOME VINGT-DEUXIÈME

JANVIER-DÉCEMBRE 1890



BULLETIN HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DE

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

TOME VINGT-DEUXIÈME

JANVIER-DÉCEMBRE 1890

LYON

BUREAUX DES *MISSIONS CATHOLIQUES*

6, RUE D'AUVERGNE, 6

PARIS

VICTOR LECOFFRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

90, RUE BONAPARTE, 90

BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

8, RUE TREURENBERG, 8

1890

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3. — LYON

LES MISSIONS CATHOLIQUES

BULLETIN HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI



ÉTATS-UNIS. — UN CAMPEMENT DE SAUVAGES DU TERRITOIRE INDIEN; d'après un dessin communiqué par Dom BÉRENGIER, bénédictin (voir page 6).

VUE D'ENSEMBLE

SUR LES

TRAVAUX DE L'APOSTOLAT

EN 1889

Épreuves et triomphes, voilà les deux mots qui résument chaque année l'histoire des missions. Lorsque Dieu n'envoie pas le martyre à ses apôtres, il fait surgir devant eux la pauvreté, la famine, les contradictions et les obstacles, et toujours, hélas! se réalise cette pensée du Psalmiste : semer dans les larmes pour moissonner dans la joie.

N° 1074. — 3 JANVIER 1890.

I

A Rome, le dernier écho des fêtes du Jubilé pontific
retentissait encore que la haine des sectes, s'armant d
nom d'un moine apostat, insultait, auprès du Vatica
même, le grand et pacifique pontife que l'univers ava
acclamé. Immense a été la douleur du Père, et il a fal
les témoignages d'amour de toute l'Église pour couvr
les cris de rage poussés par l'enfer. — Léon XIII cont
nuera-t-il son austère captivité du Vatican? prendra-t-
le chemin de l'exil, si on peut appeler un exil le séjou
d'un père au milieu des enfants qu'il aura honorés de
présence? voilà le problème que se posent les homm
d'État. Pour nous, nous savons qu'il ne peut rien sort
que de sage et d'utile à l'Église des délibérations d
Saint-Père.

Au milieu de ces préoccupations, la marche en ava
du catholicisme s'accentue chez les nations protestante
la Suède, la Norvège, l'Angleterre enregistrent presq

chaque jour d'illustres conversions ; la Russie accepte les évêques polonais que Rome désigne : en Roumanie, à Bucharest, la nouvelle cathédrale voit, à chaque fête, se remplir ses vastes nefs ; la Suisse acclame, au jour de ses noces d'argent épiscopales, l'ancien exilé, Mgr Mermillod ; le Sultan de Constantinople fait escorter par ses soldats la procession du Saint-Sacrement, pendant qu'à Stamboul même, les Pères de l'Assomption instruisent les enfants et prêchent l'Évangile. Plaise à Dieu que chez les peuples catholiques se taisent bientôt ces rumeurs, ces pressentiments funestes que Jésus-Christ a si bien appelés *opiniones bellorum* ! Que le petit Enfant de la Crèche apporte à ces nations qui sont à lui, la paix, seul gage, condition nécessaire de la prospérité !

II

L'Orient, ce champ de bataille des compétitions de la politique européenne, voit se multiplier les efforts de l'hérésie et du schisme. Malgré la pauvreté relative de nos missions, quoique nous n'ayons pas à notre disposition les trésors des Sociétés Bibliques, nous gagnons chaque jour du terrain au milieu de ces Églises si longtemps endormies. Les évêques orientaux, accourus en grand nombre à Rome en 1888, pour saluer Pierre, sont rentrés au milieu de leurs troupeaux, et travaillent, de concert avec les Filles de la Charité et les différentes familles religieuses, pour ramener enfin la magnifique et imposante unité, un seul troupeau et un seul pasteur.

Dans l'Extrême-Orient, les Églises du Tong-King et de la Cochinchine pansent leurs plaies et jouissent d'un calme relatif, à l'ombre du drapeau de la France ; la nouvelle cathédrale de Pékin a été consacrée au milieu de solennités incomparables, pendant qu'au Japon et en Corée les missionnaires profitent, pour la plus grande gloire de Dieu, de la liberté que les traités et la tolérance des gouvernements leur accordent. Dans les Indes, depuis l'établissement de la hiérarchie, la vie catholique coule abondamment. Citons, au milieu des consolations que chaque diocèse peut enregistrer, les succès des Pères Jésuites dans leur collège de Calcutta, et signalons, dans le nouveau diocèse de Nagpore, la création d'un hôpital catholique, œuvre du jeune évêque Mgr Riccaz, de la Société des missionnaires d'Annecy.

Pourquoi, au milieu de ces joies, avons-nous à déplorer la misère, la famine amenée par des inondations épouvantables, soit en Chine, soit au Japon, soit dans les Indes ? Pourquoi la mort a-t-elle fait parmi nos évêques des vides douloureux ? C'est Mgr de Vos dans la Mongolie, Mgr Jérémie dans le Chan-tong, Mgr Filippi dans le Hou-pé méridional, Mgr Porter à Bombay ; c'est Mgr Raguit dans la Mandchourie, enlevé après quelques mois d'épiscopat à l'affection de ses missionnaires et de ses néophytes.

Une mort qui a produit partout la plus douloureuse émotion est celle du vénérable patriarche de Jérusalem, Mgr Bracco. Les pèlerins qui ont eu le bonheur de visiter le tombeau du Sauveur, se rappelleront toujours ce pontife au cœur droit, loyal et bon, *un saint*, disait chacun, et jamais parole n'a été plus vraie. Italien de naissance, Mgr Bracco ouvrait ses bras et accordait ses bénédictions, sans distinction de nationalité, à tous ceux qui travaillaient sur la terre sanctifiée par la vie et le sang du Christ. Aussi son épiscopat a été fécond. Sa mort laisse un vide immense. Puisse son successeur continuer son œuvre de paix et de régénération !

III

L'Afrique, ce théâtre des projets grandioses et des nobles pensées, devait, cette année, voir se dresser contre elle tous les obstacles accumulés par l'erreur. Disons qu'ils n'ont servi qu'à faire éclater l'héroïsme des missionnaires. Dans le Zanguebar, pour répondre au canon de la flotte allemande, Bushiri appelle les Arabes à la guerre de l'indépendance, détruit la mission bavaroise établie seulement depuis un an ; deux Frères et une Sœur tombent vaillamment, et c'est grâce à leur charité pour les assiégés que Mgr de Courmont et ses missionnaires ont pu, heureusement, triompher de la défiance des Arabes. Près du lac Victoria Nyanza, les Pères blancs du cardinal Lavigerie échappent à grand'peine à une révolution de palais excitée par les esclavagistes, et, à travers mille périls, transportent leurs néophytes et leur Église naissante sur un autre point du lac, hors de la portée des faibles et ombrageux successeurs de Mteça. En Abyssinie, les Pères Lazaristes, les Filles de la Charité et à leur tête Mgr Crouzet, excitent l'admiration et des indigènes et des soldats italiens. Enfin, pendant que les Pères des Missions Africaines continuent à Abeokouta et dans le Niger leur œuvre civilisatrice, pendant que, dans le Congo belge, les prêtres de Scheut-lès-Bruxelles répondent à l'appel du Saint-Siège et de leur souverain, les missionnaires du Saint-Esprit jettent les bases d'une nouvelle station à l'embouchure de la grande rivière de l'Oubanghi ; par cette artère immense, ils pourront pénétrer bien avant dans l'intérieur du continent équatorial. Ne quittons pas l'Afrique sans féliciter de ses succès apostoliques la belle et grande mission de Madagascar et sans payer un juste tribut de regrets à la mémoire vénérée et de Mgr Picarda moissonné au Sénégal à la fleur de l'âge, et au noble vétéran des missions, le cardinal Massaja, illustre par ses longues fatigues, illustre par sa science, gloire de l'Ordre séraphique et honneur de l'Église catholique au XIXe siècle.

IV

Nommer l'Amérique dans un tableau rapide consacré à l'apostolat, c'est parler de nos joies et de nos consolations. Cette Église, fondée par les offrandes et les prières de nos premiers associés, continue dans la paix le cours

de ses glorieuses destinées, pendant que l'héroïsme des Pères Oblats au Canada surmonte tous les obstacles accumulés par la pauvreté et par le climat.

V

En Océanie, Son Éminence le cardinal Moran, dans une assemblée solennelle, proclamait naguère les grandes choses opérées soit par le sang du Bienheureux Chanel, soit par les travaux plus obscurs, mais aussi féconds, de ses frères dans l'apostolat, les Maristes. Pour les Pères du Sacré-Cœur d'Issoudun, le Pape dernièrement créait un nouveau vicariat apostolique dans ces contrées évangélisées par eux, et associait dans l'épiscopat le jeune Mgr Verius au vénérable Mgr Navarre.

Donnons un pieux souvenir à Mgr Gonin et à Mgr Machebœuf, ces humbles et vaillants prélats qui, en Amérique, pendant de nombreuses années, ont fait l'œuvre de Dieu et saluons dans les îles Sandwich la mémoire du glorieux apôtre des lépreux. Le P. Damien demeurera l'honneur de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus et de l'humanité tout entière.

* * *

Nous n'avons pu qu'esquisser rapidement les progrès et les souffrances de l'Église. Que de traits d'héroïsme, de dévouement dans chacune de nos missions qui ne seront connus que de Dieu et des anges! Seulement, ne terminons pas ce tableau sans offrir encore nos souhaits respectueux à notre éminent protecteur, le cardinal Simeoni, qui a célébré, en 1889, ses noces d'or. Il a voulu cacher à tous cette date aimée de sa vie, et il a offert le saint Sacrifice dans sa chapelle privée, loin de tout éclat. Pour nous, nous l'entourerons de nos vœux reconnaissants, et nous lui dirons ce que nous répétons chaque jour à notre bien-aimé Pontife Léon XIII : *Ad multos annos!*

Cette année encore, le Saint-Père a voulu nous combler de bienfaits ; il a enrichi notre Œuvre de nouvelles indulgences et, dans une audience intime, le 15 avril, il applaudissait au projet formé par les Conseils de solliciter la charité de l'Amérique du Sud : « Mon fils, disait-il de sa voix autorisée au délégué de notre Œuvre, au R. P. Terrien, allez vers ces peuples à la foi ardente et au cœur généreux. Si les Conseils de Lyon et de Paris vous ont choisi, c'est le Pape lui-même qui vous envoie. »

Enfin, recommandons aux suffrages des missionnaires et de nos associés, les bienfaiteurs que nous avons eu la douleur de perdre cette année et signalons parmi eux l'héroïque chrétien que la voix populaire continuera à nommer l'*épicier de la Drôme ;* prélevant chaque année pour nous tous les bénéfices de son humble commerce, il est parvenu à offrir aux missionnaires une somme de 116.000 francs. Il est mort dans une salle d'hôpital, selon ses intentions ; mais les anges lui ont tressé la couronne du bon et fidèle serviteur.

Encouragés par ces exemples, ô vous tous, nos fidèles et chers associés, redoublez d'efforts ; la moisson est abondante, les ouvriers sont peu nombreux, mais plus faibles encore sont les ressources de notre Œuvre. Agrandissez partout votre zèle ; dites-vous bien que l'Œuvre de la Propagation de la Foi est universelle comme l'Église, et qu'elle doit réunir toutes les nations, sans distinction de drapeau, dans la sainte croisade de la charité.

Il y a deux mois, Rome élevait sur les autels nos deux premiers martyrs, les Bienheureux Perboyre et Chanel. Les fêtes succédaient aux fêtes et les hymnes de reconnaissance des jeunes Églises de la Chine et de l'Océanie s'unissaient aux chants de triomphe de notre vieille Europe. Tous disaient la gloire des héros de la foi, mais tous glorifiaient l'Œuvre dont les offrandes dans les desseins de la Providence ont permis leur fécond apostolat. Du haut du ciel, nous en avons l'assurance, nos deux nouveaux protecteurs demanderont au Seigneur de rendre de plus en plus florissante et populaire la Propagation de la Foi, et ce sera pour l'honneur de l'humanité et pour l'extension du règne de Jésus-Christ sur la terre !

CORRESPONDANCE

COCHINCHINE ORIENTALE

Ravages d'un typhon.

En nous envoyant cette lettre qu'il vient de recevoir de sa mission, le vénérable Mgr Van Camelbeke, revenu depuis quelques mois en France pour cause de santé, nous exprime le désir de la voir publier dans notre Bulletin. « Vous y verrez, nous écrit le pieux évêque, une nouvelle épreuve qu'il a plu à Dieu de nous envoyer. Malgré cela, nos œuvres continuent à marcher leur train ordinaire et nous enregistrons de nombreuses conversions de païens dans presque toutes les provinces du vicariat. »

LETTRE DE M. C. FOURMOND, PROVICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE ORIENTALE A SON ÉVÊQUE MGR VAN CALMELBEKE.

Qui-nhon, le 4 novembre 1889.

Décidément, cette année nous devions éprouver tous les malheurs. Après les chaleurs interminables qui ont rendu nulle la moisson du neuvième mois et nous ont causé une famine qui n'est pas encore terminée, voilà que, le jour même de la Toussaint, un terrible typhon est venu fondre sur nous à l'improviste, détruisant les quelques grains de riz qui finissaient de mûrir dans les champs, et renversant en même temps le tiers au moins des maisons de nos chers chrétiens. Au retour de leur exil, ces pauvres gens n'avaient pu, faute de ressources, que construire à la hâte de petites et trop légères cases, qui n'ont pu résister à la violence de cette furieuse tempête.

Nous n'entendons de tous côtés que des plaintes et des demandes de secours. La province centrale de Binh-Dinh, lieu ordinaire de votre résidence, a été surtout victime des dégâts causés par ce cyclone. Très fort dans la partie de Phù-mi, il a diminué sensiblement d'intensité en s'avançant vers le sud. Au point même de Qui-nhon, le mal a peut-être été plus considérable. L'église et la maison où le P. Garnier est installé pour l'étude de la langue annamite, ont bravement résisté à la fureur du vent, quoique les paillotes qui la couvrent aient été emportées en tous sens. A la concession française, la maison de M. le Résident a été très endommagée, les jardins ont été tout bouleversés; mais l'ambulance a plus souffert encore, on parle de 10,000 francs de perte. Quant à notre collège de Lang-song, les grandes maisons n'ont pas été renversées, mais les autres plus petites et moins solides se sont effondrées comme les cases de nos chrétiens. A l'Évêché, le mal n'est pas très grand puisque les dépendances seules ont été renversées par l'ouragan. Les arbres, les palissades et clôtures des jardins sont également couchés à terre. L'église du couvent de Ga-thi dont la construction touchait à sa fin n'a pas pu résister aux efforts de cette bourasque. Dans le district du P. Hamon à Truòng-doc, c'est le comble de la désolation. Sa fameuse église en pierres, inaugurée il y a peu de temps avec solennité, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de décombres. Deux pauvres petits orphelins y ont trouvé la mort et ont été écrasés sous ce monceau de pierres.

Je n'ai pas encore de nouvelles des autres localités, mais je m'attends à en recevoir également de bien tristes.

Tout cela va encore être une source de dépenses et c'est bien là ce qui m'inquiète le plus, car il y a tant de malheureux à soulager tout en évitant de retarder nos autres œuvres,surtout ce qui regarde les catéchumènes, les néophytes et les enfants de païens. Peut-être pourrez-vous profiter de votre séjour en France pour demander et recueillir quelques aumônes qui nous aideraient bien dans les circonstances si pénibles où nous nous trouvons.

Mgr Van Camelbeke ajoute :

Les pieux lecteurs du bulletin des *Missions Catholiques*, qui suivent avec tant d'intérêt l s événements des missions ne liront pas sans émotion cette lettre écrite au lendemain d'un nouveau malheur qui vient d'affliger encore nos pauvres chrétiens de la Cochinchine orientale, déjà si éprouvés par la persécution et ses suites cruelles.

S'ils peuvent les aider de leurs aumônes, ils feront assurément une œuvre bien agréable à Dieu et bien méritoire. Dans tous les cas, ils ne leur refuseront pas le secours de leurs prières, pour que le bon Dieu daigne prendre en pitié cet infortuné vicariat. Qu'ils me permettent de leur offrir ici l'expression de ma plus sincère reconnaissance !

CHAN-TONG SEPTENTRIONAL (Chine).

Famine. — Persécution. — Conversions.

S. G. Mgr Potron nous communique la lettre suivante qu'il vient de recevoir de la mission du Chan-tong septentrional. Le missionnaire qui l'a envoyée, le R. P. de Marchi, gouvernait naguère encore, en qualité de provicaire apostolique, le vicariat privé de son chef par la mort de Mgr Benjamin-Jérémie. Depuis, le Saint-Siège a jeté les yeux sur ce zélé religieux pour remplacer le regretté défunt et nos lecteurs voudront peut-être réjouir le cœur du nouvel évêque en pensant à sa mission dans leurs prières et dans la distribution de leurs aumônes.

LETTRE DU R. P. DE MARCHI, DES FRANCISCAINS OBSERVANTINS, PROVICAIRE APOSTOLIQUE DU CHAN-TONG SEPTENTRIONAL.

La petite somme que vous nous avez envoyée pour secourir les inondés et sauver les enfants abandonnés, est arrivée à propos parce que la misère est si grande qu'elle ne peut se décrire.

Comme nous l'écrivions l'année dernière à la Propagation de la Foi, nos prévisions se sont malheureusement réalisées. Ici on meurt de faim. Par suite des inondations non interrompues du fleuve Jaune, de pluies torrentielles en plusieurs districts, et de la sécheresse en d'autres, les récoltes ont été nulles, et depuis la misère est épouvantable dans toutes les classes de la société. Nos chrétiens, au nombre de plus de six mille sans compter les catéchumènes, se trouvent dans une extrême nécessité; nous les avons soutenus pendant trois mois avec le peu d'argent que nous avions réservé pour les provisions d'hiver; heureusement au mois de mars, la Providence est venue à notre aide. Les protestants de Hong-kong et des autres parties de la Chine qui se sont constitués en comité de secours, ont envoyé près de 15,000 francs. Le Consul général de France à Shang-hai, ainsi que le gouverneur ministre plénipotentiaire du Portugal en Chine, nous ont adressé ensemble la somme de 1,500 fr. Le T. R. P. Meugniot, procureur des lazaristes à Shang-hai, dont le dévoûment est si connu, nous a été d'un grand appui dans ces circonstances douloureuses.

Grâce à ces aumônes, nous avons pu venir en aide à une multitude d'affamés tant chrétiens que païens, suivant en cela l'intention des bienfaiteurs qui désiraient qu'il ne se fit pas de distinction de religion ou de secte dans la distribution des secours. Aussi furent-ils promptement répartis, car la misère est si grande qu'il est impossible de satisfaire tous ces malheureux. Des millions ne suffiraient pas à tant de besoins. Chaque jour, nous voyons des foules immenses d'émigrés qui fuient le pays natal pour se soustraire à une mort certaine et vont dans le Chan-si ou en d'autres provinces à la recherche d'une meilleure fortune. Parmi ces émigrés, nous comptons plus de six

cents chrétiens et près de quatre cents catéchumènes. Beaucoup de païens meurent de chagrin ou d'inanition avant d'arriver au terme de leur voyage ; d'autres, profitant des ténèbres de la nuit, abandonnent dans les rues leurs enfants, se sentant incapables de les traîner avec eux. Parmi ces pauvres créatures ainsi exposées, nous en avons baptisé plusieurs centaines sur le point de mourir; nous avons eu aussi la consolation de sauver la vie à un grand nombre en les plaçant dans des familles qui les garderont jusqu'à ce qu'ils puissent être reçus dans nos orphelinats.

Dans un district seulement, nous avons recueilli en trois mois deux cent quatre-vingts enfants. Plusieurs sont morts à la suite des souffrances et des privations. Nous étions obligés de recevoir aussi beaucoup d'enfants de chrétiens parce qu'ils étaient en péril d'être abandonnés entre les mains des païens, spécialement les jeunes filles, dont les parents étaient morts ou étaient allés hors du pays pour mendier.

Si vous voyiez les misères que nous avons chaque jour sous les yeux ! Les portes de notre résidence sont assiégées de malheureux, hommes, femmes, enfants, pâles et défaits, qui semblent des cadavres ambulants et nous n'avons pas le courage de leur refuser un morceau de pain.

Comme conséquence de tant de misères, les voleurs infestent les routes et les rendent dangereuses ; le commerce, par suite, est presque nul à cause de vols continuels. Les grains et les vivres de toute sorte sont à un prix très élevé. Beaucoup s'estiment heureux s'ils peuvent acheter la cosse du millet ou de l'orge, la paille du froment ou l'intérieur de l'épi du maïs pour faire une farine qui, cuite avec de l'eau, leur sert de nourriture quotidienne. Pour ceux qui n'ont pas d'argent, les feuilles des arbres et les racines des herbes sauvages sont leurs meilleurs aliments. Et dire que ce triste état de choses dure depuis sept mois ! On ne sait quand il finira puisque cette année aussi promet peu. Nos moyens diminuent et nous devons penser à pourvoir aux nécessités si urgentes et si multiples de la mission.

Voilà, en toute franchise, l'exposé de nos misères ; nous avons pleine confiance que vous saurez trouver les moyens de nous venir en aide et de sauver ces pauvres âmes ; les plus abondantes et les meilleures bénédictions du ciel, accompagnées de nos prières et de celles de tant de malheureux, en seront la rémunération.

***

Si, aux misères de la faim, s'ajoute la persécution qu'excite le gouverneur chinois, méconnaissant les traités conclus avec la France, nous pouvons dire que notre situation est vraiment digne de compassion. Je ne donne pas de détails sur ce point, en ayant fourni l'année dernière à la pieuse Œuvre de la Propagation de la Foi. Je veux cependant vous dire que nos nouveaux chrétiens et catéchumènes sont continuellement molestés par les païens, parce qu'ils ont embrassé la religion chrétienne, ils recourent au gouverneur pour se faire rendre justice, mais celui-ci fait la sourde oreille et favorise nos persécuteurs. Les lettrés spécialement se font fort de l'impunité, bâtonnent et cherchent même à mettre à mort nos missionnaires ; ils assaillent, volent et incendient nos églises et résidences.

***

Mais cela suffit ; passons à de plus consolantes nouvelles. Dieu dans sa bonté, au milieu de tant de tribulations, daigne répandre le baume de ses consolations. Nous avons eu la joie de compter un nombre vraiment extraordinaire de conversions.

Dans un des districts où la faim se fait le plus sentir, près de vingt mille païens ont donné leurs noms pour être inscrits au catéchuménat. Qui sait combien persévéreront ! Je dis cela parce que le prêtre chinois qui gouverne ce district, en m'annonçant cette consolante nouvelle, me faisait remarquer que ces conversions peuvent être motivées par l'espérance des païens d'être secourus dans leurs pressantes nécessités. Toutefois le Père, depuis la seconde visite qu'il a faite parmi les convertis, m'écrit que, sur tant de milliers, il peut être sûr de la persévérance de trois ou quatre mille. Ce serait beaucoup si l'on considère l'inconstance et la légèreté du caractère chinois. Pour notre part, aux premières nouvelles de si nombreuses conversions, nous avons envoyé de grandes quantités de livres de religion et plusieurs catéchistes. Nous avons aussi secouru ces infortunés suivant nos faibles moyens. Le P. Zéno et le P. Tenacchio me donnent la liste de plus d'une centaine de conversions. Un Père chinois m'écrivait récemment qu'il a reçu une trentaine de familles au catéchuménat.

Mirabilis Deus ! pouvons-nous nous écrier..... Malheureusement il faut dépenser beaucoup pour envoyer des courriers, imprimer des livres de religion, payer les catéchistes et le loyer de la maison où nous pouvons provisoirement nous réunir pour prier et annoncer la parole de Dieu. Vous savez déjà que pour tant de besoins les ressources sont insuffisantes. Nous nous confions à votre charité qui ne nous abandonnera pas.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Voici les noms des membres de la Société de Marie envoyés dans le courant de l'année 1889 en Amérique et en Océanie.

Pour l'Amérique du Nord (Etats-Unis) : le R. P. Benoît Forestier, supérieur provincial, du diocèse de Clermont ; le R. P. Jean Marie Legrand, du diocèse de Saint-Brieuc ; le R. P. J.-J. Fox, supérieur du collège de Salt-Lake-City (Utah), du diocèse d'Armagh (Irlande) le P. Joseph Thomas, du diocèse de Lyon ; le

P. Melchior Janisson, du diocèse de Lyon ; le P. Jean Guinon, du diocèse d'Ardagh (Irlande) ; le P. Joseph Delahaye, du diocèse de Rodez ; le P. Laurent Fahy, du diocèse d'Elphin (Irlande) ; le P. Jacques Reinert, du diocèse de Metz ; le P. Joseph Stemper, du diocèse de Luxembourg ; les Fr. coadjuteurs Berlin Guyon du diocèse de Besançon ; Bernard Muller, du diocèse de Coire (Suisse) et Eugène-Joseph Bâtisse, du diocèse de Valence.

Pour la Nouvelle-Zélande : Le 1er février : Mgr Redwood, archevêque de Wellington ; le R. P. Augustin Aubry, du diocèse de Bar-le-Duc. Le 1er novembre : le P. Pierre Broussard, du diocèse de Nantes, et le P. Jean Bowden, du diocèse de Dunedin (Nouvelle-Zélande).

Pour le vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides : Le 1er novembre se sont embarqués à Marseille, les RR. PP. Julien Luquet, du diocèse de Viviers, et Claude-Marie Chanrion, du diocèse de Lyon.

Pour le vicariat apostolique des îles Fidji : le 1er avril, le R. P. Pierre Rouillac, du diocèse de Saint-Brieuc : le 1er novembre les RR. PP. André Pepin, du diocèse de Chambéry, et Charles Flaus, du diocèse de Metz.

— Le 1er novembre, cinq religieuses du Tiers-Ordre régulier de Marie se sont embarqués à Marseille, pour le vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie : Les Sœurs Marie-Jean-Baptiste (Anne-Marie Guillet), du diocèse de Saint-Brieuc, et Marie-Angélique (Marie Bonnin), du diocèse de Bourges. Pour le vicariat apostolique des îles Fidji : les Sœurs Marie-Gertrude (Anastasie Dubois), du diocèse de Saint-Brieuc, et Marie-Jérôme (Ernestine Charvoz), du diocèse de Lyon. Pour le vicariat apostolique de l'Océanie centrale : la Sœur Marie de Chantal (Léopoldine Massing), du diocèse de Metz.

INFORMATIONS DIVERSES

Kouang-si (*Chine*). — M. Humbert, des Missions Étrangères de Paris, écrit à sa famille :

« Je vais vous donner quelques détails sur mon habitation et sur le régime des missionnaires du haut Kouang-si. Ma maison est construite en terre ; les murs sont recouverts d'une chaux qui ne vaut rien ; le toit, cependant, est recouvert en tuiles, ce qui, pour le pays, est un grand luxe, car toutes les autres maisons sont recouvertes en chaume. Il y a trois corps de bâtiment : j'habite celui du milieu. A gauche se trouve une asile qui sert de cuisine, d'écurie et d'habitation à une jeune fille qui instruit les femmes du pays ; à droite se trouve une salle qui peut servir d'école, de dortoir et de salle à manger. Je vous assure que le tout n'est pas luxueux. En face du milieu du bâtiment se trouve la chapelle que je fais réparer actuellement, car ses murs de terre rouge ne sont pas solides, il leur prend fantaisie de s'élargir outre mesure, et, par-ci par là, se trouvent des fissures à travers lesquelles on passerait un bras.

« Quant à la nourriture, elle est bien pauvre ! Mgr Foucard, en partant, m'avait déjà prévenu ; mais, franchement, je ne croyais pas trouver si peu. Pas un seul légume ni un seul fruit. Dans le bas Kouang-si, on trouve encore des oranges, des pipas (espèces de poires), d'énormes pamplemousses, mais ici rien de tout cela, il n'y a que des bambous coupés en très petits morceaux et qui, une fois séchés au soleil, nous sont servis cuits à l'eau. C'est la vie des Trappistes jointe à la vie apostolique. Enfin, avec ces bambous, nous avons du lard salé ! et voilà tout..... »

Jérusalem. — Nous apprenons d'une source autorisée que le nouveau patriarche de Jérusalem, Mgr Piavi, n'est plus délégué apostolique de Syrie. On a nommé Mgr Bonfigli, pro-délégué.

RÉCITS AMÉRICAINS

Par Dom THÉOPHILE BÉRENGIER, bénédictin de la Congrégation de France.

Le Territoire Indien aux États-Unis.

Le pieux et savant religieux dont nos lecteurs ont si bien apprécié les *Récits australiens* et les *Récits indiens*, profite de la récente installation au Nouveau Monde de ses frères en Saint-Benoît, pour entamer une nouvelle série de correspondances qui ne le céderont en rien aux précédentes. Mettant en œuvre et commentant avec son style pittoresque et plein de charme les lettres des missionnaires bénédictins du Territoire Indien des États-Unis, Dom Bérengier nous fera connaître leurs travaux, leurs épreuves et leurs besoins, ainsi que les populations sauvages, si étranges, si curieuses et si peu connues de cette partie centrale de la grande République américaine. Nous donnerons dans notre prochain numéro une carte du Territoire Indien, pour faciliter l'intelligence de ces récits.

On sait que les tentatives faites par les colons protestants de l'Angleterre pour civiliser au XVIIe siècle les sauvages de l'Amérique du nord, ont eu moins de succès encore que celles des Anglais pour amener les Hindous de la presqu'île transgangétique à la lumière de l'Evangile. Les Yankees, après avoir longtemps combattu par le fer et le feu ou affaibli et démoralisé par l'abus des liqueurs fortes, ces malheureux Indiens, ont fini, dans ces derniers temps, par adopter le système des *réserves*, qui leur a permis, en parquant des milliers de sauvages dans certains territoires réservés à eux seuls, de s'emparer plus ou moins légalement de leurs terres qu'ils ne leur avaient jamais appris à cultiver.

I

C'est à cette combinaison, salisfaisant jusqu'à un certain point la justice et l'humanité, qu'est due la création du TERRITOIRE INDIEN où l'on a rassemblé les débris de plus de trente tribus (1), jadis nombreuses et puissantes. Cette vaste contrée, équivalente au tiers de la France, est bornée au nord, par l'Arkansas, le Colorado et le Kansas ; à l'ouest, par le Texas et le Nouveau-Mexique et au midi, par une autre partie du Texas. Les tribus qui habitent cette grande région peuvent s'y livrer à la chasse, à la pêche ou à l'agriculture dans les limites assignées à chacune d'elles ; mais ne doivent vendre leurs terres à personne.

Ces tribus se gouvernent d'après les vieilles traditions et les usages qui leur sont propres, sauf le contrôle du gouvernement de Washington ; mais déjà beaucoup de coutumes, soit pour le pouvoir législatif, soit pour le judiciaire, soit pour l'exécutif, sont empruntées aux populations blanches qui les environnent de toutes parts. Il n'est pas douteux que, dans un temps donné, ce voisinage, ainsi que les rapports officiels avec le gouvernement, joints aux

(1) En voici la liste exacte :
Apaches. Arapahoes. — Caddoes. Chérokees. Cheyennes. Chickasaws. Comanches. Choctaws. Créeks. — Iowas. — Kaws. Kickapoos. Kiowas. — Miamis. Missourias. — Orios. Osages. Otoes. Otowas. — Pawnées. Poncas Potowatomies. — Quapaws. — Sac-and-Fox. Seminoles. Senecas. Shawnees. — Tonkawas. — Wichitas. Wyandottes.



ÉTATS-UNIS. — Types divers du Territoire Indien; d'après des photographies communiquées par Dom Bérengier, bénédictin.

efforts des missionnaires, amèneront peu à peu et sans trop de secousses la fusion des sauvages avec l'élément européen représenté par les colons irlandais ou allemands et avec les Yankees ou citoyens des États-Unis.

II

Il nous faut maintenant raconter rapidement la fondation de la mission bénédictine dans le Territoire Indien. C'est le vénérable P. Dom Isidore Robot (1), religieux du monastère de la Pierre-qui-Vire (2) en Bourgogne, qui, le premier, eut la pensée de se dévouer à l'évangélisation des pauvres sauvages parqués dans ce Territoire. Ce pieux fils de Saint-Benoît avait donné déjà de grandes preuves de son zèle pour le salut des âmes, car, malgré sa faible constitution, il s'était offert, en 1870, comme aumônier de nos troupes, et suivit même nos soldats en Suisse, avec Bourbaki, pour leur prodiguer ses soins spirituels et temporels.

En 1875, le désir de sauver les âmes le porta à traverser l'Océan pour travailler à la conversion des Indiens de l'Amérique du nord. Durant douze années il se dépensa entièrement, avec quelques confrères, pour établir sa nouvelle mission. Il construisit un monastère sous le patronage du Sacré-Cœur, fonda plusieurs écoles et bâtit plusieurs églises ou chapelles. Elevé à la dignité de préfet apostolique du Territoire Indien, Dom Robot prit place au concile de Baltimore avec les évêques et les abbés mitrés de la province.

Mais tant de travaux avaient épuisé son faible tempérament. Il dut demander un successeur, sans toutefois cesser son apostolat. S'étant rendu un peu plus tard dans le Missouri, pour y chercher des Sœurs destinées à ses écoles, il se décida à prendre quelques semaines de repos sous le climat plus tempéré du Texas.

C'est dans cette contrée, à Dallas, qu'il s'endormit paisiblement dans le Seigneur et alla recevoir dans la patrie céleste la récompense de sa vie tout apostolique, c'était en 1886. Ses obsèques furent un triomphe pour la religion, et les protestants, comme les sauvages indiens, s'unirent aux catholiques, pour honorer sa sainte mémoire.

III

Le successeur du Révérendissime Dom Robot, dans la préfecture apostolique du Territoire Indien, le T. R. P. Dom Ignace-Jean (3), après avoir rendu un juste hommage aux vertus et surtout au zèle de son prédécesseur, s'appliqua à continuer et à développer les entreprises du vénéré défunt.

Laissons-le nous exposer lui-même la suite de ses travaux dans la lettre qu'il adressait le 14 octobre 1888 à Mgr Jourdan Ballsieper (4), évêque de Thanasie et supérieur général de la Congrégation de Subiaco :

« Je suis toujours plus persuadé que, pour réussir dans notre apostolat, il nous faut unir très étroitement la vie monastique avec la vie apostolique. Mais comment y parvenir? Si Votre Grandeur daigne jeter un coup d'œil sur la belle carte du Territoire Indien que je vous envoie, vous verrez que son étendue est de la moitié au moins de l'Italie. Aussi est-il impossible de n'avoir qu'un centre d'opération, surtout dans un pays coupé par de nombreuses rivières et où les communications ne sont pas encore faciles. Les voyages, dans ces conditions, nous causent de grandes dépenses d'argent et de grandes pertes de temps. C'est le double motif qui m'a déterminé à demander à la Sacrée Congrégation de la Propagande de créer, outre le monastère du Sacré-Cœur et les dix stations monastiques déjà organisées, trois autres centres de vie religieuse et de mission au nord, à l'est et à l'ouest de notre Territoire. Ils seront placés sous le patronage de saint Michel pour les sauvages Choctaws, de saint Louis pour les Osages et de sainte Élisabeth pour les tribus établies entre le fort Sill et le fort Peno.

« La mission de Saint-Louis commencée à la fin de la dernière année scolaire, sous la direction des PP. Félix et Savinien et avec l'aide des Sœurs Franciscaines, donne l'instruction à quarante petits sauvages pensionnaires et à vingt externes. Lorsque les constructions de l'école seront terminées, le nombre de nos élèves, parmi les Osages, dépassera deux cents.

« La mission de Sainte-Élisabeth, au-delà de la petite ville de Purcell, nous offre un spectacle non moins consolant. Nous y avons établi pour les Indiens et pour leurs enfants l'œuvre de la *Garde-robe* de Sainte-Élisabeth, destinée à leur procurer des vêtements, car leur costume, à notre arrivée, était des plus primitifs. Il y a quelques semaines, l'école industrielle de cette mission s'est trouvée dans un grand embarras. La machine à coudre procurée à nos Sœurs par le regretté P. Robot, et dont l'on se servait sans cesse, ne marchait plus par suite de la brisure d'un ressort et cependant les vêtements des petits sauvages Potowatomies avaient besoin de réparations très urgentes. On pria les Sœurs d'une autre école de vouloir bien prêter leur machine pour quelques jours ; mais, par malheur, elle se trouvait aussi hors de service. Que faire? Acheter deux machines à coudre, c'était une dépense de 60 à 70 dollars. On se mit donc en prière ; on invoqua la douce et chère sainte Élisabeth et deux jours après, ô bonté de la Providence ! voilà qu'un pieux ecclésiastique de l'Illinois, nullement informé de notre détresse, nous écrit : « J'ai appris « l'existence de l'Œuvre de la Garde-robe de Sainte-Élisa-« beth et ayant à ma disposition quelques machines à « coudre, je vous en envoie quatre : une pour le monas-« tère du Sacré-Cœur, la seconde pour le couvent des « Sœurs de la Merci ; la troisième pour celui des Francis-« caines, près de Purcell, la quatrième pour la mission de « Pawhuska, la capitale des Osages. »

« Ne vous semble-t-il pas, Monseigneur, que ce bon prêtre de l'Illinois a joué pour nous, sans le savoir, le rôle du prêtre qui, selon saint Grégoire, vint apporter à notre Bon Père, dans sa grotte de Subiaco, le dîner dont il avait un si grand besoin ? »

(*A suivre.*)

(1) Il naquit le 18 juillet 1837 à Tharoiseau, dans le Nivernais.

(2) Cette maison et ses dépendances appartiennent à la Congrégation monastique de Subiaco en Italie.

(3) Moine aussi de la Pierre-qui-Vire. Il reçut le sacerdoce en 1870 et se dévoua à l'apostolat dans le Territoire Indien.

(4) Moine de l'abbaye d'Afflighem (Belgique) dont il devint le Prieur. Ce digne prélat se consacra plus tard à l'évangélisation des Hindous du Bengale Oriental dont la Propagande le fit vicaire apostolique ; mais, après de longs travaux dont nous avons parlé dans les *Récits Indiens*, sa santé, ruinée par les fatigues de la mission et par le climat dévorant de cette contrée, l'obligea de se retirer à Rome où ses confrères en saint Benoît l'ont élu leur supérieur général.

CINQUANTE MOIS

AU

BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

Voici une véritable bonne fortune pour nos lecteurs. M. le commandant Mattei, commissaire du gouvernement près le Conseil de guerre de Grenoble et qui a été chargé pendant quatre ans d'une mission spéciale au Niger, veut bien nous donner la primeur d'un grand ouvrage qui sera publié plus tard en volume. Nous l'acceptons avec d'autant plus de reconnaissance que le savant auteur traite de pays explorés et évangélisés par nos missionnaires, que, pendant son séjour dans ces lointaines régions, il a toujours été leur protecteur et leur ami et que, comme tous les explorateurs consciencieux et impartiaux, il affirme hautement que les grands pionniers de la civilisation sont les missionnaires.

Nous laissons la parole au commandant Mattei. Il nous donne lui-même, dans l'introduction, le plan de son travail et des choses très intéressantes dont il traite. Nous nous contentons de faire remarquer l'allure du style. Le style, c'est l'homme, a-t-on répété souvent. Nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti, que ces premières pages attireront l'attention et gagneront la sympathie de tous nos lecteurs.

INTRODUCTION

La plupart des explorateurs qui ont visité le Soudan, n'ont fait que le parcourir ; c'est grâce à leur habile promptitude d'observation, qu'ils ont pu recueillir des notes à la volée, et publier d'intéressantes relations de voyage, qui charment tout à la fois le lecteur et jettent une certaine lumière sur ces contrées.

Mais tout n'a pas été dit sur le centre africain, encore moins sur le Bas-Niger et la Bénoué. Bien peu de Français sont allés dans ces parages et aucun n'y a séjourné pendant quatre années successives, comme les circonstances m'ont permis de le faire.

J'entreprends donc ici de raconter tout ce que j'ai vu, tout ce que mes compagnons de voyage et moi avons fait et surtout ce qu'il aurait fallu faire dans l'intérêt politique et commercial de la France.

En ma qualité d'agent général de la Compagnie Française de l'Afrique Équatoriale, j'ai pu étudier à loisir la partie relative au commerce et me rendre compte des ressources naturelles des divers pays, ressources tirées, les unes du sol, les autres provenant des caravanes.

J'ai pris note des articles européens, que les indigènes préfèrent ; j'ai observé, avec soin, les mœurs des naturels, le négoce qu'ils font, ordinairement par échange, en comptant, ici par sacs, là par mesures, ailleurs, de gré à gré ou au simple jugé.

Nous verrons, dans un chapitre spécial, la signification de ces mots : sacs, mesures, etc., et quelle est leur valeur.

J'ai aussi travaillé à connaître les mœurs, les coutumes et les caractères des habitants.

Enfin, autant que me l'ont permis mes faibles moyens et les circonstances, j'ai recueilli le plus de connaissances possibles sur la faune et la flore.

En ma qualité d'agent consulaire, il m'a été facile d'observer le pays au point de vue politique, de passer des traités avec les rois au nom du gouvernement de la République, de créer vingt et un comptoirs en m'efforçant toujours de faire marcher de pair, les intérêts de la Compagnie dont j'avais la direction, avec ceux de la France que j'avais l'honneur de représenter encore, au moment de la conférence de Berlin.

En publiant cet ouvrage, sans prétention aucune, je prends l'engagement d'être sincère et loyal. Je n'aime pas ce vieil adage : « A beau mentir qui vient de loin. »

Je ne me vanterai donc pas d'avoir chassé des lions et des tigres, voire même des éléphants ; je n'en ai jamais vu. Sans doute, il m'est parfois arrivé d'apercevoir des hippopotames, des caïmans et des singes ; mais c'est tout !

Notre but, en allant au Niger, était de contester loyalement aux Anglais le monopole commercial, entraînant toujours à sa suite l'occupation définitive de ces contrées.

Il est alors arrivé que ces messieurs, nous voyant doubler l'étape dans la Bénoué, nous firent une concurrence inouïe. En effet, lorsque j'eus pris position à Ibi, lieu de passage des caravanes, où jamais les blancs n'avaient pénétré (1) mes compétiteurs abaissèrent tellement les prix d'échange, qu'il eût été désastreux pour les actionnaires français, dont le capital était de trois millions, de lutter avec leurs adversaires dont le capital s'élevait à trente-cinq millions.

Nous verrons ce qu'il aurait fallu faire pour soutenir la la lutte, si l'on avait écouté la voix de notre directeur, M. Auguste Desprez, et les raisons patriotiques de notre président du Conseil d'administration, M. Henri Desprez, ancien élève de l'École polytechnique, qui connaissait à merveille notre situation et dont le patriotisme a constamment guidé les actes.

Au Ministère des affaires étrangères, où j'avais été prendre des instructions, on m'avait répondu : « Allez, voyez, faites comme les Anglais, mais agissez en silence ; le vice-consul de Sierra-Léone vous donnera des renseignements, tenez-vous en relations avec lui. »

Le Ministère de l'instruction publique me chargea d'une mission gratuite ; mais, j'avoue qu'excepté mes Rapports, les quelques objets d'ethnographie que j'ai offerts au Musée du Trocadéro et les singes dont j'ai fait présent au Muséum d'histoire naturelle de Paris, voilà tout ce que les circonstances m'ont permis de faire.

D'un autre côté, vu ma position d'officier en activité, vu mes fonctions d'agent général d'une Compagnie commerciale et aussi ma qualité d'agent consulaire, j'ai dû me montrer très sobre de correspondances, à l'égard de la Société de géographie de Paris et de la Société de géographie commerciale.

J'ai eu l'immense douleur de perdre sept compagnons, jeunes, instruits, pleins de patriotisme et d'entrain ; parmi eux, je dois compter mon malheureux neveu, âgé de vingt et un ans, qui avait voulu me suivre en qualité de secrétaire général.

Dans la suite, je parlerai du reste de ces très braves, qui ont péri en me prêtant leur concours. Je dis très braves, car je pense qu'il y a plus d'un champ de bataille. Mourir

(1) Sauf la pléiade commandée par le docteur Baikie qui, en 1854, avait remonté la Bénoué jusqu'à Djebord, mais sans s'y arrêter.

... ... ioi,

... ...

... pas non plus ceux de nos camarades, qui survivent à nos compagnons infortunés ; je les remercie du concours qu'ils m'ont prêté. Leur patriotisme, leur courage, leur honnêteté et leur désintéressement, que j'ai pu apprécier, seront mentionnés dans cet ouvrage.

Je leur ai vu verser des larmes bien amères quand notre drapeau, qui, le premier, avait été arboré à Ibi, dut s'abaisser devant le pavillon britannique.

Je ne dirai cependant pas de mal des Anglais, nos terribles concurrents, qui nous ont vaincus, sur le terrain commercial, auquel est rivée la question politique. Néanmoins j'ai eu à me plaindre lors d'une arrestation arbitraire, dont j'ai été victime à Sierra-Léone, dans des circonstances que je raconterai.

Il me faudra, malgré tout, reconnaître leur enviable habileté dans les affaires, leur profond patriotisme et leur aveugle confiance dans leur Gouvernement, qui, du reste, les soutient toujours et les guide, avec une très grande sollicitude. C'est d'ailleurs cet appui certain, immuable, qui donne aux officiers, aux consuls, aux missionnaires, aux commerçants, cette large envergure dans les affaires. Ils fondent actuellement, avec le concours des capitaux français, que nous n'avons pas su ou voulu employer, un vaste empire dans le Soudan. C'est de toute l'Afrique centrale, le pays le plus riche et le plus facilement exploitable, à cause des grandes routes fluviales du Niger et de la Bénoué, dont ils se sont emparés, très intelligemment, par les embouchures et non par les sources, comme nous avons toujours cherché à le faire. Ils auront le grand mérite, d'avoir, seuls, porté la civilisation au cœur de l'Afrique ; seuls, ils auront la gloire d'anéantir l'esclavage dans son propre berceau et d'exploiter à leur profit, une plus grande surface de territoire, qu'ils n'en possèdent en Angleterre. Avec des cadeaux habilement distribués aux rois de ces pays, ils arriveront facilement à établir leur protectorat, depuis Gando jusqu'au lac Tchad. Les Anglais, je l'ai dit et écrit bien souvent dans mes rapports, font à la côte occidentale d'Afrique, ce qu'ils ont fait dans l'Inde. Depuis la Gambie jusqu'au Congo, n'ont-ils pas toutes les rivières navigables?

Pour ce qui est des gravures de cet ouvrage, elles proviennent des photographies que j'ai tirées de mon mieux, dans ces pays, où le climat altère les produits, où l'eau, pour le lavage des clichés, laisse beaucoup à désirer. A tous ces inconvénients, il convient de joindre ma grande inhabileté.

I

De la caserne Reuilly au Niger.

En janvier 1881, mon régiment, le 124e d'infanterie, était caserné à Reuilly, dans le faubourg Saint-Antoine, et allait faire l'exercice à Vincennes.

Un jour de manœuvres, pendant que je surveillais le déploiement de ma compagnie en tirailleurs, je me sentis frapper sur l'épaule. Je me retournai vivement, croyant avoir à répondre à mon colonel de quelque faux mouve... l'application des nouvelles théories, lorsque je me vis en présence d'un vieil ami, le commandant Quinemaut, mon ancien capitaine aux Turcos, qui venait me demander, à brûle-pourpoint, si je voulais aller au Bas-Niger, *en qualité d'amiral.*

Croyant à une mystification, je lui répondis en riant :

« — En qualité d'amiral suisse !

« — Non, non, plaisanterie à part, me dit-il; ce que je viens vous proposer est très sérieux : il s'agit d'aller remplacer là-bas le comte de Sémellé, qui vient de mourir en mer. Il était à la tête d'une compagnie commerciale, commandait plusieurs navires à vapeur, des chaloupes, des chalands, un personnel composé d'agents blancs et noirs ; c'est une entreprise où le patriotisme et de grands intérêts sont en jeu.

« — Mais, mon cher ami, vous n'y pensez pas, lui dis-je; je n'entends rien au commerce, je souffre du mal de mer, je ne suis pas plus mécanicien que pilote et vous voudriez...

« — Chut! c'est tout à fait votre affaire, vous êtes l'homme qu'il faut. Achevez votre manœuvre, je vous attends là, me dit-il; nous rentrerons ensemble, au son de la musique. »

Après l'exercice, mon brave ami, mort depuis des suites de son séjour au Niger où il était venu me rejoindre, me conduisit rue de l'Échiquier, 17, chez les directeurs de la Compagnie française de l'Afrique équatoriale, MM. Desprez-Huchet.

Ces messieurs m'expliquèrent très clairement qu'il s'agissait d'aller disputer aux Anglais, par les armes commerciales, la neutralité des bouches du Niger et de les empêcher de s'emparer de toutes les vastes contrées du centre africain.

« M. le comte de Sémellé, me dirent-ils, était, comme vous, un ancien officier de tirailleurs algériens ; il a déjà fondé six comptoirs ; il revenait en France, solliciter l'appui du gouvernement et se faire nommer agent consulaire, afin de traiter avec les rois au nom de la France. Malheureusement, il vient de mourir !

« Cette mission est peut-être encore plus patriotique que commerciale. Vous aurez des agents pour le commerce, des comptables pour tenir les écritures, des capitaines pour conduire vos navires, et vous commanderez en chef, comme agent général, en vous inspirant de toutes les recommandations que vous trouverez ci-jointes. »

M. Auguste Desprez me remit, en effet, un assez volumineux cahier, rempli d'instructions, que j'ai la satisfaction d'avoir toujours suivies à la lettre.

Nous fûmes vite d'accord sur tous les points. Je demandai, comme faveur, d'emmener avec moi, en qualité de secrétaire, mon jeune neveu, qui venait de terminer ses études et que je ne devais pas, hélas ! ramener en France. Il est mort là-bas, à l'âge de vingt ans, après avoir donné de très grandes preuves de courage et de dévouement, comme la plupart de nos compagnons, du reste.

Avant mon départ, j'eus l'honneur d'être reçu par monsieur le ministre de la guerre, qui me donna un congé de six mois et m'encouragea dans ma résolution, comme il l'avait fait pour M. de Sémellé, auquel il avait accordé des fusils, des revolvers et des munitions.

De là, je me rendis au ministère des affaires étrangères, où l'on me promit les fonctions d'agent consulaire, ce qui fut fait. Enfin, ma dernière visite fut pour le ministère de l'Instruction publique, qui me donna une mission gratuite et quelques instructions et, le 25 février, mon neveu et moi prîmes le train express pour aller nous embarquer à Liverpool.

N'est-il pas étrange que la France, qui possède le Sénégal, le Congo et le Gabon, n'ait pas encore une Compagnie de paquebots qui desserve ces importantes colonies et tous nos principaux établissements intermédiaires tels que: Bathurst, Casamance, Rio-Nunez, Rio-Pungo, l'île de Los, Sierra-Leone, Grand-Bassa, cap des Palmes, Petit-Bassa, Grand-Bassam, Assinie, Porto-Séguro, Petit-Popo, Widah, Porto-Novo, Lagos, Brass?

Quelques-uns de ces points ne sont pas français; mais nous y avons des maisons de premier ordre, avec lesquelles notre gouvernement aurait pu s'entendre pour la création de cette ligne de bateaux à vapeur. De cette sorte, nous pourrions nous passer des transports anglais, qui nous enlèvent, chaque année, plusieurs millions et une exportation encore plus considérable en marchandises de toutes sortes.

Comment se fait-il que les Werninck, les Régis, les Fabre, les Daumas-Béraud et tant d'autres armateurs ou grands commerçants, qui ne manquent pas d'argent ni d'influence, n'aient jamais pu arriver à créer, comme l'ont fait les Anglais, une Compagnie de navigation.

Tous les patriotes, qui ont habité la côte occidentale d'Afrique, en reconnaissent l'incontestable utilité. Qui donc est responsable d'une pareille incurie?

Si, au lieu de se désintéresser des questions commerciales, nos administrateurs, les Consuls, les Officiers de marine, raisonnaient en France, comme on raisonne en Angleterre et en Allemagne, les comptoirs Werninck et Desprez-Huchet, existeraient encore au Bas-Niger. Nous n'assisterions pas aujourd'hui, la mort dans l'âme, à la ruine de notre influence commerciale et politique à la côte occidentale d'Afrique, ruine qui va livrer incessamment aux Anglais toutes les riches contrées comprises entre Gourma et le lac Tchad.

J'ai fait part de ces réflexions, peut-être bien sérieuses, au public, parce que je les certifie exactes, et je retourne à Liverpool, où je dois m'embarquer sur un navire anglais, puisqu'il ne m'est pas permis, hélas! de voyager sous mon pavillon.

* * *

Le 26 février, mon jeune neveu et moi, nous partions sur le *Gabon*, commandé par le capitaine Mouro, et à bord duquel venait de mourir précisément M. le comte de Sémellé, que j'allais remplacer. Ce n'était pas de bon augure!

Il y avait à bord cinq officiers anglais de l'armée de terre, qui se rendaient au pays des Achantis pour entrer en campagne.

Le 27, tempête en mer dans toutes les règles; nous avons vent debout, toutes les voiles sont pliées. La mer embarque et déferle avec violence sur le pont; secoué par des vagues furieuses, notre bâtiment se livre à des bonds désordonnés, semblable à un coursier en furie. Des craquements se font entendre de toutes parts; la vaisselle se brise. Les lames, hautes comme des montagnes, menacent de nous engloutir à chaque instant, c'est un roulis et un tangage perpétuels. Les officiers du bord ne sourcillent pas, tous sont à leur poste, et le capitaine lutte contre les flots déchaînés toute la journée et une partie de la nuit.

A la pointe du jour, tout danger avait disparu; mais la mer resta houleuse jusqu'à Madère.

Le 6 mars, nous entrons dans le port de Funchal. A huit heures du matin, mon thermomètre marque vingt-deux degrés centigrades. A peine le *Gabon* a-t-il signalé son mouillage, par le traditionnel coup de canon, que notre navire est entouré d'une foule de petites barques chargées de gamins tout nus. Ces nouveaux hôtes demandent à grands cris qu'on leur jette des sous dans la mer, où ils se chargent d'aller les pêcher avec les mains, les dents et même les doigts de pieds. On en jette à poignée et nous assistons à des scènes inénarrables.

Inutile de répéter ici ce que d'autres voyageurs ont souvent raconté. La vie de Madère est connue de tout le monde; beaucoup d'étrangers, et principalement des Anglais, y font des excursions à cheval, à âne, en traîneaux que des bœufs de petite taille font circuler sur les galets glissants qui pavent les rues étroites et tortueuses de la ville; promenades en palanquin, en hamac et c'est tout. Ce qu'il y a de plus attrayant à Madère, c'est son climat délicieux qui est incontestablement un des meilleurs du monde.

A midi, un deuxième coup de canon nous annonce que le Gabon a terminé son chargement de charbon, et qu'il faut partir. On se rend à bord, et une demi-heure après nous cinglons vers Santa-Cruz, capitale de l'île de Ténériffe. Le lendemain, vers midi, nous apercevons le fameux pic de Teyde. A trois heures et demie, nous mouillons; coup de canon et descente à terre.

Nous visitons la ville, qui nous paraît plus belle et plus gaie que celle de Funchal. La campagne a un aspect plus agréable. Les environs de la ville sont couverts de nopal, que les indigènes cultivent pour l'élevage de la cochenille.

De l'avis de tous les passagers du Gabon, le séjour de Ténériffe doit être plus agréable que celui de Madère; avis aux amateurs de saisons chaudes.

Il est cinq heures; nous allons, passagers et officiers du bord, dîner à l'hôtel, et vers neuf heures, nous reprenons la mer. Le bateau avance lentement toute la nuit, pour arriver à la pointe du jour à Palmas, autre île espagnole, où le capitaine doit prendre du *cargo* (chargement). Les capitaines touchent une somme fixée par tonne de chargement, ce qui explique leur activité pour avoir du cargo.

Le lendemain matin, à six heures et demie, nous arrivons à Palmas. Nous visitons sa belle cathédrale; un prêtre nous montre avec une petite nuance d'orgueil, bien légitime du reste, toutes les richesses de sa très belle église, nous fait descendre dans les caveaux et nous explique, avec une extrême complaisance, quels sont les hommes illustres qui reposent dans les divers tombeaux.

A six heures du soir, coup de canon et départ. Le thermomètre, à bord, marque dix-huit degrés centigrades, vent du nord, mer houleuse, nous filons dix nœuds.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

Son Eminence le cardinal Ledochowski, à Rome 300
M. Ellévant, Louis, à Mont-de-Monnet, diocèse de Saint-Claude, avec demande de prières 10
M. Guillot, vicaire général, Chambéry 4 95
Mlle Hébert, à Caen, diocèse de Bayeux 10
Un abonné, de Valence 5
Un abonné, d'Annonay, diocèse de Viviers, en souvenir de son père 50
M. l'abbé Quillet, à Rurot, diocèse de Besançon 6
M. Cadel, à Saint-Rambert-s.-Loire, diocèse de Lyon 69 55
Anonyme, du diocèse d'Angers 10
M. P. Allexant, du diocèse de Dijon 15
M. Charles Paray, à Torquay, diocèse de Plymouth 2 40
M. le comte Prosper Balbo de Vinadio, à Turin 87
M. de Villeroy, à Vaudrevange, diocèse de Spire 26
Loué soit Jésus-Christ, anonyme de Toulouse 50
M. Rivat, à Prey, diocèse de Saint-Dié 18
M. l'abbé Ch. Jacoutot, à Robertson, près Strasbourg 130
M. Bonfils, à Marignan, diocèse de Marseille 4
M. Lamotte, à Tours, avec demande de prières 100
M. Airolles, à Carcassonne 10
M. Lacroix, à Alger 5
Anonyme, de Paris 6
Une domestique pour obtenir une bonne mort, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 10
M. Louis Chavent, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 100
Sœur Marguerite, " " " 10
Anonyme 300
M. Pierre Coste, aux Mouriers, diocèse de Viviers 8
Anonyme, de Cognac, diocèse d'Angoulême 9 50
M. l'abbé Mathieu, à Avallon, diocèse de Sens 6 15
M. F. Finetti, à Cervia 100
Anonyme, de Cuire, diocèse de Lyon 10
M. Lazare Roux, au Creusot, diocèse d'Autun 26 25
Anonyme, du diocèse de Versailles 90
M. André Tandonnet, à Bordeaux 4
M. Dupard, à Semur-en-Brionnais, diocèse d'Autun 8
M. Lefer, à Marcq-en-Barœul, diocèse de Cambrai 8
M. Filachet, à Saint-Quentin, diocèse de Soissons 2
Anonyme, du diocèse d'Amiens 100
Un anonyme, du diocèse de Saint-Brieuc 100
Anonyme, du diocèse d'Autun 2 30
M. Kergoat, à Audierne, diocèse de Quimper 3 70
Un abonné, de Montpellier 300
M. A. C., négociant, Fribourg, diocèse de Lausanne 8
M. l'abbé Marmoison, diocèse de Clermont 6
M. l'abbé Marcq, à Boulogne-s.-Mer, diocèse d'Arras 5
Frère Revel, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 5 20
Anonyme, " " 10
Anonyme, " " 100
M. A. L., " " 100
Mme la comtesse de Chavaudon, diocèse de Troyes 10
Une abonnée, de Londres 250
Anonyme, du diocèse de Cambrai 150
Deux anonymes, du diocèse de Bayeux 15

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Van Camelbeke).

M. Martin, à Nantes 5
M. Lemoine, à Saint-Anthot, diocèse de Dijon 5
M. F. Gaye, à Nancy 5
M. A. de Chavaudon, diocèse de Troyes 20
Anonyme, de Nantes 25
Anonyme, de Breuleux, diocèse de Bâle, Suisse 5
Anonyme, de Choisy-le-Roi, diocèse de Paris 3 50
M. F. M., diocèse de Dijon 10
Anonyme, du diocèse d'Autun 30

A Mgr Geraigiry, évêque de Panéas.

En l'honneur de saint Pierre, un prêtre du diocèse d'Annecy 10
Anonyme, du Finistère, diocèse de Quimper 5 60

A Mgr Petkoff, vicaire apostolique des Bulgares-Unis.

Anonyme, de Nantes 25

Au R. P. Descombes, pour la famine dans le diocèse de Vizagapatam (Hindoustan).

Un abonné, du diocèse de Rouen 20

Pour les affamés de Vizagapatam, à Mgr Tissot.

Au nom du comte Hermann de Stainlein 100

Pour la mission belge du Bengale.

Un abonné, du diocèse de Liège 400

A Mgr Van Camelbeke (Cochinchine orientale).

Un prêtre, du diocèse de Nantes 5

A Mgr Biet, vicaire apostolique du Thibet.

M. Ch. Desgodins, à Nancy 100

A Mgr Cousin, vicaire apostolique du Japon méridional, pour son séminaire.

Anonyme, de Nantes 25
Au nom de Sœur Thérèse de Jésus, tertiaire de Saint-François, diocèse d'Angers 50

Pour la mission de Corée.

Anonyme, de Nantes 25

A S. Em. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves.

Mme veuve Mulliez, à Tourcoing, diocèse de Cambrai 20
M. Coroller, à Quintin, diocèse de Saint-Brieuc 50

Pour les missions de l'Afrique équatoriale.

M. Amonte Michel, diocèse de Brescia, avec demande de prières 8

Pour les missions d'Afrique (Mgr Crouzet).

M. Bautian, à Tonneins, diocèse d'Agen 5
Rév. Milette, à Nashu, États-Unis 12 30

A Mgr de Courmont, pour rachat et baptême d'un enfant sous les noms de Louis-Amable.

Mme M. G., diocèse de Clermont 20

Pour les lépreux de Madagascar.

X. A. C., d'Autun 20
M. Dévigne-Lechy, diocèse de Cambrai 10
Au nom du comte Hermann de Stainlein, diocèse de Liège 100

Pour la mission belge du Congo.

Un abonné, du diocèse de Liège 400

Pour la mission belge du Zambèze.

Un abonné, du diocèse de Liège 200

Pour la léproserie de Molokai.

Au nom du comte Hermann de Stainlein, diocèse de Liège 100

(*La suite des dons prochainement*).

ÉDITION ALLEMANDE

(3me trimestre 1889).

Pour l'Œuvre .... 117 »
Pour les missions de Chine (Mgr Potron) 134 25
Pour les missions du Japon 8 05
Pour les missions du Tong-King 37 15
Pour les missions de Kendal (Bombay) 2 50
Pour les missions du Bengale oriental 3 75
Pour la mission de Bagamoyo 247 50
Pour les religieuses d'Alexandrie 1 85
Pour la mission du Haut-Congo 3 50
Pour le vicariat du Zanzibar septentrional 2 50
Pour le vicariat de Victoria-Nyanza 4 95
Pour les lépreux de Molokai 21 85
Pour le rachat d'enfants païens (Haut-Sénégal) 463 50
Aux missionnaires de Kita (Haut-Sénégal), pour le rachat d'enfants païens à baptiser sous les noms de : Antoine et Marie .... 165 »
— Edmond, Nicolas 30 95
— Philippe, Marie, Jean, Aldegonde, Anne 371 25
— Anne, Agnes, François 74 25
— Joseph .... 26 »
— Marie .... 26 »
Pour les pauvres prêtres de Sibérie 15 95

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



ÉTATS-UNIS. — COURS D'EAU OU *bayou* DANS UNE FORÊT VIERGE DE LA LOUISIANE; d'après un croquis d'après nature par le R. P. GALLEN, notre délégué en Amérique (voir page 14).

CORRESPONDANCE

AMÉRIQUE

Voyage des RR. PP. Terrien et Gallen, de New-York à Mexico.

Nous avons publié dernièrement le récit de la traversée de l'Atlantique par les deux missionnaires envoyés dans le Nouveau-Monde pour organiser l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans tous les diocèses de l'Amérique du Sud où cette association n'existe pas encore. L'un de ces deux délégués, excellent dessinateur comme le prouvent ses esquisses d'après nature reproduites p. 13, 15, 16 et 19, nous donne, dans la lettre suivante, sur la deuxième étape du voyage à travers les États-Unis et le Mexique, des détails pittoresques qui seront lus avec intérêt et attireront de nouveau sur nos ambassadeurs et sur leur mission, l'attention et les prières de nos bienfaiteurs.

LETTRE DU R. P. GALLEN, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Mexico, 28 novembre 1889.

Avant de vous donner un résumé de notre voyage de New-York à Mexico, nous voulions pouvoir vous annoncer que nous avions fait le premier pas important pour notre mission, que notre première démarche avait été bénie de Dieu.

Remercions la divine Providence, il en est ainsi, et maintenant nous avons l'esprit plus libre, nous nous sentons plus de goût pour vous écrire les détails, le menu de notre course à travers les États-Unis et le Mexique.

Après une semaine bien remplie à New-York, nous fumes enfin libres de partir le samedi 2 novembre. De New-York, un *ferry boat*, sorte de gare flottante de la Compagnie *Pensylvania Rail Road*, nous conduisit sur l'Hudson, à New-Jersey, qui forme comme un quartier immense de la grande métropole américaine. Bientôt le train nous lançait à travers une campagne marécageuse, sous un ciel gris et pluvieux, vers la grande ville de Philadelphie. Nous nous y arrêtâmes quelques heures seulement; puis, le soir même, nous arrivions à Baltimore.

*
* *

Baltimore, vieille cité yankee, a le même aspect, la même teinte rougeâtre que toutes les villes des États-Unis. Les rues, assez sales, sont incessamment parcourues par des voitures, des tramways, des camions de

toute taille. Là aussi on commence, comme nous l'avons vu à New-York et à Philadelphie, à élever de magnifiques constructions en pierre rouge d'un style original, tenant du roman et de l'égyptien. Baltimore avait autrefois un marché important de nègres. Ce qui la distingue aujourd'hui à nos yeux, c'est qu'elle est le centre, pour ainsi dire le cœur du mouvement catholique aux États-Unis.

Son archevêque, récemment revêtu de la pourpre romaine, se préparait, lors de notre passage dans cette ville, à présider aux fêtes du centenaire de l'établissement de l'épiscopat aux États-Unis et à la fondation d'une Université catholique à Washington. Son Éminence nous reçut avec la plus paternelle bienveillance et nous laissa une lettre attestant l'intérêt qu'elle porte à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Le vénéré supérieur du grand séminaire, M. Magnien, nous offrit une hospitalité cordiale dont nous garderons toujours le souvenir. Nous étions heureux de voir cette maison où ces messieurs de Saint-Sulpice ont formé tant d'excellents prêtres pour les différents diocèses de l'Amérique du Nord.

Le lendemain, on fêtait Saint-Charles au petit séminaire établi dans la campagne. Son Éminence le cardinal Gibbons, ainsi que M. le supérieur, nous invitèrent à cette fête de famille. On voulait aussi nous retenir pour les grandes fêtes du Centenaire ; mais, quand on a une œuvre à accomplir, on a hâte de se mettre au travail. Adieu donc à Baltimore ; un coup d'œil à Washington, à son Capitole, puis nous voici en wagon pour la Nouvelle-Orléans.

* * *

Il faut vous parler de ces wagons américains. Très longs, suspendus sur des ressorts qui prennent presque la longueur de la voiture, ils ne donnent pas ces secousses, ces soubresauts si fatigants des wagons français. L'intérieur, qui ne forme qu'une seule salle, offre un grand luxe : parois sculptées, incrustations, plafonds décorés de fleurs, d'oiseaux, lampes très riches, bancs de velours, glaces très larges qui permettent de bien voir le paysage, tout est installé pour la commodité du voyageur, son *confortable*. A chaque extrémité du train, un cabinet de toilette aussi complet que possible, avec sa fontaine d'eau glacée, est d'une utilité inappréciable.

Pour le voyageur peu causeur et d'un tempérament tranquille, c'est un charme de voyager aux États-Unis. Bien qu'il n'y ait qu'une seule classe pour tout le monde, sauf les *sleeping-cars* (wagons-dortoirs) et les wagons-parlors, on ne remarque jamais ces signes d'une mauvaise éducation qui affligent si souvent, en Europe, les gens bien élevés qui voyagent. Pas de ce tapage, de ces soldats ivres, de ces chants obscènes, de ces conversations immorales qui font la terreur des femmes, des ecclésiastiques et des gens de bien obligés de monter en voitures de troisième classe.

En France, chaque wagon porte un article du règlement qui défend de fumer. Hélas, que de mauvaises heures nous avons passées dans ces boîtes sales, entassés, les pieds dans les crachats, les poumons empestés par l'affreuse fumée, pendant que nous lisions, rêveurs, la fameuse défense collée dans chaque compartiment ! Ici où tout le monde fume, personne ne se permet de fumer dans les wagons ordinaires. Une voiture spéciale est offerte à ceux que délecte le parfum nauséabond. On se demande si la politesse française n'a pas traversé l'Atlantique pour se réfugier chez les rudes Yankees ! Mais chut ! Ne disons pas de mal de la France. Oh ! non. Si elle a ses défauts, elle a aussi de bien précieuses qualités. Aimons-la bien toujours, elle est notre mère !

Du reste, voici la nuit et le wagon se transforme en dortoir, les parois s'abaissent, les couchettes se forment, les rideaux se tirent, chacun se met au lit, on baisse les lampes, bonsoir ! On se trouve un peu gêné d'abord dans ces cabines à deux étages, puis on se fait à ces usages du Nouveau Monde et l'on s'en trouve bien pour les longs voyages.

Le matin au réveil, nous sommes à Richmond, capitale de la Virginie. Nous parcourons ainsi les Carolines, la Géorgie, l'Alabama et la Louisiane. Toutes ces contrées se ressemblent : collines peu élevées mais nombreuses, forêts continues. Ça et là des clairières défrichées, quelques huttes de nègres, de petits villages, des maisons en planches, puis des arbres et toujours des arbres. De temps à autre, on annonce une ville ; on descend au buffet à la hâte si c'est le moment de manger ; on mange à la hâte, une hâte américaine, à la vapeur, on avale un repas non moins américain. Puis, les *twenty* (vingt) minutes écoulées, la cloche sonne, le train part, tant pis pour le retardataire. Dans l'Alabama et la Louisiane les collines disparaissent : aux chênes et aux pins se mêlent d'autres essences, des magnolias gigantesques, des cèdres, etc. ; des arbustes en fleurs, des cactus, des yuccas, des palmiers nains, des lianes annoncent les pays chauds et forment le fouillis des forêts vierges. Puis voici la mer mobile, le golfe du Mexique ; les forêts s'avancent jusque dans l'Océan, l'air est doux, tiède, on se rappelle mélancoliquement que ce beau pays fut français. Autour de nous les villages portent des noms français : Belle-Fontaine, Beauvoir, Bigoletto, etc., et la langue que l'on parle est notre belle langue française. Mais en avant, en avant, voici la Nouvelle-Orléans.

* * *

Ici nous sommes en France, les noms des rues, les enseignes des magasins, les types des personnes, les mots que l'on entend, tout est français. Malheureusement l'Américain du Nord et l'Allemand tendent à dominer et

déjà une grande partie du commerce est entre leurs mains. Nous trouvons dans cette ville plusieurs prêtres français. M. Mignot, curé de la cathédrale, nous reçoit avec une cordialité, une amabilité vraiment françaises, et comprenant parfaitement notre mission, il nous engage à prêcher à toutes les messes du dimanche en faveur de la Propagation de la Foi. Nous acceptons avec empressement et nous rappelons aux fidèles que l'Œuvre, commencée pour venir au secours des diocèses de la Nouvelle-Orléans et de Baltimore, doit être soutenue maintenant par ces diocèses américains à qui elle a donné sans compter.

Nous trouvons partout une grande sympathie. M. Bermudez, président de la Cour suprême, homme d'un rare talent, nous remet une lettre de recommandation pour le Président de la République mexicaine. M. Antchinson, propriétaire - directeur de la ligne *Southern Pacific rail road* nous accorde, quoique protestant, une réduction de 50 % ce qui nous fait une économie de 400 fr. Mais ici les dollars ou piastres n'ont que la valeur d'un franc en France, et malgré tout, notre voyage sera plus coûteux que nous ne voudrions. Tout repas se paye 5 francs, même en ne prenant que de l'eau ou du café au lait pour boisson de table. La moindre fiole de vin de Californie se paie 5 francs et dans le train on demande un dollar pour un flacon de bière.



GOLFE DU MEXIQUE. — CHEMIN DE FER DE MOBILE A LA NOUVELLE-ORLÉANS, PRÈS DE BILOXI, d'après un croquis du R. P. GALLEN.

Après un retard de quatre à cinq jours, retard bien pénible pour nous, nous quittons la Nouvelle-Orléans le mardi 12 novembre. Comme à New-York, nous nous embarquons sur un *ferry-boat* pour venir prendre le train sur la rive gauche du Mississipi.

* * *

On nous annonce que samedi, c'est-à-dire après quatre jours et quatre nuits de chemin de fer, nous serons à Mexico. En route donc et nous voici lancés de nouveau à travers les forêts vierges et les immenses plantations de cannes à sucre. Après une nuit de repos dans le *sleeping*, nous nous éveillons le lendemain matin dans les plaines du Texas. Le pays n'a plus l'aspect de la veille. Les arbres sont rares ; les campagnes, légèrement ondulées, sont mieux cultivées, les villages mieux bâtis, les maisons ont un air de bien-être et de propreté qui fait plaisir. Mais, à mesure qu'on avance vers l'ouest, les cultures diminuent, les arbres deviennent de chétifs arbustes, la campagne se fait déserte ; les cactus, les aloès annoncent un climat sec et chaud.

San-Antonio, nom espagnol, maisons à balcons, on voit qu'on approche du Mexique. A Spotford, le train se dirigeant vers San Francisco laisse notre *sleeping-car* à une autre machine qui nous entraîne dans des plaines sans fin. Un air calme, un ciel pur, au loin des collines bleu foncé sur l'azur plus clair, on se croirait en Orient. Ces paysages à la fois grandioses et simples plaisent toujours et élèvent l'âme.

Le soir, nous passons la frontière, le Rio-Grande entre Eagle-Pass et Piedras-Negras. Ici, l'arrêt est assez long et nous descendons du train pour faire visiter nos malles à la douane et aller souper, car il est nuit. Nous trouvons des types nouveaux, ce n'est plus l'impassible Américain du Nord, des yeux noirs se fixent brillants sur vous, les figures jaunes paraissent malades à la lueur du gaz ; puis voilà les grands chapeaux pointus du Mexique et surtout la sonore et énergique langue castillane. Cela nous plaît mieux que le langage en-dedans des yankees. Nous sommes bien au Mexique. Mais c'est la nuit et demain seulement nous pourrons contempler les magnificences de ce pays nouveau pour nous.

* * *

A cinq heures on s'éveille, le train est arrêté. Monclova ! tel est le nom de la station, vite on s'habille, on se lève, et l'on vient pour admirer... Quoi ! c'est là le

Mexique! Mais nous sommes en Algérie, l'Algérie des frontières du Maroc avec ses collines dénudées, ses broussailles, ses Arabes! Ces gens jaunes, enveloppés de couvertures rouges, ces cavaliers qui disparaissent là-bas dans le désert, ce sont bien des Bédouins. Enfin, c'est pourtant le Mexique! Et le train part et nous nous enfonçons de plus en plus dans un pays affreux. Ici, la plante grasse a trouvé sa terre de prédilection. De tous côtés, entre les roches grises, on voit surgir cactus, yuccas, aloès à la fleur gigantesque qui donnent au paysage un cachet vraiment mexicain. Les déserts de l'immense plateau appelé Bolson de Mapimi, ses *cañons* (vallées) n'offrent rien autre chose à l'œil fatigué du voyageur. Pas d'habitations sauf quelques huttes aux stations. La carte marque des lacs, des lagunes et de loin le mirage lui donne raison; mais la rapide machine nous jette bien vite dans la triste réalité. Ces belles eaux bleues ne sont de près que des sables gris aussi secs en ce moment que le Sahara.

Enfin, après toute une journée de chaleur et de poussière, nous atteignons la grande ligne centrale à Torreon, pauvre village enfoui dans la poussière. Le train se fait attendre jusqu'à la nuit et nous nous empressons de prendre notre couchette pour nous reposer. Au réveil, voici des collines rougeâtres sans végétation; des blocs peints en blanc et en rose en forme d'obus énormes, se remarquent de tous côtés. Ce sont les bornes des concessions minières. Nous sommes aux mines d'argent de Zacatecas. On aperçoit plusieurs établissements d'exploitation, puis au-dessous du train, dans un ravin au milieu de collines arides, la ville elle-même, grande, bien bâtie avec de belles églises. Nous lui disons au revoir, puis nous descendons par une vallée plantée de cactus et d'aloès vers la grande plaine qui précède Aguas-Calientes. Dans cette plaine, on remarque quelques *haciendas*, fermes mexicaines, et leurs champs sans limites ont plus de cinquante, soixante laboureurs qui travaillent sous la surveillance d'un cavalier. A midi, nous dînons à la gare d'Aguas-Calientes, et des fruits inconnus pour nous, *ceremonias*, goyaves etc., nous sont présentés. Aguas-Calientes est, paraît-il, une ville assez belle, célèbre par ses bains chauds, comme l'indique son nom.

D'Aguas Calientes à Léon, autre ville importante du Mexique, nous traversons des pays montagneux, tantôt cultivés, tantôt arides, où dominent toujours les plantes grasses. Les haciendas sont entourées de véritables remparts de *cierges* épineux.

A Léon, le climat est très doux; on y cultive et l'on y cueille des fraises toute l'année. A la station, on vient vendre de magnifiques corbeilles de ces fruits. On nous dit que la ville est belle; mais c'est à peine si dans l'obscurité nous distinguons quelques dômes des églises.

***

Enfin, voici l'aurore du dernier jour du voyage! on approche de Mexico et nous descendons dans la plaine qui entoure la ville. Si Monclova nous a rappelé l'Algérie, la plaine de Mexico est l'image des environs du Caire sauf pourtant la ceinture de montagnes qui l'entoure: même atmosphère douce, un peu molle, même poussière fine, mêmes canaux d'irrigations avec leurs chemins poussiéreux, même teinte grise des arbres. Quant aux gens, on dirait qu'ils ont appris des Arabes à se draper dans leurs manteaux ou dans leurs guenilles, du même style et de la même teinte gris sale que les *gallabias* et les *caftans* d'Egypte. Ces maisons carrées à terrasse, aux murs grisâtres, rosâtres, à moitié décrépits, sont copiés sur les constructions égyptiennes. Et ces ânes si nombreux! N'ont-ils pas le même air sérieux, triste et résigné que leurs confrères du Caire? Mais tout passe surtout en chemin de fer et nous voici au Caire,... pardon à Mexico!

Prochainement je vous parlerai de cette ville.



MEXIQUE. — Traversée du désert près de Massimi. Ligne de Piedras Negras a Torreon; d'après un croquis du R. P. Gallen.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Dix nouveaux missionnaires de la Société des Missions Étrangères sont partis de Paris le 23 décembre 1889 pour les missions de l'Extrême-Orient.

Ce sont : M. Justin Pagès, du diocèse de Rodez, pour le collège de Pinang; M. Valentin Hergott, du diocèse de Strasbourg, pour le Cambodge; M. Victor-Charles Quinton, du diocèse de Laval, pour la Cochinchine occidentale; MM. Auguste Sajot, du diocèse de Bourges, et Alfred-Joseph Renouard, du diocèse de Mende, pour le Tong-King méridional; M. Marie-Léon-Albert Calaque, du diocèse de Saint-Dié, pour le Tong-King occidental; MM. Henri Chanès, du diocèse du Puy, Adolphe Rayssac, du diocèse de Cahors, et Charles Kammerer, du diocèse de Strasbourg, pour le Kouang-tong; M. Joseph-François-Alexandre Vuillemot, du diocèse de Saint-Claude, pour la Mandchourie.

INFORMATIONS DIVERSES

Jérusalem. — On nous écrit de Jérusalem, le 18 décembre :

« Je ne veux pas laisser cette année 1889 se terminer sans vous dire un mot de la situation de notre mission de Palestine. Elle n'est point, hélas ! des plus florissantes. Terriblement éprouvée par la perte de son Pasteur, elle souffre maintenant d'autres douleurs et porte tristement le poids du vieil adage qui dit qu'un malheur n'arrive jamais seul.

« Je ne veux pas vous conter toutes nos peines ; mais je ne saurais vous taire celle que nous cause l'attitude actuelle du gouvernement ottoman à notre égard. Sans être ouvertement hostile, le gouvernement local ne cesse de molester nos missionnaires et de leur susciter par voies tortueuses mille et une tracasseries, prenant toutes les mesures propres à diminuer leur influence sur les populations et annihiler leur prestige. C'est un grand mal, car ce prestige est nécessaire pour le succès de la mission. Le missionnaire est sans doute et avant tout prédicateur de l'Évangile; mais, s'il veut avoir des auditeurs, il faut qu'il les attire par ses bons offices. Il doit pour cela se faire médecin, pacificateur, juge et avocat. En soignant le corps, il touche et gagne le cœur; dans les querelles et discordes il intervient et tâche de faire prévaloir le droit ; souvent on le prend pour arbitre et généralement sa décision est respectée. S'il faut recourir au gouvernement, le missionnaire appuie la cause du lésé quand il est catholique et lui fait obtenir justice même à ses dépens, quand il faut pour cela, et ce n'est pas rare, un petit sacrifice d'argent. Voilà ce qui faisait jadis notre force et remplissait nos églises de néophytes qui, attirés par ce motif peu surnaturel, sont pourtant devenus de bons catholiques par les soins des missionnaires et l'opération de la grâce.

« Aujourd'hui, ce prestige se trouve considérablement diminué parce que le gouvernement n'a plus pour nous les déférences dont il nous honorait autrefois. Non seulement nous ne pouvons plus intercéder pour les nôtres; mais nous avons de la peine à obtenir justice pour nous-mêmes quand nous sommes en cause. Cela nous humilie devant les populations et nous ravale presque au rang des popes grecs, qui n'ont pas la moindre influence sur les paroissiens qu'ils sont censés évangéliser.

« Nos anciens missionnaires dont la réputation était faite et qui, partant, auraient pu supporter ce nouvel état de choses sans trop de détriment, nos anciens missionnaires ne sont plus à leur poste; quelques-uns sont morts, d'autres ont été appelés à d'autres fonctions.

« Mgr Bracco qui, par son inépuisable charité, son grand cœur d'apôtre et sa douceur à la saint François de Sales, s'était acquis la sympathie des catholiques et des hétérodoxes, au point qu'au jour de sa mort, un grec de Jérusalem s'écriait en présence d'un catholique : « Ah ! plût à Dieu que notre Patriarche fût mort à la place du vôtre ! » Mgr Bracco n'est plus. Sa bonté proverbiale était un aimant qui attirait les populations sous sa houlette paternelle et sa sainteté faisait pleuvoir sur elles les bénédictions célestes qui fécondaient les travaux de ses Missionnaires. Assurément, il n'avait pas les talents administratifs de son illustre prédécesseur Mgr Valerga ; mais il était l'homme de la Providence et celle-ci se complaisait à lui venir en aide et à suppléer à tout ce qui lui manquait. Nous avons bien des fois touché du doigt cette action de la Providence assistant son humble serviteur et réalisant les intentions si pures de son fidèle ministre. Il plut à Dieu et les hommes l'aimèrent. Le pacha de Jérusalem disait de lui : « Je ne puis me résigner à faire de la peine à cet homme » ; et il accordait des faveurs que son fanatisme de musulman lui aurait fait refuser sans l'intervention du nom de Mgr Bracco.

« Mais une pensée nous console, c'est que, du haut du ciel, il s'intéressera encore à l'œuvre qu'il aima avec tant de sollicitude. Puisse son intercession abréger le temps de l'épreuve et rendre à l'Église de Jérusalem la paix troublée par tant de causes ! »

Gallas (*Afrique orientale*). — L'*Univers* a reçu la lettre suivante du R. P. Edouard, capucin du couvent de Versailles :

« La nouvelle que vous annonciez du massacre de deux missionnaires entre Zeïlah et Harrar, est malheureusement vraie.

« Un télégramme du T. R. P. Provincial des Capucins de Toulouse, auxquels est confiée cette mission, nous arrivait hier apportant le nom des deux victimes : le R. P. Ambroise, de Serrières (diocèse de Poitiers) et le Fr. Etienne, d'Etoile (diocèse de Valence).

« Le premier, dans le monde Auguste-Baptiste-Pierre Potier, n'était âgé que de trente-trois ans et était parti pour la mission des Gallas, en février 1887.

« Le F. Etienne-Joseph Raynes, était âgé de quarante-sept ans. Il était un des plus anciens parmi les missionnaires actuels des Gallas. Il avait rendu de grands services à la mission, et son expérience du pays en faisait espérer de nouveaux. »

Le T. R. P. Provincial des Capucins de Toulouse, nous écrit à ce sujet :

« Le P. Ambroise venait d'Aden pour aider Monseigneur le vicaire apostolique dans la direction d'une petite colonie agricole, fondée à Saint-Joseph de Mahari, près d'Harar. Il avait pour compagnon le F. Etienne d'Etoile, que Sa Grandeur appelait également auprès d'elle. Trois jours avant le départ d'Obock, le P. Ambroise nous annonçait cette bonne nouvelle, et exprimait son bonheur d'aller enfin travailler dans cette mission des Gallas.

« Une dépêche d'Obock nous a appris le 29 décembre, que nos deux missionnaires ont été massacrés par une bande de Somalis, avec la caravane de marchands grecs qui les conduisait. »

Nouvelle-Guinée et Nouvelle-Bretagne. — Le T. R. P. Chevalier, supérieur général des Missionnaires d'Issoudun, nous écrit le 3 janvier :

« A l'instant, je reçois de Rome la nouvelle que, dans le Consistoire qui s'est tenu ces jours derniers, Sa Sainteté a bien voulu, prenant en considération la demande que je lui en avais faite, nommer Mgr Vérius coadjuteur de Mgr Navarre, et le R. P. Couppé, actuellement supérieur de la mission de la Nouvelle-Bretagne, évêque titulaire de Lero, vicaire apostolique de la Nouvelle-Bretagne et administrateur de la Micronésie.

Nos lecteurs ont remarqué dans le n° du 13 décembre des Missions catholiques *l'annonce de notre nouvelle édition du* Grand Planisphère des croyances religieuses et des missions chrétiennes. *Nous avons déjà reçu un nombre considérable de demandes; mais un retard dans le tirage de la carte ne nous a pas permis d'y faire droit jusqu'à présent. Un avis de l'imprimeur de Paris nous annonce l'expédition des caisses; nous serons donc désormais en mesure de satisfaire nos bienveillants souscripteurs.*

RECITS AMÉRICAINS

Par Dom Théophile Bérengier, bénédictin
de la Congrégation de France.

Le Territoire Indien aux États-Unis.

(Suite [1])

IV

Voici maintenant pour ceux de nos lecteurs qui désireraient connaître les progrès accomplis depuis moins de vingt ans par les Bénédictins missionnaires dans le Territoire Indien une statistique complète de cette nouvelle préfecture apostolique.

Préfet apostolique : le Révérendissime Dom Ignace-Jean, résidant ordinairement au monastère du Sacré-Cœur.

ÉGLISES ET CLERGÉ

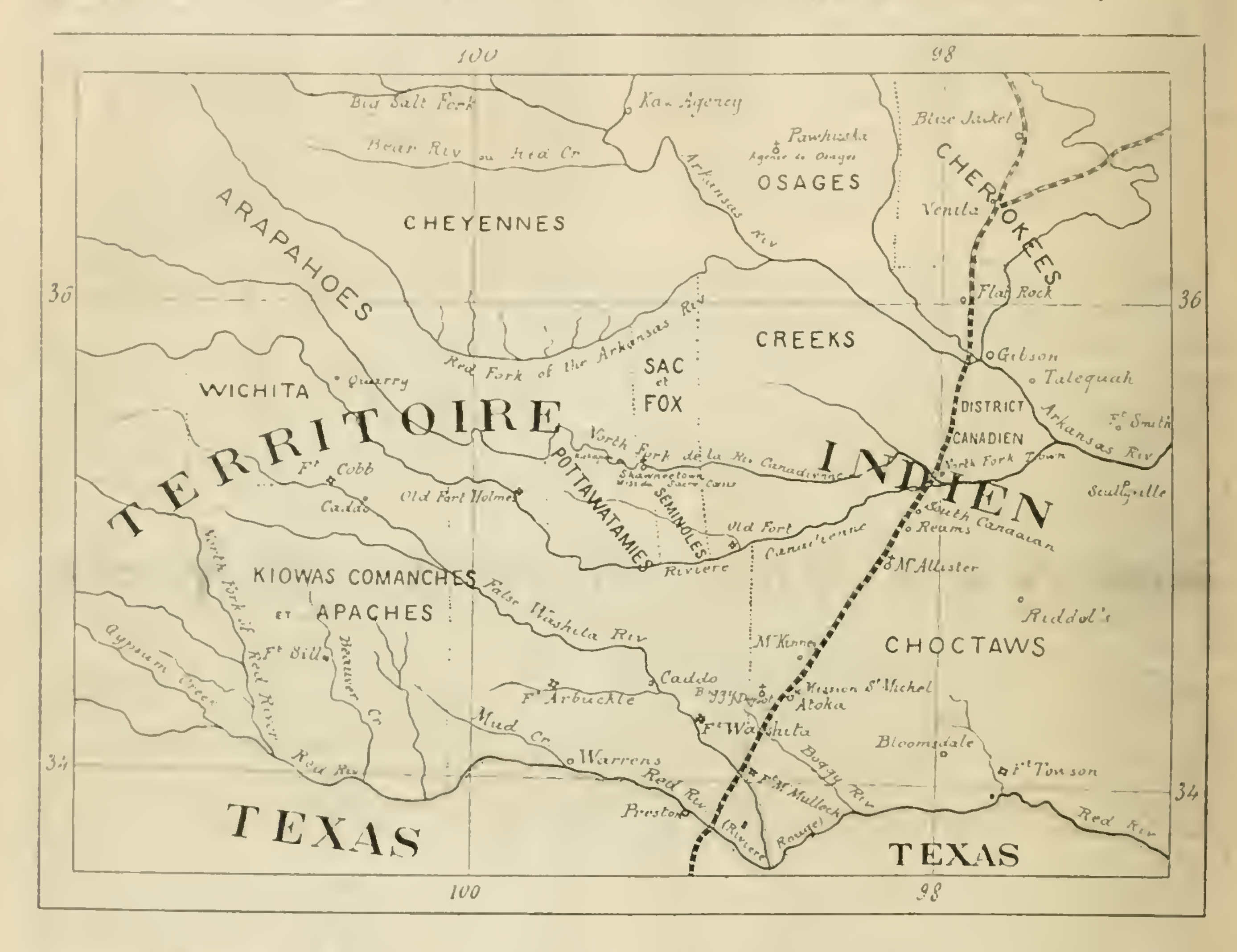
Atoka. — Une église, residence de D. Adalbert Haffner.

Krebs. — Une église, résidence de D. Bernard Murphy.

Mc-Allister. — Une église, résidence de D. Hilaire Cassal.

Pawhuska, Agence des Osages. — Une église, résidence des PP. Dom Félix Degrasse, supérieur, et D. Savinien Louismet, assistant.

Purcell. — Eglise et résidence de D. Frank Ronquie.



Sacré-Cœur. — Monastère et résidence de D. Thomas Duperon, supérieur.

Mission de Saint-Michel. — Chapelle et résidence de D. Suitbert Breiken.

STATIONS AVEC ÉGLISES OU CHAPELLES.

Boggy-Depot, dépendant d'Atoka.

Lehig, dépendant d'Atoka et de Saint-Michel.

Savannah, dépendant de Mc-Allister.

Shawneetown et Stonewal, dépendant du Sacré-Cœur.

Tishomingo, dépendant de Saint-Michel.

TRIBUS INDIENNES ET STATIONS AVEC ÉGLISES.

Les Apaches, Araphahoes et Caddoes, cantonnés près du fort Sill, dépendant du Sacré-Cœur.

Les Cheyennes, près du fort Rano, dépendant de Purcell.

Les Chérokees, près du fort Gibson, dépendant de Mc Allister et de Krebs.

Les Chicksawas, dépendant du Sacré-Cœur et de Purcell.

Les Choctaws, près de Caddo, dépendant d'Atoka.

Les Comanches, près le fort Sill, dépendant du Sacré-Cœur.

Les Créeks, près Muskogée, dépendant de Krebs.

Les Jowas et les Kickapoos, près la ville de ce nom, dépendant du Sacré-Cœur.

Les Osages et neuf autres tribus moins nombreuses, dépendant de Dawhuska.

Les Potawatomies, près d'Oberlin, dépendant du Sacré-Cœur.

Les Quapaws, les Senecas, les Wyandottes, dépendant de Chétopa, au Kansas.

Enfin les Shawnées, les Seminoles et les Wichitas, dépendant de Purcell ou du Sacré-Cœur.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 3 janvier.

Il existe aussi, dans plusieurs tribus, des nègres issus de noirs, transportés, autrefois, de l'Afrique; ils sont surtout nombreux dans la tribu des Chickawas, puisqu'on en compte trois mille sur une population de neuf mille sauvages.

MAISONS RELIGIEUSES.

Le monastère du Sacré-Cœur, avec le noviciat supérieur, le T. R. P. Thomas Dupéron, avec quatre Pères de chœur, les novices et quelques convers.

Le couvent du Cœur-Immaculé de Marie, des Sœurs de Notre-Dame de la Merci, avec un noviciat.

Le couvent de Saint-Joseph des mêmes Sœurs, près de Krebs.

Le couvent de Notre-Dame du Bon-Conseil, des mêmes Sœurs, à Lehig.

Le couvent de Saint-Louis, des Sœurs Franciscaines, à Pawhuska.

Le couvent des mêmes Sœurs, à Purcell.

ÉCOLES PAROISSIALES POUR LES INDIENS.

Le collège annexé au monastère du Sacré-Cœur pour les garçons, contenant 15 pupilles et l'école industrielle de Saint-Benoît pour les enfants des Osages.

L'Académie de Notre-Dame où les Sœurs de la Merci élèvent 22 pupilles.

L'école de jour de Sainte-Marie, tenue par les mêmes Sœurs.

L'école de jour de Saint-Joseph, à Krebs, où les mêmes Sœurs élèvent 120 pupilles.

L'école de jour de Sainte-Catherine, à Lehig, où elles élèvent 135 pupilles.



ÉTATS-UNIS. — CABANES DE NÈGRES ET CULTURE DE MAÏS DANS LA VIRGINIE; d'après un croquis pris d'après nature par le R. P. GALLEN, dans son voyage en Amérique (voir page 14).

Le pensionnat, renfermant une école industrielle et une école de jour, à Pawhuska, tenues par les Sœurs Franciscaines, pour 42 petits Indiens.

L'école de Sainte-Scholastique, à Purcell, tenue par les mêmes Sœurs pour 60 pupilles.

L'école indienne de Tishomingo, tenue par un maître laïque, pour 12 pupilles.

L'école indienne de Saint-Maur, à Boggy, tenue par un maître laïque, pour 20 pupilles (1).

(1) RÉCAPITULATION :

Moines missionnaires.......	13	Écoles industrielles.........	2
Églises ou chapelles.........	15	Académie pour les filles.....	1
Collège de garçons..........	1	Monastère....................	1
Couvents....................	4	Tribus indiennes............	30
Écoles de jour..............	8	Baptêmes d'indigènes.......	220
Stations monastiques.......	28	Population catholique.	3 800

Après ce rapide exposé des résultats obtenus au Territoire Indien, donnons la parole à Dom Ignace-Jean :

« Vous voyez que nous avons déjà un certain nombre d'établissements sur divers points de notre territoire. Plût à Dieu que la Providence voulût bien mettre à ma disposition les quarante moines avec lesquels saint Augustin de Cantorbéry évangélisa l'Angleterre, ou que je pusse, comme saint Benoît à Subiaco, établir, auprès de chacune de nos stations apostoliques, douze religieux dont quelques-uns, *operantes manibus suis*, comme saint Paul, travailleraient la terre, exerceraient divers métiers pour venir en aide aux prédicateurs de la Bonne Nouvelle, tout en donnant l'exemple à nos sauvages d'un travail utile et

rémunérateur. Alors nous pourrions établir plusieurs monastères d'une exacte observance, avec des écoles intérieures pour les Oblats ou enfants offerts à Dieu, et des écoles extérieures pour les petits sauvages. De ces centres de prière et de travail, les moines rayonneraient bientôt dans toute la contrée, prêchant l'Évangile aux petits et aux grands, aux ignorants et aux savants, aux Indiens des bois et aux blancs civilisés.

« Il nous faudrait pour arriver à ce beau résultat, vous le comprendrez facilement, de nombreuses et solides vocations. Nous les demandons à Dieu avec instance et nous comptons pour nous recruter, non seulement sur la France qui nous est toujours si dévouée, mais aussi sur la Belgique, l'Italie, l'Irlande et l'Allemagne, dont les immigrants augmentent à vue d'œil et qui, presque tous catholiques, donnent un accroissement merveilleux à notre sainte religion dans les États-Unis. C'est de ces contrées de l'Europe que sont venus depuis le commencement de ce siècle les plus zélés et les plus intrépides missionnaires des sauvages.

« J'espère aussi que l'arrivée de quelques moines français, accompagnés de plusieurs novices, nous donnera bientôt les moyens d'établir une observance complète, avec le service de la louange divine comme dans les grands monastères de l'Occident (1).

« Quelle consolation et quel encouragement pour nous lorsque nous arrivons de nos longues courses apostoliques de trouver au monastère du Sacré-Cœur l'édifiant spectacle d'une communauté uniquement occupée à la prière, à l'étude, au travail des mains et surtout à la louange divine pendant le jour et durant une partie de la nuit.

« Ces consolations sont mélangées, il est vrai, de quelques tribulations comme il s'en trouve toujours sur cette terre. Ainsi, il y a peu de temps, le malin excita contre nous une furieuse tempête qui aurait pu nous obliger à nous éloigner tous du Territoire Indien. Il choisit pour instrument de sa haine un shérif protestant, qui montra contre notre sainte religion une hostilité digne d'un mandarin chinois. Sous le plus spécieux prétexte, il annonça au public que les propriétés de l'église catholique seraient confisquées le premier lundi de novembre 1888. Je ne m'effrayai pas trop de cette mesure vexatoire et j'écrivis promptement à l'Agent général des États-Unis, dans la contrée, en le priant de mettre fin à cette guerre injuste autant qu'illégale. En attendant, nous nous sommes mis en prière pour conjurer Notre-Dame du Rosaire de prendre notre défense et nous espérons bien qu'elle nous exaucera (2). »

(1) Le 21 août 1888 ont eu lieu les premières ordinations faites sur le Territoire Indien. Après une retraite donnée au monastère du Sacré-Cœur par le P. Cornely, S. J., supérieur de la mission des Osages, au Kansas, Mgr Gallagher, évêque de Galveston au Texas, a ordonné diacres quatre jeunes moines, auxquels il avait conféré le sous-diaconat deux années auparavant. Le lendemain, 22 août, il leur imposa les mains pour le sacerdoce. Les sauvages assistèrent en foule à cette belle cérémonie. Le même prélat reçut aussi la profession de plusieurs Sœurs de Notre-Dame de la Merci et donna l'habit de la même Congrégation à quelques postulantes.

(2) L'espérance témoignée par le Révérendissime Ignace-Jean est d'autant mieux fondée que le bureau des Missions Catholiques à Washington montre pour les Bénédictins les meilleures dispositions. C'est ainsi que les directeurs de cette agence, ayant visité, il y a peu de temps, le Territoire Indien, ont décidé la fondation d'une école normale d'instituteurs qui pourra un jour peut être devenir une pépinière de catéchistes et même de missionnaires.

V

Nous avons rapporté assez longuement ce que le Préfet apostolique du Territoire Indien écrivait à son supérieur général; il convient maintenant de donner la parole aux sauvages eux-mêmes afin de mieux apprécier leurs bonnes dispositions pour l'Église catholique et leur affection pour les moines missionnaires.

Parmi les tribus vivant sur le Territoire Indien, une des plus intéressantes est certainement celle des Osages, autrefois si puissante et si renommée. Ils habitaient jadis le Kansas où les RR. PP. Jésuites Schumaker et Gonzigliore les évangélisèrent, avec l'aide des Sœurs de Lorette du Kentucky. Ils avaient déjà des chapelles et des écoles lorsqu'ils furent amenés dans la réserve du Territoire Indien, ce qui les priva subitement des secours de la religion. Cependant, ils envoyaient leurs enfants malgré bien des difficultés aux écoles du Kansas, en attendant qu'ils pussent avoir près d'eux des prêtres et des Sœurs. Mais, sous la présidence du général Grant, protestant assez fanatique, ils ne purent rien obtenir malgré leurs fréquentes réclamations (3). Néanmoins, ils surent rester fidèles à la religion catholique, aussi, dès qu'ils le purent, ils écrivirent au nouveau préfet apostolique la lettre suivante :

Pawhuska, 19 janvier 1887.

Le Conseil général de la nation des Osages se trouvant réuni, envoie ce message au Très Révérend Ignatius de la mission du Sacré-Cœur : Nous, membres du grand Conseil de la nation, nous faisons appel à votre bienveillance pour établir chez nous, à Pawhuska, une école industrielle catholique, vous promettant une place convenable pour le service religieux, vous demandant des prêtres et des sœurs qui nous aideront à nous bien conduire. Nous avons été négligés pendant une vingtaine d'années et, par contre, nous avons été sollicités d'adhérer à différentes sectes, malgré tout notre désir de rester fidèles à la religion catholique. C'est toujours notre volonté et nous espérons bien que vous la seconderez. C'est ce que nous vous demandons avec vos prières pour devenir meilleurs.

Dès la réception de cette lettre si touchante, le Révérendissime Dom Ignace-Jean envoya aux Osages un moine missionnaire qui put, avec l'aide du bureau des Missions catholiques de Washington, établir à Pawhuska une école tenue par les Sœurs Franciscaines. Peu de temps après, le clerc ou secrétaire du Conseil des Osages écrivait à un journal des États-Unis qui s'occupe beaucoup des intérêts des Indiens les lignes suivantes :

« Notre nation des Osages est en bonne voie. Nous avons une excellente école à Pawhuska, tenue par les Sœurs aux frais du gouvernement. Il y a aussi une école industrielle

(1) « Au nom de la nation des Osages, disait une de ces pétitions en juin 1873, nous renouvelons notre demande pour que nos anciens missionnaires catholiques, le P. Schumaker et ses compagnons qui nous instruisaient et élevaient nos enfants avant la dernière guerre, nous soient rendus. Nous croyons que cette demande est juste et raisonnable.

« Les missionnaires sont avec nous depuis plusieurs générations, aussi la grande majorité de notre nation est catholique et pratique exactement la religion. Nos enfants sont élevés dans cette croyance et notre nation est redevable aux missionnaires des bienfaits de la civilisation et de la foi. Depuis que l'on nous en a séparés, nous avons beaucoup perdu et nous avons fait bien peu de progrès. Aussi, depuis lors, nous ne cessons de prier le Grand Esprit de changer le cœur de notre grand père le Président, afin qu'il fasse retourner chez nous les missionnaires. On nous l'avait promis en 1855 et nous rappelons au grand Père sa promesse. . »

pour les catholiques à cinq ou six milles de notre petite cité. Nous sommes très reconnaissants au bureau de Washington qui a enfin accueilli la requête que nous lui adressions depuis notre départ du Kansas. Nous désirons être un peuple libre et indépendant, comme la constitution des Etats-Unis l'a promis et nous voulons servir Dieu selon le cri de notre conscience... »

Depuis lors ces bons sauvages ont obtenu deux missionnaires en résidence à Pawhuska, deux couvents de Sœurs et deux écoles industrielles, l'une pour les garçons et l'autre pour les filles.

* * *

Après les Osages, écoutons les Choctaws. Dans une visite que leur fit le préfet apostolique avec un des membres du bureau de Washington pour leur proposer une école de Sœurs, le chef principal de cette tribu, Mackenney, s'écria :

« — Oui, oui, donnez-nous des maîtres et des maîtresses qui apprendront à nos enfants tous les détails du ménage, blanchissage, couture, cuisine, etc., etc. Beaucoup de nos enfants que nous envoyons, avec de grands frais aux Etats-Unis, pour acquérir une bonne éducation, nous arrivent ne sachant rien de la vie de famille. Nos filles apprennent une foule de choses superficielles ; elles savent un peu de tout, excepté ce qui est nécessaire pour la vie de tous les jours. Elles peuvent toucher du piano et même chanter un bel air, faire les grandes ladies, mais elles ignorent presque tous les devoirs de la vie domestique. Vous le comprenez, il y a une trop grande différence entre cette brillante éducation et celle de leurs parents. Ce n'est point là ce qui relèvera notre nation et lui fera comprendre les avantages de la vie civilisée. »

* * *

Les Chickasawas se montrent non moins accessibles à la Bonne Nouvelle que les Choctaws.

« Le premier dimanche de l'Avent de 1888, raconte dom Ignace-Jean, je dis la messe pour ces sauvages dans la maison d'une pieuse famille indienne. Le soir arrivèrent le chef de la tribu et le shériff, armés jusqu'aux dents. On me présenta à eux et je leur demandai quelles étaient les principales sectes dans sa tribu :

« — Nous avons, me répondit le chef, des prêcheurs « baptistes et d'autres qui se disent presbytériens ; mais « ils ont peu réussi parmi nous. Nous avons écouté avec « attention tout ce qu'ils disaient, mais nous avons perdu « toute confiance en eux quand nous avons remarqué qu'ils « ne pratiquaient rien de ce qu'ils nous enseignaient. »

« Ce chef à la taille gigantesque et qui n'avait reçu aucune éducation, montrait pourtant un rare bon sens uni à une grande droiture. Bien qu'il n'eût jamais vu de prêtre, il avait un grand respect pour le culte catholique et voulut le lendemain assister à la messe.

« Ces pauvres sauvages, quoique privés longtemps de prêtre et de tout exercice de notre sainte religion, ont toujours le même respect que leurs ancêtres pour la *Robe noire*. Une vieille indienne de la tribu des Choctaws disait au Préfet apostolique, étonné de trouver dans sa cabane, une croix, des images de Notre-Seigneur et de la Très Sainte-Vierge :

« — Oh ! je me souviens très bien d'avoir vu dans ma « jeunesse, il y a plus de cinquante ans, les Robes noires « faire la cérémonie religieuse avec du pain et du vin et, « après, ils jetaient de l'eau sur la tête de tout le peuple. »

« Ces souvenirs existent encore dans les plus vieilles familles de la tribu avec les croix et les saintes images.

* * *

Enfin, rapportons cette réponse d'un chef des Kickapoos au R. P. Thomas du Pérou, qui lui annonçait l'établissement dans cette tribu, à Purcell, d'une école de Sœurs :

« — Nous sommes bien heureux de ce que vous nous annoncez ; car nos enfants seront bien élevés : mais dites-moi au nom de qui venez-vous parmi nous ? Etes-vous le chef de la religion catholique dans cette contrée ?

« — Non, je suis un de ses assistants et lui-même viendra vous visiter.

« — Ah ! ah ! très bien. »

Puis, voyant le bréviaire du missionnaire, le vieux chef ajouta :

« — Ce livre que vous tenez à la main est sans doute celui que vous appelez la sainte Bible. Nous autres Kickapoos, nous ne savons pas le lire ; mais nous avons aussi une Bible. Elle est ici ! »

Et il montrait son cœur.

« — Cette Bible m'apprend que le Grand Esprit a toujours les yeux sur nous ; cette Bible me dit de ne pas dérober le cheval, la vache, le fusil, en un mot tout ce qui appartient à mon voisin ; cette Bible me défend de toucher à la femme de mon ami ; elle m'enjoint aussi d'avoir soin de mon père et de ma mère dans leur vieillesse et de partager avec eux mon dernier morceau de pain ; voilà ce que me dit cette Bible... »

A notre tour nous dirons : de pareils sauvages ne sont pas loin du royaume de Dieu et ne tarderont pas à devenir d'excellents catholiques, quand on aura pu compléter leur instruction religieuse.

(*A suivre.*)

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

I

De la caserne Reuilly au Niger.

(Suite 1).

11 mars. — La mer est mauvaise depuis notre départ de Madère. Ce matin, le capitaine fait installer deux grandes tentes qui couvrent tout le navire ; elles sont les bienvenues. Vers neuf heures, nous sommes dans les parages où a été glissé dans les flots le corps du malheureux M. de Sémellé. Mon neveu et moi nous adressons à Dieu pour lui une courte oraison, et je confie à la mer une croix de chevalier à l'adresse de notre compatriote, hommage rendu à un pionnier du commerce français.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3 janvier 1890.

A bord règne une profonde tristesse. Les officiers du steamer et ceux qui vont chez les Achantis, ne parlent pas la langue française ; nous ne parlions pas la langue anglaise, en sorte qu'à la froideur naturelle du caractère anglais, vient s'ajouter ce désagrément de ne pouvoir même pas se dire bonjour.

Je disais à mon neveu :

« Quelle différence entre le caractère français et le caractère anglais! S'il n'y avait ici que des Français, on entendrait rire, causer, chanter, discuter ou se disputer même; enfin on s'apercevrait de notre présence. Les marsouins pourraient dire, dans leur langue, qu'il y a du monde là-haut ! tandis que, depuis notre départ de Liverpool, ces messieurs n'ont pas desserré les dents, pas plus au salon que sur le pont ou à table.

« — Nos compagnons de voyage sont de marbre, me répondit mon neveu; mais ils ont bonne tenue. J'ai eu des camarades anglais, au collège, à Juilly et à Vaugirard ; ils étaient ainsi. Dans le monde, il faut leur avoir été présenté pour que la glace soit rompue, et encore restent-ils toujours froids, quoique polis. »

L'un de ces messieurs qui se trouvait à côté de nous ayant à peu près compris notre conversation, et sachant que j'étais Corse, me dit en italien que mon neveu avait raison.

Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie de trouver enfin à qui parler, fut-ce même en italien ! Je voyageais depuis dix jours avec cet officier, nos cabines se touchaient presque et nous n'avions pas échangé un mot.

« — Si, Signor », lui répondis-je.

Il me passa alors sa carte et je pus lire : *de Costa, capitaine*. Il me raconta qu'il était d'origine italienne et qu'il avait longtemps habité l'Italie. En effet, il s'exprimait parfaitement en italien. A partir de ce moment, j'eus le plaisir d'avoir un noble et aimable interprète à bord, et un excellent compagnon de voyage. Malheureusement, ces messieurs se rendant chez les Achantis, leur traversée touchait à sa fin, et il ne me restait plus que quelques jours à jouir de ma nouvelle connaissance.

* *

Ce même jour, 12 mars, la mer était belle et nous assistâmes à une scène pleine de gaieté. Des milliers de marsouins rassemblés à la surface de l'eau, à un mille du Gabon, se livraient à des ébats extraordinaires; c'étaient des sauts, des cabrioles, des plongeons, des chassés-croisés de toutes sortes, enfin un spectacle risible et très amusant.

J'avais souvent vu des marsouins suivre le sillage des navires et bondir hors de l'eau, mais ceux-ci restaient sur place; ils jouaient au soleil levant, leurs écailles jetaient mille feux au milieu des petites vagues d'argent qu'ils soulevaient et s'en donnaient à qui mieux mieux.

Lors d'un autre voyage que je fis en 1883, j'assistai à un combat imposant entre un cachalot et une baleine, qui avaient dû s'égarer dans les parages de Sierra-Léone.

La baleine fuyait; on la voyait paraître à la surface, pour respirer et lancer avec force un long jet d'eau dans les airs. Son adversaire ne paraissait jamais, on le devinait aux contorsions de la baleine, et le capitaine, un vieux marin, nous expliquait les évolutions du cétacé et les moments précis où le cachalot lardait son rival. Ce spectacle émouvant et plein d'intérêt dura environ une heure, puis tout disparut, la baleine avait dû succomber.

* *

Le 14 à midi, nous abordons à l'île de Los, où la Compagnie du Sénégal (Werninck) possède une belle factorerie. M. Depousier, en qualité de compatriote, nous a offert à mon neveu et à moi, un dîner avec la cordialité parfaite, qu'on trouve chez tous les Européens de la côte.

Le 15 à six heures du matin, le *Gabon* entrait majestueusement dans le golfe de Sierra-Léone et tirait un formidable coup de canon que les échos des montagnes répétèrent bien loin dans l'intérieur.

Les montagnes de Sierra-Léone contiennent, dit-on, de grandes quantités de fer aimanté. Ce fer agissant fortement sur l'aiguille du compas, oblige les marins à naviguer avec la plus extrême prudence.

Nous descendons à terre pour visiter la ville de Free-Town. Je me rendis chez le vice-consul de France, M. Barest, duquel je devais dépendre comme agent consulaire, il me donna en effet quelques instructions. Je reçus une excellente hospitalité chez M. Dalmas, un brave Français, qui devait mourir empoisonné, deux ans après.

Le 16, arrivent à bord deux missionnaires protestants, l'évêque noir du Niger, Crowther, et un de ses fils archidiacre. Ils se rendent à Lagos, pour remonter de là à Lokodja. Cet évêque anglican a connu M. de Semellé et nous ne tardons pas à devenir bons amis.

Le capitaine prend une trentaine de kroumen à son bord pour faire le service jusqu'à Fernando-Pô. Les blancs ne pourraient pas résister à un travail excessif, sous ce ciel de plomb; il débarquera ces auxiliaires au retour.

En revenant à bord, après notre excursion à Free-Town, nous avions nos chaussures et nos habits, littéralement recouverts d'une poussière rouge, ce qui indique bien que le sol est ferrugineux.

C'est à Sierra-Léone que les commerçants de la Côte engagent leurs commis noirs qui ont reçu une instruction première des missionnaires protestants. On y prend aussi des mécaniciens, des charpentiers, des matelots, des cuisiniers et des tonneliers. Mais ces Sierra-Léonais sont en général voleurs, orgueilleux et peu dévoués. Il est préférable de recruter son personnel à Accra ou à Lagos dont les habitants ont un meilleur esprit.

* *

Je suis revenu à Sierra-Léone plusieurs fois depuis 1881, et je puis dire comment les capitaines de navires s'y prenaient, pour tourner les règlements du port et ne pas payer les droits d'ancrage ou d'entrée, qu'ils trouvaient trop élevés.

Arrivés à quatre milles environ de la côte, ils jetaient l'ancre, un officier du bord allait prendre le nombre nécessaire de Kroumen, qu'il ramenait au steamer, dans des canots, puis les capitaines continuaient leur route, sans avoir déboursé un centime.

Il m'a été affirmé que les droits d'entrée, pour ces bâtiments, étaient de quarante-deux livres sterling. Je crois qu'aujourd'hui ces tarifs ont été abaissés et que les choses se passent régulièrement.

A partir de Sierra-Léone (Free-Town) c'est un vrai chemin de la croix, que nous faisons tout le long de la côte, sans la perdre de vue.

Dans le but de démontrer que les Anglais possèdent à partir de la Gambie jusqu'à Bonny, les points stratégiques les plus importants, qui mènent par eau et par terre au centre africain, je demande la permission de citer tous les points que j'ai visités, tant en allant, qu'en revenant, dans mes divers voyages.

Je cite par ordre, en descendant vers l'Equateur les escales suivantes : Gallinas, rivière qui se jette dans l'Océan, au village de Soliman, où les Anglais possèdent des comptoirs. Nous mouillons à environ quatre milles de la terre. La sonde accuse de onze à douze mètres. La barre de Gallinas est dangereuse. Au moment des raz de marée, il faut se confier aux noirs du pays (les Kroumen sont les premiers nautoniers du monde) et passer cette barre en pirogue. Nous jetons ensuite l'ancre à Monrovia, capitale de la République de Libéria, dont M. Gardner est le président élu par le suffrage universel.

Cette République est reconnue par toutes les nations avec lesquelles elle a passé des traités de commerce et de navigation. Ses lois ont été calquées sur celles des Etats-Unis. Ce nom de Monrovia, vient de Monroë, président de la Grande République, qui a contribué à la fondation de cet État, en accordant la liberté aux esclaves d'Amérique.

La ville compte quatre à cinq mille habitants. Ses rues sont larges et droites. Il y a une église, un séminaire et un collège. On y enseigne la langue anglaise.

Les capitaines qui font escale à Monrovia, sont obligés de remettre leurs papiers à l'officier du port, de payer un droit d'ancrage ; ils sont soumis de plus à une foule de formalités.

Du reste, dès qu'un navire arrive, son capitaine reçoit de l'officier du port, une feuille contenant tous les règlements auxquels il est obligé de se conformer.

Le village de Grand-Bassa où nous faisons escale, se trouve à l'embouchure de la rivière de ce nom, qui se jette dans une charmante petite baie, au fond de laquelle, on aperçoit les villages de Edina, Grand-Bassa, Fish-Town. Les factoreries anglaises et allemandes établies en cet endroit, font de bonnes affaires.

Le *Gabon* s'allège ici de plusieurs centaines de tonnes de marchandises, qu'il met à terre et le fameux commandement : En route ! est lancé sourdement par le porte-voix au mécanicien. L'hélice commençait à tourner, lorsque nous apercevons, venant du rivage, une petite pirogue dirigée par un nègre, portant pour tout vêtement, un chapeau à haute forme et tenant une dépêche entre ses dents. La nacelle était si petite, que le nautonier endimanché, assis au fond de sa petite barque, faisait des miracles d'équilibre pour résister à la houle.

Le malheureux se démenait comme un diable ; il agitait ses pieds, ses jambes dans tous les sens, pour chasser les lames, qui menaçaient à chaque instant de l'engloutir.

Pour pagayer, il faisait aller ses deux bras de droite à gauche, avec une habileté prodigieuse. Ce mouvement convulsif de ses bras n'était interrompu que pour faire de la main un geste suppliant, qui voulait dire : « Arrêtez ! »

Tous les passagers riaient aux éclats, en voyant cet énergumène, que certains prenaient pour un Terre-Neuve, rapportant à son maître, le fruit de ses exploits.

Le capitaine Monro, homme complaisant par excellence, n'a pas attendu les prières des passagers, pour faire stopper pendant quelques minutes.

Le messager arrive à bord. Sa lettre contient tout simplement des ordres de chargement pour le retour du paquebot, ce n'était donc pas la nouvelle d'un changement de ministère à Londres, comme quelques-uns le disaient.

Il fut le bienvenu auprès du capitaine, dont la figure s'épanouit, à la lecture de cette belle parole : *Cargo !*

Je retourne à mes escales, ennuyeuses assurément pour le lecteur, comme elles l'ont été pour moi, mais que les hommes avides de relations de voyage vers l'équateur ou les commerçants hardis liront peut-être avec intérêt.

De Grand-Bassa, nous allons mouiller à Sinou, autre petite baie, au pied d'une côte rocheuse, source de soucis pour le capitaine qui s'avance prudemment, en interrogeant le fond de la mer avec la sonde. Nous alimentons de marchandises européennes un comptoir anglais ; on prend un peu de chargement, puis nous allons répéter la même opération à Baddou et à Grand-Sesters.

Dans cette station, on remarque à l'embouchure de la rivière Grand-Bassa, un village considérable et des établissemets, sur lesquels flotte le pavillon britannique. Nous y faisons de l'eau, nous nous approvisionnons en vivres frais (bœufs, moutons, volailles) contre échange de marchandises, le tout à des prix très modérés et nous allons visiter le cap des Palmes, un des points les plus renommés de la côte, autant par sa salubrité que par l'importance de la ville Harper, créée en 1835, par la Société colonisatrice du Maryland. La rivière Palmas baigne le côté nord de la presqu'île du cap ; plusieurs villages de bonne apparence se trouvent sur la rive gauche. Se défier des courants vers la mi-août et employer la sonde.

Je trouve sur mon agenda la note suivante : L'Harmattan, dans ces parages, souffle en décembre et seulement par intervalles et sans violence ; il commence au jour et finit le plus souvent à midi. Les marins disent que, tout le long de la côte de Libéria, le temps est toujours moins mauvais près de terre qu'au large.

⁂

Voici ce qui se passe plusieurs fois par an, au cap des Palmes. Le récit suivant est des plus authentiques.

A peine avions-nous laissé tomber l'ancre au cap des Palmes, qu'une nuée de pirogues amène à notre bord plus de cinq cents Kroumen de dix à quarante ans, qui demandent à être engagés dans les factoreries européennes. Avec nous, se trouvait un agent britannique qui choisissait les plus robustes, et ces sauvages, simplement vêtus d'un vieux pagne et coiffés de chapeaux européens démodés, se pressaient auprès de lui en criant : « Miaou, miaou, » ce qui veut dire : « Moi, moi, prends-moi ! » On aurait dit un concert de plusieurs chats enragés.

Les Kroumen sont engagés pour une année, à l'expiration de laquelle ils reviennent chez eux.

Le transport d'un Kroumen s'élève en moyenne à une livre sterling. Le capitaine, qui prend ces auxiliaires à son bord, traite généralement avec les agents blancs, directeurs des comptoirs.

Lorsqu'il les ramène à leurs villages, il se passe des scènes qui seraient amusantes, si elles ne témoignaient d'une profonde cruauté.

En effet, au coup de canon tiré aux approches du port d'escale, une foule de pirogues apparaissent de toutes parts. On les voit tantôt au sommet des vagues et tantôt disparaissant dans l'abîme, pour reparaître encore; les nautoniers pagayent vigoureusement vers le navire qui, pour ne pas s'attarder, ne mouille jamais, à moins qu'il n'y ait du chargement à prendre.

Enfin, les Kroumen, tout essoufflés, finissent par accoster. Ils cherchent à monter à bord pour aider leurs parents à débarquer. Mais le capitaine, craignant les vols et le désordre, a eu la précaution de ne pas abaisser l'échelle. Cependant, les plus hardis, agiles comme des singes, grimpent le long des cordages et parviennent à se hisser sur le pont.

C'est alors que se passe un spectacle extrêmement comique. Ce sont des échanges de compliments, des salamalecks interminables entre les Kroumen, ils se livrent à mille contorsions et à mille gambades, poussent des vociférations, des hurlements de bêtes fauves. Ils se cherchent, s'appellent en courant de toutes parts; on croirait, en assistant à pareille confusion, que le navire vient d'être pris d'assaut par les sauvages, comme dans l'*Africaine*. Les passagers, qui ne sont pas au courant de ces usages, s'imaginent naturellement qu'il y a une émeute à bord. J'en ai vu plus d'un pâlir de frayeur.

Les plus expérimentés des Kroumen, sachant que leur temps est compté, cherchent avant tout à sauver leurs bagages. Ils les jettent par dessus bord, dans leurs frêles esquifs, tandis que leurs compagnons, moins avisés, perdent leur temps en bavardages interminables. Il arrive alors que le capitaine, s'impatientant, donne le signal du départ au cri de : En avant! Doucement!

Ces mots produisent un effet magique. Une panique épouvantable se produit parmi les retardataires, qui jettent leurs bagages à la mer.

Les fusils, les tissus, les caisses de gin, les barils de poudre, les sabres, sont lancés pêle-mêle, par dessus bord, et tombent à l'eau, où, malgré les efforts désespérés des gardiens de pirogues, beaucoup d'objets disparaissent. Alors, les Kroumen se précipitent eux-mêmes dans la mer, sans s'inquiéter de la manière dont s'opérera leur chute; ils vont se livrer à la pêche de leur humble fortune, fruit d'une année de travail et de sueurs.

Ce spectacle a son côté risible, assurément; mais il attriste le cœur des gens civilisés.

De semblables faits amènent souvent de graves accidents. On raconte qu'en pareille circonstance, des hommes se sont noyés et, quant aux marchandises, si toutes ne sont pas perdues, du moins la plupart sont avariées.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Édition française.

M. l'abbé Guillemin, curé de Verjux, diocèse d'Autun 50
Anonyme du diocèse de Blois 10
J.-B. de Rome 6
M. l'abbé Julien, curé de Bouvesse, diocèse de Grenoble 2 80
M. A. Robert, à Saint-Just-Malmont, diocèse du Puy 2 30
M. Saint-Martin, à El-Biar, diocèse d'Alger 5
Mme B. de Chateauvieux, diocèse d'Angers 5
Mlle Pérette Coignard, à la Flèche, diocèse du Mans 5
M. l'abbé Rebourslier, " " 5
Mlle Guitton, à Marseille 3
Une fidèle du diocèse de Rennes 90
Joseph Mouilleseaux, de Banvillars 1 50
Généreuse Guenot 1 50
Thérèse Gueret 67
P. J. M. Sidney, à Northumberland 13 20
Anonyme de Lyon 10
Anonyme de Belmont, diocèse de Rodez 100
Sœur Augustine, San Salvario, Turin 85
Anonyme de Gailiac, diocèse d'Albi 100
M. le chanoine Rey, à Grenoble 8
Mme de Becquincourt, diocèse d'Amiens 20
Anonyme de Danvillers, diocèse de Verdun 100
M. E. Boussier, Les Peintures, diocèse de Bordeaux 10
Anonyme d'Angers 10
Anonyme de Poissy, diocèse de Versailles, avec demande de prières 5
Anonyme du diocèse de Marseille, avec demande de prières 7
Un prêtre du diocèse d'Autun 200
M. Peirot, curé de Crissey, diocèse d'Autun 1 50

A Mgr Altmayer, pour les victimes du choléra de Mésopotamie.

Anonyme de Poitiers 5

Au P. Souilhac, missionnaire au Tong-King méridional.

La division des petits du collège Saint-Gabriel, à Sainte-Affrique, diocèse de Rodez 25

A Mgr Tissot, pour les orphelins de Vizagapatam.

Anonyme de Poitiers 5

Pour la mission de la Cochinchine orientale.

M. l'abbé Prosper Picot, à Ste-Mère-Eglise, diocèse de Coutances 10 40

Pour les inondés du Japon (Mgr Cousin).

M. Albert Maes, à Clichy, diocèse de Paris 10

A son Eminence le cardinal Lavigerie.

Anonyme de Londres 25

Pour le rachat des esclaves (au cardinal Lavigerie).

Anonyme, les Halles Fenoyl, diocèse de Lyon 100

Pour le rachat d'un esclave, à baptiser sous les noms de Marie-Joseph-Michel (au même).

M. Albert Maes, à Clichy, diocèse de Paris 10

Pour la léproserie d'Ambahivoraka (Madagascar).

M. René Berga, à Versailles 5 50

Pour un lépreux d'Ambahivoraka (Madagascar).

En échange d'une prière pour une conversion, par l'intermédiaire de la *Semaine religieuse de Cambrai* 30

Pour un lépreux d'Ambahivoraka, à baptiser sous les noms de Marie-Albert.

M. Albert Maes, à Clichy, diocèse de Paris 30

Pour la léproserie de Cocorite.

M. Albert Maes, à Clichy, diocèse de Paris 10

Pour les missions de la Nouvelle-Guinée.

M. Albert Maes, à Clichy, diocèse de Paris 10

Pour les prêtres polonais exilés en Sibérie.

Anonyme, de Cassis, diocèse de Marseille 500

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



BENOUÉ. — IBI PRÈS WUKARI — TREIZE KROUMEN DE LA SUITE DU COMMANDANT MATTEI (voir p. 29).

CORRESPONDANCE

KOTTAYAM (Hindoustan)

Œuvres et besoins de ce vicariat apostolique.

Nos lecteurs savent qu'un vénérable missionnaire jésuite, Mgr Lavigne, a été nommé, à la fin de l'année 1887, vicaire apostolique de cette mission, l'un des deux nouveaux vicariats érigés alors par Sa Sainteté pour les catholiques du rite chaldéo-syriaque. Le vaillant évêque y est seul européen, avec un seul jésuite, le P. Ricard pour compagnon. Dans son vicariat, tout est à organiser, et la grande préoccupation du prélat est de créer un clergé véritablement indigène et zélé.

LETTRE DE MGR CHARLES LAVIGNE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, ÉVÊQUE TITULAIRE DE MILÈVE ET VICAIRE APOSTOLIQUE DE KOTTAYAM.

Il faut bien l'avouer, quoique nous parlions souvent de votre Œuvre, nous oublions de vous écrire. Vous excuserez un oubli qui est le triste fruit de l'excès de mes occupations. Quand je me jette sur ma natte pour y être dévoré par les insectes volants et rampants, je n'ai jamais la consolation de me dire que le travail de la journée est fini. Un exemple entre mille : le synode a eu lieu en décembre et les actes ne sont pas encore rédigés.

Si vous manquez de frais ombrages, venez au Malabar, vous aurez des forêts cultivées et des forêts vierges, des lacs et des rochers, des oiseaux aux mille couleurs et des tigres féroces ; vous aurez des champs de riz et des moissons d'âmes. Mais je vous préviens que vous n'aurez pas de l'eau fraîche. Qui me donnera un verre d'eau puisée aux sources des montagnes ?

Vous ne connaissez pas Kottayam ? ni moi non plus ; c'est tout au plus si, dans dix ans, je verrai clair dans la situation. Mais, dites-moi, voulez-vous le connaître en beau ou en laid ? Ce qui attire les uns repousse les autres, et moi je désirerais tant attirer beaucoup de monde ! Supposant donc que les vaillants préfèrent les fatigues au repos, je jetterai quelques esquisses d'après nature.

ÉTABLISSEMENTS D'ÉDUCATION.

Collège. — Le grand collège ou séminaire est encore sous terre. Le petit collège Saint-Ephrem est comme un poussin qui traîne sa coque. C'est là surtout qu'il me faudrait deux ou trois missionnaires. Les enfants sont dociles et les maîtres pleins de bonne volonté, mais sans

aucune expérience, ni pour l'enseignement, ni pour la discipline. Chaque fois que le P. Ricard ou moi allons les voir, nous sommes accablés par les professeurs qui nous demandent le sens des lettres de Cicéron. L'étude de la langue maternelle est exclue des écoles, en vertu de ce principe évident que tous les enfants apprennent le malayalam en famille, d'où il est résulté que le nombre des catholiques parlant leur langue *correctement* s'élève à *trois*.

* * *

Écoles paroissiales. — Elles sont toutes misérables. Passe pour l'édifice qui, la nuit, sert d'écurie aux vaches errantes; le lendemain matin, les mains noires des enfants nettoient la place. Passe pour le mobilier, qui se réduit à la terre nue ou à quelques nattes; mais souffririez-vous la présence simultanée des garçons et des filles, l'absence de toute méthode et l'ignorance des maîtres?

Voici des réponses journalières à mes questions : « Combien avez-vous d'écoles ? » — « J'en ai une, deux, trois... » « — Combien d'enfants les fréquentent? » « — Ah ! mais personne... « — Pourquoi la maison d'école est-elle fermée? » « — C'est qu'on fait des réparations ailleurs et que les maçons ont besoin du local pour déposer les outils, et nous avons renvoyé les enfants. » « — Depuis combien de temps? » « — Depuis trois ans et cela durera encore quelques années. »

RELIGIEUSES.

Carmélites du Tiers-Ordre. — Je ne puis pas les utiliser faute d'argent pour leur bâtir une maison convenable, j'aurais parmi elles des maîtresses capables. Mais vient une grosse difficulté. La dot ne suffit pas à nourrir la religieuse; les élèves des classes ne paient pas le riz qu'elles mangent. Que fera-t-on? L'évêque paiera. Et si l'évêque n'a pas d'argent?... Trouvez-moi cinq ou six mille francs pour bâtir un couvent, et vous ferez une œuvre excellente pour l'éducation des jeunes filles

* * *

Clarisses du Tiers-Ordre. — Je les appelle Clarisses ; mais elles n'ont ni constitution, ni règles, ni direction, ni aumônier. Jamais on n'a vu des âmes de bonne volonté aussi abandonnées uniquement à l'action du Saint Esprit.

Leur orphelinat à Changannachéry est sous le patronage de sainte Germaine. Une lettre précédente vous a raconté son histoire. Il renferme huit religieuses et neuf orphelins, cinq garçons et quatre filles de six à douze ans. Trois garçons sont païens et seront bientôt baptisés, une fille est païenne. Des chrétiens l'arrachèrent aux mauvais traitements de son frère et la conduisirent à l'orphelinat. Grondée un jour par la Sœur, elle s'enfuit ; un musulman la ramassa, mais, n'ayant pu la décider à se faire musulmane, il la remit aux gens de sa caste ; après quelques hésitations l'enfant les quitta et revint à l'orphelinat. Elle m'a promis d'être sage et demande le baptême. Elle le recevra le jour de sainte Germaine dont elle prendra le nom. L'orphelinat se compose de deux chambres qui ont à peine trois mètres de côté, et d'une véranda fermée ; là-dedans, vivent, mangent et dorment dix-sept personnes. J'ai envoyé les garçons coucher dans une écurie de chèvres qui est tout près.

Un détail montrera que tout est à faire et que je dois le faire de mes mains. Plusieurs de mes Clarisses ne savent ni lire, ni écrire; deux d'entre elles savent tenir une aiguille et font de la couture comme en font nos scolastiques. Je leur ai porté des aiguilles, du fil, des ciseaux, et quelques dés et il m'a fallu leur montrer à quel doigt de la main on les met; bien plus, j'ai dû les placer moi-même aux doigts des petites filles. La communauté a pris une leçon de couture sous mes yeux et la conclusion a été que je leur enverrais un tailleur. Je leur ai enseigné comment il faut marquer le linge, le plier et le tenir dans une armoire; jusqu'à présent, les armoires, les bibliothèques et le buffet, ce sont mes caisses d'emballage. Dans une autre visite, je leur enseignerai à laver le linge sans le déchirer. Les Indiens lavent le linge en le frappant à tour de bras sur les grosses pierres de la rive. J'ai constaté qu'après un premier lavage, une excellente serviette d'Europe avait quatorze trous.

POPULATION.

Le peuple de Kottayam a ses défauts comme partout. Ces défauts nous offusquent davantage parce qu'ils sont plus extérieurs et peut-être aussi parce qu'ils sont nouveaux pour nous. Il a, en revanche, de grandes qualités : la foi, l'observance des lois de l'Église, la dévotion à la très sainte Vierge, au Sacré-Cœur de Jésus, aux Saints, l'inclination à la sainte communion. Je ferai un recueil des usages chrétiens des familles, et nos chrétiens d'Europe trouveront de bons exemples à imiter. L'impression de S. G. Mgr le Délégué, après un mois de séjour dans mon vicariat, a été conforme à l'opinion de ceux qui connaissent le pays : « Si ce peuple avait des prêtres, comme par exemple la mission du Maduré, c'est-à-dire en majorité religieux, ce serait une chrétienté modèle parmi les autres chrétientés de l'Inde. Notre clergé indigène serait un puissant auxiliaire. »

* * *

Castes. — Elles existent parmi mes chrétiens, mais pas comme ailleurs. Ils se divisent en cent mille Nordistes et vingt mille Sudistes. Chaque caste se dit noble et supérieure à l'autre. Ils n'admettent pas comme curé un prêtre de l'autre caste. Cependant, ils acceptent des assistants (vicaires), ou des intérimaires de l'autre parti et même dans un grand besoin ils accepteraient un curé. Dans les églises mixtes, les vicaires sont pris alternativement dans l'une ou l'autre caste. Les Sudistes ne tra-

vaillent guère à la conversion des païens, pour n'avoir pas à les incorporer à leur caste, ou bien ils envoient les convertis aux églises nordistes. Les Nordistes font des prosélytes et se les incorporent sans trop de difficultés, surtout s'ils appartiennent aux castes supérieures, ce qui est rare. Mais ils tiennent à l'écart les convertis de caste inférieure.

* * *

Puléars. — Quoique ce soit le nom d'une caste, on désigne parfois ainsi *in globo* les chrétiens de caste inférieure ou bien on les appelle tout bonnement nouveaux chrétiens. Ici on leur permet l'entrée à l'église, là non.

PROGRÈS DE LA FOI.

Catéchumènes. — C'est dans les castes des Chégons et des Puléars que se recrutent les catéchumènes. On peut dire que, s'ils avaient des missionnaires, tous les Puléars et la moitié des Chégons se convertiraient. Quoique dans les derniers rangs de l'échelle sociale et noirs de couleur, les Puléars ne sont ni difformes ni abrutis. Ce sont de beaux hommes, bien plantés et très robustes. Leur pauvreté est extrême. Plusieurs d'entre eux, même des chrétiens, n'ont d'autre vêtement qu'un morceau d'étoffe. Vous leur demandez pourquoi ils ne viennent pas à la messe, et ils vous répondent :

« — Je n'ai que mon *chila*, » ou bien « Mon *touni* (toile) tombe en lambeaux. »

Celui qui a un *touni* convenable et un mouchoir pour couvrir ses épaules les prête à ses amis qui vont ainsi se confesser et communier l'un après l'autre. Même difficulté pour les femmes qui n'ont rien pour se couvrir la poitrine. La privation forcée des sacrements, l'abandon, la mauvaise formation avant le baptême, sont cause que plusieurs ne sont chrétiens que de nom, ou même retournent au paganisme :

« — Donnez aux adultes un *touni* et aux enfants des écoles, et nous serons tous catholiques. »

Touni et école ont un synonyme : argent, et de l'argent, je n'en ai pas. Le Puléar est capable d'instruction comme les autres Indiens, et dans leurs écoles je vois les yeux des enfants pétiller de curiosité. Tous les enfants, du reste, paraissent et sont réellement intelligents ; mais aucune éducation ne développe cette intelligence, et elle s'émousse d'année en année par l'effet des passions et des sollicitudes matérielles de la vie.

* * *

Un petit trait, en apparence insignifiant, vous montrera que la moisson est mûre. J'allais, la semaine dernière, à Adicamparay. Un païen, avec ses deux enfants, vient vers moi d'un air souriant, et s'arrête à quelques pas de distance. Il me salua le front en terre ; les enfants en font autant et de plus ils répètent leurs inclinations à chaque dix pas, et leurs yeux semblent me dire : « Nous voulons être à vous. »

Je les interroge et, de fait, tous les trois veulent le baptême.

« — Qui les instruit de la religion ? » demandai-je à leur père.

Hélas ! personne ne s'occupe et ne s'occupera d'eux. Et voilà trois enfants de Dieu qui demandent du pain, et pas une main, ni sacerdotale ni laïque, ne le leur rompra. Ils ne sont pas trois, ils sont trois mille, ils sont trente mille qui se jetteraient avec avidité sur le pain de la parole divine. Ah ! demandez à Dieu la vocation du Malabar !



Mgr LAVIGNE, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique de Kottayam (Malabar).

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par suite de la promotion de Mgr Piavi au patriarcat de Jérusalem, la délégation apostolique de Syrie et le vicariat apostolique d'Alep étaient demeurés vacants. Le Saint-Père a daigné pourvoir à cette double vacance en nommant prodélégué apostolique de Syrie et provicaire apostolique d'Alep, Mgr Gaudence Bonfigli, des Mineurs Observantins, évêque titulaire de Casium.

— En élevant au rang de métropole le siège de Kingston (Canada), Sa Sainteté lui a assigné pour suffragants le diocèse de Péterborough et le diocèse d'Alexandrie qui vient d'être formé des comtés de Glengarry, de Cornwal et de Stormont, détachés du territoire de Kingston. La ville d'Alexandrie qui donne son nom au nouveau diocèse et où résidera l'évêque, est la principale ville du comté de Glengarry et a été fondée par des Écossais venus au Canada en 1802 sous la conduite d'un missionnaire, le P. Alexandre Mac-Donnel, d'où le nom d'Alexandrie donné à la cité bâtie par eux.

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — Mgr Laouënan, archevêque de Pondichéry, écrit à M. Fleury, des Missions Étrangères de Paris :

« Je crois vous avoir déjà parlé de nos inquiétudes au sujet des prochaines récoltes. Les pluies ordinaires de la mousson d'octobre-décembre ont fait défaut à peu près entièrement dans nos parages, dans les environs de Pondichéry, dans la direction de Gingi, Alladhy, Attipâkam, Viriaour, Salem, Kalkavéry, Yedapady, Paléam, etc., etc. On avait pu faire les semailles en quelques localités ; mais, faute de pluie, les moissons se sont desséchées sur pied. Ailleurs, les grains resteront maigres. De toute façon, la famine est de nouveau à nos portes ; le nombre des pauvres et des mendiants augmente ; le prix des grains s'élève, et, même avec de l'argent, on n'en trouve pas toujours. »

A l'appui de ce qui précède, l'éminent archevêque envoie la traduction de cet article du *Madras Mail* sur la situation :

« Le gouvernement de l'Inde, apprenons-nous, s'est informé auprès du gouvernement de Madras, pour s'assurer « jusqu'à quel « point le manque de pluie dans la partie sud de la Présidence « affecterait les récoltes. » Malheureusement, pour une partie considérable de la Présidence, ce manque de pluie a continué jusqu'aujourd'hui. Le temps est magnifique ; mais ce n'est pas ce temps qu'il nous faudrait. La pluie abondante qui tomba en octobre avait fait espérer à tous que la mousson nord-est, dont elle était le commencement, serait une bonne mousson. Aussi les cultivateurs se mirent-ils au travail de tout cœur. Ils labourèrent et ensemencèrent leurs champs, avec le ferme espoir qu'ils auraient une riche et abondante moisson. Mais la pluie s'arrêta et fut suivie par une sécheresse de plusieurs semaines, avec un soleil chaud pendant le jour et une brise froide pendant la nuit. Le 1 courant, la pluie dans le district de Madras était de 12 pouces 1/2 inférieure à la moyenne ordinaire du 1er novembre. A Négapatam, dans le district de Tanjore, elle était de 15 pouces 19/100 au-dessous de cette moyenne. Le rapport d'aujourd'hui est que « pas « une goutte d'eau n'est tombée dans les dernières vingt-quatre « heures. » Tout cela nous annonce l'imminence de l'élévation du prix des denrées, et ceux qui ont des provisions de grains, prévoyant cette élévation, ne sont pas disposés à les vendre. Aussi à Combaconam et dans d'autres localités du district de Tanjore, il y a eu des émeutes, les classes pauvres voulant forcer les possesseurs de grains à les vendre. Il est difficile de raisonner avec une population qui a faim, sur la folie qu'il y a à restreindre la liberté du commerce et à exposer les marchands à subir des pertes pécuniaires ou de mauvais traitements. La foule est pressée et n'a pas de goût pour la discussion des principes abstraits. Elle veut satisfaire le besoin du moment et s'inquiète peu du lendemain. Pour le marchand, au contraire, il ne s'occupe que du lendemain. »

Montréal (*Canada*). — Le rédacteur d'un journal de Montréal rend compte dans les termes suivants d'une visite qu'il vient de faire à la ferme des Trappistes d'Oka, située à quelques lieues de la ville :

« Il y a six ans environ, le séminaire de Montréal fit don aux Trappistes de mille arpents de terre dans sa seigneurie du Lac des Deux-Montagnes. La ferme fut taillée dans la partie inhabitée, là où à peine dix arpents étaient défrichés. Les Pères obtinrent une avance d'argent du gouvernement de Québec, pour leur permettre de bâtir un monastère ; les Pères se reposant sur leur énergie et leur persévérance pour défricher et améliorer le sol. Le premier hiver, ils n'eurent dans leur étable que deux bêtes à cornes, don d'un ami. Ils se tinrent constamment à l'ouvrage, abattant la forêt, enlevant les roches et portant leur attention sur la fabrication du beurre. Le troupeau a toujours augmenté, avec le résultat suivant : l'an dernier les Révérends Pères ont vendu pour plus de 1,500 piastres de beurre de première qualité ; cette année pour plus de 3,000 piastres. Ils ont érigé une vaste laiterie à vapeur munie de tous les perfectionnements. Ils ont aujourd'hui dans leurs étables plus de cent têtes de bétail, qu'ils nourrissent avec le contenu de trois grands silos. Ils ont au-delà de deux cents arpents à la charrue, libres de souches et de roches.

« Tout cela en six ans. Ils bâtissent un grand monastère cette année, et ce qui est encore plus important, peut-être, pour le pays, le bon exemple de ces Pères se répand rapidement parmi les cultivateurs des alentours de leur établissement. Ils apportent leur lait à la laiterie et y font faire leur beurre ; comme cela les paie bien, ils augmentent leurs troupeaux d'année en année. Ils se construisent aussi des silos, car ils s'aperçoivent du profit qu'ils en retirent. Plus de bétail, plus de fumier, plus de terre engraissée, de meilleures récoltes. Ainsi la ferme d'Oka est devenue l'une des meilleures écoles pratiques d'une agriculture rémunératrice, la meilleure et la seule manière d'inculquer les notions de la bonne culture chez notre population. Le comité des Deux-Montagnes sera bientôt le premier en agriculture dans la province de Québec. »

Nouvelle-Calédonie. — A Nouméa, les condamnés à mort vont parfois au supplice dans de bien chrétiennes dispositions. En voici un exemple que nous trouvons dans le numéro du 5 octobre de la *Semaine religieuse* de la Nouvelle-Calédonie :

« Bonnaud est mort en bon chrétien, donnant les marques non équivoques d'une foi vive, d'une confiance parfaite en la divine miséricorde, avec un calme, une assurance sans forfanterie, qui a édifié tout le monde.

« Dès que la sentence lui fut notifiée, à quatre heures du matin, dans sa cellule, Bonnaud dit : « Je m'y attendais. » Sa résignation parut telle qu'on ne crut pas devoir lui mettre les menottes.

« N'ayant plus que deux heures à vivre, il se mit à genoux sans hésiter pour faire sa confession et se disposer à communier avant de mourir. Pendant que l'aumônier allait prendre le Saint-Sacrement, Bonnaud disait à ses gardiens : « Vous voyez que je n'ai pas peur. »

« Le Saint Sacrement étant déposé sur une petite table dans la cellule du condamné, il se mit à genoux et communia avec beaucoup de calme. Il dit en se relevant : « Je me sens heureux. »

« Un dernier repas lui fut alors servi. Avec l'accent de la plus franche gaîté, il invita l'aumônier à le partager avec lui.

« A cinq heures, au son de l'*Angelus*, commença le chapelet traditionnel sur les mystères douloureux ; un moment interrompu par les apprêts de la dernière toilette, le chapelet fut ensuite continué jusqu'au moment suprême.

« Bonnaud, interrogé par le surveillant chef, témoigna le désir d'être exécuté le dernier, pour avoir un moment de plus à passer avec l'aumônier. Il comprenait alors le prix du temps, la valeur d'une dernière absolution, d'un dernier acte d'amour divin.

« Dans le trajet de la prison à l'échafaud, Bonnaud continuait la récitation de l'*Ave Maria* avec le R. P. David.

« Par une heureuse innovation, la sentence lue par le commissaire du gouvernement était rédigée dans la forme la plus laconique.

« Bonnaud, ayant baisé une dernière fois le crucifix et l'image de la Sainte Vierge, embrassa l'aumônier ; quelques secondes après, la justice humaine avait rempli son rôle. »

CINQUANTE MOIS

AU

BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

I

De la caserne Reuilly au Niger.

(Suite 1).

LES KROUMEN

Puisque nous en sommes aux Kroumen, je dirai d'eux tout ce que je pense.

On appelle Kroumen les habitants de la côte de Krou, ou de la côte des Graines. Ils habitaient autrefois, dit-on, l'intérieur, et de pasteurs qu'ils étaient, ils sont devenus d'habiles pêcheurs et d'excellents marins.

J'ai employé, au service de la Compagnie française de l'Afrique équatoriale, pendant quatre ans et demi environ, huit cents de ces naturels, que j'avais recrutés sur les divers points de cette côte de Krou. Il m'a donc été possible de les étudier à mon aise.

Ayant fait une grande partie de ma carrière militaire aux tirailleurs algériens (soldats arabes, Kabyles ou nègres) j'ai été frappé de l'analogie qui existe entre ces turcos et ces Kroumen.

Je vais donc communiquer le résultat de mes observations. Au physique, le Kroumen est grand, fort et vigoureux. Sa poitrine est large. Il a le nez épaté, les lèvres épaisses, les pommettes saillantes, comme les Nigritiens, avec cette différence qu'au lieu d'être d'un noir d'ébène, il a une couleur chocolat.

Leurs yeux sont plutôt jaunes que blancs. Ils se tatouent le milieu du front jusqu'à la naissance du nez. Ils se liment les deux dents de devant supérieures, à leur point de jonction, de manière à former un vide qui affecte la forme d'un V renversé.

Ils soignent beaucoup leur personne : après leur travail, ils se lavent tout le corps et, rentrés chez eux, se frottent d'huile.

Ils sont vêtus d'un simple pagne qu'ils disposent avec une certaine coquetterie ; mais ils s'affublent de tout ce qu'on leur donne et de tout ce qu'ils trouvent, en fait d'habillement, chapeaux, paletots, gilets, pantalons, vestes, etc., etc.

Il est difficile de garder son sérieux lorsqu'on voit passer une troupe de Kroumen (voir la gravure page 25). Ils se coiffent avec n'importe quoi, même avec une jambe de pantalon, en laissant pendre sur le dos l'autre extrémité.

Le Kroumen est plutôt courageux que brave, surtout lorsqu'il porte ses gris-gris (amulettes). Le Kabyle, au contraire, est plutôt brave que courageux.

* * *

Le fait suivant démontrera la puissance que les gris-gris exercent sur les Kroumen.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3 et 10 janvier 1890.

Un jour, après avoir tué d'un coup de fusil un gros serpent qui dormait enroulé sur le toit d'un magasin, je commandai à un Kroumen d'aller me chercher le reptile au moyen d'une échelle.

« — Oh ! non, me dit-il, il fait le mort, mais il ne l'est pas...

Je lâchai un second coup de mon fusil chargé à balle explosible sur le redoutable animal qui ne bougea point. Malgré cela, le Kroumen hésitait à monter. Tout à coup, il part comme une flèche, dans la direction de sa case. Je m'imagine que c'est la frayeur qui le fait fuir. Pas du tout, mon Kroumen revient un instant après, tenant à la main une petite corne de chèvre, remplie de menus objets, tels que : une dent de caïman, un morceau de papier, trois petits cailloux et un morceau de soie.

Il suspend son gris-gris à son cou, au moyen d'une ficelle, puis il monte bravement à l'assaut.

* * *

Les Kroumen ont horreur de l'esclavage Jamais ils n'ont été asservis. Ils ont eu souvent à soutenir des guerres contre les Libériens et presque toujours ils ont été vainqueurs, malgré l'infériorité de leur armement. Ils vivent en petites républiques ayant chacune un chef élu à vie.

En fait d'élection, je trouve sur mon agenda la note suivante que je reproduis textuellement. Elle est originale.

Les Kroumen sont engagés par compagnies, composées chacune suivant les besoins ou l'importance des factoreries. Ils sont dix, quinze, vingt, trente et quelquefois davantage.

Chaque compagnie est sous les ordres d'un chef qui porte le titre d'etman. Cet etman est mieux rétribué que les autres; mais il a une certaine responsabilité, soit envers ses subordonnés, soit envers les agents qui les engagent.

Si un vol vient à se produire, dans la factorerie par exemple, l'etman est tenu de chercher et de découvrir les coupables.

Or, il arriva que certain etman commit un vol dans un magasin de Brass. Je le fis attacher, conduire à bord d'un paquebot en partance pour la Côte et procédai immédiatement à l'élection de son remplaçant.

Tous les électeurs votèrent pour Taillot, sauf le kroumen Pistache, qui vota pour... lui-même! Est-ce assez joli?

Lorsqu'ils s'engagent, les Kroumen prennent des noms de guerre, tels que : grain de sel, café, biscuit, grain d'orge, etc., etc., ou des noms que les blancs eux-mêmes leur donnent, tels que : Carnaval, Paillasse, Pierrot, sobriquets destinés à caractériser le physique ou la conduite de ceux qui les reçoivent.

* * *

Ils sont idolâtres. Dans leurs villages, ils ont leur grand prêtre, qui bénéficie de tout ce qui arrive d'heureux dans le pays. S'il y a une bonne récolte, par exemple, c'est au grand prêtre qu'on l'attribue ; chacun lui donne les marques de la plus grande vénération, on lui prodigue des cadeaux.

Mais, si, au contraire, une tornade a fait des dégâts dans le village, ou si l'on a été malheureux au combat, l'infortuné grand prêtre est conspué, honni, destitué ou battu, tant il est vrai que, même en pays fétichistes, le peuple est porté

à faire remonter jusqu'à ceux qui le gouvernent, les succès ou les revers qu'il éprouve!

Néanmoins, la vie du grand prêtre est respectée, et les coutumes, à la côte de Krou, ne comportent pas d'homicide. Cela tient à ce que l'esclavage n'existe pas chez eux et à ce qu'ils professent un grand amour pour la famille.

. . .

Ce sont d'infatigables travailleurs, doués d'une force étonnante. D'humeur toujours gaie, ils chantent sans cesse et plus ils vocifèrent, plus vite avance leur ouvrage. C'est toujours en pagayant qu'ils entonnent, en chœur, des airs monotones qui rappellent de loin, les chants arabes. Leur habileté, comme marins, est surprenante. Leur pirogue vient-elle à chavirer au milieu des brisants, ils se mettent à la nage, poussant devant eux leur embarcation. Dès que la lame est passée, et avant que la suivante arrive, ils vident leur nacelle au moyen d'une oscillation saccadée, remontent avec une agilité prodigieuse, dans leur léger bateau et continuent leur route comme s'il n'était rien arrivé.

Nous verrons, dans le chapitre consacré au commerce, comment sont rétribués les Kroumen et comment on les nourrit.

Une chose à laquelle ils attachent une grande importance, c'est *le livre*. *Le livre*, c'est ce que les Arabes d'Algérie appellent *la Carta*. Ce livre renferme le contrat de leur engagement, les promesses qui leur ont été faites, ou un certificat de bonne conduite. Un cachet là-dessus et le Kroumen est aux anges!



M. MATTEO MATTEI, NEVEU ET SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU COMMANDANT MATTEI, DÉCÉDÉ A BRASS.

J'ai parlé des qualités qui distinguent les Kroumen et qui caractérisent aussi les Kabyles, fierté, courage, aptitude au travail, amour de l'indépendance, etc.

Mais un vice inconnu chez les Kabyles, c'est le vol. Les Kroumen, au contraire, sont d'audacieux et habiles larrons.

Ils dérobent avec une adresse diabolique, capable de faire tressaillir d'aise les cendres de Cartouche et de Mandrin.

Ils volent la nuit, au moyen de fausses clefs, ou bien ils font des trous dans la terre et s'introduisent dans les magasins, en passant par-dessous les palissades, lorsqu'elles ne sont pas profondément enfoncées.

Leurs soustractions frauduleuses se commettent de complicité avec les hommes de garde de nuit, qui ont pour mission d'empêcher les larcins.

Ce sont précisément ces gardiens qui, au moyen de cris convenus, avertissent ceux qui opèrent, de l'arrivée d'un blanc.

Enfin, ils poussent les petits boys (enfants), à imiter leurs exemples dans l'intérieur des factoreries, où ils sont employés comme domestiques.

Des agents européens, qui ne connaitraient pas ces Kroumen, seraient certainement dévalisés.

Empêcher ces gens-là de se livrer à leur passion favorite, est un art difficile, tellement ils ont de moyens qui nous sont inconnus, pour arriver à satisfaire ce vice qui domine tous les autres.

Mais, j'entends le canon du *Gabon* qui m'appelle à mon chemin de la croix.

J'accours et le trouve en effet en partance pour Biriby ou Berebey.

ESCALES DE LA CÔTE.

Biriby. — Groupe de plusieurs villages kroumen admirablement placés pour l'atterrissement des barques.

Pays riche, surtout en huile de palme, soumis au protectorat de la France en 1868, par le contre-amiral vicomte Fleuriot de Langle. Malheureusement, le gouvernement et les Compagnies *commerçantes* n'y ont rien fait pour y établir notre domination.

Les Kroumen sont tellement jaloux de leur indépendance qu'ils craignent, comme les Kabyles, que l'occupation de leur pays par les étrangers n'amène tôt ou tard l'asservissement.

Aux environs de Biriby, on remarque les villages importants de Lahou, Jack-Jack, Half-Jack, Half-Ivory, Grand-Ivory.

La Grande-Bretagne possède de beaux établissements dans tous ces villages où notre pavillon ne flotte nulle part.

Les naturels de cette région du littoral sont désignés sous le nom de Koua-Koua, à cause de leur langage, auquel se mêle souvent le cri du canard.

J'étais couché dans ma cabine, en train de prendre un bain de sueur, à la température de trente-six degrés centigrades, lorsqu'une foule de ces Kroumen est venue envahir le pont en vociférant : Kouah ! kouah ! kouah ! J'ai réellement cru que c'était le commissaire du bord, qui se livrait à un prodigieux ravitaillement de canards.

Grand-Bassam et Assinie, deux stations qui se touchent presque et qui ont été placées sous la souveraineté de la France, par un traité passé en 1842 et signé du commandant Bouët-Wuillaumez, en qualité de gouverneur du Sénégal.

Nous y avons des établissements importants de la maison Régis et Cyprien Fabre.

C'est avec un sentiment de légitime orgueil que nous voyons flotter gracieusement notre cher pavillon sur ces comptoirs..... Nous le rencontrons si rarement!

Seuls, ceux de nos compatriotes qui ont parcouru les mers sur des paquebots étrangers, ont éprouvé cette joie infinie qui fait venir les larmes aux yeux lorsqu'on se trouve en face du drapeau national.

Ne nous rappelle-t-il pas la patrie absente, nos gloires et hélas! aussi nos revers!

Ah! si tous nos gouvernants, sénateurs, députés, directeurs des colonies, de la marine, des affaires étrangères, pouvaient faire un voyage dans ces pays lointains! Ils deviendraient bien vite partisans de notre expansion coloniale et je suis certain qu'ils consacreraient leur vie à son succès.

Je trouve sur mon agenda une note sur Grand-Bassam et Assinie, note que je reproduis sans dire d'où elle émane, car j'ai oublié la source qui me l'a fournie.

« La rivière Grand-Bassam s'appelait autrefois Costa. Les indigènes la nomment Comoé. Le port est dans une crique; les bateaux à voile (goélettes) accostent le long de la berge; une petite canonnière y coula vers 1882. L'île Bouet est en face de l'embouchure de la rivière Comoé.

« On aperçoit de l'autre côté le village de Grand-Bassam, placé au point de convergence de trois cours d'eau: le Comoé, la lagune du Potou et la lagune de l'Ébrié. Ces marais renferment une nombreuse population; on y trouve beaucoup d'huile de palme et d'or massif. Le roi habite le village.

« Par le Comoé, on communique avec l'intérieur, et les Bambaras du Haut-Sénégal descendent au Grand-Bassam.

« La population de l'Ébrié est de soixante à quatre-vingt mille âmes. Ces peuples sont d'origine différente, ne parlent pas la même langue et se font souvent la guerre.

« Les Bourbours à l'extrémité de la lagune, sont les plus remuants et les plus farouches; ils habitent dans plusieurs villages établis dans des terrains marécageux. Pour les contenir, on a été obligé de construire le poste fortifié de Dabou (rive droite de l'Ébrié) sur un monticule qui commande le pays. La maison est carrée et bastionnée. Il y avait une garnison composée de un officier, deux artilleurs et soixante-quatre tirailleurs. Ces postes ont été abandonnés en 1870. »

A l'embouchure de la rivière Assinie, nous possédions

Le commandant Mattei, a Lokodja (1884).

autrefois un établissement nommé Fort-Joinville, comptoir qui a été abandonné parce que la Compagnie y a fait de mauvaises affaires; nous y avions aussi une petite garnison.

Ces trois postes de Grand-Bassam, de Dabou et d'Assinie, sont bien placés, encore aujourd'hui, sous l'autorité du commandant de la division navale des côtes occidentales d'Afrique ; mais quel avantage en retirons-nous ?

Il y a actuellement à Assinie, une factorerie française et une anglaise.

Cette région du littoral est généralement plus salubre que tous les autres points de la Côte d'Or et toutes les rivières descendent du versant du Fouta-Djallon.

* * *

Axim, situé au cap des trois pointes, dans la baie d'Axim. On aperçoit un ancien fort, qui a appartenu aux Portugais, et qui maintenant est aux Anglais; ces derniers y ont un bel établissement et tiennent beaucoup à la possession de ce point stratégique, car il est très propice aux débarquements.

En hommes pratiques, ces messieurs songent à l'avenir et nul ne leur donnera tort.

* * *

El Mina et Cape-Coast. — A part ceux qui s'occupent sérieusement de géographie, il y a peu de personnes sachant que la Grande-Bretagne possède sur la côte occidentale d'Afrique, des villes aussi importantes, aussi peuplées, aussi fortifiées que peuvent l'être nos villes de la côte algérienne, telles que Dellys, Bougie, Djigelly, Stora, Philippeville, La Calle et peut-être même Bône. Eh bien, El Mina et Cape-Coast comptent environ vingt mille habitants, peuvent rivaliser avec les villes que je viens de nommer et que j'ai plus ou moins longtemps habitées, pendant mes quinze années d'Afrique.

Il n'entre pas dans mes goûts de piller dans tous les ouvrages qui traitent de géographie pour répéter ce que des écrivains plus autorisés ont déjà raconté. Mais j'insiste sur ce point, c'est que, dès mon premier voyage à la côte occidentale d'Afrique, j'ai crié : *Caveant consules* ! dans tous mes rapports de l'ordre commercial ou politique. J'en ai les copies sous les yeux.

Aujourd'hui, l'empire du Soudan est formé. Aveugle qui ne le voit pas!

Le coup de grâce nous a été porté en 1885, par le traité de Berlin, dont on avait soigneusement exclu toute personne de nationalité française.

Je mets un terme à ma digression, pour dire que El Mina et Cape-Coast sont deux points stratégiques de premier ordre et que c'est par là que les Achantis seront vaincus et absorbés.

C'est ici que nous avons déposé les officiers anglais, nos compagnons de voyage, avec lesquels, grâce aux attentions délicates de Monsieur le capitaine de Costa, nous étions devenus bons amis. Ces messieurs devaient prendre part à une expédition contre le roi des Achantis, mais les difficultés ont été résolues par la diplomatie.

La poire n'est pas encore mûre !

Continuant notre route, nous allons toucher à Apam, puis à Winebah, stations anglaises, admirablement choisies par les Hollandais, qui les ont vendues aux Anglais. On voit de loin des forts et des murs d'enceinte.

* * *

Accra, grande ville ayant appartenu autrefois aux Danois qui s'y étaient fortifiés. On voit encore la citadelle de Christiamburg, un vrai château féodal.

Accra est aujourd'hui la capitale du district anglais; elle compte, avec la cité de Christiamburg, sa voisine, environ dix-huit mille habitants.

La barre est excessivement mauvaise; les vagues se succèdent à si peu d'intervalle les unes des autres et si irrégulièrement que les Kroumen eux-mêmes sont souvent noyés et mangés par les requins. Cependant, ils sont tellement habitués, tellement habiles, qu'ils distinguent dans la multitude de ces vagues, celle à laquelle ils doivent s'abandonner, car c'est bien la vague qui porte pirogue, voyageurs et colis, plus ou moins submergés.

J'ai passé cette barre pour aller visiter la ville et j'ai dû aux naturels qui m'ont enlevé comme un colis, de ne pas faire un plongeon. Je suis arrivé à terre, du moins j'ai été porté à terre tout trempé, sans me rendre compte du danger auquel je venais d'échapper.

Un officier de le douane anglaise, M. Hore, qui a habité longtemps Paris, m'a fourni tous les renseignements que je reproduis sur Accra. Je remercie M. Hore, de l'excellente hospitalité qu'il m'a donnée pendant vingt-quatre heures et surtout de la façon si aimable dont il me l'a donnée.

Accra est administrée par un gouverneur civil ; il y a une garnison, dont les soldats sont recrutés dans le Haoussa.

Ce sont nos tirailleurs algériens. Leur costume a le même cachet oriental et ne diffère du nôtre que par la nuance de leur drap qui est d'un bleu plus foncé; de plus ils ne portent pas de chaussures. En les voyant manœuvrer nu-pieds, j'ai éprouvé les mêmes sentiments de pitié qu'à Londres, où de pauvres petits enfants, pour vendre quelques boîtes d'allumettes, courent dans la neige les pieds nus et grelottant de froid.

On ne comprend pas que l'autorité anglaise, qui en a tous les moyens, ne porte pas remède à cet état de choses.

Mais revenons à Accra.

Ce district n'a rien à envier à ceux d'El-Mina ou Cap-Coast; écoles, églises, tribunaux, casernes, prisons, promenades, villas, on se croirait en Europe!

Une école d'artisans sert à former de bons ouvriers pour tous les travaux, même en bijouterie.

Les bijoux de ce pays, fabriqués avec l'or tiré de ses montagnes, sont très recherchés : bracelets, bagues, boucles d'oreilles, rappellent par leurs dessins, l'art égyptien.

Les agents européens, ainsi que je l'ai déjà dit, trouveront plus de garanties chez l'ouvrier d'Accra que chez celui de Sierra-Léone qui s'est empressé de prendre tous les défauts de la civilisation, en négligeant de s'approprier ses qualités.

* * *

Nous voici à *Adda*, petite ville d'environ neuf mille âmes, située à trois ou quatre milles du fleuve Volta, qui se jette

près des ruines d'un immense fort danois, aux environs du cap Saint-Paul.

Des établissements anglais et allemands font d'Adda, un centre important d'échanges. Ses productions consistent en huile de palme, ivoire, poudre d'or, peaux, indigo et coton.

Toutes ces stations que l'Angleterre a achetées aux Hollandais, aux Danois ou aux Portugais, sont d'un grand avenir au point de vue commercial et politique.

Le télégraphe les relie déjà à l'Europe. On procède maintenant à des émigrations formidables et on arrivera rapidement à l'occupation définitive du pays, dont les heureuses conséquences, au point de vue humanitaire, seront l'extirpation de l'abominable esclavage et l'extinction des coutumes cruelles qui sont la honte de la civilisation moderne.

(*A suivre*).

RECITS AMÉRICAINS

Par Dom Théophile Bérengier, bénédictin de la Congrégation de France.

Le Territoire Indien aux États-Unis.

(Suite 1).

Un moyen employé par le T. R. P. préfet apostolique du Territoire Indien pour faire connaître les besoins de sa mission et les progrès de l'évangélisation des sauvages, a été la fondation d'un journal trimestriel, l'Avocat des Indiens (*The Indian Advocate*) (2). C'est, on l'avouera, assez *américain;* mais,dans les missions, il faut savoir plus qu'ailleurs se faire tout à tous, et, parmi les yankees, aucune bonne œuvre ne peut réussir sans l'aide de cette grande puissance qui gouverne l'opinion et qu'on appelle la presse.

Le numéro de juillet de ce petit Moniteur du Territoire Indien contient une lettre du général américain Pierce du Kansas, dans laquelle il raconte en ces termes, à un journal protestant, sa visite au monastère des Bénédictins missionnaires, dédié au Sacré-Cœur :

«..... Un des incidents les plus curieux et les plus intéressants de ma tournée dans l'Oklahoma, en compagnie du juge E. Clardy, de Wamego, a été, Monsieur le Rédacteur, ma visite au monastère du Sacré-Cœur, au milieu de la tribu des Potowatomies. Très peu d'Américains se sont occupés de l'existence d'une pareille institution qui est placée loin de tout pays civilisé, au sein de forêts profondes. Je suis plus heureux que mes compatriotes, car j'ai eu le plaisir, en recevant l'hospitalité des moines, d'étudier sur place un institut dont la notion nous est parvenue à travers les ombres de plus de quinze siècles.

« Pour arriver à la mission bénédictine, il m'a fallu faire un trajet de quarante milles depuis Purcell ; le monastère du Sacré-Cœur est placé au milieu de grands bois, loin de tous les intérêts sordides de cette terre et à cinquante milles des railways, des télégraphes, des téléphones et autres inventions modernes de ce genre. Nous avons traversé vingt-cinq milles en pleine forêt pour arriver à notre destination. La contrée est très montagneuse et le terrain d'un rouge ferrugineux. Des eaux claires bouillonnent et brillent au soleil dans leur lit de cailloux et de sable ou dans des canaux naturels, formés par la roche. Elle-même est toute couverte de mousse ou de lichen, dont les nuances vertes ou grises sont coupées çà et là par les rameaux des vignes de l'Inde avec leurs fruits de couleur écarlate. De temps à autre nous apercevions d'énormes troncs de cèdres centenaires, renversés par quelque cyclone, et tout auprès de nouvelles plantations de jeunes arbres dont les fleurs blanches égayaient la solitude de ces bois.

« En sortant de l'épaisse forêt, nous aperçûmes la mission du Sacré-Cœur dont l'aspect est très pittoresque. Sur une colline verdoyante, s'élèvent le monastère des Bénédictins et le couvent des Sœurs, séparés par des clôtures, à une distance de trois cents pieds. Avec leurs nombreuses dépendances, ces édifices semblent de loin former une petite cité. Les moines ont adopté pour leurs constructions un style du vieux temps qui rappelle le Moyen Age. Leur monastère, précédé d'une grande cour entourée elle-même d'une élégante palissade, figure une croix grecque de cent quarante pieds de long sur trente de large. Tout est en bois dans cet édifice qui a deux étages. Celui du haut est divisé en chambres à coucher de dix pieds sur seize et qui sont meublées très proprement, mais très simplement. A l'étage du bas se trouvent la chapelle, les salles d'étude, le réfectoire et la cuisine. Le monastère est surmonté d'une coupole sur laquelle se dresse la statue de saint Benoît. Le couvent des Sœurs avec son école, est naturellement de moindre dimension. Sur un tertre, un peu en avant de ces édifices, s'élève une grande croix de trente à quarante pieds de hauteur.

« En descendant de la colline (1), nous visitâmes une grande et belle ferme dont les terres sont cultivées comme un jardin et qui est entourée de barrières où ne pénètrent jamais les sassafras, les cactus, les aloès, ni aucune autre plante sauvage. Par delà, les bois, dans leur robe d'un vert tendre, reprennent l'empire et rejoignent bientôt la forêt vierge.

« Ce monastère du Sacré-Cœur a été fondé, d'après ce que l'on nous apprit, il y a une douzaine d'années. Il compte aujourd'hui seize prêtres appelés Pères, huit étudiants et douze Frères. Six prêtres parmi les Pères se trouvaient en ce moment dans les stations dépendantes du monastère. Le supérieur, le T. R. P. Thomas Dupéron, gouverne cette mission depuis quatre années. C'est un homme d'esprit et un savant universellement estimé. Il possède une grande influence sur les tribus du Territoire Indien.

« L'hospitalité, on le sait, est un des principes fondamentaux de la règle des Bénédictins, et, je dois le dire, le P. Thomas est un digne représentant de cette respectable tradition. A peine l'eûmes-nous salué qu'il fit préparer un excellent repas pour le juge Clardy et pour moi. Il comprenait parfaitement que nous, pauvres hérétiques, nous ne pouvions explorer l'Oklahoma avec une ration de six onces de nourriture. Aussi vîmes-nous s'étaler sur la table hospi-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 3 et 10 janvier et la carte publiée page 18.

(2) C'est à ce journal qui paraît depuis janvier 1889 que nous avons emprunté la plupart des détails des pages précédentes et de celles qui suivent.

(1) On voit que les moines, même dans le Nouveau Monde, sont fidèles à la tradition bénédictine qui s'exprime dans ce vers :

Bernardus valles, colles Benedictus amabat.

talière du couvent le jambon bouilli, les œufs frits, les délicieuses pommes de terre de la ferme monastique, un magnifique pâté au citron, de l'excellent café et une double bouteille de vin clairet de la vigne des Moines. C'était, on le voit, une réfection telle que chacun pouvait la désirer. Mais il y avait une difficulté, c'est qu'étant, le juge et moi, du Kansas et soumis, en ce pays, à la loi de tempérance, nous ne pouvions que toucher légèrement au vin clairet (1). C'est ce que nous fîmes et nous remîmes bientôt la double bouteille au bon F. Millian, qui voulait bien nous servir à table. Le souper du soir et le déjeûner du lendemain furent l'exacte répétition du dîner. Nous avions dormi du sommeil des pauvres et des justes dans des lits d'une propreté parfaite, bercés par le doux chant des prières de la chapelle, durant les heures de la nuit. Il résonnait pieusement à nos oreilles, comme l'écho lointain d'un chœur de moines dans quelque basilique du Moyen Age.

« Parlons aussi de l'excellente école du monastère, fréquentée par les enfants de diverses tribus du Territoire Indien. Nous devons le dire, si le but de l'éducation donnée aux petits sauvages est de les rendre propres à la civilisation moderne et de les mettre en état d'accomplir tous les devoirs de la vie, l'expérience a démontré que l'école catholique a une influence dix fois plus puissante dans cet ordre d'idées que toutes les autres agences scolaires des États-Unis. On pourrait en faire un nouvel et heureux essai en confiant au P. Thomas une centaine d'enfants indiens. Il se contenterait de 12 schellings par mois pour la nourriture et le vêtement, et l'on verrait bientôt le degré de développement auquel il les ferait parvenir. Cet essai épargnerait peut-être au Gouvernement des milliers de dollards.

« Quant au couvent des Sœurs de la Merci, voisin du monastère, elles n'y sont qu'au nombre de huit et ont déjà vingt pensionnaires. Leurs constructions sont en bon état et, si l'on pouvait leur accorder quelques subventions, il leur serait facile de recevoir près de deux cents petites filles indiennes.

« Mais je m'aperçois que je vous prends trop de place dans votre journal. En résumé, il me suffira de dire qu'au monastère du Sacré-Cœur, on nous a donné des marques de la plus aimable et généreuse hospitalité, et tandis que les Pères et leurs étudiants récitaient des *Pater* et des *Ave* dans une dose trop considérable pour être appréciée par des protestants, ils nous laissèrent parfaitement libres de faire ce qu'il nous convenait. Aussi nous les avons quittés avec des cœurs très reconnaissants et non sans leur exprimer nos vœux bien sincères pour la réussite de l'œuvre si désintéressée et si utile à laquelle ils ont consacré leur existence. »

(Extrait du *Kansas Capital-Commonwealth*).



TERRITOIRE INDIEN (*États-Unis*). — MISSION DE LEHIG, DÉTRUITE PAR UN CYCLONE (voir page 35).

VII

Le loyal et excellent témoignage que le vaillant général Pierce, qui est aussi un homme d'État distingué, rend aux efforts des Moines Bénédictins pour civiliser les sauvages du Territoire Indien, ne doit pas nous faire oublier les dernières épreuves de cette mission. Elles ont arrêté un moment la prospérité de leurs laborieuses fondations.

La première de ces épreuves a été le grand incendie du 14 février 1889 qui a dévoré toutes les constructions de la mission de Saint-Louis. Nous traduisons la lettre qui fait connaître ce désastre aux lecteurs de *The Indian Advocate*, en avril 1889.

« Pawhuska, agence des Osages.

« Tous les habitants de cette petite ville étaient profondément endormis, lorsqu'à une heure de la nuit la petite cloche du couvent des Sœurs Franciscaines se mit à sonner à toute volée le tocsin et bientôt on entendit les cris perçants : « Au feu ! au feu ! » L'incendie venait d'éclater sur le toit de l'une des constructions du couvent. Immédiatement la grosse cloche, qui appelle ordinairement les Indiens à la maison du Conseil de la nation, se mit à résonner et rassembla tous les Osages de Pawhuska qui s'empressèrent de prêter leur concours pour éteindre le feu, car il avait pris, en peu d'instants, de très grandes propor-

(1) Le brave général et le juge, son compagnon, font partie sans doute de quelque Société de tempérance qui défend absolument l'usage des spiritueux ; mais ils se contentaient d'en faire un usage modéré, comme nous l'avons vu

tions. Malheureusement, tous les efforts furent inutiles et, en deux heures, tous les bâtiments du couvent et de l'école furent réduits en cendres, malgré l'ardeur et l'héroïque dévouement des indigènes pour sauver quelques parties de ces vastes constructions. Les pertes sont immenses. Par bonheur, on n'a à déplorer la mort d'aucune des religieuses, ni des soixante-dix enfants indiens confiés à leur sollicitude.

« Le besoin le plus pressant de la mission de Pawhuska est maintenant de reconstruire une chapelle pour les indigènes, afin qu'il puissent, comme auparavant, jouir du spectacle des cérémonies religieuses auquel ils sont très sensibles et qui est pour nous un puissant moyen de les amener à l'église et de leur faire connaître notre sainte foi. Les Bénédictins de la mission de Saint-Louis s'y emploieront de leur mieux; mais il faut qu'ils soient aidés par les aumônes des âmes charitables, car leurs ressources personnelles sont bien limitées. »

La seconde épreuve des moines du Territoire Indien a été l'affreux cyclone du 14 octobre de l'année 1888 qui a renversé une autre église dans le Territoire Indien. Voici l'appel que Dom Ignace-Jean adresse dans son journal trimestriel aux catholiques des États-Unis :

« Les habitants de la petite cité de Lehig, dans la nation des Choctaws, viennent d'être les victimes d'un terrible cyclone qui a ravagé leurs campagnes et renversé presque toutes leurs demeures. Mais la perte la plus cruelle pour les bons Choctaws, a été la démolition complète, par l'impétueux ouragan, de leur nouvelle église que ces pauvres sauvages avaient construite avec beaucoup de peine durant l'été et dans laquelle l'auguste sacrifice avait été offert, pour la première fois, à la fête de la Toussaint. Il ne reste de cette église qui faisait leur gloire, qu'un tas de décombres.

« Cette population misérable de Lehig ayant épuisé toutes ses ressources pour la construction de l'église, n'a maintenant pour la reconstruire aucun autre moyen que de recourir à la charité du public catholique. Le R. P. Dom Adelbert Holfner, le pasteur désolé de cette mission de Lehig, recevra avec la plus grande reconnaissance les offrandes qu'on voudra bien lui adresser au Territoire Indien. Il promet ses prières et celles de ses sauvages pour tous ceux qui l'aideront à replacer Notre-Seigneur dans son temple... »

Qu'on nous pardonne d'avoir fait connaître ces douloureux appels de nos frères en saint Benoît et de leurs néophytes. Ils achèvent le tableau que nous avons voulu tracer de leurs succès et de leurs revers dans l'Amérique du Nord.

(A suivre).

NÉCROLOGIE

M. Tenison Woods,
missionnaire en Australie.

Le *Freeman's Journal*, de Sydney, annonce la mort dans cette ville d'un missionnaire qui s'était fait un nom par ses travaux scientifiques.

Né en Irlande le 15 novembre 1832, le P. Tenison Woods dut, à cause de sa santé délicate, passer sa jeunesse dans le midi de la France, et il fit ses études littéraires dans les collèges des Pères Maristes à Hyères et à La Seyne. Il partit pour la Tasmanie en 1855, passa de là à Adélaïde, et termina ses études théologiques au collège des RR. PP. Jésuites de Seven Hill. Mgr Murphy lui conféra successivement, à peu de jours d'intervalle, les trois ordres majeurs et lui confia une paroisse, un *bush district* de soixante mille kilomètres carrés d'étendue, sur la limite orientale du diocèse.

« C'était une mission difficile, raconte le *Freeman's Journal* de Sydney. Les privations, les dangers, les obstacles de toute nature rendaient extrêmement pénible l'exercice du saint ministère. Pour répondre à l'appel d'un malade, le jeune missionnaire avait souvent à fournir des chevauchées de quatre-vingts à cent kilomètres, sous les ardeurs du soleil tropical en été et à travers d'innombrables torrents en hiver. Pendant dix années, il se dévoua à cette œuvre; puis il dut demander un poste moins actif. L'évêque d'Adelaïde le nomma alors son secrétaire et le chargea de la direction des maisons d'éducation du diocèse. Le P. Tenison Woods fonda peu après deux Congrégations enseignantes, les Frères du Sacré-Cœur et les Sœurs de Saint-Joseph. Les religieuses de cette deuxième fondation, qui réussit à merveille, se trouvent maintenant dans toute l'Australie.

De 1872 à 1883, le zélé missionnaire prêcha des retraites et des missions dans les diocèses de Sydney, de Bathurst et de Maitland. Ses prédications eurent un très grand succès et l'on compte par milliers les conversions qu'il obtint.

Tout en s'occupant des fonctions de ce ministère, le P. Tenison consacrait ses loisirs à des études scientifiques. Ses publications sur les questions géologiques donnèrent à son nom une autorité incontestée et de tous les côtés on avait recours à ses lumières.

En 1883, sir Frédéric Weld, gouverneur des Straits Settlements, l'ayant invité à passer en Asie pour des recherches scientifiques, le P. Tenison Woods partit pour Singapore en compagnie du P. Scortechini, un autre missionnaire très enthousiaste de science. Mais ce compagnon mourut dès le début du voyage. Le P. Tenison visita seul Java, Bornéo, les Philippines, une partie de la Chine, le Japon, quelques parties inexplorées de l'archipel malais et faillit être victime de l'horrible éruption qui causa tant de ruines dans les îles de la Sonde. De retour en Australie en 1886, chargé de documents et d'échantillons scientifiques de grande valeur, il fut envoyé dans le nord de ce continent pour étudier les richesses minéralogiques du territoire. Quand il rentra à Sydney en 1887 avec des matériaux suffisants pour composer plusieurs ouvrages, sa santé était tellement ruinée que la mise en œuvre de ces précieux documents était au-dessus de ses forces. La paralysie s'empara peu à peu de ses membres et il s'achemina lentement « vers le couchant » *towards sunset*, comme il disait tristement.

Les obsèques de l'éminent défunt se firent le 9 octobre avec une pompe extraordinaire dans la cathédrale de Sydney. S. Em. le cardinal archevêque voulut présider la funèbre cérémonie et donna l'absoute.

Ce vénérable missionnaire laisse un grand nombre de publications sur la géologie et la géographie de l'Australie. Il avait fourni aussi à diverses Revues scientifiques et Sociétés savantes de la Nouvelle-Galles du sud et de Vic-

toria, des articles relatifs à la géologie, à la botanique, à la paléontologie et à l'histoire naturelle. Membre de plusieurs associations scientifiques australiennes, il fut président de la Société linnéenne de la Nouvelle-Galles du Sud. Il avait reçu des distinctions honorifiques de tous les points du monde. Le nombre de ses Mémoires imprimés dépasse deux cents. Quant à ses manuscrits, dont quelques-uns sont d'une grande valeur, le P. Tenison Woods a laissé à un prêtre de ses amis, le P. J. Milne-Curran, le soin de publier ceux qu'il jugerait dignes de cet honneur.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Joseph Fischer, à Passau (Bavière) 2
M. Chapuit, à Saint-Denis de Cabannes, diocèse de Lyon .... 5 5[illegible]
Un aumônier du diocèse de Lyon 10
Anonyme de Laval, avec demande de prières 500
M. Pépion, à Laval 5
Anonymes de Valognes, avec demande de prières spéciales 10
Mlle Jamet, à Orléans, avec demande de prières 5
M. Druwé, à Otterberg, diocèse de Trèves 18
Anonyme de Saint-Étienne, diocèse de Lyon, avec demande de prières à des intentions particulières 25
M. l'abbé J. Gerbelle, à Valgrisanche, diocèse d'Aoste 38
M. Jules Boulade, à Brassac, diocèse d'Albi 5
M. le chanoine Blanc, à Marseille 10

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Lavigne).

M. J. Renard, Le Mans 89 70
Anonyme, diocèse de Cahors 8
Mme de Peyerimhoff, à Nancy 5
Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles, avec demande de prières 4
Une abonnée du diocèse de Rennes 10
Anonyme du diocèse de Belley 10
M. F. Gruel, à Saint-Claude 10
Mme de la Perrière, à Melun, diocèse de Meaux 10
Mme Tenaillon, à Paris 10
Mme Vve Bernier, à Loudun, diocèse de Poitiers, avec demande de prières 30
M. R., de Villette, diocèse d'Angers 20
Par la *Semaine religieuse* de Cambrai 100
Mme Louis Salge, à Carcassonne 10
Mme Demoulin, diocèse de Poitiers, avec demande de prières 10
Anonyme d'Avignon 10

Pour les missions les plus éprouvées par la famine (Mgr de Marchi).

M. Hours, à Annonay, diocèse de Viviers 5

A Mgr Altmayer, évêque de Bagdad.

Mlle Catherine Foljambe, à Gand 20

A Mgr Geraigiry, évêque de Panéas.

En l'honneur de saint Pierre, par la *Semaine religieuse* de Cambrai 50

A Mgr Van Camelbeke pour les victimes du typhus.

Mme Bertholon, à Lyon 10
Anonyme du diocèse de Montpellier, avec demande de prières pour lui et ses défunts 100

A Mgr de Marchi (Chan-tong septentrional), pour les affamés.

Mme Bertholon, à Lyon 10
Un anonyme de Grenoble, avec demande de prières 47
Mlle Catherine Foljambe, à Gand .... [illegible]

A Mgr Potron, pour les affamés du Chan-tong septentrional.

Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille 100

Anonyme de Bordeaux 10
M. Létendard, à Grandville, diocèse de Coutances 5
Anonyme du diocèse de Montpellier, avec demande de prières pour lui et ses défunts 100
Une abonnée du diocèse de Dijon 10

A M. Fourmond, missionnaire à Quinhon (Cochinchine orientale).

Mlle Catherine Foljambe, à Gand 20

A Mgr Cousin, pour son séminaire (Japon méridional).

Un prêtre du diocèse d'Amiens 13 40

Pour une mission du Japon.

Par la *Semaine Religieuse* de Cambrai 100

Au R. P. Moïse Jozeau, missionnaire en Corée.

M. l'abbé Louis Couronneau, diocèse de Poitiers 1 50

Pour le rachat d'un petit noir (Abyssinie).

Anonyme d'Odensée (Danemark) 9

Pour les petits nègres d'Afrique (Abyssinie).

M. Claude Latapie, du diocèse de Bordeaux 5

Pour le rachat de quatre petits nègres à baptiser sous les noms de Georges-André-Joseph-Michel, Bernardette-Marie-Joseph-Juliette, Louis-François-Jules-Joseph et Henri-Jean-Pierre-Joseph (Abyssinie).

Quatre petits enfants du diocèse de la Rochelle, sur leurs économies 20

A S. Em. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves.

Anonyme de Saint-Étienne, diocèse de Lyon, avec demandes de prières à des intentions particulières 25
Anonyme de Saint-Servan, M. C., diocèse de Rennes, avec demande de prières pour les défunts 10
Une anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers 200

Au même, pour rachat d'un nègre à baptiser sous le nom d'Eugène.

Collecte faite par les élèves du pensionnat des Sacrés-Cœurs à Troyes 50

Pour une mission d'Afrique (Abyssinie).

Michel Ahmed, à Montpellier 5

Au R. P. Deguerry, pour le rachat d'enfants nègres.

Enfants Brunet-Lecomte et Chenevaz, à Lyon, produit d'une petite vente organisée par eux 50

Au même, pour rachat de trois petits nègres à baptiser sous les noms de Louis, Bruno, Léon.

Anonyme de Lyon 15

Pour la léproserie d'Ambahivoraka (Madagascar).

Anonyme de Marseille 5
Mme Bertholon, à Lyon 10
Anonyme de Bordeaux 10
Mlle Catherine Foljambe, à Gand 20
M. le chanoine Guerber à Molsheim, diocèse de Strasbourg 50

Pour les lépreux (Madagascar).

Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres 10

A S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney.

Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres 10

Pour la léproserie de Molokaï.

Joseph Haggan, à Montpellier 10

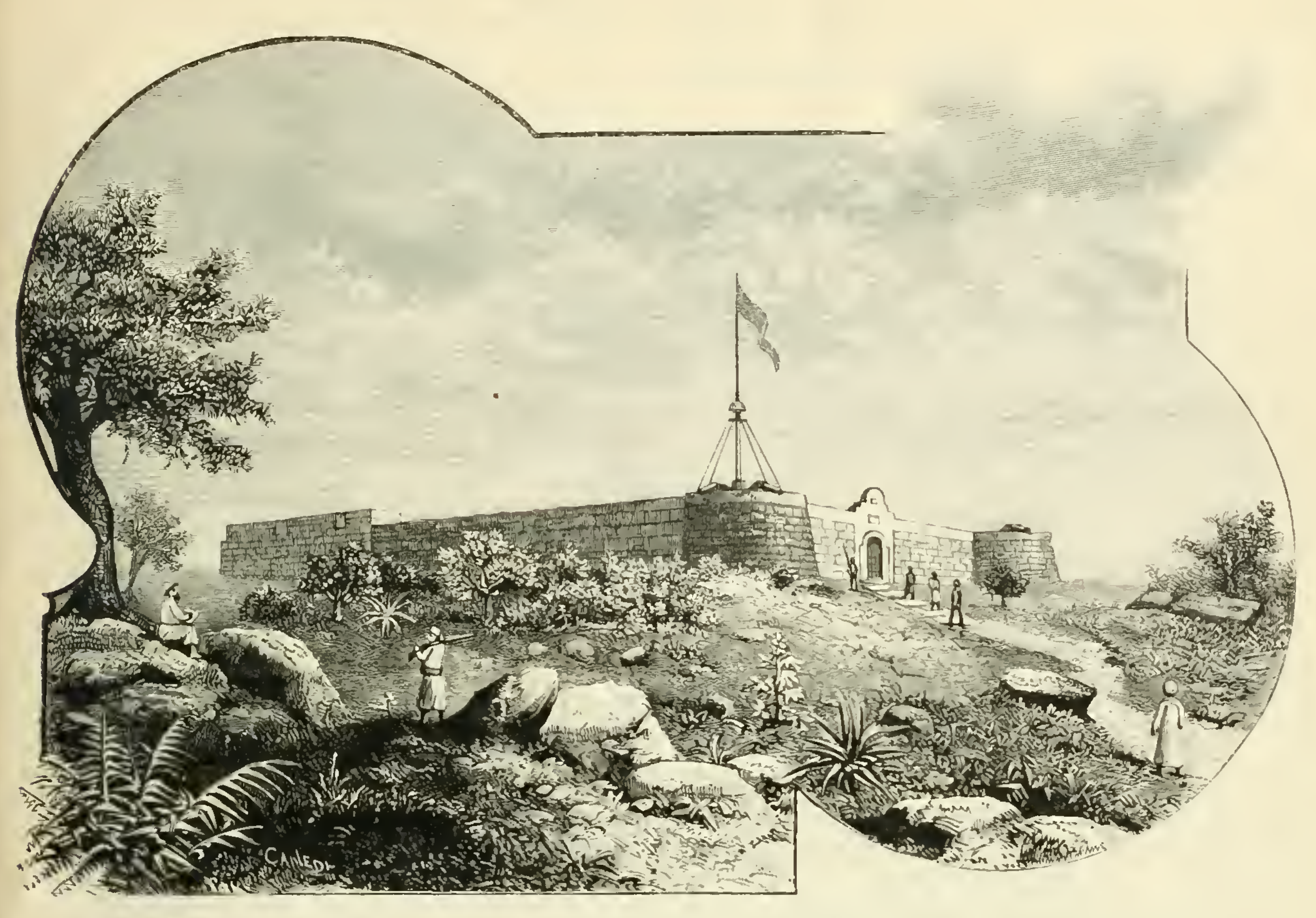
Pour la propagande du Bulletin.

M. Paul Brau, à Bordeaux 10

([illegible] des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

[illegible]



BAS-ZAMBÈZE (*Afrique australe*). — VUE DU FORT DOM LOUIS Ier A TÉTÉ; d'après un dessin du R. P. Victor COURTOIS, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission de TÉTÉ (voir page 40).

CORRESPONDANCE

BAS-ZAMBÈZE (Afrique australe)

La petite vérole à Tété.

Il y a longtemps que le zélé supérieur de la mission du Bas-Zambèze ne nous avait donné de ses nouvelles. Celles que nous apporte la lettre suivante sont des plus tristes ; mais elles nous montrent le vaillant religieux prodiguant ses soins aux victimes des divers fléaux qui ont désolé la mission de Tété.

LETTRE DU R. P. COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DE TÉTÉ.

Tété, 1889.

Depuis plus de deux mois et demi, sévit dans le district de Tété une terrible épidémie, celle de la petite vérole. On compte les victimes par centaines et il est mort jusqu'à dix ou douze personnes le même jour.

Tout d'abord, la famine a décimé le pays durant plus de huit mois, famine si cruelle et si générale que de mémoire d'homme on n'en vit de semblable ; puis deux années de guerre ne nous ont laissé ni trêve ni repos ; enfin la peste est venue s'abattre soudainement sur le district et répandre partout la désolation.

Durant ces jours de tristesse j'ai eu l'occasion de baptiser un bon nombre de petits enfants en danger de mort et de consoler quelques mourants adultes.

Tout en reconnaissant que la peste est envoyée par Dieu comme châtiment des crimes commis, il faut dire aussi que les conditions dans lesquelles vivent les noirs sont tout à fait de nature à introduire et à propager le fléau.

Les noirs ne brillent pas par la propreté. Ils laissent s'amonceler des tas d'immondices et de détritus de toutes sortes à l'entrée de leurs demeures : ce qui répand la puanteur et l'infection.

Leurs morts sont assez souvent abandonnés aux environs de la ville sans sépulture ; il m'est arrivé de rencontrer des cadavres en décomposition servant naturellement de pâture durant la nuit aux fauves de la forêt. Ou bien on les jette dans le fleuve et comme les eaux en ce moment sont basses, et que tout le monde boit de ces eaux, il n'est pas difficile d'être empoisonné.

Il n'y a pas trois semaines, j'assistais du seuil de ma porte à une opération de ce genre. Le sacristain allait sonner l'Angelus : « Père, me dit-il, venez voir : on va jeter un mort au fleuve. » Je pris immédiatement mon binocle et je me mis en observation.

En effet, je vis sur l'autre rive, environ à neuf cents mètres de distance, une dizaine de noirs qui s'approchaient du fleuve et faisaient les préparatifs d'une immersion. D'abord le mort est emmailloté dans une claie de roseaux. On attache à la tête et aux pieds deux lourdes pierres ; puis on s'approche du fleuve à l'endroit où l'eau est dormante et profonde. On laisse glisser cet espèce de cercueil léger et fragile qui, entraîné par le poids des pierres, descend directement à pic et disparaît sans bruit. A peine quelques gouttes d'eau jaillissent en l'air ! Les crocodiles et les poissons peuvent commencer leur horrible besogne. Personne ne viendra les troubler dans leur humide empire !

.˙.

Outre les motifs que je viens d'énumérer, j'en ajouterai un autre qui me paraît capital. La saison froide et humide a lieu, ici à Tété, surtout aux mois de mai, juin, juillet, août. A cette époque la température subit de fréquentes et brusques variations. C'est le temps des rhumes et des fluxions de poitrine. Les noirs qui sont d'une paresse innée, se nourrissent mal, sont peu ou mal vêtus, dorment sur la terre nue, presque sans couverture, au grand air ou dans une cahute ouverte à tous les vents. De cette manière ils sont exposés aux intempéries de l'air et aux changements de température. Viennent la toux, les rhumes et les fluxions de poitrine, de là à la petite vérole il n'y a qu'un pas !

« Figurez-vous, me disait un Cafre de quelque instruction, que, dans le quartier où j'habite, toute cette nuit on a pleuré sur des morts ou gémi de maladie. Il n'y a peut-être pas une seule personne qui ne soit enrhumée. »

Je fus appelé, il y a trois ou quatre jours, pour baptiser une jeune négresse de quatorze ans atteinte de la petite vérole et qui se trouvait à toute extrémité. Je ne saurais vous dire l'effort qu'il me fallut faire pour aborder cette infortunée. Ce n'était plus un corps humain, mais une masse difforme toute boursouflée, crevassée comme si elle eût été coupée avec des ciseaux, ne présentant qu'une plaie hideuse d'apostèmes et de pustules, répandant une odeur insupportable.

La pauvre malheureuse était étendue sur une natte, par terre, couverte à peine d'un chiffon de mouchoir, au milieu d'un courant d'air, sans oreiller et sans feu pour se réchauffer. Et comme l'air était froid et vif, car depuis quinze jours nous avons de vraies giboulées, semblables à celles du mois de mars en France, la malade grelottait et pouvait à peine répondre aux questions que je lui posais. Elle fut baptisée sous le nom de Lucinda, et deux heures plus tard, elle sortait de cette vallée de souffrances et de larmes !

.˙.

Je pourrais multiplier les exemples et mettre à jour la pauvreté de nos Cafres.

Je n'en citerai plus qu'un. Dernièrement on vint m'avertir qu'une enfant de six mois était sur le point de mourir sans baptême. Je me rends à la maison de la petite malade. La cahute présentait une apparence de bien-être. J'entre. Mon Dieu ! que c'était pauvre, nu, délabré ! Pas un meuble, pas un lit, pas une table ; à peine une chaise boiteuse qui chancelait sur ses pieds, une natte étendue à terre, une jarre remplie d'eau, et sur trois pierres une espèce de casserole où l'on cuisait je ne sais quoi !

La mère de l'enfant était accroupie à terre sur ses talons. L'aïeule accroupie également, une espèce de bandeau de deuil autour de la tête, tenait dans ses bras la petite malade qui ressemblait à un squelette !

Et dire que c'est le sort de la plupart de nos Cafres !

Il me semble que, si tous étaient chrétiens et avaient le véritable amour de Dieu, vu l'austérité de leur vie, ils pourraient être les dignes imitateurs de François d'Assise.

Quand j'eus baptisé la petite négresse, un ami de la famille, un élégant moricaud, vint me donner une grande poignée de main, me conduisant jusqu'à la porte et me disant avec toutes les révérences possibles :

« Pardonnez-moi de ne pas vous accompagner chez vous. Je dois donner mes ordres aux gens de la maison. »

Vraiment ces Cafres de caste supérieure, malgré leur pauvreté, vous parlent comme de grands seigneurs.

En sortant de la cahute de la petite négresse, j'allai visiter une vieille matrone, souffrant depuis quelques jours d'une forte fièvre compliquée de points de côté. Ma visite fit plaisir à l'infirme. Mais vous vous feriez difficilement une idée de l'atmosphère qui régnait dans l'appartement. La malade était assise sur une espèce de lit, enveloppée dans des étoffes aux couleurs voyantes, poussant des gémissements et des soupirs. Les fenêtres de la chambre étaient hermétiquement fermées, de manière qu'en entrant, il semblait que l'on pénétrait dans un antre obscur. Tout près du lit, sur un pilon renversé, était un réchaud rempli de charbons ardents, et le long de la muraille étaient assises les principales négresses de la matrone et quelques amies qui fumaient leur grande pipe comme de véritables troupiers ! La chaleur et le manque d'air m'obligèrent à sortir au plus vite ! On suffoquait, on cuisait, on mourait.

.˙.

Voyant tous les remèdes humains impuissants à conjurer le fléau de la petite vérole, nous avons eu recours à saint Antoine de Padoue, patron secondaire de la ville, en grande vénération parmi les habitants.

Il faut vous dire que l'on possède à Tété une statue antique de saint Antoine de Padoue, don de nos anciens Pères aux soldats de la ville. Cette statue est restée depuis ce temps-là en grand honneur parmi les indigènes et parmi les soldats : on l'appelle *saint Antoine de la garnison* ou *saint Antoine qui donne la pluie*. Il est de tradition que le saint ne sort jamais en procession dans les jours de sécheresse, sans obtenir la pluie désirée. Des faits nombreux viennent à l'appui de cette assertion. Livingstone lui-même, dans ses relations de voyage au Zambèze, constate le pouvoir de saint Antoine, mais avec une légère pointe d'incrédulité.

« La sécheresse, dit-il, continuant toujours, un chef du voisinage pratiqua diverses manœuvres pour évoquer la pluie; mais ses incantations restèrent sans effet. A son tour, le curé de Tété, un Goanais, voulant satisfaire ses compatriotes, annonça une procession en l'honneur de saint Antoine, afin d'obtenir de l'eau par l'entremise du Bienheureux. La première supplique demeura sans réponse. Pour la seconde, on prit mieux ses précautions; et, la procession qui, cette fois, avait eu lieu après la nouvelle lune, fut suivie d'une averse tellement copieuse, que le toit de chaume de notre hôtel en fut effondré... »



BAS-ZAMBÈZE (*Afrique australe*). — VUE DE LA MONTAGNE CAROEIRA, PRISE DES HAUTEURS DE LA VILLE DE TÉTÉ; d'après un dessin du R. P. COURTOIS.

Disons, en outre, que ce qui a valu à saint Antoine le respect et la confiance des soldats, c'est qu'il s'est montré, ainsi que la tradition le rapporte, sévère et terrible à l'égard de ceux qui outragèrent son image.

On raconte qu'au temps où la statue était déposée sur un petit trône dans la salle commune de réunion, les soldats se seraient bien gardés de dire une parole injurieuse ou indécente en présence de leur saint; bien au contraire, ils lui adressaient leurs prières et se cotisaient pour entretenir une lampe continuellement allumée devant leur protecteur.

Or, il arriva qu'il y eut un oubli. Un soldat qui avait subi un châtiment s'emporta de colère et proféra contre le saint toutes sortes de grossièretés et d'injures. Mal lui en survint, car le même jour, à la tombée de la nuit, il mourait subitement en écumant de rage et dans des convulsions horribles.

Un autre soldat, ne trouvant pas la ration de son goût, s'en va aux pieds du saint et s'écrie, en lui présentant sa gamelle : « O saint Antoine, êtes-vous capable de manger cette horrible soupe? » Il en prend une cuillerée et la présente à la bouche du saint, en disant : « Tiens, allons, mange, mange ; ne fais pas la grimace ! »

On dit qu'à partir de ce jour, le soldat est resté le cou tordu, et il paraît qu'il vit encore dans le district de Zumbo, comme un exemple vivant du châtiment réservé à ceux qui blasphèment Dieu et ses saints !

Au souvenir de tant de merveilles, j'avais donc raison de proposer aux habitants de la ville de recourir à la protection de saint Antoine, pour obtenir par son intercession la cessation ou la diminution du fléau.

Le 4 août, j'adressai une lettre au Gouverneur de la ville pour lui proposer des prières solennelles en l'honneur du saint si cher aux Portugais. Son Excellence me répondit que ma lettre lui avait causé le plus grand plaisir ; qu'il allait, par une circulaire, inviter les habitants de la ville à se rendre, le surlendemain, à l'église, aux pieds des autels ; qu'il voulait une messe chantée le matin, et une procession solennelle le soir, à la gloire de saint Antoine et qu'il avait confiance que, par ce moyen, nous obtiendrions le salut et la délivrance.

Ainsi dit, ainsi fait. Le jeudi août, nous eûmes une fête splendide. Notre humble église de Tété avait revêtu ses tentures de solennités. Les officiers, les soldats en armes, les habitants, assistèrent à la messe, le matin, et à la procession, qui se fit à la tombée de la nuit par les principales rues de la ville au milieu d'un concours immense de peuple accouru pour recevoir la bénédiction du saint !

Au sortir de l'église une petite enfant se présente et me demande :

« — Père, est-ce que demain saint Antoine sort de nouveau de l'église pour aller en procession?

« — Mais non.

« — Alors, ajoute l'enfant, la petite vérole est finie? »

Ce trait vous peint la confiance de nos Tétois envers saint Antoine.

Malheureusement, bien que l'épidémie ait diminué, elle continue cependant à exercer ses ravages. Avant-hier, j'ai fait trois enterrements de varioleux ; deux étaient des enfants morts dans la même maison et aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, un soldat vient de m'avertir que ses deux petits enfants ont succombé au terrible fléau. Et parmi les païens, qui peut connaître les victimes, avec leur système de cacher leurs malades le plus qu'ils peuvent et de jeter les cadavres au fleuve ou de les exposer aux bêtes fauves durant la nuit?

Que Dieu ait enfin pitié de nous et ramène la santé, la joie et la vie dans les familles! *A peste, fame et bello libera nos, Domine.*

∴

Je termine cette lettre déjà trop longue et remplie de tristesse par la nouvelle plus consolante que, le jeudi 25 juillet dernier, nous avons célébré avec toute la pompe possible la fête de saint Jacques-le-Majeur, patron titulaire de la ville et du district de Tété. (Voir la gravure page 43.

C'était l'accomplissement d'un vœu fait durant la dernière campagne contre nos ennemis de Massangano. Au moment où tout semblait perdu, trois courageux habitants de Tété qui prenaient une part active aux opérations de la guerre, le gouverneur Gomès, Jean Martins et François Marquès eurent recours au patron des guerriers en péril et promirent de faire célébrer une messe, s'il leur accordait la victoire. En effet, leur vœu fut exaucé. Deux jours après, le camp des ennemis tombait au pouvoir de l'armée de Tété, et nous étions enfin délivrés des déprédations de ce féroce Bonga qui, pendant de si longues années, fut la terreur des voyageurs et la bête noire du Zambèze. Aussi la fête de saint Jacques nous fut doublement chère : c'était la fête de notre saint patron et de notre libérateur. On offrit à son autel un magnifique présent de cierges et au fort Dom Louis, il y eut salve de vingt et un coup de canons. Jamais le fort dom Louis n'avait fait parler ses bouches de feu avec plus de raison et de gloire, et jamais il ne m'avait paru aussi beau et imposant au sommet de la montagne qui couronne la ville de Saint-Jacques! Je vous en envoie le dessin (voir la gravure page 37). Jugez vous-même.

A NOS LECTEURS

Nous avons reçu, pendant le mois de janvier, un grand nombre de lettres pleines d'encourageantes sympathies. Tous les éloges que nous adressent nos lecteurs, nous les transmettons aux missionnaires, nos vénérables et dévoués collaborateurs. Nous ne sommes que leurs humbles auxiliaires et ce sont leurs seuls récits qui, au milieu de tant de Revues intéressantes, ont assuré une place de choix aux *Missions catholiques*. Comme gage de reconnaissance à nos lecteurs et comme réponse à leurs souhaits qui nous ont été si précieux, nous demandons aux missionnaires de prêter à notre Bulletin illustré un concours plus actif et plus général encore : toutes les missions n'ont-elles pas à raconter et des épreuves et des consolations? Nous recommandons aussi aux prières des ouvriers évangéliques ces amis dévoués de notre Œuvre qui suivent avec tant d'intérêt la marche en avant de l'Église et qui, émus par le récit des travaux de l'apostolat, composent par un généreux concours comme une élite parmi nos chers associés de la Propagation de la Foi.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Dans le consistoire du 30 décembre 1889, Mgr Laurent Guillon a été préconisé évêque titulaire d'Euménie et vicaire apostolique de la Mandchourie.

Mgr Guillon est originaire du diocèse de Chambéry. Né en 1854, il entra en 1873 au séminaire de la rue du Bac, d'où il partit en 1878 pour la Mandchourie. Depuis quelques années il était supérieur du séminaire de Cha-ling (Mandchourie).

INFORMATIONS DIVERSES

Mandchourie. — Nous trouvons dans la *Semaine religieuse* de Chambéry les détails suivants sur Mgr Guillon, dont nous annonçons plus haut la nomination épiscopale.

« Mgr Guillon est à peine âgé de trente-six ans. Il est né à Chindrieux, d'une famille d'honnêtes paysans, au sein de laquelle un pasteur clairvoyant avait su discerner cette âme d'élite.

« Après de sérieuses études au petit séminaire du Pont-de-Beauvoisin, où il se distingua surtout par une piété solide et par un caractère d'une fermeté que rien ne pouvait faire dévier du chemin du devoir, le jeune Guillon passa une année au grand séminaire de Chambéry, et de là, entra au séminaire des Missions Etrangères, où il fut ordonné prêtre en 1878.

« Il partit immédiatement pour la mission de la Mandchourie, où les services qu'il a rendus, les persécutions qu'il a plusieurs fois éprouvées, viennent de le désigner au choix du Souverain Pontife, pour le gouvernement de cette Eglise. »

Nos lecteurs n'ont pas oublié les lettres dans lesquelles le jeune missionnaire aujourd'hui évêque, nous faisait d'une façon si édifiante et si pittoresque, aux mois de février et de mars 1885, le récit de sa captivité dans les prisons de Sioou-ien.

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

I

De la caserne Reuilly au Niger.

(Suite 1).

Nous arrivons aux limites des possessions anglaises à la Côte d'Or. En jetant l'ancre à *Quitta*, nous entrons dans la Côte des Esclaves.

Quitta est un village de premier ordre, presque à l'embouchure du Volta, qui sépare le royaume des Achantis de celui du Dahomey.

Ici encore, on aperçoit un fort en ruines, qui a appartenu, je crois, aux Hollandais, des factoreries anglaises et allemandes.

Dès que le canon d'un steamer a annoncé son mouillage, il est immédiatement accosté par une multitude de pirogues, chargées de vivres de toutes sortes ; on peut s'approvisionner en bœufs, moutons, volailles, œufs, eau et charbon.

Nous nous ravitaillons largement, puis nous allons visiter Porto-Séguro, le cœur un peu réjoui par la vue des vivres frais, dont nous avions bien besoin. Les caractères sont énervés par ce trop long et ennuyeux voyage. Il serait temps d'arriver, surtout pour le lecteur.

***

Porto-Séguro, cette colonie américaine, était soumise au protectorat de la France; mais, hélas ! elle a été cédée à l'Allemagne; les Américains y faisaient autrefois la traite des esclaves, sur une très grande échelle.

Aujourd'hui, c'est l'huile de palme qui a remplacé le trafic de la chair humaine, « du bois d'ébène », comme on dit à la côte.

La présence du drapeau français sur la factorerie de M. Cyprien Fabre, connu de toute la côte, autant que MM. Verminck et Régis, nous fait oublier, un instant, nos injustes récriminations contre le capitaine Monro, de ce qu'il ne manque pas une escale.

Il s'aperçoit, le brave enfant d'Albion, aux éclats de joie que mon jeune neveu ne peut contenir, que c'est la vue du drapeau tricolore, qui cause cette explosion ; et dans sa courtoisie, notre capitaine qui, pour nous, a toujours été très correct, nous dit en langue anglo-française :

« — Porto-Séguro, français ! *tow morrow* (demain), ajoute-t-il, vous voir Petit-Popo, français ! *yes*, français ! Grand-Popo aussi français ! »

Le lendemain 27 mars, nous mouillons en effet à *Petit-Popo*, qui appartenait bien aux Français *à ce moment*.

Le village est considérable et très commerçant, sa population est d'environ quatre mille âmes. La maison Fabre a une très grande factorerie, d'immenses magasins tout le long du rivage. On y voit aussi des factoreries anglaises et allemandes.

La barre de Petit-Popo est très mauvaise ; les naturels employent de grandes pirogues, montées par de nombreux marins, qui peuvent rivaliser dans l'art nautique, avec les meilleurs Kroumen.

J'ai quelquefois employé dans les factoreries et dans mes longs voyages, des Popo-men ; je déclare les avoir trouvés moins souples que les Kroumen, avec lesquels ils étaient toujours en dispute. Je conseille donc de prendre de préférence les Kroumen.

***

Grand-Popo. — Placé sous la souveraineté de la France, cet important village est masqué par une dune et adossé à une lagune, qui est alimentée par le fleuve Mono.

On y distingue une très belle factorerie française, appartenant à M. Régis, sur laquelle flotte le drapeau français. Beaucoup de villages dans les environs, centre d'affaires commerciales de la plus grande importance.

***

Whydah, port principal de l'État du Dahomey, est une grande ville, très ancienne, et fort connue par le commerce d'esclaves, qu'on y faisait autrefois.

Les maisons Régis et Fabre y ont de beaux établissements, à côté de ceux des Portugais.

Le serpent est en grand honneur à Whydah ; on lui a élevé un temple et il jouit de la plus haute considération. La ville est placée sous son patronage et les habitants feraient un mauvais parti à celui qui tuerait un serpent.

Les commerçants de la ville sont soumis à une foule de règlements, prenant leur source dans le fétichisme et qui amènent souvent des conflits graves, comme le blocus des Anglais en 1876, qu'on raconte, à la côte, de la manière suivante :

Les Cabécères de Whydah ayant battu des sujets anglais, le roi du Dahomey fut frappé d'une rançon, la côte fut immédiatement bloquée et le commerce arrêté.

Le roi ne voulant pas s'exécuter et les maisons commerciales ne faisant plus d'affaires, ce sont les chefs de ces maisons, qui préférèrent payer l'amende, infligée au roi, afin de pouvoir continuer leur commerce. C'est assez original !

Je ne parlerai pas des mœurs et coutumes sanglantes du Dahomey, ni des soi-disant trésors royaux, enfouis dans les tombeaux avec leurs souverains propriétaires. De nombreux voyageurs se sont chargés de les raconter, plus ou moins véridiquement, selon leur tempérament plus ou moins sérieux, plus ou moins accessible à la légende dahoméenne.

M'étant déjà trop attardé sur Whydah, il est temps de lever l'ancre et d'aller visiter Godomé, qui est à quarante ou quarante-cinq milles de là.

***

Godomé. — Nous avons ici deux comptoirs importants, qui sont la propriété de MM. Fabre et Régis. Grand commerce d'huile de palme. L'huile du Dahomey est la plus renommée de toute la côte.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10 et 17 janvier 1890



CARTE POUR SERVIR A L'INTELLIGENCE DU VOYAGE DU COMMANDANT MATTEI

A six milles environ à l'est de Godomé, se trouve *Appi* ou *Cotonou ;* là, MM. Régis, Fabre et Daumas-Lartigue ont fondé des factoreries, au prix de grands sacrifices. Ces établissements employent beaucoup de Français ; il est très malheureux que ce poste, qui était soumis au protectorat de la France, ait été cédé aux Portugais en 1885.

Porto-Novo. — La cité de Porto-Novo est bâtie sur une lagune, qui s'étend entre Quitta et Lagos. Les Pères des Missions Africaines de Lyon, dont M. l'abbé Planque est le supérieur général, y ont une mission, dont la maison-mère est à Lagos.

Nous voici mouillés devant Badagry, ville anglaise d'environ dix mille âmes; elle fait partie de la colonie de Lagos, est administrée par un commandant civil, dépendant du gouverneur qui habite Lagos. La ville se trouve sur la lagune, à environ un mille dans l'intérieur; elle possède une garnison, des missionnaires protestants anglais et des factoreries.

Les Pères catholiques de Porto-Novo dirigent, à deux milles à l'est du mont Badagry, une ferme-école qu'ils ont créée eux-mêmes et qui fait merveille.



BAS-ZAMBÈZE (*Afrique australe*). — VUE DE L'ÉGLISE PAROISSIALE SAINT-JACQUES-LE-MAJEUR A TÉTÉ; d'après un dessin du R. P. COURTOIS (Voir p. 40).

Lagos. — Parlons un peu de Lagos, la capitale des possessions anglaises.

La ville est située dans une île formée par l'Ossa, elle compte de soixante à soixante-cinq mille âmes ; de nombreux cours d'eau permettent de pénétrer dans l'intérieur, d'aller dans toutes les directions et d'atteindre même le Niger en bateau à vapeur.

Le Gouverneur possède une garnison importante; il a à sa disposition une canonnière, *La Gertrude*, dont le faible tirant d'eau lui permet l'accès de toutes les rivières d'une certaine importance.

Le grand commerce de Lagos est principalement entre les mains des Anglais et des Allemands; nous y avons cependant les maisons Régis, Fabre et Colonna de Lecca, l'agent consulaire de France, très aimé et très estimé, qui est mort subitement à Lyon, il y a deux ans, victime de son séjour trop prolongé à la côte. Nous adressons un hommage mérité à la mémoire de cet excellent homme,pour les soins désintéressés qu'il a donnés aux agents français de la Compagnie française de l'Afrique équatoriale.Ils sont nombreux, nos malades qui ont trouvé, chez M. Colonna de Lecca, une large hospitalité et des secours de toutes sortes.

Nous avons aussi à Lagos la maison des Missions Africaines de Lyon, dont le R. P. Chausse, l'intrépide explorateur bien connu, est le supérieur. Il rend, avec le concours de ses vaillants confrères et des Sœurs, les plus grands services dans toutes ces contrées. Nous aurons l'occasion d'en parler dans un chapitre spécial que nous consacrons

aux missionnaires de la Côte et du Niger Inférieur.

Disons adieu à Lagos et entrons dans le golfe de Bénin, où se jettent de nombreux cours d'eaux bourbeuses, qui empoisonnent l'atmosphère et jaunissent la mer, à près de dix milles au large. Les eaux sales et écumeuses qui charrient tous les détritus de l'intérieur sont toujours agitées. La houle y est à l'état de permanence, les requins y pullulent et jettent la terreur parmi les naturels de cette partie de la côte, la plus insalubre de toutes celles que nous venons de parcourir.

Les nombreuses rivières qui se jettent dans le golfe de Bénin, appartiennent aux Anglais. Ce sont : Bénin, Escardos, Forcados, Ramos, Pennington, Middeleton et, plus bas, dans le golfe de Guinée : Noun, Brass, Sambrero, Nouveau-Calabar, Bonny, Vieux-Calabar, Rio-del-Rey, Caméroun, etc.

N'ayant pas dépassé Bonny, je m'abstiendrai de parler des lieux que je n'ai pas visités.

Toutes ces rivières sont des bouches plus ou moins importantes du Niger ; elles font partie de son delta et appartiennent au même système hydrographique.

Ainsi, une chaloupe à vapeur, partant de Bonny, arrive à Brass, d'où elle gagne Noun ; de là, elle peut remonter le Niger jusqu'aux rapides, ou bien déboucher, par n'importe quelle rivière, dans le golfe de Bénin. Elle pourrait aussi remonter directement de Bonny à Abo, en aval d'Onitcha.

Mais il est temps de revenir à bord du *Gabon* que nous avons laissé à l'ancre devant les factoreries de Bénin, où le capitaine Monro approvisionne vivement les différentes factoreries anglaises, établies dans ces lieux d'infection, près des villages Fish-Town et Salt-Town, puis il lève l'ancre rapidement et se dirige à toute vapeur sur Bonny, en brûlant Brass (ma destination).

Le *Gabon* avait, en effet, un trop fort tirant d'eau pour la passe de Brass. Le capitaine Monro ne pouvait pas nous naufrager pour me faire plaisir. Il ne lui restait même pas le tort de ne pas m'avoir prévenu, puisque ce n'est pas lui qui délivre les billets d'embarquement. Enfin, il n'y avait pas de poisson d'avril, pas de mystification, ni de complot. Je n'avais plus qu'à me taire et c'est ce que je fis, avec Matteo, qui me donna l'exemple de la résignation.

* * *

Huit heures après cet incident, le 1er avril, le *Gabon* entrait majestueusement dans l'estuaire de Bonny et prenait place pour la première fois, depuis son départ de Liverpool, 26 février, à côté d'un grand nombre de steamers, de chaloupes et de pontons, comme dans un port ordinaire d'Europe.

L'entrée de Bonny est fort dangereuse à cause des bancs de sable qui se prolongent à six ou sept milles de la côte et sur lesquels la mer brise avec fracas.

Le canal (ou la passe) dans lequel il faut s'engager pour pénétrer dans l'estuaire a plusieurs mètres de profondeur et permet aux plus gros steamers de la franchir à marée haute, mais non à marée basse.

Cette passe est déterminée par des bouées rouges et noires, placées de distance en distance. Les capitaines doivent les suivre avec de grandes précautions, s'ils ne veulent s'exposer à perdre leurs navires. Le plus simple serait, pour des capitaines qui ne connaîtraient pas la passe, de demander un pilote au village de Bonny.

Le port (car c'est un véritable port) est l'entrepôt général des marchandises venant d'Europe, à destination de cette grande partie de la côte qui s'étend depuis Lagos jusqu'au Gabon. C'est aussi un entrepôt de charbon.

Les magasins ne sont pas à terre comme, on pourrait le croire, mais sur des pontons immenses, recouverts d'un toit en zinc et aménagés en conséquence ; ils peuvent recevoir dans leurs flancs plusieurs milliers de tonnes de marchandises, de charbon ou de produits africains.

Voici comment les choses se passent. Les grands paquebots anglais qui font le service de la côte, comme le *Gabon*, par exemple, ne peuvent pas, à cause de leur fort tirant d'eau, entrer dans toutes les rivières où il y a des comptoirs européens ; alors, ils entrent dans le port de la Bonny et ils transbordent leur chargement sur ces docks flottants, où de petits navires à fond plat, dont le faible tirant d'eau leur permet l'accès de toutes les rivières, viennent les prendre et les porter à leur destination. A leur retour, ils rapportent sur les pontons les produits qu'ils ont pris dans les factoreries et où les grands steamers viennent les chercher.

Aujourd'hui, les Compagnies de navigation de Liverpool, guidées par l'expérience, ont fait construire un certain nombre de steamers d'un très fort tonnage, mais à coquille plate, qui leur permet d'entrer dans les fleuves les plus importants, où les Européens possèdent des établissements et, toutes les fois qu'il y a un chargement considérable de marchandises à déposer, ou de nombreux produits à prendre, ces grands navires font directement le voyage sans faire escale à Bonny, de manière à se passer du concours de leurs satellites et à éviter ainsi des transbordements coûteux.

C'est sur un de ces petits satellites, *le Dodo*, que mon neveu et moi, avons pris passage de Bonny à Brass, où nous avons débarqué le 3 avril, après trente-sept jours de traversée et plus de vingt-sept escales.

* * *

Brass. — L'embouchure de Brass est la troisième, par rang d'importance, de toutes les embouchures du Niger : elle vient après Bonny et Noun ; les navires ayant de quinze à dix-sept pieds de tirant peuvent y entrer à marée haute.

La passe est indiquée par une bouée mouillée au large, en face de l'axe formé par les deux rives.

Comme la barre est mauvaise, il est préférable pour les capitaines qui ne l'auraient pas franchie, de hisser le pavillon de pilote et de tirer un coup de canon, d'autant plus que la bouée est souvent entraînée par le mauvais temps. Il y a au village de Twa, situé près de l'embouchure, un peu dans l'intérieur, un pilote noir très habile, qui arrive toujours au coup de canon tiré par les navires ; immédiatement, ce pilote se transporte à bord et on peut se fier à lui.

Dès qu'on est entré dans le fleuve, on se trouve au milieu d'un vaste bassin, bordé de palétuviers.

Tous les établissements européens, la mission et le cimetière, sont situés sur la rive gauche.

La rive droite, étant très vaseuse et n'offrant pas de fond, ne permet pas d'accoster la plage.

*
* *

L'escale de Brass, étant le terme de mon voyage, je ne peux pas passer à un autre chapitre sans donner mes impressions sur cette longue étendue de la côte occidentale d'Afrique, où les Anglais ont la prépondérance. Leur puissance est telle, qu'ils peuvent se dire, dès à présent, les maîtres de tout le littoral et de l'intérieur.

L'empire des Indes a commencé par un comptoir; c'est par des comptoirs que l'empire du centre africain sera prochainement créé, au profit de la Grande Bretagne.

Les Français, les Allemands et les Portugais sont absorbés et considérés déjà comme quantités négligeables.

Toutes les grandes routes fluviales sont aux Anglais. Le coup mortel a été porté par eux à toute l'Europe, au traité de Berlin, qui leur a livré le Niger moyen et inférieur, ainsi que la Bénoué, c'est-à-dire tous les vastes territoires compris depuis Tombouctou, jusqu'au lac Tchad, dans une ligne qui, partant de Tombouctou, enveloppe l'empire de Sokoto et tous les états de Gando, Noupé, Haoussa, Bornou et enfin la province d'Adamaoua, dans l'est.

C'est en vain que nos vaillants compatriotes ont lutté, depuis si longtemps, pour faire connaître, aimer et respecter notre pavillon, par ces nombreuses populations. Honneur à tous et surtout aux Verminck, aux Régis, aux Cyprien Fabre, aux Daumas-Berrauld et aux Desprez-Huchet, les derniers venus, mais les premiers arrivés à Chonga et Ibi, dans l'intérieur; ils ont droit à la reconnaissance publique.

*
* *

Avant d'aller plus loin, dans ce modeste ouvrage et afin de ne pas fatiguer le lecteur, je demande la permission de lui exposer le plan que j'ai adopté et qui me paraît le plus propre à fixer les idées, tout en rompant la monotonie inhérente aux récits de voyage.

1° Je vais d'abord consacrer un chapitre à la description physique du bassin du Niger, afin de bien faire connaître le pays sur lequel nous avons livré, avec des armes commerciales, cette grande bataille politique dans laquelle nous devions succomber, malgré tant de sacrifices en hommes et en argent.

2° Je ferai ensuite succinctement l'historique des campagnes 1881, 1882, 1883, 1884, 1885.

3° Habitants, religion, mœurs, coutumes, industrie, etc.

4° Un aperçu sur la faune et la flore.

5° Un chapitre spécial au commerce dans le Niger.

6° Un chapitre sur nos missionnaires.

7° Coup d'œil comparatif entre les procédés des Français au Haut-Niger et des Anglais au Bas-Niger.

8° Conclusions.

Le deuxième volume sera exclusivement consacré au bassin de la Bénoué.

(*A suivre*).

RECITS AMÉRICAINS

Par Dom Théophile Bérengier, bénédictin de la Congrégation de France.

Le Territoire Indien aux États-Unis.

(Suite 1).

VIII

Nous terminons cette courte analyse de la situation religieuse et politique du Territoire indien, par le récit de l'invasion pacifique, mais assez bruyante d'une partie de cette grande réserve des sauvages, appelée l'Oklahoma par les colons de race blanche, le 22 avril 1889.

« Du jour, raconte un grand journal de Paris (2), où le gouvernement eut conclu avec les tribus indiennes la cession d'une partie de leurs *réserves*, c'est-à-dire de l'espace de terrains situés entre les 35° et 37° de latitude nord, limités : au nord, par le Kansas ; à l'ouest, par le New-Mexico ; au sud, par le Texas, et à l'est par le Territoire Indien, les géomètres commencèrent leur travail et divisèrent le pays en sections. D'autre part, les spéculateurs s'empressèrent à parcourir en tous sens le nouveau territoire, qui rentrait dans le domaine de l'État. Il s'agissait pour eux de choisir les lieux les plus favorables à l'exploitation et où l'on pourrait bâtir des villes.

Les Peaux-Rouges cantonnés dans ce territoire et dont les plus nombreux étaient les Chérokées, les Chocktaws, les Osages, les Creeks, les Séminoles, les Chicksawas se croyaient, dit un petit journal du Midi (3) toujours assez bien informé, tranquilles possesseurs du pays que les traités conclus avec le gouvernement de Washington leur avaient assigné. Mais leur petit nombre (quatre-vingt mille environ), eu égard à la vaste étendue du territoire qu'ils occupaient, la fertilité du sol, sa richesse minière, excitaient au plus haut degré la convoitise des blancs, à qui l'accès du pays était formellement interdit.

Sous la pression de l'opinion publique, le gouvernement décida que, le 22 avril à midi, le cordon protecteur qui entourait l'Oklahoma serait rompu, et que tous ceux qui se trouveraient à portée du nouveau territoire pourraient s'y établir. Cette nouvelle s'étant rapidement répandue, des troupes considérables d'émigrants se mirent peu à peu en route des divers points de l'univers vers le Territoire Indien; il vint même des Italiens partis du fond de la Calabre et aussi une certaine quantité de nègres venus l'on ne sait d'où.

Les défricheurs, les aventuriers ou *Settlers* et *Boomers*, prenaient en même temps leurs mesures pour arriver les premiers dans la terre promise. L'impatience était si grande que l'on n'attendait pas la proclamation du Président. Depuis le mois de janvier, l'Oklahoma était la proie d'un certain nombre d'envahisseurs, et l'armée régulière était souvent impuissante à les repousser.

La proclamation de M. Harrisson parut tardive et de plus

(1) Voir les *Missions catholiques* du 3, 10 et 17 janvier et la carte publiée page 18.
(2) L'*Univers* du 5 juin 1889.
(3) *Le petit Marseillais*.

elle différait trop l'ouverture du pays. Dès le 10 avril, des convois venant de tous les côtés, se dirigeaient vers la frontière, c'était un véritable exode. Outre les cultivateurs sérieux qui cherchaient véritablement un *homestead* (domicile), on voyait dans cette foule étrange des industriels de tout genre, arrivant pour bâtir des maisons et ouvrir des magasins. L'esprit américain déployait toutes ses ressources. Des voitures portaient des tentes et tous les ustensiles possibles; d'autres étaient chargées de maisons depuis 500 francs jusqu'à 6,000 francs, que l'on pouvait installer en quelques heures : c'est à Chicago que l'on avait construit ces maisons mobiles. Les Compagnies de chemins de fer avaient pris toutes leurs dispositions pour transporter des milliers d'émigrants avec des vagons chargés de ces tentes, de ces maisons démontables, d'outils de tout genre, pour une occupation instantanée.

Une colonie d'anciens soldats, au nombre de deux mille, établie à Witchita-Kansas, était partie avec sept cents chariots, portant leurs effets et leurs outils. Des émigrants venaient de l'Ohio, du Maryland, de la Virginie. Ces colons avaient été avertis qu'une crue du Cimaron devait les empêcher de passer; mais cette annonce avait été loin de les décourager. Pour parer à tout, ils emportèrent de quoi jeter un pont sur la rivière. D'un autre côté, la colonie du capitaine Cooper, à Emporia, représentant un chiffre de vingt mille âmes, s'était mise en marche par sections vers l'ouest.

A mesure que l'heure solennelle s'approchait, la foule devenait plus nombreuse, plus bruyante, plus impatiente le long de la frontière; quelques-uns remontaient péniblement sur des bateaux plats les cours des rivières Oklahoma et Canadian; mais les pluies, la fonte des neiges avaient grossi les eaux, et la navigation était fort difficile.

Enfin le 22 avril à midi, l'entrée du territoire est libre, et alors se produit le plus étrange tohu-bohu : par toutes les issues arrivent des foules qui se précipitent dans l'intérieur. Pour choisir son lot chacun se culbute; des batailles s'engagent: le revolver, le long couteau des trappeurs, les rifles se mêlent de la partie. C'est à qui posera le premier le pied sur la portion convoitée. Point de gouvernement, point de justice, que la loi du lynch. Que voulez-vous que fassent quelques centaines de soldats en présence d'une telle situation, quand cinquante mille étrangers se jettent à la fois sur un pays? Bref, il y eut plusieurs meurtres commis dans les premiers jours. Mais à côté des scènes sanglantes, des scènes grotesques. Nul pinceau ne peut peindre, nulle plume ne peut décrire cette invasion d'hommes, de femmes et d'enfants de toutes langues, de toutes couleurs, et aux vêtements les plus variés, tous avides de conquérir le terrain *per fas et nefas*.

Cependant, derrière ces premiers envahisseurs, partout les routes se trouvaient encore encombrées par d'énormes convois portant tout ce qui est nécessaire à l'existence dans ces terres absolument vierges. Des groupes, prévoyant toutes les difficultés qui allaient naître, se faisaient suivre par des avocats chargés de défendre ou d'attaquer, par tous les moyens, les droits des premiers occupants. Des associations secrètes se formaient pour s'assurer par la force des terrains convoités. Certains, plus avisés que d'autres, avaient amené des ballons pour franchir la frontière avant leurs concurrents. Enfin, comme en Amérique on n'oublie rien, une compagnie de transports funèbres envoyait six prolonges chargés de cercueils, afin de pouvoir ensevelir convenablement ceux qui ne manqueraient pas de tomber sous une balle de revolver ou de fusil à répétition.

Les employés du gouvernement chargés d'enregistrer les pièces de possession et d'assigner les lots étaient sur les dents. Qu'on juge de leur embarras! ils n'avaient guère plus de dix mille lots de cent soixante acres (environ quatre-vingts hectares) à distribuer comme *homestead*, et il y avait plus de quarante mille demandes! Beaucoup, il est vrai, pouvaient, s'ils avaient des ressources suffisantes et un peu d'industrie, construire une ville et s'établir comme épiciers, cafetiers, ouvriers; les autres durent reprendre, désappointés, le chemin de leurs anciennes demeures.

L'Amérique a bien d'autres terres à cultiver; mais il faut les payer plus cher et dans l'Oklahoma on les avait presque pour rien. Il en a été de cette invasion comme d'une loterie : un petit nombre de gagnants pour des milliers de perdants.

Ajoutez à cela que beaucoup avaient éludé la loi et, s'étant cachés dans les bois ou les broussailles, s'installaient tranquillement à l'heure où la foule arrivait. De plus, les officiers et cadets chargés de maintenir l'ordre et de recevoir des déclarations, avaient profité des privilèges de leur charge pour s'adjuger les meilleurs lots qu'ils revendaient ensuite. Cela est tout à fait américain. On estime à cent mille le nombre des habitants qui s'établirent le même jour dans le nouveau territoire.

Ce qui est plus merveilleux encore, c'est la fondation d'une ville en vingt-quatre heures, une ville de douze mille âmes. Sur la droite du chemin de fer venant du nord et se dirigeant vers Santos, s'élevait une baraque en bois indiquant la station de Guttrie. C'était l'endroit où l'on projetait d'établir la capitale du territoire. La veille encore, ce n'était qu'un lieu désert, nu, sans eau et dont le sol est ingrat. Le lendemain, on voyait cette place couverte de tentes, de wagons; les rues étaient tracées, les *blocks* (emplacements de maisons) déterminés avec tant de pieds de façade et tant de profondeur; une baraque pour la poste, une tente pour le culte, sans parler des hôtels, débits, restaurants, etc. Tout cela dressé comme par enchantement: un prestidigitateur n'eût pas mieux réussi avec sa baguette magique. Cette ville de douze mille âmes improvisée donne bien la mesure de l'activité fébrile des Yankees. Le lendemain, on nommait un maire, et la ville, divisée en quartiers, choisissait ses *Aldermen* ou conseillers municipaux et le maître de poste était installé.

Il ne restait plus qu'à construire la ville en bois ou en terre, car, à l'exception des maisons mobiles dont nous avons parlé, on campait sous les tentes et dans les wagons. Mais comment nourrir cette population? C'est là que les industriels ont fait de brillantes affaires et que les marchands de victuailles ont réalisé des fortunes. On vendait 25 centimes un verre d'eau, 75 centimes un morceau de pain et tout à l'avenant. Les plus habiles ne sont pas ceux qui ont cherché un lot, mais ceux qui ont fait le commerce.

Voyons maintenant le revers de la médaille dans cette colonisation à la vapeur. Beaucoup des nouveaux venus avaient des ressources pour les premiers frais ; les autres étaient dépourvus de tout; ils avaient pensé un peu trop légèrement que le pays subviendrait à leurs besoins. Aussi ont-ils éprouvé un terrible désappointement. On s'aperçoit, d'ailleurs maintenant, que la position choisie n'est pas heureuse. Il faut aller chercher l'eau assez loin dans un petit ruisseau. Les environs sont peu propres à la culture et il est douteux que cette ville improvisée devienne habitable. Déjà Oklahoma-City lui fait concurrence. Elle est située plus au sud et le terrain est plus riche. Un peu partout se fondent d'autres villes ; les négociants y réaliseront des bénéfices; mais les pauvres fermiers ou cultivateurs auront beaucoup à souffrir avant de rien retirer du sol. Pour cette année, ils ne doivent espérer aucun produit. Il n'est donc pas étonnant que nombre d'émigrants quittent le pays, pleins de désespoir et se plaignant des officiers du gouvernement qui les berçaient de belles espérances. Au lieu d'un Eldorado, ils ont trouvé un enfer.

On blâme beaucoup et non sans raison le Président et son cabinet de n'avoir pas agi comme d'habitude et laissé les émigrants et industriels arriver peu à peu, puis s'installer à leur aise. Aujourd'hui, on commence à reconnaître que cette partie du Territoire Indien est moins fertile qu'on le disait et qu'il faudra beaucoup de temps et de peine pour le défricher. La plupart de ceux qui ont été déçus menacent de se jeter sur les terres qui appartiennent encore aux sauvages à l'est et au sud de l'Oklahoma. Les Peaux-Rouges les laisseront-il faire ? On peut craindre une complication qui entraînerait une prise d'armes.

IX

Disons pourtant que le gouvernement des États-Unis, s'il n'a pas su tout prévoir, s'est montré jusqu'à présent, fidèle à ses traités avec les Indiens (1). Il cherche même à les protéger contre la rapacité des Yankees et les tromperies des colons venus de tous les points de la grande république américaine. Mais saura-t-il toujours arrêter ces colons.

Dans ces circonstances difficiles, le Préfet apostolique du Territoire Indien n'a pas manqué à ses devoirs de protecteur né des soixante-douze mille sauvages, confiés à sa sollicitude pastorale. Il s'adressa aux envahisseurs de l'Oklahoma par une sorte de mandement qui remplit cinq colonnes du journal *The Indian Advocate* et leur donna de sages instructions pour les engager à user avec modération des droits que leur conférait le décret présidentiel sur cette partie du Territoire Indien. Dans ce pieux et grave document, il leur fait connaître les vices à éviter et les vertus à pratiquer pour appeler les bénédictions du ciel sur leurs nouveaux domaines.

Puis, parlant de ses chers Indiens à ces colons de toute race et de tout pays, il fait rapidement l'histoire de leurs désastres depuis l'arrivée des Anglais dans l'Amérique du nord, et il constate la diminution toujours progressive du nombre des indigènes qui se comptaient jadis par centaines de mille dans chacun des États-Unis. Comme contraste à ce triste tableau, il leur fait remarquer que, dans l'Amérique du sud où la religion catholique est dominante, il n'en est pas ainsi; parce que, malgré les violences de la conquête et les crimes particuliers des Espagnols et des Portugais, il y a eu toujours par l'influence de cette religion sainte et par les lois protectrices des Indiens qu'ont édictées les souverains catholiques, une véritable sauvegarde pour la race autochthone conquise, mais non exterminée ou refoulée dans le désert, comme dans les colonies protestantes de l'Angleterre, dans les deux Mondes. Aussi voit-on, dans le Brésil et dans les républiques qui l'environnent, les sauvages à moitié civilisés ou libres encore, dans les bois, augmenter sensiblement et tendre chaque jour davantage, grâce aux efforts des missionnaires, à se fusionner avec la race conquérante.

Le Révérendissime dom Ignace-Jean termine ses longues instructions en exhortant les Indiens comme les Yankees, à vivre dans l'union et dans les rapports d'un bon voisinage. puisqu'ils sont les fils d'un même Père, qui est aux cieux, et qui veut le bonheur des sauvages dans ce monde, comme celui des colons de race blanche, en attendant le salut éternel dans l'autre vie, pour tous ceux qui l'auront mérité.

Le Préfet apostolique du Territoire Indien ajoute ces belles paroles qui ont dû toucher bien des cœurs dans l'Oklahoma et dans tous les États-Unis :

« Ne soyez pas étonnés, mes chers Frères, que j'aie pris la liberté de vous parler aussi franchement, car je suis le ministre du Seigneur, je suis le représentant de cette Église qui a toujours couvert de sa protection les faibles et les abandonnés. Je suis aussi le fils du grand patriarche saint Benoît. La mission spéciale des Bénédictins a été de tout temps et surtout quand une nation envahissait le territoire d'un autre peuple, d'élever la voix en faveur des opprimés et de se dresser comme un rempart entre les conquérants et la population vaincue pour protéger les innocents contre la force brutale. Dans quelques heures, mes frères, vous allez occuper ces terrains si longtemps désirés, soyez pour les indigènes bons et justes. Gardez la loi de Dieu et Il vous bénira ici-bas, comme dans la vie future. »

POST-SCRIPTUM

Nous allions livrer à l'impression les pages qui précèdent lorsque nous est arrivée la nouvelle d'un second envahissement du Territoire Indien par les Yankees. Cet événement ne justifie que trop les craintes que nous inspirait pour les sauvages le fâcheux voisinage des colons américains.

Voici ce qu'on lit dans un des récents numéros de *l'Univers:*

« Après de longues discussions, les Indiens ont signé la cession d'une nouvelle partie de leur territoire aux colons des États-Unis. Les chefs ont fait pourtant une énergique résistance. Ils se plaignaient d'avoir toujours été trompés par les Américains, qui manquaient sans cesse à la parole donnée parce qu'ils avaient besoin pour leurs bestiaux des prairies appartenant aux sauvages. Les commissaires ont employé les caresses, les promesses, et ils ont fini par les menaces. Que les Indiens le veuillent ou le refusent, les Américains ont besoin de ces terrains et ils les auront. Les Indiens l'ont enfin compris et le traité est conclu.

(1) Il reste encore aux sauvages un Territoire qui dépasse le quart de la France.

« Déjà on avait acquis l'Oklahoma, peuplé aujourd'hui d'environ quarante mille colons ; maintenant on va ouvrir aux nouveaux cultivateurs, industriels et spéculateurs, douze millions d'acres (près de six millions d'hectares) et la foule va se précipiter pour occuper les meilleurs lots... Hélas ! beaucoup seront déçus, car les choix sont déjà faits et le terrain ne suffira pas à toutes les demandes. »

Nous n'ajouterons aucune réflexion ; aussi bien les faits parlent assez hautement par eux-mêmes ; mais nous sommes certains que, quel que soit le sort réservé aux soixante-douze mille sauvages que l'on refoule toujours plus avant dans le Territoire Indien, les Moines-missionnaires ne les abandonneront pas et se montreront toujours leurs pères et leurs protecteurs.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Edition française.

En souvenir d'un prêtre du diocèse d'Evreux 5.000
M. l'abbé Omer Pineau, à Paris. 2
Mme Langdale, à St-Quay-Portrieux, diocèse de Saint-Brieux... 2
Un anonyme de Rouen 20
M. Théobald Besnardière, diocèse de Séez 5
F. T., abonné poitevin 1
M. l'abbé Sanie, curé de Cadamas, diocèse de Montauban....... 10
Ch. L., abonné du diocèse de Moulins, avec demande de prières pour une vocation 25
Mlle Dubruc, paroisse de Planfoy, diocèse de Lyon............ 1.000
M. l'abbé Baros, à Grenoble 5
Anonyme de Paris 10
Une abonnée du canton de Salins, diocèse de Saint-Claude... .. 6
Anonyme de Rennes......................... 10
Anonyme de Chatillon-sur-Seine, diocèse de Dijon 1

Pour les missions les plus nécessiteuses (au R. P. Courtois).
Mme Tournier, à Condom, diocèse d'Auch............ 15 15
Un anonyme du diocèse de Saint-Brieuc.................. 0 80
Ch. L., abonné du diocèse de Moulins, avec demande de prières pour une vocation..................... 25
Anonyme de Neuville-sur-Saône, diocèse de Lyon.............. 100
Un abonné de Sainte-Marguerite-Lafigère, diocèse de Viviers. . 50
Une abonnée de la Sarthe, diocèse du Mans 10

A Mgr Combes, à Constantine.
Un abonné de Sainte-Marguerite-Lafigère, diocèse de Viviers... 50

Au séminaire de Sainte-Anne, à Jérusalem.
Un abonné de Sainte-Marguerite-Lafigère, diocèse de Viviers... 50

A Mgr Altmayer, pour les victimes du choléra en Mésopotamie.
X. A., à Autun.............................. 10

Pour les victimes de la famine dans la mission de Vizagapatam
Anonyme de Paris.............................. 2

A Mgr de Marchi (Chan-tong septentrional), pour ses affamés.
Un anonyme de Bordeaux. 10
X. A., à Autun.............................. 10

A Mgr Puginier (Tong-King occidental).
Un abonné de Sainte-Marguerite-Lafigère, diocèse de Viviers .. 50

A Mgr Van Camelbecke (Cochinchine orientale).
X. A., à Autun.............................. 10

A M. Réal, missionnaire lazariste au Kiang-si septentrional.
Un prêtre de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul, diocèse de Bordeaux 50

Pour les orphelinats de la Chine (Mgr Potron).
Un abonné de Noville-Taviers, diocèse de Namur.. 10

A Mgr Biet (Thibet).
Un anonyme de Chaumont, diocèse de Langres................. 10

Pour M. Bringaud, missionnaire en Birmanie.
Ch. L., abonné du diocèse de Moulins, avec demande de prières pour une vocation 25

Au R. P. Bouteland, pour le Maduré.
Anonyme de Toulouse.............................. 1

A M. Vermorel, missionnaire en Corée.
Un abonné de Sainte-Marguerite-Lafigère, diocèse de Viviers... 50

A Mgr Barthet pour la mission de Kita, dans le Soudan français, pour le rachat d'esclaves.
Anonyme de Saint-Martin de Beaupréau, diocèse d'Angers...... 50

Aux Missions Africaines (au R. P. Planque).
Un élève de seconde, avec demande de prières pour obtenir de ses parents la permission d'être missionnaire, diocèse d'Angers. . 0 95

Pour les Missions de l'Afrique Equatoriale (Mgr Bridoux).
M. P. R., du diocèse de Versailles....................... 122 50

A S. Em. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves.
Ch. L., abonné du diocèse de Moulins, avec demande de prières pour une vocation........................... 25
M. Jean Dumontet, du diocèse d'Autun................... 1 80
Un abonné de Sainte-Marguerite Lafigère, diocèse de Viviers.... 50
Plusieurs anonymes d'Angleterre, diocèse d'Hexham.. 250

A Mgr de Courmont (Zanguebar).
Un abonné de Sainte-Marguerite-Lafigère, diocèse de Viviers.. 50

Au R. P. Caussèque, pour les lépreux de Madagascar.
M. Delpech, archiprêtre de la cathédrale de Toulouse.... 30

Au R. P. Denjoy, pour la léproserie de Madagascar.
Marie Feigner, du diocèse d'Autun.................. 1
Un anonyme de Sainte-Marguerite-Lafigère, diocèse de Viviers . 50
Un anonyme de Bordeaux 10

Pour les Montagnes Rocheuses (aux RR. PP. Jésuites).
Mme la baronne de Beausse, à Valognes, diocèse de Coutances.. 5

Pour les missions de l'Athabaska-Mackensie.
Un abonné de Noville-Taviers, diocèse de Namur 10

A Mgr Lamaze (Océanie centrale).
Un abonné de Sainte-Marguerite-Lafigère, diocèse de Viviers .. 50

A Mgr Vidal (Fidji).
Un abonné de Sainte-Marguerite Lafigère, diocèse de Viviers . 50

Pour la propagande du Bulletin.
M. l'abbé Charles Ily, à Briollay, diocèse d'Angers............... 2

(La suite des dons prochainement).

Édition polonaise
(3e trimestre 1889).

Pour les missions les plus nécessiteuses (aux RR. PP. Résurrectionnistes d'Andrinople) 946 94
A Mgr Lavigerie, pour rachat d'esclaves.............. 86 05
Pour les missionnaires de saint François de Sales.... 10 62
Pour les noirs d'Afrique (Mgr Crouzet)................ 13 80
Pour les missions d'Abyssinie 2 61
Pour les affamés du Tong-King................. 6 37
Pour rachat d'enfants (Mgr Crouzet)............. 224 29
Pour les lépreux de Molokai.................. 6 37
Pour les missions du Zambèze. 23 57
Pour rachat d'esclaves (Mgr Crouzet). 5 20
A la léproserie de Jérusalem, pour les sœurs de charité 1844 69
Pour les missions du Japon. 523 35
Pour les missions de Chine (Mgr Potron). 544 59
Pour la Mission du Zambèze, aux Pères Jésuites. 78 67

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



AFRIQUE OCCIDENTALE. — BRASS. — EMBOUCHURE DU NIGER; d'après une photographie communiquée par M. le commandant MATTEI (voir page 58).

CORRESPONDANCE

TONG-KING MÉRIDIONAL

Nouveaux ravages exercés par les rebelles.

Les détails de la lettre suivante, datée du 28 octobre, montrent qu'à cette époque, la pacification était loin d'être sérieusement faite dans les provinces tonkinoises du Nghé-An et de Ha-Tinh. Nous redoublerons donc nos prières pour que Dieu rende la tranquillité aux 70,000 néophytes de Mgr Pineau, précieux reste de son troupeau décimé.

LETTRE DE M. LE GALL, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, A MGR PINEAU, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING MÉRIDIONAL.

Lorsque m'arriva la lettre de Votre Grandeur me rappelant au Ngan-pho, je me trouvais à Phu-lê, la dernière chrétienté du Ngan-sau. Mon intention était de partir de suite ; mais les supplications des chrétiens me déterminèrent à finir l'administration. A la vérité, les trois jours que je leur donnai encore furent bien remplis et bien consolants.

Après la messe de l'Assomption je me mis en barque avec mes serviteurs et nous descendîmes rapidement le Ngan-sau où les rebelles n'avaient pas encore installé de postes. Les pauvres gens de Phu-lê auraient bien voulu me retenir, car leurs malheurs passés leur ont laissé une peur terrible de la rébellion. Je leur promis que si les chrétientés du Ngan-pho, toujours attaquées les premières, ne pouvaient tenir tête à l'orage, je ferais mon possible pour porter secours au Ngan-sau qui n'a rien à craindre, tant que nous n'aurons pas cédé ici aux efforts des lettrés.

En moins de deux jours j'étais à Dong-trang où le brave curé Minh s'occupait déjà très activement à préparer la défense. Depuis quelques jours, les chrétientés du haut apportaient peu à peu à Dong-trang tout ce qui n'est pas nécessaire à la vie de chaque jour. Ces préparatifs de résistance ou de fuite n'étaient guère rassurants, le récit que me fit le curé augmenta mon inquiétude.

« Les chefs rebelles, me dit-il, ont rappelé toutes leurs anciennes troupes et ont recruté beaucoup de nouveaux partisans. Leurs proclamations courent le

pays, promettant au peuple monts et merveilles : ils affirment de plus que, cette fois, ils ne s'attaquent pas aux chrétiens. Au dernier soulèvement, écrivent-ils, nous nous sommes trompés. Nous croyions que les chrétiens avaient appelé les Français en Annam, nous savons maintenant que la chose n'est pas ainsi. Chrétiens ou non, les Annamites sont tous frères et les enfants du même royaume.

« Cependant, des actes de violence avaient déjà épouvanté la population paisible. Un village païen, situé près des montagnes, avait été pillé et brûlé pour avoir jadis pris et livré un chef rebelle aux mandarins. Aujourd'hui encore, les habitants de ce village sont en fuite et les révoltés sont venus les pourchasser jusqu'aux environs de Dong-trang. Ké-set, autre village près de Dong-trang, venait d'être le théâtre d'une vengeance atroce. Les brigands s'y étaient jetés le matin de la fête de l'Assomption et avaient massacré au milieu de la route le plus riche des habitants sans que nul ait osé élever la voix en sa faveur ni dénoncer le fait à l'autorité. Le meurtre à peine commis, une troupe de femmes et d'enfants chrétiens passèrent en cet endroit revenant de la messe. Je vous laisse à penser leur effroi en trouvant au milieu du chemin le cadavre affreusement mutilé. Les meurtriers, les ayant vus venir de loin, s'étaient retirés à l'écart pour ne pas les effrayer davantage, et ils leur firent dire de n'avoir rien à craindre de la nouvelle révolte. Puissent les intentions des lettrés être sincères ! Nos malheurs sont de trop récente mémoire pour que nous désirions voir recommencer la lutte entre lettrés et chrétiens. »

* * *

Ayant entendu le récit du curé de Dong-trang, je me mis en route pour Ké-mui où je n'avais paru qu'à de rares intervalles depuis six mois. Dès que mon arrivée fut connue, chacun accourut en toute hâte prendre de mes nouvelles. Pauvres chrétiens ! ma présence les rassurait et ils ne parlèrent plus de descendre à Dong-trang. La culture des champs qui était presque abandonnée depuis le commencement des troubles fut reprise comme à l'ordinaire. Mes nouveaux chrétiens de Dui-vong surtout ne pouvaient contenir leur joie. N'ayant pour toute ressource que les secours de la mission, ils pensaient en tremblant que le malheur général les atteindrait tout d'abord. Plusieurs de ces néophytes ont trempé dans la dernière rébellion, et cet antécédent n'est guère fait pour disposer les vieux chrétiens en leur faveur. On parlait de les chasser au loin crainte de trahison. Aujourd'hui, je dors en paix sous la garde de ces anciens rebelles, et nul n'ose plus y trouver à redire.

Je suis en effet établi à Dui-vong depuis une huitaine de jours.

Ké-mui, tout entouré de gros villages païens, n'a guère de chances de tenir contre une attaque sérieuse. Mon premier soin en arrivant fut d'appeler tous les chrétiens et de les envoyer dans la montagne couper des bambous pour construire une forteresse. Dui-vong, situé loin de tout voisinage dangereux et protégé, d'un côté, par des rizières profondes, de l'autre côté, par le fleuve, nous offre une position relativement facile à défendre. De quelque point que vienne l'ennemi, il ne peut cacher sa marche, et c'est là un avantage très appréciable quand on a affaire aux lettrés. En quelques jours, la forteresse fut faite : elle vaut ce qu'elle a coûté, mais nous sommes résolus à y tenir contre tout assaillant. Nous la laissâmes pour le moment sous la garde des nouveaux chrétiens.

Les rebelles nous virent sans émoi nous mettre à l'ouvrage. Ils semblaient même redoubler de bons procédés afin de nous faire croire à leurs intentions pacifiques. Un des leurs passant au marché emporta le chapeau d'un enfant chrétien occupé à acheter des pinceaux. Une parente du petit chrétien suivit le rebelle en réclamant son bien. Le voleur impatienté frappa la femme assez durement ; mais il devait s'en repentir. Son chef apprit l'histoire.

« — Misérable, lui dit-il, tu vas encore nous brouiller avec les chrétiens ! Ne sais-tu pas qu'il est défendu de toucher à un cheveu de leur tête ! »

Et, séance tenante, le chef rebelle ordonna de trancher la tête au malheureux.

Devant cet acte de justice barbare, on serait tenté de se dire que le temps est bien passé où tout meurtre de chrétien était récompensé par les lettrés. Toutefois, je continuais à me tenir sur mes gardes ; qui peut connaître un Annamite au fond du cœur ?

* * *

Sur ces entrefaites, une nouvelle préoccupation vint s'emparer des esprits.

La mortalité qui a décimé le bétail dans tout l'Annam fit tout à coup son apparition au haut Ngan-pho. En quelques semaines, environ les deux tiers des bœufs et buffles ont péri ; en certains endroits même la mortalité a dépassé cette moyenne. De tous les villages chrétiens de la paroisse de Dong-trang, Tinh-di a été le moins éprouvé. Ké-dong a perdu presque tout son bétail, les gens sont dans une misère noire et me conjurent de les aider. Dui-vong, tout composé de nouveaux convertis et fondé il y a deux ans sous la protection de saint Joseph, n'a pu sauver que deux buffles et un bœuf. Sans compter Ké-dong et deux ou trois autres chrétientés très éprouvées, j'ai donc sur les bras plus de cinquante personnes, y compris les veuves et les orphelins.

Tandis que tous se lamentaient sur cette calamité inouïe jusqu'à ce jour, un nouvel exploit des lettrés vint

ajouter à la consternation générale. Un détachement de cent cinquante soldats envoyés par les mandarins pour rétablir l'ordre, fut cerné pendant la nuit à deux heures de Ké-mui et la victoire demeura au parti de la rébellion.

J'avais quitté Ké-mui la veille pour aller voir le P. Guignard, de pasaage à Dong-trang. Avant le jour, le chef des soldats était à notre porte pleurant et criant que tous ses hommes étaient morts. Je descendis immédiatement en barque pour retourner à Ké-mui ; sur toute la route ce n'étaient que des fuyards sans armes et la plupart sans vêtements qui se sauvaient au plus vite dans la direction de Dong-trang. A Ké-mui, je trouvai une troupe de vingt hommes qui avait pu échapper aux rebelles, étant commandée par un chef qui connaissait le pays. Je fis donner à manger à ces pauvres gens, et le lendemain ils regagnèrent Dong-trang par des chemins détournés. Peu à peu, les autres se rassemblèrent aussi autour de leur capitaine et, à la fin du compte, il ne manquait à l'appel qu'une quinzaine d'hommes. Neuf ou dix avaient été tués à l'endroit du campement, plusieurs ont dû être emmenés prisonniers et décapités dans les villages voisins des montagnes. Un pauvre diable n'arriva chez le curé de Dong-trang qu'après cinq jours d'angoisses, caché dans un village où il ne connaissait personne ; il était d'une faiblesse extrême et ne pouvait marcher sans l'aide d'un bâton. A la cure, on lui donna à manger, et après un peu de repos il descendit à la sous-préfecture où il trouva ses compagnons. Le curé de Dong-trang a fourni des vivres à tous ces malheureux soldats païens ; il a préparé à la hâte des médicaments pour les blessés. Espérons qu'à l'occasion ils rendront aux chrétiens ce bienfait. Sans les chrétientés de Dong-trang et de Ké-mui, les fuyards ne trouvaient ni asile ni secours.

* * *

La facile victoire des lettrés et le peu d'empressement des mandarins à réparer cette défaite m'a poussé à obliger les chrétiens à se mettre en sûreté. Comme nul ne semblait se douter du danger, j'ai voulu donner l'exemple et j'ai fait démonter ma maison de Ké-mui pour la transporter à Dui-vong. La distance n'est pas considérable puisqu'il n'y a qu'à traverser le fleuve ; mais cela suffit pour montrer que je ne croyais pas trop aux belles promesses des rebelles. Mon installation date seulement d'une semaine et déjà une douzaine de familles m'ont suivi. Dui-vong est devenu une sorte de communauté. Le matin, tout le monde vient à la prière et assiste à la messe que je célèbre à l'aurore pour ne pas déranger les travaux. Le soir, il y a catéchisme pour les grandes personnes et pour les enfants.

Dans quelques jours, la moisson sera terminée, Ké-mui et Ké-quat viendront nous rejoindre : Tinh-di qui est un peu loin ne descendra sans doute que plus tard. Il en coûte aux chrétiens d'abandonner leurs jardins et leurs maisons qu'ils ont eu à peine le temps de rebâtir.

Si les mandarins ne remettent pas l'ordre dans le pays, toutes les chrétientés viendront se réfugier près de moi. Au reste, le lieu de réunion est à proximité des villages chrétiens ; pendant le jour, chacun pourra retourner chez soi, visiter son jardin, cultiver ses champs et à la moindre alerte se replier sur Dui-vong. Si le bon Dieu permet que nous puissions demeurer ici et que les maisons abandonnées ne soient pas brûlées par les rebelles, nous trouverons notre sort digne d'envie en songeant aux misères passées.

Le comble de la prudence et de la sûreté serait de descendre à Dong-trang, où les chrétiens sont nombreux et très bien fortifiés ; mais la famine serait bientôt extrême parmi les réfugiés : le meilleur est encore de tenir dans le haut jusqu'à la dernière extrémité.

Pour le moment, tous nos gens sont occupés à la moisson ; elle ne promettait pas grand'chose : l'inondation qui couvre toutes les rizières depuis une semaine, diminuera encore le rendement. La tempête qui a accompagné la crue des eaux a été ici d'une grande violence. Plusieurs maisons ont été renversées ; la mienne a resisté contre le vent, mais elle était secouée comme une feuille, et je m'attendais à chaque instant à la voir partir dans les airs. La pluie y pénétrait de toutes parts et j'ai passé une partie de la nuit à chercher un endroit abrité sans pouvoir y réussir. De guerre lasse, je me suis couvert la tête et le visage de mon chapeau annamite et me suis endormi sans plus penser à l'ouragan.

* * *

La nuit suivante nous a apporté d'autres malheurs.

La pluie n'avait pas discontinué ; un nouveau chrétien qui gardait la porte extérieure a quitté un instant son poste pour aller se chauffer. Il laissa la porte entrebâillée : si les rebelles avaient saisi le moment, ils pouvaient entrer de plain-pied, et ils auraient eu beau jeu ! Les rebelles n'étaient pas là ; mais le tigre rôdait aux alentours, épiant les mouvements de la sentinelle. En deux bonds, le larron fut dans la place et, sans permission aucune, il eut vite étranglé et emporté dans les buissons un porc de taille fort respectable, lequel n'eut pas le temps de pousser un cri. Le matin, les gens suivirent les traces du tigre, espérant qu'il aurait laissé sur le terrain quelque quartier de hure ou de jambon : comme je m'y attendais, ils sont revenus bredouilles.

Dieu nous préserve à l'avenir de toute visite semblable encore que nous y soyons habitués. Les ravages des lettrés seraient, hélas ! bien autrement terribles. Les autorités agissent avec une lenteur désespérante et le pauvre peuple ne sait plus où se tourner pour avoir du secours.

Au commencement du mois, un édit du sous-préfet a rappelé tous les forgerons au mandarinat, on craint

qu'ils ne fabriquent des armes pour les rebelles. La lettre à peine publiée, douze ou treize forges ont été cernées par les émissaires des lettrés, et les ouvriers, ont dû, sous peine de mort, prendre la route des montagnes où ils forgent nuit et jour des sabres et des fusils.

Il en est de même pour les autres affaires, les révoltés sont partout les maîtres absolus, la moindre résistance est sur-le-champ punie de mort, nul ne peut suivre les ordres des mandarins. Tous les riches païens sans exception, sont forcés de donner aux rebelles des sommes exorbitantes, tous les villages leur livrent l'impôt. Les récalcitrants sont exécutés sans jugement ou emprisonnés dans la montagne jusqu'à payement de la somme demandée. Plusieurs maisons riches ont dû lever des soldats et même donner leurs fils aux lettrés pour sauver la plus grande partie de leurs biens. Défense est faite à tout païen de converser avec un chrétien, de crainte que les vexations ou les projets des rebelles ne soient révélés. Il n'est donc pas étonnant que la terreur règne dans le pays.

* * *

Après la dernière guerre, la famine a été très rigoureuse, cette fois elle sera plus cruelle encore. Les riches eux-mêmes n'ont plus de ressources, et il ne reste presque pas de bêtes pour labourer la terre. La plupart des rebelles sont des désespérés qui ont perdu tout leur bétail et n'ont désormais nul moyen de gagner honnêtement leur vie : les chrétiens comptent sur la mission et sur la charité de leurs frères.

Je sais que les autres districts ne sont pas plus favorisés que le mien ; vous en avez secouru plusieurs, serons-nous les seuls abandonnés ? Si Votre Grandeur ne nous vient en aide, je serai réduit à voir une foule de chrétiens s'expatrier et peut-être mourir de faim. Après l'inondation, je compte envoyer chez les sauvages deux hommes sûrs pour essayer d'acheter quelques buffles, car ici les prix sont tout à fait inabordables. Comptant sur les aumônes de France, j'ai pu rassembler cinq cents ligatures (4000 fr.); après avoir pourvu mes nouveaux convertis, je n'espère pouvoir prêter un buffle qu'à deux ou trois des plus pauvres chrétiens. Hélas! tant d'autres n'ont à compter que sur nous ! Tant de païens viendraient se convertir si nous pouvions les aider un peu ! J'ai mis l'affaire des conversions entre les mains de saint Joseph, le patron de cette nouvelle chrétienté : il répondra, j'en suis sûr, à la confiance que nous avons en lui. Envoyez-nous des secours, dites aux chrétiens de France que l'occasion est belle pour étendre le règne de Dieu, et puisse Notre-Seigneur faire tourner au bien spirituel des pauvres païens la misère qui les accable en ce moment et qui s'annonce encore plus grande pour l'avenir !

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 10 janvier dernier se sont embarqués à Saint-Nazaire trois missionnaires de la Congrégation des Enfants de Marie-Immaculée de Chavagnes (Vendée). Les RR. PP. Tapon et Branchereau retournaient à leurs missions des Antilles. Le R. P. Rochereau, jeune prêtre de Noël, allait pour la première fois partager les travaux de ses frères aînés.

— Le 17 janvier, sont partis pour la nouvelle préfecture apostolique d'Assam, Boutan et Manipour, confiée à la Société catholique instructive, les RR. PP. Othon Hopfenmüller, supérieur de la mission et Angelus Münzleher et les frères coadjuteurs Joseph Baechle et Marianus Schumm.

INFORMATIONS DIVERSES

Bulgarie. — Mgr Petkoff, évêque titulaire d'Hébron, vicaire apostolique des Bulgares de la Thrace, qui était dernièrement en Europe, nous écrit d'Andrinople le 4-16 janvier 1890:

« Je n'ai pu jusqu'aujourd'hui vous donner de mes nouvelles parce que, à mon retour, il a fallu visiter un peu tout le monde, consoler et encourager les pauvres curés et leurs bons fidèles. Grâce à Dieu, après plusieurs mois d'absence, je retrouve encore même attachement à la foi catholique, même obéissance et soumission au Saint-Siège.

« Dans ces différentes tournées pastorales, deux nouveaux terrains ont été acquis à la mission l'un est à peu près déjà payé. Nous pouvons donc bâtir des églises : mais je me demande avec quelles ressources ! Il est vrai que la Propagation de la Foi s'est émue de notre indigence et déjà je puis voir quelques dons généreux figurer à vos souscriptions. Mais jugez vous-même si ces quelques gouttes peuvent combler le gouffre béant devant nous. Cependant je ne désespère point, la Providence nous viendra en aide. Les âmes généreuses entendront nos cris de détresse.

« Pour nous, il nous reste à prier, à travailler et à souffrir. Nous prions pour nos bienfaiteurs présents et futurs. Nous travaillons ou plutôt nous nous efforçons de travailler sous l'œil de Dieu pour augmenter sa gloire sur la terre et être fidèles à la mission qu'Il a daigné nous confier. Nous souffrons tout pour engendrer des âmes à l'Église. Que de fois il nous faut nous passer des choses les plus nécessaires à la vie ! Pénurie et pauvreté, telle doit être la devise des missionnaires. Souvent, après un voyage pénible, on ne trouve qu'une cabane pour abri et la terre humide pour lieu de repos. Encore ce repos est-il de courte durée, car il faut par charité supporter des visites, des conversations interminables. Nos braves paysans savent très bien que l'évêque, le prêtre catholique, ne les repousseront point comme les pasteurs dissidents. Aussi usent-ils de cette liberté pour raconter d'une manière prolixe leurs peines et leurs besoins. Ecouter avec patience, redresser doucement ceux qui ont trop de pensées toutes terrestres, promettre soulagement à ceux qui souffrent, voilà ce que doit faire l'apôtre.

« Que l'Enfant Jésus fasse prospérer de plus en plus votre Œuvre et qu'Il vous comble de ses grâces ! Vous travaillez sans relâche à le faire connaître et glorifier sur la terre, Lui vous accordera la gloire et le bonheur éternel. »

États-Unis. — New-York peut presque être considérée comme une ville catholique. Elle possède, en effet, cent douze églises et chapelles catholiques, où il se dit chaque dimanche environ quatre cents messes. Ces églises peuvent contenir quatre cent dix mille personnes assises et cent cinquante mille debout, ce qui fait un total de cinq cent dix mille fidèles qui, à une même heure, peuvent remplir leurs devoirs religieux. Dans le cours de l'année dernière, cinq nouvelles églises ont été construites.

Fidji *(Océanie)*. — Le R. P. Emmanuel Rougier, mariste, écrit de Wairiki :

« Le 2 octobre, nous quittions Rewa sur le *Verdelais* et le 3, nous étions presque à mi-chemin de Taveuni. Nous avons dû nous arrêter deux jours à Loreto. Le 6, le *Saint-Michel* et le *Malua* levaient l'ancre. Il était six heures du matin. Sur le *Saint-Michel* étaient entassés de vingt à trente jeunes gens de Loreto; sur le *Malua* étaient Mgr Vidal et plusieurs Pères. Le pavillon de Sa Grandeur (une croix rouge sur fond blanc, avec une étoile rouge) flottait sur les grands mâts.

« Le P. Marion restait seul à Loreto afin de tout disposer pour la retraite qui doit commencer le 10, le soir même de notre retour de Taveuni. Il avait permis à tous ses élèves de venir à la fête : le Fidjien aime les grandes réunions, les voyages surtout, les hécatombes de cochons et de poulets que l'on fait en pareilles circonstances. Aussi, quelle joie sur tous les visages, quels beaux cheveux sur toutes ces têtes! Depuis longtemps ils les couvraient de chaux et les serraient, la nuit, d'un turban, pour qu'au jour de la fête ils fussent plus blancs et se tinssent plus droits.

« Vers les six heures du soir, nous avons jeté l'ancre au nord de *Koro*, île d'un bel aspect, très fertile et bien peuplée. Il y a là dix-neuf villages; nous avons un catéchiste dans l'un d'eux : c'est en face de celui-là que nous avons abordé. Les catholiques de l'endroit étaient partis pour Wairiki : restaient donc les seuls wesleyens.

« N'importe, nous descendons à terre. On introduit le grand chef évêque et sa suite dans une superbe case et bientôt les wesleyens l'envahissent. Ils arrivaient en se courbant jusqu'à terre, puis s'accroupissaient silencieusement, ouvrant de grands yeux sur chacun de nous. Nous étions les seuls à parler. Enfin, un mouvement eut lieu parmi l'assistance : ils apportèrent du *kava*. Pendant ce temps, le P. Lézer, le seul qui sût leur idiome, demandait des renseignements sur l'île et ses habitants.

« Le kava bu avec le plus de solennité possible, on se dispose à dormir, accroupi sur les nattes. La case se vide petit à petit; mais nous n'en restons pas moins sous le regard curieux des indigènes. La case en effet est en roseaux et ils ne sont pas assez serrés pour empêcher les indigènes de voir à l'intérieur. Cependant, une fois la lampe éteinte, nous nous croyions chez nous: il n'en était rien. L'obscurité avait éloigné les *Koroens*; mais bientôt les chiens envahirent notre case. Monseigneur nous dit de mettre nos souliers en sûreté; il lui était arrivé une fois de voir les siens emportés bien loin, la nuit, par un caniche.

« Mais il n'y avait pas que des chiens. Les porcs sont ici de vrais brigands. Il faut élever les cases sur des murs, et faire comme des ponts-levis pour empêcher ces animaux de venir manger les restes et quelquefois même les petits enfants. Aussi, la nuit, je fus fort étonné d'entendre grogner un cochon à côté de moi, de l'autre côté de la cloison. Evidemment, sans le pont-levis, il serait entré.

« Monseigneur occupait le grand lit fidjien de quatre mètres de large et de huit de long. Voici ce que c'est : les deux tiers de la case sont tapissés d'une ou deux nattes ; le reste est couvert de sept, huit et dix nattes entassées les unes sur les autres, et placées sur des feuilles sèches. L'épaisseur fait que cette partie de la case est un peu plus élevée que le reste. C'est là que Sa Grandeur a couché avec le P. Trouillet, étendu à travers le lit, et ayant son sac pour oreiller. J'avais d'abord un oreiller fidjien, c'est-à-dire un gros morceau de bambou monté sur quatre pieds, comme les petites chaises dont on se sert pour traire en Auvergne. Je l'ai trouvé un peu dur et mal commode, je l'ai envoyé bien vite aux chiens qui venaient trop près. Les nuits sont fraîches; mais nous étions à l'abri, autant qu'on peut l'être en pays de mission et chez les Fidjiens.

« Les wesleyens de Koro sont tout disposés à se convertir, mais personne ne peut les visiter. Les catholiques sont obligés d'aller à la messe de Wairiki, c'est-à-dire d'affronter la haute mer, ce qui est toujours très dangereux; aussi n'est-ce qu'à de très longs intervalles qu'ils peuvent y assister. Si le bon Dieu n'était pas pour nous et si les wesleyens d'ici étaient aussi fanatiques que ceux de Rewa, par exemple, il n'y aurait plus de catholiques depuis longtemps.

« Une preuve que ces protestants nous aiment, c'est qu'ils travaillèrent toute la nuit à faire cuire des vivres pour Monseigneur et son équipage. Ils vinrent nous accompagner jusqu'au rivage, en face du bateau. Les enfants avaient bien une ceinture par respect pour le grand chef de la religion; mais on voyait qu'ils n'y étaient pas habitués ; car ils la portaient tout aussi bien sur les épaules ou à la main que là où elle aurait dû être. Ils avaient l'air complètement sauvages avec leurs cheveux en touffes et ornés de diverses manières. Ce sont là des païens plutôt que des protestants, comme d'ailleurs presque tous les convertis au wesleyanisme. Leur chef leur a dit qu'ils étaient wesleyens et ils l'ont cru.

« Le lendemain, nous quittions Koro pour voguer vers Taveuni. Le vent nous a emportés si vite que, vers deux heures du soir, nous arrivions en face de Wairiki. C'est d'abord l'immense propriété de *Rome* que l'on rencontre. Le drapeau de Monseigneur lui indiquait de loin un endroit où il n'avait qu'à descendre pour être chez lui. Il descendit en effet.

« Sur cette terre, renommée comme la meilleure de tout Fidji, des bananiers, des papayers, des cocotiers surtout, chargés de leurs fruits, et deux splendides plantations de café, font du versant de la colline une vraie forêt. Cette propriété de deux cents hectares est à quatre milles de Wairiki.

« Les marins qui nous avaient déposés à Rome nous menèrent bien vite en face de Wairiki. De bien loin en mer on entendait les cloches et les lalis. On voyait aussi une longue file blanche. C'étaient des *manis* fidjiens, suspendus de chaque côté du chemin, comme on suspend en France des draps de lits pour les processions.

« A notre approche, plus de cent hommes se jettent à la mer avec des cordes pour recevoir notre embarcation et la porter. En un clin d'œil elle fut enlevée. Le R. P. Bertreux était à quelques pas de nous, en surplis, sous un superbe arc de triomphe qu'entourait une belle couronne d'enfants.

« Monseigneur baisa la croix : au même instant le canon retentit, et les enfants de l'école entonnent leur chant de bienvenue. Le canon est un débris d'un malheureux navire naufragé ; les indigènes l'ont donné à la mission. Les enfants de l'école sont la gloire et l'orgueil des Pères et des Sœurs de Wairiki. Bientôt, au chant du *Te Deum*, Monseigneur s'avance à travers deux haies de chrétiens fervents, naguère anthropophages. Le P. Bréhéret qui, en 1855, commençait cette mission, m'a raconté qu'un jour, les enfants de dix à quinze ans vinrent devant lui ronger, les uns des bras, les autres des jambes, des côtes ou des têtes. Ils savaient que le Père était venu pour les en empêcher, et ils disaient à chaque coup de dent :

« — Regarde si c'est bon, regarde ! »

« Ainsi, parmi les vieux que je voyais prosternés sous la bénédiction de Monseigneur, il devait y avoir plus d'un tigre autrefois altéré de sang, devenu maintenant un chrétien, plein de foi, de douceur et d'amour de Jésus et Marie.

« Arrivés à la chapelle, superbement ornée, Monseigneur leur donna la bénédiction papale, puis celle du Saint-Sacrement, avec diacre et sous-diacre, ce que l'on n'avait encore jamais vu. Pendant ce temps, les cloches sonnaient à toute volée.

« Le samedi se passa sans incident ; à moins que vous ne trouviez digne de remarque l'hécatombe de cochons que l'on sacrifia dans les environs de la maison. Cela se fit bien paisiblement ; à peine si l'on entendit quelques cris. Il y avait pourtant le lendemain plus de cent trente cochons rôtis au four, apportés et alignés devant Sa Grandeur Mgr Vidal. Il faut vous dire que le casse-tête est aujourd'hui aussi terrible pour les animaux qu'il l'était autrefois à n'importe quelle tête humaine. Le Fidjien qui, du premier coup, n'assommerait pas son cochon, serait un maladroit digne du mépris de tout le monde. »

MISSION DE SAINTE-ANNE DU FERNAN-VAZ

Par le R. P. Bichet, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, supérieur de cette mission.

Nous n'avons pas eu, l'année dernière, l'occasion de parler des stations si pleines de consolations pour le présent et d'espérances pour l'avenir, que le vénérable Mgr Le Berre gouverne dans la Guinée française. Aussi nous empressons-nous de publier la pittoresque et instructive relation que l'un des plus vaillants collaborateurs du vieil évêque, le R. P. Bichet, vient de nous adresser pour l'édification de nos lecteurs. On verra que, malgré le poids de ses quarante années d'apostolat sur la côte africaine, Mgr Le Berre continue de diriger d'une main énergique l'importante mission qui lui est confiée et ne néglige rien pour la faire progresser.

I

Stations diverses du vicariat. — Voyage au Fernan-Vaz. Choix pour l'établissement d'une nouvelle mission.

Depuis plusieurs années déjà, Mgr Le Berre, voyant que l'œuvre fondée au Gabon était solidement établie, et que



DEUX GUINÉES (Afrique occidentale). — Le R. P. Bichet faisant transporter du sable pour construire son église, d'après une photographie du R. P. Buléon, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire au Fernan-Vaz (Voir page 56.)

les jeunes indigènes sortis de la mission la faisaient connaître et aimer des populations environnantes, crut le moment venu de commencer diverses stations dans les différentes parties de son vicariat.

Ce fut la tribu des Pahouins, si nombreux mais si sauvages, qui, la première, reçut les missionnaires. Vint ensuite celle des Bengas, où l'on créa un établissement qui nous sert de sanitorium ; puis celle des Galoas, dans l'Ogooué ; enfin, celle des N'Kombés à Bénito. Ces différents postes se trouvant tous rapprochés du Gabon et ayant des communications aisées avec Libreville, eurent des commencements assez faciles sous le rapport matériel. En 1883, fut fondée une autre station dans l'intérieur, celle de Saint-Pierre-Claver, chez les Adoumas, dans le Haut-Ogooué.

A cette époque, nous étions encore bien loin d'occuper le vaste territoire confié par le Saint-Siège au vicaire apostolique des Deux-Guinées, territoire allant depuis le Niger jusqu'à Sessé-Cama, pays situé au sud de Libreville. Mgr Le Berre voulut alors délimiter son vicariat par deux fondations nouvelles : l'une sur le Niger, à Onitsha, sous le vocable de la Sainte-Trinité ; l'autre au Fernan-Vaz, à la pointe d'Igoumbi, sous celui de Sainte-Anne.

Au mois de janvier 1887, le R. P. Gachon, supérieur de la station de Libreville, fut désigné pour aller visiter et étudier ce dernier pays, et je lui fus adjoint comme compagnon de voyage.

*
* *

Nous partîmes du Gabon à bord du vapeur allemand l'*Elobey* et trois jours après nous étions rendus au Fernan-Vaz.

Il y a dans ce pays, autrement appelé Eliüa-yi-N'Komi, un joli lac, s'étendant de l'ouest à l'est, sur une superficie de trente milles environ. Du côté sud, ses bords sont généralement bas et sablonneux. Du côté de l'est, la forêt remplace les plaines, le terrain devient également plus élevé. Au nord, il communique avec un autre joli lac plus petit, mais dont les rives sont plus gaies et plus riantes : c'est l'Eliüa Ntyonga.

Le voyageur qui parcourt pour la première fois cette contrée croit de prime abord qu'elle n'est pas très peuplée ; mais pour peu qu'il visite cette région, il ne comptera pas moins de deux cent soixante villages ou *habitations* (endroits où résident principalement les esclaves) ; et je ne crois pas exagérer en disant que la population est de quatre à cinq mille âmes.

Une lagune de terre qui, à certains endroits, n'a pas plus de quinze cents mètres, sépare l'Eliüa de la mer. Le point où les paquebots s'arrêtaient autrefois s'appelait M'Pando.

Là, évidemment, nous aurions eu des relations faciles avec l'Europe et le Gabon. Dans le lac, au contraire, les



DEUX-GUINÉES (*Afrique occidentale*). — EN GRANDE PROMENADE, d'après une photographie du R. P. BULÉON, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire au Fernan-Vaz (Voir page 56).

occasions sont rares et par conséquent, les communications difficiles. Nous aurions donc été heureux de pouvoir nous établir sur le bord de la mer ; mais, hélas ! la nature avait été trop ingrate pour cette pauvre plage sablonneuse, stérile, marécageuse et où l'eau stagnante était à peine potable. Le natif, peu difficile cependant, et attiré en outre par l'appât des marchandises européennes, n'avait pas cru possible de s'y établir. Quelques factoreries seulement y avaient installé leurs dépôts, pour y emmagasiner les objets de traite que leur apportaient les paquebots et y charger au retour les produits du pays.

Nous avions trouvé sur le lac un bel emplacement : la pointe Igoumbi : terrain élevé, sol riche, très propre à la culture, source d'eau claire, sortant de la roche, centre de population, en un mot toutes les conditions requises pour une œuvre d'avenir.

Après trois semaines d'absence, le R. P. Gachon et moi nous rentrâmes à Libreville où nous rendîmes à Sa Grandeur un compte exact de tout ce que nous avions vu.

La fondation de la station de Sainte-Anne fut alors décidée. Depuis cette époque, je me serais fait un plaisir de mettre les lecteurs des *Missions catholiques* au courant de tout ce qui concerne ce nouvel établissement ; mais mes occupations ne m'en ont pas laissé le loisir. Aussi, suis-je heureux de profiter d'un séjour de quelques mois en France pour venir les entretenir de la mission de Sainte-Anne, de ce que nous avons fait jusqu'à présent et de l'avenir que nous osons espérer.

II

Fondation de la mission. — Première installation.

Au mois de mars 1887, le P. Buléon et moi nous quittions le Gabon pour nous rendre dans notre nouveau poste, au Fernan-Vaz. Nous nous embarquâmes à bord d'un vapeur anglais, le *Gabon*, et, deux jours après, nous arrivions à M'Pando, où nous trouvâmes des bateaux pour nous rendre à la pointe Igoumbi.

On était en pleine saison des pluies. Malgré le mauvais temps, nous pûmes faire construire, quoique à grand'peine, une petite hutte en bambous où nous entassâmes pêle-mêle, nos malles, nos bagages et tous les objets de traite qui devaient servir à notre subsistance. La fin de l'hivernage arriva et, le 26 juillet, le jour même de la fête de sainte Anne, nous recevions d'Europe une solide maison en fer, don de l'une des bienfaitrices insignes du vicariat des Deux-Guinées. Le transport fut assez pénible; néanmoins, son montage fut terminé pour le commencement de la saison des pluies, c'est-à-dire vers le milieu du mois de septembre.

Tout en nous occupant de nos premières installations, nous fûmes heureux de constater que les gens du pays commençaient à voir que nous étions venus pour les rendre meilleurs. Dans les premiers temps, il nous fut évidemment difficile, presque impossible, de nous mêler de leurs palabres. Notre manière de voir était trop opposée à leurs vieilles habitudes. Mais, peu à peu, nous avons pu obtenir de leur part assez de confiance pour qu'ils nous permissent de leur donner conseil dans les principales affaires. Depuis notre arrivée dans le pays, nous avons même pu sauver la vie à quelques pauvres gens qui certainement auraient été tués sans notre intervention.

La pointe Igoumbi, par sa position géographique, est un point central. De là, en effet, on peut rayonner dans tout le lac, dont les bords sont très peuplés; on se trouve à l'embouchure du Rembo, qui est une route pour l'intérieur. On peut aller aisément à M' Pando, lieu où s'arrêtent les steamers venant de Liverpool; enfin l'on est à une demi-journée par terre de N' Gové, poste français à l'entrée du lac qui porte le même nom.

Le sol paraît fertile; le lac est tellement rempli de poissons, que, pendant la saison sèche, selon l'expression des indigènes, on est las d'en manger. Il s'étend devant nous à perte de vue, toujours sillonné en tous sens par une multitude de pirogues: pirogues de pêcheurs, pirogues de traitants qui reviennent de l'intérieur de la rivière Remboé et se rendent, par le cap Lopez, aux diverses factoreries de la Côte pour y déposer l'ivoire et le caoutchouc.

Dès notre arrivée à la pointe Igoumbi, la renommée du *Minisse* (missionnaire) s'est répandue par toute la contrée. De toutes parts, accouraient, escortés d'une suite nombreuse d'esclaves de tout âge et de tout sexe, les vieux à barbe blanche qui tous, faisaient, à qui mieux mieux, valoir leurs droits à notre affection.

(A suivre).

LA MISSION CATHOLIQUE

AUX

ILES HAWAIIENNES (SANDWICH)

Depuis son origine jusqu'à nos jours
(1827 à 1888)

Par le R. P. CLÉMENT, de la Congrégation des Sacrés Cœurs de Picpus, missionnaire à Honolulu.

Bien des choses déjà ont été dites, et plus d'un article intéressant, publié soit dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, soit dans les *Missions Catholiques*, a recommandé le vicariat des Iles Sandwich aux associés de votre Œuvre: vos aumônes ont tant aidé, et aident tant encore aujourd'hui, à l'extension du royaume de Dieu dans cette partie de l'Océanie! Mais quelque intéressants qu'aient été les faits déjà relatés, ils n'ont pas fait connaître la mission catholique telle qu'elle a été à son origine, et dans le cours de son développement, malgré les obstacles de tout genre, et telle qu'elle est aujourd'hui, progressant toujours quoique lentement et sans bruit.

La présente esquisse est destinée à la faire voir dans son ensemble. Et afin d'être présentée avec plus de clarté aux lecteurs, elle se divisera en deux périodes distinctes.

L'une s'étendra de l'arrivée des premiers missionnaires catholiques aux Iles Sandwich en 1827 jusqu'à la fin de l'administration du deuxième vicaire apostolique, Mgr Louis Maigret, évêque d'Arathie, en 1881. Elle sera précédée d'une notice historique des Iles Hawaiiennes.

L'autre période commencera avec l'administration de Mgr Hermann Kœckemann, évêque d'Olba, successeur de Mgr Maigret, en 1881.

Notice historique sur les îles Hawaiiennes.

L'archipel des Iles Hawaiiennes, appelées aussi Iles Sandwich, aurait été, dit-on découvert par Juan de Gaytan, en 1555 et appelé par lui Islas de Mesa, est situé au nord de l'équateur, dans la zône torride, entre le 18° 50' et 22° 20' latitude nord, et le 154° 53' et 160° 15' longitude occidentale, méridien Greenwich. Il forme le royaume de Hawa, avec la ville de Honolulu pour capitale dans l'Ile d'Oahu. Il se compose des douze Iles suivantes: Hawaii, Maui, Molokai, Lanai, Kahoolawe, Oahu, Kauai, Niihau, Lehua, Kaula, Nihoa, Molokini. Mais huit seulement sont habitées: Hawaii, Maui, Molokai, Lanai, Kahoolawe, Oahu, Kauai, Niihau (Voir la carte, p. 57).

Dans les temps reculés de l'histoire de Hawaii, pendant plus de cinq cents ans, au dire des anciens, avant que le capitaine Cook n'eût fait son apparition (18 janvier 1778) et même plusieurs années après, chacune des Iles de ce groupe avait son roi, ses chefs, et aussi ses dissensions intérieures. Leurs guerres incessantes décimaient la population et mettaient continuellement en émoi le groupe tout entier.

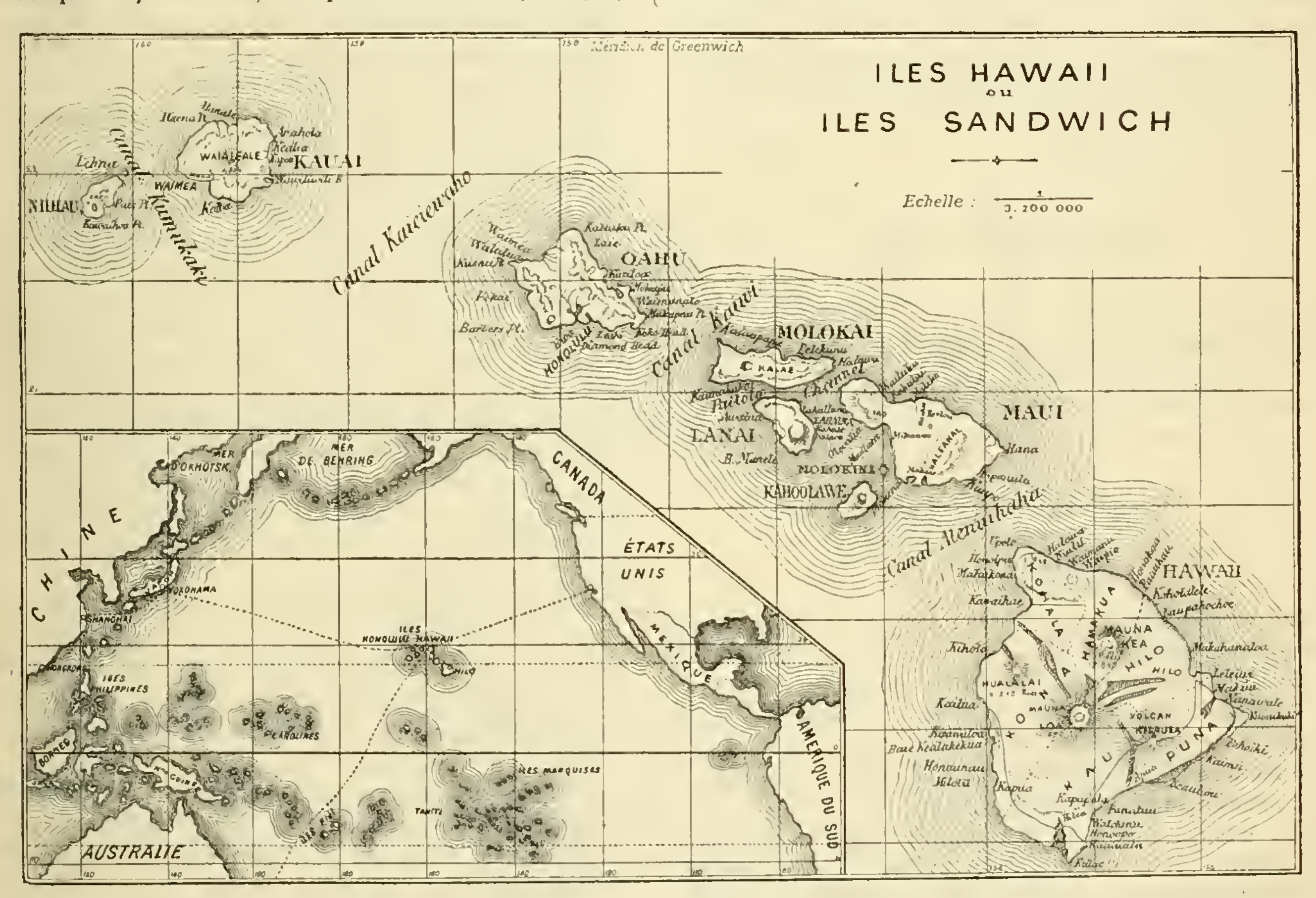
L'histoire des premiers temps de Hawaii, quoique obscure et pleine de légendes, montre qu'il y avait dans ce peuple

païen comme un simulacre de civilisation. L'année 1716 est la première date historique de Hawaii. Elle vit naître un grand poète Keaulumoku, qui composa la fameuse épopée *Hoin-Ka-Lani*, espèce de prophétie de la conquête de toutes les îles par le grand Kamehameha Ier.

La dignité royale était héréditaire, et le pouvoir du roi absolu. Les rois et les chefs des différentes îles formaient la classe privilégiée, qui avait sous elle les prêtres des idoles. Tout le reste de la population en dehors de ces deux classes était tenu par elles dans une servitude absolue. C'était la féodalité du moyen âge, poussée à la plus extrême rigueur.

Avec Kamehameha Ier, surnommé Kamehameha le Grand, le Conquérant, le terrible, le Napoléon de l'Océan pacifique, l'histoire du groupe hawaiien commence à être intéressante. Ce prince sauvage joignait à une grande ambition un talent particulier de gouverner, et quoique sans éducation et sans traditions pour se guider, dans la pensée non pas tant de faire des conquêtes que de créer une nation, il réussit, au moyen de ses canots, à faire de ses sauvages et de leurs chefs si divisés un peuple uni. C'est lui qui, par ses guerres multipliées avec les différents rois et chefs, de 1782 à 1797, et ses victoires sur eux, fonda la dynastie royale des Kamehameha qui a occupé le trône pendant 70 ans.

Le roi Kamehameha Ier n'avait que quarante-cinq ans quand il commença à régner seul sur l'archipel (1810). Il s'appliqua alors à organiser l'administration de son royaume, nommant un gouverneur pour chaque île, et se



réservant le choix des administrateurs des districts, et des autres officiers du gouvernement, voire même des receveurs d'impôts. Cet esprit de centralisation fit sa force. Il forma un Conseil privé, composé des chefs, qu'il consultait dans les circonstances graves, et un Conseil d'hommes sages de la nation pour faire les lois et régler les affaires moins importantes. Dans les choses qui intéressaient la nation tout entière, le Roi prenait l'avis des gouverneurs des îles et des chefs du plus haut rang. Toutes les délibérations se faisaient en secret, et le résultat était publié dans toutes les îles par des hérauts dont la fonction était héréditaire.

Kamehameha Ier fit des lois contre le vol, le meurtre, les injustices, et quoique son gouvernement fût despotique, le peuple était heureux d'appeler son règne l'âge d'or, comparé aux temps antérieurs.

Le Roi, les gouverneurs et les chefs composaient la magistrature du royaume. Les chefs formaient le tribunal de première instance, les gouverneurs la cour d'appel, et enfin de ces cours on pouvait en dernier ressort en appeler au roi. La justice se rendait d'une manière bien simple. Les parties étaient entendues ; chacune d'elles plaidait sa cause assise devant ses juges les jambes en forme de croix. La sentence était immédiate et décisive.

Kamehameha s'arrogea la propriété de toutes les terres, qu'il distribua ensuite entre ses compagnons d'armes, à la condition d'un tribut et du service militaire. Le commun du peuple faisait partie intégrante du sol, avec lequel il passait de main en main. Kamehameha entreprit aussi de faire le commerce, et il fit exporter en Chine le bois de sandal, employant pour ce travail les hommes du peuple

qui était traité comme de pauvres serfs. On en exporta pour environ deux millions de francs. Et le roi voyant que le profit se trouvait de beaucoup diminué par les droits de douane de Canton, en établit une lui-même dans le port de Honolulu.

Ce roi si remarquable et si extraordinaire vécut et mourut attaché à ses idoles, et ses dernières paroles à son peuple furent celles non d'un chrétien, mais d'un héros païen : « Allez en avant dans la voie que je vous ai tracée ! »

Quand il fut mort, les chefs du haut rang délibérèrent entre eux : l'un d'eux pour témoigner sa douleur, proposa de manger le corps du Roi défunt sans le faire cuire, ce qui fut rejeté par la majorité. Les chairs furent néanmoins séparées des os, et les os liés ensemble, et tout cela caché si bien que jusqu'à présent on n'a pas pu découvrir l'endroit où ces restes ont été déposés. Les funérailles de ce roi sauvage furent accompagnées d'un sacrifice de trois cents chiens, qu'il appelait ses dieux.

A suivre.

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

(Suite 1).

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Bassin du Niger.

Les anciens n'ont jamais connu ni les sources ni les embouchures du Niger.

Voici la description qu'en a fait Ptolémée :

« Le Niger relie le mont Mandron et le mont Thala, il forme le lac Nigris (lac Debou).

« Du nord lui arrivent deux affluents venus l'un de Sagapola, l'autre du mont Ousargara.

« Une branche orientale forme le lac Lybien placé à 35° de longitude 16° 3' de latitude (2). Du côté du sud, dans la direction du Daras il y a une branche signalée sur deux points : 21° 17' de longitude, 21° 13' 30" ».

Aujourd'hui, le cours du Niger est parfaitement connu. Il prend sa source sur le versant oriental du Fouta-Djallon, au mont Loma, contrefort des monts Kong, se dirige d'abord vers le nord-est sous divers noms, arrose Bamakou, Yamina, Ségou, Sikoro, alimente les lacs Debou et Kora, passe à Cabra, port de Tombouctou, longe le Sahara de l'ouest à l'est, depuis Eba jusqu'au 2° de longitude est, s'infléchit ensuite vers le sud-est jusqu'à Egga, où, changeant brusquement de direction, il court perpendiculairement à l'équateur et se jette dans le golfe de Guinée, par une vingtaine d'embouchures, dont trois sont de véritables ports commerciaux donnant accès à la navigation du Niger.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17 et 24 janvier 1890 et la carte, p. 42.

(2) C'est le lac Tchad, qui n'a rien de commun avec le Niger.

Ce sont : Bonny, Brass et Noun, cette dernière est la plus grande coulée. Dans son estuaire se trouve Akassa, où les Anglais ont leur entrepôt général.

La marée, se faisant sentir jusqu'à près de cent vingt kilomètres dans l'intérieur des terres, rend l'eau saumâtre, impotable et impropre à l'alimentation des chaudières.

Pendant ce très long cours d'environ mille lieues, le fleuve reçoit un très grand nombre d'affluents dont les plus importants sont sur la rive gauche :

Sokoto, qui se jette en aval des cataractes près de Zaria ; Stofini ; la Koudouna ; le Bakou ; Weninghi, ce tributaire du Niger est navigable dans la [saison] des hautes eaux pour les chaloupes à vapeur ; c'est cette rivière que prennent les explorateurs et les blancs qui se rendent à Bidda.

On s'embarque à Egga, on débarque environ huit heures après, au village de Weninghi, situé sur la rive droite, où le roi envoie chercher ses hôtes avec des chevaux et une escorte plus ou moins brillante, selon l'importance des blancs qui vont lui rendre visite.

Comme affluents, nous citerons encore le Gourara, qui passe à Egga et enfin la grande rivière Bénoué.

Cette rivière ouvre la route de la province d'Adamaoua et du lac Tchad, d'où nous arrive, tous les ans, une très grande quantité d'ivoire qui enrichit le grand marché de Liverpool, grâce à notre manque de savoir-faire ; car si on avait maintenu au Niger les compagnies françaises, en créant le service de transport à vapeur que j'ai toujours réclamé, c'est sur Marseille, Bordeaux et le Hâvre que cet ivoire aurait pu être dirigé.

Sur la rive droite, les tributaires principaux sont : Gatinda, qui se jette à Ouaigoun ; Yali ; Sirba ; Meymeh, ce dernier débouche en aval de Boussa ; enfin Oly, Osin et Edo dans le bas Niger.

N'ayant pas dépassé les limites de Rabba, je me suis muni de renseignements auprès des voyageurs indigènes, pour avoir des données sur le haut Niger, que je n'ai point visité ; j'ai remonté plusieurs fois le fleuve depuis l'embouchure de Brass jusqu'à Chouga et j'ai pris les notes suivantes que je donne comme certaines.

Le Niger depuis la mer jusqu'à Rabba, coule tantôt en un seul lit et tantôt se ramifie en une infinité de branches, qui serpentent de toutes parts, comme des méandres, forment des îles et finissent toujours par se jeter dans le lit principal, d'où elles s'étaient naguère détachées.

Le lit du fleuve est de nature vaseuse depuis la mer jusque près d'Abo, où il devient alors sablonneux ; ses eaux sont d'une couleur jaunâtre qui s'accentue, dans les saisons pluvieuses.

Dans sa partie inférieure, le Niger est encaissé, pendant la saison sèche, entre des berges, s'élevant à près de trente et quelquefois quarante mètres de hauteur ; à ce moment il ne se laisse remonter que jusqu'à Abo, par des bateaux à vapeur, ayant un tirant de cinq pieds ; encore faut-il bien connaître le chenal, sous peine d'échouer, comme cela m'est arrivé souvent.

Dans la saison pluvieuse, l'eau déborde de toutes parts, inonde des plaines immenses et y dépose tous les détritus, tous les germes d'infection qui déciment les Européens. De nouveaux torrents se forment dans les contrées monta-

gneuses et le fleuve charrie des arbres de dimensions prodigieuses, qui renversent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Souvent ils se fixent dans le lit de la rivière et créent de grands dangers pour les navires qui vont quelquefois se briser contre leurs troncs ; cela m'est arrivé trois ou quatre fois, avec les steamers, mais s'il y a du danger pour les navires, qu'est-ce donc pour les chaloupes à vapeur ?

Les directeurs et particulièrement M. Auguste Desprez, avaient mis à ma disposition pour inspecter les comptoirs, une petite chaloupe en acier, qui calait trois pieds, lorsqu'elle portait mes vivres et le personnel. Elle filait vingt et un milles à l'heure en redescendant et seize environ en remontant. Je l'avais baptisée la *Rapide* à cause de sa vitesse et elle justifiait bien son nom. L'épaisseur des plaques n'était que de trois millimètres. Que l'on s'imagine une pareille embarcation avec cette vertigineuse vitesse, allant se jeter sur un tronc d'arbre en plein Niger, où les caïmans pullulent et l'on aura une idée des dangers que je signale plus haut. Nous avions bien soin, à bord de notre frêle chaloupe, de regarder devant nous ; mais les gros troncs d'arbres sont souvent charriés entre deux eaux et on ne les aperçoit pas toujours.

Je songeais aussi, surtout lorsque je remontais le courant, que ces deux vitesses, se produisant à l'encontre l'une de l'autre, ne nous auraient pas permis de nous garer à temps. Les noirs de mon escorte n'ont certainement jamais compris la gravité des dangers qu'ils ont courus ; il est vrai qu'ils avaient tous une provision considérable de grigris et d'amulettes, plus ou moins préservatrices, dont j'ai dû bénéficier.

Mais comme dit l'arabe « *in challa !* » Ce qui doit arriver est écrit.

Lorsqu'on parvient dans les environs du village de Beaufort-Isle, le lit du fleuve est semé de rochers, dont les uns sont visibles et les autres plus ou moins submergés. La navigation, dans ces parages, est fort dangereuse jusqu'à Lokodja, où les rochers disparaissent définitivement ; ils ne reparaissent de nouveau qu'à Rabba, Badjebo et aux cataractes.

Le fleuve, dans toute cette partie rocheuse, coule entre deux chaînes de montagnes. Celle de la rive gauche a été désignée, par le docteur Baikie (ou par M. Glower) sous le nom de King-William-Range ; celle de la rive droite porte le nom de monts Oro et Déacon.

Le lieutenant de vaisseau Glower, qui a fait la carte anglaise, et avec lui d'autres explorateurs, ont désigné le mont Lokodja, sous le nom de Paté. C'est là une erreur qu'il convient de rectifier.

En langue noupé, *Paté* veut dire montagne ; toutes les montagnes de ce royaume sont donc des *Paté*. Tout le monde sait que les noirs de l'Afrique, ne donnent aucun nom aux montagnes ni aux fleuves.

Si le Niger, par exemple, change plusieurs fois de nom dans son long parcours, c'est que les langues des contrées qu'il arrose, varient elles-mêmes.

On parle six langues depuis la mer jusqu'au Noupé et l'on comprend facilement que le mot fleuve, est désigné sous des noms différents par les indigènes.

Les mêmes explorateurs, qui n'ont fait que traverser Lokodja, ont commis d'autres erreurs : ils ont prétendu que sur le mont Lokodja, il y avait des orangers, des citronniers et une foule d'autres arbres fruitiers.

La vérité est que cette montagne, dont l'altitude est évaluée à douze cents soixante pieds, que j'ai gravie pour mon malheur, puisque j'y ai pris une fièvre qui a failli m'emporter, n'est couverte que d'épaisses broussailles et de maquis touffus, auxquels les indigènes mettent le feu dans la saison sèche, pour ménager des pâturages à leurs *chèvres*. J'appuie sur ce mot « chèvres » parce que des explorateurs de l'Afrique équatoriale ont publié, en 1885, des ouvrages de fantaisie, dans lesquels ils prétendent avoir vu beaucoup de lait, du beurre, des vaches, etc. Ces mêmes explorateurs de fantaisie ont affirmé qu'ils avaient vu beaucoup d'huile de palme à Egga.

Or, j'ai sous les yeux toutes mes notes prises au jour le jour, sur des agendas de 1881 à 1885 et je déclare, formellement, qu'il n'y a pas de vaches à Lokodja et partant pas de lait ni de beurre ; que l'huile de palme y est absolument rare et qu'enfin mon chef de factoreries d'Egga, M. King, n'a pas expédié un seul baril d'huile à Brass en cinq ans.

J'ai habité Lokodja fort longtemps, j'y ai été souvent malade, j'y ai soigné un de mes braves agents M. de Busserolles, qui y a trouvé la mort, à la suite d'une dysenterie. J'ai cherché du lait partout pour ce digne garçon et pour moi et je ne suis parvenu à trouver qu'un petit verre de lait de chèvre, que le gouverneur Méhou a bien voulu me donner.

A suivre.

BIBLIOGRAPHIE

Les Rives Illyriennes, *Istrie, Dalmatie, Monténégro*, par M. l'abbé BAURON, licencié ès lettres, lauréat de l'Université, ancien professeur de rhétorique et de philosophie.—Ouvrage illustré de 34 gravures. — Pris dans nos bureaux, 7 fr. ; — envoyé *franco* 8 francs.

Nos lecteurs connaissent le grand et légitime succès qu'a obtenu dès son apparition ce beau volume dont la plus grande partie a été publiée dans les *Missions Catholiques*. Nous avons reçu dernièrement de Mgr Dominique Jacobini, archevêque de Tyr et secrétaire de la Propagande, la lettre suivante pour M. l'abbé Bauron, au sujet de ce même livre. Nous félicitons l'auteur de cette haute et précieuse approbation.

« Palais de la Propagande, le 12 décembre 1889.

« Cher Monsieur l'abbé,

« J'ai lu avec plaisir votre intéressant livre *les Rives Illyriennes* renfermant des détails précieux et utiles.

« Vous avez su utiliser vos excursions en étudiant les mœurs et les habitudes de ces pays, et vous les avez décrites d'une manière claire et précise qui facilitera la lecture de ce bel ouvrage.

« Puissent mes désirs, cher Monsieur l'abbé, se réaliser et ce beau livre se répandre en grand nombre.

« Je vous prie, Monsieur l'abbé, d'agréer mes vœux les meilleurs.

« Votre humble et dévoué serviteur,

« † *Dominique*, Archev. de Tyr. »

HISTOIRE D'UN HÉROS ou **Vie de Monseigneur Galibert**, *évêque d'Énos, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale*, par M. l'abbé TEYSSEYRE, du diocèse d'Albi. — 1 vol. in-12 de 400 pages, illustré. Prix 3 fr. franco, chez M. Téqui, libraire-éditeur, 85, rue de Rennes, Paris.

Bien que ce vaillant évêque n'ait dirigé que peu de temps la mission de la Cochinchine orientale et soit passé prématurément à Dieu il y aura bientôt sept années, son nom n'est pas inconnu de nos lecteurs. Marie-Louis Galibert promettait d'être un digne successeur des Cuénot et des Charbonnier. Quel beau caractère que le sien ! En lui la vivacité du tempérament méridional se combine admirablement avec toutes les énergies et toute l'onction de la grâce! Ecolier, lévite, missionnaire, il ne se laisse distancer par personne dans les voies de l'abnégation et du sacrifice. Évêque à trente-quatre ans, son zèle, plus encore que le climat meurtrier de la Cochinchine, le dévore en quelques années. Il vient enfin mourir à trente-huit ans sous les yeux de son admirable mère, n'ayant qu'une pensée, mourir pour son troupeau ; un regret, celui de ne pas exhaler son dernier soupir au milieu de ses chers Annamites.

La *Vie de Monseigneur Galibert* nous offre aussi l'intérêt tout particulier qui s'attache à cette éternelle question de l'Annam, dont on parle tous les jours, trop souvent sans la connaître suffisamment. Or, rien de plus intéressant que les renseignements que l'on rencontre dans cet ouvrage sur l'origine de la question annamite ; rien de plus navrant aussi que le récit de l'affreuse persécution qui ensanglanta la Cochinchine pendant ces dernières années. Particulièrement profitable aux jeunes élèves du sanctuaire chez lesquels il pourra allumer la flamme de l'apostolat, ce livre sera lu avec avantage dans les familles chrétiennes et par tous ceux qui, aux émotions fades ou malsaines que procure la lecture d'un roman, savent préférer les salutaires enseignements que l'on reçoit en contemplant un grand cœur et un beau caractère au service de la plus noble des causes.

A notre grand regret, nous n'avons pu envoyer encore aux souscripteurs de l'Atlas de M. Launay ce bel ouvrage contenant, on le sait, les cartes des vingt-six missions évangélisées par la Société des Missions Étrangères de la rue du Bac à Paris. Des retards imprévus dans l'impression nous forcent d'imposer à la légitime attente des souscripteurs des délais que nous nous efforcerons d'abréger. Bonne note a été prise de toutes les demandes.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Sigrist, à Soultz-les-Bains, diocèse de Strasbourg	100
Un colporteur du journal La Croix, à Roubaix, qui abandonne son bénéfice sur la vente des Almanachs des Missions	22
M. L. Vallet, à Lorquin, diocèse de Metz	1 30
M. Alexandre, curé de Sanvic, diocèse de Rouen	6
Une pauvre femme, du diocèse de Tarbes	0 15
Mlle Adèle Nandron, don recueilli par *l'Écho de Fourvière*	20
Famille C., — —	25
B. Villard., — —	10
C. B., — —	35
Anonyme, — —	5
Anonyme de Lyon	20
M. Paschall, à Oran	10
C. L. M. de St-Aubin-Rontot, diocèse de Rouen	40
M. Levesque, à Angers	2 25
M. Jacquesson, à Mourmelon, diocèse de Chalons	3 05
Une abonnée du diocèse d'Evreux	3
Anonyme de Dijon	350

Pour les missions les plus nécessiteuses (Tong-King Méridional).

Anonyme du diocèse de Dijon	90
Anonyme ignoré du diocèse de Clermont-Ferrand	100
M. Bataille, à Caen, diocèse de Bayeux	4
Mme Olympe Laloge, à Pointe-à-Pitre, diocèse de la Basse-Terre.	5
M. Constant, — —	100

A Mgr le Préfet apostolique de la Norwège.

Rev. Ch. Roelants, à Troy (États-Unis)	100

Pour les missions de Chine les plus nécessiteuses (Mandchourie).

M. Jaboulay, à Lyon	10

Pour les missions de Chine (Mandchourie).

Mlle L., de Metz	25

Pour la mission la plus nécessiteuse de la Société des Missions Étrangères en Asie (Mandchourie).

M. Oudin-Fossez, maire de Froidmont, diocèse de Soissons	10

A Mgr Lavigne, vic. apost. de Kottayam (Hindoustan).

M. Bidal, aumônier de l'asile de Marie, à Châlon-sur-Saône, diocèse d'Autun	50
A. J., de Lyon	50

A Mgr Van Camelbecke (Cochinchine orientale).

Anonyme d'Amiens	20

A Mgr Pineau (Tong-King méridional).

A. J., de Lyon	150

Pour les missions de Corée.

Anonyme de Nantes	40

A Mgr Cousin (Japon Méridional), pour un nouveau séminariste.

Une enfant de Marie, de Clermont-Ferrand	303

Au même, pour son séminaire.

Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers	60
Une tertiaire de St-François, d'Angers	60

A la Mission de l'Oubanghi pour rachat de jeunes nègres (Mgr Carrie).

Un abonné du diocèse de Gap	50

Pour le baptême d'un enfant sous les noms de Joseph-André-Marie (Mgr Carrie).

Anonyme du diocèse de Cambrai	20

A Mgr Faraud, pour le R. P. Le Corre.

Mme Jouve, à Lyon	50

Pour les prêtres polonais exilés en Sibérie.

M. l'abbé Fischer, de Strasbourg	25

Pour la propagande du Bulletin.

Anonyme du diocèse de Lyon	10
M. Cans, du diocèse de Toulouse	9

(La suite des dons prochainement).

ÉDITION ITALIENNE
(4e trimestre 1889.)

Pour l'Œuvre	216 75
Pour les missions les plus nécessiteuses (Ho-nan)	562 »
Pour les enfants chinois (Mgr Marinoni, Ho-nan)	10 »
Pour Mgr Lamaze (Océanie centrale)	64 15
A S. E. Mgr Lavigerie, pour rachat d'esclaves	15 80
Pour le R. P. Bernon, au Kouang-tong	5 »
Pour l'Orphelinat de Bethléem	16 15
Pour les prêtres polonais exilés en Sibérie	10 »

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



ILES SANDWICH (*Océanie*). — PAYSAGE; d'après une photographie du R. P. CLÉMENT, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, missionnaire aux Sandwich (Voir page 71).

CORRESPONDANCE

GALLAS (Afrique orientale).

Massacre de deux missionnaires capucins.

Les *Annales Franciscaines* publient les premiers détails sur le massacre des deux religieux capucins de la province de Toulouse missionnaires aux Gallas, dont nous avons annoncé la mort. Nous nous empressons de les reproduire, ils complètent ce que nous avons dit du nouveau malheur arrivé à la mission déjà si éprouvée des Gallas.

Dans une lettre du 7 novembre, Mgr Taurin écrivait de Harar :

« J'attends avec impatience le P. Ambroise qui a déjà sa place marquée : notre petite colonie agricole de Mahori. Je suis forcé aussi de faire venir auprès de moi le frère Etienne, pour avoir un compagnon... »

Trois jours avant le départ d'Obock, le R. P. Ambroise écrivait au T. R. P. Provincial pour lui annoncer cette nouvelle : il était au comble de ses vœux, il allait enfin pouvoir travailler dans la mission galla, après laquelle il avait tant soupiré.

Or, le 29 décembre, une laconique dépêche d'Obock annonçait que ces deux religieux avaient été massacrés par une bande de Somalis, sur le chemin de Harar, avec une caravane de marchands grecs qui les conduisaient.

* * *

La nouvelle du massacre est arrivée à Obock, le 27 décembre, à dix heures du matin, par un télégramme envoyé au gouverneur. Ce fut un coup terrible; toute la colonie était consternée.

Le P. Ambroise et le F. Etienne étaient partis de Zeilah le samedi 21 décembre à une heure de l'après-midi; ils avaient avec eux un enfant de la mission, deux Grecs, trois Gallas, des Abyssins, huit soldats somalis du gouvernement anglais et les chameliers : en tout cinquante personnes.

Le dimanche 22 au soir, entre dix et onze heures, alors que tout le monde dormait sous la garde d'un Grec, une centaine de Gadoboursis, tomba à l'improviste sur la caravane endormie ; l'obscurité de la nuit avait empêché le garde de les voir à temps. Ils frappèrent sans pitié ; dix-sept victimes tombèrent sous leurs coups : de ce nombre étaient le P. Ambroise et le Fr. Etienne. Quel-

ques Abyssins parvinrent à s'échapper, et, arrivés à environ quatre cents mètres du campement, ils tirèrent quelques coups de fusil qui mirent en fuite les pillards.

Un des Somalis fut immédiatement envoyé à Zeilah pour prévenir le consul qui n'arriva que le mardi dans la matinée. Il fit enterrer les morts et transporter les blessés. Le P. Ambroise avait eu le crâne fracassé, et le Fr. Etienne, la tête transpercée d'un coup de lance, du crâne au cou. L'enfant qui était avec eux n'avait que de légères blessures ; il est rentré à Zeilah. Les deux Grecs étaient horriblement blessés. Ils furent transportés à Zeilah ; mais, comme il n'y a point d'hôpital, on les amena à Obock en barque. Ils nous arrivèrent le 30, à onze heures de la nuit, huit jours après l'accident, sans avoir encore reçu aucun soin. L'un d'eux est mort le 6 janvier, il avait reçu dix-huit coups de lance ; l'autre qui n'avait que huit blessures, va mieux. Ils se sont défendus avec une valeur digne de l'ancienne Grèce : celui qui est mort était de Sparte.

Le P. Ambroise de Serrières, (diocèse de Poitiers), dans le monde Auguste-Baptiste-Pierre Poitier, était né le 9 janvier 1857, et avait pris l'habit franciscain le 8 septembre 1879. Il était parti pour la mission des Gallas le 8 février 1887.

Le Fr. Etienne, d'Etoile (Drôme), dans le monde Joseph Rayne, était depuis longtemps aux Gallas. Il était né le 5 novembre 1853 et était entré dans l'Ordre le 12 avril 1867. Il avait déjà rendu de nombreux services dans la Mission...

Puisse le sang de ces victimes être une semence de chrétiens !

MADAGASCAR

Deux fêtes scolaires à Tananarive et à Ambohipo.

Les récits qu'on va lire ont pour auteurs deux Pères jésuites, missionnaires à Madagascar. Le premier parle de la grande école que les Frères du Bienheureux J.-B. de la Salle dirigent à Tananarive. Elle compte quatre cents élèves entassés dans un bâtiment qui suffit à peine à les contenir. Sept Frères les instruisent. Si les ressources le permettaient, la maison serait agrandie, un renfort de professeurs viendrait en aide aux maîtres, et sous peu le nombre des élèves aurait doublé, ou d'autres écoles semblables seraient établies, tandis que la Mission ne peut actuellement en soutenir plus de trois : celles de Tananarive, de Fianarantsoa et de Tamatave, pour lutter contre la propagande anglaise ennemie de la religion et de la France.

LETTRE DU R. P. HIPPOLYTE BRÉGÈRE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE A TANANARIVE

Nos nombreux élèves malgaches se préparent à entrer en vacances. En France, vos années scolaires se terminent par des distributions de prix, précédées de discours académiques ; les nôtres sont clôturées par des examens publics et solennels, où toute la récompense consiste à avoir bien répondu. Au sortir même de la solennité qui vient d'avoir lieu chez les Frères des Écoles chrétiennes, laissez-moi vous en donner une idée.

La séance commence à huit heures du matin. Rendons-nous-y d'avance pour n'en rien perdre.

Voici d'abord quatre petits bonshommes de même taille, dont le plus âgé peut avoir huit ans, bien alignés, le petit doigt sur la couture du pantalon, un clairon dans la main droite. Derrière eux, deux tambours de dix à douze ans.

Mgr Cazet paraît, bientôt suivi de M. le Résident général de France par intérim et du résident adjoint ; puis le *ministre de l'Instruction publique* hova. Dès que ces personnages se présentent au seuil de la cour, les tambours battent, les clairons sonnent aux champs. Aussitôt, la fanfare placée dans l'intérieur, éclate et joue l'air national des deux pays, Madagascar et la France.

Cette jeune fanfare ne sera pas la moindre *attraction* de la séance. Cinquante enfants la composent; depuis sa formation, qui ne date que de six mois, elle a fait de tels progrès sous l'habile direction du cher Frère Bertin, que nous ne craindrions pas de la mettre en concours avec bon nombre de fanfares européennes depuis longtemps exercées. C'est que le Malgache, artiste dans l'âme, apprend avec passion la musique. M. Le Myre de Vilers a grandement contribué au développement de cette fanfare, due à la générosité d'un bienfaiteur.

Entrons enfin dans la salle. Composée de cinq classes dont on a enlevé les cloisons mobiles, elle mesure quarante mètres de long sur huit de large, et offre un splendide coup d'œil. L'extrémité ouest est ornée avec goût de tentures aux couleurs voyantes ; mais, ce qui charme surtout le regard, c'est cette foule d'élèves tous vêtus de blanc, silencieux et rangés en ordre parfait jusqu'à l'autre bout de la salle.

Monseigneur préside, ayant à sa droite M. le Résident général et à sa gauche le ministre.

Trois élèves s'avancent devant l'estrade. L'un d'eux commence le *Kabary* (discours), et d'un ton assuré, se tournant vers l'envoyé de la Reine, fait le *manao tsara hiany Andriana*, c'est-à-dire demande des nouvelles de Sa Majesté et de ses ministres. Le personnage interpellé se lève alors, et, répondant au jeune homme, assure que toutes ces précieuses santés sont dans le meilleur état. L'élève se déclare enchanté, lui et ses camarades, puisqu'il en est ainsi ; il ne lui reste plus qu'à offrir, comme il le fait sur-le-champ, le *hasina* (pièce de 5 francs en argent), gage de la fidélité et du dévouement de tous.

Telles sont les formalités de rigueur au début de toute affaire solennelle.

Ensuite commence l'examen dont je vous épargnerai les détails. Qu'il me suffise de vous dire que, pendant

plus de trois heures, ces quatre cents élèves formant sept classes subdivisées, ont passé successivement devant nous, interrogés ensemble ou séparément sur la presque totalité des programmes mis à notre disposition.

Je ne puis résister au désir de transcrire un de ces programmes, laissant à dessein la partie malgache (qui ne saurait être négligée dans les écoles) pour vous faire connaître la partie française :

1. Lecture française avec traduction malgache. — 2. Lexicologie. — 3. Conjugaisons modèles. — 4. Analyse grammaticale. — 5. Dialogues français-malgaches. — 6. Fables; récitation dialoguée. — 7. Catéchisme. — 8. Exercices d'orthographe. — 9. Grammaire française. — 10. Arithmétique : les quatre règles, fractions, réductions. Système métrique, etc. — 11 Écritures de tout genre. — 12. Thèmes et versions. — 13. Dessin linéaire, paysage. — 14. Solfège. Exercices à quatre parties.

C'est le programme de la classe supérieure; vous voyez qu'il est fait au français une belle part dans nos études.

Mais ce qu'il faudrait voir, c'est le désir qu'ont tous ces enfants de paraître ; l'aplomb imperturbable, quoique sans forfanterie, avec lequel répondent même les plus jeunes ; la prestesse avec laquelle ce petit bout d'homme qu'on est obligé de hisser sur une chaise pour atteindre au tableau, expédie les problèmes qu'on lui lance. C'est merveille assurément et je dois avouer que, dans ma longue carrière de professeur en Europe, je n'ai rien vu de semblable.

Je n'ai pas interrogé ces messieurs de la Résidence ; mais il me semble que leurs visages rayonnants et leurs applaudissements répétés témoignent assez de leur satisfaction. Quant au ministre malgache, il se lève à la fin. Il dit que, représentant la Reine, il a reçu l'ordre, après avoir jugé par lui-même, de féliciter et de remercier les élèves, les chers Frères, les Pères et surtout Mgr Cazet, chef vénéré de la mission. En sa qualité de ministre, il ajoute pour les enfants des avis, énoncés avec esprit et en très bons termes.

Monseigneur a terminé en rendant grâces à tous, maîtres et élèves, pour leur application et leur zèle. Puis, confirmant les avis donnés, il a exprimé le vœu de voir marcher de pair chez nos enfants la science et la piété. Un dernier morceau de fanfare a brillamment achevé la séance.

II

Transportons-nous maintenant à une demi-lieue à l'est de Tananarive. Près du village d'Ambohipo, sur un terrain donné par le roi Radama II, se sont naguère élevées les constructions d'un collège naissant. C'est Saint-Michel, séjour des futurs catéchistes, véritable école normale où l'élite des autres écoles reçoit, pour nous seconder, une instruction plus forte et plus étendue. Les professeurs sont trois Pères, dont un scolastique malgache, neveu du regretté P. Basilide.

Lettre du R. P. Cadet, de la Compagnie de Jésus, missionnaire a Ambohipo.

Mai allait finir; une animation extraordinaire régnait au collège d'Ambohipo. Nos élèves étudiaient ferme, mais arriva un moment où les classes furent un peu négligées.

Sous l'habile direction du F. Venance, chacun s'industrie : les uns balaient, frottent, nettoient de toute manière; les autres s'occupent à décorer deux grandes salles. Notre orchestre s'exerce plus que jamais... Evidemment, quelque fête se prépare. Oui, c'est une fête et des plus solennelles.

. * .

Nous voici au mardi 28. Dès huit heures et demie du matin, les visiteurs affluent à Ambohipo. Tous nos Pères de Tananarive sont là, Monseigneur et le R. P. de Villèle en tête; le cher Frère directeur et un autre Frère des écoles chrétiennes les accompagnent. Mais il y a bien d'autres invités et des plus distingués : voici d'abord S. Exc. M. le Myre de Vilers, résident général de France, et l'honorable M. Campbell, consul général des États-Unis. Vient ensuite le haut personnel de la Résidence française : MM. Daumas, Ranchot, le vicomte d'Anthouard, de Panafieu, Iribe.

A neuf heures et demie séance, ou plutôt concert suivi d'exercices français donnés par nos élèves. Mais jetons d'abord un coup d'œil sur la salle; c'est un rez-de-chaussée encore inachevé, tout transformé pour la circonstance. Des nattes neuves forment le parquet, des tentures plus éclatantes que riches ornent les murs, marquetés en violet et en vert par nos jeunes gens; de beaux rideaux voilent la simplicité des fenêtres. Sur le fonds, en face de la porte d'entrée, se détachent trois écussons indiquant trois places d'honneur : celle du milieu pour Mgr Cazet, ayant à sa droite M. le Myre de Vilers et à sa gauche, M. Campbell.

Déjà les invités ont pris place. L'orchestre, installé sur une estrade, exécute en guise d'ouverture des variations d'airs nationaux malgaches, français et américains. On remarque parmi les musiciens le P. Colin, 1er violon, le cher F. Bertin, des Écoles chrétiennes, violoncelle; le F. Venance dirige, et de temps a autre fait rendre à sa flûte des sons d'une pureté et d'une expression ravissantes. Disons tout de suite que la musique remplissait la moitié de la séance; on ne se lassait pas d'entendre, tellement les morceaux étaient habilement choisis et interprétés.

Après l'ouverture, un élève souhaite en français la bienvenue à M. le Résident général, puis viennent les exercices de récitation, déclamation, traduction françaises.

Le cours inférieur, qui débute, est interrogé sur une dizaine de pages des dialogues français-malgaches et sur la conjugaison des verbes auxiliaires et réguliers.

Tout autre est le programme du cours supérieur, celui du F. Venance (1) : analyses grammaticale et logique, verbes irréguliers, traduction d'un passage quelconque du premier livre de Télémaque, traduction française de fables malgaches et récitation des fables correspondantes de La Fontaine ; lecture d'une narration française telle qu'elle est sortie des mains de l'auteur, sans aucune correction du maître.

J'allais oublier une causerie dans notre langue sur la science géologique! Deux élèves d'Ambohipo, deux frères rentrés dans leur famille, donnent à leurs parents et amis un spécimen des belles choses qu'ils ont apprises au collège, et les voilà devisant d'abord sur la formation des terrains, les fossiles et les sources, les mines et les volcans, etc... Naturellement les parents écoutent bouche béante, tout émerveillés.

Sans l'être au même point, l'auditoire européen paraît s'intéresser au dialogue. Sur les lèvres un peu fortes de nos jeunes acteurs le français, il est vrai, perd quelque chose de son élégante souplesse ; mais on y trouve en revanche je ne sais quoi de naïf qui a bien son charme ; et il faut avouer que nos géologues novices se tirent d'affaire sans embarras.

Puis on est agréablement surpris d'entendre déclamer avec âme la « *Mort de Jeanne d'Arc.* »

Enfin tout se passe bien, et M. le Résident général prenant la parole à la fin de la séance, félicite chaudement nos jeunes gens : « Il ne s'attendait pas, dit-il, à les trouver si avancés en français. » Déjà au cours de la séance, pendant qu'on traduisait du malgache, il avait témoigné sa satisfaction du mot à mot, aussi strict que possible : « Voilà qui est bien, répétait-il. C'est ce qu'il faut faire, et je n'ai pu l'obtenir encore de mes interprètes. »

On est sorti à onze heures passées, aux brillants accords d'un dernier morceau de musique.

Je ne dis rien du dîner qui suivit, festin... de missionnaires, pendant lequel deux poésies furent récitées : l'une au souvenir de la Patrie absente dont M. le Myre de Vilers a établi l'influence sur le sol de Madagascar avec autant d'habileté que de force ; l'autre, en action de grâces des bienfaits et de l'appui dont nous sommes redevables à ce premier représentant de la France.

Telle fut cette journée, destinée à rester célèbre dans les fastes du collège d'Ambohipo, et dont nos illustres hôtes ont paru sincèrement heureux.

Arrêtons là nos citations, en exprimant le vœu que ces écoles malgaches grandes et petites prospèrent chaque jour davantage. Cinquante francs par an, c'est la modique somme nécessaire à l'entretien d'un enfant pensionnaire des Frères ou des Sœurs.

Daigne Notre-Seigneur multiplier cette obole annuelle pour le salut d'un grand nombre ; puisse l'aider à cette fin la générosité française ! car les Écoles catholiques à Madagascar, c'est dans cette île l'avenir de la religion ; c'est aussi, providentiellement, celui de la patrie.

(1) Originaire de Madagascar.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Un missionnaire canadien, Mgr Labelle, ministre de l'agriculture au Canada, a fait à Paris le 2 février, au siége de la Société de géographie, une conférence très applaudie sur l'influence et l'expansion de la France dans l'Amérique anglaise.

Un journal de Paris consacre les lignes suivantes au vaillant missionnaire :

« ... On doit au « curé Labelle », comme on l'appelle familièrement, les progrès de notre race, les pas gigantesques de la colonisation française dans l'empire canadien, où les Anglais demain seront surpassés par le nombre croissant, par l'influence, par le développement inouï de la population qui parle notre langue, et qui persiste à se regarder comme sœur de la nôtre.

« Ce curé de campagne, ce conquérant pacifique et patriote, a jeté dans les déserts de l'Amérique septentrionale des voies ferrées, des fabriques et surtout des villages de colons, qui avancent chaque jour davantage la limite de la civilisation et le progrès de la richesse agricole, avec celui de la race française. Dans toute la Confédération canadienne, son nom résonne comme celui d'un victorieux, et je ne crois pas qu'on puisse rencontrer un souverain plus populaire.

« Sa bonhomie énergique et simple attire dès l'abord et sa conviction de colonisateur vous pénètre.

« Il subjugue, il entraîne vingt jeunes ménages, solides, chrétiens, travailleurs ; il les amène dans la forêt et leur taille leur domaine. Quand le défrichement est en bonne voie, le village créé, le curé Labelle s'en va dix lieues plus loin avec d'autres colons. Les centres se multiplient, la population s'accroît, la culture s'étend.

« Cet hercule taillé au rabot, qui devise, la pipe à la bouche, en vieux langage normand, sait mettre la main à la pâte et semble ne pas connaître d'obstacles. Rien ne l'étonne..., pas même les raffinements de notre Europe.....

« On a vu sa soutane râpée dans les corridors du Parlement fédéral à Ottawa ou dans le cabinet des ministres : il venait solliciter ardemment un embranchement de chemin de fer, une route, pour une nouvelle ville fondée par lui la veille : il insinuait, il raisonnait, il tempêtait... il obtenait infailliblement.

« Un autre jour, il arrive à Montréal suivi d'un long convoi de bois ; il avait dit à ses colons que les pauvres de la grande ville mouraient de froid : les colons apportaient de bien loin leur offrande !

« Et partout et toujours, l'amour de la France s'unit à la foi religieuse dans l'âme du gigantesque colonisateur. Quand le Français de France arrive avec lui au milieu des Canadiens-Français, il leur jette la bonne nouvelle et tout aussitôt la population se rassemble : l'ostensoir est placé dans l'église sur un trône de lumières, au milieu des drapeaux tricolores ; le *Te Deum* et les vieux chants de France éclatent successivement, dans une confusion enthousiaste, qui témoigne de sentiments bien chaleureux et qui arrache des larmes au plus indifférent. Ainsi, grâce à cet homme, à son indomptable énergie, le continent septentrional devient terre française. Prononcez son nom au Canada, tous les Français s'inclineront avec amour. Et ce nom, la France le connaît à peine !

« Cette stupéfiante activité, ces succès inouïs, ces services rendus à la civilisation, Rome les proclamait naguère en attribuant au curé Labelle les honneurs prélatices et les insignes épiscopaux ; mais les Canadiens ont grand'peine à modifier l'appellation populaire. Pour les pionniers du désert, le père et l'ami restera longtemps encore le *curé Labelle*, plutôt que *Monseigneur Labelle*.

« D'autre part, le gouvernement canadien a voulu conférer à ce bienfaiteur insigne du pays un titre et une autorité qui lui permissent de pousser officiellement son œuvre civilisatrice. Le curé Labelle a été créé naguère *directeur de la colonisation*. Mais cet honneur n'a rien ajouté à sa tâche et rien à son prestige.

« Aujourd'hui, le *Roi du Nord* — ce terme a été employé — est appelé par les intérêts de sa colonisation au milieu de ce peuple de France qu'il aime passionnément et dont il veut multiplier les rejetons sur le sol de l'Amérique anglaise. Et, s'il arrive à ses fins, si, grâce à lui, la race française, gagnant de proche en proche, finit par envahir le continent du Nord, par submerger les Anglais dans l'Amérique anglaise, par implanter notre génie national dans le Nouveau-Monde, avec une triomphante supériorité, il croira simplement avoir fait son devoir et acquitté sa dette envers les aïeux, envers la vieille France, sa mère séparée, à laquelle il a voué sa fructueuse existence. »

Angleterre. — Le 13 janvier, le prince de Galles a présidé, à Londres, un banquet destiné à constituer par souscription un fonds de caisse afin d'élever un hôpital pour les lépreux, l'Institut Damien. Dans son discours, le prince a donné quelques détails sur la lèpre dans les Indes ; le dernier recensement, qui date de 1881, porte à cent trente et un mille six cent dix-huit le chiffre des lépreux dans l'Inde ; la présidence du Bengale à elle seule en renferme cinquante-trois mille huit cent trente-six, et il n'y a au Bengale que trois hôpitaux ayant des salles spéciales affectées aux lépreux, elles n'en peuvent recevoir que trois cents.

Il y a des lépreux dans tous les pays, en Norvège principalement, et la maladie menace de s'étendre. Le but poursuivi par le prince de Galles est de créer de nombreux refuges pour les lépreux et d'envoyer des médecins étudier la maladie partout où elle existe.

— Une jeune anglaise, Miss Fowler, âgée de vingt-sept ans, fille d'un ministre protestant, mais convertie au catholicisme, va se rendre aux îles Sandwich pour diriger l'hôpital des lépreux, qu'y a fondé le célèbre et héroïque P. Damien, à Molokaï.

Miss Fowler emportera les encouragements et l'admiration de la haute société anglaise, car c'est le prince de Galles lui-même qui a annoncé son départ dans le banquet dont nous parlons ci-dessus.

Avant de devenir sœur Rose-Gertrude, la pieuse anglaise est venue étudier la médecine à Paris, et travailler sous la direction de M. Pasteur, afin de joindre les ressources de la science dans l'accomplissement de son héroïque mission à celles de son éminente vertu.

Calcutta (*Hindoustan*). — Le R. P. Motet, de la Compagnie de Jésus, missionnaire dans le Bengale, écrit de Ranchi :

« Les païens se présentent à nous de toutes parts. En ce moment, il se produit vers l'ouest un mouvement très prononcé en faveur du catholicisme. Des centaines, des milliers de gens arrivent à Ranchi de soixante, quatre-vingts et cent milles de distance. Le *dérah*, sorte de caravansérail que nous avons bâti pour les recevoir, a parfois abrité en une semaine plus d'un millier d'indigènes.

« Jamais ces hommes n'avaient vu le prêtre, mais ils savent que nous protégeons nos chrétiens. La charité compatissante et effective, voilà pour eux le caractère de la véritable Église. Le Sauveur, en répandant les bienfaits temporels, attirait les foules à sa suite et les instruisait du royaume de Dieu. L'Église n'a pas fait autre chose depuis dix-huit siècles et c'est l'unique voie pour conquérir les peuples barbares qui ne jugent que par les sens.

« Nos indigènes qui deviennent chrétiens font preuve de courage et d'une bonne volonté soutenue. Entrez dans le *dérah* et voyez les nombreux groupes attentifs à l'enseignement des catéchistes. Des vieillards, tremblants par l'âge, s'exercent des heures entières à faire le signe de la croix ; d'autres répètent du matin au soir le *Pater* et l'*Ave* ; jusque bien avant dans la nuit, on en trouve sous les jaquiers et les tamarins qui redisent sans se lasser l'oraison dominicale. La grâce du sacrement transforme les cœurs et les convertis d'un jour deviennent confesseurs de la foi. Combien de faits je pourrais citer qui montrent les merveilleux changements opérés dans les néophytes ! »

Thibet. — Après trente-cinq ans d'absence, le vénérable provicaire apostolique du Thibet, M. Auguste Desgodins est revenu en France à la fin de l'année dernière. Il apporte avec lui le manuscrit de son *Dictionnaire de la langue thibétaine*, ouvrage considérable auquel il travaille depuis vingt-cinq ans et qu'il se propose de faire imprimer à Paris.

La *Semaine religieuse* de Nancy parle en ces termes du savant et zélé missionnaire :

« Etant vicaire à la cathédrale de Verdun, M. Desgodins partit secrètement pour le séminaire des Missions étrangères. Il fut destiné à la mission du Thibet, dont il s'agissait de forcer l'entrée. On connaît ses travaux, ses souffrances, les épreuves et les tribulations dont sa patience ne s'est jamais lassée. Il fut expulsé par les Lamas. Emprisonné par les Chinois, il n'échappa la mort qu'en imposant aux mandarins le respect du nom français. Revenu à sa mission, il vit dépouiller de leurs biens et disperser les chrétiens qu'il avait formés. Depuis de nombreuses années, il se tient à la porte de l'empire des Lamas, attendant une occasion favorable pour commencer à l'assainir en y faisant pénétrer l'air pur et la lumière du christianisme.

« En ce moment, il vient d'interrompre cette vie d'attente par un voyage en France. Mais un missionnaire ne quitte sa mission que dans l'intérêt même de son apostolat. L'objet de ce voyage est de faire imprimer un grand Dictionnaire de la langue thibétaine, où la traduction de chaque mot sera donnée simultanément en français, en anglais et en latin. Il y a vingt-cinq ans que M. Desgodins travaille à ce grand ouvrage, et avant lui d'autres s'en étaient déjà occupés pendant un espace de temps égal. C'est un véritable monument qui fera également honneur à l'Eglise et à la France, et bien digne de prendre place au milieu de ces œuvres par lesquelles nos missionnaires ouvrent les voies à la science en même temps qu'à la prédication de l'Evangile et à la civilisation chrétienne.

« Du reste, M. Desgodins possède déjà des titres nombreux à la reconnaissance du pays et du monde savant. Il a fourni les plus utiles renseignements à nos résidents en Extrême-Orient. Les Sociétés scientifiques, entre autres la Société de géographie de Paris dont il est membre, lui doivent de précieuses communications, et l'on a tenu à l'en récompenser, il y a quelque temps, par l'envoi d'un chronomètre de prix.

Corée. — La *Semaine religieuse* du Puy a publié une lettre du P. Edouard André, missionnaire en Corée. Nous y lisons ce qui suit :

Cette année, j'ai visité près de deux mille chrétiens ; mais, pour les païens, je n'ai pu baptiser que cinquante-quatre adultes. Peu à peu j'espère que le nombre augmentera. Ah ! si je pouvais vous raconter l'histoire de leur conversion et leur ardeur pour le baptême ! Mais je n'en finirais pas : il faudrait faire un livre. Parmi les chrétiens, j'ai confessé plusieurs personnes qui n'avaient pas reçu les sacrements depuis vingt-trois ans ! c'est-à-dire depuis la grande persécution de 1866, qui a duré près de vingt ans.

En 1866, tous les missionnaires de Corée furent martyrisés : il n'en resta pas un. En un seul mois, le mois de mars, on coupa la tête à neuf, trois par trois. J'ai visité un jour leur tombeau et l'endroit où tombèrent leurs têtes vénérables. C'est à une lieue de Séoul, la capitale, dans une plaine, sur les bords d'un grand fleuve.

Alors aussi les chrétiens furent arrêtés et massacrés par milliers, hommes et femmes. Toutefois souvent on gardait ces dernières pour les vendre, ou les veufs s'en emparaient tout simplement. Il y en eut alors des milliers, qui, privées de leur mari, tombèrent ainsi entre les mains des païens. Malheureusement, durant douze ans, la Corée fut privée de prêtres : tous les missionnaires qui s'y trouvaient étaient morts au champ des martyrs, et le rivage était si bien gardé que les nouveaux envoyés ne pouvaient aborder sur cette terre inhospitalière.

Aussi, quoique, depuis plus de dix ans, les missionnaires soient revenus en Corée, il y a beaucoup de chrétiens survivant à la persécution et dispersés chez les païens (surtout des femmes) qui ignorent encore l'arrivée et la présence des nouveaux apôtres et la résurrection de la belle Église de Corée. Lorsque ces personnes apprennent tout cela, quelle joie ! Aussitôt elles se lèvent et, coûte que coûte, elles viennent demander les sacrements et rentrer au bercail. J'ai reçu ainsi une

dizaine de ces brebis perdues toutes savaient couramment prières et catéchisme. Comme je leur manifestais mon grand étonnement, elles me répondirent : « Père, j'ai été bien coupable, mais je ne voulais pas aller en enfer, et, ne pouvant faire de la religion en public, je tâchais d'aimer et de prier Dieu au fond de mon cœur ; je ne craignais qu'une seule chose, c'était d'oublier la doctrine, mes prières, le catéchisme; alors tous les jours je les récitais en faisant le riz, en marchant, en travaillant, durant la nuit », et cela pendant près de vingt-cinq ans !'

J'en ai vu qui s'étaient ingéniées à cacher, à conserver et à réciter leur chapelet. D'autres avaient continué à réciter le rosaire sur leurs doigts faute de mieux, en cachette, et cela sans savoir si elles reverraient jamais un missionnaire de leur vie. N'est-ce pas la foi qui les a sauvées ? Tant de foi pouvait-elle rester stérile ? Oh ! comme j'étais heureux de les recevoir, ces enfants des martyrs, de les rafraîchir dans les eaux salutaires de la pénitence, et de réconforter leur âme avec le pain sacré de l'Eucharistie ; et quelles douces larmes coulaient alors de leurs yeux ! En s'en allant, elles répétaient : « Maintenant je puis bien mourir », ou bien : « Je mourrai bientôt, car le bon Dieu et la sainte Vierge ont exaucé ma prière; durant ces vingt-trois ans je n'avais cessé de demander une chose, une seule chose, revoir les Pères et pouvoir recevoir encore une fois les sacrements avant d'aller devant le tribunal de Dieu ; j'ai été exaucée. Oh ! si j'étais morte durant ce temps !! »

Voilà ce qui fait le bonheur du missionnaire et l'empêche de regretter trop la patrie.

Cap de Bonne-Espérance (*Afrique australe*). — Un article a paru dans le *Blackwood Magazine* sous ce titre : « On demande un Père Damien ! » Près de la ville du Cap, il y a, paraît-il, un second Molokaï, appelé l'Ile Rosen. D'après l'auteur de l'article, cette « île de malheur », qui a un diamètre d'environ trois milles et où l'on ne trouve que de rares traces de végétation, contient cent trente lépreux, deux cent trente aliénés, trente condamnés et environ soixante gardiens avec leurs familles. On ne peut rien imaginer de plus affreux que le sort des lépreux. Presque aucun effort n'est tenté pour relever leur courage et adoucir leurs souffrances.



DEUX-GUINÉES (*Afrique occidentale*). — SCÈNE DE FÉTICHISME, d'après une photographie du R. P. BULÉON, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire au Fernan-Vaz (Voir page 67).

États-Unis. — Dans la chapelle des Sœurs de la Miséricorde, à Pittsburg en Pensylvanie (États-Unis), se passait une scène bien émouvante le 7 novembre : une jeune miss, héritière de 15 à 20 millions de francs, prenait le voile. Quatre prélats assistaient à la cérémonie.

Lorsque miss Kate Drexel, la fille du richissime banquier, se décida à quitter le monde pour embrasser la vie religieuse, les Américains ne purent contenir leur admiration et leur étonnement.

Mlle Drexel veut, avec l'autorisation de l'archevêque de Philadelphie, fonder une communauté de Sœurs pour élever des petites négresses et créer des hospices de nègres dans le Sud. On comprend aujourd'hui que les noirs ont été trop négligés. On les a affranchis; il faut maintenant en faire des chrétiens, œuvre héroïque et digne d'être entreprise.

Mlle Kate Drexel donne tous ses millions pour cette œuvre, et si l'on admirait son courage à quitter le monde pour mieux servir Dieu, depuis qu'on sait le but qu'elle se propose, les éloges ne tarissent pas. Dans cette jeune Amérique, on voit un exemple de sacrifices qui rappellent ceux des reines et des princesses des vieux temps chrétiens.

MISSION DE SAINTE-ANNE DU FERNAN-VAZ

Par le R. P. Bichet, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, supérieur de cette mission.

(Suite 1)

III

Baptême d'une pauvre femme paralytique. — Vaines prières au fétiche pour avoir du poisson. — Deux hippopotames tués par le Missionnaire.

Au mois de mars dernier, j'allai voir dans un village, situé à cinq minutes de la Mission, une pauvre vieille paralytique. Arrivé à sa case, je constatai que tous les gens de l'endroit avaient le visage peint en blanc. Je demandai à l'un de nos anciens ouvriers ce que cela signifiait, il me répondit que, le matin, ils avaient prié le *mbouiri* pour qu'il leur fît prendre du poisson, car ils étaient réellement dans la misère. Il me montra en même temps un gros fromager, habitation de la divinité.

« — Pauvres gens, leur dis-je, ne savez vous donc pas que notre nourriture vient de Dieu... de Dieu seul ? Nous, nos ouvriers et nos enfants, souffrons aussi de la misère (pendant la saison des pluies, en effet, il n'y a pas de poissons dans le lac) ; eh bien, demain, nous allons prier le bon Dieu, pour qu'il nous envoie de la viande, et vous verrez dorénavant à qui il faut vous adresser. »



DEUX-GUINÉES (*Afrique occidentale*). — À LA CHASSE AUX HIPPOPOTAMES ; d'après une photographie du R. P. BULÉON, de la Congrégation du Saint-Esprit (Voir le texte.)

Le lendemain était un dimanche. Le lundi, j'allai avec nos ouvriers couper des pailles pour faire la toiture de l'une de nos maisons. J'avais emporté avec moi un fusil rayé, don d'un Européen. J'aperçois tout à coup, à la surface de l'eau, la tête d'un hippopotame. Il se trouvait à cinquante mètres environ. Je le visai de mon mieux, le coup partit ; l'animal disparut sous l'eau. Les ouvriers me dirent que je ne l'avais pas touché, je n'avais cependant pas vu passer la balle, et il se trouvait bien au bout de mon fusil. Nous allâmes au travail, et, en revenant, quel fut le bonheur de tous en voyant, à la surface de l'eau, cet énorme amphibie ! La balle l'avait atteint à la nuque et la lui avait brisée.

Grand fut l'étonnement des N'Komis, quand cette nouvelle se fut répandue dans la lac.

« — *Minissie, Adyoni, Njouan! Minissie, Adyoni, Ngouan!* Le missionnaire a tué un hippopotame ! »

En effet, depuis qu'il y a des Européens au Fernan-Vaz (une quarantaine d'années environ), jamais Blanc n'en avait tué. Moi-même, j'étais tout surpris ; nous rendîmes grâces à saint Joseph ! Nous fîmes sécher la viande qui est plus succulente que celle du bœuf sauvage, nous nous en régalâmes pendant plus de trois semaines.

Après cet événement, les vieux, tout stupéfaits, prétendirent que le mbouri ne permettrait plus que j'en tue.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 janvier.

* *

Deux mois s'écoulèrent. Le P. Buléon était allé voir, de temps en temps, cette pauvre vieille femme que nous préparions au saint baptême. Le 28 mai, j'allai moi-même la visiter. Elle avait bien changé; la mort était peinte sur son visage. Je l'interrogeai. La trouvant suffisamment instruite, je la baptisai.

Lorsque la cérémonie fut terminée, elle me dit :

« — Ah! *minissé*, je remercie bien le bon Dieu; mais réellement la misère m'accable; si tu pouvais me donner un peu de viande... »

« — Pauvre maman, lui répondis-je, je n'en ai pas. Prie le bon Dieu pour que demain je tue un autre hippopotame. »

Elle fit de suite cette prière :

« Mon Dieu, faites que demain le *minissé* tue un hippopotame! »

Tous les gens du village étaient présents.

Le lendemain, je ne pensais nullement à ce que la pauvre vieille m'avait dit, et j'allais, avec nos ouvriers, couper des arbres pour faire le faîte et les avant-toits de la maison d'habitation des enfants. Arrivés près de l'endroit où nous devions nous arrêter, je vis, dans l'eau, deux hippopotames. J'en tirai un qui fit un saut énorme, puis un second se dressa et sortit le milieu du corps en dehors de l'eau. Son sang coulait à flots. Trois heures après, il surnageait. La balle lui était entrée à la hauteur de la tempe.

Pour le coup, les féticheurs N'Komis étaient battus... Le lendemain, je portais moi-même un bon morceau de viande, préparée à l'huile de palme, à la pauvre Anne; j'y joignis un copieux plat de riz.

IV

Œuvre des enfants. — Excursion dans l'Eliua. — Les petites filles achetées en mariage dès l'enfance. — Rachat de quelques-unes.

Au Fernand-Vaz comme au Congo, au Gabon, au Sénégal, ou, pour parler plus généralement, comme sur tout le continent africain, c'est l'œuvre des enfants qui est l'œuvre capitale des missionnaires, car le vieux noir est tellement enraciné dans ses habitudes de fétichisme et de polygamie, qu'il est à peu près impossible de les lui enlever.

Instruire l'enfance, surtout des vérités de notre sainte religion, est donc le premier but de nos efforts. Former les jeunes noirs au travail, le leur faire aimer est un second point très important; ce n'est que par là qu'on peut moraliser la race nègre et lui être véritablement utile.

Dès le mois d'octobre 1887, nous comptions une quarantaine d'enfants de huit à douze ans. C'est vers cette époque que le P. Buléon et moi nous pûmes faire une excursion dans le Ntyonja. Nous fûmes heureux de constater la nombreuse population qui demeure autour du petit lac, dont les bords élevés sont généralement boisés; et nous profitâmes de cette occasion pour acquérir un terrain situé à la pointe fétiche Opocombie, aux arbres séculaires. Derrière cette pointe, à deux kilomètres environ, se trouvent de vastes plaines où l'on voit éparpillés de nombreux villages que l'on peut visiter par terre, ce qui est un grand avantage.

Il nous faudra dans un avenir prochain établir une succursale dans le Ntyonja, car les gens qui l'habitent ne peuvent conduire leurs enfants à la mission de Sainte-Anne, la trouvant trop éloignée. Il faut, en effet, plusieurs heures de pirogue et souvent ils n'ont pas de barques.

* *

L'œuvre des enfants à peu près établie, nous nous mîmes à combattre énergiquement une habitude tellement désastreuse que, si nous ne pouvions la détruire, elle deviendrait plus tard la ruine de notre œuvre. Je veux parler du mariage anticipé des petites filles.

Au Fernan-Vaz, en effet, l'enfant du sexe féminin, à peine âgé de quelques mois, devient la propriété de l'un des riches du pays. Si donc cette habitude continuait à exister, les jeunes gens que nous aurions élevés, arrivés à l'âge de vingt ans, retomberaient fatalement dans les mêmes défauts que leurs aînés, et alors le but de civilisation chrétienne que nous aurions poursuivi, ne serait nullement atteint. Il fallait donc, dès le principe, savoir à quoi nous en tenir pour ne pas avoir de regrets plus tard.

A cet effet, nous résolûmes de réunir les chefs les plus influents pour leur demander s'ils consentiraient à nous laisser lutter contre ce grave abus. Grâce à Dieu, la plupart voulurent bien entendre raison et nous pûmes ainsi racheter une douzaine de petites créatures, de deux à huit ans, libres d'origine, mais rendues esclaves par ces alliances anticipées. Le premier pas était fait et nous en rachèterons dans la suite autant que nos ressources nous le permettront.

L'unique condition que nous avions mise dans ce contrat c'est que ces enfants ne pourraient être mariées qu'à des jeunes gens sortant de la mission catholique de Sainte-Anne. La plus grande liberté de choix leur sera d'ailleurs accordée et de cette façon, nous pourrons former un petit noyau de familles chrétiennes. Jusqu'à présent, hélas! nous n'avons pu avoir de religieuses pour leur confier ces pauvres enfants.

Les difficultés de transport sont considérables; mais nous espérons que, dans trois ans au plus, les communications s'amélioreront assez pour que les religieuses de l'Immaculée-Conception de Castres qui se trouvent déjà dans le vicariat, puissent voyager.

(*A suivre*).

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Bassin du Niger.

(Suite 1).

Je reprends mon récit sur Lokodja, pour affirmer les faits inédits suivants :

Il y a cinquante ou soixante ans, la ville était située sur le faîte d'une haute montagne.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24 et 31 Janvier 1890 et la carte, p. 42. Dans un prochain numéro nous ferons paraître, pour servir à l'intelligence de cette notice, une deuxième carte plus complète que la première.

Bien que les noirs n'atteignent pas une grande vieillesse, plusieurs se souviennent que leurs pères habitaient là-haut, mais que les musulmans, fidèles à leur doctrine de pillage et de destruction, ont saccagé, détruit la cité, qu'ils ont incendiée, et ont emmené en esclavage tous les habitants valides.

Sort réservé aux païens qui restent, si les Anglais n'y mettent ordre.

Derrière les montagnes de la rive droite de Lokodja, en redescendant vers Onitcha, se trouvent d'autres montagnes qui seraient le prolongement du Kong; aucun Européen ne les a visitées.

Abbega, mon interprète, qui a eu l'honneur de suivre le docteur Barth dans ses remarquables explorations et qui l'a assisté dans ses derniers moments, m'a assuré que les susdites montagnes sont très peuplées. Sur une seule colline, il y a une soixantaine de villages, dont le plus considérable se nomme Coqhérico. D'autres naturels que j'ai interrogés, ont confirmé ce renseignement, que je donne sous toutes réserves. Il faut citer aussi un village qui porte le nom illustre de Oria. Le célèbre André d'Oria ou quelqu'un des siens serait-il passé par là?

*
* *

Quelques personnes qui s'occupent de géographie, se demandent encore aujourd'hui, si le Niger est bien navigable dans tout son parcours.

Les naturels de Chonga, de Badjebo et d'autres voyageurs noirs, dont un Touareg que j'ai rencontré à Chonga, m'ont tous répondu affirmativement, en ajoutant cependant que les gros navires, comme celui qui m'appartenait et que je fis visiter, ne pourraient pas franchir les cataractes ; mais que les pirogues pourraient passer même les rapides.

Un arabe blanc nommé Ali, confident du roi de Bidda, m'a affirmé qu'il était allé en pirogue, de Badjebo à Kabara, port de Tombouctou, mais qu'il avait failli se noyer en traversant les cataractes, ce qui indiquerait que le passage est dangereux.

Les Anglais Lavid et Olfied (je l'ai lu quelque part) sont arrivés à Boussa, en partant de la mer.

Les frères Lander ont redescendu le fleuve, depuis Boussa jusqu'à la mer.

Mungo-Park est parti en pirogue de Bamakou et est arrivé en pirogue à Boussa, où il périt. Il faut donc conclure que le Niger est navigable pour les vapeurs dans tout son parcours, sauf aux rapides.

*
* *

Depuis la côte jusqu'à Onitcha, le pays est plat, découvert, on n'y trouverait pas un caillou de la grosseur d'une noisette. Ce n'est qu'à Beaufort-Isle, qu'on commence à apercevoir des collines isolées; point de chaînes dorsales, point de plateaux, des cônes reliés entre eux par des chaînons, des tufs noirs et gris; les cimes atteignent huit cents, neuf cents et mille pieds.

Le terrain est sablonneux, rougeâtre, la végétation luxuriante, mais peu variée, surtout dans le delta, où l'on ne voit que des mangliers (palétuviers) qui bordent tristement les deux rives, jusqu'à environ cinquante milles de la mer. A partir de là, on commence à rencontrer le palmier, le cocotier, le cotonnier, l'indigotier et plus on remonte, plus la variété de la flore des tropiques s'accentue, principalement au cent quatorzième mille à partir de la côte ; on est alors en plein pays des plateaux fertiles et pittoresques, qui vont en s'élevant graduellement jusqu'à Sokoto, mais avec de nombreuses solutions de continuité, se produisant alternativement sur les deux rives.

Le caractère géologique indique dans certaines parties, telles qu'Onitcha, Idda, Lokodja, des mines de fer, d'antimoine et peut-être des gisements aurifères, car j'ai vu dans ces localités des poteries, dont la terre renfermait des parcelles d'or.

Entre Onitcha et Egga, on aperçoit des collines isolées, ayant la forme et la composition de celles qui se trouvent à Biskra et à Bou-Sâada dans la province de Constantine; elles ne sont cependant pas vierges de végétation, comme celles du désert de l'Algérie. Leurs flancs sont, au contraire, couverts d'arbres et d'arbustes aux formes bizarres, qui s'échappent des escarpements comme des fantômes.

On voit aussi des monts de forme tantôt conique, tantôt affectant l'aspect de vieilles murailles ou de forteresses en ruines.

*
* *

Avant de parler de la climatologie, je demande la permission au lecteur, de raconter le fait suivant :

Lorsque je suis rentré du Bas-Niger, en mai 1885, M. Charles Bayle m'a prié de lui fournir sur la Bénoué, quelques pages destinées à son Atlas colonial qui allait paraître.

Encore affaibli par la fièvre, j'ai rapidement composé, comme je l'ai pu, sans consulter mes notes enfermées dans mes malles, un article auquel il a bien voulu faire les honneurs de son Atlas, ce dont je le remercie, mais cet article est incomplet. J'y affirmais que l'année, dans le Niger inférieur, était divisée en deux saisons, cela est vrai, mais jusqu'à un certain point. Je vais tâcher de compléter aujourd'hui ce que je disais à cette époque.

Dans la région du haut et du moyen Niger, jusqu'à son delta, l'année est bien divisée en deux saisons, comme je l'ai écrit dans l'Atlas colonial : la saison sèche qui correspond à l'été des zônes tempérées et qui commence généralement à la fin de novembre, pour finir avec le mois de juin, et l'hivernage, c'est-à-dire la saison des pluies, qui commence généralement vers la fin de mai et qui dure jusqu'à la fin de novembre.

Dans la saison sèche, la végétation est en souffrance, tandis que les habitants et principalement les Européens, recouvrent la vigueur et la santé ; c'est pour nous la saison sèche.

Cette division de l'année en deux saisons bien distinctes, n'existe pas à Brass, ni dans tout le delta du Niger.

Aux environs de l'équateur et jusqu'à quatre ou cinq degrés de latitude nord et de latitude sud, on compte quatre saisons, deux sèches et deux pluvieuses.

La première saison sèche commence vers le milieu de janvier et dure quinze ou vingt jours. La saison des grandes pluies lui succède alors et finit vers la fin de mai; vient ensuite la seconde saison sèche, qui se continue jusqu'au milieu d'octobre. La seconde saison pluvieuse arrive à son tour et dure jusque vers le milieu de janvier.

La seconde saison pluvieuse est moins mauvaise que la première, elle est coupée par des alternatives de beau temps.

. . .

A Egga, où je me trouvais en 1882, le thermomètre centigrade n'a pas dépassé 30° dans les mois de novembre et décembre.

Voici à ce sujet des chiffres que j'ai relevés ; je copie au hasard sur mon agenda.

28 novembre 1882.

A 4 heures 1/2 du matin	21°
A 10 heures du matin	27°
A 2 heures du soir	29°
A 3 heures 1/2 du soir	30°
A 10 heures du soir	22°

1er décembre 1882.

A 9 heures du matin	26°
A midi	28° 1/2
A 9 heures du soir	23°

22 décembre 1882.

Saison de l'harmattan.

L'harmattan est un vent chaud d'Est qui souffle dans la saison sèche ; il dure de deux à huit jours, c'est le sirocco de l'Algérie.

A 7 heures du matin	24°
A 2 heures du soir	21°
A 5 heures du soir	25°
A 9 heures du soir	23°



DEUX-GUINÉES (*Afrique occidentale*). — MAISON D'HABITATION DES MISSIONNAIRES DE SAINTE-ANNE DU FERNAN-VAZ, d'après une photographie du R. P. BICHET, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit (Voir page 67).

31 décembre 1882.

A 6 heures du matin	26°
A 2 heures du soir	28°
A 5 heures du soir	25°
A 9 heures du soir	23°

Dans la saison sèche, il pleut si rarement, que les habitants, par crainte d'incendies, dégarnissent leurs toits, qu'ils ont l'habitude de recouvrir de paille de mil; ils laissent sur place les bambous qui composent la toiture, de manière qu'ils n'ont plus qu'à replacer de la paille nouvelle, lorsque la saison des pluies arrive.

J'ai eu le bonheur d'assister dans cette ville, à une pluie battante, en pleine saison sèche, chose extrêmement rare au dire des naturels.

Je copie textuellement sur mon agenda la note suivante :

Egga, jeudi 21 décembre 1882.

A 5 heures du matin	24°
A 3 heures 1/2 du soir	28°
A 8 heures 1/2 du soir	23°

Vers trois heures et demie du soir, le ciel est gris, on ne voit pas le soleil, coups de tonnerre dans le lointain et pluie battante, à partir de cinq heures et demie jusqu'à la nuit. Tout le monde est inondé dans les cases, et les marchandises des magasins sont fortement avariées.

La saison d'hiver est la plus malsaine, les Européens souffrent de la chaleur, non qu'elle soit trop forte, mais parce qu'elle est lourde, humide, principalement dans le delta et à Brass. Dans ce dernier endroit, les allumettes refusent de s'enflammer et la chaussure moisit du jour au lendemain.

Ce n'est pas du tout la chaleur sèche de Biskra, de Tuggurth et de Laghouat, où la transpiration s'évapore, au fur et à mesure qu'elle arrive à la peau, en y déposant une espèce de sel très fin.

Ici, rien de semblable, on transpire abondamment, la figure ruisselle la nuit, comme le jour; le corps est dans un état constant d'affaiblissement.

Les inondations nous apportent, par surcroît, des miasmes putrides, délétères, qui répandent dans l'atmosphère des myriades de microbes. La malaria et toutes les fièvres connues et inconnues qui déciment les Européens, en sont la conséquence.

. ..

Au moment des pluies, les eaux du Niger sortant de leur lit, les échouements ne sont plus à craindre; les navires de quinze pieds de tirant, filent à toute vitesse par dessus les bancs et les rochers, mais un danger d'une autre nature se présente; ce sont les troncs d'arbres que le courant charrie avec rage et qui, plus d'une fois, ont brisé nos navires.

Il est indispensable d'avoir toujours sous la main, du coton, du goudron, du zinc et tous les instruments nécessaires pour boucher promptement un trou.

Il est nécessaire de ne naviguer qu'avec des navires ayant beaucoup de cloisons étanches et de mouiller à la nuit.

Le volume d'eau du Niger diminue graduellement vers la fin de novembre; cependant, il arrive qu'il tombe brusquement et, du jour au lendemain, on se trouve échoué. Cela nous arrive malheureusement très souvent (voir le chapitre Échouement).

C'est au moment de la baisse des eaux que de nouveaux bancs et de nouveaux méandres se forment. D'autres îles apparaissent et les chenaux sont à étudier de nouveau.

La navigation, alors, n'est plus possible; les communications avec les factoreries n'ont lieu qu'au moyen de chaloupes à vapeur, ou de pirogues. La traite continue cependant, mais les produits restent emmagasinés jusqu'à la saison des pluies.

Les navires calant cinq pieds peuvent cependant s'aventurer avec un petit chargement, jusqu'à Abo et même jusqu'à Onitcha, s'ils sont bien pilotés; mais il faut marcher avec une extrême précaution et interroger constamment le thalweg avec la sonde.

Quoique le pilote soit moins utile dans la saison pluvieuse, il est bon d'en avoir un spécial, à bord, choisi parmi les naturels du pays; on lui donne chaque mois, dix ou douze caisses de gin, ou d'autres marchandises, à son choix, d'une valeur variant entre trente et quarante francs. On peut aussi ne lui donner que tant par voyage, mais alors on s'expose à ne pas trouver son pilote au moment voulu. Le mieux est donc de l'engager pour toute une saison, de ne jamais lui donner que des acomptes et de le prévenir, qu'en cas d'ivrognerie, d'absence, ou de toute autre faute grave, pouvant porter préjudice à la Compagnie, il serait frappé d'amende.

Il est très utile que les agents blancs, appartenant à une Compagnie, fassent un ou deux voyages en chaloupe à vapeur, ou en pirogue dans chaque saison sèche, pour étudier le nouveau chenal, de manière à ne pas être entièrement à la merci d'un pilote noir.

A suivre.

LA MISSION CATHOLIQUE

AUX

ILES HAWAIIENNES (SANDWICH)

Depuis son origine jusqu'à nos jours

(1827 à 1888)

Par le R. P. Clément, de la Congrégation des Sacrés Cœurs de Picpus, missionnaire à Honolulu.

Notice historique

(Suite 1)

Kamehameha Ier, mort le 8 mai 1819, eut pour successeur son fils qui régna sous le nom de Kamehameha II. C'est sous le règne de ce prince que parurent pour la première fois les missionnaires protestants d'Amérique (30 mars 1820). Le peuple commença à détruire ses idoles. Kamehameha II partit pour Londres avec la Reine, après avoir confié les rênes du gouvernement à la reine-mère, Kachumanu. Ils moururent tous les deux à Londres en 1824.

Ce fut Kachumanu qui gouverna jusqu'à la majorité du jeune prince, né en 1814, fils aussi du grand conquérant et qui devait régner plus tard sous le nom de Kamehameha III. C'est pendant cette régence qu'arrivèrent aux îles Sandwich les premiers missionnaires catholiques (1827). Mais les missionnaires protestants qui les avaient devancés, s'étaient emparés de l'esprit de la régente, et ils gouvernaient réellement. Aussi en profitèrent-ils pour persécuter les catholiques qu'ils représentaient comme les ennemis du pays. Kachumanu mourut le 5 juin 1832, et en mars 1833 Kamehameha III prit en mains les rênes du gouvernement.

Ce prince partagea les terres entre les nobles et le peuple et donna à son royaume une constitution assez équitable, abolissant officiellement l'idolâtrie et accordant à ses sujets la liberté de conscience. C'est sous son règne que l'indépendance de Hawaii fut reconnue par la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis d'Amérique. La tempête religieuse soulevée par les protestants s'apaisa et les catholiques purent vivre en paix au moins d'une manière relative, continuant cependant à être traités avec la plus grande partialité, ainsi que le montrent clairement leur exclusion des emplois du gouvernement et les mille vexations dont ils furent victimes longtemps encore.

Kamehameha III mourut le 15 décembre 1854 et fut remplacé par Kamehameha IV, petit-fils du conquérant. Ce prince fut le plus accompli de tous les monarques hawaiiens et sa mort prématurée, qui suivit de près celle du jeune prince de Hawaii (30 novembre 1863), fut vivement regrettée. Les missionnaires anglicans étaient arrivés l'année précédente (11 octobre 1862).

Kamehameha V succéda à son frère et régna jusqu'en 1873. C'est lui qui encouragea l'introduction dans son royaume d'émigrants de divers pays. Cette immigration progressant peu à peu a fait monter la population à plus de quatre-vingt mille âmes; elle était descendue par suite de mortalité et de diverses autres causes au-dessous de soixante mille, après s'être élevée jusqu'à plus de

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 janvier.

cent quarante-deux mille (en 1823), et peut-être à deux cent mille dans les temps plus reculés. Il fit preuve d'une grande énergie en 1864, quand il chassa les membres de l'Assemblée législative qui l'entravaient, et donna à ses sujets une nouvelle constitution qui garantissait liberté civile et religieuse pleine et entière.

Avec Kamehameha V s'éteignit la branche mâle de la dynastie des Kamehameha.

. . .

Aucun successeur n'ayant été désigné, l'Assemblée législative eut à élire un nouveau roi et son choix tomba sur Lunalino, prince très populaire, mais peu digne de régner. Ce nouveau roi ne régna qu'un an et quelques semaines, car il mourut en février 1874, d'une maladie de langueur, suite probable de ses excès de boisson. Les protestants perdaient leur protecteur. On lui fit de pompeuses funérailles. Mais, comme il mourait sans avoir nommé un successeur, une nouvelle élection devenait nécessaire. Et cette élection fut l'occasion d'une petite révolution qui fit sortir le peuple hawaiien de son naturel pacifique quand on annonça que c'était Kalakaua et non Emma, qui avait été choisi pour succéder à Lunalilo. Cette révolte fut bien vite étouffée, grâce aux marins des navires de guerre américains et anglais.

Kalakaua fut donc élu roi et plus tard couronné à son retour d'Europe. C'est lui qui règne actuellement.

La religion catholique a toujours continué de jouir d'une pleine liberté, sans aucune entrave sérieuse de la part du gouvernement hawaiien. Les seuls ennemis et opposants sont les hérétiques sous diverses formes, méthodistes, puritains, épiscopaliens, mormons, adventistes, païens chinois et japonais, voire même indigènes qui mêlent les pratiques superstitieuses du paganisme à leurs croyances chrétiennes.

La population a été décimée par les maladies et elle semble vouloir disparaître peu à peu, victime surtout de cette maladie terrible et mystérieuse que l'on appelle la lèpre. Comment cette maladie s'est-elle introduite dans ces îles? Personne ne le sait. Mais le fait est qu'elle était déjà très répandue dans les différentes îles de l'archipel, avant que l'on commençât à prendre des mesures pour isoler ceux qui en étaient atteints, et en arrêter ainsi les progrès. Et quand le gouvernement hawaïen songea à prendre ces mesures rigoureuses mais nécessaires pour empêcher les ravages de cette épidémie mystérieuse et si ancienne dans les annales du monde, ce fut la mission catholique qui, la première, offrit et procura un prêtre zélé, le R. P. Damien, qui consentit à se vouer toute sa vie au service spirituel des pauvres lépreux, afin de leur procurer sinon la guérison corporelle, du moins quelque chose de plus précieux, le royaume de Dieu, en les préparant à bien mourir.

Voici un petit tableau statistique qui fait voir comment la population indigène a toujours été en décroissant.

Elle était	de	142.050	en	1823
	de	130.313	en	1832
	de	108.579	en	1836
	de	73.138	en	1857
	de	69.800	en	1860
	de	62.959	en	1866
	de	56.872	en	1872

Mais si la partie indigène a été décimée par les épidémies, la population elle-même du pays s'est de beaucoup augmentée depuis 1872 jusqu'en 1886 par l'introduction d'immigrants travailleurs. De 56,897 en 1872, en 1884, selon le dernier recensement, elle s'élevait à 80,578. Ce chiffre va toujours en croissant.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

M. l'abbé Saudreau, à Angers	14 55
M. Brunet, curé de Ferfay, diocèse d'Arras	16
Mme la Comtesse d'Ambrugeac, diocèse de Châlons	10
Obole d'un Polonais, à Odessa	14 40
Anonyme, don recueilli par *l'Écho de Fourvière*	50
M. Petitjean, — —	2 60
C. G., malade, — —	50
Anonyme du diocèse de Périgueux	50
Les élèves de rhétorique de l'école Sainte-Marie, à Albi, avec demande de prières	10

Pour les missions les plus nécessiteuses.

Mme A. M. C. de M., de Lyon	1 500
Anonyme d'Aix-les-Bains, diocèse de Chambéry	100
M. Louis Coudour, curé de N.-D. Saint-Vincent, à Lyon	50
J. B. R., diocèse de Bâle	20
Anonyme d'Angers, avec demande de prières	5
Anonyme de Saint-Gildas des Bois, diocèse de Nantes	10
Anonyme de Paris, avec demande de prières	4

Pour les affamés (Mgr Potron, Chan-si).

M. G., de Belleville, diocèse de Lyon	11

A Mgr Puginier (Tong King Occidental).

Anonyme d'Avranches, diocèse de Coutances	10

A M. Louis Rempon, missionnaire au Tong King Occidental.

M. l'abbé de Breyne, diocèse de Cambrai	4 50

A Mgr Laouënan (Pondichéry).

M. et Mme Verhaeghe-Limpens, de Wervicq, diocèse de Cambrai	10

A Mgr Lavigne, vicaire apostolique de Kottayam.

M. et Mme Verhaeghe-Limpens, de Wervicq, diocèse de Cambrai	10

Pour la construction d'une église dédiée à la sainte Vierge dans l'Extrême-Orient (Mgr Laouënan).

Obole d'un Polonais qui voudrait consacrer sa vie et sa fortune aux services des missions et des missionnaires	33 60

A Mgr Cousin, pour son séminaire.

Anonyme de Tours	50

Pour les inondés du Japon (Mgr Cousin).

Anonymes de Dijon	10

A S. E. le cardinal Lavigerie.

L. S., abonné d'Halluin, diocèse de Cambrai, avec demande de prières pour une défunte	10

Au même, pour le baptême de deux enfants nègres, sous les noms de Julie et Edmond.

E. D., d'Halluin, diocèse de Cambrai	4

Au même, pour rachat et baptême de trois petits enfants païens, sous les noms de Marie-Jenny, Geneviève-Fanny, Léon.

M. l'abbé Bouthors, à Amiens	30

A Mgr Navarre (Nouvelle-Guinée).

Anonymes de Dijon	10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



ILES SANDWICH (*Océanie*). — VOLCAN; d'après une photographie du R. P. CLÉMENT, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs. (Voir page 78).

CORRESPONDANCE

CORÉE

Mort d'un missionnaire et d'une religieuse. — Le petit séminaire de Séoul. — Conversions.

Grâce aux prières et aux aumônes des associés de la Propagation de la Foi, la mission de Corée renaît peu à peu : ses missionnaires enregistrent chaque jour des retours d'anciens néophytes et des conversions d'infidèles qui portent déjà à plus de seize mille le chiffre de ses chrétiens. Dans la lettre suivante, le vénérable évêque de cette mission entretient nos lecteurs d'abord de ses récentes épreuves, puis de ses besoins, de ses consolations et de ses espérances.

LETTRE DE MGR BLANC, VICAIRE APOSTOLIQUE DE CORÉE.

Séoul, 8 septembre 1889.

Le printemps dernier a été pour nous une période continue d'épreuves et de malheurs.

En février, la Sœur Zacharie, supérieure de notre orphelinat, nous était enlevée par la fièvre typhoïde. En mars, je me cassais un bras en tombant sur la glace. En avril, la mort nous visitait encore une fois, et j'avais la douleur de perdre M. Deguette, l'un de mes meilleurs missionnaires, emporté, lui aussi, par la fièvre typhoïde. En mai, Sœur Estelle, obligée, par suite de la mort de sa supérieure, de porter à elle seule la charge de la direction de l'orphelinat, est tombée malade de fatigue et d'émotion et, pendant quarante jours, elle est restée couchée entre la vie et la mort. En juin, ce fut encore une fois mon tour : la fièvre me cloua sur le lit et je ne pus célébrer la sainte messe que le premier jour du mois d'août; encore ai-je dû quitter Séoul immédiatement, sur l'ordre des médecins, pour aller faire une saison de bains de mer.

Ces épreuves ont été d'autant plus pénibles pour la mission que nous commençons seulement à nous installer au grand jour. A chaque instant, nos besoins augmentent et nous constatons avec douleur que nous ne sommes guère riches qu'en bonne volonté.

Il y a une œuvre surtout qui me tient au cœur et que nos finances ne nous permettent point de développer : c'est l'hospice-asile pour les vieillards sans ressources. Cette œuvre étant entièrement à la charge de la mission,

nous ne pouvons recueillir qu'un nombre déterminé de ces vieillards ; cependant, presque chaque jour m'arrivent des demandes d'admission et j'ai le crève-cœur d'être obligé de les refuser. Si nous pouvions disposer de 20,000 francs, quel bien immense nous pourrions faire et quelle gloire en reviendrait à notre sainte religion et à Dieu !...

* * *

Une autre œuvre qui m'est bien chère, parce qu'elle assurera un jour, si la Providence lui fournit les moyens de subsister, l'avenir du vicariat, c'est notre petit séminaire. Établi à une lieue de Séoul, il compte aujourd'hui vingt élèves avec trois professeurs, dont deux de nos missionnaires pour le latin et un chrétien coréen pour le chinois. Nos néophytes étant encore plus pauvres que nous, tous nos élèves sont entièrement à la charge de la mission pour la nourriture, l'habillement, etc., etc. C'est chaque année une dépense énorme. On a calculé que l'entretien d'un seul élève revient à peu près à 300 francs par an.

Notre petit séminaire est très bien placé sur la rivière de Séoul ; mais il est encore installé dans des maisons coréennes aussi mal commodes que coûteuses à cause des réparations incessantes que réclament ces constructions peu solides. Il serait urgent de bâtir quelque chose à l'européenne ; mais, pour cela, il nous faudrait au moins de vingt à trente mille francs. Hélas ! où les trouver?... Oh ! que le bon Dieu, qui connaît notre pauvreté, veuille bien nous prendre en pitié ! et qu'il ne nous refuse pas un peu de cet or que les ministres protestants américains, établis à Séoul, prodiguent pour répandre l'erreur. Je ne me plains pas d'être pauvre ; mais quelle peine d'entrevoir tout le bien que l'on pourrait faire avec un peu d'argent et de se trouver dans l'impossibilité d'agir par défaut de ce même argent ! A la garde de Dieu !

* * *

Sauf ces misères et ces préoccupations de chaque jour, nous sommes les missionnaires les plus heureux et les plus favorisés que je connaisse. Dieu est visiblement avec nous et nous entoure continuellement d'une sollicitude si paternelle que c'est avec la plus grande joie que tous nous travaillons et portons le joug du Seigneur. Si chaque année voit grossir le nombre des ouvriers apostoliques en Corée, il est vrai de dire que le chiffre de nos chrétiens augmente en proportion. Le relevé de notre dernière administration a enregistré plus de onze mille confessions et environ huit cents baptêmes d'adultes. Nos pauvres chrétiens, dispersés par la persécution aux quatre coins de la Corée, rentrent peu à peu au bercail. Ce sont généralement des chrétiennes qui reviennent ainsi, car, pour les hommes, les bourreaux leur faisaient rarement grâce de la vie. Séparées de leurs familles et de leurs maris, tombées au pouvoir des païens avec lesquels elles étaient obligées de vivre, quelques-unes ont tout abandonné, tout oublié, excepté leur baptême ; mais combien d'autres ont conservé leur foi et persévéré dans la récitation de leurs prières, même au milieu des superstitions auxquelles on les forçait de participer ! C'est pour ces pauvres femmes surtout que l'action de la Providence est sensible. En voici une qui, depuis vingt-deux ans, n'a jamais rencontré un chrétien ; elle croit qu'il n'y en a plus en Corée. Un jour, en allant aux champs, quelle n'est pas sa surprise d'apercevoir un vieillard qui fait un signe de croix en achevant sa prière ! La connaissance fut bientôt faite, et deux mois plus tard, cette âme privilégiée était réconciliée avec Dieu par la réception des sacrements.

Une autre femme tenait une auberge et se demandait si elle rencontrerait jamais un chrétien. Un voyageur entre chez elle ; elle lui sert son repas ; mais, chose extraordinaire et inouïe en Corée, il refuse de toucher à la viande qu'elle lui offre. L'aubergiste étonnée presse son homme de questions et finit par lui faire avouer qu'il est chrétien et que ce jour est jour d'abstinence. Joie mutuelle. Une âme de plus retrouvait le chemin du bercail ...

VICTORIA NYANZA (Afrique équatoriale)

Arrivée des Pères blancs près du roi détrôné Mwanga.— Cruautés de l'usurpateur Karéma. — Bataille navale sur le lac. — Les missionnaires et Stanley. — Situation actuelle.

Dans notre numéro du 29 décembre 1889, nous avons publié une lettre de Mgr Livinhac, dont voici le résumé :

Mwanga, comme le savent nos lecteurs, qui de catéchumène était devenu persécuteur, fut détrôné par les Arabes et remplacé par Karéma ; il se réfugia au sud du lac chez les missionnaires. Les cruautés de Karéma firent bientôt regretter Mwanga. Un parti puissant le rappela ; mais comme il n'avait pas de fusils et de munitions en quantité suffisante, Mwanga ne jugea pas prudent de se fixer sur le continent et il se retira dans une île appelée Sésé, située tout près de la côte et à une dizaine de kilomètres de son ancienne capitale. De là, il envoya trois barques sous la conduite d'un intrépide néophyte, pour prier les missionnaires d'aller porter à lui et aux chrétiens, les secours de la religion, ajoutant que, si on n'accédait à son désir, il renoncerait à l'espoir de reconquérir son royaume et reviendrait auprès des missionnaires.

Mgr Livinhac ne crut pas devoir rester sourd à cette prière et, dans les derniers jours du mois, il envoya les PP. Lourdel et Denoit qu'accompagna M. Stokes, commerçant anglais, ami dévoué de la mission. La lettre suivante raconte la suite des événements et dissipe quelques-unes des craintes qu'on pouvait légitimement concevoir sur cette mission dans laquelle les épreuves se mêlent à tant de consolations.

Lettre de Mgr Léon Livinhac, des missionnaires d'Alger, évêque titulaire de Pacando, vicaire apostolique du Victoria Nyanza.

Nous avons reçu, il y a quelques jours, des nouvelles de nos confrères. Après un heureux voyage, ils sont arrivés le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte

Croix, dans l'île de Boulingougoué, où réside Mwanga. Ce prince et les quelques centaines de nos chrétiens qui se trouvent près de lui les ont reçus avec un enthousiasme et des démonstrations de joie qu'on ne saurait décrire. Deux pauvres cases de roseaux ont été construites à la hâte. C'est là que les missionnaires sont occupés, du matin au soir, à faire le catéchisme, à entendre les confessions et à exercer les autres fonctions du ministère. La sainte importunité de nos néophytes et catéchumènes leur laisse à peine le temps de réciter leurs prières et de prendre un peu de nourriture.

*
* *

A la fin de septembre, bon nombre de chrétiens n'avaient pu encore quitter le Boussagara. D'autres se trouvaient dans la province de Boudou, dont ils avaient chassé les musulmans. D'autres enfin s'étaient réfugiés dans les îles voisines des côtes, pour se soustraire à la fureur des bandes de Karéma. Ce tyran a fait brûler tous les princes et princesses du sang royal qu'il a pu saisir, et a commis tant d'autres atrocités, qu'il est devenu un objet d'horreur pour tout ce qui n'est pas musulman. On assure même que plusieurs de ses chefs, qui probablement n'avaient embrassé l'islamisme que pour échapper à la mort, ont fait leur soumission à Mwanga. Malgré ces défections, l'usurpateur, grâce aux musulmans venus du Zanguebar, dispose encore de quinze cents fusils et de quantité de munitions, ce qui lui permet de se maintenir dans sa capitale et de tenir en respect les districts voisins.

*
* *

Il y a quelques mois, les Arabes de Magou envoyaient leurs deux bateaux à voiles, avec un fort chargement de poudre et de fusils et cent cinquante hommes pour ravitailler Karéma et châtier les pays qui ont reconnu Mwanga. Comptant sur la supériorité de leurs embarcations et de leurs armes, et sans doute aussi sur la protection du *prophète*, ils se proclamaient invincibles et s'avançaient en triomphateurs, pillant et brûlant tout sur les côtes où ils abordaient.

Mwanga, prévenu à temps, envoya à leur rencontre quatre cents hommes armés de fusils, sous la conduite de Gabriel, qui déjà a remporté plusieurs victoires sur les musulmans. Il divisa sa petite armée en deux corps. L'un suivrait la voie de terre en longeant le rivage ; l'autre, commandé par lui, s'embarquerait sur vingt pirogues. L'armée de terre et l'armée navale marcheraient de front, de façon à pouvoir prendre l'ennemi entre deux feux au moment du débarquement. La rencontre eut lieu au port de Bouaya, à un jour de marche de l'île où campe Mwanga. Les musulmans venaient de jeter l'ancre et de dresser leurs tentes sur les bords du lac, quand la petite armée de terre, fondant sur eux avec la rapidité de la foudre, les obligea à se sauver dans leurs embarcations avec tant de précipitation que, s'embarrassant les uns les autres, plusieurs périrent dans les flots. Les commerçants arabes, au nombre de cinq, proposent à leurs compagnons de se rendre ; mais l'équipage, composé de Wangwanas, et les autres noirs musulmans refusent de cesser le feu, disant aux Arabes :

« Mwanga vous épargnera peut-être ; mais, pour nous, il n'y a pas de grâce à espérer. »

En ce moment paraît la petite flottille commandée par Gabriel. Elle se range en ligne de bataille et attaque vivement le grand boutre de l'Arabe Ben-Sif. Mais les cent musulmans accroupis, derrière l'épais bordage de cette lourde embarcation, ont peu à craindre des balles des soldats de Mwanga, qu'ils accueillent par une fusillade des mieux nourries. Les rameurs, habitants des îles Sésé, dont la lâcheté est proverbiale, épouvantés par les détonations, se mettent en devoir de battre en retraite. Pour les retenir, Gabriel est obligé d'avoir recours aux plus terribles menaces.

Les Arabes, de leur côté, voudraient gagner le large ; mais il faudrait se dresser sur le pont pour lever l'ancre, et ce serait s'exposer à une mort certaine. Ils parviennent enfin, sans se montrer, à détacher les chaînes qui relient les ancres au boutre, et abandonnant chaînes et ancres, ils hissent la voile, et le bateau s'ébranle.

Les Basésé refusent de le poursuivre. Encore quelques instants, et les musulmans sont sauvés. Soudain une explosion, dont on ignore la cause, se produit dans le boutre qu'elle fait bondir en le couvrant d'un nuage de fumée. Fous de frayeur, ou brûlés, plusieurs musulmans se jettent à l'eau et se noient. Cependant le capitaine et les hommes de l'équipage se défendent en désespérés, et tiennent en respect les assaillants, qui, n'ayant presque plus de munitions, voient l'ennemi sur le point de leur échapper. Une seconde explosion vient encore jeter le trouble dans le bateau et faire noyer une dizaine de malheureux qui le montent. L'armée de Mwanga sent son courage se ranimer, mais ne peut déterminer les pauvres Basésé à ramer en avant, quand une troisième explosion renouvelle les effets désastreux des précédentes et, de plus, met le feu à la grande voile et la réduit en cendres.

Les assaillants, voyant que Dieu combat pour eux, poussent un formidable cri de triomphe. Les Basésé n'hésitent plus. Leurs pirogues légères volent sur l'eau comme des flèches et se précipitent sur le boutre. Les soldats de Mwanga s'élancent à l'abordage, font un horrible carnage de tous ceux qui leur résistent, n'épargnant que les jeunes esclaves et les cinq Arabes qui avaient conseillé à l'équipage de mettre bas les armes, pillent le bateau, et le livrent aux flammes.

Le petit boutre de Soungoura, qui avait abandonné son chargement à terre, s'était esquivé pendant le combat. Les noirs chrétiens l'aperçoivent au loin et vont

attaquer résolument. Dieu vient encore à leur aide par une explosion, qui, mettant le trouble parmi l'équipage, leur assure la victoire, et le boutre est incendié.

On assure que cent cinquante musulmans ont péri dans ce combat. Chose incroyable, et qui tient du prodige, les assaillants, qui ont eu à essuyer une grêle de balles, n'ont perdu que deux hommes, dont l'un même aurait été victime de la maladresse de ses compagnons.

Les cinq malheureux Arabes, dont nous avons parlé, s'étaient blottis au fond du bateau pour se mettre à l'abri des balles ; mais ils avaient été tellement maltraités par les explosions, qu'ils moururent tous avant d'avoir pu être présentés à Mwanga. Ainsi, de tous les musulmans venus du sud du lac au secours de leurs coreligionnaires, il ne reste que les trois courriers envoyés à Karéma pour lui annoncer l'heureuse arrivée d'un renfort, qui, selon toutes les apparences, eût assuré son triomphe et ruiné à jamais la cause de Mwanga.

.˙.

Quand cette lettre vous parviendra, vous aurez appris depuis longtemps le retour de Stanley par la côte Est. Lors de son passage à la mission protestante du Bousambiro, j'envoyai les PP. Girault et Schynse le saluer et lui offrir quelques paniers de légumes. Le célèbre voyageur, ainsi qu'Emin-Pacha et tous les officiers de l'expédition, reçurent très bien les Missionnaires. Ils manquaient de chaussures, d'habits et de montures. Nous pûmes leur céder, au prix qu'ils nous coûtaient, trois ânes et quelques habits européens que nous avions achetés comme objets d'échange. M. Stanley et l'intendant de la caravane m'écrivirent des lettres très flatteuses pour m'exprimer leur reconnaissance.

.˙.

Je crains que vous ne soyez trop inquiet à notre sujet, soit à cause des dangers que nous courons de la part des Arabes, soit à cause de l'extrême pauvreté à laquelle pourraient nous avoir réduits et les malheurs qui ont fondu sur plusieurs de nos missions et l'impossibilité de communiquer avec notre procure de Zanzibar. C'est pourquoi je veux vous rassurer.

Il est vrai que les Arabes et les autres musulmans sont indisposés contre nous, à cause de ce qui s'est passé à la côte depuis une année ; car, quoiqu'ils mettent quelque différence entre les Français et les Allemands, ils croient que nous poursuivons tous un même but, les uns d'une manière, les autres d'une autre.

La politique modérée de la France, qui a produit une heureuse impression dans le Zanguebar, ne produira ici que peu ou pas d'effet sur les Wangwanas et le plus grand nombre des Arabes. Ils ne voient et ne verront, dans le missionnaire, qu'un homme dangereux qui, par son action, nuit à l'influence qu'ils avaient sur les populations de l'intérieur, influence qui était la source de leur grandeur et de leur fortune. Les musulmans seront donc toujours nos plus grands ennemis, et nous feront tout le mal qu'ils pourront.

Si jusqu'ici ils ont respecté nos missions du sud du Nyanza, c'est que, pour nous atteindre, il faudrait commencer par gagner les chefs chez lesquels nous sommes établis, et les tourner contre nous, ce qui n'est pas facile, du moins en ce moment. Le triomphe de leur parti au nord du lac les rendrait beaucoup plus audacieux, et, dans ce cas, c'en serait fait de nous et de nos missions, si Dieu ne venait à notre secours par un miracle, ou s'il ne facilitait à quelques centaines de Bagandas chrétiens les moyens de nous rejoindre et de nous défendre en se défendant eux-mêmes. Mais nous espérons que le parti musulman ne triomphera pas dans l'Ouganda. Nous ne courons donc pas encore de *très grands* dangers du côté des Arabes.

Pour ce qui est de la pauvreté, elle est moindre qu'elle ne devrait être, vu les circonstances, grâce à l'occasion que nous a ménagée la Providence de nous procurer, à un prix très élevé, il est vrai, une provision d'objets d'échange chez un commerçant anglais.

Ce qui nous fera plus vite défaut, ce seront les chaussures, les chemises, le vin de messe, les articles de bureau, les remèdes et généralement tout ce que nous devons faire venir d'Europe.

Je dois noter aussi que, les circonstances nous ayant réunis auprès du lac, nous dépensons moins et nous pouvons nous aider les uns les autres.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sont arrivés à Rome et ont obtenu une audience du Saint-Père, Mgr Corrigan, archevêque de New-York, qui fait le pèlerinage de Terre-Sainte, et Mgr Wulfingh, vicaire apostolique de Surinam.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 28 janvier, se sont embarqués à Marseille, à bord du *Foria*, les RR. PP. Gex, du diocèse de Chambéry, et Martin, du diocèse de Nantes, pour les missions du Niger et du Dahomey.

Ces deux missionnaires appartiennent à la Société des Missions Africaines de Lyon.

— Sont partis :

Pour le Congo, le 6 novembre 1889 : le P. Charles Wunenburger, du diocèse de Strasbourg ;

Pour la Trinidad, le 12 décembre : le P. Guillaume Maher, du diocèse de Cashel (Irlande) ;

Pour le Sénégal, le 5 janvier 1890 : le P. Alphonse Kunemann, du diocèse de Strasbourg ;

Pour Haïti, le 10 janvier : le P. Joachim Lestrohan, du diocèse de Vannes.

Ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

INFORMATIONS DIVERSES

Chine. — La *Semaine Religieuse* de Grenoble publie la lettre suivante, datée de Paris le 25 janvier 1890 :

« Les fêtes en l'honneur du Bienheureux Perboyre ont été closes hier soir à la Maison-Mère des filles de la Charité par Son Eminence le cardinal Richard. Ces hommages ont attiré l'attention sur un autre martyr lazariste, mort pour la foi dans la même mission vingt années auparavant, Jean-François-Régis Clet, né à Grenoble en 1748.

« Durant six ans, le Vénérable Clet resta seul missionnaire dans le Hou-kouang, province chinoise comprenant les districts du Ho-nan et du Hou-pé, dont la population est supérieure à celle de la France entière. Suivant les paroles du Souverain Pontife, dans le décret de Béatification, après avoir évangélisé durant trente ans la Chine, le Vénérable Francois Clet ravit au Bienheureux Perboyre l'honneur de remporter le premier la palme du martyre. Aussi je suis certain de vous être agréable en analysant les documents relatifs au tombeau et aux reliques de cet illustre Dauphinois qui sera bientôt placé sur les autels. »

Le 2 juin 1858, Mgr Delaplace, vicaire apostolique du Tché-kiang, écrivait à M. Etienne, supérieur général de la congrégation de la Mission :

« Nous sommes arrivés auprès de Mgr Spelta, vicaire apostolique du Hou-pé, le cinquante-huitième jour après notre départ de Ning-po. C'était le samedi 15 mai.

« En entrant dans le petit oratoire particulier qui m'avait été désigné pour dire la sainte messe, mes yeux tombèrent sur un catalogue des fêtes que toute la maison célèbre. Or, au nombre de ces fêtes se trouvent le 17 février, avec ce titre : *Anniversaire du martyre du vénérable Clet*, puis, le 11 septembre : Anniversaire du martyre du vénérable Perboyre. Ces deux jours-là, on lit au réfectoire l'abrégé des procès-verbaux rédigés sur la vie et sur la mort de nos deux martyrs, et les élèves ont congé.

« Le lendemain arrive de Han-keou le chrétien Fong, petit-fils de ce fameux catéchiste Fong François, qui a soigné et enterré le Vénérable Clet.

« Nous partîmes pour Ou-tchang, le mercredi 19 mai : Mgr Spelta, son notaire, prêtre chinois, dont le père, catéchiste d'une de nos anciennes chrétientés, a assisté au martyre du vénérable Clet, M. Fou et moi, tous quatre dans la même barque. Je trouvai toutes choses bien réglées. Déjà on donnait les premiers coups de pioche au sommet du tombeau du Vénérable Clet, et je voyais nombre de personnes, chrétiens et païens, recueillir religieusement à deux mains les herbes et les racines. On assure que des maladies de toutes sortes ont été guéries immédiatement par une potion de ces herbes sauvages.

« J'aurais désiré assister jusqu'au bout à toutes les circonstances de l'exhumation ; mais Mgr Spelta m'engagea à ne pas rester trop longtemps. Le lieu, en effet, n'était pas sans danger.

« Je retournai faire mes adieux à la montagne Rouge, lorsque M. Fou arriva, escorté de plusieurs chrétiens qui portaient les précieuses dépouilles... Il ne me resta plus qu'à repasser le fleuve pour aller déposer entre les mains de Mgr Spelta les caisses renfermant les ossements.

« Le Vénérable Clet a conservé des cheveux. Il porte encore en tête son tsy-king (espèce de barrette). Des fragments d'habits et d'ornements en assez bon nombre étaient mêlés aux ossements de la poitrine. »

En 1868, les reliques du Vénérable furent solennellement exhumées et transportées à Paris à la Maison-Mère de la congrégation de la Mission, par Mgr Delaplace.

Voici une autre lettre du même prélat :

« Mes lettres précédentes vous ont appris que j'allais me rendre au Hou-pé, pour terminer l'affaire de la Translation. Grâce à Dieu, tout s'est passé à merveille. J'étais, le 10 novembre, à Ou-tchang-fou. Mgr Zanoli, vicaire apostolique du Hou-pé, m'a parfaitement accueilli. Nous avons revu ensemble la sépulture de Hong-chan, les actes d'exhumation, etc. Comme le bon Dieu amène à point les témoignages les moins attendus et les plus concluants ! En 1858, Mgr Spelta désespérait presque de rencontrer des personnes suffisamment instruites de toutes les circonstances de la seconde inhumation de notre Vénérable. Ces témoins pourtant se sont présentés, et en nombre respectable, et avec des paroles très affirmatives, sans aucun désaccord. Ils ont raconté comment M. Clet avait d'abord été enterré dans le champ des criminels ; comment ils l'ont installé dans le nouveau cercueil, etc.

« Ce bienheureux criminel, j'ai donc la joie de l'avoir entre les mains, et je le porte maintenant à notre Maison-Mère.

« J'ai dû prendre tel quel le reliquaire volumineux où Mgr Spelta avait renfermé les précieux restes de celui que missionnaires et chrétiens du Hou-pé considèrent déjà comme le Patron futur de leur province, ainsi que vous le trouverez écrit dans l'inscription suivante :

HIC JACENT OSSA
VENERABILIS SERVI DEI FRANCISCI CLET,
CONGREGATIONIS MISSIONIS,
HUPENSIS ECCLESIÆ PATRONI BENEMERENTIS,
QUI IN VINEA DOMINI EXCOLENDA,
PLURIBUS EXANTLATIS LABORIBUS,
TANDEM SENIO CONFECTUS
AN. DOM. MDCCCXX. XIV CAL. MAII MARTYRIO CORONARI
MERUIT.

Il y a une erreur en ce mot *maii*. Ce devrait être XIII Cal. Martii (17 février).

« Nous voici dans la mer Rouge, écrivait encore Mgr Delaplace le 20 décembre 1868. De Chang-Hay à Hong-Kong, voyage dur, mer affreuse, vent de tempête. Deux vapeurs descendaient avec nous. L'un a ses feux éteints, l'autre ses mâts cassés et ses voiles emportées ; chez nous aucune avarie. Trois cent quarante milles en vingt-quatre-heures ! De Hong-Kong à Saïgon, mer bouleversée par un affreux typhon. La *Junon*, frégate française, était au port, sans embarcations, sans mâts, sans gouvernail, sans quille. Pour nous, vent en arrière constamment ; de Saïgon à Aden, promenade sur l'eau ; beau temps toujours ; belle brise encore, traversée exceptionnelle, disent nos officiers. Pourrait-il en être autrement, quand on fait route avec le Père Clet ? Jadis nos chrétiens avaient une confiance illimitée en ses prières. Il paraît qu'il continue d'être un intercesseur efficace. »

Le corps du Vénérable Clet fut reconnu canoniquement le 6 septembre 1878 par Mgr Richard. Il repose du côté de l'Evangile, dans l'église des Lazaristes, à Paris, en face de la chapelle du Bienheureux Perboyre. Hâtons par nos prières le moment définitif de sa béatification.

États-Unis. — La cathédrale de Saint-Paul, dans le Minnesota, présentait, le 17 décembre, un merveilleux spectacle. Trois prêtres de ce diocèse, MM. Stanley, Mac-Golrick et Cotter, recevaient en même temps la consécration épiscopale.

Mgr Jean Stanley, évêque du nouveau siège de North-Dakota, né à Albion (État de New-York) en 1852, est venu tout enfant avec sa famille dans le Minnesota. Il fut envoyé à la Propagande à Rome et ordonné prêtre en 1875 ; à son retour, il a puissamment aidé Mgr Ireland, son archevêque, dans l'œuvre de la colonisation irlandaise dans cet État.

Mgr James Mac-Golrick, né à Tipperary, en Irlande, en 1844, a fait ses études au collège All-Hallows, à Dublin. Il fut ordonné prêtre en 1867 et vint ensuite dans le diocèse de Minneapolis. D'abord assistant de la cathédrale, il fut ensuite chargé de la mission de Minneapolis, où il construisit une magnifique église. Il va occuper le nouveau siège de Duluth.

Mgr Joseph Cotter, élevé au nouveau siège de Winona, est né à Liverpool en 1844. Il fut amené par sa famille en Amérique. Élevé à Saint-Paul, il fut ordonné prêtre en 1871. Il était depuis longtemps curé à Winona.

LA MISSION CATHOLIQUE

AUX

ILES HAWAIIENNES (SANDWICH)

Par le R. P. CLÉMENT
de la Congrégation des Sacrés-Cœurs.

Notice historique
(Suite 1)

C'est le 9 juillet 1827 que les missionnaires catholiques parurent pour la première fois aux Iles Sandwich. Ils étaient trois et le R. P. Bachelot était du nombre. Mais, à cette époque, le gouvernement était entre les mains d'une femme, Kaahumanu, que le roi Kamehameha II avait nommée régente, avant son départ pour l'Angleterre.

Cette princesse s'était laissé dominer par les missionnaires protestants venus des États-Unis d'Amérique dès l'année 1820, et avait épousé leur haine contre la religion catholique. Aussi, lorsque nos missionnaires eurent opéré quelques conversions (3 en 1827, 12 en 1828 et 118 en 1829), inaugura-t-elle, à l'instigation des missionnaires protestants, une persécution qui ne devait finir qu'en 1839, par l'intervention des canons français. On jeta en prison ceux qui refusèrent d'apostasier. On effraya ceux qui



ILES SANDWICH (*Océanie*). — PAYSAGE; d'après une photographie du R. P. CLÉMENT, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, missionnaire aux Sandwich (Voir le texte).

avaient quelque velléité de devenir catholiques. Aussi les conversions se ralentirent un peu. Il y en eut cependant seize en 1830, quoique la persécution fût alors à son apogée. Cette année-là, le R. P. Bachelot fut expulsé et les catholiques restés fidèles passèrent sans prêtre les années 1831, 1832, 1833, 1834 et une partie de 1835.

Le 30 septembre 1835 arrivait un prêtre missionnaire d'origine irlandaise, le R. P. Walsh, qui réclama la protection de son gouvernement. De sorte qu'à l'ombre du drapeau anglais, il n'eut rien à craindre personnellement des protestants américains. Mais il était néanmoins dans l'impuissance d'exercer ouvertement son ministère et ne pouvait faire le bien qu'en cachette.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 janvier et 7 février et la carte p. 57.

Le 17 avril 1837, le P. Bachelot revint aux Iles Sandwich, et son retour réveilla la vieille haine calviniste, que l'absence des missionnaires catholiques avait seulement assoupie. Le 20 mai, il était arrêté avec un autre missionnaire et retenu prisonnier sur un navire abandonné. L'arrivée de deux navires de guerre, l'un français et l'autre anglais, lui procura la liberté. Le 2 novembre, le R. P. Maigret arrivait, mais il ne lui fut pas permis de descendre à terre, et il dut partir avec le R. P. Bachelot, qui mourut en mer le 4 décembre. Le P. Maigret alla enterrer son confrère dans une petite île de l'Océanie, où il passa six mois, bien traité par le roi du pays, mais dans l'impossibilité de faire quelque bien, ne connaissant pas la langue.

∴

Le P. Walsh était resté à l'abri du pavillon anglais. Mais la persécution sévissait toujours. Il y eut néanmoins quelques conversions en 1838. Mais c'est seulement en 1839, à l'arrivée d'un navire de guerre français, que la persécution s'arrêta. Et alors les conversions prirent un nouvel essor. On en compta deux cent trente-deux pendant l'année 1839.

Le 13 mai 1840, arriva Mgr Etienne Rouchouze, évêque de Nilopolis, nommé vicaire apostolique. Il était accompagné de trois prêtres. Le 6 juin, il y eut plus de deux cents baptêmes et le 9 juillet, deux cent quatre-vingts. C'est alors que l'on commença les fondations de la cathédrale de Honolulu. (Voir la gravure ci-dessous.) Les conversions continuaient. On en compta cent quarante le 15 août, quatre-vingt-dix le 19 août, cent trente-huit le 29, cent quarante-quatre en septembre et cent cinq en octobre.

Les calvinistes, effrayés et irrités à la vue de tant de conversions, voulurent réveiller la vieille haine que les canons français avaient réduite au silence. Et, comme ils ne pouvaient recommencer la persécution ouverte d'autrefois, ils changèrent de tactique et inaugurèrent un autre genre d'attaque, ayant recours aux vexations de toute sorte, et déblatérant contre les pratiques de l'Église catholique, qu'ils défiguraient en les assimilant aux vieilles pratiques du paganisme.

Mgr de Nilopolis partit pour l'Europe en 1843, et à son retour, périt en mer, lui, sa petite armée de missionnaires et des provisions de toute sorte. Le navire qui les portait fit naufrage et tout fut perdu.



ILES SANDWICH (*Océanie*). — CATHÉDRALE D'HONOLULU ; d'après une photographie du R. P. CLÉMENT, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, missionnaire aux Sandwich. (Voir le texte).

Pendant l'intérim de 1843 à 1847, la mission des îles Havaïiennes fut administrée par le R. P. Maigret, nommé ensuite vicaire apostolique et sacré évêque en 1857, avec le titre d'évêque d'Arathie. Mgr Maigret gouverna la mission jusqu'en 1881. Son administration est caractérisée par une grande et prudente économie. Grâce à cette sagesse la mission sortit saine et sauve de la crise de 1848, qui l'avait réduite aux abois. Car elle n'avait pour se soutenir que les secours de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont la révolution de 1848 avait entravé la marche.

C'est en 1849 que fut construite la deuxième église de l'archipel de Kailua, dans l'île de Hawaii. Beaucoup d'autres églises et chapelles furent bâties successivement dans les différentes îles de l'archipel, la mission ayant toujours à supporter la majeure partie des dépenses. A la fin de l'exercice de Mgr Maigret en 1881, on en comptait soixante-neuf.

Une excellente mesure de l'administration de Mgr Maigret, ce fut l'acquisition de terres à des prix très raisonnables, lesquelles devaient un jour, comme on le voit actuellement, pourvoir en partie à l'entretien des missionnaires qui n'ont rien ou peu de chose à attendre des chrétiens, appartenant pour la plupart à la classe pauvre et

ouvrière, et aussi aux frais d'église et d'écoles. C'est l'économie de son prédécesseur qui a ménagé à Mgr d'Olba, le présent vicaire apostolique, les moyens de commencer un établissement d'éducation d'un ordre supérieur, le collège de Saint-Louis, avec ses succursales de Wailuku et de Hilo.

Seulement on aurait pu désirer que les écoles allassent de pair avec les églises et chapelles. Car les écoles catholiques, dans des pays protestants comme celui-ci, sont le seul et unique moyen de sauver les enfants. Là où il y a une église, il devrait y avoir une école catholique ; seulement on doit reconnaître que le vicaire apostolique y voyait des difficultés, comme celle de se procurer de bons instituteurs. Il réservait cette entreprise à son successeur.

Mgr Maigret a composé une petite grammaire hawaiienne et aussi un cathéchisme. La mission catholique possédait une imprimerie au moyen de laquelle elle mit les catholiques à même de soutenir la lutte des controverses religieuses avec les calvinistes.

Un essai de collège avait bien été fait à quelque distance de Honolulu, dans un endroit appelé Ahuimonu. Mais cet établissement, après avoir fait un peu de bien, allait en déclinant, faute de professeurs capables de le mettre sur le pied d'un bon collège.

C'est aussi sous l'administration de Mgr Maigret que les Sœurs de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie ouvrirent pour les filles une maison d'éducation, qui compte plusieurs centaines d'élèves, tant pensionnaires qu'externes.

A l'arrivée des anglicans en 1862, l'attitude du gouvernement hawaiien envers les catholiques changea, et devint plus favorable du moins en apparence. La raison en était que l'on voulait abattre l'influence dont les calvinistes avaient joui si longtemps et qui se trouva passer alors aux missionnaires anglais.

En 1864, le 20 août, Kamehameha donnait à son peuple une nouvelle constitution qui octroyait pleine liberté de conscience, ce qui ouvrit comme une ère nouvelle. Un peu après, les mormons vinrent demander au gouvernement hawaiien, la permission de s'établir dans l'archipel. Mais le gouvernement ne se montra pas disposé à les admettre comme corps religieux, leur permettant seulement de s'établir comme colonie de planteurs de coton. Ils n'en propagèrent pas moins leurs doctrines, et aujourd'hui, époque de libéralisme, ils ont leurs églises comme corps religieux. D'ailleurs les Chinois païens ont bien leurs pagodes.

En 1869, le vicaire apostolique se rendit à Rome pour assister au grand concile du Vatican et en revint en 1870. Il fit encore après cela une tournée pastorale. Mais ses forces diminuaient et en 1881, il était tout à fait incapable de soutenir le poids de l'administration.

(A suivre.)

Nous donnerons dans notre prochain numéro la suite du travail de M. le commandant Mattei avec une nouvelle carte, très détaillée, des bassins du Niger et de la Benoué, qui facilitera beaucoup l'intelligence de cette étude si remarquée.

MISSION DE SAINTE-ANNE DU FERNAN-VAZ

PAR LE R. P. BICHET, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE, SUPÉRIEUR DE CETTE MISSION.

(Suite et fin [1])

V

Assistance aux saints offices. — Nouvelle église. — Saint ministère. — Esclave baptisé. — Avenir de la Mission.

Malgré les empêchements sérieux qui éloignent ces pauvres gens de la vraie voie, ils tiennent cependant à venir assister chaque dimanche aux offices divins. Notre chapelle en bambous, de seize mètres de long, est trop petite pour pouvoir contenir toutes les personnes qui se présentent. Une grande partie des assistants est toujours obligée de rester à l'extérieur. Ils écoutent la sainte messe avec grand respect et aiment à entendre la parole divine. Aussi en profitons-nous pour leur faire chaque dimanche un bon catéchisme.

Au mois de mai prochain, nous devons recevoir une chapelle tout en fer avec couverture en tôle galvanisée, construite dans les ateliers de M. Szam, à Paris et suffisamment grande. Une belle statue de sainte Anne, en bronze, de trois mètres de haut, placée sur le frontispice, attirera l'admiration des pauvres noirs.

Bien des choses manqueront à cette belle église, principalement les ornements et les vases sacrés ; aussi j'ose compter sur la charité de mes chers lecteurs.

Cette chapelle est en fer, car, dans nos pays, les meilleures constructions, pour ne pas dire les seules sérieuses et durables, sont les constructions en fer avec toitures en tôle galvanisée. Si, en effet, nos constructions en planches reposent sur des poteaux en bois, et même des piliers en pierre, il est bien rare, à moins d'une attention journalière, que les fourmis blanches ne se mettent dans le bois, et alors l'habitation est complètement perdue. C'est ainsi que la plupart des premières maisons que nous avons eues dans nos stations ont été mangées par ces termites. Comme toiture, la tôle galvanisée, bien posée, est très durable ; elle évite beaucoup d'insectes dangereux, tels que scorpions, cent-pattes, araignées venimeuses, qui fixent leurs demeures dans les toitures du pays, faites avec les feuilles du bamboutier.

*
* *

Bien que nos travaux d'installation et surtout notre petit nombre nous aient empêchés jusqu'ici de nous livrer, autant que nous l'aurions désiré, à l'exercice du saint ministère, nous avons pu, depuis la fondation jusqu'au jour de mon départ, faire soixante-trois baptêmes, chiffre rarement atteint au commencement d'une station. Et presque tous ces baptêmes sont des baptêmes administrés à l'article de la mort.

Il y a deux ans à peine, j'ai même pu administrer un esclave qui avait été condamné pour crime d'homicide. Son procès avait duré trois mois. A la nouvelle de sa condamnation, bientôt connue partout, je pars : il s'agissait d'une âme à sauver, j'étais donc décidé à tenter l'impos-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 janvier et 7 février.

sible. Grâce à Dieu, loin de rencontrer la moindre difficulté, je ne trouve que de la sympathie chez tous les chefs, et on me promet, sans hésiter, de me conduire auprès du condamné.

Derrière le village, presque cachée par les broussailles, une case isolée, solidement construite et fermée par deux lourds madriers, sert de prison. J'y suis introduit et je me trouve en présence d'un homme âgé d'environ trente-cinq ans. Cet homme avait dû être robuste ; mais la souffrance avait laissé sur son front une douloureuse empreinte. L'un de ses pieds était rivé à une énorme pièce de bois, et une chaîne, fixée au toit, était attachée à son cou, et limitait le nombre de ses pas.

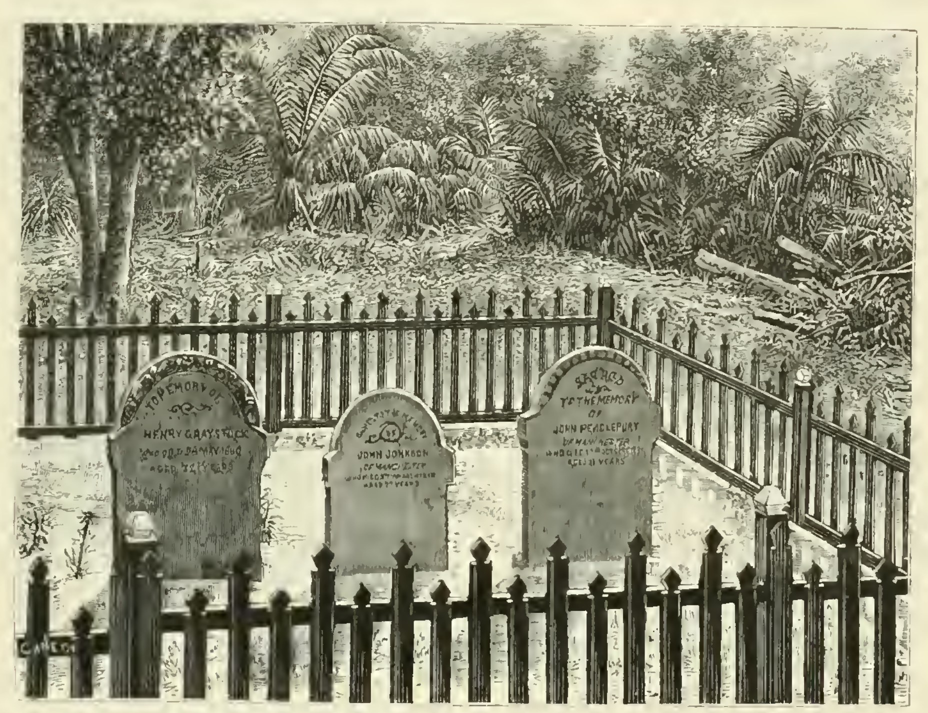
Ce malheureux tressait des pailles pour couvrir la demeure de ceux qui devaient être ses bourreaux.

« — Mon ami, lui dis-je, je viens t'enseigner les choses de Dieu. Tu vas mourir, et puisque la justice des hommes te condamne, au moins tâche de te rendre favorable celle de Dieu, car, si tu perds cette vie, une autre t'attend là-haut. Veux-tu être heureux ?... »

A mesure que je lui parlais, le visage du condamné s'illuminait, et des larmes coulaient de ses yeux.

« — Ah! oui, *minissé*, s'écria-t-il tout à coup en me serrant les mains, ah! oui, baptise-moi. J'ai été un méchant homme; mais si, enfant, j'avais connu ce que tu me dis, oh j'aurais été bien bon! Tes paroles ont rempli mon cœur, j'aime le bon Dieu, baptise-moi. »

Alors l'eau sainte coula sur son front, toute l'assistance était émue. « Eh bien! lui dis-je, maintenant tu es mon frère, nous nous retrouverons au ciel!... » Et nous nous



DEUX-GUINÉES (*Afrique occidentale*). — LE CIMETIÈRE DE FERNAN-VAZ; d'après une photographie du R. P. BULÉON, de la Congrégation du Saint-Esprit.

embrassâmes en pleurant. Quelques jours après, le supplice avait lieu dans la plaine des exécutions, et le corps était jeté en pâture aux bêtes fauves.

*
* *

Ces résultats obtenus dans notre œuvre naissante sont, sans doute, bien humbles; mais nous avons bon espoir que la grâce de Dieu ne tardera pas à les multiplier; d'autant plus que le protestantisme n'a pas étendu ses ravages jusqu'ici, et, nous osons l'espérer, il ne viendra pas de sitôt. Le mot « ravages » que j'emploie ne me paraît pas trop fort, car dans ces pays où l'intelligence des noirs est si peu développée, la controverse est inutile. Si on veut la commencer, le résultat est toujours funeste, car, incapables de la comprendre, ils trouvent étrange qu'on la soulève et voyant ainsi les blancs discuter sur la religion, ils sont exposés à tomber dans l'indifférentisme ou à rester plongés dans leurs anciennes superstitions.

Nous osons espérer que la mission de Sainte-Anne sera une œuvre d'avenir, et nous ferons tous nos efforts pour qu'il en soit ainsi; car sans compter la population assez douce du Lac, nous sommes entourés de tribus nombreuses telles que celles de N'Gové, des Bakélais et des Ishuas.

C'est cette dernière peuplade que nous espérons aller visiter, dès que notre chapelle sera terminée, et voir si plus tard il n'y aurait pas lieu d'y fonder une mission; elle nous relierait à nos confrères du Congo-français qui se trouvent à Mayumba.

Puisse le divin Maître écouter favorablement ces prières, les exaucer, et envoyer assez d'ouvriers à son champ, pour aider ceux qui commencent à le défricher!

FIN.

Mort d'un séminariste.

Le vénérable successeur de Mgr Petijean, Mgr Cousin, nous communique de touchants détails sur un jeune lévite japonais que Dieu a rappelé à lui au moment où il allait s'engager dans la milice sainte. Le vaillant évêque fait précéder cette notice des réflexions suivantes qui se recommandent d'elles-mêmes à l'attention de nos lecteurs.

En publiant dans les *Missions Catholiques* un article sur l'œuvre du clergé indigène au Japon méridional et en faisant appel à la généreuse sympathie de vos pieux lecteurs, vous avez rendu un bien grand service à ma mission et je ne veux pas tarder davantage à vous en exprimer toute ma reconnaissance.

Grâce à vous, des secours nous sont déjà venus et j'espère que d'autres suivront peu à peu. Ce résultat déjà si consolant de votre bienveillante initiative, m'a profondément touché et je ne cesserai point de demander au bon Dieu de vous en récompenser, ainsi que les personnes charitables qui ont répondu à l'appel de votre Bulletin.

Je ne serai pas seul à solliciter cette grâce; tous les missionnaires du Japon méridional se joindront à moi et les séminaristes surtout, n'oublieront jamais qu'après Dieu, ils doivent le bienfait de leur éducation cléricale à ceux qui s'imposent de si généreux sacrifices pour la leur procurer.

Les adoptions nouvelles qui viennent d'avoir lieu, vont faire grandir encore, dans le cœur de nos élèves, l'affection qu'ils ont pour les catholiques de l'Europe et chacun de ceux qui en ont été l'objet, saura, j'en suis certain, se montrer digne de ses protecteurs, digne de la famille qui veut bien l'admettre parmi ses membres.

Les autres, et c'est encore, hélas! le plus grand nombre, vont tant prier Notre-Seigneur d'inspirer à une famille chrétienne de les prendre à sa charge, pour son amour et pour sa gloire, qu'ils finiront par être exaucés, car ils ont au ciel des intercesseurs qui plaideront efficacement leur cause auprès de Dieu.

Le premier prêtre sorti du séminaire de Nagasaki a déjà reçu la récompense d'une piété qui ne s'est jamais démentie. Il est mort, il y a deux ans, dans des sentiments qui ne laissent aucune inquiétude sur son salut éternel.

Il y a quelques mois à peine, pendant les vacances, le bon Dieu nous a demandé un nouveau sacrifice en appelant à lui un de nos meilleurs élèves de philosophie qui devait recevoir à Noël la tonsure cléricale. Sa mort aussi a été bien consolante et je ne puis résister au désir de vous communiquer les détails que le supérieur du séminaire a bien voulu me donner. Ils édifieront certainement les lecteurs des *Missions Catholiques* et prouveront à ceux qui portent intérêt à nos séminaristes, que leurs sacrifices ne sont pas perdus.

LETTRE DE M. BONNE, SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE NAGASAKI.

Je viens vous annoncer que le bon Dieu a jugé bon de nous éprouver en appelant à lui l'un de nos élèves du séminaire, le meilleur peut-être du cours de philosophie le 24 juillet, à l'âge de vingt et un ans, trois semaines environ après la fin de l'année scolaire.

Lors de son départ pour les vacances, le 2 juillet, rien ne nous laissait prévoir qu'il était un de ceux que Dieu trouve mûrs pour le ciel; la bonne santé dont il jouissait, sa constitution robuste étaient au contraire une raison de supposer qu'il fournirait une carrière plus longue que beaucoup de ses condisciples. Quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous raconter brièvement ce que fut ce jeune homme et quelles espérances on était en droit de fonder sur lui.

Né de parents chrétiens qui avaient pour ancêtres ceux-là même que la parole enflammée et les miracles de saint François Xavier avaient convertis, Paul connut de bonne heure les souffrances de l'exil. C'était en 1868; il était âgé d'un an environ. La persécution éclata et les fidèles de la vallée d'Urakami furent particulièrement en butte à des vexations de toutes sortes. Des centaines d'hommes et de femmes furent emprisonnés et exilés; en un instant, une chrétienté florissante fut changée en un désert. Paul ne fut pas épargné; malgré la faiblesse de son âge, il fut du nombre des exilés. Séparé d'abord de son père, il suivit sa mère à Bingo, province distante de cent cinquante lieues environ de Nagasaki; c'est là que des souffrances et des tribulations de plus d'un genre attendaient ces proscrits pour la religion de Jésus-Christ.

Cependant, l'orage qui avait fait tant de victimes se dissipa en 1873. A partir de ce moment, le gouvernement japonais se montra disposé à la tolérance et les exilés que la mort avait épargnés, regagnèrent leur village. Paul revint à Urakami accompagné de sa mère; mais peu après, une nouvelle épreuve le frappait. Sa mère mourut, et il n'eut plus d'autre soutien que sa grand'mère maternelle qui, bien que très pauvre, dut désormais pourvoir à son existence. La grand'mère aimait son petit-fils; elle travailla jour et nuit, et par dessus tout, elle mit tous ses soins à l'élever chrétiennement. C'était d'ailleurs une de ces femmes fortes qui savent supporter en esprit de foi les épreuves qui nous viennent de la main de Dieu. L'histoire du Japon dira peut-être un jour son nom, car elle fut l'une des trois personnes qui, le 17 mars 1865, dans la nouvelle église de Nagasaki, osèrent les premières s'approcher de Mgr Petitjean pour lui manifester leur foi et lui apprendre que, dans le voisinage de la ville, de nombreux descendants des anciens chrétiens continuaient à adorer le vrai Dieu. Mgr Petitjean n'est plus; mais je me souviens avoir entendu dire au vénérable prélat, qu'en souvenir de la faveur insigne dont il avait été l'objet en cette circonstance, il avait eu à cœur de faire entrer au séminaire le petit-fils de celle qui avait été pour lui l'instrument de tant de bonheur.

En 1881, Paul avait treize ans accomplis, il avait terminé ses études de l'école primaire, il était intelligent et doué d'une grande bonne volonté. Sur son désir et sur la demande réitérée de sa grand'mère, il fut admis au séminaire.

Dès les premiers jours, son esprit de travail se révéla et ses aptitudes pour l'étude furent bientôt remarquées par ses maîtres. Comme la plupart des enfants de son âge, il ne fut pas exempt de cette promptitude de caractère qui a

pour conséquences les petites infractions à la règle ; mais bientôt la réflexion lui vint et il corrigea ce qui lui avait été signalé comme un défaut.

Pendant sept ans, de 1881 à 1888, il étudia le latin qu'il parvint à écrire très correctement et à parler avec facilité. Ses études, suivant le programme de l'établissement, eurent aussi pour objet l'histoire de l'Eglise et du Japon, les mathématiques, les littératures japonaise et chinoise. Son amour pour le travail fut couronné d'un vrai succès, si bien qu'il tint presque toujours la tête de son cours. Esprit prompt, il avait vite terminé ses devoirs et il avait toujours du temps pour donner des explications à ceux de ses condisciples qui étaient moins bien doués. Il apprit aussi le plain-chant et la musique. Sur l'ordre qui lui en fut donné, il étudia également l'harmonium et il parvint rapidement à en jouer d'une manière convenable, si bien que, depuis deux ans, il remplissait les fonctions d'organiste à tous les offices publics du séminaire.

Ses excellentes dispositions promettaient un bon prêtre qui, avec la grâce de Dieu, eût fait honneur au clergé indigène du Japon.

Au mois de septembre 1888, Paul commença son cours de philosophie, et les notes des examens qu'il eut à subir pendant l'année témoignent d'une manière avantageuse qu'il étudia avec succès. Suivant les traditions du séminaire, le temps d'être appelé à la tonsure approchait : encore quelques mois et les Directeurs du séminaire allaient avoir à se prononcer à ce sujet. Il le savait lui-même, et cette pensée de faire son entrée dans la cléricature produisait en lui une impression profonde. La détermination de se consacrer tout entier au Seigneur était prise, et il ne put, dès son entrée en vacances, s'empêcher de confier à sa vieille grand'mère le secret qui lui tenait tant au cœur :

« — Bonne grand'mère, lui dit-il peu avant de tomber malade, dans quelques jours, si Dieu le permet, je serai admis à la tonsure ; bientôt viendront les ordinations successives ; dans cinq ou six ans, j'espère avoir le bonheur d'être prêtre. Ma première messe sera pour vous, et à votre mort, j'aurai la consolation d'offrir souvent le saint sacrifice à votre intention. Demandons au bon Dieu qu'il vous conserve jusque-là. »

La vieille grand'mère, en entendant ces paroles, avait l'âme inondée de bonheur ; elle croyait déjà voir son petit-fils célébrant à l'autel et bénissant sa tombe.

Elle lui dit :

« — Montre-moi donc les paroles que tu prononceras pour moi. »

Paul aussitôt prit son livre et chanta tout au long les prières que l'Église met dans la bouche du prêtre, quand il prie pour les fidèles défunts.

Mais les desseins de la divine Providence ne sont pas ceux des hommes. Paul devait précéder au ciel sa bien-aimée grand'mère. Le 14 juillet, douze jours après le commencement des vacances, il tomba malade. Le médecin consulté assura que la maladie n'aurait pas de conséquence. Deux ou trois jours se passèrent ainsi sans changement notable ; le quatrième, les symptômes de la fièvre typhoïde se révélèrent. Malgré les soins prodigués, le mal empira rapidement. Paul reconnut lui-même la gravité de son état et demanda à voir son directeur. Il fit et renouvela plusieurs fois le sacrifice volontaire de sa vie, s'estimant heureux de faire en tout la sainte volonté du bon Dieu. Le 23 au soir, se sentant plus mal, il demanda à plusieurs reprises le sacrement des mourants qu'il reçut en pleine connaissance, fit des adieux touchants à sa vieille grand'mère et à ceux qui l'entouraient, et le 24 au matin, il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Deus dedit, Deus abstulit, sit nomen Domini benedictum! Mort pieuse et précieuse devant Dieu qu'on peut envier et qui reste un exemple.

NÉCROLOGIE

SŒUR MARIE-GENEVIÈVE.

Supérieure de l'hôpital de Christiania (Norvège).

Cette vénérable religieuse, morte dans la capitale de la Norvège le 24 mai 1889, à l'âge de 43 ans, était née à Arèches, Savoie, le 13 février 1846, d'une famille éminemment chrétienne.

« A dix-huit ans, écrit la Révérende Mère Marie-Hyacinthe, supérieure générale de la Congrégation de Saint-Joseph de Chambéry, Sœur Marie-Geneviève, suivant l'exemple d'une sœur aînée, qui l'avait précédée dans notre communauté, embrassa la vie religieuse.

« Le 3 juin 1864, elle reçut l'habit religieux. Après deux ans de noviciat, elle fit ses vœux annuels le 20 juin 1866, au moment de partir pour la mission du Danemark, où sa sœur travaillait depuis trois ans. Son départ fut si précipité qu'à peine eut-elle le temps de faire ses adieux. L'Allemagne était bouleversée par la guerre qui venait d'éclater. Il fallait se hâter d'envoyer du renfort à nos Sœurs de Copenhague avant que le passage fût intercepté. Sœur Geneviève était courageuse, et, avec une compagne, elle traversa l'Allemagne, où les chemins de fer étaient encombrés de soldats. Elles arrivèrent heureusement à Copenhague et y furent reçues avec le plus vif empressement.

« Mgr Von Euch, actuellement préfet apostolique du Danemark, et alors curé à Frédéricia en Jutland, venait de confier à nos Sœurs l'école catholique de cette ville ; Sœur Geneviève y fut envoyée. Elle se mit avec tant d'ardeur à l'étude du danois, qu'elle l'apprit en peu de temps et put enseigner dans cette langue.

« Rappelée à Copenhague deux ans plus tard, elle y fit sa profession religieuse, le 8 août 1868, entre les mains de M. Gruder, alors curé de la paroisse et provicaire apostolique de la mission du Danemark.

« Employée à l'enseignement dans les stations de Copenhague, de Frédéricia, de Randers, et trois ans supérieure à Odensée en Fionie, elle se concilia partout l'affection de ses Sœurs et l'estime de ceux qui la connaissaient.

« Sœur Geneviève aimait beaucoup la mission danoise ; ce fut pour elle un grand sacrifice lorsqu'en 1874, elle fut nommée supérieure de l'Institut Saint-Joseph à Christiania. Pendant neuf ans elle travailla au bien de l'Institut, jusqu'à ce qu'en 1883 elle vit s'ouvrir devant elle un nouveau champ.

« Depuis quelques années déjà, pour répondre aux solli-

citations des familles, nous avions établi à Christiania l'œuvre des gardes-malades ; mais Sœur Geneviève désirait faire mieux : elle voulait avoir chez elle des malades à soigner, elle voulait avoir un hôpital.

« Mais, avant de l'ouvrir, elle alla passer trois mois à l'hôpital de Copenhague, pour se former à sa nouvelle mission.

« L'hôpital fut ouvert et consacré à Notre-Dame de la Sainte Espérance par une bénédiction solennelle, le 21 novembre 1884. Son commencement fut bien humble : un seul lit était garni ! il ne tarda pas à être occupé par un malade protestant. Petit à petit, le nombre des lits fut augmenté et en 1886, il en comptait treize tous occupés. Quelques mois plus tard, nous faisions au prix de 50,000 kroners, (que nous devons encore sauf un léger acompte,) l'acquisition de la propriété que nous n'avions eue jusqu'alors qu'en location. Nous avons déjà eu le bonheur de prodiguer nos soins à plus de cent cinquante malades.

« Mais le temps était venu où les vertus qui avaient brillé en Sœur Geneviève pendant sa vie active, allaient recevoir un nouvel éclat en se purifiant au feu de la souffrance. En juin 1886, elle fut atteinte d'une périostite et carie dans les os qui, pendant plus de deux ans, lui causèrent de grandes souffrances. Durant ce long espace de temps, elle montra une force d'âme héroïque et une soumission admirable à la volonté de Dieu. Elle subit huit opérations; dans la troisième on lui fit l'amputation de la jambe gauche et du doigt majeur de la main droite.

« Lorsqu'on lui annonça qu'il n'y avait plus d'espérance de guérison, les deux poumons étant atteints, elle fit généreusement le sacrifice de sa vie et se prépara, avec une piété admirable, à sa fin prochaine.

« Enfin, le 24 mai, elle rendit paisiblement son âme à son Créateur.

« Aux funérailles qui eurent lieu le 27, l'église Saint-Olaf était comble. Le cercueil fut déposé sur un catafalque entouré de cyprès et de flambeaux ; la grand'messe fut chantée et suivie d'un discours. La cérémonie achevée, le convoi se mit en marche : les Sœurs entouraient le cercueil, puis venaient le clergé, les enfants de chœur suivis de Mgr le Préfet apostolique, en habit de prélat, et enfin la longue suite des personnes en deuil, hommes et femmes, catholiques et protestants, parmi lesquels plusieurs consuls et un grand nombre de médecins de la ville. Dans l'après-midi, le tombeau se trouva couvert de fleurs et de couronnes de laurier, ornées des couleurs norwégiennes et françaises. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Joseph Balmbault, du diocèse d'Angers .... [illegible]
Anonyme de la paroisse d'Apinac, diocèse de Lyon 5 0
Mme Reine Dupont de la paroisse catholique romaine de Collonges-Bellerive (canton de Genève), décédée à Saint-Pétersbourg. 200
Carmel de Narbonne, diocèse de Carcassonne 40

Pour les missions les plus nécessiteuses (Corée).
Un prêtre du diocèse de Nancy 35
I. L. de Saint-Brieuc 10
Un lecteur des *Missions catholiques*, du diocèse d'Autun 3
Une tertiaire de Saint-François, du diocèse de Nancy 25

A Mgr Fallize, préfet apostolique de la Norwége.
Anonyme d'Anvers, diocèse de Malines 100

A Mgr Van Camelbeke (Cochinchine orientale).
M. l'abbé Jacquart, curé de la Flamangrie, diocèse de Soissons. 5

Pour les missions du Tong-King (Mgr Puginier).
M. Benoît, secrétaire de l'Archevêché de Besançon 3
M. Édouard Michel, à Paris 20

A Mgr Pineau (Tong-King méridional).
Anonyme d'Anvers, diocèse de Malines 500

A Mgr Lavigne, vicaire apostolique de de Kottayam (Hindoustan).
Un anonyme de Fribourg, avec demande de prières pour obtenir la grâce d'une bonne mort 20

Pour les missions africaines de Son Eminence le Cardinal Lavigerie.
M. Benoît, secrétaire de l'Archevêché de Besançon 7

Au même, pour le baptême d'une petite fille rachetée et lui donner le nom de Suzanne.
M. Ph. Prévot, à Avignon 30

Pour le rachat d'esclaves (Victoria Nyanza).
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille 500

A Mgr Hirt, pour les petits nègres du Victoria-Nyanza.
C. G. du diocèse de Lyon 10

Pour le séminaire des Missions Africaines à Lyon.
M. André S. S., Brighton Seminary, à Boston 100

A Mgr de Courmont (Zanguebar), pour le rachat d'un enfant à baptiser sous le nom de Xavier.
Anonyme de la Wantzenau, diocèse de Strasbourg 26 25

Au P. Gommengenger, à Bagamoyo, pour le baptême d'un enfant, sous le nom de Georges.
M. l'abbé Freyburger, vicaire à Ribeauville, diocèse de Strasbourg 26 25

Au R. P. Courtois, supérieur de la mission de Tété (Bas-Zambèze).
Un anonyme de Fribourg, avec demande de prières pour obtenir la grâce d'une bonne mort 21

Pour la léproserie d'Ambahivoraka (Madagascar).
Anonyme de Lyon 30

Pour les Pères Bénédictins du Territoire Indien.
H. G. du diocèse de Lyon 20

Pour les prêtres polonais exilés en Sibérie.
Anonyme du diocèse de Paris 185 40

ÉDITION HONGROISE

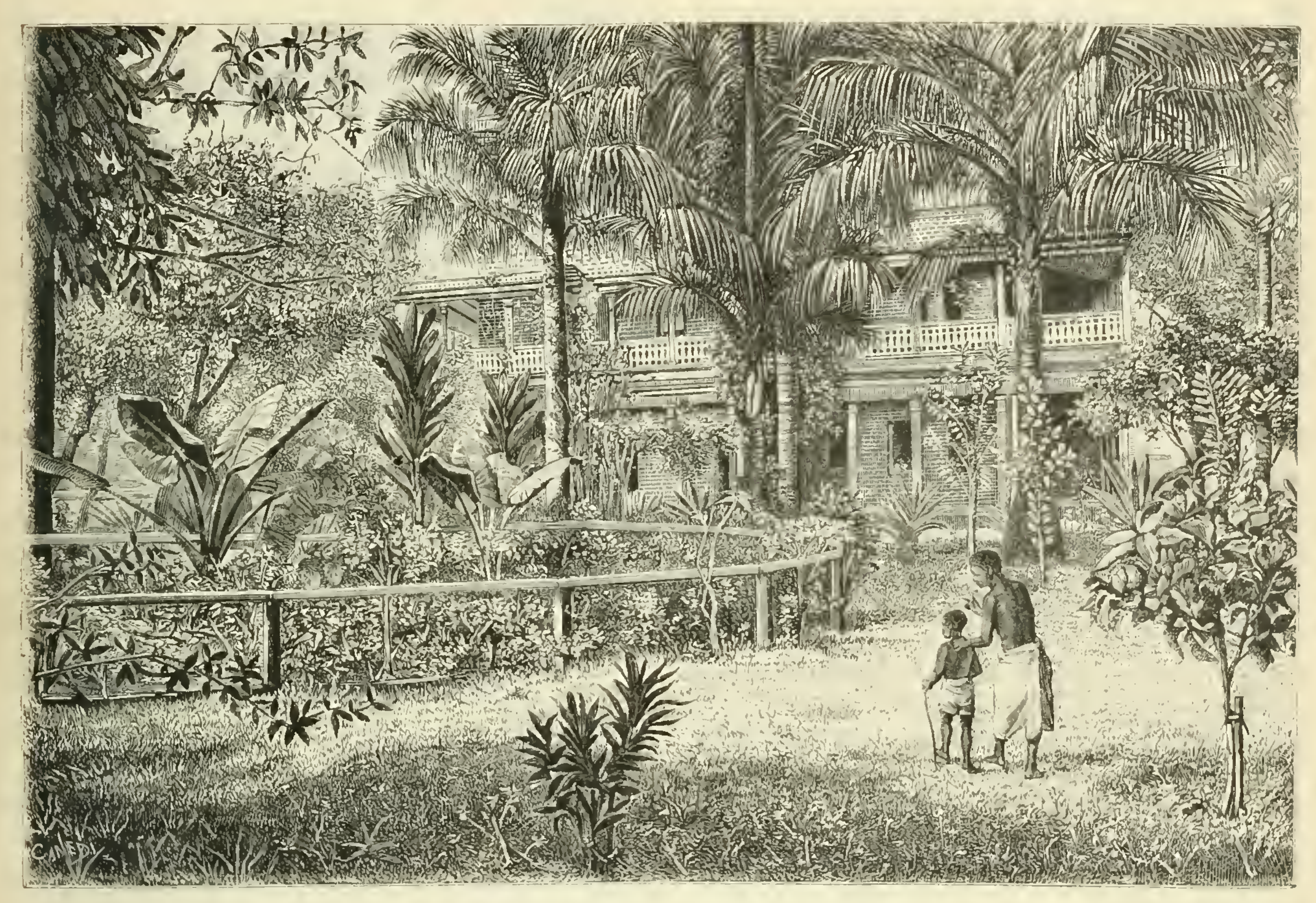
(2e semestre 1889).

Pour l'Œuvre 81 12
Pour la mission la plus nécessiteuse (Corée) 47 81
Pour la léproserie de Jérusalem 7 28
Pour la léproserie de Molokai 7 28
Pour le Saint-Sépulcre 20 80
Pour les Religieuses d'Italie (Mgr Marinoni) 10 40
Pour les missions d'Amérique (Patagonie) 2 08

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



ILES SANDWICH (*Océanie*). — COLLÈGE SAINT-LOUIS A HONOLULU; d'après une photographie du R. P. CLÉMENT, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, missionnaire aux Sandwich. (Voir page 95).

CORRESPONDANCE

ABYSSINIE (Afrique orientale).

Nous nous empressons de placer sous les yeux de nos lecteurs les remerciements, les vœux de bonne année et les touchants détails que Mgr Crouzet nous envoie à leur intention du port de la mer Rouge, sa résidence provisoire. Dieu veuille que les événements permettent bientôt au zélé prélat de reprendre, au cœur du royaume abyssin, la direction de sa grande mission.

LETTRE DE MGR CROUZET, LAZARISTE, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'ABYSSINIE, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Massaouah, 20 janvier 1890.

Voilà donc encore une année d'écoulée emportant comme ses devancières une bonne gerbe des espérances que son aurore avait fait naître, laissant à beaucoup des regrets, dissipant bien des illusions; mais, et c'est là notre consolation, ajoutant une page et une belle page au livre d'or de la charité chrétienne.

De cette charité qui est la caractéristique de notre époque, de cette charité dont le journal les *Missions catholiques* entretient les ardeurs dans le monde entier, l'Abyssinie a éprouvé les effets consolants. Il est bien juste qu'elle vienne ajouter sa voix au concert de remerciments et d'actions de grâces qui vous sont dus.

Merci mille fois aux bonnes, aux généreuses âmes qui nous ont permis de soulager des infortunes, de sécher des larmes, de rendre la santé aux corps et, je le dis avec consolation, la vie à quelques âmes.

J'ai sous les yeux une liste de près de trois cents familles qui ont été soutenues. Je ne tiens pas compte des petits secours, considérables par leur nombre, qui ont été accordés aux individualités.

Il me serait impossible de vous faire un tableau exact de ce que j'ai vu de mes yeux. Le pourrais-je ? Je n'oserais le tenter.

Au mois de décembre, me trouvant dans le district de Kéren, je fis venir auprès de moi un confrère du district d'Akrour, il resta quelques jours avec moi et, lorsque nous dûmes nous séparer, il me dit : « Si je n'avais vu et que l'on m'eut raconté ce dont j'ai été témoin, j'aurais crié à l'exagération ! » Et cependant sa résidence est distante d'à peine trois jours de marche et la famine a sévi

dans l'Akalé-Gouzay aussi bien que chez les Boghos.

Allons-nous souffrir cette année autant que par le passé! Je ne le crois pas; mais j'en ai peur.

J'en ai peur, car tout ici est soumis à l'inattendu, à l'imprévu. Il n'y a pas longtemps, un mois tout au plus, que nous avons vu des personnes mourir de faim et de misère : il n'y a pas longtemps que j'ai relevé moi-même deux enfants de douze à dix-huit ans que j'ai trouvées étendues, abandonnées sur la route. Comment elles n'ont pas été dévorées par les hyènes, je l'ignore. L'une d'elles est morte quelques jours après, l'autre est en voie de guérison; nous l'avons baptisée sur sa demande, sous le nom de Pauline, et confiée aux Filles de la charité.

* * *

Nous avons également recueilli quelques esclaves : pas autant que nous l'aurions désiré. Il n'est pas facile de mettre la main dessus, et le diable est bien fin! Le dernier que j'ai pu recevoir est un enfant de douze ans; il a nom Bélatcho; son histoire est très curieuse dans sa simplicité.

Il est né dans le Choa. Son père était soldat; lui, petit guerrier, suivait son père et se montrait tout fier de porter durant de longues marches son fusil et son sabre.

Dans une rencontre le père est tué, le fils est pris et gardé comme esclave par les Derviches.

Il porte bien encore le sabre et le fusil de son seigneur et maître; mais, hélas! ce n'est plus dans les mêmes conditions.

Il assiste au combat de Métamma, il voit tomber bien des têtes des chefs abyssins vaincus. Il est présent à la violation du cercueil du négus Joannes, et un beau jour il se sauve de Gondar, vient, Dieu sait comment, à Adoua, se rend à Kéren et s'attache à un soldat indigène. Il a des dispositions belliqueuses. Il tombe sérieusement malade, se fait instruire, reçoit le baptême. Après quelques petites courses, il se présente enfin à la mission. Nous l'avons reçu et aujourd'hui il cumule les fonctions de commissionnaire avec celles d'apprenti relieur. Son caractère très doux nous inspire les meilleures espérances; nous avons tout lieu de croire que ses années futures seront moins accidentées. La Providence qui l'a si merveilleusement conservé, veillera toujours sur lui.

Si je consulte mes notes et mes souvenirs, les faits de ce genre ou quelques autres ne me manquent pas, mais je ne veux pas abuser de votre bienveillance; aussi est-ce pour mémoire que je vous cite seulement le cas de deux pauvres jeunes mères, esclaves également, que nous avons pu retirer avec leurs enfants de chez leur maître. Nous avions envoyé un de nos vieux prêtres indigènes traiter de leur rachat. Pendant qu'il nous les amenait, une d'elles, la plus jeune, s'adressant à lui, ne put s'empêcher de l'apostropher en ces termes : « Allons-nous enfin rester chez toi, ou bien vas-tu encore nous vendre? »

Pauvres gens, et dire que la grande majorité nous échappe!

Espérons que l'occupation italienne en s'affirmant fera disparaître pour toujours ces vestiges de la barbarie.

Il y a déjà progrès et progrès considérable et je sais nombre de malheureux qui ont pu reconquérir leur liberté par voie administrative.

Depuis la mort de Joannès, ennemi des catholiques, depuis qu'Aloula, leur persécuteur, a vu diminuer sa propre influence, nous constatons un retour sérieux des populations à la vraie foi.

L'Akalé-Gouzay, le Rembesan, se distinguent particulièrement dans ce mouvement religieux.

Nous avons repris possession d'un grand nombre de villages que la peur avait fait apostasier; d'autres qui, pour le même motif, n'avaient jamais abjuré, demandent à venir à nous.

Je suis très embarrassé, car les sujets n'abondent pas et je ne sais comment fournir chaque nouvelle église d'un bon prêtre.

* * *

La Providence nous a cependant ménagé une grande consolation.

Nous avons eu, dans notre petit sanctuaire de Kéren, une cérémonie bien touchante. Il m'a été donné de conférer le sacerdoce à dix de nos jeunes gens. Ils sont tous indigènes bien entendu et appartiennent aux diverses provinces de l'Abyssinie. Il y a même parmi eux deux Boghos. Ce sont les prémices d'un peuple bien difficile à ramener.

Ces jeunes gens ont suivi, dans notre séminaire où ils sont restés de dix à quatorze ans, des cours de latin et de théologie. On les a bien formés; c'est là un appoint sérieux sur lequel je compte beaucoup pour le bien de ce pauvre pays.

Ils sont pleins de jeunesse, d'énergie, de zèle; ils sont pieux, que le bon Dieu les bénisse et les aide!

Pauvres enfants, il leur faut du courage; nous les envoyons un peu comme notre Seigneur envoyait ses apôtres en leur disant avec une confiance que nous partageons : *nihil solliciti sitis.*

Après leur ordination, nous leur donnons une couverture, quelques coudées de toile et nous leur disons *Ite.* Ils n'ont pas d'autre fortune. Ils vivront de leurs honoraires de messes.

Ils ne se plaignent pas. Ils se contentent de me demander des livres, car ils sont laborieux et veulent travailler. Voici d'ailleurs une lettre collective qu'ils m'adressent et à laquelle je laisse toute sa simplicité naïve :

Monseigneur,

Vos enfants théologiens viennent vous saluer, vous baiser la main et se recommander à vos prières. Nos frères qui sont partis auraient été contents de prendre leur théologie pour s'instruire, pour prêcher. Nous aussi, nous venons vous prier et vous sup-

plier de nous permettre de garder toujours ces livres de théologie et le dictionnaire que nous avons traduit avec beaucoup de travail du latin en amarigna. En nous soumettant à votre volonté, nous espérons que vous nous réjouirez notre demande (sic) que nous vous prions très humblement de nous accorder.

Ils ont raison, que peut devenir un jeune prêtre, sans un livre de piété, un ouvrage de théologie? Et moi, d'où puis-je les tirer?

S'il se trouvait quelques bonnes âmes ne sachant que faire d'ouvrages écrits en latin (méditations, théologie, etc., etc.), comme je serais heureux de les accepter et de les mettre à la disposition de cette brave jeunesse! Ce leur serait une consolation, un secours et un préservatif. Que le bon Dieu bénisse cette idée!

* * *

Faut-il que je vous entretienne aussi de nos projets? J'en ai grande envie; mais je ne me sens pas le courage, j'allais dire l'audace de le faire. On me taxerait de présomption et cependant, je vois ou mieux j'entrevois au loin une belle église. Elle n'existe encore que sur le papier et dans mes désirs. J'ai confiance, je sens quelque chose qui me dit d'aller de l'avant et je connais mon faible, il est très probable que j'écouterai ce quelque chose. Je pourrais presque vous en donner une preuve. J'ai déjà obtenu la concession d'un magnifique terrain, quinze cents mètres carrés; de plus, j'ai quelques promesses qui m'assurent une diminution de frais.

Une diminution de frais est une manière de parler, car je n'ose arrêter mon esprit à la somme qui me sera nécessaire.

Cette église est plus qu'utile aujourd'hui, car la colonie prend une extension considérable.

Je sais bien qu'à la rigueur, on trouverait des objections; mais il ne faut pas s'arrêter à ces objections, quand il s'agit du bien des âmes.



Nous recommandons aux prières et aux suffrages de nos lecteurs et des missionnaires, l'âme de M. Ducruet (Jean-Jacques-Guillaume), membre du Conseil central de Lyon depuis le 12 octobre 1849, rappelé à Dieu le 12 février 1890, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Pendant quarante ans, le vénérable M. Ducruet mit au service de notre Œuvre avec un dévouement et une assiduité admirables ses vastes connaissances de jurisconsulte. Si l'année qui précéda sa mort, il dut cesser d'assister aux séances du Conseil, il continua à en faire partie comme membre honoraire et on aimait, dans certaines délibérations, à faire appel à cette mémoire vraiment prodigieuse, à ce remarquable bon sens, à cette intelligence qui, jusqu'au dernier jour, n'a jamais subi une éclipse.

INFORMATIONS DIVERSES

Japon méridional. — L'œuvre de Dieu continue à faire des progrès bien consolants dans cette belle mission ressuscitée du Japon, ainsi que le prouve une lettre adressée dernièrement par Mgr Cousin, vicaire apostolique du Japon méridional, à un prêtre du diocèse d'Autun. Le destinataire de cette lettre, M. l'abbé Noly, nous en communique un passage qui intéressera les lecteurs des *Missions catholiques* et les engagera à venir de plus en plus au secours de cette mission par l'aumône et la prière.

« Nagasaki, 11 novembre 1889.

« Le cercle de notre action devrait embrasser le vicariat apostolique tout entier. Nous avons déjà bien des postes établis; mais que d'endroits encore où le missionnaire n'a pas paru, et où par conséquent Notre-Seigneur n'a pas été prêché!

« On me signale en ce moment la province de Satsuma où il se fait un mouvement merveilleux en faveur de la vérité. Il y a à peine quelques mois qu'un missionnaire a paru pour la première fois dans cette province, et voilà qu'on annonce une centaine de baptêmes; si le mouvement continue, on espère baptiser plus de trois cents personnes avant Pâques. Tout cela se passe dans cinq ou six villages peu distants les uns des autres et se trouve par conséquent encore resserré dans un cercle assez étroit. Il faut espérer que le mouvement gagnera de proche en proche, sous la protection de saint François Xavier qui aborda dans cette province en venant pour la première fois au Japon. Ces braves gens parlent déjà de bâtir une église, et le missionnaire chargé de diriger leurs premiers pas dans les sentiers de la véritable religion, me dit qu'il lui faudrait pour cette église une belle statue de la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus entre ses bras, en souvenir de l'image de la mère de Dieu que le premier apôtre du Japon montra au roi de Satsuma et qui fit tant d'impression sur les assistants. »

Gallas (*Afrique orientale*). — Nos lecteurs savent que deux religieux capucins de la province de Toulouse, missionnaires des Gallas, viennent d'y verser leur sang pour Jésus-Christ, ils apprendront avec édification et bonheur que deux religieux de la même province ont sollicité immédiatement la faveur d'aller remplacer leurs frères sur le même champ de bataille, dans ce pays barbare et ce climat meurtrier. La *Semaine religieuse* de Toulouse annonce qu'ils se sont embarqués à Marseille, le 12 février.

Un d'eux, le R. P. Anastase, a été ordonné prêtre le 2 février par S. Em. le cardinal Desprez dans la chapelle de l'archevêché. Après l'ordination, Monseigneur est venu vers le nouveau prêtre et, le pressant sur son cœur avec un attendrissement visible, il lui a dit trois fois : « Courage! courage! courage! » et lui montrant le ciel, il a ajouté : « Ici le combat, là-haut la couronne! »

Ainsi l'Eglise triomphe toujours dans la lutte et le martyre; elle conserve sa perpétuelle jeunesse sous le coup de ses perpétuels bourreaux.

Australie. — M. Slattery, député au Parlement de la Nouvelle Galles du Sud, parlant dernièrement à Sydney des progrès de l'Eglise catholique dans cette colonie, rendit un éclatant hommage aux Frères maristes. Il y a actuellement vingt-cinq mille enfants catholiques recevant leur éducation dans des écoles construites et entretenues par les catholiques.

Dans l'archidiocèse de Sydney, S. Em. le cardinal Moran a quatre-vingt-dix écoles catholiques avec trois cents professeurs. Aux examens universitaires, le collège Saint-Joseph a fait passer cette année cinquante de ses élèves. Les catholiques de la colonie ont déployé un zèle admirable pour la cause de l'enseignement en érigeant de magnifiques collèges et des établissements d'instruction supérieure. Outre le collège Saint-John, les deux collèges des Pères Jésuites, celui des Frères Maristes, le séminaire ecclésiastique de Manly, l'école moyenne pour filles Saint-Vincent, tous situés dans le diocèse de Sydney, on possède encore d'excellents collèges dans les diocèses de Goulburn, Bathurst, Maitland et Armidale.



Carte des bassins du Niger et de la Bénoué, par M. le commandant Mattei.

La carte que nous avons publiée, page 40, pour accompagner le travail de M. le commandant Mattei, donnait à une échelle trop réduite la vue d'ensemble des pays parcourus par l'illustre voyageur. Nous avons voulu en offrir à nos lecteurs une nouvelle, présentant, à une échelle double de la première, le théâtre des explorations et des opérations de M. Mattei. Ils y trouveront, dans tous leurs détails, les bassins du Niger et de la Bénoué, villes principales, factoreries; rien n'y manque pour donner plus d'intérêt encore à un récit par lui-même si intéressant au double point de vue de la France et de la civilisation.

CINQUANTE MOIS

AU

BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

(Suite 1).

HISTORIQUE

I

Les Anglais exploitaient le Bas-Niger, depuis plus de vingt ans, par les embouchures principales : Nun, Brass-River et Bonny.

La Compagnie qui débuta la première était de Manchester; elle porta le nom de *The West African Cie Limited.*

Une deuxième Compagnie est arrivée quelque temps après, prendre place à Brass-River, sous le nom de *Hotwel Jaks et Cie*; elle fit de mauvaises affaires et disparut après trois ans; mais elle se reforma sous le nom de *Central African Cie Limited* de Londres.

Une troisième Compagnie apparut en 1869, sous le nom d'*Alexandre Miller frères et Cie* de Glascow.

Ces trois Compagnies se faisaient une concurrence acharnée qui ne profitait qu'aux indigènes, lorsqu'en 1879, leurs directeurs prirent le parti de fusionner. Elles se fondirent en une seule Compagnie, sous le nom de *United African Cie Limited*, au capital de 6.250,000 francs.

En 1880, cette Compagnie s'est transformée de nouveau ; elle a élevé son capital à la somme énorme de 25.000,000 de francs et a pris le nom de *National African Cie Limited.*

Son président, lord Aberdare, était président de la Société de géographie de Londres. C'est à cette époque, 1880, que les Français entrèrent en ligne.

M. le comte de Sémellé, ancien officier de tirailleurs algériens, eut la patriotique idée d'établir des comptoirs au Niger. Il s'associa avec quelques amis, ou créa une société anonyme, au capital de 500,000 francs, dont la maison Desprez-Huchet eut la direction.

M. de Sémellé partit de Nantes le 20 avril 1880, à bord de sa goélette à vapeur en fer *Adamaoua*, calant cinq pieds, armée de deux canons de quatre, dits de montagne. Il arriva à Brass, dans le courant du mois de juin, se procura une chaloupe à vapeur, l'*Amélie*, acheta une maison et des magasins et y établit son dépôt général.

Il avait amené avec lui quelques agents français, à la tête desquels étaient MM. Liszewski et Viard.

Aidé de ces messieurs, il fonda cinq comptoirs dans le Niger :

1° A Abo, situé à soixante-quinze milles de la mer ;

2° Onitcha, à cent quatorze milles ;

3° Igbébé, à deux cent dix-neuf milles, au confluent de la Bénoué, rive gauche ;

4° Lokodja, en face Igbébé ;

5° Egga, ville principale du royaume du Noupé, située à trois cents milles de la mer.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24 et 31 janvier 1890, et la carte, p. 42.

Dans la Bénoué, il créa une sixième factorerie, à Loko, village d'un millier d'habitants, qui se trouve à soixante-dix milles de son confluent.

M. de Semellé, étant tombé malade, s'embarqua pour la France ; mais il mourut en mer, à bord du *Gabon*, le 28 octobre 1880, six mois après son départ.

Sa mort amena un grand désarroi dans cette Société naissante, à laquelle il n'avait pas eu le temps de donner un corps.

* * *

Cependant, MM. les directeurs Desprez-Huchet ne perdirent pas courage; ils doublèrent le capital, commandèrent un deuxième navire, le *Noupé*, mieux conditionné que l'*Adamaoua* et, avec l'autorisation de M. le Ministre de la Guerre, ils me nommèrent agent général de la Compagnie, avec pleins pouvoirs.

M. le Ministre des affaires étrangères me désigna comme agent consulaire de France à Brass-River.

En débarquant à Brass, j'installai mon Comptable, M. Leroux, ancien sergent-major de tirailleurs algériens, qui m'a rendu plus tard de grands services dans la Bénoué.

Je remontai ensuite le Niger pour inspecter nos factoreries et régulariser par des traités, passés avec les rois, au nom du gouvernement français, la situation des emplacements sur lesquels M. de Semellé s'était installé.

A Lokodja, je vis l'agent général de la Compagnie anglaise Mr Mac-Indoche, avec lequel il fut convenu :

1° Que les échanges, pour l'ivoire, l'huile de palme et les principaux produits, se feraient au prix dont nous avons dressé la liste et que nos agents les observeraient rigoureusement;

2° Que nous ne prendrions pas nos employés noirs, par l'appât d'appointements plus élevés, et que tout employé, renvoyé d'une Compagnie, ne serait pas repris par l'autre ;

3° Que nous nous prêterions un mutuel appui dans le fleuve en cas de guerre avec les noirs.

Je partis ensuite pour Bida, rendre visite au roi du Noupé.

Arrivé devant le village de Sosokouso, situé à seize milles en amont de Lokodja, dans une région montueuse, je vis un marché ; je mouillai, et obtins du chef du village, moyennant quelques cadeaux, l'autorisation de fonder une factorerie.

Faire abattre les arbres, élever un magasin, le couvrir en zinc, mettre une quarantaine de mille francs de marchandises à terre et commencer immédiatement la traite, fut, pour mes Kroumens, l'affaire de quarante-huit heures.

Les Anglais furent stupéfaits de voir flotter le drapeau français en cet endroit, lorsqu'ils remontèrent le fleuve.

Voilà comment il faudrait opérer au Congo.

* * *

Continuant ma route, je parvins à Bida, auprès du roi Amourou.

En arrivant devant son palais, je vis au bout d'une perche fixée en terre, une tête humaine, fraîchement coupée, que des oiseaux, de l'ordre des rapaces, déchiquetaient à leur aise. J'ai des raisons pour croire que les rois de ces pays

exécutent toujours un, ou plusieurs esclaves (choisis sans doute, parmi les plus mauvais) lorsqu'un blanc, avec lequel ils auront à traiter d'affaires, vient pour la première fois, les visiter, et cela, probablement, pour donner au blanc une haute idée de leur souveraine puissance et peut-être aussi pour l'effrayer.

Je traversai une grande cour, au milieu de laquelle étaient accroupis un millier de cavaliers, au blanc burnous, au visage voilé comme les Touaregs du Sahara.

Ils maintenaient leurs armes étincelantes verticalement entre leurs jambes et observaient le silence et l'immobilité.

Leurs chefs se tenaient dans une deuxième cour, ils étaient assis en demi-cercle autour du potentat, nonchalamment étendu sur des peaux de panthères et mollement accoudé sur des coussins de velours doré. Un esclave, devenu un des premiers favoris de sa cour, par sa belle conduite à la guerre, lui grattait tout doucement les pieds.

Tous ces chefs étaient drapés dans des burnous multicolores, chamarrés d'or et d'argent. Ils semblaient tenir conseil sous la présidence du roi, qui leur parlait à tour de rôle en langue noupé.

Leur attitude était pleine de déférence et empreinte d'un grand dévouement.

Si tout cet apparat a été déployé par Amourou, dans le but d'éblouir le blanc qui venait le voir, il a dû être étonné du calme indifférent, avec lequel le blanc a traversé les cours de son palais, sans jeter le moindre regard sur cette parade militaire.

Ayant habité pendant quatorze ans l'Algérie, j'avais souvent assisté à des courses et à des fantasias arabes, autrement plus intéressantes que ce que m'offrait Amourou. Je lui fis les cadeaux d'usage ; mais il fut mécontent de ne pas en recevoir du gouvernement français, tandis que Sa Majesté britannique lui envoyait, tous les ans, de nombreux présents. Il me montra, en effet, des canons en bronze, des pièces de soie, des tambours, des armes, des tapis, que le consul, M. Edouard Hewel, lui avait remis.

« — Ouvre les mains, me disait-il, maintenant que tu arrives ; tu les fermeras plus tard et tu y trouveras ton compte. »

Hélas ! j'ai eu beau les ouvrir, je ne suis pas parvenu à donner la dixième partie de ce qu'avaient offert le Consul et l'Agent général de la Compagnie anglaise. J'ai eu beau dire au roi qu'il fallait me laisser le temps de prendre pied dans le pays ; que mes moyens d'exploitation étaient moindres que ceux des Anglais : il a trouvé que je ne méritais pas d'aller plus loin et il me défendit formellement de dépasser Egga. Il me reprocha de m'être installé à Sokouso, sans lui en avoir demandé l'autorisation. Cependant il me donna à comprendre que, moyennant force cadeaux, il me permettrait de fonder un comptoir à Chonga l'année suivante, c'est-à-dire en 1882.

Je savais que la *National African Cie United* était appuyée par son Gouvernement et par la Société de géographie de Londres et je rêvais, en soupirant, de voir la France devenir l'égale de l'Angleterre, dans ce pays si riche et si plein d'avenir.



NIGER — MAGASIN DE LA FACTORERIE A BRASS; TONNEAUX D'HUILE DE PALME; d'après une photographie communiquée par le commandant MATTEI.

* * *

A mon arrivée à Paris, j'ai proposé de porter le capital à trois millions de francs, de demander une subvention au

gouvernement, lui offrant, en retour, d'organiser une ligne de bateaux à vapeur, faisant le service entre la France et le Gabon, en touchant au Sénégal et à tous les points de la côte occidentale d'Afrique où nous avons des intérêts, de manière à ne pas avoir recours aux steamers anglais.

L'organisation d'une telle ligne de bateaux français, nous aurait permis de nous approvisionner en France de la plupart de nos marchandises et non à Liverpool, à Manchester, à Hambourg, etc., et tous nos produits de retour eussent été apportés à Marseille et au Hâvre, au lieu d'aller en Angleterre.

Je demandai, en outre, au gouvernement, des cadeaux pour les rois; mais malheureusement, cette fois encore, on m'objecta le manque d'argent.

Les directeurs de la Compagnie échouèrent aussi, dans leurs tentatives auprès du gouvernement, ils ne se découragèrent pourtant pas.

Le capital ne put être porté qu'à 1,500,000 francs ; mais on me donna un personnel français plus nombreux et, le 16 juin 1882, je débarquai de nouveau à Brass-River, avec l'autorisation de créer des factoreries volantes, partout où seraient les Anglais, de manière à les empêcher de nous faire une aussi active concurrence.



NIGER. — Bergerie a Brass; d'après une photographie communiquée par le commandant Mattei.

En conséquence, je créai les factoreries suivantes, dans le Bas-Niger (je cite en remontant le fleuve), Okao, Odugri, Opaï, Ogu, Osutchy, Accri, Atani, Osibity, Odekwe, Oko, Aboutchy, Egga, Mambara, Aboken, Agbodan et Weninghi. (*Voir la carte*, p. 88).

La Compagnie française, dite du Sénégal (ancienne Compagnie Verninck), est venue prendre position à côté de nous, dans le courant de cette année 1882. L'arrivée de cette deuxième Compagnie française me contraria au point de vue commercial, car je devais, naturellement, prendre les intérêts de la Compagnie, que je représentais comme agent général ; mais, comme agent consulaire et comme Français, je vis avec plaisir que notre pavillon gagnait du terrain et j'étais assuré que nous ne nous ferions pas de concurrence.

Le 31 août de cette même année, me trouvant en inspection à Lokodja, j'ai vu remonter le *Formoso*, grand bateau anglais, qui faisait le service de la Côte et qui avait été loué par la Compagnie anglaise.

Il avait à son bord le consul, M. Hewet, M. Ashbury, ancien membre du Parlement, actionnaire de la Compagnie, et le savant Forbes, membre de la Société de géographie de Londres.

Ces messieurs étaient porteurs de nombreux cadeaux envoyés par leur Gouvernement au roi de Bida et aux princes qu'ils allaient voir.

C'est par M. le consul Hewet, que j'appris que le roi Amourou était mort et qu'il avait été remplacé par Molcki, le roi actuel (1). Je cite ce fait pour montrer combien les Anglais tiennent à ce pays et avec quel esprit de suite et par quels sacrifices, ils comptent s'en emparer.

. . .

J'arrivai à Bida, le 27 octobre.

Les consuls et les agents généraux sont obligés d'aller voir le roi, au moins une fois par an, pour lui remettre les cadeaux d'usage, soit de la part de leurs gouvernements, soit de celles des Compagnies.

Je fus accueilli très froidement, parce que je n'avais pu lui donner que des cadeaux ordinaires, au nom de ma Compagnie, c'est-à-dire : poudre, fusils, burnous et tissus.

Il y en avait pour 12,000 francs environ, néanmoins je lui renouvelai la demande que j'avais faite à Amourou, l'année précédente, de me laisser aller occuper Chonga. Je lui fis comprendre que, si les Anglais arrivaient à avoir le monopole commercial, ils feraient les échanges à des prix très élevés; ce qui plongerait les pauvres de son peuple dans une grande misère. Il était donc important, pour ses sujets, d'avoir les Français à côté des Anglais, afin que le commerce se fît dans des conditions plus justes et plus raisonnables. Il me promit qu'en 1883, il m'y laisserait aller. Il me conseilla de persévérer et me promit son concours, à condition que je n'en dirais rien aux Anglais.

Cette petite promesse me coûta deux cents fusils et deux cents barils de poudre, qu'il me demanda, en plus des cadeaux ordinaires.

J'ai appris, depuis, que les Anglais, pour m'empêcher d'aller m'établir à Chonga, avaient, non seulement doublé leurs cadeaux, mais avaient exonéré Molcki, des dettes énormes d'Amourou (il est d'usage que le nouveau roi paie les dettes de son prédécesseur). Je lui fis mes adieux et j'allai inspecter mes comptoirs.

. . .

Le 23 février 1883, je m'embarquai pour la France et arrivai à Paris le 30 mars, rendre compte de ma mission.

Je rappelai mes propositions au Gouvernement et au Conseil d'administration de la Compagnie auquel je signalai la concurrence effrénée de la Compagnie anglaise, qui me paraissait se moquer des affaires commerciales. Ce qu'elle voulait, disais-je, c'était de s'emparer du pays, le commerce n'étant qu'un prétexte.

Le gouvernement ne m'accorda que 3,000 francs de cadeaux, pour tous les potentats mendiants, c'était insuffisant!

La Compagnie doubla son capital et me donna deux autres bateaux : le *Niger* et le *Molcki* et deux chaloupes : la *Française* et la *Rapide*, cette dernière pour mon service d'inspection.

(A suivre.)

(1) Voir le portrait de ce roi (*Missions catholiques* du 26 septembre 1884, page 457).

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. Delattre, missionnaire d'Alger.

La savante communication dont le missionnaire-archéologue de Carthage veut bien enrichir encore notre Bulletin, continue la belle série de ses notices si remarquées dans nos précédents volumes. Ceux de nos lecteurs qu'intéressent les découvertes archéologiques apprécieront tout particulièrement cette nouvelle étude dans laquelle le R. P. Delattre expose avec son talent habituel le résultat de ses récentes recherches, si importantes pour la science.

Jusqu'à ces dernières années, on ne connaissait à Carthage aucune sépulture appartenant d'une manière certaine à l'époque punique. On attribuait, il est vrai, à ces temps reculés, surtout depuis les affirmations de Beulé, les tombes souterraines des collines de Gamart, situées au nord de l'ancienne ville. Mais de nouvelles fouilles ont prouvé naguère que cette nécropole ne remonte pas à une si haute antiquité et qu'il fallait chercher ailleurs l'emplacement des cimetières primitifs de Carthage.

Déjà les savants qui adoptaient l'origine phénicienne de la nécropole de Gamart, avaient été frappés des différences considérables qu'offrent ses hypogées avec les tombeaux de la Phénicie et des colonies phéniciennes, entre autres avec ceux de la Sardaigne.

Cependant, M. Heuzey, membre de l'Institut, a été le premier à soupçonner que les plus anciennes nécropoles africaines pourraient bien avoir échappé aux recherches des archéologues. Manifestant son étonnement de l'absence, en Afrique, de figurines d'art phénicien, ce savant s'exprime ainsi (1) :

« Les nécropoles de Carthage même et du reste de l'Afrique phénicienne depuis longtemps violées ou *non encore découvertes*, n'ont livré jusqu'à présent à la curiosité de l'archéologue que bien peu de figurines. Sauf une seule qui n'est qu'un fragment, toutes les statuettes provenant de Carthage que possède le Louvre, portent la marque très sensible de l'influence du style grec. »

La présente notice prouvera que, si Carthage paraissait, jusqu'à ces dernières années, si pauvre en terres cuites phéniciennes, c'est qu'en effet la pioche des fouilleurs n'avait pas encore atteint les sépultures puniques et que la vraie nécropole primitive de Carthage, comme le soupçonnait fort bien M. Heuzey, n'avait *pas encore été découverte*.

Une fois déjà cependant, vers 1866, c'est-à-dire dix ans avant notre arrivée à Carthage, des tombes vraiment puniques avaient été rencontrées à Carthage. On les trouva en pratiquant la profonde tranchée qui se voit encore en avant des citernes du bord de la mer. Mais cette découverte demeura peu connue.

Elle est signalée par Daux (2) en ces termes :

« Au-dessous de la zone des substructions romaines et des cendres, est un terrain qui présente un aspect sans mélange; sous ce terrain sont des séries de tombes par groupes. Ces tombes sont construites en grès bigarré; les

(1) Catalogue, nos 240-245.

(2) Recherches sur l'origine et l'emplacement des *Emporia* phéniciens, page 55.

dalles plates qui les recouvrent, en grès également, bien lissées, sont profilées de moulures demi-rondes, à formes molles et indécises, semblables à celles que l'on rencontre dans les constructions phéniciennes et que j'ai définies sous le nom de première classe. Ces tombes sont toutes orientées du nord-ouest au sud-est et sont toutes vides. »

Plus bas encore, en-dessous de ces séries de tombes orientées est le terrain vierge, la roche du pays; à même ce terrain, c'est-à-dire *creusées dans la roche*, sont encore d'autres tombes et d'autres débris de constructions. Ces dernières tombes, dont l'époque doit remonter bien haut, contiennent tous les corps qu'on y avait ensevelis. Outre les ossements, elles renferment encore quelques ustensiles en terre cuite, vases, assiettes, lampes en terres, d'autres vases à une anse et à long col, de formes particulières et des jarres avec couvercles.

Ces dernières et bien antiques sépultures présentent une disposition générale autre que celle des tombes qui gisent à quelque hauteur au dessus, et qui leur sont postérieures de plusieurs siècles: chacune d'elles est une cavité creusée à même la roche, cavité plus ou moins régulière, dans laquelle était déposé le corps. Aucun muraillement ni ravalement à l'intérieur. La dalle de recouvrement est plate, mais sans forme arrêtée; elle a été équarrie par éclats. Elle est de même nature que la roche.

« Ces curieuses découvertes, continue le même auteur, nous conduisent vers deux conclusions: ces tombes si profondément sous-jacentes, à dix mètres, présentent-elles les restes de la race qui habita là avant les premiers établissements phéniciens, quinze siècles environ avant l'ère chrétienne? Ou bien devons nous y voir la preuve bien évidente, dans le cas où ces restes seraient phéniciens, qu'il a existé une colonie punique sur l'emplacement même de Carthage, bien antérieurement à la fondation de cette ville par Didon, fait qui lui-même remonte déjà à 883 ans avant notre ère, selon la chronologie établie? Je penche vers cette dernière opinion. »

Tel est le récit de Daux, qui cite encore dans son ouvrage, la découverte d'une tombe trouvée également vers les citernes, au-dessous des fondations d'une construction de l'époque byzantine. « Cette tombe, dit-il, plus ancienne par conséquent que la construction qui s'éleva sur elle, contenait le corps d'une jeune fille ayant aux bras et aux chevilles des pieds, des bracelets en argent; sa tête reposait sur un coussin brodé en perles de verre (1). »

Comme on le voit, l'origine punique de ces sépultures n'était pas affirmée d'une façon suffisamment certaine, comme cela arrive toujours pour les premières découvertes lorsque l'on manque de points de comparaison. Aussi tous les archéologues qui, depuis la publication de l'ouvrage de Daux en 1869, se sont occupés des nécropoles primitives de Carthage, semblent n'avoir attaché aucune importance aux tombeaux très anciens qu'il a signalés. Ni Tissot, ni M. Perrot ne font mention de cette découverte dans leurs savantes études. Il n'est cependant nullement douteux pour nous aujourd'hui que les sépultures rencontrées, il y a 24 ans, dans le quartier des Citernes du bord de la mer, étaient bien des tombeaux puniques. Il y a toutefois lieu de les croire moins anciens que les grands tombeaux découverts sur la colline de Byrsa, comme nous le verrons plus loin.

(1) Ces perles de verre appartenaient sans doute à un collier, comme le montrera la suite de cette notice, et non pas à un coussin.

Mais il est temps de raconter comment, de notre côté, nous avons été mis sur la piste des nécropoles dont l'origine phénicienne est incontestable.

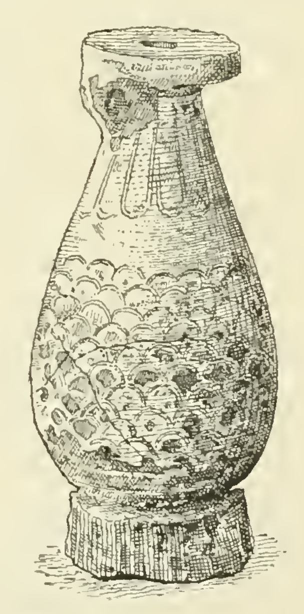
I

Les Tombeaux de la Colline de Junon.

En 1878, S. Em. le cardinal Lavigerie, voulant étudier le sol de cette colline, donna à ses missionnaires établis à Saint-Louis, l'ordre d'y faire des fouilles. D'après les indications précises du savant prélat, trois puits de sondage furent pratiqués sur le plateau supérieur à quelques mètres de l'arête qui regarde le golfe. La place de ces trois puits fut déterminée sur une même ligne allant du nord-est au sud-ouest. Chacun devait mesurer 4 mètres de côté.

Celui du milieu tomba contre le mur extérieur d'une citerne romaine. Après avoir traversé la couche de terre grise, renfermant des traces de charbon et des débris de poteries, on exhuma *un masque de lion* en terre cuite, espèce de gargouille offrant une grande ressemblance avec des masques de bronze qu'on a trouvés à Sidon dans des caveaux funéraires et dont M. Perrot a publié un exemplaire dans le troisième volume de son *Histoire de l'art dans l'antiquité* (1). Cette fouille rendit aussi au jour des ossements et des perles, les unes rondes, les autres cubiques, ayant fait partie jadis d'un collier carthaginois. Enfin, à six mètres de profondeur, on trouva le sol naturel formé de sable jaune.

Le puits, creusé dans l'angle du plateau vers la colline de Saint-Louis, atteignit une plus grande profondeur. On y recueillit des débris de poteries grecques et deux *unguentaria* intacts de fabrication étrusque ou hellénique. Celui que nous reproduisons ici, haut de 0m,08, est orné d'imbrications.



Unguentarium trouvé dans les fouilles de la colline de Junon.

(1) Page 194.

Au fond de cette énorme excavation on découvrit une auge formée de pierres de grande dimension. C'était une sépulture punique. Mais elle avait été violée de longue date et les dalles épaisses qui avaient recouvert cette auge, je pourrais presque dire cette chambre funéraire, avaient été enlevées. Il ne restait plus de ce caveau que les quatre côtés verticaux épais chacun de 0m,40.

Le troisième puits, pratiqué à l'extrémité opposée, vers Sidi Bou Said, village arabe qui domine Carthage au nord-est, nous réservait de plus grandes surprises. Lorsque les Arabes eurent enlevé plusieurs couches de terre, on aperçut une dalle de tuf, isolée et debout au milieu de la fouille. Après l'avoir déblayée, on reconnut qu'il y en avait une autre dessous. En creusant davantage on découvrait sous la couche des ruines romaines plusieurs petits vases de terre cuite de couleur blanchâtre et de forme originale, comme nous aurons plus tard l'occasion d'en recueillir un grand nombre. En même temps on trouvait quantité d'ossements humains mêlés à des débris d'amphores funéraires. Mais, à mesure que la terre disparaissait du puits, on voyait les pierres debout se succéder l'une au-dessous de l'autre.

Cependant, arrivés à la profondeur de quatre mètres vingt centimètres, les travailleurs rencontrèrent une construction formée de grandes pierres de tuf. Après l'avoir fait déblayer extérieurement pour en reconnaître la forme, je fis pratiquer une brèche dans le côté qui regarde l'ouest. La chose fut relativement assez facile, car les instruments de fer entamaient sans trop de peine le tuf coquillier dont les Carthaginois se sont servi pour la construction de leurs habitations et de leurs tombeaux.

Pline, dans son Histoire naturelle, fait remarquer que le tuf, à cause de sa mollesse et de son peu de durée, n'est nullement convenable pour les constructions. « Il est pourtant, dit-il, des pays qui n'ont point d'autre pierre à bâtir ; telle est Carthage en Afrique. L'air de la mer le travaille, le vent l'emporte en poussière, la pluie le dégrade. On pare à ces inconvénients avec de la poix, car la chaux rongerait le tuf ; de là ce proverbe : *A Carthage, toit de poix, vin de chaux*, car c'est avec la chaux qu'ils préparent leurs vins (1). »

Le tuf coquillier que les Carthaginois allaient chercher vis-à-vis de leur ville, de l'autre côté du golfe aux *Latomiæ* de Diodore de Sicile et de Strabon, aujourd'hui *El-Haouria*, s'altère vite, en effet, lorsqu'il est longtemps exposé à l'air ; mais il s'est admirablement bien conservé sous la terre. Quant à l'usage signalé par Pline de l'enduire de poix, nous n'en retrouvons aucune trace. Nous constatons, au contraire, que les Carthaginois, dans leurs constructions, le revêtaient d'une espèce de stuc excessivement dense et fin, très blanc et doux même au toucher.

De poix, je le repète, il n'y en a pas trace, pas plus qu'on ne trouverait de trace de chaux dans l'excellent vin que produit de nouveau le sol de Carthage et dont les qualités viennent d'être naguère si avantageusement appréciées et récompensées à l'Exposition universelle de 1889 (2).

(1) Pline *Histoire naturelle*, livre XXXVI, n° 48.

(2) Tout le monde sait que le jury de l'Exposition a décerné un grand prix à S. Em le cardinal Lavigerie pour les vins de choix de Carthage, dont la vente est destinée à subvenir aux immenses besoins des œuvres d'apostolat, en Afrique

Nul sans doute ne s'attendait, à propos de ce tuf et de tombeaux, à cette question de vin antique et moderne. Toute la responsabilité de cette digression incombe à Pline. Qu'on lui pardonne et je reprends le récit de nos fouilles.

La brèche pratiquée dans la grosse construction composée de blocs et de dalles de tuf, permit bientôt de constater la présence d'un tombeau dont les deux parois latérales, à cause de la pression des terres ou du poids des lourdes pierres qu'elles portaient, avaient perdu leur position verticale. Elles avaient cédé et s'étaient rapprochées l'une de l'autre, à mi-hauteur du caveau, de sorte qu'une coupe prise en ce moment eût présenté à peu près la forme d'un X. Mais chose surprenante, on aperçut dans la partie supérieure du caveau un demi-tronc de cèdre, qui était soutenu par le rapprochement des dalles latérales. Il mesurait quatre-vingt-cinq centimètres de longueur et trente-cinq centimètres de largeur.

Il était d'une conservation parfaite. La surface seule était réduite en poussière sur une épaisseur d'un centimètre environ dans laquelle les doigts pénétrèrent lorsqu'on l'enleva. Le reste de ce morceau de bois, malgré ses trois mille ans d'existence qui est presque aussi l'âge du tombeau, était d'une solidité parfaite. Il forme aujourd'hui une des curieuses pièces du musée de Saint-Louis.

On sait, d'ailleurs, que le bois de cèdre passe pour incorruptible et Pline (1) nous apprend encore que, de son temps, c'est-à-dire au premier siècle de notre ère, on voyait à Utique, dans le temple d'Apollon, des poutres de cèdre datant de la construction même de cet édifice, bâti 1178 ans auparavant.

Ce morceau de cèdre avait sans doute été primitivement placé pour maintenir les dalles latérales. Celles-ci ayant cédé à la pression des terres ou au poids des longues pierres formant plafond, le morceau de cèdre changea lui-même de position dans cette dislocation et se trouva maintenu par le rapprochement des dalles inclinées et porté sur elles comme un canon sur son affût. Ainsi mis à l'abri des influences de l'air et du contact de la terre, il dut sans doute à cette double circonstance, sa parfaite conservation.

Je ne vois pas d'autre explication à donner sur l'introduction de ce morceau de cèdre dans ce caveau, à moins d'admettre qu'il y aurait été déposé pour parfumer le tombeau de son essence odoriférante. Chez certains peuples anciens, en effet, existait la coutume de remplir l'intérieur des cadavres de copeaux de cèdre pour les préserver de la corruption.

Mais continuons l'examen de cette sépulture. Une fois débarrassé du morceau de cèdre, on put prendre les dimensions du caveau. Il mesurait 2m,32 de longueur et 1m,70 de hauteur. Quant à la largeur, elle n'était plus exacte à cause du déplacement des dalles latérales. On mesura cependant 0m,81 à la tête et 0m,76 aux pieds.

L'entrée regardait le nord-est. Elle était fermée par une grande dalle. Les quatre côtés du caveau reposaient directement sur le sol, sans aucune trace de dallage intérieur.

On ne trouva plus du squelette qui avait reposé dans cette tombe, qu'un fémur assez bien conservé. Le reste n'était que des débris et de la poussière d'ossements, mêlés à de la poussière de bois. (*A suivre*).

(1) *Histoire naturelle*, Livre XVI, 79

LA MISSION CATHOLIQUE

AUX

ILES HAWAIIENNES (Sandwich)

Depuis son origine jusqu'à nos jours

(1827 à 1888)

Par le R. P. Clément, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, missionnaire à Honolulu.

Notice historique

(Suite et fin 1)

Le nombre des catholiques de tout l'archipel était alors de vingt mille ou à peu près, sur soixante mille habitants. Mais c'est précisément à partir de cette époque (1870) que la population s'accrut par l'importation de travailleurs pour les plantations de cannes à sucre, Chinois, Portugais, Océaniens, Japonais, ce qui porte aujourd'hui la population de ces îles à plus de quatre-vingt mille, malgré le décroissement des indigènes (un millier et même plus par année).

Mgr Maigret avait su gagner l'estime et le respect de tous. Il était bien vu du gouvernement, dont il reçut une décoration à la fin de son administration. Les protestants l'estimaient. Et aussi longtemps qu'il conserva ses forces il travailla aux progrès de la mission.

* * *

En 1881, le R. P. Hermann Koeckemann reçut de Rome le bref qui le nommait coadjuteur de Mgr Maigret, avec droit de succession, et aussi la lettre qui lui conférait toute l'administration du vicariat, attendu que l'évêque titulaire était réduit par son âge et ses infirmités à une impuissance absolue.

La mission catholique, déjà bien prospère, prit de nouveaux développements. Le vicariat était assez fourni de chapelles, quoique cependant l'arrivée de nombreux Portugais émigrants nous obligeât dans la suite d'en bâtir un certain nombre dans les plantations de cannes à sucre.

La mission possédait aussi quelques écoles catholiques, mais aucune encore qui pût lutter avec succès contre les collèges du gouvernement. L'attention du nouveau vicaire apostolique devait donc se porter naturellement de ce côté. Aussi dirigea-t-il tous ses efforts vers ce but : établir une bonne école dans des conditions de stabilité, et sur un pied tel que non seulement elle retînt par devers nous nos enfants catholiques, mais qu'elle pût aussi entrer en compétition avec les premières écoles du pays, et par là ramener à nous tous les enfants de parents apostats, et nous en gagner de nouveaux. Mais il fallait trouver des maîtres dont la vocation fût d'enseigner la jeunesse, et le dévouement à toute épreuve, pour ne pas être, comme auparavant, à la merci de professeurs aventuriers. Sa Grandeur députa le R. P. Léonor pour aller chercher en Europe et en Amérique ces maîtres dont la mission avait besoin ; et ce n'est qu'après bien des démarches et des refus que ce zélé missionnaire, se vit enfin accueilli favorablement par le Provincial d'un ordre de Frères de Marie, de Dayton (Ohio), dont la maison-mère est à Paris (collège Saint-Stanislas). Les arrangements furent faits et, en 1883, quelques uns de ces Frères arrivaient à Honolulu pour commencer l'école projetée, qui fut appelé « collège de Saint-Louis ». Cet établissement a acquis, sous l'habile direction de ces Frères, une telle popularité, qu'il est le plus fréquenté de tout l'archipel : il compte actuellement au moins quatre cents élèves, pensionnaires ou externes.

Plus tard, deux autres écoles furent fondées, l'une dans l'île de Maui, à Wailuku, et l'autre dans l'île de Hawaii, à Hilo, dirigées aussi par les Frères du même ordre.

* * *

Outre ces trois écoles principales, il y a bien encore quelques autres écoles catholiques, sous la direction des Pères de la mission, assistés par des professeurs salariés, mais qui sont loin d'offrir les garanties de stabilité de celles tenues par les Frères.

C'est la mission qui supporte la majeure partie des dépenses de toutes ces écoles. Les constructions surtout du collège de Saint-Louis l'ont entraînée dans des frais très considérables, dont elle n'a pas trop souffert cependant, grâce à l'allocation généreuse des Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, grâce aussi aux ressources que Mgr Maigret, par sa sage économie, avait ménagées à son successeur, grâce enfin aux subsides obtenus du gouvernement hawaiien.

L'établissement des Sœurs du Sacré-Cœur, fondé sous le précédent vicaire apostolique, est toujours prospère, et il fait pour les jeunes filles le bien que les Frères de Marie procurent aux garçons. Mais malheureusement, ce bien est restreint à la ville de Honolulu, car elles n'ont pas d'autre établissement que celui qui a été fondé dans cette capitale.

Un effort semble donc devoir être fait par la mission, pour étendre le bienfait de l'éducation chrétienne des filles. Il faut dire ici néanmoins qu'à Wailuku, dans l'île de Maui, une école de filles a été commencée sous la direction d'une Sœur Franciscaine.

C'est au moyen de ces fondations que la mission catholique retient dans son sein une partie du moins de la jeunesse catholique qui, sans cela, irait toute à la débandade, et deviendrait la proie des sectes.

* * *

Mais on se demande ce que deviendront tous ces jeunes gens, toutes ces jeunes personnes, instruits à nos écoles, quand ils en sortiront pour se lancer dans le monde. Il leur faudrait un point de ralliement qui fût pour eux un refuge et un soutien. Ce sont les avantages que procurent les associations catholiques bien organisées. Et si ces associations sont si utiles dans nos pays catholiques, elles seraient bien plus utiles encore, pour ne pas dire nécessaires, dans ces contrées où les hérétiques sont si puissants. Elles empêcheraient d'entrer dans les associations protestantes, non seulement les catholiques qui sont actuellement dans les îles, mais encore ceux qui nous arrivent de temps en temps principalement des États-Unis et qui, ne sachant où aller, ou bien cherchant avant tout leur intérêt matériel, se

(1) Voir les *Missions catholiques* du 31 janvier, 7 et 14 février et la carte page 57.

trouvent entraînés dans les réunions attrayantes organisées par les protestants. Ce besoin est l'objet des préoccupations du vicaire apostolique. Mais la solution du problème n'est pas facile.

⁂

Une petite bibliothèque fut commencée en 1882, aux frais de la mission, pour procurer à nos catholiques des livres de lecture, et les empêcher d'aller aux bibliothèques des hérétiques. Mais elle est trop modeste pour pouvoir lutter avec avantage.

⁂

Les œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance ont été organisées à l'instar des œuvres d'Europe, c'est-à-dire avec collecteurs et collectrices ; elles fonctionnent d'une manière assez satisfaisante. Une petite feuille imprimée à l'imprimerie de la mission, dans la langue indigène et intitulée *Hoolaha manaoio*, c'est-à-dire « Propagation de la Foi, » aide quelque peu à intéresser nos chrétiens indigènes aux progrès de l'Evangile.

Le rosaire vivant est assez florissant, principalement à Honolulu. C'est surtout pour les indigènes que cette belle dévotion a beaucoup d'attrait.

Le vicariat des Iles hawaiiennes a été consacré au Sacré-Cœur de Jésus, et l'Apostolat de la prière, établi d'abord à Honolulu, se propage dans les différentes Iles de l'Archipel.

Le gouvernement hawaiien se montre bienveillant. Il a déjà accordé un subside assez important au collège de Saint-Louis, et continue de payer chaque année le montant d'un certain nombre de bourses. De plus il a honoré Sa Grandeur d'une décoration d'un ordre supérieur, indépendamment des décorations conférées au regretté R. P. Damien, missionnaire résidant dans l'île des lépreux (Molokai), et au R. P. Léonor, qui était allé lui chercher en Amérique, des Sœurs de charité pour ses hôpitaux.

C'est le gouvernement lui-même qui a voulu avoir les Sœurs de charité de l'Eglise catholique, quoiqu'il fût protestant. Et le R. P. Léonor a dû frapper à plus de cinquante portes avant d'obtenir les Sœurs franciscaines, que nous possédons actuellement, et auxquelles le gouvernement hawaiien a confié trois établissements, une léproserie, un hôpital pour les différentes maladies, la lèpre exceptée, et un asile pour les jeunes filles de parents lépreux, mais non lépreuses.

FIN.

NÉCROLOGIE

MGR COUPAT

Vicaire apostolique du Su-tchuen oriental (Chine).

Un télégramme, arrivé à Paris le 31 janvier, a apporté la douloureuse nouvelle de la mort de Mgr Coupat, survenue le 25 janvier.

Nous n'avons aucun détail sur les derniers jours du vaillant et zélé prélat. La dépêche ne contient que ces mots : « *Évêque Coupat mort 25 janvier.* »

Mgr Paul-Eugène Coupat était né le 8 juin 1842, à Église-Neuve-des-Liards (Puy-de-Dôme). Il était entré, le 30 août 1864, au séminaire des Missions-Étrangères où il fut ordonné prêtre le 15 juin 1867. Le 15 septembre de la même année, il s'embarquait pour le Su-tchuen oriental. C'est dans ce voyage que se place un épisode où le P. Coupat faillit être victime de son dévouement. En remontant un fleuve, un missionnaire étant tombé à l'eau, le P. Coupat se jeta à la nage à son secours. Il ne put, hélas ! que retrouver un cadavre, et lui-même ne se sauva qu'à grand'peine, après deux heures d'efforts inouïs. Il ressentit, par suite de cet accident, une grande fatigue qui lui causa bientôt des vomissements. Grâce à sa robuste constitution, il prit le dessus. Mais, l'été dernier, il fut repris de ces vomissements qui sans doute ont amené la mort.

Des lettres précédentes, en faisant concevoir des craintes assez sérieuses, laissaient espérer que le bon Dieu voudrait conserver à sa mission un pasteur si zélé et si prudent, surtout dans les circonstances difficiles des temps présents.

Nommé le 15 septembre 1882 évêque titulaire de Tagaste et coadjuteur de Mgr Desflèches, il était devenu, moins d'un an après, le 20 février 1883, vicaire apostolique du Su-tchuen oriental par suite de la démission du vénérable prélat.

Le sac de Tchong-kin en 1886 et les épreuves cruelles qui s'ensuivirent pour la mission du Su-tchuen Oriental imposèrent à Mgr de Tagaste des fatigues considérables et lui causèrent de terribles émotions. C'est à ces épreuves multiples qu'est certainement dû le retour de la maladie à laquelle le digne prélat a succombé.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme du diocèse de Bayonne, avec demande de prières 300
Anonyme, don recueilli par l'*Écho de Fourvière*.................. 5
Un étudiant en médecine, — — 2 60
M. le Vicomte et Mme la Vicomtesse de Coëtlogon de Sancy ... 500
Anonyme de Lyon, avec demande de prières spéciales pour différentes intentions 1 000

Pour les missions les plus nécessiteuses (Abyssinie).
MM. Adalbert Gorwichi et Ignace Lonicki (Galicie) 4 65
Une enfant de Marie, du diocèse de Limoges... 10

Pour l'église Notre-Dame du Spasme, à Jérusalem.
M. Théophile Aubineau, du diocèse d'Angers...................... 1 10

A Mgr Lavigne, vicaire apostolique de Kottayam (Hindoustan).
Anonyme de Boulogne-sur-Mer, diocèse d'Arras, avec demande de prières pour la conversion d'un frère 5

Pour les missions du Tong-King Méridional.
M. Christophe, à la Ferté-Villeneuille, diocèse de Chartres ... 5

A Mgr Cousin (Japon Méridional) pour son séminaire.
Anonyme de Lyon 250
Anonyme de Madrid, avec demande de prières pour lui et sa fille. 36

Pour le R. P. Valentin Heurtebise, mission de Mponda sur le Nyassa (Afrique Equatoriale).
Un anonyme du diocèse du Mans 150

A Mme la Mère Supérieure des Sœurs Franciscaines missionnaires à Molokai (Iles Sandwich).
M. Lucet, à Conques, diocèse de Bayonne.... 500

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3.



CHINE. — BARQUE CHINOISE ET SES HALEURS; d'après le croquis d'un artiste chinois, communiqué par un missionnaire. (Voir page 106).

CORRESPONDANCE

CALCUTTA (Bengale occidental).

Nous avons eu souvent la joie de mentionner les beaux succès remportés aux examens universitaires par les élèves des collèges dirigés dans l'Inde par les RR. PP. Jésuites, à Bombay, à Trichinopoly, à Mangalore, à Calcutta. La relation suivante contient des détails fort intéressants sur les deux établissements d'instruction fondés dans la Présidence du Bengale par les Pères belges de la Compagnie de Jésus.

Calcutta, capitale de la Présidence du Bengale en même temps que de tout l'empire anglo-indien, est le siège de l'archevêché et le centre de la mission du Bengale occidental.

Bâtie sur l'Hougly, bras du Gange, en un endroit jadis malsain et marécageux, elle est devenue une ville immense et luxueuse, la « Ville des Palais ».

Ses grandes constructions à colonnades et à frontons, ses édifices d'une régularité assez froide et monotone lui donnent quelque ressemblance avec Saint-Pétersbourg.

Elle a aujourd'hui 450,000 habitants (9,000 Européens, 15,000 Eurasiens) et près de 800,000 avec les faubourgs.

« Les Anglais, — écrivait de là-bas, il y a quelques années, le regretté P. Carbonnelle, — s'y sont pris bien simplement pour créer Calcutta. Ils ont tout bonnement tracé une large route circulaire, *Circular Road*, pour en déterminer l'enceinte. Trois villages hindous, le fort William, quelques factoreries européennes, y furent englobés ; le temps a fait le reste.

« A l'intérieur de l'enceinte, la construction des maisons est soumise à des règlements de police : les toits de chaume sont prohibés, la tuile exigée, etc. ; tout cela ennuie l'Hindou, qui aime autant à se loger de l'autre côté de la *Circular Road* ; et voilà les faubourgs formés. La cité européenne, de son côté, s'est agrandie de jour en jour ; les rues y sont d'une largeur fabuleuse, grâce au mode de construction employé ici. »

D'origine récente, Calcutta n'a point cet aspect de ville sainte des vieilles cités gangétiques. C'est une ville anglaise. Çà et là, cependant, vous pourriez y étudier à loisir mille détails originaux de la vie d'Orient. Sur l'esplanade vous verriez le monde élégant d'Europe croiser

l'Hindou, au front à moitié caché sous son turban de calicot blanc, et le musulman à la longue barbe, coiffé d'un fez éclatant, tandis que, dans l'encombrement des bazars, vous trouveriez un pêle-mêle de tous les types et de tous les costumes de la haute Asie.

I

Le collège Saint-François-Xavier

C'est dans cette ville que fut établie la première œuvre de la mission. Le 16 janvier 1860, quelques jésuites belges, sous la direction du Père Henri Depelchin, y ouvrirent un collège qu'ils consacrèrent à saint François Xavier, l'apôtre des Indes. Les succès du début furent des plus encourageants ; les élèves se présentèrent en grand nombre, et le programme des études fut constitué d'après le système des collèges d'Angleterre. En 1862, le collège fut affilié à l'Université de Calcutta.

Voici en quoi consiste cette affiliation. Les Universités de l'Inde ne sont pas, à proprement parler, des corps enseignants, mais des corporations chargées de rédiger le programme des examens et de conférer les grades. Ce sont les collèges affiliés qui donnent les cours d'instruction supérieure ; ils présentent ensuite leurs élèves aux examens de l'Université.

Ce fut dans les locaux d'un ancien collège épiscopal situé à *Park-Street*, au milieu du beau quartier de *Chowringhee*, que les Jésuites ouvrirent le nouveau collège. Bientôt le nombre toujours croissant des élèves exigea des agrandissements successifs. En 1881, vingt-cinq professeurs y donnaient à plus de cinq cents élèves de toute race et de toute religion un enseignement moyen supérieur complet. Les élèves catholiques y dominaient ; ils y étaient au nombre de plus de deux cents.

En 1883, on transporta le *College Department* de *Park-Street* à *Bow-Bazar*, au centre de la ville. Cette combinaison nouvelle permettait d'admettre un plus grand nombre d'élèves. Effectivement, en 1884, le collège en avait 670, 732 en 1885, et 741 en 1886.

Ce chiffre se maintient avantageusement pendant les années suivantes.

On éleva, en même temps, dans les jardins, un nouvel observatoire astronomique et météorologique, dont la coupole domine aujourd'hui un ensemble de constructions vastes et ne manquant pas même d'un certain cachet architectural.

Le collège se trouve au centre de la ville, en plein quartier européen. Les agglomérations de maisons hindoues qui l'avoisinaient ont disparu depuis longtemps pour faire place à un bel étang public, gracieux et salubre.

De diverses nationalités et de divers cultes, les enfants confiés aux missionnaires sentent reposer sur eux la même sollicitude affectueuse. Une action douce et prudente les sollicite tous à la vérité et au bien : aussi plusieurs d'entre eux demandent-ils d'eux-mêmes à devenir chrétiens et catholiques.

« La plupart des noms, écrivait le P. Carbonnelle, ont une physionomie anglaise; vous entendez pourtant aussi des noms portugais, français et arméniens, portés respectivement par des peaux blanches, noires, bronzées et brunes. L'anglais est la langue commune; les élèves français eux-mêmes le parlent plus aisément que la langue de leurs parents, et la plupart ne savent de bengali et d'hindoustani que ce qu'il en faut pour se faire comprendre des domestiques indiens. Les costumes sont assez variés; mais, pour les Indiens, on peut dire que le blanc, et surtout le calicot blanc, fait tous les frais de leur garde-robe, malgré quelques couleurs sombres ou tendres qui apparaissent çà et là. »

II

Le collège Saint-Joseph

Darjiling doit à des conditions topographiques exceptionnelles un climat de la plus grande salubrité. La mer du Bengale lui envoie constamment des courants de chaleur qui tempèrent les remous glacés descendant des neiges éternelles. La température moyenne de l'année y est de 13° C. Aussi les malades et les convalescents affluent-ils de Calcutta et de toutes les parties du Bengale. Atteint des affections mortelles que développent en lui les climats tropicaux, l'Européen retrouve au pied de l'Himalaya la santé et la vigueur qu'il ne pouvait redemander autrefois qu'à l'air natal.

La ville comptait, en 1881, à peu près huit mille habitants. Aux jours de marché, l'étranger peut y étudier les types, les costumes, les mœurs de toutes les populations du district, et même du haut plateau asiatique. Pendant les mois de chaleur, d'avril à octobre, elle est le rendez-vous des Anglais riches qui habitent la plaine du Bengale.

En 1888, les missionnaires belges y ont ouvert un collège dont la direction fut confiée au P. Depelchin (1). Il fut d'abord installé dans les locaux de l'ancien collège Saint-Joseph, fondé par les Pères Capucins d'Italie. Dès cette première année, le personnel enseignant était au complet, et le programme comprenait, outre les matières ordinaires des études, des cours de français, d'allemand et d'italien, voire des cours de musique, de dessin et de gymnastique.

Voici comment les journaux anglais du Bengale apprécièrent le nouvel établissement. Le *Darjeeling News* écrivait, le 18 février 1888 :

« Nous sommes heureux d'annoncer que les Pères Jésuites ont brillamment débuté à Saint-Joseph, et qu'ils ont inauguré le collège mercredi passé (15 février), avec plus de trente-cinq pension-

(1) Le P. Depelchin fut l'un des premiers missionnaires envoyés au Bengale en 1859. On sait ce qu'il déploya depuis d'énergie courageuse dans les dangers et les souffrances de ses missions d'Afrique. Revenu en Europe en 1883, il sollicita, en 1887, l'honneur de retourner à son premier champ d'apostolat.

naires et dix ou douze externes. Il doit arriver encore plusieurs pensionnaires, mais en nombre restreint, car les locaux actuels ne peuvent en recevoir davantage. »

Le rédacteur invite ensuite le Gouvernement à faciliter aux Pères l'acquisition d'un terrain où ils pourront fonder un collège plus important.

« Par là, continue-t-il, le Gouvernement ajouterait à sa popularité et aiderait efficacement une institution qui deviendra dans l'avenir, nous en sommes convaincus, un des principaux établissements d'instruction de l'Inde, et ne contribuera pas médiocrement à sauver la vie à des milliers d'enfants qui s'étiolent aujourd'hui et dépérissent dans les brouillards étouffants et les miasmes des plaines. »

Le gouvernement du Bengale se rendit aux vœux des habitants de Darjiling et consentit à céder, à des conditions exceptionnellement favorables, le terrain que les Pères demandaient pour y bâtir leur collège. Il s'étend à l'extrémité nord de la chaine des collines sur lesquelles s'étage la ville ; sa superficie est de neuf acres (1).

Ce nouvel emplacement, au « North Point », pourra répondre à tous les désirs. Le chemin de fer himalayen, prolongé par ordre du gouvernement jusqu'à Libong, à 4 milles au nord-ouest de Darjiling, passera devant le collège et facilitera les communications avec le centre de la ville, Calcutta et tout le Bengale. Le « North Point » domine la rivière du Ranjit, qui serpente dans une pittoresque vallée, à cinq mille pieds plus bas. Au delà du torrent s'entassent les assises superposées des monts himalayens. « Quel spectacle merveilleux ! écrivait un missionnaire. Le soleil envoie sur toutes les montagnes ses rayons d'or pailletant d'étincelles fulgurantes les neiges éternelles : à l'horizon se dressent dans l'azur d'innombrables sommets et des pics de neige qui semblent vouloir se dominer et surgir les uns sur les autres. Et sur ces immenses glaciers, brillants comme de l'argent en fusion, des aigles et des vautours planent majestueusement au milieu des airs, tandis que mille autres oiseaux aux éclatantes couleurs se poursuivent joyeusement, lançant leurs cris discordants dont les notes gutturales s'envolent dans la brise. Tout semble être en joie : les montagnes, l'oiseau et l'homme ; toute cette grandiose et incomparable végétation s'épanouit sous les vitales caresses d'une nature exubérante, et le soleil brodant sur le tout, en prodiguant les clartés et en provoquant les ombres, donne à ce superbe tableau une puissance de coloris et une vigueur qui le rendent éblouissant. Et quand la nuit vient, ce ciel bleu, qui faisait ressortir les masses environnantes comme de gigantesques silhouettes, pâlit un instant et s'assombrit ensuite, faisant scintiller dans son immensité les innombrables étoiles qui semblent sortir des montagnes et s'élancer dans les cieux comme autant de feux d'artifice. »

La cession du terrain ayant été faite dans le courant du mois de juin 1888, les travaux commencèrent le 20 juillet suivant. Il fallut d'abord aplanir le sol et niveler la partie de la colline où devaient s'élever les constructions.

Mais il manquait encore une pelouse de jeux, un *Cricket-Field*, où la jeunesse anglaise pût prendre librement ses ébats. Un prince hindou, le Maharajah de Burdwan, possesseur de grandes propriétés à Darjiling, voulant imiter la générosité du gouvernement de Sa Majesté, octroya la location à bail perpétuel d'un enclos de huit acres et demi. Ce nouveau terrain nommé *Ladbrook Farm*, n'est séparé du collège que par une route, et s'adaptera commodément à l'usage auquel on le destine.

Affilié dès sa première année à l'Université de Calcutta, le collège Saint-Joseph, en 1888, compta cinquante et un élèves, quarante pensionnaires et onze externes ; dans ce nombre, il y avait trente-deux catholiques et dix-neuf protestants. A la fin de l'année, pendant les vacances qui durent depuis le milieu du mois de décembre jusque vers le 20 février, on ajouta une construction provisoire en bois, qui permettait d'augmenter d'une vingtaine le chiffre des pensionnaires. Par suite de cet arrangement, on put recevoir quatre-vingt-trois élèves en 1889.

Le personnel du collège comprenait cinq Pères, trois scolastiques et trois frères coadjuteurs.

Cependant le P. Depelchin pressait les préparatifs de construction du nouveau collège. Le nivellement de la colline terminé, on jeta les assises des bâtiments. Mais les premiers fonds recueillis se trouvant épuisés, il fallut suspendre les travaux, et ce n'est qu'à partir d'octobre 1889 qu'on a pu les reprendre au fur et à mesure que des aumônes sont envoyées d'Europe.

Après l'achèvement du collège, il faudra songer à bâtir une église, pour remplacer la pauvre chapelle en bois où se réunissent actuellement les catholiques de la ville.

Ici, d'ailleurs, comme à Calcutta, l'action des Pères dépasse de loin l'enceinte du collège et les catholiques de la ville profitent largement de leur ministère. Aussi celui qui dirige là-bas, au déclin encore chaud de sa vie, les différents travaux des missionnaires, a-t-il pu présager avec enthousiasme la prospérité de son œuvre, bénie par Dieu :

« Quels beaux fruits, disait-il, va porter sur cette colline sanctifiée l'arbre merveilleux de saint Joseph ! De tous les points de la mission, de toutes les contrées de l'Asie, on viendra admirer, cueillir et goûter ces fruits trois fois bénis ! A son ombre, nous verrons se renouveler sur nos montagnes les merveilles du salut : les aveugles voient, les boiteux sont affermis, les lépreux purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et les pauvres sont consolés par la parole de Dieu. »

---

(1) L'acre vaut 40 ares.

INFORMATIONS DIVERSES

Angleterre. — On écrit de Londres au *Journal des Débats* :

« Après d'interminables discussions sur des points de droit et juridiction ecclésiastiques, le procès intenté par quelques paroissiens de Lincoln à l'évêque anglican de cette ville se juge enfin à la cour de l'archevêque de Canterbury au palais de Lambeth.

« Il existe depuis vingt-cinq ans une Société dite Church association, qui s'est donné pour mission de défendre les principes et les doctrines de l'Église anglicane et de combattre des innovations empruntées à l'Église romaine. Cette Société, intolérante et puritaine, poursuit depuis longtemps de ses hostilités, M. King, l'évêque de Lincoln; elle a cru remarquer que ce prélat avait emprunté certaines innovations à l'Église romaine et elle lui a intenté un procès.

« L'évêque de Lincoln est accusé, entre autres choses, d'avoir fait usage de cierges sur la Sainte-Table, d'avoir mêlé de l'eau au vin et d'avoir tourné le dos aux fidèles en consacrant les Saintes Espèces, ce qui est contraire à la loi. La religion anglicane, en effet, est établie par acte du Parlement, tout comme la loi sur l'income tax.

« L'évêque de Lincoln reconnaît que certains des faits qu'on lui reproche sont exacts ; mais il soutient qu'ils n'ont rien d'illégal et que, par conséquent, il n'a pas commis un acte coupable. »

Il semble que ce fameux procès intenté au nom de l'orthodoxie anglicane produit des effets auxquels les orthodoxes ne s'attendaient point.

Le *Daily Telegraph* a reçu une lettre où nous lisons :

« Le jugement de l'évêque de Lincoln coïncide avec un nombre inusité de « sécessions » vers l'Eglise romaine. Depuis qu'il est commencé, près d'une douzaine de membres du clergé anglican ont été reçus, quelques-uns par le cardinal Manning lui-même, d'autres à l'oratoire de Brompton et plusieurs en divers endroits du pays. La plupart d'entre eux sont célibataires et étudient déjà en vue d'entrer dans le sacerdoce.

« Parmi les laïques qui se sont « vertis » (mot employé par le correspondant pour ne pas choisir entre con*vertis* et per*vertis*), il y a deux ou trois avocats, l'ancien rédacteur en chef d'un journal ritualiste, et un certain nombre de membres de l'union de l'Eglise anglicane (y compris un ex-secrétaire). »

Rhodes. — Le 2 décembre dernier a eu lieu la fondation d'une école de Frères à Rhodes. Depuis longtemps la population réclamait, là comme sur tant d'autres points de l'Orient, une école de Frères pour l'éducation des enfants; mais les difficultés semblaient alors insurmontables, surtout en ce qui concerne les ressources nécessaires à une telle installation.

Cet établissement est dû à l'initiative de M. Cirilly, vice-consul de France à Rhodes, et à la générosité de M. Ducci, notable habitant de cette ville.

Voici quelques extraits d'une lettre du T. C. F. Hugonis, visiteur à la date du 15 décembre dernier :

« Notre fondation de Rhodes marche aussi bien que possible. Nous avons ouvert notre école le 2 décembre, et après douze jours à peine, nous comptons déjà quarante élèves. C'est un succès pour le pays...

« J'espère que, d'ici au jour de l'an, c'est-à-dire dans quinze jours, nous arriverons à soixante ou soixante-dix élèves; et petit à petit nous augmenterons, s'il plaît à Dieu.

« Les enfants se plient bien à la discipline toute paternelle, mais ferme, que nous introduisons.

« Les parents sont surpris des succès déjà obtenus... »

Congo français. — Une religieuse de Soissons, dont le frère, le R. P. Hivet, est missionnaire au Congo, nous communique la gracieuse lettre qu'on va lire. Elle lui est adressée par un enfant de la mission de Loango, qui s'exprime en français avec une facilité étonnante, car le R. P. Hivet atteste que cette lettre a été écrite sans aucune inspiration étrangère. Nous avons corrigé quelques fautes d'orthographe, mais scrupuleusement respecté le style naïf du jeune élève des Pères de Loango.

« Loango, 19 décembre 1889

« Ma chère Sœur en Jésus-Christ,

« J'ai reçu avec une joie que je ne saurais exprimer ici, les beaux petits présents que vous avez bien voulu nous envoyer. Il y avait des dragées, des confitures, de belles croix, des statuettes, des linges, des images, un jeu de vertus, des crayons de couleur, des perles que les noirs aiment tant, des petits livres, des chapelets, des petites bourses.

« Quant aux dragées, nous les avons mangées le jour même de leur arrivée; elles sont si bonnes! Le reste des objets devait être distribué le dimanche. Ce jour-là, à deux heures et demie, tous les séminaristes se rendent au réfectoire. Là, sur une table, étaient étalés tous les présents que vous nous avez envoyés. Tantôt c'était une statue qui, par sa beauté, attirait tous les regards pour ne pas dire tous les désirs. Tantôt c'était un mouchoir, un crayon, une médaille que l'on convoitait et chacun se disait : « Si je pouvais l'avoir! » Dix minutes se passèrent à mettre en ordre tous ces objets. Quand notre directeur va chercher une boîte qui contenait les croix, tout le monde s'attendait à avoir une de ces croix communes en Afrique. Quelle ne fut pas notre joie et surtout notre surprise de voir, en ouvrant la boîte, des croix d'une nouvelle espèce ou plutôt, veux-je dire, une de ces croix si rares ici qu'il faut être Abbé ou Frère pour en avoir une! La première qui se présente à nos yeux était dorée, la seconde argentée, la troisième et la plus belle était nickelée, bien polie. Tout le monde se disait : « Qui est-ce qui l'aura? » On continue à ouvrir les croix et, pour comble de bonheur, on trouve neuf croix qui étaient nickelées et polies, juste ce qu'il fallait. Chacun en prend une; notre Directeur les bénit, non sans répéter : « — N'oubliez « pas celle qui vous les envoie. » Oh, certes, non, nous ne vous oublierons pas dans nos prières.

« Arrivent les lots. On les divise par gradation en trois parts.

« La première part contenait les choses de peu d'importance, telles que les linges, les images. La seconde partie contenait les petites montres, un crayon bien beau, un porte-plume, de belles images. La troisième contenait de belles statues, des images de saint Quentin, des calepins, des médailles, des croix. Les lots commençent ; c'est tout d'abord un beau linge rouge que tout le monde convoite. On respire à peine, on se demande qui est-ce qui l'aura. Enfin un nom sort et c'est celui qui l'a. Ainsi de suite. On arrive à la deuxième loterie. Là, c'est un crayon que tout le monde désire; une montre. Arrive enfin la troisième loterie, la plus riche. Là, c'est une statue en fonte de Cécile Rigaux, sur piédestal, que tout le monde voudrait avoir, tantôt une médaille, une belle image de Jésus en croix. Les lots finis, chacun se retire avec ses affaires, remerciant du fond de son cœur les personnes généreuses qui savaient se priver de quelque chose pour leurs frères les noirs et se promettant de ne pas oublier devant Dieu celles qui leur envoyaient ces choses.

« Ah! si vous saviez combien vous avez fait des heureux! Tout le monde était dans la joie. Notre Directeur a dû sans doute se réjouir à la pensée que ses parents se faisaient des amis en Afrique.

« Je suis, avec la plus humble reconnaissance, votre enfant.

« Louis GASPARD. »

Afrique équatoriale. — Le secrétaire de l'Impérial british east Africa Company nous signale un important télégramme publié par le *Times* du 15 février. Cette dépêche confirme et complète la correspondance de Mgr Livinhac que nous avons donnée dans notre numéro du 14 février dernier, notamment ce qui est relatif à une rencontre entre les partisans de Mwanga et de Karema.

« Dans une bataille postérieure à la première, tous les Arabes, sauf trois, auraient été tués dans la capitale de l'Ouganda. Mwanga et les Européens ont repris possession de Roubaga et du pays. Karéma est en fuite. Parmi les Arabes massacrés se trouvent des membres des principales familles de Zanzibar. »

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

HISTORIQUE
(Suite 1).

Campagne de 1883.

Le 5 juillet 1883, je repartais pour la troisième fois par Liverpool, et le 3 août, je reprenais mon service dans le fleuve.

A ce moment, ma petite flottille se composait : du *Noupé*, 120 tonneaux ; du *Niger*, 200 tonneaux ; du *Moleki*, 200 tonneaux ; de la *Française*, 8 tonneaux ; du *Rapide* (pour l'inspection) et du *Chaland*, 40 tonneaux ; en tout 568 tonneaux.

***

A peine arrivé à Brass-River, j'ai convoqué tous les chefs indigènes du pays, pour signer ensemble le traité suivant, que je leur avais communiqué, qu'ils avaient parfaitement accepté, mais qu'ils ont refusé de signer à la suite des menaces de tout le personnel anglais, même des commerçants dont les intérêts cependant leur conseillaient d'empêcher la Compagnie de Londres de s'emparer des bouches du Niger. C'est là que j'ai jugé de leur patriotisme :

Entre M. Antoine Mattei, chef de bataillon d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, agent consulaire de France à Brass-River, d'une part, et les chefs de Brass soussignés (le roi n'étant pas encore nommé), agissant en leur nom, au nom du roi qui sera prochainement élu, et de leurs successeurs, il a été convenu ce qui suit :

Article premier.

Les chefs déclarent placer leur pays, ses dépendances, ainsi que tous leurs sujets, sous la suzeraineté et le protectorat de la France et s'engagent à ne jamais céder une partie de leur territoire et principalement l'entrée du fleuve ou les confluents des criques, qui conduisent dans l'intérieur, sans le consentement du gouvernement français.

Article 2.

Les chefs de Brass s'engagent à respecter la liberté commerciale dans tout le Delta, entre les indigènes et les blancs, dont les échanges se feront selon les usages établis ; jamais ils ne permettront à aucune nation de prendre possession des bouches du fleuve pour frapper d'impôts les marchandises venant d'Europe ou les produits du pays provenant de l'intérieur et surtout du fleuve.

Article 3.

Les chefs s'engagent également à préserver de tout pillage, les bâtiments qui feraient naufrage dans la rivière et à prêter leur concours pour sauver les personnes et les marchandises.

Article 4.

Les chefs et les habitants resteront libres de vendre ou de louer des terrains aux commerçants qui viendront s'établir à Brass, quelle que soit leur nationalité. Il est de leur intérêt de donner la plus grande extension possible au commerce avec les blancs.

Article 5.

Dans aucun cas, les chefs ne pourront suspendre les transactions commerciales, ni empêcher leurs sujets de venir demander du travail dans les factoreries des blancs, ou y vendre leurs denrées.

Article 6.

En cas de contestation entre un sujet de Brass et un blanc, le différend sera jugé par M. le Consul de France à Brass, si le sujet est Français et par M. le Consul d'Angleterre si le sujet est Anglais.

Article 7.

Les chefs de Brass rendront justice aux réclamations des blancs qui seront faites par l'intermédiaire des consuls ou de leurs représentants.

Article 8.

Les chefs cèdent au gouvernement français un kilomètre de terrain à partir de la nouvelle factorerie française de l'Afrique équatoriale et en remontant la rivière sur cinq cents mètres de profondeur.

Le gouvernement français pourra y établir telle construction qu'il lui plaira et seul y arborer le pavillon français.

Article 9.

Les habitants de Brass, s'étant volontairement placés sous la protection de la France pour garder leur indépendance, ne pourront plus passer de traités d'aucun genre, avec n'importe quelle puissance, sans l'autorisation du gouvernement français.

Le présent traité prendra date à partir d'aujourd'hui.

Brass, le 9 août 1883.

Je sais qu'aujourd'hui les chefs, les naturels et même les commerçants anglais, regrettent amèrement de n'avoir pas suivi mes conseils.

Le commerce n'est plus possible que pour la Compagnie royale, qui a sa douane, ses soldats et tous ses fonctionnaires qu'elle paye elle-même.

Cette Compagnie commerciale procède au Niger en ce moment, comme procéda la Compagnie des Indes à son début. Tout le monde sait que l'empire des Indes commença par un comptoir, il en sera de même pour l'empire du Soudan.

Malgré mes conseils, malgré mes cadeaux et le désir que ces chefs éprouvaient de m'écouter, ils ont cédé à la crainte des Anglais. Cet échec me contraria vivement et je dus chercher d'autres compensations ailleurs.

***

M'étant informé de l'itinéraire que suivaient les caravanes qui portaient l'ivoire à Loko et à Egga, j'appris qu'elles passaient la Bénoué à Ibi et Outché-bou-hou, à douze heures de cheval de Wukari (deux cent quatre-vingt-cinq milles du confluent de la Bénoué). Je fis charger le *Noupé* de marchandises (perles, tissus, soieries, poudre, fusils à pierre, cauris (1), faïence, marmites en fer, glaces, gin, rhum, barres de fer et de cuivre, etc.), et après cinquante-sept heures de navigation, nous prenions position à Outché-bou-hou et Ibi, par des traités qui ont été envoyés à M. le Ministre des affaires étrangères.

M. Viard, ancien employé de la Compagnie française, dans un ouvrage qu'il a fait paraître, a prétendu être allé à Ibi. Je l'ai rappelé à la réalité en écrivant, à la date du 17 novembre 1886, une lettre à la Société de Géographie et

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24 et 31 janvier, 7 et 21 février 1890, et les cartes, p. 42 et 88.

(1) *Cauris*, c'est-à-dire coquillages qui servent de monnaie dans le pays ; nous verrons leur valeur à la partie commerciale.

qui figurera dans le deuxième volume avec le récit de ce voyage. C'est nous qui avons pris position à Ibi, où les blancs n'avaient jamais pénétré. Seul, le docteur Baïkie y était passé avec la *Pleiade*, en 1854, mais sans s'y arrêter.

. .

Dans le Niger, me prévalant des promesses que le roi m'avait faites au mois de septembre, je fis charger le steamer *Molcki*, auquel les directeurs avaient donné ce nom pour la circonstance et allai résolûment prendre position à Chonga, grand lieu d'échanges.

La cité s'élève presqu'en face des ruines de Rabba, l'ancienne capitale du royaume du Noupé, qui a été détruite par les Foulahs, mais qui renait de ses cendres! C'est une petite ville fortifiée, dans le genre de Bida, nous en parlerons plus loin.

J'ai loué plusieurs maisons pour y placer nos marchandises de traite, j'ai tracé le plan d'une factorerie-forteresse sur un plateau élevé, je fis tirer trois salves de coups de canon et hisser le pavillon français, sur le terrain dont je venais de prendre position et je partis pour Bida, où j'arrivai le 3 septembre.

Moleki m'accueillit fort mal.

« — Dans ton pays, me dit-il, lorsque tu veux entrer dans une maison qui n'est pas la tienne, tu frappes à la porte?

« — Oui!

« — Et tu attends qu'on te dise : entrez.

« — Oui!



CHINE — Une école chinoise; d'après le croquis d'un artiste chinois, communiqué par un missionnaire. (Voir page 105).

« — Eh bien, tu es entré chez moi sans frapper. »

Je lui répondis que je croyais que les rois n'avaient qu'une parole et qu'il m'avait donné la sienne. Il me répliqua avec colère qu'il était maître de changer de parole tant que cela lui plairait. Je savais, en effet, que son illustre père, le roi Massaba, répondit à un blanc qui invoquait la parole donnée :

« Quand je mets le pied à l'étrier, j'ai une parole; quand j'enfourche mon cheval, j'ai une autre parole, et lorsque je suis en selle, j'ai encore une autre parole. »

Je lui répondis que j'avais des cadeaux à lui remettre de la part du gouvernement et beaucoup d'autres de la Compagnie Française.

Ce dernier argument devait être irrésistible; la figure de l'avide monarque se réjouit et j'en fus quitte pour une amende de deux cents pièces de tissus. Chonga devint la plus belle factorerie du Niger... Elle devait, hélas! devenir anglaise!

Moleki eut la munificence de m'envoyer une copieuse diffa, composée de bouillie à la tortue, assaisonnée à l'huile de palme, un mouton, de la volaille, du lait et des œufs frais.

Le lendemain, il m'a confié qu'il allait porter la guerre à Kouka, sur le lac Tchad; or, comme M. Mac-Intoch m'avait dit, quelque temps auparavant, que son objectif était le lac Tchad, par la Bénoué, il est à supposer que cette guerre, si elle a lieu, sera dirigée par les Anglais.

. .

Le 12 septembre, j'ai quitté Bida pour me rendre à Chonga. Je priai le roi de me donner un guide, il me répondit :

« — Tu peux partir. Quand tu seras près d'arriver, tu tourneras la tête et tu verras le guide derrière toi. »

Je l'attends encore ! Moleki est comme son père, il a plusieurs paroles.

Les eaux du Niger et de la Bénoué, en cette année 1883, baissèrent prématurément et si brusquement, que plusieurs navires se trouvèrent échoués, du soir au matin.

Les Anglais eurent le *Massaba* et le *prince Alexandre*, la Compagnie du Sénégal le steamer *Haussa*, et la Compagnie française équatoriale, le *Noupé* et le *Moleki*.

Ces navires, échoués en novembre, ne pouvaient être renfloués qu'en juin, par la crue des eaux.

Ce fut une grande perte pour les intérêts de tous, mais principalement pour la Compagnie Equatoriale, dont le capital était relativement faible.

* * *

Le 7 décembre, je me suis embarqué pour la France, malade, plein de soucis, de tristesse et de découragement.

Des officiers et des personnages anglais marquants parcouraient le pays, en mission, pour entretenir la confiance des commerçants, en sorte que je me trouvais petit, auprès de mes puissants concurrents.



NIGER. — *Onitcha.* — OPUTA, ROI D'ABOKEN, ET SES PETITS ESCLAVES ; d'après une photographie communiquée par le commandant MATTEI.

Comme agent consulaire, je n'ai jamais reçu d'instructions ni de la marine, ni du ministère des affaires étrangères. Enfin, un de mes steamers (qui heureusement était assuré) *Adamaoua* s'était perdu dans le fleuve, à la suite d'une collision ; et la factorerie de Loko avait été brûlée en nous occasionnant une perte d'environ 70,000 francs de marchandises.

C'est dans ces dispositions d'esprit que je suis rentré à Paris le 12 janvier 1884, avec l'intention de ne plus retourner au Niger.

A peine arrivé, j'ai demandé un successeur au Conseil d'administration.

Les directeurs, le Président et le Conseil tout entier, résolurent de continuer la lutte et de porter le capital à 3,000,000 de francs ; de commander encore deux grandes chaloupes à vapeur, pouvant porter des marchandises ; d'augmenter le personnel européen et de me donner un oficier de marine pour adjoint.

Cet élan patriotique dans l'intérêt de notre commerce, fait le plus grand honneur à ces messieurs ; il me fit oublier mes misères et mes ennuis et un rayon d'espérance fit battre mon cœur. Je consentis à entreprendre une nouvelle campagne.

(*A suivre.*)

RÉFLEXIONS
D'UN VOYAGEUR CHINOIS
SUR L'EUROPE ET LES EUROPÉENS

Traduction d'une brochure chinoise

Le traducteur de cette curieuse relation est un jeune missionnaire parti au mois d'octobre 1885, pour la Chine. Les gravures qui accompagnent ce travail sont l'œuvre d'un jeune Chinois, le maître de langue du missionnaire.

INTRODUCTION

Je prends la liberté de vous adresser la traduction d'une petite brochure chinoise pour intéresser vos lecteurs.

Ce genre de brochures pullule dans le Royaume des fleurs. Quoi qu'on en ait dit, l'Européen sera toujours pour les Chinois un ennemi de race.

Son auteur est un nommé Fou, *Sien-sien* (secrétaire) d'un mandarin qui, en 1884, fit son tour d'Europe. Ledit secrétaire accompagnant son illustre patron, consigna par écrit ses propres impressions et, de retour au Céleste Empire, les fit paraître sous forme de récits adressés à un ami. Ce sont plutôt des notes, des impressions de voyage, qu'un travail achevé, d'où le titre : *Réflexions d'un voyageur chinois sur l'Europe et les Européens.* J'en ai extrait quelques chapitres, ils suffiront à donner une idée du reste.

A l'heure actuelle, les prétoires des villes chinoises sont inondés de telles productions. Celle dont il s'agit ici m'a été procurée par un païen du prétoire de cette ville, et, aux nombreuses annotations qui la décoraient, j'ai pu constater avec quelle avidité elle avait été lue.

§ 1er.

Que l'Europe est bien inférieure à la Chine.

Les Chinois d'à présent, voyant le train du monde, rougissent de leur pays et affectent de vouloir imiter en tout les Européens. N'est-ce pas se déprécier soi-même, renier toute la gloire passée pour singer les autres? Et pourtant chacun sait que des façons de faire européennes, les unes peuvent être à prendre, les autres à rejeter, celles-ci utiles à reproduire, celles-là à estimer au-dessous du rien.

Que les Européens nous aient battus, c'est ce qui est indéniable, aussi ne prétends-je pas le réfuter; mais il n'en demeure pas moins acquis que nous leur restons de beaucoup supérieurs, c'est ce que je veux prouver. Je parle en toute franchise, encore que moi-même je doive constater combien nous sommes loin de notre antique valeur.

* * *

Quant à l'ordre des saisons, nous sommes en Chine merveilleusement favorisés, et, tandis que nos quatre saisons sont parfaitement disposées, elles sont, en Europe (1), tout à fait déséquilibrées. On sue à de certains jours d'hiver, on grelotte à certaines journées d'été : on rencontre des pays où la neige, les gelées sont chose inouïe, les habitants de ces régions en ignorent l'existence. Par ailleurs au contraire, d'un bout de l'année à l'autre, ce n'est que neiges perpétuelles, froid intolérable ; ici on est inondé par des pluies torrentielles, là, c'est une épouvantable sécheresse, l'eau y apparaît tous les trois, cinq ou dix ans; dès lors, rien ne pousse, pas un brin d'herbe en ces terres désolées.

En un autre point (je parle de l'Angleterre ici), les brouillards seront tels qu'un homme n'en verra pas un autre passant à côté de lui; aussi a-t-on soin de crier à haute voix pour éviter toute rencontre incommode et fâcheuse; il arrive que vous frappez à la porte d'une autre maison que la vôtre, voilà pourquoi les Anglais émigrent en masse à cette époque de l'année, comme ils font en été pour éviter les chaleurs.

Le calendrier européen n'enseigne que les jours solaires, il n'a cure des phases lunaires; aussi sont-ils fort embarrassés, ces Occidentaux, pour savoir le quantième de la lune, et voilà leur science astronomique.

* * *

Passons à la géographie. Chez nous, les fleuves, la mer, les montagnes forment un tout compact et parfaitement uni, d'où résultent ces dix-huit provinces qui font le Céleste Empire. On va donc aisément et sans peine d'une extrémité à l'autre ; pour passer en Europe, il vous faut traverser une mer, puis une autre, et ainsi de suite; des grandes, des petites, il y en a de toute superficie. Un continent est séparé d'un autre par la mer, d'aucuns sont tout à fait déserts, d'autres à peu près inhabités; on avance ainsi dix mille lys (1) sans utilité aucune. Il se rencontre de petites tribus soumises au pouvoir de nations plus puissantes, tristes endroits, jamais tranquilles, craignant sans cesse l'invasion à main armée d'un voisin plus fort.

* * *

Quant aux mœurs, voici le parallèle au raccourci :

Nous nous flattons, nous autres Chinois, d'observer les cinq relations sociales, d'être justes et bienveillants à tous. En Europe, le fils ne nourrit pas ses parents, le ministre n'a aucun respect pour son souverain, la femme est bien au-dessus de son mari...

Nous gardons notre coiffure pour honorer un hôte, se découvrir serait une grave impolitesse; l'Européen fait tout le contraire. Pour compter, nous ouvrons la main et replions les doigts, eux les allongent. Le Chinois coupant un objet dirigera toujours la lame de sa poitrine à l'extérieur, l'homme d'Occident le coupera toujours la lame à l'intérieur, de l'objet vers la poitrine; si nous avons quelque invité, le maître de céans cédera sa place pour se mettre à la dernière, tandis que, là-bas, celui qui reçoit mettra ses hôtes après lui, semblant ainsi les considérer comme ses inférieurs.

En un tel cas, chez nous, la maîtresse de la maison a soin de se dérober à la vue des visiteurs, jamais au grand jamais elle n'oserait leur adresser la parole; chez eux, c'est madame qui

(1) Il est bon d'avertir ici, une fois pour toutes, que, pour le Chinois, l'Europe, c'est tout ce qui n'est pas la Chine ; peu importe la latitude ou le méridien. Par contre, quand un Chinois écrit *Tien hia* (l'univers), il n'entend parler que du Céleste Empire, c'est ce qui aura souvent lieu dans cet article.

(2) Encore que le lys chinois varie beaucoup, suivant les lieux, on est convenu cependant de le ramener à l'unité de longueur : quatre mille mètres, soit une lieue, font dix *lys*; dix mille lys représenteront donc environ mille lieues.

va recevoir les invités, leur offre sa main et tous, bras dessus, bras dessous, s'avancent ainsi vers la salle du festin : il en va de même au sortir de table, ces messieurs reconduisent ces dames.

* * *

Nos maîtres d'école sont sévères, ils ne craignent pas de recourir à la férule, c'est même un droit que chacun leur reconnaît et qu'ils exercent avec compétence; les précepteurs de la jeunesse, en Europe, sont d'une faiblesse rare, et, tandis que nos jeunes gens s'abstiennent des jeux, des courses oisives, leurs étudiants ne travaillent que pour la chasse et les divertissements de toutes sortes : la flânerie, la parade, voilà tous leurs soucis. Ce que les collèges accordent de congés à la jeunesse studieuse est tel, que dans l'année, il y a plus de jours de vacances que d'étude.

* * *

Voyez la chevelure de nos femmes chinoises : quel noir de jade! comme elle est bien lustrée. Avec quel art est-ce relevé sur la tête; mais les Européennes! rien ne leur plaît plus que les cheveux flottant sur les épaules et non tressés, et la couleur! c'est le jaune qui domine!

Nous aimons les ongles longs, c'est un signe de distinction, aussi l'homme d'Europe n'a rien tant à cœur que de se les couper soigneusement. « Il faut se faire les ongles, » disent-ils; aussi leurs doigts ressemblent à des spatules, et voilà le beau!

Le blanc est chez nous la couleur du deuil, le rouge celle de la joie; chez eux, le blanc se met aux jours de fête, le noir aux jours de deuil, et tandis qu'en fait d'habits cette même couleur est peu portée, est commune et de mauvais goût, les Européens, au contraire, recherchent cette nuance; c'est même la seule dont ils fassent cas.

De la modestie de nos femmes chinoises, qu'en dirai-je, que chacun ne sache parfaitement : c'est blesser profondément leur pudeur, que de les dévisager; parler d'elles, c'est les forcer à rougir. Là-bas, le grand succès, la seule ambition pour une Européenne, en tout cas le vif désir de toutes, c'est d'être connue, d'être adulée, célébrée, de passer à l'état de popularité...

* * *

Voilà en raccourci quelques traits de mœurs qui donneront une idée des autres : mais, pour me résumer, voici les différences sociales les plus saillantes :

En Chine, la piété filiale est en grand honneur : le père est miséricordieux, les fils sont soumis; en Europe, le premier est sans bonté, le second, en retour devenu grand, ne nourrit plus ses parents; il les traite comme de vulgaires passants.

Et voilà jusqu'à quel point nous différons d'eux. Comment le ciel peut-il supporter encore de telles nations?

§ II.

Qu'il n'y a pas grand cas à faire des bateaux à vapeur.

L'usage des vaisseaux pour naviguer et franchir les mers est vieux comme le monde; mais aujourd'hui, les Européens, au lieu et place de rames et de voiles, usent de navires à vapeur, ce qui leur permet de marcher en tout sens contre vents et marées. Plus rapides qu'un coursier, ces bateaux, en un rien de temps, ont franchi mille *lys;* avec quelle souplesse ils obéissent et virent de tribord à bâbord : c'est une chose vraiment admirable.

Mais ce qu'on ignore généralement (1), c'est que, nous autres Chinois, avons les premiers inventé la chose au temps de la dynastie des Han (5e dynastie chinoise, environ deux cents ans avant Jésus-Christ); mais la mode s'en perdit aussitôt, ce qui prouve que nous autres Chinois, gens pratiques, avons reconnu que la chose était plus nuisible qu'utile. S'il y avait du profit, il y avait aussi bien du danger, aussi avons-nous rejeté cette invention au plus vite.

Les Européens vantent fort les ressources de leur industrieuse habileté, ils veulent aller du bien au mieux, du mieux au parfait. Si l'un commence, tous aussitôt de l'imiter. Aussi, si vous voulez savoir quel est chez eux, l'État le plus florissant, on vous répondra que c'est celui-ci ou celui-là, dont la flotte est la mieux organisée.

* * *

Mais voilà que, de nos jours, les Chinois se piquent de vouloir imiter les Européens. En tous les ports, on installe des chantiers. Les fils du Céleste Empire travaillent fiévreusement à construire des navires à vapeur : il faudrait pourtant savoir ce que ces bâtiments nous peuvent rapporter et n'envisager la chose qu'au point de vue de la rapidité des transactions ou des rapports. Je l'avoue, cela va vite, c'est fort réjouissant; mais allons au fond des choses. S'il ne s'agissait ici que d'un transport de troupes, par exemple, à mille *ly* (cent lieues) ou un peu plus, ce serait bien, mais quand il est question de grandes distances, dix mille *lys* (mille lieues) ou plus, alors il n'y a plus rien à attendre des bateaux à vapeur. Et je vais le prouver :

Pour passer d'Europe en Chine, il faut nécessairement traverser la mer Méditerranée (*Tê-haï-tchong*), la mer Rouge (*Hong-haï*), la mer des Indes (*In-tou-hài*) ou plutôt comme l'appelle l'auteur (*In-toù-iaûg*) ; *iaûg* signifie une grande mer, un océan ; *hài*, une petite mer. Après quoi enfin on arrive à la mer Méridionale.

Il ne faut pas moins de quarante jours avec toute la rapidité de ces paquebots. En ces quarante jours de traversée,

(1) L'auteur veut sans doute parler ici des fameux *mou meou, lieòu mâ*, bœufs de bois, chevaux roulants, dont il est question dans le *San-koue*. Leur inventeur fut le célèbre Kong-miû, espèce de Bismarck d'un Guillaume de ce temps (1er siècle de notre ère chrétienne, 168 à 265 après J.-C.), mais un Bismarck bien autrement malin que le chancelier de fer du XIXe siècle, puisque, dit la légende, il avait puissance de commander aux vents, à la pluie : il lisait dans les cieux la destinée des hommes, etc., etc. Quoi qu'il en soit, le *San-koue* où on pourra lire ces détails par le menu, rapporte cette chose assez curieuse en soi, que, dans une expédition militaire, les hommes manquant pour transporter des pièces de bois, notre Kong-miû inventa lesdites machines pour suppléer au défaut des porteurs à deux pieds Tout ce qui reste de certain sur ces merveilleux engins, c'est ce qu'ajoute le texte même du *San-koue* : « Les ennemis s'étant emparés de quelques-uns de ces chevaux et bœufs de bois, le Kong-miû, consulté sur le moyen à prendre pour les empêcher de nuire à ceux qui les avaient inventés, répondit à des transfuges : « Tordez-leur la langue, ils ne pourront plus servir. »

Le même Kong-Miû, dans le même ouvrage, est signalé comme l'inventeur d'un arc qui pouvait lancer sept flèches à la fois Voilà le revolver inventé aussi par les Chinois!... Le *San-koue*, le premier livre de la littérature chinoise a été traduit en français par M. Théodore Pavie, il y a déjà de cela quelques trente ans. Si cette traduction a été faite avec compétence, on trouvera dans ce roman-historique une foule de détails curieux et intéressants au point de vue scientifique, ethnologique, militaire même; car, comme on l'a très bien dit : le *San-koué* est le grand sac à malico des Chinois : toutes leurs ruses de gurre y sont consignées.

il y a grand état à faire des dépenses de vivres et de combustible, et malgré les dimensions prodigieuses, les profondeurs inouïes de ces navires, ils n'en sauraient prendre autant que besoin en est. Après trois ou quatre jours de mer, sept ou huit pour le commerce, mais jamais au delà de dix jours, il leur faut faire escale, ne croyez pas que ce soit pour laisser reposer l'équipage ou le bateau, non, c'est uniquement pour se ravitailler en vivres, pour embarquer du charbon : que l'un ou l'autre, supposez, vienne à manquer dans ces ports, voilà notre grand vapeur dans l'impuissance de continuer sa route, voilà tous ces hommes aux abois.

* * *

Je le demande maintenant, ces superbes navires, de quoi leur sert d'être si beaux, si solides ? ils en sont réduits à ne plus pouvoir avancer; ces soldats si bien armés, de quel avantage cela leur peut-il être quand ils sont prêts à mourir de faim? Aussi les Européens, qui sentent le faible de ces merveilleuses inventions, ont-ils pris toutes leurs précautions pour obvier à ces inconvénients. Sur toute la ligne, de l'Europe à la Chine, après quelques mille lys, ils ont installé des stations de ravitaillement, où ils trouvent, les attendant, des provisions tenues toutes prêtes, et il en va aussi à chaque port, de telle façon qu'ils sont toujours pourvus du nécessaire.

Au nombre de toutes ces stations de relâche il faut citer: Port-Saïd (*Pó-tchouy*) qui n'est guère de soi qu'un vaste désert, puis Aden (*Ià-tin*), terre désolée, où on ne trouverait pas un brin d'herbe, Ceylan (*Sy-laû*), pays à la végétation exubérante, aux fruits prodigieux.

Ce sont là des ports de création toute humaine ; de plus, les Européens y ont déposé des garnisons; aussi maintenant déjà ce sont des cités populeuses et des douanes de grand rapport. C'est la route obligée pour venir chez nous, voilà pourquoi les Européens en font si grand cas. Voilà pourquoi ils y ont ouvert des ports, créé des stations, et depuis vingt ans, ils n'ont fait qu'avancer sans jamais reculer.

* * *

Et maintenant, voyez et réfléchissez. Il y a pourtant une chose à laquelle ces diables d'Occident semblent n'avoir jamais pensé. Leurs dépenses pour passer en Chine sont énormes, la route considérable, or, si nous ramassions tout ce que nous avons, le gardant dans nos villes avec grand soin, sans combat nous viendrions facilement à bout d'eux. Que si, après quelque temps, fatigués d'attendre, sans ressource aucune, seuls avec leur faiblesse, il leur prenait fantaisie d'en venir aux mains avec nous, que pourraient-ils faire, je vous le demande ! Gardant notre charbon, leur refusant des vivres, nous pourrions même, par de bonnes et solides troupes, leur fermer la route du retour, tandis que d'autres plus légères les attireraient de plus en plus à l'intérieur. De là, quoi ? Après dix jours, plus de charbon, en moins de vingt, plus de ravitaillement possible ; de ces fiers soldats qu'adviendrait-il ? ces beaux navires, de quelle utilité leur seraient-ils ? ce serait une vraie masse inerte, posée au milieu des eaux, et leurs munitions non plus ne serviraient de rien.

Donc, l'utilité de ces fameux bateaux est fort contestable.

Certes, en m'entendant parler ainsi, ces Européens devraient sentir leur cœur se glacer, leur foie se briser. D'où vient donc qu'ils osent encore se confier à leurs navires ? c'est qu'ils rient de nous : ils se figurent que nous ne saurions trouver le défaut de la cuirasse, mais voilà que moi, qui ai tout examiné, tout scruté, je vous le révèle ; sachez que tout ce terrible appareil de guerre ne leur peut être que nuisible, si nous le voulons ; ils n'ont que ces navires pour entreprendre quelque chose sur nous ; rendons-les inutiles, comme je l'ai indiqué, et tout est dit. Qu'avons-nous à craindre ? Et puis, le temps viendra qui n'est pas loin sans doute, où, ramassant leurs troupes, ils en seront réduits à se garder eux-mêmes chez eux.

(*A suivre.*)

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. DELATTRE, missionnaire d'Alger.

I

Les Tombeaux de la colline de Junon.

(Suite 1).

Voici la liste des objets qui furent découverts dans ce tombeau :

1° Vase de terre grise, de forme demi-sphérique et de fabrication grossière, haut de six centimètres et mesurant sept centimètres de diamètre ;

2° Patère de même argile, mesurant quinze centimètres de diamètre;

3° Anneau d'argent noirci soudé à un chaton d'or. Le chaton de forme elliptique, entouré d'un bourrelet en relief, long de onze millimètres et demi, large de huit millimètres et demi, porte gravé en creux le dieu Bès, dont l'image grotesque était si répandue en Égypte et en Phénicie. Debout entre deux *uræus*, il est représenté avec une énorme face coiffée de plumes. Son corps est muni d'une paire d'ailes (2). De chaque main il tient un fouet. A droite et à gauche de sa tête, ainsi que sous ses pieds, on voit l'emblème de la déesse Tanit et du dieu Baal-Hammon, c'est-à-dire le disque surmonté du croissant, tel qu'il se voit sur un grand nombre des stèles votives de Carthage.

4° La poignée en argent d'un autre sceau. Elle a aussi la forme d'un croissant. Le scarabée ou l'entaille qui y était soudé a dû disparaître dans les déblais. Nous n'avons pu le retrouver. Cependant, cinq années plus tard, un pâtre arabe vendait au pied même de la colline à un touriste suisse, un beau scarabée qui pourrait bien être le sceau dont nous possédons la poignée.

Il arrive souvent que de menus objets, emportés avec les terres, échappent à l'attention de ceux qui surveillent les fouilles et sont ensuite trouvés à la surface du sol.

C'est ainsi qu'au mois de janvier 1885, un médecin militaire, se promenant le long de la tranchée pratiquée deux ans auparavant vers le forum par MM. Reinach et Babelon,

(1) Voir les *Missions catholiques* du 21 février.

(2) Le dieu Moloch que les Carthaginois avaient en grande vénération, et auquel ils sacrifiaient un grand nombre de victimes humaines, surtout des enfants, était aussi caractérisé par des ailes. Voir la *Mythologie* de René Ménard, 1878, p. 126.

ramassait un joli scarabée de style égyptisant qui avait été rejeté avec les terres de déblais.

Je me suis vu moi-même obligé d'acheter à des Arabes, un scarabée d'un autre genre trouvé par eux sur la colline de Junon, dans les terres sorties d'un des plus profonds puits de sondage dont je parlerai bientôt. Pour éviter ces inconvénients, il est souvent indispensable de tamiser la terre. C'est ce que nous ferons désormais quand nous aurons à vider d'autres tombeaux.

Enfin, après avoir extrait du caveau funéraire les divers objets mentionnés plus haut, les Arabes creusèrent en avant pour découvrir extérieurement l'entrée. A un mètre vingt centimètres de profondeur, on trouva, comme précédemment, des amphores funéraires remplies d'ossements, mais brisées et aplaties par la pression du sol et des constructions carthaginoises, romaines et byzantines élevées plus tard à sa surface. Toutes les amphores avaient été placées dans le même sens que le caveau punique. Près d'elles avaient été déposés plusieurs vases que l'on retira intacts. Ce ne fut qu'à la profondeur de six mètres cinquante centimètres que les ouvriers atteignirent la base de l'énorme dalle qui fermait l'entrée du tombeau, au pied du mur haut et étroit formé des dalles superposées dont j'ai parlé dès le début du compte rendu de cette fouille. Cette porte monolithe mesurait deux mètres quinze centimètres de hauteur, quatre-vingt-dix centimètres de largeur et trente centimètres d'paisseur. Une autre pierre du tombeau avait deux mètres douze centimètres de longueur.

A sept mètres de profondeur et à un mètre cinquante centimètres du flanc nord-ouest du tombeau et dans le même sens que ce dernier, gisait dans le sol un squelette dont la tête, placée vers la colline de Saint-Louis, avait la face tournée vers le golfe, c'est-à-dire vers le caveau voisin. En retirant un à un les ossements, on recueillit les objets suivants :

1° Une patère de terre grise semblable à celle que nous avions trouvée dans le tombeau voisin ;

2° Trois vases de terre également grossière, hauts de vingt centimètres, à double oreillon et à col bas et évasé.

3° Quatre petites fioles de même terre et de même fabrication, hautes de dix et onze centimètres, de forme assez élégante ;

4° Une lame de bronze étroite et fort mince, recueillie près du bassin du squelette ;

5° Enfin une lampe dont je dois faire connaître la forme



Lampe punique

particulière, parce que nous la trouverons désormais dans les sépultures d'époque punique.

Qu'on se figure une patère ou soucoupe en terre cuite, dont la moitié de la circonférence a été repliée en trois endroits de façon à former deux becs.

Les Arabes se servent encore de nos jours de lampes de cette forme auxquelles ils ont ajouté une tige et un pied. Il y a même lieu de croire que les Carthaginois eux-mêmes en faisaient autant, car une lampe de notre collection et une autre du musée de Cagliari, conservent à la partie inférieure la place striée de la soudure d'un appendice qui devait servir de support et de poignée.

Il est curieux de constater que l'usage de ces lampes de forme toute primitive qui semble inspirée de la coquille, s'est perpétué dans plusieurs îles de la Méditerranée, et en particulier dans celles de Malte et de Gozzo.

Un de mes confrères qui a résidé à Malte pendant plusieurs années, m'a dit en avoir vu de semblables déposées sur des sépultures, en particulier dans la crypte de l'église de Birchircharra.

Il y a quelques années, Mgr Pace, alors évêque de Gozzo, visitant un jour notre collection, fut vivement frappé de la ressemblance de nos lampes puniques avec celles journellement employées par les paysans de son diocèse.

Ce genre de lampes a rarement été signalé par les savants. Elles n'avaient jamais même été remarquées, ni à Carthage, ni dans le reste de l'Afrique avant la découverte de nos tombeaux puniques. On les trouve cependant fréquemment dans les nécropoles carthaginoises de la Sardaigne. En Sicile, elles se montrent plus rarement. Du moins, le musée de Palerme n'en possède que cinq ou six exemplaires dans ses vitrines, sans indication d'âge ou de provenance.

Enfin, les nécropoles de la Phénicie en ont aussi fourni et, il y a deux ans, on en a trouvé à *Saïda*, l'antique Sidon, dans la riche et magnifique sépulture du roi Tabnite, le père d'Achmounazar.

Tel est donc le type de la lampe primitive de Carthage.

J'ai tenu à en donner un dessin afin que le lecteur sache bien de quel genre de lampe il s'agit, chaque fois qu'il sera fait mention dans cette notice de la lampe punique.

A suivre.

NÉCROLOGIE

MGR BLANC,

des Missions Étrangères de Paris, évêque titulaire d'Antigone, vicaire apostolique de Corée.

M. Mutel, directeur au séminaire de la rue du Bac et procureur de la mission de Corée, nous écrit de Paris :

« La douloureuse nouvelle de la mort de Mgr Blanc, vicaire apostolique de Corée, nous a été apportée hier par un télégramme de Chang-hai qui contient ces seuls mots : *Evêque Blanc, mort. — Robert.*

« C'est aussi par télégramme que cette nouvelle aura probablement été transmise de Séoul à Chang-hai, de sorte que le 21 février serait la date même de la mort.

« Rien ne nous avait préparés à un coup si cruel. Les dernières nouvelles de Séoul, 8 décembre, sont bonnes. Des lettres de Chang-hai du 16 janvier, arrivées hier à Paris, ne laissent non plus rien soupçonner.

« Mgr Marie-Jean-Gustave Blanc était né à Heugney (Doubs), le 6 mai 1844 ; mais il avait été incorporé au diocèse de Lyon, où il reçut la tonsure. Le 5 octobre 1864, il entra à notre séminaire. Ordonné prêtre le 22 décembre 1866, il partit le 15 février 1867 pour la Corée. Le P. Blanc dut attendre pendant neuf ans, à Chang-haï, à Tché-fou et en Mandchourie, l'occasion d'entrer dans sa chère mission où sévissait alors la persécution. Au mois de mai 1876, il réussit enfin à y pénétrer après avoir couru les plus grands dangers. Il fut le premier missionnaire appelé à reconstituer la chrétienté de Corée, veuve de pasteurs depuis dix ans. En 1883, il fut élu évêque d'Antigone et coadjuteur de Mgr Ridel. L'année suivante, il succéda au vénérable confesseur de la foi en qualité de vicaire apostolique de Corée. C'est sous son administration et par ses efforts que sont nées les œuvres dont il entretenait naguère les lecteurs des *Missions Catholiques* (n° du 14 février 1890). »

BIBLIOGRAPHIE

Dom François Régis, *procureur général de la Trappe, à Rome, fondateur et premier abbé de Notre-Dame de Staouëli (Algérie)*, par M. l'abbé Bersange. — Un vol. in-8, orné de nombreuses gravures. — Lyon, Delhomme et Briguet.

Nous annoncions, il y a deux ans, l'apparition de la biographie du R. P. dom Marie-Augustin, fondateur et premier abbé de Notre-Dame des Dombes (1). Nous recevons aujourd'hui la *Vie* d'un autre glorieux enfant de saint Benoit et de saint Bernard, de noble naissance comme le premier, prédestiné comme lui à une œuvre extrêmement difficile, féconde en résultats et pleine de promesses pour l'avenir.

Né le 13 octobre 1808, Léon de Martrin exerçait, depuis plusieurs années, le ministère pastoral dans le diocèse d'Albi, lorsqu'il se rendit à l'appel mystérieux qui l'attirait vers la vie religieuse. Le vaillant abbé avait enfin trouvé sa voie. Dès ses vœux prononcés, il est désigné pour jeter sur le sol algérien les fondations du premier monastère cistercien érigé en Afrique (2) et doter notre colonie transméditerranéenne de ses premiers trappistes.

Ces moines agriculteurs, défricheurs de broussailles et bâtisseurs de villes, l'Eglise dont la fécondité ne connaît ni fatigue, ni vieillesse, les produit de nos jours comme au VIe et au XIIe siècles, pour donner au monde le spectacle des plus héroïques vertus. Comme autrefois, elle les envoie féconder de leurs sueurs les terres infertiles, et chasser des terres insalubres la fièvre et les miasmes pestilentiels.

Le chef de la colonie naissante, Dom Régis, alliait dans sa personne, avec une discrétion parfaite, deux qualités qui s'accordent rarement ensemble : l'austérité du moine qui ne transige pas avec ses devoirs religieux, et l'amabilité du gentilhomme qui se prête aux légitimes exigences de la société. Simple dans son langage, naturel dans ses manières, il laissait toujours voir le fonds de son cœur et inspirait en même temps autour de lui, la confiance et le respect. Cette double influence ressentie par tous ceux qui l'approchaient, lui acquit un ascendant qu'on était heureux de subir et dont personne ne cherchait à se défendre.

Le fondateur de Staouëli, plus tard procureur général des Trappistes à Rome, fut nécessairement en contact avec les personnages les plus illustres de la société civile et religieuse. Partout sa mémoire est restée en vénération, et à son souvenir s'attachent d'immenses regrets.

« Nous ne doutons pas, écrit à l'auteur S. Em. le cardinal Lavigerie, qu'en rendant un si juste hommage au religieux éminent qui a, durant treize années, donné à notre diocèse l'exemple des pures vertus du cloître en même temps que celui de l'énergie, de la persévérance, du travail opiniâtre et fécond, au milieu de difficultés et d'épreuves si nombreuses, ce livre ne puisse servir utilement, même en dehors de l'Algérie, tant de saintes causes aujourd'hui combattues. Une telle vie montre, en effet, ce que peuvent, non seulement pour la perfection individuelle, mais encore pour le bien et les progrès de la société humaine, les institutions catholiques. »

Dans cette biographie, M. Bersange parle longuement des relations du vaillant abbé avec les maréchaux Bugeaud, Randon, Pélissier, dont les noms sont inscrits en lettres d'or dans l'histoire de l'Algérie française, avec le général d'Hautpoul qui lui obtint du gouvernement la remise des soixante mille francs qui lui avaient été prêtés pour commencer son œuvre ; avec le général Yousouf et le peintre Horace Vernet, etc.

Dom François Régis est mort en saint le 13 mai 1880. Aujourd'hui, ses restes reposent dans cette redoute convertie en cimetière, au milieu de ceux qui furent ses premiers compagnons à la Trappe de Staouëli, devenue maintenant la plus belle et la plus productive de toutes les Trappes du monde.

(1) *Missions Catholiques* du 30 décembre 1887.

(2) Un second, le monastère de Mariannhill, a été fondé, il y a quelques années, dans la mission de Natal.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Édition française.

Sœur Augustine, San Salvario, Turin	100
Mlle Antoinette Bayron, don recueilli par *l'Écho de Fourvière*	100
M. Billon, curé de Cuissay, diocèse de Séez	10
M. Gaillard, vicaire à Saint-Joseph-de-Dresny, diocèse de Nantes.	43
Anonyme de Poitiers	16

Pour les missions les plus nécessiteuses (Corée).

Un prêtre belge, du diocèse de Namur	100
J. S. A., de Paris	5

A Mgr Lavigne, vicaire apostolique de Kottayam (Hindoustan).

Un prêtre belge, diocèse de Namur	300
M. Geiger Théodore, à Bayreuth (Bavière)	25

A Mgr Van Camelbeke (Cochinchine Orientale).

Un abonné du diocèse de Versailles	5

A Mgr Cousin, pour son séminaire.

Anonyme de Vitré, diocèse de Rennes	100
Un prêtre belge, diocèse de Namur	100

Pour la mission d'Afrique la plus nécessiteuse (Victoria Nyanza).

Anonyme de Vitré, diocèse de Rennes	100

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



CHINE. — Musiciens et instruments de musique ; d'après le croquis d'un artiste chinois, communiqué par un missionnaire.
(Voir page 118)

CORRESPONDANCE

MÉSOPOTAMIE

La propagande protestante à Bagdad. — Détresse des habitants de Mossoul.

Une précédente communication de Mgr Altmayer a mis nos lecteurs au courant des épreuves qui ont atteint son diocèse de Bagdad (1). Le vaillant prélat complète aujourd'hui l'exposé de sa première lettre et en fait ressortir les conséquences douloureuses en empruntant quelques extraits à deux correspondances qu'il vient de recevoir de ses missionnaires.

Lettre de Mgr Altmayer, des Frères Prêcheurs, délégué apostolique de Mésopotamie et archevêque latin de Bagdad.

Les suites malheureuses de l'épidémie du choléra ont paru aux chefs de la propagande protestante une excellente occasion pour tendre à la misère de ces pauvres populations le piège le plus attrayant et le plus perfide, et par suite mon devoir devient de plus en plus urgent de combattre ces envahisseurs de mon troupeau par les armes identiques et égales de la charité corporelle.

Je laisse parler un religieux qui, depuis vingt-cinq ans, se dévoue dans cette ville, à soigner les nombreux malades qui viennent à lui.

12 janvier 1890.

« J'ai été bien heureux d'apprendre que Votre Grandeur poursuit toujours ses projets de bienfaisance pour la ville de Bagdad. J'ose vous conjurer de ne pas les abandonner, car c'est plus que jamais le moment de les réaliser.

« Non seulement le missionnaire médecin protestant continue ses distributions abondantes de remèdes et de secours dans son dispensaire et ne cesse d'y prêcher à tous les malades qui s'y présentent, catholiques, schismatiques, juifs et musulmans : mais il est arrivé récemment un autre missionnaire protestant avec sa femme et deux soi-disant religieuses protestantes dont l'une est docteur en médecine. De plus, par le dernier paquebot, le supérieur des missions protestantes de la Perse et de la Mésopotamie, M. Br., est venu d'Ispahan pour établir solidement leurs œuvres. On assure que les consuls anglais qui jusqu'ici ne s'étaient nullement occupés de protéger ces missionnaires, ont reçu de leur gouvernement l'ordre de les assister efficacement. Ils auraient même, dit-on, obtenu les autorisations

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20 décembre 1889.

nécessaires pour fonder une grande école et un orphelinat. Le médecin qui s'était contenté de donner ses consultations dans sa propre maison d'habitation, a loué un autre immeuble afin d'y faire place aux nouveaux venus, et c'est dans cette nouvelle maison que maintenant il reçoit les malades et fait ses prédications. J'ai su aussi que ces ministres ont fait trois mariages parmi des catholiques indigents. Ce qui est certain et notoire, c'est qu'un bon nombre de catholiques fréquentent leurs prêches et prières ; quelques-uns d'entre eux se disent ouvertement protestants.

« Il serait bien à souhaiter que vous trouviez en France un jeune homme qui voulût se dévouer à venir exercer ici la médecine pour le Bon Dieu ; il serait le médecin de notre hôpital ; car il nous faut absolument un petit hôpital pour recueillir et traiter les malades abandonnés et étrangers qui seraient vite accaparés par les protestants. »

. ˙ .

... Ce qu'il y a de plus douloureux pour nous, dans la constatation de cet effort vigoureux et résolu du protestantisme anglais à Bagdad, c'est que la grande majorité de la population chrétienne de Bagdad est catholique : Ailleurs et précédemment, ce sont les schismatiques seuls, sauf de bien rares exceptions, qui ont fourni le contingent malheureusement trop nombreux des adeptes du protestantisme en Mésopotamie, en Arménie et en Perse ; nos catholiques se sont tenus scrupuleusement à l'écart et sur leurs gardes. Mais aujourd'hui, à Bagdad en particulier, et ailleurs sans doute aussi, la misère est mauvaise conseillère ; le premier pas une fois fait sous un prétexte qui rassure la conscience, on craint moins, on s'habitue peu à peu au danger et enfin on y périt.

Mes sollicitudes exposées dans ma lettre que vous avez bien voulu publier le 20 décembre dernier, sont donc trop motivées. Oui, certes, je poursuis énergiquement mes projets de dispensaire, d'orphelinat, d'hôpital même ; mes principales dispositions sont déjà prises, mes ordres donnés ; un commencement d'exécution va être réalisé. Je compte sur la Providence et sur l'inépuisable charité de la France catholique. Celle-ci ne se laissera pas arracher ses conquêtes par l'arrivant de la dernière heure.

. ˙ .

Je reçois aujourd'hui un courrier de Mossoul qui peut servir de *post-scriptum* à celui de Bagdad.

Mossoul, 15-20 janvier 1890.

« Combien je me suis senti heureux en recevant les secours que vous avez voulu me confier. Devinant les impulsions de votre cœur, j'avais annoncé la veille l'arrivée d'un joyeux courrier, et dès le matin, avant que le bureau de poste fût ouvert, j'avais déjà compté le nombre de misères que j'allais pouvoir soulager.

« La saison est en effet exceptionnellement rigoureuse : la misère est extrême dans les villages ; grand nombre d'habitants ont été forcés d'abandonner les champs arrosés de leurs sueurs pour aller mendier leur pain.

« La misère morale est encore plus grande. Je ne puis vous parler que de Mossoul. Vous rencontrez des femmes vêtues de voiles de soie fripés, le visage couvert à la manière des musulmanes ; vous diriez des femmes de militaires ou de petits employés. En vous approchant, vous les entendriez parler le chaldéen *vulgaire* (langage exclusif des femmes chrétiennes de la montagne et de la plaine). Vous comprenez ce que cela signifie. Pressées par la misère, ces malheureuses chrétiennes se sont placées là où elles pouvaient ; et, après ce premier malheur, elles ont cru qu'il ne leur restait plus qu'une chose à faire, et elles l'ont fait, et bien des hommes ont fait comme elles. »

. ˙ .

Une autre lettre confirme ces détails navrants :

« Je vous remercie tout particulièrement des aumônes que vous avez envoyées : il y a, en effet, beaucoup de misère en ville cette année, à cause des villageois qui sont venus chercher un abri contre l'indigence. Hélas ! plusieurs y trouvent leur perte et leur damnation. Nous avons vu le triste spectacle de femmes et filles abjurant la foi chrétienne. Le choléra est venu interrompre ces scènes qui se produisaient ostensiblement, sans que les chefs spirituels pussent y porter remède. »

. ˙ .

De ces tristes révélations, je tire cette conclusion : S'il en est ainsi des grandes personnes, quel n'est pas le péril pour les jeunes enfants et les orphelins ; j'avais donc bien raison de dire dans ma lettre du mois de décembre : « *que l'abandon de ces petits orphelins chrétiens peut avoir des conséquences irréparables.* »

J'espère que je n'aurai plus à vous adresser d'aussi douloureux récits, mais qu'après mon retour en Orient je pourrai vous signaler le bien opéré, grâce à des aumônes qu'on ne craint pas de solliciter quand il s'agit de sauver les âmes soumises à un tel danger.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — La *Gerarchia cattolica* ou Annuaire pontifical pour 1890 vient de paraître.

Le doyen d'âge du Sacré-Collège est actuellement S. Em. Henri Newman, qui a quatre-vingt-dix ans ; le doyen, par la création, est l'Em. Mertel, qui compte trente-deux ans de cardinalat. Mais la dignité de doyen de tout le Sacré-Collège revient de droit à S. Em. Monaco La Valetta, premier cardinal de l'Ordre des Évêques par la date de sa création, le 13 mars 1868. Il a vingt-deux ans de cardinalat.

Après les six cardinaux de l'Ordre des Evêques, viennent les cardinaux de l'Ordre des Prêtres. Leur nombre est aujourd'hui de quarante-quatre. Il y a treize cardinaux de l'Ordre des Diacres, et enfin deux réservés *in petto* au dernier Consistoire : cela fait en tout soixante-six cardinaux, de sorte qu'il reste

quatre chapeaux vacants pour le *plenum* du Sacré-Collège, qui est de soixante-dix membres.

Sous le rapport de l'âge, il y a dans le Sénat de l'Église un nonagénaire, sept octogénaires, vingt septuagénaires, vingt-deux sexagénaires, dix quinquagénaires et seulement quatre cardinaux qui n'ont pas atteint cinquante ans.

Sous le rapport de la nationalité, il y a maintenant dans le Sacré-Collège cinq cardinaux romains, vingt-huit italiens, et trente appartenant aux différentes nations.

Après les données relatives au Sacré-Collège, le volume de la *Gerarchia* donne le tableau de la hiérarchie de l'Église universelle. Il y a actuellement treize sièges patriarcaux, neuf cent quarante-un sièges archiépiscopaux et épiscopaux.

Léon XIII a érigé : un patriarcat, vingt-deux archevêchés, soixante-deux évêchés, quarante vicariats et une délégation apostolique, quarante préfectures apostoliques, en tout cent quarante nouveaux titres qui marquent l'heureux développement de la hiérarchie sous le pontificat actuel.

Laos Siamois (*Indo-Chine*). — M. Dabin, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Laos siamois, écrit d'Oubon, le 20 novembre 1889, à M. l'abbé Cohon :

« ... A chaque heure du jour, on vient me déranger. Celui-ci arrive de loin pour me demander protection dans un procès. On ne peut le renvoyer comme un importun, peut-être y aura-t-il moyen de glisser un mot, une bonne pensée, de semer un peu de bon grain qui, le jour venu, germera au fond de cette âme.

« A celui-ci, succèdent d'autres.

« — Nous venons pour entrer dans la religion... Mais, serait-il « possible de ne pas payer l'impôt, de ne pas faire de corvées, etc.»

« Nouvelle thèse à soutenir, pour prouver que l'impôt et les corvées sont indispensables dans tout pays où il y a une forme de gouvernement. Petit à petit, on amène les visiteurs à comprendre que nous ne venons pas traiter les affaires d'ici-bas, mais leur apprendre à gagner le bonheur éternel. Ah! il en faut des paroles pour faire entrer une idée surnaturelle dans toutes ces têtes! Un autre me demande le moyen de convertir le plomb en argent.

« Ceux-là partis, arrivent des chrétiens qui viennent demander un peu de médecine pour la fièvre, un onguent pour des plaies, quelques paniers de riz pour nourrir leur famille, de l'argent. La procession est interminable. A chaque aurore, elle recommence avec quelques variantes, voilà la vie de chaque jour.

« Autour de moi, j'entends les coups de haches, de marteaux, la scie qui grince : ce sont mes gens qui réparent les chars ou en font de nouveaux. Il faut jeter un coup d'œil sur chaque chose, songer aux vivres pour le voyage, car le riz fait défaut le long de la route et la viande aussi, à moins que le gibier ne vienne au-devant de nous dans les forêts. Le gibier n'est pas toujours de bonne composition, témoin ce tigre qui, dérangé sans doute dans son sommeil, allongea ses griffes sur le dos de l'un de mes hommes, l'année dernière. Il faut donc préparer les munitions et les fusils. Nous devons aussi prévoir la visite des brigands et des écumeurs de grand chemin.

« Avant de finir, voici le résultat général de l'année :

« Neuf cent deux baptêmes administrés, dont sept cent quatre-vingt-neuf à des convertis ou à leurs enfants.

« Le Laos siamois compte en ce moment deux mille sept cent vingt-trois chrétiens et cinq mille huit cent quarante-un catéchumènes. Nous avons plus de trente stations établies, neuf missionnaires et quatre catéchistes. Le nombre des catéchumènes serait bien plus grand encore si nous pouvions répondre à toutes les demandes.

« A Oubon, je suis menacé de la famine. L'année a été excessivement mauvaise. Les pluies, peu abondantes, n'ont pas permis de semer le riz en temps utile. Si l'on avait des moyens de communication facile, on pourrait atténuer le mal. Mais pas de routes proprement dites, pas de moyens de transports, que nos petits chars avec nos bœufs. J'ai acheté le riz trente livres pour un *tical* ou 3 francs. Autrefois, j'avais quatre-vingts, cent et cent dix livres pour le même prix. »

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

HISTORIQUE

(Suite 1).

Campagne de 1884-1885.

Je repartis pour la quatrième fois le 13 mai 1884.

En arrivant à Brass (le 6 juin), j'appris par la rumeur publique, que la Compagnie française du Sénégal était en pourparlers pour vendre tous ses comptoirs aux Anglais.

Cette mauvaise nouvelle, jointe au refus des cadeaux officiels, au moment de mon départ de Paris, n'augurait rien de bon. L'horizon de mes espérances commençait à s'assombrir; mais je préférais croire que ces bruits n'avaient aucun fondement, qu'ils étaient mis en circulation par les Anglais, dans le but de nous décourager.

Le 21 juin, M. le capitaine de frégate Estève, agent général adjoint, revenant d'Ibi, m'annonça qu'en passant à Onitcha, il avait appris que la Compagnie du Sénégal s'apprêtait à vendre le comptoir aux Anglais. La nouvelle n'était malheureusement que trop vraie.

Le 6 octobre, me trouvant en inspection à Chonga où je prenais mes dispositions pour pousser jusqu'à Badjebo, je reçus officiellement de la direction de Paris, des instructions pour une fusion entre la Compagnie Anglaise et la nôtre.

Cette douloureuse nouvelle m'attristait d'autant plus qu'à travers les lignes de ces instructions, je voyais clairement qu'il s'agissait purement et simplement de céder ou vendre tout notre matériel nautique et terrestre aux Anglais, dans la Compagnie desquels les actionnaires français prendraient des actions.

De tous les côtés, les rois, les chefs, les riches et les pauvres venaient en masse me supplier de ne pas partir, me promettant d'apporter tous leurs produits dans les factoreries françaises.

Que de messages secrets n'ai-je pas reçus du roi Moleki, qui ne s'est donné aux Anglais que parce que nous n'avons pas voulu de lui !

Au mois d'avril 1885 (mais administrativement à la date du 31 décembre 1884), tous nos navires, tous nos comptoirs, toutes nos marchandises passèrent à la Compagnie anglaise qui prit le nom de Compagnie royale.

Tous les employés français rentrèrent avec moi en France, navrés d'avoir vu tomber le pavillon commercial français et d'abandonner nos chers morts (2).

L'abandon du Niger par les Français a eu pour première conséquence d'amener les membres de la Conférence de Berlin, à livrer aux Anglais les bouches du Niger jusqu'à Lokodja.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24 et 31 janvier, 7, 21 et 28 février 1890, et les cartes, p. 42 et 88.

(2) Ont péri au Bas-Niger : de Semellé, Dufresne, Clairembault, Robin, Fourtier, Matteo Mattei, Muiron, de Busserolles, Thomas, le commandant Quinemant, mort à sa rentrée.

* *
*

En même temps, M. Mac-Intock, nommé consul pour la circonstance, passait un traité avec Moleki et l'affiche suivante était placardée dans toutes les factoreries du Niger et de la Bénoué :

« Le roi du Noupé est placé sous le protectorat de Sa Majesté la reine d'Angleterre. Nul ne pourra s'établir dans le royaume du Noupé pour y faire du commerce, sans l'autorisation du représentant de Sa Majesté Britannique. »

3 avril 1885.

Par ce traité les Anglais devenaient maîtres du Niger, depuis la mer jusqu'au-dessus de Rabba (ancienne capitale du Noupé).

* *
*

Depuis, les Anglais ont acheté au roi de Gando, plus puissant que Moleki et dont les États confinent au Noupé et au Niger, deux bandes de terrain, longeant les deux rives du fleuve, dans la direction de Yaurie, Bowosa et Tombouctou. Ils construiront une voie ferrée d'une cinquantaine de kilomètres, parallèle au cours du fleuve, de manière à dépasser les rapides, transporteront leurs chaloupes démontables au-delà de la dernière cataracte, où le fleuve, s'ouvrant de nouveau à la navigation, leur permettra de continuer leur marche en avant, jusqu'à Kobara ou Cobra, port de Tombouctou.

Dans la Bénoué, ils sont à Yola et on les verra bientôt à Kouka.

NIGER. — Femme d'Onitcha ; d'après une photographie communiquée par le commandant Mattei.

HABITANTS DU DELTA DU NIGER

Tout le monde sait que les nègres se divisent en un grand nombre de races et de familles, telles que : Yolof, Mandings, Foulahs, Haoussa, Bornous, etc. On connaît à peu près leur origine. Mais les noirs du delta du Niger ne ressemblent ni physiquement, ni moralement, aux nègres de la Nigritie.

On y rencontre tous les types et toutes les couleurs. Ces populations doivent être le résultat d'alliances diverses entre vainqueurs et vaincus, maîtres et esclaves. C'est un assemblage d'êtres hétéroclites répandus le long des rives du grand fleuve, où ils vivent par petits groupes constamment en guerre les uns contre les autres. Ils sont cannibales, cruels, pillards, hostiles aux blancs et rebelles à toute civilisation.

Il n'y a guère qu'à Brass, où ces sauvages commencent à accepter les bienfaits de la civilisation, grâce aux efforts des missionnaires et aux relations commerciales que les naturels ont établies avec les Européens ; mais, dans tout le delta, le langage, les mœurs, les habitudes, les penchants et les coutumes religieuses varient souvent d'un village à l'autre.

On remarque auprès de leurs huttes construites en terre battue et recouvertes de feuilles de palmier, de débris de poteries, des fétiches protecteurs, tels que : têtes d'hippopotames, dents de caïmans, cauris suspendus à un arbre et d'autres plus grotesques encore et auxquels ils prêtent une puissance divine.

On voit aussi des instruments de musique baroques, tels que : guitares, cors en ivoire, idoles fantastiques, etc.

Les hommes et les femmes sont à peine vêtus d'un misérable chiffon, qu'ils portent en guise de pagne, tandis que les enfants courent tout nus le long des rives, en évitant de trop s'éloigner, car ils seraient enlevés et mangés sans rémission par leurs voisins.

Ils portent des amulettes au cou, aux poignets ou aux jambes ; ils ne sont propres à aucun travail, pas même à celui de la culture ; ils ne vivent que de bananes, de fruits sauvages, de poissons fumés, de quelques ignames qu'ils accommodent avec de l'huile de palme et assaisonnent avec de la potasse et des herbes du pays.

La justice est rendue par l'épreuve du poison ; l'accusé succombe toujours, à moins que ses ressources ne lui permettent d'acheter le grand-prêtre, qui alors diminue la dose.

Chaque village a son roi élu par le peuple et pris généralement parmi les familles importantes ou parmi les grands chefs qui se sont signalés par leur courage. Il faut ajouter aussi que les sorciers ont voix au chapitre.

Des écrivains ont prétendu que, dans le bas Niger, le

pouvoir des rois était illimité, qu'ils avaient le droit de vie et de mort sur leurs sujets. Ce n'est pas exact.

Le pouvoir de ces petits potentats sauvages a des limites et ils sont tenus eux-mêmes à l'observation de certaines lois autrement plus sévères que celles qui règlent les pouvoirs des rois mahométans du moyen Niger. Nous nous sommes souvent demandé comment il se faisait que ces malheureuses populations du delta, qui se trouvent près de la mer et qui devraient être par conséquent plus civilisées que celles de l'intérieur, sont au contraire plus sauvages.

A mon avis, cet état de dégradation est dû à la configuration du sol, qui rend le pays malsain à tel point que les animaux eux-mêmes le fuient. Il n'y a, en effet, dans le delta du Niger ni quadrupèdes, ni oiseaux, et comme végétation il n'y a que le triste palétuvier.

Abo termine le delta ; c'est un gros village situé sur la rive droite à 5° de latitude nord et à soixante-quinze milles de la mer. Le roi actuel se nomme Omègue ; son territoire n'est pas très vaste, une partie du village s'étend sur la rive gauche où, pendant un certain temps, nous avons conservé la factorerie française créée par M. de Semellé ; mais, comme il était difficile d'accoster, je l'ai transférée sur la rive droite en 1884.

La langue est l'ibo ; le roi est un jeune homme qu'on a cherché à empoisonner et qui, depuis qu'il a absorbé du poison, est dans un état de santé déplorable. Ce n'est plus qu'un squelette couvert de clous et de pustules, un vrai lépreux.

Les habitants sont moins sauvages que dans le delta et se sont habitués un peu au commerce avec les blancs. Il ne faut cependant pas trop s'y fier ; les mœurs et les coutumes sont à peu près semblables à celles d'Onitcha, dont je parle ci-dessous, mais pour donner une idée du rite cruel de leur fétichisme, il me suffira de raconter la coutume suivante :

Il existe au milieu de la rivière, en face d'Abo, un roc, le premier que l'on rencontre quand on arrive de Brass. Le roi sacrifiait à ce rocher, tous les ans, une jeune fille, que l'on exécutait sur le roc même. Ce sont les missionnaires qui obtinrent l'abolition de cette cruelle coutume, il n'y a pas bien longtemps.

***

Le roi d'Onitcha dont la cité est sur la rive gauche, à cent quatorze milles de la mer et à trois milles dans l'intérieur (environ quatorze mille habitants) est confiné dans ses cases d'où il ne peut sortir sous peine de mort, ou à condition de donner, en forme d'amende, un ou plusieurs de ses esclaves, pour être exécutés en sa présence. Comme la richesse, dans le pays, se mesure au nombre des esclaves que l'on possède, le roi se garde bien de sortir.

La loi lui permet cependant de sortir le jour de la fête des ignames, qui a lieu une fois par an ; ce jour-là, il est tenu de danser devant son peuple, rassemblé sur la place de son palais, avec un énorme poids sur le dos (généralement un sac rempli de terre) afin de démontrer à tous qu'il est encore capable de supporter le poids du pouvoir. S'il ne pouvait pas remplir cette obligation, il serait immédiatement déchu et peut-être même lapidé.

Nos missionnaires arriveront certainement, petit à petit, à faire disparaître ces sauvages coutumes.

Pour aller voir le roi d'Onitcha, il faut le faire prévenir et lui demander son heure, se faire accompagner par un interprète parlant le français et la langue du pays, l'ibo ou l'iagara. Il est plus facile de trouver à Onitcha des interprètes parlant l'anglais et l'iagara que le français ; je suis d'avis qu'il est presque indispensable de connaître l'anglais pour voyager dans le Niger et à la côte occidentale d'Afrique.

Lorsqu'on arrive chez le roi, on est reçu par un garçon de treize à quatorze ans, tout nu ; la loi l'oblige à rester nu tant qu'il servira le roi à qui il sert de cuisinier, de valet de chambre, de messager et de chambellan. Cet enfant salue, comme tout le peuple du reste, en montrant le poing droit fermé, le bras ployé, le coude le long du corps et en faisant aller plusieurs fois le poing et l'avant-bras de l'avant à l'arrière. Si l'on était pas prévenu, on prendrait certainement ce mouvement pour des menaces.

Après ce salut de bienvenue, le jeune chambellan vous fait entrer dans une cour à ciel ouvert. On y aperçoit au fond, à droite, contre le mur et y attenant, une banquette en terre battue, sur laquelle il y a une peau de panthère et au-dessus, contre la muraille, un rideau de soie rouge. C'est le trône du roi Enézéonou, sur lequel les visiteurs n'ont pas le droit de s'asseoir, sous peine du crime de lèse-majesté. On leur offre comme sièges, de simples caisses vides, de couleur verte, qui servent au transport du gin en bouteilles, dont on fait une consommation extraordinaire à la côte, et que Sa Majesté préfère au vin de palme, à tel point, qu'il s'enivre au moins une fois par vingt-quatre heures.

Le roi fait faire antichambre une demi-heure, non parce que ses occupations le retiennent, mais parce qu'il veut marquer sa souveraineté.

Au bout d'une demi-heure, une petite porte qui touche au trône et qu'on ne peut franchir qu'en se courbant en deux, s'ouvre avec fracas et on voit apparaître un énergumène qui, sans regarder personne dans l'assemblée, entre comme un fou furieux et va s'asseoir sur sa peau de tigre. C'est le roi !

Voici son fidèle portrait :

Taille au-dessus de la moyenne, parfaitement fait de corps. Age, trente-cinq à quarante ans. La couleur de sa peau est d'un noir peu foncé. Le crâne comprimé, le front déprimé, le nez légèrement épaté, les pommettes saillantes, les lèvres assez épaisses, les joues sont tatouées de trois lignes horizontales et parallèles de chaque côté du nez, les cheveux crépus, visage imberbe.

Sur la tête, il porte tantôt un chéchia rouge avec un gland bleu, et tantôt un énorme chapeau de paille tout emplumé.

Le buste est nu. Un grand pagne en soie de couleur, le plus souvent écarlate, est noué autour de la ceinture et tombe un peu au-dessous des genoux. La chaussure est inconnue.

Au cou, un collier de corail.

Aux chevilles, deux anneaux en étoffe rouge sur lesquels on a cousu trois petits grelots qui annoncent la marche royale.

Au second doigt du pied gauche, il porte un petit anneau

en cuivre, provenant de quelque rideau de navire, car ce n'est pas un article de commerce à Onitcha.

En guise de sceptre, il tient à la main un gros bâton de soixante centimètres de longueur au bout duquel est fixée une sonnette absolument semblable à celles que l'on met au cou des vaches dans nos champs, et à l'autre extrémité une queue de cheval, chose extrêmement rare dans le pays, car le cheval n'existe pas. Tel est le roi Enézéonou qui sort de sa case pour se jeter sur un trône absolument comme un de ces diables à ressorts renfermés dans des boîtes à surprises que l'on donne aux enfants le 1er janvier.

A peine le roi a-t-il fait sa stupéfiante apparition que, par une autre porte, arrivent quatre femmes et six hommes. Ils se prosternent devant le roi et barbotent dans la poussière dont ils se couvrent le visage et la chevelure.

Enézéonou, d'une voix de gorille, prononce quelques mots en iagara, qui mettent un terme à cette scène grotesque.

Sur l'ordre du souverain, tous ces lèche-poussière secouent leurs têtes de paillasses et vont s'accroupir en face de ma petite escorte composée de mon interprète et de mon secrétaire noirs. Quant à moi, je restais assis sur ma pauvre caisse de gin, me demandant pourquoi le roi ne m'avait pas salué, ne m'avait pas adressé la parole et n'avait même pas daigné me regarder.

Au bout d'un instant, un homme qui paraissait être dressé entre précipitamment et va parler à l'oreille du roi; celui-ci, se tournant brusquement de mon côté, comme s'il ne m'avait



NIGER. — Factorerie française a Onitcha; d'après une photographie communiquée par le commandant Mattei.

pas encore aperçu, me lance un regard que l'on croirait menaçant, me montre ses deux poings fermés qu'il fait aller à l'instar de son messager avec une vivacité vertigineuse. M. Romaine, mon agent d'Onitcha, qui me servait d'interprète, me dit de lui rendre son salut avec la même pantomime. Je place mon agenda sur mes genoux, et rappelant à moi mes souvenirs de collège, sur la gymnastique, je me livre à ce nouveau genre de salutations, avec au moins autant d'adresse que mon roi.

Je commençais à être fatigué de ce genre d'exercice, j'allais même m'arrêter lorsque Enézéonou se livre à un deuxième mouvement plus excentrique encore que le premier. Avec les deux mains ouvertes, il se frappe les côtes plusieurs fois de suite à se les enfoncer, puis il ferme les poings et me les met sous le nez en sorte qu'au lieu de me reposer, je me vois contraint de singer le roi, non sans songer aux vicissitudes de la courtisanerie!

Enfin, au bout de quelques secondes, mon supplice prit fin et il me fit offrir à boire du vin de palme; le chambellan but le premier, puis le roi et enfin moi et ma suite. Dans ce pays l'amphitryon boit et mange toujours le premier, pour prouver que les mets ne sont pas empoisonnés et c'est pour ce motif que son cuisinier est nu.

Nous passâmes ensuite à la conversation.

« — Tu viens, me dit-il, remplacer M. le comte de Semellé; j'ai appris avec peine sa mort, parce qu'il m'a fait beaucoup de cadeaux. J'ai entendu dire que, toi aussi, tu allais me donner beaucoup de choses; je te recommande surtout le gin, le rhum et puis des bouteilles qui font : Boum! (vin de Champagne).

« Lorsque tu m'enverras du rhum, fais en sorte que ce soit dans des dames-jeannes comme ça; et le roi étendant

ses deux bras de toute leur longueur, décrivait dans l'espace une immense circonférence, image de son idéale dame-jeanne, qu'il aurait fallu fondre exprès pour lui puisqu'il n'en existe pas d'un semblable volume.

« Les Anglais sont méchants, ajouta-t-il, ils ont tiré des coups de canon dans mon village, ils ont tout saccagé, je ne veux plus qu'ils viennent dans mon pays; j'aime les Français, je l'ai dit à M. de Semellé, je le dis à toi, installez-vous ici comme chez vous.

« Je te recommande une chose, ajouta-t-il, si mes esclaves se sauvent chez toi, tu me les rendras.

« — A une condition, lui répondis-je, c'est que tu les traiteras bien, que tu ne les frapperas pas et que tu n'en tueras jamais un seul. A cette condition nous serons bons amis et je te donnerai tous les ans des cadeaux. »

L'année suivante, en effet, M. Desprez, le directenr de la Compagnie, me donna pour le roi, un drapeau tricolore dont la hampe, en cuivre doré, comportait une cinquantaine de grelots et une superbe queue de cheval tricolore.

Lorsque je remis ce drapeau au roi, l'année suivante (1882) avec d'autres cadeaux, dont quelques bouteilles qui faisaient boum! et quatre grosses dames-jeannes de rhum, Enézéonou a failli s'enfoncer les côtes en signe de salutations. Ne mettant plus de bornes à l'expression de son contentement, ce jour-là, il est sorti de sa demeure pour m'accompagner et, si son jeune chambellan ne l'avait pas pris par les jambes et que je ne me fusse moi-même arrêté, le roi aurait franchi les limites de son domaine et se serait exposé aux plus graves conséquences.



NIGER. — CHEF D'ONITCHA; d'après une photographie communiquée par le commandant MATTEI.

Toutes ses femmes, ses amis et serviteurs ont dû accourir pour l'empêcher d'enfreindre la loi sacrée.

La liste civile du roi d'Onitcha, d'Abo et de tous les rois du Bas-Niger se compose de cadeaux que les chefs et le peuple lui font annuellement. Ils consistent en esclaves, ignames, maïs, vin de palme, poissons fumés, moutons, volailles, etc. Chacun donne, selon sa fortune, des productions du pays.

Le roi, les chefs et les habitants d'Onitcha n'ont jamais pardonné aux Anglais le bombardement dont ils ont été victimes en 1881, deux mois environ avant mon arrivée. Ils avaient tous juré que jamais les Anglais ne remettraient les pieds chez eux; mais le capitaine Mac-Intoch, agent général de la Compagnie anglaise, a tant et si bien fait, qu'en 1882, ils sont revenus dans leur ancienne factorerie.

Le commerce est bien libre dans le Niger et la Bénoué, d'après le traité de Berlin; mais la royale Compagnie, celle qui nous a supplantés, étant maîtresse des embouchures du fleuve, frappe de droits de douane tous les commerçants, et les droits sont tels, qu'il est préférable de ne pas y aller.

(A suivre.)

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. Delattre, missionnaire d'Alger.

I

Les Tombeaux de la colline de Junon.

(Suite 1).

D'après ce récit détaillé, on a vu plus haut que, des trois puits pratiqués sur la colline de Junon, celui du milieu quoique ayant rencontré des ossements, était le seul à n'avoir pas révélé de tombeau proprement dit.

Mais plusieurs années après, c'est-à-dire au mois de mars 1885, un coup de pioche donné dans l'angle ouest de cette excavation demeurée ouverte, nous ménagea une découverte imprévue. On aperçut d'abord une grande dalle de tuf haute d'un mètre septante-cinq centimètres, large d'un mètre six centimètres et épaisse de vingt centimètres. Cette porte fermait l'orifice d'un tombeau punique dont le contenu, d'après les apparences, devait être intact, car la grande pierre occupait sa place primitive. Mais quel ne fut pas notre étonnement lorsque la pierre écartée nous laissa voir la baie de l'entrée complètement murée par une maçonnerie en assez gros moellons. C'était la première fois qu'un tombeau punique nous offrait une particularité de ce genre. Du côté où nous le voyions, le mur paraissait construit en pierres sèches; mais, en les arrachant une à une, on entraînait avec elles des portions d'un enduit intérieur. Il était évident qu'on avait pénétré jadis dans ce caveau funéraire sans passer par la porte. Nous pûmes bientôt à notre tour entrer dans une chambre longue de deux mètres trente centimètres, large d'un mètre septante centimètres et haute d'environ un mètre quatre-vingts centimètres. Le fond du caveau et les quatre côtés verticaux avaient été revêtus d'un enduit épais, composé, entre autres éléments, de cendre et de poussière de charbon qui lui donnaient une teinte gris foncé. Il en était de même de l'entaille à peu près circulaire qui avait été pratiquée à travers une des énormes pierres du plafond. Ce trou était juste suffisant pour le passage d'un homme. C'est par là qu'on avait pénétré dans le caveau, qu'on en avait enlevé les ossements et le mobilier funéraire et qu'on avait fait ensuite passer les matériaux qui avaient servi à murer la baie de l'entrée et à enduire intérieurement le caveau sur toutes ses faces, à l'exception du plafond. Nul doute que ce tombeau punique avait été converti en un réservoir quelconque. La nature de l'enduit semble même indiquer que la transformation remonte à une époque fort reculée que je croirais volontiers antérieure à l'occupation romaine.

Une certaine quantité de terre et de débris, introduite par l'orifice supérieur, remplissait un des angles du caveau. Au moment où nous y pénétrâmes, nous vîmes sur ce tas de terre le squelette d'un enfant qui paraissait être celui d'un nouveau-né dont la présence ne pouvait s'expliquer sans le soupçon que c'était là le résultat de quelque crime. Mais ces menus ossements humains n'avaient rien de commun avec cette sépulture primitive. Enfin, en déblayant ce tombeau-réservoir, on trouva plusieurs *unguentaria* de verre, des poteries puniques et grecques et beaucoup de fragments de grands vases de terre ordinaire. Parmi les poteries provenant de cette fouille, nous conservons dans le musée un vase d'une ténuité remarquable.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février.

Grâce à cette découverte inattendue, les trois puits de sondage pratiqués sur l'ordre et les indications de S. Em. le cardinal Lavigerie avaient révélé chacun l'existence de tombeaux puniques, tous construits en grandes pierres de tuf. Il est certain que des fouilles, pratiquées entre ces points de repaire, en feraient découvrir d'autres. Nous avons même constaté que cette nécropole pénétrait assez avant sous la colline, car un quatrième puits de sondage creusé au centre du plateau et poussé jusqu'à huit mètres cinquante centimètres de profondeur, a fait trouver, avec des ossements humains, un débris de vase étrusque ou corinthien et un masque de terre cuite de fabrication égyptienne, ou du moins de style égyptisant, selon l'expression adoptée par les savants pour désigner la façon des œuvres d'art ou d'industrie locale qui portent l'empreinte de l'influence égyptienne.



Masque punique de terre cuite.

Ce masque, remarquable de finesse d'exécution, appartient certainement à l'époque punique. Il est percé au sommet d'un trou carré qui permettait de le suspendre, comme ex-voto, contre le mur de quelque temple. Mais nos dernières découvertes sur la colline de Saint-Louis nous ont fourni la preuve que les Carthaginois déposaient aussi de ces objets votifs dans les tombeaux et autour des tombeaux de leurs morts.

C'est encore de ce puits central qu'est sorti le scarabée de terre cuite dont j'ai parlé plus haut. Ce scarabée à double face, porte une inscription hiéroglyphique qui renferme le nom de Ra-Men-Khéper, Thouthmès III de la XVIIIe dynastie, le plus grand des Pharaons, sous le règne duquel l'Égypte poussa ses conquêtes jusque dans le Soudan et plaçait ses frontières où il lui plaisait.

Enfin, un cinquième puits a été pratiqué au fond du temple semi-circulaire dont les ruines se montrent sur le sommet de la colline, c'est-à-dire à l'endroit où les Sœurs Missionnaires d'Afrique ont placé dernièrement une belle statue de Marie Immaculée. Dans cette excavation comme dans les autres, on trouva, à la profondeur de sept mètres environ, des ossements humains et des vases brisés.

Les flancs eux-mêmes de la colline ont fourni des objets funéraires. On y a exhumé, entre autres, un vase demi-sphérique qui est tout simplement la moitié inférieure d'un œuf d'autruche. Voici un vase de belle fabrication grecque trouvé au même endroit.



Vase grec.

De tout ce que nous avons rapporté ici, il résulte que la colline de Junon cache dans ses flancs, à une profondeur variant de six à neuf mètres, une nécropole punique datant de l'origine de la colonie tyrienne.

De plus, le dieu Bès gravé sur le chaton d'or, le masque de femme coiffée à l'égyptienne et le scarabée de Thouthmès III, révèlent l'influence exercée par l'Égypte sur la côte africaine et en particulier sur les monuments funéraires de Carthage. La suite de l'exposé de nos recherches ne fera qu'accentuer ce fait et l'on verra que les objets fournis par les plus anciennes sépultures de Carthage sont pour la plupart identiques à ceux que l'on a trouvés dans les tombeaux puniques de la Sardaigne dont M. Perrot dit (1) :

« Plus on examine de près les monuments qui sont sortis des nécropoles sardes, plus on sent combien la Sardaigne a été profondément pénétrée par l'influence sémitique ; elle est devenue et elle est restée bien plus purement phénicienne que cette Cypre même qui touche presque à la Syrie. »

Et plus loin il ajoute :

« La première influence que la Phénicie eût subie, c'était celle de l'Égypte ; elle en avait été pénétrée profondément et comme imprégnée jusqu'à saturation ; l'ouvrier phénicien a toujours dessiné la figure égyptienne à main levée, on pourrait presque dire les yeux fermés (1). »

Toutes ces observations de l'illustre savant peuvent s'appliquer à Carthage, point intermédiaire entre la Phénicie et la Sardaigne, et nous remarquerons cette influence de l'Égypte dans les œuvres de Carthage, jusqu'au temps où la Grèce parvint à y exercer celle de son art sans rival et à y envoyer les produits de son industrie, c'est-à-dire vers le VI[e] siècle avant notre ère.

(A suivre.)

(1) *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*. T. III, p. 239.

(1) Page 659.

RÉFLEXIONS D'UN VOYAGEUR CHINOIS SUR L'EUROPE ET LES EUROPÉENS

Traduction d'une brochure chinoise

Suite (2)

§ III

Différence des coutumes européennes et chinoises.

Des mœurs de l'Europe, les unes concordent avec les nôtres, les autres en diffèrent entièrement ; il ne faut pas s'en étonner, les Européens sont si loin de nous. Je vais parler des celles qui s'éloignent le plus de notre manière de faire, et je suis en droit de conclure que ces mœurs furent aussi celles de leurs aïeux. Par exemple : la gauche en Chine est le côté le plus honorable, en Europe, c'est la droite. Au Céleste Empire l'homme a la prééminence sur la femme, chez eux la femme est beaucoup plus honorée que l'homme.

Pour les mariages, les jeunes gens des deux sexes, chez nous, s'en rapportent entièrement aux dispositions prises par leurs parents ; chez eux, jeunes gens et jeunes filles, une fois vingt et un ans accomplis, font les choses absolument à leur gré.

Nos habits de cérémonie, nous les déposons à table pour plus de commodité et de simplicité ; les Européens, sans doute pour ne pas manger à leur aise, se mettent le mieux possible et cela même en famille. Le Chinois travaille pour nourrir sa femme et ses secondes femmes ; l'Européen demeure le docile esclave de son épouse.

Dans les festins en Chine, c'est toujours l'homme qui a la préséance, et partout, soit dans son intérieur, soit au dehors, il est seigneur honoré, maître incontesté. Si la femme occupe la première place, ce ne sera que chez elle et encore avec les autres personnes de son sexe.

Voit-on au pays de Chine, une femme sortir de sa maison pour converser au dehors avec les hommes ; semblablement, quel est l'homme qui, voulant s'adresser à une femme, oserait pénétrer dans son appartement ? Aussi c'est le grand honneur de nos femmes et de nos filles ; quitter leur gynécée serait pour elles un sujet de honte. Là-bas, femmes et filles n'ont qu'une envie : se produire en public, étaler leurs toilettes à travers les rues et les places des cités ; il y a plus, on les voit, le visage voilé il est vrai, se mêler indistinctement avec les hommes dans les voitures publiques

(2) Voir les *Missions catholiques* du 28 février.

et les bateaux, et bien mal reçu serait le mari qui voudrait retenir sa chère moitié à la maison

Offrir quelque chose à une femme de la main à la main, ne se fait jamais en Chine; la grande politesse en Europe, est de se prendre, de se serrer la main ; chez nous, embrasser quelqu'un, c'est le couvrir de confusion, c'est même l'offenser. Chez eux c'est tout à la fois signe d'amabilité, d'affection, voire même de respect.

A table nous causons peu, faire autrement paraîtrait de mauvais ton. Aux repas des Européens, si quelque convive demeurait taciturne, on le croirait malade ou de mauvaise humeur.

***

Pour la justice, la classe de gens qui se charge de plaider les causes d'autrui, n'est guère honorable ; rarement ils apparaissent en nos prétoires. En Europe au contraire, les avocats sont fort considérés, grassement payés par leurs clients, aussi deviennent-ils de plus en plus exigeants dans l'exercice de leurs fonctions.

Nos prisons sont affreuses et leur séjour épouvantable, les coupables n'y sont jamais à l'aise. Mais les prisons des Européens sont un séjour délicieux, on dit même que beaucoup le préfèrent à la vie de famille. Si nous coupons en morceaux le cadavre d'un supplicié, ce n'est jamais que pour les infâmes scélérats ; mais eux taillent, ouvrent et découpent le corps des pauvres malades ou des défunts.

Jamais on n'a vu un Chinois tant soit peu honorable, marcher un bâton à la main, seuls les mendiants ont ce privilège, pour se protéger contre les chiens ; là-bas tous et toujours s'en vont la canne à la main. Est-ce qu'ils demanderaient l'aumône ?

***

Notre empereur, le fils du ciel, sort rarement de son palais ; mais, quand il sort, chacun suspend sa marche pour laisser passer le cortège impérial. Les souverains d'Europe n'ont qu'un carrosse ordinaire, à tout propos ils se produisent en public, paraissent au théâtre, etc.

En Europe, le souverain ne se distingue pas de son peuple si ce n'est par un habit un peu mieux tourné : qu'elle est loin la majesté de ces chefs des nations occidentales, de la majesté de notre auguste et saint empereur, le fils du ciel ! Vous trouvez partout reproduit le portrait du Souverain et de son Epouse sur leurs sapèques (pièces de monnaie), sur des prospectus, des médailles, aussi ces figures qui devraient être révérées, servent-elles de jouet, personne n'en a soin; il n'y a guère plus de différence entre le peuple et la noblesse.

***

Pour la musique, nous avons des instruments de huit manières différentes : en métal, en soie, en peau, en bois; instruments de pierre, de bambou, de concombre, de terre : eux n'en ont que de quatre espèces, à savoir des cuivres, des instruments de bois, de peau, de soie, aussi je vous laisse à penser les effets d'une telle musique!

Nous avons des orchestres admirables (*voir la gravure, page* 169).

Pour en venir aux vêtements, à l'exception de la Turquie, les habits des Européens sont tous de même sorte : nobles et roturiers ne se distinguent pas de prime abord. L'Européen ne fait pas plus état de la soie, du chanvre. en été, que des habits de peau ou de coton en hiver. Leurs femmes ont des toges (robes) longues de sept pieds (plus de deux mètres). Hélas! cela ne leur sert qu'à balayer les rues ; semblablement, les rideaux de leurs lits sont si élevés, qu'il ne faut pas songer à en dénicher les moustiques.

En leur nourriture, les occidentaux ne distinguent pas davantage l'été de l'hiver; ils boivent de l'eau froide, du vin froid, sans s'occuper de la saison ; nos repas chinois si fins, si délicats, c'est pour eux l'inconnu ; ils se contentent de viande de mouton, de viande de bœuf, à quoi bon, dès lors, changer si souvent les services et fatiguer des domestiques à préparer, à si grands frais, des mets auxquels ils ne touchent que du bout des lèvres? nos holothuries si raffinées, nos délicieuses pousses de bambou, nos champignons au goût si elevé, de tout cela pas une ombre.

***

Et le commerce! il est écrasé sous les impôts; le gouvernement pressure le pauvre peuple et exige, avec une extrême rigueur, le versement de la dernière sapèque. Quiconque ne peut répondre aux exigences fiscales, est poursuivi et puni de par la loi, d'une amende dix fois, cent fois plus forte encore Il y a l'impôt personnel, l'impôt foncier, l'impôt sur l'enfant qui vient de naître, l'impôt mobilier. Voulez-vous ouvrir boutique, il vous faut une patente. Le gouvernement enfin semble toujours inassouvi, comment le peuple peut-il supporter tant de charges écrasantes? Joignez à cela qu'il a une religion mauvaise qui, pour se propager le force à coopérer de son argent à la construction d'immenses mais inutiles temples, puisque c'est autant de terrain infructueux.

Tout d'ailleurs chez eux est ainsi à rebours, mais pour tout résumer en un mot, voici ce que je dirai : les Européens n'observent pas les cinq devoirs sociaux (1), aussi les cinq céréales (2) ne réussissent pas chez eux.

§ IV.

Que la religion chrétienne va toujours s'affaiblissant.

Nous autres Chinois, nous ne sommes pas loin du temps où florissaient les saints, en ce sol fortuné du Céleste Empire, d'où vient donc que subitement tant de nouveautés y ont crû ? La raison en est que les contemporains recherchent ces nouveautés, embrassent de nouvelles religions, tout comme les occidentaux ont embrassé la religion chrétienne.

Les chrétiens vénèrent le Christ comme un saint ; mais tous nos ancêtres l'ont aussi considéré comme tel, il a fondé sa religion pour exhorter les hommes à faire le bien, éviter le mal, et avons-nous, nous-mêmes, d'autre but, en suivant nos institutions ?

Je me tais sur les origines de ladite religion, car j'aurais trop à dire ; mais comment la nôtre, si belle, si répandue, voit-elle de jour en jour nos concitoyens la quitter pour

(1) Les cinq devoirs sociaux dont il est ici question sont les suivants : relations 1° entre le roi et ses ministres ; 2° vice-versâ ; 3° entre père et fils; 4° entre époux ; 5° entre frères et amis Les Chinois les nomment où *chang*, les cinq traditions. C'est le code fondamental de tout honnête homme en Chine.

(2) Ces cinq céréales sacrées sont le sarrazin, le froment, l'orge, le sorgho, le millet

courir après ces nouveautés, pour suivre mille et mille erreurs, qui subitement ont envahi cette chère Chine, et y ont poussé comme l'herbe des champs? Ah! c'est qu'insensiblement nos Chinois ont changé de caractère, ils se sont laissés corrompre, ils ont détruit leur âme. Ah! hélas! si nos pères l'avaient prévu, eux, du moins, auraient pu prévenir le mal et le guérir.

Quelques-uns diront: « Ces religions étrangères se trouvent aujourd'hui répandues partout. Voici, par exemple, le mahométisme, il n'a que mille ans, et déjà il est partout; chez nous, personne ne s'en plaint, personne ne songe à le prohiber. »

Je réponds que, si cette religion n'est pas interdite, c'est qu'elle a, avec le Chinois, beaucoup de points de contact. La seule différence entre les musulmans et nous, c'est qu'ils rejettent la viande de porc. Comme nous, ils observent les cinq devoirs sociaux et, depuis tant d'années qu'ils existent, beaucoup d'entre eux sont venus à nous, tandis que jamais un disciple de Confucius n'a été vu se faisant mahométan. S'il en était ainsi de ces chrétiens, tous, mandarins et peuple, nous les supporterions. Certes, elle est grande la clémence de notre Empereur qui tolère encore de tels hommes; il ignore sans doute comme ils corrompent les populations, comme ils sont habiles à tout attirer à eux. Voilà pourquoi les Européens viennent chez nous; ce n'est pour ces missionnaires qu'une affaire de lucre, car, sans espoir de gain, comment arriveraient-ils de si loin au prix de tant de fatigues. On les rencontre partout, dans chacune de nos provinces, en toutes nos villes, faisant la propagande, et tout cela serait sans profit? Qui le croira?



CHINE. — TIAN-MAO, *Dieu du tonnerre.*

*
* *

Mais, m'objectera-t-on, tu dis que ces missionnaires recherchent si fort la sapèque, tu donnes à entendre que tant de dangers menacent leurs chrétiens, et cependant, jamais nous n'avons vu les premiers s'enrichir, ni les autres encourir quelque dommage. Eh bien, attirer à soi, comme ils le font, toute une armée de Chinois dont les rangs vont chaque jour grossissant, n'est-ce pas l'indice d'une rébellion qui éclatera subitement, dont ils seront alors les chefs tout désignés, au grand dommage de leurs dupes?

Une légitime colère me saisit quand je vois que notre saint gouvernement n'intervient pas pour dévoiler aux yeux de tous de telles infamies. Ah! s'il les connaissait, il les punirait avec la dernière rigueur; il ne serait pas indulgent comme il est. Mais est-il vraisemblable que depuis si longtemps il ignore tout cela? n'est-ce pas plutôt que la France, de toutes ses forces, de tout son pouvoir, empêche de telles révélations? aussi les missionnairns ne craignent-ils pas d'ajouter aux traités solennellement convenus entre tous, ce qui jamais ne fut stipulé.

*
* *

Un mot maintenant sur l'Italie. C'est aujourd'hui un nouveau royaume dont Rome est la capitale, alors qu'il n'y a pas longtemps, elle était encore une principauté à part. Ce que je sais, c'est que le Souverain Pontife (*Kiao ouang*: roi, chef de la religion) y réside toujours. Tout puissant jadis, plus puissant même que tous les rois, indépendant, seul maître chez lui, de tous les coins du monde, il voyait arriver et se prosterner à ses pieds, sans oser lever les yeux, tous les potentats de la terre, et ceux-là se tenaient comme fort honorés auxquels il daignait permettre de lui baiser les pieds. C'était pour eux l'honneur suprême; le Pape, en ces temps, fulminait-il une encyclique, dénonçant que tel royaume devait disparaître de la face des mondes, que tel peuple en devait venir aux mains avec tel autre, tous aussitôt d'obéir sans un mot de réplique, sans une observation.

Or, un prince d'Italie se rencontra qui, peu satisfait de cette façon de procéder, se mit un jour en guerre contre le Souverain Pontife, le battit, le vainquit, finalement lui imposa ses conditions, ne lui laissant plus que le pouvoir spirituel. C'en était fait de tant d'omnipotence, de ces palais si beaux, si magnifiques, qu'aucun autre ne les égalait en splendeur. Le nouveau conquérant occupa les uns, fit des autres des monuments publics, et ne laissa au Pape dépossédé que deux mille appartements, tant pour lui que pour sa maison.

Aujourd'hui donc, le Souverain Pontife vit dans la solitude et le délaissement.

Pour les Anglais, ils se sont fait une église à eux qui s'appelle l'église du Christ, chacun demeure libre d'y entrer, car les Anglais n'ont d'autre souci que d'étendre leurs possessions aux plus lointains pays.

*
* *

Aussi de tout cela suis-je en droit de conclure, que cette Religion est loin de sa première splendeur.

Voici donc ce que je conseille: rejeter les chrétiens de notre société, comme eux-mêmes s'en sont séparés, pas de relations avec eux, ni prêts ni échanges. Alors que deviendront-ils?... Ainsi le vrai, le bon peuple de Chine, n'aura rien à redouter des menées de la Religion, si loin qu'elle s'étende.

Et vous, Mandarins, pères du peuple, empêcher toute nouveauté, c'est travailler au bien de tout le Céleste Empire. J'ajouterai en terminant que quiconque veut occuper les charges de l'Etat, doit d'abord arrêter le recrutement de cette secte, et avant tout, bien prendre garde de ne pas souiller à jamais sa mémoire, en l'embrassant lui-même.

FIN.

NÉCROLOGIE

T. R. P. FULGENCE POUET

Administrateur apostolique des Iles Marquises (Océanie).

La mission des Iles Marquises, confiée à la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, vient de faire une perte bien douloureuse dans la personne du R. P. Fulgence Pouet, administrateur apostolique de l'archipel.

Après trente-cinq ans d'apostolat, ce zélé missionnaire, que Mgr Dordillon avait, depuis de longues années, choisi pour provicaire, vient de succomber, le 16 novembre 1889, au champ d'honneur, pour aller cueillir au ciel la palme du bon soldat.

« Il a évangélisé toutes les îles de l'archipel, écrit le R. P. Gérault-Chaulet, missionnaire aux Marquises et, en dernier lieu, il desservait encore seul les îles Uapou, Uakuka et la plus grande partie de l'île Nukahiva. Presque toujours en courses, la nuit comme le jour, il lui est arrivé souvent de s'égarer dans les montagnes; alors, il mettait la main dans l'eau, au milieu des ténèbres, et s'orientait ainsi du côté de la mer. Bien des fois, il a failli être emporté par les torrents démesurément grossis par la pluie, aussi les Kanaks l'avaient surnommé *Toa*, c'est-à-dire l'intrépide, l'infatigable, le grand voyageur.

« Parfait religieux aussi bien qu'excellent missionnaire, il ne connaissait que trois choses : Dieu, les âmes, sa règle : et sa belle mort n'a été que le couronnement d'une vie tout apostolique : « Si le P. Fulgence n'est pas au ciel, « disent nos Kanaks, aucun de nous n'y entrera. »

« Ici, le deuil est général, et les protestants y prennent part comme les catholiques. La reine, l'épouse du roi Stanislas, et une foule de chrétiens sont venus pour pleurer auprès des précieux restes de leur dévoué pasteur. »

Le R. P. Fulgence était né le 11 novembre 1822, à Gers (Manche), il fit profession dans la Congrégation des Sacrés-Cœurs en 1845, et fut envoyé en Océanie en 1854.

BIBLIOGRAPHIE

Vie du Père Damien Deveuster, *de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, apôtre des lépreux de Molokai* par le R. P. TAUVEL, de la même Congrégation, avec une introduction par son frère, le R. P. PAMPHILE DEVEUSTER. — Un volume in-12 de 215 pages, orné de nombreuses gravures, d'une carte de Molokaï et d'une autographe du P. DAMIEN. — Prix : 1 franc. — Société St. Augustin, Bruges.

Aucun honneur n'a fait défaut au P. Damien : catholiques et protestantes, toutes les voix de la presse ont célébré son dévouement et, chose inouïe, les plus enthousiastes se sont fait entendre hors de l'Église et hors de la patrie : le prince de Galles, en deux rencontres solennelles, a rendu hommage à ce « magnanime » ; l'Académie française l'a applaudi en séance publique et salué vertueux entre tous ceux dont elle connaît la vertu ; la chaire chrétienne a retenti de son éloge.

Sur l'ordre de ses supérieurs, un religieux de la même Congrégation nous révèle aujourd'hui ce que fut, de son humble berceau à sa tombe radieuse, ce petit paysan qui se revêtit de la lèpre par charité pour les lépreux. Elle est simplement écrite, cette histoire ; l'auteur s'y cache derrière son héros et met à se faire oublier autant de soins que d'autres à se tailler un piédestal dans leur œuvre. C'est avec cette tranquillité qu'on parle des hauts faits des siens dans une famille où la valeur est le lot de tous ; et si c'était un calcul, il serait habile, car le P. Damien paraît ici d'autant plus grand qu'on n'y essaie pas de rien ajouter à sa taille. On le voit tel qu'il se peint lui-même dans ses lettres intimes, tel que les témoins de sa vie le représentent, tel que ses œuvres le prouvent.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

Quelques anonymes d'Anvers, diocèse de Malines	25
A F don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	50
A T.-de Sainte-Catherine-sur-Rivière —	30
Anonyme —	8 000
Mlle Marie de B , diocèse de Perpignan	100

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Altmayer).

M. Cyprien de Saint-Paul, à Moissac, diocèse de Montauban	25
Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles avec demande de prières	4

Pour l'orphelinat agricole de Bethléem, par l'entremise de la *Semaine religieuse de Cambrai.*

Souscription recueillie par Mlle Jounlaux, à Douai	100

A Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.

M. le chanoine Guerber à Molsheim, diocèse de Strasbourg	50

Pour la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, à Chetput (Pondichéry), par l'entremise de la *Semaine religieuse* de Cambrai.

Anonyme, diocèse de Cambrai	4

A Mgr Lavigne, vicaire apostolique de Kottayam.

E. E. G., à Tours	10
R. C. à Alger	15
Anonyme du diocèse de Lyon	100

Pour la Cochinchine orientale.

Un abonné de Marseille	25

A Mgr Puginier (Tong-King occidental), par l'entremise de la *Semaine religieuse de* Cambrai.

Un prêtre pour obtenir une bonne mort	150

Pour les missions du Tong-King (Mgr Puginier).

M. Henri-Estève de Bosch, diocèse de Perpignan	10

Pour le Chan-tong septentrional.

Un abonné de Marseille	25

Pour l'église de Kyoto (Japon).

Un abonné de Marseille	50

Pour les missions de Corée.

M. Henri-Estève de Bosch, diocèse de Perpignan	5

Pour la mission d'Abyssinie.

Mme Théodore Lemarchand, du diocèse de Laval	5

A Mgr Crouzet (Abyssinie), pour achat de livres.

M. A., du Liège d'Aunis, du diocèse d'Amiens, avec demande de prières	50

Pour les missions de l'Afrique équatoriale (Mgr Livinhac).

M. Henri-Estève de Bosch, diocèse de Perpignan	10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3.



NIGER. — UNE VUE DE LOKODJA. — MAISON DE L'ÉVÊQUE ANGLICAN CROWTHER; d'après une photographie communiquée par le commandant MATTEI (Voir page 128).

UN MISSIONNAIRE CAPTIF

CHEZ LE ROI DU DAHOMEY

Voici les premières nouvelles que nous recevons de notre mission du Dahomey. Nous nous empresserons de publier toutes celles qui nous parviendront et de satisfaire ainsi à la légitime attente de nos lecteurs. Que Dieu sauve nos missionnaires du Dahomey et les Sœurs qui sont leurs auxiliaires dévouées !

LETTRE DU R. P. CHAUTARD, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, ANCIEN MISSIONNAIRE A LA CÔTE DES ESCLAVES

Les journaux ont annoncé que le terrible roi du Dahomey avait capturé et emmené prisonniers à Abomey, un missionnaire et cinq agents de commerce.

Ce missionnaire est le R. P. Dorgère, de la Société des Missions Africaines de Lyon, supérieur de la Mission de Wydah (1).

Voici quelques détails sur ce vaillant apôtre. Le R. P. Alexandre Dorgère naquit à Nantes, le 5 décembre 1856. Il fit ses études au petit et au grand séminaires de cette ville et entra aux Missions Africaines le 23 juillet 1879. Ordonné prêtre le 11 juillet 1880, il s'embarqua le 8 février 1881 pour la Mission du Bénin et fut envoyé à la ferme de Toepo.

A peine sauvé d'un premier naufrage, il en fit un second encore plus terrible, en 1882, dans la lagune de Porto-Novo à Lagos (1). L'intrépide missionnaire ne dut son salut qu'à un miracle et à un vœu qu'il fit à saint Joseph. A la suite de cet accident, sa santé délabrée l'obligea à revenir en France en 1883.

Le 18 septembre de la même année, il s'embarquait de nouveau pour la Mission du Dahomey, où il resta jusqu'en 1889.

Obligé encore de rentrer en France pour refaire sa santé, il repartait le 23 novembre 1889, pour sa chère Mission de Wydah.

C'est là qu'il a été pris et emmené à Abomey avec plusieurs autres Européens dans les circonstances que tous les journaux ont rapportées.

La plus grande incertitude existe encore sur le sort des

(1) Nous publierons dans un prochain numéro le portrait du R. P. Dorgère.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 1er décembre 1882, p. 568.

malheureux otages à la merci des bandes dahoméennes. Espérons que l'intrépide missionnaire devra une seconde fois son salut à la protection de saint Joseph.

CORRESPONDANCE

MADAGASCAR

La léproserie d'Ambahivoraka.

En nous adressant cette correspondance pour remercier ceux de nos lecteurs qui ont envoyé quelques secours aux infortunés pensionnaires du lazaret malgache, le vénérable vicaire apostolique de Madagascar recommande encore cette œuvre qui exerce sur ces populations la plus heureuse influence. Dernièrement, M. Le Myre de Vilers, ancien résident général de France à Madagascar, accordait à cette grande mission des éloges d'autant plus flatteurs qu'ils viennent d'un témoin plus autorisé.

LETTRE DE MGR CAZET, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, VICAIRE APOSTOLIQUE DE MADAGASCAR.

Tananarive, 1er février 1889.

Par le Bulletin des *Missions Catholiques* que nous venons de recevoir, je vois que quelques personnes veulent bien s'intéresser au sort de nos chers lépreux d'Ambahivoraka et nous aider à les entretenir. Permettez-moi de recourir à votre intéressante publication pour leur témoigner notre reconnaissance au nom de ces pauvres malades et leur dire les fruits de salut auxquels leurs aumônes contribuent d'une manière si efficace.

Les lecteurs des *Missions Catholiques* savent déjà dans quel état de délabrement et de ruines se trouvaient naguère les divers établissements d'Ambahivoraka, et dans quelles circonstances on avait livré aux flammes la chapelle de la Léproserie. Ces ruines sont en partie relevées; nous en avons fait deux constructions, chacune de quarante mètres de long et divisée en quinze cabines ; après les pluies de l'hivernage, deux bâtiments semblables seront construits. Au milieu de l'emplacement, mais sur une petite hauteur d'où elles le dominent, s'élèvent une jolie église et la résidence du Missionnaire.

Depuis plusieurs mois les malades demandaient avec instance qu'un Père allât les instruire durant quelques jours. Mais comment faire ? il n'y avait ni chapelle convenable, ni pied-à-terre pour le Missionnaire ; force donc avait été de remettre à plus tard la réalisation de leur désir, quelque légitime qu'il fût. Aussitôt que l'église et la résidence ont été terminées, je n'ai pas voulu qu'ils attendissent plus longtemps, et comme tous les Pères avaient plus de travail qu'ils ne pouvaient en faire, je suis allé moi-même m'installer à la Léproserie pour préparer les malades à la réception des Sacrements.

Plusieurs fois par jour ils se réunissaient à l'église pour y prier, chanter et entendre l'explication du catéchisme. Dès le début, deux choses m'ont singulièrement frappé : la manière calme, pieuse, recueillie, dont ils récitent les prières vocales et la connaissance que la plupart d'entre eux ont de la doctrine chrétienne ; je n'ai pas manqué de leur dire toute la joie que j'en éprouvais.

Cette petite mission avait duré neuf jours : la clôture se fit le Dimanche 22 décembre. Sur cent trente sept lépreux présents alors à l'établissement, je baptisai trente-sept adultes ; je donnai la Confirmation à quarante-neuf parmi ceux qui avaient été baptisés précédemment, et huit firent la première Communion. Plusieurs chrétiens de la Capitale et quelques Sœurs de Saint-Joseph de Cluny vinrent, par leur présence aux offices, encourager ces pauvres gens que la société relègue bien loin des villes et des villages, sans se préoccuper s'ils auront un gîte pour s'abriter, un morceau de toile pour se couvrir et un peu de riz pour se nourrir.

La cérémonie fut longue, mais bien consolante pour tous ceux qui y avaient pris part ou qui en avaient été les heureux témoins. A peine étions-nous partis que la Mère Supérieure de Tananarive s'approche de moi et me dit :

« — Oh ! que j'ai été touchée et édifiée ! comme ils prient bien ! je voudrais que nos élèves les entendissent prier ; quelle leçon pour elles ! »

« — Ma Mère, lui répondis-je, dès mon arrivée ici, j'ai éprouvé la même impression et je les ai sincèrement félicités. »

« — Monseigneur, reprit une autre religieuse, mettez-ici une communauté de Sœurs, et choisissez-moi pour en faire partie. »

« — Très bien, lui dis-je ; l'idée est bonne, excellente : elle nous est venue depuis longtemps ; mais, pour la réaliser, il faudrait des ressources que nous n'avons pas. Toutefois ne désespérons point, Dieu est riche ! »

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Les vicaires apostoliques du Japon, réunis en synode à Nagasaki, ont adressé au Saint-Père, le 3 mars, jour anniversaire de son couronnement, une dépêche télégraphique pour offrir à Sa Sainteté leurs félicitations et leurs vœux. Sa Sainteté a fait envoyer aux dignes prélats par S. Em. le cardinal préfet de la Propagande, l'expression de sa satisfaction et la bénédiction apostolique.

— Par décret de la Propagande et par bref apostolique, le Saint-Père a nommé évêque de Trichinopoly (Maduré), le R. P. Jean-Marie Barthe, de la Compagnie de Jésus.

Le R. P. Barthe, né le 8 avril 1849, est missionnaire au Maduré depuis plusieurs années.

INFORMATIONS DIVERSES

Kiang-si oriental (*Chine*). — Mgr Casimir Vic, Lazariste, vicaire apostolique du Kiang-si oriental, écrit de Fou-tchéou, le 8 décembre 1889, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :

« Merci à tous nos généreux bienfaiteurs ! Nous sommes très touchés de ce qu'ils font pour nous au milieu des temps si troublés que nous traversons. S'il y a quelque chose digne d'admiration, c'est bien cette merveilleuse fécondité et vitalité de l'Église, qui d'une main travaille sans relâche d'un bout du monde à l'autre à l'établissement et à l'affermissement du royaume de Dieu dans les âmes, tandis que, de l'autre, elle adoucit et guérit les plaies et les blessures que les méchants se font souvent à eux-mêmes par les désordres de leur vie. Il est bien consolant de constater les développements toujours croissants et l'importance singulière que prennent partout les missions. Pour faire face aux nécessités, les ressources devraient pour ainsi dire doubler chaque année.

« Que vos associés continuent donc, s'il est possible, à rivaliser de zèle ! Avec quel touchant et pressant accent parle de votre Œuvre notre grand Pape Léon XIII ! On sait que le cardinal Préfet de la Propagande a invité les évêques de plusieurs nations à établir et favoriser de tout leur pouvoir cette Œuvre dans leurs diocèses. L'énergique appel que Son Eminence vient d'adresser encore aux évêques espagnols témoigne éloquemment de son dévouement à l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

« Mais il est une autre considération sur laquelle j'ose attirer votre attention. Le zèle des ministres de l'erreur ne doit-il pas stimuler le nôtre ? Jusqu'à ces dernières années, les missionnaires protestants n'avaient guère pris position que dans les provinces du littoral ou dans les ports ouverts au commerce des Européens. Maintenant, nous arrivent chaque année d'Angleterre et d'Amérique des phalanges de protestants de l'un et de l'autre sexe, qui se répandent dans l'intérieur des provinces. Il y a dix ans, notre vicariat ne les connaissait pas ; ils sont aujourd'hui établis dans plusieurs villes où nous n'avons jamais eu de pied-à-terre. Je suis affligé d'apprendre qu'ils ont dernièrement acquis trois ou quatre nouveaux postes.

« Heureusement l'esprit de sacrifice du Missionnaire catholique et surtout la fécondité des bénédictions célestes lui donneront toujours une incomparable supériorité sur les ministres de l'erreur dont l'œuvre est frappée d'avance de stérilité, et dont toute la propagande religieuse se réduit à peu près à un trafic de colportage. En quelques endroits ils ouvrent bien des écoles, qui se referment ordinairement assez vite, ou tout au moins après peu d'années.

« Enfin, pour continuer jusqu'au bout la comparaison, nous n'avons qu'un point faible ; c'est l'écrasante infériorité de notre budget. Votre Œuvre est presque exclusivement l'œuvre de la classe ouvrière, de la classe pauvre, tandis que les Sociétés bibliques recueillent en abondance les billets de banque et les pièces d'or de la classe riche et opulente.

« Les résultats de l'Œuvre sont bien consolants ; les catholiques doivent faire des prodiges de charité pour verser chaque année des millions. Nous sommes particulièrement fiers de constater que notre chère France tient toujours le premier rang, et laisse même bien loin derrière elle le reste des nations. C'est là tout le secret de sa grandeur.

« Toutefois, nous n'en restons pas moins convaincus que l'Œuvre de la Propagation de la Foi n'a pas encore atteint son entier et complet développement. Pourquoi, à l'exemple des sectateurs de l'erreur, nos si dévoués Associés n'entreraient-ils pas dans cette voie de solliciter, de recueillir les pièces d'or du riche aussi bien que le sou du pauvre ? Au début de l'Œuvre, on a pris la cotisation minime de cinq centimes par semaine, pour se mettre à la portée de toutes les bourses ; mais on n'a pas voulu exclure les pièces d'argent et d'or, ni faire contribuer les pauvres plus que les riches. Encore une fois que nos chers Associés s'enhardissent, qu'ils se rendent importuns auprès des personnes aisées pour en obtenir des dons, des cotisations annuelles, multiples, en rapport avec la situation sociale de chacune. Qu'ils ne craignent pas de provoquer des cotisations annuelles de 5, 10, 20, 50, 100, et même de 1,000 francs. Voilà ce qui serait bien dans l'esprit de l'Œuvre, ce qui élèverait vite à un chiffre encore plus respectable son budget, et la mettrait à même de secourir dans une plus grande mesure nos chères missions. »

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Étrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

Nos lecteurs se souviennent de la série d'articles si justement appréciés qui ont paru en 1883 sous le titre : *La Mission de Cochinchine occidentale*. M. Louvet, l'auteur de cet éloquent document, a été professeur de rhétorique au petit séminaire d'Orléans pendant l'épiscopat de Mgr Dupanloup et nous pouvons ajouter que l'illustre prélat l'a vu quitter son diocèse avec regret pour entrer au séminaire de la rue du Bac. M. Louvet portait sur un autre théâtre, et à l'honneur de notre grande colonie française, un talent vraiment remarquable. A notre prière, il a bien voulu faire l'histoire des conquêtes et des épreuves de l'apostolat pendant le siècle qui s'achève. Nous n'avons pas besoin de faire l'éloge de cette œuvre magnifique. C'est un vrai monument élevé à la gloire des missions. La lecture de ce premier article dira avec quelle hauteur de vues, avec quelle grandeur de pensées, avec quelle richesse de style, le vénérable missionnaire traite son héroïque sujet, et la conclusion qui s'imposera d'elle-même, sera de remercier Dieu d'avoir pu contribuer par l'aumône de la Propagation de la foi à faciliter cette marche en avant de l'Église catholique.

BEATÆ ET IMMACULATÆ
MARIÆ
REGINÆ APOSTOLORUM
EJUSQUE S. SPONSO
JOSEPH
MISSIONUM PATRONO

PRÉFACE

« Ce livre, écrivait Montaigne, à propos de ses *Essais*, est un livre de bonne foy. » J'ai bien envie de prendre pour moi cette devise, et de l'imposer comme épigraphe à ce travail. Bien que j'écrive sur un sujet qui me tient au cœur, et que je traite d'une œuvre à laquelle j'ai consacré le meilleur de ma vie, j'ai la certitude de ne pas m'être écarté de la plus rigoureuse impartialité. L'Eglise et les œuvres de l'Eglise sont comme les papes, au sujet desquels l'illustre de Maistre a dit qu'ils n'ont besoin que de vérité.

Malheureusement entre l'Eglise et la vérité vient s'interposer trop souvent le nuage des passions humaines. On a, à ce sujet, dans le monde, d'étranges idées et des prétentions légèrement exorbitantes. Qu'un catholique expose, avec convenance et modération, ce qui se fait de bien dans son Eglise, aussitôt il verra s'élever contre lui les défiances de l'incrédulité, c'est bien pis encore, si ce catholique est un prêtre et si, comme j'ai l'intention de le faire ici, il cherche à faire connaître aux indifférents l'œuvre à laquelle il s'est dévoué, on n'a pas assez d'anathèmes pour le renvoyer au fond de sa sacristie. Un vieux missionnaire qui

prétend nous parler des missions! comprenez-vous cette audace? Sans doute il aura quelque chance de connaître le sujet dont il traite (compliment qu'on ne pourrait pas toujours adresser à tous ceux qui s'occupent de ces questions); mais l'impartialité, Messieurs, l'impartialité! Est-ce qu'un missionnaire, un clérical, peut avoir un jugement désintéressé? Est-ce que ce prêtre n'est pas nécessairement un avocat qui plaide dans sa propre cause? Oh! parlez-moi d'un libre-penseur, qui a fait, en quelques semaines, son tour de Chine, de Japon et d'Amérique, et qui a tout vu, tout jugé, tout compris, du pont de son navire ou de la vérandah de son hôtel. Voilà le guide sûr, grave, éclairé, impartial surtout, quand il s'agit de juger les œuvres de l'Église. M. Renan a découvert, il y a quelque vingt ans, que, pour écrire avec compétence l'histoire d'une religion, il est nécessaire: *primo*, d'y avoir cru, *secundo*, de n'y plus croire. A qui veut juger avec équité les œuvres catholiques, il est donc de la dernière importance de porter au front le signe de l'apostasie, et c'est aux libres penseurs seuls, renégats de leur baptême et de leur première communion, qu'il convient de se fier, quand on veut être impartialement renseigné sur tout ce qui concerne les cléricaux et leurs œuvres.

Ainsi raisonne le monde; ainsi du moins il agit dans la pratique. Pour moi, je le déclare bien haut, je proteste, avec toute l'indignation de ma conscience d'honnête homme, contre de pareilles conclusions. Sur ces questions d'honneur et d'impartialité, j'ai la prétention de ne recevoir de leçons de personne, encore moins de nos libres-penseurs que des autres. Quoique prêtre, je pense avoir le droit d'être cru aussi bien qu'un voyageur laïque, surtout quand j'ai pris soin de n'apporter que des chiffres sérieux. Je n'accepte pas, pour ma part, de me renfermer, comme un oiseau de nuit, dans ma sacristie; je suis citoyen français, et j'en réclame tous les droits, au même titre que saint Paul se réclamait de son privilège de citoyen romain. J'aime mon pays comme les autres, plus que beaucoup d'autres peut-être; j'ai donc le droit, comme Français et comme prêtre, de parler d'une œuvre qui sera dans ce siècle, la gloire de l'Église et plus particulièrement l'honneur de la France catholique.

Je ne prétends pas d'ailleurs être cru sur parole: je n'avancerai rien que je n'aie trouvé dans les recueils officiels, les Annales de la Propagation de la Foi et celles de la Sainte-Enfance, le Bulletin des Écoles d'Orient, les *Missions catholiques*, les lettres et rapports des missionnaires, tous ces vénérables documents qui nous apprennent jour par jour les travaux, les souffrances et les victoires de l'apostolat. On aurait mauvaise grâce vraiment à rejeter dédaigneusement de pareils témoignages, dont plusieurs nous sont parvenus scellés du sang des martyrs; selon le mot de Pascal: on doit croire des témoins qui se font égorger.

Du reste, chaque fois que je l'ai pu, j'ai corroboré ce témoignage des vénérables confesseurs du Christ par d'autres témoignages strictement laïques, empruntés le plus souvent, à des écrivains protestants.

Quant à la partie statistique de mon travail, j'ai eu recours, chaque fois que cela m'a été possible, aux statistiques officielles, là où les chiffres officiels m'ont fait défaut, il a bien fallu m'en tenir à ceux qui sont fournis par les missionnaires; enfin, quand je n'ai pu trouver de chiffres précis, j'ai eu soin d'indiquer par un *à peu près*, suivi d'un point d'interrogation celui qui m'a paru approcher le plus de la vérité.

Dans un travail comme celui ci, qui embrasse la totalité des missions du globe, il est bien difficile qu'il ne se soit glissé aucune erreur, surtout pour les chiffres; à trois mille lieues de toute bibliothèque, il n'est pas toujours commode de se faire renseigner exactement. Je serais très sincèrement reconnaissant aux personnes qui voudraient bien prendre la peine de me les signaler.

Je me suis proposé, en écrivant ce livre, un triple but:

1° Répondre à certains préjugés qui, grâce aux jugements précipités de voyageurs malveillants, se sont répandus dans le monde, même dans le monde religieux, au sujet des missions catholiques, préjugés qu'on a vu se manifester de temps en temps dans les journaux, et même à la tribune des représentants du pays;

2° Montrer par des chiffres, aux nombreux catholiques qui s'imposent tant de sacrifices pour soutenir l'œuvre des missions, que leur dévouement a été béni de Dieu et a porté des fruits au centuple;

3° Prouver par des faits authentiques, à ceux qui prophétisent chaque jour la mort du catholicisme, que jamais peut-être, depuis les temps apostoliques, l'Église du Christ n'a été plus féconde que de nos jours.

Puisse Notre-Seigneur bénir ce travail, et me faire la grâce d'éclairer les esprits droits et les cœurs de bonne volonté!

CHAPITRE PREMIER

ÉTAT DES MISSIONS CATHOLIQUES AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

La terre, avec tous les peuples qui la couvrent, est l'héritage imprescriptible du Fils de Dieu, c'est à lui qu'il a été dit: Je te donnerai les nations pour héritage, *tibi dabo gentes hæreditatem tuam* (Ps. II, 8). Les oracles des prophètes à ce sujet sont innombrables, et la tradition des juifs s'unit à celle des chrétiens pour attester que le Roi-Messie doit régner un jour sur tout l'univers.

C'est pourquoi, quand le fils de Dieu parut en ce monde, il fit une chose nouvelle et que personne avant lui n'avait osé tenter. Jusque-là, chaque peuple, chaque ville avait ses dieux locaux, indigènes, particuliers; la religion était affaire de municipe, si l'on peut parler ainsi. Jésus, le premier, voulut fonder une religion qui s'étendît à tous les lieux et à tous les temps; le premier, il osa dire à ses apôtres en les envoyant à la conquête religieuse du monde: Allez, enseignez toutes les nations (Matth. XXVIII, 19). Et l'œuvre des missions catholiques naquit dans le cénacle, au lendemain du Calvaire, pour de là se répandre par tout le monde et le convertir à la foi du Christ.

Aussi, dès le premier siècle, nous voyons se dessiner les linéaments de l'œuvre apostolique. Les apôtres sont tous missionnaires, puisqu'ils sont chargés d'aller porter jusqu'aux extrémités du monde la bonne nouvelle du salut. Néanmoins, la plupart d'entre eux représentent surtout

l'élément hiérarchique : Pierre, leur chef, a son siège à Antioche, puis à Rome ; Jacques est le premier évêque de Jérusalem ; Jean est comme le patriarche des sept Églises de l'Asie-Mineure. Mais voici qu'apparaît plus spécialement l'œuvre des missions. Parmi les premiers disciples du Christ, Dieu se choisit deux hommes à l'ardeur conquérante ; il commande qu'on les lui réserve pour une œuvre particulière, qu'il leur fera connaître à son heure : *Segregate mihi Saulum et Barnabam, in opus ad quod assumpsi eos* (Act. 13, 2). Voilà les premiers missionnaires apostoliques proprement dits : Paul et Barnabé ; ceux-là n'ont pas de siège fixe, ils ne s'adressent pas à un peuple particulier, ils vont où l'esprit les pousse et, en moins de vingt ans, Paul, le plus grand des missionnaires et leur modèle à tous, aura porté le nom de Jésus-Christ dans l'Asie-Mineure, les îles de la Méditerranée, la Grèce, l'Espagne peut-être, jusqu'à ce qu'il vienne souffrir et mourir à Rome, à côté de saint Pierre, le chef de la hiérarchie, comme pour témoigner de l'union indissoluble qui devra toujours régner entre ces deux grandes forces : le ministère ordinaire et l'apostolat.

L'œuvre des missions, ainsi inaugurée dans l'Église dès les premiers jours, ne s'arrêtera plus avant la fin des temps. Au bout de trois siècles, le monde romain est conquis à l'Évangile; mais en même temps et comme par surcroît, les prédicateurs ont porté la divine semence bien au-delà des limites où Rome a dû arrêter le vol fatigué de ses aigles : l'Éthiopie, la péninsule arabique, la Perse, ont entendu leur voix ; ils ont pénétré dans l'Inde et peut-être même jusqu'à la Chine ; le Scythe barbare les a reçus sous sa tente, et les forêts de la Germanie ont retenti du chant sacré des psaumes ; toute langue connue a balbutié le nom béni du Christ. Désormais le mot de saint Paul est devenu une réalité : Dans la foi universelle au Sauveur Jésus, il n'y a plus de juifs, ni de gentils, plus de Grecs ni de barbares, mais il y un peuple nouveau, qui grandit chaque jour et qui demain s'appellera *la chrétienté* ; et tout peuple qui s'obstinera à rester en dehors de cette famille des nations chrétiennes sera condamné à une irrémédiable décadence ou à une stérile immobilité, jusqu'au jour où, réveillé à la voix de l'apostolat catholique, il se décidera enfin à venir se ranger sous la loi du Christ.

Faut-il faire ici la preuve de ce que j'avance ? Prenez le *Planisphère des croyances religieuses et des missions chrétiennes* (1) et voyez où commence, où finit la civilisation. Aux peuples nés du Christ, quelles que soient d'ailleurs leurs défaillances et leurs misères morales, comparez les nations restées en dehors du christianisme : les musulmans, les bouddhistes de l'Inde, les lettrés de la Chine et du Japon. Je ne parle pas, et pour cause, des peuplades abruties sous le fétichisme ; ici, tout terme de comparaison fait défaut : c'est la barbarie absolue, la décadence intellectuelle, morale et sociale de l'homme redescendu au-dessous de la brute, jusqu'à faire douter nos libres penseurs que ces malheureux aient avec nous une origine et des destinées communes.

Ce serait donc une belle et touchante histoire que celle des missions catholiques, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours. Que d'efforts, que de dévouements, que de sueurs, que de sang versé pour propager et affirmer la foi ! Que d'apôtres, que de martyrs, que de saints connus de Dieu seul, et dont les noms glorieux resplendiront pour la première fois au grand jour des Rétributions !

Mais ce travail serait trop évidemment au-dessus de mes forces. Mon dessein est beaucoup plus modeste : je me limite au XIXe siècle et, sans entreprendre de donner l'histoire complète des missions catholiques pendant cette période restreinte, ce qui exigerait plusieurs volumes, je me propose simplement d'en esquisser les principaux traits, afin de constater le travail fait et les résultats acquis. Pour cela, il faut commencer par dire quelle était, au début de ce siècle la situation vraie des missions dans les cinq parties du monde, afin de pouvoir comparer en connaissance de cause et voir les progrès obtenus depuis 1800.

Si l'on veut apprécier équitablement l'état des missions au commencement du XIXe siècle, il faut se rappeler que l'Église catholique sort, à cette époque, d'une crise effroyable. Pie VI vient de mourir, prisonnier du Directoire à Valence, et le commissaire de la République, chargé de présider aux obsèques, s'est écrié avec une joie satanique : « Nous avons scellé le cercueil du dernier pape ; désormais il n'y en aura plus. » La France républicaine a rompu avec l'Église; ses temples sont fermés, le sang des pontifes et des prêtres a coulé à flots sur les échafauds, et les misérables débris de cette illustre Église gallicane sont errants sur tous les chemins de l'exil. L'Allemagne, les Etats héréditaires de l'empereur sont livrés au joséphisme et l'esprit de schisme a gagné jusqu'au clergé. Les Bourbons d'Espagne et de Naples ont gardé les traditions parlementaires qui viennent de mener à l'échafaud les Bourbons de France. Ils prétendent être papes chez eux et ne cessent de fatiguer de leurs exigences le Père commun des fidèles. Selon le mot si vrai et si méchant de Voltaire, le Vicaire de Jésus-Christ est pour eux « un personnage à qui on baise les pieds en lui liant les mains. » Je regarde au-delà, et je ne vois plus rien. Sur tous les autres trônes de l'Europe, l'hérésie et le schisme sont assis. Jamais, peut-être, depuis les jours du Calvaire, l'Église catholique ne s'est vue si abandonnée. De son ancienne puissance, il ne lui reste plus rien, rien si ce n'est Dieu et, au fond d'une obscure cellule du conclave de Venise, un moine inconnu, qui s'appelle Barnabé Chiaramonte, et qui demain sera Pie VII.

On comprend ce que l'œuvre des missions, qui ne vit que de la surabondance des nations catholiques, a dû souffrir d'un pareil état de choses. D'autres causes encore étaient venues, au dernier siècle, affaiblir l'action de l'apostolat. La ruine de la Compagnie de Jésus, qui marchait incontestablement la première à l'assaut de l'idolâtrie, avait été pour les missions une véritable catastrophe. Comment remplacer, du jour au lendemain, seize mille religieux expérimentés,

(1) *Planisphère des croyances religieuses et des missions chrétiennes* (nouvelle édition. 1890 ; 1 m. 25 de long, 0,95 de haut), imprimé à trois encres, teinté en 6 couleurs.

Pour nos abonnés et pris dans nos bureaux .... 5 »
— — envoyé par la poste .... 6 »
— — envoyé par le chemin de fer 6 50
Collé sur toile, plié, avec étui, 9 fr.; envoyé *franco* .... 10 »
— — verni, monté sur gorge et rouleau .... 12 »
— — *franco* par chemin de fer 13 50

qui étendaient leur action des rives du Paraguay aux côtes du Japon? D'autant que les vocations deviennent rares à la fin du XVIIIe siècle. L'esprit du temps, l'esprit de Voltaire et de l'encyclopédie, s'est glissé, sous des dehors hypocrites, jusque parmi les plus saintes familles religieuses. Avec la foi qui a diminué, la charité d'un grand nombre s'est refroidie. Les grands Ordres de saint Dominique et de saint François, qui, pendant la période du Moyen Age, ont donné à l'Église tant d'illustres missionnaires, ne fournissent plus à l'apostolat que de rares recrues; en revanche, ils donneront tout à l'heure à la révolution quelques-uns de ses plus féroces proconsuls.

Pour achever de paralyser l'apostolat, de misérables chicanes ont répandu je ne sais quel esprit de division entre les différentes Sociétés qui travaillent en commun à l'œuvre des missions. Au lieu de s'aimer comme des frères, on se jalouse; au lieu de s'éclairer mutuellement, on s'accuse. La malheureuse question des rites malabare et chinois, envenimée surtout par des compétitions d'Ordres et de nationalités, vient, pendant près d'un siècle, de fatiguer Rome et de jeter la discorde parmi les néophytes. A la fin, le Pape, avec son autorité infaillible, a mis un terme à la controverse; mais, si les esprits sont soumis, les cœurs restent divisés, les froissements subsistent. Au milieu de ces douloureux conflits, que deviennent la charité fraternelle, l'union des cœurs, les féconds labeurs de l'apostolat?



NIGER. — LE PRINCE CHABA RENDANT LA JUSTICE A SES ADMINISTRÉS ; d'après une photographie communiquée par le commandant MATTEI (Voir page 129).

Enfin la Révolution française vient d'achever la ruine des missions, en mettant sa main sacrilège sur les anciennes fondations qui constituent le trésor de l'apostolat catholique et permettent d'entretenir au loin de nombreux missionnaires. Mais d'ailleurs, à quoi bon des fondations quand les hommes font défaut? La Révolution a fermé tous les séminaires de l'apostolat, en France, en Italie, en Espagne; elle a dispersé successivement toutes les grandes familles religieuses; le clergé séculier lui-même a péri en grande partie sur les échafauds, et il lui faudra plus d'un demi siècle pour reformer ses cadres. Perdus à d'immenses distances, au fond de l'Inde et de la Chine, les rares survivants de l'apostolat s'épuisent avant l'heure dans un travail disproportionné et leur voix mourante, qui ne trouve plus aucun écho en Europe, appelle en vain un successeur qui ne viendra point.

Telle est la situation des missions au moment où s'achève le XVIIIe siècle. A raisonner selon les prévisions de la prudence humaine, on peut croire que l'œuvre de saint François Xavier et de ses glorieux émules est irrémédiablement compromise et que les missions sont perdues. Il faut maintenant entrer dans le détail, et montrer par des chiffres positifs que ce tableau si sombre n'a rien d'exagéré.

(*A suivre*).

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

HABITANTS DU DELTA DU NIGER
(Suite 1).

Mais je reviens à mes habitants du Bas-Niger, à leurs mœurs et à leurs coutumes.

Des écrivains ont prétendu que les mariages se faisaient en grande solennité dans ces pays. Ce n'est pas exact. La cérémonie est des plus simples et on ne danse que fort rarement.

Pour ce qui est des funérailles, lorsqu'un grand personnage meurt, on danse pendant plusieurs jours, le canon tonne et on sacrifie quelques esclaves que l'on enterre avec le mort.

Les membres d'une même famille sont enterrés dans leurs cases respectives et les esclaves, le long des chemins.

A Wari-Creek, près d'Abo, les Anglais ont commis l'imprudence de fonder une factorerie. Les indigènes, au bout de peu de temps, ont massacré l'agent, le commis, le tonnelier et le charpentier, c'est-à-dire tout le personnel de ce poste. Ces malheureux ont été mangés dans un grand festival, auquel prirent part tous les habitants du village, y compris le grand prêtre.



Thomas Mehou

NIGER. — MEHOU, REPRÉSENTANT DU NUPÉ A LOKODJA. — THOMAS, NATIF DE SIERRA-LÉONE, SECRÉTAIRE DU COMMANDANT MATTEI. — TROIS HABITANTS DE LA VILLE D'IGBÉBÉ; d'après une photographie communiquée par le commandant MATTEI.

* * *

Au village de Beaufort-Isle, il m'arriva ce qui suit, le 10 août 1881, lors de ma première campagne dans le Niger.

Un de mes agents principaux était parti de Loko (Bénoué), avec une grande pirogue chargée d'ivoire à destination de Brass. En passant à Igbébé, il engagea quatre rameurs du pays, afin d'aller plus vite; malheureusement, les habitants d'Igbébé étaient en guerre avec ceux de Beaufort-Isle; les rameurs furent reconnus et arrêtés, malgré les protestations de l'agent qui invoquait le respect du pavillon français.

Comme ces quatre hommes allaient être mis à mort et mangés, l'agent dut laisser quatre des plus belles défenses d'ivoire pour sauver la vie de ses rameurs.

Je partis immédiatement de Brass avec un de mes steamers, afin de demander compte au roi de sa conduite; mais à peine avais-je mis pied à terre avec mon jeune neveu et quelques hommes, parmi lesquels le capitaine noir Palmers qui commandait le navire, que nous fûmes entourés par des centaines de sauvages armés de flèches, de haches et de

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février et 7 mars 1890, et les cartes, p. 42 et 88.

lances. On nous conduisit dans les cases du roi qui était absent ou qui ne voulait pas nous recevoir; mais un de ses chefs prit la parole et me dit que cette prise était de bonne guerre et qu'on ne rendait jamais les prisonniers sans rançon. Tous mes raisonnements ne firent qu'irriter ces forcenés qui n'attendaient qu'une occasion de me faire un mauvais parti. Le capitaine Palmers me dit qu'il était temps de gagner notre bateau. En effet, le nombre des habitants augmentait et leur attitude devenait de plus en plus menaçante. Je dus dire au chef que je reviendrais le lendemain parler au roi. Nous eûmes toutes les peines du monde à remonter à bord.

Ce n'est que grâce à l'intervention de Méhou, le gouverneur de Lokodja, ami du roi de Beaufort-Isle, que j'ai pu obtenir la restitution de l'ivoire, moyennant un faible cadeau de poudre et de rhum.

Depuis, les Anglais ont eu trois agents blancs massacrés par ces populations pour des faits à peu près semblables.

∴

A Igbébé, sur la rive gauche de la Bénoué, le roi a toujours auprès de lui une jeune fille esclave, que l'on désigne sous le nom de fille de Dieu du roi, et dont le sort est d'être sacrifiée sur la tombe du monarque fétichiste, le jour de l'enterrement.

On racontait à Igbébé, et je crois l'avoir écrit à la Société de Géographie, que la Fille de Dieu du Roi vivait heureuse et contente du sort qui l'attendait.

Or, il est advenu que le sire Akaia est trépassé l'année suivante et il s'est trouvé que la jeune fille a préféré survivre à son maître! Grâce aux missionnaires et au futur roi nommé Atabigui, auquel je donnai quelques cadeaux, nous parvînmes à sauver la jeune fille.

Le roi Akaïa paraissait âgé de soixante ans; il avait une haute taille, des épaules larges, une physionomie ouverte et empreinte de bienveillance; il était paralysé du côté droit; il a laissé en mourant soixante-dix femmes et vingt-cinq enfants.

∴

Il y a un méandre du Niger qui prend naissance en aval d'Idda (7° de latitude nord) et qui débouche à Onitcha. En remontant ce cours d'eau, on trouve un village du nom d'Egga-Mambara, où j'ai fondé un comptoir.

Le roi de ce pays porte le titre de roi de la rivière; c'est lui qui a tué le plus d'ennemis au combat ou qui a terrassé le plus d'animaux féroces.

Dans ce pays, l'homme qui tue une panthère ou un caïman, a le droit de porter un anneau de ficelle à la cheville. A la deuxième action de bravoure il en obtient deux, puis trois, puis quatre et ainsi de suite. C'est ainsi qu'on s'élève et qu'on devient chef et roi.

Les femmes, à Egga-Mambara, portent aux chevilles, non pas des anneaux comme à Abo et Onitcha, mais de vrais plats en cuivre d'environ trente centimètres de diamètre, ce qui les oblige à marcher les jambes écartées, et lorsqu'elles sont couchées, leurs pieds ne touchent pas terre.

Les femmes portent les cheveux courts et frisés. Elles n'ont qu'un pagne passé autour du corps, un peu plus long que celui des hommes. Dans certains villages, elles se rasent la tête d'une manière bizarre; tantôt elles se font une énorme tonsure laissant une mèche assez longue au sommet de la tête, de manière à ce que les cheveux qu'elles laissent autour du crâne forment une couronne; tantôt elles se les rasent comme les musulmans, ne laissant qu'une queue de quelques centimètres au sommet de la tête. Enfin elles fument.

∴

Nous voici à Lokodja, ville située sur la rive droite du Niger en face du confluent de la Bénoué. Le sol change d'aspect et de nature; la végétation est plus luxuriante, plus variée, plus gaie; on entend le gazouillement des oiseaux.

Ce contraste dans la nature du sol, du climat et de la végétation est encore plus frappant chez l'homme.

Le burnous et le turban du prophète font leur apparition. Au lever et au coucher du soleil, on voit les fidèles prier comme les Arabes de l'Algérie. Nous sommes à la frontière de l'Etat du Noupé, fondé par le croissant triomphant.

Les Français sont très aimés à Lokodja; on nous appelle : Agouda.

Toutes les fois que nous y débarquions, les jeunes filles venaient en masse nous souhaiter la bienvenue et se livrer à des danses macabres, en chantant des chansons dont le refrain finissait toujours par : *Agouda oua! Agouda oua!* ce qui veut dire : nous sommes soumises aux Français, soyez les bienvenus.

∴

La ville occupe une position très heureuse au point de vue commercial, non pas à cause du mouvement des échanges, car il est très restreint, mais par sa position géographique qui permet d'approvisionner de bois et de vivres à bon marché les steamers qui sillonnent le Niger et la Bénoué.

Nous traiterons de cela dans la partie commerciale.

Le moindre objet, depuis l'ustensile de cuisine jusqu'à la forme de la pirogue, en passant par les nattes, les armes et les tissus faits au métier par les femmes, tout rappelle l'art oriental, qui tranche brusquement avec ce qu'on vient de voir dans le delta et le Niger inférieur.

On se sent au milieu des Arabes noirs avec bonheur, parce que l'on vient de visiter des brutes.

On se dit : me voilà au milieu d'hommes régis par des lois, plus ou moins bonnes, il est vrai, plus ou moins violées par ceux mêmes qui sont chargés de les faire respecter, mais enfin qui existent et dont on espère bénéficier. Mais on se trompe!

Il est préférable, dans le moyen Niger, d'avoir affaire aux païens qu'aux musulmans.

∴

Avant de pénétrer plus avant dans l'Etat du Noupé, jetons un coup d'œil rapide sur cette province : nous visiterons ensuite en détail les villes les plus importantes.

Les propriétaires du sol, au Noupé, étaient au siècle der-

nier de vrais nègres de la Nigritie. Ils vivaient paisiblement sous l'autorité de leurs rois qui habitaient alors la grande ville de Rabba, la capitale du royaume.

Vers 1809, le marabout Malou-Daïbo, un Foulah, prêcha l'islamisme.

Sa parole éloquente et imagée enflamma les Foulahs, tous les mécontents et tous les besogneux qui se précipitèrent comme un torrent sur Rabba qu'ils pillèrent et brûlèrent ensuite, traînant en esclavage hommes, femmes et enfants valides.

Osman-Saki, fils du marabout, fut proclamé roi du Noupé et c'est ainsi que l'aristocratie mahométane se substitua à la monarchie païenne.

A la mort de Osman-Saki, son fils Massaba lui succéda ; il fut un grand conquérant. Il détruisit Gambarou, capitale du Bornou ; son nom est très honoré dans le pays.

A sa mort, son neveu Amourou lui succéda et trois branches royales prirent naissance.

L'élection a lieu par succession, les femmes exceptées. Le roi est pris à tour de rôle dans chaque branche.

Lorsque je suis arrivé pour la première fois à Bida en 1881, la situation de la hiérarchie dans la famille royale était la suivante :

Amourou régnait.

Moleki, le roi actuel, cousin germain d'Amourou, était *Chaba* (ce mot veut dire dauphin).

Massaba, fils du roi Massaba et cousin germain de Moleki, venait en second lieu sous le titre de *Potou*, c'est-à-dire le deuxième roi à nommer.

Un autre prince qui est mort et dont j'ai oublié le nom, soit X..., portait le titre de *Mamoudou*, c'est-à-dire troisième dauphin.

Par la mort d'Amourou, le Chaba Moleki est monté sur le trône.

Le Potou Massaba, est devenu Chaba. Le prince X... de Mamoudou qu'il était, est devenu *Potou*.

Et un autre prince a été créé *Mamoudou*.

Les choses en sont là aujourd'hui.

Dès que le roi meurt, le Chaba prend le titre de roi ; mais il ne porte la couronne que lorsque le sultan de Sokoto l'a sacré.

Les rois des états du Noupé, Gando, Haoussa, Bornou et tous les roitelets qui dépendent d'autres rois plus puissants qu'eux, sont tributaires de l'empereur de Sokoto ; on m'a assuré que le Sultan était tributaire de l'Egypte.

. On m'a affirmé aussi que, lorsque le roi part pour la guerre, il se tient à cheval pendant le combat, sur un point élevé d'où il découvre l'ensemble du champ de bataille et que les princes et les grands chefs l'entourent comme au jeu d'échecs. Tous sont couverts d'un grand manteau en feutre qui enveloppe leurs corps et leurs montures et les met à l'abri des flèches.

J'ai personnellement vu chez le roi du Noupé, d'immenses boucliers en peau d'éléphant et des carquois remplis de flèches qu'on disait empoisonnées.

A suivre.

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. DELATTRE, missionnaire d'Alger.

(Suite 1).

II.

Les tombeaux de la colline de Saint-Louis.

En 1880, à l'occasion de la construction des nouveaux bâtiments de Saint-Louis, des fouilles firent découvrir un tombeau punique fort curieux à l'extrémité du plateau supérieur de la colline, du côté qui regarde le village de Douar-ech-chot et la Goulette, c'est-à-dire vers le sud-ouest.

* * *

Ce tombeau que l'on pourrait avec raison, à cause de ses proportions monumentales, appeler un mausolée, était construit en grandes pierres de tuf disposées par assises. Comme dans les tombeaux de la colline de Junon, aucun ciment ni mortier n'entrait dans sa construction.

Il se composait d'une chambre rectangulaire surmontée d'un toit à double pente.

La chambre avait, comme dimensions intérieures, deux mètres soixante-huit centimètres de longueur, un mètre cinquante-huit centimètres de largeur et un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur.

Une baie rectangulaire, large de soixante centimètres, ménagée dans la façade sud-sud-ouest formait l'entrée du caveau, contrairement aux tombeaux de la colline de Junon dont la porte, comme nous l'avons dit, regardait le *nord-est*. De grands blocs de tuf, longs de trois mètres vingt centimètres et de trois mètres trente centimètres, équarris sur trois côtés et juxtaposés l'un à l'autre, composaient le plafond de la chambre funéraire et portaient le couronnement de l'édifice qui était formé de deux rangées de blocs longs de un mètre cinquante centimètres et se faisant équilibre deux à deux. C'est dans ce compartiment à section triangulaire qu'a été recueilli le collier punique dont nous donnons le dessin page 130.

Ce collier compte cinquante et une perles et sept amulettes, les uns de pâte blanche, les autres de pâte verdâtre, imitant tous la faïence égyptienne. Parmi ces amulettes, se rencontre deux fois l'*uræus*, sous la forme d'une vipère qui, repliée sur elle-même, enfle la gorge et dresse la tête. On y remarque aussi l'*oudja*, ou l'œil mystique d'Osiris, et des figurines qui, malgré leurs proportions minuscules, treize millimètres, rappellent par leur attitude demi-accroupie, le colosse d'Amathonte conservé au musée impérial de Constantinople. Nul doute que ce ne soit encore là une de ces représentations *égypto-phéniciennes* du dieu Bès qui, comme dit M. Heuzey, est peut-être la plus antique des caricatures populaires qu'on se plaisait à déposer dans les les sépultures.

Dans notre collier, les amulettes qui représentent le dieu Bès, sont à double face identique.

Le style égyptien de ce collier punique n'a rien qui doive surprendre. Jusqu'à cette heure, les pièces archéologiques

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février et 7 mars.

de notre collection de Carthage qui remontent incontestablement à la période primitive de son histoire, ont toutes le cachet égyptien si prononcé qu'en présence d'une analogie aussi frappante, on se demande si les terres cuites les plus


Collier punique.

anciennes que produisent nos fouilles n'ont pas été fabriquées par les Carthaginois à l'aide de moules achetés en Egypte.

. . .

Le collier punico-égyptien fut la seule pièce trouvée sous le toit à double pente. Au-dessous de ce toit était la chambre sépulcrale qu'il était surtout intéressant de visiter. Quand la grosse pierre qui en fermait l'entrée eut pu être écartée, on aperçut deux squelettes reposant au milieu de diverses poteries, lampes et vases. Au fond du caveau, deux niches profondes, de trente centimètres, ménagées immédiatement au-dessous du plafond, en renfermaient d'autres également debout à leur place primitive. Nous reproduisons les principaux de ces vases (Voir les gravures, page 131).

En voici d'ailleurs la liste complète, telle que je la retrouve dans l'inventaire du mobilier funéraire de ce monument carthaginois :

1° Un grand vase de terre cuite, rougeâtre et non vernie de quarante-huit centimètres de hauteur.

2° Dix vases de même terre et de même fabrication que le précédent. Leur hauteur n'est que de vingt-quatre centimètres.

3° Dix petites fioles, de même terre à corps renflé et à col étroit. Leur bec est légèrement étranglé et leur hauteur varie de huit à dix centimètres.

4° Quatre patères semblables pour la forme et les proportions à des soucoupes plates.

5° Neuf lampes puniques, dont le lecteur connaît déjà la forme.

Parmi les vases de moyenne dimension, il y en avait un qui semblait conserver des traces de lait. Le liquide en s'évaporant avait laissé subsister à sa surface une croûte blanche et fragile, qui demeurait comme une toile d'araignée tendue dans l'intérieur du vase. On sait d'ailleurs que les Phéniciens avaient coutume de déposer des aliments dans les sépultures de leurs morts. Les vases qu'on y trouve en font foi.

. . .

Quant aux squelettes, quoique assez bien conservés à première vue, ils se réduisaient en pâte humide dès qu'on les touchait. Ils reposaient chacun sur deux grandes dalles qui fermaient elles-mêmes deux sarcophages. Un intervalle de plusieurs centimètres existait entre deux dalles et permettait d'y passer la main et le bras. On y introduisit une bougie allumée et alors on aperçut un squelette dans sa position primitive.

Après avoir constaté la présence d'auges funéraires, on fit soigneusement dégager le sol du compartiment supérieur. Il était recouvert d'une couche de sable épaisse de plusieurs centimètres. En la faisant enlever, on trouva avec les ossements du squelette, de petits objets de cuivre et des morceaux de bois qui tombaient en poussière sous les doigts. Ce sont là, sans doute, les vestiges d'un cercueil, et cette particularité a déjà été signalée dans les sépultures phéniciennes. Dans beaucoup d'endroits, ces peuples avaient la coutume d'ensevelir leurs morts dans un cercueil de bois de cèdre ou de cyprès.

Quand les dalles qui formaient le sol du caveau supérieur, en même temps qu'elles servaient de couvercle à un double sarcophage placé au dessous, furent entièrement débarrassées de la couche de sable qui les recouvrait, on put les lever sans inconvénient et visiter à loisir les deux autres tombes.

L'auge funéraire de gauche renfermait un squelette dont la tête était tournée à droite. Le crâne semblait avoir assez de consistance pour être recueilli et conservé. Mais, quand on voulut le saisir, il s'émietta entre mes doigts. On réussit cependant à mesurer un fémur. Sa longueur était de 0m,475.

Mais on ne trouva dans cette tombe aucun objet, pas même une poterie. On la referma donc pour ouvrir et examiner le contenu de l'auge voisine. Là aussi, comme il y avait lieu de s'y attendre, le squelette fut trouvé en place, mais dans un tel degré de décomposition que les restes des ossements ressemblaient à du papier calciné, de couleur grisâtre, qu'il suffisait de vouloir toucher pour en compléter la destruction. Ce squelette, comme le précédent, reposait à plus de sept mètres de profondeur au-dessous du sol actuel de la colline de Byrsa. Mais, contrairement à son voisin, il était accompagné d'une lampe punique, d'une patère brisée, d'une petite boule en os et

d'une hachette de cuivre longue de dix centimètres, y compris la partie qui entrait dans le bois du manche.

* * *

A la hauteur des reins et sur les traces du bassin, on recueillit huit petits objets de cuivre, composés d'un anneau et d'une double lamelle longue de quatre centimètres qui se bifurque en forme d'Y et de T.

Ces pièces, dont la partie double avait été rabattue, entraient sans doute dans la façon d'un ceinturon militaire, car, à côté, ont été trouvées deux armes. La lame de l'une est plate et conserve des traces du bois dont se composait le fourreau qui la renfermait. Sa forme est celle d'un poignard. L'autre ressemble plutôt à un dard, et se termine, du côté opposé à la pointe, par un appendice qui a la forme d'antennes (1). La première mesure quarante centimètres de longueur et la seconde quarante-deux centimètres.

Jusqu'à ce jour, à part l'île de Chypre, les nécropoles phéniciennes ont rarement fourni des armes et M. Perrot signale ce fait dans son *Histoire de l'Art dans l'Antiquité* où il s'exprime ainsi : « Trait curieux : dans l'inventaire très soigneusement dressé de tous les objets recueillis pendant deux années de fouilles dans la nécropole sidonienne, on ne voit pas figurer un seul fragment d'arme. Chez tous les



CARTHAGE. — POTERIES TROUVÉES DANS LE TOMBEAU PUNIQUE DE LA COLLINE DE SAINT-LOUIS (Voir page 13).

autres peuples qui ont confié de semblables dépôts à la tombe, épées et lances, casques et boucliers s'y rencontrent à chaque instant. Cette singularité ne peut guère s'expliquer que par le caractère et les habitudes des Phéniciens ; ce peuple de marchands n'était pas guerrier ; il fabriquait de belles armes ; mais c'était surtout pour les exporter et pour les vendre ; lui-même ne s'en servait qu'à son corps défendant et n'en tirait pas vanité ; ce n'était pas à la pointe du glaive qu'il conquérait cette richesse et cette puissance dont il était si fier. »

Nous voilà cependant en présence d'une sépulture punique, plus ancienne que l'acropole elle-même de Byrsa, et qui paraît renfermer les restes d'un des premiers chefs de la puissance carthaginoise, des membres de sa famille ou de ses compagnons d'armes. A quel âge remonte notre mausolée ? N'appartient-il pas à cette époque reculée de l'histoire où de hardis commerçants tyriens vinrent fonder un *emporium* sur notre péninsule ? Ce ne dut pas être sans peine que ces premiers colons de la future Carthage s'implantèrent dans le pays. Peut-être même eurent-ils parfois à défendre par les armes contre le peuple autochthone leur comptoir menacé.

A suivre.

---

(1) Cette seconde pièce pourrait bien n'être qu'un instrument servant à aiguiser les armes, comme le fusil des bouchers de nos jours.

BIBLIOGRAPHIE

Les Missions catholiques d'Afrique, par M. le baron Léon Béthune. — In-8 de 320 pages avec carte, 4 fr. — Chez MM. Desclée et Cie, Lille.

L'auteur de cet ouvrage important a dressé la belle carte d'Afrique que nous avons offerte dernièrement comme prime à nos souscripteurs pour l'année 1890 et la haute valeur de cette carte donne une juste idée du mérite de l'ouvrage.

Notre sympathie pour l'auteur et notre gratitude pour le gracieux empressement avec lequel il a bien voulu communiquer sa carte d'Afrique à notre Bulletin pouvant faire accuser de bienveillance l'éloge que nous aurions à faire de son œuvre, nous nous bornerons à reproduire le jugement d'une Revue qui réunit à la fois la compétence, l'autorité et l'impartialité :

« Cet ouvrage, dit l'*Afrique explorée*, est un tableau très intéressant et très complet de l'organisation et de l'expansion des missions catholiques en Afrique. M. le baron Béthune, qui remplit des fonctions diplomatiques et préside une des sections belges de l'Association anti-esclavagiste, a consulté des sources nombreuses : journaux et Annuaires des missions, Bulletins des corporations religieuses, récits personnels des missionnaires, Revues des missions protestantes, documents officiels, narrations des voyageurs, et c'est en condensant, en résumant d'une manière méthodique ces divers documents, qu'il a rédigé l'ouvrage que nous annonçons.

« L'Afrique entière est passée en revue dans huit chapitres successifs, en commençant par l'Afrique septentrionale et en continuant par l'Ethiopie, l'Afrique australe et l'Afrique occidentale. Aucune région importante n'est oubliée parce qu'il n'en est aucune où ne se soit pas portée l'activité des missionnaires catholiques. Quelle vigoureuse impulsion leurs missions ont reçue durant ce siècle! En 1830, il n'existait dans l'Afrique continentale, en dehors des diocèses d'Angola et de Mozambique, que les missions des états barbaresques et du Sénégal. Quelques prêtres entretenaient encore la foi catholique à Maurice, à la Réunion, ainsi que dans les îles de l'Atlantique.

« Aujourd'hui l'Afrique avec les îles est divisée, au point de vue catholique, en cinquante-six circonscriptions ecclésiastiques, à la tête desquelles sont placés des archevêques, des évêques, des vicaires apostoliques ou des chefs de missions. Les villes qui servent de résidence à ces dignitaires forment comme une ceinture autour du continent et, dans l'intérieur, les missionnaires ont pénétré jusqu'à Kita, à Kouamouth et au-delà à Empandeni, à Tété, à Mponda, à Katéma, à Mpala, à Roubaga, à Syout, etc.

« En lisant les pages émues et écrites dans un style excellent que M. Léon Béthune consacre aux travaux des missionnaires catholiques en Afrique, à leurs succès et aux espérances que les résultats acquis permettent de concevoir, en examinant la carte générale qui accompagne l'ouvrage et dans laquelle l'auteur indique la division du continent en circonscriptions ecclésiastiques et les principales stations, on a le sentiment qu'il s'agit d'une œuvre d'ensemble longuement étudiée, dirigée par une volonté supérieure et servie par d'infatigables pionniers. L'Église de Rome prépare la régénération morale de tout un continent par le catholicisme. Quels seront les résultats de ces efforts? Personne ne peut le dire.

« Quoi qu'il en soit, on doit savoir gré à M. Béthune d'avoir exposé d'une manière claire et complète l'état actuel des missions catholiques en Afrique. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme de Turin 3
Anonyme de Nice, avec demande de prières 20
Anonyme, diocèse de Châlons-sur-Marne 200
Anonyme de Bar-le-Duc, diocèse de Verdun 6

Pour les missions les plus nécessiteuses (Madagascar).
Anonyme d'Artonne, diocèse de Clermont 50
M. de Chambure, à Lechaux, diocèse de Nevers 50

A Mgr Altmayer (Mésopotamie)
A. J. B. de Lyon 100
Anonyme de Villaines-la-Juhel, diocèse de Laval 200
H. M. de Lyon 5 30

A Mgr Puginier (Tong-King Occidental).
Mlle M. M., Saint-Amour, diocèse de Saint-Claude, avec demande de prières pour ses parents défunts 50

Pour la Mandchourie.
A. J. B. de Lyon 100

A M. de Noailles, missionnaire à Ibezu, île de Sado (Japon Septentrional).
Mme la comtesse de La Croix Laval, à Lyon 100

A Mgr Cousin (Japon méridional) pour son séminaire.
Un ecclésiastique d'Alençon, diocèse de Séez 10
L. S., du diocèse de Paris 250
Mlle M. M., Saint-Amour, diocèse de Saint-Claude, avec demande de prières pour ses parents défunts 50

A S. Em. le cardinal Lavigerie pour rachat d'esclaves
Mme Blanchet, diocèse de Laval 10
Rév. André, St-John's seminary, Boston 100
Mlle M. M., Saint-Amour, diocèse de Saint-Claude, avec demande de prières pour ses parents défunts 25

Pour baptême d'enfants infidèles sous les noms de Jean, Michel et Marie (Mgr Livinhac).
Jean Joubin, du village Josset, diocèse de Coutances 100

A Mgr Navarre pour la mission de la Nouvelle-Guinée.
Anonyme de Lyon 500

Pour le rachat d'un enfant nègre à baptiser sous le nom d'Urbain (Mgr Livinhac).
M. Seillier, vicaire à Orbey, diocèse de Strasbourg 16

Pour le baptême d'une petite négresse sous les noms de Marie-Joséphine-Agnès-Elisabeth (Mgr Livinhac).
Une enfant de Marie, Paris 3

A Mgr Crouzet, pour sa mission d'Abyssinie.
Mlle M. M., Saint-Amour, diocèse de Saint-Claude, avec demande de prières pour ses parents défunts 25

Pour Madagascar.
C. V., de Lyon 10

Pour la Propagande du Bulletin.
M. Charles Hy, vicaire à Briollay, diocèse d'Angers 3

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



NIGER. — LA FACTORERIE FRANÇAISE D'IGBÉBÉ; d'après une photographie communiquée par le commandant MATTEI (Voir page 128).

CORRESPONDANCE

MÉSOPOTAMIE

Periculis latronum.

Ces mots d'une épître célèbre de saint Paul se présentent tout naturellement à la pensée quand on lit la lettre suivante.

Nous racontions, l'année dernière (1), qu'un missionnaire dominicain de Mésopotamie, le R. P. Bernard, avait été victime d'un vol audacieux commis par des brigands kurdes entre Djezireh et Mossoul. Or, voici que, dans les mêmes parages, un autre missionnaire vient d'être l'objet d'un véritable guet-apens dont, grâce à Dieu, il a pu sortir la vie sauve. La lettre suivante que nous adresse le vénéré P. Duval donne sur ce nouvel attentat des détails qui montreront une fois de plus à nos lecteurs toutes les difficultés du ministère apostolique dans les montagnes du Kurdistan.

LETTRE DU R. P. DUVAL, PROPRÉFET DES RR. PP. DOMINICAINS DE MOSSOUL.

Mossoul, le 17 décembre 1889.

Il s'est produit, dans le courant de cette année, un fait assez grave pour l'avenir de notre nouvelle mission du Djebel-Tour. Au mois de juin dernier, le R. P. Galland, vicaire de notre résidence de Djéziré, revenant de Médéat après avoir terminé ses travaux apostoliques, a été l'objet d'une agression préparée par les ennemis de la sainte Église pour arrêter les progrès du catholicisme en cette contrée.

Je tiens à vous donner quelques renseignements qui pourront servir à vous faire mieux connaître la situation de cette partie de notre mission.

La cause éloignée de cet attentat semble avoir été une visite pastorale faite dans ce pays par Mgr Matté, évêque syrien de Djéziré. En effet, la présence d'un évêque catholique au sein de ces populations séparées depuis si longtemps de la sainte Église, en encourageant les nouveaux convertis et en manifestant les progrès accomplis en ces dernières années, n'a pas été sans porter ombrage aux hérétiques et aux mauvais chrétiens trop nombreux encore en ces parages. L'agression dont j'ai parlé s'étant produite peu de temps après cette visite, il n'est pas téméraire de supposer quelque connexion entre ces deux faits et de croire qu'on a voulu, en faisant subir cette humiliation à notre missionnaire, atténuer l'effet produit sur ces populations par sa tournée apostolique.

(1) Numéro du 26 avril 1889, p. 198.

Permettez-moi donc de vous donner d'abord quelques détails sur cette visite, sur les circonstances qui l'ont occasionnée et sur les résultats qu'elle a produits. Je vous entretiendrai ensuite de l'agression dirigée contre le R. P. Galland, d'après le récit que m'en a fait le Père lui-même.

* * *

Notre mission s'est agrandie, en ces dernières années, par l'adjonction d'une partie de la contrée appelée Djebel-Tour, contrée habitée par une nombreuse population jacobite. La ville principale de cette région est Médéat. Notre résidence de Djéziré étant voisine de ce nouveau district de notre mission, en prévision des conversions qui pourront se produire et dans l'intérêt de ces populations, nous avons, d'accord avec la Délégation apostolique, sollicité de la Sacrée Congrégation de la Propagande la formation d'un nouveau diocèse syrien, comprenant Djéziré et Médéat. Les jacobites appartiennent, en effet, à la nation syrienne. La Sacrée Congrégation a daigné accéder à ce désir et les évêques syriens eux-mêmes, réunis, en 1888, en synode à Cherfé, sous la présidence du Délégué apostolique de Syrie, reconnurent l'opportunité de cette mesure, et le nouveau diocèse fut régulièrement constitué. On nomma, comme titulaire du nouveau siège, Mgr Matté, qui fut transféré à cet effet du siège épiscopal de Nisibin à celui de Djéziré. Le prélat tardant à prendre possession de son siège, je lui écrivis pour le supplier de répondre aux vœux de ses nouveaux diocésains qui souhaitaient ardemment son arrivée. Mgr Matté me répondit que Mgr le Patriarche syrien, l'ayant de nouveau nommé vicaire patriarcal à Mardin, il regrettait de ne pouvoir venir pour le moment résider à Djéziré. Cependant, dans l'intérêt de ses nouveaux diocésains, il me proposa de faire une visite pastorale pour se rendre compte des besoins de la population et y subvenir dans la mesure du possible.

Mgr Matté se mit aussitôt en route et arriva à Djéziré, le 4 mai 1889. Le R. P. Galland s'empressa de lui offrir l'hospitalité et il n'eut qu'à se louer de l'attitude sympathique du prélat à son égard. Durant les huit jours qu'il passa à Djéziré, l'évêque s'occupa activement des intérêts de sa nation, travaillant à réconcilier les familles divisées, donnant des conseils et des encouragements aux prêtres et traitant avec succès plusieurs affaires importantes. Son affabilité et son savoir-faire lui concilièrent l'esprit de ses diocésains. L'impression fut la même dans les villages d'Azek et d'Esfess, récemment convertis. La brièveté de son séjour causa néanmoins une impression assez fâcheuse et atténua les bons effets produits par sa présence.

Le prélat, devant aussi visiter le nouveau district du Djebel-Tour, manifesta le désir d'être accompagné par le R. P. Galland qui m'écrivit aussitôt pour me demander l'autorisation de faire ce voyage. Il se rendit avec l'évêque jusqu'à Médéat et parcourut avec lui les villages de cette région nouvellement convertis. Le passage de Mgr Matté dans le Djebel-Tour n'eut pas non plus les résultats qu'on pouvait en espérer : son séjour y fut de trop courte durée pour produire des fruits bien appréciables. Toutefois, comme je l'ai fait remarquer en commençant, cette visite eut l'avantage de manifester les progrès du catholicisme et l'intention où nous sommes de poursuivre sans relâche l'œuvre commencée.

Le R. P. Galland, étant arrivé à la limite du district qui lui est confié, laissa l'évêque poursuivre sa route vers la contrée de Seert; puis, après avoir terminé ses affaires à Médéat, il reprit le chemin de Djéziré. Ce fut alors que se produisit l'agression dont il me reste à parler.

Je laisse maintenant la parole au R. P. Galland lui-même.

* * *

« Le 17 juin, après avoir terminé mes travaux, je quittai Médéat pour rentrer à Djéziré. J'étais accompagné de deux domestiques et d'un guide que tout le monde m'avait recommandé pour sa fidélité et son influence auprès des tribus kurdes de la montagne, chez lesquelles nous devions passer. A quatre heures de Médéat, aux environs d'un couvent habité par un évêque jacobite, nous traversions un sentier étroit dans la forêt, quand une bande de quinze Kurdes armés se précipitèrent sur nous par derrière, à l'improviste, et nous arrêtèrent. Deux d'entre eux arrivèrent directement sur moi, saisirent la bride de ma monture, me mirent la main sur la poitrine et sur les épaules et m'enlevèrent la coiffure de voyage et le manteau que je portais. Un des domestiques qui allait à pied devant moi, étant accouru pour me protéger et ayant voulu résister à la violence, fut entouré par sept ou huit de ces individus qui dirigèrent sur lui leurs fusils et leurs poignards mis à nu et pendant cinq minutes lancèrent sur lui une grêle de pierres dont plusieurs l'atteignirent et lui firent de fortes contusions. Les coups de pierres et la pointe des poignards furent également dirigés vers moi. Je vis deux fois en particulier des pierres lancées à mon adresse et une fois la pointe d'un poignard tout près de ma poitrine; mais, grâce à Dieu, je ne fus atteint par aucun de ces coups. Au même moment, l'autre domestique fut tiré à bas du mulet de charge qu'il montait et saisi par quatre autres individus qui lui mirent le poignard sur la poitrine et le dépouillèrent de ses habits et de tout ce qu'il avait sur lui. Enfin, tous mes effets furent pris, chacun s'en arrachant un morceau. Un sac de voyage, contenant de l'argent, ma pharmacie et ma chapelle, fut également enlevé et les brigands nous quittèrent emportant mes objets. Avant de s'éloigner, ils nous lancèrent encore quelques pierres et nous dirent en ricanant que nous pouvions maintenant envoyer la force armée et provoquer contre eux des ordres d'emprisonnement et d'exil, que c'était là la moindre de leurs préoccupations.

« Au premier moment, je pus croire que j'étais victime d'un de ces actes de brigandage trop fréquents en ces contrées, mais, quand je fus rentré à Médéat aussitôt après

l'affaire, je ne tardai pas à comprendre que les voleurs n'étaient pas les vrais coupables et que leurs complices, ou plutôt les instigateurs de l'attentat, n'étaient pas loin de moi.

« Je dois faire observer, en effet, que ces Kurdes auxquels j'ai eu affaire ne sont pas des voleurs de grand chemin, faisant métier de dépouiller les voyageurs comme certains de leurs compatriotes. Personne n'a jamais eu à se plaindre d'eux à ce sujet. De plus, le village auquel ils appartiennent n'est pas situé sur le chemin que suivent les caravanes de Médéat à Djéziré et il se trouve à une distance de deux heures de l'endroit où j'ai été dévalisé. En arrivant sur nous, aux observations de notre guide, ces Kurdes répondirent qu'ils étaient venus tout exprès pour nous attaquer et qu'il n'y avait pas, dans la circonstance, à parlementer avec eux. Enfin, ce guide lui-même jouissait de la plus grande influence auprès de ces gens qu'il connaissait tous par leurs noms et qu'il regardait comme ses amis et ses obligés. Toutes ses représentations, les injures et les menaces qu'il leur adressa, ne les arrêtèrent pas, et pourtant il est inouï que les brigands kurdes causent la moindre vexation aux voyageurs qui sont accompagnés et protégés par un personnage ami de leur tribu.

« Notre guide lui-même n'était-il pas complice des voleurs? je ne le crois pas; sa conduite au moment de l'attaque et les efforts qu'il a faits depuis pour recouvrer mes objets m'ont prouvé qu'il était de bonne foi avec moi et qu'il a été le premier mystifié dans cette affaire.

» Les vrais coupables du reste se trahirent eux-mêmes. A peine étais-je rentré à Médéat que certains personnages influents, regardés dans cette ville comme les principaux représentants de la tribu kurde à laquelle appartiennent les voleurs qui m'ont dépouillé, se vantèrent publiquement de pouvoir seuls me faire rendre mes objets et ils offrirent aux représentants de l'autorité que j'avais immédiatement saisie de l'affaire, de tout arranger eux-mêmes. Ils réussirent de fait à me faire rendre de suite la plus grande partie de mes effets.

« Ce succès obtenu, les personnages sus-dits devinrent très fiers à mon égard et ne cachèrent pas la satisfaction qu'ils éprouvaient de m'avoir montré ce qu'ils pouvaient faire. Quand le gouvernement voulut à son tour intervenir pour faire compléter la restitution, ils se montrèrent très vexés et très indignés contre moi, comme si je leur manquais d'égards. Ils promirent alors par ruse de me faire rendre l'argent que les voleurs avaient retenu. Je suis persuadé que ce n'était là qu'une manœuvre pour protéger les Kurdes, les exécuteurs de leurs desseins, les prévenir de se tenir sur leurs gardes et traîner l'affaire en longueur. Il n'y a jamais eu de leur part de réclamation sérieuse d'argent. Cette attitude et surtout certaines intrigues auxquelles ces personnages se livrèrent alors auprès de moi me firent comprendre le vrai motif de leur conduite et la raison du complot tramé par eux : ils m'avaient fait dépouiller par les Kurdes de leur tribu, puis ils m'avaient fait rendre mes objets afin que je fusse leur obligé et pour m'apprendre à compter avec eux. Leur but était atteint ; j'étais humilié aux yeux de la population et, par le fait même, ma situation à Médéat serait compromise et mes travaux arrêtés.

« Telle est, j'en suis persuadé, la cause vraie de cette agression. Il faut espérer que l'enquête fera la lumière complète et que les coupables seront châtiés. Il est important, en effet, pour notre influence et pour notre sécurité que nous obtenions réparation. Toutefois, les habiles calculs de nos ennemis seront déjoués et leurs complots n'arrêteront pas les progrès de la sainte cause que nous sommes appelés à défendre en ces contrées. »

⁂

Il résulte de ce fait que le catholicisme gagne du terrain dans cette nouvelle partie de notre mission et que ses progrès sont assez considérables pour exciter la jalousie et la haine de nos ennemis. Cette humiliation ne peut que relever le courage et fortifier les espérances de nos missionnaires. Dieu ne permettra pas que notre influence ait à souffrir de cet incident, au moment où nous en avons besoin plus que jamais pour combattre d'autres ennemis plus à craindre que les Kurdes et plus jaloux des progrès du catholicisme que les sectateurs des vieilles hérésies orientales.

Les protestants, en effet, envahissent tout ce pays depuis les montagnes nestoriennes jusqu'aux plaines de la Mésopotamie. Partout où le missionnaire catholique porte ses pas, ils arrivent, employant l'or qui leur est prodigué, non à propager l'amour de la vérité, mais à répandre la haine de la sainte Eglise et du vicaire de Jésus-Christ. En face de la pauvre école catholique, péniblement entretenue par le missionnaire obligé de compter avec ses ressources, ils élèvent leurs palais scolaires où s'installent en famille leurs maîtres ou leurs ministres richement salariés. C'est ce qu'ils ont fait à Médéat même où ils redoublent leurs efforts pour ranimer l'esprit de discorde et de révolte et ravir à la sainte Eglise ses enfants si longtemps égarés qui semblent vouloir revenir à elle ; c'est ce qu'ils font partout où pénètrent nos missionnaires.

Là est le grand péril pour l'avenir de ce pays. Puissions-nous, avec l'aide de la charité catholique et votre généreux concours, préserver cette contrée de cette nouvelle hérésie plus désastreuse que celles qui depuis tant de siècles ont causé ses malheurs et sa décadence !

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Les *Annales franciscaines* annoncent le départ de plusieurs missionnaires capucins pour la mission du Penjab (Indoustan). Parmi ces nouveaux apôtres, nous devons citer le T. R. P. Louis, de Saint-Étienne, ex-provincial des capucins de Paris, qui s'est offert pour le service de la léproserie que l'on doit établir près de Lahore.

— La même Revue donne les noms des deux missionnaires partis le 12 mars pour la mission des Gallas. Ce sont le R. P. Anastase, de Vendée, et le Fr. Théotime, de Wandonne (Pas-de-Calais).

INFORMATIONS DIVERSES

Genève (Suisse). — Le 2 mars, a eu lieu à la chapelle des Pâquis, la réunion annuelle de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Le rapport lu par M. l'abbé Girard constate que la paroisse comprend trente-cinq dizaines d'associés, dont les cotisations, augmentées de quelques dons, arrivent au chiffre de 1,272 francs pour l'année 1889.

M. l'abbé Girard, dans une allocution chaleureuse, a fait admirer l'héroïsme des missionnaires et les résultats de leur apostolat au milieu des infidèles. Il en déduit l'importance et les avantages de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui permet aux fidèles de participer par leur aumône à ce travail d'évangélisation, le plus saint et le plus méritoire qui puisse être entrepris. Il exhorte vivement la paroisse de Notre-Dame à soutenir et à agrandir encore l'honorable place qu'elle tient dans cette Œuvre.

Constantinople. — Dernièrement, a eu lieu la pose de la première pierre du nouveau collège de Sainte-Pulchérie, dirigé par les PP. Jésuites. La cérémonie a été présidée par S. E. Mgr Bonetti, délégué apostolique, assisté d'un nombreux clergé séculier et régulier, et de tous les PP. Jésuites. Une assistance d'élite s'était empressée de prendre part à la cérémonie. Après la pose de la première pierre et la bénédiction du terrain sur lequel s'élèvera le collège, S. Exc. Mgr Bonetti a prononcé une éloquente allocution.

Les travaux sont activement poussés, et tout fait espérer que, Dieu aidant, l'année 1891 les verra complètement achever, selon le désir des PP. Jésuites qui ont su mériter à Constantinople l'estime et les sympathies de tous les pères de famille, quelles que soient leurs croyances religieuses.

Niger. — Le R. P. Poirier, des Missions Africaines de Lyon, supérieur de la Mission du Niger, envoie d'Asaba, le 9 décembre 1889, cette lettre que reproduit la *Semaine religieuse* d'Angers :

« L'année qui s'écoule a été pour moi une année d'amertumes et de soucis, et cependant la mission, malgré ses pertes et ses désastres, a pris une bonne tournure. Beaucoup d'âmes ont été sauvées.

« Vous me demandez de vous parler des missions où j'ai travaillé autrefois et que j'ai évangélisées pendant six ans. Les préoccupations présentes me font un peu oublier les souffrances passées.

« Au mois de janvier 1873, après une traversée de quatre mois sur un voilier français, j'abordais à la Côte des Esclaves, depuis longtemps l'objet de mes désirs. Les missions connues alors sous le nom de Benin et de Dahomey occupaient l'immense territoire qui s'étend du Volta au Niger et n'avaient point de limites à l'intérieur. Sur la côte étaient les entrepôts d'où les noirs, volés à l'intérieur et vendus aux négriers, étaient expédiés pour l'Amérique. Vous connaissez toutes les horreurs de la traite des noirs. La surveillance exercée par les peuples civilisés pour arrêter ce commerce infâme avait même, à l'encontre du but que l'on se proposait, été la cause de nouvelles atrocités. Les négriers n'hésitaient pas à jeter leur cargaison à la mer pour éviter les justes châtiments qui les attendaient.

« Ces esclaves si maltraités ont été les premiers instruments de la Providence pour apporter la foi chrétienne sur ces plages brûlantes. Après l'abolition de l'esclavage au Brésil, un certain nombre songèrent à retourner au pays natal. L'un d'eux, que j'ai connu, Antonio, ayant eu le bonheur d'être instruit par des religieux, les réunissait le dimanche et plusieurs fois par semaine pour le catéchisme et la prière en commun. Lagos fut ma première station. La Mission n'était pas riche, la seule maison qu'elle possédait fut donnée aux religieuses qui arrivaient de France. Nous habitions une pauvre cabane, couverte de paille, qui nous mettait à peine à l'abri du soleil et de la pluie. Notre chapelle, si l'on peut donner ce nom à la construction où les fidèles se réunissaient, et les écoles étaient à l'avenant.

« Au spirituel, la situation n'était pas plus florissante : nos esclaves libérés se disaient chrétiens et avaient conservé quelques pratiques du christianisme, en particulier la dévotion à la Très Sainte Vierge, qu'ils plaçaient sans hésiter au nombre des personnes de la Sainte Trinité. Ils venaient parfois à la messe, faisaient baptiser leurs enfants ; mais ils ne songeaient même pas à appeler le prêtre à leurs derniers moments. Leur morale était celle des païens. Ils alliaient volontiers les pratiques du christianisme à celles du fétichisme. Nos premiers fidèles furent ces chrétiens grossiers et ignorants, mais qui nous aimaient et nous respectaient parce que nous enseignions la même doctrine qu'ils avaient entendu prêcher au Brésil. Comme le divin Maître, nous allions de case en case pour ramener au bercail ces brebis égarées et leur distribuer le pain de la vraie doctrine. Nous prêchions à temps et à contre-temps les fortes et salutaires vérités du catholicisme. Nous semions dans les larmes, d'autres devaient récolter dans la joie. La fièvre, la cruelle fièvre paludéenne, faisait toujours des victimes. Tous mes anciens compagnons d'apostolat, un seul excepté, sont morts, et, depuis onze ans, plus de quarante missionnaires et religieuses ont succombé aux atteintes de ce terrible climat. Le grain de sénevé, arrosé par tant de sueurs, a fructifié et est devenu un grand arbre. Les écoles sont florissantes ; plus de mille enfants les fréquentent et font honneur à leurs maîtres. Les mariages chrétiens sont nombreux, et la vie de famille s'établit. Les communions pascales, qu'on osait à peine mentionner, se comptent par milliers. La situation matérielle s'est aussi améliorée ; une belle église, flanquée de deux tours, permet de donner aux cérémonies religieuses la solennité et la splendeur auxquelles les noirs ne sont pas insensibles.

« Ce que j'ai dit de Lagos, je pourrais le répéter pour Porto-Novo et Agoué, aujourd'hui sous le protectorat de la France.

« Je vous parlerai seulement de Saint-Joseph de Tokpo, que j'ai fondé au mois d'août 1876. Cette ferme, située près de Badagry, sur une bande de terre de trois lieues entre la mer et la lagune, a été créée pour l'éducation des enfants esclaves et dans l'espoir de former un village chrétien. Les commencements furent modestes et pénibles. Nous étions dix : trois missionnaires et sept enfants entassés dans une petite cabane. La nuit, nous étions dévorés par les moustiques ; le jour, nous travaillions sous un soleil brûlant : l'un faisait les briques, le second maçonnait, le troisième préparait la charpente.

« Au bout de trois mois, nous allions nous installer dans notre maison, bâtie sur les bords de la mer, où nous jouissions d'une brise régulière et rafraîchissante. La vue était splendide ; parfois une voile apparaissait à l'horizon, nous hissions le drapeau français et nous étions heureux de recevoir un salut de la Patrie. Chaque jour, les travaux se continuaient, les broussailles disparaissaient, la forêt se défrichait, un jardin nous donnait des produits d'Europe, et on commençait les plantations de cocotiers et de manioc. Un petit troupeau de moutons et de chèvres se formait. Tous les gros travaux d'installation étaient terminés. Saint-Joseph faisait déjà le charme des visiteurs. Nous eûmes l'honneur d'y recevoir le premier magistrat de Lagos en compagnie du gouverneur de Badagry, qui s'intéressaient beaucoup à notre œuvre.

« Depuis douze ans je n'ai pas revu la ferme de Saint-Joseph ; aujourd'hui, c'est un bel établissement où les missionnaires des autres stations et les Européens aiment à aller se reposer. Les cocotiers que j'avais plantés ont donné des fruits, d'autres, en grand nombre, sont cultivés ; le troupeau est considérable. Beaucoup de familles se sont groupées et forment un village chrétien. Les enfants fréquentent les écoles et se livrent aux travaux des champs.

« A ces stations sont venues s'en ajouter d'autres. Whydah dans le Dahomey a été repris. Puis on a fondé la mission d'Abéokuta, ville de 100,000 âmes, à l'intérieur, et enfin la mission d'Oyo, capitale du Yoruba. Toutes ces missions prospèrent. »

Dans une lettre plus récente, le P. Poirier écrit :

« Que vous dirai-je de l'Afrique ? Les journaux en Europe, parlent beaucoup de ce pays à l'occasion de la campagne antiesclavagiste. Selon toute probabilité, ce n'est pas de notre côté que viendront les secours ; pourtant, ici comme à l'est et au centre, il y a des esclaves qu'on égorge par milliers pour les sacrifices

humains. Il serait facile d'abolir ces tueries et même l'esclavage; il suffirait de le vouloir énergiquement. En voici la preuve : jusqu'à l'année dernière, il ne se passait pas de semaines sans qu'il y eût des victimes immolées à Asaba, ville de huit à dix mille habitants. Grâce à l'énergie d'un magistrat catholique anglais, qui, en arrivant, a défendu ces sacrifices et a appuyé sa défense par des coups de fusil et des bombes, tous ces massacres sont abolis à Asaba, et personne n'oserait désormais faire un sacrifice humain dans la crainte de la guerre. Il y a en ville, dit-on, au moins cinq cents roitelets, et pour devenir roi il fallait tuer deux hommes. A la mort de chacun de ces rois, on immolait au moins deux ou trois esclaves, ce qui faisait cinq par roi. L'acte d'énergie du magistrat anglais a eu aussi une heureuse influence dans les localités voisines.

« Avec un peu d'argent nous ferions beaucoup de bien ; la modique somme qui nous est allouée suffit à nous empêcher de mourir de faim. Cependant avec nos faibles ressources, notre mission s'établit. Nous baptisons des enfants et des vieillards que nous instruisons avec le *quod justum*, et ils partent presque tous pour le ciel. Je pense que saint Pierre ne sera pas trop exigeant pour les recevoir. »

Natal (*Afrique australe*). — Dans une conférence qu'il a faite au *Royal Colonial Institute*, Sir Frederick Young, vice-président de l'Institut, a rendu compte dans les termes suivants d'une visite à la Trappe de Natal :

« L'abbé qui dirige le remarquable établissement de Marianhill, m'en fit visiter les diverses parties. Il y a actuellement environ deux cents Frères, sans compter ceux que l'on attend, cent cinquante Sœurs et trois cents cafres. A ces derniers on enseigne non seulement les diverses matières qui constituent une éducation pratique, mais de nombreux métiers. On peut dire qu'une véritable école d'Arts et Métiers a été instituée. Tout ce dont on peut avoir besoin se fabrique à Marianhill, depuis le pain jusqu'aux lourds chariots à bœufs; on imprime et on relie des livres en même temps que l'on construit des maisons. Le travail est le caractère essentiel de la vocation des Trappistes. La religion agit comme force motrice et exerce ici une influence complète.

« J'étais émerveillé de tout ce que je voyais et très touché des attentions de l'abbé. C'est certainement un homme remarquable, parfaitement doué et d'une rare énergie.

« La ferme des trappistes est pittoresquement située. La section des femmes cafres est entièrement séparée et distante d'un demi-mille. On apprend à ces femmes, la couture, la cuisine, les soins domestiques. Le costume des sœurs Trappistines qui, de même que les hommes, ont reçu une instruction étendue, est en serge rouge, et elles portent des tabliers blancs. Les Frères sont habillés de serge brune.

« J'ai été frappé de l'excellente installation des écuries, construites pour vingt chevaux, des étables, des bergeries. Les divers ateliers et manufactures font voir la compétence scientifique des Frères et de leur énergique Supérieur. Je partis enchanté de ma visite et emportant une impression profonde de tout ce que j'avais vu dans ce remarquable établissement. »

Mexique. — Nous lisons dans le *Trait d'union*, journal français de Mexico :

« Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le R. P. Terrien fera une conférence au Cercle français le samedi, 8 février, à neuf heures du soir. Le R. P. Terrien est déjà trop apprécié à Mexico, pour qu'il nous soit nécessaire de rappeler le succès dont chacun de ses sermons a été couronné dans les églises de cette ville.

« Notre très sympathique compatriote parlera des missions catholiques dans le Golfe de Guinée; il y a résidé environ six ans. C'est assez dire qu'il pourra traiter, en maître, de l'influence française dans ce pays. Le missionnaire n'est pas seulement, en effet, l'homme de la religion, il est aussi le représentant de la civilisation et du progrès; c'est lui qui, souvent, ouvre les débouchés au commerce, à l'industrie, et beaucoup de colonies doivent d'être aujourd'hui françaises, au dévouement et à la généreuse abnégation de ces véritables pionniers de la colonisation.

« Aussi, sommes-nous certains que la parole du R. P. Terrien sera écoutée avec bonheur et applaudie avec enthousiasme. »

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

HABITANTS DU DELTA DU NIGER

(Suite 1).

Maintenant que nous avons fait connaissance avec le marabout et les premiers rois du Noupé, quittons Lokodja et allons visiter Egga; nous la trouverons à soixante-quinze milles en amont de Lokodja sur la rive droite du Niger, au point où le fleuve changeant brusquement de direction coule du nord au sud. La population se compose de vingt-cinq à trente mille habitants, presque tous musulmans.

Dans la saison des pluies, la cité est littéralement dans l'eau. On ne peut communiquer d'un quartier à l'autre qu'en pirogue.

Les maisons sont de forme conique comme celles de Lokodja, mais elles sont serrées les unes contre les autres; les rues n'ont guère qu'un mètre de largeur.

Le grand commerce d'Egga se borne à l'ivoire et au chabota. Il n'y a pas d'huile de palme. L'industrie consiste en vêtements arabes, nattes, chapeaux de paille, calebasses, ustensiles de cuisine et de ménage, des sabres, des flèches, des lances, arcs, boucliers, sellerie, etc.

* * *

Le gouverneur de la ville se nomme Rogan, il est le représentant du roi.

C'est un homme superbe, un beau Foulah, qui porte bien le burnous, mais qui demande toujours des présents.

Un jour comme, je le voyais venir de loin et que je ne voulais pas le recevoir, je lui ai fait dire que je déjeunais.

« — C'est bien, dit-il, j'attendrai ! »

Au bout d'une bonne heure, voyant qu'il ne partait pas, j'ai dû suspendre ma correspondance (car j'étais occupé à écrire et non à déjeuner) et je le fis entrer.

Au lieu de se fâcher, maître Rogan m'a félicité malicieusement de mon grand appétit, en sorte que, cette fois encore, j'ai dû lui accorder une partie de ce qu'il me demandait.

En face d'Egga, sur la rive gauche, au pied d'une jolie montagne boisée, on voit le charmant village de Kypo, où l'évêque anglican Crowther s'est confortablement installé.

En visitant Bida, je comblerai les lacunes que j'ai laissées à dessein, sur les habitants d'Egga pour éviter les répétitions.

* * *

Bida, nous l'avons dit, est la capitale du Noupé; la ville est entourée d'une muraille en torchis, bastionnée et crénelée, ayant deux mètres cinquante centimètres de hauteur et protégée par un fossé qui a dû être autrefois très profond, mais que la végétation a presque comblé. Plusieurs portes donnent accès à la ville qui est un immense *Tata*, ce qui, en langues noupé, kaoussa, yourba, etc., veut dire forteresse, casbah, ville fortifiée.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7 et 14 mars 1890, et les cartes, p. 42 et 88.

La ville occupe un très grand développement à cause de l'espacement des groupes de cases. On dirait une agglomération de plusieurs villages.

Elle doit avoir environ quatre-vingt mille habitants. Les Noirs ne sachant jamais combien ils sont, même dans les plus petits villages ou lorsqu'ils marchent en guerre, je n'ai pas pu obtenir le moindre renseignement sur le nombre des habitants. C'est donc approximativement que je donne des chiffres.

La cité est traversée par la Lauja, petite rivière coulant du sud au nord et allant grossir la Koudouna qui se jette dans le Niger. L'eau de la Lauja est limpide et très potable.

Des écluses ou barrages la divisent dans l'intérieur de la ville, en trois sections. La première est réservée à la population pour la consommation ; la seconde sert de lavoir aux femmes, enfin la troisième est destinée aux animaux.

Les maisons sont, comme toutes celles de l'Etat du Noupé et de la Bénoué, de forme conique et recouvertes d'un toit qui se termine en pointe ; les bois de la toiture sont généralement en bambous, sur lesquels on a tressé de la grosse paille de mil, c'est le toit.

Chaque famille possède plusieurs cases et chaque groupe de cases est clos par un mur d'enceinte, percé d'une porte d'entrée en forme de pavillon. Ils font du feu au milieu de



NIGER. — UN MARCHÉ A BIDA ; d'après une photographie communiquée par le commandant MATTEI.
(Voir le texte.)

leurs cases, dans le but de chasser les moustiques.

Dans chaque enclos il y a des cours, des jardins et des arbres touffus. C'est dans l'intérieur des cours qu'on enterre les morts. Les grands personnages sont enterrés dans les cases mêmes ; les esclaves sont inhumés le long des chemins en dehors de la ville, comme à Onitcha.

Les maisons n'ont qu'une petite porte d'entrée exposée au nord, qu'on ne peut franchir qu'en se courbant.

Les rois, les princes et les gens riches habitent des maisons beaucoup plus spacieuses en forme de parallélipipède, la toiture, beaucoup plus élevée, beaucoup plus épaisse, se voit de très loin.

Les murs de ces maisons princières ont quelquefois plus d'un mètre d'épaisseur. Au moyen d'excréments de vache délayés dans de l'eau et d'autres ingrédients, les naturels parviennent à donner à ces murs une grande solidité et un poli pareil au marbre. Ils procèdent de même pour les parquets. Les maisons à plusieurs étages sont absolument inconnues dans tout le Soudan.

Bida possède aussi des mosquées moins élevées que les maisons du roi, des princes, et quatre grandes places où se tiennent des marchés ombragés d'arbres épais.

Les voies de communication dans l'intérieur de la ville ne comportent pas de rues ; ce sont des sentiers étroits, tortueux, infects, qui permettent d'aller d'un point à un autre.

Des écrivains ont raconté que les rues d'Egga, de Bida, étaient propres : c'est à croire qu'ils n'y sont jamais allés, car on ne peut les parcourir sans être réduit à se boucher les narines. Le roi Moleki, auquel j'avais essayé de donner un moyen d'entretenir la ville en état de propreté, m'a répondu, d'assez mauvaise humeur, qu'il avait autre chose à faire de plus sérieux.

Lorsqu'un naturel est assez riche pour se faire bâtir une habitation, il convoque ses amis et connaissances, choisit des hommes de peine s'il veut aller vite en besogne, puis on va prendre la terre dans des trous désignés par l'édilité locale et, au son du tam-tam, des flûtes et autres instruments baroques, on se met à l'ouvrage et, en quelques jours, on arrive à la toiture.

On ne s'imaginerait jamais avec quel entrain les noirs travaillent, lorsque la musique les excite. Sans musique, ils sont d'une indolence et d'une paresse qui fait étrangement mentir le proverbe : « Travailler comme un nègre ! »

Les habitants ont des goûts industrieux très prononcés. Ce sont les forgerons qui tiennent la tête de ce mouvement.

Ils forgent le fer dont ils font des lances, des flèches, des serrures, des cadenas, des pioches, des haches, des mors, des étriers, des clous, des charnières.



NIGER. — Une vue de la factorerie française de Lokodja ; d'après une photographie communiquée par le commandant Mattei (Voir page 128).

Avec le cuivre il font des lances, des plats, des cuillers, des coupes, des cafetières avec dessins repoussés et ciselés représentant des animaux fantastiques d'un caractère qui rappelle l'art oriental. Ils font même de la bijouterie.

Il est étrange que ces forgerons si habiles ne fassent ni brouette, ni charrue ; l'usage de ces instruments n'est pas connu dans le pays.

Les indigènes tannent les peaux et leur donnent des couleurs voyantes, généralement rouges, bleues, jaunes ou noires (1), avec lesquelles ils fabriquent des selles, des bottes et des souliers arabes brodés en soie, en or ou en argent.

Ils tressent des chapeaux de paille, des nattes ; ils confectionnent des vêtements brodés, des pagnes, et font de la poterie.

Ils fabriquent aussi de la verroterie de diverses couleurs, dont ils font des bracelets, des colliers et des bagues.

Les femmes tissent des étoffes de quarante centimètres de largeur au moyen de métiers primitifs ; elles lavent le linge, font la cuisine et se livrent aux travaux les plus rudes. Elles se teignent le bord des paupières avec de l'antimoine, se badigeonnent le corps, la figure, avec de l'ocre et se rendent affreuses, alors qu'elles pourraient être passablement jolies.

Les revendeuses parcourent la ville avec leurs paniers

(1) Ces diverses couleurs proviennent généralement des écorces de bois particuliers. Le rouge est fait avec la graine d'un mil d'une qualité spéciale.

sur la tête en criant à tue-tête comme dans certains quartiers de Paris ; A vendre ! à vendre ! telle ou telle chose.

Lorsque deux femmes qui se connaissent se rencontrent, elles s'arrêtent à un mètre de distance ; elles se baissent ou plutôt elles s'asseoient sur leurs talons et échangent force compliments. Ces selem-alek ont lieu même quand elles ont de gros fardeaux sur leur tête.

La nourriture des habitants dans le Noupé est très variée ; ils vivent de viande fraîche, de tortues, de poissons frais ou séchés au soleil, de mil, qu'ils broyent comme les Arabes, entre deux grosses pierres. Ils obtiennent ainsi une farine avec laquelle ils font une bouillie qu'ils assaisonnent d'huile de palme ou de chabota ; ils en font même des gâteaux aux fruits et au miel, mais le kouskous des Arabes leur est inconnu.

Avec cela ils ont du lait, des poules, des canards, des oies, du gibier et tous les fruits des pays tropicaux.

Des explorateurs ont prétendu que, dans le Noupé et notamment à Bida, presque tous les enfants savent lire et écrire l'arabe.

C'est une grande erreur.

Le roi, les princes actuels appelés à lui succéder, les ministres, etc., ne savent ni lire ni écrire.

C'est un *taleb* quelconque, confident du roi, qui lui lit ses lettres et qui y répond.

Il y a bien à Bida quelques écoles, mais on manque de talebs et les enfants qui commencent à lire sont rares.

Jusqu'ici, les rois du Noupé n'ont pas permis aux prédicants anglais de s'installer à Bida ; on leur a laissé cependant créer une mission au village de Weninghi, sur la rive droite de la rivière de ce nom, à quelques lieues de la capitale. Mais je doute fort que les cadeaux de Sa Majesté la reine d'Angleterre, la diplomatie de M. le consul Heweth et l'éloquence de l'évêque Crowther arrivent d'ici longtemps à triompher de la défiance musulmane sur cette question. Il pourrait même se faire que les Anglais, qui ont si rapidement marché de l'avant, dans le Niger inférieur, grâce au manque de cohésion parmi les populations, éprouvent des déceptions dans le Niger moyen.

Il faudra bien compter avec le croissant, le jour où les sultans de Sokoto, de Gando et du Noupé s'apercevront que les opérations commerciales des Anglais, dans leurs États, ne sont qu'un prétexte ou plutôt un moyen et que le véritable motif est d'arriver à s'emparer de leur pays. Ce jour-là, les Anglais regretteront peut-être de n'avoir pas voulu marcher d'accord avec nous, comme je le leur ai souvent proposé, d'après les recommandations des directeurs et du président du conseil d'administration, M. Desprez.

Je reconnais volontiers cependant que, s'ils savent tirer parti de la haine des païens subjugués, spoliés et vendus comme de vils troupeaux, par les rois et les princes musulmans, les Anglais arriveront facilement à créer leur empire du Soudan. Mais ce sera la guerre en permanence, à moins de frapper un grand coup et de couvrir le pays de masses énormes de soldats de Haoussa et noirs de la côte conduits par des officiers déterminés, décidés à occuper le pays *et pour toujours*.

Les Anglais feront cela, j'en suis sûr, lorsque le moment psychologique sera venu et, je l'avoue, en me plaçant au point de vue humanitaire, en ne voyant que l'abolition de l'abominable esclavage et le juste châtiment à infliger à ces persécuteurs injustes et cruels, que, pendant quatre ans, j'ai vus à l'œuvre, j'oublie mes ressentiments personnels et je souhaite bonne chance aux Anglais.

* * *

Pour donner une idée des affreux procédés qu'emploient les princes musulmans envers les païens soumis à leur domination, je vais citer, au hasard, quelques faits dont j'ai été témoin et que j'aurai l'éternel regret de n'avoir pu empêcher.

Le 28 octobre 1884, me trouvant à Lokodja, je vis arriver vers ma case, près de la factorerie, une foule considérable d'hommes, de femmes et d'enfants pleurant à chaudes larmes, avec force gestes et imprécations.

A leur accoutrement et à l'absence de turban, je reconnus que c'étaient des païens ; ils venaient, levant les bras au ciel, implorer mon secours contre le prince Benou, petit-neveu de Molcki, le plus redouté dans tout le Noupé, par sa cruauté et sa barbarie envers le peuple païen.

A la tête d'une bande de chenapans comme lui, armés jusqu'aux dents, ce brigand avait fait irruption dans Lokodja, s'était jeté dans les maisons de ces malheureux et leur avait enlevé tout ce qu'ils possédaient : moutons, volailles, maïs, riz, mil, tissus, vêtements, etc. Les boucles d'oreilles, les bagues, les bracelets furent arrachés de force aux femmes, avec menace de les emmener en esclavage si elles ne se taisaient. La ville païenne avait été mise à sac.

J'expliquai à ces pauvres gens que je n'étais que l'hôte du roi du Noupé, que je ne pouvais m'immiscer dans les affaires qui ne me regardaient pas, que, cependant, j'irais voir le prince Benou pour tâcher de le rendre moins cruel, mais que j'entendais y aller seul et non à la tête d'eux tous.

Je les engageai à rentrer chez eux, sans manifester, car on aurait pu les traîner en esclavage à Bida.

* * *

Je fus en effet chez Benou, qui me reçut en souriant, avec une foule de selem-aleck et de poignées de mains, qui me donnèrent froid dans le dos.

Au bout d'un instant de silence, sans dire que j'étais le messager des innocents, j'ai abordé du mieux que j'ai pu, avec une déférence feinte, la juste cause que je venais plaider.

Hélas ! mon plaidoyer fut de courte durée !

Benou entra dans une fureur rabique, me disant que ces chiens d'infidèles seraient massacrés sans merci, qu'il agissait par ordre du roi, qu'il fallait bien payer les impôts, etc., etc., que, s'ils n'étaient pas contents, il les mènerait en esclavage à Bida pour y être vendus.

J'ai vite compris qu'il n'y avait rien à faire avec cette brute.

Considérant ma mission comme terminée, j'allais me retirer, lorsque le prince, me mettant la main sur l'épaule, me dit :« Je voudrais acheter dans ta factorerie deux cents fusils et deux cents barils de poudre, que je te paierai l'année prochaine en ivoire.»

Je lui répondis que cela regardait le chef de la factorerie,

le comptable, qui était chargé des affaires commerciales et qui était seul responsable ; mais, comme je voyais à sa physionomie qu'il allait avoir un deuxième accès de colère, j'ajoutai : « Je verrai le chef de la factorerie, M. Madéros, et je lui parlerai. Cependant je dois te dire que le commerce est arrêté ; les Français vont vendre leurs navires et leurs comptoirs aux Anglais et se retirer. J'ai reçu des ordres à ce sujet ; je crains que l'opération dont tu me parles, ne puisse se faire. Je verrai. »

Une heure après, Benou était à la factorerie avec ses séides pour réclamer les deux cents fusils et les deux cents barils de poudre, disant à l'agent Madéros, que c'était d'après mes ordres. Celui-ci, qui le connaissait, lui demanda l'ordre par écrit, disant qu'il était responsable. De là, colère, tempête et menaces. J'accours aux vociférations, muni de mon Coran, doré sur tranches, qui me servait dans les circonstances graves, et je dis à Benou, avec un calme qui le força à baisser le ton, que si j'étais venu dans son pays, c'est parce que je connaissais le Coran, que je croyais que les rois et les princes étaient les premiers à respecter ses sentences et, tout en feuilletant le livre arabe, que je ne ne savais pas plus lire que lui, mais dont j'avais la traduction sous les yeux, je fis merveille autour de moi.

Après un palabre d'une heure, je gagnai mon procès. J'en fus quitte pour dix fusils et dix barils de poudre, dont je dus lui faire cadeau pour en finir, en lui faisant observer que j'avais le droit de donner un cadeau, mais que je ne pouvais pas forcer l'agent à lui vendre ce qui ne lui appartenait plus, puisque les Anglais seuls faisaient du commerce et que nos marchandises étaient inventoriées pour leur être livrées.

(A suivre).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE PREMIER

Suite (1)

MISSIONS D'EUROPE JUSQU'EN 1800

Grâce au schisme grec et au protestantisme, qui est venu, au XVIe siècle, briser l'unité de l'Église et déchirer la robe sans coutures du Christ, une grande partie de l'Europe est à reconquérir par le catholicisme. La hiérarchie ayant été détruite partout où domine l'hérésie, ces peuples infortunés sont réduits à l'état de missions et les catholiques y sont dirigés par des vicaires apostoliques qui relèvent de la Propagande.

Angleterre et Écosse.

Au moment de la Réforme, l'Eglise d'Angleterre comptait deux archevêchés et vingt-quatre évêchés. La hiérarchie catholique finit en ce pays avec Thomas Goldwell, évêque de Saint-Asaph, qui mourut en 1585, à Rome, où il s'était réfugié.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 3 mars.

Tout le monde a présente à l'esprit l'épouvantable tyrannie d'Henri VIII, qui, pour se venger de la résistance des Souverains Pontifes à sa passion adultère, arracha violemment l'Angleterre à la communion catholique. Les lois de sang d'Élisabeth, la lâche tyrannie des Stuarts, les fureurs de Cromwell et des Puritains, réduisirent à moins de quarante mille le chiffre des catholiques anglais.

L'Écosse, à la même époque, se souleva, à la voix du fougueux Jean Knox, contre sa reine légitime, l'infortunée Marie Stuart, qu'elle livra sans pitié aux vengeances de sa bonne sœur, Elisabeth d'Angleterre. L'Écosse comptait alors deux provinces ecclésiastiques et onze évêchés suffragants. La tempête emporta tout, et, pendant un demi-siècle, l'Angleterre et l'Écosse demeurèrent en dehors de la hiérarchie catholique. De temps en temps, quelque religieux intrépide, quelque jésuite, traversait le détroit et venait, au péril de sa vie, administrer les sacrements au petit troupeau demeuré fidèle ; mais, entouré de traitres, dénoncé et traqué de cachette en cachette, il ne tardait pas à tomber aux mains des implacables ennemis de la foi. Après les longues tortures de la prison, il était traîné à Tyburn sur une claie, pendu, écartelé vivant, et ses membres, exposés tout saignants aux portes des villes, apprenaient à tous ce que la Réforme, devenue maîtresse, avait fait de la liberté de conscience et de ce fameux droit d'examen, son principe fondamental.

Néanmoins, au moment où s'ouvre le XIXe siècle, il est juste de reconnaître que le feu de la persécution est tombé. Depuis longtemps la hiérarchie sacrée est reconstituée. En Angleterre, Grégoire XV a créé, le 13 mars 1623, un premier vicariat apostolique qu'Innocent XI a partagé plus tard entre quatre titulaires (1687) : le district occidental, le district de Londres, le district central et le district septentrional. L'Angleterre compte donc, en 1800, quatre évêques vicaires apostoliques, avec quarante-trois prêtres et environ quatre-vingt-dix mille fidèles.

En Ecosse, un décret de la Propagande a institué, en 1653, une préfecture remplacée, en 1695, par un vicariat apostolique, qui fut divisé, en 1726, entre deux titulaires : le vicaire apostolique des hautes terres et le vicaire apostolique des basses terres (highland et lowland). Par conséquent, en 1800, on trouve, en Ecosse, deux évêques vicaires apostoliques, vingt-deux prêtres et trente mille fidèles.

Dans les deux royaumes, nous comptons, à la même époque, soixante chapelles, qui se dissimulent au fond des ruelles les plus écartées. Pas un seul édifice religieux digne de ce nom ; pas un collège pour l'éducation catholique de la jeunesse. La Réforme a confisqué les antiques cathédrales, elle a profané les images des saints, elle a renversé de leur piédestal les statues de Marie, elle a fermé le confessionnal et brisé l'autel avec le tabernacle. Les vieilles Universités, filles de l'Église romaine, Oxford, Cambridge, ont renié leur mère et sont devenues les foyers de l'hérésie. Si les catholiques veulent donner à leurs fils une éducation conforme à leurs croyances, ils sont forcés de les envoyer sur le continent. Aucune sécurité pour les tenants de l'ancienne foi ; le moindre incident peut réveiller les fureurs populaires et les expulser de leurs demeures, au cri répété de *no popery*, pas de papisme !

Les lois iconoclastes d'Henri VIII et d'Élisabeth subsistent toujours ; par le partage forcé des successions, les grandes familles catholiques sont condamnées à l'instabilité et à la ruine ; par le serment du *test*, les catholiques sont exclus des conseils de la nation et de toutes les charges publiques. Dans cette Angleterre si fière de son libéralisme,les hommes qui sont demeurés fidèles à la foi de leurs pères, sont réduits, à la lettre, à la condition de *parias*.

Je ne parle pas ici de l'Irlande, et voici pourquoi : malgré les terribles dévastations de Cromwell, l'ingratitude des Stuarts et les persécutions des Orangistes, l'Irlande a gardé la hiérarchie avec l'ancienne foi ; elle a conservé malgré tout ses huit millions de catholiques avec ses quatre archevêques et ses vingt-neuf évêques. Après s'être épuisé pour entretenir le luxe scandaleux du clergé anglican, que l'Irlandais laisse seul, dans ses cathédrales spoliées, ce peuple héroïque qui meurt de faim, grâce à l'égoïsme de l'Angleterre, trouve encore dans sa détresse, un morceau de pain pour nourrir ses évêques et ses prêtres. Cette indomptable fidélité lui a permis de ne pas tomber à l'état de mission, ce qui fait que je n'ai pas à m'occuper ici de l'Irlande.

Danemark, Suède et Norvège.

Dans les États scandinaves, la position est encore plus triste qu'en Angleterre, car il n'y a plus rien.

En 1536, un même jour vit jeter dans les fers tous les évêques du Danemark, et, avant la fin du XVIe siècle, le catholicisme était anéanti dans le royaume de saint Canut. Seuls, les étrangers pouvaient assister à la messe, dans les chapelles privées de leurs ambassadeurs. Plus de clergé, plus de hiérarchie. Au commencement du XIXe siècle, un des évêques de l'Allemagne du Nord était chargé de pourvoir aux besoins religieux d'une centaine de catholiques, épars dans tout le royaume, principalement dans le Sleswig-Holstein.

Même situation navrante en Suède et en Norvège. On sait avec quelle cruauté Gustave Wasa et son fils Éric procédèrent, au XVIe siècle, à l'extinction du catholicisme dans le royaume de saint Olaf : interdiction absolue de l'ancien culte, bannissement de tout catholique hors du royaume, peine de mort contre tout religieux, tout prêtre, trouvé dans le pays. Quand la petite-fille de Gustave Wasa, la reine Christine, éclairée sur la vérité du catholicisme, voudra revenir à la foi de ses pères, il faudra qu'elle commence par descendre du trône, et qu'elle prenne, comme le dernier de ses sujets, le chemin de l'exil.

Ces lois impitoyables subsistaient encore au commencement du XIXe siècle. Un seul adoucissement y a été apporté. En 1780, Gustave III a permis aux catholiques étrangers, domiciliés dans le pays, l'exercice public de leur culte ; mais l'on a maintenu rigoureusement l'interdiction pour les indigènes d'embrasser le catholicisme, sous peine de l'exil et de la confiscation des biens. En 1800, nous trouvons, à Stockholm, un vicaire apostolique, chargé d'une centaine de fidèles éparpillés à travers les deux royaumes de Suède et de Norvège. En présence d'une pareille intolérance, le catholicisme, malgré son énergique vitalité, n'a pu se maintenir sur ces rivages désolés de la Baltique.

Allemagne du Nord.

Dans l'Allemagne protestante du Nord, la situation est presque aussi triste. La plupart des principautés protestantes appliquent implacablement le fameux axiome du traité de Westphalie : *cujus regio, hujus religio*, ce qui veut dire que chaque contrée doit suivre aveuglément la religion de son prince. En sorte qu'en moins d'un siècle, on verra, sans que nos grands prôneurs de liberté réclament, un pays, la Prusse, passer successivement, selon le caprice du monarque, du luthéranisme au calvinisme, pour s'en tenir, en fin de compte, au culte évangélique, c'est-à-dire à un accord impossible entre deux cultes et deux dogmes qui hurlent de se voir accouplés. Mais que voulez-vous? C'est la volonté du prince ; il n'y a pas à discuter. C'était bien la peine, vraiment, de déclamer contre l'omnipotence doctrinale de Rome et la prétendue tyrannie sous laquelle elle courbe les esprits qui lui sont soumis !

Comme le catholicisme ne se prête pas facilement à ces compromis de doctrine, il en résulte que, dans la plupart des États de l'Allemagne,il est absolument proscrit, et que, dans ceux où l'on veut bien le tolérer, les princes l'ont fait entrer tout doucement dans les rouages administratifs, en le soumettant à une bureaucratie hostile et la plus tracassière qu'il y ait en Europe, ce qui n'est pas peu dire. Or, je ne crains pas d'affirmer que ce second mode de persécution est le plus dangereux pour l'Église, et je le prouve.

La sainte Église infaillible du Christ se compose néanmoins d'hommes faillibles et plus ou moins accessibles aux tentations qui viennent de l'autorité civile. Toutes les âmes ne sont pas héroïquement trempées, et il est bien à craindre que, sous la pression continue du pouvoir, on arrive peu à peu à des compromis, disons le mot, à des lâchetés cent fois plus redoutables pour l'Église que l'exil ou la mort, car la persécution sanglante honore le martyr en ranimant la foi des fidèles, au lieu que la persécution bureaucratique, hypocrite et sourde, déshonore souvent jusqu'à ses victimes.

Sous l'action persévérante de l'administration, il se forme bientôt un épiscopat servile, un clergé bâtard, qui ne regarde plus du côté de Rome, mais qui a les yeux fixés sur le moindre chef de bureau, pour savoir ce qu'il doit dire et ce qu'il faut faire.

C'est là, il faut bien le reconnaître, où en est venu, au commencement du XIXe siècle, le clergé catholique dans l'Allemagne du Nord, et même dans la majeure partie de l'Allemagne demeurée catholique, grâce à l'éducation joséphiste du clergé et à de mauvais choix épiscopaux. Fébronius vient de mourir, après une rétractation plus ou moins sincère ; mais le mal qu'il a fait à l'Église d'Allemagne ne sera pas encore guéri au bout d'un siècle ; sur les principaux sièges épiscopaux nous voyons aussi des prélats de famille princière, qui n'ont le plus souvent d'autre titre de vocation que leur naissance et l'influence politique de leurs parents. Qu'on se rappelle ici le congrès schismatique de l'Église d'Ems, tenu en 1787 par les quatre premiers dignitaires de l'Église d'Allemagne, dans l'intention hautement avouée de rompre avec Rome et d'établir, sous le nom d'Église nationale, une sorte de protestantisme bâtard.

Quelle est au juste, en 1800, la situation numérique des catholiques dans l'Allemagne du Nord ? En mettant à part cinq millions de catholiques dans les évêchés des bords du Rhin, qui formeront bientôt la Prusse rhénane, et un million deux cent mille dans la Silésie et la partie de la Pologne cédée à la Prusse, je crois qu'on s'écartera peu de la vérité en portant à soixante mille le nombre des catholiques allemands répandus dans les principautés protestantes : la Prusse héréditaire, le Wurtemberg, la Saxe, le Hanovre, le duché de Bade et les petites principautés, ce qui fait en tout six millions deux cent soixante mille catholiques dans l'Allemagne du Nord, sur une population totale de vingt-cinq millions.

L'heure approche où Dieu va réveiller de sa léthargie cette vieille Église d'Allemagne. Pendant quinze ans, ce malheureux pays va devenir le champ de bataille de l'Europe. Sous les pas des soldats de Napoléon, toutes les barrières tomberont, tous les cadres seront brisés, une certaine justice se fera bon gré mal gré. Certes, nos soldats ne sont pas dévots, à cette heure de l'histoire. N'importe, ils serviront d'instruments, aux mains de la Providence, pour rétablir l'exercice public du culte catholique en bien des endroits où il était proscrit depuis la Réforme. Tout l'état politique de l'Allemagne étant bouleversé, l'ancienne constitution germanique est à terre. C'est l'heure des restaurations et des réparations. Peu à peu, nous verrons cette noble Église d'Allemagne se relever de ses abaissements séculaires, et quand, après la chute du colosse qui l'a démembrée, l'Allemagne politique essaiera de se reconstituer, elle trouvera devant elle l'Église catholique debout et débarrassée, au moins en partie, de ses fers. Avec ce minimum de liberté, le catholicisme fera dans l'Allemagne protestante, des merveilles. Le jour n'est pas loin où l'un des plus illustres poètes de ce pays, Novalis, terminera une de ses odes par ce cri d'espérance : En avant vers Rome! et ce noble appel ne restera pas sans écho.

(*A suivre*).

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. DELATTRE, missionnaire d'Alger.

II.

Les tombeaux de la colline de Saint-Louis.

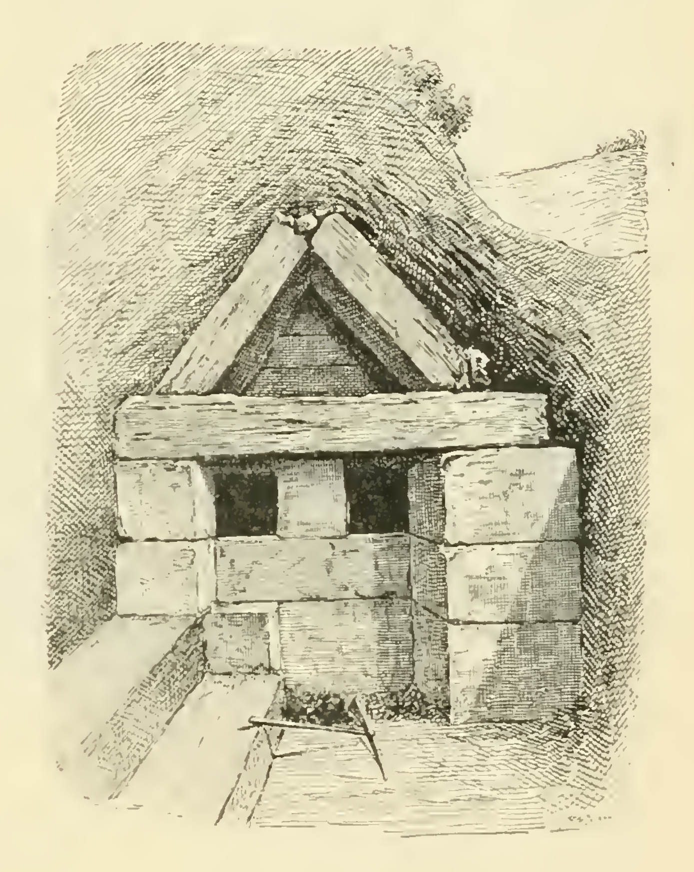
(Suite 1).

Le tombeau punique de Byrsa dont la découverte était due au hasard, ne tarda pas à être entamé par la pioche des Arabes. Ils allèrent, à mon insu, commencer leur œuvre de vandalisme et lorsque j'en fus prévenu, ils l'avaient presque terminée. J'arrivai cependant à temps pour en empêcher la destruction complète. Le dessin ci-joint représente l'état dans lequel ils l'abandonnèrent et qui permet encore de se rendre compte de la disposition intérieure.

Ces chercheurs de moellons ont vraiment le génie de la destruction. Ils ne peuvent voir un pan de mur sans songer immédiatement au profit qu'ils pourront en tirer, en vendant les pierres à quelque propriétaire ou entrepreneur. Voilà des siècles qu'ils se sont acharnés sur les ruines de Carthage et les ont fait disparaître entièrement.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février 7 et 14 mars.

Déjà, dès le XIIIe siècle, Edrisi, historien arabe, relatait que, depuis la chute de Carthage jusqu'à son temps, on n'avait pas cessé d'en fouiller les ruines jusque dans les fondements, que ces fouilles ne discontinuaient pas et que l'on exportait au loin une quantité incroyable de matériaux.



Tombeau punique de Byrsa.

Gênes, Venise, Pise, Alger et Constantine possèdent dans leurs plus beaux monuments des marbres enlevés aux ruines de Carthage.

C'est ainsi que les murs de fortification, les vestiges des temples et des palais ont disparu, pierre par pierre. Aujourd'hui encore, comme au temps d'Edrisi, les Arabes ne cessent de détruire ce qui reste sous terre des antiques monuments de Carthage. Aussi les touristes qui visitent le sol de cette ville célèbre sont-ils stupéfaits de voir l'emplacement de Carthage sillonné en tous sens par la charrue arabe ou ensemencé soit d'orge soit de fèves.

Cette destruction quasi totale de Carthage donne un intérêt particulier aux rares monuments qu'on peut y découvrir intacts. Tel est le tombeau punique de Byrsa dont la découverte méritait d'être signalée au monde savant. Aussi S. E. le cardinal Lavigerie prit lui-même le soin de la faire connaître par une lettre spéciale, qu'il adressa au mois d'avril 1881 à M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'académie des Inscriptions et Belles Lettres. Dans ce savant rapport, l'illustre prélat, en communiquant le résultat des

fouilles sur la colline de Junon et sur celle de Saint-Louis, faisait les observations suivantes :

« Le doute n'est donc pas possible. Les tombeaux trouvés sur le double plateau de Byrsa sont des tombeaux de chefs ou de guerriers puniques, et nullement des tombeaux numides.

« Ils sont antérieurs aux plus anciennes constructions carthaginoises qui aient couvert la colline, puisqu'ils sont à plusieurs mètres au-dessous de ces constructions, dans le sol primitif, et d'un appareil si différent.

« Lors même donc que la coutume de presque tous les anciens peuples, particulièrement des peuples de la Syrie et de la Phénicie d'où les Carthaginois tiraient leur origine, n'aurait pas empêché d'ensevelir les morts sur la colline qui dominait Carthage si celle-ci avait fait déjà partie de la cité, à plus forte raison, si, comme on le dit, elle en avait été LE CENTRE, il est impossible de nier que les constructions de la citadelle punique de Byrsa ne soient postérieures à ces sépultures.

« La conclusion est donc indiquée. Il semble que nous devions réformer nos idées sur la topographie primitive de Carthage. Byrsa n'en aurait pas été le berceau. Ce serait là une fable à coup sûr d'origine grecque, et qui aurait eu pour but de donner, dans cette langue, une etymologie à un nom dont le radical est essentiellement syrien (1). Carthage aurait été fondée non sur le sommet d'une colline, mais sur le rivage même et autour du port creusé pour le commerce de ses premiers habitants.

« Faut-il donc renoncer, non-seulement à Virgile, qui est un poète, il est vrai,

> Atque poetis
> Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas,

mais à Justin et à Appien qui est un historien grave et qui ne fait sans doute que copier Polybe, historien plus grave encore, quand il s'agit de Carthage? Je ne l'affirme pas ; mais je le crains, et il ne me faudrait, pour passer de la conjecture déjà bien probable à la certitude, que pouvoir, par des fouilles plus générales, arracher au sol les derniers secrets qu'il renferme encore. »

Après cette savante dissertation, S. Em. le Cardinal insistait sur les ressources absolument nécessaires pour continuer des découvertes si heureusement inaugurées.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

MGR HILLION
Archevêque de Port-au-Prince (Haïti)

On annonce la mort de ce pieux prélat, décédé à Port-au-Prince le 21 février.

Mgr Constant-Mathurin Hillion était né dans le diocèse de Vannes le 21 octobre 1830. Il avait été préconisé évêque de Cap-Haïtien dans le Consistoire du 22 décembre 1873 et avait été promu archevêque de Port-au-Prince le 10 juin 1886.

MGR TAGLIABUE
Lazariste, vicaire apostolique du Pé-tché-ly septentrional.

Un télégramme de Pékin arrivé le 13 mars annonce la perte douloureuse que viennent de faire la Congrégation des Lazaristes et les Missions de Chine, en la personne de ce pieux prélat qui vient de mourir à Pékin, à l'âge de 68 ans.

Nous publierons dans un prochain numéro un article nécrologique et la photographie de Mgr Tagliabue.

(1) Bosra, dont Byrsa est une corruption, signifie en syriaque *citadelle* ou *acropole*. On retrouve encore ce nom, légèrement défiguré, dans la langue de l'Afrique du Nord. Les *bordjs* de nos indigènes ne sont autre chose que des forts ou des citadelles. En grec au contraire, *Byrsa* signifie cuir ou peau de bœuf.

BIBLIOGRAPHIE

Au pays d'Annam, par M. Paul ANTONINI. — Paris, Bloud et Barral, éditeurs.

M. Paul Antonini a habité Pékin et déjà il a fait part au public de ses impressions sur le Céleste-Empire dans plusieurs ouvrages sur « la vie réelle en Chine (1) » et les habitudes chinoises.

Voici un nouveau volume sur les pays d'Extrême Orient. Il s'agit de l'Annam et du Tong-King. M. Paul Antonini fait l'histoire de ces contrées depuis les temps anciens jusqu'à nos jours ; il retrace surtout avec détail l'intervention française avec toutes ses vicissitudes et il met en relief le rôle des missionnaires. De Mgr de Béhaine à Mgr Puginier, il y a large matière pour un historien. M. Antonini, qui est aujourd'hui professeur à l'Institut catholique de Paris, n'oublie point de rendre hommage à ces intrépides fils de la France, qui vont au loin, sans esprit de retour, porter la parole du Christ et faire aimer leur patrie.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 28 septembre 1888.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

EDITION FRANÇAISE.

M. Emmanuel Perez, à Madrid	84 40
Mlle Joséphine Berniez, à Rouans, diocèse de Nantes	20
Anonyme, don recueilli par l'*Écho de Fourvière*	20
» » »	20
» » »	1

Pour les missions les plus nécessiteuses (Dahomey).

M. O. L. Ramonde, prêtre en retraite, du diocèse d'Agen	90
Anonyme de Berne	15 50

A Mgr Altmayer (Mésopotamie).

Mlle Maria Usson, à Clermont, diocèse de Montpellier	5

A Mgr Puginier (Tong-King Occidental).

Anonyme de Saint-Fortunat, diocèse de Viviers	20

A Mgr Cousin (Japon méridional).

Trimestre d'un séminariste au nom de Sainte Thérèse de Jésus, Tertiaire de Saint-François, diocèse d'Angers	50

A Mgr Livinhac, pour le baptême d'un enfant nègre sous le nom de Marie-Joseph-Edouard.

Un anonyme de Cavaillon, diocèse d'Avignon	5

Pour le Dahomey.

Un compatriote du P. Dorgère, Lyon	30

Pour le Bulletin.

M. l'abbé Amonte Michel, Brescia	4 75

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



NIGER. — Vue de Chonga; d'après une photographie communiquée par le commandant Mattei.
(Voir page 152).

CORRESPONDANCE

ALGÉRIE

L'Hôpital Sainte-Elisabeth des Attafs.

En 1876, les *Missions Catholiques* avaient donné le récit de la fondation de l'hôpital Sainte-Elisabeth des Attafs dans la plaine du Chéliff, et rapporté une intéressante conversation entre Mgr Lavigerie et le général Wolff, conversation qui avait fait naître l'idée de cette création. C'est de cet hôpital, de son progrès, de ses besoins que nous allons entretenir nos lecteurs.

Lettre d'un missionnaire d'Alger.

On sait qu'une partie des orphelins recueillis par S. E. le cardinal Lavigerie, lors de la famine de 1868, avaient été mariés et établis dans des villages nouvellement créés pour eux dans la plaine du Chéliff.

Au milieu de ces villages, les missionnaires d'Alger s'étaient fixés avec les orphelins élevés par eux; de là ils rayonnaient dans les tribus arabes d'alentour, portant leurs soins aux malades et attirant les sympathies des musulmans par leur charité. C'est alors que le général Wolff, qui commandait en ce temps-là la division d'Alger, témoin des essais et aussi du succès des missionnaires, proposa à Mgr Lavigerie la création d'un hôpital pour les indigènes. Le vénérable Prélat qui, toute sa vie, n'a fait que réaliser sa devise : *Charitas*, accueillit avec joie la pensée du général commandant, et les constructions furent aussitôt commencées.

Les Arabes étaient émerveillés en présence de l'édifice qui s'élevait et demandaient pour qui ce palais. Et quand on leur répondait que cette « maison de Dieu » était pour les Arabes, et que tous les pauvres malades y seraient reçus pour l'amour de Dieu et sans rien débourser, leur stupéfaction montait à son comble et ils redisaient ce mot prononcé par un Arabe musulman au jour de l'installation des premiers ménages chrétiens aux Attafs : « Non, non, sur la terre, il n'y a pas un homme pareil au grand marabout d'Alger ! »

Quand les constructions furent achevées, au commencement de 1876, l'hôpital fut inauguré par une fête pleine de couleur locale, et à laquelle assistaient toutes les autorités de la colonie; le récit en a été fait à cette époque dans le bulletin des *Missions catholiques*.

L'hôpital Sainte-Élisabeth fut naturellement confié aux soins des Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, elles aussi établies au milieu des villages arabes depuis leur fondation. La première malade admise à l'hôpital avait devancé l'installation : c'était une pauvre femme brûlée que les missionnaires durent recueillir au village pendant trois jours avant de la placer dans les nouvelles salles.

Peu à peu les malades commencèrent à arriver; au début les hommes seuls s'aventurèrent. Les mœurs arabes arrêtaient les femmes, car on craignait que, dans cette grande maison où l'on recevait les deux sexes, les femmes ne fussent aperçues des hommes ; mais quand les Arabes furent bien convaincus que leurs femmes seraient absolument séparées et n'avaient aucun regard à craindre, ils les amenèrent eux-mêmes, et bientôt le bienfaisant asile fut envahi. Les pauvres Arabes musulmans de la plaine brûlante ou des montagnes environnantes, minés par toutes sortes de maladies hideuses, accouraient de toutes parts en apprenant que le ciel avait jeté sur la terre un refuge pour eux, où on les accueillait avec compassion, où on soulageait leurs souffrances, où on guérissait même leurs maladies. Les colons de la plaine, n'ayant pas d'hospice à leur disposition, sollicitèrent aussi la faveur d'être admis à l'hôpital indigène, où ils pouvaient retrouver, au milieu des Sœurs, les soins de la patrie.

Les commencements pourtant furent difficiles ; la mission avait peu de ressources ; les malades arrivaient nombreux ; il fallait bien se procurer les médicaments nécessaires, mais la pauvreté se faisait sentir : le linge pour les pansements manquait totalement et pendant longtemps les Sœurs durent panser les plaies de leurs malades avec des feuilles de papier. Les religieuses s'imposaient de rudes travaux pour subvenir aux besoins ; elles défrichaient elles-mêmes et ensemençaient les terres, plantaient des arbres et vivaient de peu. On s'ingéniait pour que les malades eussent le nécessaire ; pour les Sœurs, elles allaient souvent ramasser dans les champs quelques herbes qu'elles faisaient cuire pour leur nourriture.

Dieu bénit cependant leurs privations : des morts consolantes vinrent leur prouver que Dieu agissait dans leur œuvre. D'ailleurs avec le temps les choses s'améliorèrent.

Il y a deux ans, les Sœurs demandèrent l'autorisation de construire une chapelle à l'hôpital. Parmi les malades, nous l'avons dit, il y avait quelques Européens, et ceux-ci étaient souvent privés de l'assistance aux offices ; car il n'y avait jusque-là dans la maison qu'un petit oratoire auquel on arrivait par un étroit et mauvais escalier, ressemblant assez à une échelle, et que les infirmes ne pouvaient gravir. A force d'industries et de quêtes, les Sœurs réunirent une somme suffisante et firent élever une fort jolie petite chapelle à sainte Élisabeth.

Depuis ce temps, la sainte s'est montrée reconnaissante ; sans cesse de nouvelles grâces obtenues ont prouvé qu'elle aimait particulièrement ceux qui l'honoraient. Mais on a remarqué aussi que, depuis ce moment, le nombre des malades s'accroît considérablement ; chaque jour il faut refuser de pauvres malheureux. Les colons peuvent se résigner ; mais les Arabes n'entendent pas être repoussés :

« — Tu me mettras où tu voudras, je coucherai par terre dans quelque coin, mais laisse-moi chez toi, disent-ils à la Sœur chargée de les renvoyer ; il n'y a que toi qui puisse me guérir. »

Et les Sœurs missionnaires, qui aiment leurs chers Arabes plus qu'elles-mêmes, puisqu'elles ont tout quitté pour venir les servir, ouvrent quelquefois la porte, lors même qu'il n'y a plus de place.

Cependant une telle situation ne peut se prolonger : ou il faut entraver le bien sérieux et réel que fait cette œuvre importante, en refusant l'entrée de l'hôpital à beaucoup de malheureux, ou il faut leur faire de la place.

La charité ne doute de rien. Les Religieuses missionnaires ne pouvaient choisir le premier parti, elles viennent donc de prendre le second : doubler les salles de l'hôpital et les ouvrir le plus tôt possible, tel est leur projet arrêté.

Mais où trouver les ressources nécessaires pour faire face à des dépenses aussi considérables ? C'est là un problème qui attend sa solution de la divine Providence. Les premières aumônes ont été offertes d'une manière bien touchante. Ce sont les orphelins arabes eux-mêmes qui ont prélevé sur leurs économies pour venir en aide à leurs bienfaitrices et à leurs frères indigènes ; ceux qui n'avaient rien à eux ont offert, du moins gratuitement, leurs journées de travail. Les pauvres Arabes musulmans des alentours, entendant dire que les Sœurs allaient agrandir leurs logements pour faire plus de bien encore, ont voulu aussi faire ce qui était en leur pouvoir et ont apporté, qui des œufs, qui du lait ou d'autres vivres pour subvenir aux frais.

Mais, on le pense bien, de pareilles ressources ne suffisent pas ; elles ont ému le cœur des missionnaires, puissent-elles aussi toucher ceux qui liront ces lignes en les engageant à suppléer à tout ce que la bonne volonté seule ne peut accomplir ! En ce moment, où, de toutes parts, on sollicite la charité publique, n'est-ce pas téméraire de demander encore ? Mais la charité catholique est sans limite. Si les femmes de France pouvaient voir ce que nous voyons ici en Afrique, et la misère atroce des pauvres Arabes, et le bien qu'elles peuvent faire par leurs aumônes, je crois qu'elles ne sauraient résister à la compassion et trouveraient le moyen de retrancher encore sur tant de superfluités.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Parmi les contrées où le catholicisme entrevoit pour l'avenir les plus belles espérances figure le Japon. La substitution des coutumes européennes aux anciennes institutions locales s'est accomplie en ces dernières années avec une rapidité merveilleuse, et l'édifice des vieilles superstitions et de la religion des bonzes menace ruine.

Le catholicisme, si florissant au XVIe siècle et presque entièrement anéanti après par la fureur des persécutions, n'y put être prêché à nouveau qu'à partir de 1866, par les soins des missionnaires du Séminaire des Missions Étrangères de Paris ; aujourd'hui, après moins d'un quart de siècle, on y compte quarante mille néophytes formant quatre cent quatre-vingt-dix-neuf chrétientés réparties entre trois vicariats apostoliques.

La liberté des cultes établie par la récente constitution japonaise et la tolérance du Gouvernement de Tokio font prévoir les développements que peut se promettre la vraie foi dans ce puissant empire de l'Extrême Orient. Aussi le Saint-Père a-t-il jugé le moment venu de réaliser le projet depuis longtemps médité d'y instituer la hiérarchie. Après avoir pris à ce sujet l'avis des Éminentissimes cardinaux de la Propagande, Sa Sainteté Léon XIII a décrété la création de trois diocèses et d'une métropole en remplacement des trois vicariats apostoliques actuels. Les sièges de ces nouvelles circonscriptions ecclésiastiques seront : Tokio, Nagasaki, Kioto et Sendaï, villes populeuses et illustres par leurs glorieux souvenirs chrétiens. Le siège métropolitain sera Tokio.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Mgr Van Camelbeke, évêque de Hiérocésarée, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, revenu l'an dernier en France pour rétablir sa santé, s'est embarqué le dimanche 23 mars à Marseille pour retourner dans sa mission. Le prélat est accompagné d'un nouveau missionnaire, M. Vincent-François Archimbaud, du diocèse de Clermont.

INFORMATIONS DIVERSES

France. — Nous lisons dans la *Semaine religieuse* de Toulouse :

« Le 1er mars, Mgr H.-V. Altmayer, des Frères Prêcheurs, archevêque latin de Bagdad, délégué apostolique de la Mésopotamie, descendait dans la crypte de Saint-Sernin, pour y vénérer le chef de saint Thomas d'Aquin et les reliques de saint Dominique. En continuant son pèlerinage dans le pieux sanctuaire, le prélat demeura très surpris de se trouver en face de ses diocésains les plus célèbres. Saint Jude n'avait-il pas prêché, lui aussi, l'Évangile dans la Mésopotamie ? Ce grand apôtre accueillait donc lui-même, sous les voûtes de Saint-Sernin, l'un de ses successeurs, le premier pasteur actuel des pays dans lesquels il était mort pour Jésus-Christ. Saint Blaise de Sébaste, en Arménie, reconnaissait à son tour, dans l'archevêque de Bagdad, le Métropolitain de la province qu'il avait autrefois parcourue et sanctifiée par ses travaux et son martyre. Ce n'est plus, en effet, le tombeau vide et abandonné de saint Blaise, que Mgr Altmayer avait vénéré naguère dans une de ses tournées pastorales, mais bien le corps même de son illustre suffragant.

« — N'avez-vous pas aussi dans vos cryptes les quarante martyrs de Sébaste ? demande le Prélat ; j'aurais tant de plaisir à « leur rendre mes hommages, car, il y a peu de temps, je côtoyais « les bords du lac dans lequel ils furent submergés ! »

« L'étonnement de Monseigneur grandit bien davantage, quand il se vit devant les restes de la chaste Suzanne.

« — Suzanne de Babylone ! s'écria-t-il, est-ce bien possible ? « Mais, avec Bagdad, Babylone est le siège même et le titre de « mon archevêché. Combien je suis heureux de rencontrer ici et « de pouvoir vénérer cette illustre compatriote et contemporaine « du prophète Daniel, ma diocésaine bien aimée ! »

« Les ossements de ces élus de Dieu durent tressaillir d'émotion et s'animer comme ceux de la vision d'Ezéchiel, en recevant ce noble visiteur venu des pays qu'ils avaient eux-mêmes habités. Quant à l'Archevêque de Babylone, assurément les joies qu'il ressentit alors ne furent pas supérieures aux grâces de salut qu'il venait d'obtenir, pour les emporter dans ses lointaines missions, aux peuples confiés à son zèle pastoral. »

Turquie d'Asie et Hindoustan. — Nous lisons dans le *Tablet :*

« L'an dernier, dans le centre et le nord de l'Inde, sur deux cent vingt millions d'habitants, les missionnaires ont converti deux cent quatre-vingt-dix-sept personnes.

« Pour atteindre ce résultat, considéré comme très consolant, les Sociétés bibliques ont employé huit cent quarante-un prédicateurs, payés quarante-huit mille deux cent quatre-vingt-seize livres sterling (un million deux cent sept mille francs).

« Cent neuf missionnaires protestants évangélisent la Perse, la Palestine, l'Arabie et l'Égypte. Dans le cours de l'année dernière, ils ont converti en tout « une jeune fille ». Cette conversion représente le travail annuel de cent neuf Révérends payés environ douze mille livres sterling (trois cent mille francs). Cette *chère âme* devrait être, semble-t-il, très fervente ; or, les zélés apôtres de l'Église établie avouent, un peu désappointés, qu'elle demande une *constant guidance*. »

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Étrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE PREMIER

MISSIONS D'EUROPE JUSQU'EN 1800

Suite (1)

Hollande.

De l'Allemagne du Nord, passons à la Hollande ; nous y trouverons l'intolérance protestante, s'étalant avec impudence sur les ruines du catholicisme. Un ministre anglican impartial et modéré, le R. docteur Neale, a fait paraître, il y a quelques années, un travail intéressant sur la situation des catholiques hollandais, en face de l'hérésie victorieuse ; avec une franchise qui l'honore, il reconnaît que les calvinistes abusèrent impitoyablement de leur victoire. On n'a qu'à se rappeler ici les horreurs de toutes sortes commises au XVIe siècle, par les Gueux : spoliation de riches églises, pillage des couvents, destruction insensée des objets d'art, vols, massacres, incendies, les martyrs de Gorcum, et tant d'autres pages sanglantes de l'histoire des calvinistes hollandais. La persécution ne s'arrêta que le jour où les Ré-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14 et 21 mars.

formés virent leurs concitoyens catholiques si bien écrasés, qu'ils crurent pouvoir sans danger fermer les yeux sur ces misérables restes de l'ancienne Église.

Il en résulte qu'au commencement de ce siècle, la situation des pauvres catholiques hollandais était encore lamentable. Forcés de se cacher de tout le monde, privés de toute influence politique, sevrés de toutes les manifestations extérieures du culte, leur vie religieuse, comme celle des repris de justice, cherche à se dérober à tous les regards. Dans cet ouvrage dont je viens de parler, le R. Neale fait une description saisissante de la messe catholique, telle qu'elle se célébrait encore en Hollande, il y a moins d'un siècle.

Le lieu de la réunion, dans une grande ville comme Amsterdam, par exemple, est la chambre haute d'un cabaret borgne, à l'Écu d'or, ou au Soleil levant. A l'imitation de ce qui se passe dans ces bouges infâmes qui vivent de la clientèle exclusive des forçats en rupture de ban, la maison a tout un système de couloirs, de portes de dégagement, par où, en cas d'invasion de la force publique, les fidèles pourront s'échapper. Avant l'aurore on les voit arriver, par petits groupes de deux ou trois ; un prêtre, souvent un vieux confesseur, qui a fait plus d'une fois connaissance avec les prisons, s'est déjà glissé dans la maison, sous un déguisement quelconque. Dès qu'il a revêtu les ornements sacrés, cinq à six béguines, religieuses vivant dans leur famille, viennent se ranger autour de l'autel. En cas d'alerte, chacune d'elle est chargée d'enlever et de faire disparaître quelqu'un des vases sacrés et des ornements du prêtre. Si la police, comme il arrive souvent, fait une irruption subite dans la maison, chacune se saisit à la hâte de l'objet particulier dont elle a la garde ; pendant que le maître de l'auberge, pour gagner du temps, parlemente à la porte avec les agents, le célébrant s'est déjà glissé dans une cachette ménagée entre deux murs, les fidèles se sont échappés dans toutes les directions. La police en sera cette fois pour ses frais de déplacement.

Le R. docteur Neale, qui nous fait ce triste tableau de la situation des catholiques hollandais en 1800, termine sa narration par la description de quelques-unes de ces catacombes du XIXe siècle qu'il a visitées avec une respectueuse curiosité, et qui subsistent encore çà et là à l'état de souvenirs, témoignage vivant de la tolérance calviniste.

Et voilà les hommes qui n'ont pas assez d'anathèmes contre la tyrannie de l'Église romaine !

Il va sans dire que la hiérarchie catholique en Hollande a été brisée par la Réforme, au contraire les calvinistes ont favorisé de toutes leurs forces les jansénistes dans lesquels ils voient, non sans raison, des frères qui n'ont plus qu'un pas à faire pour être à eux. Néanmoins, malgré la protection avouée du gouvernement, nous trouvons, en 1800, cette Église en pleine décadence.

Voici, d'après les documents officiels, quelle était, à cette époque, la situation du jansénisme en Hollande.

A Utrecht : un archevêque, vingt-quatre curés, deux mille cinq cent vingt fidèles.

A Harlem : un évêque, vingt-quatre curés, deux mille trente-huit fidèles.

A Deventer : un évêque qui remplit en même temps les fonctions de curé dans l'archidiocèse d'Utrecht, car il n'a pas de troupeau.

Total pour toute l'Église janséniste de Hollande :

Un archevêque, deux évêques, quarante-huit curés, quatre mille neuf cent cinquante-huit fidèles.

C'est peu.

Quant aux vrais catholiques, à cause du mystère dont ils sont forcés de s'entourer, on ne trouve leur nombre indiqué nulle part dans les documents officiels, à cette époque ; mais en consultant les statistiques postérieures, en tenant compte des accroissements qui ont dû se produire, on peut très approximativement fixer leur nombre, en 1800, à trois cent cinquante mille catholiques contre un million deux cent mille protestants.

Comme le gouvernement hollandais ne supporte sur son territoire aucun évêque catholique, cette chrétienté désolée est sous la juridiction d'un simple prélat, le chargé d'affaires du Saint-Siège à la Haye ; ce prélat a, au-dessous de lui huit archiprêtres, qui ont à leur tour la surveillance de cinquante à soixante curés chacun. Le nombre des paroisses catholiques s'élève au total à quatre cent soixante-trois.

Cantons suisses.

Si de la Hollande nous redescendons en Suisse, nous rencontrons encore la persécution, au moins dans une partie du pays.

Plusieurs cantons sont catholiques ; ce sont les cinq cantons de Lucerne, d'Uri, de Schwitz, d'Unterwald et de Zug, qui, par leur résistance à la tyrannie, ont formé, au XVe siècle, le premier noyau de la confédération helvétique. On peut, au point de vue religieux, leur adjoindre les trois cantons de Soleure, de Fribourg et du Valais, où les protestants ne forment qu'une minorité imperceptible. La population catholique totale de ces huit cantons s'élève à environ trois cent cinquante mille âmes, qui jouissent pleinement de la liberté religieuse.

Six autres cantons : Appenzell, les Grisons, St-Gall, Glaris, Argovie et Thurgovie sont mixtes ; la population catholique y est de cent quatre-vingt-dix mille fidèles, contre deux cent vingt mille protestants. Depuis les luttes sanglantes du XVIe siècle, l'apaisement s'est fait entre les deux partis. Les catholiques ont gardé leurs communautés religieuses, la libre administration de leur église, et dans les questions confessionnelles, il a été bien sagement établi qu'elles seraient décidées exclusivement par les membres de chaque confession.

Enfin, il y a quatre cantons qui sont entièrement protestants : Berne, Bâle, Zurich et Schaffouse, auxquels il faut ajouter la principauté de Neufchatel et les villes libres de Genève et de Lausanne qui ne font pas encore partie de la confédération. Là les protestants sont chez eux ; ils ont le nombre, huit cent mille protestants contre une minorité imperceptible de deux mille catholiques ; ils ont la richesse, l'influence politique, la prépondérance à la diète fédérale. A l'exception de Lucerne, ils occupent toutes les grandes villes de la Suisse, et ils profitent de cette situation privilégiée pour proscrire impitoyablement chez eux l'exercice public du culte catholique. C'est seulement dans les premières

années du XIXe siècle que les premiers prêtres romains pourront se glisser furtivement à Berne, à Bâle, à Neufchatel, à Lausanne, à Genève, pour y célébrer la messe et administrer les sacrements aux rares catholiques qui habitent au milieu des protestants.

Voici, en résumé, la situation religieuse de la Suisse en 1800 :

Cantons catholiques : trois cent cinquante mille catholiques, cinq mille protestants.

Cantons mixtes : cent quatre-vingt-dix mille catholiques, deux cent vingt mille protestants.

Cantons protestants : *deux mille catholiques, huit cent mille protestants.*

Total : cinq cent quarante-deux mille catholiques, un million vingt-cinq mille protestants.

Hiérarchiquement, ce petit troupeau est sous la juridiction des évêques de Coire, de Constance, de Lausanne, de Sion, qui relèvent directement du Saint-Siège.

Russie d'Europe.

Remontons maintenant à l'extrémité nord de l'Europe, en Russie.

Hélas ! le schisme va se montrer, s'il est possible, encore plus oppresseur et encore plus tyrannique que l'hérésie. Catherine II, l'amie des philosophes, en particulier de Voltaire, qui la flagorne bassement en l'appelant l'Étoile du nord, la Sémiramis du pôle, la Notre-Dame de Pologne, ouvre à la fin du dernier siècle, la longue série des persécutions du catholicisme en Russie.

Après le partage de la Pologne, le plus grand crime politique du XVIIIe siècle, si riche pourtant en infamies et en scandales de tous genres, Catherine a promis solennellement à ses nouveaux sujets de respecter leur liberté religieuse, et dès le premier jour, elle a faussé son serment. Un concordat passé avec Pie VI a été presque aussitôt violé que conclu. On s'est d'abord attaqué à l'Église ruthénienne unie, comme plus facile à séduire. Sous la pression gouvernementale, appuyée du knout des cosaques et de la perspective de la Sibérie, un certain nombre de prêtres ruthènes ont passé au schisme et leurs paroissiens ont été forcés de les suivre dans l'apostasie ou de se priver de culte. C'est le début d'une guerre implacable, qui ne s'arrêtera qu'en 1870, sous Alexandre II, avec la destruction de la malheureuse église de Chelm, dont les derniers fidèles ont été knoutés jusqu'à la mort, pour les amener au schisme. En moins de 80 ans, plus de six cent mille Ruthènes seront ainsi arrachés à l'Église romaine. Par une exception douloureuse, et qui sera la seule que j'aie à constater dans cette étude, l'Église catholique qui, depuis le commencement du XIXe siècle, a pris de merveilleux accroissements, dans tous les pays de mission, sera à peu près anéantie, en Russie, pendant la même période de temps. C'est l'heure des ténèbres, l'heure du triomphe de Satan. Il n'y a qu'à courber la tête en silence devant les décrets mystérieux et adorables de la justice de Dieu.

Quant aux églises du rit latin, soit en Russie, soit en Pologne, Catherine les laisse en repos pour le moment ; mais elle travaille hypocritement à semer dans leur sein des germes de dissolution et de mort, en faisant placer sur les principaux sièges des hommes qui ont vendu au schisme leur conscience et leur honneur épiscopal.

C'est ainsi qu'en Pologne, on la vit imposer comme métropolitain aux évêques latins, Podoski, qui travailla ouvertement, pendant trente ans, à la perte de son pays et à l'abaissement du catholicisme. En Russie, les choses se passèrent d'une manière encore plus originale : il faut lire dans la correspondance du comte de Maistre, quel fut l'étonnement scandalisé des catholiques, quand ils virent arriver un beau jour au siège métropolitain de Mohilew un certain Stanislas Bohusz Siestrzencewicz, devenu, en quelques semaines, de protestant et de colonel de hussards, archevêque métropolitain de toutes les Églises catholiques du rit latin en Russie, et ce, par la grâce de l'impératrice. Cet homme, qui n'eut peut-être jamais la foi, fut, pendant tout son long épiscopat, un instrument docile aux mains du schisme moscovite pour ruiner en la déshonorant l'Église catholique. C'est ainsi que le schisme russe commençait cette longue suite d'attentats dont je développerai ailleurs l'histoire.

On doit reconnaître cependant qu'au commencement de ce siècle, grâce aux bonnes dispositions de l'empereur Paul Ier, et plus tard à celles de son fils Alexandre Ier, la barbarie russe va, pendant un quart de siècle, laisser respirer en paix les catholiques. A peine monté sur le trône, Paul vient d'arrêter la persécution contre les Ruthènes, en signant un concordat avec le pape Pie VI, déjà prisonnier de la République française. Ce concordat, daté de la Chartreuse de Pavie, la première étape du Pontife sur le chemin de l'exil, reconstituait l'ordre antique des Basiliens, à peu près complètement désorganisé par les entreprises schismatiques de Catherine et rétablissait ainsi dans l'empire russe la hiérarchie catholique :

Pour le rite ruthénien : un archevêque, à Polocsk, avec un évêque auxiliaire. Un évêque à Lucéoria, avec un auxiliaire. Un évêque à Brest-Litowski, avec un auxiliaire. Total pour les Ruthènes : un archevêque, deux évêques titulaires et trois auxiliaires. Plus tard, Alexandre Ier rétablit la Métropole de Wilna, ce qui porta à quatre, pour la Russie, le nombre des sièges épiscopaux ruthéniens unis.

Pour le rite latin : un archevêque métropolitain à Mohilew, avec deux auxiliaires et deux coadjuteurs. Un évêque dans la Samogitie, avec un auxiliaire et un coadjuteur. Un évêque à Wilna, avec quatre auxiliaires. Un évêque à Luck et Zytomir, avec deux auxiliaires. Un évêque à Kaminiec, avec un auxiliaire. Un évêque à Minsk. Total pour le rite latin : Un archevêque, cinq évêques et treize auxiliaires. Ce nombre extraordinaire d'évêques auxiliaires en Russie vient de l'étendue des diocèses, qui comprennent plusieurs grandes provinces.

La population catholique des deux rites était en 1800 :

Rite latin	1.635.490 âmes.
Rite ruthénien.	650.000 »
Total pour les deux rites	2.285.490 »

Non compris la Pologne.

Turquie d'Europe.

Pour achever ce que j'ai à dire des missions d'Europe, il ne nous reste plus qu'à descendre en Turquie. La situa-

tion des catholiques, sans être florissante, y est plus tolérable que dans la plupart des pays soumis au schisme et à l'hérésie. Le fanatisme musulman, arrêté une première fois par le Pape saint Pie V, à Lépante, écrasé définitivement, dans le cours du XVIe siècle, sous les murs de Vienne, par l'héroïque Sobieski, ne se relèvera pas des coups formidables qui lui ont été portés dans ces deux journées. Désormais l'heure des conquêtes en Europe est passée pour lui, et le croissant ne fera plus que reculer devant la croix. Le Turc, tout en continuant d'opprimer le pauvre raia chrétien, demeuré sous sa dure et capricieuse domination, sent qu'il aura bientôt à compter avec cette force morale de l'opinion, qui sommeille encore, mais qui ne va pas tarder à se réveiller pour lui faire expier chèrement les insolents triomphes du passé. Généralement, il respecte l'autonomie des différentes communions chrétiennes existant sur son territoire, et les laisse librement s'administrer elles-mêmes. Le grand ennemi des catholiques, en Turquie, ce n'est pas le disciple de Mahomet, c'est le grec schismatique, qui s'appuie sur l'or et sur l'influence politique de la Russie.

Voici quelle était, au commencement du siècle, la situation religieuse des catholiques dans la Turquie d'Europe :

A Constantinople, nous trouvons environ huit mille latins, administrés par les Révérends Pères Dominicains, Franciscains et Lazaristes. Ils ont à leur tête un vicaire apostolique, qui prend le titre de vicaire patriarcal, parce qu'il représente le patriarche latin de Constantinople; celui-ci réside à Rome et ne jouit plus, depuis plusieurs siècles, que d'un titre honorifique. Le vicaire patriarcal a sous sa juridiction Constantinople, Salonique, la Roumélie, la Macédoine et une portion de la côte asiatique.



MGR TAGLIABUE, LAZARISTE, VICAIRE APOSTOLIQUE DU PÉ-TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL. (Voir page 155).

A côté des latins, nous trouvons deux mille Grecs-unis et environ dix mille Arméniens. Au spirituel, ils sont, avec leurs prêtres, soumis au vicaire apostolique de Constantinople ; mais, au temporel, ils relèvent du patriarche schismatique de leur nation, ce qui les expose à des avanies et à des émotions sans fin.

Dans l'Albanie, nous trouvons deux archevêchés : Scopia et Durazzo, avec deux évêchés suffragants : Alessio et Pulati, et environ soixante mille catholiques latins.

Dans le Monténégro, un archevêché, Antivari, avec environ deux mille catholiques.

Dans la Bosnie, un vicariat apostolique, avec environ quatre-vingt-cinq mille catholiques.

Dans la Serbie, un vicariat apostolique et environ trois mille catholiques.

Dans la Valachie et la Moldavie, un vicariat apostolique et quarante-six mille catholiques.

Les Bulgares catholiques, chassés, en 1760, de leur pays par les schismatiques, se sont réfugiés, avec leur évêque, dans les environs de Philippopolis; ils sont au nombre de deux mille quatre cents.

Les îles Ioniennes ont un archevêché à Corfou, un évêché à Zante, avec environ dix mille catholiques.

Les îles de l'Archipel forment une province ecclésiastique : un archevêché, Naxos; six évêchés suffragants, Santorin, Chio, Syra, Andros, Tine et Micone. Population catholique : douze mille cinq cents.

L'évêque de Syra est de plus le délégué du Saint-Siège pour la Grèce continentale, où l'on trouve environ douze mille catholiques à Athènes, Nauplie et Patras.

En résumant tous ces chiffres, on trouve, en 1800, environ deux cent quarante-deux mille cent catholiques de tous les rites dans la Turquie d'Europe.

* * *

J'ai dit la situation des catholiques d'Europe résidant, en 1800, dans les pays de mission. Il faut maintenant rapprocher tous ces chiffres, pour en former un tableau général.

Angleterre et Écosse (1).	420.000	cathol.
Danemark, Suède et Norwège	200	»
États protestants de l'Allemagne du Nord (2)	60.000	»
Hollande.	350.000	»
Suisse. Cantons protestants et mixtes (3)	192.000	»
A reporter...	722.200	cathol.

(1) Sans compter huit millions de catholiques Irlandais.

(2) Sans compter cinq millions de catholiques dans les évêchés des bords du Rhin, et un million deux cents milles dans la Silésie et la Pologne prussienne.

(3) Sans compter trois cent cinquante mille catholiques dans les cantons catholiques.

	Report...	722.200 cathol.
Russie d'Europe. Rites latin et ruthène (4)		2.285.490 »
Turquie d'Europe		242.100 »
Total pour les missions d'Europe		3.249.790 cathol.

C'est donc un peu plus de trois millions de catholiques qui, dans l'Europe apostate, ont résisté courageusement pour garder le dépôt de la foi. Honneur immortel à ces héroïques débris de la vieille Église!

(*A suivre*).

CINQUANTE MOIS AU BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

HABITANTS DU DELTA DU NIGER

(Suite 1).

Dans ce même mois d'octobre 1884, je redescendais le fleuve sur le navire *Niger*, revenant de Chonga, lorsque arrivé près du grand village de Budon, en aval d'Egga, mon



NIGER. — LE PRINCE NEDJONOU VIENT RENDRE VISITE AU COMMANDANT MATTEI DANS LA FACTORERIE FRANÇAISE DE CHONGA PRÈS RABBA ; d'après une photographie communiquée par le commandant MATTEI (Voir page 152).

pilote jeta le navire en plein sur un banc de sable. Il y avait plusieurs jours que nous travaillions à nous dégager, jetant à l'eau tous nos barils de chabota (beurre végétal) en les enchaînant l'un à l'autre avec des cordes, formant ainsi un immense chapelet de tonneaux dont une extrémité était amarrée à un gros fromager et l'autre restait entre nos mains pour continuer l'opération...(On apprend bien des choses au Niger!)

Le charbon s'épuisait, les eaux commençaient à baisser, mon anxiété était extrême. J'envoyai à Budon le capitaine Palmers, un noir de Sierra-Léone, très débrouillard et très dévoué, quoique de Sierra-Léone. Palmers avait pour mission de rapporter du bois à n'importe quel prix. Il se jeta dans un canot avec huit kroumen. Mes pauvres kroumen, qui, d'ordinaire, chantent en pagayant et en travaillant, partirent les oreilles basses. Ils se voyaient à la veille de passer six mois sur le sable et de ne pas profiter de leur congé dont l'expiration approchait.

Au bout d'une heure, je vis Palmers revenir bredouille et consterné. Les naturels lui avaient refusé du bois en lui donnant les raisons suivantes.

« A quoi bon travailler à couper du bois ? Nous savons

(4) Sans compter six millions cinq cent mille catholiques des deux rites dans la Pologne russe.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14 et 21 mars 1890, et les cartes, p. 42 et 88.

bien que les blancs nous donneront des étoffes, des glaces, des colliers; mais le prince Benou va venir, nous l'attendons demain ou après, il saura que nous avons toutes ces belles choses, il nous les prendra *et il nous accusera d'en avoir caché d'autres pour nous ravir nos enfants.* Nous préférons rester pauvres et garder nos enfants ! »

Est-ce assez typique ?

* * *

Tels sont les rois et les princes musulmans dans le Sokoto. Benou en est le type le plus parfait. Le fléau de Dieu dans la contrée !

Un jour, ce gredin vint me voir à bord de ma chaloupe, la *Française*, mouillée à Sosokouso, pour m'extorquer encore quelque chose et, pour se donner à mes yeux de l'importance, il fit mander un roitelet païen de l'intérieur qu'il fit comparaître endimanché et qu'il fit coucher à ses pieds en prenant, lui, Benou, des airs de conquérant qui me révoltèrent. Je fis apporter du rhum, qu'il préférait aux préceptes du Coran, et je trinquai avec le païen, avant de choquer mon verre contre le sien.

* * *

Je pourrais multiplier les faits de ce genre, plus monstrueux les uns que les autres ; mais à quoi bon ? J'ai suffisamment établi que les potentats musulmans sont dignes de rivaliser avec les Touaregs assassins de Flatters.

Je ne comprends pas que les Français et les Anglais ne s'unissent pas dans une alliance fraternelle, pour frapper un grand coup et en finir avec ces trafiquants de chair humaine.

Rien ne serait plus simple si l'amour de l'humanité parlait plus haut chez les hommes que les intérêts personnels et égoïstes.

Les Anglais opéreraient avec des troupes de naturels par le bas Niger, où les voilà bien installés, et les Français descendraient par le haut Niger avec des Turcos.

Étant donné que les trois quarts des populations asservies sont hostiles aux musulmans et qu'elles demandent des libérateurs, je conserve l'assurance que l'entreprise ne serait pas un acte à la Don Quichotte, comme me l'a dit un certain monsieur (qui fera bien de voyager), auquel j'avais soumis un plan d'exécution. Ce plan est praticable et je consens à l'exécuter, lorsqu'on voudra, avec des troupes indigènes d'Algérie, de préférence kabyles, et des volontaires de l'armée.

Dans mon deuxième volume sur la Bénoué, je reviendrai sur cette question, car je suis au chapitre des habitants et de leurs mœurs, et non à l'art de la guerre, et qu'il me tarde d'arriver à Chonga dont le lecteur connaît la position géographique (9° de latitude nord et 2° environ de longitude est).

* * *

Le roi de Chonga est tributaire de Sokoto, comme Moleki ; mais il est aussi vassal de Moleki parce qu'il est païen. Moleki a placé auprès de ce roi un gouverneur du nom de Nedjonou qui le surveille et l'espionne.

Nedjonou est un ancien esclave; il est arrivé, par son courage et ses services, au faîte des honneurs et du pouvoir, comme cela se voit très souvent dans le Soudan

C'est ce Nedjonou qui m'a permis de m'installer à Chonga; mais, en même temps, il envoyait un messager à Moleki pour me faire mettre à l'amende, c'est-à-dire me faire payer les premiers droits d'installation et le terrain.

La ville de Chonga est fortifiée; elle compte une vingtaine de mille âmes. (*Voir la gravure, page 145.*)

Les factoreries sont situées sur la rive droite d'un méandre du Niger, dans un petit village qu'on nomme Chonga-Werpol, parce que c'est là qu'on débarque pour aller dans la capitale qui est à une lieue environ dans l'intérieur. Le gouverneur Nedjonou y habite avec ses esclaves.

Les habitants de Chonga sont très affables, très soumis ; les musulmans vivent côte à côte avec les païens, mais sans se confondre.

Lorsque je suis arrivé à Chonga, je reçus la visite officielle, selon l'usage, de Nedjonou, escorté de quelques cavaliers et d'une vingtaine de fantassins, armés de fusils à pierre et de lances (*Voir la gravure, page 151*).

* * *

Après son départ, on m'offrit, toujours selon les habitudes, le spectacle de la danse devant la factorerie.

Une trentaine de jeunes filles, coquettement habillées d'étoffes clinquantes, se mirent à danser en cercle en battant des mains et en chantant la bienvenue aux blancs..... dans le but d'obtenir quelques cadeaux.

Pendant que ces païennes, infiniment plus intéressantes que les musulmanes, se livraient à des contorsions macabres, je vis venir un deuxième groupe de jeunes filles également païennes, précédées de quelques hommes pourvus d'instruments de musique, tels que : tam-tam, guitares, flûtes, etc. Cette deuxième bande parut déconcertée en voyant la place prise. Elle s'arrêta net. Un conciliabule eut lieu entre elles pendant quelques minutes, puis une grande jeune fille se détacha et vint en ambassade auprès de ses compagnes du premier groupe qui suspendit la danse.

J'avoue que je fus fort intrigué de ce manège et que je me demandai, pendant un instant, ce qui allait sortir de là. Était-ce la paix ou la guerre? Heureusement, ce fut la paix.

Après une courte conversation entre l'ambassadrice et les danseuses premièrement arrivées, les deux groupes se confondirent et, après cette fusion enthousiaste, la fureur de la danse ne connut plus de bornes. Pendant deux heures, les belles négresses se trémoussèrent, se déhanchèrent, se disloquèrent à qui mieux mieux. Elles danseraient encore, si je ne leur avais donné les petits cadeaux traditionnels pour en finir et vaquer à mes affaires.

J'ai raconté ce petit épisode pour montrer l'esprit qui règne à Chonga, dans la population asservie, et ce tact, exquis pour des filles sauvages, qui hésitent avant d'aller se joindre à leurs compagnes en train de danser, de crainte d'être indiscrètes et qui ne se mêlent à elles qu'après en avoir référé et obtenu l'assentiment

* * *

La danse terminée, je montai à cheval avec Nedjonou et toute son escorte pour aller rendre visite au roi de Chonga. Notre avant-garde était formée des hommes à pied, que j'avais vus le matin à la factorerie. Ces malheureux allaient à la course sur une route rocailleuse, de crainte

d'être dépassés par nos chevaux, lancés au grand trot. Plus d'une fois, je mis mon cheval au pas pour les laisser souffler, mais il paraît qu'ils étaient habitués à ce genre d'exercice, puisqu'ils couraient de plus belle, toutes les fois que je m'arrêtais. Nous primes donc le trot et pour de bon, jusqu'aux portes de la ville. Quelques moments après, nous étions reçus par Sa Majesté.

Ce roi est le plus vieux et le plus ancien monarque, dit-on, de tout le Soudan. Il appartient à la monarchie païenne et il a conservé son titre et sauvé son peuple des ravages de la guerre, grâce à sa sagesse et à l'esprit peu turbulent de ses sujets.

Il m'a reçu en présence de Nedjonou, son geôlier, et notre conversation a eu lieu d'une façon sinon inédite, du moins que j'ignorais jusqu'alors.

Je ne sais pas s'il m'est permis d'appeler entrevue, une conversation entre deux personnes qui ne se voient pas, car c'est bien ce qui m'est arrivé.

Je suis entré par un pavillon, dans une enceinte, construite en torchis, qui enveloppait plusieurs cases assez confortables, par rapport à leurs voisines. On m'a introduit dans une de ces cases, composée de deux chambres contigues, ayant comme communication, une natte en guise de porte.

On me dit que le roi était derrière cette natte et d'aller lui serrer la main, en soulevant légèrement un de ses coins, car il m'était défendu de voir le roi, aussi bien qu'à lui de me regarder. Tels sont, paraît-il, les rites de cette doctrine païenne à Chonga.

N'ayant pas été préalablement prévenu de ce qui m'attendait, j'ai failli éclater de rire, lorsqu'il me vint heureusement à l'esprit une recommandation qui m'avait été faite à Paris, avant mon départ, par mon ami, M. Gauthiot, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale. Il m'avait conseillé de prendre note de tout ce qui me paraîtrait intéressant ou absurde, sans jamais en rire. « A Paris, ajouta-t-il, il y a des savants qui vous expliqueront le pourquoi et le comment de chaque chose. »

Honorant l'obéissance passive, je fus m'asseoir, sans rire, le nez contre la natte royale.

A peine fus-je installé sur mon tabouret en bois de baobab, que je vis remuer un des côtés de la natte et une vieille main, noire comme de l'ébène, s'agiter dans le vide. Je la saisis moins chaudement que la main d'un ami; mais, si je l'ai saisie froidement, je réponds de l'avoir serrée forment.

Le roi me souhaita alors la bienvenue, nous échangeâmes force compliments, sans faire la moindre allusion aux affaires politiques ou commerciales; mais je reste convaincu que, sans la présence de Nedjonou, le roi m'eût dit :

« — Ne pourrais-tu pas me délivrer du joug qui m'oppresse, moi et mes sujets? »

Mais le geôlier était là!

Je fis passer au roi, par-dessous la natte, quelques pièces de velours, des étoffes françaises et divers autres cadeaux, que Nedjonou a dû lui soustraire, après mon départ.

Je reçus en retour un superbe mouton et je partis.

(*A suivre*).

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. DELATTRE, missionnaire d'Alger.

II.

Les tombeaux de la colline de Saint-Louis.

(Suite 1).

Pendant plusieurs années, le peu d'argent dont je disposais ne me parut pas suffisant pour reprendre des fouilles si profondes et dès lors si coûteuses. J'hésitai longtemps à la vue de la quantité énorme de terre qu'il fallait enlever avant d'obtenir un résultat sérieux. J'étais d'ailleurs attiré vers deux autres points de l'antique Carthage où les fouilles étaient plus faciles et les découvertes certaines, je veux parler d'un vaste cimetière chrétien avec son intéressante basilique, et des deux cimetières réservés aux esclaves et affranchis impériaux, si riches en renseignements sur la composition des bureaux de l'administration romaine.

De temps en temps cependant, je fis enlever autour du tombeau punique de Byrsa, quelques mètres cubes de terre, autant pour procurer du pain à de pauvres Arabes qui sollicitaient du travail, que parce que j'étais certain de rencontrer dans le sol des amphores funéraires, des morceaux de belles poteries grecques et surtout de ces petits vases cerclés de lignes rouges, munis d'une anse, et sur la panse, d'un bec conique qui leur a fait donner par les Arabes le nom caractéristique de *bazzoula*, mot qui signifie dans leur langue, *sein*, *mamelle*. On trouve d'ordinaire ces vases près des tombeaux d'enfants.

Mais je ne pouvais songer à faire un déblaiement complet qui permît d'atteindre les tombeaux les plus anciens et aussi les plus intéressants.

Ce ne fut qu'en mai 1888, que je pus enfin étudier plus sérieusement cette nécropole punique. M. le marquis de Vogüé, membre de l'Institut, auteur de plusieurs savants ouvrages sur les antiquités de la Syrie et de la Palestine, visitant un jour les ruines de Carthage et notre musée, fut frappé des résultats importants obtenus par nos premiers essais et voulut s'intéresser à nos recherches. Grâce à une généreuse offrande qu'il daigna me remettre dans le but de contribuer à la découverte de monuments puniques, je pus reprendre les travaux tant de fois arrêtés et pousser jusqu'à la couche où nous devions rencontrer les tombeaux puniques.

D'après les indices qui m'engageaient à fouiller en cet endroit, je fis pratiquer une large tranchée en avant du premier tombeau punique découvert, afin, s'il était possible, de pouvoir y arriver de plain-pied. Il fallait pour cela enlever et transporter à flanc de côteau plusieurs centaines de mètres cubes de terre.

Après quelques jours de travail, les ouvriers étaient arrêtés par un énorme mur en maçonnerie dont la largeur, à cause d'une autre construction adjacente, paraissait être d'abord de 3m,35, alors qu'en réalité elle n'était (dimension encore respectable) que de 1m,65.

Ce mur était évidemment de beaucoup postérieur non seu-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février, 7, 14 et 21 mars.

lement au tombeau punique déjà découvert, mais aussi aux sépultures composées des amphores et autres vases funéraires déposés dans le sol au-dessus des tombeaux primitifs qui sont bâtis en grandes pierres, sans trace de mortier.

Un autre mur de construction identique, large de 1m,70, formait angle droit avec le précédent et s'enfonçait sous la colline en passant à droite du tombeau punique que le lecteur connaît déjà.

C'est entre ces deux murs que j'avais résolu de déblayer le terrain. Nous finîmes par trouver à gauche l'extrémité du mur qui avait d'abord barré la tranchée d'accès à la nécropole et nous pûmes y faire facilement pénétrer les charrettes nécessaires pour le transport des terres.

Les travaux de déblaiement furent alors poussés activement, et le 19 août, après avoir fait enlever et transporter plus de 400 mètres cubes, je pouvais faire part à M. le marquis de Vogüé des résultats de cette fouille.

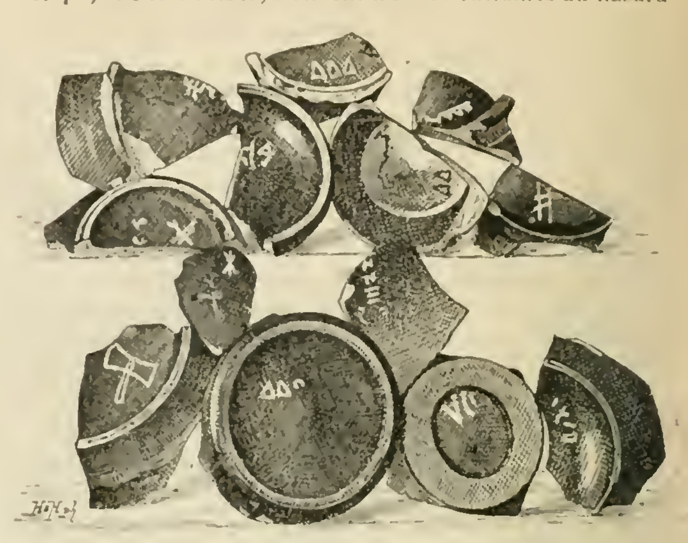
Toute la portion du terrain non occupée par la double épaisse muraille était remplie, à une profondeur moyenne de deux mètres cinquante au dessous du sol actuel, d'armes et d'amphores funéraires, les unes renfermant des ossements calcinés (1), les autres contenant des ossements sans trace de crémation. Les dernières fouilles nous avaient fait découvrir de quarante à cinquante de ces vases funéraires.

Les amphores sont en terre de couleur rouge, parfois de couleur grise ; souvent elles sont revêtues extérieurement d'une couverte jaunâtre. Leur forme est à peu près celle que présenterait un œuf d'autruche coupé par le milieu et dont les deux parties seraient réunies par un cylindre de même diamètre. Elles sont dépourvues de col et munies de deux oreillons. Leur hauteur atteint d'ordinaire un mètre environ. D'autres amphores affectent une forme particulière. Nous avons trouvé des fragments de grands vases ornés de dessins en couleur rouge ou brune.

Tous ces vases, urnes et amphores, remplis d'ossements ont cédé à la pression du sol et sont tout brisés. Là où la terre a reçu les fondations de constructions postérieures, ils sont complètement écrasés et aplatis. Les petits vases se sont cependant parfois conservés intacts. Ce terrain renferme aussi quelques squelettes inhumés en dehors des grands vases funéraires.

Jusqu'à ce jour (19 août 1888), nous avions trouvé dans ces fouilles plus de deux cents fragments de belles poteries grecques, lampes, vases divers et surtout des patères. Ces dernières portent presque toujours sur leur fond intérieur des rosaces plus ou moins simples, plus ou moins compliquées, composées de motifs tels que palmettes, fers à cheval, etc. Il est certain que ces débris de vases que je crois de fabrication grecque, appartiennent à la période punique. Nous en avons la preuve évidente dans les *graffiti* carthaginois qui se lisent sur plusieurs d'entre eux que nous reproduisons plus loin.

Ces vases grecs brisés ne paraissent pas cependant avoir un rapport direct avec les sépultures. On les retrouve, en effet, mélangés au sol de telle façon qu'aucun d'eux ne semble avoir été déposé à dessein près de l'amphore, au moment de l'inhumation. Je pensais d'abord que c'étaient là les débris des vases ayant servi aux offrandes funéraires et qui, une fois brisés, s'étaient trouvés entraînés au hasard



Fonds de vases grecs portant des *graffiti* carthaginois.

avec la terre à chaque nouvelle fosse que l'on creusait. Mais ces poteries ainsi que les caractères puniques de leurs *graffiti* appartenant, d'après M. de Vogüé, au Ve et même au IVe siècle avant notre ère, je croirais plus volontiers que ce sont tout simplement les débris des vases dont se servaient à cette époque les habitants de Byrsa ou qui, apportés par les adorateurs d'Eschmoun, étaient jetés au hasard, lorsqu'ils étaient hors d'usage. La continuation des fouilles a confirmé cette hypothèse, car c'est surtout dans le terrain



Poteries carthaginoises.

extrême du plateau de la colline, que nous avons trouvé ces débris en grand nombre. A mesure que l'on pénètre en avant, on en trouve moins et ils finissent par disparaître complètement, quoique le sol continue à renfermer des sépultures du même genre.

(1) Nous avons trouvé un collier qui a été brûlé avec le corps. Les perles et les amulettes de ce collier à demi fondus se sont déformés et soudés ensemble.

Outre ces vases en terre noire vernissée, on a trouvé en même temps des fragments de vases grecs peints à ornements rouges sur fond noir, des balles de fronde en terre cuite, une hachette de bronze semblable pour la forme de la lame à celle que nous avions retirée en 1880 du premier tombeau punique de Byrsa, un poisson de terre cuite aux flancs couverts de lignes rouges, un petit vase affectant un peu la forme d'une outre et orné également de dessins en rouge et enfin neuf vases à petit goulot sur la panse. Mais ce qui ajoute un intérêt particulier à ces fouilles, c'est la découverte de perles et d'amulettes provenant de colliers de style égypto-punique et deux belles terres cuites de même style. (Voir la gravure, page 154, *poteries.*)

A la date du 19 août, le nombre des perles de pâte de verre s'élevait à quarante et une, soit rondes, soit cylindriques ou même d'autres formes. Parmi les amulettes je pouvais signaler à M. le marquis de Vogué un dieu Bès, deux *oudjah*, un petit triangle surmonté d'une barre et d'un anneau, emblème de la déesse Tanit et deux scarabées en jaspe vert portant des intailles. Sur l'un est représenté une sorte d'hercule combattant le lion et sur l'autre un personnage debout tenant de la main droite un bâton ou une massue.

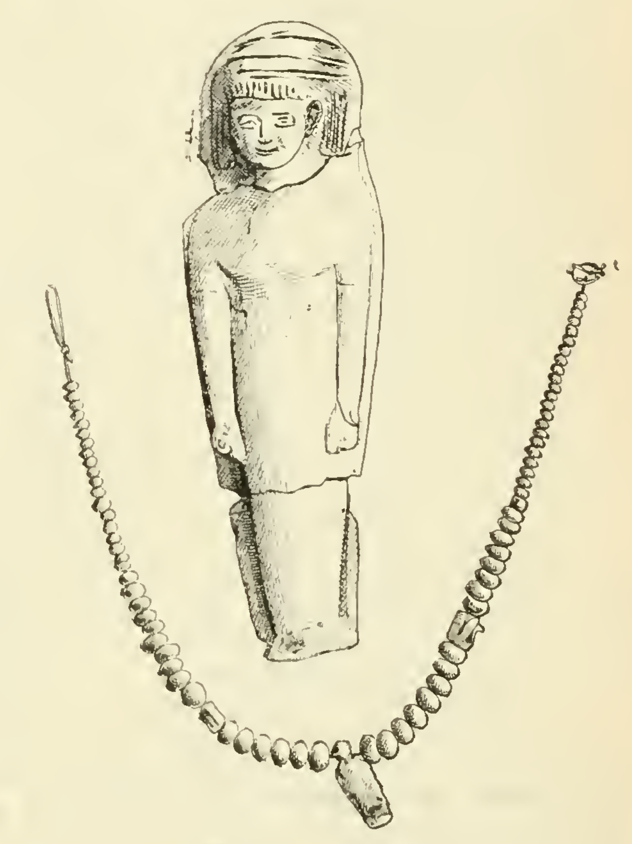
Les deux belles terres cuites égypto-puniques signalées plus haut, sont un masque et une statuette.



Masque et collier puniques.

Le masque est une tête de femme dont les oreilles et les lèvres sont peintes en rouge vif. On peut rapprocher cette figure de celle trouvée à huit mètres cinquante sur la colline de Junon, et qui est reproduite plus haut. M. de Vogué reconnaît dans cette terre cuite moulée des nuances qui permettent de la classer parmi les produits de l'art phénicien.

La statuette, haute de soixante-dix-neuf centimètres, a la forme d'une momie. Les oreilles et les lèvres, comme dans le masque trouvé en même temps, sont peintes en rouge vif qui tranche sur la couleur rouge brique de l'argile. Les bras sont pendants et les pieds, quoique brisés, semblent avoir



Statuette et collier puniques.

été découverts. M. de Vogué trouve que le style de cette figurine rappelle celui de l'Égypte, mais avec un peu plus de liberté et que la pose diffère un peu de celles des statuettes funéraires égyptiennes.

(*A suivre*)

NÉCROLOGIE

MGR TAGLIABUE.

Lazariste, vicaire apostolique du Pé-tchè-ly septentrional.

Nous avons annoncé, la semaine dernière, la mort de Mgr Tagliabue, évêque de Pékin.

Cet évêque missionnaire français qui meurt, après un apostolat bien rempli, appartenait à la Société fondée par Saint Vincent de Paul, et dont les membres ont retenu, de leur premier établissement au Clos Saint-Lazare, le nom de Lazaristes. Il évangélisa la Mongolie et plusieurs provinces de la Chine ; il remplit à Shanghaï les fonctions de procureur pour les missions lazaristes. Troisième titulaire du vicariat apostolique fondé, en 1856, à Pékin, son épiscopat n'aura pas été sans éclat. Il laisse dans la capitale chinoise plus de huit mille chrétiens, près de quarante mille dans la mission, un clergé de cinquante Lazaristes, un florissant collège où cent cinquante jeunes pensionnaires chinois apprennent la langue française, des écoles gratuites très fréquentées, des œuvres en progrès.

Il laisse surtout à Pékin, autour d'une cathédrale nouvelle, la résidence religieuse la plus complète et la plus belle que possède dans le monde sa Congrégation.

Mgr Tagliabue était né en 1822. Il avait été nommé le 25 septembre 1868, évêque titulaire de Pompeiopolis et vicaire apostolique du Pé-tché-ly sud-ouest ; à la mort de Mgr Delaplace, il fut transféré au Pé-tché-ly septentrional, le 5 août 1884.

Nous recommandons aux prières des missionnaires et de nos lecteurs M. l'abbé Paillier, curé-doyen de Beaulieu (Corrèze), décédé à Beaulieu, le 12 mars.

VARIÉTÉS

La relique de la vraie croix en Afrique, au IVe siècle.

A la veille de la Grande Semaine, la communication suivante, que nous envoie un missionnaire d'Afrique, offre une actualité toute particulière. Nous nous empressons de publier cette note savante, relative au culte rendu, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, au bois adorable de la Passion.

On a découvert, à Tixter, station située dans la région de Sétif, sur la voie ferrée d'Alger à Constantine, une inscription romaine datant de l'an 359 et mentionnant, avec les reliques de plusieurs saints, *le bois de la vraie croix*. Ce texte intéressant a été copié par MM. Letaille et Andollent, chargés d'une mission épigraphique en Algérie, et l'abbé Duchesne en a donné récemment communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

On y lit, dans un cercle, les mots MEMORIA SANCTA placés au-dessous d'un monogramme du Christ, puis à côté des mots : DE LIGNV (*pour ligno*) CRVCIS et DE TERRA PROMISSIONIS VBI NATVS EST CRISTVS, les noms des apôtres Pierre et Paul, des martyrs *Victorinus*, *Miggin*, *Datianus*, *Donatianus*, *Cyprianus*, *Nemesianus* et plusieurs autres.

La pierre qui porte cette inscription a donc abrité et sans doute renfermé, avec les reliques de ces saints, du bois de la vraie croix. Mais ce n'est pas le premier monument chrétien découvert en Afrique, qui se rapporte au culte rendu à une portion de la croix sur laquelle Notre Seigneur Jésus-Christ a voulu mourir pour le salut du monde. On a trouvé en effet, près d'Alger, dans les ruines de l'antique *Rusgunia*, aujourd'hui le cap Matifou, la dédicace d'une basilique, élevée en cet endroit, pour accomplir un vœu et conserver avec honneur une relique de la vraie croix : SANCTO LIGNO CRVCIS CHRISTI SALVATORIS ADLATO ADQ (pour *atque*), HIC SITO... Le noble chrétien de *Rusgunia*, qui entreprit la construction de ce sanctuaire, y fit participer son épouse et toute sa famille : BASILICAMVTO PROMISSAM ADQ OBLATAM CVM CONIVGE NONNICA AC SVIS OMNIBVS DEDICAVIT.

Quant à l'usage de vénérer la terre rapportée des Lieux Saints, on peut lire à ce sujet de précieux détails dans les œuvres de saint Augustin. Au livre XXII de sa *Cité de Dieu*, l'évêque d'Hippone rapporte qu'un fidèle nommé Hespérius, ayant reçu d'un ami de la terre sainte rapportée de Jérusalem (*terram sanctam de Jerosolymis allatam, ubi sepultus Christus die tertio resurrexit*), conserva d'abord cette terre chez lui avec respect et vénération, puis la déposa sous le sol d'une chapelle qu'il fit construire et qui devint le lieu d'une guérison miraculeuse racontée par Saint Augustin.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

Mme veuve Mazel, de Grézieu-la-Varenne, diocèse de Lyon. Don recueilli par l'*Écho de Fourvière* 100
Anonyme 300
Anonyme de Romelfing, diocèse de Metz 150

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Altmayer).
M. Lubicz Rowicki, aumônier à Montpellier 5
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille 500
Anonymes, diocèse de Soissons, avec demande de prières 21

A Mgr Altmayer (Mésopotamie).
M. Claude Chaput, du diocèse de Lyon 5

A Mgr Puginier (Tong-King occidental).
Anonyme du diocèse d'Agen 10

A M. l'abbé Gall (Tong-King méridional).
Mlle C. F., à Gand 15

A Mgr Ricaz, évêque de Nagpore (Hindoustan).
Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres 10

Au R. P. Moïse Joseau, missionnaire en Corée.
M. Lartigue, à la Ferrière, diocèse de Poitiers 3 45

A Mgr Cazet (Madagascar).
Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres 10

Pour le baptême d'un petit nègre sous le nom de Baptiste-Henri-Joseph (Madagascar).
Baptiste Marchand, d'Angers 2

Pour les lépreux d'Ambahivoraka (Madagascar).
Anonyme du diocèse d'Agen 10
Anonyme de Montpellier 20

Pour les missions les plus nécessiteuses de Madagascar (Mgr Cazet).
M. Claude Chaput, du diocèse de Lyon 5

Au R. P. Courtois, à Tété (Bas-Zambèze).
Mlle C. F., à Gand 15

Pour les Pères missionnaires du Saint-Esprit, à Bagamoyo (Zanguebar).
Anonyme d'Alger 702

Pour le rachat et le baptême d'un petit infidèle, sous les noms de Paul, Mathieu, Jean (Bagamoyo).
M. Lartigue, à la Ferrière, diocèse de Poitiers 4

A Dom Haffner, missionnaire bénédictin à Lehig (Territoire-Indien).
Mlle C. F., à Gand 15

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



NIGER. — UN MARCHÉ DANS LA VILLE D'EGGA; d'après une photographie communiquée par le commandant MATTEI.
(Voir page 159).

CORRESPONDANCE

—

AFRIQUE EQUATORIALE

—

L'Expédition Stanley.

Les lecteurs des *Missions catholiques* ont tous entendu parler de la récente traversée du continent africain par Stanley. Mais ils seront heureux de trouver, sur cette nouvelle expédition du célèbre explorateur, l'appréciation de notre sympathique et vénéré correspondant de Zanzibar.

LETTRE DU R. P. LE ROY, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT, MISSIONNAIRE A ZANZIBAR.

On sait que H.-M. Stanley avait été chargé par un comité anglais, dont M. Mackinnon est le président, d'aller trouver Emin Pacha, à Wadelaï, sur le Haut-Nil, et de le ramener en Europe. Emin Pacha (Dr Schnitzler), ancien lieutenant de Gordon au service du Khédive, avait été rejeté dans ces régions par suite des invasions du Mahdi dans la Haute-Égypte et le Soudan égyptien.

Stanley passait en mars 1887 à Zanzibar, et le 18 du même mois il était à l'embouchure du Congo avec le personnel suivant : neuf Européens, soixante-un soldats soudanais, treize Somalis et six cent vingt Zanzibarites, sans parler du fameux traitant Tipu-Tipu qu'il amenait avec lui et qu'il devait laisser comme gouverneur des Stanley-Falls (1).

* * *

(1) Faut-il profiter de cette occasion pour rectifier l'orthographe de ce nom devenu célèbre et qu'on écrit Tippoo,Tib, Tip-Tip, etc ? C'est *Tipu-Tipu* (Pron. *Tipou-Tipou*) qu'il faut dire, fréquentatif de *Mtipula*, lequel vient du verbe nyamwézi *Ku-tipula*, *dévaster*, *saccager*, *détruire*. Tous les traitants musulmans portent, dans l'intérieur de l'Afrique, des noms de guerre pareils, comme autrefois les bandits illustres de nos forêts européennes. Tipu-Tipu, de son vrai nom, s'appelle Ahmed : il est né au Zanguebar

Du reste, les injures de cette espèce faites à la géographie africaine par messieurs les voyageurs et cartbographes européens sont innombrables. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, s'il arrive à un missionnaire d'écrire en une lettre quelqu'un de ces noms d'une localité où il réside depuis 10 ou 15 ans, on s'empresse de le corriger, en soupirant sur l'ignorance de ce simple d'esprit, pour lui faire dire une sottise.

Ainsi c'est *Tanganyika* qu'il faut écrire, et non Tanganyka ou autre chose ;

C'est *Udyidyi* et non Ujiji ;

C'est *Tobora* et non *Tabora* ;

C'est *Muto wa Nzigé* (Litt. *Rivière au Sauterelles*) ou encore *Mvuta-Nzigé* (Litt. *Roule-Sauterelles*), et non *Muta-Nzigé*, etc.

Après avoir remonté le Congo jusqu'au confluent de l'Aruwimi, l'explorateur suivit ce fleuve, s'engagea dans une immense forêt, tomba dans un pays ravagé par les musulmans, et finit, après cinq mois de tribulations, par rejoindre à Kavalli, sur l'Albert Nyanza, celui qu'il cherchait, Emin Pacha : mais, au lieu de le secourir, il en fut secouru.

De là, Stanley repartit prendre son arrière-garde. Mais, pendant ce temps-là, les hommes d'Emin Pacha s'étaient révoltés, l'avaient fait prisonnier, puis relâché et ce fut seulement le 10 avril 1889 que Stanley parvint à décider Emin, il ne le voulait pas, à quitter « ses provinces », lesquelles aujourd'hui sont entre les mains du Mahdi.

* * *

En revenant à la côte orientale, Stanley a fait des découvertes géographiques importantes : une branche supérieure du Nil, le Semliki, sortant du lac *Muta nza Nzige* (Rivière aux Sauterelles), dit maintenant lac Albert-Édouard, en l'honneur du prince de Galles ; une montagne énorme dont le sommet principal, le Ruwenzori, est couvert de neiges éternelles, à moins d'un degré au nord de l'Équateur ; et enfin une extension inconnue du Victoria-Nyanza vers le sud-ouest, ce qui le rapproche considérablement du Tanganyika.

Averti de l'approche de l'expédition, le major Wissmann, commandant les forces allemandes du Zanguebar, lui envoya un détachement commandé par le baron de Gravenreuth et le lieutenant Schmidt. Les membres des deux caravanes se rencontrèrent dans la forêt de Msua, à quelques jours de la Côte.

A Bagamoyo, la réception faite aux explorateurs fut splendide, mais attristée par un événement inattendu. Le soir, au banquet, après un toast porté aux missions catholiques, Emin, parlant avec le P. Etienne, s'était approché d'une fenêtre large ouverte : dans son extrême myopie et son ignorance des lieux, il la prit pour une porte, fit un pas en avant et tomba ! Pendant plusieurs jours, sa vie a été en danger ; mais il est aujourd'hui parfaitement remis et doit habiter Zanzibar encore quelques mois avant de se rendre en Egypte. De son côté, le Dr Parke, médecin de l'expédition, a failli mourir à l'hôpital de la mission par suite de fièvre bilieuse. Stanley est au Caire, où il attend la fin de l'hiver.

* * *

En résumé, l'expédition a duré trois ans, a parcouru cinq mille quatre cents milles, dépensé 750,000 francs, a perdu quatre cents hommes et en a ramené trois cents. Stanley, de son côté, a cédé pour un million, à un libraire de Londres, la propriété de ses manuscrits.

On dit que le célèbre voyageur doit revenir en Afrique au service de la Compagnie anglaise de l'Est-africain et s'occuper particulièrement du chemin de fer qui, partant de Mombasa, irait rejoindre les Lacs par le Kilima-Ndjaro.

Quoi qu'il en soit, l'Europe est en ce moment tellement éprise de l'Afrique qu'elle ne la lâchera plus, et c'est un bien : la puissance musulmane baisse, l'intérieur s'ouvre, l'inconnu se révèle, le noir s'habitue au blanc, et, malgré la part d'imprévu qui reste, on est fondé à croire que le Christianisme a tout à gagner de cette évolution humaine qui terminera le XIXe siècle.

Malheureusement, il est profondément triste de voir la France, qui, grâce à ses missionnaires, aurait pu avoir une part si belle, la plus belle, dans cette œuvre d'expansion et de civilisation, s'appliquer à restreindre de plus en plus le nombre et l'influence de ses pionniers par cette série de lois extraordinaires dont ses amis s'affligent et ses ennemis se réjouissent. Que la volonté de Dieu soit faite !

INFORMATIONS DIVERSES

Japon Méridional. — M. Malrat, missionnaire, écrit à M. Compagnon, directeur au séminaire des Missions Étrangères de Paris :

« Je suis toujours à Hirado. Ce district augmente en chrétientés et en fidèles. Il compte maintenant environ quatre mille huit cents chrétiens, pauvres, il est vrai, misérables au point de vue matériel, mais, en réalité, plus riches que bien des païens qui les entourent, les braves chrétiens ayant reçu le don de la foi, et plusieurs même, la grâce d'une grande ferveur. Toutefois, beaucoup sont loin d'être des modèles. Tout en m'efforçant de les rendre meilleurs, je tâche d'augmenter mon troupeau. Mais, pour l'œuvre des écoles qui est ici une œuvre capitale, pour l'œuvre des catéchistes à former, pour l'entretien des églises, pour la construction de nouvelles chapelles, etc., nous ne recevons guère que notre viatique. Nos chrétiens nous aident bien, mais ils sont très pauvres. Quant à la mission, je sais très bien qu'elle ne peut pas me donner davantage.

« Dans ma détresse j'ai recours à vous. En effet, en plus des œuvres que je soutenais jusqu'à présent, j'ai entrepris la construction d'une église de Saint-François-Xavier à Kami-kozaki, village tout chrétien situé à la pointe nord de l'île de Hirado, à quelques centaines de mètres de l'endroit où le grand apôtre des Indes et du Japon vint aborder en 1550. Ce village, qui compte cinq cents chrétiens, est composé de pauvres émigrés de Kami-goto, de Shimo-Goto et de Kuroshima. C'est une vraie perle, un des meilleurs villages de tout mon district. Mais, ces pauvres chrétiens n'ont rien, beaucoup n'ont pas même encore de maison convenable. Il faut donc que je leur bâtisse leur église. Hélas ! après avoir acheté les matériaux qui ont coûté très cher, il ne me reste presque plus rien. Faudra-t-il donc tout arrêter et laisser pourrir le bois acheté ? Ne pourriez-vous pas m'aider un peu ? Je vous demande l'aumône au nom de mes pauvres chrétiens... »

Australie. — Les Trappistes, déjà établis en Afrique, en Chine, aux États-Unis, vont fonder une maison en Australie. Voici ce qu'écrit à un prêtre du diocèse d'Autun, le R. P. Fachon, religieux de Sept-Fons :

« Votre lettre m'a trouvé dans de tristes circonstances : j'étais

à préparer nos caisses pour le départ. Nous avons dû quitter ce cher pays d'Ouagap que nous aimions tant et où l'on nous a donné au départ des témoignages si précieux de l'affection la plus vive. Nous avons dû abandonner cette fondation de Nouvelle-Calédonie, parce que nous ne pouvions plus espérer d'avoir jamais de novices dans ce malheureux pays.

« Or, voilà qu'à peine débarqué à Marseille, au sortir du sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, on m'invite à repartir pour l'Australie, où l'on nous propose une nouvelle fondation.

« Nous voilà donc à Rome, attendant notre départ de Brindisi, fixé au 3 mars, après avoir reçu les derniers avis, les bénédictions, les encouragements de S. Em. le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande, du cardinal vicaire et de Notre Saint Père le Pape. On nous offre d'immenses terrains en Australie, à condition d'y évangéliser les pauvres noirs qui sont encore plus sauvages que mes regrettés Calédoniens. Priez pour que nous fassions bien la volonté de Dieu. »

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

(Suite 1).

APERÇU SUR LA FAUNE ET LA FLORE.

Pour traiter ce chapitre, il faudrait être très savant, car il y a beaucoup à dire ; or, bien qu'on m'ait décoré de ce titre au début de cette modeste publication, je décline hautement cet honneur.

Je me contenterai donc de citer, dans chaque règne, les espèces les plus connues et les plus intéressantes.

Animaux sauvages.

Parmi les fauves nous citerons le lion et la panthère, celle-ci parcourt tout le Bas-Niger et vient se faire prendre même au bord de la mer.

M. Tawsen, commerçant anglais, en a pris deux en quelques jours à Brass dans une cage en fer, qui se fermait mécaniquement, dès qu'on passait la porte, il avait placé une bique dans sa cage; deux panthères ont été capturées à trois jours d'intervalle.

En 1883, me trouvant en inspection à Lokodja, dans la nuit du 24 au 25 octobre, ma petite chienne fut enlevée dans la cour de la factorerie, sous les yeux des hommes de garde, par une panthère qui, d'un bond, franchit la balustrade, saisit ma pauvre chienne, malgré ses aboiements désespérés et l'emporta dans la forêt. C'est ainsi que la panthère se comporte dans ce pays.

On trouve aussi le rhinocéros, le chat-tigre, le lynx, l'hyène et le karakal. Beaucoup de ruminants du genre antilope, le daim, le chevreuil, le buffle, le mouflon, etc.

L'éléphant n'habite pas le Bas-Niger. L'ivoire que les caravanes apportent sur les marchés d'Ibi, Loko et Egga arrive des sources de la Benoué (province d'Adamaoua). Là, ces pachydermes vivent par bandes nombreuses et quoi qu'on en dise, l'ivoire n'est pas près de finir.

Jamais je n'ai pu voir une peau d'éléphant. Un chef de caravane m'a dit que les naturels la mangeaient, ou bien qu'ils en faisaient des chaussures, des selles et d'autres articles de commerce dans leur pays.

Les hippopotames pullulent dans le fleuve.

Beaucoup de variétés de singes sont représentées ; j'ai rapporté en France des mônes, des cynocéphales et des callitriches, que j'ai offerts au muséum d'histoire naturelle à Paris.

Animaux domestiques.

Le cheval, le mulet et l'âne ne peuvent pas vivre dans le delta.

Les naturels prétendent qu'il y a dans les fourrages une herbe qui les empoisonne. En effet, j'ai perdu trois chevaux à Onitcha en deux ans, malgré la précaution que j'avais prise de les faire soigner par un indigène d'Egga, où je m'étais procuré ces animaux.

Pour trouver le cheval arabe, il faut remonter jusqu'à Egga. Le prix d'un cheval est d'environ deux cents francs en marchandises.

Le chameau, le dromadaire et le mulet sont inconnus dans ces contrées, l'âne y est fort rare.

Les bœufs sont de deux espèces, les bœufs ordinaires qu'on trouve dans le Niger moyen et les bœufs à bosse, zébus, qui vivent (mais en très petit nombre), dans le delta et même à Brass ; ils errent en liberté, bien qu'ayant leurs propriétaires, en sorte qu'ils sont très sauvages ; pour les prendre, il faut user d'une foule de stratagèmes et quelquefois employer le fusil, car ils se défendent.

Beaucoup de chèvres et de moutons dans les hauts plateaux, ces derniers à poil soyeux. Le porc n'a presque pas de valeur, les indigènes ne lui donnent aucun soin.

Le lapin et le lièvre sont introuvables; à plusieurs reprises, j'ai transporté de Paris des lapins de garenne, que j'ai placés à Brass, à Onitcha, à Lokodja, et, malgré tous les soins qu'on leur a prodigués, ils sont morts au bout de quelques mois.

Dans le Noupé, la tortue est d'une grande ressource dans l'alimentation, et, bien que j'aie souvent remarqué chez les noirs de ce royaume, l'observance rigoureuse de certains articles de la Bible, ils ne semblent guère se soucier de celui qui défend de manger des animaux qui marchent sur leur ventre, car ils en font une très grande consommation.

L'écaille de tortue deviendra certainement une des richesses de ce pays dès que les naturels en connaîtront la valeur.

* * *

Dans le monde des oiseaux, citons parmi les gallinacés, les poules, les dindons, la pintade, le pigeon, la tourterelle. La perdrix et la caille n'habitent pas le pays.

Dans l'ordre des échassiers : le héron, le marabout, l'ibis, l'aigrette blanche, le pélican, le courli, la bécassine, les pluviers variés, puis les serpentaires, les faucons, les buses, les canards, une infinité de petits oiseaux du genre passereau de toutes les couleurs, et enfin des perroquets gris

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21 et 28 mars 1890, et les cartes, p. 42 et 88.

cendrés, à la queue rouge, que l'on apprivoise facilement, à condition qu'on les prenne fort jeunes dans leurs nids. Cet oiseau, à l'état libre, est excessivement sauvage. Jamais je n'ai pu l'approcher à une portée de fusil.

Dans les mares et dans les rivières, on trouve beaucoup de gibier d'eau et du poisson en abondance.

A Brass, nous mangions souvent des huîtres que nous ramassions sur les troncs immergés des palétuviers, et des crevettes rouges qui auraient fait honneur à Chevet.

Les reptiles sont représentés par les caïmans très nombreux dans les fleuves et les marigots. (Les noirs prétendent que le fiel du caïman est un poison extrêmement violent. Je n'ai pas vérifié le fait.) On voit aussi des pythons et autres serpents et des lézards de diverses espèces.

Insectes.

Pour décrire le monde des insectes, il faudrait un volume et, comme je le disais plus haut, il faudrait être savant. Je m'en tiendrai donc à l'humble moustique qui m'a tant tourmenté et aux chiques, qui, pénétrant sous la peau, déposent leurs œufs assez profondément dans les chairs; si on n'y prend garde, elles peuvent causer de grands désordres. J'ai vu des Kroumens estropiés par ces petits insectes, qui ne nous ont guère épargnés non plus.

On les extirpe très facilement au moyen de la pointe d'une aiguille ; l'opération doit se faire au début, c'est-à-dire dès que l'on ressent des démangeaisons avec accompagnement de piqûres aiguës.

Végétaux.

On dirait que le très humide climat du Niger, si perfide pour l'existence de l'homme blanc, a réservé toutes ses faveurs pour la végétation.

Les arbres qui, au point de vue commercial, paraissent les plus importants sont : l'arbre à beurre (le karité) et le palmier.

Le karité, dit M. le général Faidherbe, dans l'*Atlas colonial*, « porte un fruit, une amande, qui, pilée et traitée par l'eau bouillante, donne une matière grasse, un véritable beurre : le beurre de galam employé par les indigènes dans leur alimentation.

« Ce beurre se conserve pendant fort longtemps.

« Cet arbre remarquable fournirait en outre, par incision, un suc qui pourrait remplacer la gutta-percha. »

Dans le delta du Niger, il n'y a pas un seul de ces arbres, ce n'est que dans le Noupé et le Haut-Niger qu'il pousse à profusion. Cet arbre ressemble au chêne d'Amérique. Le fruit est bon à manger, sa pellicule fine et verte ressemble à une prune ; on extrait le beurre du noyau qu'on jette dans l'eau bouillante après l'avoir exposé au soleil.

Il est très propre à la fabrication du savon et des bougies.

Les Anglais le désignent sous le nom de *schea-butter* (arbre à beurre), et les Français l'appellent *chabota*.

Généralement on échange du sel contre du chabota. L'exportation se fait par milliers de barils. L'ivoire, le chabota et l'huile de palme, sont les produits qui rapportent le plus, ainsi que nous le verrons plus loin.

Après l'arbre à beurre nous citerons le palmier à huile ; cet arbre est au Bas-Niger ce que l'arbre à beurre est au moyen Niger.

Les régimes de ce palmier fournissent un fruit vermeil dont la pulpe est soigneusement récoltée par les femmes qui fabriquent l'huile de palme. L'amande du fruit donne également une huile plus fine, dont nous nous sommes souvent servis à bord de nos bateaux pour graisser les machines lorsqu'il nous arrivait parfois de manquer d'huile d'Europe.

En Algérie, nous ne possédons en fait de palmier que le dattier, mais ici les palmiers sont représentés par de nombreuses espèces, et c'est précisément le dattier que nous n'avons pas. Je n'ai pas vu une datte durant les cinq années que j'ai passées au Niger.

Citons : le rônier qui est à l'abri des insectes et qui fournit par conséquent un excellent bois de construction, le cocotier que tout le monde connaît, le chou palmiste, le tamarinier dont le fruit entre dans la composition d'une espèce de bière appelée *pito* et le bois sert aux constructions.

(*A suivre.*)

UNE CONGRÉGATION D'OUVRIERS
A BEYROUTH (SYRIE)

Beyrouth, nos lecteurs le savent, est le centre de tout le mouvement catholique dans la Syrie. Outre le clergé appartenant aux différents rites orientaux, les Pères jésuites et les filles de la Charité exercent une grande influence. Tout le monde connaît les œuvres magnifiques accomplies en ces derniers temps; citons, entre autres, cette magnifique Université de Saint-Joseph, appelée à rendre de si grands services à la cause de l'Église et de la civilisation. Mais, tout en préparant les classes élevées aux carrières libérales, tout en formant un clergé oriental plus instruit, les Pères jésuites instituent en même temps d'autres œuvres pour le peuple, pour les ouvriers.

L'intéressante lettre que nous allons publier, montrera ce que peut produire le dévouement aidé par l'intelligence et inspiré par le cœur; elle encouragera et éclairera ceux qui veulent résoudre la question sociale par le catholicisme.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Nous avons à Beyrouth une œuvre d'hommes du peuple, qui offre un intérêt particulier. C'est la fameuse Congrégation du P. Fiorovich. Elle est connue dans tout le Levant. Ajoutons qu'ils sont nombreux en Europe, et surtout en France, les généreux amis du vénéré directeur.

Depuis vingt-six ans qu'elle est fondée, cette Congrégation a réuni plus de dix mille associés. Bon nombre d'entre eux, qui forment une sorte de population flottante, se sont dispersés dans les villes du littoral syrien et dans les principaux centres du Liban, où ils ont établi des associations du même genre. L'œuvre du P. Fiorovich est devenue ainsi souche et modèle plusieurs de autres.

Comme on le sait, Beyrouth est, depuis les événements de 1860, le centre de la vie commerciale en Syrie.

Les chrétiens de la classe pauvre y ont particulièrement afflué, pour trouver, avec leur sécurité, du travail et du pain.

« A cette époque, dit le P. Fiorovich, les prêtres indigènes étaient peu nombreux dans la ville et assez peu zélés. Aussi, les hommes de la basse classe étaient chrétiens de nom, plutôt que de fait; car ils ignoraient jusqu'aux premiers éléments du catéchisme. Beaucoup ne savaient dire s'il y a un seul Dieu, ou s'il faut en adorer trois ou quatre...

« Je me décidai en 1863 à fonder une Congrégation en faveur de tous ces pauvres abandonnés. Pour y réussir, je me mis à parcourir les rues et les places publiques; j'allais dans les *souqs* (bazars), d'une boutique à l'autre, invitant doucement les petits marchands, les porte-faix, les bateliers, etc., à venir à notre chapelle. Après toutes ces démarches qui durèrent plusieurs semaines, j'eus à la première réunion quatre hommes. Le dimanche suivant, il en vint sept. En somme, le succès était peu brillant.

« Je m'avisai alors de quêter auprès de nos Pères quelques menus objets de piété, dont je faisais une petite loterie, qui se tirait après la réunion du dimanche, dans la cour de notre maison. A peu près tous les assistants remportaient quelque chose, qui un scapulaire, qui une image ou une médaille. Cette industrie attira du monde. Ceux qui donnaient leurs noms à l'association que j'avais en vue, recevaient un chapelet contre la promesse de fréquenter nos assemblées. De plus, il leur restait la chance de gagner à la loterie.

« Il fallut bientôt abandonner ce dernier moyen; je n'avais plus rien à offrir. D'ailleurs, nous comptions environ cent membres inscrits, qui formaient un noyau suffisant pour entreprendre une œuvre sérieuse.

« Avant tout, mes hommes avaient besoin d'instruction et de conversion. Je leur prêchai tous les soirs, pendant huit jours de suite, une sorte de retraite, dans laquelle j'insistai sur les principales vérités de la religion et sur la nécessité d'une bonne confession générale.

« Là était le point le plus important. Cependant, je n'en avais d'abord soufflé mot, pour ne point effrayer mon monde. Je comptais sur la grâce des saints exercices pour disposer et préparer les cœurs. C'est ce qui arriva. Ces braves gens vinrent nombreux.

« A tous ceux qui se présentaient au saint tribunal, je faisais une instruction particulière sur le sacrement de Pénitence. Je ne les entendais que quand ils étaient bien préparés à l'aveu complet de leurs fautes et à une sincère contrition. Alors je les aidais de toute manière, en les interrogeant, en les encourageant, et parfois en me confessant moi même devant eux. Ce moyen est très efficace, il est recommandé par plusieurs grands missionnaires, et en particulier par saint François Xavier.

« Ce n'est pas tout. Lorsqu'un homme avait fini sa confession générale et qu'il avait reçu l'absolution, je l'engageais à m'amener un pécheur comme lui : « Plus grand il sera, ajoutais-je en souriant, plus je serai content. » Mon converti arrivait bientôt tout triomphant avec quelque brebis égarée. Je le récompensais de son zèle par quelque objet de piété.

Un de mes premiers pénitents m'en fit venir jusqu'à seize l'un après l'autre.

« Il m'arriva ainsi d'anciens renégats, qui s'étaient faits musulmans, des voleurs de grand chemin, et jusqu'à des assassins de profession. Un de ces derniers en était à son vingt-huitième meurtre. »

***

Dès la seconde année de sa fondation, cette Congrégation, qui prit le titre de Notre-Dame des Sept-Douleurs, comptait plus d'un millier d'associés, et elle a suivi depuis un mouvement constant de progrès.

Bon nombre de ces pauvres gens quittent Beyrouth après quelques mois de séjour, pour aller chercher fortune ailleurs, ou ils retournent dans leurs villages de la montagne; mais d'autres viennent les remplacer, de sorte qu'à chaque retraite il y a à peu près le même concours de nouveaux auditeurs et les mêmes fruits abondants de salut.

C'est ce qui faisait comparer plaisamment, par le vénéré P. Gautrelet, autrefois supérieur de la mission de Syrie, cette congrégation d'ouvriers à une boutique d'étameur. On expose à l'étalage quelques ustensiles bien propres, bien brillants, pour attirer les chalands, qui ne cessent d'apporter leur vieille batterie de cuisine... L'ouvrier rajuste, rapièce, approprie tout cela. Il l'expédie dans de bonnes conditions et il lui arrive toujours du nouveau travail.

On nous pardonnera de rapporter cette comparaison, dont on aimait à rire dans la petite communauté de l'ancienne résidence. Il est certain que l'œuvre dont nous nous occupons est comme une mission continuelle à poste fixe.

« Dieu seul, ajoute le P. Fiorovich, sait les innombrables conversions opérées par sa grâce, depuis vingt-cinq ans que ces retraites ont lieu régulièrement. »

***

Si nous ne craignions d'être indiscrets, nous essayerions de donner ici une idée de la prédication du P. Fiorovich; car il a son genre à lui, on pourrait ajouter sa langue à lui, qui est d'ailleurs très imparfaite au point de vue de la simple correction.

Il commença à parler arabe en public, ne sachant guère que deux cents mots de cet idiome si étendu et si difficile. Lui-même nous a raconté que, dans le début, il plaçait derrière sa chaire M. Nicolas Comaty, un excellent catholique, qui lui glissait à l'occasion l'expression ou le membre de phrase nécessaire. Parmi les nombreux inconvénients de ce système, le principal était que l'interprète s'absentait assez souvent. Or, il arriva qu'un jour le prédicateur racontait l'histoire de saint Jean-Baptiste, et il n'avait pas son assesseur. Le mot lui fit défaut pour exprimer la décollation. Que faire? Sans se décontenancer, il y supplée par un geste en imitant de la main, appliquée sur son cou comme le tranchant d'un rasoir, l'action de couper. Tout le monde comprit, il n'y eut pas même un sourire dans l'auditoire.

Comme on le pense, l'arabe vulgaire est le seul langage qui soit entendu dans cette congrégation d'ouvriers; aussi bien le directeur n'en connait-il point d'autre. Mais il parle à merveille à ses hommes la langue la plus éloquente, celle du cœur.

Un de nos jeunes missionnaires, sachant fort bien l'arabe, avait été invité à adresser la parole à nos congréganistes. Sa prédication fut brillante et chaleureuse. Au

sortir de la réunion, quelqu'un voulut se rendre compte de l'effet produit :

« — Tu viens d'entendre un beau sermon! dit-il à un ouvrier.

« — Oui, répond celui-ci ; mais c'était du *nahou* (arabe littéraire) et je n'ai pas bien compris.

« — Comprends-tu le P. Fiorovich !

« — Parfaitement.

« — Prêche-t-il bien ?

« — Oh ! oui ; c'est lui qui prêche le mieux de tous.

« — Pourquoi, mieux que les autres?

« — C'est qu'il nous aime ! »

Ce témoignage dit beaucoup, mais nous ne croyons pas qu'il dise trop. Le P. Fiorovich aime, en effet, de tout cœur ces pauvres gens, qu'il appelle toujours ses enfants. Eux lui rendent à leur tour l'affection qu'il leur prodigue, et acceptent de lui tout en bonne part : avis sévères, réprimandes publiques, brusqueries de toute sorte.

* * *

La Congrégation des ouvriers de Beyrouth a contribué beaucoup à exciter dans le Levant la dévotion aux Saints Lieux. Le croirait-on? Nos chrétiens de Syrie, qui sont presque aux portes de Jérusalem, n'entreprenaient jadis ce pèlerinage que très rarement. Il a fallu que le P. Fiorovich imprimât le mouvement, en allant chaque année, avec cinquante ou soixante hommes, visiter les principaux sanctuaires de la Palestine.

L'auteur de ces pages a eu le bonheur d'accompagner cette caravane en 1887. Redire les actes de fervente piété dont il a été le témoin serait impossible.

En arrivant dans la Ville Sainte, les pèlerins s'enferment à Casa Nova, chez les bons Pères franciscains, pour une petite retraite de quarante-huit heures. Le silence est de rigueur, et nos Orientaux se recueillent dans la prière et la méditation, jusqu'au jour où ils vont faire la communion générale au Saint-Sépulcre. Là ils se livrent à toute leur dévotion si tendre et si expansive. Que d'heureux transports ! que de larmes de joie !

Pendant les dix-huit jours que dure ce pieux voyage, on visite tous les sanctuaires de Jérusalem et des environs. Les pèlerins font publiquement le chemin de la Croix dans la Voie douloureuse, en baisant cette poussière sacrée, où la foi sait retrouver les traces du divin Sauveur. Ils vont ensuite à Bethléem et à Saint-Jean-de-la-Montagne. La plupart communient tous les jours avec une ferveur ravissante.

Il y a surtout grande édification pour les chrétiens du pays à voir et à entendre ces braves ouvriers qui marchent en rang, deux à deux, chantant à pleins poumons les litanies du Cœur de Jésus et de la sainte Vierge, ou récitant à haute voix leur chapelet, le tout en arabe, qui est la langue parlée en Terre-Sainte.

L'arrivée de la caravane beyrouthaine était autrefois accueillie à Bethléem avec les plus vives sympathies. Hommes, femmes et enfants se pressaient dans les rues, pour voir le défilé. On criait de toutes parts :

« — C'est la Congrégation ! C'est le P. Fiorovich ! »

En effet, c'était lui, qui, monté sur son cheval, précédait fièrement ses soixante hommes.

Depuis quelques années, nos grands pèlerinages français ont surpassé ces humbles manifestations ; mais ils n'ont pu faire oublier le parfum de piété par lequel elles se distinguaient et qu'elles laissaient après elles.

* * *

Former des saints ! faire des saints ! tel était le but de cette Congrégation. A-t-elle rempli sa fin? Oui, par la grâce de Dieu. Nous sommes certainement loin du temps où le zélé fondateur, parcourant les rues et les places publiques de Beyrouth, pratiquait à sa façon le *Compelle intrare.*

Désormais, comptez-les, ces âmes de vaillants chrétiens, qui battent dans ces poitrines d'ouvriers; comptez-les, ces âmes de saints, qui se cachent sous les haillons de la misère. Ils sont des centaines et des milliers, pour qui le royaume de Dieu est arrivé! Les uns, en grand nombre, ont déjà atteint le terme, la félicité éternelle; les autres vivent au sein même de l'indigence, dans la résignation et la paix, parce qu'ils ont la ferme espérance des biens meilleurs.

Nous passions un jour avec le P. Fiorovich dans une rue de Beyrouth. Voici qu'un homme, aux formes athlétiques, s'arrête devant nous. C'est un aveugle qui se guide péniblement avec son bâton. Mais il a reconnu à la marche, son Père.

« — *Abouna !* » lui crie-t-il, et il le salue affectueusement, tout en cherchant sa main pour la baiser.

« — Voulez-vous savoir l'histoire de ce malheureux? dit le P. Fiorovich ; la voici en quelques mots. Ce brave homme se confessait à moi toutes les semaines depuis seize ans, lorsqu'un jour, sans avoir éprouvé aucune maladie, il devint aveugle complètement, tout en conservant ses yeux, sans aucune apparence d'infirmité. Il est père de famille, sans ressource aucune, frappé de cécité à quarante ans, dans la force de l'âge et il en est réduit souvent à se coucher sans avoir mangé un morceau de pain... Or, le croirez-vous? Cet homme n'a jamais murmuré dans le fond de son âme contre la Providence... Il n'a même jamais fait cette plainte qui paraîtrait naturelle sur ses lèvres : « Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous réduit à cet état ? » Non ! il souffre son infirmité en patience, on pourrait dire avec gaieté. C'est là un vrai saint, un autre Tobie. »

Qu'on nous permette encore un autre exemple de persévérance dans le bien. Un brigand de la montagne du Liban, voleur de profession, ayant assisté à une des retraites dont nous avons parlé, s'était converti radicalement. En réparation de son passé, il s'imposa comme pénitence de faire la garde dans la contrée où il avait pratiqué autrefois ses larcins. En effet, durant vingt ans, cet homme a passé toutes ses nuits à observer la campagne contre les incursions des pillards druses, dont les villages sont voisins. Le matin, il dormait un peu et passait la journée humblement agenouillé dans l'église. Il se contentait, pour sa nourriture, d'un morceau de pain mendié de porte en porte. Sa mémoire est encore dans tout le pays en odeur de sainteté.

* * *

N'oublions pas de mentionner la fanfare de l'Œuvre, une vraie fanfare européenne, qui compte vingt musiciens exercés et faisant le bruit de cent. Dans le début, il n'y avait



SYRIE. — ARABES DE BEYROUTH, MEMBRES DE LA CONGRÉGATION DU R. P. FIOROVICH ; d'après une photographie communiquée par les RR. PP. Jésuites.

qu'un orchestre arabe ; composé de fifres, de tambourins, de cymbales, de chapeaux chinois et de tam-tam... Mais ce n'est plus qu'aux processions que cette musique originale reparaît au grand jour ; elle se venge alors d'avoir été reléguée dans l'ombre. Ajoutons qu'elle a beaucoup de succès auprès de nos bons orientaux.

Tous les dimanches, la fanfare accompagne le chant particulier de la Congrégation. C'est un air très entraînant, dont le mouvement s'accélère et se précipite de plus en plus pour s'arrêter enfin brusquement.

Alors se fait entendre la voix du prêtre qui donne à l'assemblée sa bénédiction, avec l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Il chante sur un ton solennel cette formule que nous traduisons de l'arabe :

« *Par l'intercession de la Mère douloureuse, vous bénisse (Allah) Dieu le Père!*

Et la foule répond :

« — *Amen !*

« — *Et le Fils !*

« — *Amen !*

« — *Et le Saint-Esprit !*

« — *Amen !* »

Il y a dans cette cérémonie, dans cette musique, dans ce cantique, chanté par un millier de voix mâles et robustes, quelque chose qui arrache les larmes des yeux.

∴

Constatons en finissant que les résultats de cette Congrégation sont des plus consolants. Nous l'avons dit, son action rayonne sur toute la Syrie. Aussi, malgré des dépenses énormes et des efforts inouïs, la contagion hérétique a été arrêtée et pour ainsi dire étouffée. Que serait Beyrouth à l'heure présente, si, depuis plus de trente ans qu'ils s'y sont établis pour en faire leur citadelle en Orient, les missionnaires protestants n'avaient pas rencontré des œuvres comme celle dont nous venons de parler ?

∴

On se demande sans aucun doute comment le P. Fiorovich se procure des ressources pour de si nombreuses aumônes. Car il ne lui faut pas moins de plusieurs milliers de francs par an. Là est son secret et celui de la Providence. Les congréganistes, tous pauvres, ne peuvent rien lui donner, ou presque rien. Il a donc dû tendre la main aux riches catholiques de Beyrouth, parmi lesquels il réussit à établir un comité de souscriptions. Mais les fortunes sont assez limitées et les bourses peut-être plus serrées qu'il ne faudrait.

Heureusement la charité est industrieuse. L'apôtre des ouvriers s'est ingénié ; il a quêté et il quête encore un peu partout : en France, en Belgique, en Espagne. Il envoie à ses bienfaiteurs des reliques et des objets de Terre-Sainte, qui font parfois augmenter les aumônes. Enfin, il a pu jusqu'ici joindre les deux bouts de l'année. Mais, hélas ! son bon cœur souffre souvent d'être obligé de rejeter des demandes, des supplications, qui accusent des nécessités bien pressantes.

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Étrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE PREMIER

Suite (1)

MISSIONS D'ASIE JUSQU'EN 1800

Asie-Mineure.

Traversons le Bosphore. Nous voici dans l'antique Asie, berceau du genre humain. Nos pieds vont fouler la terre bénie, sur laquelle le Christ a laissé les vestiges de son sang. C'est de là qu'est partie la prédication évangélique ; mais, hélas ! que sont devenues tant d'illustres chrétientés fondées par les premiers disciples de Jésus-Christ ? Églises vénérables de Jérusalem, d'Antioche, de Smyrne et d'Éphèse, qu'êtes-vous devenues ? Le schisme, avec son orgueil implacable, vous a séparées de la grande Église universelle du Christ, et maintenant le pied insolent du janissaire foule en paix vos parvis ruinés !

Entraînées au IXe siècle, un peu malgré elles, dans le schisme de Photius, écrasées sous l'oppression musulmane, séparées de Rome par la difficulté des communications, trahies d'ailleurs par un clergé simoniaque et marié, ces malheureuses Églises, en gardant à peu près intact le dépôt sacré de la foi, ont laissé se rompre depuis longtemps le lien qui les rattachait au centre de l'unité catholique.

Néanmoins, même aux premiers jours du schisme, la défection n'a pas été universelle. Dieu s'est gardé, dans la terre schismatique d'Israël, des adorateurs fidèles, qui tournent chaque jour leurs regards attristés vers le royaume de Juda et la sainte montagne de Sion, parce qu'ils savent que c'est de là seulement que peut venir le salut. Plus tard, au temps des croisades, de nombreux rapports se rétablissent entre les deux Églises ; mais c'est surtout à partir du concile de Florence, que s'accentue le mouvement de retour vers Rome. On voit, à cette époque, arriver successivement au pied du trône apostolique les ambassadeurs des Arméniens, des Maronites, des Grecs, des Syriens, des Coptes, des Chaldéens. Les Souverains Pontifes accueillent avec une charité paternelle ces enfants prodigues du schisme et de l'hérésie qui viennent entre ses mains abjurer les erreurs de leurs ancêtres. Pour les instruire et réformer ce qu'il y a de défectueux dans leurs Églises, les papes leur envoient des délégués apostoliques et des missionnaires ; mais en même temps, pour ménager leur faiblesse et faciliter leur retour à l'unité, ils veillent soigneusement à ce que personne ne touche à leurs usages nationaux, à leurs rites, à leurs anciennes liturgies.

D'un autre côté, les rois de France ont toujours à honneur d'être auprès des gouvernements musulmans les protecteurs et les défenseurs officiels des Saints Lieux. Par leur ordre et sous leur sauvegarde, les humbles fils de Saint François desservent les églises du Saint-Sépulcre, de Beth-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21 et 28 mars.

léem, de Nazareth et tous les lieux bénis où le Christ et sa mère ont laissé les vestiges de leurs pas.

Mais il faut voir maintenant où en sont les choses au commencement du XIXe siècle. Le protectorat de la France est réduit à peu près à rien : la France du Directoire n'est plus digne de monter la garde au tombeau du Christ. Au contraire la Russie schismatique, qui n'était pas aux croisades et qui n'a pas versé une goutte de sang pour la défense des Saints Lieux, cherche à se glisser dans nos sanctuaires, et défend avec âpreté les prétendus droits des Grecs, opprimés, dit-elle, par les Latins. Aucune puissance catholique ne s'oppose à ses prétentions exorbitantes, car les vieilles monarchies ont bien autre chose à faire en ce moment que de s'occuper de ces querelles de moines. Quand on a proposé à Bonaparte, alors occupé au siège de Saint-Jean-d'Acre, de faire au moins en touriste une excursion à Jérusalem, il a répondu, avec le dédain saugrenu d'un fils de Voltaire, que Jérusalem n'entrait pas dans son plan d'opération. On voit que nous sommes loin de Charlemagne et de saint Louis.

Il faut lire dans Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*), la description de la tristesse et de l'abandon des Lieux Saints, en 1800. Quelques religieux franciscains sont les seuls gardiens catholiques du tombeau de Jésus-Christ. A peine si une fois en dix ans, ils voient le visage d'un compatriote, car les temps de Pierre l'Hermite sont passés, et la France a oublié depuis longtemps le chemin des anciens pèlerinages.

Et ce qui rend plus cruelle la position des catholiques à Jérusalem, c'est la présence des Grecs schismatiques, ces adversaires irréconciliables de Rome. Chaque année, surtout à la fête de Pâques, on les voit affluer dans la ville sainte; l'or de la Russie et celui des banquiers de Constantinople roule entre leurs mains; ils insultent à la détresse des catholiques, et ils prédisent le jour peu éloigné, ils l'espèrent, où ils finiront de les chasser de ces sanctuaires, rachetés autrefois au prix du sang le plus pur de l'Occident.

On peut porter à six mille le chiffre des catholiques latins, vivant, à cette époque, dans les Échelles du Levant, sous la juridiction du vicaire apostolique de l'Asie Mineure, qui réside à Alep, ou sous celle du Révérendissime Père custode des Saints Lieux.

Il y a encore, à Bagdad, un évêque latin de Babylone, qui est le délégat apostolique du Saint-Siège auprès des évêques des différents rites répandus dans la Chaldée, la Mésopotamie et la Perse.

Enfin, il y a un patriarche latin de Jérusalem et un patriarche latin d'Antioche, qui résident à Rome et, depuis plusieurs siècles, n'exercent plus aucune juridiction dans le Levant. Comme le patriarche latin de Constantinople, ils jouissent de titres purement honorifiques, qui rappellent l'ancienne organisation et les gloires du passé.

Quant aux Églises des divers rites unis, voici quelle était, en 1800, leur situation.

Rite arménien. En dehors des dix mille Arméniens unis résidant en Turquie, il y a, dans l'Asie-Mineure, environ quatre-vingt mille fidèles de ce rite, répandus principalement dans l'île de Chypre, la Syrie, la Géorgie, et au pied du Caucase. Ces deux derniers groupes sont sujets de la Russie, qui, en moins d'un demi-siècle, les enlèvera à l'union, et les réduira presque tous à l'apostasie, ou les forcera à l'exil. Les Arméniens unis ont un patriarche de Cilicie, qui réside au mont Liban, dans le couvent de Bzommar. Ils possèdent, à Venise, une école célèbre, où, sous la direction des moines méchitaristes, se forment les membres les plus distingués de leur clergé. Ils ont aussi plusieurs maisons en Europe, principalement à Rome, où ils célèbrent les offices selon leur rite.

Rite maronite. Les fidèles de ce rite forment la plus grande agglomération catholique qui existe dans le Levant, et aussi, sans contestation, la plus fervente. Ils sont répandus, au nombre d'environ deux cent cinquante mille, dans les montagnes du Liban et le long des côtes de la Méditerranée. Ils sont sous la juridiction d'un patriarche et de douze évêques. Outre le clergé séculier, composé d'environ quatre cents prêtres, ils ont quarante-huit couvents de religieux.

Rite grec-melchite. Ils comptent environ vingt mille fidèles, desservis par une centaine de prêtres séculiers et des religieux appartenant à l'ordre de saint Basile. On les trouve principalement dans les îles de l'Archipel et les Échelles. Comme ils n'ont pas encore de patriarche et d'évêque reconnu par la Porte, ils sont, au temporel, sous la juridiction du patriarche schismatique de leur nation, ce qui rend leur situation fort précaire.

Rite syriaque. Ce rite compte environ trente mille fidèles, en Syrie, dans le Diarbékir et la Perse. Ils ont un archevêque résidant à Antioche, et trois évêques, à Damas, Mossoul et Alep.

Rite chaldéen. Le patriarche réside à Mossoul; il a sous sa juridiction deux archevêques et huit évêques, pour environ vingt-cinq mille fidèles, qui habitent dans la Chaldée, la Mésopotamie, le Kurdistan et la Perse. Il y a, de plus, dans l'Inde, une Église chaldéenne florissante; mais comme, au moment de son retour à l'unité, les Chaldéens de Mossoul étaient encore schismatiques, les Souverains Pontifes l'ont confiée d'abord aux Portugais de Goa, et plus tard, aux vicaires apostoliques envoyés par la Propagande.

Rite copte. Les fidèles de ce rite sont répandus principalement en Égypte. Je me contente de les signaler ici pour mémoire; nous les retrouverons en parlant de l'Afrique.

* * *

En résumant ces différents chiffres, nous trouvons pour la population catholique de l'Asie Mineure, en 1800 :

Rite latin	6,000	catholiques.
Rite arménien.	80,000	—
Rite maronite.	250,000	—
Rite grec-melchite.	20,000	—
Rite syriaque	30,000	—
Rite chaldéen	25,000	—
Rite copte. Pour mémoire .		
Total, environ . . .	411,000	catholiques

qui représentent tous les rites, toutes les anciennes Églises de l'Asie Mineure. Le nombre des schismatiques s'élève à environ huit millions pour les différents rites.

Arabie.

Au sortir de l'Asie Mineure, nous tombons, selon l'expression de l'Écriture, *in terra deserta, et invia, et inaquosa*, une terre stérile, sans chemins et sans eau. La Péninsule arabique, gardienne du berceau de Mahomet et de sa tombe, le Turkestan, l'Afghanistan, d'où sont sortis les dominateurs actuels de l'Orient, sont comme les sanctuaires fermés de l'islamisme. A l'exception de quelques couvents schismatiques dans les environs du Sinaï, les fils de Mahomet ne tolèrent pas dans ce pays la présence d'un chrétien ; à plus forte raison, ils en excluent le prêtre. Au moral comme au physique, c'est le désert, avec son aridité morne et sa désolation silencieuse ; c'est la montagne maudite de Gelboé : jamais la rosée du ciel n'y descend. Passons vite, en demandant à Dieu de répandre enfin la pluie fécondante de ses grâces sur ces régions désolées, où plus de douze millions d'âmes sont plongées dans les ténèbres et l'ombre de la mort.

Indes.

Nous arrivons dans l'Inde, le premier théâtre des exploits apostoliques de saint François Xavier, de cet homme extraordinaire que la voix reconnaissante de l'Église a salué depuis longtemps du titre glorieux d'apôtre des Indes. Là encore, il nous faut constater le tort immense qu'a fait à l'apostolat la suppression de la Compagnie de Jésus. Au commencement du XIXe siècle, quarante ans après leur expulsion, on est encore loin d'avoir assez d'ouvriers pour les remplacer et continuer leurs œuvres. Aussi un peuple infortuné restait abandonné, en beaucoup d'endroits, comme des troupeaux sans pasteurs.

Grâce à la complicité payée de Choiseul et à l'incurable légèreté de notre caractère national, l'influence française est désormais perdue dans les Indes, où, malgré les efforts héroïques des Dupleix, des Bussy, des Lally-Tollendal, nous ne possédons plus que deux ou trois misérables comptoirs. Le protestantisme anglais espère bien qu'avec l'influence française, c'en est fait en même temps de l'influence catholique. Profitant habilement des vides qui se sont faits dans les rangs de l'apostolat, il lance sur cette terre qu'il veut faire sienne une armée de prédicants. L'Angleterre en fait ses agents politiques, elle les protège exclusivement et leur prodigue les millions pour acheter les consciences catholiques.

Quelles étaient, en 1800, en face de l'hérésie, les forces de l'Église romaine? Un archevêque à Goa, avec des suffragants à Cochin, à Cranganore et à Méliapour. Mais la plupart du temps ces sièges épiscopaux restent vacants et sont administrés par des vicaires généraux. Quant au clergé goanais, composé presque exclusivement de métis et d'Indiens des dernières castes, il est devenu peu à peu l'opprobre du catholicisme dans les Indes.

En dehors des sièges épiscopaux portugais, nous trouvons dans l'Inde quatre vicariats apostoliques :

Au nord, le vicariat d'Agra administré par des Capucins italiens ; il compte environ cinq mille fidèles.

Au centre, le vicariat de Pondichéry, comprenant les anciennes missions des Jésuites, le Maduré, le Maissour, le Coimbatour et une partie du Canara. C'est la Société des Missions Étrangères qui travaille dans ce vicariat. Un évêque et cinq missionnaires pour subvenir aux besoins religieux d'environ quarante-deux mille fidèles, que c'est peu !

Au sud de la péninsule, nous trouvons le vicariat apostolique de Vérapoly, qui est administré par les Carmes ; il compte environ quatre-vingt mille fidèles, appartenant par moitiés à peu près égales au rite latin et au rite chaldéen.

Enfin en remontant à l'ouest, le long des côtes, le vicariat de Bombay compte environ huit mille catholiques, administrés aussi par les Carmes.

On comprend qu'en présence d'une pareille pénurie d'ouvriers apostoliques, l'hérésie, appuyée de toute l'influence politique de l'Angleterre, eut beau jeu pour séduire nos malheureux néophytes. On voit, à la fin du dernier siècle, des chrétientés de vingt-mille âmes passer aux protestants et s'il faut s'étonner ici de quelque chose, c'est que la perversion n'ait pas été universelle et qu'il soit resté un nombre relativement considérable de brebis fidèles.

A la mort de saint François Xavier, on comptait dans l'Inde trois cent cinquante mille catholiques ; au cours du XVIIe siècle, les catalogues des Jésuites portent leur nombre à deux millions cinq cent mille ; mais, en 1800, ce chiffre est redescendu au-dessous d'un demi-million, et se décompose ainsi :

Goa et missions portugaises . . .	300,000	catholiques.
Ceylan (confié aux Portugais) . . .	40,000	»
Vicariat apostolique d'Agra	5,000	»
Vicariat apostolique de Pondichéry	42,000	»
Vicariat apostolique de Vérapoly. .	80,000	»
Vicariat apostolique de Bombay . .	8,000	»
Total pour l'Inde entière.	475,000	catholiques.

(*A suivre*)

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. DELATTRE, missionnaire d'Alger.

II.

Les tombeaux de la colline de Saint-Louis.

(Suite 1).

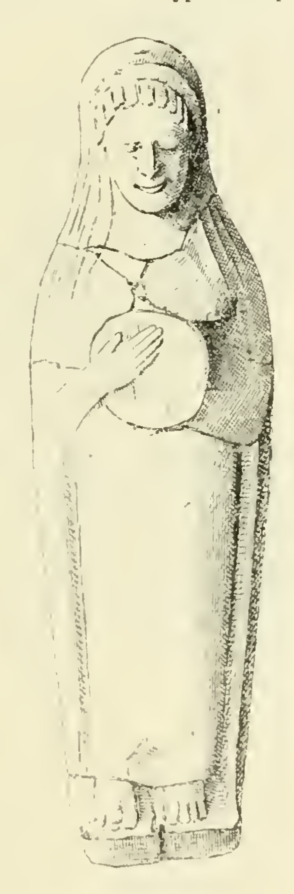
Le musée de Cagliari possède une figurine semblable que M. Perrot a reproduite dans sa belle Histoire de l'art antique où il l'accompagne de ses savantes reflexions.

« Un type, dit-il, que jusqu'à présent la Sardaigne a été seule à fournir, c'est celui que présente une jolie terre cuite de Tharros. Vêtue d'une longue robe et coiffée à l'égyptienne, la figure a, au premier abord, quelque chose de l'aspect d'une momie ; elle fait songer aux figurines funéraires de l'Egypte, mais elle s'en distingue pourtant à deux traits caractéristiques : ici les bras, au lieu d'être repliés sur la poitrine, tombent le long des hanches, les pieds ne sont pas emprisonnés dans une gaine où se cache, en perdant sa forme, tout le bas du corps ; ils dépassent le bord inférieur du vêtement. Comme celui des bras, le modelé en est ferme et juste ; le visage, bien encadré, ne manque pas

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février, 7, 14, 21 et 28 mars

d'une certaine élégance. Cette figurine où l'artiste s'est inspiré très librement d'un type oriental, est certainement un des meilleurs ouvrages que l'on puisse mettre au compte des céramistes phéniciens (1).

« Ces statuettes, ajoute le même savant, trouvées dans les cimetières des colonies phéniciennes, en Sardaigne, ont-elles été apportées de la mère patrie ou fabriquées dans l'île même, par des artistes qui s'y étaient établis et y avaient ouvert leurs ateliers ? Cette dernière hypothèse paraît de beaucoup la plus vraisemblable. On a sans doute commencé, en Sardaigne comme à Chypre, par se servir de moules apportés de Phénicie ; puis on a fini par copier sur place, avec une certaine liberté, les modèles qui avaient été créés dans la mère patrie. Il y aurait lieu de chercher la confirmation de cette conjecture dans une comparaison minutieuse que nous ne pouvions instituer ici, entre les figurines trouvées en Syrie et celles qui ont été recueillies en Sardaigne ; peut-être, malgré le nombre assez restreint des monuments et les lacunes que présentent les séries, pourrait-on dès maintenant constater que, dans ces colonies occidentales, certains types en rapport avec les cultes locaux ont été plus souvent reproduits que d'autres ; ainsi *la Divinité qui tient le disque* paraît avoir été plus populaire dans le monde de la Phénicie coloniale que dans les ports de l'Orient. »



Statuette de Tanit, déesse de Carthage.

Cette divinité portant le disque, dont parle ici M. Perrot et que l'on croit représenter Tanit, la grande déesse de Carthage, nous l'avons également trouvée dans nos fouilles. J'anticipe ici sur l'ordre chronologique des découvertes de Byrsa pour en donner de suite une reproduction. (*Voir la gravure ci-dessus*). C'est une figurine d'argile grise haute de vingt-cinq centimètres. La tête est particulièrement expressive.

Cette déesse n'est autre qu'Astaroth, l'idole des Sidoniens, dont l'Ancien Testament fait souvent mention. Les Carthaginois l'appelaient la grande dame Tanit, reflet ou face du dieu Baal. C'est à elle et au dieu Baal Hammon qu'ont été offertes les trois ou quatre mille pierres votives trouvées à Carthage depuis moins de vingt ans. Le musée de Saint-Louis en possède à lui seul plus de cinq cents. Toutes ces stèles, à très peu d'exceptions près, portent la même formule.

(1) Perrot. *Hist. de l'art dans l'Antiquité*, T. III, p. 451-452.

Voici la traduction d'une des inscriptions de notre collection :

A LA GRANDE DAME TANIT, FACE
DE BAAL ET AU MAITRE BAAL HAMMON ;
VOEU FAIT PAR HAMILCAT, FILS
D'ABD-EL-MELKART, LE SUFFÈTE,
FILS D'ADONIBAAL, LE SUFFÈTE.

Dans ces inscriptions, toutes gravées en caractères puniques, nous lisons les noms connus d'Annibal (*Hannibâal*), Amilcar (*Abd-el-Melkart*), d'Asdrubal (*Azrubâal*), Hannon, Magon, etc... Sur plusieurs stèles le nom de celui qui a fait le vœu est suivi de l'indication de sa profession. Nous y voyons figurer des négociants et en particulier des marchands d'or, d'airain et de fer, qui rappellent ce texte d'Ézéchiel (1) dans sa magnifique et énergique apostrophe à l'orgueilleuse ville de Tyr :

« *Carthaginenses negotiatores tui, a multitudine cunctarum divitiarum, argento, ferro, stanno, plumboque, repleverunt nundinas tuas.*

« Les Carthaginois trafiquaient avec vous, en vous apportant toutes sortes de richesses et remplissaient vos marchés d'argent, de fer, d'étain et de plomb. »

* * *

Mais revenons à l'exposé des travaux de fouilles.

A la date du 30 août, j'en indiquai de nouveaux les résultats à M. le marquis de Vogüé. C'étaient toujours de nombreuses poteries grecques brisées, des vases puniques, des urnes décorées de peintures, de petits anneaux d'argent et de cuivre, une sonnette de bronze et quantité de perles et d'amulettes. Parmi ces derniers, était une petite tête en pâte de verre de diverses couleurs, haute de quatre centimètres et munie d'un anneau qui permettait de la suspendre à un collier. La partie chevelue du front et celle du visage couverte par la barbe est de couleur verdâtre ainsi que le tour extérieur des yeux qui sont absolument ronds. Les prunelles cernées de blanc sont d'un noir brillant ainsi que les sourcils. Le reste du visage, les oreilles et la bouche sont de couleur blanc sale, tandis que les pendants d'oreilles sont blancs comme de la craie.

Dans sa réponse, 4 octobre, M. de Vogüé m'écrivait :

« Le masque de pâtes de couleur est des plus intéressants au point de vue de l'histoire de la céramique. »

L'ensemble de cette tête produit une impression toute particulière. Le lecteur peut d'ailleurs en juger lui-même par la gravure, page 168, exécutée d'après une photographie.

Mais un détail qui ne se voit point dans la reproduction que nous donnons plus loin, détail qui tend à devenir une des marques caractéristiques de la statuaire chez les Carthaginois, c'est une ligne de démarcation tracée à travers le visage pour distinguer la partie barbue de celle qui ne l'est pas. Trois têtes de statues du musée de Saint-Louis qui remontent à l'époque punique, offrent déjà à cette particularité de la sculpture carthaginoise.

On a aussi trouvé en Sardaigne de petites têtes en pâte de verre. Mais le musée de Cagliari n'en a aucune ressemblant à la nôtre.

(1) Ch. XXVII, v. 12.

M. Maspéro, consulté au sujet de cette amulette par M. de Vogüé, lui a affirmé qu'on a trouvé en Egypte des centaines de têtes absolument semblables. Pour ce savant, cet objet serait de fabrication égyptienne ainsi que les colliers trouvés également dans la nécropole punique de Byrsa.



Tête punique et collier comptant un grand nombre d'amulettes.

Parmi ces colliers, il en est un qui est remarquable. Il se compose de soixante-dix-huit pièces parmi lesquelles il convient de signaler trente amulettes. On y voit se répéter plusieurs fois le dieu Bès et l'œil d'Osiris, puis l'*uræus* et une petite idole debout les bras collés au corps et ayant tantôt la tête d'un singe, tantôt celle d'un épervier. D'autres ne s'y montrent qu'une seule fois, tels sont un hameçon de bronze et en ivoire, un dauphin, une palmette, ainsi qu'une espèce de domino percé de petits trous.

On pourrait encore signaler parmi les éléments des divers colliers recueillis, de petits anneaux d'argent, d'autres de cuivre recouverts d'une mince couche d'or, des cylindres de bronze, de longues perles en pâte de verre ayant presque la forme et à peu près la couleur de cigares, enfin divers animaux, des éperviers, un lion accroupi, etc.

C'est surtout dans les tombes supérieures, c'est-à-dire celles où le cadavre a été couché dans une amphore, que l'on trouve ces colliers.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Mgr Heiss
Archevêque de Milwaukee (Etats-Unis)
ET
Mgr Hallsiéper
Bénédictin, ancien vicaire apostolique du Bengale oriental.

Nous apprenons la mort de ces deux prélats; nous leur consacrerons, dans notre prochain numéro, un article nécrologique.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Édition française.

Une anonyme du diocèse de Viviers.............................. 20
A. B. aumône du carême, don recueilli par l'*Écho de Fourvière*,. 40
E. se recommandant aux prières » 50
Anonyme........ .... » 20
Anonyme. .... » 300
M. Le Bourbis, école Saint-Charles, à Saint-Brieuc. 3 45
Anonyme du diocèse de Rennes, avec demande de prières....... 100
Hémar, à Paris................ 2

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Granjeon, Cochinchine-Orientale).
Mme A. M. C. de M. avec demande de prières pour les âmes du purgatoire 300
Anonyme de Lyon............ 20
Mme Angèle Robin, diocèse de Fribourg........................ 2

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Matrat, Japon méridional).
Mme A. M. C. de M. avec demande de prières pour les âmes du purgatoire. 300

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Crouzel).
Mme A. M. C. de M. avec demande de prières pour les âmes du purgatoire..................... 300

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Altmayer).
Mme A. M. C. de M. avec demande de prières pour les âmes du purgatoire.. 300

A Mgr Altmayer (Mésopotamie).
Mme Bertholon, à Lyon.. 10

Pour l'église du Spasme à Jérusalem.
M. Pagès, oncle, à Annonay, diocèse de Viviers................ 10

A Mgr Lavigne, vicaire apostolique de Kottayam (Hindoustan).
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris........................... 5

A Mgr Van Camelbeke (Cochinchine Orientale).
Anonyme de Vannes, diocèse de Paris 5

A Mgr Pineau (Tong-King méridional).
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5

A Mgr Midon, vicaire apostolique du Japon central.
M. le chanoine Rousselot, à Toul, diocèse de Nancy............. 10

A Mgr Crouzel (Abyssinie).
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris........................... 5

Pour la libération du P. Dorgère, missionnaire captif au Dahomey.
Mlle de Thézac, à Saintes, diocèse de la Rochelle.............. 400

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella. 3.



MEXIQUE. — Cathédrale de Mexico; d'après un dessin envoyé par le R. P. Gallen (Voir page 170).

CORRESPONDANCE

MEXIQUE

Les RR. PP. Terrien et Gallen, à Mexico.

Nous sommes heureux de pouvoir donner de nouveaux détails sur le voyage de nos deux délégués dans l'Amérique du Sud.

En traversant les États-Unis, ils ont trouvé l'accueil le plus bienveillant. Tous ont tenu à honneur de reconnaître en leur personne la générosité montrée par l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans la création de ces Églises aujourd'hui florissantes; aussi NN. SS. les évêques ont daigné les recommander, eux et leur délicate mission, à leurs vénérables collègues de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud.

La première étape des RR. PP. Terrien et Gallen en dehors des Etats-Unis a été Mexico. Là, Dieu bénit d'une manière visible les prémices de leur apostolat. L'éminent archevêque de cette ville a approuvé pleinement le but de leur voyage et de leurs prédications. Sous sa présidence, un double comité d'hommes et de dames sera chargé de promouvoir l'Œuvre et de centraliser les sommes recueillies chaque année.

Lettre du R. P. Gallen, des Missions Africaines de Lyon, a MM. les directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Maintenant que nous sommes *mexicains* depuis deux mois, vous attendez, peut-être, que nous vous parlions de notre *patrie* du moment, de la capitale de Montezuma, de son climat, de ses habitants, etc. Bien des livres ont été écrits sans doute sur ces sujets; mais on dit que chaque homme a son « objectif particulier », et je me hasarde à vous expédier mes impressions; vous jugerez si elles sont dignes d'être offertes aux lecteurs des *Missions Catholiques*.

J'ai parlé de patrie. Le missionnaire n'a-t-il pas pour second patrie le pays de sa mission? Et puis, l'accueil que nous avons reçu ici, nous donne peut-être le droit d'employer ce mot. Ainsi que nous vous l'avons annoncé, Monseigneur l'Archevêque de Mexico, comprenant l'importance de l'Œuvre que le Souverain Pontife désire établir dans toute l'Amérique, s'occupe en ce moment de l'organiser d'une manière solide et durable.

Les règlements de l'Œuvre ont été adoptés, un Comité est formé et, il y a quelques jours, Sa Grandeur a adressé une lettre pastorale au clergé de l'archidiocèse de Mexico, pour annoncer l'établissement de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Le peuple mexicain accepte avec enthousiasme cette Œuvre par excellence et le dimanche dans les églises où nous prêchons à chaque messe (cinq, six et sept fois),

nous sommes touchés des témoignages de sympathie que nous recevons des gens du peuple. Les familles riches donnent aussi à l'Œuvre des preuves d'une grande générosité. Si l'esprit moderne qu'on nomme ici le *libéralisme* a trouvé des adeptes au Mexique, la plupart des grandes familles ont gardé intactes l'ardente piété espagnole et cette vraie charité chrétienne qui donne sans compter. Ces familles soutiennent toutes les œuvres catholiques du pays : églises, culte, séminaires, écoles, pauvres, etc., tout est à leur charge et, malgré ces circonstances nuisibles au succès de la Propagation de la Foi, plusieurs de ces familles nous ont fait des aumônes qui rappellent au P. Terrien la générosité des catholiques de l'Amérique du Sud. Il est consolant de voir combien les racines de la foi sont profondes dans ces familles, quelle piété tendre on a ici pour le Très Saint-Sacrement, quelle dévotion pour la Sainte Vierge. Les âmes pieuses donnent souvent à leurs frais des « fonctions » *funciones*, cérémonies religieuses ; c'est-à-dire que, le dimanche et très souvent pendant la semaine, on chante des grand'messes avec exposition, bénédiction, sermon, musique, etc. Je ne pense pas avoir vu une maison qui n'ait son image de la Sainte Vierge, sous le titre de « Nuestra Senora de Guadalupe ». Beaucoup de magasins, d'ateliers, ont cette image, et souvent une lampe brûle jour et nuit en l'honneur de la Sainte Vierge qu'elle représente.

Mais nous aurons occasion de revenir sur les usages et coutumes de ce bon peuple mexicain. Pour le moment, je crois qu'il convient de vous parler du pays lui-même avant de vous présenter ses habitants.

* * *

Mexico, au temps de la conquête de Cortez, était bâtie au milieu d'un grand lac et communiquait avec la terre ferme au moyen de chaussées. Aujourd'hui, le lac est en partie desséché et le terrain, cultivé et planté d'arbres en certains endroits, forme ailleurs de vastes marécages. Dans la direction du nord-est une immense nappe d'eau peu profonde couvre encore le sol et reflète dans ses eaux bleues les cimes des montagnes qui entourent la plaine. C'est ce qui reste du lac ancien et qu'on appelle le lac de Texcoco, ville située sur ses bords. Vue d'un point culminant, par exemple d'une des collines au pied des montagnes, cette plaine de Mexico offre un panorama splendide, quelques-uns, les enthousiastes, disent : unique au monde. Au milieu de la verdure, les dômes et les clochers des églises de la capitale ; dans la plaine, les villages, les *haciendas* (fermes) ; au loin le lac brillant, les cimes découpées de l'immense cercle de montagnes que dominent les deux pics plus blancs que l'argent du Popocatepelt et de l'Iztaccihualt, toujours couverts de neige. Puis, encore d'autres lacs, des arbres, de la verdure. Plus près, la colline de Chapultepec, ombragée d'un bois splendide et portant à son sommet l'ancien palais des rois aztèques transformé en « résidence présidentielle » et en école militaire. Sur les premiers gradins de la chaîne, la jolie petite ville de Tacubaya où les « citadins » vont jouir de l'ombre, de la fraîcheur que donnent des eaux abondantes et d'un air plus pur que dans la capitale.

Ce paysage sous un ciel toujours bleu, et à cette époque de l'année, sans pluie, sans vent, sans orage, éclairé par un soleil brillant et chaud, donne l'idée de ces printemps perpétuels attribués à l'Orient.

Hélas ! (faut-il dire hélas !) les deux pauvres missionnaires, occupés du matin au soir à parcourir les rues de Mexico, ne peuvent guère jouir de ces beautés de la nature entrevues seulement du tramway qui les envoyait à Tacubaya faire des visites intéressées en faveur de leur mission. Aussi, si ces descriptions sont incomplètes et très imparfaites, ce n'est pas tout à fait de leur faute. Si jamais ils ont des vacances, ils pourront vous envoyer des peintures mieux étudiées de la campagne mexicaine. Pour le moment, ils ne peuvent guère vous parler que de la ville.

Celle-ci forme un grand carré plus ou moins régulier percé de part en part, d'un côté, par les *avenidas* (avenues) qui se dirigent de l'est à l'ouest et d'un autre côté par les *calles*, rues qui vont du nord au sud. On a voulu imiter ici les villes de l'Amérique du nord bâties « en damier » et c'est tout récemment qu'on a donné aux voies urbaines ces noms d'*avenues* et de *rues*, distinguées par des numéros. Mais tout le monde emploie l'ancienne dénomination qui comprend beaucoup de noms de saints.

Mexico comptait autrefois un grand nombre d'églises, de chapelles, de couvents ; depuis la suppression des Ordres religieux, ces couvents et collèges sont devenus des casernes, des musées, des écoles gouvernementales, etc.

Maintenant encore la ville est dominée par bon nombre de clochers et de dômes qui, comme les églises, se ressemblent tous et appartiennent à ce style espagnol du temps des descendants de Charles-Quint, style plus ou moins grec, à plein cintre, tympans, colonnes, surchargé de dorures, d'ornementations parasites. Quelques rétables feraient la joie d'un Espagnol du XVIIe siècle ; c'est le triomphe du fouillé, du tourmenté, du guilloché. Mais si les détails fatiguent parfois la vue, il faut reconnaître que tous ces dômes massifs et ces tours carrées donnent un aspect monumental à l'ensemble de la ville. La cathédrale est d'un effet grandiose, vue de la place immense qui s'étend devant sa façade. Le *Palacio*, qui forme à lui seul un des côtés de cette place, ne mérite pas le titre de monument, à moins que ce ne soit pour son étendue. (Voir les gravures, pages 169 et 171.)

Les hôtels et maisons particulières n'offrent rien de

remarquable extérieurement. Elles n'ont en général qu'un seul étage en raison du peu de solidité du sous-sol et de la crainte des tremblements de terre. L'intérieur de ces maisons qui sont spacieuses, rappelle les habitations arabes avec leur cour entourée de galeries, décorée d'arbustes et de fleurs, et leurs terrasses à l'orientale. Les toits européens sont inconnus ici. Outre la place *Del Palacio*, Mexico est fière de posséder son *Alameda*, promenade plantée de beaux arbres et sillonnée d'allées où la belle société vient se pavaner le dimanche en écoutant les musiques militaires installées dans des kiosques.

Les rues les plus fréquentées, les mieux tenues, où se trouvent les beaux magasins, les grands hôtels, sont celles qui unissent ces deux places. En s'éloignant du centre de la ville, dans les *barrios*, on trouve les quartiers habités par la classe pauvre, des maisons qui n'ont qu'un rez-de-chaussée, des rues point ou mal pavées, des ruisseaux ou des mares d'eau croupissante qui dégagent en paix des miasmes infects. Rien de plus semblable aux quartiers excentriques du Caire ou d'Alexandrie.

* * *



MEXIQUE. — Côté ouest de la place del Palacio, a Mexico; d'après un dessin envoyé par le R. P. Gallen (Voir page 170).

Mais, si les églises et les chapelles sont nombreuses à Mexico, la quantité de débits de boissons (*cantinas*) est ce qui frappe le plus l'étranger à son arrivée. Tous les carrés de l'immense damier possèdent une *cantina* à chaque angle, sans préjudice de celles qui ornent les côtés. Je dis « ornent », car ces cantines sont toutes « illustrées ». L'enseigne est généralement pompeuse, quelquefois bizarre, et les murs intérieurs et extérieurs sont décorés de grandes peintures expliquant le *texte*. Quelques-unes de ces peintures sont plutôt mythologiques que chrétiennes, ce qui est plus pardonnable dans une cantine que dans un salon catholique.

Quant à la boisson à bon marché, que l'on vend au milieu de tous ces personnages et paysages plus ou moins artistiques, c'est une liqueur blanche tirée des plantes du pays, particulièrement de l'agave ou « aloès », et qu'on nomme *pulque*. Cette boisson enivre comme le cidre, et au Mexique, hommes et femmes ne s'en privent guère.

* * *

Au premier pas dans Mexico, on s'aperçoit que ses habitants se divisent en deux races bien distinctes : la race conquérante au type espagnol bien conservé, et la race indienne. Quand on a visité quelques villes des bords de la Méditerranée, on ne peut s'empêcher de reconnaître des ressemblances entre les différentes

nations qui les habitent. Les Phéniciens, les Grecs, les Juifs, les Arabes, ont, dans tout le bassin de la Méditerranée, des descendants qui portent encore leur marque d'origine. Quiconque a vu dans les rues de Beyrouth, de Damas, du Caire, ces jeunes Syriens et Grecs aux traits réguliers, aux yeux noirs, brillants, à la moustache fine, à la tournure élégante, rencontre très souvent en Espagne, en Italie et même dans le sud de la France, sinon les frères, au moins les cousins de ces enfants de l'Orient. On trouve ici à Mexico des visages qu'on croit avoir vus en Syrie ou en Egypte. Et la ressemblance ne s'arrête pas à l'extérieur. C'est la même attitude raide, fière, la même contenance prétentieuse, la même manière de poser comme des acteurs en scène, le même goût pour la mode, la même politesse exagérée.

A côté des descendants des Espagnols, se trouve la race mexicaine. Et tout d'abord, honneur à l'esprit catholique de l'Espagne qui s'est occupée de convertir les indigènes au lieu de les détruire et de les chasser de leur pays, comme ont fait les protestants de la Nouvelle-Angleterre pour les Indiens de l'Amérique du Nord. Sans doute, tout n'a pas été parfait au Mexique et tous les actes des conquérants n'ont pas été inspirés par l'Evangile ; mais il ne faut pas oublier ce qui a été fait de bien.

* * *

En attendant que je connaisse mieux le pays et ses habitants, je ne puis vous parler que de ce qui frappe tout d'abord le regard : le costume.

A Mexico, les modes européennes, parisiennes si vous voulez, sont très en vogue. Il en est de même de tous les usages des « gens comme il faut », bals, soirées, théâtres, etc. Mexico a l'honneur de posséder en ce moment Mme Patti qui obtient un succès fou. Il paraît qu'à chaque représentation, l'enthousiasme tourne au délire. Chaque soirée vaut à Mme Patti, 4 600 dollars, soit 20 à 23.000 fr. Si les catholiques mexicains nous en donnaient autant pour la Propagation de la Foi! Hélas, ils sont moins sensibles aux accents de ma voix qu'à ceux de Mme Patti!

Il existe ici un costume national qui rappelle avec des variantes celui de certaines parties de l'Espagne. Le chapeau *sombrero*, de feutre ou de paille à larges bords et à forme conique très élevée, est tout fait mexicain. Tel de ces chapeaux richement brodé d'or et d'argent avec pierreries, glands, etc., vaut plusieurs milliers de francs. Avec ce chapeau, on porte une petite veste ronde, étroite, un pantalon collant, s'élargissant sur le soulier et boutonné, de la poche au pied, de boutons de métal plus ou moins riches qui forment deux lignes brillantes. Ce costume fait très bon effet à cheval. C'est l'habit de voyage et aussi celui de la classe moyenne. La classe inférieure est très pauvrement habillée : une chemise de coton blanc, un pantalon de même étoffe et de même couleur, un sombrero de paille commune, voilà ce que porte l'ouvrier. Tous ont aussi une couverture, ordinairement de couleur rouge, percée d'un trou au milieu et dont on s'enveloppe les épaules. Cela s'appelle ici le *rebozo* ; mais le vrai *rebozo* du pays, celui des Indiens, est une sorte de chasuble de grosse étoffe de laine et de couleurs voyantes. (Voir les gravures, pages 171 et 175). L'étoffe et les dessins, sinon la forme, rappellent le manteau arabe *daba*, dont on fabrique de si beaux spécimens à Damas.

Les femmes du peuple ont le même costume qu'en Espagne ou en France et hélas! que de guenilles, de robes déchirées, décolorées, on voit dans les quartiers pauvres. Toutes ont aussi un châle ou une écharpe de laine ou de cotonnade qui sert à la fois de manteau et de coiffure. On dirait qu'elles ont appris à se draper à la même *école* que les femmes fellahs d'Egypte. On trouve aussi parfois dans les rues des Indiennes de la campagne qui viennent au marché. Elles sont vêtues de deux pièces d'étoffe de laine, l'une qui enveloppe les reins et les jambes, l'autre, sorte de *rebozo* qui couvre le haut du corps. Ce *rebozo*, comme celui des hommes, est percé d'une ouverture où passe la tête, et les extrémités sont retenues par la ceinture laissant les bras libres. Ces femmes viennent apporter aux marchés des fardeaux de légumes, œufs, volailles, charbon de bois, etc., et souvent parmi des dindons et des poules, on aperçoit la petite tête noire d'un marmot enfoui au milieu de la volaille. Ces Indiens des campagnes voisines de Mexico, sont de petite taille, surtout les femmes, et leur teint brun ou jaune, leur figure sombre et triste, provoque un sentiment de pitié. Ils ont l'habitude de courir à petits pas et leur manière de porter les fardeaux rappelle celle des Egyptiens. Le corps pesant est placé sur le dos et les reins, et une corde ou lanière contournant la partie inférieure du fardeau, vient s'enrouler autour du front. De cette façon, les bras restent libres et l'homme peut aller de son petit trot ordinaire. Les porteurs d'eau *aguadores* soutiennent ainsi leurs cruches « cantaros ».

Tout ce peuple paraît bon et doux et manifeste une grande piété dans les églises. On se tient généralement à genoux pendant toute la messe, et, au moment de la consécration, les coups de poing sur la poitrine retentissent dans toute l'église. Presque tous les hommes saluent en passant devant les églises, même quand ils se trouvent en tramway. Si l'on aperçoit un prêtre en voiture portant le saint viatique à un malade, tout le monde se met à genoux dans la rue jusqu'à ce que la voiture ait passé. Ce peuple a un grand fonds de foi mieux conservé qu'en Espagne même. Malheureusement le clergé, peu nombreux depuis la suppression des Ordres religieux, est débordé par le surcroît d'occupations, et je crois que, s'il y a du mal dans le peuple, cela vient de l'ignorance.

Je vous ai déjà parlé du « poulqué » ; l'abus de cette

boisson donne lieu fréquemment à de bien tristes scènes dans les rues.

Une autre passion, commune, je crois, aux deux races de la société, c'est la passion des courses de taureaux (*corridas de toros*). Cette affreuse *mode* espagnole est très en vogue ici, et chaque dimanche il y a deux ou trois *corridas de toros* dans les différents cirques, *plazas de toros*. On en a vu jusqu'à six le même jour. On croit que le gouvernement actuel a la louable intention de supprimer ces jeux d'abattoir où l'on n'a d'autre plaisir que de voir couler le sang d'un taureau et éventrer de pauvres chevaux, tandis que des hommes exposent leur vie devant les cornes d'une bête furieuse pour recevoir les applaudissements d'un peuple devenu presque fou. Si un taureau plus sensé que ses bourreaux refuse de se lancer sur les lances et les épées, on le siffle comme un simple ténor atteint de la grippe, les cris *cobardo* (lâche!) retentissent, et même, comme cela vient d'arriver à Mexico, on rend l'impresario du cirque responsable de la lâcheté de la bête, et bientôt les banquettes volent en éclats de tous côtés sur la tête des malheureux *toncadores*, *toreros* et *picadores*......

INFORMATIONS DIVERSES

Birmanie méridionale. — Mgr Bigandet, des Missions Étrangères de Paris, évêque titulaire de Ramatha et vicaire apostolique de la Birmanie méridionale, écrit de Rangoon, à Messieurs les directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :

« Cette année, mes zélés collaborateurs ont travaillé avec succès dans leurs diverses chrétientés. Mais ils ont eu de grandes tristesses : le choléra et la dyssenterie ont fait des ravages dans trois districts.

« En beaucoup de localités, la mortalité s'est déclarée parmi les bestiaux appartenant à leurs chrétiens. Ce contre-temps a réduit à la misère un bon nombre de leurs néophytes. Il est consolant de voir avec quelle résignation à la volonté de Dieu quelques-uns de ces néophytes ont supporté leur malheur.

« Un fervent chrétien, écrit M. Bringaud, avait perdu plusieurs têtes de bétail. Le missionnaire lui recommandait de ne pas faire de dépenses à l'occasion d'une fête religieuse qui devait avoir lieu.

« — Non, mon Père, cela ne se peut. Tout ce que j'ai est au bon « Dieu. Il est de mon devoir de traiter aussi bien que possible « ceux de ses enfants qui viennent l'adorer dans notre chapelle. « Voyez cette grande rizière qui nous environne. Vous croyez « peut-être qu'elle est à moi ; pas du tout, c'est le bon Dieu qui « nous l'a louée. Je dois donc lui en payer la rente en faisant des « frais en son honneur. »

« Dans les districts de Myaung-mya, de Kanatzogoon et de Bassein, il y a eu dans le courant de l'année un progrès très remarquable, bon nombre de conversions et surtout amélioration notable de la conduite des chrétiens. L'année dernière, un certain mouvement vers notre sainte religion se faisait sentir. Cette année, nous avons eu la consolation de voir les premières conséquences de ces heureuses dispositions, et je ne doute pas que l'année qui suivra ne donne à nos confrères des résultats encore plus abondants.

« A soixante milles au nord de Rangoon, sur le chemin de fer, se trouve la mission de Thouzeh. Le missionnaire est parvenu à donner un grand développement à cette mission, dans les districts qui avoisinent le chemin de fer à l'est et à l'ouest. Parmi les populations carianes et parmi les Birmans, beaucoup ont déjà été admis au baptême et d'autres en plus grand nombre se préparent à recevoir la même faveur. Dans le village de Gyobingauk à moitié chemin entre Thouzeh et Prome, sur une pièce de terre concédée par la municipalité, on a érigé une église toute bâtie en bois de teck. Cette église a été solennellement bénie au milieu d'un grand concours de peuple au mois de septembre dernier. J'ai pu constater l'heureuse position de cette église au milieu d'un district extrêmement peuplé.

« Dans la localité de Myaung-mya, M. Kern a réussi, à force d'énergie, de dévouement et de savoir-faire, à ériger, avec presque les seuls secours qu'il a su se procurer parmi ses néophytes, une belle église en briques couverte d'un toit de zinc. Pour le pays, c'est véritablement une merveille.

« Je constate avec une grande satisfaction le développement que prend l'école malabare de Rangoon ; elle compte plus de deux cent trente élèves. Dernièrement, un bienfaiteur appartenant à la nation malabare a fourni les ressources nécessaires pour agrandir de trente pieds l'école. Il y a à peine trois mois que cette amélioration a eu lieu et il faut songer à agrandir encore le local. Les enfants ont admirablement réussi dans les examens qui viennent d'avoir lieu. Les inspecteurs du gouvernement ont chaleureusement félicité les maîtres et les élèves.

« Inutile de répéter ce que j'ai l'honneur de vous faire savoir chaque année, c'est que nos écoles de Frères et de Sœurs donnent toujours les plus beaux résultats tant à Moulmein qu'à Rangoon. Quoique ne cherchant pas les applaudissements du public, c'est une grande consolation pour les nobles et dévoués instituteurs et institutrices de voir que leurs travaux sont appréciés et qu'ils font un grand bien pour la régénération morale de la jeunesse. On ne peut aller nulle part sans entendre sortir de la bouche des protestants et des païens des éloges en faveur des Frères et des Sœurs qui tiennent les écoles. »

Chine. — Nous lisons dans les *Annales de l'Union catholique de l'île Maurice* :

« Imaginez-vous que l'évêque protestant de Hong-Kong vient d'inventer une nouvelle doctrine, à la mode du pays, c'est bien le cas de le dire. Il a fait une circulaire afin de démontrer qu'à la Cène, Notre-Seigneur avait choisi les productions les plus simples et les plus communes : du pain et du vin, parce que le froment et la vigne étaient abondants en Palestine. « Mais, a-t-il ajouté, s'il eût été en Chine, il se fût certainement servi de thé. Désormais donc, à la Cène, nous emploierons cette boisson chinoise et nous n'aurons plus besoin de vin. »

Etats-Unis. — Une excellente Revue américaine, l'*Ave Maria* d'Indiana remarque qu'un des signes encourageants de notre temps est l'extension du respect et de la dévotion à la Sainte Vierge, même parmi les non catholiques. A l'appui de cette assertion, le journal reproduit un passage extrait d'un sermon récent du Rév. Robert Court, un ministre presbytérien bien connu.

Le texte du discours était le *Magnificat* :

« Tous les non protestants, dit le Dr Court, devraient vénérer et honorer la Sainte Vierge, non seulement à cause de son caractère personnel, mais parce qu'elle est la sainte Mère de Dieu ! Je dirai que, pour mon compte, il y a longtemps que j'ai appris à aimer et à honorer Marie. Jusqu'à ce que l'horloge du temps frappe la dernière heure, les générations après les générations l'appelleront spécialement bénie et bienheureuse. Et pourquoi ? A cause de son Fils. L'incarnation est le dogme central du christianisme ; c'est comme un système de vérité qui conduit au salut, et une forme touchante de dévotion envers Dieu. Niez la maternité divine, ou refusez-lui la place d'honneur qu'elle mérite, la théologie devient une simple philosophie et vos églises de simples clubs de dilettanti. »

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Étrangères de Paris,
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE PREMIER

MISSIONS D'ASIE JUSQU'EN 1800

Suite (1)

Indo-Chine.

De l'Inde nous passons dans l'Indo-Chine, et nous trouvons d'abord le royaume de Birmanie. Cette mission, fondée en 1722 par des Barnabites italiens, a eu d'assez beaux commencements; mais, vers 1750, des guerres acharnées entre les rois d'Ava, de Pégu et de Siam l'ont à peu près anéantie. Puis la Révolution française, portée par nos armées en Italie, a bouleversé toutes les institutions religieuses et le dernier supérieur de la mission, mort en 1794, n'a pu être remplacé. La mission de Birmanie restera sans pasteur jusqu'à 1831. Je crois qu'en portant à cinq mille le nombre des catholiques résidant en ce pays, au commencement de ce siècle, on approchera très près de la vérité.

En redescendant le long de la côte occidentale, nous trouvons le royaume de Siam. Cette mission est une des



MEXIQUE. — Types mexicains; d'après des dessins envoyés par le R. P. Gallen (Voir page 172).

premières qui fut confiée à la Société des Missions Étrangères; elle est une de celles qui a le plus trompé jusqu'ici les efforts de son zèle. Cette mission comprend le royaume de Siam, le Laos et les tribus sauvages qui habitent les forêts de la presqu'île de Malacca. Elle se compose, en 1800, d'environ trois mille six cents chrétiens, sous la direction d'un vicaire apostolique et de trois missionnaires. La persécution des rois de Siam, des guerres prolongées, et par dessus tout, la froide obstination du bouddhisme ont fait avorter les riches espérances que cette mission offrit à son début, alors que le roi de Siam envoyait des ambassadeurs à Louis XIV.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars et 4 avril.

Tout au sud de la presqu'île, nous trouvons la ville de Malacca, illustrée par le séjour qu'y fit saint François Xavier. Il y a à Malacca un siège épiscopal qui relève de Goa; mais le clergé portugais ne s'occupe nullement d'évangéliser les infidèles et il borne les efforts de son zèle à l'administration d'environ deux mille Portugais et métis qui habitent dans la ville de Malacca ou aux environs.

Remontons maintenant à l'est, le long des côtes de Chine: nous entrons dans le royaume annamite, formé de la Cochinchine et du Tong-King. Une persécution prolongée, qui dure à peu près sans interruption depuis le commencement de l'évangélisation, désole ces belles chrétientés, qui comptent plus de trois cent mille catholiques. Depuis vingt ans,

la guerre civile est venue joindre ses dévastations aux ruines de la persécution. Le vicaire apostolique de la Cochinchine, l'illustre Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, vient de mourir (16 octobre 1799), après avoir négocié entre la France et l'Annam un traité d'alliance qui permettra au roi Gia-Long de remonter sur le trône de ses ancêtres et de pacifier le pays. Grâce à ses services, l'Église annamite va respirer en paix pendant un quart de siècle; mais, pour le moment, elle sort à peine des catacombes.

Voilà quelle était, en 1800, la situation :

Cochinchine, un vicaire apostolique, cinq missionnaires, quinze prêtres indigènes, cinquante mille chrétiens.

Tong-King occidental : un vicaire apostolique, six missionnaires, soixante-trois prêtres indigènes, cent vingt mille chrétiens.

Tong-King oriental : un vicaire apostolique, quatre missionnaires, quarante et un prêtres indigènes, cent quarante mille chrétiens.

Total pour tout l'Annam : trois vicaires apostoliques, quinze missionnaires, cent dix-neuf prêtres indigènes, trois cent dix mille chrétiens.

* * *

Résumant tous ces chiffres, nous trouvons pour l'Indo-Chine :



MEXIQUE. — Types mexicains; d'après des dessins envoyés par le R. P. Gallen (Voir page 172).

Birmanie	5,000	chrétiens
Siam	3,000	»
Malacca (Portugais et métis) .	2,000	»
Royaume d'Annam.	310,000	»
Total pour toute l'Indo-Chine :	320,000	chrétiens

Chine.

Nous voici aux portes de ce grand empire de la Chine, si longtemps fermé à la curiosité européenne. Au commencement de ce siècle, la Chine est divisée en trois évêchés et trois vicariats apostoliques; les trois évêchés sont les sièges de Macao, de Péking et de Nanking, tous trois suffragants de Goa. Depuis un siècle, le siège de Nanking est réuni à celui de Péking, et c'est dans cette ville que réside le titulaire, quand il réside. Quant au clergé portugais, il brille en Chine par son absence. En dehors de Macao, on ne rencontre dans les trois diocèses, que quelques prêtres indigènes très clair-semés. Ces prêtres, également dépourvus de zèle et de surveillance, font peu de chose et ce peu, ils le font mal. En évaluant à vingt mille pour toute la Chine, le nombre des catholiques soumis à la juridiction portugaise, on sera sûr de ne pas s'écarter notablement de la vérité.

A Péking, après la destruction des Jésuites qui, là comme partout, a été une catastrophe, ce sont les Lazaristes que Rome a envoyés pour tenir leur place, mais les fils de saint

Vincent de Paul sont en bien petit nombre et ne peuvent, malgré tous les efforts de leur zèle, se recruter suffisamment pour soutenir les œuvres dont ils sont chargés, car la Révolution française, en fermant leur noviciat de Saint-Lazare, leur a ôté jusqu'à l'espérance de voir grossir leurs rangs. Le chiffre de leurs chrétiens, à Péking et dans le nord de la Chine, s'élève à cinquante-cinq mille.

Au centre de la Chine, dans le Su-tchuen, c'est la Société des Missions Étrangères qui s'efforce d'étendre chaque jour le règne de Dieu parmi les infidèles. Hélas! là encore, la Révolution française menace de tout anéantir. Plus de séminaire à Paris, partant plus de recrutement régulier possible; plus de ressources pour envoyer de nouveaux apôtres et les entretenir. C'est une pénurie navrante d'hommes et d'argent, pénurie qui se fera sentir jusqu'au milieu du siècle. En 1800, il y avait au Su-tchuen un vicaire apostolique, trois missionnaires, dix-neuf prêtres indigènes et quarante-sept mille chrétiens.

Au Fo-kien, nous trouvons un second vicariat apostolique confié aux Dominicains espagnols. Il compte trente-cinq mille chrétiens.

Enfin, il y a, au Chan-si, un troisième vicariat apostolique qui appartient aux Franciscains. Le nombre des chrétiens est de trente mille. En résumant tous ces chiffres, nous trouvons pour la population catholique de la Chine, en 1800 :

Macao et missions portugaises. . .	20.000	catholiques.
Péking (Lazaristes)	55.000	»
Vicariat apostolique du Su-tchuen .	47.000	»
Vicariat apostolique du Fo-kien . .	35.000	»
Vicariat apostolique du Chan-si . .	30.000	»
Total pour toute la Chine	187.000	catholiques.

D'après les catalogues des Jésuites, sous le règne de Kang-hi, la Chine comptait, en 1700, douze cents chrétientés et près de huit cent mille chrétiens. On voit combien ce malheureux XVIII.e siècle a été fatal aux missions.

Japon.

En quittant les rivages de la Chine, saluons de loin l'héroïque chrétienté du Japon. Au commencement du XIX.e siècle, elle semble entièrement détruite. Cette terre des martyrs a compté, au XVI.e siècle, jusqu'à deux millions de chrétiens; mais de fâcheuses rivalités entre les différentes familles de missionnaires, l'absence d'une hiérarchie fortement constituée, une persécution implacable, et par-dessus tout, des défiances politiques, soigneusement entretenues par la complicité de l'Europe protestante, ont amené la ruine de cette magnifique Église. Plus heureux que Dioclétien, le Mikado semble en avoir fini définitivement avec le christianisme et anéanti jusqu'au nom chrétien. *Nomine christianorum deleto.*

Néanmoins, qu'il ne se hâte pas trop vite de triompher. L'Église catholique a la vie dure, et lorsqu'une fois le sang de Jésus-Christ a coulé sur une terre, il est bien difficile d'en effacer jusqu'aux vestiges. Au Japon, le Christ a *été* crucifié dans la personne de ses membres; voilà deux siècles, deux jours au cadran de l'éternité, qu'il sommeille dans la mort et gît inanimé sur la pierre du sépulcre; nous sommes au matin du troisième jour, qui sait s'il ne va pas encore une fois soulever la pierre, renverser, impuissants et vaincus, les soldats chargés de garder la tombe? Avant de désespérer de la vitalité catholique, attendons les révélations de l'avenir.

Corée.

A côté du Japon, nous trouvons la presqu'île de Corée, où jamais encore ne s'est posé le pied du missionnaire européen. Là, pourtant, subsiste une Église admirable qui semble s'être formée toute seule. C'est une des pages les plus touchantes de l'histoire de l'apostolat.

La Corée est tributaire de la Chine; à ce titre, elle envoie chaque année une ambassade à Péking. Or, il arriva qu'en 1786, un jeune noble coréen, qui faisait partie de l'ambassade, se mit en rapport avec les missionnaires européens de Péking, et leur demanda des leçons de mathématiques. Les missionnaires profitèrent de l'occasion pour lui parler du christianisme et lui prêtèrent des livres de religion. Le jeune homme, frappé de la beauté du dogme chrétien, demanda le baptême qu'il reçut dans les meilleures dispositions. De retour chez lui, il devint l'apôtre de sa famille et de ses amis. Le christianisme fit de rapides progrès chez ce peuple bien disposé, malgré les rigueurs de la persécution qui, commencée en 1788, ne s'arrêtera plus jusqu'à nos jours.

Cependant il fallait songer à donner des pasteurs à cette Église naissante. Les néophytes s'adressèrent naturellement à l'évêque de Péking. Hélas! les prêtres, je l'ai dit, étaient rares en Chine, à cette époque. On leur promit d'en faire venir d'Occident, et ces gens simples, animés d'une foi sublime, se prosternèrent aussitôt du côté du couchant, pour saluer, à la manière de leur pays, le futur apôtre qu'on leur promettait. Mais il fallait pourvoir aux besoins du présent. Après bien des instances, d'une part, et bien des refus de l'autre, l'évêque de Péking se décida à leur donner un de ses prêtres chinois qui pénétra en Corée vers 1793. En même temps, pour assurer l'avenir de cette nouvelle Église, les chrétiens de Corée, sur le conseil de l'évêque, écrivirent une lettre touchante à Pie VI, et, quelques années plus tard, une seconde lettre à Pie VII, pour demander des missionnaires. Les malheurs de l'Église ne permirent pas alors de satisfaire à leurs pieux désirs; mais ils ne se découragèrent pas, et sous la direction de leur premier et unique pasteur, ils formaient, en 1800, un petit troupeau d'environ six mille néophytes.

* * *

J'ai achevé d'exposer la situation de l'apostolat en Asie, au commencement de ce siècle. Au centre du continent, les hauts plateaux du Thibet sont encore demeurés inaccessibles aux missionnaires. L'Hassa, la capitale, est comme le sanctuaire et la citadelle fermée du bouddhisme. Il faudra plus d'un siècle pour en forcer les portes.

Au nord, dans les régions glacées de la Sibérie, vivent des peuplades encore toutes païennes. Elles ne connaîtront le catholicisme qu'en voyant, au cours du XIX.e siècle, déporter dans leurs steppes les évêques et les prêtres de la malheureuse Pologne.

Voici donc en résumé, quelle était, en 1800, la situation du catholicisme en Asie.

Asie Mineure	431.000	catholiques.
Arabie	*néant*	
Indes	475.000	»
Indo-Chine	320.000	»
Chine	187.000	»
Japon	*pour mémoire*	
Corée	6.000	»
Total pour toute l'Asie	1.419.000	catholiques.

(*A suivre.*)

CINQUANTE MOIS

AU

BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

APERÇU SUR LA FAUNE ET LA FLORE.

Végétaux

(Suite 1).

Comme arbres fruitiers, nommons : le cognassier, qui fournit de nombreuses espèces, l'oranger, le citronnier, dont les fruits restent verts même lorsqu'ils ont atteint leur maturité et dont les fleurs et les fruits ornent simultanément et perpétuellement les branches ; le bananier dont les espèces varient selon les lieux ; le papayer, des amamons et des ananas en très grand nombre.

J'ai vu et extrait moi-même par incision, faite avec un canif, l'arbre et liane fournissant le caoutchouc. Le cotonnier et l'indigotier sont en grand nombre, mais le coton laisse beaucoup à désirer; le fromager atteint deux mètres de circonférence, huit à dix mètres de hauteur.

Comme bois de construction, nous avons : les bois de fer, l'acajou, qui sert à faire des pirogues, le santal rouge, etc.

Dans le Niger moyen, des forêts de bambous servent aux constructions et à la fabrication de meubles. Ces bambous atteignent dix mètres de hauteur et quinze à vingt centimètres de diamètre au tronc inférieur. C'est au moyen d'assemblages par superposition que les indigènes construisent des meubles fort curieux et d'une certaine solidité.

Citons aussi le fameux baobab, le géant des forêts, qui atteint jusqu'à trente-cinq mètres de circonférence ; on mange son fruit qui est vert, la feuille est un fébrifuge qui rend de grands services aux noirs ; enfin le bois sert à faire des pirogues, malheureusement il est mauvais. L'arbre est creux, il peut abriter les voyageurs et souvent les fauves et les reptiles.

Le café, la canne à sucre, le tabac, le ricin, le sésame, diverses qualités de riz, le maïs, le mil, les ignames, le manioc, les patates douces, le piment, les courges, poussent à merveille dans tout le Niger moyen.

L'arachide, qui comme plante oléagineuse est une des plus grandes ressources du Cayor, est cultivée avec succès, mais simplement comme plante légumineuse; les indigènes la mangent comme des haricots. Espérons que les Anglais sauront bientôt initier les noirs à la cultiver sur une très grande échelle, comme à la côte du Sénégal.

J'ai semé avec succès à Brass, à Onitcha et à Lokodja des graines de France, et j'ai rapidement obtenu : radis, tomates, haricots, choux, oignons, salade, persil.

Les graines provenant des légumes ci-dessus, n'ont presque rien donné l'année suivante. Il faut avoir soin de n'employer que des graines d'Europe. J'ai essayé plusieurs fois et en divers lieux de planter des pommes de terre, sans jamais réussir.

La vigne pousse trop vite; elle se développe en bois et en feuilles, sans jamais donner de fruit.

* * *

Il existe un arbre qui est bien connu dans les royaumes du Noupé, du Gando, du Sokoto et du Haoussa. Tous les musulmans du centre africain vénèrent cet arbre appelé Kola, à cause de sa légende qui a traversé les siècles et qui est encore aujourd'hui en honneur.

Cet arbre fournit un fruit à gousse verte de la grosseur d'un gros coco, mais de forme ovale. Lorsqu'on partage le fruit en deux parties égales, dans le sens longitudinal, on trouve dans la membrane interne sept ou huit amandes logées de chaque côté ; soit une dizaine dans chaque fruit.

Ces amandes sont de la grosseur d'un marron, de couleur rougeâtre ou blanche, et ont un goût âpre comme celui du gland de chêne.

Les rois, les grands chefs et les gens riches mâchent des kolas toute la journée, n'avalent que le suc du fruit, ils disent que c'est un fébrifuge.

Lorsqu'un étranger de distinction vient leur faire visite, les rois et les princes lui offrent une poignée de kola en signe d'alliance et d'amitié.

Lorsqu'un roi vassal de Sokoto meurt, le sultan envoie à son successeur des kolas blancs, avant la cérémonie du couronnement qui n'a lieu que plusieurs mois après.

Minéraux.

Le bas Niger, jusqu'ici, ne paraît pas renfermer de grandes richesses minérales, le pays n'a guère été exploré que le long des rives et peu ou point dans l'intérieur des terres; les naturels eux-mêmes ne s'écartent pas beaucoup de leurs cases.

Seuls les musulmans peuvent parcourir, en guerriers dévastateurs, les contrées de ce pays, et ce n'est pas eux qui nous apporteront jamais des renseignements de quelque nature que ce soit.

Cependant le fer et le cuivre existent, l'extraction se fait par les moyens les plus primitifs.

Il y a dans le Noupé une terre argileuse fort remarquable, qui sert à faire des alcarazas, des lampes, des cruches et des poteries de toutes sortes, pour brûler l'encens du pays et d'autres odeurs.

On trouve aussi de l'ocre avec lequel les femmes se fardent la figure et quelquefois même tout le corps.

Je n'ai jamais vu d'eaux thermales, ni minérales, pas plus dans le Niger que dans la Bénoué.

Je terminerai ce chapitre par une recette que mon inter-

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars et 4 avril 1890, et les cartes, p. 42 et 88.

prete Abbegga, m'a donnée mystérieusement et qui consiste à faire le poison dans lequel les noirs trempent leurs flèches afin de rendre les blessures mortelles.

J'avoue que je n'ai guère confiance dans la bonne foi d'Abbegga ; le brave homme s'imagine qu'en sa qualité d'interprète, il ne lui est pas permis d'ignorer quoi que ce soit et qu'il est forcé de répondre à tous les renseignements qu'on lui demande sur son pays.

Voici donc cette fameuse composition, je la donne à titre de curiosité :

« Il y a un arbre appelé en langue haoussa : konkani ; il produit un fruit de forme ovale et à semences.

« Ce fruit a environ cinq centimètres de largeur et vingt-cinq de longueur, comme une grosse et grande fève de la famille des légumineuses ; on prend une poignée de graines de ce fruit qu'on met dans un litre d'eau, avec la tête d'un serpent appelé Koboboua, en langue haoussa ; on ajoute une tête de tabac et on fait bouillir.

« A part, on met en ébullition une poignée de racines d'un arbre nommé Gosea, dans un litre d'eau, puis on fait le mélange et on fait rebouillir le tout, jusqu'à ce qu'on obtienne une liqueur noire, dans laquelle on trempe la pointe des flèches ou des lances, dont la blessure est mortelle.

« Si l'on buvait une cuillerée à café de ce poison on trouverait la mort.

« *Signé :* ABBEGGA. »

(*A suivre.*)

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. DELATTRE, missionnaire d'Alger.

II.

Les tombeaux de la colline de Saint-Louis.

(Suite 1).

Une de ces amphores qui, toute fendillée, avait cependant résisté à la pression du terrain, permit de se rendre compte de la disposition intérieure. On y voyait un squelette d'enfant. La tête occupait le fond de l'amphore et les pieds touchaient l'orifice du récipient funéraire. Il est évident que le vase avait dû être brisé pour y introduire le cadavre et que les parties avaient été réunies ensuite. Le crâne reposait presque sur un de ces petits vases de terre cuite à une seule anse, que nous trouvons fréquemment noircis, comme s'ils avaient servi à faire chauffer quelque breuvage ou l'eau destinée à laver le corps. Derrière et autour du crâne, on recueillit des cercles de bronze, rappelant les grands anneaux de métal que portent en guise de pendants d'oreilles les femmes arabes de la campagne tunisienne, et qui, en réalité, sont maintenues à l'aide de cordons passant sur le sommet de la tête.

Enfin sur le thorax, on recueillit une perle, un anneau d'argent et plusieurs de ces amulettes représentant soit le dieu Bès, soit l'œil d'Osiris.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février, 7, 14, 21, 28 mars et 4 avril.

Mais l'amulette principale du collier était parfois une petite sonnette. Nous en avons trouvé, comme je l'ai dit déjà, qui sont de bronze et je parlerai plus loin d'une autre qui est en or.

Signalons encore en passant plusieurs coquillages qui avaient été placés à côté des sépultures.



Urne funéraire trouvée remplie d'ossements humains.

Voici une urne funéraire qui a été trouvée, ainsi qu'un certain nombre d'autres, remplie d'ossements calcinés par suite de la crémation. Elle renfermait les restes d'un seul individu. Ce vase de terre grise, haut de trente-sept centimètres et demi, est décoré de lignes rouges parallèles. Le sommet de la panse porte une torsade de même couleur.

Cette poterie, comme l'a fort bien remarqué M. de Vogué, offre une grande analogie avec la céramique archaïque provenant des nécropoles de Chypre et de Rhodes.

Mais la découverte d'un nombre assez considérable d'urnes funéraires renfermant des ossements humains calcinés nous révèle qu'à une certaine époque les Carthaginois, imitant en cela les Grecs, adoptèrent l'usage de la crémation. On possédait, il est vrai, à ce sujet, le témoignage de Justin qui rapporte que Darius envoya une ambassade aux Carthaginois pour les prier de ne plus manger du chien et de ne plus brûler leurs morts au lieu de les enterrer. Mais la critique moderne a mis en doute l'assertion de Justin. On est même allé jusqu'à la traiter de fable et de conte apocryphe. Dureau de la Malle trouve que Justin a commis une lourde méprise et Beulé, tout en citant un cas où les Carthaginois brûlèrent leurs morts tombés sur un champ de bataille, admire la sagacité de Dureau de la Malle qui a su découvrir l'erreur de l'historien latin. Or, les ossements humains calcinés trouvés dans les urnes de la nécropole punique de Byrsa sont une preuve de l'usage, au moins à une certaine époque et en certains cas, de la crémation parmi les Carthaginois et viennent rendre au récit de Justin son importance historique. Voilà aussi

peut-être pourquoi Virgile fait mourir Didon sur un bucher.

D'ailleurs on a découvert à Sousse, l'ancienne *Hadrumète*, tout un dépôt d'urnes funéraires remplies d'ossements humains calcinés. Plusieurs de ces vases portent sur la panse une épitaphe néo-punique peinte à l'encre noire.

Le doute n'est donc plus possible. Les Carthaginois ont parfois pratiqué la crémation.

A Sidon même on a trouvé, en 1861, une tombe renfermant des ossements incinérés et l'on cite même l'exemple de plusieurs Hébreux, dont les corps furent brûlés (1).

Au point où nous en étions des fouilles, malgré la grande quantité de terre enlevée, nous n'avions rencontré que des amphores, des urnes, de petits vases, des patères, des lampes puniques et beaucoup de menus objets, quand un bon coup de pioche vint révéler l'existence d'un grand tombeau semblable à celui que l'on avait découvert en 1880. On ne vit tout d'abord que l'extrémité supérieure des grosses pierres butées l'une contre l'autre et qui forment comme le faîte de ce genre de sépulture. Grâce aux données fournies par le premier tombeau découvert et qui n'était distant que de quelques pas, les fouilles pouvaient être conduites à peu près à coup sûr. Mais pour atteindre la porte, il fallait creuser encore profondément, à quatre mètres environ plus bas, à travers un terrain d'argile excessivement compacte et cédant difficilement sous la pioche des ouvriers.

Il eût certes été bien intéressant de pénétrer dans la chambre funéraire par la porte même. On en fut empêché par l'énorme mur qui passe à moins d'un mètre de distance de la façade et il fallut se décider à creuser en arrière du tombeau. L'intérieur du compartiment supérieur que l'on pourrait comparer pour la disposition et les dimensions aux petites tentes des soldats en campagne (1), était complètement vide On y voyait les grandes pierres horizontales qui servaient de plafond au caveau proprement dit.

La comparaison avec le tombeau voisin que nous avions sous les yeux, indiquait deux niches qui devaient avoir été ménagées au fond de la chambre et, en effet, on ne tarda pas à reconnaître dans la façade postérieure deux dalles carrées qui devaient correspondre aux niches.

Il s'agissait donc de déplacer une de ces dalles, pour voir l'intérieur du tombeau et même y pénétrer. Le soin de cette opération fut confié à un de nos ouvriers arabes bien connu de tous les missionnaires qui sont passés à Carthage. Hadj-Aly, c'est le nom de notre homme. Il ne tarit pas quand il raconte les bienfaits dont il a été l'objet de la part de S. Em. le cardinal Lavigerie et de plusieurs de mes confrères. C'est assurément un des Arabes de la contrée le plus sincèrement affectionné aux missionnaires. Il aime à rappeler le souvenir des Pères qu'il a connus et à redire leurs noms qu'il écorche à sa manière, mais qui ne lui en sont pas moins chers.

Nous étions bien bas au-dessous du sol de la colline et je dis donc à notre Hadj-Aly : « Vois cette pierre, il faut la déchausser complètement et, dès qu'elle sera déplacée, tu apercevras une niche remplie de vases de différentes grandeurs. Ne touche à rien et viens aussitôt m'avertir. »

Hadj-Aly me regarda d'un air stupéfait, mais plein de confiance. Il prit sa pioche et se mit au travail. Je le laissai et rentrai à Saint-Louis. Mais une demi-heure s'était à peine écoulée, que j'entendis retentir sous nos cloîtres de larges éclats de voix et de rire. C'était Hadj-Aly qui arrivait tout essoufflé pour me prévenir, et qui manifestait sans retenue sa grande surprise d'avoir, à une telle profondeur, trouvé les choses comme je les lui avais annoncées. Il avait entr'ouvert la niche et avait vu les vases funéraires.

Je me rendis donc au tombeau. En m'accompagnant, Hadj-Aly, encore émotionné, me disait : « O Père, tu connais tout, et il n'y a pas à Carthage un seul endroit où tu ne puisses dire : en creusant ici, on trouvera telle ou telle chose. D'ailleurs, tu sais lire dans les livres qui révèlent les choses souterraines. »

Et, comme je lui répondais que les livres n'étaient absolument pour rien dans la découverte que je lui avais annoncée, il se mit à rire avec un air particulier qui me disait assez qu'il n'en croyait rien, et me répartit : « J'ai vu une fois ta chambre et n'ai-je pas aperçu un grand nombre de livres. A quoi bon tant d'écrits s'ils n'indiquent pas ce qu'il y a sous terre! »

Je ne pus le convaincre que la ressemblance du tombeau nouvellement découvert avec celui qui est situé derrière à quelques pas, m'avait seule guidé dans mes prévisions.

Mais ces manifestations et le rôle exagéré qu'il me prêtait dans cette découverte, n'empêchaient pas notre Hadj-Aly de réclamer un bon pourboire; tout comme si, selon la réflexion d'un de mes confrères, il avait déposé lui-même les objets funéraires dans la tombe pour me ménager une surprise. Chez les Arabes, en effet, le pourboire est de règle, lorsque quelqu'un a eu la main heureuse.

Je fis ouvrir complètement la niche et, une fois la dalle enlevée, on put retirer une à une les poteries déposées dans cette première niche. C'était d'abord un grand vase en argile rouge, haut de quarante-un centimètres. Sa forme est celle d'un cylindre reposant sur un cône renversé, muni de deux petites oreilles et terminé au sommet par un cercle très légèrement conique, percé au centre d'un trou annulaire sans goulot.

A côté, il y en avait deux autres de grandeur moyenne à double oreillon, à col très court et évasé. Le plus grand de terre rougeâtre était placé sur le plus petit de terre grise.

Devant ces vases, sur le bord intérieur de la niche, étaient placées une patère de terre rougeâtre et deux petites fioles, à une seule anse, à col renflé et à col un peu allongé. Dans l'une, le goulot forme rebord circulaire et, dans l'autre, il est légèrement étranglé.

La niche, ouverte et débarrassée des vases, offrait une baie large de cinquante-un centimètres et haute de soixante-sept centimètres, bien suffisante pour nous permettre de pénétrer dans le tombeau. Mais je ne voulus ni y entrer ni en commencer l'exploration sans témoins. Pour l'instant, je me contentai d'examiner du regard cette chambre funéraire. L'intérieur était intact et on n'y voyait aucune trace d'infiltration. Deux squelettes y reposaient étendus dans le

(1) M. de Vogüé, *Note sur les nécropoles de Carthage*, p. 6 et 7.

(1) Les militaires ont coutume de désigner cette tente-abri sous le nom de *tombeau*.

même sens, les pieds au sud-ouest et la tête au nord-est. Des lambeaux de bois pourri, épais d'un centimètre environ, recouvraient une partie des ossements. Puis on apercevait le long des corps, des vases de terre cuite presque tous renversés. Un seul, placé au fond, était encore debout. A l'extrémité à gauche, dans un enfoncement, on voyait en partie la grande et belle dalle qui fermait l'entrée et que nous n'avions pu atteindre extérieurement.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Garcia Moreno, *président de l'Équateur* (1821-1875), par le R. P. A. Berthe, de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur. — Paris, librairie RETAUX, rue Bonaparte, 82 — Deux vol. in-8, illustrés. — Prix, 7 francs.

Nos lecteurs ont encore présentes à la mémoire, les pages splendides, consacrées par un Père dominicain, aux tribus sauvages de la République de l'Équateur dans le tome XXI des *Missions Catholiques*. Si, grâce aux récits du R.P. Pierre, nous avons visité, dans ses moindres détails, la région arrosée par le Napo, le Curaray, le Pastazza dans la première partie de leur cours ; si nous pouvons disserter à bon escient sur les Jivaros, les Zaparos, les Agoucisiris et autres sauvages indigènes des Andes équatoriales, il faut bien avouer qu'en dehors de ces données, notre Bulletin n'a jamais rien dit de la partie civilisée de la république équatorienne.

Aussi, nous empressons-nous de recommander le beau livre du R. P. Berthe aux personnes désireuses de connaître ce pays de l'Équateur, une fois et demi grand comme la France, et pourtant le plus petit des États sud-américains. Car, en nous présentant son héros, le R. P. Berthe nous fait en même temps l'histoire complète du pays de Garcia Moreno.

Il y a quinze ans, les journaux signalèrent la mort de ce grand chrétien. Président de l'Équateur, l'un des États nés du démembrement de la Colombie, Moreno avait installé dans son pays un gouvernement aussi catholique que celui de saint Louis, et tiré sa nation du chaos. En 1862, il signait un concordat qui restituait à l'Église son entière liberté, et, en 1867, une constitution destinée à faire de son peuple, au milieu des nations sans Dieu, le vrai peuple du Christ. En 1870, il eut la hardiesse de protester seul contre l'envahissement des États pontificaux ; il obtint même du congrès, en 1873, un subside national en faveur du Pontife captif et dépouillé. En même temps, il consacrait la République au Sacré-Cœur de Jésus. Dans un pays pauvre et ruiné, il trouva moyen de réaliser, en dix ans, au point de vue matériel et intellectuel, des prodiges tels que l'imagination la plus audacieuse n'eût osé les concevoir. Enfin, comme le peuple reconnaissant venait de lui confier une troisième fois la suprême magistrature, le 6 août 1875, il tomba sous le poignard de la Révolution. Sa dernière parole fut le cri : « *Dios no muere.* Dieu ne meurt pas ! »

Le Dieu « qui ne meurt pas » a rendu fécond le sang du noble martyr, et a suscité sur sa tombe d'autres régénérateurs assez courageux pour l'imiter. Il y a quelques mois, le président Florès affirmait solennellement sa foi catholique, négociait avec le Saint-Siège la création de nouvelles missions et se montrait le digne successeur de Garcia Moreno.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme de Pont-d'Ain, diocèse de Belley 100
Anonyme, don recueilli par l'*Écho de Fourvière* 250
A. C. 25
Un anonyme de Poitiers 10
M. l'abbé Bouveret, curé défunt de Bians-les-Usiers, diocèse de Besançon 100
Anonyme de Tourcoing, diocèse de Cambrai 61

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Puginier).

T.-B. de Grenoble 50
M. le curé de Crémieu, diocèse de Grenoble 20
La famille L. L. de Beaufort, diocèse d'Albi 10
Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles, avec demande de prières 4

A M. Marius Bonnet, missionnaire au Su-tchuen oriental.

Rev. André, Saint-John Seminary (Boston) 100

A Mgr Cousin (Japon méridional), pour un séminariste.

Anonyme de Paris 300

Pour les missions d'Afrique (R. P. Dorgère, Dahomey).

Anonyme de Saint-Georges, à Lyon 10

Pour le baptême d'une fille, sous le nom de Julie, (R. P. Dorgère).

Julie Faivre, de Banvillars, diocèse de Strasbourg 5

Pour le baptême d'une fille sous le nom de Marie (R. P. Dorgère).

Marie Bermont, de Banvillars, diocèse de Strasbourg 5

A S. Em. le cardinal Lavigerie, pour le rachat d'un enfant.

A. F., de Lyon 30

Au même pour ses missions.

Anonyme de Fougerolles, diocèse de Besançon 7

Au même, pour rachat d'esclaves.

M. le curé de Crémieu, diocèse de Grenoble 20

Au même, pour le rachat d'un petit nègre à baptiser sous le nom de Benoit.

Mlle Valentine Dupin à Montbrison, diocèse de Lyon 25

Au même, pour l'hôpital Sainte-Elisabeth des Attafs (Algérie).

Anonyme d'Albi, avec demande de prières 5
H. M. de Paris 20
Anonyme de Laval, à l'intention de ses parents défunts 30
Anonyme du Chatillonnais, diocèse de Dijon 1
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5
Mme de Beauregard, à Bourges 10
Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles, avec demande de prières 5

Pour la mission de Potchefstroom (Transwaal).

Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5

Pour la léproserie de Madagascar.

Anonyme de St-Didier sur Riverie, diocèse de Lyon 40

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TONG-KING OCCIDENTAL. — ANNAMITES MANGEANT DU RIZ; d'après un dessin communiqué par Mgr PUGINIER.

CORRESPONDANCE

TONG-KING OCCIDENTAL

Un prêtre enlevé par les pirates. — Un village chrétien saccagé. — Massacres.

Cette lettre du vaillant évêque de Maurieastre nous fait part des épreuves qui continuent à peser sur son vicariat apostolique. Un prêtre fait prisonnier, une chrétienté pillée par des bandes d'insurgés, tout cela à deux pas d'un poste militaire, on voit combien nous sommes loin de la pacification et de la sécurité complète au Tong-King et combien nous devons encore prier pour hâter la fin des épreuves de cette malheureuse mission.

LETTRE DE MGR PUGINIER, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL, A M. MOLLARD, DIRECTEUR DU SÉMINAIRE DE LA MÊME SOCIÉTÉ A PARIS.

Hanoi, le 25 février 1890.

Dans plusieurs lettres, je vous ai parlé des appréhensions que j'avais au sujet de la mission. Quelques-unes se sont malheureusement déjà réalisées.

Le 13 de ce mois, un prêtre indigène, curé de la paroisse de Duc-phong, fut enlevé en plein jour par les pirates à côté du village qu'il habitait, à huit kilomètres environ de la ville de Hung-hoa. L'autorité a agi : elle a fait faire des reconnaissances, mais encore sans résultats sérieux. Le missionnaire du district, M. Girod, et les prêtres des paroisses voisines ont, de leur côté, envoyé des émissaires pour avoir des renseignements. On n'a rien pu obtenir de certain.

Les pirates n'ayant pas tué le prêtre sur le coup, il est probable qu'ils l'auront emmené dans l'espoir d'une rançon. Vous devez comprendre mon embarras.

Si je ne le fais pas racheter dans le cas où l'on parviendrait à le trouver, c'est l'exposer à la mort. Si je fais traiter de la rançon, je fournis aux pirates un appât aussi attrayant pour eux qu'il deviendra dangereux pour nous. Ils s'efforceront d'enlever les missionnaires et les prêtres indigènes qui vivent dans les villages où souvent les chrétiens sont en petit nombre et éloignés ordinairement des postes qui pourraient les protéger.

Il reste un moyen : faire enlever le captif par surprise. Ce plan réussit pour le prêtre qui avait été saisi par les pirates en 1886 (1), mais réussira-t-il encore aujourd'hui?

(1) Voir les *Missions catholiques* du 8 juillet 1887.

Maintenant, les circonstances paraissent moins favorables qu'alors pour un pareil coup de main.

Ce prêtre, nommé Khanh, est encore jeune : il a environ trente-huit ans. Après son ordination en 1882, je l'envoyai comme vicaire au P. Câp, son prédécesseur dans la cure de Duc-phong. Vous savez que ce dernier fut enterré vivant la tête en bas, par l'ordre du chef des troupes régulières chinoises qui opéraient au Tong-King. Le P. Khanh a rendu de nombreux services aux officiers français. Il est estimé et aimé de tous.

.˙.

Une lettre reçue hier m'annonce que la chrétienté de Chieu-ung a été assaillie en plein jour, le 19 février, par des bandes de pirates, fortes environ de mille hommes. Les chrétiens, au nombre de six cents, y compris les femmes et les enfants, ont résisté vigoureusement pendant cinq heures ; mais, manquant de fusils tandis que les pirates étaient bien armés, ils ont dû céder au nombre et à la force. Deux notables chrétiens ont été tués, deux autres enlevés, et une femme a eu une main coupée. Les pirates ont volé cent cinquante buffles ou bœufs et ont complètement dévalisé le village.

Cet acte de piraterie a été accompli de midi à cinq heures, dans une chrétienté éloignée d'une heure et demie de marche de deux postes militaires. J'ignore si on a pu porter à ces derniers la nouvelle de l'attaque. Les chrétiens des environs de Chieu-ung sont, avec raison, dans les plus vives alarmes. Sans armes, il leur est impossible de résister aux rebelles qui ont beaucoup de bons fusils se chargeant par la culasse.

Je désire que ce pillage reste un fait isolé ; mais, après l'enlèvement du P. Khanh, curé de la paroisse voisine de Chieu-ung, qui n'avait eu lieu que six jours auparavant, il est bien à craindre que nous n'ayons à déplorer de nouveaux malheurs. Nos chrétiens sans armes sont à la merci de leurs ennemis, et si le mouvement insurrectionnel s'accentue, nous verrons se renouveler les massacres que nous avons eu plusieurs fois à déplorer depuis 1883.

SÉNÉGAMBIE

On croit généralement que la traite ne sévit pas dans les colonies françaises de l'Afrique occidentale. La lettre suivante montre combien cette opinion est erronée. Le vénérable missionnaire qui l'a écrite, signale différents faits récents, tous relatifs à l'esclavage.

LETTRE DU R. P. SÉBIRE A MGR BARTHET, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA SÉNÉGAMBIE.

Saint-Joseph de Ngazobil, le 30 janvier 1890.

Jeune femme enlevée comme esclave par les Marabouts et sauvée par la Mission.

Hier, au moment de la récréation qui suit le dîner, une jeune personne se précipitait, hors d'elle-même, par la grande porte d'entrée de la mission, à Ngazobil, et pénétrait jusqu'au milieu du corridor. La sueur ruisselait sur ses joues. On l'arrête et on veut l'interroger.

Elle ne comprend ni le volof, ni le sérère ; on reconnaît bientôt à ses dents limées en pointe qu'elle appartient à la tribu des Diolas.

Un séminariste, Diola comme elle, du nom de Benoit, est aussitôt appelé.

A la suite de ses questions, le mystère se dévoile.

Cette pauvre jeune femme, qui semble avoir vingt ans, était, il y a deux années, tranquillement occupée aux soins du ménage, à Dindia, près de Sédhiou, dans le Fogny-Diola ; elle avait même été fiancée à un jeune homme de sa tribu. Mais les Sosés, musulmans fanatiques, qui ont des colonies établies dans presque tous les royaumes de la côte, déclarèrent la guerre sans aucun motif aux paisibles Diolas, tribu riveraine de la Casamance. Ce n'était pas une guerre, c'était une succession de rapines, une vraie chasse à l'homme, semblable à celle que les Arabes pratiquent sur l'autre côté du noir continent, et qui excite en ce moment l'indignation de toute l'Europe.

La pauvre femme est rouée de coups et emmenée. Avec elle on enleva une foule d'enfants et de femmes. La caravane passa par la forêt, sous le soleil ardent, loin des sources d'eau pour étancher la soif. Enfin elle atteignit Mbour ; là, ses voleurs la confièrent à un Sosé du nom de Fara Mankou Diamba.

Son nouveau maître la maltraita encore plus que ses premiers ravisseurs.

Aussi elle prit la résolution de courir les chances d'une évasion. Elle dépasse et Varan, et Nianing, et la Fasna, et Mbodiène, et se précipite dans une grande maison blanche qu'elle trouve à Ngazobil. C'était notre mission.

Elle n'osait plus faire un pas au dehors, de crainte d'être reprise.

Et de fait, elle n'avait pas encore achevé de nous raconter son histoire, que deux Sosés arrivent et la réclament.

« — C'est ma femme, dit l'un d'eux ; je désire que vous me rendiez la femme qui vient d'entrer ici.

« — Quel est ton nom ?

« — Je m'appelle Fara Mankou Diamba, de Mbour.

« — Où as-tu pris cette femme ?

« — Ah ! ah ! s'écrie-t-il en ricanant; que t'importe ?

« — Tu as volé cette femme ; aujourd'hui elle est sur le territoire français, elle est libre. Comme elle ne veut pas de toi, elle n'est pas à toi.

« — Mais c'est ma femme !

« — Eh bien, nous allons écrire au gouverneur de Saint-Louis, ce sera à lui de juger. En attendant sa réponse, nous prenons cette personne sous notre protection, ne cherche pas à l'inquiéter. »

Le Sosé se retire menaçant ; mais il revient bientôt

avec cinq hommes armés pour nous intimider. Nous lui répétons notre réponse et il prend la route de Joal.

Pendant ce temps, Dimba, le chef du village, arrive, et se charge de garder la personne dans les cases où habite sa famille. « Ils ne la prendront jamais entre mes mains, » dit-il.

En effet, les Sosés savent bien que les habitants de Ngazobil sont impitoyables pour leur infâme trafic. Souvent ceux-ci leur ont enlevé leur capture.

Dimanche dernier encore, un homme d'un village des environs amenait ici une femme enlevée à ces marchands de chair humaine. Le P. Lacombe, alors présent, nous a conseillé de l'envoyer à Joal, d'où elle pourra gagner Gambie et la Casamance.

Enfants volés par les Marabouts, et délivrés par les missionnaires.

Il y a deux mois, je me trouvais à Ndianda pour y exercer le saint ministère. Je vois arriver, au milieu des jeunes gens du village, un petit élève des marabouts, à la mine altérée par la faim et la marche. Il souffrait, en outre, du ver solitaire ; je l'amenai à la mission de Ngazobil, et je le guéris avec la racine du grenadier.

Il me raconta son histoire.

Lui aussi, pris par les marabouts à la guerre du Rip, il avait étudié le Coran sous la direction de ses maîtres ; puis il s'était évadé, courant de tous côtés à la recherche de sa mère. Une première fois il était passé par Ndianda, et avait pénétré, seul, jusqu'au fond du Sine, loin, très loin. Il ne trouva pas sa mère. On lui dit qu'elle pouvait être à Rufisque. Il repassa par Ndianda pour suivre le bord de la mer, faisant ainsi à pied cinquante lieues au moins. En revenant de Popouguine, je le trouvai à Mbour, chez ces infâmes Sosés. Il me reconnut, tout joyeux, mais on l'envoya faire une commission et je ne l'ai pas revu.

Notre séminariste Benoît a été pris par les Sosés, lui aussi, chez les Diolas. Les Sosés cernèrent la nuit son village, enlevèrent les enfants, les garçons pour en faire des soldats, et les filles pour être leurs esclaves. On le jeta dans le premier bateau qui passa, et on le débarqua près de Joal. Il traversa la forêt, près de Ngazobil, et fut arrêté à la Fasna. Il eut l'idée de venir à Ngazobil. Il a demandé à entrer au séminaire pour aller plus tard évangéliser ses frères.

Dernièrement j'ai baptisé un autre esclave arraché des mains des Sosés ; je le prépare actuellement à la première communion. Lui aussi est un Diola. Cette pauvre tribu disparaîtra tout entière peut-être, si l'on ne met enfin un terme au brigandage des marabouts.

Entrepôts des esclavagistes.

Et où sont leurs entrepôts, à ces marchands d'esclaves? A Varan, à Mbour, à Portudal. Là, sont établis plusieurs gros villages sosés, deux à Portudal, deux à Mbour et un très grand à Varan : un autre, mais plus petit, se trouve à Bafi, entre Varan et Mbour. Il en est peut-être encore d'autres dans l'intérieur.

A Varan aussi, il y a beaucoup de Diolas enlevés qui y ont une famille ; sans doute ils ont désespéré de s'échapper. Pourtant plusieurs ont pu s'enfuir ou épient l'occasion de le faire ; d'autres enfin ont été roués de coups jusqu'à la mort.

J'ai traversé tous ces villages. Dans chacun, j'ai été suivi par bien des enfants, qui, malgré les invectives des marabouts, s'attachaient à mes pas et me donnaient leur nom pour que je revinsse les voir si je repassais. Pauvres enfants !

La France souffrira-t-elle donc toujours de pareilles horreurs ? On proclame bien haut l'abolition de l'esclavage, et cependant, s'il n'y a pas ici de marchés publics de chair humaine, le nombre des esclaves véritables n'a pas pour cela beaucoup diminué ? Et ces enfants demandés aux tribunaux par les marabouts, soi-disant pour les élever, ne sont-ils point de vrais esclaves ? Ces pauvres enfants, hélas ! si nombreux, se regardent comme tels et le sont en effet. Ils servent leurs maîtres et ne reçoivent aucune instruction.

Je sais que notre excellent Gouverneur est décidé à agir vigoureusement pour réprimer l'impudence de ces marabouts qui violent impunément les lois de la France, comme celles de l'honneur et de la probité. Il aura bien mérité de la religion et de la colonie.

INFORMATIONS DIVERSES

Thibet. — Nous lisons dans les procès-verbaux de la Société de géographie de Paris :

« M. Desgodins, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Thibet depuis trente-quatre ans, est revenu en France pour faire imprimer un grand dictionnaire thibétain-latin-français-anglais, auquel ont travaillé pendant trente-sept ans tous les membres de cette lointaine et difficile mission. C'est un nouveau et très important service rendu à la science par nos infatigables missionnaires. Ces services ont été reconnus à plusieurs reprises par la Société de géographie de Paris, qui a obtenu pour M. l'abbé Desgodins les palmes académiques, qui lui a décerné une médaille d'or et donné un chronomètre pour faire des observations astronomiques. Ces jours derniers encore, la Société de géographie commerciale lui accordait la médaille Dupleix. Le modeste missionnaire accepte avec reconnaissance ces honneurs ; mais il veut les partager avec tous ses confrères et coopérateurs.

« Pour donner une preuve publique de sa gratitude, M. Desgodins a fait, le 21 mars, à la Société de géographie une communication sur le Thibet, ce pays encore si peu connu et qui mérite de l'être davantage, puisqu'il forme à lui seul presque toute la haute Asie centrale habitée. »

Amérique. — On annonce la prochaine réunion d'un concile national de l'Amérique du Sud. C'est là un événement très heureux et qui portera ses fruits.

On sait quels résultats bienfaisants le catholicisme retira, dans l'Amérique du Nord, des deux Conciles nationaux de Baltimore.

C'est de ces augustes assemblées que date surtout la grande prospérité du catholicisme aux États-Unis.

Tous les peuples de l'Amérique du Sud qui parlent la langue de Castille, et qui ont fait pendant longtemps partie intégrante de la nation espagnole, sont considérés par l'Église, comme une seule nation, et leurs pasteurs se réuniront à l'effet de prendre les résolutions qui conviennent le mieux au développement et à la défense du catholicisme dans ces vastes régions.

Athabaska-Mackensie (*Canada*). — Mgr Clut nous communique la lettre suivante qu'il vient de recevoir d'un chrétien Montagnais, dont nous avons déjà publié plusieurs correspondances naïves et pittoresques :

« L'île de l'Orignal, le 2 novembre 1889.

« A mon vieux Père, le Grand-Priant (*l'évêque*) Isidore Clut.

« Mon vieux père,

« Voilà qu'il y a longtemps que je ne t'ai point écrit ; mais je vais t'écrire de nouveau. Toutes les lettres que tu m'as envoyées, on me les a toutes apportées. Aussi je suis très content, ainsi que ma femme, nous te disons merci.

« Pour l'image de ton visage j'ai fait un beau bois (un cadre) et j'y ai placé l'image de ton visage et l'ai exposée dans ma maison. Chaque fois que je vois ton portrait, je me souviens de toi. Ce n'est pas ton propre corps, cependant c'est comme si je voyais ta propre personne et je suis heureux. J'ai encore d'autres choses à te dire : autrefois tu m'as écrit de l'autre côté de la mer (de France), tu me disais alors : « Je reviendrai en barque près de vous, » voilà ce que tu as dit, t'en souviens-tu ? Alors, j'étais très content. Mais après, voilà que tu m'as encore écrit de chez les Grands Couteaux (les Américains) et tu me disais alors : « Je ne puis aller jusqu'à vous, vu que je suis très malade, » voilà ce que tu disais. Quand je vis ta lettre j'ai été suffoqué de peine, et beaucoup de monde ont été suffoqués de peine.

« Toi aussi, tu sais que les Montagnais t'aiment beaucoup ! Eh bien! lors même que nous ne te reverrions plus sur cette terre, si nous prions bien les uns pour les autres, Dieu nous prendra en pitié et dans une autre terre (le ciel) nous nous reverrons avec des cœurs pleins de bonheur. Si Dieu le veut, ce n'est pas difficile.

« Je vais te dire encore d'autres choses. Je remercie Dieu que, et moi, et ma femme et mes enfants, nous sommes tous en bonne santé. De plus, ceux pour qui la terre a été faite (les Français) qui ont la chair blanche, ils sont très bons pour moi.

« Autre chose à te dire : dans ce Fort, ce par quoi nous vivons (la viande), nous en avons une assez grande quantité, mais le poisson n'abonde pas. En automne, il n'y avait pas de poissons ; mais ce que la terre produit (les pommes de terre) a poussé en grande abondance. Auparavant nous n'avons jamais eu autant de pommes de terre. Aussi, quoique le poisson soit rare, nous avons de quoi passer un bon hiver et je m'en réjouis.

« Autres choses à te dire, quant à mes enfants qui demeuraient avec les Sœurs, tu t'en souviens, n'est-ce pas? j'ai repris Michel et l'été prochain je veux reprendre Madeleine. Ne voilà-t-il pas que le ministre protestant m'a dit : « Je vais instruire les enfants, « les catholiques n'instruisent pas bien les enfants ; nous seuls « nous les instruisons bien. » Mais tu sais bien que je ne puis pas dire oui. Il m'a encore dit ceci : « Les catholiques pour l'éduca-« tion des enfants demandent de l'argent aux parents, quant à « nous, nous ne faisons pas ainsi, nous disons : « Nous ne devons « pas prendre l'argent des pauvres. » Il m'a dit cela bien souvent, mais jusqu'au jour d'hier je n'ai pas même encore daigné lui répondre. Quant à la religion, il ne m'a pas encore importuné par ses paroles. Je suppose qu'il pense que ce serait en vain. On dit qu'il a importuné quelques Montagnais par rapport à la religion ; quant à moi, sur ce rapport, il n'a jamais pris la parole.

« Autre chose à te dire : Comme tu ne m'as pas demandé des souliers, cette fois je ne t'en envoie pas. Si tu en désires, ne crains pas d'en demander. Si ma femme est en bonne santé, ce sera facile de t'en faire, mais si elle n'était pas bien portante, ce serait difficile. Je finis. Je n'ai plus de nouvelles à te raconter.

« Ton enfant dont tu as des preuves d'affection. Michel MALVILLE, ce sont ses paroles celles-là. »

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Étrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE PREMIER

Suite (1)

MISSIONS D'AMÉRIQUE JUSQU'EN 1800

Amérique.

Traversons le Pacifique : nous arrivons sur une terre nouvelle, hier encore sauvage, et qui demain peut-être sera à la tête de la civilisation. Je veux parler de l'Amérique du nord, et plus particulièrement de ces colonies anglaises émancipées en 1800 depuis quinze ans à peine, et qui s'appellent déjà alors les États-Unis.

Avant l'émancipation, les lois oppressives de la mère patrie contre les catholiques étaient appliquées avec rigueur par le fanatisme protestant. Aussi, en 1800, le nombre des enfants de l'Église romaine s'élevait à peine à trente mille, au milieu de plus de deux millions de protestants. Ajoutons à ce chiffre six mille Indiens convertis, faibles restes des magnifiques congrégations que la Compagnie de Jésus avait formées parmi les tribus sauvages du nord de l'Amérique. Depuis la suppression de la Compagnie, ces infortunés sont abandonnés comme des brebis sans pasteurs. A peine si, à de longs intervalles, ils voient arriver quelque robe noire dans les solitudes où les refoule de plus en plus l'égoïsme féroce de l'Anglo-Saxon. C'est que les prêtres sont encore bien rares aux États-Unis. On en compte sur tout cet immense territoire une vingtaine, perdus à d'énormes distances les uns des autres. Ces prêtres naguère encore n'avaient pas même d'évêque ; ils relevaient du vicaire apostolique de Londres. Pas d'églises sur toute l'étendue du territoire, hormis quelques misérables chapelles en bois ; pas de séminaires, pas de collèges, pas d'écoles. « On ne saurait, écrivait quelques années après M[me] Seton (2), se faire une idée de l'état d'abaissement où était alors réduit le catholicisme dans ces contrées. »

Quand survint la guerre de l'indépendance, il se trouva que le chef de cette grande entreprise, Washington, était un protestant à idées vraiment libérales. Grâce à son influence, dès ses premières séances, le congrès décréta la liberté religieuse, et, pour répondre aux désirs des États, le Pape Pie VI créa, le 6 novembre 1789, le siège épiscopal de Baltimore, donnant ainsi à cette jeune Église un gage de perpétuité.

Vers le même temps, un célèbre ministre du pays, M. Thayer, se convertissait à Rome, à l'occasion des miracles qui se multipliaient sur la tombe à peine fermée d'un pauvre mendiant français que l'Église devait, un siècle plus tard, élever sur les autels, saint Benoît Labre. Cette conversion, bientôt suivie de la réception du sacerdoce, ouvrait la liste glorieuse des nombreux clergymen qui devaient, au cours du XIX[e] siècle, préférer à leurs riches bénéfices

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4 et 11 avril.

(2) Protestante convertie, fondatrice et première supérieure des Sœurs de charité aux États-Unis.

dans l'Église protestante la pauvreté et les privations du missionnaire catholique.

On vit aussi, vers la même époque, arriver quelques-uns de nos prêtres chassés par la Révolution. Les vénérables Sulpiciens fondèrent à Baltimore un séminaire, qui fut la première pépinière sacerdotale de la République américaine. En 1793, Mgr Caroll, premier évêque de Baltimore, avait la joie d'imposer les mains au premier prêtre originaire des Etats-Unis. De leur côté, les confesseurs de la foi venus de France allaient, par leurs travaux apostoliques et l'exemple de leur vie, donner une vive impulsion à la prédication évangélique dans ces contrées lointaines. Bien que le pays fût de langue anglaise, on a remarqué que, dans les premières années du XIXe siècle, la plupart des évêques et des missionnaires vinrent de France.

Citons seulement quelques noms, pour rappeler au moins le souvenir de ces premiers apôtres des Etats-Unis.

Parmi les évêques : Mgr Maréchal, troisième évêque de Baltimore ; Mgr de Cheverus, premier évêque de Boston, mort archevêque de Bordeaux ; Mgr Flaget, premier évêque de Bardstown, et son coadjuteur, Mgr David ; Mgr Dubourg, deuxième évêque de la Nouvelle-Orléans, mort archevêque de Besançon ; Mgr Bruté, premier évêque de Vincennes ; Mgr Loras, premier évêque de Dubuque ; Mgr Poirier, premier évêque de Roseau.

Parmi les prêtres : M. Nagot, Sulpicien, premier supérieur du séminaire de Baltimore, qui arriva en 1791, en compagnie de MM. Levadoux, Teissier et Garnier ; ce dernier retourna en France et mourut supérieur général de la Société de Saint-Sulpice ; les deux frères Badin, d'Orléans : l'aîné, Théodore Badin, vicaire général de Mgr Flaget ; le cadet, Vincent Badin, missionnaire chez les sauvages ; Antoine Blanc, de Lyon, fondateur de la mission des Natchitoches, puis, en 1833, troisième évêque de la Nouvelle-Orléans ; Antoine Kolman, de Strasbourg, fondateur du célèbre collège de Georgetown ; Gabriel Richard, de Saintes, fondateur de la mission des Illinois ; il fut le premier et jusqu'ici le seul prêtre catholique élu membre du Congrès.

Je pourrais citer bien d'autres noms de missionnaires français, car la liste se continue jusqu'à nos jours ; mais en voilà bien assez pour constater que la jeune Eglise des Etats Unis doit à notre vieille Eglise de France ses premiers apôtres, de même que la liberté américaine doit à la valeur de Lafayette et de ses compagnons d'armes, d'avoir pu, à une heure bien critique de son histoire, constituer solidement son indépendance, malgré la jalousie et les efforts de l'Angleterre. Puissent les deux Eglises et les deux nations se souvenir toujours des liens qui les unissent ! Quelquefois les peuples sont oublieux et ingrats ; mais l'Eglise n'oublie pas les services rendus, parce qu'elle a la mémoire du cœur.

Canada.

Au nord des Etats-Unis est une terre demeurée catholique et française, en dépit de la conquête.

Je veux parler du Canada, que l'incurie de Louis XV et la complicité de Choiseul, le pensionné de l'Angleterre, ont laissé tomber, en 1763, aux mains de nos rivaux. « A quoi bon, écrivait Voltaire, se chamailler pour quelques méchants arpents de neige ? » Les Anglais, avec leur bon sens pratique, appréciaient mieux leur conquête. Ils essayèrent d'abord d'appliquer aux soixante-trois mille Franco-Canadiens, demeurés dans la colonie, leur législation religieuse ; mais en présence de cette population, frémissante encore des derniers efforts de la lutte, on comprend vite, à Londres, qu'il serait plus facile de s'attacher les Canadiens en leur donnant la liberté religieuse, qu'en leur appliquant les lois oppressives de la métropole. Dix ans après la conquête, les catholiques canadiens se virent donc à peu près émancipés.

Malgré les efforts absolument stériles des nombreux ministres protestants qui vinrent s'abattre sur cette terre catholique et française, les fidèles formaient, au commencement du XIXe siècle, une agglomération compacte et fervente de cent vingt mille âmes, sous la juridiction de l'évêque de Québec, assisté d'un nombre malheureusement trop restreint de prêtres.

Quelques belles églises, à Montréal et à Québec, attestaient l'ancienne générosité de la France ; les Sulpiciens avaient un séminaire florissant à Montréal, mais le grand collège de Québec avait été fermé après la ruine de la Compagnie de Jésus. Quant aux célèbres missions des Jésuites chez les Iroquois, les Hurons et les Sioux, elles demeuraient abandonnées pour le moment, à cause du manque de missionnaires.

En dehors de ces deux grandes agglomérations, les Etats-Unis, qui fondent leur indépendance, et le Canada, resté sous la domination anglaise, il n'y a plus, dans l'Amérique du nord, que quelques groupes isolés, qui viendront s'absorber dans la grande république de Washington ou qui tomberont aux mains de l'Angleterre : telle la Louisiane, terre catholique et française, qu'un caprice de Bonaparte, alors premier consul, vendra, comme une simple ferme, aux Etats-Unis. Elle compte environ vingt cinq mille catholiques. Du temps que le pays appartenait à l'Espagne, un évêché avait été établi à la Nouvelle-Orléans ; mais la Révolution française a chassé l'évêque qui n'a pas été remplacé.

Il y a encore le Texas, qui compte environ huit mille catholiques assez peu fervents. L'anarchie désolera ce pays jusqu'au jour où il entrera dans l'union américaine.

A l'ouest, sur la côte du Pacifique, on trouve la Californie, qui n'est pas encore le pays de l'or, mais où de pauvres religieux franciscains ont réuni environ trente mille Indiens convertis en Réductions florissantes. Leur œuvre sera complètement anéantie, au cours du siècle, par l'invasion des Yankees, qui détruisent sans pitié toutes les tribus indiennes existant sur leur territoire.

Il faut encore tenir compte d'environ dix-sept mille catholiques, qui sont répandus au nord du Canada, le long de la baie d'Hudson, dans l'Acadie ou Nouvelle Ecosse et dans l'île de Terre-Neuve. Toutes ces populations formeront plus tard le *Dominion* du Canada.

(A suivre.)

CINQUANTE MOIS AU BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

(Suite [1]).

DEUXIÈME PARTIE.

BÉNOUÉ

Nous avons succinctement parlé du Niger, qui conduira les Anglais à Tombouctou; examinons maintenant le bassin de la Bénoué, qui les conduira au lac Tchad ou Tzàdé.

Cette grande rivière a été découverte par Barth en 1851. Elle fut explorée par le docteur Baikie, en 1854, jusqu'à onze cents kilomètres de l'Océan et en 1879, par le bateau *Henri Venn*, des missions protestantes du Niger, ayant à son bord, l'explorateur Flegel.

On a cru pendant longtemps que la Bénoué prenait sa source dans le lac Liba; mais Flegel, qui a exploré l'Adamaoua, a affirmé que c'est des massifs des montagnes de cette province, que s'échappe la principale coulée de cette immense rivière; il m'a lui-même raconté qu'il pourrait se faire que la Bénoué se reliât au bassin du Chari, grand fleuve qui se jette dans le lac Tchad.

Quoi qu'il en soit, cet immense affluent du Niger coule presque en droite ligne de l'est à l'ouest, en s'infléchissant légèrement vers le sud, sans présenter aucun méandre, et vient se jeter dans le Niger à Igbébé, en face de Lokodja.

Son lit est en plaine; deux chaînes de collines longeant les deux rives, à une très grande distance, bornent l'horizon.



NIGER. — CONFLUENT DU NIGER ET DE LA BENOUÉ; d'après une photographie communiquée par le commandant MATTEI.

Les steppes riveraines sont presque entièrement dépourvues d'arbres; de grosses touffes d'herbes, semblables de loin à l'alfa, couvrent cette grande plaine.

Durant son parcours, la Bénoué reçoit de nombreux affluents, dont les principaux sont, sur la rive droite : Sungo, Kaddera, Gongola et, sur la rive gauche : Mayo-Béli, grossie par le Fouro, qui se jette près d'Yola.

∴

L'année peut se diviser en deux grandes saisons : la saison sèche et la saison pluvieuse.

Vers la fin du mois de mai, les eaux montent et la rivière devient alors navigable; les bateaux calant six pieds et jaugeant deux cents tonneaux, peuvent remonter jusqu'à Djébou et très probablement au-dessus. C'est en mai et en septembre que les eaux atteignent leur plus grande élévation. Les Anglais ont construit des bateaux à coquille plate, qui peuvent porter jusqu'à quatre cents tonneaux.

Dans la seconde quinzaine du mois de novembre, les eaux commencent à baisser plus précipitamment que celles du Niger, et du soir au matin, on est exposé à se réveiller sur le sable.

Nous avons eu un navire, le *Nupé*, qui s'est échoué dans la Bénoué, le 7 novembre 1883, en remontant à Ibi et il n'a été renfloué par la crue des eaux, que le 6 juin 1884.

Les eaux du Niger, en 1883, ont baissé prématurément et quatre bateaux français ou anglais ont dû passer six mois à la belle étoile. Il était triste mais très curieux de voir ces bateaux, dans l'extrême sécheresse, perchés au sommet d'immenses dunes, émergées à plus d'un mille du courant.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4 et 11 avril 1890, et les cartes, p. 42 et 88.

Supplément au nᵉ 1089 des *MISSIONS CATHOLIQUES*

LE

TRIDUUM SOLENNEL

des 2, 3 et 4 Mai

EN L'HONNEUR DES BIENHEUREUX

P.-L.-M. CHANEL ET JEAN-GABRIEL PERBOYRE

Les 2, 3, et 4 mai 1890 resteront à jamais mémorables dans l'histoire de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Nous célébrerons, en effet, pendant ces jours de pieuse allégresse, un *Triduum* solennel en l'honneur des Bienheureux PIERRE-LOUIS-MARIE CHANEL, *de la Société de Marie*, et JEAN-GABRIEL PERBOYRE, *de la Congrégation de la Mission*, martyrisés l'un et l'autre en haine de la foi et élevés sur les autels par Sa Sainteté Léon XIII glorieusement régnant.

« Tous deux, pour emprunter les paroles de l'Eminentissime Cardinal Parocchi, vicaire général du Saint-Père, appartiennent à cette illustre cohorte de vaillants qui, après avoir quitté la France, non encore complètement remise de sa crise universelle, et avoir franchi les montagnes et l'Océan, ont porté la lumière de l'Evangile aux nations assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Après une vie immaculée et apostolique, à un âge encore peu avancé, ils consommèrent en Océanie et en Chine un martyre glorieux à l'Église du Christ, riche semence de chrétiens pour les familles océaniennes et chinoises et présage très heureux de salut pour la nation très chrétienne. »

A tous deux, ajouterons-nous, les offrandes de nos associés ont contribué à ouvrir la carrière de l'apostolat et les portes du ciel.

Au milieu des chants de triomphe qui, de toutes les plages du monde, s'élèvent en l'honneur de ces deux fils de pâtres, hier encore inconnus et aujourd'hui dans la lumière, les Conseils centraux de Lyon et de Paris ont pensé qu'il leur appartenait d'unir dans une même solennité leurs deux nouveaux protecteurs et de célébrer ces fêtes incomparables à Lyon, la ville des vieux martyrs, qui a abrité le berceau de l'Œuvre. Son Eminence le Cardinal Foulon a applaudi à ce projet, et bientôt dans l'antique Primatiale des Gaules, splendidement décorée, se presseront des foules pieuses, avides de vénérer les restes précieux de nos martyrs. Autour de l'Eminentissime Prince de l'Église, avec les membres de la double famille de saint Vincent et de Marie, on verra, apportant à nos fêtes l'éclat de leur présence, un archevêque lazariste, Mgr l'évêque de Cahors, diocèse d'origine du B. Jean-Gabriel Perboyre, et Mgr l'évêque de Belley, sous la juridiction duquel est placé le hameau des Potières, lieu de naissance du B. Pierre-Louis-Marie Chanel. Nous donnons du reste plus loin le programme complet des solennités et les noms des orateurs distingués qui prononceront l'éloge des Bienheureux.

Cet éloge, Son Eminence le Cardinal Archevêque de Lyon a voulu l'écrire le premier et son mandement magistral demeurera dans le livre d'or de notre Œuvre et dans les annales des deux Congrégations, comme une des pages les plus encourageantes et les plus glorieuses. Aussi, nous nous empressons d'offrir à nos lecteurs ce magnifique document ; ce sera un nouvel et très éloquent appel en faveur des missions, un remerciement pour le passé et une prière pour l'avenir adressée à nos Bienfaiteurs.

Déjà plusieurs d'entre eux ont désiré contribuer à donner aux fêtes qui se préparent un éclat digne de nos deux martyrs. Nous l'avouons, nous n'avions pas, dans le principe, l'intention de solliciter, à cette occasion, le concours de nos lecteurs, mais nous avons vu tant d'empressement parmi ceux qui de leur propre initiative nous ont déjà apporté leur offrande, nous les avons entendus répéter si spontanément que c'était pour eux comme une bénédiction et un honneur, que nous ne nous croyons pas le droit d'arrêter ce pieux élan et de ne pas dire que nous accepterons avec reconnaissance toutes les offrandes destinées à rendre plus brillantes encore les solennités du Triduum.

INSTRUCTION PASTORALE

DE

S. E. LE CARDINAL FOULON

A L'OCCASION DU

TRIDUUM SOLENNEL

EN L'HONNEUR DES BIENHEUREUX MARTYRS

PIERRE-LOUIS-MARIE CHANEL ET JEAN-GABRIEL PERBOYRE

Nous venons vous annoncer une nouvelle dont se réjouira votre piété. Le 2 mai prochain et les deux jours suivants, en notre église primatiale de Saint-Jean, et avec l'assistance de plusieurs de NN. SS. les évêques qui ont bien voulu nous promettre l'honneur de leur présence, nous célébrerons solennellement un *Triduum* d'actions de grâces à l'occasion de la béatification des Vénérables serviteurs de Dieu Pierre-Louis-Marie Chanel, de la Société des Pères de Marie, et Jean-Gabriel Perboyre, prêtre de la Congrégation de la Mission, tous les deux mis à mort en haine de la foi et déclarés Bienheureux par Notre Saint Père le pape Léon XIII, les 17 et 10 novembre de l'année 1889.

Depuis près de soixante-dix ans que l'Œuvre de la *Propagation de la Foi* a été fondée dans notre catholique ville de Lyon, de nombreux missionnaires, soutenus en partie par ses aumônes, ont été martyrisés dans les pays infidèles; mais quoique plusieurs d'entre eux aient déjà été déclarés Vénérables, deux seulement auront été élevés aux honneurs de la Béatification.

D'autres viendront plus tard augmenter ce nombre, nous en avons l'assurance; mais il convenait que la ville de la *Propagation de la Foi* consacrât ces prémices avec une solennité digne de sa dévotion pour les martyrs.

L'immense honneur que le Saint Père a daigné faire au monde chrétien méritait de ne point passer inaperçu dans notre diocèse, et nous savons de quelle ardeur vous désiriez le solenniser.

Dès le commencement de l'année dernière, sur l'assurance qui nous avait été donnée que le décret de Béatification des deux Vénérables serviteurs de Dieu allait être prononcé par le Saint Père, nous avions arrêté des dispositions pour leur fête. Elle devait être célébrée à l'époque même où elle le sera cette année-ci.

Nous reprenons aujourd'hui ce pieux dessein, nous réjouissant d'avoir pu conserver la date à laquelle votre piété avait raison de tenir, puisque la fête annuelle de la Propagation de la Foi qui tombe, vous le savez, le 3 mai, jour de l'Invention de la Sainte-Croix, sera le second jour de notre *Triduum*. Notre grande Œuvre recevra de cette circonstance un éclat et un honneur de plus.

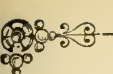
I

Le Bienheureux Chanel nous appartient tout particulièrement: c'est dans le diocèse de Lyon qu'il est né, qu'il a reçu la grâce du baptême et fait sa première communion, car, en 1803, date de sa naissance, le diocèse actuel de Belley, où se trouve aujourd'hui la Potière, son hameau natal, n'ayant pas encore été rendu à sa vie propre, était sous la juridiction de vos archevêques.

Dans la vie de notre Bienheureux qui fut si courte, trente-huit ans seulement, mais si remplie de mérites devant Dieu, on chercherait en vain des événements extraordinaires ou de ces manifestations qui désignent à l'admiration des hommes le passage sur la terre des saints que Dieu s'est choisis. La famille de Chanel était obscure; les occupations du jeune enfant furent celles des enfants de son âge à la campagne. Il priait, il travaillait, il obéissait, à l'exemple de notre divin Sauveur pendant les trente années de sa vie cachée à Nazareth; cependant, une gravité aimable et précoce, une innocence et une pureté angéliques donnaient à son visage des traits presque célestes; dès ses premières années il commençait à être vénérable: *O venerande puer!* c'était l'impression que faisait naître sa seule présence. En le contemplant, disent ses contemporains, on croyait voir un saint.

Il gardait, comme David, les troupeaux de son père, lorsqu'un autre Samuel, un prêtre selon le cœur de Dieu, distingua dans ce petit berger les marques d'une vocation plus haute. « Je veux être prêtre, » avait dit l'enfant, et dès lors il se prépara à le devenir.

La perfection de sa vie au séminaire rappelle les exemples de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas de Kostka. Dans cette pieuse maison, les jours succédaient aux jours et se ressemblaient tous, avec la sainte uniformité d'occupations dont le mérite est la continuité d'un effort doux et humble vers les sommets de la perfection. L'âme du jeune Chanel se dirigeait constamment vers Dieu avec un suave élan. Pour elle, chaque pas était une marche en avant, ou, pour parler le langage de nos livres saints, une ascension constante vers les hauteurs où elle ne voyait, où elle ne cherchait que Dieu seul: *Ascensiones in corde suo dispo-*



suit (1); c'était une perpétuelle manifestation de vie surnaturelle, laquelle devient, chez les saints, comme une seconde nature.

Les condisciples de Chanel, sans se rendre complètement compte du mouvement de grâce qui animait tous ses actes, avaient pour lui un véritable respect : leurs yeux attentifs ne découvraient chez lui aucun des défauts que cet âge si clairvoyant et trop souvent sans pitié, excelle à distinguer même chez les plus parfaits. Ils se demandaient, de même que les contemporains de saint Jean-Baptiste : Que pensez-vous que deviendra cet enfant? car la main du Seigneur était visiblement sur lui pour le diriger. *Quis putas puer iste erit? Etenim manus Domini erat cum illo* (2).

Ce que deviendra cet enfant ? Il deviendra prêtre, missionnaire et martyr. Ce but de sa vie, il semble qu'il l'ait toujours eu devant les yeux ; chacun de ses actes était comme un mouvement qui l'en rapprochait.

Le diocèse de Belley, qui devait être témoin de la vie du curé d'Ars, cet admirable pasteur des âmes qui est encore un des nôtres, puisqu'il est né aux portes mêmes de Lyon, voyait, il y a près de soixante ans, en la personne de Chanel, un autre prêtre, mais plus jeune, qui marchait sur les traces du Vénérable Vianney. Rien ne dit que les vertus de cet homme de Dieu, qui était dans la force de l'âge et du zèle apostolique, à l'époque où notre Bienheureux commençait son ministère, n'aient exercé sur lui une puissante influence, et que la réputation de sainteté de celui qui devait être plus tard le curé d'Ars, n'ait été pour le vicaire d'Ambérieu, devenu curé du Crozet, un exemple sur lequel il régla sa vie. Il est incroyable combien ce jeune prêtre, cet enfant d'un an de sacerdoce : *Puer unius anni*, comme le disent si gracieusement nos livres saints, avait déjà la maturité que donne une longue expérience dans cet « art des arts qui est le gouvernement des âmes ». Ah ! sans doute, les années des vieillards et leur couronne de cheveux blancs manqueront à une vie couronnée prématurément par le martyre ; mais Chanel donnera la preuve que, selon la parole de nos livres saints, ce n'est pas le temps, mais la vertu qui marque l'homme pour la maturité ; car, ajoute le texte sacré, l'âge véritable de la vieillesse se compte surtout par les jours d'une vie sans tache : *Œtas senectutis vita immaculata* (3).

Mais le champ assigné au zèle du Bienheureux n'était plus assez vaste pour lui. Il aspirait à de plus grands efforts. Toutefois, de peur de s'égarer dans cette recherche du mieux qui n'est souvent qu'une tentation et qui, sans l'obéissance, devient un péril, Chanel demande des conseils, il désire une direction, il veut une règle et il s'adresse d'abord au Ciel pour trouver toutes ces choses. Sa dévotion à la très sainte Vierge, dévotion qui a été si tendre dans tout le cours de sa vie, lui inspira alors de s'attacher à une Congrégation religieuse placée directement sous le patronage de Marie et qui porte le nom même de cette divine Mère.

Il y avait déjà plusieurs années qu'à Lyon, et aux pieds de Notre-Dame de Fourvière, le pieux institut des Pères Maristes avait pris naissance. C'est là que le jeune Chanel a choisi d'habiter ; c'est là qu'il trouvera pour son âme le lieu du repos intérieur et ineffable auquel elle aspirait.

(1) Ps. 83, 6.
(2) Luc, I, 66.
(3) Sap., IV, 9.

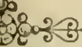
Désormais livré tout entier et sans réserve à l'obéissance, cette rare vertu et cette grande grâce : *Traditus gratiæ Dei*, il prélude au dernier sacrifice de sa vie par une immolation de tous les jours. L'obéissance le retiendra pendant quelques années dans les fonctions d'un ministère nouveau pour lui, l'éducation de la jeunesse, mais il y donnera du premier coup la mesure de supériorité qui arrive aux âmes comme la sienne, de la plénitude du dévouement et de la sainteté. A trente ans, cet humble, cet obéissant était jugé digne de commander. Placé à la tête du Petit Séminaire de Belley, la seule prérogative qu'il retenait de son office, c'était une obligation plus étroite de se mettre au service de tout le monde et d'être tout à tous, comme le disait saint Paul, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ : *Omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos* (1).

C'est dans ces exercices que se développait une vocation déjà ancienne dans son cœur, celle de se consacrer aux missions dans les pays infidèles. La volonté de ses supérieurs retenait ce rare sujet dans un poste de confiance où ils estimaient qu'il était difficile de le remplacer ; mais la soumission résignée de Chanel fit plus pour les amener à l'accomplissement de son plus cher désir que n'aurait pu faire l'impatience d'un zèle trop pressé d'agir.

Il ira donc, ce jeune prêtre, porter le nom de Jésus aux nations infidèles. Il ira dans ces îles lointaines de l'Océanie, au milieu de peuplades inconnues, rebelles à la civilisation et dans l'ignorance, disons mieux, dans l'oubli de la loi morale, formées à des coutumes barbares, ayant le goût de verser le sang et, ce qui est horrible à dire, de se nourrir de la chair de leurs semblables, quand le hasard des combats faisait tomber leurs ennemis entre leurs mains. Ce champ désolé où l'Evangile n'avait jamais été annoncé, cette terre stérile en apparence et complètement fermée à la semence divine, était devenue la portion de l'héritage assigné par le Pape au zèle des Pères de la Société de Marie.

C'était la terre, alors ingrate, qu'ils devaient continuer à cultiver et qui est devenue si fertile entre leurs mains, à partir du jour où le P. Chanel l'eut arrosée de son sang. Là il y avait tout à créer ; aucun ouvrier évangélique n'avait précédé dans l'île de Futuna ce jeune missionnaire de trente-cinq ans. Ne connaissant ni les mœurs ni la langue de ces peuples sauvages, il pouvait se glorifier, comme saint Paul, de ne rien savoir, sinon Jésus, et Jésus crucifié. Encore s'il avait eu la consolation de remporter de ces victoires pacifiques qui encouragent l'âme désolée du missionnaire ; si, comme dit l'apôtre saint Paul commentant le Prophète Isaïe, après avoir étendu tous les jours ses bras vers un peuple qui ne l'écoute pas et qui contredit à sa parole : *Expandi manus meas tota die ad populum non audientem et contradicentem* (2), une portion de ce peuple était venue tomber à ses pieds pour lui demander le baptême ; s'il avait eu la joie de voir germer et grandir dans quelque sillon ignoré de ce champ infertile quelques-unes

(1) I Cor. IX, 22.
(2) Rom., X, 21.




des semences bénies qu'il y répandait avec profusion ; s'il avait pu former à la propagation de l'Evangile quelques catéchumènes qui seraient devenus plus tard des auxiliaires utiles d'un ministère inconsolé, qui auraient pu faire souche de familles chrétiennes, répandre de proche en proche la connaissance et l'amour de Jésus Christ et fonder peu à peu les vertus et les habitudes chrétiennes ! Si cette grande consolation avait été donnée au P. Chanel, il aurait supporté toutes les souffrances, et Dieu sait si elles lui manquèrent, même dès le début de son apostolat; mais Dieu voulait ménager à son serviteur, comme la plus douloureuse des épreuves, celle même dont se plaignait son divin fils : La parole divine ne prenait pas dans les âmes à qui il était venu l'apporter : *Sermo meus non capit in vobis* (1). Le martyre du missionnaire commençait déjà, martyre plus dur que celui où il versera son sang.

Trois ans s'étaient passés, trois ans de solitude, de tristesses, de contradictions de tout genre, où le P. Chanel ne trouvait de consolations qu'à rapprocher la stérilité apparente à laquelle aboutissait son ministère, de la condition que Dieu avait faite au ministère même de son Fils, puisque Jésus-Christ, pendant les trois années de sa vie publique, n'avait pu réunir autour de lui et gagner à son Évangile que quelques rares disciples, et encore, dans le nombre, il y eut un traître; puisque, en dépit des prodiges qu'il avait multipliés devant eux, et malgré les vertus divines dont il leur avait donné l'exemple, il trouvait dans leurs rangs, à la veille même de sa passion et de sa mort, quelques-uns qui ne croyaient pas encore en lui. *Cum tanta signa fecisset Jesus coram eis, non credebant in eum* (2).

Que cette parole dut souvent se présenter à l'esprit du missionnaire désolé, et quel adoucissement pour lui que d'unir sa douleur à celle du même genre qu'avait ressentie Jésus-Christ !

Mais l'heure de la dernière passion approchait aussi pour le P. Chanel. Les chefs de l'île de Futuna, l'un d'eux surtout qui avait cependant témoigné des sentiments de bienveillance pour le missionnaire français, ne voyaient pas sans méfiance un culte nouveau qui avait la prétention de se substituer à leurs superstitions. A la guerre qui divisait les tribus de Futuna, succéda une alliance qui les réunit toutes ensemble dans la défiance de la religion que le saint apôtre était venu leur prêcher. Ces conseils tumultueux aboutirent à décider la mort du Bienheureux : « Lorsque le prêtre aura été tué, disaient-ils, sa religion sera renversée de fond en comble. » « Qu'importe que l'on me tue ou que l'on me laisse vivre, répondait le P. Chanel, la religion est plantée dans l'île, elle ne s'y perdra pas par ma mort, car elle n'est pas l'ouvrage des hommes, mais elle vient de Dieu. »

Ces paroles étaient une prophétie.

Quelques jours après, le Bienheureux, surpris à l'improviste, succombait sous les coups répétés d'une bande furieuse, lancée contre lui pour obéir aux ordres impies de son roi. A ce moment, bien que le ciel fût sans nuages, on entendit dans l'air une violente détonation comme d'un coup de tonnerre. En même temps, les ténèbres se répandirent sur l'île. On dit même qu'une croix lumineuse apparut à travers la nuit, puis la sérénité revint, le soleil brilla de nouveau, le calme se fit sur cette terre qui venait de boire le sang d'un martyr. Dans tous les pays, ce sang a toujours été pour l'Église une semence de chrétiens : *Sanguis martyrum semen christianorum*; on vit bien que celui du P. Chanel avait été fécond pour l'île de Futuna. Depuis sa mort, cette mort que l'Église dans sa liturgie désigne sous le nom de jour de naissance : *Natalis dies martyrum*, nulle part la prédication de l'Évangile n'a produit des fruits plus merveilleux. « Elle se réjouira, dit le prophète Isaïe, la terre déserte et sans chemins; elle tressaillira de joie, la solitude; elle fleurira comme le lis. Elle germera toute joyeuse, elle chantera les louanges de Dieu. la gloire lui a été donnée; elle a aujourd'hui la beauté du Carmel et du Saron; les peuples verront resplendir en elle la gloire du Seigneur et la majesté de notre Dieu (1). » Il semble, en effet, que Futuna soit devenue une terre promise, par les consolations que Dieu y ménage aux ouvriers évangéliques. Ils récoltent ce qu'ils n'ont pas semé; d'autres ont semé dans la douleur; pour eux, Dieu a permis qu'ils moissonnassent dans la joie.

Heureux cependant sommes-nous, N. T. C. F., de posséder dans notre ville épiscopale, le corps du premier martyr des missions de l'Océanie ! Quelle protection cette relique vénérée n'ajoutera-t-elle pas à celle de tant de saints qui ont versé ici leur sang pour Jésus-Christ !

Il y a quelques mois, nous avions le bonheur de contempler ces restes précieux et, en présence de nombreux témoins, de procéder, suivant les règles de l'Église, à leur reconnaissance canonique. De quelle émotion ne fûmes-nous pas saisi lorsque nous vîmes la place des blessures par où s'était échappée la vie du Bienheureux : son bras droit fracassé, sa tempe droite enfoncée, son crâne ouvert ! nous avions sous les yeux l'histoire complète et comme le témoignage vivant de son martyre. Restes précieux, nous vous vénérerons toujours ! Notre église primatiale exposera bientôt à la dévotion des fidèles, ces ossements brisés, nous nous prosternerons devant eux, nous les baiserons respectueusement; nous retrouverons, en les contemplant, le souvenir d'une vie sainte, couronnée par une mort plus sainte encore. Si Dieu ne nous appelle pas à la gloire d'un pareil sacrifice, nous lui demanderons du moins la grâce de nous conserver toujours dans l'honneur et le bonheur de la foi.

II

Le Bienheureux Perboyre était contemporain du B. Chanel. A peine si quelques mois séparent la date de leur naissance. Né dans l'ancienne province du Quercy, au diocèse de Cahors, c'était aussi dans les travaux de la campagne et de la garde d'un troupeau que Dieu l'avait appelé à devenir pasteur des âmes : *Sustulit eum de gregibus ovium, de post fœtantes accepit eum, pascere Jacob servum suum.* Le texte sacré ajoute : Il les fit paître dans l'innocence de son cœur et les conduisit par l'intelligence de ses mains. *Pavit eos in innocentiâ cordis sui, et in intellectibus manuum*

(1) Joan., VIII, 37
(2) Joan., XII, 37


(1) Is., XXXV, 1 et 2

suarum deduxit eos (1). Le même éloge appartient aux deux Bienheureux. Les premiers actes de leur vie se ressemblent. Il y a d'ailleurs entre tous les saints une véritable affinité d'âmes et, d'où qu'ils soient sortis, comme un air de famille entre leurs vertus. Cette ressemblance se manifestait, malgré la différence des caractères, par la similitude des aspirations à une vie plus parfaite, par les mêmes efforts vers les actes les plus héroïques du dévouement chrétien. L'humble frère du Bienheureux Perboyre le sait mieux que personne, lui dont Dieu a voulu prolonger la vie dans la famille de saint Vincent de Paul, comme pour le faire assister aux honneurs rendus à son frère. Il vous dira à quel degré de sainteté il a plu à Dieu d'élever son cher Gabriel et quelle gloire chrétienne sa propre famille, obscure selon le monde, en a recueillie, même aux yeux des hommes. On ne l'eût point connue, si elle n'avait en ce moment un Bienheureux dans la grande famille du ciel : noblesse auguste, devant laquelle pâlissent les plus glorieuses généalogies d'ici-bas !

Perboyre n'avait point passé comme Chanel par le ministère pastoral. Entré dès l'âge de dix-huit ans dans la Congrégation de la Mission, l'obéissance l'avait retenu pendant dix ans dans les laborieuses fonctions de l'enseignement. Il ne les avait quittées que pour accepter, toujours par obéissance, le poids d'une plus grande responsabilité. Ses supérieurs lui avaient confié la direction de leurs novices. C'était le moment où la pieuse Congrégation de Saint-Lazare renaissait à peine des ruines que la Révolution avait faites là, comme partout. Se reprenant aux saintes traditions léguées par saint Vincent de Paul, elle avait besoin d'être guidée dans cette rénovation par ceux des nouveaux religieux qui étaient les plus pénétrés de l'esprit de leur saint fondateur. Perboyre était de ceux-là. Mais il ne lui suffisait pas de travailler à développer les vertus apostoliques chez les novices remis à ses soins, il aspirait à payer un tribut personnel aux missions auxquelles il les préparait, et n'avait d'autre ambition que de répandre son sang pour la foi, dans les pays infidèles.

Le moment allait bientôt arriver où cette sainte ambition allait être satisfaite. Sa frêle santé avait été un obstacle à la réalisation de ses désirs, Dieu permit qu'elle se fortifiât et que s'affermît avec elle l'indomptable résolution du Bienheureux. Ses Supérieurs ont enfin décidé de le laisser partir en mission. Les vastes régions à conquérir à Jésus-Christ déploient leur étendue sous les regards joyeux de Gabriel Perboyre. Il navigue comme un conquérant vers leurs lointains rivages. Il avait offert à Dieu son sang, il le répandra jusqu'à la dernière goutte. Une province de Chine lui avait été assignée comme résidence ; il y avait à peine deux ans qu'il l'évangélisait lorsque commença son long martyre, un martyre qui dura sans relâche et sans trêve pendant près d'une année.

Il faut remonter jusqu'aux persécutions des premiers siècles de l'Église, pour se faire une idée de celle qui éclata en Chine dans les chrétientés évangélisées par Perboyre. La Chine, avec sa civilisation vieillie, nourrissait contre l'Évangile les mêmes haines que l'Empire romain dans sa décadence, déployait contre les Chrétiens les mêmes fureurs, avait le même dessein d'anéantir l'Église et de supprimer Jésus-Christ. Des deux côtés, même cruauté, même appareil de supplices. Il faut se remettre devant les yeux le spectacle des tortures raffinées que les Proconsuls, sur l'ordre de leurs Césars, infligeaient aux Chrétiens pour comprendre l'atrocité de celles que la Chine devait appliquer à Perboyre.

(1) Ps. LXXVII, 71, 72.

Du moins, dans sa longue passion, une grande gloire s'ajoute au mérite de sa constance : la gloire d'avoir été jugé digne de ressembler à Jésus-Christ par bien des circonstances de son martyre. Comme son divin Maître, c'est par un de ses disciples qu'il fut livré, à prix d'or, aux mains de ses ennemis ; c'est au milieu des plus sanglants outrages succédant aux plus terribles supplices, qu'il s'achemina, lui aussi, vers un nouveau Calvaire, et pour que la ressemblance se complétât, c'est sur un gibet en forme de croix qu'il devait expirer !

Mais qui pourrait raconter sans frémir les inventions féroces que la haine du nom chrétien épuisa sur le Bienheureux ? Quel langage suffirait à louer son invincible constance, son incomparable douceur, tant de vertus qui arrachèrent plus d'une fois des cris d'admiration à ses juges et qui déconcertèrent jusqu'à ses bourreaux ! A ce cri si fier qui s'échappait de la poitrine des premiers martyrs de la foi : « Je suis chrétien ! » et qui marquait, pour ainsi dire, chacune des pauses de leurs tortures, Jean-Gabriel ajoutait cette déclaration non moins fière : « Je suis prêtre, je suis venu ici pour prêcher l'Évangile de Jésus-Christ, pour exhorter les hommes à fuir le mal et à faire le bien ; ne me demandez ni le nom de mes compagnons d'apostolat, ni les différents lieux de mes résidences ; ne cherchez pas à savoir de moi quels sont les néophytes qui m'ont assisté de leur charité ; c'est sur moi, et sur moi seul que doivent tomber vos coups. »

Cruellement flagellé à chaque reprise d'interrogatoire, et pendant deux mois, ces interrogatoires se succédèrent à quelques jours seulement d'intervalle, suspendu par les pouces et ayant d'énormes pierres attachées à ses pieds, forcé de se tenir à genoux, les jambes nues, pendant de longues heures, sur des chaînes de fer ou sur des cailloux aigus, souffleté par de lourdes semelles de cuir ; élevé en l'air, puis jeté à terre de tout son poids, les membres disloqués, les chairs en lambeaux, le visage rendu méconnaissable, la barbe et les cheveux violemment arrachés, objet d'horreur et de pitié, tel apparaissait le martyr au sortir du tribunal des mandarins. Il n'y avait plus dans sa chair, *de la plante des pieds au sommet de la tête* (1), une petite place qui ne fût sans blessure. « Nous l'avons vu, disait Isaïe, prophétisant la passion du Sauveur, nous l'avons vu, et il n'avait plus ni éclat, ni beauté, ni même apparence humaine. Son visage avait comme disparu ; nous ne l'avons pas reconnu ; nous l'avons regardé comme un lépreux, comme le dernier des hommes ; c'était un ver et non un homme, l'opprobre des hommes et un objet de répulsion pour le peuple (2). »

Les nuits qui suivaient ces terribles interrogatoires réservaient à Jean-Gabriel de nouveaux supplices. C'était la prison infecte, humide et ténébreuse, véritable vestibule de l'enfer ;

(1) Is. I, 6.
(2) Is. LIII, 2 et seq.



c'était la compagnie des pires scélérats, et de leur part, les plus vils outrages; c'était, chez les gardiens de la prison, un art savant de continuer les tourments, pendant les heures où la justice humaine, même la plus impitoyable, permet aux plus criminels de se reposer. Mais il n'y avait point de repos pour Perboyre : des entraves disposées avec une ingénieuse barbarie et qui devaient, à la longue, faire tomber un de ses pieds en lambeaux, ne lui permettaient pas un instant de sommeil et faisaient revivre à la fois pour lui toutes les douleurs de la question; incapable de se tenir debout, même de faire un seul pas, c'était en se traînant sur ses plaies qu'il se présentait à de nouvelles tortures. A tous ces tourments, ajoutez la faim, une faim jamais apaisée par une nourriture odieuse et à peine suffisante pour l'empêcher de mourir; une soif ardente que ne pouvait éteindre l'eau corrompue dont le martyr devait s'abreuver. Tel est l'affreux état qui se prolongea pour le P. Perboyre, tout le temps de sa captivité, pendant près d'une année, au milieu des rigueurs de l'hiver ou des insupportables chaleurs de l'été. Quelle agonie que cette interminable torture !

Et cependant, la patience du Bienheureux ne se démentait pas plus que sa foi; sa charité triomphait de la haine de ses compagnons de captivité et si, comme Jésus-Christ en croix, il dut quelquefois crier à Dieu : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » il ajoutait, comme son divin Maître : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Parviendrons-nous à comprendre, N. T. C. F., la possibilité d'un tel héroïsme dans la durée de pareils supplices ? C'est que Jésus-Christ était avec son apôtre; c'est que l'amour de Jésus-Christ dominait dans son cœur, et l'amour est plus fort que la mort. Dieu cependant avait permis par un miracle visible que, la veille de la lutte suprême, le corps meurtri et défiguré de son serviteur reprît sa force et sa beauté; il semblait le parer pour le dernier combat. Conduit au lieu du supplice avec d'infâmes scélérats, car la passion du P. Perboyre eut cette dernière ressemblance avec celle de Jésus-Christ, la savante cruauté de son bourreau eut encore l'art de prolonger son martyre, en se reprenant trois fois, pour achever d'étrangler sa victime suspendue à une sorte de croix. Ainsi, il ne devait lui être épargné aucune des angoisses d'une mort lente et qu'on voit arriver comme par degrés; mais il semblait en savourer l'amertume.

L'éclat d'une telle mort compléta pour lui le rayonnement d'une sainte vie. Moins de trois ans après son martyre, Perboyre était déjà déclaré Vénérable, et les miracles opérés sur son tombeau et par son intercession, et ses vertus constatées par le jugement de l'Église, devaient, après les délais que sa sagesse impose aux impatiences de la piété des fidèles, l'élever au rang des Bienheureux, en attendant le jour où il sera compté au nombre des Saints.

III

Nous venons de vous rappeler, N. T. C. F., quelques traits de la vie de nos deux martyrs; mais dans quels détails ne devrions-nous pas entrer, si nous avions à vous raconter leurs vertus ! Ce soin appartient à leurs historiens et à leurs panégyristes. Il nous aura suffi, dans les limites de cette lettre pastorale, d'avoir attiré votre attention sur les leçons qui se dégagent de leur mort. Nous avions ce devoir en vous invitant aux fêtes que nous nous préparons à célébrer en leur honneur, car ces solennités, que nous essaierons de rendre le moins indignes que nous pourrons de leur gloire dans le ciel, ne seraient qu'un vain spectacle, s'il ne devait s'y joindre, pour ceux qui y assisteront, le dessein de devenir meilleurs.

Et puisque nous faisons en même temps mémoire de la fondation d'une Œuvre qui est la gloire de ce diocèse, l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*, cette circonstance ne vous avertit-elle pas que vous devez répondre avec encore plus de dévotion à notre invitation de venir honorer nos martyrs ? Proclamés Bienheureux avant tous ceux dont nous avons pu contribuer à aider les travaux apostoliques, nous les prierons de nous aider, à leur tour, dans nos efforts pour étendre de plus en plus la salutaire influence de l'Œuvre qui se glorifie aujourd'hui de leur Béatification comme d'un honneur personnel, comme d'un héritage de famille.

Puisse l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*, grâce à leur protection, croître et se multiplier de plus en plus, non seulement par le nombre de ceux qui y participeront, non seulement par l'importance plus grande des ressources que leur prévoyante charité lui assurera, mais surtout par l'esprit profondément chrétien de ses membres ! C'est que la *Propagation de la Foi* ne remplirait pas complètement le but de son institution, si, en contribuant à porter le bienfait de la foi dans les pays infidèles, elle ne s'était pas proposé du même coup d'en accroître la pratique dans les pays chrétiens. Ce but élevé, elle n'a jamais cessé de l'avoir devant les yeux : ce qui fait sa principale gloire, c'est que partout où elle s'est établie, elle a réussi à affermir en ceux qui y participent, l'amour de l'Eglise, l'esprit de dévouement et de sacrifices, en un mot à accroître les manifestations et les œuvres de la foi. Nous n'en voulons pour exemple que ce grand diocèse et cette ville de Lyon où l'Œuvre de la *Propagation de la Foi* a pris naissance et où elle a donné l'élan à tant de prodiges de charité.

Puissent nos deux martyrs nous obtenir par leur intercession la grâce de persévérer dans l'exercice des vertus chrétiennes ! Mais comme la persévérance est avant tout un acte de courage, profitons de l'exemple de nos Bienheureux pour être et pour rester de plus en plus courageux dans le service de Dieu. En présence de la diminution, disons plus, de l'affaissement presque universel des convictions et des caractères, la force qui est un devoir dans tous les temps, est plus que jamais un besoin dans le nôtre.

Il nous plaît, en terminant, de vous faire remarquer, N. T. C. F., que le dernier jour de notre *Triduum* sera celui où l'Eglise de Lyon célèbre la fête de saint Pothin, son premier apôtre. C'est sur la mémoire du Pontife martyr à qui nous devons la foi, que prendront fin les solennités consacrées à la gloire de deux autres martyrs qui, de nos jours, ont apporté le bienfait de cette foi dans d'autres pays infidèles. Ainsi l'Eglise n'a jamais manqué ni d'apôtres ni de martyrs, montrant par là qu'elle a reçu de Dieu une vie immortelle, puisque le sang versé pour la foi est chez elle une semence de nouveaux fidèles qui vient augmenter le nombre de ses enfants.

ÉGLISE PRIMATIALE DE SAINT-JEAN

OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

PROGRAMME

DU

TRIDUUM SOLENNEL

SOUS LA PRÉSIDENCE DE S. ÉM. LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE LYON

les 2, 3 et 4 mai

EN L'HONNEUR DES BIENHEUREUX

P.-L.-M. CHANEL ET J.-G. PERBOYRE

JEUDI 1er MAI

A 8 heures du soir, la sonnerie de toutes les cloches des églises de la ville annoncera la solennité.

VENDREDI 2 MAI

(Jour consacré plus spécialement au Bienheureux Pierre-Louis-Marie CHANEL, Mariste.)

A 7 heures, Messe de communion, célébrée par le T. R. P. MARTIN, Supérieur général des Maristes.

A 9 heures 1/2, Procession pour la translation des reliques des Bienheureux, dans deux chapelles de la Primatiale.

A 10 heures, Messe pontificale célébrée par S. G. MONSEIGNEUR L'EVÊQUE DE BELLEY et chantée par les Elèves du collège des Maristes de Saint-Chamond.

A 3 heures, Hymne aux martyrs et chants par le Collège des Maristes de Saint-Chamond, Allocution sur le Bienheureux P.-L.-M. CHANEL par M. SABATIER, de la Congrégation de la Mission, Bénédiction du Saint Sacrement, donnée par le T. R. P. MARTIN, Supérieur général des Maristes.

A 8 heures, Salut très solennel chanté par la Maîtrise de Saint-Jean, Panégyrique du Bienheureux CHANEL par MONSEIGNEUR D'HULST, Recteur de l'Institut catholique de Paris. La Bénédiction du Très Saint Sacrement sera donnée par S. G. MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE BELLEY.

SAMEDI 3 MAI *(68e anniversaire de la fondation de l'Œuvre.)*

Jour consacré plus spécialement au Bienheureux Jean-Gabriel PERBOYRE, Lazariste.

A 7 heures, Messe de communion célébrée par M. PERBOYRE, de la Congrégation de la Mission, frère du martyr.

A 10 heures, Messe pontificale célébrée par S. G. MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CAHORS et chantée par les Elèves de l'institution des Chartreux de Lyon.

A 3 heures, Hymne aux martyrs et chants par le Pensionnat des Frères des Ecoles chrétiennes. Allocution sur le Bienheureux J.-G. PERBOYRE par le T. R. P. MONFAT, Mariste, Bénédiction du Saint Sacrement donnée par M. PERBOYRE.

A 8 heures, Salut très solennel chanté par les élèves de l'Institution de Notre-Dame-des-Minimes de Lyon, Panégyrique du Bienheureux PERBOYRE par le T. R. P. TISSOT, Supérieur général des Missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy. La Bénédiction du Très Saint Sacrement sera donnée par S. G. MONSEIGNEUR THOMAS, Lazariste, Archevêque d'Andrinople, délégué apostolique de Perse.

DIMANCHE 4 MAI

SON ÉMINENCE LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE officiera pontificalement à tous les Offices, qui seront chantés par la Maîtrise de Saint-Jean.

A 10 heures, Messe pontificale. Bénédiction papale.

A 3 heures, Vêpres, Panégyrique des Bienheureux Martyrs par M. le Chanoine Joseph LEMANN, Salut très solennel et *TE DEUM.*

INDULGENCE PLÉNIÈRE

Pendant les trois jours, les fidèles pourront vénérer, à la Primatiale, les reliques des deux Bienheureux.

Vu et approuvé : ✝ JOSEPH Cardinal FOULON, *Archevêque de Lyon.*

L'Exposition annuelle de l'Œuvre apostolique aura lieu, pendant ces Fêtes, dans la salle des Pas-Perdus de l'Archevêché.

On trouvera des billets de places spéciales et réservées aux bureaux de l'Œuvre, place Bellecour, 31, et rue d'Auvergne, 6, à la sacristie de Saint-Jean et dans les librairies catholiques.

UNE VISITE
au Musée de la Propagation de la Foi à Lyon

Nous engageons les nombreux fidèles que les fêtes du *Triduum* amèneront à Lyon, à visiter, place Bellecour, 31, dans les bureaux de l'Œuvre, le Musée de la Propagation de la Foi. Aucune étude n'est plus intéressante pour ceux qui ont à cœur les progrès de la religion et de la civilisation; rien ne montre mieux la bienfaisante influence exercée par les missionnaires dans le monde.

Quelques mots sur l'origine de ce musée et sur les richesses qu'il renferme.

Dès les premières années de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, les missionnaires voulurent témoigner leur reconnaissance envers leurs bienfaiteurs, en envoyant soit des reliques insignes, souvenirs des ouvriers apostoliques morts pour Dieu et la sainte Église, soit des objets curieux ou précieux, spécimens de l'art tout primitif des pays évangélisés. Ces trésors, reçus avec gratitude et respect, avaient été jusqu'à ce jour amoncelés dans des armoires insuffisantes; les bureaux de l'Œuvre, trop étroits, n'avaient pas permis de les exposer au grand jour, et quelques privilégiés avaient pu, seuls, les vénérer et les admirer.

Aujourd'hui, ces richesses à peu près ignorées ont été mises en pleine lumière et sont disposées dans un ordre parfait. Aux anciens objets que possédait déjà le musée, les missionnaires, les Congrégations religieuses, prévenant nos désirs, en ont ajouté d'autres de la plus haute importance, de sorte que le visiteur peut suivre pas à pas et comme au jour le jour, la marche de l'apostolat à travers des pays autrefois mystérieux et inhospitaliers. Un catalogue, dont la lecture présente à elle seule un attrait des plus attachants, guide sûrement à travers toutes ces richesses.

Ce catalogue, comme le musée lui-même, se divise en deux parties : l'une consacrée aux reliques des martyrs; l'autre aux collections des pays lointains.

Voici en quels termes s'exprime, sur la première partie, un de MM. les membres du Conseil, directeur d'une Revue religieuse des plus appréciées :

« L'armoire d'honneur qui contient les reliques est, avant tout, proposée à la vénération des visiteurs.

« Des vêtements tachés de sang, des instruments de torture d'un grand nombre de martyrs qui sont morts pour la Foi en Chine, au Tong-King, en Océanie, en Afrique, la hachette qui a donné la mort au Bienheureux P. Chanel, le tapis plein de sang sur lequel fut coupé en morceaux le Vénérable P. Cornay, élève de l'un des petits séminaires lyonnais, un manuscrit de saint François Xavier; des actes originaux d'accusation et de condamnation des vénérables serviteurs de Dieu; voilà une véritable chapelle en présence de laquelle on se recueille avec une profonde émotion. »

La seconde partie qui, aujourd'hui, renferme plus de mille objets, offre le plus grand intérêt non plus seulement à la piété, mais à la légitime avidité de tous ceux qui ont quelques notions des sciences naturelles, géographiques et ethnologiques : peintures curieuses exécutées dans ces contrées lointaines, armes offensives et défensives en usage chez les naturels des deux mondes, idoles, instruments de supplice, étoffes, bronzes, tout forme un ensemble pittoresque au milieu duquel on peut passer comme en revue, l'univers entier.

SOUVENIR DU TRIDUUM

Brochure de luxe in-8°, 32 pages, illustrée de nombreuses gravures. — Deux beaux portraits des Bienheureux.

A l'occasion des fêtes du Triduum, nous venons de publier une brochure de propagande destinée à faire connaître et aimer davantage l'Œuvre de la Propagation de la Foi et à perpétuer le souvenir des deux Bienheureux. Cet opuscule est destiné à ceux qui auront le bonheur d'assister à nos grandes fêtes et à ceux qui, retenus loin de Lyon, par les exigences de la vie, ne pourront qu'unir leurs prières aux nôtres. Ce sera pour eux, en effet, un moyen de tromper la distance et d'entendre au moins un écho de ces solennités magnifiques.

Cette brochure de 32 pages in-8°, est divisée en trois parties. Deux sont consacrées à retracer les circonstances de la vie et de la mort héroïques des Bienheureux; la troisième renferme une étude sur les origines et les progrès vraiment providentiels de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, étude empruntée tout entière au grand chrétien qui fut le premier rédacteur des *Annales*, Frédéric Ozanam. A la dernière page on a reproduit le programme détaillé des fêtes du Triduum.

Au point de vue typographique, rien n'a été négligé pour rendre cette publication digne de la grande Œuvre et des deux héroïques serviteurs de Dieu, auxquels elle est consacrée. Nous pouvons dire que la grande imprimerie Dumoulin de Paris, à qui nous en avons confié l'impression, a dépassé toutes ses promesses. Deux portraits des Bienheureux, plusieurs autres gravures, vignettes, culs-de-lampe empruntés à nos plus grands artistes, illustrent le texte.

* * *

Cette brochure sera en vente dans nos bureaux dès lundi prochain 21 avril au profit de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Distribuée dans les catéchismes, dans les Cercles catholiques, les patronages et les écoles, elle contribuera, nous en avons l'espérance, à rendre de plus en plus populaire une Œuvre qui est en même temps l'honneur de l'Église et de la France catholique.

* * *

Un exemplaire pris dans nos bureaux : 0 fr. 30 cent.; par la poste *franco* 0 fr. 35 centimes.

Pour les demandes de plusieurs exemplaires, on fait les remises suivantes :

7 pour	6 . . .	1.50	port en sus	0.35
15 pour	12 . . .	3 —	—	0 70
65 pour	50 . . .	12.50	un colis postal . . .	0.85
135 pour	100 . . .	25 —	en deux colis postaux	1.70
700 pour	500 . . .	125 —	par grande vitesse.	
1500 pour	1000 . . .	250 —	par grande vitesse.	

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3





Dans la saison sèche, les chaloupes à vapeur, calant deux pieds et demi, peuvent seules remonter la Bénoué; ce n'est qu'en pirogue que nous correspondions entre Lokodja et Ibi.

C'est en mars et avril que les eaux sont le plus basses.

Pendant les pluies, les eaux de la Bénoué sont aussi jaunâtres que celles du Niger; mais, dans la saison sèche, elles deviennent limpides, avec une légère teinte verdâtre, ce qui est dû probablement au sol très crevassé et extrêmement perméable de cette immense plaine.

L'aspect de ce confluent est fort curieux à observer, à partir de la fin de décembre et pendant toute la saison sèche.

La Bénoué, quoique coulant dans le lit du Niger depuis Igbébé, conserve pendant près de dix milles la couleur verte de ses eaux; elle se maintient vers la rive gauche, comme si elle ne voulait pas se confondre avec les eaux vaseuses du Niger, qui érodent vers la rive droite.

La fusion ne commence à se faire que dans les parages de Beaufort-Isle.

* * *

Le thermomètre centigrade du 4 au 19 octobre 1883, lors de mon premier voyage à Ibi, n'a pas dépassé 38°.

Les tornades sont très fréquentes, mais de courte durée.

Le 13 octobre de cette année (1883) étant au mouillage devant Djébou, nous avons été enveloppés par un tourbillon, vers huit heures du soir. Le thermomètre, qui était à 35° est subitement tombé à 22°. La rivière s'est transformée en une mer houleuse, sous un vent terrible, accompagné de coups de tonnerre; le vapeur chassé sur son ancre allait à la dérive. Il fallut jeter une deuxième ancre, pour ne pas faire naufrage.



NIGER. — MARCHÉ D'IGBÉBÉ; d'après une photographie communiquée par le commandant MATTEI (Voir page 186).

Au bout d'une demi-heure environ, le calme le plus parfait était rétabli.

* * *

La rive gauche, depuis Igbébé jusqu'aux environs d'Outché-bou-hou, est occupée presque exclusivement par des païens, constamment subjugués par les disciples du Prophète.

Les païens portent ici, comme dans le Niger moyen, des tatouages particuliers à leur pays d'origine, d'où ils ont fui.

Ils fuiront encore devant le croissant persécuteur, à moins que les Anglais n'y mettent un frein; mais, en ce moment, ils ont besoin de ménager les Foula et je le conçois à merveille. Leur installation étant incomplète, le concours des rois Foula, qu'ils flattent par de nombreux cadeaux, leur est indispensable; mais, dès qu'ils auront jeté des milliers de sujets britanniques blancs et noirs dans les deux bassins du Niger et de la Bénoué, lorsqu'ils auront multiplié leurs comptoirs et leurs missions, quand ils se seront bien fortifiés, depuis Tombouctou jusqu'au lac Tchad, alors, ils trouveront, dans les païens, d'excellents auxiliaires pour refouler les Foula vers l'Orient, d'où ils ont fait invasion.

Telle sera leur politique dans ce pays et en même temps le meilleur moyen d'enrayer l'esclavagisme odieux et féroce, qui règne en maître dans ces contrées, grâce aux préceptes du Coran qui veulent que le musulman soit libre et l'infidèle esclave.

C'est la politique anglaise que nous devrions suivre dans tous les pays où vivent, pêle-mêle, les Foula et les Fétichistes; mais tel ne devrait pas être, à mon avis, le système à employer au Dahomey, si nous devons y aller.

Là, il faudrait frapper un grand coup et en finir une bonne fois.

***

Pour revenir aux habitants de la Bénoué, disons que les populations païennes sont dévastées sans mesure, par tous les musulmans de l'Empire de Sokoto et qu'il n'y a, pour eux, ni trêve, ni merci.

Les scènes navrantes auxquelles j'ai assisté, m'ont fait éprouver pour ces opprimés, une sympathie égale à l'horreur que m'inspiraient leurs injustes et affreux oppresseurs dont le chef suprême, dans le Soudan, est le sultan de Sokoto. Ce puissant monarque jouit d'immenses revenus dont l'esclavagisme est la principale source, tant pour lui, que pour tous les rois et roitelets qui couvrent le sol de ce vaste empire.

Les musulmans portent ici comme partout, le burnous, le turban, la gandoura et les babouches arabes.

Les païens se couvrent comme ils peuvent, selon les moyens que leur laissent leurs ennemis : un sale morceau de toile qui descend à mi-jambe et des amulettes au cou. On en voit qui sont couverts de peau de biques ou de haillons de toutes sortes.

Les enfants sont entièrement nus jusqu'à l'âge de sept à huit ans.

« A quoi bon travailler, disent ces malheureux idolâtres, puisqu'on nous prend tout ce que nous gagnons ! »

Pour les riches, la base de la nourriture est le riz indigène, qui est d'apparence rougeâtre ; pour les pauvres, c'est le mil.

Le pays fournit aussi les patates, les ignames, les oignons, l'arachide, les poules, les canards, les bœufs, les moutons, les chèvres, les poissons, etc.

***

Comme produits de commerce, citons : la canne à sucre, le café, le tabac, le coton, le ricin, l'indigo, le sésame, le beurre végétal, le miel, la potasse et des peaux. L'huile de palme est un produit très rare ; dans l'Adamaoua il n'y a pas de palmiers.

Pour le moment, c'est l'ivoire qui est le produit le plus important.

En 1885, on disait que les Anglais venaient de mettre en exploitation à Bausofa, petit village situé aux environs de Loko, sur la rive gauche, une mine d'argent ; quelques jours plus tard, cette fameuse mine, n'était, disait-on, qu'une mine d'antimoine ; aujourd'hui, ce ne serait qu'une simple mine de plomb.

J'ai fait ramasser, dans cette petite localité, une grande quantité de pierres, qu'on décorait du nom d'améthyste, elles étaient en effet, d'une belle couleur violette ; mais les lapidaires de Paris, après examen, ont reconnu qu'elles n'avaient aucune valeur.

Il pourrait se faire cependant qu'en fouillant la terre, on trouvât dans ces parages des pierres précieuses.

Le fer et le cuivre existent aux environs de Wukari, capitale de Kororofan.

(*A suivre.*)

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. Delattre, missionnaire d'Alger.

II.

Les tombeaux de la colline de Saint-Louis.

(Suite 1).

Au moment de l'ouverture de ce tombeau, avait lieu dans la chapelle du séminaire, l'ordination de plusieurs missionnaires, et je tenais à ne pas manquer cette belle et touchante cérémonie. Je fis donc refermer la niche et je constituai Hadj-Aly gardien des vases sortis déjà du tombeau. Il était fier de la confiance que je lui accordais, et surtout heureux de consacrer au repos plusieurs heures d'une journée qui, sans parler du pourboire, lui serait payée entière.

Après la cérémonie d'ordination qui avait duré trois heures, j'informai le R. P. Voillard, provincial de Tunisie, et le R. P. Bazin, supérieur du scolasticat, de l'ouverture de notre grand tombeau, les invitant à venir le visiter et à assister à l'examen de tout ce qu'il renfermait.

Après leur avoir laissé le temps d'en observer à l'aise l'intérieur, je commençai l'exploration, aidé d'un de mes confrères, le R. P. Boisselier.

Je retirai d'abord de dessous le crâne affaissé et réduit en morceaux du premier squelette, une petite hachette de bronze et une autre semblable placée près de l'épaule gauche. Ce n'est pas la première fois qu'à Carthage on retire des sépultures puniques de ces hachettes votives. Nous en avions trouvé une, comme on s'en souvient, dans le tombeau découvert en 1880, une autre dans les sépultures à amphores qui remplissent le terrain autour de ces hypogées primitifs. M. Jean Vernaz en a recueilli une également dans les tombes puniques du bord de la mer, et les nécropoles de Sardaigne en fournissent également.

En continuant l'exploration, on recueillit à droite, à la hauteur des reins, un objet de bronze long de 0m,055, ayant la forme d'un T terminé à la base par un anneau. Nous avions déjà, en 1880, trouvé de ces objets en plus grand nombre sur les os du bassin d'un des squelettes du tombeau voisin. Enfin, près du pied gauche, une lampe punique. Elle était renversée et il est facile de constater qu'elle n'a servi qu'une fois. Près de cette lampe était une patère de 0m,12 de diamètre.

Les os de ce squelette avaient une teinte presque jaunâtre. Le crâne, comme je l'ai dit plus haut, s'était complètement déformé ; mais la mâchoire était assez bien conservée, ainsi que les omoplates, les vertèbres et les os des bras et des jambes.

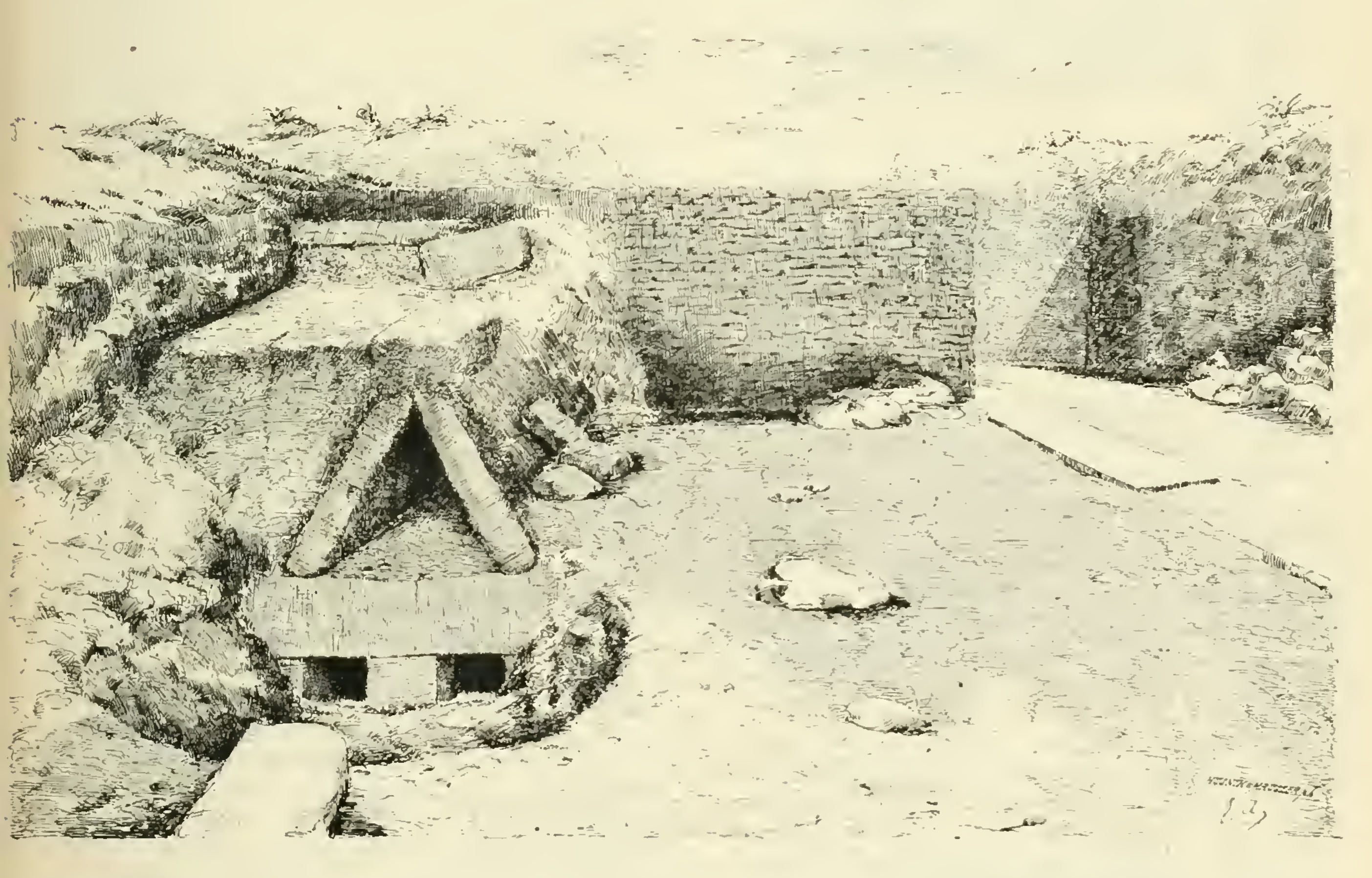
Le squelette qui reposait à côté était aussi d'une conservation assez satisfaisante ; mais les ossements avaient une teinte brune très foncée. De place en place, le squelette était encore, comme son voisin, recouvert de lambeaux de bois pourri qui paraît avoir été du cèdre. Le corps avait sans doute été déposé dans un cercueil que l'on avait fait

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4 et 11 avril.

glisser sur les dalles dont la dernière n'atteignait point le mur du fond et laissait un vide large de 0m,16 et profond de 0m18. La tête soutenue longtemps par le bois du cercueil, avait enfin fini par tomber en se brisant dans cet intervalle.

La niche située au-dessus de la tête du squelette renfermait encore, debout à leur place primitive, trois vases semblables de forme, et une lampe dont les deux becs étaient noircis. Près de l'épaule droite, une autre lampe avait été posée sur une patère. Elle était également noircie et renfermait un résidu calciné, couleur de cendre.

Entre les deux fémurs, on voyait aussi une patère inclinée sous une lampe et une petite fiole à demi renversées. Il était facile de se rendre compte que ces poteries avaient été, lors de l'inhumation, déposées sur les genoux du cadavre. Une autre fiole gisait à côté de ce groupe. La première renfermait au fond un dépôt jaunâtre qui se détachait en forme d'écailles. Dans l'autre, le dépôt produisait une poudre noire. Quant à la lampe, elle n'était point noircie. La mèche était conservée. Allumée un instant, elle s'était éteinte aussitôt après et était demeurée intacte, inclinée sur le bord de la lampe. Près du pied droit, un vase de grandeur moyenne était couché sur le côté, l'ouverture dirigée vers l'entrée du tombeau. Un autre vase de même dimension était debout près du pied gauche. Ces



CARTHAGE. — Vue de la nécropole punique de Byrsa. — Façade postérieure d'un grand tombeau, avec les deux niches ouvertes. (Dessin de M. Audemar, officier de marine).

deux vases portaient, comme les deux autres, des traces de dépôt des liquides qu'ils avaient contenus. Le bras droit était étendu le long du corps et la main gauche avait reposé sur l'abdomen. Les rotules étaient encore en place. Nous avons mesuré la longueur des principaux membres. L'humérus mesurait 0m,36, le fémur 0m,48, le tibia 0m,42, le sacrum 0m,12. La largeur du squelette aux épaules et au bassin, était de 0m,37.

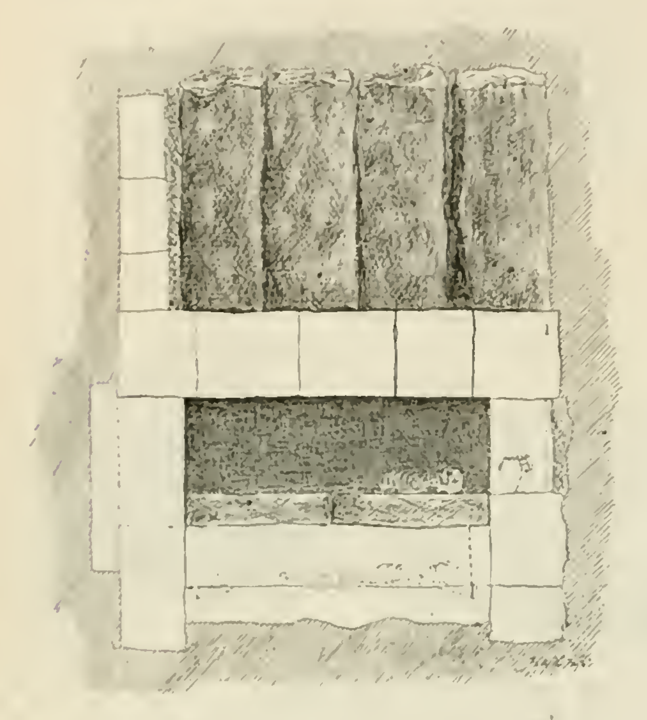
Les dalles sur lesquelles avait été posé le cadavre de ces deux Tyriens fermaient elles-mêmes deux auges ménagées dans la partie inférieure de la chambre funéraire. Voici d'ailleurs la coupe en long de ce monument funéraire. Elle permet de se rendre compte de la disposition intérieure. (Voir les gravures, page 190).

Mes fonctions ne me laissant pas disposer de l'après-midi, je remis au lendemain l'ouverture des sarcophages.

Il fallut lever les lourdes pierres à l'aide d'un cric, ce qui n'était pas chose facile, vu le peu d'espace dont on disposait en hauteur dans le compartiment supérieur. On y parvint cependant et nous vîmes un troisième squelette reposant dans une auge longue de 2m,04, large de 0m,46 et profonde de 0m,45. Les ossements avaient une teinte jaunâtre. La boîte crânienne était bien conservée. Afin de la sauver, je voulus l'enduire de spermacéti. Quant à la mâchoire, elle avait été brisée par un éclat de pierre détaché de la dalle sous laquelle elle reposait.

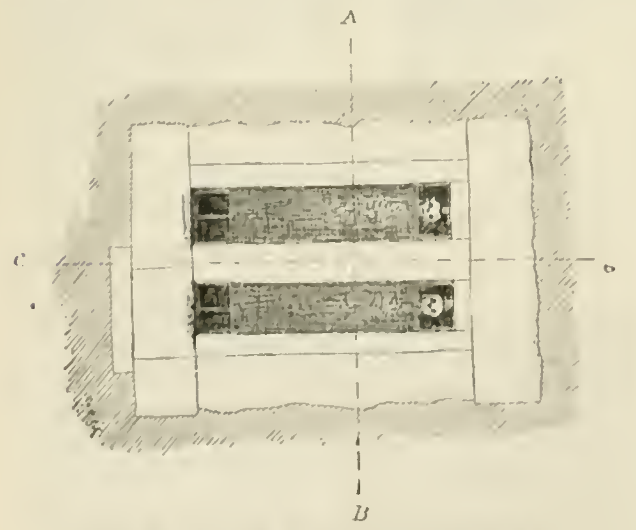
L'humérus avait en longueur 0m,285, l'omoplate 0m,18, le sacrum 0m, 115 et le fémur 0m,285. Ce squelette n'était

accompagné d'aucun objet de bronze ni d'aucun vase ; mais aux quatre angles du sarcophage on avait pratiqué dans la pierre qui en formait le fond des espèces de cuvettes carrées, mesurant environ $0^{m},20$ de côté et de $0^{m},08$ à $0^{m},10$ de profondeur.



Coupe longitudinale du tombeau punique

On ouvrit alors, à l'aide du cric, le sarcophage voisin. Il mesure comme l'autre, $0^{m},45$ de profondeur, mais il n'a que $1^{m},90$ de longueur et $0^{m},44$ de largeur. Le squelette était aussi assez bien conservé ; mais le crâne était réduit



Plan des deux sarcophages de la chambre inférieure.

en morceaux. Aucune poterie n'accompagnait ce squelette. La pierre du fond, comme l'auge voisine, était munie de petites cuvettes. On ne trouva qu'une boucle de bronze en forme d'Y à anneau, comme celles que nous avons déjà signalées.

Nous ne vîmes aucune trace de bois pourri dans les deux sépultures inférieures.

Afin d'offrir aux savants qui visitent Carthage un souvenir de cette intéressante découverte, les squelettes de l'étage supérieur qui étaient les mieux conservés ont été transportés au musée de Saint-Louis et déposés dans une caisse vitrée avec les hachettes, boucles, patères, lampes et autres vases, replacés comme ils ont été trouvés dans le tombeau.

L'exploration terminée et le transport des squelettes effectué, on put examiner plus à l'aise les détails de la construction de ce monument funéraire punique.

Intérieurement, le caveau mesure $2^{m},40$ de longueur, $1^{m},60$ de largeur et à peu près autant de hauteur. Une des dalles de paroi n'a pas moins de $1^{m},75$ de longueur et $0^{m},05$ de hauteur. Entre cette dalle et la voisine un intervalle de 15 à 20 centimètres a été rempli à l'aide de plusieurs petites pierres équarries. C'est là un détail caractéristique des constructions puniques.

Extérieurement, le tombeau entier mesure $3^{m},50$ de longueur. La façade offre la figure d'un carré de plus de deux mètres de côté surmonté d'un triangle dont l'assise de pierres de plafond forme la base et les pierres butées l'une contre l'autre les deux côtés. Parmi ces dernières, sur huit blocs qui composent cette espèce de faîte, il y en a deux qui, n'ayant pas la longueur suffisante, ont été placées l'une à côté de l'autre au-dessus d'une pierre couchée en long et dont la largeur supplée à ce qui manquait à chacune d'elles. Le tout ne semble tenir en place que par un prodige d'équilibre.

Le lecteur s'étonnera peut-être de tant de détails minutieux. Mais les constructions puniques de Carthage étant excessivement rares, les savants seront heureux d'en avoir une description. La manière de construire que nous signalons ici, confirme la coutume des Carthaginois d'utiliser les matériaux dans leurs plus grandes dimensions tels qu'ils sortaient de la carrière et en les taillant le moins possible. Les vides qui demeuraient après la pose des grandes pierres, étaient ensuite remplis économiquement par de petits matériaux. C'est ainsi que construisaient les Phéniciens.

Tels furent les résultats intéressants obtenus sur la colline de Byrsa, grâce à la générosité de M. de Vogüé.

Pour reprendre les fouilles, je dus attendre une autre occasion favorable. Cette occasion ne se présenta qu'au commencement de cette année, lorsqu'un touriste russe, M. Jacques Rosenberg, de Kiew, voulut s'intéresser pratiquement à son tour aux recherches entreprises par les missionnaires d'Alger, à Carthage.

Grâce à la somme qu'il remit dans ce but à un de mes confrères, je pus, dès que les récoltes furent enlevées, continuer le déblaiement de la nécropole.

Je ne reprendrai pas ici le détail des objets antiques recueillis dans les diverses couches du sol. Ce serait redire inutilement ce que le lecteur sait déjà. Je me contenterai donc de signaler ici les découvertes les plus intéressantes.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Mgr Heiss,
Archevêque de Milwaukee (Etats-Unis).

Ce prélat, né le 12 avril 1818 près d'Eichstaedt (Bavière) vient de mourir dans sa ville épiscopale après un long et fructueux épiscopat. Nommé évêque de La Crosse (Wisconsin) en 1868, il devint en 1880 coadjuteur de l'archevêque de Milwaukee et lui succéda l'année suivante. Mgr Heiss était très aimé de ses ouailles, dont beaucoup sont d'origine allemande.

Mgr Jourdain Ballsieper,
ancien vicaire apostolique du Bengale oriental.

Dom Bérengier, bien connu de nos lecteurs, qui servait en France de procureur à ce saint évêque, nous adresse la notice suivante :

Né le 20 novembre 1835 à Eberfeld (diocèse de Cologne), Edouard Ballsieper reçut de ses parents, qui étaient aussi honnêtes que bons chrétiens, une éducation très soignée et très religieuse. Ils surent lui inspirer de bonne heure, avec l'amour de Dieu et de sa loi, une dévotion très tendre pour la Vierge immaculée et pour son glorieux époux saint Joseph. Cette double affection fut, on peut le dire, la *caractéristique* de toute sa vie.

A l'âge de vingt-deux ans, le pieux jeune homme entendit la voix céleste qui l'appelait hors du monde et, le 30 juin 1858, il revêtait l'habit des disciples de saint Benoit. L'année suivante, en la fête de l'Assomption, il prononçait, dans le monastère de Subiaco, ses vœux et, fidèle à sa tendre affection pour la reine du ciel et pour le patriarche de Nazareth, il ajoutait au nom monastique de Jourdain ceux de Marie-Joseph.

Son goût très vif pour l'étude et son ardeur pour le travail lui permirent de faire des progrès rapides tant dans les lettres sacrées que dans les lettres profanes ; aussi, reconnaissant dans ce jeune religieux des talents plus qu'ordinaires, ses supérieurs l'envoyèrent à Rome pour inaugurer, avec plusieurs de ses confrères, le collège monastique fondé en 1862, par le pape Pie IX, de sainte mémoire, dans la maison paternelle de saint Ambroise. Bientôt son assiduité à l'étude, son zèle actif et l'aimable douceur de son caractère lui concilièrent l'estime et l'affection de ses professeurs et de ses condisciples. Son cours de théologie terminé, Dom Ballsieper conquit avec honneur le diplôme de docteur *in utroque* dans l'Université grégorienne. Peu de temps après, il recevait, le 13 octobre 1864, l'onction sacerdotale dans la basilique abbatiale de Santa Scolastica, près de la grotte de Saint-Benoît à Subiaco des mains de S. Em. le cardinal Guidi. Presque aussitôt on le nomma répétiteur de théologie au collège de Saint-Ambroise.

Mais, nous l'avons dit, le fervent religieux unissait dès lors un zèle ardent pour le salut des âmes à l'amour de la vie cachée du cloître. Son abbé, qui le connaissait bien, lui enjoignit de s'offrir comme aumônier de l'hôpital militaire fondé à Rome par le pape en 1867. Sans abandonner ses travaux théologiques, Dom Ballsieper prodigua ses soins charitables pour l'âme et pour le corps aux pauvres soldats atteints par les balles garibaldiennes. Il eut bien vite la consolation de ramener plusieurs de ces braves militaires, un peu oublieux de leurs devoirs de chrétiens, et même il reçut l'abjuration de quelques protestants, ramenés à la vérité catholique par ses pieuses et vives exhortations. Ces succès le firent connaître à S. S. Pie IX, qui lui confia le soin de donner une retraite spirituelle à la garde suisse du Vatican. Elle réussit admirablement et le Pape, voulant reconnaître les services rendus par le zélé Bénédictin, lui conféra la *croix du mérite*.

Au milieu d'occupations si diverses, le P. Ballsieper n'oublia point qu'il était moine et montra toujours la plus grande affection pour les moindres observances de la vie claustrale. On le citait comme le modèle de ses frères; ils l'élurent, en Belgique, prieur de l'antique abbaye d'Affilghem, au diocèse de Malines, qui se relevait alors de ses ruines. Grâce à sa merveilleuse activité, il put, en peu d'années , tout disposer dans cette maison de prière pour que le service divin, *Opus Dei*, s'y fît avec l'ordre et la solennité désirables, et il sut trouver les ressources nécessaires pour reconstruire l'église renversée par les vandales de 93.

Mais la Providence lui préparait, à son insu, un champ plus vaste où il devait montrer toute son ardeur pour le salut des âmes. Le vicariat apostolique du Bengale oriental venait d'être confié aux moines belges de la Congrégation de Subiaco. S. Em. le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande, jugea que Dom Ballsieper pouvait seul être mis à la tête de cette difficile mission et le proposa au choix de S. S. Léon XIII, qui, dans le consistoire du 28 mars 1878, le préconisa comme évêque de Thanasie. Cette nomination bien inattendue par l'humble moine, nous le savons, fut la plus grande épreuve de sa vie. Effrayé par la responsabilité qui pèse toujours sur les épaules d'un évêque missionnaire, n'ayant jamais pensé à servir Dieu dans les pays infidèles et ne désirant, malgré son amour pour les âmes, que vivre ignoré dans son cloître, le P. Jourdain crut devoir refuser la charge épiscopale. Il fallut lui représenter vivement le tort qu'il ferait à sa congrégation et le danger, pour lui-même, de résister à la volonté divine.

Il se résigna enfin par esprit d'obéissance et fut sacré, le 12 mai 1878, dans le monastère belge de Termonde par le nonce de Bruxelles; Mgr Vannutelli, aujourd'hui cardinal de la sainte Église.

En novembre de la même année, Mgr Ballsieper arrivait au Bengale oriental. Mais dans quel état trouvait-il cette malheureuse mission ! On y voyait encore les traces lamentables du terrible cyclone de 1876 qui, dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre, avait causé la mort de cent cinquante mille personnes. A Chittagong, la seconde ville du vicariat, l'église catholique avait presque entièrement disparu. A Dacca, le feu avait réduit en cendres la résidence épiscopale. Ce n'était partout que ruines et désolation. Puisant sa force en Dieu, le nouvel évêque se mit courageusement à la besogne. Il reconstruisit l'église de Chittagong et la résidence épiscopale (1). Puis vint le tour des modestes églises et des humbles presbytères du vicariat que l'épouvantable *tornado* de 1876 n'avait pas plus épargnés que la cathé-

(1) Voir le n° 1043 des *Missions Catholiques*, 31 mai 1889.

drale. Mais comment le pauvre pontife, presque aussi misérable que ses ouailles, put-il trouver l'argent nécessaire à tant de reconstructions, dans un pays entièrement dénué de ressources? « C'était un mystère, même pour ses prêtres, nous écrit le P. Lanslots, ou plutôt ce mystère, nous le devinons en nous rappelant sa filiale dévotion pour le puissant saint Joseph, qui se fit vraiment à cette époque le *Père temporel* de la mission du Bengale oriental. »

Après de longues et fructueuses années passées dans cette région de l'Hindoustan dont le climat, à la fois très chaud et très humide, est véritablement meurtrier pour les Européens, Mgr Ballsieper sentit sa robuste constitution tellement affaiblie, qu'il dut, sur l'ordre des médecins, songer à prendre quelque repos dans sa chère Belgique. Il revint donc à son bien-aimé monastère d'Afflighem et reprit avec bonheur toutes les observances du cloître. Il espérait aussi, dans sa profonde humilité, que peut-être la Propagande lui trouverait un successeur « qui, disait-il, ferait bien mieux fructifier le champ confié à sa sollicitude pastorale. » Cependant, il était décidé à obéir en tout au vicaire de Jésus-Christ, malgré le délabrement de sa santé.

Qu'on nous permette à cette occasion de rapporter une parole du saint évêque à l'abbesse d'un couvent de Clarisses, qu'il visitait à Marseille et que nous avons nous même entendue. Cette digne fille de saint François lui faisait raconter sa vie au Bengale et ne pouvait comprendre comment il avait pu supporter si longtemps les fatigues de l'apostolat sous un climat de feu, au milieu de marais pestilentiels. « Voyez-vous, ma Mère, lui dit-il, dans ce pays la vieillesse commence pour nous à quarante ans ; mais aussi, nous allons, par la grâce de Dieu, au paradis en *express.* » C'était toujours avec cette aimable gaieté que le bon prélat parlait de ses rudes travaux de missionnaire.

Dans le vieux cloître d'Afflighem, Mgr Ballsieper retrouvait avec bonheur les joies intimes de sa jeunesse monastique. Il suivait tous les pieux usages de la maison avec autant de fidélité que les derniers novices et reprit même pour eux son cours de théologie. En 1882, il avait eu la consolation de consacrer la nouvelle église gothique de son monastère, due en grande partie, nous le disions, aux ressources qu'il avait su se procurer. En 1886, il put inaugurer le prieuré de Steenbruge, colonie d'Afflighem, enfin, en 1887, il avait vu la seconde érection en abbaye de cette antique maison bénédictine. Il pensait déjà, après ce temps de repos, reprendre le chemin du Bengale, lorsque la maladie de cœur dont il souffrait depuis plusieurs années et que son séjour aux Indes avait singulièrement aggravée, fit de nouveaux progrès. Notre prélat dut réitérer ses supplications pour être déchargé de son vicariat apostolique et chercher un climat plus doux que la Belgique et moins ardent que le Bengale. Il vint donc à Rome et S. S. Léon XIII lui permit enfin de donner sa démission.

Délivré de cette lourde charge, Mgr Ballsieper ne pensait plus qu'à finir ses jours dans son beau monastère de Subiaco; mais la Providence ne le voulut pas et le Chapitre de sa Congrégation l'ayant élu, en 1888, supérieur général, il dut encore une fois plier les épaules sous le fardeau que lui imposaient l'affection et la vénération de ses frères en saint Benoît. Il le porta un peu moins de deux années, puisqu'il a rendu à Dieu sa belle âme le 1er mars 1890. Nous l'estimons heureux d'avoir pu, après sa laborieuse existence, terminer sa vie monastique dans cette même abbaye de Santa Scolastica de Subiaco où il s'était consacré au Seigneur.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

Au nom de Mme de Bonneval, de Nancy, don transmis par S. Ém. le Cardinal-Archevêque de Lyon, avec demande de prières spéciales	1000
Congrégation de l'Immaculée-Conception à Sarda	50
Anonyme de l'exoi ne, diocèse de Nancy	13 75

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Puginier).

M. Le Meur, à Saint-Divy, diocèse de Quimper, avec demande de prières	50

A Mgr Cazet, pour la léproserie d'Ambahivoraka (Madagascar).

Mlle C. Foljambe, à Gand	20

A S. E. le Cardinal Lavigerie, pour l'hôpital Sainte-Elisabeth des Attafs.

Mlle C. Foljambe, à Gand	20
M. Louis R. Le Mans	5

Pour le P. Dorgère, missionnaire à Whydah.

Don recueilli par le *Petit Messager des missions ou Echo des missionnaires nantais*	300

Pour le P. Lecron, missionnaire à Agoué.

Don recueilli par *le Petit Messager des missions ou Echo des missionnaires nantais*	300

Pour le P. Pied, missionnaire à Porto-Novo.

Don recueilli par le *Petit Messager des missions ou Echo des missionnaires nantais*	300

Pour le P. Duret, missionnaire à Tantah.

Don recueilli par le *Petit Messager des missions ou Echo des missionnaires nantais*	300

Pour le P. Gautret, missionnaire (Nouvelles-Hébrides).

Don recueilli par le *Petit Messager des missions ou Echo des missionnaires nantais*	500

Pour le P. Bertreux, missionnaire (Fidji).

Don recueilli par le *Petit Messager des missions ou Echo des missionnaires nantais*	400

Pour le P. Leprêtre, missionnaire (Nouvelle-Zélande).

Don recueilli par le *Petit Messager des missions ou Echo des missionnaires nantais*	320

Pour le P. Melu, missionnaire (Nouvelle-Zélande).

Don recueilli par le *Petit Messager des missions ou Echo des missionnaires nantais*	200

Pour le P. Soulas, missionnaire (Nouvelle-Zélande).

Don recueilli par le *Petit Messager des missions ou Echo des missionnaires nantais*	200

Au R. P. Demau, missionnaire aux Nouvelles-Hébrides (Océanie).

Frère Gonzalve, des Petits Frères de Marie	100

Pour le Bulletin.

Anonyme d'Orléans	25

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



DAHOMEY (*Afrique occidentale*). — QUINOU, PREMIER CABÉCÈRE DE WHYDAH, AVEC SES SOLDATS ARMÉS; d'après une photographie faite par le R. P. WADE, des Missions Africaines de Lyon (Voir la correspondance).

LES MISSIONNAIRES CAPTIFS

AU DAHOMEY

Le T. R. P. Planque, supérieur général de la Société des Missions Africaines de Lyon, nous communique les lettres suivantes envoyées de Whydah par les confrères des missionnaires prisonniers. Comme on le verra plus loin, le R. P. Dorgère n'est pas le seul missionnaire tombé entre les mains du terrible *lion* d'Abomey; le R. P. Van Pawordt aurait été emmené avec lui à la capitale dahoméenne. Les correspondances qu'on va lire donnent tous les détails sur les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi l'arrestation des Européens résidant à Whydah. Que Dieu daigne calmer bientôt nos appréhensions au sujet de ces malheureux ôtages! *Libera eos de ore leonis!*

Les *Missions Catholiques* ont annoncé la capture par le Dahomey, du R. P. Dorgère et de plusieurs autres Européens.

Voici un extrait de la dernière lettre du vaillant missionnaire au R. P. Pagnon, procureur des Missions Africaines de Lyon.

« Whydah, le 3 février 1890.

« Les hamacs attendent nos Sœurs que nous mettons en sûreté hors du Dahomey. Révolution sur toute la ligne. »

De son côté, le R. P. Chautard reçoit la lettre suivante du R. P. Wade, missionnaire au Dahomey.

« Agoué, le 4 mars 1890.

« Je vous envoie la photographie du village d'Aho, où il y a en ce moment, dit-on, une armée dahoméenne prête à attaquer Grand-Popo. Aho est la frontière entre le Dahomey et les possessions françaises. (Voir la gravure, page 198). Je vous envoie aussi la photographie du Quinou, premier cabécère de Whydah, avec ses soldats.

« Vous savez que le Dahomey est perdu, puisque les braves soldats français marchent sur la capitale Abomey. Les PP. Dorgère et Van Pawordt sont prisonniers à Abomey. Priez pour eux. »

*
* *

D'après une autre lettre, « un indigène nommé Mouna, évadé du Dahomey, aurait vu les Européens conduits à la capitale enchaînés. »

Voici les renseignements postérieurs transmis par le télégraphe :

« Pas de religieuses prisonnières. Dorgère, attitude très courageuse. »

. ˙ .

Enfin, le T. R. P. Planque, supérieur des Missions Africaines, a reçu la dépêche suivante du résident de France à Porto-Novo.

« Kotonou, 13 avril.

« Dorgère, excellente santé.

« BALLOT. »

Ces dépêches semblent confirmer le renseignement donné par le consul allemand de Whydah, d'après lequel le R. P. Van Pawordt, des Missions Africaines de Lyon, aurait été relâché en sa qualité de Hollandais.

Quoi qu'il en soit, les autres prisonniers sont exposés aux plus mauvais traitements et courent les plus grands dangers.

LETTRE DU R. P. LECRON, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, MISSIONNAIRE AU DAHOMEY.

Agoué, 5 mars 1890.

Depuis six ans que la Préfecture du Dahomey existe, elle n'a cessé d'être visitée par la pauvreté, la maladie et la mort. Aujourd'hui, un autre malheur la frappe, la mission de Whydah est détruite, les deux PP. Dorgère et Van Pawordt sont prisonniers à la capitale, tout ce que possédait la mission est pillé. Chaque jour des nouvelles différentes circulent sur leur sort. Je n'ose rien accréditer. En tout cas, les deux Pères savaient ce qu'ils faisaient. Ils se sont dévoués pour le bien des âmes et n'ont pu supporter la pensée d'abandonner au moment solennel la mission de Whydah, blancs et noirs, qui bientôt peut-être auraient besoin d'être forts.

Voici le résumé des faits.

Depuis de longues années, la France revendiquait Kotonou qui lui devenait de plus en plus nécessaire pour sa colonie de Porto-Novo. Le monarque dahoméen avait toujours refusé de tenir sa parole et niait les traités de cession de ce point à la France (1).

Dès l'année dernière on avait essayé, mais en vain, d'établir la douane à Kotonou. M. de Beckmann avait vu fermer, aussitôt son projet sorti, toutes les factoreries de l'intérieur du Dahomey. Le Dahomey ne s'en tint pas là. Il y avait une vieille insulte du roi de Porto-Novo à punir. Méprisant le protectorat de la France, il lance ses troupes sur le territoire protégé au nord de Porto-Novo, détruit les récoltes, tue, pille, dévaste. Porto-Novo se vide d'habitants.

Le roi Tofa passe la lagune avec sa cour. Les soldats français se fortifient sur place, mais ne vont pas chercher l'ennemi.

Quelques mois après, au mois d'octobre 1889, M. le Dr Bayol nous arrivait chargé de pleins pouvoirs, il se rendit au Dahomey, avec d'assez riches présents pour le roi. Il espérait traiter! Chaque fois qu'il abordait le point de Kotonou dans les rares visites que lui accorda le prince Kondo, celui-ci s'excusait et, se disant appelé par son père malade, laissait le représentant de la France sans aucun espoir d'arriver à une solution. M. Bayol fut, dit-on, témoin d'un certain nombre de sacrifices. On dit aussi que le dégoût le rendit malade. Le vieux roi venait de mourir, on lui donna enfin la permission de revenir gouverner les affaires de Porto-Novo. Que s'est-il passé pendant ce temps? Quelles dépêches ont été envoyées? Qu'est-ce que la France a résolu de faire? Toujours est-il qu'au mois de janvier je reçus une lettre d'un capitaine de Porto-Novo me priant de répondre à un questionnaire que j'ai essayé de remplir. Je comprends la portée de ces renseignements. Le P. Dorgère vint ici avec le P. Van Pawordt. Deux jours après, ils étaient à Whydah et m'envoyaient ici les trois plus jeunes Sœurs de leur mission. A Whydah, certains signes vagues inquiétaient le P. Dorgère qui écrivit immédiatement à M. Bayol une lettre confidentielle lui demandant des conseils sur la situation. Le roi du Dahomey venait de faire publier une nouvelle déclaration de guerre à Porto-Novo; des bruits sourds de guerre prochaine pénétraient partout. M. Bayol répondit au P. Dorgère de faire partir les Sœurs le plus tôt possible. Elles n'étaient plus que deux, c'était plus facile. Les deux sœurs Agathe et Cyrille arrivées, je n'eus plus guère de nouvelles de Whydah.

La dernière lettre du P. Dorgère date du 11 février. Il ne pouvait m'écrire longuement; mais le post-scriptum était pour moi significatif; il portait: « Dernière nouvelle trois heures et demie soir, du 17 au 19 l'affaire est dans le sac. Priez... »

Le 18, les Pères se rendaient à la maison Fabre dont le gérant, agent consulaire, avait dû être informé de ce qui devait se passer. Deux agents de la maison Régis s'unirent, dit-on, à eux. On se fortifia. Tous étaient prêts à faire une résistance opiniâtre. L'escalier extérieur fut coupé. Ils pouvaient être pour longtemps imprenables; et les troupes françaises viendraient bientôt les débloquer. Hélas! ils attendirent longtemps.

Trois cent cinquante hommes de troupes régulières étaient réunis à Kotonou. Cent à cent cinquante miliciens nouvellement recrutés à Porto-Novo les soutenaient. Le 20 février au matin, on s'empara des principaux chefs du village et Kotonou est mis en cendres. Le jour même, les Dahoméens, au nombre d'environ quatre à cinq cents, venaient attaquer l'armée française. Ils payèrent bien cher leur audace; quelques salves mirent à terre environ un quart de cette armée. Le reste prit la fuite dans toutes les directions. On s'attendait partout à voir l'armée française pousser en avant et profiter de la panique aussi bien que de la démoralisation des populations dahoméennes après cette première défaite. Rien n'était encore organisé ni à la capitale ni ailleurs pour une résistance quelconque. On ne fit rien. On resta à Kotonou, ou dans les environs, prétextant sans doute le trop petit nombre de soldats. Les Dahoméens se reformèrent. Deux autres

(1) Traités du 1er mai 1868 et du 19 avril 1878.

fois, ils se firent cribler, alors c uchaient personne ou presque personne des nôtres. Le dernier engagement qui eut lieu, il y a quatre jours, fut particulièrement malheureux pour les Dahoméens. Cependant les troupes de Kotonou attendent encore.

On travaillait pourtant à la capitale. L'on savait que les Français renfermés à la maison Fabre ne seraient pas faciles à prendre. La ruse dahoméenne devait réussir. Tous les noirs *habillés* qui étaient à la capitale furent renvoyés à Whydah avec l'ordre, dit-on, ce qui ne me paraît pas douteux, de s'emparer des blancs ou de payer leur insuccès de leurs têtes. Ils vinrent en effet se présenter devant la maison Fabre et parlementer : « Descendez, disaient-ils, l'affaire est terminée ; vous n'avez plus rien à craindre, voyez comme tout est tranquille. Nous-mêmes, nous sommes libres aujourd'hui. Venez, ne craignez rien. » Les quelques Français, réunis là, attendaient anxieusement l'arrivée de la France à Whydah. Ils s'étonnaient de la temporisation. Le jour, la nuit, ils pouvaient être attaqués. Les avait-on sacrifiés ! Ou bien avait-on, en effet, arrangé les affaires et traité la paix.

Ils ne voulurent cependant pas écouter la voix de ces noirs qui, plusieurs fois par jour, tantôt les uns, tantôt les autres, venaient les inviter à sortir avec des paroles assurées et convaincantes. La pauvre nature humaine a un degré de forces qu'elle ne peut dépasser, et elle finit encore facilement par croire une réalité qu'elle désire. Toujours est-il que, le 26 ou le 27 février, des noirs, ayant pu s'échapper de Whydah, nous apportaient la nouvelle de l'emprisonnement des Français et des deux Pères. Les uns disaient qu'ils avaient été battus, flagellés et envoyés à la capitale, déchaussés et sans ressources. Les autres parlaient de traitements plus mauvais encore. A Agoué, nous étions sans nouvelles mêmes officieuses. Je me décidai à partir pour Grand-Popo.

Lundi, le *Sané* y arrivait en rade. C'est le navire qui fait la croisière du Dahomey. Je me rendis à bord, et là j'y appris les nouvelles militaires de Kotonou. Evidemment, le plan de campagne est secret. On semble se tenir là-bas sur la défensive, en attendant de nouvelles troupes du Sénégal ou de France.

Le Commandant me dit qu'il avait communiqué avec le commandant d'une canonnière portugaise qui se trouve dans les eaux de Whydah. Celui-ci a confirmé la captivité des blancs et leur envoi à la capitale. Toute autre nouvelle me manque. Je suis dans une anxiété que vous devez comprendre. Plus tard, il sera plus facile de juger les faits ; mais je tremble pour la vie des Pères. Ce peuple cruel est capable de toute sorte de violences. Nos deux maisons de Whydah sont sans gardiens, ouvertes à tout le monde ; le bruit court qu'on a tout pillé.

Que Dieu délivre nos chers prisonniers !

LES FÊTES DU TRIDUUM

2, 3 et 4 mai.

On commence à la Primatiale de Saint-Jean de Lyon, les préparatifs pour le TRIDUUM *solennel en l'honneur des Bienheureux P.-L.-M. Chanel, mariste, et J.-G. Perboyre, lazariste. Ces fêtes auxquelles les Conseils centraux de Lyon et de Paris veulent donner un éclat incomparable, marqueront une date importante dans notre Œuvre. Nous l'espérons, nos associés et nos lecteurs s'empresseront d'assister au triomphe de nos martyrs et de leur accorder l'hommage de leur présence. Ceux que la distance retiendra loin de nous prieront nos deux nouveaux protecteurs de protéger du haut du Ciel les travaux des missionnaires et de faire prospérer la grande Œuvre qui, depuis soixante-huit années, est la providence de l'apostolat.*

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par décret de la S. Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a érigé dans l'Afrique occidentale la nouvelle Préfecture apostolique du Caméron et l'a confiée à la pieuse Société des Missions dite des Pallotins. Ses limites sont : au nord, tout le cours du Rio-del-Rey, puis une ligne droite tirée de la source de ce fleuve jusqu'au point dit Rapides d'Ethiopie sur la rivière Vieux-Calabar ou Cross-River, enfin une autre ligne droite menée de ce point jusqu'à la rencontre du fleuve Bénoué à l'est d'Yola ; au sud, le fleuve Campo depuis son embouchure jusqu'au 10° de longitude est de Greenwich marque la limite du côté du Gabon ; à l'ouest, la mer ; à l'est, la mission pourra s'étendre librement, aucune délimitation n'est assignée, le pays étant encore inconnu.

— Le T. R. P. Pouet, administrateur des îles Marquises, étant passé à une vie meilleure, la S. Congrégation de la Propagande a nommé pour le remplacer le R. P. Rogatien-Joseph Martin, actuellement supérieur des missionnaires des Sacrés-Cœurs de Picpus de Tahiti.

INFORMATIONS DIVERSES

Hollande. — Le catholicisme fait en Hollande des progrès incessants. En 1853, l'année de la restauration de la hiérarchie catholique, les différents Ordres religieux comptaient 711 membres en 88 maisons, tandis qu'en 1887, le nombre des religieux s'élevait à 2,572 répartis en 144 couvents. Pour les religieuses, le progrès est encore plus éclatant. En 1853 on en comptait 1.943 en 109 maisons, et et 1887, 8,350 en 453 couvents. Quant aux hospices, orphelinats, etc., leur nombre est monté de 93 à 233, et le nombre des catholiques eux-mêmes de 1,144,415 à près de 1,500,000. Mais pour les églises surtout, c'est un triomphe sans pareil. Dans l'espace de ces quelques années, on a bâti 416 églises et restauré ou agrandi 136 ; le tout est évalué en chiffre rond à cent millions de francs. Et cela dans un pays où les catholiques ont été persécutés si longtemps, où naguère on entendait la messe secrètement, dans un oratoire caché au fond d'un magasin ou d'une auberge.

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE PREMIER

MISSIONS D'AMÉRIQUE JUSQU'EN 1800
Suite (1)

Antilles et Guyane anglaises.

Dans l'Amérique du centre, nous trouvons peu de pays de mission proprement dits. L'Espagne catholique, quelles qu'aient été d'ailleurs les iniquités de la conquête, a depuis longtemps implanté la foi à Cuba, au Mexique et dans tous les territoires sur lesquels elle a fait flotter son drapeau. Il en est de même dans nos colonies françaises des Antilles et de la Guyane; de sorte que nous n'avons à nous occuper que des contrées tombées aux mains de l'Angleterre et de la Hollande.

Dans les Antilles anglaises : la Trinité, la Grenade, la Dominique,etc.,la majorité de la population étant catholique (cent cinq mille âmes) le gouvernement anglais a jugé expédient, comme au Canada, de ne pas appliquer aux colons les lois oppressives de la métropole. Les catholiques y jouissent donc d'une certaine liberté, aussi bien que dans la Guyane anglaise, qui compte environ huit mille catholiques.

Malheureusement l'élément nègre, qui est le plus nombreux dans ces colonies, offre bien moins de résistance que les Franco-Canadiens au prosélytisme protestant. Le petit nombre de missionnaires, l'absence de ressources pour élever des églises et entretenir des écoles, laissent le champ libre aux efforts des Sociétés bibliques et autres, pour arracher à l'Eglise catholique des multitudes d'enfants.

Dans la Guyane anglaise et dans l'île de Curaçao, la situation est encore pire, car le fanatisme calviniste opprime de toutes les façons une faible minorité catholique qui compte environ six mille fidèles, à peu près abandonnés, sans pasteur et sans instruction religieuse.

Il en va de même des possessions danoises, où le catholicisme reste proscrit, comme dans la mère-patrie.

Amérique du Sud. — Missions des Indiens.

Dans l'Amérique du Sud, la plus grande partie du pays est catholique, grâce au zèle des religieux espagnols qui, dès les premiers jours de la conquête, s'élancèrent sur les traces des aventuriers chercheurs d'or, non pour leur disputer leurs richesses, mais pour arracher les malheureux Indiens, leurs victimes, aux horreurs de l'esclavage, en même temps qu'aux ténèbres de l'idolâtrie. Néanmoins, dans l'intérieur du vaste continent, il y a encore bien des sauvages à atteindre et à convertir. Au sud, en dehors des pays déjà colonisés par l'Espagne et le Portugal, s'étendent jusqu'à l'extrémité de la péninsule, les plaines sans fin de la Plata et de la Patagonie. Un demi-siècle auparavant, grâce aux travaux de la Compagnie de Jésus, l'évangélisation de ces peuplades sauvages faisait d'immenses progrès chaque année. Les célèbres Réductions du Paraguay ont fait l'admiration des protestants, et Voltaire, après les avoir violemment attaquées, leur a rendu justice, dans une heure de bonne foi, où il s'est oublié jusqu'à dire que cette œuvre était « le triomphe de l'humanité. »

Mais, un jour, la jalousie de leurs Majestés très catholiques et très fidèles, les rois d'Espagne et de Portugal, vient détruire d'un trait de plume cette œuvre incomparable, disperser les pasteurs, renvoyer dans leurs forêts les sauvages déjà convertis et civilisés. De peur qu'on ne soit tenté de m'accuser d'exagération, je n'apporterai ici que des témoignages d'auteurs protestants et ennemis des Jésuites.

Southey, auteur d'un voyage dans l'Amérique du Sud, écrivain très hostile au catholicisme, et par conséquent aux Jésuites, s'exprime ainsi. Après avoir fait un tableau saisissant de ces hordes de sauvages, errants, avant leur conversion, dans un état de nudité complète, et se repaissant même de chair humaine, il ajoute : (1) « A la fin du « XVIIe siècle, les Indiens de ces Réductions formaient un « peuple brave, industrieux, relativement policé. Un progrès considérable avait été réalisé dans les arts utiles et « dans les arts d'ornementation. Outre des charpentiers, « des maçons et des forgerons, ils avaient des tourneurs, « des sculpteurs, des peintres et des doreurs. Ils étaient « assez versés dans la mécanique pour établir des moulins « à manège, dans l'hydraulique pour élever l'eau, afin « d'arroser les terres et d'alimenter les citernes publiques. « Dans chaque Réduction, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, étaient des connaissances universelles; en outre, « il y avait des Indiens en état de lire l'espagnol et le latin « aussi bien que leur propre langue. »

En bon protestant, l'auteur s'en tient à constater le progrès matériel, mais on comprend que ce passage de l'anthropophagie à la vie civilisée n'a pu se faire sans amener un grand perfectionnement moral. Dans un rapport officiel au roi d'Espagne, l'évêque de Buenos-Ayres, assez peu favorable d'ailleurs aux Jésuites, écrivait en 1721 : « L'innocence des Indiens est si grande, que je ne crois pas qu'il « se commette un seul péché mortel dans ces Réductions, « pendant le cours d'une année. »

Ce témoignage du prélat catholique, qui paraîtra sans doute empreint d'exagération au lecteur, est confirmé au fond par notre auteur protestant, lequel s'évertue à chercher de mauvaises raisons pour expliquer une pareille transformation morale : « Peu de vices, écrit-il sérieusement, pouvaient exister dans de telles communautés; « l'avarice et l'ambition en étaient exclues; il y avait peu « de place pour l'envie, peu de motifs capables d'exciter « la haine et la méchanceté. » L'auteur oublie ici que la nature humaine se retrouve partout, avec ses faiblesses et ses misères. « L'ivrognerie, continue-t-il, était prévenue « efficacement par la prohibition des liqueurs fermentées; « la pureté des mœurs résultait de l'esprit du monachisme, car celui qui n'avait en quoi que ce soit péché « contre les lois de la modestie était seul jugé digne d'être

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11 et 18 avril.

(1) Southey, tome III, page 372.

« compté au nombre des serviteurs de la Reine des vierges. « Au fond, le système idolâtrique des Jésuites, uni aux pré- « cautions les plus sévères de l'esprit monastique, faisait « toute la vertu des Indiens (1). »

Laissons un moment de côté les explications ultra fantaisistes de l'auteur protestant. Il résulte de ses aveux que les Indiens convertis, ces anthropophages de la veille, ces brutes qui n'avaient d'humain que la figure et qui, en un siècle, avaient massacré et dépecé plus de quatre cents missionnaires, étaient devenus, sous la direction de leurs pères spirituels, des peuplades civilisées, d'où étaient bannies l'avarice, l'envie, l'ambition, la haine, la méchanceté. l'ivrognerie et la luxure. Ce témoignage nous suffit. Que ces vertus aient été le résultat du monachisme et du système idolâtrique des Jésuites, ou, pour parler en catholiques, qu'elles soient dues au zèle apostolique des Révérends Pères et à la tendre dévotion qu'ils avaient su inspirer à leurs néophytes envers la très sainte Vierge, une si complète transformation morale n'en paraîtra pas moins merveilleuse à qui connaît la nature humaine.

Et ces magnifiques résultats ne se bornaient pas au Paraguay ; ils s'étendaient à toute l'Amérique du Sud. « Une « chaîne de missions, dit encore Southey, était établie « dans ce grand continent ; celles des Espagnols de « Quito se reliaient à celles des Portugais de Para ; les « missions de l'Orénoque communiquaient avec celles du « Rio-Negro ; les missions des sauvages Moxos communi- « quaient avec celles des Chiquitos, les Chiquitos avec les « Réductions du Paraguay ; de là les infatigables Jésuites « envoyaient leurs pionniers dans le Grand Chaco et parmi « les tribus qui occupent les vastes plaines au sud et à « l'ouest de Buenos-Ayres. S'ils n'avaient été interrompus « dans leur carrière par des mesures aussi injustes qu'im- « politiques (c'est toujours l'auteur protestant qui parle), il « est probable qu'ils eussent complété la conversion et la « civilisation de toutes les tribus indiennes (2). »

Hélas ! ils furent interrompus dans leur glorieuse carrière par la méchanceté et la sottise des gouvernements. « Plus « d'un million d'Indiens, écrit Sir Woodbine Parisch, autre « auteur protestant, se virent privés subitement des pas- « teurs et des guides qui les avaient, pour ainsi dire, créés « à nouveau et auxquels ils obéissaient avec une si douce et « si affectueuse confiance (3) . »

A la place de leurs pères spirituels, ils virent arriver, dit encore Southey (4), « les bandits affamés de la Plata, ou des « aventuriers nouvellement venus d'Espagne, qui ne con- « naissaient pas la langue du pays et n'avaient nullement « l'intention de l'apprendre. Ces misérables envoyés par « le roi catholique pour purifier les Réductions de la ty- « rannie des jésuites, » commencèrent par détruire leur œuvre. « Les arts introduits par les Jésuites furent négligés « et oubliés; les métiers tombèrent en poussière ; la plupart « des Indiens, réduits au désespoir par leurs nouveaux « maîtres, s'enfuirent dans les bois et retournèrent à la vie « sauvage ; les autres devinrent vicieux et misérables (5) ».

(1) Southey, tome III. page 842.
(2) Southey. tom. III
(3) Buenos-Ayres. ch. 22.
(4) Southey, tom. III.
(5) Southey, tom. III.

En quelques années, on put constater une dépopulation effroyable.

Les documents protestants les plus sérieux portent à plus d'un million le chiffre des Indiens de l'Amérique du Sud, vivant, en 1750, sous la paternelle direction des Jésuites. Un demi-siècle après, en 1800, on en trouve à peine trente mille végétant, sans instruction religieuse, dans quelques misérables villages. Et les autres, où sont-ils ? Ils ont péri sous les coups des bandits que l'Europe a envoyés « pour les arracher à la tyrannie des Jésuites, » ou bien ils sont morts de faim et de misère dans les bois. En arrachant aux répugnances de Clément XIV la suppression de la Compagnie de Jésus, et, par une conséquence inévitable, la ruine spirituelle et temporelle de plusieurs millions d'âmes, la maison de Bourbon a fait une œuvre dont elle a droit d'être fière. La justice de Dieu ne tardera pas à lui en demander compte.

.˙.

Résumons maintenant en quelques chiffres la situation des missions catholiques en Amérique au commencement du siècle :

Etats-Unis et missions des sauvages du Far West	36,000	catholiques
Canada	120,000	»
Louisiane.	25,000	»
Texas	8,000	»
Californie.	30,000	»
Baie d'Hudson, Acadie, Terre-Neuve.	17,000	»
Antilles et Guyane anglaises. . . .	113,000	»
Antilles et Guyane hollandaises . .	6,000	»
Missions des sauvages (Amérique du Sud).	30,000	»
Total pour toutes les missions d'Amérique	385,000	catholiques

---

MISSIONS D'AFRIQUE JUSQU'EN 1800

L'Afrique, la terre de Cham, est toujours sous le poids de la malédiction biblique : il sera l'esclave de ses frères, *sit servus fratrum suorum.* Au moral comme au physique, les malheureux habitants sont esclaves, esclaves de leurs frères, qui les achètent comme un vil bétail, esclaves du démon, qui tient ces infortunés courbés sous le cimeterre de Mahomet, ou sous le joug encore plus dégradant d'un hideux fétichisme.

Egypte.

Le long des côtes de la Méditerranée, il ne reste plus que les ruines de tant d'églises florissantes aux premiers siècles. Sur le siège patriarcal d'Alexandrie, c'est l'hérésie d'Eutychès et le schisme qui sont assis. Néanmoins on trouve çà et là, en Egypte, un petit troupeau d'environ six mille cophtes unis à l'Eglise romaine. En ajoutant cinq cents catholiques du rit latin et cinq cents Arméniens et Grecs-Unis, on arrive pour toute l'Egypte à un total d'environ sept mille catholiques.

Abyssinie.

L'Abyssinie, l'ancienne Ethiopie, reçoit son *Abouna*, ou métropolitain, du patriarche schismatique d'Alexandrie. Au XVIe siècle, il y avait eu en ce pays un mouvement de retour vers Rome. L'empereur d'Abyssinie avait demandé des missionnaires au Pape, en promettant de revenir, lui et son peuple, à l'unité catholique. Jules III leur envoya un patriarche, nommé Nunez, avec plusieurs missionnaires jésuites. Un moment on put espérer que ce vaste pays allait redevenir catholique; mais les intrigues des schismatiques, la guerre civile, des persécutions qui firent un grand nombre de martyrs, vinrent arrêter le retour de ce peuple à la vraie foi. En 1800, voilà plus d'un siècle et demi que la mission d'Abyssinie est abandonnée, et l'on ignore s'il existe encore des catholiques dans ce pays.

Etats barbaresques.

En suivant les rivages de la Méditerranée, nous trouvons les Etats barbaresques : Tripoli, Tunis, Alger, vrais nids de pirates, qui désolent depuis des siècles les côtes de l'Italie, de la France et de l'Espagne. Là, le catholicisme n'est toléré que dans les bagnes. Depuis un siècle et demi, les fils de saint Vincent de Paul travaillent à soulager, au spirituel et au temporel, les malheureux esclaves chrétiens; mais la Révolution française vient de porter un coup terrible à leurs œuvres, et pour le moment, il n'y a d'autres représentants du catholicisme dans ces contrées qu'environ huit mille esclaves chrétiens, dans les bagnes et chez les particuliers; courbés nuit et jour sous le bâton du garde-chiourme, ces infortunés, privés de tous secours religieux, sont livrés sans défense à tous les périls de l'apostasie, à toutes les séductions de la corruption des mœurs.



DAHOMEY (*Afrique occidentale*). — VUE D'AHO, VILLAGE DAHOMÉEN, FRONTIÈRE ENTRE LE DAHOMEY ET LES POSSESSIONS FRANÇAISES; d'après une photographie du R. P. WADE (Voir page 193).

Congo.

Sur la côte occidentale de l'Afrique, nous trouvons le royaume du Congo. Là existait, au XVIe siècle, une magnifique Eglise. A cette époque de ferveur, qui fut aussi celle de la prospérité du Portugal, on vit, au Congo, sous le protectorat de Sa Majesté très fidèle, toute une dynastie de rois chrétiens. L'Eglise catholique comptait alors un million cinq cent mille fidèles chez les noirs du Congo. Mais là encore, la destruction des Jésuites, l'absence d'autres religieux portugais pour les remplacer, l'inepte jalousie du gouvernement, qui aime mieux laisser les malheureux noirs retomber dans l'idolâtrie, que de permettre à des missionnaires d'une autre nation de pénétrer sur son territoire; toutes ces causes réunies ont ruiné en ce pays les espérances de l'apostolat. L'évêché de Saint-Paul de Loanda, seul reste des douze Eglises cathédrales qui existaient autrefois, compte une trentaine de paroisses, desservies par dix à onze prêtres. Aussi, bien que les catalogues officiels portent à six cent mille le nombre des catholiques du Congo, il est évident que ce chiffre est d'une exagération manifeste et doit être ramené aux environs de trente mille. Encore la plupart ne sont, hélas! que des chrétiens de nom, puisqu'ils n'ont guère reçu que le baptême, et qu'ils sont sans prêtres, sans culte et sans sacrements.

Colonie du Cap.

Tout au sud de la péninsule africaine, la colonie hollandaise du Cap reste impitoyablement fermée aux missionnaires catholiques. Ce n'est qu'en 1806, après que le Cap sera tombé, pour n'en plus sortir, aux mains des Anglais,

que le pied de l'apôtre pourra se poser sur cette terre où domine l'intolérance calviniste.

Madagascar.

En remontant le long de la côte orientale, nous trouvons la grande île de Madagascar, où la France avait essayé, au temps de Louis XIV, de fonder un établissement; mais après le grand roi, notre détestable politique nationale a tout abandonné et la mission catholique fondée par les Lazaristes, du vivant de saint Vincent de Paul, a dû se retirer de la grande île africaine, à la suite du drapeau français.

Autres colonies.

Dans les Seychelles et les îles de l'Amirauté, qui appartiennent aux Anglais, on compte environ trois mille catholiques.

En dehors des pays de mission proprement dits, il y a dans les colonies espagnoles et portugaises, plusieurs évêchés dont je n'ai pas à m'occuper ici.

Ainsi dans l'empire du Maroc, l'Espagne entretient un évêché à Ceuta, et un autre à Tanger pour environ dix mille catholiques espagnols qui habitent ces deux villes.

Les îles Canaries qui appartiennent aussi à l'Espagne, ont un archevêché à Palma et deux évêchés suffragants : Saint-Christophe et Ténériffe. Cette province ecclésiastique compte environ cent quatre-vingt mille catholiques.

Pour les colonies portugaises, nous trouvons dans les Açores, l'évêché d'Angra, avec environ cent quatre-vingt mille fidèles.

Les îles du cap Vert ont l'évêché de Santiago, avec soixante mille catholiques.

Madère a l'évêché de Funchal; population catholique, soixante-quinze mille âmes.

Sur la côte de Guinée, l'évêché de Saint-Thomas, dans l'île du même nom, avec douze mille catholiques.

Sur la côte orientale de l'Afrique, la préfecture apostolique de Mozambique compte quinze mille catholiques.

La France n'a gardé qu'une colonie africaine, l'île de Bourbon, qui compte cent trente mille catholiques.

L'Angleterre vient de nous enlever l'Ile de France, qu'elle a baptisée du nom de Maurice. Cette colonie compte en ce moment soixante mille catholiques.

Résumons en quelques chiffres la situation des missions catholiques en Afrique, au commencement du XIXe siècle.

Egypte	7.000	catholiques
Abyssinie *pour mémoire*		
Etats barbaresques (dans les bagnes)	8.000	»
Congo	30.000	»
Colonie du Cap — *néant*		
Madagascar — *néant*		
Seychelles	3.000	»
Total pour toutes les missions d'Afrique	48.000	catholiques

Et c'est tout! cette immense péninsule, un quart du globe, reste tout entière la proie du démon. A part les quelques postes que je viens d'énumérer, et qui sont tous situés sur les côtes ou dans les îles du littoral, l'Église catholique n'a pas un coin de terre à elle dans l'intérieur de ce vaste continent. Pendant ce temps, l'Islamisme, qui occupe déjà en maître tout le nord de l'Afrique, avance chaque jour dans l'Intérieur à grands pas, et n'enlève ces malheureuses populations à leur hideux fétichisme que pour les plonger dans les infamies du Coran. Hélas! pourquoi, cette fois, le zèle du missionnaire s'est-il laissé devancer par la cupidité du trafiquant de chair humaine? Ce sol, que n'a pas encore foulé le pied de l'apôtre, l'infâme négrier ne craint pas de s'aventurer dans ses solitudes, pour y chercher son affreuse marchandise. Chaque année, plusieurs millions de créatures humaines sont arrachées à leur famille, à leur pays, à toutes leurs affections, pour être traînées au loin et vendues comme un vil bétail. Des milliers sont tués, en cherchant à se soustraire aux horreurs de l'esclavage; d'autres milliers, épuisés de fatigue et de mauvais traitements, meurent avant d'arriver au terme du voyage, et jonchent de leurs cadavres les routes du désert. O Dieu, père de toutes créatures, quand cesseront tant d'horreurs? Seigneur Jésus, vous qui êtes mort pour tous les hommes, envoyez des sauveurs et des apôtres à l'Afrique; faites lever enfin le soleil de la vérité évangélique sur ces régions désolées!



R. P. DORGÈRE, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, Supérieur de la mission de Whydah, actuellement captif à Abomey, capitale du Dahomey; d'après une photographie du R. P. CHAUTARD (Voir page 193).

Missions d'Océanie jusqu'en 1800

Il me resterait, pour être complet, à parler de l'Océanie; mais en 1800, l'Océanie vient à peine d'être découverte, ou plutôt on la découvre tous les jours. L'heure de l'évangélisation n'a pas encore sonné pour cette terre nouvelle.

Les Philippines forment, il est vrai, un groupe considérable d'environ quatre millions de catholiques, mais la province ecclésiastique de Manille étant constituée depuis longtemps, ce pays ne peut plus être considéré comme pays de mission. Il y a cependant encore, surtout dans les évêchés de Zébu et de Jaro, environ quatre cent mille païens qui sont évangélisés avec soin par les Dominicains, les Franciscains et les Augustins.

Dans les Iles de la Sonde, les Hollandais ont à peu près détruit l'œuvre des anciens missionnaires. C'est à peine si l'on peut compter à Java trois cents catholiques. En ajoutant environ deux mille cinq cents fidèles dans la partie portugaise de l'île de Timor, cela fait un appoint total de deux mille huit cents catholiques pour les missions d'Océanie.

Si nous additionnons maintenant les chiffres des cinq parties du monde, nous trouvons ce résultat :

Europe	3.249.790	catholiques.
Asie.	1.419.000	»
Amérique	385.000	»
Afrique	48.000	»
Océanie	2.800	»
Total	5.104.590	catholiques,

pour les missions du monde entier.

C'est donc un peu plus de cinq millions de fidèles que le catholicisme compte dans ses missions, au commencement du XIXe siècle. Si l'on veut bien se rappeler ce que j'ai dit plus haut des diverses causes qui sont venues dans le cours du dernier siècle, contrarier l'action de l'apostolat, on trouvera peut-être que ce résultat, à tout prendre, est encore assez beau. Néanmoins, ce n'est qu'un point de départ. Nous allons voir, dans les chapitres suivants, l'Église catholique prendre son essor et s'élancer, rapide comme l'aigle, à la conquête des âmes. Ce sera une des gloires du XIXe siècle d'avoir été, malgré bien des défaillances et des catastrophes, un des grands siècles de l'Église, un des plus féconds pour le développement de l'apostolat.

(A suivre.)

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

DEUXIÈME PARTIE.

BÉNOUÉ
(Suite 1).

La première factorerie que l'on rencontre, en remontant la Bénoué est à Loko, sur la rive droite.

En évaluant la vitesse moyenne de nos petits navires à cinq milles à l'heure, en remontant le courant, cela ferait quatre-vingt-dix milles.

Le jeune roi de Loko se nomme Amadou, c'est un Foula, un farouche despote, qui corrompt les agents noirs de nos factoreries, pour voler ensemble les Compagnies dont ces agents sont les représentants.

C'est dans cette localité que j'ai éprouvé le plus de chagrins et où il m'est arrivé le plus d'aventures désagréables, grâce au chef de la factorerie, le nommé Bennett, natif de Sierra-Léone, ami et conseiller du roi.

Ce Bennett était un ancien agent de la Compagnie anglaise, qu'il avait quittée, après avoir commis de nombreuses malversations dans l'administration de la factorerie qui lui avait été confiée.

Engagé un peu à la légère, il faut le dire, par M. de Semellé, il vola à la Compagnie française, pendant que j'étais agent général, environ vingt mille francs d'ivoire, qu'il avait enfoui dans un silo, creusé sous son lit.

Nous avons eu toutes les peines du monde à faire arrêter ce forban et plus tard, grâce aux lois anglaises, c'est Bennett qui m'a fait arrêter sous prétexte que je l'avais maltraité (1).

Quelques mois après l'enlèvement de Bennett, la factorerie fut brûlée de fond en comble et les marchandises détruites. Nous n'avons jamais pu savoir comment le feu avait été mis à nos bâtiments.

La première pensée, qui vint à l'esprit de tous les Français, fut d'attribuer ce désastre à la malveillance, mais l'enquête que j'ai faite n'a pu l'établir.

C'est là qu'est mort d'une fièvre pernicieuse, mon ami Robin, chef de district.

Enfin, c'est à Loko, que l'agent Thomas fut noyé par vengeance parce qu'il avait remplacé Bennett, lequel se promène tranquillement à Free-Town (Sierra-Léone).

Il a l'audace, aujourd'hui, de demander une indemnité aux directeurs de l'ancienne Compagnie française de l'Afrique équatoriale, pour le préjudice qui lui a été causé.

Je raconterai plus tard, dans tous ses détails, l'abominable conduite de cet agent infidèle, implacable ennemi des Anglais, auxquels il doit son instruction et l'avantage de pouvoir porter culotte au lieu d'un pagne.

Je raconterai ces faits parce qu'ils renferment des enseignements qui pourront être utiles; mais, avant de parler de ces tristes événements, je tiens à faire part à mes lecteurs d'une aventure d'un autre ordre, d'un genre tout à fait curieux, qui m'est arrivé également à Loko la première fois que je l'ai visité.

* *

C'était le 14 août 1881.

A peine débarqué, je suis allé rendre visite au roi Amadou et, après force compliments, de part et d'autre, la remise des cadeaux traditionnels accomplie et l'inspection de la factorerie et de ses dépendances terminées, je pris mon fusil pour faire un tour de chasse dans les environs. Suivi de mon chien et accompagné de quatre Kroumen, je me dirigeai tranquillement dans la plaine qui s'étend derrière le village : il était cinq heures du soir.

Au bout d'une demi-heure de marche, je vis tout à coup

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11 et 18 avril 1890, et les cartes, p. 42 et 88.

(1) Voir plus loin les détails de cette arrestation.

apparaître à une centaine de mètres devant moi, un vaste champ couvert d'édifices superbes.

Il y en avait de diverses grandeurs et de formes différentes, mais tous se terminaient en pointes d'aiguilles.

Les derniers rayons du soleil couchant jetaient sur ces étranges monuments une sinistre clarté et leur donnaient l'aspect de mausolées, de tombeaux en marbre ou en granit et de pierres tumulaires. Je me croyais transporté comme par enchantement, au cimetière de Montmartre ou du Père-Lachaise et je restai fixé au sol. Etais-je le jouet de mes sens abusés ou la victime d'une hallucination quelconque ; était-ce l'effet d'un mirage, d'une vision, d'un coup de soleil ! Je me sentis assaillir l'esprit par mille idées à la fois qui me laissèrent un instant troublé et confondu ; mes kroumen voyaient bien comme moi et répétaient en chœur : « Village, grand village ! »

Au bout de quelques minutes de réflexion, après avoir essuyé mes binocles et m'être frotté les yeux, je m'avançai anxieusement vers cette mystérieuse cité que je rejoignis en quelques minutes.

Le premier monument que j'atteignis, était un immense clocheton merveilleusement construit, ayant environ quatre mètres de hauteur et une dizaine de mètres de circonférence vers sa base ; il était flanqué de tous côtés de stalagmites, de pyramides et de flèches d'une dureté extraordinaire. Tous les autres édifices étaient du même genre et avaient à peu près les mêmes formes.

Plus de doute, j'étais dans la capitale des termites !

Après avoir parcouru en tous sens cette curieuse cité, je rentrai à la factorerie, bredouille en fait de gibier, mais plus enchanté de mon excursion, que si j'avais fait une excellente chasse.

J'appris en rentrant, par le fameux Bennett, que ces terriers existaient depuis un temps immémorial et que les indigènes les respectaient religieusement, parce qu'ils croient qu'ils ont la surnaturelle puissance de protéger leurs semailles.

. · .

Le deuxième et le troisième et dernier comptoirs de la Bénoué ont été créés en 1880 à côté l'un de l'autre, aux villages d'Outché-bou-hou et d'Ibi à environ deux cent quatre-vingt-cinq milles du confluent.

Les roitelets de ces deux villages dépendent du roi de Djebou, celui-ci paye tribut au roi de Mory, qui habite la rive droite en amont de Djebou.

Le roi de Mory est presque l'égal en puissance, du roi de Wukari, mais tous doivent obéissance au roi d'Yola, capitale d'Adamaoua.

On voit que dans ce pays, c'est la même hiérarchie féodale que dans le Noupé.

La ville de Djebou est placée, à peu près, à 8° de latitude nord et 8° de longitude est ; elle est bâtie sur un plateau qui domine la rivière à 800 mètres de la rive gauche.

La cité est entourée d'un fossé profond et d'une enceinte en palissade construite avec de gros troncs d'arbres, dont plusieurs ont pris racine et sont devenus des géants.

Les maisons sont de forme conique, en tout semblables à celles du Noupé ; mais les familles, au lieu d'envelopper les groupes de leurs cases d'une enceinte en torchis, comme à Bida, se servent, pour la même opération, de grandes nattes de deux mètres de hauteur confectionnées en joncs ; tous ces groupes de maisons, étant rapprochés les uns des autres, forment des rues tortueuses qui courent dans tous les sens et quand on s'y engage on s'y perd littéralement.

Nous sommes passés plusieurs fois entre les mêmes murailles végétales sans nous en apercevoir et sans pouvoir trouver une issue.

La ville et les places publiques sont beaucoup plus propres que celles de Bida et d'Egga.

Les musulmans parlent la langue Haoussa, les idolâtres ont conservé leur dialecte, mais ils ne le parlent qu'entre eux.

Les salutations se font par des génuflexions. Les sujets se prosternent devant les rois, les princes et les grands seigneurs ; ils se mettent à genoux, embrassent la terre et se couvrent la tête de poussière.

Entre égaux on se serre la main. La polygamie est dans les usages des Haoussaoua, comme des idolâtres.

La richesse des musulmans, nous l'avons dit, consiste dans le nombre des esclaves qui cultivent la terre.

Les femmes riches de Djebou sont de haute taille, elles s'habillent comme les Mauresques, mais ne portent pas le voile.



Femme de Djebou et d'Ibi

Leur coiffure est très bizarre. Elles tressent leurs cheveux en forme de casque, à une hauteur prodigieuse, en laissant échapper derrière le cou, une queue tressée à part et qui se courbe comme le dard d'un scorpion.

Ce casque chevelu est retenu au moyen d'un mince filet de soie noire et d'une longue épingle en or ou en argent.

Djebou est, pour ainsi dire, le port de la grande ville de Wukari ; celle-ci est industrielle et commerçante au moins autant que Bida.

(A suivre).

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. DELATTRE, missionnaire d'Alger.

II.

Les tombeaux de la colline de Saint-Louis.

(Suite 1).

Le 7 juin 1889, on découvrit à 2m,15 à gauche du premier tombeau que nous avions trouvé en 1880 et à la hauteur de son plafond, un sarcophage monolithe de tuf coquillier, long de 2m,20, large de 0,78, haut de 0m57. Intérieurement, cette auge funéraire mesurait 1m,83 de longueur, 0m,42 de largeur et 0m,37 de profondeur.



Coupe de la nécropole punique de Byrsa.

A. Tombeau découvert en 1880 — B. Sarcophage découvert en 1889 — M. Mur romain, CCC. Tombes d'enfants à amphores.

1 Sol rempli de débris. — 2. Sol remué une fois. — 3. Argile verte. — Argile jaune et blanche.

Plusieurs dalles épaisses fermaient ce sarcophage. Quoique à peine équarries, elles n'avaient point laissé pénétrer la terre, de sorte qu'en les enlevant, nous aperçûmes le squelette en place, la tête sensiblement au nord-est, les pieds au sud-ouest, comme dans les autres sépultures observées précédemment.

Le cadavre avait été déposé sur le dos, la main droite sur la cuisse, la gauche sur la hanche. Le crâne s'était complètement affaissé. La longueur totale du squelette était de 1m,55. Un des *tibias* mesurait 0m,33. Contrairement à notre attente, nous ne trouvâmes dans cette tombe aucune poterie. Je distinguai seulement auprès de l'omoplate gauche les traces d'une épingle de bronze très oxydée, qui avait sans doute servi à maintenir le vêtement. Mais l'absence de vases funéraires ne laissait pas que de nous surprendre. En poursuivant les fouilles, on les découvrit placés extérieurement à la tête du sarcophage. Ils étaient au nombre de quatre. Leur forme et la grossièreté de l'argile sans aucun ornement extérieur les fait classer parmi les poteries primitives. Les deux plus grands, hauts seulement de 0m,16 et 0m,18, munis de deux oreillons, avaient été déposés aux angles du sarcophage et entre eux avaient été placées deux petites fioles à une seule anse, l'une à panse bombée, l'autre à corps formé de deux troncs de cônes réunis par leur plus grande base.

Enfin, ce sarcophage punique, le premier que nous ayons trouvé à Carthage en dehors des chambres sépulcrales, était situé à 2m,50 au-dessous de la couche des amphores funéraires ou sépultures postérieuses dont j'ai déjà parlé plusieurs fois. (Voir la coupe de la nécropole, page 189.)

On continua donc avec entrain le déblaiement de cette nécropole qui ménageait de si fréquentes surprises. Mais nous atteignîmes alors le second mur de construction romaine ou byzantine parallèle à celui qui nous avait d'abord arrêtés dans la marche régulière des fouilles. Nous dûmes encore diriger le déblaiement vers la gauche pour le suivre et le contourner. Ce nouveau travail obligea à remuer quantité de terre, mais fournit en même temps l'occasion de trouver beaucoup d'objets funéraires.

Je citerai, en passant, un collier à petits cubes de pâte bleue, un vase avec décors primitifs peints en noir et en brun, une lampe punique, un vase à bec conique sur la panse (*bazzoula*) et enfin des morceaux d'œufs d'autruches taillés en forme de lunes, sur lesquelles la gravure et la peinture se sont unies pour représenter un visage. Nous avons d'abord trouvé trois de ces masques. Sur la couleur naturelle de l'œuf ou sur celle-ci légèrement teintée en jaune, on voit les sourcils et les yeux en partie ciselés, se détacher en noir, la bouche en deux petits traits rouges, le nez par une ligne blanche et enfin un pâté rond de couleur rouge vif, occupe le centre des joues.

Les nécropoles phéniciennes n'ont pas encore, que je sache, fourni de masques de ce genre. Voilà assurément de la peinture tout à fait primitive!

Mais cette découverte n'était que le prélude d'autres surprises. Au moment où elle avait lieu, nous avions déjà contourné en partie le gros mur et nous apercevions à peu près au même niveau que le sarcophage, un nouveau tombeau punique qui se présentait par le flanc.

J'hésitai longtemps à le visiter intérieurement avant d'avoir fait enlever toute la terre qui le surplombait sur une épaisseur de plus de quatre mètres. Mais ayant constaté un jour la possibilité d'ôter une des dalles latérales sans nuire à la solidité du tombeau, je la fis enlever et nous pûmes alors examiner et explorer l'intérieur de cette tombe. Cette sépulture, contrairement aux autres, renfermait une couche de terre épaisse de 0m,15 à 0m,20. Dès qu'on commença à extraire cette terre, on reconnut la présence de deux squelettes superposés, l'un placé sur le fond primitif, c'est-à-dire sur le sol naturel, et l'autre presqu'à la surface de la couche de terre qui recouvrait le premier. Tous deux avaient la même orientation comme dans les autres hypogées de cette nécropole.

En faisant ôter la terre avec précaution des pieds à la tête, on trouva :

1° Une *statuette* de terre rouge, haute de 0m,075, ayant l'aspect d'une momie et représentant une femme dont les deux mains réunies sur la poitrine tiennent un long bâton descendant en ligne droite jusqu'aux pieds.

Le sommet de la tête est percé d'un petit trou qui permettait de suspendre la figurine à l'aide d'un lien quelconque.

Cette terre cuite nous offre un nouveau spécimen de l'art égypto-punique.

2° Deux *disques de bronze* ; chacun est muni d'un petit anneau fixe et mesure quatre-vingt-douze millimètres de

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4 11 et 18 avril.

diamètre. Au musée de Cagliari, on montre des objets semblables, trouvés également dans des sépultures puniques et que l'on croit être des castagnettes. On sait par le poète Martial, que l'usage de ce genre d'instrument musical était particulièrement attribué aux Espagnols, qui en devaient peut-être l'invention aux Phéniciens ou aux Carthaginois.

3° Un *petit vase bombé*, sans anse, espèce de bol de terre grise, haut de six centimètres et large, à la panse, de dix centimètres environ de diamètre, noirci intérieurement et extérieurement par l'action du feu.

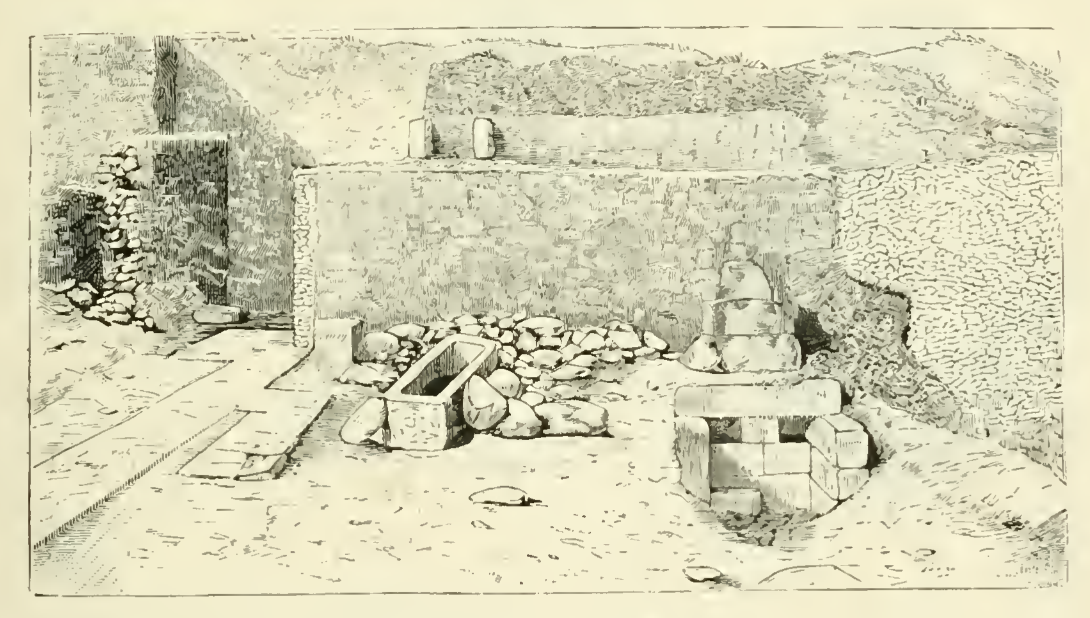
4° Un *objet de terre grise*, haut de dix-neuf centimètres et demi, ayant la forme d'un gobelet conique soudé par la base à une demi-sphère. Extérieurement il est orné de deux bandes rouges et de sept cercles noirs. Cet objet creux et ouvert aux deux extrémités, était peut-être aussi un instrument de musique comme la *derbouka* arabe, qui est simplement une sorte de vase en terre cuite, dont le fond est remplacé par une peau de tambour.

En frappant sur cette peau on obtient un son assez intense.

5° Une *lampe punique* de terre rouge, sans trace de peinture. Elle a servi, car les deux becs sont noircis et, en effet, on trouva dedans plusieurs portions de la mèche complètement calcinée.

6° Une *lame de fer*, à tranchant arrondi, mesurant deux centimètres et demi dans sa plus grande largeur et neuf centimètres de longueur, auxquels il faut ajouter trois centimètres et demi pour l'appendice à extrémité retournée, destiné à entrer dans le bois du manche. Cette lame conserve des traces d'étoffe fixées dans l'oxyde du fer.

7° Deux *morceaux de pierre* excessivement noire et brillante, qu'à première vue on prendrait pour de la poix.



CARTHAGE. — VUE DU SARCOPHAGE DÉCOUVERT LE 7 JUIN 1889. — A droite, tombeau découvert en 1880.
(Dessin de M. Audemar, officier de marine)

8° Un *pendant d'oreilles en or*, composé d'un anneau, ou plus exactement d'un crochet auquel vient s'ajouter un petit ornement ressemblant à une croix ansée ou encore à la lettre T largement pattée (1).

Les nécropoles de Sardaigne étaient seules jusqu'à présent à avoir fourni de ces pendants d'oreilles. Le musée de Cagliari en possède de quarante à cinquante, les uns en or comme le nôtre, les autres en argent.

Déjà M. Perrot (2) avait soupçonné que ces objets de toilette étaient fabriqués à Carthage. Notre découverte vient confirmer son sentiment, car il est probable que tous les objets que nous retirons de ces tombes ont été exécutés à Carthage même.

(1) Au temps de Moïse, nous croyons que, chez les Israélites, dont le costume devait avoir beaucoup de ressemblance avec celui des Phéniciens, l'usage de porter des pendants d'oreilles en or, était commun aux femmes et aux enfants des deux sexes. *Dixit ad eos Aaron : Tollite inaures aureas de uxorum filiorumque et filiarum vestrarum auribus, et afferte ad me.* (Ex. XXXII,2). Ce furent leurs pendants d'oreilles qui servirent à fabriquer le veau d'or.

(2) *Hist. de l'Art dans l'Antiquité*, t. III, p. 822.

9° Quatre autres *statuettes* semblables à celle décrite plus haut. Elles ont été trouvées vers la tête du squelette.

10° Trois *amulettes* en pâte blanche et verdâtre. L'une représente Phtah embryon, l'autre à double face reproduit de chaque côté le dieu Bès, et enfin la troisième amulette, double également, laisse voir un oiseau sacré opposé à un petit personnage debout, tenant la main droite baissée et la gauche appuyée sur la poitrine.

11° Quelques *perles* de pâte de verre.

12° Douze *masques* peints sur des portions d'œuf d'autruche taillés en forme de disque et de croissant, tous trouvés près de la tête du squelette supérieur. Joints aux trois que nous avions trouvés précédemment contre cette tombe, ces masques qu'on n'a pas encore trouvés ailleurs, atteignent le nombre de quinze.

13° Enfin, également près de la tête, à droite, une *hachette de bronze*, longue de treize centimètres et demi. C'est la plus grande et la plus belle que nous avons trouvée jusqu'à présent dans les sépultures puniques de Carthage. Au

point de jonction de la lampe proprement dite et de l'espèce de queue qui lui sert d'appendice, on remarque une saillie demi-circulaire percée d'un trou qui n'existe pas dans les autres instruments de ce genre déjà découverts.

Au sud-est du tombeau qui renfermait le mobilier funéraire si varié que nous venons de décrire, on découvrit une autre sépulture qui n'était qu'une simple fossé de la longueur d'un corps d'adulte, creusée dans le sol et recouverte de dalles. On recueillit près du squelette plusieurs vases, une lampe punique et une patère.

Au-dessus de ce tombeau nous avions de nouveau trouvé une amphore couchée horizontalement dans le sol. Le fond, brisé pour faciliter l'introduction du corps d'un enfant, avait été ensuite fermé à l'aide de pierres. Vers la tête du squelette on recueillit les éléments d'un collier et vers les pieds on avait placé deux petits vases. L'un d'eux est cette espèce



Vase punique que l'on trouve d'ordinaire près des tombeaux d'enfants. (Dessin de M. Audemar, officier de marine)

de biberon si souvent signalé. On trouve toujours ce dernier avec les amphores à squelette d'enfant et jamais nous ne l'avons rencontré dans les grands tombeaux de la couche inférieure.

D'autres sépultures sont encore plus simples. Les os calcinés d'un squelette formaient tout simplement une espèce de pelote logée dans le sol, sans trace de vase ayant servi de récipient.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Édition française.

Anonyme de Lyon	17
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	100
id. id. id	50
A. G. F. E. id id.	40
A. P. id. id.	20
Anonyme id. id.	1 50
M. A. R. id. id.	25
Anonyme id. id.	20
id. id. id.	100
Un abonné de Niort, diocèse de Poitiers	6
Mme Mage, à Clermont-Ferrand	1 15
Anonyme d'Auray, diocèse de Vannes	1

Pour les missions les plus nécessiteuses (Dahomey).

M. Moysant, curé de Cherveux, diocèse de Poitiers	7
M. M., diocèse d'Arras	100
Un abonné du diocèse de Nancy	10
M. Joseph Lori, à Oran	1
Une enfant de Marie, à Aubusson, diocèse de Limoges	5
Anonyme de Montauban	1

Au R. P. Fiorovitch, à Beyrouth.

Anonyme de Lyon	50
Anonyme de Poitiers	5

A M. Matrat, missionnaire au Japon méridional.

Anonyme de Poitiers	5

Au R. P. Planque, pour ses missions africaines.

Rev. André S. S. Brigton's Séminary, Boston	100

A S. Em. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves.

G. J. L. de Paris	0 60
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille	500

Au même, pour l'hôpital Ste-Elisabeth des Attafs.

Anonyme de Grenoble, avec demandes de prières	20
M. M., diocèse d'Arras	100

Au R. P. Ch. Genié, missionnaire en Cimbébasie.

M. L. Forestier, à Escatalens, diocèse de Montauban	50

Pour les lépreux de Molokaï.

Une orpheline de Toulouse	2 55
Une enfant de Marie, à Aubusson, diocèse de Limoges	5

Pour contribuer à l'éclat des cérémonies du Triduum solennel en l'honneur des Bienheureux Chanel et Perboyre.

Sommes diverses recueillies par nous et l'*Echo de Fourvière* ..

Pour le Bulletin.

Anonyme de Songeons, diocèse de Beauvais	10

Édition néerlandaise

Pour la Mongolie orientale	81 »

Édition allemande

(*1er trimestre 1890*).

Pour l'Œuvre	66 45
Pour les missions de Chine (Mgr Anzer)	55 »
Pour les missions de Chine, pour Mgr Semprini	23 »
Pour les missions du Tong-King (Mgr Onate)	149 60
Pour le séminaire de Nagasaki (Japon méridional)	123 »
Pour les missions du Japon méridional	185 »
Pour les missions de Perse	18 55
Pour l'archevêché de Calcutta	3 75
Pour les missions de Macédoine	6 80
Pour les missions d'Afrique centrale	9 90
Pour les missions d'Abyssinie	194 50
Pour les missions de l'Amérique du sud (Patagonie)	2 50
Pour les lépreux de Molokai	56 85
Pour les missions d'Océanie (Mgr Lamaze)	50 65
Pour les missions d'Australie (Mgr Navarre)	66 80

Pour le rachat d'enfants païens :

(R. P. Planque)				1 002 50
Avec noms	Augustin	R. P. Le Roy		1 056 »
»	»	Hermann, Joseph	(Mgr Bridoux)	25 95
»	»	Anne, Christine	(Id.)	51 95
»	»	Antoinette	(Id.)	25 95
»	»	Otto	(Id.)	24 75
»	»	Thérèse, Berthe, Henri, Guillaume	(Id.)	123 60
»	»	Pour un garçon	(Id.)	27 95
»	»	Marie, Joseph	(Id.)	12 35
»	»	Marie	(Id.)	30 90
»	»	Félix	(Id.)	25 95
»	»	Michel	(Id.)	25 95
»	»	Léopold, Marie	(Id.)	49 45
»	»	Joseph	(Id.)	30 95
»	»	Edouard	(Id.)	85 35

(*La suite des dons prochainement*).

Th. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella. 3.



A LA VEILLE DES FÊTES

DU

TRIDUUM

Au moment où paraîtra cette livraison, le bourdon de la Primatiale et toutes les cloches des paroisses de Lyon annonceront les grandes solennités du *Triduum*. Demain vendredi à 9 heures 1/2 du matin, les reliques de nos deux Bienheureux entreront triomphalement dans la basilique de Saint-Jean et à la veille de la fête de saint Pothin, il semblera que les vieux martyrs de Lyon seront sur le seuil de la cathédrale pour recevoir leurs frères plus jeunes qui ont semé, eux aussi, dans les larmes pour moissonner dans la joie! Autour de ces châsses glorieuses, il y aura, avec un clergé nombreux, tout un cortège d'honneur. C'est Mgr l'évêque de Belley dans le diocèse duquel est né le P. Chanel, diocèse qui a été aussi le berceau de cette vaillante Société de Marie, à laquelle appartenait le Bienheureux; c'est Mgr l'évêque de Cahors qui compte parmi les gloires les plus pures de son diocèse le Bienheureux Perboyre; voici encore un archevêque missionnaire, Mgr Thomas, fils, lui aussi, de saint Vincent de Paul; enfin, dans tout l'éclat de la pourpre romaine, l'Eminentissime Cardinal Foulon sera heureux de donner dans ces fêtes, auxquelles il a consacré déjà un magnifique mandement, une nouvelle preuve de sa haute bienveillance à l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Rien n'a été épargné pour assurer le plus de splendeur possible à ces solennités triomphales. Nous le pouvions d'autant plus que nous ne faisions que remplir les intentions spontanément et spécialement exprimées par de nombreux bienfaiteurs. Ils ont voulu ainsi honorer nos martyrs. Que nos martyrs se chargent du haut du ciel de payer la dette de notre reconnaissance!

Pour vous, lecteurs des *Missions catholiques*, de loin comme de près, unissez-vous dans une même pensée et demandons ensemble à Dieu de bénir et de faire progresser une Œuvre qui depuis soixante-huit ans a si bien mérité de l'Eglise et de la civilisation.



KAN-SOU (*Chine*). — KIOSQUE ET ARC DE TRIOMPHE ÉRIGÉS PAR LES CHRÉTIENS DE SOU-TCHÉOU POUR LE JUBILÉ DE LEUR VICAIRE APOSTOLIQUE, MGR HAMER; d'après le dessin d'un missionnaire belge du Kan-sou (Voir la correspondance).

CORRESPONDANCE

KAN-SOU (Chine).

Translation de Mgr Hamer, vicaire apostolique du Kan-sou, au vicariat des Ortous.

Nous avons annoncé, l'année dernière, le transfert au vicariat apostolique de la Mongolie sud-ouest, de Mgr Hamer, qui gouvernait depuis douze ans la mission du Kan-sou. Le pieux prélat avait su se gagner tous les cœurs par sa charité et son zèle dans cette lointaine province de la Chine occidentale, et son départ pour la Mongolie a provoqué dans les chrétientés du Kan-sou des regrets dont la lettre suivante nous apporte la touchante expression et qui sont le meilleur éloge du vaillant évêque belge.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE DE LA CONGRÉGATION DE SCHEUT LEZ BRUXELLES, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Nos confrères et nos chrétiens du Kan-sou sont dans la désolation. Le 14 juillet 1889, ils comptaient célébrer le vingt-cinquième anniversaire du jour où, pour la première fois, leur évêque bien-aimé était monté à l'autel.

Les missionnaires s'étaient cotisés pour offrir de splendides vases sacrés ; on avait composé des chronogrammes et aligné de beaux vers. Les chrétiens eux-mêmes, malgré leur pauvreté, avaient consacré près de 2,000 fr., somme énorme pour la Chine, à l'acquisition de divers présents. Quinze jours durant, ils avaient travaillé à l'érection d'un kiosque en soieries, chose que les Chinois entendent fort bien, et qu'ils avaient orné d'une profusion de drapeaux, de banderolles et de lanternes (*Voir la gravure ci-dessus*).

Pour comprendre, dans une province trente fois plus grande que la Belgique, cet élan spontané des missionnaires et des chrétiens, il faut savoir ce qu'a été pour eux Mgr Hamer : un père.

Quand, en février 1879, il arriva au Kan-sou, il n'y trouva que quelques chrétiens, et encore, quels chrétiens! Et aujourd'hui, les fidèles sont nombreux, fervents et instruits; dix-sept postes de missionnaires ont été créés; des orphelinats, des hospices, des écoles, un grand et un petit séminaire. Que de fois n'a-t-on pas vu le vénérable prélat braver les froids horribles de l'hiver, les chaleurs torrides de l'été, parcourir en tous sens son immense vicariat et aller à la place de ses missionnaires

malades ou peu au courant de la langue, donner la mission dans de misérables villages, instruire les chrétiens, encourager les catéchumènes, catéchiser les enfants! Et cela au prix de quelles fatigues et de quelles privations! Ceux-là le savent qui connaissent la Chine.

Et c'est de ce père, de cet apôtre, de cet évêque, que les missionnaires et les chrétiens du Kan-sou allaient fêter le jubilé sacerdotal. Pour assister à cette fête de famille, tous les missionnaires s'étaient rendus à la résidence épiscopale et plusieurs avaient effectué pour cela un voyage de près d'un mois. D'autre part, tout était préparé pour orner la résidence et l'église, et montrer l'attachement des fidèles pour leur pasteur.

Bien plus, un grand nombre de païens, et, parmi ceux-ci, des mandarins, des lettrés, de riches commerçants étaient venus complimenter le prélat et lui offrir leurs présents, en témoignage de leur admiration.

Tout à coup, arrive une foudroyante nouvelle : Mgr Hamer était transféré au vicariat apostolique des Ortous, rendu vacant par la mort de Mgr Devos. Et ce fut au jour même de la fête, pendant la messe solennelle, que le missionnaire, faisant fonction de prédicateur, dut divulguer sa douleur et celle de ses confrères. Parmi les chrétiens, ce fut d'abord de la stupeur : on croyait n'avoir pas entendu ; puis ce furent des larmes et des sanglots.

On comprend ce que fut le reste de la fête. Après la messe, le flot des chrétiens se précipita dans les appartements de Monseigneur ; à genoux on le pria, on le supplia de ne pas abandonner ses enfants. Le prélat ne put répondre que par ses larmes : Rome avait parlé.

« — Qu'à cela ne tienne, répartirent les chrétiens, nous allons écrire au Pape. »

Et, séance tenante, les voilà qui rédigent une naïve supplique : « Leur évêque, c'est leur père et mère ; le grand empereur spirituel ne voudra pas les rendre orphelins, etc. »

Pauvres bonnes gens! Leur supplique mettra trois mois pour arriver à Rome. Et puis, qui lira au Saint-Père ce grimoire chinois ?

Et, peu de jours après, Mgr Hamer donnait sa dernière bénédiction à ces chrétiens qu'il avait enfantés à la foi et dont les cris de douleur retentissaient longtemps encore après son départ. Quelques missionnaires l'accompagnèrent jusqu'à une certaine distance, se mirent à genoux, et baisèrent une dernière fois la main qui si longtemps les avait guidés. Impuissant à proférer une seule parole, Monseigneur les embrassa tour à tour. Quelques instants après, les missionnaires revenaient seuls ; le Kan-sou était sans pasteur.

Et maintenant, longue vie à Mgr Hamer, vicaire apostolique des Ortous! Et qu'un nouveau pontife, au cœur de père et d'apôtre, vienne bientôt consoler nos fidèles du Kan-sou !

GALLAS

Voici un rapport d'ensemble sur l'état actuel de la mission des Gallas. Après avoir rappelé l'épreuve récente dont nos lecteurs connaissent les douloureux détails, le vénérable Mgr Taurin passe en revue les diverses stations de son vicariat apostolique où, malgré les incertitudes de l'avenir, ses collaborateurs continuent de travailler avec le plus grand zèle ; puis il termine par quelques considérations sur la crise politique et sociale qui rend plus difficile que jamais la tâche des ouvriers évangéliques dans ces régions de l'Afrique orientale.

LETTRE DE MGR TAURIN CAHAGNE, DES MINEURS CAPUCINS, VICAIRE APOSTOLIQUE DES GALLAS.

Harar, 26 février 1890

Il a plu à Dieu de clore notre année 1889 par l'effusion du sang de deux de nos missionnaires : nous attendons de sa volonté sainte, qu'elle nous soit miséricordieuse, et que l'attentat qui nous prive de la coopération de deux bons religieux, attire sur nous la plénitude de l'esprit apostolique ; sur les infidèles, l'esprit de componction ; sur nos frères d'Europe, un désir ardent de travailler au salut des infidèles.

* * *

Bien que l'année dernière n'ait point répondu à toutes les espérances que nous avions conçues, elle n'est point demeurée sans résultat. Sans doute, la liberté de conscience ne nous a point été donnée en Abyssinie et l'hérésie y est toujours triomphante ; mais une plus grande latitude nous a été laissée de ce côté-ci de l'Awach.

Le R. P. Joachim, après un pénible voyage durant la saison des pluies, n'a pu dépasser Ankobar et visiter nos chrétientés de l'intérieur. Du moins, il a consolé et fortifié un bon nombre de catholiques en se retirant vers la frontière du côté des Itou, il a pu séjourner plus de trois mois dans notre maison de Menso, espèce de solitude, y appeler nos prêtres indigènes, les relever, les encourager, leur donner les secours matériels nécessaires dans l'état de famine du pays. Puis, au mois de juin de cette année, il a repassé l'Awach en compagnie de Dedjatch Wold-Gabriel, vieil ami de la mission, qui lui a donné un terrain considérable à Bilalo, à quatre heures de marche de sa ville dite Gubbo-Coritcha. C'est une fort belle station, trop belle peut-être, suivant ma vieille expérience. C'est là qu'est allé le rejoindre le R. P. Benoît-Joseph, qui est parti le 13 février. Ces bons Pères sont à huit jours de marche d'Harar, mais se tiendront compagnie l'un à l'autre ; ce qui n'empêchera pas le P. Joachim de repasser l'Awach pour visiter notre maison de Menso, d'y appeler les prêtres indigènes et nos principaux laïques et même de pénétrer jusqu'à notre maison de Cataba, au pied de la ville royale d'Intotto, quand la persécution sera moins intolérante.

Le R. P. Léon, après avoir demeuré un moment à Bubbasa, près du tombeau du P. Pierre, visité les Annia, a pu se fixer au-delà de la chaîne du Badou et du Moullo, chez les Abar; il y a été bien accueilli : il a pu construire une maison, cultiver un champ qui lui a été donné généreusement. On peut donc considérer cette station comme établie matériellement : *Prius quod animale, deinde quod spirituale.* La population s'est montrée sympathique: malheureusement au temps de l'Emir, ils ont été jetés dans le mahométisme et bien que jouissant, au point de vue de la religion, d'une entière liberté, ils ne semblent pas devoir quitter leur secte : c'est une affaire de temps, de patience, de charité et de zèle du côté du missionnaire, c'est avant tout l'affaire de Dieu.

Awallé continue son œuvre : le P. André y gagne chaque jour de nouveaux chrétiens. C'est vraiment la chrétienté indigène, car Harar sans comparaison est une ville de gouvernement et de commerce. J'y ai toujours un certain nombre de chrétiens abyssins catholiques, mais tantôt les uns, tantôt les autres. Malgré les menaces des persécuteurs, ils viennent à la messe : la plupart se confessent et communient de temps en temps; il y a même des maisons catholiques d'employés ou de marchands. C'est là que vit dans la solitude le vicaire apostolique, au milieu de huit ou neuf enfants petits ou grands, partagé entre l'enseignement intérieur, le soin des malades, la culture de notre grand jardin qui me prend deux jours par semaine et qui, je l'espère, pourra rendre des services. J'y attendais nos Religieux et la maison était bâtie, j'allais mettre la main aux dépendances afin de rendre le séjour du Religieux et des enfants plus agréable... la mort de nos missionnaires m'a cassé les bras : toutefois, il m'est facile d'être prêt quand nos nouveaux missionnaires viendront. Hâtez leur départ, je vous en prie. Car, que le vicaire apostolique reste seul et abandonné, ce n'est ni canonique, ni humain (1).

Je n'ai pu cette année visiter nos maisons de la côte. Comment abandonner Harar? Comment se risquer dans un pays parcouru en tous sens par les brigands et les assassins? Mais, d'après ce que j'entends, tout va bien.

A Obock, nos Sœurs sont à l'hôpital : elles ont quelques orphelines, et de plus l'école externe. Nos Pères, outre les enfants de l'intérieur qui sont en petit nombre, ont beaucoup d'élèves externes, ce qui, joint au pénitencier et à la visite de l'hôpital, leur crée d'incessantes occupations. Je vous ai également dit que notre chappelle était autorisée, le ministère de deux prêtres missionnaires reconnu, et enfin une allocation directe attribuée pour le culte. Nous avons donc à louer Dieu dans nos peines et tribulations, de ce qu'il daigne étendre humblement son empire et dilater nos tabernacles. Les bonnes Sœurs Franciscaines sont, à Obock, d'une grande édification et d'une grande utilité pour nos Pères.

(1) Deux missionnaires sont partis en février pour Obock.

. ˙ .

Maintenant, un mot sur la situation générale. Nous dépendons ici de l'Abyssinie où le parti hérétique est toujours triomphant, quel que soit le nom du souverain. A cela vient s'ajouter la crise politique et sociale. Jusqu'ici, Menelik n'a point été reconnu par la Haute-Abyssinie, où trônait Ali Johannès. Les Italiens ont des convoitises, des traités, des espérances, mais pas assez de forces pour imposer leur protectorat. C'est donc aux puissances rivales indigènes à décider par une bataille. Il paraît que Ras Aloula et les chefs du Tigré ont quitté leur montagne et se sont avancés vers le midi. Menelik, de son côté, a quitté ses campements de Wollo pour une marche à leur rencontre. Donc une bataille, victoire ou défaite, est déjà certaine, à moins que les chefs abyssins ne s'entendent pour repousser les Italiens.

Pour nous qui prenons Dieu comme appui, nous ne laissons pas de mesurer le péril qui nous menace le cas échéant. Il y a dans ce territoire d'Harar, des troupes plus que suffisantes pour la sûreté du pays, mais pas de chef, par conséquent un état voisin de l'anarchie, tant que les Italiens n'auront point relâché le gouverneur général de ce pays qu'ils détiennent fort inutilement. Entre nous et la côte, le désert a été fortement troublé par les courses, pillages et meurtres commis par les Somalis. Une expedition anglaise n'a eu qu'un mince résultat, si encore il existe : on dit cependant qu'on travaille pour l'apaisement. Nous le verrons surtout au retour des soldats amharas qui sont descendus à Zeilah (*Voir la gravure, page 210*) pour prendre les bagages de Dedjatch-Mequoneu. Il semble que la voie de Djiboutil, direction française, soit un peu meilleure.

Je comptais les semaines dernières avec anxiété, en attendant le R. P. Ambroise et le F. Etienne. Je vais reprendre mon expectative, espérant que Dieu ne me fera pas languir trop longtemps, surtout en face de la mauvaise saison qui dans deux mois et demi nous arrive.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 20 avril, se sont embarquées à Bordeaux, sur le *Niger*, pour le Brésil, les Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry dont voici les noms :

Sœur Marie-Angéline Gotteland, Sœur Joséphine de l'Annonciation Gex ; Sœur Françoise-Agnès Alésinaz, Sœur Anne-Henriette Gotteland, toutes du diocèse de Chambéry; Sœur Angèle de Saint-Joseph Juglaret, du diocèse de Tarentaise, Sœur Anne de Saint-Joseph Presle et Sœur Saint-Jean Senepin, du diocèse de Moulins.

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

Suite (1)

CHAPITRE II

Progrès du catholicisme en Angleterre et en Ecosse, 1800-1890.

Trois grands faits dominent et expliquent les merveilleux progrès du catholicisme dans la Grande-Bretagne, pendant les quatre-vingt-dix premières années du xixe siècle : l'émancipation des catholiques, le mouvement ritualiste et puséyste et le rétablissement de la hiérarchie, en Angleterre d'abord, puis en Ecosse.

Au commencement du xixe siècle, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, les lois oppressives du passé subsistaient toujours, mais le bon sens anglais, revenu à une appréciation plus saine, répugnait à les appliquer avec rigueur. Depuis la chute définitive des Stuarts, le catholicisme, débarrassé de ses accointances politiques, qui, lors même qu'elles sont parfaitement légitimes, le compromettent toujours, trouvait dans les pouvoirs publics un peu moins de haines, un peu plus de justice que par le passé.

Néanmoins, la situation était toujours très précaire. On se ferait aujourd'hui difficilement l'idée des préjugés véritablement insensés qui existaient alors dans un grand nombre d'esprits, surtout contre les prêtres catholiques, en particulier les Jésuites, que les calomnies des ministres protestants avaient représentés au peuple comme des hommes d'une astuce excessivement dangereuse et d'une perversité inouïe.

Un exemple à l'appui. Il y a une trentaine d'années, une dame de l'aristocratie, ayant été admise à une audience particulière de Pie IX, ne cessait de tenir les yeux fixés sur la pantoufle du Pape ; à la fin, son secret lui échappa. Elle avait tant de fois entendu dire à ses ministres que le Pape est la bête prédite dans l'Apocalypse, qu'elle s'attendait à voir au Vicaire de Jésus-Christ des pieds de bouc. Le bon Pape eut la complaisance de se déchausser en souriant, pour lui montrer que son pied était conformé comme celui de tout le monde. Voilà où en était, où en est encore, surtout parmi le peuple, une partie de l'Angleterre, fanatisée par les déclamations de ses ministres.

La présence du clergé français, réfugié en grand nombre à Londres, pendant la Révolution, la dignité de son attitude, la prédication muette de ses indéniables vertus, dissipèrent en partie ces préjugés vraiment incroyables. Plus tard, la noble conduite du Souverain Pontife, le pape Pie VII, résistant aux injonctions brutales de Napoléon, et subissant la spoliation de son pouvoir temporel, plutôt que d'entrer à la suite de tous les monarques européens dans le système du blocus continental et de fermer à l'Angleterre les ports de son petit Etat, montra au gouvernement anglais qu'il y avait dans le Vicaire de Jésus-Christ, impuissant et désarmé, plus de dignité, de justice et de vraie grandeur morale que dans tous les grands potentats de l'Europe, l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, pour ne nommer que les principaux, qui tous, après avoir reçu l'argent de l'Angleterre pour combattre Napoléon, lui fermèrent leurs portes et adhérèrent à la politique napoléonienne contre les Anglais. Deux ou trois ans avant l'événement, un membre de la chambre des Lords avait dit :

« Je suis persuadé que le Pape VII n'est qu'une misérable *marionnette* aux mains de l'usurpateur et que, s'il lui commandait d'excommunier les Anglais, ce serait fait dès demain. »

Savone et Fontainebleau furent la réponse du Pape à ces déclamations du fanatisme protestant.

Aussi, quand le congrès européen se réunit à Vienne, après la chute de l'homme qui, pendant quinze ans, avait fait trembler les rois sur leur trône, le Souverain Pontife, qui seul avait su tenir tête à l'oppresseur de l'Europe, se trouva tout naturellement entouré d'une auréole universelle de respect. De son côté, le cardinal Gonzalvi, son ministre, qui revenait, lui aussi, de la grande tribulation, et dont le tact politique, l'exquise distinction, l'esprit fin et délié, faisaient un des diplomates les plus séduisants du congrès, conquit entièrement le duc de Wellington, et grâce en partie au concours du plénipotentiaire anglais, il put faire rendre à Pie VII tous ses États, et jusqu'aux Légations que la Révolution française avait arrachées, en 1798, au malheureux Pie VI.

Ces bonnes relations entre le gouvernement anglais et le ministre de Sa Sainteté devaient porter d'autres fruits encore. En 1819, le ministère proposa, pour la première fois, à la Chambre des Communes, un bill qui relevait les catholiques des incapacités légales et abrogeait le serment du *test*. C'était le début d'une lutte ardente, qui devait durer dix ans, entre l'équité et le fanatisme protestant. Cette fois le bill fut rejeté aux Communes, mais seulement à la majorité de deux voix ; présenté de nouveau à la session de 1821, il fut adopté à six voix de majorité, mais il fut repoussé, comme on s'y attendait d'ailleurs, à la Chambre des Lords.

Cependant le mouvement des conversions, presque insensible au début, s'accentuait de jour en jour. Au commencement du règne de Georges III (1760), le nombre des catholiques anglais s'élevait à peine à soixante mille. En 1800, nous avons vu qu'il était déjà de cent vingt mille, pour l'Angleterre et l'Ecosse réunies. En 1821, un recensement officiel portait ce chiffre à cinq cent mille. Les catholiques cessaient dès lors d'être une minorité infime, perdue au milieu de millions de protestants, et dans un pays comme l'Angleterre, où tout ce qui est fort est sûr de se voir respecté, l'opinion commençait à comprendre qu'il fallait leur faire place au soleil de la vie publique, et qu'on ne pouvait plus longtemps les traiter comme une quantité négligeable.

L'Église d'Irlande, si fort opprimée, elle aussi, par l'oligarchie protestante, mais qui, plus fidèle que le reste de la Grande-Bretagne, avait su garder avec sa foi la hiérarchie catholique, vint, à cette époque, puissamment en aide à sa jeune sœur, l'Église renaissante d'Angleterre. Dieu venait de lui susciter un illustre défenseur, qui, sans jamais

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18 et 25 avril.

sortir de la stricte légalité, sans faire alliance, comme d'autres agitateurs, avec l'élément toujours suspect des sociétés secrètes, allait tenir haut et ferme, au milieu de l'Irlande persécutée, le drapeau de la liberté politique et religieuse. Daniel O'Connell, né en 1775, entrait à ce moment, 1820, dans cette longue carrière de luttes et de souffrances qui devaient aboutir à l'émancipation des catholiques, grâce à l'énergie de ses convictions, servie par une habileté merveilleuse.

C'est en 1823 que commença l'agitation irlandaise pour la revendication des droits trop longtemps méconnus des catholiques. Deux ans plus tard, à la session de 1825, le bill d'émancipation fut présenté de nouveau aux Communes et réunit vingt sept-voix de majorité ; il fut repoussé à la Chambre des Lords.

En 1827, bien que la loi qui excluait les catholiques des fonctions publiques, ne fût pas encore abrogée, O'Connell se portait comme candidat à la Chambre des Communes ; élu à une écrasante majorité, il se présenta à la Chambre, refusa, comme tout le monde s'y attendait, de prêter le serment du *test*, et fut déclaré indigne de siéger.

Mais cette victoire à la Pyrrhus allait achever de discréditer dans l'opinion publique le parti de l'intolérance. L'Irlande tout entière se pressait frémissante derrière l'homme



GALLAS (*Afrique orientale*). — VUE DE ZEILAH; d'après une photographie communiquée par le R. P. JULIEN, de Mamers, capucin de la province de Paris, ancien missionnaire aux Gallas (Voir page 208).

providentiel qui menait si hardiment tous les catholiques de la Grande-Bretagne à l'assaut des lois surannées d'Henri VIII et d'Elisabeth. En présence de ce mouvement devenu irrésistible, les Communes décrètent, en 1828, qu' « il est urgent de relever les catholiques des incapacités légales qui pèsent encore sur eux. » Enfin, au commencement de 1829, sir Robert Peel et le duc de Wellington, les deux premiers hommes d'État qu'eût l'Angleterre à cette époque, se rallient franchement au bill d'émancipation et le font adopter dans les deux Chambres. Il y eut cent soixante-dix-huit voix de majorité aux Communes et deux cent huit à la Chambre des Lords.

C'est le 13 avril 1829 qu'eut lieu ce grand acte de réparation nationale. Désormais les catholiques pouvaient, sans abjurer leur foi, aspirer aux charges publiques ; l'ostracisme odieux qui, depuis la seconde année du règne d'Elisabeth, pesait sur eux, était enfin levé. Un mois plus tard, le 15 mai 1829, l'homme que la reconnaissance de tous les catholiques saluait du titre de Libérateur, Daniel O'Connell, entrait, le front haut, à la Chambre des Communes, qui, depuis deux cents ans, n'avait pas vu un seul catholique siéger sur ses bancs. Il avait été le premier à la peine, il était juste qu'il fût le premier à l'honneur.

Les résultats de cette grande victoire des catholiques furent plus considérables qu'on ne l'avait soupçonné tout d'abord. Jusque-là ils avaient vécu dans l'ombre, en mettant

tous leurs soins à ne pas attirer sur eux l'attention presque toujours malveillante de leurs concitoyens protestants. Ils s'entouraient de tant de précautions et de mystères que c'est encore aujourd'hui un problème pour l'histoire de décider si tel ou tel des grands hommes de l'Angleterre était catholique ou protestant. On sait que la question se pose pour Shakespeare, le poète national des Anglais.

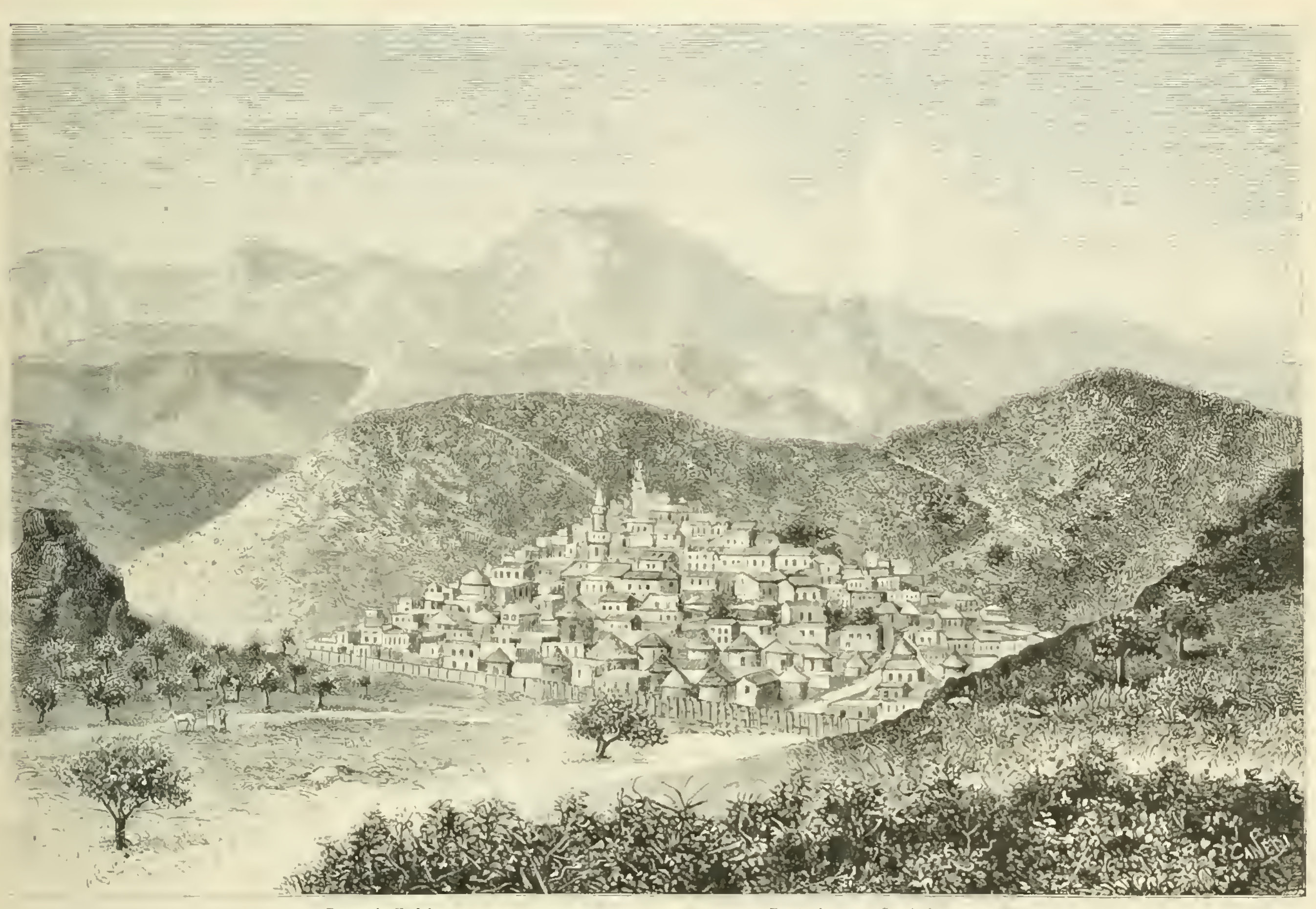
Même dans l'intimité de la famille, le doute existait parfois à ce sujet.

« — Milord, disait un jour un Anglais protestant au vice-roi d'Irlande, est-ce que Milady n'est pas catholique? »

« — Mon cher Lord, répondit avec bonhomie le vice-roi, je vous avoue que je n'en sais rien. Elle ne me l'a pas dit, et jamais je n'ai eu l'indélicatesse de le lui demander. »

On comprend ce que cette vie strictement murée des catholiques anglais devait ajouter de difficultés à l'œuvre de l'apostolat. Mais, après l'acte d'émancipation, ils ne tardèrent pas à s'affirmer; ils sortirent tout joyeux des catacombes où les retenait, depuis trois siècles, l'intolérance protestante, et l'opinion publique, qui les avait si longtemps ignorés ou méconnus, fut bien forcée de les voir à l'œuvre et de s'occuper d'eux.

Précisément à cette époque, la divine Providence leur ménageait un secours tout à fait inattendu, au sein des



Route de Zeilah. Route du mont Gondudo.

GALLAS (*Afrique orientale*). — VUE DE LA VILLE D'HARAR EN 1881; d'après un dessin du R. P. JULIEN, de Mamers, capucin de la province de Paris, ancien missionnaire aux Gallas (Voir page 207).

Universités protestantes d'Oxford et de Cambridge. Je veux parler du mouvement puséyste et ritualiste, qui devait donner à l'Eglise romaine tant d'illustres convertis.

Le mouvement puséyste commença en 1833. Il ne fut nullement dû, comme son nom semblerait l'indiquer, aux efforts exclusifs du docteur Pusey, pas plus qu'il ne représente, d'une manière adéquate, sa pensée personnelle. Le puséysme fut avant tout une réaction contre la décadence doctrinale de l'Église anglicane et le défaut absolu d'autorité chez les pasteurs. En présence de l'anarchie qui divisait les esprits dans cette Église, en voyant, parmi ses pasteurs, les uns nier la nécessité du baptême, les autres mettre en doute l'inspiration des livres saints et la divinité de Jésus-Christ, tous, unanimement, rejeter le magistère de ses évêques, quelques hommes de science et de foi, la plupart professeurs ou élèves de l'Université d'Oxford, sentirent le besoin de réagir et de chercher dans l'antiquité chrétienne, mieux étudiée, une base solide aux dogmes, à la morale et à la discipline. Le docteur Pusey et le docteur Newman se mirent à la tête de cette généreuse croisade, qui avait pris pour devise : il faut en revenir à l'Eglise primitive, là seulement est la vraie doctrine et la pure morale de Jésus-Christ.

Mais il arriva ce qu'on n'avait pas prévu d'abord. En fouillant les profondeurs de l'antiquité chrétienne, on ne tarda pas à rencontrer le tuf catholique, sous les décombres

et les scories entassées par l'hérésie. A partir de la fin de 1833, les hommes éminents qui s'étaient mis à la tête du du mouvement, publièrent le résultat de leurs doctes recherches, sous la forme de *tracts* ou traités pour le temps présent.

On y discutait toutes les questions controversées alors : le jeûne, la confession auriculaire, la prière pour les morts, le culte des saints, le sacrifice de la messe, le célibat ecclésiastique, l'autorité de l'Eglise; et sur chacun de ces points, fidèles à la méthode qu'ils s'étaient imposée, les rédacteurs allaient chercher leurs preuves, non dans le raisonnement particulier selon le système ordinaire des protestants, mais dans l'antiquité chrétienne et dans la tradition consciencieusement interrogées.

Or, à la stupéfaction des lecteurs qui s'arrachaient ces traités, à la surprise même des savants professeurs qui avaient entrepris ces recherches, sur toutes les questions controversées entre catholiques et protestants, il se trouva que la tradition et les saints Pères parlaient identiquement comme l'Eglise romaine.

On comprend l'effet d'une pareille révélation sur les esprits intelligents et sur les cœurs droits. Eh quoi! cette vieille Église de Rome, qu'on accusait d'idolâtrie, elle avait pour elle le témoignage de l'antiquité! Sur tous les points en litige, les Pères apostoliques, les Irénée, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire, les Augustin, étaient aussi papistes que le dernier vicaire apostolique de Londres! On avait remonté jusqu'à la source pour découvrir la vraie doctrine et la pure morale du Christ, et l'on se trouvait inopinément en présence du grand fleuve catholique.

On aurait peine aujourd'hui à se représenter l'intérêt passionné qui, pendant plusieurs années, s'attacha à ces controverses surtout parmi les ministres et les membres les plus sérieux de l'église anglicane. Les résultats ne se firent pas attendre. L'Eglise établie était convaincue d'avoir altéré profondément les dogmes du christianisme. Parmi les pasteurs, ceux que des préjugés sectaires tenaient obstinément éloignés du catholicisme, se laissèrent glisser peu à peu sur la pente désolée du rationalisme et s'abandonnèrent à un scepticisme découragé; mais tout ce que l'Église anglicane renfermait alors de plus pieux et de plus distingué : les Spencer, les Newman, les Faber, les Palmer, les Manning, les Marshall, les Ward, les Capes, les Talbot, les Wilberforce, pour ne nommer que les plus connus, abandonnèrent leurs riches bénéfices et, foulant généreusement aux pieds toutes les considérations d'amitié, d'avenir, de famille, se convertirent au catholicisme. Dans les cinq années 1841-1846, qui furent les plus fécondes du mouvement puséyste, on compta jusqu'à soixante ministres qui renoncèrent à l'Eglise établie pour entrer dans la véritable Eglise de Jésus-Christ.

Depuis, ce mouvement, bien qu'un peu ralenti, a continué, et si l'on voulait compter aujourd'hui tous les transfuges de l'Eglise anglicane qui l'ont quittée pour se faire catholiques, on arriverait à plus de douze cents.

(A suivre).

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

DEUXIÈME PARTIE.

BÉNOUÉ
(Suite 1).

C'est au roi de Djebou, que j'ai eu affaire pour notre installation à Ibi. Le monarque a signé, avec enthousiasme, le traité que je lui ai présenté au nom du Gouvernement français et de la Compagnie française équatoriale. Il m'a déclaré qu'il serait toujours l'ami des *Batourés* (des blancs), dont il avait entendu dire beaucoup de bien, mais qu'il n'en avait jamais vu. Par antithèse, les blancs n'ont pas tardé à entendre dire par ses sujets, beaucoup de mal de Sa Majesté.

En effet le mécontentement du peuple contre le roi était extrême ; on l'accusait de crimes atroces ; on disait qu'il s'emparait avec violence, du bétail, des récoltes et des vivres de ses populations ; qu'il enlevait de force, des hommes, des femmes et des enfants libres, qu'il vendait comme esclaves. Tous ces faits étaient parfaitement exacts, j'ai eu l'occasion de le constater et ce n'est pas sans une profonde satisfaction, que j'ai appris que les Anglais ont brûlé Djebou de fond en comble.

Voilà ce que nous aurions dû faire au Dahomey depuis bien longtemps.

Comment nous avons pris position a Ibi et Outché-bou-hou.

Ainsi que nous l'avons vu au chapitre *historique*, les chefs de Brass, par crainte des Anglais, n'ont pas voulu signer le traité qu'ils avaient précédemment accepté, traité tendant à neutraliser les bouches du Niger, afin d'éviter ce qui est arrivé.

La Compagnie anglaise, puissamment riche, fortement soutenue par son gouvernement, résolut de nous anéantir par la concurrence.

L'agent général, M. Mac Intoch, à peine revenu d'Angleterre, quelques jours après mon débarquement à Brass, en 1883, donna l'ordre de baisser d'environ un quart, la valeur de ses marchandises, partout où les Français avaient des comptoirs. Dans ces conditions la Compagnie française ne pouvait lutter ; il fallait chercher immédiatement un remède à cette fâcheuse situation. C'est alors que je pris la résolution d'aller au devant des caravanes.

J'avais appris que les caravanes qui apportaient l'ivoire dans nos comptoirs de Loko et d'Egga, passaient la rivière à Ibi et Outché-bou-hou; les Anglais n'avaient pas encore songé à aller s'établir dans un endroit aussi éloigné.

Je savais, de source certaine, que les indigènes étaient très doux et qu'ils ne demandaient pas mieux que de faire du commerce avec les blancs.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18 et 25 avril 1890, et les cartes, p. 42 et 88.

Abbegga et tous les gens des caravanes que j'avais interrogés à diverses reprises m'avaient affirmé que les Français seraient reçus avec plaisir et tous m'engageaient à y aller.

Dans le Niger, je résolus d'aller m'installer à Chonga, de pousser une reconnaissance avec ma chaloupe jusqu'à Badjebo et peut-être jusqu'à Boussa. A cet effet, je fis charger le vapeur *Molehi* de marchandises, je mis à bord tous les agents nécessaires, comptables, ouvriers et Kroumen.

Le *Nupé* fut désigné pour Ibi, il fut chargé des marchandises que les caravanes préfèrent; j'embarquai des agents noirs sachant parler haoussa et je confiai cette deuxième mission à M. Leroux, ancien sergent-major de tirailleurs, qui remplissait les fonctions de comptable dans notre Compagnie.

Entre autres instructions verbales, M. Leroux reçut, par écrit, l'ordre suivant :

Ordre.

M. Leroux quittera Lokodja le 27 août avec le vapeur *Nupé* pour se rendre à Djebou, dans la Bénoué, situé à environ deux cent quatre-vingt-cinq milles du confluent de cette rivière.

Il ne fera escale nulle part, pas même à notre factorerie de Loko.

Il mouillera tous les soirs à la nuit et repartira le lendemain matin à la pointe du jour.

Tout en se confiant au pilote, M'hamoudou Egouaté, M. Leroux ne le perdra jamais de vue.

Le capitaine Palmers commandera son navire en tenant compte que le pilote seul connaît la route et que c'est M. Leroux qui dirige l'expédition.

M. Leroux fera mouiller devant Djebou et se rendra immédiatement chez le roi, accompagné de l'interprète M'hamoudou et de mon interprète Joseph, qui parle les langues yourba, noupé, haoussa, française et anglaise.

Après les salutations d'usage, il lui remettra les cadeaux et lui demandera au nom du Gouvernement français et de la Compagnie française de l'Afrique Equatoriale, s'il veut être notre ami et nous permettre de nous établir à Ibi et à Outché-bou-hou, pour acheter l'ivoire des caravanes; à cet effet, M. Leroux se fera concéder un vaste terrain situé au bord de la rivière à Ibi et à Outché-bou-hou et autant que possible sur des points élevés.

Il fera signer au roi le traité ci-joint, portant le cachet du Consul de France et Agent général de la Compagnie Française de l'Afrique équatoriale, M. Matteï.

Il lui annoncera ma visite dans les premiers jours d'octobre.

Il lui remettra le drapeau français qui sera arboré au-dessus de la grande porte d'entrée de la ville de Djebou.

Le drapeau sera salué d'une triple salve d'artillerie.

Deux autres drapeaux seront hissés sur les terrains concédés à Ibi et à Outché-bou-hou et également salués d'une triple salve d'artillerie.

Dès que les factoreries seront couvertes en zinc, et les marchandises abritées, M. Leroux redescendra à Lokodja pour y surveiller la traite et mettre ses comptes à jour.

Il laissera à Ibi les agents, les ouvriers et les Kroumen désignés par l'agent général.

Lokodja, le 25 août 1883.

L'Agent général,

MATTEI.

A mon retour de Chonga, je me suis rendu à Djebou et à Ibi et j'ai constaté que M. Leroux s'était acquitté à merveille de sa mission. Je vais copier mes notes qui sont sur mon agenda et que j'ai prises au jour le jour, durant mon voyage, et qui contrastent étrangement avec le récit fantaisiste de M. Viard, dont j'ai parlé.

Tôt ou tard la vérité se fait jour, même pour les explorateurs.

Vendredi, 5 octobre 1883.

Départ ce matin à sept heures de Lokodja, avec le vapeur *Nupé*, capitaine Palmers, et la chaloupe *Française.*

Les bateaux sont bondés de marchandises destinées à l'approvisionnement des factoreries Loko, Outché-bou-hou et Ibi. A midi, le thermomètre centigrade marque 35° sur le pont et à l'ombre. A six heures et demie du soir, nous mouillons.

Avons marché onze heures et demie.

Samedi, 6 octobre.

Départ ce matin à six heures. Pluie légère.

Arrivé à Loko à une heure, avons marché sept heures.

Le roi Amadou étant absent (1), je dépose les cadeaux chez son ministre qui les lui fera parvenir à Massaraoura, ville de l'intérieur.

Visite à la tombe de mon ami Robin; inspection à la factorerie; accès de fièvre épouvantable.

J'envoie un messager au roi pour lui exprimer mon mécontentement sur l'incendie de notre factorerie et sa conduite dans l'affaire Bennett.

Je lui fais dire que les Français sont très bons, qu'ils aiment particulièrement les noirs, qu'ils ne se mêlent jamais de leurs affaires, qu'ils respectent plus qu'aucun d'eux, les préceptes du Coran; que nous ne sommes venus chez lui que pour y faire du commerce, entretenir avec son peuple des relations d'amitié et les aider en tout et pour tout, dans les limites de notre pouvoir.

« Mais, ajoutai-je militairement, dites bien à votre roi que la France est une grande nation qui sait faire respecter son pavillon et ses sujets aussi bien que l'Angleterre; qu'elle a plus de canons et de soldats qu'elle, et malheur à ceux qui violeraient les maximes du prophète. »

Dimanche, 7 octobre.

Séjour à Loko, vérification de la comptabilité. La fièvre continue, néanmoins je prends quelques vues photographiques pendant que l'on met les marchandises à terre. A midi, le thermomètre marque 37° dans la factorerie.

Lundi, 8 octobre.

Fièvre atroce toute la nuit. Je prends une forte dose de quinine et nous nous mettons en route à sept heures et demie du matin.

La rivière est aussi large que le Niger, des collines dans le lointain et vers les deux rives, nous passons de temps en temps devant quelques petits villages qui ne figurent pas sur les cartes et dont le pilote lui-même ne connaît pas les noms. A midi, le thermomètre marque 35°.

A cinq heures et demie, nous arrivons au village Agatou, nous mouillons. Avons marché dix heures.

Agatou est un assez grand village qui ne figure pas sur l'itinéraire que Baïkie a tracé en 1854 et que j'ai sous les yeux; il se trouve au bord de l'eau, sur la rive gauche.

Les pirogues qui nous abordent sont très grandes et à fond plat, les rameurs ou pagayeurs se tiennent debout; leurs pagaies sont en conséquence beaucoup plus longues que celles qui sont en usage dans le Niger.

Mardi, 9 octobre.

Ce matin, pas de fièvre. Le roi d'Agatou nous a offert du

(1) Amadou, craignant une entrevue, avait pris ses quartiers d'hiver.

pito (bière du pays) et des poules; je lui ai renvoyé des perles, des miroirs et une pièce d'indienne rouge.

J'ai permis aux habitants de monter à bord, jamais je n'avais entendu autant d'exclamations; ce qui faisait surtout leur admiration, c'était la machine et les deux canons en cuivre; mais, lorsque avec ma carabine à répétition, ils m'ont vu tirer consécutivement sept balles dans la rivière, ils se sont mis à pousser des cris de joie mêlés d'une certaine terreur. J'ai produit l'effet que j'attendais!

Départ à six heures et demie.

A huit heures, nous passons devant un gros village, le pilote le désigne sous le nom de Mitchi, mais Mitchi est le nom de toute la contrée. Presque en face sur la rive droite, nous apercevons un autre village bâti sur une légère éminence que le pilote nomme Rougancoto.

Les habitants que nous rencontrons dans des pirogues, nous saluent avec enthousiasme et sympathie, nous sommes loin des récits du docteur Baikie.

A midi, nous sommes au village Appa. Il pleut.

Le thermomètre ne marque que 26°.

La rivière est excessivement large et houleuse, le courant plus rapide qu'hier, on n'aperçoit aucune montagne ni aucune colline.

A cinq heures du soir, nous passons devant le village d'Anitshy.

A six heures, nous mouillons. Avons marché onze heures et demie.

(*A suivre.*)

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. Delattre, missionnaire d'Alger.

II.

Les tombeaux de la colline de Saint-Louis.

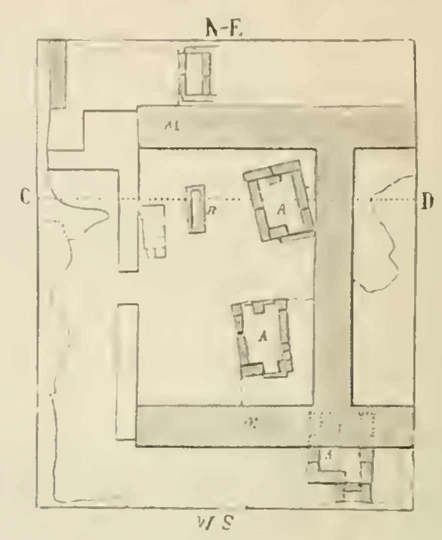
(Suite 1).

Dans la même direction où ces divers tombeaux ont été trouvés, en longeant le gros mur, on trouva encore un grand caveau funéraire dont l'état d'intégrité extérieure faisait présager une belle découverte. Ne pouvant y entrer par la porte, comme cela s'était présenté, on s'en souvient, pour un autre caveau, à cause du mur qui passe devant la façade, on se décida à rechercher si on ne trouverait pas dans la façade postérieure une niche permettant d'y pénétrer. On ne tarda pas à la reconnaître et à la déblayer. Mais on trouva le caveau à moitié rempli de terre, et la baie de l'entrée, au lieu d'être fermée comme d'ordinaire par une grande dalle, était obstruée par la maçonnerie des fondations du mur romain. Nul doute n'était possible.

Nous arrivions environ quinze cents ans trop tard, car les Romains ou les Byzantins, en creusant les fondations du mur de défense, avaient déplacé la porte du tombeau, y étaient entrés et avaient tout enlevé.

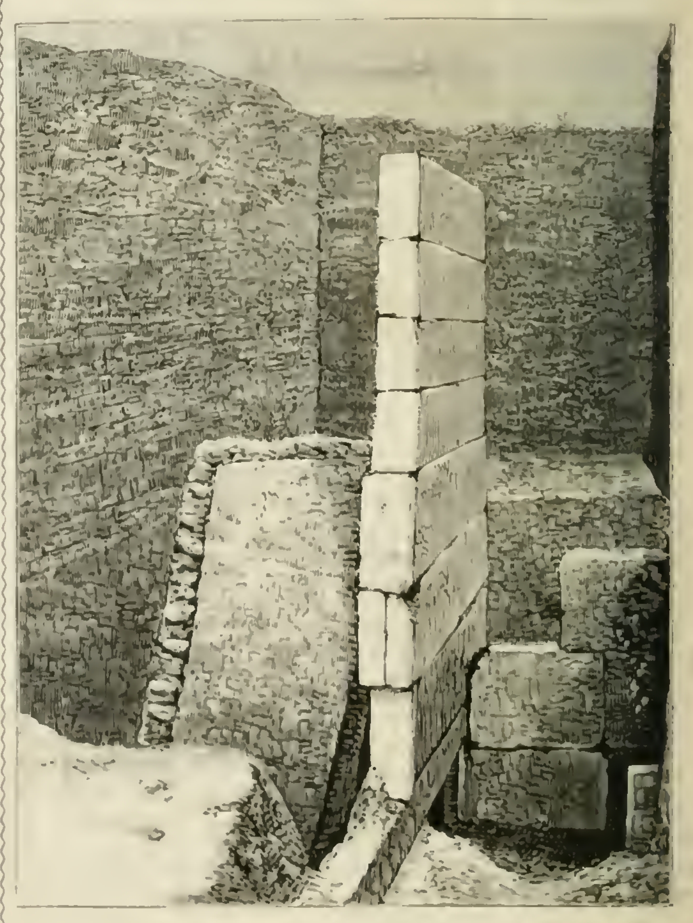
On fit cependant débarrasser le caveau de la terre qui le remplissait à moitié, mais on ne trouva que de menus débris d'ossements, une lampe punique brisée et un tout petit morceau de cuivre. Pas de sarcophages. On avait une chambre longue de 2m,04, large de 1m,54 et haute de 1m,73.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18 et 25 avril.



Plan de la nécropole de Byrsa.
AA.A. Chambres funéraires. *B.* Sarcophage *M.* Murailles romaines

Nous devions être plus heureux pour un autre tombeau du même genre, le dernier dont je vais raconter la découverte sur Byrsa (*Voir le plan ci-dessus*).



Entrée d'un tombeau punique, découvert sur la colline de Saint-Louis, ouvert le 19 août 1889
(Dessin de M. Audemar, officier de marine).

Il me vint à l'idée de replacer les ouvriers en avant du premier mur, rencontré au début des fouilles et que nous avions contourné à gauche.

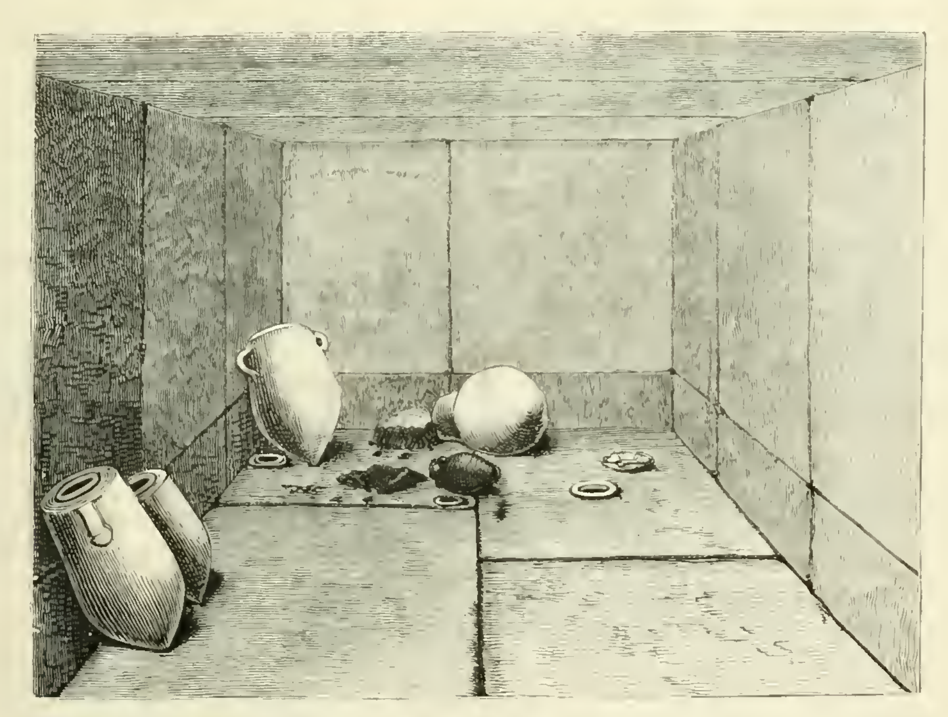
Nous voulions constater jusqu'où il se continuait dans sa partie encore cachée sous le sol. La tranchée à pratiquer dans ce sens, le long du mur, ne devait avoir que deux mètres de largeur. Les ressources, presque entièrement épuisées, ne permettaient pas d'entreprendre un déblaiement plus considérable.

Cependant les ouvriers ne tardèrent pas à rencontrer de grandes dalles de tuf coquillier, debout et superposées. Tout semblait donc annoncer un important tombeau. Après avoir déblayé quatre de ces pierres, on commença à apercevoir entre elles et le mur, le sommet de blocs inclinés l'un contre l'autre. Le doute n'était plus possible. Nous allions trouver une sépulture monumentale. Mais quoique nous fussions à 4^m,70 au dessous du niveau du sol, il fallait creuser encore environ quatre mètres pour arriver à la porte et la dégager. C'était donc un véritable puits à pratiquer. La tâche effraya les Arabes. Ils refusèrent de continuer le travail. Hadj Ali lui-même, sur qui je comptais le plus, se découragea et abandonna la fouille.

Pendant plusieurs semaines, je dus contempler cet hypogée en partie découvert, sans savoir ni quand ni comment nous pourrions y pénétrer.

Un jour enfin, un de mes confrères venu d'Alger exprima à Hadj Ali qui était dans la jubilation de le revoir, le désir qu'il avait de visiter l'intérieur de ce tombeau. L'Arabe qui tenait à manifester au missionnaire sa reconnaissance pour plusieurs bienfaits dont celui-ci l'avait gratifié autrefois, se mit à l'œuvre avec entrain.

On lui avait indiqué qu'en continuant de creuser contre



CARTHAGE. — Intérieur d'un tombeau punique découvert sur la colline de Saint-Louis, ouvert le 19 août 1889. (Dessin de M. Audemar, officier de marine).

les grandes dalles debout (*voir la deuxième gravure, p. 214*), il arriverait à la porte du monument. Le 19 août 1889, sa pioche rencontra, à 7^m,55 de profondeur, le sommet d'une grande dalle faisant, sur la façade du tombeau, saillie de toute son épaisseur qui était de 0^m,30. Nous pouvions aussi en mesurer la largeur qui donnait 0^m,91. C'était la porte. Mais, pour la dégager complètement, il fallait en atteindre la base, c'est-à-dire creuser encore 1^m,50, peut-être 2 mètres.

Hadj-Ali, encouragé par la présence du missionnaire qui l'avait décidé à mener à bonne fin ce travail, eut vite enlevé assez de terre pour que la grande pierre qui fermait l'entrée du tombeau pût être écartée. D'ailleurs elle ne mesurait que 1^m,34 de hauteur. A l'aide d'un cric, cette lourde dalle se détacha doucement et permit de voir l'intérieur du caveau.

J'étais absent de Saint-Louis, occupé à entendre des confessions, lorsque la porte céda sous les efforts de Hadj-Ali, et mes confrères eurent la délicatesse de ne pas vouloir entrer dans le tombeau avant mon retour.

Dès que je rentrai à Saint-Louis, nous y pénétrâmes ensemble.

La chambre ressemblait à celles que nous avions déjà visitées auparavant. Mais au fond il n'y avait pas de niches, et contrairement aux autres caveaux on n'y voyait point de squelettes. Cet étage supérieur était cependant garni de divers objets funéraires. On y distinguait de grands vases, des patères, une lampe punique, un beau vase de bronze, une espèce de toile grossière qu'on eût dit à première vue être un sac noirci de suie, de petits morceaux d'ivoire et les os d'un oiseau. (*Voir la gravure ci-dessus*).

Tel était le mobilier funéraire qui s'offrait d'abord aux regards.

Comme il se faisait tard, on se contenta de prendre les

dimensions du compartiment supérieur du tombeau (1). Je fis ensuite remettre la porte en place à l'aide du cric, et l'on attendit au lendemain pour lever et étudier chaque objet.

Le 20 août au matin, le R. P. Hacquart, le P. Boisselier et moi, nous pénétrâmes de nouveau dans cette cellule funéraire. Un scolastique nous accompagnait et devait prendre la position exacte de chaque objet, afin de le reporter sur un plan. Les savants sont ordinairement friands de ces reproductions qui donnent une idée précise des trouvailles.

Ce travail terminé, on enleva les objets.

Le vase de bronze. Ce fut d'abord le magnifique vase de bronze doré qui, replacé sur son pied, mesurait $0^m,32$ centimètres de hauteur, y compris l'anse qui s'élève au-dessus du bec en décrivant une courbe très élégante. Les deux points d'attache de cette anse sont remarquables. L'extrémité qui rejoint le sommet du vase à l'intérieur du col est ornée d'une tête de veau (2) surmontée d'un globe entre deux *uræus* et l'autre bout appliqué à la panse se termine par une palmette identique à celle qui orne les anses du vase d'Amathonte (3), de ce vase colossal dont le marquis de Vogüé, en 1862, fit l'acquisition au nom de la France et qui aujourd'hui se voit au musée du Louvre. M. Perrot fait remarquer, au sujet de ces palmettes caractéristiques avec les veloutés qui les relient à l'anse, qu'il n'est pas de motif dont l'emploi, suggéré par les propriétés mêmes de la matière, ait été chez les Phéniciens plus familier à l'orfèvre et au monteur en bronze (4).

L'intérieur de ce magnifique vase funéraire renfermait une couche assez épaisse de matière rouge ressemblant à de l'argile.

Le petit groupe d'os. Il occupait un espace grand comme la main. Nous crûmes tout d'abord que c'était le squelette d'un oiseau. Un médecin de passage à Carthage voulut y reconnaître le squelette d'un fœtus. Mais tous les autres médecins à l'examen desquels j'ai soumis ces os, ont affirmé qu'ils ne pouvaient avoir appartenu qu'à un oiseau. L'un deux, en effet, est cloisonné et ne laisse aucun doute à cet égard.

Les disques d'ivoire. Ces disques, à surface convexe, sont de petites calottes de sphère dont le diamètre varie de 12 à 18 millimètres. La partie plate est creusée d'un trou au centre. Ils étaient répandus tout autour de ce que nous

(1) Longueur, $2^m,35$; largeur, $1^m,95$; hauteur, $1^m,11$.

(2) Nous avons déjà trouvé à Carthage un jeton de terre cuite qui porte une tête de bœuf entre l'emblème de Tanit et le caducée. (V. Perrot, *Hist. de l'art*, T. III, p. 463.)

Justin rapporte (Liv. XVIII, nº 5) que, en commençant à creuser les fondements de la ville de Carthage, on trouva une *tête de bœuf* qui présageait un sol fécond, mais de difficile culture et un esclavage éternel.

Nous avons peut-être là la raison de la *tête de bœuf* moulée sur notre jeton, mais la tête figurée sur l'anse de notre vase représente plutôt celle du bœuf *Apis*. On sait que ce dernier n'est autre que le veau d'or adoré par les Israélites et que, d'après plusieurs interprètes de nos saintes Écritures, Aaron ne fabriqua point le corps entier du veau mais seulement la tête. Tel est l'avis de saint Cyprien, de Lactance, de saint Ambroise, de saint Jérome, de saint Augustin et d'autres Pères de l'Église. Saint Cyprien, parlant du veau d'or dans son traité du *Bien de la patience*, dit : *caput bubulum* et Lactance (Liv. IV, ch. 10) s'exprime en ces termes : *Aureum caput bovis quem vocant Apin*.

(3) On évalue à 13,000 kilogrammes le poids de cet énorme vase de pierre, dont le transport jusqu'à Paris présenta de grandes difficultés qu'un officier de la marine militaire, M. Magen, sut habilement surmonter.

(4) *Hist. de l'art dans l'antiquité*, T. III, p. 282.

avions pris la veille pour une étoffe grossière et qui, en réalité, comme le reconnut un de mes confrères, était une corbeille.

(A suivre.)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

Une défunte de N.-D.-Saint-Vincent, à Lyon 50
M. Guyot, à Dinan, diocèse de Saint-Brieuc 4
Mlle Charlotte Evrard, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* . 200
L. Fornas » » 25

Pour les missions les plus nécessiteuses, M. Fourcade (Pondichéry).
Anonyme d'Abbeville, diocèse d'Amiens 200
M. Perrey, Xavier, diocèse de Besançon 2 55
M. Ledieu-Gérard, curé de Bonneville, diocèse d'Amiens 5

A Mgr Puginier (Tong-King occidental).
Mme Bertholon, à Lyon 10

Pour les orphelins rachetés par les Sœurs Saint-Vincent-de-Paul en Chine (Mgr Reynaud).
Anonyme de Lyon 200

A Mgr Cousin pour son séminaire de Nagasaki.
M. Jean Cortel d'Empurany, diocèse de Viviers, avec demande de prières 10
M. l'abbé Romans, à Saint-Félicien, diocèse de Viviers 5

Au même, pour la construction de l'Église Saint-François Xavier dans l'île où il débarqua à son arrivée au Japon.
Anonyme d'Alexain, diocèse de Laval 2

Pour les missions du séminaire des Missions Étrangères de Paris (M. Delpech).
Rév. André Brighton seminary, Boston 100

A M. Matrat, Japon méridional.
Anonyme de Fribourg, avec demandes de prières 10
Anonyme de Fribourg 10

Pour la mission du Dahomey.
Un abonné du diocèse de Gap ....

Pour l'Ouganda.
Anonyme de Lyon ....

A Mgr Lavigerie, pour rachat d'esclaves.
Divers dons recueillis par l'*Echo de Fourvière* 216

Au même, pour rachat de trois enfants à baptiser sous les noms de Julien-Marc, Anne, Anne-Julienne.
Anonyme d'Angers, avec demande de prières spéciales 200

Au même, pour l'hôpital Sainte-Elisabeth des Attafs
Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres 10

Au même, pour la pension d'un séminariste.
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 310

Pour l'apostolat des femmes païennes (M. Fourcade, Pondichéry).
Mme L. R., don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 10

Pour la léproserie d'Ambahivoraka (Madagascar).
Anonyme de Montauban 10

Pour contribuer à l'éclat des cérémonies du Triduum solennel en l'honneur des Bienheureux Chanel et Perboyre.
Sommes diverses recueillies par nous et l'*Echo de Fourvière* ..

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.

UN PREMIER MOT SUR LE TRIDUUM

Te Deum laudamus ! c'est le cri d'actions de grâces qui retentissait au soir de nos fêtes triomphales du *Triduum*, sous les voûtes de l'antique basilique de Saint-Jean, c'est celui qui résume nos émotions. Tout s'est passé dans la splendeur. La décoration parfaite de la cathédrale, l'autel, les chapelles dans lesquelles on vénérait les reliques des Bienheureux, l'église tout entière resplendissant sous des milliers de lumières ; la parole de Dieu annoncée tour à tour, avec tout ce que l'éloquence a de plus lumineux et de plus parfait, avec tout ce qu'elle peut offrir de plus émouvant, avec tout ce qu'elle est susceptible d'emprunter de magnificences aux rapprochements bibliques ; des foules sans cesse renaissantes défilant recueillies, et cela pendant trois jours, devant les restes précieux de nos martyrs, l'éclat des pompes de l'antique et vénérable liturgie lyonnaise, dans laquelle semblent se donner rendez-vous et l'Orient et l'Occident ; enfin, la perfection des chants exécutés par nos principales Institutions diocésaines, et couronnés par l'inimitable maîtrise de la Primatiale, tout en un mot se réunissait pour faire de ces fêtes comme un avant-goût des joies du ciel.

Nous le disons hautement, elles ont dépassé nos espérances, et il s'échappe de notre âme un merci respectueux d'abord pour l'éminent cardinal archevêque de Lyon qui, dans ces fêtes organisées par lui, a conquis un titre nouveau à notre reconnaissance ; ensuite à NN. SS. les évêques qui l'entouraient comme un sénat glorieux, puis à ces nombreux prêtres, à ces missionnaires, accourus de tous les diocèses et de toutes les familles religieuses, à tous ceux enfin dont le concours généreux a assuré à l'Œuvre de la Propagation de la Foi un triomphe de plus dans le présent et de grandes espérances pour l'avenir.

Nous bornerons là aujourd'hui notre compte rendu ; mais nous croyons être agréables à tous nos lecteurs, à ceux qui ont pu répondre à notre appel comme à ceux qui, de loin, se sont associés à nous par leurs prières, en complétant cet aperçu la semaine prochaine et en consacrant notre numéro à la publication des trois discours du Triduum. Ce sera une interruption de nos récits ordinaires ; mais une interruption apparente, car ne retrouverons-nous pas, grâce à nos orateurs du Triduum, avec l'histoire rendue vivante des Perboyre et des Chanel, une des pages les plus glorieuses de notre Œuvre et de l'apostolat catholique.

Et maintenant, à vous, ô Seigneur, qui nous avez donné toutes ces joies, la louange, la bénédiction et l'honneur. Nous vous louons avec l'innombrable armée des martyrs, avec ces héros qui ont été dans ce XIX[e] siècle, nos frères et nos contemporains. *Te Deum laudamus, te Martyrum candidatus laudat exercitus.* Notre Œuvre qui, dans l'antique Primatiale de la ville qui abrita son berceau, a vu réunis les deux Conseils ayant à leur tête leurs vénérables Présidents de Lyon et de Paris, va reprendre le cours de ses travaux ; après avoir fêté ses protecteurs du ciel, elle pensera, avec plus de sollicitude encore, aux ouvriers de la terre qui lui demandent leur pain quotidien. Seigneur, bénissez nos espérances et nos ambitions et faites descendre sur les humbles efforts de vos pauvres serviteurs, la rosée du ciel. *Te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni !*



MADURÉ (Hindoustan). — ÉGLISE DE TANJAOUR; d'après un dessin du R. P. DE NOIRCOURT, missionnaire de la Compagnie de Jésus. (Voir page 220).

CORRESPONDANCE

CONGO BELGE.

La vie du missionnaire au Congo.

Cette lettre du P. Haberlant, missionnaire au Congo, montre quelles difficultés les zélés missionnaires rencontrent dans l'accomplissement de leur noble tâche : puisse-t-elle exciter la générosité de nos lecteurs à venir en aide aux dévoués évangélisateurs du Congo !

LETTRE DU R. P. HUBERLANT, DU SÉMINAIRE DES MISSIONS BELGES DE SCHEUT LÈS BRUXELLES

Je pourrais vous en dire long sur nos fatigues et nos souffrances, mais c'est pour cela que nous sommes venus en Afrique et nous ne songeons pas à les noter. Nous savons que le Seigneur les inscrit au livre de vie et cela nous suffit.

D'ailleurs, les premières difficultés sont vaincues et, grâces en soient rendues à la divine Providence, elles n'ont pas été si grandes que je me les figurais. Le poste de Berghe-Sainte-Marie est en bonne voie. Les relations avec les peuplades voisines sont des plus amicales.

La fermeté, tempérée par une bonté continue, a dissipé la défiance des premiers jours et nous a acquis le respect de nos noirs voisins. Une prudence poussée à l'extrême a évité tout conflit. On vient volontiers au village des *Ugangos* (prêtres) blancs, et nous sommes les bienvenus partout dans les environs.

J'ai pour ma part fait plusieurs expéditions, tant sur le fleuve et la rivière que dans l'intérieur des terres ; toujours et dans tous les villages, j'ai reçu un accueil sympathique. Je regarde cela comme un résultat très consolant pour une première année de séjour au milieu des pauvres sauvages; c'est un grand progrès réalisé et d'un heureux présage pour l'avenir.

* * *

Nous n'avons pu jusqu'à ce jour faire grand travail d'évangélisation.

Le *premier obstacle* est la langue. Pas de livre, pas de grammaire, pas de vocabulaire pour étudier. Il faut tout apprendre de la bouche des indigènes.

La plupart des mots nécessaires pour rendre exactement nos idées religieuses font absolument défaut. En employant le langage dont ils se servent pour exprimer leurs pensées superstitieuses, nous sommes exposés à nous tromper grossièrement, à les induire en erreur. Nous ne pouvons rédiger les premiers éléments du christianisme qu'après une connaissance approfondie des expressions, après en avoir soigneusement scruté le sens et constaté la valeur.

***

Second obstacle. Nous habitons en pays Batéké, mais ici peuplé en grande partie par des Bayanzi. Ceux-ci viennent du Haut-Congo et parlent une langue différente du Kitéké. Les relations fréquentes de ces deux peuplades entre elles ont introduit dans le langage des variétés de forme et d'expressions inconnues à deux lieues d'ici.

***

Troisième obstacle. Nous devons pourvoir par nous-mêmes aux premières nécessités de la vie. Défrichement, culture, bâtisse, menuiserie, couture, cuisine, etc., prennent la plus grande partie de notre temps. Nous n'avons pu trouver aucun aide autour de nous.

Pas un seul travailleur, ni chez les Batékés, ni chez les Bayanzi; nous n'avons pu obtenir qu'un seul enfant pour quelques mois, Mamboula, notre interprète et professeur de Bayanzi.

Et cela quand tout est à faire! Nous nous sommes trouvés dans les bois et les herbes sans abri et sans vivres, et pour nous construire une demeure quelque peu habitable, presque pas d'outils; pour courir aux provisions, pas de chemin dans les bois, pas un sentier dans les herbes.

Nous devions remonter le Kassaï dans une pauvre petite pirogue faisant eau, nous absenter la moitié du mois pour trouver quelques chèvres et quelques poules, le strict nécessaire pour trois ou quatre semaines.

***

Enfin, *dernier obstacle*, de notre côté, l'acclimatement. Ce n'est pas en un jour que l'on se fait à ce climat de feu, que l'on s'habitue aux précautions minutieuses requises en Afrique. La moindre imprudence, et voilà la fièvre qui nous cloue sur le grabat des semaines entières.

Tout cela vaincu, nous rencontrerons alors des obstacles de la part de ceux que nous voulons convertir; et ce ne sont ni les moins grands, ni les moins nombreux. Je vous en reparlerai une autre fois plus longuement.

TONG-KING OCCIDENTAL

M. Chere, directeur au séminaire de Lons-le-Saunier, nous communique l'extrait suivant d'une lettre dans laquelle M. Girod, missionnaire au Tong-King occidental, annonce la délivrance d'un prêtre indigène dont Mgr Puginier nous annonçait l'arrestation, il y a quelques semaines.

Hier matin, 10 mars, à deux heures, le P. Khanh, curé de Duc-phong, nous a été rendu par les pirates qui l'avaient fait prisonnier. Dépense nette : 64 piastres, que ces braves brigands ont demandés comme frais de nourriture et de logement du curé pendant les vingt-huit jours passés en leur compagnie. Grâces donc soient rendues une fois de plus au glorieux saint Joseph, notre protecteur! Les paroissiens de Duc-phong priaient et faisaient des neuvaines avec trop de piété et trop de confiance pour que leur curé ne nous fût pas rendu. Les pirates ne lui ont pas fait de mal, sinon au moment de l'enlèvement : en se débattant, le P. Khanh a reçu quelques légères blessures, mais c'est tout; il va continuer de donner la mission avec moi. *Deo gratias!*

Le résident de Hung-hoa, dont nous n'avons qu'à nous louer, nous a beaucoup aidés dans cette affaire, qu'il m'a laissé libre de diriger comme je l'entendais.

Les MM. Roque de Haï-phong, prisonniers des pirates chinois, sont aussi rentrés; mais ils ont dû payer une rançon de 50,000 piastres (350,000 francs).

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Quatre nouveaux missionnaires de la Société des Missions-Etrangères sont partis de Paris le 30 avril 1890, pour les missions de l'Extrême-Orient. Ce sont :

M. Ernest-Jules Lenoble, du diocèse de Rouen, pour Pondichéry ; M. Camille-Léandre-Raoul Héraud, du diocèse de Luçon, pour le Kouang-si; M. Joseph Birraux, du diocèse d'Annecy, pour le Japon central; M. Pierre-Etienne Guinand, du diocèse d'Autun, pour le Tong-King occidental.

— Les RR. PP. Hermann Klien et Bernard Bley, et les frères Calistus Bader et Joseph Arends, missionnaires du Sacré-Cœur, se sont embarqués samedi dernier à Amsterdam pour la Nouvelle-Bretagne (Océanie), et les RR. PP. Firmin Moncorget, de Lyon, et Charles Gressin, de Bourges, missionnaires du Sacré-Cœur, ont pris le paquebot le même jour à Bordeaux pour Quito (Equateur).

INFORMATIONS DIVERSES

Maduré (*Hindoustan.*) — Nous donnons, page 223, une vue de l'église de Tuticorin, station de la partie méridionale du diocèse de Maduré. Voici en quels termes le R. P. Stephen Coubé décrit cette importante localité de la côte de la Pêcherie dans son *Voyage au pays des Castes* :

« A l'Européen qui n'aurait jamais vu de ville indienne, Tuticorin paraîtrait délicieusement pittoresque. Ici, comme à Pondichéry, comme presque partout dans la péninsule, les maisons sont cachées sous les palmiers et les cocotiers comme des nids

dans un buisson. C'est une ville sous bois. Les rues sont bordées de *poinciana* qui laissent percevoir leurs tulipes jaunes ou rouges sur la tête des passants. Çà et là, les clochers des églises et les cheminées des manufactures anglaises émergent du massif de verdure. Ce mélange de maisons, de haies, d'enclos et de bosquets donne à Tuticorin un aspect indécis qui tient à la fois de la ville, de la campagne et de la forêt.

« La principale richesse du pays est le palmier et le cotonnier; car les bancs de perles qui étaient jadis l'orgueil et le trésor de Tuticorin sont aujourd'hui bien appauvris. Les Anglais ont en main le commerce; ils ont construit de nombreuses usines où des presses à vapeur réduisent des montagnes de coton au volume de petits ballots qu'on entasse dans des navires pour Liverpool.

« Grâce au port qui est le second de la présidence de Madras, au terminus du S. I. Railway, à la multiplication des presses à coton et au développement du commerce en général, la population a doublé dans les quinze dernières années. Elle est aujourd'hui de vingt-cinq mille habitants ainsi répartis : dix-huit mille païens ou musulmans et sept mille chrétiens.

« Les païens de Tuticorin sont loin d'être hostiles aux catholiques ; ils témoignent même beaucoup de respect et d'estime à nos missionnaires; mais les conversions parmi eux ne sont pas nombreuses. Ils ne s'occupent que de leurs affaires, et ils ne croient pas que le salut de leur âme soit une affaire. C'est dans les innombrables petits villages de l'intérieur que nous verrons bientôt la bonne nouvelle accueillie par des hommes simples et droits.

« L'église catholique est un vaste monument aux proportions un peu massives et flanqué de deux tours carrées, dont la couronne d'ogives forme une disparate peu gracieuse avec le plein cintre du porche (Voir page 223).

« Quoiqu'ils ne soient qu'une minorité, les catholiques font grande figure dans la ville. Ils en sont la portion choisie, et sont bien représentés au Conseil municipal, dont l'un d'eux est le président. Ils professent leur religion avec une belle fierté que tout le monde approuve. Leurs processions sont les plus splendides. La fréquentation des sacrements est en grand honneur parmi eux, et le P. Laventure nous dit que les communions atteignaient toujours et quelquefois dépassaient le beau chiffre de quarante-cinq mille chaque année. La dévotion au Sacré-Cœur leur est particulièrement chère, et le premier vendredi du mois, « le grand vendredi » comme ils disent, on voit jusqu'à huit cents personnes s'approcher de la sainte Table.

« Je sais bien avec quel dédain charmant certains penseurs traiteraient cette piété naïve. Les païens de Tuticorin, eux, admirent sincèrement leurs voisins et ils montrent en cela bien de l'esprit. »

Dans le nord du Maduré, presque sur la limite qui sépare de l'archidiocèse de Pondichéry le diocèse de Trichinopoly se trouve la ville de Tanjaour. Cette station florissante n'eut pendant longtemps pour église qu'un hangar. Chaque dimanche il se remplissait d'une nombreuse assistance. On y prêchait, on y faisait le catéchisme, on y célébrait de grandes fêtes et la chrétienté de Tanjaour allait en s'améliorant de jour en jour. Mais ce temple provisoire était peu digne de la majesté de Dieu, et en 1886, d'après les dessins et sous la direction du R. P. Leroux, on commença une grande église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, avec ses trois nefs, ses bras de croix et son clocher que l'on termina en 1894. Cette église (voir la gravure, p. 217) est l'une des plus belles et des plus grandes de la mission du Maduré.

Égypte. — Nous lisons dans l'*Éclair de Port-Saïd* :

« Le 19 mars, Mgr Corbelli, archevêque d'Alexandrie, accompagné d'un nombreux clergé, a procédé à la consécration de notre nouvelle église catholique. On ne pouvait choisir un meilleur jour, saint Joseph étant le patron de l'Église universelle.

« Dès sept heures du matin, Sa Grandeur commençait les cérémonies, si belles et si imposantes, de la consécration...

« Nous avons entendu pendant la messe des chœurs excellents auxquels nous adressons nos éloges. Mais ceux surtout qui les méritent sont les Révérends Pères de Terre Sainte qui, par leurs efforts, sont parvenus à élever un édifice semblable.

« Cette cérémonie est d'autant plus importante que c'est la première église qui, depuis treize siècles, ait été consacrée en Égypte. C'est pour le moment son plus beau sanctuaire chrétien.

« M. le Consul de France, en uniforme, suivi de son Chancelier et de plusieurs officiers du croiseur le *Seignelay*, assistaient à cette première messe. Tout ce que Port-Saïd possède d'élégant se pressait aussi aux premiers rangs de la nef.

« L'église Sainte-Eugénie a conservé le vocable de l'ancienne chapelle. On se souvient que c'est en l'honneur de l'Impératrice des Français qui vint assister à l'inauguration du Canal de Suez en 1869, que la chapelle fut placée sous le patronage de cette sainte martyre.

« La soirée s'est terminée par l'illumination extérieure de l'église. Des lanternes, disposées depuis la pointe du clocher jusqu'à sa base, en dessinaient les contours ; cela était d'un effet merveilleux et vraiment saisissant. De plus, les fusées qui partaient à chaque instant, alternant avec les bombes, donnaient une animation extraordinaire.

« Port-Saïd conservera longtemps le souvenir de cette magnifique fête à laquelle toute sa population a pris part de grand cœur. »

Etats-Unis. — Un journal catholique de Boston fait ce tableau des progrès du catholicisme aux Etats-Unis durant ce siècle.

« L'expansion de l'Église aux Etats-Unis, pendant les cent dernières années, est manifeste, et c'est un des faits les plus étonnants de l'histoire. Nos frères séparés ressentent pleinement l'importance de ce fait. « C'est, dit un organe puritain, l'*Indépendant* de New-York, un phénomène de l'histoire d'Amérique « qu'il faut étudier avec beaucoup de soin et d'intérêt. » En 1789, il n'y avait que quarante mille catholiques aux Etats-Unis, aujourd'hui il y en a dix millions. La population du pays est seize fois plus nombreuse qu'il y a cent ans ; mais notre population catholique est devenue deux cent cinquante fois plus nombreuse pendant le même laps de temps. Nous avons huit mille prêtres, dix mille cinq cents églises, vingt-sept séminaires, six cent cinquante collèges et académies, et plus de trois mille écoles libres de paroisses. Un tel progrès est prodigieux dans un pays où les catholiques ont toujours été en minorité, et où, à cause des préjugés que les immigrants apportaient d'Angleterre, l'Église catholique a été longtemps regardée d'un œil hostile. Nos hôpitaux, nos orphelinats, nos refuges, nos couvents, nos monastères, nos bibliothèques, sont répandus dans tout le pays.

« Nulle part cette expansion de l'Église n'a été plus remarquable que dans la Nouvelle-Angleterre, le foyer du puritanisme. Il y a soixante ans, la province ne possédait qu'un évêque, deux prêtres et deux églises. Aujourd'hui, les catholiques sont guidés par un archevêque, six évêques, neuf cent quarante-deux prêtres, et possèdent six cent dix-neuf églises. L'organe puritain a raison de dire que « l'Église catholique romaine est un phénomène de « l'histoire d'Amérique qu'il faut étudier avec beaucoup d'intérêt. »

« Il est vrai que ce développement extraordinaire de l'Église aux Etats-Unis doit être largement attribué aux flux d'immigration vers le Nouveau-Monde. Mais l'influence de l'Église n'est pas restée reléguée parmi ceux qui étaient catholiques au moment où ils sont arrivés dans notre pays. Nous comptons des convertis dans toutes les communions et dans toutes les professions, dans la magistrature, l'armée et le clergé des diverses dénominations. Dans la Nouvelle-Angleterre, parmi les familles puritaines, il s'en trouve à peine une qui n'ait donné quelque *otage* à l'Église. Parmi nos prêtres et même parmi nos évêques, nous pouvons remarquer des fils de congrégationalistes, de presbytériens, d'épiscopaliens, de méthodistes, d'unitairiens. Dans nos congrégations religieuses et nos monastères, des filles de puritains et même des quakers mènent une vie sainte que leurs pères ou leurs grands-pères eussent condamnée. Il existe encore, à la vérité, des protestants fanatiques, fanatiques par ignorance ; mais encouragés par le passé, nous espérons convertir leur fanatisme en un amour passionné de l'Église catholique. Que, par la libre discussion, on rectifie la vue de leur esprit, et leur fanatisme deviendra dévotion. »

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

Suite (1)

CHAPITRE II

Progrès du catholicisme en Angleterre et en Ecosse, 1800-1890.

Un grand nombre de ces illustres transfuges de l'Église anglicane embrassèrent le sacerdoce et sont devenus, en Angleterre, les colonnes de l'Église catholique. Les deux plus en vue sont les cardinaux Manning et Newman. Le cardinal Newman, savant oratorien, s'occupe de vastes recherches qui s'adressent surtout à l'élite de la société anglaise ; le cardinal Manning, archevêque de Westminster, est à la tête du nouvel épiscopat; tous deux sont environnés du respect universel, et les protestants sont les premiers à se montrer fiers de la haute situation qu'ils occupent dans le pays. Il y a quelques années, les deux cardinaux ont été admis aux grandes réceptions de la cour et l'aristocratie anglaise, si dédaigneuse d'habitude, leur a ouvert ses rangs avec un empressement qui témoigne que nous sommes loin des temps d'Henri VIII et d'Elisabeth.

Le docteur Pusey n'eut pas le bonheur de suivre ses nobles amis jusqu'au bout. Après avoir pris, en 1833, la tête du mouvement, il les abandonna tous, les uns après les autres, sur le chemin de Rome et cherchant un compromis impossible à trouver, entre l'erreur et la vérité, il essaya de former un parti mitoyen qui ne fût ni l'anglicanisme, ni le catholicisme, qui répudiât à peu près tout de l'Église officielle, excepté le nom, qui adoptât à peu près tout de l'Église romaine, hormis l'autorité infaillible, sans laquelle elle ne serait rien.

C'est de ce compromis et de cet effort malheureux pour devenir catholiques, tout en restant protestants, qu'est né le ritualisme. Un certain nombre de membres de l'Église établie, ayant reconnu que les rites de l'Église romaine sont évidemment d'origine apostolique, crurent qu'il suffisait de reprendre les formes extérieures du catholicisme pour avoir le droit de se dire catholiques, tout en évitant de rompre avec l'Église anglicane. On vit donc, à la grande indignation des vieux protestants, reparaître dans certaines églises, les vêtements liturgiques, les cierges, l'encens, l'autel, le tabernacle et jusqu'au confessionnal. Naturellement, les protestations éclatèrent ; les évêques anglicans essayèrent, sans y parvenir, de ramener leur clergé à l'observation pure et simple du rituel d'Elisabeth. Anathématisés par leurs supérieurs ecclésiastiques, abandonnés d'une partie de leur troupeau, repoussés par l'Église catholique, les ritualistes se trouvèrent bientôt dans une situation fort difficile. Plusieurs se décidèrent à faire le dernier pas vers Rome; mais les autres, moins logiques, oubliant que, selon la parole du Maître, toute branche qui n'est pas intimément unie au cep mystique demeure stérile, continuèrent sans mission, sans ordination légitime, à jouer à la petite chapelle. A l'époque du concile du Vatican, un grand nombre de ces derniers écrivirent au Souverain Pontife, demandant d'être admis dans l'auguste Assemblée, comme membres et pasteurs légitimes de l'Église catholique anglicane. Le cardinal Patrizzi leur répondit au nom de Pie IX, en les exhortant à faire le dernier pas et à entrer franchement dans l'Église catholique, en dehors de laquelle il ne peut y avoir que de misérables contrefaçons de l'unique Société établie par Jésus-Christ.

J'eus l'honneur, à cette époque, de voir le docteur Pusey. Il vint en 1869, passer quelques jours à l'évêché d'Orléans, où il fut accueilli par la plus respectueuse sympathie. Quelques jours après son départ, un membre du clergé orléanais demandait à Mgr Dupanloup ce qu'il pensait de ce personnage. Le prélat, mettant le doigt sur son front, se contenta de répondre d'un air de commisération profonde : *intricatus, implicatus!*

Il semble bien que ce sera le jugement définitif de l'histoire sur cet homme extraordinaire. Doué incontestablement d'une intelligence supérieure, au service d'un noble cœur, il manquait pourtant de netteté dans les idées ; une certaine étroitesse de vues, un certain *embrouillement* d'esprit, pour parler comme l'évêque d'Orléans, l'empêchèrent toujours de voir les conséquences logiques des prémisses qu'il avait posées lui-même, ils firent avorter de magnifiques espérances. Cet homme, qui avait fait entrer dans l'Église catholique des milliers de convertis, mourut protestant, comme il avait vécu. Aussi Pie IX le comparait finement à une cloche qui, placée sur le seuil du temple, appelle les fidèles à l'église, mais n'y entre pas. Espérons qu'au dernier jour, tant d'âmes qu'il a contribué à mettre dans la bonne voie, auront plaidé victorieusement sa cause au tribunal de l'éternelle miséricorde, et qu'après s'être dit et cru faussement catholique pendant toute sa vie, il aura reconnu, aux pieds du Souverain Juge, qu'il appartenait réellement par sa bonne foi, qui paraît indéniable, à l'âme de cette Église unique qu'il a cherchée si longtemps, et dont d'invincibles préjugés l'ont tenu jusqu'à la fin extérieurement séparé.

Ce grand ébranlement dans l'Église anglicane devait amener, à la suite des pasteurs, de nombreuses conversions parmi les simples fidèles. C'est ce qui eut lieu en effet. Depuis le début du mouvement puséyste, chaque année voit, surtout dans l'aristocratie, de nombreux retours réjouir le cœur de la vraie Église. Il serait trop long de donner ici la liste de ces milliers de convertis. Pour faire connaître le résultat général, il suffira de dire qu'il y a aujourd'hui bien peu de familles de la *Gentry* qui n'aient quelques-uns au moins de leurs membres catholiques.

En 1880, l'aristocratie anglaise comptait dans ses rangs : trente-huit pairs catholiques, vingt-quatre lords, six membres du conseil privé, le vice-roi des Indes, les gouverneurs de Hong-Kong, de Singapour et de Maurice, vingt-deux baronnets, cinquante-cinq membres de la Chambre des Communes, sans parler d'un grand nombre d'officiers supérieurs, de magistrats, de publicistes, d'hommes éminents dans toutes les positions.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril et 2 mai.

L'action de l'apostolat catholique ne se restreint pas à l'aristocratie ; mais il faut reconnaître que jusqu'ici elle a eu moins d'influence sur le reste de la nation. La grande majorité (12.500,000) demeure par routine attachée à l'Église officielle ; une autre fraction importante (près de 16,000,000) se partage entre les sectes dissidentes, qui, d'après le *Whitaker's almanack* de 1882, s'élèvent à cent soixante-quatorze dans la Grande-Bretagne. La plus importante de ces sociétés séparées est celle des Presbytériens, qui sont vingt-quatre mille en Angleterre, et un million six cent cinquante mille en Écosse, où ils forment l'église établie.

Pour résumer les progrès numériques du catholicisme en Angleterre, voici, de vingt ans en vingt ans, les chiffres de la population catholique. Ils sont empruntés aux documents officiels.

En 1800.	Angleterre........	90.000	catholiques.
	Écosse.............	30.000	
	Total	120.000	»
En 1820.	Angleterre..........	450.000	catholiques.
	Écosse..............	50.000	»
	Total......	500.000	»
En 1840.	Angleterre..........	800.000	»
	Écosse..............	100 000	»
	Total......	900.000	»
En 1860.	Angleterre..........	1.100.000	»
	Écosse..............	220.000	»
	Total......	1.320.000	»
En 1880	Angleterre..........	1.300.000	»
	Écosse...	320.000	»
	Total......	1.620.000	»
En 1890	Angleterre.... ...	1.353.455	»
	Écosse....	338 643	»
	Total. ...	1 692.098	»



BÉNOUÉ (*Afrique occidentale*). — VUE D'OUTCHÉ-HOU-HOU ; d'après un dessin du commandant MATTEI

En résumé, le catholicisme vient en ce moment le second en importance numérique, immédiatement après l'Église officielle. Grâce à sa forte hiérarchie et au mouvement continu des conversions qui, année moyenne, s'élèvent à plus de dix mille, on peut espérer qu'à la fin du XIX[e] siècle, l'Église catholique comptera, en Angleterre et en Écosse, environ deux millions de fidèles.

Le progrès des œuvres a suivi tout naturellement l'accroissement numérique. On se rappelle qu'au commencement du siècle, l'Angleterre et l'Écosse réunies comptaient à peine soixante chapelles, absolument indignes de la majesté divine. A mesure que les fidèles se multipliaient, il a fallu élever de nouveaux temples. Avec le concours dévoué de l'aristocratie catholique, qui s'est montrée d'une générosité sans limites, le sol de la grande Bretagne s'est couvert d'une splendide floraison d'édifices religieux, qui ne le cèdent en rien à ceux du Moyen Age, exemple, la pro-cathédrale de Westminster, qui a coûté à elle seule plusieurs millions. En 1880, il y avait, en Angleterre, mille deux cent cinquante-neuf églises ou chapelles, et trois cent cinq en Écosse. Ce nombre s'accroît rapidement chaque année.

Et ces églises sont bien à nous ; elles ont été élevées avec les sacrifices volontaires et les offrandes de fidèles. L'État, qui n'a pas dépensé un centime pour leur construction, serait mal venu à en réclamer la propriété et à en garder la clef, comme on dit que cela se fait dans certains pays catholiques.

A côté de l'église, l'école, presque aussi nécessaire pour la formation religieuse des nouvelles générations. En 1800, il n'y avait rien, on se le rappelle, hormis deux ou trois maisons d'éducation sur le continent, que la Révolution française supprima.

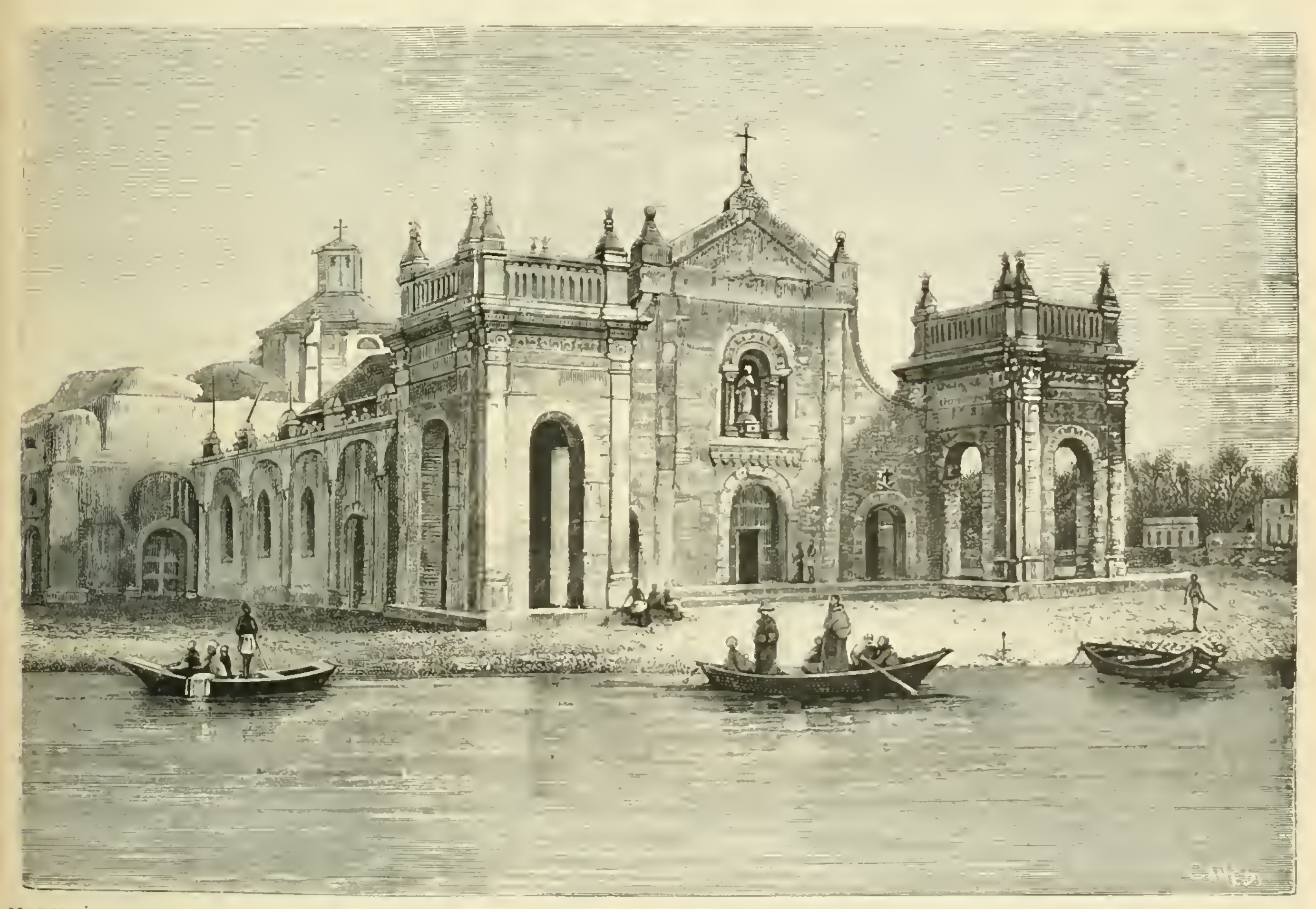
En 1840, l'Église comptait déjà dans la Grande-Bretagne neuf collèges exclusivement catholiques, les uns, sous la direction des vicaires apostoliques, les autres, confiés aux Bénédictins, Dominicains, Jésuites.

En 1880, il y avait en Angleterre vingt-trois collèges catholiques et quatre en Ecosse ; total vingt-sept établissements d'enseignement secondaire, sans parler de six cents écoles de paroisses qui donnent l'enseignement primaire à cent dix-huit mille enfants.

Depuis, grâce à l'expulsion des Jésuites et à la fermeture de leurs collèges, ce nombre a encore augmenté, c'est de l'Angleterre protestante que la France catholique reçoit aujourd'hui des leçons de libéralisme.

La liberté d'enseignement est complète chez nos voisins. On ne connaît pas chez eux]d'université d'Etat, ce fléau de l'enseignement. Les écoles sont sous la surveillance des patrons qui les ont fondées, des congrégations paroissiales qui paient le maître, et des familles qui leur confient leurs enfants.

Le libéralisme anglais ne tolérerait pas l'ingérence de l'Etat, venant se substituer au père de famille, avec la prétention, au moins étrange, de connaître mieux que celui-ci ce qui convient à son enfant. Le rôle du gouvernement se borne, en Angleterre, à inspecter les écoles, pour s'assurer que tout s'y passe dans l'ordre, et à subventionner, sans distinction de maîtres ou de cultes, les écoles qui réussissent le mieux, c'est de la liberté et de l'égalité vraies, et c'est précisément pour cela que ce système, si libéral et si



MADURÉ (*Hindoustan*). — Eglise de Tuticorin ; le Père et ses congréganistes ; d'après un dessin du R. P. Coubé, missionnaire de la Compagnie de Jésus. (Voir page 220).

respectueux des droits supérieurs de la famille, n'a aucune chance de s'acclimater chez nous.

En 1830, Georges Spencer, second fils de Lord Spencer, se convertit au catholicisme. Quelques années plus tard, il entrait dans l'ordre austère des Passionnistes, fondé au siècle dernier par le Bienheureux Paul de la Croix, dont l'attrait particulier fut, on le sait, de prier pour la conversion de l'Angleterre, conversion qu'il prédit, avant de mourir, comme devant arriver un jour. Le P. Spencer consacra sa vie à établir une vaste association de prières, pour obtenir le retour de l'Angleterre à la foi catholique. Cette association, qui se répandit bientôt en France, en Italie, et dans toutes les contrées catholiques, a plus fait peut-être que tous les efforts extérieurs du zèle pour la conversion de l'ancienne île des saints.

Bientôt, comme sous l'action d'un souffle venu d'en haut, on vit s'épanouir, sur le sol de la Grande-Bretagne, toutes les œuvres de la charité catholique : des orphelinats se fondèrent, pour arracher les enfants abandonnés à la propagande des *Work houses* protestants ; des dispensaires, des hôpitaux s'ouvrirent pour recevoir les malades ; des conférences de Saint-Vincent-de-Paul s'établirent, dans les principales villes, pour visiter et secourir à domicile les pauvres, que la charité officielle de l'anglicanisme laisse mourir de faim, à côté des fortunes scandaleuses de l'aristocratie ; les Petites Sœurs des pauvres, les

Sœurs de charité reparurent sur cette terre, où le costume religieux avait été si longtemps proscrit. L'intolérance protestante fut forcée de s'incliner avec respect devant la cornette de la fille de Saint-Vincent de Paul, et la reconnaissance publique protégea ces pieuses héroïnes du dévouement catholique, dont l'hérésie avait perdue, depuis trois siècles, la glorieuse tradition.

* * *

En 1880, il y avait, en Angleterre, 330 couvents ou monastères, et 39 en Ecosse. Toutes les grandes familles religieuses, les Chartreux, les Trappistes, les Bénédictins, les Prémontrés, les Dominicains, les Franciscains, les Jésuites, les Oratoriens, les Liguoriens, les Passionnistes, ont reparu sur ce sol, d'où la main brutale de l'hérésie croyait les avoir arrachés pour jamais; mais, selon la parole du P. Lacordaire, les moines sont comme les chênes, ils sont immortels.

Et à côté des grands Ordres religieux du passé, on voit se multiplier de nouvelles congrégations; les Frères des écoles chrétiennes, les Ursulines, les Dames du Sacré-Cœur, les Filles de Charité, toutes les congrégations enseignantes et hospitalières, qui étaient inconnues à l'ancienne Eglise d'Angleterre, s'épanouissent librement sur ce sol labouré par la persécution, elles témoignent de la prodigieuse fécondité du catholicisme, en regard de la stérilité et de la sécheresse de cœur de l'hérésie.

Un grand acte du Vicaire de Jésus-Christ est venu mettre le sceau à la résurrection de l'Eglise d'Angleterre, je veux parler du rétablissement de la hiérarchie. Déjà par un bref en date du 30 juillet 1840, Grégoire XVI avait porté de quatre à huit le nombre des vicariats apostoliques. Ce n'était pas assez, l'Eglise catholique avait donné, en Angleterre, assez de preuves de vitalité, pour mériter de sortir de l'état de mission. Le 29 septembre 1850, Pie IX, par la bulle *Universalis Ecclesiæ* reconstituait l'Eglise d'Angleterre, en créant l'archevêché de Westminster, avec les douze évêchés suffragants de Liverpool, de Salford, de Shrewsbury, de Newport, de Nottingham, de Southwark, de Birmingham, de Clifton, de Plymouth, d'Hexham, de Northampton et de Beverley.

Depuis l'évêché de Beverley a été remplacé par les deux évêchés de Leeds et de Middlesbourg, et l'évêché de Portsmouth a été détaché de celui de Southwark, ce qui porte à quatorze le chiffre des évêchés suffragants de Westminster.

Le 26 février 1878, le pape Léon XIII achevait l'œuvre de son prédécesseur, en rétablissant la hiérarchie en Ecosse. Aux trois vicariats apostoliques alors existants, le vicaire de Jésus Christ substituait deux archevêchés : Edimbourg et Glascow, avec quatre évêchés suffragants d'Edimbourg : Dunkeld, Aberdeen, Galloway et Argyll.

* * *

Voici le tableau du développement de la hiérarchie depuis le commencement du siècle.

En 1800. — Angleterre	4 vicaires apostol.		43 prêtres.
Ecosse . .	2 vicaires apostol.		12 »
Total .	6 vicaires apostol.		55 prêtres.
En 1840. — Angleterre	8 vicaires apostol.		608 prêtres.
Ecosse . .	3 vicaires apostol.		60 »
Total .	11 vicaires apostol.		668 prêtres.
En 1880. — Angleterre	1 arch.	14 évêq.	2.198 »
Ecosse .	2 arch.	4 évêq.	324 prêtres.
Total .	3 arch.	18 évêq.	2.522 »
En 1890. — Angleterre	1 arch.	14 évêq.	2.340 prêtres.
Ecosse . .	2 arch.	4 évêq.	329 »
Total .	3 arch.	18 évêq.	2.669 prêtres.

A l'heure où j'écris ces lignes (1889), l'Angleterre occupe une place d'honneur dans la hiérarchie catholique; sur son immense territoire, elle compte, dans les cinq parties du monde : vingt-deux archevêchés, quatre-vingt-dix-neuf évêchés, dix-huit vicariats et six préfectures apostoliques; elle range sur ses lois plus de treize millions cinq cent mille catholiques (1). Puissions-nous voir bientôt l'antique île des saints revenir en masse à la foi de ses pères, dont l'ont séparée, il y a trois siècles, la passion adultère d'Henri VIII et la politique haineuse d'Elisabeth ! Avec le développement de son immense puissance coloniale, la conversion de l'Angleterre amènerait rapidement l'évangélisation du monde entier.

CINQUANTE MOIS

AU

BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

DEUXIÈME PARTIE.

BÉNOUÉ

COMMENT NOUS AVONS PRIS POSITION A IBI ET OUTCHÉ-BOU-HOU.

(Suite 2).

Dans la nuit du 10 octobre, nous essuyons une grande tornade. Vent, pluie et coups de tonnerre. A deux heures du soir, nous arrivons à la factorerie française. La vue du drapeau tricolore qui flotte sur la factorerie réjouit le cœur et dissipe la fièvre.

Les habitants accourent pour voir la *grande pirogue* (le vapeur); je fais jouer le sifflet à vapeur qui jette un moment

(1) D'après le Whitaker's Almanack (1884), les différentes dénominations religieuses, dans l'Angleterre et ses colonies, se partagent ainsi :

Eglise anglicane	18 000 000	d'adhérents
Méthodistes	14 500.000	»
Catholiques romains	13 500.000	»
Presbytériens	10 250 000	»
Anabaptistes	8 00.000	»
Congrégationalistes	6 000 000	»
Sociniens	1.000 000	»
Autres dénominations	9.750.000	»
Population totale	81 000.000	»

(2) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril et 2 mai, et les cartes, p. 42 et 88.

d'effroi, suivi d'une hilarité générale, puis on commence le débarquement des marchandises au son du tambour et des instruments baroques. C'est une vraie fête.

Nous nous rendons chez le roi, le capitaine Palmers, Abbegga et l'interprète Joseph.

Joseph est un noir de Lagos qui a été élevé par nos braves missionnaires d'Afrique dont on parle si peu et qui font tant de belles et bonnes choses ! Il sait lire et écrire le français, il parle en outre l'anglais, le portugais et le yourba ; avec la connaissance de cette dernière langue, on peut traverser tout le Soudan central, on est sûr, que dans chaque village, on trouvera quelqu'un qui la connaît. Joseph rendrait de grands services au Dahomey si on savait l'employer.

Le roi nous a reçu avec mille protestations d'amitié et nous a promis son concours ; après l'échange des cadeaux, nous avons visité le village, donné un coup d'œil sur les routes suivies par les caravanes et nous sommes rentrés à la factorerie.

Le 13 octobre, nous arrivons à Djebou. La ville est à quelques centaines de mètres de la rive gauche ; pour l'atteindre, il faut une heure en canot à travers les marécages.

Nous apercevons le pavillon français qui flotte sur les remparts de la ville.

Le 14 octobre, le roi nous envoie des messagers pour nous informer qu'il nous attend. Sa réception a été amicale à l'échange des cadeaux, mais il y a palabre au sujet des Anglais : ils nous ont pris à Ibi la moitié du terrain qui avait été cédé à M. Leroux. Le roi nous donnera une solution demain matin. Cela me contrarie, car c'est un jour de perdu.

Le 15, nous restons de sept heures du matin à trois heures et demie à palabrer chez le roi qui, ayant reçu de nombreux cadeaux de la part des Anglais, ne décide rien ; il se contente de me donner son premier ministre, lequel règlera la question sur place demain à Ibi.

Je devais perdre mon procès devant le roi ; malgré toutes ses protestations d'amitié, il dit que les Anglais garderont le terrain qui leur a été livré, parce qu'ils ont donné beaucoup de cadeaux.

Je fais contre mauvaise fortune bon cœur et à une heure nous partons pour Outché-bou-hou, où nous arrivons à quatre heures.

Le 17 octobre, nous partons d'Outché-bou-hou et arrivons à Loko à 10 heures le lendemain, et à Lokodja le 19 octobre.

Le voyage de Lokodja à Ibi a donc duré quinze jours, pendant lesquels nous avons navigué cinquante-six heures et demie en remontant le courant et vingt-cinq heures et demie en le redescendant.

Le bateau a filé de cinq à six milles à l'heure en remontant et environ le double en redescendant ; d'où j'en conclus qu'Ibi doit se trouver à peu près à deux cent quatre-vingt-cinq mille du confluent de la Bénoué.

M. Viard a publié un ouvrage en 1885, qui a pour titre : *Au bas Niger*.

L'auteur prétend être allé à Ibi du 8 au 31 août avec la chaloupe à vapeur *Amélie*, commandée par le mécanicien nantais, M. Mouillet, « homme très capable », dit-il.

Je ne relèverai pas les nombreuses erreurs contenues dans cet ouvrage.

M. Viard, en publiant son ouvrage, n'a pas songé que sa correspondance se trouve à la direction de Paris, où j'ai dû en prendre connaissance, pour le service ; or, le 15 août 1880, M. Viard se trouvait à Brass (1), sous les ordres de M. Lissenski et c'est ce jour là que, dans son ouvrage, il tue un aigle *perché sur un arbre*, dans la Bénoué, etc.

De plus, la chaloupe *Amélie* est passée sous mes ordres, avec le personnel en février 1881 et je sais à merveille que cette pauvre chaloupe que j'ai vendue pour 1,000 francs ne filait que deux ou trois nœuds à l'heure, tellement sa machine était usée ; elle était trop petite pour pouvoir porter sa provision de charbon et encore moins son approvisionnement en bois. Il aurait fallu relâcher dix fois par jour pour faire du bois tout le long des rives, jusqu'à vingt milles en amont de Loko, car au-dessus, les rives de la Bénoué ne sont pas boisées.

Quant à Mouillet, son compagnon de voyage, le seul agent qu'il cite dans son ouvrage, sans parler de nos morts qui avaient de la valeur ; Mouillet, dis-je, que M. Viard offre au public comme un mécanicien capable et instruit, n'était qu'un chauffeur, engagé comme tel, ne sachant ni lire ni écrire et ne pouvant même pas signer son nom. J'ai dû le renvoyer pour des faits que je n'ai pas à raconter.

Il est vraiment malheureux que des voyageurs dans le but de se faire valoir inventent ainsi des histoires qui peuvent nuire à la science.

M. Viard n'est malheureusement pas le seul qui soit dans ce cas et il serait bon que, de temps en temps, on rappelât à la vérité les explorateurs de fantaisie.

Je considère que la sincérité, dans les récits de voyage, a un mérite supérieur à l'art de bien écrire des fantaisies.

(A suivre).

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. DELATTRE, missionnaire d'Alger.

II.

Les tombeaux de la colline de Saint-Louis.

(Suite 2).

La corbeille. En voulant lever avec les précautions possibles les restes noircis de ce panier punique, espèce de *fiscella scirpea* (3) finement tressée depuis tant de siècles, affaissée sur elle-même en formant des plis ondulés qui offraient encore un relief considérable, nous constatons qu'il était doublé intérieurement d'une peau de cuir excessivement mince et sans consistance. Son poids nous étonna d'abord, puis nous révéla que cette corbeille renfermait divers objets. Nous voyons, en effet, glisser des plis de ce panier un miroir, une hachette, deux petites anses de bronze d'inégale grandeur et conservant des traces de bois à leurs

(1) J'ai lu deux lettres de lui, datées du 15 août 1880 et datées de Brass.

(2) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18 et 25 avril.

(3) *Exode*, II, 3.

points d'attache, trois perles rondes et enfin un amulette en pâte égyptienne à double face.

Je dirai un mot de chacun de ces objets.

Le miroir. C'est une plaque circulaire de bronze ou d'airain, de 12 centimètres de diamètre, du poids de 120 grammes.

Contrairement aux miroirs romains, de même métal, trouvés à Carthage, il n'a point de poignée: mais il est simplement muni comme la hachette dont j'ai parlé plus haut, d'un petit appendice percé d'un trou qui permettait de le suspendre à l'aide d'un cordon.

Les femmes arabes de la campagne tunisienne portent encore de nos jours une glace circulaire attachée au vêtement sur la poitrine.

Notre miroir punique peut donner pour la matière et la forme, une idée de ceux que les femmes israélites portaient du temps de Moïse. Il est rapporté dans l'Exode (1) que celles qui veillaient à la porte du tabernacle offrirent leurs miroirs pour en faire un bassin d'airain avec sa base.

L'amulette, en pâte égyptienne, est une petite tablette rectangulaire longue de deux centimètres et large de un et demi, portant d'un côté l'*Oudja* ou œil mystique d'Osiris et de l'autre une vache allaitant son veau, sujet que l'Égypte, selon la remarque de M. Perrot (2), aimait à représenter dans ses objets d'art et qu'on a trouvé déjà en Sardaigne, cette île qui devait demander surtout à Carthage les produits de l'industrie punique.

Après cette description des objets retirés des plis de la corbeille, je continue l'énumération des pièces funéraires :

Deux patères, l'une de terre rouge, l'autre de terre grise, toutes deux ornées intérieurement de cercles concentriques de couleur noire et de couleur brune. La première était renversée. La seconde renfermait quelque chose qui ressemblait à de la suie très fine et excessivement noire.

Une lampe punique, de terre grise, mouchetée, sur le bord, de lignes brunes. Les deux becs sont noircis et on distingue encore, au fond, des traces de mèche calcinée et sans aucune consistance.

Quatre grands vases, variant de hauteur entre 35 et 39 centimètres. Le plus considérable, couché sur le flanc au fond de ce compartiment, renfermait deux petites fioles et contenait environ deux poignées de résidu, dépôt calcaire ressemblant à de la chaux desséchée, des débris de végétaux parmi lesquels j'ai cru reconnaître un champignon et enfin des écorces d'amandes. Celui qui venait ensuite, placé debout dans l'angle gauche au fond du caveau ne laissait voir aucune trace de résidu. Des deux autres qui étaient appuyés l'un contre l'autre à l'angle gauche voisin de l'entrée, le premier contenait seulement quelques petits morceaux de charbon, et le second ne renfermait absolument rien.

Tel était le contenu de l'étage supérieur.

Il restait maintenant à lever les énormes pierres qui depuis tant de siècles avaient porté tous ces objets funéraires en même temps qu'elles fermaient les sarcophages placés dessous.

On ouvrit d'abord, à l'aide du cric, l'auge située à gauche. Sous des linéaments de bois, restes d'un cercueil, un squelette d'homme y reposait dans un tel état de conservation que les ossements ont pu être enlevés un à un, transportés à Saint-Louis et remis en place dans une caisse vitrée. C'est le squelette d'un vieillard dont l'indice céphalique est de 71,71 et qui était gaucher, car tous ses gros membres de gauche sont quelques millimètres plus longs que ceux de droite. Je dois au Dr Bertholon, médecin militaire au 4e zouaves, une description détaillée du crâne et de tout le squelette de ce personnage tyrien.

Près du bassin on recueillit une petite boîte ronde qui paraît être d'ivoire.

Mais la pièce la plus curieuse qui accompagnait ce squelette et fut recueillie sur l'omoplate gauche, était un scarabée monté sur or et dont le plat porte gravé en creux une espèce de colosse barbu, coiffé de plumes, debout, les jambes écartées et tenant de chaque main une vipère (*uræus*) et un sanglier par la queue. Ce personnage qui n'est autre que le Dieu Bès, a lui-même une queue de taureau. Au-dessus de cette image grotesque, plane le globe ailé.

Enfin, il faut encore noter que nous avons aussi trouvé dans ce sarcophage, sur une matière ressemblant à de la cire, l'empreinte du sceau que nous venons de décrire.

Avant de laisser retomber les lourdes dalles de fermeture, nous remarquons encore quatre petites cuvettes creusées aux angles de l'auge funéraire.

Ce fut ensuite le tour du sarcophage voisin, c'est-à-dire celui de droite. Il ne restait plus du squelette que des stries noires, brunes et jaunâtres. Aucun ossement ne s'était conservé. De plus, une entaille profonde qui existait aux deux extrémités du fond horizontal, avait depuis des siècles partagé le squelette en trois parties. Le cadavre avait sans doute été primitivement déposé dans un cercueil dont le bois venant à se pourrir était tombé dans cette double cuvette, entraînant avec lui une partie des ossements, la tête d'une part et les pieds de l'autre.

Je fis donc extraire du sarcophage ces restes presque impalpables d'ossements et, dans la poussière de ce squelette de femme, on recueillit vers une des mains un anneau d'or massif.

Sur la poitrine, on trouva les éléments d'un collier composé de six grains d'agate, d'une perle en pâte de verre, de trois amulettes de même matière (deux représentations du dieu Bès et un *oudjah* ou œil d'Osiris), et une curieuse petite sonnette d'or. Ce *tintinnabulum aureum* (1) est orné extérieurement de losanges en filigrane, d'un travail excessivement délicat.

Enfin on retira aussi de cette tombe un sceau en agate monté sur or, en tout semblable à celui du mari de cette femme, sauf le plat du scarabée qui porte un sujet différent.

Ici, c'est une déesse ailée, debout, coiffée du globe et présentant de chaque main un objet à un personnage placé devant elle dans l'attitude de l'adoration. Ce dernier est coiffé d'un haut bonnet et simplement vêtu de la *schenti* égyptienne qui lui couvre les reins et les cuisses, comme

(1) *Fecit et labrum æneum cum basi sua de speculis mulierum, quæ excubabant in ostio tabernaculi.* (Ex., XXXVIII, 8.)

(2) *Hist. de l'Art* T. III, p. 237.

(1) Cette sonnette d'or peut donner une idée de la forme des sonnettes d'or qui, entremêlées de grenades faites d'hyacinthe, de pourpre et d'écarlate, ornaient le bas de la tunique du grand-prêtre. (Ex. XXVIII, 34.)

la *fouta* bariolée des Arabes. Près de sa tête est gravé un croissant aux cornes levées, embrassant le disque solaire. Au-dessus de cette scène, comme dans le sceau du mari, plane le globe ailé. Sous les pieds des deux personnages, la pierre est quadrillée pour figurer le sol.

Un groupe semblable à celui que porte cette agate se voit, parmi différentes scènes, sur une patère d'argent du musée de New-York, trouvée à Amathonte, cette ville de l'île de Cypre que nous avons si souvent nommée, à cause des points de contact qu'offrent ses monuments avec ceux de Carthage. M. Perrot qui a publié cette patère, croit reconnaître dans le groupe analogue au nôtre, Horus adolescent devant une Isis ou une Nephtis (1).

Enfin on trouva dans la tombe de cette Tyrienne, une amande artificielle en pâte de verre noir et cassant comme de la poix sèche.

* * *

Nous terminons ici l'exposé des fouilles de la nécropole de Byrsa dont la découverte a été une véritable surprise pour la science archéologique et qui renferme encore des trésors artistiques du plus haut intérêt, pour l'histoire monumentale de Carthage.

Voici d'ailleurs sur ce point l'appréciation savante de M. le marquis de Vogüé :

« L'ensemble de ces découvertes, dit-il, comble une lacune dans l'histoire de l'art. Jusqu'à elles on n'avait aucun monument authentique de la Carthage punique, et notre savant confrère, M. Perrot, pouvait encore constater avec regret, il y a trois ans, dans son magistral ouvrage, (*Histoire de l'Art*, III, p. 94, 453) qu'il était obligé de chercher ailleurs que sur le sol africain des renseignements sur les œuvres de Carthage.

« Les fouilles de Byrsa ont ouvert la série des monuments incontestablement carthaginois : ils confirment d'ailleurs ce que l'induction avait deviné, ce que l'étude des nécropoles de Sardaigne, de Chypre ou de Syrie avaient permis d'avancer : l'art phénicien est identique à lui-même sur les divers points où l'esprit de négoce et d'aventure a porté les colons de Tyr et de Sidon. Il manie de grosses masses de pierre ; il est plus industrieux qu'original ; il procède de l'Égypte et de l'Assyrie ; il n'échappe à l'influence de ces deux puissances que pour retomber sous celle des arts supérieurs de la Grèce. Enfin les fouilles de Byrsa fixent un point important de la topographie de Carthage, l'emplacement de la nécropole primitive. Les tombeaux, faits de grosses pierres, avec leurs cercueils de cèdre et leurs armes de bronze, avec leurs poteries caractéristiques, où nul ornement ne relève la grossièreté de la matière, ces sépultures appartiennent certainement aux premiers chefs de la cité : les faire remonter au VIIIe ou VIIe siècle avant notre ère, n'est nullement téméraire.

« Les sépultures placées dans la couche supérieure du sol, celles où les vases grecs apparaissent comme des objets de commerce ou de luxe, brisés après la mort, appartiennent à l'âge héroïque de Carthage, sinon aux représentants des classes les plus élevées de ses habitants. Ce sont les restes incontestables de la cité punique (2). »

(1) PERROT, III, p. 774.

(2) DE VOGÜÉ, *Note sur les nécropoles de Carthage*, 1889, p. 18 et 19.

Tombeaux de la colline de l'Odéon.

Si, du sommet de la colline de Junon, on porte les regards à quatre cents pas environ dans la direction du nord-est, on voit un terrain s'élevant en demi-cercle et laissant percer des restes de voûtes inclinées.

L'examen seul des talus de cette colline et des ruines qui émergent, nous a révélé l'emplacement d'une espèce de théâtre et c'est là que nous avons cru pouvoir fixer l'*Odéon* construit du temps de Tertullien sous le proconsulat de Vigellius Saturninus qui gouverna la province romaine d'Afrique de l'an 180 à l'an 183.

Au premier abord, cette découverte semble n'avoir aucun rapport avec les nécropoles puniques de Carthage. Elle nous fournit cependant à ce sujet de précieux renseignement comme on va le voir.

Voici d'abord le raisonnement qui porte à croire que la colline de l'Odéon a dû aussi servir de lieu de sépulture aux premiers colons tyriens. Puisque l'on a trouvé des tombeaux puniques sur les deux premières collines de Carthage, c'est-à-dire celle de Byrsa et de Junon, puisque l'on en a trouvé également sur la colline de Bordj-el-Djedid, il y a tout lieu de croire que la hauteur que nous appelons la colline de l'Odéon, se trouvant absolument dans les mêmes conditions, a dû aussi renfermer des tombeaux.

Personne de nos jours n'y a fait de fouilles profondes pour constater la présence de sépultures ; mais nous savons par Tertullien lui-même qu'en creusant les fondations de l'Odéon, on découvrit les sépultures que nous avons soupçonnées.

Il rapporte, en effet, dans son *Traité de la résurrection de la chair* (ch. XLII) que les habitants de Carthage se portèrent en foule sur le lieu des travaux pour satisfaire leur curiosité en contemplant les squelettes que les excavations avaient fait découvrir.

« Je dois rappeler, dit-il, que dernièrement *dans cette ville*, lorsqu'on jetait les fondements sacrilèges de l'Odéon sur d'antiques sépultures, le peuple contempla avec effroi des ossements encore humides, quoique déposés là depuis environ cinq siècles, et des cheveux qui avaient conservé l'odeur des parfums dont on les avait oints. »

Sed et proximè in istâ civitate quum Odei fundamenta tot veterum sepulturarum sacrilega collocarentur, quingentorum ferè annorum ossa adhuc succida et capillos olentes populus exhorruit.

On ne peut certes rien désirer de plus explicite. L'inspection du terrain qui nous avait d'abord révélé l'emplacement de l'Odéon et le texte de Tertullien rapportant qu'en creusant les fondations de cet édifice, on trouva d'antiques sépultures, confirment absolument notre première induction.

* * *

Je tiens d'un vieillard du village de La Mâlga, que, dans sa jeunesse, il vit des chercheurs de pierres retirer de la colline de l'Odéon de grandes jarres à petit orifice. J'avais d'abord songé, d'après ses explications, que ces grands vases étaient des *dolia*, espèces de cuves de terre cuite à ventre rond, mais je croirais aujourd'hui plus volontiers que ces grandes jarres étaient des amphores funéraires comme

celles que nous avons retirées des fouilles des collines de Byrsa et de Junon.

Tertullien n'a pas précisé d'une façon absolue, l'âge des sépultures découvertes par les Romains en construisant l'Odéon. Il se contente de dire qu'elles dataient d'environ cinq siècles, *quingentorum ferè annorum*. Le mot *ferè* qu'il emploie montre qu'il n'en connaissait pas la date d'une façon exacte. D'autre part, il paraît difficile d'admettre qu'à la fin du IVe siècle avant notre ère, on inhuma les morts en pleine ville carthaginoise. Il est probable que les sépultures dont parle Tertullien sont plus anciennes et qu'on doit les rapporter à la même époque que les tombeaux de Byrsa et de la colline de Junon ou au moins à celle des caveaux creusés dans le rocher de la colline de Bordj-el-Djedid, dont il nous reste encore à parler.

(A suivre).

NÉCROLOGIE

Mgr Edmond Dardel

Capucin, évêque titulaire de Zoara, vicaire apostolique des îles Seychelles.

L'Union savoisienne annonce la mort de ce prélat qui devait être sacré évêque dans ce mois .

Le R. P. Edmond s'appelait dans le monde M. Alfred Dardel. Il était né à Aix-les-Bains le 26 octobre 1825. Il entra de bonne heure dans l'Ordre des Capucins, où il fit profession solennelle le 28 octobre 1846. Ordonné prêtre le 25 mars 1848, il fut tour à tour maître des novices, définiteur provincial et plusieurs fois gardien, charge qu'il exerça à Annecy pendant les trois années qui suivirent l'ouverture du couvent, en 1876. Il avait été nommé, dans le Consistoire du 23 août 1889, vicaire apostolique des îles Seychelles et évêque titulaire de Zoara. Mgr Dardel est décédé au mois d'avril à Port-Victoria de l'île Mahé, groupe des Seychelles.

BIBLIOGRAPHIE

D'Irlande en Australie. *Souvenirs et impressions de voyage* du R. P. Achille Lemire, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, publiés par son frère. Un volume grand in-8 d'environ 200 pages encadrées de filets rouges, illustré de nombreuses gravures. Librairie Desclée, Lille. 2 fr.

C'est bien en effet le récit d'une traversée écrit d'une plume alerte et qui sait peindre. Les escales ne sont pas nombreuses pour un si long voyage ; mais à chaque fois qu'on touche terre, à Gibraltar, à Naples, à Suez, à Aden, à Ceylan, quels tableaux pleins de couleur et de vie ! Une fois en pleine mer, on cause de l'Irlande d'où l'on vient, de l'Irlande qui est à bord par ses émigrants et leurs apôtres, de l'Irlande qu'on va retrouver là-bas. Le récit est original, spirituel, intéressant, semant la lumière sur bien des questions que les gros ouvrages n'élucident pas à l'égal de ce petit livre.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Édition française.

Deux élèves de l'Orphelinat Saint-Joseph à Montauban	1
Un abonné de Lyon	5
Anonyme de Grenoble	200
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Puginier).	
Anonyme de Paris	10
A Mgr Puginier (Tong-King occidental).	
Mme M. G. diocèse de Clermont	25 55
Au même, pour le Laos Tonkinois français	
M. D. Fontaney de Saint-Etienne, diocèse de Lyon	50
Pour les missions de Chine (Kiang-Nan).	
M. P. B.	10
Pour l'église de Raipour (Vizagapatam).	
Un anonyme d'Annecy	100
A Mgr Barthet, pour la station française de Siguri (Haut-Sénégal).	
M. D. Fontaney, de Saint-Etienne, diocèse de Lyon	50
A Mgr Carrie, pour la mission française de l'Oubanghi.	
M. D. Fontaney, de Saint-Etienne, diocèse de Lyon	50
Pour le Dahomey.	
M. D. Fontaney, de Saint-Etienne, diocèse de Lyon	50
A S. Em. le cardinal Lavigerie, pour rachat et baptême de deux petits nègres sous les noms de Joseph-Louis-Edouard et Edouard-Laurent-Augustin.	
M. Lepage à Amiens	60
Au même, pour l'hôpital Saint-Elisabeth des Attafs.	
Anonyme de Vaxy, diocèse de Metz	6 25
Pour les lépreux d'Ambahivoraka (Madagascar).	
M. Esmault, à la Bouchetière, diocèse de Chartres	10
Mlle Bell, à Troy, diocèse d'Albany, Etats-Unis	25
Pour la Malaisie	
M. l'abbé Pére, diocèse de Cahors	1 50

Edition italienne
(1er trimestre 1890.)

Pour l'Œuvre	490 30
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Marinoni)	535 30
Pour la léproserie d'Ambahivoraka (Madagascar)	199 50
Pour les missions du Tong-King (Mgr Onate)	24 50
Pour Mgr Petkoff, évêque d'Andrinople	5 90
Pour Mgr Altmayer, pour la fondation dans Bagdad d'un institut médical	4 90
Pour les missions de Bulgarie	2 45
Pour les affamés de Chine (Ho-nan)	4 90
Pour les affamés de la Cochinchine orientale	9 80
Pour les missions de Mgr Van Camelbeke	2 45
Pour les missions du Chan-tong septentrional	4 90
Pour Mgr Puginier	4 90
Pour le baptême d'enfants dans la Mandchourie	2 95
Pour Mgr Lavigerie, pour rachat d'esclaves	191 40
Au même pour rachat de noirs en Afrique	9 80
Pour les lépreux de Molokai	14 70

Edition néerlandaise

Pour les missions de Chine	103
Pour la Mongolie orientale (Mgr Rutjes)	38

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



LE TRIDUUM

ET

LES TROIS DISCOURS

EN L'HONNEUR

DES BIENHEUREUX CHANEL ET PERBOYRE

Son Eminence le cardinal Parrochi, vicaire général de Sa Sainteté Léon XIII, faisant l'éloge du Bienheureux Perboyre au lendemain de la Béatification, commençait ainsi son magnifique discours : « Le cœur tressaille d'allégresse au souvenir des triomphes remportés par les martyrs des temps anciens dont le sang était une si féconde semence de chrétiens, mais, en rappelant les victoires des martyrs de notre époque, l'on éprouve une émotion plus forte encore parce que nous assistons à de grands spectacles de générosité constatés presque de nos propres yeux et que nous ne connaissons pas seulement par l'authentique témoignage de l'histoire. »

Cette pensée de l'illustre cardinal donne l'explication du succès vraiment consolant de notre Triduum : Oui, voilà pourquoi pendant trois jours une foule respectueuse n'a cessé d'envahir l'enceinte trop étroite de la Primatiale de Saint-Jean, voilà pourquoi tous les âges, toutes les conditions se pressaient respectueusement autour des reliques des Bienheureux, voilà pourquoi, dans ce tour du monde triomphal que font maintenant nos deux martyrs, à Rome, à Paris, en Chine, à Futuna, dans les centres les plus civilisés, comme dans les pays les plus sauvages, une immense acclamation retentit en l'honneur de ces deux fils de pâtres, hier inconnus, aujourd'hui sur les autels et dans la lumière. Ils ont été nos contemporains et nos frères, il ont vécu, ont souffert, ont été glorifiés dans ce dix-neuvième siècle, si fier de ses triomphes et des conquêtes de son industrie, dans ce siècle qui a pensé pouvoir se passer de Jésus-Christ et qui, cependant, n'a jamais pu faire à ses grands hommes semblable apothéose.

A Lyon, la fête revêtait, s'il est possible, un caractère plus touchant encore. Jusqu'ici, d'autres villes avaient organisé des *Triduum* mais seulement en l'honneur de celui des deux Bienheureux qui leur appartenait plus particulièrement, là où il avait laissé quelque chose de sa vie, un reflet de son âme et de ses vertus. Pierre Chanel avait été acclamé à Belley et dans les paroisses de ce diocèse où, enfant, séminariste et prêtre, il avait fait cette préparation providentielle à l'apostolat et au martyre; Perboyre avait reçu les hommages à Paris de la double famille de saint Vincent de Paul, à Cahors, de ceux dont il fut le concitoyen et le modèle. A Lyon, au contraire, ils partagent le même triomphe, tous deux beaux et aimables dans leur vie, ne sont plus divisés dans la mort et dans l'apothéose.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi « qui se glorifie de leur béatification comme d'un honneur personnel, comme d'un héritage de famille (1) », les vénère dans une seule fête comme les prémices de tant d'autres martyrs nourris et soutenus dans leurs travaux apostoliques par les aumônes de ses associés.

Et, coïncidence heureuse, le *Triduum* s'achèvera au jour de la fête des premiers martyrs de Lyon; les héroïques compagnons de saint Pothin, ce disciple de saint Jean, sembleront ouvrir leurs rangs pour recevoir ces jeunes frères conquis à l'apostolat, au martyre et à la gloire par l'Œuvre dont le berceau est à Lyon, et les voix du ciel s'uniront aux harmonies de la terre pour donner à l'hymne sacrée de la liturgie lyonnaise, quelque chose de plus fort et de plus suave :

Fausta Lugdunum civitas
Ditata tot martyribus,
Summa sit hæc festivitas
Tuis dicata patribus.

Que nos lecteurs nous pardonnent ce préambule, trop long peut-être ; mais nous sommes encore sous l'impression de ces grandes et incomparables fêtes et nous ne faisons du reste qu'affaiblir, en les traduisant, les émotions de ceux qui ont eu le bonheur d'y assister.

Tout, d'ailleurs, avait été magnifiquement organisé par Son Eminence le cardinal. L'ornementation de la vieille cathédrale était d'un goût parfait, sobre et grandiose à la fois. Les piliers des colonnes disparaissaient derrière d'immenses et riches bannières rouges et or marquées aux initiales des Bienheureux et sur lesquelles, à côté de textes de l'Écriture délicatement choisis, se détachaient les dates mémorables et les principaux souvenirs de leur héroïque carrière. Au-dessus du maître autel s'enlevait jusqu'aux voûtes de la nef un dôme écarlate rehaussé d'hermine et d'or et de superbe allure.

« Quel triomphe que tout ce luxe, s'écrie dans l'*Univers* M. Léon Aubineau, témoin assidu de ces fêtes ; qu'il fait bon voir toutes ces richesses rendant hommage à Dieu ! Que tout soit convoqué pour l'honorer et que la lumière rende gloire à la lumière divine !

« On sait quel air de fête et quelle grandeur la piété romaine déploie dans les illuminations de l'église Saint Pierre. Les cordons de feu, les gerbes de flammes s'unissent et excitent les ardeurs de la piété. Un beau luminaire autour du Saint-Sacrement est une joie pour la dévotion. Après Rome je ne crois pas avoir rien vu de plus beau que ce qui s'est fait à Lyon. L'autel est tout embrasé d'une multitude de lumières savamment distribuées, disposées sur des supports élégants, majestueux, légers, dont les ors brillent au milieu de la joie des flammes. Deux cordons de cierges courent autour du chœur et des gerbes lumineuses accusent les dispositions architecturales de l'abside. Des lustres suspendus complètent cette illumination splendide à voir et qui réjouit tous les cœurs. Quand, au moment de la bénédiction, les portes de la basilique s'ouvrent, le peuple, et un peuple immense qui n'avait pu pénétrer dans l'église et qui attendait pieusement aux portes, priant et adorant, car la prière et l'adoration ne connaissent pas d'obstacles, ce peuple qui couvrait la place ne pouvait, en se signant, retenir son cri d'admiration ; le témoignage de la lumière est vraiment un magnifique témoignage qui caresse et transporte le cœur humain. »

C'est dans ce cadre merveilleux que va se dérouler pendant trois jours la fête plus belle encore des âmes qui aiment, qui prient et qui espèrent.

PREMIER JOUR

Vendredi 2 mai

Annoncée la veille par la sonnerie du bourdon de la Primatiale et de toutes les cloches de la ville, le *Triduum* commença le vendredi par la procession des reliques et leur translation du Palais de l'Archevêché où elles étaient déposées, dans les chapelles magnifiquement ornées qui leur avaient été dédiées. Un clergé nombreux dans lequel, au milieu des prêtres en surplis, des chanoines en camail, on distinguait des religieux de toutes congrégations, faisait cortège aux reliques des Bienheureux et s'unissait à la fête intime des Lazaristes et des Pères Maristes. Derrière les châsses s'avançaient, bénissant la foule prosternée, Mgr l'Evêque de Belley, un Archevêque lazariste, Mgr Thomas, délégué du St-Siège en Perse, enfin, dans tout l'éclat de la pourpre romaine, Son Eminence le Cardinal Foulon, heureux de la joie de tous, plus heureux encore devant le spectacle de la piété de son peuple.

Comme le premier jour était plus spécialement dédié au Bienheureux Pierre-Marie Chanel, le diocèse d'origine du martyr était représenté par un grand nombre de ses prêtres. L'évêque de Belley officiait et les élèves du collège des Maristes de St-Chamond chantèrent avec une perfection admirable une messe de Gounod. On le voit, par une délicate pensée, Son Eminence avait voulu ménager aux bons Pères Maristes comme une fête intime, comme une fête de famille au milieu de cette joie universelle.

Après la messe pontificale, commença, pour ne se terminer qu'au soir du troisième jour, la vénération des reliques des Bienheureux. Rien d'édifiant et de touchant comme cette foule recueillie et empressée dans laquelle l'homme du peuple, la religieuse et le prêtre, le pauvre et le riche se pressaient autour des restes sacrés de nos martyrs ; on sentait dans ces masses populaires si respectueuses cette fraternité véritable que cimentent les mêmes espérances : toutes ces âmes étaient sœurs, se parlaient et se répondaient par la prière.

Cependant, les cérémonies se succédaient amenant un concours de plus en plus édifiant. A trois heures, un

(1) Lettre pastorale de Son Eminence le cardinal Foulon.

Lazariste, M. Sabatier, fait dans une chaleureuse allocution l'éloge du Bienheureux Mariste ; le lendemain à la même heure, le R. P. Monfat, Mariste, louera à son tour le fils de saint Vincent de Paul, touchant échange de félicitations délicates entre les membres des deux familles des martyrs. N'est-ce pas, après dix-sept siècles, comme un souvenir, comme un écho de ces lettres, dans lesquelles les chrétiens de Vienne et de Lyon racontaient à leurs frères d'Asie, l'héroïsme de leur jeune Église !

Le salut de huit heures avait attiré une affluence considérable. Après le *Credo* chanté à l'unisson et qui s'échappe de toutes ces poitrines comme un immense cri de foi, Mgr d'Hulst, le futur successeur du P. Monsabré dans la chaire de Notre-Dame, commence le panégyrique du Bienheureux Chanel, en présence de Son Eminence le Cardinal Foulon, et de NN. SS. Thomas, archevêque d'Andrinople, Luçon, évêque de Belley.

Simplicité, élévation, clarté, absence complète d'affectation et de recherche, telle est l'éloquence de Mgr d'Hulst, telle est aussi, croyons-nous, le modèle de la véritable éloquence apostolique.

Pendant une heure et demie, le distingué prélat a tenu sous le charme de cette parole digne, par sa pureté, du XVIIe siècle, son auditoire ravi, et a déroulé les faits les plus saisissants de cette vie « sans faste » par laquelle Dieu préparait, dans l'obscurité et dans les occupations du presbytère, le futur mariste, le futur apôtre, le futur martyr de Futuna.

Tout ce que nous pourrions ajouter sur l'éminent panégyriste, nos lecteurs le diront mieux que nous après avoir lu ces pages auxquelles l'impression, chose bien rare, a gardé toutes leurs grandes et fortes qualités.



PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX PIERRE CHANEL

Par Monseigneur d'HULST

Recteur de l'Institut catholique de Paris.

Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ. Sois fidèle jusqu'à la mort, je te réserve une couronne de vie. APOC., II, 10.

ÉMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

De grandes fêtes viennent de finir à Belley, de grandes fêtes commencent à Lyon; Paris, Cahors avaient commencé; la France entière suivra. Le signal est parti de Rome. Un de ces jugements qui se prononcent sur la terre et se ratifient dans le ciel, a inscrit au livre des Bienheureux deux enfants de notre chère patrie. L'un d'eux appartient par son origine à l'église primatiale de Lyon dont la juridiction s'étendait, lorsqu'il vint au monde, sur le territoire aujourd'hui rendu à l'église de Belley, l'autre est un enfant du Quercy; tous deux pâtres et fils de paysans, tous deux apôtres, tous deux martyrs. Le premier apporte à la jeune Société de Marie la première palme d'un martyrologe qui commence; le second ajoute une gloire nouvelle à la postérité spirituelle de Vincent de Paul. Une voix éloquente vous racontera demain la passion héroïque de Gabriel Perboyre : je viens, obéissant à l'invitation du prince de votre illustre église, vous dire aujourd'hui l'humble vie, la mort sublime de Pierre Chanel.

O sainte Épouse du Christ, où sont-ils ceux qui t'accusaient de vieillir et se réjouissaient de ta stérilité? Plus féconde que jamais, tu ne cesses d'enfanter des saints. Rome, arbitre des vertus exemplaires, a beau élever ses exigences : les héros du christianisme assiègent les portes de son tribunal et les sentences déclaratoires de la sainteté se succèdent d'années en années. Dans sa prison glorieuse, le Solitaire du Vatican voit arriver en rangs pressés les foules croyantes, et il n'est plus guère de pèlerinages dont la pompe ne s'embellisse d'une de ces solennités qui font rayonner sur l'Église de la terre les splendeurs de la cité céleste.

Il y a là pour le peuple chrétien des consolations opportunes, des joies et des espérances dont sa tristesse a besoin. Mais ce que nous devons chercher surtout dans ces fêtes, c'est la leçon qu'elles contiennent, c'est l'exhortation qui nous presse d'imiter ces aînés dont nous sommes fiers, de peur que, dans leur gloire, ils n'aient à rougir de nos faiblesses.

C'est cet enseignement, mes frères, que je vous apporte. Nous le trouverons dans la très simple histoire dont je vous dois le récit. Il se dégagera pour nous avec évidence de cette vie sans faste où toutes les vertus sont imitables, où la perfection résulte d'une fidélité quotidienne aux plus humbles devoirs; il ressortira avec plus d'éclat encore d'une mort modeste et grande où chacun de nous sera forcé de reconnaître la conclusion naturelle d'une telle vie.

L'apostolat est un sacrifice. Toute victime est d'abord



choisie, puis offerte; elle est préparée, enfin elle est immolée. Nous suivrons rapidement à travers ces phases successives la destinée de Pierre-Louis-Marie Chanel.

I

Le premier choix vient de Dieu, le second vient de la créature. Dieu choisit son apôtre, l'apôtre choisit son Dieu. Le choix divin a sur celui de l'homme l'antériorité d'un éternel amour. *Non vos me elegistis* (1), disait le Sauveur aux premiers apôtres : vous ne m'avez pas choisi les premiers. Je vous ai aimés d'un amour sans aurore et c'est ma tendresse qui vous a attirés : *Caritate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans* (2).

Cette loi ne souffre point d'exception. Nulle créature n'a jamais fait vers Dieu les premiers pas. Se tourner par une libre détermination vers le Bien suprême, le reconnaître au travers des ombres qui voilent sa beauté, le préférer, tandis qu'il se cache encore, aux biens qui se laissent voir et toucher, sacrifier à cette possession laborieuse la jouissance et jusqu'à l'espoir de toute autre félicité, c'est là sans doute le mérite de l'âme fidèle, mais ce mérite est un don. Heureux qui sait l'accueillir, cette fidélité est le commencement de la récompense : *Beatus quem elegisti et assumpsisti : inhabitabit in atriis tuis* (3).

Et le don s'évanouit si la créature le néglige. Choisie la première, il faut qu'à son tour elle dise au Seigneur : tu es mon bien; appelée, il faut qu'elle réponde : *me voici*; discernée par l'amour, il faut qu'elle s'offre à ses exigences. Distinctes dans leurs origines, la vocation et l'offrande se confondent dans l'action; l'une révèle l'autre et c'est en voyant à l'œuvre la générosité de l'homme que nous apprenons à connaître la libéralité de Dieu.

Contemplons donc d'un même regard ces deux grands objets dans la personne du futur apôtre de la Polynésie.

Dieu l'a choisi comme il avait choisi David, *de post fetantes accepit eum* (4), il a été le prendre au milieu du troupeau dont l'enfant avait la garde. Les hommes comparent l'humilité de telles origines avec la destinée qu'elles recouvrent et ils sont frappés de ce contraste. Au fond, qu'y a-t-il d'étonnant? Les différences qui séparent les conditions humaines ne comptent pas au regard du Très-Haut. Ni les grandeurs de la terre ne sont grandes, ni ses misères ne sont basses devant Celui qui dépasse toute mesure créée. Il n'y a de grand que ce qu'Il élève, il n'y a de bas que ce qu'Il méprise et Il ne méprise que l'orgueil. Si Dieu choisit plus de saints parmi les humbles, c'est peut-être parce que c'est la condition du plus grand nombre, c'est surtout parce qu'Il entend se réserver la gloire d'une exaltation qui est son ouvrage : *Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem* : Il aime à prendre le pauvre dans son néant pour le placer par son élection au rang des princes de son peuple : *Ut collocet eum cum principibus populi sui* (5).

Mais, pour votre instruction, laissez-moi vous signaler, mes frères, un autre motif de cette préférence divine : c'est que l'humilité de la condition est une préparation naturelle à la sainteté. Que faut-il pour être saint? Il faut ressembler à Jésus-Christ. Or Jésus-Christ, maître de choisir entre les conditions humaines, a choisi la pauvreté. A tous les hommes il impose comme condition de salut le détachement des richesses : mais n'est-il pas plus facile d'en accepter la privation que d'en détacher son cœur dans la jouissance? Pour être saint, il faut être humble; l'humilité est difficile à ceux que le siècle honore ; mais où donc le pauvre irait-il prendre l'orgueil? Il faut être mortifié ; la privation et la souffrance sont le lot ordinaire des déshérités d'ici-bas ; ils ignorent le bien être et la fascination qu'il exerce sur les heureux. Il faut s'abandonner avec confiance entre les mains de Dieu : mais cet abandon qui est pour le riche un effort méritoire, n'est-il pas le suprême recours et la grande consolation du pauvre? Oui, en vérité, si le chrétien doit être l'homme du siècle futur, c'est pour lui un péril d'être trop bien partagé dans le siècle présent. Les gages de salut que le riche doit conquérir par de violents efforts, le pauvre les trouve dans les éléments naturels dont se compose ici-bas sa destinée.

Je parle ici, mes frères, selon les lumières de la foi. Mais n'allez-vous pas m'opposer le témoignage de l'expérience? Hélas! Il n'est que trop vrai. Nous assistons aujourd'hui à un lamentable spectacle. L'impiété, toujours dure aux petits, a réussi à retourner contre eux les privilèges évangéliques. Jésus-Christ avait dit : *Bienheureux les pauvres parce que le Royaume de Dieu leur appartient*. Et les ministres humains de Satan ont fait en sorte que le chemin du ciel leur soit moins accessible qu'aux favoris de la fortune. Avec de l'argent, on peut défendre sa foi et celle de ses enfants. Sans argent, on est livré à la tyrannie infernale des tueurs d'âmes. Laïcisation de l'école, laïcisation de l'hôpital, qu'est-ce à dire, sinon la voie du salut interceptée à ceux que leur condition met en tutelle et qui ne reçoivent plus de leurs tuteurs naturels que des leçons d'apostasie? N'est-ce pas là le crime irrémissible, le péché contre le Saint-Esprit, puisque c'est l'entreprise sacrilège de ceux qui veulent convertir en anathèmes les béatitudes évangéliques? Ah! Mes frères, si la France officielle commet ce crime, que du moins une autre France se lève, la France croyante, priante et généreuse qui, dans les trésors de son cœur, puise à pleines mains l'aumône rédemptrice pour refaire au profit des déshérités les prérogatives que leur avait constituées le Sauveur.

Au commencement de ce siècle, si l'œuvre extérieure de la Révolution était plus visible, son œuvre morale était loin d'être aussi avancée qu'aujourd'hui. Les ruines matérielles frappaient le regard, la ruine spirituelle n'était consommée que dans les parties élevées de l'édifice social. Là, sans doute, nous avons vu s'opérer, depuis quatre-vingts ans, des restaurations heureuses : la liberté de l'enseignement chrétien a ranimé la foi sur les hauteurs ; mais l'action délétère de l'enseignement sans Dieu s'est poursuivie dans les couches profondes de la société. Nous touchons au temps prédit par le Sauveur où l'on pourra se demander s'il reste encore une étincelle de vie religieuse et morale

(1) Joan. xv, 16.
(2) Jerem. xxxi, 3.
(3) Ps. lxiv, 5.
(4) Ps. lxxvii, 71
(5) Ps. cxii, 7, 8





dans le monde. Nos prêtres sont nombreux, instruits, armés pour la lutte, mais on apprend au peuple à voir en eux des étrangers ou des ennemis. Tout autre était, au début de ce siècle, la situation respective des pasteurs et des fidèles. Décimé par l'échafaud, par la proscription, le clergé se personnifiait alors dans quelques vieillards échappés au martyre ou revenus de l'exil. Mais il leur suffisait de se montrer pour réveiller dans le cœur des pauvres les religieux désirs que dix années d'oppression avaient pu comprimer sans réussir à les éteindre. Le premier soin de ces confesseurs de la foi était de rajeunir la tribu sacrée, et leurs regards d'apôtres discernaient sans peine, au sein des familles encore simples et croyantes, les enfants prédestinés à repeupler le sanctuaire.

C'est un prêtre de cette trempe qui desservait en 1811 la paroisse de Cras. Pierre Chanel avait huit ans. Il avait à peine fréquenté l'école pendant les mois d'hiver. L'été le ramenait aux champs pour soulager, en gardant les moutons, la pauvreté de ses parents. Le vénérable abbé Trompier avait remarqué son heureuse nature et ces signes de la vertu précoce qui sont sur une âme d'enfant comme le sceau de l'élection divine. Du consentement de sa mère, il l'avait pris avec lui dans son pauvre presbytère. Bientôt d'autres enfants vinrent former autour du vieillard une couronne de jeunesse et d'espérance. Pierre était l'ornement de ce petit cénacle. Le saint curé trouvait dans son zèle le secret de suffire aux tâches les plus diverses : desservir plusieurs églises et de nombreux hameaux, prêcher, instruire, consoler, visiter les malades et secourir les pauvres, n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour défrayer son activité ? Comment concilier avec cette vie errante les devoirs sédentaires de l'instituteur ? M. Trompier résolvait le problème en transportant l'école sur les chemins. Le devoir donné au presbytère se corrigeait en marchant ; les courses charitables se confondaient avec la classe ; les disciples apprenaient tout ensemble les éléments du latin et la leçon de l'apostolat. L'œuvre ainsi commencée se poursuivit à Monsols où la voix de son évêque avait appelé M. Trompier, puis de nouveau à Cras où l'affection de ses paroissiens le ramena. C'est là que tardivement, selon le préjugé de ce temps, Pierre Chanel, déjà âgé de quatorze ans, fut admis enfin à la première communion. Ce long délai qui aurait pu nuire à une âme moins fidèle, n'avait fait qu'enflammer ses désirs.

Qui dira ce qui s'échangea, dans ce premier colloque, entre le Dieu de l'Eucharistie et le futur martyr ? C'est le secret du Ciel. Mais comment douter que dès lors le choix divin n'ait été révélé à cette âme pure et n'ait provoqué de sa part un choix réciproque ? Dix ans après, dans la même église, le convive de Dieu célébrera sa première messe.

N'attendez pas, mes frères, que je suive pas à pas avec vous la marche ascendante qui, durant ces dix années, rapprochait l'élu du Seigneur de la consécration suprême. Du presbytère de Cras au petit séminaire de Meximieux, puis à celui de Belley, de là au grand séminaire de Bourg, les étapes se succèdent régulières, j'allais dire monotones, sans événements qui attirent le regard. Pierre Chanel est partout exemplaire ; mais sa modestie cache plus de merveilles que sa vertu n'en révèle. Plus tard, quand la couronne du martyre aura ceint son front, ses maîtres et ses condisciples se reprocheront de n'avoir pas estimé à sa valeur le trésor dont ils avaient eu la garde ; ils chercheront dans leurs souvenirs des épisodes à raconter ; c'est à peine s'ils pourront distinguer quelques traits saillants sur le fond uniforme d'une fidélité toujours égale, d'une piété tendre et forte, d'une humilité amie du silence, d'une charité joyeuse et douce, d'une pureté de vie angélique.

Ne nous plaignons pas, mes frères, de ce qu'un appréciateur profane pourrait appeler l'indigence de ce récit. Dieu ne fait pas les saints pour amuser la curiosité des hommes, mais pour leur tracer la voie du salut : et n'est-ce pas miséricorde de sa part de nous montrer dans de vivantes leçons ce chemin accessible à toute âme de bonne volonté ? Les héros de la fable terrassaient des monstres, les héros de l'histoire accomplissent des actions rares dont l'occasion manquera toujours au courage du grand nombre. Les héros de l'Evangile trouvent dans les actions communes la matière de leurs mérites et la consommation de leur vertu. Le ciel un jour manifestera leur gloire quand celle des hommes sera flétrie ; et, sans attendre cette révélation suprême, l'Église est là pour discerner la sainteté qui se cache et l'élever sur le chandelier d'où elle fait rayonner sur le monde, non l'éclat qui éblouit, mais la lumière qui éclaire et la chaleur qui vivifie.

L'élève du sanctuaire avait franchi tous les degrés intermédiaires qui conduisent à l'autel. Le 15 juillet 1827, un évêque de sainte mémoire, Mgr Devie, lui imposait les mains ; et le lendemain, la paroisse de Cras en fête assistait à la première messe du nouveau prêtre. La victime choisie avait répondu au choix divin. Il ne lui restait plus qu'à se préparer par le travail à l'immolation, par l'apostolat au martyre.

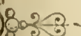
II

Pierre Chanel semblait destiné à offrir aux prêtres de France le modèle de la sainteté acquise dans l'exercice des fonctions communes. C'est pour cela sans doute qu'avant de l'appeler à la séparation suprême, la Providence voulut le faire passer par tous les ministères où se dépense sous les yeux des fidèles le zèle sacerdotal.

Durant les neuf années qui séparent son élévation à la prêtrise de son départ pour les missions, nous le voyons successivement vicaire, curé, professeur, directeur spirituel, enfin supérieur d'un petit séminaire. Commencée dans les rangs du clergé séculier, cette vie si simple et si pleine se poursuit sous l'obéissance religieuse dans la naissante société de Marie. Toutes les formes que peut revêtir le dévouement du prêtre, toutes les épreuves auxquelles peut être soumise sa vertu, tous les moyens qui lui sont offerts de sanctifier sa tâche se retrouvent dans les exemples du Bienheureux. Il n'est pas un seul d'entre nous, je m'adresse ici à mes frères dans le sacerdoce, qui puisse récuser l'autorité d'un enseignement si parfaitement approprié à nos besoins, si étroitement adapté à notre condition.

Le vicaire d'Ambérieu fait ses premières armes sous la conduite d'un confesseur de la foi qui, revenu de l'exil durant la Terreur, avait su tromper la vigilance des persécuteurs et suffire à travers mille périls aux besoins spirituels





des chrétiens du pays de Gex. Pierre Chanel était là à bonne école pour se former à l'apostolat. Plus d'une épreuve cependant l'y attendait ; la plus sensible était pour lui l'impossibilité où il se voyait d'apprécier toujours comme son vénérable chef les convenances du ministère et les besoins du troupeau. Ce n'est pas manquer de respect à la mémoire des prêtres admirables qui ont relevé le culte dans notre France, que de constater en eux plus d'un préjugé emprunté de bonne foi aux idées jansénistes du dernier siècle. Si cette façon étroite et dure de comprendre l'Évangile était déjà nuisible, il y a cent ans, à la fécondité de l'apostolat, que n'en pouvait-on craindre à l'heure où une société malade appelait toutes les délicatesses du bon Samaritain pour panser ses blessures ? C'est ici que, dans le jeune prêtre ordonné de la veille, nous allons admirer cette science des saints, cette sagesse précoce qui ne s'apprend pas dans les livres, ce discernement infaillible des vrais besoins des âmes, cette intelligence des nécessités du temps, cette sagacité qui découvre les vrais moyens de vivifier la foi dans le cœur du peuple. Ne craignez pas d'ailleurs que Pierre Chanel sacrifie aux intérêts du troupeau le respect qu'il doit au pasteur. Toujours déférent et docile, il n'entraîne pas, il sollicite ; il ne reprend pas, il implore, il obtient par la douceur la permission de tenter ses expériences et il laisse à Dieu le soin de les recommander par le succès. C'est ainsi qu'il introduit dans la paroisse d'Ambérieu les pieuses solennités du mois de Marie, objet de l'étonnement d'abord, bientôt cause de la joie du vieux curé. Cette conquête était digne de celui qui dès son enfance avait toujours été le tendre fils de Marie, qui bientôt allait s'enrôler sous sa bannière dans la milice religieuse et donner à une Société placée sous son invocation, la glorieuse consécration du martyre.

Si le zèle discret du vicaire a pu vaincre tous les obstacles, que ne fera pas le zèle plus libre du curé ? La paroisse du Crozet offre à son dévouement un champ difficile à cultiver. Le jansénisme y avait semé ses erreurs, un prêtre assermenté y avait apporté le scandale, un pasteur respectable y avait indisposé les esprits par un zèle amer. L'indifférence religieuse, la défiance à l'égard du prêtre, la licence des mœurs semblaient élever contre l'apostolat du nouveau curé une triple barrière. La charité de Pierre Chanel fit tomber tous ces obstacles ensemble. Fécondé par les prières, recommandé par la bonté, son ministère se fit accepter tout d'abord et bientôt il fut recherché. Ceux qui pendant longtemps n'avaient eu sous les yeux qu'un travestissement du Bon Pasteur, voyaient enfin sa vivante image. Les enfants et les vieillards, les malades et les pécheurs, les pauvres et les riches, les âmes pieuses et les nouveaux convertis, se croyaient tour à tour l'objet de ses préférences. En vérité, il les préférait tous, puisqu'en tous il aimait par dessus tout Jésus-Christ. Si je vous racontais en détail les industries de son zèle, les artifices de son dévouement, les sacrifices que lui inspirait sa charité, vous croiriez entendre la vie de saint Vincent de Paul. Et n'est-ce pas en effet une fraternité véritable que cette ressemblance des saints, attirés par un même esprit à la pratique des mêmes vertus, à l'emploi des mêmes procédés dans la conquête des âmes ?

Vous pensez sans doute, mes frères, qu'une vie si bien remplie devait au moins apporter au serviteur de Dieu, parmi les privations et les fatigues dont elle était pleine, ce contentement intérieur qui est comme l'approbation de Dieu et le commencement de la récompense. Peut-être, une vertu moins haute se fut arrêtée à savourer cette douceur. Mais Dieu a des rigueurs infinies pour ceux qu'il traite en favoris. Sa prédilection se manifeste par ses exigences. Plus son amour s'établit en eux, plus il demande ; et si parfois il se charge de les consoler, il ne permet pas qu'ils se reposent sur le bien accompli : la vue d'un bien plus grand et plus difficile les maintient dans l'humilité, dans le dégoût d'eux-mêmes, et du même coup enflamme leurs désirs.

Pierre Chanel, en se prodiguant à son troupeau n'avait garde de négliger sa sanctification. Dans ses longs colloques avec Dieu, une pensée le saisissait fréquemment, un de ces attraits mystérieux qui font frémir la nature et qui néanmoins sollicitent, captivent, entraînent le cœur d'abord, puis la volonté et enfin l'action. Il aimait ses brebis, mais une parole du maître lui revenait en mémoire : « J'ai d'autres brebis encore qui ne sont pas de ce bercail (1). » Si, dans nos contrées où fleurit depuis tant de siècles la civilisation chrétienne, la misère des âmes est si grande, quelle compassion ne mériteront pas les brebis étrangères qui n'ont jamais connu la voix du Bon Pasteur ? Celles-là aussi, dit Jésus-Christ, il faut que je les amène. *Et illas oportet me adducere.* O prêtre, entends cette promesse : c'est par toi qu'elle doit se vérifier. Tu seras pour ces âmes l'apparition de Jésus-Christ. Par ta parole, par ta charité, par ton labeur, par tes souffrances, s'il le faut, par ta mort, tu les amèneras au bercail. *Et illas oportet me adducere.* C'est la vocation à l'apostolat parfait, au travail des missions lointaines.

Pierre a entendu cet appel. Il ne peut plus s'y tromper. Dès qu'il se retrouve en face de Dieu, la voix résonne au dedans de lui. Qu'est-ce qui pourrait le retenir ? ses vieux parents ? Il sait qu'il va leur briser le cœur, mais il servira plus utilement l'intérêt de leur salut par son sacrifice qu'il n'eût fait par sa tendresse. Ses chers paroissiens ? Il confiera leurs âmes à un héritier de son zèle, et lui, il ira où Dieu l'appelle.

Cependant si la vocation est certaine, elle n'est pas encore précise. Il reste à déterminer le temps, le lieu, le mode, toutes les circonstances du sacrifice. C'est une révélation progressive qui se poursuit lentement dans la prière, et jusqu'à ce qu'elle soit achevée, le travail divin demeurera secret dans le cœur de l'apôtre.

Deux fois, il a cru voir s'ouvrir devant lui la voie où il doit marcher. Les Annales de la Propagation de la Foi l'ont initié aux travaux des missionnaires. « Que fais-je ici, s'écrie-t-il, que ne suis-je avec eux ? » Et n'y tenant plus, il va demander à son évêque la permission de partir pour les missions de l'Amérique du Nord. Mais le pontife veut éprouver ces jeunes ardeurs. Il suspend son consentement et par deux fois renvoie Pierre à son troupeau.

C'est au travers de ces délais imposés par l'obéissance que la lumière de Dieu va pénétrer son âme. Les missions

(1) Joan., x, 16.



demeurent devant ses yeux comme le but à poursuivre, mais le moyen sera la vie religieuse.

Tandis que ces événements intérieurs s'accomplissaient en lui, la Providence préparait au dehors l'achèvement de son dessein. La Société de Marie avait pris naissance. Le grand cœur d'un prêtre lyonnais en avait conçu la pensée, la bénédiction de Notre-Dame de Fourvière en avait protégé et consacré le germe; quand l'heure de Dieu fut venue Mgr Devie seconda les désirs du pieux fondateur en lui confiant la direction de son petit séminaire. L'arrivée du P. Colin à Belley était comme le signal attendu par Pierre Chanel. Ouvrir son cœur au saint prêtre, se donner à lui pour l'œuvre des missions, obtenir de son évêque la permission deux fois refusée, tout cela fut pour le futur apôtre l'œuvre de quelques jours. Il en est toujours ainsi des pensées que Dieu inspire. En vain voudrait-on détacher avant l'heure le fruit de la grâce; mais quand ce fruit est mûr, il tombe comme de lui-même dans la main tendue pour le cueillir.

Toute joie surnaturelle ici-bas doit être assaisonnée d'amertume. Pierre Chanel ne put s'arracher sans douleur à l'affection de ses paroissiens. Préparée dans le secret, la résolution qui l'enlevait à son troupeau, éclata comme la nouvelle d'une calamité publique. Si son départ eût été connu à l'avance, il aurait eu mille peines à l'exécuter. Mais le sacrifice était consommé et la générosité qui l'inspirait devenait contagieuse. Longtemps auxiliaire de son zèle, puis confidente de son dessein, sa sœur voulut imiter celui qui la quittait, et, tandis que Pierre se rangeait sous l'obéissance du P. Colin, elle alla demander au cloître du Bon-Repos une forme de vie qui l'associât par la prière et la pénitence à l'immolation de son frère.

Dans une Société encore au berceau, le noviciat se confond le plus souvent avec l'activité des œuvres. Le petit séminaire de Belley offrait aux compagnons du P. Colin le premier asile de leur vie en commun. C'est là que Pierre Chanel fit ses débuts dans les fonctions du professorat. Bientôt une mission plus chère à son cœur le chargea de la direction spirituelle des jeunes élèves. Enfin, après un voyage en Italie où il accompagnait le saint fondateur, appelé à Rome par les intérêts de son œuvre, Pierre reçut, avec le titre de supérieur, une part plus abondante des sollicitudes attachées à la charge des âmes.

Que dire de sa vie dans cette succession d'emplois? Au dehors, c'était la sainte servitude du devoir, le doux esclavage de la charité, l'ardeur sans cesse croissante d'un zèle rallumé chaque jour au feu de l'autel. Au dedans, c'était une intimité toujours plus étroite et plus tendre avec le divin Ami, des aspirations toujours plus vives vers la vie apostolique. Rien de plus difficile à raconter qu'une telle histoire, rien de plus fructueux à méditer. Prêtres de Lyon et de Belley, vous surtout que l'obéissance attache aux saints labeurs de l'éducation, venez chercher dans les exemples du Bienheureux la leçon qui convient à la sublimité cachée d'un ministère ignoré des hommes, où vous devez semer dans les larmes ce que d'autres un jour moissonneront dans l'allégresse, venez apprendre ce qu'il faut d'abnégation et de douceur, de vigilance et de fermeté, ce qu'il faut surtout d'esprit de prière, de vertus intérieures pour enfanter Jésus-Christ dans les âmes, pour donner à la société des chrétiens véritables, à l'Église des prêtres capables de l'honorer devant les hommes et d'étendre ici-bas le royaume de Dieu!

III

Nous avons vu, mes frères, comment Dieu a choisi sa victime, comment il l'a préparée en vue du sacrifice. La voici mûre pour l'immolation. Une fois de plus, nous aurons sujet d'admirer l'harmonie qui fait concorder les ouvrages de la Providence au dehors et les opérations de la grâce au dedans. C'est à l'heure où de longues préparations ont fait de Pierre Chanel un homme vraiment apostolique, que le Saint-Siège confie à la Société de Marie les périlleuses missions de la Polynésie. L'un des membres de la Société, le P. Pompallier, vient de recevoir à Rome, avec le caractère épiscopal, le titre d'évêque de Maronée et de vicaire apostolique. Une consécration manquait encore aux futurs apôtres, celle de la profession religieuse. Une même journée, dédiée au culte de Marie sous l'invocation de Notre-Dame de la Merci, vit l'élection régulière du R. P. Colin comme supérieur général et l'émission des vœux de tous ses compagnons. Pierre Chanel était de ceux-là. Ah! qui donc nous ouvrira son cœur pour nous dire le secret d'amour qui s'échangea à cette heure entre lui et son Dieu?

La profession religieuse, c'est la pauvreté : or, voici devant nous un de ces pauvres dont parle saint Jérôme, de ces pauvres qui, comme saint Pierre, n'avaient rien en ce monde et qui cependant, avec une étonnante audace, *grandis fiducia*, osent dire à Jésus-Christ : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te*, nous avons tout abdiqué pour vous suivre. Oui, car si le siècle les a faits pauvres par force, l'amour les a fait pauvres par choix; et du haut de leur pauvreté choisie et voulue, ils dédaignent les richesses du monde et disent avec transport : *mon Dieu est mon tout.*

La profession religieuse, c'est encore le vœu d'obéissance. Et voici sous nos yeux un de ces enfants d'obéissance pour qui rien n'est bon que la volonté de Dieu manifestée par la voix des supérieurs. C'est cette vertu maîtresse qui gouverne en eux tout le travail de la sainteté. Point de désirs, si sublimes soient-ils, qui ne doivent être sacrifiés à l'obéissance. Pierre ne rêve que l'apostolat, mais sur un signe de son supérieur, il enfermerait sa vie dans les horizons étroits qui l'ont bornée jusqu'à ce jour. Faire la classe, surveiller des enfants, diriger des domestiques, c'est peu de chose aux yeux des hommes, mais si Dieu le veut, c'est là ce que préférera le serviteur fidèle, qui ne se cherche en rien lui-même et, comme son divin Maître, se nourrit pour tout aliment de la très sainte volonté de Dieu : *meus cibus est ut faciam voluntatem Patris... quæ placita sunt ei facio semper* (1).

Enfin, la profession religieuse, c'est le vœu de chasteté. Le monde ne voit dans ces engagements rigoureux qu'un renoncement contre nature, fait pour dessécher le cœur en lui ôtant le droit d'aimer. L'âme choisie y voit toute autre chose : c'est l'échange volontaire des amours inférieures

(1) Joan., IV 34; VIII, 39.



contre l'amour suprême, c'est la consécration libre et joyeuse de l'être humain à la Beauté souveraine, c'est l'anticipation magnifique de la vie présente sur le privilège du siècle à venir, c'est le choix glorieux qui assigne dès ici-bas à notre pouvoir d'aimer l'objet incomparable qui doit lui suffire pour une éternité.

Ah! oui, vraiment, la profession religieuse est la préparation parfaite de l'apostolat.

Après la profession, le départ. Le cœur de chair est immolé, mais il tressaille encore. Pierre Chanel ira prier sur la tombe de son vieux père, récemment ravi à sa tendresse, il ira revoir sa mère, sans oser lui avouer qu'il l'embrasse pour la dernière fois. Il traverse en tous sens les lieux témoins des joies de son enfance et des premiers travaux de son sacerdoce. Le monastère du Bon-Repos l'attire, et là, l'apôtre éprouvera cette défaillance d'un moment que le Sauveur, dans les délicates prévoyances de sa bonté, a voulu le premier ressentir pour la consolation de ceux qu'Il entraîne à sa suite sur le chemin du Calvaire. Mais la pieuse supérieure du couvent qui abrite sa sœur bien-aimée, sera pour Pierre l'ange qui réconforte à l'heure de l'angoisse : *Apparuit ei angelus confortans* (1). L'agonie de son âme n'a duré qu'un instant. Comme son divin Maître, il dira maintenant d'un cœur ferme et d'une voix forte : Levons-nous et marchons. *Surgite, eamus* (2).

Voici les missionnaires au Hâvre. Avant même de s'embarquer, ils vont faire l'épreuve des contrariétés réservées aux voyageurs. Des vents contraires les retiennent deux mois entiers dans le port sans permettre au navire d'appareiller. Et ce n'est là qu'un premier apprentissage de cette longue patience qui doit être partout la vertu propre des apôtres. Faut-il les suivre maintenant sur l'immensité des deux Océans? Cinquante jours de station forcée aux Canaries, la maladie et la mort d'un missionnaire à bord, les séjours aux îles Gambier, à Valparaiso, à Taïti, l'apostolat exercé auprès des matelots, enfin, au moment de toucher la terre promise, le vaisseau porté sur les récifs par une effroyable tempête, un vœu fait à Marie par les voyageurs en détresse, et tout à coup un courant miraculeux arrachant le navire à une perte qui semblait inévitable et le rejetant en pleine mer, voilà quelques-uns des incidents d'une traversée qui ne dura pas moins de onze mois. En lisant ce récit, on pense à saint Paul; on se rappelle ses voyages et ses souffrances: *ter naufragium feci, nocte et die in profundo maris fui* (3). L'amour de l'argent soutient à travers de semblables périls le courage des hommes de lucre. Comment ces mêmes hasards feraient-ils pâlir ceux que l'amour de Jésus-Christ entraîne à la conquête des âmes?

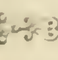
Et maintenant, mes frères, je sens croître les difficultés de ma tâche. Devant Dieu, rien de plus méritoire et de plus sublime que la vie de notre Bienheureux pendant les quatre années qui furent pour lui la préface du martyre; rien de plus insignifiant au regard des hommes, tant le cadre est étroit et les événements mesquins. La mission assignée au vicaire apostolique, embrassait plusieurs archipels déjà visités et stérilisés par des missionnaires méthodistes, plus exploiteurs que pasteurs. Pierre Chanel fut laissé seul avec un Frère dans l'île de Futuna. C'est là qu'il lui fallut créer de toutes pièces les éléments de son apostolat, apprendre la langue, gagner la confiance du roi, solliciter par la patience et la charité le cœur des naturels, autrefois anthropophages, et qui, depuis l'abandon de ces coutumes atroces, étaient demeurés perfides et batailleurs autant que légers et puérils. Que de fois, se voyant seul en face d'une tâche impossible, l'homme de Dieu sentit son cœur tout près de défaillir! Que de fois l'infirmité de son corps épuisé par la faim, consumé par la fièvre, semblait devoir anéantir son courage! Comme Jésus à la veille de sa Passion, il était tenté de dire : Seigneur, sauvez-moi des angoisses de cette heure : *Pater, salvifica me ex hac hora.* Mais il ajoutait aussitôt avec son divin maître : Que dis-je : ne suis-je pas venu ici tout exprès pour cette heure? *Et quid dicam? Propterea veni in horam hanc* (4). Le roi de l'île l'a pris en amitié, il s'est chargé de le nourrir, mais son amitié inconstante et soupçonneuse le laisse souvent manquer du nécessaire. Si le missionnaire demande au travail des mains la sécurité de sa subsistance, si, sous le soleil du tropique, il cultive lui-même son champ et voit mûrir ses récoltes, les pillards viennent lui enlever le fruit de ses labeurs, et il faut sourire à leurs rapines, car ces pillards sont ses enfants. A chaque instant la guerre civile menace d'éclater entre les insulaires, qu'une division permanente sépare en deux groupes, celui des vainqueurs et celui des vaincus. La beauté de la morale chrétienne, la sublimité du dogme, la majesté du culte attirent les Futuniens; mais à peine l'apôtre croit-il les tenir captifs sous le joug de l'Évangile, qu'un rien les éloigne, une superstition, une frayeur, un caprice les ramènent à l'idolâtrie. Tout manque d'ailleurs pour l'établissement d'une chrétienté; une pauvre case de bambous sert d'église : plus d'une fois le typhon en renversera les frêles murailles. L'indigence du missionnaire dépasse celle de sa demeure. Ce parfait pauvre de Jésus-Christ reçoit avec reconnaissance des fruits entamés par la dent de celui qui les donne. Souvent le jeûne est complet et une pénible journée de labeur s'achève sans nourriture.

A la longue cependant, le champ stérile commence à donner des fruits; les baptêmes se multiplient, le fils du roi lui-même devient le plus fervent des catéchumènes. Pierre s'est rendu maître de l'idiome du pays et son apostolat s'étend dans les deux îles de Futuna et d'Aloti. Rarement les mourants lui échappent. Ceux qui n'ont pas eu le courage de donner leur vie à Jésus-Christ, veulent du moins lui confier leur mort. Un missionnaire, venu de l'île voisine de Wallis, est témoin de ces premiers succès et retourne plein d'espérance à sa mission, après avoir échangé avec son confrère les consolations de la charité.

C'est le moment où l'ennemi du salut va faire éclater sa rage. Satan, le grand vaincu de Dieu, ne se rend pas sans combat. Mais l'apparente victoire de l'enfer prépare et amène le triomphe du ciel.

Les progrès du christianisme inquiètent dans Futuna le parti des vieillards. Tristes demeurants de l'âge barbare où régnait l'anthropophagie, ceux-ci font le siège du monarque,

(1) Luc, XXII, 43.
(2) Matth., XXVI, 46.
(3) II Cor., XI, 25.
(4) Joan., XII, 27.






jusque-là protecteur déclaré du missionnaire. Les fléaux naturels qui désolent l'île, sont attribués au courroux des idoles delaissées. Le roi s'éloigne du prêtre, il lui refuse tout secours, il laisse monter contre lui le flot des colères aveugles. La conversion de son fils met le comble à sa fureur. Faible et pusillanime jusque dans sa haine, il n'osera pas poursuivre ouvertement celui qu'il avait si longtemps traité en ami. Mais on verra se renouveler le drame qui se dénoua à Cantorbery par le meurtre de saint Thomas Becket. « N'aurai-je donc pas la paix avec ce prêtre, » avait dit le roi d'Angleterre? et des sicaires courtisans s'étaient chargés de tirer en son nom la conclusion sanglante de ses lâches propos. Le gendre de Niuliki est prêt à jouer le même rôle contre l'apôtre de Futuna. Les vieillards se sont rassemblés : que le prêtre périsse, ont-ils dit, et la religion disparaîtra avec lui. Le roi est informé du complot, il l'approuve par son silence, il l'encourage et le désavoue tout ensemble, abritant sa cruauté lâche sous les équivoques de l'hypocrisie.

Pierre Chanel n'ignore rien de ce qui se trame contre lui; mais il ne change rien à sa vie d'apôtre, sinon pour rendre son zèle plus ardent. Gagner des âmes et donner sa vie à Jésus-Christ, n'était-ce pas là, aux jours de sa jeunesse, le rêve de son âme apostolique ? Il travaillera donc plus que jamais. Ah ! ce n'est pas en vain que nous l'appelons bienheureux. Le Christ l'a béatifié d'avance quand il a dit : Bienheureux le serviteur que son maître, au jour où il doit venir, trouvera occupé à le servir. *Beatus ille servus quem cum venerit Dominus, invenerit sic facientem* (1). La fièvre le ronge, ses forces l'abandonnent, mais son âme intrépide domine les défaillances de son corps, et la semaine qui précède sa mort se passe en courses apostoliques.

Enfin l'aurore du jour sanglant se lève. Pierre, après avoir célébré la messe, se repose un moment dans son enclos. Un des conjurés pénètre dans sa demeure et lui demande un remède pour panser une blessure qu'aurait reçue Musumusu, gendre du roi. L'apôtre, bienfaisant jusqu'à la dernière heure, donne la fiole qu'on lui demande ; un autre le prie de lui prêter son bâton, Pierre le cède, et tout à l'heure il sera frappé avec cette arme.

Bientôt Musumusu se présente lui-même, et demande pour sa prétendue blessure les soins du bon Samaritain. Mais avec lui une troupe de forcenés envahit la maison et la met à sac. Le chef des assassins donne le signal du meurtre. Un sicaire se jette sur l'apôtre, brandissant son casse-tête. Comme Jésus, Pierre semble dire : pourquoi me frappez-vous ? Il étend la main et veut détourner le coup. Est-ce donc qu'il craint la mort ? Non, mais il voudrait éviter à ses enfants la honte du parricide. Le coup était lancé, le bras du martyr retombe fracassé. Un autre assassin le frappe de sa masse à la tempe gauche; le sang jaillit à flots. Pierre a compris que c'est l'heure du sacrifice. Un seul mot s'échappe de sa bouche : *Ceci est bon pour moi.* C'est le cri de saint Paul. Jusque là il avait dit : *Mihi vivere Christus est*, pour moi vivre c'est servir Jésus. Maintenant il achève la sentence : *mori lucrum* : mourir m'est bon. Voici un troisième bourreau qui s'avance, de sa lance il

(1) Matth , xxiv, 46.

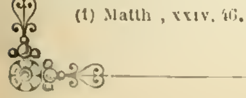
veut percer la poitrine de la victime, mais le fer passe sous le bras du martyr et la violence du choc le jette à terre. Assis maintenant contre la muraille, il étanche de sa main gauche le sang qui ruisselle de sa tête, et il attend comme l'agneau sans parole dont Isaïe a chanté la douceur. *Sicut ovis ad occisionem ductus est et non aperuit os suum* (1). Un chrétien l'aperçoit et veut le plaindre : une seconde fois Pierre répète : Il m'est bon de mourir. Cependant Musumusu s'impatiente : il ne se trouvera donc personne, s'écrie-t-il, pour achever le prêtre ! Non, personne ne se présente : la crainte ou le remords paralysent les bourreaux ; l'un après l'autre ils se retirent, la maison est vide, la victime agonise dans la solitude. Alors le gendre du roi se décide à en finir. Il aperçoit la hachette qui servait au missionnaire pour abattre le bois, il s'en empare et d'un seul coup fend la tête du martyr. C'est avec effort qu'il lui faut arracher du crâne ensanglanté le fer qui résiste et qui vient enfin dans sa main avec les débris de la cervelle. Puis, effrayé de son crime, l'assassin s'enfuit.

Le fils converti de Niuliki apprend le forfait, il accourt, mais la foule l'arrête : Que veux-tu, lui dit-on? *Cette chose que tu as cherchée n'existe plus.*

Cette chose, mes frères, c'est la religion. Le peuple un moment croit à la victoire de ses dieux. On lui a dit que, le prêtre mort, l'Evangile s'évanouirait. O mensonge de Satan! Jamais tu n'as été plus promptement confondu. Attendez quelques jours : les restes du martyr seront ensevelis avec honneur. Attendez quelques mois : le lâche instigateur du crime, le roi Niuliki, frappé comme Hérode, comme Antiochus, par les mains du Tout-Puissant, succombera à un mal horrible. Une corvette française débarquée à Futuna, jettera la terreur dans l'île. Le corps du martyr est rendu au vicaire apostolique. Le parti favorable aux chrétiens relève la tête, celui des persécuteurs est abattu. Quand, peu après, le vicaire apostolique viendra visiter l'île coupable, il trouvera le peuple empressé à recevoir le baptême. Deux années ne seront pas écoulées depuis la mort du Bienheureux, que l'île entière, sous la conduite d'un roi chrétien, aura embrassé l'Evangile et renouvellera, sous les yeux des missionnaires ravis, l'admirable tableau que saint Luc nous présente de l'Église naissante. L'assassin lui-même, le féroce Musumusu, plus heureux que son beau-père, ouvrira les yeux sur son crime, et, frappé comme lui, mourra pénitent et fidèle. O sang du martyr, que ta semence est féconde et que largement la mort de l'Apôtre a vengé sa vie du reproche de stérilité !

Il est temps, mes frères, de conclure ce discours. L'histoire que vous venez d'entendre n'est pas nouvelle dans l'Église. Elle se répète depuis dix-huit cents ans. Humainement interprétée, elle n'a pas de sens. Pourquoi ce fils de paysan a-t-il quitté son hameau ? Pourquoi ce prêtre a-t-il quitté sa patrie ? Pourquoi ce missionnaire s'est-il obstiné dans une tâche ingrate et impossible ? Pourquoi cet exilé volontaire a-t-il aimé des sauvages inconnus jusqu'à leur prodiguer sa vie ? Pourquoi, quand ils l'ont frappé, s'est-il écrié : c'est bien, c'est bon ? Pourquoi cette mort qui devait anéantir son œuvre, en a-t-elle assuré le triomphe ? Autant de questions auxquelles le sens humain ne peut répondre que par

(1) Is., LIII. 7.



une déclaration d'absurdité. Et pourquoi enfin, dans tous les temps, dans tous les lieux, se trouve-t-il toujours des hommes pour s'éprendre de ces absurdités sublimes et confier à de tels rêves tout leur espoir et toutes leurs ardeurs ? Pourquoi surtout s'en trouve-t-il plus qu'ailleurs dans notre France moderne qu'on dit sceptique et positive, désabusée de l'idéal et rivée aux réalités d'ici-bas ? Pourquoi, mes frères ? Parce que le Christ vainqueur veut qu'il en soit ainsi ; parce qu'il lui plaît de répondre comme autrefois à ceux qui se vantaient d'avoir scellé la pierre de son tombeau. Il ne discute pas avec l'impiété, il la terrasse. On le disait mort, et voici qu'il se lève : il est vivant puisqu'il se fait aimer, aimer jusqu'à la mort. Non, ce n'est pas un Dieu mort que le Dieu pour qui tant d'hommes sont joyeux de mourir. *Non est Deus mortuorum sed vivorum.* Chrétiens de Lyon, vous avez votre part glorieuse et féconde dans ces victoires de la foi. Par vos prières, par vos aumônes, par le tribut volontaire que paient vos familles au recrutement des légions apostoliques, vous occupez une place d'honneur dans l'histoire toujours continuée de l'évangélisation et du martyre. Demain, nous célébrerons l'anniversaire de cette création simple et sublime qui associe les plus humbles enfants de l'Église au labeur, au mérite, au succès des missions lointaines. Que reste-t-il sinon que nous soyons dignes, par la sainteté de notre vie, de l'honneur auquel nous font participer tant d'apôtres ? Ah ! si elles méritent notre pitié généreuse ces régions encore assises dans les ombres de la mort, n'excitera-t-elle pas notre compassion, cette France aimée du Christ, qui a dissipé follement tant de trésors et s'achemine aux abîmes, oublieuse de son baptême, de sa foi séculaire, de ses gestes glorieux ? Donnons lui nos prières, donnons-lui nos exemples ; refaisons dans son sein une génération forte et chrétienne ; montrons-lui des fils qu'elle soit forcée d'estimer plus que les autres, aux mains de qui elle se décide à remettre enfin l'œuvre nécessaire et pressante de sa régénération et de son salut.

O Pierre, ô apôtre, ô martyr, laissez-nous vous confier cette espérance et cette promesse. Oui, nous voulons marcher sur vos traces, remplir comme vous le devoir de chaque jour, et, quelle que soit notre destinée terrestre, être comme vous fidèles jusqu'à la mort en attendant la couronne de vie : *Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitæ. Amen.*

DEUXIÈME JOUR

Samedi 3 mai

Ce jour dédié plus spécialement au Bienheureux J.-G. Perboyre, rappelait de plus l'anniversaire de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Aussi, à la messe de sept heures, assistaient les Conseils centraux de Lyon et de Paris, ayant à leur tête leurs vénérables présidents. Quelles actions de grâces à Dieu durent monter de ces âmes de bonne volonté choisies pour être les instruments de tant de merveilles ! Il y a soixante-huit ans, quelques chrétiens s'emparant d'une idée née dans le cœur d'une femme lyonnaise, la complétaient et la rendaient universelle, comme l'Église. Ces hommes de foi qui voulaient réaliser un rêve devant lequel tous les conquérants avaient échoué, l'universalité, décidèrent ce jour-là que leur Œuvre s'acclimaterait sur tous les continents, au milieu de toutes les civilisations et de toutes les barbaries, et voilà que, sans ressources humaines, cette sainte ambition est devenue une réalité, et voilà que le grain de sénevé a produit un grand arbre et voilà que le *sou* de la semaine s'est transformé en millions, a peuplé le ciel de martyrs et orné les plages les plus inhospitalières de vertus héroïques !

La messe de communion, qui la veille avait été dite par le Supérieur général des Maristes, devait être célébrée par M. Perboyre, frère du Bienheureux ; malheureusement, le vénérable religieux retenu dans ce moment à Paris par la maladie, n'a pas pu se rendre à l'invitation de Son Éminence, et obéir au désir de son cœur, et c'est M. Chevalier, directeur général de toutes les Filles de charité qui représente aux fêtes de Lyon, Monsieur Fiat.

Nous devions avoir encore une privation. Mgr l'évêque de Cahors dans le diocèse duquel naquit le Bienheureux avait accepté avec empressement l'invitation de son éminent ami le cardinal Foulon et devait officier pendant toute la journée consacrée à honorer Jean-Gabriel Perboyre. La maladie l'empêcha de se rendre à Lyon où l'appelait doublement son cœur. Un des plus illustres fils de saint Vincent de Paul, Mgr Thomas, archevêque d'Andrinople, délégué apostolique de Perse, a officié pontificalement selon l'antique et vénérable rit lyonnais. Les chants ont été exécutés en musique et en faux bourdon par les élèves de l'Institution des Chartreux, et l'*Alleluia* d'Haendel, magistralement enlevé, a terminé la cérémonie.

Ce qui distingue cette journée de la précédente, c'est le concours plus nombreux des Filles de la Charité. Les travaux et les gloires sont un patrimoine de famille parmi les enfants de saint Vincent de Paul ; aussi une place spéciale leur avait été réservée autour de l'église ; dans toutes les tribunes apparaissent les cornettes blanches si populaires de celles qu'on a si bien appelées les anges de la Charité. Qu'elles faisaient bien, soit à Rome dans la salle de la Béatification, soit à Paris, autour des voûtes surbaissées de la chapelle de la rue de Sèvres, pendant le *Triduum* du mois de décembre. Dans la grande et belle cathédrale de Saint-Jean, c'était encore comme la vision fortifiante de l'Église et de la France que personnifient si bien dans nos missions et surtout en Orient ces admirables Sœurs.

Au salut de trois heures pendant lequel l'hymne aux martyrs et d'autres chants furent admirablement exécutés par les élèves du grand pensionnat des Frères des écoles chrétiennes, l'église avait à peine pu contenir la foule. Aussi le soir, ceux que la prudence y avait conduits une heure avant le commencement de l'office, ont seuls pu entendre avec les beaux chants des élèves de l'Institution des Minimes, le remarquable discours du R.P. Tissot, supérieur général de la Congrégation de Saint François-de-Sales d'Annecy, Congrégation vouée aux missions. Le P. Tissot, si populaire à Lyon, prêche avec le cœur et l'accent pénétrant du suave docteur dont il est le disciple. Or, nous pouvons l'affirmer, il s'est surpassé lui-même en nous déroulant les

pages de l'Evangile toutes *vécues* en détail par le Bienheureux. On l'a dit avec raison, ce panégyrique est un poème, c'est le chant des merveilles et l'union de l'âme avec Dieu.

PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX PERBOYRE

Par le T. R. P. TISSOT

Supérieur général de la Congrégation des Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy.

Vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali. Que la vie de Jésus se manifeste dans notre chair mortelle.
2 COR. IV, 11.

EMINENCE,
MESSEIGNEURS, (1)
MES FRÈRES,

Quel spectacle offre, en ces journées bénies l'église primatiale des Gaules ! Pour en retrouver un semblable, il faut se rajeunir de quatre ans et ressusciter les inoubliables souvenirs du Grand Jubilé de Saint-Jean.

Alors aussi, cette vaste basilique était impuissante à contenir la multitude des fidèles. Des prélats illustres, d'innombrables prêtres faisaient une couronne d'honneur au vénéré Cardinal qui revit sous la pourpre de son successeur.

Les chants dont l'église de Lyon garde le traditionnel secret alternaient avec les acclamations et les cantiques d'une foule enthousiasmée ; les colonnes et les voûtes du temple disparaissaient sous les tapisseries et les oriflammes, et l'autel embrasé de mille feux servait de piédestal au Très Saint Sacrement, centre de toutes ces pompes, objet de tous les hommages.

A voir tant de regards fixés, dans l'adoration, la prière et l'amour, sur la divine Hostie, on éprouvait un frémissement du ciel, on sentait je ne sais quelles effluves de foi qui faisaient jaillir de tous les cœurs le même cri : Jésus est le plus aimé.

Aujourd'hui le cadre est le même. Des décorations non moins splendides donnent à cette antique cathédrale la physionomie d'une jeune fiancée parée pour la solennité nuptiale.

Et cependant, ce n'est plus comme au 24 juin 1886, son divin Époux qui trône au milieu du sanctuaire, sous les voiles eucharistiques. C'est la mémoire de deux de nos frères, nés dans le même siècle que nous. Pourquoi occupent-ils sur les autels la place réservée d'ordinaire à leur Roi, et semblent-ils entourés d'honneurs presque identiques ?

Je voudrais, pour la part trop glorieuse faite à mon indignité, répondre à cette question en ébauchant le panégyrique du Bienheureux JEAN-GABRIEL PERBOYRE.

Si Notre-Dame de Fourvière, je l'en conjure, daigne bénir mon dessein, nous comprendrons que, en réalité, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui triomphe maintenant dans ses serviteurs, *Mirabilis Deus in sanctis suis* (1). Le vrai roi de la fête, c'est le même qu'au Grand Jubilé : il n'y a de changé que l'ostensoir. Au lieu d'un métal resplendissant, c'est une chair semblable à la nôtre, glorifiée par le martyre, et à travers laquelle s'est manifestée et rayonne encore la vie de Jésus. *Vita Jesu manifestatur in carne nostra mortali.*

O mon Sauveur adoré, que cette pensée me soutienne dans cette chaire occupée hier si magistralement, où l'obéissance et la gratitude m'ont fait monter ce soir. Comme saint Bernard, un prêtre ne doit avoir de goût à parler que pour chanter le nom de Jésus. Et c'est bien vous que je vais exalter, vous toujours le plus aimé, vous dont les charmes, les mérites et la gloire éclatent, selon l'oraison liturgique de notre Bienheureux, dans son innocence, ses travaux et ses souffrances. Je n'entonne ses louanges que pour qu'elles remontent à vous. *Soli Deo honor et gloria* (2).

I

Au cours des pages d'un profond ascétisme qu'il a écrites, et en assez grand nombre, le Bienheureux Perboyre place une phrase qui résume par avance sa trop courte carrière et sa glorification : « Jésus-Christ, dit-il, est la forme des prédestinés ; les saints du ciel ne sont que des portraits de Jésus-Christ glorieux et ressuscité, de même que, sur la terre, ils ont été des portraits de Jésus-Christ souffrant, humilié et agonisant. »

C'est, en effet, une doctrine élémentaire et fondamentale du christianisme que la nécessité pour le salut de la ressemblance à Notre-Seigneur. Le Verbe incarné est le type auquel doivent être conformes tous ceux qui veulent garder en leur âme l'image de Dieu, et avec elle leur dignité morale et leurs droits de cohéritiers du Sauveur à son royaume éternel (3).

A proportion que cette conformité est plus parfaite, la sainteté l'est aussi. Il n'y a d'autre différence entre un chrétien ordinaire et un saint qu'entre une esquisse et un chef-d'œuvre dans la copie d'un même original.

Cette copie n'est pas une œuvre de surface, à la façon d'une photographie. C'est la transformation intime, plus ou moins complète, de la vie d'un homme dans la vie de l'Homme-Dieu.

Ce travail est le résultat de l'action divine et de l'activité humaine combinées. La part de Dieu, c'est, après sa grâce prévenante, une communication d'autant plus abondante qu'elle trouve moins d'obstacles et plus de coopération, de la vie du Sauveur à l'âme. La part de l'homme, c'est la foi et l'amour : la foi s'appliquant à contempler et à faire passer dans le cœur les traits et les dispositions du Verbe fait chair, l'amour qui s'identifie à lui, car, dit saint François de Sales, « l'âme vit plus dans celui qu'elle aime que dans celui qu'elle anime (4). »

Ici-bas, cette identification est latente, *Vita vestra est abscondita cum Christo* (5), bien qu'elle se manifeste par

(1) NN. SS. Thomas, Fulbert Petit, évêque du Puy, Luçon, évêque de Belley, le Révérend Père Abbé de la Trappe de Chomborand.

(1) Psal. 67, 36.
(2) I Tim., I, 17.
(3) Rom. VIII, 29.
(4) *Traité de l'amour de Dieu*, livre V, ch. III.
(5) Colos, III, 3.



des œuvres dont l'humanité seule est absolument incapable; au ciel seulement les élus apparaissent ce qu'ils sont, semblables à Dieu, resplendissant de la gloire de son Fils (1).

Mais l'Église qui, de son regard inspiré, pénètre jusque dans les *profondeurs divines, profunda Dei* (2), sait y discerner ceux de ses enfants chez qui une mort précieuse a éternisé l'image du Sauveur. Elle les appelle comme le Créateur appelle les astres (3), elle les supplie, elle les somme de montrer leur lumière et de manifester par des miracles ce qu'ils sont, ce qu'ils ont été; et quand, par la permission du Très-Haut, ils ont révélé leur gloire, elle les fait descendre sur ses autels. Reconnaissant en eux le chef-d'œuvre animé d'une copie de son divin Époux, elle exulte, elle les encense et s'écrie : Voilà mon Jésus vivant dans un de ses serviteurs. Et analysant ces âmes transformées au Christ dès ici-bas par une vie conforme à la sienne, elle les présente aux hommages des fidèles, comme une preuve nouvelle de son indéfectible vitalité et de la permanence en elle de l'action divine de Jésus.

Je n'hésite pas à le dire, mes Frères, en appropriant à mon sujet une des magnifiques paroles d'hier soir, et vous serez bientôt d'accord avec moi, il suffit de contempler, parmi tant d'autres, le Bienheureux Perboyre, pour croire à la divinité du Christ.

Voici un de nos contemporains, de chair et d'os comme nous, qui a mené une existence surhumaine. Pas une défaillance n'y apparaît. Les vertus, les dévouements, les sacrifices les plus héroïques ont accompagné tous ses pas. Sa physionomie a un charme qui ravit, et à travers sa transparence ingénue, elle laisse rayonner une grandeur d'âme qui déconcerte nos timides regards. Il y a du divin dans cet homme. Eh ! oui, il y a plus que du divin, il y a le Fils de Dieu. Gabriel Perboyre n'est ce qu'il est que parce qu'il n'a cessé de copier Jésus-Christ et d'infuser sa vie divine dans la sienne. Mais un personnage qui, à dix-huit siècles de distance, après l'avoir solennellement promis, sous le portique du temple de Jérusalem (4), soulève ainsi jusqu'à soi un enfant de notre race, se reproduit aussi magnifiquement en lui, lui fait faire ses propres œuvres, et mil huit cents ans après avoir expiré sur le Golgotha, manifeste sa vie dans une chair mortelle, ce personnage-là est plus qu'un homme. Gloire à l'Homme-Dieu ! Et volontiers, avant d'aller plus loin, comme nous chantions au Grand Jubilé : Gloire à Jésus-Christ vivant dans l'hostie! je m'écrierais maintenant avec vous : Gloire à Jésus-Christ vivant dans le Bienheureux Perboyre !

Cette vie commença, pour ne jamais finir, le 7 janvier 1802, à l'heure où les carillons de l'humble clocher de Montgesty, au diocèse de Cahors, annonçaient le baptême d'un enfant né la veille et nommé sur les fonts Jean-Gabriel.

J'ai dit : pour ne jamais finir; car, tandis que la plupart des chrétiens perdent, et souvent de bonne heure, la vie divine reçue dans les eaux régénératrices, nous sommes autorisés à croire que notre Bienheureux la conserva toujours.

L'honneur en revient beaucoup à la première éducation que lui donnèrent son père et sa mère. C'étaient d'humbles villageois du Quercy, trempés dans cette foi robuste qui suffit à tous ses devoirs et s'élève très simplement, quand il le faut, aux sublimités de l'héroïsme. Ils savaient que, lieutenants de la Providence, ils devaient veiller à la garde et au développement de la vie surnaturelle, autant que de la vie naturelle des huit enfants que le Ciel leur avait donnés. Six d'entre eux se consacrèrent au bon Dieu, et leurs parents ne crurent pas payer cet honneur trop cher en sacrifiant les consolations et l'appui qu'ils pouvaient attendre de leur nombreuse famille.

Sous une aussi tutélaire égide, Notre-Seigneur était à l'aise pour grandir dans l'âme de Gabriel. Ses camarades l'appelèrent bientôt le petit Jésus, tant il reflétait les mœurs du divin Enfant de Nazareth, surtout depuis l'époque de sa première communion. Son père entrevoyait l'avenir. Quand son jeune fils, revenant du sermon, le répétait avec une facilité et une onction surprenantes : « Puisque tu prêches si bien, lui disait-il, Gabriel, il faudra te faire prêtre. » Le pauvre petit ne répondait que par quelques larmes. Son jugement très pratique, la confiance qu'avaient en lui ses parents, la vue de leurs besoins le portaient à vouloir demeurer leur soutien. Mais, à l'âge de quinze ans, étant allé conduire son cadet Louis au petit séminaire de Montauban, les supérieurs le retinrent, la vocation le saisit, et, avec le consentement paternel, par la voix de son directeur, fixa irrévocablement sa volonté. Il s'attacha au Prêtre éternel, n'ayant plus qu'un objectif : s'identifier à son sacerdoce.

Ces dispositions ne pouvaient trouver, pour s'épanouir et fructifier, une atmosphère mieux assortie que celle du pieux asile où Dieu l'avait conduit. C'était un petit séminaire, selon l'étymologie du mot, c'est-à-dire une pépinière, où le sol et la culture développaient les vraies vocations. La chapelle en était le centre. Si vous y étiez entré, de 1817 à 1820, vous y eussiez vu, à tous ses moments libres, le jeune Perboyre, immobile comme une statue, les yeux fixés sur le tabernacle; à la façon d'une plante pompant les rayons du soleil, il y aspirait la vie. Il ouvrait son âme à toutes les effluves de grâce dont le divin cœur est l'océan.

« Les enfants, dit saint François de Sales, à force d'ouïr leurs mères et de bégayer avec elles, apprennent à parler leur langage, et demeurant près du Sauveur par la méditation, observant ses paroles, ses actions et affections, nous apprendrons, moyennant la grâce, à parler, faire et vouloir comme lui (1). » Ce fut tout le secret de la spiritualité du jeune Gabriel. Il « tournait autour du Sauveur » constamment, selon l'expression d'une grande servante de Dieu. Se conformer à Jésus était le mobile de toute sa conduite (2). — Vous travaillez trop, lui disait-on. — Notre-Seigneur a bien plus travaillé que nous, répondait-il. — Votre lit est trop dur. — Pensez-vous que Jésus-Christ n'était pas plus mal couché sur la Croix ?

Oh ! la Croix, c'était sa passion. Il avait compris de bonne heure que l'on ne peut aimer sans souffrir, et que si Jésus

(1) I Joan., III, 2
(2) I Cor., II, 10
(3) Baruch, III, 35.
(4) Jean XII

(1) *Vie dévote*, 2e part., chap. XII.
(2) La V. Mère Marie de Sales Chappuis



a fait son œuvre par la Croix, c'est par la Croix que ses amis la doivent continuer. On a conservé l'une de ses compositions d'humaniste, et l'on y retrouve ces mots prophétiques, résumé de sa future carrière : « Ah ! qu'elle est belle, cette croix plantée au milieu des terres infidèles et souvent arrosée du sang des apôtres de Jésus-Christ ! »

Mais pour porter la croix de Jésus, Gabriel devait grandir en lui jusqu'à l'âge et la stature de l'homme parfait (1), et afin de hâter cette divine croissance, Dieu plaça son serviteur, une fois ses premières études brillamment achevées, dans les bras d'une nouvelle mère : c'était la Congrégation de Saint-Lazare, instituée par celui que ses contemporains appelaient la copie vivante du Fils de Dieu, l'incomparable Vincent de Paul, dont le cœur, conservé dans cette église primatiale, doit, en ce moment, tressaillir d'allégresse et de paternelle fierté.

Gabriel, dès ses plus tendres années, s'était affectionné à ce saint, sa vie avait fait l'objet de ses premières lectures. Il trouvait en lui ce qu'il cherchait d'instinct, une imitation fidèle et simple des vertus de l'Homme-Dieu, et dans sa Congrégation l'esprit même de Jésus-Christ.

Quelle dut être sa joie en étudiant les règles de son Institut, de les voir toutes imprégnées, peut-être plus explicitement que la plupart des autres, de la continuelle pensée de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Pas une prescription, pas un conseil qui ne s'appuie sur les maximes et les exemples du Sauveur. Il semble que le saint Fondateur, après avoir comme photographié en lui ce modèle, en ait voulu imprimer le cliché dans ses règles, de façon à ce que leur seule observance assurât à chacun de ses religieux la ressemblance au type de tous les prédestinés.

Gabriel prononça ses quatre vœux le 28 décembre 1820, en l'anniversaire de la précieuse mort de saint François de Sales à Lyon.

Ce jour, qui avait ouvert le ciel à l'évêque de Genève, ouvrit au jeune Gabriel le paradis terrestre, dont les habitants connaissent seuls les délices : la vie religieuse en communauté.

« La mesure de mes progrès dans la vertu, disait saint Jean Berckmans, sera celle de mon amour pour mon Institut. »

On ne saurait exprimer l'affection que Gabriel vouait au sien.

Que n'êtes-vous venu ici pour parler à ma place, ô vous, vénérable vieillard dont nous déplorons l'absence, dont Dieu, comme l'a si bien dit Son Eminence, a voulu prolonger la vie pour vous faire assister aux honneurs rendus à votre frère, et aussi pour être un vivant et irrécusable témoin de ses héroïques vertus.

Dites-nous comment il transporta dans sa famille spirituelle, en les décuplant par la grâce, les sentiments de naïve tendresse et de dévouement inépuisable qui rendaient sa première enfance si aimable et édifiante au foyer paternel. Et puisque Vincent de Paul, ainsi que plusieurs autres fondateurs d'Ordres religieux, avait établi une congrégation de femmes parallèlement à celle de ses prêtres et subordonnément à leur supérieur, dites-nous, vous, les sœurs de Gabriel selon la chair et selon la grâce qui lui avez aussi survécu, dites-nous avec quelle pieuse et exquise dilection il chérissait la religieuse pléiade des Filles de la Charité. Oh ! que vous êtes bien à votre place ici, bonnes religieuses de saint Vincent, et que j'aime à voir vos cornettes former comme une guirlande animée le long de ces tribunes ! Du fond de la Chine, Gabriel se recommandait à vos prières, et disait qu'elles lui ouvriraient le ciel. En effet, ce sont les prières des Filles de la Charité qui ont obtenu les principaux miracles de sa béatification. Mais pouvait-il penser que cinquante ans plus tard, ce serait à vous de réclamer sa puissante intercession, à lui de présenter au Dieu qu'il contemple face à face les deux branches du grand arbre planté par son fondateur et de partager sur toutes deux le rayonnement de ses bienfaits et le reflet de sa gloire ?

(1) Ephes. IV, 13.

II.

L'amour que le nouveau profès portait à son Institut l'obligeait à se mettre en mesure de lui être le plus utile possible. Il vint à Paris se former aux sciences sacrées. Ses parents le saluèrent à son passage à Cahors. Ils le retrouvèrent aussi aimant et plus aimable que jamais. Ils ne purent toutefois le déterminer à les visiter chez eux, et quand ils lui montraient le chemin du hameau natal. « Ce n'est pas le chemin du ciel, répondit-il. Pour aller au ciel, il faut faire des sacrifices. Ma bonne mère, il faut bien nous accoutumer à nous passer l'un de l'autre. Vous savez que Dieu m'appelle à lui. » C'était le langage de Jésus au Temple.

Comme Jésus aussi, notre jeune religieux émerveillait par la sagesse précoce de son jugement et l'étendue de ses connaissances en théologie. Il se trouvait là dans son élément. La science sacrée est par excellence le rayonnement du Verbe qui vivait en Gabriel. Il n'avait qu'à lire au-dedans de soi pour puiser en Jésus-Christ la vérité. C'était bien là son livre de prédilection sans préjudice des Ecritures divines, des auteurs et surtout de saint Thomas dont il aimait à s'assimiler la succulente doctrine.

Il est aisé de comprendre avec quelle abondance de lumières et de secours une telle préparation au sacerdoce dut assortir l'âme et le cœur de Gabriel aux grâces de l'ordination. Il la reçut à Paris, dans la chapelle des Filles de la Charité en 1825, le même jour que saint Vincent de Paul, 23 septembre.

Qu'est-ce que l'onction sacrée pouvait ajouter à la plénitude de l'esprit de Jésus-Christ qui déjà habitait en lui ? Le Bienheureux va nous le révéler. En prononçant à l'autel les divines paroles qui transsubstantient le pain et le vin au corps et au sang du Christ, à ce moment ineffable où le prêtre participe à la toute-puissance de Dieu, il demandait d'être changé lui-même en Jésus-Christ de façon à vérifier le mot de saint Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi (1). Puis, quand il avait reçu son Rédempteur, il lui semblait l'entendre lui dire : Tu vois ce que je viens de faire pour toi : eh bien ! fais-en autant pour moi, va donc t'immoler pour moi.

Alors s'engageait entre Jésus et son prêtre ce duel d'amour qui doit remplir nos actions de grâces après la communion. « Il m'a aimé, il s'est livré pour moi (2), se disait Gabriel,

(1) Gal. II. 20.
(2) 2 Cor. v. 4.

que lui rendrai-je ? Ah! je ne suis plus à moi, il m'a conquis. Il m'a donné la vie, il l'a payée de son sang. La charité me presse (1). Vie pour vie, sang pour sang. »

Ainsi le précieux sang qu'il buvait au calice eucharistique, trouvant déjà dans son cœur l'abondance de l'amour divin, comme une énergique liqueur surajoutée à un vin généreux produisait ces bouillonnements, que le grec traduit par un mot qui résume la vie sacerdotale, le zèle. « Le zèle, dit Saint-François de Sales, c'est l'ardeur dans l'amour ou l'amour en ardeur. »

L'obéissance appliqua tout d'abord ce zèle à l'œuvre noble entre toutes, celle que saint Vincent de Paul appelait l'office même de Jésus-Christ, la formation des aspirants au sacerdoce, à Saint-Flour, de 1825 à 1832, puis jusqu'en 1835, au séminaire interne, soit au noviciat de la Congrégation de Saint-Lazare à Paris.

Ses contemporains ont dit que c'était un saint formant des saints. Il n'avait qu'à les mouler à sa ressemblance sur lui-même ou plutôt sur le divin idéal qui l'animait tout entier, et nul n'a pu mieux répéter à ses disciples le mot de saint Paul : Mes chers enfants, je vous engendre à nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous (2).

Et cependant, le zèle de Gabriel avait une autre ambition et réclamait un théâtre plus périlleux où il pût réaliser en plein sa devise : Vie pour vie, sang pour sang. Encore élève à Montauban, au sortir d'un sermon sur l'apostolat, il avait dit : Moi aussi, je veux être missionnaire. Dès lors, à la suite d'une neuvaine à saint François Xavier, Dieu lui avait fait connaître qu'il irait porter son nom aux idolâtres de la Chine. Il avait déclaré n'être entré que dans ce but dans la Congrégation de Saint-Lazare et il ajoutait: L'idée seule des missions, de Chine surtout, a toujours fait palpiter mon cœur. En 1832, son frère Louis étant mort, peu après son ordination, sur le navire qui le portait dans l'Extrême-Orient, Gabriel annonça à ses parents, en leur adressant ses adieux, qu'il ferait tout pour partir lui-même.

« — Vous êtes si faible, lui disait-on, vous mourrez en route comme votre frère.

« — J'espère être plus heureux que lui.

« — Mais si vous arrivez en Chine, vous pouvez vous attendre au martyre.

« — C'est tout ce que je souhaite. Puisque Dieu a voulu mourir pour nous, nous ne devons pas craindre de mourir pour lui. »

D'après une pensée de saint François de Sales, toute vocation commence ou s'achève par une secrète visitation de la Mère de Dieu. La douce Vierge voulut donner ce sceau à l'appel qui attirait notre Bienheureux. Ses supérieurs, avec un désintéressement qui est le propre des grandes âmes, consentaient à priver leur maison-mère et son noviciat d'un directeur aussi précieux. Mais ils hésitaient à lui ouvrir la carrière des missions lointaines, à cause de sa frêle santé. Ils s'en remirent à l'avis du médecin. Celui-ci déclara nettement que le laisser partir était l'exposer à mourir en voyage. Gabriel ne se découragea point. Dès sa plus tendre enfance, il avait placé toute sa confiance en Marie et expérimenté son pouvoir. Il s'adressa à elle comme à l'avocate des causes désespérées. On était au jour de la Purification. Le médecin revient soudain. Il avoue n'avoir pu fermer l'œil de toute la nuit, poursuivi par le remords de sa décision, il la retire. La cause était gagnée, le départ pour la Chine fut décidé.

Depuis soixante-huit ans, ô chers Lyonnais ! chaque fois que se forme une caravane de missionnaires, la première nouvelle en arrive chez vous. Il y a dans vos murs une Œuvre au cœur large comme votre charité, à l'organisation solide, simple et souple comme la trame de vos soieries, dont le concours est assuré à toutes les entreprises du zèle apostolique. J'ai nommé la Propagation de la Foi à vos hommages impatients de l'acclamer en ce jour anniversaire de sa fondation, illuminé de ses bienfaits et tout resplendissant de son triomphe. Les conquêtes qui par ses prières et ses aumônes sont procurées à l'Église, nous ne les saurons qu'au ciel ; mais ce que, par reconnaissance, peut assurer le chétif supérieur d'un Institut qui s'honore de fournir quelques sujets aux missions, c'est que, parmi les graves sollicitudes qu'occasionnent leurs départs, il en est une dont on se décharge presque entièrement sur cette Mère nourricière, le souci des dépenses matérielles. Pourvoyeuse attentive, elle donne avec mesure, hélas ! car ses ressources ne peuvent suffire à tous les besoins, mais elle donne généreusement et c'est avec ses subsides que le Bienheureux Perboyre et ses compagnons entreprirent la traversée de l'Océan.

Oh ! vous ne l'oublierez pas, glorieux martyr. Du haut des cieux, vous pouvez, comme Notre-Seigneur, sous les murs d'Amiens, montrant à saint Martin le manteau reçu de lui, étaler aux yeux du Seigneur ce que vous a fourni la Propagation de la Foi et dire : C'est elle qui m'a approvisionné. A moi de la récompenser. O Gabriel ! puissiez-vous lui procurer autant de milliers d'associés que votre panégyrique compte ici d'auditeurs ! Et qui sait si, avant d'être votre maternelle providence, cette Œuvre ne vous a point elle-même enfanté à la vocation apostolique ? Nous en avons la certitude pour celui que la béatification a fait votre jumeau. Le Bienheureux Chanel n'est devenu missionnaire que pour avoir lu les Annales de la Propagation de la foi. Nous avons des motifs de croire que cette lecture a aussi enflammé votre zèle et a déterminé aussi vos résolutions? Et peut-être avez-vous répondu à ceux qui s'opposaient à votre départ pour la Chine le mot charmant que disait un prêtre qui étend aujourd'hui le royaume de Dieu dans l'Hindoustan, en quittant sa mère, pauvre paysanne de la Savoie, qui le voulait retenir: — Mère, c'est votre faute si je pars. Pourquoi m'avez-vous fait lire dans mon enfance les Annales de la Propagation de la Foi !

Oh ! merci à vous, Messieurs des Conseils centraux ; n'eussiez-vous que le mérite de recueillir, et par des mains si intelligentes, à l'exemple des notaires apostoliques de la primitive Église, les relations de nos missionnaires pour en édifier des millions de lecteurs et allumer chez plusieurs d'entre eux la flamme de l'apostolat, que le peuple chrétien vous devrait une gratitude sans bornes. Et si j'avais eu à donner un avis sur les décorations que vos soins ont disposées pour ce Triduum, j'aurais placé sous l'autel, comme l'un des plus beaux monuments de notre âge, comme un

(1) Rom., IX. 20.
(2) Galat., IV, 9.

trophée de l'apostolat catholique et comme le premier piédestal de la gloire de vos deux martyrs, la collection bientôt séculaire de vos incomparables publications.

A ces publications, Gabriel Perboyre ajouta des pages bien belles. Ce serait le cas de les aller lire dans les volumes XIe et XIIIe des Annales. Nous y trouverions le récit aussi véridique que modeste des travaux de cet apôtre dans les provinces chinoises du Hou-nan et du Houpé. Le bref de béatification en donne un résumé parfait.

« ..... Se pliant sans hésitation à un genre de vie tout nouveau pour lui, il n'a d'autre soin, d'autre préoccupation, que de remplir avec zèle et sans en omettre aucune, toutes les fonctions de son ministère. L'étendue de sa mission, l'inclémence du ciel, les périls qui menacent sa vie, ne sauraient le détourner de parcourir les chrétientés confiées à sa garde, d'affermir les néophytes dans la Foi et de porter le flambeau de la vérité à ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Le jour, la nuit, il est prêt à courir où son ministère l'appelle, et ne compte pour rien les fatigues, les veilles, et le reste, du moment qu'il s'agit du salut éternel des âmes. Bien plus, comme si tous les labeurs, toutes les souffrances inséparables de sa situation, étaient trop peu de choses, il s'infligeait encore des tourments volontaires. Il n'habite que les huttes misérables des pauvres, se nourrit d'herbes cuites à l'eau, prend son repos sur des sarments, se flagelle cruellement et porte des ceintures hérissées de pointes de fer. »

Un soir, il avait à traverser une haute montagne pour rejoindre ses chers néophytes. A bout de forces, n'ayant rien mangé de tout le jour, il se traînait avec peine. Mais il prend son crucifix auquel étaient attachées les indulgences du Chemin de la croix, pensant que c'est bien le moment de les gagner, et il se remet à gravir la pente rocailleuse, s'aidant quelquefois de ses mains. « J'aurais grimpé avec les dents, écrivait-il, pour suivre la voie que la Providence m'avait tracée. »

O intrépide héraut de la Bonne Nouvelle, quand on marche ainsi le crucifix devant les yeux, la flamme de son amour dans le cœur, on est digne d'aller jusqu'au Calvaire. Là seulement sera le terme de vos ambitions. Courage ! Déjà vous entrevoyez la cime de la montagne du sacrifice. Laissez à d'autres le soin de moissonner et de réunir en chrétientés ferventes les gerbes d'âmes arrachées à Satan par votre zèle. La vie apostolique de Jésus n'a duré que trois ans. Ils sont expirés pour vous. L'heure de la passion a sonné. Tressaillez d'allégresse, vous allez partager les souffrances de votre Christ et lui rendre en mourant pour lui la plus grande preuve d'amour qu'il vous ait donnée, *majorem hac dilectionem nemo habet* (1).

Trois choses sur la terre, dit saint Jean, portent avec elles leur témoignage : l'esprit, l'eau, le sang (2). Vous avez donné le témoignage de l'esprit par la sanctification croissante de votre âme, le témoignage de l'eau par vos sueurs apostoliques, voici le moment du témoignage sanglant.

(2) Joan., xv, 13.
(1) Joan. i, 4.

III

Au point où nous arrivons, mes frères, sur la fin de ce discours, j'éprouve le besoin de me recueillir et je voudrais faire passer dans tout mon auditoire le sentiment qui vous saisit aux offices de la semaine sainte, quand le ministre de l'Église, vêtu de deuil, annonce le grand récit évangélique par les mots : *Passio Domini nostri Jesu Christi.* Car, vraiment, c'est la passion du Sauveur renouvelée dans celle du Bienheureux Jean-Gabriel dont j'ai à vous résumer l'histoire. Jésus avait dit : Celui qui croit en moi fera ce que j'ai fait : il fera plus encore (1); et saint Paul ajoutait : J'achève en moi ce qui manque à la passion du Christ (2).

Rien ne fait mieux comprendre ces deux textes que le martyre de notre Bienheureux. La passion du Sauveur s'est consommée du soir du jeudi saint à l'après-midi du lendemain. Celle du Bienheureux, ou pour mieux dire la passion de Jésus-Christ en son serviteur, a duré une année entière, comme si, ne pouvant égaler en tout les souffrances de l'Homme de douleurs, elle avait voulu racheter en durée ce qui lui manquait en intensité. C'est la gloire singulière de notre héros, dit le Souverain Pontife Léon XIII, comme ce fut sa céleste consolation, qu'une ressemblance frappante à son Rédempteur dans ses tourments. *Cœleste solatium præcipuumque decus* (3).

Presque toutes les circonstances du drame de Jérusalem se retrouvent dans les actes de celui d'Ou-tchang-fou, et n'était l'inutilité de vous suggérer des rapprochements que vous ferez spontanément, nous pourrions désormais, à chaque phrase, citer un texte des écrivains sacrés prophétisant ou racontant les supplices de l'Homme-Dieu.

Déjà il avait passé par l'agonie. Dieu, selon sa coutume, voulut essayer son serviteur. Il lui avait tout ôté comme à Job, il voulut se dérober lui-même avec ses divines consolations, et il le laissa tomber dans cet état d'angoisse, d'épouvante, de tristesse, de dégoût de soi-même, de terreur des jugements divins qui confine au désespoir, presque à l'enfer, et qu'un orateur moderne a appelé le fond de l'abîme. Gabriel sentit son âme broyée et en perdit le sommeil et la santé. Il lui restait juste assez de vigueur morale pour se tordre sous l'épreuve. Ses prières l'abrégèrent. Au lieu de l'ange de Gethsémani, le Sauveur en personne vint réconforter notre athlète, l'invita à tendre sa main dans la plaie de son côté sacré et lui dit : Que crains-tu? ne suis-je pas mort pour toi? — Et, semblable au noyé qui, touchant du pied, au fond de l'eau, un rocher, reprend un élan qui le ramène à la surface et le sauve, Perboyre, au contact du divin Cœur, puise une force qu'il n'avait jamais connue aussi vive et allègre. *Petra erat Christus* (4). Que les tempêtes se déchaînent maintenant, elles ne le submergeront jamais. « Il ne manquera de secours que lorsque le Cœur de Dieu manquera de puissance (5). » Va, martyr, tu es invincible.

Saluons-le, mes frères, il va mourir, à la fleur de son âge, à trente-huit ans, ce bel enfant de notre douce France,

(1) Joan., XIV, 13.
(2) Colos., I, 26.
(3) Bref de béatification.
(4) I Cor. X, 4.
(5) Parole de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie.



qui a encore sa mère au pays natal. Petit de taille, d'une complexion délicate, la figure colorée, les cheveux blonds, la bouche un peu grande, la démarche aisée et modeste, les yeux vifs et brillants, la lèvre habituellement souriante, riche de tous les dons de l'esprit et du cœur, c'est lui qu'un Judas va trahir.

Une loi formelle était en vigueur dans l'empire chinois. Tout étranger prêchant la religion du Christ était passible du dernier supplice. Cette loi, Gabriel la savait et il ne la bravait point. Il se cachait pour faire le bien aussi longtemps que Dieu le voudrait. Mais un de ses chrétiens connaissant sa retraite, le vendit juste pour trente pièces d'argent, et un soir qu'il se croyait bien à l'abri dans une forêt, des sbires vinrent le saisir. Il défendit aux siens de le sauver les armes à la main, il se laissa garrotter et emmener.

Nous avons ici, mes frères, et pour le reste de notre narration, les témoignages les plus sûrs; tout s'est passé en public. Les païens et les fidèles eux-mêmes que leur nationalité chinoise mettait à l'abri de la mort, assistèrent à tous les épisodes du drame, et leurs dépositions soigneusement recueillies forment, avec les actes officiels des tribunaux, un dossier complet où nous n'avons qu'à glaner. Que ne puis-je avoir la puissance divine qui concentre sur la rétine de notre œil l'infinité des détails d'un immense panorama, pour condenser sous votre regard ému, dans un tableau raccourci, toutes les scènes du martyre de notre Bienheureux! Il dura douze longs mois.

Le prologue en est déjà sanglant. A peine enchaîné, il est dépouillé de ses habits et revêtu de haillons, accablé de coups; puis on le conduit successivement devant les mandarins de diverses cités et enfin devant le vice-roi, à la métropole d'Ou-tchang-fou.

D'une ville à l'autre, il voyage en barque pendant quatorze heures, pieds et mains liés, sans aliment ni boisson; ou bien il marche chargé de chaînes ou encore portant une tige de fer qui tient tous ses membres raidis. Parfois il est obligé de se traîner sur ses plaies. Il subit vingt-quatre interrogatoires, disons vingt-quatre séances de supplices, durant chacune de longues heures, des journées entières. Assistons à l'un ou à l'autre : ils se ressemblent tous. Etes-vous prêtre de la religion chrétienne? — Oui. — Voulez-vous renoncer à votre foi? — Jamais. — Quels motifs vous ont engagé à venir propager votre religion ici? — Pour rendre gloire à Dieu et sauver les âmes. — Ne vous livrez-vous pas, vous et les chrétiens, à des pratiques infâmes? — La religion chrétienne défend même d'en prononcer le nom. — Où sont vos disciples? — Point de réponse. Il ne voulait compromettre que lui. D'ailleurs, qu'il parle ou qu'il se taise, les tortures sont les mêmes, si ce n'est que son héroïque mutisme, en exaspérant ses juges et ses bourreaux, leur inspire de plus atroces tourments. Un de ces juges s'appelait Tigre à la troisième puissance. Un autre était si féroce, que ses cruautés arrachèrent sa révocation à l'empereur. Il ne craignait pas de descendre de son tribunal pour ensanglanter lui-même Gabriel de ses coups.

Ils épuisent tous les genres de supplices. Des satellites lui saisissent la chevelure, la lient à un poteau, le soulèvent ainsi et le laissent retomber plusieurs fois jusqu'à lui briser les os. On lui stigmatise le front avec une pointe de fer. Son visage est meurtri par les soufflets, déchiré à coups de lanières de cuir; on lui fait cracher à la face par des apostats.

On le suspend en l'air par les pouces pendant une journée entière. Le chevalet lui disloque les membres. On le tient à genoux de longues heures sur des débris de chaînes de fer et de poterie, les bras étendus pour supporter une longue pièce de bois. S'ils fléchissent, les coups de bambous pleuvent sur lui. Il reçoit plus de quatre cents de ces coups, sans compter une flagellation complète, et quelques-uns sont si terribles, que des lambeaux de sa chair volent en éclats ou pendent çà et là.

On croit ou l'on feint de croire qu'un charme le rend impassible. Pour le dissiper, on lui fait boire le sang tout chaud d'un vil animal égorgé devant lui. On se livre à d'odieuses investigations pour découvrir son talisman. O insensés, vous ne le trouverez pas, ce talisman, il est dans son cœur. *Caritas Christi urget nos* (1). L'amour est fort comme la mort (2). Quand on aime, on ne sent pas la souffrance ou, si on la sent, on l'aime. « Ce nous est une bénédiction de nous trouver dans les états par lesquels notre Seigneur et Maître a passé (3). »

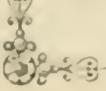
Les intermèdes de ce drame se passent en prison. En la compagnie des pires scélérats qui tenaient des propos d'enfer, ayant juste assez d'aliments et de boissons dégoûtantes pour prolonger son supplice, l'ordure pour lit, la puanteur pour atmosphère, le Bienheureux Gabriel est lié par les jambes à un anneau. L'immobilité, l'humidité, le froid font tomber en pourriture une portion d'un de ses pieds. Patience, ô Bienheureux : l'encens de l'Église vous dédommagera un jour, et nous chanterons : qu'ils sont beaux les pieds d'un apôtre martyr! *Quam speciosi pedes* (4).

Si, du moins, il avait pu se nourrir de la divine Eucharistie! Non il n'eût ce bonheur qu'une fois; mais la foi le soutenait avec l'amour, et le faisait vivre dans l'intimité de Notre Seigneur. *In fide vivo Filii Dei* (5). Le Bien-aimé ne l'abandonne point dans les fers. *In vinculis non dereliquit illum.* (6) Non content de le consoler à proportion de ses douleurs, il voulut l'en guérir, et ses plaies avaient disparu lorsque, enfin, les portes du cachot s'ouvrirent définitivement, après la réclusion continue des huit mois qui séparèrent la sentence capitale de l'arrivée du courrier impérial chargé de la faire exécuter.

L'heure du triomphe avait sonné. Escorté de vils malfaiteurs condamnés comme lui à la strangulation, Gabriel fut conduit au supplice, selon la coutume chinoise, au pas de course, marche encore trop lente au gré de ses désirs, au bruit lugubre des cymbales, incapable de faire taire la joie qui chantait en son cœur. Il allait nu-pieds, les mains liées derrière le dos, portant au bout d'une perche sa sentence de mort.

Pendant l'exécution des autres, il se prosterna à terre, tourné du côté de l'occident, sa patrie, et pria pour ses

(1) 2 Cor. v, 14.
(2) Cant. viii, 6.
(3) Saint Vincent de Paul.
(4) Rom. x, 15.
(5) Gal. ii, 20.
(6) Sap. x, 14



bourreaux. On l'attacha à la croix en repliant ses pieds par derrière, crucifié comme son Maître, à genoux en serviteur. Par un raffinement de cruauté, trois fois le bourreau serra la corde autour du cou du patient, trois fois il la lâcha; la mort souriait et s'éloignait. Un infâme coup de pied acheva la victime.

Gabriel inclina la tête et rendit le dernier soupir. C'était un vendredi 11 septembre 1840, vers midi. *Hora erat quasi sexta* (1).

Ce trépas, en cueillant pour le ciel l'âme du martyr, laissa, ou plutôt rendit à son corps la placide beauté d'un extatique sommeil. Plus de trace de ses tourments. Ses yeux étaient modestement baissés, sa bouche fermée, son teint vermeil. *Candidus et rubicundus* (2), comme le divin Nazaréen. Les païens admirent ce prodige : *Vraiment cet homme était le Fils de Dieu.* Un jour et une nuit il demeura ainsi, semblable à une fleur qui penche sa corolle, suspendu à l'arbre de la Croix.

Filiæ Jerusalem, venite et videte regem. Ames chrétiennes, venez contempler ce vainqueur, couronné de douleur et d'amour pour les noces éternelles. Venez, Église de Lyon, et voyez s'il ne ressemble pas à l'un de ces glorieux quarante-huit dont la fête se rencontre avec la sienne. Venez, Propagation de la Foi, et soyez fière de ce fruit sanglant que vos dons ont aidé à mûrir. Venez, sœur cadette de la Propagation de la Foi, œuvre apostolique des Femmes de l'Évangile, et préparez les plus riches étoffes de votre exposition pour envelopper ses reliques. Venez, fils et filles de saint Vincent de Paul; baisez les pieds glorieux de votre frère. Viens, ô France! et salue cette Croix : elle porte un Français. Accourez, chrétientés de la Chine, renouvelez le germe de votre foi dans le sang de votre Apôtre. A genoux, ô Église catholique tout entière : Croissez et multipliez-vous. Le Golgotha s'est relevé dans l'Extrême-Orient et ton époux y a reproduit sa victorieuse passion. *O Crux, ave, spes unica.*

Mais déjà, comme un soldat qui a emporté d'assaut une redoute et arbore le drapeau de son chef, l'âme de Gabriel, pour annoncer son entrée dans l'immortel séjour, y déploie l'étendard du Christ. Une croix lumineuse apparait dans les cieux, à d'innombrables fidèles séparés par de grandes distances et à beaucoup de païens que cette merveille convertit.

O glorieux et bien-aimé martyr, cette croix n'est-ce point le sillon par lequel vous nous invitez à vous suivre et ne nous trace-t-elle point un passage pour vous rejoindre là-haut? Mais, dites, n'achèterons-nous le ciel qu'au prix de souffrances égales aux vôtres?

Rassurons-nous, mes frères. Quelques jours après son béatifique trépas, Gabriel apparut à un vieil infidèle qui, touché de compassion, lui avait prêté sa litière pendant un des voyages de son martyre. Le vieillard était malade à mourir. Le Bienheureux se montra à lui avec deux échelles, l'une de couleur rouge sur laquelle il était appuyé, l'autre de couleur blanche, par laquelle, souriant, il invitait le moribond à venir à lui. Le Chinois comprit, invoqua les noms de Jésus et de Marie, blanchit son âme dans les eaux du baptême et fit bientôt la mort la plus pieuse.

(1) Joan., 19.
(2) Cant., VII.

O Bienheureux Perboyre! si nous sommes indignes ou incapables du martyre, la charité suffira à nous conduire sinon à vos côtés, du moins à vos pieds. Notre-Seigneur, disiez-vous un jour à un prêtre, ne demande pas la tête, il ne demande que le cœur.

Ah! transformez donc nos cœurs par votre puissante intercession. Rendez-les purs, candides comme le vôtre, enflammez-les de l'amour du Christ et de son Église; qu'ils ne battent que pour Jésus et qu'ils deviennent à jamais le foyer d'une vie divine qui se manifeste en tout notre être pour s'épanouir éternellement au ciel. *Vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali.*

Éminence,

Que votre bénédiction rende efficace cette prière!

AMEN.

TROISIÈME JOUR

Dimanche 4 mai.

Cette journée incomparable fut le couronnement de toutes les solennités accomplies.

« Le cardinal archevêque de Lyon, pour citer encore M. Léon Aubineau, a officié, je ne dirai pas avec quelle pompe. L'église de Lyon avait, en l'honneur des Bienheureux, déployé toutes ses magnificences. Lyon est la ville des broderies et rien n'égale la richesse des ornements sacrés. Les particularités du rit lyonnais, vénérables témoignages et souvenirs précieux de l'antiquité consacrés par la tradition, éclatent dans toutes ces splendeurs de l'or et de la soie. »

A dix heures le cardinal archevêque fait son entrée dans la Primatiale.

Le petit séminaire de Saint-Jean, le grand séminaire, un clergé nombreux, des religieux de tous Ordres, des chanoines accourus des diocèses voisins, le vénérable Chapitre de la Primatiale, Mgr Carra, recteur des Facultés Catholiques, le Révérend Père abbé de la Trappe de Chambarand, NN. SS. Luçon, évêque de Belley, Fulbert Petit, évêque du Puy, Thomas, archevêque d'Andrinople, forment le cortège magnifique de Son Eminence.

La maitrise de Saint-Jean qui jusque-là s'était effacée devant les chœurs fournis par les diverses Institutions diocésaines, chante avec sa perfection ordinaire une messe de Naumann, le maitre de Mozart; les morceaux de plain-chant sont exécutés par plus de cinq cents voix d'hommes. C'est d'un effet grandiose et saisissant!

Le pain bénit est offert au nom de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et présenté au Cardinal par M. des Garets, président du Conseil central de Lyon, et par M. Martial de Prandières, vice-président. Un peu avant-midi, la grand'-messe se termine par la bénédiction papale.

Mais déjà dans la cathédrale se précipitent à flots pressés ceux qui veulent assister aux offices du soir. Dès midi la vaste enceinte est pleine, et dès lors l'entrée dut être interdite aux nombreux et inconsolables retardataires.



Après le chant des Vêpres et des Complies auxquels assistaient les mêmes prélats que le matin, le sermon de clôture est prononcé par M. le chanoine Joseph Lémann. Résumant l'enseignement donné par les premiers orateurs du *Triduum*, il fait l'éloge des deux Bienheureux, et, en leur nom et au nom de tous les missionnaires, il remercie l'Œuvre catholique, mais sortie du cœur de la France, l'Œuvre de la Propagation de la Foi. On connaît, mais on appréciera une fois de plus cette éloquence forte, brillante et sympathique, qui, avec toute la magie d'un style formé dans l'étude assidue et approfondie du vieux Testament, trouve dans l'histoire du peuple Juif, l'histoire même de l'Eglise et de la France.

L'AVANCEMENT DU ROYAUME DE DIEU

PAR

l'héroïsme des Bienheureux Perboyre et Chanel.

Eminence,
Messeigneurs,
Mes Frères,

Le Royaume de Dieu, quelle vaste et sainte chose !

Il était au pouvoir du Fils de Dieu, Notre-Seigneur, de l'universaliser durant sa vie, en faisant que, du levant au couchant et du septentrion au midi, tous les hommes et tous les peuples se prosternassent devant son Evangile et le nom de son Père. Il n'en a pas décidé ainsi ; pourquoi ? Par honneur pour la race humaine. Il n'a pas voulu, le bon Maître, être conquérant tout seul : il a préféré, à une solitude de gloire, des compagnons d'armes et de succès. Aussi, le royaume de Dieu qu'il aurait pu établir avec la vivacité et la rapidité de l'éclair, il a mieux aimé l'universaliser lentement, pas à pas, acquérir continent par continent, île par île, cœur par cœur, en se servant, pour ces conquêtes, des hommes, de ses amis, des missionnaires.

C'est sous ce point de vue que je vais résumer la vie de vos deux Bienheureux, en donnant, à mon sujet, ce titre : *L'avancement du Royaume de Dieu par l'héroïsme des Bienheureux Perboyre et Chanel.*

Trois parties :

Première partie : *L'ambition, dans leurs jeunes âmes, d'avancer le royaume de Dieu ;*

Deuxième : *Le soutien qu'ils ont reçu de la France, en même temps qu'ils l'ont représentée, dans l'avancement du royaume de Dieu ;*

Troisième : *Le Royaume de Dieu prend possession de la Chine et de l'Océanie par leur martyre.*

Il est annoncé dans l'Evangile qu'au dernier jour, après toutes les conquêtes achevées, le Fils de Dieu *remettra le Royaume à son Père.* Qu'elle sera belle, à la face des générations et des mondes assemblés, cette journée de présentation dans laquelle le Christ victorieux introduira devant son Père les compagnons de ses travaux !

Si une journée peut donner un soupçon lointain de cette superbe dédicace à venir, n'est-ce pas la journée qui clôt *ce Triduum d'actions de grâces ?*

Quelles splendeurs d'horizons se sont déroulées !

Au-dessus, s'est penchée vers nous, du séjour de la gloire, la nuée des témoins de la Jérusalem triomphante, tous les martyrs de Lyon amenés par saint Pothin, phalange avec ses palmes et ses couronnes, ayant au milieu d'elle, à la place d'honneur, le Bienheureux Perboyre et le Bienheureux Chanel.

C'est le plan céleste.

Au plan terrestre, sous ces voûtes décorées avec magnificence, j'aperçois :

Les familles des deux martyrs : un frère qui fleurit encore en olivier de la terre pendant que son frère est devenu l'olivier du Ciel ; des religieux qui continuent et expriment à l'envi les vertus énumérées et louées dans les deux procès de Béatification. Autour d'eux, et fiers de ne faire qu'un avec eux, les représentants de l'Œuvre de la Propagation de la Foi : pierres carrées, à Lyon et à Paris, de la Société française, auxiliaires du Symbole des Apôtres dans le monde entier.

J'écoute encore, en nommant les deux panégyristes, mes devanciers de toutes manières. Dans une harmonie correspondante, n'ont-ils pas été, l'un, la lyre d'Ionie : c'était si pur, si enchanteur ! l'autre, la lyre d'Eolie : c'était si franc, si entraînant ! Ce que j'ajouterai ne sera qu'un souffle de Judée passant sur les deux lyres, pour les faire vibrer encore et les remercier !

Dans le cadre de cette journée triomphale, il faut nommer ensuite :

Ce vénérable Chapitre des chanoines de Saint-Jean, tous comtes, c'est-à-dire compagnons du Christ dans les labeurs et dans la louange ;

Cette maîtrise aux accords si nobles, et ces différents chœurs, qui, par leurs délicieuses musiques de trois jours, nous ont prouvé que l'âme est elle-même une mélodie, en nous faisant presque oublier que nous avions un corps à nourrir ;

La présence de ce nombreux clergé du Rhône et de la Loire qui, pour les missions, a toutes les variétés du dévouement ;

Ces lévites, avec le vêtement blanc de la Résurrection ;

Ces familles chrétiennes, au grand complet ;

Et enfin, ce centre auguste auquel toute la hiérarchie vient aboutir : le cortège épiscopal ;

Dans ce cortège :

La houlette de Belley, qui dirigea avec tant de sûreté et d'onction le petit berger de Cuet ;

La houlette de Cahors, qui amena à saint Vincent de Paul un fils selon son cœur ;

L'ange de l'Eglise du Puy arrivé subitement au nom de Notre-Dame de France ;

L'ange de la Nouvelle-Zélande, accouru pour représenter l'Océanie ;

L'ange de la Perse, de ce pays où Esther, pourtant si belle, est inférieure à sainte Blandine ;

Et, comme synthèse, pour symboliser l'héroïsme des deux Bienheureux, la pourpre de Son Eminence.

Eminence,

De même que le Fils de Dieu doit remettre le royaume à son Père, c'est à Votre Eminence aussi que, tous, nous remettons le résultat béni du *Triduum d'actions de grâces.*

Par votre Eminence, nos louanges et nos prières montent plus sûrement vers les trônes des deux Bienheureux Martyrs.

Eux, en abaissant, en ce jour, leurs regards de tendresse sur cette cité, distinguent deux endroits, deux profondeurs, qui leur sont, soyez-en sûre, Eminence, particulièrement agréables : c'est la crypte de saint Pothin, et c'est le cœur de l'archevêque.

I

L'ambition, dans leurs jeunes âmes, d'avancer le Royaume de Dieu.

Perboyre et Chanel n'étaient encore que tout jeunes enfants que, déjà, ils cherchaient leur vocation. Tandis que leurs compagnons d'enfance étaient insouciants, comme on l'est à cet âge, eux se montraient des chercheurs. Une pareille vocation est, d'ordinaire, le résultat d'une triple combinaison suave :

Le résultat, d'abord, de la grâce divine qui prévient : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis* (1).

Le résultat, ensuite, de la fidélité à une toute petite chose, un petit sacrifice d'enfant, une pratique innocente qui aura ravi le cœur de Dieu : Perboyre se privait du morceau de pain de son goûter pour le glisser à des mendiants qui attendaient à la porte ; Chanel confectionnait de petits autels de verdure autour desquels il réunissait les jeunes bergers ses compagnons ;

Le résultat, enfin, de la piété d'une mère, sa récompense; oui, la plus haute et la plus douce récompense accordée à la piété d'une mère, est que son fils annonce un jour la vérité !

Ces deux enfants cherchaient donc leur avenir ; un je ne sais quoi de profond les travaillait, les tourmentait. Tout à coup l'enthousiasme s'est emparé d'eux, et un feu a brillé dans leurs regards. C'est une grande et sainte chose que l'enthousiasme ? il se compose de deux éléments : une idée, et de la flamme ; la flamme qui s'allume dans le cœur, en correspondance avec l'idée qui s'est fixée dans l'esprit. On éprouve alors un transport inconnu. C'est un frissonnement, et, en même temps, un ravissement qui touche à l'extase, et qui enlève. *Deus, ecce Deus,* disaient les anciens, *Dieu, voici Dieu* ! ils ne se trompaient pas ; dans l'enthousiasme, il y a du divin qui survient et qui enlève. Voilà pourquoi, lorsque ce souffle s'empare de nous, notre stature grandit : on est disposé à tout braver ; si c'était possible, on déplacerait des montagnes, et, d'un bond, on irait jusqu'au bout du monde. Tel est l'enthousiasme.

Les deux enfants, futurs missionnaires, viennent de l'éprouver. L'idée pour eux, c'est le royaume de Dieu à étendre ; la flamme, c'est l'amour des âmes. Qu'est-ce qui en a été l'occasion ? Pour Perboyre, c'est une lecture qui l'a captivé : le récit des travaux et des souffrances du vénérable P. Clet mort pour la foi en Chine en 1820; il a eu, même, le bonheur de toucher l'habit ensanglanté du martyr, et ce contact l'a électrisé ; et Chanel, lui, rapporte un contemporain, *était aux anges* toutes les fois qu'il entendait *parler des sauvages.* Mais, quelle que soit la cause qui a produit l'étincelle, et pour n'importe quel missionnaire, deux passages des Écritures se mêleront toujours à la composition de son enthousiasme, le nourriront, et empêcheront qu'il ne décroisse ; écoutez-les bien, jeunes lévites, ici présents, et dont l'espérance est palpitante au milieu de ces fêtes ; le premier est le *spectacle des tentes du camp d'Israël.*

Du sommet des montagnes de Madian, Balaam, raconte le livre des Nombres, contemplait au loin, par un soleil radieux, le campement d'Israël qui habitait sous des tentes. Il était venu pour maudire, et la vision lui arrache cet élan : *Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob! Que tes tentes sont belles, ô Israël! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres, comme des cèdres plantés sur le bord des eaux!* (1). Balaam connut donc l'enthousiasme du royaume de Dieu ; mais, prophète malgré lui, cupide et avare, il sentit son enthousiasme tomber et s'évanouir, étouffé sous la poussière d'or que lui remit le roi de Moab. Tout différent est celui du missionnaire : commencé dans l'admiration, il se traduit dans le désintéressement et le don de soi. Non seulement, il admire comme Balaam, non seulement il prononce : O Israël, ô Église catholique, que bien disposés sont tes pavillons ! que belles sont tes tentes ! mais il s'écrie avec une sainte audace : J'ajouterai, j'ajouterai, si c'est possible, quelques tentes de plus au campement de l'Église de Dieu !

L'autre passage des Écritures qui a contribué à remuer leur jeune cœur, et le tiendra toujours en haleine, est ce texte du vieux Testament, duquel on peut dire qu'il aura enfanté tous les missionnaires sous le nouveau Testament : *Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui annonce et prêche la paix, de celui qui annonce la bonne nouvelle* (2).

Ce texte est du prophète Isaïe, un commentaire de saint Bernard en rehaussera l'éclat :

Le grand moine considère le Fils de Dieu qui s'est fait homme, qui a pris, par conséquent, des pieds comme les nôtres, et alors, dans un transport d'admiration pour tant de bonté, il s'écrie : *Calceata Majestas*, la Majesté s'est chaussée pour venir à nous ! Quelle hardie et saisissante expression : la Majesté divine s'est chaussée ! Aperçoit-on Dieu, pur Esprit, qui se fait chair, prend des pieds pour pouvoir devenir pèlerin, voyageur et se fatiguer parmi les hommes, *Calceata Majestas!...* Or, c'est depuis ce voyage de la Majesté que s'est réalisée l'annonce réjouissante du Prophète Isaïe : *Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui annoncent la bonne nouvelle*, les missionnaires! Avant Jésus-Christ, il n'y avait pas de missionnaires ; on ne soupçonnait pas ce que c'était qu'un envoyé du ciel, avec mission de sauver les âmes ! L'exemple du Fils de Dieu fait homme, et sa parole, les ont créés : *Allez, ensei-*

(1) Saint Jean, xv, 16.

(1) *Nombres*, xxiv, 5, 6.

(2) Isaïe, lii, 7.

gnez toutes les nations. Avant Jésus-Christ, on ne connaissait pas ce genre étrange de beauté : la beauté de grossières chaussures et d'un bâton ferré, *qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui annoncent la paix !* Eh bien, c'est cette beauté qui a séduit ces deux enfants de quinze ans. Dans le silence du séminaire, chacun d'eux a médité le texte du Prophète et l'exemple de la Majesté divine ; il s'est dit dans une extase céleste, avec un sentiment ravi : « Si je me fais missionnaire, quand Jésus-Christ remettra le royaume à son Père, il y aura, dans ce royaume, un petit coin qui sera devenu ma conquête, arrosé de mes sueurs !... » Alors il s'est levé. Il a confié son dessein à sa mère ; à travers des larmes, il a obtenu son consentement. Le moment du départ est arrivé. La nouvelle s'est répandue que le missionnaire va partir. O père chrétien, bénissez votre fils qui s'en va au loin porter la vérité. Parents, amis, accourez pour lui serrer une dernière fois la main ; embrassez ses pieds qui vont être beaux sur les montagnes ; et puis rangez-vous, laissez passer le royaume de Dieu !...

II

Le soutien qu'ils ont reçu de la France, en même temps qu'ils l'ont représentée, dans l'avancement du royaume de Dieu.

« De loin, nous regardons vers la France, » c'est le cri du cœur chez tous les missionnaires. Ils ajoutent finement et délicieusement : « Pour nous, la Providence demeure à Lyon. »

Il y aura bientôt un siècle, Messieurs, qu'un décret d'une rigueur extrême condamnait une ville à disparaître de la face du monde : cette ville condamnée était la vôtre. Le décret d'anéantissement s'exprimait en ces termes :

« *Séance de la Convention du 12 octobre 1793.*

« La ville de Lyon sera détruite ;

« Son nom sera effacé du tableau des villes ;

« Sur les débris de Lyon, sera élevée une colone avec cette inscription :

« *Lyon fit la guerre à la Liberté, Lyon n'est plus.* »

Ah ! Messieurs, le ciel n'approuve pas qu'un gouvernement prenne l'offensive contre des sujets ; l'offensive contre l'ennemi, contre l'étranger, c'est justice, et, parfois, sagesse ; mais l'offensive contre des sujets fidèles à leurs traditions, c'est une abomination. Aussi, à l'encontre de l'édit d'anéantissement porté contre votre ville, le ciel devait-il rendre un édit tout opposé. Ce contre-édit allait apprendre que, loin de disparaître, Lyon était destinée à tellement apparaître qu'elle deviendrait comme une chaste nourrice sur le tableau des villes. Vous décrétez que Lyon n'appartient plus à la mappemonde, insolents législateurs : de par l'ordre d'en haut, Lyon va réjouir et alimenter la mappemonde !

Comment l'édit céleste fut-il connu et exécuté ? Par la création chez vous, Messieurs, de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Eh bien, en ce jour, mandataire du cœur de Perboyre et de Chanel et du cœur de tous les missionnaires, je remercie solennellement la Providence d'avoir conservé votre ville à la France et au monde. Dans la vie du missionnaire il y a des heures où, à la suite de bien des fatigues et des déboires, il n'en peut plus : l'angoisse oppresse son âme, et l'espérance est comme en pleurs à ses côtés. Que ferait-il alors, s'il n'avait pas l'Œuvre de la Propagation de la Foi, s'il ne lui arrivait pas de son pays natal, de sa France, des lettres qui lui disent qu'on l'admire, et des secours qui lui prouvent qu'on est avec lui. A la vue de cet arc-en-ciel qui part de France et qui vient retomber sur sa plage, le pauvre missionnaire reprend courage ; il sent qu'il peut continuer, qu'il est soutenu contre la défaillance. Merci donc, en ce jour, Messieurs des Conseils de la Propagation de la Foi, au nom de tous les Missionnaires ! Merci au nom de Perboyre et de Chanel, de les avoir grandement soutenus et aidés : vous avez été leurs anges sur la terre, ils le disent aux anges des cieux !

Soutenus par la France, Perboyre et Chanel, à leur tour, l'ont représentée.

Un pape illustre, saint Grégoire-le-Grand, voulant caractériser la mission de la France, a dit : *La France est le carquois de Dieu.* Cette idée de carquois de Dieu est belle et fière ; elle vient de la Bible. Isaïe annonçant la mission du Christ, ou encore, celle d'un Elie ou d'un Jean-Baptiste, les fait parler de la sorte : *Le Seigneur m'a mis en réserve comme une flèche choisie, il m'a tenu caché dans son carquois* (1). En effet, lorsque l'Eternel, en arbalétrier des grands combats, a lancé dans le monde son Christ ou des hommes intrépides et sûrs comme Elie et Jean-Baptiste, il a, immanquablement et inévitablement, touché le but visé dans ses desseins. Eh bien, à ce rôle d'honneur, a été associée la France ; elle est devenue le carquois de Dieu.

Y a-t-il dans les commencements de l'Église, une hérésie grandissante à arrêter, à clouer à terre ? Une flèche part du carquois de Dieu, c'est la France : Clovis transperce et finit dans les plaines de Vouillé, l'hérésie arienne.

Y a-t-il le cimeterre musulman à confondre dans son éclair par un éclair plus vif et plus prompt ? Une flèche part du carquois de Dieu, c'est la France ; Charles Martel écrase sous les murs de Poitiers l'invasion musulmane.

Y a-t-il l'indépendance du chef de l'Église à garantir ? Un pape est-il en péril ? Le sifflement de la flèche qui part se fait entendre au-dessus des Alpes, c'est la France : et le Pape qui, à sa gauche, avait déjà Constantin, voit, à sa droite, se placer Charlemagne.

Y a-t-il une injustice commise quelque part ? s'élève-t-il le soupir d'un innocent opprimé, fût-il soupiré au bout du monde ? Une oreille l'entend et une flèche part, c'est la France : et des bras se tendent pour remercier la libératrice.

Votre patrie est donc, dans un sens très vrai, le carquois d'honneur et de réserve flottant aux côtés du Tout-Puissant. Mais depuis que la Révolution a fait irruption, voici, avec elle, un retournement lugubre, semblable au retournement d'une flèche qui reviendrait contre celui qui l'aurait lancée :

Y a-t-il le crucifix à arracher, à faire tomber des murailles ? Ce trait aigu atteint le cœur de Dieu, et l'on dit qu'il vient de France !

Y a-t-il la base même du foyer domestique à ébranler par

(1) Isaïe, XLIX.



le divorce? Ce trait aigu part, et l'on dit qu'il vient de France !

Y a-t-il l'innocence des enfants à compromettre dans sa fleur? Y a-t-il la Sœur de charité à éloigner du lit des malades? Ces deux traits aigus partent, et l'on dit qu'ils viennent de France !

Y a-t-il le dernier soupir, le dernier regard du moribond à détourner du ciel et de la miséricorde ? Ce trait aigu part, et l'on dit qu'il vient de France !

Voilà, il en faut convenir, un retournement lugubre et bien étrange; et cette anxiété terrible vient à l'esprit : la France est-elle encore le carquois de Dieu ?

Qui donnera la réponse? Oh! dans cette anxiété, qui donnera la réponse?

Rome l'a donnée :

Bienheureux Perboyre! Bienheureux Chanel !

O Léon XIII, que vous êtes bon, vous qui aviez dit déjà: *La très noble nation des Francs !*

Ecoutez, Messieurs, déployez une mappemonde, et comptez, si vous pouvez, tous les endroits des cinq continents où descendent des missionnaires venus de France. Enumérez, si vous pouvez, les secours de tous genres qui, depuis trois quarts de siècle, sont distribués aux missions par l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Ah! Le carquois français balance bien toujours aux côtés du Tout-Puissant! Seulement, *la très noble nation des Francs* présente le spectacle de la demeure de l'enfant prodigue au rebours, retournée : les prodigues sont au dedans, et les fils fidèles travaillent et meurent dans les régions lointaines! Comme des flèches d'amour, ils sont partis dans toutes les directions. Parmi ces traits rapides, deux se sont enfoncés, en frémissant d'enthousiasme, dans les flancs d'un grand empire et d'une toute petite île. Ils ont tellement fait pénétrer le Christ dans le grand empire et dans la petite île que Rome a chanté sur leur nom l'hymne des victorieux : *Bienheureux Perboyre, Bienheureux Chanel !*

Bienheureux martyrs, Oh! n'est-ce pas? vous témoignez que la France est toujours le carquois de Dieu !

III

Le Royaume de Dieu prend possession de la Chine et de l'Océanie par leur martyre.

Remarquez, mes frères, l'expression que j'ai employée : *prend possession* par leur martyre ; je n'ai pas dit : le royaume de Dieu *est fondé* par leur martyre dans ces contrées.

Il n'y aura jamais, en effet, qu'un seul fondateur du royaume de Dieu : Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il l'a fondé entièrement du premier jet, avec la même aisance qu'il avait créé le monde : parfait dans sa législation, sa morale, ses sacrements, sa hiérarchie. Fondé par lui uniquement, les missionnaires, ses compagnons d'armes, le font avancer. Par eux, le royaume de Dieu se présente à un continent, chez une tribu, chez une peuplade, et sollicite leur sujétion, en offrant le *joug suave* dont il est question dans l'Evangile. Par eux, le doux royaume s'avance à travers des difficultés sans nombre et des privations inouïes; ils usent des mille stratagèmes de l'amour pour y faire entrer Indiens, insulaires, sauvages, comme des oiseaux précieux dans une volière parfumée. Et puis, survient une circonstance solennelle où la Croix triomphe : la tribu, la peuplade, le continent, sont acquis au royaume de Jésus-Christ.

Ainsi les choses se sont-elles passées pour la Chine et pour l'Océanie, sillonnées et sollicitées, depuis un certain temps, par une succession de missionnaires : le martyre de Gabriel Perboyre et de Pierre Chanel a été la date de leur inscription définitive au royaume de Jésus-Christ.

Cette double prise de possession a été extrêmement solennelle et touchante. Je décrirai l'une après l'autre, à l'aide de deux figures de la Bible.

D'abord, *la conquête de Gabriel Perboyre :*

Ressuscitez vos souvenirs d'enfance, mes frères, alors qu'on vous apprenait l'Histoire Sainte. Vous souvenez-vous de Samson cerné et enfermé par les Philistins dans la ville de Gaza ? A l'heure de minuit, il se dirige vers les portes de la ville ; il les arrache de leurs gonds, les charge sur ses épaules, et les porte triomphalement sur le haut de la montagne voisine qui regarde Hébron (1).

L'application la plus immédiate de cette figure concerne le Christ de Dieu qui, en s'enfermant dans notre humanité, a rencontré les portes de notre prison : le monde était prisonnier. Chaînes du péché, entraves de captivité, portes du sépulcre de Gethsémani, portes des Limbes aux enfers, il les a toutes enlevées, il les a montées sur le Calvaire, et, au jour de l'Ascension, jusqu'au ciel : vive le Christ notre Libérateur !

Mais le céleste vainqueur a permis à ses saints de prendre part à sa victoire :

Apercevez-vous ce pauvre corps qu'on va faire souffrir une dernière fois d'une façon extraordinaire : c'est Gabriel Perboyre. Les tourments que des mandarins cruels lui ont infligés, ont commencé le 15 septembre 1839, et ils ont continué, à intervalles savamment ménagés pour laisser, chaque fois, revivre la victime, jusqu'au 11 septembre 1840 : un an moins quatre jours de tortures. Mais pour la souffrance décisive et le dernier jour de combat, ce corps, si longtemps tourmenté, a retrouvé toutes ses forces ; ses plaies ne paraissent plus, son visage est beau et resplendissant; Dieu a voulu montrer qu'il était avec son serviteur.

Quel est son supplice, ô Ciel !

Une croix, elle représente la lettre T.

Un des bras du martyr est replié par dessus le bois, dans l'attitude d'une homme qui retient un fardeau ; sa croix ressemble vraiment à la porte prophétique sur ses épaules !

Dans le trajet ineffable de la terre au ciel, quelle a dû être, ô martyr, ta pensée, ta prière ? Le remerciement d'un victorieux, un soir de champ de bataille : *Je puis me livrer à mon dernier sommeil, les frontières du royaume de Jésus, mon bon Maître, ont été reculées un peu plus loin...*

Et ses yeux se sont doucement fermés.

Magnanime Athlète, la Chine n'a plus de portes : elles sont sur ton épaule! D'autres missionnaires vont se hâter d'arriver. Entrez, vaillants missionnaires, votre frère

(1) Juges, XVI.



d'armes a enlevé l'obstacle : plus que jamais, la Chine est à vous, et au royaume de Dieu!

Mais de cette victoire, n'y aura-t-il pas aussi, un rejaillissement sur la France? Bienheureux Perboyre, pense à ta patrie, à ton pays natal!

En France, le peuple est prisonnier : prisonnier de l'athéisme. Toutefois, que les ennemis de Dieu qui sont, en même temps, les empoisonneurs du peuple, ne se flattent pas que les travailleurs, que les chaumières, que les pauvres mères chargées d'enfants fassent jamais volontiers le sacrifice de l'Evangile. Un jour viendra où le peuple, dégoûté et malade d'un enseignement qui n'a plus d'ouverture du côté du ciel, se rappellera Samson enfermé dans la ville de Gaza : de sa robuste épaule, le peuple fera sauter les portes, les entraves de l'enseignement athée dans lequel il étouffe, et, sublime réparateur, emportant tous les règlements impies à la montagne de Celui qui a les bras étendus, il tombera à genoux : ce jour-là, ô bienheureux Perboyre, la France, martyre de l'athéisme, aura imité ton triomphe au céleste empire!

La conquête de Pierre Chanel.

Transportons-nous en Océanie.

C'est un nouveau monde que l'Océanie, éparpillé sur les flots, mais très cher à la Vierge Marie, précisément parce qu'il est nouveau, et éparpillé. Sous la Loi ancienne, Dieu exigeait les prémices : les prémices du blé, du vin, de l'huile, des familles. Il semble que, sous la Loi d'amour, Dieu ait confié son droit à la douce Vierge Marie : elle se complait dans les premiers mouvements d'un cœur, dans les prémices d'une âme innocente, dans les prémices d'un Nouveau Monde. Aussi, la Société qui aborde en Océanie, pour la conquérir à la foi, porte-t-elle son nom : *la Société des Maristes*, et celui qu'elle a distingué pour apposer le sceau à la conquête, Pierre Chanel, offre-t-il dans sa personne quelque chose des prémices : candide, blond, élancé, il a tout l'aspect d'un épi dans un champ de blé où seraient mêlées des fleurs rouges!...

La Bible, qui n'est pas avare, a aussi une figure pour Pierre Chanel.

Rappelez-vous cet autre trait de l'Histoire sainte : Jacob, en voyage, qui lutte avec un ange durant la nuit.

Ce mystérieux adversaire lui a barré le passage dans le désert; et le voyageur, malgré l'infériorité de ses forces, n'a pas hésité à se mesurer avec lui. La lutte se prolonge toute la nuit. Le fils des patriarches a tenu bon et, vers le matin, c'est l'ange, le premier, qui cesse le combat en disant : *Laissez-moi partir, car voici l'aurore.* Mais Jacob lui répond : *Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni.* Et l'ange qui l'a blessé à la cuisse, prononce sur lui la bénédiction (1).

Jamais, peut-être, depuis l'application de cette figure au Christ luttant dans la nuit terrible du jardin de Gethsémani, jamais peut-être, dis-je, cette figure n'aura trouvé une plus parfaite application que dans le drame qui s'est passé à l'Ile Futuna.

Depuis des siècles, c'était sur les Iles et les contrées océaniennes, la nuit, nuit très profonde. A plus juste titre, hélas! que les peuples de l'ancienne gentilité, les sauvages n'étaient-ils pas *les enfants de la nuit?* L'ignorance, les superstitions idolâtres, l'anthropophagie, formaient leurs ténèbres.

Vers le milieu du XVI[e] siècle, la lutte avait commencé : Magellan, Wallis, Bougainville, l'illustre Cook, l'infortuné La Pérouse, avaient opposé aux lances et aux casse-têtes de ces plages inhospitalières, les armes à feu et les pavillons de l'Europe; mais la nuit ne finissait pas, et, au commencement de notre siècle, la lutte durait encore.

Tout à coup apparait l'aurore : la douce Vierge Marie. En effet, la Mère de Dieu et des hommes, des civilisés et des sauvages, n'est-elle pas comparée à la plus pure et radieuse aurore, qui dissipe les ténèbres du péché et amène la lumière de la grâce? La voici qui se lève sur l'Océanie, à la faveur des missionnaires qui portent son nom et ses couleurs, les Maristes : ne sont-ils pas discrets comme l'aube du matin, humbles et laborieux dans le crépuscule qui les dérobe presque?...

L'Aurore enveloppe toutes ces îles qui tressaillent d'allégresse. O Marie, ces îles vous attendaient : *les îles m'attendent* (1), et Vous voilà! Elles tressaillent, baignées des grâces de cette Aurore dont les sourires sont indéfinissables!

L'adversaire qui se retire, ne se retire pas volontiers : l'adversaire qui est le vieux culte idolâtre, étayé de la jalousie royale. Ah! Messieurs, que l'on règne sur des cocotiers ou que l'on règne sur des provinces, on supporte difficilement la compagnie du royaume de Dieu.

La lutte continue donc, et cependant, de par le Livre de Dieu, elle doit finir sous les feux de l'aurore :

La voilà qui luit : un héroïque lutteur vient d'être blessé, celui qui a l'apparence des prémices, d'un épi dans un champ de blé parsemé de fleurs rouges! Mieux que l'Israël du désert qui n'a été touché qu'à la cuisse, lui est blessé à mort pour le nom de Jésus-Christ; il voit couler son sang avec satisfaction, comme il voyait couler, chaque matin, le vin et l'eau dans son calice de l'autel; et avant d'expirer, il prononce... Qu'avait prononcé le fils des patriarches avant de laisser partir l'ange? *Bénissez-moi*, ce qui signifie : dites bien sur moi, *Bene dixeris mihi.* La dernière parole de Pierre Chanel fut : *C'est bien pour moi*; en termes parfaitement semblables, ce fut aussi, sur lui, la bénédiction!

Héroïque lutteur, c'est bien pour toi! Mais le ciel va développer et agrandir ta bénédiction!

Un coup de tonnerre se fait entendre.

Il y a, dans l'apocalypse de saint Jean, une expression dont la hardiesse n'a d'égale que sa beauté. L'aigle de Pathmos assiste aux combats de la consommation des siècles, et, à la fin, de sa plume inspirée, il écrit : *La voix d'un tonnerre se fait entendre qui dit :Alleluia, parce que le Dieu Tout-Puissant est entré dans son règne* (1).

Un tonnerre qui vient dire : *Alleluia*, c'est d'un sublime qui étourdit : les tonnerres n'ont pas coutume de parler comme des hymnes d'église. L'Ile Futuna a entendu ce tonnerre de l'Apocalypse : il venait agrandir la bénédiction invoquée par le martyr :

Bénédiction sur ta conversion, chère petite Ile lointaine;

(1) Genèse, XXXII

(1) Isaïe, LX

(2) Apoc., XIX.

reste toujours la perle la plus pure dans la couronne du missionnaire qui t'a aimée jusqu'à en mourir!

Bénédiction sur ta mission, ô France: que jusqu'à la fin des temps, tu aies la liberté d'envoyer au reste du monde des Perboyre et des Chanel!

Bénédiction sur vos années multipliées, ô Léon XIII: votre Pontificat ressemble à la carrière du soleil, mais on voudrait qu'il n'eût pas de coucher!

Bénédiction sur tes familles, ô cité chérie de la Propagation de la Foi: que tes enfants, et que les enfants de tes petits-enfants continuent à comprendre que cette Œuvre t'illustre, et qu'il y a douceur à se priver pour faire porter l'Evangile à ceux qui n'ont pas encore le bonheur de le connaître!

Et bénédiction sur vous tous, mes frères, qui que vous soyez: Ah! du haut du ciel, les deux Bienheureux martyrs ont entrelacé leurs mains sur vos têtes; ils sourient à vos efforts et ils vous disent: Avancez à votre tour le royaume de Dieu!

Après ce dernier panégyrique qui fermait si dignement la série des louanges adressées aux Bienheureux, Son Eminence le cardinal archevêque entonne le *Te Deum*. Rien d'émouvant, au milieu de cette illumination, véritable embrasement de toute la basilique, comme cet immense cri d'actions de grâce sortant puissant, enthousiaste, de tous les cœurs de l'imposante assemblée. Ardente, généreuse, la reconnaissance montait vers Dieu à qui seul appartient la louange et l'honneur. Ah! ces trois jours ont été à lui, bien à lui; c'est lui qui a parlé à toutes ces âmes, qui a produit tout ce mouvement des grandes fêtes, mouvement de piété et de charité, c'est lui qui a soulevé toute une ville, l'a entraînée recueillie, assidue, aux pieds de sa colline de Fourvière, dans sa vieille Primatiale, témoin de la piété de nos pères, mais réjouie, rajeunie pour ainsi dire, pendant ces jours bénis par l'acte de foi de leurs fils.

Le *Triduum* était terminé; lentement, peu à peu la foule s'écoula, non sans avoir vénéré encore les reliques des Bienheureux. Le regret de voir finir si vite ces belles solennités se lisait sur tous les visages, parce qu'il était dans tous les cœurs. Hélas, nos joies les plus pures sont souffrantes, car sur la terre elles ont un lendemain; aussi c'est toujours d'un ton plaintif que notre âme essayera ici-bas le cantique des cieux.

***

A l'issue des cérémonies religieuses, Son Eminence le Cardinal Archevêque, entouré de NN. SS. les Évêques, des représentants des grandes congrégations religieuses, des vicaires généraux et des chanoines de l'Église primatiale, a bien voulu recevoir les hommages des Conseils centraux de Lyon et de Paris et du Comité diocésain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. M. le comte des Garets, président du Conseil central de Lyon, dans un discours remarquable et fréquemment applaudi, et M. Hamel, président du Conseil central de Paris, en quelques mots gracieux, se sont fait les interprètes de notre reconnaissance envers l'éminent Cardinal pour la splendeur donnée à ces fêtes, envers NN. SS. les Évêques dont la présence a été une joie et une gloire, envers les prédicateurs dont l'éloquente parole a si bien loué les martyrs et l'Œuvre des missions. Puis les deux présidents, avec cette courtoisie aimable qui les distingue, ont salué tour à tour l'union fraternelle dont les centres directeurs gardent depuis l'origine, l'inaltérable tradition.

Son Eminence alors, avec cet à propos charmant, cette élévation de pensées, cette éloquence du cœur qui sont pour lui choses familières, a exprimé sa vive satisfaction de l'ordre et de la piété qui ont été les marques distinctives du *Triduum*.

L'éminent Archevêque eut un mot gracieux et pour les prélats et pour les orateurs et pour les Directeurs de la Propagation de la Foi, puis, en souvenir de ces belles fêtes et comme témoignage de son affection pour la grande Œuvre dont Lyon a enrichi l'Église, il daigna élever à la dignité de chanoine honoraire de la Primatiale M. le rédacteur des *Annales de la Propagation de la Foi* et des *Missions Catholiques*. Enfin, par une dernière surprise délicate, le vénéré Cardinal a donné lecture, au milieu des applaudissements de toute l'assemblée, d'un télégramme de Rome transmis par le protecteur de notre Œuvre, le Préfet de la Propagande, l'Éminentissime Siméoni. Le Saint-Père affirmait sa haute satisfaction au sujet de ces fêtes splendides et bénissait avec effusion Son Eminence, les Évêques, les directeurs et tous les associés de la Propagation de la Foi. Léon XIII, le vicaire de Jésus-Christ, qui avait, de sa voix infaillible, porté sur nos martyrs un jugement ratifié par le Ciel, s'inclinait vers cette fête de la terre et à ses fils soumis et émus envoyait comme gage d'amour une abondante bénédiction; souvenir bien cher pour des enfants, car il vient du cœur d'un père parlant au nom de Dieu.

NOTES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

sur les missions du Hou-pé et de Futuna

On trouvera ici, peut-être avec plaisir, quelques renseignements sur les deux pays qui ont été empourprés du sang des deux martyrs.

I

Le Hou-pé, province chinoise dont le nom, inconnu il y a soixante ans, est devenu à jamais illustre depuis que le Bienheureux Perboyre y est mort pour Dieu, occupe, au centre du Céleste Empire, une superficie égale au tiers de la France. Son nom signifie *Au nord du lac* (*pé*: au nord de; *hou*: lac) parce que le grand lac de Thou-ting, véritable mer

intérieure de la Chine, en forme la limite méridionale. Cette province, peuplée de trente-quatre millions d'habitants, a pour capitale *Ou-tchang-fou*, cité de deux cent mille âmes, séparée par le Fleuve Bleu du vaste marché de *Han-Kéou* (600,000 âmes), et par le fleuve Han de *Han-Yang* (100,000 âmes), de sorte que ces trois centres populeux peuvent être regardés comme une même ville de près d'un million d'âmes.

Quand le Bienheureux Perboyre, au printemps de 1838, descendit du Ho-nan, qui avait eu, pendant un an et demi, les prémices de son apostolat, au Hou-pé où il allait consommer son sacrifice, cette deuxième province comptait de huit mille à neuf mille chrétiens, dispersés sur un espace immense, en sorte que le ministère sacré était extrêmement difficile et fatigant. Quelques missionnaires lazaristes européens et cinq prêtres chinois composaient tout le personnel de la mission ; aussi la plupart des chrétientés, forcément délaissées depuis des années, étaient-elles dans un état déplorable. Les ouvriers évangéliques chargés de réorganiser l'Église de Chine si florissante au siècle précédent, étaient obligés de redoubler de zèle et de se multiplier pour faire face aux devoirs les plus urgents de leur apostolat. Gabriel Perboyre, après avoir servi et fait merveilleusement progresser durant quelques années par un dévouement admirable la cause sainte à laquelle il avait voué sa vie, devait la servir mieux encore par la divine efficacité de son martyre. En effet, depuis qu'il a donné à Dieu le suprême témoignage de l'amour, le nombre des néophytes a plus que triplé dans les trois missions qui se partagent actuellement le Houpé. Vingt-cinq mille fidèles dirigés dans les voies du salut par trois évêques et par cinquante missionnaires, représentent la part que Dieu s'est choisie dans cette terre si longtemps ingrate.

De la famille de saint Vincent de Paul, cette grande province est passée aux mains des fils de saint François d'Assise. Ce sont en effet les Pères Franciscains Observantins qui évangélisent aujourd'hui ces beaux districts de la Chine centrale où la foi fut implantée par les Jésuites au XVIIe siècle.

Il est permis d'espérer que, grâce à l'intercession du Bienheureux Perboyre dont les chrétiens de Ou-tchang ont récemment inauguré le culte en érigeant une chapelle sur le lieu de son martyre, le nombre des chrétiens ne cessera d'augmenter dans cette mission bénie. Elle a été fécondée par les travaux de légions de Missionnaires appartenant à trois familles religieuses différentes ; elle compte par conséquent dans la patrie des élus, à côté de ses thaumaturges et de ses martyrs, d'innombrables protecteurs, intéressés directement à l'extension de la vraie religion dans le pays qui a bu leurs sueurs et leur sang.

II

La mission de Futuna où le Bienheureux Chanel a cueilli la palme sanglante, elle, au contraire, n'a point de racines dans le passé. Jamais le nom de Jésus-Christ n'avait retenti sur ses plages quand les Pères de la naissante Société de Marie y descendirent pour la première fois.

Perdue au sein des archipels mélanésiens, Futuna est l'une des îles innombrables semées sur les grandes eaux de l'Océan Pacifique. Elle est située presque exactement aux antipodes du méridien de Paris, puisque la petite localité de Poi où fut mortellement frappé le missionnaire est au 179° 37' de longitude. Elle mesure environ quarante kilomètres de tour. Sur les anciens atlas, elle est désignée sous le nom de Horn.

Empruntons la description suivante aux premières lettres que le P. Chanel ait datées de cette terre lointaine.

« Vue de la mer, Futuna semble en sortir comme un bouquet de fleurs et de verdure. Les eaux y sont bonnes, abondantes et très limpides. Je ne crois pas que sa population atteigne tout à fait mille âmes. Autrefois, elle comptait un plus grand nombre d'habitants, mais les guerres fréquentes dont elle a été le théâtre l'ont tellement dépeuplée, qu'aujourd'hui je trouve la plupart de ses vallées entièrement désertes. Le peuple de Futuna est très hospitalier. Il n'est pas enclin au vol comme le sont la plupart des autres naturels de l'Océanie. A notre arrivée, on nous fit l'accueil le plus cordial et depuis on n'a cessé de nous témoigner une sincère bienveillance. Quelques Européens que j'ai vus ici m'ont assuré que mes insulaires deviendraient les meilleurs chrétiens dès qu'ils seraient convertis à la foi. Puissent-ils avoir prophétisé vrai !

« Priez toujours afin que la parole de Dieu ne soit pas stérile dans nos bouches. La moisson est abondante, mais le nombre des ouvriers est bien petit. Quand mes sauvages me demandent s'ils auront encore, après nous, de ces bons *Farani* (Français) pour demeurer avec eux, je leur réponds : « Pour nous, nous sommes mortels, nous irons au ciel « recevoir notre récompense, mais notre mission ne périra « pas ; d'autres viendront nous remplacer et prier sur notre « tombe. »

Peu après avoir écrit cette lettre, le Bienheureux Chanel tombait sous les coups de ces insulaires que sa charité nous dépeint en termes si sympathiques.

Au mois de novembre 1837, en mettant le pied sur le sol de Futuna, le vaillant missionnaire en avait pris possession au nom de l'Église et au nom de la Société de Marie à laquelle le Saint-Siège avait confié l'évangélisation de l'Océanie centrale. Sa mort devait consacrer définitivement cette prise de possession. Moins de deux années après, l'île tout entière était chrétienne.

Quand la *Sancta Maria* portant à son bord Mgr Pompallier, trois Pères et deux Frères Maristes, le roi de Wallis et une cinquantaine de néophytes, parut, le 29 mai 1842, devant Futuna, un merveilleux changement s'était opéré dans le cœur des indigènes.

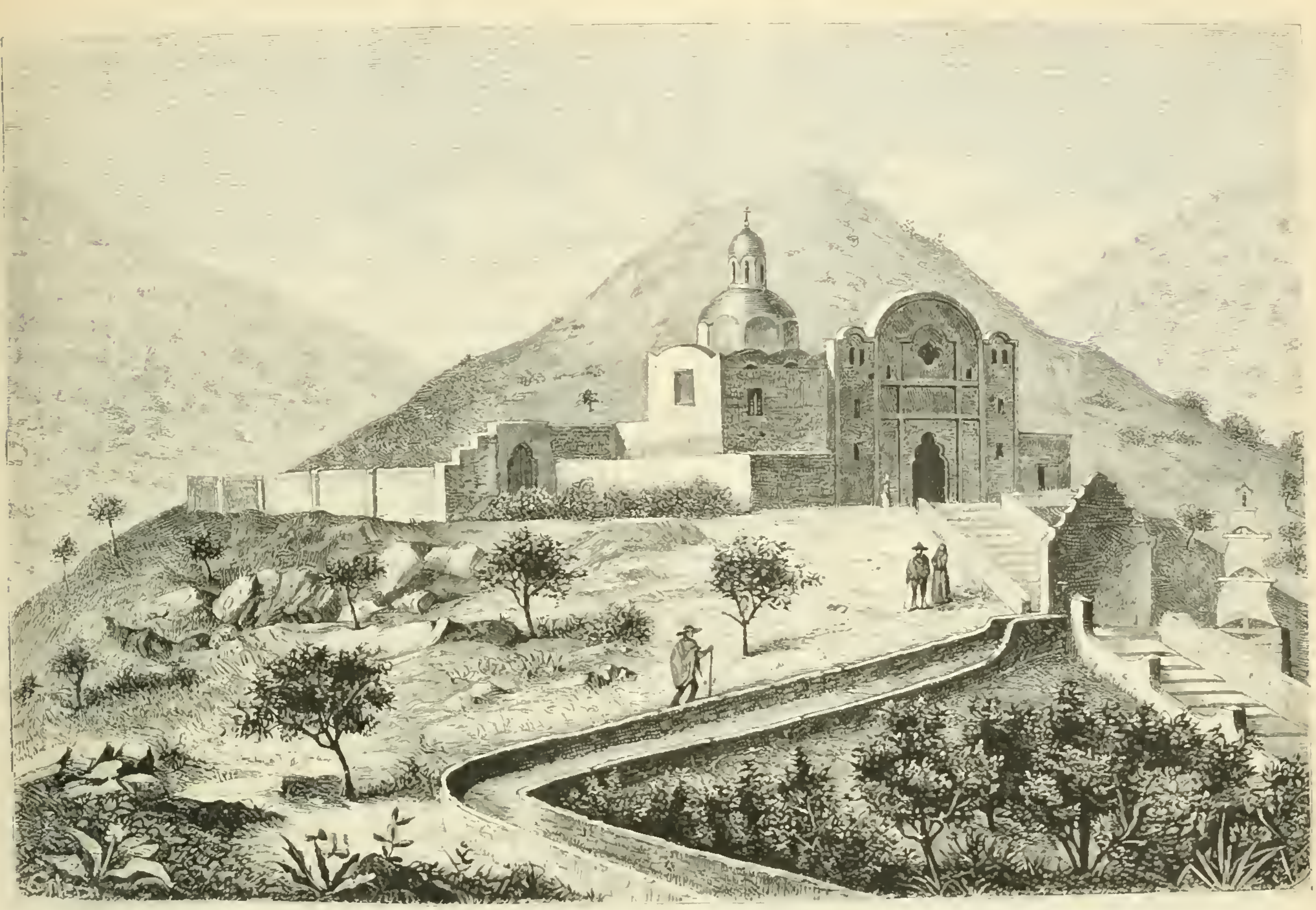
Après dix jours de préparation, Mgr Pompallier donna le baptême et la confirmation à cent quatorze insulaires. Puis, ayant levé ainsi les prémices de la moisson, le prélat partit le 9 juin, laissant aux RR. PP. Roulleaux et Servant la consolation de recueillir le reste.

On le voit, jamais ne s'est vérifiée, d'une manière plus frappante, la grande parole de Tertullien : *Sanguis martyrum, semen christianorum.*

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





MEXIQUE. — Chapelle et colline de Guadalupe, près Mexico ; d'après un dessin du R. P. Gallen, des Missions Africaines de Lyon. (Voir page 256.)

CORRESPONDANCE

MEXIQUE

Dans sa dernière lettre (1), le R. P. Gallen, l'un des deux délégués de notre Œuvre dans l'Amérique du Sud, nous a longuement parlé de Mexico et des espérances fondées sur la foi de cette population si catholique ; aujourd'hui, le sympathique missionnaire va nous dépeindre la piété des Mexicains pour la sainte Vierge et leur vénération pour le sanctuaire de Guadalupe. Si la France est fière de sa basilique de Lourdes et de sa grotte de Massabielle sanctifiée par la présence de la Reine du ciel, le Mexique est non moins fier de son sanctuaire de Guadalupe et de sa colline de Tepeyocac où Marie daigna apparaître à un pauvre Indien.

Lettre du R. P. Gallen, des Missions Africaines de Lyon, a MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi.

Guadalupe est pour tout Mexicain le cœur de la patrie, un point de jonction entre la terre et le Ciel. Qui pourrait dire les prières, les gémissements, les actions de grâces, les actes d'amour, qui montent chaque jour de la terre mexicaine vers Guadalupe ? Et je ne crois pouvoir mieux faire connaître ce sanctuaire qu'en traduisant une notice sur les faits miraculeux qui se sont passés sur la sainte colline. Cette notice, écrite peu de temps après l'événement par Valeriano, descendant de Montesuma, fut publiée, en 1666, par Dom Louis Buerra y Tanco, écrivain *guadalupano*, comme l'on nomme ici les auteurs qui écrivent au sujet de Guadalupe.

Il me semble que le style de cette notice que j'essaie de rendre en français respire une piété, une naïveté qui lui sont un garant d'authenticité.

* * *

En l'an de Notre-Seigneur 1531, dix ans et quatre mois depuis la conquête de Mexico et de la Nouvelle-Espagne par les Espagnols, à ce moment où, toute guerre ayant cessé, l'Évangile commençait à fleurir dans le pays, un Indien du peuple récemment converti et qui avait reçu au baptême le nom de Jean Diego, avait quitté un samedi matin avant l'aurore son village, Cuantitla, distant de quatre lieues de Mexico, pour venir assister à la messe célébrée par les religieux de Saint-François dans l'église de Saint-Jacques le-Majeur au faubourg de Tlaltecolco. Passant au pied de la dernière colline de la chaîne de montagnes qui entourent la plaine de Mexico, l'Indien entendit comme un

(1) Voir les *Missions catholiques* du 11 avril 1890.

concert d'oiseaux. Au sommet de la colline d'où lui semblait s'élever ce chant, il aperçut une nuée blanche et resplendissante entourée de rayons d'une lumière très vive. L'Indien tomba dans une sorte de ravissement; sans crainte ni trouble, il sentit dans tout son être un bonheur inexprimable. Sous le charme de cette vision, il s'entendit appeler par une voix douce et pure qui sortait de la nuée lumineuse : « Jean, approche. » L'Indien gravit le côteau en toute hâte et là, au milieu de la lumière, il aperçut une femme d'une beauté indicible dont le vêtement éclatait des feux d'une clarté si brillante que tous les rochers et les pierres de la colline lui paraissaient transformés en pierres précieuses. Et cet être céleste lui dit d'un air doux et caressant en idiome mexicain :

« — Mon fils Jean Diego que j'aime tendrement comme un petit et un faible, où vas-tu ? »

« — Ma noble dame et maîtresse, répondit Jean, je vais à Mexico, au faubourg de Tlaltecolco, entendre la messe que nous disent les ministres et représentants de Dieu.

« — Apprends, mon fils très chéri, que je suis Marie toujours Vierge, mère du vrai Dieu auteur de la vie, créateur de toutes choses, Seigneur du ciel et de la terre et présent partout. Et mon désir est qu'on m'élève un temple en ce lieu où, comme ta mère, aimée de toi et de ceux de ta race, je montrerai mon amoureuse clémence et la compassion que j'ai pour les naturels, pour ceux qui m'aiment et me cherchent et pour ceux qui sollicitent mon secours et qui m'appellent dans leurs travaux et leurs afflictions. Ici j'écouterai leurs gémissements et leurs plaintes pour leur donner consolation et guérison. Et pour exécuter ma volonté, va à la cité de Mexico, au palais de l'évêque auquel tu diras que je t'envoie et que mon désir est qu'il m'édifie un temple en ce lieu. Tu lui rapporteras tout ce que tu as vu et entendu et tiens pour certain que je te serai reconnaissante pour tout ce que tu feras en cette affaire dont je te charge ; je te donnerai honneur et gloire pour cela. Mon fils, tu as entendu mon désir, vas en paix et souviens-toi que je te payerai ton travail et la diligence que tu apporteras en cela. »

L'Indien, se prosternant à terre, lui répondit :

« — Très noble dame et maîtresse, je vais exécuter ton ordre comme ton humble serviteur, sois sans crainte. »

Et, s'inclinant profondément, Jean prit le chemin de la capitale pour accomplir sa promesse. Mais, au palais épiscopal, les serviteurs lui firent attendre longtemps une entrevue avec F. Jean de Zumarraga, premier évêque de Mexico. Enfin on fut touché de sa persévérance et on le laissa pénétrer près de l'évêque. Celui-ci, craignant qu'il n'y eût illusion de l'imagination chez ce nouveau converti ou tromperie du démon, ne tint pas grand compte du message extraordinaire que lui apportait l'Indien et lui dit de revenir dans quelques jours afin qu'il pût prendre des informations et réfléchir.

* * *

Le pauvre Jean sortit du palais bien triste.

Il retournait vers le soir à son village, quand, arrivé au haut de la colline où il avait vu la sainte Vierge le matin, il la trouva qui l'attendait.

Se prosternant aussitôt à ses pieds, Jean lui dit :

« — Ma fille très chérie, ma reine et très haute dame, j'ai fait ce que tu m'as commandé. Je n'ai pu voir l'évêque qu'après un temps bien long et je me suis acquitté de ton ambassade. Il m'a écouté avec bonté et attention ; mais aux questions qu'il m'a faites, j'ai compris qu'il ne m'a pas cru, car il m'a dit de revenir une autre fois pour mieux s'informer de l'affaire et l'éclaircir à fond. Il a présumé que le temple dont tu demandes la construction est une fiction de mon esprit. Aussi, je te prie d'envoyer pour cela une personne noble et recommandable, digne de respect et de crédit; tu vois bien, ma Maîtresse, que je suis un pauvre villageois, humble homme du peuple, incapable de mener à bien cette affaire. Ma Reine, pardonne-moi ma hardiesse si j'ai manqué en quelque chose à l'honneur qui est dû à ta Grandeur. »

La sainte Vierge lui dit :

« — Écoute, mon fils très aimé, apprends que je ne manque pas de serviteurs que je pourrais envoyer si je le voulais et qui feraient ce que je leur ordonnerais; mais il convient que ce soit toi qui accomplisses ce travail. Ma volonté et mon désir seront accomplis par ton intervention. Ainsi, mon fils, je te prie et t'ordonne de retourner demain voir l'évêque et de lui dire qu'il m'élève un temple et que Celle qui t'envoie est la Vierge Marie, Mère du vrai Dieu. »

Jean Diego répondit :

« — Ne te fâche pas, Reine et Dame, de ce que je te dis. De bonne volonté et de tout cœur j'obéirai à tes ordres et porterai ton message. Je ne m'excuse pas et je ne regarde pas le chemin pour une peine; mais peut-être je ne serai ni reçu, ni écouté, ou, si l'évêque m'écoute, il ne me croira pas. Cependant, je ferai ce que tu m'ordonnes et, ma Dame, demain soir en cet endroit, au coucher du soleil, je t'apporterai la réponse que l'Evêque me donnera. Et ainsi sois en paix, Très Haute Dame, et que Dieu te garde! »

* * *

Le lendemain, Jean vint assister à la messe dans l'église de Saint Jacques, à Tlaltecolco et se rendit ensuite au palais épiscopal. Admis en présence de l'Evêque, il raconta en versant des larmes ce qui lui était arrivé dans sa seconde entrevue avec la Mère de Dieu.

L'Evêque, après plusieurs interrogations, dit à l'Indien de demander à la Dame qui l'envoyait quelques signes pour prouver qu'elle était la Mère de Dieu; puis il donna l'ordre à deux de ses serviteurs de suivre Jean Diego jusqu'à l'endroit dont il parlait, de voir avec qui il conversait et de venir lui rendre compte de tout ce dont ils seraient témoins. Les deux serviteurs suivirent Jean sans qu'il s'en doutât jusqu'à un pont au pied même de la colline. Là, ils le perdirent subitement de vue.

Pour Jean, dès qu'il fut arrivé à la colline, il y trouva la Sainte Vierge et il lui fit part de la demande de l'Evêque au sujet d'un signe comme preuve de sa volonté.

La Sainte Vierge le remercia de sa diligence et lui dit que, le jour suivant, elle lui donnerait un signe qui lui assurerait le crédit de l'Evêque.

* * *

Mais le jour suivant, 11 décembre, Jean ne put retourner à la colline parce que, en arrivant dans son village, il y trouva dangereusement malade un de ses oncles, nommé Jean Bernardino. Il passa la journée à chercher un médecin. La maladie s'aggravant, le moribond demanda un prêtre pour recevoir les derniers sacrements, et le 12 décembre, au point du jour, Jean Diego alla en toute hâte chercher un des religieux du couvent de Saint-Jacques. Mais, arrivé aux premières lueurs de l'aube près de la colline, il se souvint qu'il n'y était pas retourné la veille comme il l'avait promis à la Sainte Vierge et, craignant d'être repris de son manque d'obéissance, il pensa dans sa candeur qu'en prenant un autre chemin, il ne serait pas vu, qu'il pourrait faire sa commission et revenir ensuite demander le signe réclamé par l'Evêque. Il continua donc sa route en contournant le bas de la colline, lorsque, arrivé à un endroit où jaillit une source minérale, il aperçut la Sainte Vierge descendant de la colline et venant au devant de lui entourée d'une nuée lumineuse comme la première fois.

« — Où vas-tu, mon fils, lui dit-elle, et quel chemin as-tu pris ? »

L'Indien, plein de confusion, se prosterna à genoux et répondit en tremblant :

« — Ma fille très aimée et ma Dame, Dieu te garde ! Comment es-tu si matinale ? Es-tu en bonne santé ? Ne te fâche pas de ce que je te dirai. Tu sauras, ma Maîtresse, qu'un de tes serviteurs, mon oncle, est bien malade et que je vais en ville chercher un prêtre pour le confesser et lui donner l'extrême-onction. Après cette commission, je reviendrai ici pour obéir à tes ordres. Pardonne-moi, je t'en prie, ma Dame, et aie un peu de patience, je ne refuse pas de faire ce que tu ordonnes à ton serviteur, et ce n'est pas une excuse feinte que je te donne. Demain je reviendrai sans faute. »

« — Ecoute, mon fils, ce que je vais te dire. Que rien ne te contriste, ni t'afflige, ne crains ni infirmité, ni accident, ni douleur. Ne suis-je pas ici, moi qui suis ta mère ? N'es-tu pas sous mon ombre et ma protection ? Ne suis-je pas vie et salut ? N'es-tu pas à mon service et ne marches-tu pas à mon ordre ? As-tu besoin d'autre chose ? N'aie aucune peine ; aucun souci de la maladie de ton oncle, il ne mourra pas de cette infirmité et sois sûr qu'il est guéri. »

En écoutant ces paroles, Jean Diego sentit un grand contentement et répondit :

« — Envoie-moi donc, ma Dame, voir l'évêque et donne-moi le signe dont tu m'as parlé afin qu'il me croie. »

La Sainte Vierge lui dit :

« — Monte, mon fils tendre et chéri, au sommet de la colline et coupe les roses que tu y trouveras, recueille-les dans les plis de ton manteau, tu me les apporteras et je te dirai ce que tu dois faire. »

L'Indien obéit, bien qu'il sût qu'il n'y avait pas de fleurs en ce lieu rocailleux et stérile. Arrivé au sommet de la colline, il y trouva un beau parterre de roses de Castille, fraîches, odorantes et couvertes de rosée. Etendant alors son manteau à la mode indienne, il cueillit autant de roses qu'il pouvait en contenir et les porta à la sainte Vierge. Elle prit les roses, en fit un bouquet, puis, les remettant dans le manteau de l'Indien, elle lui dit :

« — Voici le signe que tu dois porter à l'évêque ; tu lui diras que, en vertu de ce signe, il fasse ce que je t'ordonne. Ne montre ce que tu portes à personne en chemin, ne déplie ton manteau qu'en présence de l'Évêque et dis-lui ce que je t'ai envoyé faire. Cela lui donnera le courage de se mettre à l'œuvre pour me bâtir un temple. »

Jean tout joyeux emporta les roses avec soin et s'en vint à Mexico en les regardant de temps en temps, jouissant de leur beauté et de leur parfum.

* * *

Arrivé au palais épiscopal, l'Indien demanda à être présenté à l'évêque, mais les serviteurs le firent attendre longtemps. Enfin, ils remarquèrent qu'il portait quelque chose sous son manteau. Curieux de voir ce que c'était, ils l'obligent à l'ouvrir. Voyant que c'étaient des roses, ils voulurent les prendre ; mais ce n'était pas de vraies roses, elles étaient peintes ou tissées avec art sur le manteau.

L'évêque, averti, fit venir l'Indien aussitôt. Celui-ci déploya son manteau et les roses tombèrent à terre tandis que sur le manteau même apparut peinte l'image de la sainte Vierge telle qu'on la voit aujourd'hui.

Après avoir admiré ces roses fraîches, odorantes, couvertes de rosée bien qu'on fût en plein hiver et surtout cette image qui paraissait peinte sur l'étoffe, l'évêque prit le manteau, le plaça dans son oratoire et rendit grâce à Notre-Seigneur et à sa glorieuse Mère.

Il retint ce jour Jean Diego dans son palais ; puis le lendemain, il se rendit avec lui à la colline.

Ensuite Jean demanda qu'on le laissât aller voir son oncle. L'évêque le fit accompagner de quelques-uns des siens leur recommandant de lui amener Jean Bernardino s'il se trouvait guéri. Ce dernier était complètement rétabli. Il raconta qu'au moment où la sainte Vierge avait annoncé sa guérison à son neveu, il avait vu la céleste Dame. Elle lui avait rendu la santé en lui disant qu'elle désirait un temple et qu'on appelât son image : *Sanct'a Maria de Guadalupe*, sans expliquer le sens de ce nom.

Les deux Indiens furent amenés devant l'évêque qui, ayant fait une enquête sur tous ces faits, en reconnut la vérité. Le bruit du miracle, se répandit rapidement et l'on accourut en foule au palais épiscopal pour vénérer l'image miraculeuse. Elle fut alors portée à la Cathédrale ; puis, lorsqu'on eut élevé une chapelle à l'endroit désigné par Jean Diégo, on l'y transporta avec une grande solennité.

* * *

Le peuple mexicain a toujours conservé une grande vénération pour l'image miraculeuse de Guadalupe. Au 12 décembre, on célèbre l'anniversaire des apparitions par de grandes fêtes qui durent plusieurs jours. On vient à ce pèlerinage national des provinces le plus éloignées. Les Mexicains, qu'ils soient descendants des Astèques ou des Espagnols, lui ont voué le même culte filial. Les Indiens apportent à ces fêtes les usages primitifs tolérés par les premiers missionnaires et, pour témoigner leur joie et leur reconnaissance à leur Mère du ciel, ils viennent chanter et danser devant son image jusque dans le sanctuaire, comme ils ont toujours eu coutume de le

faire dans leurs réjouissances. De loin ces choses paraissent choquantes, de près on trouve cela moins étrange et ces danses simples, cet air de candeur, de piété dirai-je, des danseurs a quelque chose qui touche les témoins de ces cérémonies. Rien de plus modeste que ces danses de jeunes filles et d'enfants. Les filles portent sur leur robe blanche une écharpe rouge croisée sur la poitrine et couvrent leurs cheveux d'un mouchoir de couleur. A la main elles tiennent un bâton avec lequel elles frappent la terre en cadence. Cette danse, qui est plutôt une sorte de mouvement lent, est mesurée par le chant monotone des danseuses qui se suivent à la file. A côté un groupe d'enfants exécutent avec assez d'ensemble une danse d'un caractère différent. Trois ou quatre Indiens accompagnent ces chants et ces danses sur leurs violons. Les enfants sont habillés à l'indienne et portent sur la chemise et le pantalon blancs un *rebozo* brodé assez richement. Tous s'acquittent de leurs fonctions avec un grand sérieux. C'est une cérémonie reçue

Au bas de la colline de Tepeyoac, s'est élevé un village assez important connu à Mexico sous le nom de *villa de Guadalupe* ou plus simplement *La villa*. Outre la chapelle bâtie sur le sommet de la colline, on a élevé à son pied une magnifique basilique que l'on restaure en ce moment même. L'initiative de ces travaux est due à la piété de Monseigneur l'Archevêque de Mexico pour Notre-Dame de Guadalupe. Il est secondé dans cette œuvre par un prêtre zélé, M. Plancarte, son neveu, qui consacre son temps, ses talents et ses soins à l'accomplissement de cette magnifique entreprise. Actuellement l'image miraculeuse est conservée dans une autre église voisine de la basilique et appartenant autrefois au couvent des Sœurs Franciscaines. La vénération de tout un peuple, toujours aussi grande malgré les efforts de l'impiété, les miracles opérés, les grâces reçues forment une preuve bien forte en faveur de l'apparition de Guadalupe. Une autre preuve est l'image elle-même. Des artistes, des spécialistes ont étudié le dessin, le genre de peinture de l'image déposée sur le *rebozo* de Jean Diego, et nul n'a pu dire encore si l'on a sous les yeux une aquarelle, une peinture à fresque ou à l'huile. Dernièrement le ministre plénipotentiaire des Etats-Unis au Mexique a fait une enquête sur ce fait singulier et la conclusion de l'intéressant rapport qu'il envoya à la presse américaine est que la composition et l'application de la peinture de Guadalupe est inexplicable pour la science moderne.

Parmi les innombrables copies qui existent au Mexique, peu donnent exactement le type de l'image miraculeuse ainsi que les couleurs des vêtements.

J'ai dessiné à l'intention des *Missions catholiques* la chapelle supérieure de Guadalupe *(Voir page 253)*, celle qui fut construite sur le sommet de la colline, à l'endroit où Jean Diego eut les premières apparitions. Au bas de cette colline se trouvent la basilique, l'église des Capucines et une autre chapelle bâtie près de la source minérale ferrugineuse enclose dans une sorte de vestibule de cette chapelle. Le mur que l'on voit derrière la chapelle est l'enceinte d'un cimetière où beaucoup de familles pieuses font enterrer leurs morts.

Le mât de navire que l'on remarque à droite sur la rampe de l'escalier, rappelle le vœu que fit un riche marchand espagnol dans une tempête. Il promit que, s'il se sauvait du naufrage, il élèverait un mât de navire avec sa voilure en argent à Guadalupe. Selon l'avis de sages conseillers, il consacra à de bonnes œuvres la somme qu'eût coûtée le mât d'argent, et fit élever le singulier monument en maçonnerie. Comme on le voit, la forme des voiles est très bien rendue, et sur la vergue supérieure (la vergue de perroquet), on a placé une statuette représentant l'image de Notre-Dame de Guadalupe.

De l'esplanade, qui s'étend devant la chapelle, on découvre un paysage immense, toute la plaine de Mexico avec son cercle de montagnes, ses arbres, ses champs, les dômes des églises de la capitale au milieu, puis à l'est le lac de Texcoco, dont la teinte bleu clair tranche si agréablement sur les tons sombres des montagnes que dominent les deux pics couverts de neige de l'Ixtaccihualt et du Popocatepelt. La première fois que j'ai aperçu ces deux cimes éblouissantes de blancheur sur le fond du ciel si limpide et si pur dans ces régions, j'ai été vraiment saisi. C'est une des plus belles choses que j'ai vues de ma vie. Le sommet de l'Ixtaccihualt ressemble, dit-on, à un cercueil et son nom signifie en indien « la femme blanche ». Popocatepelt veut dire *montagne fumante*. Aujourd'hui le cratère est glacé sous son linceul de neige perpétuelle, et les nuages obscurcissent seuls parfois son sommet. Dans le cours de notre mission, nous aurons sans doute l'occasion de voir d'autres pics si communs sur cette terre volcanique, et peut-être des cratères vomissant encore en ce moment du feu et des laves. J'appellerai mon crayon au secours de ma plume pour vous les présenter s'ils me paraissent dignes de cet honneur.

* * *

Notre mission est à peu près terminée dans la capitale, et dans quelques jours nous commencerons à visiter les diocèses de *l'intérieur*, comme l'on dit ici. Vous le savez déjà, votre Œuvre est établie à Mexico d'une façon solide et durable, et nous devons rendre de grandes actions de grâces à Dieu qui a béni notre mission d'une manière visible. Mon confrère, le P. Terrien, voit ses efforts couronnés de succès, et notre joie est grande en pensant au bien qui doit en résulter pour toutes les missions. Nous espérons avoir d'aussi bonnes nouvelles à vous donner des autres diocèses où nous irons prêcher la Propagation de la Foi, et premièrement de Puebla d'où j'espère vous écrire bientôt.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Mgr Midon, vicaire apostolique du Japon central, a dû bénir, le 1er mai, la nouvelle église de Kioto, l'ancien Méaco. C'est un fait des plus consolants pour cette chrétienté naissante : les néophytes voient avec joie une église magnifique s'élever dans cette capitale du bouddhisme, au milieu des temples païens. Pour donner le plus d'éclat possible à cette solennité, Mgr Midon a invité les autres vicaires apostoliques du Japon ; beaucoup de missionnaires et une foule immense de catholiques des districts avoisinants se proposent de venir en pèlerinage à Kioto pour prendre part à ces fêtes grandioses. Le vénéré prélat a imploré la bénédiction du Saint-Père pour tous ceux qui assisteront à ces cérémonies, et Sa Sainteté a daigné exaucer la demande du pieux évêque.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Six missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie sont partis dernièrement pour les missions :

Pour Pittsburgh (États-Unis), le 15 mars, le P. Charles Steurer, du diocèse de Fribourg (Duché de Bade) : — pour Ballarat (Australie), le 1er avril, le Frère Cornélie Bertram, du diocèse de Munster (Allemagne); — pour la mission de Sierra-Léone, le 10 avril, le P. Joseph Curtil, du diocèse de Lyon ; — pour la mission du Bas-Niger, le 10 avril, le P. René Pawlas, du diocèse de Châlons; — pour la Guyane Française, le 10 avril, le P. Jean-Louis Le Citol, du diocèse de Quimper; — pour Haïti, le 10 avril, le F. Osée Qualc'h, du diocèse de Quimper.

INFORMATIONS DIVERSES

Carthage. — Le 15 mai, a eu lieu la consécration de la cathédrale de Carthage, par S. Em. le cardinal Lavigerie.

A huit heures du matin, les reliques de saint Louis ont été transportées de la chapelle à la cathédrale. La musique du 4e zouaves ouvrait la marche. La procession comprenait NN. SS. Dusserre, Robert, Combes, Soubrié, Brincat, Lagrange, plusieurs évêques étrangers et un grand nombre de prélats.

La cathédrale, où attendaient le ministre résident, M. Massicault, et le prince Taieb-Bey, était couverte d'orillammes, du drapeau pontifical, du drapeau français et d'emblèmes beylicaux. Le corps diplomatique était présent.

Le cardinal Lavigerie a prononcé une allocution émouvante de patriotisme. A l'issue de la messe, célébrée par Mgr Brincat, la bénédiction papale a été donnée à la foule massée devant la façade de l'église.

Le dimanche suivant, pour la clôture du Concile de Carthage, Son Eminence a bénit la première pierre de la cathédrale de Tunis, consacrée à saint Vincent de Paul et à sainte Olive.

Etats-Unis. — De grandes fêtes ont été célébrées à Baltimore, le 27 avril, en l'honneur du Bienheureux Perboyre. Son Eminence le cardinal Gibbons, Mgr Keane, recteur de l'Université catholique de Washington, un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques, rehaussaient par leur présence l'éclat de la solennité, la première de ce genre qui ait inauguré aux Etats-Unis le culte du nouveau Bienheureux de la famille de saint Vincent de Paul. C'est dans l'église de l'Immaculée-Conception desservie par les Lazaristes qu'ont eu lieu en grande pompe ces belles cérémonies auxquelles les journaux catholiques de Baltimore et de New-York consacrent des comptes rendus très élogieux.

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

DEUXIÈME PARTIE.

BÉNOUÉ

(Suite 2).

UN VOLEUR QUI FAIT ARRÊTER SA VICTIME.

C'est le consul de Sa Majesté Britannique, qui m'apprit à Lokodja, que mon agent Bennett avait enfoui dans un silo, à Loko, une grande quantité d'ivoire dans le but de se l'approprier.

M. Mac-Intoch, présent lorsque M. le consul me fit cette confidence et qui avait de légitimes griefs contre le roi Amadou et contre Bennett, me proposa de nous allier pour bombarder Loko : « d'ailleurs, me dit-il, jamais le roi ne vous permettra d'enlever Bennett, pas plus qu'il ne me l'a permis, le jour où cet agent infidèle a été accusé de vol au préjudice de ma Compagnie. »

Mon opinion et celle des directeurs étant que le commerce ne doit pas se faire à coups de canon (mes instructions étaient précises à cet égard), je remerciai M. le Consul d'avoir bien voulu me renseigner sur Bennett et je répondis à M. Mac-Intoch, que j'espérais obtenir l'arrestation de Bennett, sans faire parler la poudre.

Dès le lendemain, je conçus le plan suivant, qui devait parfaitement réussir, grâce à l'énergie de mes agents MM. Matteo-Matteï, Robin, Leroux et Réédinger.

Ces quatre intrépides partirent de Lokodja avec le vapeur *Noupé*. Arrivés à Loko, ils achetèrent le roi Amadou par la promesse de lui donner un tiers de l'ivoire volé ; le deuxième tiers fut promis à Abbegga, chargé de négocier l'arrestation de Bennett ; enfin, l'autre tiers devait rester à la Compagnie, qui faisait l'énorme sacrifice des deux premiers tiers.

Tout se passa comme nous l'avions prévu ; après de nombreux pourparlers, le roi finit par nous abandonner Bennett.

Il fut garrotté, conduit à Egga, et remis entre les mains de M. Mac-Intoch, qui resta stupéfait de notre succès. Les agents français se conduisirent dans cette circonstance avec habileté et énergie. Je tiens publiquement à leur rendre justice.

Malheureusement, deux de ces braves garçons ne sont plus : Robin et Matteo. M. Robin était mon ami ; il m'avait été recommandé par ses deux frères, dont l'un, l'aîné, est professeur au collège de Vaugirard (2) et le cadet est vicaire à l'église Saint-Lambert, à Paris.

Robin ayant pris à Paris ses inscriptions en médecine, M. le directeur Desprez avait bien voulu l'engager comme

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2 et 9 mai, et les cartes, p. 42 et 88.

(2) Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends avec douleur la mort de ce professeur.

pouvant nous être très utile à cause de ses connaissances médicales.

En effet, ce brave ami, non seulement se multipliait pour donner ses soins aux malades, mais il était en même temps un agent des plus actifs et des plus dévoués.

L'acte suivant suffit à le peindre tout entier :

Lorsque le vapeur *Adamaoua* sombra, dans une collision, près de Loko Ija, le jeune Edouard Robin se trouvait à bord.

Il organisa immédiatement le sauvetage avec un sang-froid qui étonna tout le monde ; grâce à lui, personne ne périt dans ce naufrage, et les canons du navire, les munitions et une grande partie des marchandises furent sauvées ; c'est lui qui mit pied à terre le dernier.

Sa belle conduite dans cette circonstance lui valut sa nomination de chef de district à Loko, où malheureusement il fut emporté par une fièvre pernicieuse.

Quant à Mattéo, il était toujours partout où il y avait un danger à courir. Si on s'échouait, il se mettait le premier à l'eau, pour donner aux Kroumen l'exemple du mépris des caïmans, qui pullulent dans le fleuve.

Fallait-il aller en exploration dans une crique ? Mattéo se jetait dans une pirogue, et à la tête de douze ou quinze Kroumen, il allait à la recherche du caoutchouc ou d'autres produits exotiques, en exécution des instructions de la direction de Paris. Cette existence pleine de dangers lui plaisait, mais elle devait fatalement le conduire à la mort. Le pauvre garçon fut atteint d'une fièvre bilieuse à Lokodja, pendant une inspection ; il eut à peine le temps de redescendre à Brass, où il rendit le dernier soupir, entre les bras de son oncle, M. le capitaine Caccignerra, agent principal de la Compagnie. Quelques jours après débarquait dans cette factorerie, le jeune frère de Mattéo. Quelles scènes déchirantes et quelle poignantes douleurs !



M. LE DOCTEUR ROBIN, DÉCÉDÉ A LOKO BÉNOUÉ, 1883; d'après une photographie communiquée par M. le commandant MATTEI.

* * *

Mais revenons au funeste Bennett, que nous avons laissé à Egga entre les mains de M. Mac Intoch.

Celui-ci le fit enchaîner et conduire à Brass ; là, les agents anglais, toujours très pratiques, s'aperçurent bien vite que ce parasite était un embarras pour eux. Aussi le lâchèrent-ils après un semblant de jugement.

Mon infortuné ami, le commandant Quinemant, qui était venu me rejoindre au Niger, et qui est mort des suites de son séjour dans cet affreux pays, s'empara de Bennett et le fit enfermer, avec l'intention de l'envoyer au Gabon pour y être jugé par les autorités françaises ; mais le prisonnier parvint à gagner, grâce au secours de ses compatriotes, la ville de Free-Town, son pays natal, où m'arriva l'aventure suivante.

Le 10 mars 1883, c'est-à-dire quelques mois après les événements qui précèdent, me trouvant à bord du steamer *Coenza*, où j'avais pris passage pour Liverpool, nous mouillâmes dans le port de Sierra-Léone. A peine avions-nous jeté l'ancre que les gendarmes, sur une plainte de Bennett, vinrent m'arrêter à bord.

Les lois anglaises sont ainsi faites, que le voleur peut faire arrêter la victime ; la victime a ensuite recours contre l'accusateur.

Les officiers du bord et tous les passagers anglais voulurent m'accompagner.

Arrivés à terre, le capitaine du *Coenza*, M. Weith, m'offrit le bras et ordonna aux gendarmes de se tenir à distance ; tous ces messieurs m'escortèrent jusqu'au parloir de la prison ; le capitaine, avant de me quitter, me donna sa parole, qu'il ne partirait pas sans moi. Ils se rendirent en corps, chez M. Barreste, vice-consul de France, qui vint me voir avec M. Dalmas, français notable de Free-Town, et tous ensemble firent une démarche auprès de Son Excellence le gouverneur, qui donna l'ordre de me mettre en liberté, en me faisant promettre toutefois, de me présenter devant le juge à mon retour de France. M. le vice-consul Barreste donna l'assurance que je tiendrais ma parole.

Toutes ces démarches durèrent jusqu'à deux heures après minuit, heure à laquelle nous pûmes enfin regagner notre steamer, pour repartir à toute vapeur.

Quelques jours après cette désagréable aventure, au moment où nous arrivions en vue de Madère, un jeune Anglais, M. Hiver, expirait dans sa cabine, à côté de la mienne, d'une fièvre pernicieuse, qu'il contracta dans cette maudite nuit, du 10 au 11 mars.

Sa jeune femme qui l'attendait à Madère, vint à bord avec sa petite fille ; elles montèrent l'échelle, heureuses toutes deux, de se jeter dans les bras de leur cher voyageur. Hélas ! elles ne trouvèrent qu'un cadavre dans une baignoire. Je renonce à décrire cette scène, elle est de celles qu'on n'oublie pas !

A mon arrivée à Paris, j'appris que M. Dalmas était mort, presque subitement à Free-Town, et que la rumeur publique accusait Bennett de l'avoir fait empoisonner. Le domestique de M. Dalmas, un noir qui disparut pendant l'agonie de son maître, sans même demander ses gages, était, disait-on, l'auteur du crime. La famille Dalmas est convaincue que Bennett s'est vengé parce que celui-ci m'avait prêté son concours dans cette fâcheuse circonstance.

A mon retour au Niger (environ deux mois après les faits précédents), j'ai débarqué à Sierra-Léone, où le juge prononça mon acquittement et on me fit des excuses.

Avant de me réembarquer, j'ai déposé une plainte contre Bennett et je ne me suis plus occupé de lui.

Aujourd'hui cet affreux homme ose demander des dommages-intérêts à messieurs les directeurs de l'ancienne Compagnie Française de l'Afrique équatoriale.

Nous l'attendons !

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

Suite (1)

CHAPITRE III

LES MISSIONS SCANDINAVES 1800-1890.

Le long des rivages de la Baltique, le retour au catholicisme ne fait que commencer, et le développement de l'apostolat est bien moins avancé que dans la Grande Bretagne, car c'est d'hier seulement que les catholiques jouissent dans ces régions d'un peu de liberté!

Dans les premières années du XIX[e] siècle, un des évêques de l'Allemagne du Nord était chargé, avec le titre de vicaire apostolique des régions septentrionales, de pourvoir aux besoins religieux des quelques catholiques dispersés dans ce pays. En 1839, Grégoire XVI nomma un vicaire apostolique spécial pour les missions du nord de l'Europe, mais le gouvernement danois ayant empêché le titulaire de s'établir dans sa mission, l'évêque d'Osnabruck (Hanovre) continua de diriger, en qualité de provicaire, ces missions abandonnées.



1. Lac de Texcoco. 2. Ixtaccihualt. 3. Popocatepelt.

MEXIQUE. — LAC DE TEXCOCO ET PICS DU POPOCATEPELT ET DE L'IXTACCIHUALT, VUS DE LA COLLINE DE GUADALUPE; d'après un dessin du R. P. GALLEN, des Missions Africaines de Lyon (voir page 256).

En 1855, Pie IX créa la préfecture apostolique du Pôle nord, qui fut confiée à un prêtre zélé, Mgr Bernard. Cette mission comprenait les deux Laponies suédoise et norwégienne, l'Islande, les îles Féroé et le Groënland, possessions danoises, les îles Sethland, les Orcades et la côte septentrionale de l'Écosse, avec les régions antactiques de l'Amérique.

Cette préfecture du Pôle nord n'eut que quelques années d'existence. En 1869, un décret de la Propagande la supprima et constitua définitivement ainsi les missions scandinaves :

1° La préfecture apostolique de la Norwège, qui fut confiée à Mgr Bernard ;

2° Le vicariat apostolique de Suède, titulaire, Mgr Studach;

3° La préfecture apostolique du Danemark, avec les îles Féroé, le Groënland et l'Islande. Le premier préfet fut Mgr Gruder, curé de Copenhague ;

4° La préfecture apostolique du Shleswig-Holstein, qui fut laissée provisoirement à l'évêque d'Osnabruck ;

5° Les îles Orcades et Sethland furent rattachées au vicariat septentrional de l'Ecosse. Elles forment aujourd'hui l'évêché d'Argyll ;

6° L'Amérique antarctique fut rattachée au Canada supérieur. Elle fait partie du vicariat d'Athabaska-Mackenzie.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2 et 9 mai.

* *

Ce fut seulement le 9 juin 1847 que furent abrogées les lois odieuses portées en Danemarck contre les catholiques.

Dès lors commença pour cette Église renaissante une nouvelle vie. Deux stations se fondèrent aussitôt à Copenhague, la capitale, et à Frédéricia, dans le Jutland.

En 1856, on vit arriver à Copenhague les Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, c'étaient les premières religieuses catholiques qui reparussent en Danemark depuis la Réforme. Aujourd'hui, elles sont au nombre de cent dix; elles ont à Copenhague un noviciat, deux hôpitaux, plusieurs pensionnats, écoles et orphelinats; deux écoles supérieures, filles, cent soixante-seize élèves, dont cent vingt-une protestantes; onze écoles de paroisses, garçons, trois cent seize élèves; onze écoles de paroisses, filles, trois cent cinquante-cinq élèves. Au total, la mission de Danemarck donne l'enseignement catholique à neuf cent cinquante-un enfants, dont près de deux cents appartiennent à des familles protestantes.

Un orphelinat de garçons, confié aux Petits-Frères de Marie, et deux orphelinats de filles, sous la direction des Sœurs de Saint-Joseph, deux hôpitaux, cent trente lits.

En 1869, l'érection de la préfecture apostolique du Danemark ouvrit pour le catholicisme l'ère d'un développement plus rapide.

Depuis l'émancipation, le gouvernement danois s'est toujours montré équitable envers les catholiques et leurs œuvres. A l'exception de l'Islande, où l'on n'a pu encore obtenir la liberté religieuse, l'Église jouit, dans ce petit royaume, d'une liberté qu'elle ne trouve pas toujours chez certains gouvernements qui se disent catholiques.

En 1872, on ouvrit près de Copenhague le collège d'Ordrupoe; cet établissement, fondé par une dame de l'aristocratie convertie, fut confié aux RR. PP. Jésuites. Il commença avec quinze élèves, et il est devenu une des maisons les plus florissantes du pays.

Le nombre total des stations catholiques, au 1er janvier 1890, s'élève à 14 :

Copenhague, 5 stations. Aarrhus. Odensée. Frédéricia. Randers. Horsens. Svendborg. Kolding et Reykiawick (Islande). Ordrupoe.

Voici la statistique comparée de la mission du Danemarck, au moment de l'émancipation et en 1890. On verra ainsi facilement les progrès acquis pendant ces quarante années :

Personnel. En 1850. 3 missionnaires, 2 stations, 300 catholiques.

En 1890. 1 préfet apostolique, 37 missionnaires, dont 17 prêtres séculiers et 20 religieux, 14 stations, 3,700 catholiques. Instituts religieux, hommes : 1° Jésuites, 20 prêtres, 5 scholastiques, 20 Frères coadjuteurs ; au total, 45 religieux ; 2° Petits Frères de Marie (Saint-Genis-Laval), 3 religieux. Femmes : 1° Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, 110 religieuses ; 2° Sœurs allemandes de charité, 6 religieuses.

Œuvres. En 1850. Néant.

En 1890. 10 églises, 6 chapelles publiques, 6 oratoires, 1 collège de Jésuites, 44 élèves, 1 école supérieure de garçons, 60 élèves.

Le 10 juillet 1886, les catholiques danois saisirent l'occasion du huitième anniversaire séculaire de saint Canut, pour affirmer publiquement leur foi. L'antique cathédrale d'Odensée, dédiée au roi martyr, est malheureusement aux mains de l'hérésie ; mais le luthéranisme a conservé avec un certain respect la tombe du saint roi. On avait demandé et obtenu du ministre des cultes l'autorisation de visiter la crypte, qui renferme ses ossements, à la condition expresse de s'abstenir de tout acte d'*adoration* publique. Ces bonnes gens en sont encore aux calomnies de Luther, au sujet de la prétendue adoration des saints par les catholiques !

Le pieux pèlerinage, composé de plus de 200 fidèles, ayant à leur tête le préfet apostolique, fut reçu, à son entrée dans l'église, par le prévôt protestant, entouré de plusieurs ministres. Ce haut dignitaire de l'église luthérienne jugea à propos d'insulter à la foi des catholiques, en déclamant, en face de la tombe sanctifiée jadis par de nombreux miracles contre la bigoterie qui veut voir en saint Canut, un martyr, alors qu'il fut tué uniquement à cause de son fanatisme. A cette sortie répondit dignement la prière silencieuse et fervente des catholiques. Puisse cette prière obtenir pour le royaume de saint Canut le retour de son peuple dans le sein de la véritable et sainte Eglise !

* *

Dans le royaume de Suède, la loi pénale condamnait jusqu'en 1860, à l'exil et à la confiscation tout protestant qui eût tenté de sortir de l'Église officielle. De plus, jusqu'en 1815, il y eut peine de mort contre tout prêtre catholique, surpris dans le royaume. Une pareille législation, on le comprend, arrêtait net tout essai d'apostolat.

Quand Bernadotte fut appelé, en 1806, au trône de Suède, il se montra pour son Dieu ce qu'il s'apprêtait à être pour sa patrie. L'homme qui, en 1814, marchait contre la France dans les rangs des alliés, abjura par ambition le catholicisme, et fit élever son fils Oscar dans l'hérésie ; mais les deux reines, Désirée, femme de Bernadotte, et Joséphine, femme d'Oscar Ier, ne suivirent pas ce honteux exemple. Avec leur protection, une chapelle catholique finit par s'ouvrir Stockholm, et en 1833, Mgr Studach, aumônier de la Reine, fut élevé à la dignité de vicaire apostolique et prit en cette qualité, la direction des deux missions réunies de Suède et de Norwège, qui comptaient alors environ trois cents catholiques, tous étrangers au royaume.

En 1858, la Cour suprême ayant condamné au bannissement et à la confiscation des biens six femmes coupables d'avoir abjuré le luthéranisme pour se faire catholiques, l'Europe s'indigna d'un tel attentat au droit de la conscience. Le scandale retentissant de cette affaire força en 1868, la diète de Stockholm à rapporter les lois portées contre les dissidents. On leur accorda le droit de sortir de l'Église officielle, mais avec bien des restrictions, et en leur imposant des démarches difficiles. Enfin, en 1873, une loi plus libérale fut votée, elle permit aux dissidents de se séparer, sans autre formalité que de déclarer en personne leur intention au ministre luthérien ; mais nul n'est admis à faire cette déclaration avant l'âge de dix-huit ans. Les mariages entre dissidents peuvent être célébrés, au choix, devant l'officier civil ou devant leur propre pasteur. Les en-

fants issus des mariages mixtes peuvent, mais sur la demande formelle des parents, être élevés dans une autre foi que le luthéranisme. Nul enfant protestant ne peut être reçu dans les écoles des dissidents avant quinze ans. Tous les Ordres religieux d'hommes et de femmes sont interdits dans le royaume. Les dissidents continuent, comme par le passé, à être exclus des fonctions publiques. En 1878, cette dernière exclusion fut restreinte au roi, aux ministres et aux juges du royaume.

Malgré quelques restrictions fâcheuses, cette loi permettait au catholicisme de vivre et de développer ses œuvres ; mais la proclamation de la liberté religieuse devait porter un coup fatal à l'Église officielle. On vit bientôt ce que valait cette unité factice dont elle était fière et qu'elle maintenait, depuis trois cents ans, par la proscription. En quelques années, éclatèrent dans son sein toutes les divisions du protestantisme : baptistes, anabaptistes, méthodistes, swendeborgiens, piétistes, néo-luthériens, en moins de dix ans, se sont multipliés au nombre de quinze à vingt mille, en profitant de la permission qui leur était donnée de secouer enfin le joug odieux de l'Église officielle.

Les progrès du catholicisme ont été naturellement moins rapides, car il avait à se faire connaître et à soulever la montagne de préjugés entassés contre lui par l'hérésie. Depuis l'émancipation, la moyenne annuelle des conversions varie de quinze à vingt. En 1874, un ministre luthérien, M. Carle Carlen, se convertit au catholicisme et fut ordonné prêtre, trois ans plus tard. En 1881, un second ministre protestant, M. Hellqvist, suivit cet exemple. En 1884, douze étudiants de l'Université d'Upsal entrèrent avec éclat dans l'Église romaine; enfin tout récemment, le jour de la Pentecôte 1887, il y eut à Stockholm trente-cinq abjurations de protestants dont plusieurs appartenaient aux hautes classes de la Société.

Le nombre des stations catholiques est de cinq : Stockholm, Malmo, Gothembourg, Helsingbord et Geflé.

*
* *

Voici, du reste, la statistique religieuse de la Suède depuis l'émancipation :

1860. — 1 vicaire apostolique, 2 missionnaires, 1 église, environ 200 catholiques.

1870. — 1 vicaire apostolique, 6 missionnaires, 6 églises, environ 500 catholiques.

1880. — 1 vicaire apostolique, 14 missionnaires, 8 églises, 810 catholiques.

1890. — 1 vicaire apostolique, 9 missionnaires, 8 églises, 1100 catholiques.

Même progrès pour les œuvres.

En *1860.* 1 hôpital à Stockholm.

En *1890.* 5 stations: Stockholm, Gothembourg, Malmo, Geflé et Ammeberg.

3 écoles primaires, garçons, 44 élèves. 3 écoles primaires, filles, 240 élèves, dont 180 protestantes. 2 pensionnats garçons, 5 pensionnats filles, 3 hôpitaux.

Instituts religieux de femmes : 1° Sœurs de St-Joseph de Chambéry, 27 religieuses. 2° Filles de Marie, 9 religieuses. 3° Sœurs allemandes de Sainte-Elisabeth, 25 religieuses. Total : 3 communautés de femmes, 61 religieuses.

(*A suivre*).

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. DELATTRE, missionnaire d'Alger.

(Suite 1).

IV

Les tombeaux de Bordj-el-Djedid.

La hauteur qui porte le fort appelé Bordj-el-Djedid, n'est autre que le prolongement du plateau de l'Odéon. Sur le flanc et au pied de cette hauteur on a également trouvé des sépultures puniques.

Dans des travaux de déblaiement pratiqués à l'angle nord des citernes du bord de la mer, j'ai vu retirer des amphores funéraires qui étaient couchées horizontalement dans le sol.

Mais le point de ce quartier de Carthage qui a fourni le plus de sépultures primitives, c'est l'endroit de la grande tranchée creusée en avant des citernes et d'un souterrain romain qui lui est parallèle et n'en est éloigné que de quelques mètres.

J'ai déjà dit au début de cette notice les découvertes faites autrefois par M. Gouvet.

Mais, il y a deux ans, les travaux de restauration des citernes ont amené de nouvelles surprises.

Au commencement de 1889, en régularisant les talus de la tranchée, on mit à jour plusieurs tombeaux.

Ces sépultures n'étaient pas des monuments comme les grands tombeaux de Byrsa. Ils renfermaient cependant bon nombre d'objets funéraires. On me montra une sonnette de bronze, des urnes à double oreillon et à panse ornée de bandes rouges et de cercles noirs, des vases à une seule anse et à goulot long et étroit, puis une patère ornée intérieurement de cercles concentriques, les uns bruns, les autres noirs et enfin une lampe punique.

Dans un de ces tombeaux découvert à 6 mètres de profondeur, en pleine argile, c'est-à-dire en plein sol primitif, on recueillit les objets suivants :

1° Des morceaux d'œufs d'autruche, peints en rouge ;

2° Un vase en terre rougeâtre, haut de $0^m,15$;

3° Un beau vase, haut de $0^m,30$, sans col, à double oreillon et à panse ornée de cercles blancs et rouges se détachant sur un fond jaunâtre ;

4° Une espèce de brûle-parfums, en terre rouge, haut de $0^m,045$ et à coupe large de $0^m,10$;

5° Un vase grec de fine argile revêtue d'un vernis noir. Il est muni de deux anses et mesure dix centimètres de hauteur ;

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4 11, 18, 25 avril, 2 et 9 mai.

6° Un bel *unguentarium* grec, haut de 0m,11, dont la panse est ornée de deux dragons affrontés. Ces deux animaux fantastiques à queue de lion sont séparés l'un de l'autre par une fleur.

Ils sont figurés à l'aide de tons bruns et noirs sur lesquels on a tracé à la pointe sèche des traits qui ont pénétré dans l'argile du vase et dont la couleur blanchâtre produit sur l'ensemble un curieux effet.

Cependant ces trouvailles, si intéressantes qu'elles soient, méritent à peine d'être signalées à côté de la découverte qui était réservée à M. Jean Vernaz, ex-officier d'artillerie, ingénieur attaché aux travaux publics de la Régence.

On connaissait depuis longtemps, au fond du bassin cylindrique qui occupe l'angle sud des citernes, une ouverture en plein cintre dont l'utilité n'avait pas encore été démontrée. Cette ouverture à laquelle aboutissait un escalier était murée. Il était donc intéressant de rechercher dans quelle intention cette baie avait été primitivement ménagée au fond de ce bassin. Tout portait à croire qu'elle avait servi d'entrée à un aqueduc souterrain permettant de vider et de nettoyer les citernes. Mais on tenait à en avoir la certitude.

M. Jean Vernaz entreprit donc des fouilles dans ce but, et ne tarda pas à découvrir l'aqueduc qu'il avait soupçonné. Cet aqueduc avait des dimensions considérables. Il mesurait 1m,70 de largeur et environ 3m,35 de hauteur. Sa longueur était de 270 mètres.

Après avoir suivi la direction sud sur une longueur de 160 mètres, l'aqueduc, formant un coude presque à angle droit, se dirigeait vers les ruines monumentales situées sur le bord de la mer et qui sont les restes imposants de vastes thermes, comme permettait de le conjecturer leur nom de *Dermèche* et comme l'a prouvé une inscription découverte par M. Vernaz lui-même.

« Sur son parcours, dit l'auteur des fouilles, cet aqueduc traverse des couches de nature très différente, terrains peu résistants sur les extrémités, grès plus ou moins friables dans la partie centrale ; tenant compte de cette différence, les constructeurs de l'aqueduc se sont contentés, dans la traversée du grès, d'en revêtir les parois verticales d'un simple placage en maçonnerie qui a disparu à peu près partout, tandis que, dans les terres ordinaires, les pieds droits ont été formés entièrement de pierres de taille de forte dimension, encore parfaitement intactes aujourd'hui.

« Des regards de forme carrée et espacés d'environ 10 mètres, permettaient de visiter l'aqueduc; des cavités pratiquées dans le parement de l'une des faces de ces regards, facilitaient la descente en jouant le rôle de marches assez régulièrement espacées.

« La voûte est en plein cintre et construite en maçonnerie ordinaire. En bon état de conservation, sur la plus grande partie du développement de l'aqueduc, elle s'est effondrée sur une longueur d'environ 100 mètres dans les grès. »

Cet éboulement partiel de la voûte permit à M. Vernaz de retrouver à côté de l'aqueduc une vingtaine d'urnes funéraires remplies d'ossements calcinés, disposées sans ordre, les unes au-dessus des autres par suite de l'affaissement du terrain sous-jacent et en partie brisées, à l'exception de deux d'entre elles qui étaient parfaitement conservées.

Mais ce fut surtout la disparition des pieds droits de l'aqueduc dans la partie où il est creusé dans le rocher qui permit à M. Vernaz de constater l'existence d'une nécropole punique que les Romains avaient traversée en creusant ce souterrain. Il reconnut une vingtaine de tombeaux disposés les uns à droite, les autres à gauche de l'aqueduc :

Voici en quels termes M. Vernaz expose lui-même les résultats de cette importante découverte :

« Ces tombeaux, taillés dans le grès tendre, sans adjonction de maçonnerie à pierre sèche ou à mortier, se rapportent à deux types généraux. Les uns forment de petites chambres rectangulaires où l'on ne peut accéder que par une ouverture percée dans l'un des petits côtés et fermée par une dalle placée verticalement ; les autres, semblables aux auges funéraires dont parle Daux dans son analyse des fouilles de M. Gouvet, sont recouverts de grandes dalles posées à plat. Ces dalles, surtout celles qui sont placées verticalement, ont des dimensions parfois considérables ; elles atteignent 2 mètres de hauteur, 1 mètre de largeur et 0m,50 d'épaisseur. Elles proviennent, sans aucun doute, des latomies d'El-Aouaria ou des carrières voisines de la presqu'île du cap Bon, qui fournissent seules des matériaux de cette nature, et l'on se demande au prix de quels efforts des blocs du poids de plusieurs tonnes ont pu être transportés et mis en place avec les moyens primitifs dont disposaient les colons phéniciens.

« Des puits rectangulaires, taillés eux-mêmes dans la roche dont la profondeur atteint jusqu'à 4 mètres, donnent accès à ces caveaux funéraires. C'est au fond de ces puits que se trouvent les grandes dalles qui recouvrent les tombeaux ou qui ferment les ouvertures.

« L'aqueduc ayant traversé les tombeaux qui se trouvent du côté ouest, presque toutes les chambres de cette partie de la nécropole sont ouvertes à la fois sur l'aqueduc et sur un puits de descente ; mais il est aisé de reconnaître que la communication avec le puits se faisait par une petite porte taillée dans la roche, tandis que la communication avec l'aqueduc est purement accidentelle et résulte simplement de l'absence de la paroi rocheuse.

« Les tombeaux du groupe ouest sont au nombre de treize ; dans deux d'entre eux, le caveau a disparu complètement par suite de la construction de l'aqueduc, et il ne reste que le puits ; dans trois autres tombeaux, le caveau a également disparu, mais l'auge funéraire subsiste encore avec ses dalles de recouvrement. Les autres tombeaux sont complets ; je n'ai déblayé entièrement que deux puits, mais j'ai constaté pour les autres la présence de dalles de fermeture.

« Dans le premier, au milieu de la hauteur du puits, est encastré, dans la croûte supérieure du banc de grès, un coffrage en dalles dont la direction est perpendiculaire au grand côté du puits; peut-être est-ce là un tombeau d'une époque postérieure, je n'y ai trouvé qu'un fragment de poterie phénicienne.

« Les caveaux dont l'ouverture se trouve près de la paroi est, sont beaucoup mieux conservés, ce sont les puits qui de ce côté ont été traversés et modifiés par le passage de l'aqueduc.

« Ces tombeaux sont au nombre de neuf, dans l'un, le puits a disparu; les sept autres sont complets.

« Les vases recueillis dans ses tombeaux sont, pour la plupart, phéniciens : un petit nombre sont de fabrication grecque ou italique.



Vase grec trouvé par M. Vernaz.

« La poterie phénicienne, grossière et lourde, à peintures géométriques, ne s'écartant guère de deux types fondamentaux, les vases à ventre étroit et à col allongé, et les

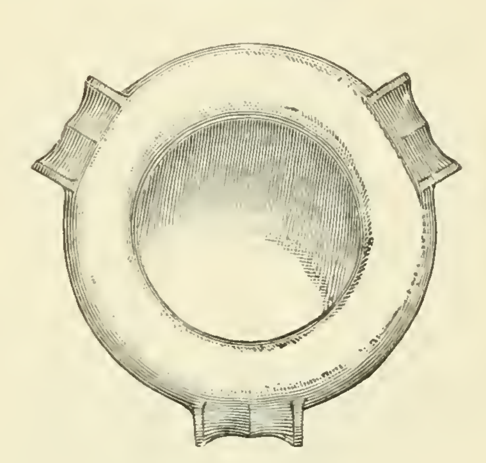


Vase grec trouvé par M. Vernaz

vases sans col et à large ventre dont la forme a été conservée par les arabes; la poterie grecque, fine, légère, peinte avec soin, d'une variété et d'une élégance de formes admirables. Il est à remarquer que les poteries de provenance grecque ont des dimensions excessivement faibles et n'ont pu être d'aucune utilité pratique; on ne peut voir en elles que des objets de luxe rapportés par quelque trafiquant et ayant appartenu à des personnages importants, soit par le rang soit par la fortune.

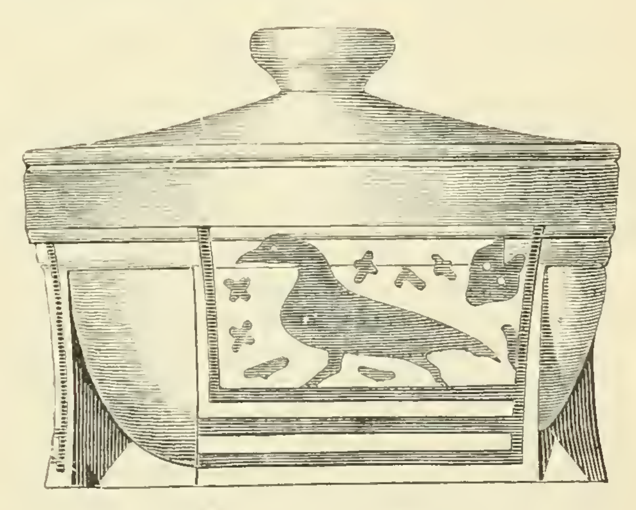


Vase grec trouvé par M Vernaz.



Vase grec trouvé par M Vernaz.

« Un certain nombre de petites assiettes en terre grossière, des lampes et deux objets qui pourraient avoir été un flambeau et un autel votif, complètent la collection de poteries découvertes dans ces tombeaux.



Vase grec trouvé par M. Vernaz, dans la nécropole du Bordj-el-Djedid.

« Les objets métalliques y ont été rencontrés en très petit nombre; ce sont des débris de vases en bronze parmi lesquels je ne citerai qu'une anse à tête de femme encore très nette, quelques patères de même métal et deux armes. L'une de ces armes est en fer, elle a la forme d'un pic recourbé dont l'œil apparaît encore sous l'épaisse couche de rouille; l'autre, formée d'une lame de bronze, mince et étroite, devait être fixée à l'extrémité d'une hampe en bois et n'est peut-être qu'une lance de cette époque primitive.

« Des fragments d'œufs d'autruche ont été également trouvés dans ces tombeaux. L'un de ces œufs, à peu près complet et assez bien conservé, est décoré de peintures triangulaires au vermillon ; l'artiste qui l'a orné a détaché le segment correspondant au gros bout, a percé ce segment d'une ouverture circulaire de la largeur d'une pièce de monnaie et en a fait un support sur lequel l'œuf, placé sur son petit bout, pouvait se tenir en équilibre, offrant l'aspect d'un vase dont le bord supérieur était dentelé d'une façon assez régulière.

« Tous ces objets étaient enfouis dans le sable apporté par les filtrations des eaux pluviales ou formé directement aux dépens de la roche elle-même. Quant aux ossements que les tombeaux avaient dû renfermer, ceux que les Romains avaient respectés, lors de la construction de l'aqueduc, étaient presque partout réduits en poussière. Je n'ai pu conserver qu'un crâne brisé et un humérus... »

Telle est l'intéressante fouille de M. Vernaz.

(A suivre)

LE TRIDUUM DE LYON

ET

LES TROIS PANÉGYRIQUES

PRONONCÉS EN L'HONNEUR

DES BIENHEUREUX PERBOYRE ET CHANEL

Brochure de luxe. — In-8, de 80 pages, titre rouge et noir.

Prix : 50 centimes ; — envoyée *franco* par la poste, 75 centimes.

Nous avons reproduit *in extenso* dans le dernier numéro des *Missions Catholiques*, les panégyriques de nos Bienheureux martyrs par Mgr d'Hulst, le R. P. Tissot et M. le chanoine Lémann. Il convenait, en effet, que la publication hebdomadaire de l'Œuvre de la Propagation de la Foi conservât dans ses colonnes et transmît à tous ses lecteurs, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités du monde, l'écho fidèle de cette magnifique louange décernée par trois orateurs éminents à nos missionnaires béatifiés.

Il a paru bon de donner une diffusion plus large encore à ces trois discours pleins d'enseignements, trilogie sacrée, d'une merveilleuse variété de forme, où les accents de la plus haute éloquence vibrent au service des plus touchantes et des plus nobles inspirations de la foi. Voilà pourquoi nous avons publié ces trois panégyriques en brochures élégantes, mises en vente à des prix exceptionnels.

Nous répondons ainsi, d'ailleurs, à un désir que beaucoup de nos bienveillants correspondants nous ont exprimé. Et, nous en avons l'assurance, partout où pénétreront ces pages tout imprégnées de l'esprit de Dieu et consacrées à l'éloge de nos Bienheureux missionnaires martyrs, elles produiront le résultat que se sont proposé MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi en organisant avec une splendeur incomparable le *Triduum* lyonnais : faire mieux connaître et mieux aimer, par conséquent faire progresser l'Œuvre qui se glorifie d'avoir, en Perboyre et en Chanel, deux nouveaux et puissants protecteurs dans le ciel.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

Les Congréganistes de l'Aubépin, demande de prières, dons recueillis par l'*Echo de Fourvière*	50
M. et Mme A. D., dons recueillis par l'*Echo de Fourvière*	100
Anonyme	100
B. C., en l'honneur des Bienheureux martyrs Perboyre et Chanel, dons recueillis par l'*Echo de Fourvière*	50
Anonyme de Molsheim, diocèse de Strasbourg	100
Anonyme de Lyon	10
M. Haas, à Gap	1
Marguerittaz Pantaléon, à Etroubles, Turin	7
Jacquin Jean-Antoine	1
M. Charles Voisin, de Tessy-sur-Vire, diocèse de Coutances	1
Un anonyme du diocèse de Bourges	20
Anonyme	2 60
Un anonyme de Laval	50

Pour les missions les plus nécessiteuses (Pondichéry).

Au nom de la famille V. C., de Nîmes	50
Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles, avec demande de prières	4
M. Hurabielle à Carthage, avec demande de prières	5
Anonyme du Creusot, diocèse d'Autun	10
M. l'abbé Amonte Michel, Brescia	9 10
Un prêtre de Blois	20
M. Toucas, dit Terrin, La Crau, diocèse de Fréjus	5

A Mgr Altmayer (Mésopotamie).

Un abonné du diocèse de Toulouse se recommandant d'une manière spéciale aux prières des missionnaires	5

A M. Matrat (Japon méridional), pour contribuer à l'achèvement de son église Saint-François-Xavier.

Un curé du diocèse de Gand, avec demande de prières	50

A Mgr Cousin, pour son séminaire.

E. M. J. diocèse de Rennes	9 60

Pour l'hôpital Sainte-Elisabeth des Attafs.

La Mère supérieure du premier monastère de la Visitation Sainte-Marie de Rouen	30

A Mgr Crouzet (Abyssinie), pour achat de livres.

La Mère supérieure du premier monastère de la Visitation Sainte-Marie de Rouen	30

A Mgr Taurin Cahagne, vicaire apostolique des Gallas.

Anonyme d'Evreux	500

Au R. P. Vermorel à Oyo (Yoruba), pour rachat d'un esclave.

Anonyme du diocèse de Lyon	5
» » Grenoble	5

Pour rachat de trois petits nègres à baptiser sous les noms de Marie, Joseph, Anne (R. P. Planque).

E. M. J. diocèse de Rennes	20

Au R. P. Denjoy, pour les lépreux de Madagascar.

Au nom de Mlle Clavé de Paris	30
Au nom de feu Mme Chavane, de Banis, diocèse de Saint-Dié	10

Au même, pour le P. Fontamé, pour construction d'une église dédiée au Sacré-Cœur.

Dons recueillis par Mlle M. M., de Bitche, diocèse de Metz	220

Au même pour le traitement du catéchiste.

Dons recueillis par Mlle M. M., de Bitche, diocèse de Metz	80

Au même pour contribuer à la construction d'une église.

Mme P. de Bitche, diocèse de Metz	100

Pour les missions dominicaines du Tong-King (Mgr Onate).

Anonyme de Lyon	50

Au R. P. Elie, carme déchaussé, missionnaire au Malabar (Indes orientales), pour l'église qu'il bâtit dans la forêt d'Aramaney.

M. C. P., d'Abbeville, diocèse d'Amiens, avec demande de prières	100

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



Au sommet de la montagne résidence d'été du délégué apostolique

LIBAN (*Syrie*). — BEKERKÉ, RÉSIDENCE DU PATRIARCHE DES MARONITES, VU DES HAUTEURS DE ZUG AU SUD-OUEST; d'après une photographie (Voir page 274).

CORRESPONDANCE

PONDICHÉRY (Hindoustan).

Ravages de la petite vérole dans le district d'Alladhy.

Nous prions les bienfaiteurs de nos missions de lire entièrement la relation suivante sur une mission que le vénérable archevêque de Pondichery, Mgr Laouénan, recommande à leur sympathie. Elle nous est écrite par M. Fourcade, l'aimable missionnaire bien connu de nos lecteurs qui l'ont souvent secouru au milieu des désastres qui déciment son troupeau Nous ne doutons pas que, cette fois encore, une cause plaidée avec un cœur si paternel ne soit déjà gagnée.

LETTRE DE M. FOURCADE, MISSIONNAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Alladhy, 23 février 1890.

Il y a vingt-sept ans, un pauvre petit élève du sanctuaire prosterné sur le pavé du temple disait : — « Le Seigneur est la part de mon héritage. » Tout entier à son bonheur, il ne songeait pas que son héritage serait le Dieu du Calvaire.

Plus tard, devenu missionnaire aux Indes, il se trouva enveloppé dans une famine cruelle qui dura trois ans et eut la bonne fortune d'assister son Jésus souffrant dans des multitudes de nouveaux chrétiens aux prises avec la faim et les maladies contagieuses.

Depuis, la vie du missionnaire fut moins accidentée, il est vrai, mais toujours pénible à cause des blessures à cicatriser et du pays renommé pour sa stérilité peu commune.

Cette année, il lui a fallu entrer de nouveau dans le jardin de Gethsémani. Comme son divin modèle, il a éprouvé des tristesses, des craintes, et il a demandé, si c'était possible, l'éloignement du calice.

C'est que, depuis six mois, le ciel nous a refusé le bienfait de la pluie, nous n'avons presque pas eu de moisson, la famine a recommencé et le père de tant de nouveaux chrétiens pleure au milieu de ses enfants désolés, mourant de faim et atteints de la petite vérole et du choléra.

« — Que votre volonté soit faite, Seigneur, et non la mienne ! » s'écrie-t-il souvent.

Mais sa résignation ne l'empêche pas d'avoir le cœur brisé à la vue des souffrances de ses néophytes; car, en leur personne, Jésus a faim et soif, il est infirme et couvert de lambeaux. Apaiser sa faim et sa soif, le vêtir, le visiter dans ses infirmités est l'unique ambition du missionnaire. Ne pouvant le faire au gré de ses désirs, il appelle à son secours des âmes compatissantes et plus fortunées que lui: il s'offre à être leur intermédiaire entre Jésus et elles pour le soulager. Le Sauveur n'a-t-il pas dit que ce qu'on ferait au moindre de ses frères, il le regarderait comme fait à lui-même?

* * *

Comme j'écrivais ces lignes, hier dimanche 23, on m'a appelé auprès des cholériques au village de Senniampakam. Après deux heures de marche, je me trouve auprès d'un jeune homme de vingt-deux ans nommé Hayagam. Il est bien malade, sa maigreur est extrême, ses yeux sont enfoncés et à demi éteints: il se tourne, se retourne et tire avec effort des soupirs de sa pauvre poitrine. Je ne puis le confesser qu'avec peine, il lève souvent les yeux au ciel et redit les invocations que je lui suggère, je lui donne les derniers sacrements.

On me conduit ensuite auprès d'une vieille femme nommée Sinny; c'est elle qui, venue de Sittamour, a apporté le fléau dans le village. Son gendre en est mort il y a trois jours; elle est sans connaissance, je lui administre l'extrême-onction. On me prie aussi de voir une païenne nommée Ramaï. Au fort du choléra, elle a fait une fausse couche, l'enfant est mort; je lui parle du baptême, elle consent à le recevoir. Son mari m'apporte l'eau et je la baptise.

Une autre païenne me réclame un remède pour sa bru, atteinte aussi, mais, comme je demande à la voir, elle s'y oppose; elle a peur que j'engage la malade à recevoir le baptême.

Les chrétiens sont dans la consternation, je tâche d'élever leurs cœurs.

Mardi, 25.

Un jeune homme de Mojenour, peu éloigné de Senniampakam, arrive essoufflé, se met à pleurer et me dit qu'une païenne, sa fiancée, se meurt du choléra. J'y cours, elle est au plus mal, je l'instruis des principales vérités.

« — Mon enfant, lui dit sa tante chrétienne, répète bien les invocations que le Père te suggère, tu seras au ciel tout à l'heure. »

La pauvre enfant! elle essayait, elle faisait signe qu'elle s'unissait d'intention; je la baptise, elle meurt peu d'instants après. Bonté de mon Dieu!

Puis on me mène près d'une néophyte nommée Félicite. Son mari est mort il y a deux jours; son état paraît critique. En me voyant, elle lève les yeux au ciel et essaie de sourire. Elle reçoit les derniers sacrements avec la plus grande piété. La belle âme! Les chrétiens du village me disent qu'ils ont grand peur du fléau.

Je passe par Senniampakam; de mes trois malades, Sinny va mieux, les deux autres ne laissent aucun espoir. Un païen nommé Sinneyeu me fait appeler, je le trouve couché.

« — Tu ferais bien, lui dis-je, de recevoir le baptême.

« — Revenez demain, Père; si ça va mal, je suivrai vos avis, je ne veux pas m'en aller en enfer. »

A mon retour à Alladhy, les païens me disent :

« — Père, par vos visites dans les villages pestiférés, vous allez apporter le choléra chez nous; nous vous prions de n'y plus retourner. »

Mercredi, 26

Je reviens à Mojenour. Félicité va mieux, je ne trouve qu'un nouveau cas peu grave. Un petit enfant est mort. Heureux voleur! Les chrétiens me demandent de la poudre et un petit canon pour ébranler l'air et dissiper les miasmes. Je promets tout.

Je reviens par Senniampakam. Hayagam est mort dans la nuit. Sa veuve se jette à mes pieds et pousse des cris déchirants. A mon passage à Vailamour, des païens me disent qu'ils ne comprennent pas pourquoi je vais tous les jours voir les cholériques.

Alladhy, 6 avril. Pâques.

C'est bien le cas de dire : que les temps sont changés! L'année dernière à pareil jour, ma chapelle était vivante et pleine d'adorateurs. Ce matin, j'avais relativement peu de monde à la sainte messe. Quelle en est la cause? C'est que la maladie retient à la maison une partie de mon troupeau. Depuis six mois, nous n'avons pas eu une pluie à remplir les étangs. De là, sécheresse; de là, famine, de là, choléra, de là la variole dans presque tous les villages de mon district. Elle inspire, il est vrai, moins d'épouvante que le choléra; mais fait-elle moins de victimes? Je n'exagère pas, je crois, en disant qu'elle fait couler plus de larmes. C'est parmi les enfants qu'elle exerce des ravages.

Quand je suis appelé auprès de mes petits malades, je les trouve sur le sein de leurs mères baignées de pleurs. Mon arrivée leur fait plaisir et elles sont heureuses d'épancher leurs peines dans mon cœur.

« — Père, me disent-elles, l'une après l'autre, je n'ai pas dormi depuis bien longtemps; voyez mes enfants ressemblant à des lépreux, voyez-les, ils ne me laissent de repos ni jour ni nuit. Quand l'un s'en va guéri, l'autre est attaqué: ils ne cessent de me crier: *Amma! Amma!* leurs plaintes me percent le cœur, ils semblent n'éprouver de soulagement que sur mon sein. Mon mari, comme pris de vertige, court ici et là pour chercher du travail; mais par ce temps de sécheresse il n'en trouve pas;

nous mourons de maladie et de faim. Père, ne nous abandonnez pas dans cette circonstance critique. »

Et dans chaque maison ce sont les mêmes scènes, les mêmes plaintes, les mêmes pleurs, les mêmes demandes. Si vous saviez comme c'est triste !

Il y a cependant une chose infiniment consolante. C'est de voir l'affection de ces parias pour leurs enfants. Ces pauvres petits corps sont défigurés, criblés de plaies, les boutons exhalent une odeur insupportable. Malgré cela, voyez comme cette mère les prend avec mille précautions ! Si elle a de l'huile, comme elle en adoucit les plaies avec amour ! A chaque soupir comme elle répond onctueusement : « Ce n'est rien, mon enfant, ne pleure pas, je suis près de toi. » Ne dirait-on pas une mère française ? Je parlais de cela hier au soir avec mon catéchiste et nous ajoutions : « Quel amour le bon Dieu doit avoir pour nous, puisqu'il en a tant inondé le cœur des mères ! »

18 Avril

Nous attendions la pluie et elle n'est pas venue. Depuis longtemps je n'ai pas vu un visage sourire ni entendu une parole agréable ; du matin au soir *mon oreille s'aigrit comme du tamarin* au son de ces mots :

« — J'ai faim ! Père, quelques caches, sinon, je vais mourir, mes enfants vont mourir. »

Ce matin je suis allé dans le village paria, la variole y est plus forte ; même dans la rue j'étais suffoqué par l'odeur des plaies. Au moment où j'écris, une mère vient me dire :

« — Père, mes quatre enfants sont atteints, que voulez-vous que je devienne ? Je n'ai de sommeil ni jour, ni nuit ; mon petit Paul va mourir, je ne fais que pleurer et prier, j'ai fait des vœux au Sacré-Cœur, à la Sainte Vierge et à saint Joseph. Aidez-moi à acheter un peu d'huile et un peu de riz ; j'en ferai une bouillie que je verserai dans la bouche de mes pauvres enfants. »

Peu d'instants après, c'est une autre mère, celle ci a plus de courage.

« — Mes trois enfants, dit-elle, ont la maladie, ma fille vient d'accoucher. Ouvrez votre armoire et donnez-moi ce qu'il faut pour ce petit monde. Assistez-moi et Dieu vous le rendra. J'espère en lui et vous verrez que pas un de mes enfants ne mourra. »

Une autre arrive ; pour mieux m'émouvoir, elle tient un enfant sur chaque bras : ils sont affreusement défigurés.

« — Père, me dit-elle en pleurant, si je ne vous les avais pas amenés, vous auriez pu m'accuser d'exagération ; aidez-moi à favoriser leur convalescence, je n'ai plus que ces deux. »

Et ainsi m'arrivent tous les jours les pauvres mères. A la vue de ces enfants qu'on prendrait pour des lépreux, retentit à mon oreille cette parole que Notre-Seigneur Jésus-Christ dira au jour du jugement :

« — Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous l'avez fait. »

Il faut bien vous l'avouer, parmi ces agnelets, un certain nombre ont été chercher fortune parmi les pâturages de saint Pierre. Ce bon Saint — comme tous les vieux d'ailleurs — aime les enfants d'une affection spéciale. Je trouve, tout de même, son cœur un peu aveugle. Pendant la famine de 1877 à 1878, je lui envoyai des milliers d'enfants encore ruisselants des eaux du baptême. Que de baisers il dut leur donner à la porte du ciel ! Malgré cela, il n'est pas content. Il vient encore m'en prendre quelques-uns tous les jours. Mettons qu'il les nourrit et les habille mieux que moi. Mais il devrait réfléchir que les enfants sont mon espoir pour fonder le christianisme dans ces contrées encore païennes.

Après m'être amusé à crier tout doucement contre le portier du ciel, je reviens à mes chrétiens : ils sont presque tous parias, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus pauvres au monde, même dans les temps heureux ; jugez ce que cela doit être cette année où il n'y a pas eu de moisson et où le travail chôme faute de pluie. Je n'ai plus rien à leur donner. Mais j'ai beau le leur répéter, on croit qu'il reste toujours quelque chose au fond de ma bourse et les instances ne finissent pas ; je dis alors : « — Père qui êtes au cieux, vous savez les besoins de mes enfants, je vous prie d'y pourvoir. »

SON EMINENCE LE CARDINAL MERMILLOD

Dans le consistoire du mois de juin prochain, Sa Sainteté le pape Léon XIII créera cardinal de la sainte Église romaine l'évêque de Lausanne et Genève, Mgr Mermillod.

C'est le couronnement d'une carrière tout entière consacrée à la défense des intérêts sacrés de la vérité. C'est un témoignage de souveraine et paternelle bienveillance accordée et au Conseil fédéral dont la sagesse dans ces derniers temps a su ramener et assurer pour l'avenir la paix religieuse, et aux fidèles de Genève qui, au prix de tant de sacrifices, ont maintenu, au milieu des épreuves, l'intégrité de leur foi. La Suisse que saint François de Sales ne pouvait contempler que de l'exil, salue, par la bouche de son gouvernement, son successeur revêtu de la pourpre romaine ! Comme le dit très éloquemment la *Liberté* de Fribourg, cet acte du Saint-Père cimente l'union entre les trois forces du pays : la religion, l'autorité civile et le peuple.

Qu'il nous soit permis pour notre part d'offrir nos humbles félicitations à Son Eminence le cardinal Mermillod. Mieux que personne nous savons ce que l'éloquent prélat a déployé, pendant quarante années, d'énergie et de douceur pour étendre le règne de Dieu ; nous savons aussi de quelle sympathie il entoure notre Œuvre. Aussi de concert avec tous ceux qui l'aiment et le vénèrent, nous souhaitons que sa santé enfin raffermie lui permette de gouverner encore pendant de longues années, son Eglise fière à juste titre de son évêque. *Ad multos annos !*

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père, sur la proposition des Eminentissimes Cardinaux de la Propagande, a nommé :

1° Au vicariat apostolique de Peking ou du Pé-tché-ly septentrional, vacant par la mort de Mgr Tagliabue, Mgr Jean-Baptiste-Hippolyte Sarthou, Lazariste, évêque titulaire de Myriophyte et actuellement vicaire apostolique du Pé-tché-ly occidental ;

2° Au vicariat apostolique du Kan-sou, sur les frontières septentrionales de la Chine, vacant par la translation de Mgr Hamer au vicariat apostolique de la Mongolie sud-ouest, M. Hubert Otto, prêtre de la congrégation belge du Cœur-Immaculé de Marie de Scheutweld ;

3° Coadjuteur avec future succession de Mgr Coadou, évêque de Mysore (Indes), M. Eugène-Louis Kleiner, prêtre du séminaire des Missions Etrangères de Paris ;

4° Coadjuteur avec future succession de Mgr Mac-Intyre, évêque de Charlottetown (Canada), M. Charles Mac-Donald, missionnaire de ce diocèse.

Sa Sainteté a érigé un nouveau vicariat apostolique dans la partie sud du Chan-si et a nommé pour vicaire apostolique le R. P. Martin Poell, des Fransciscains Récollets de Hollande.

INFORMATIONS DIVERSES

Bulgarie. — Les *Annali Francescani* racontent que, le samedi saint, a eu lieu à Philippopoli le baptême solennel de deux cloches superbes dont le Saint-Père a fait cadeau à Mgr Mennini. Ces cloches qui pèsent ensemble deux mille cinq cents kilos, avaient été envoyées a l'exposition du Vatican par des fondeurs allemands. De Rome, le don gracieux de Sa Sainteté eut grand'peine à atteindre la grande cité bulgare. De la gare de Philippopoli, un char attelé de deux paires de bœufs transporta ensuite les cloches à l'église, au milieu de la foule accourue pour admirer leur grosseur et leur beauté. Un campanile fut improvisé pour les loger et, la veille de Pâques, Mgr Mennini procéda solennellement à leur baptême. Après les prières, les onctions et les encensements prescrits par le rituel, le prélat leur imposa à chacune un nom. En l'honneur du prince et de la princesse de Bulgarie, la plus grosse fut placée sous le vocable de saint Ferdinand et la plus petite fut appelée Clémentine.

Impossible de décrire la joie de la population quand elles firent entendre pour la première fois leur voix superbe. Jamais le son des cloches n'avait retenti à Philippopoli et l'enthousiasme de la foule donna à ce premier carillon de l'airain sacré les proportions d'un événement Malheureusement le beffroi provisoire dans lequel on les a placées est bien indigne d'elles, et il faut espérer que la générosité des fidèles permettra bientôt de loger plus convenablement le beau présent de Sa Sainteté.

Liban (*Syrie*). — Nous donnons plus loin une notice nécrologique détaillée, consacrée au patriarche Massaad, décédé le 18 avril dernier. Le R. P. Jullien nous fait part dans les termes suivants de l'élection de son successeur.

« Le 28 avril, tous les évêques maronites, réunis à Békerké, ont élu patriarche Mgr Jean Hagg, évêque de Baalbeck, résidant à Ghazir. L'élection s'est faite de vive voix à l'unanimité des évêques.

« Le dimanche suivant a eu lieu avec grande pompe dans la même résidence la cérémonie de la consécration et installation à laquelle tous les évêques ont pris part. Le patriarche porte le titre de patriarche d'Antioche, et, en souvenir de saint Pierre, ajoute le nom de Pierre à son prénom.

« Sa Béatitude Mgr Hagg est âgé de 73 ans. Avant d'être évêque, il était juge au tribunal du pays. Il a contribué beaucoup pendant son épiscopat à éloigner les Métoualis du Liban. »

Hindoustan. — Nos lecteurs se souviennent que Mgr Riccaz, évêque de Nagpore, a pris à sa charge un hospice de sa ville épiscopale abandonné par le Gouvernement. Grâce aux vaillantes catéchistes missionnaires envoyées à Nagpore par l'Œuvre de Marie-Immaculée, cet hôpital prend d'heureux développements. Il s'y est déjà fait plusieurs baptêmes d'enfants *in articulo mortis*, et les païens malades viennent en très grand nombre recevoir les soins des charitables infirmières qui les attendent chaque jour. Nous détachons des lettres de l'une d'elles quelques détails sur cet établissement.

« Samedi, 8 février, a eu lieu une vraie fête pour nous et pour les pauvres malades de Nagpore, l'ouverture d'un dispensaire gratuit ; ce sont deux cases de l'hôpital qu'on a affectées à cet usage, mais quel dispensaire! il n'y a pas même une chaise. On construit douze nouvelles cases : plus tard, on en bâtira d'autres afin de pouvoir séparer les lépreux. On élève aussi au milieu de l'enclos une petite maison pour les plus malades : là sera vraiment l'hôpital, car la plupart de ceux qui y vivent maintenant sont des vieillards infirmes, des femmes et des hommes atteints de la lèpre. Ces malheureux ont encore de longues années à y passer et y vivent en famille. La plupart sont païens et il est très difficile de leur parler de religion. Beaucoup de lépreux mendient dans les rues ; on en rencontre à chaque pas ; quelques-uns sont si maigres qu'on a peine à concevoir comment la vie persiste encore dans ces corps semblables à de vrais squelettes à demi-rongés par la lèpre. »

Dahomey. — Nos lecteurs connaissent déjà l'heureuse délivrance du R. P. Dorgère et des Européens prisonniers avec lui à Abomey. La lettre suivante, adressée le 4 avril par le vaillant missionnaire à M Ballot, administrateur de première classe à Porto-Novo, donne d'intéressants détails sur sa captivité :

« Vous savez peut-être que je suis prisonnier à la capitale du Dahomey avec sept Européens. Nous écrivons à ce sujet à M. le lieutenant-gouverneur pour lui apprendre que le roi du Dahomey nous retiendra captifs jusqu'à reddition des otages et prisonniers faits par M. J. Bayol. Nous vous serions tous très reconnaissants de vouloir bien user de votre haute influence pour que ces négociations aboutissent à un bon résultat, sauvant nos vies et assurant notre liberté.

« Conformément à l'avis reçu, nous nous sommes réunis à la maison C. Fabre, le 15 février au soir, et nous avons été pris le 24 du même mois au soir.

« Le roi nous traite avec une grande bonté. Il nous envoie des cadeaux tous les jours ; mais jamais nous ne reverrons notre patrie si l'échange d'otages n'a pas lieu.

« Je vous serais très obligé de vouloir bien offrir mes souvenirs au R. P. Pied et à la mission. Ma santé est satisfaisante ainsi que celle de mes compagnons de captivité. »

En communiquant cette lettre au T. R. P. Planque, supérieur général des Missions Africaines de Lyon, le R. P. Pied ajoute :

« Que va-t-on faire ? Ce sera à l'amiral de décider la question.

« M Bayol avait déjà eu l'idée d'échanger les prisonniers, même en offrant de l'argent en plus. Je ne sais ce qui l'a empêché de le faire. Entre puissances européennes la chose serait facile : mais avec le roi du Dahomey, astucieux, fourbe, menteur et à la veille de perdre son trône, il est fort à craindre qu'il n'y ait pas d'arrangement possible. »

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE III

LES MISSIONS SCANDINAVES 1800-1890.

Suite (1)

La situation religieuse est à peu près la même en Norvège qu'en Suède, bien que l'émancipation des catholiques y date de plus loin. En effet, c'est le 15 juillet 1845, que fut votée la loi qui accorde aux dissidents le droit de sortir de l'Église établie et la publicité de leur culte. Les dispositions de cette loi sont les mêmes qu'en Suède.

En 1869, la Norvège fut détachée du vicariat apostolique de la Suède et érigée en préfecture. En 1879, à la demande du zélé préfet apostolique, Mgr Bernard, la Sacrée Congrégation de la Propagande confia une partie de la mission aux missionnaires français de Notre-Dame de la Salette.

Voici la statistique comparée de la mission :

1869. — *Personnel*, 1 préf. apost., 12 missionnaires, 7 religieuses de saint Joseph.

Œuvres. — 2 stations en Norvège : la paroisse de Saint-Olaf, à Christiana, et la paroisse de Saint-Paul, à Bergen ; 3 stations en Laponie : Tromsoé, Altengaard et Hammerfest.

Nombre des catholiques : 220.

1890. — *Personnel*, 1 préf. apost., 17 missionnaires, dont 3 prêtres indigènes ; 1 congrégation d'hommes : les missionnaires de la Salette ; 4 communautés de femmes : 1° Sœurs de Ste-Élisabeth (Breslau), 11 Sœurs. 2° Sœurs de Saint Joseph de Chambéry. 33 Sœurs. 3° Adoration du Saint-Sacrement (Paris) 3 Sœurs. 4° Sœurs de Charité de Bergen.

Œuvres. — 5 stations en Norvège : Christiana, Frédérick-Stad, Frédérick-Shald, Bergen et Drontheim. 3 stations en Laponie : Tromsoé, Altengaard et Hammerfest.

Nombre des catholiques : 1840 ; 10 écoles primaires, 275 élèves ; 1 catéchuménat à Christiana, 5 hôpitaux.

* * *

Voici, pour conclure ce chapitre, la situation résumée des missions scandinaves en 1890 :

	vic. apost.	préf apost.	missionn.	stations	catholiques
Danemarck	»	1	37	14	3700
Suède.	1	»	9	5	1100
Norvège.	»	1	17	8	1840
Total :	1	2	63	27	6640

* * *

Dans les régions polaires, on voit quelquefois, après les longues tempêtes de l'hiver, d'humbles fleurs pousser sur la neige et s'épanouir aux pâles rayons d'un soleil d'avril, c'est l'annonce du printemps et l'espoir d'une saison plus clémente. Tel est le spectacle que nous présentent en ce moment les missions scandinaves. Après une longue nuit de trois siècles, le soleil de la vérité catholique recommence à se lever sur ces régions désolées. Aussitôt, au premier souffle de la liberté religieuse, on voit sortir de terre quelques églises, deux ou trois monastères, des écoles, des hôpitaux, des orphelinats, humbles et frêles pousses de la vie catholique, si longtemps comprimée sous les glaces de l'hérésie. Espérons que c'est l'annonce d'un nouveau printemps spirituel, et que ces plages stériles vont se couvrir de fleurs et de fruits qui réjouiront le cœur de la sainte Église.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9 et 23 mai.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE CATHOLIQUE DANS L'ALLEMAGNE DU NORD, 1800-1890.

Au commencement du siècle, l'Église catholique jouissait encore, en Allemagne, d'une grande situation politique. Voici ce qu'écrivait, dans ses Mémoires, le cardinal Pacca, ancien nonce à Cologne :

« Quand j'arrivai en Allemagne, en l'an 1776, on pouvait dire que les églises et le clergé de ce pays étaient au comble des grandeurs humaines. Deux sièges archiépiscopaux, Cologne et Trèves, étaient occupés, l'un par un frère de l'empereur alors régnant, l'autre par le fils d'un roi de Pologne, électeur de Saxe. A la tête de toutes les autres églises archiépiscopales, étaient placés des prélats issus des plus illustres et des plus anciennes familles. De vastes portions du sol de l'Allemagne, les plus riches et les plus fertiles, appartenaient au clergé avec un droit de souveraineté temporelle qui s'étendait sur plusieurs millions de sujets. Dans le collège électoral, sur huit électeurs, trois étaient ecclésiastiques : les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne. Le collège des princes allemands était présidé par l'archevêque de Salzbourg, et tous les évêques, ainsi qu'un grand nombre d'abbés, apportaient leur vote à la diète. »

La Révolution française et les longues guerres de l'Empire mirent fin à cette situation brillante. Devenue pendant vingt ans le champ de bataille de l'Europe, l'Allemagne vit remanier toutes ses circonscriptions, et, de près de trois cents, le nombre des principautés indépendantes fut réduit à une trentaine. Naturellement, les électorats ecclésiastiques, les riches abbayes, les évêchés furent sacrifiés tout d'abord. Tous les biens de l'Église qui, au XVIe siècle, avaient échappé à la rapacité des protestants, furent sécularisés, et le congrès de Vienne, en 1815, s'empressa de ratifier ces spoliations.

Au fond, cette spolation, quelque injuste qu'elle fût en droit, était-elle un malheur pour l'Église d'Allemagne ? « Je n'ose le dire », écrit le cardinal Pacca, et la raison qu'il en donne, c'est qu'on se vit débarrassé par là « de ces prélats de familles princières, qui n'avaient le plus souvent d'autres titres de vocation que l'ambition de leurs proches et l'esprit d'avidité. »

On se ferait difficilement l'idée de l'état de dégradation

morale dans lequel ces mauvais choix épiscopaux et l'esprit joséphiste, alors universel en Allemagne, avaient fait tomber le catholicisme. Pour ne citer que quelques noms, l'archevêque de Cologne, archiduc Maximilien, frère de Joseph II, avait sur la discipline ecclésiastique tous les sentiments schismatiques de son frère, avec encore plus de raideur que lui ; l'archevêque de Trèves, Clément de Saxe, était imbu des idées de Fébronius, qui avait été son auxiliaire en qualité d'évêque de Myriophyte ; un des confidents de Napoléon, le baron Dalberg, archevêque de Ratisbonne, archichancelier de l'empire et franc-maçon, était un homme sans foi et sans mœurs ; un peu plus tard, le comte de Spiegel, archevêque de Cologne était lui aussi franc-maçon et illuminé. Que pouvait-on attendre de pareils pasteurs ?

Le congrès de Vienne ayant bouleversé toute l'organisation politique de l'Eglise d'Allemagne, en soumettant la plupart des évêchés à des princes protestants, la première préoccupation du Souverain Pontife fut de reconstituer les cadres de cette Eglise.

Au mois d'août 1821, un concordat fut signé avec la Prusse ; il établissait, pour la Prusse Rhénane, l'archevêché de Cologne, avec trois évêchés suffragants : Trèves, Munster et Paderborn ; pour la Prusse orientale, le siège métropolitain de Gnesen et Posen avec un seul suffragant : Ulm ; deux sièges épiscopaux, Breslau et Warmie, relevaient directement du Pape. Total pour tout le royaume de Prusse, huit sièges épiscopaux.

Sur la question matérielle, le gouvernement prussien se montra large. Il voulut qu'un traitement convenable fût assigné aux évêques, à leur curie épiscopale et au clergé. C'était justice d'ailleurs, car la rente payée par l'Etat était



LIBAN (*Syrie*). — COUVENT DE LOUEIZÉ OÙ S'EST TENU LE CONCILE DU LIBAN EN 1736 (Voir page 276).

loin d'équivaloir au revenu des biens ecclésiastiques sécularisés par la Prusse. L'élection des évêques fut réservée aux Chapitres, mais à la condition que l'élu fût agréé du gouvernement. Malheureusement les premiers choix épiscopaux furent déplorables ; l'illuminé Speigel fut placé à la tête de l'église de Cologne, et pour les autres sièges, les Chapitres élurent des candidats plus courtisans qu'évêques.

A la même époque, août 1821, le Pape reconstitua la province ecclésiastique du Haut-Rhin. Le roi de Wurtemberg, les grands-ducs de Bade, de Hesse, de Nassau, de Mecklembourg, d'Oldenbourg, les villes libres de Francfort, de Brême et de Lubeck avaient envoyé en commun des députés à Rome, pour traiter de la réorganisation de l'Eglise catholique dans ces principautés protestantes. Le Pape institua un archevêché à Fribourg (Bade) avec quatre évêchés suffragants : Mayence (Hesse), Fulda (Hesse), Rotembourg (Wurtemberg), Limbourg (Nassau).

Le royaume de Hanovre garda ses deux évêchés : Osnabruck et Hildesheim.

Pour le royaume de Saxe, le Pape institua le vicariat apostolique de la Saxe royale et la préfecture de Missinie et Lusace. Voici donc quelle fut, après la réorganisation, la hiérarchie catholique dans la Prusse protestante : 3 archevêchés, 12 évêchés, 1 vicariat apostolique, 1 préfecture.

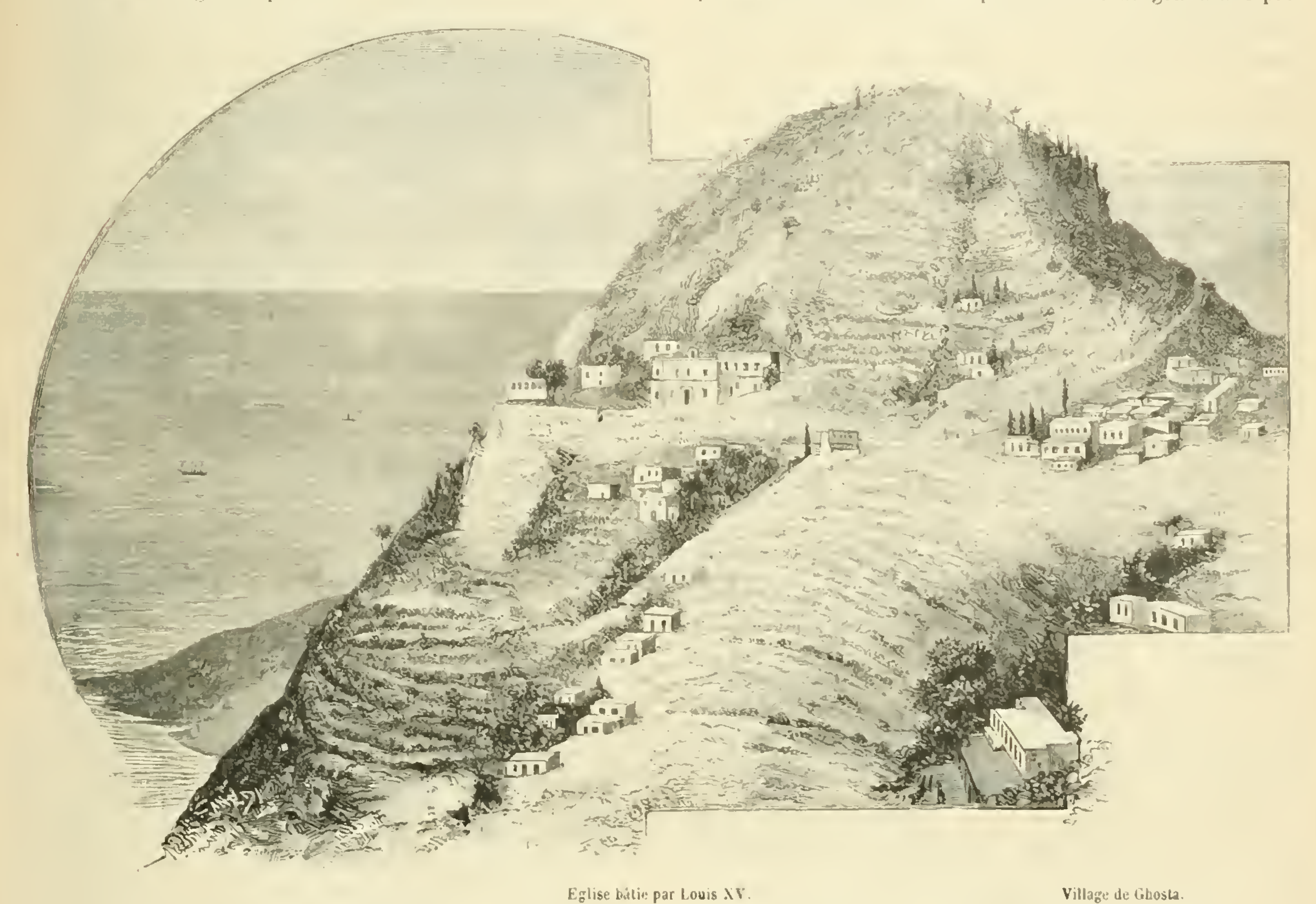
Ces cadres sont restés à peu près les mêmes, sauf la création du vicariat apostolique d'Anhalt, le vicariat de l'Allemagne du Nord, confié à l'évêque d'Osnabruck, et la préfecture apostolique de Schleswig-Holstein.

Je ne parle pas ici, et pour cause, des deux évêchés de Metz et de Strasbourg, ravis en 1870 à la France par la Prusse. L'avenir a-t-il dit son dernier mot ? Attendons l'ac-

complissement des jugements de Dieu sur notre malheureuse patrie.

L'Église d'Allemagne avait donc réorganisé, en 1821, sa hiérarchie brisée par les bouleversements politiques des premières années du XIXe siècle. Malheureusement, il est plus facile de refaire des cadres que de changer, en quelques jours, l'esprit d'un clergé. Élevé depuis un demi-siècle dans les idées joséphistes et césariennes, le clergé allemand était animé à cette époque d'un esprit très fâcheux. Les deux universités catholiques de Bonn et de Fribourg, où il était formé, étaient détestables. Hermès, chanoine de Cologne et professeur à l'université de Bonn, nia, dans ses livres et dans son enseignement, la distinction fondamentale entre la nature et la grâce, et aboutit au rationalisme. Condamné par Grégoire XVI, il se soumit, au moins extérieurement ; mais ses idées firent longtemps de grands ravages dans le clergé. Grâce à la molle complicité de Mgr Speigel, le chapitre de Cologne, les principaux postes du diocèse, l'université de Bonn étaient remplis d'hermésiens.

C'était bien pis encore dans l'université de Fribourg. En 1827, le doyen de la faculté de théologie apostasia publiquement, se déclara protestant et se maria. En 1830, les professeurs de la Faculté présentèrent au grand-duc protestant de Bade une pétition pour demander le mariage des prêtres. Plusieurs associations de prêtres se formèrent pour réclamer l'abolition du célibat ecclésiastique. En Wurtemberg, on compta jusqu'à deux cents prêtres enrôlés dans ces honteuses confréries.



Eglise bâtie par Louis XV. Village de Ghosta. Résidence des cheiks Gazen.

LIBAN (*Syrie*). — SAINT JOSEPH DE GHOSTA ; d'après un dessin du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (Voir page 276).

Les gouvernements protestants favorisaient sous main ce triste mouvement ; les évêques se taisaient ; ce fut l'énergie et la foi du peuple catholique qui sauva alors l'Église d'Allemagne. Partout le mépris public s'attacha aux apostats. A Fribourg, un jour de Fête-Dieu, la population indignée arracha l'ostensoir des mains d'un de ces prêtres sacrilèges. Dans le Wurtemberg, plus de quarante communes s'adressèrent au roi, déclarant qu'elles aimaient mieux se passer de prêtres que d'avoir des prêtres mariés. Dans le duché de Bade, pendant plusieurs mois, les populations s'abstinrent d'assister à la messe de ces gens-là ; le dimanche, on voyait de longues files de pèlerins traverser le Rhin pour venir dans le diocèse voisin de Strasbourg, entendre la messe d'un vrai prêtre catholique.

Une pareille attitude fit réfléchir les apostats et les força de rentrer en eux-mêmes. Peu à peu ils revinrent au sentiment de l'honneur sacerdotal ; de meilleurs choix épiscopaux placèrent sur les principaux sièges des hommes apostoliques. En vingt ans, il se fit une rénovation complète de l'Église d'Allemagne, et à l'heure actuelle, son clergé est un des plus méritants du monde catholique.

Les gouvernements protestants firent tout ce qu'ils purent pour contrarier cette résurrection religieuse. Héritiers des traditions césariennes de Napoléon, les princes allemands, en signant des concordats avec le Souverain Pontife, s'étaient réservé, *in petto*, d'y ajouter des articles organiques, afin de maintenir sous le joug l'Église du Christ. La lutte s'engagea bientôt en Prusse sur le terrain des *mariages mixtes*.

On sait combien l'Église répugne à ces mariages entre catholiques et protestants, dans lesquels la foi des enfants est presque toujours sacrifiée, et dont le résultat le plus net est d'amener la famille à une déplorable indifférence religieuse. La législation ecclésiastique à ce sujet n'a jamais varié. Avant d'accorder la dispense, l'Église exige des deux parties la promesse formelle d'élever dans la foi catholique tous les enfants à naître, et pour témoigner l'horreur qu'elle a de ces tristes unions, elle enjoint à ses ministres de n'y assister qu'en qualité de témoin, et sans les solennités ordinaires.

Or ces mariages mixtes étaient aux mains du gouvernement prussien un instrument de prosélytisme et de perversion contre les catholiques. Inondant de ses fonctionnaires protestants les évêchés du bord du Rhin, il les poussait sous main à s'introduire dans les familles catholiques, afin de protestantiser peu à peu le pays. Dans ce péril imminent pour la foi, il est triste d'avoir à reconnaître que les évêques catholiques ne surent pas d'abord faire tout leur devoir.

En 1828, l'archevêque de Cologne et ses suffragants avaient consulté le Pape sur la conduite à tenir dans ces conjonctures difficiles. Pie VIII leur répondit par le bref du 15 mars 1830, dans lequel il leur rappelle la discipline universelle de l'Église et leur ordonne de l'appliquer sans relâchement. Le roi de Prusse trouva bon de supprimer la réponse du Pape, et l'archevêque Speigel trahit l'Église, en signant avec le ministre des cultes une convention dans laquelle il promettait *d'adoucir* la discipline. Or ces adoucissements n'allaient à rien moins qu'à ruiner toute la législation ecclésiastique sur la matière; plus de promesse d'élever les enfants dans la foi catholique, la chose est laissée à la conscience des parents; quant à la solennité extérieure, on ne devra la refuser que dans des cas fort rares. (Convention entre l'archevêque de Cologne et le ministre des cultes, 19 juin 1834). Les trois suffragants de Cologne, Trèves, Munster et Paderborn, donnèrent leur adhésion.

Grégoire XVI, ayant eu avis de cette convention clandestine, en parla au ministre de Prusse, qui nia d'abord. Dieu n'allait pas tarder à intervenir par des coups terribles.

A la fin de cette année 1834, l'archevêque Speigel, frappé par la mort, s'en allait rendre compte à Dieu de sa déplorable administration. Il fut remplacé sur le siège de Cologne par un véritable pontife, Mgr Clément-Auguste de Droste-Vichering, frère de l'évêque de Munster.

Quelques mois après, l'évêque de Trèves fut frappé à son tour. Au moment de paraître devant Dieu, il écrivit au Pape pour rétracter son adhésion et lui dévoiler toute la fraude.

Ces deux exemples ouvrirent les yeux aux coupables. Les évêques de Munster et de Paderborn retirèrent leur signature, et le nouvel archevêque de Cologne déclara qu'il observerait la convention conclue par son prédécesseur, mais selon la teneur du bref pontifical et non autrement. Pour le punir de sa courageuse résistance, le gouvernement prussien le fit jeter en prison (27 novembre 1837) et il y demeura jusqu'à la mort de Frédéric-Guillaume III (1840). L'archevêque de Posen, Mgr Martin de Dunin, coupable du même crime, subit la même peine.

Cette persécution fut le salut de l'Eglise d'Allemagne. Le courage apostolique des deux confesseurs réveilla le clergé de sa coupable léthargie. On était si bien habitué, depuis Joseph II, à voir l'Église plier devant l'État, que l'impression en Europe, aussi bien qu'en Allemagne, fut profonde. Les catholiques apprirent à se compter et à se grouper autour de leurs pasteurs pour la défense du droit sacré de la conscience. Les protestants, habitués à voir dans le prince le chef de leur église, comprirent qu'il y avait dans le catholicisme, un principe de résistance qui n'existait plus chez eux. Ce fut comme un renouvellement du mystère de la Pentecôte : les lâches s'enhardirent, les tièdes se ranimèrent dans la ferveur, de nombreuses conversions de protestants vinrent réjouir et consoler le cœur de l'Église.

(A suivre.)

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

(Suite 1).

COMMERCE

Le commerce au Niger, comme dans toute l'Afrique centrale, se fait au moyen d'échanges; on troque ceci contre cela, mais selon certaines règles conventionnelles, que nous allons examiner.

La monnaie n'a pas cours; elle est remplacée par de petits coquillages, appelés cauris, qui proviennent de Madagascar ou de Manille.

Les manilles sont plus recherchés, parce qu'ils sont plus petits.

40 cauris valent un *string* environ un sou).

50 strings valent un *head* (ou piastre).

10 heads valent un *bag* (sac), soit 20,000 cauris.

Dans le bas Niger, un sac de petits cauris vaut six mesures; il ne vaut que quatre mesures lorsqu'ils sont grands. La mesure est l'équivalent de 8 gallons d'huile de palme, qu'on nomme aussi un boisseau; le gallon vaut quatre litres et demi. Un sac de sel fin, pesant vingt-sept kilos et demi, c'est une mesure.

Un fusil à pierre vaut une mesure et demie; dix matchetz (serpettes) valent une mesure.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9 et 23 mai, et les cartes, p. 42 et 88.

Un gros baril de poudre de vingt livres anglaises, vaut une mesure et demie ; un petit baril de poudre, pesant dix livres anglaises, égale 3/4 de mesure.

Vingt têtes de tabac en feuilles, pesant un kilo et demi, valent une mesure.

Une grande dame-jeanne de rhum, contenant quatorze litres, ou bien deux petites de six litres valent une mesure; dix barres de fer, trois mesures. Une caisse genièvre (ou gin) de douze bouteilles, vaut deux mesures.

Une marmite en fer vaut une, deux ou trois mesures selon sa grandeur.

Une douzaine de cuvettes, deux mesures.

Deux douzaines de bols, deux mesures.

Trois douzaines d'assiettes, deux mesures., etc., etc.

Le tableau ci-joint donne approximativement le prix des vivres :

PRIX COMPARATIFS DES VIVRES

ENTRE

ONITCHA et LOKODJA

On achète :	à Onitcha *pour*	à Lokodja *pour*
2 poissons du Niger pesant environ 3 kilos.	3 bouteilles de gin (1) et une tête de tabac (2).	1 bouteille de gin. 1 bol.
25 ignames.	7 ou 8 bouteilles de gin, ou bien : 15 ou 16 têtes de tabac, 1 bol, une petite glace.	5 bouteilles de gin et 1 plat.
Une petite dame-jeanne de vin de palme (7 litres).	3 têtes de tabac. 1 plat.	1 tête de tabac. 1 petit miroir.
1 petit poulet.	1 bouteille de gin et 2 têtes de tabac.	1 bouteille de gin.
1 canard.	2 bouteilles de gin ou 4 têtes de tabac.	1 bouteille de gin. 1 bracelet. 1 petite glace.
1 petit mouton (chèvre du pays).	8, 9 ou 10 bouteilles de gin, selon la grosseur du mouton ou 16, 18 ou 20 têtes de tabac. Ou bien un sac de sel et 2 bouteilles de gin.	La valeur de 10 schelings de marchandises, au choix de la traitante.
Une corde de bois (1 mètre cube environ).	6, 7 ou 8 bouteilles de gin, ou têtes de tabac, ou un sac de sel.	4 ou 5 heads cauris. Le head vaut 2000 cauris. — On l'appelle aussi piastre.
6 ananas.	1 bouteille gin.	1 plat et un miroir.
1 régime de bananes.	2 bouteilles gin.	1 bouteille gin. 1 bol.

Tous les prix ci-dessus ont souvent varié, selon l'activité de la concurrence. Aujourd'hui que la compagnie anglaise est seule à exploiter ces riches pays, les indigènes doivent regretter fortement le départ des Français.

(1) Gin ou genièvre.
(2) Quinze têtes de tabac en feuilles pèsent un kilo.

***

Les produits principaux que l'on exporte sont, dans l'ordre de leur importance :

L'huile de palme, le beurre végétal (chabota), l'ivoire, les amandes de palme, le caoutchouc, le sésame, le coton, les peaux, la potasse ; à ces produits, nous pourrions ajouter les suivants, qu'on exploitera quand on le voudra :

L'arachide ; la gomme (sève de l'acacia gommier) ; le café, la canne à sucre, le tabac, l'indigo, les peaux d'animaux sauvages et principalement des caïmans et des hippopotames ; les plumes d'autruche, d'aigrette et d'autres oiseaux au joli plumage ; la soie végétale ; les pagnes de coton ; les bois pour la construction et la teinture, le ricin, le riz indigène qui pousse presque naturellement, etc.

Lorsqu'une traitante (ce sont les femmes qui s'occupent du commerce) apporte beaucoup d'huile dans une factorerie, cette huile est mesurée par un agent noir, appelé compteur, qui est muni de brocs, de la contenance de huit gallons, équivalant chacun à une mesure. Les traitantes, en échange du nombre de mesures d'huile qu'elles livrent, demandent des tissus, des foulards, du sel, du corail, des perles, etc. Leur désir est d'avoir le plus grand nombre d'articles différents.

L'agent, chef de la factorerie, aidé de son commis, établit un calcul, basé sur le prix des factures, et dit à la traitante : « Tu m'as donné tant de mesures d'huile, il te revient le même nombre de mesures en marchandises, choisis », et, au moyen de tarifs qui sont connus de tous, la liquidation n'est plus qu'une affaire de temps. Malheureusement, comme le temps, chez les noirs, n'entre jamais en ligne de compte, les traitantes, dont il faut ménager les caprices, passent des heures entières à examiner les marchandises de toutes sortes, avant de fixer leur choix.

Il est risible de les voir, par moments, rester indécises entre deux articles, regardant, tour à tour, les marchandises et les visages des assistants, comme pour lire dans les yeux, l'avis de chacun.

Tous les articles imaginables sont commerciables; des occasions permettent d'échanger tous les effets, neufs ou vieux, que l'on trouve sur les marchés et dans tous les bazars d'Europe.

Néanmoins la traite journalière, celle que l'on fait avec esprit de suite, le vrai commerce enfin, ne porte que sur des marchandises déterminées, qui s'écoulent journellement, telles que : les tissus (indiennes de couleurs voyantes et de toutes sortes) ; des foulards, des velours, des madras, du corail, vrai ou faux, sel fin, tabac en feuilles, des fusils à pierre, de la poudre, du genièvre, du rhum, des barres de fer et de cuivre, des marmites en fer, des couteaux, des bracelets et de la verroterie, des miroirs, de la faïence et des cauris.

(*A suivre*).

S. B. PIERRE-PAUL MASSAAD

Patriarche des Maronites,

ET L'ÉGLISE MARONITE

Le R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus, nous adresse de Beyrouth la notice nécrologique suivante, ainsi que les dessins reproduits dans ce numéro. Les détails pittoresques et inédits de cet article, les curieuses gravures qui l'accompagnent, intéresseront nos lecteurs en leur faisant mieux connaître la vaillante population catholique et française de cœur, qui peuple le Liban.

Sa Béatitude le Patriarche des Maronites, Mgr Pierre-Paul Massaad, s'est éteint dans la soirée du 18 avril, après avoir gouverné sa nation durant trente cinq ans. C'est un grand événement pour les trois cent mille Maronites qui habitent nos montagnes. Ils vénéraient en lui non seulement le chef de leur rite et de leurs évêques, mais aussi la plus haute autorité nationale : rite et nationalité ne font qu'un chez les chrétiens de l'Orient.

Mgr Massaad était né le 15 février 1806 au village de Aschkout dans le Kesroan. Il fut berger dans son jeune âge, comme tous les enfants de la montagne. A 11 ans, il commença ses études à l'école cléricale d'un village voisin, Roumiyeh ; il les continua au séminaire de Aïn-Ourakat, le plus célèbre des séminaires patriarcaux du Liban, et à dix-huit ans, il fut envoyé pour ses études sacerdotales au séminaire de la Propagande, où le clergé maronite possède six bourses. A son retour, sept années plus tard, le patriarche Habeich le prit pour son secrétaire. Sacré évêque de Tharsus *in partibus* en 1840, il resta auprès du patriarche en qualité de vicaire spirituel. Le 25 mars 1855, les évêques le choisirent pour succéder dans la chaire patriarcale à Mgr Joseph Gazen.



ÉGLISE ET COUVENT DE LOUEIZÉ.

∴

L'autorité du patriarche des Maronites, au spirituel et au temporel, s'étend plus loin que celle des archevêques de France. Auprès des autorités civiles il représente la nation tout entière ; bien des affaires qui ne sont pas purement spirituelles ressortissent de son tribunal, et l'autorité civile fait exécuter ses jugements. Lui seul peut sacrer les évêques de son rite, lui seul peut consacrer les trois saintes huiles. Deux évêques *in partibus* l'assistent dans son administration avec les pouvoirs de vicaires généraux, l'un pour les affaires spirituelles, l'autre pour le temporel. Comme tous les grands personnages du pays, il a sa résidence d'été au centre des montagnes et sa résidence d'hiver dans une situation plus facilement accessible, sous un climat moins rude. La première est à Diman, non loin des cèdres, sur un rocher, qui domine la sauvage et profonde vallée de la Kadischa, illustrée par tant de saints anachorètes et par la vie extraordinaire de sainte Marine. Là sont les tombeaux des patriarches. Durant l'hiver, la résidence patriarcale est à vingt kilomètres de Beyrouth, au-dessus de la gracieuse baie de Jouni, sur l'un des degrés inférieurs d'une haute montagne qui appartient à ce district du Kesroan, que ferment à l'orient les crêtes neigeuses du Sanin, au midi et au nord les vallées presque infranchissables du Lycus et de l'Adonis, aujourd'hui le Nahr-el-Kelb et le Nahr-Ibrahim.

Bekerké, c'est le nom de la demeure patriarcale, était au siècle dernier un couvent de religieuses indigènes. Elles eurent le malheur de se choisir pour supérieure une femme excentrique, que les gens du pays appelèrent Indiyéh, l'Indienne, et que Volney rendit célèbre par les pages qu'il lui consacra dans son Voyage en Égypte et en Syrie. On parlait de possession et même de magie. Le Souverain Pontife décida que les religieuses seraient dispersées dans divers couvents du pays et le monastère remis aux mains du Patriarche. La célèbre Indiyéh mourut au couvent de Saidat-el-Haklé, Notre-Dame-des-Champs, au-dessus de Ghazir.

Il n'y a de beau à Bekerké que la position et la vue dont on jouit sur les montagnes et sur la mer (Voir la gravure, p. 265).

Les évêques et les secrétaires du patriarcat y habitent les pauvres cellules des religieuses ; le patriarche lui-même n'occupe que deux petites chambres d'un ameublement fort simple. C'est là que mourut Mgr Massaad.

Durant sa longue administration, il eut à traverser des temps bien difficiles, le soulèvement des paysans contre les cheiks, les massacres de 1860, la guerre d'indépendance de Joseph Karam. Sa sagesse, sa haute prudence furent à la hauteur des événements. Il conserva l'estime et la confiance de tous, ne s'attirant le ressentiment de personne. Attaché du plus profond de son cœur au Souverain Pontife, il vint, en 1867, présenter ses hommages à Pie IX dans la réunion des évêques, qui eut lieu à l'occasion de la canonisation des martyrs japonais. De Rome il se rendit à Paris et fut accueilli avec honneur par Napoléon III. Les dix évêques de la nation maronite ont tous reçu la consécration de ses mains.

Mgr Massaad aimait la vie d'études et de labeurs silencieux. Il évitait, autant qu'il lui était permis, l'éclat des grandes cérémonies, recevait avec bonté et simplicité tous ceux qui avaient recours à lui. Il était vraiment le père de sa nation, tous le savaient. Il a publié une histoire des Maronites sous le titre de *Addar-el-Manzoum*

(*le chapelet de perles*), un écrit sur la Virginité de la Très Sainte Vierge, et la réfutation de l'écrivain Marach, d'Alep.

Il s'est éteint sans agonie, dans la plénitude de sa foi et de sa piété.

Suivant son désir, il a été inhumé dans l'église de son village natal, reconstruite par ses soins, tout proche de l'école cléricale, qu'il a fondée pour les enfants de la montagne aspirant au sacerdoce.

Nous avons assisté à ses funérailles et l'avons accompagné jusqu'à sa dernière demeure. Nous pouvons dire qu'en ce jour nous avons vu en abrégé tout le Liban, sa foi, sa piété, ses rites, les sommets des hommes et des choses.

⁂

Sept évêques maronites, un évêque arménien, le délégué apostolique de Syrie, les supérieurs des Ordres religieux, le Consul général de France, les principales autorités du Liban, un nombreux clergé, deux ou trois mille habitants de Beyrouth et des environs avaient gravi l'ardu chemin inaccessible aux voitures qui, de la plage de Jouni, conduit sur la terrasse du couvent à deux cents mètres d'altitude. On pénétrait en silence entre deux rangs de soldats libanais dans la petite église où le corps du patriarche était exposé devant l'autel, assis sur un trône, revêtu de ses ornements pontificaux, la mitre en tête, le bâton pastoral dans la main et l'on baisait la croix patriarcale déposée sur ses genoux. Les Pères lazaristes avec les nombreux élèves de leur collège d'Antourah, éloigné d'une demi-heure, avaient chanté l'office des morts dès la veille. Les Grecs catholiques, les Syriens, puis les évêques maronites firent les prières et cérémonies de leur rite. Il y eut oraison funèbre à l'église, par l'évêque vicaire spirituel, discours, au dehors, par divers laïcs, sous les grands chênes verts de la terrasse, devant le corps, porté dans son trône et recouvert d'un voile de soie blanche, puis on se mit en route pour Aschkout.



Sa Béatitude Mgr Pierre-Paul Massaad,
patriarche des Maronites, né en 1806, mort le 18 avril 1890.

De vigoureux montagnards enlèvent le trône, escortés de cinquante soldats; deux évêques à cheval, une soixantaine de cavaliers et trois ou quatre cents paysans font le cortège. Il faudra monter pendant quatre heures à travers les sentiers les plus abrupts des montagnes; mais ces braves Libanais ne comptent pas la peine au service de leur patriarche et père. Ils partent avec un enthousiasme qui nous entraîne. Tout le long de ce pénible chemin, les femmes accourront leur offrir de l'eau, selon l'usage oriental; les enfants, grimpés sur les rochers, agiteront les branches roses de l'*arbre de Judée*, seul ornement des bois effeuillés par l'hiver; les trompettes des soldats, les cloches des couvents et des églises feront entendre leurs lugubres sonneries, et de temps à autre, les nuages de la montagne nous envelopperont d'une froide obscurité.

Le sentier suit l'arête d'une chaîne secondaire qui descend de la crête du Liban dans la direction du sud-ouest. Longtemps, nous voyons la mer à notre gauche et la vallée d'Antourah à notre droite avec son grand collège des Pères lazaristes et son couvent de Visitandines indigènes, le seul de la contrée. Au détour d'un rocher, on se trouve devant la résidence d'été de Mgr le délégué, vicaire apostolique des Latins. Le ciel y est beau, mais la terre affreuse : pas un arbrisseau, pas une goutte d'eau, pas un brin de verdure. Le silence, la solitude, l'éloignement des choses du monde y font tout l'agrément de l'auguste propriétaire. De là, cependant, il voit à quelques minutes au nord la blanche coupole du couvent de Harissa, le *sanatorium* du clergé franciscain de Beyrouth, que gardent deux vénérables vieillards. Une demi-heure plus loin, sur la crête de la montagne, le sentier longe les grands bâtiments du séminaire syrien de Charfeh, où s'est tenu, il y a deux ans, le concile national de tous les évêques du rite syrien, sous la présidence du délégué apostolique de Syrie.

Tous les rites, tous les Ordres religieux du Liban se sont établis sur cette arête de montagne à la fois la plus inaccessible et la plus proche de la côte et de Beyrouth. Dans les temps de danger, ils y ont trouvé un asile inviolable. Les religieux Antonins de la principale branche, dite Baladiyeh, *indigène*, par opposition à la branche des Alepins, viennent d'y construire un grand couvent, où réside le général de l'Ordre. Le convoi funèbre passe devant la porte, et la dépouille vénérée du patriarche reçoit les hommages des religieux.

A quelques pas de là, on peut voir à gauche, sur un pic voisin, les ruines d'un couvent de religieuses indigènes du Sacré-Cœur et leur belle église Saint-Joseph de Ghosta,

bâtie aux frais du roi de France Louis XV. (Voir la gravure, p. 271.) Une inscription latine (1) gravée dans un écusson au-dessus de la porte nous a conservé ce précieux souvenir.

Le sentier monte toujours et de plus en plus. Au sommet d'une affreuse rampe de pierres roulantes, le clergé arménien et les élèves du séminaire de Bzommar attendent l'arrivée du convoi pour offrir leur encens et leurs prières.

La belle coupole de Bzommar domine les grands arbres du bois voisin. Ce fut longtemps et jusqu'à ces dernières années la résidence du patriarche de tous les Arméniens catholiques. Un évêque, revenu du dernier schisme, y réside encore. Les prêtres arméniens montrent sur l'un des autels de leur église un tableau de la Vierge, qui leur fut envoyé par le pape Benoît XIV.

Nous sommes arrivés à peu près à la hauteur de Aschkout à plus de mille mètres au-dessus de la mer. La dépouille sacrée du patriarche a eu les hommages de tout ce qu'il y a de plus distingué dans le Liban. Il lui reste à recevoir les pleurs et les prières des bons villageois, dont plusieurs lui sont parents, auprès desquels il veut que son corps attende la bienheureuse résurrection. Après les cérémonies d'usage, on place le corps dans le caveau, assis sur un banc de pierre, en habits pontificaux, une lampe allumée devant lui, et on scelle l'ouverture. Tel est l'usage du pays. Je me souviens avoir vu ailleurs en Orient, le corps desséché d'un évêque revêtu de la chape et de la mitre, assis dans un caveau mortuaire.

* *

L'élection du nouveau patriarche est réglée dans tous les détails par le concile du Liban, tenu en 1736 sous la présidence du célèbre Simon Assemani, légat du Saint-Siège, dans le couvent de Loueizé. Ce couvent (Voir les gravures, pages 270 et 274) est situé près de l'embouchure du Lycus à une heure de Bekerké et sert aujourd'hui de maison-mère aux religieux Antonins de la branche dite des Alepins.

L'élection doit se faire dans la résidence patriarcale, le dixième jour après le décès.

Les évêques maronites ont seuls droit de suffrage, et l'élection est faite aux deux tiers des voix. Un évêque absent peut envoyer son suffrage sous pli cacheté, mais ne peut pas se faire représenter. Les électeurs se renferment dans l'église et déposent leurs votes signés dans un calice qui est placé sur l'autel.

Le plus ancien des évêques préside l'élection et fait le dépouillement des votes avec deux autres évêques, lisant à haute voix les suffrages sans nommer le signataire. Il proclame l'élu, en lui disant :

« — L'Esprit-Saint t'appelle afin que tu sois patriarche de la grande Antioche et de tout ce qui appartient au siège apostolique, c'est-à-dire pour que tu sois le Père de nous tous. »

L'Elu répond :

« — J'accepte et j'obéis. »

Aussitôt les évêques s'approchent et lui baisent la main. Le décret de l'élection et de l'acceptation est rédigé et signé de tous. Alors seulement les portes de l'église s'ouvrent, le clergé et les fidèles sont admis au baisement de la main.

L'élection pourrait encore se faire de vive voix par acclamation ; mais alors il faudrait l'unanimité des suffrages. L'élu doit être prêtre et âgé d'au moins quarante ans ; d'après l'ancienne coutume, il est choisi parmi les évêques.

Aussitôt après la consécration solennelle du nouveau patriarche, des lettres synodales, signées de tous les évêques, sont adressées au Souverain Pontife, pour l'informer de l'élection et de la consécration, lui demander humblement qu'il veuille l'approuver de son autorité apostolique, la confirmer et envoyer à l'élu le pallium, insigne de la plénitude de la dignité pontificale.

(1) *Ex Ludovici XV Gallorum regis munificentia ædificium hoc erectum est, anno 1759.*

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

EDITION FRANÇAISE.

M. de Grivel, diocèse de Saint-Claude	10
Anonyme du diocèse de Viviers	5
Une abonnée de Londres	125 50
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	500
A. P., diocèse d'Autun	5
En mémoire de Mlle Widor, diocèse de Lyon, avec demande de prières spéciales	3.000

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Fourcade).

Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille	500
Anonyme du diocèse de Lyon, avec demande de prières	90
Un prêtre du diocèse de Chartres	20
M. Lesbenoît, à Renaison, diocèse de Lyon	7

A Mgr Lavigne, vicaire apostolique de Kottayam.

La Mère supérieure du premier monastère de la Visitation Sainte-Marie de Rouen	40

A M. Fourcade (Pondichéry).

Un abonné du diocèse de Toulouse se recommandant d'une manière spéciale aux prières des missionnaires	5

A M. Matrat (Japon méridional).

Un abonné au diocèse de Toulouse se recommandant d'une manière spéciale aux prières des missionnaires	10

Pour la léproserie d'Ambahivoraka.

Un prêtre du diocèse de Chartres	20

Au R. P. Hivet, à Loango (Congo français), pour le rachat et le baptême d'une petite négresse, sous les noms de Marie-Louise-Eugénie-Hélène.

Le pensionnat de la Croix, de Soissons. Fruit d'une loterie	35 50
Mmes Rigaux et Mlles A.-C.-G.-J. et Mlle Rose	13 50
Anonyme de Soissons	11
Mlle G. Batteux, de Robertchamp (Aisne)	10
M. de Chauny, de Paris	10
M. l'abbé Hivet, de Soissons	20

Au même, pour le rachat et le baptême d'un petit nègre, sous les noms de Jacques-Gustave.

Mme Huin, de la Fère (Aisne)	25

Au même, pour le rachat d'une petite négresse, ayant noms Adrienne-Jeanne.

Mlle J. Baquet, de Braisne (Aisne)	10

Pour les prêtres polonais exilés en Sibérie.

Mlle C. F., de Gand	40

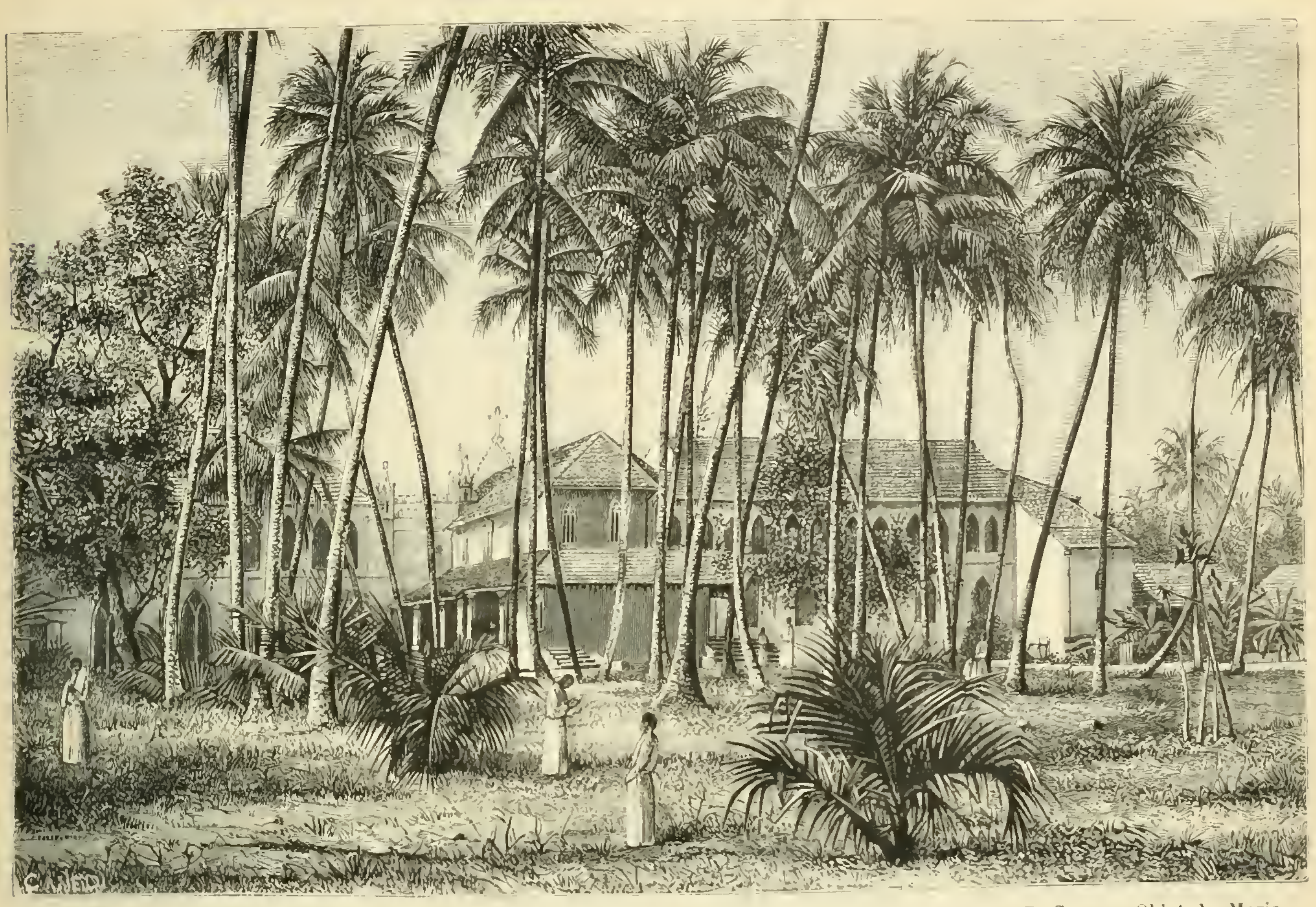
Pour le Bulletin.

Anonyme d'Angleterre	16

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3.



CEYLAN. — SÉMINAIRE DE JAFFNA, COTÉ DU NORD; d'après une photographie communiquée par le R. P. COLLIN, Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire à Jaffna. (Voir page 278).

CORRESPONDANCE

TONG-KING OCCIDENTAL

La famine au Tong-King.

L'histoire de l'apostolat parmi les infidèles n'est bien souvent que le récit des épreuves douloureuses par lesquelles il plaît à Dieu d'exercer ses fidèles ministres. C'est ce que nous voyons malheureusement encore dans la lettre suivante de Mgr Puginier, que M. Mollard, directeur du séminaire des Missions Étrangères de Paris, veut bien nous communiquer.

LETTRE DE MGR PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL, A M. MOLLARD, DIRECTEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Hanoï, le 8 avril 1890.

Pourquoi faut-il que j'aie encore à vous parler des fléaux qui affligent ma mission, et des dangers trop réels qui menacent nos chrétiens? Le malheur du jour est la famine qui désole une grande partie du Tong-King. Elle a été occasionnée par la perte successive ou l'insuffisance des récoltes d'été et d'automne de l'année 1889.

En plusieurs endroits, l'inondation fit périr les riz déjà plantés, et des vents contraires à la floraison nuisirent beaucoup à ceux qui restaient. Depuis cinq mois déjà, le riz était cher comme en temps de disette, mais depuis un mois, il est monté au prix des années de famine. La misère est grande et les populations souffrent considérablement. Les missionnaires et les prêtres des paroisses me demandent des secours pour les distribuer aux affamés. La mission donne des aumônes, mais il lui est impossible de subvenir à tous les besoins. Il est pénible de voir nos néophytes souffrir de la faim sans pouvoir les soulager. En de pareilles circonstances, il y a quatre ans, je procurai un grand bienfait à nos chrétiens et même à beaucoup de païens, en me portant garant d'un emprunt que je fis pour eux; mais aujourd'hui, les circonstances ont changé. Nous sommes littéralement écrasés par nos œuvres, en particulier par les conversions de païens.

Ne pouvant, faute de ressources, faire droit à toutes les demandes d'embrasser le christianisme, nous sommes réduits à en ajourner plusieurs. Je n'exagère pas en affirmant que, dans les circonstances actuelles, avec

des moyens suffisants, nous aurions tous les ans environ *quinze mille baptêmes* d'infidèles. Les villages païens continuent à ouvrir leurs portes à la religion, et en ce moment, la doctrine est enseignée dans plus de quarante communes, sans parler de celles où nous avions déjà des chrétiens.

Certes, ce n'est pas sans peine que nous parvenons à introduire la foi dans ces repaires du démon. J'ai déjà fait connaître bien des fois les luttes que nous avons à soutenir, les injustices que nous devons subir et les amertumes dont nous sommes journellement abreuvés pour étendre le règne de Jésus-Christ. Mais, au milieu de toutes ces épreuves, nous avons la consolation de voir les âmes entrer en grand nombre dans la voie du salut. Ce n'est pas la famine qui amène les païens à nous ; ils savent bien que nous n'avons pas d'argent à leur donner. Ce mouvement de conversions qui d'ailleurs existe depuis plusieurs années, est uniquement l'effet de la grâce. Puisse cet élan vers le christianisme ne pas être enrayé par les efforts de nos ennemis, qui de leur côté ne perdent aucune occasion de nous nuire !

Je pensais vous écrire plus longuement et vous entretenir des dangers qui menacent plusieurs paroisses de ma mission ; mais aujourd'hui cela m'est impossible. Priez pour nous.

Comme complément à la lettre si grave de Sa Grandeur, M. Mollard nous envoie l'extrait suivant d'une lettre datée de Ke-so, centre de la mission :

Quand vous recevrez cette lettre, nos Annamites mourront de faim par centaines, car la famine est déjà terrible, et le riz ne sera pas mûr avant deux mois. En attendant, la misère est affreuse : je ne sais plus que faire pour nos pauvres nouveaux chrétiens. On m'annonce déjà plusieurs cas de personnes mortes de faim. Que sera-ce dans un mois !...

JAFFNA (Ceylan).

Le séminaire de Jaffna.

Le vénérable vicaire apostolique de Jaffna, Mgr Mélizan, désirant témoigner sa reconnaissance envers l'Œuvre de la Propagation de la Foi et envers les personnes généreuses dont les largesses l'ont mis à même de construire son séminaire, a chargé le R. P. Collin de nous faire parvenir une photographie de cet établissement et la notice suivante.

LETTRE DU R. P. COLLIN, OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE, MISSIONNAIRE A JAFFNA.

Pour prévoir, il y a cinq ans, qu'aujourd'hui Jaffna posséderait un bâtiment consacré à la formation du clergé indigène (*voir la gravure*, p. 277), il aurait fallu être prophète.

Il y a dix ans, le séminaire ecclésiastique n'avait pas de local déterminé. Quatre chambres de l'évêché servaient de chapelle, de réfectoire et d'étude, le dortoir était une hutte en terre et en feuilles de palmier. A cette époque, le don d'une bienfaitrice permit d'acheter, le jour même de Saint-Martin, 11 novembre 1878, un vaste terrain entouré de murs élevés et séparé de l'évêché seulement par une rue. Sur ce terrain, il y avait une maison assez grande et assez solide encore, quoique très vieille. Ce fut là que les séminaristes, grands et petits, furent logés jusqu'à l'année présente.

Les santés avaient bien à souffrir du manque d'air et d'espace ; mais ce que l'on ressentait le plus, c'était la privation d'une chapelle ; la chambre qui en tenait lieu, donnant comme toutes les autres sur la rue et communiquant directement avec les dortoirs, le recueillement y était difficile. Aussi parlait-on souvent de la future chapelle qui devrait évidemment, plus tard, s'élever là, dans le jardin, entre les cocotiers, et être flanquée, dans la suite des temps, de deux corps de bâtiment pour le grand et le petit séminaire.

C'était un beau rêve, mais quand se réaliserait-il ? Les ressources de la mission ne pouvaient aucunement le laisser prévoir.

* * *

C'était en 1884. Les séminaristes arrachaient d'énormes pierres brutes, les roulaient au bout du jardin et en construisaient une grotte de Lourdes. Mgr Mélizan les voyant à cet ouvrage, leur dit en plaisantant : « Puisque vous êtes si habiles, bâtissez votre chapelle. »

Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, la grotte était terminée et la statue de Marie-Immaculée y était installée au milieu de ses petits enfants indiens et semblait leur sourire. Depuis lors, chaque jour, les séminaristes n'omettaient jamais de lui faire leur visite, et ils ne manquaient pas de rappeler à leur bonne Mère que, s'ils lui avaient élevé ce petit oratoire, elle devait en échange leur donner une chapelle digne d'être l'habitation de son divin Fils.

Aide-toi, le ciel t'aidera. Ce proverbe est vrai même dans les choses de Dieu. On se rappelait la parole de Mgr Mélizan et, la prenant au sérieux, dès le 9 décembre, on se mettait à l'ouvrage.

Il restait bien des pierres dans l'endroit où on avait pris celles de la grotte. Le sol fut fouillé à une profondeur de deux mètres ; les récréations y passaient tout entières. Quelques mois plus tard, Mgr Mélizan, revenant d'une tournée pastorale, arrive au séminaire. Sa Grandeur est tout étonnée de voir un énorme amas de pierres qui entourait un espace assez grand pour une chapelle. Touché de ce qu'il avait sous les yeux, le prélat donna au supérieur l'autorisation de commencer à bâtir.

Les ressources n'arrivaient que bien lentement, et le travail avançait en proportion. Quand Mgr Mélizan se rendit en France, en 1887, les murs de la petite chapelle étaient à peine finis. Quelques personnes entendant alors Sa Grandeur parler de l'œuvre qu'elle avait si fort à cœur, eurent la généreuse pensée de lui venir en aide. Elles peuvent voir par la gravure, page 277, que leur aumône n'a pas été sans profit.

* * *

Le séminaire de Saint-Martin est de beaucoup le plus grand édifice de Jaffna. Les protestants en sont jaloux et les Brahmes se lamentent de voir le catholicisme faire tant de progrès ; mais la joie de tous les catholiques et surtout de leur zélé pasteur est égale au dépit des ennemis de la sainte Eglise.

L'architecte de ce monument n'est autre que le jeune P. Méary, oblat, qui maintenant dirige l'orphelinat de Colombogam. Tous les ouvriers ont été pris à Jaffna même ; l'autel gothique, dessiné par le P. Méary, a été fait sur place et sous sa direction par les ouvriers indigènes.

Que Marie Immaculée, qui a commencé cette œuvre, la mène jusqu'au bout et qu'Elle écrase de son pied vainqueur la tête du serpent! Le Brahmanisme fait en ce moment de suprêmes efforts pour éviter sa destruction prochaine. De nombreuses sectes protestantes paralysent aussi beaucoup notre action. Puissent les prières des associés de la Propagation de la Foi hâter le triomphe de Jésus et de Marie!

INFORMATIONS DIVERSES

France. — Dans l'une de ses dernières séances, le Sénat a eu à s'occuper des écoles françaises d'Orient à propos du budget des affaires étrangères.

La commission a, par l'organe de M. Boulanger, son rapporteur, invité le gouvernement à ne pas effectuer de diminution sur ce service dont le développement intéresse l'extension de notre influence nationale à l'étranger.

« Voter une réduction de crédit , a-t-il dit, ce serait diminuer par là même, les allocations aux établissements français d'Orient, à ces admirables écoles qui entretiennent dans la Syrie, dans le Liban et dans l'Asie Mineure la prépondérance française. Ne compromettons pas, par de mesquines économies, notre action et notre renom en Orient. »

L'orateur a rendu, en termes délicats, un hommage mérité aux religieux de tous Ordres, Lazaristes, Jésuites, Frères des écoles chrétiennes, dont les services éminents sont les plus utiles auxiliaires de la France.

« A quels résultats n'arriveraient-ils pas, s'est-il écrié, s'ils recevaient du gouvernement des subventions plus considérables au lieu d'être à peu près abandonnés à leurs propres forces! Qu'on se souvienne que, dans ces pays lointains, les divisions de partis n'existent plus. On n'y rencontre que des Français dont la seule passion est l'amour de la France. Nous avons le devoir de maintenir par une politique ferme et persévérante notre influence en Orient ; n'oublions pas que nous y avons des rivales : l'Italie, l'Angleterre, la Russie, dont les efforts sont incessants et non infructueux. »

Ce langage si français, a été souligné par les applaudissements de la presque unanimité du Sénat.

Vizagapatam (*Hindoustan*). — Le T. R. P. Tissot, supérieur général des missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy, nous communique la note suivante sur les Radjpoutes de Vizianagram. Un missionnaire lui écrit de cette localité :

« En février 1890, nous avons eu ici une belle confirmation. Trente-trois de nos Radjpoutes, dont 3 hommes seulement, s'y sont présentés. Mgr Tissot, qui se rappelle le peu d'espoir qu'on avait autrefois de pouvoir jamais atteindre les hautes castes, en était ravi. En sortant de la cérémonie, il ne cessait de me répéter :

« — Oh! que c'était beau, mon cher ami ; je me demandais si « ce n'était pas un rêve! »

« Non seulement le nombre des Radjpoutes, mais surtout leur piété et l'ardeur de leur foi, faisaient l'admiration de Sa Grandeur. Sans doute, les conversions marchent lentement, mais chaque pas est un progrès réel ; c'est ce qui nous console. Nous n'admettons au baptême que des personnes éprouvées et après le leur avoir fait longtemps désirer. Aussi, aucune d'entre elles n'est retombée dans le paganisme. Dieu seul connait tout ce qu'ont eu à souffrir de la part de leurs familles, un certain nombre de nos femmes chrétiennes, pour leur refus de participer aux cérémonies idolâtres dont la vie indienne est tout infectée. Elles bravent ces persécutions avec une patience admirable.

« Nous avons choisi quelques-unes de ces femmes courageuses pour les envoyer, deux ou trois ensemble, dans les villages à la recherche des enfants à l'article de la mort, et elles vont souvent à plusieurs journées de distance. En temps d'épidémie ou de famine, elles en baptisent beaucoup. Depuis quelques années déjà je cherche à en faire de *véritables apôtres* et j'espère enfin pouvoir y réussir. La timidité naturelle à leur sexe semblait d'abord un obstacle insurmontable; mais, à force de parcourir les villages et de voir le bon accueil qu'on leur fait, surtout à cause des médecines qu'elles distribuent aux malades, elles commencent à s'enhardir.

« L'autre jour, une d'elles, s'étant arrêtée dans un hameau où elle avait des parents, voulut s'essayer en lisant aux femmes de la maison quelques passages d'un livre de piété. Un groupe se forma autour d'elle et chacun désira connaître les belles choses contenues dans cet ouvrage. La chambre était trop petite : on dut transporter la réunion sous un vaste hangar, situé au milieu du village. C'était vers les six heures du soir, les gens rentraient dans leurs foyers; mais, quand ils apprirent ce qui se passait au hangar, tous voulurent s'y rendre. Les femmes se tinrent accroupies d'un côté et les hommes de l'autre. Notre catéchiste parvint à garder et à charmer son auditoire jusque vers minuit. Aussi, voulait on la retenir pour le lendemain : quand on vit qu'elle ne pouvait rester, on exigea d'elle la promesse de revenir plus tard et de demeurer au moins une huitaine de jours. Des femmes lui apportèrent alors des fruits, du lait et d'autres présents, comme elles eussent fait pour leur propre *gourou* (bonze hindou). Elle ne voulut rien accepter, afin de ne pas donner à croire que son zèle provenait d'un intérêt sordide. Enfin, ces femmes se jetèrent à ses pieds, lui baisèrent la main, lui firent promettre encore une fois de revenir.

« C'est ainsi qu'on prépare les voies et qu'on jette la semence. Assurément, un missionnaire n'aurait rien pu essayer de pareil, on ne l'aurait pas même écouté. Pour peu que nos Radjpoutes se mettent à l'œuvre, les obstacles que nous offrent aujourd'hui l'idolâtrie et les castes s'affaibliront bien vite; le prêtre sera partout accueilli avec bienveillance, quand on aura appris à respecter la religion qu'il enseigne. Il n'est pas question pour ces femmes d'aller prêcher aux hommes, mais seulement de converser avec les personnes de leur sexe sur des matières religieuses et de les édifier par le spectacle de leur vie franchement chrétienne. L'exemple est contagieux ; aussi, quand nous aurons pu gagner à la foi la plus pieuse moitié du genre humain, l'autre moitié, avec la grâce de Dieu, ne tardera pas à se rendre. »

Madagascar — On nous écrit de Tananarive :

« Les années de service aux colonies comptent double. Cela étant, nous avons ici un vaillant ouvrier, doyen de toute la mission, qui pourrait justifier de plus d'un siècle de travail ininterrompu. On pourrait intituler l'abrégé de son histoire : États de service de Jean-Thomas Mazards, d'abord sapeur au troisième régiment d'Infanterie de marine (1839-1846), puis catéchiste et ouvrier dans les missions de Madagascar. (Voir le portrait, page 282).

« Né à Rebourguil (Aveyron) le 16 mai 1816, le bon Mazards tira au sort en 1836, et amena le n° 1, présage de sa valeur future et de sa constance à combattre toujours au premier rang.

« Incorporé en 1839 dans le troisième régiment d'infanterie de marine à Toulon, il part pour la Réunion où il reste en détachement.

« En 1842 il passe à Nossi-Bé qui venait d'être cédée à la France et où commandait M. Morel. Mis par le commandant à la disposition de Mgr Dalmond, préfet apostolique de Madagascar, il le suit à Nossi-tsion, sur la grande terre malgache, enfin dans toutes ses courses.

« L'année 1843 le ramène à Bourbon, d'où ses chefs l'envoient comme convalescent en France. De Brest où l'a porté *l'Héroïne*, il se rend dans ses foyers en congé de semestre (1844).

« Mais, son temps de service expiré, il s'engage de nouveau (1845), rejoint son ancien régiment à Toulon et repart vers la fin de cette même année, à bord de la *Belle-Poule*, pour la Réunion où il est fait sapeur du régiment.

« L'année suivante, il quitte le service, et le voilà reparti avec Mgr Dalmond, en qualité de catéchiste, pour Sainte-Marie de Madagascar. Mgr Dalmond y mourut en 1847.

« Jean Mazards passe alors à Mayotte, qu'administrait le commandant Passot. Cependant on le rappelle en 1848 à la Réunion ; là, il est employé à la Mission de la Ressource où bon nombre de jeunes Malgaches apprenaient sous notre direction la langue française, les éléments des sciences, les arts mécaniques et l'agriculture.

« A la fin de 1859, Jean Mazards regagne Madagascar à la suite de Mgr Monnet. Il se trouvait à Nossi-Bé lors de l'attaque des Sakalaves où périt Tsimandro allié de la France : il y fut blessé. Envoyé à la Réunion pour s'y remettre, il est de nouveau employé à la Ressource après sa guérison.

« En 1861, avec le règne, hélas ! trop court de Radama II, Madagascar s'ouvrait à l'influence française. Le F. Jean Mazard est envoyé à Tananarive où il s'agissait de s'établir solidement. Là il s'adonne à l'agriculture, entreprend et mène à bonne fin de nombreuses constructions. Il a laissé dans ce genre des œuvres durables, telles que l'immense escalier de pierre, travail cyclopéen, qui relie la place inférieure de Mahamasina à celle d'Andohalo, située sur la montagne où s'étend la ville (*Voir la gravure page 283*). Ce travail était généralement regardé comme impossible.

« Deux fois grièvement blessé par l'explosion de mines, le Frère est laissé pour mort. Cependant il s'en tire avec d'ineffaçables cicatrices au visage, et reprend ses rudes labeurs que l'expulsion des Français en 1883 peut seule lui faire interrompre.

« Brisées par les fatigues et les privations de la route, par les épreuves de l'exil, ses forces ont baissé, mais non pas son ardeur ni son courage. Et l'année 1890, qui sera sa cinquante-unième de service aux colonies, le trouve encore à son poste, usé, vieilli, et malgré tout inébranlable.

« Et maintenant je vous le demande, quel gouvernement d'ici-bas n'aurait hâte de récompenser d'aussi longs et loyaux services ? Le F. Jean Mazards, qui s'est voué à la cause de la foi, ne sera pas frustré du prix de ses peines : nous avons confiance que Dieu lui en prépare la couronne. Toutefois, il est vrai de dire que la France lui doit aussi de la reconnaissance : car elle est glorifiée par les travaux lointains de ses fils, et l'estime que ses enfants acquièrent rejaillit sur elle. »

CINQUANTE MOIS

AU

BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant **MATTEI**

COMMERCE

(Suite [1]).

L'huile de palme est le produit du fruit de l'avoira de Guinée. On l'extrait, par expression, de la pulpe charnue et fibreuse d'un jaune doré qui enveloppe la noix dudit palmier ; le fruit est de la grosseur d'un œuf de pigeon.

L'huile est solide, d'une couleur jaune orangée, sa saveur est douce, avec un léger goût d'iris. Elle rancit vite et fond à 29° centigrades ; alors elle est très fluide, d'une couleur orangée foncée, et filtre facilement au travers du papier. Tout à fait insoluble dans l'eau froide ou bouillante, elle est soluble dans l'alcool à 40° et en est précipitée par l'eau.

Elle sert à faire du savon, à graisser les machines ; à la côte d'Afrique, on la mange avec du poisson, de la viande, du riz et des ignames.

Les amandes de palme sont les noyaux du *dindé* (ou fruit du palmier) ; elles s'achètent au poids ou au boisseau ; un boisseau d'amandes pèse de vingt-cinq à vingt-sept kilos, selon qu'elles sont plus ou moins humides ; on les a quelquefois achetées à raison de 10 à 12 francs les cent kilos. A Liverpool, elles se sont vendues de 30 à 35 francs les cent kilos ; les prix sont très variables, tout à la côte que sur les marchés de Marseille et de Liverpool.

Les amandes donnent une huile liquide, plus fine que celle du fruit ; nous nous en sommes souvent servis pour alimenter les machines de nos steamers, lorsque nous manquions d'huile d'Europe.

Le *chabota* (beurre végétal) et l'ivoire s'achètent dans le Niger moyen et dans la Bénoué. Le chabota vient à profusion dans le pays ; l'ivoire est apporté de très loin par les caravanes.

Examinons ces deux produits, qui sont d'une réelle importance.

Egga et Chonga sont les pays du chabota par excellence ; nous avons parlé, dans le chapitre relatif à la faune et à la flore, de ce beurre végétal, que fournit le karité et qui est une véritable richesse pour le pays. Les femmes l'apportent dans des pots en terre, et le vendent au poids, le prix moyen est de une livre et demie de sel fin (ou un article équivalent comme prix) contre une livre de chabota.

Pour 150 francs de marchandises (majorées), on obtient facilement une tonne de chabota.

A cause de la position de confiance que j'occupais, j'ai été seul initié aux mystères de cette majoration ; on comprendra dès lors que je m'abstienne de donner à ce chapitre tout le développement qu'il pourrait comporter.

Les factoreries d'Egga, de Chonga, étant bien approvisionnées en marchandises, on pouvait facilement, à cette

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23 et 30 mai, et les cartes, p. 42 et 88.

époque, durant les deux bonnes saisons qui existent pour cet important commerce, acheter trois tonnes de chabota par jour. Les Anglais en obtenaient environ le double.

Aujourd'hui qu'ils ont pour ainsi dire le monopole, ils doivent facilement se procurer dix ou douze tonnes par jour et faire de très grands bénéfices.

A l'appui de ce qui précède, je puis citer le cas suivant, parce qu'il s'est produit sous mes yeux.

En 1885, au commencement des hautes eaux, je suis arrivé à Chonga, avec un chargement d'environ 18,750 fr. de tissus de toutes sortes. En moins de neuf jours, il ne restait plus en magasin une seule pièce d'indienne.

Le premier jour, le chef de factorerie acheta trois tonnes et demie de chabota.

Le deuxième quatre tonnes et demie, le troisième deux tonnes et le quatrième cinq tonnes et demie ; telle a été la vente continuelle, jusqu'à la dernière pièce de tissu. Le troc n'a cessé que faute de marchandises.

Les prix suivants étaient à peu près constants, pour l'achat du chabota.

Une caisse de douze bouteilles de genièvre, 12 fr. 50.

Une grande dame-jeanne de rhum, 18 fr. 60.

Une petite dame-jeanne de rhum, 9 fr. 30.

Un sac de sel, 18 fr. 60.

Un grand couteau, 1 fr. 24.

Un petit couteau, 0 fr. 62.

Une douzaine de miroirs, 6 fr. 20.

La vente des fusils et de la poudre est formellement interdite à Chonga, par les ordres du roi Moleki, qui craint le soulèvement des païens.

Autres produits de Chonga et d'Egga.

Une peau de bœuf coûte 1 fr. 24 en marchandises majorées.

La pierre de potasse, pesant de quatre-vingt-dix à cent livres, s'achète au prix de 35 centimes la livre.

La potasse en poudre ne vaut que 28 centimes la livre.

Les pagnes existent en grande quantité ; ils arrivent d'Ilorin, où nous pourrions aller par le Dahomey. Le prix des pagnes ordinaires est d'environ 9 francs.

La Compagnie anglaise achète des vêtements complets du pays, sur lesquels elle gagne beaucoup, et elle les revend ensuite dans la Bénoué, où elle gagne encore plus, en les troquant aux caravanes contre de l'ivoire.

Les perles supérieures et ordinaires sont aussi en faveur.

A Chonga :

Un bœuf vaut 75 francs en marchandises.

Un bon cheval 450 francs en marchandises.

Une corde de bois, 4 fr. 85.

Une dinde, 3, 4 ou 4 fr. 50.

Un canard, de 1 fr. 85 à 3 fr.

Une poule, 50 centimes.

Douze œufs, 30 centimes.

Un mouton ordinaire, 9 francs.

Un litre de lait, 60 centimes.

Le commerce de l'ivoire demande des aptitudes diplomatiques et un tact extraordinaire.

Tous les agents ne sont pas capables de traiter avec les chefs de caravanes. Les porteurs qui arrivent ont marché plusieurs mois chargés d'énormes dents d'éléphants. Ces dents pèsent quelquefois plus de cent livres. Ils ont eu le temps, les malheureux, de mesurer la valeur de leur marchandise, aux torrents de sueur qu'ils ont versés.

Un directeur de factorerie habile doit s'arranger de manière à être prévenu plusieurs jours à l'avance de l'arrivée d'une caravane, afin d'envoyer à ses chefs des cadeaux et des compliments.

Les émissaires, porteurs des cadeaux, ont pour mission de vanter les marchandises de leurs mandataires, et de s'informer adroitement des besoins ou des désirs des divers Tippo-Tib qui ont expédié la caravane.

Ces préliminaires sont indispensables, car les négresses de l'intérieur changent souvent de mode, comme les Parisiennes, et tel article, qui était fort prisé l'année précédente, sera complètement délaissé l'année suivante, quitte à revenir en honneur plus tard.

Le fait suivant donne une idée exacte de ce que j'appellerai les surprises commerciales, qui se produisent au Soudan.

En 1880, des factoreries du Bas-Niger vendaient des quantités considérables de certains bracelets en perles noires. M. le comte de Sémellé, qui était agent général de la Compagnie, fit venir beaucoup de caisses, remplies de ces bracelets ; mais à peine furent-elles expédiées d'Europe que la mode cessa brusquement, et, lorsque les perles arrivèrent dans les factoreries, il ne s'en vendit plus une seule.

En 1883, me trouvant en inspection, dans la factorerie d'Onitcha, l'agent en chef m'apprit qu'il avait un grand nombre de caisses de perles noires, dont personne ne voulait et il m'expliqua l'histoire de ces marchandises.

Je donnai l'ordre de les expédier dans la Bénoué et dans le Moyen-Niger, où elles se vendirent très rapidement contre de l'ivoire et du chabota ; mais le curieux de l'affaire, c'est que, quelques mois après, Onitcha et toutes les factoreries du Bas-Niger demandaient de ces bracelets. J'en conclus que le Moyen-Niger donne la mode aux habitants du Bas-Niger.

Ce petit événement, qui ne signifie rien en lui-même, renferme cependant une grande leçon.

Aux yeux de l'agent qui s'occupe exclusivement de commerce, ce fait n'est qu'un simple caprice de noir ; mais l'observateur sérieux, en le rapprochant d'autres faits semblables, découvre des indices d'engouement pernicieux pour tout ce qui provient des Arabes.

En effet, les populations du Bas-Niger non seulement copient les modes des Arabes, mais elles en prennent les mœurs, les usages, de sorte que peu à peu elles s'identifient avec l'Arabe, qui ne songe qu'à les absorber par les moyens que nous connaissons.

Ces malheureux païens du Bas-Niger marchent, sans s'en douter, au devant de leur ruine ; heureusement nos missionnaires sont venus à temps pour les préserver de l'esclavage, et les blancs arrivent de toutes parts, pour le triomphe de la civilisation chrétienne contre la barbarie.

(A suivre.)

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Étrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE CATHOLIQUE DANS L'ALLEMAGNE DU NORD, 1800-1890.

Suite (1)

Le mouvement de retour datait de plus loin. Si les légèretés de la noblesse française émigrée à Coblentz scandalisèrent à bon droit la gravité des mœurs allemandes, par contre l'attitude du clergé français édifia, comme en Angleterre, les populations protestantes et ramena beaucoup d'esprits distingués à cette Église romaine, si calomniée et si méconnue de l'hérésie. Trois grands poètes, demeurés protestants, Goethe, Schiller et Novalis, célébrèrent en strophes émues les splendeurs du catholicisme. Au bout de trois cents ans de révolte, les esprits et les cœurs revenaient à la vieille Eglise. La décomposition du protestantisme aidait puissamment à ce mouvement de retour. Après avoir commencé par vouloir trouver tout dans la Bible, l'esprit d'examen, arrachant une à une toutes les pages du livre sacré, aboutissait au rationalisme pur.

Révoltés des négations radicales de Strauss, de Fichte et d'Hégel, voyant autour d'eux le protestantisme se dissoudre pour aboutir à l'incrédulité ou à un mysticisme sans doctrine, le piétisme, beaucoup de grands esprits et de nobles cœurs comprirent qu'il n'y avait de salut pour l'Allemagne que dans le retour au catholicisme. Ne pouvant donner ici la liste complète de tous ces heureux convertis, je citerai seulement quelques noms :

Dans les familles souveraines : le duc de Saxe-Gotha (1817), le duc de Mecklembourg-Schwérin (1817), le prince Frédéric de Hesse-Darmstadt (1817), la comtesse Frédérique de Solms-Bareuth (1821), le duc d'Anhalt et sa femme, sœur du roi de Prusse (1824), le comte d'Ingenheim, frère du roi de Prusse (1826), la princesse Frédérique, fille du grand duc de Mecklembourg et femme du roi de Danemarck (1830), la mère du dernier roi de Bavière, sœur de l'empereur Guillaume (1874).

Parmi la noblesse : le comte de Stolberg et sa famille, Beckendorf, conseiller d'État, Frédéric Werner, conseiller aulique, le baron d'Eckstein, etc.

Dans la littérature et les arts : Binder, théologien protestant, auteur d'une série de lettres publiées sous ce titre : *le Protestantisme se dissolvant lui-même*, Frédéric Schlégel, Clément Brentano, Gorres, le célèbre auteur de la *Mystique*, le peintre Overberg, la comtesse de Hahn, qui mourut saintement au Bon-Pasteur d'Angers, le docteur Hesch, qui fut supérieur du petit séminaire d'Orléans, etc.



MADAGASCAR. — LE FRÈRE JEAN MAZARDS, de la Compagnie de Jésus, membre de la mission de Madagascar; d'après une photographie (Voir page 280).

Ce mouvement de conversions continue toujours dans l'Allemagne protestante. Sans avoir l'importance de celui qui se manifeste en Angleterre, il varie chaque année de douze à quinze cents conversions.

La Révolution de 1848 ébranla l'Allemagne, comme tout le reste de l'Europe. Il y eut des émeutes sanglantes, à Berlin et dans les principales villes; mais à l'heure où les princes chancelaient sur leur trône, l'Eglise catholique ouvrait à Wurtzbourg (Bavière), le premier concile national tenu en Allemagne depuis la Réforme (1849). A partir de ce moment, la rénovation catholique s'accentua. Les Ordres religieux : Jésuites, Dominicains, Franciscains, les congrégations enseignantes et hospitalières reparurent sur cette terre d'où l'hérésie les avait si longtemps écartés. C'est à cette date (1849), que se fonda, sous les auspices de Pie IX, l'association du *Pius verein*, pour la défense des intérêts catholiques. Chaque année, au mois de septembre, l'association se réunit dans quelqu'une des villes épiscopales de l'Allemagne. Partout, même dans les centres réputés les plus hostiles, la vie catholique se manifeste avec éclat.

On comprend que cette renaissance catholique est de nature à déplaire aux gouvernements protestants. Appuyés sur la franc-maçonnerie qui, en Allemagne comme dans le reste du monde, est l'adversaire implacable de l'Église, ils luttent de toutes leurs forces pour entraver la liberté des catholiques. Mais peuple et clergé ne sont plus ce troupeau timide, habitué à courber la tête devant toutes les prétentions de la bureaucratie.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 21 et 30 mai.

En 1854, le grand-duc de Bade ayant fait emprisonner l'archevêque de Fribourg, Mgr Hermann de Vicari, parce qu'il réclamait, selon son droit, la surveillance des écoles catholiques, la libre administration des biens d'Église et l'abolition du *placet*, il y eut une telle protestation de l'opinion publique que le prince fut forcé de reculer et d'entrer en arrangements avec Rome.

Mais c'est surtout dans ces derniers temps que s'est affirmée en Allemagne la force du parti catholique. En 1872, au lendemain du Concile, la lutte entre les pouvoirs civils et l'Église se généralisa et prit les proportions d'une véritable guerre religieuse. Après avoir triomphé de l'Autriche, à Sadowa, et de la France, à Sedan, le prince de Bismarck crut qu'il aurait aussi facilement raison de l'Église romaine, et il entama le *culturkampf* (la lutte civilisatrice).

Les circonstances ne pouvaient être plus favorables. A la suite des définitions du concile du Vatican, une poignée de mauvais catholiques s'étaient bruyamment séparés de l'Église. Ces sectaires, qui prenaient le nom de *vieux catholiques*, avaient pour chefs le fameux Dœllinger et une vingtaine de professeurs, imbus des idées joséphistes qui dominent encore dans toutes les Universités d'Allemagne. Naturellement les gouvernements s'empressèrent d'encourager de toutes leurs forces ce mouvement schismatique. Ils poussèrent aux défections et, partout où la chose fut possible, livrèrent aux *vieux* les églises et les biens-fonds de la communauté, affectant de les reconnaître comme les vrais représentants du catholicisme. Malgré le tapage qu'on fit autour du schisme naissant, l'entreprise échoua piteusement.

Le gouvernement prussien ne se découragea pas de ce premier insuccès. Il prépara toute une série de lois pour confisquer la liberté des catholiques et, selon la tactique ordinaire aux ennemis de l'Église, il commença par s'attaquer aux Ordres religieux.

Ceux-ci s'étaient merveilleusement multipliés en Prusse et dans le reste de l'Allemagne protestante, pendant le cours du XIXe siècle. Voici la statistique officielle de cet accroissement, empruntée à l'exposé des motifs de la loi qui supprime, en Prusse, tous les Ordres religieux d'hommes et de femmes, à l'exception des congrégations hospitalières (Loi du 10 mai 1875). D'après cet exposé, il y avait dans le royaume de Prusse :

En 1800, 15 couvents d'hommes, 32 monastères de femmes.
En 1855, 35 couvents d'hommes, 157 monastères de femmes.
En 1872, 115 couvents d'hommes, 836 monastères de femmes.



MADAGASCAR. — Partie supérieure de l'escalier de Mahamasina, a Andohalo, construit par le Frère Mazards; d'après une photographie. (Voir page 280).

A cette dernière époque, à la veille de la dispersion, le nombre des religieux s'élevait en Prusse à 1874, et celui des religieuses à 7763.

Ne sont pas compris dans ces chiffres les religieux et les religieuses de la province ecclésiastique du Haut-Rhin. Il est probable qu'ils étaient à peu près aussi nombreux. (Wurtemberg, Hesse, duché de Bade et principautés indépendantes.)

Comme toujours, les premiers coups étaient tombés sur les Jésuites. Ils avaient eu, dès le mois de juin 1872, les honneurs d'une loi spéciale d'expulsion; mais, par une escobarderie qui fait sourire, un décret du Conseil d'État déclara affiliés à la Compagnie de Jésus les Rédemptoristes, les Lazaristes, les missionnaires du Sacré-Cœur et ceux du Saint-Esprit. En vertu de cette décision burlesque, tous les membres de ces quatre Congrégations furent chassés de Prusse, et leurs établissements furent fermés dans le courant de 1873.

Le terrain ainsi déblayé et les troupes auxiliaires de la sainte Église licenciées, on s'attaqua au clergé séculier. C'est la marche ordinaire. Par les trop fameuses lois de mai 1873, le parlement prussien mit brutalement la main sur toutes les libertés de l'Église. On y traitait de quatre objets : l'éducation des jeunes clercs, les nominations ecclésiastiques, les censures épiscopales et le changement de confession religieuse.

Dans l'éducation des clercs, le gouvernement se faisait la part du lion : obligation pour tous les ecclésiastiques de fréquenter pendant trois ans une université d'État et de

passer un examen devant des commissaires civils ; défense de créer de nouveaux séminaires épiscopaux ; les anciens séminaires pourront subsister sous le contrôle de l'État, mais il leur est interdit de recevoir de nouveaux élèves.

Pour les nominations ecclésiastiques, les évêques proposent les candidats, mais c'est le gouverneur de la province protestant, juif ou franc-maçon, qui les institue et les dépose. Ne peuvent être nommés à un poste que les sujets allemands, agréés par l'État après examen passé devant des commissaires civils.

Quant aux censures épiscopales, il est défendu aux évêques de publier les peines canoniques qu'ils infligent ; appel peut toujours être fait de ces censures auprès de la Cour des affaires ecclésiastiques. L'État devient ainsi juge suprême, en matière de discipline et même de dogme quelquefois.

La loi relative au changement de confession religieuse avait pour but de faciliter le schisme des vieux catholiques. Une amende dérisoire (60 centimes) était imposée à quiconque voulait changer de dénomination religieuse.

Comme sanction pénale, tout ecclésiastique prêtre ou évêque qui refuserait d'obéir à ces lois est puni d'une grosse amende, et en cas de récidive, il est condamné à la prison et à l'exil. C'était la mise à exécution de la vieille formule de Pharaon : *sapienter opprimemus eos*, opprimons-les avec sagesse. Par ces lois détestables, le gouvernement prussien confisquait d'un seul coup toutes les libertés de l'Église ; l'éducation des clercs, les nominations, les révocations, les censures, toute l'administration épiscopale lui était dévolue. Dans ce nouveau système canonique, l'évêque n'était plus qu'un chef de bureau, une sorte de préfet en soutane, chargé de faire exécuter sans observations, tous les ordres émanés du ministère des cultes.

Heureusement le temps des Speigel et des Dalberg était passé. Le clergé d'Allemagne tout entier se montra admirable dans sa résistance. Après avoir protesté, comme c'était leur droit, contre ces lois de persécution, les évêques et les prêtres opposèrent aux attentats du pouvoir civil cette résistance passive, qui use toutes les tyrannies et finit presque toujours par en triompher. Pour diviser l'opposition, Bismarck avait très habilement rattaché son *culturkampf* à la question de l'infaillibilité pontificale : comme la majorité des évêques d'Allemagne s'étaient montrés dans le concile opposés à la définition, il espérait jeter la division parmi eux et décourager la résistance. Son attente fut complètement déçue. Les mêmes évêques qui, tant que la discussion était restée ouverte, avaient librement fait opposition à une définition qu'ils jugeaient inopportune, devinrent les premiers martyrs du dogme une fois défini.

La persécution commença par des amendes pécuniaires. En quelques mois le chiffre des condamnations prononcées contre les évêques et les prêtres réfractaires s'éleva à plus de *six millions*. Le gouvernement fit vendre aux enchères publiques le mobilier des presbytères et des palais épiscopaux. A la fin (avril 1875), il fit passer une loi qui supprimait purement et simplement toutes les dotations ecclésiastiques accordées en vertu des concordats passés avec Rome. Le paiement de cette dette sacrée, puisque ces dotations représentent à peine le quart des biens sécularisés par la Prusse en 1815, fut subordonné désormais à l'acceptation écrite de ce qu'on appelait pompeusement les lois de l'État, singulière manière de payer ses dettes ! mais depuis 1789, on sait qu'il n'y a pas à se gêner avec l'Église du Christ. Malheureusement pour les persécuteurs, ils oublient toujours que l'Église ne se vend pas et qu'elle trouve dans le dévouement de ses fidèles le morceau de pain nécessaire à soutenir la vie de ses prêtres.

Après avoir enlevé au clergé toutes ses ressources matérielles, il fallut, selon la loi inéluctable des persécutions, faire un pas de plus et s'en prendre à sa liberté. En dix ans, plus de trois mille prêtres furent jetés en prison, internés loin de leur domicile, exilés hors du royaume. Là encore, les premiers pasteurs donnèrent l'exemple. Huit évêques se virent successivement condamnés à la prison : NN. SS. Ledochowski, archevêque de Posen, Melchers, archevêque de Cologne, Brinckmann, évêque de Munster, Martin, de Paderborn, Blum, de Limbourg, Eberhard, de Trèves, Jarnizewich, auxiliaire de Posen, et Baudri, coadjuteur de Cologne.

Et comme la persécution est condamnée à aller toujours de l'avant, après avoir emprisonné les évêques, on se vit forcé de faire un pas de plus dans l'arbitraire, en les destituant ; comme si un gouvernement civil, protestant ou catholique, pouvait à son gré donner et retirer la juridiction ecclésiastique. Les archevêques de Posen et de Cologne, les évêques de Munster, de Breslau, de Paderborn et de Limbourg furent donc invités gracieusement à se démettre de leurs fonctions épiscopales et, sur leur refus, destitués par une prétendue cour ecclésiastique composée de protestants et de francs maçons ; ordre fut donné aux chapitres de ces Églises de pourvoir à la vacance des sièges et défense fut faite aux prêtres et aux fidèles de reconnaître pour leurs pasteurs les évêques frappés par Sa Majesté très protestante, le roi de Prusse. Naturellement, prêtres et fidèles méprisèrent de pareilles prétentions, ce dont le gouvernement profita pour mettre sa main rapace sur les menses épiscopales, fermer les séminaires, désorganiser l'administration diocésaine et confisquer toutes les fondations appartenant à l'Église.

∴

Voici le résumé de la persécution dans le diocèse de Posen. Elle donnera une idée générale de ce que fut le *culturkampf* dans les douze diocèses appartenant à la Prusse.

1873, 20 août. Amende de 200 thalers, prononcée contre Mgr Ledochowski, archevêque de Posen, pour nomination illégale d'un curé.

1873, août. Le gouverneur de la province notifie à l'archevêque que l'enseignement de son grand séminaire est insuffisant, à cause de la multiplicité des exercices de piété ; il lui ordonne de modifier le règlement de la maison. Refus de l'archevêque. Le séminaire est fermé.

1873, 1er octobre. Le traitement de l'archevêque est saisi.

1873, 8 octobre. Il est condamné à 100 thalers d'amende, ou éventuellement à quatre mois de prison.

1873, 27 octobre. Amende de 300 thalers pour menace

d'excommunication à un prêtre vieux-catholique. La Cour ecclésiastique de Berlin décide souverainement que le fait de rejeter les décisions du Concile du Vatican ne constitue pas une faute qui mérite les censures.

1873, 27 octobre. On saisit le mobilier de l'archevêque.

1873, 3 novembre. Deuxième saisie du mobilier épiscopal.

1873, 18 novembre. L'archevêque est condamné à 2,000 thalers d'amende, ou éventuellement à un an et demi de prison.

1873, 24 novembre. Le président de la province somme l'archevêque de résigner ses fonctions épiscopales.

1873, 25 novembre. Refus de l'archevêque qui déclare tenir ses fonctions de Dieu seul.

1873, 25 novembre. Il est condamné à 5,400 thalers d'amende, ou éventuellement à deux ans de prison.

1873, 19 décembre. Nouvelle amende de 8,000 thalers.

1874, 3 janvier. Nouvelle condamnation à 2,000 thalers.

Le total des amendes prononcées contre l'archevêque pour infraction aux lois de mai, s'élève à 29,700 thalers (113,000 francs).

1874, 7 janvier. L'archevêque est cité à comparaître le 14 courant devant la Cour ecclésiastique.

1874, 14 janvier. Il décline la compétence de la Cour et fait défaut.

1874, 3 février. Arrestation de Mgr Ledochowski, il est interné dans la citadelle d'Ostrowo et soumis au régime le plus rigoureux de la prison.

1874, 15 avril. La Cour ecclésiastique de Berlin condamne l'archevêque sur ces six chefs d'accusation :

1° L'enseignement religieux donné en polonais;

2° La publication dans son diocèse de la protestation des évêques contre les lois de mai.

3° La transgression habituelle des dites lois : soixante-quinze nominations illégales ;

4° Le refus de nommer à plusieurs cures vacantes ;

5° L'excommunication d'un prêtre vieux-catholique ;

6° Le refus de donner sa démission.

Pour ces différents crimes, l'archevêque de Posen est destitué de ses fonctions et condamné à trois ans de prison (Le roi lui fit remise d'un an). Le siège de Posen est déclaré vacant.

1874. Avril et mai. Persécution dans tout le diocèse pour découvrir le délégué qui administre au nom de l'archevêque. Les deux évêques auxiliaires sont écrasés d'amendes et finalement condamnés, l'un à 18 mois et l autre à 9 mois de prison, pour usurpation de fonctions épiscopales. Un administrateur civil est nommé, et le séquestre est mis sur tous les biens-fonds du diocèse. Les prêtres refusent unanimement de reconnaître l'administrateur civil et lui retournent ses lettres sans les ouvrir ; 87 prêtres sont internés en différentes villes ; plus de 150 cures demeurent vacantes ; les 400 prêtres qui restent dans le diocèse sont accablés de vexations et d'amendes.

1875. 15 mars. Mgr Ledochowski est nommé cardinal par Pie IX. Cet honneur ne fait qu'accroître la rage des persécuteurs.

1876. 1er février. L'archevêque, ayant fait ses deux ans de prison, est mis en liberté. Sur son refus de reconnaître l'arrêt qui l'a destitué de ses fonctions épiscopales, il est exilé, et se retire à Rome.

1876. Sitôt libre, le cardinal adresse à ses diocésains une lettre pastorale pour leur déclarer que, malgré sa destitution, il continue de se considérer comme leur seul et légitime pasteur.

1876. 23 septembre. Le cardinal envoie au ministre des Cultes sa protestation contre la main mise du gouvernement sur tous les biens-fonds du diocèse.

1877. Mgr Ledochowski est condamné par défaut à deux ans et demi de prison et 300 marcks d'amende, pour crime de lèse-majesté, résistance aux autorités, usurpations des fonctions épiscopales et attentat à la tranquillité publique.

A la suite de cet arrêt, le gouvernement prussien demande au ministère italien l'extradition du cardinal. Le gouvernement italien s'empresse d'accéder à une demande si juste ; mais Pie IX, informé à temps, appelle le cardinal auprès de lui, et lui donne asile au Vatican. La main des persécuteurs n'ose aller l'y chercher et recule devant ce suprême attentat.

On peut voir par ce seul exemple, ce que fut la *lutte civilisatrice* dans les diocèses soumis à la Prusse.

La persécution fut aussi violente dans les cinq diocèses de la province du Haut-Rhin. Les gouvernements de Bade, du Wurtemberg, de Hesse et de Nassau se montrèrent les dignes imitateurs de Bismarck dans l'œuvre du *culturkampf*. La Bavière catholique elle même, sous la direction du ministre franc maçon, M. de Lutz, entra dans la voie des persécutions. Tous les gouvernements de l'Allemagne du nord se firent les alliés de la Prusse dans sa guerre à l'Église catholique.

* * *

Et quel fut finalement le résultat de tant de violences ? Comme toujours ce fut de ménager un nouveau triomphe à la sainte Église. Par sa fermeté dans les plus dures épreuves, le clergé d'Allemagne a donné un magnifique exemple ; il a prouvé hautement qu'il a répudié complètement les traditions joséphistes du passé. On avait fait bruyamment appel à l'esprit de schisme : sur plus de 10,000 prêtres, on est parvenu difficilement à recruter 53 apostats, à la tête desquels on a placé le pseudo-évêque Reinkens; sur 16,000,000 de catholiques, en dépit des faveurs gouvernementales, on n'a jamais pu réussir à grouper plus de 53,000 schismatiques.

Pendant ce temps, le peuple fidèle se serrait autour de ses prêtres et de ses évêques persécutés. Dès le début de la lutte, les catholiques allemands, réunis en congrès général à Mayence, au nombre de six mille, jetaient aux tyrannies gouvernementales cette magnifique protestation :

« Tous les essais qu'on pourrait tenter pour détacher les catholiques de leurs chefs légitimes seront vains et inutiles.

« Les catholiques allemands ne reconnaissent à aucun tribunal civil le droit de déposséder un évêque de son autorité spirituelle. Ils ne reconnaissent comme curés et pasteurs de leurs âmes que les prêtres institués par le pape et leurs évêques légitimes. Les catholiques allemands défendront constamment avec courage, leurs droits naturels de citoyens libres, les droits de la sainte Eglise et les droits du peuple allemand, contre la force brutale, bureaucratique et révolutionnaire. » (Résolutions prises à l'assem-

blée générale des catholiques allemands, tenue à Mayence, les 15, 16, et 17 juin 1874.

Et comme ils l'avaient dit, ils le firent.

Ils s'imposèrent de généreux sacrifices pour secourir la noble pauvreté de leurs pasteurs; ils s'exposèrent à toutes sortes d'avanies, l'amende, la prison, pour faire respecter leurs droits de catholiques et de citoyens, plus heureux et mieux unis que les catholiques de France, n'étant pas divisés comme eux par des questions dynastiques, les catholiques allemands, groupés dans le parlement, au nombre d'une centaine, autour du grand orateur du centre, Windthorst, tinrent tête, pendant quinze ans à la persécution maçonnique et protestante, et firent plus d'une fois échec à la politique de Bismarck.

A la fin il fallut bien se décider à entendre leurs réclamations et à en tenir compte. Après avoir déclaré fièrement qu'il n'irait pas à Canossa, le grand chancelier, vaincu pour la première fois, se vit forcé de demander la paix au chef de l'Église. Il pensait qu'il lui serait plus facile et plus avantageux de traiter directement avec le pape, plutôt qu'avec le parti catholique, exaspéré par quinze ans de luttes, son espoir ne fut pas trompé. Le Vicaire de Jésus-Christ voulut user avec modération de sa victoire; il réserva les droits essentiels de l'Église, la libre administration des diocèses, l'organisation des séminaires sous la direction des évêques, la réintégration des pasteurs injustement éloignés de leurs postes, le rétablissement des traitements ecclésiastiques; il accorda au pouvoir civil un certain droit d'inspection dans les séminaires et autres établissements d'enseignement, avec le droit d'agréer les nominations faites aux différents postes par l'évêque. En échange de ces concessions, M. de Bismarck a promis une revision complète des lois de mai et la rentrée des Ordres religieux proscrits au début de la lutte. Ce dernier point a déjà été exécuté en partie.

* *

Finalement l'Église catholique sort singulièrement grandie et fortifiée de ces quinze années de luttes. On peut dire qu'elle a fait ses preuves en Allemagne, et qu'on n'a plus à redouter les faiblesses et les scandales du passé. Répondant au centre catholique, pour le décider à voter l'arrangement conclu avec le Saint-Siège, Léon XIII a fait du clergé allemand l'éloge le plus délicat et le mieux mérité, en disant que, s'il n'a pas hésité à reconnaître au pouvoir civil un certain droit d'approbation dans le choix des titulaires ecclésiastiques, c'est qu'après le noble exemple d'intrépidité apostolique qu'a donné le clergé de l'Église d'Allemagne tout entier, le vicaire de Jésus-Christ n'a pas à craindre qu'il y eût de mauvais choix possibles à faire dans ses rangs.

Sans doute les traces de la lutte subsistent encore, et ne seront pas effacées de sitôt : les Jésuites ne sont pas rentrés; les archevêques de Cologne et de Posen ont dû donner leur démission, pour faciliter l'accord, ils restent à Rome dans un exil honorable; un grand nombre d'œuvres, d'établissements, d'associations utiles ont succombé; mais l'Église catholique, la *recommenceuse éternelle*, comme l'appelait Paul Bert, un de ses ennemis, ne se décourage pas facilement, elle reprend chaque jour son œuvre cent fois interrompue et cent fois recommencée. Résultat indéniable dans l'Allemagne protestante, le catholicisme a fait de grands progrès au cours du XIXe siècle. En 1800, il comptait, dans ces régions, un peu plus de six millions de fidèles, dirigés par un clergé médiocre et un épiscopat détestable. Aujourd'hui, après les bouleversements politiques et la perte de sa haute situation territoriale, il a réorganisé sa hiérarchie, réformé entièrement l'esprit de son clergé et, aux derniers recensements officiels, il comptait 16,231,724 fidèles. En retirant 3,464,364 âmes qui appartiennent à la Bavière catholique, il reste pour la Prusse et les principautés protestantes de l'Allemagne, 12,767,360 catholiques. Leur nombre a donc plus que doublé en quatre-vingt-dix ans.

(*A suivre.*)

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. DELATTRE, missionnaire d'Alger.

IV

Les tombeaux de Bordj-el-Djedid.

(Suite 1).

Depuis cette découverte, un officier de marine, chercheur passionné s'est avisé d'aller visiter cette nécropole souterraine. Muni d'une corde à nœuds, d'une lanterne et d'un burin, il descendait par un des regards, et, comme autrefois le célèbre Bosio dans les catacombes de Rome, s'enfermait des journées entières dans la nécropole punique de Bordj-el-Djedid.

Grâce à sa constance qu'aucune difficulté ne pouvait lasser, il parvint à découvrir une chambre funéraire. M. Audemard a bien voulu me remettre sur ses fouilles une note que je suis heureux de reproduire ici.

NOTE DE M. AUDEMARD, OFFICIER DE MARINE

Les tombes de la nécropole punique de Bordj-el-Djedid présentent dans leur ensemble une disposition favorable aux recherches archéologiques.

Leur orientation est sensiblement de l'ouest à l'est, et les tombes, placées parallèlement entre elles, gisent sur un même alignement à des distances à peu près égales.

Profitant de cette disposition, je dirigeai mes recherches sur l'emplacement présumé d'une nouvelle tombe dont l'existence m'était révélée par la seule inspection du plan.

Le procédé qui devait me conduire le plus facilement à un résultat consistait à percer la muraille latérale du tombeau contigu au moyen d'une longue tarière.

En appliquant cette méthode, la sonde indiqua le vide à une distance d'un mètre vingt-cinq.

Je perçai à cet endroit une galerie et, après en avoir élargi l'ouverture, j'arrivai dans un tombeau de forme cubique, taillé dans le grès, sans adjonction d'aucune maçonnerie.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9 et 23 mai.

Sur l'une des parois était pratiquée l'ouverture de la chambre funéraire encore fermée par d'énormes dalles en parfait état de conservation.

Le sol était recouvert d'une terre légèrement humide, crevassée, et formant autour des dalles de fermeture un petit monticule produit par les infiltrations de l'eau.

Rien n'apparaissait à première vue sur le sol, si ce n'est une crevasse qui attira mon attention.

En l'examinant, je pus me rendre compte qu'elle était produite par l'éboulement d'un sarcophage de petite dimension, recouvert à peine de vingt centimètres de terre.

Ce sarcophage de forme rectangulaire avait un mètre soixante centimètres de longueur et cinquante centimètres de largeur. Il ne renfermait aucun objet.

Sur le fond, reposait une poussière noirâtre recouvrant des ossements pulvérisés et impalpables.

L'enveloppe de ce cercueil était en bois, si j'en juge à l'empreinte encore apparente, laissée par les planches sur la terre dans laquelle il était enseveli.

J'ai pu, en outre, observer sur les parois et principalement sur celle du dessus, de longues raies longitudinales en forme de stalactite provenant de l'infiltration de la terre humide à travers les planches disjointes.

Les fouilles que j'entrepris dans le fond du tombeau amenèrent la découverte d'une cavité en forme de parallélipipède rectangle droit, d'environ vingt centimètres sur quarante.

Cette cavité, également dépourvue de tout objet, ne contenait que les débris du bois qui avait servi à tapisser les parois. Dans la suite, je découvris une cavité analogue placée dans le coin opposé au fond de la chambre funéraire.

En continuant mes recherches, je mis à découvert un deuxième sarcophage de dimensions plus considérables, à une profondeur de trente centimètres environ, au centre du caveau.

Je trouvai là les mêmes débris de sarcophage recouvrant quelques ossements réduits en poussière.

A l'endroit où reposait la tête, c'est-à-dire auprès de la muraille faisant face à l'entrée du tombeau, était placée une urne brisée, enfouie en contre-bas dans un trou de forme carrée.

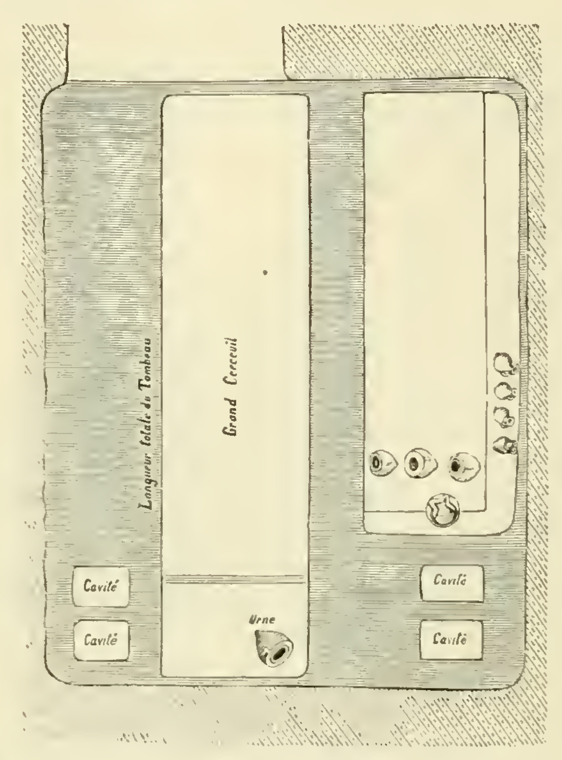
En creusant à une plus grande profondeur autour du premier cercueil, je découvris un autre sarcophage affectant une forme irrégulière provenant, sans doute, de l'éboulement de ses parois. Comme les deux autres, il renfermait des ossements et des débris de planches; j'en retirai, en outre, trois urnes à large ouverture, une lampe portée sur une assiette en terre grossière et enfin quatre fioles à col allongé.

Ces diverses poteries sont identiques à celles qui ont été découvertes dans les tombes puniques de Byrsa; elles sont grossièrement travaillées et portent, sur leur pourtour, des peintures brunes.

Les dalles de fermeture du tombeau se trouvant en place, je n'ai pu pénétrer dans le puits de descente qu'en élargissant l'ouverture.

J'ai constaté que ce puits avait été comblé avec le grès provenant du creusement de la chambre et que sa longueur dépassait deux mètres.

Disposant de faibles moyens pour faire des recherches j'ai dû renoncer à déblayer le puits et à pratiquer des fouilles dans le but d'y chercher l'auge funéraire que l'on trouve généralement à cet endroit.



Plan d'un tombeau punique découvert par M. Audemard, officier de marine

Telle est la note de M. Audemard sur ses propres fouilles mais pour faire connaître toutes les découvertes de tombeaux puniques réalisées jusqu'à ce jour à Carthage, je parlerai encore de quatre autres sépultures trouvées par M. Vernaz plus près de Bordj-el-Djedid.

Note de M. Vernaz

« J'ai déblayé, dit M. Vernaz, deux chambres formant ensemble un tombeau complet avec puits de descente et caveau, analogues, mais non identiques aux tombeaux découverts près de l'aqueduc souterrain de Bordj-el-Djedid.

« Les ossements et les poteries qui y ont été trouvés ne laissaient aucun doute sur son origine phénicienne. L'une de ces poteries, dérivée de la lampe punique, mérite d'être mentionnée; le potier, pendant que la terre en était malléable, a retroussé les bords sur trois points, de manière à les amener au contact; la lampe présente ainsi, non plus la forme plate et arrondie qu'on rencontre généralement à Carthage, mais la forme d'un petit vase à trois orifices, un grand et deux petits.

« La disposition du caveau offre des particularités remarquables. Ses dimensions sont plus considérables que celles de tous les autres tombeaux; au fond du puits, se trouve une saillie qui semble avoir été destinée à supporter des dalles aujourd'hui disparues; enfin, une cloison taillée dans la roche et s'élevant jusqu'à la hauteur de cette saillie divise le caveau en deux parties sensiblement égales. D'un

côté, se trouvaient les ossements ; de l'autre, deux bancs de pierre dont il est difficile de comprendre l'utilité, à moins que l'on n'admette que les vivants aient visité les morts. »

M. Vernaz ajoute que ce tombeau n'est pas le seul qui ait existé sur la colline Bordj-el-Djedid. Il en a, en effet, découvert deux autres et il est d'avis qu'il serait facile d'en trouver encore de nouveaux. Mais ces caveaux funéraires creusés dans le grès tendre, ne renferment aucune trace des squelettes qui y furent jadis déposés. Ils ont été visités par les successeurs des premiers habitants de Carthage et même utilisés, car l'un d'eux a ses parois recouvertes d'un enduit très soigné appliqué sur la roche elle-même et qui n'appartient pas assurément à l'époque punique.

.˙.

Nous avons maintenant terminé l'exposé de toutes les découvertes connues des tombeaux puniques à Carthage. Leur ensemble permet de se rendre compte, comme on va le voir, de la façon dont la ville a commencé, s'est formée et s'est développée, et la description particulière de chacune de ces sépultures fournit de précieux renseignements sur les usages funéraires des premiers fondateurs de Carthage.

(La fin prochainement).

LE TRIDUUM DE LYON

et les trois discours prononcés en l'honneur des Bienheureux Chanel et Perboyre

Magnifique brochure in-8 de 80 pages. — Titre rouge et noir.

Pour répondre aux nombreuses demandes de nos souscripteurs, nous avons été obligé de faire une deuxième édition de la brochure de luxe qui contient les trois panégyriques prononcés pendant le Triduum lyonnais par Mgr d'Hulst, le R. P. Tissot et M. le chanoine Lémann. Nous sommes donc en mesure de satisfaire toutes les personnes désireuses de posséder ces belles pages où la louange des deux missionnaires est présentée avec tant d'éloquence. Tous les associés de la Propagation de la Foi devraient tenir à honneur de conserver ce souvenir du Triduum, ce magnifique éloge des deux premiers apôtres béatifiés que les aumônes de notre Œuvre aient envoyés dans les pays où fleurissent les palmes du martyre.

La brochure prise dans nos bureaux . . . . 0 50 cent.
Envoyée *franco* par la poste 0 75

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Édition française.

M. l'abbé A. J. de Lyon 20
M. Ringenbach, à Pont-Labbé Picauville, diocèse de Coutances 10
Mme veuve Dalman, Saint-Brieuc, avec demande de prières.. 1 50
Mlle M. R. de Moncel-sur-Seille, diocèse de Nancy 206
Anonyme D. E. M. M...... 100

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Fourcade).
M. l'abbé C. C., du diocèse de Lyon. 50
Anonyme du diocèse de Viviers.. 5
Un curé du diocèse de Carcassonne qui se recommande aux prières des missionnaires... .... 87 25
Anonyme d'Angers avec demande de prières 5
Anonyme de Paris, avec demande de prières 4

A Mgr Petkoff
Anonyme du diocèse de Lyon.. 50

Pour les dominicains de Mossoul.
M. Burdin, de Lyon 20

A M. Fourcade, missionnaire à Alladhy (Indes), pour les affamés
Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles, avec demande de prières 5
A. J. B., de Lyon.. 300
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille........................ 500
Anonyme de Quimperlé avec demande de prières 20
Mlle Joséphine Grivot, diocèse de Dijon........................ 5
M. Lubiez Bowicki, aumônier à Montpellier........................ 5

Pour le séminaire de la Corée.
Anonyme de Lyon.. 200

A Mgr Piavi, pour l'hôpital de Jérusalem.
Une mère de famille de Paris qui se recommande avec les siens aux prières des missionnaires. 25

A Mgr Piavi, pour les lépreux de Jérusalem.
Une mère de famille de Paris qui se recommande avec les siens aux prières des missionnaires 25

A Mgr Piavi, pour les enfants trouvés de Jérusalem.
Une mère de famille de Paris qui se recommande avec les siens aux prières des missionnaires 25

A Mgr Piavi, pour les œuvres de Bethléem.
Une mère de famille de Paris qui se recommande avec les siens aux prières des missionnaires 25

Aux missions d'Afrique dirigées par les Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, pour le rachat et le baptême d'enfants, sous les noms de Georges, Edmond, Paul, Pierre, Marie (Mgr Carrie).
Une mère de famille de Paris qui se recommande avec les siens aux prières des missionnaires 60

Pour le baptême de deux garçons nègres d'Afrique sous les noms de Benoit-Marie et de Joseph-Benoit (Mgr Hirth).
St-Scholastica's Abbey, Teignmouth........... ... . 12 50

A Mgr Cazet, pour la léproserie d'Ambahivoraka.
Une Anglaise du diocèse d'Arras, avec demande de prières pour les âmes du purgatoire......... 5

A S. Em. le cardinal Lavigerie pour rachat d'esclaves des deux sexes, avec demande spéciale de prières pour le donateur, sa famille et ses parents défunts.
S. P. du diocèse d'Angers.. 1.000

A S. E. le cardinal Lavigerie, pour son hôpital Sainte-Elisabeth des Attafs.
M. Tuffay, à Saint-Germain-sur-Avre, diocèse d'Evreux 3
Mme V. M. C. de M., de Lyon.. 1.200

Au même, pour le rachat d'un petit esclave.
M. Auguste Cornillon, de Cussel, diocèse de Moulins............ 10

Aux missions françaises d'Afrique (Mgr Carrie).
Anonyme du diocèse de Séez.. 90

Pour les missions des Esquimaux (Mgr Faraud).
Une mère de famille qui se recommande avec les siens aux prières des missionnaires, à Paris 20

Pour les missions d'Océanie (Mgr Lamaze).
Une mère de famille qui se recommande avec les siens, aux prières des missionnaires, à Paris.. 20

Au R. P. Gallais (Iles Fidji.)
Un prêtre de Lyon.. 47 50

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3.



TONG-KING ORIENTAL. — CIMETIÈRE DE LA BAIE D'ALONG; d'après une photographie. (Voir page 291).

CORRESPONDANCE

SAINT-ALBERT (Canada)

Le lieutenant-gouverneur du territoire du Nord-Ouest. — Les écoles catholiques et la langue française menacées. — Progrès et immigration.

Nous n'avons pas parlé depuis quelque temps de ces immenses contrées du Canada septentrional évangélisées par les Pères Oblats. La lettre suivante nous offre un rapide et fort intéressant tableau des conquêtes de la civilisation et de la situation des catholiques dans ces missions appelées à un brillant avenir.

LETTRE DU R. P. FOURMONT, OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE, MISSIONNAIRE DANS LE DIOCÈSE DE SAINT-ALBERT, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Saint-Laurent de Grandin (Canada), 18 mars 1890.

Que vous dirai-je qui puisse intéresser les lecteurs des *Missions catholiques*? Vous parlerai-je de notre lieutenant-gouverneur, M. Joseph Royal, venant pour la première fois visiter ses sujets des quatre grandes provinces du Territoire du nord-ouest? Partout il a été reçu convenablement, fêté, complimenté, encensé, comme l'exigeait sa dignité de représentant de Sa Majesté la Reine d'Angleterre. Les Anglais ont conservé les anciennes traditions de respect pour l'autorité souveraine. Voilà pourquoi M. Royal, quoique Français, a été partout comme porté en triomphe. Il s'est montré si bon que nous nous souviendrons longtemps de son passage.

* * *

Certains fanatiques ont soulevé dans les parlements une vraie persécution contre nos écoles catholiques et notre langue française. Pour protester contre ces injustes machinations, les Français et les catholiques de nos missions ont tenu partout des meetings ou assemblées. Les conclusions ont été unanimes en faveur du maintien de nos écoles religieuses et de notre chère langue.

Dans notre district, il y a eu de plus un grand banquet public pour honorer notre député au parlement général d'Ottawa et rendre plus pressantes nos recommandations. Selon la coutume anglaise, de longs discours ont été prononcés, et par l'honorable député lui-même, et par les personnages les plus influents, dans les trois

langues en usage dans le pays, le français, l'anglais et le cris. Notre représentant s'est efforcé de rassurer ses électeurs français et catholiques, lui anglais et protestant, en rappelant la sagesse et l'impartialité avec lesquelles gouverne le pouvoir central. « Il n'y a rien à craindre, dit-il en terminant, tant que des hommes aussi expérimentés, aussi généreux, aussi désintéressés, seront à la tête du Gouvernement, et mon devoir est de marcher sur leurs traces en travaillant à faire respecter les droits civils et religieux de tous mes électeurs, en particulier des Canadiens et métis français. »

Ces paroles n'ont pas été de vaines formules, comme cela arrive trop souvent. Ce député a agi, comme il avait promis, en notre faveur. Du reste, le vote du parlement central d'Ottawa a été un vrai triomphe pour la langue française : la majorité a consacré ses droits inviolables, au grand désappointement de nos adversaires. Tout nous fait espérer le même succès pour nos écoles.

* * *

Nos immenses déserts sont ouverts aux flots de l'émigration européenne. Des lignes gigantesques de chemin de fer sont improvisées en quelques années des bords du Grand Océan au Pacifique. Une de ces lignes va cet été traverser nos établissements, et, courant entre les deux majestueuses branches de la Saskatchewan, portera la prospérité à la jeune et florissante cité de Prince-Albert.

Les émigrants venus jusqu'à ce jour ont assez bien réussi : ils se sont créé des positions confortables. Malheureusement, dans ces émigrations aussi bien que dans ces grandes entreprises de civilisation moderne, on ne s'occupe pas assez de la question morale et religieuse.

Ce qui a fait vraiment le bonheur du Canada, c'est que les premiers colons, sans négliger le commerce et l'agriculture, mettaient en avant le royaume de Dieu.

Il nous faudrait encore une émigration de ce genre soit du Bas-Canada, soit de France, pour soutenir nos œuvres, tout en profitant des immenses avantages temporels assurés à l'industrie et au travail. Des millions d'arpents de terre sont donnés gratuitement, à condition de les employer à l'agriculture ou à l'élevage des troupeaux, et la Compagnie du Pacifique canadien offre sur ses lignes de sérieuses réductions pour le fret et pour les voyageurs immigrants. Assurément il y a en France assez de colons chrétiens, pour former une grosse émigration et continuer la grande œuvre de zèle et de civilisation commencée par leurs ancêtres, tout en se créant des positions honorables, pour eux et leurs familles ! Qu'ils viennent donc par milliers au plus vite : soixante arpents de terre sont offerts gratuitement à tout immigrant (1).

(1) Pour tout renseignement désirable, on peut s'adresser à Paris, à M. Hector Fabre, commissaire général du Canada, boulevard Haussmann, 76, ou à M. le commissaire de la Compagnie du Pacifique Canadien à Winnipeg, Manitoba, Canada.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Parmi les plus vastes vicariats apostoliques de la Chine, figure le Chan-si confié aux Mineurs Observantins : il embrasse toute la province civile de ce nom et compte une population de dix-sept millions d'âmes. Avant 1844, il formait avec le Chen-si un vicariat unique.

Depuis quelques années, des Franciscains hollandais ont fondé dans la partie méridionale de cette grande mission diverses stations apostoliques où ils ont obtenu d'excellents résultats. Pour reconnaître les heureux effets dus à leur zèle et faciliter la diffusion de la vraie foi, les Éminentissimes cardinaux de la Propagande ont estimé qu'il convenait de partager le vicariat apostolique du Chan-si.

Le nouveau vicariat qui prendra le nom de Chan-si méridional, tandis que l'autre s'appellera Chan-si septentrional, sera renfermé dans les limites des quatre préfectures civiles de Lou-ngan-fou, de Tsé-chou-fou, de Pin-ian-fou, et de Pou-tchau-fou, qui comprennent une soixantaine de villes de deuxième et de troisième ordre. Le nombre des néophytes est de 6,500, celui des catéchumènes de 1,000. Dans le Chan-si septentrional, il y a 13,000 chrétiens et 2,000 catéchumènes. L'une et l'autre mission ont beaucoup d'églises, d'écoles et d'orphelinats.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 28 mai 1890, le R. P. Auguste Jamet, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus) et provincial de l'Amérique du sud, s'est embarqué à Bordeaux, à bord du *Chili* pour se rendre à Valparaiso, avec douze autres membres de la même Société.

— Le 28 mars s'est embarqué à Marseille, pour la Préfecture apostolique du Delta Égyptien, le R. P. Charles Vacheret, du diocèse de Besançon.

— Le 25 mai se sont embarqués à Liverpool pour le Vicariat apostolique du Bénin : le R. P. Provenchères, du diocèse de Clermont, et les Sœurs Paul et Ange, du diocèse de Strasbourg.

Le 25 mai s'est embarquée à Liverpool pour la Préfecture apostolique de la Côte-d'Or, Sœur Ignace, du diocèse de Limerick.

Ces missionnaires et ces religieuses appartiennent à la Société des Missions Africaines de Lyon.

— Le 10 juin, Mgr Clut, évêque d'Erindel et coadjuteur de Mgr Faraud, après un séjour prolongé à Montréal, est reparti pour sa mission d'Athabaska-Mackenzie. Le vénérable prélat emmène deux prêtres : les RR. PP. Herménégilde Brunet et Anaclet-Laurent Brochu, tous deux du diocèse de Montréal ; les Frères Leroux, du diocèse de Quimper, et Dehs, du diocèse de Strasbourg.

— Cinq Sœurs du Tiers Ordre Régulier de Marie se sont embarquées à Marseille le 1er mai 1890 pour les Missions de l'Archipel des Navigateurs et des Iles Fidji :

Sœur Marie Saint-Jean, du diocèse de Beauvais ; Sœur Marie Ambroise, du diocèse de Lyon ; Sœur Marie Germain, du diocèse de Lyon ; Sœur Marie François, du diocèse de Liverpool, et Sœur Marie Stanislas, du diocèse du Puy.

— La maison-mère des Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry vient d'envoyer cinq nouvelles Religieuses au Danemark :

Sœurs Marie-Alice Carron, Marie-Céline Geny, Madeleine de Jésus Ohl, Séraphie Curtil, Jéromine Parent.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Nous recevons le compte rendu annuel des travaux apostoliques des 849 membres de la Société des Missions Etrangères de Paris durant l'année 1889.

« Cette année encore, lisons-nous dans le préambule de cet intéressant et important compte rendu, nous devons de particulières actions de grâces à la divine Providence, pour les bénédictions répandues sur les travaux de notre Société. Pour la seconde fois en effet, nous avons la consolation de constater une augmentation de 5 000 baptêmes d'adultes sur l'exercice précédent, soit 10.000 de plus qu'en 1887.

« Le total des résultats obtenus dans nos 26 missions donne pour l'année courante :

31.761 *baptêmes d'adultes* ,
843 *conversions d'hérétiques* ;
180.259 *baptêmes d'enfants de païens.*

« C'est au mouvement de conversions en Annam et au Tong-King que ces beaux résultats sont dus en grande partie. Les deux missions du Tong-King apportent une gerbe de 10.000 baptêmes d'adultes, celles de l'Annam dépassent le chiffre de 5.000. Grâce à Dieu, ce mouvement continue; il semble même s'accentuer davantage encore dans la mission de Cochinchine Orientale, qui a été, en 1885, la plus éprouvée de toutes.

« A un autre point de vue, un fait qui permet de concevoir les meilleures espérances pour l'avenir du catholicisme au Japon est la proclamation solennelle de la liberté religieuse, faite par le Mikado le 11 février dernier. L'article XXVIII de la nouvelle Constitution porte que « les sujets japonais jouiront de la liberté de « croyance religieuse en tout ce qui n'est ni préjudiciable à la « paix et au bon ordre, ni contraire à leurs devoirs de sujets. »

« Dans les autres missions, l'état général n'a subi aucune modification notable. »

Danemark. — M. le chanoine Delière communique à la *Semaine religieuse* de Poitiers, cet intéressant extrait du *Nordisk Ugeblad for Katholske Kristne* (Semaine du Nord, journal des Chrétiens catholiques) :

« Le dimanche 4 mai, la paroisse catholique de Goteborg a éprouvé une grande joie : elle recevait son révérendissime Vicaire apostolique, Mgr Bitter. A sept heures et demie, Sa Grandeur administra le sacrement de Confirmation à un certain nombre de catholiques de tout âge.

« Une grand'messe solennelle fut ensuite célébrée à l'occasion de la fête. Bon nombre de protestants étaient venus se mêler aux catholiques et assister avec eux à l'office divin dans l'église que l'on avait décorée au moyen de fleurs et de plantes exotiques. Pendant la grand'messe, Mgr Bitter prêcha sur ce texte de l'Evangile du jour : *Quo vadis ?* Où allez-vous ? et il fit une vive impression sur tous les assistants.

« A une heure le prélat célébra solennellement un mariage. La jeune épouse, à qui le vicaire apostolique, à l'époque où il était curé de Goteborg, avait fait faire la première communion, avait demandé que son mariage fût béni par son ancien pasteur. La foule venue à cette cérémonie écouta avec attention le discours du vicaire apostolique sur l'importance du sacrement de mariage. Comme les deux époux depuis longtemps avaient l'habitude de prendre part à la musique du chœur de l'église, la cérémonie fut rendue plus solennelle par le chant de plusieurs morceaux.

« A cinq heures du soir, le salut du Saint-Sacrement termina cette journée que la paroisse de Goteborg n'oubliera jamais. Le vicaire apostolique n'était pas encore complètement rétabli d'une maladie qui l'avait retenu pendant six mois sur un lit de douleur. On comprend la joie des catholiques quand ils virent leur premier pasteur accomplir dans la même journée ces trois cérémonies solennelles. De son côté, le révérendissime vicaire apostolique était heureux de retrouver les ouailles au milieu desquelles il avait exercé pendant dix ans son ministère.

« Nous faisons des vœux pour que le Saint-Esprit, dont le vénérable prélat est venu administrer le sacrement dans notre paroisse, rende à notre bien-aimé pasteur la plénitude de la santé. »

Turquie. — Un missionnaire Augustin écrit d'Andrinople :

« Rien de plus triste que ce qui se passe dans les provinces soumises au schisme grec, lorsqu'il s'agit de remplacer un pope qui vient de mourir. Le dimanche qui suit le décès, les principaux du village se rassemblent sur la place de l'église.

« — Nous n'avons plus de pope, disent-ils ; il faut en choisir « un autre parmi nous. »

Puis, s'adressant à l'un d'entre eux :

« — Toi, tu sais chanter à l'église : veux-tu être pope ?

« — Je sais chanter, mais je ne sais pas lire. Puis je suis cor- « donnier, et les offices me prendraient trop de temps.

« — Dimitri, toi, tu accepteras, car tu sais lire et même un peu « écrire.

« — Je ne puis pas non plus, je suis forgeron et j'ai trop d'enfants à nourrir. »

« Après de longues discussions, on finit par trouver un paysan de bonne volonté qui consent à être pope; c'est ordinairement le sacristain de l'ancien curé. Il sait chanter, il sait lire ; il est vrai qu'il est laboureur, mais il cumulera les fonctions et pourra ainsi arriver à faire vivre sa femme et ses enfants. Tout est réglé, le futur pope sera envoyé au *despote* (l'évêque schismatique) ; il restera auprès de lui dix ou quinze jours *pour faire son éducation cléricale* et reviendra revêtu du grand manteau et coiffé du *kamilafka*. Le village aura son pope et l'on n'en parlera plus jusqu'à ce que, celui-ci venant à mourir, il faille en choisir un autre.

« Chaque changement de pope coûte cher au village, car le despote n'en ordonne pas de nouveau, si, auparavant, on ne lui envoie un backchich de 10 livres (230 francs). »

Tong-King. — Nos gravures (voir p. 289, 291 et 295) mettent sous les yeux de nos lecteurs quelques paysages de notre grande colonie de l'Extrême Orient, si chère aux amis des missions par les glorieuses pages qu'elle ne cesse de fournir aux annales de l'apostolat.

Le cimetière que représente la gravure p. 289, est sur une petite plage d'une des nombreuses îles qui forment la baie d'Along. C'est la seule accessible au milieu des milliers de rochers à travers lesquels les pirates trouvent encore aujourd'hui de faciles chemins et de sûrs abris pour leurs *sampans* (barques tonquinoises). C'est dans cette baie que mouillent les transports qui vont chaque mois au Tong-King porter et ramener des troupes. Les marins enterrés là, faisaient partie de la division de l'amiral Courbet. Ces tombes sont encore entretenues par les marins qui sont sur les canonnières du Tong-King.

Une deuxième gravure (page 295), représente le flanc d'un transport de l'État qui était mouillé au milieu de ces ilots de la baie d'Along.

On voit une petite chaloupe à vapeur qui vient chercher ou apporter des ordres d'Haïphong, port situé au fond de la baie et où les transports ne vont mouiller qu'après s'être allégés d'une partie du matériel et lorsque le choléra n'est pas à craindre.

CINQUANTE MOIS

AU

BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

COMMERCE

(Suite 1).

Revenons à notre caravane d'ivoire, que nous avons laissée en tête à tête avec les émissaires, chargés de lui souhaiter la bienvenue. Généralement les choses se passent de la manière suivante :

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai et 6 juin, et les cartes, p. 42 et 88.

Lorsque la caravane arrive dans une localité, elle dépose son ivoire chez des amis ; les chefs parcourent ensuite les factoreries, visitent les marchandises, inspectent les balances, s'informent des prix et ne prennent aucune décision.

De leur côté, les agents, chefs des factoreries, qui sont déjà au courant, par leurs émissaires, des quantités d'ivoire qui sont entrées dans la place, et des besoins des caravaniers, intriguent pour avoir la préférence ; ils offrent de nouveaux cadeaux, font mille salamalecs aux chefs, qui, tout en se faisant héberger, observent la plus grande réserve et ne se lient par aucune promesse. Ce manège dure plusieurs jours, au bout desquels les trafiquants apportent une belle dent d'éléphant dans une factorerie, la font peser et demandent ce qu'on leur en offre en retour ; c'est le coup d'essai !

Le magasin est bouseulé de fond en comble, l'agent met de côté les articles demandés ; mais le marchand d'ivoire ne les prend pas. Il se retire, emportant sa dent d'éléphant et s'en va dans une autre factorerie recommencer la même opération. Il rentre ensuite chez lui, toujours avec la dent type, et là, il tient conseil et réfléchit.

Ce n'est que le lendemain ou plusieurs jours après, qu'il revient chercher ses marchandises, à la factorerie qui lui a fait les meilleures conditions.

Cette opération est renouvelée les jours suivants, mais sur une échelle plus grande, c'est-à-dire que le troc porte sur plusieurs dents à la fois.

Les choses se passent ainsi, jusqu'à l'épuisement complet du stock d'ivoire, les plus grandes défenses étant réservées pour la fin.

En général les caravaniers s'arrangent de manière à contenter les divers agents, qui ont été aimables envers eux, ceux qui ont su capter leur confiance, et ils ne quittent jamais le pays sans vendre une ou plusieurs dents à chacun d'eux.

Une fois que l'ivoire et les autres produits exotiques sont épuisés, les hommes de la caravane se reposent encore quelques jours et retournent dans leur pays.

* * *

Plus une dent d'éléphant est grande, plus le prix du kilo est élevé ; par exemple : une dent, qui pèserait cent livres, vaudrait beaucoup plus que cent livres d'ivoire en plusieurs pièces ; la raison en est très simple, c'est que l'ouvrier en ivoire, tirera toujours un meilleur parti d'une grosse défense que de plusieurs petites.

Les dents d'un éléphant tué sont plus recherchées, que celles provenant d'un éléphant mort depuis longtemps : les premières sont désignées sous le nom d'ivoire vivant, les secondes d'ivoire mort.

L'ivoire vivant est d'une blancheur verdâtre ; le grain est plus fin que celui de l'ivoire mort, dont la couleur est d'une blancheur blonde.

Voici un tarif du prix de l'ivoire que je prends au hasard :

Dents pesant de :		
1 à 9 livres,	fr. 3.75	la livre en marchandises majorées.
10 à 19 »	5.—	id.
20 à 25 »	6.25	id.
26 à 30 livres,	fr. 7.50	la livre en marchandises majorées.
31 à 39 »	8.75	id.
40 à 49 »	10.00	id.
50 à 59 »	11.25	id.
60 à 69 »	12.50	id.
70 à 89 »	13.75	id.
90 à 100 »	15.—	id.

* * *

Les défenses sont coniques et recourbées en forme de cornes. Elles sont au nombre de deux, placées à la machoire supérieure de l'animal ; elles sont creuses depuis leur naissance, jusqu'à environ la moitié de leur longueur. On les nomme *morfil* quand elles n'ont pas été travaillées, et lorsqu'on met leur émail à nu, elles prennent le nom d'ivoire.

Les dents non gercées, d'un blond clair, verdâtre, sont les plus estimées, elles blanchissent en vieillissant ; elles sont très communes en Afrique.

Celles d'Asie sont blanches, mais elles tendent à jaunir.

Celles du Sénégal, blanches ou jaunâtres, ont leurs bouts cassés et fendus à l'intérieur.

Les morfils des Indes n'ont guère qu'un mètre trente de longueur ; mais ceux d'Afrique et surtout ceux de la côte de Mozambique ont souvent près de trois mètres.

Les dents d'hippopotame fournissent un ivoire plus blanc, plus dur et plus estimé que celui de l'éléphant ; malheureusement, les dents canines de l'hippopotame ne mesurent guère plus d'un pied de longueur ; on s'en sert principalement pour la fabrication des dents artificielles.

L'ivoire calciné dans des vases herméti luement fermés, fournit un charbon qu'on appelle noir d'ivoire ; d'un velouté fin, doux et brillant, il est très estimé des peintres.

Il est quelquefois employé en médecine.

Les agents qui achètent l'ivoire doivent avoir soin de s'assurer que l'on n'a pas glissé du plomb fondu dans le creux des morfils, afin de donner plus de poids à la dent, comme cela s'est vu quelquefois.

Deux mots sur les agents et ouvriers d'une Compagnie commerciale.

La question du personnel est capitale dans une Compagnie commerciale, dont les agents et ouvriers travaillent au Soudan et à la côte d'Afrique. C'est du choix des agents surtout, que dépend l'avenir de la Compagnie. L'impulsion donnée par la direction dont le siège est en Europe, ne peut venir qu'après.

Pour le commerce intérieur de l'Afrique centrale, il faut choisir des agents blancs, bien constitués, plutôt âgés que trop jeunes. Tous les agents que nous avons perdus au Niger, étaient jeunes ; les hommes âgés ont été souvent atteints par les fièvres, mais du moins ils ont résisté.

Les premières qualités d'un parfait agent sont : l'honnêteté, la sobriété, le jugement et le courage. Un bon agent ne doit pas craindre pour sa peau ; en cela, il n'a qu'à suivre l'exemple de nos missionnaires, auxquels nous consacrons un article à part.

Si on doit commercer dans un pays occupé par les Anglais, il est bon de connaître la langue anglaise, d'autant plus que les agents noirs tiennent leurs écritures en anglais.

Les blancs se trouvant souvent indisposés, ils sont plutôt faits pour exercer un service de surveillance et de direction sur les noirs.

Au bord de la mer, où se tiennent les entrepôts généraux qui sont le point d'appui des opérations entre l'Europe et l'intérieur de l'Afrique, les comptables blancs peuvent parfaitement se passer du concours des noirs; mais il n'en est pas de même pour les factoreries de l'intérieur, surtout pour l'achat de l'ivoire, de l'huile de palme et du chabota, c'est-à-dire les trois principaux produits.

La surveillance dans les factoreries est presque un art. Il ne s'acquiert qu'à force d'expérience.

J'ai personnellement compté une vingtaine de manières, dont les agents noirs et les ouvriers pouvaient détourner, à leur profit, des marchandises et des produits, appartenant à la Compagnie. Une surveillance de tous les instants est donc indispensable.

*
* *

Une Compagnie commerciale opérant à la côte de Bénin, fera bien de recruter à Accra et à Lagos ses ouvriers (mécaniciens, chauffeurs, cuisiniers, charpentiers, tonneliers, blanchisseurs, etc.); mais si l'on doit commercer vers la Côte d'Ivoire ou des Esclaves, il est préférable de prendre son personnel au Sénégal.

Les bons tonneliers et les bons charpentiers voyagent avec leurs outils ; ceux qui n'en possèdent point sont ordinairement de mauvais ouvriers.

On donne généralement pour la première année, 200 fr., par mois aux mécaniciens ordinaires, 75 francs aux charpentiers, 50 francs aux tonneliers, 100 francs aux cuisiniers et 50 francs aux chauffeurs.

Si on est content de leurs services, on peut augmenter la solde des uns et des autres de 10, 20, 30 francs par mois, ou bien leur donner des gratifications.

Les blancs sont nourris, logés et blanchis; les noirs se blanchissent eux-mêmes.

La solde est payée en argent ou en marchandises; on leur fait des avances d'environ le tiers de leur solde; le reste est conservé à titre de cautionnement, car il faut se réserver le moyen de les punir, lorsqu'ils commettent des fautes graves.

On ne règle définitivement les comptes de chacun qu'à la fin de l'engagement.

Il est avantageux d'engager les agents et les ouvriers pour une durée de trois ans.

Avant de signer leur contrat, il est bon de leur faire subir un petit examen pratique et professionnel et de régler leurs appointements selon leur habileté.

On fait, par exemple, monter un baril par le tonnelier et on constate le temps qu'il met pour mener à bien cette opération.

On fait réparer une pirogue, construire un magasin par le charpentier, et ainsi de suite pour les autres ouvriers.

La nourriture des chauffeurs, forgerons, charpentiers, tonneliers, blanchisseurs et Kroumen, se compose de la manière suivante :

Ouvriers :

Par jour : 450 grammes de bœuf salé ou de lard.
— 500 grammes de riz.
— 30 grammes de sucre noir (cassonade).
— 15 grammes de café.
— 3 biscuits 1/2 par semaine.
— 1 tête de tabac par homme et par semaine.

Quand on n'a pas de bœuf salé, ni de lard, on donne deux morues par homme et par semaine.

Les ouvriers préfèrent le bœuf au lard et à la morue.

Lorsqu'on manque de sucre et de café, on leur donne en remplacement une bouteille de rhum, par homme et par semaine.

Kroumen :

Un kilo de lard par homme et par semaine ; riz, 500 grammes par homme et par jour. Un petit verre de rhum tous les matins (1). Par mois, 2 livres anglaises de tabac en feuilles qu'ils troquent contre du poisson. Un pagne tous les mois. Lorsque les Kroumen ont un surcroît de travail, on leur donne des gratifications en vivres ou en pagnes.

Le dimanche est un jour de repos, pour tout le monde, sauf pour les steamers en route.

La solde des Kroumen est de 15 francs par mois, en marchandises ; ils ne sont payés qu'après leur engagement, qui est toujours d'un an. L'*etman*, c'est-à-dire le chef d'une Compagnie de Kroumens, est payé à raison de 25 francs par mois et reçoit des rations de vivres un peu plus copieuses.

*
* *

Nous terminerons ce chapitre par le récit suivant :

Nous avons nos aubades au Niger : de curieux concerts exécutés par de singuliers musiciens et de bizarres instruments. Ce sont les tonneliers noirs, dont nous venons de parler, qui composent l'orchestre. En effet, ce sont eux, qui, tous les matins, battent le réveil et donnent le signal de la reprise du travail. Ils souhaitent aussi la bienvenue aux blancs lorsqu'ils arrivent pour inspecter les factoreries.

Tous les matins, les dimanches et jours de fêtes exceptés, à cinq heures précises, le tonnelier met son tablier, s'arme d'un maillet et, pareil à un épileptique, se jette sur un tonneau vide, qu'il attaque vigoureusement à coups de maillet. Les coups pleuvent dru comme grêle, sur l'humble habitation de Diogène, transformée en tambour pour la circonstance.

L'enragé musicien frappe à tort et à travers et, selon que les coups portent plus ou moins près du centre de la grosse caisse improvisée, il obtient des sons plus ou moins aigus, plus ou moins variés, auxquels on s'habitue et qu'on finit par trouver presque harmonieux.

J'ai vu un tonnelier d'origine portugaise qui excellait dans cet art ; il tirait de son baril des accords merveilleux, qu'on écoutait avec plaisir, surtout lorsque les sons de l'instrument de percussion se confondaient avec le fracas du tonnerre, pendant les tornades si fréquentes au Niger.

(*A suivre.*)

(1) Dans certaines Compagnies on donne le rhum par semaine. Cet usage est mauvais, car les hommes boivent tout d'un coup et s'enivrent. Cette distribution doit être journalière.

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Étrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

Suite (1)

CHAPITRE V

La Hollande catholique
1800-1890

En Hollande, le catholicisme a brisé, dans le cours de ce siècle, les chaînes sous lesquelles l'intolérance calviniste l'avait longtemps retenu captif. On a vu quelle était, en 1800, la position précaire des catholiques hollandais. C'est encore à la France, ouvrière souvent inconsciente des œuvres de Dieu, qu'ils durent leur affranchissement. Napoléon ayant placé sur le trône de Hollande son frère Louis, il se trouva, par une exception rare à cette époque, que ce prince était un catholique sérieux. Sans violenter en rien la liberté de conscience de ses sujets calvinistes, le nouveau roi se fit un devoir d'émanciper les catholiques, ses coreligionnaires, et pour la première fois, depuis la Réforme, la Hollande reçut chez elle un évêque catholique, le vicaire apostolique de Bois-le-Duc.

Malheureusement le prince Louis prit trop au sérieux, au gré de Napoléon, son titre de roi de Hollande; il se refusa positivement à ruiner sa nouvelle patrie, au profit du blocus continental décrété par l'empereur. Aussi il ne tarda pas à être brisé par son terrible frère, et la Hollande fut réunie à l'empire (1810).



TONG-KING ORIENTAL. — Baie d'Along; d'après une photographie (Voir page 291).

Ce changement de régime ne fut pas favorable à l'Église. On était alors aux plus mauvais jours de la lutte entre le sacerdoce et l'empire. Napoléon, ayant visité en 1811 sa nouvelle conquête, en compagnie de l'impératrice Marie-Louise, affecta de témoigner toutes les faveurs aux ministres protestants et réserva toutes les brutalités au clergé catholique. En lisant, dans M. d'Haussonville, la scène incroyable qu'il fit à cette occasion au vicaire apostolique et à ses prêtres, on se prend malgré soi à répéter le mot de Talleyrand : « Quel dommage qu'un si grand homme ait été si mal élevé ! »

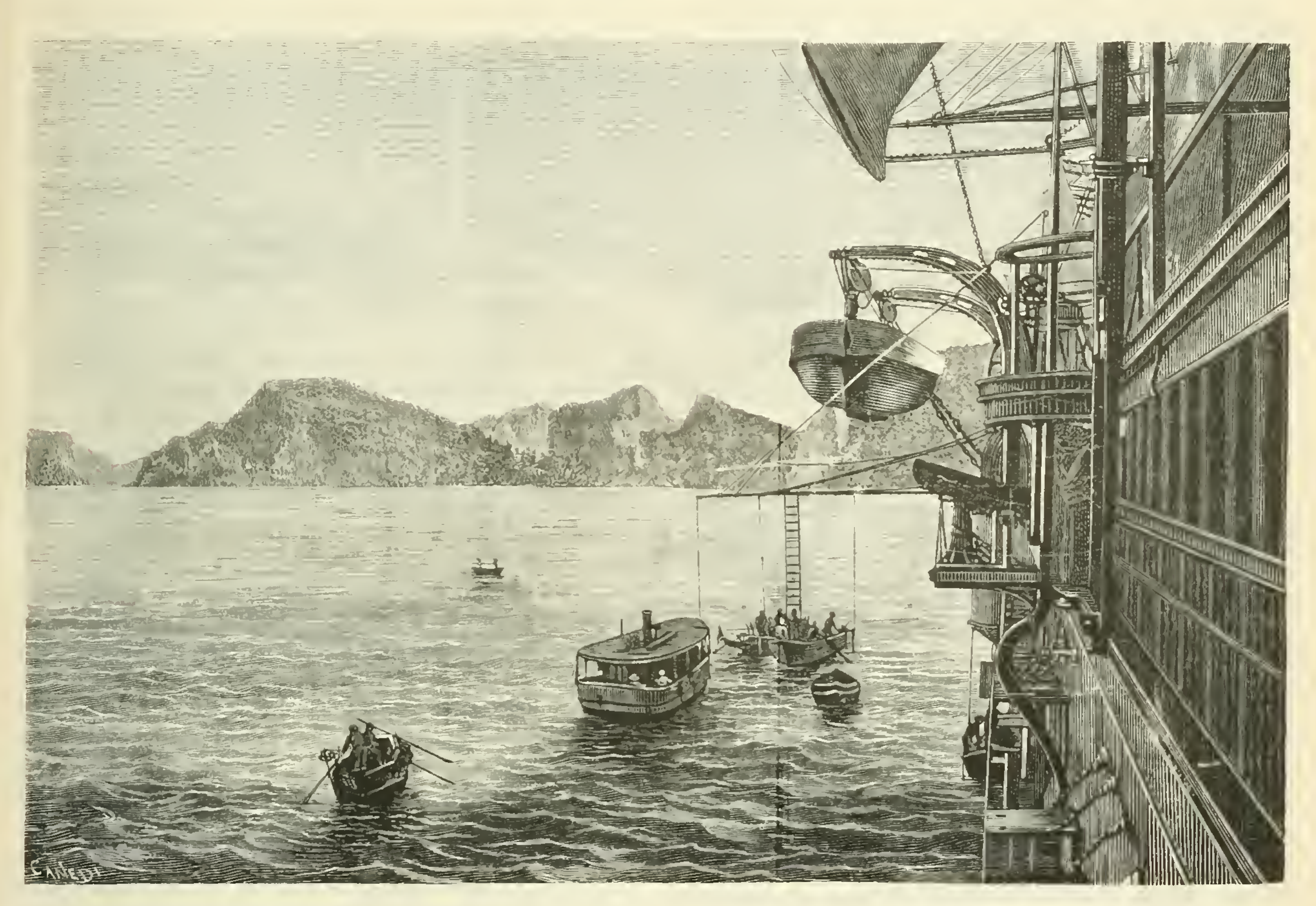
Du reste, la domination française ne dura guère en Hollande. Le congrès de Vienne réunit sous le même sceptre la Belgique et la Hollande, et leur donna pour roi un prince protestant, Guillaume de Nassau. Le nouveau roi commença par persécuter les catholiques; les évêques de Tournai et de Gand furent jetés en prison et condamnés à la déportation, les séminaires furent fermés, les tracasseries se multiplièrent contre les prêtres fidèles à leur devoir. A la fin, la patience des catholiques belges se lassa; ils se révoltèrent, en 1830, ils réussirent à former un État indépendant. Guillaume, resté roi de Hollande, profita de la leçon; il commença à mieux respecter la liberté de conscience de ses sujets catholiques et entra même en pourparlers avec Rome pour rétablir dans son royaume la hiérarchie catholique (1840). Naturellement les protestants jetèrent les hauts cris. A les entendre, c'en était fait de l'Église officielle, si le catholicisme pouvait chez eux reconstituer ses cadres. On reconnaît bien là un grand prôneur de la liberté de conscience. Devant cette opposition, le prince céda et se contenta de reconnaître en Hollande trois vicaires apostoliques avec caractère épiscopal. C'était un progrès considérable.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai et 6 juin.

Mais en 1853, Pie IX, qui venait de rétablir la hiérarchie en Angleterre, jugea que l'heure était venue de la reconstituer en Hollande. Par la bulle : *Ex quo die* (14 mars 1854), il institua l'archevêché d'Utrecht, avec quatre évêchés suffragants : Harlem, Bois-le-Duc, Breda et Ruremonde.

Comme en Angleterre, ce grand acte souleva contre lui les clameurs intéressées des protestants orthodoxes, sans parler de celles des francs-maçons et des jansénistes. Le prétendu archevêque d'Utrecht protesta publiquement contre une Bulle qui méconnaissait son titre officiel et le rangeait purement et simplement parmi les schismatiques. On sait que la prétention des jansénistes a toujours été de se dire catholiques, et de rester dans l'Église, malgré le Pape et l'Église. Peu à peu cette agitation factice se calma, et les évêques prirent tranquillement possession de leur siège.

Depuis ce temps, la vie catholique s'est développée en Hollande sans faire de bruit. Chez un peuple apathique comme les Hollandais, on ne peut voir se produire, ainsi qu'en Angleterre, un de ces grands courants d'opinion qui soulèvent les âmes et les emportent vers Rome. Le protestant hollandais est fort peu susceptible d'enthousiasme ; la vie religieuse, tenue régulièrement à jour, comme un livre de caisse, a trouvé dans la froideur et la rigidité du dogme calviniste, l'idéal qui lui convient. Néanmoins, là comme



TONG-KING ORIENTAL. — BAIE D'ALONG. — TRANSPORT ET CANONNIÈRE, d'après une photographie (voir p. 291).

ailleurs, le protestantisme est un édifice qui croule. Tant qu'on a maintenu contre les dissidents les vieilles formules du synode de Dordrecht, on a pu se faire illusion sur sa solidité. Toute controverse étant impossible, l'Église officielle régnait en maîtresse sur toutes les intelligences ; mais le principe du libre examen, enfermé dans des formules dogmatiques comme sous la cloche d'une machine, fermentait sourdement, et au premier souffle de la liberté religieuse, la décomposition putride s'est déclarée. A l'heure actuelle, il y a encore des habitudes religieuses dans la Hollande protestante ; au jugement d'observateurs impartiaux, il n'y a plus guère de foi chez les ministres ni chez les fidèles. Sous l'action des Sociétés secrètes, qui pullulent en ce pays, le sec et tranchant dogmatisme de Calvin est venu aboutir au rationalisme pur. La divinité de Jésus-Christ, l'inspiration des livres saints, la prédestination, le miracle, l'ordre surnaturel, tout ce qui restait de catholique dans l'ancien dogme, a été rejeté depuis longtemps par la grande majorité des ministres de l'Église établie. L'anarchie des sectes dissidentes achève de ruiner cette Église : anciens et nouveaux arminiens, sociniens, luthériens, anabaptistes, remonstrans, méthodistes, quakers, mormons et piétistes, comme autant de larves dévorantes, s'attachent à ce cadavre en décomposition.

Pendant ce temps, le petit troupeau catholique, si longtemps opprimé et dédaigné, grandit et s'affirme. Jusqu'en

1835, le gouvernement n'avait pas tenu compte des catholiques dans les statistiques. On croyait généralement qu'ils n'étaient qu'une minorité imperceptible ; on reconnut avec surprise qu'ils formaient déjà un tiers de la population totale; aujourd'hui cette population n'a fait qu'augmenter.

En 1800	350.000	catholiques	sur 1.500.000	habitants
En 1835	857.951	—	sur 2.503.424	—
En 1860	1.230.325	—	sur 3.594.116	—
En 1880	1.439.137	—	sur 4.012.693	—
En 1889	1.499.803	—	sur 4.138.352	—

Et ces catholiques sont vraiment dignes de leur nom. L'immense majorité accomplit avec ferveur ses devoirs de chrétiens, très peu se dispensent de la communion pascale, beaucoup s'approchent des sacrements plusieurs fois l'année: tous pourvoient généreusement à l'entretien de leurs évêques et de leurs prêtres ; chaque année, ils offrent une somme considérable au denier de Saint-Pierre, et, quand il s'est agi de défendre le pouvoir temporel, 3000 zouaves sont allés représenter auprès du Vicaire de Jésus-Christ l'Église ressuscitée de Hollande ; chiffre énorme et proportionnellement, le plus élevé de toutes les nations catholiques.

Depuis cinquante ans, le gouvernement protestant de Hollande pourrait, par son libéralisme vrai, servir de modèle à plus d'un gouvernement catholique. Dans ce pays, c'est la liberté complète sans aucune de ces dispositions organiques, de ces entraves misérables, à l'aide desquelles le pouvoir civil s'efforce de reprendre d'une main les concessions qu'il s'est vu forcé d'accorder de l'autre. Les évêques administrent librement leurs diocèses, sans que l'Etat s'en mêle; partout ils élèvent des églises, des écoles, des collèges, dans lesquels ils sont chez eux. Tous les Ordres religieux ont droit de cité dans ce royaume. Pendant les luttes du Culturkampf allemand, et plus récemment, lors des expulsions françaises, les religieux proscrits ont trouvé un asile honorable sur cette terre qui leur fut longtemps inhospitalière.

Quant à la petite Église janséniste, elle s'éteint lentement dans son obstination et le mépris public. En 1880, elle comptait cinq mille neuf cent quatrevingt-six fidèles. Au moment du Concile du Vatican, les schismatiques firent quelques démarches et montrèrent certaines velléités de se réunir à l'Église romaine. Il est probable que, laissés à eux-mêmes, les jansénistes auraient obéi à ce bon mouvement; mais les prétentions schismatiques de leur clergé ne leur ont pas permis, cette fois encore, de rentrer dans le sein de la grande Église dont ils continuent à se dire les enfants, tout en refusant d'obéir à ses lois.

CHAPITRE VI

L'Église dans les cantons suisses
1800-1890.

En Suisse, la situation religieuse est moins florissante, et surtout moins tranquille qu'en Hollande. Si, dans les cantons protestants, les catholiques ont fait des progrès considérables, ces succès ont été achetés au prix de bien des luttes, et ont amené de terribles représailles. Les épreuves de l'Église catholique, dans les cantons suisses, peuvent se rattacher à trois causes principales : les fautes des catholiques, la haine des protestants, la force du radicalisme et des Sociétés secrètes qui, surtout depuis 1847, dominent entièrement dans ce malheureux pays.

Parlons d'abord des fautes des catholiques. Pour les mêmes raisons qu'en Allemagne, au commencement du XIX[e] siècle, le clergé catholique des cantons suisses laissait généralement à désirer, sous le double rapport de la doctrine et du zèle. Les idées joséphistes dominaient parmi lui; mais c'est surtout dans les maisons religieuses, au sein des riches abbayes, non encore spoliées par la Révolution et l'hérésie, que le relâchement s'accusait d'une façon déplorable.

On vit, en 1838, les chanoines réguliers de Pfeffers, canton de Saint-Gall, demander, malgré la défense du Souverain Pontife, au gouvernement protestant, la sécularisation de leur antique collégiale, qui comptait juste mille ans d'existence. Le pouvoir civil s'empressa d'accéder à une demande si convenable, et les religieux célébrèrent leur délivrance par de bruyantes démonstrations de joie, illuminations, festins, bals et pétards, qui scandalisèrent jusqu'aux protestants.

Le lecteur peut voir, par ce seul exemple, ce qu'était devenue en Suisse, la vie monastique. Peu de zèle, peu de doctrines, des habitudes bureaucratiques et serviles, voilà, malgré d'honorables et assez nombreuses exceptions, le jugement général qu'on peut porter sur le clergé suisse, pendant les trente premières années du siècle.

Tels pasteurs, tels troupeaux. Dans les vieux cantons catholiques, les montagnards suisses avaient gardé la simplicité et la ferveur de leur foi ; mais dans les villes, particulièrement à Lucerne et à Soleure, la bourgeoisie libérale et joséphiste avait les idées les plus fausses au sujet de la constitution et des droits de la sainte Église. Pendant les quarante premières années du XIX[e] siècle, on la vit s'appliquer, dans les cantons où elle était maîtresse, à tracasser les évêques, à surveiller l'enseignement des séminaires, à persécuter les bons prêtres, à favoriser les mauvais, à pousser à la sécularisation des monastères, en un mot, à se mêler à tort et à travers, de l'administration de l'Église.

Plus tard, il est vrai, éclairés enfin par la tyrannie des cantons protestants, prêtres et laïques s'efforcèrent de revenir sur leurs pas, et s'aperçurent un peu tard qu'ils avaient fait le jeu de l'ennemi, en lui jetant en proie la liberté des catholiques. Aujourd'hui la situation religieuse est bien changée, et c'est une justice à rendre, en particulier au clergé, que de dire qu'il s'est complètement retrempé dans la persécution.

La persécution ne lui a pas manqué d'ailleurs. En effet, il n'a pas eu seulement à lutter contre le faux libéralisme de la bourgeoisie catholique ; son principal adversaire, en Suisse, c'est la haine protestante, qui nulle part ailleurs ne s'est exercée avec un pareil cynisme. Ces grands prôneurs de la liberté de conscience, qui avaient bouleversé les deux tiers de l'Europe et ensanglanté l'autre tiers pour obtenir le droit de servir Dieu à leur manière, ne se virent pas plus tôt les maîtres en Suisse, qu'ils proscrivirent impi-

toyablement l'ancien culte. Pendant près de trois cents ans, Genève, Lausanne, Berne, Neufchâtel, Zurich, Bâle, Schaffhouse, presque toutes les grandes villes de la confédération restèrent rigoureusement interdites aux prêtres catholiques. Un état de choses si violent ne pouvait durer toujours.

Au bout de trois siècles d'oppression, le progrès des idées libérales et les changements politiques imposèrent, bon gré mal gré, aux protestants suisses un peu de tolérance, ou au moins de pudeur. Peu à peu il leur fallut s'habituer à supporter chez eux la présence du prêtre catholique. Grâce au dévouement de quelques bons prêtres, de ferventes chrétientés se formèrent dans toutes les citadelles démantelées de l'hérésie.

Ce ne fut pas sans éprouver des frémissements de rage que les vieux protestants assistèrent à la résurrection de la vie catholique dans leurs cantons. De là à s'unir contre leurs concitoyens, pour leur disputer tous leurs droits, il n'y avait qu'un pas à faire ; ce pas fatal fut franchi. Exaspérées par les progrès du catholicisme, particulièrement à Genève, les haines protestantes se sont associées aux haines maçonniques pour persécuter l'Église du Christ.

On verra plus loin le résumé de cette navrante histoire. Qu'il me suffise de dire ici que le protestantisme suisse a donné, une fois pour toutes, la mesure de son prétendu libéralisme. Depuis un demi-siècle, il a exilé, emprisonné nos évêques et nos prêtres ; il s'est emparé par la force de nos églises, élevées au prix de mille sacrifices, avec l'aide du monde catholique ; il a expulsé nos religieux et nos Sœurs de charité, fermé nos écoles et nos hôpitaux, confisqué, au profit d'une poignée de prêtres infâmes, qui se sont faits ses valets, toutes les fondations de la piété de nos pères. Voilà ce que le protestantisme a fait en Suisse, au centre de l'Europe civilisée, qui regarde et qui sourit.

C'est qu'en satisfaisant ses haines sectaires, le protestantisme fait en même temps les affaires de la franc-maçonnerie cosmopolite. On peut dire qu'à partir de 1847, la Suisse est devenue l'asile de tous les conspirateurs : carbonari italiens, réfugiés hongrois, communards français, nihilistes russes, socialistes allemands, tous ceux qui se sont mis en révolte contre les gouvernements et contre les sociétés sont venus s'abattre sur ce malheureux pays et, en échange de l'hospitalité généreuse que le peuple suisse leur a accordée, ils l'ont empoisonné de leurs doctrines néfastes.

Genève, en particulier, est devenue comme la forteresse du radicalisme européen. C'est aussi, de tous les cantons suisses, celui où la liberté des catholiques a été le plus durement opprimée.

Après Genève, le canton tout catholique du Tessin est un de ceux où l'Église a le plus souffert. Il doit ce honteux privilège à la présence des nombreux réfugiés italiens qui ont perverti le pays.

C'est surtout à partir de la révolution de 1830, que l'action néfaste du radicalisme a commencé à se faire sentir en Suisse ; c'est lui qui, en 1845, souleva les corps francs contre les cantons catholiques et amena, en 1847, la guerre fratricide du *Sonderbund*, dans laquelle les cantons catholiques, lâchement abandonnés par la France et l'Autriche, garantes des traités de Vienne, se virent écrasés par les cantons protestants.

Depuis ce jour néfaste, c'est le radicalisme qui domine à peu près dans les Conseils cantonaux et à la diète fédérale. Les iniquités dont l'Église a été victime en Suisse, particulièrement depuis 1870, nous montrent ce qui attend tous les catholiques le jour où la franc-maçonnerie sera, comme elle l'espère, maîtresse en Europe. Quant aux prétendus conservateurs protestants, qui, pour satisfaire des haines sectaires, font, à cette heure, le jeu des radicaux, ils seront punis par où ils ont péché. Ils voulaient se débarrasser de l'influence catholique qui les gêne ; ils ne s'en débarrasseront pas, mais ils ne tarderont pas à s'apercevoir qu'en agissant de la sorte, ils ont fait les affaires du socialisme et de la Révolution.

A côté du radicalisme qui triomphe, et de l'Église catholique qui s'épure et grandit sous la persécution, le protestantisme, en Suisse, comme dans le reste du monde chrétien, va se décomposant lentement, pour arriver au déisme et à l'incrédulité. Si Calvin revenait au monde, il ne reconnaitrait plus Genève, sa Rome protestante, poussant aux dernières limites le droit d'examen. La respectable compagnie des pasteurs de Genève défendait, en 1817, de parler en chaire du péché originel et de la divinité de Jésus-Christ. Comme sanction pénale, elle déclarait exclu du corps pastoral quiconque refusait d'adhérer à cette formule d'apostasie.

Ce fut l'occasion d'un schisme entre les pasteurs. Un petit nombre, voulant conserver l'ancienne foi au surnaturel, fut forcé de sortir de l'Église officielle, et leurs adhérents furent flétris du sobriquet de *momiers*, partisans d'une doctrine fossile, adorateurs d'une momie.

Cette apostasie officielle du calvinisme genevois devait ramener à l'Église catholique beaucoup de protestants de bonne foi. C'est ce qui eut lieu. Parmi les nombreuses conversions qui se sont produites en Suisse, dans le cours de ce siècle, les plus célèbres furent celle de Pierre de Joux, ancien pasteur et président du consistoire de Genève (1825), Esslidger, ministre protestant à Zurich (1831), Charles de Haller, patricien de Berne et membre du Conseil d'État (1820), et le docte auteur de l'*Histoire d'Innocent III*, Frédéric Hurter, président du consistoire protestant de Schaffhouse (1845).

Ces grandes conversions furent accompagnées et suivies d'une foule d'autres plus obscures.

Dans tous les grands centres protestants de la république helvétique, où l'Église catholique ne comptait presque pas d'enfants au début du XIXe siècle, les catholiques forment aujourd'hui des minorités imposantes. Mais, comme je l'ai dit, ces succès mêmes du catholicisme ont soulevé contre lui la persécution ; c'est ce que je vais essayer d'exposer rapidement ici.

(*A suivre.*)

LES TOMBEAUX PUNIQUES DE CARTHAGE

Par le R. P. DELATTRE, missionnaire d'Alger.

(Suite et fin 1).

RÉSULTAT DES FOUILLES.

Si maintenant on jette un coup d'œil d'ensemble sur les divers tombeaux dont nous avons raconté la découverte, on voit qu'ils sont tous placés sur les hauteurs qui entourent, suivant un arc de cercle, la partie basse de Carthage. Les principales collines de l'ancienne ville ont donc été primitivement occupées par des sépultures.

Jusqu'à ce jour, en effet, on n'a point découvert un seul tombeau punique sur l'emplacement de la ville basse. MM. Reinach et Babelon qui, dans leurs fouilles de 1884, croyaient en avoir trouvé un vers le forum (2) ont dû reconnaître qu'ils s'étaient trompés et que ce tombeau était un simple réservoir d'époque punique (3).

Les diverses nécropoles de Carthage dont nous avons parlé ne doivent pas appartenir à la même époque. Tout d'abord, on serait tenté de croire que, parmi ces sépultures, celles qui sont creusées dans le roc sont les plus anciennes. Cependant, l'examen attentif du mobilier funéraire qu'on y a recueilli, semble prouver le contraire. Tandis que les chambres sépulcrales de Byrsa et de la colline de Junon ne renferment que des poteries de forme et de fabrication primitives, les caveaux de Bordj-el-Djedid, creusés dans le rocher, ont fourni un certain nombre de vases grecs qui en fixent la date à une époque relativement basse.

Plusieurs des tombeaux découverts à Carthage doivent être antérieurs de plusieurs siècles à la fondation de la ville punique. Ils doivent appartenir à cette époque reculée où de hardis commerçants partis de Tyr vinrent débarquer leur cargaison sur le rivage et échanger leurs marchandises contre les produits naturels du sol africain. C'est autour de ce lieu de débarquement, de dépôt et d'échanges, que se construisit la ville de Carthage, car, comme l'a savamment démontré S. Em. le cardinal Lavigerie, le berceau de l'illustre ville fut non pas Byrsa, mais bien la place du marché, sur le bord de la mer. Des habitations s'élevèrent autour de cette espèce de *souk* que l'on appela plus tard l'*agora*, puis le *forum* et, suivant les coutumes phéniciennes, on réserva les hauteurs pour la sépulture des morts autour de quelque sanctuaire qui en occupait le sommet.

Lorsqu'une nouvelle colonie tyrienne, celle de Didon, si on doit ajouter foi à la légende, résolut de s'établir d'une façon solide et définitive dans cette splendide position, elle entoura la ville d'une muraille et fortifia Byrsa en y conservant le sanctuaire.

Les fouilles semblent indiquer que longtemps encore elle continua d'y enterrer ses morts. Si elle n'y construisait plus de grands tombeaux, elle se contentait d'inhumer simplement les corps au-dessus des sépultures primitives, les déposant parfois dans des vases après les avoir soumis à l'incinération.

Byrsa a donc été une nécropole avant d'être l'acropole de Carthage.

Mais je croirais volontiers que, dès le principe, il y eut sur cette colline le principal sanctuaire. Un fait curieux à signaler, c'est que les grands tombeaux de la colline de Saint-Louis ont tous leur entrée dirigée vers le sud-ouest, tandis que ceux de la colline de Junon s'ouvrent à l'opposé, c'est à-dire vers le nord-est. Je crois que cette différence de disposition doit s'expliquer par la présence, entre les deux nécropoles, d'un temple central situé sur le sommet de Byrsa à l'endroit où s'élève aujourd'hui la nouvelle cathédrale et vers lequel on plaçait la tête des morts en les déposant dans leur dernière demeure. Ce temple devait être celui d'Eschmoun que les Romains identifièrent plus tard avec Esculape.

Plusieurs inscriptions latines que nous avons trouvées sur la colline de Saint-Louis confirment d'ailleurs l'emplacement du fameux *Asclèpeium* qui, d'après Strabon (1), couronnait le sommet de Byrsa.

On pourrait encore de l'existence d'une nécropole sur la colline de Saint-Louis tirer un argument en faveur de l'opinion de Tissot qui était porté à voir, dans le mamelon isolé voisin des anciens ports, l'acropole de la première Carthage (2).

Les fouilles de Carthage ont révélé les différentes sortes de sépultures en usage parmi les premiers colons tyriens. Ici c'est l'apogée artificiel formé de longues pierres disposées par assises horizontales, à joints verticaux, sans mortier ni ciment, sans dessin ni aucune ligne décorative, sans monnaie ni inscription, tantôt avec niches intérieures, tantôt sans niches, avec ou sans un couronnement triangulaire destiné à s'opposer à la poussée du sol et aux infiltrations pluviales. Là, c'est le simple sarcophage, auge monolithe ou composée de grandes dalles ; ailleurs, c'est le caveau creusé dans le roc. Parfois on a pratiqué dans le sol vierge une fosse qu'on a recouverte de dalles épaisses après y avoir déposé le cadavre. D'autres fois, on a simplement inhumé le corps sans autre abri que la terre qui le recouvrait. Enfin, à une époque que je crois beaucoup moins ancienne, on trouve des corps d'enfants reposant dans des amphores, puis des ossements d'adultes brûlés et déposés dans des urnes funéraires ou encore simplement noyés dans le sol.

Parmi ces sépultures, toutes celles qui sont construites le sont de la même pierre, espèce de tuf coquillier de nature spongieuse dont les antiques carrières se voient encore de nos jours, à *El-Aouaria* dans la presqu'île du cap Bon. On trouve la même pierre près de Palerme en Sicile où elle est connue sous le nom de *pietra d'Aspra*.

Tous les tombeaux puniques découverts jusqu'à ce jour à Carthage sont souterrains. Un puits vertical permettait l'accès de la porte. Je crois que parfois le puits était remplacé par une espèce de corridor à flanc de colline qui conduisait de plain-pied à l'entrée du tombeau.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 21 et 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23 mai et 6 juin.

(2) Tissot. *Géographie comparée de la Province Romaine d'Afrique*, T. I, p. 598, note 1.

(3) *Id.* T. II, p. 797.

(1) Livre XVII

(2) *Géographie comparée de la Province Romaine d'Afrique*, T. I, p. 585.

Au sujet de nos « hypogées artificiels », M. le marquis de de Vogüé a fait les remarques suivantes :

« Le travail de toute la construction est assez grossier ; mais il dénote chez ceux qui l'on conduit l'existence de moyens mécaniques puissants et certaines connaissances mathématiques. La section du vide de la chambre donne un carré, celle du toit un triangle équilatéral ; l'unité de mesure employée est la coudée égyptienne de $0^{m},525$, et les chiffres donnés par les principales mesures indiquent des préoccupations symboliques : ainsi le côté du carré intérieur et celui du triangle supérieur mesurent 3 coudées ; la hauteur des assises et la largeur des pierres du plafond est de $0^{m},67$ ou exactement 9 palmes ; la longueur des auges est de $0^{m},45$, ou 6 palmes ; l'épaisseur du couvercle $0^{m},22$ ou 3 palmes et ainsi de suite ; tous ces nombres sont des multiples de 3. »

Le corps était souvent déposé dans un cercueil de bois.

Mais, quelle que soit la différence qui existe entre les diverses sépultures carthaginoises, elles ont toujours ceci de commun qu'elles sont accompagnées de vases funéraires et d'objets ayant appartenu aux morts.

Les nombreuses poteries trouvées récemment dans les nécropoles primitives de Carthage, sont venues combler pour l'histoire de la céramique, une lacune que M. Perrot signalait, il y a peu d'années, en ces termes (1).

« Les fouilles de Carthage n'ont encore rien donné d'intéressant ; on parle vaguement de tessons d'une pâte jaunâtre, avec des traces de peinture brune qui rappelaient singulièrement les vases archaïques que l'on exhume à Corinthe, à Athènes, dans l'île de Théra, sur plusieurs autres points de la Grèce et en Etrurie. » (Beulé, *Fouilles à Carthage*, p. 56).

Parmi les poteries funéraires, la lampe fait rarement défaut. M. Perrot croit qu'on la laissait allumée lors de la fermeture du tombeau et cet usage semble confirmé par les restes de mèche tantôt complètement calcinée, tantôt à demi-brûlée que nous avons remarqués dans les lampes des hypogées de Byrsa. Le résidu conservé dans une de nos lampes indique qu'on y brûlait aussi des parfums ou des bois de senteur.

Quant aux autres vases placés dans le tombeau, à côté du corps ou même directement sur le corps, il n'est pas douteux qu'ils ont renfermé des aliments, comme c'était la coutume chez les Egyptiens et les Chaldéens. Les détails de nos fouilles ne laissent aucun doute à cet égard. Les grands vases que nous retirons des tombeaux aussi nets que s'ils sortaient du four du potier et sans aucune trace de résidu intérieur, ont dû renfermer une provision d'eau. Pour les autres, le dépôt indique qu'ils ont contenu des aliments plus ou moins solides. Le champignon que j'ai cru reconnaître, les débris certains d'amandes, les traces de lait que j'ai signalées, sont, avec le squelette d'oiseau, autant de preuves d'un usage qui révèle chez les Carthaginois la croyance à une vie future. Nous voyons cependant dans le Deutéronome que les Israélites avaient en horreur cette coutume païenne. Lorsqu'ils offraient la dîme, ils devaient, d'après l'ordre formel du Seigneur, protester de la sainteté de cette dîme, en déclarant hautement qu'aucune partie n'en avait été employée aux funérailles : « *Nec expendi ex his quidquam in re funebri* (1). »

(1) *Histoire de l'art*. T. III, p. 671.

A ce point de vue encore, nos découvertes ont comblé une lacune, car l'on avait pas encore retrouvé, au rapport de M. Perrot (2), ces *aliments* dans la tombe phénicienne.

Les masques et les statuettes de terre cuite sortis de nos fouilles sont précieux pour l'histoire de l'art et pour l'étude de la religion des Carthaginois. On peut en dire autant du masque en pâtes de couleur et de ces colliers formés de perles en pâte de verre de pendants divers et surtout de ces amulettes en faïence égyptienne sans glaçure.

Des trois influences principales, l'égyptienne, l'assyrienne et la chaldéenne, qu'on reconnaît dans l'art phénicien partout où il se montre, c'est l'influence égyptienne, comme je l'ai déjà fait remarquer, qui domine surtout à Carthage.

J'ai déjà dit également que les vases grecs brisés qu'on retrouve par centaines dans la couche supérieure du sol de Byrsa au-dessus des tombeaux puniques, me paraissent complètement étrangers aux usages funéraires. Outre les *graffiti* puniques, chiffres, lettres, signes particuliers que j'ai signalés sur ces débris, il y en a deux qui portent des caractères grecs ou latins, mais plutôt grecs. Sur l'un se lit la lettre A et sur l'autre sont tracées les deux lettres A et P.

Pour moi, je crois que ces poteries ne sont autres que les vases ayant appartenu aux prêtres du Temple d'Eschmoun ou aux militaires casernés dans l'acropole. Chacun avait marqué sa vaisselle d'un signe particulier et, une fois celle-ci brisée, en a jeté les morceaux. C'est ainsi que nous les trouvons en si grande quantité. En dernier lieu on a recueilli avec ces débris grecs une magnifique monnaie punique de bronze. C'est un disque de quatre centimètres et demi de diamètre, épais de six millimètres, portant sur la face une superbe tête de déesse tournée à gauche et sur le revers un joli cheval debout, au repos, tourné à droite et surmonté du globe entre deux uræus, sujet sur lequel j'ai déjà attiré l'attention en faisant la description de notre beau vase de bronze. A propos du cheval figuré sur les monnaies de Carthage, plusieurs anciens auteurs disent que, lors de la fondation de la ville, les premiers colons, en creusant au pied d'un palmier, trouvèrent une tête de cheval, symbole qui, d'après Justin, semblait consacrer le siège de la cité nouvelle. On rapporte même que le premier nom de la ville fut *Kakkabe*, qui en punique signifie tête de cheval.

Dans les fouilles des tombeaux primitifs de Carthage, l'or est représenté par un chaton sur lequel est gravé le dieu Bès, par un pendant d'oreille à croix ansée, par une bague de femme, une sonnette d'or ornée en filigrane et deux montures de scarabée.

L'argent nous a fourni deux anneaux de sceau et une quantité considérable de petits anneaux formés de fils entortillés, espèces de pendants qu'on trouve parfois enfilés sur des cercles de bronze ayant servi de bracelets, de colliers ou d'anneaux destinés à tenir et orner la chevelure.

(1) *Deut.* XXVI, 14. Les tombeaux puniques de Carthage, remontant à une très haute antiquité, peuvent, pour certaines questions, fournir un précieux commentaire à nos livres sacrés ; j'ai indiqué quelques rapprochements, mais les savants, en particulier les professeurs d'Ecriture Sainte, en trouveront d'autres à faire.

(2) *Histoire de l'Art*, III, p. 140.

Le bronze se montre dans le magnifique œnochoé, dans un miroir, dans des hachettes, des sonnettes, des anses de vases, des patères, des castagnettes, de nombreux anneaux et de menus objets sous forme d'amulettes, perles, cylindres, hameçons, etc.

Enfin le fer (1) qui, selon l'expression de M. Perrot, alors même que l'on sut l'extraire et le travailler, ne se fit place que bien lentement à côté du bronze, apparaît dans l'arme en forme de pic de M. Vernaz, dans notre poignard à fourreau de bois, dans une espèce de dard à aiguiser et dans une lame de couteau.

Cette dernière, comme je l'ai dit plus haut, conserve des traces de la toile qui l'enveloppait. Je ne reparlerai pas du panier d'osier. Mais je signalerai les disques d'ivoire qui l'ornaient et qui viennent s'ajouter aux autres objets de cette matière, tels que le dauphin, la palmette et une sorte de domino d'un des colliers sortis des sépultures supérieures de Byrsa.

Enfin les œufs d'autruche étaient déposés dans les tombeaux sous forme de vases, de coupes, de disques et de croissants.

Sous ces deux dernières formes, les œufs d'autruche nous ont conservé des spécimens de peinture de la plus haute antiquité.

La glyptique est représentée dans les résultats de nos fouilles par quatre scarabées.

∴

Tel est, en résumé, le résultat des fouilles de Carthage au point de vue punique. Mais parmi elles, celles de Byrsa, sont particulièrement intéressantes et ont l'avantage de promettre beaucoup plus encore. Je les préfère parce qu'il m'est facile de les diriger sans nuire à mes autres occupations et sans y consacrer trop de temps. Il me suffit à l'heure des récréations de me rendre compte de la marche des travaux et si, dans le courant de la journée, quelque surprise vient éveiller l'attention des travailleurs, n'étant qu'à deux pas du chantier, je puis m'y transporter à l'instant et, après avoir donné mes indications, venir reprendre aussitôt mes travaux ordinaires.

Une personne généreuse, Mme Abel Couvreux, fille de M. Decauville, l'inventeur des chemins de fer portatifs, visitant récemment nos fouilles de Byrsa, a voulu s'y intéresser d'une façon pratique, en nous offrant en son nom et au nom de ses frères, plus de cinquante mètres de voie ferrée et deux wagons pour le transport des terres de déblais. Nous voilà donc propriétaires d'un chemin de fer! Malheureusement, ce qui nous manque le plus souvent, c'est l'argent indispensable pour le faire fonctionner. Avis donc aux amis de la science! Qu'ils nous viennent en aide et ils faciliteront d'importantes découvertes qui seront autant de surprises pleines d'intérêt pour l'étude des origines et pour l'histoire d'une ville si fameuse qui disputa aux Romains pendant plusieurs siècles, l'empire du monde.

(1) Nous savons par la Genèse (ch. IV) que Tubalcain travaillait le bronze et le fer, *fuit malleator et faber in cuncta opera æris et ferri.*

FIN.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme de Beaujeu, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*....	3
Un ouvrier de Saint-Etienne, » »	2
N. C. » »	15
Anonyme » »	6

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Puginier).

M. Le Meur, à Saint-Divy, diocèse de Quimper, avec demande de prières d'actions de grâce..............	100
Anonyme de Lyon, avec demande de prières..............	300

A Mgr Falize, préfet apostolique à Christiana.

Anonyme du diocèse de Malines..............	40

A M. Fourcade, missionnaire à Alladhy (Indes) pour les affamés.

Anonyme du diocèse de Malines..............	1.000
Anonyme de Villaines-la-Juhel, diocèse de Laval..............	100
M. D. M., de Dijon..............	20
Anonyme de Dijon..............	2
Un abonné du diocèse de Versailles..............	2
Anonyme de Narbonne, diocèse de Carcassonne..............	1 60
Anonyme de Villaines-la-Juhel, diocèse de Laval..............	150
Une famille de Bordeaux, actions de grâces et prières..............	100
Un anonyme de Saint-Pierre-sur-Dives, diocèse de Bayeux....	15
M. l'abbé Guillot, curé d'Avenay, diocèse de Bayeux..............	5
L'abbé J. S. (Ardennes), diocèse de Reims..............	10
W. L et M. L., à Beire-le-Châtel, diocèse de Dijon..............	20
Anonyme de Nice..............	15
Un prêtre de Lyon..............	50
M. Pointis, curé de Frontignan, diocèse de Toulouse..............	26
Un anonyme du Hâvre, diocèse de Rouen..............	100
Un anonyme de Séez..............	10
J. L. Saint-Brieuc..............	5
Anonyme du diocèse de Poitiers, avec demande de prières pour sa famille et ses défunts..............	500
J, W. G., à Boulogne-sur-Mer, diocèse d'Arras..............	20
Anonyme A. R. P. R., diocèse de Lyon..............	20
Anonyme avec demandes de prières, diocèse de Lyon..............	10
M. l'abbé Pron, à Pont-d'Ain, diocèse de Belley..............	40
Anonyme de Saint-Nizier, à Lyon..............	30
Une anonyme de Bordeaux..............	25
A. D. D. Saint-Valéry-sur-Somme, diocèse d'Amiens..............	100
L. R. Le Mans..............	5
Anonyme de Montpellier..............	20
P. P. de Lyon..............	50

Au même pour baptême d'un enfant sous le nom de Joseph.

M. Moyzant, curé de Chevreux, diocèse de Poitiers..............	5

Pour les missions les plus éprouvées par la famine (Mgr Puginier).

Un abonné du diocèse de Marseille, M. A..............	100

A Mgr Puginier (Tong-King occidental) pour les affamés.

Mme la comtesse de Loches, diocèse d'Annecy..............	10
Mlle Usson, à Clermont, diocèse de Montpellier..............	5
Mlle Marie Leroy, diocèse de Rouen..............	10 45
Mlles Marthe, Marguerite et Madeleine, de Lyon..............	30

Au R. P. Trincal, S. J., à Poudoupatty (Maduré) pour la chapelle de Notre-Dame de Lourdes.

Un prêtre du diocèse de Fréjus..............	50

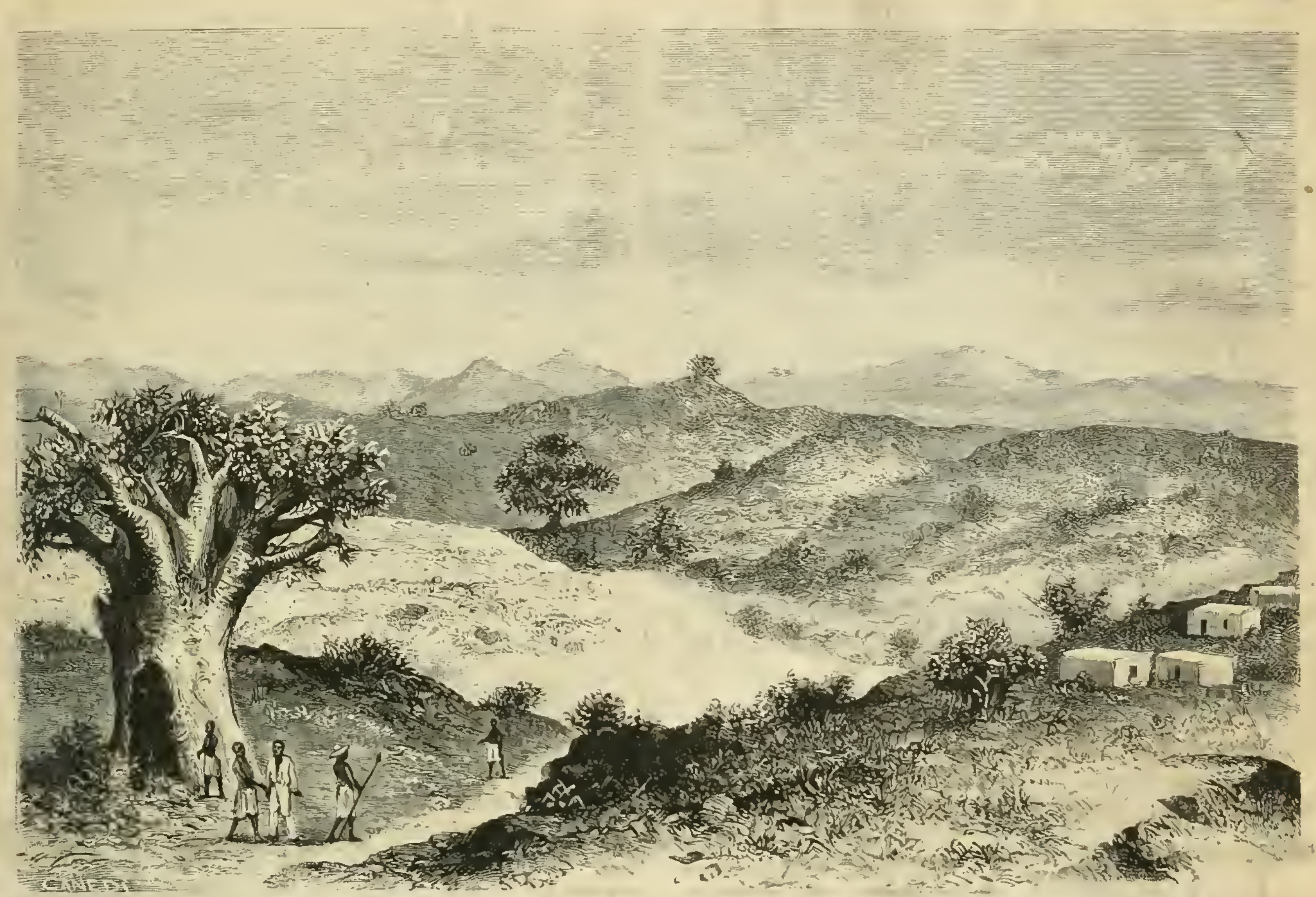
A M. Achille Duhand, provicaire à Mandalay.

Anonyme de Nancy..............	105

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



Baobab creusé en forme de cellule. Derrière la première ligne de collines coule la rivière Chemadzi

BAS-ZAMBÈZE (*Afrique australe*). — VUE DES MONTS POTÉ-POTÉ, PRISE DES HAUTEURS DE LA VILLE DE TÉTÉ; d'après un dessin du R. P. COURTOIS, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à TÉTÉ (Voir page 305).

CORRESPONDANCE

SYRIE

L'hôpital du Sacré-Cœur de Beyrouth.

C'est un ministère tout de dévouement et un apostolat tout de charité qu'exercent en Syrie, comme dans le reste du monde, les admirables Filles de Saint-Vincent de Paul, et nous n'avons pas besoin de rappeler que le gouvernement] français a solennellement reconnu leurs services en donnant la croix de la Légion d'honneur a la Rév. Mère Gelas, la Supérieure de l'hôpital dont nous entretient la lettre suivante.

LETTRE DE SŒUR GARNIÈRE, FILLE DE LA CHARITÉ A BEYROUTH, A MM. LES DIRECTEURS DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Permettez-moi de mettre sous vos yeux un petit aperçu du bien qui s'est fait cette année dans notre hôpital, avec votre secours. Le bien, dit-on, est long à se produire dans l'empire turc, et pourtant il est facile à constater : le fanatisme tombe de plus en plus, nos rapports avec les fils du Prophète sont moins difficiles; les musulmans viennent à nous sans défiance, de même que nous n'avons rien à craindre parmi eux. Ils apprécient la beauté de notre religion, et ils sont pleins d'admiration, quand ils voient que, pour l'amour de Dieu et des pauvres, nous avons quitté famille et patrie, et surtout lorsque, malades ou délaissés, ils reçoivent nos soins.

Nous avons soigné cette année beaucoup plus de malheureux que les années précédentes, et nous avons à relater quelques conversions.

Une jeune fille de 18 ans qui s'écartait de la bonne voie, avait reçu de ses parents la défense d'entrer dans une maison ; ayant enfreint cette interdiction, elle y fut surprise par son frère qui la frappa de sept coups de couteau. Les anciens usages du pays donnent à la famille droit de vie et de mort en de pareils cas. Cette pauvre fille nous fut confiée par la police. L'arme était légère et les blessures paraissaient sans gravité. Mais, au bout de quelques jours, l'on reconnut que l'une des blessures était mortelle. Admirable de résignation, la victime pardonnait à son frère, disant qu'elle avait bien mérité la mort ; aussi nous n'eûmes pas de peine à la préparer à paraître devant Dieu ; nos soins la touchaient, elle demanda elle-même le baptême et mourut de la manière la plus édifiante.

Un autre fait consolant fut la mort d'un jeune schismatique nommé Georges, âgé de 14 ans. Il avait été confié à une institution catholique par son père habitant une ville voisine. Il fut atteint d'une pneumonie, et ses maîtres le firent porter à l'hôpital pensant qu'il serait mieux soigné. Comprenant la gravité de son état, il nous suppliait de ne point le remettre à son père. « Car, disait-il, quand je serai chez lui, qui prendra soin de mon âme? et je veux la sauver. » Le père cependant dut être prévenu, et il arriva. L'enfant touchait à ses derniers moments ; il avait déjà reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Mais nous étions dans l'anxiété et redoutions l'apparition du pope. Nous conseillâmes à l'enfant de prier son père de lui permettre de ne recevoir les secours religieux que de la main des prêtres ses maîtres. Georges fit cette demande d'une manière fort touchante et son père nous dit que, puisque son fils nous était si affectionné, il nous l'abandonnait pour l'âme comme il nous l'avait confié pour le corps. Il assista même à l'Extrême-Onction. Peu après son enfant mourut dans ses bras. Le pauvre père ne nous quitta qu'en nous comblant des témoignages de la plus vive reconnaissance.

Les malades catholiques nous donnent aussi bien des consolations. La foi des bons Maronites est si grande qu'il est inouï qu'aucun d'eux soit parti de ce monde sans avoir reçu les sacrements. Il faut les voir durant le mois de Marie et même tous les jours à la prière du soir chanter les litanies, dire leur chapelet. Voilà des consolations que nos Sœurs d'Europe seraient heureuses de trouver. Puisse votre Œuvre contribuer à conserver la foi de ce bon peuple !

Nous sommes infiniment reconnaissantes des secours que vous nous avez accordés jusqu'à présent. Mais qu'ils sont encore loin de suffire. Deux salles de l'hôpital dont l'une est meublée et munie de tout, ne sont pas encore livrées au service parce que nos ressources ne nous permettraient pas d'y entretenir les malades.

Nous espérons que vous daignerez prendre en considération cet exposé de notre position, en vue surtout du bien qui peut se faire. Le bon Dieu qui la connaît, vous inspirera, je l'espère, ce qu'il faut pour nous venir en aide. Vous avez déjà acquis bien des titres à notre reconnaissance et tout ce que la belle Œuvre de la Propagation de la Foi a fait pour nous, nous a été d'un grand secours. Nous tâcherons par le bon emploi de vos aumônes de correspondre toujours à votre générosité. Nous vous prions de vous souvenir que notre hôpital n'a point de fonds ; la Providence y a pourvu jusqu'à aujourd'hui et ce que vous lui allouerez est une partie du pain quotidien.

Voici l'état des malades que nous avons soignés cette année à l'hôpital : infidèles, 95 ; hérétiques, 25; juifs, 3 ; maronites ou catholiques, 434.

LA FAMINE AU TONG-KING

Les aumônes des missions. — Les secours du protectorat.

L'article suivant est emprunté à un journal républicain indépendant, paraissant à Hanoï. En même temps qu'il venge noblement les missionnaires contre les calomnies d'une presse sottement hostile, cet article nous fait voir la famine sévissant cruellement parmi le peuple. L'administration française fait des efforts louables pour atténuer le mal, mais ses secours sont bien peu de chose pour des foules innombrables.

EXTRAIT DE L'*Avenir du Tong-King*.

Nous avons voulu nous rendre compte de la façon dont est distribuée la somme de vingt mille ligatures, confiée aux Pères de la mission par M. le Résident supérieur par intérim.

L'intention du donateur étant qu'on fasse vite, on a distribué lundi, mardi et mercredi matin 15,000 sous aux pauvres d'Hanoï et des environs, défilant dans la rue de la mission, à raison de trois sous par tête, sans distinction d'âge ni de culte. L'encombrement est devenu tel que le service d'ordre a eu toutes les peines du monde à être fait par dix miliciens et deux agents de police.

Depuis jeudi des distributions ont été organisées par le P. Le Page, curé d'Hanoï, dans trois endroits de la ville ; en outre des catéchistes ont été envoyés sur les trois principales routes les plus fréquentées et non loin des plus grandes agglomérations. Des aumônes sont faites par eux aux affamés sans distinction.

Nous n'aurions pas parlé de ces opérations si notre confrère de l'*Indépendance tonkinoise* n'avait blâmé M. le Résident supérieur par intérim d'avoir versé les fonds entre les mains des Pères de la mission.

« Pourquoi, dit-il, avoir toujours affaire aux intermédiaires, et surtout à des intermédiaires comme ceux-là, qui, nous en avons les preuves, se sont faits, sur bien des points du Tong-King, les accapareurs des riz de la dernière récolte et qui les cachent encore dans leurs magasins, espérant que prochainement le besoin fera encore hausser les prix ? Pourquoi, puisque la distribution de ces secours s'impose, ne pas la faire directement par les agents mêmes du Protectorat, plutôt que de la confier à des gens qui exploitent à leur profit, peut-être même contre nous, la mission dont ils sont chargés ? »

Nous n'avons pas à apprécier, continue l'*Avenir*, les motifs qui ont fait agir M. Bonnal. Nous croyons qu'il a obéi à un sentiment tout naturel en chargeant de la distribution des aumônes des hommes qui ont, par profession, l'habitude d'être en contact journalier avec les pauvres, et qui connaissent bien la population.

Il s'est rencontré d'ailleurs avec d'autres personnes charitables qui ont fait de même, depuis que la disette éprouve nos indigènes.

Mais nous considérons comme un devoir de protester énergiquement contre les autres accusations.

Non seulement les Pères ne sont pas des accapareurs ; mais ils n'ont même pas à l'heure actuelle des approvisionnements suffisants pour le personnel de la Mission.

Jamais ils n'ont fait de spéculations, et contrairement à ce qu'on pourrait croire, ils n'ont jamais songé à instituer des réserves pour leurs villages catholiques.

Lorsque l'on s'avance autant que notre confrère, il faut s'attendre à être mis au pied de mur.

A notre tour nous demandons :

« Quelles sont les preuves que vous dites avoir en main ?

« De quels points du Tong-King parlez-vous ? »

« Où sont ces magasins où l'on cache le riz en attendant la hausse ? »

« Croyez-vous, dans votre âme et conscience, que nos missionnaires français sont coupables du *crime* dont vous les accusez ? »

Nous disons crime et crime odieux, car il serait infâme pour eux, d'assister froidement, en attendant le mouvement de la hausse, à l'agonie de milliers d'hommes que la religion chrétienne leur dit d'aimer comme des frères.

Un mot encore : dès le mois d'octobre de l'année dernière, bien avant donc que la question fût agitée dans la presse, Mgr Puginier signalait l'insuffisance des récoltes et suppliait de prendre des mesures pour prévenir la disette.

Demandez, cher confrère, communication de quelques-uns des nombreux rapports adressés au Gouvernement dans le courant de ces dernières années et tout récemment encore. Leur contenu vous édifiera sur le rôle des missionnaires, et vous reconnaîtrez alors que votre bonne foi a été surprise.

INFORMATIONS DIVERSES

Tong-King Méridional. — Au mois d'août de l'année dernière, le R. P. Magat, missionnaire lyonnais, avait été arrêté brutalement sans raison par un sous-lieutenant français et retenu de longues heures dans une étroite prison. Cet officier a reçu de l'autorité supérieure la punition qu'il méritait.

Dans son numéro du 30 mai, le journal *le Temps* a exposé en ces termes le dénouement de cette affaire malheureuse :

« Un journal du matin croit devoir appeler l'attention sur le cas d'un jeune officier, le sous-lieutenant Garcin, à la veille, dit-il, de passer devant un conseil d'enquête pour arrestation d'un missionnaire au Tong-King.

« Notre confrère semble mal renseigné sur les circonstances dans lesquelles s'est accompli le fait en question. L'autorité supérieure militaire, d'ailleurs, a infligé au sous-lieutenant Garcin, après une enquête approfondie, deux mois d'arrêts de forteresse.

« La vérité est que ce missionnaire, qui habite depuis de longues années le pays, y est fort estimé de tous. Il occupe de nombreux indigènes à des travaux agricoles et son action n'a jamais été hostile au protectorat. Voici les faits : sur la dénonciation d'un *boy*, sa maison a été envahie de nuit, ses palissades brisées par un détachement de tirailleurs annamites, que commandait le sous-lieutenant Garcin. Malgré ses protestations, la parfaite dignité de son attitude et de son langage, il a été en butte aux plus grossières invectives de la part de cet officier qui ne voulut pas tolérer qu'il montât en palanquin et le fit, pendant de longs kilomètres, marcher entre un piquet d'hommes armés.

« Durant tout le trajet, le Père fut accablé de railleries même par les soldats indigènes, dont on ne daigna pas réprimer les grossières inconvenances, et lorsqu'il arriva au but de l'étape, il fut placé dans une prison tellement étroite qu'il y pouvait à peine tenir. Le sous-lieutenant Garcin, à qui un de ses collègues représenta ce que cette arrestation et surtout de semblables procédés avaient d'odieux et aussi quelles conséquences en pouvaient sortir, essaya un peu tard de rentrer en grâce auprès de sa victime et, par un revirement d'humeur au moins bizarre, ne craignit pas de l'inviter à déjeuner.

« Le Père, relâché, regagna sa chrétienté et formula immédiatement sa plainte. A la suite de la punition disciplinaire dont fut frappé M. Garcin et sur l'intervention officieuse des représentants du protectorat, la mission consentit à se désister de l'action en dommages-intérêts qu'elle avait tout d'abord introduite.

« Telle est, ramenée à ses proportions exactes, cette douloureuse aventure dont la province de Nghean a été le théâtre.

« Si donc notre confrère eût été mieux informé, nous ne doutons pas que ses sympathies eussent été acquises à la victime et non à l'auteur de cette inqualifiable brutalité. »

Victoria Nyanza (*Afrique équatoriale*). — Le dernier Bulletin des *Missions d'Afrique* (d'Alger) publie une lettre de Mgr Livinhac, datée de la grande île Sésé, 5 février 1890.

« Le nombre de nos catéchumènes, dit l'éminent prélat, augmente sensiblement, grâce à l'esprit de prosélytisme dont sont animés les Baganda. La plupart de ces pauvres gens n'ont pu assister régulièrement à nos instructions. Plusieurs même n'ont pas encore vu les missionnaires. Aussi comprennent-ils plus ou moins bien le catéchisme qu'ils ont appris par cœur.

« Mwanga nous a fait construire par les Basesé une grande case en roseaux où nous pourrons nous installer dans quelques jours. En attendant, nous avons pour habitation une misérable petite butte enfumée qui nous sert de chapelle, de réfectoire, etc., etc. Heureusement elle est entourée d'un magnifique bosquet de bananiers, de caféiers et de ficus, où nous trouvons lumière, air pur et fraîcheur. C'est à l'ombre de ce bosquet que nous faisons le catéchisme à bon nombre de nos néophytes et catéchumènes réfugiés dans l'île.

« L'endroit que nous avons choisi pour notre résidence est un lieu de passage très fréquenté. Il se trouve à l'angle S.-O. de Sésé, à trois kilomètres des côtes du Bouganda. Comme, ce royaume n'est pas à la veille d'être pacifié, si nous ne sommes pas tués ou chassés par les musulmans, nous conserverons cette station. Elle pourra servir de procure aux missionnaires qui, de là, rayonneront dans les provinces du nord et du nord-ouest du lac où se trouvent des chrétiens. »

Le même Bulletin publie en même temps une lettre de Mwanga à S. Em. le cardinal Lavigerie ; elle montre combien les dispositions de ce royal converti sont excellentes et promettent pour l'avenir.

« Mengo (Buganda), 4 novembre 1889.

« Eminence et mon Père le Grand,

« Moi, Mwanga, roi du Buganda, j'envoie vous voir (pour : *j'ai l'honneur de vous offrir mes hommages*). Je vous écris pour vous informer de mon retour dans mon royaume.

« Vous avez appris que, lorsque les Arabes m'eurent chassé, je me sauvai dans le Bukumbi. Mgr Livinhac et ses missionnaires me traitèrent avec bonté. Après quatre mois, les chrétiens m'envoyèrent chercher. Nous nous sommes battus pendant cinq mois. Dieu nous a bénis et nous avons triomphé des Arabes.

« Maintenant, je vous en supplie, daignez nous envoyer des prêtres pour enseigner la religion de Jésus-Christ dans tout le pays du Bouganda.

« Je vous demande aussi des enfants ayant appris les remèdes (connaissant la médecine), comme ceux qui sont allés à Ujiji Quand ils arriveront chez nous, je leur donnerai une belle place

« J'ai appris que notre Père le Pape, le grand chef de la Religion, vous a envoyé traiter avec les Grands de l'Europe pour faire disparaître le commerce des hommes dans le pays de l'Afrique. Et moi, si les Blancs veulent bien me donner la force, je puis les aider un peu dans cette œuvre et empêcher le commerce des hommes (des esclaves) dans tous les pays qui avoisinent le Nyanza.

« Daignez demander pour moi (au ciel) la force de bien faire ; de mon côté, je prie Dieu de vous donner ses bénédictions et de vous aider dans toutes les œuvres que vous faites pour sa gloire.

« Moi, votre enfant,

« *Signé* : Mwanga,

« Roi de l'Ouganda. »

SCÈNES DE LA VIE CAFRE

Nos lecteurs n'ont pas oublié les précieuses et pittoresques communications du R. P. Courtois et ils se réjouiront en voyant reparaître le nom sympathique d'un missionnaire à qui nous devons de bien connaître les noirs habitants et les principales localités du Zambèze inférieur. Les anecdotes nombreuses que l'on trouvera dans cette nouvelle étude nous montrent pris sur le vif ces curieux indigènes dont les mœurs primitives et les préjugés tenaces offrent au missionnaire tant d'occasions d'exercer sa patience et son zèle.

ETUDE DU R. P. COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE A TÉTÉ.

Les noirs sont en général très superstitieux, et souvent des circonstances naturelles et fortuites se réunissent pour augmenter encore cette faiblesse.

Il y a quelques jours, le R. P. Hiller, de la mission de Boroma, avait envoyé des noirs couper des arbres dans la forêt pour en faire des planches et un canot. Or, à l'entrée du bois, au bord d'un torrent, un superbe *mungari* (platane) portait avec fierté sa tête dans les airs. Cet arbre, selon les noirs, servait de demeure aux mânes d'un roitelet du pays, et on avait coutume, à l'époque des danses qui se font pour demander la pluie, de venir y déposer du tabac et offrir des vivres aux prétendus esprits de la forêt.

Le Père dit aux bûcherons :

« — Vous couperez aujourd'hui le grand platane qui est à l'entrée du bois, et vous le scierez en planches. Ensuite je vous donnerai un autre travail. »

Le chef de la bande, le maître bûcheron, répondit :

« — Ce n'est pas possible ; cet arbre est sacré et si nous y touchons, nous mourrons ! »



BAS-ZAMBÈZE (*Afrique australe*). — TÉTÉ. VUE PRISE DE L'ÉGLISE; d'après un dessin du R. P. COURTOIS, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à TÉTÉ (Voir page 306).

Le Père, ne pouvant vaincre la répugnance des noirs, se rend avec eux à l'endroit indiqué et commence lui-même l'entaille sur le géant de la forêt.

Le noir enhardi prend alors sa cognée et se met à frapper. A mesure que l'entaille s'élargit, on dirait que l'arbre gémit. Les coups de haches répercutés par les échos semblent en effet se multiplier et imiter le son d'une voix plaintive. Le noir cependant continue à frapper, et voilà que des gouttes d'eau lui tombent sur la tête. Il s'arrête stupéfait, immobile et comme paralysé par la peur; il s'écrie :

« — Mais, mon Père, vous voyez bien que l'arbre pleure ! »

Tout d'abord le Père ne laisse rien paraître de son étonnement. Il fallait d'ailleurs en finir avec un arbre qui servait à des actes idolâtriques de la part des pauvres païens. Il invite le noir à continuer sa besogne : mais celui-ci, tremblant et terrifié, n'ose plus frapper un seul coup. Alors il commande à un autre noir de remplacer le maître charpentier.

Le nouveau bûcheron se met à l'œuvre. Il veut paraître courageux : il frappe à coups redoublés l'arbre mystérieux, et à chaque coup des gouttes d'eau tombent de la cime et viennent asperger les ouvriers de plus en plus étonnés.

Enfin, l'arbre fléchit, s'ébranle, s'incline, et soudain une forte averse inonde les ouvriers. L'arbre gisait à terre !...

Or, savez-vous d'où venait cette eau qui tombait d'abord goutte à goutte et qui, dans les commotions plus violentes de l'arbre, se répandait par ondées abondantes ? C'était tout simplement une crevasse située à l'endroit où les branches se soudent au tronc et qui formait un réservoir capable de contenir deux ou trois litres d'eau. Quand l'arbre fut couché par terre, les noirs, revenus de leur ébahissement, disaient :

« — Le Père a raison; les esprits n'habitent pas sur les arbres; par conséquent l'arbre ne pouvait ni gémir, ni pleurer ! »

Et depuis, par dérision, on a appelé le maître charpentier : *Nyakuriza muti*, celui qui fait pleurer les arbres.

***

Une source très pittoresque se trouve à Poté Poté, à l'ouest de Tété, au pied de la forteresse (Voir la gravure, p. 301). L'eau tombe en cascade dans la rivière Chemadzi et va se perdre dans un terrain sablonneux et mouvant. Pour y arriver, quand on prend le chemin de la montagne, il faut grimper au milieu de rochers imposants et pittoresques. A mi-côte, on rencontre un endroit qui présente une enceinte fortifiée. Seule une fente de rocher forme la porte naturelle de cette gorge sauvage : elle s'appelle en langue indigène *mfunguro* (la targette).

Un jour que je dirigeai ma promenade en compagnie de quelques enfants vers la cascade de Poté-Poté, nous arrivâmes au pied d'un grand baobab, creux à l'intérieur et présentant la forme d'une salle parfaitement travaillée comme de main d'homme. Nous eûmes la curiosité d'y pénétrer. Quel ne fut pas mon étonnement d'y trouver différents petits objets laissés là par les noirs comme présents aux esprits de l'endroit! Un vase de terre attira surtout mon attention, car il était encore à moitié plein de lait et je voulus en savoir la provenance. Un noir qui passait m'en fournit l'explication :

« Cet arbre, me dit-il, est habité par un serpent boa : c'est l'esprit d'un roitelet d'autrefois, il est très friand de lait et de farine, et c'est pour cela que les noirs de l'endroit sont fidèles à venir lui faire leurs offrandes. »

Et de fait près de l'arbre, au pied du rocher, il y avait une immense crevasse et je ne doute point que ce ne fût le repaire du reptile.

***

Puisque nous en sommes sur le chapitre du serpent boa et des superstitions des noirs, notons le fait qui s'est passé dans cette ville. Il y a cinq ans, M. Anacleto, qui a son jardin sur l'autre rive du fleuve en face de la ville, au Prazo-Mussonya, voyant sa basse-cour diminuer chaque jour, grâce aux visites d'un boa qui tuait volailles, chèvres et porcs, chargea un gardien de faire la chasse au reptile. C'était un vieil Européen nommé Bernard. Celui-ci réussit à tuer le boa. Les noirs de dire :

« Bernard a tué le serpent-esprit ; Bernard mourra cette année. »

De fait, quelque temps après, Bernard était enlevé de ce monde, par une dyssenterie violente.

Le gouverneur demanda à M. Anacleto la peau du boa pour l'envoyer à Lisbonne et chargea son ordonnance Antonio d'écorcher le reptile et de remplir la peau de chaux afin de la conserver en bon état. A quelque temps de là, mourait Antonio, et les noirs n'ont pas manqué de dire que c'était pour avoir enlevé la peau au serpent-esprit !

***

Les noirs ont le plus grand respect pour les serpents de toute espèce. Un entre autres jouit d'une vénération particulière; c'est la couleuvre appelée *nyamuzurumbo*. Ils prétendent qu'elle est animée par l'âme de quelque parent ou ami défunt. Quand ils la voient pénétrer dans leurs cases ou se chauffer sur le toit de leurs huttes, ce qui est fréquent, ils regardent le fait comme un signe de bon augure et comme un gage de fortune et de prospérité. J'ai entendu dire plusieurs fois que la couleuvre *nyamuzurumbo* est inoffensive et que sa morsure n'est pas venimeuse. Cependant, trois ou quatre noirs, après avoir été mordus par elle, sont restés plusieurs mois malades et l'un d'eux a une plaie incurable depuis plus de quatre années.

Le serpent *mbadza* est vénéré comme serpent voleur : les noirs disent qu'il entre dans les maisons comme un commissionnaire fidèle et qu'il en retire tout ce que l'on désire.

Le serpent *mberenga* est une espèce de vipère très venimeuse, de couleur vert foncé, avec des points noirs placés de distance en distance sur le dos et le ventre. Elle habite d'ordinaire un trou caché dans le sol et elle réunit à l'entrée de son nid de petits cailloux. Celui qui a le malheur d'en être mordu devra souffrir, disent les noirs, autant d'années qu'il y a de pierres réunies à l'entrée de sa retraite.

***

Certains sorciers se disent animés par des serpents-esprits. On les appelle *mambo-nyoka*, rois serpents. Ces êtres détestables inspirent grande crainte, car généralement ils annoncent des malheurs et des fléaux, tels que la sécheresse, la guerre, la disette. On voit ces *mambonyoka* rester étendus des journées entières, couchés sur le dos, au soleil brûlant, sans remuer, sans manger, presque sans respirer. On les accable de présents, alors ils finissent par reprendre le sentiment et reviennent à leur ancien état !

***

Pour montrer jusqu'où peut aller la simplicité humaine en fait de superstitions, citons encore quelques faits.

Un jour, le caporal Périkito, ayant bu plus que de raison, allait décrivant des zigzags; il arriva enfin à la maison de l'officier supérieur de Tété.

« — Mon commandant, dit-il, je voudrais aller de l'autre côté du fleuve, pour traiter d'une affaire urgente.

« — Mais, mon ami, vous n'êtes pas capable de vous tenir debout et vous voulez traverser le fleuve ? Il est mieux d'attendre jusqu'à demain que vous ayez cuvé votre vin.

« — Non, mon commandant, l'affaire est urgente ; je dois à tout prix la traiter aujourd'hui. »

La permission obtenue, Périkito se met en route, il arrive au fleuve et rencontre une pirogue montée par deux noirs.

« — Amis, dit Périkito, je veux m'embarquer à l'instant même ; il faut deux rameurs de plus. »

Et voilà notre gai Périkito qui met un pied dans la pirogue, tandis que l'autre reposait à terre.

« — Monsieur, dit un noir, un crocodile est là au guet.

« — Attends, » dit le caporal, et mettant son arme en joue, il fait feu.

Le recul de l'arme est violent. Périkito culbute et tombe à l'eau.

Le crocodile revient à la charge et saisit le malheureux caporal qu'il emporte avec lui au fond de l'abîme. Les noirs de crier au secours.

Le commandant dit au soldat de garde :

« — Je vois du monde courir au fleuve, allez voir ce qui est arrivé. »

Déjà un attroupement considérable s'était formé. Les noirs disaient qu'une vieille femme de l'endroit était, par ses sortilèges, la cause de la mort de Périkito.

On court à la case de la pauvre vieille et on l'oblige à se rendre au fleuve afin de faire les cérémonies de conjuration.

La pauvre vieille se met à danser, à regarder vers l'eau, à appeler Périkito.

« — Est-il vivant ? » lui demande-t-on.

« — Oui, il est vivant ; il est là, il revient. Le crocodile va le rendre à la vie. »

Tous les assistants, même des Européens, étaient dans l'attente de ce qui allait arriver, espérant voir Périkito sortir vivant du ventre du crocodile.

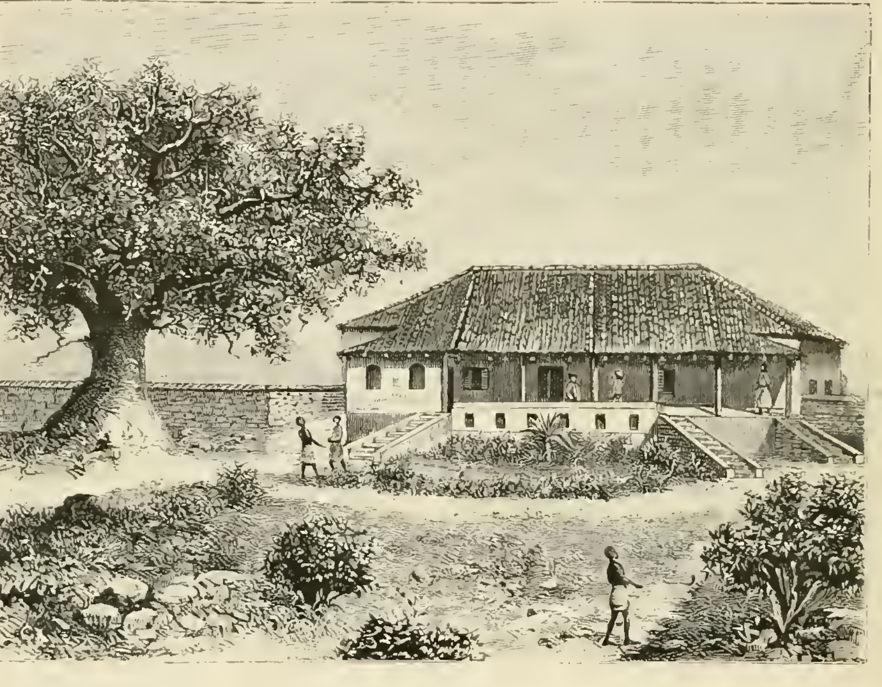
« — Il vient, criait la vieille ; le voici, le voici, regardez. »

Les noirs en silence attendaient la merveille et des blancs étaient l'arme en position prêts à faire feu à la première apparition du crocodile.

Pauvres naïfs ! Leur attente fut vaine. La vieille eut beau dire :

« — Le voici, attendez ; » rien ne parut, rien ne se montra. Périkito avait cessé sa vie d'aventures.

La foule furieuse fit un mauvais parti à la pauvre vieille. On lui attacha deux bambous à la tête, et on la fit danser, prise dans cette espèce d'étau. Il fallut que le commandant envoyât des soldats rendre la liberté à la prétendue sorcière.



BAS-ZAMBÈZE (*Afrique australe*). — TÉTÉ. RÉSIDENCE DES MISSIONNAIRES ; d'après un dessin du R. P. COURTOIS, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Tété.

∴

Nous avons en ville une famille d'ânes. Ils appartiennent à un riche négociant de Tété appelé Jean Martin. Or, ils sont devenus célèbres par mille prouesses et gentillesses. Tantôt ils démontent la machoire aux lions et cassent les reins aux hyènes ; tantôt ils se permettent des coups de pied, des coups de dents à d'innocents agneaux, ou à de jeunes veaux ; tantôt ils se promènent en triomphe emportant une chèvre ou un porc comme une botte de foin ! Si vous voulez assister à une scène curieuse et comique, il faut voir la course furibonde de l'âne dérobant un pourceau et poursuivi par une centaine de noirs poussant des cris.

Un soir, l'aïeul de cette famille d'ânes donna de terribles frayeurs à une des autorités cafres de cette ville et reçut le châtiment dû à son audace. On était à souper dans une maison en face. M. A... prenait le thé en compagnie de ses amis, quand tout à coup il voit par la fenêtre de sa chambre une silhouette se dessiner sur les murs : c'étaient de longues oreilles, une énorme tête, un vaste museau ; puis on entendit remuer la porte, les chaises, les tables, le lit.

« — Oh ! dirent les amis de M. A... qu'est-ce qu'il y a donc chez vous ?

« — Ce sont des voleurs, dit l'un d'eux.

« — Non, dit un autre ; mais c'est plutôt une hyène ou un lion qui sera entré dans la chambre. »

M. A... n'avait soufflé mot. Il écoutait avec anxiété, et une sueur froide coulait le long de ses membres.

« — Mes amis, dit-il enfin, je n'ai plus de doute, un lion a envahi ma chambre ; il y en a un qui rôde dans le voisinage depuis plusieurs nuits. Sans retard un revolver ! »

Mais personne n'ose ouvrir la porte. On entend des reniflements et des trépignements à l'intérieur.

Enfin l'un de la bande passe le canon de son fusil par la porte entre-bâillée, fait feu, et une masse inerte tombe avec grand fracas.

On entre et on se trouve en présence d'un spectacle terrifiant. Le vieux roussin d'Arcadie, blessé mortellement, rendait le dernier soupir !...

(*A suivre*).

En même temps que cette intéressante notice, le R. P. Courtois nous a envoyé plusieurs dessins qu'il a faits d'après nature et que reproduisent nos gravures. Ces vues représentent les points les plus remarquables de la ville où il réside. Cette ville de Tété où les Pères Jésuites ont fondé une mission florissante, se trouve sur la rive droite du Zambèze, et compte une population de six mille âmes. C'est le chef-lieu de l'un des neuf districts qui composent le gouvernement portugais de Mozambique.

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VI

L'Église dans les cantons suisses 1800-1890

Suite (1)

Au moment où s'ouvre le XIXe siècle, l'organisation politique et religieuse de la Suisse venait d'être bouleversée. Sous la pression des armées françaises, le pacte fédéral avait été rompu et l'indépendance séculaire des cantons complètement sacrifiée, sous prétexte d'unification. En même temps, la jeune République helvétique, marchant sur les traces de sa mère, la République française, s'était mise avec ardeur à persécuter les catholiques. En deux ans, plus de cent couvents furent supprimés, et leurs biens déclarés propriétés nationales ; les écoles furent soustraites à la direction du clergé, le nonce du Pape fut forcé de quitter Lucerne, et un grand nombre de prêtres catholiques furent proscrits.

Heureusement cette bourrasque dura peu ; dès 1803, la République helvétique avait vécu, et la Suisse redevenait une confédération d'Etats indépendants. Ce fut la fin de la persécution. En même temps qu'on rouvrait les couvents et qu'on rendait à l'Église ses biens non encore aliénés, le président de la Confération, M. Louis d'Affry, s'adressait à Pie VII, pour le prier respectueusement de renouer avec la Suisse les rapports diplomatiques (octobre 1803).



BAS-ZAMBÈZE (*Afrique australe*). — Tété. Habitation de M. Jean Martin, principal négociant de Tété ; d'après un dessin du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Tété.

Mais, dans l'acte de médiation qui rétablissait la Confédération suisse sur ses anciennes bases, une innovation malheureuse fut introduite. Jusqu'alors, dans les assemblées cantonales et à la diète fédérale, les matières confessionnelles étaient traitées exclusivement par les membres de chaque confession religieuse ; il fut décrété qu'elles seraient décidées désormais par voix de majorité absolue. C'était, dans les cantons mixtes et protestants, livrer la liberté des catholiques à des majorités sectaires et trop souvent haineuses ; jusqu'en 1830, grâce à la modération relative des protestants, ce système put fonctionner, sans amener trop de conflits ; mais le principe était posé ; un jour ou l'autre, il devait porter des conséquences fatales.

Pour comprendre ce que je vais dire de la situation religieuse des catholiques suisses, il importe de bien se représenter la constitution politique de ce pays. La Suisse n'est pas un Etat unifié ; elle forme une confédération d'Etats indépendants. En droit, chaque canton est maître absolu chez lui, à condition de respecter la constitution du pays et d'obéir aux décisions de la diète fédérale. Il suit de là que la situation religieuse des catholiques varie complètement d'un canton à l'autre. Dans les cantons catholiques, l'Eglise est maîtresse chez elle, à moins que le pouvoir ne tombe aux mains des francs-maçon, comme à Soleure ou dans le Tessin. Au contraire, dans les cantons mixtes et protestants, du moment que les matières confessionnelles s'y décident à la majorité absolue des voix, les catholiques y sont à la

(1) Voir les *Missions catholiques* des 4, 8, 12, 25 mars, 1, 4, 11, 21, 28 avril 9, 23, 30 mai, 6 et 13 juin.

discrétion de leurs pires ennemis. De là, des contrastes qu'on ne pourrait s'expliquer, si l'on ne tenait compte de cette organisation. En 1870, le canton catholique d'Unterwald proteste officiellement contre la chute du pouvoir temporel, pendant que Genève fait fête à Garibaldi ; vous avez d'un côté la ferveur et les œuvres de la Foi, et dans le canton voisin, l'Eglise est persécutée.

Ajoutons que, depuis la défaite du *Sonderbund* en 1847, la tendance vers la centralisation s'est accentuée de jour en jour. En perdant leur indépendance religieuse, les cantons catholiques ont vu diminuer du même coup leur indépendance politique; de plus en plus, l'autorité tend à se concentrer aux mains de la diète fédérale et des patriciens de Berne, et ce n'est certes pas à l'avantage des catholiques, qui sont encore en minorité dans le pays.

Cette observation préliminaire une fois faite, je suis heureux d'avoir à constater que la période des trente premières années du siècle fut, pour l'Église catholique, une époque de paix relative. Les préoccupations politiques étaient toutes à l'extérieur, et les questions religieuses ne venaient qu'au second rang ; c'est dans cette période de temps que l'Eglise catholique parvint, à force de zèle et de dévouement, à s'introduire dans les centres protestants qui, depuis la Réforme, lui étaient restés obstinément fermés. Il faut dire quelques mots de ces humbles commencements.

C'est seulement en 1799, que le culte catholique fut rétabli à Berne, sur la demande formelle de l'ambassadeur de France. Le premier curé fut un Père capucin de Fribourg, le P. Girard. Les commencements de cette chrétienté furent pénibles, les saints mystères se célébraient d'abord dans le chœur de l'église protestante de Saint-Vincent ; en 1821, vu l'accroissement numérique des catholiques, le gouvernement leur accorda toujours de partager avec les protestants, la jouissance de l'ancienne église des Dominicains. Quand M. Baud fut nommé, en 1832, curé de Berne, il n'y avait encore qu'une église mixte, pas de presbytère, pas d'écoles. Mais le nouveau curé était un homme de zèle et d'œuvres: il fut le véritable créateur de la paroisse de Berne. Une magnifique église qui coûta 700,000 francs, recueillis, on peut le dire, dans le monde entier, un presbytère, des écoles spacieuses, voilà son œuvre matérielle. L'œuvre spirituelle marcha du même pas ; le tableau suivant en fait foi :

En 1800, il y avait à Berne environ 500 catholiques.
En 1840. . . . . 1200 »
En 1870. . . . . 4921 »

Ce nombre n'a fait qu'augmenter depuis, malgré la défection d'une poignée de catholiques libéraux, qui, appuyés par le gouvernement protestant de Berne, ont volé en 1873 l'église et tous les biens-fonds de la communauté catholique.

M. Baud n'eut pas la douleur d'assister à cette profanation; il était mort, au mois de mai 1867, après avoir été élevé par Pie IX à la dignité de protonotaire apostolique. Ses funérailles furent un dernier triomphe pour le catholicisme : protestants et catholiques s'y pressèrent en foule et, pour la première fois depuis la Réforme, les cérémonies du culte romain purent paraître au grand jour, dans les rues de la vieille cité fédérale.

La paroisse de Bâle comptait, en 1800, 400 catholiques, sans église et sans prêtres. Elle compte aujourd'hui près de 12, 000 catholiques; elle possède une belle église ogivale, devenue malheureusement insuffisante par suite de l'accroissement continu des catholiques ; des écoles florissantes, dont le gouvernement cantonal a fait publiquement l'éloge, sont tenues par les Frères des écoles chrétiennes et par les Sœurs de Portieux ; il y a un hôpital, un orphelinat de jeunes filles; la paroisse est desservie par un curé et six vicaires. Le gouvernement cantonal, loin d'aider les catholiques, s'est toujours montré hostile à leurs œuvres.

Zurich, la vieille cité de Zwingle, a toujours été, elle aussi, très hostile à l'Église romaine ; aussi, en 1800, cette ville n'avait pas encore un seul catholique. C'est seulement vers 1810 qu'on put commencer à y dire la messe, dans l'arrière chambre d'un cabaret. En 1840, les catholiques de Zurich étaient déjà 1500 ; ils sont 9000 aujourd'hui. Ils avaient élevé une belle église, un presbytère, des écoles que le gouvernement cantonal leur a volés, en 1873, pour les livrer à une dizaine au plus de catholiques libéraux; mais, sans se laisser décourager, les fidèles ont acheté immédiatement, au prix de 95,000 francs, deux maisons et un grand terrain pour y rétablir leurs œuvres.

C'est le jour de Pâques 1808 que le saint sacrifice de la messe recommença à Neufchâtel, d'où il était proscrit depuis 1530. La principauté de Neufchâtel, ayant été cédée à la France, devint l'apanage de Berthier, un des généraux de Napoléon, qui rétablit le culte catholique dans la chapelle du château. Mais, vu le petit nombre des fidèles, l'archevêque de Besançon, de qui relevait alors la principauté de Neufchâtel, n'y mit pas pour lors de prêtres à poste fixe.

En 1811, le comte de Pourtalès ayant établi dans cette ville un hôpital desservi par les Sœurs hospitalières de Besançon, un prêtre catholique vint se fixer à Neufchâtel, en qualité d'aumônier des Sœurs.

En 1815, la principauté de Neufchâtel fit retour au roi de Prusse. Le prêtre français rentra alors dans son diocèse, et l'évêque de Lausanne envoya pour le remplacer M. Aebischer, qui doit être considéré comme le premier curé de Neufchâtel.

Ce n'est qu'en 1827 qu'on put obtenir, après beaucoup de tracasseries, de poser la première pierre de la chapelle catholique, dans un terrain donné par M. de Pourtalès.

Peu à peu les catholiques se multiplièrent et obtinrent un minimum de liberté; en 1842, on agrandit l'église devenue insuffisante; en 1844, on installe des écoles qui sont confiées aujourd'hui aux Frères des écoles chrétiennes et à des institutrices laïques. Ces écoles comptaient, en 1870, 188 enfants.

A la mort de M. de Pourtalès (1859), le fanatisme protestant expulsa les Sœurs de l'hôpital pour leur substituer des diaconesses, au grand regret des protestants et des catholiques. Ceux-ci, sans se décourager, fondèrent aussitôt à leurs frais l'hôpital de la Providence, avec un orphelinat annexe pour les jeunes filles.

La paroisse de Neufchâtel comptait, en 1870, 3,679 catholiques. Aujourd'hui ils sont plus de 4,000.

Les catholiques de Lausanne étaient 150 en 1800. Un prêtre, émigré du diocèse de Lyon, l'abbé Vivian, leur servait de pasteur. Il demanda au Conseil cantonal l'autorisation d'ouvrir dans la ville un lieu de réunion pour les catholiques. Cette demande ayant été rejetée, les fidèles se rassemblèrent, pendant plusieurs années, dans une cave, pour y célébrer les saints mystères.

En 1810, le Conseil cantonal accorda enfin la publicité du culte et donna aux catholiques un local pour leurs réunions.

En 1814, ils furent admis à partager avec les luthériens et les anglicans la jouissance d'une salle publique.

L'abbé Vivian était mort en 1811 ; son successeur à la cure de Lausanne fut un pauvre ouvrier menuisier, ordonné prêtre par l'évêque de Fribourg, l'abbé Belbès, séminariste de Lyon, qui avait fui de France pour échapper à la Terreur. Il mourut en 1819, entouré de la vénération des protestants et des catholiques.

Le nombre des catholiques s'élève, à Lausanne, à 3,500. Ils ont une belle église, un presbytère, des écoles, un curé et deux vicaires.

Le gouvernement cantonal leur a interdit le port du costume ecclésiastique, ainsi que la sonnerie des cloches.

De toutes les villes protestantes de la Suisse, Genève est celle où le catholicisme a fait le plus de progrès. En 1798, Genève comptait à peine deux cents catholiques qui étaient privés de tout exercice de leur culte, le territoire genevois étant rigoureusement interdit au prêtre catholique. Il s'ouvrit seulement avec les armées françaises. Devenu le chef-lieu du nouveau département du Léman, la vieille cité de Calvin fut forcée de déposer une partie de son intolérant fanatisme. En 1803, M. Vuarin, premier curé de Genève, qui a laissé une mémoire bénie, obtint de la ville la cession de l'église Saint-Germain et organisa la paroisse catholique. En 1811, il fit venir les Sœurs de charité pour visiter les pauvres et instruire les jeunes filles; un peu plus tard, les Frères des écoles chrétiennes arrivèrent à leur tour (1839). Jusqu'en 1856, les œuvres catholiques purent se développer à Genève, sans rencontrer trop d'hostilité; mais à cette époque, une révolution politique fit tomber le pouvoir aux mains des radicaux, qui l'ont toujours gardé depuis.

Le premier acte du nouveau Conseil fut d'expulser le successeur de M. Vuarin, M. Marilley, qui fut depuis évêque de Lausanne et Genève. Néanmoins, malgré la coalition des haines calvinistes et radicales, le catholicisme continua à progresser à Genève, et sous l'habile direction de M. Mermillod, son nouveau curé, la paroisse de Genève prit de magnifiques développements. En 1857, on consacra solennellement l'église Notre-Dame, élevée avec les souscriptions de tous les pays catholiques. Voici, du reste, le tableau des accroissements successifs du catholicisme dans la ville de Genève.

En 1800, il y avait à Genève environ 200 catholiques ; en 1840, 11,800 ; en 1870, 26,374 contre 33,731 protestants ; en 1880 (après le schisme des libéraux), 29,592.

On verra plus loin à quelles infamies les protestants se sont abaissés, pour se venger des progrès du catholicisme.

En même temps que l'Église catholique s'établissait dans les cantons protestants, d'où la Réforme l'avait tenue exilée depuis trois siècles, plusieurs remaniements de territoire vinrent augmenter, en Suisse, le nombre de ses fidèles. En 1803, le Tessin, pays tout catholique, fut incorporé à la Suisse et forma un nouveau canton composé d'environ 100,000 catholiques.

Plus tard, en 1815, les traités de Vienne enlevèrent à la France une partie du Jura et incorporèrent environ 35,000 catholiques au canton tout protestant de Berne.

Le département français du Léman, comprenant la ville de Genève et une trentaine de paroisses catholiques appartenant jadis à la Savoie, nous fut enlevé à la même époque, et forma le nouveau canton de Genève, avec un appoint total d'environ 20,000 catholiques.

Enfin la principauté de Neufchâtel, qui appartenait au roi de Prusse, entra à son tour dans la Confédération avec environ 500 catholiques. Par suite de ces remaniements de territoire, la Confédération suisse se trouva définitivement composée de vingt-trois cantons, et la population catholique qui était, en 1800, de 542,000 âmes, se trouva portée en 1820 à 730,000, contre 1,200,000 protestants.

Il est bon de noter ici que le Congrès de Vienne stipula soigneusement la liberté religieuse des catholiques ainsi réunis aux cantons protestants de Berne et de Genève, qu'il garantit l'indépendance des cantons catholiques, ainsi que la conservation des couvents et des propriétés ecclésiastiques subsistant, en 1815, dans les cantons mixtes et protestants. On verra plus loin quel cas fut tenu de ces stipulations diplomatiques.

(*A suivre*).

CINQUANTE MOIS

AU

BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

(Suite 1).

ÉCHOUEMENTS

Ainsi que nous l'avons vu dans le cours de cette notice, la navigation dans le Niger et la Bénoué donne lieu à de fréquents échouements, principalement pendant la saison sèche.

Dans la saison des pluies, les accidents de cette nature sont beaucoup plus rares et ils ne peuvent se produire que par la négligence des capitaines ou des pilotes, quelquefois aussi par la baisse des eaux, au moment où on s'y attend le moins.

Les capitaines doivent rester à la barre, à côté du pilote et du timonier, et ne pas courir par tout le navire, lorsqu'il est en marche.

A vrai dire, pendant les cinquante mois qu'a duré ma mission, je n'ai été réellement victime que de deux échouements graves, pouvant mériter d'être rapportés.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6 et 13 juin, et les cartes, p. 42 et 88.

Le premier a eu lieu le 17 octobre 1881, dans les circonstances suivantes. Nous redescendions d'Egga avec la goélette à vapeur *Adamaoua*, pour nous rendre à Brass.

Le temps était superbe, le navire glissait sans efforts et sans secousses, entraîné par la vitesse du courant et par la force d'une machine de quatre-vingts chevaux ; le pilote debout tenait la barre, le capitaine Palmers, placé à côté de lui, le dirigeait par des signes. Les matelots et les Kroumen étaient occupés à la toilette du bateau pendant que je faisais ma correspondance sur la dunette à côté du capitaine et du pilote.

Tout à coup, nous sommes renversés sur le pont par une secousse épouvantable, accompagnée de sinistres crépitations et d'une pluie de branches d'arbres, qui s'abat sur nos têtes. Etourdi par la chute, effrayé, abasourdi par la vue des grands arbres, sous lesquels je me vois soudainement transporté, sans savoir comment, je reste un instant stupéfait.

Au bout de quelques secondes, je repris mes sens et je pus constater que nous étions plus qu'échoués ; le navire était entré à moitié dans la forêt, en se frayant un passage à travers le taillis.

Je me relève vivement et je dis au capitaine qui était encore étalé sur la dunette, à côté de son pilote :

« — Capitaine, ce n'est pas un échouement, c'est un naufrage, duquel vous aurez à rendre compte. »

Palmers n'était pas encore revenu de son trouble ; il se relève en même temps que le pilote, il regarde autour de lui comme un homme hébété, sans trouver un mot à me répondre.

Ses yeux se portent ensuite sur le pilote, qui se tenait tout tremblant derrière la barre. Il lui saute à la gorge comme une bête féroce et cherche à le mordre, tout en l'assommant de coups de poings et de coups de pieds. J'eus toutes les peines du monde à lui arracher des mains ce malheureux.

* * *

Voici comment les choses ont dû se passer.

C'est sur un îlot, situé en face du confluent du Warri, en aval d'Abo, que nous nous étions jetés. Cet îlot, placé au milieu du Niger, divise le fleuve en deux branches, à peu près égales et toutes deux navigables ; le capitaine et le pilote ne s'étant pas entendus à temps sur la direction qu'il fallait prendre, il y a eu confusion, indécision, manœuvre mal exécutée, et finalement désastre.

Il a fallu que la goélette fût d'une construction remarquablement solide pour résister au terrible choc qu'elle a subi ; aussi je ne laisserai pas échapper cette occasion d'offrir mes félicitations à M. l'ingénieur Dubigeon, de Nantes, qui l'avait construite en 1880.

Notre triste situation de naufragés dura cinq jours : du 17 au 22 octobre. Cinq longs jours de souffrances et même de périls, car les populations de cette partie du delta (nous l'avons dit) sont tellement sauvages, tellement cannibales, tellement hostiles aux blancs, qu'on ne peut pas établir de factoreries chez elles.

De plus, ces barbares considèrent qu'un bateau échoué devient leur propriété et qu'ils ont le droit de le piller.

Voici le récit de ces cinq jours de misère ; je copie textuellement les notes qui se trouvent sur mon agenda. Il était tombé dans le Niger au moment du choc, avec une foule d'autres objets, tels que cartes, plans, lorgnettes, etc. qui ont été entraînés par le courant. Cet agenda a été heureusement repêché par le kroumen Taillot, qui s'est jeté courageusement à l'eau et me l'a rapporté entre ses dents, comme un véritable Terre-Neuve.

Taillot est le plus intrépide nageur que j'aie jamais rencontré.

17 octobre 1881, lundi. — Départ d'Abo ce matin à cinq heures par un temps superbe.

Vers cinq heures trois quarts, le capitaine Palmers nous jette à terre, dans les broussailles, sur la pointe de l'île en face de Warri crique (rive gauche).

Aussitôt, des nuées de noirs aux allures menaçantes sortent des broussailles, sautent dans des pirogues et se dirigent vers nous, en toute hâte ; en quelques moments, le navire est entouré ; quelques-uns essayent déjà de grimper à bord ; M. Ardin d'Elteil, agent de la Compagnie, et M. Hamelin, second de l'*Adamaoua*, qui se trouvent à bord, veulent glisser des boîtes à mitrailles dans les canons et faire usage de leurs armes ; Palmers saute sur son revolver ; les Kroumen et les matelots s'arment de tout ce qui leur tombe sous la main ; tout le monde est affolé ; on perd plus ou moins la tête. M'apercevant que les sauvages ne sont pas armés, je donne l'ordre de les empêcher de monter à bord, mais sans faire usage d'armes et sans violence ; je monte ensuite sur la dunette et j'agite vigoureusement le sifflet de la machine.

Aux premiers sons stridents poussés par la vapeur, c'est un sauve-qui-peut général ; une panique comique se répand parmi la gent envahissante ; ceux qui étaient perchés aux flancs du navire se laissent choir, les uns dans les pirogues qui se renversent et qui sont entraînées par le courant, d'autres, manquant leur coup, tombent dans l'eau et se débattent. Deux gamins se noyent et tous ces sauvages qui venaient pour nous envahir, comme une nuée de sauterelles, fuient comme des grenouilles devant un coup de sifflet d'une machine à vapeur ! Voilà bien les cannibales !

Tels sont les Dahoméens et leurs amazones !

Cruels ? Oui ! mais braves jamais !

Ils ont fui et n'ont plus reparu.

On se met à l'œuvre pour opérer le sauvetage.

La position de la goélette est des plus malheureuses ; la proue et toute la partie de l'avant, jusqu'à la chaudière, (à peu près la moitié du navire) est à terre, les branches des arbres de la forêt s'enchevêtrent par dessus le pont. L'autre moitié du bateau est dans l'eau ; l'hélice étant libre, nous conservons l'espoir de sauver l'*Adamaoua*.

Toute la journée du 17 est consacrée à transporter les marchandises de l'avant à l'arrière, à couper les branches qui nous gênent et à faire machine en arrière en nous aidant du treuil à vapeur, pour nous tirer sur des ancres, que nous avons mouillées dans le fleuve ; malheureusement, le navire ne bouge pas plus qu'un rocher.

A trois heures, nous arrêtons le *Noupé* qui redescendait à Brass ; nous mettons à son bord toutes les marchandises de l'*Adamaoua*, y compris le charbon de réserve et les

canons, nous nous allégeons de tout ce que nous pouvons et nous recommençons la même manœuvre avec l'aide du *Noupé* qui, après nous avoir amarrés, fait machine en avant, pendant que nous continuions à faire machine en arrière et à nous tirer sur les ancres.

Tous ces efforts sont infructueux ; la nuit arrive, les hommes sont épuisés par la fatigue et la chaleur, ils ont besoin de repos, nous leur distribuons une bonne ration de rhum et ils vont se coucher.

Triste nuit que celle du 17 au 18 octobre 1881, bien que les sauvages n'aient pas reparu !

18 octobre. — A la pointe du jour, les hommes reçoivent une ration supplémentaire de biscuit et de rhum et on reprend les travaux de la veille. Toute la journée se passe en tâtonnements ; nous perdons une ancre , deux aussières sont coupées en miettes, une grosse chaîne en fer est brisée sans aucun résultat ; le navire s'est un peu déplacé de son axe, mais sans reculer, et, pour comble de malheur, à la nuit, un gros câble, en se coupant, s'est enroulé dans l'hélice de l'*Adamaoua*.

Heureusement que nous avons notre terre-neuve Taillot, qui se chargera de débarrasser l'hélice.

Il met son couteau entre ses dents et il plonge, après s'être attaché au navire avec une corde, qu'il avait passée autour du corps. Au bout d'un instant il remonte à la surface de l'eau et demande un aide, auquel il donne des instructions inintelligibles pour nous. Ils plongent en même temps, tous les deux amarrés au navire, puis remontent pour respirer quelques minutes et replonger encore, enfin, au bout d'une heure d'efforts et de fatigue, Taillot et son compagnon sont parvenus à couper le câble. Ils reçurent un tonnerre d'applaudissements et une bonne ration d'eau-de-vie, à laquelle ils parurent plus sensibles, qu'à nos manifestations enthousiastes.

19 octobre. — Le fleuve a légèrement grossi cette nuit, l'espérance succède au découragement de la veille, puisque nous allons travailler dans de meilleures conditions.

Vers midi, nous voyons redescendre une chaloupe à vapeur à grande vitesse, c'est la *Jessie*, ayant M. Mac-Intoch à bord. Il a l'amabilité de venir nous voir et de s'intéresser à notre malheur ; il m'offre de me redescendre à Brass, avec sa chaloupe. Je le remercie, en lui disant que je compte redescendre avec l'*Adamaoua* ou avec ses épaves.

M. Ardin d'Elteil, qui souffre atrocement du foie, me demande à partir avec M. Mac-Intoch. Tous les deux disparaissent avec une vitesse de vingt milles à l'heure.

En s'en allant, M. Mac-Intoch m'a laissé un mot pour le capitaine Flinth, de sa Compagnie, qui devait passer quelques heures après, avec son steamer *Massaba*. Dans ce billet, l'agent général anglais priait M. Flinth de me prêter assistance. En effet, le capitaine me donna des pelles, des cordages, essaya pendant deux ou trois heures de nous déhaler, en secondant nos efforts, mais inutilement. Je l'ai remercié et je le remercie encore de sa tentative obligeante.

A la nuit l'*Adamaoua* s'est encore déplacée, mais sans recul; nous avons eu aujourd'hui deux chaînes brisées, un chaumard enlevé et une grosse amarre, coupée en cinq morceaux. M. Flinth a eu une aussière coupée en deux, en nous prêtant son concours.

20 octobre. — Cette nuit, pendant ma ronde, j'ai aperçu le capitaine Palmers, seul dans l'eau jusqu'à la ceinture, une perche à la main.

Il a passé plusieurs heures à sonder tout autour de la partie échouée du navire, fouillant la terre, arrachant les broussailles sous l'eau, creusant des trous, essayant par tous les moyens de dégager la coque du navire de tout ce qu'il croyait être une cause d'empêchement à sa délivrance.

Sa tristesse est profonde, ce qui me réconcilie un peu avec lui, car depuis notre désastre, je ne lui ai adressé la parole que pour le service.

A l'aube, nous constatons, avec terreur, que l'eau est descendue d'un demi-pied.

Les Kroumen qui se trouvent à bord, ont terminé leur engagement et il leur tarde d'en finir. Je les encourage à redoubler d'ardeur, je leur promets des pagnes superbes et une bonne gratification, si à la fin du jour nous sommes délivrés.

On se remet au travail avec plus d'entrain qu'hier.

Dans la journée, il me vient machinalement à l'idée d'aller explorer le petit îlot, qui nous retenait prisonniers.

Au bout d'un quart d'heure de marche à travers les dédales des maquis, je me trouve arrêté par un ruisseau, qui allait se perdre dans l'intérieur de l'île ; une pensée heureuse me vint aussitôt à l'esprit : tirer parti de cette eau !

Sans plus tarder, je remonte le courant, j'observe minutieusement les pentes du terrain, je constate avec bonheur qu'il existe d'autres méandres et au bout d'une demi-heure j'arrive au confluent, qui était situé à l'autre bras du fleuve.

Je reviens immédiatement à bord donner l'ordre de cesser les travaux et nous partons tous, armés de pioches, de pelles, de haches et autres instruments propres aux travaux de barrages et de terrassement.

Palmers, avec quelques Kroumen et ses matelots, est chargé d'élever un solide barrage, demi-circulaire, à l'avant de son navire, dont le dessous a été débroussaillé et creusé. Son travail doit être dirigé de manière à recevoir sous la coque du navire l'eau qui lui viendra de bâbord.

M. Hamelin, suivi du restant des ouvriers terrassiers, aura pour mission d'endiguer l'eau des divers marigots en un seul et d'aller jusqu'au confluent pour élargir l'embouchure de manière à envoyer le plus d'eau possible à Palmers.

A la nuit, tout le navire est dans l'eau, mais il ne flotte pas ; néanmoins, l'eau qui arrive avec violence du côté gauche de la proue, le fait bouger, ce qui remplit notre cœur d'espérance.

21 octobre. — Cette nuit le bateau a changé de position ; un instant nous avons cru que nous allions être entraînés ; ce matin, la proue du navire fait face au courant artificiel, ce n'est plus qu'une question d'heures, l'*Adamaoua* est sauvée !

Nous renvoyons le *Noupé* à Brass avec le chargement des deux navires, et nous gardons ses Kroumen.

Dans la nuit, il s'est produit quelques dégâts dans les barrages, l'eau s'échappe de divers côtés, MM. Hamelin et Palmers réparent les brèches. Hamelin, fier de son succès, donne à l'embouchure qui porte son nom, une largeur beaucoup plus grande. Malgré tous nos efforts, à la nuit

nous ne sommes pas encore déhalés, nous sondons et trouvons trois, quatre, cinq pieds tout au tour de l'avant.

Les feux sont allumés, nous attendons avec angoisse la pression nécessaire.

Enfin, le capitaine Palmers, à six heures du soir, monte sur la dunette et commande : Machine en arrière. Le bateau fait un brusque mouvement, se déplace, tout le monde pousse un cri de joie, mais tout à coup, à notre très grand désappointement il s'arrête. L'hélice tourne toujours, inutilement. Au bout d'une heure d'essais on va se coucher.

22 octobre. — *L'Adamaoua* a encore bougé cette nuit; aux premiers rayons du jour, on remet la machine en mouvement, mais sans résultat. Je vais visiter les barrages ; les dégâts sont insignifiants, néanmoins on les répare ; les Kroumen, en tête desquels se trouve Taillot, plongent à l'endroit où le navire touche et arrachent des broussailles, de la terre ; Palmers avec sa perche, qu'il n'a jamais quittée, est dans l'eau ; il est certain que le navire est retenu sous la coque par quelque branche, et le capitaine cherche cette maudite branche sans pouvoir la trouver.

Tout à coup, vers cinq heures du soir, au moment où on s'y attendait le moins, et sans que la machine soit mise en mouvement, l'*Adamaoua* se laisse glisser dans le fleuve. Nous allions nous perdre ailleurs, sans la présence d'esprit et la remarquable agilité d'Hamelin qui s'est emparé du gouvernail, pendant que Palmers, avec sa perche, était encore dans l'eau. L'*Adamaoua* était sauvée !

MM. les directeurs de la Compagnie d'assurance maritime, m'ont fait l'honneur de m'offrir, au nom des assureurs du navire *Adamaoua*, un fort joli chronomètre d'or, sur lequel ils ont fait graver mon nom et celui du navire qui rappelle l'événement.

Les remerciements que je leur adresse à neuf ans d'intervalle, sont un devoir de reconnaissance, que je ne puis accomplir sans songer en même temps à leur exprimer tous mes regrets, que ce cher navire *Adamaoua*, sauvé en 1881, ait péri en 1882, dans une collision avec le navire anglais *White Rose*.

(A suivre.)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Edition française

Anonyme du diocèse de Viviers ... 10
Anonyme du Chatillonnais, diocèse de Dijon, avec demande de prières ... 1
Un abonné de *l'Écho de Fourvière*, de Chassagny, diocèse de Lyon, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* ... 250
M B. » » ... 20
Mme Ro nestang, don recueilli par *l'Écho de Fourvière* ... 10
M. l'abbé Charaux, à Pont-à-Mousson, diocèse de Nancy ... 6

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Puginier).
J. Y., diocèse de Coutances ... 25
M. Massol, à Gaillac, diocèse d'Alby ... 100

A Mgr Puginier (Tong-King occidental) pour les affamés.
S. P., du diocèse d'Angers, qui se recommande aux prières de Sa Grandeur, de ses missionnaires, de ses prêtres et de ses chrétiens, lui, sa famille et ses parents défunts ... 500
Anonyme de Bourgueil, diocèse d'Angers ... 60
Anonyme de Boussay, diocèse de Nantes ... 2
Anonyme de Laval, avec demande de prières ... 10
Anonyme de Nantes ... 5
Un tertiaire de Rennes ... 17 50
Anonyme de Bordeaux, demande de prières ... 100
Par M. Barrat, collecte faite entre plusieurs personnes, diocèse de Versailles ... 33
J. L., à Saint-Brieuc ... 10
A. X., à Autun ... 49
Un abonné du diocèse de Toulouse se recommandant aux prières des missionnaires et des chrétiens d'une manière spéciale ... 10
M l'abbé Pra, à Narbonne, diocèse de Carcassonne ... 5
Anonyme du diocèse de Montpellier ... 250
A. J. B., de Lyon ... 100
Un curé du diocèse d'Angers ... 5
M. Michaux à Saintes, diocèse de la Rochelle ... 1
Un anonyme du Hâvre, diocèse de Rouen ... 100
A. D. D., canton de Saint-Valéry-sur-Somme, diocèse d'Amiens ... 50
Un abonné de Tourcoing, diocèse de Cambrai ... 15
Anonyme de Nice, avec demandes de prières spéciales ... 700
Un abonné de Marseille ... 50
Au nom d'un prêtre du diocèse de Fréjus ... 100
Mlle J. M. J. B. de Toulouse, avec demande de prières spéciales ... 100

A M. Fourcade, missionnaire apostolique à Alladhy (Inde), pour les affamés.
Anonyme de Bourgueil, diocèse d'Angers ... 40
Mlle C. Foljambe, à Gand ... 40
Anonyme de Laval, avec demande de prières ... 10
Anonyme de Nantes ... 5
Anonyme du diocèse de Montpellier ... 250
Un abonné de Tourcoing, diocèse de Cambrai ... 15
Un propriétaire, diocèse de Clermont-Ferrand ... 100

Au même, pour baptême d'un enfant sous le nom de Joseph.
Anonyme de Lyon ... 5

A Mgr Laouënan (Pondichéry) pour les affamés.
Un tertiaire de Rennes ... 17 50

Pour venir en aide aux lépreux, aux cholériques et aux victimes de la famine qui désole Jaffna (Ceylan).
M. Casimir Fougeray, diocèse d'Angers ... 20

Pour le rachat d'un petit Chinois du Yun-Nan à baptiser sous les noms de Célestin-Godefroy.
Actions de grâce. M. O. de Paris ... 20

A Mgr Cousin (Japon méridional).
Anonyme de Bourgueil, diocèse d'Angers ... 50

Au même pour son séminaire.
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers ... 50
Anonyme de Boussay, diocèse de Nantes ... 3
Un habitant d'Izé, diocèse de Rennes ... 5

A M. Matrat, missionnaire au Japon méridional.
M de Haffrengue de Wimille, diocèse d'Arras ... 10

Pour la Corée.
Un abonné de Marseille ... 11

Au R. P. Denjoy (Madagascar) pour l'adoption d'un lépreux.
Mme de Molandé à Pau, diocèse de Bayonne ... 30

Aux RR. PP. du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie pour leurs missions (Mgr Carrie).
Antoine et Elie Michel de Villarlod, canton de Fribourg ... 15
Claude Michel. » » ... 5

Pour les missions du Dahomey.
Au nom du Directeur et des élèves du collège de Lesneven, diocèse de Quimper ... 162

A Mgr Faraud, mission des Esquimaux.
Un curé du canton d'Ornans, diocèse de Besançon ... 2 70

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



NIGER. — L'*Iolantha* échoué dans les palétuviers et assailli par une tornade; d'après un dessin du commandant Mattei. (Voir page 317).

CORRESPONDANCE

TONG-KING MÉRIDIONAL

La famine.

M. Delpech, supérieur du Séminaire des Missions Etrangères, nous communique la lettre suivante que lui envoie le vénérable Mgr Pineau, vicaire apostolique du Tong-King méridional. Ce nouveau cri de détresse touchera le cœur de nos bienfaiteurs qui ont déjà répondu avec tant de générosité au récent appel de Mgr Puginier.

Lettre de M. Bonnet, des Missions Étrangères de Paris, a MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi.

Duc-Lan, 28 mars 1890.

C'est vraiment les larmes aux yeux que je vous adresse cette lettre. Je suis un malheureux missionnaire aux prises avec la famine; j'ai sur les bras plus de deux cents chrétiens à nourrir, et aucune ressource. Le simple récit de leurs malheurs sera plus frappant et plus éloquent que les plus beaux discours.

En 1885, à la suite de la tempête déchaînée contre les missions d'Annam, les trois chrétientés de mon district les plus éloignées furent complètement saccagées par les lettrés; une partie des habitants fut massacrée, les survivants, réfugiés sur les hautes montagnes, n'eurent pour se nourrir, pendant près de trois mois, que les fruits sauvages de la forêt. Aussi, quand une colonne française passa dans ces parages, elle ne trouva plus que des squelettes vivants. Ramenés à Xa-Doài, chef-lieu de la Mission, ils purent se remettre des suites de leurs longues privations.

En 1888, le pays paraissant plus tranquille, je les ramenai chez eux. Là tout était à refaire : plus de maisons; des herbes, hautes de plus d'un mètre, remplaçaient les riches moissons d'autrefois. A force de sueurs, on parvint cependant à défricher quelques champs, et l'espérance de jours meilleurs commença à renaître dans le cœur de ces braves gens.

Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, leur réservait de nouvelles épreuves.

La rébellion, mal éteinte, se ralluma peu à peu, et quand elle fut en mesure de tenir campagne, elle attaqua les colonnes de passage. Les angoisses et les alarmes

passées se renouvelèrent. Forts au dedans de leur palissade, mes pauvres chrétiens restaient impuissants en dehors. Aussi ce ne fut que la charrue d'une main et la lance de l'autre qu'ils purent ensemencer leurs champs.

Mais, quand arriva le temps de la moisson du riz, les attaques devinrent plus violentes : dans l'espace de quelques jours, neuf chrétiens furent massacrés, et leurs buffles enlevés... La récolte n'était pas encore achevée que les lettrés, au nombre de plus de deux cents, vinrent cerner et attaquer avec fureur, pendant toute une nuit, mes infortunés chrétiens.

Sur trente-cinq hommes dont se composait la garnison improvisée, quinze à peine étaient en état de se défendre. Tous les autres avaient les fièvres, ou d'horribles plaies aux pieds.

Dans un péril si imminent, Dieu vint en aide aux assiégés. Le catéchiste qui se trouvait au milieu d'eux, se multiplia pour ranimer les courages ; femmes et enfants, armés de lances et de bâtons, allèrent à la palissade ; l'ennemi qui se disposait à pénétrer pour commencer le carnage, fut repoussé avec perte. Cependant deux chrétiens furent tués dans cette attaque, me laissant trois enfants à nourrir.

A la nouvelle de ces événements, je volai au secours de mes chers néophytes, résolu de mourir avec eux. Mais la frayeur les avait saisis, et il me fut impossible de les retenir plus longtemps dans leur village. Il me fallut les emmener au centre de la paroisse ; depuis lors, ils sont à ma charge. J'ai beau m'ingénier de toutes façons : impossible de trouver assez de riz ou de patates pour tromper leur faim ! Et c'est depuis le mois de décembre que dure cet état de choses ! La mission est venue à mon aide ; mais elle ne peut suffire à tous les besoins.

Voilà donc deux cents chrétiens en proie à la famine ! Après avoir mangé les feuilles de patates qu'ils ont pu trouver, ils sont réduits à fouiller les ruisseaux du voisinage pour trouver quelques crabes. Encore ne peuvent-ils aller loin ; car les pirates, circulant dans tout le pays, les tiennent, pour ainsi dire, assiégés chez eux.

Ah ! si, en France, on voyait ces visages pâles et décharnés, si on entendait les cris des enfants demandant quelques grains de riz, combien de cœurs seraient touchés, combien de précieuses aumônes tomberaient dans les mains de ces affamés !

Tel est le déplorable état d'une partie de mes chrétiens. Outre ceux-là, dans mon district, plus de quatre mille n'ont pour nourriture que les patates ! Et l'époque de la moisson du riz est encore bien éloignée ! Et, cette moisson, nous n'espérons la faire que si les rebelles ne nous chassent pas de nos villages !

NOUVELLE-CALÉDONIE

Cyclone du 7 mars 1890.

A la suite d'un terrible ouragan qui a sévi dans le nord de la Nouvelle Calédonie, la plupart des établissements du vicariat apostolique ont subi des dégâts considérables, et la somme totale des pertes est grande.

A Bondé, l'église, les deux écoles ont été entièrement détruites. Les récoltes diverses, les plantations de caféiers, les animaux de basse-cour (vingt moutons, quatre-vingts chèvres, une centaine de volailles) ont été entraînés par le Diahot. Les pertes de cette station sont évaluées à 30,000 francs. A Pouébo, la toiture du clocher a été enlevée et la muraille du pignon et de l'école des filles s'est effondrée.

Mgr Fraysse nous communique la lettre suivante qui lui est adressée de Bondé par le pauvre missionnaire de cette station si éprouvée.

Lettre du R. P. B. Chalandon, de la Société de Marie, a Mgr Fraysse, vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie.

Bondé, 9 mars 1890.

La journée d'avant-hier a été désastreuse pour Bondé. Ma mission n'est plus qu'une vaste ruine dont la vue me perce le cœur.

Tranquille, je formais dans mon esprit mille projets d'avenir pour la prospérité de la station. Hélas ! il ne me reste qu'une tristesse profonde dont je ne puis prévoir la fin.

Comme j'ai eu la douleur de vous l'annoncer par télégramme, Bondé ne possède à cette heure, ni église ni écoles. C'est à peine si nous sommes en sûreté dans notre vieux bâtiment. Notre belle école des filles, que je faisais visiter avec tant de plaisir, n'est plus qu'un monceau de débris informes.

Après avoir soufflé avec violence pendant toute la matinée du vendredi, le vent devenant plus fort emporta, vers midi, les plaques de tôle recouvrant notre réfectoire. Je me lamentais déjà sur cette petite épreuve, bien loin de prévoir ce que nous réservait la fin de la tempête.

Vers trois heures un enfant de l'école des garçons arrive en toute hâte :

« — Père, s'écrie-t-il, c'est fini ! plus d'église, plus d'école. »

A grand'peine, j'ouvre la porte de ma chambre, et je constate la vérité de cette nouvelle. De l'église, le vent n'avait laissé debout que les murailles du chœur. Aussitôt, avec Félix et Amabili, nous essayons d'enlever le Saint-Sacrement et de sauver les ornements. La violence de l'ouragan, l'abondance de la pluie augmentaient la difficulté. Félix parvient à retirer des décombres le tabernacle pour le transporter dans ma chambre. C'est lui également qui a sauvé la plus grande partie de nos ornements et les deux statues de notre église. Il pénètre dans la sacristie dont les murailles n'étaient soutenues que par une poutre tombée du plafond. Je frissonnais en

le voyant se glisser sous les débris de la charpente que les coups de vent ébranlaient sans cesse.

Nos malheurs cependant n'étaient point terminés. Une heure après, une jeune fille accourt :

« — Père, notre bâtiment vient de s'effondrer. »

« — Et les Sœurs ? »

« — Père, je ne sais pas ! »

Vous devinez mes appréhensions. Elles furent heureusement de peu de durée. A peine avais-je fait quelques pas, que Sœur Célestin et Sœur Angélique arrivent. La seconde avait reçu deux blessures, l'une à la tête, l'autre à l'épaule. Toute sa figure était couverte de sang.

Nos deux bonnes Sœurs s'étaient d'abord réfugiées dans la classe principale. Mais pendant qu'elles y récitaient leur chapelet, un craquement subit s'était fait entendre, suivi de l'effondrement du plafond. En même temps planches, poutres, pierres, tombaient autour d'elles. Couvertes de poussière et de pluie, les deux Sœurs cherchent à sortir. Vainement elles essayent d'entr'ouvrir la porte.

« — Ouvrons une fenêtre », dit alors sœur Angélique.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et les deux Sœurs arrivèrent à Nazareth.

Après avoir beaucoup souffert, sœur Angélique peut aujourd'hui se servir de son bras. Nous n'avons point d'autres accidents de personnes à déplorer. Tout s'est borné à des pertes matérielles. C'était heureusement jour de congé. Un autre jour, nous aurions eu peut-être une quarantaine d'enfants ensevelis sous les ruines.

L'école des garçons est dans un aussi triste état ; mais la perte est moins considérable : les bâtiments n'avaient que peu de valeur. Seules, les deux petites pièces que j'avais fait construire l'année dernière, ont pu résister à la tempête. Vers une heure de l'après-midi, voyant la toiture du dortoir enlevée, j'avais renvoyé les garçons dans leurs villages. Cette précaution a prévenu un épouvantable malheur.

Les Sœurs s'étaient retirées chez moi ; mais le refuge n'était point sûr. La toiture était fort endommagée et l'eau tombait dans toutes nos salles. Les murailles même menaçaient d'imiter celles de l'église et de nos écoles. Autre embarras. Comment préserver les objets apportés de l'église et de la sacristie ?

A minuit, Amabili, qui était couché près de Félix dans la menuiserie, vient me dire :

« — Père, nous sommes gagnés par la rivière ; je crains que la maison ne tombe, renversée par le Diahot. »

Je transporte aussitôt la sainte Réserve dans le nouveau bâtiment qui est un peu plus élevé. Là encore le torrent nous atteint. Que faire ? Où nous retirer ? Il ne nous restait plus qu'à tenter l'ascension du Yendo, pour nous réfugier dans la petite chapelle qui bravait encore les efforts du vent.

Le ciel eut pitié de nous. La tempête prit fin, et l'eau baissa sur-le-champ. Une heure après il ne restait rien de l'inondation à Bondé.

Mais quel désastre ! Nous voilà réduits à la plus grande misère. Plus d'église, plus d'écoles ; nos bâtiments en ruine, nos troupeaux perdus, notre récolte de café de l'année dernière ensevelie sous les décombres de l'école des Sœurs ; celle de cette année très compromise ; près de deux mille pieds de jeunes caféiers emportés par l'eau ; notre chaland neuf entraîné je ne sais où ; notre four démoli, etc.

Que devenir ? Personne ici pour relever tant de ruines. Comment bâtir une nouvelle école de filles ? Où la placer ? Le Diahot ne viendra-t-il pas la renverser encore ? L'eau s'élevait à 1m,50. Les Sœurs logent sous les vérandas du vieux bâtiment. Le travail ne leur manque pas ; le linge de la maison, nos ornements, tous plus ou moins endommagés, voilà de quoi les occuper pendant plusieurs semaines.

Nos indigènes ont presque tout perdu. Leurs cases ont été renversées, leurs bananiers et leurs ignames brisés ou emportés par le courant. Comment s'abriter et se nourrir ?

Veuillez penser devant Dieu à notre pauvre mission...

LETTRE DES ÉVÊQUES DU JAPON

A Messieurs les Présidents et les Membres des Conseils Centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Nagasaki, le 19 mars 1890.

Messieurs,

Réunis à Nagasaki pour y tenir le premier Synode du groupe des Vicariats Apostoliques du Japon et de la Corée, nous saisissons avec bonheur cette occasion providentielle, et venons vous adresser l'expression de notre respectueuse et vive gratitude, au sujet des nombreux bienfaits dont est redevable à l'Œuvre de la Propagation de la Foi chacune de nos chères Missions.

Après Dieu, c'est surtout grâces aux prières et aux aumônes des membres de cette Œuvre éminemment apostolique que la cause de Dieu et du salut des âmes a pu et peut obtenir des résultats qui, sans être à la hauteur de nos désirs, n'en sont pas moins encourageants et consolants, quand surtout on se reporte à trente ans en arrière.

Par un zèle et un dévouement auxquels nous sommes heureux de rendre hommage, vous personnifiez, Messieurs, cette Œuvre admirable, dont l'éloge n'est plus à faire, après les félicitations, les encouragements et les bénédictions descendus sur elle et sur nous, du haut de la Chaire apostolique.

Laissez-nous donc vous remercier du fond du cœur, vous et vos charitables associés, reconnaître hautement la magnifique part de mérite qui vous revient du bien réalisé, et vous prier de daigner, dans l'avenir, continuer à ces mis-

sions votre généreux appui. Les circonstances le leur rendent plus nécessaire peut-être que jamais.

Nous aurions voulu que vous fussiez témoins des magnifiques pèlerinages qui se sont succédé pendant ce mois, à l'église des XXVI Martyrs Japonais de Nagasaki, pour bénéficier des faveurs spirituelles paternellement accordées par notre Saint Père le Pape, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la découverte des descendants des anciens chrétiens japonais (17 mars 1865). Comme nous, bien certainement, vous seriez demeurés émus à la vue de ces milliers de fidèles venus de la vallée désormais célèbre d'Urakami, ou accourus du fond des îles les plus éloignées et se déroulant en procession, bannières déployées, au chant du chapelet et des cantiques, remplissant l'enceinte de l'église devenue trop petite, se pressant à la sainte table, semblant oublier les heures pendant les cérémonies synodales et les instructions, ou enfin pieusement agenouillés sur la tombe du vénéré Mgr Petitjean, qui repose au lieu même où il recueillit les premières ouvertures des fils des martyrs.

Les limites de cette lettre ne nous permettent pas d'entrer dans les détails : qu'il nous suffise d'ajouter que, durant ces jours, tous, évêques, prêtres et chrétiens, se sont unis pour prier Notre-Seigneur, sa sainte Mère et ses martyrs de répandre leurs meilleures bénédictions sur nos bienfaiteurs, et d'acquitter ainsi la dette de notre commune reconnaissance.

Pourquoi faut-il qu'un deuil, la mort inattendue du regretté Mgr Blanc, rappelé par Dieu à la veille de son départ de Corée pour le Synode, soit venue jeter un nuage de tristesse sur notre réunion ! L'épreuve est le pain quotidien du missionnaire ; il faut l'accepter sous toutes ses formes ; du moins en ce cas, avons-nous la consolation de penser que le vénéré défunt, absent du Synode, est plus près de participer à ce que le Psalmiste appelle le « Concile des Saints ».

Veuillez, Messieurs, prier pour l'extension de la foi catholique dans ces missions lointaines, et agréer les sentiments de religieux respect et de gratitude avec lesquels

Nous avons l'honneur d'être

Vos très humbles et obéissants serviteurs en Notre-Seigneur.

† Pierre-Marie Osouf, *év. tit. d'Arsinoé, vic. apost. du Japon septentrional.*

† J.-A. Cousin, *év. tit. d'Acmonia, vic. apost. du Japon méridional.*

† Félix Midon, *év. tit. de Césaropolis, vic. apost. du Japon central.*

Camille-Eugène Doucet, *délég. de la mission de Corée.*

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur les instances de Mgr Fidèle Abbati, évêque de Scio, le Saint-Père a daigné le décharger du soin de son diocèse et lui a assigné l'Église titulaire de Dioclétianopolis. Mgr Denis Nicolosi, évêque de Zante et Céphalonie, a été transféré au diocèse de Scio et Mgr Évangéliste Boni, archevêque de Corfou, a été nommé administrateur apostolique de Zante et Céphalonie.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Dix-huit missionnaires des Missions d'Afrique d'Alger partiront de cette ville le 29 juin pour les Grands-Lacs. Ce sont les RR. PP. François Gerboin, du diocèse de Laval ; Emile Bonhomme, du diocèse de Mende ; Achille Van Ost, du diocèse de Cambrai ; Julien Depaillat, du diocèse de Clermont ; Henri Streicher, du diocèse de Strasbourg ; Jean Gacon, du diocèse d'Autun ; Emile Pruvot, du diocèse de Cambrai ; Henri Gaudibert, du diocèse de Westminster : Jean Marcou et Auguste Capus, du diocèse de Rodez ; Louis Schmeier, du diocèse de Haarlem ; Emile Ruby, du diocèse de Besançon, Jean-Baptiste Dooge, du diocèse de Gand; Joseph Wurffel, du diocèse de Strasbourg ; Gustave de Vugst, et Victor Claes, du diocèse de Gand ; Etienne Capel, du diocèse, de Namur, et Pierre Vanderyeugt, du diocèse de Gand. Deux jeunes médecins nègres originaires du Soudan oriental, Michel Abdou et François Gogé, partent en même temps et pour la même destination.

— Cinq missionnaires franciscains se sont embarqués à Marseille le 15 juin pour le vicariat apostolique de Chan-tong (Chine). Ce sont les RR. PP. Gonzague, du diocèse de Reims ; Apollinaire, du diocèse de Saint-Brieuc ; Pacifique, du diocèse de Saint-Dié ; Chérubin, du diocèse de Montpellier, et le Frère Sabas, du diocèse de Strasbourg.

— La Pieuse Société des Missions de Rome vient d'envoyer plusieurs missionnaires dans l'Amérique du sud.

Voici leurs noms :

Le R. P. Alfred Meager et le frère Adam Grogs, pour Valparaiso (Chili) ; les RR. PP. Thomas Stanton et Augustin Gough, pour la République Argentine. Les RR. PP. Carmine Fasulo, Joseph Dalmazzo et les Frères Emilien d'Amore, clerc tonsuré, et Michel Lepori, pour les missions du Brésil.

Ces missionnaires se sont embarqués à Gênes, le jeudi 5 juin dernier sur le vapeur français *Le Béarn*.

INFORMATIONS DIVERSES

Angleterre. — Le *Morning Post* du 9 juin a consacré un article aux *Noces d'argent du cardinal Manning.*

« Hier, dit ce journal, dans toutes les églises et chapelles de l'archidiocèse de Westminster, à tous les offices, des prières spéciales ont été adressées à Dieu pour le cardinal Manning qui célébrait ce jour-là le vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale. Les églises étaient remplies de fidèles et, à tous les sermons qui accompagnèrent les grand'messes, les prêtres exposèrent à l'envi les services rendus à l'Église catholique romaine en Angleterre par l'éminent prélat. Dans l'après-midi, une nombreuse députation, présentée par M. le marquis de Ripon, se réunit à l'archevêché pour offrir au cardinal les hommages et les vœux des catholiques, plus une bourse contenant 92,000 francs pour payer les dettes de la pro-cathédrale de Kensington. Dans sa réponse à l'adresse lue par lord Ripon, le cardinal Manning dit que, sur la fin de ses jours, c'était pour lui une immense consolation d'avoir pu contribuer un peu aux progrès de l'Église catholique dans son pays. »

Jérusalem. — On nous écrit de Jérusalem :

« Le lundi de Pâques a été marqué par un double pèlerinage *aux deux Emmaüs*, car, vous le savez, on fixe en deux lieux différents la patrie de Cléophas et de l'autre disciple qui eurent le bonheur de voir Jésus ressuscité, le jour même de sa résurrection.

« Les Franciscains placent Emmaüs à un village appelé Kebébé, situé à trois lieues au nord-ouest de Jérusalem. Ils ont trouvé là de belles ruines et construit un grand couvent où ils forment un certain nombre de jeunes aspirants à leur Ordre. D'autres ont cru retrouver Emmaüs au village qui porte encore aujourd'hui en arabe le nom d'Ammoas. Ce village est beaucoup plus loin de Jérusalem ; il faut environ six heures pour l'at-

teindre. On a découvert là les ruines d'une superbe basilique, dont Mlle de St-Cricq de Pau, fondatrice des Carmélites de Bethléem, a fait l'acquisition il y a environ dix ans et qu'elle a fait soigneusement dégager, se proposant de la reconstruire. En attendant, une petite maison bâtie à côté de cette église sert d'habitation à l'abbé Viallet, du diocèse de Nîmes, gardien provisoire de ce sanctuaire. L'intérêt enthousiaste qu'il porte à ce lieu, lui a valu dans le pays le surnom de P. Cléophas.

« Naturellement chacun abonde dans son sens; les Franciscains se croient en possession, à Kebébé, du véritable Emmaüs et c'est là qu'ils mènent leurs pèlerins. Le P. Cléophas, fort de la tradition des anciens et du témoignage des plus savants néo-palestinologues, tels que Clermont-Ganneau, Guérin et Vigouroux, affirme et soutient que l'Emmaüs de saint Luc se trouve à Ammoas, et c'est là qu'il a réuni, cette année, le 7 avril, une quarantaine de pèlerins, prêtres, religieux de Jérusalem, de Bethléem et de Jaffa. Devant cette pieuse troupe, la messe a été par lui chantée dans la basilique recouverte de tentes ; c'était la première fois depuis les Croisades que Notre-Seigneur était adoré sous les espèces sacramentelles dans ce lieu où les heureux disciples le reconnurent à la fraction du pain.

« Ce pèlerinage a eu cela de particulier que deux prêtres du Patriarcat l'ont fait à pied aller et retour et ont ainsi confirmé l'assertion du P. Cléophas, qui disait n'avoir mis que cinq heures et demie pour venir d'Ammoas à Jérusalem. Les adversaires de l'opinion de cet excellent Père prétendaient qu'il était impossible de faire en un jour le trajet aller et retour de Jérusalem à Ammoas. Les prêtres du Patriarcat ont fait le voyage en cinq heures et demie en descendant et six heures en remontant, et pourtant ces deux prêtres n'étaient point dans les conditions des deux disciples de Jésus ; l'un d'eux a 52 ans ; ils mènent une vie sédentaire depuis de longues années et surtout ils n'avaient pas eu le bonheur de souper avec Jésus, d'entendre son entretien et de le recevoir miraculeusement dans leurs cœurs. »

Equateur. — Un missionnaire Salésien écrit de Riobamba :

« Les processions, à l'Équateur, ne ressemblent guère à nos processions françaises ; certaines choses nous paraissent un peu étranges ; mais l'ensemble est vraiment bien édifiant, et témoigne d'une foi profonde et d'un amour ardent pour Notre-Seigneur.

« Les rues par où passe la procession sont ornées le mieux possible. Chacun sort de son ménage tables, chaises, statues, tableaux et garnit le devant de sa maison. Les reposoirs sont organisés de la même façon, avec de vastes châles, tenant lieu de tapisseries. Des arcs portatifs en verdure sont espacés le long de la route ; et, quand la procession est passée, des Indiens les enlèvent et courent les transporter en avant pour les faire servir de nouveau.

« Le plus pittoresque de la procession, c'est une troupe d'Indiens, vêtus du costume national d'autrefois, qui exécutent des danses sur le parcours de la procession. Ils ont sur la tête un chapeau de feutre garni de touffes épaisses de plumes. Ce chapeau est orné de verroteries et de petites pièces d'argent. Une espèce de voile est attaché au chapeau par derrière, et tombe sur le dos tout parsemé de riches broderies d'argent et d'or. Le pantalon est collant ; par dessus descend un tablier, tout recouvert, lui aussi de pièces d'argent, qui brillent au soleil et éblouissent les yeux. Ces danseurs balancent à la main un bâton ou sceptre, auquel de pareilles pièces sont attachées. Deux Indiens, en costume ordinaire, marchent en avant : l'un d'eux joue de la flûte et frappe en même temps sur un tambourin, pendant que l'autre marque la mesure avec une sorte de cliquettes, accompagnant les danses curieuses qu'exécutent, pendant toute la procession, les Indiens costumés.

« J'ai assisté aux Offices de la Cathédrale, le Vendredi-Saint, et j'en suis revenu profondément édifié. La tenue du peuple est très digne et très religieuse. Les membres de la municipalité de Riobamba vinrent les premiers, immédiatement après le clergé, baiser deux à deux le Christ, après avoir fait les trois génuflexions et déposé leur offrande. »

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

(Suite 1).

RÉCIT DU DEUXIÈME ÉCHOUEMENT.

L'*Iolantha*, steamer anglais, avait été mis à ma disposition en 1884, par les directeurs de la Compagnie équatoriale, pour remonter le Niger jusqu'à Egga, approvisionner tous les comptoirs du Niger et déposer à Lokodja les marchandises affectées aux factoreries de la Bénoué. C'était un navire en fer de douze cents tonneaux et calant onze pieds. A son retour en Europe, il devait rapporter tous les produits qui se trouveraient dans les factoreries. Le 9 septembre 1884, il entrait majestueusement dans le fleuve par l'embouchure de Nun. Il passa devant Akassa ; mais arrivé à Louis-Crique, à six milles de la mer, il s'échouait vers sept heures du matin.

Prévenu par une de nos chaloupes à vapeur, que j'avais placée à cet effet en observation à Louis-Crique, je quittais Brass immédiatement avec deux navires, le *Moleki* et le *Noupé*, que j'avais gardés précisément pour parer à cet échouement que je redoutais. A peine arrivé sur les lieux du sinistre, nous accostâmes l'*Iolantha*. Le *Moleki* s'amarra à bâbord et le *Noupé* à tribord.

Peu de temps après, la Providence nous envoya un troisième bâtiment le *Niger* qui redescendait à Brass, venant de Chonga. Je l'arrêtai au passage et le fis amarrer fortement au *Moleki*, ce qui faisait quatre navires de front et une chaloupe à vapeur en réserve. Le travail du transbordement commence avec ardeur.

Vers minuit, une tornade épouvantable nous surprend au milieu de nos travaux. Toutes les cataractes du ciel s'ouvrent en même temps, l'eau nous inonde, c'est un véritable déluge ! Le tonnerre mêle sa voix au crépitement de la pluie, sur les ponts des navires, et les forêts de palétuviers répètent avec fracas le bruit des détonations. Les grondements se succèdent avec une rapidité effrayante et se confondent avec leurs propres échos. On dirait le roulement de mille tambours battant sans relâche. (Voir la gravure, page 313).

A ces éclats précipités du tonnerre, vient s'ajouter un tapage infernal produit par sept treuils à vapeur, qui mettent en mouvement les grues des navires. Nos bateaux barrent la rivière, comme s'ils voulaient opposer une digue à l'impétuosité du courant.

Les Kroumen, au nombre d'une centaine, travaillent avec vigueur; la sueur et la pluie ruissellent sur leurs corps nus; ils s'agitent au milieu des nuées de vapeur, qui s'échappent à travers les fissures des tuyaux des appareils.

A la pointe du jour, le 12 septembre, après une suprême convulsion, la tornade s'apaise, mais la pluie tombe toujours.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13 et 20 juin et les cartes, p. 42 et 88

Tous les pavillons français et anglais sont en berne et les funérailles d'un malheureux marin anglais décédé la veille se préparent.

Le charpentier de l'*Iolantha* a construit un cercueil qu'on recouvre d'un drapeau britannique. Le travail cesse et, au milieu du silence, tous les blancs descendent dans des canots, sous une pluie battante, pour rendre les derniers devoirs au défunt. Le cimetière n'est pas loin ; le Bas-Niger n'est-il pas un vaste cimetière ?

Le canot qui porte le cercueil prend la tête du convoi, les autres suivent à peu de distance.

Quelques minutes nous suffisent pour atteindre la rive gauche ; elle nous semble moins marécageuse et par conséquent plus propice à la triste cérémonie. Le cercueil est mis à terre, on creuse trente centimètres, mais l'eau afflue dans la fosse; on essaie ailleurs, toujours de l'eau, partout de l'eau ; inutile de chercher davantage ; nous déposons la bière dans l'eau. Chacun de nous a recueilli, comme il a pu, un peu de terre détrempée qu'il jette sur la fosse. Nous formons ainsi avec de la boue une tombe de quarante centimètres de hauteur, sur laquelle on place deux branches en forme de croix.

Le signe sacré de la Rédemption protège les restes de cette victime du travail. La lugubre cérémonie est terminée.



NIGER. — MAISON DE LA FACTORERIE FRANÇAISE DE LOKODJA, OU EST MORT M. DE BUSSEROLES ET OU LE R. P. POIRIER A CÉLÉBRÉ LA PREMIÈRE MESSE, EN SEPTEMBRE 1884; d'après une photographie de M. MATTEI (Voir page 320).

* * *

On revient silencieusement à bord pour la continuation du transbordement des marchandises, qui dura jusqu'au 14 septembre, en travaillant nuit et jour. Ce jour là à dix heures du matin, au moment où le capitaine de l'*Iolantha* s'ingurgitait consciencieusement quelques petits verres de gin, un cri de joie s'échappa de toutes les poitrines, l'*Iolantha* flottait et, sous l'effort du courant, il entraînait avec lui ses petits sauveteurs français attachés à ses flancs.

Nous étions restés échoués cinq jours. Cinq jours d'angoisses et de fatigues excessives, auxquels succéda un grand soulagement pour moi, car l'*Iolantha* portait l'avenir de la Compagnie.

Chaque jour de retard nous rapprochait de la saison sèche, pendant laquelle il n'aurait été possible, ni d'alimenter les factoreries, ni d'en retirer les produits accumulés depuis le commencement de l'année.

L'*Iolantha*, se trouvant renfloué, franchit immédiatement la crique, et, grâce au grand nombre de travailleurs, il put reprendre rapidement son chargement et continuer sa route jusqu'à Egga, sans autres accidents.

MISSIONNAIRES.

Des hommes malveillants, par esprit de secte, reprochent à nos missionnaires leur manque de patriotisme. Ceux qui parlent ainsi, n'ont jamais voyagé, ou bien ils sont les ennemis de l'Évangile. Ils voudraient que les missionnaires fussent des agents politiques.

Ils voudraient les voir abandonner leur sainte mission, qui plane radieusement au-dessus de toutes les gloires, de touets les ambitions, et prendre parti pour telle et telle forme de gouvernement. Leur rôle est plus élevé ! la réserve à laquelle ils sont tenus, n'implique pas qu'ils agissent contre l'intérêt de leur pays.

Les missionnaires avec lesquels nous avons vécu, ont toujours été très corrects dans leur rôle spirituel et nous ne les avons jamais vus s'immiscer dans les affaires politiques.

Il est regrettable que, dans notre pays, on soit si peu juste envers nos missionnaires qui exposent et perdent souvent leur vie dans des contrées malsaines, où ils sont les premiers à porter la liberté, l'égalité et la fraternité.

Tous ces vaillants et modestes pionniers de la civilisation travaillent sans bruit au milieu des sauvages. Nous avons été témoins de leurs efforts pour bannir l'esclavage et extirper les coutumes barbares que pratiquent ces malheureuses populations. Les ayant vus à l'œuvre, vivant de privations, et cultivant la terre, en même temps que les âmes, nous nous découvrons devant ces héros que nous sommes très fiers d'avoir servis.

Nous les saluons les premiers parmi les premiers champions de la civilisation, parce qu'ils devancent souvent le drapeau de la France pour laquelle ils savent mourir sans

bruit et simplement par devoir. Ils sont les vrais précurseurs de la civilisation, dont l'Arabe est l'antithèse.

C'est l'histoire en main, et libre de préjugés, qu'il faut apprendre à connaître cette vaillante milice. Pour nous, si nous lisons les annales de tous les pays, nous voyons dans tous, la bonne influence des missionnaires. N'est-ce pas, à eux, en effet, que l'Europe doit d'être civilisée, et n'est-ce pas par eux encore que l'Afrique sera régénérée?

Ces sentiments sont ceux de tous les grands voyageurs. Les explorateurs, les officiers de marine, sont unanimes à reconnaître que c'est à l'influence des missionnaires, que nous devons le bon accueil des populations. Si la politique les consultait plus souvent et suivait leurs conseils, elle verrait le succès couronner ses entreprises lointaines.

* *

La réussite de ces infatigables apôtres est tout à fait surprenante. Ils ne sont ni encouragés, ni soutenus par le gouvernement. Ils ne reçoivent de lui aucun subside et néanmoins des écoles sont créées, des hôpitaux fournissent aux malades les soins et les remèdes que nécessite leur état; les jeunes gens, les jeunes filles sont élevés gratuitement et apprennent ce qu'il faut pour soutenir les luttes de la vie.

C'est par la religion et le travail qu'il faut moraliser le sauvage; il ne suffit pas de lui apporter les produits de notre industrie, il faut encore lui apprendre à mettre en œuvre les ressources dont abonde son pays, à se servir de son intelligence et de ses bras, en un mot, lui montrer qu'il est un homme. Seuls, les missionnaires ont le secret d'accomplir cette grande œuvre.

Toutes leurs missions ont des écoles pour instruire la jeunesse, des ateliers pour la familiariser avec les travaux utiles; les garçons apprennent la culture des champs, le jardinage, la maçonnerie, la cordonnerie, etc. Les jeunes filles apprennent la couture et ce qui est nécessaire à une femme de ménage.

Quand ces enfants, ainsi formés, sont en âge d'être mariés, on choisit un petit coin de terre où bientôt s'élève une case, puis deux, puis trois, les champs sont défrichés, et voilà un village à la fois chrétien et civilisé.

Or, ce que nous relatons ici, se fait non seulement en Afrique, mais dans toutes les autres parties du globe.

Ceux donc qui reprochent aux missionnaires de mettre des entraves aux progrès de la civilisation, devraient d'abord connaître quels sont leurs travaux, leurs peines et leurs fatigues. Ces infatigables pionniers souvent voient détruire, en un jour, ce qu'un labeur de vingt et trente années avait eu peine à édifier; mais leur courage ne défaille point.



R. P. Fiorentini, décédé à Lokodja, quelques mois après son installation. R. P. Poirier, Supérieur. R. P. Piollet, décédé à Lokodja.

NIGER. — Les Pères de la mission de Lokodja; d'après une photographie du commandant Mattei (Voir page 320).

Quand il leur faut verser leur sang pour le succès de leur mission, ces inimitables héros n'hésitent pas à le donner.

Que de missionnaires ont semé dans le sang, ce que récoltent aujourd'hui des successeurs plus heureux !

La politique et le monde savant sont redevables à ces sublimes ouvriers, d'une foule d'institutions, de recherches et de découvertes.

C'est avec les missionnaires du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, que M. de Brazza a accompli ses grands travaux du Congo ; c'est aux Pères des Missions Africaines de Lyon qu'il aurait fallu s'adresser pour la pacification du Dahomey ; c'est aux enfants de Son Eminence le cardinal Lavigerie que l'on doit en grande partie la solution du problème des Grands Lacs. Seuls ils connaissent ces différents pays, car ils sont plus à même que les explorateurs d'étudier les mœurs et les caractères des populations, avec lesquelles ils vivent continuellement.

* * *

J'ai sous les yeux un traité que passa devant moi le R. P. Poirier, supérieur de la mission de Lokodja, avec Méhou, gouverneur de la ville, représentant du roi de Bida, Moleki, pour l'établissement de la mission. Le voici :

Lokodja, 5 décembre 1884

Entre le P. Jules Poirier, de la Société des Missions Africaines de Lyon, supérieur de la mission du Niger, et M. Mehou, gouverneur de Lokodja, agissant au nom du roi Moleki, souverain du royaume de Noupé, en présence du commandant Mattei, agent consulaire de France au Niger et de M. Maderas, son secrétaire, il a été convenu ce qui suit :

Le gouverneur Mehou, au nom de son Souverain, cède à perpétuité, à la Société des Missions Africaines de Lyon, le terrain situé sur la rive droite du Niger, en aval de la factorerie française de l'Afrique équatoriale, à environ quinze cents mètres de la ville de Lokodja et ayant pour limites : au nord, la factorerie dite de Lhye, actuellement cédée à la Compagnie africaine ; au sud, la ligne d'arbres, parfaitement marquée, située à environ cent mètres au sud d'un ruisseau qui coule de l'ouest à l'est ; à l'est, le fleuve Niger, et à l'ouest, le pied du mont Lokodja.

Les missionnaires pourront élever des enfants, leur donner l'instruction et les initier aux travaux d'art, d'agriculture, de plantations, d'irrigations et de construction ; ils pourront élever des bestiaux, etc.

Les Pères de la mission s'engagent à ne pas se mêler de politique et à respecter les mœurs, les usages, les coutumes et la religion établis dans le royaume du Noupé.

Le roi promet aide et protection aux Pères établis sur son territoire.

Lokodja, 5 décembre 1884.

Pour le roi Moleki.
Signé : Mehou, *gouverneur de Lokodja.*

Le supérieur : Signé : Poirier.

Commandant Mattei, *agent consulaire de France, à Brass, agent général de la Compagnie française de l'Afrique équatoriale.*

Signé : Maderos,
secrétaire de l'agent consulaire

Témoins :
Signé : Père Fiorentini.
Père Piollet.

Je me demande si l'on peut trouver un contrat plus correct. Que tous nos agents politiques fassent de même et nos affaires iront bien.

(*A suivre.*)

UNE VISITE EN TERRE SAINTE

Un ancien pèlerin de Terre-Sainte, à qui Dieu a accordé la consolation de revoir Jérusalem il y a peu de temps, décrit dans la lettre suivante sa surprise à la vue des changements multiples, faits depuis un demi-siècle dans la cité de David.

Quelle différence entre la Jérusalem de 1890 et la Jérusalem de 1860 ! C'est l'exclamation de surprise de tous les pèlerins qui la voient aujourd'hui après 30 ans écoulés depuis leur premier pèlerinage.

D'abord une route carrossable a remplacé l'antique chemin étroit, suivant le plus souvent le lit des torrents, où les pieds des chevaux, des ânes, des mulets avaient creusé depuis plusieurs siècles, des trous profonds, dans lesquels les montures devaient très exactement mettre le pied pour ne pas exposer la vie de leurs cavaliers.

La surprise augmente à mesure qu'on approche de la ville sainte. Encore une heure et déjà l'on aperçoit comme une nouvelle ville extérieure. Les deux côtés de la route sont bordés de maisons nouvellement bâties dont la pierre blanche contraste singulièrement avec la teinte presque noire des anciens remparts de la vieille Jérusalem. Chacune de ces maisons a son jardin planté d'arbres au feuillage verdoyant à cette époque de l'année. C'est la meilleure preuve de la fertilité naturelle de cette terre promise. La main de l'homme a pu transformer en peu de temps le désert qui précédait la vieille Jérusalem et attristait tant les regards des pèlerins. Tout est nouveau aux abords de la Jérusalem actuelle.

Une foule d'allants et venants se presse ; il y a des types de toutes les nations. Mais celui qui domine sans contredit est le type *israélite*. Les Juifs n'étaient que six mille naguère à Jérusalem ; on assure qu'ils sont aujourd'hui près de cinquante mille. Le plus grand nombre a adopté le long vêtement arabe, mais a conservé le bonnet avec fourrure sur les bords des Juifs de la Russie. Le Juif n'a point de patrie ; persécuté dans une contrée où il ne possède ordinairement point de terres, il vend ses marchandises, et se transporte sans regret ailleurs. Le mouvement antisémitique si prononcé en Russie a été la cause de la transmigration des cinquante mille Juifs qui sont aujourd'hui à Jérusalem.

Heureux le pèlerin qui le premier aperçoit Jérusalem ! De sa poitrine s'échappe aussitôt le cri de Jérusalem ! Jérusalem ! A ce cri tous les pèlerins d'une même compagnie se prosternent, baisent la terre, étendent les bras en croix, remercient Dieu de tout leur cœur de la grâce qu'il leur a faite de voir enfin cette Jérusalem vers laquelle ils soupiraient depuis si longtemps, récitent un *Pater* et un *Ave* pour gagner la première indulgence accordée à la visite de la ville sainte. Depuis quelques années on a introduit l'usage de chanter à ce moment le psaume *Lœtatus sum* qui exprime si bien les sentiments de ceux qui aiment Jérusalem.

Il était facile, il y a 30 ans, aux pèlerins de faire ces actes de piété à la première vue de la Ville Sainte. Aujourd'hui tous les terrains étant envahis par des maisons et des jardins avec clôture, la route étant encombrée de voitures, de

cavaliers et de piétons, les pèlerins se contentent de prier en silence jusqu'à la porte de l'église du Saint-Sépulcre. Les gardiens musulmans l'ouvraient rarement autrefois; chaque couvent latin, arménien et grec a le droit de faire ouvrir la porte aujourd'hui, moyennant une redevance. Cette ouverture se fait presque tous les jours actuellement en faveur des nombreux pèlerins de toutes les nations, présents à Jérusalem à l'approche de la semaine sainte.

Notre première visite a donc été à ce sépulcre du Sauveur dont Isaïe a dit : *Et erit gloriosum.* Tout entiers aux sentiments de joie, de reconnaissance que nous inspirent le saint tombeau, la pierre qui le recouvre, nous ne faisons pas attention au bruit, aux conversations des pèlerins orientaux qui circulent dans l'immense rotonde. L'ignoble cérémonie de leur feu sacré nous fournira l'occasion de parler de la profanation habituelle de cette église la plus vénérable du monde.

On sait que l'année des chrétiens orientaux qui suivent encore avec la Russie le calendrier julien est en retard de douze jours sur la nôtre par suite du calendrier grégorien en usage depuis l'an 1582. Ce retard fait que la Pâques des Orientaux ne tombe le même jour que la nôtre que tous les quatre ou cinq ans. Cette année, leur dimanche pascal arrivant le 13 avril, leur fête des Palmes coïncidait avec notre Pâques le 6 avril. Nous pouvions donc espérer un peu de silence pendant nos cérémonies de la semaine sainte. Son Excellence, le nouveau patriarche latin, Mgr Piavi, a d'abord bénit les palmes dans l'intérieur du Saint-Sépulcre et chaque pèlerin est venu ensuite recevoir sa palme de sa main.

Au moyen-âge le pèlerin qui n'aurait pas rapporté une palme, comme souvenir et témoignage de son pèlerinage à Jérusalem, aurait été mal reçu à son retour dans son pays par ses amis et ses parents. Les vieilles chroniques de la Terre Sainte parlent souvent d'une rue de Jérusalem appelée rue des Paumiers en vieux français, parce que *vendait-on là* les palmes que les Paumiers (pèlerins palmistes) emportaient dans leur pays.



NIGER.—ABBEGGA, INTERPRÈTE DU COMMANDANT MATTEI, COMPAGNON D'EXPLORATION DU FAMEUX DOCTEUR BARTH, MESSAGER AUPRÈS DU ROI DE BIDA, POUR NÉGOCIER L'INSTALLATION DES MISSIONNAIRES A LOKODJA, EN SEPTEMBRE 1884, d'après une photographie de M. MATTEI (Voir page 320).

* * *

On sait que Sa Sainteté Pie IX rétablit en octobre 1847 le Patriarcat latin de Jérusalem avec obligation de la résidence pour le titulaire et qu'il investit de cette haute dignité dom Joseph Valerga, alors missionnaire en Mésopotamie.

Mgr Valerga, en prenant possession de son siège, comprit toutes les difficultés de sa position. Il avait tout à créer, séminaire diocésain, église patriarcale, etc. Il ne trouva que les Pères Franciscains, les Carmes au Mont-Carmel, les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. En 1860, on voyait de plus les Sœurs de Notre-Dame de Sion installées depuis cinq ans sur les ruines de l'*Ecce homo* par M. Alphonse-Marie Ratisbonne, dont la conversion miraculeuse à Rome en 1842 excita la surprise des juifs autant que des catholiques.

Mgr Valerga mourut à la peine, en 1872, après vingt-cinq ans d'épiscopat, sans avoir pu voir le développement des œuvres qu'il avait fondées.

D'après des renseignements authentiques, Mgr Bracco, successeur de Mgr Valerga, laissait à sa mort arrivée le 19 juin 1889, vingt-quatre stations nouvelles de mission, cinquante prêtres et treize communautés religieuses (1).

* *

On entend dire quelquefois : Pourquoi tant de communautés nouvelles en Palestine, où il y a si peu de catholiques ? Est-ce que les Pères Franciscains ne suffisaient pas ? Ils ont été seuls pendant plus de cinq cents ans.

Une comparaison :

Rome possède les Pères Franciscains depuis plus de six cents ans. Que serait Rome, centre du catholicisme, même avec la présence du Vicaire de Jésus-Christ, sans les innombrables communautés religieuses d'hommes et de femmes nées sur son sol ou venues d'ailleurs ? Elles sont la gloire, la force de l'Église romaine, la joie du Père

(1)	Établissements		Établissements
Sœurs de Saint-Joseph	8	Frères des Écoles chrétiennes	3
Sœurs de Nazareth	4	Missionnaires du Cardinal Lavigerie	1
Carmélites	3	Les Pères Dominicains	1
Sœurs de la Charité	2	Les Pères du Sacré-Cœur de Betharram	1
Clarisses	2	Les Pères de Saint-Pierre	1
Sœurs de N.-D. de Sion	2		
Sœurs du Rosaire (Petites Écoles)	6 ou 7		

commun des fidèles. Elles sont un jardin magnifique où chacune produit des fleurs, des fruits d'une variété infinie, dont les œuvres sont admirées par tous les étrangers, les protestants même. On sait que les papes ont exprimé souvent leur désir de voir représentés à Rome par un établissement les Ordres religieux, les Congrégations fondées dans d'autres contrées.

Si Rome, la maîtresse de toutes les Églises, puise une grande force et une grande splendeur dans le nombre de ses Ordres religieux, Jérusalem, la première mère de toutes les églises, doit resplendir aussi par ses nombreuses communautés aux yeux de ces vingt mille pèlerins hérétiques qui viennent chaque année visiter les lieux saints et par eux aux yeux des millions d'hommes de ce vaste Orient, privés de la vraie foi. Ainsi Jérusalem peut être le phare qui conduira au port du catholicisme ces populations hérétiques et peut-être aussi les infidèles.

Le Saint-Père, qui désire tant la conversion des Églises orientales non unies, qui a envoyé des missionnaires en Arménie, en Bulgarie, en Macédoine, n'a pas oublié la Terre Sainte. Il en a ouvert la porte à plusieurs communautés; il est très disposé à l'ouvrir à d'autres. N'est-ce pas aussi une source de bénédictions pour un Ordre religieux que d'avoir un établissement en Terre Sainte?

Les croisades armées du Moyen Age n'ont pu ni conquérir toute la Palestine au catholicisme ni conserver la partie conquise. Une croisade pacifique de prières, d'œuvres de charité, écoles, orphelinats, hôpitaux, colonies agricoles, etc., par les communautés religieuses sera beaucoup plus efficace.

Autrefois, l'Église catholique à Jérusalem n'avait qu'un ennemi; aujourd'hui des ministres de toutes les sectes protestantes se ruent sur la Palestine; par leurs bibles, par leurs prêches, par leurs orphelinats, par leur or, ils séduisent les ignorants. Ils sont secondés par de prétendues religieuses protestantes. Depuis vingt ans, il y a à Jérusalem des diaconesses protestantes de Berlin qui ont un orphelinat où l'on a vu cent vingt jeunes filles à la fois. Des Anglaises qui se disent Sœurs de charité, arrivées depuis peu, exercent un prosélytisme très actif. Outre un ouvroir où elles réunissent des jeunes filles sous prétexte de leur apprendre les travaux d'aiguille, avec l'appât d'une récompense si elles sont assidues à venir pendant six mois pour entendre la doctrine protestante, un ministre protestant va chaque jour faire chez elles un prêche en arabe à une réunion d'auditeurs qui reçoivent à la sortie chacun une pièce de monnaie turque valant un franc. Ces Sœurs de charité vont aussi dans les villages visiter les malades et offrir toujours une bible avec leurs remèdes. On assure qu'elles sont allées voir les pauvres lépreux de Siloé.

« — Nous ne savons pas lire, Madame!

« — Cela ne fait rien; gardez, gardez toujours cette bible. »

Aujourd'hui il n'existe qu'un seul orphelinat catholique pour les garçons, fondé par un vénérable prêtre italien. Les Sœurs de Saint-Joseph et les Sœurs de Notre-Dame de Sion ont un orphelinat de jeunes filles. Mais il leur est impossible de recevoir tous les enfants qu'on leur amène de partout, même du Liban. En vain on dit aux parents :

« — Prenez patience, il n'y a pas de place pour le moment.

« — Si vous ne les acceptez pas, nous allons les présenter aux orphelinats protestants, ils les recevront. »

Ainsi sont perdus pour l'Église catholique des milliers d'enfants. Car un contrat passé avec les parents pour cinq ans permet d'infuser à ces pauvres enfants le virus protestant avec la haine de la religion catholique.

Donc si quelques Congrégations allaient fonder en Palestine d'autres orphelinats pour les garçons et pour les filles, elles feraient l'œuvre la plus utile sans contredit pour le salut des âmes.

On a annoncé, il y a déjà longtemps, les Trappistes promis par le R. P. Abbé de Sept-Fons; on les désire vivement, on les attend avec impatience. Leur vie de silence, de prières, de jeûnes, de travaux agricoles, produira sur les populations chrétiennes et musulmanes un effet prodigieux.

Il est impossible pendant un séjour d'un mois de connaître toutes les misères, tous les besoins d'un pays. Cependant l'opinion générale est que la Terre-Sainte sera perdue tôt ou tard pour le catholicisme si on ne se hâte pas d'opposer la plus vive résistance à ses nombreux ennemis en ce pays. On ne voit maintenant à Jérusalem que des juifs, des protestants, des schismatiques; les magasins portent des enseignes en allemand, en anglais, en russe.

On parle d'un chemin de fer, de la construction d'un théâtre, d'une loge de francs-maçons, d'un journal protestant à Jérusalem, oui à Jérusalem! Oh! malheureuse Jérusalem! Il faut un autre Jérémie pour pleurer, non sur tes ruines matérielles, mais sur tes ruines morales. Que Dieu suscite quelques vaillants défenseurs qui, par la parole, par des écrits, par un journal catholique, résistent à tant d'ennemis!

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VI
L'ÉGLISE DANS LES CANTONS SUISSES
1800-1890

Suite (1)

Jusqu'en 1830, l'Église catholique put donc, en Suisse, développer librement son influence; mais la révolution de 1830 fut le signal de l'attaque. Par toute l'Europe les Sociétés secrètes s'agitaient; les radicaux suisses s'emparèrent de l'occasion pour commencer la lutte. Il est triste d'avoir à constater que, dans cette crise, les bourgeois francs-maçons des cantons catholiques de Lucerne et de Soleure furent les premiers à livrer aux protestants la liberté et les droits de leurs concitoyens.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 4, 8, 12, 25 mars, 1, 4, 11, 21, 28 avril, 9, 23, 30 mai, 6, 13 et 20 juin.

Dès le mois de septembre 1830, une réunion tenue à Soleure prenait une série de résolutions dont le but évident et avoué était d'asservir l'Église. De Soleure, le mouvement schismatique se propagea aux autres cantons ; les bourgeois de Lucerne y adhérèrent avec ardeur, et le résultat fut la proclamation des articles de Baden (1834), espèce de Constitution civile du clergé, élaborée par des libres penseurs, avec le concours de quelques malheureux prêtres apostats.

Ces fameux articles de Baden peuvent se résumer en trois mots : suppression de l'autorité du Pape et de la juridiction épiscopale, élection et révocation des curés par les comités paroissiaux, main-mise des laïques sur tous les biens d'église, pour en disposer à leur fantaisie et sans contrôle.

Cependant les patriciens protestants de Berne hésitaient à sanctionner ce nouveau droit canonique, que Grégoire XVI venait de condamner. Ce fut le canton catholique de Lucerne qui força la main au gouvernement de Berne, pour faire adopter par la diète fédérale les articles de Baden. Soumis au *referendum* populaire, ils furent rejetés à une écrasante majorité, par les cantons catholiques ; mais dans les cantons mixtes et protestants, ils furent adoptés comme loi cantonale, grâce au concours des mauvais catholiques unis aux protestants. On peut dire que, dans leur lutte contre la sainte Église, les gouvernements persécuteurs ne se sont jamais écartés du programme de Baden.

De là naquirent des conflits perpétuels entre l'Église et l'État. Dans le Jura bernois, le clergé tout entier protesta contre ces malheureux articles. Il n'eut pas de peine à prouver que, rejetés par le Pape, ils étaient schismatiques et contraires aux stipulations du traité de Vienne. Le gouvernement de Berne s'obstina, et l'évêque de Bâle, Mgr Salzman, montra une déplorable faiblesse. Vu la difficulté des circonstances, Grégoire XVI avait permis au clergé de prêter le serment d'obéissance exigé par le gouvernement, mais avec cette clause restrictive : sauf tout ce qui lèse les droits de la sainte Église ; l'évêque, de sa propre autorité, ordonna de prêter le serment *sans conditions*. Un certain nombre de bons prêtres furent persécutés à ce sujet ; après avoir enlevé à M. Cuttat, curé de Porrentrui, ses lettres de grand-vicaire, Mgr Salzman eut la faiblesse de le destituer, à la demande des patriciens de Berne, et de nommer à sa place un administrateur agréable au pouvoir civil (1836). Le confesseur de la foi, exilé par le gouvernement de Berne, mourut saintement à Colmar, où il s'était retiré. On lui fit des funérailles solennelles, que l'archevêque de Besançon voulut présider, mais son successeur à la cure de Porrentrui eut l'indignité de s'opposer à ce qu'un service fût célébré pour lui dans la paroisse.

En même temps, pour étouffer les protestations du peuple catholique, le gouvernement de Berne faisait occuper le Jura par plusieurs milliers de garnissaires, qui y commirent toutes sortes de violences. Cette première persécution du Jura bernois dura six ans, de 1834 à 1840, et se termina, comme toujours, à la honte des persécuteurs.

Dans les cantons d'Argovie, de Thurgovie et de Zurich, où les protestants dominent, on profita des articles de Baden pour mettre la main sur la plus grande partie des biens de l'Église. Le congrès de Vienne avait stipulé formellement le maintien des couvents alors subsistants. On ne tint aucun compte de cette clause, et de 1835 à 1845, on confisqua purement et simplement tous les biens-fonds des communautés religieuses, après avoir chassé et sécularisé les moines. C'était un vol d'une importance de cinq à six millions. Il est vrai qu'une part de cette fortune, le quart environ, fut attribué à l'Église catholique pour ses œuvres. Mais ce riche trésor confié à des comités paroissiaux laïques, en dehors de tout contrôle des évêques et du clergé, fut gaspillé presqu'en entier, sans que l'Église eût rien à y voir.

Ce n'était pas assez pour les radicaux suisses d'avoir sécularisé et dépouillé les antiques abbayes qui avaient échappé au XVI[e] siècle aux dévastations de la Réforme. Il fallait s'attaquer aux Ordres prêcheurs, qui s'efforçaient, avec succès, de réveiller en Suisse la vie catholique un peu engourdie. Ils commençaient, en effet, à se multiplier d'une façon inquiétante. Il y avait des Dominicains dans le canton des Grisons, des Capucins un peu partout, des Jésuites à Lucerne, à Soleure, à Schwitz, à Fribourg et dans le Valais. Evidemment un peuple libre ne pouvait supporter plus longtemps de pareils abus.

A partir de 1841, sous la pression des loges maçonniques, un vaste mouvement s'organisa dans tout le pays, pour réclamer l'expulsion des religieux, en particulier des Jésuites. Le Tessin, travaillé par les radicaux, ferma tous les couvents de son territoire, et chassa même les Capucins de l'hospice du Saint-Gothard, où ils rendaient tant de services aux voyageurs. Les Grisons expulsèrent de chez eux les Dominicains et les Prémontrés. Argovie proscrivit en masse tous les fils de saint François comme dangereux pour la sécurité de l'Etat. Thurgovie inséra dans sa constitution un article pour interdire à tous les citoyens du canton la profession religieuse comme *immorale*.

Mais les cantons catholiques refusèrent de s'associer à cette proscription des religieux. La constitution fédérale était pour eux, puisqu'aux termes de l'acte de médiation de 1803, chaque canton est souverain chez lui, dans les limites de l'acte constitutionnel.

Pour forcer la main aux cantons catholiques, des corps francs, soudoyés par la franc-maçonnerie, se soulevèrent à trois reprises, en 1844 et 1845. Il y eut des émeutes et des combats sanglants, principalement à Lucerne et dans le Valais. Les radicaux furent battus, et pour se venger, ils assassinèrent Leu, un des catholiques marquants de Fribourg ; puis, pour cacher leur crime, ils essayèrent vainement de déshonorer leur victime, en répandant partout le bruit de son suicide.

C'étaient les radicaux et les protestants qui avaient commencé la guerre civile. Les sept cantons catholiques de Lucerne, d'Uri, d'Unterwald, de Schwitz, de Zug, de Fribourg et du Valais, se voyant menacés dans leur indépendance et dans leur foi, formèrent entre eux la ligue du *Sonderbund*, pour la défense de leurs intérêts politiques et religieux. Leurs réclamations portaient sur ces trois chefs : l'exécution loyale des traités de Vienne, qui avaient garanti la liberté des catholiques, le droit de garder chez

eux des religieux qu'ils jugeaient utiles, des garanties pour la religion catholique menacée par les radicaux et les protestants coalisés. Toutes ces demandes furent rejetées, et les députés des sept cantons quittèrent la diète (20 octobre 1847).

Immédiatement celle-ci appela cinquante mille hommes, sous le commandement du général Dufour, pour soumettre ce qu'elle appelait la rébellion des cantons catholiques. Douze cantons : Berne, Schaffouse, Argovie, Thurgovie, les Grisons, Appenzell, Bâle, Glaris, Zurich, le Tessin, Vaud et Genève s'unirent pour écraser les catholiques.

Ceux-ci, comprenant qu'ils étaient trop faibles pour soutenir la lutte, en appelèrent à la médiation des puissances signataires des traités de Vienne. M. Guizot, ministre des affaires étrangères en France, aurait bien voulu les secourir. Quoique protestant, il comprenait parfaitement que le droit était du côté des catholiques ; mais il redoutait de se compromettre avec les radicaux de la Chambre, dirigés par M. Thiers, qui prononça à cette occasion la fameuse parole : « Je serai toujours du parti de la Révolution en Europe. » On se contenta donc de quelques vagues promesses et de demi-mesures. Une note diplomatique fut envoyée aux puissances signataires du traité de Vienne : l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, la Russie. L'Angleterre, qui est toujours du parti de la Révolution hors de chez elle, refusa de rien faire contre les radicaux suisses, et fit échouer la négociation.

Pendant ce temps, les cantons catholiques, abandonnés à eux-mêmes, contre la foi des traités, étaient écrasés.

Ce fut l'affaire de deux semaines :

Le 16 novembre, capitulation de Fribourg.

Le 21, capitulation de Zug.

Le 24, prise de Lucerne, par les troupes fédérales.

Le 25, capitulation du canton d'Unterwald.

Le 27, capitulation du canton de Schwitz.

Le 28, capitulation du canton d'Uri.

Le 29, capitulation du Valais.

Le *Sonderbund* catholique avait vécu, et le triomphe de radicalisme suisse était le prélude de la révolution de février, qui allait ébranler tous les trônes en Europe. Trois mois plus tard, M. Guizot, réfugié à Londres, après la chute de Louis-Philippe, pouvait méditer à loisir sur les inconvénients de l'habileté politique, qui consiste à abandonner les faibles, de peur de se créer à soi-même des difficultés. *(A suivre.)*

NÉCROLOGIE

M. Saleur,

des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Thibet.

Une dépêche télégraphique annonce la mort à Darjeeling, de M. Louis-Claude Saleur. Né dans le diocèse de Verdun en 1861 et parti pour le Thibet en 1884, il a succombé à une maladie de cœur. Nos lecteurs n'auront pas oublié les pittoresques descriptions que nous a envoyées sur l'Himalaya et le royaume du Népal, ce missionnaire de talent si prématurément enlevé à l'affection de ses néophytes et de ses frères dans l'apostolat.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Anonyme de Pont-à-Mousson, diocèse de Nancy 16
M. P. M. Pique, diocèse de Rouen 7 25
Mme B., de Paris 40
L'abbé A.-F., du diocèse de Montpellier, 50 ans de prêtrise.... 100

Pour les missions les plus nécsssiteuses (Mgr Pineau, Tong-King méridional).
Deux familles alsaciennes, diocèse de Strasbourg 52 50
Anonyme de Versailles 10

Pour l'église du Spasme à Jérusalem.
M. Deschamps, diocèse de Soissons 5

A Mgr Puginier (Tong-King occidental) pour les affamés.
M. Deschamps, diocèse de Soissons 5
Mlle Cressin à Villers-Bretonneux, diocèse d'Amiens 10
Une anonyme de Bordeaux 15
M. le chanoine Ramonde, diocèse d'Agen 100
Anonyme de Nancy 50
Un Polonais à Kiet, ami des missions et des missionnaires.... 81

A M. Fourcade, missionnaire apostolique à Altadhy (Inde), pour les affamés.
Mme Chambellan, diocèse de Poitiers 5
Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres 10

Au P. Mariapragassam, prêtre indigène à Pondichéry.
M. l'abbé Chambellan, diocèse de Poitiers 5

Au R. P. Jean-Victor Humbert, missionnaire au Kouang-si.
Mme X, à Carouge 20
Mlle Louise Berthet à Landecy 10
M. Baptiste Humbert à Taninges 10
Mme Comte, à Bernex 5
Mme Bussat, à Genève 5

A Mgr Midon (Japon central).
M. le chanoine Rousselot, à Toul, diocèse de Nancy 10

Pour la mission du Nyanza.
Anonyme du diocèse de Rodez, en action de grâce reçue........ 30

Pour rachat d'esclaves (Nyanza).
Anonyme de Pau, diocèse de Bayonne 50

Au R. P. Lelouet, missionnaire à Landana (Congo), pour contribuer à l'achat d'une statue du Sacré-Cœur.
Mme de Septenville, diocèse de Beauvais 100

Édition polonaise

Pour l'Œuvre 273 38
Au R. P. Habeni, S. J., recteur du séminaire épiscopal de Jassy (Roumanie) 1.237 40
A S. Em. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves. 51 33
Pour l'hôpital des lépreux à Jérusalem 15 60
Pour rachat d'enfants (R. P. Planque) 431 10
Pour les missions des PP. Salésiens (Mgr Cagliero)... 118 34
Pour les missions du Japon (Mgr Cousin) 39 78
Pour les missions du Japon méridional 244 18
Pour les missions du Zambèze 159 98
Pour les missions de Bulgarie (Mgr Petkoff) 52 62
Pour les missions du Gabon 113 67
Pour les missions de Nazareth (Mgr Piavi) 21 05
Pour les missions des Indes (M. Fourcade) 26 69
Pour un orphelinat (Tocpo) 4 21
Pour rachat d'esclaves en Afrique (R. P. Planque).... 20 98
Pour le Saint-Sépulcre de Jérusalem 2 11
Pour les chrétiens dans l'Hindoustan (M. Fourcade)... 5 45
Pour les missions des Pères Trappistes de Natal..... 130 12
Pour le R. P. Diamanti, S. J., directeur de l'hospice des lépreux à Mangalore .... 421 »
Pour les missions de Minieh en Egypte 4 21

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella. 3.



BAS-ZAMBÈZE (*Afrique australe*). — UNE VUE DU ZAMBÈZE EN AMONT DE CHIMADZI, RIVE DROITE DU FLEUVE ; d'après un croquis du R. P. COURTOIS, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à TÉTÉ (Voir page 329).

CORRESPONDANCE

LES ÉVÉNEMENTS DU DAHOMEY

Pour faciliter l'intelligence des deux lettres suivantes et pour permettre à nos lecteurs de suivre plus facilement le récit des opérations militaires au Dahomey en leur faisant connaître la situation géographique des trois importantes missions d'Agoué, de Whydah et de Porto-Novo, nous donnons page 330 un croquis de la carte des établissements français du golfe de Bénin.

Cette carte remarquable, dressée par M. Victor Ballot, résident de France à Porto-Novo, a, sur toutes celles qui l'ont précédée, l'avantage de donner le relevé du fleuve Ouémé ou Okpara, jusqu'au nord d'Abomey, capitale du Dahomey.

Remonté d'abord par les missionnaires, puis par les Anglais et les Français, relevé enfin par M. Ballot en 1888, ce fleuve si important (qui vient peut-être du Niger) est la meilleure voie de pénétration dans l'intérieur.

L'auteur de cette carte, M. Victor Ballot, soutient avec autant d'intelligence que d'énergie les droits de la France au Dahomey. Sachant combien il importe à la France, pour consolider sa domination, de s'appuyer sur l'influence des missionnaires, le résident de France a toujours montré à l'égard de la mission la plus grande bienveillance.

Dès le 13 avril, au moment où régnait la plus effrayante anxiété sur le sort des Français prisonniers au Dahomey, M. Ballot envoyait au T. R. P. Planque, supérieur des Missions Africaines de Lyon, une dépêche rassurante que nous avons publiée.

LETTRE DU R. P. JOSEPH PIED, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON.

Porto-Novo, le 24 avril 1890.

Dans le courant de la semaine dernière, le bruit se répandit que les troupes dahoméennes, descendant la rive gauche du Ouémé, étaient venues se masser à quelques heures de marche de Porto-Novo. Bédazin, le nouveau roi, apprenant le châtiment infligé par nos soldats aux villages de son allié, le chef de Dékamé, venait se venger et essayer, peut-être, de s'emparer de la ville.

La dixième compagnie de tirailleurs sénégalais alla, vendredi matin, en reconnaissance du côté d'Atchoupa, à deux heures de Porto-Novo. Elle apprit que plusieurs milliers de Dahoméens étaient à Egbedji, à une heure à l'ouest du village. Il eût été imprudent de les attaquer ; la disproportion était beaucoup trop grande. Dans la soirée et la matinée du lendemain, des renforts arrivèrent de Cotonou ; le lieutenant-colonel Térillon les accompagnait.

Les éclaireurs envoyés par Tofa pour observer les mouvements de l'ennemi, rapportèrent que celui-ci se trouvait à Atchoupa, à trois heures de l'après-midi, et qu'il semblait avancer dans la direction de Djegan, qui n'est qu'à trois quarts d'heure de marche de Porto-Novo.

Le roi alla lui-même, à sept heures du soir, communiquer la nouvelle au Résident et au colonel.

La situation devenait grave.

A huit heures, le Résident me fit avertir de ce qui se passait, m'invitant à aller avec les Pères et les Sœurs au poste des officiers où il s'était retiré lui-même et qui était gardé par une centaine de tirailleurs. J'allai le trouver. Les renseignements venus de différentes sources se confirmaient les uns les autres. Il n'y avait pas à se le dissimuler, la ville était en danger. Je voyais cependant des inconvénients à envoyer les Sœurs au poste. Le colonel m'offrit vingt-cinq hommes avec un lieutenant indigène pour garder la mission. Nous installâmes donc les Sœurs et leurs élèves de notre mieux et tout le monde dormit en paix.

Le lendemain dimanche, le colonel partit à six heures et demie à la tête de trois cents hommes, emportant trois pièces de campagne et des vivres pour quatre jours.

La colonne avança en carré, précédée d'Igbenou, chef d'Atchoupa, le plus brave des sujets de Tofa, et d'un certain nombre de Nagos, marchant en éclaireurs à cinquante pas en avant du carré.

Vers huit heures, un feu de file partit d'un fourré bordant la route; Igbenou et plusieurs de ses soldats tombèrent. Un groupe de Dahoméens les entoura, coupa la tête du chef et se saisit d'un fanion. Aussitôt l'avant-garde des Sénégalais commença le feu; le groupe disparut, mais pour être remplacé par des paquets d'ennemis se succédant sans cesse, malgré les pertes que nos armes leur infligeaient.

Un instant, le carré fut cerné de trois côtés par des milliers de Dahoméens, sans qu'un seul homme fléchit; les canons leur envoyèrent de la mitraille dans toutes les directions, les forçant à se tenir à une distance de deux cents mètres.

Ce fut pendant une heure et demie un feu roulant de part et d'autre. Nos hommes, armés de fusils Gras, brûlèrent vingt-cinq mille cartouches et les pièces lancèrent une centaine de boulets et d'obus. Ils restèrent stationnaires une demi-heure, sans avancer ni reculer, ayant à soutenir le feu de huit mille combattants dont deux mille amazones. Bédazin était resté à Egbedji.

Le colonel, craignant de manquer de munitions, fit sonner la retraite; alors le carré, faisant volte-face, commença à se retirer lentement et en bon ordre, suivi pendant trois quarts d'heure de l'armée dahoméenne à laquelle firent beaucoup de mal des feux de salve répétés sans interruption. Les Nagos évaluent à deux mille les pertes de l'ennemi; le lieutenant-colonel, plus modeste, les porte à cinq ou six cents.

Les auxiliaires de Tofa eurent sept morts et treize blessés; les troupes régulières et la milice vingt-six blessés légèrement, mais pas de morts.

Quelques minutes avant la messe de neuf heures, je commençai à distinguer de la véranda, les feux de salve et de canon.

La messe commença tranquillement.

Mais, vers la fin du sermon, une femme du dehors, croyant sans doute l'ennemi aux portes, monta sur le perron de l'église et se mit à faire des gestes d'énergumène. Il n'en fallut pas davantage pour jeter la panique dans l'assemblée. Le prédicateur s'arrêta, l'église devint, en un instant, déserte, et la messe se termina en présence des Sœurs et de leurs élèves.

A juger par le bruit de la fusillade, je craignis qu'il n'y eût de notre côté beaucoup de blessés. J'allai donc, accompagné du P. Downey, rejoindre la colonne.

Un certain nombre de créoles et de païens, assis aux portes de la ville, attendaient inquiets le résultat du combat. Deux ou trois cents d'entre eux, nous voyant partir armés simplement de nos cannes, prirent un peu de courage et nous suivirent.

Nous rencontrâmes le carré qui revenait en bon ordre. Le feu avait cessé depuis un quart d'heure. Le colonel et les officiers avaient tous l'air enchantés. Ils nous virent avec plaisir. Le nombre des blessés était heureusement minime. Deux médecins de la marine et deux infirmiers accompagnaient la colonne; ils avaient dû se multiplier pour ramasser les blessés et les faire porter en hamac; ils étaient épuisés de fatigue. Je proposai aux médecins et au colonel de les accompagner à la prochaine occasion; nos services furent acceptés.

L'infirmerie militaire devenue trop étroite, je mis la mission à la disposition des médecins. Blessés et malades, nous furent en conséquence amenés dans la soirée, et deux salles furent transformées en ambulance.

Tous les soirs les Sœurs continuent à se réfugier à la mission. La section qui nous garde protège donc, à la fois, la mission, l'hôpital et les chrétiens qui viennent nous demander asile.

Le colonel s'est rendu compte, *de visu*, des forces de l'ennemi, elles sont beaucoup plus considérables qu'on ne pensait. Il irait volontiers de l'avant, mais il n'a pas assez d'hommes ! Dans son rapport au commandant Fournier du *Sané*, il a demandé des renforts, et celui-ci a télégraphié de lui envoyer un bataillon de huit cents soldats de la légion étrangère.

Nous avons déjà reçu cent hommes de l'infanterie de marine, armés du fusil Lebel.

La *Mésange* est attendue à Cotonou aujourd'hui ou demain; elle amène cinquante disciplinaires et trois ou quatre pièces.

L'amiral de Cuverville était aux Antilles quand on lui a télégraphié ce qui se passait ici. Il en est parti le 13 avril et doit arriver à la fin du mois.

En tout cas, impossible de rien faire de sérieux avant juillet. Espérons qu'à cette époque tout sera prêt pour remonter le Ouémé, s'emparer d'Abomey et en finir une bonne fois.

Devant l'impossibilité de débarrasser le pays des Dahoméens qui l'occupent, le colonel se borne à protéger Cotonou et Porto-Novo. Les forts construits à Cotonou et la présence du *Sané* suffisent pour le défendre. On a élevé, à la hâte, à l'est de la ville, un fortin qui, avec le camp et un autre fort qu'on doit construire à l'ouest, empêchera l'ennemi de pénétrer à Porto-Novo.

Ces deux points sont donc en sûreté ; mais le reste du pays est absolument à la merci des hordes ennemies. Celles-ci ont sans doute enregimenté, bon gré, mal gré, tous les hommes valides trouvés sur leur passage. D'après les derniers renseignements, il y aurait douze cents soldats autour des Popos, cinq mille aux environs de Cotonou et une dizaine de mille dans nos parages. Le pays semble s'être soulevé tout entier; des fugitifs ont rapporté que Bédazin ne veut pas retourner à Abomey avant d'en finir. C'est une guerre à mort entre lui et les Blancs protecteurs de Tofa.

* * *

Avant-hier, à quatre heures du soir, l'on aperçut dans le lointain une immense colonne de fumée : les Dahoméens venaient de mettre le feu à Agjéra. Durant la journée d'hier, ils continuèrent leur œuvre de destruction, incendiant, les uns après les autres, tous les villages compris entre Atchoupa et Agjéra d'un côté, et Porto-Novo de l'autre, sur une largeur de six kilomètres et une longueur de huit. La nuit dernière, à deux heures, on brûlait encore des villages à un kilomètre de la ville.

Agjéra était le grenier de Porto-Novo.

La campagne n'est plus qu'un amas de ruines : les palmiers sont en grande partie détruits. Toute la population des champs et les neuf dixièmes de celle de la ville ont fui; le commerce est pour l'instant ruiné. Quant aux Dahoméens, ils sont désormais parfaitement libres de poursuivre leur œuvre et de faire du royaume de Porto-Novo ce qu'ils ont fait de tous ceux qui les entouraient jadis : un désert !

Nous avons depuis hier soir, nuit et jour, à la mission, une section de vingt-cinq hommes munis de deux cents cartouches chacun.

On craignait une attaque la nuit dernière. J'avais par prudence retiré la Sainte Réserve. Mais tout s'est bien passé. D'ailleurs nous n'avons rien à craindre, les troupes sont suffisantes pour défendre la ville et donner par dessus le marché une bonne leçon aux Dahoméens.

Porto-Novo, le 8 mai 1890.

Après la rencontre du 20 avril, le lieutenant-colonel Térillon fit venir de Cotonou soixante hommes de l'infanterie de marine, armés du fusil Lebel et soixante disciplinaires. Les villages entre Agjera et Porto-Novo avaient été brûlés le 22 et le 23 : l'œuvre de destruction était consommée avant que le colonel eût pu se procurer un canon à portée suffisante pour arrêter les incendiaires.

Dans la nuit du 24 au 25 il reçut un canon de quatre-vingts, dit pièce de montagne, lançant des projectiles à cinq ou six kilomètres. Craignant que l'ennemi ne fût embusqué dans le bois de palmiers qui borde la ville, il fit, le 25, une reconnaissance avec trois cents hommes et deux pièces, jusqu'à la lisière de la forêt. De là, pendant une demi-heure, il cribla les fourrés de trois mille cartouches Lebel et d'une soixantaine d'obus à mitraille. Pas un coup de feu ne riposta ; pas un Dahoméen ne se montra. L'armée s'était vraisemblablement retirée après l'affaire d'Atchoupa ; nous n'avions plus rien à craindre.

Cependant on continua à fortifier la ville et aujourd'hui Porto-Novo, défendu par trois cents hommes et onze pièces, est à l'abri d'une surprise.

D'après les derniers renseignements, les Dahoméens, recevant des renforts d'Agouri et d'Alladah, se massent à Azaonorissé sur les hauteurs de Fanvier, dans l'intention, sans doute, de tenter un dernier coup de main contre Porto-Novo. En tout cas, il faut qu'ils se pressent s'ils ne veulent pas être bloqués par le Ouémé qui, dans deux ou trois semaines, ne sera plus guéable. Ils sont, dit-on, de douze ou quinze mille et nous n'avons guère pour l'instant que cinq cents hommes à leur opposer. Il n'est pas à croire toutefois qu'on les laisse venir. Dès qu'on aura vent de leur approche, le colonel se portera à leur rencontre.

Le lieutenant-colonel Térillon rentre en France pour raison de santé. Tout le monde le regrette ; c'est un vaillant soldat, prudent, brave et expérimenté, qui, avec une poignée d'hommes, s'est tiré avec avantage d'une situation difficile; il avait su gagner la confiance générale. Il a l'espoir de revenir pour l'expédition définitive qui se fera en août, sans doute. Il a voulu, avant son départ, faire célébrer un service solennel pour les officiers et soldats morts pendant la campagne. Le lieutenant colonel Klipfel, officier distingué, ancien chef d'Etat-major du général Brière de l'Isle au Tong-King, le remplace.

Nous avons à la mission non seulement l'ambulance, mais encore un peloton de soixante hommes de l'infanterie de marine. Je leur ai cédé notre salle d'école où ils sont mieux logés que dans n'importe quelle factorerie. Je préfère laisser l'école souffrir momentanément et contribuer, dans la mesure du possible, au maintien de la santé de ces jeunes gens qui exposent leur vie dans l'intérêt du pays. D'ailleurs, beaucoup de nos familles

se sont enfuies, et nos enfants ne sont plus qu'en petit nombre.

M. Ballot a eu la bonté de nous donner une gratification de 300 francs pour nos soins aux blessés et aux malades de la colonne expéditionnaire. Les Sœurs s'occupent de la lingerie de l'ambulance.

Le roi du Dahomey a eu l'intention, paraît-il, d'en appeler aux puissances, des agissements de la France à son égard. M. Ballot lui fit savoir que ses démarches seraient inutiles tant qu'il garderait des blancs en otage, car, en les faisant prisonniers, il avait agi contre le droit des gens.

D'ailleurs, il lui a été signifié un ultimatum d'après lequel si, dans quelques jours, il n'a pas rendu les otages, on détruira Whydah. Une trentaine d'obus ont déjà été lancés sur quelques points de la ville, comme pour donner aux habitants l'idée d'un bombardement en règle.

Le roi a consenti, dit-on, à échanger les huit Européens contre quinze prisonniers que nous avons faits ; ceux-ci se sont embarqués hier sur la *Mésange* qui est allée mouiller devant Whydah.

Le R. P. Dorgère est revenu à Whydah, peut-être pour être l'intermédiaire des deux Gouvernements.

Le commandant Fournier serait disposé à proposer des conditions de paix ; il se contenterait de Cotonou et irait même jusqu'à payer une indemnité au Dahomey. M. Ballot est d'un avis tout contraire. L'opinion générale est du côté de M. Ballot. Il serait désastreux de s'arrêter en si beau chemin, l'on devrait recommencer dans quelques mois et tout ce qui a été fait jusqu'à présent serait absolument inutile ; la situation acquise au prix de tant d'efforts serait sans résultat ! Jamais le roi de Dahomey ne tiendra les promesses qui lui seront arrachées, pas plus que la confiance ne renaîtra chez les peuplades voisines tant qu'il aura le pouvoir en mains. M. Ballot, à mon avis, a une idée très claire de la situation et il est résolu à mener l'affaire à bonne fin.

INFORMATIONS DIVERSES

Bulgarie. — Mgr Michel Petkoff, évêque titulaire d'Hébron, vicaire apostolique des Bulgares de la Thrace, écrit d'Andrinople le 17 juin 1890 :

« Je reviens de Philippopoli où nous avons eu des fêtes bien consolantes. L'Union pour les Bulgares du rit oriental est établie dans la seconde ville de la Bulgarie. Les PP. Augustins de l'Assomption ont dans leur collège français une chapelle orientale très convenable. Je l'ai consacrée solennellement il y a deux ans sous le titre de l'Ascension, et cette année j'y ai fait ma première visite pastorale le jour de la fête de cette église. J'ai conféré les ordres mineurs et le diaconat à un religieux français qui doit aider le curé oriental. L'occasion était bonne, et nous n'avons point manqué d'en profiter, pour affirmer les vérités de notre sainte religion devant un grand nombre de dissidents.

« Le 22 mai, comme aussi le lendemain et le dimanche suivant, nos cérémonies ont pu se développer dans toute leur majesté. Mgr Mennini, archevêque latin de Philippopoli, assistait le jour de l'Ascension à la messe pontificale et à l'ordination. Le prédicateur a salué en lui le champion infatigable des œuvres catholiques ; car rien ne l'arrête pour faire prospérer la mission des fils de saint François auprès des vingt mille Bulgares catholiques latins de Plovdiv et des environs.

« Le dimanche, à l'ordination du diacre, nous avons été honorés de la présence du consul de France. Le soir, aux vêpres solennelles à la cathédrale latine, Son Altesse le prince Ferdinand, avec sa vénérable mère la princesse Clémentine, étaient venus satisfaire leur dévotion. Quel exemple encourageant pour les catholiques ! A la Fête-Dieu nous étions encore en habits pontificaux, précédant Mgr Mennini, qui portait le Très Saint Sacrement.

« Voilà nos consolations ; mais, hélas ! elles sont passagères, tandis que nos tristesses reviennent persistantes. Avant mon voyage à Philippopoli, j'étais allé visiter les travaux de l'église en construction à Kaïadjik. Tout va selon nos désirs, sauf les ressources dont nous disposons. Les pauvres catholiques de ce village qui voient s'élever pour eux un lieu de prières, se réjouissent ; mais il me faudra renoncer au projet de me bâtir cette année une demeure : je suis à court d'argent, et vous savez cependant quelle urgence il y a à préparer au plus tôt une résidence pour l'évêque. A la garde de Dieu ! il saura inspirer de la compassion pour nous à nos frères d'Occident. »

Aden (*Arabie*). — La R. Mère Marie-Anne de la Présentation, supérieure du Monastère des Franciscaines de Calais, nous écrit :

« Les religieuses Franciscaines de Calais ont remplacé, dans la mission d'Aden, les Sœurs du bon Pasteur rappelées par leurs Supérieures avec le consentement de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

« Elles sont chargées des écoles chrétiennes et des œuvres de la mission ; mais, comme le nombre des catholiques est peu considérable, elles n'auraient pas d'occupations très pressantes si elles n'avaient pas des enfants à élever et à instruire.

« Vous savez combien les puissances européennes déploient d'activité pour la répression de la traite. Or, il y a quelques mois, un croiseur anglais s'empara, après un combat acharné, d'un boutre arabe chargé d'esclaves qu'on menait à quelque marché de la côte d'Asie. Parmi ces esclaves se trouvaient beaucoup d'enfants. Le gouverneur d'Aden, en les délivrant, ne pouvait pas les abandonner. Il les partagea entre les divers établissements chrétiens, catholiques et protestants. Les Pères capucins reçurent cinquante-huit garçons qui sont élevés à la colonie de Sheick-Othman, près d'Aden. Les Sœurs Franciscaines reçurent cinquante filles, autant qu'en pouvait abriter leur maison.

« Plusieurs de ces enfants ont été emportées par la maladie, comme il arrive toujours ; les autres, au nombre de quarante-six, sont encore vivantes et donnent aux Sœurs les plus douces consolations. Toutes ont été baptisées, toutes sont instruites dans la religion, les travaux du ménage et les sciences élémentaires. Quand elles auront grandi, on pourra songer à former, avec les jeunes gens de Sheick-Othman, des ménages et plus tard des villages chrétiens en pays galla, d'où la plupart de ces enfants sont originaires... »

Corée. — M. Vermorel, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Séoul, le 2 mai 1890 :

« Ces jours derniers, en parcourant quelques numéros des *Missions Catholiques*, j'ai été bien heureux et très agréablement surpris de voir que des personnes charitables avaient entendu les cris de détresse de nos pauvres affamés de Corée, et y avaient répondu par de nombreuses et généreuses aumônes. Ne pouvant pas leur adresser à chacune en particulier mes remerciements joints à ceux de tous mes chrétiens, je vous prie de vouloir bien vous faire l'interprète de nos sentiments à leur égard. Dites-leur que nous les remercions bien sincèrement, et que nous prions chaque jour Notre-Seigneur de leur rendre au centuple ce qu'elles ont daigné et daigneraient encore faire pour nous. »

SCENES DE LA VIE CAFRE

ETUDE DU R. P. COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE A TÉTÉ

(Suite 1)

Le jour de l'Assomption, un noir arrive à la résidence (voir la gravure, p. 331) avec un paquet de cierges; il me dit:

« — Père, je veux allumer ces cierges au cimetière sur la tombe de mon père, de ma mère, de mon frère, de ma sœur et du gouverneur Favarès.

« — Au cimetière? lui dis-je; mais ce n'est pas la coutume ici. Ce sera mieux de les allumer à l'église à l'autel de Notre-Dame du Saint-Rosaire.

« — Oui, mon Père, c'est ce que je voulais dire. Je m'étais mal expliqué.

« — Et pour quel motif tous ces cierges allumés !

« — Ah ! c'est pour le succès de mes affaires. Mon emploi à moi, c'est la chasse à l'éléphant. J'ai promis à saint Antoine, si je gagne 5,000 ou 6,000 francs, de lui offrir un cierge de ma hauteur, également un cierge de ma hauteur à saint François Xavier, et un autre de ma hauteur à Notre Dame de Marangué. Jusqu'à présent je ne les ai pas offerts parce que je n'ai pas encore gagné ce que je désire. Mais si je suis exaucé, je vous jure que j'accomplirai ma promesse. »

***

Il y a peu de temps, je vis entrer à la maison un caporal retraité. Il se jette à mes pieds en faisant de grandes prostrations et en imitant une forme de signe de croix.

« — Que faites-vous là? lui dis-je.

« — Je fais ma prière à Dieu.

« — Vous faites votre prière à Dieu ? mais il faut aller à l'église. C'est là que Dieu est présent, c'est à lui seul qu'il faut adresser vos prières et non pas à moi qui ne suis qu'un homme.

« — Oui, oui ; mais le Père curé n'est-il pas notre Dieu visible sur la terre ? »

Cette réponse, bien que brutale dans l'expression, rend cependant fort bien l'idée de la dignité du prêtre qui est un autre Jésus-Christ.

***

Je me trouvais à Boroma la première semaine de juin, et pendant que j'étais à converser avec le P. Hiller, voilà qu'arrive une négresse. Elle me dit:

« — Père, mon mari que vous avez visité et préparé au baptême est au plus mal. Venez le voir. »

Nous partons immédiatement et nous trouvons en effet le pauvre infirme n'ayant plus qu'un souffle de vie. Après avoir complété l'instruction élémentaire qui lui avait été donnée durant sa maladie, nous lui fîmes renouveler des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition et le baptisâmes sans retard sous le nom de Joseph.

Il était prêt pour le grand voyage. Ce pauvre nègre, régénéré par l'eau sainte du baptême, étendu presque nu sur une simple natte à terre et regardant le missionnaire avec des yeux pleins de résignation, me parut plus beau qu'un monarque assis sur son trône, au milieu de l'opulence.

C'était assurément une récompense de la foi naïve et confiante qu'il avait toujours eue dans les missionnaires ; car c'est le premier des noirs de Boroma qui nous fit appeler pour baptiser son petit enfant malade, et c'est lui encore qui nous prévint dans la dernière agonie de sa mère.

***

Nous sommes au 1er septembre, l'époque où notre hiver zambésien touche à sa fin. Les arbres achèvent de perdre leurs feuilles. Les nuits sont fraîches, humides et parfois assez froides sur les hauteurs. Cependant pas de neige et de glaçons. Seule une brume épaisse, blanche comme le lait, se promène sur la vallée du Zambèze, au lever et au coucher du soleil.

Le spectacle est particulièrement beau le matin au lever du soleil, quand cette brume limpide s'étend sur le Zambèze et sur les monts environnants que l'on dirait transformés en une mer immense.

Parfois après la pluie, les pics des montagnes voisines Carocira, l'oté-Poté, Nyamatika, Maruka, etc., se couvrent de brouillards sombres qui marchent amoncelés comme une armée rangée en bataille.

En somme, le froid au Zambèze est supportable; l'hiver n'est pas des plus rigoureux; mais on est exposé aux rhumes, à la constipation, à la fièvre, plus qu'en tout autre saison de l'année, à cause des changements brusques de température.

Cette année, le Zambèze est aussi bas que possible. Il y a longtemps qu'on ne l'avait vu aussi peu fourni d'eau qu'en cette saison. Avant les pluies de novembre ou de décembre, on pourra le traverser sans recourir à un canot.

***

Je vous envoie le croquis de rochers pittoresques qui s'élèvent sur la rive droite du fleuve et que l'on rencontre quand on se rend en barque à Boroma. (Voir la gravure, page 325). Le rocher au milieu de l'eau s'est désagrégé de la montagne et, au temps de la crue du fleuve, il est complètement couvert par les eaux. C'est un écueil dangereux aux grandes crues, à cause du torrent impétueux qui s'y forme et du tournant à pic que présente la montagne. On rencontre un rocher à peu près semblable à l'entrée des Lupatas, où plus d'une embarcation chargée d'ivoire a chaviré et s'est perdue pour toujours.

***

De belles illuminations nocturnes durant les mois de septembre et d'octobre nous entourent comme d'un cercle lumineux. En effet, les noirs, à l'approche de la saison des pluies, ont coutume de nettoyer leurs champs : la paille, les épines, les hautes herbes sont réunies en tas ; à la tombée de la nuit, on y met le feu. Presque toujours la flamme se communique aux endroits non cultivés et, gagnant de proche en proche les taillis, les fourrés, les broussailles, cause des incendies qui durent des nuits entières ; les serpents, les gazelles et les fauves ont surtout à en souffrir. Cette habitude de mettre le feu chaque année à ces herbes, explique pourquoi à certains endroits, près des villages, on ren-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 20 juin.



CARTE
des
ETABLISSEMENTS FRANÇAIS
du
GOLFE de BÉNIN
par
Victor Ballot, Administrateur principal des colonies, Résident de France au Bénin
1889
Milles
Kilomètres
Régions inexplorées
Point atteint en 1888 par Mr Ballot
AGONY
Potou
Dowi
Bobay
Boygacon
Agbado
Docon
Sagou
Kasso
Abomey est placé, sur les cartes de Sanuto, de Placcus et de Mercator par 7°59' L.N. et 0°27' L.E.
sur la carte de Duncan à 7°41' L.N.
Skertchly à 7°22'
P. Borghero 7°30'
Dr Bayol 7°15'
Burton 7°
ABOMEY
Conquis par les Foys en 1664
Allabady
TOWÉ
Bastano
Omonou
Kakotoley
Cana ou Calmina
Conquis par les Foys en 1661
Zenou
Aguisobam
Zogodo
Marais de Cô ou Lamas
Agrimey
Hawegui
Toga
Point atteint par MM Trabouz et Foà en 1887
Oboa
Gué pendant la saison sèche
Ondounou
Toffo
Ai
Allipusa
Kè
Bé
Lagune Ouo-Wimé
Dagba
Point atteint par Mr Dorat en 1685
Limites du royaume de Porto-Novo
Apey
Ovéboo
Sota
Hévy
Adoun
Agewossé
Danbou
Allougo
Lagune Fétiche
Quito
Niakpo
Dako
Allada
Zou-Agome
ancienne capitale du royaume d'Ardres
Agonou
Yoko
Togodou
Terme de la navigation en pirogues
Mono
Abélico
Sein
Agbo
Gagua
Ajabué
Blamon
Tazault
Kétomé
Taby
Agomé-Se
Factor. Allem.
Dédépoc
Bambo
Awahedj
Vacon
Adjasi
Tioupa
Achuto
Adjara
Kitov
Sakété
Conze
Dado
Sakibé
Karifé
Ovanfé
Blobo
Pokéa
Lache
Mada
Chiakéra
Manfo
Afagnon
Batonou
Savi
Bodjé
PORTO NOVO
Factor. Fr. Allem. Angl.
Brésil
Porto Novo
Zume
Aligbon
Vaugan
Van Koutimé
WHYDAH
Avrekété
KOTONOU
Lac Denham
Badagry
Afdin
Pogé
Anomé
Dado
Gbogbo
Darjo
Ouchiré
Grand Popo
Agoué
Petite Popo
Sebbé I. Bayol
Départ du Havre tous les 2 mois le 5
avec escale à Cherbourg et Bordeaux, et de Marseille tous les 2 mois le 10.
Steamers des Cies African Steamship et British and African Steam Navigation - Départ de Liverpool tous les Samedis
Ligne postale française de la côte occidentale d'Afrique
Côte des Esclaves
GOLFE de BÉNIN
ROYAUME DE DAHOMEY
ROYAUME de PORTO-NOVO
OUATCHIS
MINAS
Limite Franco Anglaise prolongée jusqu'au 9° L.N.
Ligne séparative des possessions Françaises et Allemandes (Convention du 24 Décembre 1885) Prolongement jusqu'au 9° L.N.

contre si peu de gros arbres; seules les plantes vivaces, telles que le mimosa, le gaïac, l'épine-vinette, le cactus, peuvent résister à cet océan embrasé.

Au nord de Tété, à l'entrée du royaume de Makanga, une montagne élevée offre à la vue une série de pics distincts qui s'échelonnent vers l'est en pente douce. Hier soir, elles présentaient un aspect féerique : des milliers de feux en ornaient le sommet, et l'on eût dit une cité populeuse dont les habitants s'étaient mis en fête. Je me serais cru transporté dans le port du Tage, à Lisbonne, quand on contemple la cité assise en amphithéâtre ornée de mille feux.

***

Au moment où je vais terminer ces notes, voilà les aveugles qui sont à la porte à chanter et à danser, afin de recevoir l'aumône. Quel tintamarre! Ils sont huit : six femmes et deux hommes ; deux femmes dansent, les autres forment le chœur avec accompagnement d'instruments de musique. L'un joue de la *santsi;* un autre se démène avec une sonnette ; un troisième agite une tige où sont enfilées de grosses noix remplies de pierres ; un quatrième joue du tambour sur une boîte de fer-blanc ; les autres battent des mains.

Les chants, des plus simples comme inspiration et poésie, sont assommants par leur monotonie. Ces artistes



BAS-ZAMBÈZE (*Afrique australe*). — RUE SAINT-JACQUES-LE-MAJEUR, une des principales rues de la ville de Tété; d'après un croquis du R. P. COURTOIS, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Tété (Voir page 329).

chantent en mon honneur, afin de m'attendrir et de me délier la bourse :

« *Kètèkuè! Kètèkuè! Kètèkuè!* — Mon maître, mon seigneur, mon riche patron! — Je te vois. — Ton visage est radieux comme le soleil. — Ton regard réchauffe, anime, console. — Mon seigneur, mon riche maître, — S'il vous plaît, donnez-moi à manger. — Le haricot est doux. — Le mapira est doux. — La viande est douce. — L'eau-de-vie est douce. — Le tabac est doux quand je le fume et respire dans ma grande pipe. — Mon seigneur, mon riche maître, un petit vêtement, — un petit mouchoir, — un petit morceau de viande, — un cigare, — quelques sous, — un gîte pour me reposer, — quelques aunes d'étoffe pour me couvrir. — *Kètèkuè! Kètèkuè!* riche maître, seigneur, Excellence, patron. »

Autrefois, les aveugles avaient coutume de chanter des prières de porte en porte, et de venir à l'église durant les exercices du carême et les offices de la semaine sainte ; mais, depuis le départ des anciens missionnaires, les pauvres malheureux ont tout oublié et tout confondu. Les plus anciens ont conservé le souvenir de quelques paroles de l'*Ave Maria* et du *Salve Regina;* mais il faut avoir bonne volonté pour y retrouver une prière!

Un jour, je demandai à un vieil aveugle s'il voulait apprendre les prières pour aller jouir au ciel de la présence de Dieu, le voir et le contempler avec ses yeux renouvelés, guéris et transformés. Il me répondit :

« — Où est le chemin? Donnez-moi les bons yeux que vous me promettez pour suivre le chemin qui conduit à Dieu. »

Et chaque fois que je le rencontrais, je lui faisais la même demande :

« — Eh bien, êtes-vous disposé à vous faire chrétien? » et il me répondait :

« — Oui, Monsieur, mais j'ai faim ; mon ventre crie misère ! »

Puis avec un sourire d'incrédulité, il ajoutait :

« — Dieu ne me veut pas dans son paradis, car dans sa maison, je serais inutile sans mes yeux, ne pouvant lui rendre aucun service ! »

Depuis longtemps, je n'ai plus revu le vieil aveugle ; il peut bien se faire qu'il soit parti pour le grand voyage !

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VI

L'Église dans les cantons suisses (1800-1890)

Suite (1)

Les radicaux suisses abusèrent de leur facile victoire : des gouvernements révolutionnaires furent imposés de force aux cantons catholiques ; un article additionnel fut inséré dans la constitution pour interdire le séjour de la Suisse aux Jésuites et à tous les membres des Congrégations qui leur sont affiliées, clause commode, qui permet d'expulser, à un jour donné, tous les Ordres religieux : un grand nombre de monastères furent confisqués et des amendes énormes imposées à ceux qu'on voulut bien laisser vivre, pour leur faire payer les frais de la guerre ; l'évêque de Lausanne, Mgr Marilley, fut emprisonné, puis exilé jusqu'en 1855 ; un grand nombre de prêtres partagèrent le même sort ; pendant plusieurs années, le vol, le sacrilège, la confiscation, furent à l'ordre du jour. Comme le disait éloquemment le comte de Montalembert, dans le magnifique discours qu'il prononça au mois de janvier 1848, devant la Chambre des Pairs : « Le radicalisme suisse s'est présenté devant l'histoire avec une Sœur de charité expulsée, dans une main, et un moine du Saint-Bernard spolié, dans l'autre. »

Depuis cette époque, l'Église catholique n'a cessé d'être persécutée en Suisse, surtout dans les cantons protestants et mixtes. Pour donner une idée de la situation intolérable qui lui est faite en ce pays, je vais résumer ici le Mémoire présenté, au mois d'avril 1871, à la diète fédérale, par tous les évêques de la Suisse, pour exposer les injustices dont les catholiques sont victimes de la part de leurs concitoyens.

Dans la plupart des cantons, le *placet* de l'État est rigoureusement exigé pour la publication de toutes les bulles et brefs du Pape, mandements, lettres et ordonnances des évêques, aussi bien que pour l'exécution de toutes les sentences rendues par l'autorité diocésaine. En vertu de cette disposition, l'État devient le juge suprême, en matière de discipline et même en matière de foi, puisque les pasteurs ne peuvent rien publier sans son autorisation.

Dans le diocèse de Bâle, qui est le plus exposé aux empiètements des gouvernements cantonaux, l'évêque a vu, presque chaque année, ses mandements supprimés.

En 1858, le canton de Berne interdit le mandement du carême sur les mauvaises lectures, comme attentant à la liberté de la presse.

En 1861, le canton de Bâle-campagne interdit un mandement sur les persécutions de l'Église dans les temps passés, comme propre à fomenter l'intolérance et la haine entre catholiques et protestants.

En 1864, le canton de Thurgovie interdit un mandement sur le denier de Saint-Pierre, et déclare que les quêteurs seront passibles des peines contre les mendiants.

En 1865, les cantons d'Argovie et de Thurgovie interdisent la publication du *Syllabus*.

En 1866, le canton de Thurgovie refuse le *placet* à un mandement ordonnant de réciter à la messe l'oraison pour le Pape (*collecta pro Papa*). Les savants canonistes du grand Conseil s'étaient imaginés qu'il s'agissait d'une collecte d'argent.

En 1858, le Conseil d'État d'Argovie « pour des motifs de moralité, de religion et de pédagogie », fait enlever des écoles le catéchisme diocésain, et déclare qu'il n'autorisera un nouveau catéchisme qu'après qu'il aura été revu par les examinateurs de l'État.

En 1868, Argovie et Soleure défendent aux prêtres de se rendre à la retraite ecclésiastique, ordonnée par l'évêque. Vers la même époque, Argovie interdit aux curés de prêcher plus d'une demi-heure, de chômer les fêtes supprimées par l'autorité civile, de remplir aucune fonction ecclésiastique dans les cantons voisins : il est ordonné aux curés d'enterrer avec les cérémonies ordinaires les enfants morts sans baptême.

En 1870, le même canton d'Argovie ordonne de lire en chaire, sans aucune réflexion ou commentaire, une longue diatribe contre le concile du Vatican. Voici un extrait de ce mandement laïque, pour lequel on se garda bien de demander le *placet* de l'évêque :

« Le même jour où le sort de la guerre a été jeté entre « deux grands peuples (l'Allemagne et la France), on a « proclamé à Rome, pour le monde entier, comme un com- « mandement de Dieu et une condition de salut éternel et « temporel, une nouvelle doctrine de foi, qui est en elle- « même une véritable déclaration de guerre aux intelligences, « à la raison, à la science de ce siècle et à l'ordre social de « l'avenir, et qui, si Dieu n'en décide autrement, renferme « les plus grandes menaces pour la paix des peuples. »

En même temps, la conférence diocésaine, composée de députés des neuf cantons qui forment le diocèse de Bâle, protestait bruyamment (le canton de Zug excepté), contre la définition de l'infaillibilité, et défendait à l'évêque, Mgr Lachat, de publier *le nouveau dogme*.

L'église catholique est donc dépouillée, dans une partie de la Suisse, du droit sacré qui lui a été confié par Jésus-Christ d'enseigner les fidèles, et c'est l'Etat protestant ou libre-penseur qui se charge de les instruire à sa place.

Dans le même diocèse de Bâle, grâce à l'opposition des

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20 et 27 juin.

gouvernements cantonaux, il n'y eut pendant longtemps ni petits, ni grands séminaires. Toutes les subventions pour les étudiants catholiques, bien que provenant uniquement de fonds confisqués à l'Église, sont restés entre les mains de l'Etat, qui assigne à chaque étudiant, en Suisse ou à l'étranger, l'établissement où il devra faire ses études.

A la fin des études scolaires, chaque étudiant ecclésiastique doit passer devant des commissaires civils un examen dit de *maturité*. Les examinateurs de l'Etat décident, souverainement et sans contrôle, si le candidat peut entrer dans l'état ecclésiastique, ou s'il doit en être pour toujours exclu. Ainsi l'évêque n'a rien à voir dans le choix et la réception de ses clercs.

Peut-il au moins élever à sa guise les ministres de l'autel? Dans le concordat passé en 1828 avec les Etats diocésains pour le rétablissement du siège de Bâle, on lit ceci :

« Art. 8. Il sera établi à Soleure, résidence de l'évêque, un séminaire pour lequel les gouvernements de chaque canton fourniront la dotation et les bâtiments. »

Voilà enfin une disposition libérale, mais voyons la suite. Deux jours après, les mêmes Etats diocésains concluaient entre eux une convention clandestine, par laquelle ils se garantissaient mutuellement le droit exclusif de surveillance, le *placet* pour la nomination des professeurs et directeurs du séminaire, et la faculté de prendre part aux examens par une Commission nommée par eux.

Pour savoir comment ce droit fut exercé, il suffit de se rappeler qu'en 1835, le canton de Soleure voulut imposer à l'évêque, comme professeur de théologie morale, un prêtre suspect dans sa foi et dans ses mœurs. On fut donc forcé de renoncer au séminaire, et pendant 30 ans, les jeunes clercs furent obligés d'aller faire leurs études de théologie à l'étranger, sans surveillance de l'évêque.

Pour atténuer un peu les inconvénients d'un pareil système, l'évêque de Bâle organisa dans sa maison un cours préparatoire à la réception des Saints-Ordres; ce cours, qui durait six semaines, était manifestement insuffisant à la formation des nouvelles générations sacerdotales.

C'est pourquoi, de guerre lasse, Mgr Arnold, deuxième évêque de Bâle, se décida, en 1858, à subir les conditions des Etats diocésains ; il accepta tout : le droit d'inspection des commissaires civils, le *placet* pour la nomination des professeurs, la commission pour les examens de clôture. Le Saint-Siège désapprouva hautement cette convention, qui sacrifiait les droits imprescriptibles de l'Église ; l'évêque ne s'y était résigné que contraint et forcé : « pour le moment, disait l'infortuné prélat, en versant des larmes, cela vaut mieux que d'être absolument sans séminaire. »

On va voir comment les Etats diocésains usèrent des concessions qu'ils avaient arrachées à l'Église.

En 1869, la conférence diocésaine notifiait à Mgr Lachat, troisième évêque de Bâle, que la *Théologie morale* de Gury était interdite pour l'enseignement du séminaire. Ce livre, qui est accepté comme un excellent manuel élémentaire, à Rome et dans un grand nombre de diocèses, était jugé *immoral* par les protestants. L'évêque obtempéra à l'injonction des Etats, et remplaça Gury par un livre très estimé en Amérique, le Manuel de Mgr Kenrick, archevêque de Baltimore. Cette concession de Mgr Lachat fut considérée par la conférence comme une *inconvenante ironie*, et sans même avoir pris l'avis du prélat, elle supprima purement et simplement le séminaire. Au fond, c'était là qu'on voulait aboutir par ces misérables chicanes.

Une fois ordonnés, les nouveaux prêtres sont-ils enfin placés sous la juridiction de leur évêque? Pas du tout. Dans la plupart des cantons, l'État s'est réservé la collation des bénéfices; c'est lui qui nomme et qui révoque les curés; l'évêque n'est là que pour leur donner l'institution canonique. Il est même arrivé plus d'une fois que, sur le refus de l'évêque d'accepter des prêtres indignes présentés par le gouvernement, celui-ci les a mis en possession du temporel des paroisses.

Même arbitraire pour la révocation des titulaires ecclésiastiques. Dans le canton d'Argovie, la loi déclare que les prêtres qui ont charge d'âmes seront nommés par les communes pour une période de six ans, après laquelle ils seront soumis à la réélection ; s'ils ne sont pas réélus, le poste est déclaré vacant, et la commune procède à l'élection d'un nouveau titulaire.

Dans le canton de Thurgovie, les prêtres peuvent être révoqués par les communes qui les ont élus, en tout temps et sans dédommagements.

Dans le cours de ce siècle, l'Église catholique a été spoliée, en Suisse, d'une fortune de plusieurs millions de biens-fonds. On ne lui a pas même laissé la libre administration des quelques biens qui lui restent.

Dans les cantons d'Argovie, de Bâle, de Berne et de Soleure, l'administration de tous les biens ecclésiastiques est confiée à des délégués civils. L'Eglise n'a pas même voix consultative, et on ne rend aucun compte à l'évêque de l'emploi de ces fonds.

Dans les cantons de Lucerne et de Thurgovie, on veut bien accorder au commissaire épiscopal le droit de prendre connaissance de l'emploi des fonds d'Eglise, c'est une simple politesse, qui n'engage d'ailleurs à rien.

Voyons maintenant l'emploi que l'Etat fait de ces biens. Les revenus d'un grand nombre de prébendes et de chapellenies sont appliqués aux écoles du gouvernement. Dans le canton d'Argovie, on a supprimé beaucoup de bénéfices à charge d'âmes, d'autres sont laissés indéfiniment sans titulaires, afin de jouir des revenus.

Presque dans tous les cantons, les fonds des écoles catholiques ont été confisqués, pour ouvrir des écoles *neutres*, dans lesquelles les protestants dominent, et que nos enfants ne peuvent fréquenter, sans s'exposer à perdre leur foi.

Dans toutes les écoles, c'est le gouvernement qui nomme le maître, c'est lui qui surveille l'enseignement religieux et choisit les livres. Déjà Argovie et Thurgovie ont supprimé dans les écoles l'enseignement du catéchisme.

Une disposition constitutionnelle votée récemment interdit aux prêtres et aux membres des corporations religieuses les fonctions d'instituteurs et d'institutrices dans les écoles de l'Etat. Comme on le voit, c'est la perfection du système maçonnique : enseignement laïque, obligatoire et pas du tout gratuit, puisqu'il est subventionné en grande partie à l'aide des fonds enlevés aux catholiques.

(A suivre).

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

MISSIONNAIRES.
(Suite 1).

Le monde savant doit, lui aussi, aux missionnaires des œuvres académiques réellement dignes de remarque. Les Pères du Saint-Esprit ont composé un dictionnaire pongoué-français, des grammaires en langue yolofe, fiote, etc. ; les Pères des Missions Africaines de Lyon ont également composé une grammaire en langue yoruba ; un dictionnaire yoruba-français et français-yoruba ; les missionnaires du cardinal Lavigerie ont fait des études spéciales sur les Grands Lacs, ils ont dissipé bien des doutes qui planaient sur ces régions inconnues, et ils ont enrichi les sciences géographiques de nombreuses découvertes.

Voilà des faits : je pourrais m'étendre plus longuement sur les œuvres de ces hommes précieux ; mais les limites de mon travail ne me permettent pas ces digressions. Je dirai donc seulement ce que j'ai vu accomplir sous mes yeux, par les deux Sociétés de missionnaires avec lesquels j'ai vécu ; les missionnaires du Saint-Esprit et les Pères des Missions Africaines de Lyon.

* * *

C'est Mgr de Marion-Brésillac qui en 1850 fonda cette dernière Société. Elle s'accrut rapidement et elle possède aujourd'hui en Afrique de belles missions, qui comportent un territoire total plusieurs fois grand comme la France : Tantah et Zagazig en Egypte, la préfecture apostolique de la Côte-d'Or, la préfecture apostolique du Niger, celle du Dahomey et le vicariat apostolique du Bénin.

Ce vicariat est destiné à un grand avenir. Administré du reste avec habileté, il ne demande qu'à s'étendre. La population est sympathique aux missionnaires ; chaque village veut avoir sa mission et ses Pères.

Actuellement ce vicariat comporte vingt stations dont les principales sont : Oyo, Abéokuta, Tocpo, Porto-Novo, Lagos.

A Lagos, c'est le R. P. Chausse qui est supérieur. Il suffit de le nommer pour qu'aussitôt on se rappelle ses intrépides excursions.

C'est ainsi qu'en 1880, accompagné du regretté P. Holley, il partit de Lagos pour Abéokuta, visita Abgoï, Oricha, Icheri, Go-Ilun, Tecpana et arriva à Abéokuta où il établit une mission ; il parvint facilement à s'attirer l'estime de toute la population et Abéokuta est aujourd'hui en plein épanouissement.

Remis des fatigues de ce long et périlleux voyage, le vaillant Père, toujours accompagné du P. Holley, entreprend en 1884, l'exploration du pays des Yoruba. Berekudo, Escéado, Ischeim, Oyo, Ogbomacho, Fiditi, Oko, Ecruwa, etc., sont successivement l'objet de sa visite ; de ce voyage, il résulta de nombreux renseignements géologiques, historiques et géographiques sur ces pays que nul n'avait jusqu'alors explorés.

Vient ensuite le départ pour les pays du Niger ; dans ce voyage, les deux Pères ont visité Brass, ont remonté le Niger jusqu'à Bida, ont exploré Pitchy, Dapan, Ochu, Isape, Idotuluchi, Rupota, Lafiagi, Sambufun, etc., etc., sont rentrés à Lagos où le P. Holley est mort de fatigues et de privations, le 14 avril 1884.

La mission de Lagos date de 1868, c'est la plus belle de tout le vicariat. Grâce à l'activité des Pères, le Bénin compte plusieurs écoles où mille cinq cents enfants viennent recevoir les bienfaits de l'éducation ; il y a également des hôpitaux et deux colonies agricoles.

La préfecture apostolique du Dahomey prendrait une extension considérable, si le roi de ce pays ne commettait pas ces barbaries qui font frémir. Le jour de la fête nationale, appelée la Fête des Coutumes, ce roi se livre à des cruautés indicibles. Pendant plusieurs jours de suite, il fait planter à la porte de son palais des têtes humaines fraîchement tranchées, les arbres d'alentour sont également couverts de cadavres. Ces pauvres victimes humaines ont été affreusement torturées et ont expiré dans les plus douloureuses convulsions. Voilà les coutumes que doivent extirper les missionnaires qui ont le courage d'habiter parmi ces barbares. Il y a plus de trente ans que ces braves travaillent à cette œuvre difficile, et ils ne peuvent parvenir à déraciner ces usages qui existent depuis deux cents ans.

Agoué et Whydah sont les deux principales stations de la préfecture ; sur d'autres points moins importants sont établies des écoles qui font honneur aux Pères qui les dirigent.

J'ai moi-même assisté à l'établissement de la mission de Lokodja et je me suis rendu compte du courage de ces hommes, que l'on combat aujourd'hui avec tant d'acharnement. Je les ai vus mettre la main à l'outil, se faire selon les circonstances, charpentiers, menuisiers, maçons ; diriger les travaux avec une étonnante habileté, et en même temps accomplir leur sainte mission de sauveurs des âmes.

Le R. P. Poirier, qui est actuellement encore le supérieur de la mission, est un homme d'une haute valeur et d'un rare courage. Il dirige ses établissements avec une sagesse consommée et a établi une station à Assaba.

Le R. P. Zappa fonda un établissement à Odeni et tenta une mission à Bida.

* * *

A Onitcha, se trouve aussi une mission très importante, dirigée par les Pères du Saint-Esprit. C'est le R. P. Lutz qui est le fondateur et le supérieur de cette belle station. Autrefois attachée au vicariat des Deux-Guinées, Onitcha est aujourd'hui érigée en préfecture apostolique.

La mission possède aujourd'hui un hôpital, une chapelle et deux écoles où quatre-vingts enfants, la plupart arrachés à l'esclavage ou à la mort, apprennent les vérités de la religion catholique ; le personnel est de cinq missionnaires et de quatre Sœurs. Voici ce que je lis dans les *Annales apostoliques* de la Congrégation du Saint-Esprit d'avril 1890 au sujet de l'arrivée des Sœurs à Onitcha. Je cite ce

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20 et 27 juin et les cartes, p. 42 et 88.

passage afin que le lecteur puisse juger par lui-même, combien les Pères se font aimer dans ces régions:

Un vapeur ayant jeté l'ancre devant le village, nous envoyons un de nos enfants au port pour voir si rien n'était arrivé à notre adresse. Au bout de quelques minutes, il revient hors d'haleine disant: « Les Sœurs, les Sœurs sont arrivées ! » Le P. Lutz se dirige aussitôt vers le steamer et quelle agréable surprise pour lui d'y trouver un Père, un Frère et quatre Sœurs de Saint-Joseph. A peine descendus, les nouveaux venus sont bien vite entourés : hommes, femmes, enfants, vieillards, tous veulent voir les femmes blanches. Ils les saluent à la manière du pays, en leur montrant le poing, voire même les deux, et leur crient à tue-tête: « Bonjour, soyez les bienvenus. »

***

Pour moi qui, pendant cinq années consécutives, ai vécu dans ces pays, je suis ravi de voir chez ces populations sauvages, une si grande sympathie envers les missionnaires Mais que de travail n'a-t-il pas fallu ; que de craintes, que de préjugés à vaincre avant d'arriver à un si beau résultat !

Les noirs, naturellement défiants et entêtés, ne peuvent cependant résister à l'attrait qui les porte vers ces bienfaiteurs. Voir une main délicate panser leur plaies, entendre une voix douce leur parler avec amitié, être traités autrement qu'un vil bétail, c'est une vie nouvelle pour ces malheureux. Aussi la défiance se change-t-elle toujours en un grand amour des hommes blancs.

Ayant de la sorte pris un grand ascendant sur l'esprit de ces populations, le missionnaire parvient à enrayer ces coutumes barbares, qui, comme à Onitcha, par exemple, vouent à la mort un nombre infini d'enfants.

Quand je suis arrivé au Niger, il n'y avait encore aucune mission. Je me mis en relations avec le R. P. Planque, supérieur général des Missions Africaines de Lyon, et le R. P. Poirier, accompagné des Pères Piollet et Fiorentini, partit pour Lokodja. Les RR. PP. Piollet et Fiorentini ne tardèrent pas, hélas ! à succomber sous le poids des fatigues et des privations.

Deux ans plus tard, les Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie envoyèrent à Onitcha le R. P. Lutz. De la sorte, il y a aujourd'hui, tant à Lokodja qu'à Onitcha, près de cinq cents catholiques.

Je trouve cela admirable, et je n'hésite pas à rendre hommage aux RR. PP. Poirier et Lutz pour la bonne réussite de leur difficile mission.

***

Les missionnaires du Saint-Esprit ont établi une autre mission dans le Haut-Niger, à Kita ; la congrégation fonde à juste titre de belles espérances sur cette nouvelle station qui, en moins d'une année, a fait de rapides progrès !

Je dois dire aussi un mot du R. P. Blanchet, provicaire apostolique de Sierra-Léone. Agé de soixante-trois ans, il dirige avec une rare présence d'esprit, ce vicariat, qui comprend la station de Boffa et du Shanga, auxquelles s'ajoutait autrefois une mission à Monrovia. C'est à Sierra-Leone, que se trouve le tombeau de Mgr de Marion-Brésillac, fondateur des Missions Africaines.

Je passerai sous silence les travaux gigantesques, accomplis au Congo par les Pères du Saint-Esprit, je ne suis pas assez au courant de toutes leurs gloiresp our en parler dignement ; qu'il me suffise de les saluer en passant !

Je termine ce chapitre en unissant dans un même respect et les enfants du Cardinal Lavigerie et toutes les familles religieuses qui se dévouent à l'évangélisation de ces pays barbares. Les servir a été ma gloire, les respecter sera mon honneur. (*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Mgr d'Herbomez

Des Oblats de Marie Immaculée, vicaire apostolique de la Colombie Britannique (*Canada*).

La *Truth* de New-Westminster nous apporte la nouvelle de la mort de ce vénérable prélat qu'une maladie sans espoir de guérison retenait depuis plus d'une année sur un lit de douleurs.

Né à Brillon, diocèse de Cambrai, en 1822, d'une famille riche et aristocratique, M. Louis-Joseph d'Herbomez fut admis jeune encore dans la Congrégation fondée par Mgr de Mazenod et reçut des mains du saint évêque de Marseille l'onction sacerdotale en 1847. Choisi pour aller évangéliser l'Orégon où les Pères Oblats possédaient une vaste mission depuis plusieurs années, il s'embarqua à Marseille en 1849 et employa six mois pour atteindre son poste que les paquebots et les railroads rapides mettent aujourd'hui à vingt jours de Paris. De Vancouver où il aborda en 1850 après un énorme détour par le cap Horn, le R. P. d'Herbomez se rendit à Olympia, résidence centrale des missionnaires Oblats. Le R. P. Ricourd, supérieur, lui confia pour ses débuts dans le ministère apostolique, la fondation de la station de Saint-Joseph à Attanern dans le comité d'Yakima. Trois ans plus tard, il fut rappelé à Olympia et chargé de visiter les Indiens disséminés le long du Puget-Sound. En 1858, le R. P. d'Herbomez est nommé supérieur de la mission : il transfère sa résidence à Esquimalt, puis à New-Westminster ; il crée les missions du Lac-Okanagan et du Frazer.

Peu après, sur les instances de Mgr Demers, évêque de Vancouver, S. S. Pie IX érigeait en vicariat apostolique la florissante mission de la Colombie britannique et lui donnait pour évêque le pieux et zélé religieux. La consécration épiscopale de Mgr d'Herbomez eut lieu le 7 octobre 1864 à Victoria (Vancouver), et nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs les touchantes circonstances du jubilé à la fois glorieux et triste qui solennisa, il y a quelques mois, le vingt-cinquième anniversaire de l'imposante cérémonie (1). Tous les évêques voisins, les missionnaires et de nombreux Indiens se rassemblèrent à New-Westminster pour ces noces d'argent épiscopales ; mais, déjà condamné à l'impuissance par l'implacable maladie, l'auguste jubilaire ne put s'associer à la fête que par ses prières et ses bénédictions.

Mgr d'Herbomez a illustré son épiscopat par des actes importants : il entreprit et mena à bonne fin la visite générale des tribus indiennes de son vicariat apostolique ; il établit les missions de William's Lake, de Stewart's Lake, de Kootenay.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 11 octobre 1889. p. 484.

La mort qui vient de mettre un terme à cette vie d'apôtre pleine d'œuvres et consommée dans la souffrance, ne laisse pas orphelins les missionnaires et les néophytes de la Colombie Britannique ; ils retrouvent le cœur, l'intelligence, l'activité du vénéré défunt en Mgr Durieu que Mgr d'Herbomez avait obtenu pour coadjuteur, le 2 juin 1875, quinze années jour pour jour avant la date funèbre qui vient d'ouvrir le ciel au saint Pontife.

MGR O'CONNOR
Evêque d'Omaha (Etats-Unis).

Nous apprenons la mort de ce vaillant évêque, décédé le 27 mai, dans sa ville épiscopale. Originaire d'Irlande où il était né le 10 septembre 1823, M. O'Connor était passé en Amérique en 1838. Après d'excellentes études au collège Saint-Charles à Philadelphie, puis au collège de la Propagande à Rome, il fut ordonné prêtre. D'abord missionnaire dans le diocèse de Pittsbourg dont son frère était évêque, il s'adonna à l'enseignement, puis fut chargé de la paroisse Saint-Dominique d'Holmesburg. C'est dans ce poste que le Saint-Siège alla le chercher pour lui confier le gouvernement de la grande mission du Nébraska, vicariat apostolique érigé en diocèse il y a cinq ans. Il reçut la consécration épiscopale le 20 mai 1876. Nous avons publié en 1880 une relation extrêmement intéressante que ce prélat pieux et savant nous avait adressée sur sa première visite pastorale chez les Indiens Têtes-Plates.

BIBLIOGRAPHIE

Voyage d'exploration d'un missionnaire dominicain *chez les tribus sauvages de l'Équateur.* — Beau volume, in-8 carré, orné de gravures, broché, 2 fr., — relié, 3 fr.

Ce livre, dont les *Missions catholiques* ont eu, nos lecteurs s'en souviennent, la délicieuse primeur, est toute une révélation, la révélation de peuples et de pays parfaitement inconnus. Aussi l'intrépide missionnaire qui nous raconte avec tant d'humour ses courses au milieu des tribus sauvages de l'Équateur, a-t-il le droit de donner à son récit le titre de : Voyage d'exploration.

« Sans doute, nous dit-il dans son avant-propos, quelques rares voyageurs ont franchi la distance immense qui, dans cette partie de l'Amérique, sépare les deux océans ; mais c'est à tire d'aile, par une voie facile et déjà connue, et par conséquent sans grande utilité pour l'ethnographie ou la science. Le Napo, qui est navigable presque jusque dans sa source, les conduisit à l'Amazone, et l'Amazone à l'Atlantique. Emportés comme la flèche par la pirogue de l'Indien, ils n'ont guère vu de la forêt que les rives verdoyantes du fleuve ; mais, des êtres vivants qui s'y meuvent, des peuples nombreux qui l'habitent, des scènes sanglantes ou burlesques qui s'y jouent, des langues qui se partagent ce territoire, de la topographie elle-même, que pourraient-ils dire qui ne fût superficiel ou fantaisiste ? »

L'auteur anonyme de ce récit est, en même temps qu'un apôtre zélé, un littérateur et un savant. Le savant prend des notes, l'apôtre dicte avec son cœur et sa foi, et le lettré tient la plume. Aussi nous pensons que, non seulement ceux qui ont à cœur le progrès de la civilisation et le règne de l'Évangile, mais encore tous ceux qui s'intéressent aux découvertes de la science ou se plaisent à faire connaissance avec les différentes branches de la famille humaine, liront avec plaisir un ouvrage si propre à édifier et à instruire.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. A. Veltin, à Montereau, diocèse de Meaux	5
Anonyme de Firminy, diocèse de Lyon	100
Anonyme du diocèse de Lyon	20
Mlle J.-C. V. diocèse d'Albi	10

Pour les missions les plus nécessiteuses (hôpital de Beyrouth).

M. Bonjour, curé de Saint-Martin d'Estréaux, diocèse de Lyon	10
M. Hours, à Annonay, diocèse de Viviers	5
Mlle M. T. d'A, de Paris	20
M. Ed. Larchevesque Thibaud, du diocèse de Lyon, avec demande de prières spéciales pour lui, sa famille et ses parents défunts	20

Pour les RR. PP. Augustins de l'Assomption à Constantinople.

Une abonnée des *Missions Catholiques*, diocèse d'Autun	40

A Mgr Pineau, (Tong-King méridional), pour les affamés.

Une abonnée des *Missions Catholiques*, diocèse d'Autun	60
M. l'abbé F. Martoix à Paris	5
Anonyme d'Orléans	70
Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles, avec demande de prières spéciales	10

Au P. Souilhac, missionnaire au Tong-King méridional.

Un de ses amis collège Saint-Gabriel à Saint-Affrique, diocèse de Rodez	5

Au R. P. Pauthe, missionnaire à Vinh, par Nghéàn, Tong-King méridional.

Anonyme du diocèse d'Albi	2 10

A Mgr Puginier, pour son séminaire.

L'abbé X. du diocèse de Châlons sur Marne	500

Au même, pour les affamés.

L'abbé X. au diocèse de Châlons sur Marne	500
Mlle C. F. à Gand	40
MM. les curés de Lenoncourt et de Leyr, diocèse de Nancy	10
Un anonyme du diocèse de Strasbourg à l'intention des âmes du purgatoire	200 65
C. B. abonné de Niort, diocèse de Poitiers	5
Un anonyme de Champagne diocèse d'Angoulême	15

Au P. Mariapragassam, prêtre indigène à Pondichéry.

Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers	20
Anonyme de Bourgueil, diocèse d'Angers	20

Pour le séminaire du Japon.

L'abbé X., du diocèse de Châlons-sur-Marne	1 000

A M. Fourcade, à Altadhy (Indes) pour les affamés.

Un anonyme du diocèse de Strasbourg, à l'intention des âmes des enfants qui sont en purgatoire	50 65

A M. Matrat, missionnaire à Hirado (Japon méridional).

R. C, à Alger	10

Pour l'adoption d'un lépreux (Madagascar)

Mlle M. T. d'A. de Paris	30

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



NIGER. — Pêcheries dans le Bas-Niger et le Bas-Bénoué; d'après un dessin de M. Matteo Mattei, neveu du commandant Mattei (Voir page 343).

CORRESPONDANCE

MEXIQUE

Au moment de dire adieu à la métropole mexicaine, le R. P. Gallen nous adresse de nouveaux détails sur la population qui a fait un accueil si sympathique à nos délégués. Nous publions avec empressement cette lettre pittoresque et instructive, dans l'espoir qu'après en avoir pris connaissance, nos lecteurs voudront bien appeler encore une fois les faveurs du ciel sur la mission des RR. PP. Terrien et Gallen, mission déjà, grâce à leurs prières, visiblement bénie de Dieu. Ils apprendront avec joie que la grandeur et les difficultés de l'œuvre entreprise ont fait juger nécessaire l'envoi d'un troisième délégué et, au moment où paraissent ces pages, le R. P. Boutry a rejoint ses deux confrères sur la terre mexicaine.

Lettre du R. P. Léandre Gallen, des Missions Africaines de Lyon, délégué de la Propagation de la foi dans l'Amérique du Sud.

Mexico, 4 juin 1890.

Vous avez bien voulu publier dans les *Missions catholiques* nos lettres sur la ville de Mexico. Peut-être vos lecteurs et surtout les ecclésiastiques liront-ils avec intérêt quelques lignes sur certains usages dans les cérémonies religieuses. Mais tout d'abord si quelques-uns de ces usages mexicains ou plutôt espagnols peuvent paraître singuliers à des étrangers, en cela, comme pour tout, il faut se placer franchement sur le théâtre où les choses se passent, « se mettre au point » pour ne pas fausser la perspective, tenir compte de l'éducation, de la tradition de plusieurs siècles. L'homme est porté à juger à la mesure de l'horizon de son pays, d'après ses idées, ses préjugés, etc. On sait cela, mais, à la première occasion, on a beau se tenir en garde, le naturel revient au galop.

*
* *

Ainsi un Français, un Européen arrivant au Mexique, s'arroge immédiatement le droit de critiquer la coutume d'habiller les statues des saints. Ici on trouve cela très naturel et c'est une pratique de piété de donner des costumes plus ou moins riches de soie, de satin, brodés d'or et d'argent à telle ou telle statue de telle ou telle église. Nous avons vu des costumes, robes, manteaux d'une très grande valeur pour la sainte Vierge. Nul n'est choqué de trouver dans les sacristies les statues en déshabillé attendant tel jour de fête, telle cérémonie pour recevoir leur costume. Ces statues ne sont, en effet,

généralement du moins, que des mannequins avec la figure, les mains et les pieds en cire. Il y a des têtes de Sainte Vierge très belles ; mais généralement les figures de Christ sont trop efféminées.

Les saints modernes sont représentés parfois avec un réalisme naïf. Quelques-uns ont la moustache et la « mouche », d'autres toute la barbe, d'autres ont la barbe rasée ; mais l'artiste a le soin de donner la teinte que laisse une barbe fraîchement faite. Les prêtres et religieux ont des aubes, surplis, cordons, soutanes, etc., tout cela en étoffes ordinaires. Une auréole en cuivre doré est ordinairement fixée sur la tête. Hier j'ai vu un saint Dominique ayant une étoile d'or piquée au milieu du front.

Les anges sont superbes. Je ne sais à quelle époque remonte la mode d'habiller les anges en guerriers grecs. Cette mode est très en vogue ici soit pour la peinture, soit pour la sculpture. Au Mexique, on ne saurait se faire l'idée d'un ange qui n'aurait pas sinon son casque, au moins sa cuirasse, ses brassards et surtout ses cothurnes laissant voir une partie de la jambe. Une écharpe flotte sur les épaules et autour du corps, et tout le costume est orné de broderies, dorures, galons, etc. Généralement les ciels de tableaux sont encombrés de petits anges, qui de leurs nuages assistent à toutes les scènes. Dans l'église Saint-Sébastien à Mexico, un grand tableau représente la Sainte Vierge parlant à deux personnages. Elle est assise sur un nuage et tient l'enfant Jésus sur ses genoux. Pourquoi le peintre lui a-t-il posé sur les cheveux un petit chapeau tricorne bleu de ciel ? « *Quien sabe?* (qui sait ?) » me répondent les Mexicains.

Les étrangers sont saisis d'effroi à la vue de certains Christs. Notre-Seigneur est représenté partout, dans les diverses scènes de la Passion, soit attaché à la colonne de la flagellation, soit chargé de sa croix, revêtu de sa robe d'ignominie, cloué à la croix, etc. Le corps est d'une pâleur cadavérique, livide, violacé, bleui ; les genoux, les épaules déchiquetées, la chair en lambeaux ! On a pris à cœur de réaliser la parole de la sainte Écriture : « Ils ont compté tous mes os ! » La figure sombre, triste, effrayante, porte une barbe et des cheveux naturels très longs qui inspirent un sentiment plus voisin de la crainte que de la pitié. Telle de ces statues représente un corps amaigri, émacié, les épaules rentrées, presque à l'état de squelette, c'est l'excès du genre. Néanmoins on orne ces statues. La couronne d'épines est entourée d'un bandeau brodé, des rayons de métal sont fixés à la tête et le linge est une pièce de soie fleurie, galonnée, frangée.

Dans la magnifique église de la *Profesa*, on voit au-dessus d'un autel, derrière une vitrine, un buste du Christ flagellé, les mains liées et étendues en avant, tandis que la tête rejetée en arrière et arrivant à la hauteur du calice semble fixer les yeux sur le prêtre qui dit la sainte messe. L'effet est saisissant. Les missionnaires qui ont converti les Mexicains ont voulu frapper l'imagination de ces peuples par des images vives, des symboles tantôt naïfs, tantôt grandioses des mystères de notre sainte religion. Ils ont apporté ces coutumes de leur pays, l'Espagne catholique.

Jusqu'aujourd'hui l'usage s'est conservé dans plusieurs villages de représenter toutes les scènes de la Passion, le jeudi-saint, et la population y prend part fournissant les acteurs et les témoins du drame par excellence. Du reste toutes les fêtes de l'Église sont très populaires et ont leur écho, non seulement dans la famille, mais dans les rues même.

Pendant la semaine sainte, on vend aux enfants une immense quantité de caricatures en carton peint de toutes les tailles et représentant Judas. Le jour de Pâques, de grands mannequins garnis de pétards sont suspendus au milieu des rues ; c'est une fête pour les enfants et les jeunes gens d'y mettre le feu pour voir les Judas sauter en pièces au milieu de la fumée et au bruit des pétards.

Les mystères joyeux sont fêtés avec plus d'enthousiasme encore. Plusieurs jours avant la fête de Noël, de nombreuses boutiques sont dressées sur la grande place de Mexico et remplies les unes de sucreries, les autres de petits personnages représentant la Sainte Famille en voyage, l'étable de Bethléem, l'adoration des bergers, des mages, etc. La couleur locale n'a rien à voir avec toutes ces figurines. Dans les églises, les personnages sont de grande taille. La Sainte Vierge, fuyant en Egypte avec l'Enfant Jésus, est vêtue à la mode du XVIIe siècle et coiffée d'un haut et large chapeau mexicain. Saint Joseph, portant le panier de provisions attaché avec des rubans, a également son *sombrero*. On lui donne généralement un affreux costume composé d'un manteau vert et d'une robe jaune, ou vice versa. L'ange qui conduit l'âne est naturellement un jeune guerrier grec avec des ailes argentées. Le casque est remplacé par un chapeau mexicain.

Les cérémonies, généralement très longues, sont précédées ou suivies de prières entremêlées de chants. Les sermons doivent durer au moins une heure et souvent dépassent de beaucoup cette limite *minima*. Aux fêtes solennelles, la grand'messe est toujours précédée du chant de tierce.

Les Saluts du Saint-Sacrement sont très fréquents et il y a exposition à toute grand'messe un peu solennelle. Le culte de la Sainte Eucharistie est profondément implanté dans l'âme et je dirai dans les mœurs de ce peuple. Il y a même ici des expressions particulières comprises de tous et qui se rapportent aux cérémonies du Saint-Sacrement ; par exemple : *couvrir et découvrir*. Cela signifie tirer ou retirer le voile étendu devant le

Saint-Sacrement dans le reposoir que nous nommons en France « exposition ». Ces reposoirs font partie de l'autel et quelques-uns, ainsi que les autels eux-mêmes, sont monumentaux.

L'autel de la cathédrale de Mexico est un magnifique modèle du genre et produit un effet grandiose. Des colonnes de marbre bleu soutiennent un fronton circulaire surmonté d'une coupole; des ornements de métal doré, de très bon goût, des statues et en particulier une belle statue de la sainte Vierge font de ce monument un vrai chef-d'œuvre.

* * *

En arrivant à Mexico à la fin de novembre dernier, nous pensions ne séjourner que deux ou trois mois dans cette ville ; mais le grand nombre d'églises où nous avons eu à prêcher, les visites aux familles qui ont voulu donner à votre Œuvre une aumône extraordinaire, l'organisation de l'Œuvre elle-même, tout cela nous a retenus dans la capitale jusqu'à la fin de mai. Ce travail dans la première station de notre mission a donné des résultats consolants; les aumônes des fidèles mexicains ont déjà fourni un appoint considérable au capital des missions et l'avenir promet une belle récolte annuelle. Laissant de côté les quêteurs, leurs travaux et leurs peines, on peut dire que ce résultat est dû à la charité et au zèle de Monseigneur l'Archevêque, à la bonne volonté du clergé et à la piété des fidèles.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi, à peu près inconnue jusqu'ici au Mexique, a été acceptée comme l'Œuvre par excellence. En maintes circonstances, la charité mexicaine, sollicitée pour des œuvres particulières, avait manifesté sa générosité ; mais pour l'évangélisation des peuples païens, pour continuer la mission de Notre-Seigneur qui n'est venu sur la terre que pour donner la foi à tous les hommes, qui n'a établi l'Église que pour cette fin, beaucoup d'âmes en ce pays si catholique ont compris qu'il fallait des sacrifices, un effort plus qu'ordinaire. Et cependant, comme je vous l'ai déjà écrit, les familles catholiques et riches supportent à elles seules toutes les œuvres du pays, tous les frais du culte. Laissez-moi ajouter que, malgré la bonne volonté générale, le bon Dieu a laissé aux délégués des Conseils centraux quelques difficultés à surmonter, quelque travail à faire. Espérons que l'avenir verra se développer l'Œuvre sur cette terre du Mexique dans les mêmes proportions que dans notre chère patrie et que la persévérance couronnera une entreprise si bien commencée.

* * *

Nous ne pouvons quitter Mexico sans vous parler de ceux qui nous ont donné un concours précieux et dévoué et en premier lieu nous vous présentons M. Edith Borrell, directeur du Cercle catholique : non content de nous donner l'hospitalité dans les appartement du Cercle, il a mis à notre disposition, ainsi que M. Charles Meyer, secrétaire de l'association, les publications périodiques de leur Œuvre qui ont déjà fait connaître notre mission dans tous les Etats de la République.

Nous sommes heureux de vous faire connaître MM. Trinidad et Francisco Sanchez, qui, dans le journal le *Heraldo*, mettent au service de la religion une plume énergique, alerte, un talent remarquable, M. Agüeros, du *Tiempo*, catholique d'un courage et d'une constance à toute épreuve, MM. les Rédacteurs de la *Voz de Mexico* vaillant champion de l'Église, M. Gonzalez Estiva qui nous a ouvert les colonnes du *Nacional* avec une généreuse spontanéité. Nous devons également de la reconnaissance à nos compatriotes M. Regagnon et M. de Ballestrier, du *Trait d'Union*, qui nous ont accueillis avec cordialité et ont contribué à faire connaître notre mission dans la colonie française. Les membres de cette colonie qui tient un rang important à Mexico ont voulu, à peu d'exceptions près, participer à cette Œuvre de la Propagation de la Foi dont l'origine est française et ils nous ont fait un excellent accueil.

Et maintenant nous devons nous acheminer vers d'autres cités, aller frapper à d'autres portes, faire connaître à d'autres âmes la grande Œuvre de salut ! Que Dieu donne protection et courage aux quêteurs ; que les prières des associés de la Propagation de la Foi viennent à leur aide, car le chemin est long et la tâche pénible.

LA FAMINE AU HOU-PÉ (Chine)

Nous recevons d'un vaillant évêque franciscain de la Chine centrale ce douloureux appel et nous nous empressons de le transmettre à nos lecteurs. Il est impossible que leurs cœurs restent froids à la vue de tant d'infortune.

LETTRE DE MGR BANCI, VICAIRE APOSTOLIQUE DU HOU-PÉ SEPTENTRIONAL.

Cette année encore, la récolte a manqué et la famine désole la plus grande partie de mon Vicariat. On ne se figure pas en Europe les maux incalculables qu'entraîne ici une année de stérilité. Qu'en Occident une circonstance quelconque, pluie, grêle, sècheresse, etc., fasse périr les moissons : aussitôt, grâce aux moyens de transport prompts et perfectionnés dont vous jouissez, des vivres sont amenés sur la partie frappée et, si le cultivateur est lésé dans ses intérêts, du moins la masse du peuple ne souffre pas. En Chine, il n'en est pas ainsi : peu ou point de moyens de transport. Aussi, s'il arrive, comme dans le cas présent, qu'une vaste étendue de terrain soit stérilisée, c'est la famine avec toutes ses horreurs.

Je ne vous ferai pas le tableau des douleurs qui frappent journellement mes regards. Bien des fois, hélas! l'occasion s'est déjà présentée de vous peindre ces scènes lamentables, elles sont encore dans votre mémoire et dans celles de vos généreux bienfaiteurs. Partout ici dans nos villes et dans nos campagnes, ce ne sont que groupes de faméliques, traînant leurs membres décharnés et demandant à la terre, à l'herbe, aux feuilles ou aux écorces des arbres de retarder de quelques heures un trépas inévitable. Pour comble d'infortune, les rares possesseurs de blé, dont le cœur est desséché par le paganisme, n'ouvrent leurs greniers que gagnés par l'appât du bénéfice.

Ce terrible fléau n'est pourtant pas sans nous apporter certaines consolations. Mais, ô mon Dieu, à quel degré d'abaissement moral faut-il que ce peuple soit tombé pour nous fournir ces occasions d'exercer notre saint ministère ! On cite en Europe des traits héroïques d'amour paternel, et ces actes de dévouement, honneur du christianisme, semblent tout naturels à leurs auteurs. Ici rien de pareil. Ne pouvant nourrir leurs enfants, les parents trouvent tout simple de les tuer ou de les noyer : les moins barbares les exposent sur les routes ou nous les vendent pour quelques sapèques. C'est alors que nous remplissons nos orphelinats et que nous faisons une ample moisson de petits anges pour le ciel. La plupart de ces pauvres petits êtres, déjà minés par les souffrances et les privations, semblent n'attendre que la réception du saint baptême pour prendre leur vol vers le paradis : les autres sont l'espoir de nos chrétientés.

J'ai envoyé quelques secours dans les endroits les plus maltraités. Mais *quid hæc inter tantos* ! Ah ! que n'ai-je, comme le divin Maître, le pouvoir de multiplier le pain ! Hélas ! ce miracle refusé à mon indignité, réalisez-le pour moi. Adressez-vous à nos frères d'Occident, faites-leur la peinture des maux dont nous souffrons : montrez-leur ces mains amaigries tendues vers nous : représentez-leur le déchirement de nos cœurs dans l'impuissance où nous sommes de pourvoir à tant de détresse !

Comme saint François dans une autre circonstance, je leur adresserai cette pressante prière : « Qui « me donnera un secours aura une récompense : qui m'en « donnera deux en aura deux : qui m'en donnera trois en aura trois. » Il ne s'agit pas ici d'un temple matériel à élever à la gloire du Très-Haut : ce sont ses temples vivants, des hommes créés à son image et rachetés de son sang précieux qu'il faut arracher à la fois et à la mort temporelle et à la mort éternelle. Je compte sur un secours prompt et abondant de la part de vos lecteurs et en retour j'appelle sur eux les bénédictions de Celui qui regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait au moindre des petits qu'il est venu sauver.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Mgr Altmayer et le R. P. Bernard, dominicains, se sont embarqués le 20 juin à bord du *Cambodge* à destination de Bagdad.

Le même jour trois autres missionnaires de l'ordre des Frères Prêcheurs ont pris place sur le *Sénégal*, se rendant à Jérusalem.

INFORMATIONS DIVERSES

Hindoustan. — Le R. P. Gojon, missionnaire de Saint-François-de-Sales d'Annecy, écrit de Gopalpore :

« Un de nos Frères vient de faire deux actions d'éclat qui lui vaudront une grande réputation dans le district de Ganjam. La mission possède à Gopalpore deux maisons louées à des Indiens. La semaine dernière, l'un des locataires m'ayant demandé quelques réparations, j'emmenai le Frère Jean-Marie pour voir la maison en question. Nous étions à peine entrés qu'une femme se mit à appeler au secours. Un énorme serpent, le fameux *cobra di capello*, en indien *nâga*, le plus dangereux de tous les reptiles, venait d'entrer dans la maison. Les cris attirèrent une foule d'Indiens; mais tous se tenaient à une respectueuse distance. Comme ils « adorent » la *nâga*, aucun d'eux n'aurait voulu la tuer. Du reste ce n'est pas facile ; quand elle est attaquée, elle se replie en cercle et saute sur son agresseur. Donc, ils étaient tous là, immobiles, échangeant quelques mots, voulant voir ce que feraient les deux *Faringuis* (Européens). Malheureusement, nous n'avions ni fusils, ni bâtons. Enfin le Frère Jean-Marie découvrit une branche de cocotier, la prit et marcha résolument au serpent. Trois fois la *nâga* essaya de s'élancer contre lui ; mais chaque fois il l'étendit par terre en la frappant sur la tête qu'elle tenait droite à deux pieds au-dessus du sol, sifflant et montrant son double dard. Le troisième coup l'avait si bien touchée qu'elle ne put se relever. Le Frère saisit une hachette et lui coupa la tête. Tout le monde se mit à battre des mains.

« Mais la *nâga* n'est jamais seule. Comme chez les lions que chassait Tartarin de Tarascon, il y a toujours le mâle et la femelle. Trois jours après, on vint en toute hâte chercher le Frère pour tuer l'autre *nâga*. Le Frère partit à l'instant avec son fusil chargé. Plus de cinquante personnes se trouvaient déjà réunies, faisant du feu au pied d'un palmier sur lequel le serpent était monté. Le Frère lui tira ses deux coups de fusil et lui brisa les reins. Rendu furieux, le serpent se mit à siffler, mais refusa de descendre. Alors le Frère prit un long bambou et le poursuivit d'un endroit à l'autre. Quand la *nâga* fut au milieu de l'arbre, le Frère lui cassa la tête d'un coup de bambou; elle tomba à terre. Comme la première fois, le Frère fut acclamé, et je suis sûr qu'on parlera de lui dans les journaux du pays. J'ai mesuré les deux serpents : leur longueur est d'un mètre quatre-vingts ; mais ils ne sont pas plus gros que le bras vers le poignet. »

Afrique équatoriale. — Le *Temps* dit que le major Wissmann a parlé en termes très défavorables de tous les missionnaires protestants, anglais ou allemands. Il leur reproche de vouloir jouer un rôle politique, aussi nuisible qu'il est peu justifié. Il a rapproché leur conduite de l'œuvre bienfaisante des missionnaires catholiques, qui sont, a-t-il dit, infatigables et pleins d'abnégation, et dont les travaux contribuent à propager l'influence chrétienne, la civilisation et la moralité.

« Les missionnaires catholiques, a-t-il ajouté, sont les vrais piliers de la civilisation, tandis que les missionnaires protestants ne font que lui susciter des obstacles ; les sommes considérables qu'on leur consacre sont en réalité perdues. Au lieu d'aider, ils ne servent qu'à nuire par leurs agitations politiques. »

Nous devons ajouter que les missionnaires catholiques dont M. Wissmann fait ainsi l'éloge sont des missionnaires français, les Pères Blancs d'Alger.

UNE VISITE EN TERRE SAINTE

(Suite et fin 1).

Profanation du Saint Sépulcre de Notre-Seigneur.

Le Prophète Isaïe a prédit sept cents ans avant la venue du Messie *que son sépulcre serait glorieux.* Oui, il l'a été tant qu'il y a eu une *seule foi*, *un seul baptême*, tant que l'Orient a été catholique. Mais, depuis que l'unité de foi a été détruite définitivement par Michel Cerularius, patriarche de Constantinople, le clergé grec et à son exemple les autres clergés orientaux ont dénaturé les cérémonies du culte par les superstitions les plus extravagantes. La cérémonie du Feu sacré à Jérusalem par les Grecs dans le saint Sépulcre, le jour de leur samedi saint, est la plus déplorable de ces superstitions. Elle a eu lieu cette année le 12 avril. Il est impossible de se faire une idée exacte du fanatisme des pèlerins appelant à grands cris l'apparition de ce feu sacré. Les premiers venus assiègent les deux ouvertures ovales de la chapelle de l'Ange par lesquels les évêques grec et arménien leur communiquent la flamme *miraculeuse* qu'ils ont produite eux-mêmes dans l'intérieur du saint Sépulcre.

Les récits des pèlerins occidentaux, qui se sont trouvés à Jérusalem à cette cérémonie depuis quatre cents ans, la décrivent d'une manière tellement ressemblante qu'ils semblent tous avoir copié les récits précédents. Cependant il n'en est rien. Cette ressemblance de récit prouve seulement que la tradition de cette abominable cérémonie s'est transmise fidèlement toujours la même par les clergés hérétiques de Jérusalem.

* * *

M. le marquis de Vogüé fut témoin, il y a quelques années, de cette cérémonie tristement célèbre. C'était le 22 avril le samedi après la Pâques des Latins. Pour les pèlerins orientaux, le miracle du feu sacré est la chose importante par excellence, le but principal de leur voyage. Les grands souvenirs de l'Evangile et de la Passion, les cérémonies qui les rappellent, la sainteté du lieu est pour ces pèlerins d'un intérêt secondaire. Aussi, dès le samedi soir, le miracle une fois accompli, ils quittent Jérusalem, ils n'attendent pas même le jour de Pâques. Ils ont vu et touché le feu sacré, ils s'en vont la conscience nette.

Le moment approche, le clergé grec sort du chœur avec ses bannières; ses chants sont couverts par le mugissement de la multitude. Un évêque grec, dit l'évêque du feu, et un arménien entrent seuls dans le Saint Sépulcre. Ils sont délégués par les patriarches grec et arménien, qui depuis très longtemps ne veulent plus faire le miracle. Les deux délégués ne firent pas attendre longtemps le feu sacré. L'évêque grec le communiqua par la lucarne à un diacre qui le reçut dans un tube de fer-blanc percé de petits trous pour le remettre à un homme à cheval qui stationnait près de l'église et devait l'emporter à bride abattue au couvent grec de Bethléem. Un frémissement court dans la multitude; chacun tient à la main quarante ou cinquante petits cierges. L'évêque passe pour la deuxième fois sa main, par la lucarne en tenant une torche allumée; l'évêque arménien en fait autant par la lucarne du midi. La foule se rue sur cette flamme; heureux ceux qui les premiers peuvent y allumer la masse de leurs cierges; ils la communiquent à leurs voisins, de main en main, de cierge en cierge elle arrive aux pèlerins les plus éloignés. Les femmes qui étaient sur la galerie supérieure de la grande rotonde descendirent, au moyen de cordes, leurs cierges que des pèlerins complaisants allumèrent, et les remontèrent ensuite.



M. Gigney, chef de la factorerie d'Onitcha décédé à sa rentrée en France (1885), d'après une photographie du commandant Mattei. (Voir page 344).

Alors commença une scène impossible à décrire : les uns pour s'inoculer la vertu surnaturelle de ce feu sacré l'étreignaient dans leurs mains, les couvrant de cire fondue; d'autres, voulant se purifier de leurs péchés passés, présents et futurs, le promenaient, non sans se brûler, sur leur corps avec des cris, des chants, des gestes frénétiques. Une fumée épaisse produite par ces milliers de cierges allumés remplit bientôt l'immense rotonde d'une obscurité presque complète. Les femmes, de leur côté, poussent toutes à la fois le cri strident de leurs jours de fêtes, cri dont on ne peut se faire une idée, si on ne l'a pas entendu, pendant qu'elles coupent une mèche de cheveux à leurs enfants et la brûlent à la flamme de leurs cierges.

Ces milliers de pèlerins tiennent beaucoup à emporter

(1) Voir les *Missions catholiques* du 27 juin.

dans leur pays leurs petits cierges sanctifiés par la flamme du feu sacré. Ils se gardent bien de les laisser se consumer tout entiers. Arrivés chez eux, ils les vendent aux plus offrants.

*
* *

Des évêques schismatiques eux-mêmes ont avoué que ce feu allumé mystérieusement dans l'intérieur du saint Sépulcre, est produit très naturellement par le silex et plus facilement par une allumette. Seulement ils n'osent détromper la foule de leurs pèlerins, de peur de perdre leur influence et leurs plus beaux revenus.

Cette année 1890, il n'y a point eu là de grave accident, point de pèlerins étouffés, point de bras cassés, grâce à la surveillance des soldats turcs présents et frappant impitoyablement les plus fanatiques. Mais plus d'une fois on a eu à déplorer de grands malheurs. Dans l'enivrement de la foule, une rixe minime, une parole peut transformer en une bataille sanglante le lieu le plus vénérable de la terre.

La plus affreuse scène de ce genre arriva en 1833 en présence d'Ibrahim-Pacha qui venait d'occuper Jérusalem et la Palestine au nom de son père Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte. Cette année, le nombre des pèlerins dépassait quinze mille, de telle sorte que dès le matin le désordre était grand dans l'église du Saint-Sépulcre. L'apparition du feu sacré ne fit que l'accroître. La chaleur était si intense, la fumée si épaisse que plusieurs personnes tombèrent évanouies. Lorsque, après la cérémonie, cette foule, agitée comme les vagues d'une mer en furie, voulut sortir, l'unique porte donnant sur le parvis de l'église fut trop étroite. Alors le flot humain lutta contre l'obstacle et son niveau s'éleva bientôt de la hauteur des cadavres des pèlerins étouffés. Les soldats égyptiens, gagnés par la panique, croyant à une attaque générale des chrétiens, intervinrent à coups de baïonnettes. Ibrahim-Pacha lui-même manqua d'être écrasé et échappa à la mort par une route sanglante que lui firent ses soldats. Quand l'ordre fut rétabli, on trouva trois cents cadavres couchés sur la pierre de l'onction, au pied de l'escalier du Calvaire et près du parvis de l'église.

*
* *



NIGER. — L'explorateur Flegel a Bida ; d'après une photographie du commandant Mattei (Voir page 343.)

Le chanoine Doubdan, témoin, en 1652, de cette cérémonie qu'il appelle *une ronde infernale*, se demanda s'il n'était pas possible de la faire cesser pour toujours. Nous croyons avec lui qu'il n'y a rien à attendre des clergés grec, arménien, copte et syrien de Jérusalem, ni de leurs patriarches de Constantinople. S'ils étaient de bonne foi, ils consentiraient à subir l'épreuve que le prophète Daniel fit accepter par le roi de Babylone, lorsqu'il voulut le convaincre que le dieu Bel ne consommait pas lui-même les viandes qu'on lui offrait. Toutes les lampes du Saint Sépulcre seraient éteintes le soir du vendredi saint, la porte serait scellée et surveillée par des gardes incorruptibles. On pourrait, à l'exemple de Daniel, semer de la cendre sur le pavé intérieur du saint Tombeau. Alors on verrait si, le samedi saint, à deux heures après midi, les lampes de l'intérieur sont allumées miraculeusement.

Au moins il est possible de détromper les vingt mille pèlerins qui viennent des contrées les plus éloignées pour voir ce feu qu'on leur fait croire descendu du ciel. On leur distribuerait des feuilles imprimées, expliquant dans leur langue russe, grecque, arabe, turque, la supercherie de leur clergé.

De plus, comme il s'agit de religion, d'une question d'honneur, de civilisation, même d'humanité, un appel doit être fait à la Russie, à la Turquie, à tous les gouvernements européens, pour interdire cette abominable cérémonie, dût-on tenir fermée à tous les pèlerins l'église du Saint-Sépulcre tout le samedi saint.

En attendant, que les pèlerins catholiques fassent à Notre-Seigneur une amende honorable dans tout l'univers le jour du samedi saint grec, que les Pères Franciscains voudront bien annoncer dans les journaux d'Europe deux mois d'avance. Il n'est pas besoin de dire que toutes les communautés catholiques de Jérusalem s'uniront à eux en ce jour et surtout à deux heures après midi. Déjà à Jérusalem les Sœurs de Notre-Dame de Sion et les Religieuses de Marie-Réparatrice font chaque jour cette amende honorable et crient : « Mon père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

(Suite 1).

APPENDICE

Je trouve au fond de ma cantine de voyage, des notes et quelques photographies, que je publie pour compléter ce rapide aperçu sur les pays arrosés par le Niger et la Bénoué.

Voici d'abord le portrait du griot Meigogué, qui, lors de mon voyage à Bida, est venu chanter devant nos cases... J'ai failli dire : sous nos fenêtres.

Meigogué n'ignorait pas que les Anglais faisaient tous leurs efforts auprès du roi de Bida, pour empêcher les Français de s'installer au Bas-Niger. Dès qu'il apprit notre arrivée à Bida, il s'empressa d'accourir, avec sa petite guitare, et c'est en ces termes qu'il nous a chanté, en langue haoussa, la bienvenue :

« Malgré tes ennemis, le bon Dieu te protège et tous ont honte maintenant.

« Les gens non civilisés n'aiment pas les gens civilisés.

« Quand on met le coton à côté du feu, le feu consume tout le coton et c'est ainsi que tu consumeras tous tes ennemis.

« Il faut s'amuser pendant que l'on est en vie, car, lorsque nous serons morts, nous ne pourrons plus nous amuser.

« Dieu est devant et derrière toi pour te protéger contre tes ennemis.

« Tes ennemis mourront et ton nom ne périra pas... »



NIGER. — MEIGOGUÉ, UN GRIOT A BIDA; d'après une photographie du commandant Mattei.

Pendant plus d'une heure le griot nous a tenus sous le charme de son harmonie. Le mot harmonie choquera sans doute les artistes, mais je le maintiens parce qu'il est exact.

J'ai été souvent assourdi dans ma vie, par des tam-tams et des noubas; mais jamais, je n'ai entendu chez les Arabes des airs se rapprochant de la bonne musique espagnole, comme ceux que Meigogué nous a débités ce jour-là et qui lui valurent les applaudissements de l'explorateur Flégel et de mon neveu.

Meigogué reçut, en outre, avec reconnaissance, le cadeau traditionnel et il disparut. Mais quelle ne fut pas ma désillusion, lorsqu'un moment après, me rendant chez le roi, j'entendis la même musique, les mêmes chants et les mêmes paroles, que le même griot répétait avec la même ardeur en l'honneur de nos adversaires les Anglais, cantonnés à trois cents mètres de nous !

Tels sont tous les griots qui parcourent le Soudan.

L'explorateur Flegel, dont nous donnons page 342 la photographie faite à Bida, est mort à Brass en 1885.

C'était le type de l'explorateur sérieux, ne faisant partie d'aucune Société d'admiration mutuelle et incapable de faire des récits capricieux, comme certains voyageurs qui viennent de loin !

Si j'écris dans ce Bulletin dont on a bien voulu m'ouvrir les colonnes, c'est que je m'y trouve en compagnie d'écrivains modestes qui ne sont pas des farceurs, qui font beaucoup et dont on ne parle jamais.

En 1883, lorsque je suis allé occuper Ibi, au grand mécontentement des Anglais, les agents de M. Mac-Intoch et peut-être M. Mac-Intoch lui-même ont pensé que M. Flegel m'avait conseillé cette occupation. Sous cette fausse accusation, Flegel aurait été pris à partie et frappé, m'a-t-on dit, très violemment.

Aujourd'hui que Flegel est mort, que le Bas-Niger appartient aux Anglais, que la question d'occupation est définitivement tranchée, je puis affirmer que Flegel ne m'avait jamais engagé à aller à Ibi, par cette seule et bonne raison qu'il aimait trop son pays pour chercher à donner à la France, le protectorat d'une riche province qu'il rêvait pour l'Allemagne. Flegel a peut-être été plus ennuyé que les Anglais d'apprendre que le drapeau de la France flottait à Ibi et à Outché-bou-hou.

*
* *

Les systèmes employés par les indigènes riverains du grand fleuve du Soudan pour capturer le poisson ne manquent pas d'originalité. On peut en juger par le dessin page 337.

Cette gravure représente une pêcherie dans le Bas-Niger et le Bas-Bénoué. L'indigène, perché sous le toit, tient une corde qui se trouve en communication avec le filet, en forme de corbeille, placé au fond de l'eau.

Le filet en forme de pirogue est un autre genre de pêche.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4 juillet et les cartes, p. 42 et 88.

* * *

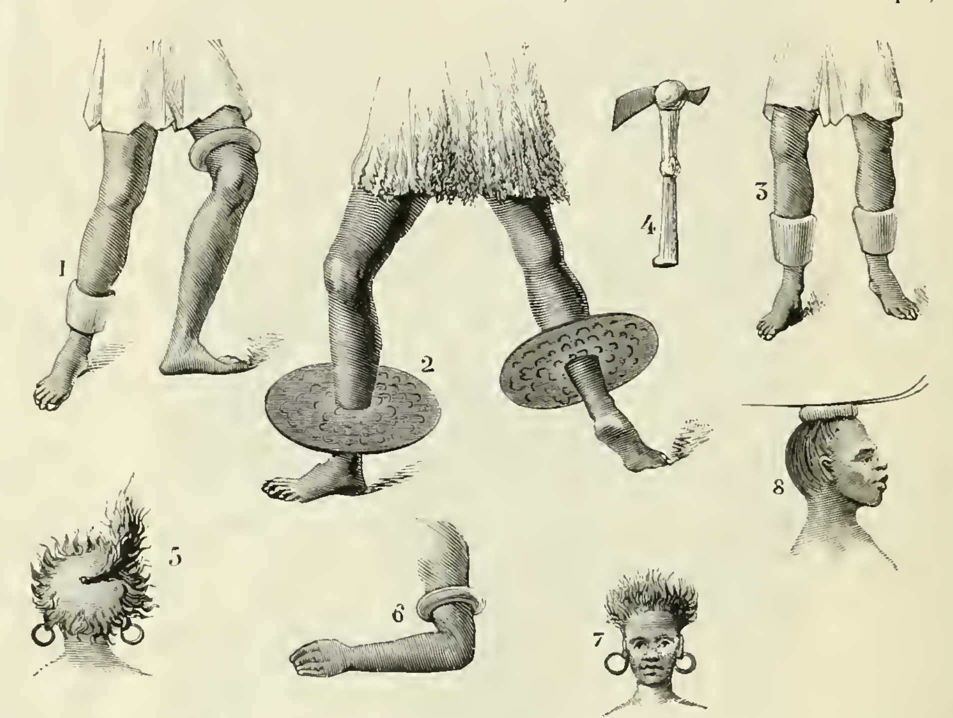
Dans les numéros des *Missions catholiques* des 7 et 14 mars derniers, nous avons parlé des habitants d'Abo, d'Onitcha et d'Egga Mambara; nous donnons aujourd'hui une gravure avec quelques explications supplémentaires.

Les nos *1* et *3* représentent les bracelets ou plutôt les jambières en ivoire, que les femmes riches et principalement les traitantes, portent aux chevilles des pieds; elles en mettent quelquefois trois ou quatre à chaque jambe; les jeunes filles portent généralement des anneaux en cuivre et en nombre considérable.

Le no 2 représente les jambières des femmes d'Egga-Mambara, dont nous avons parlé dans le numéro du 14 mars; ces jambières sont en cuivre et ont environ trente centimètres de diamètre.

Le village d'Egga-Mambara se trouve dans un méandre, qui prend naissance en aval d'Idda (7° de latitude nord), et qui débouche à Onitcha.

M. Gigney, dont nous donnons le portrait page 341, était chargé de chercher le caoutchouc dans ce pays, en même temps qu'il administrait la factorerie d'Onitcha et ses dépendances. Il est mort en 1885 à son retour en France, des fièvres contractées dans ce pays.



NIGER. — Ornements et ustensiles divers; d'après des dessins du commandant Mattei (voir dans le texte les notes explicatives).

Le no *4* représente une pioche du Bas-Niger, le seul instrument aratoire qui existe dans toutes les provinces que j'ai parcourues; dans le Moyen-Niger et la Bénoué cet instrument change de forme, mais ce n'est jamais qu'une petite pioche.

Les nos *5* et *7* représentent les bizarres coiffures des femmes d'Abo, localité en aval d'Onitcha, dont nous avons parlé dans le no du 7 mars.

Les navires d'un certain tonnage peuvent remonter le Niger jusqu'à Abo et même jusqu'à Onitcha.

Le no *6*, c'est le bracelet en verre que portent les païens aisés du Bas-Niger.

Le no *8* montre de quelle manière les femmes du Moyen-Niger portent leur charge sur leur tête.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VI

L'Église dans les cantons suisses (1800-1890)

Suite (1)

Après avoir exposé la persécution que l'Eglise subit dans le diocèse de Bâle, les évêques de Suisse passent à la situation vraiment déplorable du Tessin.

Ce pays qui, comme on l'a vu, fut réuni à la Suisse en 1803, forme un canton tout catholique, dont la population, en 1870, s'élevait à cent trente mille âmes. Malheureusement, depuis 1840, les radicaux se sont emparés du pouvoir et ils oppriment indignement la majorité catholique.

Du jour où le Tessin entra dans la Confédération, les autorités fédérales manifestèrent le désir, très légitime d'ailleurs, que ce pays fût détaché des diocèses italiens de Côme et de Milan, pour être érigé en diocèse. Le Souverain Pontife ne demandait pas mieux que de satisfaire à ce désir, mais l'avènement des radicaux rendit bientôt toute négociation impossible. Ils commencèrent, malgré les protestations du pape et des évêques, par fermer le séminaire de Pollégio et tous les collèges catholiques; ils révoquèrent ensuite les chanoines et interdirent à plusieurs prêtres toutes fonctions ecclésiastiques, et jusqu'à la messe. En compensation, le gouvernement cantonal réhabilita un certain nombre de prêtres interdits, et les installa dans les paroisses avec l'assistance de la force militaire.

Pris d'une véritable monomanie de sacristain, le même gouvernement défendit, sous des peines très sévères, les pèlerinages, les missions paroissiales, les retraites ecclésiastiques, le jubilé ordonné en 1850 par Pie IX pour l'Eglise universelle, et jusqu'au mois de Marie, même dans les maisons particulières. Une amende de 100 francs était pro-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin et 4 juillet.

noncée contre le propriétaire de la maison où se serait tenue la réunion, et chacun des assistants était puni de 4 francs d'amende. Une pauvre veuve ayant chanté chez elle un cantique à la Vierge, fut condamnée de ce chef à 4 francs d'amende.

Au mois de mai 1855, le gouvernement cantonal élabora une loi ecclésiastique pour le Tessin. Dans cette loi organique, l'État s'arrogeait le droit de patronage et de nomination à tous les bénéfices, avec la faculté de disposer de toutes les fondations et biens d'Église, d'ériger et de supprimer des paroisses; il accordait aux communes la permission de révoquer en tout temps leur curé et de procéder à de nouvelles élections ; le *placet* de l'État était exigé pour tout acte émané du Saint-Siège ou de l'évêque ; par contre, les curés étaient tenus de lire en chaire et sans commentaires, tous les actes de l'autorité civile ; enfin, pour mettre le comble à tant d'innovations schismatiques, le gouvernement cantonal défendait aux évêques de Côme et de Milan de faire désormais aucun acte de juridiction dans le pays.

Le clergé du Tessin protesta contre une pareille loi ; il demanda au Conseil fédéral qu'on voulût bien au moins s'adresser au Pape, pour faire sanctionner tant d'innovations. Voici la réponse qu'il reçut des patriciens de Berne : « Le Conseil fédéral ne voit pas de motifs d'intervenir dans ces matières, attendu que le libre exercice du culte catholique dans le Tessin, n'a reçu aucune atteinte. »

Cependant Rome se préoccupait d'établir un siège épiscopal dans ce pays ; mais le nouveau gouvernement cantonal déclara qu'il refusait l'érection du siège épiscopal réclamé par ses prédécesseurs, et demanda l'adjonction du Tessin au diocèse de Coire ou à celui de Bâle.

C'était se moquer du Saint-Siège ; l'union demandée était impossible à cause de l'éloignement, de la difficulté des communications, à travers des montagnes inaccessibles, et de la différence des idiomes, le Tessin étant de langue italienne, pendant que Coire et Bâle sont de langue allemande.

Cependant le gouvernement tessinois n'en poursuivit pas moins sa pointe, avec cette obstination implacable de l'esprit sectaire. N'ayant pu amener Rome à ses vues, il s'adressa à la diète fédérale, et demanda la rupture de l'union diocésaine. Le 12 juillet 1859, l'assemblée fédérale, sans tenir compte des droits acquis, sans se préoccuper de pourvoir au gouvernement spirituel de cent trente mille catholiques, décrétait que les évêques de Côme et de Milan n'avaient plus aucune juridiction dans le Tessin.

Depuis lors, le canton du Tessin se trouva officiellement en dehors de la hiérarchie catholique. Le gouvernement n'y reconnaît l'autorité d'aucun évêque, et les prêtres fidèles à leur devoir sont obligés de s'entourer de mille précautions pour communiquer avec leur supérieur légitime ; autrement ils s'exposent à se voir écrasés d'amendes, jetés en prison, révoqués ou exilés.

Pour faire cesser cette situation navrante, Pie IX proposa de charger provisoirement un vicaire apostolique de l'administration du canton. Cette offre paternelle fut repoussée parce que le Conseil d'État émit la prétention de nommer lui-même le vicaire du Souverain Pontife. En vain, le Pape, pour calmer toutes les défiances, promit de fixer son choix sur un prêtre agréable au gouvernement tessinois. Celui-ci s'obstina dans ses prétentions insoutenables, et les négociations furent rompues.

Tel est, en résumé, le Mémoire adressé en 1871 par tous les évêques de Suisse, à la diète fédérale. J'ai laissé de côté bien des plaintes accessoires au sujet de la suppression des fêtes, du mariage civil, du divorce, des attaques continuelles de la presse contre l'Église ; mais il y en a assez pour faire connaître l'oppression des catholiques par une majorité sectaire, composée de protestants et de francs-maçons.

A l'époque où parut ce remarquable Mémoire, l'Église catholique allait entrer, en Suisse, dans une période de crise aiguë. C'était en 1871, au lendemain des définitions du concile du Vatican et de l'écrasement de la France par la Prusse. Un souffle d'impiété, de persécution et de haine passait sur l'Europe. Bismarck venait de commencer son fameux *culturkampf*, la France était impuissante, la Révolution triomphait à Rome. Evidemment il n'y avait plus à se gêner avec l'Église.

La persécution s'étendit à toute la Suisse, mais elle s'exerça surtout dans les cantons de Genève et de Berne, ces deux foyers du radicalisme et du protestantisme.

Je vais résumer aussi succinctement que possible cette lamentable histoire.

Il est certain que lorsque Mgr Eugène Lachat, évêque de Bâle, revint du concile, il était condamné d'avance par la majorité des États diocésains. Sur les neuf cantons qui composent le diocèse de Bâle, cinq cantons : Berne, Soleure, Argovie, Thurgovie et Bâle-campagne, étaient décidés à se débarrasser à tout prix du prélat; deux cantons : Bâle-ville et Schaffouse restaient neutres ; seuls, les deux cantons de Lucerne et de Zug demeuraient fidèlement attachés au premier pasteur du diocèse.

Quel était donc son crime ? C'était d'avoir fait partie, au concile, de la majorité infaillibiliste, et surtout, ce qu'on se gardait d'avouer, de montrer, dans la revendication des droits de l'Église, plus de fermeté et de zèle que ses prédécesseurs.

Pour entamer la lutte, il fallait un prétexte. Il fut vite trouvé. Quelques mauvais prêtres, une dizaine environ sur six cent soixante-quinze que comptait alors le diocèse de Bâle, protestaient bruyamment contre l'infaillibilité du Pape. Mgr Lachat, après avoir épuisé toutes les longanimités du zèle épiscopal, se vit forcé d'interdire deux des plus compromis, les nommés Egli et Gchwind, du canton de Soleure.

Le 19 novembre 1872, la conférence diocésaine se réunissait à Bâle, et, à l'exception des représentants de Lucerne et de Zug, elle prenait à l'unanimité les décisions suivantes :

1° Le décret du concile du Vatican relatif à l'infaillibilité pontificale n'est pas reconnu par les États, et il ne peut lui être attribué aucune valeur légale.

2° Il est interdit à l'évêque de prononcer des censures contre les prêtres qui refusent de croire à l'infaillibilité du Pape.

3° Il est interdit de révoquer, pour quelque raison que ce soit, les prêtres du diocèse, sans la participation des autorités cantonales.

4° Un délai de quatorze jours lui est accordé pour rendre raison de sa conduite à la conférence des États diocésains.

5° Dans le même délai de quatorze jours, l'évêque est sommé

de lever, sans conditions, les excommunications prononcées contre les curés Egli et Gchwind.

6° Il est fortement invité à révoquer de ses fonctions, M. Duret, chancelier épiscopal.

7° A l'expiration du délai ci-dessus, la conférence diocésaine se réunira de nouveau, pour prendre, s'il y a lieu, des décisions ultérieures.

La lutte à mort était engagée !

Le 21 décembre, Mgr Lachat répondait point par point, à ce décret où l'insolence le dispute à l'absurde.

Je ne puis m'empêcher de citer les passages les plus remarquables de cette noble réponse épiscopale.

« 1° Un évêque ne peut jamais se soumettre à une défense quelconque d'enseigner les vérités et les dogmes de la foi. J'espère, Messieurs, que le simple bon sens vous suffira pour le comprendre. »

« 2° L'évêque peut, et doit de sa seule autorité, juger le prêtre qui attaque la doctrine de l'Église et trahit les devoirs de son ministère. Par conséquent, il a le droit et le devoir d'appliquer librement et sans le concours de l'autorité civile, les censures ecclésiastiques. »

« 3° Vous ne voulez pas que l'évêque de Bâle prononce, sans votre autorisation, aucune révocation, pour quelque motif que ce soit. Cependant le pouvoir temporel a, dans mon diocèse, destitué plusieurs excellents prêtres, non seulement sans le consentement de l'autorité spirituelle, mais contre ses protestations réitérées. L'éloignement d'un curé de sa paroisse ressort évidemment de la juridiction épiscopale. L'évêque ne peut tolérer que des loups dévorent son troupeau. »

« 4° Permettez-moi de vous déclarer, Messieurs, que je ne vous reconnais pas le droit de m'intimer, dans des questions dogmatiques et disciplinaires, l'ordre de venir me justifier à votre barre. D'ailleurs à quoi bon cette justification? Vous m'avez condamné avant de m'entendre. »

« 5° Vous me sommez de réhabiliter deux prêtres justement interdits. La réhabilitation de ces prêtres excommuniés dépend avant tout de leur bonne volonté. Qu'ils reviennent à la Foi de l'Église, qu'ils fassent pénitence et réparent le scandale ; alors je les recevrai à bras ouverts. »

« 6° En m'invitant à éloigner le chancelier épiscopal, vous me mettez dans la nécessité de vous dire qu'il ne relève, sous aucun rapport, de votre autorité. Il est mon secrétaire, mon aide et il appartient à ma famille épiscopale. Qu'il me suffise de déclarer, et je suis seul juge ici, que j'apprécie infiniment son activité, son dévouement, ses mérites et ses vertus. »

« 7° Vous me montrez en perspective des mesures sévères, si ma réponse ne satisfait pas vos désirs. Il est un silence plus éloquent que tous les discours ; c'est pourquoi je m'abstiens de toutes remarques. »

« Cependant encore deux mots pour finir. Dès mon enfance, on m'a appris à craindre Dieu plus que les hommes. Dois-je maintenant pour m'éviter quelques désagréments passagers, m'établir en évêque traître et parjure ? Irai-je contrister ma mère la sainte Église et mes fidèles diocésains ? Oh ! qu'on ne l'espère pas. Non, jamais ! J'aime cette mâle devise : *Potius mori quam fœdari*; plutôt mourir que de vivre déshonoré ! »

Après cette courageuse réponse, l'évêque de Bâle s'était irrévocablement condamné.

Le 17 janvier 1873, cinq cantons : Berne, Soleure, Argovie, Thurgovie et Bâle-campagne, destituent Mgr Lachat et déclarent le siège vacant.

Le 1er février, le gouvernement de Berne envoie une circulaire aux prêtres du canton, leur enjoignant de cesser toutes relations avec l'ex-évêque Lachat. Le 4 février, Mgr Lachat proteste contre sa destitution par les cinq Etats diocésains.

9 février. Le chapitre de Soleure, à l'unanimité, refuse de reconnaître la destitution de Mgr Lachat.

15 février. Le gouvernement de Soleure fixe au 14 avril le délai accordé à Mgr Lachat, pour évacuer la demeure épiscopale.

18 février. Tout le clergé du Jura bernois, au nombre de soixante-douze prêtres, déclare qu'il continuera à regarder Mgr Lachat comme son seul et légitime évêque.

20 février. Le gouvernement de Berne somme les soixante-douze prêtres d'avoir à retirer leur signature.

18 mars. Le conseil d'Etat de Berne suspend de leurs fonctions les signataires de la protestation. Ceux-ci en appellent.

16 avril. L'évêque de Bâle est expulsé de sa demeure. Il se retire dans le canton de Lucerne.

18 septembre. La Cour d'appel de Berne rejette le pourvoi des prêtres du Jura. Il leur est interdit de faire aucune fonction ecclésiastique dans le canton. Malgré les protestations des conseils des paroisses, le gouvernement s'empare des églises et des presbytères, et y installe des misérables venus de tous les diocèses, qu'un illustre évêque, Mgr Dupanloup, appelait « la boue des siècles ».

12 décembre. Le conseil fédéral envoie ses passeports au nonce et rompt tous rapports diplomatiques avec Rome.

Voilà donc quelle était, à la fin de 1873, la situation religieuse du Jura bernois : le culte catholique public supprimé dans soixante-seize paroisses; les prêtres chassés des églises, des presbytères, des écoles, des hôpitaux ; le culte privé, s'exerçant dans des granges, dans des hangars improvisés avec mille restrictions gênantes ; défense aux prêtres de paraître dans les écoles, de présider aux enterrements, de faire aucunes fonctions en dehors des maisons particulières. Sous tous les prétextes, et le plus souvent sans prétextes, ils sont emprisonnés, jetés pêle-mêle avec les pires malfaiteurs, nourris au pain ou à l'eau, quelquefois même privés de nourriture.

Cependant les prêtres intrus se voyaient rejetés avec horreur par le peuple catholique. Pendant les rigueurs de l'hiver, les populations s'entassaient dans des granges, autour de leur pasteur, les apostats restaient seuls dans leurs églises volées. A Porrentrui et à Délémont, les deux principaux centres du Jura, on comptait en moyenne de douze à quinze assistants à la messe de l'intrus. Dans la plupart des autres paroisses, il restait seul avec son sacristain et la misérable créature qui vivait avec lui. La fidélité des catholiques jurassiens fut vraiment admirable.

Pour en triompher, le gouvernement de Berne essaya de l'intimidation. Un grand nombre de maires, d'adjoints, de conseils paroissiaux furent suspendus ou destitués, pour n'avoir pas voulu coopérer au schisme ; des femmes, des enfants furent jetés en prison, pour avoir levé les épaules ou souri au passage de l'intrus ; les Ursulines de Porrentrui furent chassées du pays, pour avoir refusé l'entrée de leur chapelle et de leurs écoles au fameux Pipy, dit Deramey, le curé schismatique de la ville.

Toutes ces tracasseries ne suffisant pas, un décret du 31 janvier 1874, *pour assurer la paix confessionnelle*, expulsa du canton de Berne tous les prêtres fidèles, au nombre de quatre-vingt-sept. La plupart se réfugièrent en France ou

dans les cantons voisins. Le canton catholique de Soleure eut l'indignité de fermer ses portes aux pieux confesseurs de la foi.

Les catholiques jurassiens, privés de leurs prêtres, ne s'abandonnèrent pas. Ceux qui résidaient dans les paroisses limitrophes de la France passaient la frontière chaque dimanche, pour assister à la messe de leur pasteur. La Prusse, complice et instigatrice de la persécution, interdit ces pieux pèlerinages pour l'Alsace-Lorraine. De son côté le gouvernement de Berne prit des mesures arbitraires, pour surveiller et rendre à peu près impossible ces voyages qu'un arrêté préfectoral qualifiait de contraires aux bonnes mœurs. On se contenta alors de ce que les fidèles appelaient *le culte de la grange*. Chaque dimanche ils se réunissaient autour de leur autel désert; on chantait les prières de la messe, le *kyrie*, le *credo*; on lisait le prône que le curé exilé envoyait régulièrement chaque semaine; on s'encourageait en commun à souffrir. On priait pour les persécuteurs. Jamais les paroisses du Jura n'avaient témoigné plus de régularité, plus de ferveur que pendant ces années néfastes.

Pour assister les malades en danger de mort, les prêtres exilés se glissaient de nuit, à travers les montagnes, sous tous les déguisements. Reconnus ou trahis, ils se voyaient arrêtés, jetés en prison, reconduits à la frontière, après avoir subi toutes sortes de mauvais traitements Plus d'un manqua y laisser sa vie. Mais grâce au zèle des pasteurs, à la fermeté des fidèles et sans doute à l'action providentielle, qui voulait récompenser la foi de ce bon peuple, on remarqua avec admiration que, pendant toute cette crise qui dura près de deux ans, pas un malade ne mourut sans avoir reçu les sacrements.

A la fin, la patience du peuple catholique triompha de la haine des persécuteurs. Déjà plusieurs fois, les députés catholiques avaient courageusement élevé la voix, à la diète fédérale, pour réclamer contre l'oppression dont leurs citoyens étaient victimes. Au mois d'octobre 1875, le Conseil fédéral se décida enfin à inviter le gouvernement de Berne à rapporter ses arrêts d'expulsion. Forcés d'obéir, les radicaux bernois se hâtèrent de forger une nouvelle loi pour restreindre, autant que possible, l'exercice du culte privé, le seul qu'il fut permis aux curés révoqués d'exercer.

Voici les principales dispositions de cette loi :

Art. 1er. Il est défendu de mettre en danger la paix confessionnelle, en attaquant les adhérents d'un autre culte. Les contrevenants sont punis d'une amende de 1,000 francs ou d'un an de prison.

Art. 2. Il est défendu de critiquer en chaire, ou dans une réunion privée, les actes du gouvernement. 1,000 francs d'amende ou un an de prison.

Art. 3. L'exercice du culte privé est interdit aux religieux exclus de la Confédération, et à tous les prêtres qui sont notoirement connus pour faire opposition aux autorités publiques 1,000 francs d'amende ou un an de prison.

Art. 4. Il est défendu d'exercer dans le canton de Berne aucune fonction pontificale sans une autorisation expresse du conseil exécutif. 2,000 francs d'amende ou 2 ans de prison.

Art. 5. Sont absolument interdites, en dehors des maisons particulières, toutes les processions et cérémonies religieuses quelconques. 200 francs d'amende ou soixante jours de prison.

Art. 6. Les assemblées privées, dans lesquelles l'ordre serait troublé, ou qui seraient contraires aux bonnes mœurs, pourront toujours être dissoutes immédiatement par la police. 200 francs d'amende ou soixante jours de prison.

Armé de cette loi draconienne, le gouvernement de Berne autorisa gracieusement le retour des exilés (7 novembre 1875). Il y avait vingt-un mois qu'ils étaient retenus loin de chez eux.

Mais les tracasseries et les méchancetés n'en continuèrent pas moins. On essaya d'abord d'interdire aux prêtres rentrés tout exercice, même privé, du culte en s'appuyant sur l'article 3, contre ceux qui font notoirement opposition aux autorités. Les prêtres en appelèrent et, après plusieurs mois, la diète fédérale leur donna gain de cause. On se rabattit alors à mille tracasseries. Pendant plusieurs mois, la police épia toutes leurs paroles, toutes leurs démarches, pour les trouver en faute. Une trentaine de prêtres furent incarcérés pour des délits imaginaires. Plusieurs églises restaient fermées, faute d'assistants vieux-catholiques; des prêtres catholiques furent mis à l'amende ou en prison, pour avoir, à la demande des communes, officié dans ces églises abandonnées par le schisme. Le ridicule le disputa à l'odieux : sur le rapport d'un brave gendarme, peu versé probablement dans les questions liturgiques, un curé fut condamné à 60 francs d'amende, pour *avoir chanté une grand'messe à voix basse!*

Peu à peu cependant la situation s'améliora. Un certain nombre d'intrus, pris du dégoût de leur œuvre, s'étaient convertis et avaient abandonné leurs postes; d'autres avaient été expulsés par la police, pour délits de droit commun. Les catholiques profitèrent de la loi de 1874, qui remit aux communes l'élection des curés, pour réélire, partout où cela fut possible, leurs pasteurs légitimes. En 1880, trente-une paroisses du Jura avaient ainsi recouvré leurs églises et leurs presbytères, avec la publicité du culte.

A cette époque, il restait encore, dans le diocèse de Bâle, soixante-huit prêtres non reconnus par l'État : cinquante-six dans le canton de Berne, deux dans le canton de Bâle-Campagne, quatre dans le canton d'Argovie et quatre dans le canton de Soleure.

Pendant ce temps, que devenait le schisme des vieux catholiques, soutenu si violemment par les gouvernements protestants? Il avortait dans le mépris et la stérilité. Sur six cent soixante-quinze prêtres que comptait le diocèse de Bâle, on trouva à peine treize apostats; les autres furent appelés de France, d'Allemagne, d'Italie, pour remplir les églises et les presbytères volés aux catholiques. Malgré les avances du gouvernement, ce triste clergé ne dépassa jamais le chiffre de quarante membres, à la tête desquels on mit un évêque intrus, le nommé Herzog, ancien curé d'Olten, dans le canton de Soleure.

Quant au chiffre des schismatiques, les rapports officiels le font monter à soixante-douze mille, pour toute la Suisse; mais il faut évidemment en rabattre beaucoup. En tenant compte du nombre des électeurs dans les conseils paroissiaux, on arrive à un total de cinq à six mille vieux catholiques, dont trois mille pour le canton de Genève, deux mille pour le diocèse de Bâle et cinq ou six cents pour le reste de la Suisse.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, prêtre, missionnaire et martyr, par Mgr DEMIMUID, directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. — Paris, Tequi, éditeur, rue de Rennes, 85.

Cinq mois avant notre Triduum lyonnais en l'honneur des Bienheureux Perboyre et Chanel, la Congrégation des Lazaristes inaugurait à Paris par des fêtes imposantes le culte de celui des deux missionnaires récemment béatifiés qui lui appartenait par sa profession religieuse. Le panégyrique solennel de Jean-Gabriel Perboyre fut développé par Mgr Demimuid en trois discours dont la brochure que nous annonçons a pour but de conserver les admirables enseignements.

Ces pages d'une si haute inspiration retracent la vie entière de l'héroïque victime d'Ou-tchang-fou, *le prêtre, le missionnaire, le martyr*, et font voir le doigt de Dieu dans les moindres détails de cette existence consacrée aux œuvres apostoliques et couronnée par une mort si précieuse.

Dans ces derniers mois, la louange du Bienheureux Perboyre est tombée des lèvres sacerdotales les plus éloquentes sur les populations fidèles agenouillées aux quatre coins de la France devant les reliques du glorieux missionnaire ; mais nulle part son panégyrique n'a été présenté avec des développements aussi émouvants, aussi heureux, aussi complets, que du haut de la chaire de Saint-Lazare, par l'éminent directeur de la Saint-Enfance, dans son éloquente trilogie. Si trop peu de personnes ont pu l'entendre, tous du moins pourront la lire, grâce à la bonne inspiration qu'ont eue les fils de saint Vincent de Paul, de publier ces belles pages consacrées à la gloire de leur nouveau Bienheureux.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme de Soultz-les-Bains, diocèse de Strasbourg 50
M. Paulin Fraydier à Clermond-Ferrand 35
M. Dagobert Soehnlin, à Paris, en souvenir de M. l'abbé Soehnlin, ancien curé de Neuf-Brisach (Alsace) 5000
Congrégation de la Bonne Mort, à Beyrouth 200
M. E. Cartier, diocèse de Belley 10
Au nom de M. l'abbé Gœblinger, curé de Steinbourg (Alsace) .. 5 10

Pour les missions les plus nécessiteuses (hôpital de Beyrouth.)
F. D. V., diocèse de Bayeux, avec demande de prières 50
Anonyme de Laval, avec demande de prières 10
Anonyme de Toulouse 100
M. Edmond Mistral, à Aix 90
J. F., du diocèse de Lyon 5
A. P. Le Mans 5
Une enfant de Marie, diocèse de Saint-Claude 100
Anonyme de Paris, avec demande de prières spéciales 4

Pour l'hôpital de Beyrouth.
Mme de Corail, à Riom, diocèse de Clermont 5

A Mgr Puginier (Tong-King occidental) pour les affamés.
Plusieurs anonymes de la Flèche, diocèse de Mans 120
Mlle Julie Bertron, à Cossé-le-Vivien, diocèse de Laval 10
Mme Bertholon, à Lyon 10
M. l'abbé Samain, diocèse de Cambrai 20

A Mgr Pineau (Tong-Kinh méridional), pour les affamés.
M. B. R. de Guines, diocèse d'Arras, avec demande de prières .. 10
M. Brunet, à Ferfay, diocèse d'Arras 10
M. Jules Pivert, à Rennes 10
Un abonné du diocèse de Versailles 5
Anonyme d'Orléans 10
Z. E., diocèse de Quimper, avec demande de prières 50
Anonyme de Boussay, diocèse de Nantes 5
Anonyme d'Anvers, diocèse de Malines 500
Un abonné du diocèse de Cambrai, avec demande de prières ... 20
Un père de famille du diocèse de Rennes, avec demande de prières 5
Mme Bertholon, à Lyon 10
Un abonné du diocèse de Montpellier, avec demande de prières. 100
Anonyme de Soultz-les-Bains, diocèse de Strasbourg 50
M. l'abbé Lefer, à Marcq-en-Barœul, diocèse de Cambrai 10
M. Lesauvage, à Caen, diocèse de Bayeux 5
Un catholique du diocèse de Vannes 100
Une anonyme de Bordeaux 5
F. Fr., à Saint-Brieuc 5
Un propriétaire de l'arrondissement de Pont-Audemer (Eure) .. 50
Mme du Corail, à Riom, diocèse de Clermont 50
M. l'abbé Margeton, diocèse de Clermont 13 55

A M. Bonnet (Tong-King méridional), pour les affamés.
Anonyme de Grenoble, avec demande de prières 25
F. D. V., diocèse de Bayeux, demande de prières 50
M. S. de Beauregard, diocèse de Bourges 10

Au R. P. Dabin, missionnaire à Siam.
Anonyme de Nantes 25
M. l'abbé Briand, diocèse de Nantes 10

A M. Fourcade, à Allahdy (Indes), pour les affamés.
Mlle Julie Bertron, à Cossé-le-Vivien, diocèse de Laval 10

Pour les affamés de la Corée.
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille 500

A Mgr Cousin (Japon méridional). Trimestre d'un séminariste.
Sœur Thérèse de Jésus, tertiaire de St-François, diocèse d'Angers 50

Pour la préfecture apostolique du Dahomey.
Anonyme de Rennes 100

Au R. P. Chalandon, pour les victimes de l'ouragan en Nouvelle-Calédonie.
M. Brunet à Ferfay, diocèse d'Arras 10
Anonyme d'Anvers, diocèse de Malines 500
Mme Bertholon, à Lyon 10

A Mgr Fraisse (Nouvelle-Calédonie) pour la mission de Bondé.
Une anonyme de Bordeaux 5

ÉDITION ITALIENNE
(2e trimestre 1890.)

Pour l'œuvre 267 90
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Volonteri) 416 65
Pour le rachat d'un petit esclave (Mgr Sogaro) 49 50
Pour les lépreux de Madagascar 29 70
Pour S. Em. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves 2 50
Pour le P. Fourcade, à Alladhy, pour les victimes du choléra 49 50

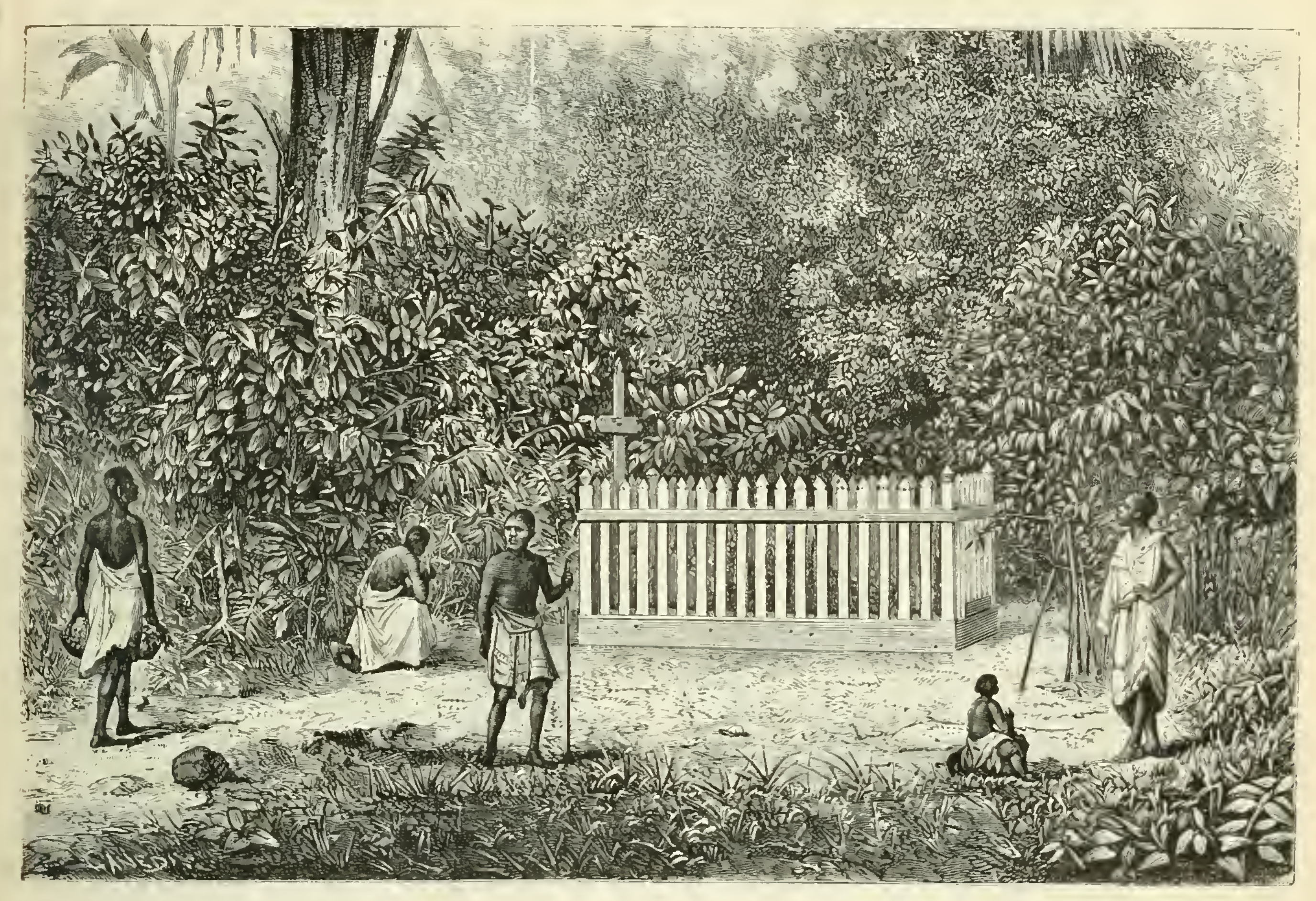
ÉDITION HONGROISE
(1er semestre 1890).

Pour l'œuvre 45 54
Pour la mission la plus nécessiteuse (hôpital de Beyrouth) 68 31
Pour les élèves du P. Koller, missionnaire dans le Congo français 4 14
Pour rachat d'esclaves en Afrique (Mgr Livnahac) 4 14
Pour la Chine (Mgr Potron, Hou-pé Oriental) 39 33
Pour le Saint-Sépulcre 45 54
Pour la Patagonie 10 35

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



NIGER. — TOMBEAU DE M. MATTEO MATTEI, A BRASS RIVER; d'après une photographie du commandant MATTEI
(Voir page 356).

CORRESPONDANCE

ABYSSINIE

Depuis que les missionnaires ont pu reprendre en Abyssinie leurs travaux momentanément interrompus par la persécution et par la guerre, ils enregistrent chaque jour de nouvelles conquêtes. On s'en fera une idée par ce rapide compte rendu des œuvres évangéliques dans le district d'Akrour.

LETTRE DE M. COULBEAUX, LAZARISTE, MISSIONNAIRE EN ABYSSINIE.

Akrour, 30 mars 1890.

Voici une rapide esquisse qui vous donnera une idée de l'état de nos œuvres dans mon district.

Nombre de nouvelles paroisses nous appellent pour rentrer dans la sainte Église. Mes courses sans fin ont pour objet d'aller traiter avec les habitants cette importante question. Vous ne l'ignorez pas, les Africains n'arrivent dans leurs affaires à une détermination effective, qu'après de longues et fastidieuses délibérations. Chacun, du plus grand au plus petit, a son discours à produire, son opinion à faire valoir. Il faut que chaque citoyen ait donné son consentement personnel, condition *sine quâ non*. Ici point de majorité, mais l'unanimité absolue. Vous jugez d'après cela, combien les choses vont avec lenteur. Par contre cette unanimité est pour nous une garantie solide. Une fois obtenue, on fixe le jour de notre installation.

Ces actes ne sont que les préliminaires de notre travail apostolique. Aussitôt nous mettons nos jeunes prêtres à l'œuvre des catéchismes. Là, encore mille difficultés se dressent devant nous. D'abord il faut *apprivoiser* nos néophytes. Peu à peu, par le contact fréquent, par nos visites quotidiennes, par des conversations dans les rues et sur les places, où ils devisent accroupis à l'orientale, nous entrons dans la familiarité de la tribu, nous sommes de la maison.

Les enfants nous abordent alors sans la peur qui auparavant les faisait fuir et se cacher. Nous ne sommes plus à leurs yeux des *croquemitaines*, mais des amis. C'est l'effet de la divine bénédiction : « *Sinite parvulos venire ad me.* »

Alors les catéchismes n'ont plus de trêve. A tout instant, *opportune, importune*, vous n'entendez plus que la

récitation des prières qu'ils apprennent. Aux heures du repos des laboureurs, aux veillées du soir surtout, se fait l'instruction des grandes personnes. On les rassemble par quartiers ; on les initie aux mystères du Christianisme dont l'hérésie ne leur a laissé que le nom ; on les amène à la pratique des devoirs chrétiens ; on les habitue à fréquenter l'église et à entendre la sainte messe.

Voilà les occupations qui m'absorbent en ce moment, loin de notre résidence d'Akrour.

∴

A titre d'*exercices corporels*, les jeunes prêtres me prêtent leur concours pour la bâtisse des nouveaux presbytères. Il nous en faut dans chaque village. L'un bat et sert le mortier, l'autre présente les pierres, d'autres encore se transforment en maçons ; pour moi je tiens lieu d'entrepreneur. Nous aurons à réédifier les misérables réduits qui servent d'étables, de crèches, au bon Dieu. Car pour Lui, nous désirons faire mieux et pour ce mieux, nous attendons des ressources.

∴

Une chose qui me touche de près, c'est la misère publique. Partout je rencontre des squelettes ambulants et même d'horribles cadavres de faméliques, tombés d'épuisement et à moitié dévorés par les hyènes ! Ces choses n'ont pas besoin d'être dépeintes ; il suffit d'affirmer la réalité du fait, pour émouvoir tout cœur qui a un peu de sensibilité, fût-il dépourvu de charité.

Une chose qui nous touche encore, c'est notre propre gêne ! La disette et le renchérissement des vivres, d'une part ; le développement aussi grand que soudain de nos œuvres d'autre part, et par suite l'augmentation proportionnelle de frais nouveaux, nous ont mis à bout de ressources.

Cependant, on ne nous accusera pas d'exagérer nos dépenses. Voulez-vous le menu de mes repas de la semaine passée à Afelba ?

Une petite natte ronde, noircie par l'usage, est étendue par terre. Pendant notre examen particulier, on la couvre de trois galettes molles et plates de *doura* ou de *thaf* ; ce pain s'appelle *tabita*. Au milieu, une écuelle de bois exhale déjà l'odeur de la farine de lin qui y est délayée dans de l'eau avec du piment. Après l'*Angelus*, chacun se lave les mains, prend place autour de la table, et à l'œuvre ! Entre le pouce et l'index on déchire un morceau de la molle galette, on le trempe dans le cataplasme et l'on déguste. Un verre d'eau, une tasse de café. Et de même le soir et chaque jour.

Nos vingt écoliers, à Akrour, n'ont, matin et soir, qu'une ration de cette *tabita* ; rien de plus, pas même l'écuelle de lin. La conclusion pratique saute aux yeux.

J'ai voulu vous renseigner et vous intéresser à notre œuvre pénible et dure à tous égards.

TONG-KING CENTRAL

La lettre suivante qui confirme les dernières correspondances venues du Tong-King occidental et du Tong-King méridional mérite les plus sérieuses réflexions. Après avoir signalé les maux et indiqué les remèdes, l'auteur termine en décernant à la France chrétienne un hommage dont sa qualité d'étranger fera apprécier particulièrement la valeur.

LETTRE DU R. P. ARELLANO, DOMINICAIN ESPAGNOL.

Au Tong-King, tout va de mal en pis ou, pour mieux dire, le pays marche à sa ruine. Le désastre ne se fera pas attendre, si une main ferme et vigoureuse ne vient arrêter le cours des événements. Le pays est à la lettre réduit à la misère, et cette misère s'aggrave de jour en jour. Avec le régime de demi-colonie imposé par la métropole, il faudrait un budget extraordinaire pour doter les services publics. Or, de France il n'arrive presque aucune ressource, et d'un autre côté, le Tong-King est complètement épuisé.

Donc, l'argent faisant défaut, la colonie ne peut entretenir les forces militaires qu'exigerait la pacification du pays. Sans argent, sans troupes suffisantes, comment faire face à ces bandes de brigands qui surgissent de tous côtés à la fois et rançonnent les populations ?

Actuellement chrétiens et infidèles ne pensent plus qu'à fortifier leurs villages et à acheter des armes pour se défendre. A chaque instant peut arriver une bande de pirates, et il faut être prêt à tout événement. Le plus triste, ce qui m'afflige et me navre plus que tous les autres maux réunis, c'est le sort des femmes et des enfants emmenés en captivité. On les vend aux Chinois de la frontière pour de la poudre et des armes à feu. Pauvre Tong-King ! dans quel abîme d'infortune es-tu tombé ! Quand je vois mes malheureux chrétiens ainsi traînés en esclavage, ma douleur ne connait plus de bornes. En vérité, la mort serait pour ces malheureux préférable au sort qui les attend. Aux mains des païens pendant des années, peut-être pendant leur vie tout entière, comme ils sont exposés à perdre la foi ! Ah ! daigne le Dieu Rédempteur laisser tomber sur eux des regards de miséricorde ! Au moment même où l'on travaille à combattre l'esclavage en Afrique, voici qu'au Tong-King nous assistons aux scènes révoltantes dont je viens de parler.

Loin de moi la pensée d'accuser personne, de rendre qui que ce soit responsable de la situation périlleuse où se trouve la colonie, et bien moins encore de m'en prendre aux autorités. Je constate simplement un fait public, que personne ici n'oserait mettre en doute. Ce n'est pas aux hommes qui nous gouvernent qu'il faut s'en prendre pour chercher la cause du mal. La racine en est ailleurs ; elle est dans le manque de ressources et dans

l'erreur que, dès le début, on a commise en ne voulant pas établir ici la civilisation européenne basée sur le christianisme.

* * *

Certes, ce serait un grand malheur si la France abandonnait le Tong-King complètement. Seule elle est en mesure de protéger efficacement le catholicisme contre un retour offensif du paganisme, s'il venait à se produire dans ce royaume. Et ce retour offensif serait à craindre si les Français se retiraient du pays. Les païens regardent les chrétiens comme les amis des Français et des autres Européens : le jour où ils n'auraient plus rien à redouter, ils se vengeraient sur eux de l'occupation étrangère et l'on verrait se renouveler ici les tristes événements qui désolèrent, en 1885, la Cochinchine orientale. Il faut donc que la France reste ici. C'est là ma conviction.

Croyez bien que j'aime votre noble pays. Je reconnais les services incomparables que votre généreuse nation a rendus à la Religion catholique dans les cinq parties du monde. D'où viennent les Sœurs de charité, les Frères des écoles chrétiennes, la plupart des missionnaires et des vicaires apostoliques, si ce n'est de la France ? D'où viennent ces larges aumônes et ces abondantes ressources qui permettent de fonder et d'entretenir tant d'églises, de presbytères, d'hôpitaux, d'orphelinats, d'écoles, — l'espoir de nos missions, — si ce n'est de la France, cette vraie fille aînée de l'Église? Sans doute les autres nations catholiques ont leur part dans cette évangélisation des pays infidèles ; mais enfin il est clair comme le jour que la meilleure part de cette œuvre revient à la France.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par suite du transfert de Mgr Walsh au siège archiépiscopal de Toronto (Canada), le diocèse de London était resté vacant. Sur la demande de la Propagande, le Saint-Père vient de nommer évêque de ce diocèse, M. Denis O'Connor, supérieur du collège de Saint-Basile à Londres.

En même temps, Sa Sainteté a nommé vicaire apostolique de Brownsville avec caractère épiscopal, M. Pierre Verdaguer, de nationalité espagnole, missionnaire depuis plusieurs années dans le diocèse de Monterey (Californie).

Le Souverain Pontife a également nommé vicaire apostolique de la Saxe et évêque titulaire de Cucuse, M. Louis Wahl, prêtre de ce vicariat.

Sur les instances des évêques de la province ecclésiastique de la Nouvelle-Orléans et sur la proposition des Eminentissimes cardinaux de la Propagande, S. S. le Pape Léon XIII a décrété le partage du diocèse de Galveston. La partie septentrionale comprenant les comtés de Lampasas, de Coryell, de Mac-Lennan, de Lirmestone, de Freestone, d'Anderson, de Cherokee, de Nacogdoches et de Shelby, avec vingt-cinq villes et un million et demi d'habitants dont deux cent cinquante mille nègres, formera le nouveau diocèse de Dallas.

INFORMATIONS DIVERSES

Chine. — Mgr Bulté, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique du Pé-tché-ly sud-est, nous envoie le tableau suivant des œuvres de sa mission durant l'année dernière :

Chrétientés ou stations	528
Églises, chapelles ou oratoires	401
Lieux de prières appartenant à des particuliers	85
Nombre de chrétiens	36.859
Catéchumènes (non baptisés)	2.172
Adultes baptisés dans l'année	610
Enfants (païens baptisés dans l'année (morts en grand nombre)	11.818

« Pour le moment, nous sommes assez tranquilles, mais on dit que l'entourage du jeune empereur n'est guère favorable à la religion et aux Européens. »

Afrique équatoriale. — Nous avons cité dans notre dernier numéro, après un grand nombre de journaux, un jugement du major Wissmann sur les missionnaires catholiques. L'auteur de l'article se contentait de nommer les Pères Blancs d'Alger. Sans doute le commandant allemand a dû rendre hommage au dévouement des missionnaires de S. Em. le cardinal Lavigerie; mais dans sa longue guerre contre Bushiri, il a eu des rapports plus fréquents avec les Pères du Saint-Esprit et c'est évidemment en voyant ces religieux à l'œuvre, qu'il a formulé une comparaison tout à l'avantage de l'apostolat catholique.

Etats-Unis. — Mgr de Goësbriand, évêque de Burlington, a célébré le 13 juillet son cinquantième anniversaire d'ordination au sacerdoce. Né au château de Lanurven en Bretagne, ordonné prêtre à Saint-Sulpice par Mgr Rosati, M. de Goësbriand partit en 1840 pour le diocèse de Cleveland (Ohio). Mgr de Goësbriand a été préconisé évêque de Burlington le 6 novembre 1853. Son long épiscopat n'a été qu'une suite non interrompue de travail, de charité et de dévouement.

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VI

L'ÉGLISE DANS LES CANTONS SUISSES (1800-1890)

Suite (1)

Disons un mot, en terminant, de la persécution religieuse dans le canton de Genève.

On a vu les magnifiques accroissements du catholicisme à Genève ; jamais la vieille cité de Calvin, la Rome protestante, n'a pu pardonner à l'Église ses succès. Pour se défaire des catholiques, les conservateurs genevois ont fait des alliances avec les radicaux, et tout homme politique qui a voulu se montrer simplement équitable envers les catholiques, n'a pas tardé à se voir renversé du pouvoir. Cela explique la haine implacable portée à Mgr Mermillod et la résolution prise par les protestants de se débarrasser par tous les moyens d'un homme dont le zèle, les talents, l'éloquence séduisante leur faisaient peur.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4 et 11 juillet.

Au moment où s'engagea la lutte, voici, d'après les documents officiels, quelle était la situation respective des protestants et des catholiques.

1870. Population totale du canton : 93,197 habitants.

Sur ce nombre il y avait :	catholiques,	47.859.
	protestants,	43.606.
	juifs et sans religion,	1.732.

Les catholiques étaient donc arrivés à avoir la majorité absolue dans le canton ; mais il faut observer qu'ils étaient encore loin d'y avoir la majorité légale, car il faut retrancher de leur nombre environ 28,000 étrangers, domiciliés dans le pays. Il reste donc une minorité légale d'environ 19,000 catholiques jouissant de tous leurs droits politiques contre 43,000 protestants. En fait, les catholiques genevois ne forment guère que le tiers du corps électoral. Cette situation anormale permettait de les opprimer légalement. On ne s'en fit pas faute, comme on va voir.

C'est au retour du concile du Vatican que l'hostilité contre Mgr Mermillod commence à se manifester au grand jour. En récompense de son zèle et de ses succès apostoliques, Pie IX l'avait préconisé, en 1864, évêque d'Hébron, avec la charge d'auxiliaire de Genève. Il continua donc, sous le titre de vicaire général de Mgr Marilley, évêque de Lausanne et de Genève, à diriger toutes les œuvres religieuses du canton. Au fond, cela ne changeait rien à sa position officielle vis-à-vis des autorités cantonales. Le caractère épiscopal était un honneur personnel, un gage d'estime donné à l'éminent prélat par le Pape et rien de plus. Au lieu d'en prendre ombrage, le gouvernement genevois aurait dû se montrer fier de l'honneur accordé à l'un des plus illustres enfants du pays ; mais les radicaux ne l'entendaient pas ainsi. Dès le mois de septembre 1868, le Conseil d'État de Genève notifia à Mgr Mermillod qu'il ne le reconnaissait pas en qualité d'évêque ; c'était une première escarmouche.

Le 20 septembre 1872, un arrêt du Conseil d'État enleva à Mgr Mermillod le titre de curé de Genève et de vicaire général de Mgr Marilley. Défense fut faite au clergé de le reconnaître en cette double qualité.

Pie IX répondit à cette insolente usurpation de pouvoirs, en instituant, le 16 janvier 1873, Mgr Mermillod vicaire apostolique de Genève.

Le 7 février, le Conseil d'État déclare le bref nul et non avenu ; il frappe tout le clergé d'une suspension de traitement de trois mois, pour avoir, sans autorisation, lu en chaire une lettre pastorale du nouveau vicaire apostolique.

Le 17 février, le prélat est expulsé de son domicile, il se retire à Ferney (France), d'où il continue, en dépit des autorités cantonales, d'administrer son diocèse.

Le même jour, un décret du Conseil fédéral lui interdit le territoire de la confédération.

Ainsi Genève, l'asile des communards français et des nihilistes russes, était purgée de ce qu'un journal radical appelait élégamment le *virus épiscopal*.

Après s'être débarrassé de l'évêque, il fallait détruire ses œuvres. On commença, selon l'usage, par l'expulsion des congrégations.

Voici quelles étaient, à cette époque, les œuvres des congrégations religieuses dans le canton de Genève.

Un hôpital à Plainpalais (faubourg de Genève), fondé en 1846 et desservi par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Un hospice, à Carouge, desservi par les Petites Sœurs des pauvres.

Quatre orphelinats de jeunes filles, tenus par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Des écoles libres de garçons tenues par neuf Frères des écoles chrétiennes et donnant l'instruction à sept cent un enfants.

Des écoles libres de filles tenues par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et donnant l'instruction à neuf cent huit jeunes filles.

Un pensionnat et une école normale de filles, à Carouge, tenus par une congrégation de dames, appelées les Fidèles Servantes de Jésus.

Une loi de 1872 commença par imposer aux congrégations religieuses de se faire autoriser.

Elles se soumirent à cette exigence, et le 27 juin 1872, un arrêté du Grand Conseil refusait l'autorisation aux Congrégations enseignantes, et fermait les écoles des Frères et des Sœurs. Exceptionnellement et à titre personnel, les religieuses hospitalières étaient autorisées à demeurer dans le canton pour assister les pauvres.

Trois ans plus tard (23 août 1875), un nouveau décret révoquait cette autorisation et chassait de leurs hôpitaux les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et les Petites Sœurs des pauvres.

Une pétition, signée de quarante médecins et de six cent cinquante-cinq dames protestantes, avait demandé, au nom de l'humanité, le maintien des religieuses hospitalières ; mais la Loge avait parlé, elle fut obéie.

La Sœur Vincent, supérieure de l'hôpital de Plainpalais, était mourante au moment des expulsions. Il fallut l'arracher de son lit, et la jeter dans une voiture pour la transporter à la frontière. La fière cité de Genève qui donnait asile en ce moment à plusieurs pétroleuses, était évidemment en danger, si une vieille Sœur de charité qui avait passé quarante-sept ans de sa vie au service des pauvres, dans le canton, était restée quelques jours de plus, pour mourir dans son lit !

L'expulsion des Congrégations religieuses n'était, comme d'habitude, que le premier acte du drame. On ne tarda pas à s'attaquer au clergé paroissial, en s'appuyant sur une poignée de libres penseurs, qui, se disant catholiques libéraux, protestaient contre les décrets du concile.

Mais il fallut forger de nouvelles lois pour livrer à ces apostats les églises et les presbytères de la communauté catholique. Le 27 août 1873, le Grand Conseil vota une loi organique du culte catholique, dont voici les principales dispositions :

Art. 4. — Les curés et vicaires sont nommés par les électeurs catholiques, inscrits au rôle des électeurs cantonaux et domiciliés dans la paroisse.

Art. 5. — Sont éligibles tous les ecclésiastiques ordonnés prêtres dans l'église catholique. Ils ne peuvent, sans l'autorisation du Conseil d'État, exercer de fonctions ou accepter des dignités ecclésiastiques autres que celles qui leur ont été conférées par les électeurs.

Art. 6. — Avant leur installation, les curés et vicaires prêteront serment d'obéissance à la constitution et à la loi organique du culte catholique.

Art. 7. — Les curés et vicaires peuvent toujours être suspendus par le Conseil d'État, pour violation de leur serment et par le Conseil supérieur pour infraction disciplinaire.

Art. 8. — Les électeurs d'une paroisse peuvent toujours demander que le curé et le vicaire soient soumis à une nouvelle élection.

Art. 9. — Chaque paroisse est administrée par un Conseil pris parmi les électeurs laïques; ce Conseil se compose de neuf membres pour les paroisses de Genève et de cinq membres dans les paroisses de campagne. Le curé en fait partie, mais seulement avec voix délibérative.

Art. 11. — Les Conseils de paroisse sont soumis à un Conseil supérieur du culte catholique, qui sera nommé par tous les électeurs catholiques du canton.

Art. 12. — Le Conseil supérieur se compose de vingt-cinq membres laïques pris parmi les électeurs, et de cinq membres ecclésiastiques, choisis parmi les curés et vicaires.

Art. 13. — Les églises et presbytères sont la propriété des communes; elles sont affectées exclusivement au culte catholique reconnu par l'État.

Munis de cette loi schismatique, les protestants et les libres-penseurs de Genève étaient forts.

Le 4 septembre 1873, le clergé catholique était invité à se présenter à l'hôtel du Gouvernement, pour prêter serment à la nouvelle constitution civile. Pas un prêtre ne se présenta, pas une défection ne se produisit parmi les quarante-sept prêtres du canton. C'était ce qu'on voulait, curés et vicaires furent déclarés déchus de leurs fonctions et on procéda aux élections.

Comme on s'y attendait, les catholiques s'abstinrent en masse de prendre part à cette comédie sacrilège; mais quelques centaines de francs-maçons se rappelèrent qu'ils étaient catholiques, et s'en allèrent chercher, au fond de leurs tiroirs, un vieil acte de baptême, oublié depuis longtemps, afin de s'en faire une arme légale contre leur mère, la sainte Église.

Donc le 22 octobre 1873, furent élus comme curés de Genève trois apostats : MM. Loyson (l'ex-Père Hyacinthe), Hurtault et Chavard. Il y eut seulement 1,267 votants, contre 2,567 abstentions. Ainsi, même à Genève, sur le terrain qui leur était le plus favorable, les schismatiques ne formaient pas même le tiers des électeurs catholiques.

Cela n'empêcha pas le conseil d'État de livrer aux intrus l'église Saint-Germain, que la ville avait cédée en 1803 aux catholiques. Chassés de Saint-Germain, les catholiques achetèrent au prix de 155,000 francs, le temple maçonnique qui se trouvait alors en vente, et y installèrent l'église du Sacré-Cœur.

Le 28 décembre 1873, des élections eurent lieu dans les paroisses de Carouge, de Chêne et de Lancy. A Carouge, sur 5,000 catholiques, M. Marchal, mariste défroqué, obtint 231 voix; à Chêne, paroisse de 2,500 âmes, M. Quilly obtint 79 voix; à Lancy, paroisse de 1,200 âmes, l'intrus en eut 53.

En présence de ces minorités ridicules, on renonça pour les autres paroisses à ce simulacre d'élection ; d'autant que, dans la plupart, il eût été difficile de trouver un seul électeur. En conséquence, malgré les protestations des maires et de l'universalité des habitants, malgré la loi organique de 1873, qui déclarait les églises et les presbytères propriétés communales, on crocheta la porte des églises et des presbytères, et on y installa des apostats, après en avoir chassé les titulaires légitimes.

Dans le cours des années 1874 et 1875, vingt-six églises furent ainsi volées aux catholiques, avec les maisons presbytérales, quatorze seulement furent desservies par des instrus, les autres restèrent fermées faute d'adhérents au schisme.

De toutes ces spoliations, la plus inique fut celle de l'église Notre-Dame, bâtie par Mgr Mermillod, à l'aide des souscriptions du monde catholique. L'église Saint-Germain fut fermée alors par les schismatiques, car ils n'avaient pas assez de monde pour occuper à la fois les deux églises. En effet, l'assistance du dimanche ne dépassa pas quatre-vingts personnes, y compris les enfants.

On s'empara aussi du presbytère de Notre-Dame, qui était la propriété personnelle de Mgr Mermillod. Le prélat réclama devant les tribunaux ; de riches familles anglaises, qui avaient souscrit pour l'église Notre-Dame, réclamèrent aussi. Le gouvernement suisse resta sourd à toutes les plaintes. Dans ce pays de liberté, il n'y a pas de droit pour les catholiques.

Il y eut, à l'occasion du crochetage des églises, des scènes infâmes de violence ; plusieurs prêtres furent incarcérés, et punis comme voleurs, pour avoir conservé des objets, qui, les factures en faisaient foi, étaient leur propriété personnelle ; un vieillard vénérable, M. Guillermin, curé de Versoix, fut condamné à trois mois de prison, pour détournement d'objets appartenant au culte ; il fut soumis à toutes les rigueurs du régime commun : cheveux rasés, costume des détenus, travail forcé ; à la sortie de prison, ses paroissiens le reçurent en triomphe.

La plus hideuse de ces scènes de pillage eut lieu dans la paroisse de Chêne, le 2 avril 1878. C'était le jour de l'Adoration perpétuelle ; le Saint-Sacrement était exposé dans la pauvre grange où les catholiques avaient transporté leur culte. Tout à coup, vers les cinq heures du soir, un commissaire de police se présente, accompagné d'un serrurier, son indispensable acolyte. Il s'agissait de rechercher des objets appartenant au culte, que le curé était accusé d'avoir détournés. Après avoir enlevé, à la sacristie, des burettes, une étole et quelques linges d'autel, l'homme de la police avisant l'ostensoir (don personnel fait au curé de Chêne par la princesse Jérome Bonaparte), fit signe à son aide de s'en emparer. Déjà le misérable approchait du Saint des Saints ses mains graisseuses et sacrilèges ; un cri d'horreur éclata dans toute l'église ; le curé se précipite à l'autel, et jure qu'on le tuera, avant de toucher au Saint Sacrement. Hélas! il fallut céder à la force. D'une main tremblante d'émotion, il détacha de l'ostensoir le Corps de Notre-Seigneur, les policiers jettent le vase sacré au fond de leur sacoche, et s'enfuient à Genève comme des voleurs, pendant que la population catholique, consternée d'un pareil attentat, répète en pleurant le *Parce Domine*. Cette fois les argousins avaient été un peu loin ; le Conseil d'État de Genève leur donna raison, comme d'habitude ; mais le Conseil fédéral demanda des explications, et les tyranneaux de Genève furent invités à mettre un peu plus de délicatesse dans leurs procédés.

(A suivre.)

CINQUANTE MOIS
AU
BAS NIGER ET DANS LA BENOUE

Par M. le commandant MATTEI

APPENDICE

(Suite et fin 1).

Le royaume du Yoruba est situé à l'est du Dahomey ; il est divisé en plusieurs républiques indépendantes, au nombre desquelles se trouve celle des Egbas, dont la capitale, Abéokouta, compte près de deux cent mille âmes.

Les Egbas sont les ennemis jurés des Dahoméens. La France trouverait, chez ces gens-là, de puissants auxiliaires, pour mettre à la raison Badazin et ses amazones.

Par le Yoruba et Ilorin, on pourrait atteindre facilement le Bas-Niger.

Ce voyage a été exécuté par les RR. PP. Charisse et Holley, des Missions Africaines de Lyon ; ce dernier est mort de fatigues et de privations à son retour à Lagos (1885).

Voilà les vrais explorateurs.

La connaissance de la langue Yoruba, qu'on nomme aussi Nago (nom générique), permettrait à un voyageur, de parcourir tout le Soudan, avec la certitude de trouver dans n'importe quelle ville, quelqu'un pour le comprendre.

J'ai eu à mon service deux fidèles serviteurs de ce pays, Joseph et Pédro, qui avaient été élevés par nos missionnaires de Lyon, à Lagos, et partout où je suis allé, dans le Niger ou la Bénoué, ils m'ont servi d'interprètes, avec la plus grande facilité.

Le R. P. Baudin, des Missions Africaines de Lyon, a publié plusieurs ouvrages très intéressants, en langue nago (grammaire, dictionnaire, catéchisme, etc.).



Homme du Yoruba.

Les hommes du royaume du Yoruba portent huit traits horizontaux sur chaque joue et sur deux rangs : soit quatre rangs de quatre traits chacun.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3, 10, 17, 24, 31 janvier, 7, 21, 28 février, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11 juillet et les cartes, p. 42 et 88.

∴

Les hommes du Noupé ou Taquoi ont, comme marque distinctive, deux traits de chaque côté du nez, qui dessinent la forme des joues ; les femmes, sont criblées de tatouages sur la poitrine, dans le dos et sur les bras. Leur peau ressemble par ce fait, à celle de l'hippopotame.



Homme du Noupé ou Taquoi



Coiffure de jeune fille d'Abo (Bas-Niger).

Le signe caractéristique des femmes d'Abo est un trait vertical, sur la joue, à partir du milieu du nez, jusqu'à la lèvre supérieure.



Coiffure des hommes d'Abo.

Les tatouages des hommes d'Abo sont exactement pareils à ceux du Noupé ou Taquoi, conséquence probable de l'esclavage, car chaque pays a sa marque particulière, qui est, pour ainsi dire, son blason national.



NIGER. — Types divers; d'après une photographie du commandant Mattei.

Dans le n° 1084 des *Missions*, nous avons dit que les Foulah (1) sont les conquérants du Noupé et de tous les états du Soudan, qui s'étendent de la Sénégambie au lac Tchad.

On peut dire, sans crainte de se tromper, que les Foulahs sont les maîtres de tout le Soudan, sous la puissante autorité de l'empereur de Sokoto ; ceux qui ne sont pas de vrais Foulahs font semblant de l'être ; par exemple, mon interprète Abbegga, qui n'est pas plus mahométan que moi, ne manquait jamais de faire ses prières au soleil levant toutes les fois que nous voyagions en compagnie avec des Foulahs.

(1) Le mot foulah est le radical : on désigne les Foulahs sous d'autres noms tels que : Fellahah, Félani, Foulani, Poulo, Poular, Peuls, etc.

Les vrais Foulahs ne sont pas des nègres. Leurs traits sont réguliers, comme ceux de la race blanche et ils ne portent aucun tatouage.

On nomme Koukaoua ou Kanké, les habitants de la ville de Kouka, capitale actuelle du Bornou, à l'ouest du lac Tchad.

Nous disons capitale actuelle, car, avant l'invasion des Foulahs, la capitale du Bornou était Birni (deux cent mille âmes). Birni, a été détruite et remplacée par Gambarou, que le roi Massaba détruisit à son tour.

Les Koukaoua se reconnaissent à huit ou dix traits obliques tatoués sur chaque joue et qui, partant de la hauteur des yeux, descendent jusqu'au menton.

Les femmes ont le corps littéralement tatoué.

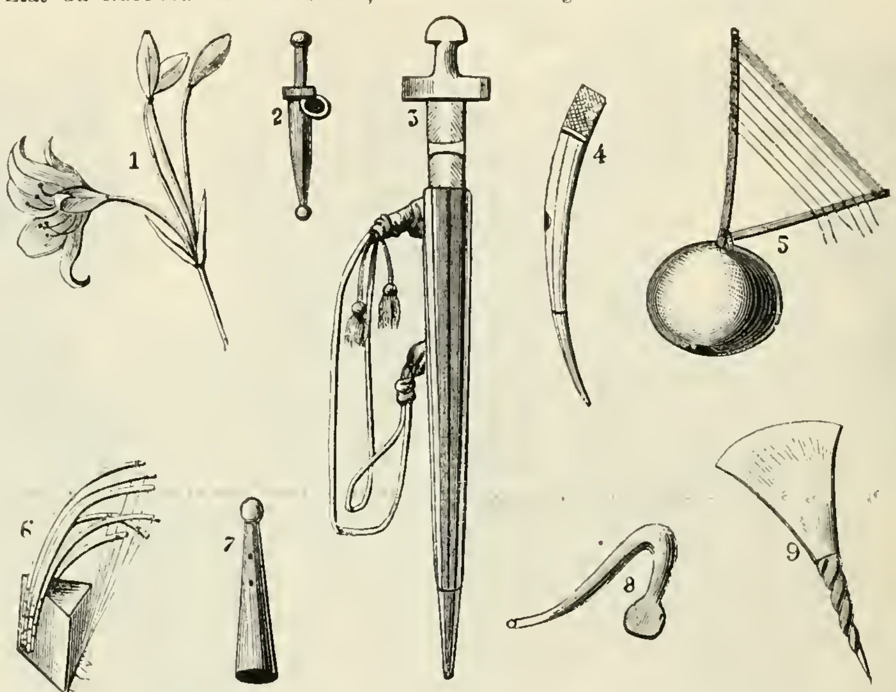


Type *Haoussa*. (Voir au centre du cadre, p. 355, un autre type). Le *Gambari* est bien du Haoussa, mais il a sa marque particulière.

Le Gambari, de l'État du Haoussa ou Haoussaoua, est tatoué de trois lignes horizontales de chaque côté de la bouche. Les femmes sont couvertes de tatouages bizarres.

Le Haoussaoua est un vaste royaume s'étendant depuis la rivière Sokoto jusqu'au lac Tchad ; il est divisé en un très grand nombre d'États, ayant chacun son roi et son blason, c'est-à-dire son tatouage particulier, religieusement porté par tous les sujets.

Le Gambari fait partie du Haoussa occidental, dont la capitale est Gando. Le roi de Gando passe au Niger pour être plus puissant que Moleki, roi du Noupé. C'est dans le Haoussa occidental, que les Anglais recrutent leurs troupes indigènes, qui font le service à Lagos et dans leurs colonies de la côte occidentale d'Afrique.



1. Lys de Brass-River (embouchure du Niger) — 2-3. Armes de Loko (Bénoué) — 4. Trompe de guerre (Onitcha, Bas-Niger). — 5-6. Instruments de musique (Kroumen). — 7. Cor de Loko (Bénoué). — 8. Houe du Bas-Niger. — 9. Rasoir d'Onitcha (Bas-Niger).

NIGER. — Instruments, armes et objets divers; d'après des dessins de M. Matteo Mattei, neveu du commandant Mattei.

* * *

La gravure page 349 représente le tombeau où reposent les restes de M. Matteo Mattei à Brass-River.

La croix et l'entourage de la tombe qui étaient en bois ont été remplacés par une croix et une balustrade en fer.

Le tombeau a été recommandé aux agents de la Compagnie anglaise qui ont promis de veiller à l'entretien de cette chère tombe ; j'ose espérer que ces messieurs, qui ont connu le brave cœur de mon malheureux neveu, tiennent bien leur promesse ; je les en remercie au nom de sa mère, de son père et de tous les miens.

Fin.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR LA

MISSION DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

à ALEP (Syrie)

Par le R. P. Julien Henry, missionnaire jésuite.

On trouve actuellement des Capucins, des Franciscains et des Jésuites dans la capitale du nord de la Syrie. Les lettres du Frère Hugonis nous ont fait connaître les travaux des fils de saint François à Alep ; la notice du R. P. Henry va nous montrer à l'œuvre les enfants de saint Ignace et de saint Vincent de Paul dans la grande cité musulmane.

Le récit du bien que Dieu a daigné opérer depuis deux siècles et demi dans cette ville célèbre par le ministère des Pères Jésuites et des Lazaristes, l'exposé des pieuses entreprises que leur inspirent la charité et le zèle pour le salut des âmes engageront sans doute tous les amis des missions à donner à ces vaillants apôtres le secours de leurs prières.

En secondant généreusement les envoyés du Seigneur, les âmes dévouées à l'apostolat contribueront à étendre le règne de Dieu dans cette contrée où des ruines nombreuses rappellent la ferveur des populations disparues.

I

Aspect général de la ville d'Alep.

Au voyageur arrivant par la voie d'Alexandrette, la ville d'Alep présente un aspect qui ne manque pas de grandeur. La citadelle attire tout d'abord les regards, à cause de sa masse et de sa hauteur ; c'est une montagne artificielle, aux pentes escarpées recouvertes de dalles, et dont le sommet est couronné de contreforts, de créneaux et de tours. Un minaret domine encore de sa flèche tout cet amas de constructions qui sert d'abri à quelques soldats turcs. La ville entoure complètement la citadelle, comme le turban entoure le bonnet des mulsumans.

Autrefois on comptait de cent cinquante mille à deux cent mille âmes à Alep. La grande caravane de Bagdad et de Bassora qui lui apportait, à dos de chameaux, les productions de la Perse et de l'Inde ; ses communications avec

l'Europe par l'Egypte et par Alexandrette, faisaient d'Alep la troisième ville de l'empire après Constantinople et le Caire. Mais aujourd'hui que la facilité des communications a ouvert aux négociants de l'intérieur d'autres débouchés, Alep a beaucoup perdu de son importance. De plus, le tremblement de terre qui, en 1822, a détruit à peu près la moitié de la ville, et enfin la concurrence des fabriques d'Europe qui ruine son industrie principale, à savoir le tissage des étoffes, ont été cause qu'Alep, isolée d'ailleurs de tout autre grand centre, n'a plus l'éclat ni l'aisance d'autrefois.

Les maisons d'Alep sont faites à peu près toutes sur le même modèle : point de fenêtre ouvrant sur la rue, une porte noire, ferrée et ordinairement basse. En y entrant, vous avez devant vous un corridor étroit qui donne sur une cour intérieure pavée et le plus souvent ornée de quelques vases de fleurs. Les appartements sont tout autour, de sorte que de leurs fenêtres les Alépins ont pour tout horizon la vue de la cour intérieure. S'ils veulent respirer le grand air et jouir d'un spectacle plus vaste, ils montent sur leur maison qui a d'ordinaire un seul étage recouvert de terre battue et formant une surface plane. C'est sur ces terrasses qu'on passe la nuit pendant l'été, qu'on étend le linge, qu'on fait sécher certaines provisions; c'est aussi sur ces terrasses qu'on se réunit pour assister aux noces, aux danses, aux réjouissances.

Les Alépins sont doux, polis, affables. Le luxe européen commence à s'introduire dans leurs ameublements et leurs costumes. La salle à manger, la table, la nappe et bien des ustensiles, presque inconnus il y a 40 ans, et usités seulement chez les Européens, sont devenus chez quelques indigènes des objets nécessaires. La mode de Paris elle-même a pénétré à Alep ; on y aperçoit les souliers pointus et les talons relevés, les robes traînantes et même la « tournure ». Cependant il y a un vêtement de dessus, nommé l'*Izar*, qui empêche absolument les femmes d'étaler leurs robes à la mode, du moins dans les rues. Cet izar, en effet, sans lequel aucune femme n'oserait se montrer hors de sa maison, est une sorte de grand manteau noir ou blanc, retenu à la ceinture par un cordon; il couvre la personne depuis le sommet de la tête jusqu'aux talons, et ne laisse apercevoir que la figure. Les veuves ou les femmes en grand deuil font retomber l'izar jusque sur leurs yeux, ce qui leur donne un aspect des plus désolés. Les musulmanes se voilent la figure, de peur d'être souillées par les regards d'un homme ; mais leur voile leur permet de tout voir sans être vues.

L'Alépin est intelligent, surtout pour ce qui concerne le commerce, il préfère un négoce sédentaire à un métier qui demande l'activité corporelle et la fatigue des bras. Il aime à rester assis dans sa boutique petite et ouverte comme une niche; là, il attend des heures entières qu'un acheteur s'arrête devant ses marchandises. Alors, vendeur et acheteur jouent au plus fin ; si l'acheteur est reconnu pour Européen, il est à peu près certain que le vendeur fera de gros bénéfices, tout en protestant qu'il perd.

La ligne de démarcation profonde ou, pour mieux dire, le mur d'airain qui, en religion, sépare les musulmans d'avec les chrétiens, se remarque aussi dans les rapports civils et commerciaux ; et, bien que le fanatisme musulman ait beaucoup perdu de son ancienne ardeur, surtout chez les hauts personnages, au point de vue des persécutions extérieures et publiques, il reste toujours cependant au fond des cœurs mahométans la haine et le mépris du nom chrétien.

En outre, à Alep, les musulmans sont plus nombreux que les chrétiens, ils ont les principales charges ; aussi, par prudence et par crainte, les chrétiens ont peu de relations avec eux. Ce sont comme deux catégories distinctes d'habitants, lesquelles peuvent bien s'associer quelquefois pour un temps, sans se mêler jamais intimément.

Les Alépins aiment à s'amuser, et il n'est pas rare qu'une pauvre famille, ayant juste de quoi se nourrir, fasse venir chez elle un ou deux musiciens gagés, qui passeront la nuit entière à chanter des airs antiques, avec accompagnement de clarinette, de guitare, de violon ou de tambour. Pour des oreilles européennes, cette musique est monotone, sans rythme, sans expression ; pour eux, ils ne se lassent pas d'entendre ces ritournelles pendant huit ou dix heures de suite.

II

Communautés religieuses a Alep.

Au point de vue religieux, la ville d'Alep ressemble à toutes les grandes villes de l'empire ottoman. Les Musulmans y dominent par le nombre et par l'autorité. Les catholiques sont partagés en six rites, à savoir : le rite latin, le rite grec-catholique ou melchite, le rite arménien, le rite syrien, le rite maronite et le rit chaldéen. Ils forment un total d'environ vingt-mille âmes ainsi réparties :

Rite latin, 800, 1 église paroissiale, 1 Père Franciscain curé.
Rite grec cath., 8,500, 2 églises, 1 archevêque, 12 prêtres.
Rite syrien cath., 3,400, 2 églises, le patriarche et 1 archev. coadj., 10 prêtres.
Rite armén. cath., 4,200, 2 églises, 1 archevêque, 11 prêtres.
Rite maronite, 1,500, 1 église, 1 archevêque, 11 prêtres.
Rite chaldéen, 200, 1 église, 1 prêtre.

Les schismatiques grecs, arméniens et syriens forment aujourd'hui une population de cinq à six mille âmes, les juifs sont au nombre de dix mille, et les musulmans de quatre-vingt mille environ. L'action simultanée des PP. Franciscains, des PP. Capucins, des Carmes, des Lazaristes et des Jésuites a été bénie de Dieu ; les schismatiques, au contraire, ont beaucoup perdu de leur nombre, et, par conséquent, de leur influence.

Comme les Alépins sont doux et polis, il est très rare, du moins aujourd'hui, qu'il surgisse des conflits religieux entre catholiques et schismatiques. Chaque rite a son église, son évêque, ses revenus, ses prêtres, et chacun suit son chemin sans s'occuper du voisin.

La foi est profonde à Alep et la piété vive. Éloignés de la funeste influence de l'esprit moderne, les habitants ont, en grande partie, conservé la simplicité des mœurs, la fidélité à accomplir leurs devoirs religieux et leur dévotion naïve.

Le clergé catholique est nombreux et respecté. Chaque prêtre est chargé d'un certain nombre de familles de son rite ; c'est à lui seul qu'on recourt pour la célébration des baptêmes, des mariages, des derniers sacrements et des enterrements. La famille doit, en retour, donner chaque année quelques émoluments à *son* prêtre. Aucun prêtre

catholique n'est marié; il n'en est pas de même chez les schismatiques.

III

ARRIVÉE A ALEP DES PREMIERS MISSIONNAIRES JÉSUITES.

Ce fut en 1625 que le pape Urbain VIII pria le T. R. P. Mutius Vittelleschi, général de la Compagnie de Jésus, d'envoyer des missionnaires de son Ordre en Syrie et d'abord à Alep. Le général ordonna aussitôt au P. Gaspard Manilier et au P. Jean Stella, tous deux de la province de Lyon, de partir pour cette mission nouvelle. Ils s'embarquèrent sans retard.

Les schismatiques mirent tout en œuvre pour les empêcher de s'installer au milieu d'eux et obtinrent du pacha un ordre d'expulsion. Aussitôt on embarqua les nouveaux venus à Alexandrette sur un vaisseau anglais à destination de Marseille. Mais Dieu ne permit pas que le démon remportât une victoire définitive. Le vaisseau, assailli par une tempête, se vit obligé de relâcher à Malte. Les Pères avisèrent alors aux moyens de retourner dans la mission. Ils allèrent à Constantinople trouver l'ambassadeur de France, et ils écrivirent au roi Louis XIII. Le roi de France et le Sultan accordèrent ce qu'on leur demandait et les deux Pères rentrèrent à Alep.

Irrités de leur retour, les schismatiques tentèrent de les faire expulser de nouveau. Mais l'ancien pacha avait été changé, le consul de France protégeait les Pères et la Sublime Porte elle-même avait autorisé leur établissement.

Assurés de l'avenir, les Pères se mirent à l'œuvre. L'étude de la langue arabe fut leur première occupation. Sur ces entrefaites la peste s'abattit sur la ville d'Alep, multipliant les victimes tant parmi les chrétiens que parmi les musulmans. Les Jésuites se dévouèrent entièrement et leur charité calma la haine des schismatiques. Lorsque la contagion eut cessé, on continua à recourir au ministère de ces missionnaires qu'on avait vus à l'œuvre au moment du danger. L'archevêque grec catholique leur permit de faire le catéchisme aux enfants de son rite et de donner des conférences à ses prêtres.

Les schismatiques voyaient d'un œil jaloux l'influence grandissante des Pères; oubliant les souvenirs de la peste, ils tramèrent un nouveau complot. Le gouverneur de la ville avait été de nouveau changé, et paraissait animé de dispositions hostiles aux Jésuites. On en profita pour les accuser d'avoir bâti une chapelle où ils disaient publiquement la messe. Il est probable qu'une forte somme d'argent appuya l'accusation. Sur cette seule déposition dont la fausseté était évidente, le gouverneur fit saisir les deux Pères et les deux Frères qui étaient en ce moment à Alep, et, après les avoir chargés de chaînes, il les fit jeter dans des cachots remplis de débris de pots cassés.

Les Européens de la ville s'émurent et réussirent, moyennant sans doute quelques rouleaux d'or, à obtenir l'élargissement des prisonniers. De retour dans leur résidence, les Pères reprirent aussitôt leurs œuvres interrompues. Bientôt après ils ouvrirent une école de garçons et organisèrent trois Congrégations, une pour les Français, une pour les Arméniens, une autre pour les Maronites et les Syriens. Ce fut surtout par ce moyen que les Jésuites opérèrent à Alep le grand bien que l'histoire a constaté.

En 1679, le chevalier d'Arvieux, consul de France à Alep et président de la Congrégation des Français, voulut donner aux Pères la facilité d'assembler leurs congréganistes et d'exercer librement leur ministère. Il leur offrit sa chapelle consulaire avec la qualité de chapelains; et pour leur en assurer la possession, il fit demander au roi de France un brevet par lequel Sa Majesté confirmerait les missionnaires dans la possession de la chapelle consulaire. La démarche réussit, et, le 7 juin 1679, le brevet fut rendu à Saint-Germain en Laye, signé par le roi et contresigné par Colbert; M. le vicomte de Gilleragues, ambassadeur près de la Sublime Porte, en ordonna l'exécution par son ordonnance du 6 septembre de la même année.

Cette qualité de chapelains donnée aux Jésuites, ne fit qu'accroître leurs occupations. A partir de ce moment, la mission des Jésuites entra dans cette période où le calme et l'orage, les épreuves et les consolations, les succès et les revers forment tour à tour la chaîne de l'histoire de toute mission catholique.

IV

SUPPRESSION DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. LES LAZARISTES.

Tandis que les missionnaires d'Alep poursuivaient leurs travaux, le Pape Clément XIII publia sa fameuse bulle: *Dominus ac Redemptor* qui supprimait la Compagnie de Jésus. Les Pères baissèrent la tête en silence, et interrompirent sur-le-champ leurs ministères. C'était en 1763.

En 1783, les prêtres de la mission de Saint-Lazare furent désignés par le gouvernement français de concert avec le Saint-Siège pour recueillir la succession des Jésuites à Alep. Ils s'établirent dans la résidence et dans la chapelle des anciens missionnaires. La situation était difficile et délicate; mais peu à peu, la grâce de Dieu aidant, ils se gagnèrent les cœurs.

Les terribles secousses qui ébranlèrent toute l'Europe à la fin du siècle dernier, paraissent n'avoir eu à Alep qu'un retentissement insignifiant. Mais si la mission d'Alep fut préservée de commotion politique à cette époque néfaste, elle ne tarda pas à être éprouvée par des persécutions religieuses qui allèrent jusqu'à l'effusion du sang.

Ce fut en 1817 que l'orage éclata. Un évêque schismatique nommé Sylvestre manœuvra avec tant d'adresse auprès de la Sublime Porte qu'il obtint le patriarcat. De retour à Alep, il commença à vouloir user des pouvoirs qu'il avait extorqués; mais les prêtres catholiques refusèrent de reconnaître l'intrus. Celui-ci furieux les exila dans le mont Liban, puis il intima aux laïques l'ordre de venir prier dans son église. Le peuple refusa. Alors Sylvestre se rend chez le gouverneur, lui montre ses pièces et le supplie de lui venir en aide. Le musulman fit saisir, jeter en prison et enfin massacrer quatre catholiques. Les partisans de l'intrus, appuyés par l'autorité locale, se livrèrent aux plus grands excès; les églises des catholiques furent pillées ou détruites, et les catholiques furent rançonnés. La situation était devenue intolérable.

La tempête pourtant se calma peu à peu. Pendant ce temps d'épreuve les Lazaristes n'avaient pas quitté leur

poste; ils s'étaient employés à soutenir le courage des persécutés. Voici quel était, en 1834, l'état de leurs œuvres :

10 catéchismes pour garçons, 9 catéchismes pour filles; 7 écoles de garçons; 2 écoles de filles.

Chez les Grecs catholiques : 2 congrégations pour les jeunes gens; 1 congrégation pour les hommes mariés; 1 congrégation pour tous indistinctement.

Chez les Syriens : 1 congrégation pour les jeunes gens; 1 congrégation pour les gens mariés.

Chez les Arméniens : 3 congrégations pour les jeunes gens; 1 pour les gens mariés.

Chez les Maronites : 2 congrégations pour les jeunes gens; 1 congrégation pour les gens mariés.

De plus les Lazaristes avaient formé 3 congrégations composées de personnes dévotes qu'ils employaient à faire la classe, à enseigner le catéchisme et à visiter les malades.

Comme on le voit, les Lazaristes en 1834 avaient à Alep une mission très florissante. Depuis ils ont abandonné complètement cette ville pour aller s'installer à deux journées de là dans le village d'Akbès.

V

Retour des Pères Jésuites a Alep.

En 1874 les missionnaires latins étaient très peu nombreux à Alep. Il n'y avait que quelques Franciscains à la paroisse latine et un père capucin. Les Lazaristes étaient partis.

La Compagnie de Jésus, croyant le moment venu pour elle de rentrer dans une mission si chère par ses souvenirs, obtint la permission d'y renvoyer ses enfants. Les Lazaristes qui, bien qu'absents, avaient gardé la propriété de leur résidence, leur offrirent leur maison. Les Jésuites jugèrent qu'il valait mieux pour eux s'établir dans un quartier moins européen, mais plus central pour les chrétiens, et ils déclinèrent l'offre. Le P. Philippe Cuche, ancien missionnaire dans le Liban, fut chargé de se rendre à Alep et d'y chercher un logement. Après avoir parcouru la ville en tous sens, il fixa son choix sur une maison située dans un quartier nommé l'Almaji, moitié musulman, moitié chrétien.

L'année 1875 amena le choléra. Les Pères se précipitèrent dans le danger avec un héroïsme qui leur valut une médaille d'or de la part de M. Bertrand, alors consul de France à Alep. Les Alépins reconnaissants leur donnèrent leur plus entière confiance. Profitant de cet élan, les Jésuites érigèrent deux congrégations, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, et ouvrirent une école pour les filles, sous la direction des religieuses arabes des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Malheureusement la maison des missionnaires et surtout leur chapelle étaient de beaucoup trop petites; il fallut donc chercher secrètement et dans le quartier le plus convenable un emplacement suffisant où l'on pourrait bâtir une résidence et une église. La divine Providence leur offrit près d'une mosquée un terrain, sacré pour les musulmans. L'acquisition d'un pareil immeuble présentait des dangers; grâce à l'intervention de quelques amis, le marché fut conclu. Le P. Joseph Roze, alors supérieur, fit ouvrir la tranchée des fondations. C'était le 17 mai 1879. Au commencement de novembre 1880, il y avait assez de chambres pour loger les Pères et un local assez vaste pour servir provisoirement de chapelle. La résidence située au quartier de l'Almaji fut transférée dans le nouveau bâtiment encore inachevé. Ce transfert économisait sans doute les frais de location, mais il augmentait les difficultés relatives à l'église; on savait désormais que cette maison était réellement la maison des Jésuites, lesquels n'avaient pas l'autorisation du gouvernement pour ouvrir une église publique. Le P. Roze tourna la difficulté; il éleva peu à peu les murs de l'église sans dire ce qu'il faisait. Les nombreux visiteurs qui considéraient les travaux croyaient qu'on faisait une cour intérieure selon l'habitude d'Alep; le Père les laissait dans leur erreur. Mais soudain cette cour est couverte d'une charpente légère en forme de voûte, et sur cette charpente on étale des ardoises. L'église était faite, il ne restait plus qu'à exécuter de petits travaux à l'intérieur. La population chrétienne admira l'habileté du P. Roze, et les musulmans, un instant stupéfaits, se turent devant le fait accompli.

Les missionnaires, désormais moins à l'étroit dans leur demeure, virent affluer dans leur nouvelle église une foule considérable de fidèles. Le 7 janvier 1883, le P. Roze écrivait :

« Nous estimons à près de mille cinq cents le nombre de ceux qui viennent à notre église, le dimanche et cela avant que nous ayons eu le temps d'exercer notre zèle. »

Pour ne donner ici qu'un seul chiffre, le nombre des confessions s'élevait à dix-neuf mille quatre cents pour l'année 1878; dans le cours de l'année 1888, il atteignit le chiffre de trente mille huit cent soixante-dix-huit.

Actuellement la résidence se compose de quatre Pères et de deux Frères. Leurs œuvres se subdivisent ainsi :

1 congrégation d'hommes comptant plus de 800 membres.

1 congrégation de femmes composée de plus de 1,000 membres.

1 école de filles, ayant plus de 250 élèves.

1 catéchisme ayant pour but de former des catéchistes, 40 membres.

7 catéchismes de filles.

4 catéchismes de garçons.

L'œuvre des catéchismes, bien qu'entreprise dès le début de la nouvelle mission, a pris un développement particulier depuis le mois de juin 1888, époque où le R. P. Bernardet, supérieur général des Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, alla faire sa visite annuelle à Alep. Par ses ordres, un Père fut chargé de promouvoir cette œuvre, en faveur des enfants pauvres qui n'ont ni les moyens ni le temps de fréquenter les écoles. Il se mit d'abord à chercher dans les quartiers populeux, trois maisons dont le propriétaire voudrait bien lui céder quelques-uns de ses appartements, le dimanche, de midi à trois heures, pour y faire le catéchisme aux enfants du quartier. Il les trouva sans peine. Un Père se rend tous les dimanches dans ces diverses maisons. Il y rencontre, quarante, soixante, quatre-vingts enfants réunis sous la surveillance de deux catéchistes. Il confesse ceux qui se préparent à faire leur première communion, il distribue des images, des croix, des médailles et, après avoir expliqué quelque point de la doctrine chrétienne, il congédie son petit monde. Les religieuses arabes des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie s'emploient au même apostolat auprès des filles dans les mêmes quartiers. Au cours d'une année, environ cent soixante enfants de dix à quinze ans ont fait leur première communion.

Pour atteindre les jeunes gens et les hommes, qui, en assez grand nombre, ne se sont jamais approchés de la sainte table, les missionnaires ont établi une œuvre singulière qui fonctionne pendant les soirées d'hiver, de la Toussaint à Pâques. On convoque les hommes dans telle maison de tel quartier, une heure après le coucher du soleil. Ils s'y rendent au nombre de soixante, quatre-vingts, cent. On les entretient de sujets pieux. Pendant ce temps, un Père s'installe dans une chambre voisine et entend les confessions. Au bout de quinze ou vingt jours, ceux des auditeurs qui paraissent suffisamment instruits sont admis à faire leur première communion.

Cela fait, on désigne une autre maison située dans un autre quartier, et on recommence dans ce nouveau local les exercices spirituels, lesquels sont toujours clôturés par des premières communions ou par des communions plus ou moins en retard.

Telles sont, en résumé, les œuvres de zèle auxquelles s'emploient actuellement les missionnaires de la Compagnie de Jésus à Alep. C'est peu, si on les compare aux œuvres gigantesques des premiers Jésuites ; mais c'est beaucoup si l'on songe que la nouvelle mission ne compte encore que quelques années d'existence.

BIBLIOGRAPHIE

L'Egypte, *Souvenirs bibliques et chrétiens*, par le R. P. Michel JULLIEN, de la Compagnie de Jésus. — Un volume gr. in-8° jésus de 300 pages, illustré de 25 gravures dans le texte. Prix 3 francs. — Desclée et Cie, Lille, Paris.

L'Egypte, qu'on a nommée la reine de la haute antiquité, fut, pendant plus de deux siècles, le séjour du peuple de Dieu ; elle a eu l'honneur et le privilège de donner asile à la Sainte Famille; ses déserts sont devenus le berceau de la vie monastique ; ses campagnes, teintes du sang des Croisés, furent témoins de la captivité de saint Louis.

Dans le but de rechercher les traces laissées par de tels souvenirs, le R. P. Jullien a parcouru en tous sens l'immense et mystérieux désert. Il a écrit avec cette simplicité charmante qui est le cachet de la vraie science, le récit de ses excursions et la plupart ont paru dans les *Missions catholiques*. On trouve çà et là, dans ces récits dont nos lecteurs se rappellent certainement l'allure pittoresque et savante, des renseignements très précis sur l'histoire et la géographie de l'Egypte, sur les usages, les mœurs, les croyances de ses habitants, sur sa fertilité si renommée, son climat, sa flore, sa zoologie, sa minéralogie.

Quelques-uns des chapitres les plus curieux concernent les Coptes. Ces descendants des anciens Egyptiens, devenus chrétiens dès le commencement de notre ère, sont, malgré leurs erreurs, les dépositaires naturels des premières traditions de l'Église d'Égypte. Le R. P. Jullien a consulté leurs bibliothèques, et en comparant certains passages de leurs livres avec d'autres documents de l'antiquité chrétienne, il a pu réunir de la façon la plus complète les souvenirs qui se rapportent au séjour de la Sainte Famille en Égypte.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

C. C, abonné des *Missions Catholiques*, diocèse de Rodez...... 10
Les Religieuses Saint-Charles de Lay (Lyon), don recueilli par l'*Echo de Fourvière*...... 2 50
M. Constant Piquet, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*...... 2 50
Anonyme » » 5
Mme Vve Reynaud, de Saint-Bonnet-le-Curreau, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*...... 50
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*..... 50
Anonyme, » » 15
La famille C. » » 25 50
Anonyme de Caluire, » » 25
Mlle J. » » 100
Anonyme du diocèse de Tours...... 50
M. Benito de Ameztoy, diocèse de Bayonne...... 20
R. P. Chevalier, à Issoudun, diocèse de Bourges...... 5

Pour les missions les plus nécessiteuses (Abyssinie).

M. l'abbé Arnold, diocèse de Meaux...... 10
M. Raspillaire, à Valence...... 2

A M. Fourcade, à Alladhy (Indes), pour les affamés.

J. B. de Lyon...... 10

A Mgr Puginier (Tong-King occidental) pour les affamés.

J. B. de Lyon...... 10
M. Bergasse, à Marseille...... 100
Un abonné du diocèse de Toulouse qui se recommande aux prières des missionnaires et des chrétiens...... 10
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*...... 50
Au nom d'une famille d'Orléans, avec demande de prières...... 50
Anonyme du canton de Roisel, diocèse d'Amiens, avec demande de prières...... 4

A Mgr Pineau (Tong-King méridional), pour les affamés.

Un abonné du diocèse de Toulouse qui se recommande aux prières des missionnaires et des chrétiens...... 10
M. l'abbé Pra, à Narbonne, diocèse de Carcassonne...... 5
M. le chanoine Letessier, Le Mans...... 50
Un aumônier du diocèse de Rennes, avec demande de prières.. 20
P. Pica, provincial des Barnabites, à Paris...... 15
Anonyme d'Angers, avec demande de prières...... 5
Anonyme d'Amiens, avec demande de prières...... 20
M. D., diocèse de Tournai...... 5
Au nom d'une famille d'Orléans, avec demande de prières...... 50
Anonyme A. M. P., diocèse de Lyon. avec demande de prières.. 30
M. l'abbé Petitmangin, diocèse de Nancy...... 10

A M. Bonnet (Tong-King méridional), pour les affamés.

Mlle C. F. de Gand...... 30
Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres...... 10
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris...... 20

Au R. P. Pauthe, missionnaire à Vinh, par Nghéan (Tong-King méridional).

Au nom de la classe de rhétorique de l'école Sainte-Marie à Albi...... 10

A M. Galibert, missionnaire au Su-tchuen méridional.

Au nom de la classe de rhétorique de l'école Sainte-Marie, à Albi...... 10

Pour le P. Colson, missionnaire en Cochinchine occidentale.

M. l'abbé Kern, à Lunéville, diocèse de Nancy...... 10

A Mgr Banci (Houpé septentrional) pour les affamés.

F. N. de Nantes...... 5
Anonyme de Lyon, avec demande de prières...... 100
Un abonné du diocèse d'Autun...... 100

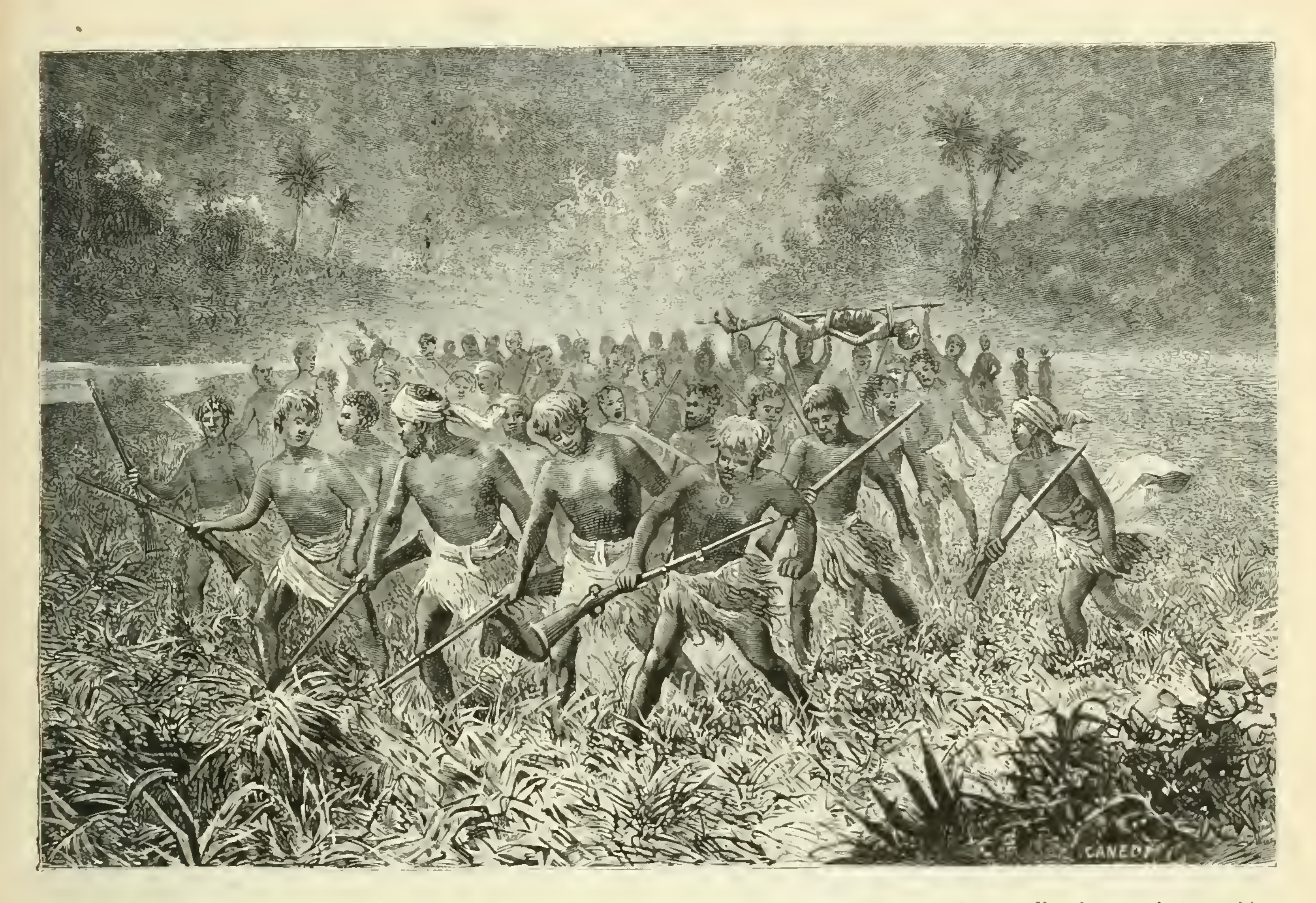
Au R. P. Le Corre (Athabaska-Mackensie).

Mlle C. F. de Gand...... 30

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



FIDJI (*Océanie*). — DANSE NOCTURNE AUTOUR D'UN CADAVRE RÔTI, NON LOIN DES SOURCES DE LA REWA ; d'après une photographie tirée sur un croquis pris sur les lieux par un missionnaire mariste (Voir page 368).

CORRESPONDANCE

—

KIANG-SI ORIENTAL (Chine).

Vicariat apostolique créé depuis cinq années seulement, le Kiang-Si oriental embrasse, en étendue et en population, le tiers de la province civile du Kiang-si. Il mesure au moins cent lieues du nord au sud, et quatre-vingt-dix de l'est à l'ouest, c'est-à-dire un cinquième de toute la France. Il renferme une population de dix millions d'habitants, et, en particulier, le grand centre industriel de King-te-cheng, où se fabrique la fameuse porcelaine chinoise. L'évêque de cette immense mission, actuellement en France, adresse le rapport suivant à MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi.

LETTRE DE MGR CASIMIR VIC, LAZARISTE, VICAIRE APOSTOLIQUE DU KIANG-SI ORIENTAL

Grâce à ce qui existait déjà sur son territoire et aux bénédictions du ciel sur nous, les œuvres de ce jeune vicariat se sont merveilleusement développées; nous devons rendre à Dieu des actions de grâces pour le passé et nous mettre en mesure d'entendre l'appel de la Providence pour l'avenir.

Nous jouissons d'une grande liberté ; je n'ai rencontré aucune difficulté grave auprès des mandarins ; plusieurs au contraire m'ont été favorables.

Mes confrères français, qui ne forment avec moi qu'un cœur et qu'une âme, supportent facilement le climat et les fatigues, et le bon Dieu a daigné couronner toutes ces bénédictions en conservant en santé et en activité notre cher vétéran, M. Anot, qui a soixante-seize ans révolus et quarante-huit de mission.

L'œuvre de la Propagation de la Foi et celle de la Sainte-Enfance sont prospères toutes deux. Comme deux sœurs, filles de la charité éternelle, elles se trouvent toujours groupées l'une près de l'autre dans chacune de nos quatre grandes résidences, centres de l'action de nos missionnaires, dans les quatre vastes départements chinois qui forment le vicariat.

Chacune de ces résidences comprend, outre la demeure même des missionnaires, l'église principale, une école ou un collège de garçons, un catéchuménat pour les hommes, un asile pour les vieillards et parfois quelques lépreux.

Dans le voisinage, il y a des œuvres analogues pour les femmes : Sainte-Enfance pour les orphelines, écoles

de filles, ouvroir, catéchuménat pour les femmes, refuge assez semblable à ceux du Bon-Pasteur, et, surtout, hospices de vieilles femmes délaissées.

Voilà les œuvres distinctes, pour chaque sexe, groupées autour de chaque résidence. En les multipliant par quatre, d'après le nombre de nos districts ou départements, on aura une idée sommaire des charges et des besoins de la mission.

Il faut encore y ajouter nos résidences de sous-districts, création plus récente et qui devient de plus en plus urgente, à mesure que la Providence sème la foi dans de nouvelles régions. Sur un total de vingt-cinq sous-préfectures, nous en comptons actuellement vingt-quatre où la religion chrétienne a pénétré.

A ces œuvres il faut joindre nos deux séminaires et l'école préparatoire au petit séminaire, bien distincte de nos collèges de garçons. Je devrais mentionner ensuite les écoles et orphelinats fondés dans les centres où la la sécurité a permis de les établir. Mais où m'arrêterais-je s'il fallait énumérer toutes nos charges ?

*
* *

Voici comment les âmes pieuses et les cœurs généreux peuvent venir à notre aide.

C'est d'abord par la prière. *Rogate Dominum messis*, « Priez le maître de la moisson. » Nous ne sommes entre ses mains que des instruments et des serviteurs inutiles. C'est lui qui doit faire l'œuvre, lui qui doit ouvrir les cœurs. L'esprit souffle où il veut.

Nous qui voyons chaque jour des âmes touchées par la grâce, nous ne doutons pas que les succès des missionnaires catholiques, si éclatants depuis la fondation de la Propagation de la Foi, ne soient dus en grande partie aux prières des associés.

C'est ensuite par les aumônes. S'étonnera-t-on que le missionnaire jette toujours et partout le même cri ? Notre-Seigneur lui-même, pendant sa prédication sur la terre, a voulu vivre des offrandes des femmes pieuses, et il entre manifestement dans les vues de la Providence que les catholiques, favorisés du bienfait de la foi dès leur enfance, concourent et s'intéressent à la conversion des infidèles par quelque sacrifice de leurs biens temporels. C'est ainsi que toutes les personnes de dévouement peuvent, sans quitter leur foyer, témoigner à Dieu, qu'elles estiment, par dessus tout, le don de la foi, qu'elles désirent vivement que son règne arrive, et prouver aussi qu'elles aiment sincèrement leur prochain.

L'entretien d'un missionnaire pendant une année exige mille francs. Notre frugale nourriture nous coûte peu ; mais nos voyages continuels pour la visite de nos chrétiens, dispersés sur une longueur de cent lieues, augmentent beaucoup nos frais.

Une pension de séminariste ne demande que 150 francs.

Pour un enfant, garçon ou fille, à nos écoles ou catéchuménats, nous ne comptons que 50 francs par an, 750 francs pour une fondation. Deux années d'études au catéchuménat suffisent souvent pour une conversion solide. Quel bon moyen de remercier Dieu d'une bonne première communion que de procurer, à si peu de frais, le bienfait du baptême à une âme esclave du démon !

Pour entretenir une orpheline, 40 francs par an nous suffisent, 600 francs pour une fondation, qui permettrait d'adopter une enfant de plus. Depuis plusieurs années, nous avons dû refuser beaucoup d'enfants offerts et réduire de deux mille à quinze cents le nombre de nos orphelines adoptées, cela faute de ressources. Une seule fondation assurerait le salut d'un grand nombre de ces chères petites âmes. C'est que beaucoup d'enfants apportées maladives meurent en bas âge et nous coûtent peu ; il y en a à peine une sur vingt qui arrive au mariage. Une orpheline mariée devient mère de famille, et les résultats de la bonne œuvre se multiplient ainsi.

Enfin, on aiderait encore efficacement notre œuvre en fournissant le trousseau nécessaire à une orpheline pour son mariage : 100 francs environ.

Les païens sont fort édifiés par nos asiles de vieillards et de vieilles femmes délaissés. Nous avons presque toujours la consolation d'assurer à chacun les moyens de salut par le bienfait du baptême, en même temps que nous lui donnons le pain matériel. Malheureusement nos modiques ressources ne nous permettent d'en recevoir que quelques-uns dans chaque district. Cependant, 50 francs par an suffisent, et 750 francs pour une fondation.

Deux de nos centres de district n'ont pas encore d'église, et trois nouveaux sous-districts n'ont pas de chapelle. Un fondateur, par un don de 10,000 francs pour une église et de 4,000 francs pour une chapelle, aurait droit à une plaque de marbre portant son nom en chinois et ces mots qui résument les bienfaits de notre œuvre : « Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre a séjourné quelque temps, il y a cinquante-cinq ans, dans une des principales chrétientés de mon vicariat. Nos missionnaires et nos chrétiens sollicitent la faveur d'ériger là une chapelle en son honneur. Nous espérons que beaucoup de catholiques qui se sont réjouis des fêtes de la Béatification, aimeront à contribuer à cette œuvre.

A *Iao-tcheou-fou*, la ville la plus importante de mon vicariat, nous avons commencé à acheter les terrains nécessaires à un établissement de filles de la Charité, le premier dans ma mission, appelé à opérer un bien immense.

Vu la protection frappante dont le Sacré-Cœur et la Vierge Immaculée nous ont couverts, j'espère pouvoir, dès mon retour, jeter les fondements de cet établisse-

ment, qui comprendra : 1° dispensaire; 2° hôpital pour hommes et femmes; 3° école et ouvroir pour filles chrétiennes; 4° catéchuménat pour femmes; 5° Bon Pasteur pour pauvres femmes abandonnées; 6° Sainte-Enfance, etc. La seule acquisition des terrains coûtera au moins 30,000 francs.

Telles sont nos premières nécessités et aussi les principaux moyens d'y subvenir.

Notre reconnaissance pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi est sans mesure, mais la récompense promise à ceux qui concourent au rachat des âmes est encore plus consolante et plus assurée.

SON ÉMINENCE LE CARDINAL MERMILLOD

L'illustre évêque de Lausanne et Genève à qui Sa Sainteté le Pape Léon XIII conférait dernièrement les insignes de la plus haute dignité de l'Église, vient de rentrer en Suisse au milieu d'un enthousiasme universel.

Du Tessin à Fribourg les haltes de l'itinéraire n'ont été qu'une série d'ovations. Le télégraphe nous apportait chaque jour le récit des réceptions grandioses faites au prince de l'Église.

Tout le long de ce voyage triomphal, l'éminent prélat n'a cessé de recueillir les témoignages de la vénération de ses ouailles et les hommages respectueux de nos frères séparés. On peut dire que la Suisse s'est levée tout entière pour acclamer le glorieux pontife. Le spectacle a été si imposant que la presse protestante elle-même l'a dépeint et commenté en termes d'une sympathie sincère et bien significative.

« Tout le peuple était en gaieté, écrit le correspondant du *Temps*, et prenait une part chaleureuse aux cérémonies. Les Gruyérins sont descendus de leurs pâturages, les paysans ont abandonné leurs foins, qu'ils sont en train de rentrer. Notez que cette population, laborieuse, patiente, ne se dérange pas volontiers de ses travaux d'où dépend tout son bien-être de l'année. On a peine à les attirer aux fêtes patriotiques. Et ils sont arrivés en foule, dans leurs grands chars décorés de sapins et de drapeaux. »

Mais c'est dans la vieille cité de Fribourg, résidence épiscopale de Mgr Mermillod, que les manifestations ont été encore plus touchantes :

« Vingt mille personnes, dit la *Liberté*, attendaient désireuses de jouir de la vue de l'Eminentissime cardinal, de recevoir sa bénédiction, de contempler NN. SS. les évêques, les autorités du canton, d'admirer le défilé des voitures avec leur avant-garde et leur escorte de dragons, les uniformes si originaux des anciens soldats pontificaux, les huissiers aux couleurs fribourgeoises et vaudoises.

« Sur le parcours du cortège, les rues étaient envahies par une foule compacte; les fenêtres n'étaient pas assez larges pour les têtes qui s'y pressaient, qui s'y étageaient, présentant un coup d'œil pittoresque d'un effet saisissant.

« C'est à travers ce tableau vivant, cette fourmilière humaine que Son Eminence est arrivée devant le porche de Saint-Nicolas. A grand'peine, les gendarmes qui faisaient la haie, pouvaient maintenir le passage du cortège et défendre les abords de la Collégiale.

« Lorsque le prince de l'Eglise a pénétré sous les voûtes de l'antique église, l'orgue a fait résonner les échos du lieu saint sous les accords de la *Marche du Cardinal*, composée pour la circonstance. »

Après le chant de l'*Ecce Sacerdos magnus* et une allocution de Mgr Favre, prévôt de Saint-Nicolas, le cardinal commença une de ces improvisations où il excelle à tenir son auditoire sous le charme. L'éloquent prélat reporte sur le Souverain-Pontife les honneurs de cet accueil, l'enthousiasme de ces fêtes religieuses et nationales. Si Léon XIII l'a choisi, c'est pour récompenser la Suisse catholique de sa fermeté dans la foi, c'est pour payer la reconnaissance du Saint-Siège à un pays qui monte depuis des siècles une garde fidèle au pied de son trône.

« Des manifestations comme celles de ce jour, s'écrie Son Eminence, élèvent et grandissent. Elles donnent la vision des temps antiques. En me retrouvant au milieu de ces magistrats si chrétiens, de ce peuple enthousiaste, j'ai comme l'apparition intime des temps de la grande ferveur religieuse au moyen âge. Ma pensée se reporte à l'époque où Nicolas de Flüe prêchait la concorde. C'est aussi le don que je vous apporte. Ma bénédiction va invoquer la paix sur vous et sur notre pays. »

Si l'on rapproche du fortifiant récit de ces splendides fêtes religieuses, les pages attristées dans lesquelles M. Louvet décrit plus loin la récente persécution religieuse en Suisse, on comprendra qu'il ne faut jamais désespérer de l'avenir. Par un contraste fréquent dans l'histoire de l'apostolat, les jours de triomphe succèdent aux jours de tribulations. Et, comme le rappelait hier, dans son magnifique langage, le cardinal Mermillod, « les épreuves pour la sainte cause de l'Église finissent toujours, quand les catholiques demeurent inébranlables dans leur vaillance et dans leur foi, car toute paix, tout bonheur, toute prospérité viennent de Jésus-Christ, sauveur et libérateur des peuples. »

INFORMATIONS DIVERSES

Angleterre. — Le *Galignani Messenger*, citant un journal protestant qu'il ne désigne pas, publie ce paragraphe :

« Une vraie vague de conversion semble passer sur les eaux troublées de l'anglicanisme. L'autre jour encore, le Rév. C. W. Townsend, le principal de la mission de l'Université d'Oxford à Calcutta, suivait l'exemple du Rév. Luke Rivington, le chef d'une mission semblable à Bombay, et se soumettait à l'Église catholique. Aujourd'hui on annonce que le Rév. William Tatlock, le Rév. Beasley, le Rév. George Clarke, naguère attachés à des paroisses ritualistes, telles que Christchurch (Clapham), Hemsley (Yorkshire) et Saint-James the Less (Liverpool), ont été « reçus ».

« En outre, depuis quelques mois, il n'y a pas moins de cent membres de l'Église anglicane qui soient entrés dans la communion catholique dans une seule paroisse du Nord de Londres, et à Brighton, qui est toujours un centre d'activité ritualiste, on évalue le chiffre des convertis à 500. Les rédemptoristes de Clapham ont pour leur compte enrôlé dans l'Église plus de 1,000 personnes. »

Ces détails confirment, on le voit, dans une grande mesure, ce qu'on dit du mouvement croissant des conversions en Angleterre. Récemment, dans une réunion, un journaliste anglais protestant, causant avec un écrivain catholique français, lui disait :

« L'Angleterre est absurde. Elle ne veut pas être catholique, et elle ne peut plus être protestante. Qu'elle se fasse donc catholique. Je ne demande pas mieux, elle deviendra plus gaie au moins. »

Il faut aussi remarquer que ces désertions se produisent toujours au lendemain des procès bruyants de l'anglicanisme officiel contre les dissidents. Les procès de l'évêque de Lincoln et de l'évêque de Londres ont certainement accentué le courant des conversions dans les paroisses de Londres. Et, comme on le voit, les apôtres de la vérité catholique rentrent joyeusement et à pleines mains « la blanchissante moisson ».

Hindoustan. — *Les Missions Catholiques* ont eu à parler plus d'une fois de Jaggernath et du culte rendu à cette trop fameuse idole dans son sanctuaire de Puri. Une lettre récente adressée au R. P. Tissot par le R. P. Décarre, missionnaire de Saint-François de Sales d'Annecy, qui a cette station dans son district, nous apporte à ce sujet d'intéressants détails.

« ... Le *Commissioner* (Gouverneur) de l'Orissa est un homme éminent. Il connaît par cœur, en anglais, en grec et en latin les épîtres de saint Paul. Quoique protestant, il aime et étudie notre religion.

« Il est en ce moment à Puri et m'a invité à passer quelques jours chez lui. Je me suis empressé de m'y rendre, espérant y gagner quelque chose pour la gloire de Dieu.

« En effet, grâce à la bienveillante entremise de ce magistrat, il m'a été facile de trouver un emplacement pour une église. Notre chapelle actuelle est mal située et si petite que les dix-huit chrétiens de ma congrégation ont peine à y trouver place. Leur nombre va bien augmenter; car le chemin de fer, dans quelque temps, arrivera à Puri. D'ailleurs ne faudrait-il pas un temple catholique convenable en face de celui de Jaggernath, vraie citadelle du démon dans l'Hindoustan, et un monument de réparation au centre des horribles superstitions dont cette idole est l'objet? Ah! si l'on pouvait y fonder un couvent d'où la prière monterait continuellement vers le ciel pour étouffer les clameurs insensées des adorateurs du faux Dieu! Il serait aisé, vu les bonnes dispositions du Gouverneur, d'acquérir un terrain aussi vaste qu'on le désirerait, et les associés de la Propagation de la Foi qui ont été si généreux pour mes affamés, l'an dernier, subviendraient bien aux dépenses des constructions.

« Vous savez qu'on nous a envoyé déjà pour cette chapelle une statue de saint Benoît. J'ai beaucoup engagé mes chrétiens à le prier de s'intéresser à cette œuvre et surtout d'augmenter, dans cette ville si éminemment païenne, le nombre des serviteurs de Jésus-Christ.

« Dieu m'a fait la grâce d'y baptiser un jeune homme de caste qui m'a paru bien disposé. C'est le premier chrétien de sa caste dans cette localité. Sa femme, païenne encore, lui a fait la guerre lorsqu'elle lui a vu porter un crucifix et une médaille de saint Benoît. Chose étrange, elle lui a pris cette médaille et se l'est attachée elle-même au cou. Daigne le glorieux thaumaturge lui ouvrir les yeux ainsi qu'à beaucoup d'autres !

« C'est au mois de juin que se célèbrent à Puri les diaboliques fêtes de Jaggernath. Près de sa pagode on construit maintenant les trois grands chars destinés à la procession de l'idole. Ils ont des essieux d'une dizaine de mètres de longueur, et chaque chariot a quatorze roues hautes de deux mètres. La fête terminée on vend tout ce bois comme *reliques*. C'est un gain qui se renouvelle toutes les années pour les Brahmes de la pagode, car ils n'ont pas à acheter ces poutres et ces bois. Les dévots les leur fournissent avec empressement. »

Corée. — On a beaucoup parlé ces jours derniers d'un massacre de missionnaires à Séoul. M. Mutel, directeur au Séminaire des Missions Étrangères de Paris, nous écrit à ce sujet :

« Un incident, considérablement grossi par les journaux, m'est signalé dans une lettre qu'un missionnaire datait de Séoul, 21 avril en ces termes :

« Aujourd'hui, veille de la retraite, tous les confrères arrivés. « Tout calme. Père Baudonnet et Vermorel volés ! Petites égra- « tignures, peu de pertes !

« Des lettres du 6 et 7 mai reçues par dernières malles ne m'en parlent pas. »

DE LOANGO A L'OUBANGHI

PAR LE

R. P. PROSPER AUGOUARD,

de la Congrégation du Saint-Esprit et du St-Cœur de Marie, provicaire apostolique de l'Oubanghi.

C'est à une traversée du Congo français dans sa plus grande largeur que nous convie le R. P. Augouard. Du rivage de l'Atlantique nous allons nous enfoncer dans l'Afrique équatoriale jusqu'à la rivière Oubanghi. Les Pères du Saint-Esprit viennent de fonder sur cet affluent du Congo une mission appelée au plus brillant avenir, car elle ouvre d'immenses horizons au zèle des ouvriers évangéliques.

I. — *L'Afrique et l'Évangile. — Difficultés du voyage. — Porteurs. — Incidents comiques et tragiques des caravanes.*

L'Afrique depuis vingt ans a été attaquée de toutes parts et le noir continent commence enfin à nous livrer ses secrets bien des fois séculaires. La vieille Europe s'est émue au récit des souffrances des malheureux enfants de Cham; des entreprises généreuses sont venues lutter contre l'égoïsme qui semble vouloir s'emparer des nations civilisées. Aussi, c'est le commerce et l'industrie qui ont fait les premiers sacrifices pour essayer d'arracher à cette terre barbare les richesses matérielles qu'elle renferme dans son sein. Les missionnaires, isolés d'abord, par phalanges ensuite, sont venus aussitôt chercher les moyens de dompter ces barbares pour en faire des hommes et des chrétiens. De courageux explorateurs se sont aventurés au cœur de ces sauvages contrées et au péril de leur vie ont rapporté à l'Europe étonnée des détails du plus haut intérêt.

Mais il était réservé au très glorieux Pape Léon XIII d'élever la voix pour se faire entendre aux extrémités du monde et intéresser toutes les nations civilisées au sort de tant d'infortunés qui depuis des siècles gémissent dans l'esclavage le plus dur et le plus abject. Répondant aux désirs généreux du Père commun des fidèles, la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie a renforcé les troupes pacifiques de ses enfants qui travaillent depuis de longues années déjà dans la plus grande partie de l'Afrique. Le vicariat apostolique du Congo Français en particulier, sous la haute et active direction de Mgr Carrie, s'est développé d'une façon extraordinaire et a envoyé ses missionnaires jusqu'au centre de l'Afrique.

Suivons donc quelques-uns de ces pionniers évangéliques dans leur marche au milieu des montagnes et accompagnons-les jusque dans ces sauvages tribus de l'Oubanghi où l'esclave est tout simplement considéré comme *viande de boucherie!*

***

Le voyageur débarquant du paquebot confortable, on pourrait dire luxueux, qui l'a amené à la côte d'Afrique éprouve la plus désagréable des surprises en voyant le régime qui l'attend : c'est la pirogue lourde et massive qui, secouée avec violence par les flots, soumet le passager à des douches involontaires; c'est la nourriture indigène, où ne figurent ni le pain, ni le vin, ces aliments

qui vous paraissent si vulgaires et dont la privation est pourtant bien cruelle; c'est la marche à pied, sous un soleil torride, par des sentiers à peine frayés, au milieu d'herbes épaisses, dépassant deux fois la taille de l'homme. Heureux encore le voyageur qui ne descend pas beaucoup plus vite qu'il ne voudrait les pentes argileuses rendues glissantes par les pluies torrentielles !

Nous voilà au Congo. Le territoire du vicariat apostolique du Congo Français est quatre fois plus grand que la France, et nous ne sommes que vingt-cinq missionnaires (Pères, Frères ou Sœurs) pour le desservir! Les chemins de fer n'étant malheureusement pas encore en honneur dans ces contrées, il en résulte que le voyageur est obligé de franchir à pied d'énormes distances.

*
* *

A défaut de chemin de fer, nous pourrions avoir la route fluviale; mais la navigation est impraticable dans la plus grande partie du cours inférieur du fleuve; elle est interrompue par une série de trente-deux cataractes, qui forment un obstacle insurmontable pour les navires et les embarcations. Les caravanes partent directement de Loango, situé sur le littoral et doivent franchir à pied les cinq cent cinquante kilomètres qui séparent ce poste de Brazzaville où le Congo redevient navigable.

Dans ce pays, l'or et l'argent n'ont point cours, les opérations commerciales se font le plus généralement par voie d'échanges. Moyennant des verroteries, des couteaux, des miroirs, cuillères, fourchettes, étoffes, etc., on obtient facilement ce dont on a besoin ; de sorte que le commode porte-monnaie est remplacé par une foule de porteurs dont le paiement n'a rien d'exorbitant. C'est ainsi qu'un noir portant en moyenne trente-cinq kilos, gage ses services moyennant 40 centimes par jour, n'exigeant pour sa nourriture qu'une valeur de 10 à 15 centimes. La grande quantité d'hommes que l'on doit employer rend cependant ces marches fort coûteuses.



CONGO FRANÇAIS (*Afrique équatoriale*). — CUISINE ET CUISINIER DE BRAZZAVILLE; d'après une photographie du R. P. AUGOUARD, de la Congrégation du Saint-Esprit.

Lorsque le missionnaire abandonne la côte, il doit renoncer à l'alimentation européenne. Le pain fait place au manioc, sorte de pâte gélatineuse, d'une manipulation peu appétissante, dont l'odeur n'a rien de commun, je vous assure, avec les parfums si vantés du savon du Congo. Le reste de l'alimentation est à l'avenant.

La caravane est en route. Il ne s'agit pas, croyez-moi, d'une promenade d'excursionnistes. Outre la chaleur écrasante, les pluies torrentielles, les difficultés sans cesse renaissantes de la marche, il faut compter sur l'éventualité des conflits avec les indigènes et sur les ruses multiples à l'aide desquelles les porteurs essayent de se soustraire au travail et de vous abandonner.

*
* *

Il m'arriva un jour, au départ de la caravane, de recevoir les plaintes de six noirs qui déclaraient être trop souffrants pour continuer de porter leur fardeau. J'examinai consciencieusement les malades. Le premier se plaignait d'un violent mal de tête, je prescrivis un vomitif. Le second souffrait de l'estomac, un vomitif me parut également nécessaire. Le troisième alléguait des douleurs intolérables aux pieds; je pensai que le même vomitif ne pouvait lui faire du mal. Il en fut ainsi des trois autres, et je distribuai à mes six porteurs une copieuse ration d'ipéca, largement arrosée

d'une calebasse d'eau tiède. L'effet du remède ne se fit pas attendre, et à dix heures, physiquement et moralement guéris, les six porteurs, y compris l'éclopé, reprenaient leur place dans la caravane célébrant l'action bienfaisante des remèdes européens.

Les incidents, tantôt comiques et tantôt tragiques, se succèdent chaque jour. Comme je viens de le dire, le noir est essentiellement rusé. Les rations que nous leur distribuons et qui excitent au plus haut point leur gourmandise, sont rapidement absorbées par eux, bien qu'elles soient destinées à les alimenter pendant plusieurs jours. Ils ont alors recours à toutes sortes d'expédients, même les moins délicats.

Notre cuisinier avait fait cuire un canard, don généreux d'un chef de village et rare aubaine pour notre office; notre maître d'hôtel conçut la criminelle pensée de s'approprier une cuisse du palmipède et de fait il se l'adjuga. Il ne me fut point difficile de découvrir le larcin; comme je lui en faisais de justes et sévères remontrances, il me répondit sans se déconcerter que les canards du pays n'avaient qu'une patte. Au moment de l'interpellation, il venait de constater qu'un canard du village sommeillait paisiblement sur une seule de ses pattes et il me l'indiquait victorieusement à l'appui de son assertion effrontée. Ce noir était un homme de la côte, beaucoup plus retors que les gens de l'intérieur, ayant conscience de sa supériorité et mettant son honneur à ne se point nourrir, comme le vulgaire indigène du Haut-Congo, de serpents, de chauves-souris, de grillons et de rats.



CONGO FRANÇAIS (*Afrique équatoriale*). — CHEF DE CARAVANE; d'après une photographie du R. P. AUGOUARD, de la Congrégation du Saint-Esprit.

Cette répugnance de gourmets fut cause, entre nous, d'une assez grosse difficulté. Nous avions tué un boa et je donnai l'ordre à *Fala* d'en mettre une tranche à l'étuvée pour notre repas du soir. Notre Vatel congolais s'y refusa avec énergie et fierté, et je dus employer toute mon autorité pour le contraindre à obéir. Il est vrai que, le lendemain, s'adressant à un autre Père de la Mission, il exprimait son sentiment sur mon compte, en disant, dans son mauvais français, que « le P. Augouard devait être dans son pays un homme de l'intérieur et non pas un homme de la côte ! »

Dans d'autres circonstances encore, nous fûmes l'objet de critiques imprévues. J'entendis un soir les indigènes s'apitoyer sur le peu de savoir-faire des Européens, qui ne savaient même pas se servir de leurs doigts pour manger, puisqu'ils employaient des morceaux de fer. On jugera aisément de ma surprise lorsque, quelques jours après, dans une tribu voisine, les fourchettes inconnues jusqu'alors m'étaient demandées avec instances. Il est vrai que je pus constater bientôt l'usage auquel elles étaient destinées !... Les dames congolaises en avaient fait des démêloirs.

* * *

Les incidents qui marquent notre route ne sont pas toujours aussi gais. Trois fois, moi et mes gens, nous fûmes accueillis à coup de fusils par les habitants des villages où nous venions chercher l'hospitalité: outre les hommes blessés, nous eûmes à déplorer la mort d'un de nos porteurs. Dans d'autres circonstances, s'ils ne vont pas jusqu'à menacer la vie des voyageurs, il n'est pas de mauvais tours que les chefs noirs n'essaient de leur jouer.

Au cours de l'un de mes voyages de Banane à Linzolo, première mission que j'ai fondée à l'intérieur, j'arrivai au village d'Issanghila où mes porteurs refusèrent absolument d'avancer. C'était la première fois qu'ils traversaient la contrée et mes hommes, impressionnés par les ascensions multipliées des montagnes, exprimaient leur inquiétude *d'atteindre bientôt le ciel.*

Le chef du village, nommé Mampouïa, qui avait reçu de moi des cadeaux pour nous guider jusqu'à la tribu voisine, conçut la pensée d'obtenir un supplément d'étoffes en se rendant plus nécessaire. Non seulement il encouragea les porteurs dans leur résistance ; mais encore il leur persuada qu'à une journée de marche, ils trouveraient des hommes ayant la *bouche sous le bras,* dont la vue seule les

ferait mourir. J'eus beaucoup de peine à détromper ces grands enfants. Je n'en perdis pas moins deux jours pendant lesquels je dus déployer toutes les ressources de ma diplomatie. Quand je me séparai de Mampouïa, il eut l'audace de me demander un *certificat de bonne conduite*. Je lui remis une *moukande* (écrit), constatant l'exacte vérité et signalant ce filou à ceux de mes compatriotes exposés à tomber dans ses embûches. Je laisse à penser l'effet que produisit sur les caravanes européennes la production par Mampouïa de ce précieux talisman !

* * *

II. — *Habitations. — Condition malheureuse de la femme. — Esclavage domestique. — Mort naturelle non admise. — Cruautés à cette occasion. — Les féticheurs et les avocats. — Immortalité de l'âme.*

Jetons maintenant un coup d'œil dans les villages que nous visitons. Les cases misérablement construites en bambous ou en feuilles de palmiers, sont d'une légèreté telle, qu'à la moindre alerte, il suffit que l'homme prenne les quatre parois, tandis que la femme emporte la toiture sur sa tête, pour opérer un complet déménagement.

Depuis les peuplades du littoral jusqu'aux tribus les plus



CONGO FRANÇAIS (*Afrique équatoriale*).— CARAVANE APPORTANT A BRAZZAVILLE LA MACHINE DU *Léon XIII*; d'après une photographie du R. P. AUGOUARD, de la Congrégation du Saint-Esprit.

sauvages, tous se sont ingéniés à fabriquer des boissons fermentées, à l'aide desquelles ils s'enivrent.

* * *

La condition de la femme y est particulièrement misérable. Le mariage y revêt une forme barbare. L'homme achète, suivant ses ressources, une ou plusieurs femmes, sans s'inquiéter de leur consentement. La femme est alors réduite au rôle avilissant de bête de somme : elle travaille pour son mari ; indépendamment des soins du ménage, de la préparation du manioc, c'est elle qui cultive le terrain, qui porte les fardeaux, etc., tandis que l'homme vit dans une perpétuelle oisiveté.

* * *

Dans la plus grande partie de l'Afrique, on compte environ trois esclaves pour un homme libre. Il est vrai que, dans les pays que j'ai explorés, l'esclavage ne revêt pas la forme brutale et odieuse qui a été signalée si justement sur d'autres points. Parmi les populations de la côte, le maître a sur son esclave un droit absolu ; il peut le mettre à mort ou le vendre à sa guise ; mais dans la pratique l'esclave n'est que rarement l'objet de mauvais traitements, et il accepte volontiers la condition qui lui est faite.

Nous allons voir cependant quelques exceptions à cette règle.

En général, les noirs n'admettent point la mort naturelle, ils pensent que quelque génie malfaisant a dévoré l'âme du défunt. C'est au féticheur qu'incombe le soin de découvrir le coupable. L'esclave naturellement est tout désigné pour servir de victime en ces circonstances ; il devra subir l'épreuve du poison, c'est-à-dire que le féticheur lui administre une certaine dose de substance vénéneuse. S'il la rejette, il est lavé de l'accusation ; mais, s'il la conserve, il tombe bientôt dans les convulsions de l'agonie, ses plus proches parents se font un devoir de l'achever et suspendent ses membres déchiquetés aux palmiers d'alentour. La victime désignée peut corrompre quelquefois le féticheur ; dans ce cas celui-ci lui administre le poison à haute dose, ce qui provoque des vomissements immédiats et arrache par conséquent l'esclave au supplice.

Dans certaines tribus, la mort des chefs est marquée par des sacrifices. Les femmes sont enterrées vivantes avec leur mari défunt, tandis qu'on immole d'autre part un certain nombre d'esclaves. Dans d'autres contrées, les noirs ont un procédé des plus bizarres pour conserver le corps de leurs chefs ; avant les cérémonies des funérailles, il est littéralement *fumé*, et j'en ai vu qui étaient ainsi conservés depuis plusieurs années. Enfin, plus loin dans l'intérieur, on lie autour du cadavre, un nombre plus ou moins grand d'esclaves, suivant la fortune du défunt, et la grappe humaine est précipitée dans le fleuve.

* * *

Les féticheurs, dont j'ai parlé tout à l'heure, jouissent d'une grande autorité, mais n'inspirent aux noirs aucun sentiment de sympathie. Ils sont plutôt entourés d'une terreur superstitieuse et répulsive.

Il n'en est pas ainsi des avocats qui ne sont pas moins prolixes dans leurs discours que leurs confrères d'Europe. Les Démosthènes congolais sont généralement très aimés et très respectés ; ils portent, du reste, un titre qui exprime la considération dans laquelle ils sont tenus ; on les appelle *Mounou-Mfounou*, ce qui veut dire bouche du roi.

* * *

On voit par ce qui précède, notamment en ce qui touche les funérailles, que les noirs ont une certaine notion de l'immortalité de l'âme ; le culte extérieur se réduit à fort peu de chose, quelques amulettes, des fétiches, et c'est tout. Ils ont un nom spécial, *Mogno*, qui signifie à proprement parler, l'esprit, et qu'ils considèrent comme complètement distinct du corps. A certaines époques ils apportent sur les tombeaux des aliments pour la nourriture du défunt dans l'autre vie, et, détail singulier que je livre en finissant sur ce point, une des causes de l'influence que M. de Brazza s'est acquise en pays Batéké, tient à ce que les noirs croyaient fermement que l'âme de l'ancien Mokoko, prédécesseur du roi actuel, avait émigré dans le corps de notre vaillant explorateur.

(A suivre).

PREMIÈRE VISITE PASTORALE

De Mgr VIDAL

Mariste, évêque titulaire d'Abydos et vicaire apostolique des îles Fidji,

AU COLO DE LA REWA

Grâce au voyage du R. P. Rougier publié l'année dernière dans ce Bulletin, nos lecteurs connaissent la partie orientale de l'île Viti-Levu. L'itinéraire dont nous commençons la publication va nous faire pénétrer au centre même de cette grande terre fidjienne que Mgr Vidal veut gagner à la civilisation chrétienne et dont il pousse l'évangélisation avec une admirable énergie.

I. — *Le Colo, dernier antre du cannibalisme aux îles Fidji. — Coup d'œil rétrospectif sur le voyage apostolique du R. P. Rougier. — Conjectures favorables qui décident Mgr Vidal à une visite pastorale.*

Au mois de mars 1889, un de nos missionnaires, le R. P. Rougier, fit une excursion dans une partie de la grande île de Viti-Levu. Cette contrée intérieure, appelée *Colo* en langue indigène, était restée jusqu'à ce jour complètement inexplorée des Européens, à cause de la trop légitime frayeur qu'inspirent les tribus barbares qui l'habitent. Des catéchistes indigènes, animés de l'esprit apostolique, avaient pu seuls s'aventurer çà et là dans les villages et y jeter des semences de notre foi.

Ces tribus du Colo avaient en effet conservé jusqu'à ces dernières années leurs anciennes habitudes de sauvagerie et même de cannibalisme. En 1871, un explorateur anglais avait voulu y pénétrer : il y fut massacré, rôti et mangé bel et bien, dans un horrible festin accompagné de danses et de chants où les indigènes célébrèrent durant plusieurs nuits consécutives ce triomphe de leurs abominables appétits.

Aussi lorsqu'en 1875, le gouvernement anglais prit possession de cet archipel, son premier soin fut d'établir des lois très sévères contre les mangeurs de chair humaine, et défense fut faite aux Européens de s'aventurer à l'intérieur de la grande île, parmi les dernières tribus restées cannibales.

Nos cœurs souffraient cependant de ne pouvoir pénétrer jusqu'à ces retranchements du paganisme, jusqu'à ces âmes pires que les anciens barbares, que la religion seule était capable d'adoucir et de transformer.

N'écoutant que son ardeur de nouveau missionnaire, le R. P. Rougier résolut de pénétrer au moins dans la partie adjacente à son district. Il s'agissait de remonter la grande rivière de Rewa et de parcourir toute la région qu'elle arrose, jusqu'aux lointaines montagnes où elle prend sa source. C'est une étendue égale à un grand diocèse de France.

L'intrépide missionnaire, accompagné de quelques catéchistes et néophytes dévoués, passa trois semaines entières dans cette exploration. Ce furent trois semaines de privations, de marches pénibles et de fatigues sans nombre. Plus d'une fois il eut de grands périls à courir. Un chef de village lui interdit brutalement l'entrée de son territoire ; ailleurs dans un village wesleyen, il fut menacé de mort ; cependant, grâce à une protection spéciale de

saint Joseph, il put rentrer sain et sauf à sa résidence. C'est de là qu'il m'adressa un récit détaillé de cette campagne, dont le bilan était : cent trois baptêmes d'enfants ou d'adultes en danger de mort, près de deux cents conversions et quelques villages entiers demandant des catéchistes.

Ce compte rendu, que le journal des *Missions catholiques* a daigné faire paraître (1), m'émut profondément et me causa une grande consolation. Il en ressortait plusieurs faits importants à noter : le premier, que plusieurs de ces tribus, grâce à des circonstances auxquelles je viens de faire allusion et sur lesquelles je reviendrai plus loin, s'étaient non seulement adoucies, mais sollicitaient même le bienfait de la prédication catholique et des sacrements ; le second, que les menaces et actes de violence avaient été plus rares qu'on aurait pu le craindre. Enfin ce Colo, qui passait pour être presque désert, venait de nous apparaître avec une population relativement dense. Le missionnaire avait compté et inscrit plus de cent villages, étalés çà et là sur les deux rives de la Rewa et de deux affluents qu'il avait pu remonter. D'autres villages étaient aussi adossés aux flancs des montagnes et quelques-uns, plus rares, restaient encore perchés, comme des nids d'aigle, sur des pics très élevés. D'après les calculs qui me furent remis, la population de cette partie du *Colo* serait d'environ vingt-cinq mille âmes. Et c'est à peine un tiers de l'intérieur de



FIDJI (*Océanie*). — Église provisoire de Saint-Paul, a Suva, capitale des îles Fidji; d'après une photographie d'un Père mariste (Voir page 370).

Viti-Levu ; car il y a un second *Colo* au centre sur la rivière de *Vuni-Bau*, et un troisième à la partie ouest sur la rivière du Nandi.

On me faisait remarquer aussi que cette population du Colo, isolée de l'élément européen, se conserve vigoureuse et forte et ne paraît pas diminuer comme celle de la côte qui se mêle trop tôt aux Blancs et en prend souvent les vices sans en adopter la vie régulière. Là donc la foi solidement implantée devrait produire des moissons durables.

Par suite de ces données favorables, mon devoir de pasteur était tout tracé : moi aussi je devais visiter ces pauvres brebis trop longtemps abandonnées, ces enfants qui demandaient du pain et dont un grand nombre étaient morts dans leur détresse, faute de Pères pour le leur distribuer. Afin de me rendre un compte aussi exact que possible des besoins de cette population infortunée et de faire avec avantage le choix des positions maîtresses d'où nos missionnaires puissent mieux se répandre de divers côtés, je résolus de visiter le *Colo* tout entier, en commençant par la région qui avait été déjà parcourue par le R. P. Rougier.

II. — La caravane apostolique. — Hésitations. — Pieux et solennel départ.

Le voyage fut donc fixé au 14 mai. Nous tenions à le mettre sous la protection de notre bonne Mère pendant son mois béni. Les préparatifs ne devaient pas être longs : nous avions résolu de ne pas prendre de provisions de voyage, si ce n'est pour le premier jour. L'apôtre qui part pour distribuer aux infidèles le pain de la vie éternelle, ferait injure à la Providence s'il ne comptait sur elle pour le pain

(1) Voir les *Missions catholiques*, numéros du 29 novembre et du mois de décembre 1889.

de chaque jour, de quelque nom qu'on l'appelle ici, l'*igname* ou le *taro*. L'essentiel, peut-être le difficile, c'était de trouver un personnel assez nombreux : d'abord une quinzaine de catéchistes pour les villages qui en avaient demandé, et pour quelques-uns de ceux qui, nous l'espérions, en demanderaient à leur tour. Il nous fallait aussi une dizaine de jeunes gens qui nous serviraient d'abord de rameurs pour remonter notre embarcation, durant trois ou quatre jours, jusqu'aux grands rapides, et qui de là, à travers les vallées et les montagnes, seraient nos porteurs et nos guides ; car nous avions à faire suivre nos bagages et notre chapelle.

Quinze catéchistes avec leurs femmes et leurs enfants s'offrirent avec le plus admirable empressement, et notre caravane se monta à quarante personnes. On prépara aussi trois pirogues fidjiennes et le *Marista*, bateau de la mission, pour transporter provisions et personnel sur le fleuve et ses affluents.

Le 12 mai, fête du patronage de saint Joseph, j'avais dit la sainte messe à Suva et sollicité les prières de tous nos néophytes pour attirer sur nous les faveurs de ce grand saint durant notre voyage. Tout allait bien, et l'on allait donner le dernier signal de départ, lorsque sur le soir on remarqua des hésitations parmi quelques-uns. Le mot d'imprudence circula sourdement ; il fallait au moins attendre, pour s'assurer des lieux. Un des plus effrayés se mit même à travailler de plus braves que lui et à les décourager. Le P. Rougier connaissait déjà son monde ; il jugea qu'un exemple était nécessaire. Il réprimanda énergiquement cet instrument du démon et le dégrada de son titre de catéchiste. Ce fut fini : l'enfer en fut pour ses frais. Tous les autres ne s'en montrèrent que plus généreux et plus intrépides. Après un jour de retard causé par ces difficultés, nous étions prêts à commencer notre rude voyage.

Le 15 mai, de bonne heure nous avons dit la sainte messe et après un déjeuner substantiel, nous nous dirigeons vers le rivage. Le temps est beau, la rivière de Rewa calme et limpide ; le *Marista* se balance gracieusement sur l'eau avec ses marins en tenue de fête ; les pirogues attendent aussi, chargées des minces bagages de nos catéchistes.

La population catholique de Suva se porte tout entière au rivage pour nous dire adieu, nous souhaiter un voyage heureux et nous demander notre bénédiction. Bientôt les cloches de la station sonnent à toute volée, et les *lali* (cloches de bois) des diverses chapelles s'unissent aux premières, pour saluer notre départ, c'est émouvant et solennel. Auront-elles à saluer notre retour ? On a voulu nous effrayer. Hier se sont répandus, disait-on, des bruits menaçants venus de *Colo* ; mais qu'ils seraient indignes de leur vocation, des missionnaires qui perdraient cœur devant ces craintes ? Le martyre n'est-il pas pour tous en vue et en désir sur l'horizon du lendemain ? Aussi en récitant les prières de l'*Itinéraire*, nous demandons sans doute la grâce de rentrer chez nous, *ut revertamur ad propria*. Mais notre vrai *chez-nous*, n'est-ce pas le ciel ? D'une manière ou d'une autre, notre prière sera exaucée. Puisse-t-elle l'être au sein de la patrie éternelle !

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VI

L'ÉGLISE DANS LES CANTONS SUISSES (1800-1890)

Suite (1)

A quoi aboutirent finalement tant de violences ? A rien. Prêtres et laïques, les catholiques genevois furent invincibles dans leur héroïque résistance. On a vu que pas un prêtre du canton ne fit défection ; sur près de quarante-huit mille catholiques, le schisme n'a jamais pu recruter plus de trois mille adhérents et, depuis longtemps, les apostats n'avaient plus de catholique que le nom.

Quant au clergé schismatique, malgré les larges subventions qu'il reçoit de l'État, il végète dans l'indifférence et le mépris public. Dès 1874, l'ex-Père Hyacinthe, trouvant lourde la domination du conseil supérieur, lui qui n'avait pas pu porter le joug doux et aimable de l'obéissance religieuse, donnait bruyamment sa démission de curé de Genève, « convaincu par une expérience suffisamment prolongée, que l'esprit qui prévaut dans le mouvement catholique libéral de Genève n'est ni libéral en politique, ni catholique en religion. » Sa démission fut acceptée à l'unanimité ; les libres penseurs de Genève l'avaient fait venir pour l'opposer à Mgr Mermillod ; le tour joué, on se débarrassait de lui avec un touchant empressement. Comme le lui avait prédit son ami Montalembert, le moine révolté était devenu le jouet de la plèbe incrédule, *ludibrium vulgi*.

Pendant ce temps les catholiques travaillaient courageusement à rétablir toutes leurs œuvres. Un comité de secours s'organisa pour subvenir aux besoins du culte. Chaque année, une souscription, qui dépasse cinquante mille francs, pourvoit à l'entretien des prêtres et aux dépenses du culte. Pour remplacer autant que possible les Congrégations expulsées, on a recruté des maîtres laïques qui donnent l'enseignement catholique à douze cents enfants.

Il a fallu s'ingénier aussi pour remplacer les églises volées. A Genève, les catholiques ont le temple maçonnique, transformé en église du Sacré-Cœur, l'église Saint-Joseph, que les libéraux avaient mise en vente, et que Mgr Mermillod, avec son inépuisable charité, s'est empressé de racheter ; une chapelle en maçonnerie, qui tient lieu de la belle église de Notre-Dame, et l'église Saint-François de Sales, la seule qui n'ait pas été spoliée, parce qu'elle était la propriété d'une Société anonyme. Dans la campagne, on a reconstruit deux églises en maçonnerie, on a arrangé en chapelles neuf granges ou maisons particulières, et on a élevé neuf hangars provisoires. En somme, malgré la pauvreté et le dénuement de ces humbles chapelles, les catholiques y sont chez eux, et partout le culte s'y célèbre avec décence. C'est la pauvreté et la ferveur de Bethléem.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11 et 18 juillet.

Et pourtant, pour subvenir à tant de généreux sacrifices, les catholiques genevois ne sont pas riches. La haute banque, le commerce, la grande industrie, sont aux mains jalouses des juifs et des protestants. Un grand nombre de ces derniers font partie d'une association secrète, dont tous les membres s'engagent à ne se servir d'aucun ouvrier ou domestique catholiques et à ne jamais acheter dans les magasins catholiques.

La population catholique se compose donc presque exclusivement de petits commerçants, d'employés, de domestiques et de paysans. C'est cette population relativement pauvre qui a dû, depuis quinze ans, nourrir ses prêtres, improviser des églises, rouvrir des écoles, entretenir les œuvres les plus urgentes de la charité catholique : une conférence de Saint-Vincent-de-Paul, un cercle pour les ouvriers de langue française, un cercle pour les ouvriers de langue allemande, deux sociétés de persévérance pour les jeunes gens. Certes, les catholiques de Genève ont fait leurs preuves et témoigné suffisamment de leur inviolable attachement à leur foi. Puissent-ils, en récompense de leur héroïque fidélité, obtenir la paix religieuse et rentrer bientôt dans leurs églises spoliées !

Il ne me reste plus qu'à donner la statistique religieuse de chaque diocèse et de chaque canton en 1880.

Diocèse de Bâle. Le diocèse de Bâle se compose de neuf cantons.

Soleure,	71	»	160	»	59,799 cathol.
Lucerne,	89	»	210	»	128,248 »
Berne,	77	»	100	»	58,572 »
Zug,	11	»	45	»	19,035 »
Bâle-Ville,	1	»	6	»	12,000 »
Bâle-Campagne,	11	»	10	»	9,824 »
Argovie,	75	»	121	»	88,583 »
Thurgovie,	52	»	71	»	22,152 ,
Schaffouse,	2	»	3	»	2,080 »

Total, 389 paroisses, 666 prêtres, 400,293 cathol.

Il y a de plus, dans le diocèse de Bâle, sept couvents de Capucins, comprenant 67 religieux.

La belle abbaye de Mariastein, qui appartenait aux Bénédictins dans le canton de Soleure, a été sécularisée en 1872.

Diocèse de Coire. Six cantons :

Les Grisons,	102 paroisses,		220 prêtres,		46,000 catholiques.
Uri	18	»	51	»	17,000 »
Schwitz	30	»	77	»	48,000 »
Unterwald	14	»	71	»	26,000 »
Glaris	4	»	7	»	6,000 »
Zurich	6	»	7	»	22,000 »

Total : 174 paroisses, 433 prêtres, 165,000 catholiques.

Il y a de plus dans le diocèse de Coire :

Une abbaye de Bénédictins à Dissentis (Grisons) 10 religieux.

Une abbaye de Bénédictins à Engelberg (Unterwald), 25 religieux.

Une abbaye de Bénédictins à Einseldeln (Schwitz), 77 religieux, plus 13 couvents de Capucins, 55 religieux dans les couvents et 77 employés dans les paroisses.

Diocèse de Saint-Gall. Deux cantons :

Saint-Gall,	104 paroisses,		193 prêtres,		113.287 catholiques.
Appenzell,	5	»	6	»	14,139 »

Total : 109 paroisses, 199 prêtres, 127,526 catholiques.

Il y a, dans le diocèse de Saint-Gall, quatre couvents de Capucins qui comptent 35 religieux.

Diocèse de Sion. Un canton :

Valais, 131 paroisses, 180 prêtres, 90,169 catholiques.

Il y a dans le diocèse de Sion :

Les chanoines réguliers du Grand-Saint-Bernard, 35 religieux.

Les chanoines réguliers de Saint-Maurice, 28 religieux.

Plus deux couvents de Capucins, 16 religieux.

Diocèse de Lausanne et Genève. Quatre cantons.

Fribourg	132 paroisses,		221 prêtres,		90,362 catholiques.
Vaud	12	»	15	»	12,931 »
Neufchâtel	7	»	9	»	11,329 »
Genève	26	»	46	»	51,658 »

Total : 177 paroisses, 291 prêtres, 166,380 catholiques.

Il y a dans le diocèse :

Un couvent de Chartreux à la Val-Sainte (Fribourg), 16 religieux.

Un couvent de Cordeliers à Fribourg, 10 religieux.

Quatre couvents de Capucins, 25 religieux.

Canton du Tessin. 240 paroisses, 332 prêtres, 131,241 catholiques.

L'administration religieuse du Tessin est confiée à un délégué apostolique. Depuis plusieurs années, les catholiques du Tessin ont repris le pouvoir, et malgré les efforts de la franc-maçonnerie, ils le conservent. Espérons que l'Église reverra de beaux jours dans ce pays.

Résumé :

Diocèse de Bâle	389 par.,		666 pr.,		400,293 cathol.
Diocèse de Coire	174	»	433	»	165,000 »
Diocèse de Saint-Gall	109	»	199	»	127,526 »
Diocèse de Sion	131	»	180	»	90,169 »
Diocèse de Lausanne,	177	»	291	»	166 380 »
Tessin	240	»	332	»	131,241 »
Total pour toute la Suisse :	1,220 par.,		2,101 pr.,		1,080,609 cat. (1)

Léon XIII, le grand pontife pacificateur, aura eu en Suisse comme en Allemagne, la gloire de mettre fin à la guerre religieuse. En 1884, il transféra Mgr Mermillod au siège épiscopal de Genève et Lausanne, avec résidence à Fribourg. Les autorités fédérales levèrent avec empressement le décret porté, onze ans auparavant, contre l'illustre exilé, qui fut accueilli avec enthousiasme dans son nouveau diocèse. Seul le canton de Genève s'obstina à lui fermer sa porte.

L'année suivante, un arrangement conclu avec les autorités fédérales mettait fin à la fausse position du diocèse

(1) D'après le recensement officiel, la population catholique de la Suisse est encore plus élevée. La population totale est de 2,855,226 habitants qui se décomposent ainsi : catholiques, 1,169,906 ; protestants, 1,680,120 ; juifs, sans religion, 5,200

Les catholiques forment donc aujourd'hui les 2/5 de la population. En 1800 ils ne formaient qu'à peine le tiers.

de Bâle, et faisait rentrer le Tessin dans la hiérarchie catholique. Léon XIII demanda à Mgr Lachat de donner sa démission d'évêque de Bâle et d'accepter en échange la charge d'administrateur apostolique du Tessin, avec le titre d'archevêque de Damiette. Ce fut un cruel déchirement de cœur pour l'héroïque confesseur de la foi et pour son clergé, mais il se soumit courageusement à la volonté du Vicaire de Jésus-Christ, juge suprême des nécessités que réclame le bien des âmes. Le Tessin ayant désormais un supérieur légitime, et les États diocésains de Bâle ayant bien accueilli leur nouvel évêque, la guerre entre l'Église et l'État peut être considérée comme finie en Suisse. Puisse-t-elle ne jamais recommencer!

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Le Dahomey, par le R. P. Eugène Chautard, des Missions Africaines de Lyon, ancien missionnaire au Dahomey. — In-8 de 36 pages avec deux cartes. — Pris dans nos bureaux : 1 franc ; — par la poste, 1 fr. 15. — Vendu au profit de la mission du Dahomey.

Cette brochure est la reproduction d'une Conférence fort intéressante faite à Lyon au Palais Saint-Pierre, sous le patronage de la Société de Géographie, le 18 mai 1890. Cinq années de séjour à la côte occidentale d'Afrique ont permis au sympathique et savant missionnaire d'étudier de près les hommes et les choses du sanguinaire royaume des Amazones. On peut dire que la question du Dahomey, si palpitante d'actualité, est traitée à fond et envisagée sous toutes ses faces dans ces pages d'une rare clarté d'exposition, d'une grande abondance de consciencieux renseignements, où les nombreux détails d'un cruel et trop dramatique intérêt sont heureusement rachetés par les accents de la plus patriotique éloquence. Un appendice consacré au chenal de Kotonou et au fleuve Ocpara indique les moyens pratiques de pénétrer au Dahomey : c'est une des parties les plus précieuses de cette belle Conférence. Elle a obtenu, il y a deux mois, un légitime succès et elle aura, grâce à cette publication, un durable et très utile retentissement.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

M. l'abbé Lucet, diocèse de Carcassonne........ 300
La Congrégation de la Bonne-Mort, à Beyrouth........ 100
Une personne de Neuville, diocèse de Lyon........ 20
Anonyme du diocèse de Vannes, avec demande de prières........ 5
E. L. C. G. M. B. C. M. du diocèse de Paris........ 15
Petit Séminaire de Montréal........ 128 15
Mlle Méchin, à Mayet, diocèse du Mans........ 100
Un ancien instituteur, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*........ 10
M. R. » » 20

Pour les œuvres de l'évêque de Panéas (Mgr Geraigiry).
Famille de Monspey, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*........ 15

A Mgr Puginier (Tong-King occidental) pour les affamés.
Un abonné javanais, diocèse de Fréjus........ 25
Une anonyme de Louvain, diocèse de Malines........ 5

A Mgr Banci (Hou-pé septentrional) pour les affamés.
Sœur Marie-Dominique de Jésus, diocèse de Bayeux........ 20
Mlle Cécile Lepelletier, » 5
Sœur Marie-Elisabeth, Franciscaine, » 75
P. P. diocèse de Lyon........ 50
F. S., » 45
M. L.. diocèse de Dijon........ 20
Au nom et en mémoire de Stanislas et Monique, diocèse de Versailles........ 10
M. Barateau, à Pechbonnieu, diocèse de Toulouse........ 20
Un abonné javanais, diocèse de Fréjus........ 25
Mme C. de Froment, à Montpellier........ 10
Un prêtre de Lyon........ 10
M. Jourdan, à Cavaillon, diocèse d'Avignon........ 5
M. l'abbé V. Duboureau, diocèse d'Aire........ 10
Un abonné d'Alger, avec demande de prières spéciales........ 10
Anonyme de Laval........ 100
H. M. de Paris........ 10
M. l'abbé Baconnais, à Nantes, avec demande de prières........ 50
Un abonné de Nantes........ 10
M. J. B. Moreau, à Etables, diocèse de Saint-Brieuc........ 20
J. L., à Saint-Brieuc........ 20
Un abonné du diocèse de Versailles........ 7
V. B. M. C., don recueilli par l'*Echo de Fourvière*........ 100

Pour les victimes de la famine (Mgr Banci).
Mlle Félicie Jacquey, institutrice, diocèse de Besançon........ 2
M. l'abbé Cimmetière, à Damigny, diocèse de Séez........ 10

A M. Fourcade, à Alladhy (Indes), pour les affamés.
Un abonné javanais, diocèse de Fréjus........ 25
Un anonyme de Louvain, diocèse de Malines........ 5

Pour les affamés des Indes (M. Fourcade).
Un de nos abonnés de Hainaut, diocèse de Tournai........ 8 80

A Mgr Bulté, vicaire apostolique de Pé-tché-ly oriental.
Rév. R. S. Dewey, S. J., à Philadelphie........ 142 05

A M. Lombard, missionnaire à Vinh, par Nghêan (Tong-King méridional).
M. Jean Lombard, à Châbons, diocèse de Grenoble........ 25

A Mgr Pineau (Tong-King méridional), pour les affamés.
Un abonné javanais, diocèse de Fréjus........ 25
Recueillis par M. l'abbé Th. Robert, de Nantes, et la *Semaine religieuse*........ 90
Mme Olphe Gaillard, à Hendaye, diocèse de Bayonne........ 10
Anonyme de Carlsbourg, diocèse de Namur........ 10

Pour la famine au Laos Siamois.
Recueillis par M. l'abbé Th. Robert, de Nantes, et la *Semaine religieuse*........ 2180

Pour la famine au Kalkavery.
Recueillis par M. l'abbé Th. Robert, de Nantes, et la *Semaine religieuse*........ 570

Pour les orphelinats de Zi-ka-we et de Ou-Hou.
Recueillis par M. l'abbé Th. Robert, de Nantes, et la *Semaine religieuse*........ 100

Pour rachat d'esclaves au Congo.
Recueillis par M. l'abbé Th. Robert, de Nantes, et la *Semaine religieuse*........ 250

Pour rachat d'esclaves au Nyanza.
Recueillis par M. l'abbé Th. Robert, de Nantes, et la *Semaine religieuse*........ 250

Pour la mission de Mayumba.
Recueillis par M. l'abbé Th. Robert, de Nantes, et la *Semaine religieuse*........ 115

Aux deux Pères Gommenginger, à Bagamoyo, pour leurs missions respectives.
M. l'abbé Freyburger, à Ribeauville, diocèse de Strasbourg........ 100

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



FIDJI (*Océanie centrale*). — PLANTATION DE CANNES A SUCRE SUR LA RIVIÈRE DE REWA ; d'après la photographie d'un missionnaire mariste (Voir page 380).

CORRESPONDANCE

JAPON CENTRAL

Bénédiction de l'église de Saint-François-Xavier à Kyoto.

La cérémonie dont nous offrons l'intéressant récit à nos lecteurs montre d'une manière frappante l'espace parcouru par le catholicisme. Nous sommes loin du temps où les missionnaires et les néophytes arrosaient de leur sang la terre du Japon. Aujourd'hui c'est le triomphe, c'est la liberté, et l'Église que bénit spécialement saint François Xavier comptera bientôt parmi les chrétientés les plus florissantes.

LETTRE ADRESSÉE A M. ARMBRUSTER, DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Kobé, 10 mai 1890.

Comme l'ont annoncé les *Missions catholiques* du 20 novembre 1889, la bénédiction de la première pierre de l'église Saint-François-Xavier eut lieu le 25 juillet 1889. Depuis lors, les travaux ont marché assez vite et le nouveau sanctuaire put être livré au culte le 1er mai.

* * *

L'église, dans le style ogival primitif à trois nefs sans transept, mesure trente-sept mètres de long sur seize mètres de large avec une hauteur de douze mètres sous la voûte principale. Les assises sont en granit, les murs en briques, les fenêtres et les rosaces en fonte. Le chœur est éclairé par sept fenêtres et les six travées de l'église par des fenêtres géminées, couronnées d'une petite rosace. Pour remplacer autant que possible l'effet produit à l'extérieur par un transept, on a pratiqué à la hauteur de la deuxième travée deux portes latérales, surmontées d'une jolie rosace et d'un pignon qui, émergeant du toit inférieur, donnent l'illusion d'un transept dont on a fait l'économie. Une rangée de petites rosaces éclairent le haut de la nef principale, tandis que le mur de la façade est orné d'une grande rosace.

Au Japon, à Kyoto surtout, en face de ces pagodes monumentales où l'on a prodigué ce qu'a de plus beau l'architecture nationale, édifices dont les colonnes et les maîtresses poutres visibles, de la plus belle essence, ont des pièces vraiment gigantesques, il fallait, pour une première église catholique, concilier la solidité et l'élégance du style ogival, avec le goût japonais pour les décora-

tions en bois. On avait déjà, sous ce rapport, l'expérience faite à Osaka où les colonnes et les voûtes lambrissées en *kiyaki* excitent l'admiration des indigènes. Mgr de Césaropolis a visé à satisfaire l'engouement du Japonais pour le bois, sans rien sacrifier des exigences du style adopté. Les colonnes de la nef sont donc composées d'une pièce centrale (quarante pieds de haut) revêtue d'un faisceau de colonnettes qui se répètent tout autour de l'église. Toutes ces pièces, celles du triforium, qui donne à l'ensemble une grande valeur artistique, et les nervures des voûtes, sont en *kiyaki* (*Planeca Japonica*).

Cette essence, la plus estimée du pays, possède la résistance et la dureté du chêne, rehaussée par une richesse et une variété de veines vraiment agréables à l'œil. Les voûtes, lambrissées en bois moins coûteux qui a reçu la teinte du *Kiyaki*, complètent bien la décoration intérieure de l'édifice.

Cet ensemble emporte le suffrage du Japonais qui, d'abord frappé de rencontrer ce qu'il préfère dans une église catholique, va toucher les colonnes et se convaincre de la réalité. C'est alors qu'il exprime son admiration, et englobe dans ses louanges même ce qui lui échappe comme beauté architecturale. Les murs extérieurs sont revêtus d'un crépi qui, tout en les conservant, donne à l'église l'apparence de la pierre ; les contreforts d'angles de la façade et les pignons latéraux sont surmontés d'un ornement qui, pour être modeste, n'en est pas moins gracieux.

On lit sur le tympan de la porte d'entrée l'inscription suivante :

✝
DEO.
VIVO. ET. VERO.
IN. HONOREM
S. FRANCISCI XAVER. C.
PRIMI. IAPON. APOST.
✝ AN. DNI. MDCCCXC. ✝

D'autre part, au-desssus de la croix qui surmonte la façade se détachent le mot *Tenshudo* (*Maison du Maître du Ciel*) en caractères archaïques.

* * *

Le 1er mai donc à neuf heures, NN. SS. les Vicaires apostoliques des trois missions du Japon arrivaient à Kyoto, accompagnés d'un grand nombre de missionnaires. A la descente du train partent des fusées détonnantes, souhait de bienvenue. Environ deux cents néophytes sont présents au milieu d'une foule de païens attirés par la nouveauté du spectacle.

Trois voitures attendent Leurs Grandeurs qui y prennent place avec deux anciens confrères. De leur côté les autres missionnaires et les chrétiens montent dans des *jinrikishas* (petites voitures à bras traînées par un homme) ornés d'une oriflamme blanche sur le fond de laquelle se détachent une croix et le chiffre de saint François Xavier ; et le cortège se met en marche à travers les rues de l'ancienne cité de Méaco. Sur le parcours beaucoup de curieux, aucun signe d'hostilité, de l'étonnement sans doute à la vue de trois évêques, de prêtres européens si nombreux, escortés de cette longue file de voitures. Nous étions les premiers étonnés et heureux du spectacle dont nous nous trouvions les acteurs et les témoins.

Après une demi-heure de marche on pénètre à grand'-peine dans la cour de l'église : les rues avoisinantes, le terrain même de la mission, les parloirs sont remplis de chrétiens et de païens désireux d'assister à la fête.

Un petit détail qui fit plaisir aux néophytes : le cortège croisa par hasard l'équipage d'un général de la suite de l'empereur qui se trouvait alors à Kyoto. En passant à côté de NN. SS. les Evêques, cet officier leur adressa spontanément d'une façon fort gracieuse un salut militaire dont chaque missionnaire fut ensuite successivement l'objet : inutile d'ajouter que personne ne demeura en retard de politesse.

Les néophytes ont rivalisé d'ardeur pour les préparatifs ; l'entrée principale du terrain et le porche de l'église sont ornés de verdure, de fleurs et de lanternes. Mais là où l'on reconnaît le Japonais, c'est dans l'installation des lampes électriques tout autour de l'église et notamment au-dessus de la croix du fronton. Grâce à plusieurs amis généreux, les néophytes sont parvenus à réaliser leur rêve : illuminer, le soir, la croix de Notre Seigneur et en projeter l'éclat comme une invitation et une bénédiction à l'adresse de l'immense cité encore païenne.

Le moins zélé ne fut pas l'entrepreneur japonais, constructeur de l'église. Ce brave homme, aussi fervent chrétien qu'ouvrier intelligent, avait déjà donné sa mesure en bâtissant jadis l'église d'Osaka sous la direction de Mgr Cousin. Cette fois, il avait une plus grande expérience de ce genre de construction, et nous ne pouvons trop nous applaudir de l'avoir employé. Il mit à son travail son amour professionnel et son cœur de chrétien.

Arrivés à la résidence, NN. SS. les Evêques trouvaient réunis M. Sienkiewicz, ministre plénipotentiaire de France, et le baron de Biegeleben, ministre d'Autriche-Hongrie au Japon, venus tout exprès de Tokio. Au dernier moment le chargé d'affaires du Portugal avait été empêché ; les ministres d'Espagne et de Belgique s'étaient excusés. Le vice-consul de France à Kobé et plusieurs familles catholiques de la même ville s'y trouvaient également. Nous avons eu aussi le plaisir de voir répondre à notre invitation le gouverneur de Kyoto, accompagné de son secrétaire général, du Préfet de police, des Maires des deux arrondissements et des chefs de différentes administrations. Le Président du Conseil général avec dix-huit conseillers, les directeurs des principales industries et ceux de plusieurs banques locales et de quatre journaux, enfin bon nombre de professeurs des écoles de la ville, entouraient les autorités.

Une quinzaine de dames, amies des sœurs de Kyoto, parmi lesquelles la femme du Procureur impérial, avaient même offert un tapis pour la nouvelle église. Elles accompagnaient quinze religieuses de la mission et leurs élèves.

* * *

A dix heures, la musique militaire, venue d'Osaka, exécute une marche joyeuse. Bientôt les cérémonies liturgiques commencent : le clergé composé de vingt-sept prêtres des trois vicariats, auxquels s'était joint M. l'abbé Heinrich, Directeur des Frères de Marie à Tokio, précède NN. SS. les évêques en habits pontificaux, et la procession se rend à la porte de l'église.

Mgr Cousin avait accepté de bénir le nouveau sanctuaire et d'y prononcer le premier discours japonais. Cette double fonction convenait bien à tous égards au Prélat qui porta toujours tant d'intérêt à l'œuvre de Kyoto. Mgr Midon fut heureux de témoigner ainsi à son digne prédécesseur ses sentiments personnels.

Je ne m'étendrai point sur le rit bien connu de la bénédiction d'une église : le tout s'accomplit avec la solennité désirable.

Dès que les portes s'ouvrirent aux fidèles, le P. Evrard, interprète de la légation de France à Tokio, introduisit pour les conduire à des places réservées les Ministres et autres personnages de distinction énumérés ci-dessus, et en quelques instants, l'église fut littéralement envahie.

Le vénéré Mgr Osouf, doyen et consécrateur de ses collègues présents, célébra pontificalement la messe de Saint-François Xavier. Sa Grandeur avait pour ministres sacrés un représentant de chaque vicariat et M. l'abbé Marnas, du clergé de Lyon, amené à visiter ce pays par le désir d'y faire du bien à plusieurs Japonais qu'il a jadis connus en France. Après l'Evangile, Mgr de Césaropolis prononça en français une allocution où il laissa parler son cœur.

Après avoir remercié les Prélats et le Clergé, les hauts fonctionnaires et les assistants, Sa Grandeur annonça que, la veille, un télégramme, venu de Rome, avait apporté la bénédiction du Saint-Père à l'occasion de la fête qui nous réunissait. Informée de la date fixée pour cette cérémonie, Sa Sainteté avait daigné s'unir ainsi à la joie de ses enfants éloignés. Cette marque de haut et paternel intérêt alla au cœur de tous les assistants chrétiens, reconnaissants de se sentir à distance bénis par le Vicaire de Jésus-Christ, l'immortel Léon XIII.

Avant de céder la parole à Mgr d'Acmonie, Mgr Midon appela l'attention de l'auditoire sur une statuette de la Sainte-Vierge exposée dans une nef collatérale et dont voici l'origine. Quand saint François Xavier vint des Indes au Japon, il y apporta une image qu'il désigna sous le nom de *Notre-Dame de Méaco*. Sous le Pontificat du pape Pie IX on fondit six exemplaires seulement de ce modèle que daigna bénir lui-même l'Auguste Pontife. Or Mgr Cousin, devenu héritier de la statuette donnée jadis à Mgr Fourcade, premier vicaire apostolique du Japon, avait eu la pieuse et délicate pensée de faire le sacrifice de ce souvenir en faveur de l'église de Saint-François-Xavier. C'est grâce à Sa Grandeur que, par un touchant à-propos, Notre-Dame de Méaco s'offrait, le 1er mai, à la vénération des fidèles.

Dans un discours fort goûté de l'auditoire japonais, Mgr Cousin, comparant, au point de vue chrétien, Kyoto tel qu'il l'avait vu, il y a vingt ans, et tel qu'on le voyait à pareil jour, rendit grâces à l'Auteur de tout bien de la consolante transformation opérée. Alors, pas un néophyte dans cette vaste cité où l'orateur célébra le Saint-Sacrifice dans le coin le plus ignoré d'une maison hospitalière : aujourd'hui nous voici dans un temple magnifique, élevé à la gloire du vrai Dieu.

« Nous y prierons, ajoute-t-il, pour les fidèles, pour les associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; nous appellerons aussi les faveurs du ciel sur l'Auguste personne de Sa Majesté l'Empereur et sur les fonctionnaires préposés au gouvernement de ce beau pays. Nous demanderons la grâce de la Foi pour tant d'âmes encore ignorantes de la vérité et de la voie du salut. »

Pendant toute la journée de nombreux visiteurs se succédèrent pour voir la nouvelle église. Plusieurs catéchistes de la Mission, installés dans le plus vaste parloir, firent, jusqu'à onze heures du soir, des conférences religieuses, devant un auditoire toujours nombreux, fréquemment renouvelé et fort attentif. Malheureusement la pluie, survenant vers le soir, empêcha l'illumination préparée ; à défaut de lanternes, la lumière électrique put du moins briller de tout son éclat.

Les quatre journaux de Kyoto et la principale feuille d'Osaka ont publié, au sujet de la bénédiction de l'église catholique, un compte rendu, conçu en des termes très convenables.

En résumé, le 1er mai a été une journée bénie pour notre sainte religion et nous n'avons qu'à en louer Dieu.

Mais il n'y a point de médaille sans revers : les murailles seules ne constituent point une église complète, vous le savez. Pour réaliser ce qui existe, on a fait *l'impossible*, et si l'on ne regrette aucune des dépenses estimées nécessaires, en raison du milieu exceptionnel de Kyoto, nous sommes encore loin de compte, il faut l'avouer, surtout si l'on pense au mobilier indispensable : autels, table de communion, confessionnal, chemin de croix (dévotion si populaire au Japon), etc. Quand l'œil cherche en vain les statues indispensables à l'achèvement du sanctuaire, on demeure effrayé de ce qui reste à faire. Dieu veuille inspirer aux âmes charitables de venir en aide à notre pauvreté et à nos besoins ! De beaux ornements, j'ose le dire, sont nécessaires en pays de mission, dans un centre comme Kyoto, plus encore qu'en pays catholique.

DAHOMEY

Le document suivant que nous recevons au moment de mettre sous presse, est une affirmation solennelle donnée par un vaillant amiral, des services rendus à la civilisation et à la France, par les missionnaires.

Lettre du R. P. Pied, supérieur de la mission de Porto-Novo, au T. R. P. Planque, supérieur général de la Société des Missions Africaines de Lyon.

Porto-Novo, 14 juin 1890.

Lundi, 9 juin, à huit heures du matin, quinze coups de canon tirés à Cotonou et que nous entendîmes distinctement à Porto-Novo, saluaient l'entrée en rade du vaisseau amiral.

M. Ballot, invité de Dakar par dépêche télégraphique, à aller conférer avec l'amiral à bord de la *Naïade*, était parti pour Lagos l'avant-veille.

Le mardi, on lut aux troupes l'ordre du jour suivant :

« Officiers, sous-officiers, soldats et marins.

« Appelé à prendre le commandement des forces de terre et de mer ainsi que la direction des affaires politiques sur la côte du Dahomey, je veux tout d'abord vous féliciter des services signalés que vous avez rendus.

« Avec de faibles effectifs, vous avez intrépidement gardé et défendu les postes qui vous ont été confiées, là se bornait votre mission et vous l'avez remplie à l'entière satisfaction du gouvernement dont je me fais l'interprète. Vous ne vous êtes laissé intimider ni par le nombre de vos adversaires, ni par une bravoure à laquelle il est juste de rendre hommage. Si les Dahoméens spéculent sur leur climat pour lasser votre vigilance, vous les détromperez. La France est résolue à maintenir son drapeau à Porto-Novo comme à Cotonou et à le faire respecter, elle peut compter sur vous.

« Honneur à vous, soldats et marins de la première heure !

« Honneur au brave lieutenant-colonel Terrillon qui a si vaillamment soutenu avec une poignée d'hommes, le premier et le plus redoutable choc !

« Honneur enfin au capitaine de vaisseau Fournier qui a montré autant de clairvoyance que d'énergie dans la conduite des opérations.

« Le roi Kondo connaît aujourd'hui l'efficacité de notre armement et la valeur des troupes que nous lui opposerons, s'il persiste dans une lutte sans raison qui doit finalement entraîner sa déchéance.

« Le Dahomey a été, pendant plus d'un siècle, l'ami de la France ; pour supprimer le trafic des esclaves, nous y avons introduit cette exploitation des produits du sol qui font aujourd'hui sa richesse. Bien des vies de missionnaires ont été volontairement sacrifiées pour procurer à ce pays les bienfaits de la civilisation chrétienne et pour l'amener à renoncer à ses sanglantes coutumes.

« Nous sommes en droit de compter sur sa reconnaissance et non sur l'ingratitude qui ressort de la violation de l'engagement librement consenti.

« Vos succès rappelleront ce peuple à la réalité des faits, mais vous ne ternirez ces succès par aucun acte de cruauté, vous souvenant que les Français ont toujours allié la générosité à la bravoure.

« Le premier ordre du jour sera lu aux troupes rassemblées par compagnies formées en carré. Il sera lu également à bord de tous les bâtiments, au moment de l'inspection.

« A bord de la *Naïade*, le 9 juin 1890.

Le contre-amiral, commandant en chef les forces de terre et de mer remplissant les fonctions de Gouverneur.

« *Signé* : Cavelier de Cuverville. »

Ce matin je reçois la lettre suivante écrite par un secrétaire de l'Amiral :

« Mon Révérend Père,

« M. le Résident Ballot m'a informé des services nombreux que vous avez rendus au corps expéditionnaire à Porto-Novo, et je ne veux pas le laisser retourner à son poste sans le charger pour vous de tous mes remerciements.

« Vous n'ignorez pas que nous avons en ce moment, à Kotonou, un personnel nombreux de marins et de soldats complètement privés de secours religieux, je vous serais très reconnaissant si vous pouviez détacher un de vos missionnaires pour y assurer le service religieux : je ferais en sorte qu'il fût installé le moins mal possible en attendant l'arrivée des barraques qui me sont annoncées de France.

« Cavelier de Cuverville. »

Le passage suivant était écrit de la main de l'amiral :

« Ai-je besoin de vous dire que tous mes efforts tendent à assurer la liberté de votre apostolat au Dahomey, le respect et la sécurité de vos Missions qui seules peuvent arracher ce peuple à la barbarie et faire des cœurs français en faisant des chrétiens.

« C. de C. »

Je répondis :

« Monsieur l'amiral,

« Monsieur Ballot vient de me remettre la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser et dont je vous suis très reconnaissant.

« C'était mon devoir, comme missionnaire et comme Français, de donner asile à nos malades et à nos soldats, je voudrais que la mission fût dix fois plus vaste pour les y recevoir tous.

« L'œuvre de pacification que vous venez accomplir primant toutes les autres, vous avez droit, Monsieur l'Amiral, vous et vos soldats, à toutes nos préférences et à tous nos égards. Soyez donc assuré que tout ce que je pourrai faire dans le but de vous aider à accomplir cette œuvre, je le ferai de grand cœur.

Permettez-moi d'ajouter que, connaissant vos sentiments, je bénis la Providence de vous avoir confié la direction générale des affaires du Dahomey. Le choix nous est de bonne augure. Dieu sera avec vous et bénira vos efforts. »

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — La Congrégation des Rites vient de statuer affirmativement sur la validité du procès de béatification des martyrs de l'année 1833, au Tong-King et en Cochinchine. Les missionnaires français tiennent le premier rang dans cette phalange glorieuse. Citons entre autres : Gabriel Dufresse, évêque de Tabraca, Pierre Dumoulin, Borie, Gagelin, Cornay, etc.

On a plaidé devant la même Congrégation l'introduction de la cause de Béatification des Vénérables Pères Cassien, de Nantes, et Agathange, de Vendôme, de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, martyrisés en Abyssinie, au XVIIe siècle.

Irlande. — Le dimanche de la Pentecôte, ont été ordonnés, pour les missions étrangères, au séminaire de Carlow (Irlande). M. J.-C. Caraher, destiné au diocèse de Lincoln (États-Unis) ; MM. C. Canning, Rourke et Lyons, pour Saint-Louis (États-Unis) ; M. D. Leahy, pour Goulbourne (Australie) ; M. J. O'Carroll, pour Sydney, et M. J. Reynolds, pour Los Angeles (États-Unis).

Ces prêtres sont partis, quelques jours après leur ordination, pour leurs missions respectives.

DE LOANGO A L'OUBANGHI

PAR LE

R. P. PROSPER AUGOUARD,

de la Congrégation du Saint-Esprit et du St-Cœur de Marie, provicaire apostolique de l'Oubanghi.

(Suite 1).

III. — *Moyens d'action sur les sauvages. — Soin des malades. — Orphelinat. — Œuvres agricoles. — Classes. — Chants et cérémonies religieuses. — Distributions de prix d'un nouveau genre.*

Les moyens d'action dont nous disposons pour amener ces pauvres âmes à la vérité sont assez restreints. Il ne faut pas songer à convaincre les adultes par la persuasion : c'est par la charité, c'est par les soins prodigués aux malades, qui sont presque toujours abandonnés dans les forêts, que nous pouvons gagner leur sympathie et faire disparaître leurs préjugés. Les visites des malades nous fournissent l'occasion d'administrer le sacrement de baptême à bon nombre d'enfants moribonds : ce sont autant de petits anges, qui du haut du ciel protègent la mission et intercèdent auprès de Dieu pour leurs frères moins heureux.

Notre apostolat s'exerce surtout auprès des jeunes enfants que nous recueillons à la mission, soit que les parents nous les confient, soit que nous les arrachions à l'esclavage au moyen des subsides que nous tenons de la charité. C'est une œuvre fondamentale, grâce à laquelle toute une génération d'indigènes a reçu l'enseignement chrétien, a appris notre langue et se dispose à seconder nos efforts dans les vastes contrées de l'intérieur où nous venons planter, auprès de l'étendard du Christ, le drapeau de la France.

Bien que de fondation très récente, le vicariat apostolique du Congo français, sous l'impulsion énergique de Mgr Carrie, notre évêque vénéré, a étendu son action fort loin dans l'intérieur de l'Afrique. Chaque mission séparée possède maintenant son école. C'est ainsi que nous comptons sept établissements fréquentés par un grand nombre d'indigènes. Loango, centre de la mission et résidence du vicaire apostolique, possède, en outre, une école secondaire, une école normale, un petit et un grand séminaire. L'enseignement dans les écoles primaires laisse une large part aux travaux manuels ; il en est de même dans les autres établissements. La partie la plus chaude de la journée est consacrée à l'étude proprement dite, tandisque les heures plus fraîches du matin et du soir permettent à nos écoliers de se livrer aux ouvrages de menuiserie, de charpente, de forge et tout spécialement aux travaux agricoles. Sans être doués d'une intelligence au-dessus de la moyenne, les enfants apprennent assez facilement les différentes parties de nos programmes élémentaires. Outre la langue indigène, nos élèves parlent le français, car ils ont de grandes aptitudes pour les langues étrangères. Le calcul entre plus difficilement dans leur tête ; mais, par contre, ils ont le plus grand goût pour la musique où ils excellent.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 25 juillet.

Nos cérémonies religieuses sont rehaussées par les chants de nos jeunes choristes et ce n'est pas sans une profonde émotion, qu'à des milliers de lieues de la patrie, nous entendons répéter dans la langue maternelle les cantiques à la sainte Vierge, que nous chantions dans notre enfance.

C'est un spectacle curieux et qui pourrait servir d'exemple à plus d'une école de France, que celui de nos distributions de prix. Là-bas, on ne voit pas ce luxueux étalage de librairie et ces superbes couronnes de chêne en papier peint, qui excite l'émulation des jeunes lauréats : les magnifiques volumes sont remplacés par une série d'objets essentiellement pratiques, fil, aiguilles, étoffes, ciseaux, couteaux, instruments de menuiserie et d'agriculture, etc., etc. On proclame le nom des lauréats ; ils s'avancent par ordre de mérite et choisissent eux-mêmes les objets qui leur conviennent le mieux.

IV. — *Description du pays. — Largeur du fleuve. — Carte fluviale. — Le* LÉON XIII.

Il faudrait une autre plume que la mienne pour donner une idée des paysages grandioses qui se déroulent aux yeux du voyageur dans cette partie de l'Afrique. Un fleuve immense, coupé par de nombreuses cataractes, et recevant le tribut d'innombrables cours d'eau ; un fleuve dont les eaux agitées comme celles de la mer, baignent à certains endroits des rives éloignées l'une de l'autre de quarante kilomètres ; d'immenses vallées sans cours d'eau ; de hautes montagnes aux sommets marécageux, des fleuves courant dans une plaine sans limites et formant dans leur ensemble un magnifique réseau de vingt mille kilomètres de navigation ! Il ne faudrait pas croire que les voyages se puissent faire sans difficultés sur ces grandes voies fluviales : elles sont en effet semées de bancs de sable, de roches et d'écueils, et quand le vent souffle en tempête, il arrive fréquemment que des embarcations disparaissent dans les flots ; aussi, dans l'espoir de rendre service aux navigateurs, et pour mieux fixer certains écueils jusqu'alors assez indéterminés, nous avons dressé une carte fluviale du Congo, embrassant une longueur de près de mille kilomètres. Outre les obstacles naturels, il faut compter aussi avec les hippopotames et les crocodiles, qui pullulent dans ces régions.

Forcé par les circonstances et grâce à la générosité de quelques personnes charitables, nous avons réalisé un vœu que nous formions depuis longtemps. Il s'agissait, en effet pour nous, de mettre à l'abri des dangers que je viens de signaler, la vie des missionnaires appelés à sillonner le haut fleuve. Aussi, en 1885, avons-nous reçu une embarcation en tôle d'acier et démontable. Ce bateau, avec sa machine à vapeur acquise plus récemment, a dû être transporté pièce par pièce sur la tête des hommes à travers les montagnes à une distance de cinq cent cinquante kilomètres. C'est nous qui, à la mission, l'avons complètement monté, installé, et qui, l'année dernière encore, avons placé la machine à vapeur qui le fait mouvoir. Cette embarcation porte le nom de *Léon XIII*. (V. les gravures, p. 367 et 378).

La machine est une machine simple à pilon recevant la vapeur d'une double chaudière à haute pression, et action-

nant une hélice de soixante-six centimètres faisant trois cents tours à la minute. Elle sort des *Ateliers et Chantiers de la Loire.*

V. — *Fondations diverses. — L'Oubanghi. — L'anthropophagie. — Faits horribles de cannibalisme. — Un esclave étonné. — Scène barbare et raffinement de cruauté.*

Depuis l'année 1883, nous avions fondé les missions de Saint-Joseph de Linzolo, de Saint-Paul du Kassai (1) et de Saint-Hippolyte de Brazzaville.

Au commencement de 1889, nous fondions la nouvelle mission de Saint-Louis de l'Oubanghi, à onze cents kilomètres du littoral. Enfin, l'année prochaine, s'il plaît à Dieu, nous fonderons la mission de *Saint-Paul des Rapides*, sur le Haut-Oubanghi et à mille huit cents kilomètres de la côte. C'est à cet endroit même qu'au commencement de cette année, le chef du poste français, M. Musy, et ses dix soldats noirs furent tués et dévorés par les indigènes.

Dans les nouvelles tribus que nous sommes appelés à évangéliser, l'esclavage atteint, si je puis ainsi parler, le dernier degré de la cruauté :

L'esclave est tout simplement une viande de boucherie.

Les détails aussi navrants que véridiques rapportés par des témoins oculaires, ne permettent plus le moindre doute à cet égard. Or, si l'esclavage ordinaire paraît si digne de pitié, que penser du sort de ces malheureux condamnés d'avance à servir de nourriture à leurs semblables?

C'est donc au centre du cannibalisme le plus effréné que nous nous trouvons ; mais nous sommes d'autant plus fiers de cette périlleuse mission que la cause est du plus grand intérêt, tant au point de vue chrétien, qu'au point de vue simplement humanitaire.

Pour exciter la pitié des lecteurs des *Missions catholiques* et leur montrer à quel point d'abjection et de cruauté sont descendus nos nouveaux paroissiens, je vais citer quelques faits absolument authentiques, qui ont été vus soit par moi, soit par des témoins entièrement dignes de foi.

Dans certaines contrées de l'Afrique, l'anthropophagie n'existe que comme représailles de guerre, et pour enlever aux vaincus même l'honneur de la sépulture. Mais à l'Oubanghi (1), c'est une nourriture usuelle ; et il ne se passe pas de jour que l'un ou l'autre village n'immole une victime destinée à faire les frais d'un festin. C'est tantôt la mort d'un chef, tantôt la glorification d'une victoire, tantôt l'annonce d'une bonne nouvelle qui sert de prétexte; la jalousie et l'orgueil s'en mêlent aussi, et tel chef luttera contre tel autre pour avoir la renommée d'immoler le plus grand nombre d'esclaves.

Pour ces sauvages, un repas de chair humaine est un régal. Chez eux, c'est tout naturel, et ils préfèrent cette viande à toutes les autres, disant que c'est un aliment noble, tandis que les animaux ne fournissent qu'une vile nourriture.

« — C'est horrible ce que vous faites là, disait-on un jour à quelques cannibales.

« — Au contraire, c'est délicieux, avec du sel et du piment!

« — Vous comprenez la différence qui existe entre un homme et un animal. L'homme est intelligent ; il vous parle au moment où vous allez le manger ; il ne vous a fait aucun mal. Et puis l'on pourra vous manger, vous aussi, si vous tombez un jour entre les mains de vos ennemis !...

« — C'est le sort de la guerre, cela. Tout ce que vous dites prouve combien il est distingué de manger de la chair humaine : une viande qui avait un nom et qui parlait ! Et puis, *cette viande a un goût tout particulier !* »

Naviguant un jour sur l'Oubanghi, un Blanc rencontre un esclave garrotté qu'on allait mettre à mort. Eh bien ! le pauvre malheureux paraissait beaucoup plus surpris de la présence d'un Blanc qu'il voyait pour la première fois que de la perspective de la mort cruelle qu'il allait endurer. Et

CONGO FRANÇAIS (*Afrique équatoriale*). — LA CHALOUPE A VAPEUR LE *Léon XIII* ; d'après une photographie du R. P. AUGOUARD, de la Congrégation du Saint-Esprit. (Voir page 377).

(1) Par suite des nouvelles délimitations ecclésiastiques qui suivirent la Conférence de Berlin, la mission de Kassai passa aux missionnaires belges, avec lesquels nous entretenons du reste les meilleures relations.

(1) C'est un fleuve de mille à quinze cents kilomètres de parcours, qui se jette dans le Congo un peu au-dessous de l'Équateur (rive droite) ; on l'explore en ce moment, et on saura bientôt si c'est l'*Ouellé* de *Schweinfurth*.

tranquillement, de la seule main qui lui restait libre, il chassait les mouches qui venaient se poser sur ses chairs meurtries par les ligatures.

La cruauté elle-même revêt parfois des raffinements de barbarie qu'on aurait peine à croire. Témoin le fait suivant cité par un capitaine d'état-major de l'armée belge, M. Coquilhat, qui a passé quelques mois dans le Haut-Congo, près de l'Oubanghi.

« Mongonga, chef de Mongouélé, a acheté Bolombo, un indigène de l'Irébou. Il lui a cassé hier matin les bras et les jambes à coups de masse afin de le manger aujourd'hui. Mongonga a exposé toute la nuit sa victime encore vivante dans le fleuve, la tête sortant seule hors de l'eau. Le but de ceci était de rendre l'épiderme noire plus facile à enlever. Cette opération s'est faite le matin au lever du jour, après la décapitation. La tête a été bouillie dans un pot séparé. Quant au corps, on l'a dépecé et mis dans la marmite avec des quartiers de chèvre, de l'huile de palme et du sel. De grandes quantités de manioc étaient cuites et vingt jarres de bière de canne à sucre étaient réunies pour les nombreux amis qui avaient été invités.

« Le festin, paraît-il, a été superbe. Vers cinq heures du soir, les convives s'embarquent dans une grande pirogue, au centre de laquelle est placée, dans un énorme vase, la moitié restante de l'homme étuvé. Il s'agit d'aller continuer la fête chez un chef voisin qui a fait, lui aussi, large provision de bière de canne pour la circonstance.



CONGO FRANÇAIS (*Afrique équatoriale*). — INSTALLATION PROVISOIRE DES MISSIONNAIRES DU SAINT-ESPRIT, A SAINT-LOUIS DE L'OUBANGHI; d'après une photographie du R. P. AUGOUARD. (Voir page 377).

« L'embarcation passe devant la station de l'État du Congo, tous les pagayeurs chantent au son du tambour. Mongonga s'avise de vouloir parler à quelqu'un de la station et dirige sa pirogue vers mon débarcadère. Cela dépasse les bornes. Je lui intime défense d'aborder, en lui exprimant toute mon horreur pour son anthropophagie.

« Le chef de Mongouélé est franchement surpris de ma répulsion.

« — Vous voulez rire, n'est-ce pas ! » me dit-il.

« Et il continue d'approcher.

« J'appelle la garde avec les fusils et je le fais mettre en joue.

« — Pourquoi l'homme blanc est-il irrité contre moi? demande-t-il à ses amis. Quand il tue une chèvre, je ne « m'en mêle pas. Cet homme que j'ai mis à mort était bien « ma propriété ; je ne l'avais ni volé, ni capturé, mais « acheté pour de la belle étoffe. »

« Et il s'éloigna vivement. »

(*A suivre*).

PREMIÈRE VISITE PASTORALE

DE MGR VIDAL

Mariste, évêque titulaire d'Abydos et vicaire apostolique des îles Fidji,

AU COLO DE LA REWA

(Suite 1)

III. — *La Rewa. — Le Sugar Mill de Nansori. — Le « Mois de Marie » en pirogue.*

Cependant nos jeunes gens entonnent l'*Ave Maris Stella* de Lourdes au refrain duquel se joignent les voix de toutes les pirogues. On chante aussi du rivage d'où les voix se mêlent aux nôtres, aussi longtemps qu'on peut nous entendre. Mais bientôt nous perdons de vue Saint-Joseph et nous voyons fuir derrière nous les dernières maisons du village. Nos rameurs manient vigoureusement leurs pagaies et nous remontons comme au vol la rivière. Nous passons devant plusieurs villages catholiques : les *lali* sonnent partout en fête et la foule vient s'agenouiller au rivage pour demander notre bénédiction. Nous la donnons de grand cœur, mais sans nous arrêter : nous avons hâte d'arriver vers les brebis qui n'ont pas encore leur pasteur, vers les régions couvertes encore des ombres de la mort, où Satan règne en maître souverain. Oh ! si nous suivions les désirs de nos cœurs, nous irions sur l'aile des vents plus rapides que nos lentes embarcations, nous volerions vers ces âmes que leur évêque brûle de connaître et qu'il aime déjà d'une tendresse de père.

Ces réflexions m'empêchent d'attacher mes regards aux magnifiques plaines qui s'étendent sur les deux rives. Ce sont d'abord quelques bois de palétuviers, puis des forêts de cocotiers magnifiques, enfin d'immenses plantations de cannes à sucre, qui nous font présumer que nous ne sommes pas éloignés de la grande sucrerie de *Nansori*. Bientôt, en effet, nous apercevons ses hautes cheminées et, lorsque nous sommes arrivés en face du *Sugar Mill* ou Moulin à sucre, comme l'appellent les Anglais, nous voyons courir çà et là une multitude d'ouvriers indigènes, venus de tous les points de l'Océanie et même de l'océan Indien. Ce sont des Malabars, des Indiens de Calcutta, de Bombay, etc. Ce sont encore des indigènes des îles Salomon, des Nouvelles-Hébrides et de la Nouvelle-Guinée. On pense qu'il y en a en tout une dizaine de mille. Oh ! quel beau champ au zèle d'un missionnaire ! Il faudrait un nouveau Pierre Claver pour soulager, consoler, élever à Dieu ces misérables travailleurs ! Çà et là nous apercevons quelques Européens chargés de diriger les travaux de la sucrerie : ce sont en grande partie des Anglais parmi lesquels nous comptons quelques bons catholiques.

Il est midi, notre caravane récite ou plutôt chante l'*Angelus* et nous faisons ensuite notre premier repas en bateau. En guise de vin, on nous prépare un petit kava, qui nous rafraîchit et donne du courage à nos rameurs ; ils devront encore lutter de longues heures contre le courant de la rivière.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 25 juillet et la carte que nous avons publiée l'année dernière, page 577.

Un peu plus haut nous passons devant la maison d'un magistrat anglais, il a une splendide position sur la rive droite ; tandis que sur la gauche sont encore groupés de nombreux villages d'Indiens établis çà et là pour la culture de la canne à sucre. Ces populations d'ouvriers ne parlent ni le fidjien ni l'anglais : ils ont une langue à eux, et il faudrait que leur missionnaire étudiât leur langue pour les instruire.

Ne pouvant entrer en conversation avec eux, nous offrons au moins pour eux la récitation de notre bréviaire et de quelques dizaines de chapelet, auquel nos catéchistes prennent part. Puis au coucher du soleil, nous faisons en commun notre prière, nous chantons une hymne à la sainte Vierge et nous terminons par l'*Angelus* ce Mois de Marie fait à la course de nos embarcations.

Nous continuons à ramer, car le village catholique de *Naçuri*, où nous devons passer la nuit, est encore distant de plusieurs milles. La lune se lève pleine et brillante et nous fait jouir d'une splendide soirée des tropiques. Nos jeunes gens ont oublié leurs fatigues et ils chantent avec un nouvel entrain les louanges de Marie : c'est la première fois sans doute que les échos de ces rives retentissent des louanges de celle que « toutes les générations humaines doivent proclamer Bienheureuse ! »

Enfin nous arrivons à l'affluent du *Naçuri*, que nous remontons sans trop de difficultés malgré les immenses troncs d'arbres que la dernière inondation a traînés çà et là dans cette rivière. Marie veille sur nous, elle a dissipé tous les nuages et l'astre dont l'Église a fait son symbole nous guide doucement au travers de ces obstacles. Nous arrivons et nous mettons pied à terre dans une sinuosité de la rivière d'où part le sentier qui conduit au village de *Naçuri*.

Il serait plus exact de dire que nous enfonçons les jambes dans la vase ; car le rivage est tellement détrempé depuis les dernières pluies que j'allais m'y embourber jusqu'à mi-corps, si l'on ne m'avait pas porté secours.

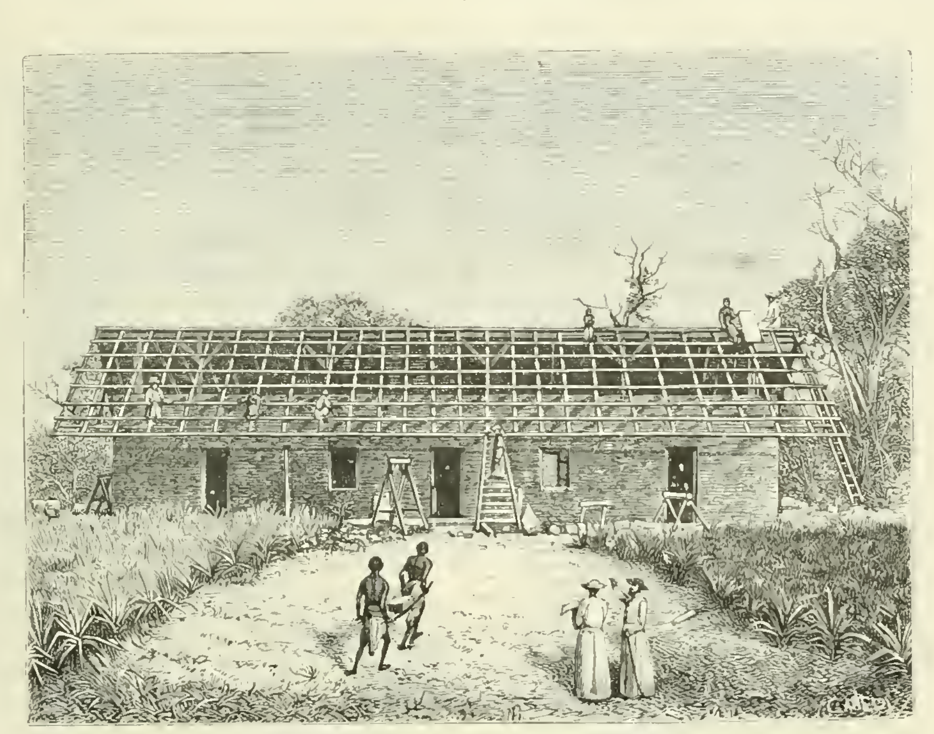
D'ailleurs, du village on avait entendu nos chants et on venait à notre rencontre. Après quelques minutes de marche à travers la forêt, nous arrivâmes près des cases où tout le monde veillait encore pour voir arriver l'*Epikopo*. Le catéchiste Léone nous conduisit dans la case du chef catholique où on avait préparé des vivres pour nous recevoir : mais comme la nuit était avancée et que notre fatigue était grande, nous nous contentâmes de boire une tasse de kava, et nous fîmes sonner la prière du soir à laquelle tous nos catholiques vinrent assister. Le catéchiste nous informa qu'il y avait quelques adultes à baptiser le lendemain, et nous étant assurés qu'ils étaient suffisamment préparés, nous en admîmes quatre au baptême, heureux de commencer par quatre âmes enlevées au démon notre visite dans le pays où son règne fut si long et si désastreux.

IV. — *Naçuri. Premiers travaux apostoliques. — Halte à la* CASCADE AUX FIGUES. — *Namboska. — Une invasion de Barbares aux antipodes. — Les inondations de la Rewa.*

Fatigués comme nous l'étions, nous aurions été exposés à dormir longtemps, si le chant des oiseaux et surtout le

frappement d'une sorte de perroquet ne nous eût servi de réveil-matin.

Notre toilette est vite faite, et nous nous hâtons de faire sonner le *lali* pour appeler les néophytes à la prière et à la cérémonie du baptême qui devait la suivre. Les quatre adultes désignés étaient un vieux chef et sa femme, tous deux sexagénaires, leur fille déjà veuve et âgée d'une quarantaine d'années et le fils de cette dernière d'environ huit ans. Ce petit garçon, à l'œil vif et l'air intelligent, se présente avec une tonsure vraiment monacale et même plus que monacale, car la couronne de cheveux qu'on lui a laissée est plus étroite que celle des moines ; mais en revanche il lui reste au sommet de la tête une jolie petite mèche de cheveux qui ne manque pas d'élégance. Cet enfant est très sage et très pieux; aussi le catéchiste lui-même a voulu être son parrain et lui a fait prendre le nom d'Anaclet. C'est un des rameurs de notre équipage qui a servi de parrain au vieux chef. Quant aux deux femmes, nous avons craint un instant de ne pouvoir leur donner de marraine, comme il arrive assez souvent en mission, car ce village n'avait eu jusque-là que des catéchumènes ; cependant le Père s'est souvenu qu'il y avait, non loin de là, une vieille sourde, baptisée autrefois en danger de mort ; elle a été appelée pour leur servir de marraine ou *mère spirituelle*, comme on dit à Fidji.



CONGO FRANÇAIS (*Afrique équatoriale*). — ÉCOLE DE BRAZZAVILLE EN CONSTRUCTION; d'après une photographie du R. P. AUGOUARD (Voir page 377).

Nous étions tout joyeux et la joie des néo-baptisés n'était pas moins grande que la nôtre, si on en juge par la quantité de vivres, ignames, porcs, kava, qu'ils nous apportèrent pour notre déjeuner. Nous fîmes un vrai festin à l'océanienne et nos gens emportèrent les restes dans les bateaux : ils devaient servir de provisions de voyage pour notre seconde journée. La divine Providence justifiait donc en bonne mère la confiance que nous avions mise en elle.

Après avoir encouragé et béni ce peuple, nous regagnâmes nos pirogues et redescendîmes la rivière de Naguri jusqu'au confluent. Le courant nous porta rapidement et sans peine jusqu'à la Rewa que nous devions remonter encore plusieurs jours. Vers huit heures et demie, nous passâmes devant une sucrerie en ruines, triste débris d'une grande fortune perdue ; puis à notre gauche nous aperçûmes une maison européenne d'assez chétive apparence ; c'est la demeure d'un Portugais catholique qui, comme tant d'autres, n'a pu encore attraper la fortune après laquelle il est venu courir. Ça et là, se montrent encore, mais de plus en plus rares, quelques habitations européennes d'un aspect généralement pauvre. Le missionnaire, lui aussi, est pauvre, mais il n'est pas venu pour s'enrichir des biens de ce monde, il trouve toujours des richesses spirituelles là où il y a des âmes à sauver ; à Fidji le travail ne saurait manquer aux ouvriers apostoliques, ce sont plutôt les ouvriers qui manquent au travail : « *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* »

Nous faisions à ce sujet bien des réflexions avec le R. P. Rougier, et nous en revenions toujours à la conclusion du Sauveur : *Rogate Dominum messis!* Oh ! qu'il daigne nous entendre !

Cependant nous voyons nos rameurs épuisés par le travail de toute la matinée, et plus encore par les ardeurs d'un lourd soleil. Il fallait un peu de repos. Nous aperçûmes devant nous une cascade qui tombait d'une quinzaine de mètres de hauteur et dont les eaux se jetaient dans la Rewa après avoir formé un gracieux bassin dans le roc. Des deux côtés de la cascade se penchaient de magnifiques arbres étendant leurs branches. Nous pûmes aisément amarrer nos embarcations auprès de ce bassin et nous allâmes nous reposer sous ces beaux ombrages où nous fîmes notre repas de midi. Les huîtres qui tapissaient les roches nous servirent d'entrée, et les figues sauvages qui poussaient sur un grand nombre de ces arbres nous fournirent le dessert. A la fin du repas on nous prépara encore un kava avec l'eau si limpide et si fraîche de la *Cascade aux figues*. Puis nos rameurs parfaitement restaurés reprirent leurs pagaies et bientôt nous eûmes atteint la petite hauteur de *Nambioka*.

Il y a environ quinze ans, ce village fut le théâtre d'une guerre ou plutôt d'une injuste et sanglante agression qui tourna mal pour les assaillants. Quelques aventuriers anglais voulaient se procurer des terrains sur la Rewa ; au lieu de les acheter et de les payer aux propriétaires indigènes, ils

jugèrent plus facile de les expulser et de s'y établir par la force. Armés de leurs fusils de précision, ils se mirent à poursuivre comme des bêtes fauves les malheureux Fidjiens et ils en tuèrent un bon nombre.

Ces odieuses violences ne tardèrent pas d'irriter les indigènes. Ils se groupèrent, et le nombre et la colère suppléant à l'infériorité des armes, avec leurs flèches et leurs casse-têtes, ils fondirent sur les envahisseurs, les traquèrent à leur tour. Ils en tuèrent plusieurs et pourchassèrent les autres jusqu'à la mer.

En passant, nous voyions encore les arbres criblés de balles : triste témoignage des passions sanguinaires de ces barbares Européens qui se disent civilisés et qui aliènent le cœur des indigènes aux missionnaires si désireux de les convertir !

A partir de *Nambioka*, l'aspect change complètement : jusque-là nous avions traversé une immense plaine sillonnée en tous sens par les nombreuses ramifications de la Rewa. A la saison des pluies, toute cette plaine se couvre d'eau et devient un vaste lac, au milieu duquel apparaissent çà et là de nombreux villages qui semblent flottants.

Ces inondations causent sans doute quelques ravages dans les plantations de taros, d'ignames, de bananiers, de cannes à sucre ; mais pareilles aux célèbres inondations du Nil, elles apportent en même temps une couche de limon et de terre végétale qui donne à cette région une extrême fertilité ; en sorte que les inondations régulières sont un réel bénéfice pour le pays : seules les crues d'eau extraordinaires sont à craindre, surtout si elles se prolongent plusieurs semaines. Alors nos Pères de la grande station de Rewa, qui porte le nom du fleuve, sont obligés de monter en pirogue pour aller du presbytère à l'église ; tous les indigènes y viennent de la même façon. Pour mettre l'église à l'abri, il a fallu la bâtir sur des pieux enfoncés en terre et supportant les planches à une hauteur de deux mètres, hauteur que l'inondation n'a pas encore atteinte depuis une vingtaine d'années. Cette immense nappe d'eau se déverse vers la mer par les six bouches de la rivière. Tel est l'aspect de cette contrée depuis le mer, jusqu'à la *cascade des figues sauvages*, et même jusqu'au village de Nambioka.

A partir de Nambioka les deux rives de la Rewa commencent à s'élever d'abord en pente douce, puis en collines verdoyantes et enfin en montagnes dont quelques-unes s'élancent jusqu'à une élévation de plus de mille mètres.

Nous entrons donc dans la partie montagneuse, les rives de la Rewa se rétrécissent et ne forment presque plus d'îlots, le courant devient plus fort et par suite nous avançons plus lentement et plus difficilement; heureusement, le temps est nuageux et la navigation moins pénible qu'hier. Du reste nos matelots déploient toute leur énergie et semblent oublier leurs fatigues en chantant à Marie quelques-uns des plus beaux airs.

(*A suivre.*)

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Étrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

Suite (1)

CHAPITRE VII

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN RUSSIE (1800-1890).

C'est une lamentable histoire que le long martyre de l'Église catholique en Russie, pendant le cours du XIXe siècle. Appuyé sur le pouvoir absolu du Czar-Pontife, le schisme moscovite s'est montré sinon plus implacable, au moins plus habile et plus fort que l'hérésie protestante, dans la lutte entreprise contre l'Église du Christ. En moins d'un siècle, l'Église ruthène unie s'est vue anéantie, les diocèses du rit latin ont été bouleversés de fond en comble, toutes les prescriptions du droit canonique violées, toutes les œuvres catholiques systématiquement détruites, les évêques et les prêtres dépouillés de leur autorité et réduits à l'état de fonctionnaires, tremblants devant le pouvoir civil. Par un système de persécutions, plus cruelles et plus savantes que celles des premiers siècles, l'État, à la violence qui fait les martyrs, a joint l'hypocrisie et la corruption qui préparent les apostats. Par tous les moyens dont il dispose, il a cherché dans le clergé à faire naître des Judas ; il y a réussi trop souvent, il les a placés à la tête des diocèses, et il s'est servi des concordats passés avec Rome pour asservir, en la déshonorant l'Église catholique.

Il faut reconnaître néanmoins que pendant les vingt-cinq premières années du XIXe siècle, le catholicisme n'eut pas trop à souffrir en Russie, et put même aspirer un instant, à développer en ce pays, sa légitime influence. Paul Ier, fils de Catherine, avait, comme je l'ai dit, passé, en 1798, un concordat avec Pie VI et travaillait sincèrement à réparer les ruines que sa mère avait faites. Son fils Alexandre Ier se montra encore plus favorable au catholicisme. C'était un esprit chimérique et brillant, avec une âme naturellement honnête ; toute sa vie il demeura partagé entre les idées libérales de l'Europe et les dures nécessités du pouvoir absolu. Comme la plupart de ses prédécesseurs, il était monté au trône par un crime. Son père, Paul Ier, à peu près fou, était devenu la terreur de ses courtisans ; Alexandre autorisa son renversement, s'imaginant dans son honnêteté naïve, qu'en Russie, un détrônement n'entraînait pas, par une conséquence fatale, le parricide. Sa douleur fut sincère et profonde, quand il apprit l'assassinat de Paul Ier par les conjurés ; malheureusement elle venait trop tard. Le nouvel empereur voulut au moins montrer à l'Europe qu'il était digne du trône. Pour réparer autant que possible l'injuste partage de la Pologne, il appela dans son intimité et dans ses conseils, le prince Adam Czartoriski, le plus illustre représentant de la malheureuse nationalité polonaise, et à la stupéfaction des vieux Russes, il en fit son ministre des affaires étrangères.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18 et 25 juillet.

Le comte de Maistre, ambassadeur d'un roi détrôné, jouit toujours auprès d'Alexandre de la considération et de la haute influence que méritaient ses vertus et son génie. Les Jésuites, que Catherine II, à l'exemple de Frédéric de Prusse, avait appelés et conservés, à l'heure où les nations catholiques arrachaient au Pape leur suppression, continuaient à travailler, dans la Russie Blanche, à leur grande œuvre, l'éducation de la jeunesse.

En 1818, Alexandre passait avec Pie VII un concordat très favorable pour le rétablissement de l'Église catholique en Pologne. Auparavant, l'empereur s'était engagé solennellement, au traité de Vienne, à maintenir dans ses États la religion catholique avec tous ses droits. Bien plus, après avoir erré, pendant plusieurs années, du schisme orthodoxe au faux mysticisme d'une aventurière, Mme Krudner, Alexandre, on en a aujourd'hui la preuve, aboutissait enfin au catholicisme, et venait, en compagnie de sa femme, l'impératrice Elisabeth, abjurer à Nice le schisme orthodoxe, entre les mains d'un Père de la Compagnie de Jésus. Cette abjuration, demeurée secrète, à cause de la loi fondamentale de l'empire qui punit de l'exil à perpétuité la sortie de l'église orthodoxe, a été mise hors de doute, grâce aux documents publiés, en 1831, par le prince de Hohenloe.

Etait-ce donc pour la Russie l'œuvre de la résurrection ? Un instant, le comte de Maistre osa l'espérer. Son influence était grande à la cour et dans la haute société ; catholique convaincu, il s'en servait courageusement pour faire connaître l'Église romaine et réfuter les préjugés accumulés par le schisme. Sous l'impulsion de son génie et de sa foi, un mouvement de retour vers le catholicisme ne tarda pas à se dessiner parmi la noblesse ; ce mouvement, lent mais profond, devait amener, au cours du XIXe siècle, le retour au catholicisme de plusieurs centaines d'illustres proscrits, qui sacrifièrent tout à leur foi et vinrent la plupart demander à la France la liberté religieuse que leur refusait leur ingrate patrie. On connaît les noms de ces nobles exilés : le prince Jean Gagarin, jésuite, le prince Théodore Galitzin, jésuite, le prince Nicolas Troubetskoï, le général de Nicolaï, chartreux, le comte Schouvalof, barnabite, Balabine, jésuite, Sermolof, Mme Schwetchine, dont le salon servit, pendant plus de trente ans, de centre aux exilés, la princesse Nathalie Narischkin, morte, il y a quelques années, à Paris, Sœur de Saint Vincent de Paul, l'angélique Olga de Ferronays, que les *Récits d'une Sœur* nous ont appris à aimer, et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici. Si une loi implacable, en condamnant à l'exil et à la confiscation tout nouveau converti, n'était venue paralyser cet élan, il est certain que le mouvement de retour au catholicisme en Russie aurait égalé et peut-être même dépassé celui qui se produisit en Angleterre à la même époque.

Mais le schisme veillait ; ou plutôt, car cette Église serait incapable de se défendre elle-même, l'autocratie veillait pour elle, et par raison politique, non par conviction religieuse, elle faisait une garde jalouse, pour empêcher ses brebis de s'écarter des pâturages empoisonnés de l'orthodoxie. On commença, selon l'usage, par se débarrasser des Jésuites ; c'est la marche ordinaire. La Providence leur avait ménagé un asile chez les pires ennemis de l'Église, à l'heure où l'Église les rejetait ; au bout de quarante ans, au moment où Pie VII rétablissait la Compagnie, cet asile providentiel cessait d'être nécessaire ; les Jésuites furent renvoyés de Russie; mais en les repoussant l'empire des Czars repoussait du même coup la civilisation et le salut. Des mains des Jésuites, l'éducation de la jeunesse allait passer aux sophistes de l'Allemagne, les disciples de Ficht et d'Hégel, et comme l'Église orthodoxe est absolument incapable d'exercer aucune influence sur la direction des esprits, en moins d'un demi-siècle, les classes intelligentes en Russie allaient tomber rapidement du rationalisme au scepticisme, du scepticisme à l'athéisme, et de l'athéisme à cet effroyable état intellectuel que le comte de Maistre, ce voyant de l'histoire, appelait déjà en 1812, par une sorte d'intuition prophétique, le *Riénisme*, et que les modernes ont baptisé du nom de *Nihilisme*. Terrible châtiment, mais trop mérité. Dieu, qui a fait les nations guérissables, avait ménagé à ce malheureux peuple russe courbé sous l'esclavage et des superstitions dégradantes, le salut par l'Église catholique ; obstinément il a repoussé le médecin, pour se jeter aux bras des empiriques ; aujourd'hui cette immense agglomération de soixante millions d'âmes est en proie à tous les délires de la fièvre révolutionnaire, et ce n'est certes pas son Église prétendue orthodoxe qui l'en guérira.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Vie du Père Damien Deveuster, *de la Congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus), apôtre des lépreux de Molokaï,* par le R. P. Philibert TAUVEL, de la même Société. — Prix : 1 fr., Librairie Saint-Augustin, Bruges.

Nous avons déjà salué l'apparition de ce livre impatiemment attendu, et, dans une courte analyse (1), nous avons essayé de faire entrevoir à nos lecteurs quelque chose de cette vie édifiante et pleine d'enseignements. Elle ne pouvait manquer de trouver des sympathies, et, à peine publiée, elle recueillait comme encouragement, avec le *reimprimatur* du censeur ecclésiastique du diocèse de Bruges, les approbations de S. Em. le cardinal archevêque de Malines, et de NN. SS. les évêques de Rodez et d'Autun.

Nous apprenons avec bonheur que N. S. P. le Pape Léon XIII lui-même a voulu honorer d'un bref spécial la publication de cette *Vie du P. Damien* ; c'est le cardinal Rampolla, secrétaire d'État, qui écrit à l'auteur :

« L'hommage de votre livre a été d'autant plus agréable à Sa Sainteté que votre dessein dans cet ouvrage, le Saint Père l'a compris, est à la fois élevé et digne d'un écrivain ecclésiastique. Le Saint-Père, en conséquence, m'a chargé de vous remercier en son nom de cet hommage et de vous annoncer qu'il vous accorde avec amour, ainsi qu'à toutes les personnes (2) pour lesquelles vous la demandez, sa bénédiction apostolique. »

(1) Voir les *Missions catholiques* du 7 mars 1890, p. 120.

(2) Les bienfaiteurs qui prêtent ou prêteront leur concours ou leur appui (*impendunt ..., curam vel favorem*) à l'œuvre de l'Institut Damien en faveur des missions étrangères confiées à la Congrégation des Sacrés-Cœurs.

Quelques jours après, S. Em. le cardinal Simeoni, Préfet de la Propagande, écrivait en ces termes au R. P. Tauvel :

« Rome, 1er juillet 1890.

« C'est avec plaisir que j'ai reçu la lettre de Votre Révérence, et ensemble la Vie de l'admirable P. Damien par vous fidèlement écrite. Ce missionnaire, après s'être dévoué au soulagement spirituel des lépreux, dans l'île Molokaï, y avait contracté la funeste maladie et y a fait une mort édifiante. Autant cette fin prématurée m'avait causé de chagrin, autant je me réjouis à la pensée que de tels exemples, qui sont l'honneur et la gloire de nos missions aussi bien que de l'Église catholique tout entière, vont être connus de tous ; et j'ai le ferme espoir que ceux en particulier qui travaillent au salut des âmes dans les missions y puiseront un nouveau zèle et une vraie consolation.

« Je vous félicite donc d'avoir publié la vie du vaillant soldat de Jésus-Christ, et je prie Dieu qu'il vous accorde longue vie et santé.

« Tout à vous,

« *Jean* Card. SIMÉONI, Préfet.

« ✝ D., *archevêque de Tyr*, secrétaire. »

Nous ne pouvons douter qu'un livre recommandé et béni de si haut ne produise des fruits abondants de zèle et de dévouement.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Savy, curé de Niozelles, diocèse de Digne 5
Un anonyme du diocèse de Chartres 25
Anonyme de Tours, avec demande de prières spéciales 200
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 3
Un abonné de l'*Echo* » » 10
Un anonyme de Beaujeu » 100
Anonyme de Turin 200 80
Au nom de M. Augustin-Emile Filliette, de Versailles 25
Anonyme du diocèse de Laval, D. P C 5
Mme la comtesse Oudinot de Reggio, à Versailles 3 80
Anonyme de Firminy, diocèse de Lyon 40

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Vic).
Un abonné de Saint-Divy, diocèse de Quimper 50
Au nom de M. Paul Jorrand, à Aubusson, diocèse de Limoges avec demande de prières 10
M. Albert, à Beaucaire, diocèse de Nîmes, avec demande de prières 20

Pour les victimes de la famine au Tong-King (Mgr Pineau).
M. Albert Maes, diocèse d'Orléans 50
M. Lanevarde, à Auberive, diocèse de Langres 3
Mme la Supérieure des Dames de Saint-Maur, à Guise, diocèse de Soissons 5

Pour la mission la plus éprouvée par la famine (Mgr Banci).
Au nom de Mme la Douairière Sophie Nagelmakers 300
Mme Barrioz, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 5

A Mgr Puginier (Tong-King occidental) pour les affamés.
J D abonné de Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire avec demande de prières pour lui et sa femme 20
A. M. de Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire, avec demande de prières pour sa famille 5
Au nom de Jean Costet d'Empurany, diocèse de Viviers, avec demande de prières 30
Anonyme de Rouen 20
M. l'abbé Raynaud, à Marseille 50

A Mgr Pineau (Tong-King méridional), pour les affamés.
M. l'abbé Bomans, à Saint-Félicien, diocèse de Viviers 5
Maison de Saint-Bernard, à Fontaines-les-Dijon 10
M. l'abbé Chambellan et Mme veuve Chambellan, diocèse de Poitiers 5

M. Meslier François, propriétaire à Saint-Julien de Vouvantes, Nantes 5
Anonyme de Saint-Julien de Vouvantes, diocèse de Nantes 20
Anonyme de Rouen 20
Anonyme du diocèse de Lyon 200

A Mgr Banci (Hou-pé septentrional) pour les affamés.
Anonyme de Lyon 5
M. Marty, à Clairvaux, diocèse de Rodez 20
Mme de Saint-Loup, à Chenoves, diocèse d'Autun 25
Une abonnée du diocèse de Quimper, avec demande de prières pour son mari décédé 20
M. Briand, à Saint-Gildas-des-Bois, diocèse de Nantes 10
Un abonné du diocèse de Luçon 5
Anonyme de Lyon 2
Anonyme de Lyon 10
Anonyme d'Orléans 3
Un anonyme de Bordeaux 10
Anonyme de Rouen 20
Trois Tertiaires de Saint-François d'Assise, du diocèse de Clermont 4 05
Mme Bertbolon, à Lyon 10
Anonyme de Madrid, avec demande de prières pour lui et sa fille 50
M Pierre-Marie Pique, diocèse de Rouen, avec demande de prières 10
Anonyme du diocèse de Lyon 200

A M. Fourcade, à Alladhy (Indes), pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Lyon 200

Au R. P. Le Louet, à Landana, pour l'inauguration de la statue du Sacré-Cœur.
M. Septenville, à Wavigny, diocèse de Beauvais 30

Pour la léproserie d'Ambahivoraka.
Mlle Journet, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* ....

A S. E. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves.
Une enfant de Marie, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 10
Paroisse d'Ecotay, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 10
» de Bard. » » 2

Au même pour rachat et baptême de trois enfants sous les noms de Marie, Joseph, Albert.
Anonyme de Lyon 100

A Mgr de Courmont pour le baptême d'une petite fille au nom de Marie-Elisabeth.
M. Payot, à Banvillars, diocèse de Besançon 10

A M. Coulbeaux, Lazariste, missionnaire en Abyssinie.
A. D D. Canton de Saint-Valéry-sur-Somme, diocèse d'Amiens 50
Anonyme de Madrid avec demande de prières pour lui et sa fille 50
Anonyme du diocèse de Lyon 200

Pour les missions d'Afrique de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.
M le Curé de Massevaux, diocèse de Strasbourg 10

Pour les Salésiens de Dom Bosco.
Mme de Froment, à Montpellier 10

Au R. P. Chalandon, pour les victimes de l'ouragan en Nouvelle-Calédonie.
Anonyme A. M. P , diocèse de Lyon, avec demande de prières 20
Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres 10
Mlle C. F. de Gand 30
M l'abbé Chambellan et Mme veuve Chambellan, diocèse de Poitiers 5
Anonyme du diocèse de Lyon 200

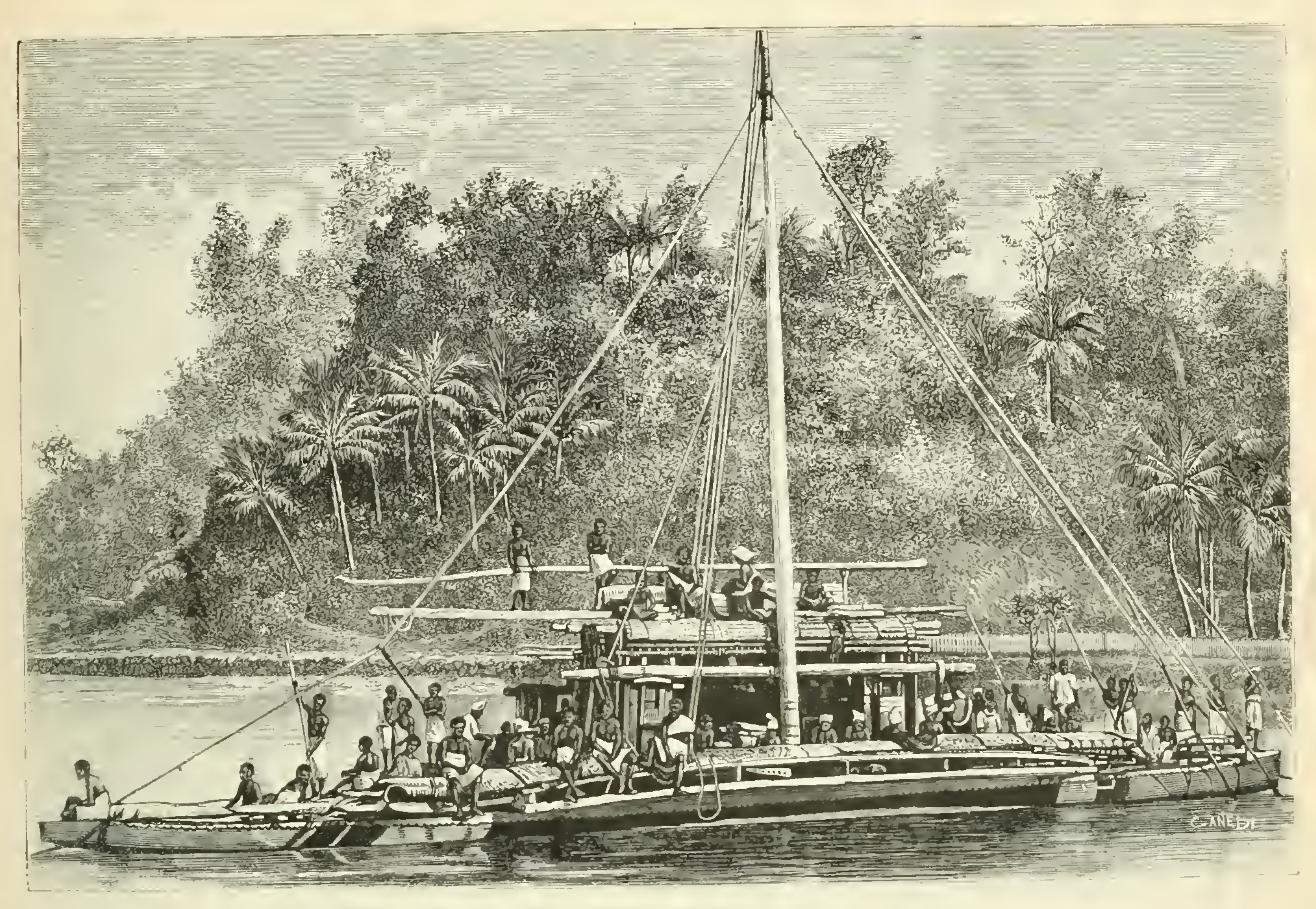
Au même pour son église.
Au nom d'un prêtre du diocèse de Fréjus 100

Pour les prêtres polonais en Sibérie.
Anonyme de Paris 82 70

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



FIDJI (*Océanie centrale*). — PIROGUE REMONTANT LA RIVIÈRE REWA ; d'après la photographie d'un missionnaire mariste. (Voir page 389).

CORRESPONDANCE

TCHÉ-KIANG (Chine).

L'apostolat des Sœurs de Saint-Vincent de Paul en Chine.
L'œuvre des *sorties*.

C'est bien rarement que nous donnons la parole dans les *Missions catholiques* aux religieuses, ces auxiliaires dévouées de l'apostolat. Elles font modestement l'œuvre de Dieu et c'est seulement sur nos instances réitérées qu'elles consentent à rompre le silence. Cependant, on verra par la lettre suivante, comme la charité est ingénieuse, et comme il y a de l'*intelligence dans les mains* de ces anges du dévouement qui savent faire aimer la vérité annoncée par le missionnaire !

LETTRE DE SŒUR SOLOMIAC, FILLE DE LA CHARITÉ A NING-PO.

L'œuvre des visites à domicile date à Ning-po de l'année 1853. Les registres en font foi et nous retrouvons chez tous les paysans le même souvenir et les mêmes paroles. « Anciennement les Sœurs venaient ici faire de bonnes œuvres. » Lors du massacre de nos Sœurs à Tien-tsin en 1870, on crut prudent de suspendre ces sorties. En 1876, nos Sœurs de Tcheou-shan étaient souvent priées d'aller visiter des malades et se rendaient à toutes les invitations. Elles avaient ainsi la consolation de baptiser quelquefois des enfants moribonds. C'était une grande joie pour Sœur Perboyre qui se plaisait à nous raconter les réflexions qu'on lui avait faites et qui pouvaient servir à notre instruction. Ici à Ning-po, il était très rare qu'on vînt nous prier d'aller voir les malades.

En 1879, une brave veuve nous dit qu'elle pourrait, sous prétexte de porter des remèdes, aller chez ses nombreuses connaissances pour apprendre si quelque enfant malade pouvait être baptisé. Elle le fit et baptisa ainsi un certain nombre de petits enfants. Elle était heureuse et Mgr Guierry, de vénérée mémoire, l'encourageait à continuer. Mais, un jour que notre femme ondoyait un enfant, un homme l'apostropha en ces termes :

« Ce que tu fais là est mal ; si tu recommences, je te dénoncerai. »

On crut prudent de s'abstenir. Mais le bon Dieu voulait la continuation de cette œuvre. Un jour, c'était le 6 juillet 1883, un homme vint nous demander pour son petit garçon.

« — Apporte-le.

« — Il est trop petit et trop malade. »

Alors je lui dis :

« — Aujourd'hui on ne peut pas aller chez toi, mais viens nous chercher demain ; nous irons. »

Le lendemain nous trouvâmes l'enfant très malade ; nous nous décidâmes à l'ondoyer et deux jours plus tard il s'envolait au ciel. A chaque visite que nous lui fîmes, nous allions par un chemin et revenions par un autre : on nous appelait tantôt d'ici, tantôt de là. Nous eûmes encore la consolation de baptiser une petite fille. Encouragées par ce succès, nous souhaitions de pouvoir continuer. Un jour, Mgr Reynaud nous dit :

« Ceux qui vous voient passer et qui vous appellent, ignorent que vous avez un but. Sortez avec vos paniers ; allez tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre, et vous trouverez toujours de bonnes œuvres à faire. »

Nous suivîmes ce conseil et la ville fut dès lors visitée en tous sens. Les baptêmes que nous pûmes faire furent une bien douce consolation.

* * *

Les villages des environs de Ning-po cependant demeuraient toujours déshérités. Pour eux aussi, le bon Dieu fit naître des occasions de salut. Un jour qu'on nous avait portées en chaises à un petit village pour y soigner un homme empoisonné par l'opium, les voisins vinrent nous demander divers remèdes. Le bon accueil qui nous fut fait, nous encouragea et aujourd'hui tous les hameaux des environs de Ning-po sont visités par nous, une, deux, quelques-uns même trois fois par an. Ils sont trop nombreux pour l'être plus souvent.

Je crois que, sans exagération, on ne trouverait pas dix Chinois sur cent qui n'aient quelque maladie. Tout y concourt, et en particulier la mauvaise nourriture et la malpropreté. Les petits pieds des femmes leur font presque toujours venir des plaies aux jambes. La chaussure même des hommes, dont la semelle se trouve plus courte que le dessus, ne préserve pas les doigts de pied. Leur queue de cheveux, faute de soins, engendre tantôt la vermine, tantôt la teigne.

Les portefaix, vraies bêtes de somme, très nombreux ici, ont souvent soit des foulures, soit un doigt coupé ou écrasé, soit des plaies aux épaules. Le travail dans les rizières leur procure aussi bien des misères. Beaucoup de petits enfants perdent la vue ; on rencontre partout de grandes personnes qui ont mal aux yeux. Les abcès aux bras, aux jambes, sont journaliers. Grâce aux emplâtres d'onguent divin nous soulageons bien des souffrances. Autrefois douze livres de cet onguent suffisaient par an. Maintenant on en emploie trente-six livres.

Le fanatisme, les préjugés, les superstitions des pauvres Chinois sont la cause de leurs plus grands maux. Sont-ils malades, ils offrent un sacrifice aux idoles. Si la guérison n'arrive pas, ils vont à la pagode demander au bonze, quel remède il faut prendre. Le bonze secoue une petite urne dans laquelle se trouvent des ordonnances, celle qui en sort indique le remède ; s'il ne fait pas de bien, on se résigne en disant : « Ma destinée est d'être malade ! » Il leur survient souvent des douleurs pendant le sommeil. Ils prétendent alors que le diable les a battus. Un peu d'eau-de-vie camphrée pour frictions et quelques pilules purgatives suffisent souvent pour les guérir. La fièvre est très commune en plusieurs saisons. Les engelures ulcérées se guérissent très bien avec nos emplâtres, ainsi que les boutons de chaleur, souvent gros comme des noix. Nous aussi, quelquefois, nous payons le même tribut au climat et usons avec succès du même remède.

* * *

Reste à dire comment s'effectuent les visites à domicile. Nous sortons toujours deux ensemble, accompagnées de deux femmes portant chacune un panier de remèdes. Avant d'arriver à destination, nous sommes arrêtées bien des fois pour donner tantôt un emplâtre, tantôt des pilules. Et ainsi nous passons en faisant le bien.

Le temps est-il propice pour aller dans les villages ? après avoir entendu la sainte Messe, nous partons le matin en barque. On peut s'y asseoir assez commodément pour lire, travailler, écrire même, quand le vent est bon ; mais, lorsqu'il est contraire, chaque coup de rame vous fait faire un paraphe. Une demi-heure avant d'arriver, on prend un petit repas, puis on débarque. Alors, après avoir invoqué les bons anges des petits enfants des villages en vue, nous visitons les cours les unes après les autres. Les femmes travaillent presque toujours dehors, ayant près d'elles leur petit enfant dans un panier en guise de berceau. Tandis que nous examinons les malades qu'on nous présente, une de nos femmes va voir s'il ne se trouve pas dans un coin reculé une petite fille, un infirme abandonné, qu'on ne nous montrerait pas pour une cause ou pour une autre. Nous baptisons ainsi tous les malades en danger de mort. Quelquefois le bon Dieu nous fait trouver de suite des enfants à baptiser. D'autres fois au contraire nous visitons inutilement un ou deux hameaux, et au troisième village des petits anges semblent n'attendre que notre visite pour que nous leur ouvrions le ciel. Quel bonheur pour eux et pour nous !

Nous revenons à la barque. Nous faisons alors notre lecture spirituelle. Nous pouvons dire que nous vivons au milieu du monde comme n'en étant pas, car nous entendons parler, sans comprendre ce qui ne s'adresse pas à nous. Pour ce qui est des maladies, nous comprenons assez bien ; les mêmes choses se représentant souvent, on finit par les bien exprimer, et les bons Chinois s'étonnent que nous puissions parler comme eux. C'est encore une grâce de Dieu, car la confiance est vite

gagnée. Ils admirent notre empressement à vaquer à ce ministère de dévouement soit pendant les grandes chaleurs, soit par les froids rigoureux. Pauvres gens ! ils ne savent pas ce que c'est que la Charité !

INFORMATIONS DIVERSES

Jérusalem. — Le R. P. Le Drappier, supérieur général des Prêtres de Notre-Dame de Sion, nous écrit de Paris, le 24 juillet :

« Permettez-moi de vous envoyer un mot de rectification au sujet d'une lettre que les *Missions catholiques* viennent de publier sous ce titre : Une visite en Terre-Sainte.

« On lit dans cette lettre : « Aujourd'hui il n'existe (en Terre « Sainte) qu'un seul orphelinat pour les garçons, fondé par un « vénérable prêtre italien. » Nul plus que moi ne rend témoignage au zèle et à la piété du vénérable prêtre qui est à la tête de l'œuvre de charité mentionnée par l'auteur de l'article publié dans votre Bulletin. Mais, il n'est pas exact d'affirmer que cet orphelinat de garçons soit le seul en Terre Sainte.

« Les prêtres de Notre-Dame de Sion dirigent, aux portes de Jérusalem, un établissement semblable, où ils recueillent près de soixante enfants.

« Cette institution a été approuvée par Son Excellence Mgr Bracco. La bénédiction du vénérable patriarche n'a pu qu'affermir et développer l'œuvre de Saint-Pierre de Sion. Elle est aujourd'hui en pleine prospérité sous la direction de son dévoué supérieur le Père de Chaumontel.

« Nous profitons de l'occasion qui s'offre à nous pour la recommander une fois de plus aux catholiques de notre pays, soucieux de maintenir et d'accroître le prestige religieux et l'influence civilisatrice de la France en Orient. »

Afrique orientale. — Un journal suisse, le *Missions-Magazine*, annonce que des missionnaires protestants établis au lac Nyassa viennent d'employer avec succès des pigeons pour transmettre des dépêches à Zanzibar. La distance est de trois cents kilomètres. Elle a été franchie en six heures par les messagers. La réussite de cet essai aura pour résultat probable la création d'un certain nombre de stations colombophiles pour relier à la côte les missions de l'intérieur de l'Afrique équatoriale. Le Dr Rober, savant strasbourgeois, très compétent dans la question, propose d'espacer les postes-relais de cinquante en cinquante kilomètres, distance facilement franchie en une heure par les pigeons ; dans ces conditions on n'éprouverait jamais de mécompte et ce service postal ou télégraphique offrirait toute chance de succès.

Afrique équatoriale. — La déclaration du major Wissmann, dont nous avons cité il y a quinze jours les appréciations favorables aux missionnaires catholiques mais peu flatteuses pour les missions de ses coreligionnaires en Afrique, a mis en grand émoi tout le monde protestant. Les journaux évangéliques ont essayé de réfuter les critiques du major allemand. Mais celui-ci ne se tient pas pour battu. En réponse aux multiples attaques dont il a été l'objet, il adresse à la *Post* une lettre dont nous extrayons ce qui suit :

« ... Au point du vue de la civilisation dans l'Afrique orientale la mission catholique est, sans nul doute, de beaucoup supérieure. A mon avis, la raison n'en est pas seulement dans la longue durée et la grande expérience des missions catholiques, mais encore dans leur direction. La discipline de l'Église catholique est, selon moi, la cause principale des succès de ses missions. Les missionnaires catholiques partent sans esprit de retour ; ils ne sont que très rarement rapatriés pour raisons de santé ; en outre, les cérémonies du culte de l'Église romaine impressionnent le sauvage bien plus vivement que la simplicité du culte évangélique : voilà qui contribue puissamment à faire réussir les missions romaines. Tous ceux qui connaissent les Africains, et en général les peuples sauvages, m'accorderont qu'on ne saurait attendre d'eux la compréhension de la religion chrétienne, partant que la bonne méthode consiste à relever le niveau moral du sauvage et à n'essayer qu'ensuite de lui inculquer des idées religieuses. C'est à quoi tendent les missionnaires catholiques en suivant le principe : *labora et ora*, tandis que les évangéliques semblent agir d'après le principe *ora et labora.* »

Au reproche qu'on fait aux missionnaires catholiques de Bagamoyo d'acheter des enfants d'esclaves, le major Wissmann répond :

« C'est là une bonne action, quand on songe à ce que deviendraient autrement ces enfants arrachés à leur pays et à leurs parents. Par là, les missions parviennent à former, à élever des générations utiles. Je ne connais point de missions évangéliques dans l'Afrique équatoriale de l'Est disposant de pareilles ressources. Alors même que des missionnaires évangéliques payaient les parents pour avoir leurs enfants, afin de les instruire, ne fût-ce que quelques heures par jour, ils le faisaient en pure perte. »

Ensuite le major Wissmann se défend d'avoir jamais créé des difficultés aux missions protestantes, qu'il a au contraire soutenues de son mieux, comme le prouvent les lettres de reconnaissance à lui adressées par les missionnaires allemands. Il affirme et se dit prêt à répéter partout que les capitaux dépensés par les Sociétés bibliques sont loin de produire les résultats qu'on en devrait obtenir et pourraient être employés plus utilement.

En terminant, le major Wissmann promet qu'aussitôt rétabli, il donnera toutes les explications nécessaires et mettra ses observations et ses documents à la disposition de qui de droit. « Je sais, ajoute-il, que tous ceux qui connaissent l'Afrique, négociants, explorateurs, soldats, Allemands, Anglais, etc., sont d'accord avec moi sur tous ces points. »

PREMIÈRE VISITE PASTORALE

De Mgr VIDAL

Mariste, évêque titulaire d'Abydos et vicaire apostolique des îles Fidji,

AU COLO DE LA REWA

(Suite 1)

V. — *Entrée au pays montagneux. — Angoisses du pasteur. — Nukoloa. — La prière catholique chez le chef protestant. — Les émotions de la pirogue. — Kalisto et Juliano. — Les poissons sacrés.*

Le 16 mai, vers quatre heures du soir, nous arrivons devant la maison du magistrat anglais : il est au poste le plus avancé vers le Colo : c'est la dernière limite accordée pour les établissements des Européens. Nous laissons à notre gauche une grande rivière, que nous ne pouvons remonter cette fois, on me dit qu'il y a dans cette direction une soixantaine de villages sans catéchistes et sans missionnaires.

Pendant que cette nouvelle attristait jusqu'au plus intime de mon âme, nos indigènes continuaient à pagayer et à chanter. Subitement les chants cessent et mes réflexions sont suspendues par un choc du bateau : il vient de heurter un tronc d'arbre jeté à travers de la rivière ; puis le *Marista* touche encore une fois ou deux, et nous reconnaissons par le sondage de la rivière que nous ne pouvons pas remonter plus avant avec une embarcation de ce tirant

(1) Voir les *Missions catholiques* du 25 juillet et du 1er août, et la carte que nous avons publiée l'année dernière, page 577.

d'eau : nous étions à soixante-quinze milles de l'embouchure.

Il fallut relâcher au village le plus voisin. Ce village tout protestant, appelé *Nakoloa* (sable noir), était situé sur la hauteur et tout entouré d'un fossé en guise de fortification. On nous conduit dans la case du chef qui ne tarde pas à se montrer. Après nous avoir souhaité la bienvenue, il nous demande d'où nous venons et où nous allons. Notre orateur répond brièvement à ses questions, puis expose notre dessein de passer la nuit dans sa case, car « c'est l'usage, dit notre orateur, que le grand chef évêque loge chez le plus grand chef du village. » Flatté de ce choix, le chef répond très amicalement et ordonne à ses gens de préparer notre souper. Le menu en est bien simple : premier plat, ignames cuites à l'eau, deuxième plat, ignames cuites à l'eau, troisième plat, ignames encore et toujours cuites à l'eau. Nous avons pensé qu'il nous avait servi ce même menu dans trois plats différents pour avoir occasion de nous exhiber toute sa vaisselle composée de ces trois grands plats ; ajoutons-y cependant deux assiettes de dimensions presque pareilles. Tandis que nous mangions nos ignames des trois plats, le chef nous faisait un discours où les mots pourvus d'*R* étaient accentués avec une singulière affectation. C'était des *grrr* dans lesquels on voyait qu'il mettait ses complaisances de grand chef. Je m'aperçus bientôt que sa femme, ses enfants, ses voisins même, accourus dans la case, s'efforçaient de grasseyer comme lui. Ainsi, jusque dans le monde le plus primitif et par des procédés bien vulgaires, se vérifie le célèbre axiome d'Horace :

Regis ad exemplar totus componitur orbis.

Après le souper, nous priâmes le chef de nous permettre de faire en commun la prière catholique dans sa case et d'y chanter un cantique, ce qu'il accorda gracieusement.

Nous fûmes tout heureux de faire nos signes de croix, de réciter le symbole des apôtres et les actes de la foi catholique sur cette terre toute protestante. Nous y ajoutâmes un cantique du mois de Marie, pour conjurer notre bonne Mère de préparer les cœurs à la venue de son divin Fils. La prière finie, nous sortîmes avec le Père pour réciter notre chapelet et combiner nos plans pour le lendemain. Il faisait un magnifique clair de lune, et nous prolongeâmes un peu plus que d'habitude nos causeries et nos prières.

Soudain nous entendons un autre chant dans la case d'où nous étions sortis : « C'est la prière protestante », me dit le P. Rougier. En effet, nous étant approchés, nous parvenons sans être vus, à reconnaître le prédicant wesleyen entouré de quatre adeptes seulement qui, pour se dédommager de leur petit nombre, chantaient à gorge déployée. Le chant terminé, il se prosterna la face contre terre, selon l'usage de cette secte, et se mit à débiter une longue, très longue prière, que nous ne pouvions comprendre qu'à demi. Nous entendîmes cependant qu'il conjurait Dieu de bénir le chef, la famille et le village tout entier, en les maintenant inébranlables dans la religion wesleyenne dont ils étaient membres, afin qu'il n'y eût toujours dans ce village qu'un seul chef et un seul troupeau. Lorsqu'il eut finit sa prière et qu'il eut quitté la case, nous y rentrâmes nous-mêmes. On nous apprit alors que ce ministre wesleyen, jaloux de nous entendre faire la prière catholique dans une maison protestante, était vite venu pour réconforter ses prosélytes. Il fallait bien laisser tout faire, dans cette case d'un chef wesleyen et dans un village qui ne comptait pas un seul catholique. Cependant nos catéchistes et notre équipage voulurent que le dernier mot restât à la vraie foi. Avant de se livrer au sommeil, ils récitèrent à haute voix le *Memorare* à la sainte Vierge et une prière à l'ange gardien. Puisse notre bonne Mère disposer ces cœurs, puissent leur bons anges les diriger vers la religion catholique où se trouvent seulement les vrais canaux de la vie spirituelle !

* * *

Le 17 mai, nous nous levons de bonne heure ; mais nous ne pouvons avoir le bonheur de dire la sainte messe, puisque tout le village est protestant. Nous nous contentons donc de faire réciter à haute voix la prière du matin, et nous nous hâtons de partir en recommandant au chef de bien garder notre bateau jusqu'à notre retour. Pour stimuler son zèle, nous ne manquons pas de lui faire espérer une récompense. Il nous promet qu'il en *prrrendra* le plus grand soin et que personne au monde n'osera y toucher durant notre absence. Alors nous descendons au rivage, afin de préparer des pirogues de moindre tirant d'eau, sur lesquelles nous devons continuer notre navigation.

On y déposa une partie de nos vivres et nous reprîmes notre course vers le Colo. Après avoir fait le signe de la croix, nos guides se mirent à ramer avec une nouvelle ardeur. Il nous tardait d'arriver à un village catholique, où nous puissions nous trouver vraiment chez nous. Mais d'ici à Navunidawa, nous ne devions rencontrer que des villages wesleyens ou païens.

Il nous fallut donc passer encore toute cette journée en pirogue. Nous nous mîmes à faire notre méditation au mouvement heurté des courants et des rames, et dans la position gênante que l'on doit garder sur ces embarcations primitives, peu favorables au recueillement de l'esprit. En effet, un simple faux mouvement peut faire pencher ce tronc d'arbre creusé dont l'équilibre est plus qu'instable. De là bien des distractions, même quelquefois des exclamations qui ne sont pas prévues dans l'auteur qu'on médite. Peu à peu cependant nous nous habituâmes à nous bien tenir; nos rameurs de leur côté manièrent leurs pagaies avec plus de dextérité et de précision et nous pûmes réciter même notre office sur le frêle esquif.

* * *

Kalisto et Juliano, mes deux rameurs, déployèrent un dévouement, une habileté et un courage admirables. Toute la journée, sans se ralentir, ils firent force de leurs pagaies. C'étaient, il est vrai, les deux meilleurs matelots de la mission, et de plus, ils se sentaient fiers d'avoir été choisis pour conduire la pirogue épiscopale. Le dernier était cependant un nouveau converti; mais il avait manifesté tant de zèle et de piété durant son catéchuménat qu'à son baptême le missionnaire voulut que je lui donnasse mon propre nom de Juliano. Il avait ambitionné ce nom comme l'unique récompense de son zèle. Depuis, il a eu à cœur de le porter dignement et il est devenu un de

nos meilleurs élèves catéchistes. Le trait suivant donnera une idée de sa parfaite docilité.

J'avais remarqué qu'il portait, en guise de ceinture, une espèce de chapelet en os de serpent ou de requin. J'en fis la remarque au missionnaire qui se hâta de demander à Juliano la raison de cet ornement singulier.

« — C'est pour me protéger contre les maux de reins, » répondit celui-ci.

« — Comment, tu ajoutes foi aux talismans ? reprit le Père; n'as-tu pas renoncé à toutes ces superstitions au jour de ton baptême ?

« — Je ne croyais pas, fit Juliano, que cette ceinture fût défendue ; mais, puisque vous me dites qu'elle n'est pas chrétienne, je ne la garderai plus. »

Et ce disant, il s'arme de son couteau, rompt la chaine et se dispose à tout jeter dans la rivière. Le Père lui fit signe de lui donner cette ceinture ; elle était faite des vertèbres dorsales d'un jeune requin. Notre bon Juliano n'en a pas moins ramé avec la même vigueur; plus tard, il a pris sur ses épaules les plus lourdes charges et jamais il ne s'est plaint de mal de reins.

Ainsi poussée par nos deux matelots, la pirogue épiscopale tenait toujours la tête. Au reste, les autres suivaient d'assez près. Plusieurs fois cependant nous fîmes de courtes haltes pour donner aux rameurs le temps de respirer. Alors le P. Rougier d'essayer son fusil de chasse sur les oiseaux de la rivière. Les canards foisonnent sur la Rewa. La première bande que nous rencontrâmes eut le temps de s'enfuir avant le coup; une seconde, plus nombreuse encore, s'enfuit de même bien loin de nous, effrayée sans doute pas le bruit des pagaies. Notre malheureux Nemrod voyait s'envoler ses beaux rêves, lorsqu'à un détour de la rivière il put abattre deux de ces palmipèdes qui eurent l'oreille moins éveillée. Un troisième canard, puis une poule sultane, qu'à Samoa on nomme l'oiseau des chefs, vinrent pourvoir notre repas d'un menu supérieur.

Vers onze heures nous longeâmes la source des *poissons sacrés*. C'est un mince filet d'eau qui forme un chenal en se jetant dans la rivière ; ce chenal, ainsi que le bassin où il se déverse, est rempli de petits poissons argentés. Les vieillards seuls ont le droit de manger ces poissons qu'ils portent crus sous leurs dents, et ils prétendent que tout enfant ou tout jeune homme qui en prendrait deviendrait instantanément lépreux. Nous avions grande envie de démentir cette nouvelle superstition et de faire nous-mêmes une expérience qui eût été décisive; mais les petits poissons se montrèrent peu jaloux d'y fournir matière. A peine nous eurent-ils aperçus qu'ils disparurent ; seuls quelques goujons, moins craintifs que leurs brillants rivaux, osèrent encore se montrer à fleur de la rivière.

VI. — *Dreke-ni-wai.* — *Installation du fils d'un chef à titre de catéchiste.* — *Belle réception à Navinudawa.* — *Filipo. Communion générale des catéchistes.*

Peu après nous arrivâmes au village de *Dreke-ni-wai* (le gouffre de la rivière). Ce village est en grande partie protestant. Cependant nous y comptons quelques catholiques, et parmi eux un chef très influent, baptisé autrefois en danger de mort et se préparant actuellement à recevoir les cérémonies du baptême. Nous lui ramenions son fils élève sortant de notre école de Loreto, avec l'intention d'établir ce jeune homme catéchiste dans son propre village où son rang lui assure une certaine autorité. Lui-même espérait beaucoup convertir sa mère jusque-là protestante. Malheureusement cette femme se mourait au moment où son fils arriva. Elle ne put lui parler; peut-être même ne l'a-t-elle pas reconnu. Il se hâta de lui conférer le baptême et elle mourut presque aussitôt après, nous laissant craindre qu'elle eût perdu la connaissance avant d'avoir reçu le sacrement. Nous aimons cependant à espérer que Dieu, par égard pour le dévouement du fils, aura sauvé la mère et que ce jeune homme aura commencé son office de catéchiste par le plus précieux acte d'amour filial.

***

On voulait nous retenir toute la journée dans ce village ; mais les circonstances n'étaient guère favorables à une réception épiscopale, à cause de cette mort inattendue. Nous annonçâmes notre résolution de partir, en promettant qu'à notre retour du Colo, nous leur ferions une visite plus prolongée. On se hâta de nous offrir quelques vivres, et pour ne pas nous attarder, nous les fîmes emporter dans les pirogues où nous devions faire notre repas. Avant de quitter le village, nous avons déterminé l'emplacement d'une chapelle catholique, qui servira provisoirement de maison de prière et de salle d'école. Nous avons spécialement recommandé au catéchiste de bien faire la classe aux enfants du village et nous lui avons laissé dans ce but, une petite provision de papier, plumes, encre et crayons. Ainsi ferons-nous dans chaque village où nous établirons des catéchistes; nous y distribuerons les richesses que nos petits amis de nos collèges ont bien voulu et voudront bien encore nous donner pour leurs protégés d'Océanie.

Au-dessus de *Dreke-ni-wai*, nous avons à remonter un long et dangereux rapide; notre pirogue tient bon, mais celle qui nous suit, va un instant à la dérive et finit par verser au milieu du courant. C'est un petit malheur pour nos indigènes, qui nagent comme leurs poissons; aussi, après avoir plongé d'ici, de là, pour retrouver leurs bagages, ils purent aisément remettre leur embarcation à flot et s'y réinstaller sans grande perte. Ils en ont été quittes pour passer une blouse ou une ceinture, ce qui fut lestement fait.

Les deux rameurs de la pirogue épiscopale sont tout fiers d'avoir pu maintenir leur nacelle en parfait équilibre et nous ne nous faisons pas faute de leur prodiguer nos compliments bien mérités. A la place des passagers de la seconde barque, quelle figure aurions-nous faite?

Enfin, avant le coucher du soleil, nous arrivâmes à *Navinudava* (l'origine du noyer).

Ce village est agréablement situé au confluent des deux rivières et adossé à une colline couverte d'arbres à fruits et de plantations diverses. C'est dans ce beau village qu'est établi le catéchiste Filipo, le chef des catéchistes de cette contrée. Ce zélé maître d'école a fait des merveilles dans le peu de mois qu'il est resté dans ce poste. Il a tracé et exécuté une route magnifique, qu'il a bordée d'arbustes et de fleurs pour la réception de l'évêque. Nous suivons cette route qui part du débarcadère, et va contourner la colline, en passant au milieu du village, jusqu'à

ce qu'elle aboutisse à la case du catéchiste qui sert provisoirement de maison de prière. C'est là que nous devions loger. Ce n'est qu'une chaumière ; mais elle est propre et décorée de guirlandes et de fleurs pour notre réception. En arrivant nous trouvons nos catholiques à genoux, sur deux rangs. Je les bénis de tout cœur et leur donne à baiser mon anneau. Comme je présentais ma main à un vieux catéchumène, le R. P. Rougier me fait remarquer qu'il fut un des plus terribles anthropophages du vieux temps. Il y a quelques années, il eût mordu à belles dents la main que le prêtre aurait eu l'imprudeuce de lui tendre. Et le voilà maintenant agenouillé devant moi, doux comme un agneau et se signant avec piété. Oh! que la grâce de Dieu est puissante pour changer ainsi les cœurs!

Après avoir béni ce noyau de fidèles, nous entrons dans la case pour y prendre un peu de repos. On respire à l'aise ici dans un centre catholique, et, parmi les fidèles, le prêtre se trouve comme un père au milieu de ses enfants.

Je ne parlerai pas des présents que les indigènes vinrent nous offrir, ni de la cérémonie du kava qui suivit. On sait assez que, dans presque toutes les îles de l'Océanie, le kava est la boisson par excellence, la boisson des chefs, et qu'il ne peut y avoir de fête sans kava. Quant au cérémonial, il diffère un peu, selon les îles; mais la préparation ne varie guère : partout les mêmes chants monotones pendant qu'il est distribué. En général, et les premières répugnances vaincues, les missionnaires aiment cette boisson très rafraîchissante qui ne présente pas de danger lorsqu'on en fait un usage modéré. Au reste, l'eau claire et le kava devaient être notre unique boisson durant les trois semaines de notre expédition au Colo.



FIDJI (*Océanie*). — VILLAGE INDIGÈNE SUR LA RIVIÈRE DE REWA; d'après la photographie d'un missionnaire mariste. (Voir page 389).

Après un souper où avaient paru avec honneur les fruits de notre chasse, nous pûmes réunir nos néophytes pour la prière. On leur annonça que, le lendemain, ils auraient le bonheur d'assister à la sainte Messe et au baptême de trois catéchumènes que Filipo avaient instruits et préparés. Nous avions aussi prévenu nos quinze catéchistes qu'ils feraient la sainte communion avant de se séparer dans les divers villages du *Colo*. Ils avaient tant de grâces à demander! Ils avaient un si grand besoin d'être fortifiés! Tous se confessèrent donc et passèrent ensuite une bonne partie de la nuit à conférer entre eux sur les meilleurs moyens à prendre pour convertir les divers villages dont ils auraient la charge. Pouvaient-ils mieux se disposer à recevoir dans l'Eucharistie le *Dieu qui aime les âmes*?

Pour nous, épuisés de fatigue, nous nous livrâmes bientôt au sommeil, heureux du succès de ces premières journées, plus heureux encore de penser que les jours qui vont suivre nous réservent de belles moissons d'âmes.

(A suivre).

DE LOANGO A L'OUBANGHI

PAR LE

R. P. PROSPER AUGOUARD,

de la Congrégation du Saint-Esprit et du St-Cœur de Marie, provicaire apostolique de l'Oubanghi.

(Suite 1).

VI. — *Echange de l'ivoire contre des esclaves. — Esclaves impropres à la consommation. — Incidents du voyage de M. Dolisie. — Alliés d'un nouveau genre. — Après la bataille.*

Dans le courant de l'année 1888, les maisons de commerce françaises et hollandaises du Haut-Congo firent avec leurs vapeurs des voyages dans l'Oubanghi pour y acheter de l'ivoire. Elles trouvèrent ce précieux produit en abondance; mais partout les indigènes leur demandèrent non des étoffes dont les vapeurs étaient chargés, mais des esclaves de quatre à seize ans, destinés à alimenter la table des seigneurs de l'endroit.

Ayant quitté l'Oubanghi pour se rendre dans la rivière Maringa (1), M. Greshoff, directeur des établissements hollandais, vit un jour un petit esclave couché à moitié dans l'eau au fond d'une pirogue, couvert de plaies et lié de la façon la plus cruelle. Ému de pitié, il racheta le pauvre petit malheureux pour quelques baguettes de laiton, faisant remarquer aux indigènes qu'il ne prenait cet enfant que pour le soigner et l'arracher à la mort. Les indigènes lui apportèrent aussitôt une foule d'autres esclaves dans le même état, disant qu'ils les lui donneraient à bon marché, parce qu'ils étaient impropres à la consommation.



CONGO FRANÇAIS (*Afrique équatoriale*). — INDIGÈNES DE LOANGO; d'après une photographie du R. P. AUGOUARD, de la Congrégation du Saint-Esprit, supérieur de la mission de l'Oubanghi.

Les Européens, agents des Gouvernements, et les commerçants se trouvent quelquefois mêlés malgré eux à ces scènes horribles, et ils ont la douleur de ne pouvoir faire disparaître du coup ces mœurs abominables. Eux ou leurs hommes en sont même quelquefois les victimes.

En août 1887, M. A. Dolisie, ex-élève de l'école polytechnique et l'un des principaux lieutenants de M. de Brazza au Congo, remontait l'Oubanghi avec trois grandes pirogues, faisant alliance avec les villages, leur faisant connaître le pavillon français et concluant avec les principaux chefs des traités de protectorat. Le voyage réussissait depuis un mois, lorsqu'un soir, au moment où il allait aborder la rive en face de Modzaka, après avoir mis au net ses calculs et observations de la journée, il fut reçu par les indigènes d'une façon peu parlementaire. Il leur parla paix et cadeaux, mais pour toute réponse une grêle de sagaies vint pleu-

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 25 juillet et du 1er août.

(1) D'après les indigènes, les Arabes chasseurs d'esclaves seraient parvenus par la voie de terre sur cette rivière qui se jette dans le Congo (rive gauche), un peu au-dessus de l'Equateur.

voir sur ses pirogues qui chavirèrent en un instant, ayant eu à peine le temps d'envoyer quelques balles aux premiers agresseurs.

Ne pouvant aborder la rive couverte d'assaillants qui lançaient continuellement leurs terribles sagaïes, les malheureux naufragés se voyaient réduits à gagner à la nage le milieu du fleuve, au risque de se faire happer par les crocodiles.

M. Dolisie, toujours nageant, tenait d'une main son fusil, lorsqu'il fut frappé au flanc d'une sagaie qui le força à abandonner son arme pour retirer le fer de la plaie. Il parvint ensuite à saisir trois petites pirogues qui s'emplirent bientôt de tous les autres naufragés dont l'un était grièvement blessé.

En faisant l'appel, il constata la disparition de six hommes. Sur ce nombre, cinq furent mangés par les indigènes. Le sixième, nommé Odombo, finit par s'échapper à travers mille dangers, ainsi qu'on va le voir.

Lorsque les pirogues avaient chaviré, Odombo, ne sachant pas nager, s'était réfugié au milieu des herbes et des broussailles de la rive, plongeant sa tête sous l'eau lorsqu'il entendait près de lui quelque bruit inquiétant. La nuit arriva enfin et avec elle le calme et le silence. Il en profita pour casser quelques branches mortes qu'il assembla avec des lianes de la rive ; puis, saisissant un bâton en guise de pagaie, il s'embarqua sur ce frêle radeau, et se laissant aller loin, bien loin au fil de l'eau, il aborde enfin à un village dont il aperçoit les feux. Mais son nouveau sort n'est guère meilleur que le premier : il est immédiatement saisi et mis dans l'impossibilité de fuir.

Un chef Baloï, des environs du poste français de N'Kounja, qui se trouvait là en voyage, ayant appris la capture du fugitif et espérant quelques bons cadeaux des Blancs, entra en pourparlers avec les indigènes et racheta Odombo pour quarante *mitakos* (1), afin de le ramener à son chef. Pris de peur et peu confiant dans les bonnes paroles qu'on lui adresse, notre Odombo s'esquive pendant la nuit avec la pirogue de son nouveau propriétaire et file à force de pagaie vers des rivages plus hospitaliers.

Malheureusement notre homme est repris de nouveau dans un village en aval et, selon la coutume du pays, on le palpe aussitôt et on lui fait des entailles dans les reins pour savoir s'il est en état d'être mangé tout de suite. La graisse faisant défaut entre la chair et l'épiderme, le malheureux est remis entre les mains de gens qui doivent bien le nourrir et le garder à vue.

Sur ces entrefaites, le chef Baloï, plus inquiet de la perte de sa pirogue que du fugitif, finit par retrouver son embarcation qu'on lui rendit sans grande résistance. On fut plus difficile pour le prisonnier qu'il réclamait également, comme l'ayant payé quarante mitakos. Il menaça tant et si bien de venir saccager la terre, que le village, se voyant trop faible pour lui résister, lui remit enfin le prisonnier.

Instruit par la précédente expérience, le chef Baloï lia étroitement son homme et le déposa pendant plusieurs jours au fond de sa pirogue. Etant sorti des territoires les plus féroces et approchant de son village, il crut pouvoir se relâcher de sa surveillance et il délia le prisonnier qui se mit bravement à la pagaïe. Le chef enchanté de son pagayeur s'arrête un soir dans un village ami pour y faire provision de bananes et de poissons fumés ; mais notre Odombo fila de nouveau avec la pirogue, emportant cette fois la cargaison et le navire.

Le lendemain, au milieu du jour, il rencontra M. Dolisie qui s'était reposé en organisant de nouvelles forces et qui remontait pour châtier les coupables. M. Dolisie était enchanté de retrouver Odombo qu'il croyait mort. Odombo, de son côté, ne se sentait pas de joie.

« — Te voilà, commandant !

« — Te voilà Odombo ! Mais je te croyais mort !

« — Non, commandant, moi y en a pas mort ; moi partir pour poste français.

« — Mais non, Odombo, tu ne vas pas aller au poste, mais remonter avec moi pour punir les meurtriers de tes frères.

« — Oui, commandant, c'est bon, toi partir faire la guerre ; moi y en a aller en bas, parce que là-haut y voulaient manger moi. Ça y en a pas bon ! »

Mais le commandant, ne voulant pas exposer Odombo à être capturé de nouveau en descendant seul, le raisonna si bien, que l'autre reprit, quoique non sans terreur, le chemin du haut fleuve. En passant, M. Dolisie restitua la pirogue au chef Baloï qui reçut un cadeau proportionné à ses services.

En voyant la troupe plus nombreuse, les riverains s'empressèrent de faire amitié, et déclarèrent que les assaillants de Modzaka étaient de mauvaises gens et qu'ils seraient heureux de s'unir aux Blancs pour faire la guerre aux féroces Bondjos.

M. Dolisie cependant, sachant bien qu'après tout les gens d'aval étaient aussi anthropophages que ceux d'amont, eût voulu se passer de leur compagnie ; mais l'espoir du pillage les attirait et rien au monde n'eût pu les détourner de pareille aubaine. Hommes, femmes et enfants pagayaient à l'envi pour se tenir toujours à portée de la colonne expéditionnaire.

Enfin, on arriva en vue des villages hostiles qui furent abordés après qu'on eut eu soin de contourner des îles pour ne pas donner l'éveil. Il fallait être prudent, car les ennemis de la rive auraient été sans pitié pour les vaincus, aussi bien, du reste, que les alliés de la veille. La fusillade commença vigoureuse et les indigènes, saisis de terreur à la vue du carnage opéré par les projectiles, abandonnèrent le village pour se réfugier dans les forêts voisines, qui leur offraient un asile assuré.

La troupe ayant débarqué à terre, la difficulté fut de contenir les alliés auxquels défense expresse fut faite de toucher aux femmes et aux vieillards qu'on rencontrerait dans le village. Ils ne pouvaient comprendre la raison de cette défense, et deux pauvres vieillards qui furent respectés, ne revenaient pas eux-mêmes de leur étonnement. Ils auraient trouvé tout naturel d'être massacrés et mangés, comme ils l'avaient fait à tant d'autres.

Au moment de l'action, M. Dolisie vit une femme se précipiter derrière une case près d'un indigène qui venait de

(1) Le *mitakos* est l'unité monétaire du Haut-Congo. C'est une baguette de laiton longue de 40 centimètres environ et grosse de 3 à 4 millimètres. Elle coûte en moyenne 12 centimes.

tomber frappé d'une balle. Il accourt de ce côté, mais il est quelque peu arrêté par un petit marécage qui le retarde dans sa marche. Arrivé derrière la case, il constata qu'il manquait au cadavre la tête et une jambe que la femme avait coupées avec une grande dextérité et qu'elle emportait précipitamment dans sa pirogue.

Les autres alliés, retenus par la crainte, durent respecter les morts et les deux vieillards ; mais ils se rejetèrent sur le pillage et ils firent main basse sur tout ce qu'ils purent rencontrer. L'ivoire arrivait en abondance dans les pirogues ; mais aussitôt l'action terminée et après avoir gagné le large, M. Dolisie fit jeter au fleuve tout cet ivoire, de peur que les indigènes ne vinssent à croire que le Blanc n'était venu que pour piller et enlever le principal objet de leur commerce. Les indigènes alliés n'en pouvaient croire leurs yeux, et cette exécution sommaire, venant après la défense précédente de respecter les morts et les vieillards, les confirma dans cette idée que le Blanc devait être quelque animal malfaisant pour les empêcher de profiter d'une si bonne occasion de faire bombance sans bourse délier.

Aujourd'hui un poste français est installé à Modzaka, et les indigènes finissent par sortir de leur terreur en reconnaissant leurs mauvais procédés vis-à-vis du blanc.

VII. — *Femmes anatomistes. — Le chien chez les cannibales. — Villages en guerre. — Esclaves dévorés. — Pas de prisonniers. — Place d'exécution. — L'orgueil chez les anthropophages.*

Ce qu'il y a de plus horrible, c'est que les femmes sont peut-être encore plus adroites que les hommes pour décapiter une victime ou dépecer un cadavre. En un tour de main et sans un coup à faux, elles enlèvent un bras ou une jambe à l'endroit précis de l'articulation avec une rapidité qui démontre une grande habitude. Les plus habiles anatomistes des amphithéâtres de médecine n'arrivent pas à la cheville de ces monstres à face humaine. C'est surtout à elles qu'incombe le soin de faire bouillir la tête et les entrailles des victimes. Les chairs sanguinolantes sont à peine rôties sur des charbons ardents et mangées telles quelles : le reste est dévoré par les chiens.

A propos de chiens, je dois mentionner une remarque qui a été faite dans d'autres contrées par plusieurs voyageurs, à savoir que tous ceux qui mangent du chien mangent de l'homme. C'est vrai aussi pour le pays qui nous occupe aujourd'hui. Les chiens sont élevés avec grand soin et, à défaut d'esclaves, ce sont eux qui fournissent la viande destinée aux repas.

Chose également digne de remarque, c'est que les tribus anthropophages sont constamment en guerre et que les cercles d'alliance sont excessivement restreints. Les villages très rapprochés sont toujours sur le qui-vive ; et les femmes qui travaillent dans les plantations, quoique restant continuellement sous la garde des guerriers, sont l'objet de l'attention des voisins qui les saisissent à la première occasion. Qu'un village ami jusque-là puisse enlever une victime, il ne manquera pas de le faire, et désormais c'est une haine éternelle qui est vouée au village agresseur. Vous ne pourrez plus faire amitié avec un village qui a mangé de *votre viande*.

Dans l'Oubanghi, il y a peu d'esclaves, car ceux-ci sont immolés aussitôt qu'achetés. Il n'y a d'exception que pour les sujets maigres auxquels on accorde un sursis de quelques mois pour se *refaire la santé*.

Les prisonniers faits à la guerre sont immédiatement consommés ; l'échange des captifs n'est point connu, chacune des deux parties préférant manger les prisonniers.

Dans chaque village, il existe sur la place publique une pierre taillée pour faire asseoir les victimes ; de petits canaux sont ménagés pour recueillir le sang ; des pieux sont enfoncés en terre pour tenir les esclaves immobiles, et à quatre ou cinq mètres derrière, une tige d'arbre flexible vient se courber au-dessus de la tête du patient pour faciliter l'opération de la décapitation.

Ce qui prouve bien que souvent l'appétit grossier de chair humaine guide uniquement ces cannibales, c'est qu'un esclave chèrement acheté vivant, est vendu à vil prix en détail. Ainsi un esclave sera acheté 200 mitakos : après le supplice, un bras sera vendu 2 mitakos, une jambe 4 et le reste à l'avenant : seuls le ventre et les petits intestins peuvent atteindre un prix plus élevé, cette partie du corps étant réputée la plus tendre et la plus délicate.

Cette vente en détail se répète assez souvent et chacun en fin de compte y trouve son profit, puisque le lendemain il rattrape en détail ce qu'il a perdu en gros la veille.

D'autres fois, l'orgueil ira se nicher jusque dans ces têtes incompréhensibles et les chefs immoleront de pauvres esclaves uniquement pour que la renommée aille porter au loin la richesse et la générosité du chef de la tribu ou du village.

(A suivre).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Étrangères de Paris,
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VII

L'Église catholique en Russie (1800-1890).

Suite (1)

Une des choses qui contribuèrent le plus à paralyser, au commencement du siècle, les bonnes intentions d'Alexandre Ier, ce fut, il faut bien le reconnaître, le caractère de l'archevêque de Mohilew, Stanislas Bohuscz Siestrzencewicz, protestant mal converti, dont Catherine, au grand scandale de l'empire, avait fait un métropolitain de toutes les églises du rit latin en Russie. Ce fut toujours la tactique des Czars de faire asseoir sur les principaux sièges des hommes indignes, que le pouvoir civil imposait au Pape à force de mensonges. Stanislas Bohuscz était bien l'homme de la situation ; c'était un intrigant ambitieux,

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet et 1er août.

et il fut, pendant plus de trente ans, le fléau du catholicisme. Les excès auxquels il se porta seraient à peine croyables, si tous les témoignages contemporains, catholiques aussi bien qu'orthodoxes, n'en faisaient foi.

Sachant que le gouvernement russe avait à cœur de mettre la main sur l'Église catholique, comme il avait fait pour l'Église orthodoxe, il suggéra d'instituer à Saint-Pétersbourg un collège ecclésiastique romain, à l'imitation du Saint-Synode schismatique; toutes les affaires des six diocèses latins et des trois diocèses ruthènes, qui existaient alors en Russie, devaient ressortir, en dernier appel, à ce tribunal, ce qui était restreindre, au profit de l'archevêque, la juridiction de ses collègues dans l'épiscopat et, du même coup, supprimer tout recours à Rome. Pour être plus sûr de n'être pas gêné dans ses visées schismatiques, il se fit nommer président de ce tribunal, et se donna pour assesseurs deux moines de mœurs dissolues, dont l'un, pour se venger de Pie VII, qui avait refusé de l'élever à l'épiscopat, apostasia publiquement et se maria. Comme conseiller et secrétaire de cette prétendue commission ecclésiastique, il choisit son propre frère, protestant et homme de mœurs au moins équivoques.

Bien qu'il n'eût aucune juridiction sur l'Église ruthène unie, de sa propre autorité, et malgré les protestations de Pie VI et de Pie VII, il s'intitulait archevêque métropolitain de toutes les églises des deux rites en Russie, et lors du concordat de 1798, il intrigua avec les schismatiques pour empêcher à tout prix le rétablissement de la métropole de l'Église ruthène; plus tard, il est vrai, Alexandre I[er] rétablit cette métropole à Wilna; mais, pour se venger, Stanislas Bohuscz, entrant par avance dans les vues secrètes du gouvernement russe sur l'anéantissement de l'Église unie, employa toute son influence à forcer les populations à embrasser en masse le rit latin ou à se faire schismatiques. Après cela, il osa bien, pour couvrir et légitimer ses attentats aux yeux des simples, prendre, dans des actes publics, la qualification de Légat *a latere* du Saint-Siège, et faire solliciter pour lui, à plusieurs reprises, le chapeau de cardinal, que Rome refusa toujours de lui accorder.

Les abus les plus monstrueux se commettaient tous les jours dans son administration. Centralisant, dans la commission ecclésiastique qu'il présidait, toutes les causes matrimoniales, sans recours possible à Rome, il vendait à prix d'argent, des sentences de divorce à quiconque était assez riche pour les payer: ennemi par principe des ordres religieux, il accordait la sécularisation à tous ceux qui la demandaient, moines indociles ou dissolus, dont il faisait ses créatures et qu'il élevait aux meilleures positions dans l'Église. Il fit même des avances aux protestants et se déclara, dans un mandement public, le protecteur de la Société biblique en Russie; pour tromper le peuple, il ne craignit pas de falsifier, à cette occasion, le texte du concile de Trente et des brefs pontificaux qui avaient condamné la Société. Pie VII lui écrivit une lettre sévère pour lui ordonner de désavouer sa Pastorale et de rétablir les textes falsifiés; mais, avec la complicité du gouvernement russe, il trompa le Pape et ne fit rien de ce qui lui était demandé.

Tel était le loup, déguisé en pasteur, qui régissait le petit troupeau du Christ, à l'heure où le pouvoir civil en Russie, semblait le mieux disposé en faveur du catholicisme. On juge de ce que devint la situation quand, après la mort d'Alexandre (1825), Nicolas I[er] monta sur le trône et se posa dès le début en ennemi implacable du catholicisme. On commença par travailler à l'anéantissement de l'Eglise ruthène unie; mais, pour bien saisir la suite des événements, il est nécessaire de remonter aux origines de cette Eglise et de dire quelques mots sur sa position en face du schisme.

On ignore trop généralement en Occident que les origines de la Russie sont catholiques. Le schisme moscovite, qui était intéressé à la chose, a tout fait pour tromper l'Europe à ce sujet; mais il est incontestable que les pays slaves furent évangélisés au X[e] siècle, par les saints Cyrille et Méthode, que l'Église romaine a toujours reconnus pour ses enfants, et que Léon XIII vient de proclamer les apôtres des Slaves, en étendant leurs fêtes à l'Église universelle. Il est bien vrai qu'ils furent envoyés de Constantinople; mais on se garde bien de dire que le patriarche de cette ville était alors saint Ignace, le prédécesseur et la victime de Photius. Les premiers apôtres des Slaves étaient donc catholiques, et s'ils apportèrent avec eux en Russie, la liturgie et la discipline de l'Église de Constantinople, il ne faut pas oublier qu'en 880, ils vinrent à Rome recevoir des mains du Pape Jean VIII, la consécration épiscopale et l'approbation canonique de leur mission chez les Russes.

Quand l'Église grecque fut tombée définitivement dans le schisme, l'Église ruthène, tout en continuant à recevoir de Constantinople ses évêques, ne rompit pas pour cela avec Rome, et demeura dans la communion du Saint-Siège. L'histoire ecclésiastique en fournit plusieurs preuves, celle-ci entre autres: en 1075, le fils du grand duc de Moscou, Démétrius, vint à Rome, sous Grégoire VII, faire hommage de son royaume au Saint-Siège, pour le tenir en fief du Pape. L'union persistait donc encore à cette époque, plus d'un siècle après la rupture définitive des Grecs avec Rome.

Mais peu à peu l'éloignement et la difficulté des communications avec l'Italie, et surtout l'action néfaste du patriarcat de Constantinople sur les évêques russes répandirent parmi les Ruthènes des semences de schisme. En 1414, nous voyons l'archevêque de Moscou, le grec Photias, se déclarer publiquement contre l'union. La scission était prématurée; loin d'être suivi par les autres évêques, Photias fut déposé, et remplacé par l'archevêque de Kiew, Mgr Grégoire Zamblack, qui assista au concile de Constance, et souscrivit au nom de tous les évêques de son pays, l'acte d'union avec Rome. Son successeur Isidore, métropolitain de toute la Russie, en qualité d'archevêque des deux sièges réunis de Moscou et de Kiew, assista en 1439, au concile de Florence, et souscrivit encore à l'union. Le Pape Eugène IV lui donna, comme à Bessarion, le chapeau de cardinal.

Mais, au retour du concile de Florence, l'union reçue dans la métropole de Kiew, fut repoussée par les évêques de la métropole de Moscou. Au fond, c'était affaire de politique bien plus que de dogme: Kiew et les évêchés suffragants relevaient du grand-duché de Lithuanie et du royaume de Pologne, où l'influence occidentale et catholique était do-

minante ; les grands-ducs de Moscou, qui allaient bientôt prendre le titre de Czar, et qui rêvaient déjà d'unir sur leur tête la tiare du pontife et la couronne impériale, repoussèrent les idées de l'Occident et résolurent de s'affranchir de l'autorité du Pape. Il se fit donc vers le milieu du xve siècle, une scission profonde parmi les Ruthènes. Tous ceux qui résidaient dans la Russie Blanche, dans la Lithuanie, la Volhynie et la Pologne, subissant le contact journalier des idées occidentales, demeurèrent catholiques, tout en gardant soigneusement leur rite ; les Grands Russes, c'est-à-dire les populations qui habitaient au nord et à l'est de l'empire, ignorant à peu près tout de la civilisation occidentale et ne communiquant avec l'Europe que par Constantinople, s'enfoncèrent de plus en plus dans le schisme.

Mais en rejetant l'autorité de Rome, les Czars de Russie prétendaient bien être les maîtres chez eux et s'affranchir aussi du patriarcat de Constantinople. En 1581, le patriarche Jérémie, ayant besoin d'argent, vendit à Godunow la dignité patriarcale pour l'archevêque de Moscou. Ce patriarcat moscovite ne dura guère qu'un siècle ; il donnait à l'Église russe une ombre d'indépendance ; en conséquence, Pierre Romanof, dit Pierre le Grand, s'empressa de le supprimer. Le patriarche fut remplacé par une commission ecclésiastique, composée de métropolitains, sous la présidence d'un officier. C'est ce qu'on appelle le Saint-Synode.

Les évêques schismatiques comprirent bien la portée de cette innovation ; ils virent que c'en était fait de l'indépendance de leur Église, et pour la première fois, ils osèrent opposer quelques velléités de résistance aux empiètements du pouvoir civil ; ils supplièrent humblement le Czar de leur donner un patriarche. Pierre ne se refusa pas le plaisir d'insulter à la bassesse de ses esclaves mitrés.

« Je ne connais, leur dit-il, qu'un patriarche, c'est l'évêque de Rome ; puisque vous ne voulez pas lui obéir, vous n'obéirez qu'à moi seul. »

Puis mettant la main sur le pommeau de son épée, il ajouta d'un ton méprisant :

« Voilà votre patriarche ! »

Parole amère, parole profonde, dans laquelle l'Église orthodoxe entendait toute son histoire : son passé, son présent et son avenir. Pour n'avoir pas voulu rester sous la houlette du Pontife romain, vicaire de Jésus-Christ, cette Église infortunée est tombée sous la cravache d'un officier de cavalerie, et nulle part au monde, même chez les protestants, on ne trouverait une Église aussi avilie, aussi méprisée de ses propres fidèles, aussi complètement asservie à tous les caprices du pouvoir civil.

Une fois maîtres absolus de leur Église, devenue, sous leur main, un simple instrument de règne, les Czars projetèrent naturellement de réduire à la même servitude l'Église catholique, dont l'indépendance spirituelle devenait, on le comprend, une anomalie scandaleuse, à côté de la servitude de l'Église officielle. Les Ruthènes unis ayant le même rite que les orthodoxes, il était par là même plus facile de les amener au schisme. Pendant deux siècles, tous les efforts de la Russie tendirent à ce résultat. Malgré la disproportion des forces, l'Église ruthène accepta courageusement la lutte avec le schisme. Il y eut d'admirables apôtres et de nombreux martyrs. Saint Josaphat, archevêque de Polock, et le Bienheureux André Bobola, jésuite, après avoir ramené des milliers de schismatiques à l'unité romaine furent cruellement martyrisés par les Cosaques. Comme toujours, la Compagnie de Jésus marchait à l'avant-garde de l'armée apostolique ; avec un zèle infatigable, ses missionnaires travaillaient à maintenir les fidèles et à ramener les schismatiques à l'unité. De là la haine implacable qui, en Russie plus encore que dans le reste de l'Europe, s'attache au seul nom de Jésuite. Le schisme a vu à l'œuvre, il sait par expérience ce que valent ces pionniers du catholicisme ; il a parfaitement compris que, si l'autocratie moscovite ne les avait proscrits, c'en était fait de son Église bâtarde. Malheureusement les événements politiques vinrent stériliser tous les efforts du zèle. A mesure que le colosse russe s'avançait vers l'occident, le schisme s'étendait avec lui, et le catholicisme disparaissait sous les pas de ses soldats. La Lithuanie, la Podolie, la Volhynie, la Pologne elle-même, victime de ses propres divisions, furent absorbées dans l'empire du Czar. Le catholicisme était un vaincu ; il allait subir le sort des vaincus.

Néanmoins, pour tromper l'Europe et s'assurer sa complicité, on lui fit d'abord des conditions équitables. Dans le premier traité de partage de la Pologne, 1773, on lit ceci : « Les catholiques romains des deux rites jouiront, dans les provinces cédées, du libre exercice de leur culte et discipline, avec toutes les églises et biens ecclésiastiques qui leur appartiennent. Sa Majesté et ses successeurs s'engagent à ne pas toucher au *statu quo* de la religion catholique romaine dans les pays sus-mentionnés. »

Ces garanties solennelles furent renouvelées lors du second partage de la Pologne et, en 1815, elles reçurent la sanction de tous les cabinets européens.

Les mêmes promesses avaient été faites au Saint-Siège, dans les concordats passés avec Rome, par Catherine II, en 1784, par Paul Ier, en 1798, par Alexandre Ier, en 1818, par Nicolas Ier, en 1847.

Nous allons voir maintenant le cas que la Russie a fait des traités et des promesses les plus solennelles.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE

Les Samoa ou Archipel des Navigateurs. *Etude historique et religieuse*, par le R. P. A. Monfat, de la Société de Marie. Lyon, Vitte, libraire. — In-8 illustré, de 415 p. — 4 fr.

Mgr Elloy, *de la Société de Marie, évêque titulaire de Tipasa, vicaire apostolique des Navigateurs et de l'Océanie centrale*, par le même Père. — Lyon, Vitte, libraire. — In-8 illustré, de 462 p. — 4 fr.

Ces deux volumes, que vient de faire paraître un membre éminent et justement considéré de la Société de Marie, empruntent un intérêt de plus aux événements récents qui ont attiré l'attention sur les archipels du Pacifique central. Plusieurs grandes puissances, en effet, se disputent actuellement la possession du groupe des Navigateurs, tandis que l'Église, en couronnant du nimbe des Bienheureux le front du martyr Chanel, a fait connaître dans l'univers entier le nom de Futuna.

I

Pour la plupart des lecteurs, la description et l'histoire de l'archipel de Samoa auront tout l'attrait de l'inconnu, car les grands ouvrages de géographie fournissent bien peu de renseignements sur ce pays appelé à jouer un rôle considérable dans un avenir prochain.

C'est précisément la rareté des documents qui a décidé le vénérable assistant général de la Société de Marie à consacrer un volume spécial au pays et aux habitants de ces îles: Sawaii, Oupolou et Tutuila. La haute situation du T. R. P. Monfat dans la Congrégation qui fournit des missionnaires à la plupart des archipels de l'Océanie occidentale, lui donnait des facilités particulières pour se procurer des détails inédits et un ensemble aussi complet que possible de toutes les publications parues sur la question. La mise en œuvre intelligente et consciencieuse de ces documents a produit le volume des *Samoa*. Ce livre est aussi remarquable par la forme à la fois naturelle et pittoresque, simple et élégante, que par le fond d'une scrupuleuse exactitude et d'une précieuse abondance de renseignements de toute nature.

II

Dans le deuxième volume, nous trouvons la vie du principal apôtre des Samoa, Mgr Louis Elloy.

Mgr Bataillon « dont la figure antique domine dans toute l'Océanie occidentale l'histoire des établissements apostoliques », avait déjà sa biographie (1).

L'évêque de Tipasa, qui a si vaillamment collaboré aux œuvres et recueilli l'héritage du grand évêque d'Enos, méritait le même honneur, et le T.R.P. Monfat s'est acquitté avec un rare bonheur de la tâche qu'il s'était imposée de mettre en lumière les qualités du zélé, habile et énergique pontife. L'auteur suit son héros depuis l'enfance jusqu'à sa mort sainte, en décrivant avec un grand charme les diverses phases de cette vie de prêtre, de religieux, de missionnaire, d'évêque, si édifiante, si digne d'être offerte en modèle, si remplie d'œuvres, bien que brisée par une mort prématurée. On sait que Mgr Elloy, à peine âgé de quarante-neuf ans, vint mourir en France en 1878, terrassé dans la force de l'âge par une maladie implacable.

Ces deux volumes, *les Samoa* et *Mgr Elloy*, s'enchaînent admirablement, car, sous deux titres, sous deux aspects différents, ils traitent au fond le même sujet, sans se répéter. Après avoir pris connaissance de l'un et de l'autre, le lecteur aura une idée nette, vraie, complète, du beau groupe d'îles qui excite si vivement la convoitise de l'Allemagne, de l'Angleterre et des États-Unis, tandis que Mgr Lamaze, l'aimable et digne successeur de NN. SS. Bataillon et Elloy, s'efforce d'y faire pénétrer les principes de la civilisation chrétienne et de la charité évangélique.

En prenant congé du T. R. P. Monfat, nous ne pouvons nous empêcher de faire des vœux pour que le docte et pieux auteur nous donne bientôt sur *la Mélanésie et la Micronésie* l'ouvrage dont une note des *Samoa* annonce la préparation.

(1) *Mgr Bataillon et les missions de l'Océanie centrale*, par le R. P. Mangeret. — 2 vol. in-12. — Lyon, librairie Vitte, 1884.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Anonyme du diocèse de Lyon 200
Mme Ouellard, à Paris 9 90
En mémoire de feu Mlle Félicie Gaudefroy, diocèse de Soissons.. 998 10
M. R. T., don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 50
M. T. pour obtenir une bonne mort (*Echo de Fourvière*). 10
M. Germain Hilaire, à Poitiers 7 50
Comte de la Ferte-Meun, diocèse de Chartres, avec demande de prières 20

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Crouzet).
J. B. R., diocèse de Bâle 5
Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles, avec demande de prières 4
F. Marie Gérard, diocèse d'Avignon 50

Pour les missions éprouvées par la famine (Mgr Banci).
M. Laborde, diocèse de Bayonne 10
Anonyme du diocèse de Lyon 100

A Mgr Puginier (Tong-King occidental) pour les affamés.
Plusieurs anonymes d'Angleterre 176 65
Anonyme du diocèse de Dijon 100
M. Paul Pouyé, diocèse de Meaux 5

A Mgr Banci (Hou-pé septentrional) pour les affamés.
M. l'abbé Doublet, à Livry, diocèse de Bayeux 4 60
Anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers 100
J., don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 100
X. A., d'Autun 20
M. l'abbé Bazan, à Nancy 50

Au même pour rachat d'un petit Chinois.
Une institutrice qui recommande sa vocation aux prières des associés de l'Œuvre 10

Pour le Laos Siamois.
Recueillis par M. l'abbé Th. Robert de Nantes et la *Semaine religieuse* 500

Pour Pondichéry.
Recueillis par M. l'abbé Th. Robert de Nantes et la *Semaine religieuse* 100

Pour le Tong-King méridional.
Recueillis par M. l'abbé Th. Robert de Nantes et la *Semaine religieuse* 100

A Mgr Pineau (Tong-King méridional) pour les affamés.
Une abonnée de Lyon 25
M. Louise de Bénazé, diocèse de Rennes 5
Cte et Ctesse d'Aurelle-Montmorin, de Clermont 10
M. veuve Granger, diocèse de Laval 20
M. F. de Lostende, à Limoges 50

Pour les lépreux d'Houtchéou.
Par la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai 10

Pour les missions de Chine (Mgr Banci.)
Par la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai 2 50

Pour la mission du Sénégal.
Anonyme du diocèse de Nevers, avec demande de prières 100

Pour les lépreux de Madagascar.
Par la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai 10

Pour les lépreux de Molokai.
Par la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai 20

Pour le P. Leprêtre (Nouvelle-Zélande).
Recueillis par M. l'abbé T. Robert, de Nantes et la *Semaine religieuse* 20

(La suite des dons prochainement).

Th. Morel, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



FIDJI (*Océanie centrale*). — UN DES RAPIDES DE LA REWA; d'après la photographie d'un missionnaire mariste.
(Voir page 402).

CORRESPONDANCE

SAINT-ALBERT (Canada).

Bien que les ministres protestants soient soutenus puissamment au Canada par les autorités anglaises, les missionnaires français luttent avec bonheur contre leur propagande envahissante et, grâce aux vaillants Pères Oblats, le catholicisme et l'influence française ne cessent de faire des progrès dans les immenses missions du Canada central et septentrional.

LETTRE DU R. P. BLANCHET, OBLAT DE MARIE IMMACULÉE, MISSIONNAIRE DANS LE DIOCÈSE DE SAINT-ALBERT.

Mission de Saint-Alexandre, 10 février 1890.

Le gouvernement, vous le savez, nous suscite mille tracasseries au sujet des Réserves. Il a tracé à ses agents toute une ligne de conduite pour protestantiser les sauvages, diminuer l'influence du prêtre parmi eux, et, s'il se peut, les en éloigner à tout jamais. Maintenant que le pays s'ouvre à la civilisation et qu'il n'y a plus de danger à craindre, les ministres protestants se montrent hardiment et pullulent dans notre Nord-Ouest. Ils ont pour eux l'argent et l'appui du gouvernement.

Cependant ce qui console, c'est de voir le règne de Dieu s'établir et notre sainte religion faire des progrès, malgré tant d'obstacles; car nos sauvages se montrent fermes dans la prière et attachés à leurs missionnaires.

***

L'été dernier, ma mission a subi l'épreuve par laquelle déjà beaucoup d'autres ont passé. D'abord je dois vous dire que cette Réserve se compose de deux cent cinquante catholiques et d'une quinzaine de protestants. Un ministre méthodiste a essayé de se fixer ici, et par conséquent d'y établir une école. Il est venu trois dimanches de suite; deux catholiques seulement ont eu la faiblesse de se joindre à lui. Ce mince succès l'enhardit; il s'est imaginé que les sauvages allaient *se convertir*. Aussi s'est-il empressé de faire au chef une visite officieuse; mais son but ne fut pas atteint. Le chef lui dit qu'il ne devait pas mettre le trouble dans la Réserve; que le prêtre envoyé sur sa demande par le grand Chef de la prière suffisait; qu'il ne permettrait pas à un ministre de s'établir tant qu'il n'aurait pas plus d'adeptes.

Il fallait donc engager le monde à venir au prêche ; les deux sauvages qui avaient eu la lâcheté d'apostasier, se mirent à faire du zèle auprès des leurs, mais sans succès. Le ministre voyant qu'il ne gagnait rien, annonça qu'il viendrait chaque mois faire une visite.

* * *

Vers le milieu d'octobre, un dimanche matin avant la grand'messe, deux ou trois néophytes étaient arrivés chez moi, et je récitais mon bréviaire quand, tout à coup, un sauvage entre et reste debout auprès de la porte. C'était un de mes déserteurs. Je ne fis nullement attention à lui. Ne pas dire à un sauvage de s'asseoir, c'est lui faire la plus grande insulte. Après quelques moments de réflexion, il vint se placer à côté de moi, disant qu'il avait à me parler. Je compris où il voulait en venir ; le chef m'avait averti la veille qu'il était sur le point de se marier.

Je ne le regardai même pas ; il renouvelle sa demande :

« — Mon petit-fils, me dit-il, écoute-moi donc ; c'est à toi que je veux parler. »

Je me décide enfin à lui répondre :

« — Ecoute bien, mon grand-père, ce que je vais te dire. Je ne te donne pas la permission de parler ici ; lorsque la maison sera pleine de monde, alors tu me diras ce que tu voudras.

« — Pourtant c'est à toi seul que je veux parler. »

Je ne fis plus cas de mon sauvage. Voyant que c'était sérieux, il alla se blottir dans un coin de la salle, lui qui avait coutume de se placer toujours au premier rang pour la messe.

L'instruction se fait toujours après l'office, le sujet était tout choisi pour la circonstance. Après avoir parlé quelque temps, j'interpellai le vieux :

« — Pourquoi viens-tu prier avec nous aujourd'hui ? Si le ministre était ici, on ne te verrait pas. Tu me fais honte, toi qui as fait ta première communion, il y a un an à peine. Eh bien ! tiens-toi averti, mon grand-père ; si tu ne renonces pas à aller prier avec les protestants, tu n'as plus besoin de revenir ici. »

Et je continuai sur ce ton pendant une bonne demi-heure. Quand tous les sauvages furent sortis, la femme qui devait l'épouser vint droit à lui en disant :

« — Maintenant, tu peux en chercher une autre ; sache que j'aime ma religion, si tu veux aller chez le mauvais Esprit, vas-y. »

Vous pouvez juger de la déconfiture du vieux ; mais ce n'était pas tout. Le chef dit aux hommes de se rendre chez lui et là il les sermonna à sa façon :

« — Notre père nous a parlé comme il faut aujourd'hui ; j'en suis content, nous méritions les reproches qu'il vient de nous faire. Car c'est nous, et ce vieux était avec nous quand nous avons demandé avec tant d'instance un prêtre au grand Chef de la prière, et maintenant plusieurs parmi vous cherchent à mettre le désordre. Eh bien ! je vous le dis, il faut que vous cessiez d'agir ainsi ; sans quoi, cela tournera mal. »

Enfin, sur le soir, le sauvage revint me voir ; je le reçus aussi froidement que le matin. Il paraissait tout abattu ; lorsqu'il m'eut fait excuses sur excuses, je me décidai à l'écouter ;

« — Tu ne sais pas, mon petit-fils, combien tes paroles de ce matin m'ont fait tort ; j'étais sur le point de me marier, et maintenant l'affaire est manquée.

« — Comment ? m'écriai-je, tu oses dire que ce sont mes paroles qui t'ont fait tort ; c'est toi-même qu'il faut accuser. Combien de fois ne t'ai-je pas averti de ne pas aller prier avec le ministre ? Le chef et tes enfants n'ont-ils pas fait ce qu'ils ont pu pour t'en empêcher ? Tu n'as voulu écouter personne. Eh bien ! maintenant va trouver ton ministre ; pour moi, je ne veux plus te garder, tu me fais trop honte »

Le pauvre vieux se lamentait, au fond je le prenais en pitié ; mais je voulais donner un exemple et c'était le bon moment. Voyant qu'il regrettait sincèrement sa faute, je m'adoucis un peu et lui dis :

« — Mon grand-père, si tu me promets de faire tout ce que je vais te dire, j'aurai encore pitié de toi. »

Alors je lui ordonnai de demander pardon devant tous les sauvages lorsqu'ils seraient réunis, de promettre qu'il n'irait plus désormais prier avec le ministre, et que, par son exemple et ses bonnes paroles, il encouragerait à prier ceux qu'il avait cherché à entraîner avec lui.

« — Mais penses-tu, me demanda-t-il, qu'après avoir fait cela, la femme consentira à venir avec moi ? Car tu vois comme je fais pitié.

« — Pour le moment, lui dis-je, ne te préoccupe pas de cela ; tu dois d'abord réparer ta faute ; ensuite nous verrons, car, si ton cœur est aussi droit que tes paroles, le Grand-Esprit aura pitié de toi.

« — Eh bien ! mon petit fils, je ferai tout ce que tu veux. »

Ce n'était pas peu pour un sauvage de s'humilier de la sorte ; par là je vis ses bonnes dispositions. En le congédiant je lui dis de revenir le lendemain.

Maintenant il me fallait courir après la vieille. Après une bonne lieue de marche, j'arrivai à sa loge ; je fus content d'y trouver toute sa parenté. Je fis connaître le but de ma visite, et demandai à la femme si elle ne consentirait pas de nouveau à épouser le vieux. Je reçus un *non* formel. Elle ajouta qu'elle n'irait pas avec un homme qui ne priait pas comme il faut, parce qu'elle aimait la prière.

Peu satisfait de cette réponse, à laquelle, bien entendu, je m'attendais, je n'abandonnai pas le terrain. Après l'avoir félicitée de ses bonnes dispositions, je lui fis part de l'entretien que j'avais eue avec son futur, je lui dis combien il regrettait sa faute et qu'il allait la réparer

publiquement. Enfin après avoir consulté toute sa parenté et lorsque chacun eut donné son avis, elle me dit :

« — Je prends tes bonnes paroles avec confiance ; elles me porteront bonheur. »

Je la quittai en lui recommandant de venir le lendemain. A mon retour je passai chez le chef pour le prier d'avertir les sauvages de venir aussi le lendemain matin à la mission. En effet tous vinrent ; le vieux était un des premiers. Après que je leur eus adressé quelques paroles, le pauvre vieux répara d'une manière bien humble le scandale qu'il avait donné.

Je terminai en bénissant leur union, faisant ainsi deux heureux.

Cette sortie contre les protestants aurait pu froisser mon auditoire ; mais non, le dimanche suivant tous revinrent assister à nos offices, et à ma grande surprise après la messe, l'un d'eux me présenta son petit enfant à baptiser, ne voulant pas le donner au ministre.

Voilà le résultat des visites du prédicant qui n'a pas reparu depuis le mois d'octobre dernier. Assurément il reviendra, mais j'espère qu'avec le secours de Dieu, nos pauvres sauvages resteront fermes.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur la proposition des Eminentissimes cardinaux de la Propagande, Sa Sainteté le Pape Léon XIII a nommé :

Évêque d'Aberdeen (Écosse), le R. P. Hugues-Joseph Macdonald, prêtre de la Congrégation du Très Saint-Rédempteur, né en 1844, près d'Argyll (Écosse) et supérieur provincial des religieux de son ordre en Angleterre ;

Évêque de Dunkeld, M. Jacques-Augustin Smith, né à Édimbourg, le 18 octobre 1841, ancien élève du collège écossais à Rome, puis missionnaire et enfin professeur au collège de Blair ;

Vicaire apostolique des Seychelles, le R. P. Marc Hudrisier, de Faverges (diocèse d'Annecy). Ce missionnaire capucin, né le 27 juillet 1848, actuellement vicaire général de Lahore, a donné les prémices de son ministère apostolique à l'archipel dont il vient d'être nommé évêque.

— Par décret de la Propagande, a été nommé préfet apostolique des îles Annobon, Corisco et Fernando-Po, le R. P. Pierre Armengaudio, des Missionnaires espagnols de l'Immaculé Cœur de Marie.

INFORMATIONS DIVERSES

Angleterre. — On lit dans l'*Univers* :

« Nos lecteurs n'apprendront pas sans intérêt que la question de préséance pour les cardinaux vient d'être réglée en Angleterre d'une manière conforme aux traditions des pays catholiques. Voici comment la chose est arrivée :

« On n'a pas oublié l'émotion causée en Angleterre par les révélations de la presse sur la misère qui règne dans les quartiers ouvriers de Londres ; on nomma une commission dont les membres furent choisis parmi les personnalités les plus marquantes du royaume, ministres, prélats, membres de la Chambre des lords et de la Chambre des communes, membres des corps savants et du barreau, etc. Le cardinal Manning ne pouvait manquer d'être désigné comme membre de la commission, dont le président était l'héritier du trône, le prince de Galles.

« Quand il fut question d'assigner un rang à l'éminent prélat sur la liste de la commission royale, on resta assez embarrassé, le cas n'étant point prévu par les précédents depuis la Réforme. On alla donc consulter le princes de Galles, et le prince émit l'avis que le nom du cardinal Manning vînt après le sien. Néanmoins il demanda qu'on consultât aussi à cet égard le marquis de Salisbury, le premier ministre.

« Lord Salisbury consentit de bonne grâce que le nom du vénéré cardinal précédât le sien, et par conséquent les noms de la pairie anglaise. La reine ayant ensuite signé ce plan officiel d'organisation de la commission, la préséance des cardinaux sur les pairs du Royaume-Uni n'est plus aujourd'hui une affaire de courtoisie, mais une question officiellement tranchée. Et, pour parler comme la pièce officielle signée par la reine, « notre fidèle et bien-aimé cardinal Henry-Edward Manning » et comme lui tout autre cardinal prendra rang désormais dans toutes les cérémonies officielles immédiatement après les princes du sang. On sait que, dans tous les pays monarchiques, c'est le rang de préséance reconnu aux cardinaux. »

Japon septentrional. — Une religieuse de Saint-Paul de Chartres, écrit de Tokio :

« Notre paroisse de Saint-François-Xavier près de laquelle nous habitons est l'ancienne demeure de ces grands daimyos d'autrefois ; la plus grande pièce a été convertie en chapelle, portes et fenêtres sont aussi en papier, ce qui ne chauffe pas en hiver et qui ne rafraîchit guère en été ; malgré cela on y prie bien.

« En ce moment, le pays est lancé dans l'instruction d'une manière presque effrayante, en ce sens que, dans sa soif de connaître, il accepte tout ce qui se présente. L'Amérique a déjà abusé de nos pauvres Japonais ; c'est pour nous un sujet de luttes continuelles avec les protestants.

« Depuis trois ans, nous travaillons à gagner quelques âmes dans un bon milieu, les parents de nos élèves sont officiers, magistrats ou gros commerçants ; nous les avons attirées d'abord par l'étude du français et de l'anglais. Nous comptons en moyenne une trentaine de pensionnaires et douze à quinze externes ; déjà elles commencent à se lancer et pour en attirer d'autres, nous donnons de temps à autre des petites fêtes à peu près comme dans nos pensionnats de France.

« En mission il faut tout faire pour gagner les âmes. Déjà la plupart de nos élèves ont demandé à se faire chrétiennes, sept ont fait leur première communion et deux ont été confirmées. C'est vous dire que nous semons par ci, par-là quelques graines de christianisme qui porteront leurs fruits plus tard. »

Madagascar. — On écrit de Tananarive au *Journal des Débats*, le 1er juillet 1890 :

« La Presse française a déjà fait appel à la charité de nos compatriotes en faveur de l'œuvre des lépreux de Madagascar, œuvre toute française, et sur laquelle je crois devoir attirer votre attention.

« La condition des lépreux à Madagascar est à peu près la même que celle que l'on faisait jadis en Europe et que l'on fait encore en Orient à ceux qui sont atteints de cette terrible maladie : ils sont chassés de leur famille et relégués hors de leur village de par la loi malgache elle-même, qui interdit tout rapport avec eux. La plupart, étant privés de leurs membres, ne pourraient trouver à se nourrir si des hommes aussi dévoués que nos missionnaires ne s'étaient efforcés de leur venir en aide en créant, presque sans ressources, une léproserie aux environs de Tananarive.

« C'est à deux lieues de la capitale, non loin du charmant village d'Ilafy, où est né le premier ministre, et en vue de la ville sacrée d'Ambohimanga, que s'élèvent les modestes constructions qui servent d'asile à ces malheureux : les premiers abris qui furent construits, en 1872, ne se composaient que de masures en terre, recouvertes de paillotes, à la mode malgache ;

le peu d'argent dont disposait alors la mission n'avait pas permis de faire plus grandement.

« Depuis l'année dernière, les lépreux sont logés, sinon dans des palais, au moins dans des maisons où ils sont complètement à l'abri des intempéries des saisons. Deux longs bâtiments en briques, recouverts de tuiles, et, au milieu, une case blanchie à la chaux et servant d'église, telles sont les constructions dont la réunion forme la léproserie d'Ambahivoraka ; un peu plus loin, dans un fond, quelques rizières cultivées par ceux dont la maladie a épargné les membres servent à nourrir une partie des lépreux, dont le nombre est de deux cents environ.

« J'ai visité la léproserie un dimanche, à l'heure de l'office du soir ; ceux de ces malheureux qui pouvaient encore se traîner s'étaient réunis dans l'église, où ils chantaient des cantiques. La lèpre étant une maladie que l'on connaît par description en France, je ne vous parlerai ni du spectacle horrible qu'offrent des gens privés d'un ou de plusieurs de leurs membres, et dont la figure n'est souvent qu'une plaie ; ni de l'odeur fétide qu'ils répandent autour d'eux. Les hommes qui se dévouent à donner leurs soins à des êtres aussi répugnants sont vraiment dignes de toute notre admiration, et il n'est que juste de rendre hommage à l'abnégation de nos missionnaires qui, les premiers, ont pensé à créer une léproserie et qui n'ont eu qu'une préoccupation, depuis qu'elle existe, celle d'apporter le plus d'améliorations possibles à l'installation de leurs malades, et d'augmenter leur bien-être autant que les faibles ressources dont ils disposaient le leur permettaient. Il est malheureusement à craindre que ces ressources ne suffisent bientôt plus à l'entretien de la léproserie ; il faudrait à la mission quelques milliers de francs de plus annuellement pour mener à bien son œuvre, et continuer à soulager un nombre considérable de malheureux qui, sans les secours dont ils sont l'objet, périraient de faim et de misère ; l'argent manquerait même actuellement pour terminer la toiture de l'un des bâtiments de la léproserie.

« Les Français, dont la charité est inépuisable, ne sauraient se désintéresser d'une œuvre qui touche de si près à notre influence à Madagascar et qu'il importe de ne pas laisser péricliter. »

— Le R. P. Bardon, de la Compagnie de Jésus, vicaire général de Mgr Cazet, écrit de Tananarive, le 2 juillet, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :

« Je m'empresse de vous communiquer une lettre que m'adresse le R. P. Vigroux, supérieur de la mission du Sud de Madagascar. Vous voudrez bien vous associer à nos actions de grâces pour la protection divine dont vient d'être l'objet Mgr J.-B. Cazet :

« Le diable a voulu tuer notre évêque ; mais le ciel l'a protégé.
« Samedi, en revenant d'Ambalavao, sur le flanc escarpé de la « montagne d'Ivatoavo, nous marchions tous les deux à pied et « je racontais à Mgr Cazet que, lors de mon dernier voyage, « j'avais rencontré là un des serpents *fananina* qu'adorent les « Betsiléos. Arrivé juste à l'endroit où j'avais vu le reptile, Mon- « seigneur a fait un faux pas et il est tombé par terre, puis à « cause de la pente, ne pouvant se retenir, il a culbuté, puis roulé « en rebondissant l'espace d'une trentaine de mètres. Je le croyais « mort. Je me précipitai à son secours, mais je serais arrivé « trop tard, si un porteur plus leste que moi ne l'eût saisi par le « bras au moment où il allait être précipité sur des pointes de « rochers. Mgr Cazet s'en croyait quitte pour quelques égrati- « gnures ; mais bientôt il a senti une vive douleur à l'épaule « droite et il avait des contusions aux jambes et par tout le corps. « Nous étions à plus de six heures de Fianarantsoa. Heureuse- « ment Mgr Cazet a pu supporter le *filanjana* (chaise à porteurs) « sans trop souffrir.

« Arrivé ici, le docteur Besson, vice-résident de France, lui « a déclaré que la clavicule de l'épaule droite était déboîtée, et « ainsi le prélat a été condamné à porter le bras en écharpe. Il va « mieux maintenant : cependant il souffre des plaies aux jambes. »

« Telle est la lettre du R. P. Vigroux à la date du 16 juin. Depuis Monseigneur a pu écrire de sa propre main et nous rassurer sur son état. Sa Grandeur ne ressent plus qu'un peu de gêne à l'épaule. Le 12 juillet elle sera à Ambositra et nous arrivera ici vers la fin du mois. »

DE LOANGO A L'OUBANGHI

PAR LE

R. P. PROSPER AUGOUARD,

de la Congrégation du Saint-Esprit et du St-Cœur de Marie, provicaire apostolique de l'Oubanghi.

(Suite 1).

VIII. — *Histoire de Bandzinga. — Les préparatifs et l'exécution.*

Le 15 septembre de l'année dernière, il y avait grand bruit au village d'Infondo. C'est ce matin, en effet, qu'on doit couper le cou de Bandzinga, l'esclave d'Irébou que Molléki a acheté dernièrement.

Ah ! Molléki est un grand chef ! Il a beaucoup d'hommes et trente femmes ; il possède de nombreuses pirogues et, quand il passe dans la rivière, les autres chefs viennent les premiers le saluer et lui dire : « Tu es venu, Molléki ! » Molléki a beaucoup d'ivoire et il mange beaucoup d'hommes ; il est du reste fort généreux, car il partage la viande entre tous ses gens.

Molléki a acheté Bandzinga pour deux pointes d'ivoire, l'une dépassant la ceinture comme ça, l'autre venant à la hauteur de la cuisse. Si Molléki n'a pas donné davantage, c'est que Bandzinga était maigre ! Mais depuis ce temps, Bandzinga a mangé beaucoup de bananes, et du manioc, du maïs aussi et du poisson frais. Bandzinga était libre dans le village ; il allait, venait et causait avec tous ; il restait de longues heures étendu à terre sur une natte, fumant du chanvre ou du tabac, buvant du vin de palme et se mêlant aux conversations des passants. Bandzinga était heureux.

Un jour, une canonnière française aborde ce village. Bandzinga est reconnu par un des noirs de l'équipage qui avertit le capitaine, lequel offre de délivrer le condamné. Bandzinga connaît le sort qui l'attend ; mais il ne veut pas se sauver à bord du vapeur et il reste tranquillement dans le village.

Et maintenant il est étroitement attaché sur la pierre, qui se trouve au milieu de la place ; les bras et les jambes sont immobilisés, la tête maintenue en l'air par une longue perche ployée à se rompre.

Hier soir, en causant avec ses femmes, Molléki a dit qu'il avait faim de viande et aussitôt Bandzinga a été saisi et attaché. Il a résisté tout d'abord et a reçu quelques coups de couteau à droite et à gauche. Un fils de Molléki lui a fait de longues entailles dans le dos et a été dire à son père que Bandzinga était bon à manger : « Il a gagné beaucoup de graisse ! »

Le soleil se lève et tout le village est en liesse. Bandzinga attend. Il ne peut plus crier ; mais ses yeux ont peur et les hommes se moquent de lui en devisant sur la qualité de la victime. Vraiment sa peau est brillante ; ses muscles sont fermes ; il n'a pas de traces d'ulcères, la chair paraît bonne et ce sera un fin régal.

Les femmes sont tout autour, les femmes de Molléki en tête, lavant leurs écuelles dans lesquelles elles recueilleront le sang de la victime. Les gamins se disputent (cet

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 25 juillet, des 1er et 8 août.

âge est sans pitié) pour approcher plus près ; ils aiguisent leurs couteaux, sur la pierre commune et ils discutent sérieusement sur la valeur gastronomique des différents morceaux.

Les vieux guerriers sont plus calmes, de même que les vieilles femmes qui gourmandent les plus jeunes dont l'émotion joyeuse est trop visible. C'est peut être pour cacher la leur !

Voici Molléki ! le grand chef Molléki !

Il a apporté le couteau des sacrifices, le couteau fétiche qui lui vient de son père. Ah ! ce couteau a déjà coupé bien des têtes ! On le repasse lentement devant Bandzinga. Pourquoi se presser? Le temps ne coûte rien, et le soleil n'est pas encore bien élevé au-dessus de l'horizon. Et puis, celui qui va faire l'exécution a sa réputation à sauvegarder, les amis se trouvent là nombreux, ainsi que les curieux des voisins qui, n'étant pas invités, sont venus simplement en amateurs pour juger de la valeur du coup qui va trancher la tête de la victime. Un seul coup doit suffire et si l'exécuteur s'y prend à deux fois, c'est qu'il a manqué d'adresse ou que son bras a été trop faible et pendant longtemps on se moquera de lui.

Le couteau coupe, voyez !... Et du pouce on tâte le fil tranchant de la lame étincelante.

L'exécuteur s'approche de Bandzinga, lui fait une ligne blanche autour du cou et puis..... se retourne en colère contre deux enfants qui, étant trop près de lui, s'étaient embarrassés dans ses jambes. Il les gourmanda bien pendant dix minutes.

Bandzinga attend toujours.

Insensiblement le cercle se resserre autour de l'exécuteur, qui s'est campé derrière la victime. Il va frapper ! Mais non. Il a vu un bout de liane qui dépasse la tête au-dessous de la mâchoire inférieure et il dépose le couteau pour l'arranger à son aise.

L'exécuteur lève son bras une première fois et abaisse son couteau vers la raie blanche. Tout le monde se tait. Le couteau se relève et tombe brusquement sur la marque, tranchant d'un seul coup la tête qui s'envole au bout de la perche, en traçant une courbe sanglante !

L'exécuteur est un habile homme ! Les chants de guerre retentissent et on exalte la gloire de Molléki.

Pendant ce temps, tous se précipitent ; on recueille le sang ; voici une jambe à droite, un bras à gauche ; les femmes de Molléki emportent le tronc et les curieux mendient un morceau auprès de ceux qui ont été plus favorisés.

IX. *L'esclave fugitif. — Vengeance et jalousie. — La cervelle fumante. — Sauvetage d'une victime. — Rachat de Lougouri. — Détails qu'il nous donne.*

Les esclaves désignés pour servir de victimes n'attendent pas toujours aussi stoïquement que Bandzinga le jour du supplice, ainsi qu'on va le voir par le fait suivant :

Au mois de janvier dernier, un jeune et vigoureux esclave, âgé de dix-huit ans environ, arrive un matin à notre mission de Saint-Louis, seul dans une pirogue qu'il manœuvre avec dextérité. Il nous aborde et nous dit que, son maître étant près de mourir, on devait immoler des esclaves en cette circonstance, car son chef était riche et puissant. Il ajoutait que, se trouvant dans les conditions d'embonpoint normal, il ne manquerait pas, lui Bouloumbi, de faire partie du contingent, et que c'était la raison pour laquelle il était venu se mettre sous notre protection. Nous le reçûmes à la mission ; mais sa retraite ne tarda pas à être connue du chef qui nous envoya une ambassade pour le réclamer. Nous déclarâmes que, si le fugitif ne voulait pas retourner chez son ancien maître, nous ne pourrions l'y contraindre par force, et qu'il était devenu libre le jour où il s'était mis sous la protection de la croix et du pavillon français. Le maître insiste et menace en adressant à son esclave les plus violentes apostrophes. Mais celui-ci tient bon et déclare énergiquement qu'il veut rester avec les Pères. Nous étions d'autant mieux disposés à appuyer sa résolution, que nous savions bien qu'il serait infailliblement mis à mort si nous le rendions à son maître.

Ne se rebutant pas, celui-ci vint, quelques jours après, faire de nouvelles instances, mais le jeune homme persistant dans son refus de le suivre, nous déclarâmes solennellement que Bouloumbi resterait avec nous. Toutefois, pour nous conformer à l'usage du pays et ne pas être traités de voleurs d'esclaves, nous donnâmes pour lui une valeur de 60 fr., en étoffes, en laiton, en perles, etc., ce qui constituait une rançon suffisante, le maître perdant toujours une certaine somme par le fait de la fuite d'un esclave. Ravi de joie, Bouloumbi demanda à s'embarquer sur le *Léon XIII* où il manœuvre comme un vieux loup de mer.

* * *

La jalousie et la vengeance entrent quelquefois dans ces sacrifices humains. Dans le village d'Infondo dont il a été question plus haut, M. Dolisie eut l'occasion de sauver la vie au fils de ce fameux Molleki. Un jour qu'il explorait la rivière, il vit venir à lui un jeune homme de haute taille, tenant à la main une pagaie et implorant sa protection. Puis tout en donnant des explications, il se met à pagayer dans la pirogue de M. Dolisie, le courant étant très fort en cet endroit. Voici son histoire :

Le fils de Molléki avait toutes les faveurs de son père. La femme favorite de ce chef, mue par un sentiment de jalousie, jura un jour de manger de sa viande et elle obtint de Molléki qu'il sacrifierait celui que jusqu'à présent il aimait plus que les autres. Le fils du chef, qui tenait à la vie, profita du passage du Blanc avec lequel il avait précédemment fait amitié, et il lui demanda sa protection.

On offrit à M. Dolisie des chèvres pour avoir le fugitif. Il refusa naturellement. On lui offrit successivement un homme maigre, un homme gras et enfin l'homme gras et les chèvres. « La victime, fils de chef, disaient les négociateurs, était d'un grand prix et la *viande devait avoir une grande dignité.* » Mais M. Dolisie, loin d'accéder à leur désir, leur reprocha amèrement leurs barbares coutumes, et il partit emmenant ce jeune homme qui lui rendit de grands services durant ses explorations.

* * *

Au cours d'un autre voyage, le même explorateur aborda dans un village où il demanda du bois pour son vapeur. Au milieu des indigènes, il en remarqua un qui vidait une

écuelle avec une grossière cuillère de bois. C'était tout simplement un crâne dont le cannibale absorbait la cervelle encore toute fumante.

Faisant une excursion sur ce même fleuve, je vis un soir quelque chose qui se débattait au milieu de l'eau. Les indigènes regardaient en curieux. Je leur demande ce que c'est. On me répond avec la plus grande insouciance que c'est un esclave qu'on a jeté au fleuve parce qu'il ne veut pas engraisser. Las de le nourrir et le voyant toujours malade, son maître avait trouvé ce moyen de s'en débarrasser. Je le fis recueillir et aussitôt je lui donnai un pagne pour se vêtir et de la nourriture pour se restaurer. Les indigènes, au comble de l'étonnement, me demandaient ce que je pourrais faire d'un pareil squelette. La charité était au dessus de leur intelligence et ils ne voyaient que la perte matérielle que j'allais faire. De fait, le pauvre enfant mourut au bout de quinze jours après avoir reçu le saint baptême.

Pendant cette même excursion, j'eus l'occasion de racheter un enfant de douze ans destiné à la marmite des terribles Bondjos. Pendant le marché, l'enfant restait impassible sur la rive. Mais aussitôt l'achat conclu, notre Lougouri sauta lestement dans le *Léon XIII*, reçut avec joie des bananes avec un joli pagne à fleurs rouges et s'adjugea la fonction d'aide-cuisinier. Il est aujourd'hui à la mission de Brazzaville et il n'en revient pas d'avoir été si près de la marmite.

Un autre enfant, échappé au même sort et dans les mêmes conditions, nous donnait avec le plus grand sang-froid tous les détails de ces horribles festins, imitant les terreurs des victimes et la joie des convives au moment surtout où le sang sortait par la blessure du cou. Il assurait que cette viande avait réellement un goût particulier et que les petits intestins spécialement n'étaient pas à dédaigner.

Tous ces faits malheureusement, ne sont pas isolés et, pour peu qu'on voyage un seul jour sur l'Oubanghi, on voit un grand nombre de pirogues montant vers la tribu des Bondjos et emmenant des cargaisons d'esclaves qui seront échangés contre de l'ivoire.

(*A suivre*).



CONGO FRANÇAIS (*Afrique équatoriale*). — GUERRIERS BOUBANGHIS ANTHROPOPHAGES; d'après une photographie du R. P. AUGOUARD, supérieur de la mission de l'Oubanghi.

PREMIÈRE VISITE PASTORALE

DE MGR VIDAL

Mariste, évêque titulaire d'Abydos et vicaire apostolique des îles Fidji,

AU COLO DE LA REWA

(Suite [1])

VII. — *La mode des longues oreilles : avantages et inconvénients. — Touchant discours du fils d'un chef demandant un missionnaire. — Comment refuser une dent de baleine ? — Roses et ronces sur le chemin.*

18 mai. — Après la sainte Messe et la communion de nos catéchistes, nous baptisons nos trois catéchumènes. Deux d'entre eux, Emmanuel et Paulo, ont été anthropophages. Ils ont encore l'air bien sauvage et leurs oreilles, percées d'une façon assez étrange, leur donnent un air plus sauvage encore. C'est la mode parmi les tribus du Colo, ou du moins ce dut être la mode autrefois, car presque tous les vieux ont leurs oreilles démesurément trouées et allongées.

Or voici comment les indigènes s'y prennent pour se procurer ce bizarre appendice. Après avoir percé les deux oreilles avec une épine d'oranger sauvage, ils y passent pendant quelques jours une petite cheville de bois odorant. Au bout d'un certain temps ils remplacent cette cheville par une autre plus grosse, puis par une plus grosse encore, de façon qu'au bout d'un an ils peuvent y passer le bois d'une grosse bobine de fil. Le lobe inférieur de l'oreille s'allonge peu à peu jusqu'à ce qu'enfin il tombe sur l'épaule. C'est alors la perfection du genre ; les plus belles oreilles, d'après eux, sont celles dont l'ouverture est tellement agrandie qu'ils peuvent y passer le poing.

Mais, me direz-vous, est-ce uniquement pour se faire beaux qu'ils s'attachent à traiter ainsi leurs oreilles ? L'opération a-t-elle son profit ? Assurément ; ce vaste cercle charnu sert de poche ; l'indigène loge là sa provision de tabac pour la journée. J'en ai vu un qui portait à son oreille une énorme pipe et environ une demi-livre de tabac. Les facteurs ruraux s'en servent comme de boîte

(1) Voir les *Missions catholiques* du 25 juillet, des 1er et 8 août, et la carte que nous avons publiée l'année dernière, page 577.

pour leurs lettres ; un tel usage n'est pas tant malavisé ; ils peuvent ainsi passer les rivières à la nage sans mouiller la poste. Vous voyez combien est ingénieuse cette manière de remplacer par des poches dont la nature fait les frais celles que ne comporte guère la ceinture qui leur sert de vêtement.

Mais l'excès nuit en tout : quelques-uns, trop impatients d'élargir leur boîte de tabac, font si bien, qu'ils finissent par les déchirer ; et alors c'est une grande honte jusqu'à la fin de leur vie : désormais leurs oreilles sont rompues, et ils ne pourront plus les rajuster et se remettre à la mode.

Mais je me suis par trop étendu sur l'étrangeté de ces longues oreilles à propos de nos deux néophytes. J'ai hâte d'ajouter que, malgré cette bizarrerie, reste de barbarie antique, ils avaient un excellent cœur, et, comme le P. Rougier les exhortait à bien conserver l'inappréciable bienfait du baptême, je voyais l'émotion les gagner et de grosses larmes de bonheur tomber de leurs yeux. Le missionnaire lui-même se laissa attendrir et mêla souvent ses larmes aux larmes de ses néophytes en remerciant Dieu qui se servait de son ministère pour faire naître dans les âmes des joies si pures, si saintes et vraiment célestes.

* *

Un déjeuner suivit le baptême. Ce déjeuner nous fut servi par le fils de *Vunivalu* (le chef de la guerre). Il nous offrit en même temps une dent de baleine. C'est la grande monnaie du pays. Il prit alors la parole, et m'adressa un discours dont la sagesse, la sincérité et le pathétique m'étonnèrent d'abord, puis me saisirent jusqu'aux larmes. Il commença par remercier l'Evêque de les avoir visités.

« C'est la première fois qu'ils ont ce bonheur ; ils sont heureux et fiers de voir leur Père spirituel, le grand chef de la religion de Fidji. » L'orateur ajoute que, puisqu'ils sont mes enfants, ils me supplient de leur donner un missionnaire qui les instruise, les baptise et les conduise au ciel. Si je ne leur donne pas de missionnaire, continue-t-il, l'hérésie pourrait bien en tromper plusieurs, car ils sont ignorants et faibles encore dans la foi.

« — Évêque, s'écrie-t-il, nous abandonnerez-nous comme des brebis sans pasteur, exposés à l'invasion des mercenaires? Ah ! si vous nous aimez, recevez cette dent de baleine, et donnez-nous, ou du moins promettez-nous un prêtre : nous le soignerons et l'aimerons comme un père. Voici notre village, voici nos maisons : désignez celle qui vous agréera le mieux ; ce sera pour lui, pour le missionnaire que nous allons tant aimer ! Regardez cette plaine, cette rivière et ces montagnes ; choisissez telle étendue de terrain que vous voudrez, nous la donnerons pour la mission. Ou plutôt, nos maisons, nos champs, notre rivière, nos bateaux, tout appartiendra au prêtre ; ne sera-t-il pas notre père, et ses enfants ne seront-ils pas heureux de le nourrir et de le protéger ? Oh ! Évêque, on nous a dit que vous avez vraiment un cœur de père et que vous êtes venu par l'amour pour nous ; montrez-nous aujourd'hui que vous nous aimez et recevez ce présent, cette dent de baleine, que nous vous conjurons d'accepter.



FIDJI (*Océanie*). — FIDJIEN A COTÉ D'UN RÉGIME DE BANANES ; d'après la photographie d'un missionnaire mariste.

* *

Notre jeune chef tenait toujours devant moi ce don de grand prix ; mais je ne me pressais pas de tendre la main. C'est que je savais que, d'après les usages du pays, en recevant ce présent, je m'obligeais à agréer leur requête ; or, comment leur donner un missionnaire ? Je n'en avais pas un seul disponible en ce moment, et je ne pouvais songer à priver une autre station en leur faveur. Il est vrai qu'en France on connaît nos besoins et que de nouveaux renforts nous ont été promis ; mais d'ici à leur arrivée, l'ennemi, c'est-à-dire la secte wesleyenne, ne profitera-t-il pas de notre pénurie pour envoyer lui-même quelque prédicant ? Sur ces âmes peu défiantes et avides du salut, l'erreur aura prise, et combien il sera difficile ensuite de les attirer à la vraie foi !

Voilà donc près de quinze cents brebis sans pasteur, voilà de nombreux enfants qui demandent le pain et qui vont périr faute d'avoir près d'eux un prêtre de Celui qui est le pain de vie. Pourquoi donc tant de prêtres en Europe pour des âmes indifférentes, sans nul appétit de la divine nourriture, tandis qu'ici on ne peut rassasier des âmes affamées? Hélas ! ailleurs les âmes manquent aux prêtres ; ici combien les prêtres manquent aux âmes !

Depuis la fin du discours du jeune orateur, toutes ces

pensées se pressaient dans mon esprit ; je jetai les yeux sur le Père qui m'accompagnait comme pour lui communiquer des sentiments qu'il partageait déjà si bien et pour lui demander quel parti prendre. Je compris à ses regards suppliants qu'il me disait : « Monseigneur, acceptez donc cette dent de baleine et promettez-leur un missionnaire. La flamme apostolique n'est pas encore éteinte en France, nous recevrons des aides : en attendant, *ecce ego, mitte me.* »

Je compris tout cela, et saisissant résolument la dent d'ivoire :

« — Oui, répondis-je, je vous donnerai un missionnaire, et bientôt. »

Oh ! que de pareilles scènes et tant d'autres dont j'ai été le témoin, seraient propres à émouvoir le cœur de nos séminaristes de France ! Qu'il nous vienne de nombreux missionnaires pour aider à convertir et à sauver ce Colo, véritable terre promise pour des apôtres.

Il y a d'ailleurs ici pour tous les goûts. Ceux qui aiment à entrevoir sur leur horizon de travail, la palme du martyre, pourront aussi en caresser l'espérance. Car je ne voudrais pas vous laisser croire que tous les villages sont si bien disposés et que tous se convertiront sans efforts. C'est bien surtout du missionnaire apostolique qu'il faut dire : « Pas de roses sans épines ! » Le soir même nous eûmes à nous mettre en face de pareilles éventualités.

*
* *

En nous rendant à *Soa* sur une pirogue, nous passâmes devant un village dont les chefs avaient menacé de tuer le premier prêtre qui franchirait la limite du territoire, et de briser son embarcation. Mais Dieu avait sans doute changé un peu leurs cœurs, car ils ne nous firent aucun mal, et bientôt, sans avoir été inquiétés, nous dépassâmes ce village pour nous engager tranquillement dans la vallée des Pamplemousses.

VIII. — *La rivière des Perroquets. — Arrivée à Soa, hospitalité cordiale des néophytes. — Les offices du dimanche dans une chrétienté naissante en pays Colo. — Navunivesi et Dranu. — Touchant baptême d'un jeune poitrinaire.*

Cette vallée est arrosée par une petite rivière que nous avons nommée Rivière des Perroquets en raison du nombre étonnant de ces oiseaux aux couleurs les plus éclatantes et les plus variées qui peuplent ses bords. D'une voracité redoutable, ils dévastent parfois des plantations entières de bananiers ou de maïs. Aussi les indigènes sont-ils obligés de faire bonne garde à l'époque de la maturité.

Dès que les épis de maïs commencent à jaunir, jusqu'au moment de la récolte, c'est-à-dire durant trois semaines environ, on établit une espèce de guérite au milieu des champs de distance en distance. Là se trouve une sentinelle qui bat du tambour sur une vieille poêle ou sur quelque débris de boîte de fer-blanc afin d'effrayer ces rapaces volatiles et de les tenir ainsi à distance. Chacun dans le village a son jour de garde et va faire à son tour la tapageuse musique qui se prolonge tout le jour. Heureusement les perroquets dorment la nuit et permettent ainsi aux indigènes de descendre de leur guérite et de prendre un repos bien mérité par une garde si laborieuse.

Mais laissons les perroquets jacasser et fuir devant nous en étalant leurs magnifiques couleurs et remontons rapidement la rivière, car la nuit approche.

*
* *

Après une heure environ de navigation, nous sommes arrêtés par des troncs d'arbres couchés à travers dans la rivière et entassés çà et là par la dernière inondation. Obligés de descendre et de laisser là notre pirogue, nous continuons notre route à pied, en longeant le cours d'eau. Une pluie battante vient contrarier notre marche, et ce n'est qu'avec peine que nous arrivons au premier village. Malheureusement il est tout protestant, nous nous dirigeons alors vers le second village qui est moitié catholique, moitié protestant. Nous ne nous y arrêtons que pour dire bonjour à nos néophytes et nous les invitons à se rendre avec nous au troisième village, celui de *Soa*, tout entier catholique. C'est là que nous devons dire la sainte Messe demain dimanche. Malgré la fatigue du chemin, nous ne tardons pas à arriver aux premières maisons du village.

Je ne parlerai pas de la réception vraiment cordiale, ni de l'offre de présents accompagnés d'une nouvelle dent de baleine : les habitants ont aussi demandé un missionnaire pour résider sur cette belle *rivière des perroquets.* Il y aurait certes là un beau district de six villages dont trois sont déjà catholiques avec espoir bien fondé de convertir les autres. Mais comme je vous ai déjà raconté une ou deux réceptions, je ne m'arrêterai pas à vous faire assister aux autres, à moins qu'elles n'aient des circonstances très particulières. D'ailleurs nous avons été nous-mêmes assez courts dans nos compliments, car nous commencions à être transis de froid à la suite des pluies qui nous avaient pénétrés jusqu'aux os.

Mais comment faire pour changer de linge dans une case ouverte à tout le monde et qui n'est divisée par aucune séparation ? Nous avons imaginé une petite cabine portative dont nous nous sommes servis tout le voyage. Deux de nos suivants Pio et Apollinaire prenaient notre couverture de voyage et la tenaient tendue à une des extrémités de la case, vers un des angles de la maison. Protégés ainsi par cette petite tente, nous pouvions commodément nous déshabiller pour reparaître bientôt devant l'assemblée en tenue ecclésiastique. Ordinairement je prenais alors ma soutane violette. Cette couleur causait une grande admiration, car c'est la première fois qu'on voyait un évêque en costume. Mais si nous avions une soutane de rechange, il n'en était pas de même des souliers et quelquefois nous avons dû passer la soirée en *maristes-déchaussés.* On ne manquait pas du reste de faire sécher notre chaussure durant la nuit afin qu'elle pût nous servir pour la sainte Messe chaque matin.

Après avoir changé d'habits à *Soa*, nous fîmes sonner les lali pour la prière ; et à la fin de ce pieux exercice on tinta *l'Angelus.* C'est la première fois que cette salutation à Marie était annoncée au son de la cloche et récitée dans ces villages si longtemps païens et chrétiens d'hier.

Après la prière on nous offre à souper, et, avec un gros poulet bien rôti à la fidjienne entre les pierres, on nous sert un plat de légumes qui ont le goût de l'artichaut avec

la forme de l'asperge. Ce sont les tiges du *Viso*. Dans d'autres circonstances je leur trouvais un goût qui n'était rien moins qu'agréable ; mais ce soir-là elles étaient excellentes, car la faim les assaisonnait. Nous demandons de l'eau à boire et nous sommes étonnés de nous voir apporter des tubes de bambou, d'une longueur de trois mètres et pouvant contenir environ vingt litres. Ailleurs on va puiser l'eau avec des noix de coco, ici c'est avec ce haut cylindre. Il faut être habitué à manier cette longue tasse et ne la lever que bien posément, sous peine de recevoir à la fois tout le contenu dans les yeux et sur la tête, ce qui suffirait pour faire prendre un vrai bain. A peine le souper était-il terminé qu'on nous a servi le kava, durant lequel les vieux du village nous ont exprimé toute la joie qu'ils ressentaient de notre présence au milieu d'eux. Ils nous ont sollicités de ne pas trop retarder le baptême, et nous avons promis de condescendre à leurs désirs sitôt qu'ils seraient convenablement instruits et préparés. Nous leur avons donné un catéchiste bien zélé.



FIDJI (*Océanie*).— HABITANT DU COLO ORNÉ D'UN COLLIER DE DENTS; d'après la photographie d'un missionnaire mariste.

* *

Dimanche 19 mai.— Deux messes à Soa. Quelle grâce pour cette tribu et quel bonheur pour nous ! La grande case avait été décorée, ou plutôt, littéralement couverte de verdure, de guirlandes et de fleurs ; l'autel n'avait pourtant d'autres chandeliers que des bouteilles dans le col desquelles on avait adapté les cierges. Un morceau de bambou avait été disposé en forme de bougeoir épiscopal. C'était pauvre; mais les fleurs étaient belles, et les chants bien exécutés par les enfants de notre suite. Le P. Rougier a prêché un bon sermon sur l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous tous. Chacun écoutait avidement la parole de Dieu, et on sentait qu'elle tombait sur des cœurs bien disposés. C'était plaisir aussi, durant la messe, de voir ces indigènes former des signes de croix sur eux-mêmes, chaque fois qu'ils voyaient le prêtre ou le catéchiste se signer. Oh ! que le bon Dieu soit bientôt connu dans cette vallée si belle, afin qu'il y soit plus aimé et mieux servi ! Que de France on nous aide un peu à bâtir des chapelles dans ces différents villages, et qu'on nous procure quelques belles croix et des chandeliers, ou même quelques tableaux bien faits qui pourront exciter la piété dans ces âmes vraiment droites et bonnes. Nous aurions actuellement besoin d'une quinzaine de chapelles de cette sorte, qu'il faudrait pourvoir d'un modeste autel, de quelques ornements et surtout d'un chemin de croix. Il faut tout cela pour bien implanter la foi et la piété dans les âmes.

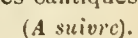
Après les messes, et le déjeuner, nous avons remonté encore la même rivière et visité le village de *Narunivesi* (l'origine du chêne rouge). Le chef de ce village est déjà catholique, il a réuni ses hommes et leur a manifesté le désir de les voir tous catholiques comme lui, sans cependant le leur imposer.

Son fils aîné, âgé environ de trente-cinq ans, a donné le premier son adhésion, et en signe de sincère conversion, il nous a apporté son jeune fils pour être baptisé. D'autres adultes ont fait inscrire leurs noms et nous ont aussi présenté leurs enfants pour le baptême : il y a eu une dizaine de régénérés. Le vieux chef était heureux de voir son peuple embrasser la religion. Nous avons aussi décidé quelques jeunes gens intelligents et bons à aller à l'école des catéchistes, pour travailler plus tard à la conversion du Colo. Nous laissons Mélano pour catéchiste à ce village qui sera l'un des plus beaux centres de la vallée des *Pamplemousses*.

Puis nous retournons à *Soa* en passant par le village de Dranu ou *Waidranu* dont le nom signifie *eau douce*. Douce en effet fut ce jour-là l'eau du ruisseau qui coule à travers le village, car elle a servi au baptême d'un jeune poitrinaire qui se mourait. Le P. Rougier eut le temps de le bien disposer par la profession de foi et le repentir de ses fautes. Ce pauvre jeune homme expira dans des sentiments extraordinaires d'amour de Dieu.

Rentrés à *Soa* vers trois heures, nous faisons encore un baptême de quatre enfants, puis nous redescendons la rivière jusqu'au village de *Naquia* (tatouage), où nous arrivons vers cinq heures et demie. Nous y faisons la prière, une instruction et nous demandons à inscrire les noms de ceux qui sont ou veulent être chrétiens. Nous recueillons une trentaine de noms, puis nous avertissons que, le lendemain, nous baptiserons les enfants des catholiques. La soirée se termine par le chant des cantiques.

(*A suivre*).



LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VII

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN RUSSIE (1800-1899).

Suite (1)

Au commencement du XVII[e] siècle, il y avait environ huit millions de Ruthéniens unis. Deux siècles plus tard, en 1804, un recensement officiel portait leur nombre à six cent cinquante mille âmes. En 1880, il y a encore, en dépit de tout, des uniates exilés, au nombre de cent cinquante mille dans toutes les provinces de l'empire ; il n'y a plus d'église ruthène unie ; son anéantissement a été consommé dans le cours de ce siècle. Ainsi, en moins de trois siècles, huit millions d'enfants ont été violemment arrachés par le schisme moscovite à l'Église romaine.

Avec Nicolas I[er] (1825) la lutte, suspendue pendant un quart de siècle grâce aux bonnes dispositions personnelles d'Alexandre I[er], recommença implacable.

Dès 1826, un ukase supprime l'évêché de Luck, et soustrait les Basiliens à leurs supérieurs légitimes, pour les placer contre le droit, sous la juridiction des évêques. Quant aux évêques, ils sont plus strictement que jamais soumis au comité ecclésiastique de Saint-Pétersbourg et défense leur est faite de communiquer, sous aucun prétexte avec Rome.

En 1828, un ukase défend d'entrer dans aucun ordre religieux, sans l'autorisation écrite du gouverneur de la province, permission toujours invariablement refusée.

Après avoir tari la source de la vie religieuse, l'empereur songea à faire la même opération pour le clergé séculier. Un ukase de la même année 1828, règle les conditions d'entrée dans les ordres sacrés : on exige d'abord du candidat des lettres de noblesse ; il doit ensuite avoir fait son éducation dans une des universités de l'Empire, être âgé de vingt-cinq ans au moins, s'être pourvu d'un remplaçant militaire, avoir la permission écrite du gouverneur de la province, et verser, au préalable, une somme de 600 francs au profit de la caisse de secours du clergé schismatique.

On comprend qu'à de pareilles conditions, et Pierre et Paul et tout le collège apostolique se seraient vus refusés en masse.

Comme si l'on eut craint de ne pas décourager assez efficacement les vocations, un ukase de 1829 limite pour chaque province le nombre des candidats à l'état ecclésiastique. Si Dieu, dans sa miséricorde, appelle au sanctuaire un plus grand nombre d'élus, tant pis pour eux. Sa Majesté schismatique ne veut à aucun prix que le nombre de prêtres catholiques dépasse jamais le strict nécessaire. Pour être plus sûr d'amener par extinction la ruine de tous les monastères, un ukase de la même année ferme tous les noviciats de l'Empire.

En 1830, un ukase enlève au collège catholique romain de Saint-Pétersbourg la connaissance de toutes les causes matrimoniales, même celle des empêchements secrets qui ne relèvent que du tribunal de la pénitence ; des juges laïques sont chargés de décider sans contrôle dans toutes les affaires de mariage.

En 1831 éclata la première révolution de Pologne.

Je n'ai pas à m'étendre ici sur cet événement politique. La révolte des Polonais fut une héroïque folie, qui fut mal engagée, encore plus mal conduite, et qui ne pouvait réussir. On comprend qu'un peuple opprimé dans sa nationalité et dans sa foi, essaye de secouer le joug qui l'écrase et de reconquérir sa liberté. Une nation a le droit imprescriptible de vivre, et jamais la Pologne n'a consenti au meurtre de sa nationalité, accompli à la fin du dernier siècle par les trois puissances partageantes, la Russie, la Prusse et l'Autriche, avec la complicité de l'Europe. D'autre part, il faut bien reconnaître que, si le soulèvement d'un peuple qui ne veut pas mourir est légitime, les moyens employés par les Polonais ne peuvent être indifféremment approuvés. Précisément ils avaient alors sous les yeux l'exemple de l'Irlande, se soulevant légalement à la voix d'O'Connell, pour secouer le joug que depuis trois siècles faisait peser sur elle l'oligarchie anglaise et reconquérir pacifiquement sa liberté politique et religieuse.

Malheureusement il manqua à la Pologne un O'Connell pour légaliser son effort. Ce peuple héroïque et chevaleresque, dont le caractère national a tant de rapports avec le nôtre, succomba dans la lutte disproportionnée qu'il avait entreprise, pour les mêmes causes qui avaient amené, au siècle dernier, la perte de sa nationalité. Il est certain que les chefs firent appel à l'élément révolutionnaire et aux hommes des sociétés secrètes. Cette alliance ne pouvait être bénie de Dieu. Des excès déplorables furent commis, des assassinats politiques, des vengeances particulières souillèrent trop souvent les justes revendications d'un peuple opprimé. Aussi le vicaire de Jésus-Christ, Grégoire XVI, ne ménagea pas les avertissements sévères à la Pologne. A la demande du Czar, il adressa, au mois de juin 1832, un bref aux évêques de ce pays pour leur rappeler l'obéissance qui est due aux pouvoirs établis.

Cette lettre du Pape scandalisa fort nos libéraux, qui ne la lui pardonnèrent jamais. Elle ne faisait pourtant que rappeler la pratique constante de l'Église. Le droit à l'insurrection est un principe révolutionnaire que le catholicisme n'a jamais reconnu. Devant l'oppression légale d'un pouvoir tyrannique, le fidèle, à l'exemple des premiers chrétiens, n'a qu'un droit, il doit mourir, s'il le faut, plutôt que de trahir sa conscience. Cette résistance passive du martyre a toujours fini par triompher, même en ce monde. C'est par là, non par l'insurrection et la guerre civile, que la Pologne méritera, si elle est fidèle, de ressusciter, un jour, et de redevenir, comme elle le fut dans le passé, une grande nation catholique.

Mais en même temps qu'il s'efforçait de calmer les esprits et de rappeler à tous les principes invariables de l'Église catholique, le Père commun des fidèles s'adressait au Czar, pour lui suggérer des sentiments d'équité et de modération en faveur de la malheureuse nation polonaise. Dans une lettre confidentielle, qui ne fut publiée que dix

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1[er] et 8 août.

ans plus tard, il remontait franchement à la cause du mal, et signalait toutes les iniquités dont les catholiques étaient victimes en Pologne :

1° La défense faite aux évêques, aux prêtres et aux simples fidèles de communiquer avec le Saint-Siège ; ce qui met le Pape dans l'impossibilité de remplir les devoirs de son divin magistère et d'exercer sur les fidèles de ce pays l'influence pacificatrice qui préviendrait les crises révolutionnaires.

2° La trop grande étendue des diocèses, ce qui rend illusoire la surveillance des évêques et paralyse tous les efforts de leur zèle.

3° L'immixtion du pouvoir civil dans l'administration épiscopale ; ce qui réduit les évêques au rôle de simples fonctionnaires du gouvernement.

4° La spoliation des biens des églises, la suppression de nombreux bénéfices et monastères, sans s'être entendu avec le Pape, qui seul peut autoriser l'aliénation des biens ecclésiastiques.

5° L'enseignement des séminaires soustrait partout aux ordinaires, pour être confié à des professeurs mauvais catholiques, quelquefois même à des schismatiques et à des protestants.

6° Le peu de zèle de plusieurs évêques ; ce qui vient des mauvais choix faits par l'empereur, choix que Rome se voit trop souvent forcée d'accepter pour éviter de plus grands maux à l'Église.

7° Le bouleversement des ordres religieux, par suite des règlements civils qui soustraient les moines à leurs légitimes supérieurs.

8° La facilité avec laquelle depuis longtemps, en Russie et en Pologne, on prononce, dans les causes matrimoniales, la nullité du précédent mariage, ce qui n'est le plus souvent qu'un divorce déguisé.

Pour remédier efficacement à tant d'abus et obtenir l'apaisement des esprits soulevés par des injustices si criantes, le Vicaire de Jésus-Christ demandait l'abandon des mesures de persécution prises contre les catholiques et l'établissement, à Saint-Pétersbourg, d'une nonciature apostolique.

Voici comment le Czar répondit aux généreux efforts de Grégoire XVI pour calmer les esprits et aux légitimes revendications du Souverain Pontife :

Un ukase de 1832 ordonne d'élever dans le schisme, même contre la volonté des parents, tous les enfants nés ou à naître des mariages mixtes.

La même année, un autre ukase défend aux catholiques des deux rites d'assister au service divin et d'y recevoir les sacrements dans les églises les uns des autres.

En 1833, le gouvernement fait fermer tous les collèges et séminaires du rit uni, supprimer l'université ruthène de Polosck, et force les jeunes clercs à aller faire leurs études au séminaire schismatique de Saint-Pétersbourg.

En 1834, le consistoire de l'Église ruthène unie est supprimé et remplacé par une commission ecclésiastique, incorporée au Saint-Synode, dont elle forme seulement une section. Un misérable, Joseph Siémasko, suffragant de Wilna, est placé à la tête de cette commission ; on lui donne pour assesseur un ancien provincial des Basiliens déjà passé au schisme depuis plusieurs années. Dès lors tout se prépare pour amener à bref délai la défection entière de l'Église ruthène unie.

Des émissaires de Siémasko s'en vont de presbytères en presbytères, colportant des actes d'adhésion au schisme. Les signataires sont sûrs d'avoir les faveurs de l'évêque, les récalcitrants sont enfermés dans des monastères ou déportés au loin. Cinquante-quatre prêtres adressent à Siémasko une protestation contre les agissements schismatiques; ils sont immédiatement exilés au fond de la Sibérie. Dans leur nombre, était le propre père de l'évêque, vieillard de quatre-vingts ans. Par grâce spéciale, son fils le fit enfermer jusqu'à la mort dans un monastère.

Il ne faut pas oublier que la plupart des prêtres du rite ruthène uni sont mariés. C'est ce qui rendait plus atroce la situation de ces malheureux, et qui montre bien la nécessité du célibat ecclésiastique. S'exposer à l'exil ou à la mort, c'est facile quand il ne s'agit que de soi ; mais songer, en partant pour la Sibérie, qu'on laisse derrière soi une femme, des enfants dans la misère, voilà qui demande un courage surhumain. Beaucoup de ces malheureux prêtres ruthènes, placés entre l'apostasie et le malheur de leur famille, souscrivirent au schisme en gémissant.

L'évêque de Polosck, Lasinski, employa des procédés plus doux : il invita ses prêtres à dîner, les enivra, et dans cet état, leur fit signer l'acte d'adhésion au schisme; le lendemain, tous ceux qui réclamèrent furent jetés en prison ou déportés au loin. Le tour était joué.

Par ces procédés, en trois ans, de 1834 à 1837, huit cent quatre-vingt-six églises furent ainsi enlevées aux catholiques et livrées au schisme, malgré les protestations des paroissiens. Aussi l'empereur daigna écrire de sa main aux deux prélats pour les remercier de leur zèle et les féliciter de leur succès.

Afin de mériter de plus en plus les éloges du Czar, les deux Judas s'associèrent un troisième complice, l'évêque de Brest-Litowski. Ils s'assemblèrent à Polosck, au mois de septembre 1838, pour signer l'acte d'adhésion au schisme ; mais pour entraîner toute l'Église ruthène, il fallait le consentement du métropolitain, Mgr Bulack. Dans l'intention de le séduire, l'empereur lui envoya la décoration de Saint-André, qui ne s'accorde guère qu'aux princes de sang; en même temps, l'évêque Siémasko lui offrait de la part de Nicolas, la première place dans l'Église russe, le siège métropolitain de Moscou. Jusque-là, Mgr Bulack avait laissé faire ses suffragants, soit qu'il crût impossible d'empêcher la propagande schismatique, soit qu'affaibli par l'âge, il eût manqué de courage et de zèle ; mais à ce dernier outrage, à la proposition de trafiquer de son honneur épiscopal, le vieillard se redressa indigné, et répondit : « Sortez ; vous outragez Dieu et votre conscience. »

La nuit suivante, à minuit, le ministre de l'intérieur forçait la porte de l'archevêque et le sommait de signer l'acte d'adhésion au schisme, déjà souscrit par ses trois suffragants. Le vénérable vieillard lui répondit : « Excellence, aucune force humaine ne m'amènera à signer cet acte, et si d'autres évêques le signent et que le gouvernement le publie, je publierai aussitôt ma protestation. »

A sa grande surprise, le gouvernement moscovite rencontrait enfin un évêque, sur un de ces sièges épiscopaux qu'il croyait faits uniquement à la taille des valets ; devant cette courageuse opposition, il s'arrêta. Siémasko voulait qu'on déportât le métropolitain rebelle en Sibérie ; l'empereur Nicolas trouva plus habile et plus prudent d'attendre sa mort qui ne pouvait tarder. Il mourut, en effet, deux mois après cette scène, et pour faire croire au peuple qu'il

avait obéi aux volontés du Czar, on lui fit des funérailles magnifiques : c'étaient les funérailles de l'Église ruthène unie en Russie.

Rien ne retenait plus les apostats. Dès le 24 février 1839, ils publiaient leur acte d'adhésion à l'église orthodoxe, et l'envoyaient à l'empereur Nicolas, qui daignait l'agréer, et dans sa réponse aux trois évêques, il constatait que « l'union s'était faite avec une unanimité telle que, sur près de trois mille ecclésiastiques, pas un seul n'était demeuré en arrière. » Cette assertion officielle surprendra peut-être le lecteur, et pourtant elle est rigoureusement vraie, mais d'une vérité toute moscovite. L'explication est bien simple : depuis cinq ans, on s'était débarrassé de tous les opposants, en les envoyant mourir en Sibérie... il n'y en avait plus. C'est le mot de Tacite : *Ubi silentium fecerunt, pacem appellant* ; ils imposent le silence, et ils disent qu'ils ont fait la paix.

Eh bien ! ce lâche silence, fait de l'oppression et de la mort des martyrs, la Providence prescrit que le czar-pontife ne peut en jouir. Cinq ans après, une voix de femme retentissait tout à coup, aux bords de la Seine et du Tibre, pour raconter à l'Europe civilisée ce que coûte de sang et de larmes l'apostasie d'un peuple catholique. L'abbesse de Minsk, échappée miraculeusement aux prisons moscovites, vint exposer aux nations catholiques un drame effroyable auprès duquel pâlissent les cruautés des Néron et des Dioclétien. Ce drame sanglant, je vais le résumer brièvement.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

MGR MOUARD,
évêque de Lahore.

Le *Catholic Examiner* de Bombay annonce la mort de Mgr Symphorien Mouard, capucin, premier évêque de Lahore, arrivée le 14 juillet.

Après avoir travaillé comme simple missionnaire dans le nord de l'Inde durant plusieurs années, le R. P. Symphorien avait été élevé à la dignité épiscopale sous le titre de Cydonie et nommé vicaire apostolique des îles Seychelles. Peu après son sacre, le 28 octobre 1882, le zélé prélat partit pour l'archipel africain dont le Saint-Siège lui confiait la charge. Son apostolat aux Seychelles fut béni de Dieu ; mais lors de l'établissement aux Indes de la hiérarchie catholique, Mgr Mouard fut appelé par le Saint-Père au gouvernement du diocèse de Lahore. Nommé évêque de ce nouveau siège le 10 août 1888, il n'en put prendre possession que l'année suivante, le règlement définitif de diverses affaires exigeant sa présence à Port-Victoria. Son court passage à la tête du diocèse de Lahore suffira pour faire sentir aux missionnaires et aux fidèles du Penjab quelle perte ils viennent de faire dans la personne de ce vénérable prélat.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

G. de M., don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 4000
A l'intention d'une défunte, — 100
Anonyme de Saint-Germain-Lespinasse, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 200
M. Cadel, à Saint-Rambert-sur-Loire, diocèse de Lyon 100
Anonyme du Point-du-Jour, diocèse de Lyon 100

Pour la mission la plus nécessiteuse (Mgr Vic).
Anonyme du Havre, diocèse de Rouen 50
Anonyme d'Albi, avec demande de prières 5
M. l'abbé Sandreau, diocèse d'Angers 48

Pour les victimes de la famine (Mgr Pineau).
M. M, diocèse d'Arras, avec demande de prières 200
M E. Reynaud, diocèse de Chambéry 5 05

A Mgr Puginier (Tong-King occidental) pour les affamés.
M. d'Hagerue à Bergues, diocèse de Cambrai 100
M. Cabissol, à Marseille 2
M. l'abbé Louis Legendre, diocèse de Coutances 10

A Mgr Pineau (Tong-King méridional) pour les affamés.
M. veuve Ruhierre, diocèse de Cahors 10
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 5
Anonyme du diocèse de Bayonne 10
Anonyme du diocèse de Nancy 20
M. Legrain, à Condé-en-Brie, diocèse de Soissons 3
Anonyme de Bellac, diocèse de Limoges 5
M. Cazettes, diocèse de Périgueux 10

A Mgr Banci (Hou-pé septentrional) pour les affamés.
Une abonnée du diocèse d'Angoulême 100
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 5

A M. Fourcade, missionnaire à Alladhy (Indes) pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Dijon, avec demande spéciale de prières 50

A M. Al. Raison, missionnaire au Su-tchuen méridional
Une abonnée de Vannes, avec demande de prières 5

Pour la Corée.
M. l'abbé Louis Le Gendre, diocèse de Coutances 15

Pour rachat d'une petite esclave au Dahomey.
Mlles Gabrielle et Agnès Pierlot, diocèse de Namur 50

Au R. P. Pellat, missionnaire à Elmina (Côte-d'Or).
M. l'abbé Cusset, vicaire à Saint-Antoine, diocèse de Grenoble .. 25

Au même pour rachat et baptême d'une petite fille sous les noms Anne-Marie-Agnès.
Anonyme du diocèse de Viviers 6 50

Au R. P. Pierre, dominicain, Mission de Canélos.
Anonyme de Nice 3

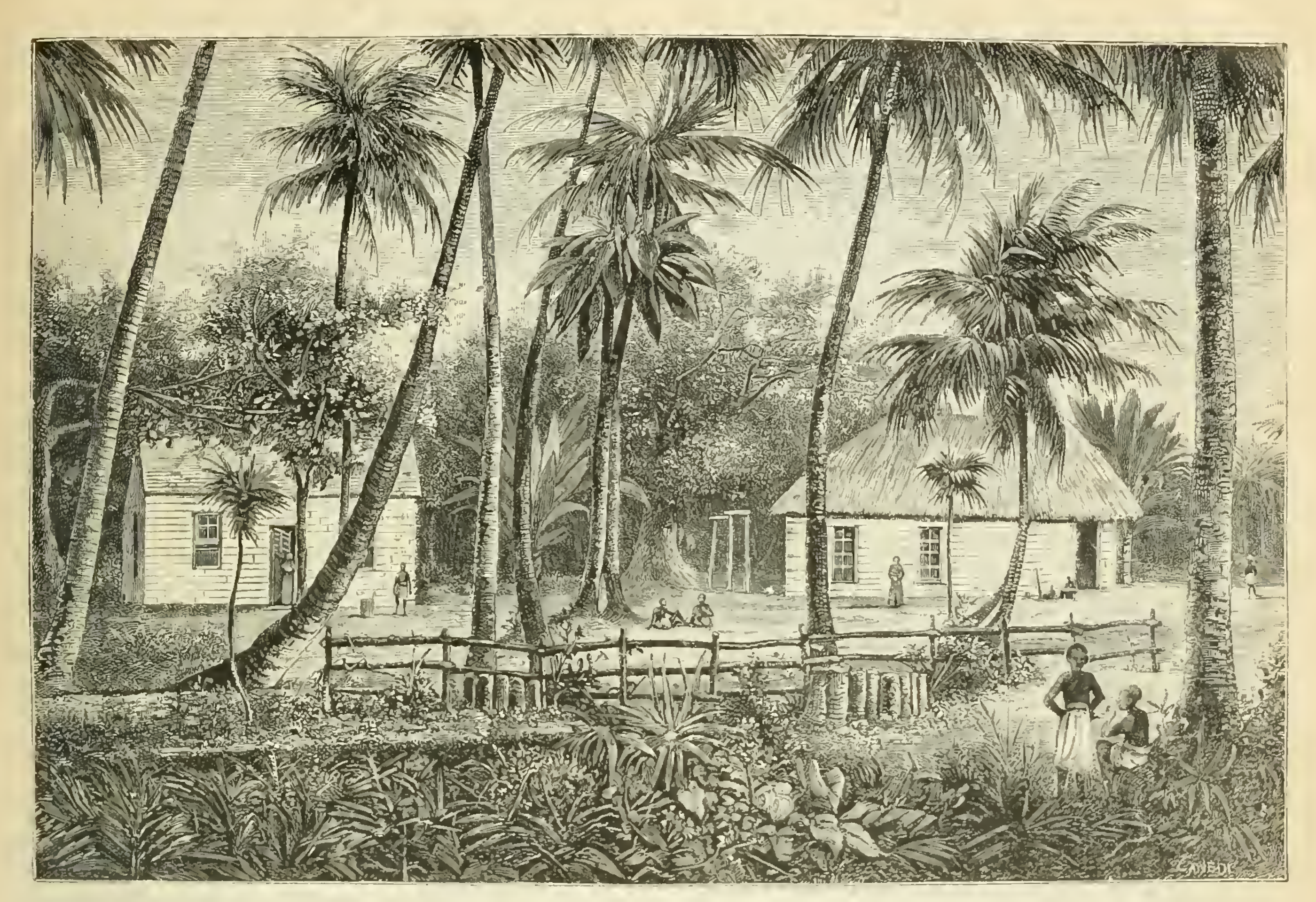
ÉDITION NÉERLANDAISE

Pour la mission du R. P. Kusters, aux Iles-Kei (Indes orientales néerlandaises), vicariat de Batavia, pour le baptême et l'éducation d'une enfant païenne, sous les noms de Bernardine-Marie 103 10
Pour la Mongolie orientale (Mgr Rutjes) 2 15
Pour les prêtres de la Sibérie 6 45

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3.



OCÉANIE CENTRALE. — LA STATION DE NIUA TAPUTAPU. ÉGLISE ET RÉSIDENCE; d'après une photographie du R. P. JOUNY, mariste. (Voir page 411).

CORRESPONDANCE

MACÉDOINE

Les progrès du mouvement catholique dans la Turquie d'Europe sont un des faits les plus consolants de l'heure présente ; aussi insérons-nous avec empressement la lettre suivante d'un missionnaire de Salonique. Cette relation, qui montre la vitalité et le brillant avenir de l'Union bulgare en Macédoine, réjouira le cœur de tous ceux qui suivent avec intérêt les conquêtes de la vraie foi dans la mission dirigée avec tant de zèle par Mgr Mladénoff.

LETTRE DE M. GORLIN, LAZARISTE, DIRECTEUR DU SÉMINAIRE BULGARE DE SALONIQUE.

La reconnaissance nous fait un devoir de vous annoncer une heureuse nouvelle concernant la mission bulgare de Macédoine. Le 15 juillet dernier, avait lieu à Salonique la pose solennelle de la première pierre de la cathédrale de Mgr Mladénoff.

Depuis plusieurs années, on avait reconnu la nécessité d'élever à Salonique, en l'honneur des apôtres slaves saint Cyrille et saint Méthode, une église qui fût comme le centre de notre mission de Macédoine, et une résidence pour notre digne évêque, Mgr Mladénoff, forcé, faute de ressources, d'accepter l'hospitalité dans une pauvre chambre de la Mission. Mais l'obligation d'obtenir du Sultan un firman, nous condamna à de longs retards. Enfin toutes les difficultés furent aplanies, et le mois dernier, l'iradé impérial était promulgué.

En quelques jours, tout fut préparé pour la cérémonie et quoiqu'on n'ait pas eu le temps de prévenir nos nombreux villages catholiques, beaucoup de prêtres, de maîtres d'école et de chefs de villages accouraient pour assister à cette solennité. Longtemps avant l'heure indiquée, un public d'élite se pressait dans les élégantes tribunes préparées pour le recevoir. Le représentant du gouverneur général, les consuls de France, d'Autriche, d'Espagne, des Pays-Bas, les vice-consuls d'Angleterre, de Grèce et de Roumanie, toute la population catholique latine de Salonique, et même quelques notabilités des communautés grecque et israélite répondaient par un accueil empressé aux invitations de Monseigneur. Bientôt les tribunes furent trop petites et nos pauvres Bulgares catholiques supportèrent stoïquement un

soleil de feu, plutôt que de perdre un seul détail des cérémonies.

A dix heures précises, Monseigneur, précédé d'un nombreux cortége de prêtres bulgares revêtus de leurs ornements sacerdotaux, pénètre dans le vaste chantier, et vient se placer sous un petit baldaquin dressé au-dessus de l'emplacement de l'autel de la future église. Son entrée est saluée par la musique du séminaire bulgare.

Sa Grandeur commença par donner lecture de l'acte commémoratif qui devait être scellé dans la pierre, et au bas duquel les principaux notables vinrent apposer leurs signatures. On remarqua beaucoup le long défilé des chefs de la communauté bulgare de Salonique, et de nos principaux villages. Plusieurs d'entre eux obtinrent un véritable succès de curiosité : ne sachant pas écrire, ils trempaient leurs doigts dans l'encre, et à la façon des chevaliers du Moyen Age, apposaient sur le parchemin, en guise de signature, un authentique *pâté*. Pendant ce temps, Monseigneur poursuivait les prières de la bénédiction, et répandait sur la pierre sacrée l'eau bénite et l'huile sainte, touchant symbole qui, dans le rite bulgare, rappelle l'huile que Jacob répandit sur la pierre élevée par lui à l'endroit où lui était apparue l'échelle mystérieuse, tandis qu'il prononçait ces paroles : « Ce lieu est saint, c'est la maison de Dieu et la porte du ciel. »

Les prières terminées, Monseigneur érigea, sur l'emplacement du futur autel, une grande croix qui, d'après les prescriptions du rite, doit y rester jusqu'à l'achèvement des travaux. La pierre fut alors descendue dans les fondations, où le prélat lui-même la scella et la cimenta. Revenant ensuite devant la croix de l'autel, il entonna et tout le clergé reprit après lui une prière pour Sa Majesté Impériale le Sultan. Cet hommage lui était bien dû car on ne saurait trop louer la libéralité avec laquelle il accorde à tous ses sujets une liberté religieuse que pourraient envier d'autres nations. Après les prières pour Sa Sainteté le Pape Léon XIII, promoteur de l'entreprise, la cérémonie religieuse était terminée.

* * *

Tandis que la musique du séminaire exécutait avec entrain l'hymne impérial ottoman, des rafraîchissements étaient servis à tous les assistants, et Monseigneur, ayant déposé ses ornements pontificaux, venait offrir ses remerciements au représentant du Gouverneur général et aux autres personnages de distinction qui avaient bien voulu répondre à son invitation.

A midi, au séminaire, un dîner de cent vingt couverts réunissait tous les prêtres et tous les chefs de village qui avaient assisté à la cérémonie. Au dessert, plusieurs toasts, chaleureusement applaudis, furent portés à Notre Saint Père le Pape, à Sa Majesté Impériale le Sultan et à Mgr Mladénoff. On sentait qu'un même sentiment remplissait tous les cœurs; reconnaissance envers Dieu qui avait béni les efforts de tous et mené à bien cette grande entreprise.

Encore quelques mois, et notre vénérable évêque pourra couronner son œuvre en consacrant l'église.

L'impression produite par cette magnifique solennité a été très grande. Amis et ennemis sont également étonnés de cette soudaine apparition de toute une population catholique dont l'existence était jusqu'ici ou ignorée ou systématiquement cachée. La lumière commence à se faire dans bien des esprits. Beaucoup de préjugés absurdes s'écroulent devant cette éclatante manifestation, et nous avons pu entendre de pauvres schismatiques, venus là par curiosité, s'écrier : « On nous trompait donc, quand on nous disait que les catholiques veulent nous latiniser ! Quelle différence y a-t-il entre ces popes et les nôtres? Ils ont le même costume, les mêmes chants, les mêmes cérémonies. La seule différence, c'est qu'ils les accomplissent, ces cérémonies, avec une piété, une onction, une dignité que nous n'avons jamais vues dans nos prêtres. Pourquoi la vérité ne serait-elle pas là. » Aussi nous osons espérer que, sous les auspices des deux saints Patrons de la future église, la solennité du 15 juillet dernier sera le point de départ d'une nouvelle et magnifique moisson d'âmes.

* * *

Hélas ! pourquoi faut-il qu'à côté de ces joies, notre pensée se porte avec tristesse vers l'avenir, que l'insuffisance des ressources nous laisse entrevoir comme semé de bien des difficultés. Nous avons, il est vrai, les fonds nécessaires pour assurer la construction de l'église. Mais il faudrait bien qu'à côté du temple de Dieu, Monseigneur pût bâtir, comme Salomon, non pas un palais, mais une humble résidence ! Encore ce côté matériel n'est pas ce qui le touche, car, dans sa confiance en Dieu, le saint prélat sait bien qu'il trouvera toujours une pierre pour reposer sa tête. Mais il faut des fonds pour l'administration d'un vaste diocèse qui prend de jour en jour une nouvelle extension. Il ne s'agit pas d'acheter des âmes, mais de subvenir aux pressantes nécessités d'une catholicité qui se forme. Il ne s'agit pas non plus de secours aux prêtres : les modiques honoraires de messes que leur adressent de généreux bienfaiteurs, suffisent à peu près à leurs modestes besoins. Il s'agit des écoles, dont la charge à peu près entière retombe, comme un lourd fardeau, sur les épaules du pasteur. Les schismatiques ont fondé, dans les moindres villages, des écoles dont le maître est payé plus de 1,000 francs. Nos instituteurs catholiques, plus dévoués, se contentent de 250 à 300 francs. Mais encore faut-il les avoir, car nos paysans sont trop pauvres pour une si lourde dépense.

Les journaux vous ont appris que, cédant aux instances du gouvernement bulgare, le Sultan vient d'accorder le bérat aux évêques bulgares schismatiques de la

Macédoine. On peut s'attendre à une lutte plus vive et plus acharnée que jamais.

Enfin, cette année, par suite d'une sécheresse persistante, les récoltes ont totalement manqué dans une grande partie de la Macédoine. D'après une statistique officielle, huit cents villages ont à peine de quoi faire les semailles prochaines, cinq cents n'ont absolument rien récolté. Le Sultan a distribué des secours. A Salonique, le pain ne manquera pas, grâce à la facilité des communications. Mais nos pauvres paysans, avec quoi en achèteront-ils ?

Notre unique espoir est dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont les généreux souscripteurs n'ont jamais laissé sans réponse les cris de détresse et d'angoisse des missionnaires du monde entier. Je ne parle pas de notre séminaire, de nos orphelinats, de nos écoles de jeunes filles, dont les besoins sont si grands, et dont les enfants prient chaque jour, avec tant de ferveur, pour leurs bienfaiteurs.....

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père a nommé vicaire apostolique de la Corée avec caractère épiscopal M. Gustave-Charles Mutel, de la Société des Missions Étrangères de Paris, ancien missionnaire en Corée et actuellement Directeur au séminaire de la rue du Bac. Né dans le diocèse de Langres en 1854, Mgr Mutel a fait ses études à Rome.

En même temps Sa Sainteté a nommé vicaire apostolique du Su-tchuen oriental, M. Laurent Blettery. Né dans le diocèse de Lyon, le 3 mars 1825, où il fut ordonné prêtre, Mgr Blettery entra ensuite au séminaire des Missions Étrangères et partit pour le Su-tchuen (Chine), en 1859.

INFORMATIONS DIVERSES

Danemark. — Dernièrement, a eu lieu à Kolding, en Jutland, la bénédiction de la nouvelle église. Cette mission fut fondée en 1882 par M. l'abbé Horp, natif de Munster, en Westphalie ; il avait été auparavant vicaire à Odensé. On acheta d'abord un presbytère avec un terrain pour une église ; la chapelle et l'école y furent installées. Plus tard, une maison voisine fut acquise pour l'école des filles et les Sœurs, et maintenant une petite église gothique (voir la gravure page 415) réunit aux offices les catholiques avec bon nombre de protestants. Le chœur est orné de trois magnifiques vitraux peints sortis des ateliers d'Hertel et Lersch, à Dusseldorf en Prusse. Celui du milieu représente Notre-Seigneur montrant son Sacré Cœur ; les deux autres saint Michel, le patron de la mission, et saint Anschaire, l'apôtre du Danemark. La bénédiction solennelle de la nouvelle église fut faite par le Préfet apostolique, Mgr von Euch, qui prononça une éloquente allocution. Outre les catholiques, une foule respectueuse de protestants assistèrent à la solennité. Bon nombre de catholiques de la mission voisine de Fredericia prirent part à la fête.

Océanie centrale. — Situées sur le seizième degré de latitude australe, Niua Taputapu et Niua Foou, les deux îles sœurs, sont distantes entre elles d'environ cent milles anglais. Perdues comme deux atomes dans l'océan Pacifique, elles n'ont de relations qu'avec le groupe des îles Tonga, émergeant plus au sud à deux cent cinquante milles et ne sont visitées que par quelques navires marchands en quête de *copra* ou de noix de coco.

L'hérésie wesleyenne implantée dans ces deux îles par la conquête du roi George de Tonga, avait rendu vains les efforts de Mgr Bataillon et de Mgr Elloy, pour y faire germer la bonne semence de la loi catholique. Mgr Lamaze fut plus heureux et, dans l'année 1886, deux missionnaires envoyés par ses soins purent s'y installer et commencer le défrichement de ces nouvelles vignes acquises au divin Père de famille.

Voici quelques extraits d'une lettre adressée au R. P. Procureur des missions de la Société de Marie par le P. Jouny, missionnaire Mariste aux Niua :

« Ce n'est point sans peine que nous avons pu élever à Niua Taputapu une modeste église de construction tongienne, et à ses côtés un petit abri en planches pour les deux missionnaires (voir la gravure page page 409). Nos jeunes gens ont coupé dans les bois quatre colonnes maîtresses et douze colonnes auxiliaires qui portent tout l'édifice. A défaut de style, nous y mettons le symbolisme et nous voulons que nos chapelles en paille reposent, comme l'Église, sur le fondement des douze apôtres et des quatre Évangiles. Le P. Joseph, prêtre originaire de Wallis, a disposé un gracieux autel. La cloche donnée par Mgr Lamaze est suspendue entre quatre colonnettes, à défaut de clocher, à l'extérieur de l'édifice, et réjouit nos chers néophytes en les convoquant à la prière.

« Depuis plus de cinquante ans la population de ces deux îles est sous le joug de l'hérésie. C'est bien ici que nous devons réaliser les conseils de l'apôtre : *in multa patientia.* Le zèle est nécessaire, mais il jaillit de nos cœurs quand nous voyons tant d'âmes se perdre sous nos yeux, malgré l'abondance de la rédemption qui leur est offerte. Persécutions des chefs, calomnies des *teachers*, inertie des caractères, éloignement et difficultés des communications entre les deux îles et avec les centres de nos missions, ouragans et tempêtes qui nous ont déjà plusieurs fois cruellement visités, voilà bien des causes qui nous fournissent la matière à un exercice quotidien de la patience.

« Je suis heureux de vous dire toutefois que le Sacré-Cœur de Jésus travaille visiblement les cœurs de mes enfants. Il ne leur manque plus qu'un peu de courage pour se déclarer catholiques en bon nombre. Je compte sur les prières des âmes dévouées au Sacré-Cœur dans notre chère France et sur l'intercession de notre Bienheureux Pierre-Louis-Marie Chanel. »

PREMIÈRE VISITE PASTORALE

De Mgr VIDAL

Mariste, évêque titulaire d'Abydos et vicaire apostolique des îles Fidji,

AU COLO DE LA REWA

(Suite 1)

IX. — *Naquia.* — *Les grands rapides de la Rewa.* — *Naufrage.* — *Une question de rubriques.* — *La course à pied à travers les montagnes.* — *Naivimoye.* — *Le chef confesseur de la foi.*

Lundi, 20 mai. — Dès l'aube du jour, on frappe sur les *lali*, et bientôt la case est remplie de fidèles venus pour la prière et pour assister au baptême. Nous leur expliquons

(1) Voir les *Missions catholiques* du 25 juillet, 1er, 8 et 15 août, et la carte que nous avons publiée l'année dernière, page 577.

en détail les cérémonies du Rituel et nous les entendons se dire les uns aux autres : « Oui, elles sont belles, elles sont saintes, les cérémonies de la religion ! »

Parmi les baptisés est un enfant de six ans, à l'air pieux et intelligent, il voudrait nous suivre et aller à l'école de Rewa ; mais son jeune âge ne nous permet pas d'obtempérer à son désir. Dieu semble avoir ses desseins particuliers sur cet enfant. Nous lui donnons le nom du disciple bien-aimé, Joane, et nous espérons que plus tard il sera utile à l'œuvre de Dieu dans ces contrées.

Nous quittons le village de *Naquia*, accompagnés de nos néophytes qui nous prodiguent toute sorte de témoignages de vénération et de reconnaissance. Arrivés au bas de la colline, ils se prosternent encore une fois à genoux et réclament une nouvelle bénédiction. Nous la leur donnons de tout cœur et les renvoyons consolés et déterminés à pratiquer généreusement la foi qu'ils ont embrassée. Nous continuons à longer la Rivière des Perroquets jusqu'à l'endroit où, le samedi précédent, nous avons laissé la pirogue. Remontés sur notre embarcation, nous ne tardons pas à regagner la grande rivière de *Rewa*.

Nous pouvions remonter encore en pirogue pendant plus d'un jour, car la rivière était navigable en pareil bateau. Mais les rapides étant de plus en plus nombreux, les accidents y sont fréquents; aussi hésitons-nous longtemps entre le parti de remonter en pirogue et celui de continuer notre excursion à pied. « Nous aurons bien le temps d'aller à pied et de nous fatiguer, me dit le P. Rougier, car nous aurons deux semaines entières de courses à travers monts et vaux ; laissons-nous donc mener encore par eau un jour ou deux. » C'était bon en principe, mais il fallait trouver des guides expérimentés et des rameurs qui connussent parfaitement le lit de la rivière et les points dangereux.

« — Prenons le vieil *Emmanuel* récemment baptisé, » me dit le Père.

J'objectai qu'il me paraissait trop vieux et qu'il ne serait pas assez vigoureux pour lutter contre la force des rapides. Le Père insista et nous montâmes en pirogue emportant seulement les objets les plus indispensables et la chapelle avec un seul ornement. Le vieil Emmanuel était debout sur l'avant afin de pousser du fond avec sa longue perche. Mais bientôt le courant devenant plus violent, notre pilote faisait de vains efforts pour avancer. Il finit même par tituber et tomber à l'eau. Notre pirogue est aussitôt entraînée avec une extrême violence, l'autre matelot saute à la rivière et fait effort pour la retenir, mais il ne peut l'empêcher d'aller frapper contre un rocher.

A peine avais-je aperçu le danger que je m'étais cramponné d'une main au balancier, tandis que de l'autre je tenais soulevé hors de l'eau le petit sac dans lequel se trouvaient mon bréviaire et une relique de la vraie croix. Au moment où la pirogue frappa contre la roche, nous étions tous deux plongés dans l'eau, car le bateau s'était rempli et nos bagages ainsi que la chapelle étaient emportés par le courant. Mais tout fut retrouvé et nous n'eûmes pas de malheur à déplorer. Que d'actions de grâces à rendre à Dieu ! Nous pouvions tout perdre et périr. La Providence a sensiblement gardé ma main droite qui était cramponnée au balancier. Elle eût dû être écrasée par le choc quand cette pièce de bois donna contre le rocher, mon anneau qui est très épais reçut seul le coup et en fut à demi brisé ; mes doigts furent préservés.

Que faire après cette alerte ? Comment continuer notre voyage ? D'un commun accord nous résolûmes d'abandonner la pirogue et de faire à pied le reste de la tournée qui devait durer encore deux semaines. Nous n'avions plus de linge sec ; au reste, il nous fallait passer assez souvent la rivière et nous étions exposés à nous mouiller encore. Et puis au prochain village nous pourrons faire sécher nos habits et les ornements. Pauvre chasuble ! elle avait bien souffert du naufrage,

Mais à quelque chose malheur est bon : l'accident nous délivra d'une perplexité, et voici comment. Avant de partir, contraints de n'emporter qu'une chasuble, nous avions hésité sur la couleur. Nous devions célébrer la fête de saint Marc en rouge ; l'Ascension et quelques fêtes de la sainte Vierge en blanc. Nous optâmes pour le blanc, en priant les saints apôtres de nous excuser. Or, quand nous repêchâmes notre chasuble, nous trouvâmes la question rubricale tranchée : la chasuble était aussi rouge que blanche, car la doublure avait déteint sur la soie en plus d'un endroit et en avait fait presque un ornement omnicolore.

Cependant notre caravane marchait rapidement et franchissait gaiement les collines qui bordent la Rewa. Peu à peu les ardeurs du soleil avaient séché nos habits, et lorsque nous arrivâmes au village de Naivimoge qui est tout catholique, nous ne portions plus trace de notre accident du matin. Le village de Naivimoge est situé sur un affluent de la Rewa que nous avons appelé la Rivière St-Félix, à cause du saint dont nous faisions la fête. Comme les maisons sont perchées sur une hauteur, on avait taillé dans le roc un escalier d'une cinquantaine de marches pour nous en faciliter l'accès. Ici encore nos néophytes nous attendent à genoux pour recevoir notre bénédiction et baiser notre anneau ou plutôt un débris d'anneau.

Ici pas de lali pour réunir les indigènes. On les convoque au son d'une conque marine ; et bientôt on nous apporte solennellement le repas auquel nous faisons honneur, car l'appétit a été aiguisé par une longue marche et le bain du matin. Vers dix heures du soir, nous dormions déjà lorsque nous fûmes réveillés par le *Tuirara* ou crieur public, qui commandait à tous les hommes du village de se lever de bonne heure le lendemain, pour nous préparer un déjeuner confortable. Il fallait, disait-il, que le gros du déjeuner fût prêt au son de l'*Angelus*, afin que chacun pût assister à la messe que célébrerait l'évêque.

La même nuit nous fûmes encore réveillés par des pleurs qui annonçaient le décès d'un petit enfant. Il était mort sans le baptême, et cependant nous étions là deux prêtres ! Mais personne n'était venu nous avertir. Mon Dieu, que de parents sont coupables de négliger les moyens de salut si faciles pour leurs enfants !

21 mai. — Après la messe nous baptisons un enfant et un vieillard. Heureux cet enfant qui a été régénéré de préférence à celui qui est mort païen la nuit précédente ! Heureux aussi et surtout ce vieillard qui, un peu avant sa mort, a reçu cette grande grâce ! J'étais fier de lui dire :

Accipe vestem candidam quam immaculatam perferas ante tribunal Domini Nostri Jesu Christi. Oui, je suis sûr qu'il aura paru avec cet habit immaculé aux noces de l'agneau.

Dans le village de *Nairimoge* se trouve un chef qui a été déposé de son office pour s'être fait catholique. Nous l'avons interrogé pour nous assurer de la fermeté de ses convictions. Il a répondu qu'il était vraiment et qu'il resterait catholique et qu'il aimait mieux avoir perdu sa charge en restant catholique, que de la conserver en étant wesleyen. En finissant, il ajouta : « On me coupera le cou plutôt que de me faire apostasier. » Ce chef a voulu nous accompagner tout le reste de notre voyage, et à chaque rivière qu'il fallait traverser, il regardait comme une faveur de me passer sur son dos. Je dus me laisser faire quelquefois; cependant, aux passages profonds, je n'étais pas sans inquiétude; car mon généreux porteur n'avait rien moins que la taille du grand saint Christophe.

A onze heures nous arrivons au village de Nagara. Il n'y a pas de catholiques dans ce village ; mais le chef, averti de notre présence, nous invite à dîner chez lui. Nous acceptons volontiers; nous commencions à avoir faim et les pamplemousses que nous avons trouvés sur notre chemin l'avaient plutôt excitée que calmée. Nous fîmes donc honneur au dîner de *Nagara* et exprimâmes à notre hôte notre profonde reconnaissance, souhaitant que le bon Dieu répande sur son âme d'abondantes grâces en retour de la nourriture qu'il avait bien voulu donner pour réconforter ses prêtres.

A deux heures, nous arrivons à un grand et beau village. Tout le monde s'attroupe pour nous voir passer. Nous remarquons quatre envoyés d'un village voisin qui s'approchent timidement pour nous prier d'aller chez eux où tous désirent être catholiques. Ils s'étaient convertis la veille à la voix d'un catéchiste que nous avions envoyé en avant de nous. Heureux d'apprendre cette nouvelle, nous rebroussons chemin et retournons vers un nouvel affluent de la *Rewa*, où se trouve la route qui conduit à ce village. Chemin faisant, nous nous plaisions à constater que, chaque fois que nous avions eu à souffrir quelque fatigue durant ce voyage, le bon Dieu nous avait amplement récompensés par des conversions.

X. *En route pour Nadanudanu, ancien repaire de cannibalisme. — La sainte messe sur le lieu des hétacombes humaines. — Naquolo; héroïsme d'une jeune chrétienté ; le caillou symbolique.*

Nos quatre messagers nous précèdent, ils ont pris tous nos bagages et déchargé ainsi nos porteurs habituels qui sont fort heureux de se sentir allégés. Cependant notre marche devient un peu pénible, car nous avons à traverser une vraie forêt de bambous dont les feuilles en forme de couteaux font de nombreuses entailles à nos mains et même à nos visages. Heureusement ces entailles ne sont ni profondes ni douloureuses, et la joie d'approcher de *Nadanudanu* nous fait oublier tout le reste. Mais ce village est encore bien éloigné, perché sur une montagne qui domine tous les environs, et lorsque nous demandons à nos guides si nous n'arrivons pas encore, ils répondent toujours : « C'est plus loin, c'est plus loin. »

Nous traversons un village appelé *Dranikula* (sang de perruche). Il est désert. Nous trouvons cependant la femme du chef et nous lui annonçons que nous sommes missionnaires, que nous venons pour convertir ses compatriotes à la vraie religion du Dieu du ciel. Elle promet d'en parler à son mari et de faire son possible pour l'engager à devenir chrétien. Enfin, vers cinq heures, nous arrivons à un village, entouré d'un fossé et de fortifications, tout comme en plein cannibalisme. Jamais Européen n'a encore foulé de ses pieds cette partie du Colo. On nous montre l'endroit du fossé qui servait autrefois de trappe aux pauvres victimes de l'anthropophagie ; il nous semble qu'il en sort encore une odeur de sang et de cadavres humains. Et pourtant le son de la cloche qui retentit au loin jusqu'au fond de la vallée, et une espèce de procession qui vient à notre rencontre devaient nous faire oublier bien vite ces impressions d'un passé très récent. Ces anthropophages sont devenus chrétiens ; tous en me voyant se prosternent à terre et baisent respectueusement mes mains. On dirait qu'ils sont chrétiens de longue date, tant ils paraissent pénétrés de religion.

Notre arrivée est un grand événement pour le pays : on s'attroupe, on veut nous voir; à tout moment se présentent des retardataires à qui il faut encore serrer la main et donner une bénédiction. Un peu plus tard on nous apporte des vivres, du kava, une dent de baleine, et celui qui nous les offre, souhaite que notre voyage devienne l'occasion de nombreuses conversions dans tout le Colo. Heureux souhait! puisse-t-il se réaliser bientôt ; puissions-nous trouver partout des cœurs aussi bien disposés que ceux des habitants de *Nadanudanu* !

Le soir, après le souper et la prière, tous nos jeunes gens se sont réunis dans le *Bure* ou dortoir et là ils ont enseigné plusieurs cantiques aux jeunes gens du village ; ainsi une bonne partie de la nuit s'est passée à célébrer les louanges de Dieu.

* * *

22 mai. — Pour la première fois la messe va être célébrée sur ces hauteurs, et non loin d'une énorme roche où s'offraient naguère les sacrifices humains. Il est encore vivant et parmi les convertis, le prêtre (Bété) qui faisait autrefois ces horribles immolations. Il en a maintenant horreur. Tout le monde est émerveillé de la grandeur et de la dignité du saint sacrifice de la messe, dont le catéchiste Joane explique le sens et les cérémonies. Aussi avec quel zèle ils décorent la pauvre cabane qui servira de temple ! Ils y mettent une vraie profusion de fleurs ; mais je pense que leurs cœurs de nouveaux convertis ont encore été aux yeux du Seigneur les plus beaux ornements de ce sanctuaire improvisé. Là il faudra plus tard une belle chapelle, avec un joli clocher qui élève bien haut dans les airs le signe de la rédemption.

Après la messe nous faisons huit baptêmes d'enfants. Ce sont les prémices de ces tribus sauvages. Nous visitons aussi une femme malade, mais si ignorante, que nous ne croyons pas pouvoir la régénérer aujourd'hui. Nous recommandons au catéchiste de l'instruire et de l'ondoyer, dans le cas où la maladie s'aggraverait afin de ne pas la laisser mourir sans la grâce du baptême.

A midi, nous arrivons au village de *Naquolo*. Il y a deux mois seulement, il s'était converti tout entier à l'occasion du premier voyage du P. Rougier. Et comme le *Buli*, ou chef, avait menacé les néophytes de leur imposer une amende s'ils se faisaient catholiques, ils coururent à la poursuite du missionnaire qui était parti depuis deux jours et le rencontrèrent bientôt sur le rivage de la *Rewa*. Le Père était tout étonné de voir les députés de ce village venir de si loin.

« — Père, lui dirent-ils sans autre préambule, on veut nous empêcher de rester catholiques; qu'avons-nous à faire?

« — Etes-vous décidés à subir la persécution ? leur demanda le missionnaire.

« — Oui, nous nous laisserons tuer plutôt que d'apostasier.

« — Eh bien! répliqua le Père, en leur présentant un caillou arrondi du lit de la rivière, portez ce caillou au *Buli*, et dites-lui: «Pour « couper en « deux cette « pierre, tu se« rais obligé d'u« ser d'un ins« trument tran« chant. Pour « nous séparer « de la religion, « il te faudrait « nous couper « la tête et en« core tu ne « pourrais em« pêcher nos « âmes d'adhé« rer à la reli« gion vraie qui « est la religion « catholique. »

Les envoyés portèrent le caillou et cette réponse au *Buli* qui n'osa les persécuter ouvertement.

Après un peu de repos, pris au milieu de ces énergiques chrétiens, nous sommes informés qu'un village appelé *Balesere*, distant à peine d'une lieue, veut se faire catholique. Oubliant notre fatigue, nous nous remettons en chemin. Mais bientôt nous rencontrons à mi-côte les habitants de *Balesere* venant au-devant de nous et portant leurs enfants sur le dos. Nous retournons tous ensemble à *Naquolo* où nous avons le bonheur de les inscrire parmi les catéchumènes et de baptiser leurs enfants. Après la cérémonie religieuse on fit un grand kava et les deux villages réunis portèrent un toast pour nous remercier et burent à la conversion de tout le *Colo*. (*A suivre*).

DE LOANGO A L'OUBANGHI

PAR LE

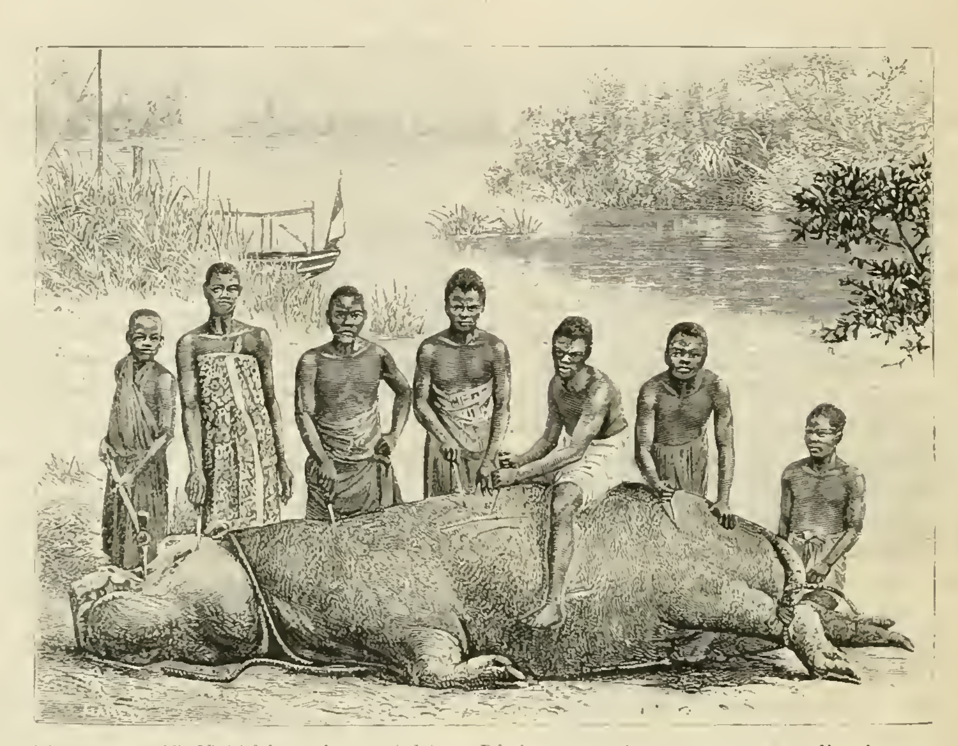
R. P. PROSPER AUGOUARD,

de la Congrégation du Saint-Esprit et du St-Cœur de Marie, provicaire apostolique de l'Oubanghi.

(Suite 1).

X. — *Tristes cargaisons. — Lugubres trophées. — Un siège original. — Deux soldats dévorés. — Une ironie du sort. — Exécution funèbre.*

Durant le cours de nos voyages, nous avons pu voir les tristes trophées qui ornent les places publiques, aussi bien que l'intérieur et l'extérieur des cases. Ce sont des têtes de victimes immolées dans les festins. Les gros bonnets du pays se font remarquer par le *luxe* de leurs cases, où de nombreuses têtes sont rangées avec une coquette symétrie, les machoires dépareillées n'y sont pas admises.



CONGO FRANÇAIS (*Afrique équatoriale*). — DÉPÈCEMENT D'UN HIPPOPOTAME; d'après une photographie du R. P. AUGOUARD, supérieur de la mission de l'Oubanghi. (Voir page 416)

Le capitaine de la canonnière *Djoué*, M. Dunod, faisait un jour un traité de protectorat avec un chef du Haut-Oubanghi. En attendant qu'un esclave lui apportât sa natte, le chef, avec la plus grande désinvolture, prit pour s'asseoir une tête qui avait servi à son repas de la veille.

* * *

L'Oubanghi n'a pas seul le monopole de ces horribles coutumes. Les habitants du Congo et des autres affluents du grand fleuve mangent aussi la chair humaine, quoique d'une façon moins dévergondée. La mort horrible de deux soldats noirs de l'État indépendant du Congo est là pour prouver la vérité de ce que j'avance. Voici, du reste, le récit du troisième survivant (2) :

« Le capitaine Haussens nous avait placés, deux de mes camarades et moi, dans un village au confluent de l'Arouhimi (3), après avoir fait l'échange du sang avec le chef.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 25 juillet, des 1er et 8 août.

(2) Ce récit est emprunté au livre du capitaine Coquilhat : *sur le Haut-Congo*.

(3) C'est là que M. Stanley a quitté le Congo pour prendre la voie de terre, n se rendant à Wadelay au secours d'Emin Pacha.

Celui-ci nous avait engagés à ne pas quitter son village et à ne pas nous promener au loin.

« Les premiers jours se passèrent tranquillement. Puis, un midi, des *Basokos* nous invitèrent à aller à la pêche dans une île voisine, en nous promettant beaucoup de plaisir. Je m'opposai à cette excursion, mais inutilement; mes compagnons partirent avec les pêcheurs. La nuit étant venue sans qu'ils fussent rentrés, je m'inquiétai et je me mis à rôder autour du débarcadère des pirogues. Celle des pêcheurs revint, mais je ne vis pas mes deux camarades. Pressentant une trahison, je m'établis près d'une case abandonnée. Une odeur de chair en cuisson arriva bientôt jusqu'à moi. Une idée effrayante me vint : on rôtissait peut-être le corps de mes deux compagnons! Je m'avançai lentement dans l'ombre et, à la lueur du feu, je vis les pêcheurs sortir de grands vases les restes déjà dépecés de mes compatriotes.

« Je m'enfuis dans la forêt, mais pas trop loin des villages, parce que c'était là que plus tard devaient revenir nos vapeurs. Pendant longtemps je vécus de racines et de fruits sauvages ; mais au bout d'un mois je fus découvert par une femme qui donna l'alarme et l'on s'empara de moi.

« Rentré au village, j'y fus remis aux mains du chef auquel je fis remarquer qu'il aurait un terrible compte à rendre aux hommes blancs quand ils reviendraient.

« Le chef m'engagea à dire au capitaine à son retour que mes deux compagnons s'étaient noyés, moyennant quoi il ferait tout pour me sauver la vie. Je promis naturellement tout ce qu'il voulut et, durant quelques semaines, je pus espérer d'échapper au trépas.

« Alors les indigènes vinrent réclamer mon corps pour un festin, en disant : « Il est impossible de calmer le Blanc en lui restituant un seul de ses hommes. Puisque nous avons tué les deux autres, il vaut mieux faire disparaître les témoins de cet acte. »

« Le chef résista pendant plusieurs jours. Mais voyant bien qu'il allait céder aux sollicitations de plus en plus pressantes des siens, je saisis l'occasion d'une nuit sombre pour me sauver une seconde fois dans les bois. Calculant, d'après ce que j'avais vu ordinairement, que nos vapeurs ne seraient pas à l'Arouhimi avant trois ou quatre mois, je m'enfonçai plus avant dans l'intérieur et je recommençai ma vie misérable.



DANEMARK.— Église de Saint-Michel a Kolding, dans le Jutland ; d'après une photographie (voir page 411).

* * *

« Ayant végété ainsi pendant plus de trois mois, je m'avançai prudemment vers les villages; mais je fus repris de nouveau, étroitement lié et cette fois mis sous bonne

garde : ma maigreur cependant fit renoncer aux cannibales à me sacrifier immédiatement, car, après mes affreuses privations, je n'avais plus que la peau et les os. On me donna beaucoup à manger et je ne sus pas résister à mon appétit. D'ailleurs, maintenu toujours immobile, je devais engraisser très vite. Au bout de quelques semaines, je fus trouvé suffisamment refait pour être mangé. On fit les préparatifs du festin et cette fois je vis ma dernière heure approcher sans espoir de salut.

* * *

« La veille du jour où l'on devait me mettre à mort, le soleil était déjà assez haut sur l'horizon, quand tout à coup un grand bruit se fit entendre dans les villages voisins du Congo. Tous les hommes prenaient les armes pendant que les femmes et les enfants emportaient les objets les plus précieux vers les sombres forêts.

« — *Ma tamba-tamba!* s'écriait-on. Les Arabes ! les Arabes, chasseurs d'esclaves ! »

« Une fusillade violente éclata, et au milieu du désordre, je pus sauter dans un fourré voisin. Les Arabes, me prenant pour un indigène, me mettaient en joue, quand je m'écriai : « *Mouana Boula Malari* » — sujet de Stanley. — J'étais sauvé ! on me délia.

« Peu de jours après, j'étais remis à un de nos bateaux qui remontait le fleuve. »

On remarquera l'ironie du sort qui fait rendre la liberté à ce pauvre soldat noir précisément par ces Arabes qui mettent tout à feu et à sang dans le haut fleuve pour se procurer de l'ivoire et des esclaves.

* * *

Si nous descendons un peu, nous voyons encore le cannibalisme exister chez les *Baianzis* (1) et les *Batékés* riverains du grand fleuve ; mais si les festins de ce genre sont chez eux plus rares, ils n'en sont pas moins cruels.

Dernièrement encore, à l'entrée de la rivière Sanga, rive droite du Congo, un chef vint à mourir. Sa première femme fut étroitement amarrée et engraissée pendant quelques jours. A la solennité des funérailles, un garçon et une petite fille en compagnie d'un chien, furent enterrés vivants avec le cadavre, pendant que la foule hurlante immolait la femme, dont on se disputait les lambeaux.

XI. — *La mission de Saint-Louis. — Des gens ennuyés. — La pintade et le singe. — Les bœufs et les éléphants. — La chasse à l'hippopotame. — Détails touchants. — Progrès de la civilisation.*

C'est au milieu de ces féroces tribus que la mission de Saint Louis de l'Oubanghi a été établie l'année dernière. Nos missionnaires qui ne vont point là pour vivre, mais pour mourir, avaient fait à Dieu le sacrifice de leur vie ; mais il n'en fut point ainsi des *Ballalis*, ouvriers indigènes des environs de Brazzaville, qui n'étaient pas sans quelque crainte au sujet de leur peau dans ce pays d'anthropophages (1). Pour se donner du cœur, chaque soir après le travail, ils se réunissaient pour danser, et le ménestrel de la bande exhalait mélancoliquement ses plaintes, au sujet du P. Augouard qui les avait jetés dans un pays perdu, peuplé de cannibales et de crocodiles. Les chants et les plaintes prenaient chaque jour un ton plus élevé, jusqu'à ce que la viande d'un énorme hippopotame vînt un jour leur faire oublier la patrie absente.

* * *

A côté de la question spirituelle et morale, il y a la question matérielle qui est toujours une grosse affaire, surtout au centre de l'Afrique. Il faut, en effet, s'ingénier de toutes manières pour procurer de la nourriture à notre petit peuple noir, qui, sans demander la poule au pot d'Henri IV, ne dédaigne cependant pas un morceau de venaison. Nous profitons de nos excursions pour mettre la main sur une pièce avantageuse et de résistance. La pintade et le singe que l'on rencontre par bandes nombreuses, sont réservés au Blanc; c'est, du reste, trop menu fretin pour une bande affamée.

Les bœufs sauvages se rencontrent par centaines ; mais, outre que la chasse en est dangereuse, elle n'est point rémunératrice, car elle demande d'adroits chasseurs qui, généralement, ne se rencontrent pas sous notre soutane.

L'éléphant possède une quantité respectable de viande ; mais il a un nez qui vous évente à des distances considérables. Les trois pachydermes que nous avons pu abattre, nous ont fourni d'excellents plats avec leurs trompes et une moyenne de deux mille kilos de viande par animal.

Mais ce qu'il y a de moins dangereux et de plus pratique, c'est l'hippopotame qui se laisse tuer tout bêtement et qui alimente constamment notre table et la cuisine de nos enfants. On s'approche avec précaution des bandes nombreuses qui pullulent dans le fleuve, et il n'est pas rare que cinq ou six cartouches nous procurent cinq à six mille kilos de viande. Dès qu'il est touché mortellement, l'animal coule à pic ; mais il revient à la surface au bout d'une heure ou deux, selon le degré de fermentation des aliments qu'il a absorbés précédemment. C'est alors que la chasse est loin d'être un amusement. Il faut aller lier la patte de l'amphibie dont la masse entraîne les pirogues au milieu des courants parfois très violents, et à force de rames l'amener à terre.

L'animal est alors dépecé (voir la gravure page 414) : on coupe la viande en lanières longues d'un mètre et fort peu épaisses pour la faire dessécher au-dessus de feux produisant beaucoup de fumée.

Pendant la nuit tous nos marins noirs, au comble de la joie, absorbent de telles quantités de viande, que très sou-

(1) Pour me conformer à l'orthographe française, je mets la marque du pluriel à la fin des mots. Dans la langue indigène, c'est le contraire qui a lieu : *Ouianzi*, un homme de l'Ouianzi ; *Kitéké* au singulier, *Batéké* au pluriel.

(1) Les dernières nouvelles de cette mission qui fait office de sentinelle avancée, ne sont pas rassurantes. Le *Léon XIII* a été assailli à coups de fusil par de féroces indigènes qui avaient déjà tué précédemment un capitaine blanc et deux noirs de l'État indépendant du Congo En arrivant à Saint-Louis, le vapeur a failli périr dans un épouvantable ouragan. Enfin une panthère a dévoré un de nos orphelins âgé de quatorze ans : on n'a retrouvé que la tête et quelques ossements. Les hommes, les bêtes et les éléments semblent se liguer contre nous Le démon en effet n'entend pas se laisser chasser sans combat de son empire bien des fois séculaire, mais avec l'aide de Dieu nous irons le forcer jusque dans ses derniers retranchements.

vent ils s'en rendent malades. Les bons conseils sont peu écoutés devant de pareilles aubaines. Au bout de deux jours, la viande, devenue sèche, est cousue dans des sacs et conservée pendant de longs mois.

*
* *

C'est ainsi que nous nous efforçons de nous créer des ressources sur place, afin de conserver nos fonds pour racheter les pauvres petits malheureux esclaves. Chose bien touchante, Mgr Carrie, en voyant les privations de ses missionnaires dans l'intérieur, voulut les imiter : bien que résidant sur le littoral où l'on peut se procurer facilement un peu plus de confortable, il ne voulut toucher ni au pain ni au vin depuis 1887. Bien plus, dans une autre circonstance, il vendit une croix d'or, qu'il avait reçue en cadeau, ce qui lui procura le moyen de soulager plusieurs infortunes. Il y a tant à faire sur tous les points du noir continent !

*
* *

Comment procéder, me demandera-t-on, pour changer des mœurs aussi féroces? Certes, la chose ne sera ni rapide, ni facile ; mais, avec la grâce de Dieu, elle ne sera pas impossible. La présence seule des Blancs dans une contrée suffit déjà pour inspirer aux indigènes la honte de leur cannibalisme.

C'est ce qui s'est passé à Linzolo, notre première mission du haut fleuve. A mon arrivée on me demanda un jour un de mes hommes en échange d'un gros porc. Peu de jours après, nous apprîmes que les Batékés du village le plus voisin venaient de manger un homme. Le voyant malade ils lui avaient coupé la tête pour l'empêcher de mourir, car ils ne mangent pas les corps de ceux qui meurent de mort naturelle. Nous leur reprochâmes leur anthropophagie, mais ils répondirent que nous ne savions pas ce qui était bon, et ils se moquaient de nos répugnances.

Aujourd'hui non seulement ils ne se vantent plus de manger de la chair humaine, mais encore ils affirment n'en avoir jamais mangé. S'ils pratiquent encore cette barbare coutume, c'est loin du voisinage des Blancs et dans le plus grand secret.

*
* *

Il faudra du temps, de la patience et des sacrifices pour civiliser ces vastes contrées ; mais il en sera des hommes comme des nombreuses rivières qui viennent se jeter au Congo : les flots se heurtent et produisent des courants dangereux en se mêlant au grand fleuve ; mais bientôt les eaux se mêlent et coulent unies vers l'immense Océan. Elle est profondément vraie, cette maxime de l'Orient, qui n'est après tout qu'une explication de l'Evangile : « Les gros fleuves, les grands arbres, les plantes salutaires et les gens de bien ont été créés non pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service au genre humain ! » S'il en était toujours ainsi, que de transformations étonnantes ne verrions-nous pas bientôt au centre de ce sauvage continent !

(La fin au prochain numéro.)

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VII

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN RUSSIE (1800-1890).

Suite (1)

Dans la ville de Minsk relevant de l'apostat Siémasko, vivaient, en 1837, soixante-cinq religieuses basiliennes, dont la plupart appartenaient aux plus grandes familles du pays. Les Sœurs s'occupaient de l'éducation de la jeunesse et de l'assistance des pauvres ; elles étaient vénérées de toute la population ; mais précisément à cause de leur crédit sur le peuple, l'apostat tenait à les entraîner après lui dans le schisme. Après avoir employé vainement les promesses d'abord, puis les menaces et les vexations, il résolut d'en finir par la force.

Cependant l'abbesse Macrine, profitant des relations de plusieurs de ses religieuses qui avaient leurs parents à la Cour, avait écrit à l'empereur, demandant pour toute faveur la permission de se retirer chacune dans leur famille, si le gouvernement ne leur permettait plus de servir les pauvres dans leur couvent. Nicolas envoya la supplique à Siémasko en écrivant à la marge : « Renvoyé au saint archevêque, qui fera droit à cette demande, si elles changent de religion. » Auparavant le Czar avait adressé à l'apostat une lettre ainsi conçue : « J'approuve tout ce que le saint archevêque a pu faire et fera pour le rétablissement de la foi orthodoxe ; je tiens toutes ses entreprises pour saintes et trois fois saintes. J'ordonne, en cas de résistance à ses ordres, aux autorités militaires de se mettre à toute heure et partout à sa disposition, et cet ordre, je le signe de ma propre main, Nicolas. »

Muni de cette pièce impériale, Siémasko fit cerner de nuit le couvent et, assisté du gouverneur de Minsk, il somma les Sœurs de choisir entre l'apostasie et l'exil. Pas une ne fit défection. Le misérable ordonna alors aux cosaques de les saisir et de les entraîner sur la route de Witebsk. Le premier jour, on leur fit faire quinze lieues à pied ; ces malheureuses femmes, peu habituées à la marche, tombaient d'épuisement sur la route, mais on les relevait à coup de crosse. Enfin, après sept jours d'une marche forcée, pendant laquelle plusieurs Sœurs avaient succombé, elles arrivèrent à Witebsk, et on les enferma dans le couvent des *filles noires*, religieuses schismatiques.

On les jeta dans l'étable des animaux de la basse-cour, où elles trouvèrent d'autres religieuses catholiques arrivées d'ailleurs ; on les enchaîna deux à deux, comme les forçats, et dans cet état, on les employa aux travaux les plus vils et les plus fatigants de la maison. Nourries d'un peu de pain noir, en quantité insuffisante, couchant sur la terre nue, chaque Sœur était encore frappée régulièrement deux fois chaque semaine, le mercredi et le samedi, de cinquante coups de bâton. Leur ancien confesseur, devenu lui aussi

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er 8 et 15 août.

apostat, présidait chaque fois à cette barbare exécution. Plusieurs Sœurs moururent sous les coups, car leur corps n'était plus qu'une plaie et cet atroce supplice se prolongea pendant des mois entiers.

Voyant qu'on ne pouvait triompher de leur constance, on se mit à leur donner pour toute nourriture du hareng salé, sans leur permettre de boire. Ce fut un de leurs plus rudes supplices. Chaque fois qu'elles suppliaient leurs bourreaux de leur accorder un verre d'eau, on leur proposait l'apostasie. Pas une Sœur ne succomba à la tentation.

On les transporta alors à Polock, et on les mit au service des maçons qui bâtissaient pour Siémasko un superbe palais épiscopal. Leur faiblesse et leur inexpérience de ces sortes de travaux amenèrent la mort de plusieurs religieuses. Cinq d'entre elles furent ensevelies vivantes sous un éboulement, neuf autres furent écrasées par la chute d'un mur. Celles qui avaient été épargnées voulurent courir au secours de leurs sœurs ; on eut l'infamie d'en faire une condition d'apostasie, et sur leur refus, on les empêcha de secourir celles qui peut-être vivaient encore.

Quand le palais épiscopal fut terminé, on s'avisa d'une autre torture. On les amenait près d'un lac glacé, on les faisait entrer dans des sacs, on liait ces sacs autour de leur cou ; alors des diacres, des séminaristes de la maison de l'évêque montaient en bateau et traînaient ces malheureuses filles après eux, en ayant soin de leur tenir la tête hors de l'eau. Cette atroce promenade durait deux ou trois heures, selon le caprice des bourreaux ; après quoi, on les ramenait mourantes au couvent qui leur servait de prison. Plusieurs Sœurs périrent encore dans ce supplice.

Il y a pis, et ce qui me reste à dire jette un triste jour sur l'état moral du clergé orthodoxe. Un jour, dans une de ses nombreuses visites au couvent, l'évêque Sémiasko fit boire ses diacres et des paysans ; quand ils furent ivres, il leur jeta les servantes du Christ, en leur disant d'en faire à leur volonté. Alors commença une scène digne de l'enfer ; les coups, les blasphèmes des bourreaux se mêlaient aux gémissements, aux supplications des religieuses. Mordues, piétinées, couvertes de sang et de boue, ces malheureuses ne présentaient plus qu'une masse informe. Quand les bourreaux, las de frapper, se retirèrent enfin, deux Sœurs étaient mortes ; l'une avait eu la tête écrasée d'un coup de botte, l'autre était tellement défigurée qu'il fut impossible de savoir quel coup lui avait donné la mort ; huit avaient les yeux arrachés ; six avaient les jambes brisées en plusieurs endroits. Macrine et deux ou trois vieilles Sœurs qui avaient été moins maltraitées, demandèrent en grâce qu'on leur permît d'assister leurs compagnes ; on en fit encore une condition d'apostasie, et sur leur refus, on les entraîna dans un autre local.

La plume tombe des mains et le cœur se serre de dégoût, en essayant de retracer de pareilles scènes, qui durèrent pendant sept ans. Au bout de sept ans, cinquante-une Sœurs avaient succombé, quatorze survivaient encore, et l'on s'apprêtait à les expédier, pour en finir, en Sibérie. La justice de Dieu, qui voulait que de pareils forfaits fussent révélés au monde catholique, permit que Macrine et trois de ses compagnes parvinssent à s'échapper, un jour de fête patronale, où filles noires et popes étaient plongés dans l'ivresse. Quand la sainte abbesse de Minsk parut devant Grégoire XVI, le vénérable vieillard ne put retenir ses larmes au récit de tant d'horreurs, et il s'écria douloureusement : « Est-il possible que tant d'atrocités se soient commises, et que nous n'en ayons rien su ? » Le Souverain Pontife voulait douter encore que l'empereur de Russie fût instruit des forfaits qui se commettaient en son nom ; mais Macrine lui mit sous les yeux l'ukase signé de la main même du Czar : « Saint et vénérable archevêque, ce que vous avez fait est vénérable et saint. J'approuve tout ce que vous avez fait et tout ce que vous ferez. Nicolas. » Il n'y avait plus moyen de douter. En plein XIXe siècle, à la face de l'Europe indifférente et distraite, l'empereur de Russie avait approuvé et fait exécuter des atrocités devant lesquelles eût reculé Néron.

Et l'histoire des religieuses de Minsk n'est qu'un épisode de la persécution. En 1836, un abbé d'un monastère basilien avait été condamné, par ordre du Czar lui-même, à recevoir six mille coups de bâton, dont la plupart, il est vrai, tombèrent sur un cadavre.

En 1841, quatre autres supérieurs de monastères, vieillards de soixante à soixante-dix ans, avaient été dépouillés de leurs vêtements en plein hiver, et placés, chacun à leur tour, sous une pompe dont l'eau qu'on lâcha sur eux, se congélant sur leur peau, les enveloppa peu à peu d'un manteau de glace qui leur servait de linceul.

Et que d'autres faits du même genre ont dû se passer dans cet empire muet, où il n'y a ni journaux, ni correspondances libres avec l'étranger, où les témoins eux-mêmes de pareilles atrocités ont la bouche fermée par la crainte de partager le sort des victimes ! et c'est en face de pareils faits que le gouvernement russe ose bien se vanter tous les jours de sa tolérance.

* * *

« Maintenant que nous en avons fini avec les Ruthènes, au tour des Latins, » s'était écrié l'empereur Nicolas, quand le schisme de l'Église unie fut consommé. C'était en 1841. Pour détruire l'Église latine, le plus sûr était de corrompre l'épiscopat. L'archevêque de Mohilew, le successeur du fameux Stanislas Bohuscz, était un prélat recommandable, et dont la souplesse laissait à désirer aux yeux du gouvernement. Il mourut à propos, en 1841, empoisonné, dit-on, par ordre de l'administration, et on lui donna pour successeur Mgr Paulowiski, évêque de Kaminice. C'était un de ces hommes à tout faire, comme il en faut au Czar. Mgr Szyt, un de ses suffragants, ayant fait opposition aux tendances schismatiques de son métropolitain, fut enlevé de nuit et l'on n'en entendit plus parler.

Le nouvel archevêque accorda au gouvernement tout ce qu'il voulut ; il supprima toutes les Congrégations religieuses existant encore en Russie, et malgré les protestations de Grégoire XVI et de Pie IX, il accepta la présidence du collège ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, qui supprime la juridiction des évêques et le pouvoir du Souverain Pontife. Frappé d'excommunication pour ce fait, il méprisa les censures pontificales et mourut dans ce misérable état. Pendant sa dernière maladie, il s'était adressé à Rome, pour obtenir la levée de l'excommunication.

Pie IX avait répondu : « Que l'archevêque reconnaisse sa faute et qu'il se démette des fonctions de président du collège, et par le fait même, il recevra l'absolution des censures » Mais quand la dépêche arriva, le malheureux archevêque de Mohilew avait comparu au tribunal de Dieu.

* * *

Il y avait, en 1840, au pied du Caucase, une florissante mission catholique, fondée et dirigée depuis cent quatre-vingt-trois ans par les RR. PP. Capucins. Cette mission comptait alors environ trente mille catholiques, appartenant les uns au rite latin, les autres au rite arménien.

En 1802, la Géorgie et la Mingrélie étant tombées au pouvoir des Russes, les missionnaires ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il leur serait plus difficile de vivre sous la domination du Czar-pontife, que sous celle du Sultan.

On commença par leur défendre de chercher à convertir aucun Arménien schismatique ; tout infidèle baptisé par les missionnaires fut déclaré appartenir de droit à l'Église orthodoxe ; défense leur fut faite de communiquer avec le Saint-Siège ou la Propagande, autrement que par le collège catholique romain de Saint-Pétersbourg ; défense de recevoir aucun subside du dehors ; défense de baptiser les enfants nés de mariages mixtes, défense de déconseiller, même en particulier, ces sortes de mariages ; ordre d'accorder aux époux la bénédiction nuptiale, après qu'ils se sont présentés d'abord au pope orthodoxe ; défense de construire aucune église ou chapelle sans l'autorisation écrite du gouverneur de la province.

Tant de vexations ne parvenant pas encore à décourager la patience des missionnaires, le gouvernement russe recourut à sa tactique ordinaire ; il chercha dans le clergé un Judas, et il ne tarda pas à le rencontrer.

Un prêtre arménien, Paul Sciagoulanti, homme de foi douteuse et de mœurs suspectes, avait été interdit et excommunié, en 1822, par le vicaire patriarcal de Constantinople, son supérieur. Les Capucins eurent compassion de lui ; ils le reçurent et le nourrirent pendant dix ans, dans leur couvent de Tiflis. Au bout de ce temps, ils s'entremirent pour lui faire rendre ses pouvoirs. Voici comment Sciagoulanti récompensa ses bienfaiteurs :

En 1843, il adressa au gouverneur du Caucase un mémoire rempli de calomnies atroces contre le R. P. Damien, supérieur de la mission, et contre tous les Capucins. Pour accréditer ses mensonges, il fit apposer sur cet acte les signatures de quinze prêtres arméniens.

Un colonel protestant, qui était un honnête homme, fut chargé par le gouvernement de faire une enquête très sévère. Le P. Damien n'eut pas de peine à se justifier, et on constata que *onze* signatures sur *quinze* étaient fausses et avaient été apposées à l'insu des prêtres que l'on mettait en cause. Sur le rapport du colonel, le général gouverneur de la province écrivit, le 24 février 1844, au P. Damien, une lettre officielle, dans laquelle il reconnaissait l'innocence complète des accusés et flétrissait le calomniateur.

Le gouverneur avait jugé avec équité. Mais un mois après, le 19 mars 1844, arrivait de Saint-Pétersbourg un décret impérial ainsi conçu :

« Sa Majesté a daigné souverainement ordonner que le prêtre Sciagoulanti soit le supérieur de tous les Arméniens catholiques de la Géorgie et des provinces annexes.

« Les Pères capucins pourront continuer leur ministère dans la province, aux conditions suivantes : »

« 1° Se reconnaître pour toujours sujets russes. »

« 2° Ne plus correspondre avec aucune autorité spirituelle étrangère. »

« 3° Cesser immédiatement toute communication avec le clergé et le peuple arménien catholique. »

« 4° Dépendre uniquement du consistoire de Mohilew. »

« Si quelqu'un des Pères Capucins refuse d'accepter ces conditions, il sera immédiatement expulsé du pays. »

C'était la ruine de la mission de Géorgie. En vain le gouverneur du Caucase écrivit, à deux reprises, à Saint-Pétersbourg, pour réclamer contre un pareil déni de justice ; en vain les populations catholiques demandèrent avec larmes le maintien de la mission, tout fut inutile. Le 1er janvier 1845, les RR. PP. Capucins étaient expulsés de la Georgie.

* * *

Vers la fin de 1845, on apprit avec surprise que l'empereur Nicolas se proposait de venir à Rome rendre visite au Pape Grégoire XVI. Quel pouvait être le but d'une démarche si inattendue ? Le schisme triomphant venait-il insulter au catholicisme humilié et vaincu ? Les journaux de toutes les nuances glosèrent beaucoup à ce sujet ; ceux qui étaient le mieux au courant de la politique moscovite et de ses ruses pensèrent, non sans apparence de raison, que le but du Czar était de faire parade devant ses sujets catholiques de ses bonnes relations avec Grégoire XVI, afin d'enlever aux victimes de sa cruauté tout espoir de se voir secourues par le Père commun des fidèles.

Si telle était la pensée du Czar, il faut bien reconnaitre qu'elle fut déçue. Rome était encore tout émue du long martyre des religieuses Basiliennes, dont l'abbesse Macrine venait d'être reçue par Grégoire XVI. Le persécuteur fut accueilli avec une politesse froide et digne, qui ne pouvait laisser aucun doute sur l'horreur qu'inspiraient ses forfaits : il n'y eut ni fêtes, ni illuminations, ni démonstrations publiques ; la noblesse romaine s'abstint de le visiter, les artistes s'écartèrent de lui, le peuple ne l'honora pas même de cette curiosité banale qu'il accorde à tous les souverains de passage.

Reçu, sur sa demande, au Vatican, le 13 décembre 1845, il resta une heure dix-huit minutes en tête à tête avec le Pape. Dans ce long entretien, le Vicaire de Jésus-Christ déploya une vigueur, une franchise tout apostoliques. Ce vieillard de quatre-vingt-deux ans fut sublime d'éloquence, dans la majestueuse simplicité de sa douleur. Après les premiers compliments, il dit à l'empereur qu'il était heureux d'avoir assez vécu pour dire enfin la vérité à un si grand potentat. Le Czar, interdit de ce début, essaya de nier les faits, en disant qu'il ne fallait pas croire tout ce que les gazettes racontent ; mais le Pape avait pris ses précautions, il s'était muni des pièces authentiques, qu'il fit passer sous les yeux de l'empereur, en lui prouvant, sans aucune échappatoire possible, que les journaux étaient loin d'avoir tout dit. Le Czar se rejeta alors sur les lois de son empire, qu'il était bien forcé de faire exécuter. « Sire, répondit le Pontife d'une voix émue, ce sont des lois humaines, que votre Majesté peut changer, et je réclame

contre elles, au nom de la loi de Dieu. Tous deux, Sire, nous sommes souverains ; mais avec cette différence que vous pouvez toujours modifier les lois de votre empire, au lieu que je ne puis rien sur celles du mien. Tous deux nous paraîtrons bientôt devant le juge suprême, moi sans doute avant Votre Majesté ; mais Votre Majesté y viendra après moi. L'un et l'autre nous aurons à rendre compte de notre gouvernement. Cette pensée m'impose le devoir de réclamer ici en faveur de mes fidèles enfants qui vivent dans les États de Votre Majesté. »

Le Czar, vivement ému, se leva et baisa à plusieurs reprises la main du Pape, promettant de faire faire des enquêtes et de satisfaire aux désirs du Pontife.

Quand, au sortir de l'audience, il reparut sous la colonnade, les spectateurs remarquèrent tous que le Czar, qui, en entrant au Vatican, avait une attitude affectée et théâtrale, se retira atterré et sous le coup d'une émotion profonde.

Six mois après, au mois de juin 1846, le vieux Pontife, comme il l'avait dit, paraissait au tribunal du Christ. Il pouvait au moins se rendre le témoignage de n'avoir pas gardé un lâche silence devant l'iniquité triomphante.

Les résultats de cette grande scène amenèrent, pendant une dizaine d'années, un peu de relâche dans la persécution. En 1847, un nouveau concordat fut conclu avec Pie IX.

Sans parler des huit évêchés du royaume de Pologne, il reconnaissait pour la Russie sept diocèses : un archevêché à Mohilew, et six suffragants ; Wilna, Samogitie, Minsk, Lucéoria et Zitomir, Kaminice et le nouveau diocèse de Kherson, pour le sud de l'empire. Les auxiliaires institués autrefois par Pie VI, sont conservés en même nombre ; le nouveau diocèse de Kherson a un auxiliaire, résident à Saratow ; plus tard, de son propre mouvement, Nicolas accorda un second auxiliaire, en résidence à Astrakan. Un séminaire est érigé dans le diocèse de Kherson.

En attendant la nomination d'un évêque de leur rite, les Arméniens catholiques, habitant les régions du Caucase et le sud de l'empire, sont sous la juridiction des évêques de Kherson et de Kaminice.

Pour tout ce qui regarde l'Église latine en Russie, le concordat de 1847 s'en réfère au concordat de 1798, passé avec Paul Ier.

Le concordat de 1818 reste en vigueur pour les diocèses du royaume de Pologne.

En annonçant au Sacré Collège l'heureuse conclusion de ce concordat avec la Russie, Pie IX ne put s'empêcher d'exposer en même temps ses regrets et ses nombreux *desiderata* : l'interdiction de communiquer avec Rome, la non-restitution des biens du clergé, la loi sur les mariages mixtes, l'intrusion d'un laïque dans les consistoires épiscopaux, le jugement des causes matrimoniales déféré aux juges civils, les entraves apportées à l'existence des ordres religieux, la loi qui défend d'embrasser le catholicisme, et par dessus tout l'anéantissement de l'Église ruthène. Sur ce dernier point, le gouvernement russe s'était montré absolument décidé à maintenir à tout prix l'œuvre de 1840.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

S. D. Y, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.................. 100
Un Châtillonnais, diocèse de Dijon.................. 1
M. Vierucci, à Livourne.................. 34
M. Laliron, à Reyssac, diocèse de Tulle.................. 2 60

A Mgr Puginier (Tong-King occidental).
C. B., abonné de Niort, diocèse de Poitiers.................. 3 15

A Mgr Pineau (Tong-King méridional) pour les affamés.
Mme veuve Chambellan, à Sayvres, diocèse de Poitiers 5
J. S., don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.................. 5
Mme la marquise de Bigny, diocèse de Nevers.................. 30
Anonyme de Lyon.................. 5
A. M. D. G., diocèse d'Aire.................. 3
M. de Blavette, à Loupeigne, diocèse de Soissons.................. 5
Un abonné de Saint-Etienne, diocèse de Lyon.................. 20

A Mgr Banci (Hou-pé septentrional) pour les affamés.
Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant aux prières des missionnaires et des chrétiens d'une manière spéciale....... 10

Pour le baptême de trois petites Chinoises sous les noms de Marie, Jeanne et Thérèse (Mgr Banci).
Un abonné de Saint-Etienne, diocèse de Lyon.................. 30

A Mgr Vey, pour les affamés du Laos Siamois.
Anonyme du diocèse de Saint-Claude 3

A M. Marius Bonnet, missionnaire au Su-tchuen oriental.
Rev. André, séminaire de Brighton, Boston.................. 100

(La suite des dons prochainement).

ÉDITION ALLEMANDE
(2e trimestre 1890).

Pour l'œuvre.................. 157 53
Pour les missions du Tong-King Central.................. 128 58
Pour les missions de Chine (Mgr Banci).................. 218 57
Pour les missions du Japon (Mgr Midon).................. 251 70
Pour les missions des Indes (M. Fourcade).................. 31 25
Pour les missions à Calcutta.................. 61 70
Pour le séminaire du Japon (Mgr Cousin).................. 391 75
Pour le Hou-pé oriental.................. 4 94
Pour les religieuses du Bon-Pasteur à Bangalore..... 4 94
Pour les Pères du Saint-Esprit, à Bagamoyo.................. 1.079 68
Pour le P. Lourdel (Nyanza et Ouganda), pour rachat d'enfants nègres.................. 724 81
Pour les Pères Lazaristes d'Abyssinie.................. 24 68
Pour la mission d'Alaska (Vancouver).................. 6 48
Pour la mission du Labrador (Havre-de-Grâce) 60
Pour les lépreux de Molokaï.................. 48 45
Pour les lépreux de Honolulu.................. 54 70
Pour la mission de Samoa.................. 2 10
Pour la mission de Bornéo.................. 10 32
Pour le rachat d'enfants païens (Ily).................. 1.662 35
A Mgr Hirth, pour rachat d'enfants païens :
Avec noms 5 Joseph.................. 128 36
Avec noms 3 Philippe-Jacques, 3 Marie-Anne, 3 Marie-Aldegonde, 3 Jean, 2 Anne-Marie, 1 Marie-Catherine.... 394 80
Avec noms Gaspard, Marie, Joseph, Balthazar, Gaspard-Melchior.................. 113 55
Avec nom Anne.................. 51 84
Avec noms Joseph-Antoine, Uldaric.................. 61 71
Avec noms Marie, Joseph-Antoine.................. 77 76
Avec nom Léonard.................. 25 92
Avec nom Louis de Gonzague.................. 25 92
Avec nom Marie-Anne.................. 25 92

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



FIDJI (*Océanie*). — Types et modes de coiffures; d'après des dessins communiqués par Mgr Vidal.
(Voir page 424).

CORRESPONDANCE

ZANGUEBAR SEPTENTRIONAL

Nouvelles fondations dans la partie nord du Vicariat.

La féconde excursion apostolique dont Mgr de Courmont retrace les grandes lignes dans la lettre suivante, a fourni à l'un des compagnons de route du prélat la matière d'un superbe *Récit de voyage*. Nous commencerons la semaine prochaine la publication de ce nouveau journal du R. P. Le Roy. Nous l'avons annoncé depuis longtemps; mais nous avons dû en différer la publication afin de donner à notre graveur le temps de buriner avec tout le soin qu'elles méritent les illustrations que le missionnaire-artiste avait semées à profusion sur les marges de son manuscrit.

Lettre de Mgr de Courmont, de la Congrégation du Saint-Esprit, a MM. les Présidents des conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Depuis deux ans nous projetions une fondation au Kilima-Ndjaro. Mais comment y arriver par une région où régnent toujours les hostilités? D'autre part, les immenses et fertiles plaines du Tana nous étaient ouvertes, le riche bassin du Sabaki nous offrait de magnifiques emplacements pour un centre de mission. Aussi nous résolûmes, en attendant, de prendre position sur le territoire anglais dont ces pays font partie.

Excursion sur le Tana. —Agitation causée dans le pays par l'expédition du Dr Péters.

Le 2 novembre, je quittais Zanzibar, accompagné du R. P. Charles Gommenginger, qui devait entreprendre la fondation projetée par le R. P. Le Roy, notre principal entremetteur auprès des indigènes dont il possède très bien la langue, du F. Acheul et de dix grands jeunes gens de nos orphelinats. Nous naviguions sur notre boutre. Le 10 novembre, nous arrivions à Lamoo. Après un stationnement d'environ quinze jours dans ce port, nous gagnions le Tana par son embouchure de l'Ozi et le Belezoni.

Une agitation extrême régnait sur tous le cours du fleuve. L'expédition du docteur Péters allant à la recherche d'Emin Pacha, avait nécessité l'envoi successif de plusieurs caravanes et comme toujours, pas mal de méfaits avaient marqué leur passage. Si bien que les

paisibles Wapokomos, indignés et surtout effrayés des procédés sommaires de la mise en train de ces difficiles entreprises, avaient pris le parti, à l'approche d'un Européen, de cacher leurs pirogues et de s'enfuir loin de leurs villages. Il s'était même produit parfois des rixes suivies d'accidents fâcheux, blessures et morts d'hommes dont on exagérait le nombre. La nouvelle du massacre du Dr Péters qui s'annonçait en novembre déjà sur toute la côte, répondait très bien à cet état des choses et des esprits dans la région du fleuve. Cette nouvelle était fausse — alors du moins — nous le sûmes pertinemment plus tard. Mais il avait suffi pour lui donner corps et lui trouver créance, de forcer légèrement les faits en les groupant autour du principal personnage.

Provinces parcourues pour y chercher des emplacements favorables.

Outre ces retards, cet état de choses nous causa bien des ennuis. Sans pirogues et sans pagayeurs en nombre suffisant, nous dûmes ramener du Belezoni au bourg de Kau le matériel de la fondation. Nous séparant alors du R. P. Gommenginger, nous tentâmes, le R. P. Le Roy, le F. Acheul et moi, l'exploration du Tana. Il fallait absolument essayer de ramener les esprits, de nous concilier des sympathies pour obtenir de ces braves Wapokomos un terrain convenable.

Kalindi, Goblanti ou Borabine, Ngao, Ngatana, Muina, furent les provinces que nous traversâmes successivement, avant d'arriver dans le Ndéra qu'on nous signalait comme un pays de choix. C'était vrai. Population relativement dense, intelligente, douée, ce semble, de plus d'initiative que ses congénères, sol exceptionnellement fertile, forêts magnifiques, étangs poissonneux aux rives peuplées d'oiseaux, plaines giboyeuses : tout cela nous inclina à jeter notre dévolu sur Kozi, la capitale, pour y établir la station chrétienne. Il y eut des pourparlers, car, bien que les gens fussent très accueillants, l'un des sultans (c'est le nom que prennent les chefs des provinces), Néfé, n'était pas là, et son collègue Balisa, encore que fort épris de nos cadeaux, n'osait seul nous dire : Restez...

Laissant là le F. Acheul, le R. P. Le Roy et moi nous continuâmes notre marche en avant. Guano, Kinakomba, Ndura, Subaki : autant de nouvelles provinces dont nous pûmes très exactement nous rendre compte. Trois autres encore, Malalulu, Malakoté, Korokoro, et nos regards, errant au confluent du Mumoni et du Kilaluma, eussent démêlé dans les vapeurs de l'atmosphère la gigantesque masse du Kénia s'estompant dans le lointain avec sa couronne de neiges éternelles.

Fondation de Kozi.

A notre retour à Kozi, les difficultés n'étaient pas toutes levées. Cependant Néfé avait fait dire de nous bien traiter. Quelques explications qui achevèrent de faire connaître qui nous étions et ce que nous voulions, les exploits cynégétiques du F. Acheul rapportant parfois jusqu'à deux antilopes après quelques heures de chasse, faisant une part princière au chef et aux notables, tout cela nous valut une sorte d'acceptation par acclamation. Nous n'avions qu'à aller au plus vite délivrer le P. Charles Gommenginger de sa séquestration de plus d'un mois au milieu des palétuviers de Kau, pour lui permettre de venir enfin commencer son œuvre. Le 14 janvier, il débarquait à Kozi ; la station de Saint-Joseph du Tana était fondée.

Lamoo et Mélinde.

De retour à Lamoo, nous prîmes possession d'une maison achetée à un ministre anglican qui y tenait école. Elle fut destinée à servir de procure et de sanatorium pour nos confrères du Tana.

Notre boutre nous attendait pour nous ramener à Zanzibar. Le 23 janvier nous arrivions à Malindi, le Mélinde dont saint François Xavier parle dans ses lettres, y ayant fait escale en se rendant aux Indes.

Excursion sur la rivière Sabaki. — Projet de fondation à Makongéni.

Tout près est le Sabaki et, le long de son cours, une série de villages doivent jalonner une route menant dans l'Ukamba, la plus belle province du territoire anglais. Nous eûmes bientôt fait d'organiser une caravane et d'explorer la région jusqu'à Arbakundi. Le pays est beau, fertile ; il se peuple de Wanyikas ; les Anglais favorisent ce mouvement et y font eux-mêmes des stations. C'était l'occasion de nous tailler un lot dans les riches alluvions du fleuve et sur le versant des collines qui en découpent gracieusement le bassin. L'emplacement choisi, nous en confiâmes la garde à un chef voisin, l'ayant nanti d'un grand sabre, présent royal accompagné d'autres cadeaux. Ce lieu s'appelle Makongéni ; c'est un site charmant d'où nous dominions en spectateurs ravis le cours fuyant du Sabaki et l'immense étang de Diororé avec lequel il communique ; c'est aussi, au débouché des routes qui mènent à Malindi, une excellente position pour les relations avec les indigènes.

Mombaze et Pemba.

De Malindi, nous gagnâmes Mombaze où nous séjournâmes du 31 janvier au 4 février. Nous étions en peine depuis deux ans d'y trouver une maison à acquérir.

Ayant fait visite à M. Mackenzie, directeur de la Compagnie anglaise de l'Est africain, nous fûmes tirés d'embarras : « J'aime beaucoup vos œuvres, nous dit-il ; attendez que nous sachions bien nous-mêmes où doit être la ville future et alors je vous donnerai pour vos établissements le terrain qui vous sera nécessaire. »

Ces dispositions sont sincères et dureront, je l'espère.

De Mombaze, nous allions aborder à Pemba. Cette île est d'une beauté ravissante ; mais, hélas ! c'est la terre de la servitude. D'immenses propriétés, ayant chacune beaucoup d'esclaves et chacune aussi un maître musulman ; donc, esclavage des âmes venant aggraver l'esclavage du corps : voilà ce qu'on voit à Pemba et l'impression douloureuse qu'on en emporte.

Retour à Zanzibar. — Heureux résultats du voyage.

Un jour de mer encore et nous débarquions le 8 février au matin à Zanzibar. Notre voyage avait duré trois mois et six jours.

Vous le voyez, nous avons de consolants résultats dans la partie anglaise des provinces du vicariat. Une station chrétienne a été fondée sur le Tana, une seconde est en voie de s'établir sur le Sabaki. Elles pourront faire un bien immense; car, dans ces deux positions, nous sommes en dehors de l'influence musulmane et traitons avec des païens, défiants, et pour cause, vis-à-vis de l'Arabe mais au contraire, empressés à venir se grouper là où ils nous voient nous fixer. Puis, Mombaze nous sera accessible en temps opportun. Et qui dit Mombaze, dit Taveta et tous les points de l'immense parcours du chemin de fer, dont l'itinéraire, depuis le retour de Stanley, semble se dessiner nettement vers les Grands Lacs.

Ainsi c'est vraiment une aurore qui se lève sur ces régions, tandis que l'horizon reste sombre ailleurs.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Voici la liste complète des missionnaires partis dernièrement du séminaire d'All-Hallows-les-Dublin :

MM. John Gavigan, Edward Keating et John Cusack, pour Melbourne ; Patrick Costello, pour Ballarat ; James Gaffney, pour Sandhurst ; Edward O'Reilly, pour Perth ; William O'Sullivan, pour Brisbane. Tous ces diocèses sont en Australie.

Sont partis pour les États-Unis : MM. Bernard O'Reilly et James O'Donohue, pour Brooklyn ; Jérémie Gleeson, pour Sacramento : Edmond Heelan, Francis Wren et John Foomey, pour Dubuque ; Patrick Kennedy, pour Kansas-City ; Denis Cashman, pour Pittsburg ; Timothy O'Brien, pour Saint-Paul ; John Mac Carthy, pour Monterey ; Charles Hogue, pour Baltimore.

Pour le diocèse de Saint-Jean (Terre-Neuve) : M. Patrick O'Brien. Pour le diocèse de Kingston, Canada : M. John O'Brien.

— Sont partis à la fin du mois de juin du séminaire national de Maynooth (Irlande) :

Pour les missions d'Australie : MM. John English, pour Armidali ; Peter Coyle, pour Sale ; Thomas Barry, pour Sandhurst.

Pour les États-Unis : Thomas Laffan et Peter O'Malley, pour Dubuque.

— Sont partis en juin dernier, du Séminaire diocésain de Waterford (Irlande) :

MM. John Gibbons, pour Armidale ; John Synnott et Mathieu Hynes, pour Sale ; James Coffey, pour Dunedin ; Edward Mulcahy et William Doyle, pour Port-Augusta ; John Shea, pour Wilcannia ; Patrick Hawe, pour Pittsburg, et Mathew Kinsella, pour Halifax.

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Auguste Fluchaire, des Missions Étrangères de Paris, écrit de Pilavadanday à M. Jules Chovin, au grand séminaire de Grenoble :

« Malgré tous les avis donnés par le missionnaire, les Hindous ne se pressent pas de nous envoyer leurs enfants, pour apprendre leurs prières ; souvent même ils attendent l'époque du mariage pour « faire d'une même pierre deux coups ». De la sorte il arrive fréquemment que des jeunes gens de quinze à vingt ans viennent demander à faire leur première communion et à se marier, après avoir jusque-là vécu sans aucune idée surnaturelle.

« Les voilà donc arrivés de loin à la mission. Ils ont apporté du riz pour une semaine, et leurs parents viendront de temps en temps renouveler leurs provisions. Ces enfants vont demeurer auprès du missionnaire pendant un mois, quelquefois plus, quelquefois moins. Il faut leur apprendre toutes les prières, depuis le signe de la croix, jusqu'aux commandements de Dieu et de l'Église. Mais ils ne savent pas lire : comment faire ? Le catechiste *criera* mot à mot chaque prière, et tous, comme des perroquets, de répéter syllabe par syllabe. Quand ils commencent à savoir un peu, chacun fait à son tour l'office de catéchiste, et avec du temps et de la patience, nous arrivons à loger plus ou moins bien dans ces étroites cervelles les principales prières et un peu de catéchisme. Puis quand, depuis dix jours, vous vous escrimez à les instruire, en voilà d'autres qui se présentent. Prenez courage et recommencez tout pour ces derniers... Il en viendra d'autres encore... Voilà le travail de patience qu'il faut faire pendant au moins trois mois.

« Enfin, le jour de la première communion est arrivé. Nous sommes loin du faste européen. Cependant, entendez cette musique; voyez ces têtes noires couvertes de fleurs, les nez et les oreilles chargés de bijoux plus ou moins précieux; regardez mes Indiens vêtus de leurs plus belles toiles aux couleurs voyantes. Eh bien ! Ce sont mes enfants... Ils m'aiment et je les aime. Ils m'appellent leur père et je le suis. Ils ne sont, il est vrai, ni savants, ni riches ; ils sont noirs ; mais je sais que leurs âmes sont blanches, leurs cœurs purs et je suis heureux de les voir. Après la messe, j'irai fouiller dans ma vieille malle pour découvrir encore quelques chapelets donnés par les amis de France. Un chapelet et une image seront leur souvenir de première communion, le mémorial de leur plus beau jour. Un chapelet et une image, c'est peu de chose ! Mais le Père est pauvre comme ses enfants. D'ailleurs tous sont enchantés. Je les bénis une fois encore, et ils se dispersent, chacun dans la direction de son village. »

Sénégal et Sénégambie. — Mgr Barthet, évêque d'Abdère, vicaire apostolique de la Sénégambie, écrivait dernièrement à Monseigneur l'évêque de Saint-Claude :

« J'ai déjà pu visiter un bon nombre des stations de ce vicariat apostolique. Saint-Louis, la capitale du Sénégal, la résidence du gouvernement, est une ville de près de vingt mille habitants dont quatre mille catholiques, y compris les troupes européennes ; tout le reste est à peu près mahométan à l'exception de quelques centaines d'idolâtres fétichistes et d'autant de protestants.

« La population catholique de Saint-Louis est attachée à son clergé et aux religieux qui se dévouent à l'instruction des enfants et au soin des malades dans les hôpitaux. J'y ai reçu le meilleur accueil ; j'ai eu la bonne fortune de retrouver à Saint-Louis comme gouverneur un de mes anciens amis de l'Inde. C'est vous dire que j'ai rencontré en lui un excellent appui.

« Un chemin de fer va de Dakar à Saint-Louis. Sur son parcours nous avons deux stations de missionnaires : Thiès, où trois de nos Pères aidés de quatre Frères s'occupent de l'évangélisation des indigènes et d'une exploitation agricole habitée par une quarantaine d'enfants ; Rufisque, où nous avons une paroisse desservie par deux de nos Pères aidés de quatre Frères et de cinq religieuses. Ce port de mer est déjà éclairé à l'électricité,

de même que Saint-Louis ; sa population est de six mille habitants dont près de huit cents catholiques.

« Dakar, où je suis en ce moment, est une ville de fondation récente : la première maison en pierres a été construite par nos missionnaires il y a une quarantaine d'années. Son port, le plus beau de la côte occidentale d'Afrique, l'appelle à devenir prochainement la capitale du Sénégal. Cette ville ne possède encore que cinq mille habitants; mais elle prend tous les jours un plus grand développement. La population catholique indigène est de huit cents âmes. Nous y avons trois prêtres, treize religieuses et huit Frères de l'instruction chrétienne, sans compter deux de nos Frères chargés du matériel de la Mission.

« J'ai vu aussi Gorée, petite île à une demi-lieue de Dakar, où nous avons une paroisse florissante de deux mille catholiques. Trois de nos Pères en sont chargés, ils sont aidés de six Frères pour les écoles de garçons, de huit Sœurs pour les écoles de filles et de onze autres Sœurs pour l'hôpital.

« J'ai visité ensuite nos stations de la côte au sud de Dakar sur une étendue d'une trentaine de lieues : Poponguine où l'on se propose d'ériger un sanctuaire en l'honneur de Notre-Dame de la Délivrande; Guéséou, Ngazobil, Ndianda, Mbodiène, Joal et Fadioute, villages purement indigènes, dans chacun desquels nous comptons de deux cents à sept cents chrétiens.

« Il y a quarante ans dans ce pays, le nom adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ était complètement inconnu.

« Nous avons à Ngazobil un grand établissement où sont réunis plus de cent cinquante enfants des deux sexes. Les filles sont confiées à des religieuses indigènes, les Filles du Saint-Cœur de Marie, qui ont là un noviciat. Leur Congrégation est composée d'une trentaine de Sœurs, réparties en petites communautés de trois ou quatre Sœurs dans les villages que je viens de mentionner. Nous avons aussi à Ngazobil le séminaire indigène de la Mission qui nous a déjà fourni huit prêtres.

« Dans cette partie de la Mission, nos missionnaires ont acquis une grande influence sur les populations même païennes. Lorsque j'ai fait ma visite dans ces stations, j'ai été reçu partout avec des ovations indescriptibles à la mode africaine. On venait de toutes parts à ma rencontre, les uns à pied, les autres à cheval; mais tous les hommes étaient armés de fusils pour saluer mon arrivée avec de foudroyantes décharges de mousqueterie à me briser le tympan des deux oreilles. Ces bons noirs sont de grands enfants ; on fait d'eux tout ce que l'on veut une fois qu'on a gagné leur affection et leur estime.

« Des députations de villages voisins encore païens sont venues à cheval, leurs chefs en tête, pour me saluer et me supplier de leur envoyer aussi des missionnaires ; mais il m'était impossible de leur donner satisfaction, car tous mes confrères sont employés au soin des chrétientés établies que l'on ne peut abandonner sans s'exposer à voir ces pauvres noirs retomber dans leur ancienne barbarie. Le prosélytisme musulman s'avance au milieu des populations idolâtres comme une vague envahissante qui tend à submerger toute l'Afrique, et nous ne pouvons lui opposer qu'un faible barrage sur les quelques points occupés par nos missionnaires.

« Si je disposais d'une quarantaine de missionnaires en plus, avec des ressources suffisantes pour les entretenir, je pourrais les envoyer au milieu d'une foule de populations qui les désirent et qui les acclameraient. Les royaumes du Baol, du Sine, du Saloum, où nous sommes déja connus par les Pères qui visitent régulièrement chaque année ces contrées, nous recevraient avec empressement ; mais c'est toujours le même refrain que nous devons répéter à la suite de notre divin Maître : « *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* »

« Ah ! si nos jeunes lévites des séminaires de France savaient tout le bien qu'il y a à réaliser dans ces contrées, ils se lèveraient en masse pour venir à la conquête des âmes dans ces régions africaines.

« Je me propose d'aller prochainement visiter les stations du sud du vicariat dans la Cazamance : Carabane, Sedhiou et Ziguinchor. Il est question d'établir dans cette dernière localité où nous avons déjà quatre cents chrétiens, un établissement agricole où nous recueillerions un grand nombre de jeunes esclaves libérés par le Gouvernement français ; son représentant dans ce district pourrait nous en confier des centaines si nous étions à même de les recevoir.

« Après avoir vu la Cazamance, je me rendrai en Gambie, qui est un territoire anglais, où trois de nos Pères et deux frères donnent leurs soins à une paroisse de plus de quinze cents catholiques ; cinq religieuses de Saint-Joseph de Cluny s'y occupent des écoles de filles. Les protestants y sont au nombre de trois mille, de toutes sectes ; malgré leur supériorité numérique et les ressources dont ils disposent, ils ont le dessous pour les succès dans les écoles. Les rapports de l'Inspecteur du Gouvernement anglais l'attestent chaque année.

« Il me restera ensuite à visiter la portion la plus éloignée de cette vaste mission, le Soudan français, où nos Pères sont installés au nombre de cinq, avec quatre Frères coadjuteurs. Kita, leur principale résidence, est à plus de trois cents lieues de Saint-Louis, près du Haut-Niger. J'y conduirai quatre à cinq Religieuses de Saint-Joseph. Nos missionnaires y ont déjà baptisé une centaine de noirs et le nombre de leurs catéchumènes est beaucoup plus considérable. Le Gouvernement français comprenant toute l'importance de cette station, nous aide par tous les moyens possibles.

« Voilà un aperçu de la Mission que la Providence a confiée à mes soins. Malgré toutes les difficultés provenant du climat, du caractère des habitants, du manque de ressources et de personnel, le bien se fait ici sur une échelle réellement considérable quand on se rend compte de ces pays. Nous sommes ici quarante-deux missionnaires prêtres, sans compter les Frères et les Sœurs; mais il nous en faudrait des milliers pour résister au torrent envahissant des prédicants du Coran répandus par centaines de mille. »

PREMIÈRE VISITE PASTORALE

De Mgr VIDAL

Mariste, évêque titulaire d'Abydos et vicaire apostolique des îles Fidji,

AU COLO DE LA REWA

(Suite 1)

XI. — *Le pic de Vacala , le jeune Leone, apôtre de la vraie foi. — Restes de la barbarie. — Le Buré de Nuiseralagi. — Fantastique kava des anthropophages.*

De *Naquolo* nous apercevons *Vacala*, grand village situé sur une haute montagne. C'est vers ce pic qu'il nous faut arriver. Durant deux heures nous courons comme à l'assaut de cette forteresse du paganisme, de ce théâtre de la plus terrible anthropophagie. Un catéchiste que nous y avions envoyé d'avance nous avait rapporté d'excellentes nouvelles de Vacala. Tous s'étaient déclarés catholiques et avaient sincèrement renoncé à leurs pratiques païennes.

Ici encore nous avons pu admirer la conduite de la divine Providence à l'égard des âmes : dans ce village se trouvait un jeune homme nommé Léone qui fut baptisé autrefois à Vérata par le R. P. Leberre. Seul de tout ce village il avait quelques notions de religion, et seul il avait vu un prêtre. Or, il y a un an environ, un catéchiste wesleyen vint à Vacala et engagea les habitants à se déclarer protestants de sa secte. Le chef du village réunit ses gens et, après s'être consultés, ils furent presque décidés à embras-

(1) Voir les *Missions catholiques* du 25 juillet, 1er, 8, 15 et 22 août, et la carte que nous avons publiée l'année dernière, page 577.

ser le wesleyanisme. Mais Léone se glissa alors à côté du chef et lui dit tout bas :

« — J'ai vu sur le littoral qu'il n'y a qu'une seule religion bonne, et qu'il n'y a que les prêtres catholiques qui soient de vrais prêtres.

« — Mais, dit le chef, où sont les prêtres catholiques ?

« — Prenez patience, répondit Leone ; Dieu finira par les envoyer jusqu'ici.

« — Eh bien, conclut le chef, nous patienterons et nous ne nous ferons pas wesleyens. »

Environ un an après, le P. Rougier pénétrait dans ce village ; il y fut reçu avec joie, avec enthousiasme même. Leone surtout était heureux de voir ses désirs accomplis. A notre voyage, nous avons trouvé ce cher Leone plus heureux encore de recevoir cette fois et son prêtre et son évêque. Il ne se possédait pas de joie et ne pouvait se lasser de nous contempler. Le village tout entier était en fête : enfants, jeunes gens, vieillards, tous montraient le plus grand zèle pour se faire instruire.

Lorsqu'on vint nous offrir les présents en grande cérémonie, nous remarquâmes qu'à Vacala, les taros, les ignames, les cannes à sucre, tout était d'une dimension extraordinaire. Les hommes eux-mêmes sont d'une taille gigantesque et d'une bravoure à toute épreuve. Espérons que ce seront de rudes chrétiens et que la religion, en dirigeant vers le bien leur énergie, loin de la diminuer, ne fera que l'augmenter. Il faudra habiller un peu plus ce peuple pour le civiliser : je dois dire cependant que tous ont ce qu'on peut appeler l'indispensable. D'ailleurs, comme le faisait remarquer le missionnaire, ces presque nudités des sauvages font moins mauvaise impression que certaines coquetteries civilisées que l'on rencontre souvent en Europe.

Parmi les vieux de Vacala, on remarque encore d'autres traces de sauvagerie. Ce sont d'étranges mutilations aux mains et aux pieds. Il est rare, en effet, de trouver une main ayant ses cinq doigts au complet. L'une n'en possède plus que quatre, l'autre trois. Certains même avec deux seulement étaient assez embarrassés pour me serrer la main. Ces mutilations sont la marque des grands deuils de famille : à chaque deuil ils se coupent un doigt ou du moins une phalange de doigt. La religion aura encore à faire disparaître ce dernier abus du paganisme.

Sur le soir, nous montons vers un pic plus élevé encore d'où nous pouvons voir la mer du côté de *Naiserelagi*. Je ne l'avais pas contemplée depuis huit jours, et il me semblait que j'en éprouvais une véritable joie. On ne se lasse jamais de voir le mouvement et l'immensité de l'Océan : ne serait-ce pas parce qu'il est une image de l'infini après lequel le cœur humain soupire ? De ce pic, nous pouvons contempler à nos pieds une grande partie de *Viti-Levu*. Quelle grande île ! Qu'il faudrait de nombreux missionnaires pour la convertir tout entière !

Le soir nous nous réunissons dans le *Buré* du village pour la prière en commun. Ce *Buré* est une grande case longue de vingt-cinq à trente mètres ; elle sert de dortoir aux jeunes gens non mariés. Tout le village assista à la prière, à l'instruction ; et chacun s'efforça de prendre part au chant du cantique. L'exercice religieux terminé, les femmes et les enfants se retirent et seuls les hommes faits et les vieillards restent avec nous pour le souper et le kava (voir la gravure page 427).

Étrange scène que le kava de cette soirée : jamais je ne saurais l'oublier, car jamais dans ma vie de missionnaire je n'avais rien vu de pareil. Imaginez-vous deux longues files de sauvages dont la plupart ont le regard encore féroce, la religion n'a pas eu le temps de l'adoucir ; leurs traits amaigris et allongés dénotent des hommes qui ont passé la plus grande partie de leur vie à la lutte et à la guerre ; je dois ajouter qu'ils ont été presque tous des mangeurs de chair humaine. Ils sont là assis, vêtus seulement d'une ceinture assez large pour couvrir leur nudité, mais sans rien de plus. Leur corps est noir et brille de ses reflets d'ébène à la lugubre lueur d'une torche de résine qui donne plus de fumée que de lumière. A un bout de ces deux files est un grand plat de bois qui doit contenir la liqueur du kava (voir la gravure p. 426) ; à l'autre extrémité sont assis par terre un évêque et un prêtre.

Il y a dix ans, nous n'aurions pu paraître impunément dans ce *Buré* ; aujourd'hui encore un Européen quelconque ne s'y trouverait pas sans danger. Et pourtant cet évêque et ce prêtre sont là, calmes ; mieux que cela, ils sont à l'aise, ils sont heureux. Ce sont des pères au milieu de leurs enfants. Ces enfants sont un peu sauvages, il est vrai, ils auront besoin d'être travaillés par la grâce ; mais c'est précisément pour leur apporter cette grâce dans les sacrements que ces missionnaires sont venus parmi eux. Et ces indigènes le savent, et c'est pour fêter l'arrivée du grand chef de la religion parmi eux qu'ils vont faire ce kava solennel. Une longue corde part du bassin à kava et vient aboutir à nos pieds : malheur à celui qui la franchirait pendant qu'on prépare la liqueur des chefs !

On commence à mâcher le kava. Soudain, ces vieux anthropophages entonnent un chant funèbre accompagné d'une mimique effrayante. Ces bras décharnés, dont les mains n'ont que des tronçons de doigts, ces bras s'élèvent et retombent en cadence ; puis ils se portent vivement vers un point de l'horizon, comme pour signaler un ennemi. Alors les gestes simulent un combat, puis un massacre, puis le festin qui accompagnait toujours les guerres, festin d'un épouvantable cannibalisme. Enfin ils vont jusqu'à simuler, en feignant de tenir un crâne en l'air, les libations de sang humain. En même temps, les ombres de ces longs bras osseux, ces gestes saccadés, se reproduisent sur la muraille comme d'effroyables fantasmagories et des ombres d'enfer.

Sommes-nous tombés dans un antre d'assassins ou un sabbat de démons ?

« — Ah ! me disait le P. Rougier, comme ce serait vite fait de nous, si la soif du sang humain les reprenait à ce moment ! »

Notre frayeur dure peu : près de nous, exposé à tous les regards, est un signe de paix et de bénédiction ; la croix orne cette case et nous rappelle aux étonnantes réalités qui ont succédé à ces horreurs. Ces scènes, dont on nous a donné le spectacle, sont un dernier adieu à leurs coutumes païennes qu'ils ont voulu faire pour saluer la croix et honorer *les hommes de Dieu.*

La grâce a triomphé de ces affreuses natures, et voilà que, pour exprimer cette transformation miraculeuse, ils ont soudain changé de mimique. Ils adoucissent leurs chants, leurs gestes, et tournent vers nous des regards suppliants. Ils avouent avec regret qu'ils ont été méchants par le passé, qu'ils n'ont pas connu la lumière et qu'ils se sont égarés dans l'abîme du mal. Mais désormais ils veulent être chrétiens et me demandent un prêtre, « un prêtre ! » Ce cri, poussé à la fois par toutes les bouches, me fait vibrer les entrailles, pendant que la dent de baleine tombe à mes pieds.

J'acceptai la dent de baleine, je promis. Oh ! qu'auriez-vous fait à ma place, jeunes lévites du sanctuaire ? Auriez-vous eu le cœur assez dur pour résister ? Venez donc, venez à mon secours ; aidez-moi à tenir parole.

Avant de se retirer, chacun vint me baiser la main et me dire : « Nous allons vivre enfin, car nous aurons un prêtre ! » Et ils nous laissèrent là quelque temps jusqu'à ce qu'on eût préparé la case du chef où nous devons dormir.

XII. — *La fête de saint Marc. — La forêt. — Le tombeau de Matéo. — Nasolo : les noces catholiques. — Bubu : aire des vautours du cannibalisme.*

23 mai. — La nuit a été fraîche ; nous avons très bien dormi : on finit par s'habituer parfaitement à coucher sur une natte et même à reposer sur un oreiller de bois ou de bambou. Les indigènes n'en ont pas d'autre, et nous sommes bien obligés de faire comme eux quelquefois. Il ferait vraiment beau voir un missionnaire traîner après lui son oreiller par monts et par vaux.


FIDJI (*Océanie*).— BASSIN ET COUPE A KAVA ; d'après le dessin d'un missionnaire (page 425).

Ce matin le temps est magnifique. Saint Marc nous donne un beau jour. Nous avons pu nous confesser pour nous mieux préparer à la fête de cet apôtre, et nous nous sommes encouragés mutuellement à être de vrais missionnaires, de vrais disciples de Pierre, comme saint Marc. Que de réflexions nous a suggérées l'Evangile de ce jour! Il se terminait encore par cette phrase toute pleine ici de réalité : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Après la messe, nous offrons encore au bon Dieu un bouquet de six baptêmes d'enfants, nés depuis le dernier voyage du P. Rougier. J'ai donné le nom de Thérèse à une petite fille ; c'est un souvenir de reconnaissance envers une communauté du Carmel, qui prie beaucoup pour nos Fidjiens. Vacala me fait penser à ce Carmel par la ressemblance qu'il offre avec la montagne d'Elie. Puisse-t-il être sanctifié un jour par la vie de cette petite Thérèse et embaumé de ses vertus !

Après un rapide et frugal, mais abondant déjeuner, nous quittons ce village pour continuer nos explorations. Nos guides nous font passer par de magnifiques forêts aux lianes gigantesques. Les pigeons, les perroquets surtout sont très nombreux dans les branches de ces arbres toujours verts.

Nous arrivons vers midi au pied d'une montagne où se trouvait autrefois un grand village ; il n'en reste presque plus de traces, sinon quelques débris de plantations de bananiers ou de cannes à sucre. Comme le soleil est ardent et que nous sommes un peu fatigués de notre marche, nous prenons le parti de nous reposer. Nos gens finissent par trouver un beau régime de bananes bien mûres, que les perroquets ont presque respectées et on vient les déposer à nos pieds. Nous nous hâtons de leur faire honneur, car la route nous a mis en appétit. Durant ce temps, on nous prépare aussi un kava pour éteindre notre soif. Mais point de bassin ; on se sert en place d'une feuille de bananier. Hélas! cette cuvette végétale ne se brise pas, mais elle se déchire et laisse écouler la précieuse liqueur. Il en reste juste assez pour nous désaltérer.

Ainsi rafraîchis et fortifiés, nous nous remettons en marche. Après avoir franchi une colline, nous arrivons au *tombeau de Mateo.*

Mateo est le premier catéchiste catholique envoyé dans le Colo, il y a une douzaine d'années. Il fit quelques conversions, baptisa quelques mourants ; mais, un jour qu'il voyageait à travers ces montagnes pour aller catéchiser et instruire, il *roula dans le ravin,* nous a-t-on dit, et il se tua. Alors on l'enterra dans cette vallée. Ce récit est-il exact ? On pourrait en douter, car cette perte remonte à une douzaine d'années, c'est-à-dire au temps où le cannibalisme était dans toute sa fureur. Le catéchiste Mateo n'aurait-il pas été tué et mangé? C'est fort possible et très vraisemblable : j'avais presque envie de faire ouvrir ce tombeau, qui peut-être n'a jamais con-

tenu le corps du pauvre catéchiste ; mais, nous ne pouvions nous arrêter plus longtemps. D'ailleurs nous n'aurions rien changé au véritable état des choses ; dans l'un comme dans l'autre cas, nous pouvons bien regarder Mateo comme un martyr. Nous nous sommes tous agenouillés sur cette tombe et nous y avons prié pour la conversion du Colo et de tout Fidji.

Après deux nouvelles heures de marche, nous finissons par aboutir dans une vallée où nous retrouvons notre rivière de Rewa que nous avions quittée depuis plusieurs jours et nous arrivons bientôt à un village catholique appelé *Nasolo*.

En descendant la pente qui conduit au village, nous remarquons une grande foule réunie et une animation extraordinaire. C'est un mariage, nous dit-on, que l'on doit célébrer demain, ou plutôt le mariage a été béni l'année dernière; mais on doit faire le repas de noces demain matin, et c'est dans ce but que plusieurs villages voisins sont accourus. Nous remercions le bon Dieu de nous donner cette occasion de trouver réunie une population si nombreuse dans un village tout catholique : cela nous permettra de prêcher à tous la parole de Dieu et de déposer quelques semences dans les cœurs.

Réception cordiale dans ce village ; offre de présents et



FIDJI (*Océanie*). — Un kava dans le Colo ; d'après le dessin d'un missionnaire mariste (voir page 425).

d'une dent de baleine avec demande d'un prêtre. Puis prière du soir après laquelle nous nous retirons dans la case du grand chef.

La nuit est un peu troublée par les chants préparatoires à la noce. Cependant nous dormons quand même ; car la fatigue était grande et le lendemain nous sommes étonnés de ne nous réveiller qu'au grand jour.

Le 24 mai, après la sainte messe, nous baptisons huit enfants. Puis nous partons pour le village voisin, éloigné à peine d'une heure. Je dirai, en quittant *Nasolo*, que le chef est, de tous les sauvages, le plus doux et le plus aimable que j'ai rencontré ; il est bon chrétien et a une âme plus belle et plus droite que nombre d'hommes dans les pays civilisés. Quelle bonté ! Quelle amabilité même !

Au village voisin appelé *Waibosaga*, nous allons visiter la rivière et prendre un bain. Cette rivière tombe tantôt en cascade de roche en roche, tantôt passe sous des grottes creusées dans le roc à des profondeurs effrayantes. En rentrant au village on nous donna à dîner. Nous y fîmes une petite exhortation aux catéchumènes et nous continuâmes notre chemin. Cette fois nous allions trouver le dernier village, le plus avancé vers le nord de l'île et presque à l'extrémité de la région intérieure que nous devions visiter.

Mais où est ce village ?

« — Il est à une lieue et demie de distance, » me dit le P. Rougier.

Nous marchons longtemps, et je ne vois pas encore de village.

« — Il faut que nous soyons loin encore, dis-je à nos guides, puisque nous ne voyons rien paraître.

« — Non, Evêque, Bubu, est très près d'ici. »

Nous récitons quelques dizaines de chapelet ; puis nous arrivons sur le penchant d'une montagne d'un aspect saisissant. Le faîte est couronné de trois pics qui s'appuient l'un sur l'autre à petite distance, donnant l'idée de tours d'une enceinte fortifiée ; d'énormes quartiers de roches qui ont probablement roulé de ces hauteurs, gisent çà et là jusqu'au milieu de la plaine. Nous atteignons ces gigantesques débris, et nous nous trouvons, à notre grand étonnement, au cœur de notre village.

Chaque maison est protégée et cachée par une de ces roches, en sorte que Bubu n'a aucun aspect de village. Quelques-unes de ces roches, plus ou moins creusées en forme de caverne, servent elles-mêmes d'habitation. C'est bien ce que j'ai jamais vu de plus sauvage. Ce fut le pays le plus redoutable aux temps de l'anthropophagie.

Les mangeurs de chair humaine se mettaient en embuscade derrière ces énormes pierres et prenaient autant de victimes qu'il y avait d'imprudents voyageurs à s'aventurer dans ces quartiers.

Nous avions envoyé devant nous le catéchiste Karolo. Il s'était installé dans le village, converti depuis le dernier voyage du P. Rougier, et à notre arrivée à travers un labyrinthe de rochers, nous voyons une case un peu plus belle que les autres, devant laquelle sont agenouillés une quarantaine de catéchumènes, hommes, femmes et enfants. Je bénis ces âmes rachetées, elles aussi, par le sang du Sauveur. Je donne à chacun ma main à baiser. Ils la touchent du bout de leur nez en reniflant fortement : c'est l'usage et la manière de baiser dans ce pays. Mais ces réceptions, si intéressantes soient-elles, laissent bien à désirer sous l'aspect religieux. Il faudrait des chapelles. On y entrerait, on y ferait la prière, une instruction, et on y offrirait le saint sacrifice ! A Bubu surtout, combien on sent le manque de cet édifice d'expiation et de prières ! Bubu a vu tant d'horreurs dans le passé !

(A suivre).

DE LOANGO A L'OUBANGHI

PAR LE

R. P. PROSPER AUGOUARD,

de la Congrégation du Saint-Esprit et du St-Cœur de Marie, provicaire apostolique de l'Oubanghi.

(Suite et fin 1).

XII. — *Comment supprimer l'esclavage ? — Baker et le général Gordon. — Anecdote sur Gordon. — Moyens à éviter. — Moyens à employer. — Établissements chrétiens et humanitaires.*

Et maintenant, que faut-il faire pour arriver à la suppression prompte et sûre de ces affreuses coutumes ?

Comment d'abord supprimer l'esclavage ?

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 25 juillet, des 1er, 8, 15 et 22 août.

Hélas ! il faut bien l'avouer, et une expérience de bientôt treize ans me confirme dans cette idée, les nations européennes, quelque puissantes qu'elles soient, n'ont pas actuellement les moyens suffisants pour arriver à supprimer brusquement cet odieux trafic de chair humaine. Il ne faut pas se faire illusion : des centaines de mille hommes et des millions de francs n'y pourraient suffire ; car il s'agit d'enlacer et de surveiller les coins et recoins d'un pays trois fois plus vaste que l'Europe tout entière.

Cette question de l'esclavage a été étudiée par des esprits généreux qui n'ont pu y trouver une solution pratique. La répression à main armée sur certains points isolés de la côte orientale de l'Afrique pourrait peut-être obtenir quelque succès; mais cette action est absolument impossible dans la partie qui nous occupe aujourd'hui.

En 1870, le gouvernement égyptien avait tenté quelques efforts sur le Nil; mais, hélas ! ses officiers pratiquaient eux-mêmes la traite qu'ils avaient mission d'interdire.

Quelques mois après, sir Samuel Baker, avec une énergie au-dessus de tout éloge, tentait également cette entreprise en secondant les efforts du gouvernement égyptien, auquel l'Europe forçait quelque peu la main.

Plus tard, le général Gordon (1) se rendit à Khartoum pour continuer l'œuvre de Baker. On sait la lutte héroïque qu'il soutint avec tant d'énergie et de grandeur d'âme et la mort funeste qui en fut le couronnement. Le résultat de dix-huit années d'efforts fut que Khartoum tomba aux mains des Mahdistes, qui possèdent maintenant sur le Nil les bateaux à vapeur dont l'activité devait précisément entraver l'abominable trafic auquel les négriers se livrent avec plus d'ardeur que jamais.

Que faut-il conclure de tout cela, et d'où provient cet échec ? Il provient, à mon humble avis, d'une double cause que je me permettrai d'énoncer ici :

D'abord on s'est quelque peu trompé dans l'emploi des moyens. Ensuite l'égoïsme de l'Europe est venu pour ainsi dire annihiler les efforts généreux de ceux qui combattaient pour la plus noble entreprise.

Tout d'abord, l'emploi des moyens violents sera absolument insuffisant pour réprimer les horreurs qui se reproduiront partout où la présence directe et permanente de l'Européen ne se fera pas sentir. S'il demeure à poste fixe, le vide se fera bientôt autour de lui et on le prendra par la famine. S'il se met en colonne expéditionnaire, il aura contre lui le climat, la maladie, les privations de toutes sortes, le défaut de connaissance de la langue et du pays, etc., etc. Enfin il aura comme adversaires des gens habitués au climat, connaissant partout et de loin la présence de l'Européen, armés de fusils à tir rapide et opérant en grand nombre. L'Européen sera donc dans un état d'infériorité manifeste, en même temps que dangereuse pour lui et pour les établissements qu'il aura à protéger.

(1) Le général Gordon, à cette époque, devait venir au Congo comme administrateur général de l'État qui se fondait sous le haut patronage du roi des Belges. Le général demanda au roi s'il y aurait des missionnaires au Congo. Gordon était protestant. Léopold II lui répondit qu'il y avait déjà des ministres anglicans : « Non, Sire, répondit Gordon, je ne veux pas parler des protestants ; je veux parler des missionnaires catholiques romains. »

Il me semble, du moins pour le Congo moyen, l'Oubanghi et les pays limitrophes, qu'il faut procéder d'une autre manière. On avait songé à organiser une croisière pour capturer tous les esclaves qu'on rencontrerait dans les pirogues. Mais, outre que la chose se serait bien vite éventée, ce procédé aurait l'inconvénient de faire confondre les Blancs avec les Arabes, qui opèrent de la même façon pour se procurer des esclaves.

L'esclavage est tellement entré dans les mœurs de ces peuples, qu'ils prendraient infailliblement pour des voleurs tous ceux qui tenteraient la libération violente des esclaves. Du reste les esclaves eux-mêmes retourneraient à leurs anciens maîtres ou seraient repris par le premier chef qui les rencontrerait.

Au point de vue purement spéculatif, autre serait la situation si l'on pouvait en un seul jour et partout en même temps libérer tous les esclaves et forcer indistinctement tous les noirs au travail. Mais au point de vue pratique, le seul qui doive nous occuper aujourd'hui, qu'adviendrait-il de cette émancipation soudaine et non préparée? Le remède serait pire que le mal et l'on verrait les esclaves d'hier s'unir aux hommes libres pour chasser l'Européen, qu'ils considèreront toujours comme un étranger et un conquérant.

La méthode employée jusqu'ici par les missionnaires est, il me semble, la seule pratique, dans nos pays du moins, pour parvenir au but. Fonder et multiplier les établissements scolaires et agricoles est le seul moyen de civiliser ces contrées sauvages. L'adulte étant habitué à sa vie vagabonde et indépendante, il y a peu ou rien à faire avec lui. L'enfant est plus accessible à la civilisation et on peut assez facilement le dresser à tous les genres de travaux. Aussi nos établissements du Congo ont bien soin d'établir tout d'abord cette base fondamentale en réunissant le plus d'enfants possible, soit en admettant des enfants libres, soit en recueillant des orphelins, soit enfin en rachetant de pauvres petits esclaves. Tous ces enfants sans distinction, vivent en commun et ont, comme je l'ai dit plus haut, leurs journées partagées entre l'étude et les travaux manuels.

XIII. — *Richesse du Congo. — Le Congo au point de vue colonial. — Paresse des indigènes. — Différence de mœurs entre les tribus commerciales et les tribus agricoles.*

On a beaucoup parlé de la richesse du Congo; mais il faut s'entendre à ce sujet. L'ivoire que les maisons de commerce exploitent en ce moment avec une fiévreuse ardeur, finira bien par disparaître ou du moins par diminuer dans des proportions considérables. Admettons qu'il faille dix ans pour l'écoulement du stock qui se trouve actuellement dans les *magasins* indigènes : que faire après ces dix ans ? Que deviendront les maisons de commerce lorsque ce riche produit aura disparu?

Pour moi, la véritable richesse du Congo ne consiste pas dans l'ivoire, mais bien dans les productions du sol qui, sans être très bon, peut cependant donner des résultats satisfaisants. Mais là précisément se présente la grosse difficulté. Si l'Européen entreprend de cultiver la terre avec des bras qu'il faudra payer, quelque minime que soit la rémunération, il perdra infailliblement de l'argent : le prix de revient dépassera de beaucoup le prix de vente. Les essais qui ont été faits depuis dix ans sur le café, le sésame, les arachides, le maïs, les haricots, le riz, ont donné des résultats plus que médiocres.

Faut-il conclure de là que le Congo est improducteur et inaccessible à la colonisation ? A la colonisation telle qu'elle se pratique en Algérie, assurément oui ! Mais si les Européens, — je parle surtout des pauvres colons sans expérience et sans confortable — ne peuvent tirer directement parti des richesses du Congo, ces richesses n'en existent pas moins, mais seulement aux mains des indigènes.

Aussi notre préoccupation constante a-t-elle été d'amener les indigènes à cultiver eux-mêmes à leurs risques et périls. Dans une année de disette ou de sécheresse, l'indigène se nourrira des racines de la forêt, de sauterelles, de chauves-souris, de rats, de serpents, etc., toutes choses qui rentrent déjà dans son alimentation journalière ; mais que fera le colon européen ?

Jusqu'à présent les indigènes ne cultivent que juste ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim. Ayant peu de besoins, dans un pays toujours chaud, ils vivent au jour le jour sans penser au lendemain et se soucient fort peu de cultiver pour d'autres qui consommeraient leurs produits. Ils aiment mieux dormir! Ils n'ont donc aucune réserve et vivent misérablement de ce qu'ils peuvent se procurer sans travail. C'est contre cette déplorable habitude que nous cherchons à lutter : aussi toutes nos Missions sont-elles essentiellement des œuvres agricoles, dans lesquelles, dès leur jeune âge, les noirs sont habitués aux travaux des champs. Une fois mariés, ces jeunes gens n'ont pas de peine à travailler plus que les indigènes des villages païens; ils ont par le fait un plus grand bien-être et ils produisent en enrichissant le pays où ils se trouvent. Leur exemple entraîne aussi parfois les indigènes à les imiter.

En se plaçant à un autre point de vue, il est également digne de remarque que les mœurs des tribus qui s'adonnent principalement à l'agriculture sont bien moins féroces que les mœurs des tribus qui s'occupent uniquement de commerce.

XIV. — *Efforts à soutenir. — En avant. — L'étendard du Christ et le drapeau de la France. — Le prix d'une touche de piano. — Pressant appel à la charité.*

Mais les efforts partiels tentés dans nos différentes Missions auraient besoin d'être soutenus pour obtenir de plus grands résultats. Il faudrait multiplier ces centres de véritable civilisation ; car, sans se faire illusion, on peut dire qu'une Mission, quelque pauvre qu'elle soit, fera toujours plus de bien qu'une armée rangée en bataille. Oui, c'est précisément là le moyen véritable et peut-être unique pour faire disparaître ces horribles plaies de l'esclavage et du cannibalisme, dont en Europe on ne se fait pas une idée. Sans doute il faudra des mois, des années et peut-être des siècles pour parvenir à ce résultat ; mais croit-on que la force seule sera immédiatement couronnée de succès ? Les Anglais en Egypte et au Soudan, les Italiens à Massaouah et les Allemands au Zanguebar, sont encore là pour montrer que la solution du grand problème est ardue.

Quoi qu'il en soit, fidèles à la parole du Sauveur qui a

ordonné d'enseigner toutes les nations, nous allons toujours de l'avant et la croix suit de près les explorateurs quand elle ne les précède pas. Dans quelques mois aura disparu cette large tache blanche qui marque encore les cartes d'Afrique un peu au nord de l'Équateur. L'immense désert des géographes aura fait place aux immenses cours d'eau et aux innombrables peuples découverts par les missionnaires et les explorateurs. En ce moment même, une sérieuse expédition française, sous la direction de M. Crampel, secrétaire de M. de Brazza, part du Haut-Oubanghi pour se diriger par le Soudan français vers le Haut-Niger, le lac Tchad et Tombouctou. On ne peut qu'encourager de tels efforts dont le succès ouvrirait un immense débouché au commerce français, en reliant le Haut-Congo à notre colonie du Sénégal.

Partout l'étendard du Christ va de concert avec celui de la France, car la France est toujours la fille aînée de l'Église. Des méchants ont prétendu qu'il n'y avait point de patriotisme dans l'âme du prêtre ! Ah ! c'est qu'alors ils n'ont pas senti les émotions et les battements de notre cœur lorsque, à des milliers de lieues de la patrie, nous voyons apparaître les couleurs de la France. Ils nous haïssent parce qu'ils ne nous connaissent pas et nous prions Dieu de ne pas leur faire payer trop cher leur aveuglement. Nous nous vengerons en continuant cette vie de dévouement auquel un orateur peu suspect de partialité rendait dernièrement hommage en pleine Chambre française.

Oh ! âmes chrétiennes, donnez de votre superflu ! donnez même de votre nécessaire, car les misères que vous avez sous les yeux en Europe, seraient un bonheur pour ces pauvres malheureux destinés à servir de nourriture à leurs semblables. Ah ! donnez vite, car les sacrifices humains continuent et chaque jour ce sont de nouveaux esclaves qui sont inhumainement dévorés. C'est donner deux fois que de donner promptement.

O vous, favoris de la fortune, avez-vous songé quelquefois à ce que vaut l'ivoire de vos couteaux de table, de vos bracelets et de vos touches de piano? Cet ivoire qui court sous vos doigts dans les fêtes et dans les festins, que ne peut-il vous dire par quelles péripéties il est venu jusqu'à vous? Que ne peut-il vous narrer les fêtes sanglantes, les trafics infâmes et les crimes sans nombre dont il a été le prix? Ah ! sans doute vos cœurs seraient émus de compassion et vous retrancheriez un peu de votre luxe pour venir en aide à de si grandes infortunes. Nous donnons volontiers notre vie et c'est tout ce que nous possédons en ce monde ; mais vous, donnez votre or et, en bénissant Dieu d'être nés dans des pays chrétiens, contribuez largement au salut de tant de pauvres malheureux qui sont encore ensevelis dans les ténèbres de la plus affreuse barbarie. Du fond de l'Afrique une foule de malheureux enfants tendent vers vous leurs bras suppliants : après les récits que vous avez lus plus haut, vous écouterez leurs prières, vous augmenterez vos aumônes ; grâce à vous, ces esclaves deviendront des hommes libres et des chrétiens, pendant que les enfants morts dans l'innocence du baptême deviendront pour vous des protecteurs dans le ciel.

FIN

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VII

L'Église catholique en Russie (1800-1890).

Suite (1)

Malgré ces nombreux *desiderata*, ce concordat permettait à l'Église catholique de subsister en Russie. Les choses allèrent tant bien que mal, jusqu'à la Révolution de 1861 en Pologne. Mais alors commença une lutte à mort contre le catholicisme et le polonisme, confondus dans une même haine par l'autocratie moscovite.

Je vais relater, aussi brièvement que possible, ces éphémérides douloureuses d'une nation martyre.

1861. A Varsovie, profanation par les troupes russes de l'église cathédrale et de l'église des Bernardins.

Protestation de l'administrateur du diocèse, Mgr Bialobrzki, qui ordonne la fermeture des églises polluées ; sur sur son refus de les rouvrir, il est traduit devant une Cour martiale et condamné à mort. On se contenta de l'envoyer en Sibérie.

1862. Mgr Félinski est préconisé archevêque de Varsovie. Par ses opinions politiques, le nouveau prélat appartenait au parti russe, c'est-à-dire qu'il réprouvait l'insurrection et voyait le salut de sa malheureuse patrie dans une soumission franche et loyale au Czar de Russie.

Cette année 1862 fut signalée en Pologne par des violences et des excès déplorables : incendie des villages, massacre des populations inoffensives, pillage des églises catholiques et des presbytères, plusieurs centaines de prêtres fusillés ou pendus. Leur crime, à la plupart, c'était d'avoir été surpris sur le champ de bataille, donnant à leurs compatriotes les derniers secours de la religion ; très peu, quatre ou cinq au plus, s'étaient réellement compromis dans l'insurrection que tous les évêques de Pologne réprouvaient hautement.

1863, 22 avril. Pie IX écrit à l'empereur Alexandre II pour l'implorer en faveur de la Pologne : « Sire, que les lamentations de cette nation, qui ont retenti dans toute l'Europe et qui ont ému même les cœurs indifférents à la religion, arrivent jusqu'à votre trône et touchent votre cœur magnanime ! » Cette lettre, ainsi que plusieurs autres adressées au Czar par le Pape, resta sans réponse.

1863. L'abbé Konarski, chanoine de la cathédrale, prêtre vénéré de toute la population de Varsovie, est condamné à être pendu, et l'exécution a lieu devant les fenêtres de l'archevêque. Mgr Félinski proteste solennellement contre cette infamie et renvoie au Czar toutes ses décorations.

Il est enlevé de Varsovie et déporté à Jaroslaw.

1864, 24 avril. A l'occasion de la fête de saint Fidèle de Sigmarignen, martyr, Pie IX prononce un magnifique discours, dont le retentissement en Europe fut immense. En voici les passages les plus importants :

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15 et 22 août.

« J'aurais voulu ne pas parler avant le prochain consistoire; mais je crains en gardant plus longtemps le silence, d'attirer sur moi la punition céleste annoncée par les prophètes : *væ mihi, quia tacui*. La conscience me force à élever la voix contre un souverain puissant, dont les États s'étendent jusqu'au pôle... Ce monarque persécute avec une féroce cruauté la nation polonaise, et il a entrepris d'extirper en Pologne la religion catholique, et d'y introduire de force le schisme. Les prêtres de cette nation catholique sont arrachés à leurs troupeaux, d'autres sont exilés, d'autres sont condamnés aux travaux forcés ou à des peines infamantes ; heureux encore ceux qui ont pu fuir, et qui maintenant errent sans asile sur la terre étrangère. Les églises sont profanées, d'autres sont fermées à cause de l'absence des prêtres. Enfin cet arrogant potentat s'est attribué un pouvoir que le Vicaire du Christ ne possède même pas : après avoir arraché à son diocèse, exilé et tenu en captivité notre fils bien-aimé, l'archevêque de Varsovie, il a osé le destituer de cette charge que nous lui avons confiée.

« En jetant l'opprobre contre de tels actes, nous ne voulons nullement donner par là un encouragement à la Révolution européenne. Nous savons faire la différence entre la Révolution sociale et les légitimes revendications d'une nation qui lutte pour son indépendance et le salut de la religion. En flétrissant les persécuteurs de la religion catholique, nous remplissons un devoir sacré de notre conscience. »

Un mois plus tard, le Pape renouvelait les mêmes plaintes en consistoire :

« Il est impossible de garder le silence devant l'atroce persécution qui a eu lieu dans le grand empire du nord. Après avoir poussé ses sujets à la révolte, le souverain de ce pays, sous prétexte de réprimer l'insurrection, extirpe le catholicisme, déporte les populations dans des contrées glaciales, où elles sont dépourvues de toutes consolations religieuses, exile les évêques, et, fait inouï ! les prive de la juridiction que je leur ai confiée. »

1864, 30 juillet. Lettre encyclique du Pape à tous les évêques de Pologne.

1864, novembre. Ukase supprimant cent vingt-cinq couvents qui subsistaient encore en Pologne, et plaçant ceux qui restent sous l'autorité immédiate de l'Administration.

1865, 27 octobre. L'administrateur du diocèse de Varsovie, Mgr Rzewenski, est interné à Astrakan, pour avoir refusé de concourir à la nomination d'une commission schismatique qui devait faire partie du consistoire archiépiscopal.

1865, 29 décembre. A la réception des ambassadeurs, M. de Meyendorff, chargé d'affaires de la Russie, s'étant oublié jusqu'à dire au Pape qu'en Pologne « la Révolution et le catholicisme sont la même chose », Pie IX se lève de son trône, avec une dignité suprême, et réplique froidement : « Monsieur, j'ai pour votre maître la considération et les égards que les Souverains se doivent entre eux. On le dit tolérant, mais sa tolérance ne va pas certainement jusqu'à supporter que son représentant m'insulte chez moi. Sortez. » M. de Meyendorff se retira atterré. Tous les rapports diplomatiques sont rompus avec la Russie.

1866, 26 octobre. Allocution de Pie IX en consistoire sur les persécutions en Pologne et en Russie. Le Pape se plaint vivement de la non-exécution du concordat de 1847. L'évêque de Chelm, empêché depuis deux ans de recevoir la consécration épiscopale est déporté en Sibérie, l'évêque de Wilna exilé, l'évêché de Kaminice supprimé.

1866, 4 novembre. Abrogation du concordat de 1847. A cette occasion, le journal officiel russe a le triste courage de publier les lignes suivantes :

« L'abrogation du concordat, prévue depuis plusieurs mois et désirée par tout le monde, met fin à une situation fausse, sans blesser en rien les droits de la conscience. La tolérance religieuse est dans nos mœurs et les catholiques savent, *par une longue expérience*, qu'ils n'ont rien à craindre pour le libre exercice de leur culte. »

1866, décembre. La Cour romaine publie les documents relatifs aux affaires de l'Église en Pologne et en Russie, et dénonce le gouvernement moscovite au ban des nations civilisées.

Dans le courant de cette année avait eu lieu la déportation et la mort de l'évêque de Chelm, Mgr Kalinski, empoisonné par ordre de l'administration.

Un mauvais prêtre, l'abbé Voynski, avait été nommé par le pouvoir civil administrateur du diocèse, avec la mission d'amener au schisme le clergé et le peuple.

1867, 5 janvier. Ukase prononçant la suppression du royaume de Pologne.

1867, 22 mai. Ukase supprimant le diocèse de Podlachie (Pologne). L'évêque, Mgr Szymanski, est exilé et meurt en prison, empoisonné, à ce que l'on croit.

1868. Mgr Popiel, évêque de Plock (Pologne), est enlevé de son diocèse et interné à Arkangel, pour avoir refusé de faire partie du collège prétendu catholique de Saint-Pétersbourg.

1868. Mgr Lubienski, évêque d'Augustow (Pologne), est déporté et meurt empoisonné à Nijni-Novgorod, en se rendant à Perm, lieu de son exil.

Précédemment, Mgr Majèrizak, évêque de Kieke (Pologne), avait été déporté à Perm, pour refus de reconnaître la juridiction du collège prétendu catholique de Saint-Pétersbourg.

NN. SS. Domagalski, Szcsygielski et Zwolenski, nommés successivement administrateurs du diocèse de Varsovie, après l'exil de l'archevêque, Mgr Felinski, et du premier administrateur, Mgr Rzewenski, sont internés dans l'intérieur de la Russie. Le siège de Varsovie reste plusieurs années sans administrateur.

Mgr Sosnowski, administrateur du diocèse de Lublin (Pologne), échappe à la déportation en se réfugiant en Autriche.

1869. Mgr Borowski, évêque de Luck et Zitomir (Russie), est déporté à Perm (Sibérie).

1869. Ukase supprimant en Russie le diocèse de Minsk, qui est réuni à celui de Wilna. L'évêque, Mgr Woilkiewicz, est gracieusement relevé de ses fonctions par le Czar, qui daigne lui faire grâce de la déportation, à la condition que le prélat se retire à l'étranger.

A la fin de cette malheureuse année 1869, il ne restait dans la Pologne russe qu'un évêque catholique, Mgr Juszynski, évêque de Santomir.

Les premiers pasteurs étant ainsi traités, on comprend ce que devait être le sort des simples prêtres. En 1870, il y avait en Sibérie plus de cinq cents prêtres et environ quatre-vingt mille Polonais, déportés, il est vrai, sous prétexte politique, mais en réalité pour cause de religion, surtout les prêtres. Et la preuve, c'est qu'à plusieurs reprises, on offrit à ces infortunés le retour immédiat dans leur patrie, s'ils voulaient embrasser le schisme.

Une autre preuve aussi convaincante, c'est que, lorsque le Czar accorda, en 1872, une ammistie générale aux Polonais et leur permit de rentrer chez eux, les prêtres catholiques furent formellement exclus de cette mesure de clémence. C'est donc bien comme prêtres, et non comme citoyens, qu'ils étaient frappés.

La situation de ces prêtres était affreuse : déportés à des milliers de lieues de chez eux, au milieu de populations païennes et féroces, sans argent, sans secours d'aucune sorte, privés par surcroît de toutes consolations religieuses, et dans l'impossibilité même de dire la messe, beaucoup périrent de misère ; d'autres furent mis à mort avec la complicité et quelquefois par les ordres du gouvernement.

Quant aux prêtres catholiques demeurés en Pologne et en Russie, leur sort n'est guère plus enviable. Ils sont sous la surveillance de la police, qui les accable d'opprobres et de vexations. Défense de sortir sans permission de leurs paroisses, même pour aller se confesser les uns aux autres, défense de recevoir au confessionnal des personnes étrangères à la paroisse, défense de prêcher d'autres sermons que ceux qui sont imprimés dans un manuel officiel et qui ont l'approbation du gouvernement.

Cependant cette situation intolérable ne pouvait se prolonger indéfiniment. Plus de sept millions de catholiques, encore subsistant en Russie, redemandaient au Czar des évêques et des prêtres. Impossible d'étouffer entièrement leurs plaintes ou de les réduire en masse au schisme. Le gouvernement russe fit donc faire en 1871 des ouvertures à Rome, pour savoir si le Pape consentirait à instituer de nouveaux évêques pour la Russie. Pie IX fit répondre qu'il s'y prêterait avec joie, pourvu que les élus fussent dignes. Mais une nouvelle difficulté se produisit : le gouvernement ne voulant à aucun prix rappeler les évêques exilés, il leur fit demander leur démission, promettant, en ce cas, de leur payer leur traitement d'évêque et de leur permettre de se fixer à Saint-Pétersbourg ou même à l'étranger. Les confesseurs de la foi refusèrent catégoriquement de se démettre, et, pour tourner la difficulté, Rome prit le parti d'instituer des administrateurs apostoliques pour les sièges dont les titulaires vivaient encore. Tout étant ainsi arrangé, le Pape, au mois de février 1872, préconisa huit évêques, savoir :

Pour la Pologne. Mgr Wierzbowki, nommé évêque d'Augustow, en remplacement de Mgr Lubienski, empoisonné en 1868.

Mgr Gintowt, administrateur du diocèse de Plock, le titulaire Mgr Popiel étant en exil. Mgr Kolinski, administrateur du diocèse de Kiece, le titulaire, Mgr Majerczrak, étant en exil.

Mgr Baranowsky, évêque de Lublin.

Pour la Russie. Mgr Fialkowski, évêque de Kaminice, en exil à Kiew, nommé au siège métropolitain de Mohilew, en remplacement de Mgr Staniewski, mort excommunié.

Mgr Brinck, évêque de Kaminice, et administrateur des sièges réunis de Lucéoria et Zijtomir.

Mgr Zottman, évêque de Téraspol.

Mgr Swaszkiewiez, auxiliaire de Mohilew.

Les nouveaux prélats furent reçus à la cour, où depuis longtemps n'avait paru aucun évêque catholique ; l'empereur Alexandre II daigna leur exprimer sa satisfaction de voir les catholiques de son royaume heureux de posséder les évêques que depuis longtemps ils appelaient de leurs vœux.

Belles paroles, et rien de plus ! A l'heure même où elles étaient prononcées, le gouvernement du Czar poursuivait avec acharnement la ruine de la dernière Église ruthène unie, l'Église de Chelm.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Au nom de Mlle Hébert, à Honfleur, diocèse de Bayeux......... 10
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.................. 160
» » » 20
Anonyme de Vire, diocèse de Bayeux........................ 100

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Augouard).

Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon........................ 600

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Vidal).

Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon 600
Anonyme de Vire, diocèse de Bayeux........................ 100

Pour les missions les plus nécessiteuses avec demande de prières pour une vocation (Mgr Vidal).

Claude R..., de Clermont-Ferrand............................ 1

A Mgr Puginier (Tong-King occidental), pour les affamés.

Mme de la Ch., à Paray-le-Monial, diocèse d'Autun 15
M. Amonte Michel, a Manerba, Brescia........................ 7 45
M. Robin, à Semsales, diocèse de Lausanne...................... 5
Mlle C. Ruelle, de Wavre (Belgique)........................ 20

A Mgr Pineau (Tong-King méridional) pour les affamés.

Un abonné de Lyon.. 5
Mme Vve de Colongeon, diocèse de Chartres.................... 10
En souvenir de Mlle E. P., don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.. 50
J. M., don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.................. .50
Mme Chaisemartin, à Lascaux, diocèse de Limoges 5

Pour les affamés de la Chine (Mgr Banci).

M. l'abbé Rowicki, de Montpellier, avec demande de prières... 5

Pour les séminaires du Japon.

M. N. R., du diocèse de Rouen.............................. 110

A Mgr Midon, pour son orphelinat de garçons à Osaka.

Anonyme de Millery, diocèse de Lyon........................ 150

A Mgr Le Berre, pour rachat d'enfants nègres.

Anonyme de Millery, diocèse de Lyon........................ 50

Au R. P. Buléon, pour Sainte-Anne du Fernan-Vaz.

Un prêtre de Versailles.................................... 5

Pour les missions africaines de Lyon.

M. G. André, séminaire de Brighton, Boston. 12 10

A Mgr de Courmont, pour Notre-Dame de Lourdes, au Kilima-Ndjaro (Zanguebar).

Les professeurs et les élèves du Petit séminaire de Saint-Pé, diocèse de Tarbes 200

Aux Pères missionnaires d'Alger, pour rachat d'un enfant nègre.

Au nom de Mlle Aurélie Rousseau, à Québec.................... 77 10

Pour les lépreux de Madagascar.

Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille...................... 500

A Mgr Vérius (Nouvelle-Guinée) pour rachat d'enfant à baptiser sous le nom de Lucien-Joseph.

M. Seiller, à Orbey, diocèse de Strasbourg 6

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



MADURÉ (*Hindoustan*). — JEUNES FILLES DE L'ORPHELINAT D'ADEÏKALABOURAM ALLANT A LA COMMUNION ; d'après le dessin d'un professeur du collège de Trichinopoly (voir page 435).

CORRESPONDANCE

KOTTAYAM (Hindoustan).

Progrès de la religion. — Excellentes dispositions des païens. — Touchants détails.

En nous communiquant cette intéressante correspondance, le R. P. Snau, procureur de la mission de Kottayam, remercie nos lecteurs des marques de sympathie qu'ils ont données à la mission de Mgr Lavigne. « Que les anges gardiens des pauvres Pullers de Kottayam, dit-il à la fin de sa lettre, se chargent de récompenser les bienfaiteurs de cette mission visiblement bénie de Dieu. »

LETTRE DU R. P. RICARD, SECRÉTAIRE DE MGR LAVIGNE, AU DIRECTEUR DE L'ÉCOLE APOSTOLIQUE DE BORDEAUX.

De toutes parts les païens demandent qu'on les instruise des vérités de la foi et se montrent prêts à recevoir le baptême. Ce ne sont pas, il est vrai, les hautes castes qui aspirent à devenir membres de la véritable Église, mais les humbles, ceux dont Notre-Seigneur disait : « *Pauperes evangelizantur.* » La plupart de ces païens sont des Pullers.

Dans la visite des églises, Mgr Lavigne ne manque pas de leur faire le premier les avances. Tous les païens qu'il aperçoit dans la foule viennent, comme les néophytes, baiser l'anneau et recevoir le signe de la croix sur le front. Ces bons Indiens se laissent faire, et les chrétiens, voyant l'évêque traiter ainsi les païens, commencent à n'avoir plus, à l'égard de ces derniers, le mépris avec lequel ils avaient coutume de les regarder. La charité évangélique n'est pas toujours largement répandue dans le cœur de certains fidèles !

Un jour, à Elagui, l'évêque appelle à lui trois petits *Pullers ;* ces pauvres enfants n'avaient jamais eu semblable honneur :

« — Voulez-vous être chrétiens ?

« — Oui » répond un des enfants. A cette occasion le prélat fit un peu la leçon aux chrétiens qui assistaient à la conversation, et leur montra que ces pauvres Pullers avaient aussi une âme à sauver. Un des chrétiens souriait.

« — Pourquoi ris-tu ? »

« — C'est que, si ces enfants sont baptisés, ils ne pourront plus nous servir. »

Celui-là aimait mieux garder les enfants dans l'esclavage que de leur procurer les moyens du salut.

***

Le bon Dieu bénit les prêtres qui travaillent pour lui. A Poognar, par exemple, village au pied des montagnes, le curé a pris à cœur la conversion des païens, et le 15 août, Mgr Lavigne baptisait là une centaine d'adultes, me laissant le bonheur de baptiser un groupe de quinze enfants. La journée fut un peu fatigante. Le baptême des adultes dura de neuf heures et demie du matin à quatre heures du soir ; mais on était heureux d'avoir à offrir ces âmes à Dieu.

A Poolingoono, Mgr Lavigne a fait soixante baptêmes d'adultes et il n'est pas rare que, dans les visites d'église, quelque païen se fasse baptiser.

***

A Edatuvah, nous fûmes témoins d'une scène charmante. Une douzaine de païens avaient suivi Monseigneur dans sa chambre. Là Sa Grandeur leur fit un peu de catéchisme, et leur demanda s'ils ne voulaient pas se convertir. Tous répondirent affirmativement. Le lendemain ils devaient revenir à l'église pour se faire couper le *coudumi*, ornement ajusté à une mèche de cheveux tressée sur la tête et qui distingue les païens. D'assez bonne heure j'aperçois, sous la vérandah de l'église, un bon vieux païen de la veille qui était en train de commencer son instruction religieuse. Et, cette fois, femmes et enfants chrétiens se prêtaient de bonne grâce à l'instruction du vieillard. Il était à genoux : un petit enfant lui prenait la main et lui apprenait à tracer le signe de la croix, la chose ne paraissait pas aisée, les bras du vieillard n'étaient pas flexibles et sa mémoire ne retenait pas du premier coup les paroles du signe de la croix.

On fait ici, comme en Espagne, les trois signes sur le front, la bouche et le cœur Après l'enfant, venait une bonne femme qui mettait tout son savoir-faire à l'éducation du nouvel écolier. Notre-Seigneur devait regarder avec amour une semblable scène.

Les vieillards ne sont pas les seuls à montrer cet empressement. Dans cette même église, je donnai le baptême à une petite Françoise, pour laquelle on se demandait si elle appartenait à la catégorie des adultes ou à celle des enfants. Une de ses réponses la plaça parmi ces derniers. Comme elle n'avait pas l'instruction nécessaire et qu'on la questionnait, elle répondit tout bonnement :

« Je veux être l'enfant du bon Dieu. »

A un adulte on aurait demandé plus ; mais d'un enfant on ne pouvait attendre davantage.

***

Mais c'est à Chettiparay surtout que nous attendait la plus agréable surprise. Là, au sommet d'une colline, est un couvent de tertiaires Carmes : au nombre de cinq ou six, ils s'occupent à confesser et à catéchiser. Monseigneur s'y rendit pour célébrer la sainte messe. Après la cérémonie, on annonce que des Pullers demandent à voir l'évêque. C'était une députation envoyée pour le supplier de leur procurer la facilité de s'instruire et de recevoir le baptême. Le prélat leur promit d'avoir soin de leurs âmes. Or, savez-vous combien de poissons sont pris d'un seul coup de filet ? Mille personnes environ renoncent à l'idolâtrie pour embrasser la vraie loi.

Le soir de ce même jour, Mgr Lavigne fondait à Chettiparay un catéchuménat. Faute d'ouvriers, nous sommes obligés d'appeler successivement à ce catéchuménat, groupes par groupes, les Pullers : quand un groupe est instruit, il reçoit le baptême, et un autre groupe prend sa place. Nous nourrissons ces néophytes pendant tout le temps de leur séjour, c'est-à-dire un bon mois, ce qui, pour un nombre de mille personnes, représente une dépense de 5,386 francs Pardonnez ce compte de procureur. Ce n'est pas à l'argent que je regarde : en voilà un qui est bien placé.

Si Mgr Lavigne avait à sa disposition beaucoup de zélés apôtres, il les enverrait à travers les montagnes du Peermad, où leurs sueurs seraient bénies par de nombreuses conversions. Mais il faut à ce ministère un cœur d'apôtre prêt à souffrir pour Dieu. En vivant au milieu de ces pauvres Indiens, on doit savoir se passer de confortable et plus d'une fois un peu de riz est la seule nourriture. Mais là où est Notre-Seigneur, peut-il manquer quelque chose à un missionnaire ?



Nous recommandons aux prières des missionnaires et de nos lecteurs l'âme de M. le Vicomte Benoist d'Azy, membre du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi de Paris.

M. Benoist d'Azy faisait partie du Conseil central depuis vingt-six ans ; c'était donc un de ses membres les plus anciens. La connaissance que le regretté défunt avait des missions, son tact, sa prudence, son expérience des affaires étaient précieux à notre Œuvre qui fait en lui une grande perte.

INFORMATIONS DIVERSES

Maduré (*Hindoustan*). — Nous trouvons dans le Voyage à la Côte de la Pêcherie du R. P. Coubé, ces intéressants détails sur un florissant orphelinat fondé par les RR. PP. Jésuites dans le sud du Maduré tout près du cap Comorin.

« Il y a trente-deux ans, Adeikalabouram était un désert, un champ de ronces et d'épines où serpents et chacals s'étaient

donné rendez-vous. Un jour, c'était en 1856, un missionnaire, passant par là dans la visite de ces chrétientés, fut frappé du calme de cette solitude. Il la trouva merveilleusement propre à recevoir une œuvre qu'il méditait d'agrandir et dont il avait jeté les fondements dans le bourg voisin d'Alentaley, où elle végétait.

« Aujourd'hui, à la place des grands sables arides d'Adeïkalabouram, des jardins étalent leurs corbeilles de fleurs, de grands arbres se couvrent de fruits à chaque saison et des vaches paissent tranquillement là où rôdaient les bêtes malfaisantes.

« Cent orphelins et autant d'orphelines composent une petite population flottante dont les rangs se comblent à mesure que la mort les éclaircit ou que l'heure du mariage a sonné pour les plus âgés. Dix religieuses indigènes de Sainte-Anne dirigent l'éducation des filles, et quelques chrétiens dévoués, celle des garçons. »

Notre gravure page 433 représente une scène touchante dessinée dans cet asile béni par un Père Jésuite, professeur du collège de Trichinopoly. C'est un groupe d'orphelines s'avançant pieuses et recueillies, vers la table eucharistique pour recevoir la sainte communion.

AU ZANGUEBAR ANGLAIS (1)

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

Nous n'avons pas besoin d'appeler l'attention de nos lecteurs sur le beau travail dont nous commençons aujourd'hui la publication. Le nom de l'auteur, le souvenir des récits que nous lui devons, récits rendus plus vivants par les saisissantes illustrations qui les accompagnent, la question pleine d'actualités que rappelle le titre lui-même, tout, en un mot, forme le plus éloquent commentaire, tout promet à nos abonnés une lecture des plus instructives et des plus attrayantes.

I. Le partage politique de l'Afrique orientale.

La marche de la géographie. — Le sultanat de Zanzibar. — La part de l'Allemagne. — La part de l'Angleterre. — La part de l'Italie. — La mission.

C'est un difficile travail que de dresser de nos jours une carte d'Afrique. Autrefois, sur la côte orientale du moins,



UNE ROUPIE
Nouvelle pièce d'argent (Zanguebar anglais). Valeur : environ 2 fr.

il suffisait de ranger parallèlement à la mer, en grosses lettres, le Somal, le Zanguebar, le Mozambique, le Monomotapa, de planter quelque part les monts de la Lune et de faire déboucher dans l'Océan deux ou trois fleuves. Pour garnir les espaces vides, on écrivait en forme de renseignement : « Ces pays inhospitaliers produisent en abondance de l'ivoire, des éléphants, de la gomme, des zèbres, des esclaves, des tigres, des lions, des girafes, de l'encens, des hippopotames, et divers autres parfums. »

Peu à peu nous avons changé tout cela. Et à mesure que de nouvelles œuvres sont sorties de sous presse, on a vu paraître en Afrique quantité de choses qu'on n'y avait point soupçonnées ; de sorte que la carte éditée l'an dernier ne vaut déjà plus rien, et celle que l'on prépare en ce moment aura besoin, l'an prochain, d'un remaniement complet. Jamais, depuis les temps déjà lointains où notre planète prenait la forme d'un monde, on n'avait assisté à pareille danse de fleuves, de lacs et de montagnes.

En géographie politique il en est de même. Pour ne parler que du Zanguebar, où nous sommes, on croyait généralement, il y a peu d'années, qu'il appartenait au sultan de Zanzibar et que, dans l'intérieur du continent noir, les diverses tribus qui l'habitent s'appartenaient à elles-mêmes. On se trompait.

Dès 1862, la France et l'Angleterre avaient signé un engagement par lequel elles se promettaient réciproquement de respecter les possessions de Saïd ; c'est de là qu'on est parti pour se les partager. Suivez le procédé. En 1885, l'Allemagne offrit d'adhérer, pour lui donner plus de solidité, à cette déclaration qui reconnaissait et garantissait l'indépendance du sultan. On accepta. Mais une question très intéressante se présenta aussitôt : quelles étaient au juste les limites des possessions de ce souverain si bien protégé ? Une commission de trois membres, un Anglais, un Allemand et un Français, fut chargée de le lui dire, et comme, après examen, ou avant examen, chacun de ces triumvirs s'était fait de la situation une idée très différente ; la France, qui aurait pu très aisément se faire une part comme les autres, ne fût-ce que pour fournir à ses colonies quelques travailleurs, se tourna modestement vers les Comores. Restées seules, l'Angleterre et l'Allemagne conclurent à Londres que le sultan de Zanzibar serait maître des terres suivantes :

Les îles de Zanzibar, Mafia, Pemba et Lamu ;

Une ligne de côtes comprises entre l'embouchure de la rivière Mininganі, au sud, et celle du fleuve Ozi, au nord, avec Kipini et Kau, plus une bande de littoral de dix milles marins ;

Enfin, les ports somalis, dits Benadirs, de Kismayo, Brawa, Merka, Mogdishu, avec un rayon de territoire de dix milles, et Warsheik, avec un rayon de cinq milles.

Au sultan de Wito qui, révolté contre celui de Zanzibar, avait précédemment fait un traité avec l'Allemagne, on reconnut la possession de la côte depuis Kipini et Kau exclusivement jusqu'à l'extrémité septentrionale de la baie de Manda. Plus tard, l'Allemagne elle-même devait demander à ajouter à son protectorat l'île de ce nom et la côte d'en face jusqu'à Ubushi.

Puis une ligne de démarcation fut établie pour marquer la sphère d'action des deux nations co-partageantes. Cette ligne part de Vanga, rejoint le lac Dyipé, traverse la rivière Lumi, contourne la base septentrionale du Kilima-Ndjaro et

(1) Pour la prononciation des noms propres, voir la carte. En résumé,
U se prononce comme *Ou* français : Lamu = Lamou.
W » » *W* anglais ;
G » » *Gh* ou *Gue* français (toujours dur).

de là se dirige tout droit vers un point du rivage oriental du Victoria-Nyanza, correspondant à l'intersection du premier degré de latitude sud. Au nord de cette ligne, l'Angleterre ; au sud, l'Allemagne. (Voir la carte, p. 438).

Enfin l'Italie, qui, depuis le commencement du festin, s'était approchée pour y assister, ne fût-ce que du bout de la salle, est parvenue cette année (1890) à avoir sa petite part : deux degrés et demi de côtes à partir du fleuve Djuba, exclusivement, au nord de Kismayo, sans parler d'Hobbia, précédemment acquis, au nord de Warsheik.

Mais les choses n'en sont pas restées là.

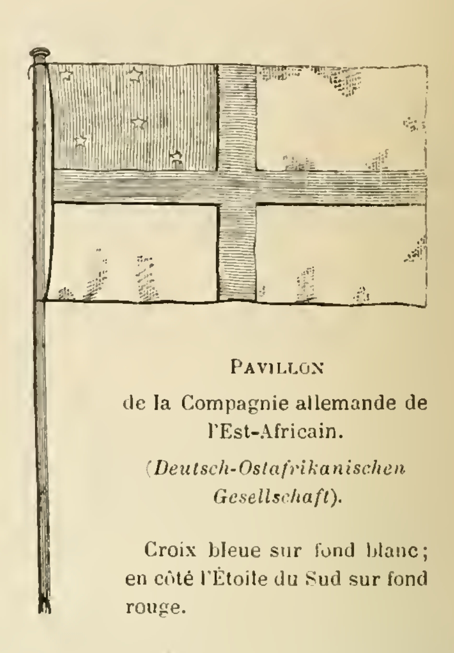
Quelques mois après la convention de Londres (1er novembre 1886), des négociants et des hommes d'Etat anglais, ayant à leur tête sir W. Mackinnon, fondaient, au capital de deux millions de livres (50 millions de francs), une association qui, bientôt couverte d'une charte de la couronne lui concédant la faculté d'exercer des droits de souveraineté, est devenue l'*Imperial British East African Company*.



PAVILLON
de la Compagnie anglaise de l'Est-Africain.
(*Imperial English East Africa C°*)
Soleil et couronne impériale, blancs sur fond bleu. En côté, couleurs nationales anglaises.

Le 24 mai 1887, ladite Compagnie concluait avec le sultan de Zanzibar un contrat qui lui cédait pour cinquante ans l'administration, au nom et sous le pavillon de Sa Hautesse, de la zône littorale que la convention de Londres lui avait laissée dans la région réservée à l'influence britannique. Depuis la Société a ajouté à son domaine, Lamu et les différents ports du pays Somali. Elle peut frapper monnaie, faire des lois et règlements, établir des impôts, organiser la force publique, créer des tribunaux, régler la navigation, nommer des juges, traiter avec les chefs indigènes. Elle dispose des terres, forts et bâtiments publics. Elle a l'administration des ports, fixe les tarifs de douane et les autres taxes (sauf les droits des tiers garantis par les traités précédents) et en encaisse le produit, à condition de verser au trésor du sultan le montant total des droits d'entrée actuels et cinquante pour cent des produits de taxes nouvelles. La Compagnie acquiert des privilèges exclusifs pour la vente et la location des terres, la recherche et l'exploitation des mines et forêts, la construction des routes, canaux, chemins de fer, etc. Elle se réserve la faculté de prohiber l'importation de certaines marchandises telles que les armes, les munitions de guerre, les liqueurs fortes. A l'expiration des cinquante années de la concession, le sultan (s'il y en a encore) pourra (s'il en est capable) reprendre après expertise les établissements de la Compagnie.

De leur côté, les Allemands formaient une autre Compagnie, qui obtenait du sultan, dans leur zône, des concessions à peu près pareilles ; mais la marche de ces deux Sociétés devait être bien différente.



PAVILLON
de la Compagnie allemande de l'Est-Africain.
(*Deutsch-Ostafrikanischen Gesellschaft*).
Croix bleue sur fond blanc ; en côté l'Étoile du Sud sur fond rouge.

Les agents allemands, déjà peu sympathiques aux indigènes, s'installent dans les ports concédés, annoncent par publication solennelle l'état de choses nouveau, déploient partout leur pavillon, parlent de leurs juges, de leurs gouverneurs, de leurs taxes, de leurs impôts, de leurs règlements, etc. La population assiste d'abord surprise, ahurie, à cette transformation inattendue et subite. Mais peu à peu le mécontentement grandit, s'étend, éclate : à Tanga, à Pangani, à Dar es Salam, à Kilwa, à Lindi, partout, les Allemands sont attaqués, blessés, tués ou mis en fuite. A Bagamoyo et à Dar es Salam, où ils tiennent encore, grâce aux solides maisons dans lesquelles ils sont retranchés, Bushiri et les chefs indigènes de la côte viennent les assiéger et les harceler, jusqu'au jour où le major Wismann et le baron de Gravenreuth, à la tête d'un corps de Soudanais et de Zoulous, purent prendre l'offensive. Finalement Bushiri a la douleur d'être pris et pendu ; Bwana Héri qui lui succède trouve après quelque temps des conditions de paix honorables ; enfin Kilwa et Lindi cèdent à leur tour. Cette guerre aura occasionné des pertes, des dépenses, des mécontentements considérables ; mais, malgré tout, le résultat final peut en être heureux. L'élément musulman, en effet, qui est dans ces pays la ruine de toute morale, de tout progrès et de toute civilisation digne de ce nom, aura reçu un coup terrible. Les indigènes païens, ne se sentant plus sous le joug arabe, viendront facilement à l'Européen, si toutefois l'Européen sait les traiter avec

douceur et équité. Le noir est toujours du côté du maître; mais il faut que le maître soit bon, digne et sensé. Hélas! C'est ce que l'Européen en Afrique et ailleurs ne sait pas ou ne peut pas être trop souvent, et c'est ce qui fait sa ruine!

Pendant que les officiers allemands gagnaient des victoires, les agents anglais à côté faisaient des affaires.

A la fin de septembre 1888, le représentant de la Société de l'est africain, M. George Mackensie, qui a fait en Perse un séjour de quinze ans et qui connaît son monde oriental, le même partout, débarque à Zanzibar, et après s'être muni des lettres nécessaires du sultan, parcourt la côte de Vanga à Lamu sous le pavillon de Sa Hautesse. Il vient, répondant aux instances de Saïd, pour essayer de ramener le commerce et la prospérité dans ces ports déserts de Mombasa, de Malindi, de toute la côte, et faire profiter tout le monde des bienfaits qui seront répandus. Pas un mot de pavillon nouveau, ni de taxes, ni de règlements, ni de déplacements de fonctionnaires, ni de juges, ni de rien. Seulement, en souvenir d'amitié, le gouverneur reçoit un cadeau, les anciens reçoivent des cadeaux, les gens influents reçoivent des cadeaux, et tout le monde dit : « Vive Mackensie! »

Après ces premières aventures, et les classes dirigeantes étant mises en bonne voie, M. Buchanan, un vieil africain d'un tact parfait et d'une expérience consommée, commençait à Mombasa les travaux d'installation de la Société, pendant que d'autres, MM. Jackson, Pigott, Smith, etc., faisaient dans l'U-Kamba, vers le Kavirondo, sur le Sabaki et le long du Tana des voyages d'exploration et des traités d'amitié. M. Mackenzie, qui était allé en Angleterre, vient de rentrer à Mombasa où une impulsion nouvelle est donnée aux travaux de la Compagnie. Grâce à cette activité prudente, à ces largesses économiques, à cette marche progressive et sûre, la tranquilité la plus grande règne sur cette partie de la côte, et, dans l'intérieur, les routes s'ouvrent partout aux ouvriers de la civilisation. Le seul inconvénient à craindre est que l'élément arabe et musulman, étant ici largement employé, n'obtienne peu à peu auprès des indigènes une influence néfaste qu'il n'a pas même en ce moment. C'est à la Compagnie de veiller à ses intérêts, et aux missions d'agir.

Aussi, dès qu'il a entrevu une accalmie au sud, Mgr de Courmont, vivement encouragé d'ailleurs par M. le colonel Euan Smith, consul général d'Angleterre, s'est-il empressé de se porter vers le Zanguebar anglais, qui jusqu'à présent n'avait pu recevoir aucune mission catholique.

Et c'est pourquoi nous voici rassemblés, Mgr de Courmont, le P. Ch. Gommenginger, le F. Acheul et moi, aujourd'hui 2 novembre 1889, à Zanzibar, prêts à nous embarquer avec une caravane de dix jeunes gens chrétiens et décidés à trouver sur le Tana un endroit favorable pour la fondation d'une mission. Après l'avoir choisi, le P. Charles et le F. Acheul, qui devront plus tard être rejoints par un autre missionnaire, resteront là, pendant que Mgr de Courmont et moi reviendrons à Malindi pour explorer les bords du Sabaki, puis à Mombasa, à Pemba et à Zanzibar.

Voilà du moins nos plans.

Que « Dieu nous soyt en ayde! »

II. De Zanzibar à Lamu.

Le Saint-Joseph *et son équipage. — Les préparatifs. — L'embarquement. — Le voyage.*

Il y a deux ans, nous avions fait le long de ces côtes, de Zanzibar à Lamu, un voyage d'exploration qu'on m'a dit de



Eymer

raconter aux lecteurs des *Missions catholiques*, puisque l'œuvre à laquelle nous travaillons est la leur autant que la nôtre. Nous avions alors le *Salama*, que commandait le capitaine Hamis, où Séliman nous faisait la cuisine et sur lequel Engelbert, enfant de la mission, nous rendait toutes sortes de bons et loyaux services.

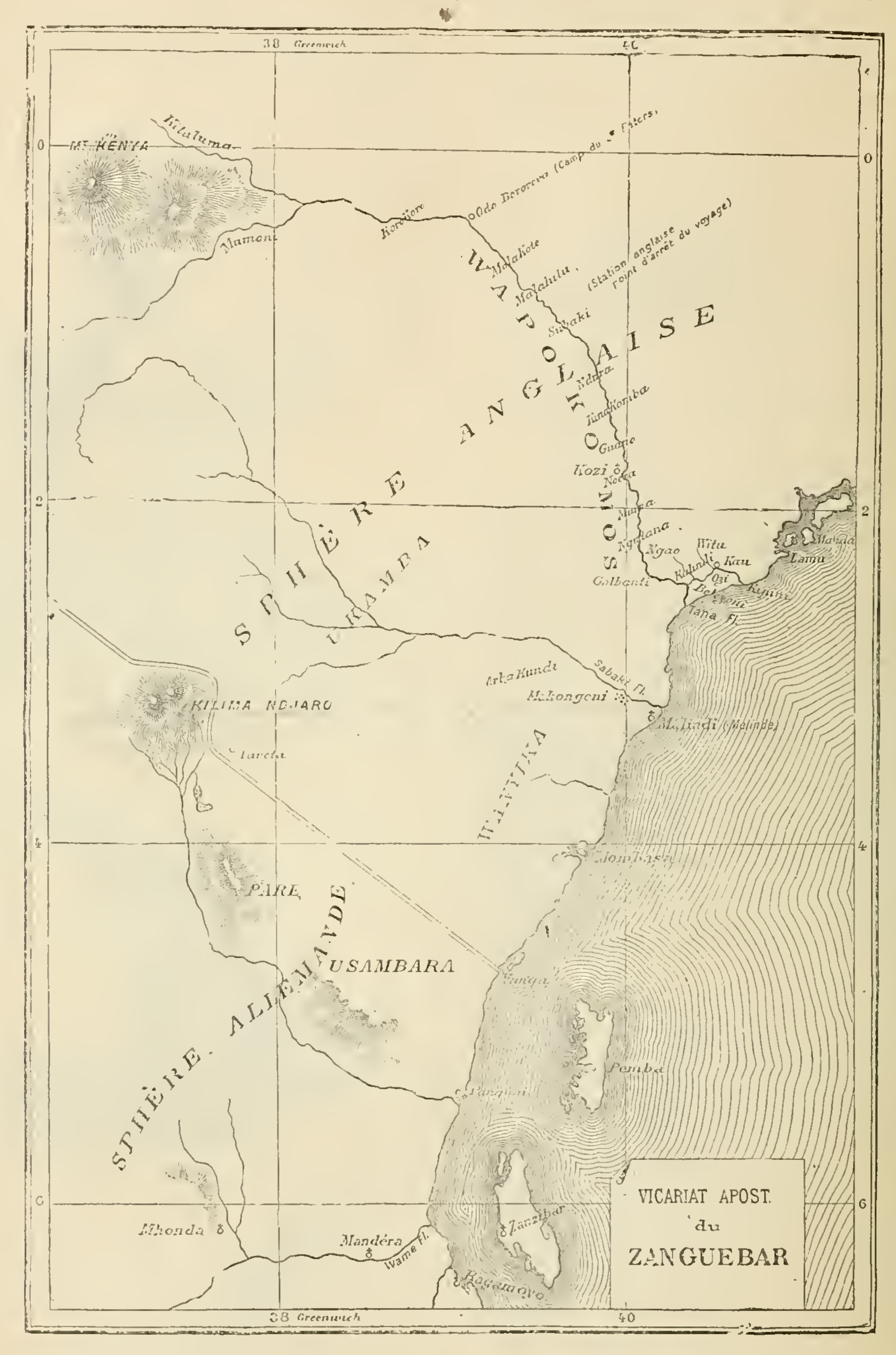


Le Boutre *Saint-Joseph*

Depuis, le *Salama*, qui se faisait vieux, a été vendu. Mais le voici avantageusement remplacé par le *Saint-Joseph*, grand boutre récemment construit à Bombay, tout en bois

de *teck* et offert à la mission par un Indien généreux, en souvenir et en reconnaissance des services rendus par elle à la population de Bagamoyo pendant la guerre.

Le capitaine Hamis a pris sa retraite. A sa place commande un collègue plus jeune, très élégant, très intelligent, très éloquent, mais qui a le défaut grave de ne plus



s'arrêter quand une fois il a cru utile de faire à l'un de ses matelots une *remontrance* paternelle, et comme il croit cette remontrance utile au moins tous les quarts d'heure,... vous devinez le reste.

Séliman, lui, est toujours là, toujours le même : même tête en boule de jeu de quilles, avec trois trous représentant les yeux et la bouche, plus une aspérité figurant le nez, même buste penché et parcheminé, mêmes bras

de gorille, mêmes pieds de gendarme, et même fidélité. Et constatez en passant, pères et mères, et vous, éducateurs de la jeunesse, combien profonde peut être l'influence d'une bonne formation première. Il y a quelque cinquante ans, Séliman a été marmiton à bord d'un bâtiment français qui promenait le pavillon tricolore dans les eaux de Mayotte et de Nossi-Bé. De cette éducation, Séliman a retenu trois choses auxquelles il est resté constamment fidèle : Toujours à même de dire « quelle heure qu'il est », toujours avoir « la langue droite », toujours se coucher à huit heures, se réveiller à minuit, et se lever à trois heures et demie « jusse ».

Inutile de faire le portrait d'Engelbert. C'est un « bon enfant », de dix-huit ans peut-être, racheté de l'esclavage à Zanzibar et auquel son bienfaiteur donna ce nom gothique que Séliman transforme innocemment en celui d'*Ange-et-bête*, quoiqu'il ne soit ni l'un ni l'autre. Signe particulier : Quand il rit, sa tête ressemble à un coco qui s'entr'ouvre.

FIDJI (*Océanie*). — JEUNE FIDJIEN EN COSTUME DE FÊTE ET DE GUERRE ; d'après une photographie envoyée par Mgr VIDAL, mariste (Voir page 440).

Pour nous, nos préparatifs sont finis. Ces jours derniers, le P. Charles et le F. Acheul ont travaillé comme des « nègres » blancs à emballer leur mobilier dans des caisses. Autant que j'ai pu voir, ils ont des haches, des scies, des clous, des cordes, des marmites, des poêles, des tasses incassables, des assiettes de fer battu, du linge, etc.

De mon côté, j'ai essayé de ne rien oublier en fait de provisions et d'articles d'échange. Il y a de la toile écrue, quatre espèces ; du calicot, trois espèces ; de l'indienne, de l'étoffe rouge, des linges de couleur, des mouchoirs. Il y a des perles de verre : asmani, doudyo, wadriyo, goulabyo, semsem et bou-bou-boubou ..... Il y a du fil de fer, du fil de cuivre jaune et rouge ; il y a des pioches, des haches, des couteaux, des fers de lance, des clochettes, des miroirs, des chaînettes, des mirlitons, des parasols, 1,340 hameçons assortis et soixante livres d'ocre rouge, qu'on dit être sur le Tana un article très recherché par les dames ! ! Que manque-t-il encore ? Le P. Sacleux nous a préparé la pharmacie, et Séliman, qui passe avec six livres d'ail sous l'aisselle, affirme que ça relèvera les sauces.

Les choses en étant là, il ne reste plus qu'à s'embarquer. C'est ce que nous faisons, le 2 novembre, à midi, après être une dernière fois montés à la chapelle pour recommander au Dieu des missionnaires de veiller un peu sur nous, à la sainte Vierge de nous conduire, à saint Joseph de nous trouver le bon endroit que nous cherchons, avec invitation pour lui d'en être le parrain.

(*A suivre*).

PREMIÈRE VISITE PASTORALE

De Mgr VIDAL

Mariste, évêque titulaire d'Abydos et vicaire apostolique des îles Fidji,

AU COLO DE LA REWA

(Suite 1)

XIII. *Terrible histoire de quatre villages dévorés par les gens de Bubu. — Visite au sommet du pic. — La pierre de l'égorgement. — Le cannibalisme aux Fidji : Récit d'un témoin.*

Le village de Bubu était autrefois situé sur l'un des trois pics que nous avons en vue ; les deux autres avaient aussi leurs villages. Deux autres pics situés en face sur la rive opposée de la Rewa, étaient habités de même. Ces cinq forteresses inspiraient au loin la terreur. Leurs habitants, comme des oiseaux de proie, épiaient de haut les victimes qui avaient l'imprudence de passer dans cette vallée, et fondaient sur elles pour les tuer et les dévorer. Bientôt le pays ne fut plus fréquenté ; on fuyait cette terre maudite. Alors les cinq villages manquant des proies du dehors, se mirent à s'entre-dévorer.

Bubu vainquit ses deux voisins ; un des forts du côté opposé, nommé Vaatia, vainquit aussi son rival. Après la défaite, tous les prisonniers furent mangés : il ne resta que Bubu et Vaatia. Bientôt Bubu déclara la guerre au seul fort qui était encore debout, l'emporta d'assaut et dévora les vaincus. Le roi des vautours restait seul planant sur des ruines, sans qu'il soit possible de dire combien de victimes humaines son aire a englouties. Presque tous les vieillards de ce village se sont repus de pareils festins.

Qu'ils viennent à Bubu, ces hommes qui refusent de croire aux affreuses réalités du cannibalisme ! Il n'est pas un résident européen de cet archipel qui n'ait été témoin oculaire de quelques scènes de ce genre, pour peu qu'il ait vécu à Fidji avant l'annexion à l'Angleterre. Un des colons anglais des plus influents me disait récemment qu'à son arrivée à Fidji en 1869, il regardait la question d'anthropophagie comme une fable : bientôt il eut lieu d'être détrompé. Ayant fait un voyage jusqu'au village de Baou, il fut témoin d'un affreux repas de chair humaine ; on lui en offrit même à manger, et peu s'en fallut qu'il ne fût lui-même égorgé et rôti ; il ne dut son salut qu'à la protection d'un chef influent qui se disait son ami et qui en attendait des richesses. Plus que partout ailleurs, ici, à Bubu, il est facile de se convaincre, même après une dizaine d'années de suspension et de trêve à ces repas, que l'anthropophagie a été largement pratiquée à Fidji. Témoins ces quatre villages restés déserts et dont tous les habitants furent la proie de ces abominables sauvages.

Mais qu'on nous accompagne un instant dans notre ascension au pic où était autrefois perché ce misérable nid de vautours. Nous avons demandé à le visiter avant le coucher du soleil. On ne voulait pas nous y laisser aller ; on nous disait qu'il n'y avait plus de sentiers pratiqués, que la nuit était proche, etc., etc. Notre désir de voir la scène de tant d'abominations l'emporta et deux néophytes nous guidèrent. Nous arrivâmes sur le pic après deux heures de marche et de fatigues : l'escarpement était vraiment dangereux à certains endroits et bien capable d'inspirer la frayeur. « Là, nous dit le guide en nous indiquant une énorme pierre simulant un autel, là s'offraient les abominables sacrifices, là on égorgeait les victimes humaines et dans ce creux profond coulait le sang humain. » Puis, nous montrant une anfractuosité de roche large d'un mètre et profonde de vingt à trente pieds, il nous dit : « Voilà les ossements humains restes des sacrifices et des festins de *Bubu.* » Je jetai là un regard épouvanté et il me sembla que, même après dix ans, il s'en exhalait encore une forte odeur de chair humaine. Le monceau d'ossements indiquait en quel nombre effrayant avaient été frappées les victimes des cannibales de Bubu.

Pénétrés d'horreur et le sang presque glacé dans nos veines, nous ne demandâmes qu'à redescendre le plus vite possible ; le soleil se couchait à l'horizon et c'eût été terrible de nous trouver la nuit dans ces parages souillés de tant d'infamies.

Arrivé dans la case du catéchiste, je commençai à respirer plus aisément, et la prière du soir, que nos sauvages vinrent faire en commun, contribua encore plus à ramener le calme dans l'âme.

Je voulus pourtant avoir encore quelques données sur le cannibalisme d'autrefois et voici ce que j'appris de notre chef du village, homme d'un âge avancé et d'une grande expérience. Je résume brièvement son récit :

1° Autrefois un Fidjien était-il mécontent de sa femme, il ne se faisait pas scrupule de la tuer, puis il la mangeait à moins qu'elle ne fût trop vieille et trop coriace.

2° Une guerre était toujours suivie d'un festin où on mangeait tous les vaincus qu'on avait pu prendre.

3° Un bateau était-il jeté sur la côte par quelque tempête, on se hâtait de massacrer l'équipage et on le mangeait après avoir fait cuire chacun des pauvres et infortunés marins. C'est ainsi que furent mangés les marins de la *Joséphine.*

4° Les pirogues indigènes qui venaient échouer à un village ennemi avaient le même sort, car la chair des indigènes était peut-être encore plus goûtée que celle des Européens.

Cette assertion a été confirmée par un récit que me fit le doyen de nos missionnaires, le R. P. Bréhéret. Du temps qu'il était à Lakamba, une pirogue montée par trois femmes de l'île de Roro, fut surprise par un violent coup de vent qui la jeta sur la côte d'une île plus à l'est, près de Lakamba. Ces femmes trempées et transies de froid s'étaient accroupies sur le rivage et s'attendaient à une mort certaine. Un des habitants de ce village les aperçoit et leur demande de quel côté elles viennent. Elles donnent les informations voulues et alors notre homme leur répond : « Je me charge de vous rapatrier; mais, en attendant, il faut que je vous cache dans une caverne voisine, sans quoi le village vous mangerait dès demain. » Ces pauvres femmes, heureuses de cette lueur d'espérance, se laissèrent conduire dans une grotte assez écartée du village. Là elles reçurent

(1) Voir les *Missions catholiques* du 25 juillet, 1er, 8, 15, 22 et 29 août, et la carte que nous avons publiée l'année dernière, page 577.

un peu de nourriture de celui qui semblait être leur sauveur. Deux jours s'étaient écoulés: celui-ci retourna à la grotte et dit : « Je vais commencer par rapatrier l'une d'entre vous : mon bateau est trop petit pour en contenir deux. Que les deux autres continuent à rester dans la grotte, je viendrai les chercher en temps opportun ». La femme désignée le suivit. Mais, au lieu de la ramener chez elle, il la conduisit dans sa cuisine, la tua et la mangea tout entière en cinq jours. Au bout de ces cinq jours, il retourna à la caverne, prit la seconde à laquelle il fit les mêmes promesses et qu'il tua aussi comme la première : il en fit encore cinq jours de fête; après quoi arriva le tour de la troisième qui eut, elle aussi, le même sort.

Voilà comment ils mangeaient même ceux de leur race et de leur sang.

5º La fureur de manger de la chair humaine faisait qu'ils allaient jusqu'à déterrer les morts après deux et trois jours de sépulture.

6º C'était une gloire pour un chef d'avoir mangé un plus grand nombre de *Bokola* (corps humains) (1) que les chefs de villages voisins, et ils portaient au cou un cordon qui avait autant de nœuds qu'ils avaient mangé de bokola. On m'a parlé d'un chef qui avait vingt-sept nœuds à son collier, un autre en avait quatre-vingt-quatre. C'était le fameux Thakobau, mais finissons-en avec de telles horreurs.

Il y avait longtemps que notre vieux chef nous parlait ; nous étions épuisés et fatigués d'émotions ; il s'en aperçut et nous invita à nous reposer : « *Sa moce*, dormez bien, nous dit-il. — « *Sa moce* ! dormez bien, vous aussi » lui répondîmes-nous et il nous quitta. Souffrez aussi que je vous quitte et que je me relève le cœur en priant avant de prendre mon repos.

XIV. *Le chef de Bubu confesseur de la foi : sa conversion, sa confiance intrépide. — La Marie Egyptienne du Colo. — Récits du chef de Bubu : les origines de Fidji et des archipels polynésiens. — Une mission catholique aux Fidji au XVIIe siècle.*

25 mai. — Fête de Saint Grégoire VII. « *Deus in te sperantium fortitudo!* » Oh ! que cette pensée que notre espérance et notre force viennent de Dieu, nous fait du bien à notre lever ! C'est par sa grâce que ce peuple attiré à l'Evangile pourra devenir un peuple vraiment chrétien. Et certes il y a parmi eux un homme qui a déjà montré beaucoup de courage et de force contre les persécutions. Comme les chefs du village voisin étaient protestants, ils mandèrent le chef de *Bubu* et le menacèrent de le tuer s'il n'embrassait leur croyance. Il déclara qu'on pouvait le tuer mais qu'il voulait demeurer catholique. On a levé la hache sur sa tête et il n'a pas faibli ; on l'a envoyé comme esclave faire des travaux pour le chef du village voisin, il n'a été que plus ardent catholique. Et cet homme-là n'a pas encore été baptisé. — « Je crois, ai-je dit au P. Rougier, qu'il a eu déjà le baptême de désir et qu'avant de recevoir de l'eau, il a été purifié par la grâce sanctifiante : car il est impossible qu'on puisse montrer tant de force et tant de vertu sans la grâce d'en-haut. »

Il est bien entendu qu'à Bubu encore, et à Bubu surtout

(1) Ils donnaient à leurs victimes le nom affreux de *puaka balavu* (cochons allongés).

on nous demanda un prêtre et on nous offrit des dents de baleine. C'est le chef persécuté qui fit le discours et il le fit avec tant de cœur et d'émotion, qu'il nous arracha plusieurs fois des larmes. Il dit entre autres choses qu'étant descendu autrefois vers le littoral, il y a plus de quinze ans, il avait assisté à une cérémonie religieuse dans l'église de Verata. Il en était sorti convaincu que la religion catholique est la seule vraie. A partir de ce moment, lorsqu'il fut rentré dans le Colo, il ne participa plus aux sacrifices païens, ni aux exercices protestants. Ce fut la cause des persécutions qu'il eut à subir : il s'était procuré un chapelet, il le portait continuellement à son cou et le récitait tous les jours. Mais, la plus grande épreuve pour sa constance dans la foi, c'étaient les moqueries des gens de son village :

« — Quand donc, lui disaient-ils, auras-tu un prêtre de ta religion ? Penses tu que tes prêtres catholiques veuillent quitter le littoral pour venir habiter ces montagnes ? Tu mourras certainement et nous mourrons aussi, avant d'avoir reçu leur visite ! »

« Quelquefois, ajoutait-il, j'ai failli faiblir, découragé par une attente de plus de quinze ans. Mais aujourd'hui mes vœux sont plus qu'accomplis, puisque j'ai devant moi non seulement le prêtre, mais aussi l'évêque. Oh ! béni soit Dieu d'avoir exaucé mes prières et de m'avoir conservé assez longtemps en vie pour que je puisse voir la lumière de ce jour béni ! Aujourd'hui se sont réalisés mes vœux les plus ardents ; mon village s'est déclaré tout entier catholique ; c'est plus de joie et de bonheur que je n'aurais osé l'espérer. » Et ce disant, il alla encore chercher une belle dent de baleine qui lui restait et vint aussitôt nous l'offrir.

J'ai tenu à conserver moi-même ce souvenir d'un confesseur de la foi que nous avons résolus d'appeler *Etienne* au jour de son baptême.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VII

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN RUSSIE (1800-1890).

Suite (1)

Lors de la défection de 1840, l'évêque de Chelm, loin de faire cause commune avec les trois Judas, avait écrit à l'empereur que, si on voulait les violenter dans leur foi, il allait passer au rit latin, avec tout son clergé et son peuple. Devant cette courageuse protestation, l'empereur Nicolas répondit de sa main à Mgr Szumberski que, puisque lui-même avait garanti la liberté religieuse de ses sujets, il ne songeait nullement à les amener de force à l'Église orthodoxe.

Les uniates de Chelm restèrent donc, au nombre d'envi-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15, 22 août et 29 août.

ron deux cent cinquante mille, en possession de la foi catholique; mais ce n'était qu'un délai.

L'évêque de Chelm étant mort, on lui donna en 1864, pour successeur un homme qu'on croyait plus souple et mieux disposé à répondre aux vœux secrets du Czar. Malheureusement le pouvoir civil s'était trompé sur le nouvel élu, Mgr Kalinski; il demandait un valet, il trouva devant lui un évêque. Après l'avoir empêché, pendant deux ans, de recevoir la consécration épiscopale, il prit le parti de le déporter en Sibérie et de s'en débarrasser par le poison.

Dès lors, sans même recourir à Rome, le gouvernement russe, de sa propre autorité, nomma un administrateur schismatique, l'abbé Waginski; celui-ci était bien l'homme à tout faire désiré, et la russification de la malheureuse Église de Chelm marcha rapidement. Sans rompre ouvertement avec Rome, l'intrus supprima d'abord tout ce qui, dans le culte public, pouvait distinguer les uniates des schismatiques, et fit enlever de toutes les églises les orgues, les statues, les ostensoirs. Aux réclamations du clergé et du peuple, il ne craignit pas de répondre qu'il ne faisait qu'exécuter les bulles des Souverains Pontifes, qui, à plusieurs reprises, ont défendu de toucher aux anciennes liturgies des différents rites unis. Pie IX envoya alors aux Ruthènes une encyclique pour protester contre ces innovations sacrilèges. L'apostat démasqué n'en tint aucun compte, et continua de russifier toutes les églises du diocèse de Chelm, pour les ramener, disait-il, à la pureté de leur ancien rite. Quand l'œuvre fut achevée, quand il n'y eut plus de différence extérieure entre les uniates et les schismatiques, un ukase impérial déclara la réunion de l'Église de Chelm à l'Église orthodoxe. Bientôt l'on vit se renouveler les scènes d'horreur de 1840; tous les prêtres qui réclamèrent furent déportés au loin, avec leurs femmes et leurs enfants; on les remplaça par des popes envoyés de Saint-Pétersbourg, mais le peuple catholique refusa en beaucoup d'endroits de les recevoir. Il fallut employer la force armée pour les traîner dans leurs églises devenues schismatiques. Là on leur distribuait de force la communion, et les soldats leur brisaient les dents et leur ouvraient la bouche avec leurs baïonnettes. Dans d'autres endroits, on les exposait nus, en hiver, sur des étangs glacés, dans d'autres on tirait dans le tas, les martyrs offrant d'eux-mêmes leur poitrines aux balles, et criant: « Tuez-nous; nous ne voulons pas vivre schismatiques. » Il y eut des scènes lamentables; une malheureuse mère à qui on enleva de force son enfant pour le faire baptiser par le pope, l'étrangla de ses propres mains, en disant: « Au moins, celui-là, ils ne l'auront pas ». Dans un autre village, un père de famille inscrit, malgré ses protestations, sur le registre du pope, rentre chez lui, s'enferme avec sa femme et ses six enfants dans sa chaumière, et y met le feu, en disant: « Nous mourrons catholiques. »

A Varsovie, un officier polonais, forcé de choisir entre l'apostasie et la ruine des siens, se tire un coup de pistolet, en demandant à Dieu de lui pardonner l'acte de désespoir auquel les persécuteurs l'ont réduit.

A Wilna, plus de six cents notables et négociants profitent du passage d'Alexandre II dans leur ville, pour lui présenter une pétition dans laquelle ils supplient Sa Majesté de leur permettre de passer au rit latin, s'il ne leur est pas permis de garder le rit ruthène-uni. L'empereur déchire la pétition en disant: « Vous êtes ruthènes, donc vous êtes orthodoxes. Quant à passer au rit latin, à quoi bon? Dans quelques années, il n'y aura plus en Russie de latins. »

Dans le cours des années 1872 à 1880, près de cent mille uniates, tous chefs de famille ou hommes influents dans leur pays, ont été déportés au loin. Les femmes, les enfants restent seuls en Pologne, exposés à toutes les séductions de la misère et de l'apostasie. Malgré cela, la grande masse du peuple catholique tient bon; ils s'éloignent avec horreur de leurs églises russifiées, ils baptisent eux-mêmes leurs enfants, il s'en vont au loin chercher les sacrements, mais les prêtres catholiques ne peuvent les secourir sans s'exposer à être immédiatement déportés en Sibérie. Cette situation violente ne saurait durer et comme le schisme moscovite ne cédera pas, il est bien à craindre qu'au bout d'une génération, de deux tout au plus, ces malheureux, abandonnés sans prêtres, sans culte, sans sacrements, ne se laissent entraîner peu à peu à l'apostasie.

Les diocèses du rit latin ne sont guère moins éprouvés. A chaque instant, des familles leur sont enlevées et inscrites d'office sur les registres de l'Église orthodoxe. On va chercher dans le passé ceux dont le père, le grand-père même, appartenaient autrefois au rit ruthène. Au commencement du siècle, sous les persécutions de l'archevêque de Mohilew, plusieurs milliers de familles embrassèrent le rit latin; bon gré, mal gré, leurs descendants sont déclarés orthodoxes. La conscience n'a rien à voir ici. C'est affaire de bureaucratie et d'administration. Après cela, les nouveaux convertis sont bien libres de ne jamais mettre le pied dans une église schismatique; mais malheur à eux, s'ils s'avisaient de faire acte de catholicisme. La loi qui punit de l'exil et de la confiscation toute personne qui sort de l'Église officielle leur serait immédiatement appliquée. Quant au prêtre catholique qui se hasarderait à leur administrer les sacrements, il serait déporté en Sibérie. C'est à l'aide de ce procédé apostolique que l'orthodoxie moscovite arrache chaque année au catholicisme des millions d'enfants qui sont irrévocablement perdus pour lui.

Depuis 1873, le gouvernement russe a inventé contre les catholiques une nouvelle machine. C'est l'emploi de la langue russe dans la prédication, la prière publique et l'administration des sacrements. A plusieurs reprises, la cour de Rome, importunée à ce sujet, a déclaré qu'elle ne voulait rien décider sur ce point sans s'être entendue au préalable avec les évêques. On s'est passé, comme d'habitude, du consentement du Pape. Les évêques qui ont manqué de complaisance ont été exilés et l'on a mis à leur place, comme à Wilna, des intrus qui, trouvant l'occasion de faire une bassesse se sont bien gardés de la laisser échapper. Quant au peuple catholique, il a déclaré plusieurs fois qu'il préférait se passer de prêtres et de sacrements plutôt que d'accepter le rituel russe. On ne peut donc douter que, dans l'état des esprits, l'introduction de la langue russe dont les églises ne soit la ruine de ce qui reste de-

catholicisme en Pologne. C'est précisément le but que poursuit le gouvernement.

En 1877, l'ambassadeur de Russie à Rome, ayant entendu dire que Pie IX allait protester une fois de plus en consistoire contre les agissements du gouvernement russe, fit une démarche pour demander qu'avant de dénoncer la Russie au monde catholique, le Souverain Pontife fit connaître d'abord à la chancellerie impériale les plaintes qu'il croyait avoir à formuler contre le gouvernement russe.

Voulant user de condescendance, Pie IX ordonna au cardinal Simeoni, secrétaire d'État, d'adresser au prince Gortschakoff, chancelier de l'empire, un long Mémoire sur les souffrances de l'Église catholique en Pologne et en Russie.

Voici le résumé de ce mémoire. Il donne l'exposé de la situation présente du catholicisme dans l'empire du Czar.

Le Souverain Pontife se plaint qu'après avoir entièrement détruit en Pologne et en Russie le rit uni, le gouvernement fait chaque jour de grands progrès dans la destruction du rit latin.

1° Toute relation entre le Saint-Siège et le clergé est interdite sous les peines les plus sévères.

2° Les séminaires sont entièrement soustraits à la direction des évêques, et le pouvoir civil y introduit des professeurs notoirement schismatiques.

3° L'instruction religieuse, dans les écoles catholiques de l'empire, est soustraite à l'autorité des évêques ; dans beaucoup d'écoles, elle est entièrement supprimée ; dans d'autres, à Varsovie par exemple, elle est confiée à des popes schismatiques et l'on impose dans les écoles l'enseignement du catéchisme orthodoxe.

4° Malgré les protestations des fidèles et des évêques, dont plusieurs ont souffert l'exil, à ce sujet, on introduit la langue russe dans la liturgie et la prédication.

5° Les curés sont internés dans leur paroisse, et ne peuvent en sortir, sans une autorisation écrite, même pour aller se confesser.

6° La prédication leur est interdite, à moins qu'ils ne fassent viser leurs sermons par le pouvoir civil.

7° Il leur est défendu, sous les peines les plus sévères, d'admettre aux sacrements ou d'entendre en confession les personnes étrangères à leur paroisse qui recourent à eux.

8° Les enfants issus de mariages mixtes sont incorporés au schisme, même contre la volonté formelle des parents.

9° Un grand nombre d'églises sont fermées ; les plus belles ont été enlevées aux catholiques et livrées aux orthodoxes. Il est absolument interdit de bâtir de nouvelles églises ou de restaurer les anciennes (1).

10° La plupart des couvents ont été supprimés et leurs biens confisqués.

11° Plusieurs évêques et un grand nombre de prêtres ont été déportés au loin, pour avoir obéi aux règles de l'Église (2).

12° Plusieurs sièges épiscopaux ont été supprimés sans l'agrément du Pape (1). D'autres restent vacants indéfiniment. A Minsk, l'administrateur nommé par le gouvernement est un intrus, qui n'a aucune juridiction.

13° A Saint-Péterbourg, on a établi, malgré les réclamations réitérées du Souverain Pontife, un collège prétendu catholique romain, qui centralise toute l'autorité des évêques et supprime celle du Pape. Pour éviter de plus grands maux, le Souverain Pontife a permis qu'il s'occupât des questions d'ordre extérieur et temporel, mais il a défendu, sous peine d'excommunication, qu'il s'immisçat en rien dans l'administration spirituelle des diocèses. Nonobstant cette défense, le collège, soutenu par l'administration, continue à empiéter sur la juridiction des évêques.

Tel est en résumé le Mémoire pontifical. Quinze jours après l'avoir reçu, le prince Ovroussoff, chargé d'affaires de Russie, le rapportait au cardinal Siméoni, en déclarant que le gouvernement russe n'est pas habitué à subir la censure de qui que ce soit, et qu'en conséquence, il ne se croit pas autorisé à transmettre la pièce en question à la chancellerie impériale.

Le Cardinal secrétaire d'État fit observer à l'ambassadeur que ce Mémoire était un acte de haute condescendance, accordé à la demande du gouvernement russe lui-même, pour lui éviter l'affront d'une flétrissure publique ; il ajouta qu'on avait pris soin, en exposant les justes plaintes du Chef de l'Église, d'éviter toute parole blessante ; enfin il fit remarquer au prince combien son procédé s'écartait des convenances diplomatiques. A toutes ces observations, le chargé d'affaires répondit : « Si le Saint-Siège veut avoir la guerre, il l'aura. »

Pour la troisième fois depuis douze ans, tout rapport diplomatique fut rompu entre le Saint-Siège et la Russie.

Telle était la situation religieuse à la mort de Pie IX. Son successeur s'est efforcé de l'améliorer un peu, et il y a réussi, à force de longanimité et de patience. Le 22 février 1878, l'empereur écrivait de sa main au nouveau Pontife, une lettre dans laquelle on lit cette phrase : « La tolérance religieuse est un principe consacré en Russie par les traditions politiques et les mœurs nationales. »

Qu'y a-t-il derrière ces belles paroles ? Très probablement rien de sérieux. La Russie est profondément schismatique, et le schisme est aux mains des Czars un instrument de règne trop commode pour qu'ils consentent jamais volontairement à s'en dessaisir. En présence de l'absolutisme et de la servitude asiatiques, le catholicisme représente en Russie les idées de l'Europe occidentale, la liberté des âmes, l'indépendance de la conscience humaine. Il y a là deux principes contradictoires qui ne peuvent habiter à côté l'un de l'autre, et le mot de M. de Meyendorff à Pie IX a du vrai : « En Russie, le catholicisme et la Révolution sont la même chose. » Car en Russie, la révolution n'est que la revendication des droits sacrés de la conscience trop longtemps méconnus et écrasés sous un despotisme que seules les Sociétés païennes ont connu. Entre l'Église orthodoxe et l'Église

(1) Dans la plupart des provinces, le gouvernement russe n'a conservé qu'une église catholique par arrondissement ; or ces arrondissements ont, en moyenne, l'étendue d'un de nos départements

(2) En 1877, il y avait encore cinq évêques en exil et environ quatre cents prêtres ; à l'avènement de Léon XIII, ces malheureux trouvèrent le moyen d'envoyer une adresse au Pape (1878).

(1) Le diocèse de Kaminice, réuni à celui de Zytomir (1866), le diocèse de Podlachie (1867), le diocèse de Minsk, réuni à celui de Wilna, (1867) le diocèse de Chelm rit uni (1875).

romaine. la question de dogme n'est rien ; quelques difficultés bysantines dont un peu de connaissances historiques aura vite raison. La question de discipline n'existe pas davantage, car l'Église catholique admet la discipline de l'Église grecque et a même défendu à plusieurs reprises d'y toucher. La seule difficulté, mais cette difficulté paraît, pour le moment, insoluble, c'est la question politique. Jamais les Czars n'accepteront chez eux une Église libre, un clergé indépendant, relevant uniquement du Vicaire de Jésus-Christ, et d'un autre côté, jamais l'Église catholique n'acceptera la servitude ; elle fera bien des concessions au prince ; au besoin, elle sacrifiera tous les avantages temporels, elle prêchera sans arrière-pensée l'obéissance aux pouvoirs établis, elle travaillera à calmer les esprits, à empêcher les révolutions. Mais le jour où le successeur de César voudra toucher au spirituel, il trouvera devant lui l'Église catholique prête à l'exil, à la confiscation, à la mort s'il le faut. *Potius mori quam fœdari.* Plutôt la mort que le déshonneur.

Quelle est en ce moment la situation numérique des catholiques en Russie et en Pologne ?

Un recensement officiel comptait en 1871 quatre millions et demi de catholiques polonais ainsi répartis :

Rit latin	4,326,473
Rit ruthène	246,485
Total :	4,562,958 catholiques polonais.

En 1889, après vingt ans de persécutions acharnées, on pense qu'il y a encore en Pologne environ quatre millions deux cent mille catholiques du rit latin. Quant aux uniates, bien qu'il n'existe plus officiellement d'Église ruthène unie, il est certain qu'il y a encore plus de cent cinquante mille uniates demeurés fidèles à l'Église romaine.

Cela fait pour toute la Pologne, en 1889 :

Rit latin	4,200,000	catholiques.
Uniates	150,000	»
Total pour toute la Pologne :	4,350,000	catholiques.

Dans la Russie proprement dite, les derniers recensements officiels distribuent ainsi les catholiques de l'empire :

Dans l'archevêché de Mohilew et les diocèses suffragants :	2,882,991
Dans les provinces du Caucase . . .	25,915
Dans la Sibérie (Russie d'Asie) . . .	24,316
Dans l'Asie centrale	1,396
Total pour toute la Russie :	2,924,618

Reste-t-il encore des uniates, dans les trois diocèses enlevés en 1840 à l'Église catholique ? C'est très possible, mais on comprend que les recensements officiels n'en parlent pas.

Au demeurant, en additionnant les catholiques polonais et ceux qui habitent la Russie, on trouve encore, en ce moment, environ sept millions trois cent mille catholiques sous la main du Czar moscovite. Que Dieu prenne en pitié ce petit troupeau si exposé, qu'il lui accorde des pasteurs fidèles et qu'il lui rende enfin la tranquillité et la paix !

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Mgr Léon Belouino

Evêque titulaire d'Hiérapolis.

Ancien auxiliaire de Mgr Guilloux, archevêque de Port-au-Prince (Haïti), ce prélat est mort le 25 août à Saint-Brieuc, où il s'était retiré depuis que l'état de sa santé l'avait contraint à renoncer à la vie active des missions. Mgr Bélouino était né à Moncontour (Côtes-du-Nord), le 8 décembre 1824, et avait été préconisé évêque d'Hiérapolis le 20 août 1880.

R. P. Weld

De la Compagnie de Jésus, ancien supérieur de la mission du Zambèze.

Ce religieux, qui avait succédé au R. P. Depelchin, dans le gouvernement de la difficile mission du Zambèze, après avoir occupé en Angleterre les plus hautes charges de son ordre, vient de mourir à Grahamstown.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Un abonné de Vaucluse, diocèse d'Avignon	2000
Mlle M. B., du diocèse de Grenoble	100
M. Pradière, à Pouilly, diocèse de Soissons.	3
Une abonnée du diocèse d'Angoulême	200
M. Lemens, de Dax, diocèse d'Aire	25
Anonyme de Lyon, en reconnaissance d'une grâce obtenue	50
Anonyme (don transmis par l'*Echo de Fourvière*)	15
— — —	1
— — —	100

Pour les missions les plus nécessiteuses (Kottayam, Mgr Lavigne).

Anonyme de Lyon	10
Anonyme de Lyon, avec demande de prières	50
Anonyme de Dommartin-lez-Toul, diocèse de Nancy	20

Pour rachat d'enfants nègres à baptiser sous les noms de Pierre, Marcel et Marguerite.

Anonyme du diocèse de Blois	50

Pour la léproserie la plus nécessiteuse (Ambahivoraka, Madagascar).

Anonyme du diocèse de Blois	50

Pour Mgr Banci, vicaire apostolique du Hou-Pé septentrional, pour les victimes de la famine.

Anonyme de Paris.	2 40
M. Martin, de Paris	40

Pour les victimes de la famine au Tong-King méridional

Anonyme du diocèse de Laval	4
M. Martin, de Paris	27

Pour la chrétienté de Duc-Long (Tong-King).

Anonyme (don transmis par l'*Echo de Fourvière*)	10

Pour le R. P. Augouard.

Mme Bertholon, de Lyon	15

Pour Mgr Vidal.

Mme Bertholon, de Lyon	15

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella. 3.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — UNE RENCONTRE A MANDA; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 450).

CORRESPONDANCE

DAHOMEY

Fondation de la Mission de Quitta.

Au mois de janvier 1890, les RR. PP. Lecron et Wade partaient d'Agoué pour Quitta où depuis longtemps les indigènes les attendaient avec impatience. Cette visite ayant pleinement édifié les deux Pères sur les excellentes dispositions de la population, la création d'une mission permanente fut décidée. La lettre suivante raconte la prise de possession de ce poste nouveau, les heureux résultats déjà obtenus et les espérances pour l'avenir.

LETTRE DU R. P. LECRON, PRÉFET APOSTOLIQUE DU DAHOMEY, AU T. R. P. PLANQUE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON.

Au milieu de nos tristesses, au milieu de la ruine de notre mission de Whydah, Dieu vient de nous consoler en accordant à nos projets sur Quitta, un succès qui réellement dépasse toutes nos espérances.

C'est le 13 mai que les PP. Wade et Thuet sont partis d'Agoué. Ils étaient légers de bagages et d'argent : mais ils avaient au cœur une ferme espérance. Quitta, il est vrai, n'était pas l'inconnu pour le P. Wade. La visite que nous y avions faite au mois de janvier, lui avait paru pleine de promesses pour l'avenir. Il avait vu quelques personnes influentes ; il savait que le désir exprimé par la population d'avoir une mission catholique, l'aiderait plus tard. Je vous ai envoyé les détails de cette visite au mois de février dernier (1), je vous y disais nos espérances. Nous ne nous étions pas trompés.

Les Pères, après un voyage qui durait trop longtemps au gré de leurs désirs, débarquaient à Quitta le 18 mai au matin. Le chef Akolatsi, qui nous avait donné autrefois une large hospitalité, s'était empressé d'aller les recevoir à la plage. En route, quelques-uns de nos fidèles d'Agoué qui se trouvaient là allèrent souhaiter la bienvenue aux Pères. C'étaient ces mêmes jeunes gens, sortis, déjà grands, de nos écoles d'Agoué, et qui n'ont perdu ni le souvenir de nos belles fêtes religieuses, ni la conscience de leurs devoirs de chrétiens. Quelques-uns d'entre eux occupent des situations importantes et ils n'avaient pas été pour peu dans la préparation du fait qui

(1) Voir les *Annales de la Propagation de la Foi*, n° de juillet 1890, p. 271.

vient de s'accomplir : une vraie révolution religieuse.

Nous avions dû promettre aux chefs de Quitta et des divers villages que nous avions visités en janvier dernier de revenir après trois mois pour nous établir définitivement. A partir de ce moment, les écoles des protestants commencèrent à se vider.

Leur supérieur s'était cependant mis en campagne. Il alla visiter les chefs de Geilah-Coffee pour tourner en ridicule nos pratiques religieuses et nos institutions. Les chefs lui répondirent que, depuis longtemps, ils avaient entendu parler de nos œuvres et qu'ils seraient heureux de nous voir faire chez eux ce que nous avions fait partout ailleurs. Quelques jours après, le même ministre protestant partait pour Acra, espérant indisposer contre nous le gouverneur de la colonie. Mais son insuccès fut plus complet encore. Il revint triste, désespéré ! Comme dernier moyen, il essaya de s'imposer aux enfants. Il voulut les obliger tous à prêter serment sur la Bible qu'ils ne viendraient point à nos écoles. Ces enfants refusèrent en masse. C'était fini.

Le 18 mai, les Pères étaient à Quitta. Quelques jours plus tard, ils avaient loué pour un prix aussi réduit que possible habitation et école. Deux noirs influents leur donnaient un terrain splendide.

Le jour où les contrats se signaient, le supérieur des missionnaires protestants bouclait ses malles et s'embarquait avec sa femme. Il y a huit jours, deux autres faisaient de même. A quand les trois autres ? Toute la population prétend qu'avant deux ans tous devront partir. Et cependant ils auraient dû avoir pris pied solidement dans ce pays, ces hommes, qui, depuis trente-neuf années, s'y étaient implantés. Les Noirs, avec leur bon sens naturel, n'ont pas reconnu en eux de vrais pasteurs. Ils ont cherché et enfin trouvé des apôtres venus uniquement pour les instruire et les guider dans les bons pâturages.

C'est ainsi que, le 2 juin, lorsque l'école de la mission catholique s'ouvrit, les Pères purent compter autour d'eux quatre-vingt-deux enfants, le second jour cent cinq, et aujourd'hui près de cent trente.

Hier j'ai officié moi-même à la grand'messe et au salut. J'étais ému en voyant tout ce peuple accouru à nos cérémonies que les protestants appellent une idolâtrie.

La bonne semence pénétrera peu à peu dans ces cœurs qui ne sont pas mauvais et qui cherchent la vérité. En tout cas, comme nous avons tous les enfants, car les protestants n'ont conservé que six externes, la nouvelle génération sera acquise au catholicisme.

* * *

Cependant l'œuvre n'est pas encore complète. Il ne faut pas oublier qu'en Afrique, comme partout ailleurs, la femme doit être régénérée par son éducation, et que la société sera alors surtout ce que sera la femme, car c'est toujours la mère qui forme le cœur de l'enfant. Or, dans tout le territoire dahoméen et chez les populations environnantes, la femme est réduite à un état d'abaissement moral qui se perpétue de mère en fille, étant donné le régime de vie que les mœurs lui imposent. Cependant le jour où la religieuse apparaît, une révolution se fait dans les idées. Son sexe lui permet de pénétrer partout. On lui confiera les petites filles qui, sous sa direction prendront une autre tournure d'idées ; le fétichisme qui les séduit davantage, sera délaissé pour la religion qui console et élève. Il faut donc à côté des œuvres des missionnaires, les œuvres des religieuses. Et à Quitta la population tout entière les réclame.

Malheureusement il est impossible de prêter l'oreille à ces appels. Déjà plusieurs fois, je me suis demandé si on ne m'accuserait pas de folie lorsque je me suis lancé, riche de plusieurs milliers de francs de dette, à la fondation d'une nouvelle mission.

Malgré nos besoins toujours croissants, nous n'avons point vu grandir les allocations de la Propagation de la foi. Le nombre des œuvres et en même temps les besoins augmentent partout. Et cependant les missionnaires ne peuvent plus fermer toujours l'oreille aux appels qui leur sont faits. Certains paraissent plus spécialement dictés par la Providence. Quitta paraissait mûr, et Dieu semblait nous y appeler. Que ne pouvons-nous compléter notre œuvre, en détruisant par la présence de quelques religieuses une institution protestante établie ici pour les filles.

Oh ! qu'il est triste de se sentir si pauvres en face de si grands, de si pressants besoins, et si impuissants en face de si grands maux. Cependant, confiants dans la divine Providence qui n'abandonne jamais ses enfants, nous essaierons d'achever ce que nous avons commencé. Nous avons un terrain immense bien situé. Nous allons bâtir le plus tôt possible une maison qui contiendra une école-église. Et dans quelques mois nous donnerons aux religieuses qui viendront ici le local que nous habitons et l'école qui réunit nos garçons. Ce sera bien pauvre, mais nous avons confiance dans l'avenir, confiance dans les catholiques d'Europe, que vous saurez certainement intéresser à notre œuvre.

* * *

La santé générale à Agoué a été un peu troublée par la mauvaise saison. Cependant il n'y a eu aucun cas grave. Le P. Dorgère a été envoyé à la demande de l'amiral Cavelier de Cuverville, pour servir d'aumônier aux troupes à Kotonou. Tout doit être perdu pour nous à Whydah. Je prépare un long travail sur l'histoire complète de cette dernière mission, sur ses luttes et sur ses ruines. Si je pouvais réussir à intéresser vos lecteurs en faveur de notre mission, j'en serais heureux, nous en avons tant besoin !

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur la demande de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père vient d'ériger le vicariat apostolique de la Colombie britannique en diocèse; New-Westminster en sera la ville épiscopale et lui donnera son nom.

Mgr Paul Durieu, des Oblats de Marie Immaculée, vicaire apostolique, en devient le premier évêque.

Les limites du nouveau diocèse sont : au nord le 60°, au sud le 49° de latitude ; à l'est, la crête des Montagnes Rocheuses ; à l'ouest, l'île Vancouver, le Grand Océan Pacifique et l'Alaska. La population, dont la moitié est catholique, se compose de quatre-vingt-quinze mille habitants, Indiens, Européens ou Mongols ; elle est disséminée dans une cinquantaine de hameaux, dix villages et trois villes dont la plus importante compte neuf mille âmes.

— Le Souverain Pontife a assigné aux vicaires apostoliques dernièrement nommés, les titres épiscopaux suivants :

A Mgr Mutel, celui de Milo ; à Mgr Blettery, celui de Zela et à Mgr Marc Hudrisier, celui de Téjo.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Voici la liste des prêtres que le Séminaire américain de Louvain (Belgique), vient d'envoyer aux missions des Etats-Unis. Ce sont : MM. G. Achtergael et J. Delanoy, au diocèse de Nesqually, A. Boinsfeld, Ph. Tlatzcek et P. Gemiengt, au diocèse de Buffalo ; N. Dietrick, au diocèse de Belleville ; F. Dilley et M. Vander-Maesen, au vicariat apostolique de l'Arizona ; O. Mecuro, au diocèse d'Erié ; H. Mortier, au diocèse de Natchez ; J. Neesen, au diocèse de Louisville ; P. Ryan, au diocèse de Providence, C. Shafer, à l'archidiocèse de Saint-Louis ; P. Skretny, à l'archidiocèse de Baltimore, et A. Vanderbilt, à la Nouvelle-Orléans.

— Sont partis de Saint-Nazaire, le 9 août dernier, pour Quito (Equateur), le R. P. Jean-Baptiste Perriot, du diocèse de Nantes, et le Fr. Hubert Simons, de Tilbourg (Hollande). Ces deux missionnaires appartiennent à la Congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun.

INFORMATIONS DIVERSES

Tong-King occidental. — M. Ramond, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire au Tong-King occidental, écrit à M. Mollard, directeur au séminaire de Paris :

« La paroisse de Nam-Xang ne compte pas moins de quinze mille catholiques et cinq ou six mille catéchumènes. La plupart sont nouveaux chrétiens. Depuis six ans que je suis à Nam-Xang, nous en avons baptisé sept mille, en y comprenant les onze cents baptêmes que nous avons déjà faits cette année. J'espère que d'ici au mois de juin nous en baptiserons quatre ou cinq cents.

« On pourrait doubler ces chiffres bien facilement. Il faudrait pour cela multiplier les centres d'action, diviser la paroisse et surtout mettre à la tête du mouvement plusieurs missionnaires. Chacun agirait dans sa sphère, acquerrait auprès des païens plus d'influence, surveillerait ses néophytes et ses catéchistes avec un plus grand soin, et certainement les résultats seraient considérables. Les ressources dont dispose la mission n'ont pas encore permis de réaliser ces plans.

« Les diables de Nam-Xang ne se laissent pas, bien entendu, ravir les âmes sans faire du tapage. Habituellement, j'ai quatre ou cinq procès à soutenir auprès des mandarins au nom de mes chrétiens. Il y a quelques mois j'en avais quinze à la fois. »

Deux Guinées (*Afrique occidentale*). — Le R. P. Monnier écrit de Sainte-Marie du Gabon :

« Le jour de l'Ascension a eu lieu ici une touchante cérémonie : la profession de deux religieuses indigènes, Sœurs Iphigénie et Hyacinthe.

« C'est dans l'église de Saint-Pierre que la cérémonie a eu lieu. Bien avant que la cloche eût appelé les fidèles, les Noirs avaient envahi toute la nef.

« M. de Brazza, gouverneur général du Gabon-Congo, avait tenu, en y prenant part, à donner à Sœur Hyacinthe, sa protégée, une marque de sa bienveillance. C'est lui, en effet, qui l'avait sauvée de la mort, dans l'une de ses premières expéditions aux Adoumas. Elle n'avait alors que sept à huit ans, et se trouvait orpheline. Elle avait été vendue et était condamnée à mort, quand arriva M. de Brazza, qui l'arracha des mains de ses bourreaux. Son nom indigène était Matina. Elle reçut à sa prise d'habit le nom de Sœur Hyacinthe, nom de la pieuse mère de M. de Brazza. Avant la cérémonie, M. le Gouverneur général demanda à la voir un instant au parloir, pour s'assurer par lui-même si c'était vraiment de son plein gré qu'elle se faisait religieuse. Elle lui déclara qu'elle s'était décidée librement.

« Derrière M. de Brazza, était assis Urbain, le père de Sœur Iphigénie. La veille, il disait :

« — Oh ! on aura beau se moquer de moi et de ma fille ; je suis
« plus heureux que tout le monde et j'irai conduire mon Iphi-
« génie jusqu'à l'autel. »

« A côté des deux religieuses novices, était une postulante du Sénégal en habits blancs, une couronne de fleurs sur la tête.

« Mgr Le Berre voulut officier lui-même, malgré son grand âge ; il se sentait plein de force : la joie de voir enfin la chrétienté qu'il avait fondée, couronnée de l'auréole de la vie religieuse, débordait de son cœur et s'épanouissait jusque sur son visage.

« Après la messe, eut lieu la remise du voile bleu, du crucifix et le couronnement d'épines. Puissent sur ces épines, pousser de belles roses, pour embellir leur couronne dans le ciel !

« La cérémonie se termina par la prise d'habit de la jeune postulante du Sénégal, appelée Sœur Mathurine, en souvenir du regretté Vicaire apostolique de la Sénégambie, Mgr Mathurin Picarda.

« Faut-il ajouter quelques mots sur la sensation que cette cérémonie fit dans le pays ? A la sortie de l'église, plusieurs femmes exprimaient le regret de n'avoir pas su auparavant *que les Noires pouvaient aussi tourner Sœurs*. Nous espérons que tout cela ne sera pas stérile ; les enfants pourront du moins suivre l'attrait de leur vocation. Daigne le Seigneur nous accorder aussi quelques vocations ecclésiastiques, et la chrétienté du Gabon aura le bonheur de voir fleurir enfin, malgré les ardeurs de son soleil équatorial, les plus belles fleurs de la vie chrétienne. »

Burlington (*Etats-Unis*). — Mgr de Goësbriand, évêque de Burlington, a célébré dernièrement le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale.

Mgr de Goësbriand est né au château de Lanurven (Finistère), le 4 août 1816. Jeune encore, il entra au séminaire de Saint-Sulpice et y fut ordonné prêtre le 13 juillet 1840 par Mgr Rosati, premier évêque de Saint-Louis (Etats-Unis). Il partit presque aussitôt après pour le diocèse de Cincinnati, où, dès son arrivée, Mgr Purcell lui confia la cure de Canton. Promu ensuite à la cure de Toledo, il fut, lors de l'érection du diocèse de Cleveland, choisi pour vicaire général par Mgr Rapp, son ami et compatriote. En 1853, il fut nommé évêque de Burlington (Vermont) et fut sacré dans la cathédrale de New-York, le 30 octobre 1853, en compagnie de Mgr Loughlin, évêque de Brooklyn, encore vivant, et de Mgr Roosevelt Bayley, évêque de Newark, mort archevêque de Baltimore.

A son arrivée dans son diocèse, Mgr de Goësbriand n'y trouva que huit églises et cinq prêtres. Grâce à ses efforts, le diocèse de Burlington compte actuellement septante-six églises, cinquante-deux prêtres, dix-huit écoles paroissiales avec quatre mille enfants, plusieurs couvents de femmes, un orphelinat, un séminaire, et une population de quarante-cinq mille catholiques.

AU ZANGUEBAR ANGLAIS (1)

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

(Suite 1).

III. Lamu.

Retards et embarras. — Histoire de Lamu. — L'île, la ville et les villages. — Une conversion.

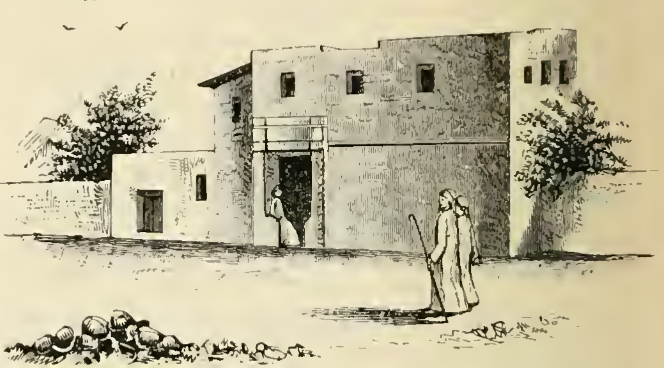
Le soir du 2 novembre, après avoir longé paisiblement le rivage, nous nous arrêtions au nord de Zanzibar, dans une jolie baie, tranquille et verte, où les méduses se promenaient par milliers à la surface des eaux. A l'arrière de notre boutre, protégés contre la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits par un système de tente légère, nous disposons nos couvertures, et c'est ainsi que durant trois semaines nous dormirons notre sommeil, pendant que la vague clapote en bas, que les cocotiers du rivage lèvent leurs têtes à l'horizon, que le vent passe en chantant dans les cordages, que les matelots ronflent en chœur, que les rats du bord mènent en promenade leurs petites familles, que les cancrelats viennent nous inspecter le nez de leurs longues antennes, que Séliman se réveille à minuit pour faire commencer à trois heures et demie la danse de ses casseroles, et que le grand ciel d'Afrique, là-haut, fait passer sur nos têtes la riche série de ses constellations.

Le lendemain, nous quittons l'extrémité de l'île et marchons toute la nuit suivante et le jour d'après dans la direction de la Grande-Terre. La côte se voit là bas; mais, désespérant d'y arriver avant le soir, nous jetons l'ancre par cent dix brasses de profondeur, sans trouver le fond! Vagues énormes, roulis impitoyable, nuit terrible. Mais le matin nous parvenions de bonne heure à Mombasa; le 6 novembre nous entrions à Kilifi, le 8 à Malindi, et le 9 à Shéla. Le 10 était un dimanche : Mgr de Courmont dit sur le pont une messe pas très pontificale et à midi, nous faisions avec la marée montante notre entrée solennelle dans le port de Lamu.

Arrivés le 10 novembre à Lamu (pron. *Lamou*), nous ne devions en partir que le 27. Pourquoi ce retard ? Je suis obligé de le dire en quelques mots.

Peu de jours avant de quitter Zanzibar, nous y avions vu M. Kurt Tœppen, ancien agent de la maison Mayer, de Hambourg, pour le commerce de l'ivoire et, aujourd'hui, fondé de pouvoirs de la Compagnie allemande de Wito, conseiller-ministre du sultan *Fumo Bakari*, directeur de la poste et agent consulaire d'Allemagne. M. Tœppen, que la mission connaît depuis longtemps, nous avait vivement engagés, lui aussi, à nous porter du côté du Tana, s'offrant gracieusement à nous rendre tous les services en son pouvoir : il nous procurerait une maison à Lamu, des pirogues à Kau, des pagayeurs sur le fleuve... Que nous fallait-il de plus ?

Malheureusement, en arrivant à Lamu, nous apprenons que M. Tœppen vient d'en partir, appelé chez son sultan de Wito pour des affaires urgentes. Il nous a bien acheté une maison conditionnellement; mais cet énorme bâtiment, sans fenêtre, sans lumière, sans air, perdu derrière la ville, ne saurait convenir qu'à des gens décidés à se retirer complètement de ce monde pervers. Par ailleurs la guerre, que nous croyions avoir laissée à Bagamoyo, nous la retrouvons ici prête à éclater à cause des droits de douane dans lesquels le sultan de Wito vient d'enfermer tout le pays de Lamu. Plus loin, là où nous devons passer, la situation est pire encore : la Compagnie anglaise et ledit sultan se disputent le *Bélézo* ou canal qui relie le Tana à l'Ozi. Enfin, d'après les bruits persistants venant du haut fleuve, de Gallas, de Somalis, de Swahilis, de je ne sais qui, le Dr Péters aurait été massacré avec sa caravane dans la région de Korokoro.



PROCURE DE LA MISSION A LAMU; d'après un croquis du P. LE ROY.

On sait que le Dr Peters est ce voyageur allemand qui, il y a cinq ou six ans, découvrit l'Afrique orientale et en fit cadeau à sa patrie. Mis dernièrement à la tête d'une expédition pour « voler au secours » d'Emin-Pacha et le décider à faire, par testament, bon usage de « ses provinces », il a pu, avec des Somalis d'Aden et des Manywéma de Bagamoyo, tromper la vigilance des Anglais, se porter avec le *Nœra* au-dessus de Lamu, débarquer son monde et partir en conquête. Maintenant, on dit qu'il est mort...Nous n'en croyons rien. Mais, ce qui paraît plus probable et ce que tout le monde répète, c'est que « le capitaine Rust, envoyé à la recherche du docteur, revient malade, affamé, altéré et exaspéré, après avoir tué ses gardes. Et les Wapokomo du fleuve sont effrayés à tel point des hauts faits de ces blancs extraordinaires que tous ont abandonné leurs villages et se sont cachés dans les broussailles... » Un autre voyageur allemand, M. Barchert, veut à son tour remonter le fleuve et rejoindre Peters, mort ou vif; mais il ne trouve personne pour le suivre, excepté trois ou quatre chameaux, et encore !...

Voilà la situation.

De Wito où il se trouve, très occupé avec son sultan, ses douanes, ses guerres, son commerce et son expédition Peters-Rust-Barchert, M. Tœppen nous conseille d'attendre. Nous attendons.

Nos loisirs trouvent d'ailleurs aisément leur emploi. Seuls ou accompagnés de quelques-uns de nos enfants, nous circulons en ville ou dans la baie, nous cherchons une maison, nous allons à la campagne, nous faisons des visites et nous en recevons, nous étudions les îles voisines, nous ramassons des huîtres, des insectes, des fleurs, des graines et des boutures, nous parlons, nous prions, et, le

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 5 septembre et la carte p. 438.

soir venu, il se trouve que nous sommes tout disposés à faire bon accueil au sommeil de la nuit.

Les matelots, eux aussi, s'occupent à leur manière. Par exemple, c'était hier la chasse aux rats. Les rongeurs ayant été vaillamment traqués de tous côtés, le capitaine, un long bâton en main, regardait avec satisfaction son œuvre, lorsque, sous un morceau de vieille bâche, il aperçoit quelque chose qui remue : « Encore un! » Il s'approche doucement, doucement, et... pan ! — Holà! là! C'était le pauvre vieux Séliman qui se livrait aux douceurs d'un sommeil bienfaisant et dont l'orteil faisait inconsciemment sous la toile ce mouvement inopportun !

Que dire de Lamu ?

Déjà il en a été question dans les *Missions catholiques*. Mais comme les lecteurs ont le droit de ne plus s'en souvenir, autant vaut répéter que Amu, disent les Swahilis de l'endroit, Lamu, prononcent les étrangers, est une île très basse et séparée du continent par un bras de mer d'un mille environ. Un rebord de hautes dunes d'un sable fin lui donne, du côté de la mer, un aspect désolé. Mais, quand on monte sur l'une de ces collines, où ne poussent que quelques touffes d'arbustes rabougris, on reste étonné du spectacle qu'on a : une immense forêt de cocotiers élancés couvrant tout de sa verdure, à perte de vue. Ici et là des manguiers dressent leurs têtes arrondies et puissantes, et de nombreux acajous à pommes offrent à qui les veut leurs fruits qu'on suce et leurs noix qu'on rôtit. Le sol est sablonneux; mais l'eau douce se rencontre à une très faible profondeur, et plus d'un Arabe, en creusant des puits et en établissant de petits canaux d'irrigation, s'est fait des jardins où prospèrent les pastèques, les citrouilles, les aubergines, les gombos, sans parler des dattiers, des figuiers, des roses et du jasmin. Les cocotiers fournissent un *tembo* ou vin de palme qu'on boit avant la fermentation; on le recueille trois fois par jour, le matin, à midi, le soir. La récolte de midi est à l'esclave, qui doit en vivre; les deux autres appartiennent au maître.

LAMU
et ses environs
d'après une Carte marine anglaise.

L'île renferme la ville de Lamu et les villages moins importants de Shéla, de Kipungani et de Matondoni.

C'est une tradition commune, confirmée d'ailleurs par les relations des navigateurs portugais du XVIme siècle, que tous ces pays ont autrefois été riches et prospères. De vieilles poteries, des porcelaines, des bronzes, attestent de leur côté que Lamu, comme beaucoup d'autres villes du pays somali et du Zanguebar, se trouvait en relations non seulement avec l'Arabie, mais encore avec la Perse, l'Inde, Java et la Chine. Qu'est-ce donc qu'on exportait? Probablement des esclaves dont le commerce se faisait alors en grand et devait rapporter des bénéfices considérables.

En ce temps là, chacune de ces îles et même de ces villes ayant eu son origine propre, possédait son gouvernement indépendant : une famille d'aventuriers arabes arrivait, s'établissait, faisait fortune, groupait autour d'elle ce qu'elle pouvait ramasser de partisans, et la « nation » était constituée. Entre ces petites colonies les rivalités étaient perpétuelles, et Lamu, en particulier, n'a cessé d'être en lutte avec Paté: c'est son destin et il faut qu'il se continue de nos jours, sous la direction des races européennes.

Mais, il y a cinquante ans à peine, les choses faillirent tourner à mal. Le sultan de Paté, qui se sentait fort, fit alliance avec ses voisins de Siyu et de Paza, et l'on résolut de forcer Lamu à payer tribut. Lamu refusa, et la guerre fut déclarée. De Mombasa même on envoya des secours à Paté, et les forces alliées se rencontrèrent sur le rivage de Shéla. Mais les gens de Lamu, qui occupaient le haut des collines, finirent par triompher de leurs adversaires, dont les uns furent tués là même et les autres achevés à Kipungani. Aujourd'hui encore, malgré les nombreuses collections de crânes qu'ont faites sur ce point les voyageurs européens et qu'il ont adressées aux musées, comme provenant de

l'Afrique centrale, on rencontre quantité d'ossements qui blanchissent dans les sables de Shéla.

Repoussés par la force, les gens de Paté essayèrent de rentrer à Lamu par la ruse. Un de leurs alliés secrets de Mombasa, appartenant à la puissante famille des Mazruis, vint donc un jour trouver les anciens de Lamu, qui gouvernaient alors la ville au nombre de trois et qui depuis sont montés au chiffre de douze, leur proposant de leur bâtir un fort pour les protéger contre leurs désagréables voisins. On accepta, et les travaux commencèrent. Mais, comme le mystérieux ingénieur avait soin d'aller chaque soir dormir en mer, sur son boutre, on finit par avoir des soupçons. Il fallait jouer au plus malin : une nuit donc, un messager arrive à son bord, apportant une chèvre magnifique et un petit billet, l'un et l'autre, dit-il, de la part du sultan de Paté qui lui demandait secrètement des nouvelles de l'entreprise. Il répondit sans malice : l'ouvrage avançait et bientôt on pourrait de là dominer ces imbéciles de Lamu. Le lendemain matin, les anciens le reçoivent comme de coutume, lui demandent des nouvelles de la nuit, et lui montrent son écriture! L'infortuné dut avouer ses desseins et s'estimer heureux de regagner Mombasa le visage confus, mais la tête sur les épaules.

Les habitants de la ville étaient avertis. Mais, estimant qu'ils finiraient par avoir le dessous, ils firent appel à l'Iman de Mascate, Saïd-Seïd, qui leur envoya quatre cents hommes pour terminer le fort et les protéger. Plus tard lui-même passant de Mascate à Zanzibar, où il allait s'établir, vint à Lamu, et Lamu se donna à lui. C'est ainsi que cette ville autrefois indépendante est passée aux Bou-Saïd, à Saïd-Seïd et à ses successeurs de Zanzibar, Saïd-Meggid, Saïd-Bargash, Saïd-Halifa et Saïd-Ali, glorieusement régnant. Son autorité y est représentée par un gouverneur arabe, assisté de deux cadis pour rendre la justice et de douze anciens, représentant à ses côtés l'ancienne population swahilie. Il dispose du fort et d'une centaine de soldats; mais, en cas de danger, tous les hommes valides prennent les armes s'il y en a.

L'Allemagne qui a le protectorat de Wito, dont le sultan est originaire de Paté, avait des vues sur Lamu : toujours



ZANGUEBAR ANGLAIS. — LAMU, d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 449).

les mêmes tentatives! Mais cette fois encore l'île et la ville ont été attribuées au sultan de Zanzibar et à la Compagnie anglaise de l'Est africain, à la suite d'un arbitrage confié à M. le comte de Lambermont.

Wito et l'Allemagne voulaient cependant un port. On vient de le leur donner, dit-on, en leur cédant Manda, à côté de Lamu : la baie nord est belle et profonde, on va l'utiliser. Mais par ailleurs cette île, entourée de palétuviers, est sans eau et couverte seulement de maigres broussailles et de divers acacias que dominent ici et là d'énormes baobabs. Les seuls habitants sont des esclaves occupés à paître des troupeaux, à faire de la chaux avec les madrépores sur lesquels repose l'îlot et à cultiver quelques coins moins dépourvus de sol végétal. Un jour cependant que nous nous y promenions sans malice, nous y avons fait une autre rencontre : un superbe léopard dévorant un porc-épic sur un gros baobab. Par discrétion, nous nous sommes retirés, et l'incident n'a pas eu d'autres suites..... (Voir la gravure, page 445).

Un mot maintenant des villes et villages.

Shéla se dresse à l'entrée de la baie intérieure au pied des dunes de sables qui l'envahissent peu à peu. La vue en est intéressante avec le minaret élancé de sa mosquée, son fort, ses maisons, ses ruines. On dit qu'autrefois il y eut là une chapelle portugaise et que des inscriptions latines l'attestent encore. Avertis trop tard de ces détails intéressants, nous n'avons pu en vérifier l'exactitude. Shéla est formé d'une population spéciale de mariniers et de pêcheurs qui a fondé à Malindi une petite colonie.

Matondoni est un village de planteurs swahilis situé à l'ouest de l'île et en face du continent.

Kipungani mérite une mention spéciale. Cette localité est, paraît-il, composée de descendants de naufragés des Maledives (*Mala-Diba*) qui vinrent échouer là et qui, ne trouvant pas moyen de rentrer chez eux, s'y fixèrent. Ce qui est certain, c'est que leur type confirme cette tradition. D'ailleurs, il y a peu d'années, d'autres naufragés de ces mêmes îles furent apportés sur ces côtes, montant de misérables embarcations en bois de cocotier. Or des Maledives à Lamu il y a moins loin que du cap Vert au Brésil,

pas beaucoup plus loin que des Iles malaises à Madagascar : c'est un exemple de la manière dont les peuples ont pu, volontairement ou accidentellement, être dispersés sur le globe.

Quant à la ville même de Lamu, vue de loin, elle n'est pas sans intérêt.

C'est d'abord une colline de sables recouvrant d'anciennes maisons en ruines, puis des cocotiers, et enfin deux groupes de cases en terre bâties sur des hauteurs qui se font face et au pied desquelles se dresse la citadelle, servant à la fois de fort et de prison. Par devant, le débarcadère et la douane ; à droite et à gauche, deux longues rues avec maisons en pierres presque exclusivement habitées par des commerçants en gros et en détail, Indiens musulmans de Bombay, Banyans bouddhistes de Katch, Arabes du Shéher.

La population peut être de quinze mille âmes, en comptant, comme disait ce géographe circonspect, à peu près une âme par habitant : Arabes de Mascate et du Hadramaut, Béloutchis, Swahilis, noirs esclaves, Somalis de passage, Indiens et Banyans, cinq ou six Européens.

L'islamisme est la religion officielle de tous ceux qui, de près ou de loin, tiennent à l'Arabe par l'origine, le sang ou la servitude.

Deux agents consulaires, l'un anglais, l'autre allemand, se disputent l'influence ; mais aujourd'hui que les Compagnies se sont fait leurs parts, Lamu peut être considéré comme anglais.

Quant à nous, nous désirions, en vue des missions du Tana, avoir ici une maison qui pût au moins nous servir de pied-à-terre ou de procure. Après quelques recherches nous sommes servis à souhait par la Providence. Un ancien ministre protestant de l'Église méthodiste libre vient précisément de se brouiller avec sa Société et d'en sortir. C'est un noir de Sierra-Léone, appréciant fort ses « confrères » catholiques, intelligent, énergique et débrouillard, qui a fondé la station de Golbanti, sur le Tana. Il nous propose sa résidence ; les conditions sont bonnes, le marché se conclut. Et voilà le premier succès de l'expédition : la conversion d'une maison. *A suivre.*



R. P. Alfred Weld
De la Compagnie de Jésus, ancien supérieur de la mission du Zambèze (Voir page 456).

PREMIÈRE VISITE PASTORALE

De Mgr VIDAL

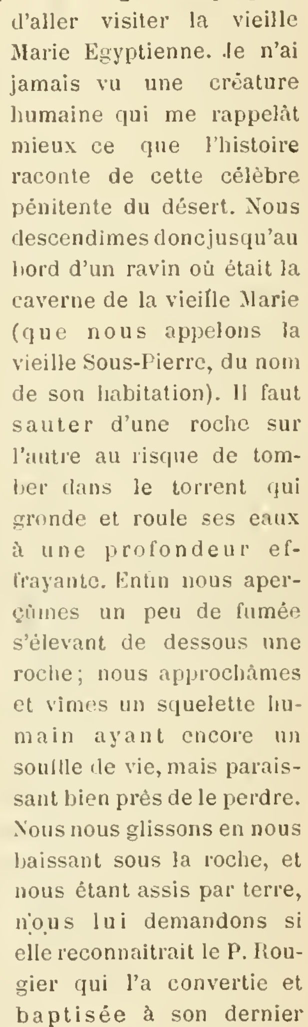
Mariste, évêque titulaire d'Abydos et vicaire apostolique des îles Fidji,

AU COLO DE LA REWA

(Suite et fin 1).

XIV. *Le chef de Bubu confesseur de la foi : sa conversion, sa confiance intrépide.— La Marie Egyptienne du Colo.— Récits du chef de Bubu : les origines de Fidji et des archipels polynésiens. — Une mission catholique aux Fidji au XVIIe siècle* (suite).

Après cette scène émouvante, le P. Rougier me proposa



d'aller visiter la vieille Marie Egyptienne. Je n'ai jamais vu une créature humaine qui me rappelât mieux ce que l'histoire raconte de cette célèbre pénitente du désert. Nous descendîmes donc jusqu'au bord d'un ravin où était la caverne de la vieille Marie (que nous appelons la vieille Sous-Pierre, du nom de son habitation). Il faut sauter d'une roche sur l'autre au risque de tomber dans le torrent qui gronde et roule ses eaux à une profondeur effrayante. Enfin nous aperçûmes un peu de fumée s'élevant de dessous une roche ; nous approchâmes et vîmes un squelette humain ayant encore un souffle de vie, mais paraissant bien près de le perdre. Nous nous glissons en nous baissant sous la roche, et nous étant assis par terre, nous lui demandons si elle reconnaîtrait le P. Rougier qui l'a convertie et baptisée à son dernier voyage. Elle répond qu'elle ne peut le voir puisqu'elle est presque aveugle, mais qu'elle l'entend et le remercie de la visiter encore. Je lui donne une bénédiction et lui fais réciter le *Pater* et l'*Ave*. Elle ne s'en tire pas très bien ; mais elle sait faire son signe de croix et répète cette double invocation : « Jésus, aimez-moi, Marie, aimez-moi ! »

Nous lui adressâmes quelques encouragements et l'exhortâmes à bien apprendre les prières que viendrait lui enseigner le catéchiste Karolo, et nous nous retirâmes, bénissant le bon Dieu de sa miséricorde à l'égard de cette créature abandonnée de tout l'univers.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 25 juillet, 1er, 8, 15, 22 et 29 août, 5 septembre, et la carte que nous avons publiée l'année dernière, page 577.

De là nous nous dirigeâmes vers un petit village appelé *Dreke-ni-wai*. Il porte le même nom qu'un autre village où nous avons passé il y a une huitaine de jours. Le P. Rougier avait déjà pu obtenir quelques conversions ; aujourd'hui le chef se déclare lui-même catholique, et nous sommes heureux de baptiser ses enfants.

Nous revenons à Bubu ; et en attendant l'heure du repas, on nous prépare un kava, pendant lequel nous interrogeons encore le chef sur les origines des Fidjiens.

Son récit, dont je vais écrire la substance, a jeté une vive lumière dans mon esprit et a corroboré les traditions des peuples polynésiens que j'avais entendues à Samoa.

Origine des divers peuples polynésiens, Samoans, Tongiens, Futuniens, Takelau, Uvéens, Raratoga, Havaïens.

Près de Vaatia, dont j'ai parlé, et en face de Bubu se trouve la terre de Dege, le premier habitant de Fidji et le père de cette race toute entière. Je ne ferai que noter en passant que les Néo-Calédoniens et quelques peuplades du centre de l'Afrique appellent aussi *Dege* leur premier père. De même les habitants des îles Sandwich et ceux de Samoa le regardent comme une divinité dont ils se disent descendants.

Dege eut de nombreux enfants; ils peuplèrent la grande île de Viti-Levu et les autres îles environnantes. En ces premiers temps survint Vaicala du côté du nord-ouest, c'est-à-dire du côté de Java et de l'Asie. Il s'établit non loin de Dege, et lui aussi eut des enfants dont sept formèrent chacun un village auxquels ils donnèrent leurs noms et ces noms sont restés aux emplacements de ces sept villages. Ce sont : Samoa, Tonga, Futuna, Tokelau, Uvea, Rarotoga, Havaï.

Peu à peu la descendance de Waicala se multipliant porta ombrage aux fils de Dege. Il y eut une guerre générale entre les deux races. Dege fut vainqueur et la race Vaicala prit la fuite sur des pirogues et se dispersa dans les différents groupes de la Polynésie, qui avoisinent Fidji. Les fugitifs donnèrent alors leurs noms aux îles qu'ils allèrent habiter. D'où les différents groupes de l'Océanie portent le nom des sept villages bâtis par les sept fils de Waicala.

Ceci explique pourquoi, malgré un certain mélange, le Fidjien conserve toujours son cachet africain, tandis que les autres groupes voisins sont habités par une population cuivrée, plus asiatique qu'africaine. Je laisse au chef ses affirmations.

Avant de quitter Bubu, je veux encore vous faire part d'un récit qui nous a été fait aujourd'hui même. A une époque assez éloignée, sans doute vers le commencement du XVIIe siècle, un prêtre aborda sur la côte voisine, non loin de *Vaatia*. « Il avait une croix comme vous, disent les indigènes qui l'ont appris de leurs parents, il récitait son rosaire, isait dans un grand livre (sans doute le bréviaire) ; il baptisait et disait la messe. Il donna même à un village qui existe encore aujourd'hui le nom de *La Misa* (la messe). »

On nous a assuré que tout le pays se convertit à la religion... Et puis, que devint ce prêtre ? Fut-il mangé ou mourut-il de mort naturelle ? C'est là un impénétrable mystère qu'à près deux cents ans il n'est plus possible d'éclaircir. Nos habitants du Colo seraient donc les fils d'anciens catholiques. J'ai lu cette même tradition dans le récit d'un Anglais qui l'avait apprise des habitants du littoral du côté de *Ba* au nord-ouest de Viti-Levu. Je me contente de la rappeler ici. Peut-être de nouveaux voyages et de nouvelles recherches me donneront-ils un résultat plus satisfaisant.

XV. — *Wainamanu. — La Misa. — Route perdue dans les marécages. — La fête de l'Ascension à Wainivesi. — Épines et roses.*

Dimanche 26 mai. — Hier au soir, nous avons quitté *Bubu* pour passer le dimanche dans ce village de *Wainamanu*. Presque tous les villages environnants doivent venir assister à la messe. Il y aura aussi un baptême. Je me hâte d'écrire un mot dans mon journal avant la réunion, car nous devons partir immédiatement après. Les cœurs semblent bien disposés ; et ce village en particulier semble très bien placé pour être un centre catholique. Il est au confluent de la Rewa et d'une autre petite rivière dont j'ai oublié le nom. C'est là que nous pourrons mettre un catéchiste chef.

27 mai. — C'est de *La Misa* que je note notre départ de Wainamanu. Ici nous avons reçu bon accueil et nous espérons des conversions ; mais le Buli (chef) nous dit qu'il craint le Roko voisin (le Roko est un préfet ou chef de province). Il nous dit d'attendre qu'il ait consulté ce Roko.

Après le déjeuner nous nous engageons dans des chemins très pénibles, presque impraticables, et, par surcroît de malheur, nous finissons par nous égarer. Les chemins ont été couverts de vase et de débris d'arbres apportés du sommet des montagnes par la dernière inondation. Nos guides cherchent inutilement une route, ils n'en trouvent pas, et nous finissons par arriver à un vaste marais dans lequel nous patangeons, pendant plus d'une demi-heure, puis, allant de mal en pis, nous tombons dans une gorge qui n'a d'autre chemin que le lit d'une rivière. Heureusement que cette rivière n'est ni trop profonde ni trop large ; cependant, nous avons à peu près partout de l'eau jusqu'à mi-jambe et à certains endroits jusqu'à la ceinture : c'est vous dire que nous sommes loin d'être secs. Après deux bonnes heures d'une pareille marche, nous traversons un village tout protestant ; enfin, harassés, mourant de faim et trempés jusqu'à la moelle des os, nous finissons par arriver à Naiserelagi dans la baie de *Naviti-levu*, grande et profonde baie que nous voulons visiter pour chercher à y établir une station de missionnaires.

28 mai. — A Naiserelagi, le Roko était absent ; le Buli (ou sous-préfet) a été circonvenu par les ministres protestants et se montre d'une grande froideur à notre égard. Nous lui disons que nous avons l'intention de loger chez lui ; il nous reçoit, mais ne se hâte guère de nous donner à manger. Un Samoan se trouve ici dans une case voisine : il apprend que l'évêque, ancien missionnaire à Samoa, est arrivé. Il court vers nous et m'invite à loger chez lui, où il nous fait une petite fête et nous fait préparer un kava. Après avoir été réconfortés, nous nous sentons assez de force pour visiter la baie et le village voisin où nous sommes très bien reçus par un commerçant anglais. C'est

là que nous apprenons le naufrage récent de deux bateaux à vapeur de Fidji, l'un aux Nouvelles-Hébrides et l'autre aux *Yasawa*. Il nous donne aussi quelques autres nouvelles que nous ne connaissions aucunement, car nous avions passé deux semaines dans un pays complètement étranger à toute civilisation et où le journal quotidien ne circule pas encore.

Rentrés chez le *Buli*, nous causâmes longuement avec lui ; petit à petit, il se montra plus confiant et plus ouvert. Il nous avoua même qu'il aimerait à avoir un missionnaire catholique auprès de lui ; mais il craint les ministres et les catéchistes protestants, qui l'ont menacé de lui faire perdre sa place de sous-préfet s'il ne reste pas protestant. A une heure avancée, il nous laisse sa grande case pour y passer la nuit et nous offre sa moustiquaire préparée pour nous. Comme le Samoan m'avait aussi offert l'hospitalité et qu'il s'était montré prévenant à notre égard, nous avons décidé de passer la nuit, l'un chez le Buli et l'autre chez le Samoan, afin de ne froisser ni l'un ni l'autre.

Au matin, après avoir fait la prière, nous décidâmes de continuer notre marche sur le littoral, espérant rencontrer le bon P. Lézer dans le village catholique de *Navalusa* où l'on nous avait dit qu'il devait passer. Nous aurions été si heureux de trouver là ce cher confrère !

Nous avons marché toute la journée sous un soleil dévorant, suivant des sentiers souvent impraticables et ce n'est qu'à cinq heures du soir que nous sommes arrivés à *Navalusa* (la pierre sacrée). Nous n'y trouvons pas le P. Lézer. Il avait en effet visité ce village ; mais il en était reparti depuis huit jours.

Ce soir, nous sommes arrivés à *Wai-ni-vesi*, autre village catholique où nous devons célébrer demain la fête de l'Ascension.

30 mai. — La matinée a été pluvieuse et le temps triste ; tristes aussi étaient nos cœurs de voir que nous ne pouvions pas mieux célébrer cette grande fête : pas de chapelle à *Wai-ni-vesi*. Une pauvre cabane a dû servir de temple et une mauvaise planche d'autel.

En somme, depuis *Buba* nous avons éprouvé bien des fatigues et ressenti peu de consolations ; mais telle est la vie du missionnaire ; c'est le rosier qui a plus d'épines que de roses.



FIDJI (*Océanie*). — BRANCHE D'ARBRE A PAIN ; d'après le dessin d'un missionnaire mariste (Voir page 452).

Nous quittons *Wai-ni-vesi* après la sainte messe et retournons vers la montagne. Nous contournons le pic de Tovo et arrivons sur une hauteur d'environ mille mètres : c'était une ascension d'autant plus fatigante que la pluie tombait continuellement et les chemins étaient tellement glissants qu'il fallait prendre les plus grandes précautions. Une chute aurait été fatale à certains endroits, où nous cotoyâmes de véritables abîmes. J'étais mal secouru par mes chaussures qui, depuis un jour ou deux, n'avaient plus de talons et que je serrais tant bien que mal par des lianes. Ces menus désagréments ont au moins l'avantage d'entretenir la gaité et de rompre la monotonie de nos courses à travers monts et vallées. — Enfin vers trois heures du soir, nous arrivons en face du village de *Wainivesi*. Sa vue ranime notre courage et nous descendons rapidement, quelquefois même plus rapidement que nous ne voudrions, la pente fortement inclinée qui mène à la rivière des *Perroquets*. Nous pouvons y prendre un excellent bain, et peu après nous sommes installés dans la case de l'ancien catéchiste protestant que notre catéchiste catholique *Melano* a supplanté. Le village se porte au-devant de nous et les cloches qui avaient jusqu'ici servi pour appeler au temple hérétique vont désormais sonner la prière catholique et convoqueront les fidèles à notre petite chapelle qui va se bâtir.

XVI. — *Le baptême du Vunivalu.— Les dernières journées de la tournée pastorale. — Retour glorieux d'un combat de vingt jours à la conquête des âmes.*

31 mai. — Grande fête au village. Ce matin nous avons baptisé *Vunivalu* (chef de la guerre). Après la cérémonie il y eut grand festin : *porc, ignames, vudi*, rien n'y manquait : c'étaient les présents du nouveau baptisé qui avait pris le nom de Pio. Il voulait même s'appeler Pio *iva* (Pie IX) ; mais un catéchiste lui fit sagement remarquer que c'était le privilège des Papes et des Rois d'ajouter un nombre à leur nom. Il se contenta donc du nom de *Pio* tout court. Dans la soirée nous venons coucher à *Nalola* où nous avons aussi beaucoup de catholiques récemment convertis, et c'est là que nous terminons notre mois de Marie, avec les sentiments de joie et de reconnaissance que doivent nous inspirer toutes les grâces et toutes les conversions que nous avons obtenues durant ce beau mois.

1er juin. — Nous commençons le mois de juin par le baptême de sept petits enfants : sept petits anges que nous offrons au Sacré-Cœur. Nous espérons que tout le village de *Nalota* sera catholique à notre prochain voyage. Tous ses habitants se sont montrés très bons et généreux dans leur hospitalité. Nous nous disposons à partir ; je vais passer mes pieds dans mes débris de souliers : mais, hélas ! ce n'est pas chose facile. Mon petit Pio a voulu les faire sécher, durant la nuit, et certes ils en avaient besoin ; mais il les a trop rapprochés du feu et l'un d'eux est complètement rôti. Je finis cependant par y faire entrer mon pied ; la semelle pourra peut-être encore tenir un ou deux jours jusqu'au moment où nous reprendrons notre voyage en bateau sur la rivière. Nous passons par les villages de *Tai* et *Baranivuli* où nous apprenons l'heureuse nouvelle de plusieurs conversions importantes. Le catéchiste espère que tout le village sera bientôt catholique. Nous décidons un jeune homme à nous suivre pour aller à l'école des catéchistes, et nous nous rendons dans une case solitaire où vivent deux vieillards qui demandent à être baptisés. Nous arrivons dans leur pauvre cabane : ils sont encore vigoureux et ne sont pas assez instruits des vérités de la religion chrétienne. Nous les confions à un catéchiste qui s'efforcera de les mieux instruire, et, au prochain voyage, le missionnaire les baptisera.

On nous attendait avec anxiété à *Navinudawa* où l'on craignait qu'il ne nous fût arrivé quelque malheur dans le fond du *Colo*. Nous voyons avec plaisir notre petite population chrétienne avec le catéchiste Filipo et nous nous disposons à passer le dimanche au milieu d'eux.

Sur le soir, après la réunion des catéchistes, arrive Petero, ou plutôt *Ratu* Petero (M. Pierre). C'est le chef le plus influent de l'endroit et grand propriétaire ; il vient ratifier devant témoins la donation qu'il nous a déjà faite d'une étendue assez considérable de terrain.

2 juin. — La grande case de Mikaèle a été ornée de verdure et de fleurs et un autel y a été installé : nous y disons la sainte Messe l'un et l'autre en actions de grâces des bénédictions répandues sur notre visite. Le soir, nous nous réunissons encore pour prier et chanter des cantiques. Nous exhortons tous nos néophytes à se montrer fermes dans la foi.

3 juin. — Départ. Dès le matin nous faisons nos adieux à ce village ; on nous exprime de toute manière le regret de nous voir partir et de rester sans prêtre. Je suis forcé de leur promettre que bientôt je leur en donnerai un ; cachant notre émotion, nous sautons dans la barque, et emportés par le courant et les rames, nous nous éloignons rapidement.

Vers midi, nous étions déjà arrivés au village où nous avions laissé le *Marista* ; nous le retrouvâmes parfaitement intact et nous offrîmes un petit cadeau au chef, pour avoir fait bonne garde. A la nuit close nous arrivons à *Zuru* d'où nous repartons, le 4, au matin pour Rewa. En descendant la rivière, nous sommes heureux d'apprendre qu'un nouveau village a eu quelques conversions et nous en bénissons Dieu.

Le 4 au soir, les cloches de la mission sonnaient à toute volée ; on avait vu notre embarcation arriver au loin, et chacun se pressait d'aller nous souhaiter la bienvenue. Mais comment faire une entrée pontificale avec nos soutanes souillées et déchirées, nos chapeaux percés et sans chaussure, car les débris de nos souliers étaient restés au village de *Zuru* ?

Nous revenons d'une bataille livrée au démon, pour la conquête des âmes ; nous avançons aussi solennellement que possible vers la chapelle, et là, prosternés devant le Très Saint Sacrement, nous remercions Dieu dans l'effusion de notre cœur de nous avoir protégés et consolés dans cette première visite pastorale au Colo.

Je termine, en vous répétant encore une fois le cri qui s'est échappé souvent de mon cœur pendant cette tournée : Envoyez-nous des missionnaires ! Aidez-nous de vos prières et soutenez-nous de vos aumônes ; avec cela, le Colo sera bientôt une belle et florissante mission.

FIN

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VIII.

L'ÉGLISE ROMAINE DANS LA PÉNINSULE DES BALKANS (1800-1890).

Il est certain, bien que la chose soit pénible à constater, que le Sultan des Turcs, commandeur des croyants et successeur officiel de Mahomet, dans ses rapports avec le Vicaire de Jésus-Christ au cours du XIXe siècle, s'est généralement montré plus juste et moins intolérant que la plupart des gouvernements protestants ou schismatiques. Plus d'un État prétendu catholique pourrait même prendre auprès du Grand Turc des leçons de libéralisme, et les fidèles auraient à gagner bien souvent si l'on voulait leur donner la liberté comme en Turquie. Les processions sortent dans les rues de Constantinople, avec le concours de l'autorité militaire, au milieu du respect universel des populations musulmanes et schismatiques.

Tous les Ordres religieux, même ces terribles Jésuites que l'on chasse de partout, ont droit de cité en Turquie et peuvent en paix y développer leurs œuvres. Si le gouvernement ottoman ne paye pas le clergé, il ne s'ingère pas, en revanche, à nommer les évêques et à déplacer les curés. Sans doute, il est défendu de chercher à convertir aucun musulman, mais à part cette restriction qui, en fait, se réduit à peu de chose, car il est malheureusement prouvé que, même là où ils sont libres, les disciples de Mahomet sont à peu près inconvertissables, chaque communauté chrétienne élit elle-même son patriarche et s'administre librement au spirituel et même, dans une certaine mesure, au temporel, car dans le bérat impérial qui

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15, 22, 29 août et 5 septembre.

est octroyé aux évêques, la Porte les reconnaît en qualité de chefs civils de leur communauté et leur prête, au besoin, main-forte pour faire reconnaître leur autorité.

Il est vrai que plus d'une fois, dans le cours de ce siècle, les chrétiens ont eu à souffrir sous la domination des Turcs ; mais cela tient à des causes plus politiques que religieuses. Ainsi, quand les Grecs se soulevèrent en 1820, pour recouvrer leur indépendance, il y eut d'épouvantables massacres de chrétiens. Plus tard, lors des guerres de 1828 et de 1877 contre les Russes, les Turcs essayèrent de se venger de leurs défaites sur leurs sujets chrétiens. Ce sont là les suites presque inévitables de toute guerre de race. Mais jamais, en Turquie, la lutte politique n'a dégénéré en guerre d'extermination religieuse, et si les Turcs, encore semi-barbares, se sont donné le tort de réprimer avec trop de cruauté les insurrections dont finalement ils ont été les victimes, il est juste de reconnaître qu'on trouve souvent les mêmes fureurs chez leurs adversaires.

Une cause plus vraie de souffrances pour les chrétiens, c'est l'inégalité entre musulmans et raïas. En vain le hatti-hamoun de 1856 a proclamé solennellement devant l'Europe, l'égalité de droits politiques entre tous les sujets du Sultan. Il est plus facile de décréter des lois que de changer les mœurs. Si le vieux fanatisme des musulmans est tombé chez les hommes intelligents qui ont fréquenté l'Europe et qui la connaissent, il subsiste toujours dans les masses et fait partie intégrante de la religion. Le Coran s'oppose invinciblement à ce que l'on mette sur le même pied le disciple de Mahomet et celui de Jésus. Aussi, pour les vieux Turcs, le chrétien est toujours un *kafir*, un infidèle qui a été créé et mis au monde uniquement pour servir les croyants et leur permettre de passer leur vie dans l'oisiveté. De là, malgré les traités, qui règlent assez équitablement la situation des chrétiens, malgré la vigilance et les réclamations des consuls européens, bien des injustices de détail se produisent, surtout parmi les fonctionnaires inférieurs de la Porte, race avide et vénale qui appartient à qui la paie le mieux. Il y a là une situation fâcheuse, que l'on a déjà beaucoup améliorée, mais qui subsistera plus ou moins, tant que les Turcs seront les maîtres des chrétiens.

La mauvaise administration de l'empire, dont les populations chrétiennes sont naturellement les premières victimes, constitue une autre cause de malaise. L'argent des impôts est gaspillé en dépenses improductives ; la misère est effroyable ; dans les campagnes, il n'y a pas de sécurité pour le paysan ; dans les villes, il n'y a pas d'industrie pour l'ouvrier ; le commerce est nul, faute de débouchés et aussi de confiance.

Depuis quarante ans les Vicaires de Jésus-Christ ont entretenu avec le Commandeur des croyants les relations les plus courtoises, j'allais presque dire les plus cordiales. En général, il faut reconnaître que le Pape n'a eu qu'à se louer de la manière d'agir du Sultan avec ses sujets catholiques. Plus d'une fois, les ministres de la Porte ont reconnu hautement la fidélité des catholiques à leur légitime Souverain. Malheureusement les intrigues des Grecs et des influences puissantes ont paralysé souvent ces bonnes dispositions des fonctionnaires de l'Empire ottoman.

Non contents d'entretenir des relations courtoises avec le sultan, les Souverains Pontifes ont travaillé, avec beaucoup de suite, à résoudre pacifiquement, dans un sens catholique, la question d'Orient, en développant en Turquie, dans la mesure malheureusement trop restreinte de leurs ressources, toutes les œuvres du catholicisme. Certes la lutte est difficile, car il nous faut tenir tête aux millions de l'Angleterre et à l'influence politique de la Russie ; mais grâce au dévouement des missionnaires, à la liberté que le gouvernement turc leur accorde et surtout à la puissante vitalité du catholicisme, la lutte, si inégale qu'elle soit, est possible, et les progrès de l'Église romaine sont positifs et très consolants pour l'avenir. C'est l'histoire de ces progrès récents du catholicisme dans la Turquie d'Europe que je vais exposer ici, réservant pour le chapitre suivant ce qui regarde les divers rites unis, dont les accroissements se sont produits surtout dans la Turquie d'Asie. Pour plus de clarté, je considérerai à part chacun des groupes catholiques de la Turquie.

A suivre.

NÉCROLOGIE

T. R. P. WELD

De la Compagnie de Jésus, ancien supérieur de la mission du Zambèze.

Le 26 juillet, le T. R. P. Général des Jésuites recevait de Grahamstown, un télégramme portant ce simple mot : *Weld.* On savait que l'éminent religieux était gravement malade. Cette laconique dépêche annonçait sa mort. Des lettres arrivées depuis ont donné les plus touchants détails sur ses derniers moments. C'est avec joie que le vaillant missionnaire a vu s'approcher l'instant fatal : « Pourquoi craindrai-je, disait-il, de paraître devant Dieu ? Je n'ai pas de meilleur ami. »

Né en Angleterre en 1823, Alfred Weld avait fait ses études au collège de Stonyhurst et était entré à l'âge de dix-neuf ans dans la Compagnie de Jésus. Après avoir pris ses grades académiques à l'Université de Londres, il fut attaché comme professeur de sciences à la maison où il avait passé toute sa jeunesse ; puis il fut chargé de la fondation et de la direction de l'Observatoire astronomique qui a rendu célèbre dans le monde entier le nom du collège de Stonyhurst. De 1864 à 1870, il fut provincial d'Angleterre, puis successivement recteur des résidences de Stonyhurst et de Saint-Beuno, enfin assistant général du T. R. P. Beckx à Fiesole. En 1883, il partit pour l'Afrique australe comme supérieur général de la mission du Zambèze. Après avoir pendant quatre ans dirigé les œuvres de cette préfecture apostolique et pris l'initiative de plusieurs fondations aujourd'hui florissantes, il fut nommé en 1887 recteur du collège Saint Aidan, à Grahamstown. C'est dans cette importante maison, qui a reçu sous sa direction de grands développements, que le saint missionnaire a terminé, le 26 juillet, sa féconde carrière.

BIBLIOGRAPHIE

Vie de M. Just de Bretenières, *martyr en Corée*, par Mgr d'Hulst, directeur de l'Institut catholique de Paris. — Paris, Poussielgue frères, rue Cassette, 15.

Renfermée dans les étroites limites d'une existence de vingt-huit ans, dont vingt-six ont appartenu à la vie de famille et au noviciat des Missions, la carrière de M. Just de Bretenières n'offre rien qui puisse attirer l'attention des hommes, sinon la glorieuse immolation qui la termine. « Toute la beauté de cette vie est au dedans. » Ces mots de la Préface nous indiquent nettement le vrai point de vue auquel il fallait se placer pour reproduire cette touchante et mâle physionomie. C'est bien aussi cette vie intérieure qui fait l'objet principal du livre ; trop principal peut-être pour ceux qui auraient voulu connaître le détail des œuvres et des voyages du saint missionnaire. Monseigneur d'Hulst s'est placé à un point de vue très élevé ; c'est l'âme même qu'il étudie et nous fait connaître.

Ceux qui ont eu le bonheur d'entendre à Lyon, le 3 mai dernier, ou de lire le Panégyrique du Bienheureux Chanel par l'éminent recteur de l'Institut catholique de Paris, tiendront à posséder ces pages consacrées à un autre missionnaire qui ne tardera pas, nous l'espérons, à rejoindre sur les autels son devancier dans la gloire du martyre et de la béatification.

Lourdes dans les Indes, par le R. P. François Darras, de la Société des Missions Étrangères, missionnaire dans le diocèse de Pondichéry. — In-8 avec de belles gravures hors texte, d'après des photographies prises sur les lieux. Prix : 4 francs. — H. et L. Casterman, éditeurs, Paris, rue Bonaparte, 66.

Nos lecteurs se souviennent sans doute de la terrible famine qui a ravagé l'Inde et particulièrement la province de Pondichéry en 1877-1878. Ils vinrent largement au secours des infortunées victimes.

Ce dévouement des missionnaires eut pour récompense la conversion de nombreux infidèles. Le district de Chetput, administré par le R. P. Darras, en compta plus que les autres. Dans l'espace de 1876 à 1880, dix-sept mille infidèles se convertirent au christianisme dans cette contrée jusque-là entièrement païenne.

Le R. P. Darras a raconté dans des lettres fort intéressantes, comment ce prodige de la grâce s'accomplit. Il avait dressé sur une colline appelée Satan-Moley, montagne de Satan, une statue de Notre-Dame de Lourdes, et, de cent milles à la ronde, les pauvres Indiens se sentirent attirés et amenés au pied de Marie. Nous ne décrirons point la solennité et l'enthousiasme de la fête qui y est célébrée maintenant chaque année au milieu d'un concours de peuple immense. Mais ce que nous devons dire, c'est que le vaillant missionnaire vient de raconter dans le beau volume dont nous donnons ci-dessus le titre, cette merveilleuse histoire du culte de Notre-Dame de Lourdes dans l'Inde française, et des fruits étonnants de salut qu'il a produit parmi les infidèles.

« Je veux, dit le R. P. Darras dans sa préface, par le récit des faits dont j'ai été le témoin, ajouter une pierre, si modeste qu'elle soit, au magnifique édifice que de grands esprits ont bâti dans tous les temps à la gloire de Marie. »

Cette pierre, quoi qu'en puisse dire la modestie de l'auteur, est de prix, et par l'intérêt du sujet, et par la manière dont il est traité. Nous espérons que beaucoup de nos lecteurs voudront se donner la pieuse joie de la considérer ; d'autant plus qu'en en faisant l'acquisition, ils contribueront à l'édification de l'église qui doit consacrer le souvenir des bienfaits de Notre-Dame de Lourdes à Chetput, et offrir à cette jeune chrétienté, le temple de la prière, de l'enseignement religieux et du saint sacrifice.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Une enfant de Marie	1000
M. H. Malécot, de Louzy, diocèse de Poitiers	20
Une anonyme de Vezelois, par Belfort (diocèse de Besançon), avec demande de prières	300
M. Renac, curé de Saint-Remi-sur-Bois, diocèse de Nancy	32
Au nom de défunte Pierrette Broally, de l'Aubépin (diocèse de Lyon), avec demande de prières pour elle et ses parents, don transmis par l'*Echo de Fourvière*	100
Mme B., du diocèse de Lyon, don transmis par l'*Echo de Fourvière*	33
Famille C., — — —	10

Pour les missions les plus nécessiteuses (à Mgr Mladenof, pour la mission de Salonique).

Anonyme de Paris, qui recommande plusieurs intentions particulières aux prières des missionnaires	4
T. B., du diocèse de Grenoble	50
M. Guérineau, du diocèse de Luçon	1 50

Pour les victimes de la famine au Tong-King méridional (Mgr Pineau).

Anonyme de Sare, diocèse de Bayonne	6 50
Anonyme du diocèse de Lyon (don transmis par l'*Echo de Fourvière*)	5

Pour la mission de Mgr Laouenan (Pondichéry).

Mme B., de Lyon (don transmis par l'*Écho de Fourvière*)	50

Pour l'hospice de Saint-Vincent-de-Paul, à Jérusalem.

Un petit garçon de St-Gaudens, diocèse de Toulouse	10

Pour les missions de la Chine (Hou-nan méridional).

Une petite fille de St-Gaudens, diocèse de Toulouse	5

A Mgr Puginier (Tong-King occidental).

Anonyme d'Alençon, diocèse de Séez	5

A M. Béal, missionnaire au Kiang-Si septentrional (Chine).

M. l'abbé Roux, prêtre de la mission de Saint-Vincent-de-Paul, à Saintes (diocèse de la Rochelle)	50

Au R. P. Denjoy, pour la léproserie d'Ambahivoraka.

Anonyme de Sare, diocèse de Bayonne	30

Aux missionnaires de S. Em. le cardinal Lavigerie.

Un petit garçon de St-Gaudens, diocèse de Toulouse	10

Aux Pères missionnaires d'Alger, pour rachat d'enfants nègres à baptiser sous les noms de Jean-Louis, Victoire, Sophie, Ernest-François et Toussaint-Claude (Mgr Hirth).

Mme P. de M., du diocèse de Versailles, en souvenir des membres défunts de sa famille	250

Pour le R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar.

M. Chauffard, de Lavaur, diocèse d'Albi, produit de la vente d'un ouvrage	70

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella. 3.



CONGO BELGE. — Camp de Berghe-Sainte-Marie, cases des travailleurs, d'après un dessin du R. P. Garmyn, de la Congrégation belge de Scheut (Voir page 459).

LES ÉVÉNEMENTS DU DAHOMEY

Le vénérable supérieur général des Missions Africaines de Lyon nous communique les deux lettres suivantes qu'il vient de recevoir du Dahomey. Nos lecteurs y trouveront le récit détaillé de ce qui s'est passé à Porto-Novo et à Whydah, jusqu'aux premiers jours du mois dernier. La dangereuse et difficile mission dont le R. P. Dorgère s'était chargé à la demande de M. l'amiral Cavelier de Cuverville, et dont il est question dans ces lettres, n'a, paraît-il, pas encore abouti. Elle aura, du moins, mis une fois de plus en relief le courage et le patriotisme de nos missionnaires. A peine revenu de ce terrible Abomey, où il avait été traîné le carcan au cou, le R. P. Dorgère n'a pas craint d'y retourner au péril de sa vie pour faire entendre à un roi, barbare et cruel entre tous, le langage d'un fils dévoué de la France.

Lettre du R. P. Pied, supérieur de la mission catholique de Porto-Novo, au T. R. P. Planque, supérieur général de la Société des Missions Africaines de Lyon.

Porto-Novo, 23 juillet 1890.

L'un des articles de l'ordre du jour de l'Amiral pour le 14 juillet était ainsi conçu : « Dans les localités où les missionnaires s'offriront à célébrer l'office divin à l'occasion de la fête nationale, MM. les commandants supérieurs sont priés de s'entendre avec eux pour fixer l'heure de la cérémonie ; ils donneront au personnel placé sous leurs ordres toute facilité pour y assister. »

Nous eûmes donc, le 14 juillet, une messe à laquelle assistèrent en grande tenue les autorités civiles et militaires.

La réception à l'hôtel de la résidence fut remise à l'après-midi. Le roi Tofa, en costume de gala, casque en tête et décoré des insignes de grand-maître de l'Ordre de l'Étoile noire, se rendit à la résidence en hamac, précédé de son orchestre et suivi de milliers de noirs. On nous régala, deux heures durant, de danses et d'exercices de *fantasia*, puis on but le champagne à la prospérité de la France et du Nouveau-Bénin. Le soir, je fus invité, avec M. Ballot, à dîner au cercle des officiers.

Tofa était venu, quelques jours auparavant, visiter l'hôpital ; le lendemain il m'envoyait deux bœufs avec ses remercîments pour les soins donnés aux malades.

*
* *

La semaine dernière, je reçus un billet du P. Dorgère, me priant de lui envoyer un remplaçant à Kotonou.

L'Amiral, faisant appel à ses sentiments de prêtre et de Français, l'avait chargé d'une mission difficile et

même périlleuse pour le Dahomey. Quel est le but précis de cette mission ? Sans doute de tenter un dernier effort auprès de Béhanzin qui, depuis plus de deux mois, retient Bernardin, dont on n'a pas de nouvelles.

* * *

Il y a une quinzaine de jours, M. Siciliano, chargé officieusement de traiter avec le Dahomey, envoya à Abomey un moulek, porteur de son bâton (1). Le moulek revint, mais sans le bâton ; le roi l'avait gardé, promettant de le retourner quand serait venu le moment de donner une réponse, ajoutant que, d'ailleurs, il n'en voulait pas aux Blancs dont il tenait à rester l'ami ; mais il désirait qu'on le laissât régler seul ses affaires avec Tofa.

La mission du P. Dorgère sera décisive, car les conditions de l'amiral doivent être claires et précises. Le télégraphe vous en aura sans doute appris quelque chose par la voie des journaux, avant l'arrivée de ma lettre.

Je crains que le roi du Dahomey, voyant les Blancs décidés à aller de l'avant, ne garde le Père en otage. L'Amiral savait à qui il s'adressait. Ce qu'il n'aurait obtenu de personne, il n'a eu qu'à le proposer à un missionnaire pour que celui-ci l'acceptât. Le gouvernement doit voir que nous sommes prêts à payer de notre personne pour l'aider à accomplir son œuvre. Cette œuvre est si belle ! L'avenir du pays dont la Providence nous a confié l'évangélisation, dépend absolument du succès de la campagne entreprise, si bien qu'aucun de nous n'hésiterait à exposer sa tête pour une si noble cause. Le P. Dorgère a fait généreusement le sacrifice de sa vie ; il n'y a pas un d'entre nous qui ne soit prêt à en faire autant pour Dieu et pour la France.

Autre lettre du R. P. Pied au T. R. P. Planque.

Porto-Novo, 8 août 1890.

Le P. Dorgère est parti pour Whydah, le 26 juillet. De là, il écrivit à l'Amiral qu'il avait été, comme son représentant, reçu avec enthousiasme, que les Cabécères étaient allés à sa rencontre jusqu'à Aho, que, pendant cinq jours, on avait fait, en son honneur, des fêtes splendides, et qu'il avait pu célébrer la sainte messe et donner la communion à plus de 80 fidèles. 400 personnes sont venues le voir à la Mission le 2 août, en compagnie du Cousougan, escorté par Zizidoqué, neveu du roi, et le jeune Antonio, très attaché à la Mission catholique, et qu'on dit fils du roi.

Le P. Dorgère ne va pas implorer la paix ! Il va au contraire faire entendre au roi Béhanzin un énergique langage, et réclamer les messagers du commandant Fournier qui n'ont pas donné signe de vie depuis le 31 mai.

Le roi est averti que, quelle que soit sa réponse, le Père doit être de retour au plus tard le 1er septembre ; sinon, on bombardera Whydah et tous les points accessibles des lagunes.

D'ici là, défense a été faite au colonel d'aller avec ses troupes au delà de dix kilomètres hors des murs de Porto-Novo, et à l'éclaireur de remonter le Ouémé, sans doute pour ne pas provoquer l'ennemi.

Voilà deux mois et demi que Bernardin Durand, le porteur du message de M. Carnot, est retenu à Abomey. Béhanzin a eu tout le temps de réfléchir à ce qu'il veut faire. Si donc il n'a pas encore donné de réponse, c'est que, d'une part il ne veut pas accepter les conditions, et que, de l'autre, il n'ose pas les rejeter franchement. Nouveau Fabius, il espère fatiguer les Blancs en temporisant. Cependant, tout le monde est fatigué de la longueur des négociations, officiers et soldats brûlent de marcher en avant. Plus on tarde à agir, plus les difficultés augmentent.

Pendant toutes ces tergiversations, les Dahoméens ne trouvent-ils pas le moyen de perfectionner leur armement ? Ne recevront-ils pas un secours inattendu, ne fût-ce que quelque soldat façonné à la tactique européenne? Aux premiers jours, un coup de main aurait suffi. Aujourd'hui le succès est encore relativement facile. Plus tard, après avoir perdu du temps, des hommes et de l'argent, il faudra un déploiement de forces et une dépense de fonds dix fois plus considérables.

* * *

Le 29 juillet, il y eut une alerte. Sept Dahoméens avaient réussi à pénétrer dans Porto-Novo, en armes, et s'y tenaient cachés. Ce fut assez pour répandre la panique et faire prendre la fuite à une partie de la population. Après quelques heures de recherches, on réussit à en découvrir deux que Tofa fit décapiter. Le lendemain, les cinq autres furent arrêtés au marché de Jégan.

On ne sait rien de certain sur les mouvements de l'ennemi. Le bruit s'est répandu que le roi était mort. L'opinion la plus générale est que Béhanzin est rentré à Abomey, avec les prisonniers faits sur le territoire de Porto-Novo et d'Abeokuta et qu'il est en train de célébrer les funérailles de son père. Il traverse parfois le Ouémé pour se rendre à Agouri, ou à Canagomé, en compagnie d'un petit nombre de serviteurs; mais son armée est pour le moment dispersée.

Le P. François m'écrivait le 24 juillet que les Egbas semblaient enfin décidés à venir nous prêter main-forte et qu'Onilado l'avait assuré que nous pouvions compter sur eux.

---

(1) On sait qu'à la Côte des Esclaves, le bâton des personnages notables a un caractère sacré: on le reçoit, on le garde, on le renvoie, avec tous les honneurs dont on entourerait la personne même qu'il représente.

CORRESPONDANCE

CONGO BELGE

La mission de Berghe-Sainte-Marie.

Nous devons à l'obligeance du R. P. Van Hecke, directeur du séminaire de Scheut-lez-Bruxelles, la communication de la gravure que nous publions page 457, et de cette intéressante correspondance.

LETTRE DE M. J. GARMYN, DE LA CONGRÉGATION BELGE DE SCHEUT.

Enfin ! voici de la pluie, et nous allons sortir de la saison sèche. Il était temps. Brûlé par quatre-vingts jours de soleil, le sol, devenu pulvérulent, était chaud comme la cendre d'un foyer. Aussi les légumes européens de notre petit potager se fanaient-ils d'une façon lamentable. Aujourd'hui, navets, choux, carottes, redressent leurs tiges flétries et viendront varier à propos notre ordinaire de farine de manioc, nous maintenir en bonne santé et nous défendre de la fièvre.

* * *

Nous avons eu le bonheur, ces derniers jours, de baptiser trois indigènes, dont deux sont morts depuis, tandis que le troisième est à l'agonie.

Le premier était un jeune homme qu'un bateau, passant ici, nous avait laissé mortellement malade. Instruit par M. de Backer et baptisé sous le nom de Joseph, il mourut peu après, et nous inaugurâmes notre cimetière en plantant une croix sur la tombe de ce nouveau chrétien.

Le second était un homme du village voisin de Bokatula. Baptisé sous le nom d'Albert, en l'honneur de M. Gueluy, il fut enterré avec plus de pompe que le précédent. M. de Backer faisait fonction de curé, tandis que j'étais le sacristain. Le mort, enroulé dans une longue pièce de mouchoirs, avait la figure peinte moitié en rouge moitié en blanc ; ces deux couleurs étaient séparées par une ligne noire depuis les cheveux jusqu'au bout du nez. Ainsi orné, le cadavre, porté sur une natte par quatre nègres, fut déposé dans la fosse, et recouvert d'un habit que sa veuve y jeta. Une seconde croix marque la tombe de ce nouvel élu.

Notre troisième conquête fut une femme du village de Munkassa, à une lieue d'ici. Se trouvant malade, elle demanda à recevoir le baptême. Douée d'une vive intelligence, elle eut bientôt acquis les connaissances nécessaires. Le bonheur qu'elle témoigna au moment de son baptême fit que tous les habitants du village demandèrent, eux aussi, l'*inkissi*, le remède pour aller au ciel. A quoi il fut répondu : « Commencez par vous instruire. »

Cette femme, baptisée sous le nom de Marie, a trois enfants que leur père va nous donner comme écoliers. Ce sont de gentils négrillons, n'ayant nulle crainte des *Nganga Za Nzambi* (les prêtres de Dieu). Ils nous prennent la main, nous caressent la barbe et n'ont point de plus grand bonheur que de contempler les images de notre bréviaire.

Le père, lui, paraît doué d'un excellent naturel et imitera, nous l'espérons, l'exemple de sa femme. Si cette dernière vient à mourir, nous avons l'intention de lui faire de belles funérailles, chose à laquelle les nègres sont fort sensibles.

Quand il y a décès dans une famille, on crie, on pleure, on se lamente pendant de longues journées autour du cadavre. Aussi les noirs étaient-ils fort étonnés de ne pas nous voir pleurer à l'enterrement de notre Joseph.

Souvent aussi on tue un esclave pour aller servir le défunt par delà la tombe. C'est ce qu'on voulut faire dans un village voisin du nôtre, à la mort de l'épouse du chef. Une pauvre femme avait été désignée pour être immolée et servir sa maîtresse dans le royaume des morts. Nous dîmes à ce chef que cela n'était pas bien, et notre influence est déjà telle que, accédant à notre avis, le chef fit grâce à cette esclave, et la renvoya libre.

Hélas ! pauvres nègres ! il faudrait bien du temps pour les retirer de leur abrutissement, de leurs abjectes préoccupations matérielles. En voulez-vous un exemple ? Je disais tout à l'heure que le corps d'Albert était enroulé dans une longue pièce d'étoffe à mouchoirs. Lorsque l'enterrement fut fini, nous fîmes un petit discours pour dire qu'Albert, ayant été baptisé, était allé au ciel, à la maison de Dieu, et que tout bon chrétien était certain également d'y aller.

« — Oh ! oh ! s'écria un chef, s'il en est ainsi, il doit y avoir beaucoup de mouchoirs dans la maison de Dieu ! »

* * *

Je parlais plus haut de l'influence que nous commençons à posséder. Influence précieuse, sans doute, mais dont l'acquisition nous coûte cher. A tour de rôle, nous allons faire des excursions dans les villages qui nous entourent. Or ces excursions ne ressemblent guère à une promenade. Il s'agit en effet de percer à travers des forêts vierges, de franchir des montagnes, de traverser la brousse, c'est-à-dire des espaces couverts de graminées raides comme des bambous, hautes comme un homme, serrées comme du lin. Entre temps le soleil du Congo vous frappe sur la nuque et vous met tout en eau.

Pour nous rendre à Munkassa, où nous avons le plus d'espoir de conversions, M. de Backer a fait ouvrir une route qui, comparée aux autres routes d'Afrique, est une véritable voie romaine.

Parfois encore, le dimanche principalement, au lieu de faire nos excursions isolément, nous prenons avec nous nos enfants, après avoir eu soin de les vêtir de manière très voyante. Nous ne pouvons dépeindre l'ahurisse-

ment des nègres, quand nous traversons un village. L'un ou l'autre de nos marmots profite alors de l'occasion et, posant en prédicateur, se met à conter tout ce que M. de Backer est parvenu à leur enseigner. L'Ancien Testament est mis à contribution comme le Nouveau : en moins de cinq minutes, on a parlé d'Adam et d'Eve, du déluge, de Bethléem, etc. Les nègres, stupéfaits de tant de science, écoutent, immobiles comme des statues de bronze; les négresses, les yeux humides, sourient d'une oreille jusqu'à l'autre. Tous paraissent avides de s'instruire.

* * *

Au cours de l'une de ces promenades, M. de Backer a fait la singulière découverte d'une peuplade d'un caractère très aimable et qui avait connaissance du mystère d'un Dieu fait homme. Seulement ces gens ont arrangé cela à l'africaine. Voici leur croyance: Le *Mwana na Zambi*, fils de Dieu, est venu autrefois chez les Batékés, et leur a dit qu'ils ne pouvaient ni tuer, ni voler, ni prendre la femme d'autrui. Puis il est monté au ciel, promettant de venir également, plus tard, chez les Baianzis et les Babumas.

De qui ces pauvres gens tiennent-ils ces notions? Probablement de quelque nègre qui, il y a près de deux cents ans, aura entendu à la côte les Capucins portugais et plus tard, aura passé dans l'intérieur, comme esclave.

Ces croyances, si diffuses qu'elles soient, seront un précieux élément pour la conversion de cette peuplade. Nous n'attendons pour nous y employer que d'être nous-mêmes assez nombreux, et d'avoir dans nos négrillons des catéchistes un peu plus capables de nous aider.

INFORMATIONS DIVERSES

Smyrne. — Le Frère Pascal, directeur des écoles chrétiennes de Smyrne, se dévoue depuis quatre ans à cette œuvre aussi française que religieuse. On ne lira pas sans intérêt l'extrait suivant d'une lettre par lui écrite à un ami de Grenoble :

« Nous avons ici quatre écoles différentes et deux communautés distinctes. Celle que je dirige compte vingt-cinq Frères, dont dix-neuf sont occupés au demi-pensionnat et six à une école gratuite. La population scolaire est de cent cinquante élèves payants et de deux cent dix gratuits.

« De l'autre côté du golfe de Smyrne, deux Frères de ma communauté vont, chaque jour, faire la classe à une cinquantaine d'enfants catholiques, grecs, arméniens, schismatiques et autres.

« A l'extrémité de la ville, qui compte plus de deux cent mille âmes, dont quinze mille catholiques à peine, se trouve un faubourg très populeux où la Conférence de Saint-Vincent de Paul a établi, il y a quelques années, une école gratuite de Frères. On y a annexé, cette année, une école d'apprentissage où l'on forme des cordonniers, des menuisiers, des ébénistes et des sculpteurs. On trouve là deux cent trente enfants, élèves ou ouvriers. Cet établissement occupe sept Frères.

« Smyrne a donc trente-deux Frères pour six cents élèves.

« Les Filles de la Charité tiennent plusieurs écoles, un hôpital, une providence et un asile d'enfants abandonnés.

« Il y a aussi des Pères Capucins, des Franciscains, des Pères Mékitaristes, des Pères Lazaristes et des Sœurs de Notre-Dame de Sion du Père Ratisbonne. Vous le voyez, les religieux ne manquent pas ici. Tous sont protégés par la France et subventionnés par elle; de là notre influence prépondérante encore. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — Nous avons annoncé, la semaine dernière, l'apparition du livre que vient de publier, à la gloire de Notre-Dame de Lourdes, le R. P. Darras, missionnaire dans la province de Pondichéry. Aujourd'hui nous trouvons dans un journal indien l'entrefilet suivant. Un médecin-major écrit de Madras au journal *Lucknow-Express* :

« Pendant ma dernière tournée dans le district du Nord Arcot, j'ai campé quelques jours dans le village de Chetput, renommé comme un poste important pendant les guerres du Carnatic. Les ruines d'un grand fort restent encore. C'est dans ce village que demeure le P. Darras, missionnaire catholique, intrépide et plein de dévouement.

« Depuis trente ans, il travaille dans cette région; il a bâti une église et fait plus de 15,000 conversions. C'est une noble figure. Il porte une barbe superbe et une physionomie tout à fait distinguée. Actuellement il est en train de faire construire une autre église pour les pauvres gens de ce pays. Il est leur conseiller, leur curé, leur médecin, en un mot, leur tout...

« Quand nous eûmes tourné le coin de la route, la dernière chose que nous aperçûmes, ce fut la figure de ce bon vieux prêtre qui se reflétait dans la lumière du soir pendant qu'il sonnait les vêpres... »

Mandchourie. — M. Hinard, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire en Mandchourie, écrit de Ing-tsé :

« C'est le jour de la Pentecôte, que notre nouveau vicaire apostolique, Mgr Guillon (voir son portrait, p. 462), a reçu la consécration épiscopale.

« Bon nombre de missionnaires désiraient que le sacre eût lieu à Moukden. Depuis de longues années, les confrères, séparés les uns des autres par d'énormes distances, appelaient de tous leurs vœux une réunion générale; Mgr Guillon a cru devoir satisfaire un désir si légitime, et il les a tous invités à la cérémonie, se chargeant lui-même des frais du voyage. Aussi dix-sept confrères se pressaient à Moukden, le jour de la Pentecôte, autour de leur Pontife. Les sept absents ont été retenus chez eux par la maladie ou par la nécessité de veiller au bien spirituel de leurs chrétiens.

« L'évêque consécrateur était Mgr Rutjes, vicaire apostolique de la Mongolie orientale. La messe a été splendide; les élèves de notre séminaire de Cha-ling ont admirablement exécuté les morceaux que leur digne supérieur, M. Lalouyer, leur avait appris pour la circonstance. Le *Te Deum* en faux bourdon a terminé la cérémonie du matin.

« A midi, les chrétiens, accourus en grand nombre des districts voisins, ont offert à Monseigneur leurs vœux et les présents; la joie rayonnait sur tous les visages. Le soir, le prélat a donné la bénédiction solennelle du Saint Sacrement : à genoux devant l'autel, mitre en tête et crosse à la main, Sa Grandeur a consacré la mission au Sacré-Cœur de Jésus. Ensuite a eu lieu la rénovation des promesses cléricales : les missionnaires se sont prosternés devant leur évêque et lui ont juré respect et obéissance.

« Nos confrères se sont empressés de reprendre, dès le lendemain, la route de leurs districts, emportant un souvenir impérissable des fêtes de Moukden. Détail à noter : M. Monnier avait voyagé vingt-quatre jours pour arriver à la capitale; il aura mis vingt-quatre autres jours au moins pour retourner à sa mission du Kiang-toung, soit quarante-huit jours de voyage pour avoir le bonheur d'assister au sacre et de voir son évêque.

« Mgr Guillon a eu une entrevue avec le Gouverneur de la province et le Lieutenant-gouverneur ; ces grands personnages ont accueilli Monseigneur avec tous les égards dus à son rang. La tranquillité la plus parfaite a régné autour de nous, pendant notre séjour à la capitale, grâce aux mesures de police prises par les mandarins. Nous n'avons qu'à remercier le bon Dieu de la manière dont tout s'est passé. »

AU ZANGUEBAR ANGLAIS [1]

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

(Suite 1).

IV. — Wito

Ses origines, son état présent, ses espérances, sa terre, sa côte, ses ruines.

Au nord de Lamu et de Manda, se trouve une île plus grande à elle seule que ces deux réunies et qui est connue généralement sous le nom de Pata. En réalité elle n'a point de nom générique, étant habitée par trois groupes de populations indépendantes l'une de l'autre dans trois centres distincts : Paté, Siyu et Paza.

Les habitants du Siyu swahili — car il y a un Siyu d'origine somalie — passent pour être la souche primitive du peuple swahili et de sa langue. Ceux de Paza, appelés *Waigunya* ou *Wa-nti-kuu* (gens de la grande terre), seraient venus du continent à une date postérieure.

Quant à Paté, la plus importante de ces villes, aujourd'hui misérables et presques abandonnées, les traditions indigènes en attribuent la fondation à un Arabe nommé Bin Arusi. Plus tard ses descendants furent dépossédés par d'autres aventuriers de Mascate appartenant à la famille des Nabahani, dont un nommé Séfu paraît avoir été le chef.

En son temps, Paté a connu la prospérité. Au XVIe siècle les Portugais y bâtirent une chapelle desservie par les religieux Augustins, et les nombreuses maisons en pierre qui constituent la ville actuelle témoignent de son passé glorieux.

La décadence date d'une cinquantaine d'années, c'est-à-dire du jour où, pour avoir voulu trop embrasser, on étreignit mal. Comme on l'a vu précédemment, Paté et Lamu formaient deux colonies rivales : la première ayant recherché l'appui des Arabes Mazrui de Mombasa, la seconde se donna aux Bou-Saïd qui s'étaient emparés de l'imanat de Mascate et cherchaient à étendre leur domination sur toute la côte ou *Sahel* du Zanguebar. Dès lors la lutte s'agrandit, Paté fut battu et ses « sultans » obligés de chercher un refuge sur le continent d'en face. Telle est l'origine de Wito.

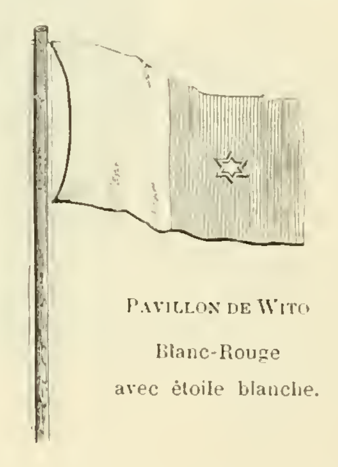
C'est là qu'en 1878, les frères Denhardt, voyageurs allemands, rencontrèrent Ahmed bin Fumo Luti, dit *Simba* ou le *Lion*, représentant de l'ancienne famille des Nabahani et chef des Swahilis de Paté. Simba conta ses peines aux étrangers, qui le consolèrent. On devint amis, et, pour que cette sympathie ne vécût pas seulement « ce que vivent les roses », on la coucha sur un morceau de papier où l'on se promettait aide et protection dans la bonne et la mauvaise fortune. Après quoi, les frères Denhardt rentrèrent au pays.

Riche de son écriture, Simba voulut en voir la vertu et rappela au Sultan de Zanzibar qu'il se moquait de lui. Saïd se fâcha et envoya tout aussitôt contre Wito ses soldats, dirigés par le général Matthews, officier anglais mis déjà depuis longtemps à son service par l'obligeance de Sir John Kirk, consul de Sa Majesté Britannique. Simba fut battu, abandonna Paté à Zanzibar et se retira de nouveau dans ses terres. Le papier restait sans effet.

Cependant, peu après, en 1885, une Compagnie de colonisation allemande se forma, qui délégua le Dr Peters pour lui trouver des terres en Afrique Orientale. L'année suivante, le consul général d'Allemagne, M. Gerhard-Rohlfs, appuyé par le contre-amiral Knorr, força Saïd Bargash à céder à la Compagnie plusieurs provinces du Zanguebar.

Entre temps, une autre Compagnie s'était formée pour exploiter Wito, et par la même occasion, par l'effet du même *ultimatum*, l'indépendance de Simba fut reconnue et sa personne placée sous le protectorat de l'Allemagne. Le papier, cette fois, avait tellement réussi que, au jugement de son détenteur, il avait même un peu dépassé le but. Mais qu'y faire ?

A partir de cette époque, un résident allemand fut envoyé à Simba, lequel, étant mort sur ces entrefaites, a été remplacé par son fils Fumo Bakari. Le village de Wito où il réside a environ deux cents cases : la maison du souverain est la seule qui soit en pierre. De là on l'aide à faire rayonner son influence aussi loin que possible, du Tana au Djuba, ce qu'il gagne étant du même coup gagné pour l'Empire. Or, en ce moment même, *ferret opus* : Bakari vient de recevoir cinq mille livres de poudre, cinq cents fusils et quantité de bons conseils. Sur la rive gauche du



PAVILLON DE WITO

Blanc-Rouge

avec étoile blanche.

Tana il a fait planter son pavillon aussi loin qu'on l'a reçu sans trop de résistance — comment résister ? — c'est-à-dire jusqu'au Mouina, exclusivement : il a fait occuper les deux extrémités du Canal ou Bélézo qui, par l'Ozi, donne accès dans le Tana ; il perçoit là un droit de cinq pour cent sur tout ce qui sort de la rivière, sans compter les tributs qu'il impose aux villages obligés par lui de quitter la rive droite pour venir s'établir « chez lui » ; enfin il établit en ce moment des douanes dans tous les petits ports de la côte qui alimentent Lamu et les îles voisines : et le voilà défiant de son palais de Wito tous les mécontents, les anciens, les gouverneurs, le Sultan de Zanzibar, la Compagnie anglaise, le Consul de Sa Majesté Britannique, la Reine Victoria... Quoi encore ? Apprenant que nous dési-

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 5 et 12 septembre et la carte p. 438.

rions voir les eaux du Tana, nous aussi, il a dit qu'elles ont été vues par bien assez d'Européens déjà et que nous lui ferions plaisir d'aller ailleurs. C'est au milieu de cette ruche en colère que nous sommes tombés.

Personnellement, Fumo Bakari n'est pourtant point, dit-on, un si méchant homme. Mais, outre les Swahilis qui l'entourent et qui sont une assez vilaine engeance, son empire est devenu peu à peu le refuge de nombre de particuliers ayant eu des embarras avec la justice : collection variée de voleurs, d'escrocs, de filous, d'insolvables, de rôdeurs, d'aventuriers, de négriers, de tarés de toutes sortes, dont nous verrons plus tard sur le Tana des échantillons authentiques. Il y a aussi les *Watoro* ou esclaves marrons qui se sont établis en assez bon nombre dans les fourrés d'alentour, et qui, eux non plus, ne jouissent pas d'une réputation immaculée. Il va sans dire que tout ce monde est musulman.

Ailleurs, on rencontre çà et là quelques villages de Gallas, qui, fuyant les Somalis, sont venus s'établir ici faute de trouver mieux et qui, moyennant tribut, élèvent quelques troupeaux.

Dispersés un peu partout, sans résidence fixe, errent les Wa-twa, appelés aussi Wa-dahalo, Waboni ou Wa-sanyé, une tribu de chasseurs et de mendiants que nous rencontrerons ailleurs et dont nous parlerons.

Ce territoire de Wito ne manque pas au reste de fertilité. Quelques colons allemands y ont essayé la culture du tabac : les produits sont beaux, mais les bras manquent pour la main-d'œuvre. Le sol est sablonneux, reposant sur une couche d'anciens madrépores que, par endroit, on trouve à moins d'un mètre. Le climat est relativement sain.

Sur la côte, au-delà de cette bordure de dunes et de falaises qu'on aperçoit de la mer, s'étendent de belles propriétés appartenant pour la plupart aux Arabes et aux Swahilis de Lamu, mais que ceux-ci tendent de plus en plus à abandonner à cause des difficultés suscitées par Fumo Bakari et son entourage. On y cultive du riz, du sorgho, du maïs, du sésame. Beaucoup de cocotiers aussi, de manguiers, d'orangers, d'ananas, etc. Les troupeaux réussissent. A mesure qu'on s'éloigne des endroits habités, on trouve dans les fleuves et les étangs nombre d'hippopotames et de crocodiles ; dans les plaines du nord errent des troupeaux d'antilopes, de zèbres, de girafes, même des buffles, des rhinocéros et des éléphants.

Malheureusement, il n'y a pas de port convenable pour les débouchés : on essayera d'utiliser Kimbo et la baie de Manda. Mkunumbi est également fréquenté, et Mpékétoni, sur l'étang de ce nom, est un village assez important.

La côte est aujourd'hui déserte et d'un affreux aspect. Ce ne sont de Lamu à Kipini que dunes de sables ou falaises madréporiques (voir la gravure page 463), coupées de dentelures étranges, taillées en aiguilles, travaillées de toutes manières, creusées enfin en cavités régulières et profondes, comme ces « marmites de géants » qu'on voit aussi sur les côtes du Finistère. Evidemment ce pays a été soumis — et peut-être l'est-il encore — à des mouvements géologiques plus ou moins lents : les madrépores ne peuvent se former que sous la mer, et, pendant que la baie Ungama s'abaissait au sud, ce dont on conserve encore le souvenir transmis à travers les générations passées, ici la terre se soulevait et mettait à nu cet empire de Fumo Bakari. A vrai dire, vu du dehors, il est peu attrayant avec cette bordure de sables et de madrépores couverte d'un fouillis de broussailles, de buissons, d'épines, que surmontent quelques tristes palmiers branchus et où de temps à autre circulent les lions à la recherche des sangliers.



Mgr GUILLON, des Missions Etrangères de Paris, évêque titulaire d'Euménie, vicaire apostolique de la Mandchourie (Voir page 460).

Et pourtant ce rivage n'a pas toujours eu l'aspect désolé d'aujourd'hui. On retrouve en effet dans les fourrés qui le recouvrent les ruines parfois imposantes de trois villes dont on cite les noms : Tcha-Mwana, Shaka et Mashaha. Cette dernière fut la patrie du géant Liogo dont on raconte aux enfants les mirifiques prouesses et dont on montre dans les environs le tombeau, long de trois brasses.

Quand et comment ces villes ont-elles été détruites ? Un Swahili que nous avons rencontré à Kau, nous l'a dit. Je donne son récit pour ce qu'il vaut :

« Il y avait dans le temps passé une tribu de Somalis, appelée Wa-kilio. Les Somalis sont de rudes pillards ; mais les Wa-kilio les surpassaient tous. Existent-ils encore ? Je ne sais. Mais sûrement leur pays doit se trouver quelque part, même maintenant. Or, le Sultan de Paté qui en vou-

lait aux gens de la côte appela les Wa-kilio, et ils vinrent. Ils vinrent même si nombreux, et si sauvages, que le Sultan se dit : « Après avoir détruit les villes ennemies, ils « détruiront aussi ma ville. Il y en a par trop. » Et il fit faire de ces petits bonbons sucrés, en forme de boules, qu'on appelle *ladu*, il mit dedans de la mort-aux-rats, il en remplit cinquante grandes jarres, il les donna aux chefs de l'armée et il leur dit : « Quand vous aurez détruit Malindi, « partagez-vous ces bonbons, car vous serez fatigués, et cela « vous reposera. Mais n'en prenez pas avant. » Les chefs dirent : « Merci, » et ils partirent, et ils ruinèrent les villes et les villages de la côte, et ils pillèrent Malindi qui ne résista point, car elle n'était habitée que par des savants, et ils se distribuèrent les petits *ladu*, et tous ceux qui en mangèrent se reposèrent en effet, ils reposent encore.

« Beaucoup moins nombreux, les Wa-kilio continuèrent leur chemin, ravageant, tuant, pillant, volant, et ils arrivèrent ainsi, un soir, devant Kilwa. Or, au matin, comme ils allaient attaquer la ville, voilà que la voix d'un muezzin retentit, appelant les hommes à la prière, puis celle d'un autre, puis celle d'un autre encore, car c'est l'habitude pour la prière, il y en a qui avancent et il y en a qui retardent; enfin on en compta trois cent soixante-cinq. Et on se dit : « Trois « cent soixante-cinq muezzins, cela fait trois cent soixante-



ZANGUEBAR ANGLAIS.— WITO. — FALAISES MADRÉPORIQUES; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 462).

« cinq mosquées. En comptant seulement cinquante hommes « par mosquée, combien cela fait-il d'hommes? Et les étrangers? Et les esclaves? Et ceux qui prient chez eux? Et « ceux qui ne prient pas ? Jamais nous ne viendrons à bout « de cette ville-là ! »

Et ils décampèrent.

Voilà pourquoi, depuis Paté jusqu'à Kilwa, tu vois maintenant tant de restes de murailles, de puits et de tombeaux. Les arbres croissent dessus, les racines de figuiers les embrassent, les hyènes y habitent, et quant à ceux qui y vécurent, leurs esprits seuls y reviennent de temps à autre, la nuit, pour y pleurer dans les branches.

V. — Les Swahilis.

Origines du Swahili : l'homme et la langue. Education, genre de vie, religion. La grande espérance de l'Islam.

Dans les pages qui précèdent, comme dans celles qui suivent, dans la plupart des écrits relatifs à cette partie de l'Afrique, il est souvent question des Wa-swahili — orthographe indigène — des Swahilis — orthographe française. Qu'est-ce donc que les Swahilis ?

Longtemps avant que Mahomet fût apparu pour donner aux fils d'Ismaël cet essor qui devait les porter si loin, la côte orientale d'Afrique avait été reconnue et fréquentée par plus d'un navigateur étranger. Sans remonter en effet jusqu'aux temps où les flottes d'Hiram allaient chercher

l'or d'Ophir et où les Phéniciens s'abandonnaient aux moussons périodiques de l'Océan indien, on peut rappeler néanmoins que les Perses, aux jours de leur splendeur, ont connu ces parages, et si les traces laissées par eux sur le sol, comme dans les usages de la langue, sont encore visibles à ce point dans ce pays et parmi ce peuple où toute empreinte pénètre si lentement et s'efface si tôt, c'est que leur influence n'a été ni sans durée ni sans éclat. Mais les Arabes les ont pourtant et de beaucoup dépassés. Portés sur ces grosses embarcations que les Français de la mer des Indes connaissent sous le nom de *boutres* et les Anglais sous celui de *dows* (des deux mots indigènes *buti* et *dau*), ils n'avaient pour ainsi dire qu'à se laisser aller aux souffles des deux moussons du nord-est et du sud-ouest pour se rendre aux côtes d'Afrique et pour en revenir.

Peu à peu des colonies se formèrent, dues surtout aux Arabes du golfe Persique, et la tradition veut que ces établissements aient commencé dans les îles situées au-dessus du pays somali, à Paté et Siyu, à Manda, à Lamu. Les navigateurs et colons arabes rencontrèrent là une population indigène appartenant à cette race des *Bantu* qui couvre d'un Océan à l'autre une si grande partie du Continent noir : une fusion eut lieu et c'est elle qui a produit les *Wa-swahili*, ou « *Gens de la Côte* » (de l'arabe *Sahel*).

Il est probable que cette colonisation se fit lentement et jusqu'à un certain point pacifiquement. Car ce n'est point l'Arabe qui a imposé sa langue à la population africaine, comme la chose aurait dû se faire en un cas d'invasion, c'est cette population qui a prêté la sienne à ces étrangers, leur empruntant des mots, mais gardant sa grammaire.

Quelle était cette tribu ? Il est difficile de l'établir d'une manière certaine, car, si le swahili a de nombreux rapports avec toutes les langues d'origine *bantu*, il n'est strictement identique avec aucune d'elles. On sait néanmoins que les Wa-ségédyu, qui, depuis, se sont dispersés vers le sud, habitaient autrefois la côte qui fait face à Paté, à Siyu et à Lamu : c'est cette tribu peut-être, qui plus que tout autre a contribué à la formation du type et de la langue swahilis ; c'est la seule aussi qui soit complètement ou presque complètement devenue musulmane.

Cependant, des îles où elles s'étaient primitivement établies, ces petites colonies ne tardèrent pas à porter plus loin leurs représentants, leurs usages, leur religion, leur langue, et c'est ainsi que se fondèrent tout le long de la côte ces établissements dont quelques-uns ont complètement disparu, dont d'autres ne présentent plus que des ruines, et d'autres enfin ont subsisté jusqu'aujourd'hui : Malindi, Mombasa, Tanga, Pemba, Zanzibar, Mafia, Kilwa, Ngazidya ou la Grande-Comore dont les premiers habitants sont venus de Lamu.

Ce métissage successif a d'ailleurs été perpétuellement entretenu, comme il l'est encore, d'une part par les Arabes, surtout ceux de Mascate, du Hadramaut, de Shéher, attirés dans ce pays par la réputation de richesse qu'il s'est acquise, et, d'autre part, par les nombreux esclaves qui, de tout temps, ont afflué sur ces côtes et qui, entrant peu à peu dans la famille de leurs maîtres, ont versé dans la population métisse des premiers jours de nouveaux représentants qui tendent à se confondre avec elle.

Le type swahili proprement dit est donc celui du métis, se rapprochant plus ou moins de l'Arabe ou de l'Africain, plus ou moins jaune, plus ou moins rouge, plus ou moins noir, variable enfin non seulement d'un pays à un autre, mais présentant souvent dans une même famille des divergences étonnantes.

Il en a été de la langue comme de la race. Confinée d'abord dans les petites villes de Siyu, de Paté, de Lamu, elle est aujourd'hui entendue à plus de mille lieues de son berceau. De sorte que M. R.-N. Cust a pu dire dans son ouvrage sur les langues modernes d'Aftique : « Le swahili est, et il est destiné à le devenir encore davantage, l'une des douze langues les plus importantes du monde, eu égard à l'aire immense sur laquelle il sert de *Lingua franca*, à la position principale qu'il occupe parmi des idiomes congénères moins cultivés, et à la puissance qu'il a de s'assimiler des éléments étrangers, surtout l'arabe, qui a fait pour lui ce qu'il a fait pour le turc, le persan, l'indoustani, le hausa et le malais. »

Pendant, en effet, que, des divers points du Zanguebar, les marins et les marchands, sur leurs boutres, portent cette langue aux divers ports du pays somali, à Aden, à Mkellé, à Shéher, à Mascate, dans tout le golfe Persique, jusqu'à Bombay, pendant que d'autres la propagent au sud, vers Mozambique, Natal, les Comores et Madagascar, de hardis trafiquants partent de Lamu, de Mombasa, de Pangani, de Bagamoyo, de Dar-es-Salam, de Kilwa, de Lindi, sillonnent l'intérieur du grand continent de chemins sur lesquels on les entend, remontent les fleuves, fondent des colonies lointaines, appellent à la côte des caravanes de porteurs, et ce mouvement perpétuel, qui s'accroît chaque année, fait que le swahili est compris aujourd'hui sur les bords du Djuba, du Tana et du Rufidyi, comme sur ceux du Haut-Congo, comme aux rives du Nyassa, du Tanganyika et du Nyanza, comme aux pieds du Kilima-Ndjaro et du Kénya : avec lui on traverse l'Afrique.

L'enfant swahili, on le comprend, est élevé dans une liberté grande. Cependant, dès que l'intelligence a suffisamment percé, l'école, qui n'est ni gratuite, ni laïque, devient à peu près obligatoire. On y enseigne d'ailleurs peu de chose : lire quelques pages du Koran, écrire le swahili en caractères arabes, compter un peu.... Les coups de triques n'y sont pas épargnés ; mais tout le monde est convaincu qu'ils sont aussi nécessaires que le magister lui-même. Le matin et à midi, avant la classe, on voit, chaque jour, les petits *cscholiers* passer à la course le long des rues, une planche d'écriture à la main, un coquillage plein d'encre suspendu au cou et débordant sur la robe. Où vont-ils ainsi tous ensemble, gambadant, sautant, criant, et suivis d'un moniteur, qui, un fouet en main, accélère le mouvement ? Ils vont à la mer laver leur tableau ! De retour en classe, on s'assied par terre, tout près l'un de l'autre, afin de pouvoir se donner des coups de coude, et le vacarme commence, épouvantable. La manœuvre se continue ainsi deux ou trois ans, après quoi, s'il y a un résultat, les parents paient le maître d'école, et les études sont faites.

L'enfant alors se trouve libre, commence à fréquenter la mosquée, où, le soir, il apprend des textes et fait des lectures, se glisse peu à peu dans la société ambiante, se marie quand il peut, vers quinze ou vingt ans, selon l'état des

finances paternelles, et s'applique à pratiquer ce qui paraît être la devise de ses semblables : *otium cum dignitate.*

Personne n'exerce ce que nous appelons un métier, excepté peut-être et en toute dernière extrémité, celui de tailleur, tous les autres sont indignes... Mais on peut faire du commerce, commerce de bois, de grains, de bestiaux, d'esclaves. La plupart vivent petitement du produit de leurs champs qu'ils f nt travailler. Quelques-uns voyagent. D'autres se font les courtiers des commerçants indous ou européens. Mais ce n'est pas là qu'est la vie heureuse : la vie heureuse consiste à se lever tard et à se coucher de même, à prendre un bain, à se parfumer, à mâcher une feuille de bétel avec chaux et tabac et à cracher de grandes plaques rouges sur les murs blancs, à fumer le narguileh



UN FUMEUR ; dessin du R. P. LE ROY

en ayant soin de s'emplir la bouche de fumée pour la faire ensuite sortir comme d'un four, à se promener rasé de frais, habillé de neuf et chaussé de belles sandales. Alors on circule lentement, langoureusement, on jette ci et là quelques paroles en passant, on s'arrête à la porte des amis, on parle un peu, on sirote sa petite tasse de café, on se rend à la mosquée et l'on rentre à la maison. Pendant ce temps, les esclaves ont dû travailler et gagner de quoi faire vivre la famille. Voilà le bonheur : le bonheur consiste à ne rien faire.

Les Swahilis sont musulmans orthodoxes. Mais, étant connu l'esprit de prosélytisme qui anime en général les clients de Mahomet, il est remarquable autant qu'heureux que leur religion ne dépasse pas au Zanguebar anglais la légère bande de côtes récemment attribuées au Sultan de Zanzibar. Les populations de l'intérieur ne sont point allées d'elles-mêmes à l'islamisme, et l'islamisme, afin de pouvoir les exploiter plus librement, ne les a point entamées. On ne trouve donc pas dans ces régions, de ces colonies musulmanes, comme Tobora, Udyidyi, Nyangwé et autres, dont l'importance a frappé l'esprit et touché le cœur de certains voyageurs. Et c'est un bien. Car que sont-elles, ces colonies, sinon des entrepôts où viennent s'approvisionner les esclavagistes et d'où ils rayonnent au loin.

Mais c'est ici une croyance universellement répandue que prochainement l'Islam verra de grands jours : l'avènement du Mahdi n'est pas éloignée. Il s'appellera Mohammed, lui aussi, et naîtra à la Mekke. Aussitôt qu'il se sera révélé — et la chose, encore une fois, ne saurait tarder longtemps, — tous les musulmans se rassembleront autour de lui, tous, du levant au ponant, du midi au septentrion, et l'on s'en ira à la conquête de tous les pays mécréants qui restent à la surface du monde. On n'aura que des épées, cette épée droite qui porte le nom d'« épée de la foi ». De la Mekke, on se dirigera sur Constantinople, et les grandes choses commenceront. Malheur aux infidèles ! Celui qui embrassera l'Islam, grossira l'armée de Dieu ; celui qui refusera sera égorgé. L'Europe a des vaisseaux ; mais, en ces jours, les vaisseaux tourneront sur place, sans pouvoir avancer ; elle a des canons, mais les boulets se changeront en fumée. Ce sera le triomphe de l'Islam, et c'est pourquoi, si les chrétiens paraissent en ce moment s'étendre et gagner du terrain, que les fidèles ne s'en effraient pas outre mesure. Mohammed aura son tour. Cependant, lorsque la race humaine aura été de la sorte détruite ou convertie, la fin du monde ne tardera guère. Ce jour là, le soleil et la lune perdront leur chemin, les étoiles danseront dans le ciel, la mer envahira la terre, tout sera détruit, excepté les mosquées, qui se détacheront du sol, et qu'on verra portées sur les eaux. L'œuvre faite, l'Océan rentrera dans son lit, et alors, sur toute la terre, on verra les hommes repousser comme repoussent les brins d'herbes. Et Dieu les jugera. Et il y aura l'enfer, immense brasier brûlant au dessous du monde : par-dessus, d'un bout à l'autre, s'étend un pont, étroit comme un cheveu, tranchant comme le fil d'un rasoir. C'est là que devront passer tous les hommes. Les musulmans parfaitement purs arriveront d'un trait d'un bout à l'autre, en ce paradis où le Prophète fut transporté de son vivant et où des multitudes de houris attendent impatiemment les fidèles ; les autres, moins heureux, tomberont dans la fournaise épouvantable ; mais Mohammed sera là qui leur tendra les franges de son manteau, et s'y accrochant, ils seront sauvés. Quant aux infidèles, quant à vous, quant à moi, nous tomberons, hélas ! dès le premier pas et nous ne serons pas relevés.

(A suivre).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VIII.

L'ÉGLISE ROMAINE DANS LA PÉNINSULE DES BALKANS (1800-1890).

Suite (1)

I. VICARIAT PATRIARCAL DE CONSTANTINOPLE.

Le vicariat patriarcal de Constantinople comprend la ville de Constantinople, avec la Roumélie, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, en Europe, et dans l'Asie-Mineure,

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15, 22, 29 août et 5 et 12 septembre.

les côtes de l'Hellespont et de la Mer Noire, avec plusieurs des îles de l'Archipel. Dans la partie européenne du vicariat, il y a, en 1889 : dix paroisses, cinq stations de missionnaires avec résidence et vingt stations secondaires. Dans la partie asiatique, il y a trois paroisses seulement, treize stations avec résidence et sept stations secondaires. Les sept chapelles des ambassades de France, d'Autriche-Hongrie, d'Espagne et d'Italie, avec les trois hôpitaux français, italiens et autrichiens, jouissent aussi des droits de paroisses pour leurs résidents : au total, vingt-six grandes églises et soixante chapelles dans toute l'étendue du vicariat.

Ces différents postes sont desservis par vingt-cinq prêtres séculiers de rite latin, cent cinquante religieux : Dominicains, Franciscains, Capucins, Jésuites, Lazaristes, Résurrectionnistes, Augustins, et dix religieux géorgiens, (rite grec). Au total, cent quatre-vingt-cinq prêtres.

Voici le tableau des différents instituts religieux du vicariat patriarcal, avec la date de leur arrivée à Constantinople et l'énoncé des œuvres dont ils sont chargés :

Communautés d'hommes.

I. *Frères Mineurs conventuels* (1220). Préfecture apostolique de l'Orient, 17 prêtres, 6 frères, 6 stations :

1. Saint-Antoine, Péra. 8 prêtres, 1 frère, église paroissiale, école : 35 enfants, résidence du préfet apostolique.

2. Andrinople. 2 prêtres, 1 frère, église paroissiale.

3. Rodosto (Thrace), 2 prêtres, 1 frère, église paroissiale, hospice, école.

4. Cara-Agatch (Thrace). 1 prêtre, église succursale, hospice.

5. Buyuck-Déré (Bosphore). 3 prêtres, 2 frères, église paroissiale, hospice, école.

6. Beikos (succursale de Buyuck-Déré). 2 prêtres, chapelle, école.

Les Frères Mineurs conventuels instruisent au total 142 enfants dans leurs écoles.

II. — *Observantins*. 3 religieux : 1 commissaire de Terre-Sainte avec 1 frère à Péra : hospice et chapelle, un religieux prêtre, chapelain de l'hôpital autrichien.

III. — *Franciscains réformés* (1642). Préfecture apostolique, 11 prêtres, 7 frères.

1. Péra. 8 prêtres, 4 frères : 1 couvent avec église paroissiale, école 55 enfants, chapelle de l'ambassade d'Autriche.

2. Ile des Princes (Asie). 1 prêtre, 1 frère, église paroissiale, hospice.

3. Ile de Rhodes (Archipel). 2 prêtres, 2 frères, église paroissiale, 350 catholiques, hospice, école, chapelle de secours à Frianda.

IV. — *Capucins* (1626). 3 préfectures apostoliques.

1. Préfecture de Constantinople, 2 stations, Péra, couvent et église de l'ambassade de France, avec un collège ecclésiastique, 23 élèves, 8 prêtres, 3 frères. Chalcédoine (Asie), hospice et chapelle, 2 prêtres, 1 frère. Au total, 14 religieux.

2. Préfecture de Smyrne. A une maison dans le vicariat de Constantinople, à San-Stéfano, 3 prêtres, 4 frères, église paroissiale, scholasticat, 11 élèves, école paroissiale, 35 élèves.

3. Préfecture de la Mer Noire. 4 stations principales. Trébizonde, église, orphelinat, école, résidence du préfet apostolique, 7 religieux. Erzeroum, Église et chapelle, 2 religieux. Samsoun, Église, 3 religieux. Sinope, Chapelle 1 religieux, 5 stations secondaires, qui sont visitées de temps en temps. Total, 19 religieux Capucins. Les PP. Capucins de la Mer Noire sont chargés en outre de servir d'aumôniers aux Frères des Écoles chrétiennes et aux Sœurs de Saint-Joseph qui sont établis dans la préfecture.

V. — *Dominicains* (13e siècle). Préfecture apostolique, 9 prêtres, 8 frères, 3 stations.

1. Galata. 7 prêtres, 2 frères, 1 couvent avec église paroissiale.

2. Macri-keui. 1 prêtre, église et chapelle des tertiaires, hôpital.

3. Les Sept-Tours. 1 prêtre, chapelle et école.

VI. — *Jésuites* (de 1583 à 1773 et depuis 1864). 2 provinces.

1. Province de Sicile. Une maison à Péra, avec chapelle et collège, 120 élèves, 13 prêtres, 4 scholatiques, 5 frères coadjuteurs.

2. Province de Lyon. Mission d'Arménie (1881), 20 prêtres, 8 frères coadjuteurs, 1 maison de procure à Constantinople, faubourg de Péra, 8 stations en Arménie, dont il sera parlé ailleurs.

VII. — *Lazaristes* (1783). 1 préfecture apostolique, 31 prêtres, 3 scholastiques, 12 frères. Au total 46 religieux.

1. A Constantinople. 2 stations : Galata, petit séminaire, 23 élèves, et collège annexe, 110 élèves, 16 prêtres, 3 frères, une seconde maison à Galata, église et collège pour les Allemands, 93 élèves, 1 prêtre.

Les Lazaristes de Constantinople desservent encore l'hôpital français de Péra et dirigent plusieurs pieuses associations.

2. En Macédoine. Les Lazaristes sont chargés spécialement de cette province, dans laquelle ils ont 3 communautés : à Salonique, à Monastir et à Caralla, 2 églises, 5 chapelles, 20 stations secondaires, 1 séminaire à Salonique pour les Bulgares unis, 50 élèves avec collège annexe, 45 élèves, et 5 écoles paroissiales, 650 élèves. Il y a dans la province 14 Lazaristes prêtres, 9 frères et 3 clercs indigènes.

VIII. — *Résurrectionnistes* (1863). 11 prêtres, 1 diacre, 8 frères convers, 3 stations.

1. Andrinople. 9 prêtres dont 3 de rite bulgare, 1 diacre, 6 frères convers : chapelle latine, chapelle bulgare ; école élémentaire, 15 élèves bulgares, école industrielle 15 élèves, gymnase 70 élèves.

2. Andrinople, faubourg de Kaïk. 1 prêtre de rit bulgare, 1 frère convers, petit séminaire pour les Bulgares et paroisse du même rit.

3. Malko-Tirnovo. 1 prêtre bulgare, 1 frère convers : paroisse bulgare et école 60 élèves.

IX. — *Augustins de l'Assomption* (1863). 11 prêtres dont 2 de rite bulgare, 9 clercs, 8 frères. Au total 28 religieux, dont 7 indigènes, 4 maisons.

1. Andrinople, faubourg de Cara-Agatch. Orphelinat de garçons, 50 enfants, école paroissiale, 11 religieux.

2. Constantinople, en plein quartier musulman. 1 alumnat ecclésiastique, 12 élèves, école primaire, 7 religieux.

3. Phanaraki, faubourg de Chalcédoine. Pensionnat et école, 6 religieux.

4. Brousse (Asie Mineure). Chapelle, mission latine et école, 4 religieux. Les Augustins sont chargés en outre de la direction spirituelle des Sœurs Oblates de l'Assomption.

X. — *Religieux géorgiens de Marie-Immaculée.* 10 prêtres 2 clercs, 4 frères. Au total, 16 religieux, 3 stations.

1. Feri-Keuï, faubourg de Constantinople. Chapelle de l'Immaculée-Conception avec alumnat, 10 élèves; 7 prêtres 1 latin, 2 arméniens, 5 géorgiens, 1 grec, 2 frères convers.

2. Scutari (Asie). Chapelle paroissiale et école; 1 prêtre latin, 1 frère convers.

3. Péra. Hospice avec église succursale: 2 prêtres, rit grec géorgien, 1 clerc, 1 frère, école 80 enfants.

XI. — *Frères des écoles chrétiennes* (1840). 56 religieux, 7 maisons.

1. Constantinople. Collège Saint-Joseph. 90 pensionnaires; externat-annexe, 150 élèves, 24 frères.

2. Galata. Externat, 180 élèves, 5 frères.

3 et 4. Péra. 2 maisons, 40 et 230 élèves, 11 frères.

5. Pancaldi (Cathédrale). 200 externes, 6 frères.

6. Trébizonde (Asie Mineure). 100 externes, 5 frères.

7. Erzeroum (Asie Mineure). 100 externes, 5 frères.

Au total, 9 écoles, 90 internes, 1.000 externes.

Communautés de femmes.

I. — *Sœurs de Saint-Vincent de Paul* (1839). 175 Sœurs, 14 maisons.

1. Galata. Résidence de la supérieure. 32 Sœurs, 2 externats, 428 filles, 90 garçons; dispensaire où l'on distribue actuellement des remèdes gratuits à environ 30,000 malades, crèche, visite des pauvres à domicile.

2. Péra. 29 Sœurs. Hôpital français, moyenne actuelle 600 malades. Externats: 475 filles, 40 garçons. Patronage pour les jeunes filles.

3. Féri-Keui. 20 Sœurs. Hôpital, moyenne annuelle, 80 malades; maison de fous, 157 pensionnaires; aveugles 57; orphelinat, 98 enfants; externat, 48 filles.

4. Top-Hané. 6 Sœurs. Hôpital municipal, moyenne actuelle, 750 malades.

5. Péra. 26 Sœurs. Orphelinat Saint-Joseph, 245 enfants; externat, 180 filles. Visites des pauvres à domicile.

6. Pancaldi. 6 Sœurs. Hospice des vieillards, 79 pensionnaires; externats, 75 enfants.

7. Galata. Collège Saint-Georges tenu par les Lazaristes (voir plus haut) 7 Sœurs; orphelinat-annexe, 60 enfants, écoles, 44 filles, 53 garçons.

8. Péra. Hôpital Jérémie, 5 Sœurs, moyenne annuelle, 280 malades.

9. Bébeck sur le Bosphore. 5 Sœurs; pensionnat de filles, 32 élèves; externat, 31 élèves.

10. Scutari (Asie). 4 Sœurs: externat, 125 filles.

11. Brousse (Asie). 7 Sœurs; pensionnat, 27 filles; externat, 118 filles, 52 garçons; hôpital, 10 lits.

12, 13 et 14. — 3 maisons en Macédoine. 38 Sœurs; 1 hôpital, 2 orphelinats, 1 pensionnat, 40 filles; 4 externats, 530 filles.

Tel est le magnifique développement des œuvres des Sœurs de Saint-Vincent de Paul dans le vicariat patriarcal de Constantinople. Nous les retrouverons encore dans l'Asie Mineure, car partout elles font bénir le nom français et la charité catholique.

II. — *Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition.* Elles travaillent depuis 1851 dans la préfecture des capucins de la Mer Noire. 13 Sœurs. 2 maisons.

1. Trébizonde. 6 Sœurs; école de filles, 80 élèves; orphelinats de garçons, 4.

2. Erzeroum. 7 Sœurs; école de filles, 200 élèves. La plupart appartiennent à des familles schismatiques.

III. — *Religieuses de Notre-Dame de Sion* (1856). 70 religieuses, 2 maisons.

1. Pancaldi. 51 religieuses; pensionnat, 60 élèves; externat-annexe, 50 élèves; école paroissiale, 160 externes.

2. Cadi-Keui. 19 religieuses; pensionnat. 100 jeunes filles

IV. — *Sœurs oblates de l'Assomption* (1868). 46 Sœurs, dont 10 indigènes; 4 maisons.

1. Andrinople, faubourg de Kaïk. 10 Sœurs, hôpital et orphelinat de garçons, 25 enfants.[1]

2. Andrinople, faubourg de Cara-Agatch. 13 Sœurs; orphelinat de filles, 15 enfants, avec externat.

3. Constantinople. 13 Sœurs; orphelinat de filles, 38 enfants, externat.

4. Phanaraki. 9 Sœurs; externat de jeunes filles.

V. — *Sœurs de la Charité d'Ivrée* (Piémont)(1869). 28 Sœurs italiennes, 3 maisons.

1. Péra. Hospice italien, 11 Sœurs.

2. Péra. Ecole de filles, 26 internes, 167 externes, 12 Sœurs.

3. Buyuck-Déré. Ecole de filles, 105 externes, 5 Sœurs.

VI. — *Sœurs géorgiennes de Marie-immaculée* (1871). 15 Sœurs, 2 maisons.

1. Féri-keui. 10 Sœurs; externat, 54 filles.

2. Dardanelles. 5 Sœurs; externat, 69 filles.

VII. — *Sœurs franciscaines du Tiers-Ordre* (1872). 21 Sœurs dont 7 indigènes. 2 maisons.

1. Péra. Institution Sainte-Elisabeth. 17 Sœurs, 100 élèves.

2. Iles des Princes. 4 Sœurs; école de filles, 95 élèves.

VIII. — *Sœurs de la Charité d'Orgrau* (Hongrie) (1881). 17 Sœurs, dont 2 indigènes, 1 maison.

Andrinople. 1 orphelinat avec chapelle de rite latin, 31 filles; école annexe, 14 élèves.

IX. — *Tertiaires dominicaines de Mondovi* (Italie) (1882). 10 Sœurs dont 2 indigènes; 2 écoles de filles près de Constantinople; 80 et 90 élèves.

On voit par ce tableau succinct que toutes les œuvres de la charité catholique sont largement développées dans le vicariat patriarcal de Constantinople. Le vicariat patriarcal de Constantinople comprend environ 45,000 catholiques, 40,000 latins et 5,000 grecs unis, georgiens, melkites, syriens, maronites et chaldéens, qui, n'étant pas assez nombreux pour avoir dans le vicariat une hiérarchie de

leurs rites, sont sous la juridiction de l'Ordinaire. Les Arméniens et les Bulgares ont leur hiérarchie distincte, et ne sont pas compris dans ces chiffres. Le nombre des catholiques latins du vicariat s'est donc élevé, pendant le cours du XIXe siècle, de 8.000 à plus de 40.000. Malheureusement la ferveur de la foi n'a pas progressé dans la même proportion que le chiffre des fidèles. Depuis cinquante ans surtout les idées modernes, le faux libéralisme, l'indifférence religieuse ont fait de tristes ravages dans le troupeau du Christ.

Néanmoins, si le mal existe, il n'est pas sans remèdes. Grâce au zèle des Congrégations religieuses, l'enseignement catholique, on vient de le voir, est largement offert à tous dans les écoles; les prédications sont bien suivies, les sacrements fréquentés, les fêtes de l'Église célébrées avec pompe; les œuvres de charité s'épanouissent avec une admirable fécondité. Dans la ville de Constantinople, trois Associations de dames de charité, comptant plus de 250 membres, s'occupent sous la direction des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, de soulager les membres souffrants de Jésus-Christ. Si la foi, selon la belle pensée de l'apôtre, se prouve surtout par les œuvres, on ne saurait sans injustice désespérer de l'avenir religieux d'une chrétienté qui s'affirme par de pareils dévouements.

(A suivre).

NÉCROLOGIE

R. P. LOURDEL

des Missionnaires d'Alger, missionnaire au Victoria-Nyanza.

Une dépêche de Zanzibar annonce la mort de ce missionnaire, l'un des premiers fondateurs de la mission de l'Ouganda. Personne n'ignore les services qu'il lui a rendus ni son rôle important dans les graves événements qui composent l'histoire du vicariat apostolique du Victoria Nyanza. Dans un prochain numéro nous consacrerons au regretté défunt une notice nécrologique détaillée.

BIBLIOGRAPHIE

Mgr Ridel, *évêque de Philippopolis, vicaire apostolique de Corée*, d'après sa correspondance, par l'abbé Arthur PIACENTINI, professeur au collège Saint-Stanislas (Nantes). — Ouvrage orné d'un portrait à la plume, par M. E. NOZO et d'une carte de Corée. — Nantes, librairie Mazeau.

A la veille du jour où le nouveau vicaire apostolique de la Corée, Mgr Mutel, va recevoir à Paris l'onction épiscopale, nous sommes heureux d'attirer l'attention sur cette publication consacrée à l'un de ses illustres prédécesseurs.

C'est l'histoire d'un évêque missionnaire, dont les longues épreuves ont rendu le nom célèbre et la mémoire précieuse. Sa vie a été la vie d'un saint. Elle est présentée par l'auteur sous une forme pleine de charme, dans un style simple et noble, en parfaite harmonie avec la beauté et la dignité du sujet.

« Naguère, écrit M. Piacentini à la fin de sa préface, la voix de Mgr Blanc arrivait jusqu'à ses amis de France : c'était un cri d'espoir, mais aussi de détresse. Le vénéré successeur de Mgr Ridel venait d'acquérir un magnifique terrain sur le coteau qui domine la capitale de la Corée. Il s'agit maintenant d'y élever une église à Jésus-Christ. On comprend la joie de l'évêque qui peut arborer le premier le drapeau du divin Maître au-dessus d'une capitale païenne, au-dessus des temples des idoles et de la demeure du roi. Mais quelle douleur à la vue du dénûment qui ne lui permet pas d'offrir à Dieu un temple digne de sa majesté, sous les regards d'un peuple qui jugera Dieu par son temple! La voix de Mgr Blanc est venue jusqu'à nous : nous tâchons d'y répondre aujourd'hui en consacrant à la cathédrale de Séoul le fruit de cet ouvrage. »

Mgr Blanc a rejoint au ciel Mgr Ridel. C'est l'évêque élu de Milo, appelé par le Saint-Siège à recueillir l'héritage et à continuer les œuvres de ses vaillants prédécesseurs, qui aura la joie d'affecter à leur auguste destination les sommes produites par la vente de ce beau livre.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. l'abbé Bourgeois, diocèse de Besançon........ 1 70
Anonyme de Marseille........ 90
Un catholique du diocèse de Vannes........ 50
M. Gibelin, à Toulon, diocèse de Fréjus........ 5

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Lavigne à Kottayam).
Mlle M. R., à Moncel-sur-Seille, diocèse de Nancy........ 10
Une mère de famille et ses trois enfants, diocèse de Chartres 5
Mme de Lavallière, à Montpellier........ 10
M. le comte Alfred de Grelle, à Anvers........ 500

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Medlicot, à Trichoor).
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille........ 500

A Mgr Combes, pour la construction de l'église dédiée à Saint-Augustin, à Hippone.
Anonyme de Nice........ 1 0

A Mgr Mladenoff.
Anonyme du diocèse d'Angers........ 20

Aux missions éprouvées par la famine (Ho-Nan méridional).
Anonyme du diocèse d'Angers........ 20

Pour les victimes de la famine au Tong-King (Mgr Puginier).
Mlle Landais, à Deux-Evailles, diocèse de Laval........ 50
Mlle El. le Marquière, à Moulins, avec demande de prières........ 20

Pour les missions de la Cochinchine occidentale.
Anonyme de Cherbourg, diocèse de Coutances........ 10

Pour les missions du Cambodge.
Anonyme de Cherbourg, diocèse de Coutances........ 10

Au R. P. Augouard, pro-vicaire de l'Oubanghi.
Mlle Pinezon du Sel, à Rennes, avec demande de prières spéciales........ 400

Pour le rachat d'une petite négresse sous le nom d'Honorine (Dahomey).
Mlle Honorine Charpentier, diocèse de Luçon........ 9 60

Pour le rachat d'enfants esclaves (Dahomey).
Mlle Pitrel, à Saint-Malo, diocèse de Rennes........ 5

Pour la mission du Dahomey.
Mlle Dumellenger, diocèse de Séez........ 8 85

Pour les lépreux de Madagascar.
Anonyme du diocèse d'Angers........ 20

A Mgr Vidal (Iles Fidji).
Un prêtre du diocèse de Clermont-Ferrand........ 100

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



ZANGUEBAR ANGLAIS.— KIPINI. — VUE PRISE DU FLEUVE OZI ; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 473).

CORRESPONDANCE

ARMÉNIE

Nous nous empressons de recommander à l'attention de nos charitables lecteurs le douloureux appel que l'éminent Patriarche arménien nous adresse de Constantinople. La chrétienté au sujet de laquelle le prélat nous écrit, est située dans le diocèse arménien d'Angora, à égale distance des villes de Marsivan, de Césarée, de Sébaste, célèbres dans les annales ecclésiastiques des premiers siècles. Puisse le cri de détresse du successeur de saint Grégoire l'Illuminateur provoquer de précieuses sympathies en faveur de sa mission désolée.

LETTRE DE SA BÉATITUDE MGR ETIENNE-PIERRE AZARIAN, PATRIARCHE DE CILICIE, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Constantinople, le 10 septembre 1890.

Une catastrophe survenue dernièrement à Yosgath, mission la plus florissante de notre patriarcat arménien catholique, nous a plongés dans le deuil et la désolation.

La plus grande partie de la ville a été détruite par une terrible inondation et le missionnaire de cette ville, M. Joseph Kirmisian, prêtre distingué, qui avait reçu sa formation sacerdotale au séminaire de Saint-Sulpice de Paris, a été victime de la catastrophe.

Le 26 août, vers une heure après midi, l'horizon s'assombrit et un épouvantable ouragan se déchaîna sur la ville entière. Une pluie diluvienne, mêlée de grêlons d'une grosseur prodigieuse, commença à tomber avec fracas et en telle abondance que des torrents impétueux se formèrent ; les eaux, descendant des montagnes, entraînaient dans leur cours des rochers gigantesques qui se heurtaient avec violence contre les murs des maisons, les renversaient et ensevelissaient les habitants sous les décombres.

La résidence des missionnaires, qui servait encore de chapelle et d'école, se trouva bientôt tout entourée d'eau et les murs s'écroulèrent.

Le domestique de la maison, robuste gaillard, nommé Misak, s'offrit aussitôt pour transporter en lieu sûr les missionnaires et les enfants. Le sauvetage s'opéra dans des conditions assez critiques. Cramponnés au cou du domestique, qui nageait plutôt qu'il ne marchait, l'abbé Maksoutian et les enfants de l'école furent, les uns après les autres, déposés de l'autre côté de la cour sur un point élevé. Quant à l'abbé Kirmisian, il s'était retiré dans la chapelle et là, prosterné devant l'autel, il suppliait Dieu de mettre un frein à la fureur de la

tempête. Misak a peine à l'arracher du lieu saint ; le généreux prêtre, après une dernière prière, se décide enfin à suivre son sauveteur et l'un et l'autre allaient se jeter à la nage quand des voix d'enfants partent d'une pièce voisine. M. Kirmisian n'a pas plutôt entendu ces cris suppliants qu'il revient en s'écriant : « Mes enfants, ne pleurez pas ; je vais vous sauver... où êtes-vous ?... » Le domestique, qui avait déjà couru tant de dangers, s'élance après lui.

M. Kirmisian et Misak montent au second étage ; mais tout à coup la maison entière avec l'école et la chapelle est engloutie dans les flots, en emportant l'abbé Kirmisian, le brave domestique, le maître d'école et un professeur, et dans la pièce annexe de la résidence une jeune fille et trois enfants en bas âge. Le professeur ayant surnagé, on put le retirer à l'aide de cordes, il survécut à peine vingt-quatre heures. C'est de lui qu'on tient les détails des derniers moments de M. Kirmisian.

Il est impossible de citer tous les incidents dramatiques de cette terrible journée : un père de famille, voyant que sa femme et ses trois enfants étaient sur le point d'être noyés, se précipita dans l'eau pour leur sauver la vie ; mais il fut aussitôt englouti.

De même, une mère à genoux, tenant son enfant sur les bras, priait devant une image de la Sainte Vierge ; mais, tout à coup, la maison, s'écroulant, les écrasa.

Une grande mosquée, une église grecque et environ deux cents maisons se sont ainsi effondrées, ensevelissant sous leurs ruines un grand nombre de personnes.

Les détails manquent encore ; mais on estime à quatre cents le chiffre des victimes.

Le lendemain, les ouvriers purent déblayer les décombres. Ils découvrirent le cadavre du maître d'école, Vincent Avkenian. Il était tout défiguré, la tête était en sang, un bras cassé, une de ses jambes avait été arrachée.

Le surlendemain de la catastrophe, on trouva le corps de l'héroïque Misak : il était horriblement meurtri, une de ses jambes avait été emportée par les eaux. Peu après, on retira de la boue les trois enfants, l'un âgé de dix ans, l'autre de douze et le troisième de treize ans. On les a enterrés avec Misak dans le cimetière catholique. Ainsi tous les cadavres de la mission étaient retrouvés, les uns après les autres, excepté celui de M. Kirmisian. Ce n'est qu'au bout de cinq jours que l'on découvrit près d'un village, appelé Saraï-Keui, distant de six heures de la ville de Yosgath, le corps du vénérable apôtre. Enfoui dans la boue, il était tout brisé et horrible à voir. On le rapporta avec solennité à Yosgath et on lui fit des funérailles auxquelles assista une foule nombreuse représentant toutes les nationalités de Yosgath.

Quant au cadavre de la jeune fille dont nous avons parlé plus haut, il n'a pas été retrouvé ; on croit que les torrents l'ont roulé jusque dans le Kisil-Irmak, fleuve quatre fois plus large que le Rhône.

* * *

Voilà l'affreuse calamité dont notre mission de Yosgath a été frappée. Il n'y a plus de chapelle pour recevoir les néophytes, plus d'ornements pour offrir le saint sacrifice. Les chandeliers, les calices, les ostensoirs, les ciboires, en un mot, tout a été perdu.

Nos pauvres néo-convertis n'ont pas été plus épargnés que nous. Eux aussi se trouvent actuellement dans un dénument complet. Ils n'ont rien à manger, rien pour se vêtir, plus d'abri pour se réfugier. Les schismatiques, toujours ennemis acharnés de l'Église catholique, cherchent à les attirer. Mais une femme leur a fait une réponse qui nous a émus jusqu'aux larmes :

« J'aime mieux mourir catholique, privée de tout, que de me faire schismatique ! Car la véritable Eglise, c'est l'Église catholique ; en dehors de cette Église, il n'y a pas de salut ! Pour sauver mon corps, je laisserais donc mourir mon âme ! Jamais ! »

C'est la réponse des premiers chrétiens.

Grâce aux efforts et aux talents de M. Kirmisian, nous avions l'immense consolation de voir l'Église catholique de Yosgath se peupler de néo-convertis ; nous lui avions dernièrement envoyé l'abbé Maksoutian, puis des religieuses arméniennes de l'Immaculée-Conception et deux maîtres d'écoles expérimentés.

Faut-il maintenant abandonner cette Mission, sous prétexte que nous n'avons plus de ressources pour les frais d'une nouvelle installation ? Non ! Il faut la relever.

Nous avons mis tout notre espoir dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont les généreux souscripteurs n'ont jamais laissé sans réponse les cris de détresse. Confiant en leur bon cœur, je les supplie de penser un peu à nos malheureux naufragés, à notre mission ravagée par la plus terrible des calamités dont le patriarcat arménien catholique ait été frappé.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père vient de créer au Canada un vicariat apostolique, celui de la Saskatchewan. Nous donnerons dans notre prochain numéro les limites de cette nouvelle mission.

— La Sacrée-Congrégation de la Propagande a nommé préfet apostolique des îles Fernando-Po, Corisco et Annobon, en remplacement du R. P. Pierre Vall-Llevera, décédé, le R. P. Armengol Coll, des missionnaires espagnols de la Congrégation des Enfants de l'Immaculé-Cœur de Marie.

— Par la mort de Mgr Leahy, évêque de Dromore (Irlande), Mgr Donnelly, coadjuteur du vénérable défunt, est devenu évêque de ce diocèse.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Dimanche dernier, dans l'église de Saint-Sulpice, Son Em. le cardinal Lavigerie a prononcé un magnifique discours à la cérémonie d'ouverture du Congrès libre anti-esclavagiste. L'église, malgré ses vastes proportions, était trop étroite pour contenir la foule respectueuse qui l'avait envahie bien avant l'heure fixée. Dans la grande nef on remarquait les délégués envoyés par les différents comités étrangers ; dans le chœur, deux trônes avaient été dressés, l'un pour l'Eminentissime archevêque de Carthage, l'autre pour Son Excellence le Nonce apostolique. Les regards de l'immense assemblée se portaient avec émotion vers Mgr Livinhac arrivé la veille à Paris de sa lointaine mission des Grands-Lacs. Il était entouré de quatorze nègres confesseurs de la foi ou fils des martyrs dans la dernière persécution du Victoria Nyanza. Grandiose et touchant spectacle qui redouble les sympathies pour l'Œuvre civilisatrice de la Propagation de la Foi! N'est-ce pas elle qui a constamment aidé de ses aumônes et de ses prières le zèle des missionnaires du cardinal Lavigerie dans le continent mystérieux ?

— Le dimanche 21 septembre, à 7 heures 3/4, a eu lieu dans la chapelle du séminaire des Missions Étrangères, rue du Bac, à Paris, le sacre de Mgr Mutel, vicaire apostolique de Corée, et de Mgr Kleiner, évêque de Mysore. Le prélat consécrateur était Son Eminence le Cardinal Richard; Mgr l'évêque de Langres et Mgr Vic, vicaire apostolique du Kiang-si oriental, étaient les deux prélats assistants.

UNE PREMIÈRE TOURNÉE PASTORALE AU TANGANIKA

PAR

Mgr **BRIDOUX**, des Missionnaires d'Alger,

Évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika.

Depuis longtemps déjà nous attendions des nouvelles des Pères Blancs du Tanganika. On se demandait même avec anxiété si les Arabes esclavagistes n'avaient pas compromis la sécurité de la mission.

Enfin, la semaine dernière, nous avons reçu une longue et intéressante lettre de Mgr Bridoux. Nous nous empressons de la publier. Comme nos lecteurs en jugeront eux-mêmes, le récit de la première visite pastorale du vénérable évêque dans son immense vicariat est des plus consolants. Dieu bénit visiblement ces lointaines missions et la moisson s'annonce abondante dans un avenir certain. Une carte que nous publierons dans notre prochain numéro permettra de suivre Mgr Bridoux dans sa course apostolique.

I. — Arrivée au Tanganika.

Longueur et difficultés du voyage. — Inconvénients de la masika. — *Passage des rivières. — Abondance de pluies et de soleil. — Rougas-Rougas et sultans. — Caravanes d'esclaves. — Oujiji et son marché d'esclaves.*

C'est le 10 janvier 1889, six mois après avoir quitté l'Europe, que nous arrivons enfin, mes confrères et moi, à la frontière de mon vicariat, séparé de celui de l'Ounyanyembé par le Malagarazi, rivière qui se jette dans le Tanganika. Nous commençons à respirer un peu à la pensée qu'après six mois de ce pénible voyage, il ne nous faut plus que quinze jours pour arriver à Oujiji, sur la rive est du Tanganika. Quinze jours encore, il est vrai, de peines et de fatigues, car nous sommes à la saison des pluies, la plus féconde en fièvres. Nos ânes refusent souvent de nous prêter leur concours et ont grand'peine à se tirer eux-mêmes des plaines immenses et des marécages où nous pataugeons fréquemment dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux. Les rivières et les torrents, grossis par les pluies abondantes de la *masika* (saison des pluies), semblent parfois vouloir nous barrer le passage. Nous les franchissons sur les épaules de nos bons nègres, ou, quand les rivières sont trop profondes, dans de petites barques creusées dans un tronc d'arbre ou fabriquées simplement avec des écorces d'arbre cousues ensemble, que les indigènes mettent au service des passagers moyennant quelques étoffes. Ils les dirigent très habilement ; mais elles sont si fragiles et le courant parfois si rapide après les averses de la masika, que l'on ne s'en tire pas toujours sans danger. Je me suis rappelé plus d'une fois l'*œs triplex circa pectus* qu'Horace attribuait à ceux qui, les premiers, avaient osé affronter, sur de frêles esquifs, les fureurs et les périls de la mer. C'était l'*œs triplex* de l'*auri sacra fames*, tandis que c'est l'amour de Notre-Seigneur et des âmes qui donne au missionnaire le courage de mépriser le danger. Le soleil ne nous ménage pas ses ardeurs équatoriales, et à peine le ciel s'est-il déchargé par une pluie abondante, qu'il en dissipe aussitôt les nuages et nous accable de ses rayons brûlants. Sous leur action torride, des vapeurs chargées de miasmes s'élèvent des marécages et nous rendent une proie facile à la fièvre ; aussi est-il assez rare que nous soyons tous présents aux repas.

Nous voyageons pendant la matinée et, après une étape qui varie de trois à sept heures, selon l'éloignement des camps, nous fixons notre tente tantôt dans un village et tantôt au milieu d'une forêt où de petites huttes d'herbes sèches servent à l'usage des caravanes. Le danger n'est pas toujours inconnu en route, et, s'ils ne sont retenus par la crainte de quelques bons fusils, les Rougas-Rougas ne manquent pas l'occasion d'attaquer, à l'endroit faible, les caravanes et souvent de les piller au milieu des forêts et des hautes jungles.

Nous sommes généralement bien accueillis dans les villages où nous nous arrêtons, surtout par les sultans que l'on ne tient pas cependant à rencontrer trop fréquemment sur sa route, à cause du droit de passage qu'il faut payer à la plupart d'entre eux. Ces sultans au petit pied croient le blanc qui voyage en Afrique, quel qu'il soit, explorateur ou missionnaire, très riche, et ils cherchent à lui extorquer le plus possible d'étoffes dont eux et leurs sujets ne font cependant pas grand usage. Mais c'est une condition nécessaire d'amitié réciproque à la manière nègre et de protection pour la route. Tout ce que l'on peut espérer, c'est de ne leur payer que la moitié ou le tiers de leurs exigences, en ne se laissant pas décourager par cinq ou six heures de très ennuyeuses discussions.

Quelles que soient les difficultés et les peines physiques du voyage, elles nous semblent peu de chose auprès d'une

douleur morale qui vient trop souvent nous affecter. Je veux parler de la rencontre de ces nombreuses caravanes d'esclaves que les infâmes traitants ont arrachés aux rives du Tanganika ou au Manyéma. Comme notre cœur se gonfle de douleur et de commisération profonde, en voyant défiler devant nous ces pauvres esclaves, enfants des pays que nous sommes chargés d'évangéliser, couverts à peine d'un misérable haillon et ployant sous le faix d'une dent d'éléphant! Beaucoup sont réduits à l'état de squelettes ambulants à la suite des immenses douleurs qui les ont accablés, des fatigues d'un long voyage et des privations qui leur sont imposées, car ils ne reçoivent pour leur nourriture de chaque jour qu'une poignée de grossier sorgho; et cependant, si le terrible maître craint qu'ils ne fuient, l'homme est mis à la cangue et la femme à la chaîne.

Un grand nombre portent des marques ineffaçables des coups de bâton ou de lanière d'hippopotame qu'ils ont reçus. De nombreux enfants, presque tous décharnés, suivent péniblement la caravane, chargés de leur petit fardeau; j'en ai vu qui ne devaient pas avoir plus de trois ou quatre ans portant des perroquets du Manyéma que l'Arabe vendra pour quelques roupies à la côte. D'autres, plus jeunes et condamnés, comme beaucoup des premiers, à une mort presque inévitable, sont portés sur le dos de leur mère, dont les seins desséchés leur refusent une nourriture nécessaire à cet âge.

Je fus un jour plus péniblement affecté au passage d'une caravane, en m'entendant saluer par les esclaves: « *Bwana Massanzé* » (Père du Massanzé), où les missionnaires ont séjourné pendant quatre ans. Cette mission a dû être abandonnée à la suite de l'envahissement du fléau arabe qui avait fait, en peu de temps, le vide autour des missionnaires; ceux-ci se rendirent alors à Kibanga où un certain nombre d'habitants les suivirent, tandis que d'autres allèrent les y rejoindre plus tard. Maintenant le Massanzé est presque désert et c'étaient quelques-uns de ses rares habitants qui disparaissaient encore.

L'Afrique intérieure perd réellement son sang par tous les pores, et il est grand temps qu'un bon pasteur vienne enfin arrêter le tigre altéré et panser ses plaies. Merci, ô mon Dieu! d'avoir suscité ce Xavier, ce saint Pierre Claver de notre époque.

Enfin, le 24 janvier, nous apercevons non sans émotion, l'immense nappe bleue des eaux du Tanganika, bordée de son puissant rempart de superbes montagnes, et le lendemain, après avoir franchi un torrent et une dernière rivière, le Lutché, nous arrivons à Oujiji où les Arabes ont malheureusement établi leur quartier fort dans cette région.

Ce que l'on décore du nom de ville d'Oujiji n'est, si l'on excepte le quartier des Arabes et l'emplacement du marché, qu'un amas sans ordre de cases coniques, en forme de ruche ou de termitière de ces pays, au-dessus desquelles les élaïs, les bananiers, les manguiers, les grenadiers, les papayers, balancent leur riant panache de verdure, ce qui de loin donne à Oujiji un tout autre aspect. Il se montre assis sur les bords du lac, au fond d'un léger pli de terrain orné de gracieux festons, presque enseveli dans le feuillage.

En arrivant ici pour la première fois, le sentiment d'admiration que nous éprouvons pour ce bel horizon est bien vite refoulé au fond de nos âmes par la triste vue des nombreux esclaves déguenillés et décharnés, occupés à toutes sortes de travaux matériels ou se traînant péniblement dans leur impossibilité de travailler. Chaque jour les gens des Arabes appelés Wanguanas les offrent de porte en porte ou les exposent au marché, absolument comme l'on fait pour nos quatre ânes qui avaient pu arriver au terme du voyage et dont nous voulions nous débarrasser.

Que de malheureux ont été délivrés sur ce marché que nous avons vu couvert d'ossements humains. Ils sont maintenant les uns au ciel et les autres dans nos différentes missions du Tanganika! Les petits enfants qui voient ainsi briser leurs chaînes ont tant souffert qu'avec les meilleurs soins possibles, on n'en sauve ordinairement que deux ou trois sur dix; en une année, à la mission de Kibanga, on perdit une centaine de petits garçons ou de petites filles âgés de moins de dix ans. Notre cœur se soulève d'horreur à la vue des nombreux Wanguanas qui viennent nous saluer au passage, et nous devons faire un effort suprême pour ne pas détourner la tête avec indignation.

(*A suivre*).

AU ZANGUEBAR ANGLAIS [1]

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

(Suite 1).

VI. Sur l'Ozi

Départ de Lamu en bonne compagnie. — Kipini. — Le fleuve Ozi. — Kau.

Aujourd'hui, 26 novembre, c'est-à-dire seize jours bien comptés depuis notre arrivée à Lamu, l'horizon n'a guère changé que pour s'assombrir davantage. Le Sénat de la ville, composé de douze vieilles barbes blanches pendant d'autant de mâchoires branlantes, est venu nous prendre à témoins des vexations du Sultan de Wito. De son côté, le gouverneur nous envoie un homme de Kau qui s'offre à nous conduire au Tana sous la protection du Sultan de Zanzibar. Mais d'autres nous affirment avec autant de conviction que cette dernière estampille suffira amplement pour nous faire arrêter. L'agent consulaire anglais, M. Simons, nous offre ses services avec une loyauté et une bonne grâce parfaites, mais lui aussi, voulant aller au fleuve, s'est vu barrer le passage par les hommes de Fumo Bakari. Enfin M. Tœppen, qui revient de Wito, tient à remplir sa promesse; mais il ne croit pas non plus devoir nous cacher que la situation est critique à cause de la guerre imminente entre Wito et Lamu, à cause aussi et surtout de la terreur qu'inspirent maintenant aux populations du Tana les voyageurs européens.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12 et 19 septembre et la carte p. 438.

Que faire ? Nous ne pouvons pourtant pas rester indéfiniment à manger les huîtres de Lamu, quoiqu'elles soient délicieuses, et le départ est résolu.

Mais tout à coup une autre difficulté se présente. Notre boutre est trop grand, paraît-il, pour franchir la passe de Kipini. Nous en louons un autre plus petit, nous transbordons, nous donnons à notre capitaine l'ordre de nous attendre jusqu'à notre retour, et le 27, à huit heures du matin, l'expédition quittait la rade de Lamu. Outre deux nouveaux engagés dont l'un, Omari, est un de nos anciens matelots et dont l'autre, Dyuma, nous a été fourni par le ministre méthodiste qui nous a vendu sa maison, nous avons avec nous M. Tœppen et son ami M. Velskow. M. Velskow est un jeune voyageur allemand qui vient d'être reçu docteur en philosophie et qui, après avoir étudié là-bas « la quadruple racine du principe de la raison suffisante », après avoir sondé les abîmes de Feuerbach, Schleiermacher et Schopenhauer, vient maintenant en Afrique chercher des œufs de crocodiles pour y trouver, je crois, « la chose en soi ». C'est un excellent compagnon de voyage.

Toujours est-il que ce petit boutre ne laisse pas que d'avoir à son bord un personnel de choix. Ni plus ni moins que dans l'Arche de Noé, on y trouve Sem, Cham et Japhet, en la personne de leurs descendants. Voilà pour les races. Et que dire des religions ? Il y a un philosophe et quelques païens, plusieurs musulmans et un juif, un protestant et quinze catholiques dont un évêque, deux prêtres, un Frère, onze fidèles, toute la hiérarchie en un mot, excepté le Pape... Hélas ! c'est l'image de ce bas monde où sont rapprochés tant de corps dont les âmes sont si loin !

Enfin, nous voilà partis. Nous passons à Shéla, nous longeons le rivage désolé de Wito, et à cinq heures du soir nous faisons à Kipini notre entrée modeste. (Voir la gravure page 469).

Kipini a été fondé, paraît-il, ainsi que Kau, par des gens venus de Malindi. Le Sultan de Zanzibar conquit ces deux villes sur son adversaire de Paté et Wito, et la Commission européenne de délimitation a bien voulu les lui laisser avec un lopin de sables et de broussailles tout autour. C'est un mauvais port où les grands boutres ne peuvent entrer à cause des bancs de coraux et qui devient impraticable même aux petits pendant la mousson du sud (avril-août).

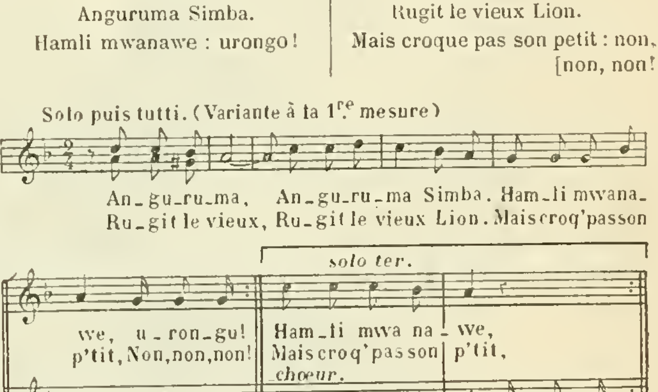
Une longue plage de sable, un fortin à la porte vermoulue mais fier tout de même de porter le pavillon rouge de Zanzibar, des cases en terre, quelques vertes têtes de cocotiers, ailleurs des broussailles grises, sur la plage un troupeau de chèvres et de moutons, près de la mer quelques embarcations de pêcheurs, et en ville bon nombre de figures musulmanes et malpropres, voilà Kipini. Le mot signifie « manche, poignée », car, disent les savants du lieu, la ville a été conquise à « la poignée du sabre ».

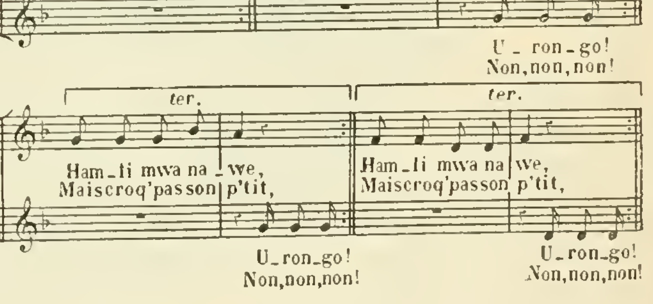
A la nuit tombante nous descendons, prenons dans une maison de M. Tœppen notre part d'une poule qu'il a eu beaucoup de mérite à se procurer, regagnons le boutre, et à deux heures et demie du matin, profitant de la marée montante, nous levons l'ancre et entrons dans l'Ozi.

Chacun s'est fait de son mieux un gîte parmi les caisses Le sommeil pèse sur les paupières, les fronts s'inclinent doucement, les têtes frappent de temps en temps les bastingages, pendant que les rames tombent en cadence sur les eaux et que les oiseaux réveillés passent en lançant un cri strident qui va se perdre au loin dans les profondeurs des forêts boueuses... Cependant peu à peu le ciel s'éclaire, on s'éveille, on se voit, on fait sa petite prière en son cœur, et l'on médite. Mais le trajet est long, la marée faiblit et le capitaine a commandé d'y aller vivement. Alors les rames s'abattent avec énergie, les six matelots se démènent comme des possédés, leurs grands corps se renversent, leurs têtes font craindre qu'elles ne se détachent, leurs yeux flamboient, leurs mâchoires s'ouvrent énormes et des profondeurs de leurs instruments sort une barcarolle qui doit sûrement jeter l'épouvante parmi les plus féroces habitants du fleuve (voir la gravure page 474).

Quant aux chants eux-mêmes, les voulez-vous ? De l'un d'eux j'ai recueilli les paroles, et Mgr Courmont la musique. Il se compose en tout d'un couplet qu'on répète indéfiniment. C'est, paraît-il, la réponse que fit un jour le fils du Sultan de Paté à son père dit *Simba* (Lion) qui voulait l'occire pour une farce de jeune homme. Et le jeune homme, tremblant, vint devant son père et chanta :

Anguruma,	Rugit le vieux,
Anguruma Simba.	Rugit le vieux Lion.
Hamli mwanawe : urongo !	Mais croque pas son petit : non, [non, non !





Et c'est ainsi que tout doucement nous remontons l'Ozi, beau fleuve où la marée s'écoule tous les jours et dont les rives inhabitées sont couvertes de forêts de palétuviers, auxquels les lianes et les dattiers sauvages viennent se mêler, plus nombreux à mesure qu'on s'éloigne de l'embouchure. Sur les branches desséchées des arbres, des aigles pêcheurs veillent gravement ; des massifs de lianes quelques singes nous font des grimaces, et du fond de l'eau les hippopotames soulèvent la tête, secouent leurs petites oreilles pointues et nous envoient de loin un reniflement de mépris (voir la première gravure, page 476).

A sept heures et demie nous étions à Kau, de *Kauka* sécher, disent toujours les savants, car en ce lieu les hommes *sèchent*.

Kau, ce ne serait pas un vilain paysage, sur le papier, s'il était bien rendu. Ces quatre rivières qui se rencontrent là, ce fort où logent une centaine de soldats arabes, jaunes et huileux, ce groupe de cases rustiques, cette verdure, ce grand cocotier qui seul en son coin a l'air de se hausser tout exprès par dessus tout le reste, ce mât de pavillon dressé sur la place, ces pirogues amarrées en avant, ces Gallas qui attendent à droite l'occasion de passer pour apporter au marché le lait de leurs vaches, ces pêcheurs qui, à gauche, filent doucement sur l'eau, l'un dirigeant la pirogue, et l'autre armé d'une longue pique pour frapper le poisson qui remonte à la surface quand descend la marée, tout cet ensemble enfin n'est pas sans intérêt (voir la gravure page 475), et cependant tout cet ensemble nous préoccupe peu. C'est que, ici, il faut oublier l'art pour penser aux affaires.

Ici, nous a dit M. Tœppen, se trouvera Shahib-Shal, le grand vizir du Sultan de Wito pour les affaires du Tana : nul ne peut arriver au fleuve sans lui, et avec lui nul ne peut manquer le fleuve..... Deux choses surtout nous font défaut : des pirogues et des pagayeurs. Nous les trouverons chez lui ou par lui.

Nous descendons.

Hélas ! Malheureux que nous sommes ! Shahib-Shal n'est pas ici, et les pagayeurs fuient les Européens, et leurs pirogues sont cachées. Et puis le gouverneur de la place nous reçoit mal, en nous voyant patronnés par Wito, et les vivres sont rares, et les gens nous font des figures longues, et la maison coule, et la pluie tombe...



ZANGUEBAR ANGLAIS. — SUR L'OZI. NOS RAMEURS; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar (Voir page 473).

VII. La Rivière Noire

Sur la Rivière Noire. — Le canal. — Nouvelles déceptions et nouveaux projets. — Une attaque. — La fin d'un pistolet.

Notre excellent guide, M. Tœppen, ne perd cependant pas courage. Il avait écrit au vizir Shahib-Shal de nous préparer pirogues et pagayeurs : pirogues et pagayeurs nous attendent sans doute au *Bélézo* ou Canal. Dormons en espérant.

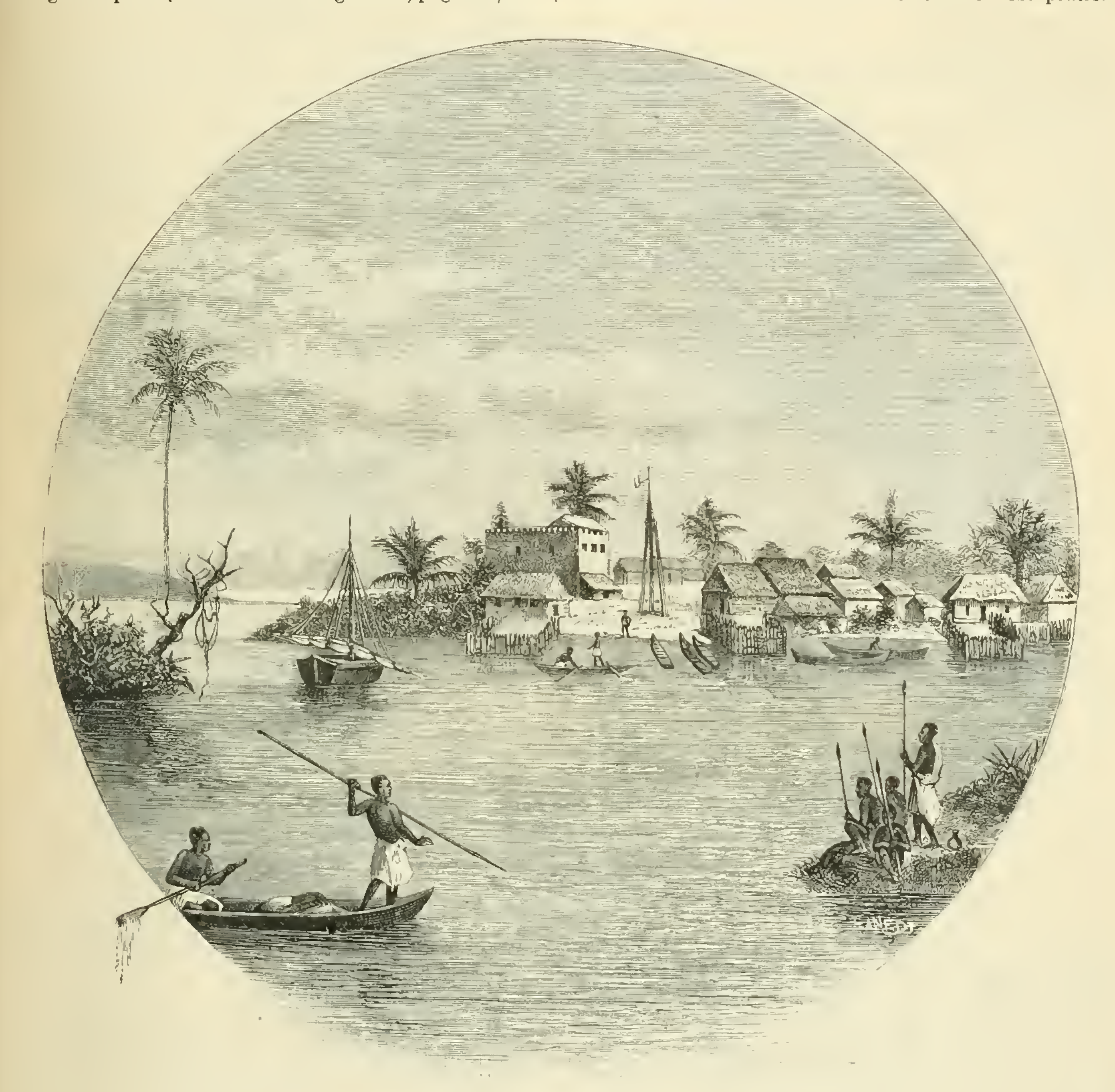
Après avoir parcouru la ville et l'île de Kau, car Kau se trouve être une île, *Odo* en galla, circonscrite qu'elle est de tous côtés par des cours d'eau ombragés et encombrés de palétuviers. Chacun se cherche en conséquence un coin dans la vaste maison du ministre de Wito, lequel possède ici une résidence à portée du Tana ; et le lendemain, à trois heures du matin, nous prenions de nouveau place sur le petit boutre qui porte au Bélézo nos personnes et notre fortune.

L'Ozi que nous avons remonté hier, est formé de trois rivières qui ont ici leur confluent : le Shungi, espèce de petit marigot boueux qui communique avec la rivière de Wito ; le Magogoni, plus important, qui vient du nord et qui recevait autrefois l'eau du Tana par un canal naturel, aujourd'hui bouché, venant de Ngaro ; enfin le *Mlo mkuu* (litt. *Rivière grande*), grossie du Kwazi, qui débouche à gauche et sort du lac Mbililo. En réalité ces cours d'eau, à l'exception du premier, paraissent dus aux débordements et aux infiltrations du Tana. Le cours en est lent, le lit large et profond, l'eau chargée de matières végétales prises aux marais d'où elle sort, les rives couvertes d'une boue noire et épaisse où s'ébattent en familles les crocodiles et les hippopotames.

Maintenant nous avons à remonter « la Rivière Grande » que nous prenons la liberté de dénommer la « Rivière Noire » à cause de la couleur de ses eaux pareilles à de l'encre et absolument nauséabondes. Le paysage est plus intéressant que sur l'Ozi. A droite et à gauche, s'étendent de vastes plaines, d'un côté Kalindi, de l'autre Kitumbi, ce dernier occupé par quelques Gallas ; elles sont presque entièrement inondées pendant les grandes pluies et les grandes crues ; mais habitées et cultivées, elles seraient d'une fertilité prodigieuse. Sur les bords du fleuve, ce sont d'énormes paquets de lianes en fleurs d'où s'élancent les dattiers sauvages avec leurs têtes en désordre élégant ; plus loin de vieux troncs d'arbres blancs se détachent sur la sombre verdure ; ailleurs un échassier noir, que je crois être l'ombrette, veille sur sa maison : un nid énorme qui ferait la charge d'un homme et que les naturalistes disent être divisé en trois compartiments, antichambre, chambre à loger, chambre à coucher. (Voir les gravures pages 487.) Plus loin, quand le terrain est sec, des palmiers branchus d'Ethiopie, deux ou trois espèces, nous reportent aux paysages désertiques, de grands échassiers sortent des herbes en balançant leurs pattes invraisem-

blables, un crocodile dérangé se glisse dans l'eau, des familles d'hippopotames prennent devant nous leurs ébats, et ici, tout près, sur une branche d'arbre légère, deux petits singes qui ont passé la nuit côte à côte, car il faisait un peu froid, nous regardent ramer avec cette indifférence de gens qui viennent de se réveiller et que la paresse empêche de changer de place (voir la deuxième gravure, page 476).

Il est dix heures et demie lorsque nous arrivons à ce qu'on appelle *Bélézoni* (litt. « *Au Canal* »). C'est une petite rivière large d'environ un mètre cinquante, creusée moitié par le Tana lui-même et moitié par les gens de Kau aidés des Wa-Pokomo, faisant des coudes sans nombre, et au moyen de laquelle le « Fleuve Rouge » déverse un peu de ses eaux dans la « Rivière Noire ». Il n'est praticable



ZANGUEBAR ANGLAIS. — KAU, d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 474).

que pour les pirogues et seulement pendant les deux saisons correspondant aux crues principales du Tana.

Mais, comme ce dernier fleuve a une embouchure très resserrée et très dangereuse, on n'y peut guère arriver que par ce canal, et voilà pourquoi Sultan de Zanzibar et Sultan de Wito, ayant chacun derrière eux Impératrice et Empereur, se le disputent aujourd'hui fermement. Pensant trancher la question, Wito a arboré son pavillon aux deux extrémités, mis un poste sur le Tana et établi une douane où toute pirogue qui passe est obligée de donner la valeur d'environ cinq pour cent, souvent plus, jamais moins. Wapokomo, Swahilis et Arabes murmurent, mais ils paient : et c'est l'essentiel.

Au Bélézo nous devions donc trouver des pirogues.

Nous ne trouvons rien du tout, rien qu'une immense solitude au-dessus de laquelle se dresse un long stipe de

dattier sauvage orné du pavillon rouge et blanc de Son Altesse le Sultan de Wito. Hélas! c'est beaucoup; mais c'est trop peu pour nous consoler.

Cependant les pirogues se trouvent peut-être à la station douanière, sur le Tana. La marche est d'une heure environ; pendant que les uns présideront au déchargement des caisses, les autres iront à pied chercher les pirogues et recruter les pagayeurs.

Les autres, ce sont M. Tœppen, le Dr Velskow et moi. Nous partons. Mais nous avions compté sans les grandes herbes, sans l'eau, la vase et les marais, sans le soleil. Au bout d'un quart d'heure nous nous trouvons engagés dans des fondrières perfides où nous nous enfonçons, où nous tombons, où nous perdons nos chaussures et nos habits, où nous nous épuisons, pendant trois heures, en efforts désespérés... Passe encore pour les vieux Africains; mais ce jeune et bon docteur qui ne connaissait encore que les fondrières de la philosophie!



LES HIPPOPOTAMES (voir page 473).

Enfin, voici le poste, voici *Bomani* (litt. « *Au fort* ») Nous entrons couverts de boue et de sueurs, les habits en pièces, les figures congestionnées, les membres tombants. Mais la station, elle aussi, est sous l'eau, et sans vivres. Les quelques soldats qui la gardent sont réfugiés sur des espèces de perchoirs où nous allons les rejoindre et où ils nous font l'aumône de quelques pièces d'indienne dont nous enveloppons nos tristes personnes.

Mais tout cela n'est rien en comparaison des déceptions qui nous attendent: Pas de pirogues! Pas de pagayeurs! On ajoute que sur le fleuve tous les villages sont déserts, que les habitants sont réfugiés dans les broussailles et que l'apparition de l'un de nous, d'un Européen, ne peut qu'augmenter la panique de ces pauvres sauvages. Conclusion: « Vous feriez sagement d'abandonner la partie, d'attendre, de vous porter ailleurs... »

On me donne une pirogue et deux enfants de la station pour porter ces nouvelles au camp. J'arrive; on délibère.

La situation est triste. Mais notre devoir est de ne reculer que s'il est absolument impossible d'avancer. Or nous avons ici même une grande pirogue de mer que M. Tœppen nous a achetée à Lamu, nous avons deux engagés qui peuvent se transformer en pagayeurs, nous avons de plus espoir de nous procurer une autre pirogue à Kau d'après des renseignements reçus au poste. En confiant à la garde du P. Charles et de cinq ou six enfants tout le matériel destiné à la fondation de la mission nouvelle et en n'emportant que les provisions et les objets d'échange strictement nécessaires, ne pourrions-nous pas, Mgr de Courmont, le Fr. Acheul et moi, plus les enfants qui restent, essayer de pousser en avant, de nous aboucher avec les indigènes, de nous faire connaître, de rassurer tout ce monde, d'explorer le fleuve et de choisir un emplacement?

C'est le parti qui est pris, à l'unanimité, et, lorsque MM. Tœppen et Velskow nous rejoignent au camp, ils nous trouvent plus que jamais décidés à tenter l'entreprise.



LES DEUX FRÈRES (voir page 475).

Cependant la nuit approche. Les tentes sont dressées, le repas du soir est prêt, et les feux de nos hommes éclairent joyeusement la solitude.

Après les fatigues de cette journée extraordinaire, chacun se promettait de dormir consciencieusement son sommeil, lorsque, à six heures et demie, une demi-heure après le coucher du soleil, un bruit singulier s'élève des grandes herbes: ensemble de millions de voix, symphonie d'innombrables trompettes, chanson étrange se fondant en un seul et harmonieux concert... Qu'est-ce? — Des légions de moustiques, qui montent comme des nuages animés, qui s'en vont, qui reviennent, qui descendent, qui se dispersent, qui se réunissent, traversés de temps en temps par de gros névroptères paraissant en faire un grand carnage. Mais à mesure que la nuit se fait plus sombre, ces bataillons descendent des régions supérieures où ils sonnaient la charge, ils se répandent en tirailleurs et chacun opère alors pour son propre compte en face de l'ennemi... Hélas! l'ennemi, c'est nous!

Nous résistons vaillamment. Rien qu'en passant la main sur nos bras, rien qu'en nous essuyant la figure, nous tuons des centaines de ces misérables anthropophages. Mais à quoi bon ces massacres? Les morts sont tout de suite remplacés par autant de vivants, et c'est une perspective affreuse que celle d'une nuit à passer dans de pareilles conditions, quand d'ailleurs on est accablé de fatigue et que depuis trois jours on n'a pas dormi? Nous avons bien des moustiquaires. Mais la moindre porte laissée libre donne accès à une foule de ces hôtes qui, ne trouvant par où sortir, n'en deviennent que plus enragés.

Chacun crie, tapage, se plaint, rit, s'arrange, se couche, se lève, se promène, fait du feu, cause, saute, crie, s'assied, s'emmitouffle, se fâche, se résigne, chante, parle tout seul, conte des histoires, et quand on a répété ces divers rôles depuis sept heures du soir jusqu'à cinq heures du matin, l'aurore paraît et les moustiques s'en vont.

Brisés de fatigue, M. Tœppen et le docteur se jettent à six heures dans la pirogue qu'ils ont amenée la veille de Bomani, nous souhaitent bon courage et regagnent Kau, Wito et Lamu.

Immédiatement, nous faisons de notre côté le triage des caisses, nous parlementons avec le capitaine du petit boutre, qui, nous voyant dans l'embarras, trouve l'occasion bonne pour nous exploiter et change quatre fois de parole. Nous rembarquons tout ce qui n'est pas nécessaire pour l'exploration et, à dix heures, le P. Charles et moi nous nous mettons en boutre pour Kau.

Cette fois, nous nous adressons directement au Gouverneur de la part du Sultan de Zanzibar. Il nous reçoit mieux, et cède au Père et à ses jeunes gens une maison assez confortable où ils attendront le résultat de notre exploration. D'un autre côté, la pirogue en question m'est assurée, grâce au concours de M. Tœppen, et le lendemain, à midi, j'étais de nouveau au camp où déjà l'on prenait des mesures en vue de l'attaque des moustiques.

Ce n'était pas précaution vaine. En effet, une demi-heure après le coucher du soleil, la symphonie recommence, la fantasia la suit. Mais, cette fois, nous étions prêts. Au commandement, les torches s'allument et de tous côtés on met le feu aux grandes herbes, aux broussailles, aux arbustes. Tout brûle, craque et flamboie. Nous sommes, comme des salamandres, au milieu d'un cercle de feu, la fumée tourbillonne dans l'air, et les moustiques, grillés et épouvantés, nous laissaient une paix relative, lorsque tout à coup se produit un incident grave.

Séliman était allongé près de son feu, tranquille et heureux. Mais la nuit s'avançait et, malgré notre procédé renouvelé de la campagne de Russie où Moscou s'alluma,

La nuit, comme un flambeau,

les moustiques commençaient à revenir à la charge. D'un bond, Séliman se lève, ramasse de l'herbe, de la terre, du bois, des cailloux, tout ce qui lui tombe sous la main, le jette au feu pour le ranimer, et se recouche. Moins de trois minutes après, le pauvre vieux ronflait déjà comme un garde national, lorsque soudain, là, dans son feu qu'il disperse, un coup de fusil retentit. Tout le monde bondit. L'alarme est au camp. Hélas ! c'était l'antique pistolet de notre cuisinier, l'arme invincible, que lui-même avait prise pour un morceau de bois de chauffage et qui rendait maintenant son dernier et bruyant soupir !

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VIII.

L'ÉGLISE ROMAINE DANS LA PÉNINSULE DES BALKANS (1800-1890).

1. VICARIAT PATRIARCAL DE CONSTANTINOPLE.

Suite (1)

A côté des fidèles de rit latin, il y a dans le vicariat patriarcal, d'autres communautés appartenant aux divers rites unis. Je vais dire un mot sur chacune.

I. — *Rite grec uni.* — Le rite grec uni compte peu d'adhérents dans la Turquie d'Europe. Le voisinage du Phanar, l'influence politique et l'or de la Russie ont empêché jusqu'à ce jour de travailler efficacement au retour de ce peuple. Il y a néanmoins, à Constantinople, un évêque grec catholique ; de plus les Pères grecs géorgiens ont une chapelle de leur rite à Féri-Keui et une autre annexée à l'hospice qu'ils desservent à Péra. En dehors des religieux géorgiens, il y a à Constantinople, six prêtres de rite grec pur; ils ont un séminaire, où l'on enseigne le grec ancien et moderne, la philosophie et la théologie, et un petit catéchuménat pour les nouveaux convertis du schisme.

Ces grecs purs se distinguent des grecs melchites, qui sont de nationalité arabe et résident presque tous en Asie. Ces derniers néanmoins ont une église de leur rite à Constantinople, avec une école qui comptait, en 1882, cent dix-sept élèves. Depuis plusieurs années, le petit sanctuaire de Féri-Keui, dédié à l'Immaculée-Conception, est devenu le centre d'un mouvement considérable de guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes. Malgré les attaques des journaux libres-penseurs et du clergé schismatique, la foule des pèlerins ne fait que grossir. De nombreux schismatiques accourent au sanctuaire de Marie demander la santé du corps, et ils y trouvent souvent la guérison de l'âme, à laquelle ils ne songeaient pas; on a vu jusqu'à des femmes turques venir se recommander à la mère d'Issa (Jésus). La chapelle est devenue trop étroite, et il a fallu songer sérieusement à l'agrandir.

Il s'est produit à la suite un certain ébranlement de retour vers le catholicisme, mouvement encore bien faible, puisqu'il ne fait que commencer, mais qui pourra prendre ultérieurement des accroissements sérieux. A Malgara, ville de la Thrace, un pope est revenu à l'unité avec sa pa-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15, 22, 29 août et 5, 12 et 19 septembre.

roisse ; dans un village voisin, trois cents schismatiques se sont convertis ; à Césarée (Asie Mineure), il s'est fait, dans les derniers temps, un mouvement de retour accentué vers Rome et plus de cent grecs ont abjuré récemment le schisme. Le nombre des grecs unis du Vicariat de Constantinople s'élève aujourd'hui à près de cinq mille.

Pour être protégés contre les persécutions du patriarche schismatique, les nouveaux convertis ont demandé à être reconnus en communauté distincte. A cause de leur petit nombre, la Porte a jugé plus expédient de les mettre jusqu'à nouvel ordre sous la juridiction civile du patriarche arméno-catholique. Au spirituel, ils relèvent du délégué apostolique de Constantinople.

II. *Rite arménien uni.* — De 1800 à 1830, les Arméniens catholiques, résidant dans la Turquie d'Europe, étaient soumis, au civil, au patriarche schismatique de leur nation, qui profitait de cette situation fausse pour les persécuter dans leur foi et les rançonner à merci. Touché de leurs souffrances, Pie VIII leur donna, en 1830, un archevêque primat, qui fut reconnu officiellement, par la Porte, en qualité de chef civil de la communauté catholique. En 1867, le siège patriarcal des Arméniens catholiques, qui était à Bzommar (Liban), fut réuni au siège primatial de Constantinople. Pie IX sanctionna cet arrangement par la fameuse bulle *Reversurus*, qui servit de prétexte à une poignée de libres-penseurs arméniens, la plupart francs-maçons, pour susciter un schisme qui dura dix ans, de 1870 à 1880.

Je fais ici mention des Arméniens catholiques seulement pour mémoire, me proposant de revenir en détail sur les fidèles de ce rite au chapitre suivant.

III. *Bulgares unis.* — A cause de l'importance qu'a prise le mouvement bulgare depuis trente ans, il ne sera pas sans intérêt d'exposer un peu en détail l'histoire de cette communauté.

C'est dans le cours du v[e] siècle de l'ère chrétienne que les Bulgares, venus des bords du Volga, s'établirent aux embouchures du Danube. Ils étaient encore tous païens, et c'est seulement au IX[e] siècle que leur roi Bogoris fut converti à la foi chrétienne par les saints apôtres des Slaves, Cyrille et Méthode ; l'empereur Michel voulut être son parrain et lui donna son nom au baptême.

L'union existait encore entre Rome et Constantinople. Les Bulgares convertis se trouvèrent donc catholiques, et le nouveau roi chrétien, aussitôt après son baptême, se mit en rapports avec le Saint-Siège. Il envoya au Pape des ambassadeurs pour lui demander des évêques latins et réclamer la solution de certains doutes.

Le Pape Nicolas I[er] répondit à Bogoris en lui adressant une célèbre décrétale, qui est insérée au *Corpus juris*, et pour satisfaire aux pieux désirs du prince, il lui envoya un évêque latin et des missionnaires. C'était précisément à l'heure néfaste où Photius rompait avec Rome et inaugurait le schisme. Les Bulgares, encore jeunes dans la foi, subirent naturellement l'influence de l'Église de Constantinople, leur mère, et la suivirent dans sa malheureuse défection.

Mais comme ils trouvaient lourd le joug du patriarcat schismatique, au bout de deux siècles d'oppression, un de leurs meilleurs princes, Joannice, s'adressa à Innocent III et reconnut, avec tout son peuple, la suprématie spirituelle de l'Église de Rome.

L'indiscipline et l'ambition des croisés firent avorter ces espérances. Baudoin, empereur latin de Constantinople, ayant, sans motifs et contre la défense du Pape, déclaré la guerre à Joannice, fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort par lui. Dès lors et jusqu'à la chute de l'empire franc, les Bulgares se montrèrent les ennemis implacables des Latins, et il ne fut plus question d'union avec Rome.

Le patriarche schismatique de Constantinople abusa de la situation pour traiter les Bulgares en peuple conquis, et il mit toute la politique à détruire leur nationalité. On leur envoya des évêques grecs, dont l'unique mission était d'extorquer à leurs ouailles le plus d'argent possible et de les gréciser. Ils interdirent l'usage de la langue slave dans la liturgie et du bulgare dans les écoles. Opprimés politiquement par les Turcs et religieusement par leurs pasteurs, les malheureux Bulgares demeurèrent jusqu'au milieu du XIX[e] siècle dans un état d'abaissement à peine croyable.

Pendant la guerre de Crimée (1854), l'esprit de nationalité se réveilla fortement chez les Bulgares, comme parmi toutes les populations chrétiennes soumises au Sultan. Ils réclamèrent, auprès du patriarche, des évêques de leur nation, le rétablissement du slave dans la liturgie et du bulgare dans l'enseignement. Leurs demandes ayant été rejetées, ils résolurent de secouer enfin le joug du Phanar.

Mais, sentant leur faiblesse et leur isolement, les Bulgares se tournèrent tout naturellement vers Rome. Ce fut, il faut bien le reconnaître, un entraînement plus politique que religieux. Les chefs du mouvement ne s'occupaient nullement de la question de dogme. Ils cherchaient uniquement à sortir de l'oppression dans laquelle les retenait depuis des siècles le patriarche de Constantinople.

Mais si les motifs qui poussaient les Bulgares vers Rome laissaient à désirer sous le rapport religieux, au point de vue politique, les résultats étaient immenses. *Cinq à six millions* de Bulgares enlevés au schisme et par conséquent à l'influence russe, comme le déclarait, vingt ans plus tard, Saïd-Pacha, premier ministre de la Porte, c'était la ruine du panslavisme et la question d'Orient bien près d'être résolue. Placés entre le Danube et Constantinople, six millions de Bulgares catholiques barraient au Czar la route de cette capitale. C'eût été le triomphe de la civilisation occidentale sur la barbarie moscovite.

Pourquoi faut-il qu'à cette heure décisive la France n'ait pas eu conscience de son rôle ? Tout simplement parce que notre ambassadeur à Constantinople, M. Thouvenel, était un libre-penseur, qui ne vit dans le retour des Bulgares qu'une question de sacristie, indigne d'occuper son attention. Il refusa le concours de la France à ce peuple opprimé, qui venait avec enthousiasme se déclarer notre client et se jeter entre les bras de la seule puissance qui représente le catholicisme en Orient, le laissant ainsi exposé sans défense aux intrigues de l'Angleterre et de la Russie.

Rome comprenait mieux l'importance de la question et suivait attentivement le mouvement bulgare. A Constantinople, Mgr Brunoni, vicaire patriarcal, M. Boré, supérieur des Lazaristes, acccueillaient avec bienveillance les en-

voyés de la nation. Après plusieurs pourparlers, un prêtre rentré dans l'union, le Révérend Joseph Sokolski fut choisi pour évêque. Pie IX, voulant donner à ses nouveaux enfants un gage d'affection paternelle, l'appela à Rome pour lui conférer de ses propres mains l'onction épiscopale; un diacre, M. Raphaël Popoff, et plusieurs envoyés de la nation bulgare accompagnaient le nouveau prélat.

Le sacre de Mgr Sokolski eut lieu dans la chapelle Sixtine, le dimanche 14 avril 1861. Malgré l'opposition de l'Angleterre et de la Russie, la Porte s'empressa de reconnaître l'existence de la communauté bulgare unie et délivra à son chef, Mgr Sokolski, son bérat impérial. Il y eut alors un ébranlement général dans la nation et l'on put croire un moment que tout le peuple bulgare allait rentrer en masse dans l'union.

La Russie comprit le danger qu'allait faire courir à sa politique le retour au catholicisme de la nation bulgare. D'accord avec l'Angleterre, toujours prête à contrecarrer en Orient l'action du catholicisme et l'influence de la France, le gouvernement russe mit tout en œuvre pour arrêter le mouvement, et il n'y réussit que trop bien. Que se passa-t-il entre les agents du Czar et le nouvel évêque? On ne l'a jamais su positivement. Mais, deux mois après son retour de Rome, Mgr Sokolski disparaissait, emportant ses bulles d'évêque et son bérat impérial de chef civil de la communauté.

Quelques jours après, on apprenait avec stupeur qu'on l'avait vu sortir de nuit de l'ambassade russe et s'embarquer pour Odessa. On sut depuis qu'on l'avait dirigé sur Kiew, où il demeura jusqu'à sa mort interné dans un monastère, sans qu'il fût possible aux Bulgares de communiquer avec lui. Il est permis de croire que le vieillard fut victime de sa confiance dans les Russes plutôt qu'apostat. Ce qui tend à le démontrer, c'est son internement rigoureux dans l'intérieur de la Russie. S'il eut formellement abjuré l'union, le gouvernement moscovite n'eût pas manqué de le renvoyer à ses ouailles et de publier sa victoire. Du reste, après ce que j'ai raconté au chapitre précédent, cet acte n'a pas de quoi nous surprendre.

La disparition de Mgr Sokolski, exploitée pour la Russie et par les schismatiques, remettait tout en question. Un instant, on put croire que c'en était fait de l'union bulgare. Ses adhérents, qui s'élevaient déjà à plus de soixante mille, descendirent à quatre mille cinq cents. Découragée de la perte de son chef et ne voulant à aucun prix retomber sous le joug des Grecs, la masse de la nation finit par se faire reconnaître par le Sultan comme communauté indépendante, sous le titre d'exarchat bulgare. Le patriarche schismatique de Constantinople essaya en vain de s'y opposer, en excommuniant l'exarque dans un synode général de tous les patriarches, celui de Jérusalem excepté. L'exarque a bravé les foudres du Phanar, soutenu par l'or et par l'influence politique de la Russie, qui, mieux avisée que la France, s'est bien gardée de laisser échapper l'occasion, convoitée depuis longtemps, de mettre la main sur la nationalité bulgare.

Au moment où tout semblait humainement perdu pour l'union bulgare, l'action providentielle commença à se manifester. Jusqu'alors, comme je l'ai dit, le mouvement était plus politique que religieux. Dieu, qui voulait sans doute épurer ces vues trop humaines, permit qu'il échouât pour se reconstituer sur de meilleures bases.

Au nombre des rares membres du clergé demeurés fidèles à l'union, se trouvait ce jeune diacre, Raphaël Popoff, qui avait accompagné à Rome Mgr Sokolski. La vue du centre de la catholicité avait fait sur son âme une impression profonde. Ordonné prêtre par Mgr Brunoni, il fut envoyé à Andrinople, où il s'employa de toutes ses forces à raffermir les convictions, un instant ébranlées, de ses compatriotes. Il réussit à conserver un petit noyau de fidèles à Andrinople et dans une dizaine de villages aux environs. C'est pourquoi, malgré sa jeunesse, Pie IX se décida à l'élever à l'épiscopat, avec le titre d'évêque-administrateur des Bulgares unis. Pour prévenir le retour de la catastrophe précédente, le jeune prélat fut placé, avec son peuple, sous la juridiction du vicaire patriarcal de Constantinople (1865).

Déjà auparavant, Pie IX avait chargé le R. P. d'Alzon, fondateur et premier supérieur des Augustins de l'Assomption (Nîmes), d'envoyer quelques-uns de ses missionnaires au secours de cette Eglise en détresse. Craignant de ne pouvoir suffire à cette tâche, avec une Congrégation encore au berceau, le R. P. d'Alzon proposa aux Résurrectionnistes polonais de s'associer à cette œuvre. Ils acceptèrent et, dès le mois de novembre 1863, le R. P. Galabert, des Augustins de l'Assomption, ouvrait pour les Bulgares de rite latin une école à Philippopolis, pendant que les PP. Résurrectionnistes en ouvraient une autre à Andrinople pour les Bulgares récemment entrés dans l'union.

De leur côté, les Lazaristes de la Macédoine ouvraient, à Salonique et à Monastir, des écoles pour les Uniates. Enfin le vicaire patriarcal de Constantinople envoyait à la Propagande de jeunes Bulgares, choisis parmi ceux qui donnaient le plus d'espérance de pouvoir un jour être élevés au sacerdoce.

Pendant qu'on s'occupait ainsi de répandre l'instruction parmi les Bulgares, tenus jusqu'alors, même le clergé, dans une ignorance effroyable, le nouvel évêque, Mgr Raphaël Popoff, reconnu officiellement par la Porte, commençait la visite pastorale de son troupeau. Partout il fut reçu avec enthousiasme par les rares villages demeurés fidèles à l'union. Ils avaient eu bien du mérite à persévérer, en dépit des vexations et des intrigues des schismatiques, qui s'en allaient répétant partout que Rome avait abandonné les Bulgares et qu'il n'y avait de salut pour eux qu'en se jetant dans les bras de la Russie.

A la fin de cette première visite (1867), le chiffre des Bulgares unis était déjà remonté à neuf mille. Le mouvement de retour vers Rome a continué depuis, lentement mais sûrement. Aucune raison politique, aucun avantage matériel n'attire aujourd'hui les Bulgares à l'union, tout au contraire. Il en résulte que ceux qui se convertissent sont amenés par la grâce et qu'ils sont décidés à tout souffrir pour rester les enfants dociles de l'Église romaine.

Mgr Raphaël Popoff, étant mort en 1874, eut pour successeur un évêque bulgare récemment converti, Mgr Nil Isvoroff. Immédiatement, plus de douze cents familles de Koukouche, son ancien siège épiscopal, se déclarèrent pour

l'union et le mouvement s'étendit bientôt de proche en proche aux villages voisins.

Rome comprit bientôt qu'un seul évêque ne pouvait plus suffire à la tâche. En 1883, la Propagande décida l'érection de deux nouveaux vicariats apostoliques pour les Bulgares, l'un à Andrinople pour la Thrace, l'autre à Salonique pour la Macédoine. Mgr Nil Isvoroff dut fixer sa résidence à Constantinople, avec le titre d'archevêque-administrateur des Bulgares. Mgr Petkoff, ancien élève de la Propagande, fut le premier vicaire apostolique de la Thrace et Mgr Mladénof fut choisi pour la Macédoine. Les deux nouveaux vicaires apostoliques furent reconnus en cette qualité par la Porte.

Le vicariat apostolique de la Thrace compte en 1889 :

Un vicaire apostolique, 13 prêtres indigènes, 7 Pères Résurrectionnistes, dont 3 de rite latin et 4 de rite bulgare ; 7 religieux de l'Assomption, dont 5 de rite latin et 2 de rite bulgare : au total, 27 missionnaires, 17 stations, 15 églises ou chapelles, 2,900 catholiques.

Un séminaire à Andrinople sous la direction des Pères de la Résurrection. 1 gymnase partagé en sept classes et une école industrielle, 81 pensionnaires et 10 externes, 7 écoles élémentaires pour les enfants bulgares des deux sexes. Les Augustins ont, dans la même ville d'Andrinople, 1 alumnat qui compte 35 élèves, dont 18 Bulgares. Ils ont une autre école à Philippopoli.

Les Sœurs de charité et les Oblates de l'Assomption ont dans la Mission plusieurs écoles et orphelinats.

Enfin, il y a dans le vicariat apostolique de Thrace 1 monastère d'hommes de rite bulgare, 10 religieux et 1 monastère de femmes de même rite, 35 religieuses.

Le vicariat apostolique de la Macédoine compte en 1889 :

Un vicaire apostolique, 18 prêtres indigènes assistés de quelques Lazaristes, 35 stations, 22 églises, 31 chapelles 25,000 catholiques (1).

Un séminaire à Salonique sous la direction des Lazaristes. 50 élèves, 22 écoles élémentaires ; 1,200 garçons, 100 filles,

En dehors des deux vicariats de Thrace et de Macédoine, il y a une centaine de Bulgares unis, à Constantinople et dans les environs ; ce qui porte à 28,000 le chiffre des Uniates. Puisse ce petit troupeau être les prémices de la nation bulgare tout entière !

Statistique comparée du vicariat patriarcal de Constantinople :

	En 1800	1850	1890
Latins.	8.000	12.500	40.000 cath.
Grecs unis	2.000	3.000	5.000 cath.
Arméniens	10.000	15.000	10.000 cath.
Bulgares latins (Sofia et Philippopoli)	2.400	6.000	12.000 cath.
Bulgares unis	0	0	28.000 cath.
Total du vicariat.	22.400	36.500	95.000 cath.

(1) D'après un rapport de Mgr Mladénof (voir *Missions catholiques*, année 1885, n° 820) le nombre des Bulgares unis de la Macédoine s'élevait à 60.000, répandus dans 70 villes ou villages. Le chiffre que je donne est extrait des *Missiones catholicæ*, 1889. Il semble officiel.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Grammaire de la langue montagnaise ou chippeweyane par le R. P. Legoff, oblat de Marie-Immaculée, missionnaire dans le diocèse de Saint-Albert (Canada).

Nous signalons avec empressement aux philologues ce précieux ouvrage dû à un missionnaire qui a passé vingt années parmi les Montagnais. Ces sauvages forment, on le sait, l'une des principales tribus de la famille des Déné-Dindjié qui peuple la grande moitié du Territoire anglais du Nord-Ouest et les trois quarts de la Colombie britanique et de l'Alaska. Tous sont chrétiens et généralement bons chrétiens.

« Leur langue, dit le R. P. Legoff, est des plus originales, et un étranger, fût-il d'ailleurs sérieux comme Caton, ne peut l'entendre parler pour la première fois sans se dérider. Elle offre, en outre, malheureusement des difficultés qui semblent tout d'abord absolument inextricables. »

C'est ce que constate le vénérable Mgr Grandin dans l'approbation qu'il a envoyée de l'île à la Crosse à l'œuvre du savant missionnaire :

« Après vous être dépensé pour la gloire de Dieu, vous aurez la consolation de faire du bien quand vous ne serez plus, et les missionnaires, nos successeurs, auront moins de peine que nous pour apprendre cette langue vraiment difficile. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Mme M. C. G. B., du diocèse de Valence........................ 200

Pour les missions les plus nécessiteuses (Zanguebar).
Anonyme de Lyon en reconnaissance........................ 100
M. l'abbé Garbelle, à Valgrisenche, Aoste, demande de prières.. 100
Un abonné du diocèse de Fréjus... 5

A Mgr Guillon, vicaire apostolique de la Mandchourie.
Mme M. A. P et M. C., avec demande de prières 10

A M. Lecron, mission du Dahomey.
M. le chanoine Goupil, à Angers.... 25
M. P. de la Forge, à Alger.... 6

Au R. P. Augouard, provicaire de l'Oubanghi.
Anonyme de Grenoble, paroisse de Notre-Dame............... 20

Pour le sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, élevé par un Père Jésuite, à Mataryeh, en Egypte.
Une personne privée d'aller à Lourdes, transmis par la *Semaine religieuse* de Cambrai 10

A Mgr Vidal, vicaire apostolique des îles Fidji.
M. le chanoine Goupil, à Angers. 25
Un abonné du diocèse de Rouen, avec demande de prières..... 10

(La suite des dons prochainement).

ÉDITION NÉERLANDAISE

Pour l'érection d'une chapelle dans la mission des Pères Jésuites, au Kiang-nan........................ 1000

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella. 3.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — LE PASSAGE DU CANAL ; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar.
(Voir page 484).

CORRESPONDANCE

TONG-KING OCCIDENTAL

Nombreuses conversions. — Inondations générales.

Les missions du Tong-King et de l'Annam sont, à l'heure présente, les missions du monde où les ouvriers évangéliques recueillent la plus abondante moisson. Fruit et salaire divins des terribles tribulations patiemment supportées en ces dernières années, des milliers d'infidèles frappent à la porte du bercail et sollicitent la faveur de combler les vides faits par la persécution dans le troupeau décimé. Aussi la joie déborderait du cœur des missionnaires si à tout instant de nouveaux fléaux ne venaient désoler ces chrétientés déjà si éprouvées. Le vénérable doyen de l'épiscopat tonkinois prend nos lecteurs pour confidents des progrès de sa mission comme aussi des peines qui viennent de l'attrister une fois de plus. Associons-nous du moins, par nos prières et par nos offrandes, aux mérites et aux souffrances des apôtres.

LETTRE DE MGR PUGINIER, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Ha-Noi, 5 août 1890.

Il y a huit jours, j'espérais n'avoir à vous entretenir que de nos résultats dans la conversion des infidèles ; mais, hélas ! aujourd'hui, j'ai à vous annoncer de plus un grand malheur occasionné par une inondation subite.

I

Je commence par le point le plus consolant, le mouvement des conversions. Les païens continuent à venir à nous, poussés certainement par la grâce, car nous n'avons pas à aller les chercher pour leur prêcher la vérité. Ce mouvement, qui s'est déclaré depuis plusieurs années, va toujours en se développant. Les derniers comptes rendus accusent six mille vingt-six baptêmes d'infidèles. Ce chiffre est un peu inférieur, il est vrai, à celui de l'année précédente ; cela tient à la famine qui, comme vous le savez, a affligé notre mission, surtout pendant trois mois. Nos catéchumènes, qui dépassaient le chiffre de dix mille, n'ayant pas de quoi vivre, ont dû, en grande partie, quitter leurs villages pour aller mendier ou chercher ailleurs un travail qu'ils ne trouvaient pas chez eux; pendant trois mois il n'a pas été possible de les instruire, il aurait fallu pouvoir les nourrir et nous n'avions pas les ressources suffisantes. Voilà la vraie cause qui nous a empêchés de les baptiser avant la clôture du compte rendu annuel fixé au 15 juin. Ils

continuent maintenant à étudier la doctrine et nous préparons en ce moment de nombreuses sections au baptême.

* * *

Bien que le chiffre des baptêmes soit un peu inférieur à celui de l'année précédente, en réalité, le résultat est plus satisfaisant. Nous avons réussi à implanter la foi dans septante-six villages païens, tandis que, l'an dernier, le nombre des communes converties n'avait pas dépassé quarante.

Ces nombreux baptêmes d'infidèles (nous en avons eu plus de vingt-deux mille dans les quatre dernières années) ont élevé le total de nos chrétiens à plus de deux cent quinze mille. C'est pour nous un surcroît de travail bien consolant, il est vrai, mais qui nécessite une augmentation de personnel. Malheureusement, la mort a diminué le nombre de nos ouvriers apostoliques ; dans l'espace de neuf mois, nous avons perdu six missionnaires, tous encore jeunes, et cinq prêtres indigènes, dont deux seulement avaient atteint la soixantaine. Huit autres prêtres indigènes sont à peu près incapables de tout ministère sérieux par suite de graves maladies ou d'infirmités occasionnées par la vieillesse. Les bien portants sont écrasés par le travail et peu à peu ils succombent à la fatigue. Nos paroisses sont populeuses, les plus petites comptent de deux mille cinq cents à trois mille âmes; plusieurs six et sept mille ; deux atteignent quinze mille. La plupart sont très étendues, et souvent les prêtres ont à faire cinq ou six heures de marche pour administrer aux malades les derniers sacrements.

* * *

Nous travaillons à augmenter le nombre des prêtres et des catéchistes ; mais pour cela il faut aussi augmenter en proportion le chiffre des élèves dans les collèges et agrandir les établissements. C'est tout un ensemble de choses qui s'enchaînent et nécessitent des dépenses au-delà de nos forces. Je l'ai dit souvent et je suis forcé de le répéter encore : il nous est impossible de faire face à tout, nous n'avons pas les ressources suffisantes. Le mouvement des conversions absorbe à lui seul une bonne part de nos allocations annuelles et ne nous laisse pas de quoi développer nos établissements dont le personnel devrait cependant être doublé. Ce n'est pas que nous donnions de l'argent aux catéchumènes, à part quelques secours ordinaires; mais nous avons à entretenir le personnel nombreux qui les enseigne. Cet entretien est tout entier à la charge de la mission.

* * *

Je ne parle pas des difficultés incessantes et de la persécution que nous avons à subir de la part des notables ennemis et même de plusieurs fonctionnaires annamites, pour implanter la foi dans les communes païennes. Je les ai déjà fait connaître ; elles continuent toujours et nous réussissons rarement à obtenir un semblant de justice.

Mais peu nous importent les peines, les tribulations et les épreuves de tout genre; nous les acceptons de bon cœur, quelque pénibles qu'elles soient. Que le règne de Dieu se propage, que les âmes soient sauvées, cela nous suffit !

II

Je vais vous entretenir maintenant du désastre qui afflige une bonne partie de notre mission.

Jusqu'au 21 juillet, les eaux des fleuves n'avaient qu'une hauteur moyenne. Le 22, une crue se déclara subitement par suite de fortes pluies et de la fonte des neiges dans les montagnes de la Chine et du Thibet. Les 23 et 24, les eaux montèrent avec une rapidité extraordinaire. Le 25, la digue du grand fleuve fut rompue sur la rive de Hanoï. Le 26, nouvelles ruptures. A partir de ce jour, des lettres m'arrivaient de toutes parts annonçant une inondation exceptionnelle et de grands malheurs.

Les digues du grand fleuve n'ont pas été les seules à briser ; celles des rivières ont pareillement été emportées en beaucoup d'endroits. Il faut remonter jusqu'en 1871 pour avoir un exemple de crue semblable.

Huit provinces du Tong-King sont inondées en tout ou en partie, et le riz de la récolte d'automne y est définitivement perdu. Les ruptures sont tellement nombreuses et quelques-unes si considérables (plusieurs atteignent sept cents mètres), qu'il est impossible de les réparer de suite. Nous sommes au commencement de la saison des hautes eaux. A chaque nouvelle crue, et nous en aurons jusqu'à la fin de septembre, les eaux du fleuve se déverseront encore sur toute l'étendue du pays. Lorsque l'inondation aura diminué, il ne sera plus temps de planter le riz d'automne.

La récolte d'été a été généralement bonne; mais une partie considérable du riz a été exportée et celui d'automne étant en grande partie perdu, c'est le retour de la famine. A peine étions-nous délivrés de ce fléau, que nous allons le voir reparaître, et avec lui les désordres de la piraterie. Déjà le pillage en plein jour est fréquent. De fortes bandes bien armées circulent dans les plaines et rançonnent les villages. Ceux qui refusent de payer sont souvent incendiés.

* * *

Notre mission de Ké-So, où, depuis vingt ans, nous avons fait des travaux considérables que nos compatriotes aimaient à visiter, a particulièrement souffert de l'inondation. Les eaux ont passé par-dessus la digue, qui, en outre, s'est brisée en trois endroits, à côté de notre établissement. Elles se sont précipitées dans nos maisons comme une avalanche, et plusieurs dépendances où nous logions des pauvres ont été emportées par le courant.

Notre établissement a été complètement inondé. Dans ma chambre, il y a eu un mètre d'eau, et dans la grande église, qui cependant est élevée, plus de quarante centimètres. Les habitations des missionnaires, le séminaire de théologie, les classes des catéchistes, l'imprimerie, le grenier à riz, la basse-cour, la cuisine, etc., tout a été envahi subitement.

Les premiers jours ont été bien pénibles, pas un seul point n'émergeait au-dessus de l'eau; pas de barque pour circuler; pas d'endroit pour cuire le riz. On a eu grand'peine à installer quelques passerelles en planches. On était retenu prisonnier et on prenait patience quand même, car il faut savoir se plier aux circonstances.

Au bout de deux jours, nous avons pu nous procurer des bambous et installer partout des ponts le plus simplement possible, mais on circulait avec moins de difficultés. En pays de mission, on sait se contenter de peu.

Les dégâts pour notre seul établissement de Ké-So s'élèvent à quatre-vingt mille francs, et ils dépasseront cent cinquante mille francs, si l'église subit de fortes avaries, ce que nous ne pourrons constater qu'après l'inondation. Tout notre travail de vingt ans a été perdu en quelques heures. Tout est à recommencer.

En ajoutant à ces dégâts ceux qui ont été subis par notre collège de Hoàng-Nguyên et par une trentaine de paroisses, les pertes de la mission dépassent deux cent mille francs, et monteront peut-être à trois cent mille. Je ne comprends pas dans ces chiffres les dommages éprouvés par les chrétiens. Les ruines que cette inondation a occasionnées dans tout le Tong-King, y compris la réparation future des digues, peuvent être évalués, sans exagération, à vingt millions de francs.

* * *

Que faire au milieu de ce désastre? Nous n'avons qu'à répéter une fois de plus avec résignation les paroles du saint homme Job : « Le Seigneur nous avait donné ces biens. Il nous les a enlevés. Que son saint nom soit béni ! »

Nos œuvres souffriront naturellement de notre gêne, et je suis à me demander comment nous réussirons à seconder le mouvement de conversions d'infidèles. Nous ferons ce que nous pourrons et Dieu se chargera de ce qui est au-dessus de nos forces.

Permettez-moi, en terminant, de remercier les bienfaiteurs de notre mission. Plusieurs, en nous adressant des aumônes, se recommandent à nos prières. Outre les communions et autres bonnes œuvres qui sont faites en leur nom, je les recommande au Seigneur trois fois par jour, et je célèbre le saint sacrifice pour eux le lundi de chaque semaine. Lorsque ce jour-là est occupé par une fête d'obligation, je remets au lendemain la messe hebdomadaire que je me fais un devoir d'offrir à leurs intentions.

UN DÉPART DE MISSIONNAIRES

Jeudi 25 septembre, une cérémonie des plus touchantes attirait dans l'église de Saint-François-de-Sales de Lyon, une foule considérable. Dix missionnaires appartenant tous à la Société des Missions Africaines, étaient à la veille de partir, les uns pour le Dahomey et la Côte des Esclaves, les autres pour l'Egypte. Son Eminence le Cardinal Foulon, archevêque de Lyon, heureux de donner une nouvelle preuve de sa haute bienveillance pour tout ce qui concerne notre Œuvre, avait bien voulu présider cette solennité, adresser même aux jeunes apôtres une allocution pleine de cœur.

Prenant pour texte ces paroles des Saints Livres : *Quam pulchri pedes evangelizantium pacem*, l'éminent orateur montra la grandeur et la beauté de l'apostolat qui, mieux que les armées, mieux que le commerce, mieux que la civilisation laïque, va porter à ces contrées désolées, à ces peuples esclaves, à ces nations terribles et assises dans les ombres, la vérité, la charité, la liberté. Quelques versets des prières de l'*Itinéraire*, prières si belles, si gracieuses, commentées d'une manière magistrale, fournirent au vénérable archevêque une émouvante péroraison.

Le discours tout entier, du reste, exprimait la tendresse et l'admiration pour ces jeunes gens qui, dès le lendemain, allaient quitter la « douce France », leur famille, sans autre espérance que la mort ou les fatigues de l'apostolat.

Son Eminence bénit ensuite avec effusion et embrassa chacun des nouveaux missionnaires, et alors commença le long défilé des prêtres, des amis, des hommes du monde, heureux de baiser les pieds de ceux qui allaient évangéliser la paix. *Quam pulchri pedes!*

Nous avons reconnu dans l'assistance, plusieurs membres du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Ils avaient voulu, eux aussi, donner une preuve de leur respectueuse sympathie à la Société des Missions Africaines et à son vénérable supérieur.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 24 août, se sont embarqués à Marseille pour la mission du Maduré, six novices de la Compagnie de Jésus. Ce sont : les FF. Caulet Emile et Delbor Joseph, du diocèse de Rodez; les FF. Gros George, Haas Auguste et Hans Lucien, du diocèse de Strasbourg ; le F. Sauthier Henri, du diocèse de Périgueux.

— Le 12 septembre, trois missionnaires de la même Compagnie de Jésus sont partis de Marseille pour la mission de Madagascar. Ce sont : le R. P. Le Goff Jean-Marie, du diocèse de Saint-Brieuc, qui a déjà passé 10 ans dans la mission du Maduré ; le R. P. Royet Louis, du diocèse du Puy, et le F. scolastique Ansos Auguste, du diocèse d'Auch.

— La supérieure générale des Filles de la Croix de Lambézellec près Brest (Finistère), s'est embarquée le 26 juillet pour le diocèse de Natchitoches, aux Etats-Unis, emmenant six religieuses de sa communauté : Sœurs Marie de Jésus, Marie-Stanislas, Ange Gardien, Tous-les-Saints, Saint-Paul et Saint-Pierre.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Dimanche 21 septembre une grande fête se célébrait dans l'église du séminaire des Missions Étrangères. S. E. le cardinal Richard, assisté de Mgr Larue, évêque de Langres, et du Vicaire apostolique du Kiang-si, Mgr Vic, de la Congrégation de la Mission, sacrait deux évêques, Mgr Kleiner, évêque de Mysore, et Mgr Mutel, évêque titulaire de Milo, vicaire apostolique de Corée.

Mgr Kleiner est né à Thionville en 1841. Il partit pour la mission du Maïssour (Indes) en 1865 ; successivement il a évangélisé avec le plus grand succès le district de Coorg et celui de Shimogua. Il fut ensuite chargé d'une partie de la population chrétienne dans la grande ville de Bangalore, au centre de laquelle il construisit la magnifique église de Sainte-Marie de Black-Pally.

Il fut nommé vicaire général de Mgr Coadou, en 1887, puis son coadjuteur et évêque titulaire de Lyrba le 22 juin dernier.

Par la mort de ce vénérable prélat, arrivée récemment, il est devenu évêque de Mysore. Il a pris cette devise pleine de douceur et de piété : *Ad Jesum per Mariam* : A Jésus par Marie.

Mgr Mutel est né en 1854, à Blumerey (diocèse de Langres). Il entra au séminaire des Missions Étrangères en 1873. Envoyé dans la mission de Corée en 1877, il dut attendre pendant trois ans l'occasion de pénétrer en ce pays alors fermé aux Européens. Il y vécut cinq années, obligé de se cacher dans quelque réduit obscur, de voyager la nuit, craignant à chaque instant que son arrestation n'amenât une persécution générale. Il fut rappelé à Paris en 1885 comme Directeur du séminaire.

Le désir de ses confrères et la volonté de la Propagande l'envoient de nouveau sur la terre de Corée pour laquelle il a gardé le plus ardent amour.

Les armes de Mgr Mutel sont : *A l'écu coupé, au chef de gueule chargé de trois étoiles d'argent ; à la pointe d'or, chargée d'une billette qui est de Corée ; de deux branches, l'une d'épines et l'autre de rosier fleuri.* Les trois étoiles d'argent en souvenir du Vénérable Mgr Imbert et des Vénérables MM. Mauban et Chastan, mis à mort pour la foi à pareil jour. Les épines et les roses trouvent leur explication dans la devise : *Florete flores martyrum !*

La cérémonie empruntait un éclat particulier, non seulement à cette double consécration, mais encore aux souvenirs que ce jour rappelait.

Le séminaire des Missions Etrangères célébrait le cinquante-unième anniversaire du martyre de Mgr Imbert, évêque de Capse et deuxième vicaire apostolique de Corée dont Mgr Mutel est le sixième successeur.

Le cardinal Richard n'a eu garde d'oublier cette date glorieuse et dans un mot charmant d'à-propos, de piété, d'amabilité, il a salué nos martyrs unissant leurs noms à ceux des Bienheureux Chanel et Perboyre. Son Eminence a loué avec une délicatesse exquise les évêques consacrés, leurs missions, les évêques assistants, les familles, M. Delpech, supérieur du séminaire, « patriarche de toute une génération d'évêques, » et a terminé en donnant à tous ceux qui l'écoutaient ce mot d'ordre qu'il a reçu du Souverain Pontife dans son dernier voyage à Rome : « Travaillons jusqu'à la mort. »

Bengale central (*Hindoustan*). — Mgr Pozzi, de la Société des Missions Étrangères de Milan, évêque de Kishnagore, écrit de Berampore, le 1er septembre, au vénérable M. Scurati, directeur des *Missioni Cattoliche* :

« Depuis le 2 août, le district de Kishnagore est couvert par les eaux. La digue de Moorshedabad ayant cédé en plusieurs endroits, la campagne restera inondée jusqu'au mois d'octobre. Aussi que de misères ! Deux mille chrétiens me demandent du pain. Comment leur venir en aide avec nos ressources si limitées ?... Daignez nous envoyer quelques secours. »

AU ZANGUEBAR ANGLAIS (1)

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

(Suite 1).

VIII. — Sur le Canal.

Le passage du Canal. — Bomani. — Tchara. — Au bord du fleuve.

Nous sommes tous malades. Mais une pensée nous guérit presque : c'est aujourd'hui que l'expédition doit voir le Tana !

Nous avons deux pirogues : la petite que j'ai ramenée de Kau et dont se chargent Omari et Dyuma, qui prennent les devants ; la grande que nous essayerons de conduire nous-mêmes.

Rude journée, celle-là aussi. Cette embarcation, bonne sans doute pour tenir la mer, mais trop grande, trop lourde, trop longue surtout pour ce canal étroit et brisé de coudes sans nombre, au courant très fort, cette embarcation nous rend actuellement service ; mais que d'efforts elle exige, que de sueurs elle fait verser ! Armés chacun d'une perche solide avec fourche au bout, le Fr. Acheul et moi, poussons de toutes nos forces, les enfants halent sur les bords à travers la boue et les herbes, Séliman, muni d'une pagaye — nul ne sut jamais pourquoi, — se perd dans les fondrières, et Mgr de Courmont, au milieu de nous, commande le mouvement, essayant en vain, tout le temps de l'opération, de faire comprendre aux travailleurs de la berge ce principe de mécanique élémentaire que, lorsque deux forces égales agissent dans des directions opposées, leur résultante est nulle ! Rien n'y fait : chacun tire de son côté, l'un sur l'autre, chacun pousse, se dégage, tombe et se relève comme il peut (voir la gravure page 481). Enfin, c'est comme à Paris : *Fluctuat, nec mergitur.*

Courage quand même !

Voici la station de douane des gens de Wito : nous sommes arrivés. Salut au Tana !

Autrefois le sultan de Zanzibar, tout doucement, avait mis des postes sur ce fleuve. Mais à la suite de l'enquête des trois commissaires européens qui limitaient ses possessions à dix milles de côte, il dut les retirer. Tout aussitôt le sultan de Wito se mit à sa place, et comme déjà le bruit circulait que la rive gauche serait attribuée à l'Allemagne, l'autre restant à l'Angleterre, ledit sultan envoya ses Swahilis faire déguerpir tous les Wa-pokomo de la rive droite et les contraignit de s'installer sur la rive gauche jusqu'à Muina, exclusivement, malgré les débordements du fleuve et les incursions des Somalis auxquels ils se trouveraient ainsi plus particulièrement exposés. C'est de cette époque que date l'installation du poste, Boma, où nous venons d'aborder. Il est gardé par quelques soldats valeureux et se compose de quatre cases misérables abritant le gouverneur et son personnel, en plus d'un

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19 et 26 septembre et la carte p. 438.

hangar destiné à recevoir les contributions forcées de tous ceux qui passent; il y a là du riz, du maïs, du sorgho, des patates, des haricots, des cocos, des noix d'arec, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des têtes de buffles, etc. On dit que c'est le cinq pour cent. Ces douaniers sont évidemment très forts; pour moi, je n'arriverais jamais à découvrir le cinq pour cent dans une tête de buffle, dans une poule, et je reste plein d'admiration pour ces gens qui trouvent l'opération si aisée.

En ce moment, tout l'établissement, entouré de hautes palissades garnies d'épines, est dans l'eau et la boue, et c'est à grand'peine que nous pouvons trouver un endroit un peu plus ferme où nous établissons nos tentes. Quant à sortir à pied, il n'y faut pas songer : partout le fleuve a débordé, et ces grandes herbes qui s'étendent à perte de vue, ces cocotiers, ces arêquiers, ces manguiers qui bordent les deux rives, ces maisons elles-mêmes qu'on aperçoit ici et là, tout est dans l'eau. Ce district est celui de Tchara — car chaque région du fleuve a son nom particulier — il n'est guère habité que par les esclaves des Swahilis et des Arabes de Kau ; mais avec plus de monde et de travail on pourrait y avoir des rizières magnifiques (voir la gravure, page 486).

Pour nous, nous sommes bien reçus à Bomani, grâce surtout aux bienveillantes recommandations de M. Tœppen. Mais il est clair pourtant qu'on préfèrerait nous voir ailleurs et l'on ne cesse de nous répéter que, maintenant, il n'y a rien à faire avec les Wa-pokomo : pas un ne voudra entrer à notre service.

A tout cela nous répondons simplement: « C'est juste. Mais nous voulons absolument, nous aussi, faire une petite promenade sur ce fleuve. Nous savons que vous pouvez avoir des pagayeurs tant que vous voulez : un mot de vous suffit. Trouvez-nous-en deux ou trois, comme M. Tœppen vous l'a dit... » Et nous promettons récompense, et nous faisons entendre que nous sommes puissants, si nous voulons, et nous affirmons du reste que nous resterons ici jusqu'à ce que nous trouvions des hommes...

Un jour se passe : personne. Un deuxième jour succède au premier : personne encore... Combien de temps faudra-t-il que notre patience soit mise à l'épreuve?...

Écoutez... Des voix s'élèvent sur le fleuve, peu après des pirogues paraissent, et bientôt six solides gaillards débarquent à la station, conduits par un soldat. Il est vrai, cette escouade n'est pas pour nous. Tout simplement le poste avait besoin de bois de chauffage, et comme ces messieurs les Swahilis sont trop distingués pour couper du bois, ils se font servir et entretenir par les Wa-pokomo qui, n'étant pas musulmans, doivent aux fils du Prophète tout ce que les fils du Prophète en exigent, sans rémunération et sans réplique.

A peine les six hommes ont-ils mis pied à terre que nous en prenons immédiatement deux à part, avec un grand air d'innocence, naturellement, et nous les engageons. Nos excellents douaniers n'osent pas réclamer devant le fait accompli ; mais de leur côté les Wa-pokomo, craignant vraiment que nous tirions sur eux comme on tire sur des canards, refusent de nous accompagner plus de deux jours... Enfin, c'est toujours cela d'acquis. En avant sur le Tana !

Cher Tana ! Comme nous en jouissons, malgré nos infortunes, assis ensemble sur une vieille pirogue renversée, le soir, à cette heure où le soleil s'enfonce tout grand derrière les masses de verdure qui bornent l'horizon, où les ombres s'allongent, où les frêles arêquiers de l'autre rive semblent s'élever plus haut dans un ciel plus pur, où les oiseaux aux



UN HÉRON

formes étranges regagnent la branche où ils dormiront, où le silence se fait dans la nature plantureuse, où tout se tait !... Alors, écoutez : Rien. Pas un bruit. Pas un souffle. Et là, devant vous, silencieux aussi, calme et puissant, le fleuve passe, roulant ses flots jaunes entre deux forêts de grandes herbes et nous apportant comme une invitation mystérieuse de remonter jusqu'aux profondeurs inconnues où il a trouvé ses sources. Sous nos yeux un îlot flottant succède à



UN ÉCHASSIER

l'autre. C'est une masse de verdure, où parfois un oiseau se pose, qui vient on ne sait d'où, que le fleuve a prise au passage, dont il s'amuse en ses tourbillons innombrables, et que, tout en la caressant, il emporte vers l'abîme

insondable où lui-même se perdra tout à l'heure, dans les profondeurs de l'Océan.

Et c'est ainsi qu'il passe depuis les siècles : silencieusement, sans autre souci que de fertiliser ses rives et de reculer toujours plus loin son embouchure. Et nous sommes les premiers missionnaires envoyés par l'Église catholique pour porter la bonne nouvelle de leur Rédemption aux hommes inconnus qu'il nourrit sur ses bords. Mon Dieu ! donnez-nous de réussir : car cette œuvre est la vôtre et c'est pour parler de Vous que nous sommes venus !

IX. — Sur le Tana.

Un essai malheureux. — A la recherche de pirogues et de pagayeurs. — Sauvés par un sorcier.

Nous voici au 4 décembre. A six heures du matin, tout est prêt, et nous partons : nous, dans la petite pirogue, avec deux pagayeurs, Séliman et un enfant ; les autres, dans la grosse embarcation.

Mais nous avons bientôt pris les devants, et vers dix heures, arrivés à un village de Mramba, — *Mrambani*, « lieu ou l'eau s'épanche », — nous jugeons prudent d'attendre le reste du convoi. Nous sommes d'ailleurs fort bien reçus par le chef du lieu, un nommé Kombo. Nous restons ainsi jusqu'au soir, et c'est alors seulement qu'apparait la grosse pirogue, avec les hommes exténués, harassés, découragés, et jurant que jamais ils ne consentiront à rentrer dans ce chien de bâtiment. Un marin de l'équipage, Omari, donne la raison du retard, raison qui en même temps est une leçon :

« — Une pirogue, dit-il, faite pour tenir la mer, ne vaut rien pour glisser sur un fleuve. La cause ? C'est que c'est cela, et c'est cela. A preuve que l'eau de mer est lourde, et que l'eau de fleuve, au contraire, se casse sous la pirogue... »

Chacun ouvre les yeux avec sourcils en accent circonflexe pour mieux comprendre la démonstration pas très lumineuse ; mais enfin on tombe d'accord sur un point : c'est que force nous est d'abandonner ici la pirogue de mer. Seulement, où trouver, pour porter son chargement, assez de pirogues d'eau douce et assez de pagayeurs ?

Le lendemain, de grand matin, pendant que Mgr de Courmont et le Fr. Acheul travailleront à établir notre réputation, je suis député pour aller chercher dans le fleuve les moyens de transport nécessaires.

A Simikaro, rien ; à Tcha-Zoro, rien encore ; Golbanti, siège d'une mission méthodiste anglaise, rien non plus ; et j'arrive à Ngao, où s'établit aussi une entreprise luthérienne allemande, et qui est le plus fort village du bas fleuve. Là, j'ai vite fait de m'aboucher avec quelques jeunes gens, qui, contrairement à ce qu'on nous a dit, ne se sauvent pas du tout dans les broussailles à mon approche. Habitués jusqu'ici à pagayer pour rien les Arabes et les Swahilis, ils paraissent au contraire enchantés de faire maintenant le même travail pour une rétribution convenable. Peut-être même trouverai-je ici des pirogues, et je me rends à cet effet chez les anciens du lieu, rassemblés sous un arbre, derrière le village, au seul endroit qui ne soit pas complètement enfoui sous l'eau ou dans la boue.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — TCHARA SUR LE TANA : d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar (Voir page 485).

Hélas ! pour mon malheur arrive en même temps un Swahili de Wito, un de ces traitants de la côte, qui emploient leur existence à exploiter les indigènes de l'intérieur, à les tromper, à les voler, à les séduire ; à les corrompre, enfin à ce qui s'appelle, dit-on, les « civiliser ». Ce monsieur, d'un

air empressé et doucereux, se jette sur mes mains qu'il baise presque, se confond en politesses, se met à mon service, et sans attendre même que je l'accepte, fait mon éloge à la vénérable assemblée, un éloge qui se termine ainsi :

« Malheureusement, Shahib Shal et le sultan de Wito, votre maître, ayant défendu aux Wapokomo de fournir maintenant des pirogues et des pagayeurs aux Européens, à cause des affaires que vous connaissez, vous ne pouvez permettre à personne de suivre mon ami... » Et dire que son ami, c'était moi ! j'étais perdu.

Mais au moment où je me retire pour courir après un autre expédient, Faruki, mon obligeant avocat, me prend à part et me dit que, « puisque c'est moi », il me vendra sa pirogue, qu'il a précisément laissée dans les parages de Mrambani et que, au reste, il nous trouvera des pagayeurs...

Evidemment, Faruki veut nous exploiter ; mais que faire ? Je descends avec lui le jour même, après avoir partagé avec ses hôtes, les restes mortels d'un poisson sur un plat de riz. Le soir, nous arrivions chez Kombo.

Brisé de fatigue, j'entre dans la tente et m'étends sur mon lit de camp, en attendant la soupe de Séliman. Déjà les yeux se ferment et les oreilles s'engourdissent lorsque je distingue vaguement le bruit d'un attroupement qui se forme, et que, tout à coup, à ma porte, des voix entonnent ce chant patriotique, en excellent alsacien :

« Hil hétait d'un' bedid' nafire,
« Hit hétait d'un' bedid' nafire,
« Qui n'afait cha-cha-chamais nafigué,
« Qui n'afait cha-cha-chamais nafigué ! »

C'était le Fr. Acheul, que Thann vit naître et Mulhouse grandir, c'était lui qui, pendant mes deux jours d'absence, avait tout simplement formé ce chœur de musiciens et préludé à son apostolat en enseignant à une dizaine de grands jeunes gens cette chanson de la patrie !

Mais il y a mieux encore. A la manière dont on cause, dont on rit, dont on nous entoure, il est clair que ces excellents Wa-pokomo, à nous dépeints sous des couleurs si peu encourageantes, savent distinguer entre les diverses tribus des Blancs et qu'ils paraissent nous regarder maintenant comme leurs meilleurs amis.

Bientôt nous apprenons que ce village où nous nous sommes arrêtés, par hasard ou plutôt par force, est celui d'un homme de Ndéra, le plus beau pays du moyen Tana, dit-on. Kombo s'est établi ici pour la culture du riz ; il rassemble autour de lui toute une petite colonie de ses compatriotes et chaque année, en cette saison, on vient du pays faire les semailles pour rentrer ensuite. Or, ces jours passés, un



Palmier doum — Dattier sauvage — Un nid — Palmier doum — Lianes

ZANGUEBAR ANGLAIS. — SUR LA RIVIÈRE NOIRE ; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar (Voir dans le précédent numéro la page 474).

grand sorcier de Ndéra est venu voir ici ses champs de riz, et après une enquête minutieuse qu'il nous fait subir sans en avoir trop l'air, le brave homme reste convaincu qu'il a mis la main sur de « bons Blancs » et qu'il y aurait pour lui grand honneur et grand profit à nous introduire en son pays. Il va rentrer, il a une pirogue et quatre pagayeurs, dont deux sont ses fils.

Nous convenons des prix, le tout est mis à notre disposition, l'accord est fait, nous partons demain...

Et voilà comme quoi le vieux Babuya, grand sorcier du Diable, introduira au pays de Ndéra Mgr de Courmont, grand-prêtre du bon Dieu!

Il y a de ces méprises. *(A suivre)*.

UNE PREMIÈRE TOURNÉE PASTORALE AU TANGANIKA

PAR

Mgr **BRIDOUX**, des Missionnaires d'Alger,
Évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika.

(Suite 1)

II. — D'Oujiji à Kibanga

En route pour le Haut Congo. — Baie de Kigoma. — Navigation sur le Lac. — Le Msalaba. — Chants des rameurs. — Beautés des rives du Tanganika. — A l'assaut des arrivants. — Te Deum.

J'aurais désiré pouvoir visiter sans retard les missions de mon vicariat du Tanganika, mais par la route que la nécessité nous a imposée, nous nous trouvons à une distance assez rapprochée de la mission de Kibanga où se rendent deux missionnaires de notre caravane. Je ne puis me dispenser d'y passer, et c'est d'ailleurs économie de temps, car je dois faire aussi ma tournée pastorale dans le provicariat du Haut-Congo, qui n'a pas encore d'évêque à sa tête.

Le bon P. Guillemé est venu à notre rencontre à Oujiji, ce qui nous permet de nous embarquer sans retard et dès le lendemain matin de notre arrivée, nous allons rejoindre le bateau de la mission. Il nous attend à trois lieues d'Oujiji dans la baie de Kigoma, baie splendide qui fournirait un excellent port à l'abri des vents à la fois violents et variables qui soufflent sur le Tanganika. Kigoma pourrait être choisi plus tard comme le centre des missions du Tanganika, situé qu'il est au milieu de la rive orientale du lac, et avec son port d'où partent chaque jour des bateaux dans presque toutes les directions du Tanganika. Nous savons d'ailleurs que l'on nous y désire, et chaque fois qu'un missionnaire passe, le chef ne manque pas de lui redire : « Quand viendrez-vous vous établir chez nous? »

Après nous avoir invités à nous reposer quelques instants sous sa véranda, et nous avoir offert quelques présents, il me répète la même invitation.

« Venez bientôt; vous choisirez l'endroit qui vous plaira le mieux; vous aurez des enfants autant que vous voudrez. » Malheureusement il y existe un poste de Wanguanas et leur voisinage n'est pas à rechercher.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 19 et 26 septembre.

La navigation sur le lac, que les indigènes appellent souvent « *bahari* » mer, est toute primitive, et il est à croire que les nègres se serviront longtemps encore de leurs vieilles pirogues. Ce ne sont que des troncs d'arbre creusés en forme d'auge. Le constructeur ne connaît ni la scie ni le rabot; les seuls instruments qu'il emploie, sont une petite hache et une doloire toute primitive. Cependant ces petites pirogues dans lesquelles les noirs se tiennent debout au nombre de huit à dix et qu'ils font manœuvrer très habilement au moyen de pagaies, filent rapidement sur le lac et semblent braver la fureur de ses vagues. Ils ne craignent guère d'ailleurs le naufrage, quand ils n'ont pas de marchandises, car leur petite barque surnage sur l'onde comme une coquille de noix, et eux se jettent à l'eau et nagent au besoin des heures entières et d'un seul bras, tandis qu'une main est employée à tenir la pagaie et à traîner la barque.

Les Arabes et les missionnaires ont apporté quelques perfectionnements à la navigation. Leurs bateaux sont toujours des arbres creusés, mais avec plus d'art, et la coquille assez bien arrondie est agrandie par deux planches fixées à ses bords.

Ils ont de dix à quatorze mètres de long sur une largeur moyenne d'environ un mètre vingt centimètres; ils sont en outre munis d'un gouvernail et ornés d'un mât garni de sa voile qui sert lorsque le vent veut bien souffler. A l'arrière du bateau se trouve un petit pont recouvert de nattes qui abritent à moitié contre la pluie et le soleil et sur lequel deux personnes peuvent difficilement prendre place. Les bancs des rameurs sont ordinairement au nombre de six à dix. Nous pourrions nous rendre en vingt heures à Kibanga, si un vent favorable venait enfler notre voile, mais retardés par un vent contraire, nous sommes obligés de relâcher plusieurs fois et nous ne pouvons avancer que lentement à la rame, ce qui prolonge notre voyage de plus de cinquante heures.

Notre bateau baptisé du nom de *Msalaba* « la croix » porte sur sa voile une grande croix rouge, signe de la rédemption que nous allons prêcher aux peuples plongés encore dans les ténèbres et les ombres de la mort. La manœuvre y est faite par treize enfants de la mission sous la direction de l'un d'eux qui a le titre de pilote. Ils ne quittent jamais le rivage, sans avoir fait publiquement la prière à l'Ange gardien, puis ils entonnent leurs chants, car jamais l'on ne rame sans chanter. Leur premier chant est une prière à Dieu, dont le refrain est : « Commençons par prier Dieu, puis ramons avec force; commençons par prier Dieu. » Un chant succède à l'autre, et les couplets continuent, tant que l'improvisateur, d'une fécondité surprenante, conserve la voix et la parole, car les mots ne lui manquent pas. Le silence ne se fait que lorsque la brise se lève et qu'on peut mettre à la voile. Les rameurs respirent, s'épongent avec la main, le corps couvert de sueur, et bercés par la vague grossissante, ils laissent leur barque voguer au gré du vent. Vient-il à tomber, ils reprennent et leurs rames et leurs chants.

Les marins préfèrent parfois la nuit au jour pour la navigation, parce que le lac est plus calme. Ils longent toujours

les côtes et ne prennent guère le large que s'ils doivent traverser le lac ou si la tempête et l'absence de rade leur font redouter d'échouer sur les rochers du rivage.

Quand le lac est mis en courroux par des vents violents, il élève ses vagues à la hauteur des collines et les précipite l'une contre l'autre avec fracas ; mais, quand il est calme, il reflète sur ses ondes parfaitement unies l'azur des cieux, en lui donnant toutefois une couleur plus foncée avec une nuance verdâtre. Le missionnaire, qui pour la première fois longe alors ses rives, ne peut se lasser d'en admirer la beauté incomparable, de contempler ses hautes montagnes qui tantôt plongent leurs flancs abrupts jusqu'au fond du lac où elles jettent leurs nombreux promontoires, et tantôt s'élèvent en pentes douces, pour former de hauts plateaux mamelonnés qui s'étendent à perte de vue. Les regards semblent ne pouvoir se détacher de ces rives revêtues d'une herbe d'un vert tendre, d'où s'élèvent de grands bois et où courent des bandes de grands singes qui ont l'air de vous narguer. Çà et là apparaissent quelques cases de sauvages ensevelies à moitié dans la verdure.

Aux monts de l'Oujiji, succèdent bientôt ceux de l'Ourundi, et nous apercevons dans le lointain, sur l'autre rive, ceux de l'Ougouia et de l'Oubwari qu'il nous sera bientôt donné de contempler de plus près. De nombreux hippopotames viennent montrer leur énorme et vilaine tête au-dessus du lac pour disparaître bientôt, et des crocodiles reposent au soleil sur les rochers ou dessinent au-dessous de l'onde la silhouette de leurs corps.

Le dimanche au soir nous passons en face de Kibanga d'où nous sommes aperçus, car l'on nous attend avec une impatience égale à celle que nous avons d'arriver ; mais poussés par un vent debout, nous devons aller relâcher à une rade voisine et y passer la nuit pour n'arriver que le lendemain matin.

Le R. P. Coulbois est sur le rivage avec tous ses enfants et une partie des habitants du village de la mission, plus d'un millier de personnes.

Aux cris de joie des hommes et des enfants, aux *you-you* des femmes, se mêlent de nombreuses salves, et c'est au milieu d'un nuage de poudre que nous sommes comme enlevés d'assaut et portés à terre par nos chers nègres ; ils se disputent l'honneur de nous prêter le concours de leurs bras et de leurs épaules.

Nous nous rendons sans retard à la mission, distante du village d'un kilomètre et demi, en traversant les magnifiques plantations qui font déjà de Lavigerie-Ville un petit paradis terrestre.

Notre premier soin est d'aller saluer Notre-Seigneur dans son tabernacle, puis nous laissons nos chers nègres aux joies de ce jour jusqu'au soir où un salut solennel et le chant du *Te Deum* suivis de la bénédiction épiscopale réunissent chrétiens, catéchumènes et postulants à l'église de la mission, trop petite pour contenir la foule. Que d'actions de grâces nous avions à rendre à Dieu qui nous a conduits tous sains et saufs, et sans la perte d'aucun de nos bagages au milieu de tant de dangers, à la partie de la vigne à laquelle dans sa bonté Il a daigné, malgré notre indignité, nous appeler à travailler !

III. — La mission de Kibanga.

Heureuse transformation. — Lavigerie-Ville. — Le travail auxiliaire de la prédication. — Moyen employé pour habituer les sauvages à se vêtir. — Nécessité d'agrandir l'église de la Mission.

Lorsque, il y a à peine six ans, les missionnaires vinrent s'établir à Kibanga, tout y était désert et couvert de broussailles. Depuis, les choses ont changé de face et le pays s'est complètement transformé : « *Quantum mutatus ab illo.* » Les missionnaires ont pu obtenir à assez bon compte du chef Poré la cession en pleine propriété d'une vaste étendue de terre qui, si elle pouvait être entièrement cultivée, nourrirait cent mille habitants : c'est une immense plaine mamelonnée, d'une contenance de seize mille hectares, limitée par deux rivières : le Loufou et le Canouema, et traversée par deux autres : le Maongolo et le Kalémé. Elle renferme en outre dans les replis de ses mamelons de nombreuses sources qui donnent naissance à autant de ruisseaux.

Tous les sauvages qui veulent venir s'établir sur ce terrain, en acceptant les conditions du postulat, ont la liberté de cultiver autant qu'ils veulent autour de leur demeure. Au Tanganika, les sultans sont reconnus seuls propriétaires du sol ; mais comme il est presque partout en friche, chacun de leurs sujets peut à son gré cultiver ce qu'il désire, et choisir son champ où il lui plaît. Mais l'ambition du nègre est bornée en face du travail, et quand il a cultivé cent mètres carrés, il trouve ordinairement son champ suffisamment grand.

Les missionnaires se fixèrent d'abord assez près du Tanganika ; mais par suite du retrait du lac, qui a beaucoup baissé en ces dernières années, ils se trouvèrent bientôt entourés de marécages formés par l'embouchure du Maongolo, et ils durent songer, il y a deux ans, à transférer leur résidence sur une éminence, à un kilomètre et demi dans l'intérieur des terres. Ils y construisirent, avec l'aide de leurs grands enfants, un immense tembé, deux orphelinats pour les garçons et les filles qui sont maintenant au nombre de deux cent quatre-vingts, tous rachetés de l'esclavage, et plusieurs villages pour l'installation des ménages chrétiens. Outre les villages des enfants, beaucoup d'autres se sont formés depuis autour de la mission : petits villages de dix à cinquante feux composant un total de plus de deux mille habitants, néophytes, catéchumènes et postulants. C'est déjà pour le pays un centre important, auquel les missionnaires, dans leur reconnaissance pour leur vénéré Père et fondateur, ont donné le nom de Lavigerie-Ville.

Chacun s'est mis à cultiver à l'exemple du missionnaire, et aujourd'hui des champs à perte de vue apparaissent couverts de magnifiques rizières, de manioc, de maïs, de patates, d'arachides. Plusieurs hectares sont complantés d'arbres fruitiers, d'élaïs ou palmiers à huile, de bananiers, de cannes à sucre et d'une partie de nos bons légumes d'Europe ; de larges allées sont ornées d'arbres, voire même de fleurs. En un mot Lavigerie-Ville est vraiment une petite oasis unique encore sur les rives du Tanganika.

Pour obtenir ce résultat, il a fallu secouer et pousser fortement au travail le nègre indolent, qui se contente

volontiers d'une maigre pitance pourvu qu'il n'ait point à travailler et qu'il puisse, étendu au soleil, se livrer à loisir au « *dolce far-niente* » qu'il n'aime à interrompre, que pour fumer, jouer à son jeu favori de *mbao* et trop souvent aussi pour se disputer. Mais maintenant que nos enfants et les nègres attachés à la mission voient l'abondance régner autour d'eux, ils n'ont que des actions de grâces à rendre aux missionnaires. Ils ont cultivé beaucoup, car le terrain ne leur manque pas et le bon Dieu a béni leurs travaux. Ils ont donc autre chose à manger que leur grossière pâte de sorgho et les petits poissons du lac qu'ils conservent pendant des mois entiers au détriment du goût.

Beaucoup se sont mis à construire de belles cases en torchis; elles remplacent les huttes grossières d'herbes sèches qui ne les abritaient ni contre les intempéries des saisons, ni contre les attaques du tigre dont les victimes étaient nombreuses. Ils peuvent aussi acheter des étoffes pour eux, leurs femmes et leurs enfants.

Ce n'est pas facile d'habituer les sauvages à se vêtir et pour l'obtenir de quelques rebelles, nous avons dû user d'un moyen un peu dur. Trois jours par semaine leur suffisent pour la culture de leurs champs. Les autres jours ils sont employés aux cultures ou aux travaux de la mission et reçoivent comme paiement un vieux bouton d'uniforme décoré du nom de *peça* (sou). Quand ils en ont recueilli un certain nombre, ils les changent contre de l'étoffe qui est dans toute l'Afrique intérieure la principale monnaie du pays. Or, les nègres et les négresses qui sont habillés à la *kichenzi* (sauvage) ne reçoivent que demi-paie ou trois petits coquillages nommés simbis. Ce moyen, plus puissant que toutes les exhortations, les force bientôt à se vêtir de manière à ne pas blesser les convenances.

Les terres non cultivées sont abandonnées nécessairement aux buffles, aux antilopes, au tigre, à l'hyène ; cependant, chaque année, les hautes jungles cédant la place aux cultures, ces animaux reculent leur retraite. Les enfants mariés de la mission leur font encore la chasse, mais elle est moins fructueuse et la viande de buffle ou de l'antilope apparaît plus rarement sur la table des missionnaires. Il y a deux ou trois ans, le pays souffrait habituellement de la pénurie des vivres, et l'on était parfois fort en peine de savoir où s'adresser pour pourvoir à la subsistance des orphelins. Aujourd'hui, avec les cultures de la mission, et ce que les nègres nous vendent chaque jour de leur surabondance, nous trouvons à peu près les ressources sur place, quoique nos deux cent quatre-vingts orphelins aient tous fort bon appétit.

A trois lieues de Lavigerie-Ville, la mission possède une vaste propriété de six mille hectares avec un port de toute beauté nommé Kaboa. Déjà quelques catéchumènes s'y sont établis et y forment plusieurs embryons de villages sous la direction du vieux Sabouri qui ne manque jamais de venir avec ses hommes passer le dimanche à la mission. Il est chargé du soin du troupeau de la mission qui comprend cinq ânes et seize taureaux ou vaches. La race bovine est ici d'une beauté remarquable, et plusieurs des taureaux de la mission auraient chance d'être primés partout en Europe.

Peut-être l'orphelinat de nos petites filles sera-t-il transféré un jour sur cette propriété sous la protection de Marie, car nous voulons donner à cette belle baie de Kaboa le nom de Notre-Dame d'Afrique. Il nous faudrait des Sœurs pour les diriger ; en attendant qu'elles puissent nous arriver, nos petites filles, au nombre de cent, sont confiées aux soins d'une pieuse veuve, mama Anna.

Si le bon Dieu nous accorde enfin la paix au Tanganika, le travail venant au secours de la prédication, cette mission continuera à se développer rapidement avec les nombreux enfants rachetés de l'esclavage et les nègres qui viennent volontiers se ranger autour d'elle pour y chercher une tranquillité qu'ils ne trouvent pas ailleurs et y apprendre à connaître le chemin du ciel. Déjà la chapelle est trop petite pour contenir néophytes, catéchumènes et postulants qu'il faut réunir à part. Le projet des missionnaires, quand ils ont transféré leur établissement à Lavigerie-Ville, était d'y construire une maison assez vaste pour y être suffisamment au large ; mais n'ayant pas alors les ressources nécessaires, ils ont voulu suivre un plan et ils ont élevé la chapelle qu'ils ont divisée provisoirement en deux parties égales, s'en réservant une pour leur habitation. Dès qu'ils pourront bâtir, toute la maison actuelle sera rendue à sa destination première et fera une vaste chapelle de quarante mètres de long sur dix mètres de large.

(*A suivre.*)

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VIII.

L'ÉGLISE ROMAINE DANS LA PÉNINSULE DES BALKANS (1800-1890).

Suite (1)

II. — VICARIAT APOSTOLIQUE DE SOFIA ET PHILIPPOPOLIS.

Ce vicariat apostolique comprend tous les Bulgares de rite latin vivant dans la Roumélie. Dans le cours du dernier siècle, les deux sièges épiscopaux de Sofia et de Philippopolis, furent détruits par les persécutions des Turcs. La province de Sofia, en particulier, eut tant à souffrir qu'on n'y trouvait plus, en 1750, que 17 catholiques. Dans la mission de Philippopolis, les schismatiques firent expulser quatre fois tous les missionnaires latins.

Pour relever ce malheureux vicariat, la Propagande le confia, en 1834, aux RR. PP. Rédemptoristes. Ils n'y trouvèrent que 2,400 catholiques et, quand ils se retirèrent, au bout de cinq ans, ils en laissèrent 5,500.

En 1841, le vicariat réuni de Sofia et Philippopolis fut confié aux Capucins. Comme leurs prédécesseurs, ils s'appliquèrent à l'œuvre de Dieu, et la mission continua de faire sous leur direction de consolants progrès, comme le tableau suivant en fait foi :

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15, 22, 29 août et 5, 12, 19 et 26 septembre.

	catholiques.
En 1841, les Capucins trouvèrent dans la mission	5.500
En 1869 ils étaient	8.662
En 1879	8.719
En 1889	12.000

Personnel : 1 vicaire apostolique, 29 prêtres, dont 6 indigènes.

4 congrégations d'hommes : 1° Capucins : 30 religieux, 21 prêtres, 9 frères ; 2° Augustins de l'Assomption : 9 religieux, 2 prêtres, 5 clercs, 2 frères ; 3° tertiaires capucins : 10 religieux ; 4° Frères des écoles chrétiennes : 1 maison, 4 frères.

2 communautés de femmes : 1° Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition : 2 maisons, 14 Sœurs ; 2° tertiaires régulières de Saint-François : 23 Sœurs.

Œuvres : 14 stations, dont 11 avec résidence ; 13 églises, 6 chapelles.

Un séminaire à Philippopolis, avec succursale à Sofia, 57 élèves, dont 18 en théologie.

Les Augustins ont une grande école à Philippopolis, 175 élèves.

Les Frères des Écoles chrétiennes, école à Sofia, 100 externes.

Les Sœurs de Saint-Joseph : école à Philippopolis, 7 pensionnaires, 200 externes.

Ecole à Sofia : 8 pensionnaires, 200 externes.

Un hôpital à Philippopolis, tenu par les tertiaires de Saint-François, avec 2 orphelinats : 8 garçons, 20 filles.

Statistique comparée du vicariat de Sofia et Philippopolis.

En 1800	1850	1890
?	6.000	12.000 catholiques.

III. — Diocèses d'Albanie et d'Epire.

L'Albanie, la patrie de Scanderbeg, est une terre presque entièrement catholique, où la hiérarchie subsiste depuis des siècles. En 1867, le siège épiscopal de Scutari fut élevé à la dignité d'église métropolitaine unie au siège archiépiscopal d'Antivari. En 1888, les deux sièges d'Antivari et de Scutari furent séparés et l'archidiocèse de Scutari resta la métropole unique de l'Albanie.

1° *Archidiocèse de Durazzo.* — Cette église métropolitaine comptait autrefois quatre suffragants. Ces diocèses ont péri successivement par le malheur des temps ; mais Durazzo a gardé son titre d'archidiocèse, témoin des anciennes gloires religieuses de l'Épire.

En 1800, l'archevêché de Durazzo comptait	4.500 cath.
En 1848	6.716
En 1868	8.520
En 1889	11.278

contre environ 130,000 Turcs, juifs et schismatiques.

Il est bon de noter que le district d'Arta, qui compte environ 3,000 catholiques, a été détaché, en 1882, de l'archidiocèse de Durazzo, pour être uni à celui d'Athènes. La population catholique a donc plus que triplé en quatre-vingt-dix ans.

Le progrès des œuvres est encore plus sensible.

En 1800, il n'y avait que quelques pauvres chapelles, desservies par une dizaine de prêtres.

En 1848, il y avait déjà 12 églises, 14 chapelles, 10 prêtres indigènes, 4 missionnaires franciscains

En 1890, 1 cathédrale, 22 paroisses, 20 églises, 28 chapelles, 7 écoles : 72 garçons, 42 filles.

Personnel : 1 archevêque, 19 prêtres, dont 14 indigènes. 5 communautés de Franciscains : 7 religieux, 5 prêtres et 2 frères.

Statistique comparée de l'archidiocèse de Durazzo.

En 1800	1850	1890.
4.500	6.800	11.278 catholiques.

2° *Archidiocèse de Scutari.* — La province ecclésiastique de Scutari compte actuellement quatre évêchés suffragants : Alesio, Pulati, Sappa, Belgrade, plus l'abbaye de Saint-Alexandre des Mirdites, en Albanie, rétablie en 1888. De 1867 à 1885, l'archidiocèse de Scutari fut uni à celui d'Antivari.

En 1800, le diocèse de Scutari comptait	21.000 cath.
En 1850	23.000
En 1870 (archidiocèse)	27.000
En 1890	27.335

La population schismatique et musulmane est de 54,000 âmes.

Personnel : 1 archevêque, 41 prêtres, dont 23 indigènes, 8 clercs indigènes.

3 communautés d'hommes : 1° Mineurs réformés, 12 prêtres, 8 frères ; 2° Franciscains de l'observance, 1 prêtre, 1 Frère ; 3° Jésuites, 9 prêtres, 3 scholastiques, 5 frères coadjuteurs.

Une communauté de femmes : Sœurs Stigmatines du tiers-ordre de Saint-François : 12 religieuses.

Œuvres : 28 églises, 12 chapelles, belle église cathédrale à Scutari.

Un séminaire à Scutari pour toute l'Albanie : 26 élèves, dont 6 de l'archidiocèse de Scutari.

1 collège à Scutari, sous la direction des Jésuites, 60 élèves.

7 écoles paroissiales : 822 garçons, 260 filles.

1 orphelinat de filles, 8 enfants, 1 hôpital tenu par les Stigmatines.

3° *Diocèse d'Alesio.* — Ce diocèse est presque entièrement catholique. Il ne compte pas plus d'un millier de dissidents.

En 1800, il y avait dans le diocèse d'Alésio	10.000 cath.
En 1850	16.000
En 1870	20.000
En 1890	21.487

Personnel : 1 évêque, 18 prêtres, dont 2 religieux, 5 clercs, 24 paroisses, 36 églises ou chapelles.

4° *Diocèse de Pulati.* — Ce diocèse, tout catholique, ne compte que 200 dissidents.

En 1800, il y avait dans le diocèse de Pulati,	6,000 cath.
En 1850	10,000
En 1870	12,194
En 1890	14,211

Personnel : 1 évêque, 8 prêtres, dont 1 indigène.

Œuvres, 10 paroisses, 10 églises, plusieurs chapelles.

5° *Diocèse de Sappa.* — Ce diocèse, tout catholique, comme le précédent, ne compte pas plus de 2,000 dissidents. En 1800, il y avait dans le diocèse de Sappa, 8,000 cath.
En 1850................................ 12,000
En 1870................................ 16,800
En 1890................................ 20,121

Personnel: 1 évêque, 23 prêtres, dont 3 Franciscains.

Œuvres, 27 paroisses, 26 églises et 25 chapelles. La cathédrale sert d'église paroissiale, 1 collège, tenu par les Franciscains, 18 élèves.

6° *Diocèse de Belgrade.* — C'est seulement vers 1830 que, sous la direction du célèbre Milosch Obrénovitch, la nationalité serbe a pu s'affranchir de la cruelle domination des Turcs. Depuis lors, ce petit peuple, qui compte 1,600,000 âmes, a fait de rapides progrès dans la civilisation. Malheureusement jusqu'à ces dernières années, il était entièrement sous l'influence de la Russie en sorte que la masse de la nation est schismatique. Les catholiques qui ont un évêché à Belgrade-Semendria, ne forment qu'une minorité imperceptible.

Je n'ai pu trouver aucun renseignement sur le personnel et les œuvres du diocèse. D'après les voyageurs les mieux informés, le chiffre des catholiques répandus dans la Serbie est d'environ 2,000.

7° *Abbaye de Saint-Alexandre des Mirdites.* — Par un décret du 25 octobre 1888, Léon XIII a rétabli l'antique abbaye bénédictine de Saint-Alexandre des Mirdites, qui était depuis plusieurs siècles sous la juridiction de l'évêque d'Alésio.

La juridiction de l'abbé s'étend sur 12,000 catholiques partagés entre 7 paroisses. Ils sont assistés par 6 prêtres, et ont 15 églises et 8 chapelles.

La nationalité mirdite, qui a toujours refusé de fusionner avec les autres peuples chrétiens de la Turquie d'Europe, est, d'après les historiens orientaux, d'origine maronite. Dans les guerres assez nombreuses que les Maronites du Liban soutinrent contre les empereurs de Constantinople, au moyen âge, pour la conservation de leur foi et de leur nationalité, un de leurs corps de troupes, trop faible pour regagner les côtes de l'Asie, se serait réfugié dans les montagnes de l'Albanie, où ils se sont conservés jusqu'à nos jours, sans se mêler aux peuples voisins, mais inébranlables dans la profession de la foi catholique. Puisse ce petit peuple se souvenir toujours du pieux héroïsme de ses ancêtres !

Statistique comparée des diocèses d'Albanie et d'Epire.

	En 1800	En 1850	En 1890
Arch. Durazzo......	4.500	6.716	11.278
Arch. Scutari.......	15.000	19.000	27.335
Ev. Alésio..........	15.000	18.000	21.487
Pulati..............	7.000	11.000	14.211
Sappa..............	8.000	13.000	20.121
Belgrade...........	?	2.300	2.000
Abbaye des Mirdites	»	»	12.000
Total des catholiques :	49.500	70.016	108.432

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

R. P. Hopfenmüller
Supérieur de la mission d'Assam.

Le 21 du mois d'août arriva d'Assam (Indes-Orientales) un télégramme annonçant la mort du T. R. P. Otto Hopfenmüller, prêtre de la Société catholique instructive.

Le défunt s'était acquis en Allemagne une grande réputation par sa science, ses vertus et son zèle pour le salut des âmes. Il était docteur en théologie. Avant d'entrer dans la carrière ecclésiastique, il était journaliste et rédacteur du *Bamberger Volksblatt* (Journal du peuple bambergeois). Le 13 septembre 1887, il entra à Rome dans la Société catholique instructive. Quand il s'agit d'envoyer un supérieur aux missions d'Assam confiées à la Société, il fut choisi comme le plus capable de remplir cette charge. Le 17 janvier 1890, il partit accompagné d'un prêtre et de deux Frères coadjuteurs. Les relations qu'il envoyait à son Supérieur général faisaient espérer les meilleurs résultats. Dieu s'est contenté de sa bonne volonté et l'a appelé à lui.

Nous recevons, au moment de mettre sous presse, un télégramme nous annonçant la mort de Mgr Tissot, évêque de Vizagapatam. Nous publierons prochainement un article sur le vénérable défunt.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Anonyme du diocèse d'Avignon................ 10
Anonyme de Lyon................ 2

A S. B. Mgr Azarian, pour la mission de Yosgath.
Mme Bertholon, à Lyon................ 10
Anonyme A. M. P., diocèse de Lyon................ 100
H. M., de Paris................ 10

Pour les victimes de la famine en Chine (Chan-tong septentrional).
Deux prêtres de Fontenay-le-Comte, diocèse de Luçon................ 4

Pour les victimes de la famine au Tong-King occidental.
Deux prêtres de Fontenay-le-Comte, diocèse de Luçon................ 4

A Mgr Puginier (Tong-King occidental).
Mme B., de Lyon................ 10

Aux RR. PP. Charles et Auguste Gommenginger pour la fondation de leurs missions projetées; l'une, sur les bords du Sabaki, et l'autre, dans la région du Kilima-Ndjaro.
Mlle V. U., du diocèse de Strasbourg................ 100
Mme Sch. — — 25

Pour rachat et baptême de pauvres petits esclaves (Mgr de Courmont).
Anonyme du diocèse de Lyon, M. A. R 25

Pour l'orphelinat agricole de Cheikhle, près Akbès (Haute-Syrie).
Deux bienfaiteurs du diocèse de Viviers 3000

Pour le Dahomey.
Produit de la vente du volume Le Dahomey, par le R. P. Chautard. 47

Pour la mission de Mahallat-el-Kebir (Egypte).
Anonyme de Lyon................ 7

A Mgr Hirth (mission du Nyanza).
M. Kuehn, diocèse de Strasbourg 124 75

Au R. P. Thuet (mission du Dahomey).
M. Kuehn, diocèse de Strasbourg................ 124 75

(La suite des dons prochainement).

Th. Morel, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella. 3.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — NGAO; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar.
(Voir page 498).

CORRESPONDANCE

MADURÉ (Hindoustan).

Mouvement des conversions. — Besoins de la mission. — Concurrence protestante.

La puissante organisation des Sociétés protestantes anglaises dans le sud de l'Inde rend particulièrement difficile et méritoire au Maduré l'apostolat du prêtre catholique. C'est pour cela peut-être que la grâce divine y féconde d'une façon si consolante les travaux de nos missionnaires. La lettre suivante donne sur ce sujet des détails que nous recommandons à la pieuse attention de nos lecteurs.

LETTRE DU R. P. VERDIER, SUPÉRIEUR DU DISTRICT DU SUD, AU R. P. BOUTELANT, PROCUREUR DE LA MISSION DU MADURÉ A PARIS.

Au moment où les conversions se multiplient dans notre district, le démon semble augmenter les obstacles, déjà si difficiles à surmonter, qui s'opposent au succès de nos travaux.

Grâce à la générosité de Mme Armand Heine, notre orphelinat était capable d'abriter trois cent cinquante enfants; mais la famine est venue, le riz est monté de huit à vingt-quatre francs la mesure, et me voilà obligé de fermer les portes aux nombreux postulants que la faim pousse vers nous. Que de pauvres et chères âmes je me vois ainsi contraint de sacrifier, de laisser aux protestants, par suite du manque de ressources! Et dire qu'il me suffirait de trente francs pour recueillir un de ces petits êtres qui me demandent, en pleurant, du riz et le baptême! Jugez de ma douleur; mais je dois refuser, en détournant les yeux, pour ne pas faire mourir de faim ceux que j'ai déjà.

Cette œuvre si touchante n'est pas, du reste, la seule à souffrir de notre pénurie.

Pendant la dernière famine, les ministres protestants disaient à nos chrétiens pauvres que nous ne pouvions secourir :

« Venez à nous, vous serez nourris, vous et vos familles; vous n'avez qu'à signer ces billets. Aussi longtemps que vous resterez chez nous et que vous assisterez au prêche, vous n'aurez absolument rien à payer. Mais, si jamais vous retournez chez les catholiques, vous devrez nous rembourser la somme, avec l'intérêt de cinq pour cent. »

Ces malheureux, encore jeunes dans la foi et poussés par la misère, n'avaient pas la force de condamner à une mort horrible leurs femmes et leurs enfants. Ils signaient avec l'espoir secret de nous revenir un jour. Mais, quand ils ont voulu réaliser cette pensée, la prison s'est offerte à eux : c'était encore la famine avec toutes ses atrocités. Pour les tirer de ce mauvais pas, le missionnaire catholique s'est vu dans la nécessité de payer lui-même les dettes du pauvre égaré. Vous devinez au prix de quels sacrifices ! Enfin, à force de privations et d'industries, nous avons pu ressaisir un grand nombre de ces victimes de l'hérésie.

Et voilà que tout est de nouveau menacé. Si les chrétiens de France ne viennent à notre secours, nous avons tout à redouter du fléau, car les anglicans sont riches et peuvent faire parade de générosité.

Pendant ces dernières années, les païens sont venus à nous par villages entiers ; malheureusement ces néophytes sont encore peu affermis dans la foi, par suite de la surcharge des missionnaires qui ont de soixante à quatre-vingts villages à instruire à la fois. La misère et la la faim, aidées par les offres des ministres protestants, nous raviront beaucoup de ces bien-aimés enfants. Vous avez compris, vous, ce qu'il en coûte de tortures morales et de déchirements au pauvre missionnaire qui a tout sacrifié et qui donnerait son sang pour sauver ces chères et précieuses âmes, de les voir échapper à Notre-Seigneur et à la vie éternelle, au moment même où il ne songeait plus qu'à les former aux vertus de l'Évangile et à les perfectionner dans la connaissance et l'amour de notre sainte religion. Dites bien nos angoisses aux âmes bonnes et généreuses d'Europe. Il s'agit de leurs frères. Dites-leur de ne pas refuser une obole au Dieu qui a versé tout son sang pour les sauver. Qu'ils viennent à notre secours ; avec une légère aumône ils auront une large part à notre succès. Dites aux mères françaises, aux femmes et aux sœurs, que le Sauveur Jésus ne laissera pas périr leurs fils, leurs époux et leurs frères, si elles lui conservent les âmes des pauvres païens qui sont ici.

Ajoutez tout ce que votre zèle vous inspirera ; vous ne dépasserez pas nos vœux, nos désirs et nos besoins.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sont partis de Bordeaux le 27 septembre, pour la Trinidad, les RR. PP. Marie-Joseph-Guiller, Emmanuel Arnaud, Stanislas Mourette et Germain Hilaire, Dominicains de la Province de Lyon, et les Sœurs Marie Jourdain, du Sacré-Cœur, et Marie de l'Incarnation, de la Congrégation dominicaine de Sainte-Catherine-de-Sienne (d'Étrépagny).

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a érigé dans le diocèce de Saint-Albert le nouveau vicariat apostolique de la Saskatchewan, avec la ville de Prince-Albert pour résidence épiscopale.

Ce vicariat apostolique contiendra toute la partie orientale et nord-est du diocèse de Saint-Albert dont il est détaché. Il est borné : à l'ouest, par le 109e de longitude, jusqu'à l'intersection de ce méridien avec le 55e de latitude, puis par une ligne montant vers le nord-ouest jusqu'aux Hautes-Terres qui séparent le bassin de la mer Glaciale du bassin de la baie d'Hudson ; au nord et au nord-ouest, par ces Hautes-Terres jusqu'à la rencontre du 60e de latitude, puis par ce parallèle en allant vers l'est jusqu'au 100e de longitude, enfin par le 100e méridien jusqu'au pôle ; à l'est, par le fleuve Nelson et par la rive occidentale du lac Winnipeg ; au sud, par les limites civiles de la province de Manitoba et du district d'Assiniboia.

Dans son étendue immense il ne contient que deux villes. La plupart des habitants, au nombre de quinze mille, dont la moitié est d'origine européenne, sont dispersés dans de petits hameaux ou au milieu des forêts. Le nombre des catholiques est de sept mille. Il y a dans le nouveau vicariat douze missionnaires français, quatre canadiens-français et un belge ; tous appartiennent à la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. Ces missionnaires sont secondés pour l'éducation de la jeunesse par deux Congrégations de religieuses, les Sœurs de la Charité et les Fidèles Compagnes de Jésus, pourvues les unes et les autres d'établissements convenables. Le service divin est célébré dans onze églises et douze chapelles, sans compter les oratoires des maisons religieuses.

Quant au diocèse de Saint-Albert ainsi démembré, pour rendre plus faciles les communications entre ses divers territoires, l'archidiocèse de Saint-Boniface lui cède la portion du district d'Assiniboia comprise entre le 109e de longitude à l'est, le 49e de latitude au sud, le 111e de longitude à l'ouest et le 52e de latitude au nord.

Voici donc les nouvelles limites du diocèse de Saint-Albert : à l'est, le 109e de longitude jusqu'à l'intersection de ce méridien avec le 55e de latitude, et de ce point une ligne longeant le 109e méridien jusqu'aux Hautes-Terres qui séparent le bassin de la mer Glaciale de la baie d'Hudson ; au sud, le 49e de latitude ; à l'ouest, la crête des Monts Rocheux ; au nord, le 55e de latitude depuis les Monts Rocheux jusqu'au point où ce degré traverse pour la deuxième fois le fleuve Athabaska, puis le cours de ce fleuve jusqu'aux Hautes-Terres qui séparent le bassin de la mer Glaciale du bassin de la Baie d'Hudson, puis la ligne de ces Hautes-Terres jusqu'à leur intersection avec le 100e de longitude.

Le diocèse conserve vingt-cinq missions avec vingt-sept missionnaires, cinq villes et quatre villages, avec une population de trente mille âmes, dont les deux tiers sont européens et un tiers indigène. Les catholiques sont au nombre de onze mille.

INFORMATIONS DIVERSES

France. — On a vu successivement à Paris, à Lyon et à Marseille, les quatorze jeunes nègres que Mgr Livinhac a amenés avec lui. Plusieurs parmi eux ont été confesseurs de la foi ; l'un est fils de martyr. A Montmartre, à Fourvière, à Notre-Dame-de-la-Garde, on a admiré avec quelle ferveur ils priaient. Ils sont dans ce moment à Rome, auprès du Saint-Père : de là, Mgr Livinhac doit les conduire à l'Institut africain de Malte, dirigé par les Pères Blancs. Ils y seront élevés selon leurs aptitudes, et dans quelques années, ils retourneront dans leur pays pour y être les auxiliaires des missionnaires, soit comme catéchistes, soit comme médecins, soit comme maîtres d'école. La race à laquelle appartiennent ces nègres, est intelligente, énergique et laborieuse. Déjà dix mille de leurs compatriotes composent cette Eglise du Nyanza, qui compte dix années d'existence ; deux cents martyrs ont déjà arrosé de leur sang cette terre mûre pour la moisson.

Constantinople. — Le sultan Abdul-Hamid a dernièrement reçu en audience privée un prélat français, archevêque de Bagdad et délégué apostolique pour toute la Mésopotamie. Mgr Altmayer, qui est Dominicain et Alsacien, exerce ses fonctions depuis plusieurs années dans cette partie de la Turquie d'Asie, où il a su se faire une véritable popularité.

Le prélat a été, selon l'usage, accompagné au palais par un drogman de l'ambassade de France. Mgr Altmayer avait amené aussi son grand vicaire, le R. P. Bernard. Tous les trois ont été présentés au sultan, assisté de Munir-Pacha, introducteur des ambassades et premier drogman du palais. Abdul-Hamid a dit à Mgr Altmayer qu'il lui était particulièrement agréable de recevoir un prélat français et catholique d'un mérite tel que le sien ; qu'il connaissait le bien opéré par les missionnaires catholiques dans son empire, et qu'il appréciait la parfaite correction de leur conduite. Le sultan a invité Mgr Altmayer à écrire au pape Léon XIII, et à lui envoyer l'expression de ses sympathies. En terminant, il a ajouté que Kiamil-Pacha donnerait au prélat catholique une lettre vizirielle, le recommandant chaleureusement à tous les gouverneurs des provinces qu'il aurait à traverser et au gouverneur de Bagdad en particulier. En prenant congé de ses hôtes, le sultan leur a tendu la main ce qui est une marque de bienveillance peu ordinaire de la part du padischah.

Arabie. — Mgr Louis Lasserre, capucin, vicaire apostolique d'Aden et d'Arabie, écrit d'Aden le 25 août :

« S'il est une mission dépourvue de ressources, c'est bien celle d'Aden. Dans la plupart des autres en effet, les missionnaires peuvent demander au sol une partie de leur subsistance. Mais dans ce climat désolé où la soif vous dévore, non seulement on ne récolte rien ; on ne peut même pas trouver de quoi étancher sa soif, car c'est de l'eau de mer distillée que nous buvons...

« Nous avons eu un été vraiment exceptionnel. Les chaleurs sont loin d'avoir été aussi fortes que les autres années. Cela tient à des pluies considérables en avril et en mai. Mais si nous avons bénéficié de la fraîcheur de la température, elle nous a coûté cher ! J'ai dû, par suite des fièvres, ramener nos orphelins de Sheikh-Othman à Aden-Camp, et ce sont les pluies qui ont occasionné ce redoublement de fièvres. Plusieurs de nos chers enfants ont succombé, mais ce qui nous console, c'est qu'ils sont morts dans les meilleures dispositions.

« Le proverbe dit qu'un malheur ne va jamais seul. Avec les fièvres sont survenus des dégâts matériels considérables. A Sheikh-Othman, le toit de la véranda de la maison est entièrement à renouveler. Ceux de la résidence et de la chapelle ont besoin d'une réparation urgente. A Aden-Camp, les ravages causés par les pluies ont été encore plus considérables. Pour subvenir au plus pressé, j'ai déjà dépensé environ 5,000 francs. Ajoutez à cela une église à bâtir à Steamer-Point où je réside et où, pour toute chapelle, nous avons une chambre de notre maison, tandis qu'à côté de nous, un temple protestant a coûté 100,000 francs. Ajoutez encore plusieurs stations nouvelles à fonder sur divers points de la côte et de l'intérieur de l'Arabie et vous aurez une idée de nos besoins. »

Tong-King occidental. — M. Martin, missionnaire apostolique du Tong-King occidental, écrit à M. Mollard, directeur au séminaire des Missions Étrangères de Paris :

« J'ai reçu votre collection d'images. Permettez-moi de vous en demander six cents autres pour mes nouveaux chrétiens. Ils n'ont rien pour mettre dans leurs maisons à la place des objets superstitieux.

« J'instruis tout particulièrement deux petits élèves dont l'un porte votre nom, Giogio (Georges). Ce petit homme de douze ans est avec moi depuis cinq mois ; il a converti sa famille jusque-là entièrement païenne. Quand les Pères lui demandent : « Qui es-tu ? Que fais-tu ? » il répond :

« — Je suis Giogio, soldat du Seigneur Christ. Saint Michel « est général en chef, saint Georges, général principal, le « P. Martin est capitaine. Nous guerroyons contre le diable, « contre tous ses méchants esprits et contre Bouddha. Le Père « et moi avons détruit toutes les idoles de Cho-noï. »

« Cho-noï est sa patrie : nous y avons fait deux cent douze baptêmes ; nous y comptons cent quatre-vingts catéchumènes ; il n'y reste plus un seul païen. La maison commune où l'on faisait des sacrifices au diable a été changée en église ; la pagode sert d'habitation au prêtre catholique, quand il séjourne à Cho-noï ; le petit temple du génie titulaire du village, est devenu un oratoire à Marie.

« A Ruong-mong, il y a cinq cent cinquante nouveaux chrétiens, dont cent cinquante dans le hameau qui se trouve en dedans de la digue. Dans ce hameau on est en train de transformer la pagode en *Nha-giao*; c'est ainsi que les nouveaux convertis appellent la maison où le catéchiste leur enseigne la doctrine. Ces enfants ont admirablement fêté le mois de Marie.

« En Thanh-hoa, on coupe du bois pour édifier l'église de Ngo-khê : les grandes colonnes auront treize pieds annamites de long (le pied annamite mesure 40 c.), et elles seront posées sur de belles pierres de taille, provenant des carrières de Ke-so, ce qui les élèvera encore d'un pied.

« Les jeunes gens de Ngo-khê ont un caractère chevaleresque, chaque soir ils étudient le *quoc-ngu* (langue annamite écrite avec des caractères français), ils le lisent et l'écrivent. Ils auront aussi un joli boulevard partant de la porte de l'église jusqu'au fleuve ; j'en ai fait le tracé, il sera large et planté d'arbres touffus. Des familles se disputent l'honneur d'élever des maisons de chaque côté. Même des gens de Ke-dam veulent venir s'y établir.

« Je vous prie de me procurer une image de saint François de Sales grand format, pour l'église d'An-thu, dont il est le patron. J'aimerais aussi une belle image de Jeanne d'Arc.

« Je prie Dieu de ne pas me laisser trépasser avant d'avoir vu un castel élevé à sa gloire sur le mont Doï, citadelle bouddhique, comme vous savez. »

Etats-Unis. — M. Piégay, missionnaire dans la Louisiane, écrit de Natchitoches, le 19 août 1890 :

« J'ai dans cette mission un grand nombre de fidèles, blancs et nègres. Ils sont très ignorants et très pauvres ; mais réellement bons catholiques. Il y a deux ans, j'ai bâti en cet endroit une chapelle en bois ; elle est maintenant trois ou quatre fois trop petite. J'ai baptisé là beaucoup de protestants, et de nombreuses famille catholiques sont venus s'y établir. Je suis actuellement en train de fonder des écoles catholiques. Si je puis recevoir de l'aide, j'ouvrirai, le 1er décembre, deux écoles pour les enfants blancs, et deux pour les enfants nègres. Je n'ai là absolument rien encore, excepté ma petite chapelle que je me vois obligé de remplacer par une autre plus grande. Il me faut aussi quatre maisons d'écoles ; ma chapelle actuelle servira pour une ; j'en ai donc encore trois à bâtir. L'apostolat a beaucoup d'avenir dans ces localités peuplées de protestants, soit blancs, soit nègres. Tout ce que je demande avec la grâce du bon Dieu, c'est de pouvoir bâtir mon église et établir mes écoles, ce qui représente une dépense de huit à neuf mille francs. »

AU ZANGUEBAR ANGLAIS (1)

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

(Suite 1).

X. — En avant!

En pirogues. — Aspect du fleuve et des villages. — L'orage.

Maintenant nos forces se composent de cinq pirogues et d'un nombre suffisant de pagayeurs. Nous pouvons donc désormais nous passer des services de Shahib Shal, Faruki et Cie, et c'est avec un très sensible plaisir que nous le constatons.

Tout est prêt : en avant !

Mais qu'est-ce donc que ce nouveau mode de transport, si commun sur la côte occidentale, si rare en nos parages?



EN PIROGUE

La pirogue en question est simplement un tronc d'arbre plus ou moins léger, que les indigènes du moyen et du haut Tana abattent, qu'ils débitent, qu'ils creusent avec de petites hachettes et qu'ils mettent à l'eau. S'il y a des fentes, on les bouche avec de la boue qui se durcit contre le bois, on met au besoin à fond de cale des feuilles de palmier ou des herbes sèches, et l'on prend position. Se coucher, s'asseoir, se lever, dormir, rêver, lire, écrire, dessiner, parler, chanter, prier, regarder le paysage, tirer des oiseaux, bâiller, s'ennuyer, on peut tout faire en pirogue, même chavirer, quoique de ce dernier exercice on s'abstienne généralement.

A l'avant, un pagayeur est debout, muni d'une perche fourchue pour lui permettre de prendre appui sur les herbes de la rive, sur les branches ou sur la boue ; à l'arrière, un autre est assis, armé d'une pagaye et d'une perche de réserve. Le premier donne le mouvement ; l'autre le dirige.

Pour remonter le fleuve, on en suit toujours les rives, en ayant soin de prendre celle où le courant est le plus faible et en passant au besoin d'un bord à l'autre pour éviter les tourbillons, les embarras d'arbres et les passes difficiles. En descendant, un seul homme à l'arrière suffit pour diriger une pirogue vide ou peu chargée : il veillera à suivre le courant partout où il donne avec le plus de force, soit sur les rives, soit au milieu du fleuve, en évitant toutefois de se jeter sur les îles flottantes, les bancs de sable et les troncs d'arbre visibles ou cachés qui forment parfois de véritables écueils. Et l'on chante, cela va sans dire, on chante à tue-tête, on chante modérément, on chante doucement, en chœur ou en solos : le tout dépend des dispositions, de la fatigue, du soleil, de l'heure, des personnages. Que si d'autres pirogues viennent à passer, la chanson s'interrompt, on se salue, on se demande des nouvelles, on s'insulte aussi s'il y a lieu, et le dialogue continue encore quand depuis longtemps déjà on ne s'entend plus. Même procédé vis-à-vis de ceux qui, des bords du fleuve, des villages ou des champs, vous regardent passer.

Ces pirogues sont de diverses dimensions : il y en a de petites, de toutes petites, pour se promener d'un village à l'autre ou s'en aller aux champs ; il y en a de moyennes, pouvant contenir vingt ou trente sacs ; les plus grandes en portent cinquante, soixante, quatre-vingts, cent. Au reste on peut, surtout pour descendre, en lier deux ensemble et les charger davantage. Chose curieuse ! La pirogue de fleuve s'appelle ici *mwao* et au Gabon *o-mwaro*, le même mot, sauf l'article qui a disparu chez nous ; d'un autre côté, la pirogue de mer porte au Zanzibar le nom de *ngalawa* et en Sénégambie, où l'on aime les mots courts et même écourtés, celui de *ngal*, le même mot encore, excepté la terminaison. Est-ce donc en pirogue que le père de la race noire est passé en Afrique ?

Quoi qu'il en soit, nous voilà donc en pirogues, nous aussi, et nous avançons.

Depuis le Boma, la vue est la même, sauf que les cocotiers et les manguiers ont disparu : un fleuve, large un peu plus que la Seine, coulant au plein de son lit, débordant des deux côtés, fertilisant de ses eaux limoneuses les plaines où il se déverse, jaune à faire honte au *flavus Tiberis*, silencieux, puissant, passant sans un murmure entre deux rives plantureuses qui s'étendent à perte de vue sans montagne, sans colline, sans accident de terrain, plates en un mot, remarque le F. Acheul, comme une omelette de Séliman. Seulement, à l'horizon, des forêts où les buffles se vautrent dans la boue et où les singes se régalent tranquillement des fruits du dattier sauvage. Mais ici près du fleuve, les arbres sont rares : quelques palmiers à éventails, quelques sycomores, et c'est tout. Le reste est pour les grosses et larges graminées, pour les bananiers, les cannes à sucre, le riz.

Le riz, c'est la principale culture de cette région, et il se trouve qu'en ce moment tout le monde est aux champs. Quand nous passons, on suspend le travail, on se dresse sur une motte de terre, et, la pioche en main, on regarde. Je ne sais quelles réflexions intérieures inspire à ces braves gens la vue de tant de peaux blanches, trois d'un coup. Quant à nous, leur aspect nous reporte tout de suite plusieurs mille ans en arrière, jusqu'aux jours où le malheureux Adam et son Eve infortunée, suant sur le premier riz jeté dans le premier sillon, étaient couverts de boue et habillés de feuilles sèches de bananier : c'est la tenue de travail au Tana, et la preuve que rien ne se perd. Du reste, nous faisons assaut de politesses, nous saluons dans la langue du pays, nous dispersons sur les deux rives nos plus

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 septembre, 3 octobre, et la carte p. 438.

agréables sourires, essayant de rétablir le bon renom de l'Européen, fortement compromis.

Jusqu'ici dans ce bas fleuve, nous n'avons vu aucun village important. A Kalindi, à Mrambani, à Tchara et au-dessous, ce ne sont guère que quelques maisons isolées ou peu nombreuses, de style swahili, où habitent les esclaves des gens de Kau ou quelques indigènes plus ou moins musulmanisés, ceux qu'on appelle ici les *Rasès*, parce que, en entrant dans les rangs de l'Islam, ils sont obligés de faire le sacrifice de leur belle chevelure tressée : c'est, du reste, le seul sacrifice qui leur soit demandé.

Le premier village authentique de Wa-Pokomo est celui de Simikaro (Voir la gravure, page 498), où nous passons et où le mât de pavillon du Sultan de Wito, planté récemment, domine trente ou quarante cases rondes, petites, pressées l'une contre l'autre, tout au bord du fleuve, et pleines de pauvres gens auxquels il semble dire : « Travaillez et payez. »

Plus loin, apparaît Tcha-Zoro, plus important, mais du même style.

Après, plus rien, rien que de grandes plaines incultes et



inondées, couvertes de graminées et dont la monotonie n'est rompue ici et là que par quelques bouquets d'arbres.

Il est midi. La brise est nulle, la chaleur suffocante, la réverbération sur l'eau très vive. Plus de chants, plus de conversations :

« C'est ici, dit Dyuma après un long silence, que sombrèrent une fois les pirogues de la mission anglaise de Golbani. »

Ces mots paraissent une évocation magique. Subitement, un coup de tonnerre retentit, strident, prolongé, épouvantable. Les grandes herbes s'agitent, le vent souffle, le fleuve est pris d'un frisson étrange, l'eau clapote sous nos pirogues, tout frémit. Bientôt un bruit de charge de cavalerie se distingue au loin, il approche, il fond sur nous, et une pluie torrentielle, dense, lourde, tombant en paquets, nous inonde, remplit les pirogues et fait la nuit sur le fleuve, pendant que le tonnerre continue là-haut à rouler sa grande voix par le ciel qui s'étend sur nos têtes et qui semble prêt à nous écraser...

Une demi-heure, une heure peut-être se passe ainsi. Nous avançons toujours un peu quand même, serrant la rive de très près. Car où s'arrêter ? Il n'y a d'abri nulle part. A la fin, quand la pluie cesse et que le tonnerre sonne au loin la retraite, nous nous retrouvons tous, mais dans quel état ! Trempés jusqu'aux moelles, les pirogues pleines d'eau, et nos charges peut-être abîmées pour toujours ! Les moins impressionnés de tous sont nos pagayeurs qui trouvent immédiatement un remède à la situation : ils s'arrêtent, quittent leurs habits, font une pirouette fort élégante, et les voilà tous à l'eau ! *Similia similibus curantur.* Ce remède à la Gribouille nous paraît fort intéressant, d'autant que nos hommes sont unanimes à affirmer que ça les réchauffe ; mais l'idée ne nous vient pas néanmoins de l'essayer pour nos personnes, non plus que pour nos étoffes. Adieu donc nos toiles immaculées, nos luisantes couleurs bleues, nos flamboyants mouchoirs rouges, adieu nos succès !

« Et le vermichelle pour la shoupe, » ajoute Séliman en soupirant !

XI. — Golbanti et Ngao.

L'Immaculée-Conception à la Mission méthodiste de Golbanti. — Ngao. — L'action de l'Islam.

Ainsi mouillés, transis et fiévreux, à quatre heures et demie nous apercevons à notre gauche une maison de forme européenne, blanchie à la chaux et couverte en feuilles de tôle galvanisée : c'est la mission anglaise de Golbanti ou Bora-Bini. Nous descendons.

Le directeur de la station, M. Howe, est en ce moment à Lamu. En son absence, j'avais été reçu l'autre jour et nous sommes tous accueillis de même aujourd'hui avec la meilleure grâce par le catéchiste Tchakalla.

Cette mission, œuvre des « Méthodistes libres » dont le premier envoyé fut en ces pays le Révérend Wakefield, en 1862, a été établie par le Révérend Houghton en 1885. Il y avait alors à Golbanti un nombre assez considérable de Gallas, chasseurs et surtout pasteurs. Mais bientôt les terribles Massaï, qui regardent comme devant leur appartenir tout le bétail de leurs voisins, fondirent sur ces Gallas, en tuèrent une cinquantaine, dispersèrent les autres, enlevèrent les bœufs, brûlèrent les cases, et dans une seconde incursion massacrèrent M. Houghton et sa femme. Plus tard, la mission a été reprise par le Révérend During, un noir de Sierra-Leone, énergique et intelligent, qui a bâti la maison actuelle, mais qui n'a pu réunir de nouveau qu'un nombre fort restreint de Gallas.

Nous dressons nos tentes près du village, très heureux de trouver du moins un endroit où le fleuve ne s'épanche pas et où nous pourrons sécher nos malheureuses étoffes. Le lendemain, en effet, nous les étendons toutes : on dirait une lessive générale. Hélas ! l'orage les a singulièrement éprouvées, mais pas au point cependant de les mettre hors d'usage, et deux ou trois heures passées au grand soleil d'Afrique ont en partie réparé les outrages de la veille.

Nous sommes au 8 décembre, un dimanche, fête de l'Immaculée-Conception. Et si quelque Méthodiste libre s'était rencontré là vers six heures du matin pour nous demander ce que nous y trouvions de plus remarquable, Mgr de Courmont aurait pu répondre à son tour : « C'est de m'y voir. C'est d'y avoir été appelé à offrir à Dieu, sous l'invocation de l'Immaculée, le sacrifice que Jésus a fait, que les Apôtres nous ont transmis, que les Évêques ont gardé, que les Prêtres, selon la parole antique de Malachie, ont partout répandu dans le monde... et que vous n'avez plus. »

Eh bien ! oui, c'est là une des grandes tristesses du missionnaire catholique. Partout où il va porter le nom de Jésus-Christ, dans les cinq parties du globe, comme c'est l'ordre, il faut qu'il trouve un autre envoyé, qui dit parler au nom du même Sauveur, et qui *proteste!*

Voici devant nous, chrétiens de Rome, de Londres et de Moscou, voici un peu plus de 800 millions d'hommes qui ne connaissent rien, après dix-huit siècles passés, du plus grand fait qui se soit accompli sur la terre, du fait en comparaison duquel tous les autres ne sont que des jeux d'enfants, du fait qui intéresse au plus haut point non pas leurs vies, ce qui serait déjà beaucoup, mais leur éternité. Nous sommes d'accord sur ce point que le Rédempteur est venu pour eux comme pour nous et que nous avons le strict devoir de les en avertir. Eh bien ! pourquoi faut-il que, partant de là, il y ait ensuite parmi nous tant de voix discordantes, tant d'efforts perdus, tant de méprises entretenues volontairement, tant de mouvement, tant d'énergie, tant de souffrances, de voyages, de privations, de travaux, d'intelligence, de zèle et d'argent dépensés en dehors de l'Unité, contre l'Unité ? Les Apôtres étaient catholiques, leurs successeurs l'étaient comme eux, les évêques de Rome, dit-on, le sont encore. C'est à ceux qui ont commencé à ne plus l'être de commencer à le redevenir : ne le verront-ils donc jamais, ou, l'ayant vu, persisteront-ils toujours à ne pas l'avouer ?

Hélas ! lecteurs, mon petit sermon ne vous dira rien de nouveau, n'est ce pas ? Et puisqu'il est inutile, autant vaut partir ensemble pour Ngao.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — SIMIKARO (Bas Tana); d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 497).

C'est ce que nous faisons le lendemain, par un temps chargé de nuages gros comme des montagnes, mais qui se contentent de nous effrayer sans nous écraser de leurs masses.

Le paysage n'est plus le même.

D'abord, à Golbanti, le terrain s'élève un peu et les arbres qui entourent la mission ont un aspect rigide et désolé qui surprend. De là à Malindi on peut en effet aller à pied sur le sol ferme et souvent desséché au point que le manque d'eau est l'un des inconvénients de ce trajet qui demande quatre journées de caravane.

Sur les bords du fleuve, les grandes herbes ont disparu pour faire place à des forêts où tous les tons du vert sont disposés comme dans des bouquets énormes, rehaussés de convolvulus à fleurs rouges. Ici et là un arbre sec sort ses pauvres grands bras par dessous les draperies des lianes, plus bas, des branches baignent dans l'eau leur richesse exubérante et au-dessous le fleuve s'épanche. Par endroit, on distingue un courant : c'est l'eau du Shaka-Babu, situé près d'ici, un lac qui sort du Tana et qui y retourne.

Voici Ngao (Voir la gravure, page 493).

Laissant le village à gauche et en face, nous allons nous établir sur la rive droite qui est abandonnée et où nous recevons bientôt la visite de M. Weber, chef de la mission luthérienne allemande fondée ici sous la protection équivoque du sultan de Wito ; visite aussi de plusieurs Wapokomo de Ngao et de quelques Gallas résidant sur la rive droite, près du Shaka-Babu. C'est parmi eux que se trouve le chef actuel de toute leur tribu, Dadi abba Dada : il possède encore de beaux troupeaux, malgré les pertes qu'il a eu à subir de la part des Massaï et des Somalis. Mais ce pauvre peuple, si intéressant pourtant, est bien tombé et on ne voit guère comment il se relèvera.

La journée est bonne, bonne surtout pour le F. Acheul, qui se fait pêcheur à la ligne et qui réussit à sortir de l'eau trois gros poissons noirs et barbus, du genre silure. Mais combien son succès est éclipsé par celui d'un enfant de Ngao qui s'est contenté de fouiller les marais voisins avec

une perche armée d'une pointe de fer et qui rentre courbé sous le poids de sa capture ! (Voir la gravure ci-dessous).

Quant à ce village de Ngao, il paraît fort d'au moins deux cent cinquante ou de trois cents cases.

Dernièrement encore, il était établi sur la rive droite, là où nous avons planté nos tentes, dans une position excellente, relativement élevée, saine et que les crues n'atteignent jamais. Mais aussitôt que le fameux sultan de Wito put se croire libre de pressurer toutes les populations qui l'environnent, il contraignit ces pauvres Wa-pokomo, timides et sans armes, à quitter la colline où ils étaient établis de temps immémorial, et à transporter leurs personnes, leurs cases et leurs cultures dans les boues de l'autre rive. Ils y sont, les malheureux, et ils y font pitié : de l'eau partout, dans leurs maisons, dans leurs rues, dans leurs champs, de l'eau et de la fange jusqu'à mi-jambe ! Mais c'est là encore, à leur avis, le moindre des inconvénients.

ZANGUEBAR ANGLAIS. — BONNE PÊCHE; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar.

A chaque récolte qu'ils font, il leur faut livrer aux agents du sultan de Wito deux cents sacs de riz, trente sacs de maïs, trente de sorgho, etc., etc., sans compter les corvées, les réquisitions, les exactions, les injustices, les friponneries, les vols et les abus immoraux, ceux qu'on ne peut nommer ici, et qu'exercent tous les Swahilis qui passent. Encore si on les protégeait contre les Somalis, ces malheureux !

Mais, précisément, toutes les fois qu'on veut des esclaves, c'est contre eux qu'on arme les Somalis, c'est contre eux qu'on les lance...

On parle beaucoup en Europe, d'interdire en Afrique l'introduction des armes à feu. L'intention est excellente; seulement voici un fait qu'on oublie de remarquer : les tribus pacifiques sont généralement privées de fusils pour se défendre, mais les musulmans ne le sont et ne le seront jamais pour attaquer, voler et exterminer les tribus pacifiques.

Pourquoi ?

C'est qu'il faut être pleins d'égards pour ces messieurs les musulmans qui ont planté sur une si large portion du noir continent le vert drapeau du Prophète !

Ah ! « l'action civilisatrice de l'Islam », dans cette partie de l'Afrique surtout où il se trouve en face d'une race simple, faible et désarmée, j'invite à venir la voir de leurs yeux tous ces grands penseurs d'Europe qui, fatigués du christianisme, se tournent avec affection vers la morale de Mohammed !

(A suivre.)

UNE PREMIÈRE TOURNÉE PASTORALE AU TANGANIKA

PAR

Mgr **BRIDOUX**, des Missionnaires d'Alger,

Évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika.

(Suite 1)

IV. — Prédications aux sauvages.

Mode de prédication. — Baptêmes in articulo mortis. — *Espérances et succès. — Si Muari. — Courses évangéliques. — L'ami Kalèro. — Télégraphe indigène. — Visite du vieux Poré. — Déclin de son pouvoir. — Prédiction de Si Kassanga.*

Les orphelinats et les villages chrétiens forment la partie choisie du troupeau, mais le missionnaire a bien garde d'oublier qu'il se doit à tous : *omnia omnibus factus sum.* Sur le terrain de la mission sont établis près de vingt mille habitants répartis en une quinzaine de centres. Un grand nombre sont encore à moitié sauvages, mais tous désirent perdre ce titre en se faisant instruire de notre sainte religion. Les missionnaires vont les trouver dans leur village et les réunissent autour d'eux pour leur apprendre les prières et le catéchisme, car beaucoup ne pourraient que difficilement venir à la mission en dehors du dimanche où tous se font un devoir d'assister aux offices et d'écouter l'instruction spéciale qui leur est faite.

Chaque soir, j'aimais à aller, accompagné d'un confrère, quand le temps le permettait, consacrer quelques heures à l'une de ces agréables tournées.

L'on applaudit toujours à l'arrivée du missionnaire, car l'on sait que dans ses poches se trouvent quelques feuilles de tabac, pour les grandes personnes qui fument toutes dans une pipe commune, et quelques pincées de sel pour les enfants qui en sont très friands.

Mais, pour obtenir sel ou tabac, il faut auparavant réciter les prières et répondre aux questions du catéchisme. Le nègre n'est pas toujours facile à dégrossir, car habitué qu'il est à vivre surtout de la vie des sens, tout effort intellectuel semble l'accabler. Aussi la patience est-elle la vertu la plus nécessaire du missionnaire, qui peut s'estimer heureux quand ses auditeurs arrivent, après leurs quatre années de postulat et de catéchuménat, à acquérir l'instruction religieuse aussi simplifiée que possible.

Avec la grâce de Dieu et la persévérance, on obtient cependant de consolants résultats. Nous avions cru d'abord nos nègres un peu indifférents pour la religion, mais l'expérience nous prouve le contraire. Ainsi ils ont grand'peur de mourir ou de voir mourir leurs enfants sans baptême. Qu'un enfant ou un adulte soit malade, le missionnaire est aussitôt appelé la nuit ou le jour : « Père, viens vite, mon enfant, mon frère, un tel va mourir et il n'est pas baptisé. »

Le chef du village se charge souvent lui-même d'informer alors le missionnaire, et il est bien rare qu'un enfant ou un adulte nous échappe et meure sans baptême.

Tous envoient volontiers leurs enfants au catéchisme des Wachenzis (des petits sauvages) qui se fait quatre fois par semaine à la mission. Souvent pour ne pas être en retard, ils arrivent par petites bandes joyeuses, deux ou trois heures à l'avance et parfois même les mamans apportent les bébés sur le dos. On a peine à leur faire comprendre que leurs enfants doivent au moins avoir renoncé au lait maternel pour être à même de pouvoir goûter celui de la doctrine. Il existe à ce sujet chez nos sauvages un usage contraire au développement de la famille, et que nous combattons le plus possible autour de nous : c'est que les mères ne sèvrent pas ordinairement leurs enfants avant l'âge de quatre ou cinq ans.

Si le missionnaire écoutait les sauvages, il baptiserait tous leurs enfants ; mais la prudence chrétienne ne le permet pas, car plusieurs, quoique postulants, ne sont pas encore bien fixés au sol, et tant qu'ils n'ont qu'une petite hutte en herbes sèches, ils délogent facilement sans tambour ni trompette, emportant sur leurs épaules leur bagage qui ne consiste le plus souvent qu'en une natte, une lance, une cruche et une petite hache et parfois un filet.

Mais quels succès réels les missionnaires ont-ils obtenu jusqu'ici auprès des sauvages? En dehors des malades en danger de mort et des femmes mariées aux orphelins, ils n'ont encore pu en baptiser que quelques-uns, par la raison que très peu ont achevé les quatre années de postulat et de catéchuménat que nous leur imposons. La plupart savent leurs prières et au moins les vérités essentielles au salut, et pour plusieurs approche enfin le temps de devenir enfants de Dieu et de l'Église. Douze d'entre eux se préparent à recevoir le saint baptême, auquel ils ont été admis pour la veille de la Pentecôte : ce seront les prémices de la mission chez les sauvages, et les missionnaires peuvent désormais espérer voir ce petit troupeau, *pusillus grex*, s'augmenter rapidement. Avec la simplicité de leur vie, les obligations de la vie chrétienne ne sauraient les effrayer. Nos noirs, en s'établissant sur le terrain de la mission, ont d'ailleurs renoncé à toute superstition et à la polygamie, s'ils y étaient engagés. Exception n'a été faite sur ce dernier point que pour deux ou trois petits chefs qui se trouvaient dans des conditions particulières. L'un d'eux, Si Muari, du Massanzé, a voulu dans son attachement pour les missionnaires, les suivre à Kibanga, et il leur a donné souvent des preuves de son réel dévouement.

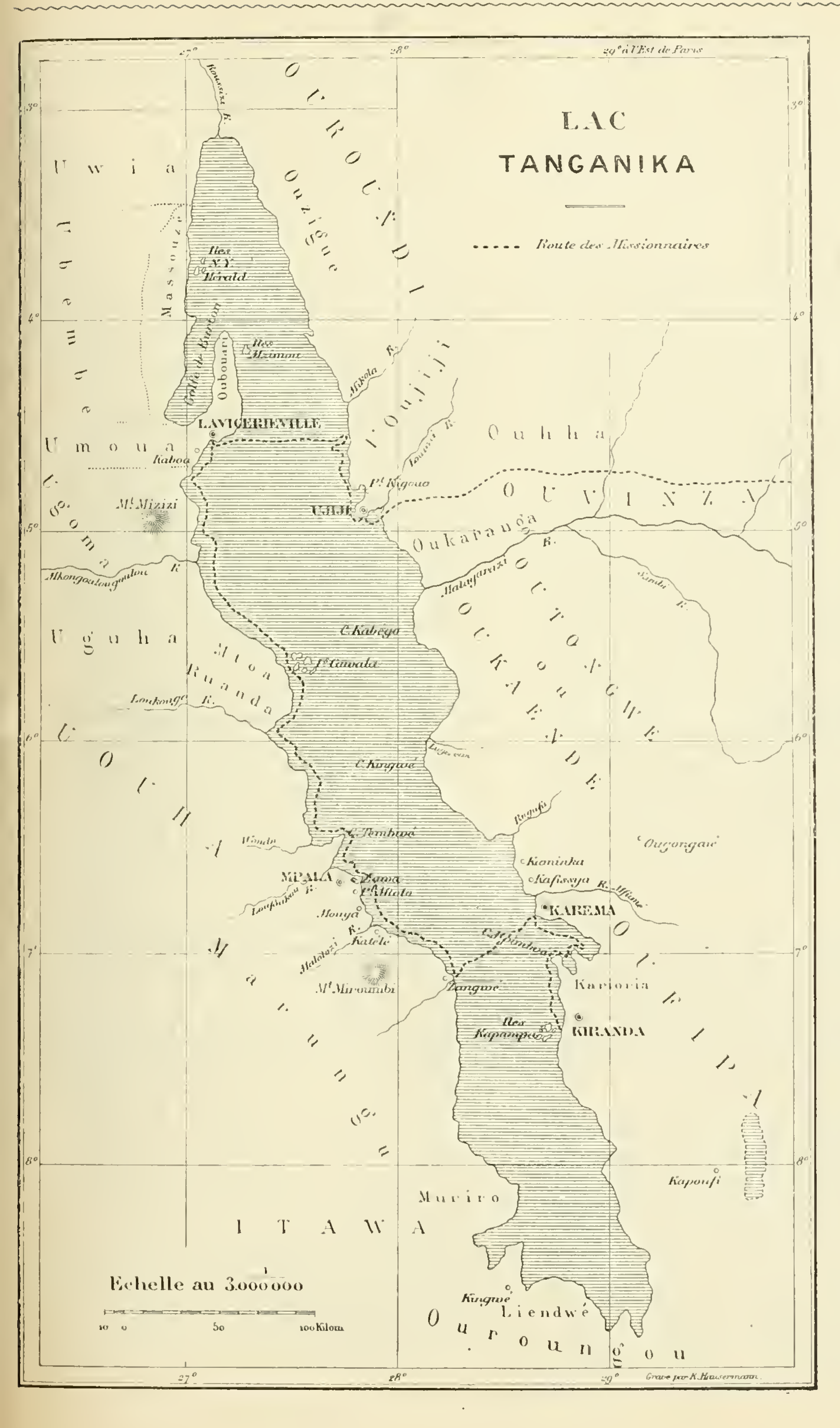
Lors de l'invasion des Wangwanas, le 23 décembre 1887, il se mit à la tête des enfants de la mission et des suivants pour faire respecter notre sol aux envahisseurs, et il se cassa la jambe en tombant dans un trou. Presque chaque jour, il vient à la mission distante du village, dont il est le chef, d'un kilomètre, et jamais il ne manque aux offices et aux instructions.

Dans une de ses visites, le R. P. Coulbois lui disait : « Si Muari, je t'aime bien, mais je t'aimerais beaucoup plus si tu consentais à faire le sacrifice d'une de tes deux femmes pour être baptisé. »

Si Muari ne répond rien, mais ces paroles ont fait impression sur son cœur. Se promenant quelques instants après avec le P. Guillemé, il lui dit :

« Le Père Supérieur désire que je laisse une de mes deux femmes pour être baptisé. Je ne le puis, car je les ai

(1) Voir les *Missions catholiques* du 19, 26 septembre et 3 octobre.



depuis longtemps; de toutes deux j'ai des enfants, et je les aime également; je t'en prie, cependant, quand tu apprendras que je serai malade, ne manque pas de venir me baptiser, car je ne veux pas aller en enfer.

« — Mais si tu revenais à la santé, répond le Père, tu voudrais reprendre tes deux femmes.

« — Oh non, dit-il, jamais ! Car alors je serais chrétien. »

De temps en temps, les missionnaires font une grande course d'évangélisation aux villages éloignés et perdus dans les montagnes, car en dehors des nègres établis chez nous, les sauvages, ayant toujours à redouter l'invasion des Wangwanas esclavagistes, vont s'établir au sommet des montagnes qui sont le plus inaccessibles. Ils ne trouvent la tranquillité que dans ces nids d'aigle, d'où ils ne descendent que pour aller à la pêche et venir à la mission.

Les pentes rapides cultivées par les femmes produisent du manioc, du maïs, des patates, des arachides. Les élaïs leur procurent l'huile et le breuvage, les bananiers, des fruits délicieux et dans les ravins sont de grands arbres dont ils font des pirogues. La nature leur prodigue en cet endroit tout ce qu'ils peuvent désirer; ils ne conçoivent rien au-delà.

Quand on voit tous ces éléments d'un bonheur qui pour eux est parfait, l'on pense à ce qu'ils doivent souffrir, lorsque, arrachés de ces lieux, ils traversent les déserts qui les en séparent pour toujours, lorsqu'ils marchent enchaînés conduits par les traitants qui les ont ravis à leur pays ou achetés pour quelques mètres de cotonnade.

Les excursions dans les montagnes étant généralement assez semblables, je n'en citerai qu'une seule de celles que j'ai faites.

Le 25 février, nous nous dirigeons vers l'ami Kaléro dont plusieurs enfants sont chrétiens ou catéchumènes. Il habite à quatre lieues de la mission, et le village dont il est le chef est perché sur les hautes montagnes qui séparent la presqu'île de l'Oubouari du golfe de Burton. L'accès en est difficile, et c'est tout trempés de sueur que nous y arrivons sous un soleil de feu. Le bon Kaléro commence par nous gronder. Kaléro, nous dit-il, n'est pas content : il voit ses amis les Blancs très fatigués, et ne l'ayant pas prévenu de leur venue, il n'a pas à leur offrir du pombé, ce nectar des nègres, fabriqué avec la banane fermentée. Mais aussitôt ses femmes nous préparent deux pains chauds de sorgho, et un immense plat de petits poissons frais : « On n'est pas riche sur la montagne, » nous dit Kaléro. Nous faisons honneur au repas qui nous est offert de si bon cœur. Bientôt toute la population se réunit autour de la plus belle case du village mise à notre disposition : une pincée de sel aux enfants et une poignée de tabac pour les hommes et les femmes est le moyen infaillible de faire sortir chacun des cases et de mettre tout le monde de bonne humeur. Après ce préambule, l'on fait réciter les prières et l'on commence le catéchisme. Nous avions un double but dans cette excursion, car Joseph, un de nos jeunes médecins nègres, doit se marier, à la fête de son saint patron, avec la fille de Kaléro qui se trouve depuis une année à l'orphelinat de la mission pour s'instruire de notre sainte religion, et il nous a accompagnés pour inviter à ses noces son futur beau-père et toute sa famille.

Nous avions projeté de faire le soir l'ascension du plus haut sommet de la montagne pour jouir de la vue du golfe de Burton, mais la fatigue et les ardeurs du soleil nous obligent à y renoncer, ce qui nous procure la visite du Mohami Poré, chef du pays. Quoiqu'il habite à une heure et demie de chez Kaléro sur un autre contrefort de la montagne où la peur des Wangwanas l'a obligé à chercher refuge, il est bientôt informé téléphoniquement de la venue des Blancs.

Le téléphone fonctionne dans ce pays à sa manière. Entre la montagne qu'habite Kaléro et celle du Mohami, il s'en trouve une troisième intermédiaire, et du sommet de ces contreforts les nègres avec leur voix puissante se redisent les nouvelles. Un fait particulier a-t-il eu lieu pendant la journée, on se le communiquera par ce moyen quand viendra le calme du soir, et bientôt tous les échos de la montagne se le répéteront : téléphone sans secret !

Poré était autrefois puissant, mais maintenant il ne règne plus guère que sur des solitudes. Il a été malheureux en voulant résister aux Arabes et puis dans sa cruauté, il a fait, lui et surtout ses enfants, périr un grand nombre de ses sujets ou les a obligés à chercher la sécurité ailleurs. C'est en outre un vieux sorcier qui prétend, sans que cela fasse l'ombre d'un doute pour beaucoup de ses gens, non seulement avoir le pouvoir de faire la pluie et la tempête, de rendre la pêche fructueuse, mais encore de se changer en rat pour se soustraire à l'ennemi qui voudrait l'attraper, ce qui ne l'a pas empêché, dans toutes les invasions des Wangwanas, de chercher son salut, avec toute la vitesse de ses jambes au sommet de ses montagnes.

Un jour où la pêche sur le lac était très abondante, nous lui demandions si c'était bien lui qui en était la cause; il n'eut d'autre réponse qu'un sourire, car il sait en quelle estime nous avons toute sa prétendue science magique. Pauvre cher vieux, daigne le bon Dieu lui accorder en retour des services qu'il nous a rendus, quelqu'une de ces grandes grâces de miséricorde qui transforment les pierres en fils d'Abraham !

Ce chef me rappelle un fait assez surprenant que je ne puis m'empêcher de citer. Il y a une dizaine d'années, c'est-à-dire quatre ans avant l'arrivée des missionnaires dans le pays, Poré voulait faire tuer un de ses grands, Si Kassanda, dont il redoutait l'influence. Les enfants de Si Kassanda, voyant le chef s'acharner à la perte de leur père et redoutant d'être victimes de la même haine, voulaient s'enfuir à l'Ourondi, mais Si Kassanda les retint en disant :

« — Ayez patience, mes enfants, et ne craignez pas. Moi je serai sacrifié, mais bientôt viendront des hommes justes et bons qui feront beaucoup de bien au pays et vous assureront la tranquillité et le salut. »

Ce sont les propres enfants de Si Kassanda établis chez nous qui nous ont rapporté ces paroles.

Le Mohami ne tarde pas à nous arriver avec sa suite et nous offre une cruche de pombé auquel ses gens surtout et ceux de Kaléro font honneur. Assis sur une natte à nos côtés, il reçoit un peu de tabac et demande une pipe avec du feu qui lui est apporté par une ouverture pratiquée entre les roseaux de la case, car l'usage veut que l'on ne fasse point passer le feu au chef par la porte. Bientôt il prie tous ses hommes de sortir, et il commence un interminable discours se résumant en ces mots : « J'ai été, je suis et je veux être l'ami des Blancs. » Une pièce d'étoffe de couleur que nous lui donnons met le comble à sa joie. Ce chef nous a rendu de réels services que nous ne pouvons méconnaître, quoiqu'il ait en tout agi par intérêt. Il a d'abord accepté chez lui les missionnaires dans l'espérance que leur présence le délivrerait des incursions des Wagubas, qui chaque année venaient faire des razzias dans son pays, ce qui eut lieu en effet. Il leur a cédé à un prix peu élevé, car les terrains n'ont pas ici grande valeur, une immense propriété sur laquelle beaucoup d'indigènes sont venus fonder des villages, attirés par l'appât de la paix et de la sécurité, et conduits depuis peu à peu vers notre sainte religion. Dans les premiers temps, les enfants de la mission arrivés à l'âge de se marier ne pouvaient point trouver de femmes : Poré, à la demande des missionnaires, donna ou plutôt vendit, conformément à l'usage du pays, deux de ses filles, et dès lors ses sujets ne firent aucune difficulté de l'imiter.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VIII.

L'ÉGLISE ROMAINE DANS LA PÉNINSULE DES BALKANS (1800-1890).

Suite (1)

III. — ARCHEVÊCHÉ D'ANTIVARI (MONTÉNÉGRO).

La Montagne Noire est tout entière schismatique et comptait, en 1878, à peine 300 catholiques, sur une population totale d'environ 120,000 âmes.

Mais au traité de Berlin, le prince de Monténégro, en récompense des services qu'il avait rendus à la Russie, obtint la cession des ports d'Antivari et de Dulcigno, avec une portion de territoire enlevé à l'Albanie et à la Serbie.

Le prince Nicolas, homme célèbre et politique habile, s'empressa d'accorder à ses nouveaux sujets catholiques la liberté religieuse. Par un concordat passé avec Léon XIII, en 1885, le siège d'Antivari, qui depuis 1867 était réuni à celui de Scutari, en fut séparé et, par concession spéciale du Saint-Siége, accordée en 1888 à la demande du prince, l'usage de la langue slave fut autorisée pour les offices et les prières liturgiques dans l'archidiocèse d'Antivari.

Le diocèse compte en 1889 : 1 archevêque, 12 prêtres, dont 1 indigène, 9 églises, 6 chapelles et 5,260 catholiques, sur une population totale de 289,500 âmes.

Statistique comparée de l'archidiocèse d'Antivari.

En 1800	1850	1890
2.000	3.500	5.221 cath.

IV. — ARCHIDIOCÈSE DE SCOPIA.

La population musulmane et schismatique est d'un million.

Jusqu'en 1860, il n'y eut pas, dans le diocèse de Scopia, une seule église digne de ce nom. De misérables huttes couvertes en paille servaient partout de lieu de réunion aux fidèles.

Il y a dans le diocèse : 1 archevêque, 15 prêtres, dont 7 indigènes, 4 églises et 3 chapelles, 15,000 catholiques sur 1,000,000 d'habitants, 5 écoles catholiques fréquentées par 250 garçons et 120 filles.

Statistique comparée de l'archidiocèse de Scopia.

En 1800	1850	1890
6.000	8.000	15.000 cath.

V. — DIOCÈSE DE BOSNIE ET D'HERZÉGOVINE.

En 1735, la Bosnie et l'Herzégovine furent érigées par la Propagande en vicariat apostolique confié aux PP. Franciscains. En 1852 ce vicariat unique fut divisé en deux : le vicariat de Bosnie et celui d'Herzégovine. Enfin en 1881, la Bosnie et l'Herzégovine ayant été cédées par le traité de Berlin à l'Autriche, Léon XIII, à la demande de l'empereur, rétablit la hiérarchie dans ce pays ; il institua l'archevêché de Sérajewo, avec trois évêchés suffragants : Banjaluka, Trébigne et Mostar.

Voici le tableau des accroissements de la mission :

En 1800, 1 vicariat unique...............		85.000 cathol.
En 1850, id.		130.000
En 1870, vicariat de Bosnie : 133,430	total	183 550
« vic. d'Herzégovine : 50,120		
En 1881, 1 archevêché, 3 évêchés..		209.391
En 1890, id.		265.788

On voit que le chiffre des catholiques a plus que triplé en quatre-vingt-dix ans. Malgré cela ils ne forment encore que le cinquième de la population totale de 1.336.091 habitants. Le reste se compose de 571.250 schismatiques, 492.710 schismatiques, 5.805 juifs et quelques centaines de protestants ou sans culte

Voici pour 1890, la statistique des différents diocèses de la Bosnie et de l'Herzégovine.

1° *Archevêché de Sérajewo*, érigé en 1881.

Personnel : 1 archevêque, 93 prêtres, dont 7 seulement appartiennent au clergé séculier.

Communautés religieuses : Mineurs Observantins, 79 prêtres, 39 clercs, 3 frères ; Jésuites, 12 religieux.

36 Sœurs de Charité, 48 Filles du Divin Amour.

Œuvres : 73 paroisses, 37 églises, 36 chapelles.

Un séminaire provincial à Trawnik, sous la direction des PP. de la Compagnie de Jésus.

Un collège, jeunes gens (Mineurs Observantins).

9 pensionnats de filles, 6 sous la direction des Sœurs de charité et 3 sous celle des filles du Divin Amour.

8 écoles primaires diocésaines, sans parler des nombreuses écoles du gouvernement, dans lesquelles le prêtre catholique est admis à donner l'instruction religieuse.

1 orphelinat de filles à Sérajewo.

Population catholique : 150.408 de rite latin et quelques grecs unis.

2° *Diocèse de Banjaluka*, érigé en 1878.

Personnel : 1 administrateur apostolique, 48 prêtres, tous indigènes à l'exception de 3 ; 10 clercs.

Communautés religieuses : Mineurs Observantins, 3 maisons, 15 religieux ; Trappistes, 2 maisons, 106.

50 Sœurs du Précieux Sang, 13 Sœurs de la Miséricorde.

Œuvres : 26 paroisses, 24 églises, 12 chapelles.

Outre le séminaire provincial, 1 petit séminaire, 23 élèves ; plus 21 élèves ecclésiastiques chez les Franciscains.

9 écoles primaires diocésaines : 246 garçons, 292 filles, sans parler des écoles du gouvernement.

1 orphelinat garçons (Trappistes), 85 enfants.

3 orphelinats filles, 75 enfants.

Population catholique : 41.216 âmes.

3° *Diocèse de Marcana-Trébigne.* — Ce double diocèse, érigé au moyen âge et à peu près détruit par la persécution, était depuis un demi-siècle sous l'administration de l'évêque de Raguse. Léon XIII le rattacha en 1881 à la province ecclésiastique de Sérajewo.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15, 22, 29 août 5, 12, 19, 26 septembre et 3 octobre.

Personnel : Mgr l'évêque de Raguse, administrateur apostolique, 8 prêtres et 4 clercs, tous indigènes.

Œuvres : 7 paroisses, 9 églises ou chapelles.

Population catholique : 13,412 âmes.

4° *Diocèse de Mostar.* — Ce diocèse, érigé en 1881, comprend tout l'ancien vicariat apostolique d'Herzégovine.

Personnel : 1 évêque, 51 prêtres, dont un seul séculier.

Communautés religieuses : Mineurs Observantins, 50.

Œuvres : 28 paroisses, 13 églises, 16 chapelles.

Un séminaire, sous la direction des Franciscains.

Plusieurs écoles diocésaines sans parler de celles du gouvernement. Population catholique : 66.000.

Statistique comparée des diocèses de Bosnie et d'Herzégovine.

	En 1800	En 1850	En 1890
1 vicariat unique	85.000 cath.	130.000	4 diocèses, 265.788

VI. — Diocèse de Nicopolis (Principauté de Bulgarie).

Au siècle dernier les Bulgares de rit latin, formant le diocèse de Nicopolis, furent tellement persécutés par les schismatiques et par les Turcs qu'ils émigrèrent en masse.

Pour relever les ruines de cette mission désolée, Pie VI la confia, en 1781, aux religieux Passionnistes, avec la mission voisine de Valachie. Jusqu'en 1883, l'évêque de Nicopolis administra le vicariat de Valachie. A cette époque, Léon XIII créa l'archevêché de Bucharest et les deux sièges furent séparés.

Quand les RR. PP. Passionnistes arrivèrent à Nicopolis, ils trouvèrent dans le diocèse deux à trois cents catholiques seulement, pas d'églises, pas de presbytères, pas une école. Quelques grottes creusées dans la terre et soigneusement dissimulées aux regards, étaient les seuls lieux de réunion des fidèles. De 1781 à 1883, sept évêques se succédèrent sur le siège de Nicopolis. C'est seulement en 1820, qu'ils purent commencer à sortir des catacombes et à élever plusieurs chapelles. Quelques catholiques alsaciens vinrent en 1830 et en 1870 s'établir dans la Dobrudja. En 1883, la ville de Varna, qui appartenait à la préfecture apostolique des Capucins de Trébizonde, fut rattachée au diocèse de Nicopoli.

Il y a, en ce moment, dans le diocèse : 1 évêque, 13 prêtres religieux Passionnistes, dont 1 seul indigène.

Communautés religieuses d'hommes : Clercs réguliers de la Passion, 13 religieux.

Communautés de femmes : Sœurs de la même congrégation, 16 Sœurs, 7 stations avec résidences, 3 stations visitées de temps en temps, 7 églises, 5 chapelles, 11.000 catholiques, sur 1,500,000 habitants.

1 séminaire dans la maison de l'évêque, 6 élèves.

7 écoles avec 480 élèves.

1 pensionnat de filles à Roustchouk, tenu par les Sœurs anglaises de Saint-Paul-de-la-Croix, 1 institut de charité : 120 jeunes filles dont 20 pensionnaires.

Statistique comparée du diocèse de Nicopolis.

En 1800	1850	1890
300 ?	2000	12.000 catholiques.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Mgr David,

Archevêque syrien de Damas.

La *Revue des Églises d'Orient* annonce la mort de ce savant prélat qui a rendu de grands services à l'Église syrienne unie, par ses travaux liturgiques. On lui doit l'édition du *Bréviaire syriaque, du Missel chaldéen*, etc.

Mgr Clément-Joseph David était né à Mossoul, le 23 novembre 1829. Il avait fait ses études au collège de la Propagande, et été nommé archevêque de Damas pour les Syriens, le 20 avril 1879. Il est mort dans sa ville épiscopale, le 4 août 1890.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

M. l'abbé Goumas, diocèse du Mans ... 5
Un prêtre, abonné du diocèse de Nantes ... 10
M. l'abbé Werquin, du diocèse de Cambrai ... 10
M. Dell, à Vierzon, diocèse de Bourges, avec demande de prières pour la conversion d'un jeune homme ... 15
Anonyme, don recueilli par l'*Écho de Fourvière* ... 200
— — — ... 3
M. L. de J., en reconnaissance d'une grande grâce, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* ... 25
Mme Jeanne-Marie Bourguignon, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* ... 50
La famille C., don recueilli par l'*Echo de Fourvière* ... 25
Mme A. Bezard, diocèse d'Orléans ... 4 95

A S. B. Mgr Azarian, pour la mission de Yosgath (Arménie)

M. l'abbé Lubiez Rovicki, à Montpellier ... 5
Mlle Maria Usson, diocèse de Montpellier ... 5
Anonyme de Nice ... 3
Anonyme de Saint-Cyr-en-Pail, diocèse de Laval ... 200
Anonyme d'Anvers ... 500
Anonyme de Montpellier ... 20
Anonyme de Grenoble ... 10
Anonymes de Lille ... 100

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Azarian).

Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles ... 4

A Mgr Puginier (Tong-King occidental).

Mme L. D., de Lyon ... 300

A M. Molleron, missionnaire au Su-Tchuen occidental.

M. l'abbé G., du diocese de Lyon ... 20

Pour les affamés du Tong-King (Mgr Puginier).

M. Al. Maès, Les Muids, diocèse d'Orléans ... 10

A Mgr Banci (Hou-Pé septentrional).

Mlle Maria Usson, diocèse de Montpellier ... 2 50

A Mgr Crouzet (Abyssinie).

Mlle Maria Usson, diocese de Montpellier ... 2 50

A S. Em. le cardinal Lavigerie, pour rachat et baptême d'un petit nègre sous le nom de Claude, au Tanganika.

Anonyme de Saint-Claude ... 10

Au même, pour rachat d'esclaves au Tanganika.

Une religieuse Ursuline, de Clermont-Ferrand ... 10

Au même, pour le rachat d'une esclave au Tanganika.

R. A. M., don recueilli par l'*Echo de Fourvière* ... 50

A Mgr Combes, évêque de Constantine.

Anonyme de Lyon ... 5

Pour les lépreux de Madagascar.

Une personne de Feurs (Loire), *Echo de Fourvière* ... 5
M. Ch. Maès, Les Muids, diocèse d'Orléans ... 15

Pour le rachat d'esclaves (Haut-Congo), à baptiser sous les noms de Marguerite-Marie et de Michel-Jean-François.

M. Al. Maès, les Muids, diocèse d'Orléans ... 20

A la mission des îles Fidji.

M. Al. Maès, Les Muids, diocèse d'Orléans ... 10
M. l'abbé Romans, diocèse de Viviers ... 7 75

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — L'ENTRÉE DU TANA DANS LE LAC SHAKA BABU ; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 508).

CORRESPONDANCE

TCHÉ-KIANG (Chine)

Nous avons publié, il y a deux mois, une intéressante lettre de Sœur Solomiac, donnant des détails sur l'apostolat des Filles de la Charité, à Ning-po. Une autre religieuse de la même ville nous communique aujourd'hui des renseignements qui achèveront de nous faire connaître le ministère des Sœurs de saint Vincent de Paul dans la capitale de la province du Tché-Kiang.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE SŒUR GILBERT, SUPÉRIEURE DE L'HOPITAL SAINT-JOSEPH A NING-PO.

Ning-po, 26 juillet 1890.

Vous assurer que saint Joseph, le patron de cet humble établissement continue de nous couvrir de sa protection, c'est inutile : vous n'en doutez pas. Nous l'avons expérimenté plusieurs fois. Il suffit, lorsque nous souhaitons d'arracher une âme à l'ennemi de tout bien, de prier ce grand saint et l'effet désiré se réalise. Mais les âmes se perdent faute d'entendre parler de Dieu, faute aussi de ressources. Que de malheureux, de pauvres abandonnés gémissent sans qn'on puisse leur porter secours ! Daigne le Divin Maître envoyer de nombreux ouvriers qui répandront partout la bonne nouvelle et susciter des âmes généreuses qui n'hésiteront pas à leur verser d'abondantes aumônes.

Vous voudrez bien excuser ces réflexions. Vous devez savoir ce que le cœur souffre quand on est dans la nécessité de n'admettre que les plus misérables et les plus délaissés. Quand nous sera-t-il donné de recevoir et d'abriter tous ceux qui se présentent !

Voici un trait frappant de la divine miséricorde. Un jeune homme de la campagne, âgé d'environ vingt ans, s'en allait doucement vers la tombe atteint de la poitrine. Les parents, sans être riches, jouissaient d'une certaine aisance. N'ayant que cet unique fils, ils n'épargnèrent ni soins, ni médecins, et recoururent aux superstitions afin de lui rendre la santé. Tout fut inutile. Sur ces entrefaites le malade entend parler de notre petit hôpital et demande à y être transporté. Surpris de cette demande, les parents mécontents, surtout la mère, refusent d'y accéder.

Il revient à la charge, il prie, il conjure, il fait de si fortes instances que, pour ne pas lui déplaire, on consent enfin à le conduire chez nous et sa mère l'accompagne. La maladie de ce jeune homme était arrivée à sa dernière période. Nous les avons logés, la mère ne voulant pas se séparer de son fils, dans une petite chambre attenant à la salle commune. Naturellement l'infirmier se mit à lui parler de notre sainte religion. Impossible de vous dépeindre sa gratitude pour les soins qu'on lui prodiguait. Si, à cause de sa faiblesse, il ne pouvait l'exprimer, ses regards nous la témoignaient d'une manière expressive. Son inaltérable douceur était touchante. Il conservait une patience admirable au milieu de ses atroces souffrances. Avec quel bonheur il buvait en quelque sorte les paroles qu'il entendait sur Dieu, sur son âme et sur la vie future ! Quand ses forces le lui permettaient, il redisait à sa mère les divers points de doctrine qu'on lui avait enseignés, ajoutant avec candeur :

« Moi, je veux être chrétien. Je préfère mourir maintenant que de retourner à la maison. Ma mère, soyez tranquille ; je suis si bien ici et le serai bien davantage après ma mort ! J'irai au ciel voir le bon Dieu dont on me dit de si belles choses, et là-haut il n'y a pas de *Mo-Kouey* (diables). »

Quelques jours après son arrivée, ce brave jeune homme s'éteignait doucement non sans avoir été régénéré, selon son ardent désir, dans les eaux du baptême.

*
* *

Au Dispensaire nous voyons souvent les effets de la bonté de Dieu se manifester d'une manière bien consolante en faveur des âmes simples et droites.

Il y a quelques mois à peine, un homme de la campagne se présentait au Dispensaire, ses traits fatigués accusaient une maladie grave, de plus on lisait sur sa figure une inexprimable tristesse. Emue de compassion, la Sœur chargée de cet office lui demande la cause de ses peines. Hélas ! le sort de sa famille était le sujet de ses inquiétudes et de ses soucis. Lui seul était à même de cultiver ses champs, et la maladie lui en ôtait les forces. Pour se guérir, il devait dépenser son petit avoir et il touchait presque du doigt l'instant où sa famille allait être réduite à l'indigence. On l'admit à l'hôpital. Toujours tranquille, silencieux, il observait avec attention ce qui se passait autour de lui. Ses oreilles étaient ouvertes aux exhortations faites à ses voisins. Bientôt il pria l'infirmier de l'instruire. Il disait :

« Non seulement je veux devenir moi-même chrétien ; mais ma femme et mes enfants le seront aussi. Si les Sœurs me le permettent, j'irai les chercher, je les amènerai et tous nous adorerons le Maître du ciel. »

C'était bien là la conscience dans sa droiture qui, ayant trouvé la vérité, y donnait pleine adhésion et même souhaitait d'y faire participer les autres. Mais l'épreuve devait ajouter à ses mérites et le confirmer dans sa foi. Il part chercher sa femme et ses enfants. Le séjour à l'hôpital durant une semaine suffit à cette femme pour comprendre que son mari veut tout de bon devenir chrétien et en conséquence qu'il doit renoncer aux idoles et aux superstitions. Elle entre alors dans une fureur épouvantable, accable son mari de toutes les malédictions ; elle le presse de ne pas rester dans cette maison où l'on apprend une doctrine opposée aux croyances et aux usages du pays ; elle use enfin de tout ce qu'elle peut trouver de motifs afin de le décider à quitter l'hôpital. Le mari s'efforce de lui faire entendre raison. Voyant que, loin de l'apaiser, ce procédé ne fait que la surexciter, il se tait, mais refuse absolument de partir avec elle. Elle s'exaspère de plus en plus et, de guerre lasse, elle retourne dans sa famille.

Ce brave homme demeura quatre mois à l'hôpital et profita de ce temps pour compléter son instruction religieuse et se préparer à la grâce du baptême. Il eut à subir de nouvelles luttes de la part de sa femme et d'autres proches parents qui, entraînés par les paroles et les exemples de celle-ci, vinrent plusieurs fois l'exhorter à rompre avec nous. Notre néophyte n'en persista pas moins dans sa résolution de devenir chrétien. Il avait conservé son air triste et silencieux. L'hydropisie gagnait peu à peu ; il pria et supplia qu'on lui administrât le baptême. Il le reçut avec les marques d'une sensible piété et d'une sincère reconnaissance et s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

*
* *

Que dire de nos chers estropiés ? Ce petit troupeau atteint le chiffre de quarante-cinq. La plupart sont hors d'état de pouvoir gagner leur vie... Toutes les infirmités y sont réunies. Vous pouvez contempler le bossu à côté du bancal, l'aveugle auprès des sourds-muets, des idiots et des sans pieds. Eh bien, ils font bon ménage ensemble. La Sœur qui veille sur ce bataillon d'invalides n'a qu'à se louer de leur docilité. Elle a remarqué qu'ils se rendent les uns aux autres une foule de petits services. C'est la charité qui commence à pénétrer dans leurs cœurs et elle produira des fruits, nous l'espérons de la grâce de Dieu. Nous voudrions bien ouvrir la porte toute grande à cette classe intéressante de la société païenne. Ces enfants, si peu avantagés de la nature, ne sont regardés qu'avec peine et répulsion par leurs parents... heureux sont-ils quand ceux-ci ne les chassent pas impitoyablement ! Il y en a qui meurent sous leurs coups, ou à la suite des mauvais traitements qu'ils ont subis. On ne doit pas en être surpris, on ne peut exiger du paganisme le sentiment de la charité.

Quelle belle œuvre ! Y en a-t-il de plus agréables au Cœur de Jésus ? Ce divin Sauveur a tant aimé les enfants ! Il nous les propose comme modèles si nous voulons

aller au ciel, et celui qui en reçoit un, reçoit Jésus lui-même. Oui, nous désirerions accueillir tous ceux qu'on nous offre, et on en recevrait un très grand nombre dès que l'on saurait au milieu de notre nombreuse population qu'on les accepte tous.

Les ressources font défaut, c'est là le sujet de nos plus amers regrets. Quel dommage que cette œuvre ne soit pas autant connue qu'elle devrait l'être ! Il y a des âmes charitables qui, ce nous semble, seraient enchantées de pourvoir à l'entretien d'un de ces enfants si dignes de pitié puisqu'ils sont doublement malheureux.

Est-ce que cet enfant arraché du gouffre de la misère, enlevé au démon, ne serait pas un billet d'entrée pour le ciel ? Nous confions ces pensées à Notre-Seigneur, à saint Joseph, à saint Vincent, notre Père, et aux âmes généreuses qui s'intéressent à nous.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint Père vient de décréter les nominations suivantes, sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande :

— Est nommé évêque de Lahore (Inde), en remplacement de Mgr Symphorien Mouard, décédé, le R. P. Emmanuel d'Anvers, dans le monde Alphonse Van den Bosch, Capucin, missionnaire au Penjab depuis trente-six ans.

— Evêque de Dacca (ancien vicariat apostolique du Bengale central), le R. P. Augustin Louage, prêtre de la Congrégation de Sainte-Croix, né à Tourcoing (France), le 18 septembre 1825.

— Vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, en remplacement de Mgr Faraud, décédé, le R. P. Emile Grouard, des Oblats de Marie-Immaculée, né à Cénoman (diocèse de Tours).

— Sa Sainteté a ordonné d'expédier les brefs apostoliques pour la nomination de cinq évêques arméniens : NN. SS. Garabed Kiciurian, élu évêque d'Erzeroum ; Avedis Turkian, évêque de Marach ; Avedis Arpiarian, évêque de Karpouth ; Ohannes Ohanessian, ancien évêque de Mouch, transféré à Angora ; Garabed Aslanian, ancien évêque d'Adana, transféré au siège archiépiscopal titulaire de Hiérapolis et choisi pour son auxiliaire par Mgr Azarian, patriarche de Cilicie.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sont partis, le 1er octobre, du port de Hambourg pour la préfecture apostolique du Cameroun au nord du Congo français, huit missionnaires appartenant à la pieuse Société des Missions de Rome. Voici leurs noms : T. R. P. Vieter, supérieur, du diocèse de Munster (Allemagne) ; R. P. Georges Walter, du diocèse de Wurzbourg (Bavière) ; F. Joseph Klosterknecht, du diocèse d'Augsbourg (Bavière) ; M. Georges Mosr, du diocèse de Wurzbourg ; M. Jean Hirl, du diocèse de Ratisbonne (Bavière) ; M. Joseph Hofer, du diocèse de Linz (Autriche) ; M. Hermann Franz, du diocèse de Cologne (Prusse) ; M. Robert Ubrich, du diocèse de Saint-Gall (Suisse).

— Le 5 octobre, sont partis de Marseille pour le Houpé septentrional et le Hou-pé méridional quatre missionnaires Franciscains, les RR. PP. Ange, Aurèle, Cassien et Thomas.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Par décret en date du 8 octobre 1890, le R. P. Dorgère, de la Congrégation des Missions Africaines de Lyon, aumônier provisoire du corps expéditionnaire au Dahomey, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Nos lecteurs savent avec quel courage et quelle habileté le vaillant missionnaire a accepté et rempli le mandat difficile dont M. l'amiral de Cuverville l'avait chargé auprès du roi Behanzin. Ils applaudiront, comme nous, à une distinction si méritée.

Syrie. — Mgr l'évêque grec de Zahlé et de la Bekaa nous écrit le 23 septembre :

« Je vous écris aujourd'hui pour invoquer votre secours en faveur des écoles de mon cher diocèse. Et c'est de mon lit de souffrance et accablé de vieillesse que je vous envoie ces lignes.

« Il y a à peu près une semaine, le directeur de nos chères écoles m'a présenté la liste des dettes dont il se trouve accablé depuis deux ans déjà. Il me peint en même temps l'état déplorable des classes. En effet, dans plusieurs villages, des écoles ont besoin d'être rebâties, d'autres sont à réparer, ce qui nécessite une dépense assez considérable. Celles de Zahlé, qui font partie de l'évêché, ont le plus besoin de réparation.

« Je ne puis m'adresser à mon peuple ; la pauvreté est si grande ici que, chaque jour, trois ou quatre personnes émigrent pour le Nouveau-Monde.

« D'ailleurs, les ennemis implacables de la foi et de l'Église, les protestants, offrant comme toujours tout ce qu'il faut aux enfants des fidèles, n'auraient aucune peine à gagner notre jeune troupeau, si nous demandions aux parents un franc seulement.

« Veuillez donc, avec une générosité toute chrétienne, porter remède à mes maux et consoler ma vieillesse. Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la gloire duquel nous vivons et nous formons les cœurs de ces jeunes et chères âmes, répandra sans doute sur vous et sur vos associés ses plus abondantes grâces, pour le bien que vous ferez à ma pauvre œuvre. Hélas, je la vois chancelante et tourne mes regards vers vous pour l'affermir. Je prie la Sainte Vierge d'agir sur votre cœur et sur le cœur de nos bienfaiteurs. »

Maduré (*Hindoustan*). — Mgr Jean-Marie Barthe, de la Compagnie de Jésus, évêque de Trichinopoly, nous écrit de cette ville :

« Vous avez appris que le Souverain Pontife m'a désigné pour succéder à notre aimé et regretté Mgr Canoz. J'avais toujours espéré mourir simple religieux de la Compagnie de Jésus ; c'est l'obéissance due au vicaire de Jésus-Christ qui a pu seule me déterminer à accepter cette lourde charge de l'épiscopat. La consécration épiscopale a été faite, le 15 juin dernier, par Son Excellence Mgr Aiuti, délégué apostolique dans les Indes. Une de mes premières pensées s'est portée vers vous et la belle œuvre des *Missions catholiques*. Je tiens à vous remercier au plus tôt du bon accueil que vous avez toujours fait aux lettres et aux envois de nos missionnaires et de la bienveillance que vous nous avez toujours témoignée.

« Je désire aujourd'hui vous mettre au courant de l'état actuel de la Mission du Maduré, par rapport au mouvement de la conversion des païens. A peine ai-je pris possession du siège de Trichinopoly que nos Pères missionnaires m'écrivent pour me communiquer leurs espérances.

« Le bon Dieu nous prépare en ce moment une moisson abondante. Le doyen de nos missionnaires, l'infatigable P. Trincal, a baptisé en quelques mois plus de six cents païens, et nous promet d'en baptiser avant longtemps plus de trois mille, si nous pouvons lui accorder les ressources qu'il demande. Le P. Laporte, missionnaire dans le Marava, qui a converti tant de païens durant la dernière famine, nous fait encore espérer de nombreuses

conversions qu'il pourrait opérer avec de modiques subsides, si nous étions en état de les lui accorder. Le P. Fabre, missionnaire de Ramnad, qui, au prix de grandes épreuves et de pénibles travaux, a arraché neuf cents Pallers aux protestants de la Société anglaise pour la propagation de l'Evangile, attend aussi quelques secours pour opérer d'importantes conversions.

« Nous venons de fonder un nouveau poste dans la vallée de Combay, au prix de grands sacrifices. Les protestants américains avaient, depuis de longues années, établi dans cette vallée de nombreux ministres et maîtres d'école et avaient organisé une puissante propagande. Ils avaient enrôlé dans leur secte un certain nombre de païens ; mais ils travaillaient surtout à pervertir les chrétiens confiés à la juridiction de l'archevêque de Goa et presque entièrement abandonnés. Actuellement le protestantisme se désorganise et les païens semblent disposés à embrasser notre sainte religion. Nous avons placé à la tête de ce nouveau district un jeune missionnaire, le P. Dessal, qui, s'il reçoit des secours, pourra recueillir une riche moisson d'âmes.

« C'est dans le sud de la mission que le mouvement des conversions est le plus consolant. Le P. Adeicalam, pour baptiser immédiatement de nombreuses familles païennes, ne demande que deux choses : un catéchiste et l'achèvement de l'église de Nagalaburam depuis longtemps laissée inachevée. Le P. Amirdam, missionnaire de Puneikaël, continue ses conquêtes sur l'hérésie. Les protestants ont incendié une chapelle de ses néophytes pour les forcer à apostasier ; ils ont démoli une école-église et suscité des procès. Toutes ses ressources sont épuisées ; il nous supplie de l'aider à poursuivre sa lutte contre les protestants. Le P. Nicolas et le P. Guchen ont, plus encore qu'ailleurs peut-être, des demandes de conversions. En ce moment ils pourraient baptiser quarante familles de Nédhuncoulam ; mais nous avons été dans la nécessité de leur refuser les secours sollicités. Les PP. Fernandès, Baumal, Pouget, Martin, Ignace, Bouisset, Machabert, constatent le même empressement des infidèles vers la vraie foi dans leurs districts respectifs. Chez le P. Machabert, les Brahmes viennent de détruire une chapelle ; heureusement une aumône lui a permis de la rebâtir.

« Dernièrement, le P. Caussanel, missionnaire de Tuticorin, chef-lieu de la côte de la Pêcherie, nous adressait une lettre que je ne puis m'empêcher de vous transcrire :

« Il se manifeste ici un mouvement vraiment prodigieux vers « l'Église catholique. Si nous avions des ressources, nous pour- « rions immédiatement créer une magnifique chrétienté dans « une région où jusqu'ici nous n'avons pas de chapelle. Je ne « parle ni de Tuticorin, ni du district du P. Adeicalam. Ce der- « nier vous a dit toutes les espérances qu'il fonde et combien de « païens et de protestants lui demandent à entrer dans la sainte « Église. Je ne parle aujourd'hui que de villages entièrement « nouveaux et d'un quartier où le protestantisme et le paga- « nisme règnent en souverains. Dans le principe j'ai conçu des « doutes à propos de la sincérité de leurs démarches ; pendant « près de six mois nous avons refusé de prendre en considération « leurs instances réitérées. Aujourd'hui le refus de les écouter, « de les instruire, de les admettre, serait un crime. Ils ont re- « noncé partout aux pratiques païennes, ont étudié les prières, « ont fait tous les sacrifices exigés.

« Je le répète, il ne s'agit ni d'un village, ni de quelques cen- « taines d'âmes ; il s'agit de toute une contrée. Le ministre pro- « testant anglais, voyant cette désertion générale, m'a écrit une « lettre désespérée. Sa grande école de Pouttoukottai est presque « totalement ruinée. A l'heure présente, il déclare qu'il va quitter « la place et rentrer dans son pays natal. »

« Vous voyez combien grands sont nos besoins. En vous remerciant de tous les secours que vous avez déjà envoyés à cette mission, je vous prie de nous continuer votre concours et de nous aider à retirer de l'hérésie et des ténèbres du paganisme les nombreuses âmes qui en ce moment semblent si bien disposées à embrasser notre sainte religion. »

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

(Suite 1).

XII. — Ngatana.

Le Shaka Babu. — La vie primitive. — A la noce. — De la toilette et de la danse.

Au-dessus de Ngao, la végétation plantureuse que nous avions déjà remarquée depuis Golbanti continue : bois de sycomores et d'acacias où la nature est abandonnée à son inspiration, champs de cannes et de bananiers où la main de l'homme a travaillé.

Mais voici qui est superbe : l'entrée du Tana dans le lac Shaka-Babu (voir la gravure, page 505).



OISEAU PERCHÉ

Pas trace d'habitants : rien que de l'eau, de grandes herbes, des arbres, des palmiers, des oiseaux, des buffles, une série de paysages tout africains qu'on esquisse en passant, mais dont il n'est pas possible de rendre la sauvage grandeur. Ce *Borassus*, en particulier, qui forme ici des forêts entières, est splendide avec sa colonne droite et renflée vers le haut qui se détache en blanc sur la sombre verdure des sous-bois, avec sa tête puissante, avec le bruit éclatant comme une fanfare que la brise soulève dans l'énorme éventail de ses feuilles.

Plus haut, reparaissent les bois de sycomores, et c'est sous l'un d'eux que tout à coup se révèle à nous le frais village de Marfano.

Nous y couchons, et le lendemain nous reprenons notre voyage.

Mais ici l'aspect n'est plus le même : des deux côtés, c'est le désert, c'est-à-dire des steppes immenses inhabitées et sans eau, mais couvertes d'herbes plus ou moins hautes, plantées d'arbres trop espacés généralement pour former des forêts, peuplées de gibier et parcourues par quelques nomades, Somalis, Gallas et Waboni, chasseurs ou voleurs.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 septembre, 3, 10 octobre, et la carte p. 438.

Là, dans une halte que nous nous accordons pour courir après un troupeau d'antilopes, nous faisons la rencontre de deux Somalis du Docteur Peters, deux courriers qu'il envoie à la Côte. Déjà, à Golbanti, un chasseur galla qui revenait des parages où se trouvait le voyageur allemand, nous avait dit qu'il avait dû se battre à cause d'un différend survenu entre sa caravane et ses voisins, mais qu'il était sorti de l'affaire sain et sauf : ces deux hommes confirment la nouvelle et ajoutent que l'expédition a quitté Odo Boro-Rova, sur le fleuve, pour se porter à l'ouest, vers une direction lointaine et inconnue. Le but est évidemment d'atteindre le Nyanza et les pays qu'il baigne.

Voici Mikohéni, le premier village de Ngatana, pays fertile, cultivé et peuplé. Rien d'intéressant comme ces petits villages qui s'étalent librement à l'ombre des sycomores et des bananiers, et comme la vie y paraît simple, bonne, primitive, exempte de ce surmenage énervant qu'amènent les excès de notre civilisation faussée ! Ici, personne ne se pend, quoiqu'on ne manque point de cordes, personne ne se noie, quoique l'eau coule à pleins bords, personne ne devient fou furieux, personne ne découpe le cadavre de son prochain pour en cacher les restes dans une malle, personne ne meurt de faim, personne ne souffre du *delirium tremens*. Une chose manque : la vérité religieuse. Mais que ces pauvres bonnes gens gardent le reste, ils sont heureux !



DEUX HÉRONS

A Mikohéni par exemple, où nous venons de descendre, que voulez-vous de mieux que ces visages largement épanouis ? Aujourd'hui tout le monde est en fête, et il est visible que la question sociale ne préoccupe ici personne. Quand nous demandons la cause de tout ce mouvement : « C'est que mon plus petit se marie, » répond une vieille, toute luisante d'huile et de bonheur. En Europe, quand on procède à cet acte important, on danse. Eh bien ! il en est de même en Asie, en Amérique et en Océanie, il en est de même en Afrique : ce qui suffirait déjà pour établir une différence remarquable entre l'homme et le singe, lequel se marie sans danser.

Mais avant tout il faut se mettre en grande toilette et dans ce Bas et Moyen Fleuve il n'y a pas de grande toilette sans ocre rouge. Cet article est importé par les Swahilis, et nous-mêmes, si vous vous souvenez, en avons soixante livres en réserve, non pour notre toilette, mais pour celle de nos paroissiens. On prend donc cet ocre, on le délaie avec de l'huile dans de petits vases en terre, on le broie, on le mêle, on lui donne la consistance voulue. Ce sont des femmes qui font cette préparation ; mais, pendant qu'elles opèrent, d'autres se tiennent autour d'elles, chantant des refrains spéciaux et battant la terre en mesure avec une calebasse. La fête venue, hommes, femmes et enfants, de la plante des pieds à la pointe des cheveux, tout le monde se peint : et c'est vraiment une vue étrange que celle d'un être humain ainsi transfiguré, rouge, reluisant, flambant. Mais que dire de toute une troupe se trémoussant au grand soleil dans une ronde homérique? (Voir la gravure, p. 511).

Chacun pour la circonstance s'est mis autour des reins, ce qu'il a de mieux en fait de linge, aux pieds des anneaux de cuivre rouge, aux poignets des bracelets, au cou des ornements de toute sorte : colliers de perles fines, colliers de coquillages, colliers de menue monnaie, insignes, broderies, pandeloques (voir la gravure, page 510). Quand tout est prêt, il ne reste plus qu'à danser.

Alors les femmes se réunissent en un groupe compact, debout, les mains levées au-dessus de la tête, frappant en cadence et chantant, pendant que deux ou trois autres, accroupies, battent la mesure contre terre avec d'énormes calebasses vides. Au centre du groupe, la mariée. De leur côté, les hommes, conduits par un chorège et se tenant l'un l'autre par un bout de leur pagne, la tête ornée de plumes ou de fleurs plantées dans les tresses de leurs cheveux, un long bâton en main, se mettent en mouvement, décrivent un long cercle et passent en file l'un derrière l'autre devant les groupes des chanteuses, frappant du pied la terre avec un ensemble et une énergie formidables, renversant la tête, jetant en avant une poitrine énorme, luttant à qui fera sans perdre la mesure et j'ajouterai la décence, les contorsions les plus extraordinaires. Un troisième groupe est là. Hélas ! c'est celui de la toute petite jeunesse et de l'extrême décrépitude, qui, ne pouvant pas encore ou ne pouvant déjà plus, regarde bouche ouverte et regards mouillés avec une expression étrange de bonheur et de mélancolie !

Voilà la danse du Tana : si elle vous va, lecteurs, nous avons encore du rouge...

Mais n'en rions pas. Nous aussi, gens à peau blanche, n'avons-nous pas passé par là ? Le goût de la parure et des ornements est universel. On le constate à toutes les époques, sous toutes les latitudes, dans toute la famille humaine, en tout sexe et à tout âge, parmi les contemporains du mammouth comme au pied de la tour Eiffel. Dans les tombeaux et les cavernes où dorment depuis des siècles les hommes qui nous ont précédés sur le sol européen on retrouve des pandeloques en ivoire, des colliers de coquillages, des incisives d'ours, de tigres, d'hyènes, des griffes de fauves qu'on enfilait et qu'on portait au cou : c'était la mode alors au pays d'Europe, c'est la mode au pays d'Afrique.

Aussi nous avait-on bien recommandé, puisqu'on ne pouvait absolument pas nous empêcher de faire ce voyage, de prendre de force, et sans jamais rien donner, pirogues et pagayeurs ! C'était l'usage. Inutile de dire que nous nous

sommes bien gardés de suivre ce procédé, aussi peu commode du reste que peu honnête, et c'est pourquoi nous passons partout en ne distribuant que des sourires, des poignées de mains et des bonjours affectueux où d'autres se sont crus obligés d'employer les gros mots, les menaces, les coups de pied, le bâton et le revolver. Mais il est juste de dire aussi que nous avons d'excellents avocats : le vieux sorcier Babuya, par exemple, son oncle et ses deux garçons. Ainsi nous avons trouvé je ne sais plus où un individu nommé Iribay qui a voulu se mettre à notre service et que nous avons engagé. A Muina, nous passons par son village. Aussitôt qu'il est signalé, son père accourt, sa mère aussi, son grand frère, ses petites sœurs, ses oncles, ses tantes, ses neveux, ses nièces, ses cousins, ses cousines, sa malheureuse fiancée dont les pleurs, gros comme des pois, glissent sur la teinture rouge dont toute sa personne est ornée : « Ah ! Pauvre Iribay, où es-tu tombé ? » A cette exclamation lamentable, de nos cinq pirogues sort en réponse un formidable éclat de rire. Et quand le calme s'est à peu près rétabli, nos hommes expliquent tous ensemble comme quoi il faut être bête à manger de l'herbe pour ne pas savoir que l'Europe est un grand village dont les différents quartiers sont habités par différentes tribus. Et de même qu'ici, il y a par exemple, les Somalis qui sont des brigands, et les Wa-Pokomo qui sont de braves gens, de même en Europe il y a des civilisés et des sauvages.

ZANGUEBAR ANGLAIS. — DAME POKOMOTE EN TOILETTE ; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar (Voir page 509).

« Quant à ceux-ci, ajoute solennellement Babuya en nous montrant d'un air protecteur, sauf leur peau qui est très belle, leur linge qui est beaucoup trop long, et leur coiffure qui est ridicule, on dirait de vrais Pokomos... Votre Iribay ? Mais ne voyez-vous pas qu'il est déjà devenu gros et gras comme un bourdon ? De sorte que..., » etc.

Ce dernier argument est une allusion bienveillante aux longues conversations que nous avons tous les jours avec le vieux sorcier et aux interrogatoires malins qu'il nous fait subir. Il est évident que nous sommes étudiés : nous le sentons, et agissons en conséquence.

Nos ancêtres, eux aussi, aimaient à peindre leurs corps et à se tatouer. « Mettez-lui dans la main ces couleurs pour se peindre afin qu'il brille d'un beau rouge au pays des âmes, » dit Schiller dans le chant funèbre de Nadœsis (1). Et c'est la seule manière d'expliquer la présence dans les cavernes anciennement habitées de matières colorantes, comme l'ocre et le bleu. En d'autres termes, quelle différence y a-t-il entre les tribus de la Seine et celles du Tana ? C'est sans doute, répondraient nos Wa-Pokomo, que chez les Séquanais les bons usages s'en vont. Mais attendez : ils ont commencé par le rouge, ils y reviendront...

XIII. — Muina.

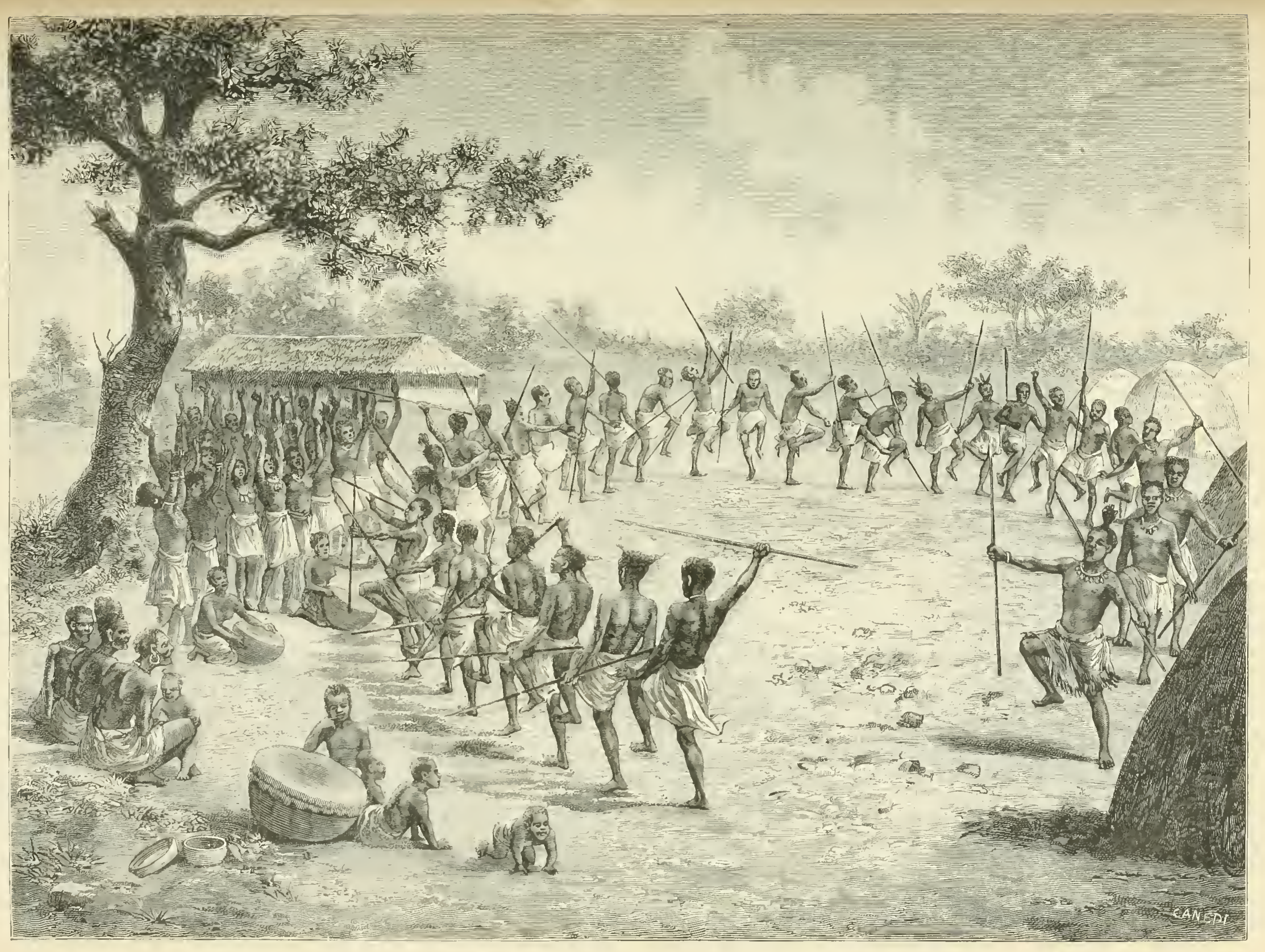
L'aspect du Muina. — Sympathies croissantes. — Entretiens philosophiques.

Il nous faut un jour entier pour remonter tout le Ngatana : c'est le dernier pays qui ait accepté autrefois le pavillon du Sultan de Zanzibar et aujourd'hui celui du Sultan de Wito.

Au-dessus, c'est à dire à partir du Muina, plus de drapeau flottant sur les villages, plus de tributs, plus de réquisitions, plus de corvées, liberté pour les indigènes d'habiter où ils veulent, quoique en fait, ils demeurent presque toujours sur la rive droite afin de mettre le fleuve entre eux et les Somalis. Dès lors aussi, le caractère n'est plus le même, et tandis que les *Malatini* (habitants d'en bas) paraissent de longue date façonnés à toutes les servitudes, les indigènes du Moyen et du Haut Fleuve savent se défendre contre l'invasion et l'oppression.

Quant au pays même de Muina, il offre un autre contraste avec ceux que nous venons de quitter : les rives plus élevées sont aussi plus désertes ; les arbres ont une plus maigre apparence ; les habitants sont plus rares. A onze heures, nous arrivons à Munyuni (Au sel), où nous sommes bien reçus par le chef du pays, homme sans pré-

(1) Cité par M. de Nadaillac.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — Danse pokomote; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 509).

tention, que nous trouvons occupé à faire un panier de pêche à l'ombre d'un arbre.

Du reste, il devient de plus en plus clair que tous les épouvantails qu'agitaient devant nous les Swahilis de Wito, de Kau et d'ailleurs étaient destinés à nous empêcher de remonter le fleuve. Ils ne veulent pas — l'un d'eux nous le disait d'ailleurs naïvement — que les Européens voient de trop près ce qui se passe par là. « Autrefois, ajoutait-il, nous pouvions faire chez les Wa-Pokomo tout ce que nous voulions. Eh bien ! aujourd'hui, si l'on veut des pirogues, des pagayeurs, des guides, des vivres, savez-vous que ces sauvages commencent à demander qu'on les paie? »

« — Manges-tu du cochon ? » me demandait hier Babuya.

« — Certainement.

« — Alors, tu n'es pas musulman ?

« — Non.

« — Ah ! tant mieux ! Car si tu avais été musulman... Mais, comme cela, tu manges du cochon ?

« — Mais oui.

« — Alors, le musulman t'appele *Kafiri*, tout comme moi ?

« — C'est possible. Mais je réponds au musulman que le *Kafiri*, c'est lui. Car, Babuya, en disant que Dieu a créé de mauvaises bêtes, le musulman insulte Dieu. En disant que Dieu lui permet de voler les hommes de l'Intérieur, de les faire travailler comme des ânes et de les vendre comme des chèvres, le musulman insulte Dieu. En disant que Dieu l'autorise à vivre comme un vieux buffle avec son troupeau de bufflonnes, le musulman insulte Dieu.

« — C'est exactement ce que nous disons : la viande est la viande... Tu manges aussi de l'hippopotame ?

« — Oui.

« — Et du crocodile ?

« — Il n'y a pas de mal à cela.

« — Et si la bête est égorgée, tu la manges?

« — Oui.

« — Si elle est tuée sans avoir été égorgée, tu la manges ?

« — Oui.

« — Et si elle est crevée de crevaison, tu la manges ?

« — Hum !... Dame... Si elle sent fort... fort...

« — C'est curieux comme vous êtes déjà civilisés ! Vous mangez tout comme nous, Wa-pokomo : le cochon, le crocodile, les lézards, la viande égorgée, la viande tuée, la viande morte. Tout comme nous !... Et dans ton pays il y a aussi un fleuve ?

« — Il y en a plus de cent !

« — Est-ce que ta mère a une pirogue ? »

Ici, je deviens tout perplexe, car enfin, il n'y a pas à dire, ma mère n'a pas de pirogues ! J'avise Séliman et lui dis bien haut de veiller à ce que le bouillon ne sente pas la fumée. Ce qui détermine Babuya, oubliant la pirogue, à me faire une autre question :

« — On plante beaucoup de riz, chez toi ?

« — Non.

« — Ah ! c'est un triste pays. Qu'est-ce qu'on peut manger, du maïs ?

« — Ni riz, ni maïs. Il y en a bien ; mais on n'en veut pas. On a d'autres grains bien meilleurs, et des légumes, et des fruits, et du lait, et de grands troupeaux de toutes sortes de bêtes...

« — C'est égal : quand on n'a pas de riz... A propos, est-ce que le Sultan des Blancs est encore un Arabe ?

« — Un Arabe ?

« — Oui. Ce sont les musulmans qui nous l'ont dit.

« — Jamais le Sultan des Blancs ne fut un Arabe ! D'abord, chez les Blancs, il y a plusieurs Sultans ; chaque tribu a le sien. Et le moindre de tous, s'il voulait, se ferait laver les pieds par tous les Sultans des Blancs...

« — Vrai?.. Mais d'où viennent les Arabes? »

Excellente question qui me permet d'entamer un long monologue où j'explique l'existence de Dieu, la création du monde, l'origine de l'homme, la dispersion des peuples qui ne furent d'abord qu'une famille ayant la même croyance et le même culte mais dont plusieurs descendants, en s'éloignant peu à peu de leur berceau, ont oublié bien des choses...

« — Et c'est précisément pour les rappeler, dis-je en finissant, que nous, nous venons aujourd'hui sur ton fleuve. »

Le vieux sorcier a écouté avec beaucoup d'intérêt. J'attends sa réplique :

« — C'est bien aimable à toi, dit-il, d'avouer que ta mère et la mienne, au fond, sont deux sœurs. Moi, je n'en sais rien..... Quant à Dieu qui existe et qui nous voit, ceci est vrai..... Maintenant, pour ce qui est de mourir, les Wa-pokomo meurent aussi : et sous ce rapport, c'est encore exactement comme vous. Seulement, nous, Dieu nous aime beaucoup : une fois morts, il nous laisse complètement tranquilles, et nous ne revenons jamais...

« — Mais, dis-je, si un Pokomo fait de grands crimes et meure en cet état, qu'est-ce que Dieu en fait ?

« — Je n'en sais rien : que veux-tu qu'il en fasse ?

« — Ainsi, après la mort, il n'y a pas de différence entre un Pokomo qui n'a jamais fait que du bien et un Pokomo qui a tué son père et sa mère ?

« — Ah ! fait le vieux Babuya, en me lançant un regard de ses petits yeux pointus, je voudrais voir un de mes enfants qui tuerait son père et sa mère ! »

Et la conversation continue ainsi, à travers la philosophie, l'économie politique et sociale, la théologie, c'est-à-dire à travers le catéchisme, qui est tout cela.

(*A suivre*).

UNE PREMIÈRE TOURNÉE PASTORALE AU TANGANIKA

PAR

Mgr **BRIDOUX**, des Missionnaires d'Alger,
Évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika
(Suite [1])

V. — Fête chrétienne et fête nègre.

Touchante cérémonie du baptême d'adultes. — Réjouissances nouvelles. — Un élu de Dieu. — Une fête nègre : un hippopotame en fait les frais.

Quel beau jour que celui où il est donné au missionnaire de recueillir en partie le fruit de ses travaux et de ses sueurs. Il jouit dès ici-bas de la récompense du centuple,

(1) Voir les *Missions catholiques* du 19, 26 septembre et 3 octobre et la carte publiée dans le numéro du 10 octobre, page 501.

quand il voit ceux qu'il a si péniblement enfantés à la foi, devenir enfin, après quatre années d'épreuve, enfants de Dieu et de l'Église. La veille de la fête de saint Joseph, les cérémonies du baptême sont suppléées pour six adultes baptisés en danger de mort, et le jour même de la fête est choisi pour la cérémonie du baptême et de la première communion des onze grands enfants de l'orphelinat qui doivent, en même temps que quarante-quatre chrétiens, recevoir le sacrement de Confirmation. Ce même jour se célébrait le mariage de Joseph, jeune médecin nègre, sorti de l'Institut de Malte, avec Emma, fille de Kaléro, qui devait auparavant recevoir le baptême.

Tous les indigènes des environs sont accourus pour assister à la multiple cérémonie de ce jour, et l'église est trop étroite pour contenir l'assistance. Beaucoup doivent rester dehors d'où ils cherchent à apercevoir par la porte et les fenêtres quelques-unes de ces belles et touchantes cérémonies du baptême des adultes. Nous y mettons le plus de solennité possible, et pour que l'on puisse mieux suivre le sens des cérémonies, les interrogations aux baptisés sont traduites en kiswahili, et les réponses se font en cette même langue. Avec quels saints transports les heureux élus voient l'eau sainte couler sur leur front. En même temps la marque ineffaçable du baptême s'imprime dans leur âme dont la blancheur, vue des yeux de la foi, forme un contraste frappant avec la couleur noire de leur enveloppe corporelle. Ils nous touchent jusqu'aux larmes par leur profond recueillement, leur piété et le rayon de joie qui semble illuminer leur noir visage. La réception de leur divin Maître dans la sainte Communion et l'onction du Saint-Chrême viennent mettre bientôt après le comble à leur joie. La cérémonie, qui se termine par la bénédiction apostolique, n'a pas duré moins de quatre heures et demie et pendant ce temps l'on n'aurait pu distinguer dans l'assistance un seul mouvement étranger aux cérémonies, tant elle était recueillie.

Cependant, si le nègre aime les cérémonies de l'Eglise, il aime aussi les réjouissances extérieures, et nous avons tenu à les procurer à nos sauvages en ce jour, d'autant plus qu'une des conditions pour leur admission au simple postulat est le renoncement à la danse, leur seule réjouissance, mais dont la moralité est très contestable.

Un mât de cocagne a donc été dressé devant la maison des missionnaires, et pendant la journée chacun s'évertue à atteindre les objets destinés aux vainqueurs : couteaux, miroirs, perles, étoffes.

Nous n'avons pas oublié les dames qui ne le sont que trop souvent chez les noirs ; il en reste même encore quelques traces chez nos chrétiens, et tous nos efforts tendent à donner à la femme sa vraie place dans la famille. L'après-midi, le jeu des ciseaux est organisé en leur faveur, et, les yeux bandés, elles essaient à tour de rôle d'aller couper un des fils auxquels sont suspendus quelques paquets de perles.

Pendant que tous nos nègres chrétiens et sauvages s'amusaient ainsi, nous fûmes très agréablement surpris de voir que nos nouveaux baptisés passaient presque tout leur temps à la chapelle. L'un d'eux, un enfant de quinze ans environ, nous avait particulièrement frappés par son recueillement et sa piété angélique. Quoique très bien portant jusque-là, il avait été saisi la veille d'une souffrance subite qui fit craindre qu'il ne pût prendre part à la cérémonie. Le jour du baptême, il se trouva un peu mieux et tint absolument à être baptisé et à recevoir les autres sacrements. Le soir il paraissait guéri ; mais le divin Maître voulait lui donner rang parmi ses élus, et le lendemain matin il était trouvé mort sur sa natte, sans que ses compagnons qui dormaient à ses côtés se fussent aperçus de quoi que ce soit.

J'avais résolu d'accorder pendant mon séjour à Lavigerie-Ville une petite fête à toute la famille chrétienne. Comme on était en carême, nous fûmes obligés de choisir un dimanche, car nos chrétiens observent le carême dans toute sa rigueur, et cependant pour le nègre quel qu'il soit, il n'y a pas de fête sans viande.

Le dimanche 26 mars, nous devions donc nous rendre tous ensemble à Kabua, propriété de la mission, et l'une des plus belles rades du Tanganika. Plusieurs chèvres avaient été choisies dans le trousseau pour faire les frais de la fête ; mais c'était peu pour cinq cents personnes : *quid inter tantos*? La Providence sut faire la multiplication ou plutôt nous servir tout autrement. La veille de ce jour un indigène tua, à Kabua même, un hippopotame qu'il vint nous offrir ; c'étaient deux cents kilogrammes de viande d'une seule pièce. Nous résolûmes de faire participer à la fête non seulement nos chrétiens, mais les catéchumènes et les postulants.

L'appât de la viande est irrésistible pour le nègre qui a si rarement l'occasion de s'en mettre un morceau sous la dent. Aussi le lendemain, après la sainte messe célébrée de bon matin, le lac était-il sillonné de nombreuses pirogues montées par nos bons noirs, tandis que d'autres plus nombreux longeaient les rives du lac pour se rendre à Kabua. La distance de trois lieues fut franchie en une heure, et l'hippopotame dépecé sur place fut partagé entre environ douze cents personnes auxquelles on distribua en outre un peu de sel, du pain de manioc et des cannes à sucre. La plupart, dans leur empressement, avaient oublié d'apporter leur marmite pour la cuisson, et comme pour le nègre toute la fête consistait dans la viande, ils l'enveloppèrent de quelques herbes et regagnèrent leur case pour la manger en famille. Cette pensée de partager avec leur famille était bonne d'ailleurs. Le soir, tous étaient présents comme d'ordinaire à la mission pour les pieux exercices du dimanche et le salut du Saint-Sacrement.

VI. — De Lavigerie-Ville à Mpala.

Encore le msalaba. — Désagréments et agréments du voyage. — L'île de Cawala. — Le déversoir du Congo. — Le chef Kataki. Arrivée à l'improviste.

J'avais eu d'abord l'intention de ne séjourner que quelques semaines à Lavigerie-Ville, mais ici plus que partout ailleurs l'homme propose et Dieu dispose. Le Kongourou ou fièvre d'acclimatation, la saison des grandes pluies où le lac est rarement calme durant vingt-quatre heures, et l'attente inutile du bateau de Mpala m'obligèrent à prolonger mon séjour durant près de trois mois. Ce bateau

qui devait venir ravitailler Lavigerie-Ville et m'emmener ensuite n'arriva pas, par la raison que notre caravane de ravitaillement était retenue, à notre insu, à Tabora, par le mauvais vouloir du sultan de l'Ounyanyembé ou plutôt des Arabes, ses conseillers.

Je m'embarquai donc le mardi de Pâques, sur le *Msalada* « la Croix » en compagnie du P. Guillemé, après avoir béni toute la population chrétienne de Kibanga qui m'avait accompagné jusqu'au rivage. La distance qui sépare Lavigerie-Ville de Mpala est d'environ quatre-vingts lieues en tenant compte des courbes que l'on doit faire, mais l'on n'est pas encore porté ici sur les ailes de la vapeur, et il nous faut onze jours pour faire cette traversée.

Le voyage sur le lac a ses désagréments et ses agréments. Pour commencer par les premiers, le voyageur est complètement à la merci des vents très variables et parfois violents qui soufflent sur le Tanganika. S'il se lève un vent contraire qui rende inutile l'usage des rames, ou si quelque point noir apparaît menaçant à l'horizon, il faut se hâter de chercher un refuge dans les quelques rares baies qui peuvent offrir un abri quelconque contre les tempêtes si fréquentes sur le Tanganika, surtout aux mois de la masika. A défaut de cet abri il ne reste d'autre ressource que de gagner le large et de laisser flotter la pirogue au gré des vagues. Mais un vent favorable vient-il à souffler, que ce soit le jour ou la nuit, l'on se hâte de mettre à la voile et le bateau glisse doucement sur le lac pendant que les rameurs se reposent, attendant pour reprendre leurs rames et leurs chants que le vent cesse complètement. Point de cabine sur le bateau, mais à l'arrière un petit pont que l'on recouvre d'une natte pour s'abriter contre le soleil et la pluie et où deux persoones au plus peuvent se tenir dans la position horizontale pour ne point voiler l'horizon au pilote. L'on atterrit au moins une fois par jour et l'on en profite pour faire cuire la nourriture et se reposer, car si l'on voyage la nuit, les rameurs se chargent à eux seuls par leurs chants et leurs cris d'éloigner de vous les douceurs de Morphée. Nous sommes donc à la merci de toutes les intempéries de l'air, et parfois même exposés aux dangers du naufrage que plus d'un missionnaire a déjà éprouvés sur le Tanganika. En différentes circonstances leurs bateaux se sont brisés contre les rochers ou ont échoué à quelque distance du rivage; des cargaisons se sont perdues, des marins se sont noyés, mais par une protection toute particulière de la divine Providence, aucun de nos missionnaires n'a encore été enseveli dans les flots de la grande mer intérieure.

Le voyage toutefois a aussi ses agréments. Nous avons parlé précédemment de la beauté des rives du Tanganika : elle est, on peut dire, au-delà de toute expression. De Lavigerie-Ville à Cawala, la chaîne de l'Ougoma ne nous offre qu'une série de pentes abruptes ou de nombreux monticules échelonnés les uns au-dessus des autres en forme de vastes amphithéâtres. De grands bois couvrent les flancs de ces montagnes d'où s'échappent des centaines de ruisseaux limpides. Ils se précipitent en écumant des crêtes et des flancs de la montagne qui semble fondre en larmes, et forment dans leur chute de cinq à huit cents mètres de hauteur des cascades de toute beauté. Chaque échancrure, chaque crevasse, a sa nappe d'argent qui bondit en rugissant de rocher en rocher. De profonds ravins, où la végétation acquiert une force si considérable qu'ils n'apparaissent souvent de loin que comme de légers replis de terrain, donnent issue à des torrents qui joignent le tribut de leurs eaux à celui des nombreuses rivières se jetant dans le Tanganika.

Les marins recherchent ordinairement le lit de ces rivières pour abriter leur bateau contre le mauvais temps. Les bonnes rades sont rares, en effet, au Tanganika, et plus rares encore celles où pourraient s'abriter des vapeurs si petits qu'ils soient. Depuis celui de Kaboa, près de Lavigerie-Ville, je ne vois à citer sur la route que nous suivons que celui de Cawala, et peut-être, entre les deux, celui de Gungu.

L'île de Cawala fut longtemps la résidence de MM. les Anglais ; ils la quittent tous en ce moment pour se retirer dans l'Urungu, au sud du lac. Ces Messieurs, dont un seul ministre (ils n'en ont pas toujours compté parmi eux), s'occupent très peu de prosélytisme, et ils quittent leur résidence, sans y laisser, ni en emmener aucun chrétien.

M. Schwann que nous rencontrons à Cawala, est un vrai gentleman, très aimable et très serviable.

En quittant Cawala, nous passons en face de Mtoa, localité où viennent aboutir pour se rendre à Oujiji, les caravanes d'esclaves du Manyéma. Aussi y voit on toujours quelque bande de Wangwanas et des bateaux arabes.

De Mtoa à Mpala, les montagnes sont moins à pic, et souvent elles cèdent la place à des mamelons échelonnés, à des plateaux ondulés, ou même à de vastes plaines ; de distance en distance, émergent sur le rivage, sur les flancs des montagnes ou les cimes des collines, quelques villages ou du moins quelques huttes de pêcheurs. Tous les riverains trouvent dans la pêche le principal moyen de leur existence ; aussi voyons-nous de nombreuses barques de pêcheurs sur les bords du lac. Descendons-nous à terre, ils s'empressent de nous offrir du poisson frais, ou à notre demande, vont en pêcher dans le lac ; je les ai vus pour pêcher, braver la tempête, dans leur petite nacelle, et sembler se jouer des vagues hautes comme des montagnes. Ils étaient tout fiers, quand, à leur retour, nous vantions leur bravoure. Ce voyage me permit de faire connaissance avec les Wagamas, les Waguha et les Waruha.

Un temps exceptionnellement calme au sortir de l'Uguha nous forçant au repos, nous engagea à visiter la bouche du Lukuga.

Cette rivière par laquelle le Tanganika se déverse dans le Congo, est encore bien peu connue, car Cameron et Stanley qui la visitèrent, ne purent la suivre bien loin ; son embouchure était d'ailleurs alors fermée par des bancs de sable, et son lit obstrué en partie par des amas de détritus et de roseaux.

Les nègres gagnent toujours le large, en passant avec leurs pirogues devant l'embouchure de Lukuga, soit par crainte d'être entraînés par son courant, crainte à laquelle la superstition n'est peut-être pas étrangère, soit à cause du peu de profondeur qu'a le lac en cet endroit.

Pour nous, favorisés par notre calme plat et nos marins, tous chrétiens et enfants de la mission, ayant renoncé

depuis longtemps à toute idée superstitieuse, nous atterrimes hardiment à quelque distance de Lukuga. Remontant jusqu'à son embouchure, nous avançâmes à pied pendant une heure le long de ses rives d'abord élevées et sablonneuses, puis ne formant plus de chaque côté qu'une langue de terre couverte de roseaux, qui séparait la rivière des vastes marais cachés sous les jungles. L'eau du Tanganika s'écoulait tranquillement dans le lit du Lukuga large d'environ cinq cents mètres.

Devant la rivière se dresse une haute montagne sous laquelle elle paraît s'engouffrer, et nous aurions voulu en suivre le cours jusqu'à cet endroit qui semblait assez rapproché ; mais des pêcheurs que nous rencontrâmes se reposant dans leurs petites huttes sur les bords de la rivière, nous découragèrent en nous affirmant que la rivière contournait la montagne et ne disparaissait sous terre qu'à plus d'une journée de marche.

Il était midi et le soleil équatorial dardait sur nous ses plus chauds rayons. A notre grand regret nous dûmes donc renoncer à notre projet, et, après nous être reposés quelques instants sous les huttes de nos bons pêcheurs où nous avions peine à trouver place au milieu de tas de poissons desséchés, nous acceptâmes leur offre de regagner le lac dans leur pirogue. Quoique le courant ne fût pas très rapide, nous ne pûmes toutefois franchir avec notre petite pirogue la bouche du Loukouga, et quand nous vîmes que, malgré les efforts de nos deux rameurs, nous n'avancions plus, nous gagnâmes la rive pour rejoindre à pied notre bateau. Le soir nous abordions chez Kataki, petit chef de l'Uruha qui habite à deux lieues dans l'intérieur. Il est l'ami des missionnaires ; informé de notre arrivée, il accourut le lendemain matin nous rendre visite en compagnie de sa femme et de toute sa famille, et nous offrit en présent une chèvre et deux paniers de farine. Il nous exprima en même temps son désir de nous voir nous établir chez lui. Ce serait une station intermédiaire entre celles du nord et du sud, mais malheureusement nous ne pouvons y songer en ce moment.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Mgr Faraud

des Oblats de Marie-Immaculée, évêque titulaire d'Anemour, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie.

Le 26 septembre dernier, Mgr Henri-Joseph Farand, évêque d'Anemour, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, est décédé à Saint-Boniface (Amérique du nord), après quarante-quatre ans de vie apostolique et vingt-huit ans d'épiscopat.

Né à Gigondas (diocèse d'Avignon), le 17 mars 1823, Henri-Joseph Faraud entra au *juniorat* ou école apostolique des Oblats de Marie-Immaculée à Notre-Dame des Lumières, où il termina ses études classiques.

Le 14 septembre 1844, il fut admis à prononcer ses vœux de religion et, deux ans plus tard, n'étant encore que minoré, il reçut son obédience pour les missions du Nord-Ouest de l'Amérique. C'est là qu'il fut ordonné prêtre, le 8 mai 1847.

A l'époque du partage du vaste vicariat apostolique de Saint-Boniface, en 1863, le R. P. Faraud fut nommé vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie avec le titre d'évêque d'Anemour *in partibus infidelium* et sacré en France le 30 novembre par Mgr Guibert, alors archevêque de Tours, plus tard cardinal archevêque de Paris. Le vaillant missionnaire prit pour devise ces paroles de saint Martin : *Non recuso laborem.* C'était bien la devise qui convenait à l'évêque des régions les plus inhospitalières du globe. Un vieil habitant de ces contrées glacées a pu dire, en montrant la misérable habitation de deux missionnaires : « Après la Passion de Notre-Seigneur, je ne connais rien de plus triste que le sort de ces pauvres Pères. »

Dieu sait ce que le vaillant missionnaire a enduré de fatigues et de peines pendant les quarante-quatre ans de son rude apostolat au milieu de peuplades sauvages, dans des régions inhospitalières, sous un climat glacial. Mais rien n'a lassé son courage. Les œuvres qu'il laisse après lui sont là pour dire tout ce qu'il a déployé de zèle et d'activité.

Il a pris une large part dans l'œuvre de l'évangélisation des régions du Dominion septentrional. Là où, en 1845, il y avait à peine six prêtres sous la direction d'un évêque, les catholiques ont un archevêque, cinq évêques, deux cents prêtres, cent quatre-vingts églises ou chapelles, cent quinze écoles fréquentées par plus de cinq mille enfants.

Venu l'année dernière au Concile provincial de Saint-Boniface, il a été retenu dans cette ville par le mauvais état de sa santé. C'est là qu'il est mort plein d'années et de mérites entre les bras de son vénérable métropolitain, Mgr Taché, qui, il y a près d'un demi-siècle, lui ouvrait la voie dans les lointaines et pénibles missions du Nord-Ouest.

Mgr Faraud a honoré plusieurs fois de ses communications notre Bulletin. Nos lecteurs se rappellent sans doute la remarquable lettre publiée par nous aux mois de septembre et d'octobre 1888. Dans cette touchante autobiographie le vénéré défunt faisait le récit des plus rudes épreuves de sa longue carrière apostolique.

BIBLIOGRAPHIE

Atlas des missions de la Société des Missions Étrangères. Vingt-sept cartes en cinq couleurs, accompagnées de vingt-sept notices géographiques et historiques, par M. Adrien Launay, de la Société des Missions Etrangères de Paris. — Prix, 12 francs. — Pour nos abonnés, 10 francs ; *franco* par la poste, 11 fr. 50 pour la France. — S'adresser aux bureaux des *Missions catholiques*, rue d'Auvergne, 6, à Lyon.

Nous avons enfin reçu les premiers exemplaires de ce magnifique atlas. Les soins minutieux et le luxe de bon goût dont les éditeurs l'ont entouré, dédommageront de leur longue attente les souscripteurs de l'œuvre si remarquable de M. Launay. Nous expédierons prochainement à chacun d'eux ce superbe in-folio.

Marin et Jésuite. — *Vie et voyages* de François de Plas, ancien capitaine de vaisseau, prêtre de la Compagnie de Jésus (1809-1888), par le R. P. Mercier, de la même Compagnie, avec portraits. — 2 vol. in-8. Retaux-Bray, libraire-éditeur, rue Bonaparte, 82, Paris.

« Ce c'est ici ni l'heure, ni le lieu, disait l'amiral de Cuverville sur la tombe du R. P. de Plas, ancien capitaine de vaisseau, de retracer ce que fut la carrière du vaillant chef, du vénéré religieux, auquel nous rendons les derniers devoirs. Cette vie si féconde en enseignements, en exemples de dévouement, d'abnégation et d'humilité parfaites, sera retracée, j'en ai l'espoir, par ceux qui furent ses frères dans la foi. »

Le vœu de l'illustre marin qui défend aujourd'hui avec tant d'habileté et de bravoure les droits de la Erance sur les côtes d'Afrique, vient d'être réalisé. Le R. P. Mercier a écrit la Vie du capitaine de vaisseau de Plas, né en 1809, mort Jésuite en 1888. La noble et chrétienne figure du défunt revit dans ces belles pages écrites avec une émotion communicative. Son amour du devoir, sa piété, sa haute intelligence apparaissent dans tout leur éclat. C'est donc un livre qui s'adresse à tous les catholiques, mais particulièrement aux amis des missions et des missionnaires que le commandant de Plas rencontra sur toutes les plages du monde, en Chine, au Japon, en Cochinchine, à Madagascar, et dont il fait le constant éloge.

La lecture de cet ouvrage nous a fait éprouver la joie fortifiante d'entendre louer ceux que nous aimons et aidons, par un officier d'esprit sincère et droit de cœur, vaillant et généreux ; nous en remercions le P. Mercier et nous souhaitons à son ouvrage tout le succès que mérite un livre de haut enseignement et de grand exemple.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Anonyme, La Délivrande, diocèse de Bayeux, avec demande de prières	200
Sœur Marie des Anges, du S-C. de Jésus, diocèse de Montpellier.	150
Un anonyme de Bar-le-Duc, diocèse de Verdun	25 70

Pour les missions les plus nécessiteuses. (Mgr Van Camelbeke).

Anonyme du Creusot, diocèse d'Autun	10
J. B., diocèse de Lyon	10

A Mgr Altmayer (Bagdad).

Anonyme de Lyon	0 90

A Mgr Azarian, pour la mission de Yosgath.

M. l'abbé Chauvin, à Arcy-sur-Cure, diocèse de Dijon	186 50
Une anonyme de Bordeaux	12
Anonyme de Paris	2
M. Pierre-Marie Pique, diocèse de Rouen	10
Anonyme du diocèse de Montpellier, avec demande de prières	50
Un curé, du diocèse de Gand	50
M. Moussu, à Chaumont, diocèse de Langres	10

A Mgr Puginier (Tong-King occidental), pour la mission de Ké-so.

Anonyme de Besançon	300
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille	500
M. Cambournac, curé aux Mars, diocèse de Limoges	50
Anonyme du diocèse de Montpellier, avec demande de prières	50

Au R. P. Verdier (Maduré), pour un orphelin.

Mme Bertholon, de Lyon	30

Au même missionnaire.

P. P., de Lyon	50

A Mgr Cousin (Japon méridional).

Trimestre d'un séminariste, au nom de Ste-Thérèse-de-Jésus, Tertiaire de St-François, diocèse d'Angers	50

Au même, pour la pension d'un séminariste indigène.

M. Salmon-Laubourgère, à Rennes	2 500

A Mgr Lavigerie, pour la conversion des Arabes Berbères.

Un catholique, du diocèse de Versailles	20

Pour les missions africaines (Benin).

M. l'abbé Vernisson, du diocèse de Meaux	3

(La suite des dons prochainement).

Edition italienne

Pour la Propagation de la Foi	133 05
Pour les missions les plus nécessiteuses (Hyderabad).	443 20
Au R. P. Fourcade, missionnaire à Alladhy (Indes)	104 10
Pour les affamés du Tong-King (Mgr Onate)	209 20
Pour les lieux saints, à Jérusalem	3
Pour rachat d'esclaves en Afrique (R. P. Le Roy)	9 95

Édition allemande

Pour l'Œuvre	117 05
» les missions de Chine (Chan-tong méridional)	115 85
» » du Japon méridional	35 29
» le séminaire de Nagasaki	46 35
» les missions du Tong-King occidental	13 57
» » du Houpé oriental (Mgr Potron)	3 70
» l'église de Sin-kia-tong (Chine)	4 29
» les missions du Sud de la Chine (Kouang-tong)	61 67
» » des Indes Orientales (Bengale occidental)	54 26
» » de Perse	61 67
» » de Mindanao (Philippines)	4 32
» » d'Océanie (Mgr Lamaze)	20 57
» les lépreux de Molokaï	114 08
» le Dahomey	5 55
» les religieuses, à Oakford, Natal	8 65
» les missions d'Abyssinie	3 70
» » de Sénégambie	3 08
» les Pères du Saint-Esprit en Afrique (Zanguebar)	30 83
» les missions du Congo (Mgr Carrie)	21 47
» le rachat d'enfants païens (R. P. Le Roy)	818 15
» » avec noms, 2 Joseph, Bernard, 2 Marie, Jean, Jeannette, Catherine, Hélène, Adolphe, Antoine, Henri, Thérèse, François-Xavier, Anne (Mgr Bridoux)	383 50
» » » Félix (Mgr Bridoux)	12 34
» » » Gaspard, Jean, Frédéric, Chrétien (Mgr Bridoux)	39 46
» le rachat de 11 enfants, entre autres noms, Zacharie, Elisabeth, Jean, Marguerite, Laurent, Georges, Barbe (Benin)	320 60
Total	2300

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella. 3.



ZANGUEBAR ANGLAIS.— LES CANARDS; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar.
(Voir page 522).

CORRESPONDANCE

SU-TCHUEN ORIENTAL (Chine)

La persécution.

Les jours mauvais que les missions du Su-tchuen ont connus il y a quelques années et dont les suites terribles ne sont pas encore complètement réparées semblent revenus. Voici les nouvelles qu'envoie du fond de la Chine le nouvel évêque du Su-tchuen oriental. Elles sont navrantes et bien propres à émouvoir la pitié et à provoquer les prières de nos lecteurs.

LETTRE DE MGR BLETTERY, VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN ORIENTAL, A M. COTTIN, DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Encore des malheurs à vous annoncer. Pauvre Chine ! Pauvres chrétiens ! Comme le cœur saigne à la vue de tant d'iniquités et de désastres ! Notre grande et belle station de Long-choui-tchen est détruite et toute la sous-préfecture de Ta-tsiou est livrée au pillage et à l'incendie.

Le 4 août dernier, à l'occasion d'une fête païenne, il y eut un peu de tapage, et même on pilla quelques familles chrétiennes. On croyait l'orage passé et déjà l'on se félicitait de voir notre nouvel oratoire resté debout. Mais, le 11 du même mois, au soir, on apprend qu'il y a une nombreuse réunion, chez un mauvais sujet, près du marché pour délibérer contre les chrétiens. La nuit venue, deux cents misérables se jettent sur le marché, détruisent les maisons des chrétiens après les avoir pillées, emportent les matériaux dans l'oratoire et y mettent le feu. Tout a été anéanti et, chose plus grave, on compte de nombreuses victimes. On ne peut prévoir le jour où il nous sera possible d'apprécier toute l'étendue de nos pertes ; pour le moment il y a douze morts connus, et plus de trois cents chrétiens ont disparu sans qu'on ait pu avoir de leurs nouvelles. Leurs bourreaux sont allés les chercher jusque chez les païens où l'on pouvait sup-

poser qu'ils s'étaient cachés. Nous tremblons surtout pour les femmes et les vierges institutrices ; les persécuteurs disaient dans leurs proclamations : « Massacrer les hommes, outrager les femmes ; » plusieurs cadavres ont été jetés sur le bûcher de l'oratoire et consumés.

Malheureusement le mal ne s'est pas arrêté à Long-choui-tchen. Attirés par l'espoir du pillage, tous les bandits des environs sont accourus, et les persécuteurs, se voyant au nombre de quinze cents à deux mille, ont marché sur la chrétienté de Ma-pao-tchang, distante de quelques lieues. La garde nationale a voulu les arrêter ; mais, ne pouvant résister à une telle multitude, il fallut céder. Nous ignorons le nombre des morts et des blessés. Les maisons et les fermes de nos chrétiens ont été incendiées jusqu'à la dernière ; les fermiers païens des chrétiens ont, eux aussi, éprouvé les mêmes désastres. Le chef païen de la garde nationale n'a pu sauver sa vie qu'en fuyant, et sa demeure a été incendiée.

***

Cette terrible affaire est suscitée par les sectaires francs-maçons, nombreux dans le pays. C'est une vraie guerre de religion ; mais elle pourrait bien dégénérer en rébellion.

La sous-préfecture de Ta-tsiou, où se passent ces scènes si tristes compte, dix-neuf cents chrétiens, gens tranquilles et la plupart à l'aise ; ils sont maintenant ruinés pour toujours. Il ne leur reste que la consolation de n'avoir fourni aucun prétexte à tant de malheurs.

Présentement (24 août), nos persécuteurs sont campés dans les pagodes du pays ; ils moissonnent le riz des chrétiens et font bonne chère avec les bœufs, les porcs et les volailles qu'ils ont pillés. Où s'arrêtera le mal ? Il est difficile de le prévoir. Nous sommes fort inquiets pour les sous-préfectures voisines et même pour Tchong-king, centre de la mission. On commence à y afficher des pamphlets pour exciter les bandits à démolir de nouveau nos établissements. Peut-être sommes-nous à la veille de quelque grande catastrophe.

M. Pons, missionnaire chargé du district de Ta-tsiou, eut à peine le temps de s'enfuir à la ville, et là, ne se trouvant pas en sûreté, il se retira à Gan-yo, district du Su-tchuen occidental. M. Pierrès, qui travaillait avec lui et se trouvait à Ma-pao-tchang lorsque les persécuteurs y arrivèrent, échappa par miracle à la mort ; il put par des chemins détournés atteindre Tchong-king. Nos pauvres persécutés affluent dans cette capitale, et font pitié dans leur dénument. Ils nous arrivent en haillons, et c'est à nous de pourvoir à tous leurs besoins. Dès que nous saurons tout ce qui s'est passé, on vous donnera d'autres détails.

Priez bien pour nous et pour notre pauvre mission.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par bref apostolique, daté du 15 octobre 1890, le Saint-Père a décrété la division du vicariat apostolique du Congo français et l'érection dans la partie orientale dudit vicariat, d'un nouveau vicariat qui prendra le nom de Haut-Congo français ou de territoire de l'Oubanghi.

Sa Sainteté a nommé vicaire apostolique le R. P. Philippe-Prosper Augouard, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Cœur-Immaculé de Marie et lui a assigné le titre épiscopal de Sinite.

L'ancien vicariat apostolique du Congo français était borné : à l'ouest, par l'Atlantique, depuis le cap Sette-Cama jusqu'au fleuve Massabé ; au sud, du fleuve Massabé jusqu'au fleuve Liboco-Nkoudja, par la ligne déterminée à la conférence de Berlin ; à l'est, par la limite du Congo belge jusqu'au premier degré de latitude nord ; au nord, par la ligne assignée comme limite septentrionale à la zone du commerce libre, c'est-à-dire pas au delà du premier degré de latitude nord.

Ces bornes comprennent maintenant les deux vicariats. Ils seront divisés entre eux, « par la rivière Ogoué et une ligne partant du haut de cette rivière, ou du point d'intersection du quinzième degré de longitude, avec le quatrième degré de latitude sud, et allant vers la source de l'Alima, ou jusqu'au quatorzième degré trente minutes de longitude (Greenwich). »

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Vingt nouveaux missionnaires du collège américain de Louvain sont partis pour l'Amérique. Ce sont : MM. C. Schillo, pour Bufalto ; E. de Wilde, pour la Nouvelle-Orléans ; H. Meuleman, pour Victoria (Vancouver) ; G. Achtergael, pour Nesqually ; A. Bornefeld, pour Buffalo ; J. Delannoy, pour Nesqually ; N. Dietrich, pour Belleville ; F. Dilly, pour Arizona ; Th. Flatzek, pour Buffalo ; P. Gemüngt, pour Buffalo ; A. Mechura, pour Erié, H. Mortier, pour Natchez ; J. Neesen, pour Louisville ; Th. Ryan, pour Providence ; Schafer, pour Saint-Louis , Skrentny, pour Détroit ; A. Van de Bilt, pour la Nouvelle-Orléans ; M. Van der Maesen, pour Arizona ; J. Muehlsiepen, pour Saint-Louis ; Szadrinski, pour Rochester.

INFORMATIONS DIVERSES

Chen-si septentrional (*Chine*). — Mgr Pagnucci, des Mineurs Observantins, vicaire apostolique de Chen-si septentrional, nous écrit de Kou-iuen :

« La famine, cet éternel fléau de nos pauvres populations de Chine, est encore venue nous visiter. Tantôt c'est le soleil qui, régnant en tyran, refuse au sol l'humidité nécessaire pour le féconder et tantôt c'est l'eau qui, triomphant de son rival, ouvre ses cataractes, inonde la terre, gonfle nos fleuves et répand en tous lieux ses torrents dévastateurs. Avec le Prophète royal, nous pouvons dire dans le sens strictement littéral : *transivimus per ignem et aquam*.

« Aujourd'hui ce sont des pluies diluviennes qui causent nos désastres. La partie montagneuse du Vicariat, spécialement le sud, offre le spectacle le plus lamentable. A force de battre le

sol, l'eau a détrempé la terre. L'humus ainsi délayé est descendu dans les rivières, laissant à nu le squelette décharné des rochers. Dans les rares endroits plus fortunés où la terre est demeurée, l'abaissement de la température est tel qu'il n'a pas été possible au grain d'arriver à maturité.

« Les pommes de terre auraient du moins permis aux pauvres gens de ces contrées de sustenter leur misérable vie. Mais, pour comble d'infortune, cette ressource elle-même leur est enlevée. Le tubercule noircit, et quiconque en mange meurt empoisonné.

« Si la montagne est ainsi cruellement éprouvée, la plaine n'est guère plus heureuse. Dans les parties plus déprimées, l'eau du ciel s'est mêlée à l'eau de la terre et, ensemble, elles constituent d'interminables lagunes. Les récoltes d'automne, ensevelies sous ces immenses nappes liquides, sont perdues et impossible de rien ensemencer pour l'année prochaine.

« Parties élevées, parties basses, tout est frappé, tout refuse au pauvre habitant l'aliment nécessaire à sa subsistance. Aussi la misère atteint-elle en tous lieux un degré impossible à décrire. De tous côtés, de la montagne comme de la plaine, se déroule sans interruption une longue file de malheureux affamés qui viennent par milliers me demander de quoi ne pas mourir de faim. Je les secours dans la mesure du possible. Mais mes ressources, très restreintes, diminuent sensiblement chaque jour et mon cœur se déchire en voyant arriver le moment prochain où je devrai renvoyer, sans les assister, ces pauvres gens. Comme toujours, c'est à vous que je m'adresse, compatissants lecteurs d'Occident. Voyez notre détresse : secourez-nous. Quelles que soient vos charges, venez à notre aide et Celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom vous rendra au centuple ce que vous aurez fait pour nous. »

Basutoland (*Afrique méridionale*). — Mgr Gaughram, vicaire apostolique de l'État libre d'Orange, écrit au T. R. P. Fabre, supérieur général des Oblats de Marie-Immaculée :

« Me voici depuis quelques jours à Roma avec le P. Deltour, heureux témoin des merveilles de la grâce parmi nos pauvres noirs. Ce matin, premier vendredi du mois, j'ai donné la Sainte-Communion à plus de trois cents personnes. Dans le cours des deux dernières années, trois cents adultes ont été baptisés à Roma seulement et en ce moment cent soixante-dix catéchumènes se préparent à la même grâce. Il ne se passe pas de semaine que quelque païen ne vienne demander à être instruit. Dans les autres missions, c'est le même élan vers notre sainte religion. Si nous étions plus nombreux et si nous avions plus de ressources quelle riche moisson nous pourrions recueillir !

« Dans quelques jours je bénirai à Koro-Koro la nouvelle église dont le R. P. Soullier a posé la première pierre il y a un an et demi : elle est très jolie, placée entre la maison du missionnaire d'une part, et la maison-école des Sœurs de la Sainte-Famille de l'autre. Elle a un gracieux campanile auquel il ne manque qu'une cloche pour appeler les fidèles à la prière. Le R. P. Biard la demande à tous les saints du Paradis et à toutes les âmes charitables de la terre. »

Madagascar.—Voici, d'après une communication de Mgr Cazet, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique de Madagascar, le tableau des œuvres de l'année dans la grande île africaine :

Baptêmes d'adultes		2.097
Baptêmes d'enfants		3.327
Confessions		85.206
Communions		58.573
Confirmations		1.348
Extrêmes-Onctions		105
Mariages		308
Élèves	Garçons	7.450
	Filles	7.663

Athabaska-Mackensie (*Canada*). — Un de nos lecteurs nous fait obligeamment remarquer que Mgr Grouard, le nouveau vicaire apostolique de cette grande mission, est né à Brulon (diocèse du Mans) et non à Cénoman (diocèse de Tours), ainsi que nous l'avions annoncé page 507.

UNE PREMIÈRE TOURNÉE PASTORALE AU TANGANIKA

PAR

Mgr **BRIDOUX**, des Missionnaires d'Alger,
Évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika

(Suite 1)

VII. — Notre-Dame de Mpala.

Fondation de la mission. — Bwana Mpitani. — Accord parfait entre les autorités spirituelles et civiles. — Progrès de la mission. — Prédication extérieure. — Inconvénients de la langue de Babel. — Caractère distinctif du Banton.

Le vent qui nous avait peu favorisés jusque-là se leva du nord et nous permit de réparer le temps perdu, en voyageant jour et nuit pendant quarante-huit heures. Le 3 mai, avant l'aurore, nous entrions dans le Lofuka, rivière qui sépare l'Ouruha du Marungu, et coule au pied même de Notre-Dame de Mpala. L'on ne nous y attendait point, bien que j'eusse écrit un mois et demi auparavant pour annoncer mon arrivée : mais notre organisation postale au Tanganika laisse encore tellement à désirer que j'avais retrouvé ma lettre à Cawala et l'apportais moi-même.

Toutefois notre arrivée est bien signalée, et la renommée s'en répand rapidement : à peine mettions-nous le pied à terre dans l'obscurité que chrétiens et sauvages accouraient au rivage pour nous saluer et faisaient parler la poudre. Nous avions inutilement voyagé toute la nuit afin d'arriver avant le jour et de débarquer sans éclat. Bientôt nous voyons les missionnaires et le capitaine Joubert descendre en toute hâte les étages de pierre au sommet desquels est située Notre-Dame de Mpala, et quelques instants après nous avons le bonheur de les bénir et de les serrer dans nos bras. Je retrouvais des confrères avec qui j'étais, au noviciat, il y a seize ans, et que je n'avais pas revus depuis dix ans.

Je me rendis aussitôt à la chapelle où me suivit la foule des chrétiens et des catéchumènes, et je célébrai la messe votive de la Sainte Vierge, bien péniblement, car j'y voyais à peine à la suite d'un mal d'yeux que j'avais contracté dans le voyage. Après ma messe, enfants de la mission, chrétiens, catéchumènes et postulants viennent de nouveau me saluer et baiser mon anneau. Cette cérémonie est nouvelle pour eux, car ici comme à Kibanga, c'est la première fois que l'on voit un évêque catholique, mon vénéré prédécesseur étant mort à Karéma à son retour de Tabora où il fut sacré. Aussi, quoique l'on ait expliqué auparavant comment l'on devait baiser l'anneau, les uns ouvrent la bouche comme pour l'avaler ou le touchent avec la langue, d'autres le portent au front ou au nez, plusieurs se signent avant ou après, etc.

La journée est naturellement consacrée aux réjouissances, car l'on attendait depuis plusieurs mois avec impatience le nouveau *Bwana Monseigneur* ou monsieur Monseigneur, comme disent nos nègres.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 19, 26 septembre, 3, 10, 17 octobre et la carte page 501.

Impossible, en effet, de leur faire comprendre qu'il suffit de dire Monseigneur, et ce mot étant pour eux étranger, ils croiraient être irrespectueux, s'ils ne le faisaient précéder du mot maître ou monsieur.

Désirant me reposer un peu dans la matinée, je prie notre bon vieux Frère Jérôme d'étendre sur un lit mes couvertures que l'on venait de descendre du bateau. Bientôt il accourt vers moi, et, tenant serré dans une pince un scorpion, il s'écrie avec son accent alsacien :

« Monseigneur, vois ce que trouvé dans votre couverture. »

Je l'avais probablement comme hôte depuis plusieurs jours, car nous n'avions point dormi à terre les deux dernières nuits.

La mission de Mpala a été occupée par les missionnaires d'Alger au mois de juillet 1885. Mpala était alors une station de l'Association internationale belge. Lorsque cette Association eut résolu de concentrer ses efforts sur le Congo, son président, Sa Majesté le roi des Belges, proposa à Son Eminence le cardinal Lavigerie la cession aux missionnaires d'Alger des stations de Mpala et de Karéma.

Ces missionnaires étaient établis chez Chanya, à quelques lieues seulement au sud de Mpala ; ils n'eurent donc qu'à changer de résidence. Ils trouvèrent, en s'installant à Mpala, une situation particulière qui semblait s'imposer.

M. Storms, représentant de l'Association internationale, avait guerroyé et remporté des victoires ; mais il avait fait des irrités qui avaient, peu de temps avant son rappel, incendié sa station.

Les missionnaires eurent donc d'abord à calmer les mécontents. Comme ils étaient déjà connus dans le pays, ils y parvinrent par leur prudence et leur douceur, au point que les vaincus de M. Storms demandèrent à rester soumis aux missionnaires, à la condition que ceux-ci leur accorderaient aide et protection. Ce fut cette situation qui détermina le retour du capitaine Joubert au Tanganika, et il est maintenant le chef temporel de Mpala et des populations soumises. Elles comptent près de vingt mille âmes que les missionnaires s'attachent à évangéliser. L'autorité civile et militaire dont le capitaine Joubert, qui habite à quelque distance de la mission, est le représentant, est tout à fait distincte de l'autorité spirituelle; mais l'entente la plus parfaite règne entre les deux. Le Bwana Mpitani est en même temps général, juge, magistrat et, au besoin, ministre des travaux publics et même ministre de la marine, je veux dire constructeur de bateaux. La fonction qui lui donne le plus d'occupation est l'exercice de la justice.

Sa réputation de capitaine s'étend au loin au Tanganika; on sait que, sous son autorité, l'on vit tranquille, mais aussi qu'il est défendu de faire la traite, de tuer et de voler ses voisins. Il nous est donc d'un très précieux secours pour l'établissement de la paix au milieu de ces peuples si divisés entre eux, et partant pour la prédication de l'Evangile, et nous ne pouvons que regretter de n'avoir pas dans chacune de nos stations un ou même plusieurs auxiliaires de sa valeur et de sa foi.

Les missionnaires de Notre-Dame de Mpala sont au nombre de quatre, et leur ministère est double. Ils prennent soin du petit troupeau qui s'est groupé autour d'eux, et ils vont au loin annoncer la bonne nouvelle.

Ce petit troupeau comprend les deux orphelinats de garçons et de filles comptant chacun une vingtaine d'enfants et deux villages dépendant absolument de la mission et comprenant ensemble quatre-vingt-huit ménages. Les baptêmes ne sont pas encore très nombreux, car la mission de Mpala compte à peine quatre années d'existence ; en voici l'état : quarante-huit baptisés, cent quarante-sept catéchumènes, cent cinquante-quatre postulants. Dans un rayon de deux à trois kilomètres autour de la mission se trouvent six villages où les missionnaires vont plusieurs fois la semaine faire le catéchisme.

A la belle saison c'est au loin que les missionnaires vont annoncer la parole de Dieu qui ne peut pas encore trouver des terres préparées pour produire des fruits immédiats, car elles sont en friche depuis trop de siècles ; mais peu à peu l'action de cette parole pénètrera les âmes ; la preuve en est dans la ferveur de nos nouveaux chrétiens.

Deux missionnaires partent donc accompagnés de quelques néophytes, et ils s'en vont jusqu'à trois et quatre jours de marche de la mission, prêcher de village en village. Chaque jour ils visitent plusieurs localités, et ils ne rentrent à la mission qu'après une absence de dix à quinze jours, selon la population des centres qu'ils ont à parcourir. A leur retour ils sont remplacés par les missionnaires restés à la station qui vont parcourir et évangéliser un autre centre. En arrivant dans un village, ils en réunissent les habitants et commencent leur instruction, qu'ils entendent souvent répéter autour d'eux pendant la journée. Quand l'heure du repas sonne, ils trouvent toujours sur place patates, haricots, riz, maïs et, au besoin, une poule que l'on offre volontiers, mais qu'ils tiennent à ne pas recevoir gratuitement afin de pouvoir dire comme saint Paul : « *Vos scitis quomodo nihil subtraxerim utilium.* »

Le soir, le chef du village où ils se trouvent leur cède sa case où, étendus sur une natte, ils ne tardent pas à s'endormir d'un sommeil souvent troublé par la visite des rats, des moustiques et des insectes.

Une grande difficulté pour la prédication est la variété des langues. Chaque petite tribu a souvent la sienne, et quoiqu'elles soient un peu sœurs, se rattachant toutes au *bantu*, besoin est souvent au missionnaire de se servir d'un interprète qu'il trouve d'ailleurs facilement parmi les chrétiens de la mission.

Le mot *bantu* est le pluriel de *muntu*, qui signifie un individu de l'espèce humaine. Deux choses paraissent constituer le caractère distinctif des langues bantu : 1° La division des noms en classes qu'on reconnaît généralement par la première syllabe. Le genre est inconnu dans ces langues, et l'on n'a qu'à faire attention à la classe et au nombre ; 2° l'accord du nom avec l'adjectif, le pronom, le verbe, au moyen de préfixes qui varient suivant la classe et le nombre.

Dès les premiers jours de mon séjour à Mpala, je me mis à parcourir les villages voisins de la mission, comme je le faisais presque chaque jour à Lavigerie-Ville. Je tenais aussi à aller visiter les populations les plus éloignées afin de me rendre compte de leurs dispositions.

Une des courses les plus intéressantes fut celle que je fis en compagnie du P. Guillemé, supérieur de Notre-Dame

de Mpala et du capitaine Joubert, dans le but surtout d'examiner une plaine assez peuplée que l'on me signalait comme favorable à la fondation d'un nouveau poste.

VIII. — Une excursion dans l'intérieur du Marungu.

Ce qu'est un chef nègre. — Bonne hospitalité d'Ukala. — Une ville indigène, ses palais. — Comment pourrai-je agrandir mon lit? — Pluie de graines de maïs. — Entretien du soir. — L'étoffe du péché.

Le mercredi 12 juin, de bon matin, nous escaladons les montagnes de Mpala qui s'étendent assez loin dans l'intérieur, car, pendant cinq heures, nous ne faisons que monter et descendre. Après avoir contourné la plus haute montagne que nous baptisons du nom de Saint-Michel, nous arrivons chez Ukala, un des nombreux petits chefs du pays, où nous sommes reçus avec enthousiasme. Ukala, avec son étoffe déjà bien ancienne, qui lui cache la moitié du corps, est encore beaucoup mieux habillé que la plupart de ses sujets, qui n'ont pour se couvrir que l'écorce d'un arbre nommé *mouombo*. C'est d'ailleurs un bel homme, à la figure presque européenne, à la parole facile et aimable. Il s'empresse de nous offrir sa case qui est assez proprette, et fait un appel à ses sujets qui nous apportent à l'envi quelques poules, de grands paniers de riz et de farine de maïs et une cruche de pombé. Tous les habitants, hommes, femmes, enfants, au nombre de près de cinq cents, nous entourent, nous expriment leur bonheur de nous posséder; en un mot, c'est fête pour le village. L'après-midi, nous bravons de nouveau les ardeurs du soleil pour aller parcourir la plaine, car le principal but de notre course est d'examiner si l'emplacement conviendrait à l'établissement d'une mission, quand nous pourrons avoir des missionnaires en nombre suffisant. La plaine, entourée de tous côtés de hautes montagnes et traversée par plusieurs ruisseaux, est vaste et pourrait nourrir plus de vingt mille habitants. Trois chefs l'habitent : Alkala, Kassabala et Lusinga et tous trois, quoiqu'un peu guerriers et désireux de s'agrandir aux dépens du voisin, sont actuellement favorables aux missionnaires qu'ils accueilleraient avec bonheur.

Que ne sommes-nous plus nombreux pour commencer aussitôt et en grand l'évangélisation de ces braves nègres !

Au coucher du soleil nous rentrons dans la petite ville d'Ukala. Ici tout centre de population tant soit peu important porte le nom de ville, surtout s'il est entouré d'une estacade de troncs d'arbres que l'on appelle *boma* ou fort. Chaque ville est en outre divisée en plusieurs quartiers, séparés souvent par une enceinte en roseaux et ayant un grand à sa tête. Quelques villes, comme celles d'Ukala et de Kassabala, que j'ai visitées, sont assez bien fortifiées pour le pays. La palissade est double et comprend une première enceinte de troncs d'arbres et une seconde de jeunes arbres de quatre à cinq mètres de hauteur, et tellement bien serrés qu'on ne voit rien à travers. Les habitations sont généralement de grandes huttes rondes et coniques, entourées d'une vérandah, où les nègres aiment à se tenir pendant la journée, car à l'intérieur il n'y a ni fenêtre, ni cheminée; partant l'on y est dans l'obscurité complète et souvent dans une atmosphère saturée de fumée qui cherche à s'échapper, comme elle peut, à travers le toit. L'intérieur d'une case nègre est facile à décrire: quelques vases en terre pour la réserve d'eau et pour la cuisine, quelques paniers pour les provisions, deux ou trois pierres pour le foyer et une natte pour dormir en composent tout le mobilier. Seuls le chef et les grands ont un lit qui est aussi simple que possible.

Il se compose d'un treillage en lianes recouvert d'une natte et élevé au-dessus du sol au moyen de quatre pieux. Il est très court et n'a guère plus d'un mètre vingt de long. Je ne sais comment les nègres s'arrangent pour y dormir; mais ce que je sais, c'est que j'eus grand'peine à trouver le sommeil dans celui du chef. J'avais cependant placé à l'extrémité du lit un grand panier renversé pour y reposer les pieds, car les jambes tout entières sortaient hors du lit. Et puis nous avions les rats, qui toute la nuit grignotaient dans les épis de maïs suspendus au-dessus de nos têtes, et nous envoyaient toute une pluie de graines dont nous trouvâmes le matin le sol jonché. Le rat des villes est ici plus privilégié que le rat des champs, car les nègres qui ne voudraient pas toucher au premier, recherchent avidement le second et se font un régal de sa chair. Ils mangent d'ailleurs bien autre chose, et à défaut de *Kitovéro*, ils font provision de capricornes, de sauterelles et d'insectes divers plus ou moins dégoûtants. On appelle Kitovéro tout ce qui accompagne et aide à manger l'ugali ou bouillie de maïs ou de sorgho, comme viande, poisson, légumes, etc.

Les plus belles cases sont construites avec des pieux dont on remplit les vides de pisé; le toit est en branches d'arbres ou en roseaux reliés par des lianes et est recouvert d'une couche épaisse de paille où logent les rongeurs. Celle qu'Ukala nous avait cédée mesurait cinq mètres cinquante de diamètre et les murs avaient deux mètres cinquante de haut, jusqu'à la naissance du toit.

Le soir, tous les habitants du village s'étaient réunis autour de nous, et nous prolongeâmes assez longtemps l'entretien au clair de la lune, tandis que nos enfants, un peu animés sans doute par le pombé qu'on leur avait servi, épuisaient à côté de nous tout leur répertoire de cantiques en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Joseph. C'est surtout dans ces entretiens familiers que l'on fait du bien au nègre, et nous ne manquons jamais d'y parler du bon Dieu et de sa sainte loi. Ce soir, le chef Ukala tira lui-même à sa manière la conclusion de l'entretien : « Nous ne sommes que des sauvages, nous ne connaissons pas encore bien le bon Dieu qui est notre père; aussi il ne nous envoie pas d'étoffes pour nous habiller, nous n'avons que nos *niumbo* (vêtements faits d'écorce d'arbre); c'est l'étoffe du péché. »

L'entretien fini, nous fîmes avec nos chrétiens la prière du soir à laquelle beaucoup de nègres vinrent assister d'eux-mêmes. Le lendemain matin, à onze heures et demie, nous quittions Ukala à qui je remis une belle étoffe de couleur, en disant que, si lui et ses hommes voulaient ne plus faire la guerre, bien travailler et prier le bon Dieu, ils pourraient bientôt remplacer leur étoffe de péché par de belles étoffes.

(A suivre).

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

(Suite 1).

XIV. — Ndéra.

La soupe à la canaille. — Ndéra : le pays et la population. — La viande. — Premiers pourparlers. — Balisa ne pourra jamais lire !

Nous en étions là de notre conversation lorsque, soudain, Séliman vient y couper court :

« — Mon Frère Acheul l'a tué grosse *canaille !* » (Voir la gravure, page 517).

« — Comment ! » fait Monseigneur épouvanté.

« — Ah ! Ma Seigneu, reprend le vieux cuisinier tout triste, moi n'a pas conné que vous mange point la canaille... et moi l'a fait soupe avec. »

On court à la marmite où l'on découvre aussitôt les formes d'un magnifique canard. Et comme Séliman avait trouvé des œufs dans le corps de la bête, il avait jugé que c'était une « féminelle » et par conséquent une « canaille ! »

Aujourd'hui samedi 14 décembre, Babuya se lève tout rayonnant : c'est que nous devons arriver à Ndéra, son illustre pays. Mais il pense que l'on ne peut y paraître décemment sans nous faire annoncer au préalable aux deux chefs qui le gouvernent et qu'il appelle modestement Sultans. Il demande en conséquence à prendre les devants pour les prévenir de notre arrivée, leur dire qui nous sommes et « leur mettre en tête de bonnes pensées. » L'idée n'est pas mauvaise, et Babuya s'en va.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — KOZI ; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 524).

Ce pays de Ndéra, dont on nous a beaucoup parlé sur le fleuve, présente en effet un aspect caractéristique : il est plus fertile que les autres, plus travaillé et plus habité ; la population parait industrieuse, devient facilement familière, a visiblement une haute idée d'elle-même, professe un mépris profond pour les *Mala-tini* ou Wa-Pokomo d'en bas avec lesquels elle ne s'allie jamais par mariages, se déclare indépendante et professe ne rien craindre ni des Somalis, ni des Swahilis, ni des Arabes. Hommes et femmes sont bien habillés, usent peu de rouge, portent des ornements de bon goût. On devine partout un air d'aisance. Les enfants, hardis comme des pierrots, mais beaucoup moins vêtus, nous entourent toute la journée, pendant que se renouvelle la foule des jeunes, des entre-deux et des vieux. Nous nous sommes promis de pousser la patience jusqu'aux limites extrêmes, et jamais résolution ne fut plus pratique. Qu'on se figure une procession de petits enfants venant l'un après l'autre, après révérence, nous prendre par le menton et nous débiter ce discours soigneusement préparé : « Mon vieux, je te dis ceci que je désire une chaînette, une clochette et un miroir. » Le pire de l'affaire, c'est qu'il est presque impossible de résister à tant de gentillesses : on se sent touché, on donne, et la provision s'épuise. Mais il faut ajouter que chacun revient bientôt après apporter aussi son cadeau : une mangue, un ananas, un peu de farine, un poulet...

Quant aux cultures régulières, on trouve du maïs, des haricots, des patates, la canne à sucre, la banane, des citrouilles, de grosses calebasses, un peu de riz, presque pas de sorgho ni de manioc. Quelques manguiers commencent à ombrager les champs. On plante aussi du tabac qu'on prépare, qu'on chique, qu'on prise, et un peu de ricin dont

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 septembre, 3, 10, 17 octobre, et la carte p. 438.

on extrait l'huile pour se frotter la peau. Toutes ces plantations bordent le fleuve (voir la gravure, page 523); mais, comme les détours en sont ici particulièrement nombreux, les terres cultivables sont en grande quantité et beaucoup restent encore inoccupées.

Çà et là, dans la plaine, s'élancent des arbres élégants qui rappellent à s'y méprendre par le port et le feuillage nos trembles d'Europe. Ailleurs se dressent des forêts vierges aux arbres droits, pressés l'un contre l'autre, superbes : on a ici l'esprit de les respecter dans le but d'utiliser les plus belles pièces pour en faire des pirogues. En dessous, c'est ici un tapis d'herbes vertes ; là, un sol couvert de feuilles sèches que jamais ne touchent les rayons du soleil ; plus loin un sous-bois épais formé d'arbustes ou de jeunes dattiers sauvages. Une ombre intense, une fraicheur pénétrante, un silence mystérieux, une solitude immense. On s'engage sous ce couvert d'épaisse verdure, on marche, on avance, on s'oublie : mais bientôt des cris d'oiseaux inconnus qu'on ne voit pas, mais qui, eux, vous ont aperçus, des bandes de singes qui se poursuivent, parfois un troupeau de buffles qui passe en froissant les broussailles, des traces d'éléphants ou de rhinocéros vous rappellent tout à coup que vous êtes au centre de l'Afrique et que, si vous n'avez pas à craindre les pièges à loups des



ZANGUEBAR ANGLAIS. — A NDÉRA; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar (Voir page 523).

chasses gardées de votre pays, vous pourriez courir en vos promenades solitaires d'autres dangers qui les valent.

Ces forêts ou restes de forêts s'élèvent au bord du fleuve, au nombre de cinq ou six peut-être dans le Ndéra. Mais, à mesure qu'on avance dans les terres, à droite comme à gauche, les arbres deviennent plus petits, plus maigres, plus tordus, plus rares, et bientôt vous vous retrouvez dans ces grandes solitudes herbeuses, entrecoupées de bois, où les troupeaux de bêtes paissent librement comme en leurs domaines réservés.

La tentation est trop forte pour le F. Acheul, et, dès le premier jour, guidé par les deux fils de Babuya, ses amis, il part en expédition et rentre quelques heures après avec deux grandes antilopes, quatre pélicans et je ne sais combien de « canailles ». Quel coup ! Rien que cela suffirait pour nous gagner les faveurs populaires ; car il est bien entendu que ces victuailles sont immédiatement débitées au camp et distribuées à tout le village de Toloni (litt. « Aux grandes herbes ») près duquel nous avons dressé nos tentes et dont le grand sorcier Babuya est le chef respecté. La viande ! La viande ! On ne peut imaginer quelle faim de viande ont tous ces Wa-Pokomo. Avez-vous assisté, dans les jours d'automne, à ces foires populaires de certaines villes de France ? C'est le soir. Les tentes, les cirques, les baraques des marchands, les étalages de toutes sortes, en pleins champs ; une foule compacte d'hommes, de femmes

et d'enfants causant, riant, discutant, circulant; des types étranges venus de partout ; de grands feux, tout pleins de joie, près desquels grillent, rôtissent et brûlent des monceaux de viande sur des monceaux de bois ; une odeur immense de cuisine en plein air ; des rondes ici, là des concerts, et plus loin des cris ; des éclats de voix, des rires prolongés, des aspirations gloutonnes, un débordement de vie sauvage où l'atavisme reprend ses droits : c'est la foire populaire, et c'est notre campement, avec cette différence seulement que les paysans d'alentour, ce sont eux, et les bohémiens, c'est nous.

Le lendemain, changement de scène. Nous apprenons que le premier Sultan de Ndéra, Nifé, est parti depuis quelques jours : il a pris sa pirogue, son fusil, sa femme et son fils et s'en est allé dans le haut fleuve chercher de l'ivoire. Quand reviendra-t-il ? Nul ne le sait.

Que faire ? A sa place nous avons le vice-président Balisa-wa-Didda : on dit qu'il est loin de valoir son illustre premier, mais, tel qu'il est, il faut le prendre. Voici donc qu'il nous arrive, drapé sans prétention dans un linge sale, l'air souriant, la bouche de travers, une chique de tabac contre l'unique molaire qui orne sa mâchoire de gauche. Saluts, compliments et cadeaux réciproques... Mais lorsque nous cherchons à parler affaires, tous les arguments de Balisa reviennent à ce refrain : « On ne traite pas chose sérieuse aux champs ; venez à la capitale du Ndéra, venez à Kozi, et nous parlerons. »

En conséquence, nous nous transportons le jour suivant à Kozi, les uns par terre à travers champs cultivés et forêt vierge, les autres par eau en suivant les longs détours du fleuve où cinq ou six villages les saluent gracieusement au passage. Et nous voilà dans la capitale (voir la gravure, page 522).

C'est un village d'environ cent cinquante ou deux cents cases, important pour ces pays peu habités, sur la rive droite, adossé à une forêt et fortifié d'une estacade solide en vue des attaques des Somalis. Tout au bout, une grande case sert de dortoir aux enfants; une sorte de hangar près duquel on creuse en ce moment une longue pirogue, réunit les jeunes gens et les hommes ; sous un autre toit de feuilles de palmier supporté par des poteaux s'assemblent les Anciens : c'est un endroit réservé. Enfin, devant le fleuve, un espace assez large où sèchent depuis plusieurs mois une dizaine de têtes de buffles, nous est offert pour dresser nos tentes et établir notre campement. La population travaillée par Babuya et sous l'influence de la renommée conquise par les clochettes, les chaînettes, les miroirs, les hameçons, les boutons, les mouchoirs et les quartiers d'antilopes, la population nous est visiblement sympathique. Toute la journée, les visites se renouvellent, les cadeaux affluent, les invitations se succèdent; soir et matin les enfants viennent nous chercher pour faire la tournée du village et voir les malades. Les jeunes gens composent surtout la compagnie du F. Acheul qu'ils pressent d'aller tuer des antilopes aux beaux endroits qu'ils lui montreront. Pour moi, on m'a fait l'honneur de m'admettre au conseil des Anciens, au Sénat : ce qui jamais ne me serait arrivé dans ma patrie. Et quant à Mgr de Courmont, considéré comme le grand des grands, il réunit de son côté une société choisie qui ne le quitte jamais. C'est à lui que cette confidence est faite. « A Ndéra, la loi ne permet à aucun étranger de se fixer dans le pays. Autrefois les Arabes sont venus pour mettre ici leur pavillon, les Swahilis sont venus, des Européens même sont venus : on n'a voulu de personne. Mais maintenant voilà que vous venez, et tous les avis sont changés. Restez avec nous. »

Le soir de ces ouvertures, Balisa vient me prendre, me conduit dans sa case, me présente Mme Balisa, introduit son confident Komoro, me fait asseoir, prend une chique, tousse crache, se gratte le bout du nez : signes adoptés par toute l'espèce humaine pour annoncer qu'on va produire quelque chose de peu commun.

« — C'est ici la grande ville de Kozi, » soupire à la fin Balisa.

Je réponds que là-dessus je suis de son avis.

« — Et c'est moi le chef, ajoute-t-il, puisque l'autre n'est pas là. Tout ce que tu veux il faut me le demander, tout ce que tu penses il faut me le dire... De quelle tribu es-tu ?

« — Nous sommes Français.

« — Farança... Jusqu'à présent, nous n'avions vu que deux Datchi (Allemands) qui nous ont envoyé des coups de pistolet qui tourne, et un Ngreza (Anglais) qui nous a donné de l'argent. Toi, qu'est-ce que tu apportes ?

« — Nous, nous voyageons. Figure-toi que des Wa-Pokomo viennent chez nous pour nous voir et nous montrer ce qu'ils ont de bon, comme des bananes, par exemple : eh bien ! c'est ainsi que nous, nous venons chez les Wa-Pokomo ..

« — C'est ton gouvernement qui t'envoie ?

« — Non. Nous sommes venus de nous-mêmes. Nous avons lu que, sur un fleuve de ce pays, il y a de braves gens, et nous nous sommes dit : « Allons les voir, et s'ils veulent « que nous leur apprenions tout ce que nous savons, nous « resterons chez eux.

« — Tu as un pavillon ?

« — Notre tribu a certainement un pavillon, et pour un pavillon, c'est un beau pavillon. Mais nous, ce n'est pas notre affaire de planter des drapeaux dans le monde.

« — Ecoute. Nous apprenons tous les jours du nouveau. Une année on nous dit : Cette eau qui coule est aux Arabes ; une autre année on nous dit : Non, elle est aux Swahilis. Dernièrement on a dit : Maintenant elle est aux Allemands. D'autres ont dit : Elle est aux Anglais. Et vous, qu'est-ce que vous en pensez de cette eau, car nous, pauvres Wa-Pokomo, nous ne savons à quoi nous en tenir : d'autant que les Gallas disent aussi que cette eau leur appartient, et les Somalis à leur tour affirment qu'elle est à eux... Et vous ?

« — Nous, nous pensons que cette eau qui coule est un chemin que Dieu a fait : c'est lui qui l'a ouvert, et tous ses enfants ont le droit d'y passer. Quant aux rives, elles appartiennent à celui qui les cultive...

« — Et si moi j'allais dans ton pays ?

« — Ah ! si tu venais ! Ma mère tuerait un bœuf et ferait une poêle de bouillie grande comme ta case !...

« — Tu achètes de l'ivoire ?

« — Non.

« — Ah ! tu n'as pas de quoi ?

« — Ce n'est pas notre affaire. Notre affaire à nous, — écoute-moi bien, Balisa, car je ne suis ni Arabe, ni Swahili, ni Somali : ce que je dis, c'est juste ce que je pense. Mon cœur est ouvert tout grand, et je veux que tu voies ce qu'il y a au fond. — Notre affaire à nous, la voici. Nous sommes des Blancs, mais il y a des Blancs de plus d'une sorte : il y en a qui voyagent pour voir et raconter ensuite à leurs frères ce qu'ils ont vu — cela les amuse ; — il y en a qui voyagent pour chasser — cela les intéresse ; il y en a qui voyagent pour faire du commerce — cela les enrichit ; — et il y en a enfin qui voyagent pour instruire les Noirs et leur faire du bien : or ceci, Balisa, c'est notre métier.

« Les Wa-Pokomo sont bons et intelligents, mais il y a beaucoup de choses qu'ils ne connaissent pas et que nous connaissons : s'ils les savaient, ils seraient encore meilleurs. Nous venons les leur apprendre. S'ils nous désirent, nous resterons avec eux ; s'ils ne nous veulent pas, nous irons ailleurs et ils ne nous auront point, et ils n'apprendront rien, et leur pays deviendra ce qu'il pourra... Regarde au Sud. Toutes les tribus de par là nous connaissent ; nous avons bâti dans bien des endroits, mais non partout, et celles où nous ne sommes point encore établis nous appellent à grands cris. Nous soignons leurs malades, nous leur apprenons à écrire leurs pensées et à lire celles des autres, nous instruisons tout le monde, nous montrons la manière de faire toutes sortes de travaux, par dessus tout nous enseignons le moyen d'être heureux pendant la vie et d'aller au ciel après la mort. Voilà notre affaire, voilà le fond de mon cœur.



DEUX PÉLICANS

« — Tout ce que tu viens de dire, reprit Balisa, on me l'avait dit. Tes discours se suivent bien ; on n'y voit ni contradiction, ni différence, ni embarras. C'est une preuve que tu penses comme tu parles. Eh bien ! écoute-moi à mon tour, car je ne suis ni Arabe, ni Swahili, ni Somali : ce que je dis, c'est ce que je crois. Mon cœur est ouvert tout grand, et je veux que tu voies ce qu'il y a au fond. Nous sommes tous comme cela, nous autres Wa-Pokomo... Eh bien ! tu devrais rester avec nous pour planter des bananiers. Tu bâtirais ta case, tu ferais partie du Conseil, tu nous aiderais à repousser les Somalis, tu ferais venir de beaux linges, et quand tu tuerais une antilope, tu m'en donnerais la moitié...

« Ainsi chaque chose resterait à sa place. Car n'as-tu pas remarqué que les poissons n'habitent que dans l'eau ; que les oiseaux gagnent leur nourriture par les champs ; que les singes friponnent partout ; que les Swahilis font le commerce ; que les Gallas ont des troupeaux ; que les Waboni vivent de chasse ? Dieu l'a voulu ainsi : Eh ! bien, nous, Wa-Pokomo, Dieu nous a faits pour travailler la terre. Vous, Dieu vous a faits pour lire, as-tu dit. C'est bien. Mais moi, jamais je ne pourrai lire : Dieu ne l'a pas voulu. Jamais ! Jamais ! »

Voilà en effet le fond du sac de Balisa, ou, si l'on veut, voilà le fond de son cœur : « Jamais je ne pourrai lire ! » Aussi, dès qu'il a lâché cette grosse difficulté, éprouve-t-il le besoin de s'essuyer le front et de cracher par dessus l'épaule de Mme Balisa qui, accroupie en travers de la porte, prodigue ses soins maternels à son petit dernier. Je mets en mouvement tous les ressorts de l'art oratoire à ma disposition pour convaincre et persuader mon honorable préopinant que nous ne voulons rien imposer, que ceux qui désirent venir à notre tente ou à notre case pour travailler, causer, rire, jouer, lire et apprendre tout ce que nous savons, peuvent y venir en toute liberté et s'en aller de même.

C'est ce que les enfants et les jeunes gens de Kozi font tous les jours, et parmi eux il n'en est pas de plus fidèle que son propre fils, Koya, qui nous suit partout et qui lit déjà. Mais le vieux mord sa chique en répétant de plus belle : « Jamais je ne pourrai lire. »

Et il ajoute :

« Quant au reste, les habitants de Ndéra seraient tristes si vous nous quittiez maintenant pour aller ailleurs : vous ne trouverez pas un seul homme pour vous pagayer plus haut ni plus bas. Restez ici. La terre ? on vous en donnera. Des planches pour bâtir à votre manière ? Prenez nos forêts. Des vivres ? Regardez nos champs... Seulement, je suis Balisa, et Nifé est Nifé. Nifé n'est pas ici. Pendant que l'un de vous restera pour montrer que vous ne nous quittez pas, qu'un autre aille, s'il le veut, chercher Nifé. Si vous le trouvez, c'est bien ; si vous ne le trouvez pas, c'est encore bien : car le Conseil des Anciens reste ici, et nous nous arrangerons.

« J'ai fini. Va dire toutes ces choses au grand Maître, mais surtout n'oublie pas de le prévenir que je ne pourrai jamais lire, jamais ! »

C'est égal, j'ai fait une lourde bévue en parlant de lecture à ce vice-président.

(A suivre.)

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VIII.

L'Église Romaine dans la péninsule des Balkans (1800-1890).

Suite (1)

VII. — Royaume de Roumanie.

Au point de vue religieux, comme au point de vue politique, la Roumanie est divisée en deux provinces : la Valachie, capitale Bucharest, et la Moldavie, capitale Jassy.

Jusqu'en 1883, le vicariat apostolique de Valachie fut uni au siège de Nicopolis et confié aux religieux Passionnistes. A cette époque Léon XIII tenant compte de l'accroissement considérable du nombre des catholiques, créa l'archevêché latin de Bucharest, dont Mgr Paoli fut le premier titulaire.

A la même époque, le vicariat de Moldavie qui, depuis plus d'un siècle, appartenait aux Frères Mineurs Conventuels, fut remplacé par l'évêché de Jassy.

1° *Archevêché de Bucharest*, ancien vicariat apostolique de Valachie. — Cette mission a fait de grands progrès au cours du XIXe siècle.

En 1800, le vicariat de Valachie comptait à peine .... 4.500 cathol.
En 1840.................................. 9.000 cathol.
En 1870.................................. 19.000 cathol.
En 1890, archevêché de Bucharest....... 45.000 cathol.

Ainsi en moins d'un siècle, la population catholique a décuplé.

Le progrès des œuvres est aussi remarquable.

En 1800, il n'y a rien, ni église, ni presbytère, ni école.

En 1840, on trouve 4 églises desservies par dix missionnaires.

En 1870, 19 églises ou chapelles, 7 écoles, 1 orphelinat, 2 maisons de Sœurs.

Voici la statistique religieuse de l'archidiocèse de Bucharest en 1890 :

Personnel : 1 archevêque, 34 missionnaires Passionnistes ; Sœurs de Sainte-Marie (*vulgo* Dames anglaises), 3 maisons, 110 religieuses.

Œuvres : 18 paroisses, 19 églises, 6 chapelles, 1 grand séminaire, 17 élèves ; 1 petit séminaire, 14 élèves ; 1 collège-gymnase à Bucharest. Etudes classiques et commerciales, 3 pensionnats de filles, 286 élèves ; 24 écoles primaires catholiques, 2.126 garçons et filles ; 1 orphelinat de filles, 29 enfants.

C'est surtout à l'administration de Mgr Paoli (1869-1885) que l'on doit ces magnifiques résultats.

2° *Evêché de Jassy*, ancien vicariat apostolique de Moldavie. — Sans être aussi rapides, les accroissements du catholicisme en Moldavie ne laissent pas d'être consolants.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15, 22, 29 août, 5, 12, 19, 26 septembre, 3 et 10 octobre.

En 1800, le vicariat apostolique de Moldavie comptait 42.000 catholiques ; en 1840, 55,000 et en 1890 (évêché de Jassy) 63.594.

Personnel en 1890 : 1 évêque, 32 prêtres dont 3 indigènes ; communautés religieuses d'hommes : 1° Mineurs conventuels, 29 religieux ; 2° jésuites, 4 prêtres, 2 frères coadjuteurs.

Communautés de femmes : Religieuses de Notre-Dame de Sion, 2 maisons, 106 Sœurs.

Œuvres : 24 paroisses, 104 églises, 17 chapelles, 1 séminaire à Jassy, 14 élèves ; 6 écoles primaires, 510 enfants ; 2 orphelinats avec 25 pupilles ; 2 pensionnats de jeunes filles sous la direction des Sœurs de Sion, un à Jassy, 148 élèves, un à Galatz, 243 élèves.

Statistique comparée des diocèses de Roumanie

	En 1800	1850		1890
Vic. de Valachie.	4.500 cath.	10.000	Arch. Bucharest.	45.000
Vic. de Moldavie.	42.000 »	58.000	Évêch. Jassy....	63.594
Total :	46.500 »	68.000		108.594

La population schismatique de la Roumanie est de 4.580.000 âmes. Les catholiques forment donc seulement 1/42 de la population totale. Le gouvernement roumain s'est toujours montré sympathique aux catholiques ; le peuple n'a pas contre eux la haine sectaire des Grecs. Ils se souviennent encore de saint Jean Capistran, qui, au XVe siècle, avait ramené une partie de leurs ancêtres à l'unité romaine. N'était l'influence prépondérante et les intrigues schismatiques de la Russie, la nation roumaine reviendrait facilement à l'Église de Rome dont elle porte le nom.

VIII. — Province ecclésiastique des îles Ioniennes.

Les îles Ioniennes avaient suivi le schisme de Photius, Charles VII d'Anjou s'en empara en 1268 et y rétablit le catholicisme. De 1386 à 1797, ces îles furent sous la domination des Vénitiens. Ce furent les beaux jours de l'Église catholique dans les îles Ioniennes. Par le traité de Campo-Formio (1797), elles furent cédées à la France, qui s'en était emparée l'année précédente. En 1814, elles nous furent enlevées et formèrent, sous le protectorat de l'Angleterre, la République Septinsulaire. Enfin en 1864, les îles Ioniennes furent annexées à la Grèce.

Ces divers changements politiques furent très préjudiciables à l'Église catholique. La République Française commença par confisquer tous les biens ecclésiastiques, environ cinquante mille francs de revenus annuels ; elle exila l'archevêque, expulsa les religieux, ferma leurs écoles et démolit plusieurs églises.

La République Septinsulaire rendit d'abord à l'Église la moitié de ses revenus ; mais, en 1834, elle réduisit la subvention à huit mille sept cents francs. Lors de la cession des îles Ioniennes à la Grèce, le gouvernement d'Athènes s'engagea devant l'Europe à servir cette rente, promesse qu'il a fidèlement acquittée jusqu'à ce jour.

Sous le protectorat de l'Angleterre, les protestants, unis aux schismatiques, firent beaucoup de mal aux catholiques De 1798 à 1830, l'archevêque de Corfou fut forcé de s'exiler ; de 1830 à 1860, ses successeurs furent constamment persé-

cutés; enfin en 1860, la nomination de Mgr Madalena sembla amener une détente.

Le zélé prélat fit venir à Corfou des Sœurs françaises, dites de la Compassion, qui ouvrirent dans cette ville des écoles fréquentées par beaucoup de jeunes filles schismatiques. Ce fut bientôt le sujet d'une nouvelle persécution. Après le mariage du roi de Grèce avec la princesse Olga de Russie, celle-ci, orthodoxe fervente, vint ouvrir à Corfou un pensionnat schismatique et ne dissimula pas la haine qu'elle portait aux Sœurs catholiques. Un mouvement général se produisit pour forcer les Sœurs à quitter l'île, ou au moins à fermer leurs écoles. Pendant plusieurs mois, les journaux grecs menèrent la campagne ; il y eut des émeutes, aux cris de : Vive la reine, vive la Russie ! Malgré les réclamations de Mgr Madalena, le gouvernement laissait faire et, sous main, il favorisait le mouvement. De son côté, l'archevêque schismatique de Corfou se sentant soutenu, exigea l'entrée dans la maison d'un de ses prêtres, pour faire le catéchisme aux orthodoxes. Ces conditions étaient inacceptables, et les Sœurs, au grand regret des familles, prirent le parti de renvoyer toutes les élèves schismatiques.

Cet épisode des écoles catholiques de Corfou montre le mauvais esprit de la population et du gouvernement schismatique.

La province ecclésiastique des îles Ioniennes se compose d'un archevêché, Corfou, et d'un évêché suffragant : Zante et Céphalonie.

1° *Archidiocèse de Corfou*, 4,000 catholiques, sur 80,000 habitants.

Personnel : 1 archevêque, 1 Chapitre de 10 chanoines, 9 prêtres et 1 clerc.

17 Sœurs de Notre-Dame de la Compassion.

Œuvres : 1 paroisse cathédrale, 4 églises et 2 chapelles.

L'institut des Sœurs de la Compassion, qui se partage en 5 sections : 1 pensionnat, 25 élèves, 1 externat, 110 élèves, 1 école gratuite pour les pauvres, 130 élèves, 1 école élémentaire, jeunes enfants, 84 élèves, 1 orphelinat, 36 jeunes filles. Total : 385 enfants dans l'établissement. 3 autres écoles catholiques dans l'île, 145 élèves.

2° *Diocèse de Zante et Céphalonie*, 1,000 catholiques sur 150,000 habitants.

Personnel : 1 évêque, 5 prêtres, dont 1 indigène.

Communautés religieuses : 1 couvent de Capucins dans l'île de Céphalonie, 4 religieux. 1 Père du même Ordre remplit les fonctions de curé dans l'île de Saint-Maur.

Œuvres : 4 paroisses, 6 églises, 3 chapelles, 4 écoles primaires catholiques, 36 garçons, 50 filles.

Statistique comparée des îles Ioniennes.

	En 1800	1850	1890
Archev. de Corfou......	?	8.000	4.000
Év. Zante et Célaphonie.	?	1.200	1.000
Total : au moins	10.000	9.200	5.000

(*A suivre*).

NOS ALMANACHS

Almanach des missions pour 1891. — Publication de luxe. — Petit in-4° de 80 pages. — Un exemplaire, **50** centimes ; *franco* par la poste, **70** centimes.

Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi — pour 1891. — In-8 carré de 128 pages. — Un exemplaire, **20** centimes : *franco* par la poste, **30** centimes.

Voir à la fin de l'article les conditions pour la vente en gros.

Tous les ans, au moment où s'envolent les hirondelles, quand les portes des séminaires apostoliques s'ouvrent toutes grandes pour laisser passer la jeune légion qui va renforcer sur les terres lointaines les bataillons de l'armée sainte, les Almanachs arrivent de tous côtés. Les nôtres ne se sont laissé devancer par aucun. Depuis un mois ils sont prêts. Depuis un mois ils partent dans toutes les directions, portant aux amis des missions leurs illustrations multicolores, leur gerbe fraîche de nouvelles inédites, délicates, pittoresques, envoyées de tous les coins du monde par les ouvriers de l'Evangile. Crayonnées à l'ombre des palmeraies sahariennes, au milieu des plaines sablonneuses du Mexique, chez es cannibales des antipodes, sur le seuil du royaume dahoméen, ou devant les horizons grandioses de la mer des Indes, etc., ces récits empruntent à cette diversité de provenances une saveur exotique, une variété de forme et de fond admirables. Ils diffèrent entre eux autant que les localités d'où ils sont datés, que les peuples auxquels s'adresse la parole évangélique.

I

ALMANACH DES MISSIONS

Après les renseignements chronologiques et statistiques, après le calendrier que tout almanach est tenu de donner pour ne point faire mentir son titre, nous avons placé un tableau de la hiérarchie catholique et un état général des missionnaires et des missions.

Le premier article : *Travaux scientifiques des missionnaires* met en lumière la belle part que les hommes apostoliques ont prise au progrès des sciences géographiques, philologiques, archéologiques, astronomiques, etc., en ces dernières années.

Tournez la page. Voici douze croquis où se donne carrière la verve fantaisiste et spirituelle du R. P. Le Roy.

A ce joyeux éclat de rire succède un poème du R. P. Vaudon : *l'Appel de Dieu*. Un futur missionnaire se présente :

Il a vingt ans.... Des voix l'appellent sur la route :
« — Viens ! viens !! écoute !!!
« — Moi, je suis la richesse. » — Et moi, la volupté.
« — Moi, la beauté. »

Mais une invitation plus puissante se fait entendre : *Magister adest et vocat.*

Et l'apôtre s'en va, puisque son Dieu l'appelle,
Chez l'infidèle.
. . . .
Et le prêtre s'embarque, orphelin, pauvre et nu,
Vers l'inconnu.

Farraghit ou le jeune esclave est l'histoire authentique d'un enfant du Soudan racheté par les Pères d'Alger. C'est

un drame en action dont le dénouement heureux fait oublier le début triste et les péripéties douloureuses.

Puis des pages venues de Beyrouth font revivre sous nos yeux quelques scènes qu'un Père de Syrie décrit avec un grand charme. De la Terre Sainte passons au Zanguebar où le R. P. Le Roy veut nous faire admirer le *lougre* ou *boutre* (1) de sa mission. L'Amérique et l'Océanie nous fournissent ensuite deux curieuses relations. Dans la première, le R. P. Gallen, l'un de nos délégués au Mexique, raconte son voyage en malle-poste de Mexico à Cuernavaca ; dans la seconde, Mgr Vidal nous fait part des émotions d'un explorateur égaré au milieu d'un village de cannibales.

De Fidji nous retournons en Afrique pour apprendre du R. P. Boutry les règles de l'étiquette à la Côte des Esclaves et le cérémonial d'une audience royale au Dahomey, puis pour entendre J. Hurabielle nous décrire avec un rare talent les habitants et les paysages du grand désert saharien.

Chaque année nous donnons quelques pages de musique. Un compositeur éminent, M. Ruest, organiste de Saint-Nizier de Lyon, nous a autorisé à reproduire son *Hosanna à la Croix*. Ce morceau d'un grand effet, dédié au premier missionnaire du Zanguebar, Mgr Fava, a été souvent interprété dans les églises de Paris, le 3 mai, pour la fête patronale de notre Œuvre.

Enfin lisez *Chargé de Mission*, boutade du R. P. Le Roy, dont le nom aimé se trouve ainsi au commencement, au milieu et à la fin de l'almanach, pour la plus grande joie du lecteur.

Dans les cinq dernières pages, un coup d'œil jeté en arrière, la *Revue de 1890*, embrasse tous les événements saillants accomplis dans le domaine des missions durant l'année qui approche de son terme.

Après ce que je viens de dire, vous connaissez presque l'Almanach. Mais achetez le, vous verrez que je n'ai pas tout raconté et que je vous ai réservé des surprises.

* * *

La semaine prochaine, nous examinerons le *Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

Les années précédentes, nous avons reçu tardivement un grand nombre de souscriptions auxquelles il nous a été impossible de faire droit, l'édition ayant été rapidement épuisée. Pour éviter cet inconvénient, nous prions nos lecteurs de nous faire parvenir au plus tôt leurs demandes, surtout quand il s'agit de quantités importantes pour lesquelles nous faisons des réductions de prix très avantageuses :

Un exemplaire : **50** cent.— Franco par la poste : **70** cent.

Pour les demandes de plusieurs exemplaires, on fait les remises suivantes :

7	pour	6	**3** fr.	port en sus (1 colis postal à domicile, 85 centimes)
15	—	12	**6** fr.	port en sus (1 colis postal à domicile, 85 centimes)
65	—	50	**25** fr.	port en sus par grande vitesse.
135	—	100	**50** fr.	— —
750	—	500	**250** fr.	— par petite vitesse.
1.500	—	1.000	**500** fr.	— —

(1) Le R. P. Le Roy recommande instamment de ne pas prendre l'une pour l'autre la première syllabe de ces deux mots.

AVIS

Les frais de revient de l'Atlas des missions de la Société des Missions Étrangères, *frais plus considérables qu'on ne l'avait cru tout d'abord, obligent l'auteur à élever de 1 franc les prix de vente de cet ouvrage.*

Au lieu de 10 francs, 11 francs pris dans nos bureaux, ou envoyé en port dû. — Envoyé franco *: 12 francs 50 c. pour la France ; — pour l'étranger, supplément de port en sus.*

Aucun des acquéreurs de ce magnifique in-folio ne se plaindra d'une si faible augmentation. Elle est imposée par la nécessité de couvrir des dépenses bien supérieures au devis établi dans le principe pour un Atlas qui devait être publié dans le format in-4°, et dans des conditions d'exécution beaucoup moins onéreuses.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Edition française.

Mme Jourdier, diocèse d'Autun	64
Au nom de Mlle Treynet, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	1 000
E. M., don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	100
Une abonnée de Cognac, diocèse d'Angoulême	100
Un prêtre du Puy, en résidence au Canada	8

Pour les missions les plus nécessiteuses (Chen-si septentrional).

M. B. L., diocèse de Lyon	50
Un abonné de Chevrières, diocèse de Lyon	20
Une famille de Bordeaux, actions de grâces et prières	50

Pour les missions de Mésopotamie.

Anonyme de Toulouse	30

A Mgr Azarian.

Un prêtre du diocèse de Lyon	25
Anonyme, Les Mées, diocèse de Digne, demande de prières	15

Au R. P. Verdier, supérieur (Maduré).

Anonyme de Lyon	10
M. le chanoine Goupil, à Angers	30
Anonyme du diocèse de Viviers	61 55
Anonyme du diocèse de Montpellier	100
Anonyme de Grenoble, avec demande de prières	20
Anonyme de Nice	5
Anonyme, Les Mées, diocèse de Digne, demande de prières	13 90

A Mgr Puginier (Tong-King occidental) pour les affamés.

M. l'abbé Houset, à Annonay, diocèse de Viviers	5
M. L. René, Le Mans	10
Une anonyme du diocèse de Rennes	100
Mlle Féan, diocèse de Chartres	5
Anonyme de Nice	5
Anonyme, Les Mées, diocèse de Digne, demande de prières	20

A Mgr Van Camelbeke (Cochinchine orientale).

M. l'abbé Houset, à Annonay, diocèse de Viviers	5

A Mgr Lasserre, pour les missions d'Arabie.

Anonyme du diocèse de Montpellier	100

A Mgr Hirth, pour le rachat de deux nègres à baptiser sous les noms de Marie et de Joseph.

M. l'abbé Freyburger, à Ribeauville, diocèse de Strasbourg	50

Au R. P. Auguste Gommenginger, à Zanzibar, pour le rachat de deux petits nègres à baptiser sous les noms de Théodore et d'Isidore.

M. l'abbé Freyburger, à Ribeauville, diocèse de Strasbourg	50

Pour rachat et baptême d'enfants païens sous les noms de Jean et Mathilde (R. P. Gommenginger).

M. Blais, curé de Saint-Laurent, Québec	73 60

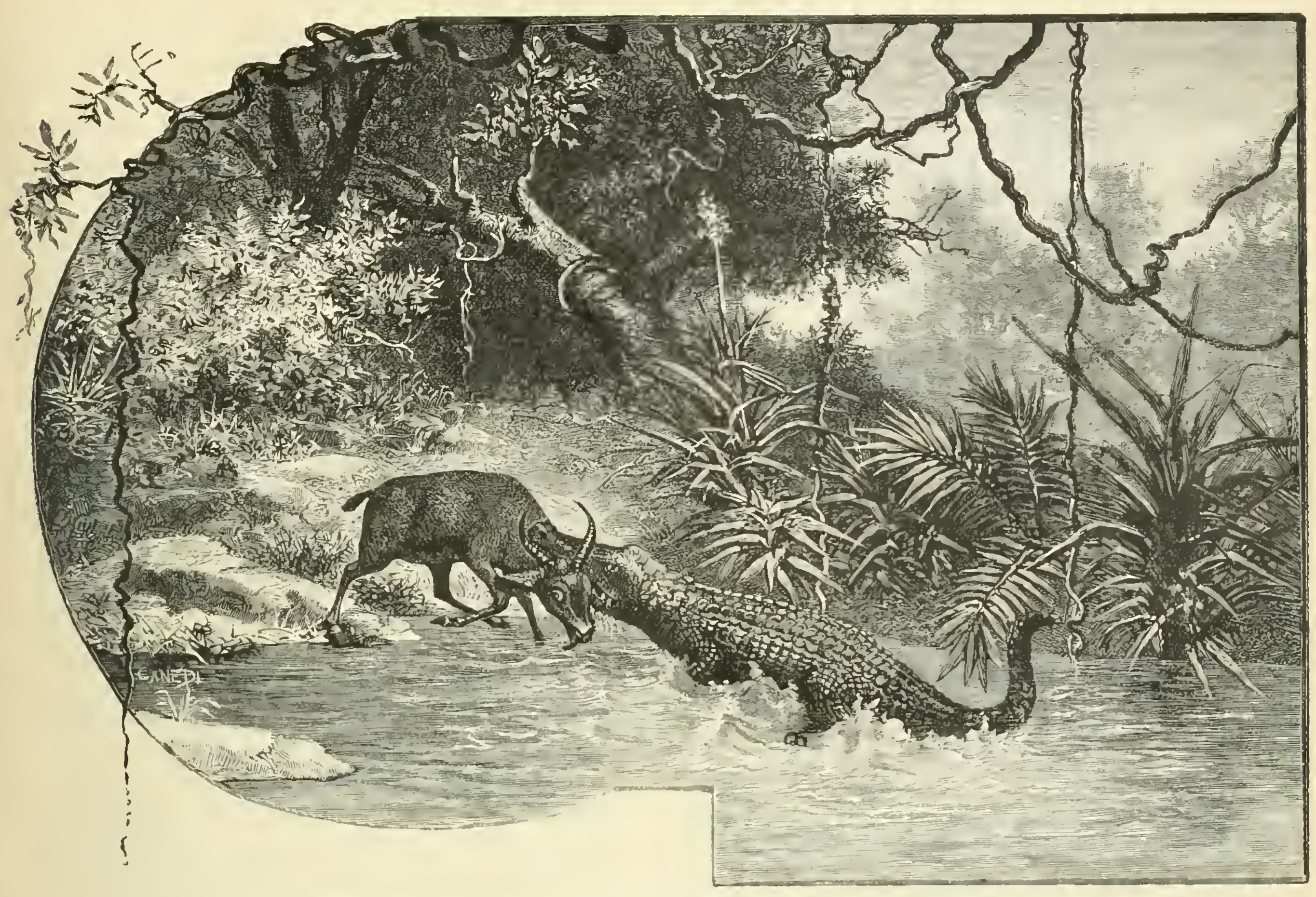
Pour les missions africaines (Dahomey).

Rev. André, séminaire de Brighton, Boston	13 20

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — *Struggle for life*; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar.] (Voir page 533).

CORRESPONDANCE

JAPON

Un ecclésiastique distingué, M. l'abbé Marnas, du diocèse de Lyon, vient de faire au Japon et dans la Corée un voyage de près d'une année. Vivant avec les missionnaires, il a visité les églises, les écoles, il a touché du doigt, d'un côté les espérances que l'Église peut fonder sur l'avenir de ces chrétientés, de l'autre, la pauvreté, le manque de ressources qui empêche l'expansion de l'apostolat. En nous envoyant quelques dons recueillis auprès de ses amis, il nous adresse les notes suivantes qu'il complètera plus tard.

Lettre de M. l'abbé Marnas, missionnaire apostolique, a son retour du Japon.

Permettez-moi de faire connaître par votre Revue les grandes nécessités que j'ai eues sous les yeux, les grandes pitiés que Dieu m'a mises au cœur durant le long voyage que je viens d'accomplir. Vous avez bien voulu me demander quelques pages sur le Japon, où j'ai vécu sept mois. Avant de vous les présenter, permettez-moi, à l'occasion d'aumônes récemment recueillies pour la mission du Japon, de fournir dès aujourd'hui à vos lecteurs quelques détails sur les œuvres auxquelles elles s'appliquent.

Une lettre de S. G. Mgr Cousin, insérée dans les *Missions catholiques*, a fort heureusement attiré l'attention sur le séminaire de Nagazaki. Bien des fois, j'ai visité cette pauvre maison d'où quinze excellents prêtres japonais sont déjà sortis, et où une cinquantaine de séminaristes se préparent, sous la direction de maîtres distingués, aux futurs labeurs de l'apostolat. Que ne puis-je montrer aux bienfaiteurs, encore trop peu nombreux d'une telle Œuvre, cette maison telle qu'elle est, telle que je l'ai vue. Leurs cœurs seraient touchés. Ces jeunes gens, qui presque tous se glorifient d'appartenir à la race des persécutés et des martyrs, m'ont frappé par leur piété, leur docilité et l'entrain qu'ils mettent à s'instruire. Leurs études sont fortes : ils parlent le latin très couramment.

En revanche, ils sont logés, vêtus, nourris très misérablement. Trop serrés, trop les uns contre les autres dans un local aussi bien aménagé que possible, mais insuffisant, ils auraient besoin d'un nouveau séminaire. 25,000 francs suffiraient, je crois, pour cette construc-

tion. Qu'il me soit permis de les demander à la charité de vos lecteurs.

Votre Revue a aussi publié autrefois une note du R. P. Testevuide sur l'établissement d'un hôpital de lépreux près de Gotemba, province du Suruga, dans le diocèse de Mgr Osouf. Voici ce que m'écrivait dernièrement ce courageux émule du P. Damien : « Nous n'avons d'autres ressources pour faire vivre notre modeste entreprise, que celles que la Providence nous envoie au jour le jour. Or, nous nous trouvons aujourd'hui en présence de difficultés que nous n'avions pas prévues et auxquelles il nous faut faire face au plus tôt. Outre les constructions d'intérêt général, nous avions pensé que quatre chambres de huit nattes chacune suffiraient à recueillir nos vingt malades, à raison de cinq par chambre. Mais nous n'avons pas tardé à reconnaitre que ce nombre est trop considérable. La nuit, l'air est bien vite vicié, et que sera-ce pendant les grandes chaleurs ? De plus, pour recevoir vingt malades dans quatre chambres seulement, il faudrait que la proportion entre les malades de sexe différent, fût toujours exactement de cinq, ou dix, ou quinze. Pour peu, en effet, que sur vingt lépreux il y ait seulement six ou sept femmes, il leur faut à elles seules deux chambres, il n'en reste donc que deux disponibles pour les treize ou quatorze autres malades. Comment les loger dans des appartements de huit nattes seulement ? Une natte par malade, ce n'est pas tolérable. Nous sommes donc réduits à la nécessité d'agrandir notre petite installation. Les lépreux viennent d'ailleurs de jour en jour plus nombreux frapper à notre porte, et il nous est bien dur de ne pouvoir les recevoir ! » « Je le sais, ajoute le P. Testevuide, il y a tant à faire au Japon, où tout est à fonder, que les meilleures volontés s'usent facilement à trouver par quoi commencer. Il me semble néanmoins que l'Œuvre des Lépreux est une des plus pressantes, et dont les résultats sont de nature à mieux faire ressortir les bienfaits du catholicisme aux yeux des païens. Pour nous, ce sera la réalisation de la parole de saint Paul : *Facientes veritatem !* »

Cette lettre qui nous montre le missionnaire catholique aux prises avec ses difficultés quotidiennes, ce pauvre qui pour guérir les plus grands maux a d'ordinaire, pour tout trésor, sa charité, est dans sa simplicité assez éloquente. Je vous la livre sans commentaire.

Quelques mots enfin sur les trois ferventes chrétientés d'Urakami, d'Okayama et de Wakayama, dont le plus grand désir serait de pouvoir construire une église à Notre-Seigneur présent dans la Sainte Eucharistie. Car, jusqu'à présent, elles n'ont pu dans leur indigence, comme la plupart des chrétientés japonaises, l'abriter que sous le toit de leurs modestes demeures.

La vallée d'Urakami est très célèbre dans l'histoire de l'Église du Japon. Sans parler de ses anciens martyrs, elle a été le théâtre principal de la dernière persécution de 1870. Les six mille chrétiens qui l'habitaient, furent, en ces temps malheureux, sommés de fouler aux pieds la croix de Jésus-Christ, ou de subir la déportation. Plutôt que de commettre un si odieux sacrilège, ils préférèrent être brusquement arrachés à leurs paisibles occupations, à leurs foyers, à leurs familles, (car on sépara les pères des enfants et les époux eux-mêmes), chargés sur des navires, dispersés aux quatre coins de l'empire, et parqués, durant plusieurs années, dans des prisons, des pagodes ou parmi les païens. Une Ambassade japonaise venue en Europe vers 1873 ne tarda pas à s'apercevoir à la froideur qui l'accueillit dans les différents Cabinets, que persécuter ainsi les chrétiens était non seulement un crime, mais une déplorable politique. Ordre fut aussitôt donné de les remettre en liberté. Ceux qui n'avaient point succombé aux mauvais traitements revinrent donc à leurs champs, à leurs cabanes, qu'ils trouvèrent en grande partie passés aux mains des païens.

Sans se décourager, ils se remirent au travail, et peu à peu finirent par reconquérir leur chère vallée. Rien ne peut donner une idée de la foi de cette vaillante population. Le salut ordinaire de ces chrétiens est : « Loué soit Jésus-Christ ! » La réponse : « Amen. » Ils ont eu à cœur d'acheter la maison de l'ancien seigneur, placée sur un monticule au centre de la vallée. C'est celle même, où on les contraignait à marcher sur la croix. Tant bien que mal ils ont transformé ce lieu si plein de tristes souvenirs en sanctuaire, et c'est là qu'à toute heure du jour on les trouve en prière. Le dimanche, l'enceinte relativement grande ne peut contenir les plusieurs milliers de personnes qui se pressent aux offices. Quoiqu'il n'y ait là qu'un missionnaire en résidence, on est obligé d'avoir deux messes : l'une pour les femmes qui y assistent la tête couverte du voile blanc de leur baptême, l'autre pour les hommes, dont la ferveur serait une leçon pour nos chrétiens d'Europe. Les catholiques d'Urakami sont si pauvres, qu'ils n'ont pu économiser jusqu'à ce jour pour l'église de réparation, qu'ils voudraient élever en ce lieu, que quelques centaines de francs.

Même pauvreté et même religieux désir dans la chrétienté non moins intéressante d'Okayama (Japon central).

Okayama qui comptera avant peu près de mille catholiques est la patrie de saint Jacques Tchikawa Kizaemon, martyr de 1597. C'est, sans doute, à son sang, semence sacrée, que l'on doit après des siècles, cette germination de vaillants chrétiens. Le P. Luneau, qui a eu le bonheur de découvrir plusieurs de ses descendants, en compte une trentaine parmi ses néophytes. Voici relativement à la découverte de ces rejetons des vieux chrétiens, un fait bien remarquable. L'attention du missionnaire fut un jour attirée par une ancienne maison, entièrement décorée de croix. Chaque tuile de la toiture,

chaque poutre de la façade, chaque ferrure portait ce signe sacré, et détail à noter, ces croix n'affectaient pas la figure du chiffre Dix en Japonais, mais la modification désignée en terme de blason par croix potencée. C'était dans toute la ville la seule maison de ce genre. D'après des traditions soigneusement conservées, les ancêtres chrétiens confesseurs de la Foi, avaient voulu perpétuer ainsi par le *Kurusu Mou* (la croix pour armoiries) le souvenir de leur religion, et mettre leur postérité sous la protection de Jésus-Christ. Leur confiance n'a pas été frustrée, car Luc Uchida Sawami ressuscitait bientôt après la réception du baptême, la lignée des serviteurs de Dieu sous ce toit béni.

Quant à Wakamaya (la montagne des chants japonais) c'est une toute jeune chrétienté, mais qui donne les plus grandes espérances. La réévangélisation de Wakayama ne date que de 1888, époque à laquelle un jeune et intelligent missionnaire, le P. Chuquet y fut envoyé. Une inondation qui fit les plus terribles ravages, entraînant tout : hommes, maisons, troupeaux, récoltes, fut pour lui l'occasion d'exercer son zèle. Jour et nuit sur une barque avec son catéchiste (un boiteux) il opéra de nombreux sauvetages, recueillit jusquà deux cents personnes, et les nourrit, tant que dura le fléau, sans calculer avec ses modiques ressources. Dieu a magnifiquement récompensé son dévouement. Il a aujourd'hui plus que l'estime et la vénération des païens : plusieurs centaines d'entre eux se sont convertis ; et dans cette contrée, où depuis douze ans, le schisme russe et deux sectes protestantes avaient seuls libre carrière, le catholicisme voit leurs temples se fermer ou rester déserts. Oh ! qu'à Wakayama, comme à Urakami et à Okayama, une église serait bien placée !

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 7 septembre, se sont embarqués à Marseille pour Jaffna (Ceylan), deux missionnaires de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, les RR. PP. Charles Boury, du diocèse de Poitiers, et Alphonse Fendenheim, du diocèse d'Aire.

Deux autres missionnaires de la même Congrégation sont partis de Southampton le 4 octobre : le R. P. Debray Célestin, du diocèse de Blois, pour Natal, et le R. R. Cénez Jules, du diocèse de Nancy, pour l'État libre d'Orange (Afrique méridionale).

— Le 12 octobre 1890 se sont embarqués à Marseille, sur l'*Amazone*, pour le diocèse de Nagpore (Hindoustan) : Les RR. PP. Raymond et Crochet, missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy.

— Le 5 octobre, quatre catéchistes missionnaires de Marie-Immaculée pour la conversion des femmes païennes, Mère Angéline du Sacré-Cœur, du diocèse de Lyon; Sœur Hélène de la Croix, du diocèse de Beauvais; Sœur Madeleine de la Sales, du diocèse de Toulouse; Sœur Claudia de Jésus, du diocèse de Lyon, sont parties pour Canton (Chine), et, le 12 octobre, trois autres sont parties pour Nagpore (Hindoustan) : Sœur Madeleine de la Résurrection, du diocèse de Lyon; Sœur Xavier de l'Immaculée-Conception, du diocèse de Saint-Claude; Sœur Aimée de Marie-Immaculée, du diocèse de Paris.

INFORMATIONS DIVERSES

Kouang-si (*Chine*). — M. Chouzy, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Kouang-si, écrit de Kouang-hien, à Monsieur le Recteur de l'église de Fourvière à Lyon :

« Quoique la propagation de l'Évangile rencontre dans le Kouang-si des difficultés exceptionnelles, un des points les plus rebelles à la vérité est sans contredit la ville de Kouy-hien où je suis établi depuis dix ans. A force de prudence j'ai réussi à y prendre pied ; mais impossible jusqu'ici d'y gagner une seule âme à Jésus-Christ. Les quelques fidèles que j'y compte sont des gens venus d'ailleurs. Humainement parlant, pas le moindre espoir d'entamer cette ville importante, mais de là du moins nous rayonnons au loin vers le nord et le sud.

« Deux autres localités Tong-py et Houèn-chan, comprennent des chrétiens baptisés depuis huit à dix ans. Ils se sont tellement attiédis dans la fréquentation inévitable des idolâtres, au souffle de la persécution de 1884-85 et au contact de certains apostats, que tous les moyens ont échoué pour les ramener à l'observation des obligations essentielles de la vie chrétienne. Ces jours derniers je viens de renouveler mes efforts avec plus d'insuccès encore que par le passé. Depuis trente ans que j'exerce le saint ministère, jamais je ne l'avais vu aussi complètement frappé d'impuissance. Pas n'est besoin d'ajouter que dans ces deux villages il n'y a plus de conversions parmi les idolâtres et nul espoir d'en obtenir tant que les chrétiens resteront dans leur torpeur. Pourtant je ne voudrais pas les abandonner pour réserver mes soins aux localités plus dociles. Mais je ne vois d'autre remède à ce pitoyable état de choses qu'en un secours spécial de Celle qui est le refuge des pécheurs. »

Tong-King occidental. — Une religieuse hospitalière écrit de Ha-Noï:

« Je suis au Tong-King depuis le 1er mai. Que d'épreuves depuis quatre mois ! D'abord le choléra ; puis une inondation terrible ; enfin la crainte des pirates qui nous entourent en grand nombre.

« J'ai sous ma direction deux salles de soldats annamites et deux salles de soldats français. Ces derniers sont bien dévoués pour nous, et on ne peut plus édifiants ! Ceux que le bon Dieu rappelle à lui font tous une bonne mort.

« Pour nous, nous sommes bien un peu sevrées de secours religieux : la mission est à vingt minutes de notre demeure ; nous ne pouvons aller que chacune notre tour au salut du Saint-Sacrement. Jamais de sermon, et deux messes seulement par semaine.

« Malgré les épreuves, nous sommes loin d'être tristes ; il est si doux d'être là où le bon Dieu veut!

Palestine. — Tous ceux qui s'intéressent aux choses de la Terre-Sainte apprendront avec joie la fondation d'un monastère cistercien à Amouas (ancienne Emmaüs), localité située sur la route de Jaffa à Jérusalem.

L'initiative de ce projet qui bientôt sera une réalité, revient à Mgr Poyet, chanoine du Saint-Sépulcre, ainsi qu'au R. P. Cleophas Viallet.

Le chapitre général de la Congrégation de Sept-Fons, après lecture de deux brefs pontificaux, a approuvé ladite fondation et a élu supérieur le R. P. Cléophas Viallet.

Dix-huit religieux sont destinés pour le monastère d'Amouas. Dix se sont embarqués le 27 septembre à Marseille, avec le R. P. Cléophas. Bientôt les huit qui restent suivront.

Victoria Nyanza (*Afrique équatoriale*). — Le R. P. Couillaud, des Missionnaires d'Alger, écrit de Kamoga, le 1er juin 1890 :

« Le 25 mai 1890, jour de la Pentecôte, comptera parmi les plus beaux jours du Vicariat apostolique du Nyanza. C'est ce jour qu'a eu lieu, dans la chapelle de Notre-Dame de Kamoga, le sacre de Mgr Hirth, évêque titulaire de Tébessa et vicaire apostolique du Nyanza.

« Il succédait à Mgr Livinhac, nommé supérieur général de notre petite Société. Ce dernier reçut sa nomination dans le Bu-

ganda, encore tout troublé par la guerre entre les chrétiens et les musulmans. Cette nomination fut pour le pieux et zélé prélat comme un coup de foudre, car il aimait tendrement cette mission privilégiée du Buganda, où avait coulé le sang des martyrs.

« Enfin, la veille de l'Ascension, il arrivait à Nyagezi, station où se trouvent nos ménages chrétiens, et le lendemain nous lui souhaitions la bienvenue à Notre-Dame de Kamoga. C'était là que notre vénéré confrère, devenu notre père par son élévation à l'épiscopat, devait recevoir l'onction qui fait les pontifes.

« Les jours précédents il y eut de fortes averses, c'était la fin de la *mazika* (saison des pluies). Mais, le jour de la Pentecôte, le soleil se leva radieux, et vers huit heures du matin, après la messe de communion, notre unique cloche sonnait à toute volée. Nos chrétiens savaient que c'était l'heure de la cérémonie, aussi quel empressement mettent à entrer dans la chapelle et chrétiens et catéchumènes.

« Quand les huit petits nègres qui devaient porter les insignes des prélats eurent revêtu leurs soutanes rouges et leurs surplis blancs, le P. Hauttecœur et moi, seuls prêtres assistant à la cérémonie, nous accompagnâmes le nouveau prélat à son autel. Nous l'aidons à se revêtir des ornements et insignes pontificaux. Mais telle était notre pauvreté que ce ne fut pas sans peine que nous pûmes trouver tout ce qui était nécessaire.

« En cherchant bien, nous découvrîmes une croix pectorale, donnée par Mgr de Rodez à Mgr Livinhac, une chaîne d'or, un anneau offert par Mgr Charbonnier lors de son sacre, des sandales usées dont s'était servi Mgr Pavy durant son laborieux épiscopat, une pauvre mitre et enfin une crosse de Mgr Bridoux qui, au lieu de prendre le chemin du Tanganika, avait pris pour la circonstance le chemin du Nyanza. Tels étaient les insignes de notre nouvel évêque. Pour la circonstance aussi, par manque d'ornements, on dut faire tailler une tunique et une dalmatique dans une pièce de cotonnade rouge, afin de compléter les ornements de Mgr Livinhac.

« Je ne raconterai pas les diverses cérémonies de la consécration. Elles sont trop connues. Vers la fin Mgr Livinhac a adressé ses souhaits au nouveau vicaire apostolique :

« *Pasce oves*, paissez vos brebis, lui dit-il ; oui, vous dirigerez « beaucoup mieux que moi, Monseigneur, le troupeau qui vous « est confié désormais ; puissiez vous le conduire durant de longues « années et amener au bercail de Jésus-Christ ces peuples sans « nombre vers lesquels il vous députe aujourd'hui, en vous disant « par ma bouche : *Vade, prædica populo tibi commisso,* » allez « et prêchez au peuple qui vous est confié. »

« Ensuite Mgr Livinhac s'est tourné vers les chrétiens, il leur rappela que Notre-Seigneur avait établi saint Pierre comme chef suprême de l'église universelle et après lui le Souverain Pontife. Le Pape, ne pouvant pas par lui-même porter la lumière de l'Evangile sur toute la terre, envoie à sa place des évêques et au dessous d'eux des prêtres. Puis en finissant : « Votre devoir à vous, chrétiens, leur dit-il, est d'aimer, de respecter les repré« sentants de Jésus-Christ, et de leur obéir en tout ce qui regarde « la religion. » Ensuite d'une voix émue, le nouveau prélat a donné la bénédiction solennelle du haut de l'autel.

« Au sortir de la chapelle, nous avons adressé nos félicitations à Mgr Hirth, et l'avons prié de nous bénir. Après nous, tous nos chrétiens sont accourus avec empressement baiser l'anneau de leur nouveau Père, qui eut bien de la peine à se soustraire à leurs témoignages de vénération et de joie naïve.

« A midi, l'appétit ne trouva pas nos nègres en défaut, grands et petits. Aussi firent-ils honneur aux veaux gras qu'on leur avaient donnés pour la fête. Tous étaient joyeux. Ils avaient surtout l'air fiers avec la culotte et la blouse de coutil, que leur avait distribués le prélat. Nos filles rachetées étaient non moins contentes avec leurs robes d'indienne.

« Mgr Hirth officia pontificalement aux vêpres que nos enfants chantèrent avec plus d'entrain encore qu'à l'ordinaire. Et pour terminer cette belle journée, qui ne s'effacera pas du souvenir de nos chrétiens, il donna la bénédiction solennelle du Saint Sacrement. »

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

(Suite [1]).

XV. — Gwano.

Plus haut. — Les montagnes de Gwano. — Nouvel aspect du pays.

Il y a cinq jours que nous sommes au Ndéra. Après études, observations, conversations, courses et pourparlers, la conclusion qui se dégage est celle-ci : De tous les pays que nous avons vus jusqu'ici sur le Tana, le Ndéra paraît le plus favorable pour l'installation d'une mission. La population nous désire, et elle y est relativement nombreuse ;



EN PIROGUE

mais le chef principal, Nifé, étant absent, il nous est difficile d'avoir en ce moment une décision claire et absolue. D'un autre côté, le P. Charles nous attend là bas, à Kau ; nos provisions sont restreintes ; nous ne devons pas perdre un moment... Allons voir encore vers le haut fleuve : peut-être y trouverons-nous Nifé, peut-être y aurons-nous l'occasion d'acheter d'autres pirogues, peut-être enfin y verrons-nous un pays plus avantageux...

Le jeudi 19 décembre, à six heures du matin, Mgr de Courmont et moi partions avec deux pirogues, à la découverte : le F. Acheul restait à Kozi, avec Omari et les enfants, chargé de maintenir les bonnes relations et de nous attendre. La veille et la nuit, j'avais été fort éprouvé par la fièvre, comme du reste je l'ai été bien souvent pendant ce voyage, depuis mon équipée du Canal, avec le Philosophe ; mais quand on est malade et qu'on dispose d'une pirogue, on n'a qu'à se coucher au fond, et tout est dit.

Au-dessus de Kozi, le pays de Ndéra reste très fertile et

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 septembre, 3, 10, 17 24 octobre, et la carte p. 438.

très beau, avec des forêts et d'assez nombreuses cultures, mais on n'y trouve plus de village.

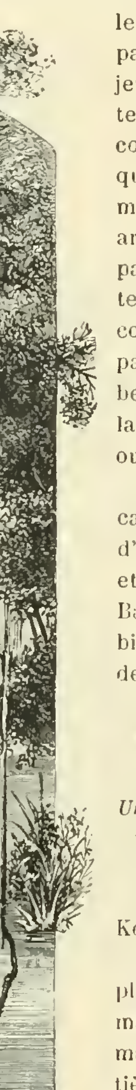
Nous entrons à Gwano : la scène change. On nous avait dit que dans ce fortuné pays nous aurions des montagnes, et nous qui n'avions vu jusqu'ici que des plaines succédant à des plaines, sans même rencontrer dans tout ce parcours un caillou de la grosseur d'une noisette, nous aurions donc maintenant autre chose à voir et nous nous sentions déjà tout heureux. Des montagnes sur le bord du fleuve, de fraîches vallées, des ruisseaux, des cascatelles, une eau claire, un air pur!

Nous avançons toujours et lorsque, finalement, nous demandons à nos pagayeurs où donc sont les sommets des montagnes de Gwano : « Mais c'est tout cela, » répondent-ils en chœur, d'un air étonné de notre naïveté. Et ils nous montrent ce que nous ne cessons de voir depuis deux heures : une berge sabloneuse et inculte, assez élevée pour n'être pas inondée lors des crues mais trop peu en vérité pour mériter la pompeuse dénomination de montagne!

Vers dix heures, nous faisons halte près d'un petit village d'esclaves marrons qui ont fui la Côte et sont venus s'établir ici. Au Ndéra il y a trois villages pareils, cachés dans les bois. Ces pauvres gens travaillent, plantent et récoltent, et tout cela du moins est pour eux Vive la liberté!

Nous venions d'aborder ces « marrons » et nous parlions tranquillement avec eux, en attendant le déjeuner, lorsque tout à coup il nous est donné d'assister à une de ces « luttes pour l'existence » dont sont le théâtre sanglant, tout comme nos villes populeuses, ces grandes solitudes africaines. Nous parlions donc quand soudain un bruit se fait entendre sur l'autre rive : un bruit de quelqu'un qui vient de tomber à l'eau, qui se débat et qui se noie. Immédiatement chacun tourne la tête Qu'est-ce ! Un énorme crocodile qui emporte une antilope! La pauvre bête était venue du fond de la savane se désaltérer au fleuve. Mais l'ennemi l'y guettait dans les joncs, et aussitôt qu'elle a pris position, il la happe à la gorge, donne un coup de queue et disparaît dans un tourbillon. Puis une longue traînée de sang qui monte à la surface du fleuve, et c'est tout... (Voir la gravure, page 529).

Ce district de Gwano est peu habité. Le sol est aussi moins fertile qu'ailleurs et le paysage prend un aspect particulier. Il y a des forêts mais les arbres n'ont plus cette opulente physionomie des terres grasses du Ndéra : le tronc est élancé, les branches déliées, le feuillage découpé, le port élégant, et quand par là dessus des lianes jettent leurs merveilleuses tentures ou passent leurs cordes gracieuses, l'effet qu'obtient la nature en mêlant ainsi dans une artistique harmonie les paysages de nos régions tempérées et ceux des contrées tropicales n'est pas sans un genre de beauté qui, sans guérir la fièvre, la fait parfois oublier.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — SOUS LES LIANES; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar (Voir page 533).

Nous couchons à Makélé, capitale du Gwano, village d'environ cinquante cases et le plus élevé de tout le Bas et Moyen Fleuve : il est bien à trois mètres au-dessus de l'eau!

XVI. — Kina-Komba.

Une capitale peu avenante. — La fièvre. — Un ensorcelé.

Après Gwano, Kina-Komba.

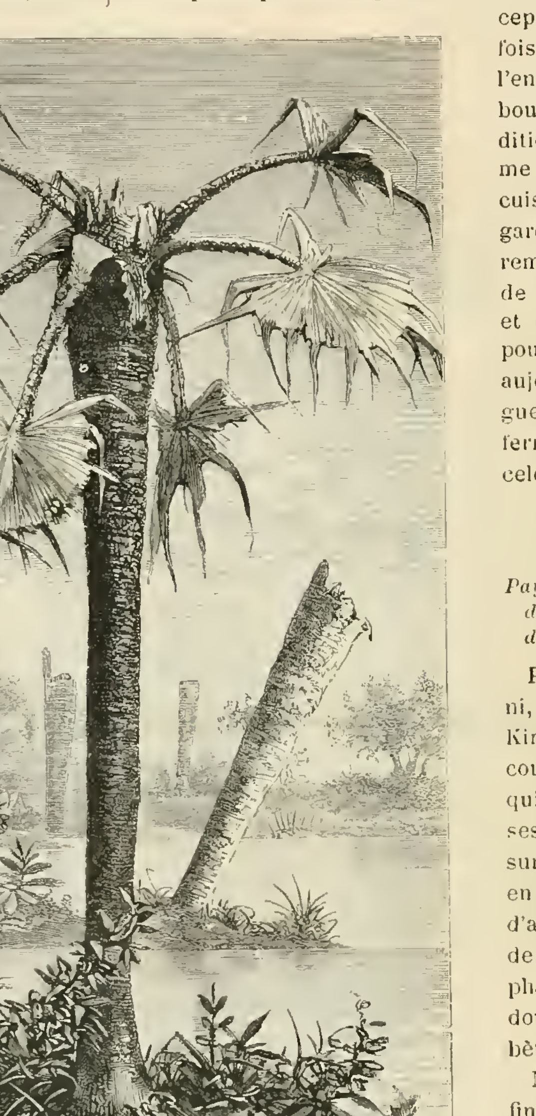
Le pays est plus fertile, plus cultivé, plus habité : mais la population est ramassée presque toute entière sur un seul point. Le limon reparait sur les rives plantées de riz, de cannes à sucre et de bananiers. Les Wa-Pokomo sont aux champs; mais ici leur attitude n'a pas l'air engageant que nous avons remarqué plus bas. Au-dessus de Walini, pour la première fois nous sommes insultés et par dessus le marché prévenus que nous ne serons pas reçus à la capitale. N'en voulons pas trop néanmoins à ces malappris, ils nous prennent pour ce que nous ne sommes pas, et leurs injures nous passent par dessus la tête pour aller tomber ailleurs.

Cependant ladite capitale n'est plus qu'à une demi-heure, et de nos deux pirogues l'une est en retard. Nous nous

arrêtons pour l'attendre, nous descendons à terre — ou plutôt nous y montons — et pendant que Monseigneur dit son chapelet sous un arbre, terrassé par la fièvre je me laisse tomber dans un sillon de patates... Une heure après la pirogue retardataire nous rejoint et nous nous décidons quand même à aller affronter le courroux de cette capitale pas commode qu'on veut nous interdire. C'est Kiaponi (Litt. « A l'épreuve ») deux cent cinquante cases, l'un des plus forts villages que nous ayons vus. Le chef est absent, les Anciens sont réunis sous leur hangar, les enfants garnissent la rive en colonne noire, serrée et silencieuse. C'est le moment de risquer notre entrée. La tête me fend, les yeux voient danser toutes les cases dans une ronde fantastique, les jambes s'effacent sous un corps brisé ; mais le missionnaire est souvent obligé de faire bonne figure à la misère, pareil au petit Savoyard qui chante sur sa borne en essayant de sourire quand il aurait bon envie de pleurer :

Danse, marmotte,
Danse encore un peu,
Danse, marmotte,
Pour l'amour de Dieu !

Pendant que Monseigneur surveille les pirogues, je m'avance donc vers le Sénat, je m'assieds sur une tête de buffle, et personne ne me donnant la parole, je la prends : c'est pour dire qui nous sommes et qui nous ne sommes pas, que nous n'avons rien à demander à personne, que nous coucherons ici et que demain nous continuerons notre promenade. Les figures ne tardent pas à perdre de leur morgue et finalement, lorsque le lendemain nous partons nous n'avons à nous plaindre que d'une chose : ayant voulu voir le lieutenant-gouverneur, le président étant absent du pays, il nous est impossible de le découvrir. Tant mieux pour nous : c'était pour lui faire un cadeau.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — *Tristitiæ rerum* ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar (Voir page 534).

Kina-Komba nous avait été recommandé par M. Smith, de la Compagnie Anglaise, pour l'établissement d'une mission. Mais Ndéra nous paraît plus favorable.

Ici, près du village, nous trouvons un Allemand qui revient d'un voyage au Malalulu, dans le haut fleuve, où il était allé dans le but de demander de l'ivoire aux Wa-Pokomo et aux éléphants, et il avait en conséquence chargé sa pirogue d'étoffes et de verroteries pour les premiers, de balles et de fusils pour les autres. Hélas ! arrivé à un passage difficile, ses pagayeurs se sont engagés dans des lianes épineuses, ont fait un mouvement de trop et tout a sombré. Le pauvre homme est de retour depuis hier, malade, exténué, mais non découragé, puisqu'il fait déjà des plans pour entreprendre ici la culture du tabac. Et cependant une première fois il a fait naufrage à l'entrée de Kipini, avec un boutre chargé pour l'expédition Péters; une deuxième fois ici même, son cuisinier a mis par mégarde le feu dans sa case remplie d'armes, de barils de poudre, de cartouches, et de provisions diverses pour la même entreprise ; aujourd'hui c'est sa pirogue qui chavire On croit fermement qu'il est ensorcelé.

XVII. — Ndura.

Pays perdu. — La veillée dans la savane. — L'œuvre des Somalis.

Partis à midi de Kiaponi, le principal village du Kina-Komba, nous allons coucher à Masalami, tranquille réunion de six cases, en face desquelles, sur l'autre rive, broutent en liberté les troupeaux d'antilopes et paraissent de temps à autre les éléphants. Le pays est abandonné par l'homme : la bête le prend.

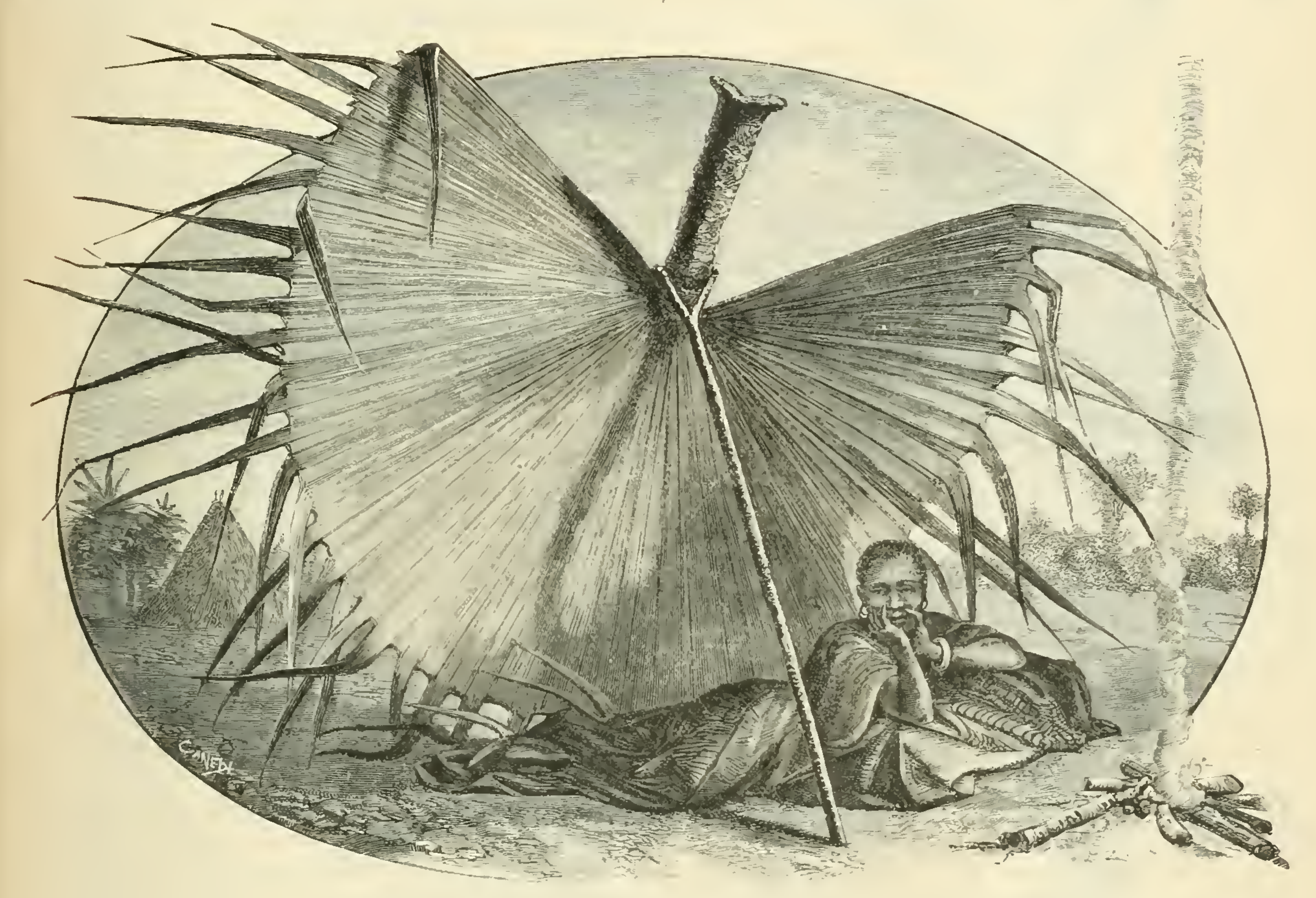
Mais on se fatigue à la fin de tant de solitude. Que de pays perdu ! Ici particulièrement, l'aspect du fleuve a quelque chose de désolé : peu ou point de forêts, des arbres rabougris sur les rives, des chicots dans le courant, et, çà et là, de grands troncs de palmiers desséchés, dépouillés de leurs têtes et tristes comme les colonnes d'un temple abattu (voir la gravure, même page).

Il est probable que ce massacre de palmiers est dû aux indigènes, Wa-Pokomo ou Wa-boni, qui, pour se procurer la sève du *borassus*, ce qu'on appelle le vin de palme; lui enlèvent la tête et creusent un peu le sommet du stipe en forme de réservoir où ils vont puiser soir et

matin. Nous avons bu de ce *tembo* : frais, il est douceâtre et peu agréable ; fermenté, il est meilleur et très estimé sur tout le fleuve. On peut d'ailleurs en faire à volonté du vinaigre et de l'alcool. Dans l'Inde aussi, en Amérique, partout, on connaît cette propriété des palmiers de produire une liqueur fermentescible, et on l'utilise : seulement, ailleurs, on plante l'arbre, ici on le coupe !

Ndura, qui vient après Kina-Komba, est un pays maintenant désert, et qui cependant, par endroits du moins, est beau et fertile. Aussi, des deux côtés du fleuve, les troupeaux de bêtes abondent, et pour nous le rappeler, la tsé-tsé ne nous laisse aucun repos. Il est remarquable, en effet, que cette célèbre mouche se trouve en cette partie de l'Afrique partout où les animaux sauvages vivent en grand nombre ; elle disparaît quand ils disparaissent; quand ils reviennent, elle revient. Là où elle est, les animaux domestiques ne peuvent vivre ; mais si les buffles et les antilopes s'en vont devant l'homme et ses cultures, elle les suit, et le pays est délivré, et le bétail prospère. Cette observation s'appuie sur beaucoup de faits certains : je m'étonne de ne l'avoir trouvée mentionnée dans aucune des nombreuses études consacrées à ce terrible et célèbre diptère.

Nous allons ainsi toute la journée, cherchant un village,



ZANGUEBAR ANGLAIS. — Sous une feuille de palmier ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar. (Voir le texte, même page).

un homme, et ne rencontrant partout que de grandes herbes d'où s'élance un flamant rose, des marais bordés de papyrus ou de joncs odorants parmi lesquels les buffles viennent se rouler avec volupté, des bosquets de sycomores, des palmiers doums, des dattiers sauvages, des acacias et, derrière, le désert infini... A la chute du jour, nous attachons nos pirogues à la rive et au milieu de traces encore récentes d'éléphants dont les crottes énormes sont semées partout, nous dressons les tentes, Séliman fait la soupe, et nos pagayeurs se construisent de petites huttes d'herbes et de branchages où ils dormiront. L'un d'eux a bientôt fini : à l'abri d'une grande feuille de palmier à éventail inclinée sur un bâton, il étend un peu d'herbe et s'allonge, pendant que des feux savamment disposés flambent partout pour insinuer de loin à messieurs les lions, les léopards, les hyènes et les moustiques de vouloir bien laisser dormir en paix le roi de la création.

Elle n'est pas sans charmes cette veillée du désert !... Mais quel contraste tout de même avec ces autres soirées passées en famille, les pincettes en main, autour du foyer natal !... Ah ! le foyer natal et les pincettes, et les longues soirées de la famille aujourd'hui dispersée, et les dernières flambées des dernières brindilles, quels souvenirs à évoquer sur les rives solitaires du Tana, sur la lisière de la savane immense !

Le lendemain, nous reprenons notre course, et enfin,

vers dix heures, sous l'ombre épaisse de larges bananiers, un vieillard paraît qui nous invite à approcher et nous prie d'accepter un régime de bananes qu'il vient de couper à notre intention. C'est le chef du pays, et son petit village est le seul qui reste. Et quand nous lui demandons pourquoi le Ndura est si désert : « Il n'en fut pas toujours ainsi, dit-il tristement. C'est l'œuvre des Somalis. Bien



UN FLAMENT ROSE

souvent ils sont venus, tuant, brûlant, volant et pillant tout. Il y avait chez nous beaucoup de villages : mais de mes enfants, les uns sont tombés en se défendant, les autres ont été pris comme esclaves, d'autres sont descen-



UN ÉCHASSIER

dus vers Tchara, où les musulmans s'en sont emparés; d'autres enfin se sont fixés à Ndéra. Mais moi qui tiens ce pays de mes pères, je ne puis le jeter, et j'y reste, et j'y meurs... »

Les Somalis, qu'on appelle ici Wa langiri, sont en effet le fléau de ces pauvres et paisibles populations. Naturellement pillarde, fourbe et lâche, cette race est devenue deux fois vicieuse en devenant musulmane. C'est elle qui a dépeuplé ce fleuve où elle vient tous les ans voler dans les champs les enfants et les femmes, détruire les récoltes et brûler les villages. Dans leur esprit, d'ailleurs, la chose est de droit, ils sont musulmans et les autres sont infidèles. A-t-on jamais vu que la conscience d'un cuisinier se soit émue en voyant tomber les plumes et couler le sang de ses poules ?

(*A suivre*).

UNE PREMIÈRE TOURNÉE PASTORALE
AU TANGANIKA

PAR

Mgr **BRIDOUX**, des Missionnaires d'Alger,
Évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika

(Suite 1)

VIII. — Une excursion dans l'intérieur du Marungu.

Industrie des noirs. L'art demande encore a progresser. Pont suspendu. Greniers indigènes, o fortunatos nimium! — *Un point noir à l'horizon.*

La filature et le tissage ne sont pas absolument inconnus des nègres, mais ils sont encore à l'état d'ébauche. Les indigènes recueillent le coton qui pousse à l'état sauvage, le cardent, le filent et le tissent sur des métiers très primitifs. Deux barres horizontales solidement fixées en font tous les frais. Ils y disposent la trame et tissent ensuite à la main, car ils ignorent complètement l'usage de la navette. Aussi, faut-il plusieurs semaines à un ouvrier pour tisser une étoffe de $1^{m}50$ de long sur $0^{m}60$ de large, qui forme, enroulée autour des reins, un habit complet.

Nous avons remarqué chez les sujets d'Ukala un certain goût pour la peinture et admiré quelques dessins sur les murs des cases. Les indigènes tirent les couleurs des arbres, des plantes et de la terre. Ils paraissent préférer le rouge, et ils s'en peignent quelquefois le visage et souvent la chevelure dressée en une foule de petites boulettes ointes d'huile et de terre glaise.

En rentrant à la mission, où nous n'arrivâmes qu'à 7 heures du soir, nous fûmes très agréablement surpris de rencontrer au passage du Loufouku un magnifique pont en bois de trente mètres de long environ, suspendu par des lianes à deux arbres geants qui inclinaient leurs branches dans le lit de la rivière. Les parapets étaient aussi en lianes, et ce pont, sur lequel on ne s'aventurait toutefois qu'avec de certaines précautions, est bien le chef d'œuvre d'art indigène que j'ai rencontré jusqu'ici chez les nègres.

Nous avons constaté avec satisfaction dans ce voyage que les indigènes, depuis qu'ils sont obligés à rester en paix, se sont mis à cultiver avec une certaine ardeur. Aussi leurs greniers sont pleins, et ils jouissent d'une abondance relative. Ils construisent des greniers autour de leurs cases,

(1) Voir les *Missions catholiques* des 19, 26 septembre, 3, 10, 17, 24 octobre et la carte page 501.

en forme de tourelles reposant sur un pilotis qui les isole du sol. Les plus pauvres remplissent le dessus de leurs cases où l'on voit suspendus aux poutres du toit des tas d'épis de maïs et de sorgho, puis ils en font de gros paquets avec des feuilles de bananier et ils les suspendent à une poutre transversale soutenue par deux pieux à l'extrémité fourchue.

Oh ! que tous ces chers nègres seraient heureux avec leur vie simple, leurs besoins restreints, si éclairés des vérités de notre Sainte Religion, ils goûtaient avec les douceurs de la paix le bonheur de la vie chrétienne.

Je ne dois pas toutefois négliger de signaler ici un gros point noir à l'horizon. Je veux parler des Arabes, les Arabes partout et toujours dans nos missions. Leur œuvre est celle de la destruction, et tous leurs efforts tendent à amoindrir, si non à anéantir la nôtre qui est une œuvre d'édification.

IX. — De Notre-Dame de Mpala à Notre-Dame de Karéma.

Départ pour le Sud. — Le bon Changa. — Scène féerique.

Nous étions depuis longtemps inquiets sur le sort de notre caravane de ravitaillement, quand enfin, le samedi 6 juillet, de bon matin, nous apercevons dans la direction de Mpala une voile qu'à sa grande croix latine nous reconnaissons pour celle du bateau de Karéma. Notre caravane est enfin arrivée, mais avec des pertes considérables, ce qui s'explique facilement dans ces temps de trouble où les sultans et les porteurs sont excités par les Arabes et leurs gens à piller les blancs quels qu'ils soient. Nous sommes cependant heureux de l'arrivée d'une centaine de charges d'étoffes en ce moment où elles ont doublé de prix pour les Européens à Tabora et à Oujiji. Elles nous permettront en économisant, d'attendre des temps meilleurs sans faire de dettes.

J'étais décidé, depuis quelque temps, à partir sans retard pour Karéma ; aussi je profite du bateau qui apporte le ravitaillement pour reprendre de nouveau le lac. Le lundi soir, 8 juillet, anniversaire de mon sacre, je bénis tous les chrétiens de Mpala qui m'ont accompagné au rivage, et aussitôt après notre barque, le Mpakia Kristu « Christophore » gagne le large. Couper le lac en face de Mpala est impossible à cause de sa largeur, et nous devons suivre la voie du Sud jusqu'au cap Zongwé d'où l'on peut, si l'*umandé* ou vent de terre qui souffle la nuit est favorable, gagner la côte ouest en dix-huit heures. Il arrive parfois cependant que la traversée dure de trente à quarante heures, ce qui n'est pas sans danger pour les frêles embarcations dont nous disposons.

Pour nous, missionnaires, un tel voyage a bien ses mélanges de fatigues et de charmes. Nous devons nous passer de sommeil, car le *coussi* ou vent du sud qui souffle régulièrement durant le jour pendant la saison sèche, oblige à faire les étapes de nuit, mais nous pouvons pendant la nuit, sous cette magnifique voûte étoilée du Tanganika, méditer tout à notre aise sur la grandeur de Dieu dans la création. Le ciel, l'eau, les montagnes, tout publie l'immensité du Seigneur que nous faisons connaître aux infidèles :

Le ciel ! avec ses milliers d'étoiles qui semblent toutes servir la reine des nuits, éclairent de sa vive lumière notre navigation nocturne.

L'eau, cet élément si changeant dans le Tanganika, tantôt unie comme une glace où se mirent les astres du firmament, tantôt bouleversée et rendue furieuse par la tempête. Alors notre frêle nacelle suivant le mouvement des vagues monte et descend comme si elle allait être engloutie dans l'abîme, mais les anges de Dieu semblent la soutenir et la sauver d'un naufrage imminent.

Les montagnes ! elles ont une singulière beauté sur les bords du Tanganika dont le bassin semble taillé dans les rocs à pic de cette contrée. Dans le silence de la nuit, et à la clarté de la lune, l'aspect de ces montagnes produit une sensation de terreur mêlée d'admiration qu'on ne saurait décrire.

Le voyageur, en effet, se voit sans cesse comme au fond d'un vaste précipice prêt à l'engloutir.

La Croix du Sud qui nous sert de point de repaire pour la direction de notre pirogue, se dresse brillante devant nous et nous rappelle une autre croix plus brillante encore enrichie par le sang d'un Dieu, croix que nous voulons planter sur toutes ces plages idolâtres.

Cependant il y a dix heures que nous sommes en marche et les forces de nos marins commencent à s'épuiser. Nous nous arrêtons dans la baie de Ndoto qui se présente devant nous, pour nous y reposer et laisser passer le vent du sud qui souffle du matin au soir.

Je profite de cette halte pour rendre visite au bon vieux Chanza qui réside à une lieue de là. C'est une ancienne connaissance des missionnaires qui ont habité quelques mois chez lui à Mkapakwé, avant de s'établir à Mpala. Chanza et ses sujets m'accueillent avec enthousiasme, car le souvenir et les enseignements des missionnaires sont encore vivants chez eux. Le premier accourt me serrer la main et se confond en excuses de ce que je l'ai prévenu, en lui rendant le premier visite. C'est toujours le bon Chanza avec sa figure honnête et sympathique qui inspire la confiance dès le premier abord. Nous nous entretenons pendant plus d'une heure et je lui rappelle ainsi qu'à ses sujets qui m'entourent avec respect, les enseignements qu'ils ont entendus autrefois. Ils m'assurent qu'ils ne les ont pas oubliés, et plusieurs m'en montrent comme preuve, les médailles qu'ils ont reçues et qu'ils portent toujours au cou.

Je quitte enfin ces braves gens, mais tous, le chef en tête, tiennent à venir m'accompagner à ma tente dressée sur le rivage, et m'apportent quelques présents en nature.

Vers quatre heures, le vent semble s'apaiser et nous nous remettons aussitôt en marche, car l'on compte deux étapes jusqu'à Ingwe, et je voudrais n'en faire qu'une seule. Nous longeons le pays de Kathelé, chef soumis de la station, qui a récemment appelé les Wangwanas chez lui, et bientôt le mont Mrembi au pied duquel est la ville de Manda, nous apparaît élevant sa tête altière au-dessus de hautes montagnes qui semblent lui servir de piédestal. Les ombres commençaient à peine à descendre, qu'une scène, vraiment féerique, s'offrit à nos regards. Toutes les montagnes sont embrasées ; de longs rubans de feu, courant du sommet à la base, les enveloppent de toutes parts, et la lueur que les flam-

mes projettent sur l'onde, l'illuminent et la rendent transparente. Nous sommes à l'époque où l'on met le feu aux grandes herbes, et les montagnes couvertes de hautes futaies, ne sont pas plus épargnées que les plaines. Les arbres affrontent le feu, mais les jeunes pousses sont consumées ; bientôt cependant l'on voit les racines produire de nouveaux rejetons et la terre se couvrir de nouvelles touffes de verdure.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE VIII.

L'Église Romaine dans la péninsule des Balkans (1800-1890).

(Suite 1)

IX. — Archevêché d'Athènes (Grèce).

Avant l'émancipation, le nombre des catholiques, répandus dans la Grèce, ne dépassait pas douze cents, sous la juridiction du vicaire patriarcal de Constantinople. Tout le monde a présente à la mémoire cette lutte héroïque de dix années, qui fit couler des torrents de sang et passionna l'Europe civilisée. Enfin les Grecs obtinrent leur indépendance et purent se constituer en royaume. Dans l'acte officiel qui reconnaissait le nouvel État (1830), les cabinets européens firent insérer une clause pour garantir la liberté religieuse et les droits des catholiques.

En 1834, Grégoire XVI nomma l'évêque de Syra (Archipel) délégué apostolique pour la Grèce. Il fut reconnu en cette qualité par le gouvernement d'Athènes.

En 1875, sur la demande formelle du roi, Pie IX rétablit l'archevêché latin d'Athènes. En 1882, le district d'Arta, (Thessalie) fut rattaché à l'archidiocèse.

En 1800, on comptait en Grèce environ.....	1.200 cath.
En 1850, délégation apostolique............	2.000 cath.
En 1870	3.000 cath.
En 1875, archevêché.......................	5.500 cath.
En 1890, idem.	18.000 cath.

La population schismatique de la Grèce est de 1,679,000 âmes. Il y a de plus 24,000 musulmans et 6,400 juifs.

La population catholique se décompose ainsi : archevêché d'Athènes, proprement dit, 8,000, Péloponèse, 6,360 ; Grèce continentale, 2,000, Thessalie 2,500.

Voici la statistique religieuse de l'archidiocèse d'Athènes en 1890.

Personnel : 1 archevêque d'Athènes, délégué apostolique de la Grèce continentale, 9 missionnaires, 1 chapelle, 6 chanoines.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 14, 21, 28 mars, 4, 11, 18, 25 avril, 2, 9, 23, 30 mai, 6, 13, 20, 27 juin, 4, 11, 18, 25 juillet, 1er, 8, 15, 22, 29 août, 5, 12, 19, 26 septembre, 3, 10 et 24 octobre.

Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, 2 maisons, 15 Sœurs.

Œuvres : 4 paroisses et 1 mission dans l'archidiocèse, 5 églises, 2 pensionnats de filles, Athènes et le Pirée.

Ecoles primaires dans chaque paroisse, 3 résidences et plusieurs missions dans le Péloponèse ; 4 prêtres.

Plusieurs postes dans la Grèce continentale.

Statistique comparée de l'archidiocèse d'Athènes

En 1800	1850	1890
Grèce, 1.200	Délég. apost. 2.300	Archev. 18.000 cathol.

L'esprit national est très opposé au catholicisme et l'on n'entrevoit pour le moment aucun espoir de rapprochement entre les deux Églises.

X. — Province ecclésiastique de l'archipel.

Les îles de l'archipel forment une province ecclésiastique, qui se compose actuellement d'un archevêché : Naxos et de 4 évêchés suffragants : Santorin, Scio, Syra, Tine et Mycone.

Au temps où les Vénitiens dominaient dans ces mers, les évêchés de l'Archipel comptaient une nombreuse population catholique, mais la chute de Venise amena la ruine des évêchés d'Andros, de Milo et de Samos, et la décadence des autres. Pendant la guerre de l'indépendance, d'affreuses dévastations achevèrent leur destruction. C'est ainsi qu'en 1822, 13,000 catholiques furent massacrés par les Turcs dans l'île de Scio, et il n'en resta que 300. Enserrés et comme étouffés au milieu des schismatiques, la plupart des évêchés de l'Archipel ne sont plus guère qu'un mémorial, un souvenir à demi effacé d'un passé qui fut illustre.

La population schismatique et musulmane de l'Archipel est d'environ 160,000 âmes.

Les îles de l'Archipel sont évangélisées par les Capucins, les Dominicains, les Jésuites, les Lazaristes et des prêtres séculiers.

I. Naxos, la métropole, a : 1 archevêque et chapitre de 5 chanoines, 6 prêtres, tous indigènes, à l'exception de 1 ou 2 religieux Capucins ; 16 Ursulines, pensionnat et école, 7 églises et plusieurs chapelles.

L'île de Paros, qui a encore quelques catholiques, fait partie de l'archidiocèse.

II. Il y a dans l'évêché de Santorin : 1 évêque, 8 prêtres, tous indigènes, 1 couvent de Dominicains, 1 prêtre, 1 Père ; 1 couvent de Dominicaines, 16 sœurs ; 1 maison de Lazaristes, 2 prêtres, 1 frère ; 1 communauté de Sœurs de charité, 15 Sœurs ; hôpital, écoles, 3 églises, 7 chapelles.

Les quelques catholiques du diocèse supprimé de Milo font partie désormais du diocèse de Santorin.

III. Le diocèse de Scio, rétabli en 1829, n'a pu se relever de ses ruines. L'évêque, Mgr Justiniani (1829-1875) avait beaucoup travaillé pour reconstruire la cathédrale ; il avait appelé les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition et ouvert un collège pour les jeunes gens. Le tremblement de terre de 1850 a renversé de nouveau tous les établissements de ce malheureux diocèse.

Il y a, dans le diocèse : 1 évêque. 1 chapitre de 6 cha-

noines, 1 couvent de Capucins, 1 maison de Sœurs de Saint-Joseph, école et dispensaire, 3 églises seulement.

L'île de Samos fait partie désormais du diocèse de Scio.

Les quelques catholiques qui y résident sont administrés par les prêtres du séminaire des Missions Africaines de Lyon, 1 chapelle, 2 prêtres, 2 frères.

IV. Le diocèse de Syra est le plus florissant des diocèses de l'Archipel. Il compte : 1 évêque et 25 prêtres séculiers indigènes.

Communautés d'hommes : 1° 1 couvent de Capucins, 1 prêtre, 1 frère ; 2° résidence de Jésuites, 4 prêtres, 3 frères.

Communautés de femmes : 1° Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, 7 religieuses ; 2° Sœurs de charité, 4 religieuses.

5 églises et 60 chapelles ; 1 séminaire, 14 élèves ; 6 écoles, 2 pour les garçons, 200 élèves ; 4 écoles de filles, 300 élèves.

V. Le diocèse réuni de Tine et Mycone a : 1 évêque, 26 prêtres, dont 22 indigènes.

Communautés d'hommes : Mineurs réformés, 1 prêtre, 2 frères ; 2° Jésuites, 3 prêtres, 4 frères coadjuteurs.

Communautés de femmes : 1° Ursulines, 64 Sœurs, dont 40 indigènes ; 2° Tertiaires de Saint-François, 25 Sœurs.

25 chrétientés, 26 églises et 40 chapelles ; 1 séminaire, 5 élèves ; 6 écoles de garçons, 200 élèves ; 20 écoles filles, 120 élèves ; 1 pensionnat tenu par les Ursulines, 56 élèves ; 1 orphelinat, 50 enfants.

Depuis la ruine du diocèse d'Andros (1824), l'évêque de Tine et Mycone est administrateur de ce siège.

Statistique comparée des évêchés de l'Archipel.

		En 1800	1850	1890	
Archev. de Naxos		?	300	350	cathol.
Évêchés :	Santorin	?	600	500	»
	Scio	15.000	400	300	»
	Syra	10.000	4.500	7.000	»
	Tine et Mycone	?	6,000	5.000	»
	Total :	40.000	11.800	13.150	»

XIII. Diocèse de Candie.

Depuis l'année 1669, jusqu'à 1874, le siège épiscopal de Candie demeura vacant, et l'île fut administrée par les RR. PP. Capucins de la préfecture apostolique de l'Archipel. A cette époque, Pie IX se décida à relever l'ancien siège de Saint-Tite, et Mgr Cannova, Capucin, fut le premier titulaire. Le diocèse de Candie est suffragant de l'archevêché de Smyrne (Asie-Mineure).

Il y a dans le diocèse : 1 administrateur apostolique, 5 prêtres et 4 frères, de l'ordre des Capucins.

Communauté de femmes : Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, 5 Sœurs,

3 paroisses et 1 mission, 3 églises et 2 chapelles, 600 catholiques sur 360,000 habitants ; 5 écoles, 85 enfants, 1 orphelinat, 1 dispensaire.

Statistique comparée du diocèse de Candie.

	En 1800	1850	1890
Délégation apostol.	250 cath.	300	évêché 600 cath.

Après avoir étudié en détail chacun des groupes catholiques de la péninsule des Balkans, nous allons reprendre tous ces chiffres pour avoir l'ensemble.

Statistique comparée des missions de la péninsule des Balkans.

	En 1800	En 1850	En 1890	
I. Vic. patr. de Constantinop.	22.400	36.500	95.000	
II. Dioc. d'Épire et d'Albanie.	49.500	70.016	108.432	
III. Archidiocèse d'Antivari..	2.000	3.500	5.221	catholiques
IV. Archidiocèse de Scop'a..	6.000	8.000	15.000	
V. Dioc. de Bosn. et d'Herzég.	85.000	130.000	265.788	
VI. Diocèse de Nicopolis.....	300 ?	2.000	12.000	
VII. Diocèses de Roumanie...	46.000	68.000	108.594	
VIII. Archidiocèse d'Athènes..	1.200	2.300	18.000	
IX. Diocèses de l'Archipel...	35.000	11.800	13.150	
X. Dioc. des îles Ioniennes.	10.000	9.200	5.000	
XI. Diocèse de Candie.......	250	300	600	
Total :	257.650	341.616	646.785	cath.

En quatre-vingt-dix ans, la population catholique a plus que doublé, le résultat, sans être extraordinaire, ne laisse pas d'être consolant.

Mais le résultat le plus sérieux c'est le développement des cadres de l'apostolat, En moins d'un siècle, l'Église romaine a rétabli la hiérarchie dans la Bosnie, l'Herzégovine et la Roumanie ; elle a créé les trois sièges archiépiscopaux de Sérajewo, de Bucharest et de Scutari, rétabli les sièges épiscopaux de Baujoluka, de Trébigne, de Mostar, de Jassy et de Candie, créé pour les Bulgares unis, les deux vicariats apostoliques de Thrace et de Macédoine. En même temps, les ordres religieux se sont multipliés par tous les pays ; les églises, les écoles se sont élevées de toutes parts. A l'heure actuelle, le catholicisme, malgré l'exiguïté de ses ressources, est en état de lutter contre l'or de l'Angleterre protestante et l'influence de la Russie. Puisse ce mouvement de retour vers Rome se continuer et s'accentuer tous les jours ! Puisse-t-il surtout ne pas se voir arrêté par les iniquités et les intrigues de la politique !

(*A suivre*).

NOS ALMANACHS

(Suite).

PETIT ALMANACH DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Brochure de propagande in-18, carré de 128 pages avec gravures.

Un exemplaire, **20** cent. — Franco par La poste, **30** cent.

D'un format et d'un prix plus réduits que le *Grand Almanach des Missions* dont nous avons fait la description dans notre dernier numéro (1), le *Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi* se distingue de son aîné par le choix des nouvelles, plus à la portée des enfants, ce qui n'empêchera nullement les grandes personnes d'en goûter le contenu avec le plus grand plaisir.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 24 octobre 1890.

Le premier récit, *Pauvres martyrs!* excitera la pitié des jeunes lecteurs en leur apprenant le triste sort des petits Siamois réduits à l'esclavage. C'est la navrante histoire d'une famille laotienne dont tous les membres meurent de misère et de faim, sauf deux enfants rachetés par l'obole de la Propagation de la foi.

Gracieux, frais et naïf comme un conte de fée, l'*Ecrin de Susy* évoque dans notre imagination les radieux panoramas des tropiques, les vertes corbeilles d'arbustes et de fleurs que berce la mer des Antilles. C'est l'histoire d'une jeune créole, histoire remplie de péripéties délicates, charmantes, mais si imprévues qu'on les taxerait volontiers de fictions ; c'est une histoire *arrivée*.

Puis l'auteur de *France et Syrie* nous offre deux intéressantes et édifiantes nouvelles, empruntées l'une aux déserts du Nouveau Monde, l'autre aux missions d'Afrique.

Avec la *Sonnette*, *Conte de Noël*, nous rentrons en France, dans un coin de la catholique Bretagne. Texte et dessins, tout est exquis dans cette bluette que nous appellerions volontiers la perle de l'Almanach, si l'*Ecrin de Susy* n'était pas là tout près à quelques pages plus haut et si les *Enfants de Sittamour*, aimable envoi de l'aimable P. Fourcade, ne se présentaient pas immédiatement après. Puis ce chef-d'œuvre de Mme Galeron de Calonne : *La Prière de l'enfant*.

.... Quelle ineffable chose,
Que la prière de l'enfant,
Lorsqu'avec son bon Dieu naïvement il cause,
Hymne de l'humble au triomphant !

C'est un vrai poème que l'histoire de Paul Rakoto, berger malgache dénué des biens de la terre, mais sans doute riche des biens de l'éternité, puisqu'il est visité sur son lit de mort par la reine du ciel. Le R. P. Denjoy nous a envoyé de Tananarive cette touchante idylle chrétienne toute parfumée de piété et de poésie.

Tournons la page. Nous entrons dans l'un de ces pays où l'on mange les hommes, où la légende de l'ogre est une affreuse réalité. Le R. P. Augouard nous fait assister aux préparatifs et aux sanglantes phases d'une scène d'anthropophagie dans ce terrible Oubanghi dont il est aujourd'hui l'évêque.

Voilà un aperçu des principaux articles qui composent le *Petit Almanach de la Propagation de la foi.* Chacun d'eux est précédé et suivi de récréations, de notices pittoresques, d'entrefilets piquants, de sorte que l'ensemble forme le plus curieux, le plus intéressant, le plus varié des Almanachs à bas prix.

Pour les demandes de plusieurs exemplaires, on fait les remises suivantes :

7	pour	6	**1 fr. 20**	port en sus.	0 35
15	—	12	**2 fr. 40**	—	0 75
65	—	50	**10 fr.** —	— en 2 colis postaux .	1 70
135	—	100	**20 fr.** —	— par grande vitesse.	
780	—	500	**100 fr.** —	— par gr. ou pet. vitesse.	
1.500	—	1.000	**200 fr.** —	— — —	

Prière d'indiquer la gare correspondante.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	5 20
M. de Kernaeret, à Angers	10
C. B., abonné de Niort, diocèse de Poitiers	5
Mme Zulma-Barrère, née Grangé, du diocèse de Bayonne	50
M. l'abbé Pron, à Pont-d'Ain, diocèse de Belley	9

Pour les missions, pour l'achat d'une statue ou image de la sainte Vierge. pour l'église d'Okayama (Japon).

Anonyme de Lyon, en reconnaissance d'une grâce obtenue	20

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Granjeon, Cochinchine-Orientale).

Un abonné du diocèse de Périgueux	40
Mlle Marie R., à Moncel-sur-Seille, diocèse de Nancy	100
M. l'abbé Lubiez Rowicki, à Montpellier	5
M. l'abbé Briand, à Nantes	28 50
Anonyme de Malines	488

A Mgr Azarian pour la mission de Yosgath.

Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant aux prières des missionnaires et des chrétiens	15
Un prêtre du diocèse de Clermont-Ferrand	50

A Mgr l'évêque grec de Zahlé et de la Bekaa.

M. Besnard, curé de Bullon, diocèse de Chartres	25

A Mgr Puginier (Tong-King occidental).

Un abonné du diocèse de Toulouse se recommandant aux prières des missionnaires et des chrétiens	20
M. l'abbé Gavois, missionnaire en Angleterre, avec demande de prières	12 60
Anonyme de Nogent, diocèse de Dijon, avec demande de prières	50
Anonyme de Paris	5

Pour les victimes de la famine (Au même).

Anonyme de Nantes	6 80
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	10

A Mgr Bonjean pour les lépreux de l'Ile de Ceylan.

Le père d'un missionnaire Oblat, à Lyon	100

Au R. P. Verdier (Maduré).

Un anonyme de Bordeaux	40
Anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers	100
Mme J. F., Lyon	60
Anonyme de Marseille	5

Au même, pour le baptême d'une petite fille sous les noms de Jeanne-Marie.

Anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers,	5

A Sœur Gilbert, à Ning-po, pour le baptême d'un enfant sous le nom de Germain.

Anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers	5

Pour la Chine (à la même).

Famille Jaboulay, de Lyon	10

A Mgr Banci (Hou-pé septentrional) pour les affamés.

M. Martin, à Paris	20

A Mgr Midon (Japon central).

M. le chanoine Rousselot, à Toul, diocèse de Noncy	10

Pour l'église d'Okayama (Japon central).

M. l'abbé S., de Paris	200
M. l'abbé M., de Paris	52 50

Pour l'église d'Urakami.

Mme B., de Lyon	20

Pour les lépreux de Gotemba (Japon central).

M. R., de Lyon	25

A Mgr Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi.

Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant aux prières des missionnaires et des chrétiens	15
Une abonnée de Paris, avec demande de prières	50

A S. E. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves.

E. M., don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	100
Anonyme id.	10
Mme Charles Gignoux.. id.	25

Au R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar.

Un prêtre du diocese de Clermont-Ferrand	50

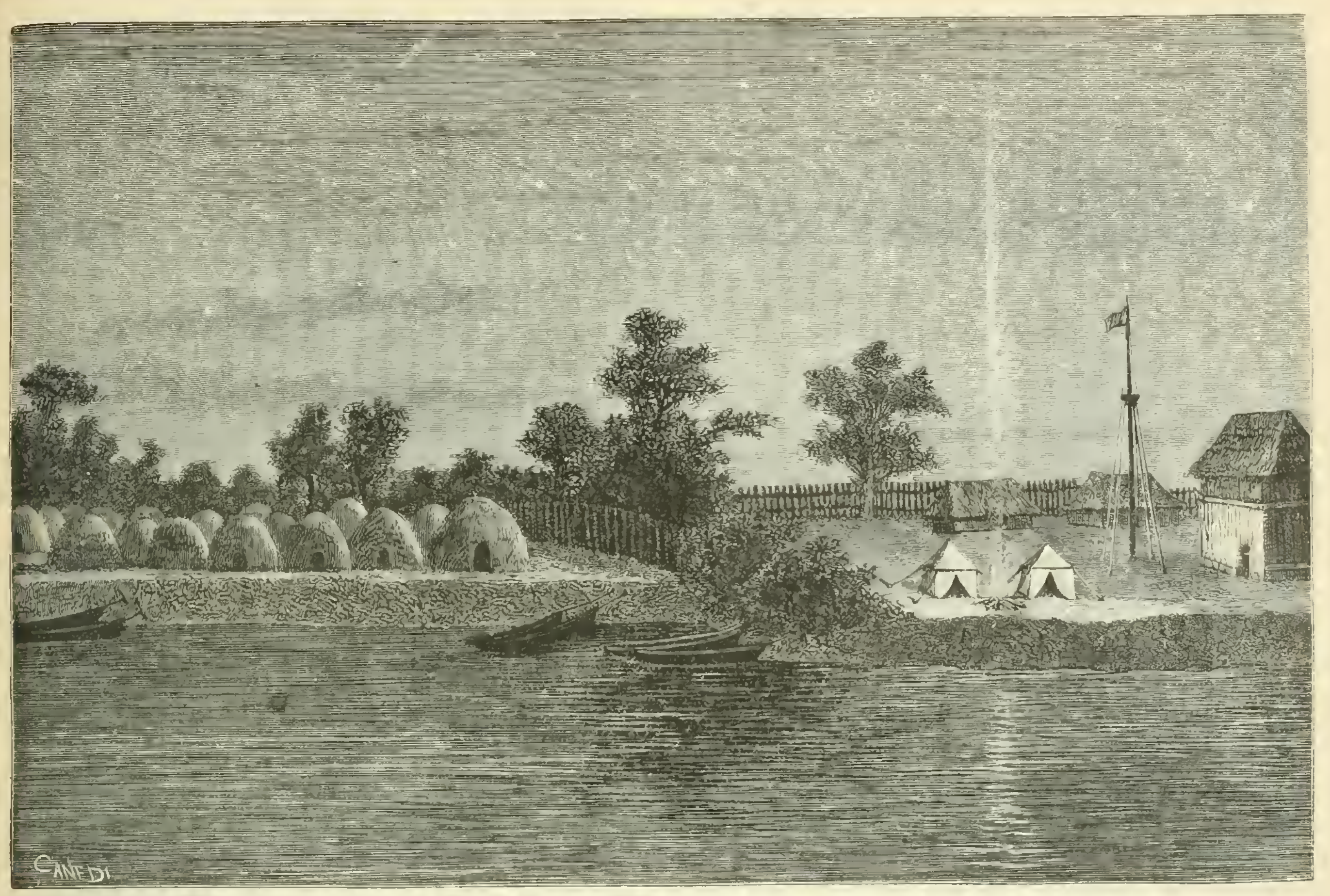
Pour les missions d'Afrique (Mgr Augouard).

M. le chanoine Ardant, à Limoges	100

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



ZANGUEBAR ANGLAIS.— A KONÉ, MINUIT! 25 DÉCEMBRE 1889; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 545).

CORRESPONDANCE

TURQUIE

La question des Patriarcats à Constantinople.

La presse et l'opinion publique s'occupent actuellement de l'affaire des patriarcats. C'est un nouvel épisode, nul ne s'y trompera, de la question d'Orient. Nous recevons, sur ce sujet, une remarquable correspondance. L'auteur y expose, avec une lumineuse clarté et une haute impartialité, les divers côtés d'un différend qui, grâce à la sagesse de l'empire ottoman et des communautés chrétiennes, n'aura, nous l'espérons, aucune suite grave.

Sophia, le 14 octobre 1890.

Toute la Presse de l'Orient et de l'Occident s'occupe de la question des privilèges et des immunités, question qui, depuis quelque temps, s'agite entre la Sublime Porte et les deux patriarcats grec et arménien non unis. Puisque cette affaire a pris une certaine gravité et touche aux intérêts de la chrétienté, puisque l'église catholique n'y est pas étrangère, je tâcherai de vous exposer la vraie situation.

Dès le temps de la conquête, le patriarcat grec d'abord et le patriarcat arménien non uni ensuite, avaient obtenu des privilèges et des immunités qui leur accordaient une autonomie administrative intérieure, et une liberté de culte pleine et entière. Le document qui assurait ces privilèges s'appelait *Berat*, chaque patriarche à son intronisation en recevait un, muni en tête de la signature du Sultan lui-même et portant ces termes impératifs : *Qu'il soit exécuté ainsi*. C'était une espèce de *charte* convenue d'un côté entre le conquérant et d'un autre entre la nation grecque conquise représentée par son patriarche ; rien ne pouvait y être touché, changé, modifié, sans le consentement des deux parties. Du reste, si le conquérant n'avait pas consenti à octroyer cette charte, probablement le patriarche grec n'aurait pas pu garder son siège à Constantinople, et se serait transporté ailleurs en Europe.

Cette autonomie administrative intérieure des communautés chrétiennes devenait d'autant plus indispensable que la fusion entre l'élément mahométan et l'élément chrétien était impossible, comme elle l'est toujours,

car, disons-le en passant, malgré tous les traités, tous les *Hatti-Hamayoun*, l'égalité entre les éléments musulman et chrétien n'est qu'apparente : l'élément mahométan domine toujours, et l'élément chrétien, de la condition d'*esclave* qui, dans le passé, lui était assignée, n'est actuellement qu'un élément *auxiliaire*. La raison en est que le gouvernement ottoman est essentiellement un gouvernement *religieux* et *militaire*. Le contact avec l'Europe l'a forcé sans doute de prendre les dehors d'un gouvernement *civil ;* mais c'est une écorce ; au fond il est et il doit rester toujours *religieux*, et il ne peut faire autrement. Toujours la loi *canonique* primera la loi *civile* que le gouvernement ottoman a copiée sur le Code Napoléon. C'est la loi *canonique* qui constitue, forme la famille musulmane et fait de l'ensemble de ces familles une *communauté religieuse* plutôt qu'une nation.

A ce même système sont soumises les populations chrétiennes de l'empire ottoman. On peut l'appeler le *système communal*. Ainsi, chaque patriarche est le chef religieux et communal de sa population. Chaque communauté a ses églises, ses écoles, ses hôpitaux, ses hospices, qu'elle a construits et qu'elle entretient à ses propres frais, bien qu'elle contribue avec les musulmans, et plus encore qu'eux, à l'entretien de l'État par les impôts de divers genres, impôts dont une partie même est affectée au culte musulman. Là commence l'inégalité, car le chrétien paye largement pour l'entretien du culte musulman et celui-ci ne donne rien pour le culte chrétien. De plus, on a établi un nouvel impôt de 6 °/₀ sur les immeubles destinés exclusivement à l'instruction publique, et ce sont les *medressés* (écoles) musulmanes qui seules en profitent.

Mais la cause la plus immédiate de cet état de malaise entre les patriarcats et la Sublime Porte, c'est la politique inaugurée par l'ex-grand-vizir Saïd-Pacha et continuée jusqu'en juin dernier par l'ex-ministre de la justice et des cultes, *Djevdet-Pacha*. Celui-ci, dans le but d'anéantir l'influence des patriarcats, a tout d'abord provoqué un *iradé* impérial enjoignant l'observance stricte de tous les arrêts des tribunaux *canoniques* (chéri). Le *cheik-ul-Islam*, en vertu de cet *iradé* empiéta bientôt sur les droits des patriarcats : les certificats, les documents délivrés par les patriarcats furent considérés comme nuls devant ces tribunaux, qui ont seuls le droit de juger et d'expédier les affaires de succession, de legs, de testaments, de transfert des immeubles, etc., etc. Par suite, les testaments ratifiés par les patriarcats, furent cassés par le premier tribunal canonique : malgré les actes de naissance, de mariage et de décès délivrés par les patriarcats, les tribunaux *canoniques*, après l'audition de faux témoins, déclarèrent mineurs des chrétiens qui étaient majeurs, ou parents en ligne droite et par conséquent héritiers, ceux qui ne l'étaient qu'en ligne indirecte, et qui pour cela ne pouvaient pas hériter : ils allèrent jusqu'à prononcer sur la *légitimité* et l'*illégitimité des mariages* chrétiens ; ils méconnurent le droit de propriété des patriarcats, malgré les actes notariés. C'était, en un mot, l'annulation des privilèges patriarcaux. D'une autre part, le ministère de la justice, dirigé par Djevdet-Pacha qui suivait aveuglément la néfaste politique anti-chrétienne inaugurée par l'ex-grand-vizir Saïd-Pacha, méconnaissait une à une les immunités ecclésiastiques des patriarcats, malgré les clauses les plus explicites des bérats.

Le patriarcat arménien catholique n'était pas à l'abri de ces persécutions. On assure même que, par suite des empiètements de l'*Efkat* (ministère des Legs pieux musulmans) sur certains immeubles du patriarcat arménien catholique, celui-ci a subi une perte de 30,000 francs. Il a présenté des rapports très énergiques au grand-viziriat, mais comme la loi canonique est indépendante, l'intervention de la Sublime Porte n'a pas pu empêcher cette grande perte.

La condition faite aux patriarcats étant donc funeste aussi bien aux Grecs et aux Arméniens non unis, qu'aux catholiques des divers rites de l'empire, S. B. Mgr Azarian a présenté aux différents ministères des rapports et des notes et a fait ressortir verbalement les funestes effets de la politique de Djevdet-Pacha ; il a montré le mécontentement des chrétiens devenant général et il a conclu que, dans l'intérêt du gouvernement lui-même, il fallait réintégrer les patriarcats dans leurs anciens privilèges et immunités, et faire cesser l'injustice criante de les soumettre à la loi mahométane.

Les patriarches grec et arménien non unis avaient de leur côté présenté leurs doléances à la Sublime Porte et au Palais des *Mémorandums* ; le patriarche grec en particulier réclamait ses droits méconnus à l'occasion de l'octroi du *Bérat* à deux évêques Bulgares exarchistes, et le patriarche arménien demandait l'exécution de l'article 61 du traité de Berlin qui stipule que la Sublime Porte doit introduire des réformes dans les provinces habitées par les Arméniens pour les préserver des invasions et des concussions des Kurdes et des Circassiens, qui ne cessent d'être le fléau de l'élément chrétien de la Turquie d'Asie et cela sans distinction d'arménien grégorien ou catholique, de jacobite ou de syrien, de chaldéen ou de nestorien.

Comme leurs remontrances n'ont pas été écoutées, les deux patriarches grec et arménien non unis ont donné leur démission. S. M. le Sultan a nommé alors une Commission spéciale chargée d'examiner la question des privilèges patriarcaux : mais, la grande majorité des membres composant cette Commission ne leur inspirant aucune confiance, les deux patriarcats n'y ont pas envoyé de délégués, ces derniers ne pouvant avoir ni voix délibérative, ni voix consultative. Cependant

les séances se tiennent régulièrement, c'est S. A. le Grand-Vizir qui les préside, mais comme Djevdet-Pacha y assiste aussi, les patriarcats ne conservent aucune illusion sur le résultat du vote. De la sorte, suivant l'opinion générale, cette question, loin de recevoir une solution pacifique, s'envenimera de plus en plus. On parle déjà d'une décision prise par les deux patriarcats grec et arménien non unis de fermer toutes les églises dans la capitale et dans les provinces, si une réponse loyale et parfaitement satisfaisante n'est pas faite à leurs *Mémorandums.*

Il est très regrettable, que, trompée par certains personnages haut placés, la Sublime Porte ne donne pas à cette question toute l'importance qui lui est due. Le passé devrait pourtant édifier les ministres, et les porter à ne pas se laisser influencer par des fanatiques : la plupart des fonctionnaires traitent très légèrement et même avec mépris cette question : ils ne réfléchissent pas que c'est avec une telle négligence dans l'exécution des réformes nécessaires, que le gouvernement impérial a perdu coup sur coup ses meilleures provinces. Les sujets chrétiens de Sa Majesté le Sultan ne sont pas désireux sans doute de changer de maître : ils savent parfaitement, surtout les Arméniens, que, sous l'empire ottoman, ils peuvent mieux que sous le régime russe maintenir intacte leur nationalité. Mais l'autonomie administrative intérieure leur est essentielle, et, de plus, l'article 61 du traité de Berlin devrait être loyalement exécuté.

D'un autre côté, le gouvernement ottoman ne dispose pas d'un nombre suffisant de gendarmes et de gens de police pour la sûreté de l'intérieur du pays. Pourquoi alors ne pas enrôler les Arméniens dans la gendarmerie ? Pourquoi ne pas former une police indigène mixte ? Pourquoi ne pas appliquer peu à peu le règlement du Liban à ces provinces ? Avant ce règlement, les mêlées entre les Maronites et les Druses étaient fréquentes, presque tous les deux ou trois ans, le sang coulait de part et d'autre : depuis l'application du règlement, la paix a été établie définitivement, le pays progresse et la Sublime Porte n'a plus de souci de ce côté-là. Pourquoi donc ne pas nommer des *valys*, des *moutessarifs* et des *kaïmakans* chrétiens dans les localités où les chrétiens constituent la majorité ? C'est ce règlement appliqué proportionnellement aux provinces de l'empire qui pourra mettre fin à la lutte entre l'élément musulman et l'élément chrétien, lutte qui, de jour en jour, prend de graves proportions et presque l'aspect d'une guerre de religion.

Notre correspondant complète ainsi les détails donnés plus haut sur cette grave question des patriarcats :

Sophia, le 20 octobre 1890.

I

D'après les dernières nouvelles, la question du patriarcat grec a pris une très grande gravité. Le ministère de la Justice et des cultes a envoyé, la semaine dernière, une note au patriarcat du Phanar, comprenant cinq chapitres : 1° les ecclésiastiques obligés au serment doivent le prêter devant leur patriarche ou évêque respectifs, et non devant les tribunaux ; 2° les sentences prononcées par les patriarcats par rapport à la pension alimentaire, à la dot et aux autres questions matrimoniales seront exécutées ; 3° les testaments des chrétiens légalisés par les patriarches ou évêques respectifs seront considérés comme valables, pourvu qu'ils soient conformes aux lois du pays ; 4° le Ministère de l'Instruction publique aura droit de surveillance sur les écoles chrétiennes ; mais les patriarcats et les évêchés respectifs présenteront au Ministère les programmes et les certificats des professeurs ; si le Ministère a des observations à faire, il doit s'adresser aux patriarcats et aux évêchés respectifs ; 5° les ecclésiastiques coupables de simples délits feront leur prison dans leurs patriarcats ou évêchés respectifs. Mais s'ils sont accusés de crimes, ils seront détenus dans une chambre à part, dans les prisons de l'Etat : leur culpabilité reconnue, ils subiront leur peine comme tous les autres criminels, après avoir été dégradés de leur caractère ecclésiastique, suivant les lois canoniques.

Cette note du Ministère lue dans le synode du patriarcat du Phanar n'ayant été trouvée ni satisfaisante, ni complète, ni explicite, sur un ordre du patriarche, toutes les églises grecques de la Capitale ont été fermées en signe de deuil, la chapelle russe est restée également fermée ; les convois funèbres sont aussi interdits : un seul prêtre accompagne les morts. Comme les grandes fêtes approchent, tout le monde est alarmé et la situation s'aggrave.

Quant à la note que le Ministère des Cultes a envoyée au patriarcat du Phanar, elle est loin, en effet, d'être satisfaisante : l'article concernant les testaments est très vague ; celui de l'inspection des écoles est équivoque. De plus, cette note ne prend pas en considération les autres griefs des patriarcats concernant les privilèges que le *Chéri* (loi mahométane) a absorbés au détriment des Églises chrétiennes. On n'y parle pas non plus de l'immunité dont les livres liturgiques devraient jouir à l'endroit de la censure. La note du Ministère des Cultes ne donne aucune garantie contre les empiètements du *Chéri* et de l'*Efkaf* sur les immeubles du patriarcat, sur la valeur des certificats délivrés par eux.

Nous sommes informés de plus que S. B. Mgr Azarian avait présenté lui-même des doléances auxquelles la note du Ministère des Cultes n'apporte aucune réponse. On peut donc dire que la question du patriarcat n'est pas résolue.

La Sublime Porte voulant éviter la responsabilité des conséquences que la fermeture des églises grecques pourrait produire, a fait publier samedi dernier un avis officiel par lequel elle notifie que cette fermeture des églises grecques ne peut pas lui être attribuée : qu'elle a accordé toujours la pleine liberté religieuse. En même temps S. A. le Grand-Vizir a mandé cinq notables pris parmi les fonctionnaires de la Sublime Porte et les a chargés de rédiger un mémoire. C'est un petit temps d'arrêt, mais si la solution n'arrive pas, la situation peut se compliquer.

La Russie soutient naturellement les demandes du patriarcat grec. On avait fait des préparatifs pour recevoir le Czarewitch, mais à cause de cet état de choses et de la fermeture des églises le Czar a renoncé à envoyer son fils à Constantinople.

Le patriarcat grec outre la suppression de ses privilèges a un autre grief à l'endroit de la question bulgare. On sait que, sous la pression de l'Autriche-Hongrie et de l'Angleterre, la Sublime Porte a accordé dernièrement le bérat à deux métropolitains bulgares exarchistes. Le patriarcat de Phanar a protesté contre l'octroi de ces bérats : il soutient que le trône patriarcal ayant déclaré *schismatique* l'exarchat, la Sublime Porte ne peut plus le reconnaître comme *orthodoxe*. La Sublime Porte répond qu'elle n'emploie pas dans les *bérats* le mot d'*orthodoxe* pour les Bulgares : elle dit simplement *Église bulgare, Métropolitain bulgare, Exarchiste bulgare*, elle n'est pas obligée, ajoute-t-elle de les qualifier de *schismatiques*, car ce n'est pas de sa compétence. Battu sur ce point, le patriarcat du Phanar a exigé qu'au moins la Sublime Porte fit changer la coiffure du haut et du bas clergé

bulgare, afin que les Grecs ne se méprennent pas, vu l'identité du costume : la Sublime Porte a transmis cette proposition à l'exarchat, mais celui-ci a répondu que cette coiffure était un costume *national*, qu'il ne la quitterait jamais. Si sur ce terrain le patriarcat du Phanar est abandonné par l'opinion, il est soutenu, quant à la revendication des privilèges, soit par les autres patriarcats, soit même par les Ambassades des Puissances étrangères; il n'y a pas sans doute intervention diplomatique, mais sympathie morale très dessinée.

II.

A côté de cette question du patriarcat grec, il y a aussi la question arménienne; celle-ci comprend deux parties : l'une concerne la revendication des anciens privilèges, et en cela on est d'accord avec le patriarcat du Phanar; la deuxième partie a trait à l'exécution des réformes prescrites dans l'article 61 du traité de Berlin. Le patriarcat arménien catholique est intéressé à la question sur ces deux points.

La Sublime Porte s'occupe présentement de l'affaire grecque : elle croit peut-être en finir avec les Arméniens, en réglant la question des privilèges du patriarcat de Phanar. Mais elle se trompe : les Arméniens sont résolus à exiger non seulement le maintien des privilèges anciens, mais aussi l'exécution loyale de l'article 61 du traité de Berlin. Des comités sont constitués à Londres, à Paris, à Vienne, à Bukarest, à Marseille et à Tiflis. Les Arméniens des Indes, de Java, de la Russie et des Centres commerciaux de l'Europe envoient à ces Comités de grands subsides pour entretenir leurs journaux, et l'agitation à l'endroit de la question arménienne. L'appui moral ne leur manque pas non plus. M. Gladstone les favorise de sa haute influence. Le centre principal du mouvement est à Tiflis, et ce sont les Arméniens de la Russie qui lui donnent la direction. Ces Comités ne demandent pas la séparation de l'Arménie en faveur de la Russie, ni la proclamation d'une Principauté indépendante, mais simplement l'exécution loyale de traité de Berlin. L'Arménien éclairé n'est pas russophile : il sait parfaitement qu'il peut mieux avec la Turquie sauvegarder sa nationalité et sa religion. Mais voyant que le gouvernement Ottoman est décidé à éluder ses promesses, la masse de la nation s'est unie pour réclamer justice. Le règlement du Liban seul pourrait mettre fin à ces difficultés : il n'y a pas d'autre solution.

CHRONIQUE DE L'ŒUVRE

MEXIQUE

Nous recevons des lettres de nos chers et dévoués délégués de l'Amérique du Sud, actuellement encore au Mexique. Les nouvelles qu'ils nous donnent de la haute mission qui leur a été confiée et par la Propagande et par nous sont des plus consolantes. Si à Mexico, grâce à la bienveillance de l'éminent archevêque et de son clergé, des comités se sont formés et les dizaines s'organisent activement, dans les autres diocèses de la grande République on peut admirer le même zèle. Citons Puebla en particulier. La cité des anges est digne de sa vieille foi, tous les fidèles, après un éloquent appel de leur évêque, se sont associés en foule à notre œuvre. Les familles riches ont offert de plus un don de mille francs et plusieurs d'entre elles ont promis de donner chaque année la même somme.

Les districts ont répondu dans une sainte émulation, à la générosité de la Capitale. Adressons nos actions de grâce à Dieu et l'expression de notre reconnaissance à nos délégués qui, sous la conduite du P. Terrien, sont les instruments de ces merveilles de la charité.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 19 octobre dernier, cinq missionnaires de la Compagnie de Jésus se sont embarqués à Marseille pour la mission de Shanghai (Chine) : Les PP. Hippolyte Joret, diocèse de Nantes, Paul Besnard, diocèse de Bayeux ; Joseph Thomas, diocèse de Nantes ; Eugène Goulven, diocèse de Quimper ; et le F. Jean Hervé, diocèse d'Angers.

INFORMATIONS DIVERSES

Athènes. — L'année dernière, dans le numéro du 26 octobre des *Missions catholiques*, nous annoncions la création d'un collège grec catholique à Athènes, par Mgr Marengo, archevêque de cette capitale, avec un don important de Sa Sainteté N. S. P. le Pape Léon XIII. Aujourd'hui, nous écrit-on, le succès a dépassé les espérances du vénérable et vaillant prélat. A la rentrée, plus de *deux cents* élèves se sont présentés et, parmi eux, beaucoup de Grecs désirant apprendre la langue française, en grand honneur ici. Mais, faute de local, on n'a pu en admettre que *cent trente*. Ce local grandiose cependant et admirablement aménagé, bâti par Mgr l'archevêque autour de la belle basilique de Saint-Denys, son œuvre aussi, et à la suite du palais archiépiscopal, contient le grand séminaire et le *Lycée léonin de Saint-Denys*. Vingt professeurs émérites de l'université y tiennent les cours de grec, de latin, de géologie, de mathématiques, etc. ; tandis que les RR. PP. Oblats de Saint-François-de-Sales de Troyes, dont la réputation d'éducateurs est avantageusement connue en France, maintiennent la discipline, font les classes de français, préparent au baccalauréat français, faveur accordée à Mgr l'archevêque par M. le Président de la République, à la condition que les épreuves seront subies devant les membres de l'Ecole française d'Athènes. L'an prochain, l'établissement exige un agrandissement, si les ressources suffisent. Sous l'énergique impulsion de Mgr Marengo, la mission d'Athènes et de son vaste territoire, prend un grand développement que le manque de moyens pécuniaires empêche de soutenir par la création de plusieurs paroisses, en des centres populeux. Dieu, espérons-le, suscitera quelque âme généreuse qui nous prêtera aide et secours.

Dahomey. — Aucune nouvelle officielle ne nous est encore parvenue directement depuis la conclusion de la paix au Dahomey. Nous savons seulement par des lettres particulières que si le gouvernement français a honoré avec grand empressement le modeste missionnaire, sa mission toujours si pauvre est dans le dénuement le plus complet. Voici en quels termes touchants il parle lui-même de sa situation :

« J'ai toujours du chagrin de la perte de ma belle mission; dans nos désastres j'ai absolument tout perdu... tout ce que j'ai acheté à Nantes et ailleurs... tout ce que l'Œuvre des Missions et mes amis de Nantes m'avaient donné, en sorte qu'il ne me reste plus rien... »

« Hélas, j'ai tout perdu dans ces tristes événements, tout, absolument tout... Je ne possède plus qu'une soutane, un chapeau et une paire de souliers; la flanelle et le pantalon avec lesquels je suis parti de Wydah ne m'appartiennent même pas... ma belle mission abandonnée et ruinée, c'est pour moi une source constante d'amers chagrins... »

Mexique. — Nous apprenons la mort de M. le chanoine Augustin Guisasola, le correspondant de l'Œuvre de la Propagation de la foi à Querétaro. Il avait été chargé de la reconstitution de l'Œuvre dans ce diocèse où elle avait été autrefois si florissante, et il s'en occupait avec un zèle dont nous recueillons déjà les premiers fruits.

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

(Suite [1]).

XVIII. — Zubaki.

A Koné. — Six pieds sous terre. — Noël.

Nous entrons dans le Zubaki : c'est le 23 décembre. A trois heures de l'après midi nous sommes à Koné qui en est le village principal. Koné n'est pas aussi grand que Kiaponi ni même que Kozi, mais le pays est relativement peuplé et fertile.

Ici du reste nous rencontrons du nouveau : une station de la Compagnie anglaise de l'Est africain fondée par M. Smith et gardée par un poste de Wangwanas de Zanzibar parmi lesquels nous retrouvons avec plaisir quelques uns de nos anciens porteurs. Une autre station de la même Compagnie a été établie à onze jours de marche par terre en amont à Odo Boro-Rova.

Nous descendons à l'ombre du drapeau britannique qui représentera ici la civilisation aussi longtemps qu'il favorisera les Indigènes et s'opposera aux entreprises de l'Islam somali, swahili ou arabe. Malheureusement la Compagnie est presque obligée d'engager pour ses postes des soldats plus ou moins musulmans de la Côte ou des îles et leur influence ne peut être que mauvaise sur les Wa-Pokomo. Mais nous remarquons du moins qu'il existe ici peu de rapports entre les deux éléments voisins : les indigènes ont même fermé leur village du côté de la station, de sorte qu'on ne peut se faire visite qu'en pirogue.

A Koné même, dans le centre pokomo, on nous fait également bon accueil. Au reste c'est une justice à leur rendre, les voyageurs anglais qui ont passé sur ce fleuve, se sont partout conduits de manière à exciter la sympathie de la population et nous ne trouvons ici, à notre tour, aucune aversion contre les Européens.

Dans un coin du village, il y a un campement de Gallas. D'où viennent-ils? D'où nous venons nous-mêmes, de Kau : mais ils ont fait le voyage par terre et beaucoup plus vite que nous, à cause de la rapidité de leur marche, de leur connaissance du pays et des innombrables contours du fleuve. Ce sont des chasseurs d'éléphants au nombre d'une dizaine parmi lesquels un jeune enfant dont la figure et la conversation annoncent une intelligence de choix. Quel dommage que tout ce monde soit païen !

La chasse ! Il paraît qu'elle est ici fructueuse, car, en ce moment, les Gallas, déchirent avec délices de longs morceaux de viande à peine passée au feu, et dans la journée nous voyons revenir des champs, sur les épaules des Wa-Pokomo qui n'en paraissent pas fort étonnés, quatre sangliers et une antilope. On n'a cependant pas de fusils, mais on ne manque pas de flèches empoisonnées et au besoin on se sert de la lance. Les trapes jouent aussi et surtout un grand rôle : dès le lendemain je pouvais moi-même prendre là-dessus une excellente leçon de choses et faire sur leur fonctionnement des remarques très personnelles.

Dans un champ voisin, champ planté de bananiers, de haricots et de patates, s'élevaient plusieurs sycomores dont les petites figues jaunâtres et mûres, attiraient un grand



CALAO A CASQUE

nombre de calaos et de pigeons verts : excellente fortune, car Séliman venait d'immoler sa dernière poule. Mon bréviaire sous un bras, mon fusil sous un autre, je me mets donc en campagne. Juste ici, à cinq minutes du village, voici un grand figuier où les pigeons accourent... je dépose le bréviaire, et l'arme au bras, l'œil fixe, le corps penché, je m'avance doucement, doucement, jusqu'à ce que... crac ! tout croule sous ma personne et en moins de rien me voilà à six pieds sous terre ! Après un moment d'éblouissement bien pardonnable, je devine peu à peu : 1° que je suis dans un trou ; 2° que ce trou soigneusement recouvert de branches et de feuilles mortes, avait été creusé à l'intention des sangliers; 3° que ces derniers m'ont cédé le pas ; 4° que le seul parti honorable qui me reste à prendre c'est de grimper de rechef sur la terre des vivants. J'opère donc ma sortie quoique avec quelque peine, mais quand j'ai la satisfaction de me voir debout sans bosse et sans entorse, hélas ! les pigeons verts étaient partis !

Cependant c'est aujourd'hui le 24 décembre, et dans l'Invitatoire des matines que j'ai lu sous l'ombre de mon sycomore il est dit : « *Hodie scietis quia veniet Dominus, et mane videbitis gloriam ejus !* »

Aux confins du Malalulu, en ce pays perdu, sur ce fleuve mystérieux, au milieu de ces populations inconnues, voilà donc que nous nous trouvons être, un évêque, un prêtre, un chrétien, les seuls et premiers représentants de la chrétienté, en ce jour où dans l'univers entier on ne cessera, pendant les vingt-quatre heures qui vont suivre, de rappeler sur cette terre Celui qui vint la sauver il y a dix-huit siècles passés !

« Noël ! Noël ! Voici le Rédempteur ! »

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 septembre, 3, 10, 17, 24, 31 octobre, et la carte p. 438.

Nous n'avons garde de la manquer, cette messe de minuit, et l'heure venue, pendant que devant nous le fleuve passe silencieusement, que les forêts de l'autre rive découpent leur sombre silhouette sur le ciel immense, que les étoiles montent là-haut, que tout le monde dort au poste et au village, l'Enfant-Dieu, pour la première fois, descend ici sous nos pauvres tentes...

Ah ! qu'il daigne réveiller bientôt toutes ces tribus qui dorment; qu'il se manifeste à toutes ces âmes qu'il a rachetées ; qu'il perce de sa lumière toutes ces ténèbres qui les enveloppent !

XIX. Le Tana

Le Fleuve. — Les Plantes. — Les Animaux. — Les Hommes.

Tel est donc le Tana.

Au point où nous en sommes, peut-être est-il bon de nous arrêter un peu, de résumer ici ce que nous avons vu et entendu de ce fleuve, de sa flore, de sa faune, et des habitants qui vivent sur ses bords. Jusqu'ici en effet les explorateurs de cette [partie de l'Afrique sont faciles à compter : les frères Denhardt, en 1878, sont remontés jusqu'à Massa, et c'est d'après leurs indications surtout qu'a été fait le tracé du fleuve sur la carte de Ravenstein. En 1888, trois chasseurs anglais ont passé quelque temps près du fleuve et nous avons retrouvé en deux endroits des traces de leurs campements. Enfin deux voyageurs de la Compagnie Anglaise de l'Est Africain, M. Pigott d'abord et M. Smith ensuite, partant l'un et l'autre de Malindi, ont abouti à Golbanti et ont ensuite remonté par terre jusqu'à Korokoro, en évitant les détours du fleuve et en se rabattant le premier sur Mombasa par l'U-Kamba et le second sur Malindi par Koné. L'expédition de Peters est partie de Wito pour arriver aussi par terre à Ngao, d'où elle a atteint Korokoro pour se rendre de là au lac Baringo et au Victoria Nyanza. Nous nous trouvons donc être les seuls, à notre connaissance du moins, à avoir, depuis Denhardt, remonté le fleuve en pirogues de manière à en suivre tous les contours, à voir tous les villages, à étudier toutes les régions. Il ne nous a pas été possible faute d'instruments — nos montres elles-mêmes refusant tout service — de contrôler les distances indiquées sur la grande carte de Ravenstein, mais on a pu rétablir plusieurs noms estropiés ou mal orthographiés, en donner d'autres qui avaient été omis, signaler de nouveaux pays, lacs, villages, etc. (1).

Mgr J. G. Blanc
Evêque d'Antigone, vicaire apostolique de Corée
(Voir page 551).

I. — Le Fleuve

Les mots *Nito Tana* (Litt. *Fleuve Tana*) — *Tana* en swahili, *Tsana* en pokomo, — ne s'appliquent proprement qu'à l'embouchure même du fleuve et paraissent étymologiquement rappeler une idée de partage, de séparation, de division qu'on trouve du reste justifiée par ce fait qu'il est obligé de se livrer un passage étroit, de chaque côté d'un banc, pour se jeter dans la mer. Au-dessus de son embouchure, jusqu'au confluent des rivières qui le forment, le fleuve ne porte plus en pokomo de nom général : c'est *l'eau*, *la rivière*, et quand on veut désigner tel ou tel endroit, chaque région, et dans chaque région, chaque détour principal, ce qu'on appelle *Kitao, pointe*, porte son nom. Mais les Gallas, eux, l'appellent en bas comme en haut. *Galana Maro*, *Fleuve Sinueux*, ou *Galana Dima*, *Fleuve Rouge*, deux noms fort justes à cause de ses innombrables circuits et de la couleur jaune de ses eaux due aux matières terreuses qu'il charrie en tout temps, non moins que le *Flavus Tiberis* des Latins.

Sa direction générale est du nord-ouest au sud-est. La source ou les sources précises en sont inconnues. Mais nul doute qu'il ne doive sa formation au massif volcanique du Kénya (en massaï *Donyo Egéré*, *Mont Tacheté*) qui, sous l'Équateur, élève à 6,000 mètres d'altitude sa tête couverte de neiges. Au nord de cette superbe montagne, sort d'un lac inexploré la rivière *Darba* (en galla *Darba* signifie *Pierre*), trop faible pour être navigable ; du sud vient le *Dakatcha* qu'on peut encore remonter très loin en pirogue : et ces deux cours d'eau, se réunissant à Ilaméyé, forment ce que nous appelons le Tana. Ces renseignements, comme ceux qui concernent le fleuve au-dessus de Zubaki, nous ont été donnés par un indigène du Haut-Fleuve que nous avions pris à notre service et confirmés

(1) Malheureusement, l'expérience prouve qu'il est presque impossible que tant de noms étrangers et légèrement barbares sortent intacts des mains du graveur. Tout ce que l'on peut faire, c'est de livrer ce qu'on a avec l'étiquette *Fragile* et l'avertissement que « de la casse on ne répond pas ».

par des Wa-pokomo de Ndéra qui avaient voyagé dans ces parages. M. Pigott, à Mombasa, nous a dit avoir vu ces deux rivières, appelées sur la carte *Kiluluma* et *Mumoni*, mais la dernière, inhabitée sur ses rives, est beaucoup plus inclinée au sud que ne le marque Ravenstein.

A partir du confluent de ces deux rivières, le fleuve traverse divers districts gouvernés par des chefs distincts et indépendants, Korokoro (du galla *Kolkolle*, petits cailloux), Malakoté, Mala-lulu, Zubaki, Ndura, Kina-komba, Gwano, Ndéra, Muina, Mala-tini (habitants d'en bas), cette dernière dénomination comprenant Ngatana, Ngao, Mrambani, Tchara, Sakaluzi, etc., jusqu'à *Mto-tana*, qui est l'embouchure, et ou le fleuve va se jeter dans la baie Ungama ou Formosa. Formée, entre les falaises de Wito et le promontoire de Ngomeni qui avance en surplomb sa pointe découpée en forme de tête de loup, cette baie, peu profonde, parait due à une invasion de la mer dont la tradition populaire elle-même a gardé le souvenir. *U-ngama*, du reste, s'il vient de *Ku-angama*, signifierait justement *Pays perdu*.

ZANGUEBAR ANGLAIS. — HAUT TANA; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar (Voir le texte, même page).

De Korokoro à la mer, le fleuve coule constamment, sur une largeur à peu près égale, largeur un peu supérieure à celle de la Seine à Paris, à travers une plaine immense qui parait être une alluvion géologiquement récente : car, lorsque les eaux sont basses, on trouve dans son lit et aux environs des madrépores et des bancs d'huîtres, jusqu'à Ngao, jusqu'à Ndéra, et peut-être plus loin. Çà et là on rencontre sur son cours quelques îles fluviales, plates et basses, couvertes de verdure et dont quelques-unes sont cultivées ; c'est ce que les Wa-pokomo nomment *Kiluza*. Par ailleurs, à droite comme à gauche, pas une colline véritable, pas un ruisseau, pas un caillou, mais fréquemment des étangs ou petits lacs formés, soit par une dépression naturelle où se rassemblent les eaux de pluie, soit par un débordement du fleuve à l'époque des crues. De ces nappes d'eau, quelques-unes déversent leur trop plein dans le Tana, d'autres dorment dans leurs cuvettes d'une saison à l'autre, d'autres enfin, près de la Côte, donnent naissance à des rivières séparées qui forment l'Ozi.

Malheureusement l'embouchure de ce fleuve offre à la navigation un passage très difficile, et c'est pourquoi on pénètre généralement sur son cours par Kipini qui est lui-même un très mauvais port, par l'Ozi et par le Bélézo, quand ce canal a suffisamment d'eau pour porter une pirogue. Mais une fois entré on peut en toute saison remonter très loin, jusqu'au-delà du confluent ; aussi la compagnie anglaise vient-elle de lancer sur ce fleuve un petit vapeur

à faible tirant, semblable à ceux qui fonctionnent sur le Niger. Il partira de Nito Tana ou de Golbanti et recevra ses chargements de Malindi par voie de terre.

Le Tana, comme le Nil et autres fleuves tropicaux, a des crues régulières, indépendamment des hausses accidentelles, deux par an correspondant à la fois aux deux saisons des pluies et aux deux fontes de neige sur le Kénya : la plus grande différence du niveau observée à Ngao est de quatre mètres. Ces crues arrivent subitement, et parfois, en une nuit, le fleuve monte du fond de son lit jusqu'au plein de ses rives, déborde, s'étend dans les campagnes qu'il fertilise, dans les villages qu'il inonde. Aussi les habitants ont-ils établi le plancher de leurs cases à environ trente centimètres au-dessus du sol. Dans ces conditions le fleuve peut venir pendant la nuit : le Pokomo ne quittera la natte de dattier sauvage où il est étendu que tout au plus pour ramasser au passage les poissons trop effrontés qui violeraient son domicile. Généralement, l'eau décroît plus lentement qu'elle ne vient : dans le haut-fleuve on la trouve déjà très bas, lorsque près de la Côte, elle couvre encore les campagnes.

Malgré ces inondations périodiques, le climat paraît sain. Les indigènes sont généralement vigoureux et doués de brillantes santés. A Ndéra, malgré les tournées médicales que nous faisions très fidèlement et que, au besoin, on nous faisait faire, nous n'avons trouvé que des fièvres sans importance, des plaies, des rhumes : faut-il aussi parler d'une vieille centenaire qui voulait absolument, grâce à notre art, revenir à ses vingt-cinq ans? Hélas ! nous n'avons pas réussi. Dans le Bas-Fleuve où l'islamisme règne, il faut naturellement ajouter aux malaises ordinaires la série des maux innombrables dont les fils du prophète, représentant la civilisation, paraît-il, ont ici la spécialité.

(A suivre).

UNE PREMIÈRE TOURNÉE PASTORALE AU TANGANIKA

PAR

Mgr **BRIDOUX**, des Missionnaires d'Alger,

Évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika

IX. — De Notre-Dame de Mpala à Notre-Dame de Karéma.

(Suite [1])

Sauvés du naufrage. — Arrivée à Notre-Dame de Karéma.

Nous voguions depuis dix-sept heures à force de rames et nous avions doublé les promontoires de la Tampa, Kibouïré, Kabouridi, Kamaruba, quand tout à coup, au moment où nous allions franchir le Kongwe, le vent du sud se lève avec violence, et nous précipite au milieu des rochers qui, en cet endroit, bordent le rivage. Nous sommes sérieusement menacés de naufrage, et je vois le moment où notre barque, embarrassée au milieu de blocs énormes, va s'y briser.

Notre premier mouvement est d'élever notre cœur vers Dieu, puis de lutter avec courage contre le péril. Le sang-froid et la bravoure de nos marins, enfants de la mission de Karéma, nous sauvent. Plusieurs, après avoir fait le signe de la croix, se jettent résolument à l'eau pour repousser la barque, s'exposant à être broyés entre elle et les rochers, tandis que les autres s'armant de perches et des montants de ma tente, empêchent notre embarcation de se heurter contre les pierres au milieu desquelles le vent nous a précipités. Ce n'est qu'après vingt minutes de lutte presque désespérée que nous pouvons enfin sortir de ce mauvais pas, et que nous parvenons à faire échouer notre barque sur un petit banc de sable. Nous étions sauvés du naufrage, et nous en adressons nos plus ferventes actions de grâces au bon Dieu et à sa Sainte Mère.

Pendant ce temps de petits enfants que j'emmenais à l'orphelinat de Karéma, dormaient paisiblement, blottis sous leur natte au fond de la barque, sans même se douter du danger.

Le montant principal de ma tente avait été brisé dans la lutte contre les rochers, et nous dûmes passer la journée sur les pierres du rivage où quelques maigres broussailles ne nous préservaient que bien faiblement des ardeurs du soleil. Cependant nos marins font bouillir un peu de farine, et vers trois heures, nous nous remettons en mer pour la grande étape de la traversée du lac : c'était la troisième nuit que nous allions passer sans dormir. Au moment où nous nous éloignions du rivage, une petite barque se dirige vers la nôtre : ce sont des sujets de Kongwé qui viennent nous saluer de la part de leur roi. Un vent favorable se lève bientôt et souffle pendant une partie de la nuit, ce qui permet à nos marins de laisser leurs rames, mais, le lendemain matin, le vent change et devient d'une violence extrême. Nous jetons l'ancre en pleine mer, et nous attendons plusieurs heures durant, que le vent se calme. Notre bateau, agité par les vagues, est balloté de droite à gauche avec une telle violence que j'en ai le mal de mer. L'eau menace de nous envahir et plusieurs marins sont occupés à vider notre barque. Enfin le vent du sud se lève, et nous pouvons mettre le cap sur Karéma.

Nous y arrivons un peu à l'improviste, vers deux heures de l'après-midi, mais les Pères, les orphelins, tous les chrétiens et les postulants sont sur le rivage, et dès que l'on sait que le *Bwana Skofu*, l'évèque, est sur la barque, des cris de joie, des salves d'armes à feu retentissent de toutes parts. Peu partisan de cette dernière démonstration, je fais en vain tous mes efforts pour l'empêcher. Bientôt je suis porté à terre sur les bras de nos plus robustes enfants, et j'embrasse mes confrères parmi lesquels je revois un ancien condisciple de classes, le cher P. Dromaux, qui, depuis douze ans, travaille aux missions du Tanganika. Tous m'attendaient avec la plus vive impatience, car ils se trouvaient aux prises avec les plus graves difficultés de la part des Arabes, à la suite de la guerre allumée sur la côte. C'est une tempête redoutable contre laquelle nous avons à lutter actuellement, mais nous espérons que le bon Dieu qui nous a préservés jusqu'ici d'une manière si providentielle, nous permettra d'y survivre, ainsi que nos œuvres. Quoique nous soyons encore au moment le plus critique, et que nous ne prévoyions pas comment les choses tourne-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 19, 26 septembre, 3, 10, 17, 24, 31 octobre et la carte page 501.

ront, je ne crois pas inutile d'en dire quelques mots dans un chapitre particulier, dans le but surtout de montrer comment la divine Providence nous a protégés, nous qui sommes comme des agneaux au milieu des loups.

X. — Échos de la guerre des Allemands.

Premières tracasseries. — Salut providentiel. — Romaliza. — La conduite de ses hommes en contradiction apparente avec la sienne. — Prétentions de Matinula. — Menacés sérieusement! — Belle conduite de nos enfants et des sauvages. — Puissance du signe de la croix. — Un moment de répit.

Nous quittions Saadani pour nous enfoncer dans l'intérieur au moment même où les Allemands prenaient la douane de Zanzibar. Ils avaient alors toute confiance en eux-mêmes, et ne paraissaient même pas se douter des difficultés qu'ils allaient rencontrer. Je n'ai pas ici à juger leur manière d'agir, mais en présence des massacres des Européens de l'Intérieur qui ont déjà eu lieu d'après la rumeur publique, de ceux qui pourraient encore se produire, en présence des graves dangers que nous avons courus et que nous courons encore, je ne puis pour le moins taire ces derniers.

Jusqu'à Tabora nous voyageâmes assez paisiblement, car nous précédions les nouvelles de la côte, mais elles y arrivèrent par les courriers arabes presque en même temps que nous. Aussi apprîmes-nous bientôt que les Arabes sollicitaient Siké, sultan de l'Ounyanyembé, au massacre de tous les Européens qui passaient par son pays, Allemands ou autres. Siké se contenta de nous rançonner fortement, et il fut imité en cela par Ndisha, reine de l'Ugunda chez qui passa plus tard notre caravane de ravitaillement, et par Pando-Mshalo, roi d'Urambo et successeur du fameux Mirambo. Le premier ministre de ce dernier, un Arabe, nous déclara formellement que c'était à cause de la guerre que les Blancs faisaient à la côte aux Arabes et aux nègres, que l'on exigeait de nous, contrairement à ce qui s'était pratiqué jusque-là, un hongo exorbitant. Il savait cependant bien, lui Arabe, que les Français ne devaient pas être confondus avec les Allemands.

A notre arrivée à Oujiji, nous apprîmes que, sans nous en douter le moins du monde, nous avions couru le plus grand péril. Plusieurs jours durant, à l'annonce de l'arrivée de notre caravane, les Arabes de cette ville avaient délibéré pour décider s'ils n'enverraient pas leurs esclaves nous attaquer dans le grand *pori* (désert) de Mazungwe, piller notre caravane et nous massacrer, puis ensuite attaquer notre mission de Kibanga et la station des Anglais à Kawala. Ils en avaient pris le parti, lorsque Mohammed ben Rhelfan, dit Romaliza, l'Arabe le plus influent du Tanganika, arriva à l'improviste à Oujiji. On le croyait bien loin; car il était parti en expédition au Manyéma ; la divine Providence le ramenait au moment voulu pour notre salut. Il s'interposa résolûment en notre faveur, et déclara aux Arabes d'Oujiji qu'il s'opposait formellement à notre massacre. Nous étions sauvés de la gueule du loup, *salus ex inimicis nostris*. Romaliza s'attendait à être récompensé largement et la circonstance présente nous y obligeait. Il me demanda de solder une traite de trois mille francs pour dettes qu'il avait à la côte, et je la lui signai. Romaliza se posait en sauveur non désintéressé comme on le voit. Pour nous, notre Sauveur n'était autre que Dieu lui-même qui se sert des hommes à son gré, et fait parfois tourner leur ambition et leur politique à sa gloire. L'étude de l'homme nous en convaincra davantage.

Ancien employé de douane à Zanzibar au compte de Saïd Bargash, cet Arabe, fortement secondé par le sultan, est parvenu à acquérir une influence principale à Oujiji, et, quoiqu'il n'ait aucun titre officiel, on recourt à lui dans les affaires judiciaires et administratives, comme si de droit il avait l'autorité en main. Il domine en maître presque incontesté, depuis la mort de Mounié-Héri, l'ancien gouverneur d'Oujiji, sur toutes les rives du nord du lac, et il cherche à prendre pied dans le sud. Il est assez intelligent pour comprendre qu'on pourrait le rendre responsable à la côte du meurtre des Européens, s'il avait lieu, et de plus il ambitionne une situation semblable à celle de Tipo-Tipo, dont il est l'allié. Mais si les intérêts de Romaliza étaient de se tourner contre nous, pourrions-nous encore compter sur lui ? Nous ne pouvons oublier que ce sont ses tracasseries qui nous ont obligés, il y a quatre ans, à abandonner la mission du Massanzé. A condition donc qu'il puisse faire ses affaires, il sera notre protecteur, et pour le paraître davantage, il nous créera, par ses Wangwanas, toutes les difficultés imaginables. La situation de Tipo-Tipo n'est-elle point digne d'envie! En paraissant servir les Européens, il fait brillamment ses affaires, et il va, dit-on, revenir bientôt au Tanganika pour transporter à la côte est, de concert avec son associé Romaliza, trente-six mille kilogrammes d'ivoire. La voie de l'Est leur coûtera toujours moins cher, grâce à leurs nombreux esclaves qui leur servent de porteurs, et ils espèrent, par cette voie, pouvoir se procurer la poudre que l'Etat congolais refuse, dit-on, et avec raison, à Tipo-Tipo. Si l'État congolais ne s'enrichit pas, Tipo-Tipo fait de brillantes affaires, et l'on conçoit que Romaliza ambitionne une semblable situation.

Pendant que l'on traitait de notre massacre à Oujiji, les missionnaires de Kibanga étaient menacés par les Wangwanas. Nous fûmes cependant bien tranquilles à Lavigerie-Ville pendant les deux mois et demi que j'y séjournai; mais des lettres du R. P. Coulbois m'apprennent que les Wangwanas de Romaliza lui-même ont réitéré leurs menaces, et que, pendant plusieurs semaines, les chrétiens de la mission ont dû se tenir sur le pied de guerre. Romaliza informé a eu l'air de gronder ses gens ; les menaces pouvaient-elles, toutefois, se faire sans ses ordres? Son plan me paraît être d'établir sa domination dans le sud, et ses séïdes sont déjà au Marungu, chez un petit chef nommé Katélé, qui les a reçus récemment. Or, Romaliza craint la puissance du capitaine Joubert à qui Katélé est soumis, et pour l'empêcher d'agir, il fait menacer nos stations du nord. Notre brave capitaine trépigne sur place ; mais est-ce le moment pour lui de partir en guerre contre les Arabes ?

Présentement, c'est la mission de Karéma qui paraît être le plus en butte aux menaces des Arabes. Un vieux métis arabe, de nom de Matrimula, est venu, il y a quelque temps, de Lindwé, au sud du lac. Il prétend avoir conquis autrefois l'Ukaendé, et c'est lui qui a vendu aux Belges la station de Karéma. Matimula, de retour à Karéma, où il

n'avait pas reparu depuis lors, a commencé par émettre des prétentions sur notre mission, en voulant nier le contrat passé avec M. Cambier, et finalement a, un beau jour, posé aux missionnaires les conditions suivantes : lui donner la moitié de notre caravane de ravitaillement qui venait d'arriver, et alors on règlerait, par après, la question de propriété, ou partir le jour même sans rien emporter, et en abandonnant nos nombreux orphelins dont il ferait ses esclaves. Il annonçait, en même temps, qu'il faisait une levée d'armes. Les missionnaires surpris essayèrent de parlementer, et parvinrent à l'apaiser momentanément par un présent de la valeur d'environ 500 fr. Les affaires en étaient là quand j'arrivai, cinq jours plus tard, à Karéma. Les missionnaires avaient pendant ce temps appris que le vieux métis n'était pas aussi puissant qu'il se disait, et que les chefs de l'Oukaendé n'embrassaient nullement son parti, comme il s'en était vanté pour les effrayer. Par ailleurs, les grands enfants, les chrétiens et les postulants de la mission étaient tous disposés à résister bravement en cas d'attaque. Je résolus donc, avec l'avis de mes confrères, de parler haut à Matimula, en rompant absolument avec la voie des concessions dont nous n'aurions pas vu la fin. Voici, jour par jour, le récit des pourparlers qui eurent lieu à cette occasion.

Dimanche 14 juillet. — Matimula m'ayant fait demander, le jour même de mon arrivée, à venir me voir pour traiter les affaires, je lui fis répondre que j'étais fatigué du voyage et que je le ferais appeler dans quelques jours. Je lui envoie donc aujourd'hui notre nyampara, accompagné de trois hommes pour lui dire que je pourrai le recevoir demain matin. En arrivant au village de Kassagula, résidence de Matimula, nos hommes s'en voient fermer les portes, et sont menacés d'être tués s'ils avancent. Notre nyampara obtient cependant d'être admis seul dans l'enceinte. Ses compagnons accourent tout effrayés nous dire que Matimula fait battre les tambours de guerre et qu'il se dispose à venir nous attaquer pendant la nuit. Nous les rassurons de notre mieux, et mettant toute notre confiance en Dieu, nous dormons tranquilles. Comme l'on se sent plus près de Dieu, lorsqu'on ne voit que lui en qui se reposer, et comme on le prie avec plus de foi ! Nos petits orphelins, sans être au courant de toutes ces affaires, en ont cependant entendu quelques mots. Ils ont remarqué des allées et des venues insolites et ils prient aussi.

Lundi 15. — L'accueil fait hier à nos hommes s'explique. Les Wangouanas ont dit à Matimula que nous voulions aller l'attaquer ; et en voyant arriver notre nyampara suivi de trois hommes armés, il a craint qu'en les acceptant dans son enceinte, ils en ouvrent, la nuit, les portes à nos enfants. Il nous envoie deux Wangouanas chargés de nous transmettre ses conditions de paix : un nouveau présent, promesse d'un tribut annuel, et remise sous son autorité de trois villages de nos suivants. Or l'un d'eux, celui de Saint-Charles, renferme nos défenseurs les plus décidés et les plus énergiques que nous avons peine à empêcher d'aller braver le vieux. Livrez les chiens au loup et il aura beau jeu des agneaux. Nous refusons avec indignation en déclarant que les Blancs ne peuvent avoir la lâcheté de trahir ceux qui se sont confiés à eux, et qu'ils préféreraient mourir avec eux. Nous refusons également les autres conditions. Nous ne voulons pas la guerre, ajoutons-nous, tout le monde le sait dans le pays, mais s'y l'on vient nous attaquer, nous saurons nous défendre, et gare alors aux fusils de nos enfants et de nos gens.

Mardi 16. — De bon matin nous arrivent deux messagers de Mrundi, un des principaux chefs de l'Aukaendé. Il a appris mon arrivée et les menaces de Matimula, et il envoie me saluer et nous avertir que non seulement il ne fait pas cause commune avec notre ennemi, mais que les Wawendés ses sujets, sont prêts, sur un mot de nous, à aller le battre. « Matimula, nous ajoutent-ils, a pu se tromper sur les paroles de notre chef qui s'est dit son ami, mais nous autres sauvages, quand nous voulons tuer quelqu'un nous commençons par lui dire qu'il est notre ami ; jamais toutefois, s'empressent-ils d'ajouter, nous n'agirons ainsi avec les Blancs. Ce vieil Arabe vient troubler notre pays, mais vous, nous vous connaissons depuis longtemps, vous êtes nos frères, et nous n'avons jamais songé à vous faire du mal.

Ce sont de terribles hommes que ces Wawendés, les plus féroces habitants des montagnes de l'Oukaendé, au sud d'Oujiji, où les Arabes n'ont encore pu pénétrer ; on n'est pas brave chez eux, si l'on a pas tué au moins un homme Dernièrement, à la suite de l'assassinat de leur petit chef, Séranda, ils firent périr, dit-on, tous ceux qui furent soupçonnés de complicité, en tout dix-neuf personnes. Un de nos suivants du nom de Kambélé s'égara alors dans leurs montagnes ; il fut arrêté et menacé de mort comme complice. Le signe de la croix fut son salut. « Je ne suis point, dit-il, complice des meurtriers, mais un homme des Blancs ; » et comme preuve il fait le signe de la croix. « C'est vrai, lui répondirent les sauvages » ; mais comme ils avaient encore des doutes, ils le retinrent durant deux jours en prison. Kambélé pendant ce temps ne faisait que des signes de croix, si bien que les sauvages le relâchèrent, en lui disant :

« Nous savons maintenant que tu es réellement un homme des Blancs, puisque tu pries comme eux. »

Je réponds aux envoyés de Mrundi que tout mon désir est de vivre en bonnes relations avec leur chef, et comme preuve, je leur remets pour lui une étoffe de couleur.

Au moment où ils sortent de chez nous, ils se rencontrent avec les envoyés de Matimula. Nous sommes maintenant certains que les sauvages ne sont pas pour lui, et nous pouvons leur parler avec plus d'assurance. Ils nous réitèrent les prétentions de leur maître, et nous leur répondons que nous voulons toujours la paix sans aucune condition. J'ajoute que j'en veux au plus tôt l'assurance de leur maître, parce que la coupe de la patience est pleine et qu'elle pourrait déborder malgré nous ; nos enfants, nos chrétiens et nos suivants sont, en effet, fatigués des menaces du vieux, et nous pourrions avoir peine à les empêcher de lui faire un mauvais parti. Ils nous sont dévoués, ces chers enfants que nous avons arrachés à l'esclavage.

Les envoyés de Matimula prennent sur eux de déclarer que leur maître accepte la paix sans conditions, mais nous les prions de lui rapporter nos dernières paroles.

(*A suivre.*)

Mgr BLANC

Vicaire apostolique de Corée

Jugé par la presse de l'Extrême-Orient

Nous avons annoncé, en son temps, la mort prématurée de Mgr Blanc. Son vénérable successeur, Mgr Mutel, veut bien nous communiquer un extrait des journaux de l'Extrême-Orient sur l'éminent défunt et sur l'état actuel de l'illustre église de Corée. Nous les citons comme un hommage respectueux que nous sommes heureux de rendre et à l'évêque regretté, et à celui qui continue son œuvre interrompue et aux missionnaires qui peuvent déjà saluer dans un avenir prochain le triomphe de l'apostolat.

Extrait d'une correspondance adressée de Corée au « Shanghai Mercury ».

Séoul, le 25 février 1890.

La ville de Séoul vient d'être cruellement affligée par la mort inopinée du T. R. évêque J. G. Blanc de la mission catholique française décédé le 21 courant. Le défunt prélat qui vint dans ce pays pendant les persécutions de 1876, après avoir attendu dix ans en Chine l'occasion de franchir la frontière de Corée, a donc résidé ici quatorze ans.

Mgr Blanc a consacré à sa mission et à son Église les ressources d'un esprit puissant et les énergies d'une âme forte. Dans les heures les plus sombres de la persécution et dans les souffrances, il n'a jamais défailli et l'exemple de son courage tranquille et indomptable a inspiré à ses confrères et à ses chrétiens ces efforts renouvelés qui sont enfin couronnés par la victoire.

Requiescat in pace.

La représentation théatrale privée qui devait avoir lieu le 21 courant au consulat général d'Angleterre, a été contremandée en raison du deuil causé par la mort de l'évêque.

* * *

Séoul, le 28 février 1890.

La Corée a fait depuis quelques temps d'incontestables progrès. Comme preuve, il me suffit de citer ce qui s'est passé dans ce pays en 1866 et aujourd'hui en 1890.

En 1866 un massacre sanglant eut lieu. Des milliers de chrétiens indigènes furent égorgés ou torturés jusqu'à la mort, et des douze missionnaires catholiques alors en Corée, neuf furent décapités après avoir subi toutes sortes de supplices et d'insultes, et parmi eux les deux évêques Berneux et Daveluy; trois seulement réussirent à s'échapper. La personne qui a ordonné et inspiré ces horreurs, ces abominations et ces crimes, est encore vivante, je veux parler du régent père du roi actuel.

Quelle différence en 1890 ! Quand les restes du dernier évêque de la Mission catholique de Corée, le vénéré Mgr Blanc, furent portés à leur dernière demeure, le cortège funèbre dut s'arrêter quelques minutes en dehors de la petite porte de l'ouest (porte par laquelle sont passés tous les martyrs en 1866), à cause de l'arrivée d'un représentant du gouvernement coréen, qui venait offrir, au nom du Ministère des affaires étrangères, une carte de condoléance au représentant de la France, M. Collin de Plancy.

Pour montrer à quel point le défunt évêque était aimé et profondément respecté, il me suffira de dire qu'à la nouvelle de sa mort toutes les légations sans exception ont mis leur pavillon en berne. Voilà ce qu'est la Corée aujourd'hui comparée à ce qu'elle était il y a un quart de siècle ! Au service funèbre tout le corps diplomatique était présent aussi bien que tous les étrangers de marque résidant à la capitale. Pendant la cérémonie, M. Collin de Plancy, commissaire de France; M. Wœber, chargé d'affaires pour la Russie ; M. Walter Hillier, consul général de Sa Majesté britannique et le consul d'Allemagne, M. Krien, se tenaient aux quatre coins du cercueil portant les cordons du poêle. La bière fut portée au « Champ du Seigneur » au pied d'une pittoresque colline non loin du fleuve, par des chrétiens indigènes jusqu'à plusieurs milles de la capitale, suivie par le corps diplomatique et consulaire, l'élite de la société de Séoul et une foule de chrétiens coréens. Encore une fois voilà la Corée en 1890 !...

* * *

Extrait d'une correspondance adressée de Mandchourie au « Daily News » de Chang-hay.

Nerchewang, le 25 mars 1890.

C'est une grande satisfaction pour moi d'avoir connu Mgr Blanc dès l'époque de son arrivée ici. Jeune missionnaire de vingt-trois ans, il était rempli du désir de faire son devoir et tout fier d'avoir conservé sa vigueur et ses forces pour l'autre moitié de son existence. On peut dire que son éducation de vingt-trois ans devait lui permettre d'accomplir vingt-trois années des travaux les plus désintéressés qu'on puisse imaginer. Ce doit être une glorieuse croyance que celle qui produit de si magnifiques spécimens de la nature humaine, des hommes de cette trempe.

Pendant les vingt-trois ans qu'il a passés en mission, Mgr Blanc s'est trouvé pour ainsi dire continuellement en présence de la mort, et cela avec le plus grand sang-froid et le plus héroïque courage. Assurément ce doit être une terrible épreuve de vivre dans un continuel péril, d'être jeté en prison avec la connaissance que la mort seule avait délivré les missionnaires pris auparavant, car si Mgr Ridel a échappé au martyre, ce sont les mauvais traitements endurés en prison qui en définitive amenèrent sa mort.

Ce deuil récent rappelle qu'en ces dernières années plusieurs évêques français, plus ou moins en relation avec les Missions Etrangères de cette province, sont morts : ce sont les Seigneurs Verrolles, Ridel, Boyer, Dubail, Raguit et Blanc. Leurs noms sont prononcés ici avec la plus grande vénération comme appartenant à des hommes dont la vie a été pure et qui travaillant pour la civilisation la plus élevée ont laissé de nobles exemples à imiter.

* * *

Extrait d'une correspondance adressée le 17 décembre 1889 de Corée à un journal protestant du Japon.

Bien que je ne partage pas sur nombre de points la manière de voir des Pères français, je n'en admire pas moins la loyauté, l'énergie et le zèle des catholiques romains. Le seul travail réel d'évangélisation accompli jusqu'ici en Corée, l'a été par ces fidèles martyrs du devoir, et ce travail

ils l'ont fait sans prétention ni ostentation. Jamais on ne voit ces Pères montés sur des chevaux richement caparaçonnés, ni jouer au *lawn tennis*, ni aller en partie de plaisir, ou à la chasse, ni entrer dans des intrigues politiques ou négocier des affaires. Il font leur devoir comme une dette payée à leur Dieu, nullement pour les dollars ni pour obtenir une dignité dans le royaume.

BIBLIOGRAPHIE

La mission de Vizagapatam, par un missionnaire de Saint-François de Sales. — Grand in-8° de 532 pages, illustré de nombreuses gravures et d'une grande carte en couleurs. — Annecy, librairie Niérat.

Aux mois d'avril et de mai 1886, nous avons publié un journal de voyage sans signature, mais dont la forme singulièrement pittoresque décelait une plume exercée. L'auteur, un Père de Saint-François-de-Sales d'Annecy, ayant fait à la suite du maharajah de Vizianagram, une tournée de quatre mille kilomètres dans l'est et le nord de l'Inde, avait eu l'excellente pensée de prendre quelques notes chemin faisant, et ces simples notes, développées avec talent, avaient fourni la matière d'un long article dont le charme est demeuré vivant dans notre mémoire.

Aussi, en apprenant que le livre dont nous avons transcrit plus haut le titre sortait de la même main, avons-nous été tout d'abord prévenu en sa faveur. Cette excellente impression n'a fait que s'accroître à mesure que, les pages succédant aux pages, nous voyons passer sous nos yeux dans une lumineuse exposition, les cités populeuses, les hommes et les choses, les institutions et les coutumes, les monuments et les paysages, enfin et surtout les chrétientés nombreuses de l'Orissa. C'est l'histoire complète de cette vaste mission de Vizagapatam, qui, par sa forme et sa place géographique, évoque l'idée d'un coin massif enfoncé dans le flanc de la péninsule brahmanique. Des chapitres spéciaux donnent sur les diverses religions auxquelles la vraie foi dispute dans l'Inde le cœur de deux cent cinquante millions d'hommes ; sur les institutions sociales, sur les races, sur les princes hindous, etc., des renseignements qu'on trouverait difficilement ailleurs.

Pour apprécier mieux encore ce travail, écoutons l'auteur :

« J'y ai mis toute la bonne volonté dont je suis capable. Ce n'est pas sans un vif plaisir que j'ai fait revivre dans mon esprit tant de vieux souvenirs de nos Pères, de nos œuvres, de nos difficultés et aussi des succès que Dieu a bien voulu nous accorder. C'est avec une sorte d'enthousiasme que j'ai successivement évoqué devant mon imagination l'Inde avec toutes ses merveilles, ses villes, ses campagnes, ses jungles peuplées de tigres et de paons, ses admirables monuments, ses incomparables paysages qui m'ont donné tant de fois le regret de n'être pas peintre, ses habitants enfin avec leurs défauts et leurs qualités, que jaime maintenant comme des compatriotes et des frères. »

On avouera que l'auteur n'envisageait pas d'une façon mesquine le programme à remplir et nous engageons nos lecteurs à se rendre compte par eux-mêmes du talent avec lequel le R. P. Domenge (qu'il nous pardonne de faire connaître son nom !) a traité son beau sujet.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Malerzé-Debève, diocèse de Cambrai 7
Anonyme du diocèse de Chartres 65
R. C., à Alger 10
Anonymes de Saint-Sever-sur-l'Adour, diocèse d'Aire 10

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Van Camelbeke).
Un prêtre du diocèse d'Angers 10
Un abonné de Lyon, avec demande de prières pour ses enfants 20
Anonyme de Paris, avec demande de prières 4
M. Simon-Siver, diocèse de Bordeaux, avec demande de prières. 6 95

A la Directrice des écoles de filles, à Nazareth (Palestine).
Anonyme de Molsheim, diocèse de Strasbourg 100

A Mgr Fallize (Norwège).
C. C., de Grenoble 20

Pour les victimes de la famine au Tong-King (Mgr Onate).
Eug. Ch., à Soissons, avec demande de prières 1 05

Pour les affamés de la Chine (Mgr Banci).
Anonyme de Molsheim, diocese de Strasbourg 50

A Sœur Gilbert, à Ning-po, rachat et baptême d'un enfant sous le nom de Roger.
Mme la comtesse de Galembert, diocèse d'Angers, avec demande de prières 20

Au R. P. Verdier (Maduré) pour les affamés.
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers 10
Anonyme de Bourgueil, diocèse d'Angers 10
Anonyme du diocèse d'Arras 10

Pour les missions des Pères Jésuites (Au même).
Une personne de Neuville, diocèse de Lyon 100

A Mgr Puginier (Tong-King occidental) pour les inondés.
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers 10
Anonyme de Bourgueil, diocèse d'Angers 10
Un abonné du diocese de Versailles 5

Au même, pour les affamés.
Un anonyme de Champagne 5

A Mgr Blettery (Su-tchuen oriental).
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers 10
Anonyme de Bourgueil, diocèse d'Angers 10
Mmes Blanchet et de la Perraudière, à Laval 10
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille 500

A Mgr Banci (Hou-pé septentrional) pour les affamés.
Mlle Lenoble, à Lyon 40

Pour le Chen-si septentrional.
Mmes Blanchet et de la Perraudière, Laval 10
T. D., diocèse de Luçon 10

A Mgr Mutel (Corée).
C. C., de Grenoble 20

A Mgr Midon pour son séminaire.
C. C., de Grenoble 20

A Mgr Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi.
V. D. C., de Toulouse 24 35

Pour la mission ruinée du P. Dorgère.
Mme Feber, de Strasbourg 100
Les apostoliques de Clermont-Ferrand 20
Deux chrétiennes d'Anvers 5
Anonyme de Nantes 5
Un admirateur du P. Dorgère, a Nantes 5
V. D. C., de Toulouse 24 35

Au vicaire apostolique de l'Abyssinie.
Anonyme de Molsheim, diocèse de Strasbourg 50

A la mission la plus nécessiteuse des pays sauvages (Mgr Augouard).
Anonyme de Beaupréau, diocèse d'Angers, avec demande de prières 50

Pour les prêtres polonais.
M. Rogery, à Montpellier 3 50

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — TERRAIN DE CHASSE; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 555).

LA FAMINE EN COCHINCHINE ORIENTALE

Un cri de détresse.

Nous recevons de la Cochinchine orientale la lettre suivante. Nous nous empressons de la publier sans commentaire. Ces lignes parlent d'elles-mêmes, elles disent la douleur du missionnaire qui voit ses enfants mourir à ses côtés et qui ne peut les soulager.

LETTRE DE M. ALLYS, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Hué (Annam), 17 septembre 1890.

Entouré de misères à soulager et d'âmes à sauver, je ne désire, pour ainsi dire, qu'une chose : être riche afin de pouvoir subvenir aux besoins spirituels et temporels d'une foule de malheureux. Que de fois en pensant aux sommes presque fabuleuses dépensées pour de vains amusements par des personnes chrétiennes et même charitables, je me suis dit : Mon Dieu ! que n'ai-je la dixième, voire même la centième partie de cet argent ; avec cela, je sauverais des enfants par milliers, je convertirais des païens par centaines et je ferais aimer la France par une infinité de personnes qui ne la regardent que comme une ennemie.

Souvent aussi je m'accuse moi-même d'être plus ou moins la cause que bien des gens meurent de misère sans espoir d'être heureux dans l'autre vie, car, après tout, si je n'ai pas d'argent, c'est parce que je n'en ai jamais demandé et si personne ne vient au secours des affamés de Hué, c'est qu'on ignore que la disette règne dans la capitale de l'Annam.

Depuis plus d'un an, on ne peut sortir de chez soi sans rencontrer des pauvres : les uns sont sans habits, les autres sont couverts de haillons, tous sont desséchés par la faim ou gonflés par l'hydropisie, suite nécessaire de la nourriture malsaine que mangent ces pauvres Annamites.

Chaque jour, ma porte est, pour ainsi dire, assiégée par les mendiants, je fais tout ce que je puis pour soulager leur misère ; mais souvent, lorsque je me vois à bout de ressources, je ferme ma porte et m'absente pour quelque temps ; mais mon retour ramène les malheureux et quelquefois, je suis obligé de renvoyer tous ces pauvres gens d'une façon dont je suis le premier à souffrir.

Cependant, au milieu de toutes ces misères, j'éprouve une immense consolation, c'est de pouvoir ouvrir le ciel à un bien grand nombre d'âmes. L'année dernière et cette année, on m'a donné ou j'ai racheté plus de *six cents* enfants qui tous ont été baptisés. Maintenant un bon nombre jouissent du bonheur des élus ; les autres sont placés, soit dans les orphelinats, soit dans les familles chrétiennes. Souvent, en vendant ou en donnant leurs enfants, les pères et mères, pressés par la misère, demandent à se convertir ; mais il faudrait des ressources pour établir ces familles, et, comme la plupart du temps, j'en manque, je suis obligé de renvoyer ces malheureux, tout en leur laissant espérer qu'un jour ou l'autre, je pourrai m'occuper d'eux.

Voilà plus d'un an que les habitants de Hué et de la province royale sont plongés dans cette grande misère. Pendant les quelques mois qui viennent de s'écouler, c'est-à-dire pendant la saison chaude, les pauvres semblaient avoir un peu respiré ; mais voilà que les pluies commencent à tomber et le riz est déjà plus cher que l'année dernière ! Que les âmes charitables daignent penser un peu à ces pauvres Annamites ! Chrétiens et païens, tous sont dignes de compassion, d'autant plus que rien comme la charité n'est capable de changer les cœurs, et souvent une aumône donnée à propos, suffit pour faire d'un païen invétéré un fervent disciple de Jésus-Christ.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le siège épiscopal de Sappa (Albanie), vacant par la démission de Mgr Marsili, de l'ordre des Frères Mineurs, vient d'être pourvu d'un nouvel évêque dans la personne de Mgr Laurent Pétris de Delamarre, transféré par l'ordre du Saint-Père du siège de Pulati qu'il occupait. Vu la grande étendue du diocèse de Sappa, Sa Sainteté en a détaché, par décret de la Propagande, les paroisses de Saint-Michel-Archange de Vigu, de Saint-Nicolas de Mnéla et de Saint Luc de Gamsicia ou Gojani, pour les rattacher à l'abbaye de Saint-Alexandre des Mirdites.

INFORMATIONS DIVERSES

Chine (*Su-tchuen septentrio-occidental*). — Mgr Pinchon, vicaire apostolique, nous adresse cette lettre touchante :

« Je ne puis terminer notre année pastorale sans vous remercier pour les services incomparables que vous ne cessez de nous rendre. Avec l'aide de Dieu, nous avons fait nos efforts, et avons eu la consolation d'obtenir quelques succès. Nous avons cependant à lutter contre le démon, les hommes et les temps.

« Le gouvernement chinois recherche toujours ce que nous faisons, où nous sommes. Il va jusqu'à nous refuser la permission de voyager, même d'aller visiter les malades, à moins de prévenir les mandarins locaux, et de nous faire accompagner par les satellites. Quelle tyrannie, quelle servitude ! Ne pouvoir faire un pas devant sa porte, sans se voir à la merci d'un satellite qui vous observe, vous écoute, qui interprétera toutes vos paroles comme bon lui semblera, c'est une position intolérable !

« Néanmoins cette année a été assez fructueuse. Mon intention n'est pas d'énumérer toutes nos œuvres, je me bornerai à vous dire, que, durant cette année, dans nos deux cent onze écoles de garçons ou de filles, deux mille cinq cent deux enfants ou néophytes ont étudié la doctrine chrétienne. En outre nous possédons une école exclusivement pour les néophytes adultes, dans notre hôpital. Cette école est fréquentée par cinquante ou soixante néophytes. Nos malades, en assez grand nombre, reçoivent la foi en recouvrant la santé, alors ils passent dans notre école, étudient la doctrine chrétienne durant quatre ou cinq mois et se préparent au baptême.

« Le beau jour de la Pentecôte, j'ai eu la joie de confirmer cinquante adultes bien préparés et fervents chrétiens. Nous devons cela en grande partie à notre hôpital. Cette maison nous met en rapport avec les païens, nous les gagne, nous les amène, et finalement elle multiplie le nombre de nos conversions. Cette année nous avons eu mille vingt-huit baptêmes d'adultes, nombre que notre chère mission n'avait pu obtenir depuis trente ans. Comme je viens de parler de notre hôpital, vous voudrez bien me permettre d'ajouter quelques réflexions. Cet établissement et l'école des néophytes adultes, qui en est le complément, contiennent en temps ordinaire de deux à trois cents personnes qui vivent à nos frais. Ces dépenses sont très considérables.

« Le nombre de nos catholiques s'élève à peu près à quarante mille. A ce nombre ajoutons deux cents écoles et notre hôpital. C'est beaucoup lorsqu'on songe que toutes ces œuvres sont fondées et se soutiennent par les ressources dont peuvent disposer les missionnaires. Laissez donc parler votre bon cœur ! Donnez, donnez toujours, Dieu vous le rendra au centuple, c'est la prière que ma gratitude ne cessera de lui faire pour vous et vos charitables associés. »

Delta égyptien. — Un ancien élève des Pères des Missions Africaines de Lyon, M. Périclès Satiri, nous envoie les lignes suivantes que nous nous empressons de publier :

« Le Delta égyptien est la contrée contenue entre les deux principales branches du Nil, qui vont se jeter à la Méditerranée par les embouchures de Damiette et de Rosette.

« C'est dans cette contrée riche et fertile que la Mission africaine de Lyon a commencé une œuvre d'abnégation, l'instruction de la jeunesse égyptienne.

« Depuis un petit nombre d'années, les RR. PP. missionnaires africains, sous la conduite du P. Augustin Duret, de Nantes, fondèrent leur première maison à Zagazig, une des plus importantes villes du Delta.

Ce n'est qu'au prix de peines inouïes et d'une grande énergie, qu'ils virent leur œuvre couronnée de succès, car bientôt les habitants de Tantah, Zifteh, Mehellet-el-Kébir et Sammanoud, virent avec plaisir arriver au milieu d'eux des hommes qui, ayant abandonné parents, patrie, richesses et plaisirs, se vouèrent à l'éducation de leurs enfants. Des Sœurs de la même Société vinrent aussi joindre leurs efforts à ceux des Pères, et beaucoup de jeunes filles fréquentent leurs classes. En peu de temps, des garçons et des filles à la face brune sont parvenus à parler parfaitement le français et à avoir des manières civilisées.

« Je note particulièrement les progrès du collège de Saint-Louis, à Tantah, dont les professeurs ont eu la satisfaction de voir partir trois de leurs élèves admis dans les Facultés de droit en France.

« Le collège de Saint-Louis, grâce à l'énergie de son directeur, le P. Stanislas Desribes, compte un grand nombre d'internes, d'externes et une école gratuite. Mais la plus belle œuvre de la mission en Egypte, est l'orphelinat de Saint-Pierre à Sammanoud. Là sont reçus des orphelins délaissés de leurs familles, là ils sont instruits sur l'agriculture. Ces enfants seront plus tard d'une grande utilité à leur patrie, la fertile Egypte... »

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

XIX. — Le Tana.

Les Plantes. — Les Animaux. — Les Hommes.

(Suite 1).

2. — Les Plantes.

Grâce à ces inondations, les rives du fleuve sont généralement très fertiles ; mais, en beaucoup d'endroits aussi, à partir surtout du Muina, on passe entre deux rives de sables où ne poussent que de frêles graminées et des arbres rabougris. Du reste, les cultures sont toutes sur les bords du fleuve disposées pour ainsi dire en étages successifs : d'abord le riz, dans l'eau ou tout près de l'eau ; derrière, les cannes à sucre ; plus loin, les bananiers dont on ne trouve guère que trois espèces, mais qui sont fort bien entretenues dans des plantations régulières ; plus loin encore les patates, les calebasses, le tabac, un peu de ricin, les haricots, le maïs, le sorgho, etc. Et au-delà de la partie cultivée, s'étend tout de suite, la savane, la grande savane africaine, sans habitants, souvent sans eau, mais couverte de graminées plus ou moins hautes et d'arbres espacés ou rassemblés en bouquets, de moins en moins nombreux, au nord, à mesure qu'on approche du pays somali et que le souffle du désert se fait sentir davantage. Ce sont les terrains de chasse. (Voir la gravure, page 553).

Sur sa longueur, le fleuve est, au point de vue de la flore, partagé en plusieurs zônes déterminées par des arbres caractéristiques : d'abord les palétuviers et les arbres ordinaires des marécages maritimes qu'on remarque à l'embouchure cessent au-dessous de Tchara pour faire place aux cocotiers, aux arèquiers, aux manguiers ; au-delà de Ngao on ne voit plus le *Ntoramoudo* (*Barringtonia racemosa, Bl.*) qui forme ailleurs d'épais bouquets de verdure tombant dans le fleuve ; cette myrtacée est alors remplacée par les sycomores groupés souvent en bosquets délicieux où le voyageur trouve de l'ombre, les Wa-Pokomo un bois léger pour leurs pirogues, et nombre de singes et d'oiseaux des provisions de figues inépuisables. Plus haut, ce sont les trembles de Ndéra, et enfin les arbres au feuillage délié (mimosées, papilionacées, térébinthacées, et autres).

Un peu partout les palmiers sont représentés : près de la côte par le cocotier et l'arèquier, mentionnés déjà ; par le dattier sauvage (*phœnix*), très commun dans tous les fourrés plus ou moins marécageux, dans toutes les forêts humides, où les indigènes utilisent les nervures de ses feuilles pour tresser de grosses, solides et belles nattes sur lesquelles ils dorment ; par le doum (*hyphane*) dont il paraît exister deux ou trois espèces ou variétés distinctes et qui croît dans presque tous les endroits désertiques ; par l'*elais* à huile, qui est rare ; et enfin par le rondier à éventails (*Borassus flabelliformis*), le plus beau de tous, qui porte sur son tronc droit, superbe, renflé vers le haut, sa tête ronde et puissante. On a dit comment les indigènes le découronnent pour lui enlever sa sève.

Le baobab, si commun ailleurs, ne paraît pas ici. Et le sterculia lui-même, qui contribue à donner leur caractère à tant de paysages du Sud, avec son tronc énorme, couvert d'une écorce gercée qui tombe par plaques comme celle du platane et qui, à la hauteur de dix-huit ou vingt pieds, se divise en grosses branches, ce bel arbre n'est représenté sur le fleuve que par un petit nombre de jeunes sujets. Peut-être est-ce parce que les anciens pieds ont tous été utilisés pour les pirogues.

Quant aux autres plantes, je ne puis en donner malheureusement qu'une liste fort incomplète, à cause d'abord de mon incompétence grande et ensuite du petit nombre de spécimens (une trentaine) qu'il m'a été possible de rapporter. Mon excellent et savant confrère, le P. Sacleux, à



LE MKONGÉ ROND

l'intention duquel j'avais fait cette petite collection, me nomme là-dedans : des capparidées, dont une (le *gynadropsis pentaphylla*, de Cand.) est cultivée comme médicinale ; des guttifères, des malvacées, dont un grand et ma-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 septembre, 3, 10, 17, 24, 31 octobre, 7 novembre et la carte p. 438.

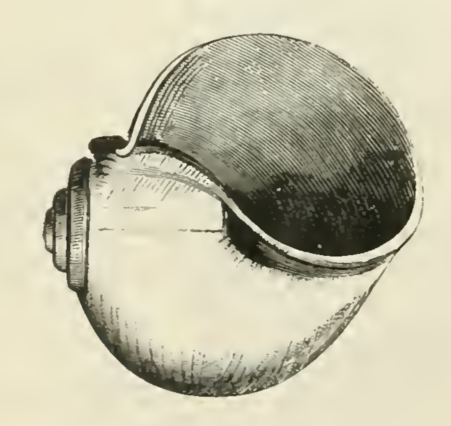
gnifique bombax, des olacinées, des sapindacées, des térébinthacées, des légumineuses, dont une liane (le *derris uliginosa*, Benth.) tapisse, avec une combretacée aux fleurs rouges (*combretum constrictum*, Laws.), les rives de la Rivière Noire ; des cucurbitacées, dont une donne une courge énorme utilisée par les indigènes ; des rubiacées, et en particulier un caféier sauvage (*coffœa Zanguebarix*, Lour.), qui se trouve dans les forêts du Ndéra ; puis des apocynées, dont deux du genre *carissa* forment dans les endroits secs des bouquets de fleurs blanches à odeur très prononcée de jasmin ; des asclépiadées et des apocynées (*landolphia*) qui ornent les rives de leurs lianes ; des euphorbiacées, très nombreuses en cette partie de l'Afrique ; des cypéracées et des *nymphœa* qu'on rencontre dans les marais ; des aroïdées dont une (genre *culcasia*) tapisse le sol et les troncs d'arbres des forêts vierges. Enfin mentionnons une liliacée (?) le *mkongé*, qui s'élève de terre comme un bâton, se termine en pointe à la hauteur d'un et de deux mètres et fournit une corde si solide qu'on s'en sert pour faire des nœuds coulants dans lesquels les éléphants restent souvent pris et où ils sont ensuite facilement tués soit à coups de lances, soit avec des flèches empoisonnées.

3. — Les Animaux.

La vie animale au Tana, est comme la végétale : abondante peut-être, mais peu variée.

Mollusques. — Insectes. — Poissons. — Batraciens. — Reptiles. — Sauriens.

D'abord j'ai été quelque peu étonné de ne voir sur les bords mêmes du fleuve aucun mollusque. Mais, dans les étangs et marais voisins, on en trouve parfois beaucoup. Je ne citerai qu'une énorme espèce de limnée à spire ramassée, qui doit faire l'ordinaire de nombreux d'oiseaux

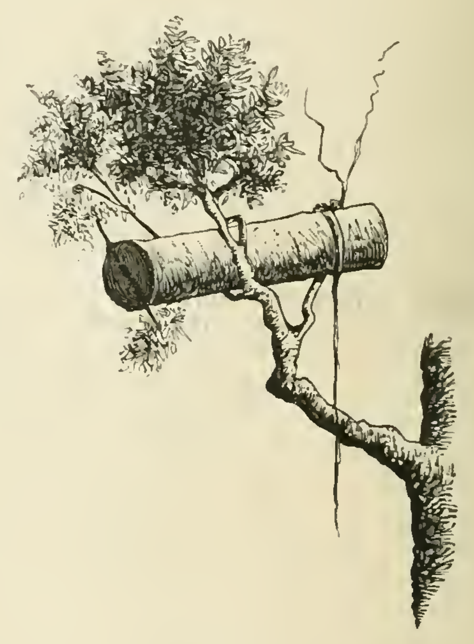


aquatiques, et une moule d'eau douce à coquille nacrée dont les indigènes se servent en guise de cuiller pour manger leur bouillie.

Parmi les insectes, il faut donner une mention particulière aux moustiques dont le Tana a l'honneur de posséder une variété grise, peu alerte, peu bruyante, mais suffisamment armée pour la lutte et qui, par son nombre, devient insupportable. Il est juste d'ajouter que, plus on remonte le fleuve et moins on trouve de ces bêtes qu'une tradition sémitique dit être des enfants de Béelzébuth, ligne directe. Les indigènes s'en préservent à peu près en refermant soigneusement sur eux la porte de leur case qui par ailleurs ne présente aucune ouverture. Il faut dire aussi que, pendant le jour, ces moustiques ne paraissent pas. Ils ne font leur entrée sur la scène de ce monde qu'une demi-heure après le coucher du soleil et ils se retirent une demi-heure avant son lever.

Les papillons sont relativement peu nombreux, peu nombreux aussi les libellules. Mais, dans un endroit désert du Kina-Komba où nous avons campé, nous avons été surpris de rencontrer une quantité considérable de jeunes sauterelles longues d'environ deux centimètres et qui déjà fourmillaient partout, montaient sur tout et dévoraient tout. Les termites, non plus, ne manquent pas au Tana.

Les abeilles, moitié sauvages et moitié domestiques, sont captées avec un grand soin sur tout le fleuve dans des ruches formées de troncs d'arbres mous qu'on creuse, où l'on passe le feu pour les empêcher de pourrir, que l'on frotte à l'intérieur d'un peu de miel et que l'on établit ensuite sur un arbre. Les diligentes ouvrières se chargent



RUCHE AU SOMMET D'UN ARBRE

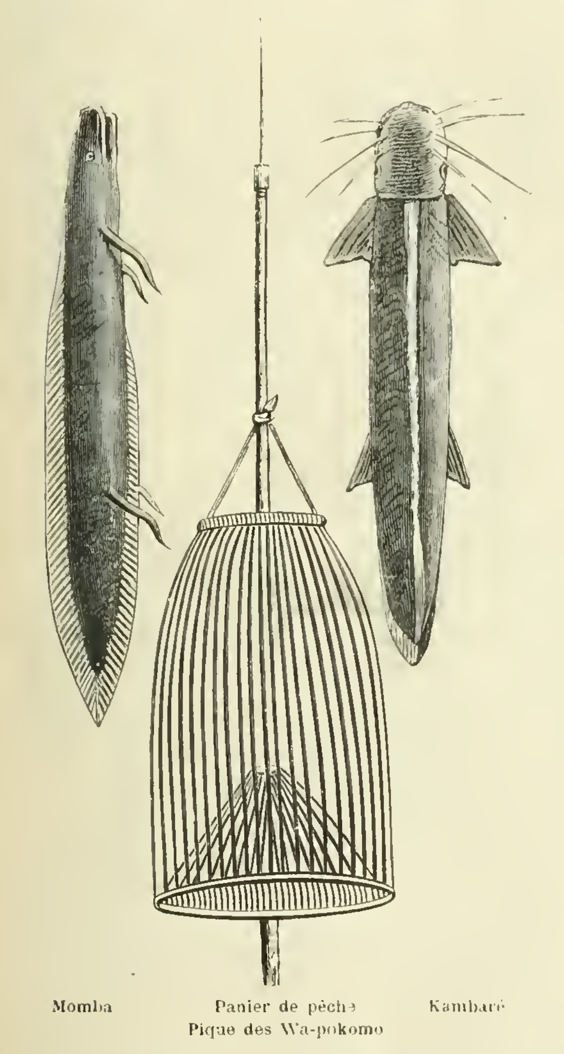
du reste; et quand leurs rayons sont là, les indigènes viennent la nuit chasser avec des torches la colonie laborieuse et lui enlever sa provision. Wa-Pokomo, Gallas et Wa-boni sont également friands de miel.

Ailleurs j'ai signalé la mouche tsé-tsé (*Glossina morsitans*, Westw.) dans les endroits dépeuplés et où le gros gibier abonde.

Parmi les coléoptères, on rencontre sur les sables du fleuve, mais inégalement réparties suivant les districts, trois magnifiques espèces de cicindèles. J'ai trouvé aussi des carabes, des gyrins, qu'on pouvait ramasser avec la main près de la pirogue où ils venaient en compagnie faire leurs évolutions, des lucanes dans les bois pourris, des cétoines, des coprophages, des buprestes, divers charançons, quelques longicornes, puis des mylabres, des chrysomélès, des altises, des cassides, des coccinelles, etc.

Dans le fleuve, deux poissons surtout abondent : l'un le

Kambaré, du genre silure, à la peau noire, lisse, sans écailles, à la tête déprimée et garnie de quatre paires de barbillons, aux nageoires pectorales armées d'une assez forte épine qui peut être dangereuse; l'autre, appelé *Mamba*, ressemble à une énorme anguille armée de deux crocs terribles: les nageoires sont remplacées par des espèces de pattes lâches qui au besoin sont pour l'animal des organes de locomotion dans les marais où il habite. Ces deux poissons n'ont pas une chair de premier choix ; mais il peuvent atteindre la grosseur de la cuisse d'un homme, et la quantité remplace la qualité. On les pêche surtout à l'époque des crues, au moyen de longues piques et de forts couteaux, dans les marais, les étangs, les flaques d'eau et les ruisseaux formés par le fleuve. — On trouve



Momba — Panier de pêche — Kambaré
Pique des Wa-pokomo

aussi au Tana des poissons à écailles que les indigènes prennent au moyen de nasses ou paniers de pêche tendus sur les bords de l'eau : mais aucun ne vaut ceux de nos rivières européennes. — Enfin, certains poissons de mer remontent très haut : à Ndéra même, qui est à plus de dix jours de pirogue de l'embouchure, on nous a montré des carcasses de scies et de requins tués dans le fleuve.

Les batraciens sont représentés par un nombre suffisant de grenouilles brunes qui organisent de vrais concerts à plusieurs parties dans les marais où elles résident et par quelques espèces de gentilles rainettes qu'on trouve fréquemment blotties en haut d'une longue feuille de graminée.

Parfois nous avons vu des serpents traverser le fleuve, soulevant au-dessus de l'eau leur tête fine, agitant leur langue fourchue et glissant rapidement d'une rive à l'autre.

Les sauriens sont représentés par quelques caméléons geckos, lézards, varans et bon nombre de crocodiles dont les Wa-Pokomos goûtent fort la chair et les œufs. De ceux-



ŒUF DE JEUNE CROCODILE (grandeur naturelle)

ci on nous a apporté une fois tout un panier, pour « réjouir nos estomacs fatigués de poules. » Mais jamais Séliman n'a voulu commettre cette omelette spéciale : il prétendait qu'il y aurait péché mortel.

Les oiseaux

Nombreux et intéressants sont les oiseaux ! (Voir la gravure, page 559.)

C'est d'abord l'aigle pêcheur à manteau noir, à poitrine blanche, qu'on aperçoit sur tout le fleuve, le plus souvent perché sur une branche sèche, solitaire, morose et fier ; c'est le vautour au plumage fauve, au cou nu, à la toilette toujours négligée ; c'est le milan parasite à la robe grise et soignée, au vol rapide et élégant, à la queue fourchue et large qu'il manie comme un gouvernail avec une grâce merveilleuse. Mais quel misérable ! Et que de fois nous l'avons vu se pendre aux roseaux chargés de nids de tisserins jaunes, et ravir comme un parfait musulman toutes les petites familles qui s'y trouvaient, malgré les cris du père, malgré le désespoir de la mère !

Parmi les passereaux, outre ces tisserins qui sont parfois très nombreux, tes hirondelles à la poitrine d'une blancheur immaculée, attirent le regard par leur vol gracieux et léger. Deux espèces de guêpiers au plumage éclatant de rouge, de vert et de bleu, viennent à chaque instant tremper dans le fleuve le bout de leurs longues ailes. Trois martins-pêcheurs : un petit au long bec rouge et au plumage d'un éclat métallique, presque toujours perché sur une branche; un autre plus gros, également paisible; et un troisième, le céryle pie, au dos tacheté de noir et de blanc et dont la poitrine, d'un blanc pur, est marquée chez le mâle de deux raies pectorales noires (la femelle n'en a qu'une). Cet oiseau est curieux : on le rencontre souvent perché d'un air insolent; mais il est surtout intéressant quand il pêche, planant au-dessus de l'eau et agitant vivement les ailes.

Dans les buissons et les fourrés, glisse, grimpe et rampe le caucal, protégé contre les attaques de l'homme par la mauvaise odeur qu'il exhale. Le pigeon vert, qui, dit-on, ne touche jamais la terre, trouve une provende abondante dans les sycomores qui s'élèvent sur le fleuve. La tourterelle à collier et le pigeon noir aux ailes d'un éclat métallique mènent leur vie paisible à proximité des champs. Les francolins et les cailles sont nombreux dans les déserts. Les pintades à crête et à couronne sont plus loin. L'autruche erre vers les solitudes qui confinent au pays somali.

En fait d'oiseaux domestiques, les Wa-Pokomo ne connaissent que la poule qui n'est même pas très répandue. Chaque soir, on l'enferme avec sa progéniture, si elle en a, dans une sorte de petite hutte faite à son intention et qui s'élève près de la case sur quatre piquets : cette éducation sévère, qui nuit peut-être à son développement, s'explique par les dangers auxquels une liberté plus grande exposerait cette bête innocente, car les varans, les mangoustes et les chats-tigres sont nombreux dans les alentours.

Revenons au fleuve. Ce sont surtout les échassiers qui donnent à ses bords leur physionomie. Quand on a vu ces grands oiseaux dans les musées d'Europe où l'on s'est habitué à considérer chacun d'eux comme une merveille, *rara avis*, et lorsque ensuite, après plusieurs années, on les retrouve dans leur patrie, vivants et libres, solitaires ou réunis en longues files, courant, nageant, volant, se tenant impassibles et sans mouvement sur une de leurs échasses, faisant leur toilette sur un arbre, sommeillant le cou sous l'aile, marchant, pêchant, sortant des longues herbes ou s'abattant sur les marais, dressant leur long cou, allongeant leurs pattes invraisemblables ou détachant dans l'azur du ciel leurs formes étranges, leurs couleurs superbes, on ne peut se défendre d'admirer toutes ces silhouettes extraordinaires et de se dire que le plus beau musée est encore celui que la Providence a créé. Voici, par exemple, le pluvian, qui remplace ici le pluvier d'Europe ; le vanneau d'Afrique, qui ne vaut point son congénère, mais que nous n'avons cependant pas dédaigné ; le tantale, énorme sur ses longues pattes et magnifique en sa toilette blanche et rose ; l'ibis, avec son bec recourbé en faucille ; l'ombretto, dont le nid énorme, à trois compartiments, s'étale à la bifurcation des branches ; le marabout, en frac noir et gilet blanc, à la tête pelée comme un vieux fonctionnaire, à la démarche mesurée, au port ridicule ; le héron cendré, dont le cou s'allonge au-dessus des grandes herbes ; l'aigrette, au plumage uniforme d'un blanc d'argent ; une espèce de jacana, au plumage roux, au-dessus du cou noir, à la tête gris d'ardoise, à la gorge blanche, aux pattes terminées par des doigts et des ongles d'une longueur étrange et qui lui servent à courir avec facilité sur les feuilles de nénuphar et autres plantes aquatiques. Ses œufs qu'un enfant nous a apportés, sont à fond blanc recouvert d'une quantité de traits noirs jetés en désordre comme autant de taches d'encre par un écolier désœuvré. Puis viennent les oies blanches au bec noir; plusieurs espèces de canards, dont l'un, très gros, à la poitrine blanche et aux ailes d'un beau noir à reflets bleus, attire l'attention par une énorme callosité noire et droite qu'il porte sur son bec ; des bandes de cormorans, qui, sur le bas-fleuve, se réunissent au haut des arbres où ils prennent les postures les plus drôles ; et enfin, laissant de côté tous les autres « emplumés » que je n'ai pas reconnus ou que j'oublie, citons les pélicans qu'on est étonné de rencontrer si nombreux et si confiants, dans certains districts, soit sur les étangs, soit sur le fleuve, soit sur les bancs de sable, soit enfin sur les arbres où ils viennent passer la nuit. Du premier coup, le F. Acheul en traverse deux d'une balle, mais le fricot qu'ils nous fournissent n'a réellement pas de quoi tenter les gourmets.

Pie Pelicane ! La vue de cet oiseau curieux, avec sa bonne grosse mine et l'énorme poche rose qu'il porte sous son bec, nuit un peu à l'idée qu'on s'en fait d'après la légende. Mais il paraît que son attachement pour ses petits est réellement très grand, et comme il leur apporte à manger dans son sac guttural qu'il presse contre sa poitrine, afin de dégorger la proie dans leur bec, les anciens ont pu croire qu'il s'ouvrait en réalité les entrailles pour nourrir sa progéniture, et le pélican est devenu l'emblème de l'amour qui se sacrifie. Et c'est ce que les poètes de ce siècle même, quand ils n'étaient pas encore trop décadents, ont chanté en des vers comme ceux-ci, qui reposeront un peu le lecteur de toute cette prose :

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure,
Que tes noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais pour en être atteint, ne crois pas, ô poëte,
Que ta voix ici-bas doive rester muette :
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà croyant saisir et partager leur proie
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.

Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux :
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte !...
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'océan était vide et la plage déserte,
Pour toute nourriture il apporte son cœur !

Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans un amour sublime il berce sa douleur.
Et regardant couler sa sanglante mamelle
Sur son festin de mort, il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur...

Mais parfois au milieu du sanglant sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mers désertent le rivage
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu !...

Alfred de MUSSET.

(*A suivre*).



1. Echassiers perchés. — 2 Canard sauvage. — 3. Rapaces (aigles, vautours, milans). — 4. Jacana et son œuf (œuf grandeur naturelle). — 5. Pélicans — Tisserins dorés. — 6. Echassiers (héron, ibis, marabout, etc).

ZANGUEBAR ANGLAIS. — OISEAUX DU TANA; d'après des dessins du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar.

(Voir pages 557 et 558).

EN PAYS D'ORIENT

PAR

Mgr GÉRAIGIRY, *Évêque de Panéas.*

On regrette de différents côtés que nous parlions trop rarement des chrétientés desservies dans le Levant par les évêques et les prêtres appartenant aux rites unis, de ce monde oriental aux races, aux langues, aux liturgies, aux usages si vénérables et si peu connus. La relation suivante que nous adresse Mgr Geraïgiry sur sa récente tournée pastorale dans son diocèse grec de Panéas, nous permet de satisfaire ce désir. Nous allons suivre le prélat dans les diverses étapes de son dernier voyage. Le diocèse grec de Panéas comprend les districts de l'Anti-Liban et la vallée du Jourdain du côté de l'est avec une partie du plateau qui s'étend au delà de la mer de Tibériade.

Partons de Gédaïdat, cette petite ville chrétienne qui regarde le sommet de l'Hermon, et qui fut choisie pour la résidence de l'évêque de Panéas. A l'aube d'une douce matinée de printemps, les étoiles étincelant encore dans ce beau ciel d'Orient, nous voilà à cheval, mon grand vicaire, un domestique et moi. Nous devions aller célébrer la messe dans une paroisse distante d'une heure de Gédaïdat.

C'était le dimanche, nous étions attendus à Ible, c'est le nom de la localité que nous allions visiter.

Il y avait encore devant nous près d'un kilomètre avant d'arriver, le soleil n'était pas encore levé, voilà que la population chrétienne tout entière, schismatiques, protestants aussi bien que catholiques, se porte au devant de nous. La croix précède la foule et deux prêtres, notre curé et le pope, ouvrent la marche, puis venaient les hommes, ensuite les enfants de l'école et enfin les femmes. Les hommes chantaient sur un air national guerrier bien connu dans tous les villages de la Syrie. J'ai retenu quelques couplets ; je vais vous les citer comme spécimen :

Le voilà qui arrive, le Pasteur vénérable, — L'honorable, le noble pontife. — A son abord, nos vœux sont exaucés. — Une belle lumière nous a éclairés. — A son abord, nos désirs sont comblés.— Les infirmités ont disparu, les langueurs sont passées. — A lui la louange et l'honneur. — Il est digne d'éloges d'un siècle à un autre. — Depuis qu'il fut élevé à la dignité, il l'emporta sur les étoiles par la clarté. — Il surpassa l'élite de ceux qui craignent Dieu. — Le voilà qui arrive, le Pasteur vénérable...

A quelques pas de nous, on cesse le chant pour recevoir la bénédiction. Les deux curés font bénir l'encens et encensent l'évêque à cheval, tout le monde veut lui baiser la main. L'évêque toujours à cheval (il ne convient pas de descendre) distribue des bénédictions à droite et à gauche.

* * *

Nous avions à peine fait quelques pas, que nous rencontrons les enfants de l'école. Aussitôt de cesser leur chant et de tomber à genoux pour recevoir la bénédiction, puis ils se relèvent, reprennent leur chant et se remettent en marche. Les hommes s'arrêtent pour laisser passer les enfants et mettre une certaine distance entre les deux groupes; tous chantent une mélodie qui laisse beaucoup à désirer.

Cinq ou six minutes après, nous étions en face du groupe des femmes. Beaucoup d'entre elles portent à la main un petit pot, un verre ou un autre vase en argile, rempli de cendres et par-dessus plusieurs charbons ardents et de l'encens. Toutes veulent être au premier rang et le plus près possible de l'évêque, pour lui montrer leur encensoir improvisé. Elles m'enveloppent de fumée, elles renversent du feu sur mes genoux ou sur ma jument, elles sont alors heureuses ! Toutes rivalisent pour chanter; mais chacune chante seule. L'une finit, l'autre recommence, plusieurs parlent à la fois. Ce sont des stances détachées, vulgaires, apprises par cœur ou improvisées, sans suite aucune dans l'idée; la rime seule est de rigueur, mais quelle rime!

En voici un échantillon :

O notre évêque, évêque des chrétiens ! — O lune qui t'es levée sur le quartier ! — On a apporté ton ornement de la porte de Rome, tu t'en revêtiras durant les fêtes chrétiennes.

Une autre :

Monseigneur, sois le bienvenu. — En ton absence, nous sommes morts, nos ennemis se sont réjouis, nous avons habité le désert et couché sur les épines. — Nous jurons par celui qui fait germer le grain dans l'herbe; nous nous sommes fondus comme un cierge. — Sois patriarche et que Dieu te garde !

Encore un chant que je me rappelle :

O Monseigneur, la vigne est ta vigne ; tes grappes sont des perles: — L'anneau de ta main pèse une once ! — Vis après moi et enterre mes ossements.

En attendant, beaucoup de femmes s'étaient emparées des mains de l'évêque. Il faut l'intervention d'un ou de plusieurs hommes pour les éloigner et débarrasser le prélat. Il faut aussi veiller à la jument de Monseigneur, pour la sécurité des femmes crédules et imprudentes; et pendant tout ce temps on est abasourdi par les différents chants d'hommes, de femmes et d'enfants.

Heureusement on est arrivé au bourg, les curés, aidés de mon grand vicaire et de mon *caouas*, imposent silence à la foule, entonnent le chant liturgique et vont droit à l'église, si l'on peut décorer de ce nom l'espèce de grange affectée au culte à Ible, comme ailleurs, dans ce diocèse qui se fonde.

En effet, nous avons loué, puis acheté ici, comme dans une douzaine d'autres localités, une maison ou plutôt une masure, que nous avons un peu réparée, et divisée en trois chambres. La plus grande sert d'église, les deux petites sont pour le curé et l'école. Mais il ne faut pas nous en plaindre ; pour commencer, nous avions une seule chambre qui servait le jour d'église et d'école et, la nuit, d'abri au prêtre et à l'instituteur. Ces développements, nous les devons aux associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

* * *

Je fais donc mon entrée solennelle dans l'église : on y étouffe, le lieu saint est trop petit. On est dans l'obscurité; la porte et la seule fenêtre qui existe, sont trop basses et bouchées par la foule à l'intérieur et au dehors; nous n'avons que deux bougies tenues à la main et ne jetant qu'une pâle lueur. Je donne une bénédiction solennelle et prononce une allocution, puis l'on chante Laudes et Prime;

ensuite commence la messe, le prône se fait après l'Evangile.

Après la messe, on se rend solennellement à la maison d'un nommé Mansour (Vincent) Haddad ; c'est le notable parmi les catholiques qui a l'honneur de recevoir son évêque, car chez le curé il n'y a pas de place. On nous y sert la seule liqueur en usage, le café, dans de toutes petites tasses que l'on ne remplit même pas ; puis l'on fume.

En attendant, arrivent les notables des *orthodoxes*, des protestants et des Druses, pour saluer l'évêque et lui souhaiter la bienvenue. On présente à tout le monde le tabac à fumer et la précieuse liqueur. Ceux qui ont des différends arrivent ensuite ; on parle affaires, on fait des arrangements, des réconciliations. Cependant il est midi, on a faim : mais le déjeuner n'est pas prêt. Une consolation repose le pauvre pasteur, c'est la visite de l'école.

* * *

Je réclame le déjeuner, il est huit heures à l'arabe, deux heures de l'après-midi environ. Enfin l'on sert! On commence par apporter dans la salle où l'on est assis, d'abord un drap qu'on étend par terre ; sur le drap on pose un tabouret, et un large plateau sur le tabouret ; on place le pain sur le drap, et sur le plateau, des plats de riz, de la viande farcie avec du riz, du lait caillé ou aigri, du miel, des olives, du fromage, avec des cuillers et une serviette pour Monseigneur. Et notre hôte de dire :

« — *Tafuddalou* ; vous êtes servis (littéralement, favorisez-moi). »

Tout le monde se lève, moi le premier, on se rassied par terre sur la natte ou sur un tapis, et l'on fait grand honneur au repas. Les hommes de la maison, debout autour de nous, tiennent une cruche et des verres pour donner à boire de l'eau pure aux convives. On se fait force compliments de part et d'autre. Les femmes ne paraissent pas. Je fais appeler madame Haddad, notre hôtesse, il faut insister beaucoup pour la décider à venir ; je la complimente sur les mets exquis qu'elle nous a préparés ; elle baise ma main, se confond en excuses et se retire.

Après les grâces, on se lave les mains, c'est de rigueur ; si on ne le fait pas, cela ôte de l'importance au dîner et l'hôte s'en fâchera.

De nouveau il faut fumer, et reprendre une goutte de la boisson chaude, noire et amère.

Maintenant il faut rendre quelques visites aux notables qui sont venus nous saluer. On réduit ces visites à trois, pour les chefs des deux communautés chrétiennes, et pour celui des Druses. Il est dix heures à l'arabe, c'est-à-dire quatre heures après midi, il est temps de partir. Ible n'est pas éloigné de Gédaïdat, je pourrai donc facilement y revenir.

* * *

Ible est un bourg important. Les habitants, au nombre de quinze cents, sont chrétiens pour les trois quarts, le reste est druse. Les protestants vinrent s'établir à Ible, il y a une trentaine d'années ; ils y firent une centaine de prosélytes, moyennant finances. Ils ont un assez joli temple, qui fait contraste avec les maisons du village ; plusieurs salles, annexées au temple, sont affectées aux écoles de garçons et de filles, et à l'habitation des instituteurs. Les grecs non unis possèdent une assez grande église en ruines ; ils la détruisirent eux-mêmes, il y a quatre ans, pour la relever plus grande et plus belle. Seulement il paraît que le moment d'enthousiasme est passé, ou du moins que l'enthousiasme était bien plus grand pour détruire que pour construire. Depuis un an, l'autel est détruit, et le pope ne dit plus la messe ; je parle, bien entendu, de la messe paroissiale du dimanche, car ordinairement les popes ne célèbrent plus que les dimanches et fêtes chômées, rarement le samedi. Toutes les fois que je reçois le vieux prêtre *orthodoxe* d'Ible, il se plaint à moi de ne plus savoir où célébrer.

Abouna Georges, c'est son nom, m'a souvent fait entendre, que, depuis mon arrivée dans le pays, il n'avait pas la conscience tranquille : « Je devrais, disait-il, revenir au giron de l'Église catholique, la seule vraie, mais je suis trop vieux pour changer ; et mettant la main sur sa belle barbe, il ajoutait : On dira : « C'est par intérêt que le curé « Georges a passé dans le camp de Mgr Géraïgiry, ce sera « honteux pour mes cheveux blancs. »

* * *

Depuis, le vieillard tomba malade, et comprit qu'il ne se relèverait pas. Un beau jour, — la grâce avait achevé son œuvre dans l'âme de ce prêtre nonagénaire, — il fit appeler le Père, curé catholique, qui s'empressa de se rendre au chevet du moribond. Celui-ci, voyant entrer Abouna Azaria, l'interpella ainsi :

« — Cher confrère, il est grand temps de régler mon compte, entendez-moi en confession.

« — Mais, mais..., fit le P. Azaria.

« — Mais quoi? reprend Abouna Georges : je ne veux point finir mes jours dans la vieille religion vermoulue, je veux mourir dans l'Église catholique, car je tiens à mon salut. »

Il fit une confession générale, reçut l'extrême-onction, et voulut que le P. Azaria lui apportât le viatique le plus solennellement possible, afin, dit-il, que tout le bourg sache que je meurs secouru par le prêtre catholique.

Après avoir reçu le saint viatique, il dit à son fils (on sait qu'en Orient le mariage est toléré) :

« — Mon cher fils, comme moi sois catholique, et si un jour tu es appelé à être prêtre, n'accepte pas les ordres chez les grecs, n'incline pas ta tête sous la main de Mgr Misaïl (c'est l'évêque non uni), mais que l'évêque catholique, Mgr Pierre, t'impose les mains. Entends-tu, c'est mon testament. »

Le lendemain, les popes de Gédaïdat allèrent visiter le moribond et lui offrirent de l'administrer.

« — C'est fait, c'est fait, répond le vieillard ; j'ai fait venir ce bon confrère, et il montre de la main le P. Azaria présent, et j'ai fait mon devoir, je meurs dans la vérité. »

Et les trois popes de répondre :

« — *C'est bien*, il n'y a pas de différence. »

Le P. Georges est mort le surlendemain, l'évêque non uni est venu lui donner l'absoute ; je n'ai pas jugé à propos de réclamer notre droit à célébrer les funérailles de ce prêtre mort catholique.

A suivre.

UNE PREMIÈRE TOURNÉE PASTORALE AU TANGANIKA

PAR

Mgr **BRIDOUX**, des Missionnaires d'Alger,

Évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika

X. — Échos de la guerre des Allemands.

(Suite 1)

Mercredi 17. — Matimula, comme nous le prévoyions, se sent seul avec ses Wangouanas, assez nombreux cependant aux environs de Karéma, et cède en nous faisant dire qu'il va bientôt quitter le pays. Ce n'est pas toutefois sans arrière-pensée, car nous apprenons le même jour d'un Mguana qu'il a déclaré ne céder qu'à la force, et qu'il a l'intention de reprendre les hostilités au retour de quelques-uns de ses hommes partis pour l'Unyanyembé. Il aurait, en outre, paraît-il, fait appel contre nous aux Arabes de Tabora et d'Oujiji et au sultan de l'Unyanyembé. Nous craignons surtout que, par ses intrigues et ses mensonges, il n'ameute contre nous nos sauvages voisins, principalement les Arabes et les Wangouanas que, par une pieuse illusion en leurs promesses, l'on a attirés autrefois à la mission. Mais le bon Dieu veille sur nous, et ce qu'il garde est bien gardé. S'il veut en ce moment nous éprouver, nous ne pouvons que nous incliner humblement sous sa main paternelle. Il sait mieux que nous ce qui nous convient.

L'après-midi, Mrundi nous envoie de nouveaux messagers pour nous réitérer ses protestations d'amitié, et nous informer que Matimula lui a proposé de s'unir à lui contre nous, mais qu'il a absolument refusé de l'écouter. Les menaces du métis arabe pourraient bien se retourner contre lui, et je ne désespère pas qu'un jour nous ayons l'occasion de prouver à cet ennemi comment les chrétiens savent se venger de leurs persécuteurs, en le couvrant de notre protection auprès des Wawendés irrités de ses prétentions d'ancien conquérant de leur pays.

C'est ce qui est arrivé au commencement de cette année pour un Arabe, nommé Kaswendé, qui, après s'être mis en hostilité ouverte contre nous et nous avoir extorqué quelques étoffes par ses menaces, n'a rien trouvé de mieux que de prendre son recours vers nous, quand les sauvages ont voulu le piller et le chasser. Qu'il est doux, ô mon Dieu, à vos enfants, d'avoir à exercer de semblables vengeances contre leurs ennemis!

Nous voilà donc en paix apparente pour le moment. Nous souhaitons toutefois ardemment que la paix se fasse à la Côte, car les Arabes et leurs gens profitent de cette guerre pour exciter partout contre nous les indigènes. Les dernières nouvelles de Zanzibar sont du mois de novembre, car les courriers que nous envoyons sont interceptés, aussi bien que ceux que l'on nous envoie. Les Arabes peuvent alors mentir tout à leur aise, et il est curieux d'entendre la manière dont ils parlent des événements de la Côte. Les Européens, d'après eux, sont complètement battus, un très grand nombre ont été tués, et les autres repentants sont tombés aux pieds du sultan de Zanzibar qui les a condamnés à cultiver, la chaîne au cou, ou à moudre, enfermés dans des chambres, le sorgho et le maïs, ce qui partout est l'occupation des femmes. Voilà ce qu'ils répètent sur toutes les rives du Tanganika, et ce que j'ai entendu de mes propres oreilles, au nord comme au sud. Nous sommes malheureusement entourés à Karéma d'Arabes et de Wangouanas, et durant ces derniers jours, la conduite de la plupart, quoiqu'ils n'aient jamais reçu que des bienfaits de la mission, a été pour le moins équivoque. Tous sont intrigants et rapaces, et nous aimerions bien en ce moment les voir loin de nous. En attendant, je leur fais signifier que je ne veux plus qu'ils habitent dans des cases séparées aux environs de la mission, et qu'ils aient à s'adjoindre à un des trois petits villages d'Arabes établis sur les bords du lac, afin que, s'il survient quelque difficulté nouvelle, nous sachions à qui en incombe la responsabilité.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 19, 26 septembre, 3, 10, 17, 24, 31 octobre, 7 novembre et la carte page 501.

XI. — La mission de Notre-Dame de Karéma.

Les rachats d'esclaves. — Causes de mortalité considérable parmi les orphelins. — Nécessité de construire au plus tôt une nouvelle résidence. — Piété de nos jeunes noirs. — Simplicité de leur genre de vie. — Leur foi vive. — Leur dévouement aux missionnaires. — Nos villages chrétiens.

Après cette longue digression sur les agissements malhonnêtes des Arabes, j'aborde un sujet plus consolant, les progrès de la mission de Notre-Dame de Karéma, jeune sœur de celle de Lavigerie-Ville, dont elle n'a pas encore pu atteindre toute la prospérité ; mais il y a à considérer qu'elle n'est fondée que depuis quatre années.

Karéma, qui était d'abord, comme Mpala, station de l'Association internationale africaine, fut cédée en même temps et dans les mêmes conditions aux missionnaires d'Alger. Les officiers belges, en la quittant, y laissèrent quelques familles rachetées de l'esclavage.

Malgré la corruption introduite par les Wangouanas au service de la station internationale africaine, les missionnaires se mirent courageusement à l'œuvre et résolurent, tout en entretenant de bonnes relations avec les indigènes, d'établir à Karéma un orphelinat central.

Depuis quatre années, les registres de la mission comptent quatre cent soixante-dix rachetés. Nous n'avons actuellement que cent soixante-quatre garçons et soixante-huit filles. Les plus anciens ont été mariés et ils forment plusieurs villages établis autour de la mission. Un grand nombre n'ont été délivrés de l'esclavage que pour se voir ouvrir les portes du ciel. Comme dans nos autres missions, beaucoup de ces enfants ont tant souffert qu'ils tombent dans un marasme le plus souvent incurable.

Oh ! qu'il fait mal au cœur du missionnaire de voir un trop grand nombre de ces jeunes rachetés plus semblables à des squelettes ambulants qu'à des êtres vivants, sans pouvoir leur porter ordinairement un secours efficace. Plusieurs d'entre eux nous arrivent déjà à moitié épuisés par les dures privations inhérentes à leur esclavage ; d'autres ont le sang vicié par des maladies de mauvaise nature, comme l'indiquent les plaies infectes dont ils sont atteints, et qu'ils ont contractées ou par voie héréditaire,

ou par la mauvaise alimentation et l'insalubrité d'un climat altéré par les émanations malsaines des marais, ou bien encore chez les trafiquants inhumains et corrompus aux mains desquels ils sont tombés pendant leur captivité; parmi ces pauvres souffreteux, un ou deux à peine sur dix recouvrent la santé, et la plupart, après avoir lutté contre la mort pendant huit ou dix mois, finissent par s'éteindre comme une lampe qui manque d'huile pour l'alimenter. Les enfants qui sont doués d'une bonne constitution, bien qu'épuisés par les fièvres et la dysenterie, reprennent généralement le dessus et redeviennent forts et robustes, si l'on peut leur donner pendant quelques mois une alimentation substantielle et surtout du riz et de la viande deux ou trois fois par jour; avec ce régime, un bon nombre de ces enfants sont revenus littéralement des portes du tombeau à une florissante santé; mais où prendre les ressources pour faire face à ce surcroît de dépenses, alors qu'en certaines années nous avons de la peine à Karéma à procurer quelques patates et quelques épis de maïs à deux cents jeunes estomacs affamés et aux malades quelques remèdes de première nécessité?

Les missionnaires réservent toujours de leur table une part pour les pauvres convalescents; mais qu'est-ce que cela partagé entre tout ce petit monde ?

Nous voudrions aussi pouvoir leur procurer, ainsi qu'aux missionnaires, une résidence plus saine et plus vaste. L'an dernier, après la mort de mon vénéré prédécesseur Mgr Charbonnier, l'on avait décidé en principe que l'on construirait sur une colline voisine, auprès d'une rivière qui coule toute l'année, et cela pour plusieurs raisons. La maison construite par les Belges ne convient point à un orphelinat un peu nombreux, et, quoique très massive, le système de tembé employé est fort défectueux. La terre qu'on entasse sur le toit pour arrêter l'eau, surcharge la charpente sans bien obtenir le résultat désiré. L'eau s'infiltre peu à peu à travers la terre, pourrit la charpente et tout croule; aussi faut-il faire chaque année des réparations très coûteuses. De plus, la maison construite d'abord sur les bords du lac, qui bat dès lors périodiquement en retraite, s'en trouve maintenant à près de mille cinq cents mètres; l'eau est cependant de première nécessité et c'est un peu loin pour se la procurer, surtout dans le cas où notre tembé serait assiégé.

Enfin le motif le plus urgent semble être celui de l'insalubrité résultant de la situation actuelle de notre tembé qui se trouve comme dans une cuvette. Il est en effet entouré de montagnes qui empêchent l'air de circuler librement et le maintiennent à une température élevée.

Plusieurs missionnaires y ont contracté la terrible maladie connue sous le nom de hépatite aiguë à laquelle a succombé Mgr Charbonnier. Elle se traduit ici ordinairement par un frisson glacial suivi d'un très violent accès de fièvre, de fréquents vomissements de bile, par la coloration noire des urines et enfin par l'hématurie et une prostration complète des forces. L'acide sulfurique, une vingtaine de gouttes dans un litre d'eau miellée, est le seul remède qui nous a paru agir efficacement contre l'hématurie.

En présence de faits aussi graves, surtout pour la santé des missionnaires et de leurs orphelins, nous comprenons qu'il serait nécessaire de construire sur un emplacement plus sain; nous avons cependant dû reculer jusqu'ici devant les dépenses considérables que nécessiteraient de nouvelles constructions pour un orphelinat de deux cents enfants. Daigne le bon Dieu suggérer à quelques-unes des âmes qui lui sont dévouées, de nous aider à supporter cette dépense nouvelle devenue nécessaire !

Nos chers noirs rachetés de l'esclavage sont ici notre plus grande consolation. Jamais, dans nos églises de France, je n'ai été aussi touché que dans notre chapelle de Karéma, en entendant nos bien-aimés enfants et nos chers chrétiens chanter et prier avec autant de piété que d'entrain. Nous tenons essentiellement à conserver à nos orphelins les mœurs simples de leur pays et à ne point leur créer de besoins factices. Heureuse simplicité ! elle est un des éléments de leur bonheur. Toujours contents, on les entend souvent répéter dans leurs travaux et leurs récréations les cantiques et les chants pieux que nous leur enseignons, ainsi que les leçons de catéchisme.

Nous admirons avec bonheur les progrès de la foi chez nos petits garçons et nos petites filles qui se transforment à vue d'œil, car ce ne sont pas toujours de petits anges quand ils nous arrivent, mais bien plutôt de petits sauvages habitués à vagabonder et à se disputer. La foi qui les anime parait partout chez eux. Nous n'avons jamais assez de médailles, de chapelets à leur distribuer, et tous les objets qu'ils reçoivent, ils les portent suspendus à leur cou. Fréquemment on les voit faire le signe de la croix, et jamais ils ne commencent une action tant soit peu importante sans se munir de ce signe du chrétien. Nous ne pouvons que remercier Dieu de leurs heureuses dispositions et de ce bon esprit qui se développe chez eux à mesure qu'ils grandissent. L'an dernier, pendant que la petite vérole sévissait dans le pays, plusieurs baptisèrent un certain nombre d'enfants à l'article de la mort.

Tous nous sont entièrement dévoués et, devenus grands, ils nous conservent la même affection, au point qu'ils seraient prêts à nous défendre aux dépens de leur vie.

L'œuvre de nos orphelinats est pour nos régions une œuvre de résurrection par les villages chrétiens auxquels elle donne naissance. Les bonnes habitudes contractées à l'orphelinat se continuent dans les familles, où tous, grands et petits, se font un devoir non seulement de ne jamais manquer à la prière en commun du matin et du soir, mais même d'assister tous les jours à la sainte messe. L'union et la charité règnent parmi eux. Ainsi, pour n'en citer qu'un trait, chaque année, au moment de la récolte, ils s'empressent de venir offrir à la chapelle les prémices de leur moisson. C'est le lot des pauvres qui est déposé dans chaque village dans un grenier spécial. Tout pousse vite en Afrique, et dans quelques années, nous aurons déjà de nombreuses familles dont les pères et les mères seront sortis de notre orphelinat. Daigne le divin Maître conserver ces chers enfants dans leurs bonnes dispositions dont le spectacle est si propre à soutenir notre courage au milieu des contrariétés qui ne cessent de nous assaillir dans l'exercice du saint ministère.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE

Bas-Niger, Bénoué, Dahomey, par le commandant MATTEI, ancien Agent consulaire de France à Brass, embouchure du Niger, et Agent général de la Compagnie Française de l'Afrique équatoriale. — Ouvrage sur beau papier in-8 raisin, édition de luxe, avec 57 gravures hors texte, provenant des photographies faites sur les lieux par l'auteur, et trois Cartes des Bassins du Niger, de la Bénoué et du Dahomey. — Prix : 5 fr. — Envoyé *franco* par la poste, 6 fr.

A la vue du titre que nous venons de transcrire, nos lecteurs se rappelleront les pages pittoresques et instructives, d'allure si vive, si nette, si militaire, dont M. le commandant Mattei avait réservé la primeur à notre Bulletin. Nous sommes assurés que beaucoup d'entre eux voudront posséder en volume ces articles pleins d'enseignements, écrits avec la loyale franchise, la mâle concision, *imperatoria brevitas*, qui conviennent à l'œuvre littéraire d'un soldat. Ce n'est pas d'ailleurs la reproduction pure et simple des articles parus dans nos colonnes. Nous avions dû, faute de place, sacrifier à regret des passages très importants, des chapitres entiers du manuscrit. Dans l'ouvrage qui vient de paraître, l'auteur a rétabli toutes les suppressions. C'est donc une étude absolument complète et en grande partie inédite.

Les renseignements qu'on y trouve offrent toutes les garanties d'exactitude désirables ; ils sont le fruit d'un long séjour dans la région du Niger, d'une connaissance approfondie des mœurs des indigènes et de patientes recherches.

L'ouvrage se divise en trois parties :

La première comprend les Escales de la Côte et des Kroumen, la géographie physique du bassin du Niger, le récit des cinq campagnes faites par M. Mattei, de 1881 à 1885. Elle se termine par un exposé des mœurs, coutumes et usages des habitants du Delta et du Moyen-Niger et un aperçu sur la Faune et la Flore de la région arrosée par ce grand fleuve du Soudan.

Dans la seconde, il est question du bassin de la Bénoué. Après un aperçu sur la géographie physique, les habitants, les produits, les mœurs du pays, M. Mattei raconte son installation à Ibi et à Outché-bou-hou, la découverte d'un village de Termites et son arrestation à Sierra-Leone. Il traite ensuite, avec autorité, du commerce, des agents et ouvriers d'une Compagnie commerciale, et consacre un chapitre spécial aux missionnaires qu'il nous montre comme les vrais champions de la civilisation dans ces pays barbares.

La troisième partie est consacrée au Dahomey. L'auteur nous fournit des détails très curieux sur ce pays, qui confine au Niger, et démontre que la France a un intérêt politique et commercial, à l'occupation définitive de cet Etat. Il profite de l'occasion pour donner, en connaissance de cause, son avis sur le chemin de fer transsaharien et sur l'extirpation de l'esclavage.

Grâce aux cinquante-sept gravures hors texte qui l'ornent, cet ouvrage de luxe fera bonne figure dans n'importe quelle bibliothèque.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE

M. Es. Choyey, diocèse de Namur, avec demande de prières.... 9
La Congrégation de la Bonne-Mort Université Saint-Joseph S J. Beyrouth.... 100
Un abonné de Marseille.... 85 25
Frère Germain Oddou, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* ... 50
A. M. D, » » 100
Un jeune soldat partant pour les colonies, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.... 2
M Louis Fornas, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.... 25
M Collas, à Paris, » » 5
M. Sedlacek, à Prague » » 10 80

Pour les missions les plus nécessiteuses (Cochinchine orientale).
Un abonné du diocèse de Quimper, demandant des prières 50
Anonyme du diocèse de Lyon.... 10
P. J., diocèse de Limoges, avec demande de prières.... 10
M. l'abbé Lubiez Rowicki, à Montpellier.... 5
Anonyme de Cancale, diocèse de Rennes 9
Une famille alsacienne, diocèse de Strasbourg 42 30
P. P., du diocèse de Lyon.... 50

A Mgr Combes, pour la cathédrale Saint-Augustin d'Hippone.
Anonyme de Carpentras, diocèse d'Avignon.... 5

Pour l'église Notre-Dame du Spasme à Jérusalem.
Madame la marquise d'Alauzier, diocèse d'Avignon, avec demande de prières.... 3

A Mgr Barthe, vicaire apostolique du Maduré.
Un de ses anciens élèves, diocèse de Nice.... 3

Au R. P. Verdier (Maduré).
Anonyme du diocèse de Malines.... 500
Un anonyme.... 500

Pour la Cochinchine orientale.
Un anonyme.... 1000

A Mgr Puginier (Tong-King occidental).
Un abonné de Marseille.... 50

Pour le R. P. Girod, missionnaire au Tong-King occidental.
Anonyme du petit séminaire de Vaux, diocèse de Saint-Claude. 48 60

A Mgr Laouënan (Pondichéry).
Un anonyme.... 500

Pour la Mongolie.
Un anonyme.... 1000

Pour le Su tchuen oriental.
Un anonyme 500

Pour les missions de Chine (Mgr Pagnucci).
Un abonné de Marseille.... 50

A Mgr Pagnucci (Chen-si septentrional.)
Anonyme de Grenoble, avec demande de prières.... 11
Joseph Gaimard, diocèse de Chambéry, avec demande de prières.... 10
Un anonyme.... 500

A Sœur Gilbert, à Ning-po.
Anonyme du diocèse de Malines 500

Pour les églises d'Urakami, Okayama, Wakamaya. (Mgr Midon).
Anonyme du diocèse de Malines.... 300
Mme la marquise d'Alauzier, d'Avignon, avec demande de prières.... 20

Pour la léproserie de Gotemba (Mgr Osouf).
Anonyme du diocèse de Malines 200

Pour les pauvres lépreux (Japon, Mgr Osouf).
Une enfant de Marie, diocèse de Fréjus 5

A Mgr Taurin Cahagne, pour la mission de Zeilah.
C. Don, de Cépian, diocèse de Carcassonne.... 100

Pour le Zanguebar.
Un anonyme 1000

Pour le Dahomey.
Un anonyme.... 1000

Pour le séminaire de Nagasaki (Mgr Cousin).
Anonyme du diocèse de Malines.... 500

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — Famille pokomote; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar.
(Voir page 569).

CORRESPONDANCE

SYRIE

L'orphelinat Saint-Charles, à Beyrouth.

Nous nous empressons de reproduire cette touchante lettre. Une cause plaidée avec des accents si maternels est gagnée d'avance, et la charité de nos lecteurs répondra certainement dans une généreuse mesure à l'appel de la vaillante religieuse de Saint-Vincent-de-Paul.

Lettre de Sœur Meyniel, fille de la Charité, supérieure de l'orphelinat Saint-Charles, a Beyrouth, a MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Le zèle des lecteurs des *Missions catholiques* est connu de l'univers entier ; aussi, je viens les prier de vouloir bien accorder un regard à la petite famille de l'orphelinat Saint-Charles et Saint-Joseph qui, fière de cet insigne honneur, sera heureuse de les compter désormais au nombre de ses plus chers bienfaiteurs. J'ai la confiance que, connaissant plus intimement nos œuvres, ils daigneront s'y intéresser.

Ouvert en 1860 pour recueillir les orphelines des massacres, l'orphelinat Saint-Charles a pris un accroissement considérable ; il compte actuellement trois cents jeunes filles, qui reçoivent gratuitement, outre leur entretien, l'instruction chrétienne et une solide éducation. Ces enfants répondent à nos soins et se forment docilement aux habitudes d'ordre et d'économie si opposées aux mœurs orientales. En quittant l'orphelinat, elles suivent fidèlement les bons principes reçus et répandent autour d'elles l'édification. Les unes s'établissent dans le monde, d'autres se dévouent à l'instruction des enfants dans la montagne, enfin plusieurs entrent en communauté, et nous aident par leurs prières à continuer le bien commencé auprès d'elles.

Notre ministère auprès de ces jeunes filles nous inspira bientôt le désir de procurer le même avantage à leurs frères qui, faute d'orphelinats catholiques, étaient confiés aux établissements protestants, si riches et si nombreux sur le sol de Syrie. Pour cela le local et les fonds faisaient défaut. Nous priâmes longtemps à cette intention ; enfin, Dieu exauça nos vœux. En l'année 1882, le gouvernement français daigna, sur notre demande, mettre à notre disposition la somme nécessaire

à l'achat d'un terrain voisin et dès lors l'orphelinat Saint-Joseph fut fondé.

Nous l'organisons sous la forme d'une école d'arts et métiers, afin de pouvoir donner au jeune homme, en même temps que l'instruction chrétienne, les moyens de soutenir sa pauvre famille et de se créer un honnête avenir. Les orphelins sont reçus gratuitement dans l'établissement ; on leur enseigne le français et l'arabe et, en dehors des classes, ils sont rangés en divers ateliers : menuiserie, ébénisterie, tissage, cordonnerie, taille des habits, boulangerie, pour faire leur apprentissage sous la conduite d'excellents maîtres. Lorsqu'ils sont suffisamment instruits et capables de gagner leur vie, ils reçoivent un certificat qui leur donne accès dans les maisons les plus recommandables de la ville et de la province ; mais surtout ils emportent avec eux le précieux trésor d'une éducation foncièrement chrétienne qui les préserve des dangers du libertinage et de l'apostasie.

Les résultats consolants obtenus jusqu'ici, nous ont encouragées à poursuivre notre œuvre pour lutter contre les efforts inouïs du protestantisme et de la libre-pensée. Mais, hélas ! les forces sont loin d'être égales, les difficultés souvent insurmontables, et sans un secours providentiel, il nous sera impossible de soutenir plus longtemps ce qui nous a tant coûté de peines et de sacrifices. En effet, les frais excessifs qu'exigent l'entretien des orphelins au nombre de cent et le traitement des huit professeurs attachés à l'établissement, surpassent de beaucoup les faibles ressources que nous pouvons avoir, tandis que le produit du travail des enfants suffit à peine à leur fournir les matières premières dans chaque atelier. De plus, outre ces pressantes nécessités devant lesquelles il est impossible de reculer, d'autres se présentent plus urgentes qui augmentent nos inquiétudes en nous réduisant à la misère.

Les anciennes maisons qui avaient été le berceau de l'œuvre, ne pouvant plus nous abriter sans nous exposer à un imminent danger, ont été démolies ; nous avons emprunté pour pouvoir acheter un terrain contigu et élever de nouvelles constructions. Ce surcroît de dépenses, comme vous pensez, nous a fait contracter des dettes dont nous ne pourrons tarder à nous acquitter sans trop savoir d'où nous arrivera le secours.

L'Œuvre des Écoles d'Orient a bien voulu nous verser en une seule fois l'allocation de plusieurs années, mais cette avance, qui nous a rendu un immense service au moment de l'achat, nous privera, pendant bien des années, d'une somme qui servait à couvrir une petite partie de nos frais ordinaires.

Dans cette circonstance exceptionnelle, permettez-moi de solliciter votre généreux concours en faveur de l'orphelinat, afin que nous puissions sortir de l'état de gêne qui nous obligera peut-être à prendre une mesure extrême.

Or, abandonner ces pauvres enfants, c'est les jeter en pâture aux ravisseurs des âmes. J'ai la douce confiance que vous entendrez notre cri de détresse, et que vous daignerez encourager nos efforts.

En retour, des cœurs reconnaissants feront chaque jour monter vers le ciel leurs ferventes prières, et le Seigneur, ayant égard à leur sincérité, répandra ses grâces les plus abondantes sur votre Œuvre ; il bénira ainsi vos saintes entreprises en multipliant entre vos mains des ressources si sagement distribuées.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Dimanche prochain, 23 novembre, Mgr Prosper Augouard, nommé évêque titulaire de Sinite et vicaire apostolique de l'Oubanghi (Haut-Congo français), recevra la consécration épiscopale dans la chapelle du séminaire du Saint-Esprit.

Turquie. — Nous avons parlé dernièrement des difficultés survenues entre le patriarcat grec de Constantinople et le gouvernement ottoman. Ce conflit a été l'occasion d'un fait remarquable. Le patriarche et les évêques schismatiques se sont adressés au pape pour l'intéresser en leur faveur. C'est là un fait significatif, comme le remarque justement la *Civiltà Cattolica*, « et tous ceux qui suivent d'un œil attentif les progrès du catholicisme noteront ce fait qui vient jeter une nouvelle lumière sur les relations entre l'Orient et l'Occident chrétiens, sur la position de la Papauté relativement à la question d'Orient et aux transformations politiques qui sont en voie de s'accomplir dans cette partie du monde. »

Mexique. — *Les adieux des Pères missionnaires.* — Nous lisons sous ce titre dans *el Amigo de la Verdad* de Puebla :

« Le R. P. Ferdinand Terrien et ses compagnons nous chargent d'adresser leurs adieux à la ville et à tout le diocèse de Puebla. Ils emportent de leur séjour parmi nous un souvenir que la reconnaissance et l'affection contribuent à rendre ineffaçable.

« Ils nous ont donné rendez-vous au ciel où tous les collaborateurs de cette mission sublime se trouveront réunis pour ne se séparer jamais. Après avoir intéressé à la réussite de leur entreprise apostolique les plus éminents personnages, comme notre saint Pontife, Mgr François Meliton Vargas, son vénérable Chapitre et son respectable clergé, après avoir confié l'Œuvre aux mains de pieuses dames et des chrétiens les plus méritants, les ouvriers du Seigneur peuvent partir tranquilles.

« Ils s'en vont pleins d'amour et de reconnaissance pour les enfants de Puebla. L'Œuvre de la Propagation de la Foi a été inaugurée ici, ainsi que nous l'avons fait connaître en reproduisant la dernière lettre pastorale de notre évêque. Elle a été établie dans les quatre paroisses de la ville et dans les chapelles de la Compagnie et de la Concordia. Dans les unes et les autres, de respectables dames ont bien voulu s'en charger avec l'autorisation de MM. les curés ou directeurs. Enfin nous ferons connaître que l'honorable M. Mariano Grajales est le trésorier de l'Œuvre à Puebla.

« Nous adressons encore une fois, au nom du R. P. Terrien et de ses compagnons, les plus vives actions de grâces à l'illustre évêque de ce diocèse, au vénérable Chapitre et au clergé, ainsi qu'à tous les bienfaiteurs de l'Œuvre sainte, et tout spécialement au R. P. Fray Benito et aux Pères Carmes pour la cordiale hospitalité qu'ils ont donnée aux délégués de la Propagation de la Foi.

« Que Dieu daigne combler toujours de ses bénédictions le R. P. Terrien et ses compagnons ! »

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

XIX. — Le Tana.

(Suite 1).

Les mammifères.

Sur les bords du Tana, les mammifères sont assez largement représentés.

Nous avons vu quatre espèces de singes : l'inévitable cynocéphale babouin, si laid, mais si facile à apprivoiser, si grimacier et si drôle ; un petit cercopithèque connu ici sous le nom de *tumbiri* et commun dans toute cette partie de l'Afrique ; un autre, le *kima*, plus noir et plus rare ;



LE KARAU DU TANA

un quatrième enfin que les Wa-pokomo appellent *karau*, que les Swahilis de la Côte ignorent absolument et que je n'ai vu pour ma part que dans les régions supérieures du Tana. Il est à peu près de la taille du *tumbiri*, quoique plus ramassé sur lui-même ; mais ses longs poils de couleur blanche tirant sur le gris et qui, sur la tête, se partagent en deux touffes, sa figure noire et ridée, vieille, risible, la facilité avec laquelle il s'apprivoise, la familiarité qu'il prend, les services intéressés qu'il cherche à rendre en fouillant sans vergogne la barbe et les cheveux de son « ancien », font de lui un être particulièrement intéressant. Nous en avions trouvé un à Ndéra, et il a fait avec nous le voyage de retour, occupant avec dignité sa place dans la pirogue, mais passant trop souvent la main par dessus le bord pour prendre de l'eau et boire un coup. Hélas ! arrivé à Zanzibar, il a eu la mauvaise pensée de faire une promenade au dehors, sans aucune autorisation, et, une fois lancé dans cette ville perverse à laquelle il n'était pas habitué, il a dû se laisser séduire et nous ne l'avons plus revu !

Dans le Bas-Fleuve, la maque de Zanzibar visite les cocotiers dont elle sait fort bien percer le fruit et qu'elle utilise pour son compte.

Les chauves-souris sont communes et pendant le jour, à défaut de cavernes ou d'arbres creux, elles trouvent à se loger sous le couvert épais des forêts ou sous les larges feuilles des bananiers.

Le lion n'est pas rare, le léopard non plus et nous en avons vu assez souvent des traces. La hyène rayée et tachetée suit fidèlement ces maîtres du désert et se nourrit humblement de leurs restes.

Les civettes et les mangoustes se rencontrent fort nombreuses, à portée des villages et des poulaillers.

Les rats, souris et musaraignes ne font pas défaut. Un petit écureuil gris, aussi agile que le nôtre mais pas aussi joli, a été fréquemment aperçu. La gerboise danse à l'écart, au milieu de ses déserts ; et deux ou trois fois en chassant des antilopes, j'ai fait lever des lièvres qui pourraient avantageusement lutter avec les nôtres pour la rapidité de la course et la longueur des oreilles.

La savane a ses zèbres : au-dessous de Ngatana, en revenant, nous en avons vu un énorme troupeau, mais il n'a pas été possible de l'approcher. Chaque soir, ils s'en



ANTILOPE DU TANA

vont boire à un étang qui est là et de tous côtés on remarque des routes parfaitement tracées et très battues qui y aboutissent ; mais il est curieux de constater que ces sentiers se déroulent toujours aussi loin que possible des bouquets d'arbres où le chasseur pourrait se cacher pour

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 septembre, 3, 10, 17, 24, 31 octobre, 7, 14 novembre et la carte p. 438.

attendre les bêtes à l'affût. On sait aussi que chaque troupeau de ces animaux sauvages, zèbres, girafes, antilopes, etc., a son chef, son guide, qui remplit très consciencieusement ses fonctions : pendant que ses protégés broutent, il est toujours en éveil et c'est lui qui, au moindre danger, donne l'alarme et commande la retraite.

Mais ce sont surtout les antilopes, antilopes de toutes espèces, qu'on rencontre par troupes nombreuses au delà des rives cultivées du fleuve. En certains endroits il est facile de les approcher : c'est où les bois alternent avec les plaines herbeuses. Quand, pendant le jour, le soleil est trop fort, on ne les voit pas : elles sont retirées à l'ombre de quelques bouquets d'arbres. Mais, le matin ou le soir, lorsque le jour commence ou s'en va, on les aperçoit sortir peu à peu dans la plaine, toujours sous la conduite d'un vieux chef expérimenté qui sonde l'horizon du regard, de l'ouïe et de l'odorat. Alors, prenant le vent pour vous, glissez-vous derrière les arbustes, rampez, approchez et tirez. Si vous avez été heureux, c'est bien : la bête est là qui roule par terre ou se traîne misérablement ; mais, si vous avez manqué votre coup ou si l'animal n'a été que légèrement atteint, si même il n'a qu'une patte de cassée, il est bien à craindre que la partie soit perdue et que vous soyez condamné à rentrer bredouille au campement où vous attend votre cuisinier plein d'espérance.

Le buffle se rencontre également par troupeaux dans les marais et les forêts sombres qui, ici et là, bordent le fleuve. A la saison sèche, on creuse sur son passage de larges fosses dans lesquelles il tombe ; mais c'est surtout à l'époque des crues que les Wa-pokomo en font un vrai carnage. L'animal paraît alors dans le fleuve, nageant avec volupté, confiant dans sa force, comme le *béhémoth* dont parle le livre de Job. C'est alors que les indigènes vont l'attaquer, armés seulement de leurs longues lances et montés sur leurs pirogues. Ce sont, à eux, leurs combats de taureaux. De leur côté, les Wa-boni attaquent le buffle avec des flèches empoisonnées. Mais la chasse de cet animal puissant reste toujours dangereuse : le buffle ne manque jamais de fondre tête baissée sur son agresseur.

Le rhinocéros est plus rare, mais il paraît aussi sur les bords du fleuve.

Enfin, le roi des animaux par la taille, la force et l'intelligence, l'éléphant, se rencontre encore sur tout le cours moyen et supérieur du Tana ; mais il arrive surtout à l'époque de la sécheresse, quand les feuilles vertes, les étangs et les flaques d'eau sont épuisés dans la savane. Il est, comme on sait, très circonspect, très prudent, et il faut pour le surprendre beaucoup d'habitude et d'adresse. Les Gallas et les Wa-boni creusent parfois des fosses où il tombe, tendant des pièges en forme de nœuds coulants posés sur un trou recouvert d'herbes et faits avec les fibres très solides du *mkongé*, ou simplement ils les attaquent soit à la lance, soit avec des flèches empoisonnées.

Les sangliers sont communs et font les délices du lion et du Pokomo.

Mais les hippopotames, nombreux dans l'Ozi et la Rivière Noire, ont complètement disparu du cours du Tana : cependant on les rencontre encore sur les étangs de quelque étendue échelonnés sur ses bords.

Quant aux animaux domestiques, les Boranas, au nord-ouest, ont des chevaux : au nord, les Somalis utilisent le chameau ; au sud, les Wa-kamba sont riches en ânes, les Massaï aussi ; mais sur le Tana même on ne trouve aucun de ces animaux. C'est à peine si aujourd'hui quelques Gallas, aux environs de Kau et de Ngao, ont encore des bœufs, des vaches, des chèvres, des moutons, reste des beaux troupeaux dont ils se glorifiaient avant d'avoir été décimés par les Somalis et par les Massaï. Chèvres et moutons se trouvent aussi quelquefois, en très petit nombre, chez les Wa-pokomo ; mais on peut dire que nulle tribu de cette partie de l'Afrique n'est aussi pauvre en animaux domestiques. Ce n'est pas le désir qui manque, ce n'est pas le terrain qui fait défaut, ce n'est pas le climat qui s'oppose à la prospérité du bétail, c'est l'ennemi : jadis le Galla, hier le Massaï, et en tout temps le Somali.

Mais voici qu'une ère nouvelle peut s'ouvrir. Grâce à l'influence de la Compagnie de l'Est-africain et à la présence des missions, on ne tardera pas à se trouver en mesure de se défendre sur le Tana, et nul doute que les tribus pillardes, qui sont également lâches, ne soient désormais forcées de laisser en paix celles qui seront en état de les repousser.

4. — Les Hommes.

Si intéressants que soient les arbres et les animaux, on concédera aisément que, pour un missionnaire surtout, les hommes le sont encore davantage. Les bords du Tana sont habités par trois tribus distinctes qui se mêlent partout sans s'allier, sans se confondre nulle part : les Wa-pokomo, les Gallas et les Wa-boni.

Les Wa-pokomo.

Les Wa pokomo, qui paraissent être ici les aborigènes, appartiennent à la grande famille africaine des Bantu, dont ils constituent un des types les plus purs et les plus beaux. La taille est généralement élevée, la charpente osseuse, solide, le crâne bien fait, le prognathisme peu prononcé, les membres forts, souples et bien proportionnés, la chevelure rude et crépue, la peau d'un noir clair relevé d'un peu de rouge et de jaune, en résumé un beau type, type d'homme fort et bon, habitué à travailler assez pour ne manquer de rien.

La langue a un grand rapport avec le swahili, et comme le swahili a pris naissance dans le nord, vers Paté et Siyu, peut-être a-t-il eu le pokomo comme base, par l'intermédiaire des Wa-ségedyu, qui se disent parents de cette tribu et qui habitaient ces parages, lorsque les Arabes y vinrent fonder leurs premières colonies. Mais c'est là toutefois une assertion qui ne repose sur aucune preuve positive et qui ne peut dès lors être émise que comme pure hypothèse. Cette langue, comme toutes celles des tribus congénères, est riche et variée, quoique simple et naïve, avec des règles parfaitement tracées. Elle a des contes, des chansons, des proverbes, et chaque insecte, chaque plante, chaque détour du fleuve, chaque chose a son nom. Mais, outre leur langue, les Wa-pokomo du Bas et du Moyen Tana comprennent aussi le swahili et un peu le galla : cette dernière langue est même seule parlée dans le Haut

Fleuve. C'est que, disons-le tout de suite, les Gallas ont autrefois été très puissants dans ces régions : encore aujourd'hui, les Wa-pokomo se saluent en galla, portent des noms gallas et suivent, dans leur vie sociale et politique, beaucoup d'usages gallas.

Les Wa-pokomo sont essentiellement agriculteurs. Dès le matin et parfois même avant le lever du soleil, on les voit sortir de leurs cases avec leur pioche, leur hachette, leur lance et leur pagaye ; la femme suit avec un peu de feu dans un tesson ; les enfants trottinent par derrière en se frottant les yeux ; la famille s'empile dans la pirogue, et en avant ! On s'en va aux champs d'où l'on ne reviendra que l'après-midi, si même on n'y passe pas plusieurs jours.

Chez le Pokomo, qui n'a pas d'esclaves, le travail de la terre est en honneur et la famille parfaitement constituée. Le plus grand chef ne dédaigne pas de planter lui-même son riz, et l'enfant de six ans commence déjà à manier la pioche paternelle. La femme travaille autant et plus que l'homme ; car, lorsque celui-ci rentre au village, c'est pour causer avec ses pareils, mais à la femme reste encore le soin de préparer le repas. Quant aux enfants, les élever n'est pas une affaire : si déjà ils peuvent marcher seuls sur leurs pieds, tout est bien ; si les pieds ne suffisent pas encore, ils y mettent leurs mains ; et si enfin ces quatre membres sont incapables de soutenir tout ce que le petit Pokomo a de ventre, le petit Pokomo n'a qu'à dormir sur le dos de sa mère ou sur la natte de sa case. Finalement, il traverse les premières années de son passage en cette vallée de larmes avec beaucoup moins de soins que les enfants d'Europe, beaucoup moins d'embarras, beaucoup moins de cris, beaucoup moins de rhumes, de coqueluches, de refroidissements et de linge, ce qui ne l'empêche pas d'arriver à l'âge voulu ferme et droit sur ses pieds, fort, solide, sain et beau garçon. Ce genre d'éducation, on aurait tort de le croire, ne dénote pas d'ailleurs moins d'affection de la part des mères pokomotes : mais, puisqu'il suffit pour faire un homme, pourquoi le compliquer davantage ?

Cependant les travaux d'agriculture ne sont pas tellement absorbants qu'ils ne laissent place à aucune autre occupation. Après avoir donné les soins voulus au riz, aux cannes, aux bananeraies et aux autres plantations qui doivent assurer, pendant un temps, l'existence et l'entretien de la famille, on n'est pas fâché de faire la causette au village, de rendre visite aux amis, de faire une course en pirogue (voir la gravure, page 565), soit dans le Haut Fleuve, soit vers Kau, de vendre et d'acheter aux Swahilis qui passent, d'organiser des fêtes, des repas et des danses, de chasser le buffle, de pêcher le poisson du fleuve et des étangs voisins, de recueillir le miel des bois, et au besoin de courir sus au Somali, l'ennemi héréditaire, dont la présence a été signalée dans le désert. Voilà leur manière à ces « sauvages » de comprendre la question sociale et de la résoudre : cela consiste simplement à ne pas se créer de besoins au-delà de la mesure dans laquelle on y peut satisfaire. Et comme il y a beaucoup plus de terres que n'en peut cultiver la population existante, si quelqu'un souffre de la faim, c'est que probablement il l'a voulu. Hélas ! il n'en est pas toujours ainsi aux pays « civilisés » !

La polygamie, chez les Wa-pokomo, n'est pas chose inconnue, mais en fait la plupart de ceux qui n'ont que peu de relations avec les Swahilis sont monogames. Il suit de là, d'abord, que les ménages paraissent généralement vivre en paix, que la moralité de ces « sauvages » est incomparablement supérieure à celle des musulmans de la Côte et que les enfants sont relativement nombreux, bien portants et bien élevés.

On s'étonne, en parcourant le fleuve et en voyant dans les villages une si florissante jeunesse, que la population soit relativement clairsemée : c'est que, il y a peu d'années encore, ces pauvres gens ont dû être périodiquement décimés par les Gallas et les Somalis, à l'instigation des Swahilis et des Arabes à qui il fallait des esclaves. Mais nul doute que désormais la population prendra une marche progressivement croissante.

Veut-on maintenant suivre l'homme dans les différentes phases de son existence ?

Quand le petit Pok mo vient au monde, blanc de peau alors pour la première et dernière fois de sa vie, comme tout enfant noir, la loi veut d'abord que personne autre que sa mère et une sage-femme ne soit témoin de cet évènement mystérieux : ce n'est que quarante jours plus tard que le père lui-même, les parents, les voisins et les voisines sont admis à contempler la physionomie du nouveau venu. On lui donne un nom : c'est généralement un nom galla, retenu souvent à l'avance par quelque vieux guerrier du voisinage qui a demandé cette faveur « afin, dit-il, qu'il ne périsse pas tout entier et que, du moins, son nom reste lorsque sa face sera sous terre. »

L'infanticide légal est rare, mais il existe : l'enfant, par exemple, qui naîtrait avec des dents ou dont les dents commenceraient à pousser par la mâchoire supérieure devrait être sacrifié : coutume singulière et qui pour être si répandue en Afrique doit avoir une cause commune et antique.

Le petit grandit, tantôt sur le dos de sa mère ou d'une sœur aînée, procédé commode, pour le dire en passant, puisqu'il permet à la femme de faire son travail en même temps qu'elle porte l'enfant, tantôt sur la natte de la case, tantôt sur l'herbe du champ, tantôt au fond de la pirogue, jusqu'à ce que les forces lui viennent assez pour lui permettre d'utiliser lui-même et comme il l'entend les moyens de locomotion que le Créateur lui a donnés.

Quand la raison est venue, si l'enfant est une fille, elle reste avec sa mère ; mais, si c'est un garçon, il doit coucher la nuit dans un dortoir commun où un homme nommé tout exprès exerce une surveillance qui ne manque pas de sévérité : le tapage nocturne, si cher aux jeunes « escholiers » de tout pays, amène ici des réprimandes bientôt suivies de coups de cravache. Puis aux récidivistes reste en perspective l'exclusion temporaire et finalement l'exclusion définitive, à la suite de quoi, le délinquant n'a plus qu'à coucher dehors ou à se faire une case à lui, car la maison paternelle lui est également fermée.

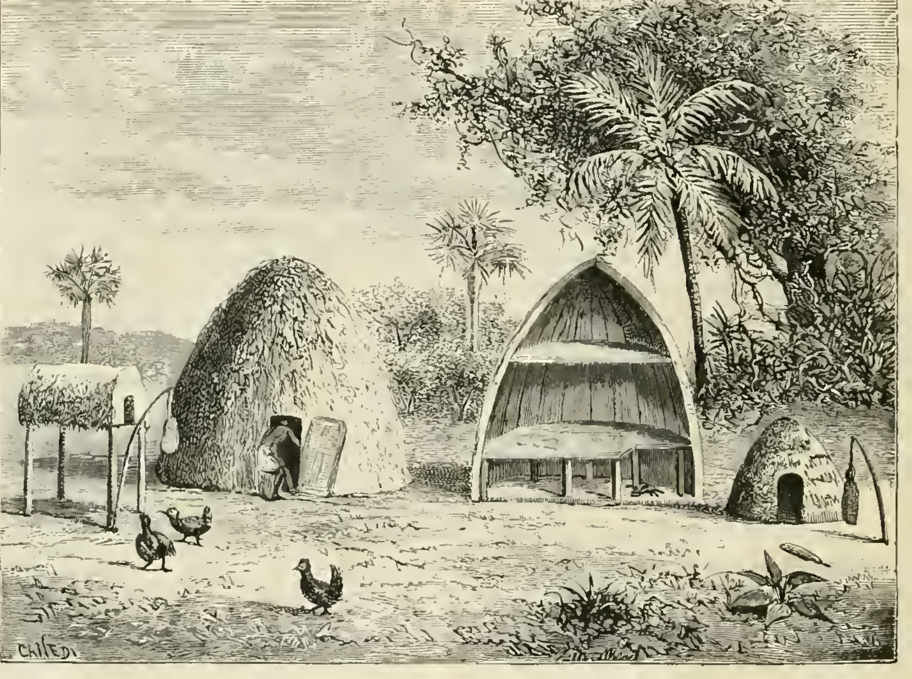
Le jour, l'enfant suit ses parents, travaille avec eux, pagaye sur le fleuve, s'amuse avec ses pareils, mais en ayant toujours soin de se tenir en dehors de la société des hommes et surtout des anciens : quelques taloches au be-

soin le rappelleraient au sentiment des distances. Par ailleurs, il est inutile d'ajouter que jamais l'occasion ne lui est fournie de s'endormir sur les racines carrées non plus que sur la table de Pythagore et je pense, sans en avoir des preuves positives, qu'on l'embarrasserait un peu, en lui demandant, par exemple, de répondre à cette simple question : Combien font trois cent cinquante-sept bonnets de coton à 2 fr. 43 la demi-douzaine ? Mais, par contre, les leçons de choses abondent et le gros problème du surmenage intellectuel reçoit ici une solution satisfaisante.

De plus, pendant toute cette période de l'enfance, la famille n'a rien à dépenser pour l'habillement, le jeune Pokomo se contentant de celui qu'il a reçu de la Providence dès avant son apparition en ce monde et qui, pour avoir été parfois troué aux épines du chemin, n'en reste pas moins solide. Toujours néanmoins, chez l'enfant du sexe féminin, ce primitif habit est complété par une légère bandelette. Ajoutons que dans cet état, qui est général sur le fleuve et auquel nul ne prête la moindre attention, l'enfant noir est beaucoup plus décent que mainte statue blanche des villes européennes.

Vers l'âge de dix à douze ans, plus tôt ou plus tard, les petits garçons sont renfermés dans un enclos spécial, soit dans l'enceinte du village, soit à l'extérieur, et sont circoncis par leurs aînés. Cette cérémonie est de rigueur, mais elle paraît avoir un caractère plutôt civil que religieux. C'est le passage de l'enfant dans l'adolescence, quelque chose rappelant la *robe prétexte* des jeunes Romains et qui, peu à peu, s'est trouvé remplacé chez les peuples chrétiens par d'autres usages. Quand la guérison est parfaite, à un jour donné, les *Barobaro* (Litt. « Les mineurs, les jeunes ») sortent de leur enclos, lavés soigneusement, huilés des pieds à la tête, reluisant comme autant de souliers vernis, parfois peints de rouge flambant, ornés de chaînettes, de pendeloques, de verroteries, de colliers de toutes sortes, et habillés cette fois des plus beaux linges qu'on gardait depuis longtemps en réserve pour la circonstance. Ainsi parés, ils se mettent en rang l'un derrière l'autre, sérieux, droits, la tête en arrière et les lèvres fièrement relevées sous les narines, comme des conscrits à la première inspection du colonel. Ils arrivent ainsi sur la place publique où les attend la population rassemblée, défilent un à un, très lentement, devant le conseil des Anciens qu'ils saluent et qui répond, et quand le défilé est terminé, en avant la danse !

Un chœur de femmes bat la mesure et chante en cadence, élevant les bras au-dessus de la tête et frappant des mains, les hommes tournent et donnent sur le sol des coups de pied formidables, les nouveaux *Barobaro* se mêlent à leurs aînés, jusque vers midi. On se retire pour le repas qui est, ce jour-là, particulièrement soigné. A Mdéra, pendant notre second séjour, c'est le F. Acheul qui a procuré les antilopes et fait ainsi les principaux frais du festin. Aussi nous avons été invités solennellement à assister à toute la fête, salués par les *Barobaro* comme des sénateurs et comblés de toute sortes d'égards. Seulement, nous n'avons pas dansé...



ZANGUEBAR ANGLAIS. — LES WA-POKOMO; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar (Voir page 572).

Case des poules. — Case des hommes (extérieur et intérieur). — Case fétiche (avec petit balai).

Dans l'après-midi, autre scène. Le *Barobaro* arrive, est introduit dans la maison commune et s'assied par terre ; en face s'assied pareillement une fille du village ; entre les deux, un homme est debout. Tout à coup celui-ci parle avec grand respect au jeune homme et, sans transition, se tourne vers la pauvre fille qu'il accable de toutes les injures que sa fertile imagination lui fournit. Parfois la victime tient bon, baisse la tête, se gratte les pieds et attend la fin, parfois aussi elle se met à « plorer » la pauvre innocente ! Mais il arrive également que, la note devenant trop forte, elle se lève, réplique, tient tête à l'orage ou se sauve à toutes jambes, pendant que le public rit, regarde et commente... Je pense que la morale de ceci, car il y a une raison à tout, est que désormais le *Barobaro* n'est plus un enfant, qu'il est devenu maître, qu'il a droit de commander toujours, d'insulter quelquefois, et que, en face de lui, le sexe faible doit se taire, baisser la tête et obéir.

Le jeune homme se marie vers l'âge de dix-huit ou vingt

ans. J'ignore jusqu'à quel point ce qu'il donne au père de l'épouse est une dot, un prix ou un cadeau. Mais, à partir de là, le nouveau ménage doit subvenir à ses propres besoins, bâtir sa case et cultiver son champ.

L'homme prend place alors parmi les adultes qui ont dans les grands villages un endroit spécial pour se réunir, un cercle, si l'on veut, un club, d'où les enfants sont chassés, et que dédaignent les anciens : ceux-ci ont leur sénat à part, en un endroit inaccessible au public, et ils jugent avec raison que tous les autres leur doivent respect et obéissance.

Une autre disposition remarquable et qui, en certain pays du monde au moins, montrera combien ce peuple est avancé en civilisation, c'est que les Wa-pokomo sont en République.

Chez eux, pas de chef héréditaire. Mais, dans chaque pays distinct du Moyen et du Haut Fleuve, à Muina, à Ndéra, à Kinakomba, à Zubaki, au Mala-lulu, au Malakoté, etc., un Président est choisi, complètement indépendant de ses voisins, mais secondé (?) dans son gouvernement par un Conseil d'anciens, par un Sénat. Au Ndéra, ce Luxembourg compte six membres, lesquels sont les plus vieilles mâchoires de l'endroit — je peux bien me permettre quelques libertés de presse, puisque aucun Sénateur ne me lira. — Ce vénérable corps, en certains cas graves, s'adjoint des délégués des classes inférieures, hommes mariés et jeunes gens : c'est la Chambre ou plutôt la Cour des Députés, qui, on le voit, est appelée à délibérer... quelquefois. — N. B. On ne lui demande jamais son avis quand il y a, par exemple, un buffle à partager. — Il y a d'ailleurs le gros de la population qui a son influence, qui peut manifester et que le Gouvernement, pas plus ici qu'ailleurs, ne saurait impunément braver. Au reste, pas de rouages compliqués, pas de bureaucratie, pas d'employés inutiles, pas de budget, pas de déficit... Le Président est élu pour dix ans, que la lune est chargée de répartir et les Wa-pokomo de compter. Au bout de ce temps, il se retire lui-même, après avoir choisi son successeur, et la transmission des Pouvoirs se fait sans révolution, comme chez nous. Après quoi, Cincinnatus retourne à sa charrue, laquelle est ici remplacée par une pioche.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — LES WA-POKOMO; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar (Voir page 572).

1. La toilette aux champs. — 2. Chevelures d'hommes. — 3. Peigne en ébène. — 4. Collier de perles (pour femmes). — 5. Poteries. — 6. Bracelets (pour hommes). — 7. Pendant d'oreille (pour hommes). — 8. Tabouret, hachette, pioche, fer de lance.

De ce qui précède il ressort que le petit Pokomo, un peu délaissé à son arrivée en ce monde, ne cesse de grandir en importance à mesure qu'il prend de l'âge, de sorte qu'on peut dire de lui que, pour être sénateur, il n'a qu'à vieillir, comme d'autres, pour être princes, n'ont peine que de naître.

Et, quand enfin il meurt, le deuil dure un mois entier, au bout duquel un repas le termine.

Maintenant, il est nécessaire d'ajouter que ces institutions ne sont pas partout les mêmes exactement. Le fleuve, en effet, de même qu'il doit être partagé en plusieurs zônes au point de vue de la flore et de la faune, comprend aussi plusieurs divisions politiques et sociales. Il y a par exemple le Bas-Fleuve, peuplé jusqu'au Tchara et au delà, d'esclaves divers et de Wa-pokomo plus ou moins musulmanisés qui n'ont rien de l'originalité ni de la moralité signalées plus haut.

Sur eux Mohammed a mis son indélébile empreinte et, aussitôt entrés dans le troupeau, ils consentiraient volontiers, s'ils en avaient le pouvoir, à vendre et à exterminer tous les Wa-pokomo, leurs frères de la veille, qui ne sont plus à leurs yeux que des infidèles. Et au-delà, de Simakaro à Ngatana inclusivement, les indigènes ayant déjà depuis longtemps subi l'influence successive des musulmans de Kau, de Lamu, de Paté, de Wito, de Zanzibar, qui aujourd'hui encore les pressurent d'une manière indigne et les excitent de leur mieux contre les Européens, ces pauvres gens, qui sont sans défense et sans énergie, ont un caractère craintif, timide et bas, prêt à toutes les servitudes.

Individuellement pris, ils ne sont pas esclaves ; mais la race entière l'est, puisque, sans recevoir aucun avantage, elle est taillable et corvéable à merci au profit du sultan de Wito et de ses agents, puisque, sans mot dire, elle doit se prêter à toute réquisition de tout Swahili malpropre qui passe. Ce sont les Mala-tini « ceux d'en bas ». les autres Wa-pokomo les méprisent fort et se croiraient déhonorés de contracter avec eux une alliance.

De Muina à Zubaki, c'est le Moyen-Fleuve : c'est là surtout que se trouvent les Wa-pokomo authentiques, les vrais, ceux que l'on vient de décrire.

Plus haut, au Mala-lulu et au Mala-koté, les villages sont nombreux ; mais on y parle un mélange de pokomo et de galla difficile à comprendre.

Enfin, tout à fait dans le Haut-Fleuve, à Korokoro, ce sont toujours des Wa-pokomo, mais qui ne parlent que le galla.

Quant au genre d'habitation, il est à peu près le même partout. (Voir la gravure, page 570).

Ce sont de petites cases en paille, rondes, en forme de ruches, qui ont peu d'apparence extérieure, mais qui, en réalité, ont un intérieur fort propre et très bien conditionné.

Au-dessus de solides poteaux d'environ trente centimètres de hauteur, s'étend un clayonnage couvert d'une forte natte en nervures de dattier sauvage : c'est le plancher en même temps que le siège et le lit de la famille. Dans un coin, un trou de la natte laisse place pour le foyer, et tout en haut une autre installation est destinée à recevoir les provisions de réserve. Du reste, en ces pays du soleil, il ne faut pas oublier que la maison n'a pas les usages multiples de chez nous. Ici elle n'est guère faite que pour abriter le sommeil de la nuit ; la vie se passe en plein air. En tout cas elle suffit très largement à donner les avantages qu'on lui demande, étant à la fois défendue contre la pluie, contre les inondations, contre le froid et les moustiques.

Le régime alimentaire des Wa-pokomo varie un peu suivant le fleuve, car les mêmes cultures ne sont pas possibles partout. Ici, on mange plus de riz, là plus de maïs et de sorgho ; la banane est très répandue. Il y a aussi les patates, les haricots, les pistaches, les cannes à sucre, un peu de manioc, et, dans les marais, une plante qui croît naturellement et dont la tête, ressemblant au pavot, est séchée au soleil, cuite et mangée. On a souvent du poisson. On est très friand de miel, on recueille le vin de palme du rondier, du dattier et du doum, on ne manque jamais de tabac pour chiquer et priser, et la félicité est complète quand on peut se procurer un peu de viande.

L'industrie est nulle ou à peu près. Elle consiste uniquement, pour les femmes, à faire avec la boue du fleuve divers ustensiles de cuisine très minces et bien travaillés : on ne connaît pas le tour à potier, mais on y supplée en ajoutant successivement des cordons de terre préalablement pétrie, en les façonnant avec les doigts et en les disposant l'un au dessus de l'autre jusqu'à ce qu'on obtienne la forme désirée. Ces dames, au moyen de perles fausses de couleurs diverses et très fines, font aussi des broderies, des colliers et des bracelets qui ne manquent pas d'un certain goût. Les hommes, outre des nattes, des paniers, des ruches, des ornements en cuivre et en étain, font avec de simples hachettes ces pirogues sur lesquelles ils manœuvrent si bien et paraissent si fort en leur élément.

Quant au commerce, c'est surtout par les Swahilis que les Wa-pokomo, en échange des produits de leurs champs, d'un peu d'ivoire, de cornes de rhinocéros et de buffles, de peaux d'animaux sauvages, d'orseille, etc., se procurent le linge, les haches, les pioches, les fers de lance, le fil de cuivre et l'étain qu'ils utilisent.

Il a déjà été question du goût de ce peuple pour la parure, et on a dit comment, surtout dans les régions de Ngao et de Ngatana, hommes, femmes et enfants aiment à se barbouiller de rouge. Mais ce n'est pas tout. Sur le fleuve, les jeunes gens et les hommes se font tresser les cheveux, ceux-ci dans un style, ceux-là dans un autre, et ce n'est pas une des scènes les moins curieuses que celle que nous avons eue plus d'une fois sous les yeux pendant que nous passions en pirogue : à l'ombre d'un grand bananier, un homme rouge assis par terre et, derrière lui, sa femme écarlate lui arrangeant sa chevelure ! Inutile après cela de dire que les pendants d'oreilles, les bracelets, les colliers sont fort en honneur, sans parler des plumes d'oiseaux et des fleurs de la forêt plantées dans les cheveux. (Voir la gravure, page 571).

Et voilà la vie, qu'on coule, ce semble douce, tranquille et silencieuse, vers l'Éternité inconnue, comme le fleuve coule ses eaux ! Et que leur faut-il, à ces pauvres braves sauvages, pour être des gens heureux ? Des pantalons peut-être, des souliers vernis, des cigarettes et des chapeaux mous ?

En réalité, en dehors d'un peu de linge, la civilisation matérielle d'Europe a peu à leur donner.

Mais il reste la vie de l'âme, et sous ce rapport, comme dit Bossuet, il y a dans leur civilisation un grand creux : Dieu leur manque.

Dieu leur manque, non pas qu'ils ne le connaissent point, mais c'est ici, comme dans toutes ou presque toutes les tribus africaines : ils ne lui rendent pas de culte exclusif et véritable.

Ils croient aussi aux esprits mauvais, ils font quelques sacrifices qui parfois s'adressent à la Divinité, du moins ils le disent, ils attribuent une sorte d'existence à l'ombre du corps et pensent que c'est elle qui vient troubler l'homme dans ses rêves, mais ils n'ont sur la vie future que des idées nulles ou très confuses. Ils portent d'ailleurs peu de gris-gris, n'ont que de rares petites cases fétiches, et l'art des sorciers consiste souvent à soigner plus ou moins bien les maladies, à écarter les mauvais sorts, à découvrir les empoisonnements. Mais le grand culte des Wa-pokomo s'adresse au Ngadzi.

Qu'est-ce que le Ngadzi ?

A peine êtes-vous entré dans un village que le chef ou un ancien du lieu vient vous trouver respectueusement et vous dire que vous pouvez choisir l'emplacement qui vous convient, vous asseoir, vous promener partout, excepté dans telle direction qu'il vous montre. Quelquefois aussi il pousse la charité jusqu'à vous prévenir qu'il n'est pas non plus permis d'étendre de linge sur les cases, de recueillir l'eau de pluie, etc., mais toutes ces recommandations ne sont rien auprès de la première. On s'installe, et au moment où l'on y pense le moins, on entend sortir du lieu sacré des sons de flûte plus ou moins réussis : c'est le Ngadzi qui parle.

Dans le Moyen Tana et dans le Haut-Fleuve, cette douce musique est remplacée par un bruit étrange qui s'entend au loin et met en frayeur grande les femmes et les enfants : on dirait un morceau de bois ou d'écorce, taillée d'une manière spéciale, et qu'on ferait tourner vivement au bout d'une corde.

Mais, chez les Wa-pokomo, il y a aussi les confrères du Ngadzi, et c'est là l'essentiel. Les confrères du Ngadzi, ce sont presque toujours des anciens et en tout cas des hommes faits qui seuls ont le droit de pénétrer dans l'enceinte réservée, qui ont la défense expresse et sous les peines les plus sévères d'en révéler les mystères, et qui enfin, c'est là le côté pratique et la raison d'être de cette Société secrète, font en commun des ripailles à même les offrandes de riz, de farine, de miel, de viande que le public ne manque pas de donner de temps à autre. Que, s'il se relâche un peu, le Ngadzi hurle, les sorciers prédisent des malheurs épouvantables, et les offrandes s'amoncellent. De même, pour faire partie de l'association, il faut donner des sommes considérables en argent, en linge, en provisions ou en ivoire : de sorte que, des affiliés comme des profanes, il y a toujours à recevoir, jamais à donner.

Pour enfoncer tous les Ngadzi du Tana, le F. Acheul comptait beaucoup sur son cor de chasse que, malheureusement, il avait laissé à Kau. Il est probable qu'il faudra autre chose : on l'emploiera. En tout cas, voilà l'un des « creux » de la civilisation pokomote : c'est pour le boucher que nous sommes venus.

(*A suivre.*)

UNE PREMIÈRE TOURNÉE PASTORALE AU TANGANIKA

PAR

Mgr **BRIDOUX**, des Missionnaires d'Alger,

Évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika.

XI. — La mission de Notre-Dame de Karéma.

(Suite 1).

Nos villages chrétiens. — Nos suivants.

A nos rachetés il faut rattacher ceux que nous appelons Wafuasi, les suivants, nègres qui sont venus se fixer sur le terrain de la mission, avec l'intention de se donner en quelque sorte à nous et de se faire instruire de notre sainte religion. En ce moment ils forment plusieurs petits villages établis autour de nous.

Puissions-nous aussi continuer à rester en bonnes relations avec les chefs et les peuples qui entourent la mission ! Pour maintenir ces bonnes relations et ne pas nous exposer à nous voir expulsés, il faut nécessairement faire des sacrifices de plus d'une sorte et surtout ne pas reculer devant certaines dépenses. Il faut savoir passer aux rois nègres beaucoup de manques d'égards, d'importunités, quelquefois même supporter sans se plaindre, du moins directement, beaucoup de petites tracasseries, parce qu'ils sont, d'abord, les maîtres du pays et y font la loi à leur manière, et ensuite parce que ce serait trop exiger de pareils sauvages que de ne vouloir rien tolérer de ce qui, dans les pays civilisés, peut blesser les convenances, la loyauté, la reconnaissance et la justice, tout en s'exposant à se mettre mal avec eux, et par suite à compromettre l'œuvre pour laquelle on est envoyé. Parmi les nègres, le point d'honneur, la nécessité de garder son rang, sa dignité, l'étiquette à plus forte raison, ne sont pas de mise. Il faut ni plus ni moins pour réussir, que le missionnaire se fasse tout à tous, autant que sa conscience le lui permet, et que souvent il soit comme anéanti devant ces chefs sauvages pour gagner les âmes à Dieu à l'exemple du divin Sauveur.

Bien que, dans quelques circonstances que sa prudence lui fera discerner, il puisse ou doive même, suivant les hommes avec lesquels il a à traiter, montrer de la fermeté et se prévaloir en quelque manière de sa supériorité sur les sauvages, cela ne le dispense pas de faire des actes de la plus profonde et de la plus pénible humilité dans beaucoup d'autres cas, s'il ne veut pas compromettre sa mission.

En second lieu, au risque même de s'imposer des privations par ailleurs, il doit se résigner à certaines dépenses pour gagner l'estime, la confiance et la bienveillance des chefs nègres ou même des Arabes qui ont quelque autorité sur les contrées qu'il doit évangéliser. Ces dépenses consistent dans les cadeaux qu'il faut leur faire en temps opportun. Tout sauvages qu'ils sont, ils s'y prennent adroitement et souvent en quelque manière poliment pour les obtenir. Ainsi, par exemple, ont-ils une chèvre, quelques poules, de la farine à vendre, ils viennent les offrir en pré-

(1) Voir les *Missions catholiques* des 19, 26 septembre, 3, 10, 17, 24, 31 octobre, 7, 14 novembre et la carte page 501.

sent, afin de recevoir en étoffes le double de leur valeur, Si l'on veut être leur ami, il est d'usage de nourrir leurs gens quand ils viennent à la mission. Il est vrai qu'ils nous rendent la pareille; mais ils ont plus à y gagner que nous.

La conversion de ces pauvres sauvages, surtout des Wawendés, ne saurait être l'œuvre d'un jour; mais Dieu a ses temps marqués et, en les attendant, nous nous efforçons de préparer les voies à son règne, en entretenant avec nos voisins de bonnes relations et en leur parlant, quoique encore timidement, de notre sainte Religion dans les visites que nous pouvons leur faire.

XII. — Relations avec les sauvages.

Nos voisins de Karéma. — Habitants de l'Oukaendé. — Trop de chair blanche. — Rompons la barrière. — Visite à Mrundi. — Mariage d'Adrien avec sa fille. — Epreuves et consolations. — A plus tard la fin de ma première visite pastorale.

Nous étions jusqu'ici en assez bonnes relations avec tous les voisins un peu éloignés de la mission, surtout avec ceux qui habitent au sud et à l'est de Karéma. Kapoufi, le sultan du royaume assez vaste de l'Oufipa, qui habite sur la rive occidentale du lac Rikwa, est mon frère de sang, depuis l'amitié qu'a conclue solennellement avec lui mon vénéré prédécesseur Mgr Charbonnier. La cérémonie consiste à faire une légère incision au genou des deux frères, puis à frotter la petite plaie de chacun avec le sang l'un de l'autre. La mort n'a point rompu cette amitié, et, en qualité de frère de Kapoufi, je puis, quand je voyage dans son royaume, être nourri à ses frais. Les missionnaires jouissent du même privilège dont nous ne tenons nullement à user, car c'est toujours aux dépens du pauvre peuple. Grâce à cette amitié, nous avons pu, au mois de juin de l'année dernière, fonder la station de Kirando où les missionnaires jouissent jusqu'ici, sous l'autorité de Kapoufi, de la plus grande liberté et de la tranquillité la plus parfaite. Nous pourrons, quand nous le voudrons, y fonder assez facilement une nouvelle mission.

Le roi Gougwé, qui habite à l'est, à quatre journées de marche de Karéma, a fait aussi amitié de sang avec Mgr Charbonnier et depuis lors il nous presse d'aller nous établir chez lui. Son pays est assez peuplé et est en dehors de l'influence arabe ; aussi ai-je l'intention d'aller lui rendre visite cette année et de choisir chez lui l'emplacement d'une mission que nous pourrons fonder, dès qu'un renfort de missionnaires nous arrivera. Kariaria, qui n'habite qu'à une journée de marche de Karéma, et reconnaît la suzeraineté du roi de l'Oufipa, nous accepterait aussi très volontiers chez lui où nous sommes toujours très bien accueillis chaque fois que nous y passons.

Il ne s'écoule pas de semaine que nous ne recevions des présents des chefs qui se disent nos amis, et durant le premier mois de mon séjour à Karéma, ce fut une véritable avalanche de visites toujours un peu intéressées des petits chefs de la région qui apportaient ou envoyaient un présent pour en recevoir naturellement un plus grand.

Mais jusqu'ici nous étions toujours un peu sur le qui-vive avec nos plus proches voisins, les Wawendés, qui habitent la région s'étendant du sud d'Oujiji au nord de Karéma. J'ai déjà parlé, dans un précédent chapitre, de ces sauvages habitants de l'Oukaendé qu'on appelle aussi Outongwé. Nous n'avions avec eux que de rares relations, car on nous les dépeignait comme des gens féroces qui ne voulaient admettre chez eux aucun étranger. Les Arabes, n'ayant jamais pu y pénétrer, nous détournaient naturellement par leurs exagérations ordinaires de toute tentative dans ce but.

Nous nous rappelions d'ailleurs l'aventure survenue, il y a quelques années, à un de nos confrères, le P. Dromaux. Il se rendait à Karéma en cotoyant l'Oukaendé à la rencontre des confrères qui venaient d'arriver au Tanganika par la voie de Karéma. Obligé de relâcher pour envoyer ses marins faire des vivres, il resta seul dans sa barque où il se vit bientôt entouré d'une multitude de sauvages qui se mirent à lui crier : « Nous voulons tes étoffes ». Le P. Dromaux en avait dans sa barque ; mais il s'était assis dessus, car il était dangereux de les leur montrer. Il leur cria :

« — Vous voulez donc me dépouiller de mes vêtements ?

« — Oui, répondent-ils, et ilstirent la corde qui tenait la barque attachée au rivage. Le Père se lève alors et les sauvages, surpris de sa haute stature, reculent de quelques pas. Ils reviennent bientôt à la charge et le Père leur jette son burnous qu'ils se disputent, puis sa *gandoura* (soutane blanche). Les sauvages non satisfaits continuaient à réclamer des étoffes avec des cris menaçants. Alors le P. Dromaux se mit à enlever sa chemise de flanelle pour la leur jeter ; mais, probablement effrayés de voir tant de chair blanche, ils lui crièrent : « C'est assez, garde cette étoffe. » Sur ces entrefaites arriva leur chef qui s'indigna de la conduite de ses gens et les chassa à coups de bâton.

La nature de nos sauvages voisins, et surtout la sombre peinture qu'en faisaient les Arabes, ne nous engageaient guère à aller les visiter, et, de fait, nous avions reculé jusqu'ici devant des dangers plus imaginaires que réels. Les Wawendés venaient bien de temps en temps à la mission vendre leurs denrées; leurs chefs nous envoyaient de petits présents pour en obtenir de plus grands ; mais il semblait qu'il y eût comme une montagne de séparation entre eux et nous. La conduite que Mrundi, leur principal chef, tint à notre égard, lors de mon arrivée à Karéma, nous porta à croire que nous aurions pu nous tromper dans notre excès de défiance à l'endroit des Wawendés, et nous détermina à rompre la barrière de séparation. Je fis donc dire à Mrundi, quand il envoya deux de ses grands me saluer, que je désirais qu'il vînt me voir lui-même, que je lui rendrais ensuite sa visite, et que nous parlerions alors d'une affaire importante. J'ajoutai que cette affaire importante était le mariage d'une de ses filles avec Adrien, jeune médecin nègre, sortant de notre institut de Malte. Ma proposition fut agréée et, cinq jours après, Mrundi nous arrivait avec une trentaine de ses Wawendés. Nous le reçûmes de notre mieux et nous fixâmes le jour où nous irions le voir et régler les fiançailles. Il fallait un beau présent pour que l'affaire aboutît, car, quoique l'usage veuille, chez nos sauvages, que l'on se défende absolument de tout ce qui ressemblerait à une vente, le présent qui est une condition *sine qua non* du mariage, n'en est pas moins discuté longuement.

Le lundi, 5 août, fête de Notre-Dame des Neiges, à qui nous recommandons au saint sacrifice cette affaire impor-

tante pour la mission, nous partons de bon matin, le P. Josset, supérieur de la mission de Karéma, et moi, accompagnés d'une douzaine de nos chrétiens qui doivent nous servir d'escorte d'honneur. Nous emmenons en outre cinq de nos plus grands enfants dans le but de demander pour eux aussi des femmes aux Wawendés après le mariage d'Adrien; l'on ne prend bien en effet racine dans un pays que par les alliances, et nous ne trouvons d'ailleurs jusqu'ici que très difficilement des femmes pour nos orphelins plus nombreux que nos orphelines.

Nous sommes accueillis aussi bien que possible par Mrundi et par tous ses sujets qui s'empressent à l'envi de venir baiser mon anneau, car ils ont remarqué dans la visite qu'ils nous ont faite que c'est la manière de saluer le *Bwana Skofu*. Après de longs pourparlers le mariage est décidé, et nous fixons le jour où on le célébrera à la mission. Nous pûmes, à cette occasion, étudier un peu les mœurs des Wawendés qui nous parurent beaucoup moins sauvages qu'on ne nous les avait dépeints. Le chef est très honoré, mais il ne fait rien sans les grands qui forment son conseil et qui paraissent avoir la principale influence. Une case avait été mise à notre disposition, et le chef nous faisait appeler de temps en temps dans la salle du Conseil pour nous dire quel était l'avis de ses grands. Ce Conseil se composait de sept membres dont quatre plus âgés avaient l'honneur d'un siège; les trois autres étaient assis par terre. Jamais le chef ne prenait lui-même la parole, mais son *nyampara* ou premier ministre faisait, au nom du Conseil, de très longs discours commençant par ces mots: « Ecoutez, enfants de Kapama (la souche de la famille royale) » et se terminant par ceux-ci : « Vous avez entendu, enfants de Kapama. » Tous alors poussaient un cri d'approbation, et saluaient le chef en s'inclinant profondément et en frappant les mains l'une dans l'autre.

Notre présent fut agréé, à notre surprise, sans aucune observation et la jeune princesse nous fut présentée; puis continuèrent de longs discours dans lesquels les grands du Conseil nous répétèrent tous les mensonges que les Arabes, et en particulier Matimula, avaient débités pour empêcher notre alliance avec les Wawendés. Cette alliance, ils la désiraient, et ils étaient contents de la sceller par un mariage. Désormais, nous étions frères et nous ne devions plus écouter, ni les uns ni les autres, les rapports qui nous seraient faits en vue de refroidir notre amitié. Ils nous invitaient, en outre, à aller fonder une mission à Kanunka dans l'Ousoa, contrée de l'Oukaendé, située à deux jours de marche au nord, où l'on reconnaît la suzeraineté de Mrundi. Nos braves sauvages dépassaient nos espérances; aussi, pour gagner complètement les vieux du conseil, nous leur promîmes un petit présent quand ils viendraient huit jours plus tard à Karéma pour la cérémonie des noces. Nous ne pouvions, en effet, emmener de suite la jeune princesse, car ce n'est pas l'usage chez les Wawendés, et, comme ils le disaient, cela aurait eu trop l'air d'une vente.

Le mercredi 14 août, des coups de fusils et des roulements de tambours nous annoncent l'arrivée de la fiancée d'Adrien. Elle est accompagnée des grands du conseil de Mrundi, d'un certain nombre d'habitants de Kafisya, sa capitale, et d'une escorte de jeunes filles qui l'ont portée à tour de rôle sur leur dos en lui laissant le visage voilé jusqu'au moment où ils nous l'ont présentée. Mrundi est indisposé et il n'a pu venir lui-même; mais il n'a pas voulu retarder le jour des noces, car, a-t-il dit, les blancs pourraient croire que je les trompe. Le lendemain, jour de l'Assomption, nous faisons grande fête : deux bœufs sont immolés, et le pombé (bière indigène) coule abondamment des cruches aux larges flancs : pour le nègre, en effet, point de fête, si le ventre est oublié.

Ce mariage est, selon moi, un heureux événement pour la mission de Karéma, en ce sens qu'il cimente notre alliance avec les Wawendés. Les Arabes et les Wangouanas en sont déconcertés, car l'affaire avait été menée si secrètement qu'ils n'en soupçonnaient rien. Ils savaient seulement qu'il y avait des paroles secrètes entre Mrundi et nous, mais ils étaient loin d'en supposer le but.

Si le bon Dieu nous envoie parfois des épreuves, il nous réserve aussi des consolations. Nous préparons en ce moment une soixantaine d'adultes à recevoir prochainement le baptême.

L'an dernier nous avions la famine à Karéma et, jusqu'au mois d'avril, il fallait envoyer chercher au loin des vivres pour nourrir tous nos enfants; mais, cette année, la récolte a été exceptionnellement bonne, comme on en jugera par les quelques chiffres suivants : le riz a rapporté 100 pour 1; le maïs et les arachides, 150. Nous en sommes heureux, car il nous eût été bien difficile de nourrir 218 chrétiens, 217 postulants et 312 suivants.

Il me resterait maintenant à parler de la mission du Sacré-Cœur de Kirando dans l'Oufipa, mais je ne la visiterai que dans un mois, en allant faire un voyage au sud du Tanganika par où nous devrons désormais nous ravitailler *via Nyassa*. La route de Tabora devient, en effet, de plus en plus impraticable, et elle nous est même absolument impossible depuis que nos confrères de l'Ounyanyembé, plus menacés que nous par les Arabes, ont dû s'enfuir au sud du Nyanza, ainsi que nous l'avons appris ces jours-ci. Je ne pourrai donc parler exactement de cette mission que lorsque j'aurai terminé, en même temps que mon tour du lac, ma première visite pastorale. Les nouvelles que j'en reçois assez régulièrement sont très bonnes et les missionnaires y jouissent de la plus grande tranquillité sous l'autorité d'un roi dont l'administration ressemble, sous plus d'un trait, à celle de l'Ouganda. Les débuts de la mission de Kirando avaient été cependant assez pénibles, car il y avait famine aussi, l'année dernière, dans l'Oufipa. La lettre suivante qu'un missionnaire écrivait à cette époque au R. P. Coulbois montrera combien est souvent laborieuse la fondation d'une mission :

« Quoique une bonne récolte soit venue délivrer le pays de la famine dont on souffrait, il nous est encore presque impossible de nous procurer de la viande. Point de poules, ni de chèvres, les gens du roi qui rôdent sans cesse dans le pays mangent et achètent tout. En quatre mois on nous a apporté cinq ou six poules; quant aux chèvres, impossible d'en trouver pour le moment. Pour comble d'infortune, notre potager qui nous promettait d'abondants légumes a été inondé à la suite du débordement de la rivière qui le traverse. Le blé que nous avions semé et qui était déjà

en épis a également été détruit. Nos pauvres santés se ressentent beaucoup de ces privations... »

Je dois ajouter que cette situation a changé et que les missionnaires de Kirando ont maintenant une basse-cour et un beau troupeau de chèvres et de moutons.

En résumé, nous n'avons que d'immenses actions de grâces à rendre au Divin Maître pour la protection toute particulière qu'il nous accorde durant ce temps de trouble. Nos œuvres ont commencé dans l'ombre par l'éducation des orphelins rachetés de l'esclavage, et maintenant ils sont notre consolation et notre force. Bon gré malgré, les Arabes et les Wangouanas, nos ennemis, sont obligés de compter désormais avec eux, et avec les sauvages de nos missions, qui, s'ils ne sont pas encore convertis en grand nombre, s'y préparent de près ou de loin. Nous adressons toutefois nos plus ardentes prières au Bon Dieu, par l'intercession de sa Sainte Mère, pour qu'il daigne nous accorder bientôt la tranquillité, à la Côte Orientale, par la paix et l'apaisement des esprits et qu'Il continue à bénir nos petites Églises du Tanganika et du Haut-Congo.

FIN

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Edition française.

Un anonyme, diocèse de Montpellier ... 10
Mme veuve Labatut, à Bordeaux ... 4 95
M. l'abbé Chevalier, diocèse de Coutances ... 0 75
Mlle Rudigoz, à Lyon ... 10
M l'abbé Laurent, directeur du séminaire, Besançon ... 16
Anonyme de Lyon ... 100
Anonyme de Millery, diocèse de Lyon ... 100

Pour les missions les plus nécessiteuses (à Sœur Meyniel, à Beyrouth).
Anonyme de la Gironde, pour les âmes du Purgatoire ... 60
Anonyme d'Albi, demande de prières ... 5

Pour deux missions les plus nécessiteuses (orphelinat et hôpital de Beyrouth).
M l'abbé Samain, diocèse de Lille, avec demande de prières ... 38

Pour l'érection d'une cellule dans le monastère des Religieuses de Sainte-Claire de Jérusalem, sous le vocable des saints Antoine et Louis.
Anonyme de Varennes-sur-Allier, diocèse de Moulins ... 50

Pour un orphelinat agricole ou à un couvent des Pères Trappistes (Jérusalem).
J.-C. d'Antoigné, diocèse d'Angers ... 5 10

A M. Allys, missionnaire (Cochinchine septentrionale).
Au nom du comte Herrmann de Stainlein Saalenstein ... 300

A Mgr Puginier (Tong-King occidental), pour les affamés.
M. l'abbé Faneau, diocèse de Nantes ... 5
M. du Corail, diocèse de Saint-Brieuc, demande de prières ... 50
Mme de Chazelles, diocèse de Saint-Brieuc ... 10
M. l'abbé Defrance, à Châlons-sur-Marne ... 15
Mme G. L. de R., diocèse du Mans, demande de prières ... 50

A Mgr Barthe, vicaire apostolique du Maduré.
M l'abbé G. de Lyon ... 5

Au R. P. Verdier (Maduré).
Un curé du diocèse de Gand ... 10

Pour la mission la plus éprouvée par la famine (Mgr Pagnucci).
M. Hours, à Annonay, diocèse de Viviers ... 10

A Mgr Blettery (Su-tchuen oriental).
M. l'abbé Defrance, à Châlons-sur-Marne ... 15
Un curé du diocèse de Gand ... 10
Anonyme de Paris ... 2

Pour les affamés de la Cochinchine (Mgr Caspar).
Anonyme d'Autun ... 10

A Mgr Caspar (Cochinchine septentrionale) pour rachat d'une petite fille à baptiser sous les noms de : Marie-Joséphine-Marguerite-Antoinette (de Cortone).
Anonyme de Tournon, diocèse de Viviers ... 40

A M. Chouzy, missionnaire au Kouang-si.
Mlle Marguerite Chouzy, à Lyon ... 250

Au R. P. Humbert, missionnaire au Kouang-si (Chine).
Mme M , à Carouge, diocèse de Genève ... 20
Mme D, à Carouge, » ... 5
Mlle Berthet, à Landecy » ... 10
M. X., prêtre retraité, » ... 10
Famille Bouchardy, à Carouge, diocèse de Genève ... 10

A Mgr Félix Biet, vicaire apostolique du Thibet.
M. Desgodins à Nancy ... 350

A M. l'abbé Desgodins, provicaire du Thibet.
M. Desgodins, à Nancy ... 100
Deux anonymes de Nancy ... 12 50

A Mgr Cousin pour le séminaire de Nagasaki.
Mme Blanchet, Laval, demande de prières ... 25
M l'abbé G , de Lyon ... 10
Un curé du diocèse de Gand ... 200

A Mgr Cousin (Japon méridional), pour l'entretien pendant dix ans d'un séminariste.
M. l'abbé Schmitt de Bisping, du diocèse de Metz ... 2235 55

A Mgr Osouf, pour la léproserie de Gotemba.
Mme Blanchet, Laval, demande des prières ... 25

A M. l'abbé Testevuide (Japon septentrional).
M. l'abbé G., de Lyon ... 5

Pour la mission la plus nécessiteuse du Japon (Mgr Midon).
Anonyme de Laval ... 100

Pour la Société des Missions étrangères (M. Allys, Cochinchine septentrionale).
Un anonyme défunt du diocèse de Besançon ... 100

Pour les missions de S. Em. le cardinal Lavigerie.
Un anonyme défunt du diocèse de Besançon ... 100

Pour les autres missions d'Afrique (R. P. Le Roy).
Un anonyme défunt du diocèse de Besançon ... 100

Pour les missions des RR. PP. Jésuites en Syrie.
Un anonyme défunt, du diocèse de Besançon ... 100

Pour les missions du Congo (Mgr Carrie).
Un anonyme défunt du diocèse de Besançon ... 100

Pour rachat de deux esclaves au Dahomey.
Anonyme de Lyon ... 20

A S. Em. le cardinal Lavigerie, pour rachat de deux enfants à baptiser sous les noms d'Anne et d'Alphonse.
Mme Marie V. B. d'A , diocèse du Mans ... 50

A Mgr Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi.
M. l'abbé Marianval, diocèse de Meaux, avec demande de prières. 5 15

Pour les missionnaires Salésiens de Dom Bosco dans l'Amérique du Sud (Patagonie septentrionale).
Anonyme de Lyon, intentions particulières ... 50

Au R. P. Dom Ignace (Territoire Indien).
C. C , de Grenoble ... 20

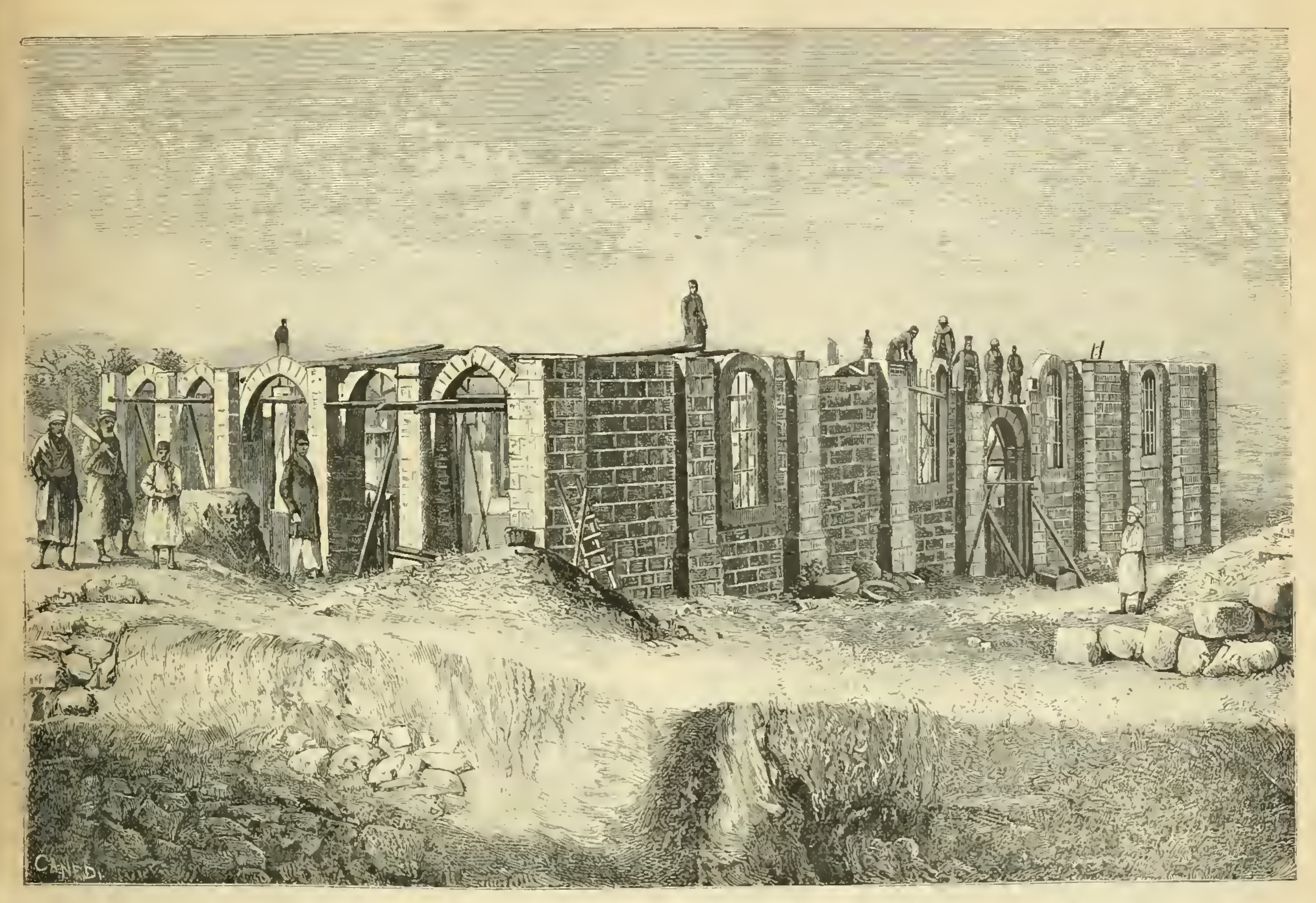
A Mgr Vidal (Iles Fidji).
C. C., de Grenoble ... 20
Mmes Godelier Olivier, à Angers ... 40

(La suite des dons prochainement).

Un don de 1,000 francs a été attribué par erreur dans notre numéro 1119 (14 novembre 1890), à la mission de la Cochinchine orientale; c'est à M. Allys, missionnaire de la Cochinchine septentrionale que ce don était destiné.

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



SYRIE. — Eglise de Gédaïdat en construction; d'après une photographie envoyée par Mgr Géraïgiry, évêque grec-melchite de Panéas. (Voir page 586.)

LE DOYEN DE L'ÉPISCOPAT DES INDES

Il n'entre pas dans les habitudes du journal de publier en premier article, un éloge funèbre ; mais nous voulons aujourd'hui rendre hommage au doyen de l'épiscopat des Indes, au saint évêque dont le souvenir rappelle si bien l'aimable docteur, et à la famille spirituelle à laquelle il appartenait.

Lettre du R. P. Montagnoux au T. R. P. Tissot, supérieur des missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy, au sujet de la mort de Mgr Tissot, évêque de Vizagapatam.

Nagpore, le 28 septembre 1890.
Fête des Sept-Douleurs de Marie.

Mgr Tissot est mort. Cette nouvelle inattendue, apportée par le télégraphe au moment où Mgr Riccaz se rendait à sa cathédrale pour y prêcher le sermon des vêpres, et qu'il nous communiqua tout aussitôt, avec des accents d'une profonde émotion, remplit nos âmes d'une grande tristesse.

Le voilà donc tombé ce chêne que semblaient épargner les autans ! Le voilà, emportant dans la tombe seize lustres d'une vie toute pleine de mérites ! C'est à Suradah, à plus de trois cents kilomètres de sa ville épiscopale, au milieu de ses chrétiens khondes, que la mort est venu le ravir à l'amour et à la vénération de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

***

Mgr Jean-Marie Tissot naquit à Megève (diocèse d'Annecy), le 28 septembre 1810. A peine âgé de deux ans, il devint orphelin par la mort de son père, décédé en Russie, pendant la désastreuse campagne de 1812. Sa pieuse mère soigna son enfance, dirigea sa jeunesse, lui inspira une foi forte et une piété sincère.

Mgr Rey l'ordonna prêtre le 24 septembre 1836, et le nomma vicaire régent de la paroisse du Petit-Bornand. Deux ans plus tard, le R. P. Tissot entra à la Feuillette pour se faire admettre dans les rangs de la petite phalange des missionnaires de Saint-François-de-Sales. Pendant plus de six ans, il exerça avec autant de zèle que de succès l'apostolat des missions diocésaines ; sa bonté, sa rondeur le rendaient spécialement sympathique aux hommes.

En mai 1845, le vénéré fondateur du jeune Institut le choisit pour faire partie de la première caravane de

missionnaires destinés à aller évangéliser le futur vicariat apostolique de Vizagapatam. Le bon Dieu avait ses vues sur le P. Tissot. Il fut, en effet, à partir des plus humbles commencements, la cheville ouvrière de la mission. Un épisode émouvant de ses premiers essais d'évangélisation a servi de thème à l'un de nos plus grands écrivains pour célébrer l'héroïsme de l'apostolat. C'est la scène où le P. Sermet et le P. Tissot, saisis d'une fièvre violente, à laquelle le premier succomba, s'administrèrent l'un à l'autre les derniers sacrements.

En 1854, Rome appréciait déjà le mérite du vaillant missionnaire et le nommait provicaire apostolique. Il était même question alors, de l'élever à la dignité épiscopale. Ce ne fut qu'au mois d'août 1863 qu'en dépit de ses plus humbles résistances, il reçut ce fardeau et succéda à Mgr Neyret, de sainte mémoire, comme vicaire apostolique de Vizagapatam. Son sacre eut lieu à Bombay, le 4 avril 1864. Le nouveau prélat se mit sans délai à parcourir l'immense champ que le Père de famille venait de lui confier. Il rêvait des œuvres partout, et l'ampleur de ses vues n'avait d'égale que l'incroyable activité avec laquelle il s'employait à les réaliser. Mais il lui fallait d'autres ressources que celles dont il disposait. Il résolut d'aller en Europe pour offrir l'hommage de sa filiale vénération au Souverain Pontife, qui l'accueillit avec une extrême bienveillance; il voulait aussi mieux faire connaître son vicariat et en plaider la cause auprès de la Propagande et de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Dans les excursions qu'il fit alors à travers la Savoie, il fut l'objet de véritables ovations Partout sa présence édifia grandement et réveilla l'enthousiasme en faveur des missions lointaines. On ne pouvait assez admirer son énergie, sa passion de l'apostolat et la belle simplicité salésienne à laquelle n'avait rien ôté la dignité dont il était revêtu. A la maison-mère des missionnaires de Saint-François de Sales, il était aussi modeste et déférent au supérieur que le dernier des novices.

Après un séjour de six mois au pays natal, Mgr Tissot rentra le 2 février 1867 à Vizagapatam, suivi d'une caravane de prêtres et de frères de sa Congrégation et de Sœurs de Saint-Joseph. Sur la fin de l'année 1869, il retourna en Europe pour assister au concile du Vatican.

* * *

A sa rentrée dans l'Inde, en 1871, on le vit passer alternativement du sud au nord de sa mission, stimulant partout le zèle de ses missionnaires, consolant leurs peines, partageant leur labeur, se faisant, tour à tour, architecte, maçon, catéchiste, activant la marche des œuvres, jetant les bases de nouvelles fondations, prêchant partout d'exemple et ne se reposant que pour donner à ses prêtres et aux religieuses de fortifiantes retraites.

En septembre 1886, à Nagpore, dans l'église cathédrale encore inachevée, il célébra la fête de son jubilé sacerdotal. L'année suivante, la hiérarchie catholique était établie aux Indes et solennellement proclamée au concile de Bangalore. Mgr Tissot échangea son titre de vicaire apostolique contre celui d'évêque de Vizagapatam.

Le 29 juillet 1887, un bref pontifical décrétait la division en deux diocèses de son trop vaste territoire. Son vicaire général, Mgr Riccaz, fut nommé évêque de la partie septentrionale, et partit pour Nagpore. La séparation fut des plus touchantes.

Notre vénérable vieillard voulut aller dire adieu à ses chrétiens du Nord, et leur donner un suprême témoignage de sa tendresse; il parcourut à la hâte une immense distance pour assister à la consécration du nouvel évêque à Nagpore. Il ne put arriver à temps. A son approche de la ville, les dernières volées des cloches annonçaient la fin de la cérémonie.

Mgr Tissot concentra désormais tout son zèle sur le diocèse encore bien vaste, quoique diminué de moitié, dont il demeurait le pasteur vénéré et bien-aimé, choisissant toujours pour ses résidences préférées les stations où il y avait le plus à faire et à souffrir. Les infirmités qu'il avait contractées dans sa longue vie de privations et de fatigues, une surdité très prononcée, un notable affaiblissement de la vue n'enlevaient rien à son énergie ni à sa sérénité. D'autres épreuves, plus douloureuses et plus délicates, le perfectionnèrent sans l'abattre, et sa vie alla à son déclin, comme le soleil sous l'équateur, sans rien perdre de son éclat.

La mort pouvait venir: il l'avait depuis longtemps devant les yeux, et cette perspective éclairait et fortifiait les dernières étapes de sa carrière. Dans les premiers jours de septembre 1890, il écrivait aux Sœurs de Saint-Joseph de son diocèse, qui venaient de perdre leur vénérée provinciale, Mère Marie-Justine; il se recommandait à leurs prières pour obtenir lui-même la grâce de se bien préparer à la mort, « qui ne peut tarder », disait-il. Peu de jours après, il se sentit plus souffrant d'une affection au cœur dont les symptômes existaient depuis longtemps. Bien qu'il trouvât la force de se traîner chaque jour à l'église pour recevoir son Dieu et faire son chemin de croix, il voulut communier en viatique le 25 septembre. Le surlendemain, dans la soirée, il rendait sa belle âme à Dieu.

* * *

Sa vie apostolique, vue de près pendant un quart de siècle, m'a fait mieux comprendre *les Moines d'Occident* de Montalembert. C'est bien toujours l'Église, envoyant, avec ses bénédictions, ces âmes d'élite, ces humbles religieux, qu'elle crée pontifes, qu'elle arme chevaliers pacifiques et qu'elle disperse dans toutes les parties du monde pour étendre le royaume de Jésus-Christ. Dieu, selon Isaïe (1), « multiplie leur vigueur

(1) Chap. 40.

parce qu'ils se confient en lui. Ils prennent l'essor de l'aigle, ils courent sans se lasser, sans défaillir. »

Les armoiries de Mgr Tissot portent, au-dessous du ciboire eucharistique, l'invocation : *Da robur, fer auxilium.* Ce secours lui est venu à mesure que ses œuvres se sont développées. La force d'en haut, il l'a eue jusqu'au bout, *in necessitatibus, in angustiis, in plagis, in laboribus, in longanimitate, in suavitate* (1).

On peut lui appliquer en toute vérité la parole divine : *Pertransiit benefaciendo* (2). Il a passé en faisant le bien. Sa longue existence n'a été qu'une suite ininterrompue d'actes de dévouement, de zèle et de charité. Son cœur était ouvert à tous les saints enthousiasmes, sa piété était profonde, austère pour lui-même, suave, condescendante pour autrui, son humilité presque excessive, son affabilité inaltérable. Il n'avait que des admirateurs et des amis dans toutes les classes de la Société. Louis Veuillot, pendant le Concile, avait pour lui une sympathie toute spéciale. Il lui donna le calice qu'un prêtre français avait prié l'éminent publiciste d'offrir à un vicaire apostolique de son choix. Un prince païen de l'Inde lui fit don, pour ses noces d'or sacerdotales, d'un riche ostensoir. D'autres grands personnages, protestants ou infidèles, se faisaient un honneur de soutenir ses œuvres. Les autorités civiles lui ont souvent décerné des éloges publics pour les services qu'il rendait à l'humanité et à la civilisation, notamment pendant les grandes famines de 1866 et de 1877, et à propos de l'éducation des filles de caste, œuvre dont ce prélat fut l'un des plus courageux pionniers. Les humbles et les pauvres, les orphelins surtout, l'aimaient comme un tendre père.

On l'appelait le saint évêque de Vizagapatam. Sa fidélité aux exercices de piété était celle d'un novice. Ses mortifications rappellent celles de saint Jérôme. Il avait pour ses prêtres un cœur de mère, s'oubliant lui-même pour les encourager et les secourir, prenant toujours pour lui les besognes les plus pénibles et les plus difficiles. Il est mort, là où il se plaisait à séjourner, dans l'une des stations les plus insalubres de son diocèse, surveillant la construction d'un presbytère, et logeant dans une maison ouverte à tous les vents, dont le toit délabré n'était pas une protection suffisante contre les pluies de l'automne.

En lui disparaît le doyen de notre chère Congrégation et de tout l'épiscopat indien, le dernier survivant de la première phalange des missionnaires de Saint-François-de-Sales dans l'Inde.

Des lettres postérieures, venues directement de Suradah, apportent les plus édifiants détails sur les derniers instants de Mgr Tissot :

Une bronchite, contractée dans l'humidité froide de cette station, compliquée de la fièvre de ces montagnes s'étant ajoutée à la maladie de cœur, le médecin fut d'avis qu'on fit changer d'air au vénéré prélat. Le 27 septembre, un Père et un Frère coadjuteur l'accompagnèrent sur une litière dans la direction de Gobbalpore. Mais, à deux milles de Suradah, il se sentit plus mal. On put arriver à Totavally où l'on installa dans la chapelle, une misérable couchette, tressée avec des bambous.

A bout de forces, l'illustre malade ne douta plus de sa fin imminente et le regard fixé sur le crucifix de l'autel : « Après ma mort, dit-il, passez-moi au cou mon chapelet. » Le P. Voisin s'empressa de lui donner l'indulgence plénière et l'extrême-onction. On achevait à peine d'oindre les pieds que l'évêque poussa son dernier soupir. Ses dernières paroles en quittant Suradah avaient été : « Mon Dieu, il y a longtemps que je suis prêt pour le grand départ, si telle est votre volonté ; » et il ajoutait : « *Ama nesciri et pro nihilo putari.* Aime à être ignoré et tenu pour rien. »

Ce vœu suprême de son humilité fut exaucé. Il mourut la nuit dans une station presque abandonnée, sur un lit d'emprunt. Le Père qui était auprès de lui, brisé par l'émotion, tomba en défaillance et dut laisser au Frère et aux conducteurs le soin de rendre les derniers devoirs à sa dépouille inanimée.

Vers minuit, on le transporta à Suradah, et le lendemain, dimanche des Sept-Douleurs de Marie, on l'ensevelit au pied de l'autel de l'humble chapelle, au milieu des sanglots des enfants de l'orphelinat et des pauvres fidèles de la chrétienté.

(1) 2 Cor. VI.
(2) Act. X.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 1er octobre, dix missionnaires de la Société de Marie se sont embarqués à Marseille :

Pour la Nouvelle-Zélande, les RR. PP. Placide Huault, du diocèse de Rennes, Julien Maillard, du diocèse de Nantes ; Louis Servajean, du diocèse de Lyon ; les Frères scolastiques Augustin Galerne, du diocèse de Chartres, et Joseph Huault, du diocèse de Rennes ; — pour le vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie les RR. PP. Yves Morice, du diocèse de Saint-Brieuc, et Pierre Ollier, du diocèse du Puy ; — pour le vicariat apostolique des îles Fidji, les RR. PP. Jean-Louis Robert, du diocèse de Lyon, et Jean-Baptiste Jamond, du diocèse du Puy ; — pour la procure de Sydney, le R. P. Jean-Baptiste Chevreuil, du diocèse de Nantes.

— Le 3 novembre, cinq missionnaires de la Société de Marie sont partis de Marseille :

Pour la Nouvelle-Zélande : le R. P. François Delachienne, du diocèse de Saint-Brieuc, et les Frères scolastiques John Holley, du diocèse de Christchurch, et Eugène Chapelle, du diocèse du Puy ; le R. P. Georges Cumussy, du diocèse de Paris. — Pour le vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie : le R. P. Jean-Marie Bazin, du diocèse de Rennes, se rendant à Wallis dans le vicariat apostolique de l'Océanie centrale.

— Huit membres de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, sont partis dernièrement pour les missions d'Afrique :

Pour la Cimbébasie : De Lisbonne, le 6 novembre 1890, le P. Jules Siméon, du diocèse d'Alby ; les FF. Silvano Gomès, du diocèse de Braga ; et Ricardo Pereira, du diocèse de Guarda ;

Pour la Sénégambie : De Bordeaux, le 10 novembre, les PP. Pierre Strub et Georges Ingweiller, du diocèse de Strasbourg ; Joseph Gaillard, du diocèse d'Annecy ; Pierre Chany et Léger Ferréol, du diocèse de Clermont.

— A la fin du mois de septembre, trois religieuses de l'Institut de Nazareth sont parties de la maison d'Hammersmith (Londres)

pour Ballarat (Australie). Ce sont les Sœurs Marie-Praxède Morgan, Marie-Ida Nolan et Marie-Saint-Mathieu Redy.

— La maison-mère des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, vient d'envoyer trois religieuses en Nouvelle-Calédonie : Sœur Félicien de Jésus Tanguy, du diocèse de Vannes; Sœur Hubert de la Croix Abgrall, du diocèse de Quimper; Sœur Camille de la Croix Schultz, du diocèse de Strasbourg, parties le 8 novembre 1890, de Rochefort.

INFORMATIONS DIVERSES

Pé-tchély septentrional (*Chine*). — Sœur Patrissey, religieuse à l'hôpital Saint-Joseph de Tien-tsin, nous écrit, le 14 août 1890 :

« Un terrible fléau ravage, en ce moment, tout le nord de la Chine.

« Dans la nuit du 20 au 21 juillet, notre hôpital était envahi par les eaux du fleuve Pei-ho et nos cours ressemblaient à un petit lac; nous dûmes sortir le riz et les autres provisions de nos chers pauvres, cherchant un endroit que l'eau ne pût atteindre, car nous étions menacées d'une terrible inondation.

« Les fleuves grossis par une crue extraordinaire continuaient à déborder, et en quelques jours, toute la partie nord de la Chine fut inondée. Le fléau causa à Péking des dégâts considérables; les maisons des pauvres Chinois, construites en terre, furent emportées; dans les campagnes, les villages furent détruits par centaines, un grand nombre d'habitants noyés.

« La panique était générale dans la ville chinoise, au fur et à mesure que les maisons s'écroulaient; tous se sauvaient au haut des fortifications, et là les mandarins faisaient distribuer et distribuaient eux-mêmes de l'argent et de la nourriture aux pauvres affamés; le vice-roi et toutes les autorités chinoises ont donné et fait donner beaucoup; mais ces secours ne sont que temporaires, car la misère est immense et se prolongera pour le moins une année. La plupart des récoltes ont été entièrement perdues, et cela à la veille de les couper ; celles déjà serrées ont été emportées, et ce qui en est resté a été gâté par l'eau, de sorte que si Dieu ne nous épargne, nos pauvres auront à souffrir du choléra et de la famine. Dans certains endroits, les païens sont comme désespérés et se précipitent dans l'eau, croyant ainsi échapper à leur malheureux sort.

« L'eau a été si furieuse dans quelques endroits, que dans un village, l'église a été emportée par le courant. Dans un autre, deux bons vieillards, se voyant entourés par l'eau, montèrent sur le toit de leur petite hutte, cette toiture fut détachée des murs et ils voguèrent ainsi à la dérive jusqu'à ce qu'une barque vint à leur secours. On a trouvé dans la rivière dix-sept cadavres (toute une famille) attachés ensemble ; les malheureux n'avaient pas voulu que la mort les séparât.

« A Péking, des milliers de personnes sont sans abri et sans nourriture. Notre ville a été envahie jusqu'à une grande hauteur; beaucoup de maisons ont été détruites. Au lendemain de ce désastre, les cadavres flottaient sur les bords du Peï-ho; les plaines avoisinant la concession européenne et la ville chinoise avaient en quelques endroits douze et quatorze pieds d'eau. Partout où l'œil plonge, il ne découvre qu'une mer sans limite. Grâce au vice-roi, qui donna des ordres pour faire construire une digue, la Concession a été préservée. Elle ressemble à une île au milieu de l'océan ; on ne peut enterrer les morts, les cercueils sont jetés dans l'eau...

« Nous aurons, cet hiver, une misère épouvantable, ainsi que toute l'année prochaine, les terres ne pouvant être ensemencées avant le printemps.

« Pour une fille de la Charité, voir les pauvres manquer de tout et ne pouvoir les assister, faute de ressources, c'est navrant. »

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

XIX. — Le Tana.

(Suite 1).

Les Gallas

Les Gallas, dispersés dans les bassins de l'Ozi, du Tana et du Sabaki, appartiennent à deux branches distinctes : les Barraréta (2) et les Kokawé, réunis aujourd'hui par le malheur sous la tutelle d'un seul chef, Dadi abba Dada qui habite, près de Ngao, les environs du Shaka-babu.

Ces Gallas descendent originairement des Borana, tribu encore homogène et puissante qu'on trouve au nord-ouest du Tana, dans le Shoa et non loin des lacs Sudolf et Stéfanie récemment découverts par le comte Téléki.

Détachés de leurs aînés dont ils gardent un souvenir fier et fidèle, les Barraréta et les Kokawé se sont peu à peu répandus dans les vallées du Djuba, du Tana, de l'Ozi, du Sabaki, du Mvoé et même du Ruvu. A cette époque qui ne remonte pas très loin, les Gallas avaient la force d'expansion des peuples qui débordent, et bien des fois les colons arabes de la Côte ont dû reculer eux-mêmes devant eux. Il y a peu de temps encore, le Sultan de Zanzibar payait à ces « Infidèles » des environs de Malindi la jolie rente annuelle de quatre cents piastres pour les décider à laisser ses sujets tranquilles. Mais tracassiers, exigeants, pillards, regardant le monde comme leur propriété, les Gallas n'ont pas tardé à rassembler contre eux tous leurs voisins, et comme d'ailleurs ils avaient beaucoup d'ivoire et beaucoup de bœufs, les Somalis d'un côté, les Massaï de l'autre, les Wa-kamba vers l'Intérieur, les Arabes et les Swahilis sur les Côtes, les ont refoulés progressivement, et aujourd'hui vaincus, ruinés, découragés, ils errent, me disait l'un d'eux tristement, « comme le singe des forêts ». En réalité, ils n'ont pas, en effet, de résidence parfaitement fixe : le village, tel qu'ils le comprennent, représente d'ailleurs si peu de chose qu'il est aussi facile de l'abandonner que de le reconstruire. Bâtir une case est pour eux l'affaire d'un jour. Cependant on peut dire que les restes de l'ancienne invasion galla, réduite à peu de représentants et qui paraissent devenir de jour en jour moins nombreux par suite des guerres, de la misère et de l'infanticide, sont presque tous compris dans les environs du Sabaki et du Tana, essayant, quand ils le peuvent, de rassembler encore quelques troupeaux de bœufs et de vaches, de chèvres et de moutons, car avant tout ils sont pasteurs, vivant ailleurs de chasse, de mendicité et de pillage, et se résignant parfois à essayer un peu de culture.

Les Gallas sont païens et c'est une des raisons précisément qui leur attirent des Somalis, qui sont musulmans, ces guerres d'exterminations auxquelles ils ne tarderont

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 septembre, 3, 10, 17, 24, 31 octobre, 7, 14, 21 novembre et la carte p. 438.

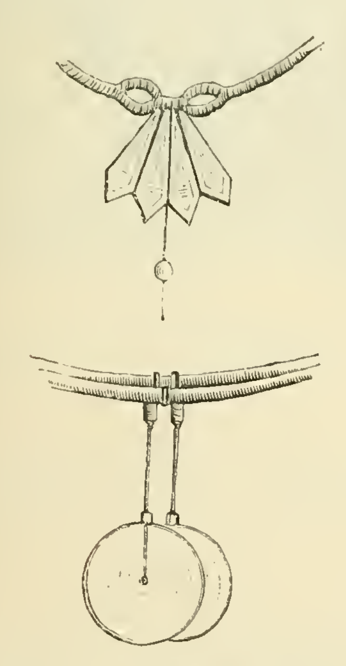
(2) Barra-réta ou Warra-réta, Fils de Réta.

pas à céder, soit qu'ils embrassent eux-mêmes l'islamisme, soit qu'ils se laissent anéantir ; la seule chance de salut qui leur reste serait de se grouper autour de l'Européen qui vient maintenant à eux. Chose curieuse ! La vue de ces hommes, de ces enfants, inspire chaque fois au missionnaire je ne sais quel sentiment particulier de sympathie mêlé d'une pitié profonde, et instinctivement on répète devant eux la parole de saint Grégoire le Grand en présence des esclaves anglais sur le marché de Rome : « Quel dommage que de si beaux hommes ne soient pas chrétiens ! »

Le Galla est, en effet — et il s'estime tel — bien différent des autres populations nègres ou *Bantu* du reste de l'Afrique. C'est un frère des Somalis, un parent des Massaï, un allié peut-être des Peuls qui se sont dirigés vers la Côte Occidentale, une remarquable variété de l'espèce humaine enfin, tenant à la fois du Nègre et de l'Arabe.

Le type cependant n'est pas uniforme et, à une époque inconnue, peut-être lointaine, il y a dû avoir des croisements qui ont amené une dégénérescence de la race et font reparaître de temps à autre des nez trop épatés, des lèvres trop épaisses. Mais, en général, la taille est svelte et élancée, les membres bien proportionnés, les extrémités déliées, les jambes particulièrement grêles, la face orthognathe et allongée, les traits fins, les lèvres minces, le nez souvent aquilin, les cheveux bouclés, crépus même, mais non laineux. Ils redoutent beaucoup l'embonpoint et arrivent à le prévenir, dit-on, en avalant de temps à autre un peu de la sève lactescente de l'euphorbe candélabre. Le teint est noir ; mais on dit que, chez les Barana, il passe au rouge brun parfois très clair.

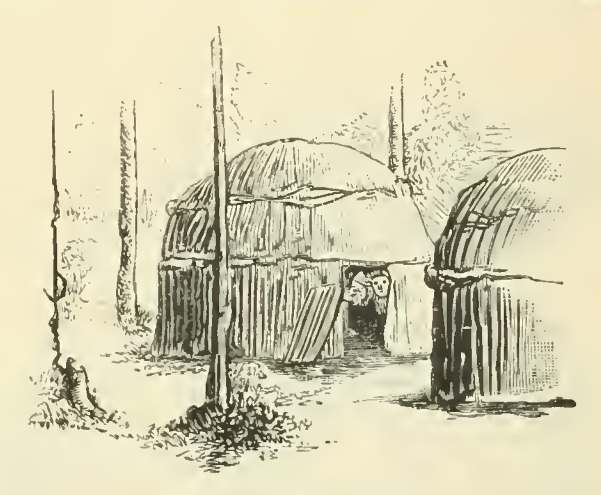
Le Galla est aussi fort intelligent, et son air fier et dominateur, relevé de la manière dont il se drape dans un large



COLLIERS DES GALLAS (1/2 grandeur naturelle).

morceau de toile blanche, avec sa lance qui jamais ne le quitte, son gros anneau de cuivre qu'il porte au petit doigt et dont au besoin il se fait une arme, une sorte de coup-de-poing, ses colliers de cuivre et de coquillage, ses bracelets d'ivoire, son attitude droite et légèrement méprisante, tout fait que, parmi les tribus inférieures où il passe, il conquiert vite un ascendant réel qu'il sait garder et développer jusqu'à ce qu'il en abuse. C'est ainsi qu'il a dominé les Wa-pokomo et leur a imposé sa langue dans le Haut-Fleuve, et partout ailleurs un grand nombre de ses coutumes et de ses institutions.

Malheureusement ce type supérieur et cette intelligence réelle ne correspondent pas à un égal développement du caractère. Le Galla, tel du moins qu'il apparaît ici, est tracassier, querelleur, mendiant, paresseux : dans la haute



CASES DE GALLAS

idée qu'il a de lui-même, il croirait se dégrader s'il cultivait la terre ou exerçait une profession quelconque. La femme galla, qui, en général, est petite, grêle, faible et se donne en étalant sa longue chevelure crépue tout autour de la tête un air étrange de sauvagesse à montrer dans les champs de foire, est chargée de tous les travaux pénibles. La suprême injure à adresser à un Galla est de lui parler au féminin, et enfin ce qui caractérise mieux que tout le reste la triste situation de la malheureuse fille d'Eve en cette tribu, c'est que, si le premier enfant qui naît dans une famille est du sexe féminin, on le tue, et ainsi de suite deux fois, trois fois, dix fois s'il le faut, jusqu'à ce qu'il vienne un garçon : après quoi la fille est autorisée à vivre ! La raison de cet usage barbare est sans doute que le droit d'aînesse, qui est une des bases de la société galla et amène des prérogatives universellement reconnues, ne peut appartenir qu'à un enfant mâle : toute fille qui cherche à le lui ravir commet donc un attentat et doit disparaître. Ici non plus, comme on le voit, le sceptre n'est pas exposé à tomber en quenouille !

Et puis il n'y a pas de sceptre : les Gallas, comme les Wa-pokomo auxquels ils l'ont imposé, vivent sous le régime républicain. Le Président est élu pour huit ou dix ans. Il a les honneurs, mais peu d'autorité : le guerre est conduite par un homme du métier, la justice et la religion sont aux mains d'une sorte de juge grand-prêtre chargé de régler les différends et d'offrir des sacrifices ; les villages distincts sont gouvernés par un chef de famille qui a droit de percevoir un tribut sur les voyageurs et enfin les sor-

ciers sont chargés de la pluie et du beau temps, des maladies, des objets perdus, des maléfices, du passé, du présent, de l'avenir et de quantité de choses peu commodes; ils réussissent en tout ce qui leur est demandé, ce sont des gens de grand mérite !

On trouve d'ailleurs dans les usages des Gallas beaucoup de traces sémitiques déjà remarquées dans leur type et qu'il resterait à signaler dans leur langue : les quarante jours de réclusion du nouveau-né, la circoncision, le droit d'aînesse, l'adoption légale, l'état inférieur de la femme, le pouvoir très grand et à demi-religieux du chef de famille, les lamentations des funérailles, etc. Une coutume également curieuse, est celle où sont les Gallas, père et mère, de se faire appeler du nom de leur premier né : Dadi abba Dada, Dadi père de Dada. Cette habitude, il est vrai, se retrouve aussi parmi beaucoup de noirs Bantu, mais pour la mère seulement qui prend le nom de son fils. Chez les Arabes, on sait que ce sont au contraire les enfants qui font suivre leur nom de celui de leur père : Séliman ben Daud, Salomon fils de David.

La langue que le cardinal Massaja a été l'un des premiers à mettre en lumière et dont les travaux sont aujourd'hui si vaillamment continués par ses frères, les missionnaires Capucins, ne paraît pas encore classée d'une manière



Guerriers gallas. Femme et enfant gallas.

ZANGUEBAR ANGLAIS. — Types Gallas; d'après des dessins du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 580).

définitive, les uns en faisant un groupe indépendant avec le sémite et le hamite, les autres la donnant comme une branche éthiopienne de la famille hamitique. En parlant de ce peuple, on ne peut non plus taire le nom illustre de M. Antoine d'Abbadie, Abba-Dia, comme disaient les Gallas, dont les travaux en tout genre sur le pays et les peuples de la Haute Ethiopie ont été si nombreux et si remarqués.

En terminant cette courte étude sur les Gallas, ajoutons que ce nom, dont j'ignore le sens, leur est donné à la fois par les Abyssins, les Arabes et les Swahilis. Viendrait-il du mot *Kallo*, *magicien*, *sorcier*, par le changement très naturel et très fréquent de *k* en *g* et d'*o* en *a*? Peut-être. En tout cas, eux-mêmes s'appellent *Oromo*, *Orma*, ou *Elmorma* (*Elma Orma*), c'est-à-dire *Fils d'Orma*, lequel serait le fondateur de la race et le père de *Borana* ou *Borena*.

Les Wa-boni.

Restent les Wa-boni.

Ces Wa-boni représentent une population très intéressante, très singulière, mais d'une étude compliquée et difficile.

D'où sont-ils venus? Eux-mêmes ne le savent pas. Mais ils aiment à dire modestement que c'est pour eux que Dieu a fait les forêts et les plaines, les rivières et les lacs, les

fruits et les bêtes. Faut-il conclure de là que les Wa-boni sont les premiers habitants de cette partie de l'Afrique? Faut-il voir en eux une population du nord que les Gallas auraient rencontrée aux confins de l'Abyssinie et qu'ils auraient dispersée ? Les renseignements manquent actuellement pour résoudre cette question.

Ils portent différents noms. Près du confluent des deux rivières qui font le Tana, au nord, ils sont relativement nombreux et s'appellent Ma-nyolé. Plus bas, on les retrouve sous le nom de Wa-sanyé (à Sanyé-ni), qu'ils portent également dans le bassin du Sabaki où ils occupent divers points. Sur le Tana, on les appelle généralement Wa-boni. Chez les Wa-nyika, on les connaît sous le nom de Wa-langulo, et enfin, au nord de Lamu sur la Côte où ils sont répandus, ce sont les Wa-dahalo ou Wa-twa.

Nulle part ils ne sont en grand nombre, et, comme ils ne volent pas, comme ils n'attaquent personne, comme ils ne veulent ni conquêtes, ni troupeaux, ni rien, comme d'ailleurs ils donnent assez volontiers une part des produits de leurs chasses, ils vivent généralement en bonnes relations



Femme boni avec pagne de peau orné de croix

Chasseur boni

ZANGUEBAR ANGLAIS. — Types Bonis; d'après des dessins du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar. (Voir pages 582 et 585).

avec leurs voisins de race *bantu*. Mais les Gallas les tiennent dans une sorte de vasselage humiliant et coûteux. Si, par exemple, le Boni tue un éléphant, une défense, sur deux, doit être livrée au Galla. C'est du Galla aussi qu'ils parlent la langue (ils ont oublié la leur propre), avec quelques expressions empruntées ici au massaï et là au somali. Du Galla enfin ils tiennent leurs noms, beaucoup d'usages, beaucoup d'idées, beaucoup d'ornements et d'objets de toilette.

Armés d'arcs très forts et de flèches empoisonnées (la lance est au Galla), ils s'attaquent à l'éléphant, au rhinocéros, au bufle, à l'hippopotame, au sanglier et aux autres animaux de la savane africaine, sans excepter le lion et le léopard. Aux gazelles et aux animaux de moindre taille, ils dressent des pièges. Mais ils méprisent les oiseaux et se croiraient grandement déshonorés s'ils mangeaient une poule : tant pis pour Henri IV, roy de France et de Navarre ! La « poule au pot », c'est chez eux la nourriture de l'esclave... Mais, comme ils ne peuvent toujours se procurer de la viande, ils vont sans la moindre vergogne mendier, près de leurs voisins qui travaillent, un peu de farine, du maïs, du sorgho, des bananes, et, à défaut de tout cela, ils ont le miel sauvage dont ils sont très friands, les fruits de la forêt, la farine des cycas, les feuilles des

arbres, les herbes des champs... Cependant, fatigués sans doute de vivre si modestement, on en trouve qui commencent à travailler un peu. Comme animaux domestiques, ils n'ont que quelques chiens, qu'ils utilisent pour la chasse.

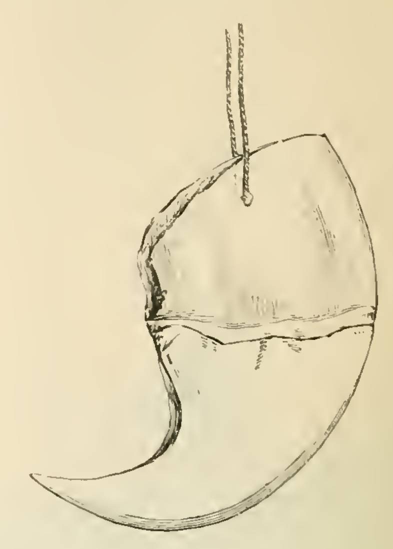
Le type de ce peuple singulier est au fond celui de la race *bantu*, mais avec plus de finesse et de correction : résultat qui peut être dû au genre de vie qu'il mène. Leurs cases rondes ne sont guère que des huttes de campement, leurs mœurs paraissent douces et bonnes, leur intelligence développée, et leur manière enfin d'envisager leur condition misérable peu en rapport avec l'idée qu'on s'en fait.

Si je ne craignais de tomber dans des longueurs fatigantes, j'aurais bien envie de dire ici l'étonnement dont je fus saisi, l'an dernier, un jour de malheur où, passant par l'intérieur des terres de Malindi à Mombasa, je m'égarai avec quelques hommes seulement dans la grande forêt de Sokoké. Nous étions entrés sous bois vers six heures du matin, nous promettant une marche à l'ombre fort intéressante et une journée magnifique. Mais voilà que, ayant pris une piste d'éléphants pour un chemin fait de pieds d'hommes, notre petite caravane se trouva peu à peu engagée dans un inextricable dédale où l'on ne voyait partout que des arbres, de la terre et du ciel, même en montant sur les plus hautes branches, selon la méthode du petit Poucet. Rien à manger, rien à boire. Cependant le soleil se couchait, et nous avions déjà pris nos dispositions pour nous retirer sur les arbres et y passer la nuit, comme de simples anthropoïdes, lorsque tout à coup nous nous trouvâmes en présence d'un sentier parfaitement battu. Tout le long, on voyait des pièges tendus, faits d'un lacet en nœud coulant attaché à un tronc d'arbuste plié de force et qui, en se relevant, devait enfermer le cou ou la patte de la bête et l'occire par pendaison. Il était six heures du soir. Nous suivîmes ce chemin avec confiance, pensant que c'étaient là traces d'hommes, toujours comme il est raconté dans les merveilleuses aventures du dit Poucet; mais, au lieu d'aboutir comme celui-ci à un mirifique château tout plein de lumières, nous arrivâmes au bout d'une heure en une vaste clairière au fond de laquelle dormait un étang et où, sur la lisière de la forêt, s'élevait un mince filet de fumée blanche entre quatre ou cinq cases rondes et misérables. C'était un village de Wa-boni.



VILLAGE DE WA-BONI

Après avoir raconté notre aventure, donné mes petits cadeaux et reçu de mon côté des griffes de lion, un arc, des flèches et une provision de poison végétal avec instruction sur la manière de m'en servir, je me permis de faire à mon hôte quelques observations sur le dernier des péchés capitaux, vulgairement connu des théologiens et des écoliers sous le nom de paresse.



GRIFFE DE LION (grandeur naturelle).

« — Et pourquoi travailler ? répondit le vieux. Est-ce que la terre ne nous donne pas, à nous, tout ce qu'il faut pour vivre sans que nous ayons besoin de tant la tracasser, comme font les esclaves ? »

Un peu interloqué, je hasardai pourtant une objection :

« — Alors, pourquoi demandez-vous de la farine à ceux qui travaillent, du linge à ceux qui voyagent ?

« — C'est un droit, dit le chef. Ceux qui travaillent prennent un coin de la terre, coupent un bout de forêt, tarissent un étang. Or, à qui sont les terres, les forêts et les eaux ? C'est à nous. Et toi, quand tu passes, tu suis un sentier. Ce sentier, c'est nous qui l'avons fait...

« — Ah !

« — Oui.

« — Mais si personne ne passait dans vos sentiers et ne cultivait vos terres, de quoi vivriez-vous ?

« — De quoi vivent les singes ? Quand tu verras les singes mourir de faim, les Wa-boni mourront aussi...

« — Ah ! les Wa-boni sont des singes ?

« — Si tu veux le croire, ils n'y font pas d'objection. »

En ce moment, ma pensée se porta tout naturellement vers MM. les hommes d'origine simienne, en me disant que, dès que je leur signalerais ce membre inconnu de la famille, j'aurais certainement une récompense. Toutefois, je ne pouvais m'empêcher de trouver que, pour une bête, mon interlocuteur n'en avait guère l'air. Et il continuait :

« — Sans travailler la terre, nous avons la viande des animaux, le miel des abeilles, les fruits de la forêt, les feuilles, les herbes...

« — Oh ! les feuilles, les herbes...

« — Oui, nous savons ce qui se mange, nous, et ce qui ne se mange pas.

« — Et le linge ?

« — Si nous avons du linge, nous en prenons ; si nous n'en avons pas, les bêtes que nous tuons nous prêtent leur peau...

« — Je n'ai jamais vu, dis-je au vieux, personne de votre tribu comme esclave chez les musulmans de la Côte...

« — Précisément. Les musulmans de la Côte savent que nous ne travaillons pas, que nous leur serions inutiles, que d'ailleurs nous nous laisserions mourir chez eux, et c'est pourquoi ils ne nous prennent pas. Du reste, nous, jamais nous ne pourrions vendre un de nos enfants comme esclave : nous préférerions périr tous...

« — Ceci est parfait, répliquai-je, et là-dessus nous nous ressemblons. Mais pourquoi vous bâtissez-vous de si petits villages, des cases si misérables ? Ne craignez-vous pas des tribus ennemies, la guerre, le pillage ?

« — C'est juste pour éviter le pillage et la guerre que nos cases sont ainsi faites. Nous n'avons rien : à qui n'a rien on ne vole rien... Les grands villages, les fortes estacades, les troupeaux, les champs; mais c'est tout cela qui attire l'ennemi ! »

A ce drôle d'homme, ma philosophie ne trouvait franchement pas grand'chose à répondre. Et il parlait toujours.

« — Quand il y a tant de maisons ensemble, si bien garnies, si bien bâties, les disputes, les injures et les vengeances ne manquent jamais : deux hommes avec chacun une poule, c'est assez pour créer des inimitiés de vingt ans.

« — Mais vous, vous n'avez jamais de querelles ?

« — Nous, nous vivons famille par famille, de manière que, à la tête de chaque village, il n'y ait qu'un chef qui est le père de tous les autres, qui commande et qui est obéi. Au village, il n'y a aussi que des frères et des sœurs. Le jeune homme qui veut se marier doit aller chercher son épouse au loin : elle lui est donnée s'il peut fournir un éléphant, un buffle ou quelque grosse bête. Et c'est à lui plus tard, de se faire un nouveau campement. »

Voilà, si je ne me trompe, d'étranges idées en matière d'économie politique et sociale ; mais ce qui dépasse les bornes, c'est d'être obligé d'avouer que, à son point de vue spécial, n'ayant besoin de rien, et n'étant pas d'ailleurs gêné dans ses mouvements par une nombreuse société ambiante qui accapare toute la terre, ce nomade a raison ! En tout cas, messieurs les savants, vous pouvez être d'un autre avis que lui ; mais ne me dites pas que mon sauvage est une demi-bête à peine sortie de sa larve simienne. Des sauvages, y en a-t-il jamais eu ? Si l'opinion d'un missionnaire n'était réputée pour rien, j'en connais un qui aimerait à soutenir qu'on a trop souvent pris comme tels ceux qui se faisaient une idée différente de la civilisation.

Mais nous n'en avons pas fini avec mon homme. Ayant remarqué que ni lui, ni ceux de son entourage ne portaient d'amulettes, je le lui fis observer.

« — En effet, dit-il, on ne connaît guère ces choses-là.

« — Mais vous n'avez pas de sorciers parmi vous ?

« — Non, quand nous voulons en voir, nous nous adressons aux Wanyika ou aux musulmans de la Côte.

« — Et vous n'offrez pas de sacrifices ?

« — Des sacrifices ? Nous en offrons à Waka (Dieu). Je tue un buffle, par exemple. Eh ! bien, j'en prends un morceau, le meilleur, j'en brûle une partie sur le feu, je mange l'autre et je la donne à manger à mes enfants : voilà mon sacrifice. Je recueille du miel, j'en jette une partie dans la forêt et vers le ciel : voilà mon sacrifice. Je me procure du vin de palme : j'en répands la moitié d'une gourde sur la terre : voilà mon sacrifice, mon sacrifice à Waka. Et je le lui dis. Et il m'entend. »

Ces explications extraordinaires et authentiques, si simples, si grandes, si conformes à la religion primitive, achevèrent de me convaincre, je l'avoue, que mon sauvage dépassait plus d'un civilisé. Mais où avait-il puisé ces idées ?

Il ne put jamais me le dire, se contentant d'affirmer que ses ancêtres avaient fait ainsi, qu'il les suivait, et qu'il enseignait ses enfants à l'imiter.

Je voulus le pousser plus loin :

« — Mais pourquoi ces sacrifices et qu'est-ce que Waka ?

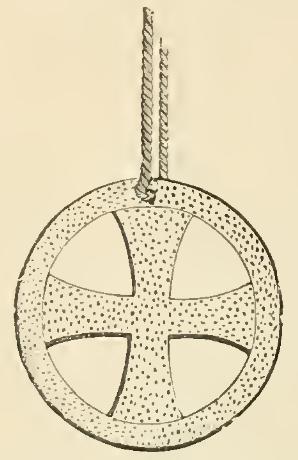
« — Waka ? Mais c'est le maître de tout, celui que les Swahilis et toi appellent Mungu (nous parlions swahili). Il nous a donné ces terres, ces forêts, ces plaines, ces montagnes, ces fleuves, tout. Nous nous en nourrissons. Mais il est sévère : il en veut sa part, et nous la lui donnons. Quelquefois il descend dans nos campements et fait mourir l'un de nous. Alors nous enterrons bien bas celui dont il a pris la vie, et ceux qui restent vont plus loin : car il est dangereux de rester sous le regard de Dieu... »

Si j'ai cité cette conversation, prolongée ensuite bien avant dans la nuit, devant ce petit feu qui brûlait toujours, et sous ce grand ciel où la Croix du Sud se détachait toute brillante au-dessus des arbres, c'est d'abord qu'elle me parut alors surprenante dans la bouche de ce pauvre sauvage, sans résidence fixe, perdu au fond des bois ; mais c'est aussi qu'elle m'est revenue naturellement en mémoire sur le Tana, à l'occasion d'un autre fait non moins étonnant.

En arrivant au village de Kiaponi, dans le Kina-Komba, nous trouvâmes un campement de ces Wa-boni, vivant là comme partout de chasse et de mendicité, ni l'une ni l'autre n'étant encore interdite en ces fortunés pays. Or, le soir, pendant que nous dressons nos tentes et que cette opération groupe autour de nous autant d'enfants pokomos que l'arrêt d'une voiture de Bohémiens dans une petite ville européenne amène de curieux, voici que tout à coup débouchent par la porte pratiquée dans l'estacade une dizaine de femmes Wa-boni revenant de la forêt : elles sont chargées d'énormes fagots et elles les portent sur le dos au moyen d'une courroie passée sur le front, à la manière des Gallas, des Somalis et des Massaï. Ces types de parfaites sauvagesses, sentant à dix pas la graisse dont elles se frottent, ne manquent pas d'intérêt artistique ; mais voici qui fait bien vite oublier la graisse et les fagots : sur leurs jupons de peau tannée, des croix parfaitement dessinées, des croix de perles rouges avec bordure de perles blanches ! (Voir la première gravure, page 583).

Cette apparition de la Croix en un pays où nous pensions être les premiers à devoir l'introduire n'est pas, du reste, la seule qu'il nous ait été donné de constater en ce voyage. Sur un autre fleuve au sud de celui-ci, le Sabaki, nous devions la retrouver au cou d'un enfant des Wa-nyika,

gravée à la pointe d'un instrument sur une petite plaque de cuivre. Mais il n'en connaît pas la signification : « C'est



CROIX PATTÉE DES WA-NYIKA

un signe que portaient nos pères, dit-il, que portent nos frères jusque là-bas, là-bas, et que, moi aussi, je porte à mon cou. »

(A suivre).

EN PAYS D'ORIENT

PAR

Mgr GÉRAIGIRY, *Évêque de Panéas.*

(Suite et fin 1).

Dans le village d'Alkiam, que nous visitons ensuite, les fidèles ont beaucoup à souffrir de leurs ennemis. Ils me font part de leurs tribulations. Je leur promets mon appui près des tribunaux ; ils objectent que leurs oppresseurs, très riches, très influents, ennemis des chrétiens de père en fils, se vengeront de quiconque osera les dénoncer ; ils feront saccager son champ, brûler sa maison, ou bien plus radicalement il le feront assommer. Malheureusement, ces procédés étaient autrefois très fréquents, et même ne sont pas rares encore aujourd'hui.

Mais déjà la soirée s'est trop prolongée, j'invite les fidèles à la récitation des Complies. Nous nous levons et nous nous tournons vers l'Orient où est un petit autel, et nous récitons les psaumes. Tout le monde baise la main de l'évêque, on se souhaite une bonne nuit et l'on se sépare. On nous apporte des matelas épais de deux centimètres, avec des couvertures et des coussins ; les draps sont inconnus. Tout est très sale et a déjà servi à beaucoup d'autres hôtes ; j'étale mon mouchoir sur mon coussin, et je dispose mon manteau sous ma couverture, et me voilà couché. Ce n'est pas seulement la dureté de ma couche, ce ne sont pas seulement les puces de dedans ni les chiens en grand nombre qui aboient au dehors, qui m'empêchent de dormir, ce sont aussi les ronflements sonores des gens qui couchent dans le même appartement. Nuit blanche, comme disent les Français ; pour les Arabes, la nuit blanche est celle que l'on passe en réjouissances.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 14 novembre 1890.

Faut-il être de mauvaise humeur pour cela ? Mais non, ce contretemps m'arrive si souvent que je m'y résigne, même sans vertu ; c'est une belle occasion de prier pour mon diocèse et pour ses bienfaiteurs.

De grand matin nos néophytes arrivent ; on enlève vite matelas, couvertures et coussins, on nous verse de l'eau sur les mains pour nous laver, et voilà notre toilette faite. Nous commençons alors le saint office par la récitation des Matines et le chant des Laudes ; puis nous avons le bonheur de célébrer les divins mystères. Après la messe, le sermon ; la parole de Dieu fait une profonde impression sur ces pauvres chrétiens, qui ne l'ont entendue que depuis qu'ils sont devenus catholiques.

On déjeune sur la natte par terre, avec du riz au lait, du miel, des olives, du raisiné et des œufs sur le plat. Les comestibles sont dans une assiette d'argile noir ; les mains plongent dans chacun des plats avec un morceau de pain aussi mince que du papier. Tout le service est à portée des convives, chacun consulte son goût.

Le repas fini, on part, et les adieux se font en dehors et assez loin du village. Après une dernière bénédiction de l'évêque à cheval, les notables qui le reconduisaient rentrent chez eux.

* * *

A Deit-Mimas, on nous fait une réception pompeuse, c'est une cavalcade superbe. Nous sommes couverts d'une poussière épaisse, et assez fatigués par les secousses des chevaux qui s'emportent au bruit des salves de mousqueterie. Aussitôt arrivé, je prononce une courte allocution, et nous chantons les vêpres. Puis, nous nous rendons chez notre hôte, Massa Aga Audi ; il est le chef du village ; il a tué en notre honneur un mouton. A l'entrée de la maison, madame Audi, ses brus et ses fils nous reçoivent en tenant à la main de petits vases pleins d'encens fumant, ou d'eau de rose et d'oranger dont elles nous arrosent. Elles nous baisent la main et disparaissent, pour préparer le dîner. On nous sert d'abord des sirops, puis le café et le tabac. Ensuite on nous apporte sur un plateau immense, un plat de cuivre dans lequel se trouve le mouton tout entier. Saïd, l'aîné de la famille, ouvre le ventre de l'animal rempli de riz, et partage la viande en morceaux.

Après le dîner, arrivèrent les hommes du village au nombre d'une cinquantaine. Tous demandaient instamment une église.

« — Mes chers amis, leur répondis-je, je n'ai pas encore de cathédrale ; ne faut-il pas commencer par là ! »

Plusieurs me donnèrent raison. Ma cathédrale est déjà à six mètres d'élévation (*voir la gravure page 577*). Le Pape a bien voulu me fournir les moyens de bâtir à Gédaïdat une cathédrale dédiée à saint Pierre.

Ensuite on causa religion, ici on fait beaucoup de controverses. Tout le bourg, qui ne compte pas plus de deux mille âmes, est chrétien ; cependant les protestants y ont fait d'affreux ravages.

* * *

Nous allâmes ensuite à Abel ou Abela. C'est une ancienne ville biblique.

Abel-el-Kamih ou Beth-Maïn peut avoir environ trois cents âmes. Autrefois, on y comptait moins de catholiques

que de schismatiques ; mais une petite église que possédaient ces derniers, s'étant écroulée, le pope désespéra de la relever et partit pour ne plus revenir. Tous les habitants se rallièrent au curé catholique ; c'est le seul village de mon diocèse où il n'y ait pas de communautés ou églises différentes, et des cultes ou rites multiples. Les protestants ne sont jamais venus à Abel : voilà pourquoi la population est restée dans la simplicité de sa foi.

Pour les repas, on ne nous servit que du riz, des pois, des lentilles et un peu de laitage ; pas de viande, à cause de la pauvreté de mon hôte. On ne tue un mouton dans le village que pour les plus grandes fêtes.

La nuit, personne ne put fermer l'œil. Abel est réputé pour ses fourmilières de puces. A peine avait-on éteint la lumière, que nous nous sentîmes envahis par des légions d'animalcules : il nous fallut prendre la fuite au plus vite. Mais où aller? Tous les plis de nos habits en étaient remplis ; des milliers étaient occupés à nous sucer le sang ; avec la main on ne faisait que les déplacer. Chacun de nous alla secouer ses vêtements à la faveur de l'obscurité, et passer la nuit sur une terrasse ou dans la campagne.

* * *

D'Abel, nous allons à Aïn-Kouniat-Banias. Le pays à traverser est très accidenté et très varié. On se dirige vers l'est, et l'on descend dans le Houlé, immense vallée sillonnée par cent cours d'eau qui se jettent dans le lac Mérom ; c'est un magnifique panorama. Nous arrivâmes à une heure, à la grande source du Jourdain, celle qui jaillit, on le sait, de la colline du Juge ou Tel-el-Câdi. Nous continuâmes après déjeuner notre route dans la plaine, jusqu'à Banias (Panéas) ou Césarée de Philippe. C'est la ville antique dont je suis titulaire ; mais, hélas ! actuellement on y trouve seulement un village musulman, assis sur les ruines grandioses des tours des croisés et de monuments plus anciens encore. Le Cheik du pays vient au devant de nous et nous invite à descendre dans une espèce d'hôtellerie où il reçoit tout le monde gratuitement. Ce Cheik, vieux musulman fanatique, a grand'peur que je ne vienne m'installer à Panéas. Depuis qu'il connaît mon titre et qu'il a appris que je suis muni d'un bérat impérial, il veille à ce que je n'achète pas un pouce de terrain dans son village. Nous passâmes, en quittant Banias, près de la source d'Al-Baniassey, qui est le troisième bras principal du Jourdain ; puis nous arrivâmes à Aïn-Kouniat-Banias.

Les bons chrétiens d'Aïn-Kouniat nous firent l'ovation d'usage, et les braves femmes, leurs encensoirs improvisés à la main, se disputaient avec tant de vivacité l'honneur de s'approcher de l'évêque, qu'elles risquaient d'être écrasées par mon cheval ou de s'écraser les unes les autres.

Le site d'Aïn-Kouniat est magnifique ; on y embrasse d'un seul coup d'œil toute cette large et fertile vallée du haut Jourdain, avec mille cours d'eau au milieu d'une végétation luxuriante, le lac Mérom, la chaîne du Liban à l'est de Tyr et de Sidon, et même la Méditerranée.

De Aïn-Kouniat il nous fallait aller à Majdal-Schems, bourgade située sur les flancs de la montagne de l'Anti-Liban. On y compte plus de trois mille habitants, dont trois cents chrétiens. Tout le reste est Druse.

Il faut deux heures pour nous rendre de Gédaïdat à Rachaïa-al-Fakar ; le chemin est très accidenté.

Il y a quatre ans, les habitants de Rachaïa ne connaissaient l'Église catholique et son Chef visible que par les protestants. Une circonstance fortuite amena l'un d'eux, Abou-Khair, à faire la connaissance du curé catholique de Hasbeya, petite ville voisine ; il causa avec lui religion, et demanda à se faire catholique ; mais le curé ne voulut pas le recevoir seul. Abou-Khair s'enflamme, il va prêcher le catholicisme, attire une partie de la population, on les instruit, on les admet, et depuis nous gagnons tous les jours de nouveaux adhérents, ce qui nous donne lieu d'espérer qu'un jour tout Rachaïa-al-Fakar sera catholique ; nous avons déjà cinq cents âmes, sur onze à douze cents.

Les catholiques de Rachaïa-al-Fakar désirent ardemment une église ; le local où ils se réunissent pour les offices est vraiment trop petit.

* * *

Nous allâmes de là visiter Hasbeya, ville tristement célèbre par le massacre des chrétiens en 1860.

A Hasbeya la foi est tiède, cependant je résolus de ne le quitter, qu'après avoir vu toutes mes ouailles se confesser ; j'y réussis, Dieu merci, et j'eus la consolation de distribuer à tous les hommes la sainte communion. Dans nos écoles d'Hasbeya, nous avons beaucoup d'enfants, garçons et filles, druses et mahométans, bien qu'il y ait une école musulmane du gouvernement. Ces élèves sont attirés par le désir d'apprendre le français. Les protestants sont ici depuis une quarantaine d'années, ils ont dû sans doute contribuer à l'état pitoyable de la foi dans ce pays. Ils y ont un palais scolaire bâti par une dame anglaise, riche et généreuse, elle attire tout le monde par ses libéralités.

A Hasbeya, les catholiques souffrent bien des vexations ; les dissidents, qui y sont en grande majorité, voudraient les écraser. Notons en passant la conduite indigne de quelques-uns à l'égard de notre pauvre curé. Le P. Abraham, prêtre catholique, fut attiré dans un guet-apens, surpris, terrassé et grièvement blessé. Les coupables ont été condamnés, et nous espérons que nos ennemis n'oseront recommencer de sitôt.

Mgr Misaël, l'évêque non uni, réside à Hasbeya ; il me fit une visite très courtoise. Pauvre évêque ! il se plaint avec raison de ses diocésains, surtout de ceux de sa triste ville épiscopale. Ce prélat, lorsqu'il n'était encore que diacre près le patriarche de Damas, s'était présenté au patriarcat catholique, demandant à rentrer dans la véritable Eglise. On ne jugea pas à propos de l'admettre dans notre sainte communion ; on ne le croyait pas sincère. Eut-on tort ? Je ne puis l'affirmer. Sa Grandeur se plut à me montrer une collection de photographies de plusieurs cardinaux et dignitaires de la cour de Rome et de la Sacrée Propagande ; il doit connaître la vérité. Souhaitons-lui la grâce d'une bonne conversion dans sa vieillesse.

Une heureuse nouvelle est venue dernièrement me surprendre. On m'assure que quatre-vingts familles demandent actuellement l'union. Cette conversion dans le chef-lieu en décidera un grand nombre d'autres dans tout le district ; attendons et prions.

De Hasbeya nous partîmes pour Al-Kfer. Nous avons là une vieille église qui tombait en ruines ; je l'ai fait réparer cette année et elle est maintenant assez convenable.

Nous continuâmes ensuite notre marche jusqu'à Racheïa-al-Ouadi, distant de Kfer d'environ quatre heures et demie ; c'est le chef-lieu du district de Rachaïa, situé dans l'Anti-Liban, près du sommet de l'Hermon.

Le jour de mon arrivée était la veille de l'anniversaire de l'avènement au trône du sultan Abdul-Hamid. Nous en reçumes avis officiel : il fallut improviser une illumination, rendre visite au gouverneur et faire des prières à l'église pour Sa Majesté impériale. Ces prières consistent simplement à formuler à la fin du prône quelques vœux pour la personne du Sultan, pour son gouvernement, son armée.

On me fit intervenir dans une grave affaire. Bon nombre de jeunes gens de Rachaïa étaient en prison pour avoir attaqué les employés de la régie des tabacs. Ils avaient caché la récolte de l'année ; les agents l'ayant découverte avaient voulu s'en emparer, mais les propriétaires, arrivés en nombre, les avaient battus et avaient enlevé le tabac pour le cacher ailleurs. Le fonctionnaire de la régie consentit à pardonner les coups reçus, pourvu que les prisonniers livrassent leur tabac. Je le remerciai de cette concession ; malgré cela les coupables ne furent pas satisfaits de cet arrangement pourtant tout à leur avantage.

Nous sommes ainsi très fréquemment appelés à intercéder pour nos diocésains auprès du gouvernement et des tribunaux. Cette intervention continuelle dans ces questions du ressort de la justice nous importune beaucoup. Cependant les évêques en Orient y sont obligés ; ils sont même constitués juges dans leur résidence et dans leurs tournées pastorales. A eux reviennent également en Turquie les questions d'héritage et de succession, les affaires matrimoniales et les débats du ménage. Les fidèles viennent leur exposer leurs griefs et plaider leur cause devant eux ; quelquefois même des musulmans sollicitent l'arbitrage de l'évêque.

* * *

Avant de terminer, je crois devoir répondre à une question que ne manqueront pas de faire les lecteurs. On sait que l'objet principal de la visite pastorale chez les Latins, est de conférer le sacrement de confirmation, dont je n'ai même pas fait mention. Dans l'Église grecque, l'usage de conférer ce sacrement avec le baptême est resté en vigueur. Ce sont les curés, qui, en baptisant les enfants, les confirment ; ils sont alors délégués par l'évêque, ministre ordinaire du sacrement. Le Saint-Siège, qui respecte avec tant de soin les usages des Églises orientales, n'a jamais désapprouvé celui-là.

* * *

De retour à Gédaïdat, je continue à travailler à la grande tâche que le Maître a daigné confier à ma médiocrité. Tout est à faire ici. Je m'effraye en considérant ma faiblesse et mon dénûment ; mais le courage me revient en pensant à la parole de notre bien-aimé Père commun et Souverain Pontife Léon XIII : « Allez, votre œuvre se fera. »

BIBLIOGRAPHIE

Juris pontificii de Propaganda Fide pars prima, *complectens bullas, brevia acta S. S., a Congregationis institutione ad præsens,* juxta temporis seriem disposita, auspice Em. ac Rev. Dno S. R. E. cardinali Joanne SIMEONI, S. C. de Propaganda Fide prœfecto, cura ac studio Raphaëlis DE MARTINIS, ejusdem Congregationis Consultoris et Missionis sacerdotis. — Rome, imprimerie de la Propagande, MDCCCXC.

Trois volumes ont déjà paru de cette œuvre monumentale dont nous n'avons pas besoin de faire l'éloge. A la seule lecture du titre, les missionnaires apprécieront l'utilité pour eux de ce code complet des décisions pontificales concernant les missions. Le patronage auguste dont l'ouvrage se recommande, le nom honoré de l'auteur, les édifieront sur les mérites exceptionnels de ce livre. Il est appelé à rendre de signalés services en donnant une réponse précise et autorisée à une foule de difficultés dont la solution ne laissait pas d'embarrasser les hommes apostoliques les plus érudits.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M l'abbé J Frick, diocèse de Saint-Dié. 2
Un abonné du diocèse de Rennes.......... 50

Pour les missions les plus nécessiteuses (mission du Tien-tsin).
Anonyme de Paris.......... 20
M. Barateau, à Pechbonnieu, diocèse de Toulouse.......... 54
Louis R , Le Mans, avec demande de prières.......... 10
Anonyme du diocèse de Grenoble 5

Pour les affamés de la mission la plus nécessiteuse (Tien-tsin).
S. M A. de Bruges, avec demande de prières.......... 100

A Mgr Puginier (Tong-King occidental), pour les affamés.
Mlle L. R. D d'Aubigné, diocèse du Mans 10

A Mgr Osouf, pour la léproserie de Gotemba.
Anonyme de Carlsbourg, diocèse de Luxembourg.......... 20

A Mgr Midon (Japon central).
M. Barbery, curé de Néron, diocèse de Chartres.......... 50

A Mgr Cousin (Japon méridional) pour le séminaire de Nagasaki.
S M. A. de Bruges, avec demande de prières.......... 100

Pour le rachat et baptême de nègres sous les noms de Marie, Joseph, Adolphe et Anne (Mgr Augouard).
S. M A, de Bruges, avec demande de prières.......... 100

Pour le R. P. Dorgère (Dahomey).
Anonyme de Chaumont, diocese de Langres.......... 20

Pour le baptême d'un enfant (Mgr Augouard).
Anonyme de Lyon.......... 1

Pour les églises et les écoles dans les missions qui en ont le plus besoin (Japon septentrional, central et méridional).
Anonyme du diocèse de Lyon.......... 300

Pour les missions de Madagascar.
A. B de Paris.......... 10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



CEYLAN. — TOMBEAU DE GALBANDAR A KURUNEGALA; d'après un dessin du R. P. DINAUX, Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire à Jaffna (Voir page 590).

LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER

Hier, 3 décembre, a eu lieu, dans l'église Saint-Nizier de Lyon, la fête solennelle de saint François Xavier, patron de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Son Eminence le cardinal Foulon, qui est toujours heureux de donner une marque de sympathie à la grande Œuvre dont son diocèse a abrité le berceau, a offert lui-même le saint sacrifice. Autour de l'autel brillamment illuminé, se pressaient le Conseil central et le Conseil diocésain.

Après la messe, M. l'abbé Marnas, missionnaire apostolique et prêtre du diocèse de Lyon, arrivé récemment d'un long voyage dans la Chine, le Japon et la Corée, a prononcé un émouvant discours. Le jeune et éloquent orateur a raconté les choses qu'il avait vues chez ces peuples assis à l'ombre de la mort,

Quæque ipse miserrima vidi.

Il a parlé des espérances et de la pauvreté de l'apostolat, et, après avoir montré ces phalanges de missionnaires toujours prêts à donner leur dévouement et leur vie, il a demandé que la générosité des fidèles égale l'héroïsme des apôtres.

N° 1122. — 5 DÉCEMBRE 1890.

Après ce discours, Son Eminence le cardinal Foulon a donné connaissance d'une nouvelle faveur accordée à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, par le grand Pape qui gouverne l'Église. Dimanche dernier, en effet, le Saint-Père, recevant en audience spéciale un des membres du Conseil de Lyon, accordait une bénédiction solennelle à Lyon et à Paris, les deux centres de l'Œuvre, et chargeait à Lyon l'Éminentissime Archevêque de bénir en son nom. Le cœur de Léon XIII voulait ainsi recommander encore une Œuvre de plus en plus actuelle à cette heure où l'Europe pénètre partout dans les terres inconnues.

L'assemblée a été vivement émue à l'annonce de cette grande faveur et tous ont promis dans leur cœur d'aimer et de servir avec plus d'ardeur l'Œuvre des Œuvres, celle qui nourrit les missionnaires et qui, sans acception de nationalités, réunit tous les peuples sous le drapeau de la charité.

Une cérémonie analogue a eu lieu à Paris dans la chapelle du séminaire des Missions Étrangères de la rue du Bac.

CORRESPONDANCE

PONDICHÉRY (Hindoustan).

La famine à Alladhy.

Voici une lettre du P. Fourcade. Mais ce n'est pas pour nous raconter dans la langue pittoresque dont il a le secret une scène joyeuse et consolante, c'est pour plaider la cause de ses chrétiens décimés par la famine, qu'il nous écrit de sa lointaine mission de l'Inde. « Ayez, nous dit-il, la patience de lire les lignes que je vous envoie et faites de votre mieux pour qu'elles me procurent quelques sous. Après Dieu, c'est en vous et dans les lecteurs des *Missions* que je mets mon espoir pour conjurer les conséquences de la disette chaque jour plus terrible. »

Lettre de M. Fourcade, des Missions Étrangères de Paris, a MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Je suis entouré d'affamés et de malades qui implorent ma pitié. Dans ces douloureuses circonstances, mon unique but est de toucher les âmes compatissantes qui aiment à soulager leurs frères, membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce matin, après la sainte messe, un païen d'Alladhy me prie de soigner sa petite enfant malade. Sa tante la tient entre ses bras ; elle soulève le voile qui la couvre et je vois un petit corps couvert de plaies et pâle comme la mort. Elle mourra, il n'y a pas de doute. Je dois donc la baptiser ; mais le père s'y opposera : il connait à peu près la manière de donner le baptême. Ne faut-il pas trouver un expédient ? J'ai beau me frotter la tête : je ne trouve pas. Enfin, j'invoque intérieurement le Sacré-Cœur ; la lumière se fait et je dis au père :

« — Je dois faire une drogue pour oindre le corps de ton enfant ; mais, cela prendra un peu de temps, si tu as du travail, tu peux aller le faire ; dis à ta tante de rester, je lui remettrai le remède. »

« — C'est bien, Père, répond-il : je dois, en effet, aller à l'indigoterie, soignez bien la drogue. Je m'en vais.

Il n'était pas encore bien loin, que je versais l'eau baptismale sur le front de l'enfant. La Sainte Vierge a dû me sourire, je pense, pour lui avoir donné une nouvelle enfant à bercer bientôt au ciel. La petite Marie ne tardera pas à s'envoler vers les anges, qui viendront à sa rencontre en chantant : « Quelle est celle qui s'élève du désert de l'infidélité, nageant dans les délices, appuyée sur son bien-aimé Sauveur ? Ouvrez-vous, portes éternelles ! Et toi, belle âme, choisie entre mille, fais ton entrée dans la gloire. »

9 Mai. — Hier, dans l'après-midi, j ai été appelé à Panjalam, à trois milles d'ici, pour administrer une vieille femme. Je pars vers quatre heures. Les gens que je rencontre me conseillent de rentrer chez moi. Ils disent que les tourbillons de poussière qu'on aperçoit dans le lointain annoncent un orage de vent mêlé de sable. Je n'ai pas assez d'esprit pour me rendre à leurs avis. Je ne tarde pas à m'en repentir. Après un mille de marche, je suis enveloppé par des tourbillons de sable et de vent. Heureusement j'ai une chapelle à Vaïlamour. Je m'y réfugie, sans qu'on ait besoin de me dire de me presser.

Les chrétiens viennent me saluer les uns après les autres. Un grand nombre, saisis par la fièvre, me prient de les bénir. Le corps des malades que je vois est brûlant. Ils se plaignent d'un violent mal de tête. C'est de plus une toux sèche qui déchire leur poitrine. Je distribue quelques secours, des encouragements, des paroles de consolation.

La chapelle a été bâtie, il y a trente ans, par le P. Ligeon, de sainte mémoire. Elle a huit à dix mètres de long sur trois à quatre de large. Les poutres en sont minces et vermoulues, la toiture en chaume.

Vers cinq heures et demie, l'orage redouble de fureur, les poutres gémissent sous l'effort des rafales successives. On me conseille de chercher asile dans une maison, cela me répugne. Vers six heures et demie se précipite une rafale effroyable, tout craque ; nous nous dirigeons du côté de la porte. Heureusement la paille du toit se détache, vole dans toutes les directions, et le vent, ayant moins de prise, laisse les poutres à leur place à notre grande satisfaction. Comme il pleut fort peu, notre position n'est pas désespérée. Presque aussitôt après, le calme se rétablit et, comme je sais que ma vieille m'attendra pour le lendemain, je rentre à Alladhy. Nous avions espéré la pluie, encore une déception !

Ce matin, je suis revenu à Panjalam. La vieille, couchée sur la terre nue, n'a que les os et la peau. Elle réunit ses forces pour me dire qu'elle a faim ; son corps exhale l'odeur du cadavre. Je lui donne les derniers sacrements. Jusqu'à la fin de la cérémonie, son mari, âgé de quatre-vingt-dix ans, était resté calme ; mais après, il s'est mis à crier de sa voix de crécelle :

« — Père, j'ai faim, je meurs de faim ; donnez-moi quelque chose. »

Je me suis exécuté de ma meilleure grâce : ils sont vraiment très malheureux.

Je m'en retournais, quand je vois un grand personnage s'avancer majestueusement vers moi. C'est le maire du village païen ou de haute caste. Il est pieds nus, velu de la tête aux talons, son unique vêtement est une toile autour des reins ; le barbier rase tous les huit jours cette tête vénérable, en ayant soin de laisser, pour la beauté et le plaisir des yeux, une légère touffe de cheveux à l'endroit où les prêtres ont leur tonsure. Un large trident bariolé salit son front et le fait ressembler d'assez près à Satan. Je réponds à son salut aussi gracieusement que possible ; puis je vois cet homme prendre un air comminatoire et me dire :

« — Vos chrétiens sont des orgueilleux ; hier, ils ont planté deux grandes croix en bois aux extrémités de leur village. L'une de ces croix est trop rapprochée de notre pagode, c'est une honte pour nous, gens de caste, et de plus notre dieu refusera de répondre à nos questions. Je vous somme de faire enlever vous-même cette croix, sinon nous nous ruerons sur elle et la briserons.

« — Calme-toi ! il y a bien deux cents pas entre votre pagode et notre croix ; tu vois bien que ta plainte n'est qu'une chicane.

« — Puisque le Père refuse d'écouter ma voix conciliante, je déclare que nous allons tous en masse nous précipiter sur la croix.

« — Moi, je te déclare que, si vous la touchez, je vous ferai tous mettre en prison.

« — Eh bien ! nous irons en prison ; mais la croix disparaîtra. »

Le maire païen m'a quitté, l'œil en feu et la menace aux lèvres.

Le fils de la malade m'accompagnait. Un peu plus loin, je lui ai demandé comment se terminerait cette affaire.

« — N'ayez aucun souci, ce maire est un vantard, il a pensé que vous prendriez peur ; mais vous avez répondu avec fermeté, le mot *prison* tintera sans cesse à ses oreilles et le rendra doux comme un agneau. N'ayez pas peur, Père ; ils ne feront rien. »

A mon retour, j'ai trouvé à ma porte beaucoup de malheureux, je leur ai fait l'aumône.

10 mai. — Dès le matin, on m'a appelé à Mampètheau, à un mille d'ici, auprès d'une pauvre veuve. Je dois me plier pour entrer dans sa cabane. Une odeur fétide me suffoque au moment où je me baisse vers la malade. Depuis deux ans elle gît sur sa natte, depuis deux ans un cancer dévore son sein ; la dysenterie l'a réduite à un grand état de faiblesse. Elle réunit ses mains pour me dire :

« Gloire à Dieu, Père ! gloire à Dieu ! Que je suis heureuse de vous voir, je sais que vous m'ouvrirez les portes du ciel et je suis contente d'y aller. Si vous saviez ce que j'ai souffert depuis deux ans ! Aussi je suis heureuse de mourir pour aller au ciel où l'on ne pleure pas, où l'on ne souffre plus. Père, confessez-moi, donnez-moi l'extrême-onction et envoyez-moi le plus tôt possible au paradis. »

J'étais profondément ému à la vue de cette pauvre pariate ignorante et animée de si beaux sentiments de foi. Il me semblait voir les anges consolateurs réunis dans cette cabane prier pour cette déshéritée qui va devenir l'héritière du ciel. En m'en retournant, j'ai chanté à plusieurs reprises : *Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus populi sui.*

Ces dernières paroles sont ici d'une vérité frappante. La pauvre veuve, qui est à la lettre couchée sur un fumier, va être placée parmi les princes du peuple de Dieu, tandis que les riches païens seront jetés dans les ténèbres extérieures où il n'y a que pleurs et grincements de dents. O Seigneur, éclairez ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort !

Cette prédestinée laisse deux enfants dont elle m'a prié de devenir le père. Mes enfants spirituels fleurissent comme de jeunes palmiers et reposent agréablement les yeux au milieu des déserts du paganisme.

12 mai. — Hier dimanche, j'avais une assistance considérable à la messe. Mais, dans cette foule, je vous défie de trouver dix personnes convenablement habillées. Voyez ces nombreux enfants qui viennent d'avoir la variole. Ne les prendrait-on pas pour des lépreux au premier aspect? Un régiment de mouches les suit. Ces pauvres petits ont fort à faire pour les chasser dans l'état de nudité presque complète où ils se trouvent. Le spectacle que j'ai sous les yeux, rappelle le passage de l'Évangile où le Père de famille, irrité contre les riches qui, sous divers prétextes, avaient refusé de venir aux noces de son fils, ordonne d'aller n'importe où, ramasser les pauvres, les estropiés, les aveugles, etc., etc., et de les faire entrer dans la salle du festin. Mes chrétiens parias, le rebut de la société, la pauvreté personnifiée, viennent d'assister au saint sacrifice, au festin où Notre-Seigneur Jésus-Christ se donne en nourriture à nos âmes ; tandis que les âmes des riches se meurent de faim, loin de l'aliment divin qui seul pourrait les rassasier.

J'ai eu beaucoup de peine à finir mon sermon aujourd'hui. Tout le monde toussait à qui mieux mieux ; la fièvre qui enlace tout le pays comme dans un réseau, laisse une toux violente pendant huit à dix jours. Un violent mal de tête l'accompagne aussi assez longtemps ; mais il est guéri par des aspirations d'ammoniaque : on vient me trouver de tous les côtés pour m'en demander.

Il y a redoublement de la variole partout. Hier au soir en est morte une belle enfant de quatre ans, dans le village des chrétiens de haute caste, que j'ai établis autour de la chapelle. Sa mère, qui n'avait plus qu'elle, l'a beaucoup pleurée ; je ne lui ai pas dit comme le poète :

Pauvre mère, ton fils est mort !

Je l'ai consolée, en lui disant : « Heureuse mère, ta fille est vivante ; elle vit auprès de Dieu de la vraie vie ; tu iras bientôt la rejoindre et la revoir pour ne la jamais quitter. »

Voilà le sixième enfant, qui, depuis deux mois, s'est envolé du village des tamoulers. Ils ne sont cependant, petits et grands, qu'une centaine d'âmes. La petite Félicité a tellement souffert que ses dents sont tombées. Si jeune qu'elle fût, elle disait : « Je m'en vais aller au ciel voir le petit Jésus. »

13 mai. — Ce matin, un homme que j'ai baptisé l'année dernière me salue très respectueusement et me dit:

« Père, vous connaissez une telle veuve, elle a une fièvre qui l'emportera certainement. Venez, je vous prie, lui donner les derniers sacrements. »

Cet homme est de Calladhycoupam à un mille d'ici. C'est dire que j'ai été bien vite auprès de la malade. Son corps est brûlant, une toux sèche déchire sa poitrine. Je la confesse et lui donne l'extrême-onction. On me montre un autre vieux qui a l'air de vouloir pencher du côté de la tombe. En conséquence, je le confesse en cas d'accident. Quant à aller au ciel, cela ne fait pas pour lui l'ombre d'un doute ; il en parle avec une assurance épanouie. Une fille m'appelle auprès de sa mère malade. C'est la fièvre, et un rhume qui ne lui laisse aucun repos. Elle n'en mourra pas, mais par précaution je la confesse. C'est une veuve qui a trois enfants. Pauvre bourse du P. Fourcade ! Dans ce village, par une exception rare, il n'y a pas de petite vérole ; mais, en revanche, la fièvre est générale. Bien que très forte, elle fait peu de victimes ; le rhume qui la suit dure une quinzaine de jours. On me raconte qu'elle est répandue dans le *monde entier*, comme disent les Indiens. Et le plus curieux, c'est qu'elle tue ceux qui prennent des remèdes et laisse en vie ceux qui ne la font pas comparaître devant la Faculté ou l'apothicaire.

15 mai.— Hier, j'ai passé ma journée à récapituler les instructions que je fais tous les jours aux païens qui se préparent à recevoir le baptême. Les enfants répondent avec un entrain qui me fait oublier bien des soucis. Dans la soirée j'ai eu de nombreuses confessions. Vers minuit, je dormais tranquillement, quand je fus réveillé par ces mots :

« — Père, Père !

« — Qu'est-ce qu'il y a ?

« — Père, à Vaïlamour, une femme est bien malade. Nous vous prions de venir lui donner l'extrême-onction. »

Je n'ai qu'un mille à faire, les étoiles brillent de leur plus vif éclat, le vent est frais. Il y a deux ans que j'ai baptisé la personne en question. Son mari doit descendre en ligne directe de la famille Nathanaël, et elle a été toujours une excellente chrétienne. Elle m'accueille avec une grande joie. La fièvre est très forte.

« Je vais te donner les derniers sacrements, lui dis-je. »

J'ai rarement vu une âme aussi bien disposée. J'étais édifié, confondu de ses beaux sentiments. Elle est morte vers l'aurore. Elle est montée au ciel en cette belle fête de l'Ascension. Il manquait, sans doute, une Indienne aux solennités célestes. C'est elle que Dieu a choisie. Elle était si pauvre, et depuis deux ans, elle avait tant souffert ! Elle était digne d'être couronnée en ce beau jour. Que deviendront les six enfants qu'elle laisse ? Au lieu d'une mère, ils en ont deux au ciel. Pourraient-ils ne pas être heureux ?

* * *

Mon pauvre petit journal ! Ma colombe ! Du milieu des eaux du déluge, je t'envoie à la découverte, dis bien à tout venant, les rigueurs de la famine, les souffrances de mes chrétiens, les angoisses de mon cœur ; prie, supplie instamment les cœurs généreux de te confier pour mes parias un rameau d'olivier aux feuilles verdoyantes, *ramum olivæ virentibus foliis.*

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Du 1er novembre 1889 au 1er novembre 1890, sont partis pour les missions cinquante missionnaires Jésuites de la province de Lyon :

Pour la mission de Syrie, le R. P. Clairet, supérieur général de la mission, les RR. PP. Aubert, Abdallah, Bullat, Bonfils, Bouloumoy, Bonnefoy, Brenin, Bourrier, Baraillier, Bernardet, Bardoux, Besson, Caracciolan, Clerc, Chevrey, Chastagnier, Dubois, A. Dervieux, J. Dervieux, Degiury, Emonnet, Fond, Froidel, Féraïé, Geng, Jacquemont, Jourjon, Kalil, Loiseau, Levencq, Maître, Méjasson, Mougin, Mangalo, Mattern, Xantel, Pascal, du Pin de Saint-Cyr, Pharès, Ronzevalle, Veyrac, Zœpfel.

Pour la mission d'Égypte : les RR. PP. Cordier, Féraud, Genevois, de Villeneuve.

Pour la mission d'Arménie : les RR. PP. Babe, Dragon et Girard.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Le 30 novembre, a eu lieu, dans la chapelle du séminaire du Saint-Esprit, le sacre de Mgr Augouard, nommé évêque de l'Oubanghi. Mgr Trégaro, évêque de Séez, diocèse où le nouveau prélat a fait ses études ecclésiastiques, a conféré l'onction épiscopale au vaillant missionnaire. Dans l'assistance, on remarquait le père, la mère et le frère de Mgr Augouard. Un grand nombre d'anciens zouaves pontificaux, parmi lesquels le nouvel évêque avait fait campagne en 1870, étaient venus donner un témoignage de respectueuse affection à leur ancien compagnon d'armes.

Iles Sandwich (*Océanie*). — Il y a quelques mois, une jeune Anglaise, Miss Amy Fowler, quittait Londres et s'embarquait pour Molokaï. Fille d'un ministre protestant de Bath, convertie au catholicisme depuis sept ou huit ans, elle avait conçu le projet de se dévouer au service des lépreux. Pour se préparer à remplir cette mission, elle étudia la médecine à Paris et suivit pendant quelque temps les cours de M. Pasteur. Cette admirable chrétienne a pris le nom de Sœur Rose Gertrude. On lira avec émotion les détails qu'elle donne sur sa première visite dans l'île des lépreux :

« Nous partîmes de Kaliki vers dix heures et nous arrivâmes près de Molokaï à six heures du soir. Il faisait mauvais temps, et nous dûmes gagner la terre dans un petit canot. Nous passâmes la nuit dans la maison de M. Evans, surintendant de l'établissement des lépreux. Le lendemain matin, on nous conduisit d'abord à l'orphelinat des filles.

« Il y a dans ce moment quatre-vingt-quinze pensionnaires de tout âge, depuis cinq ans jusqu'à quatre-vingts ans : cette maison est confiée aux soins de six Sœurs franciscaines de Syracuse. Imaginez un ravissant chalet avec un treillis et une vérandah, et vous aurez une idée de la résidence des Sœurs. Devant la maison

s'étend une pelouse où les jeunes filles jouent au croquet. A droite plusieurs constructions servent de salles de bain, de cuisines, de classes et de dortoirs. En pénétrant à l'intérieur, nous eûmes d'abord le cœur serré. Il y avait là des filles de tout âge ; quelques-unes avaient la figure rongée par le mal, d'autres étaient tellement ridées par la souffrance qu'on eût cru voir des femmes de quatre-vingt-dix ou cent ans ; celles-ci n'avaient plus de doigts aux mains, celles-là aux pieds.

« Leurs dortoirs ressemblent assez à ceux de nos meilleurs hôpitaux, le Conseil de santé n'épargnant rien pour le bien-être des lépreux. Les Sœurs, également, ne manquent de rien, elles ont même un cheval et une voiture. C'est dans cette voiture que nous fûmes transportés, à Kalawo, petit village où vécut le P. Damien et où il mourut. Là, nous assistâmes à l'agonie d'un Anglais lépreux. C'était un spectacle navrant. Etendu sur un lit près d'un treillage ouvert qui laissait passer la brise du midi avec des senteurs de jasmin et de chèvrefeuille, le moribond gisait, complètement décharné, la figure à demi rongée par le cancer, les yeux vitreux et sans regard, les mains déformées et la poitrine secouée par de rapides et violents soubresauts. Et pourtant ce jeune homme, tout en ayant conscience de son horrible état, montrait une patience et une résignation extraordinaires. Pendant qu'agenouillés à son chevet, nous demandions au Seigneur d'envoyer ses messagers célestes pour emporter sur leurs ailes l'âme du martyr, le patient murmurait le nom de Jésus, et jusque dans ce moment de suprême angoisse, il faisait un effort pour se soulever sur son lit et nous dire : « Merci de votre « visite, et que Dieu vous bénisse ! » Le soir même il reposait en paix.

« Nous visitâmes ensuite la petite église où le P. Damien disait la messe et où maintenant le P. Conrardy officie. Ce dernier déploie une activité prodigieuse. Il nous conduisit à la maison des garçons où il y a cent cinq pensionnaires. Là, comme dans la maison des filles, nos yeux contemplèrent les ravages causés par la maladie.

« Les garçons chantèrent des hymnes en notre honneur. Les petits enfants semblaient heureux, à l'exception d'un ou deux qui allaient mourir. Beaucoup peuvent encore courir et jouer; M. Ewans, toujours rempli de sollicitude, leur demanda s'ils avaient besoin de jouets et les combla de joie en promettant de leur en envoyer.

« De la maison des garçons, nous sommes allés visiter les lépreux dans leurs propres demeures. Plusieurs, appartenant à de bonnes familles, ont des habitations presque luxueuses. Pour les pauvres, le gouvernement a établi des chalets propres et même confortables.

« Nous allâmes ensuite dans la maison du P. Damien et nous montâmes premier, dans la chambre où il mourut. Il y avait encore là plusieurs de ses livres sur des planches fixées à la muraille, et le F. Joseph déplaça une poutre du plafond pour nous montrer la cachette où le Père gardait son argent.

« En nous rendant de Kalawo à Kalaupapa, nous nous arrêtâmes au bureau du docteur Swift, médecin résident de Molokaï. Nous y avons vu Keanu, le condamné à mort, qui eut à choisir entre la peine capitale ou l'inoculation de la lèpre. Il préféra vivre et fut inoculé trois fois ; finalement, la maladie se développa.

« Au retour, nous rencontrâmes plusieurs lépreux à cheval : il y a, en effet, au moins huit cents chevaux dans cet établissement de plus de douze cents lépreux, et ceux qui ne peuvent pas marcher se livrent encore au plaisir de l'équitation. Le vendredi matin, nous visitâmes la petite église du P. Wendolen et l'école des enfants lépreux qui vivent avec leurs parents. Le P. Wendolen n'est ni moins gai, ni moins spirituel que le P. Courardy. Tous deux causent avec les lépreux dans leur propre langage et gagnent les cœurs des indigènes par la sympathie et l'affection qu'ils leur témoignent en toute occasion. »

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

XIX. — Le Tana.

La croix chez les Wa-bonis.

(Suite 1).

A l'autre bout de ce Continent, chez les Ashantis, le P. Ch. Gommenginger nous dit à son tour avoir vu la Croix partout : sur les maisons, sur les armes, sur les ustensiles domestiques.

Cette image de la Croix est certainement intentionnelle. Mais je pensais que ces peuples avaient pu la tenir des Abyssins par les Gallas — ce qui me semble encore probable — lorsque, de retour à Zanzibar, mon attention a été attirée sur une remarquable et savante étude : *Le Culte de la Croix avant Jésus-Christ.*

L'auteur, M. l'abbé Ansault, commence par rappeler et prouver que, en Egypte, en Assyrie, en Chaldée, dans la Troade, en Phénicie, en Grèce, dans tout l'Orient, et en Occident, dans les cimetières étrusques et celtiques de l'Emilie, dans les *mané* des Gaules, les *barrows* et les *tumuli* d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, de Suède et de Norwège, presque tous les monuments antiques rendus à la lumière par les fouilles des savants apparaissent marqués du signe de la Croix.

Mais quelle était et quelle est encore la signification de ce singulier emblème qu'un artiste assyrien sculptait huit cent quatre-vingt-deux ans avant Jésus-Christ sur la poitrine de Samsi-Voul, fils de Salma-nassar, et que nous retrouvions hier, absolument dans la même forme, dite *pattée*, au cou d'un petit sauvage des forêts africaines ?

« Je me trouvais un jour au musée égyptien du Louvre, répond l'abbé Ansault, au milieu de ces monuments archéologiques qui sont pour la science un trésor inépuisable. La pensée me vint de demander à M. Eugène Revillout, s'il n'aurait pas connaissance de quelque monument épigraphique se rapportant au culte de la croix avant Jésus-Christ. Je montai chez lui. Le savant égyptologue me parla de l'*Inscription de Rosette*. Cette pierre, découverte par les Français en 1799, pendant l'expédition d'Égypte et transportée depuis en Angleterre, porte une inscription en deux langues : égyptienne et grecque, et en trois caractères : égyptiens sacrés ou hiéroglyphiques, égyptiens usuels ou démotiques, et grecs. Le décret est rendu en l'honneur de Ptolémée Epiphane, par les prêtres d'Égypte assemblés à Memphis pour la cérémonie de son couronnement, l'an 193 avant Jésus-Christ. M. Revillout, ouvrant sa *Chrestomathie démotique*, me fit lire ces quatre mots du décret : « Ptolémée, sauveur de l'Égypte », écrits ainsi : *Ptolémée + de l'Egypte*. Le mot *sauveur* était rendu par l'hiéroglyphe de la croix.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 septembre, 3, 10, 17, 24, 31 octobre, 7, 14, 21, 28 novembre, et la carte p. 438.

« Je fus comme ébloui. Je n'avais encore rien vu qui projetât sur la question une si vive lumière. »

Et le savant auteur, réfutant une à une les objections contraires, est amené à conclure que Dieu révéla aux premiers hommes le mystère de la croix.

Dieu, Révélation, ce sont là de trop grands mots pour que des hommes comme MM. Schliemann, de Mortillet et Duruy puissent les porter ; mais, du moins, sont-ils obligés de convenir que la Croix a toujours été « un symbole sacré », qu'elle se rapportait à une « croyance religieuse », qu'elle avait peut-être pour but « de combattre le fétichisme ». Il en est de même du triangle, figure symbolique qu'on retrouve sur divers objets de l'époque du bronze.

La Croix a donc eu, au témoignage des écrivains croyants et incroyants, une mission évangélisatrice qui contribua à amener les peuples païens dans le sein de l'Église.

Ceux qui partent de l'idée fixe, indiscutable comme un axiome, que l'homme a commencé par être une brute et qu'il s'élève en créant lui-même, peu à peu, tout ce qu'il possède en religion et en morale, ceux-là s'expliquent difficilement ces choses, et, par respect pour leur inébranlable théorie, ils tourmentent un ensemble de faits très simples, pour arriver à des conclusions contradictoires et invraisemblables. Mais les missionnaires qui vivent précisément au milieu de ces hommes primitifs, sortant de leur état embryonnaire, arrivent, à mesure qu'ils se dégagent davantage eux-mêmes de leurs préjugés européens et qu'ils étudient plus à fond la civilisation, les pratiques et les croyances de ces populations dites sauvages, à des conclusions toutes contraires.

En réalité, l'homme, quelles que soient la capacité de son crâne, la forme de sa tête, la dimension de ses membres ou la couleur de sa peau, est le même partout, avec les mêmes instincts, les mêmes idées fondamentales, les mêmes éléments destinés à tourner en vices ou en vertus. Partout, même à Paris, il monte vers la civilisation ou il en tombe à proportion de la vérité qu'il garde et de la morale qu'il observe, vérité et morale qu'il n'a pas inventées lui-même, qu'il ne peut que déformer en y touchant pour les remanier, qu'il a reçues de haut, et qu'il est obligé de suivre s'il veut progresser. Toutes ces pratiques des peuples dits « enfants » et qui en réalité sont des peuples aussi, « vieux » les uns que les autres, assez vieux, si vous le voulez, pour être tombés en enfance, ne sont que des restes de la révélation antique. Et Mgr Gerbet dit fort bien : « Il n'a jamais existé sur la terre qu'une religion dont les cultes locaux furent primitivement des émanations plus ou moins pures. *Unus Deus, una fides, unum baptisma.* »



ZANGUEBAR ANGLAIS. — RUINES DE BOMANI ; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 598).

Aussi le meilleur exorde que les missionnaires dispersés dans le monde depuis dix-huit siècles passés aient trouvé à adresser aux nations, c'est encore la parole de Saint-Paul aux Athéniens : « Ce que vous vénérez sans le connaître, je viens vous l'annoncer », ou bien celle que le Maître de saint Paul et le leur disait aux Juifs : « Je ne suis pas venu abolir la loi, mais la compléter. »

Pour conclure, on ne saurait trouver mieux que l'auteur de l'étude déjà citée :

« O Providence ineffable de Dieu ! dit-il à la fin de son travail, quand les missionnaires apporteront l'Évangile dans des déserts où ils n'ont pas encore pénétré, ils y trouveront sans doute tous les vices grossiers des sauvages ; un fétichisme insensé, une honteuse polygamie, d'horribles sacrifices humains. Mais, à côté de ces mœurs abominables, ils verront aussi la Croix portée au cou des guerriers, peinte sur la robe des femmes ou tatouée sur leur visage et sur leur corps. Pierre d'attente, posée par les mains de la miséricorde divine en vue de l'édifice à venir. »

XX. — Saint-Joseph de Ndéra.

Rentrée à Kozi. — L'étalage. — Nouveaux pourparlers. — Dernières conditions.

Nous sommes toujours à Koné dans le Zubaki : c'est là que nous passons nos fêtes de Noël.

Mais Nifé, ce chef de Ndéra, que nous avons l'espoir de

trouver ici ne paraît pas et l'on dit qu'il tardera encore longtemps à revenir ; d'un autre côté, nous ne pouvons guère faire attendre plus longtemps le Fr. Acheul à Kozi et le P. Charles à Kau ; d'ailleurs, ce que nous avons vu et ce qu'on dit du Tana nous convainc que le Ndéra est l'un des meilleurs points à occuper, et enfin nous avons trouvé ici à acheter à bon compte deux pirogues nouvelles, ce qui nous donne une flottille maintenant suffisante pour transporter toutes les caisses laissées là-bas. Rentrons.

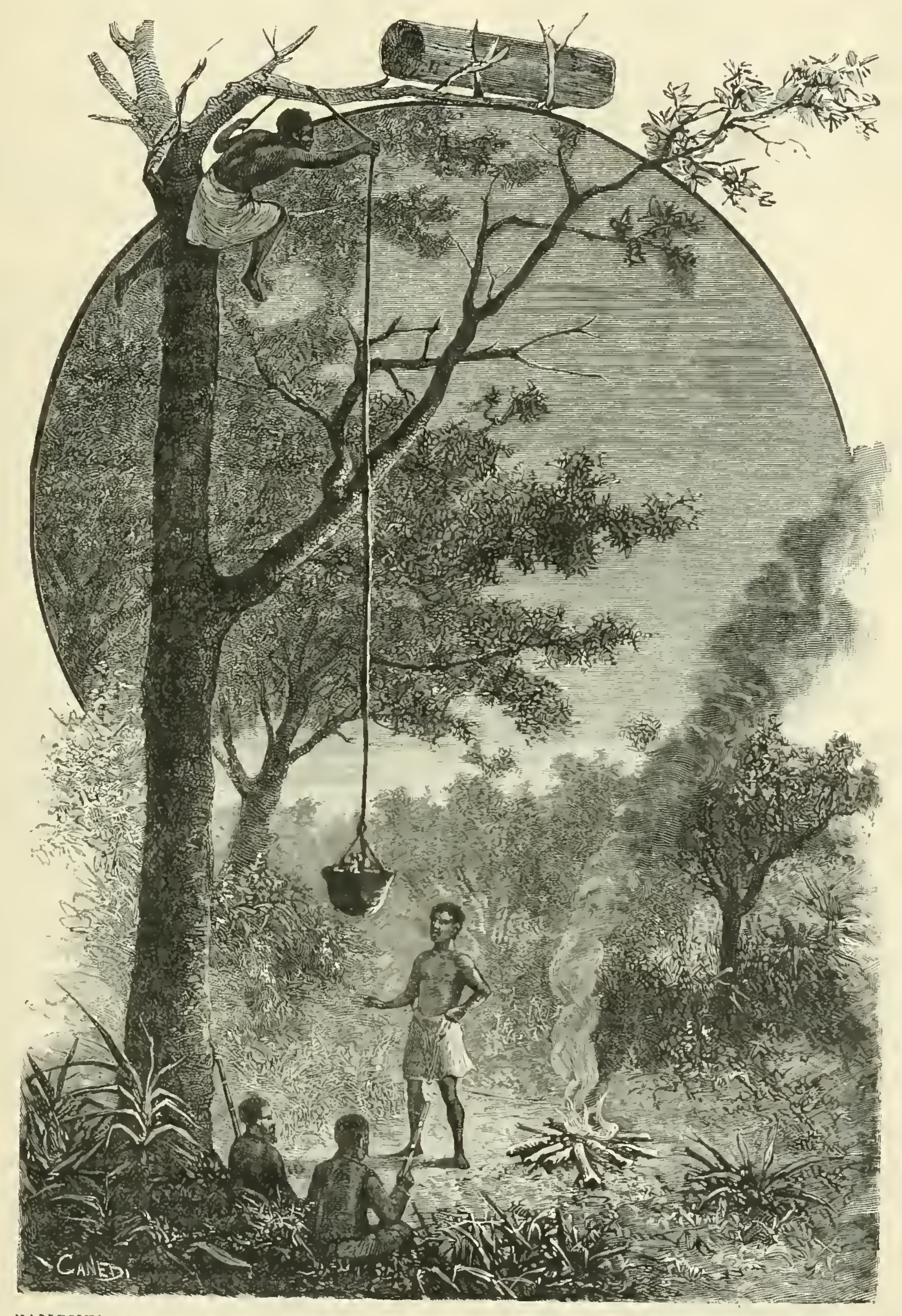
Pour nos quatre pirogues, nous n'avons que quatre pagayeurs. Mais la descente est facile : chacun en saisit une, se plante à l'arrière, prend le courant, donne un coup de pagaye et en avant! Le plus riche en voix entonne une chanson qui fait voler tous les oiseaux du plus prochain banc de sable, les autres répondent en chœur, l'écho adouci des forêts profondes répète les derniers mots du refrain, le fleuve se déroule devant nous jaune et silencieux, les paysages, les bancs, les villages que nous avons remarqués en montant reparaissent un à un, et nous allons ainsi toute la journée, de temps en temps épluchant une banane et lampant au passage une poignée d'eau bourbeuse.

Le matin, cette descente du fleuve est délicieuse en vérité. L'air est si bon, si frais, la rive si verte, le fleuve si calme, le recueillement si profond, les oiseaux qui s'éveillent apparaissent si blancs, l'odeur du jasmin nous arrive si douce, et la pirogue file sur l'eau si tranquille, si légère !

Mais peu à peu le soleil monte, et, dès qu'il est assez haut pour regarder par-dessus les forêts, ses rayons, réverbérés par l'eau comme par un miroir, nous atteignent en pleine poitrine, en plein visage. Le parasol n'y fait rien et depuis dix heures du matin jusqu'au delà de quatre heures du soir, on expie cruellement le sentiment de bien-être, dont le matin nous a fait jouir et que le soir ramène un peu.

Enfin voici Ndéra, voici Kozi.

Vite nous débarquons, la population accourt, le Frère Acheul est là, et de plus, que voyons-nous? Sur une longueur de huit à dix mètres, parallèlement au fleuve, sèche sur de de longues perches soutenues par des piquets solides la viande découpée en lanières de trois énormes antilopes. Obligé de se procurer des vivres pour lui et les enfants qui l'accompagnent et n'ayant que fort peu d'objets d'échange, le Frère a eu cette riche idée : de missionnaire se faire trappeur, de trappeur boucher, de boucher débitant. Je ne sais jusqu'à quel point le cas a été prévu par les Canons (en latin *canones*); mais il est certain que le succès est grand : de tous côtés on apporte du riz, de la farine de maïs, des haricots, des bananes, des mangues, des ananas. Nous vivrons. Mais, ce qui vaut encore mieux, c'est que les Wa-



ZANGUEBAR ANGLAIS. — La cueillette du miel ; d'après un dessin du R. P. Le Roy, missionnaire au Zanguebar (Voir page 596).

pokomo sont enchantés de ce marché : manger de la viande ! Le soir même de notre arrivée, à huit heures, un vieux sénateur se présente encore avec une corbeille pleine de farine : c'est sa femme qui veut avoir de la viande à tout prix, elle ne lui laisse aucun repos dans la case, elle ne lui permettra pas de dormir.

Après de longs pourparlers, Omari cède une tranche large comme la main le vieux ; la prend, la flaire, la lèche, la retourne, la reflère, la relèche, s'approche du feu de Séliman, la fait griller légèrement, la goûte, la savoure, la dévore, jusqu'à ce que, se rappelant à la fin la commission qu'il a reçue, il se lève en toute hâte et va précipitamment porter à sa femme... la corbeille vide.



CÉRYLE PIE

Cependant il faut conclure.

A divers points de vue, le pays de Ndéra paraît donc le mieux convenir à l'établissement d'une mission. Malheureusement, le chef principal est absent, et quoique la « démocratie » nous désire sincèrement, il faut triompher de l'hésitation du vice-président Basila et des six sénateurs. Mais tous les cadeaux sont épuisés !

Le lendemain, Mgr de Courmont restant seul à Kozi, le F. Acheul et moi, un fusil sur l'épaule, partions pour le désert, guidés par le fils de Balisa, un charmant jeune homme, et suivis de quatre de nos jeunes gens. Nous traversons d'abord une forêt vierge, où les arbres, droits comme des mâts, nous font en haut une voûte de verdure que le soleil ne perce jamais ; nous arrivons dans une plaine herbeuse, nous retrouvons un autre bois d'arbres plus maigres et ainsi, après une marche assez agréable, nous arrivons en plein territoire de chasse.

Attention partout ! Le soleil baisse ; nous nous avançons doucement derrière des touffes d'arbustes. En face s'étend la savane, au delà se dresse une forêt, et tout à coup, nous apercevons là-bas, se détachant sur le vert, la robe rouge d'une bête superbe. Prudence et sang-froid. Un mouvement tournant nous porte un peu plus loin ; tout à coup le F. Acheul se lance en arrière, je le rejoins, et nous voici en face d'un paisible troupeau qui est là, à bonne portée du fusil Gras, broutant l'herbe, et de temps en temps dressant l'oreille et levant la tête. Un coup part, un autre le suit, puis un autre, et encore un : les antilopes tressaillent, bondissent, détalent, et quand la poussière est retombée, quand la fumée s'est envolée dans les branches, nous avons devant nous une énorme bête qui roule sur elle-même, une autre qui saute sur trois jambes, une autre là-bas qui reste droite et fixe : nous courons, mais des trois qui ont été atteintes, une seulement, la première, nous reste définitivement. C'est le chef du troupeau.

Nous laissons nos hommes la dépecer, et comme il est déjà tard, comme Monseigneur nous a recommandé de ne coucher en campagne que si nous ne pouvions faire autrement, nous reprenons la route de Kozi avec un enfant pour guide. Tout va bien tant que le soleil est encore sur l'horizon ; mais peu à peu la nuit se fait, les ombres s'épaississent dans la forêt inconnue, les sentiers disparaissent, et nous voilà perdus !

A tout hasard, nous nous frayons un passage à travers les broussailles humides de la dernière pluie et les longues feuilles épineuses des dattiers sauvages ; mais bientôt, n'en pouvant plus, après cent tours et détours, menacés de coucher dans cet épouvantable dédale, nous réunissons nos forces et poussons tous à la fois un cri qui se perd dans les profondeurs de la forêt et de la nuit. Deux fois, trois fois, dix fois, nous recommençons, toujours avançant, toujours cherchant et toujours perdus...

Ecoutez ! On dirait des voix... Nous crions. On se tait. Mais nous crions encore, et cette fois, nous ne nous trompons pas, on nous a bien répondu.

Alors, pris d'un nouveau courage, nous nous dirigeons vers l'endroit d'où l'appel est parti et a été, depuis, plusieurs fois répété : enfin nous apercevons une lumière en haut, très haut, et un quart d'heure après, nous nous trouvions sur la lisière de la forêt en face de trois jeunes gens de Kozi qui recueillaient du miel. L'un, sur l'arbre, était occupé à chasser les abeilles avec une torche ; un autre, derrière lui, recevait dans une corbeille les rayons extraits de la ruche, un tronc d'arbre creusé et attaché là ; le troisième, en bas, ravivait le feu et attendait. A notre arrivée, l'opération touchait à sa fin : à notre grande satisfaction, nous ne tardons pas à voir descendre tout doucement la corbeille. Le jeune homme d'en bas la reçoit sans rien dire, prend un rayon ruisselant d'un miel jaune et délicieux, le casse en trois, en jette une part devant lui, une à gauche, une à droite : le reste est à lui et à nous. Il a dit son *Benedicite,* nous disons le nôtre, et le régal commence. (Voir la gravure, page 595).

Mais voilà que tout à coup nous entendons d'autres voix dans la forêt : ce sont nos hommes, perdus comme nous. Mais ils nous ont bientôt rejoints ; et, une heure après, nous faisons dans la nuit notre entrée à Kozi, tous ensemble, chargés de viande et ruisselants de miel.

Le lendemain matin, Kozi était en fête : l'antilope, partagée, avait été donnée, moitié aux sénateurs, moitié au peuple, et l'effet devenait de plus en plus visible. A la fin, Balisa me prend à part, m'entraîne dans sa case, et me tenant les deux mains :

« — Nous ne consentirons jamais, dit-il, à ce que vous partiez d'ici. Restez avec nous. Choisissez tout le terrain que vous voulez pour bâtir, prenez tous les champs inoccupés, coupez dans la forêt les arbres qu'il vous faut.

Et quant à lire... nous nous arrangerons... Seulement, il y a maintenant deux conditions, rien que deux ; mais elles sont si importantes, si graves, que si, par malheur, vous ne les acceptiez pas...

« — Eh bien ?

« — Hélas ! nous ne pourrions pas nous entendre...

« — Dis toujours, fis-je à Balisa, un peu inquiet.

« — Te les dire, je te les dirai, et c'est précisément pour le faire que je t'ai appelé en particulier. Je te révélerai donc ces grandes choses, je te mettrai au courant des actions défendues chez les Wa-pokomo, et, de même que nous les respectons, il faut que vous les respectiez...

« — Dis toujours. Peut-être...

« — Ah ! il n'y a pas de peut-être... Malheureusement... Promets-tu d'observer ces deux choses ? Il n'y en a que deux.

« — Dis toujours.

« — Et de chercher, par tous les moyens possibles, à décider ton ancien et ton frère, et tes soldats, à les observer comme toi, jusqu'à la mort ?

« — Dis toujours.

« — Eh ! bien, soupira Balisa en me regardant dans le blanc des yeux et en me serrant de nouveau les mains, peux-tu t'engager premièrement à ne pas entrer de force dans l'endroit réservé au Ngadzi, avant d'avoir été reçu membre de la confrérie ?

« — Et deuxièmement ? ajoutai-je un peu rassuré.

« — Et deuxièmement, refait Balisa, à ne pas entrer non plus. Oh ! ceci serait très grave... dans la case d'une femme en couches... »

Un grand éclat de rire éclata, suivi d'une déclaration formelle que ces deux défenses seraient éternellement respectées. Balisa devint radieux.

Je n'eus pas besoin d'un bien long discours pour décider Monseigneur et le F. Acheul à accepter les deux conditions mises à notre établissement dans le pays, et tout le monde était enfin d'accord. On se félicite, on se fait des vœux, on se promet de beaux jours. La mission catholique de Saint-Joseph de Ndéra était fondée.

XXI. — Retour à Kau.

La fin d'une année et le commencement d'une autre. — L'abondance au camp. — La chanson d'Omari.

Le lendemain nous amenait le dernier jour de l'an 89 XIXe siècle. De grand matin, messe sous la tente et communion générale des jeunes chrétiens. Ils allaient rester seuls avec le F. Acheul, en attendant le P. Ch. Gommenginger, lequel nous attendait toujours à Kau.

Dès la veille, nous avions tout préparé pour le départ, et après un dernier adieu à ceux que nous laissons, après les acclamations maintes fois répétées de toute la population de Kozi, réunie sur la rive, nous nous abandonnions au courant du fleuve, seuls maintenant dans nos pirogues vides et nous confiant pour le reste à la Providence des missionnaires.

Elle ne nous fit pas défaut. Sans doute, ce premier jour, Mgr de Courmont, se trouvant fatigué et ayant, de mon côté, lancé par dessus bord je ne sais combien de gorgées de bile, Séliman fut prié de ne pas allumer ses feux ; mais un peu de jeûne et de pénitence, que voulez-vous de mieux pour une fin d'année ?

Nous voilà d'ailleurs campés en un petit village charmant, tout paisible et tout frais, avec ses cases éparses sous les ombrages des larges sycomores et des grands bananiers verts : la vie primitive ! La vie sans secousses, sans bruit, sans ambitions déçues, sans travaux accablants, sans entreprises enfiévrées, sans chutes lamentables, sans désespoirs, sans suicides, sans hontes, toute simple, comme ce fleuve qui l'alimente et qui, avant d'avoir sur tout son cours fait entendre un murmure capable de révéler sa présence à trois pas, va se perdre dans l'océan pour lequel il est fait.

Oh ! que la nuit est longue à la douleur qui veille !

C'est le refrain souvent répété durant ces longues heures qui séparent deux années sous la tente solitaire, où, eux non plus, les moustiques ne dorment pas...

Mais enfin, voici l'aurore de 1890. Bonne année ! Bonne année aux missionnaires et à leurs amis, à l'Afrique et à la France, à l'Eglise catholique, à la Terre chrétienne et à la Terre païenne ! C'est à cette intention que Monseigneur dit la sainte messe. Après quoi Séliman sert son menu : une tasse de café noir et une banane rôtie. Et en pirogue !

Hélas ! la réflexion que fait chacun en y entrant, avec des expressions identiques de figures allongées et chagrines, c'est qu'il n'y a plus de vivres.

Nous sommes déjà loin, lorsque soudain un vol de canards se lève, tourne et va s'abattre là-bas sur les bords



d'une mare où le fleuve s'épanche. Doucement la pirogue file, se dissimule dans les herbes qui se courbent sur son passage, avance. C'est le moment : le coup part, les pirogues s'élancent, les canards s'envolent, mais pas tous. En voici un qui traîne sur l'eau, on le pêche ; un autre nage péniblement, on le poursuit ; il plonge, reparaît, disparaît, perdu ! Deux autres se débattent dans les herbes, on court après ; la bande entière, après un grand circuit dans le ciel, revient se poser plus loin ; nouvelle chasse. Adieu la fièvre et vive la joie ! Nous avons à manger pour tout le monde.

Vers quatre heures de l'après-midi, nous arrivons près de cet étang de Dumi, au-dessous de Ngatana, où, en montant, nous nous étions un instant arrêtés. Omari monte sur la rive, regarde au loin, et tout à coup nous le voyons appeler à lui avec une grande richesse de gestes toute la flotte... C'est un magnifique troupeau d'antilopes, et nos hommes montrent tout de suite qu'ils le préféreraient

encore à la plus belle couvée des plus gros canards. Nous avons deux fusils : Omari en prend un, je me charge de l'autre, et nous voilà partis en guerre, nous dissimulant derrière les rares pieds d'arbres, glissant, rampant et avançant. Mais le pays est très découvert, et, bien avant que nous les ayons à portée, les bêtes nous ont aperçus. N'importe. Je me couche sous un buisson et laisse Omari marcher de l'avant avec ordre de faire un mouvement savant qui doit me rabattre le troupeau. La manœuvre est mal exécutée : se croyant assez rapproché d'une belle pièce, mon piqueur ne peut se retenir et frappe un grand coup qui disperse les antilopes. Mais, par bonheur, l'une d'elles, portant droit ses cornes, accourt dans ma direction, s'arrête inquiète, reprend sa marche, approche. Le coup retentit : la bête saute, se retourne, marchant lentement et comme accablée d'une fatigue extrême. Dix à douze pas plus loin, elle s'arrête, se couche doucement, tourne vers moi qui la suis ses grands yeux noirs tout humides de larmes, et c'est alors seulement que j'aperçois couler sur sa robe un petit flot de sang vermeil qui sort en bouillonnant. Pauvre bête ! Quelques instants après, Omari accourait en toute hâte, son grand couteau en main, et lui épargnait les douleurs d'une plus longue agonie. Puis bientôt nous sommes rejoints par tout le personnel de la flottille et, une demi-heure plus tard, la bête dépecée arrivait par quartiers sur les bords du fleuve où les tentes dressées, les pirogues amarrées, et le bois déjà ramassé disaient assez que nous passerions la nuit.

Quel intéressant campement ce soir du 1er janvier ! En face, le fleuve, qui fait ici un de ses contours innombrables et offre à nos cinq pirogues un abri tranquille ; de l'autre côté, un banc de sable où de grands échassiers promènent leurs formes étranges ; au loin, un bosquet ; derrière nous la savane immense où s'ébattent les troupeaux d'animaux sauvages ; et ici les grands feux de bois odoriférant qui flamboient devant les longues lanières de chair fraîche, les marmites qui chantent, les hommes qui se chauffent, les oiseaux de proie, vautours, milans, marabouts, qui arrivent on ne sait d'où, décrivant de longs cercles en l'air, approchant peu à peu et s'abattant là, tout près, avec une audace incroyable, sur les arbres, sur la rive, dans les herbes, se rangeant en longues files, se massant en groupe et parfois fondant tout à coup sur une pièce oubliée qu'ils emportent en se moquant de nous. Présidant à tout ce spectacle, un grand soleil rouge à l'horizon, qui s'enfonce comme entraîné par son poids et qui ne semble disparaître que pour nous ménager l'effet d'un crépuscule superbe et d'une nuit merveilleuse.

Malheureusement, les moustiques, ignorant sans doute combien leur présence fait tort à la contemplation de la belle nature, font sur nous une invasion féroce, et comme nous sommes obligés de nous défendre, il nous est impossible de fermer l'œil. Ce monde est décidément un abattoir : nous nous entre-mangeons tous.

La nuit se passe autour des feux, et aussitôt que nous jugeons à la position des étoiles que le matin est proche, pendant que l'hyène au loin fait entendre ses ricanements lugubres, nous nous jetons dans nos pirogues et reprenons notre marche.

Nous revoyons Marfano, nous revoyons Ngao, nous revoyons Golbanti. Courage ! Nous arrivons chez Kombo d'où nous sommes partis...

Nous y sommes en effet à la nuit tombante, et nous avons la bonne fortune d'y pouvoir engager six Wa-pokomo de Ndéra comme pagayeurs des pirogues qui transporteront à Kozi le P. Charles et ses bagages.

Le lendemain, nous passions de bonne heure à Bomani, à cette entrée du petit canal où le sultan de Wito avait établi des hommes pour percevoir un droit de passage. Mais que les choses sont changées ! Les cases brûlées, à vau-l'eau les piquets de l'estacade, à Wito, les percepteurs !

C'est la Compagnie anglaise qui a fini par réclamer le canal à main armée, et devant des forces auxquelles il ne pouvait résister, le pauvre sultan a donné l'ordre de déguerpir en brûlant tout. Et c'est pourquoi, à la place où flottait hier son pavillon, dort aujourd'hui une sentinelle de la Compagnie, bien tranquille à son poste, qui est le plus élevé de tout le fleuve. (Voir la gravure, page 594.)

Quant à nos hommes, ils sont maintenant en belle humeur.

A l'arrière de notre pirogue, Omari donne de temps en temps un vigoureux coup de pagaye ; mais, comme le courant est bon, le brave matelot lui laisse le plus fort de la besogne et, nous voyant silencieux, doucement, posément, se faisant des signes de tête et se donnant quelques applaudissements intérieurs, il s'abandonne avec un véritable instinct de troubadour à l'inspiration qui monte :

« Dors, maman, dors en paix : dors en paix jusqu'au matin.

« Et toi, chante, pauvre Omari, la cantilène de ta vie... Dors, maman... Tu l'as donc vue, la rivière du Pokomo, qui descend douce, douce, douce, jusqu'à la mer où elle bondit... Dors en paix... C'est ici qu'on voit des gens rouges, tels que Dieu qui créa tant de choses n'eut jamais l'idée d'en faire de pareils !

« Dors, maman, dors en paix ; dors en paix jusqu'au matin.

« Où le besoin de vivre ne mène-t-il pas ?... Dors, maman... A l'âge où l'esprit flotte dans la cervelle encore tendre, où les membres sont faibles, où les os cassent comme de jeunes branches, je m'embarquai sur la mer grande, je bus de l'eau salée, je fus mousse... Dors en paix... Et maintenant que je suis homme, voilà que je pousse la pirogue sur l'eau de rivière, la pagaye en main !

« Dors, maman, dors en paix, dors en paix jusqu'au matin.

« Ah ! mon père, ma mère, Zanzibar ! Adieu !... Dors, maman... Un jour, quelqu'un viendra vous dire : La nouvelle, c'est qu'Omari est mangé... Dors en paix... Par un crocodile qui le prit au passage comme cet antilope, l'imbécile !

« Dors, maman, dors en paix ; dors en paix jusqu'au matin.

« Mais non, gardez la case, balayez-la et attendez... Dors, maman... J'espère en Dieu : hier encore ne m'a-t-il pas nourri de viande fraîche ?... Dors en paix... Et marche donc, et pousse toujours, tant que le fleuve roulera ses eaux sales, tant que le Pokomo s'habillera de rouge, tant que le Père sera content de mes services. Et pousse, et pousse !

« Dors, maman, dors en paix ; dors en paix jusqu'au matin ! »

De la manière dont il était lancé, Omari n'avait plus de raison de finir : mais Kau parut, et la chanson prit fin.

(A suivre).

A TRAVERS CEYLAN

LA MISSION DE KURUNEGALA

NOTICE

du R. P. COLIN, oblat de Marie Immaculée
missionnaire à Jaffna

Ce missionnaire nous a envoyé l'année dernière une longue, savante et fort intéressante étude sur l'île qu'on a surnommée à juste titre *la perle des Indes*. Il a bien voulu, sur notre demande, compléter son travail en consacrant les pages qu'on va lire à Kurunegala, localité des plus remarquables du centre de Ceylan.

Kurunegala (c'est-à-dire l'Eléphant-rocher) est une jolie petite ville de quatre mille âmes, assise, au milieu de la verdure, au pied d'un rocher dont la forme bizarre lui a valu son nom. Elle s'est appelée autrefois « Hasti-Sellapoura » (ville où les éléphants s'amusent), sans doute parce que ces animaux venaient prendre leurs ébats dans son lac, alors que tous les alentours étaient encore couverts de forêts.

Kurunegala a eu l'honneur d'être capitale pendant un espace de vingt-sept ans : de 1319 à 1347. Les cinq rois qui y régnèrent n'ont rien laissé de remarquable, soit en fait de monuments, soit en actions d'éclat.

La partie indigène de la population est bouddhiste, ainsi que celle des villages environnants (à l'exception de quelques centaines de catholiques), et la principale curiosité de l'endroit est un lieu de pèlerinage bouddhiste, situé à quelques minutes seulement de la ville, sur une roche escarpée. On y vénère l'imitation grossière du vestige d'un pied colossal, le pied de Bouddha ; c'est une fosse d'un mètre de long et de trente centimètres dans sa plus grande largeur, avec quatre petites divisions pour marquer les doigts de pied. « Bouddha, disent les bonzes, est descendu du ciel sur ce roc. »

Un autre pèlerinage païen est le tombeau d'un chef dit Galbandàr, précipité, dit-on, du haut de l'Éléphant rocher, pendant qu'il y offrait un sacrifice. Je n'ai pu obtenir de détails sur la légende de ce héros. C'est un faquir musulman qui garde le tombeau et recueille les offrandes ; mais les bouddhistes et les brahmanistes y vont en pèlerinage presque autant que les mahométans. Ils semblent tous avoir une grande crainte de Galbandàr et regardent comme sacré un serment fait sur sa tombe. En cour de justice, ils demandent fréquemment à ce que la partie adverse jure sur ce tombeau, et les magistrats anglais le permettent, espérant ainsi mieux savoir la vérité. Le dessin, page 589, fait par le R. P. Dinaux, missionnaire oblat de Marie Immaculée, représente le tombeau de Galbandàr.

Outre les bouddhistes indigènes, il y a à Kurunegala un nombre assez considérable de brahmanistes de race tamoule. Leur temple est situé près du lac; la conque y résonne fréquemment, ainsi que les autres instruments, sonores mais peu mélodieux, chers aux Hindous.

Les mahométans (Malais et Arabes) ont deux mosquées dans la rue la plus commerçante. Une compagnie de l'*Armée du Salut*, trois hommes habillés de rouge, parcourent la ville et les environs, en chantant à tue-tête et en battant la grosse caisse à tour de bras. Les vesleyens prêchent aussi dans les rues, mais sans grosse caisse ni habits rouges; ils se contentent de chanter, de montrer des peintures et d'engager leurs auditeurs à se confesser à Dieu et non pas aux hommes.

Il y a aussi deux ministres anglicans, dont l'un est ritualiste ; il porte la soutane et imite, autant que ses ouailles veulent bien le lui permettre, les prêtres catholiques. Il sonne la *messe* tous les matins et prêche la nécessité de la confession auriculaire. Enfin, il ne néglige aucun moyen d'attirer les simples en se faisant passer pour catholique.

Au milieu de toute cette confusion, ouvrage de Satan, la grâce fait tout doucement son travail divin. Nous avons un troupeau de près de huit cents âmes, de toutes les races. Les premiers vendredis du mois, il y a, le matin, exposition du très saint Sacrement dans la chapelle des Sœurs de la Sainte-Famille ; l'assistance y est nombreuse, et les communions s'élèvent à près d'une centaine.

L'église se trouve trop petite les dimanches. Il a fallu ôter la chaire pour donner un peu de place, et les enfants de l'orphelinat et des écoles des Sœurs occupent tout le sanctuaire jusqu'aux marches de l'autel. On a jeté les fondations d'un nouveau sanctuaire avec transept qui doublera la capacité de l'édifice; mais on a dû suspendre les travaux faute d'argent.

De temps en temps nous enregistrons des conversions, principalement parmi les bouddhistes. Voici un exemple de conversion assez remarquable, que je tiens de la bouche du converti lui-même.

« J'avais reçu le baptême, me dit-il, seulement pour me marier et sans aucune foi. Après mon mariage, je laissai de côté toute pratique chrétienne et retournai au bouddhisme. Je devenais pire de jour en jour; je m'adonnais à la boisson et combattais le christianisme de tout mon pouvoir. Un jour, poussé par la haine, je voulus parodier les saints Mystères. Prenant un verre, je le remplis d'eau-de-vie, en disant : « Tenez, je vais vous donner la sainte communion.» Aussitôt, le verre se brise dans mes mains. Mes compagnons étaient effrayés ; mais moi, je ne m'épouvantai pas pour si peu. Je prends un second verre ; il se brise comme le premier. Un troisième a le même sort. Ce fut là le point de départ de ma conversion. La grâce me toucha ; je rentrai en moi-même et travaillai à devenir vraiment chrétien. »

Le bouddhisme fait un crime d'ôter la vie même à une fourmi, à un moucheron, ou à une bête nuisible ; mais les bouddhistes ne regardent pas à assommer un homme. Les meurtres sont très fréquents parmi eux, et il y a chaque année un nombre considérable de condamnés à mort. Ce n'est pas que les coupables soient toujours condamnés; loin de là ; ils trouvent souvent le moyen, par de faux témoignages, de faire subir leur peine à quelques pauvres diables qui sont absolument étrangers au crime. Il arrive plus d'une fois que les magistrats sont persuadés de l'innocence de l'accusé ; mais, en présence des témoignages et de la décision du jury, ils sont bien obligés de prononcer la sentence.

Parmi ces pauvres condamnés, innocents ou coupables, Notre-Seigneur se choisit des élus, et, chaque année, le gibet donne à l'Église plusieurs enfants qui ne naissent à la grâce par le baptême que pour passer directement de l'ignominie de la potence à la gloire du ciel.

Le R. P. Roux, actuellement missionnaire de Kurunegala, me raconte que, l'année dernière, deux bouddhistes furent condamnés dans cette ville pour assassinat. L'un d'eux, jeune homme simple et doux, ne paraissait nullement coupable. Le magistrat, les geôliers, tout le monde était persuadé de son innocence; mais il fallait que la justice suivît son cours; ou plutôt, c'était une miséricorde de la Providence qui voulait se servir d'un événement si terrible pour sauver une âme droite. Ce jeune homme accueillit avec reconnaissance la visite du missionnaire; en peu de temps il fut parfaitement instruit, et il reçut le baptême et la sainte Eucharistie, avec une foi et une piété touchantes. Il accepta la mort avec résignation.

En ce moment, deux nouveaux condamnés apprennent le catéchisme et se préparent à mourir chrétiens.

Autour de nous, les difficultés sont immenses, et nous ne pourrions avoir aucun espoir sérieux de convertir ces peuples, si nous devions compter sur nos propres forces. Mais la puissance de la grâce n'est pas diminuée. Puissent les prières des associés de la Propagation de la Foi obtenir une augmentation de secours surnaturels, tant pour les missionnaires que pour les peuples qu'ils évangélisent!

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française

M. l'abbé Gengembre, diocèse d'Arras, pour une conversion.. .	1 80
Anonyme d'Abbeville, diocèse d'Amiens....	200
M. Laventure, à Riantec, diocèse de Vannes..............	0 90
M. J. B. Moreau, à Étables, diocèse de Saint-Brieuc............	18 15
F. D M , don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.................	30
F B., » »	100
Anonyme » »	700
Paroisse de Lovagny, diocèse d'Annecy, don de Mlle Bénédicte Frèrejean....	2000
M. Ch. Guillot, diocèse de Rodez, avec demande de prières....	1 05
M. l'abbé Sénequier, à Toulon, diocèse de Fréjus................	5
M Lecarnelle, diocèse de Cambrai, avec demande de prières. .	100
Anonyme du diocèse de Grenoble..	90
Un anonyme de Jersey...............	1000

Pour les missions les plus nécessiteuses (Athabaska-Mackenzie).

M. l'abbé Lamy, aumônier à Sainte-Anne de Trégastel, diocèse de Saint-Brieuc, avec demande de prières, en faveur des âmes du Purgatoire	15
T. A de Paris	50
Mme A. M. C. de M. de Lyon.	1500

Pour les missions les plus pauvres (M. Fourcade, Pondichéry).

Un anonyme..	2000

A M. Fourcade, missionnaire à Alladhy (Indes).

Anonyme de Vanves, diocèse de Paris......	5
Un abonné d'Alsace..	4

Pour les affamés de la Chine (au R. P. Tournade, pour la mission du Kiang-nan).

Anonyme de Belleville, diocèse de Lyon..........................	10

Au même, pour le rachat de deux petites filles chinoises à baptiser sous les noms de Hortense-Henriette-Marie-Françoise et Marguerite-Marie-Françoise-Joachime.

Mme E. Van Cutrem, à Louvain, diocèse de Malines.	10

A M. Allys, missionnaire, pour les affamés de la Cochinchine septentrionale.

M. L. L., à Beaufort, diocèse d'Albi............................	100
M Charles, de Lyon	25
Anonyme de Paris...	2
Anonyme d'Alger, avec demande des prières.....................	10
Un anonyme du diocèse de Chambéry............................	20
Anonyme A. P. R., diocèse de Lyon......................	25
Un anonyme d'Aubigné, diocèse du Mans.........................	10
M. l'abbé Allyrs, recteur à Gognes, diocèse de Rennes..........	20
X , à Cogles, diocèse de Rennes.	5
Un enfant de Marie, du diocèse de Rennes, avec demande de prières pour connaître la volonté de Dieu sur sa vocation........	5
Mlle d'Argouges, à Laval	4 90
Anonyme de Bordeaux, avec demande de prières.................	25
Anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers, demande de prières	100
H P. de Paris..	10
Un anonyme du Hâvre, diocèse de Rouen...	50
Anonyme des Quatre-Routes, diocèse de Cahors	20
Un abonné d'Alsace.........	4

Au même, pour baptême d'une enfant sous le nom de Jeanne-Marie.

Anonyme de Chervreux, diocèse de Poitiers..	5

A Mgr Puginier (Tong-King occidental), pour les affamés.

Un ancien soldat du Tonkin, du diocèse de Séez................	10
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris........................	15
Un abonné d'Alsace..	3

A Mgr Pineau (Tong-King méridional).

Un abonné d'Alsace...	3

A Sœur Patrissey, religieuse à l'hôpital Saint-Joseph de Tien-tsin.

Un infirme de Lyon.....	50

A Mgr Vic (Kiang-si oriental).

Un abonné d'Alsace..........	3

A Mgr Banci (Hou-pé septentrional).

Un abonné d'Alsace...	3

A Sœur Meyniel, pour l'orphelinat Saint-Charles à Beyrouth.

H. M. de Paris.	10
M l'abbé Guillot, curé d'Avenay, diocèse de Bayeux...........	2
Un diocésain de Rennes, paroisse Saint-Sauveur...............	50
Un enfant de Marie, diocèse de Rennes, avec demande de prières............	1

Aux religieuses Oblates de Nîmes pour leur maison de Constantinople.

C. V. M., du diocèse de Tournai..	25

Aux Pères Jésuites pour leur mission de Syrie.

C. V. M., du diocèse de Tournai	25

Aux Pères Jésuites pour leurs missions d'Arménie.

C. V. M , du diocèse de Tournai	25

Aux Pères Lazaristes pour leurs missions de Perse.

C. V. M., du diocèse de Tournai	25

Aux Pères Dominicains pour les missions de Mossoul.

C. V. M , du diocèse de Tournai	50

Aux Pères Jésuites pour leur mission du Maduré.

C. V. M , du diocèse de Tournai	25

Aux Pères Dominicains Espagnols du Tong-King.

C. V. M., du diocèse de Tournai	25

Aux Pères Dominicains Espagnols du Fo-kien (Chine).

C. V. M , du diocèse de Tournai	25

A Mgr Hirth, pour les missions d'Afrique équatoriale.

C. V. M., du diocèse de Tournai...	25

A S. E. le cardinal Lavigerie, pour sa mission de Biskra.

Anonyme de Paris...........	5

Pour les lépreux de Madagascar.

Un enfant de Marie, du diocèse de Rennes, avec demande de prières..........	1

Au R. P. Chalandon (Nouvelle-Calédonie) pour les victimes de l'ouragan.

Un abonné d'Alsace	4

A Mgr Vidal.

Un abonné du diocèse de Rouen	20

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.

COCHINCHINE SEPTENTRIONALE (*Annam*). — Eglise de Phu-Cam, près Hué; d'après une photographie envoyée par M. Allys. (Voir page 603).



Dans un Bref récemment envoyé à l'épiscopat, après avoir ordonné une quête en faveur de l'œuvre anti-esclavagiste fondée il y a deux ans par Son Eminence le cardinal Lavigerie, le Saint-Père daigne accorder des éloges à l'Œuvre de la Propagation de la Foi et la recommande une fois de plus aux fidèles du monde catholique :

Nous avons confiance que ce secours temporaire et particulier, donné par les fidèles pour effacer la tache d'un trafic inhumain et pour soutenir les messagers de l'Evangile dans les lieux où ce trafic existe n'amènera aucune diminution dans la libéralité avec laquelle ils ont coutume d'aider les missions catholiques en versant leurs offrandes à l'Œuvre fondée à Lyon sous le nom de Propagation de la Foi. *Cette Œuvre salutaire, que Nous avons déjà recommandée au zèle des fidèles, aujourd'hui encore, Nous saisissons l'occasion de l'honorer par un nouvel éloge, en exprimant le désir qu'elle étende au loin sa bienfaisance et jouisse d'une heureuse prospérité.*

Nous citons avec reconnaissance ces lignes et nous les conserverons avec tant d'autres faveurs dans le livre d'or de notre Œuvre. Puisse le désir du Pontife suprême se réaliser ! Puissent nos chers et toujours fidèles bienfaiteurs contribuer par leur zèle à augmenter les ressources destinées à l'apostolat dans le monde entier ! Encouragés une fois de plus par les bénédictions et les éloges de Sa Sainteté Léon XIII, nous déposons à ses pieds l'hommage de notre gratitude et de notre dévouement le plus entier et le plus absolu.

———

CORRESPONDANCE

KOTTAYAM (Hindoustan).

Conversions de Nestoriens Jacobites.

On sait que les syro-chaldéens du Malabar attribuent à l'apôtre saint Thomas leur conversion au christianisme. Ils devinrent en grande partie nestoriens à la suite du patriarche de Babylone, dont ils dépendaient. Au XVIe siècle, les missionnaires de la Compagnie de Jésus demandèrent et obtinrent qu'on leur laissât leur rite. A la suite du Concile de Diamper (1599), les nestoriens se convertirent : on fonda des séminaires syro-chaldéens et, pendant cinquante-trois ans, les Jésuites administrèrent ces chrétiens. Ils furent ensuite remplacés par des Carmes. En 1653, un aventurier arménien, se disant envoyé par le patriarche de Babylone, souleva ces chrétiens, sous prétexte qu'on leur avait refusé un évêque de leur rite. Depuis, l'hérésie nestorienne et des mouvements schismatiques ont toujours agité cette partie de l'Inde. Le plus célèbre épisode de ces derniers temps a été le schisme de Mellus. C'est en faveur de ces chrétiens syro-chaldéens ou de saint Thomas que S. S. Léon XIII a institué, en 1887, les deux vicariats apostoliques de Trichoor et de Kottayam.

LETTRE DE MGR CH. LAVIGNE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, VICAIRE APOSTOLIQUE DE KOTTAYAM.

Nous avons ouvert la brèche dans la forteresse du jacobitisme, et deux prêtres nestoriens se sont déjà rendus. Le 15 août fut fixé pour la réconciliation. Je me rendis avec le P. Ricard dans la paroisse catholique de Vadagaré : le voyage se fit avec les accidents et incidents ordinaires de bœufs qui refusent de marcher, se couchent et font les morts.

Le rite syro-maronite est, on le sait, suivi par tous les chrétiens syriens du Malabar.

Dans le rite syro-maronite, on se sert de pain fermenté, rond comme nos hosties, mais très épais. Douze ou treize croix sont empreintes sur le pain. Au lieu de laisser tomber dans le calice la parcelle détachée de l'hostie, le prêtre s'en sert pour déposer sur les croix des gouttes du précieux sang. Pour consommer la sainte hostie, on la sépare en douze parcelles qu'on prend successivement, après en avoir trempé quelques-unes dans le précieux sang. Le célébrant porte la chape au lieu de la chasuble, et la couleur en est toujours rouge.

Mes prêtres s'industrièrent tant bien que mal pour servir cette messe fort différente de la nôtre. Le P. Philippe distribua au peuple la sainte communion sous les espèces azymes consacrées préalablement.

J'assistai à la messe maronite, je bénis l'encens et baisai l'Évangile. Cela prouvait au peuple que, malgré la diversité des rites, la religion était absolument la même. Mon vicaire général, à qui ces premières conversions sont dues, ne manqua pas de faire remarquer dans son sermon que, ce jour-là, la sainte messe avait été célébrée dans trois rites différents : le latin, le syro-malabar et le syro-maronite.

Vadagaré a une église jacobite et même un évêque. Celui-ci avait menacé de ses foudres quiconque assisterait à la messe du converti, ce qui n'empêcha pas une foule de laïques d'envahir l'église catholique. Les évêques jacobites se sont émus et ils tiendront un concile pour empêcher de nouvelles conversions.

Deux autres prêtres jacobites étaient venus de loin pour traiter de leur abjuration. Un moment, j'espérai qu'elle aurait lieu le jour même du 15 août ; mais diverses raisons bonnes ou mauvaises l'ont retardée. Cependant, ils m'ont formellement promis de faire leur abjuration dans un mois. Ils craignent que Rome ne leur permette pas de dire la sainte messe, car, après leur ordination sacerdotale, ils ont épousé des veuves. C'est le cas d'un grand nombre de prêtres jacobites, et leur patriarche fut certainement inspiré par le diable quand il ordonna, il y a vingt ou trente ans, que tous les prêtres prissent femme.

Un autre signe d'espérance : le clergé jacobite, sans tenir compte des menaces de l'évêque, vint, après mon départ, voir mon vicaire général qui leur rendit la visite et fut très bien reçu. On parla naturellement des conversions, et plusieurs ne cachèrent pas qu'ils étaient indécis, entre autres un jeune diacre de beaucoup de talent.

Je demande à tous ceux qui liront ces lignes, des prières spéciales pour qu'un ébranlement se produise dans la masse du jacobitisme. En attendant, je me prépare aux discussions. Les erreurs des hérétiques portent sur le *Filioque* et sur les deux natures de Jésus-Christ ; sur le purgatoire dont ils ont des idées vagues et contradictoires ; sur la venue de saint Pierre à Rome, etc.

J'espère avoir dans quelques jours de nouvelles abjurations de prêtres. Ils sont, pour la plupart, dans la bonne foi. Avant-hier, trois d'entre eux vinrent me voir et ne me cachèrent pas qu'ils désiraient s'unir aux catholiques. Je leur montrai le missel de leur rite imprimé à Rome. Ils furent surpris de constater que leur messe est tout à fait catholique et, de joie, ils se mirent à en chanter quelques passages. Cette lecture du missel portera plus de fruits qu'une savante discussion. Je donnai aux prêtres et aux laïques qui les accompagnaient une belle image du Sacré-Cœur et à trois enfants une image de Notre-Dame du Bon Conseil ; ce seront autant de prédicateurs éloquents.

Je fais le catéchisme aux petits enfants, comme je le faisais autrefois aux petits pauvres de France. Qui osera dire que c'est indigne d'un évêque ?

Ma grosse sollicitude, c'est le séminaire. J'ai choisi dix-huit jeunes gens qui commencent leur philosophie. C'est moi qui suis professeur. Des sept jours de la semaine, j'en passe trois à Mamanam pour faire la classe.

Quant au dogme, je cherche en vain un professeur. Mes élèves désirent pourtant apprendre ; ils étudient, en dehors des classes, les deux exemplaires que je leur abandonne.

En ce moment je poursuis la réussite d'une affaire difficile. Je voudrais me faire donner une école publique où les élèves sont en majorité catholiques, et qui est pourtant dirigée par un *head-master* protestant fanatique, ou plutôt sans religion. Hier, les élèves de la plus haute classe, brahmes en tête, m'ont envoyé une pétition à cet effet. Si je réussis dans mes démarches, ma bourse aura à fournir un supplément d'au moins 30 roupies (75 fr.) par mois. Mais cet argent sera si bien placé !

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 3 décembre, sont partis de Venise pour les missions de l'Extrême Orient cinq jeunes prêtres appartenant à la Société de Saint-Calocère de Milan : MM. Denis Vismara, du diocèse de Milan, pour Hydérabad (Inde) ; Pierre Gabardi, du même diocèse, pour Hong-Kong (Chine) ; Théobald Villa, du diocèse de Milan ; Antoine Cazzulani, du diocèse de Lodi, et César Ruberti, du diocèse de Crémone, pour la Birmanie orientale.

INFORMATIONS DIVERSES

Bulgarie. — Le 12 octobre dernier a eu lieu à Roustchouk la bénédiction solennelle de la première pierre de la nouvelle église catholique qui doit servir de cathédrale au diocèse de Nicopolis. En effet, l'évêque de ce diocèse, Mgr Hippolyte Agosto, de la Congrégation des Passionnistes, réside en cette dernière ville, située, comme l'on sait, sur la rive du Danube en face de la ville roumaine de Giurgevo. Roustchouk était autrefois la demeure du Pacha gouverneur de la Bulgarie; depuis l'établissement à Sophia, de la capitale de la Principauté Bulgare, elle a perdu en importance politique; sa situation commerciale tend plutôt à se relever. Le nombre des catholiques, presque tous étrangers, est assez restreint, et cependant la chapelle qui servait au culte était plus qu'insuffisante. Sur un terrain contigu à la mission s'élève la nouvelle église dont les constructions à cette date (fin novembre) dépassent déjà un mètre au-dessus du sol. Elle sera à trois nefs et aura vingt-six mètres de long sur treize de large. Les autorités et la population se montrent sympathiques à l'érection de l'édifice qui sera l'un des ornements de la ville. On l'a vu notamment lors de la cérémonie que nous venons de mentionner et qui a été accomplie solennellement par l'évêque du diocèse en présence du préfet et des autres fonctionnaires, de tout le corps consulaire et de divers représentants du clergé schismatique bulgare, grec et arménien. Puisse la même entente, présage d'une union plus complète, se retrouver lors de l'inauguration de l'église, et puissent les offrandes des chrétiens généreux hâter le moment si désiré de cette inauguration ! L'église sera dédiée à saint Paul de la Croix.

Palestine. — Sur le versant de la ravissante colline de Bethléem, sur laquelle les anges ont chanté l'avènement du Sauveur du monde, un monument, dont les blanches murailles se détachent sur de nombreux bouquets d'oliviers, s'élève peu à peu : c'est l'hôpital de la Sainte-Famille. Il fut un temps où Joseph et Marie cherchèrent en vain un asile à Bethléem ; leurs angoisses, si souvent renouvelées dans la personne des pauvres de la ville et des environs, seront allégées dans ce nouveau refuge des misères humaines.

Cette œuvre, commencée sous les auspices de la plus stricte pauvreté, se fonde et s'étend dans un dénûment de ressources qui la rend complètement dépendante de la Providence. Une construction considérable indique le dessein d'un plan important; un corps de bâtiment abrite déjà de pauvres malades qui sollicitent plusieurs jours à l'avance leur admission ; mais la place manque pour le plus grand nombre. Beaucoup arrivent de loin fort souffrants, après plusieurs jours d'une pénible marche, espérant une hospitalité qui leur est forcément refusée.

Des multitudes de pauvres malades passent au Dispensaire, qui n'est pas encore terminé, ne recevant, hélas ! qu'une marque d'intérêt stérile, un médicament rendu inefficace par l'absence du secours que réclame une profonde misère.

La construction devra elle-même être interrompue, avant l'édification d'un établissement complet, s'il n'arrive de prompts secours. Les rois Mages ressusciteront-ils pour offrir à l'enfant Jésus les dons qu'il attend des cœurs généreux ? Oh ! vous qui lisez ces lignes, ajoutez une pierre à ce pieux édifice; elle plaidera votre cause devant Dieu aux jours des grandes justices, quand se vérifiera cette consolante promesse : *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur.*

Cochinchine septentrionale (*Annam*). — M. Allys, des Missions Étrangères de Paris, nous écrit de Phu-Cam, près Hué, le 30 septembre 1890 :

« Je vous envoie une photographie de l'église de Phu-Cam (voir la gravure p. 604). D'après le plan primitif, les tours devaient être beaucoup plus élevées et l'église beaucoup plus belle ; mais la misère qui règne en Annam depuis de longs mois m'a obligé de simplifier les travaux, et à moins que le bon Dieu ne me procure des ressources, je crois que je ne pourrai jamais exécuter ce que j'avais l'intention de faire pour la plus grande gloire de Dieu.

« Cependant, malgré ses imperfections, cette église, placée sur une colline aux portes de Hué, prêche à sa manière notre sainte religion et je suis persuadé que bien des personnes lui doivent leur conversion.

« Jusqu'à ces derniers temps, presque toujours persécutés, nous avions plus ou moins vécu dans les catacombes et beaucoup de païens ignoraient notre existence ; quant à ceux qui avaient entendu parler de notre Religion, ils regardaient les chrétiens comme une société secrète et une secte dangereuse. Mais aujourd'hui que nos églises s'élèvent sans crainte en dominant toutes les pagodes, les populations commencent à nous connaître, et déjà bien des préjugés ont disparu.

« Mon intention est de placer une statue de la Sainte-Vierge dans la niche qui se trouve au frontispice de l'église, de là la bonne Mère dominera Hué, ses faubourgs et une grande partie de la province royale. Je voudrais également placer des cloches dans les tours, car je suis persuadé que leur voix grave et sonore remuerait bien des cœurs et quel bonheur j'éprouve en pensant qu'un jour un harmonium viendra donner des charmes à nos solennités. Mais, pour acheter statue, cloches et harmonium je n'ai pas encore un sou. Ah ! si quelques bonnes âmes se sentaient disposées à faire quelques sacrifices en faveur de l'église de Hué, je les prie de se montrer dociles à ce mouvement ; le bon Dieu leur rendra au centuple ce qu'elles auront donné pour procurer sa gloire, et mes prières, aussi bien que celles des nombreux chrétiens de la capitale de l'Annam, ne leur feront jamais défaut. »

Kiang-nan (*Chine*). — Le R. P. Tournade, de la Compagnie de Jésus, procureur de la mission du Kiang-nan, nous écrit de Paris, le 17 novembre 1890 :

« Encore et toujours des épreuves pour notre mission du Kiang-nan ! Une dépêche nous annonce la mort du P. Bienvenu : c'est le *neuvième* qui tombe cette année, et il y a encore des malades ! Inutile de vous dire que nos pauvres chrétiens ne sont pas plus

épargnés. Il ne pouvait en être autrement ; après les inondations dans une partie de la mission et la sécheresse dans l'autre sont venues les maladies, la famine, la misère ; et la section du Poutong qui avait été plus épargnée, subit actuellement le choléra.

« Voici quelques détails qui arrivent par la dernière malle sur les derniers moments du P. Ferdinand Puntsher, missionnaire en Chine depuis 1875 : peut-être inspireront-ils aux lecteurs des *Missions catholiques* la bonne pensée de prier un peu pour ceux qui combattent, et de demander à Notre-Seigneur d'envoyer de nouveaux ouvriers pour remplacer ceux qui tombent :

« Le P. Ferdinand Puntsher est mort sur la brèche, victime « de sa charité. Depuis le commencement de septembre, il n'a « pas passé un seul jour sans donner deux, trois, et jusqu'à neuf « extrêmes-onctions. Son district a été un des plus éprouvés par « le choléra. Le 28 septembre, quoique atteint déjà de cette ma- « ladie, il a tenu à dire la messe dans une de ses chrétientés où « on célébrait la fête patronale. Il a pu finir le saint sacrifice ; « mais à un chrétien qui venait le chercher pour une extrême- « onction, il répondit :

« — Et moi aussi, j'ai besoin des derniers sacrements, conduisez- « moi à Shanghai. »

« Les chrétiens le transportèrent à notre résidence, et il nous ar- « rivait à midi. Le doc- « teur, mandé aussitôt, « déclarait qu'il ne voyait « pas de moyen d'enrayer « le mal. Le bon Père nous « quittait à quatre heures, « ayant conservé jusqu'au « bout sa connaissance « et sa gaîté habituelle. »

« Malgré les efforts de l'enfer, le bien s'opère, et nos missionnaires avancent toujours. Voici quelques chiffres extraits du compte-rendu de cette année ; je les mets en regard de ceux de l'an dernier, pour que vous puissiez vous faire une juste idée du mouvement. Si les ouvriers étaient plus nombreux et avaient des ressources proportionnées aux besoins, les chiffres monteraient plus rapidement.

	1889	1890	
Eglises ou Chrétientés	629	692	
Chrétiens	103315	104092	Beaucoup de morts cette année.
Catéchumènes	6481	6522	
Baptêmes d'adultes	1233	1987	
Bapt. d'enf. païens (Ste-Enfance)	35860	37929	
Enf. reçus dans les orphelinats		9491	Beaucoup de ces enfants sont au paradis.
Ecoles	646	720	
Extrêmes-Onctions	2235	6243	

« Deux jeunes Chinois vont repartir pour Shanghai, après un séjour de vingt mois à Paris. Ils ont étudié le français, et doivent aider nos Pères pour l'enseignement. »

Quelques jours après, le 23 novembre, le R. P. Tournade nous écrivait de Paris :

« Encore une dépêche nous annonçant la mort du P. Seckinger, une des colonnes de la mission du Kiang-nan. C'est le *dixième* cette année ! *Rogate Dominum messis.* »

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

(Suite [1]).

XXII. — Retour à Lamu.

Sur l'Ozi et sur l'océan. — A Lamu. — La séparation. Lettre au pays.

Arrivés le 4 janvier à Kau, où nous trouvons en bonne santé le P. Charles et son monde, nous ne devions en partir que le 11. Il fallut tout ce temps d'abord pour attendre les pagayeurs que nous avions loués, faire divers arrangements avec un Banyan du lieu, charger les cinq pirogues que commanderait désormais notre confrère et trouver pour nous un boutre qui nous transporterait à Kipini et à Lamu.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — SUR L'OZI.

A la fin, ce boutre se rencontra. Par dessus les sacs de maïs, l'ivoire, l'équipage et les passagers, nous prîmes place et fîmes le premier jour jusqu'à Kipini un voyage à peu près supportable. Mais, le lendemain, nous devions, sur cette misérable coque, nous lancer au large, avec un vent violent et contraire, une mer démontée, des vagues semblables à des montagnes qui se bousculent, tirant des bordées interminables, malades, exténués, brûlés par un soleil implacable et secoués par un océan sans merci. Enfin, après deux jours et une nuit de cet étrange exercice, parut Lamu. Il était temps : nous étions dans un état lamentable.

Heureusement, notre pied-à-terre était là. Huit jours durant, nous y prîmes abri, repos et santé. Le boutre de la mission avait eu l'ordre aussi de nous attendre, et sans doute pour être moins tenté de partir, le capitaine l'avait échoué ; puis, n'ayant plus rien à faire, il s'était marié.

De leur côté, le P. Charles et sa petite colonie chrétienne s'étaient embarqués pour le poste où les appelait la Providence. Omari serait son guide, son commissionnaire, son factotum, parfois son troubadour. Nous lui laissions aussi nos pagayeurs qui demandaient instamment à rester au service de la mission. Pauvres bonnes gens ! Quand on a longtemps vécu ensemble, jour et nuit, partageant les mêmes dangers et les mêmes bonnes fortunes, les acci-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 septembre, 3, 10, 17, 24, 31 octobre, 7, 14, 21, 28 novembre, 5 décembre, et la carte p. 438.

dents et les petits bonheurs, les quartiers d'antilopes et les épis de maïs, l'instant de la séparation venu, on se sent le cœur tout gros de je ne sais quelle émotion : c'est notre sentiment, et c'est le leur.

Omari surtout, qui est de Zanzibar où nous rentrons, mais qui veut encore rester quelque temps au Tana, nous voit partir avec des airs tout mélancoliques :

« *Dulces... reminiscitur Argos.* »

Il avait d'abord chargé Séliman de porter ses salams au pays et de payer en son nom une vieille dette criarde de cinq piastres à un voisin de là-bas. Puis, au dernier moment, il se rappelle qu'il y a mieux à faire : Parmi les jeunes chrétiens du P. Charles, il s'est lié d'amitié avec Pacôme que tout le monde maintenant connaît sous le nom de Pokomo. C'est un bon gros garçon qui, arrivé tard à la mission, ne fut jamais bien expert en littérature française ; mais Omari ne veut livrer ses secrets de famille à nul autre qu'à lui et à Séliman. Il paraît que les trois sont indispensables pour mener à bien le document qu'on prépare : Omari donnera les pensées en swahili, Séliman traduira la chose en bon français de Nossi-Bé et Pacôme écrira.

Les voilà donc seuls, dans un coin de notre case de Kau, la veille de la séparation, accroupis modestement devant le feu de la cuisine. Pacôme a disposé une planche à la hauteur de son menton et, pendant que Séliman, avec de profonds soupirs, prépare en pelant un oignon, la traduction verbale des sentiments intérieurs d'Omari, il attend.

Elle est longue, l'attente.

Enfin :

« La lettre à Séliman ! » fait tout à coup le vieux cuisinier, tremblant d'émotion. Et il ajoute incontinent ; « C't-à dire la lettre à Omari ! »

Pacôme reprend : « C't-à dire la lettre à Omari ! » Et d'un geste résolu il retrousse sa manche, il empoigne le porte-plume avec énergie, il abaisse la tête sur le bas du papier, il ouvre des yeux féroces, et juste au moment psychologique où la main se met en mouvement, voilà qu'entre deux magnifiques rangées de dents blanches paraît une langue rose qui s'avance doucement, qui se dispose en pointe, qui se ramasse en tourteau, qui monte, qui descend, qui lèche les lèvres, qui rentre, qui revient, jusqu'à ce que, l'agonie de la composition achevée, il remet avec un air de simplicité qui dissimule un terrible assaut de vanité intérieure, la pièce dont teneur suit et que Séliman, toujours attentif, a soin de sécher en y passant une bonne demi-livre de cendres.

Ayant eu à fournir l'encre, le papier et l'enveloppe, je me suis cru le droit de jeter un coup d'œil sur le contenu :

« Sta dire la lettre a Omari pou son papa et son mama Zanzibard salu bouzour sa vat bien ; dit comme sa fo mette ladedan bocou salams et la fini prand lengageman aveque monpera dans lapirog pocomo et lenvoit sinque piastre pour vielle det a Hamisi Songoro derriere lacase Baba Dyuma compran bien monzenfant et prangarde fout lancre su le papié et tir pas ton la lang comme sa donque lenvoi ces deu piaste a Hamisi bon souvenir fo toujou pailler ses det salam bocoup salams mon papa mon mama vaut mieu dire a Hamisi comme sa pour quant a sa piastre moimem la portera. »

XXIII. — A Malindi. Au Sabaki.

Malindi. — La vallée du Sabaki. — Les Wa-nyika. — Des missionnaires !

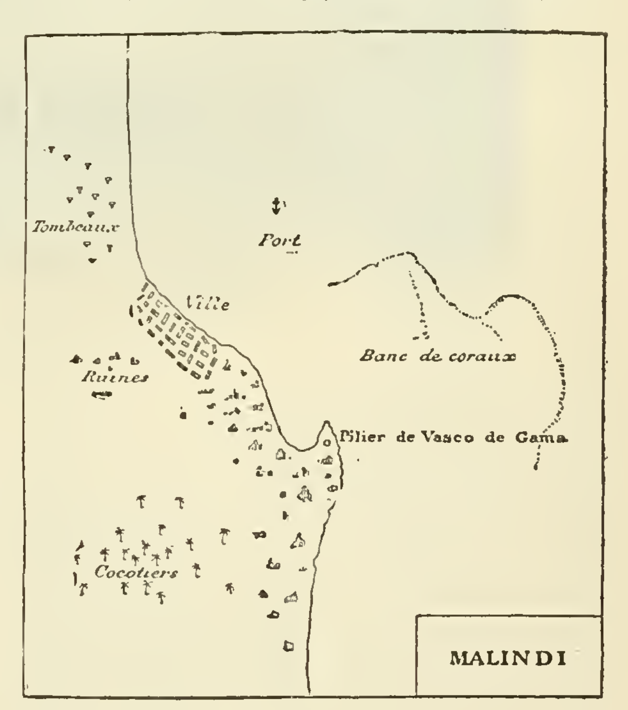
Le 19 janvier, nous prenions de nouveau place sur notre boutre et après avoir jeté l'ancre pour la nuit à l'abri du cap Ngoméni (« Au fort ») qui avance en mer sa



POINTE NGOMÉNI

pointe de madrépores taillée en forme de tête d'animal fantastique, nous arrivions le lendemain devant Malindi ou Mélinde.

M. Smith, agent de la Compagnie anglaise, nous invite gracieusement à descendre chez lui. Mais nous avons ici une maison : nous nous y installons et, le surlendemain, tout se trouvait prêt pour une petite expédition projetée sur le fleuve Sabaki : six porteurs suffiront pour tentes et lits de camp, objets d'échange, batterie de cuisine, etc.



Malindi est une ville ancienne, beaucoup plus riche autrefois qu'aujourd'hui. C'est ici que Vasco de Gama trouva des pilotes qui le conduisirent aux Indes. Cependant, sur les ruines antiques, s'est élevé le Malindi actuel, bâti de maisons en pierres et terre, que des feuilles de cocotier recouvrent et où le feu passe souvent.

La plage est propre et superbe; mais le port trop découvert est peu fréquenté pendant les quatre mois où la mousson du nord souffle en plein. C'est seulement à partir de septembre que les boutres commencent à arriver ici de Zanzibar et de la Côte, de Madagascar, des Comores, se rendant à Lamu et à Paté, aux ports somalis, en Arabie, même dans l'Inde, chargés des principaux produits du pays: sorgho, maïs, sésame, haricots, cocos, etc.

La ville est tranquille, sans mouvement. Toute la vie est dans les campagnes, derrière le rivage sablonneux et désertique qu'on aperçoit du port. C'est là qu'on trouve l'Arabe agriculteur, vivant dans sa propriété, au milieu de sa famille et commandant à ses nombreux esclaves. Il ne fait pas ici, comme sur d'autres points de la Côte, à Mombase, à Pangani, à Bagamoyo, à Kilwa, de voyages à l'Intérieur, et nous devons nous estimer heureux d'avoir pu réunir six porteurs pour notre expédition, qui, du reste, ne sera pas longue, six ou huit jours en tout.

Nous traversons d'abord ces grands champs dont il vient d'être question, où des forêts de cocotiers, de manguiers, de suatiers, d'orangers, de bananiers, alternent avec de larges espaces couverts de sésame, de manioc, de maïs, de sorgho, d'arachides, de haricots, de patates, de riz, etc.

C'est le premier jour : nous passons la nuit à la limite de cette région cultivée.

Le lendemain, rude journée. Après avoir circulé autour d'un étang, le Bartum, qu'enferment une série de collines escarpées, nous finissons par tomber dans un lit desséché où le Sabaki déverse à la saison des pluies le trop plein de ses eaux. L'an dernier, j'avais fait seul ce voyage, et le souvenir que j'avais gardé du trajet m'avait fait recommander aux porteurs de prendre un autre chemin. Ils le voulaient



ZANGUEBAR ANGLAIS. — LAC DYORORÉ; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. Voir le texte.

aussi. Mais, après avoir erré par monts et par vaux, en plaines et en forêts, nous arrivons juste à l'endroit que nous voulions fuir, à ce lit desséché où les pieds enfoncent jusqu'à la cheville, où le soleil miroite sur les sables surchauffés, où l'on étouffe, où l'on sue, où l'on se traîne pendant six heures! A la fin on rencontre le fleuve qu'on peut en cette saison passer avec de l'eau jusqu'à la cuisse; mais c'est pour retomber tout de suite dans un nouveau lit desséché qu'on ne quitte plus jusqu'à Bomani, où nous nous arrêtons. Il est temps !

Bomani « A l'estacade » tire son nom de ce que, dernièrement encore, il y avait là un poste de soldats arabes, envoyé par le gouverneur de Malindi pour affirmer son autorité sur le pays en face des convoitises européennes. Mais aujourd'hui le pays est acquis à l'Angleterre, et du poste militaire, il ne reste que l'estacade en bois, une petite case en ruines et nombre de punaises en parfaite santé.

Il y a peu de temps encore, la vallée de Sabaki n'était guère fréquentée que par les Gallas et les Wa-boni qu'on appelle ici Wa-sanyé, tous plus ou moins nomades, chasseurs, hardis, mendiants et un peu pillards à leurs heures. Mais la sécheresse, jointe à de désagréables incursions des Massaï, ont déterminé quelques Wa-nyika du sud, à transporter ici leurs villages et leurs habitudes de travail. Les Wa-nyika sont agriculteurs et c'est principalement pour les voir que Mgr de Courmont a voulu faire cette petite excursion.

Après une nuit passée à Bomani, nous nous remettons en route, avec un guide que nous enrôlons au passage, coupant le pays entre le lac Dyororé et le Sabaki où nous constatons la présence de plusieurs villages de Wa-nyika récemment installés.

Voici Mérikano, un nom donné par d'anciens esclaves marrons de la Côte qui étaient venus se fixer là, mais que

les Arabes ont depuis chassés plus loin. Aujourd'hui la position est occupée par une vingtaine de cases de Wa-sanyé, qui, sans oublier la chasse, se livrent à l'agriculture avec succès. Nous sommes bien reçus, et comme il se trouve que l'un d'eux, la veille, a tué un buffle avec ses flèches empoisonnées, le chef nous en offre une part, nous lui faisons de notre côté le cadeau réglementaire et nous nous quittons bons amis. Le poison dont ils se servent est, comme celui des Wa-nyika et des Wa-komba, de nature végétale : il agit très promptement et cause la mort de l'animal frappé en paralysant les mouvements du cœur. Il suffit, pour utiliser la viande, d'enlever le morceau où la flèche est entrée.

Notre intention serait de pousser jusqu'à Arbugundi, jusqu'à Langobaya « Porte-mauvaise », où Gallas et Marrons sont rassemblés ; mais le guide nous égare, la caravane se débande et, après être allés près du dernier endroit signalé, après une journée de courses désespérées, nous finissons par nous rabattre sur le fleuve et nous avons le plaisir, vers le soir, de nous retrouver tous dans un village de Wanyika hospitaliers, le dernier de tous en pleine forêt vierge (voir la gravure).

En résumé, cette vallée du Sabaki paraît avoir de l'avenir et voici pourquoi. Ce fleuve, assez peu considérable à son embouchure, est formé de trois principales rivières dont l'eau se perd en partie et qui fertilise une étendue de pays considérable du Kilima-Ndjaro au Kénya.

Entre ces deux montagnes qui ont une altitude à peu près égale de six mille mètres et sont couvertes de neiges éternelles, s'étend l'Ukamba, pays très peuplé, très cultivé, couvert de troupeaux et riche en ivoire. Au-delà, c'est le plateau de Massaï et plus loin le Kavirondo et le Nyanza. Ce pays, on peut l'atteindre et on l'atteint de Mombasa; mais, de Malindi, la route serait à la fois plus courte et meilleure, car le cours du Sabaki fournirait de l'eau à toutes les étapes. Il y avait un inconvénient : ses bords n'étaient pas peuplés. Ils vont l'être, grâce à l'émigration des Wa-nyika et aux efforts de la Compagnie anglaise qui veut, au moyen des esclaves marrons ou libérés, installer de petits villages situés de distance en distance jusqu'aux confins de l'Ukamba.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — LES WA-NYIKA ; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir le texte).

Le Sabaki amène à la mer moins d'eau que le Tana. Il ne paraît pas possible de le remonter en petit vapeur, du moins en toute saison, il est rempli de bancs de sable et de troncs d'arbres ; mais son cours est fort étendu, et sa vallée, nettement dessinée entre deux rangées de collines boisées, est large et d'une fertilité étonnante. Au reste, c'est la nature primitive : des forêts vierges, des roseaux, des troupeaux de buffles, dont nous avons suivi les traces, des bandes de marabouts se promenant sur les bancs de sable et dont les nids se voient au haut des grands arbres. Çà et là un village nouvellement établi.

Ces bons Wa-nyika nous font le meilleur accueil. Ils sont pauvres car ils viennent d'émigrer, mais ils travaillent, et ils réussiront. Ah ! qu'ils seraient heureux si nous venions nous établir au milieu d'eux !

Membres de la grande famille des *Bantu*, ils appartiennent à différents groupes ayant à peu près les mêmes mœurs et la même langue, mais non les mêmes chefs et les mêmes noms : il y a les Wa-giriyama, les Wa-kauma, les Wa-duruma, etc. tous réunis cependant sous la dénomination générale de Wa-nyika litt. « Hommes de la steppe ») par opposition aux Wa-dyomba (litt. « Les Oncles »), nom qu'ils donnent par politesse aux musulmans de la Côte. Ils sont agriculteurs ; mais ils aiment, quand ils le peuvent, à élever les troupeaux, et, armés de leurs flèches empoisonnées, ils ne craignent ni les animaux ni les hommes. De forme plus svelte que les Wa-pokomo, on voit qu'ils ont plus qu'eux de difficultés avec la vie : leur pays est sec, et par conséquent leur existence pas grasse. Le type dit tout cela à première vue. Ils paraissent d'ailleurs assez indépendants et se sont peu laissé entamer par l'islamisme à côté duquel ils vivent cependant depuis des siècles. Ils ont des

chefs héréditaires, aiment beaucoup la danse, les divertissements, la musique, la parure, et cultivent, sans la moindre vergogne, l'usage, aussi connu en Europe, de décrire le long des sentiers de ces zigzags dont l'ivrogne doit jouir intérieurement, comme le fumeur jouit des méandres capricieux des vapeurs du tabac. Ici, le jus de la vigne ou de la pomme est remplacé par le vin de palme, soigneusement extrait du cocotier. Seulement, ces braves gens ont introduit dans la chose le perfectionnement que voici et qui peut-être n'est pas encore venu à l'idée d'aucun membre des Sociétés de tempérance. Ayant donc remarqué qu'une ébriété perpétuelle aurait quelques inconvénients, ils l'ont régularisée, en lui donnant chaque année un mois qui correspond à notre mois de janvier. Pendant cette *lune*, tout est ivre dans le Nyika; mais le reste de l'année, cet extra n'est permis qu'aux gens riches.

Au retour, nous repassons par Bomani ; mais nous prenons cette fois la route de la forêt de Sokoké. Elle est excellente, très agréable, avec de l'ombrage sur la tête, un sol ferme sous les pieds, et çà et là une vue superbe dans les larges vallées de gauche où d'énormes éboulis de terre rouge font des gouffres dont l'œil mesure avec effroi la profondeur.

Après huit heures de marche, ce jour-là, nous rentrions à Malindi, fatigués et contents.

Là encore il y aurait donc une mission à fonder, un point stratégique à prendre, une porte à garder, pour pénétrer au sud dans le Nyika, à l'ouest dans l'Ukamba, au nord dans la région du Tana qui va être reliée par une route allant de Malindi à Golbanti. Que de peuples abandonnés depuis des siècles attendent leur tour de recevoir l'Évangile ! Mais des missionnaires ! Des missionnaires !

(*A suivre.*)

CONVERSION

DE LA

DERNIÈRE ILE DE L'ARCHIPEL PAUMOTOU

Vicariat apostolique de Tahiti (Océanie)

Un missionnaire de la Congrégation des Sacrés-Cœurs nous adresse la lettre suivante. C'est le récit de l'évangélisation d'une terre peu connue, située sur la ligne du tropique austral, à égale distance des deux iles françaises du Pacifique occidental, Tahiti et Mangaréva.

La bonne nouvelle a retenti dans tout l'archipel Paumotou, et le nom de « Tematagi » est celui qui vient de clore la longue liste des *îles basses* évangélisées par les missionnaires de la Congrégation des Saints-Cœurs (Picpus).

Soit qu'elle le dût à sa situation ou à l'humeur farouche de ses habitants, l'île Tematagi ne fut guère visitée avant l'année 1880. Vers cette époque, un marin français y aborda à deux reprises différentes, en compagnie du R. P. Roussel. Il n'ignorait pas assurément qu'en 1852 les Tématagiens avaient fait encore un fameux repas de cannibales, en dévorant tout l'équipage d'un navire anglais malheureusement échoué sur leurs côtes ; mais M. de Kertangui et le P. Roussel firent si bien par leur bonté et surtout par leurs nombreux cadeaux, que les dispositions hostiles des sauvages ne tardèrent pas à changer à leur égard. Ils en profitèrent pour emmener avec eux un jeune Tematagien, nommé Tetavai, qu'ils déposèrent à Mangareva (Gambier), avec l'intention de le renvoyer dans son île dès qu'il serait un peu civilisé. Tetavai comprit bien vite qu'on ne lui voulait que du bien : peu à peu il prit des allures un peu moins sauvages, et, quand on le crut assez savant, on le ramena parmi les siens, tout ébahi de la bonté et du désintéressement de ceux qui l'avaient pris.

Les choses en restèrent là jusqu'au moment où le R. P. Germain Fiérens fit son premier voyage à Tematagi. C'était en 1883.

« A la vue de notre navire, dit ce missionnaire, tous les insulaires, hommes, femmes et enfants, accoururent vers les récifs avec des lances et des harpons, voulant sans doute nous harponner comme des poissons ; mais quand nous fûmes assez près des rochers, je me levai pour prendre terre, lorsque Tetavai m'ayant reconnu se mit à crier : « *Te matua* ! *Te matua* ! Le Père ! Le Père ». La plupart laissèrent tomber les harpons et attendirent, immobiles, la lance à la main. Vite, je saute à terre et cours vers eux en leur faisant signe de jeter aussi leurs lances, parce que nous ne venions pas pour leur faire du mal. Ils obéirent, et, pour preuve de leur amitié, ils voulurent m'embrasser *à la mode kanaque*, c'est-à-dire en frottant nez contre nez. Je leur fis comprendre qu'une bonne poignée de main me serait tout aussi agréable ; ils s'y conformèrent, pensant que leur usage n'était pas reçu chez nous. D'autres, il est vrai, payèrent à ma place ; car le catéchiste indigène que j'avais emmené, ainsi que sa femme, durent affronter tous ces coups de nez plus ou moins aimables et gracieux : le mari se tira gaiement d'affaire, mais sa bonne petite femme n'en voulait à aucun prix : elle pleurait, elle se débattait..., peine perdue : on ne lui fit pas grâce d'un seul coup de nez !

« L'île contenait soixante-onze habitants qui avaient l'air bien sauvage. Je leur distribuai des habits et des opaa (*cocos secs*), tout en leur disant que je venais leur faire du bien, les instruire, leur montrer le chemin du ciel, etc. Ils me parurent tous très méfiants : au moindre mouvement, je lisais la peur dans leurs yeux. C'est pourquoi, malgré mon désir de baptiser leurs petits enfants, je crus prudent de m'en abstenir, et je me contentai de recommander au catéchiste que je laissai, de conférer le baptême à tout enfant qu'il verrait en danger de mort. »

Ainsi finit la relation du R. P. Germain Fiérens; mais une longue lettre du R. P. Vincent de Paul Terlyn vient la compléter en donnant les détails de la conversion de ces sauvages océaniens.

« C'est le 10 septembre (1884), que je suis arrivé pour la première fois à l'île Tematagi. Le catéchiste Joane (Jean) Ipu était déjà parti depuis deux mois ; pressé par la faim,

il avait profité du passage d'un navire français pour se rendre à Mururoa. Les insulaires me firent bon accueil. Ils savaient par cœur presque tout le catéchisme et récitaient couramment toutes les prières que leur avait enseignées Joano ; il ne leur restait plus qu'à recevoir le baptême qu'ils me demandaient avec instance. Je leur fis observer qu'il fallait auparavant détruire toutes les idoles qu'ils avaient autrefois adorées. Sauf quatre ou cinq vieillards qui en tremblaient de frayeur, tout le monde accueillit avec empressement cette proposition, et on se mit en devoir de l'exécuter à l'instant même. Nous partîmes tous ensemble pour recueillir ces pauvres divinités de Tematagi qui furent impitoyablement livrées aux flammes ; il n'y eut de sauvé qu'une boite en forme de pirogue, à trois compartiments, contenant des dents de poisson, des ossements et des cheveux consacrés aux différents dieux de l'Ile : c'était ce qu'il y avait de plus précieux, et j'en ai fait présent à Mgr de Mégare, vicaire apostolique de Tahiti (1).

« Le feu de joie terminé, je m'assurai de l'instruction de mes catéchumènes, et je leur donnai de quoi se présenter décemment pour la réception du baptême. Ce fut le lendemain, 11 septembre, que j'eus la consolation de les baptiser tous, à l'issue de la messe, qu'ils avaient entendue avec beaucoup de recueillement. Quelques enfants cependant auraient voulu échanger quelques mots à voix basse, au moment de l'élévation ; mais Fagota Abraham, père de treize enfants, les arrêta tout court.

« — *Mamu* ! silence ! fit-il d'un ton solennel ; silence ! voilà « que le vrai Dieu est avec nous, car il est sur l'autel ! — « *Mamu ! tue te Atua mau te iruga i te fata.* »

« Le silence fut parfait. Ils étaient au nombre de soixante-neuf : trente-six hommes et trente-trois femmes, deux de moins que n'en avait trouvés le R. P. Germain, d'où il faudrait conclure que ces gens là diminuent au lieu d'augmenter. Il y eut ensuite douze bénédictions de mariages, et la cérémonie se termina par une distribution générale de farine, de cocos secs, de lignes de pêche, de harpons, de haches, d'habits et de tabac. Tous les visages s'étaient épanouis comme par enchantement :

« — Père, me dit Fagota Abraham, nous sommes heu- « reux ! mais notre terre est bien misérable ; pourrais-tu « nous en trouver une autre ? »

« Je le promis.

« La Providence semblait venir à mon secours. Avant d'arriver à Tematagi, nous avions touché à l'Ile Tureia, habitée seulement par une quinzaine de personnes formant une seule famille : c'étaient de pauvres naufragés venus de Vahitahi. Des Mangaréviens, qui avaient passé six mois au milieu d'eux, leur avaient enseigné les prières et le catéchisme, et finalement leur avaient fait construire une petite chapelle, où ils venaient régulièrement prier Dieu bien qu'encore païens.

(1) Cette boite superstitieuse a été apportée à Paris, en 1888 par le R.P. Martin, alors provincial de l'archipel Tahiti, aujourd'hui administrateur apostolique de l'archipel des Iles Marquises. D'après le R. P. Vincent de Paul, cette boite aurait plus de cent ans, car elle a dû être portée à Tematagi lorsque les insulaires de Hao sont venus : or aucun des habitants de Hao, ni de Tematagi n'a vu le départ de la colonie qui a peuplé Tematagi. En outre, à Tematagi il n'y a pas de coco, et la boite est cousue avec la corde de cocotier qui abonde à Hao.

Les trouvant tout préparés à recevoir le baptême, je m'étais empressé de les faire enfants de Dieu ; puis, sachant eux-mêmes que les liens de parenté rendaient leurs mariages illicites ou même invalides, ils étaient venus me prier de leur amener du monde pour pouvoir se marier selon les lois de l'Église, me promettant de céder la moitié de l'île à ceux qui voudraient venir. Voilà comment Dieu sait arranger toutes choses : les habitants de Tureia demandent du monde, et offrent une terre relativement riche, tandis que les Tematagiens ne demandent qu'à quitter leurs rochers stériles pour aller habiter une autre île un peu moins misérable. La solution me paraissait aisée ; néanmoins, ne pouvant prendre sur moi la responsabilité d'un tel changement, j'écrivis à Monseigneur Verdier, le vicaire apostolique de Tahiti. La réponse fut favorable : je pouvais transporter à Tureia les habitants de Tematagi. J'étais à Napuka lorsque j'appris cette bonne nouvelle ; sans perdre un moment, je montai à bord du bateau qui m'avait apporté la décision de Monseigneur. A Akiaki, je fus rejoint par le chef de la famille de Tureia, qui se rendait auprès des siens. La question fut de nouveau traitée et conclue dans les meilleurs termes : les Tureia donnèrent cinq cents opaa (cocos secs) pour servir de nourriture aux hôtes désirés ; les biscuits que j'avais à bord devaient compléter les provisions de bouche. Tout étant bien réglé, on leva l'ancre, et nous partîmes pour Tematagi, où nous arrivâmes le 5 avril au soir, jour de Pâques (1885).

« Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, tous les insulaires étaient embarqués sans accident ; nous fîmes nos adieux à la terre que nous quittions, et nous partîmes gaiement pour Tureia. Durant toute la traversée, nous eûmes constamment le vent debout, ce qui donna lieu à une longue discussion entre nos nouveaux passagers ; car il s'agissait de savoir comment la goélette pouvait *aller contre le vent*.

— « *Ce sont les voiles*, » disait l'un.

— « *Non*, disait l'autre, *c'est le vent.* »

— « *Pas du tout*, disait un troisième, *c'est le gouver-* « *nail.* »

— « *Vous n'y êtes pas*, disait un quatrième, *c'est la boite*, « il désignait la boussole, *parce que celui qui tient le gou-* « *vernail y regarde toujours.* »

Enfin, ils me demandèrent mon sentiment ; je leur expliquai le tout de mon mieux, et cette fois, tout le monde fut du même avis.

« Le 10 avril, nous abordâmes heureusement à Tureia, où le plus cordial accueil nous était réservé ; la chapelle avait été agrandie et une grande case avait été construite afin que tout le monde pût avoir un abri. Comme si la divine Providence avait voulu se mettre de la partie, il arriva une telle quantité de poissons à l'endroit même du débarquement, que chacun put prendre et manger tout ce qu'il voulut.

« Quel festin ! les uns mangeaient les poissons crus, les autres en faisaient cuire pour varier les goûts. Toutefois la fête n'était pas encore complète, parce que tout le monde n'y prenait pas la même part. Les femmes, par un reste d'idées païennes, ne mangeaient ni le foie, ni la tête des poissons : ce mets délicat était exclusivement réservé

aux hommes ; elles finirent par venir me consulter. Quelle ne fut pas leur joie d'apprendre qu'elles pouvaient manger de tout ce que notre Père commun nous a donné pour nous nourrir. Elles mirent bien vite de côté l'ancienne consigne païenne, et mangèrent de bon cœur ce qu'elles avaient toujours tant désiré.

« Quand je quittai Tureia, j'y laissai quatre-vingt-cinq habitants, tous bien unis ensemble et qui ne tardèrent pas à me prier de venir bénir de nouveaux mariages ; à mon passage au mois d'août 1888, la population atteignait déjà le chiffre de quatre-vingt-quinze.

« Les Tematagiens sont robustes et laborieux : ils ont planté bon nombre de cocotiers et se sont bâti des maisonnettes où les femmes font des nattes et apprennent à coudre, tandis que les hommes tressent la corde de bourre de coco ou vont à la pêche, qui est actuellement leur plus grand moyen de subsistance. Ils sont tous assidus aux instructions et aux prières et se montrent pleins de vénération pour le missionnaire; ils ne pensent plus à retourner à Tematagi, excepté peut-être trois ou quatre vieillards.

« Le jeune Tetavai, que M. de Kertangui avait conduit à Mangareva et reconduit à Tematagi, est actuellement à l'école des catéchistes de Moorea. »

* * *

Ainsi se termine la lettre du R. P. Vincent de Paul. Nous avons appris depuis que l'île Tureia, *cette jeune néophyte de l'archipel Paumotou*, continue à grandir dans la foi, en donnant de touchants exemples de douceur et de simplicité.

Ces récits donnent une juste idée des travaux et des consolations du missionnaire catholique aux îles Paumotous. L'esprit de foi et de zèle peut seul soutenir l'homme de Dieu dans ses laborieuses et incessantes pérégrinations à travers l'archipel. Sur ces terres stériles, la vie est extrêmement dure au milieu d'un peuple inconstant, pauvre et quelquefois ingrat : du poisson souvent fétide, de l'eau saumâtre pour boisson, voilà de quoi vivent les missionnaires des Sacrés-Cœurs isolés dans les immenses solitudes de l'Océan Pacifique ; la beauté et les difficultés de leur œuvre sont connues de Dieu seul ; mais cela leur suffit.

NÉCROLOGIE

LE R. P. LOURDEL.

Le R. P. Siméon Lourdel, du diocèse d'Arras, naquit en 1853, d'une famille vraiment patriarcale. Il entra dans la Congrégation des Pères Blancs d'Alger et fit partie de la première caravane envoyée par S. Em. le Cardinal Lavigerie au cœur du continent mystérieux. Parti de Marseille en avril 1878, il lui fallut presque un an pour se rendre au nord du Nyanza. C'est à la fin de février 1879 qu'il tombait à genoux sur la terre ferme de l'Ouganda, où il allait jeter les fondements d'une chrétienté qui devait devenir si florissante. Par son tact, par sa prudence, il acquit un ascendant incontesté sur le vieux Mtésa.

Le roi avait fini par renvoyer tous ses sorciers et ne voulait que lui comme médecin. Le zélé religieux parlait souvent de Dieu et des secours qu'il faut à l'âme humaine, et le roi barbare, dans ses lueurs de bon sens, disait au missionnaire : « Ta doctrine est la meilleure ; il faut apprendre la prière à mes peuples. »

LE R. P. LOURDEL
des Missionnaires d'Alger, supérieur de la mission de l'Ouganda.

Vers la fin du règne de Mtésa, en 1883, le R. P. Lourdel, déjà atteint du mal qui devait l'emporter, de cette fièvre qui ronge tous les organes, dut songer à revenir en France ; il arriva à Tabora. Mais, un mieux s'étant déclaré après quelques semaines de repos, il reprit le chemin de Roubaga, ne s'arrêtant que quelques mois à la cour de Mirambo. Ce terrible monarque, toujours en guerre avec les Arabes, toujours à la tête de bandes pour piller et pour détruire, acheva son existence, entouré de soins et consolé par le missionnaire français.

Mais la mission de l'Ouganda, dont il était le supérieur, était toujours présente à la pensée du P. Lourdel ; de la station qu'il venait de fonder dans le royaume de Mirambo, il se mit en route pour le Nyanza. Mwanga venait de succéder à son père, et tout faisait prévoir qu'il accorderait une protection efficace à la mission catholique. D'abord, une ère de paix permit de travailler au développement de la foi : des ministres, les grands du royaume, les femmes et les filles des chefs, deviennent des néophytes et reçoivent le baptême.

Mais l'enfer veille; voici l'heure de la tourmente et de la persécution ; nombre de chrétiens sont enfermés dans les dépendances de la cour royale, puis brûlés à petit feu, après des tortures inouïes ; le P. Lourdel recueille leurs débris, console les familles, adopte les orphelins. Les musulmans parviennent à détrôner Mwanga et mettent à sa place son frère Karéma. Nouvelle persécution.

Le supérieur de la mission décimée de l'Ouganda, les Pères sont emprisonnés, menacés de mort, dépouillés de tout, chassés comme des malfaiteurs. Mwanga, réfugié d'abord à Magu, vient se jeter à leurs pieds et devient catéchumène. Peu après, grâce aux chrétiens expulsés, il rentrait victorieux dans ses Etats.

Le P. Lourdel, accompagné d'un confrère, reprend alors le chemin de sa chère mission. Il est reçu comme un sauveur par ses dix mille néophytes ou catéchumènes... Mais que de fatigues, que de privations ne dut-il pas s'imposer! Sa santé délabrée ne put y résister longtemps, et le 12 mai il quittait l'exil pour la patrie du ciel. A l'âge de trente-sept ans, il a succombé tout près de la chapelle de Notre-Dame de Roubaga, située à la pointe septentrionale du Victoria Nyanza.

Il a travaillé pendant douze ans à la diffusion de l'Evangile, sous ces latitudes de feu ; il a connu les plus grandes tribulations de la part des hommes et des éléments ; il a eu quelques heures de joie ; aujourd'hui, il possède l'éternelle récompense.

Le P. Lourdel repose à côté de la grande église de roseaux qu'il venait de construire. Sur sa tombe, les néophytes veulent élever une chapelle qui restera comme un témoignage de leur amour.

BIBLIOGRAPHIE

La Vie de saint Ignace de Loyola, *d'après Pierre Ribanedeira,* son premier historien, par le P. Charles Clair, de la Compagnie de Jésus. — In-4° de 460 pages, richement illustré de 15 planches hors texte et d'un très grand nombre d'eaux-fortes et de gravures sur bois. — Paris, librairie Plon, rue Garancière, 10. — 20 francs.

La librairie Plon a publié, il y a sept ans, et nous nous sommes fait un devoir de signaler à nos lecteurs une Vie splendidement illustrée du patriarche séraphique, du père de ces innombrables légions de missionnaires franciscains qui évangélisent à l'heure actuelle le centre de la Chine, le nord de l'Inde, la Terre Sainte, plusieurs archipels océaniens, la péninsule des Balkans et le nord-est de l'Afrique (1).

La même maison édite aujourd'hui, dans des conditions de luxe artistique identiques, la Vie du fondateur d'un autre Ordre religieux, non moins fécond en ouvriers apostoliques, la Compagnie de Jésus.

On connaît la carrière étonnante d'Ignace, seigneur d'Ognaz et de Loyola. On sait par quelles voies mystérieuses la Providence se plut à conduire « cet homme prédestiné à être le capitaine de ceux qui devaient porter le nom de Jésus devant les nations, cet homme à jamais illustre pour avoir voué à la cause immortelle de l'Église toute l'ardeur et tout l'amour d'un cœur plus grand que le monde (1). »

De race cantabre, comme le patriarche des Frères-Prêcheurs; d'abord soldat, au profil d'aigle, intrépide et fier parmi les plus vaillants et les plus chevaleresques ; puis blessé dans une lutte héroïque et visité par Dieu sur un lit d'agonie ; enfin, pénitent sublime, organisateur de génie et premier général d'un Institut, gigantesque dès son berceau, toujours grandissant à travers les âges, auquel il lègue en mourant des promesses de persécutions sans trêve, après lui avoir imposé une devise et un nom, horreur éternelle des ennemis de Dieu, parce qu'ils contiennent le nom même de Dieu.

A la suite et aux côtés de ce père des Jésuites se déroule, comme un cortège d'honneur, la procession humble et magnifique des grands hommes qui, vers le milieu du XVIe siècle, s'engagèrent « pour la plus grande gloire de Dieu » dans la voie qu'Ignace avait frayée. Parmi ces missionnaires, ces savants, ces apologistes, ces bienfaiteurs de l'humanité, nous ne citerons qu'un nom : François Xavier, la plus belle conquête d'Ignace ; François Xavier, que son éblouissant apostolat a fait choisir pour modèle et pour patron de tous ceux qui coopèrent à l'œuvre des œuvres, la Propagation de la Foi.

Depuis trois siècles, de nombreux auteurs ont raconté les actions et les vertus de saint Ignace ; mais aucune de ces biographies n'est complète, aucune n'est appropriée au goût et aux exigences de notre temps. Il convenait de combler cette lacune. L'œuvre du R. P. Clair réunira tous les suffrages. Désireux de donner la véritable physionomie du héros, l'auteur reproduit le récit du premier biographe de saint Ignace, le P. Pierre Ribadeneira, qui avait vécu dans l'intime familiarité du serviteur de Dieu. Mais il complète le texte précieux et charmant du vénérable historien par une foule de renseignements puisés aux sources les plus variées et les plus sûres.

Ces documents historiques d'une authenticité absolue sont accompagnés de documents artistiques d'une importance de premier ordre. Tous les chefs-d'œuvre inspirés par le glorieux Ignace aux maîtres de la ciselure, de la statuaire et de la peinture, notamment ses plus célèbres portraits, sont réunis dans ce magnifique volume : les signatures d'Alonzo Cano, de Rossi, de Mignard, de Rubens, etc. disent assez l'inappréciable valeur des bronzes, des marbres et des tableaux, que l'eau-forte et la phototypie font revivre sous nos yeux avec une rare délicatesse et une expression merveilleuse.

Œuvre de talent et de piété filiale d'un écrivain renommé, rehaussée de toutes les ressources de l'art, sortant des presses d'une maison justement réputée, cette publication est, en un mot, le plus beau monument bibliographique qui ait été élevé à la mémoire de l'immortel fondateur de la Compagnie de Jésus.

(1) *Saint François d'Assise,* par des Pères Franciscains. Un vol. in-4. — Prix : broché, 50 fr.

(1) Bulle de canonisation de saint Ignace.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. de Duchassy, du diocèse d'Agen, avec demande de prières..	20
M. Médéric de la Rochère, du diocèse d'Agen	5
Mme Marie de la Rochère, du diocèse d'Agen..	5
Mme la Supérieure et les Religieuses du Sacré-Cœur de Jesus, Les Anglais, à Lyon	100
M. Jean de Balanda, diocèse de Perpignan	40
Anonyme de Tours	100
Anonyme du diocèse de Versailles, demande des prières	5
M. Emmanuel Pérez, à Madrid	5
Anonyme de Molsheim, diocèse de Strasbourg	100
Loué soit Jésus-Christ, anonyme de Toulouse	100
M. Louis Prieur, à Dijon	5
M. le baron de Roodenbeke, diocèse de Blois	10
Une abonnée de Londres	125 75
Mme veuve Bernier, à Loudun, diocèse de Limoges	100

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Lavigne).

Anonyme du Creuzot, diocèse d'Autun	20
Mlle Martin, à Saint-Quentin, diocèse de Soissons	50
Anonyme de Paris, avec demande de prières spéciales	10
Au nom d'un prêtre décédé du diocèse de Saint-Brieuc	5 50
M. Bergeau, à La Clastre, diocèse de Valence	5
Anonyme du diocèse de Lyon	5
Anonyme de Narbonne, diocèse de Carcassonne	39
M. Aug. Kay, à Wissembourg, diocèse de Strasbourg	2 30

Pour la mission du Cambodge.

M. l'abbé Hestret, diocèse de Soissons 5

Pour les inondés du Pé-tché-ly septentrional.

Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille 500

Au R. P. Verdier, missionnaire au Maduré.

Une enfant de Marie d'Avignon 11

A M. Fourcade, missionnaire à Alladhy (Indes), pour les affamés.

A. R. M., abonné de Marseille	40
M. l'abbé Guérin, à Vitré, diocèse de Rennes	10

A M. Allys, pour les affamés de la Cochinchine septentrionale.

Une enfant de Marie d'Avignon..	11
Anonyme de Dieue, diocèse de Verdun	10
M. l'abbé Guérin, à Vitré, diocèse de Rennes	15

Pour les affamés du Tong-King (Mgr Pineau).

Anonyme d'Albi, avec demande de prières 5

Pour les affamés de la Chine (Mgr Banci.)

Anonyme de Molsheim, diocèse de Stasbourg 25

Pour le rachat d'un esclave (Mgr Barthet).

Anonyme de Saint-Sulpice-le-Dunois, diocèse de Limoges 40

Pour les affamés du Sénégal (Mgr Barthet).

M. Michaud, à Nantes 1

A S. E. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves à baptiser sous les noms de Marie, Joseph, Anne, Thérèse, Jean, Thomas et Elie.

Plusieurs anonymes anglais 88

Pour la mission d'Angora, pour les désastres de Yosgalh.

M. Mantelin, à Annonay, diocèse de Viviers 5

A Sœur Patrissey, religieuse à l'hôpital de Tien-tsin.

Un prêtre du canton de Conlie, Le Mans	7 25
M l'abbé Amonte Michel, Brescia, demande de prières	6 95

A Mgr Cousin (Japon méridional).

Une enfant de Marie de Lyon 100

Pour la mission la plus nécessiteuse, pour le baptême de trois enfants sous les noms de Geneviève, Gaspard et Gustave (Mgr Lavigne).

M. le comte de Galembert, diocèse d'Angers 15

A Sœur Meyniel, pour l'orphelinat Saint-Charles, à Beyrouth.

Un anonyme de Champagne, diocèse d'Angoulême	75
M. l'abbé Besnard, diocèse de Chartres	10
Une anonyme de Bordeaux	10
Un anonyme défunt de Fribourg, avec demande de prières pour le repos de son âme	30

Au R. P. Guillemé (Tanganika), pour le rachat des enfants nègres.

Anonyme de Saint-Grégoire, diocèse de Rennes 10 05

Pour les missions d'Afrique (Tanganika).

R. P. Millette, à Nashua, diocèse de Manchester (Etats-Unis)... 12 30

Pour les missions des Salésiens dans la Patagonie.

M l'abbé Besnard, diocèse de Chartres	10
Anonyme de Montpellier	10

Pour le bulletin.

M. l'abbé Maillot, diocèse de Saint-Dié	8 50
Un abonné de Chevrières, diocèse de Lyon	5

(La suite des dons prochainement).

ÉDITION ALLEMANDE

Pour les missions de Chine (Mgr Anzer)	19 88
» » de l'Hindoustan (Mgr Lavigne)	7 44
» » des Indes (id.)	49 57
» le Père Weishaupt, mission de Poona (Indes Orientales)	26 68
» les missions d'Afrique Ouest (Adouma)	6 20
» » de Madagascar	4 34
» » de l'Afrique Orientale (Mgr de Courmont)	12 40
» » d'Afrique Equatoriale (Victoria Nyanza)	11 07
» » » Centrale	11 07
» la mission du P. Casati, à Demerara (Guyane anglaise)	12 40
» le vicariat du Congo Belge	3 72
» les lépreux de Molokaï	12 40
» la mission de Ceylan	9 90
» la préfecture sur le Golfe St-Laurent (Labrador)...	3 72
» le rachat d'enfants nègres (Camerons)	499 85
» » » païens (Mongolie)	833 »
» id. avec noms, Jacques (Chan-si)	26 02
» id. pour trois enfants »	76 82
» id. avec noms, Joseph »	30 50
» id. » Ignace de Loyola (Chan-si)	26 02
» id. » Antoine (Chan-si)	31 »
» id. » Marie »	26 02
» id. » Joseph »	18 59
» id. » Henri »	28 26
» id. » Henri, Catherine (Chan-si)	51 09
» id. » Adam (Chan-si)	26 02
» id. » Marie »	26 02
Total.....	1.890 »

ÉDITION NÉERLANDAISE

Pour la nouvelle église de Batavia (Indes Néerlandaises).	40 88
» la mission de l'abbé Rientjes (Bornéo Britannique)..	4 25
» les prêtres de la Sibérie	2 12

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



SIERRA-LEONE. — MAISON DE CONAKRY EN CONSTRUCTION; d'après une photographie.
(Voir page 614).

CORRESPONDANCE

SIERRA-LEONE

Nouvelle fondation de Conakry.

Le R. P. Raimbault, de la mission de Sierra-Léone, ancien supérieur de la mission de Saint Joseph de Boffa, donne, dans la lettre suivante, d'intéressants détails sur les commencements d'une nouvelle fondation qu'il vient de faire à Conakry (Rivière du Sud-Sénégal).

LETTRE DU R. P. RAIMBAULT, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DE CONAKRY, AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE SON INSTITUT.

Conakry, le 16 août 1890.

Arrivée. — Transformation du pays. — Terrain donné pour la mission.

J'arrivai à Conakry le 8 février, sur un aviso de la colonie du Sénégal, où Mgr Barthet m'avait obtenu un passage gratuit. J'y avais été une année auparavant. Ce n'était alors qu'un simple village. On commençait à se dire cependant : Conakry deviendra quelque chose ; car c'est une presqu'île admirablement située. Elle se trouve en face des îles de Los, par le 10° 30' de latitude et le 16° de longitude. Elle est ainsi à mi-chemin à peu près entre nos deux missions de Freetown et du Rio-Pongo.

Séparée administrativement de la colonie du Sénégal par un décret du 1er août 1889, et désignée pour être la capitale des possessions françaises des Rivières du Sud, Conakry avait bien changé de physionomie depuis un an. Tout ce petit pays était rempli d'ouvriers wolofs et sierra-léonais, employés à la construction de l'hôtel du gouvernement, belle maison qui a déjà coûté plus de 160,000 francs.

Derrière cette maison se trouvera la place Bayol, à l'extrémité de laquelle, juste dans l'axe du palais du gouverneur, s'élèvera l'église, qui doit être construite par la colonie. A droite et à gauche de l'église, on nous a donné un carré de cent mètres sur cinquante pour l'établissement de l'école des garçons et pour celle des filles. Nous obtiendrons d'autres terrains pour les cultures.

Bon accueil. — Travaux d'installation.

Mon arrivée était impatiemment attendue, aussi ai-je été reçu les bras ouverts, non seulement par mes anciennes connaissances, mais par les autorités civiles. Deux morts récentes faisaient d'ailleurs ardemment désirer l'arrivée du prêtre.

Les cinq employés du gouvernement, établis ici, sont d'excellents chrétiens. L'un d'eux vint, le lendemain de mon arrivée, assister à la messe qu'il me pria de dire à l'intention de sa femme et de ses enfants.

Le logement était alors à Conakry, une grave question : affluence de personnes et peu de place. Pour moi, je fus on ne peut plus heureux sous ce rapport. M. Augrain, trésorier-payeur, et Mme Augrain quittèrent un magasin, dont on avait fait deux chambres, pour aller s'installer dans leur logement définitif. J'occupai donc ces deux chambres dont l'une me servait de chapelle. Elles appartenaient à la Compagnie française où je prenais aussi mes repas. Le secrétaire général logeait au-dessus de ma chambre. Le trésorier-payeur, sa femme, le directeur des travaux publics et son second prenaient également leur repas à la Compagnie. Nous vivions en famille, sans grande étiquette.

Grâce à M. Couteau, conducteur principal des ponts et chaussées, chef de service à Conakry, il me fut facile d'obtenir, pour les écoles, l'emplacement dont j'ai parlé. Mais quand il s'agit de couper les halliers épineux et les broussailles inpénétrables dont il était recouvert, ce fut tout autre chose.

Ce n'était pas certes une petite besogne que de surveiller seul, sous un soleil de plomb, une dizaine de manœuvres brouettant des pierres, et une trentaine d'enfants, garçons et filles, transportant dans des sacs du sable pris sur le bord de la mer. Etre sur pied depuis le matin jusqu'au soir, tout surveiller, rappeler celui-ci, gronder celui-là, cajoler et menacer, crier, se fâcher et rire, tel fut pendant trois semaines mon pain quotidien.

Épreuve de la maladie.

Enfin, affaibli par une dyssenterie opiniâtre, que je ressentais depuis quinze jours, je fus, à la fin, obligé de me rendre et de rester alité six longues semaines.

Le médecin du lieu, jeune docteur, plein de cœur et d'intelligence, m'a prodigué ses soins avec beaucoup de sollicitude. Sans lui, je ne serais plus de ce monde ; aussi a-t-il droit à mon entière reconnaissance, d'autant plus qu'il soigne actuellement les enfants de la mission avec le plus complet désintéressement. C'est sa manière à lui, dit-il, de nous aider dans notre œuvre de civilisation.

Dire ce que j'ai souffert, pendant ces longs jours et ces nuits plus longues encore, est chose impossible. Claquemuré dans un ancien magasin de sel, où le jour n'entrait que par une étroite fenêtre, où les cancrelats pullulaient, où les rats ne cessaient la nuit de grignoter dans tous les coins et recoins, quoi d'étonnant que mes pensées habituelles eussent un certain cachet de tristesse?

Heureusement pour moi, tout au commencement de ma maladie, un homme et un enfant arrivèrent sur ma demande, de la mission de Rio-Pongo. Ils me furent l'un et l'autre d'un secours inappréciable. L'homme, Bintimodou, faisait marcher les manœuvres et surveillait les travaux préparatoires. L'enfant, José, me servait et me tenait compagnie. Il délayait mon lait concentré, et allait me chercher dans le village des œufs, ma seule nourriture pendant six semaines. Nuit et jour je criais :

« — José, José, donne-moi à boire. »

Et José était toujours prêt à me servir Ah ! sans toi, petit José, que serais-je devenu ?

Secours d'un brave Sénégalais. — M. Couteau. — Maison achevée.

Cependant M. Couteau, brave Sénégalais, tout dévoué aux missionnaires, avait trouvé moyen de jeter, avec ses ouvriers les fondations de la mission de Conakry. Des piliers en blocs de béton que l'Administration m'avait cédés, placés de distance en distance, et qui plus tard devaient être reliés par des briques tubulaires, formaient le rez-de-chaussée et indiquaient les proportions du bâtiment.

Ceci se passait au mois de mars ; à la fin d'avril, encore convalescent, je faisais terminer le rez-de-chaussée par des maçons volofs dont on n'avait plus besoin. Et dans les premiers jours de juin, M. Couteau, pour tenir sa promesse, employait ses menuisiers à la construction du premier étage (voir la gravure, page 613). A son grand regret, il ne put achever la maison avant son retour au Sénégal. Je dois à M. Couteau la plus entière reconnaissance ; il est et doit être considéré comme le fondateur de la mission de Conakry.

Le 14 juin 1890 je pouvais enfin m'installer chez moi. Mais avant de quitter la Compagnie française de l'Afrique occidentale, je dois remercier son agent à Conakry, M. Mouton, de la cordiale hospitalité qu'il m'a accordée.

Ecoles d'enfants et d'adultes. — Instituteur indigène.

J'avais fait venir quelques enfants du Rio-Pongo pour donner le pas aux nouveaux et les initier à l'art difficile de parler le bon français. Avec eux était arrivé un instituteur Jean-Baptiste Havisaïde, jeune créole, ancien enfant de la Mission, à qui j'avais donné, en 1886, des leçons particulières. Il a été agréé par le gouvernement comme instituteur adjoint ; il remplit ses fonctions avec zèle, dévouement et succès.

L'école, ouverte le 1er juillet, compte déjà vingt-deux enfants internes et huit externes. Les ressources et le local, mais les ressources bien plus que le local, ne me

permettent pas d'en avoir davantage. Cependant, pour faire plaisir au roi de Bramayah, notre voisin, j'accepterai de sa part encore quatre enfants: puis je m'arrêterai jusqu'à ce que je sois suffisamment en fonds pour pouvoir entreprendre de nouvelles constructions.

Beaucoup de demandes pour l'école m'ont été adressées, on m'a même présenté quelques petites filles. Faudra-t-il donc attendre encore longtemps avant de voir s'élever la première école de filles dans la colonie des Rivières du Sud?

Une dizaine de Sierra-Léonais, assez nombreux dans l'île, m'ont prié de commencer pour eux la classe du soir. C'est un véritable engouement pour la langue française. Si nos ressources nous le permettaient, je ne crains pas d'ajouter que, dans un an, l'école de Conakry compterait une centaine d'enfants.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Plusieurs évêques dépendant de la Sacrée Congrégation de la Propagande sont actuellement à Rome, entre autres les évêques de Raphoë, de Derry, de Salford, de Birmingham, l'archevêque d'Armagh, NN. SS. Mutel, Vic et Couppé, vicaires apostoliques de Corée, du Kiang-si oriental et de la Nouvelle-Bretagne. Ce dernier prélat vient de changer de titre. La Nouvelle-Bretagne s'appelant dorénavant Nouvelle Poméranie, Mgr Couppé a pris ce titre.

Le R. P. Nicolas Marconi, de Trente, des Mineurs Réformés, a été nommé évêque de Pulati (Albanie) en remplacement de Mgr Delamarre, transféré au siège de Sappa.

INFORMATIONS DIVERSES

Cochinchine orientale (*Annam*). — M. D. Grangeon, de la Société des Missions Étrangères, écrit de Qui-nhon, le 8 octobre 1890 :

« Le 24 août dernier, nous avons failli, sans nous en douter aucunement, voir recommencer la révolte et les massacres dans notre province bien-aimée.

« A la fin de l'année dernière, on retirait du pays toutes les troupes françaises, pour les concentrer à Tourane, à Hué. On licencia, en outre, ce qu'on appelait les chasseurs annamites, excellente milice encadrée d'officiers et de sous-officiers français absolument comme les troupes régulières. Des débris de ce corps d'élite, on a, il est vrai, formé les milices résidentielles, mais ces milices n'ont qu'un très faible effectif; surtout, elles ne sont commandées que par un officier, ancien sergent ou caporal pour cinquante hommes. Dans les deux provinces du Binh-dinh et du Phu-yen, qui forment la résidence de Qui-nhon, nous avons à peine deux cent cinquante de ces miliciens.

« Aussi, depuis cette réforme, les lettrés et patriotes annamites ne cessaient-ils de parler révolte, en s'y préparant plus ou moins ostensiblement.

« Un jour, les circonstances leur parurent favorables. Le résident avait annoncé qu'il partait pour le nord de la province, le samedi 23 août. Naturellement il se ferait escorter de la garnison de la citadelle. D'ailleurs, la citadelle, par suite de la maladie de son chef et de l'absence du personnel, se trouvait entre les mains d'un sergent annamite, païen obstiné, ayant tout au plus une soixantaine d'hommes sous ses ordres. On savait cela : quelle meilleure occasion pouvait jamais se présenter de s'emparer de la place, des nombreux fusils à répétition et des quatre-vingt-dix mille cartouches qui y étaient en dépôt? Comme de coutume, les mandarins annamites resteraient au moins neutres, s'ils n'étaient pas complices déclarés et les soldats réfléchiraient à deux fois avant de tirer sur leurs amis et leurs compatriotes. Il y avait bien encore, il est vrai, dans la citadelle, un télégraphiste français; mais il serait facile, pendant son dîner, par exemple, de se saisir de sa personne. Que pourrait-il, seul contre tous?

« L'affaire fut définitivement fixée au dimanche 24 août. Deux bandes de *braves* devaient opérer simultanément, l'une à la citadelle, l'autre ici, à Qui-nhon.

« Donc, dans la matinée du 24, les conjurés, cachant sous leurs habits ordinaires des couperets à manche court, en usage dans le pays, s'introduisent peu à peu dans la citadelle toujours ouverte au public. Vers dix heures et demie, plusieurs fondent à l'improviste sur la sentinelle de l'arsenal, la massacrent et enlèvent son fusil. Les autres assiègent chez lui le télégraphiste en train de déjeuner. Celui-ci, jeune homme fort et intrépide, saute sur ses armes toujours prêtes, s'ouvre un passage à travers ses lâches agresseurs, rallie les miliciens hésitants, se met résolument à leur tête et gagne un bastion élevé d'où il donne la chasse aux bandits qui, d'ailleurs, se hâtent de déguerpir : cinq ou six sont tués et autant faits prisonniers. Des dépêches annoncent en même temps le danger et le salut. Le soir même, des secours arrivaient de Qui-nhon et la situation était sauvée.

« Plus prudente, la bande qui devait prendre Qui-nhon n'avait rien tenté : elle avait eu ses raisons d'être sage! Averti le samedi matin par télégramme de l'arrivée dans la journée du dimanche du résident supérieur de Hué, le résident de Qui-nhon était à son poste. Il avait même fait venir, de Binh-dinh, cinquante miliciens pour recevoir dignement son chef hiérarchique. Partout préparatifs de fête, annonce de l'arrivée imminente d'un vaisseau de guerre. Bref, les conjurés n'osèrent pas bouger, sans toutefois avertir de leur abstention leurs compères qui assaillaient la citadelle.

« Le Résident a pu voir par lui-même et juger de la gravité de la situation. Il a donné des ordres sévères aux mandarins pour rendre impossible le retour de pareilles tentatives. Il a fait venir de la province voisine le célèbre Tieu-phu, avec ordre de châtier les rebelles et pleins pouvoirs d'exiler, de fusiller, de décapiter, sans en référer préalablement à la Cour suprême.

« Ce « grand homme », âgé seulement de trente-huit ans, est un fin politique qui, dès 1885, sut tourner la face du côté du bon vent. C'est lui qui maintint un ordre relatif au Quang-Ngaï, après les massacres des chrétiens, toutefois. Il se montre, en ce moment, très sympathique aux missionnaires. J'ai été reçu chez lui, l'an dernier, et nous sommes restés grands amis... jusqu'à ce que son intérêt le pousse, peut-être, à me couper la tête. On l'a fait officier de la Légion d'honneur et on lui a donné le gouvernement civil et militaire de sa province, qui seule n'a pas de Résident et de milices commandées par des Français. C'est le plus intelligent païen que j'ai rencontré.

« En arrivant à Qui-Nhon, il a commencé son œuvre de grand justicier : les trois mandarins coupables de silence, sinon de complicité, ont été sévèrement punis ; plus de cent cinquante rebelles ont été pris; six ont été décapités, d'autres le seront bientôt ou devront prendre le chemin de l'exil.

« A la première nouvelle de cette audacieuse tentative, nous avons tremblé pour nos chrétiens, craignant le renouvellement au moins partiel des terribles massacres de 1885. De fait, tout avait été concerté, paraît-il, pour mettre fin à l'évangélisation de l'Annam : aux chrétiens l'apostasie ou la mort, aux missionnaires l'exportation *définitive*.... Dieu nous a gardés. »

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

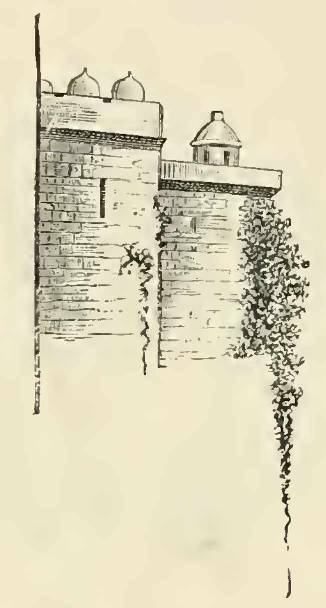
de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

(Suite 1).

XXIV. — A Mombasa.

Mombasa et son avenir. L'Angleterre et les missions. — Le Trésor de Dévotion.

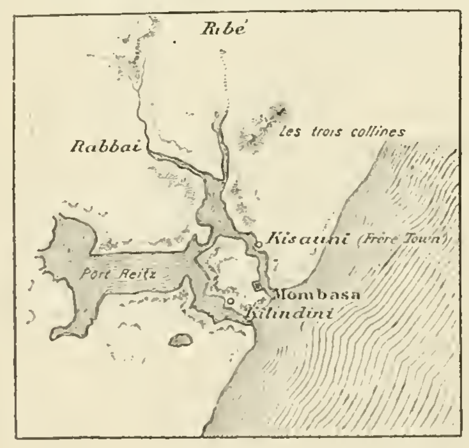
Avec un bon vent, celui que nous avons, on peut en un jour passer de Malindi à Mombasa. Aussi jetons-nous



PAN DE FORTERESSE

l'ancre, le soir, devant la vieille forteresse portugaise qui domine les maisons en pierres de la ville arabe et les cases en torchis de la cité noire.

Mombasa est devenu le chef-lieu de la Compagnie anglaise à cause surtout des ports nombreux formé par cet



MOMBASA

îlot madréporique qui se trouve comme enclavé dans le Continent. L'inconvénient est le manque d'eau : à Mombasa les puits sont d'une profondeur extraordinaire. Sur le continent d'en face on est un peu plus privilégié; mais, en général, tous les pays d'alentour souffrent de la sécheresse.

Depuis que la Compagnie anglaise est établie, elle a procédé avec une habileté, une prudence et une connaissance des choses et des hommes, telle que les révoltes ne paraissent pas même avoir eu, ici, la pensée de se produire. En même temps, le travail marchait; une douane nouvelle a été bâtie, des maisons ont été disposées, des baraquements installés, des essais de culture entrepris, le télégraphe sous-marin amené de Zanzibar à Mombasa et de là prolongé jusqu'à Malindi, pour l'être ensuite, sans doute, jusqu'à Lamu, jusqu'à Kismayo. Le chemin de fer à voie étroite est à l'étude : il est probable qu'il ira tout droit rejoindre le confluent des rivières Tsavo et Azi qui forment dans l'Ukamba le fleuve Sabâki, pour suivre de là le cours du dernier de ces affluents et atteindre à travers le pays massaï le Kavirondo et le Nyanza. Quant à la ville future de Mombasa, on parle de Kilindini, au sud-ouest de l'île, où le port serait aussi vaste, aussi profond qu'on le voudrait, où tout le terrain désirable est déjà acquis à la Compagnie.

Mais ce ne sont encore là que des projets, et cette partie de l'Afrique est dans un tel état de changement qu'il serait prématuré de les indiquer comme des faits acquis.

Mgr de Courmont reçoit le meilleur accueil de M. George Mackenzie, directeur général de la Compagnie, qui nous invite à dîner, et de M. le commandant Brackenbury, dont l'escadre, douze navires de guerre, est mouillée au port Reitz, derrière Mombasa, et que nous sommes priés d'aller visiter.

C'est, du reste, un fait universellement constaté que l'Angleterre, partout où elle n'a pas à redouter la concurrence d'une nation voisine, se montre très favorable aux Missions catholiques, dont elle apprécie loyalement les services, qu'elle se garde de taquiner par des mesures vexatoires, qu'elle laisse se développer librement, qu'elle encourage, qu'elle favorise. Ici, le caractère religieux, philanthropique et élevé de Sir W. Mackinnon, président de la Compagnie, non moins que les assurances réitérées de M. G. Mackenzie et de tous les autres agents de la Société, promettent qu'il en sera de même, et nous y comptons. De leur côté, les missionnaires ne peuvent qu'être désireux d'unir leurs efforts à ceux d'hommes qu'ils voient travailler parallèlement à eux pour ce qui, finalement, doit être la civilisation et le progrès. Dans la bouche de plus d'un Européen, ces mots, dont il fait parfois commerce, ne sont que des mots; mais plusieurs aussi les prennent au sérieux, et c'est à ceux-là que le missionnaire, les rencontrant aux pays sauvages ou dits tels, est heureux de serrer la main.

Et puis cette vieille citadelle du protestantisme, autrefois si fièrement campée en face de l'Eglise, ne commence-t-elle pas à se désagréger un peu? — Le catholicisme est aujourd'hui mieux connu dans ses dogmes, dans sa morale, dans sa discipline, dans son histoire : il ne lui manque que de l'être tout à fait pour être, par plusieurs du moins, tout à fait accepté. Il suffit de parler à quelques protestants sincères pour se convaincre que, entre eux et nous, il n'y a guère que des méprises, des équivoques, des erreurs et des préjugés d'éducation.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 septembre, 3, 10, 17, 24, 31 octobre, 7, 14, 21, 28 novembre, 5, 12 décembre, et la carte p. 438.

Au reste, le principe même d'où le protestantisme est parti et sur lequel il repose est tel que, tout en lui restant fidèle, on peut aller où l'on veut. En effet, ce principe est que chacun a le droit d'interpréter la Bible et d'en fixer le sens. Si donc, comme l'a dit quelqu'un, on trouve dans la Bible des raisons de rejeter la Bible et de nier la divinité de Jésus-Christ, on peut le faire: c'est au reste ce qu'a fait, entre autres, le célèbre docteur Colenso, évêque de Natal, ce qui ne l'a pas empêché de rester en place et de recevoir une augmentation d'appointements. Mais, de même, si l'on trouve dans la Bible des raisons de quitter le protestantisme pour redevenir catholique, d'après le principe, qui vous empêche de le faire? Et c'est encore ce qu'on fait.

J'ai là, par exemple, un joli petit livre de dévotion, qui est encore protestant, mais qui n'ose déjà plus le dire: il paraît qu'il y en a beaucoup comme cela. Parmi les deux cent quatre-vingt-quatorze « prières pour divers sujets » qu'il renferme, remarquez ces titres: « 1, pour la Paix et l'unité de l'Église; 8, pour la santé et discipline de l'Église; 9, pour que l'Église soit purifiée de toute erreur; 10, pour la restauration de la beauté extérieure dans le service divin; 11, pour l'unité; 12, pour les prêtres tentés de relâchement dans l'observation des vœux de leur ordination; 32, pour les missions; 48, pour ceux qui cherchent la vérité.

Il faut ajouter que plusieurs de ces prières sont très touchantes, très belles, qu'elles ne dépareraient en aucune façon un livre catholique; et si réellement elles ont cours dans le monde protestant, on ne peut croire que le bon Dieu, qui veut aussi l'unité, restera sourd à tant de vœux.

Maintenant, tournez la page. Vous étiez ému. Voici pour vous dérider un peu: « Prière 102. Pour les sourds; 109, pour ceux qui ne peuvent dormir; 110, pour ceux qui souffrent des nerfs; 114, pour les hystériques; 115, pour les malades imaginaires; 117, pour les lunatiques; 196, pour la police; 210, pour ceux qui préparent leur confession générale; 216, pour les schismatiques et les hérétiques, texte de saint Gélase; 236, pour ceux qui cherchent du plaisir le Vendredi Saint; 263, pour les ivrognes! »

Avez-vous le goût des litanies? C'est le cas de dire « qu'on en a mis partout. » Mais en voici trois des plus belles: 1, pour l'Église; 2, pour l'unité; 3, pour la propagation de la foi.

Plus loin, une prière à la Sainte Vierge est excellente de tout point.

Dans les « cinq commandements de l'Eglise », voici maintenant qu'on prescrit le jeûne, la confession, la communion et, non pas à tout le moins une fois l'an, mais trois fois. C'était bien la peine assurément...!

Mais c'est peut-être l'examen de conscience qui réserve le plus de surprises. Ecoutez, catholiques romains, quelques-uns des péchés qui troublent les âmes de vos frères réformés:

1. « Ai-je refusé de me soumettre à l'enseignement de l'Église? Ai-je vécu dans l'ignorance de la foi catholique? Ne me suis-je point joint à un culte hérétique?

2. « Me suis-je confessé à un prêtre quand c'était nécessaire?

3. « Ai-je parlé contre le jeûne ou contre quelque devoir imposé par l'Église?

4. « Ai-je manqué d'observer les jeûnes de l'Église, comme les vendredis, les Cendres, le Vendredi-Saint et les jours de Carême?

5. « Ai-je parlé mal de la Reine?

6. « Ai-je été cruel envers les animaux?

7. « Ai-je trop accordé au sommeil?

8. « Ai-je évité de payer les octrois et les taxes? »

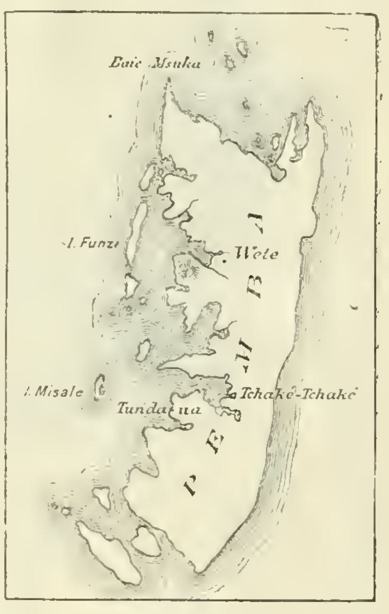
(Traduit *du Treasury of Devotion*).

Sur cette défense expresse, obligatoire en conscience, de faire de la peine à la Reine, aux animaux et aux gardes-champêtres, on peut, je crois, tirer l'échelle, et conclure que le temps n'est pas éloigné où l'on commencera à se faire aussi scrupule de faire dire à l'Écriture que le Pape est un antechrist.

XXV. — A Pemba.

Pemba « la Verte ». — Le pays et les hommes. — Esclaves et corsaires.

Au sud de Mombasa et en face de Tanga, s'étend l'île de Pemba, Pemba « la verte », disent les Arabes, où nous arrivons après un jour de traversée heureuse.



PEMBA

Cette île, madréporique comme toutes celles de cette côte, n'est pas tout à fait aussi étendue que l'île de Zanzibar; mais, dans son ensemble, la surface cultivée est peut-être plus considérable. A l'est, du côté de l'Océan, elle s'élève à pic sans offrir aucun port convenable; mais, du côté de la Grande-Terre, à l'ouest, abritée qu'elle est contre les vents et les flots, elle se découpe en une multitude d'anses et de promontoires où s'élèvent des îlots de toute grandeur et de toute forme. Rien de pittoresque, de vert, de gai comme ces paysages. Ici, la mer d'un bleu indigo, plus loin d'un azur céleste, ailleurs d'un vert pâle, porte comme un berceau un simple roc miné par les vagues; là, c'est un îlot déjà plus étendu; à gauche, les broussailles impénétrables; à droite, les grands palmiers à éventails dominant l'herbe courte et tendre; en face, les

longs filaos aux branches déliées, au feuillage mobile ; et derrière tout le reste, les collines de l'île sur lesquelles s'étagent, en exposant tous les tons du vert, les bananiers, les manguiers, les orangers, les cocotiers, et surtout ces grandes et régulières plantations de girofliers qui font la richesse et la caractéristique du lieu.

Nous donnons dans la baie de Wété, près d'une chaloupe anglaise cachée derrière un îlot, attendant qu'un boutre négrier paraisse pour le prier de montrer sa marchandise.

Le lendemain, nous continuons notre marche, et d'îlots en îlots, nous arrivons à la pointe de *Tunda-ua* (Litt. « Cueillez-la-Fleur »), où doit se trouver un Français de nos amis, le seul Européen de ces parages. Mais rien ne paraît, rien que des cocotiers sur la colline, sur le rivage, un troupeau de bœufs couché sous les pandanus, un grand oiseau pêchant sur un banc de rochers.

Nous descendons et, suivant un petit sentier qui se déroule sous l'ombre, nous arrivons bientôt à une grande et bonne maison couverte en feuilles de cocotier : sous la varangue, une table, une boîte d'allumettes, quelques journaux de Marseille, et un Européen à barbe grise qui achève de rouler la première cigarette du jour. C'est Cottoni, le solitaire de Pemba. Nous sommes reçus comme de vieux amis qui ne sont pas attendus, et nous visitons la vaste propriété que dans son ensemble on peut se représenter comme une forêt de girofliers et de cocotiers, aussi élevés les uns que les autres, coupée de vallées, où les noirs de l'habitation ont taillé leurs champs de riz, et sillonnée de coteaux où s'étalent quelques restes de broussailles. M. Cottoni reste là pendant la récolte du girofle, quatre, cinq ou six mois, et passe à Zanzibar le reste de l'année. Comme travailleurs, il a d'anciens esclaves plus ou moins marrons, qu'il paie à la journée et qui restent chez lui à demeure, heureux de leur position et satisfaits de leur maître.

Dans la journée, nous allons à pied à la capitale de l'île, Tchaké-tchaké, traversant après de nombreuses collines un bras de mer en ce moment guéable, montant sur les hauteurs où s'étend la ville, longeant l'unique rue bordée des deux côtés de grandes maisons en pierres et allant nous installer sous un manguier, où le fidèle Séliman nous improvise péniblement un dîner sommaire. Après quoi, avant le départ, visite à M. le Gouverneur de la place, lequel nous prend pour des inspecteurs anti-esclavagistes déguisés : d'où réception peu exubérante de gaieté.

Wété et Tchaké-tchaké sont les deux villes principales de Pemba, l'une et l'autre d'un difficile accès. La première est loin dans les terres, sur une colline ; la seconde, aussi sur une hauteur, est bâtie au fond d'une baie profonde et basse, couverte de palétuviers et d'où la mer se retire périodiquement. Et cependant, dans une situation si mal choisie, on est étonné de voir tant de maisons en pierres et surtout un fort d'aspect imposant et de dimensions considérables. C'est que les Mazrui, anciens gouverneurs de Mombasa, qui ont bâti Tchaké-tchaké, avaient à craindre les incursions et les déprédations des Arabes du golfe Persique, et c'est pour éviter ces hardis écumeurs des mers, qu'ils se sont cachés là. Autrefois, les Portugais ont occupé Pemba, mais peu de temps, à cause de son insalubrité. Elle relève aujourd'hui directement du Sultan de Zanzibar.

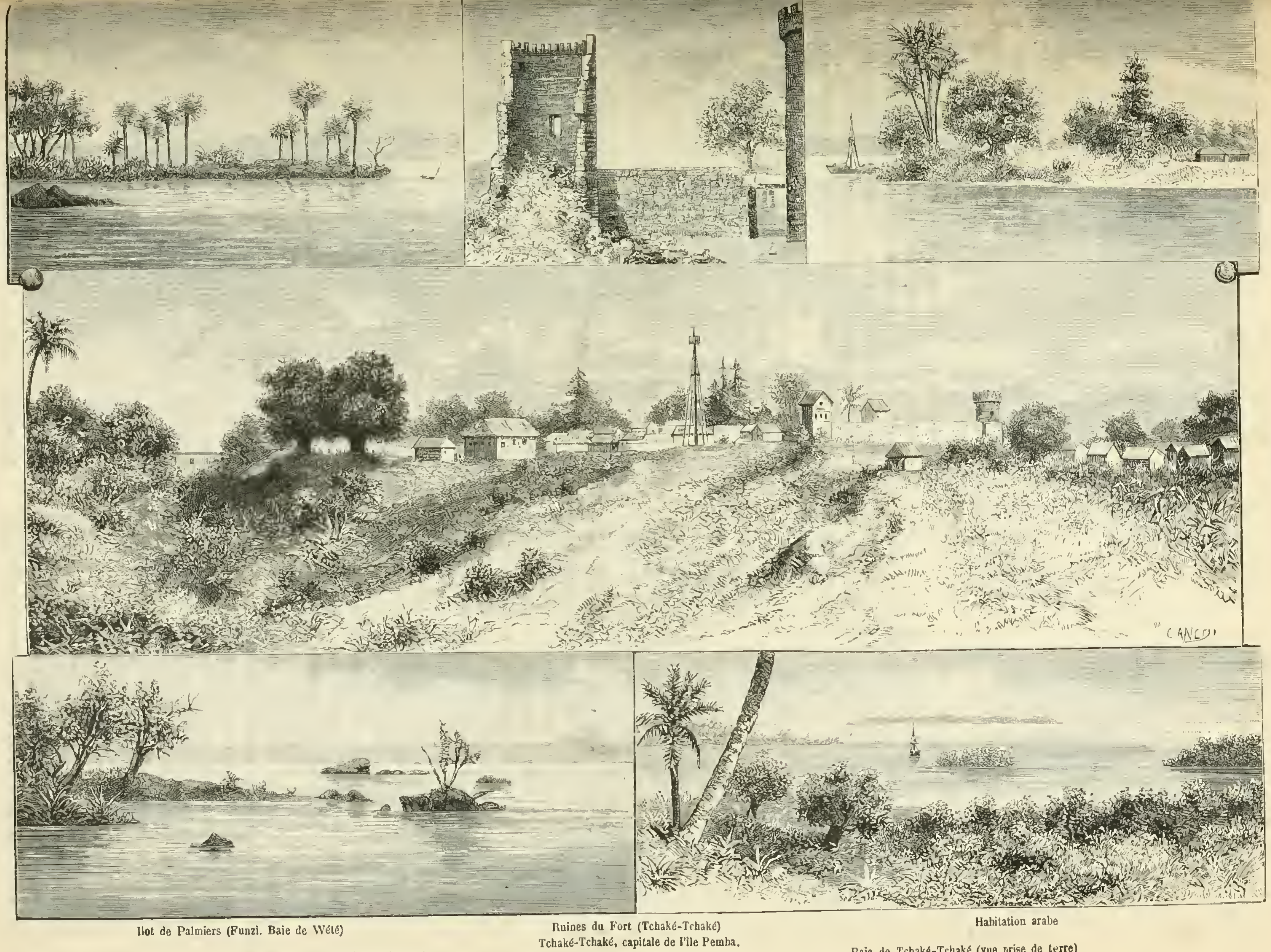


ZANGUEBAR ANGLAIS. — SUR LE RIVAGE DE MOMBASA ; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar (Voir page 616).

En réalité, cette île est loin d'être aussi plate qu'on le croit généralement. C'est au contraire une série de petites vallées, fraîches et fertiles, qui, dans la saison des pluies surtout, sont remplies d'eau : ce qui rend alors les communications difficiles et donne ensuite naissance à des miasmes, à des fièvres paludéennes, à des rhumatismes, etc., qui enlèvent chaque année un grand nombre de ses habitants. Que d'esclaves a dévorés Pemba !

Au reste, pas un coin qui ne soit vert. Dans les rares endroits non cultivés, on remarque le rondier à éventails, beaucoup d'arbres, d'arbustes et d'herbes du continent.

J'ai déjà nommé les cultures : dans les vallées, du riz ; et partout ailleurs du manioc, des patates, des haricots de divers genres et espèces, des citrouilles, des ignames, des bananes, mais peu de maïs et de sorgho. Parmi les arbres il faut signaler le manguier, le jaquier, l'oranger, le mandarinier, le citronnier, le goyavier, le cocotier dont on trouve ici une petite variété particulière, et par dessus



Ilot de Palmiers (Funzi. Baie de Wété) — Ruines du Fort (Tchaké-Tchaké) — Habitation arabe

Baie de Wété (vue prise de la mer) — Tchaké-Tchaké, capitale de l'île Pemba. — Baie de Tchaké-Tchaké (vue prise de terre)

ZANGUEBAR ANGLAIS. — PEMBA; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar.

tout le giroflier, introduit, paraît-il, de Maurice où Poivre l'avait lui-même importé des Moluques. C'est un arbre qui, à Pemba, atteint la hauteur du cocotier. La forme en est



TIGE DE GIROFLE

pyramidale et fort élégante. On le cultive pour les boutons de ses fleurs qui ressemblent à de petits clous et que, pour ce motif, on appelle souvent « Clous de girofle ». Ces boutons, cueillis avant leur entier épanouissement, sont séchés au soleil, livrés au commerce et très recherchés comme aromates et comme condiment. On en retire aussi par distillation, une huile essentielle employée en pharmacie pour ses propriétés toniques, cordiales, excitantes. Les mêmes principes se retrouvent dans les pédoncules qu'on appelle *griffes* ou *queues de girofle*, qu'on recueille aussi : dans les feuilles elles-mêmes qu'on n'utilise pas, mais qui fournissent à l'esclave de Pemba, un tapis riche et parfumé à l'ombre de ses forêts odoriférantes.

Mais, hélas ! à toutes ces beautés, le malheureux paraît peu sensible. Car il est dur, le travail du girofle. Il faut, sans endommager l'arbre, cueillir les boutons un à un et comme la saison n'a qu'un temps forcément limité par l'épanouissement de la fleur, on emploie toute la journée à ce travail fatigant, les pieds mal assurés sur de minces échelles ou sur l'arbre lui-même, les bras allongés, le cou tendu. Puis, le soir venu, à la lumière des lampes, il faut ensuite trier les boutons d'avec les griffes, enlever les morceaux de bois, les feuilles, etc. Aussi le giroflier est-il généralement maudit de la population esclave de Pemba.

Les esclaves ! Ils forment ici l'immense majorité de la population et il faut, en vérité, qu'ils aient le caractère bien fait pour ne pas conquérir de force leur liberté, d'autant que l'esclavage est ici plus dur qu'ailleurs, l'Arabe étant plus qu'ailleurs à l'abri des regards indiscrets. Cependant il faut dire que quelques-uns, s'évadant de chez leurs maîtres, ont trouvé moyen de se cantonner vers le nord en république indépendante où la garnison de Tchaké-tchaké n'ose pas elle-même aller les attaquer. Au reste, ceux qui disparaissent ainsi par la fuite ou par la mort sont bien vite remplacés par les arrivages de la Côte. La guerre swahili allemande, en particulier, a fait baisser considérablement le prix et garni Pemba pour longtemps.

Outre les esclaves, il y a la population indigène proprement dite, comme à Zanzibar : elle est noire, peu laborieuse, originaire de la Côte et établie dans l'île de temps immémorial. Puis les Arabes, dispersés dans leurs habitations ; les Indiens, pour le commerce, résidant surtout à Wété et à Tchaké-tchaké ; enfin des soldats aux ordres du gouverneur, pour maintenir l'ordre et l'esclavage.

En résumé, triste et beau pays où l'on ne voit que verdure et girofle, islamisme et servitude.

Pendant que nous atteignions Tchaké-tchaké par terre, notre capitaine, dans son embarcation, profitait de la marée montante et arrivait. Très heureux de le rencontrer, nous nous entassons dans le canot, nous hissons la voile, et en avant à travers la forêt de palétuviers qui forme le fond de la baie ! Nous avançons rapidement et déjà la ville a disparu lorsque, à notre gauche, au pied d'une falaise taillée à pic, nous apercevons trois individus qui nous font des signes. Evidemment ils se cachent, et, s'ils se cachent, ils sont en faute : ce sont, en effet, des esclaves en rupture de ban. Vite nous virons de bord, et, quand nous sommes à portée, ils racontent qu'ils appartiennent à la mission anglaise de Zanzibar, qu'ils accompagnaient le missionnaire Brookes tué l'an dernier à Saadani et que, pris et vendus par les meurtriers, ils ont été transportés ici avec tous leurs camarades de la caravane. Nous les embarquons immédiatement, le canot déjà bien chargé auparavant menace de couler bas ; mais enfin, grâce à Dieu, nous arrivons sans encombre à notre boutre où tout est hissé, les hommes d'abord, l'embarcation ensuite par un beau clair de lune.

Le lendemain, de grand matin, nous mettions le cap sur le large et fuyions Pemba, transformés en corsaires.

(*La fin au prochain numéro.*)

CONVERSION

DES

DESCENDANTS DE ST JACQUES ICHIKAWA KIZAEMON

l'un des vingt-six martyrs japonais

du 2 février 1597.

Les lecteurs des *Missions catholiques* recevront sans doute avec plaisir quelques nouveaux détails sur Okayama et Hagamura, où, Dieu aidant, la foi commence à s'implanter parmi les descendants de saint Jacques Ichikâwa Kizaémon. Sans revenir sur les premiers renseignements publiés par le *Bulletin* (numéro 1021 du 28 décembre 1888), Mgr Midon relève les principaux faits qui se sont succédé depuis.

LETTRE DE MGR MIDON, VICAIRE APOSTOLIQUE DU JAPON CENTRAL

Ce ne fut pas sans consolation que nous apprîmes l'existence en pleine ville d'Okayama, d'une branche directe de la famille de saint Jacques et d'une autre maison de descendants d'anciens chrétiens. A la nouvelle de la découverte et du mouvement opérés dans le village de Haga, ces deux familles, surmontant tout respect humain, se déclarèrent disposées à étudier sérieusement la religion chrétienne. Leur première démarche extérieure fut de remplacer par une grande image de Notre-Seigneur le *Butsudan* traditionnel qui orne toute maison japonaise, fidèle au bouddhisme. Le *Butsudan* est l'autel domestique, siège des

idoles ou des tablettes superstitieuses, et orné de fleurs et de lumières.

La famille Uchida accomplit cet acte avec d'autant plus de facilité que, matériellement déjà, elle portait le signe du chrétien et voici de quelle manière. L'immeuble habité par ces fils de vieux chrétiens est tout entier décoré de *croix*: chaque tuile des toitures, chaque poutre de la façade, porte ce signe sacré. Et, détail remarquable, qui affirme bien l'idée chrétienne, ces croix affectent, non la forme ordinaire du chiffre *dix* (+ en caractère japonais) ; mais la modification désignée par le terme de croix potencée ☩. C'est dans toute la ville la seule maison de ce genre.

Les ancêtres chrétiens, — confesseurs de la loi, d'après une tradition soigneusement conservée, — ont voulu sans doute perpétuer ainsi le souvenir de leur religion, et placer leurs descendants sous la protection de Jésus-Christ. Leur confiance n'a pas été frustrée, car le jour de la Toussaint, le chef de la famille Uchida renouait, par la réception du saint baptême, la succession des serviteurs du vrai Dieu sous ce toit demeuré béni.

Qui sait si d'autres descendants de martyrs, jusqu'ici retenus par la peur, ne vivent point encore secrètement dans la ville ?

M. Luneau eut le bonheur de baptiser, à Noël, le chef de la branche Ichikawa. Ce cher néophyte reçut au baptême, inutile de le dire, le nom de saint Jacques, son ancêtre.

Sur la fin d'octobre, les descendants de saint Jacques et leurs amis se virent en butte à diverses manœuvres de la part des bonzes de la localité. On comprend d'autant mieux les efforts de ces représentants du paganisme, que l'unique pagode de Haga et des hameaux environnants a été bâtie, il y a une dizaine d'années seulement, par les principaux chefs de maisons, porteurs la plupart du nom d'Ichikawa. Si donc ces familles se convertissent, que deviendront et la pagode et ses gardiens ? Malgré les calomnies et les menées des bonzes, Dieu entra dans la place, et le 1er janvier 1889, mon confrère tout joyeux m'écrivait :

« J'ai reçu des étrennes dont je m'empresse de faire part à Votre Grandeur. Cinq maisons de Haga ont ouvertement déclaré vouloir se faire chrétiennes : de là, grand émoi dans tout le village... Il se peut que nous ayons encore quelques baptêmes en février pour la fête des vingt-six Martyrs. Si ces prévisions se réalisaient, je serais heureux que Votre Grandeur pût venir pour cette solennité à laquelle on donnerait le plus d'éclat possible. Nous inviterions nos amis de Haga, le tout à la gloire de notre saint patron et dans le but d'accélérer la conversion de sa parenté. »

Les circonstances me forcèrent à remettre ce voyage au mois de mars; mais, en février, M. Luneau baptisait le gendre de Jacques San-ichi-ro, le néophyte de Noël, pendant que sa famille se préparait pour la fête de saint Joseph.

Le 17 mars, je m'embarquais pour Okayama avec MM. Duthu et Marie, deux jeunes confrères récemment arrivés.

M. Luneau ayant demandé un office pontifical, j'avais accepté les yeux fermés ; mais comment organiser une messe pontificale dans l'appartement japonais qui sert d'oratoire, avec ses proportions restreintes comme hauteur et emplacement ? Si modestes soient-elles sous tous les rapports, la crosse et la mitre d'un évêque missionnaire exigent cependant une hauteur minimum pour les fonctions sacrées. Par égard pour ces insignes on se procura une hauteur relative en décrochant la lampe du sanctuaire ; grâce au système japonais de portes mobiles à coulisses, la sacristie fournit un peu plus d'espace, et le tout put s'accomplir sinon pompeusement, du moins avec la convenance possible.

Dès le matin du 19, arrivaient de Haga, sous la direction du catéchiste, une vingtaine d'hommes du village natal de saint Jacques, désireux de voir une fête chrétienne et d'affirmer, par cette démarche, leur projet d'embrasser un jour la religion. Parmi ces pèlerins se trouvait Ichikawa Sadagoro, le patriarche de la famille. Pour la première fois je me trouvais en présence des rameaux du vieil olivier japonais de 1597, dont tous nous souhaitons si fort la résurrection ; aussi le formalisme de la politesse japonaise fit-il bientôt place à la cordialité.

Avant la messe nous eûmes la consolation d'administrer le baptême à vingt-quatre personnes, en tête desquels marchaient cinq membres de la famille Ichikawa, — branche d'Okayama, désormais conquise à la foi sans exception. Après l'évangile, en présence de cette assistance nombreuse, de ces néophytes, des catéchumènes en espérance, l'évêque n'eut qu'à laisser parler son cœur. Tout contribuait à faire de ce jour un jour de joie ; la fête de saint Joseph, la cérémonie elle-même, les solennelles actions de grâces que nous rendions à Dieu, au sujet de la proclamation récente de la constitution japonaise qui mentionne la liberté de conscience accordée aux sujets de S.M. le Mikado. Tous les cœurs battaient à l'unisson, tous les visages reflétaient bien la même impression. Ainsi Dieu daigne-t-il compenser par quelques gouttes de vrai bonheur les peines et les épreuves inséparables de la vie...

Après midi, les chrétiens invitèrent le clergé à se rendre dans une grande pièce du vieux château d'Okayama pour un thé qu'ils désiraient offrir dans toutes les règles. Un vieux médecin à barbe grise remplit avec son fils, médecin lui-même, les fonctions de grand préparateur de la boisson favorite. Faisant grâce aux lecteurs du détail des cérémonies nécessaires, paraît-il, à la confection du thé solennel, j'arrive à la conclusion de la séance.

Un des meilleurs *diseurs* de l'assemblée s'avance poliment avec pinceau, pierre à encre et papier, il s'agenouille devant l'Evêque :

« Autrefois, dit-il, quand les vassaux recevaient leur suzerain, après la cérémonie du thé, on priait le Seigneur d'écrire de son auguste main quelques sentences, comme souvenir de sa visite et gage de sa libéralité. Votre Grandeur est pour nous plus qu'un seigneur féodal. Les enfants prient donc leur père de leur laisser quelques autographes qui complètent le programme de notre réunion de famille.»

J'accepte le pinceau et sur plusieurs feuilles successivement présentées, je trace, suivant les individus, quelques mots de circonstance en français, en latin, ou en japonais. Le vieux médecin, par exemple, fut très flatté de son lot, mi-latin, mi-français : « *Honora medicum* (*Eccl.*) — Je le pansai, Dieu le guérit. » On lui donna la traduction des textes, et le modeste autographe, soigneusement collé sur

soie, doit orner aujourd'hui l'appartement de notre Ambroise Paré japonais.

Mais on m'invite, pour terminer, à témoigner mon bon vouloir en faveur de la chrétienté par la promesse d'une église à bref délai. Et cela avec quelles délicates circonlocutions, quels enjolivements orientaux dans l'expression, quelles insinuantes hésitations, puis enfin, quelle respectueuse insistance !

Je répondis :

« Plus que vous, nous désirons, les Pères et moi, élever aussitôt que possible, une église à saint Jacques, votre compatriote, votre patron. Mais nos communs souhaits ne suffisent point : sans argent, comment faire ! Tout ce que je puis vous promettre, et de grand cœur certes, c'est de travailler de mon mieux (en japonais mot à mot « se rompre les os ») pour intéresser à la future église les âmes charitables d'Europe, à qui vous devez tant déjà. De votre côté, priez pour que Dieu y mette la main; par votre vie chrétienne et votre zèle, forcez la Providence à nous faire trouver de généreux bienfaiteurs. En attendant, selon la parole du Sauveur : *In spe fortitudo* ! Vivons d'espérance. »

Là-dessus l'assemblée fit un grand salut et l'on descendit à la chapelle pour la bénédiction du Saint Sacrement.

Nous quittâmes Okayama, en remerciant Dieu des grâces qu'il venait d'accorder à cette chrétienté en si bonne voie d'accroissement.

Quelques jours après la fête de saint Joseph, une douzaine de néophytes d'Okayama se rendirent à Haga, où ils reçurent de la part des catéchumènes, l'accueil le plus cordial. Tous ensemble allèrent prier sur la colline qui conserve les souvenirs religieux du passé ; ils visitèrent l'emplacement de la demeure de saint Jacques, encore désigné sous le nom de « *Kizaemon Yashitti* », et ils s'encouragèrent à persévérer.

Le jour de Pâques ramenait, comme le 19 mars, à Okayama, une vingtaine d'habitants de Haga : ils accompagnaient, cette fois, les trois premiers candidats du village suffisamment instruits et éprouvés pour recevoir le baptême. Désormais, la double tige de la famille du saint martyr avait reverdi ; il portait ses fleurs et ses fruits. M. Luneau espérait que ce nouveau pas en avant hâterait le mouvement ; mais il fallait s'attendre à quelques obstacles du côté de l'ennemi de tout bien. On vit, en effet, au mois de mai, recommencer les menaces injurieuses, les attaques. les calomnies.

Mais, malgré l'excommunication lancée par les bonzes contre les huit familles qui s'instruisent avec le plus de bonne volonté, nos catéchumènes tinrent bon.

J'avais promis à M. Luneau de revenir à Okayama, quand il y aurait à baptiser d'autres membres de la parenté de saint Jacques ; pour encourager les catéchumènes, nous leur avions fait espérer une visite à Haga-mura même. Le 2 juin, je me retrouvais donc au milieu de cette chrétienté, nouvelle affluence de la ville et de la campagne et sur dix-sept baptisés, nous comptions six personnes de Haga dont l'examen avait été très satisfaisant.

Le lendemain, eut lieu notre pèlerinage au berceau de saint Jacques. Catéchumènes et néophytes s'entendirent à merveille pour tout organiser. Dès le matin, quatre-vingts chrétiens d'Okayama nous devançaient de quelques heures, et quand on me vit apparaître au sommet d'un monticule, accompagné de MM. Luneau et Chatron, citadins et campagnards s'avancèrent processionnellement au devant de nous, qui avec une branche d'arbre ou un bouquet, qui porteur d'un oriflamme aux couleurs variées et orné d'une croix. C'était précisément jour de repos japonais ; aussi la population afflua-t-elle pour voir les visiteurs européens.

Le médecin du village avait gracieusement offert, comme lieu de rendez-vous, sa maison plus vaste que les autres. Elle attirait les regards par les décorations verdoyantes et deux magnifiques pavillons qui ornaient l'entrée principale.

Après une allocution et quelques mots de félicitation et d'encouragement, nous fîmes l'ascension de la colline ; au sommet flottait un immense oriflamme, du mât duquel partaient de longues cordes ornées de lanternes multicolores et de petits pavillons, le tout visible à plusieurs lieues à la ronde. Le soir venu, l'illumination compléta la fête. Tout en gravissant cette pente assez raide, nos chers Japonais voulurent chanter le psaume *Laudate Dominum*. Bien que la musique fût loin d'être irréprochable, on les laissa faire, Dieu tient compte des intentions et la bonne volonté y était à coup sûr.

Nous vîmes avec intérêt ces lieux jadis sanctifiés par les anciens chrétiens, retraite où loin des regards indiscrets, ils vinrent tant de fois prier Dieu, comme l'attestent les traditions et même le nom chrétien conservé à cette élévation. Groupés autour de la croix, le village sous les yeux, en face d'un magnifique panorama au fond duquel on aperçoit la mer intérieure, nous récitâmes en japonais quelques dizaines de chapelet, prière inspirée par la reconnaissance et le désir de faire descendre sur cette région les bénédictions du ciel.

Pour un programme complet, il fallait bien un feu d'artifice, si rudimentaire fût-il. Les Japonais en sont grands amateurs, même en plein jour, quoique le spectacle soit loin d'être aussi féerique que la nuit. Nos gens avaient donc été à plus de trois lieues, demander à la police l'autorisation voulue, et tout cela pour cinq ou six fusées, fabriquées à Okayama. Mais peu importe, il y eut du bruit, des détonations, de l'extraordinaire, c'en était assez : les applaudissements le prouvèrent.

A la descente, nous entrâmes volontiers sous le toit du chef de la famille privilégiée et là, plus émus que nous ne voulions le paraître, nous prîmes congé de nos néophytes et des catéchumènes, en les bénissant.

Peu après mon retour à Osaka, M. Luneau m'écrivait :

« La visite faite, le 3 juin, par Votre Grandeur à Haga-mura est une véritable prise de possession. Nos amis de la campagne sont au comble de la joie, ils n'ont plus peur des païens et se montrent beaucoup plus ouverts avec nous.

« Malgré les travaux pressants des champs, les gens de Haga, voire les païens, prennent encore le temps de s'occuper de la question religieuse. Il faut même que le maître d'école arrête les discussions qui surgissent à cet égard parmi ses élèves. Dieu veuille continuer à bénir cette œuvre !

« D'autre part, le journal d'Okayama nous demande à publier ce qui concerne Haga-mura, comme histoire ancienne et contemporaine. Cette publicité sera, j'espère, de nature à nous faire du bien : elle contribuera à réveiller la foi des descendants de vieux chrétiens que l'on suppose exister encore à Okayama et dans les environs. »

Qu'il me soit permis, en terminant, de solliciter les prières des lecteurs des *Missions catholiques* et daigne Notre-Seigneur inspirer à beaucoup d'âmes charitables la pensée de contribuer à l'érection de cette église tant désirée en l'honneur de saint Jacques Kizaemon !

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

vendues au profit des missions et propres à être données comme étrennes.

A l'occasion du jour de l'an, beaucoup de personnes aiment à donner en étrennes des ouvrages ornés de gravures. Qu'il nous soit permis de rappeler à ce propos à nos bienveillants souscripteurs la liste si variée, si riche, si intéressante, des publications illustrées, mises en vente dans nos bureaux, au profit de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :

I

En première ligne, aux personnes qui désirent offrir des étrennes de prix, rappelons le splendide in-folio illustré, ouvrage de grand luxe, dont le Saint-Père daigna agréer le premier exemplaire au commencement de son année jubilaire.

L'ALBUM DES MISSIONS CATHOLIQUES

Honoré d'un Bref de Sa Sainteté Léon XIII ; d'un diplôme d'honneur et d'une médaille d'or à l'Exposition Vaticane. Recommandé par LL. EEm. les Cardinaux SIMÉONI, LAVIGERIE et MERMILLOD.

1re partie : l'Afrique. — 2me partie : l'Asie occidentale. 3me partie : l'Asie orientale. — 4e partie : l'Océanie et l'Amérique.

Cet in-folio, magnifiquement illustré, compte **660** pages, **620** gravures et cartes, **4** frontispices en chromolithographie, de nombreuses vignettes imprimées en deux teintes. Le texte de chaque page est entouré d'encadrements rouges ornés. Le volume est imprimé sur papier.

Livré dans un portefeuille richement orné en chromolithographie : **35** francs.

Relié, dos chagrin, fers spéciaux, tranche dorée : **60** fr.

Les quatre parties se vendent aussi séparément, **10** francs chaque partie.

* * *

Les éloges les plus délicats et les plus flatteurs ont été décernés à cette œuvre consacrée à la gloire des missions.

« Je voudrais, nous écrit Son Eminence le cardinal Mermillod, que nos collèges, nos pensionnats adoptent l'*Album* comme un livre de prix ; je voudrais que les familles en fassent un présent d'étrennes et qu'il soit sur la table des salons chrétiens : les fidèles en l'ouvrant éprouveraient une sainte fierté, et les incrédules y rencontreraient une lumière dans la vision de l'universalité et de l'unité de l'Eglise catholique. »

II

Si, au lieu d'un volume embrassant la totalité des missions, nos lecteurs désirent seulement une monographie partielle d'un coin intéressant du domaine apostolique, nous leur recommandons particulièrement :

La Nouvelle Nursie, par le R. P. BÉRENGIER. — Prix : 3 francs ; — *franco*, 4 francs.

Voyage d'exploration d'un missionnaire dominicain parmi les tribus sauvages de l'Equateur. 2 fr.; *franco*, 3 fr.

Cinquante mois au Bas-Niger et dans la Bénoué, par M. le commandant MATTEI. — 5 fr., *franco*, 6 fr.

L'Egypte, par le R. P. JULLIEN. — 3 fr., *franco*, 4 francs.

Les Samoa. — 4 fr., *franco* 5 francs.

III

Comme ouvrages de piété, nous avons :

1° Le **Paroissien complet illustré** du R. P. Vasseur, de la Compagnie de Jésus, ancien missionnaire en Chine, auteur de l'*Imagerie destinée aux missions*.—Reliure imitation chagrin, tranche dorée, 3 fr. — Demi-chagrin, 4 fr. — Chagrin plein, 5 fr. — Chagrin grand luxe, 6 fr.

2° **La Journée de l'enfant chrétien,** *paroissien des enfants*, illustré par le même Père. Un exempl. relié, 1 fr ; par la poste, 1 fr. 30. — 50 exempl., 45 fr. — 100 ex. 80 fr.

On ne saurait mettre entre les mains des enfants de paroissien plus intéressant, plus édifiant, plus instructif que ces délicieux manuels dédiés à la jeunesse chrétienne par l'ancien missionnaire directeur des ateliers d'imagerie chinoise à l'orphelinat de Zika-wei.

IV

Et nos **Almanachs** !

Quel pittoresque choix d'anecdotes inédites, agrémentées des plus coquettes illustrations, remplit les quatre-vingts pages du *Grand* et les cent vingt-huit pages du *Petit* ! Impossible de trouver à meilleur marché de si intéressantes brochures propres à être données en cadeaux de jour de l'an dans les écoles, dans les cercles catholiques, dans les patronages, dans les catéchismes, etc.

I. — Grand Almanach des Missions.

UN EXEMPLAIRE : **50** CENT. — FRANCO PAR LA POSTE : **70** CENT.

Pour les demandes de plusieurs exemplaires on fait les remises suivantes :

7 pour	6	3 fr.	port en sus	(1 colis postal à domicile, 85 centimes).	
15 —	12	6 fr.	—	—	—
65 —	50	25 fr.	—	par grande vitesse.	
135 —	100	50 fr.	—	—	
700 —	500	250 fr.	—	par petite vitesse.	
1 500 —	1.000	500 fr.	—	—	

II. — Petit Almanach de la Propagation de la Foi.

UN EXEMPLAIRE : **20** CENT. — FRANCO PAR LA POSTE : **30** CENT.

Pour les demandes de plusieurs exemplaires, on fait les remises suivantes :

7 pour	6	1 20	port en sus.	0 45.	
15 —	12	2 40	—	0 85.	
65 —	50	10 »	—	en deux colis postaux, 1 70.	
135 —	100	20 »	—	par grande vitesse.	
700 —	500	100 »	—	par grande ou petite vitesse	
1 500 —	1 000	200 »	—	—	—

V

Enfin, pour étrennes, pourquoi n'offrirait-on pas un abonnement d'un an à notre Bulletin hebdomadaire ?

Abritons ce vœu trop personnel sous l'autorité du grand cardinal évêque de Genève, dont nous citions plus haut déjà la parole éloquente :

« Lorsque je suis le témoin attristé du succès de tant de Revues dangereuses, de tant de livres malsains, que de bonnes familles accueillent si facilement, je ne puis comprendre que nos foyers chrétiens n'aient pas tous les *Annales de la Propagation de la Foi, les Missions catholiques.* Au moins les jouissances littéraires qu'elles recherchent leur apporteraient au cœur de bons parfums et à l'âme de généreuses inspirations ; les enfants de lumière ne resteraient pas souvent étrangers à ces dévouements apostoliques qui se donnent pour étendre l'empire de la vérité dans le monde ; ils auraient les généreuses ardeurs d'apporter des ressources et de susciter des apôtres au service de l'épouse de Jésus-Christ glorieusement militante. »

NÉCROLOGIE

R. P. Charles Gommingenger

de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire au Zanguebar.

Le 31 octobre 1890, ce vaillant missionnaire, dont le nom a été si fréquemment cité dans les relations du R. P. Le Roy, est mort à Mombasa après une longue agonie. Le R. P. Le Roy nous fait part de cette perte douloureuse dans une lettre touchante que nous publierons prochainement.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. le Chanoine Blanc, à Marseille	10
M. l'abbé Ferrière, diocèse d'Oran, demande de prières	1
M. de Kirwann, à Versailles	10
M. le docteur Llenas, à Puerto-Plata	24 55
M. Guillemin, curé de Verjus, diocèse d'Autun	38 75
M. Hermerel, à Cully, diocèse de Bayeux	10
M. Fruchare, à Lezé, diocèse de Nantes	5
Anonyme d'Angers	10
Mrs Fratelli Agius, à Malte	130
M. Gialio Finetti, diocèse de Cervia (Italie)	91 10
M. Roux au Creusot, diocèse d'Autun	26 25
M. Etienne de Marmier, du diocèse de Besançon	15 10

Pour les missions les plus nécessiteuses (pour la construction de la nouvelle église des Vingt-Six Martyrs à Yokohama).

Anonyme de St-Germain de T., diocèse de Bayeux	5
M. l'abbé Lubicz Rowicki, à Montpellier	5
M. l'abbé Restif, à Vern, diocèse de Rennes	5
Mr Gralle, curé à Estrun, diocèse de Cambrai	5
M. André Tandonnet, à Bordeaux, demande de prières	5
Un abonné du diocèse de Reims	10
M. F. M. à Flamerans, diocèse de Dijon	10
Rev. H. Gibson, à Carnforth, Angleterre	26 40
M. Allexant Terrand, diocèse de Dijon	15
Mme Maréchal, Fontaine-de-Saulieu, diocèse de Dijon	10

Aux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, pour leur hôpital de Jérusalem.

Mme Charles Rolland, à Valence	50
Mme Maréchal, Fontaine-de-Saulieu, diocèse de Dijon	10

A Sœur Meyniel, pour l'orphelinat Saint-Charles, à Beyrouth.

Mme Mélanie Guillemot, à Thiers, diocèse de Clermont	5
Anonyme d'Orléans	5

A Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.

P. M. L. d'Annecy, en l'honneur de saint Pierre	12

Pour la mission la plus éprouvée par la famine (P. Fourcade).

M. l'abbé Le Clanche, à Lorient, diocèse de Vannes	10
M. Flours à Annonay, diocèse de Viviers	5

Pour les affamés de la Chine (Chan-si).

M. l'abbé Branchereau, à Jarzé, diocèse d'Angers	5

Au R. P. Prinsen S. J., en Chine, pour sa fondation de Sœurs.

R. P. Pierick, s. g., à Maestricht	57 20

A M. Allys, missionnaire à Hué (Cochinchine septentrionale).

M. Galles, de Coglès, diocèse de Rennes	5
Les Religieuses » »	1
Rose Suilloux » »	1
Pierre Battais » »	5
M. l'abbé Guyon » »	10

Pour la mission du Maduré.

M. E. de Chambure, diocèse de Nevers	25

A M. Fourcade, missionnaire à Alladhy (Pondichéry), pour les affamés.

Anonyme de Grenoble	40
Au nom de Mme Sophie Nagelmackers, demandant pour elle des prières	300
Mme Dalmar, à Saint-Brieuc, avec demande de prières	2
Anonyme d'Orléans	5

Pour les missions de la Cochinchine orientale (Mgr Van Camelbecke).

X. Y. Z., d'Amiens	150

A Mgr Pineau (Tong-King méridional).

M. Burdin, à Lyon	10

Pour la cathédrale de Séoul (Corée).

En mémoire de Mgr Ridel, un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus	6

Pour les missions de Corée.

X. Y. Z., d'Amiens	150

Pour le séminaire de Nagasaki.

E. de Paris	20

Pour les missions du Japon (Eglise Urakami. Mgr Osouf).

X. Y. Z., d'Amiens	200

Pour le baptême d'une petite fille sous le nom de Marie (R. P. Le Roy, Zanzibar).

Anonyme de Lyon	10

Pour le rachat des esclaves nègres en Afrique (R. P. Le Roy).

M. l'abbé Roques, à Tertres, diocèse d'Albi	90

A Mgr Hirth pour les missions d'Afrique équatoriale.

Mlle M. Pritchard, à Herbeville, diocèse de Versailles, avec demande de prières pour ses parents défunts	100

Pour les missions d'Océanie (Mgr Lamaze).

Anonyme de Lyon	15

Pour le monument du Bienheureux Chanel, à Poï.

Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus	5

Pour le Bulletin.

Un abonné du diocèse de Rouen	10

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — L'ESCLAVE AU CARCAN; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar. (Voir page 629).

CORRESPONDANCE

TONG-KING MÉRIDIONAL.

M. Delpech, le vénérable supérieur du séminaire des Missions Étrangères de Paris, nous communique la lettre suivante et la recommande à la sympathie de nos lecteurs. Nous nous associons de grand cœur aux vœux qu'il forme pour que ce vicariat du Tong-King méridional, dans lequel la moisson s'annonce si abondante, ait une large part dans les prières et dans les aumônes.

LETTRE DE M. SONILHAC, DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, A MGR PINEAU, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING MÉRIDIONAL.

En recevant le compte-rendu du district où je travaille sous la direction du P. A. Klinger, district, qui, en deux ans, a donné près de trois mille nouveaux chrétiens, vous avez sans doute été fort affligé de voir que le nombre des baptêmes d'adultes n'atteint pas cette année le nombre de six cents. Je suis heureux de vous annoncer que la rage du démon, qui avait enrayé le mouvement des conversions, n'a pas réussi à le détruire, et que l'avenir s'annonce pour nous, plein des plus belles espérances.

Dans la nuit du 24 mai, les chefs des villages de Trung-Hâu et de Son-La, voulant porter un coup mortel à la religion du Seigneur du ciel, ont loué un chef pirate qui est venu avec sa bande et une partie des habitants des deux villages cerner un petit hameau nouvellement converti à la foi. Les misérables ont tout incendié ; une vieille femme a péri dans les flammes ; un jeune homme a été tué à coup de lances, une pauvre veuve fuyant avec ses quatre enfants a été criblée de blessures ; un de ses petits âgé de sept ans, après avoir reçu un coup de sabre sur la tête et deux coups de lance dans la poitrine, a été frappé au talon d'un coup de sabre pendant qu'il cherchait à se traîner dans un buisson. C'est un vrai miracle qu'il ne soit pas mort, non plus que sa mère et deux autres chrétiens qui ont reçu de graves blessures.

Les premiers secours distribués aux chrétiens, j'ai par votre entremise adressé un rapport à M. le Résident de France ; les victimes ont fait une plainte en règle chez le mandarin ; missionnaire et chrétiens attendent encore la réponse.

Mais, à défaut des hommes, nous avons pour nous la Providence de Dieu. Aux plaintes et aux gémissements des malheureuses victimes je me contente de répondre :

« Ayez confiance en Notre-Seigneur. Le triomphe de vos ennemis n'aura qu'un temps. Les rebelles et les païens leurs complices ne sont que des maladroits. Ils croient répandre la mort et ils sèment la vie. Ils croient

creuser des tombes et ils préparent des berceaux. »

L'espérance renaît donc dans le cœur des chrétiens et les païens se persuadent que cette résignation vient de la certitude où ils sont que justice leur sera rendue. Peu à peu la peur les gagne et ils arrivent chez nous faire leurs aveux et déclarer leurs complices. Ceux-ci, se voyant découverts, les imitent et demandent à se convertir. C'est ainsi que presque tout Son-La est catholique et que Trung-Hâu compte six cents chrétiens au lieu de cent quinze.

Un jour un chrétien rencontre au milieu des champs un pauvre orphelin que ses maîtres ont renvoyé parce ses jambes horriblement enflées ne lui permettent plus de rendre aucun service. Il me l'amène, je le fais soigner et instruire ; mais sa maladie s'aggrave et quelques instants après avoir reçu le baptême, l'enfant s'envole au ciel prier pour la conversion de son village. En effet, peu de jours après, une quinzaine de familles demandent à embrasser le christianisme et nous invitent à aller les voir. Après plusieurs délais involontaires, le P. Klingler et moi nous nous rendons à leur désir. Là encore, la Providence dirigeait nos pas. En entrant dans le village, nous rencontrons une mendiante portant un enfant dans ses bras. Désireux de trouver une recrue pour la Sainte-Enfance, je dis à la bonne femme de me suivre et lui promets une petite aumône. En même temps les autorités païennes du village nous invitent à entrer dans la maison commune où nous sommes suivis par la mendiante. Avant de nous asseoir, je regarde le petit enfant.

« Mais cet enfant va mourir ! Vite de l'eau ! »

Et dans cette maison dédiée à Satan, dans le temple de l'irréconciliable ennemi des âmes, je baptise l'enfant qui, à l'instant même, va s'unir au chœur des anges pour chanter les louanges du Créateur. Celui-ci a encore prié pour son village qui compte maintenant cent vingt-deux nouveaux chrétiens.

Non loin de là se trouve un groupe de villages tout païens. Depuis longtemps nous convoitions de nous y introduire. Mais la population, sans être hostile, ne répondait à nos avances que par de belles paroles. Enfin à la Toussaint 1889, un ancien guide des Français que les rebelles avaient juré d'exterminer, vient chercher un refuge auprès de nous. Mais sa femme et ses enfants refusent absolument de le suivre. En même temps ses compatriotes se réunissent, discutent, boivent du vin et finalement décident que désormais on opposera aux rebelles une résistance à outrance. Pour seconder ces bonnes dispositions, les autorités françaises leur distribuent des lances et des fusils. Les rebelles se présentent et ces vaillants de la veille capitulent honteusement ; pendant longtemps d'immenses incendies annoncent au loin les triomphes de la piraterie. C'est alors que la femme et les enfants de notre nouveau chrétien consentent à le suivre, puis ses frères, puis ses amis, puis l'ancien et le nouveau maire. Alors nous les ramenons tous chez eux, fortifions le village, y laissons un catéchiste et voilà un village arraché à la domination du démon et des rebelles Reste maintenant à le délivrer des étreintes de la faim.

Encouragé par cet exemple, un riche village voisin que les rebelles forçaient à payer des milliers et des milliers de ligatures et de mesures de riz, Yên-Lâng fait volte-face ; plus de trois cents habitants se convertissent, et pendant mon dernier voyage à Xâ-Doài, le P. Klingler leur amène un catéchiste. Au moment où le Père entrait par une porte, les pirates se sauvaient par l'autre, et depuis ils n'ont pas reparu. En ce moment, tous les villages environnants demandent à se convertir. Qui nous donnera les ressources nécessaires pour répondre à leur appel ? Quant aux nouvelles chrétientés fondées il y a un an ou deux, on ne s'y reconnaît plus. La chrétienté de Trung-Hâu s'est élevée de cent quinze chrétiens à six cents ; Vàn-Lâm de quarante-cinq à deux cent ; Long-Thai de vingt-cinq à cent cinquante ; Yen-Trach de quatre-vingt-quinze à plus de trois cents. Ce magnifique mouvement de conversions est dû sans doute à un souffle extraordinaire du Saint-Esprit qui entraîne les âmes vers notre sainte religion, mais aussi au zèle des chrétiens qui exhortent de toutes leurs forces les païens à se convertir. Tout nouveau chrétien se fait apôtre. Ce qui fait que, dans tels villages où nous n'avons jamais mis le pied, il y a jusqu'à quatre-vingts, cent, deux cents catéchumènes attendant avec impatience un catéchiste pour les instruire. Un rien, d'ailleurs, suffit pour exciter le zèle des chrétiens. A quelqu'un qui demande un chapelet ou un scapulaire, on n'a qu'à répondre :

« — Trouve-moi une ou deux familles qui se convertissent, et tu l'auras. »

On est sûr d'être pris au mot.

Dernièrement le chef d'une chrétienté contemplait avec admiration une grande image arrivée de France :

« — Père, dit-il, nous avons une église neuve, mais pas la moindre image pour exciter notre ferveur. Si le Père nous donnait cette image du Sacré-Cœur. »

Je réponds :

« — Le Père ne donne rien, il vend.

« — Combien alors, Père ?

« — La conversion de quinze familles.

« — Accepté. »

Déjà la majeure partie de la somme a été payée et dans quelques jours l'image va passer entre les mains des chrétiens, tandis que quinze familles passeront du camp du démon sous l'étendard du Seigneur Jésus.

*
* *

En résumé, une dizaine de chrétientés triplées et quadruplées, plus de vingt nouveaux villages occupés à étudier en attendant des catéchistes, en tout plus de trois

mille cinq cents conversions depuis le mois de mai ; et ce nombre s'accroît, s'accroît sans cesse. Vous comprendrez sans peine les sentiments d'indicible bonheur et de profonde reconnaissance qui remplit le cœur des missionnaires, heureux témoins de ces merveilles de la grâce ; mais aussi quelles fatigues, quels ennuis, quelles dépenses pour toutes ces nouvelles fondations ! Outre l'installation et l'entretien des catéchistes et l'établissement d'une maison de prières dans chaque chrétienté, l'état troublé du pays nous oblige à beaucoup de frais pour fortifier les villages et louer dans les débuts un certain nombre d'anciens chrétiens, soldats volontaires, qui protègent les néophytes, en attendant que ceux-ci puissent s'organiser pour la défense.

Le pays est, d'ailleurs, en proie à la plus affreuse misère. L'épizootie qui a emporté la majeure partie des bœufs et des buffles, n'a pas permis d'ensemencer les champs, et le peu de riz qui restait a été enlevé par les rebelles. De plus, la récolte actuellement sur pied est perdue à peu près partout. Les gens exténués qui viennent à chaque instant assiéger notre porte pour demander l'aumône, refusent souvent les ligatures, « car, disent-ils, impossible d'acheter du riz dans le village, et les forces nous manquent pour nous traîner jusqu'au marché. Que le Père nous donne donc plutôt quelques grains de riz. »

On cite déjà plusieurs cas d'individus morts de faim. Ainsi à Trung-Phu, un nouveau chrétien vient de mourir de faim, laissant cinq petits enfants orphelins. Que sera-ce dans quelques mois ?

C'est donc le moment ou jamais de venir en aide à ces pauvres gens si bien disposés ; mais comme les ressources allouées à notre district par le budget ordinaire de la mission, loin de nous permettre d'aller de l'avant, ne suffisent pas même à l'entretien des œuvres déjà établies, le P. Klinger m'a chargé de vous exposer nos besoins, afin que vous avisiez aux moyens de nous venir en aide. Nul doute que le bon Dieu ne bénisse les démarches que vous ferez et ne réponde aux besoins extraordinaires par des moyens extraordinaires. Alors nous pourrons favoriser les nombreuses demandes de conversion et étendre ainsi le royaume du divin Maître.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par suite de la démission du R. P. Louis Girault, provicaire apostolique de l'Ounyanyembé, le R. P. François Gerbois, comme lui de la Société des Missionnaires d'Alger, a été choisi pour le remplacer.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 6 décembre s'est embarqué à Marseille, à destination de la Syrie, le R. P. Amédée Lauriol, de la Compagnie de Jésus, du diocèse de Viviers.

— Sept membres de la congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie sont partis récemment pour les missions :

Pour l'Australie, de Naples, le 1er novembre, le P. Georges Lee, du diocèse de Killaloe ;

Pour les Etats-Unis, du Hâvre, le 8 novembre, le Frère Ménelé Weckel, du diocèse de Strasbourg ;

Pour les Deux-Guinées, de Bordeaux, le 10 novembre, le P. Michel Troxler, du diocèse de Strasbourg, et de Marseille, le 10 décembre, le P. Gachon, du diocèse de Clermont, et le Frère Dioscore Pfeffen, du diocèse de Strasbourg ;

Pour la Sénégambie, de Marseille, le 10 décembre, les Frères Christophe Schmitt, du diocèse de Strasbourg, et Césaire Le Roy, du diocèse de Vannes.

— Le 14 décembre sont partis pour la Préfecture apostolique d'Assam (Indes-Orientales), quatre religieux de la Société catholique instructive.

Les RR. PP. Ignatius Befhan, Jean Gruchol, Mathieu Baukhage et le Frère coadjuteur Cyrus Disclafani et trois religieuses de la même Société : Sœurs Laurentia, Scholastica et Bénédicte.

INFORMATIONS DIVERSES

Suisse. — M. Rameau, curé de Bex, nous écrit de Saint-Maurice (Valais), le 16 décembre 1890.

« Permettez-moi de vous dire un mot d'une mission dont j'ai la charge. Depuis vingt ans que j'habite ici, après avoir quitté la France, je travaille à créer une paroisse catholique à Bex. Ce village protestant du canton de Vaud compte une population de cinq cents catholiques perdus au milieu des protestants. Il y a cinq ans, j'ai pu bâtir une modeste église, grâce à quelques aumônes ; mais nous n'avons ni presbytère, ni école catholique pour les enfants qui doivent fréquenter les écoles protestantes jusqu'à quinze ans. Ajoutez à cela des mariages mixtes très nombreux, où la partie protestante prévaut presque toujours, et vous aurez l'idée de l'œuvre à créer. »

Birmanie méridionale. — M. Luce, des Missions Étrangères de Paris, écrit de Thouzeh :

« Vous me demandez quelques détails sur le nouveau district dont je suis chargé. Mon vicaire, un prêtre Carian d'origine, est parti pour les bois afin de faire la cueillette annuelle du riz. Nos chrétiens comprennent fort bien qu'ils doivent contribuer à la subsistance du prêtre ; et au moment de la récolte, ils se font un devoir de donner leur quote-part selon leurs ressources, qui 5, qui 10, qui 20 paniers. La charrette et les bœufs de la mission vont prendre les offrandes et les apporter à la résidence. Tout ce riz n'est pas pour moi seul ; les orphelins et les orphelines en prennent leur bonne part, je vous assure. Sans ces offrandes en nature, il me serait impossible d'entretenir un personnel aussi nombreux.

« Voilà maintenant plus de huit mois que je suis chargé de la mission de Thouzeh. Elle est bornée au nord par la chaîne de montagnes dites de Pegou, qui ferment à gauche le bassin de l'Irrawaddy, au sud et à l'ouest par ce même fleuve, à l'est par la ville de Rangoon. L'étendue de territoire est de cent soixante milles anglais en longueur, sur plus de cinquante de large. Vous vous demandez comment je m'y prends pour administrer une si vaste mission. Cela me serait absolument impossible, si je n'avais à ma disposition le chemin de fer de Rangoon à Prome, cent soixante milles de distance. En qualité d'aumônier du chemin de fer (*Railway Chaplain*), je puis voyager gratis en première

classe, aux frais du gouvernement anglais, avec deux serviteurs. En retour je dois dire la messe alternativement à Thouzeh, à Gyobingauk et à Prome, de plus donner une instruction tous les mois aux catholiques employés dans les ateliers du chemin de fer.

« La population catholique du district peut s'évaluer à huit cents âmes environ, disséminées de côté et d'autre à des distances considérables. C'est vous dire que le travail ne manque pas. Mais, au milieu de tant d'occupations, les consolations sont loin de faire défaut. Ceux de mes paroissiens que je pourrais appeler vieux chrétiens pratiquent la religion de leur mieux. Ils ne reculent pas du moins devant les difficultés. Pauvres gens ! ils font leurs dix ou quinze lieues le dimanche pour venir entendre la messe.

« Grâce à leurs bons exemples, les conversions sont relativement nombreuses, et cette année sera, je crois, une des meilleures que le district ait jamais eues. Durant les six derniers mois, j'ai eu le bonheur d'enregistrer soixante-quinze baptêmes de païens adultes. Bon nombre de catéchumènes se disposent actuellement à entrer dans le sein de notre divine religion. J'ai à peine le temps de les voir et de les faire instruire. C'est toujours le même refrain que du temps de Notre-Seigneur : « La moisson « est abondante, mais les bras font défaut pour la cueillir. »

« Outre le ministère auprès des âmes, ou plutôt comme conséquence naturelle du ministère apostolique, j'ai encore à m'occuper de bâtisses dans plusieurs endroits du district.

« Joignez à cela la visite des malades, passablement nombreux. J'ai dû m'improviser docteur en médecine pour en sauver bon nombre de la mort. Pauvres gens ! quelle pitié de les voir se débattre sur un lit de douleur, dépourvus de toute nourriture convenable et n'ayant à leur disposition que des médecines birmanes, plus propres à les torturer davantage qu'à les guérir. Une dose d'émétique, quelques gouttes d'huile de ricin, ont souvent suffi pour les remettre sur pied.

« Que de traits édifiants j'aurais à vous rapporter, si cette lettre n'était déjà trop longue ! Parmi mes catéchumènes actuels, j'ai une vieille Birmane. Quoique fort sourde, elle aime à causer. Son refrain habituel est qu'elle veut aller au *neibban* (au paradis), et que pour cela elle veut se faire chrétienne. Comme la pauvre femme reste loin de l'église, je me ferai un plaisir d'aller la baptiser chez elle, lors de ma prochaine visite à son village : « Il est « grand temps ! dit-elle elle-même ; j'ai passé quatre-vingt-dix « ans. »

Kiang-nan (*Chine*). — Le R. P. Lechevallier, missionnaire dans l'île de Tsong-ming, écrit à la date du 27 septembre 1890 :

« Le choléra et la dyssenterie sévissent à la fois et causent une grande mortalité dans notre île (1). La récolte du maïs est perdue au tiers, mais le coton est passable, et les rizières sont belles. Pourvu que les bras ne viennent pas à manquer comme l'an dernier ! Nos chrétiens sont relativement en paix avec les païens qui meurent par centaines. Le P. Gouraud a aussi des malades en quantité, il donne jusqu'à dix Extrêmes-Onctions par jour. Les catéchumènes affluent toujours ; comment vais-je me tirer d'affaire ? Pas d'argent et mon allocation est diminuée.

« Je voudrais me faire mendiant ! Le bon Dieu me viendra en aide, j'en ai la confiance. Je vais fonder un centre nouveau près de Sin-pa-iao ; j'ai là un bon noyau de néophytes et de catéchumènes fervents, éloignés de toutes les autres chrétientés. Mais les ressources ! Un néophyte met un appartement en roseaux à ma disposition. Ce sera ma basilique. J'irai passer la nuit à quelques kilomètres, dans une chrétienté voisine. Il y a quelques années, il n'y avait pas un seul chrétien dans cet endroit. On m'invite aussi ailleurs avec insistance ; mais c'est moins urgent, je vais au plus pressé. Il faut s'attendre à une grande misère cette année à cause des maladies. Ma petite pharmacie a rendu grand service à nombre de chrétiens et de païens ; mais je suis à bout aussi de ce côté. Que Notre-Seigneur nous vienne en aide. »

(1) D'après les autorités chinoises, on estime qu'à Chang-hai et aux environs, dans les deux mois d'août et de septembre, il y a eu vingt mille morts du choléra

---

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

PAR LE

R. P. Alexandre LE ROY

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar.

(Suite 1).

XXVI. — A Zanzibar.

La réapparition. — Les nouvelles. — L'Afrique est-elle convertissable ?

La traversée est heureuse.



A peine débarqués, nos esclaves sont conduits au Consulat d'Angleterre et de là courent à leurs cases, où ils tombent à l'improviste dans un ménage qui ne les attendait plus.

De notre côté, nous trouvons à la mission tout le monde en bonne santé, nous distribuons les saluts des confrères laissés là-bas, nous faisons le résumé de la campagne, nous écoutons les nouvelles, nouvelles de Zanguebar, nouvelles de France, nouvelles d'Europe, nouvelles du Monde, car il y a trois mois que nous vivons séparés de la civilisation, et en trois mois la civilisation peut faire tant de choses !

Voilà, par exemple, qu'elle a proclamé la République au Brésil, élu en France une Chambre nouvelle, réuni à Bruxelles un Congrès *sur* l'esclavage, ramené Emin-Pacha de l'intérieur africain, pendu Bushiri à Pangani, terminé la guerre au Zanguebar, enterré Saïd-Halifa et mis à sa place Saïd-Ali son frère...

Voilà le présent. Quant à l'avenir, on sait qu'il est à Dieu.

Mais puisque l'Afrique, si longtemps abandonnée comme terre inutile, fait en ce moment tant parler d'elle, peut-être est-il permis d'espérer que ce grand cadavre prendra vie...

Au siècle dernier, un fort esprit du nom de Voltaire trouvait « inutile de se chamailler pour les quelques arpents de neige du Canada ». Au siècle présent, d'autres pensent que les sables africains ne justifient pas non plus tant de convoitises. Peut-être ont-ils raison, peut-être non. Peut-être, comme il s'est trouvé autre chose que de la neige au Canada, se trouvera-t-il autre chose que des sables en Afrique.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 septembre, 3, 10, 17, 24, 31 octobre, 7, 14, 21, 28 novembre, 5, 12, 19 décembre, et la carte p. 438.

Quoi qu'il en soit, les missionnaires y ont déjà trouvé des âmes. Ils en cherchent d'autres. C'est précisément ce qu'ils veulent.

Mais voilà maintenant que d'aucuns se demandent si ces âmes de « nègres » valent la peine qu'on s'en occupe tant, si elles sont « convertissables », si elles sont « capables d'être et de rester chrétiennes ». Il leur paraît que non. Eux-mêmes connaissent l'Afrique : ils ont passé sur les côtes, à bord d'un paquebot ou d'un navire de guerre, et ils pensent fermement que « tous ces nègres ne méritent aucun intérêt ». Quant au Centre-Afrique, tout le monde sait que ce centre est un chaos où grouillent une foule de cannibales travaillant consciencieusement à s'entre-manger les uns les autres, uniquement pour le plaisir de la chose. Et, dans ces conditions, mieux vaut — c'est la conclusion — laisser les Arabes opérer seuls en ce continent où ils ramassent ce qui y pousse : des esclaves et de l'ivoire. Que voulez-vous ? Puisqu'ils ont besoin de cela pour vivre heureux, ces bons Arabes !

Enfin, il y a là toute une thèse, et, pour y répondre en détail, ce ne serait peut-être pas trop d'un volume. Mais que le lecteur se rassure : cette relation est déjà bien longue : je ne tenterai pas le volume.

Quelques mots cependant.

***

C'est des âmes qu'on se préoccupe ? Eh bien ! aux yeux du philosophe et du théologien, une âme est une âme, quelle que soit l'enveloppe qui la recouvre.

De plus, les missionnaires peuvent affirmer en toute sincérité que sans doute la race noire est une race inférieure, inférieure surtout par le caractère, par la volonté, beaucoup plus que par l'intelligence, mais que, néanmoins, elle est éminemment convertissable et parfaitement capable de christianisme. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à considérer sans préjugé la population noire des colonies, de Maurice, de Bourbon, des Antilles, etc., où, malgré les exemples trop souvent scandaleux de la population blanche ou de couleur, les missionnaires ont obtenu de si prompts et si concluants résultats. Sur le continent africain, l'œuvre de conversion marche beaucoup plus lentement, et pour des causes multiples. Mais dès maintenant on peut voir, en chacune des missions africaines, nombre de ménages qui, pour la connaissance de la religion, pour la pratique des commandements de Dieu et de l'Église, pour tout ce qui fait le chrétien, le catholique, valent autant que beaucoup de familles exemplaires de France, d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne, et mieux que beaucoup de messieurs à peau blanche et à frac noir qui les tiennent naïvement pour sauvages. On a vu dernièrement des néophytes du Baganda mourir vaillamment pour leur foi. Les noirs de cette tribu se distinguent, il faut le dire, par leur ardeur particulière à s'instruire des choses religieuses. Mais, placés dans les mêmes circonstances, les autres noirs chrétiens donneraient leur vie comme eux.

Ces messieurs ont aperçu le noir de la Côte, et il est aisé de comprendre qu'ils en ont été souvent peu édifiés. Mais c'est qu'il en a tant vu aussi, ce noir de la Côte, tant vu de ces peaux blanches se salir sous ses yeux ! Il ne faut pas trop lui en vouloir, voyez-vous. Que deviendrait la vertu native d'un honnête indigène des côtes européennes au contact de princes qui viendraient s'amuser chez lui à rouler sous sa table ? Il dirait : « Ah ! c'est çà les princes ! » Et sa petite vertu native n'y résisterait pas. Il en est de même des noirs au contact des sémites et des Aryens, pas de tous assurément, mais d'aucuns d'eux. Et ceux-là suffisent pour faire dire : « Ah ! c'est ça les princes ! » Et on fait comme les princes. Et les princes trouvent cela drôle.

Oui. Mais ces affreux cannibales du Centre-Africain ? — Au Centre-Africain, il y a en effet des cannibales, il y a des atrocités, il y a des horreurs. Mais, d'abord, tout cela est localisé et non général ; et ensuite tout cela tient beaucoup moins au tempérament de la race qu'à des idées religieuses perverties et qu'il faut réformer : c'est en quoi précisément MM. les Européens devraient bien aider un peu ces pauvres missionnaires ! Ces pratiques abominables furent en égale faveur dans le monde romain, gaulois, saxon, etc., et cependant ce monde est chrétien. Enfin, pour ce qu'on appelle strictement la moralité, il est établi que, chez les tribus païennes de l'intérieur, fétichistes, anthropophages même, elle est incomparablement plus grande que chez les hommes de même race, et même de race supérieure, passés à l'islamisme. Ceci peut paraître étrange ; c'est la vérité pure.

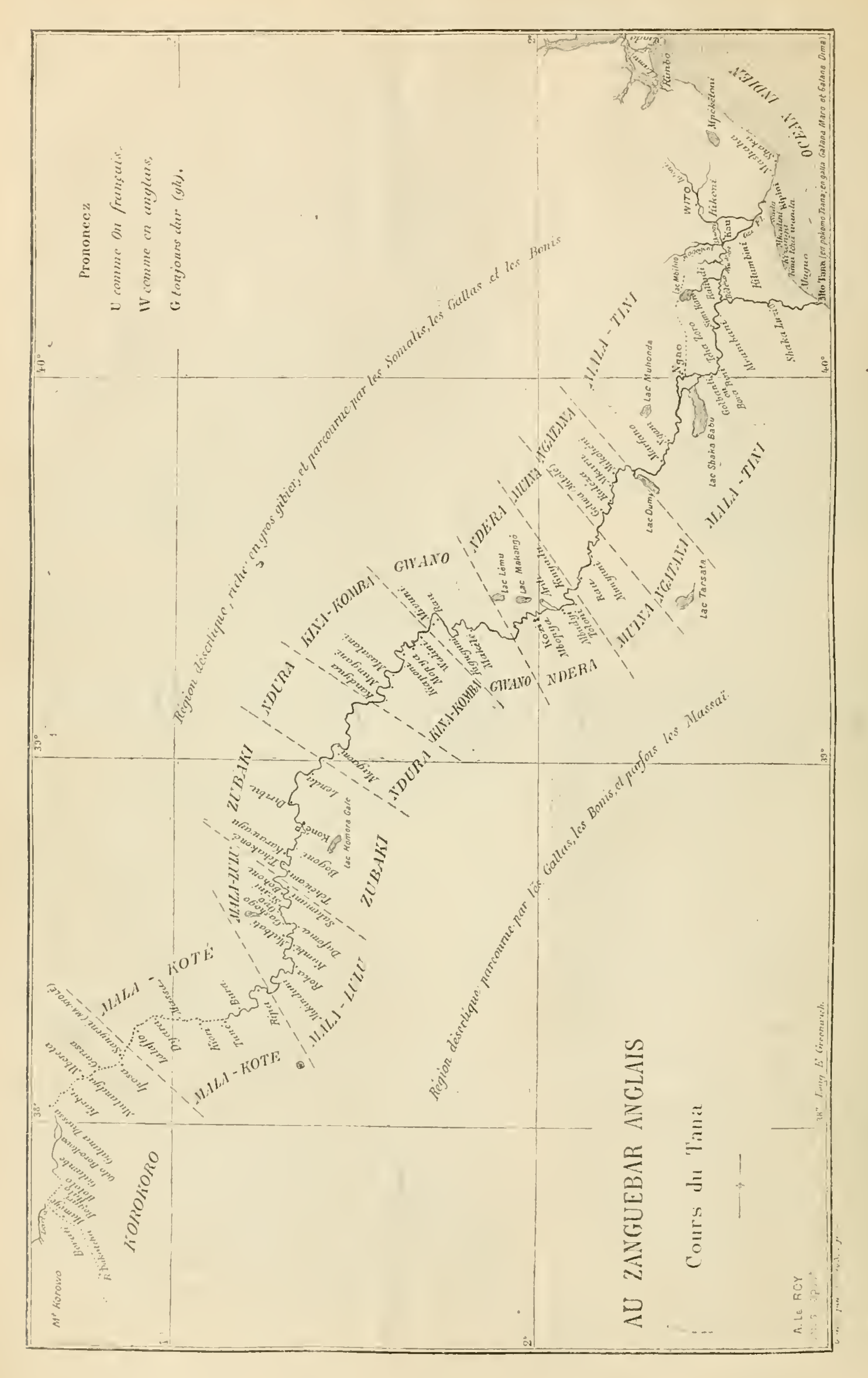
En résumé, nul plus que le noir païen n'est de conversion plus facile, précisément parce qu'il n'a pas de corps de doctrine nettement établi et parce que son caractère l'incline vers le parti du plus fort, vers le paganisme pur si le paganisme domine, vers l'islam si l'islam l'envahit, vers le christianisme si le christianisme se montre.

Malheureusement, et c'est là précisément ce qui fait la partie inégale entre le missionnaire musulman et le missionnaire chrétien, outre la morale à suivre, et qui n'est pas la même ! c'est que le conquérant musulman s'avance toujours en Afrique comme musulman et que le conquérant chrétien ne se montre jamais ou presque jamais comme chrétien. De sorte que le missionnaire, aux yeux des noirs, passe facilement pour mener une œuvre particulière, excellente sans doute, mais qui n'est pas soutenue, qui ne durera pas, et à laquelle par conséquent il ne faut pas trop se presser de donner son nom.

Ah ! si on mettait à répandre l'Évangile l'ardeur qu'on a pour faire circuler les cotonnades nationales, les bouteilles nationales, les pantalons nationaux !

Point ne serait requis d'ailleurs de renouveler contre Sarrazins et païens les exploits de Charlemagne « à la barbe florie ». Il n'y a plus de Charlemagne. C'était un fanatique. Mais tout de même qu'il serait facile à l'Europe, si elle voulait, de convertir l'Afrique ! Elle ne le veut point, la malheureuse ; et c'est pourquoi les missionnaires restent seuls en face de ce travail immense, soutenus par les prières et les gros sous de quelques pauvres braves gens comme eux, peinant un peu, suant beaucoup, riant quand même, mourant quelquefois et espérant toujours !

***



UN AN APRÈS

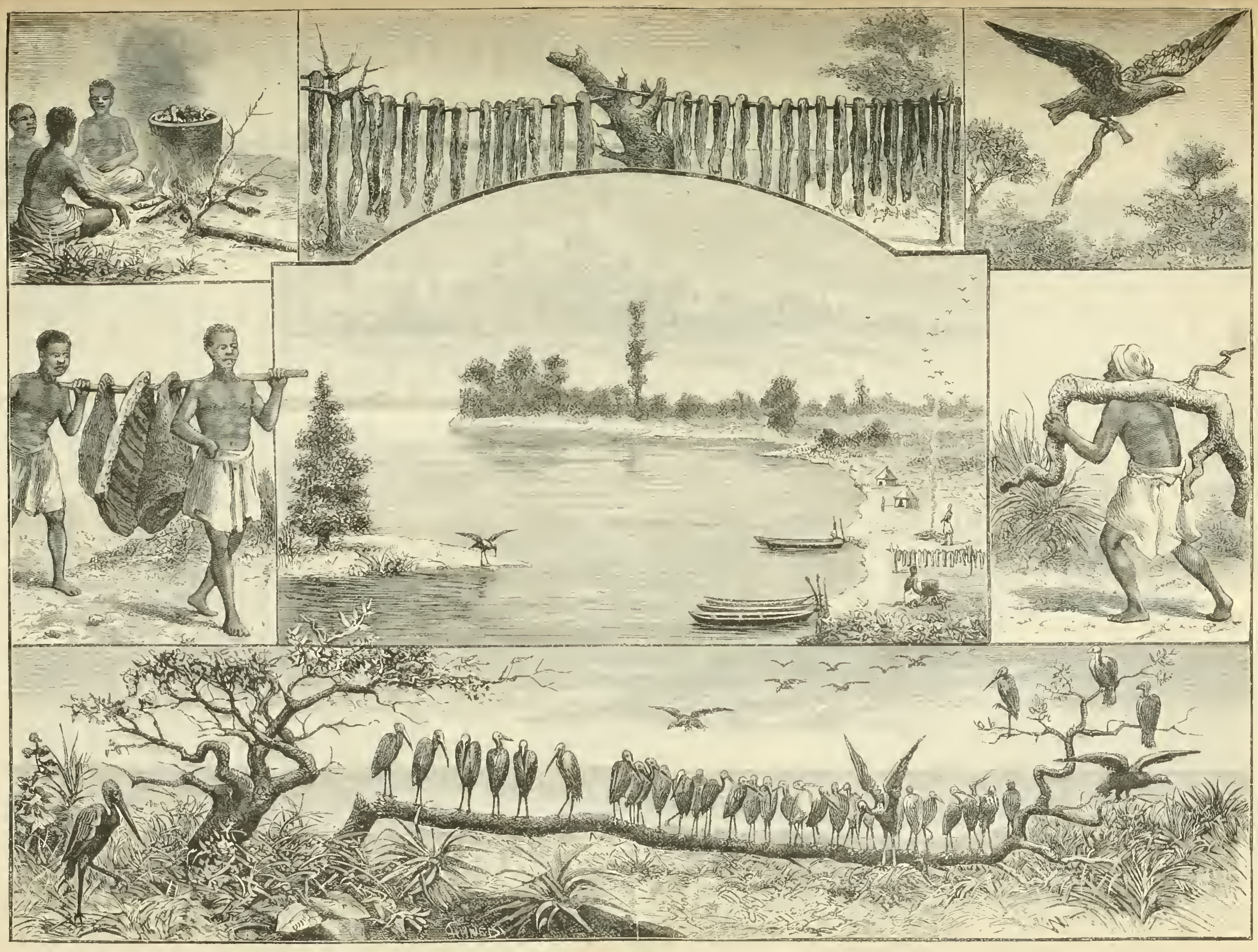
Nous recevions sous ce titre, il y a quelques jours, ces pages écrites par le Père Le Roy comme épilogue au beau travail dont nous achevons la publication. *Un an après!* Hélas, que d'espérances déçues, que de tristesses, et parmi toutes ces tristesses et les dominant toutes la mort du vaillant missionnaire qui semblait destiné par la Providence à diriger l'apostolat sur les bords du Tana où tout annonce le succès pour l'Eglise de Jésus-Christ.

—

Un an après, beaucoup de choses étaient faites, refaites ou défaites, au Zanguebar anglais.

La première et la plus considérable est la proclamation officielle du protectorat britannique sur Zanzibar et ses dépendances (7 novembre), à l'exception de la part de Côte dont l'Allemagne avait l'administration et qu'elle vient d'acheter au Sultan pour la somme de quatre millions de marks. En outre, cette puissance cède à l'Angleterre tous les pays au nord de Vanga sur lesquels elle avait précédemment des vues ou des droits : Wito, la rive gauche du Tana, Manda, le Somâl, etc.

On s'est appliqué à rendre la transformation aussi ina-



ZANGUEBAR ANGLAIS. — DANS L'ABONDANCE; d'après un dessin du R. P. LE ROY, missionnaire au Zanguebar.

perçue que possible et d'ici longtemps rien ne sera changé à la situation actuelle. Le sultan Seyid Ali garde ses musiciens pour lui jouer les mêmes airs, ses soldats pour faire devant lui la même parade, ses cavaliers rouges pour lui former le même cortège quand il revient de ses maisons de campagne et soulever devant lui, sur les mêmes routes, les mêmes nuages de poussière. Il aura de l'argent. Il peut compter sur d'excellent whisky.

Reste la question des esclaves dont l'importation, l'exportation et la vente sont, en droit, supprimées. Personnellement, le Sultan n'ayant rien à perdre à cet affranchissement progressif, à cause des dédommagements qui lui sont assurés, il l'accepte. Mais il n'en est pas de même des Arabes, Swahilis, Comoréens et autres musulmans qui comptent, il est vrai, sur la prochaine apparition d'un mahdi pour jeter à l'eau tous les « Infidèles », mais dont quelques-uns trouvent déjà que le mahdi tarde un peu et craignent qu'il n'arrive après leur ruine. En conséquence, ils ont essayé de faire quelque résistance, à Zanzibar, à Malindi, à Wito surtout ; mais les précautions des dits « Infidèles » étaient prises, et il ne reste plus qu'à se soumettre à la fatalité.

⁂

Cependant, pendant que ces modifications politiques se préparaient dans le pays, la mission de Ndéra essayait de s'organiser sous la direction du P. Ch. Gommenginger, intelligemment et vaillamment secondé par le Fr. Acheul et dix jeunes chrétiens sortis de l'Orphelinat de Bagamoyo. On construisait, on débitait la forêt, on se taillait des champs dans les alentours, l'installation marchait son train, lorsque tout à coup, vers la fin de juin, le Fr. Acheul parut à Zanzibar.

« — Qu'y a-t-il donc ? » est la première question qui lui est adressée.

« — Rien, dit-il, tranquillisez-vous. Seulement, le Tana a débordé, l'eau couvre tout à dix lieues à la ronde, nos briques sont fondues, le P. Charles habite un nid, dans un arbre, et tout est perdu. Voilà. »

Une lettre confirmait ces renseignements, ajoutant que cette inondation revenait périodiquement tous les ans, plus forte qu'on ne nous l'avait dit, à la grande joie, du reste, des Wa-pokomo qui, pendant un mois, logeaient sur des espèces de perchoirs, battant du tam-tam nuit et jour et attendant sans impatience le retrait des eaux pour planter leur riz. D'un autre côté, des renseignements certains faisaient craindre que le même mouvement insurrectionnel qui avait désolé la sphère allemande ne se manifestât cette année sur la partie anglaise : et c'est en effet ce qui est arrivé. Enfin, le Directeur actuel de la Compagnie de l'est africain, abandonnant les projets de son prédécesseur sur le Tana et le Sabaki, consacre maintenant ses efforts à la construction d'un chemin de fer à voie étroite partant de Mombasa et se dirigeant directement sur l'Ukamba, le Kikuyu et le Kavirondo : dès lors, ces fleuves perdent toute l'importance qu'ils devaient prendre. En présence de cette situation, que faire ? Mgr de Courmont jugea que, puisque d'autres pays mieux doués s'ouvraient à l'évangélisation et demandaient des missionnaires, il était plus sage de se diriger vers eux et d'abandonner provisoirement ce malheureux Tana où l'établissement d'une mission avait été si laborieux et où son ravitaillement restait si difficile. Plus tard, quand les communications seraient mieux établies, que le pays serait ouvert, que la tranquillité serait revenue et qu'il serait possible d'y transporter une charpente en fer, la fondation pourrait être reprise; mais, pour le moment, il était prudent de l'abandonner. Ainsi, du reste, ou à peu près, avaient fait les ministres luthériens de Ngao dont la maison avait été emportée et qui, pour rester à sec, s'étaient réfugiés sur un point inhabité.

Le 10 juillet, le Fr. Acheul reprenait avec cette décision le chemin de Ndéra. Il y trouva le P. Charles et les enfants, non plus dans l'eau, mais dans la boue, tous plus ou moins malades et occupés à combattre les fourmis blanches qui avaient envahi la station et travaillaient à détruire ce que l'inondation avait épargné.

Aussitôt, on se met en devoir de battre en retraite ; mais on veut le faire en bon ordre et sans laisser derrière soi une planche ni un clou : rien que les maisons faites et les champs défrichés. Dans les pirogues on embarquera le linge, les instruments, tout le matériel ! du bois débité on fera des radeaux. Et en avant !

Des extraits d'une lettre du Fr. Acheul à Mgr de Courmont nous fourniront quelques détails sur cette descente du Tana (voir la carte, page 630).

« Nous sommes partis de Ndéra le 27 octobre, écrit-il, avec cinq pirogues et quatre grands radeaux : toute notre fortune, moins le chargement de linge et de provisions, y compris 100 roupies, qu'on nous a envoyés, il y a deux mois, et qui a sombré à pic ; pour ça, c'est sûrement perdu jusqu'au jugement général, et même au-delà.

« Le Père supérieur avait pris les devants et était allé m'attendre à Muina. Pour moi, je suivais les radeaux, en cas d'accident : ce qui n'a pas manqué. En face de Toloni, l'un de ces radeaux a fait naufrage et nous avons mis plus d'une heure et demie à repêcher planches, chevrons, cordes tables, arrosoirs, marmites, poules, etc. Une fois tout ramassé, nous avons reconstruit notre radeau qui se composait de quarante-deux chevrons, trente-cinq planches, dix-huit colonnes et deux encadrements de fenêtre : tout cela n'était pas chose facile, mais enfin nous en sommes arrivés à bout. Il était midi et demi quand nous nous sommes mis de nouveau en route : deux heures après, le même radeau a sombré et, pour le défaire, et le refaire il a fallu rester jusqu'à six heures et demie. La nuit est venue ; nous étions arrivés à Muina; mais voilà que de nouveau un autre radeau coule. Tout est sous l'eau : bois, poules, marmites et enfants. Au bout de quelque temps, ceux-ci reparaissent heureusement, l'un ici, l'autre là et se sauvent à la nage : le reste a passé la nuit dans le fleuve. Le lendemain nous avons repêché le bois, ramené tout à terre et reformé notre radeau. Voilà pour le premier jour.

« Il serait trop long de vous raconter le détail de tous nos accidents, de toutes nos misères. Pendant les quatre premiers jours, nous avons refait nos radeaux en moyenne trois fois chacun. Plus tard, les choses allaient un peu mieux ; mais nous nous heurtions encore bien souvent contre les troncs d'arbres ou les amas de branches plan-

tées au milieu du fleuve et formant de terribles écueils; d'autres fois nous nous jetions dans les herbes de la rive, les lianes et les broussailles ; mais ce qui nous achevait, c'était de nous voir pris par d'énormes tourbillons d'eau où nous passions quelquefois deux ou trois heures sans pouvoir en sortir, tournant sur place. Enfin, nous arrivons à Murani, chez Kombo, où nous pouvons vendre pour 290 roupies tout ce misérable bois !

« Quelles nuits aussi que ces trois nuits que nous avons passées là ! Dès la première, un orage a éclaté et notre tente s'est déchirée. Le Père Supérieur a cherché un refuge sous une varangue où la pluie et les moustiques (par myriades, ces moustiques !) lui ont fait un sommeil très léger. Pour moi, je me suis introduit dans une case, avec nos dix-huit hommes (enfants et pagayeurs), une dizaine d'indigènes et une vingtaine de poules, qui cherchaient à se loger aussi, ces pauvres bêtes ! Il faut bien que tout le monde vive. Mais, tout de même, quand elles avaient le malheur de prendre pour perchoir le nez de quelqu'un, il les lançait en l'air dans une autre direction où, naturellement, elles tombaient sur un individu pas plus endurant, de sorte que toute la nuit elles faisaient ce voyage d'un bout de la case à l'autre. Avec cela, de la boue partout, et des puces, et des punaises et des moustiques, et des poux et une infection capable, si elle avait continué, d'asphyxier trois douzaines de boucs !

« Mais, qu'est-ce que je dis là? Tout cela, c'est la vie du missionnaire. Il ne faut pas s'en plaindre et encore moins s'en vanter : le bon Dieu nous paiera tout cela. »

***

C'est donc ainsi qu'on arriva à Kau dans la première quinzaine de septembre. Mais là, le P. Charles épuisé par une année de travaux extraordinaires, de privations matérielles et de souffrances de toutes sortes, empoisonné par les miasmes, anémié, brisé, tomba malade d'une forte fièvre qui ne tarda pas à prendre un caractère pernicieux. En l'absence d'un prêtre, il dit au F. Acheul ce qu'il aurait à faire et lui donna ses dernières recommandations : « Quand je serai mort, conclut-il, vous essayerez de me faire un cercueil avec celles de nos caisses qui ne vous sont pas nécessaires, puis vous me mettrez dans une pirogue et vous me porterez vers Kipini, sur la plage, où vous me creuserez une fosse dans le sable. Je vous en prie, ne m'enterrez pas dans cet affreux trou de Kau, au milieu de ces musulmans !... »

Il avait à peine achevé, que trois hommes armés se présentent, la figure sinistre et l'air insolent. Le F. Acheul les arrête à la porte : « Est-il vrai, demandent-ils, que ton frère est si malade? — Oui, mais moi je me porte assez bien. — Combien de soldats as-tu ? — Assez pour répondre au salut de n'importe qui... »

Ils s'éloignent. Mais tout à coup le bruit se répand que le pays de Wito, tout près est en révolution. Huit Allemands qui s'y trouvaient dans le but d'exploiter une forêt, viennent d'être massacrés par les Indigènes, ramassis de Musulmans fanatiques, ignorants, voleurs et généreusement pourvus de tous les vices. Le coup fait, ils ont pris le parti d'en finir avec tous les Européens des environs. Après Wito, le Tana ; après Tana, Lamu ; après Lamu, toute la Côte : car les grands jours de l'islam sont venus, et c'est Fumo-Bakari qui commencera le mouvement. Une expédition est donc envoyée contre les missionnaires protestants de Kulesa, de Ngao et de Golbanti ; mais ceux-ci, avertis à temps par les Wa-pokomo, peuvent s'évader et les gens de Wito se contentent de piller leurs maisons. Même sort est réservé à la Mission catholique : « Car, disent-ils, tous les Européens se valent. Il n'y a point de poisson dont la tête soit douce et la queue amère. » Malheureusement pour eux, à Ndéra aussi, ils font buisson creux et se voient obligés de se rabattre vers la Côte.

Le lendemain de cet incident de Kau, un boutre s'étant trouvé là et le Père se sentant un peu mieux, le Fr. Acheul put l'embarquer et descendre l'Ozi, avec tout le matériel, jusqu'à Kipini. La mer étant trop mauvaise pour songer à passer à Lamu, on resta là pendant la nuit, près de la plage, abrités derrière un banc de sable. De temps à autre, au clair de la lune, on vit bien une grande pirogue sillonner la rivière, paraissant et disparaissant, fouillant les palétuviers, cherchant... On la laissa faire, ignorant quels projets au juste pouvaient guider ses mouvements, et le matin, dès l'aube, on appareilla. Mais à peine a-t-on levé la voile, que la pirogue se montre, chargée de soldats, et se lance à la poursuite du petit boutre. Les fusils s'agitent, des cris sauvages retentissent ; mais déjà on commençait à gagner la haute mer et la partie menaçant de devenir au moins égale, nos braves fils de Mohammed jugent prudent de virer le bord et d'abandonner ceux qu'ils avaient si longtemps recherchés comme leur proie.

De Lamu, le Fr. Acheul put écrire toutes ces choses à Mgr de Courmont. Celui-ci trouva la lettre à Zanzibar, le 10 octobre, au retour d'un voyage au Kilima-Ndjaro où je l'avais accompagné. Dès le lendemain, je pus m'embarquer pour Lamu.

J'y trouvai l'excellent P. Ch. Gommenginger au lit, anémié, décharné, fort encore cependant de toute son énergie morale, mais repris d'un nouveau et terrible accès d'une fièvre qui résista à tous les traitements.

En même temps, une escadre anglaise commandée par l'amiral Fremantle débarquait huit cents hommes à Kipini. Le lendemain, Wito était pris, pillé et brûlé ; les Swahilis, dispersés, laissaient sur place cent cinquante des leurs ; dix mille roupies étaient offertes à qui amènerait Fumo-Bakari, le sultan du lieu, et, en attendant, défense était faite à tout Européen de pénétrer en ces pays.

Pour tous ces motifs, ajoutés aux autres, il ne nous restait donc qu'à partir. Le 25, nous prenions en conséquence passage sur l'*Ethiopia* de la compagnie des Indes, avec l'espoir du moins, au milieu de toutes nos tristesses, de ramener vivant notre cher confrère.

Hélas ! nous dûmes nous arrêter trop longtemps à Mombasa, et le 31, à une heure du matin, après une longue agonie pendant laquelle il offrit plusieurs fois sa vie pour l'Afrique, le P. Charles Gommenginger rendait à Dieu son âme vaillante. Nous étions à la hauteur de la pointe nord de Zanzibar. En rade, M. le commandant Ravel, du *Boursaint*, fit prendre le corps du cher Père, et le soir du même jour eut lieu l'enterrement dans le cimetière de la mission.

Aussi la Providence, pour empêcher une ruine complète, l'avait retiré à temps du Tana ; pour lui procurer la grâce et la consolation des derniers sacrements, elle le garde juste assez pour qu'un prêtre puisse lui être envoyé ; pour satisfaire son désir de donner à son corps un repos en terre sainte, elle ne permet à la mort de le toucher qu'en vue d'un cimetière catholique où, l'Ange de la résurrection le réveillant, il se trouvera au milieu de nos confrères. Dieu est bon pour ses missionnaires. Quant il les veut, il les enlève, et il fait bien. Mais il prend, pour les appeler à lui, les précautions d'un maître juste et bon vis-à-vis d'un vieux et loyal serviteur. Et celui-ci, qu'il ait semé dans les pleurs ou récolté dans l'allégresse, part avec la même confiance, simple et calme, faisant bon visage à la mort, oubliant la terre qu'il arrosa de ses sueurs et se tournant volontiers vers le ciel où ses regards humides cherchent une place qui ne lui sera point refusée !

* * *

Et voilà donc l'épilogue imprévu de cette histoire, la dernière et triste étape de ce long voyage !

Il y a un an, tout nous engageait à essayer de dresser la croix dans ces parages avancés du continent noir ; aujourd'hui, les troubles politiques, encore plus que les difficultés matérielles, nous obligent à nous porter ailleurs.

Au reste, ne nous plaignons point, ne nous excusons pas. Qui sait si ces travaux, ces souffrances, ces épreuves, ces pertes, cette mort n'étaient pas nécessaires pour attirer les premières bénédictions du ciel sur cette terre où les horreurs publiques et cachées du paganisme se sont appesanties depuis tant de siècles ?

Retirons-nous donc aujourd'hui du Tana, puisqu'il le faut, en attendant un meilleur avenir ; mais que ce soit pour avancer au Kilima-Ndjaro, où une exploration vient d'être faite (juillet-octobre) et où tout nous appelle.

Et en tout, et partout, et toujours, que la sainte volonté de Dieu soit faite, que son nom soit glorifié et que son règne s'étende, aussi loin que couleront les sueurs de ses pauvres missionnaires, aussi loin que tomberont leurs corps !

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Mme la comtesse Dyfly Boycett, Angleterre 5 65
Une enfant de Marie de la paroisse Notre-Dame, à Grenoble 10
M. Bertot, curé du Carbé, Martinique 1 85
Anonyme du diocèse de Dijon 3 40
Anonyme du diocèse d'Aire 2 40
M. l'abbé Phélut, curé de Menat, diocèse de Clermont 3 80
M. Jean-Baptiste Audouard, de la paroisse Saint-Polbin, à Lyon 3000
E. H., don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 5
Anonyme 100
M. M pour demandes accordées, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 20
Sœur Marguerite, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 10
V. B. M. C. 500
M. Sicard Jean-Toussaint, diocèse de Marseille 35
M. Berseaux, diocèse de Nancy 5 60
Un anonyme de Paris 6
Anonyme du diocèse d'Amiens 213
Anonyme de Saint-Etienne, diocèse de Lyon, demandant des prières pour une intention particulière très pressante 20
Congrégation de la Bonne-Mort, Université Saint-Joseph, à Beyrouth 100
Un abonné de Turin, Italie 37

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Pineau).
M Rouxel, à Vitré, diocèse de Rennes 10
M le chanoine Dupont, à Alençon 5
Marie-Catherine D , diocèse de Cahors, avec demande de prières 5
Un anonyme d'Autun 2 40
F. R. Pau, diocèse de Bayonne 5
Une famille abonnée de Nantes, avec demande de prières 50
M. Henri Cazal, à Pinsaguel, diocèse de Toulouse 10
M. Gruet, à Saint-Claude 10
M. Chauffeur, à Rouen 10
M. Coroller, à Quintin, diocèse de Saint-Brieuc 11 70
T., à Paris 10
Paule et Jérôme, de Marseille 10

Pour l'hôpital de la Sainte-Famille, à Bethléem.
Un curé de campagne du diocèse de Bourges 2

Pour l'église de Spasme, à Jérusalem
Anonyme du diocèse de Lyon, en actions de grâce d'une guérison obtenue 500

Pour l'orphelinat Saint-Charles, à Beyrouth.
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5

A Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.
M. Delancker, curé de Sainte-Catherine, Cuerne 7 50

A Mgr Puginier, pour les affamés.
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5

A Mgr Pineau (Tong-King méridional).
Mme A. J. B., diocèse de Lyon 50

A M. Allys, pour les affamés de la Cochinchine septentrionale).
Anonyme de Saint-Cyr-en-Pail, diocèse de Laval 200
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5
M. Lamblin, à Savigny, diocèse de Dijon 10

Au même pour le baptême d'un enfant sous le nom de Marie-Joseph Sorre.
Mlle Pauline Sorre, à Dol-de-Bretagne, diocèse de Rennes 300

A M. Auguste Auvé, missionnaire à Avarapakan (Pondichéry).
M. Raibaud l'Ange, à Marseille 100

A M. Fourcade, à Atladhy (Pondichéry), pour les affamés.
Mme de Beauregard, à Bourges 15
Mme A. J. B. diocèse de Lyon 50

A Mgr Blettery (Su-tchuen oriental).
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5

Au R. P. Tournade (Kiang-nan).
Mlle Bennet, Clifton, Bristol 5

Pour les affamés de la Chine (au même).
Mme de la Perrière, à Melun, diocèse de Meaux 23

A Mgr Cousin, pour le trimestre d'un séminariste.
Sœur Thérèse de Jésus, tertiaire de Saint-François, diocèse d'Angers 50

Au même pour ses missions.
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5
M. l'abbé Jean Peirot, diocèse d'Autun 2

Au R. P. Testevuide, Yokohama (Japon septentrional).
Mlle Bennet, Clifton, Bristol 5

Pour les missions du Tanganika (Mgr Bridoux).
P. B. de Vannes 11 40

Au même, pour rachat d'esclaves.
Anonyme de Saint-Etienne, diocèse de Lyon, demandant des prières pour une intention particulière très pressante 20

Au même pour baptême de deux enfants nègres sous les noms de Pierre et Marie.
Un anonyme d'Autun 47 60

A Mgr Augouard, pour rachats de petits nègres à baptiser sous les noms de Joseph et de Jean.
Mlle B. du D. de Lyon, produit de la vente de poignées de fers à repasser 200

Pour les orphelines du R. P. Le Roy, à Bagamoyo.
Un anonyme du diocèse de Séez, en faveur des âmes du Purgatoire, avec demande de prières 6

Pour l'hôpital Sainte-Élisabeth des Attafs (Algérie).
Mme veuve Broallier, diocèse de Lyon 20

Pour le Bulletin.
M. de Châteauvieux, diocèse d'Angers 8 35
M. O. Humbert, diocèse de Saint-Dié 2 20
Mlle Elisabeth Henry, à Saint-Dié 5

(La suite des dons prochainement).

NÉCROLOGE DES MISSIONS

1889

NOMS ET PRÉNOMS	NAISSANCE	PAYS OU DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉ	DÉPART	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
O'Reilly (R. P. Edouard).	1849	Irlande	Augustin.	»	Etats-Unis.	Villanova, 2 janv.	
Van der Poulten (R. P.).	»	Hollande.	Compagnie de Jésus.	1886	Zambèze.	Dumbrody, 15 janv.	
† *Picarda* (Mgr Mathurin).	1845	Vanres.	St-Esprit et St-Cœur de Marie.	1883	Sénégambie.	Dakar, 22 janv. 1889.	Nommé évêque titulaire de Paphos et vicaire apost de la Sénégambie, le 19 juillet 1887, sacré le 18 septembre suivant.
Monroe (R. P. Robert).	»	Irlande.	Bénédictin.	»	États-Unis.	Rome, 26 janv.	
Raymon (R. P. Paul).	»	Espagne.	Compagnie de Jésus	1888	Philipppines.	Mer de Chine, 30 janv.	Morts dans un naufrage, victimes de leur dévouement.
Dorado (Frère Julien).	»	Espagne.	Franciscain.	1888	Philippines.		
O'Flanagan (R. P. Patrice)	1842	Irlande.	Oblat de Marie-Im.	»	Jaffna.	Point-Pedro, 28 janv	
Bouilly (M. Jules).	1854	Orléans.	Lazariste.	»	Brésil.	Rio-Janeiro, 4 février.	
Bédard (R. P. Joseph).	»	Canada.	Compagnie de Jésus.	»	Zambèze.	Quelimane, 5 fév.	
Samuel (R. P.).	1831	Lyon	Capucin	1885	Aden.	Aden, 10 fév.	
Hirtzlin (R. P. Antoine).	1850	Strasbourg.	Saint-Esprit.	1878	Zanguebar	Bagamoyo, 10 fév.	
Woillard (M. François).	1846	Belgique.	Lazariste.	»	Brésil.	Rio-Janeiro, 10 février.	
Ashfield (R. P. Edouard).	»	Allemagne.	Dominicain.	»	États-Unis.	Teneessee, 11 fév.	Assassiné à Memphis.
Buquel (R. P. Victor).	1829	Quimper.	Saint-Esprit.	1855	Ile Maurice.	Port-Louis, 18 fév.	
Lacaille (M. Arsène).	1859	Arras.	Missions Étrangères de Paris.	1883	Kouang-si (Chine).	Kohao, 21 février.	
Basso (R. P. Paulin).	»	Espagne.	Dominicain.	»	Fo-kien (Chine).	Fou-tchéou, fin fév.	
Bixio (R. P. Joseph).	1821	Italie.	Compagnie de Jésus.	»	États-Unis.	Santa-Clara (Californie), 2 mars.	
Greset (M. Pierre).	1848	Besançon.	Missions Étrangères de Paris.	1873	Cochinchine orient.	Saigon, 2 mars.	
Neck (M. Pierre).	1855	Baltimore.	Lazariste.	»	Etats-Unis	St-Louis. 3 mars.	
Van Vaerenbergh (R. P) .	1862	Belgique.	Miss. Etr. de Scheut.	1889	Mongolie centrale.	Chang-hai, 3 mars.	
Carbonelle (R. P. Ignace).	1829	Tournai (Belg.).	Compagnie de Jésus.	1861	Bengale.	Calcutta, 4 mars.	
Quigley (R. P. François)	1798	Suisse.	Compagnie de Jésus.	»	États-Unis.	Dubuque, 8 mars.	
Weikamp (R. P. J.-B.).	»	»	Franciscain.	»	États-Unis.	Michigan, 9 mars.	
Galtier (R. P. Philippe)	1823	Rodez.	Compagnie de Jésus.	1852	Madagascar.	Ambositra, 11 mars	
† *Gonin* (Mgr Joachim).	1815	Bourgoin (Isère)	Dominicain.	1861	Trinidad.	Port-d'Espagne, 12 mars.	Nommé archev. de Port-d'Espagne en 1875.
Thiry (R. P. Théodore).	1823	France.	Etats-Unis.	»	États-Unis.	New-York, 13 mars.	
Griffin (R. P. Charles).	1859	Irlande.	Saint-Esprit.	1888	Australie.	Ballarat, 14 mars.	
Gallo (R. P. Thomas).	1820	Italie	Compagnie de Jésus.	1849	Hindoustan.	Mangalore, 20 mars.	
Ligeon (M. Diogène).	1819	Chambéry.	Missions Étrangeres de Paris.	1846	Pondichéry.	Pondichéry, 23 mars	
Védrenne (R. P. Jean).	1831	Sarlat.	Oblat de Marie.	»	Jaffna.	Jaffna, 25 mars.	
† *Foucard* (Mgr Pierre).	1830	Orléans.	Missions Étrangères de Paris.	1860	Kouang-si.	Chang-si, 31 mars.	Nommé évêque de Zela et préfet apostolique du Kouang-si, en 1878.
Machui (R. P. Bonaventure).	1825	»	Franciscain.	»	Etats-Unis.	Cleveland, 2 avril.	
Le Gallic de Kérizouet (M. Antoine-Marie).	1821	Quimper.	Missions Etrangères de Paris.	1844	Mayssour.	Bangalore, 10 avril.	
Poulard (R. P., Jean-Marie).	1858	Rennes.	Saint-Esprit.	1885	Deux-Guinées.	Gabon, 11 avril.	
Garin (R. P. Antoine).	1810	Saint-Rambert.	Mariste.	1840	Nouvelle-Zélande.	Nelson, 14 avril.	
Lira (M. Amateur).	1862	Répub. Argent.	Lazariste.	»	Chili.	Trujillo, 18 Avril.	
Célestin (R. P.).	1828	Bologne.	Capucin	1870	Constantinople, puis Rhétie.	Curia, 19 avril.	
Deveuster (R. P. Damien).	1840	Belgique.	S.-Cœurs de Picpus.	1863	Sandwich.	Molokai, 19 avril.	Ce Père a été surnommé l'*Apôtre des lépreux*, parce que, depuis 1873, il s'était voué au soulagement spirituel et corporel des lépreux de Molokai ; il est mort lui même de la lèpre.
† *Ullathorne* (Mgr Guillaume).	1806	Angleterre.	Bénédictin.	1832	Australie.	Oscott, avril.	Évêque de Birmingham, puis archevêque titulaire de Cabase.
Thobois (M. Henri).	1828	Cambrai.	Missions Etrangères de Paris.	1863	Pondichéry.	Trichinopoly, 23 avril.	
Antolin (M. Trinité).	1864	Espagne.	Lazariste.	»	Manille.	Nueva-Caceres, 28 avril.	
Deguette (M. Victor-Marie).	1848	Coutances	Missions Étrangères de Paris.	1876	Corée.	Séoul, 29 avril.	
† *Raguit* (Mgr Louis Aristide).	1848	Poitiers.	Missions Etrangères de Paris.	1872	Mandchourie.	Paien-Sousou, 17 mai.	Nommé évêque de Trajanopolis et vicaire apostolique de Mandchourie en 1888.
Tapie (M. Fabien).	1824	Tarbes.	Missions Etrangères de Paris.	1848	Su-tchuen occid.	Kouy-tchen, 19 mai	
Fuchs (R. P. Sébastien).	1855	Strasbourg.	Saint-Esprit.	1885	Deux-Guinées.	Bata (Guinée), 20 mai.	
Balanche (M. Jean-Ludovic).	1861	Besançon.	Missions Etrangères de Paris.	1884	Cochinchine occid.	Aden, 30 mai	
Reisach (R. P. Raymond).	1827	Catalogne.	Dominicain.	»	Chine.	Hong-Kong, fin mai.	
Boyer (R. P. Félix).	1830	Le Puy.	Compagnie de Jésus.	1870	Maduré.	Souranam, 6 juin.	
Neyroud (R. P. François)	1852	Annecy.	Missionn. de Saint-François de Sales.	1883	Vizagapatam.	Vizagapatam, 9 juin.	

O

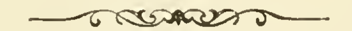
P

Q

R

S

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU VINGT ET UNIÈME VOLUME



GRAVURES

PUBLIÉES DANS LE TOME VINGT ET UNIÈME

Janvier-Décembre 1889

ÉGLISES ET MONUMENTS

VUES

VUES *(Suite)*

TYPES ET SUJETS DIVERS

TYPES ET SUJETS DIVERS (*Suite*)

PORTRAITS

PORTRAITS *(Suite)*

CARTES



ERRATA

TOME VINGT ET UNIÈME. — Janvier-Décembre 1889.

Page 248,	colonne 2, ligne 40,	*au lieu de :*	*cataine*	*lire : capitaine.*
— 277,	légende de la gravure,	—	BIRMANIE MÉRIDIONALE.	— BIRMANIE SEPTENTRIONALE.
— 332,	colonne 2, ligne 42,	—	*du Tiers Ordre* de la Société.	— de la Société.
— 460,	colonne 1, — 27,	—	*quatre* mille.	— mille.
— 502,	supprimer l'information Tong-King (ligne 7 à ligne 30).			
— 570,	colonne 1, — 21,	—	12 *septembre*.	— 12 *octobre*.

Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3, Lyon.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME VINGT-DEUXIÈME DES MISSIONS CATHOLIQUES

JANVIER-DÉCEMBRE 1890

A

C

D

E

F

G

H

N

O

P

Q

R

S

T

V

W

Y

Z

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME

GRAVURES

PUBLIÉES DANS LE TOME VINGT-DEUXIÈME

Janvier-Décembre 1890

ÉGLISES ET MONUMENTS

VUES

VUES (*Suite*)

TYPES ET SUJETS DIVERS

TYPES ET SUJETS DIVERS (*Suite*)

TYPES ET SUJETS DIVERS (*Suite*)

TYPES ET SUJETS DIVERS *(Suite)*

PORTRAITS

CARTES

ERRATA

TOME VINGT-DEUXIEME — Janvier-Décembre 1890

Page 507,	colonne 1, ligne 33,	*au lieu de :*	*Génoman*, diocèse de *Tours*.	*lire :*	*Brulon*, diocèse du ***Mans***.
— 553,	— 1, titre,	—	Cochinchine *orientale*	—	Cochinchine ***septentrionale***.
— 564,	— 2, ligne 41,	—	Cochinchine *orientale*.	—	Cochinchine ***septentrionale***.
— 601,	— 1, — 13,	—	nº 113	—	nº 1123.
— 613,	— 1, — 23,	—	nº 114	—	nº 1124.
— 624,	— 1, — 51,	—	*Yokohama*	—	*Okayama*.
— 624,	— 2, — 58,	—	Mgr *Osouf*	—	Mgr *Cousin*.



Lyon.— Impr. Mougin-Rusand, rue Stella, 3

